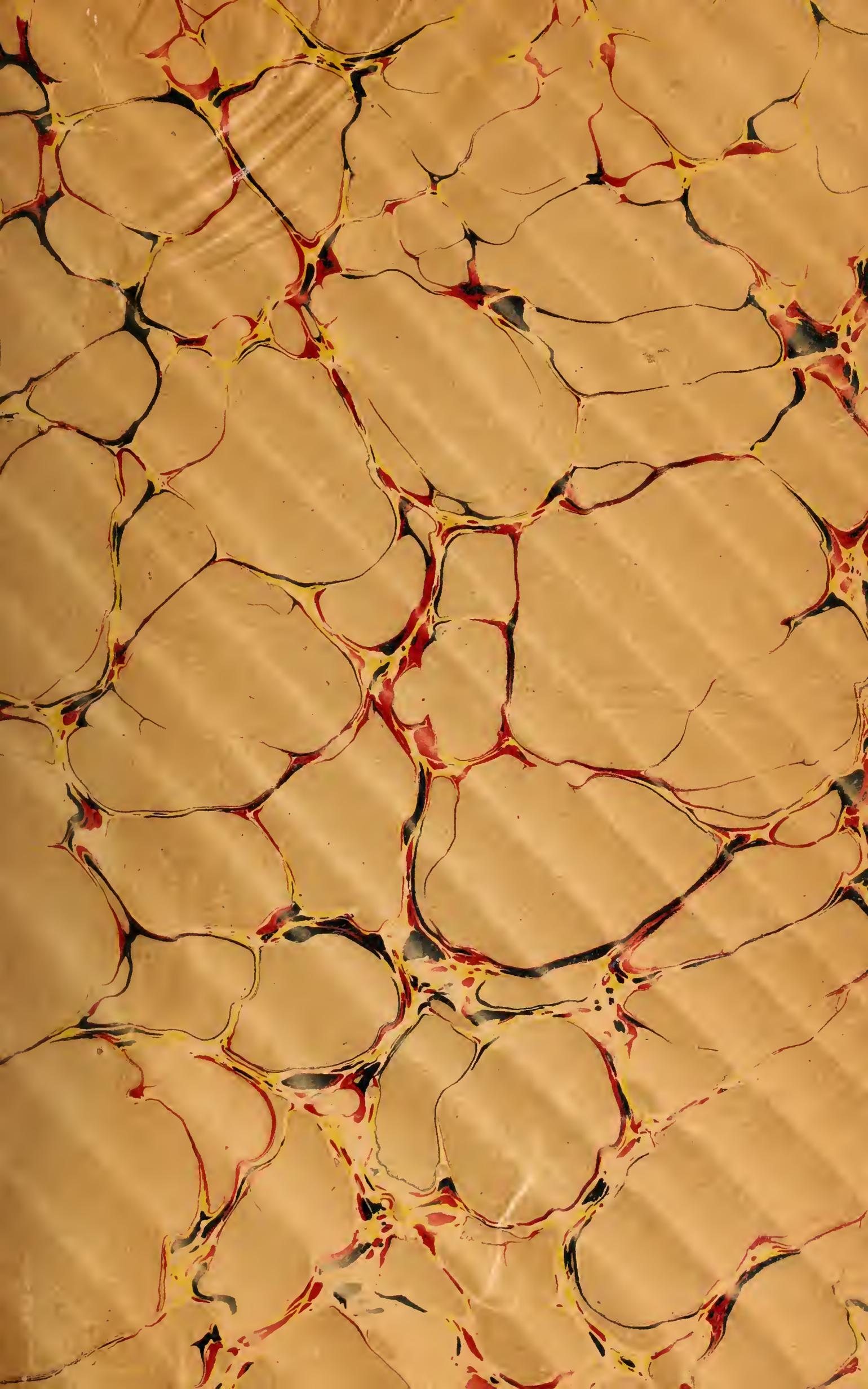




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



P.
1 F.
2

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTRANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, TAILLAND, ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE ;

DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS ; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÈNES ; BILLIET ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; THIBAULT, ÉV. DE MONTPELLIER ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; BARDOU, ÉV. DE CAHORS ; ANGERAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; WICART, ÉV. DE LAVAL ; PAVY, ÉV. D'ALGER ; DE MORLHON ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; RENDU, ÉV. D'ANNECY ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÈGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; NOEL, VIC. GÉN. DE RODEZ ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTEURISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; BARTHÉLEMY, DU CLERGÉ DE PARIS ; DE CASSAN-FLOYRAC, ID. ; SAINT-ARROMAN, ID. ; LE NOIR ID. ; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ ; MANNING TRADUITS PAR MERMILLOD, PRÊTRE DE GENÈVE, ETC. ;

4° LA COLLECTION

DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette publication) ;

6° PLUS DE VINGT TABLES DIFFÉRENTES, PRÉSENTANT SOUS TOUTES LEURS FACES, LES INNOMBRABLES MATIÈRES DE CETTE IMMENSE COLLECTION ;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

53 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUATRE-VINGT-SIXIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET DIX-NEUVIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES DE MM. LE COURTIER, MAUPIED, CABANÈS, ROBITAILLE, LALANNE, BARTHÉLEMY, FAUDET, DECHAMPS, DASSANCE, MANNING TRADUITES PAR MERMILLOD, PETIT, LALLIER, BARTHE, COQUEREAU, NOEL, GRIVEL, LE NOIR, DE CASSAN-FLOYRAC ET SAINT-ARROMAN.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

* Four Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT SIXIÈME.

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE DES ORATEURS,

ET TOME DIX-NEUVIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

	M. LE COURTIER.	P. 9
Notice.		9
Œuvres oratoires.		<i>ibid.</i>
	M. MAUPIED.	
Notice.		75
Station de Carême.		81
Sermons divers.		225
Panegyriques.		245
	M. CABANES.	
Notice.		279
Sermons et discours.		281
	M. ROBITAILLE.	
Notice.		361
Sermons et discours.		365
	M. LALANNE.	
Notice.		440
Sermons.		<i>ibid.</i>
	M. BARTHÉLEMY.	
Notice.		485
Sermons et Panegyriques.		487
Prônes.		555
Mission divine de Jeanne d'Arc.		585
	M. FAUDET.	
Notice.		625
Sermons.		625
Instructions pour des réunions de charité.		647
	LE R. P. DECHAMPS.	
Notice.		665
Sermons.		667
Conférences.		691
	M. DASSANCE.	
Notice.		755
Conférences.		<i>ibid.</i>
	D. MANNING, traduit par M. MERMILLOD.	
Avant-propos.		774
Conférences.		775
	M. PETIT.	
Notice.		825
Sermons.		827
	M. LALLIER.	
Notice.		881
Sermons.		885
	M. BARTHE.	
Notice.		915
Sermons.		917
	M. COQUEREAU.	
Notice.		959
Discours.		961
	M. NOEL.	
Notice.		1007
Oraisons funèbres.		1009
Discours.		1065
Panegyrique de St. Louis.		1091
	M. GRIVEL.	
Notice.		1107
Sermons.		<i>ibid.</i>
	M. LE NOIR.	
Notice.		1137
Discours.		<i>ibid.</i>
	M. DE CASSAN-FLOYRAC.	
Notice.		1181
Sermon sur la passion.		<i>ibid.</i>
	M. SAINT-ARROMAN.	
Notice.		1213
Sermons.		1215
Panegyriques.		1287

NOTICE SUR M. LE COURTIER,

CHANOINE THÉOLOGAL, ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME DE PARIS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR ET VICAIRE GÉNÉRAL D'ANGERS.

M. François Joseph Le Courtier est né à Paris, le 15 décembre 1799. Il a fait ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, et il fut ordonné prêtre à Paris en 1823. Il commença à exercer le ministère à Saint-Roch, d'abord en qualité de prêtre catéchiste. Son mérite ne laissa pas d'éclater dans cet humble poste, et attira l'attention de ses supérieurs. Aussi fut-il bientôt appelé à Saint-Nicolas-des-Champs en qualité de second vicaire, puis comme premier vicaire à Saint-Etienne-du-Mont. Dès 1830, son talent pour la chaire était connu en province, et il fut chargé cette même année de prononcer l'éloge de Jeanne d'Arc, dans la cérémonie annuelle qui a lieu à Orléans. Ce fut aussi en 1830 que Mgr de Quélen le nomma curé des Missions-Etrangères. M. Le Courtier n'avait alors que 30 ans. Il fut ensuite successivement nommé chanoine honoraire de Paris, puis théologal; en 1849 chanoine titulaire et en 1859 ar-

chipsrêtre de Notre-Dame. En 1852, Mgr Angebault lui donna des lettres de vicaire général honoraire d'Angers. Le 25 mars 1853, il fut le premier appelé à prêcher à la cour, et l'empereur le décora de ses mains de la croix de la Légion d'honneur, et en 1854 il prêcha encore la station du carême à la cour.

M. Le Courtier a publié divers ouvrages : 1° *Manuel de la messe*, 1 fort vol. in-12; 2° *Explications des messes de l'Eucologe de Paris*, 2 vol. in-18; 3° *Retraite de la Pentecôte*, 1 vol. in-18; 4° *Le Dimanche*, 1 vol. in-18; à la suite de ce dernier se trouvent reproduits les discours suivants : *Eloge de Jeanne d'Arc*; *Exhortations en faveur des crèches*; *Exhortation en faveur des pauvres de la paroisse Saint-Séverin*; *Le Denier de Saint-Pierre*; *Discours sur l'œuvre de la propagation de la foi*; *Sermon en faveur de la société d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets*.

ŒUVRES ORATOIRES DE M. LE COURTIER.

CHANOINE THEOLOGAL, ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME DE PARIS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR ET VICAIRE GÉNÉRAL D'ANGERS.

DISCOURS SUR LA PROPAGATION DE LA FOI,

Prononcé en l'église de Saint-Sulpice, le 3 mai 1849.

Ponam in gentibus signum, et mittam ex eis qui salvati fuerit ad gentes in mare... ad insulas longe (*Isa.*, LXVI, 19)

Je planterai mon étendard au milieu des peuples, et j'enverrai de ceux qui auront été sauvés au pied de ce signe de vie, vers les nations qui sont au delà des mers... je les enverrai jusque dans les îles les plus lointaines

Monseigneur (1),

Dans l'œuvre de la Propagation de la foi, il est deux choses qu'il faut distinguer, sans

les separer jamais : le zèle de nos missionnaires qui portent dans toutes les contrées du monde les bienfaits de l'Évangile; le zèle des fidèles qui aident par leurs prières et par leurs secours à ces nobles triomphes de la croix de Jésus-Christ.

Dieu suscite de siècle en siècle dans son Église, et selon les besoins des temps, des ordres religieux; précieux auxiliaires qui

(1) Mgr Olliffe, évêque de Mitilène, Vicaire apostolique de Dacca (Inde)

viennent raviver la prédication, combattre l'hérésie, sanctifier les mœurs, illuminer et féconder de vertus la solitude chrétienne. — Ces corps de réserve, que Dieu tire, quand il lui plaît, des trésors de sa miséricorde, marchent, à travers le champ de l'Eglise, sous la conduite des Basile, des Augustin, des Benoît, des François d'Assise, des Dominique, des Ignace de Loyola, des Vincent de Paul. Ils se portent là où le besoin est plus pressant, et ils enrichissent le sol de la foi selon la mesure de temps, de ministère et de secours que la main de Dieu leur a fixée.

Mais il n'en est point ainsi de l'œuvre des missionnaires de la foi. C'est une phalange sacrée qui est inhérente à la constitution de l'Eglise, qui toujours s'est formée autour de son berceau, qui marche de front avec le sacerdoce chrétien, et qui doit poursuivre ses conquêtes aussi longtemps que l'Eglise aura de jours à combattre ici-bas.

La forme de ces missions peut varier; elle peut avoir plus ou moins d'étendue, des ressources plus ou moins grandes; se constituer d'une manière plus ou moins forte, selon les temps, les besoins, les localités, les progrès de l'ordre social, de la civilisation et des rapports internationaux: mais cet élan divin, cette impulsion sublime a son mouvement toujours soutenu à travers les âges du christianisme; c'est le feu que Jésus-Christ a apporté sur la terre; l'Esprit-Saint le souffle constamment dans les cœurs, et en étend les flammes vivifiantes sur les deux hémisphères.

Le zèle des fidèles pour la Propagation de la foi ne doit pas confondre cette œuvre avec toutes celles que la miséricorde de Dieu a suscitées dans ces derniers temps. La charité fait des prodiges depuis un demi-siècle: le zèle pour soutenir les ouvriers évangéliques coule rapide et fécond depuis le berceau de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Il ne sera donc pas inutile, mes très-chers frères, ni indifférent à votre piété, de vous montrer en peu de mots:

Que l'œuvre de la Propagation de la foi par le zèle des missionnaires est l'esprit essentiel de Jésus-Christ et de sa religion;

Que la part active de prières et de secours que les fidèles y apportent a été la *collaboration* continuelle que les chrétiens ont donnée, selon leur mesure de vocation, aux progrès de l'Évangile.

L'œuvre des missions est l'œuvre perpétuelle du christianisme.

Le secours fourni aux missions est le fruit constant de la piété des chrétiens.

I. Dès que le péché eut envahi le monde et en eut fait sa triste conquête, brisant les liens de communication entre le ciel et la terre, le monde entier ne fut plus aux yeux de Dieu qu'une contrée étrangère et un pays infidèle: *Advenæ et hospites*.

Pour lui rendre son droit de cité céleste, et son apanage de la maison de Dieu, comme parle saint Paul: *Civitas sanctorum et do-*

mestici Dei (Ephes., II, 19), il ne fallait rien moins au monde qu'une *mission*, c'est-à-dire un *envoi*, envoi de la vérité et de la grâce, envoi de la réhabilitation et du salut.

Et parce que tout don parfait, tout bien excellent vient d'en haut, descendant du Père des lumières, dont l'immuable sainteté ne saurait connaître nos ombres et nos tristes vicissitudes; c'était du ciel que cette *mission* devait venir à la terre pour la réconcilier avec Dieu.

Or, Dieu, dans sa prescience divine de la chute de l'homme, avait préparé au monde une mission admirable; il l'exécute dans le temps d'une façon merveilleuse.

Le missionnaire qu'il se prépare à envoyer n'est rien moins que son Fils, l'auteur et le consommateur de notre foi; et la mission qu'il vient donner, c'est la rédemption du genre humain.

Le Seigneur fait longuement annoncer cet envoi; pendant quarante siècles il dispose et ménage les événements jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé; et quatre mille ans crient vers le ciel: Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer; envoyez l'Agneau dominateur de la terre: *Mitte, Domine, quem missurus es.* (Offic. Eccles.)

Ce Dieu envoyé ne devait passer que quelques instants sur la terre, tandis que son œuvre de salut devait embrasser tous les temps. Aussi le Seigneur fait prédire également comment cette mission se perpétuera

J'enverrai, dit-il par son prophète, de ceux qui auront été sauvés, je les enverrai vers les nations qui sont au delà des mers. Je les enverrai dans les pays barbares, en Afrique et en Lydie dont les habitants nomades sont toujours sur la défensive, le javelot à la main. Je les enverrai vers les peuples civilisés, en Italie et en Grèce, et puis aux îles les plus lointaines. Je les enverrai vers ceux qui n'ont pas entendu parler de moi, qui n'ont point vu ma gloire. Ces envoyés annonceront ma gloire aux nations, et du sein de tous les peuples ils amèneront tous vos frères au pied de l'autel du Seigneur. (Isa., LXVI, 20, 21.) N'aurait-on pas qu'Isaïe a écrit d'avance les annales de la Propagation de la foi?

Au moment fixé, l'envoyé, le missionnaire par excellence paraît au monde. C'est le divin *Orient qui se lève d'en haut, pour nous visiter par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix.* (Luc., I, 78, 79.)

Il paraît, et il proclame à la face de ce monde infidèle, de cette terre étrangère à Dieu, que le premier principe pour recouvrer la vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé.

Il déclare que sa doctrine n'est pas de lui, mais du Père qui l'a envoyé. Et s'il opère des miracles à l'appui de la doctrine qu'il

prêche, c'est toujours, affirme-t-il, afin que l'on croie que le Père l'a envoyé : *Ut credant quia tu me misisti.* (Joan., XI, 42.)

Enfin, lorsque l'œuvre de sa mission est consommée sur la terre, lorsqu'il y a laissé sa vérité, sa grâce, son sang, et les moyens de s'en appliquer les mérites pour le salut, il pourvoit admirablement à la continuation et à la perpétuité de son œuvre, pour que chaque contrée de la terre, chaque génération d'hommes, chaque révolution de siècles rentrent successivement dans le domaine de Dieu.

Rendez-vous attentifs, mes très-chers frères, car c'est ici, à proprement parler, que commence l'œuvre des missions, telle que nous en voyons les résultats jusqu'à nos jours.

Toute puissance, dit le Sauveur à ses apôtres, toute, sans réserve et sans limite, m'a été donnée au ciel et sur la terre (Matth., XXVIII, 18); au ciel, où je suis par ma nature le Fils éternel consubstantiel au Père; sur la terre, où Dieu m'a dit : *Vous êtes mon Fils, je vous donnerai les nations pour héritage, et votre possession n'aura d'autres bornes que celles de l'univers.* (Psal. II, 7, 8.)

Donc, en vertu de cette toute-puissance, comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie (Joan., XX, 21.) avec la même mission et la même autorité. *Prêchez l'Évangile à toute créature, allez, partagez-vous le monde, enseignez toutes les nations; baptisez-les pour les faire rentrer dans le sentier de la vie; enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé, pour les maintenir dans la voie de la vie éternelle; et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (Matth., XXVIII, 19, 20)

Les apôtres avaient reçu précédemment le caractère du sacerdoce dans sa plénitude; ici ils en reçoivent la mission de Jésus-Christ même. Au cénacle, le Saint-Esprit leur en confère abondamment la grâce; et voilà douze missionnaires légitimement établis pour un monde entier d'étrangers et d'infidèles. Ils se partagent, pour ainsi dire, toute la terre : Pierre prend la Judée, va s'asseoir à Antioche, et de là pénètre en Italie, *in Italiam*, pour s'asseoir à jamais à Rome, et y fonder pour toujours le centre de l'unité et de la mission catholique.

Paul s'empare de la Grèce, et écrit aux Romains qu'il se propose de pénétrer jusqu'en Espagne.

Jean éclaire l'Asie et l'embaume de sa charité.

Jacques reste à Jérusalem, pour veiller de là sur la dispersion des douze tribus.

André se réserve l'Achaïe, Philippe, la Phrygie et la Troade; Thomas pénètre jusque dans les Indes; et ainsi de ces douze conquérants. La terre semble manquer à la charité de leur zèle, bien autrement qu'elle manquait à l'ambition d'Alexandre.

Ils fondent des Églises, réunissent des troupeaux, s'ensevelissent dans la gloire du martyre, et laissent des successeurs. Et à

mesure que le nombre des missionnaires s'accroît, le royaume de Dieu s'étend avec des proportions gigantesques.

Qu'il nous soit permis ici de commencer le récit de ces merveilles par les conquêtes de la foi dans les Gaules. La patrie et ses souvenirs religieux méritent de nous cette préférence; d'ailleurs c'est suivre l'ordre des temps, la miséricorde divine nous ayant prévenus avec une promptitude qui devrait réveiller notre reconnaissance.

Saint Philippe, dans la Troade, dans ces lieux fameux d'où étaient partis, disent les poètes, les fondateurs de Rome, forme sous ses yeux des hommes apostoliques; c'est à quelques-uns d'entre eux que les Gaules doivent les premiers fondements de l'empire de Jésus-Christ, fondements jetés à Vienne et à Lyon dès les premiers temps du christianisme.

Polycarpe, disciple de saint Jean, a formé saint Irénée, et Irénée n'est que le successeur de saint Pothin, à Lyon, sur le premier siège des Gaules.

Mais voici que, vers le milieu du III^e siècle, toute une phalange de missionnaires revêtus du caractère épiscopal nous est envoyée de Rome par le successeur de saint Pierre. — c'est Denis qui est à leur tête, et qui s'avance le plus loin dans les Gaules, échelonnant sur son passage les collègues de son apostolat. — Trophime s'arrête à Arles, et Paul à Narbonne; Saturnin descend jusqu'à Toulouse, Austremonne jusqu'à Clermont, Martial jusqu'à Limoges; Gratien descend à Tours sur les bords de la Loire, et Denis à Paris sur les rives de la Seine; — de là il enverra des ouvriers évangéliques dans le nord, à Meaux, à Rouen, à Amiens, dans tout le Vexin et dans tout le Ponthieu.

L'Angleterre avait aussi reçu la foi. L'hérésie avait infecté sa croyance. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes vont, au V^e siècle, la ramener à l'unité catholique. Mais la lumière sainte a disside cette île au VI^e siècle, et saint Grégoire pape envoie Augustin évangéliser cette contrée.

Au siècle suivant, Boniface reçoit du saint-siège la mission de convertir l'Allemagne. La foi s'élève sur nos têtes comme le soleil sur l'horizon, les ombres diminuent à mesure que le jour croît.

Je vois, vers le XII^e siècle, les enfants de saint François d'Assise et saint Dominique qui se dévouent plus spécialement aux missions.

Hyacinthe, leur disciple, étonne la Prusse et la Russie par ses travaux apostoliques; on dit même qu'il pénétra jusqu'aux frontières de la Chine; et le cardinal Hosius mérite le nom glorieux d'apôtre de la Pologne.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères en Jésus-Christ, ils tournèrent les yeux vers les régions où des âmes languis-

saient encore dans les horreurs et dans les ténèbres de la barbarie.

Ici, un spectacle nouveau, digne des regards de Dieu et des anges, se présente à nos yeux.

L'Europe avait été, par rapport aux grands centres de foi établis à Rome et à Jérusalem, une contrée étrangère, un pays infidèle.— La grâce de Jésus-Christ a éclairé et civilisé cette Europe, et la voilà qui veut compléter la prophétie d'Isaïe, et déverser cette divine civilisation jusque dans les îles les plus lointaines, *ad insulas longe*.

Levez-vous, enfants de saint François, disciples de saint Dominique, levez-vous; vous serez les premiers à vous dévouer à ce périlleux ministère!

Disons à la gloire de notre patrie, à l'honneur d'un peuple dont le sort a excité souvent nos sympathies, que ce sont deux franciscains, l'un Polonais, l'autre Français de nation, qui osèrent les premiers pénétrer en Chine au XII^e siècle, pour y recueillir les sueurs fécondes de l'apôtre saint Thomas.

Mais quel est ce nouveau conquérant à l'âme ardente, au cœur de feu, qui s'élève au commencement du XVI^e siècle? C'est Ignace de la maison de Loyola. Il n'a encore que neuf disciples autour de lui, et déjà il s'engage avec eux, dans la chapelle de Montmartre, à aller prêcher l'Évangile dans la Palestine. Il obtient bientôt de Paul III que sa compagnie, si illustre dans l'Église, ajoutera aux trois vœux de religion un quatrième vœu, celui de se consacrer aux missions chez les peuples infidèles. — Je vois autour de lui Xavier qu'il a formé, dont il a vaincu l'ambition mondaine en lui répétant mille fois: *Que servira à l'homme de gagner l'univers?* (Matth., XVI, 26.) Et Xavier, tournant cette ambition vers les conquêtes de la foi, devient le glorieux apôtre des Indes et du Japon.— Saint apôtre, patron de notre œuvre, comment aurais-je pu vous oublier ici, vous le protecteur d'un troupeau qui me fut longtemps cher et qui conservera toujours des droits à ma tendresse.

Un siècle s'écoule encore, et voilà de nouvelles merveilles. — Grégoire XV régularise l'élan et l'ardeur de ces missions qui se multiplient en fondant, à l'ombre du saint-siège, l'admirable congrégation de la propagande, foyer lumineux, cénacle apostolique, d'où partiront les phalanges sacrées qui vont porter au loin le nom de Jésus-Christ, d'où coulera la mission régulière de tous ceux qui vont répandre chez les infidèles la bonne nouvelle du salut.

Vers le même temps, saint Vincent de Paul passe en faisant du bien (Act., X, 38), et, comme s'il eût voulu renouveler les merveilles du passage du Dieu fait homme, il envoie devant lui ses prêtres de la congrégation de la Mission, et se fait suivre par des légions de filles et de femmes de la charité.

A mesure que les progrès de l'Évangile

s'étendent sous de tels ouvriers, il fallait, ce semble, une phalange de prêtres exclusivement dévoués à l'œuvre admirable des missions.— Le disciple de saint Dominique illuminait de sa doctrine toutes les chaires. L'enfant de saint François descendait au soulagement des misères les plus hideuses. La compagnie d'Ignace ne dédaignait pas nos campagnes d'Europe, réchauffait la piété par l'usage le plus saint et plus fréquent des sacrements, se consacrait en maître sans égal à l'éducation de la jeunesse. Le prêtre de la congrégation de la Mission évangélisait les pauvres, et faisait fleurir dans nos séminaires la pensée du saint concile de Trente. Tous semblaient ne donner aux missions lointaines que du superflu de leur zèle et de la surabondance de leur charité. — Et la Providence suscite le zèle de Bernard-de-Sainte-Thérèse, évêque de Babylone, il établit la congrégation proprement dite des *Missions étrangères*, et laisse la dénomination de son titre épiscopal à la rue qui longe le séminaire d'apôtres qu'il a fondé.

Plus tard, vient le séminaire si admirablement nommé du Saint-Esprit, qui se partage les colonies de la France. Puis, de nos jours, les modestes et zélés enfants de Piepus, les Maristes de Lyon qui tiennent à honneur d'évangéliser l'Océanie, les Rédemptoristes, les Oblats de Marie et tant d'autres.

Certes, si dans cette glorieuse pléiade j'oubliais quelque point lumineux, je voudrais mille fois réparer ce silence, et il ne faudrait l'attribuer qu'à mon ignorance de tant de glorieux travaux.

Nombreux ouvriers de l'Évangile, cohortes sacrées qui vous tenez par la main depuis les temps apostoliques jusqu'à nous, depuis les Thomas et les André jusqu'aux Marchand, aux Gagelin, et aux Perboyre: vous paraissez encore un petit nombre, quand l'œil se perd sur ces plaines immenses couvertes de moissons infidèles.

Cependant vous vous partagez toutes les plages des deux hémisphères que la foi n'a pas encore éclairées et échauffées de ses rayons.

Jetons un coup d'œil rapide sur cette carte géographique telle que le zèle de nos missionnaires l'a tracée.

Missions du Levant, qui comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, l'Éthiopie, la Perse et l'Égypte. Là, il faut que le zèle, et ce n'est pas son seul sacrifice, vive et respire au milieu de la peste.

Missions de l'Amérique, qui comprennent le Canada, la Louisiane, la Californie longtemps arrosée des sueurs de nos missionnaires avant qu'elle fût exploitée par les chercheurs d'or; les Antilles, la Guyane, et jusqu'à ces bords si célèbres du Paraguay, où l'Évangile montra une seconde fois comment il savait former un peuple heureux, en lui inspirant la liberté du bien, l'égalité des droits et des devoirs, la fraternité qui

n'est pas un mot quand elle se fonde dans la charité chrétienne : réalités heureuses dont on blesserait la sainteté, en les mettant seulement en parallèle avec les rêves et les déceptions d'une nouvelle Icarie.

Missions de l'Inde, c'est l'Indostan, la presqu'île du Gange, jusqu'à Manille et aux Nouvelles Philippines. Là le zèle doit triompher avant tout d'un climat qui dévore.

Missions de la Chine, avec le Tong-King, la Cochinchine et le Japon. C'est la terre classique des persécutions et du martyre.

Missions de l'Océanie, de cette cinquième partie du globe jetée ça et là dans le grand Océan, en y joignant les missions qui suivent le nègre de l'Afrique et le Caffre errant dans ses déserts brûlés

Ce serait ici le lieu de vous dire, M. T. C. F., toutes les conquêtes que ces missions obtiennent à la foi; tous les services qu'elles rendent à l'humanité, aux lettres, aux sciences, aux arts, au commerce, à la civilisation et à l'honneur des nations européennes; tous les travaux, les sacrifices, les dévouements, les martyres héroïques de nos missionnaires. Je me reconnais incapable et indigne de faire ce glorieux tableau. Je sais que le clergé de notre Europe, si admirable de zèle dans son ministère, a encore la gloire de fournir aux missions ce qu'il y a de plus pur, de plus fervent, de plus apostolique dans son sein. Mais quand je me replie sur moi qui vous parle, quand, méditant cette œuvre pour vous en parler, je retombais de la vue de ces évangéliques travaux sur la mollesse ou plutôt sur le néant de mon zèle, j'avoue que jamais la responsabilité du sacerdoce ne m'a plus effrayé, et que jamais parallèle ne m'a humilié davantage. — La parole de saint Grégoire pape me revenait naturellement à l'esprit : « Mettons-nous devant les yeux, dit ce saint docteur, ce jour de terrible discussion où le Seigneur nous demandera des comptes au pied de son tribunal. Là, Pierre paraîtra avec la Judée convertie; Paul traînant à sa suite le salut du monde entier; André se présentera avec l'Achaïe; Jean, avec l'Asie; Thomas avec les Indes... Malheureux ! que dirons-nous alors, nous qui revenons les mains vides ? » — Certes, l'humilité seule paraît alors dans le cœur de ce grand pape, car il a porté aux pieds de Jésus-Christ l'Angleterre convertie par ses soins. — Vous seul, Monseigneur, ou les prêtres qui marchent avec vous, pourriez justement dire en ce moment les travaux des missions catholiques; vos pieds seuls sont assez beaux pour venir dans cette chaire raconter les biens du Seigneur.

Heureusement, tel n'était par mon but; j'ai voulu seulement vous dire, M. T. C. F., que l'œuvre des missions est l'œuvre continue du christianisme; je crois vous en avoir fait un tableau suffisamment digne de vos méditations.

II. Un mot maintenant, pour finir, rien qu'un mot sur la perpétuité des secours

fournis par la piété des fidèles au zèle du prédicateur de l'Évangile

Les fidèles, dans l'Église, n'ont pas reçu la mission du saint ministère; cette mission auguste n'est pas indistinctement dévolue aux membres de la société chrétienne. Elle n'appartient qu'aux ministres sacrés à qui l'ordination sainte en a donné le caractère et le droit, et qui en font l'exercice légitime par la juridiction ou par la mission.

Mais saint Paul parle, même pour les simples fidèles, d'une *collaboration* à la foi de l'Évangile : *Collaborantes fidei Evangelii.* (Philip., I, 27.)

Or, cette collaboration dont parle l'Apôtre a trois degrés : *Vivre dignement de la vie de l'Évangile.* « *Digne Evangelio conversamini* (Ibid.); » car il est certain que cette vie si pure, si charitable, si dévouée, si humble, si sociale, si courageuse, incline les cœurs à vouloir goûter les bienfaits de la foi. — Les premiers chrétiens dit saint Luc, étaient en grande faveur et considération aux yeux de tout le peuple; il y avait dans leur vie un charme gracieux qui attirait; les païens s'écriaient : Voyez comme ils s'aiment ! et de nos jours à la Chine, en voyant la constance de nos missionnaires, un grand mandarin disait : Il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette religion de Jésus !

Prier pour les ouvriers évangéliques. Saint Paul déclarait qu'il avait une mission à remplir à Jérusalem, et qu'ensuite il espérait passer à Rome, et de là se rendre en Espagne. Mais il ajoutait : *Je vous supplie, mes frères, de m'aider pour cela par vos prières auprès de Dieu, afin que je sois délivré des infidèles.* (Rom., XV, 30 31.) Il disait aux Corinthiens : Dieu nous a délivrés de grands dangers, j'espère qu'il nous tirera encore de ceux qui nous menacent, mais à la condition que vous nous aiderez dans vos prières. (II Cor., I, 10, 11.)

Enfin, et plus directement, avoir une collaboration réelle au succès de l'Évangile.

Prisque et Aquilas n'étaient pas des prêtres, mais de simples ouvriers en tentes; et saint Paul déclare qu'ils ont été *ses aides* en Jésus-Christ. *Je vous recommande*, disait-il, *notre sœur Phébé qui est appliquée au ministère dans l'église de Corinthe, au port de Cenchrée; elle a assisté beaucoup d'ouvriers évangéliques, et m'a rendu à moi-même de grands services. Saluez Marie qui a beaucoup travaillé parmi nous. Saluez notre très-chère Perside qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur.* (Rom., XVI, 1, 6, 12.) *Aidez Evodie et Syntiche qui ont travaillé avec moi dans l'Évangile, avec Clément.* (Philip., IV, 3.) Saint Paul n'hésite pas à mettre sur la même ligne la collaboration de ces saintes femmes avec les travaux apostoliques de saint Clément.

Ne vous semble-t-il pas, M. T. C. F., lire dans ce peu de lignes toute la constitution de l'œuvre de la Propagation de la foi ?

Mais il faut vous montrer brièvement combien le secours que cette œuvre pro-

duit aujourd'hui est et a été perpétuel dans l'Eglise; qu'il ne diffère de nos temps, que parce que nous avons admis une forme plus régulière et plus abondante.

Qu'était-ce que Marthe, dans la maison de Béthanie, pourvoyant avec tant de sollicitude aux haltes de Jésus-Christ et de ses apôtres? Qu'étaient Marie-Magdeleine, Jeanne, Marie Salomé, et les autres saintes femmes qui suivaient le Sauveur dans ses courses apostoliques, et fournissaient de leurs biens aux besoins de la mission? Qu'étaient-ce que ces femmes attachées aux pas des apôtres et de leurs successeurs, dont la tradition nous a conservé quelques noms vénérés, Plautille à la suite de saint Pierre, Flavie à la suite de saint Paul, Priscille à la suite de saint Clément, Praxède à la suite de saint Marcel? Qu'étaient les Chantal auprès de saint François de Sales, les Le Gras, les Longueville auprès de saint Vincent de Paul? sinon de ces femmes admirables qui aidaient à leur manière, les saints à travailler à la propagation de l'Evangile.

Mais de nos jours quelle merveille! En 1822, à Lyon, dans la ville qui est justement restée le premier siège des Gaules chrétiennes, se fonde notre œuvre de la Propagation de la foi. Paris lui envie bientôt une pensée si généreuse, et ces deux villes se partagent la France au nord et au midi pour recueillir les secours destinés aux missions. Le saint-siège approuve et bénit; les évêques adoptent avec amour; tous les diocèses de France entrent dans cette belle œuvre; bientôt toute l'Europe, toute l'Amérique catholique s'associent à cette pensée. Alors l'œuvre de la Propagation de la foi, sans rien perdre de son caractère de nationalité française, devient universelle; et plus de quatre cents diocèses se font gloire d'apporter à sa source féconde le tribut de leur charité.

Œuvre éminemment catholique; dans son extension, comme nous venons de le voir, partout où il y a des enfants de l'Eglise romaine, on cueille l'obole consacrée aux missions étrangères; dans son but, qui est de verser partout la lumière et les bienfaits de l'Evangile, secourant aujourd'hui cinquante diocèses en Europe, septante en Asie, quinze en Afrique, quarante-deux en

Amérique, treize en Océanie. Œuvre catholique dans sa manière d'opérer, elle a trouvé le secret d'être l'œuvre de tous, du riche, du pauvre, du puissant du siècle comme de la simple ouvrière, ne demandant à tous qu'une pieuse et courte invocation chaque jour, *au'un sou* chaque semaine!

Qui de nous, M. T. C. F., ne s'associerait pas à cette œuvre admirable et féconde!

Ses besoins augmentent par l'extension de son zèle, ses ressources doivent augmenter en proportion par la multiplication de notre charité.

Par la grâce du Seigneur, nous avons l'être, le mouvement et la vie dans une atmosphère tout imprégnée des richesses du salut; le secours aux missions étrangères est la juste dette de notre reconnaissance.

Cette œuvre d'ailleurs nous fait entrer si profondément dans les travaux évangéliques et dans leur récompense!

Un sou par semaine! vous dirais-je avec un de nos vénérables évêques, *un sou* par semaine! et vous entrez dans le mérite des apôtres, des confesseurs et des martyrs! *Un sou* par semaine! et vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez, vous sauvez les âmes par toutes ces bouches et par toutes ces mains apostoliques. *Un sou* par semaine! et vous agissez par tous ces dévouements, vous triomphez par tous ces courages, vous avez part à tout ce qu'ils accomplissent dans le royaume de Jésus-Christ.

Mes frères, nous avons bien besoin de soutenir et d'étayer nos chances de salut éternel; elles sont si faibles!

Nous les étayons par la dévotion à la sainte Vierge qui est le secours et l'espérance des chrétiens; nous les étayons par l'aumône qui donne devant Dieu une grande confiance à tous ceux qui la pratiquent; joignons la chance heureuse de contribuer à gagner des âmes au Seigneur; et n'oublions pas cette parole de saint Jacques, que je vous laisse comme bénédiction: *Celui qui aura fait revenir un pécheur de l'erreur de ses voies, sauvera son âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés.* (Jac., V, 20.)

SERMON

Prononcé le 18 mars dans l'église de la Madeleine.

EN FAVEUR DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ÉDUCATION ET D'ASSISTANCE POUR LES SOURDS-MUETS EN FRANCE.

Parce que Dieu est le Dieu de tous, parce qu'il convenait que toutes les misères passassent devant lui pour être soulagées, et que, sur chacun de ses pas, l'homme pût lire

cette parole qui a été laissée écrite: Il a passé en faisant du bien et en guérissant tous les opprimés (Act., X, 38), voilà qu'on amena un jour à Jésus-Christ un sourd-muet, *et adducunt*

ei suraum et mutum, et on le pria de lui imposer les mains pour le guérir : et deprecabantur eum, ut imponat illi manum. (Marc., VII, 32-37.)

L'œil de Dieu vit aussitôt dans cet homme deux infirmes : un infirme matériel dont il fallait délier la langue et ouvrir l'oreille, et un infirme moral représentant l'homme pécheur dont toutes les communications avec Dieu sont interrompues. Aussi notre Seigneur ne se contente pas d'opérer tout de suite le bienfait qui lui est demandé, et d'imposer les mains à cet homme : il le prend à l'écart, il veut traiter d'abord cet infirme spirituel, que nous sommes tous. Il prend cet homme à l'écart, *seorsum*, et là, par de mystérieux symboles qui révèlent tout le travail qui s'opérera dans l'homme pour se rapprocher de Dieu, il prend de la salive, touche la langue de cet homme ; il met son doigt dans ses oreilles, et dit à haute voix : *ouvrez-vous : « Ephphetha, quod est adaperire. »* Et après l'emploi de ces rites symboliques, le muet parla distinctement, dit l'Évangile : *et loquebatur recte. Et le peuple, saisi d'admiration, consacra le miracle par cet éloge : Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets : « Bene omnia fecit : et surdos fecit audire, et mutos loqui. »*

Mes frères, cet éloge paraît excessif pour la guérison d'un seul homme. Quoi ! notre Seigneur vient seulement de délier une langue et d'ouvrir deux oreilles, et le peuple s'écrie qu'il a bien fait toutes choses : *bene omnia fecit*, et qu'il a bien fait toutes choses en faisant entendre les sourds et parler les muets : *et surdos fecit audire, et mutos loqui*. C'est que le peuple, avec l'instinct que lui prête la plume de l'évangéliste, ne voyait pas un seul sourd aux pieds de Jésus-Christ, il voyait tous ces infirmes qui, dans la suite des siècles, avec la même surdité, avec la même mutité, devaient se présenter à notre Seigneur, pour que notre Seigneur leur imposât les mains. C'est qu'il voyait, dans la guérison de cet homme, l'image de notre guérison spirituelle tout entière. Car toute la religion, M. T. C. F., consiste à écouter Dieu et à répondre à Dieu ; et, par conséquent, tout le mal de l'homme vient de ce qu'il n'entend plus la voix de Dieu, et de ce qu'il ne répond plus à la voix de Dieu. Par conséquent, ce miracle renfermait en lui seul tous les miracles de la grâce et de la régénération ; et le peuple avait raison de s'écrier : *Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets : « Bene omnia fecit ; et surdos fecit audire, et mutos loqui. »*

Mes frères, cette guérison spirituelle de l'homme sourd et muet se perpétue dans l'Église, et par le saint baptême, et par la grâce de la parole sainte, et par l'application des sacrements. Mais me sera-t-il permis de vous dire aussi que la guérison matérielle du sourd et muet se continue par l'effet de la religion et par la grâce que cette main imposée de Jésus-Christ a laissée sur la tête et du sourd-muet de l'Évangile et de tous les

sourds-muets : *Et deprecabantur eum, ut imponat illi manum.*

Non, non, vous n'étiez pas seul aux pieds de Jésus-Christ, heureux infirme. A votre suite se pressaient, avec l'accent de la prière, avec le vif désir d'être guéris, tous ceux qui devaient partager votre infirmité. Main sacrée du Sauveur, vous ne vous étendiez pas sur un seul sourd et sur un seul muet. De cette main partait l'étincelle de la science, l'étincelle de la charité qui, déposée ensuite dans d'autres cœurs, devait faire, *de la main de l'homme* ; la langue du muet, et réaliser de siècle en siècle ce prodige de science et de charité dont vous êtes témoins dans l'assemblée de ce jour. *Il a bien fait toutes choses. « Bene omnia fecit. »*

L'homme communique avec les choses de Dieu, avec les choses du monde et avec ses semblables, par la parole entendue et rendue. Un peu d'air modifié par l'organe de la parole produit un son parfaitement distinct et parfaitement articulé : ce son distinct enveloppe une pensée, et, la pensée parvenant sous cette enveloppe jusqu'à l'organe de l'ouïe, avertit l'âme que la pensée lui arrive. L'âme se met aussitôt pour ainsi dire aux écoutes ; elle saisit la pensée, et, modifiant à son tour un peu d'air, par la parole, elle va rendre une autre pensée à une autre oreille ; voilà toute une communication établie parmi les hommes. Mais si l'oreille est sourde, si elle ne conduit pas jusqu'à l'âme la pensée qui lui est transmise par le son, l'âme ne communique plus ; la langue est liée et ne rendra pas son pour son. Il n'y a plus d'autres ressources, M. T. C. F., que la main avec le langage mimique des signes ; et, par là, la communication sera un peu rétablie, non pas par les grandes communications des portes, mais par les fenêtres. Et il arrivera, vis-à-vis du sourd-muet, avec la main de l'homme, ce qui nous arrive à nous-mêmes quand nous voulons parler par signes, rendre notre pensée par signes : l'âme passe alors tout entière par les yeux.

Vous avez vu quelquefois de ces villes qui sont assises sur le bord d'un fleuve. Entre le fleuve qui baigne presque le pied des premières habitations, se trouve la grande route de communication ; mais on a prévu, M. T. C. F., que, dans les moments d'inondation, toute communication serait interceptée ; c'est pourquoi ordinairement, dans ces villes, il y a un autre chemin, une route plus difficile, que l'on appelle justement la route des grandes eaux. Et lorsque le fleuve a interrompu la voie ordinaire, la communication se fait par cette rue supérieure, difficile et ardue. Il en est de même par rapport au sourd-muet : la communication ordinaire par l'oreille et par la langue est interrompue : elle se fait par les yeux, à l'aide des signes. Mais cette main de l'homme, voyez-vous, cette main qui a eu, pour le bonheur de l'humanité, tant de science, qui a ouvert, à l'aide de quelques signes, aux sourds-muets, sa vie matérielle, les sciences,

les arts, la connaissance de Dieu, les rapports avec leurs semblables, les espérances de la bienheureuse éternité, cette main a reçu quelque chose de la science et de la main de Jésus-Christ, lorsqu'il l'a imposée sur la tête d'un sourd-muet. *Et deprecabatur eum, ut imponat illi manum.*

Honneur à la religion ! c'est un saint qui, le premier, a été l'héritier de cette science laissée par la charité de Jésus-Christ : c'est le saint archevêque d'York au ^{vii}^e siècle. Au ^{xvi}^e, c'est encore un enfant de saint Benoît qui, en Espagne, tâche, par quelques signes, d'arriver jusqu'à l'âme de ces infirmes et de les faire parler par les yeux. Et au ^{xviii}^e siècle, dans notre France, c'est encore un prêtre de Jésus-Christ qui fait les premiers essais. Et pourquoi ne pas le nommer ? c'est l'abbé Deschamps. Mais enfin, vers la fin du ^{xviii}^e siècle, un sillon de lumière est tracé par la main de l'homme, vivifiée par la main de Jésus-Christ ; et, dans cette main immortelle de l'abbé de l'Épée, de cet homme si doux, si modeste, si dévoué, la science s'est ouverte une nouvelle carrière pour briser les liens de ces infirmes qui ne communiquent pas avec le monde. Après lui, encore un prêtre, un homme que nous avons tous connus, dont la méthode plus vive, plus jaillissante, ce semble, a reçu quelques reproches : mais on est toujours absout, M. F., après avoir produit des prodiges de science et de charité. De cette école, que d'hommes se sont formés, dont les successeurs sont encore au milieu de nous ! Et l'État intervenant sérieusement avec toute sa sollicitude, a fait rayonner dans quarante départements le bienfait de l'institution nationale qui était fondée à Paris.

Mais il s'en faut, M. F., que ce bienfait suffise, que tous les efforts du bien public et de la chose publique viennent subvenir entièrement aux infirmités pour lesquelles nous sollicitons aujourd'hui votre charité et vos offrandes.

Permettez-moi tous ces détails ; je les crois tout aussi intéressants qu'un sermon vague. Il y a, en France, 24,000 sourds-muets ; et, dans les écoles publiques, on peut en admettre au plus 15,000. On les admet à l'âge dix ans seulement et pour six années d'éducation. Vous comprenez que c'est très-insuffisant. Il y a donc une lacune immense, lacune dans la petite enfance de ces malheureux infirmes, lacune dans l'admission si restreinte par rapport au nombre général de ceux qui sont affligés, lacune immense quant aux soins qui doivent leur être prorogés ensuite, et les conduire pendant toute la vie comme des mineurs, avec une tutelle et un patronage de charité. Or, pour combler cette lacune, M. F., une société s'est fondée avec ce titre généreux : *Société centrale d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets en France.* Et voilà son but : diriger la petite enfance de tous les sourds-muets, ou, par des conseils salutaires donnés aux familles ou par des instructions plus spéciales données dans les

asiles et dans les écoles qui peuvent les recevoir jusqu'à l'âge de dix ans ; subvenir à cette foule immense qui ne peut pas être comprise dans le bienfait de l'éducation publique et nationale ; suivre ces enfants, ces jeunes gens qui n'ont fait qu'ébaucher une éducation, les suivre ensuite dans le cours de la vie pour les patroner dans le choix d'un état, dans leurs rapports avec leurs semblables, dans les difficultés de la vie qui sont si grandes pour nous autres qui avons tous nos sens, et qui sont doublées, quintuplées pour ceux qui en sont privés ; et enfin, M. T. C. F., tâcher de faire rayonner ce bien qui s'établit maintenant à Paris, sur toutes les autres institutions fondées dans les départements ; de sorte que, partout où se trouverait un sourd-muet réclamant tutelle et assistance, il pût, suivant la belle parole du rapport, se trouver dans une des mailles du réseau protecteur.

Or, pour obtenir ce résultat, M. T. C. F., pour que l'on puisse fonder en France un patronage généreux de surveillance, d'assistance, de soulagement, de direction des sourds-muets, il faut, comme partout, votre concours et vos aumônes. Ce concours et ces aumônes, vous les devez, entendez-vous bien ? Vous les devez, c'est une dette ; ne vous effrayez pas, car votre cœur l'a déjà accueillie. Il n'existe pas de société sans ce contrat sacré et tacite, que tous les membres s'aideront les uns les autres, que l'abondance des uns suppléera à la pénurie des autres, que les ressources de celui-ci viendront compenser les infirmités de ceux-là. Il y a ce contrat tacite, mais contrat sacré, entre tous les membres d'une même société, et la fable de l'aveugle et du boiteux est une réalité sociale. Le boiteux trouve dans l'aveugle des jambes pour marcher, et l'aveugle, dans le boiteux, des yeux pour diriger sa marche. C'est donc un contrat où chacun de nous doit avoir sa part, sa mise d'actions, pour en retirer le dividende de la charité et le dividende des récompenses éternelles.

Je le sais, M. T. C. F., et il serait à désirer que le pauvre le sût davantage : vous contribuez puissamment à tout ce qui se fait de bien dans l'ordre public et social. Toutes ces institutions de bienfaisance et de charité, tous ces asiles qui recueillent les misères humaines, sont fondés avec les deniers de tous ; et par conséquent, participant aux charges publiques dans la proportion de vos fortunes, vous participez amplement à la fondation de ces institutions. Il y a plus, c'est que, lorsque ces institutions ont une nature spéciale comme nos hôpitaux et nos hospices, elles recrutent leurs fonds et leurs rentes, d'une manière très-juste, par le prélèvement sur le luxe et le plaisir ; la fortune alimentent ce luxe et ce plaisir ; la fortune devrait obtenir plus de grâce et plus de reconnaissance aux yeux du pauvre, qui devrait penser que c'est elle qui contribue, oui, quoique très-justement, mais qui contribue davantage à tout ce bien public.

Mais, M. F., lorsque l'État ne parvient

pas à payer entièrement la dette de l'humanité parce qu'il est obligé de pondérer tous les services et toutes les dépenses ; lorsque à côté de cette dette payée en partie, des âmes généreuses viennent proposer d'arriver au total, de fonder une société qui supplée à l'insuffisance des ressources publiques, il se forme alors un contrat supplémentaire dans lequel votre charité doit entrer, surtout lorsque cette société est sanctionnée par le pouvoir, lorsqu'elle est animée et propagée par tout ce qu'il y a de noble, de grand, d'élevé, de généreux dans le monde, et lorsqu'elle est bénie et patronée par le premier pasteur. Alors, M. T. C. F., il faut entrer dans cette société ; il faut y avoir sa part et sa mise d'actions. Et ici, les choses se passent comme dans tout contrat de société ; des hommes généreux, des hommes spéciaux apportent leur science, leur expérience, leurs soins, leur vigilance, leur temps, leurs labeurs. Vous, vous apportez votre offrande, vos dons, votre assistance salutaire, votre protection, votre concours, et la société est formée, et le contrat devient parfaitement établi entre les deux parties. Vous fournissez les fonds, et l'on fournit les labeurs. Et tous partageront ce dividende d'une charité si grande et si fraternelle. *Il a bien fait toutes choses : il a fait entendre les sourds et parler les muets.*

Il en est de même, M. T. C. F., dans toutes les bonnes œuvres. Dans l'œuvre de la Propagation de la foi, qu'est-ce que vous faites ? Vous ne pouvez pas quitter la famille pour aller évangéliser la Chine ou les Indes, porter la lumière de Jésus-Christ au fond des forêts de l'Amérique, ou dans ces mille archipels de l'Océanie ; mais vous donnez un sou par semaine, et, avec ce sou, vous entrez en collaboration avec les apôtres de l'Évangile, vous prêchez par leur bouche, vous baptisez par leurs mains, vous réconciliez par leur ministère ; vous êtes apôtre à votre manière. Il en est de même de toutes les bonnes œuvres, M. T. C. F., et de ce contrat admirable qui se forme dans la société, et qui devient une dette pour la générosité et la charité chrétienne. Oui, par votre concours et vos aumônes, vous partagez réellement avec le labeur des hommes généreux cet éloge : *Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets.*

Ce n'est pas seulement une dette que vous payez, M. T. C. F. : il y a dans l'œuvre que j'ai l'honneur de vous proposer, un avantage immense pour vous, un avantage immense d'entrer, par une mise d'action et une mise généreuse, dans cet éloge, de faire entendre les sourds et parler les muets. Tout acte de charité a sa grâce et sa bénédiction, et vous ne pouvez pas douter qu'un acte de charité spécial n'ait sa grâce spéciale et sa grâce toute particulière, en correspondance et en harmonie avec le bien qui se fait. Écoutez-moi bien. Vous ne le savez que trop, mères chrétiennes, lorsque la charité fait vibrer si souvent les fibres de

ment charitable, vous visitez avec tant d'âme l'enfant du pauvre, allez au fond de votre cœur, il y a un but plus profond, un but ultérieur à la charité que vous exercez au dehors : vous espérez par là que Dieu bénira ce que vous avez de plus cher, que Dieu bénira vos enfants. Lorsque, tout petits, vous les menez dans la demeure du pauvre, je le sais, c'est pour leur apprendre de bonne heure l'exercice de la charité ; mais descendez dans votre conscience de mère, il y a quelque chose de plus ; c'est que vous ne savez comment faire pour arrêter, fixer, garantir, sur des têtes si chères, la bénédiction de Dieu ; et, une preuve encore, c'est qu'au jour où cet enfant franchira pour la première fois les degrés du saint autel, et recevra la présence de Jésus-Christ dans son cœur, l'initiation à une vie intelligente et morale, votre cœur n'est pas content, si, à côté de votre fils, de votre fille, ne se trouvent le fils et la fille du pauvre habillés comme les vôtres, par vos soins. C'est là ce qui vous garantit pour ainsi dire le bonheur, la sagesse, la prospérité, la carrière de votre enfant. Et j'ai vu, sur ce point, j'ai vu les spectacles les plus touchants : j'ai vu des mères chrétiennes saisir avec empressement ce jour d'une première communion pour multiplier leurs bonnes œuvres, et, au milieu de tout l'éclat de la toilette qu'entraîne la solennité du jour, se mêler dans un de ces véhicules communs avec l'enfant du pauvre en haillons, le conduire dans une maison de retraite, et lui assurer là une existence par laquelle elles croyaient attirer plus amplement encore la bénédiction de Dieu sur la tête de leur fils.

Eh bien, M. F., écoutez cet instinct, écoutez cet instinct de la charité, qui vous dit qu'il y a une grâce spéciale à l'aumône spéciale, une grâce particulière pour l'aumône de ce jour ; et savez-vous quelle est cette grâce ? Donnez beaucoup aujourd'hui pour élever des enfants sourds-muets, de peur, écoutez-moi bien, de peur que vous n'ayez vous-même des enfants sourds-muets ! Je ne veux pas dire que Dieu vous affligera au point de faire naître de vos entrailles des enfants avec tant d'infirmités, et cependant, vous le savez, les exemples ne sont pas loin, ni le sang le plus pur, ni toute l'opulence de la fortune ne préservent pas de ce malheur. Mais je dis qu'il peut arriver que vous ayez un jour des enfants sourds-muets de la manière la plus brisante, la plus déchirante pour votre cœur, et que c'est ce malheur que vous devez conjurer aujourd'hui en attirant sur la tête de vos enfants les bénédictions de Dieu. Voyez-vous ce petit enfant qui fait votre charme et vos délices, cet enfant dont la langue se délie ; chaque mot qu'il prononce ravit votre cœur ; vous apprenez une nouvelle langue avec la langue de cet enfant ; il grandit, il se fortifie, et son oreille est ouverte et sa langue est déliée, et son cœur est tout ouvert, et il faudrait être mère pour dire tout ce qui surabonde de joie, de communication, d'es-

pérance, dans la vie de ce petit être qui communique ainsi sa pensée, et qui répond par une tendresse si naïve à toute l'effusion de votre tendresse. Mais attendez, attendez que cet enfant qui a été pendant dix années le charme de votre vie, attendez qu'il ait terminé ce qu'on ne peut plus appeler de l'éducation; ce temps de galop pendant lequel l'autorité n'a pas le temps de descendre dans un cœur, et où le respect ne s'est jamais formé avec soumission et reconnaissance pour ceux qui nous instruisent, passez-moi l'expression, ce *steeple-chase* où rien n'a été élevé, ni l'esprit jusqu'à la science, ni le cœur jusqu'à l'abnégation, ni l'âme jusqu'à la vertu qui en est le produit; cet exercice de sauteur, où, à force d'éperonner l'élève, on est parvenu à lui faire franchir la barrière des examens; attendez que quelques succès prématurés qui sont plutôt des succès de fait que des succès d'éducation, aient porté dans son esprit tout le débordement de la vanité et de la suffisance, qu'ils aient développé dans son cœur cet orgueil qui se débride comme le feu du vin dont par le fait de l'évaporation l'alcool n'est plus contenu. Attendez que, pleins de suffisance, ils aient mûri la seule passion qui mûrisse aujourd'hui dans l'enfant, celle de l'indépendance, celle de se croire homme à seize ans, et de prendre des allures qui n'inspirent que la pitié. Attendez, et vous n'attendrez pas longtemps, qu'une fumée nauséabonde, venant décolorer sur ses joues les roses de son printemps, interpose un nuage entre sa docilité et le tendre regard d'une mère; attendez que les passions précoces soient venues flétrir le cœur de cet enfant, passions auxquelles il a été poussé, non pas par la force de l'âge, mais, encore une fois, par cette rage de se faire accepter pour homme, et de vouloir se montrer dans toute la liberté de l'indépendance. Attendez, et dites-nous si, à ce moment, vous n'avez pas déjà, mères chrétiennes, ou si vous n'aurez pas des enfants sourds-muets, des hommes qui n'entendent plus, *sicut homo non audiens*, des hommes, qui n'ont plus une réponse à faire au cœur d'une mère, *et non habens in ore suo redargutiones*. (Psal. XXXVII, 15.) Surdité et mutité d'autant plus déplorables qu'elles sont volontaires, qu'elles sont assises et réfléchies dans l'indifférence et l'insuffisance, l'orgueil et la vanité! C'est l'aspic qui est sourd, *sicut aspidis surdæ*, qui ferme son oreille, *et obturantis aures suas*, qui n'entendra plus la voix de l'enchanteur. *Quæ non exaudiet vocem incantantium*, qui n'entendra plus même la voix si douce, cette voix si vibrante, la première que nous avons entendue, la dernière qui fasse encore battre notre cœur, la voix d'une mère: *Et venefici incantantis sapienter!* (Psal. LVII, 5, 6.) Vous lui parlerez, et il ne répondra pas; vous lui parlerez, et il ne comprendra pas; vous lui parlerez, et son oreille sera sourde; vous lui parlerez par signes, et il ne comprendra pas même ce langage mimique.

Non, ni l'affliction qui sera peinte sur votre visage, ni la tendresse qui brille dans les yeux d'une mère avec un magnétisme divin, rien ne sera compris: *Nec vocem incantantis sapienter*. Que dis-je! vous-mêmes, mères chrétiennes, vous serez muettes, vous n'oserez parler, parce que, à cause de cette malheureuse éducation, à cause de cette vanité que vous aurez nourrie dans votre cœur et dans le cœur de votre enfant, vous n'oserez pas même donner un avis; vous tremblerez, votre langue sera liée devant la majesté d'un homme de dix-huit ans! Ah! souvenez-vous que si vos enfants, un jour, ont des oreilles et n'entendent pas, *ures habent et non audient* (Psal. CXXXIV, 17), que s'ils ont une bouche et ne parlent pas, *os habent et non loquentur* (Psal. CXXXIV, 16), c'est qu'ils ont été trop vos idoles, et des idoles que vos mains ont faites: *Simulacra.... opera manuum hominum*. (Psal. CXIII, 4.)

O mères chrétiennes qui m'écoutez, si vous voulez conjurer ce malheur, le détourner lorsqu'il est déjà descendu et s'est assis au milieu de vous au foyer domestique, ah! dans ce jour, faites quelques œuvres de charité en faveur des sourds-muets; dites à Dieu, dans la simplicité de votre amour maternel: Seigneur, je donne aujourd'hui pour élever ces enfants, ces malheureux enfants, afin que jamais l'oreille de mon fils ne soit fermée, ni sa bouche muette à ma tendresse. Vous devriez en ce moment, Mesdames, vous devriez faire des prodiges. Pensez qu'il y a une grâce, une grâce qui consacre tout le bonheur de votre existence; et joyaux et parures, et bracelets devraient tomber si vous n'avez pas assez d'argent, car il faut que les Blanche, les Chantal, les Acarie de l'Évangile ne reconnaissent d'autre parure que la vertu de leurs enfants, et aient du moins des sentiments aussi élevés, aussi nobles que les Cornélie des siècles païens.

Mais il est, M. T. C. F., une autre oreille que vous devez vous ménager encore par l'aumône de ce jour, une oreille dont nous sollicitons toutes les faveurs: c'est l'oreille du Seigneur. Ah! sans doute, Dieu ne sera jamais sourd; c'est lui qui a planté l'oreille, *qui plantavit aurem* (Psal. XCIII, 9); il ne verra jamais son oreille s'appesantir: *Neque aggravata est auris ejus*. (Isa., LIX, 1.) Mais il arrive que vos fautes et vos infirmités mettent un mur de séparation, comme dit le Prophète, entre l'oreille de Dieu et votre oreille: *Sed iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum*. (Isa., LIX, 2.) Il arrive qu'à cause de nos infirmités, de l'ingratitude de cette vie si peu chrétienne que nous menons, il arrive que Dieu en use vis-à-vis de nous comme vous en usez vis-à-vis de vos petits enfants. Dieu se redresse, s'éloigne, semble résister aux efforts que vous faites pour obtenir ses caresses. Et c'est pourquoi dans la sainte Écriture, vous lui dites avec ferveur: Seigneur, que mon cri s'élève jusqu'à vous: *Clamor meus ad te*

veniat; Seigneur, que votre oreille soit attentive, *fiant aures tuæ intendentes*; Seigneur, inclinez, abaissez votre oreille et écoutez-moi, *inclina, Domine, aurem tuam et audi.* (Isa., XXXVII, 17.)

Mes frères, ménagez-vous par l'aumône de ce jour, cette grande grâce de l'oreille de Dieu. Avoir l'oreille d'un homme puissant, de l'un de ceux qui disposent des choses de la terre, vous savez combien cet avantage est grand. Mais avoir l'oreille de Dieu, avoir l'oreille du Seigneur, avoir l'oreille de son père, avoir l'oreille de son juge, voilà, M. T. C. F., ce que vous devez rechercher par l'aumône de ce jour; et alors, vous pourrez dire comme David : Seigneur, vous avez donné à mon oreille, vous lui avez donné la joie et l'allégresse, *audi-tui meo dabis gaudium et lætitiã.* (Psal. L, 10).

Mes frères, je vous laisse avec ces deux motifs : l'oreille de vos enfants pour la con-

server; l'oreille de Dieu pour qu'elle soit toujours ouverte à toutes vos demandes, ouverte à toutes vos supplications. Voilà les deux grands motifs pour participer à l'aumône de ce jour. Ranimons-nous donc; tâchons que la charité soit vive au milieu de nos temples, qu'elle n'ait pas seulement ses succès au milieu du monde, et par tous les moyens extraordinaires qu'on est obligé d'employer aujourd'hui; que la parole de Dieu, que la présence de Dieu, que la grâce de Dieu, que la bénédiction de Dieu soient donc des motifs qui agissent sur les cœurs chrétiens, qui agissent sur des cœurs de mères; et, lorsqu'à vos intérêts les plus chers et les plus sacrés sont unis tous les intérêts de votre salut, ah! je ne crains pas, vous sortirez de cette église en emportant cet éloge : *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets : « Bene omnia fecit : et surdos fecit audire et mutos loqui. »* (Marc., VII, 37.)

EXHORTATION.

EN FAVEUR DES CRÈCHES DU DIXIEME ARRONDISSEMENT DE PARIS,

Prononcée en l'église de saint-Thomas d'Aquin, le 1^{er} avril 1846.

Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc., II, 12.)

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche.

Lorsque l'homme eut suffisamment connu, pendant quatre mille ans, le crime et le malheur de sa dégradation originelle; après qu'il eut bien senti, pendant quarante siècles, le besoin d'un libérateur, Dieu, dans la plénitude des temps, voulut faire inaugurer cette ère nouvelle de civilisation, qui conduit l'homme, par la grâce de Jésus-Christ, à une vie meilleure, à une vie éternellement heureuse dans le ciel.

Alors, au milieu d'une nuit profonde, symbole des ténèbres qui couvraient la terre, une grande clarté, annonce du soleil de justice qui se levait sur nos têtes, environna de pauvres bergers qui veillaient aux environs de Bethléem. L'ange du Seigneur descendit du ciel, et fit entendre ces paroles du divin message : *Ne craignez point, car je vous apporte une bonne nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple; c'est qu'il vous est né aujourd'hui dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Seigneur et le Christ. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez; voici son signalement : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* (Ibid., 10-12.)

Et de peur que ce signalement, qui révélait tant de faiblesse et de misère, ne con-

fondît l'esprit de l'homme habitué à priser les vanités de la terre, toute l'harmonie des chœurs célestes en donna l'explication, en disant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* (Luc., II, 14.)

Mes frères, ce berceau de Jésus-Christ, cette crèche d'un Dieu fait homme ne fut pas seulement le berceau du salut du genre humain par son caractère d'expiation, le berceau de la civilisation du monde par son caractère de dévouement et d'humilité; il est encore le berceau de la charité chrétienne, parce qu'il fut pauvre, parce qu'il enseigna la vanité et le détachement des richesses, la puissance de l'aumône, la grandeur de celui qui souffre. Le mot de crèche a une électricité qui se communique sans affaiblissement à tous les âges chrétiens, et il suffit de montrer aux hommes le simple signe du berceau de Jésus-Christ, pour produire dans leurs cœurs toutes les commotions de la charité.

C'est donc au pied de cette crèche divine, dont nos crèches ne sont qu'une copie heureuse, que je vous appelle en ce moment. Je puis vous dire, avec l'ange, proportion gardée, que ma prédication est une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple; qu'il nous est né un sauveur dans chaque enfant que vous allez secourir, et que vous trouverez dans nos crèches, comme dans celle

de Bethléem, un enfant enveloppé de langes et couché dans un berceau : *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.*

A l'exemple des bergers, passons jusqu'à cette Bethléem, pour y contempler la merveille de charité que le Seigneur a montrée à nos jours : *Transeamus usque Bethlechem.* Mais vous n'êtes pas ici des bergers, vous êtes des mages, des sages, des grands, des riches du monde; et lorsque, à la faveur de l'étoile, vous aurez pénétré dans ces asiles, *intrans domum*, quand vous aurez trouvé l'enfant du pauvre, qui est l'enfant de Jésus-Christ, qui est Jésus-Christ même, *invenierunt puerum*, vous ouvrirez vos cœurs et vos trésors pour lui offrir des présents : *Apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera.* (*Matth.*, II, 11.)

I. La charité chrétienne s'est emparée de tous les moments de la vie de l'homme; elle a comblé toutes ses douleurs pour y appliquer ses bienfaits.

La *Société maternelle* et l'*OEuvre des mères de famille*, soulagent les premiers instants du pauvre venant en ce monde, et lui préparent un lait suffisant au sein de sa mère. — A deux ans, les asiles soulagent les bras de la mère de son fardeau et de sa vigilance, pour qu'elle puisse vaquer à son travail et aider, pour sa part, à la nourriture de sa famille; — à six ans, des écoles gratuites accueillent l'enfant du pauvre pour lui donner les éléments d'une instruction suffisante, et les principes d'une éducation si utile à son bonheur; — plus tard, l'*OEuvre des apprentis et des amis de l'enfance* viendra le soutenir dans l'apprentissage du travail et d'un état. La charité ne quitte l'homme que lorsqu'il est parfaitement en état de se suffire à lui-même; et encore, la voilà qui échelonne des bienfaits sur le chemin de la vie, pour l'ouvrier sans ouvrage, pour le malade à qui elle ouvre ses hospices, pour le convalescent qu'elle reçoit dans ses bras quand il en sort avec l'affaiblissement qui suit la guérison. Elle a des retraites pour la vieillesse, pour les infirmités incurables, pour les ménages appauvris, des secours pour les pauvres honteux; et à travers ces ruisseaux de miséricorde qui vont se jeter dans telle ou telle douleur humaine, il est un fleuve de charité publique qui s'avance d'un cours égal pour soulager toute insuffisance de travail, tout excédant de famille, et ces mille misères que l'on ne peut classer.

Mais il y avait une lacune dans ce cours majestueux de la charité, lacune importante, et Dieu avait réservé à nos jours de la voir merveilleusement comblée. La femme pauvre et laborieuse qui était devenue mère ne pouvait, pendant deux ans, refuser ses bras à son petit enfant. Il fallait ou que son travail cessât, et que, la misère s'augmentant dans la famille, elle ne pût fournir à l'enfant qu'un lait appauvri par les privations et les tourments, ou que, pour travailler, elle abandonnât son enfant à la garde de

ses autres enfants, au risque de mille dangers; ou enfin qu'elle le confiât à des mains mercenaires, pauvres comme elle, exigeant un salaire élevé, et ne pouvant rien donner de la patience et de la tendresse d'une mère : ici j'affaiblis à dessein les inconvénients. C'est ainsi que se passait la petite enfance du pauvre, cet âge si tendre, où les soins sont si sacrés, où le défaut de sollicitude a tant d'influence sur sa constitution et sur le reste de sa vie; il se passait cet âge, ou avec une nourriture insuffisante, ou au milieu des dangers, ou dans une espèce d'abandon très-coûteux. Il fallait attendre deux ans (deux ans pour le pauvre !) pour que l'enfant fût reçu dans les *Asiles*, et que les bras de la mère pussent reprendre le travail. Le plus souvent il n'était pas repris; car déjà un nouveau gage de fécondité réclamait les mêmes soins et les mêmes sacrifices.

Dès que la cause a été aperçue, dès que l'on a pu se dire : Pourquoi ne pas faire pour le premier âge ce que l'on fait pour l'âge de deux ans, en ouvrant des asiles? la charité a fondé les crèches.

Une crèche ! Vous savez ce que c'est aujourd'hui. A cinq heures et demie du matin, la mère sage et laborieuse peut y apporter son nourrisson et se rendre dès six heures à son travail. Là, elle trouve un berceau, un air pur, de la chaleur, des soins hygiéniques plus parfaits peut-être que l'excès de précautions qui étioient l'enfant du riche; une berceuse, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et tous les noms sont nobles quand on les emprunte au dictionnaire de la charité; le patronage et l'inspection zélée de tout ce qu'il y a de grand au monde par la position sociale et le dévouement, la visite journalière des hommes de l'art les plus distingués, la coopération des filles de saint Vincent de Paul, la bénédiction du pasteur, l'appui des administrateurs des aumônes légales, la haute vigilance des magistrats de la cité. C'est en de telles mains, c'est dans une crèche si belle que la mère pauvre remet son enfant, et son cœur va au travail avec joie.

Mais ne croyez pas qu'elle l'abandonne, cet enfant de sa tendresse, qu'elle renonce à ses glorieuses fonctions de mère; la charité est pleine de bonté et de délicatesse. A neuf heures, cette mère repaît, elle vient se reposer du travail, prendre son premier repas, et donner le lait à son enfant; elle repart joyeuse et consolée, et repaît encore à deux heures pour donner une nourriture nouvelle. Comme sa journée s'écoule avec consolation et courage jusqu'au soir, où elle reprend son délicieux fardeau pour le veiller pendant la nuit ! — Je vous laisse à penser, mes frères, tout ce que cette fondation si éclairée, si sage, si délicate, peut produire de résultats pour l'amélioration physique, morale, sociale et religieuse des enfants du pauvre !

En Egypte, lorsque Israël languissait dans la captivité, il vit un jour tous ses premiers-

nés condamnés à périr. Une mère chercha à sauver son enfant de la proscription générale. Elle fit un petit berceau de jonc, en forme de vaisseau, elle y déposa le fruit de sa tendresse et l'exposa, à la garde de Dieu, sur les flots du Nil. Près du berceau flottant, elle laissa la sœur de l'enfant, qui n'avait elle-même que dix ans ; et la mère, le cœur plein d'angoisses, s'éloigna assez pour ne pas compromettre son cher dépôt. La fille des Pharaons descendait en ce moment vers le fleuve ; elle aperçoit une petite corbeille flottante, se la fait apporter par ses femmes. On l'ouvre, un petit enfant, plein de grâce et de beauté, pleurait et criait. Tout s'émeut autour de ce berceau, on décide que l'enfant sera sauvé, et qu'il s'appellera Moïse. A cet instant, la jeune sœur, qui avait tout suivi du cœur et des yeux, s'approche : Voulez-vous, dit-elle, que je vous procure une excellente nourrice ? Et, sur l'assentiment pressé, elle court avertir sa mère, qui reprend son fils avec assurance, et qui, mieux que tout autre, pouvait remplir l'ordre qui lui est donné : *Accipe puerum istum, et nutri mihi* (*Exod.*, II, 9) ; Prenez cet enfant, et quand il sera grand, vous me le remettrez entre les mains.

Vous avez compris, mes frères, l'application facile de ce trait de l'Histoire sainte. Les pleurs de Rachel ont cessé : la consolation est entrée dans son cœur maternel, parce que ses enfants ne seront plus moissonnés par la misère et par l'abandon. Si le berceau du pauvre flottait sur le fleuve des douleurs, s'il était confié à l'inexpérience d'une sœur trop jeune, voici que les nobles filles de l'Egypte descendent vers ce fleuve ; elles adoptent ce berceau flottant ; leur charité n'enlève pas l'enfant à sa mère ; c'est cette mère qui le nourrira ; seulement la société et la religion lui diront pour prix d'une adoption si heureuse : Prenez cet enfant qui vous appartient par le droit de la nature, et nourrissez-le pour moi, pour la société qui réclamera son travail et sa vertu, pour la religion qui veut voir en lui l'enfant de Dieu, et l'héritier de son royaume.

Hélas ! quand l'apôtre de la charité, saint Vincent de Paul, ouvrait une crèche aux petits enfants abandonnés par la misère, le désordre et la honte, que n'eût-il pas fait pour donner des berceaux, dans ce siècle de travail et d'industrie, à de pauvres mères sages, laborieuses, et qui ne veulent pas abandonner leur enfant ! Elles ne lui auraient demandé que des bras pour le porter pendant les heures du travail, qu'un cœur pour le veiller pendant qu'elles iraient lui préparer un lait abondant et sain ; et s'adressant à vous, Mesdames, il aurait ému, sur notre œuvre, vos entrailles et votre charité de mère.

II. L'œuvre des crèches n'est pas seulement éminemment utile dans ses résultats, elle est éminemment sage dans la manière dont elle fait le bien.

Je sais que toute aumône profite devant Dieu, quand elle est faite par le motif de la

charité. Mais ce motif de charité, toujours bon, n'exclut pas la sagesse, la prudence, l'intelligence, dans la répartition des aumônes. Quand on a acquis, par les lumières de la foi, l'*intelligence du pauvre*, c'est-à-dire, quand on a compris sa dignité dans la société des enfants de Dieu, et sa puissance devant le Seigneur au ciel et sur la terre, on peut et on doit aller jusqu'à l'intelligence de sa misère et de ses besoins, pour utiliser davantage le secours par une sage et juste répartition. Et si le chrétien, pris individuellement, n'est pas obligé d'avoir cette intelligence, pour ainsi dire, administrative, il peut se reposer pleinement de l'application éclairée de ses aumônes, en les confiant à la sollicitude des pasteurs, à la sagesse des magistrats, au bien reconnu des diverses œuvres approuvées.

Mais quiconque a reçu de Dieu la sollicitude du pauvre, et le dépôt de la charité publique, est obligé d'avoir ces yeux éclairés de l'esprit et du cœur qui s'ouvrent à l'intelligence de la misère et à la proportion des besoins. Il est obligé de discerner et de choisir entre le pauvre et le pauvre, de peser la somme des besoins généraux et des misères individuelles, d'aller au delà des apparences qui peuvent tromper, et de pénétrer au delà des dehors de la honte qui cachent de pénibles privations. L'Eglise, en confiant à ses pasteurs les deniers de la charité des fidèles, a entendu, dès son berceau, que la répartition fût sage et éclairée ; *Dividebant, prout cuique opus erat. Dividebatur singulis, prout cuique opus erat* (*Act.*, II ; III). Et lorsqu'il s'éleva des murmures et des réclamations sur la répartition des dons, les apôtres instituèrent un ordre de lévites pour veiller de plus près sur cette œuvre ; elle demande qu'ils soient remplis du Saint-Esprit et de la sagesse : *Quos constituamus super hoc opus, plenos Spiritu sancto et sapientia.* (*Act.*, VI, 3.)

Or, pour ceux qui administrent la charité, c'est-à-dire pour ceux qui, selon la force de l'expression *ministrare ad*, sont établis les *serviteurs* des pauvres, soit qu'ils tiennent de l'Eglise leur mandat, soit qu'ils l'aient reçu de la société, il est des principes sur lesquels repose cette seconde intelligence de la charité.

Ne point favoriser le mensonge, l'oïveté, et par conséquent le vice ; — aider le pauvre, bien plus que de l'accoutumer à tout recevoir ; — procurer du travail encore plus que du secours ; — venir en aide à l'insuffisance d'une vie laborieuse, en proportion de ses charges ; — enfin, ne secourir entièrement que l'infirmité qui ne peut pas travailler, que l'âge qui ne le peut plus : c'est là, mes frères, ce que réalise avec tant de sagesse l'œuvre de nos crèches. — La porte de la crèche ne s'ouvrira pas devant le vice, elle se ferme devant la mère qui voudrait abandonner son enfant. Que si elle en est venue à ce point de déshonneur, la charité ne l'abandonnera pas, il est vrai ; un tour obscur recevra l'enfant qu'elle rougit de porter

dans ses bras ; mais pour expiation, elle en demeurera séparée : les filles de Vincent de Paul deviendront sa mère selon la charité, et, pour avoir seulement de ses nouvelles, il faudra payer cher l'ouverture du livre de vie ou de mort.

Nos crèches s'ouvrent pendant quinze heures à l'enfant de la mère sage, rangée, laborieuse, qui veut profiter de cette ressource pour augmenter par son travail le bien-être de sa famille.

Cette mère, en reprenant le soir son enfant, sera obligée de prélever une somme très-modique, très-facile, sur sa journée de travail, et cette obligation est une délicatesse de la charité, délicatesse pour le pauvre, en lui apprenant que l'on compte aussi sur la dignité de son concours ; délicatesse pour la mère qui conserve, à ce prix, tout droit sur son enfant, à qui il importera un jour de savoir qu'il ne doit pas tout à ce mot vague de société qui affranchirait trop facilement sa reconnaissance, et qu'il doit beaucoup à une mère qui l'a nourri de son lait, élevé du fruit de son travail.

Dans toutes les œuvres, il n'est pas possible de conserver toujours, comme ici, ces liens de famille si précieux pour la vertu du pauvre ; trop souvent on est obligé de séparer l'enfant de sa famille, de l'élever entièrement sans que la famille fasse rien pour lui ; c'est une conséquence du mal, et un inconvénient du bien, qui ne se rencontrent pas dans le berceau de nos crèches.

Il y a donc ici procuration ou facilité de travail, aide seulement en proportion des charges, conservation intacte de tous les liens de famille, et par conséquent toute l'intelligence que donnent le Saint-Esprit et la sagesse dans l'exercice de la divine charité.

III. Nos crèches ont encore un avantage (quoique je ne puisse les énumérer tous), c'est qu'au pied de ce nouveau berceau du Dieu des pauvres, a cessé le conflit pénible entre la main droite et la main gauche de la charité.

Ne cherchons pas les causes de ce conflit, bornons-nous à le signaler. La charité (chose incroyable !) faisait peur au bien, et le bien avait peur de la charité. On établissait deux camps distincts, on discutait à chaque adversaire ses droits et ses titres ; et non content de changer la couleur des bannières, on en est venu jusqu'à changer les noms, sans penser qu'en croyant inventer un mot social, on ne faisait que l'emprunter à la religion de saint Paul : *Beneficentia autem nolite oblivisci.* (Hebr., XIII, 16.)

Depuis longtemps nos secousses ont produit quelques contre-coups heureux ; mille préventions sont déjà tombées en matière religieuse, et l'on en est venu à comprendre que la liberté devait profter enfin à la liberté de servir Dieu. Le respect humain a presque cessé dans les âmes fortes, et l'on a accordé de la droiture et de la loyauté à l'homme religieux. C'était le meilleur état de choses pour réconcilier toutes les au-

mônes ; on n'attendait plus que l'occasion, et l'occasion s'est présentée à la fondation et à l'ouverture des crèches. La main gauche, instruite par une longue expérience qui avait demandé trente ans pour naturaliser une œuvre utile, parce que cette œuvre avait semblé avoir peur de la religion, et redouté sa consécration toute pacifique ; la main gauche, dis-je, s'est placée avec bonne foi dans la main droite de la miséricorde, et la main droite n'a fait que serrer et bénir une dignité de droits qu'elle est loin de vouloir contester.

Il n'y a plus eu qu'un camp, une pensée, un cœur, quand il s'est agi de fonder et d'ouvrir les crèches. Les pasteurs sont venus les baptiser, et les marraines, Mesdames, leur ont donné des noms qui réjouissent tous les cœurs : c'est la crèche de *saint Louis*, de ce roi si grand par ses fondations charitables, si admirable par les détails de sa bonté pour les pauvres ; c'est la crèche de *saint Pierre*, le premier pasteur de la charité chrétienne ; de *saint Vincent de Paul*, dont le nom est synonyme de la divine charité ; de *sainte Geneviève*, la pauvre bergère qui veille sur la reine des cités ; en attendant la crèche de *Notre-Dame*, et tant d'autres noms si suaves qui n'effraient plus aujourd'hui, qui rappellent des souvenirs éminemment populaires, parce qu'ils sont éminemment chrétiens. Le premier pasteur et l'évêque de nos âmes a donné à ces crèches la confirmation de sa charitable sollicitude. — Elles sont donc parfaitement chrétiennes, dignes de tout votre intérêt, et par leur utilité, et par la sagesse de leur administration, et par leur caractère sacré.

Espérons que tout est uni, réuni à jamais au pied d'une crèche ; que la paix y sera proclamée de nouveau, et que le plus heureux concours tournera désormais au profit du pauvre, à l'honneur de la société, à la gloire de la religion.

Venez donc à cette œuvre, vous surtout que la délicatesse et la bienséance de votre sexe et de votre position écartent de tant d'autres institutions utiles. Entrez dans ces asiles, et contemplez ces berceaux, ô mères, quoique le diadème de la jeunesse brille encore sur vos fronts. Vous pouvez y entrer, et presser dans vos bras l'enfant du pauvre qui est plus particulièrement l'enfant de Dieu : vos enfants peuvent y entrer avec vous. C'est une heureuse école de tendresse maternelle aussi bien que de charité.

Venez-y pour mériter de devenir mères, si cette sainte bénédiction est encore refusée à vos plus saints désirs.

Venez-y pour rester mères, et pour mettre la vie de vos enfants si chers sous la protection et à l'ombre des berceaux de la charité.

Venez-y pour vous consoler d'un berceau qui est vide ; si le cœur d'une mère ne se console jamais, la charité a un baume qui adoucit les plaies saignantes.

Venez-y pour protéger la famille, pour bénir les carrières, pour consacrer les établissements.

Mais on ne vient pas les mains vides à la crèche : et quand on a trouvé un petit enfant enveloppé de langes, on dépose à ses pieds, comme aux pieds de Jésus-Christ, ou les faibles présents des bergers ou les riches offrandes des mages.

Mes frères, on raconte que dans une tempête un vaisseau était prêt de sombrer à cause de la violence du vent et du feu du ciel qui brisait sa mâture. C'était aux jours du paganisme. L'équipage et les passagers ne sachant plus à qui recourir dans un danger aussi extrême, s'avisèrent de prendre un petit enfant nouveau-né qui était à bord, et, l'élevant dans leurs mains, ils le présentaient au ciel, et criaient : Pourriez-vous,

ô dieux, être insensibles aux grâces et à l'innocence de cet enfant !

Mes frères, ce trait du paganisme a trouvé une merveilleuse réalité, quand un Dieu fait homme s'est constitué la victime du monde dans une crèche. Mais il s'agit d'appliquer ce trait à notre œuvre, et la religion peut le consacrer aujourd'hui.

Dès ce moment, prenez les enfants de nos crèches dans les bras de votre charité, présentez-les à Dieu pour vous, et soyez sûrs que les bénédictions les plus abondantes descendront du ciel sur vos têtes, sur vos enfants, sur vos familles, en échange des dons de la charité dont vous allez couvrir de pauvres berceaux (2)

(2) Les détails intéressants sur l'Œuvre des crèches sont dus à l'excellente Notice composée par M. Marbeau, adjoint au maire du 1^{er} arrondisse-

ment, dont le zèle a presque créé les crèches dans Paris.

EXHORTATION

EN FAVEUR DES PAUVRES DE LA PAROISSE SAINT-SÉVERIN, A PARIS.

Prononcée le 20 mars 1841.

Quæ est ista religio. (Exod., XII, 26.)

Quel est cet acte de religion ? et d'où vient aujourd'hui dans cette église un concours si extraordinaire ?

Depuis sept ans, l'assemblée de charité pour les pauvres de Saint-Séverin présente une physionomie toute particulière et des résultats inespérés.

D'où vient cela, mes très-chers frères ? *Quæ est ista religio ?*

Cette merveille ne vient point des moyens humains ; car ce qui fait ordinairement l'âme d'une assemblée de charité, s'est trouvé ici bien souvent, et se trouve en ce moment encore, mille fois inférieur à cette parole vivifiante qui ailleurs enrichit le sein du pauvre ; et si quelques moyens secondaires se trouvent employés au milieu de vous, souvent ailleurs on les emploie avec autant de zèle et de solennité.

Ces heureux résultats, dont vos yeux sont témoins chaque année, sont le prix d'une grâce toute spéciale de Dieu, qui découle de la protection de la très-sainte Vierge, de son titre de Notre-Dame-d'Espérance. Cette vérité, mes très-chers frères, je veux l'établir aujourd'hui devant vous en l'honneur de la glorieuse et immaculée Mère de Dieu.

En vous disant ce que fait sa protection pour les pauvres de sa paroisse, la vie qu'elle répand sur l'assemblée de charité qui sur est consacrée, la bénédiction qu'elle accorde aux riches qui viennent ici

verser l'aumône sous ses auspices, j'aurai, je l'espère, trouvé moyen d'exciter votre dévotion envers la Vierge d'espérance, et d'enflammer votre dévouement pour les pauvres qu'elle protège.

Donc, et c'est là toute ma proposition :

Le succès de l'assemblée de charité de la paroisse Saint-Séverin tient uniquement à la protection spéciale de Notre-Dame-d'Espérance.

Que si vous voulez savoir d'un seul coup, mes très-chers frères, comment la sainte Vierge s'y prend pour monter merveilleusement, à elle seule, une assemblée de charité, le voici :

1° Elle fait présenter l'aumône sous le jour le plus chrétien, sous le point de vue le plus vrai de l'esprit de la foi ;

2° Elle indique à notre charité l'ordre le plus beau, le plus efficace, le plus édifiant ;

3° Elle se montre plus puissante et plus habile que les hommes, pour grouper autour de son œuvre les moyens secondaires :

Et le succès est au bout de ce plan si bien concerté.

I. Loin d'ici, loin de l'assemblée de Notre-Dame-d'Espérance, ces motifs humains de l'aumône, qui ne reposent que sur le besoin de tranquillité publique pour la sécurité des fortunes particulières ; ces motifs, qui font retentir à vos oreilles la voix du désordre ou du désespoir qui demande du pain, avec menace de s'en procurer à tout

prix ! Loin d'ici ces motifs qui amènent les hommes au pied du sanctuaire, pour leur faire entendre dans le silence ce qu'ils n'entendent pas assez dans le tourbillon du monde, l'orage qui gronde dans les bas-fonds de la société, qui menace d'entr'ouvrir le sol et d'ébranler les montagnes ; ces motifs enfin, qui rabaisent la plus belle vertu de la terre et des cieux aux proportions industrielles d'une *prime d'assurance contre la grêle et l'incendie* !

Que quelquefois la religion, devant certaines classes, grossisse sa voix en cette manière, ou pour venir en aide à la société qui jette le cri d'alarme, ou parce que les auditeurs lui paraissent trop préoccupés de matériels intérêts ; c'est ce qu'il ne m'appartient ni de condamner, ni de censurer. Toujours est-il que, devant une assemblée chrétienne, ce n'est point là l'idée que la foi nous donne des pauvres, dont le nom est si puissant et si honorable devant Dieu ; *Et honorabile nomen eorum coram illo. (Psal. LXXI, 14.)* Et ce n'est pas sur ces motifs que Notre-Dame d'Espérance fonde l'espoir de vos aumônes, le succès de son assemblée.

Loin d'ici également ce motif plus digne, il est vrai, mais encore trop rapproché de la sensibilité naturelle, qui s'émousse bien vite ; motif qui consiste à toucher un instant les cœurs, par le détail des misères, à exciter la compassion et la pitié du moment, par le récit des privations et des souffrances du pauvre !

Ce motif suffit souvent au succès, quand tous les cœurs sont impressionnés d'avance par la réputation de grandes misères, par l'éclat d'une catastrophe générale, par la reconnaissance d'y avoir échappé.

Ainsi, pour ne parler que de ce que vous avez vu de vos yeux, de ce que vous avez secouru de vos mains : qu'à la suite d'un fléau dévastateur, qui laissait planer la mort sur toutes les têtes, qui la laissait s'abattre sur des milliers de victimes, on trouve le lendemain, sur le champ désolé de la société, des orphelins par centaines, appelant en vain une mère qui n'est plus ; le pasteur d'un grand peuple n'a qu'à se montrer, qu'à ouvrir la bouche, pour peindre la situation ; il lui suffit de la peindre avec la simplicité d'un Belzunce au milieu de la peste, d'un Vincent de Paul en présence de ses enfants trouvés : d'un mot, il devient le père de tant d'orphelins ; d'un mot, que la compassion féconde, il associe toutes vos fortunes à cette glorieuse paternité. — Que, dans des jours très-rapprochés de nous, la même voix pastorale, le même cœur de pasteur ait fait entendre le cri de la charité pour les victimes d'une épouvantable inondation ; il a suffi d'un mot, d'un accent de sa compassion, pour vous faire ouvrir la main bien large sur de telles infortunes ; un mot a suffi pour que vous répondissiez à cette voix du Seigneur, qui retentissait sur les grandes eaux : *Vox Domini super aquas multas. (Psal. XXVIII, 3.)*

Mais ici, ce motif de compassion natu-

relle ne serait pas suffisant pour la misère habituelle, pour le secours annuel d'une paroisse qui, après tout, n'est pas la seule en détresse au sein même de la capitale. — Pour opérer ici des merveilles de charité, telles que vos yeux les ont vues depuis sept ans, Notre-Dame d'Espérance a dû *monter son œuvre* sur des bases plus profondément chrétiennes, sur un attrait plus durable, sur un motif plus spécial à sa paroisse.

Voyons donc à l'œuvre cette reine consolatrice des affligés !

Elle nous fait présenter l'aumône non pas comme un bienfait de notre part envers le pauvre, mais comme un bien que nous nous faisons à nous-mêmes. Elle ne vient pas vous dire : Les pauvres ont besoin de vous ; elle vient vous dire : devant Dieu, vous avez besoin des pauvres. — Alors le succès est assuré, car il repose sur nos besoins les plus précieux, sur nos intérêts les plus sacrés, sur nos espérances les plus chères.

C'est donc là le vrai jour de l'aumône chrétienne, celui qui nous fait voir tous les hommes, tous les enfants de Dieu comme une famille de frères : — tous *riches* sur un point, tous *pauvres* sur un autre, et auxquels Dieu a distribué diversement la fortune et la pauvreté, afin de s'entr'aider tous dans leur pauvreté mutuelle par leurs richesses réciproques.

Sous ce jour de la foi, riches, considérez votre richesse et votre pauvreté : pauvres, considérez votre pauvreté et votre richesse !

Riches, vous avez de l'argent et avec cet argent un pain plus ou moins abondant, un vêtement plus ou moins magnifique, un abri plus ou moins commode, des jouissances matérielles plus ou moins étendues : voilà votre richesse ! — Voici maintenant votre pauvreté : ce pain si pur, qui n'est pas arrosé de vos sueurs, est bien souvent arrosé de vos larmes, et la langueur vous le fait digérer difficilement ; ce vêtement couvre bien des misères ; cet abri est peuplé par mille soucis ; et ces prétendues jouissances ne sont souvent qu'une exigence et une charge de la position, un tourment de plus, une source de privations réelles. Avec votre argent, vous ne pouvez acheter ni la santé, ni le bonheur, ni la paix du foyer domestique, ni la bénédiction de la famille, ni la grâce de Dieu, ni le ciel. Vous êtes souvent pauvres par votre état d'infirmité corporelle, pauvres par vos chagrins et vos douleurs, pauvres par l'inquiétude de votre salut ; car l'entrée du ciel est difficile pour vous ; c'est Jésus-Christ qui l'a dit.

Vous, pauvres, vous n'avez point d'argent ; votre pain est rare et grossier ; le vêtement vous quitte, l'abri vous inquiète ; les douceurs de la vie vous sont à peu près inconnues, les larmes ne sont pas votre moindre partage : voilà votre pauvreté. — Voici maintenant votre richesse. Dieu vous a substituées en sa place sur la terre ; grâce au christianisme, vous êtes au milieu de nous les représentants de Jésus-Christ, vous

êtes d'autres lui-même. En cette qualité, vous êtes les riches distributeurs de la bénédiction des familles, vous possédez le secret qui bénit les enfants et les fortunes, qui éloigne le malheur, qui sanctifie les larmes; le royaume de Dieu a été remis à votre merci, les places y sont à votre nomination.

Quel est donc maintenant, mes très-chers frères, le canal de fusion entre ces richesses et cette pauvreté? Quel est le nerf de cet heureux commerce qui échange des biens périssables contre des gages de bonheur ici-bas et dans le ciel? C'est l'aumône faite et reçue avec des sentiments chrétiens.

Système admirable que saint Paul formule clairement dans sa seconde Epître aux Corinthiens où, après avoir montré la base de ce système dans la richesse de Jésus-Christ devenu pauvre pour nous enrichir, il déclare aux fidèles que, dans ce monde, l'abondance des riches doit suppléer à la misère des pauvres, afin qu'un jour l'abondance des pauvres soit le supplément de la pénurie des riches, et qu'ainsi l'égalité se fasse : *Ut fiat æqualitas*; égalité heureuse qui fait que les uns et les autres ne manquent de rien, ni pour le temps, ni pour l'éternité.

Système admirable, divine compensation, partage céleste, seul communisme possible, égalité véritable qui ne trouble rien, qui sanctifie tout dans la société; parce qu'elle repose, cette égalité, sur l'inégalité même des conditions, mais sur une inégalité rendue chrétienne, sur une inégalité où toutes les classes deviennent, selon leur état, généreuses ou résignées, dévouées ou reconnaissantes, mais toujours unies par l'honneur réciproque, par la confiance mutuelle.

Système admirable, qui présente au pauvre le riche vénérable comme la providence de Dieu, qui présente au riche le pauvre vénérable comme l'image et le lieutenant du Sauveur! système qui justifie la Providence dans les privations qu'elle impose, et qui la fait bénir dans les biens qu'elle accorde!

Et remarquez, ô riches! que la part du pauvre est bien large devant Dieu; que vous avez plus besoin de lui qu'il n'a besoin de vous; qu'il vous confère plus de biens que vous ne pouvez lui en procurer. Il fallait que, par dédommagement, la balance céleste penchât un peu de son côté, et que, dans la grande famille de Dieu, l'enfant faible, malade, disgracié des avantages d'ici-bas, eût une plus grande part des caresses divines.

Vous donnez du pain, et le pauvre vous monde de la bénédiction de Dieu. Vous procurez des vêtements, et le pauvre couvre vos familles et vos fortunes du manteau protecteur de la charité. Vous ouvrez un asile de quelques jours: le pauvre vous donne le ciel et son éternité. Votre pouvoir s'étend jusqu'à le caser ici-bas: souvent

vous le rendez heureux en lui confiant la garde de votre maison; lui, garde votre place auprès de Dieu; s'il n'a pas reçu les clefs du céleste royaume, il en a les entrées à sa disposition, et pourvu qu'il n'y ait point contre-ordre supérieur, il vous y introduira avec joie. Si vous lui refusiez le pain matériel, il mourrait et ne perdrait que quelques années d'une vie de privations; mais vous, vous perdriez le bien suprême en vous privant d'une éternité de bonheur.

Voilà donc l'idée que la foi nous donne: c'est que, si vous êtes riches des richesses de la terre, le pauvre est riche des richesses du ciel. Que si vous êtes grands de la grandeur d'ici-bas, le pauvre est grand de la grandeur de Dieu même. Que si vous êtes puissants de la puissance des hommes, le pauvre est puissant de la toute-puissance des cieux; et que, par l'aumône, tous ces biens entrent en fusion dans le creuset de la charité, et donnent pour résultat une égalité chrétienne, vénérable à tous, heureuse pour tous.

Voilà l'idée de foi que Notre-Dame-d'Espérance vous fait présenter, pour attirer l'abondance de vos aumônes, par le motif de vos besoins les plus chers, de vos intérêts les plus sacrés.

II. De plus, elle indique à notre charité l'ordre le plus beau, le plus efficace, le plus édifiant.

Si vous n'étiez appelés dans nos temples, mes très-chers frères, que par le motif de l'intérêt immense que nous trouvons dans l'aumône, ce but chrétien, réalisé par le seul fait de la charité exercée en cette vue, ne laisserait à nos assemblées que bien peu d'animation; car si l'on s'habitue à payer froidement au fond de sa demeure, le tribut de l'aumône, bientôt l'aumône ne sera plus versée avec cette émotion chaleureuse qui électrise au pied du sanctuaire.

Mais la sainte Vierge vous appelant ici pour recueillir, par son intercession, par le concours d'une prière commune, par la toute-puissance de l'aumône, les grâces dont vous avez besoin; la réunion devient par cela même nombreuse et solennelle. Et dans cette réunion, voici le bel ordre qui règne, grâce à l'ordonnance de la Mère de Dieu.

Elle fait de son assemblée de charité une assemblée de piété et de religion.

Elle en fait un *pèlerinage*, et un pèlerinage de carême.

Cette année, elle en a fait de plus une station du jubilé, un concours de prières pour gagner cette indulgence.

Là, Marie vous tient sous son égide, et vous conjure de vous occuper de vous.

De vous, au spirituel d'abord, c'est-à-dire de venir mettre sous sa protection tous les fruits, toutes les résolutions, toute l'amélioration de ce temps favorable: de venir chercher ici, *premièrement, le royaume de Dieu et sa justice. (Matth., VI, 33.)*

Marie vous conjure ensuite de vous occuper, secondairement, de vous au temporel, d'exposer les grâces que vous avez à demander pour la vie présente, et que votre cœur a formulées d'avance comme un des buts du pèlerinage.

Enfin Marie vous conjure de demander ces grâces spirituelles et temporelles, par l'espérance de sa toute-puissante intercession, par la toute-puissance de l'aumône, par la toute-puissance de la prière commune.

Or, chercher *premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, chercher secondairement le reste et le surcroît des nécessités temporelles, chercher le tout par l'entremise de Notre-Dame-d'Espérance, dans la ferveur d'une prière commune et par la force de l'aumône faite en cette vue; connaissez-vous un ordre plus selon le cœur de Dieu, plus capable de donner vie et solennité à une réunion? Tel est le second moyen que la sainte Vierge emploie, pour monter son œuvre.

Qu'ils étaient consolants, l'année dernière, les fruits de ce bel ordre! Quelle foule se pressait dans cette église! Quelle douce espérance circulait dans ce concours que le pèlerinage avait attiré. Aussi que de grâces obtenues, quelles provisions préparées aux pauvres qu'attendait un hiver rigoureux! Ici, c'est un enfant qu'une mère recommandait à Dieu, et qui a été béni dans l'acte religieux le plus important de son enfance chrétienne. Là, c'était un gage de fécondité désiré, et qui a été obtenu. Pour bien des cœurs, les larmes ont été adoucies; et j'ai connu des âmes nobles et généreuses qui, au milieu des nécessités temporelles, n'ont demandé que la foi et l'ont obtenue au delà de toute espérance.

Entrez donc dans ce bel ordre, M. T. C. F.; qu'à jamais le pèlerinage de Notre-Dame-d'Espérance soit fondé pendant le carême; qu'il vous attire chaque année, quelle que soit la voix qui vous appelle. Si cette voix prend un autre accent que celui que vous entendez aujourd'hui, vous ne pourrez qu'y gagner à l'avenir.

Enfin, dans cet ordre admirable, qui forme le concours le plus solennel, se trouve encore un genre d'ordre qui n'est obtenu qu'ici: c'est l'édification donnée par les chrétiens riches aux chrétiens pauvres du quartier de Notre-Dame-d'Espérance: j'appellerai cet ordre un ordre de localité. Je m'explique.

Ordinairement, ce n'est pas au pied de cette montagne, et dans les humbles églises, que se convoquent les assemblées de charité; on y trouverait de trop faibles ressources et un trop faible concours. On choisit les temples situés au sein des populations opulentes; on dresse la tente de la charité là où le mouvement de la ville peut grouper plus d'auditeurs comblés des dons de la fortune: on a raison.

Mais toujours est-il que les aumônes recueillies au loin arrivent dans les quartiers opposés, sans que ceux qui les reçoivent

puissent se douter de la source d'où elles découlent, de l'élan et du zèle qui a été manifesté en leur faveur. L'aumône, dans ce cas, ne produit pas assez cette fusion de miséricorde et de reconnaissance, si utile pour rallier tous les enfants de Dieu. Car si, pour l'individu, la main droite doit ignorer ce que fait la main gauche, la main du cœur, l'aumône publique doit obtenir un éclat, ou plutôt répandre un parfum d'édification que saint Paul appelle la bonne odeur de Jésus-Christ (II Cor., II, 15); et le même Apôtre voulait que les pauvres Macédoniens connussent la charité des riches de Corinthe, qu'ils priassent pour ces riches, qu'ils eussent le désir de les voir pour les aimer davantage: *In ipsorum obsecratione pro vobis, desiderantium vos propter eminentem gratiam.* (II Cor., IX, 14.)

Aussi, dans cette œuvre, telle que la sainte Vierge l'a fondée, quelle édification! On se demande quel est ce mouvement inaccoutumé dans ce quartier modeste? Et la religion répond que ce sont les riches de la terre qui, à la voix de Notre-Dame-d'Espérance, viennent de loin, dérangent leurs habitudes, pour venir visiter et soulager les pauvres.

Alors cette population, inhabituée à un tel concours, heureuse de ce zèle, applique à cette belle réunion les paroles d'Isaïe, pour exprimer sa joie et sa reconnaissance:

« Le Seigneur a consolé son peuple, le Seigneur aura pitié de ses pauvres. Sion, tu avais dit: Le Seigneur m'a abandonné, il ne se souvient plus de moi; et le Seigneur te répond: Une mère peut-elle oublier son enfant, n'avoir point pitié du fruit de ses entrailles? Si cet oubli monstrueux pouvait arriver parmi les hommes, il n'arriverait jamais jusqu'à mon cœur. Lève les yeux autour de toi, considère ce qui se passe: tous ceux-ci se sont rassemblés pour toi, ils viennent à toi. Tu te revêtiras de leur charité comme d'un ornement. (Isa., XLIX, 18, 19.) — Oui, il y aura ici une voie et un sentier; cette voie sera appelée sainte: *Et via sancta vocabitur*, parce que tes rues vont devenir trop étroites pour le concours; on les encombre de toutes parts. (Isa., XXXV, 8.) — Lève-toi, Jérusalem, vois tous tes enfants réunis; le Seigneur te les amène portés avec honneur! » (Isa., LX, 4.) Et s'il vient à toi en cérémonie, et à grand train, ce n'est pas pour étaler un vain luxe, c'est pour faire honneur à Jésus-Christ qu'ils viennent visiter dans la personne de ses pauvres; c'est parce qu'ils font visite à la sainte Vierge, la plus grande dame de la terre et des cieux: *Portatos in honore adducet illos Dominus.* (Baruch, V, 6.)

Tous viennent ici apporter trois choses: l'ar de la charité, l'encens de la piété, et la gloire de Dieu par l'édification publique: *Omnes venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.* (Isa., LX, 6.)

Édification si grande, qu'elle doit frapper jusqu'au cœur des indifférents, qui ne voient que le concours du dehors. Ils pourraient

se demander si l'on vient seulement dans ce quartier pauvre et célèbre, pour visiter les merveilles qu'il renferme : Ces thermes fameux qui attestent le passage de la domination romaine dans les Gaules, et le séjour des maîtres du monde près de l'antique Lutèce ; ce palais enchanté du moyen âge, dont les ruines curieuses comptent parmi les trésors de la Cité ; cette basilique du XI^e siècle, dont l'architecture légère, hardie, gracieuse de détails, découpée à jour, laisse pénétrer le ciel à pleines vitres dans le sanctuaire de Dieu?... Mais jamais cette population ne voit un tel concours, ni sous les voûtes des thermes des césars, ni au pied des murs de Cluny, ni pour admirer seulement la forêt d'ogives dont les branches s'entrelacent au rond-point de ce temple. — L'indifférence religieuse ne voit un tel concours qu'en faveur des pauvres, et cette édification, la seule prédication peut-être qu'elle entende pendant le carême, réunit son résultat de piété au bel ordre de l'aumône.

III. Enfin, sans dédaigner les moyens humains (qui ne sont, après tout, que les fils de la Providence, et qu'il est si facile de sanctifier en les employant d'une manière chrétienne), Notre-Dame-d'Espérance se montre ici saintement habile à appeler au secours de son œuvre toute l'industrie de la charité.

Elle prépare de loin la fécondation de ces moyens par la prière des fidèles, par la pureté d'intention qu'elle inspire au pasteur ; et quand le travail est ainsi fécondé d'avance, la voilà qui agit.

Elle donne à celui qui apporte la bonne nouvelle aux pauvres, une force et une vertu qu'il n'aurait point sans sa protection. Pendant qu'il parle, elle soutient mille fois mieux son œuvre par la parole des pauvres, qui s'élève devant Dieu du pied de son sanctuaire.

Elle revêt le pasteur d'une habileté qu'il sent bien n'être pas la sienne seule ; avec cette habileté chrétienne, il peut remuer le ciel et la terre, mettre tout à profit ; et si le luxe des moyens et de la publicité est employé par sa charité ardente jusqu'à un petit... excès, qui arrache, malgré soi, un demi-sourire, c'est peut-être le seul excès qui ne soit pas un défaut ; c'est le sourire gracieux de la charité qui lui répond : Vous êtes bon, vous aimez les pauvres, nous vous comprenons ; nous sommes tout à vous.

Elle inspire l'idée d'un pèlerinage, et voilà toute une population entraînée par ce seul mot, ayant à sa tête tantôt un pasteur vénérable (2*), que rien n'aurait déplacé, si ce n'est Notre-Dame-d'Espérance ; tantôt un ancien pasteur (3), que cette paroisse n'a

pu oublier et qu'elle revoit avec bonheur.

Enfin, ces femmes de miséricorde et de dévouement qui ont l'honneur de tenir la bourse au nom des pauvres, et qui deviennent, en ce moment, les patronesses de l'assemblée de Notre-Dame d'Espérance ; ces femmes admirables deviennent rares, difficiles à trouver, grâce au grand nombre d'œuvres en faveur de l'indigence. On les poursuit, on se les arrache, pour ainsi dire ; souvent on en manque... Ou veut surtout *exploiter* pour les pauvres (pardon de ce terme, il est du siècle), l'accueil bienveillant que le monde fait, pour encourager, à la jeunesse récemment couronnée par de graves devoirs. Ou va même quelquefois bien loin, retenant trop d'avance ce produit coté par un avenir qui ne doit pas occuper encore, et avec un report fin d'année qui blesse quelque convenance... Mais quand il s'agit de l'œuvre de la Sainte-Vierge, c'est à qui se disputera l'honneur de lui prêter sa main ; on ne poursuit pas, on voit accourir ; et, cette année encore, on a vu la jeune épouse venir d'elle-même consacrer aux pauvres de Marie cette fraîche couronne que le monde salue avec grâce, pour engager à la porter avec toute la dignité chrétienne.

Voilà, mes très-chers frères, dans le point de vue sous lequel Notre-Dame-d'Espérance présente ici l'aumône, dans le bel ordre qu'elle établit pour la faire, dans les moyens humains qui naissent fécondés sous ses pas, voilà tout le secret de l'assemblée de charité de la paroisse Saint-Séverin.

Vous présidez donc réellement cette assemblée, ô Vierge, espérance du pauvre ! Vous dominez ici et vous ne portez pas un vain nom.

Je vois vos deux mains étendues vers nous (4) ; l'une est fermée et pleine des bénédictions que vous allez répandre ; l'autre est vide et largement ouverte pour recevoir les dons de la charité.

Tombez donc à ses pieds, vous tous qui aimez Marie, vous tous qui vous aimez chrétiennement ! demandez-lui hardiment tout ce que votre cœur voudra ; mais donnez-lui pour ces enfants qui manquent de pain, tout ce que votre cœur pourra.

Demandez-lui une vie pure, un chemin assuré ; demandez-lui le salut, le ciel, et puis le reste qui inquiète vos cœurs, qui fait couler vos larmes. Priez pour les malades, pour les absents qui ne peuvent se réunir à nous. Obtenez tout par une fervente prière, et ses deux mains vont vous bénir ; celle que vous aurez remplie pour les pauvres, celle que vous aurez ouverte par votre charité.

(2*) M. De Latour, curé de saint-Thomas-d'Aquin.

(3) M. de Merson, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois.

(4) La statue de la sainte Vierge était placée avec honneur au milieu de l'auditoire.

LE DENIER DE SAINT-PIERRE.

Ce n'est point ici, mes frères, une assemblée, encore moins un sermon de charité : c'est un simple conseil de famille, où l'on vient vous exposer la plus noble, la plus chrétienne, la plus touchante des œuvres, celle qui veut, par un hommage filial, venir en aide au père commun des fidèles.

Sous ce rapport, ce n'est point ici ma place ; un conseil de famille ne devrait entendre que le pasteur de cette paroisse, dont la voix vous est si chère, dont le zèle vous est si connu. — Mais on l'a voulu ainsi, lui-même m'a demandé, et je ne prendrai mes inspirations que dans son cœur.

Un événement immense vient de se passer dans l'Eglise de Dieu. Le chef et le père de tous les chrétiens a été obligé de fuir hors du patrimoine que tous les fidèles du monde lui avaient consacré, et qu'il devait surtout à la foi et à la piété de la France ; par respect, je n'ose dire à sa générosité, car des enfants ne sont jamais généreux envers un père.

A cette nouvelle, tous les cœurs se sont émus d'un bout de l'univers à l'autre : et, il faut le dire, les nations même dissidentes dans la foi ont oublié leur dissidence, pour ne plus voir que l'ingratitude la plus révoltante envers un pontife suprême tel que Pie IX.

De suite un concert de prières s'est élevé de toute l'Eglise pour couvrir de bénédictions l'exil du vicaire de Jésus-Christ.

Mais de suite aussi on a pensé aux besoins temporels du souverain pontificat ; des âmes d'élite ont conçu et manifesté le projet de lui venir en aide. Ce projet, soumis à nos évêques, a été accueilli avec les transports du cœur et de la foi. L'épiscopat a avisé partout, selon les lieux et les circonstances, aux moyens les plus efficaces de régulariser et de féconder l'hommage de cette piété filiale.

Pour le diocèse de Paris en particulier, et pour nous borner à ce qui nous concerne dans ce conseil de famille, le premier pasteur qui marche à notre tête, ce pasteur dont le cœur est si tendre, si aimant, si dévoué, a de suite ordonné une quête dans les églises ; c'était le cri généreux du premier moment.

Mais, comprenant toute l'étendue de l'œuvre, tous les motifs de l'étendre, un comité central se forme sous sa présidence ; il décide, avec ce comité, que dans chaque paroisse une commission spéciale s'établira pour recueillir des dons plus abondants, pour propager les ramifications de l'œuvre, pour atteindre et le don du riche et l'obole du pauvre, pour faire de cette œuvre l'œuvre de tous les enfants, et pour offrir à notre père exilé un hommage qui ait quelque proportion avec la dignité

suprême de celui qui souffre, avec les charges immenses de son apostolat, avec l'honneur des Eglises de France, avec la charité éminente qui distingue l'Eglise de Paris.

Figurez-vous un père bien-aimé, un chef de famille digne de tout respect, tombé tout à coup dans l'infortune, ajoutant à toutes ses consécérations de gloire, de sainteté et de dévouement, celle de l'ingratitude et du malheur. A la voix de l'ainé, ses enfants s'empressent de subvenir aux premières nécessités. Bientôt après, l'élan se régularise, l'hommage veut se féconder ; on assemble un conseil de famille ; on avise à élever au moins au-dessus de tous les besoins l'auguste chef que l'affliction rend plus cher, plus vénérable encore, on veut lui conserver, par quelques sacrifices, l'action libre et tutélaire de son sceptre paternel.

Voilà ce qui a été fait parmi nous. Vous êtes une fraction de ce grand conseil de famille ; vous avez pour votre part à secourir l'élan que tous les cœurs ont ressenti.

Il s'agit donc, M. F., d'étendre, par votre comité et par tous les moyens que la piété inspirera, l'œuvre du denier de Saint-Pierre, c'est-à-dire, l'hommage de secours que l'univers catholique, la France, le diocèse de Paris en particulier, veulent déposer aux pieds et dans le cœur du souverain pontife.

Mais il faut vous proposer les motifs de l'action vivifiante de votre comité.

C'est d'abord l'hommage d'un *secours* à offrir.

N'écoutez pas ici ces grands mots de pauvreté mille fois resplendissante dans l'Eglise, et autres phrases sonores qui ne veulent tenir compte ni de la réalité des besoins, ni de la sanctification des causes secondes ; n'admettons pas sans réserve ces principes tronqués qui s'obstinent à ne laisser voir que de profil Jésus-Christ et son vicaire.

Sans doute, la tiare est aussi brillante à Gaëte qu'à Rome, et la papauté est aussi noble dans les catacombes, aussi centrale à Avignon, aussi vénérable à Fontainebleau que sur le trône pontifical. C'est le soleil qui ne perd rien de son éternel midi, parce que la terre tourne sous le feu de ses rayons. Quelle que soit l'épreuve, rien ne manquera à l'Eglise ; mais Dieu attend que les causes secondes et libres agissent, avant de suppléer à leur défaut par un redoublement d'illustration dans la pauvreté.

Le secours demandé est nécessaire, non pas un secours de revenus pour exercer le principat temporel, pour payer les divers services de l'Etat, pour solder la garde qui

veille au territoire et à sa défense, pour subvenir à tous les entretiens matériels et aux charges financières ; mais un secours sacré pour l'exercice obligé partout du suprême apostolat. Soutien de la dignité extérieure du souverain prêtre ; entretien des cardinaux, qui sont le haut conseil de l'Eglise universelle ; frais énormes des nombreuses congrégations pour l'expédition de toutes les affaires de la chrétienté ; dépenses des diverses nonciatures auprès des nations catholiques, de ces saintes ambassades que la politique ou un vain luxe de splendeur n'a pas fondées, mais qui sont indispensables pour rallier l'épiscopat et les églises particulières au bien de l'unité ; que vous dirai-je enfin ? moyen de perpétuité pour cette évangélique propagande qui nourrit des apôtres chez tous les peuples infidèles. Vous vous reportez peut-être au temps où les Damase n'avaient que des Jérôme pour simples secrétaires ; mais alors les Jérôme avaient des Paule et des Marcelle, comme Jésus-Christ et ses apôtres avaient dans leurs courses évangéliques le secours des Madeleine, des Jeanne, des Salomé.

Le secours manque absolument.

Ce qui ne vient plus pour le moment des revenus du principat temporel que la catholicité entière, et surtout la France, a donné au saint-siège, doit venir maintenant de la piété filiale de tous les membres de la catholicité. Reportez-vous au milieu du VIII^e siècle : vous verrez le denier de Saint-Pierre, établi en Angleterre et en France, préluder à des droits fixes et territoriaux. Rapprochez-vous de nos temps modernes : vous verrez l'offrande de nos pères reparaître sous les pas du *Pèlerin apostolique*, et aux pieds de Pie VII, dont les Etats sont envahis.

Il faut au saint-siège ou le revenu de son territoire sacré, ou l'offrande sortie du cœur de tous les fidèles, ou un miracle de la divine Providence.

On a dit, dans ces feuilles si légères qui s'envolent chaque matin dans les habitations des hommes, que deux puissances chrétiennes avaient donné énormément. Cela s'est trouvé faux. J'ajouterai heureusement ! car il convient peut-être mieux que l'offrande vienne de toute la catholicité et de tous les membres de cette catholicité.

Remarquez, en effet, qu'entre mille raisons qui justifient merveilleusement la souveraineté temporelle du pape, il en est une qui semble dominer toutes les autres, parce qu'elle plane dans une région infiniment élevée au-dessus des intérêts de la terre : c'est que la souveraineté temporelle du pape et son indépendance de tout gouvernement est nécessaire pour exercer librement la paternité de son apostolat, et surtout pour que cet exercice paraisse libre dans ses actes aux yeux de tous.

Appliquez maintenant cette raison supérieure au denier de Saint-Pierre. A défaut de revenus territoriaux, vous comprenez que l'offrande doit venir de tous, pour que

la liberté apostolique paraisse intacte. Sans doute, les puissants auront l'honneur de contribuer dans la mesure de leur position sociale, mais ils ne contribueront pas seuls, car on dirait qu'ils influent. Ce ne sera pas une seule nation qui donnera, mais toutes les nations ; ce ne sera pas une seule classe qui offrira, mais toutes les classes de la société. Il faut que le père commun doive à tous, comme il doit à tous sa sollicitude et son amour : mais il ne doit devoir à personne en particulier.

Voyez : le souverain pontife est chez les autres en ce moment ; il y est le moins possible ; mais enfin, parce qu'il n'est pas chez lui, parce qu'il reçoit la noble et chrétienne hospitalité d'une tente que l'on dresse le matin et que l'on peut rouler le soir, on a déjà prétendu qu'il y avait influence, que le prince n'était pas libre, que le pontife ne pouvait pas et ne devait pas agir, même dans le ressort de son autorité spirituelle ; et une voix éloquente n'a pas craint de prostituer son ministère et ses accents jusqu'à se faire l'écho de ces apparences odieuses. Que serait-ce donc si l'influence était réelle et la partialité admissible ?

Quand Pépin et Charlemagne ont donné des terres à l'Eglise, ils n'ont fait que commuer en biens fonds ce qui était déjà fourni denier par denier. Ils ont donné au nom de la catholicité. Le fils aîné, qui avait hors part, a contribué davantage ; mais de suite les nations catholiques ont été dresser leur tente sur ce territoire commun ; Rome a eu une église pour chaque peuple et appartenant à chaque peuple, afin de bien établir que c'était le territoire de tous, la maison du père commun, la patrie de tous les enfants de Dieu.

Donc, secours nécessaire, secours qui manque, secours étendu qui doit venir de tous.

Secours qui doit venir de tous ; car c'est de plus, et surtout, un hommage de foi, d'unité, d'attachement au saint-siège, une protestation contre la violation des droits de tous les fidèles.

Si tout secours donné aux pauvres doit faire envisager en eux la personne de Jésus-Christ ; si l'intelligence de l'aumône doit aller démêler, entre les haillons de la misère et les dehors de la faiblesse, la dignité et la puissance de l'indigent auprès de Dieu, quel pauvre représente plus Jésus-Christ que le vicaire de Jésus-Christ quand il est pauvre ? et que c'est bien ici le cas où l'aumône, puisqu'il faut l'appeler par son nom, doit avoir sa plus haute et sa plus noble intelligence !

Personne donc ne doit s'exclure de ce témoignage d'attachement au saint-siège, de cette unité compatissante avec le chef, de cette protestation contre ses droits blessés.

Chacun doit rendre ce témoignage selon sa position, sa puissance, sa fortune.

Mais la fille aînée doit soutenir ici son droit d'aînesse. Fille aînée dans la foi, par l'antiquité apostolique de ses églises, par

l'éclat de ses conciles, de ses docteurs et de ses saints, par son attachement si dévoué au saint-siège, par ses nobles fondations, elle doit se montrer digne du titre glorieux qui lui a été décerné.

Et si parmi toutes les églises de France, le siège de Paris n'est ni le plus ancien ni le plus illustre des églises de l'ancienne Gaule, Paris se souviendra avec orgueil qu'il est aujourd'hui le siège de la capitale de la charité; Paris versera abondamment en cette occasion les flots de sa charité débordante de toutes parts.

Secours, hommage, le denier de Saint-Pierre est encore le denier à Dieu.

Le denier à Dieu n'était pas, dans son origine toute chrétienne, restreint aux simples arrhes que l'on donne encore pour la location d'un serviteur ou d'une habitation. C'était une somme surajoutée à tous les marchés, engagements, contrats, et destinée aux pauvres. Nos pères, dans la vivacité de leur foi, ne l'ont pas appelé denier aux pauvres, mais denier à Dieu, comme ils appelaient nos hospices des Hôtels-Dieu. Ils honoraient justement le pauvre dans leur langage de foi, et ils plaçaient tous leurs intérêts matériels sous sa bénédiction protectrice. Faisons revivre cette grave et chrétienne pensée.

Hélas! que ne devons-nous pas, mes frères, au nom et à l'influence de Pie IX! Que ne lui doivent point la liberté de nos consciences, le calme respecté de nos temples, l'honneur du nom de prêtre et de chrétien! Nous avons peut-être besoin encore de placer nos fortunes sous la protection du denier à Dieu... Faisons-le en prélevant de nos bourses un peu taries l'hommage du denier de saint Pierre. De même que la part à Dieu, dans nos richesses, est une protection contre le vol spoliateur, que le denier à Dieu, remis dans les mains de Pierre, soit notre défense contre la morsure du ver et contre la rouille du temps...

On est épuisé, dira-t-on. C'est vrai. Mais, en conscience, nous est-il impossible de faire quelque sacrifice? Si par nos soins et notre zèle cette commission étend l'œuvre à tous, on recueillera une ample moisson. Voyez ce que produit seulement en France le sou de la propagation de la foi.

On est épuisé? — Mais quand saint Paul quêta pour les pauvres de Jérusalem que la persécution avait réduits à la dernière misère; quand il s'adressait pour cela aux riches Corinthiens, il se servait avec bonheur de l'exemple si admirable des pauvres Églises de la Macédoine.

« Leur joie en donnant, disait-il, s'est d'autant plus redoublée, qu'ils ont été eux-mêmes éprouvés par de plus grandes afflictions, et leur très-profonde ou leur très-haute pauvreté a abondé pour trouver un riche fonds d'aumônes dans leur dévouement sincère... Je leur dois cet éloge, qu'ils ont volontairement donné selon leurs forces, et même au-delà de ce qu'ils ont pu : *Secundum virtutem et supra virtutem*

voluntarii fuerunt. » (II Cor., VIII, 3.)

On est épuisé? Mais voyez les mandements de nos évêques : ils ont abordé sans crainte la difficulté qui saute aux yeux de tous.

Le vénérable pontife dont Nantes pleure la perte et dépose aujourd'hui les restes mortels dans le caveau de ses évêques; ce pontife qui, sur son lit de mort, se réjouissait que le dernier acte de son épiscopat fût un acte de dévouement filial envers le saint-siège, disait dans son mandement : « La Bretagne est pauvre, mais elle est riche de foi, et se montrera riche de dévouement à une œuvre aussi chrétienne. »

Un évêque de la même province, voulant atteindre la piété de tous ses diocésains, engageait à diviser les fidèles en trois classes; ceux qui peuvent donner pour cette œuvre un sou par mois, ceux qui peuvent donner un sou par semaine, ceux qui peuvent donner un sou par jour et même plus.

Il n'y a pas jusqu'à ces diocèses où la foi a conservé moins d'empire, qui n'aient eu leur élan généreux, malgré la difficulté des temps. On a vu dans ces contrées les pauvres malades gisant dans les hospices vouloir contribuer à leur manière; et le denier du malade a produit jusqu'à cent neuf francs dans l'hôpital d'une très-petite ville.

On est surchargé de pauvres autour de soi, ajoute-t-on encore. C'est vrai, et si le pain devait leur manquer à cause de notre œuvre, qui doute que le cœur de Pie IX, qui ne demande rien, qui ne demandera jamais rien, n'arrêtât lui-même, de son autorité de père commun, cet élan, pour le reporter sur nos malheurs privés?

Mais remarquez que ce prétexte des pauvres est trop souvent mis en avant. Pour un peu de parfum répandu, il retentissait à la table de Béthanie, et l'on disait comme aujourd'hui : *A quoi bon cette perte! On eût pu vendre ce parfum et en donner l'argent aux pauvres!* (Matth. XXVI, 8, 9.)

Ce prétexte est faux et outré. — A quoi bon, dira le monde, cette perte des charmes et du printemps de la vie dans la sécheresse des exercices religieux? La religion vraie, celle qui suffit, n'est-elle pas d'être charitable envers les pauvres? Comme si la religion, avec ses mystères d'un Dieu pauvre, avec ses exhortations et l'appareil de son dernier jugement, avec les expiations de son sacrement de pénitence, avec le dévouement, l'esprit de sacrifice que son eucharistie inspire, n'était pas la vivification la plus féconde de la miséricorde envers les pauvres!

A quoi bon, pourrait-on dire aussi en exagérant tout, à quoi bon tout ce qui dépasse les stricts besoins de la nature? Ce tissu précieux qui vous couvre, cet or qui vous pare, ce véhicule qui vous transporte, cette riche habitation qui vous abrite, tout cela ne pourrait-il pas être vendu, supprimé, échangé, réduit à la proportion de l'absolue nécessité, et ce surplus donné aux pauvres? Comme si la société ne se com-

posait que de pauvres et de riches, comme si ces deux classes n'étaient pas minimes aux deux extrémités, et ne laissaient point entre elles la foule énorme qui ne vit que du travail, du commerce, de l'industrie, qui ne se soutient que par la culture des arts et des sciences; comme si les artères du corps social ne devaient pas porter le sang dans toute la ramification des veines!

A quoi bon, entendrez-vous dire encore, ces temples magnifiquement bâtis, richement décorés, ces autels de marbre, ces vases d'or; à quoi bon cette perte? Comme si tout était perdu quand on donne quelque chose à Dieu, à l'honneur de son culte, à la décoration de son sanctuaire!

On parle de la crèche de Bethléem, et l'on oublie que du haut de la paille de cette crèche Jésus-Christ a daigné recevoir l'or des mages. On répète que pendant sa vie mortelle ce Dieu n'avait pas où reposer sa tête, et l'on oublie que les riches revenus de Madeleine étaient semés sous ses pas évangéliques. On le présente sur la croix dépouillé de tout, même de ses vêtements, et l'on oublie que Joseph d'Arimathie embauma son corps dans cent livres d'aromates, et lui donna la sépulture des riches. Dieu accordant ainsi le détachement qu'il devait prêcher à la terre avec l'acceptation qu'il daignerait faire de nos hommages, harmonisant la consolation qu'il voulait laisser aux pauvres avec la bénédiction qu'il voulait réserver aux riches selon son cœur.

Maintenant, ce n'est pas à moi de vous dire les moyens d'action auxquels votre comité doit aviser. Je ne vous laisserai que trois mots que votre charité fécondera :

Partir du mode indiqué par le premier pasteur, et suivre le mouvement qu'il imprime; s'entendre pour le but et les moyens; étendre l'œuvre à tous les enfants de l'Eglise.

Ma mission n'a plus qu'un but à remplir en terminant: c'est de vous exhorter, et cette exhortation dernière, je la puise dans l'Evangile. Six jours avant sa mort, et neuf jours avant sa résurrection, Jésus-Christ était à table à Béthanie, dans la maison de

Simon le Lépreux. Une femme, c'était Marie-Madeleine, entre dans la salle du festin; elle porte dans ses mains un vase d'albâtre rempli d'une livre de parfums de nard du plus grand prix. Je la vois laver les pieds du Sauveur, les essuyer de ses cheveux, et les parfumer ensuite de son huile précieuse; puis, brisant ce vase, répandre toute sa liqueur sur la tête du Dieu fait homme. La maison se trouve tout embaumée de ce parfum répandu. Selon tous les commentateurs, les pieds de Jésus représentent les pauvres dans son corps mystique; l'eau qui les lave, c'est le secours donné aux malheureux, les cheveux qui les essuient, c'est le dévouement qui se met au service des indigents; l'huile qui les parfume, c'est la consolation surajoutée aux secours matériels.

Si les pieds de Jésus-Christ représentent les pauvres, est-il téméraire d'avancer que sa tête auguste représente le chef vénéré de l'Eglise universelle?

Donc, après avoir satisfait à tous les devoirs de la charité, prenez, Mesdames, prenez ce vase d'albâtre; que sa diaphanéité laisse voir l'huile excellente qu'il renferme; que l'on sache que votre charité envers le père commun des fidèles est un hommage de foi, de respect, de dévouement. Comme Madeleine, apportez une livre de parfums; apportez beaucoup; brisez ce vase transparent; faites connaître au monde vos sentiments de vénération filiale pour le saint-siège; répandez une liqueur précieuse sur la tête de Jésus-Christ, sur le chef auguste de son Eglise, et que l'Eglise tout entière soit embaumée du parfum de votre zèle et de votre foi: *Et impleta est domus ex odore unguenti.* (Joan., XII, 3.)

Pour moi, je serai heureux si, pouvant à peine contribuer à l'œuvre, dans ma position, j'ai au moins servi un instant de vase grossier pour contenir la liqueur précieuse que vous allez verser sur la tête de Jésus-Christ. — Je serai mille fois heureux si, béni d'une manière toute particulière, étant enfant, par Pie VII voyageur à Paris, je mérite avec vous, par ce peu de mots et par cet écrit, quelques bénédictions de Pie IX exilé à Gaëte.

ELOGE DE JEANNE D'ARC,

Prononcé le 8 mai 1830 dans la cathédrale d'Orléans.

Tanquam prodigium factus sum multis, et tu adjutor fortis. (Psal. LXXI, 7.)

J'ai été regardé comme une merveille et un prodige; mais c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes ma force et mon secours.

Monseigneur (4),

Longtemps fatigué par des peuples voi-

sins jaloux de sa gloire et irrités de ses conquêtes, Israël avait vu souvent l'orgueilleux Philistin tomber devant lui, et se relever bientôt plus farouche et plus intraitable; obtenir quelque avantage, et aussitôt, dans l'ivresse de la victoire, jurer

(4) Mgr Jean Brumauld de Beauregard, évêque d'Orléans.

la perte d'un peuple chéri de Dieu. Cette guerre, plus d'une fois balancée par des conquêtes et des défaites, devient enfin plus vive que jamais aux jours de Saül ; les Philistins rassemblent toutes leurs forces, ils ont pénétré jusque dans l'héritage de Juda, ils y ont fixé leurs tentes et leurs retranchements : Israël réunit aussi ses guerriers, les armées ennemies sont en présence, et ne sont séparées que par un étroit vallon.

A tant d'audace et d'acharnement les Philistins ajoutent l'insulte : un de leurs guerriers, d'une taille gigantesque et d'une force effroyable, sort des rangs, se moque de la résistance que l'on veut opposer, de la fidélité qui rallie les combattants autour de leur roi, et propose d'en finir par un combat singulier qui sera le triomphe ou la perte irrévocable de l'un des deux partis. Ce défi outrageant, soutenu par la force prodigieuse de celui qui le porte, a glacé d'effroi et Saül et ses fidèles serviteurs : pendant quarante jours les mêmes insultes viennent irriter leur courage, sans que personne puisse laver tant d'opprobres dans le sang du Philistin.

Dans cet état d'abattement et de consternation, il vient aux oreilles du roi d'Israël qu'un jeune berger, qui a quitté la garde des troupeaux de son père promet de venger l'insulte faite aux armées du Dieu vivant, et de terrasser avec Goliath l'audace et l'orgueil de ses ennemis. Il est amené devant le prince dont il relève d'abord le courage en promettant de combattre et de triompher ; mais Saül hésite encore à l'envoyer au combat, jusqu'à ce que vaincu par l'air de candeur qui brille dans ce jeune berger, par les preuves de force qu'il cite à l'appui de son intrépide résolution, par sa vive confiance dans le Dieu des combats, il soit forcé de lui dire : *Allez, et que le Seigneur soit avec vous.* (1 Reg., XVII, 37.)

Aussitôt David marche à la rencontre du redoutable adversaire, il déclare qu'il vient au nom du Dieu des armées, qu'il sera vainqueur par la seule puissance de celui qui l'envoie, et que toute la terre saura qu'il est un Dieu qui protège Israël. En ce moment il lance sa fronde, Goliath est abattu, les Philistins ont fui, Israël transporté de joie poursuit les fuyards jusqu'aux confins du royaume, et le jeune vainqueur ramène son roi triomphant.

Mais à l'ivresse de la joie, aux accents de l'admiration que font éclater toutes les villes de Juda, aux sentiments de reconnaissance qui retiennent David dans l'armée sans lui permettre de retourner dans la maison de son père, succèdent bientôt la jalousie et les desseins perfides, l'ingratitude et la trahison ; le libérateur d'Israël est obligé de fuir ; le creux des rochers et l'horreur des déserts peuvent à peine le dérober à l'acharnement qui le poursuit ; toujours

entre la vie et la mort, mais toujours fidèle et généreux ; passant du plus haut point de gloire à la plus étonnante misère, mais toujours soutenu de son Dieu qui fut sa force aux jours de la victoire et son secours aux jours de l'infortune : *Tanquam prodigium factus sum multis, et tu adjutor fortis.*

A ces traits, Messieurs, vous avez reconnu le prodige du xv^e siècle ; et si la comparaison ne nous avait pas paru exacte sous tous les rapports, parce que les victoires de notre libératrice sont plus étonnantes et ses malheurs plus déplorables, je me réjouis que la bergère qui a sauvé la France ait ici tout l'avantage du rapprochement sur le berger qui sauva Israël.

Oui, l'immortelle Jeanne d'Arc peut dire comme David, et aussi justement que lui, qu'elle a été comme un prodige aux yeux des nations ; mais peut-elle ajouter que le Seigneur a été constamment sa force et son secours ? Voilà le grand problème que présente l'histoire de la Pucelle d'Orléans. Dieu a-t-il été pour elle, comme pour le fils d'Isaï, sa force dans les combats, son secours dans la tribulation ? Si elle n'est pas inspirée du Seigneur, comment expliquer une vie si féconde en merveilles ? et si Dieu l'inspire, comment justifier la Providence de sa mort prodigieusement déplorable ? Problème que pourrait avoir à résoudre l'orateur chargé dans ce grand jour de célébrer sa mémoire, et dont la solution ajouterait beaucoup à la charge qui déjà l'effraye autant qu'elle l'honore. Mais, Messieurs, de même que le sentiment bien connu de ma faiblesse m'a engagé à ne laisser parler que les faits dans l'éloge de notre libératrice, les faits aussi résoudre le problème auprès de tout esprit droit, juste et impartial.

Les faits donc et les seuls faits nous montreront Jeanne d'Arc prodige de valeur dans sa mission extraordinaire, et prodige d'héroïsme dans sa fin non moins étonnante : *Tanquam prodigium factus sum multis....*

Les faits aussi et les seuls faits nous révéleront, j'espère, si elle a puisé dans la force et le secours de Dieu les prodiges de sa vie et l'héroïsme de sa mort : *Et tu adjutor fortis.*

Que ne pouvez-vous paraître vous-même dans cette solennelle assemblée, vierge bénie de la France, objet de notre reconnaissance et de notre joie ! Votre présence ferait bien plus que tous nos discours. Puissent du moins nos faibles paroles vous montrer telle que vous étiez aux jours de la victoire et du malheur, ne laisser voir que vos vertus et vos bienfaits, ne faire parler que vos triomphes et votre courage, puisque c'est le seul moyen qui reste à l'orateur de n'être pas tout à fait indigne de l'honneur que lui a déféré la ville d'Orléans,

PREMIÈRE PARTIE.

Ils dataient de loin, Messieurs, les mal-

heurs sans nombre qui désolèrent notre patrie sous le règne de l'infortuné Charles VI, et qui, sans le prodige dont nous célébrons aujourd'hui le glorieux anniversaire, rendaient inévitables la ruine des Valois et la perte du plus beau royaume. La source de si affreuses calamités, quelquefois resserrée dans de faibles digues et jamais tarie, souvent débordée sans mesure et toujours plus redoutable après les obstacles renversés, se précipitait enfin dans le xv^e siècle, grossie des guerres et des divisions intestines, des vengeances et des rivalités de plus de trois cents ans, menaçant d'abîmer notre France sous un déluge de maux, et d'éteindre à jamais l'antique et noble race des Clovis, des Charlemagne et des saint Louis.

Qu'il me soit donc permis, avant de publier les grandes miséricordes du Seigneur envers nous, avant de vous montrer la force de son bras étendu pour nous sauver, de vous retracer rapidement la cause et les effets de nos profondes misères, l'inutilité des efforts d'un peuple généreux pour soutenir un trône plus que chancelant, et le désespoir de la valeur française réduite aux dernières extrémités !

Vous le savez, Messieurs, la rivalité cruelle allumée au xi^e siècle entre les rois Capétiens et les princes Normands, devint la querelle de la France et de l'Angleterre, lorsque la dynastie normande eut transporté dans cette île le siège de sa puissance. Guillaume le Conquérant soutient à la pointe de l'épée son prétendu droit à la succession d'Edouard : dès ce moment l'équilibre est détruit entre les deux nations, et cette prépondérance envenime leur jalousie réciproque. En vain deux de nos rois s'efforcent d'arrêter cette puissance ambitieuse et de la contenir dans les bornes de la Neustrie : elle s'étend bientôt et pénètre dans notre belle France, non par le droit de la guerre et de la valeur, mais par une politique ardente à profiter de nos fautes, habile à se ménager des alliances, et adroite à saisir les belles provinces que l'imprudence de Louis le Jeune remet entre ses mains. Le succès de nos armes, surtout dans les plaines de Taillebourg, a pu faire voir à nos voisins que la France pouvait encore les éloigner du continent. Aussi, l'Angleterre, profitant de la générosité de saint Louis, préféra-t-elle en revenir à ses premiers plans, et se ménager plus tard, pour condition de la paix, l'alliance de Philippe le Bel, alliance fatale qui devait un jour enfanter les guerres les plus cruelles et les plus longues. De là ces prétentions injustes qui disputent la couronne aux Valois, cette audace qui se fortifie de nos fautes et de nos revers, de notre imprudence à Crécy et à Poitiers, cette ambition haineuse qui se nourrit de nos troubles et de nos dissensions politiques, qui recule un moment devant l'habileté de Charles le Sage pour tomber avec plus de fureur sur ce brillant héritage aux jours de Charles VI.

Vous peindrai-je, Messieurs, ce règne le plus malheureux qui fut jamais ; un roi de douze ans abandonné à des régents ambitieux qui irritent le peuple au nom de leur pupille par des vexations et des impôts excessifs, et qui font couler le sang pour punir les révoltes que leur tyrannie a suscitées ; un roi sans cesse trahi dans ses conseils et dans ses expéditions les mieux concertées ; un roi que la frayeur investit au point d'aliéner son esprit et de le rendre furieux, et qui, dans cet état de faiblesse et de nullité, doit encore régner trente ans, ou plutôt passer ces années funestes plongé dans la plus grande misère, relégué au fond d'un palais, prêtant son nom et le simulacre de son autorité aux fureurs d'une épouse et aux excès de tous les partis ?

Cependant deux factions rivales ont divisé la France et ajouté à tous ses malheurs le fléau de la guerre civile. Le sang des citoyens inonde le sol de la patrie, et le successeur de Henri de Lancastre profite de cette occasion trop favorable pour faire valoir encore, les armes à la main, les droits prétendus de l'Angleterre à la couronne des lis. A la présence de l'usurpateur la France oublie ses dissensions, se lève en masse. Henri V est sur le point de tout perdre, mais l'imprudence de nos guerriers lui livre la victoire dans les champs d'Azincourt, lui ouvre la Normandie et le Vexin français, et nos divisions intestines ne permettent plus d'arrêter ses pas ambitieux. Que dis-je, Messieurs ? tout semble aider sa marche et la précipiter. Déjà le nouveau duc de Bourgogne appelle l'ennemi commun au secours de sa vengeance ; une mère, indigne de ce nom, associe ses fureurs à l'ambition et à la haine, et l'on voit paraître un traité infâme par lequel elle prive le dauphin, son fils, de la couronne, et la donne à Henri V avec la main de sa fille. Déjà ce roi anglais est au sein de la capitale qu'il remplit de son faste et de son orgueil ; mais la mort le surprend et transporte de si hautes espérances sur la tête d'un enfant au berceau. Quelques jours après, Charles VI descend dans le tombeau de ses pères, laissant son sceptre à demi brisé au dauphin, qui a été obligé de se retirer vers la Loire.

Quel spectacle présente en ce moment notre patrie ! Son roi légitime, jeune et imprudent, faible et gouverné par ses ministres, abattu et découragé par mille revers, ne possède plus qu'un petit nombre de provinces qui peuvent lui échapper facilement, et se voit comme cerné dans ses États jusqu'à exciter la dérision de ses ennemis, tandis que le fils d'Isabelle et de l'usurpateur se voit maître de la plus grande partie de la France par les envahissements de son père et la foi de ses alliés ; aussi le projet de tout conquérir ne semble plus présenter d'obstacles, et flatte avec espoir l'orgueil des régents.

Les armées anglaises s'élançant de la capitale jusque vers la Loire épouvantée ; tout plie devant elles, tout cède. Orléans

seul arrête cet orage, et le voit aussitôt grossir et gronder autour de ses murs. Orléans qui, par sa position, semble le nœud des deux grandes parties de la France; Orléans, le dernier mais le plus fidèle rempart de la monarchie, Orléans est assiégé depuis plusieurs mois! N'attendez pas, Messieurs, que j'invoque ici le nom des héros que renfermait votre ville dans ce siège mémorable: il faudrait nommer tous vos ancêtres, et célébrer le dévouement d'un sexe qui oublia sa faiblesse pour partager leurs lauriers. Leur valeur, leur intrépidité, leur amour de la patrie, ne sont pas seulement pour vous des titres et des souvenirs glorieux; c'est un héritage qui n'a jamais été aliéné, c'est un domaine que vous avez fait fleurir; l'esprit des pères repose dans les enfants au sein de la paix, et si cette ville devait une seconde fois devenir le rempart et le salut de la France, il n'y aurait que les noms et l'époque de changés. Mais que pouvait une seule ville, malgré la bravoure et l'héroïsme de ses guerriers, contre toutes les forces anglaises réunies pour l'emporter d'assaut, contre le manque de ressources et de munitions? Elle ne pouvait que s'ensevelir glorieusement sous ses ruines. Réduite aux dernières extrémités, elle n'a plus d'autre espoir que de laisser aux ennemis des murs sans défenseurs, d'autre douleur que de périr en ne sauvant pas la patrie; et la destruction d'Orléans livrant à la discrétion du vainqueur le Blésois, la Touraine et le Poitou, le reste du royaume à demi révolté eût passé sans résistance sous les lois de l'étranger: c'en était fait de la monarchie française.

Elle va donc périr, ô mon Dieu, l'antique monarchie des Clovis, si vous n'étendez sur elle la toute-puissance de votre bras! Entendez les gémissements et les pleurs qui vous conjurent d'envoyer un bon ange au secours de la patrie, qui vous demandent en toute confiance et humilité jusques à quand vous n'aurez point pitié de nos villes sur lesquelles votre colère semble appesantie. *Levez-vous donc, Seigneur, et que nos ennemis soient dissipés (Psal. LXVII, 2); excitez votre puissance et venez (Psal. LXXIX, 3): venez; la vigne de votre héritage, que vous avez plantée, qui étendait avec gloire ses branches d'une mer à l'autre, et à l'ombre de laquelle doit reposer un peuple fidèle et généreux, cette vigne va devenir la proie d'un vainqueur fier et cruel; venez, et que toute la terre vous reconnaisse à la grandeur de vos prodiges, et à la terreur de vos jugements!*

Le Dieu de nos pères a entendu, Messieurs, le cri de nos malheurs, et la voix de la patrie en danger. Il se prépare à faire un prodige de puissance, après que les prodiges de valeur ont été sans effet: mais quel instrument choisira-t-il pour nous délivrer? Braves héros que renferme Orléans, et vous sujets dévoués qui environnez un roi malheureux, est ce un de vous qu'il va choisir

pour cette révolution inattendue? Non...; et pour mieux faire éclater sa miséricorde et sa puissance, il a choisi ce qu'il y a de plus faible pour renverser ce qu'il y a de plus fort; confondant ainsi l'orgueil des vainqueurs de la terre, déjouant tous les calculs de la sagesse humaine, il ramène la pensée des rois et des peuples au pied du seul trône inébranlable et du seul pouvoir éternel.

A l'extrémité de la Champagne, dans une contrée fertile, pleine de l'esprit national et toujours fidèle à son roi, dans l'obscurité du hameau de Domremy, sous le chaume d'un laboureur simple et vertueux, croît et s'élève, au sein de la médiocrité, une jeune vierge qui doit être la gloire et le salut de la France.

Jeanne d'Arc, dont le nom ne retentit jamais sans exciter l'amour et la reconnaissance de notre patrie, sans faire briller du plus vif éclat la cité d'Orléans; Jeanne d'Arc, dont le nom rappelle à nos voisins de si amers souvenirs et de si profondes humiliations; Jeanne d'Arc, dont le nom chéri, connu de toute la terre, traverse les siècles, couronné des bénédictions de toute la France, de la gloire de votre ville, de l'admiration de tous les peuples: voilà l'héroïne que vit naître le commencement du xv^e siècle, et dont la main généreuse doit relever et faire fleurir les lis courbés par la tempête.

Environnée d'exemples domestiques qui forment le plus bel héritage de ses pères, elle unit aux exercices champêtres les douces vertus de la vie pastorale: chaste et modeste, simple et prudente, patiente et laborieuse, charitable et craignant Dieu, son enfance n'a rien qui tienne de la légèreté; elle fuit, pour se cacher dans le secret du tabernacle, les jeux et les fêtes des compagnes de son âge. Tous ceux qui la connaissent applaudissent à sa vertu; et, à la confusion de ses ennemis ardents à lui trouver des torts, elle mérite ce grand éloge que donne l'Esprit-Saint à l'héroïne de Béthulie, qu'elle craignait le Seigneur par-dessus tout, et qu'il n'était personne qui pût parler à son désavantage. Cet air de simplicité et d'innocence cachait un cœur noble et généreux, capable de s'exalter pour le bien; et l'on peut dire que deux grandes passions dominaient dans le cœur de l'humble bergère, l'amour de son Dieu et l'amour de son roi.

Voilà, Messieurs, l'instrument que la Providence a choisi pour faire éclater sur nous sa puissance et sa miséricorde. Comme Moïse et David, elle est appelée de la garde des troupeaux à la victoire et au salut de son peuple. Elle nous apprend elle-même que le Seigneur lui a dit, comme au libérateur d'Israël: *J'ai vu l'affliction de mon peuple; venez et je vous enverrai à sa délivrance. (Exod. III, 7, 10.)* Elle a entendu... (et pourquoi craignons-nous ici de blesser une fausse délicatesse, puisqu'en rapportant ces faits dans leur naïve simplicité, nous en laissons le jugement à des esprits chrétiens et à des

cœurs français?) elle a entendu des voix que sa piété lui a rendues respectables, des voix qui s'accommodent à la faiblesse de ses idées, et aux accents desquelles elle reconnaît bientôt les objets d'une tendre confiance, les protecteurs célestes qu'elle a si souvent invoqués dans sa ferveur : et quelle merveille si Dieu condescend ainsi à la faiblesse de sa servante ! Il s'abaisse toujours quand il se révèle à l'homme, et son inspiration n'est pas moins étonnante quand elle s'empare du génie d'Isaïe que lorsqu'elle s'adresse à la simplicité d'Amos.

Ces voix que Jeanne d'Arc entend s'insinuent peu à peu dans son âme neuve et pure ; elles se contentent, pour la première fois, de la fortifier, de lui promettre la protection du ciel et la force d'en haut. Déjà elles lui ont révélé la grandeur de sa mission : « Dieu a pitié de la France, de cette France dont les maux sont à leur comble, de cette France que vous aimez, et pour laquelle vous n'avez pu encore que pleurer et gémir : allez au secours de la patrie. » Ici la bergère de Domremy est transportée de joie, son cœur palpite d'espérance et de courage ; mais bientôt elle se replie sur sa faiblesse et son indignité : « Je ne suis qu'une pauvre fille, comment donc irai-je délivrer mon peuple et le dernier rempart de notre monarchie ? — Je serai avec vous, lui est-il répondu ; allez avec cette force dont je vous revêts, vous délivrerez Orléans. Sachez que c'est le Seigneur qui vous envoie. » Toutefois ces grandes révélations n'ont pas exalté l'imagination de notre bergère au point de lui faire oublier la prudence ; elle doute de leur réalité jusqu'à ce qu'elles soient répétées plusieurs fois. L'humilité sincère a tenu son esprit dans le doute, la discrétion modeste ferme sa bouche pour ne pas tirer vanité de ces faveurs extraordinaires. Elle n'en parle qu'à ceux qui peuvent servir l'exécution du conseil qu'elle reçoit ; elle n'en parle que lorsque ses voix la pressent d'accomplir l'œuvre du ciel, et alors c'est avec toute la force de la vérité, mais avec toute la simplicité d'une âme loin de l'illusion : « Le grand maître m'envoie, je ne fais qu'obéir ; voilà ce que m'a dit mon Seigneur. »

Selon les vues d'une prudence humaine, Jeanne d'Arc devait éprouver le mépris des esprits légers, la résistance des hommes graves ; rencontrer, en un mot, et dans sa situation dépendante, et dans la retenue qu'exige son sexe, et surtout dans la tendresse de ses parents, mille difficultés. Mais si l'esprit des prophètes est soumis, comme dit l'Apôtre, à ceux que Dieu inspire véritablement, parce qu'il est le Dieu de l'ordre et de la paix, on pourrait dire que la Pucelle était remplie de cet esprit, joignant admirablement la soumission dans les obstacles à la persévérance dans la fidélité aux moyens. Elle ne néglige rien pour obéir, et ne se rebute pas des lenteurs et des mauvais traitements ; mais toujours calme et prudente, elle veut que sa réputation et son

innocence soient à l'abri de toute atteinte ; elle craindrait de profaner le beau titre d'ange de paix qu'elle croit tenir du ciel, par le mépris qui rejaillirait sur un voyage entrepris par aventure, et par le soupçon d'une inexpérience obstinée.

Voyez-la, Messieurs, à Vaucouleurs : elle s'adresse au représentant légitime de l'autorité ; elle ne peut lui donner encore, pour garants de sa mission, que le calme de l'innocence, la force de la vérité, la persévérance d'une âme courageuse et modeste, et elle est repoussée. Mais enfin la prudence humaine est vaincue. Loin du théâtre de la guerre, tout à fait étrangère aux opérations de nos guerriers, elle révèle au sire de Baudricourt la triste journée de Rouvroy-Saint-Denis : cette nouvelle confirmée triomphe de la résistance du gouverneur, et elle part sous une escorte choisie parmi la noblesse, emportant avec elle les regrets de la vertu, les vœux de la fidélité, les bénédictions du hameau dont elle va devenir l'orgueil et l'ornement.

Elle part, bénie de tous. Mais plus forte encore du secours du ciel et de la protection qui lui est promise, avec quelle confiance ne traverse-t-elle pas le long espace de pays soumis à la domination anglaise et au parti de Bourgogne ! Comme elle rassure les guerriers qui l'accompagnent ! comme elle excite leur admiration par ses vertus qu'ils voient de plus près ! Quel respect elle obtient par son innocence et sa pureté, poussant les précautions jusqu'au scrupule, jusqu'à déguiser son sexe pour surcroît de défense à sa pudeur ; montrant, au milieu des craintes de la dissipation et de la liberté d'une course errante et périlleuse, la candeur et le courage, la piété et la modestie de l'humble fille du hameau ! Déjà, Messieurs, le bruit d'un événement si extraordinaire s'était répandu ; les promesses de la jeune inspirée et le but de son voyage étaient parvenus à Chinon où la cour était fixée, et jusque dans Orléans où la détresse extrême ne permettait pas de rejeter tout à fait cette nouvelle, tant on était avide d'espérance.

Jeanne d'Arc est arrivée au terme de sa course ; en ce moment, le dernier rempart de la monarchie, assiégé depuis cinq mois, ne résistait encore que pour échapper par la destruction au déshonneur. Charles VII manquait de troupes, de secours et d'argent ; la maison royale, sur le point de céder à une dynastie étrangère, avait choisi le Dauphiné pour asile et pour refuge ; et l'on ne se flattait de recevoir aucun secours, à moins qu'il ne fût envoyé du ciel. Quel effet dut donc produire, au milieu d'une cour désolée, l'apparition d'une jeune fille qui réunit à tous les dons de la nature une pureté céleste, un air de candeur et de vérité, quelque chose enfin de noble et de grand qui semble allier en elle la valeur du héros à la modestie de son sexe ; une jeune fille que sa seule inspiration a conduite des Marches de la Lorraine jusqu'au cœur de la

France, à travers mille dangers, et qui annonce avec calme que sa mission consiste à faire lever le siège d'Orléans que la valeur ne peut plus défendre, et à mener son roi à Reims, malgré ses ennemis, pour y être sacré.

Ah ! si dans ces conjonctures désespérées tant de marques d'une protection supérieure l'eussent fait regarder comme un ange de paix et de salut, qui de nous, Messieurs, eût osé taxer nos pères de crédule simplicité ? Qui n'eût respecté leur malheur et leur désespoir, saisissant avec plus d'empressement que de prudence tout moyen de salut ! Mais que vous détruisez abondamment ce reproche, guerriers du xv^e siècle, que notre héroïne guida à la victoire et au secours de la patrie ! Vous nous montrez votre roi hésitant à recevoir la jeune envoyée dans un si pressant besoin, ne consentant à l'admettre en sa présence qu'après deux jours de délibération, se cachant en vain à sa pénétration, dans la foule de ses courtisans, sous l'apparence de la simplicité, à demi vaincu par les secrets qu'elle révèle, par la sagesse de ses réponses, par l'air de calme et de vérité qui se répand sur sa personne avec tous ses charmes et toute sa force, craignant encore de n'écouter que l'entraînement de l'admiration, la renvoyer devant un double tribunal habile autant qu'éclairé ; et vous nous demandez si notre haute sagesse eût pu exiger davantage ; si elle eût porté plus loin le sérieux de l'examen, le scrupule des précautions, la rigueur des enquêtes, le nombre des témoignages ; si, pesant dans la balance tant de vertus pures et constantes, le passé déjà si favorable et les promesses de l'avenir, elle eût pu tenir contre une impression de vérité à la fois si douce et si impérieuse. Un si glorieux concert a vaincu Charles VII : il exige encore une épreuve, mais il ne retient plus la Pucelle. *Allez*, lui dit-il, comme autrefois le roi d'Israël au berger son libérateur, *allez, et que le Seigneur soit avec vous.*

A cet ordre, le cœur de Jeanne d'Arc, ivre de bonheur, se plaint de tous les moments de retard : déjà brille dans sa main l'épée mystérieuse qui doit trancher le grand procès de la France et de l'Angleterre ; son étendard flotte dans les airs ; le panache qui rallie les braves s'agite avec grâce et dignité sur sa tête ; tout ce qui reste de Français fidèles est soumis à son commandement ; mais je la vois toujours la même, ses vêtements seuls et sa fortune ont changé ; son cœur est aussi pur et modeste, à la tête de nos guerriers, que sous le chaume de Domremy.

Elle marche vers Orléans : et quels sentiments durent s'élever dans son cœur à la vue de la cité fidèle qu'elle aperçoit déjà du haut du coteau qui domine le Loire ! Déjà le convoi de munitions et de vivres est entré dans la ville, suivant sa promesse, sans rien éprouver du feu terrible des bastilles ; bientôt elle entre dans ces murs éléris au bruit des acclamations et des vœux

d'un peuple enivré de joie et affamé du désir de contempler ses traits ; représentez-vous, Messieurs, tout ce que l'espoir, la reconnaissance et l'admiration ont de plus vif, tous les élans de la fidélité ; figurez-vous l'ange de la paix dans le séjour du deuil et de la mort, la liberté et la douce lumière pénétrant dans les cachots ténébreux, le ciel pur tout à coup au plus fort de la tempête, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de la joie de vos pères, et des bénédictions dont ils couvrent celle qu'ils regardent comme l'envoyée du Seigneur.

A peine ici, Messieurs, la rapidité du récit peut-elle égaler la rapidité des succès de notre libératrice : en quelques jours elle en fait plus que pendant les sept mois de siège ; ce ne sont plus des vivres, c'est une armée venue de Blois, que sa seule présence a permis d'aller chercher et de faire entrer dans la ville ; deux fois elle se précipite sur les ennemis jusque dans leurs retranchements, et deux fois elle revient triomphante ; enfin un combat s'engage plus opiniâtre et plus ardent que jamais, la mort vole de part et d'autre avec une rapidité effroyable ; longtemps la victoire est incertaine, lorsque tout à coup la jeune amazone, n'écoutant que l'inspiration de son courage, s'élance la première à l'assaut des fortifications ennemies ; un trait siffle, elle tombe, et l'Anglais se croit un moment vainqueur et vengé ; mais bientôt elle a repris ses sens, elle anime, ramène, encourage, fait retentir, au milieu des foudres de la guerre, le nom du Dieu des armées et les promesses de la victoire ; c'en est fait, son étendard s'agite sur les bastilles, l'ennemi cède à la terreur et au glaive : Orléans est délivré ! Ainsi s'accomplit la promesse et l'espérance de salut qu'elle avait donnée à la France ; ainsi elle rattache son nom plein de gloire à celui de la cité fidèle : Orléans retentira toujours avec le nom de la Pucelle, c'est-à-dire avec ce que la patrie a de plus héroïque et de plus admirable dans une bergère qui fut sa sauvegarde et son soutien.

Ne craignons rien, Messieurs, d'un triomphe si glorieux pour la vertu modeste de la Pucelle d'Orléans, elle a déjà et mille fois renvoyé à Dieu une gloire qui ne peut venir que de lui, et le doux encens de la victoire ne saurait l'enivrer. Vous diriez que ce n'est pas elle qui agit, qu'elle n'est qu'un instrument qui se laisse diriger par une main habile, un ange de paix chargé d'un double message, et qui disparaît au milieu des bénédictions. Dès le lendemain, elle a quitté le théâtre de ses succès pour voler auprès de son roi, et terminer avec lui, à Reims, la glorieuse ambassade qui lui est confiée ; elle paraît devant lui, rayonnante de gloire et de bonheur ; mais Charles la revoit aussi simple, après une si belle conquête, qu'elle lui est apparue en quittant le hameau. Elle le presse de profiter de la protection du ciel ; mais le naturel irrésolu de

ce prince, ses longs malheurs, les conseils d'une politique toute humaine le font hésiter ; il ne peut aller à la cité sainte qu'à travers quatre-vingts lieues d'un pays occupé par ses ennemis : il balance, il craint ; son cœur a peine encore à s'accoutumer à l'espérance. Il veut s'assurer auparavant des places de la Loire, et l'héroïne lui rapporte en peu de temps le tribut de leur soumission et de leur fidélité ; le combat de Patay achève d'anéantir cette armée formidable amenée d'Angleterre pour consumer notre ruine, et fait presque oublier les pertes d'Azincourt et de Crécy.

Charles VII, victorieux par le ministère de la nouvelle Débora, ne trouve plus d'ennemis ; le voilà, guidé par l'ange de la victoire, qui s'avance dans un pays rebelle à son autorité. Toutes les places ouvrent leurs portes, ou ne retardent leur soumission que pour en mieux faire sentir le prix. Vous diriez un monarque paisible qui visite ses sujets et va recueillir les témoignages si doux de leur amour et de leur fidélité. Déjà je le vois dans l'auguste basilique de Reims, entouré d'une brillante noblesse et de la foule de ses sujets, recevoir l'onction sacrée et les marques de la dignité royale. Approchez de ce monarque chéri, vierge incomparable à qui nous devons, après Dieu, la joie de ce beau jour ; partagez avec Charles les acclamations des guerriers triomphants, les bénédictions de son peuple, et la reconnaissance de la France entière qui célébrera dans tous les siècles le prodige de votre mission.

Voilà les faits, Messieurs : ils prouvent bien sans doute que Jeanne d'Arc a été un prodige de valeur : *Tanquam prodigium factus sum multis* : prouvent-ils qu'elle fut inspirée de Dieu ? J'en laisse le jugement à votre sagesse et à votre reconnaissance. Réunissez toutes ses vertus, et jugez si Dieu, pour le bonheur de la France, n'a pas pu se communiquer à une âme si pure et si belle. Joignez les promesses de la bergère de Domremy aux triomphes de la Pucelle d'Orléans, aux succès de notre libératrice à Reims, et jugez si Dieu a livré à l'illusion et à une erreur si constante l'ange qui nous sauva. Et si l'on ne voulait voir, dans cette étonnante révolution du xv^e siècle, que le prodige d'un génie exalté qui communique par enchantement l'ivresse qui le transporte (car je suppose bien loin de nos esprits ce que le libertinage et l'irrégion ont imaginé pour travestir cette merveille), eh bien ! Messieurs, cette exaltation insignifiante dans la cause qu'on lui assigne, inexplicable en plusieurs points, mais peut-être plus appropriée au goût d'une fausse délicatesse qui n'admet point sans peine l'intervention divine ; cette exaltation, dis-je, le premier et l'unique exemple en ce genre que nous offre l'histoire, couronnerait encore de lauriers immortels l'héroïne de ce grand jour. Mais Français et chrétiens, ne vous semble-t-il pas que Dieu seul, source de l'amour de la patrie, de la

gloire et du courage, a dû éclairer son esprit, embraser son âme ; et que Jeanne d'Arc, prodige de valeur pendant sa vie, a dû trouver dans le Seigneur Dieu des armées sa force et son secours : *Et tu adjutor fortis*.

Que ne pouvons-nous, Messieurs, nous arrêter ici ! mais non ;.... la vertu de la Pucelle d'Orléans doit encore briller sur le théâtre du malheur, et l'héroïsme d'une mort tragique doit lui assurer tous les genres de gloire et de prodige.

C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Si l'exaltation, Messieurs, eût agi seule sur le cœur de Jeanne d'Arc, et pouvait être admise comme premier principe de ses faits éclatants, cette exaltation nourrie par la délivrance d'Orléans, par la réduction des places de la Loire, par la soumission de quatre-vingts lieues de pays et par le sacre de Reims, aurait été portée à son plus haut point ; l'enthousiasme de l'espérance, envisageant de ce théâtre glorieux tant de conquêtes et l'affaiblissement de nos ennemis consternés, eût médité et résolu la défaite entière de l'Anglais, il eût tardé à notre héroïne de soumettre la capitale, et de faire rentrer la Neustrie rebelle sous les lois de son roi légitime. Mais non ;.... elle n'a agi que comme mandataire, que comme un instrument docile ; elle sait que sa mission est terminée, et elle demande avec instance de rentrer dans l'obscurité de sa première condition. « Ores est exécuté, » disait-elle, « le plaisir de Dieu, qui vouloit que levassent le siège d'Orléans, et amenasse mon roi en cette cité de Reims pour recevoir son sacre : je voudrais bien qu'il me fist ramener auprès de mes parents, qui auroient tant de joie à me revoir ; je garderois leurs brebis et bétail comme j'avois coutume de faire. » Quelle touchante simplicité, et quelle vertu naïve ! La libératrice de la France soupire après la houlette de Domremy, contre laquelle elle ne craint pas d'échanger son étendard victorieux. La reconnaissance de son roi, l'admiration de la cour, l'amour de l'armée, l'ivresse d'un peuple généreux ne lui ont pas fait oublier le chaume du hameau, et ne l'emportent pas dans son cœur sur le plaisir et la joie que son glorieux retour peut procurer à un père et à une mère.

Demeurez ferme, vierge bénie, obéissez à ces voix qui vous parlent, retournez au toit paternel chargée de notre gloire et de nos bénédictions : la France vous y suit tout entière, elle n'oubliera jamais le trésor que possède Domremy. Les jours du prodige sont passés, laissez maintenant à la valeur française le cours ordinaire de ses exploits ; du fond de la retraite priez pour la patrie, pour son roi, pour ses défenseurs, et Dieu, touché de vos soupirs, confirmera en noire faveur ce qu'il a commencé par vous. Vous n'aspirez qu'à ensevelir votre gloire, mais votre nom brillera toujours au-

dessus des Richemont et des Dunois, des Tourville et des Luxembourg; et la perte de vos ennemis, consommée un jour dans les champs fameux de Fontenoi, ne fera que rappeler à la reconnaissance publique leur échec et leur honte sous les murs d'Orléans.

Mais, Messieurs, le roi ne peut plus se séparer de sa jeune libératrice; devenue l'idole de sa cour, de son armée, de son peuple, sa présence seule pourrait gagner des batailles. En vain elle sollicite sa retraite, on la conjure, on intéresse le plus vif comme le plus cher sentiment de son cœur, l'amour de sa patrie: elle hésite, et malgré la voix intérieure qui la presse, elle cède aux prières et aux sollicitations du monarque.

Dès ce moment, tout change; elle n'opposera plus son avis et ses lumières aux conseils du prince et de l'armée; elle se contentera de partager les plus périlleuses expéditions, ne pouvant plus donner à la patrie que son nom, sa gloire et les efforts d'une valeur tout humaine; elle rentre dans la voie ordinaire des héros, elle s'expose aux chances d'une providence générale, à toute la fureur d'une nation humiliée, si jamais elle tombe au pouvoir de ses ennemis. Que dis-je? Si Dieu l'a envoyée; si, peu docile à ses inspirations, elle a osé franchir les bornes d'une mission si honorable, cette légère infidélité aux ordres d'un Dieu jaloux de sa gloire, peut lui attirer un abîme de malheurs aussi profond que sa fortune avait été prodigieusement élevée. Elle peut entendre prononcer contre elle l'arrêt juste et terrible qui effraya autrefois un prophète désobéissant: « Parce que vous avez dépassé les bornes du ministère dont je vous avais chargé, vous serez livré à des lions furieux, et vous ne mêlerez pas vos ossements aux cendres de vos pères. » (III Reg., XIII, 22, 26.)

Et déjà, Messieurs, l'horizon de tant de gloire semble s'obscurcir et annoncer de loin la plus furieuse tempête. Charles VII poursuit sa marche triomphante et soumet les villes: la jeune guerrière se mêle encore à tant de belles actions et à tant de dangers; mais elle y apporte un dévouement calme et modeste, plus étonnant peut-être que le brûlant enthousiasme qu'elle avait déployé dans la mission confiée à son courage: ce n'est plus l'ange exterminateur armé de la colère et de la vengeance divine, c'est le héros chrétien soumis à la volonté du ciel et travaillant en silence à mériter la palme du martyr. L'envie, ce poison fatal qui s'attache de préférence aux plus hautes réputations, cherche à envenimer sa gloire et sa vertu; l'inquiétude, le trouble, le mécontentement ont pénétré dans les rangs de l'armée française; car les exploits de la Pucelle étaient assez grands pour mériter d'être enviés. Aussi tout semble-t-il se diriger maintenant par les causes secondaires des passions humaines et des ressources de la

guerre; notre héroïne n'est plus qu'une guerrière dominée par l'amour de la patrie; son bras seul attaque et défend; mais son humilité sincère ne lui permet pas de se confier dans la force de son bras. La victoire chancelle, la fortune lui sourit et la trahit presque aussitôt; de minces avantages sont compensés par des revers, et le siège de Paris voit fuir les Français et couler le sang de l'intrépide amazone. Déjà son épée mystérieuse, si propre à exalter, dans ces temps, le courage du soldat, est rompue au milieu des camps dont elle veut punir la licence et le désordre: ce signe de la protection du ciel est brisé, et la confiance de l'armée s'affaiblit; elle semble revivre un moment devant le fort de Saint-Pierre; elle est abattue sous les murs de La Charité.

Voilà l'homme, ô mon Dieu! voilà le héros quand vous l'abandonnez à lui-même, quand vous punissez ses faiblesses et ses fautes, et que vous voulez, par miséricorde, qu'il les expie au temps de l'épreuve! Jeanne d'Arc a pénétré ce conseil de la Providence; aussi fait-elle de nouveaux efforts pour obéir et retourner à Domremy; mais elle est trop engagée dans cette voie contraire à sa mission: ses protectrices célestes, qui lui ont révélé qu'elle tomberait au pouvoir de ses ennemis, ne sont plus occupées que de soutenir son courage, que de lui promettre la force de Dieu au jour de l'affliction et du malheur. Justice impénétrable du Seigneur, vous exigez cette victime de l'amour de la patrie, vous la destinez à ce glorieux sacrifice; mais vous ne l'abandonnez pas: au milieu des plus pénibles revers, elle entend votre voix qui les lui annonce et qui lui laisse entrevoir votre miséricorde venant remplacer, auprès d'elle, la magnificence et la force de votre bras.

Ne nous y trompons donc pas: ce n'est plus la puissance victorieuse du Dieu des armées, c'est la bonté, c'est la patience du Seigneur qui soutient dans l'infortune la Pucelle d'Orléans. Suivez-la, Messieurs, dans les divers mouvements de l'armée française, et jusque dans les murs de Compiègne, dans ces murs d'où elle sort encore pour guider nos soldats à la victoire, mais où elle ne rentrera pas. Une sortie vigoureuse s'engage, les Français sont repoussés, et, malgré des prodiges de valeur, forcés de refluer sur la ville: la jeune guerrière veut ménager leur retraite et rester la dernière; ses compagnons d'armes sont protégés par son dévouement; quelques instants encore, et elle est sauvée, tant elle se montre supérieure au nombre par le calme et l'intrépidité de son courage; mais sa vertu rigide, incapable de mollir devant le crime puissant et honoré, lui a suscité un traître; la barrière de la ville se ferme devant elle, et accablée par la multitude, elle tombe au pouvoir de ses ennemis. Comment donc est tombé le fort qui réjouissait Jacob, le bouclier qui protégeait Israël? Elle

doit donc périr, celle qui a opéré un si grand salut au milieu de son peuple ! Déjà la joie barbare a porté cette nouvelle sur les rives de la Seine et de la Tamise ; les filles de la Neustrie rebelle et de la cruelle Albion sont transportées d'allégresse, tandis que les gémissements et les larmes de la patrie consternée suivent dans les fers l'illustre et infortunée captive.

Jeanne d'Arc dans les fers ! Jeanne d'Arc au pied d'un tribunal infâme ! Jeanne d'Arc sur un bûcher ! c'est-à-dire la vertu malheureuse dépouillée du prestige des honneurs et de la victoire, placée entre une soldatesque superstitieuse, altérée de son sang, et des juges hypocrites, aveuglés par l'orgueil et vendus à la vengeance ; la libératrice de son pays mourant au milieu des flammes, à l'âge de vingt ans ! Quelle catastrophe, Messieurs, et comment ne pas reculer devant un si horrible spectacle, si le prodige d'une mort héroïque ne devait pas donner tous les genres de gloire à celle que des prodiges de valeur ont déjà si fort illustrée ?

Jeanne d'Arc est tombée victime de son courage et de son dévouement, et aussitôt elle voit les différents partis se disputer l'honneur de la retenir dans les fers ; trois concurrents font valoir leurs droits, et cette proie si désirée devient le prix d'une infâme enchère, et l'Angleterre épuise ses ressources pour se constituer le plus offrant, ne croyant pas payer trop cher l'affreux plaisir de la vengeance qui s'abreuvera lentement de son sang généreux. Et plutôt à Dieu, Messieurs, que nous ne vissions disputer ces nobles dépouilles que par Jean de Luxembourg, le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre ! nous n'aurions à gémir que sur les horreurs de la guerre qui souillent si honteusement la victoire. Jeanne d'Arc périrait peut-être ; mais sa mort, digne sujet de nos larmes, ne serait l'ouvrage que de la cruelle Albion. Pourquoi faut-il que nos longs et récents malheurs n'aient pas permis de la délivrer, et que les tentatives de nos plus braves guerriers aient été sans effet ? Pourquoi faut-il que la politique anglaise ait cherché ailleurs que dans son sein les instruments de sa vengeance ! Pourquoi faut-il qu'elle les ait trouvés ! Tu te garderas donc bien, perfide Angleterre, de n'accuser la Pucelle que d'avoir aimé son roi et d'avoir combattu pour lui. Le courage malheureux eût commandé ton respect ; tu n'eusses osé, sur cette accusation, laver la honte dans le sang d'une captive. Mais, ô politique affreuse qui veut faire retomber sur notre nation l'odieux de cet attentat, qui travestit en cause sacrée le plus injuste des procès ! Jeanne d'Arc est accusée de magie, on lui fait un crime des scrupules de sa pudeur qui lui ont fait changer les vêtements de son sexe ; on attaque ses révélations comme contraires à la foi, sûr de voir s'élever contre elle, et la superstition ardente, et l'ambition hypocrite, et la fortune qui s'achète par tous les crimes, et la vengeance, et la crainte, et la

faiblesse. En faisant retentir les noms de sortilège et d'hérésie, l'Angleterre voit accourir au secours de ses fureurs, et l'Université qui lui est vendue, qui a échangé son droit d'aïnesse pour le titre de fille de Henri VI, et un tribunal étranger à nos mœurs et à notre discipline ; et encore !.... O mon Dieu, vous avez trouvé parmi vos disciples un apôtre qui osa vous trahir et vous vendre ! Mais le traître dont il s'agit ici, repoussé par la religion autant que par la patrie, rebelle à son roi, vendu à nos ennemis, foulant aux pieds le plus saint ministère, était digne de servir une cause si atroce.

C'est à l'abri de ces noms respectables, mais avilis et profanés, que la politique anglaise se cache, agit, trompe, abuse, juge et condamne ; c'est derrière ce rempart hypocrite qu'elle semble abandonner Jeanne d'Arc à la puissance ecclésiastique, tandis que dans la réalité elle ne fait que prêter sa victime à quelques furieux qu'elle a achetés pour assouvir sa vengeance et n'en pas supporter l'odieux.

Messieurs, détournons un moment nos regards de ces préparatifs infâmes, de ces marchés indignes, de cette politique barbare, pour les fixer sur notre héroïne dans les fers. Elle est la même au fond d'un cachot qu'à la tête de nos armées ; soumise et fidèle à ses voix, résignée et courageuse, ne respirant que l'amour de sa patrie dont le sort l'occupe bien autrement que ses malheurs : patiente, malgré les raffinements de la rage ; chaste et modeste, malgré les insultes et les violences de ses gardes ; et si le désespoir s'empare un instant de son esprit troublé, que de larmes amères expient cette fragilité du moment ! Cependant la fortune de Henri VI décline de jour en jour ; le gouvernement anglais, irrité de tant de revers, décharge sa fureur sur la jeune captive, et hâte son procès pour infamer, disait-on, Charles VII, et décourager ses partisans, mais aussi pour venger l'amour-propre national humilié par tant de honte et de vertu.

Et ici, Messieurs, quelle scène affreuse se prépare ! je vois un tribunal formé par la haine et la crainte, présidé par l'hypocrisie et la cruauté, décidé à condamner et non à juger ; un tribunal qui instruit le procès dans cette vue, qui supprime ce qui est favorable, qui suppose ce qui peut accabler, et qui réunit la perfidie la plus noire à la trahison sacrilège ; un tribunal, ou plutôt un nouveau sanhédrin, qui ose bien se réunir au pied des autels pour perdre l'innocence devant l'image d'un Dieu trahi, vendu, calomnié, et mourant sur un bois infâme ; des juges qui épuisent leur astuce, leurs sophismes et leur vaine science, pour faire tomber dans le piège une jeune fille sans conseil et sans défenseur, sans expérience, et sans autres lumières que la droiture et la simplicité de son cœur ; des juges qui poussent la barbarie jusqu'à refuser à l'accusée les consolations de la religion, de

cette religion de paix dont ils compromettent la justice et outragent la sainteté, se servant de son voile anguste pour couvrir leurs attentats ; des juges, enfin, pour qui la fausseté, la calomnie, le parjure, ne sont qu'un jeu ; à qui vingt fois la victime est prête à échapper par la candeur et la force de ses réponses, et qui vingt fois imaginent de noirs moyens pour cacher son innocence, pour rendre inutile son entière soumission à l'Eglise, pour obtenir des rétractations frauduleuses, et abuser encore de ces rétractations calculées, afin de pouvoir la traiter de relapse et d'opiniâtre.

C'est en présence de tels juges que je vois paraître Jeanne d'Arc : elle quitte chaque jour la tour de Rouen et ses chaînes forgées exprès pour elle, et ne voit interrompre les attaques livrées à sa pudeur, les jeux cruels de ses impitoyables gardiens, que pour se présenter devant ce tribunal inique. Elle paraît ; et là, seule et sans conseil, elle étonne par la sagesse de ses réponses qu'on envenime, par la justice de ses réclamations qu'on ne veut pas même entendre ; là, elle confond l'astuce par sa prudence, le ton doux de l'hypocrisie par sa pénétration ; sa discrétion éloigne les inutilités, son innocence détruit les chefs d'accusation les plus spécieux ; enfin, à force de noirceur et de perfidie, on a trouvé le moyen de consommer sa perte, et dès lors elle est entièrement résolue. Que dis-je ? Messieurs, elle lui est aussitôt annoncée par son juge avant qu'il ait rendu le jugement ; et je ne crains pas, pour la gloire de notre héroïne, de vous dire qu'à cette nouvelle fatale son cœur s'abandonne à la tristesse et au trouble, que ses yeux sont inondés de larmes.... Un Dieu lui-même, revêtu de notre faiblesse, a voulu éprouver ces sentiments à la vue d'une mort prochaine : c'est une douleur profonde, mais calme et résignée ; c'est le tribut payé à la nature ; c'est le vrai courage d'autant plus inébranlable qu'il est sans faste et sans ostentation. Aussi ce spectacle attendrissant et sublime a laissé pénétrer un je ne sais quel remords jusqu'au cœur de son juge qui, par un mélange monstrueux de pitié et de fanatisme, lui permet les dernières consolations de l'Eglise, sur le point de la déclarer enfant rebelle et repoussée de son sein. Mais vous lui ouvrez, ô mon Dieu, les bras de votre amour ; et munie du gage insigne de votre tendresse, elle arrive au lieu du supplice, après avoir reçu, sur son passage, et le repentir du pécché qui a livré le sang innocent, et les larmes de tout le peuple qui rend témoignage à la justice de sa cause.

Ici, Messieurs, toutes les règles sont encore violées : les juges montent sur un échafaud de parade, et la victime sur un autre ; en face est le bois du sacrifice, amoncelé longtemps avant la sentence. Enfin elle est prononcée : Jeanne d'Arc est inhumainement livrée à la justice séculière, et, sans arrêt rendu, au mépris des formes les plus rigoureuses, le bourreau seul reçoit

l'ordre d'agir. Entraînée avec furie, la victime est déjà sur l'autel, le feu pétille et gagne lentement. Dans ce moment extrême, la Pucelle n'est occupée que de son Dieu, à qui elle s'unit par les soupirs les plus ardents, de sa patrie, sur laquelle elle verse des larmes ; de son roi, dont elle venge encore la mémoire et la loyauté : elle s'oublie elle-même pour penser au danger de l'homme de Dieu qui l'exhorte, elle l'éloigne du bûcher, et se contente de fixer de loin ses regards sur la croix. Enfin la flamme s'élançe, le nom de Jésus retentit au milieu de ce tourbillon, Jeanne d'Arc n'est plus !

Voilà encore les faits, Messieurs : ils prouvent bien, sans doute, que Jeanne d'Arc a été un prodige d'héroïsme dans l'infortune et à la mort : *Tanquam prodigium factus sum multis*. Mais Dieu ne l'a-t-il pas abandonnée, Dieu a-t-il été toujours sa force et son secours ? je vous en laisse les juges. Et, bien que les conseils de la Providence soient impénétrables, que votre esprit chrétien adore, jusque dans une douleur si amère, et sa sagesse qui préserva sans doute l'objet de tant de faveurs du poison subtil de la vanité, et sa justice qui a le droit de punir, par ce qui nous paraît si terrible dans le temps, les infidélités de ses plus grands serviteurs, et sa miséricorde qui fait des prodiges, au plus haut de la victoire comme au plus profond de l'abîme, qui fait briller l'héroïsme sur un bûcher aussi bien que sous les murs d'Orléans, qui lui accorde la double gloire de l'homme patient et du héros, de l'homme maître de son cœur dans l'infortune, et du guerrier qui soumet les villes, et qui, toujours magnifique, ceint le front de notre libératrice des lauriers de la victoire et de la couronne du martyr.

Et si vous voulez des garants publics de la protection de Dieu sur Jeanne d'Arc au plus fort de ses malheurs, j'invoquerai sans crainte et ses dernières prédictions sur les revers de nos ennemis qui perdent tout en France, comme elle l'avait annoncé, et la mort de ses persécuteurs visiblement frappés du ciel, et la réhabilitation solennelle de sa mémoire indignement calomniée ; j'invoquerai, Messieurs, et ce trait de gloire sera apprécié par vos sentiments religieux, j'invoquerai la ressemblance, si frappante dans les moindres détails, de la trahison, du jugement et de la mort de la victime de la patrie, avec les dernières scènes de douleur de la victime du monde ; et réunissant sous un même point de vue les vertus éclatantes de la Pucelle d'Orléans jusque sur un bûcher, ses prophéties accomplies, l'iniquité reconnue, l'innocence vengée, méritant la double palme de victime et de sauveur de la France, je ne craindrai plus de vous dire que le Seigneur, tour à tour magnifique et sévère envers elle, a été constamment sa force et son secours, sa gloire et sa consolation : *Et tu adjutor fortis*.

Jeanne d'Arc, élevée au faite de la vic-

toire et plongée dans l'abîme du malheur, peut donc, comme David, chanter au Seigneur le cantique de la confiance et du salut : *Oui, mon Dieu, j'ai espéré en vous et je ne serai pas confondu à jamais : « In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. »* (Psal. LXX, 1.) Délivrez-moi par votre justice, inclinez l'oreille aux gémissements de mon cœur, soyez mon Dieu, mon protecteur, mon refuge et mon bouclier. Le pécheur et l'injuste se sont élevés contre moi, au mépris de vos saintes ordonnances ; mais vous êtes ma force comme vous avez été mon espoir dès mes plus jeunes années. C'est vous qui me souteniez dès l'enfance, qui m'avez rendu un prodige aux yeux des peuples : que ma bouche soit toujours remplie de vos louanges, qu'elle exalte sans cesse votre gloire et votre grandeur. Ne me rejetez pas à la fin de ma carrière, lorsque cette force divine paraît m'abandonner, car mes ennemis et ceux qui me gardaient ont formé un affreux complot ; ils ont dit : Poursuivons, saisissons cette proie ; personne ne pourra l'arracher de nos mains. Mon Dieu, ne vous éloignez pas, soyez mon secours, confondez la calomnie et l'injustice, et j'ajouterai encore à votre louange, et j'annoncerai aux générations futures la force de votre bras, la puissance de vos merveilles, la tribulation dont vous m'avez délivré, la consolation dont vous avez inondé mon cœur, et j'espérerai toujours en vous : *In te, Do-*

mine, speravi, non confundar in æternum.

Jeanne d'Arc nous montre donc, Messieurs, que Dieu seul est la source du vrai courage et de la vraie gloire dans l'amour de la patrie et dans les sacrifices qu'elle exige ; que c'est là que nous devons tous puiser, chacun dans notre vocation ; que c'est là que des cœurs français et chrétiens sont toujours invincibles. Et cette leçon que nous fait aujourd'hui l'Ange de la France, vous l'avez comprise, vous l'avez étudiée, votre gloire est de la mettre en pratique, pontife vénérable, lévites zélés, qui levez, chaque jour, les mains au ciel pour le salut et le bonheur de la patrie ; magistrats fidèles et dévoués, et vous en particulier dont la sage et paternelle administration préside sur cette ville, et qui ne cherchez ici-bas d'autre récompense à vos utiles travaux que l'amour et la confiance dont vous êtes si justement environnés ; et vous qui jugez la terre dans l'équité et la justice ; et vous, guerriers, qui soutenez si noblement la gloire de nos armes ; et vous, citoyens de tous les rangs et de toutes les classes, qui apportez au bien général la part de vos talents ou de votre industrie.

Qu'à jamais le double esprit de la Pucelle d'Orléans repose sur la France et sur cette ville en particulier ; et que tous réunis dans ce même esprit, nous fassions servir, à son exemple, la gloire d'ici-bas de degré pour arriver à la gloire éternelle.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. L'ABBÉ MAUPIED,

SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE NOTRE-DAME A GOURIN.

François-Louis-Michel Maupied, chanoine honoraire de Reims, docteur ès sciences, lauréat et ex-professeur de théologie en Sorbonne, membre de la société impériale d'acclimatation zoologique de Paris, du comité hygiénique et statistique du Morbihan, etc., etc., naquit à la Paterie, près Lamballe, département des Côtes-du-Nord, le 14 janvier 1814, d'une mère très-pieuse, Jeanne Bourda, et d'un père aussi pieux, Jean Maupied. Il était le cadet de huit enfants, tous morts à l'exception de l'aîné. Une de ses sœurs est morte à Fontainebleau, religieuse de saint Vincent de Paul. Il perdit aussi jeune sa mère et quelques années après son père. Le nom de sa famille, réduite à la plus humble médiocrité, se retrouve, à l'époque des guerres de la ligne et des huguenots, dans l'histoire de Guillaume de la Moussaye, seigneur de sa commune natale,

dont quelques parties du territoire portent le nom de Landes Maupied.

Un frère de son aïeul paternel fut prêtre dans l'ordre des Capucins, et mourut probablement à Paris en 93. M. Bourda, frère de sa mère, chanoine honoraire de Saint-Brieuc, prêtre distingué par sa science sacerdotale et ses vertus, vivant encore, prit soin de son éducation et l'a toujours poussé dans la carrière de ses longues études.

Dès 10 à 12 ans, le jeune Maupied réunissait autour de lui une troupe de petits enfants pour leur apprendre le catéchisme et il enseignait à lire à d'autres qui ne pouvaient aller à l'école. Il avait déjà commencé ses études de latinité, par les soins de M. l'abbé Cornillet, actuellement chanoine de Saint-Brieuc, de son oncle M. Bourda, et de M. Héméry, curé de sa paroisse, lorsqu'à 13 ans, en 1827, son oncle l'envoya à Sainte-

Anne d'Auray, collège dirigé alors par les jésuites. Il s'y distingua par ses succès. Les collèges des jésuites ayant été supprimés en 1829, il fut sur le point de suivre ses maîtres au collège de Saint-Sébastien en Espagne ; huit jours avant son départ il fut décidé qu'il entrerait au petit séminaire de Saint-Méen, dirigé par les missionnaires de Rennes, dont M. l'abbé Jean-Marie de Lamennais était le fondateur et supérieur général. Ses brillants succès et sa piété lui méritèrent, pendant six ans qu'il y passa, l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. De là datent l'affection que M. Jean-Marie de Lamennais lui a toujours portée, son intimité avec l'abbé Blanc et tous les hommes distingués qui se trouvaient alors dans la congrégation des missionnaires de Rennes.

Dès l'âge de 16 ans, étant encore élève, il fut jugé assez grave et capable pour qu'on lui confiât le cours de la langue espagnole dans l'établissement. Deux ans après, il y créa le cours de la langue italienne.

Le 4 août 1833, il reçut la tonsure des mains de Mgr De Lesquen, évêque de Rennes, qui l'a toujours entouré d'une tendre affection, et qui chercha activement à l'attirer dans la congrégation de ses missionnaires, où les goûts du jeune clerc semblaient le porter. Un refus formel de l'autorité épiscopale de Saint-Brieuc et la volonté de son oncle de l'envoyer terminer ses études et son séminaire à Saint-Sulpice coupèrent court à ces tendances.

Il entra donc au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, en 1834. Il y jouit des prédilections du vénérable supérieur M. Garnier, dont il suivait le cours de langue hébraïque, qu'il avait déjà étudiée en Bretagne ; il suivait aussi les cours de l'abbé Glaire, qui lui porta affection depuis lors. Il avait passé un an et quelques mois à Saint-Sulpice, lorsque l'abbé Blanc vint de Bretagne professer la théologie aux clercs du collège Stanislas à Paris. L'abbé Maupied l'y suivit et termina sous sa direction ses études élémentaires de théologie, et commença sérieusement l'étude de l'histoire ecclésiastique. Quelques années plus tard, l'abbé Blanc publiant son admirable cours d'histoire ecclésiastique, lui en soumettait toutes les épreuves et déclarait qu'il ne trouvait point de critique plus sûre et plus profitable que celle de son élève devenu son ami intime.

Ordonné prêtre le 10 mars 1838, une chaire théologique lui fut offerte au séminaire de son diocèse, mais avec le conseil de continuer l'étude des sciences et de prendre ses degrés universitaires. Il choisit le conseil et demeura à Paris. Bientôt il eut parcouru tous les grades depuis le baccalauréat ès lettres, jusqu'au doctorat ès sciences. Il s'adonna plus spécialement à l'étude des sciences physiologiques, anatomiques, géologiques et naturelles, comme plus importantes dans leurs applications à la théologie. Il est devenu dans ces sciences

un des savants remarquables de l'époque, le disciple le plus distingué, l'ami et le collaborateur de l'illustre de Blainville, le plus grand philosophe naturaliste des temps modernes. On avait remarqué l'influence de l'élève sur les idées du maître ; et l'école voltairienne comme l'école matérialiste, ont amèrement reproché à l'abbé Maupied d'avoir tourné tous les efforts des dernières et plus brillantes années du professorat et des travaux de M. de Blainville à l'union de la science avec la théologie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à dater de 1839, époque de leur liaison, on a vu M. de Blainville diriger tous ses efforts à la défense de la vérité catholique dans ses cours et ses écrits, jusqu'au point de verser des larmes et d'en tirer à son auditoire, en exposant la sublime mission des sciences physiologiques, pour ramener nos temps incrédules à la sécurité de la foi. C'est aussi à dater de cette époque que l'école de M. de Blainville prit hardiment et reçut quelquefois, comme un reproche, dans la science, le nom d'école théologique, dont elle se fit gloire. L'abbé Maupied ne tarda pas à devenir l'ami des principales sommités scientifiques, et ses travaux furent autant et peut-être plus appréciés à l'étranger, surtout en Italie, à Rome, en Allemagne et en Belgique qu'en France.

Il fut l'un des collaborateurs des *Annales de philosophie chrétienne*, de l'*Université catholique* dans laquelle il publia sur la cosmogonie mosaïque un cours qui est devenu plus tard son grand ouvrage, professé à la Sorbonne et publié ensuite ; il y publia aussi un cours de patrologie dans ses rapports avec les sciences. Il a collaboré à plusieurs autres revues et journaux, spécialement à la *Revue critique et littéraire par la société de Saint-Paul*, dont il fut le président pendant deux ans.

Ses études ne furent point un obstacle au ministère ecclésiastique. Dès 1838, quelques mois après son ordination, la direction difficile du pénitencier tenu par les religieuses de la Madeleine et de Saint-Michel lui fut confiée. Il garda ce poste de confiance et de charité pendant huit ans. Depuis ce temps aussi il n'a jamais cessé d'être chargé de l'enseignement religieux dans plusieurs grandes institutions de jeunes gens ; il a été pendant cinq ans aumônier de l'institution Savouré qu'il n'a laissée qu'en quittant Paris.

Dès 1839, il commença sa carrière de prédication, par les conférences de carême à Notre-Dame de l'Abbaye-aux-Bois. En 1842 il prêcha la station de carême, et en 1844 celle de l'avent, à Saint-Médard. Il a prêché le mois de Marie dans plusieurs églises de Paris, des retraites de première communion dans les paroisses et au lycée Saint-Louis, plusieurs retraites de religieuses à Paris et en province. Pendant quatorze années consécutives il a donné les retraites des frères de l'instruction chrétienne, fondés par M. Jean-Marie de Lamennais, à Ploërmel en Bretagne. Il a donné des missions dans

plusieurs villes, entre autres à Reims, pour la translation des reliques de saint Remy, au mois d'octobre 1846 ; à Thouars en Poitou, pendant la quinzaine de Pâques 1848. Depuis l'origine des sociétés de Saint-François-Xavier jusqu'à son départ de Paris, il a été l'un des orateurs assidus et des plus goûtés des ouvriers, et il a donné plusieurs retraites dans ces sociétés. Il réunissait même chez lui chaque semaine, trois conférences plus restreintes d'ouvriers, de jeunes gens des écoles et d'hommes plus sérieux, qui désiraient mieux connaître la religion.

Dès 1840, Mgr Affre, nommé archevêque de Paris, lui fit des ouvertures pour la faculté de théologie en Sorbonne, qu'il songeait à constituer sérieusement. Ces ouvertures n'eurent pas de suites. Mais en 1845, on sentit le besoin d'un cours de sciences dans leurs rapports avec la théologie et l'Écriture sainte ; l'abbé Glaire, doyen de la faculté, qui en avait conçu la pensée, choisit l'abbé Maupied pour son suppléant, et il l'obtint, parce qu'il ne pouvait avoir de compétiteur. Il professa avec éclat devant l'auditoire le plus sérieux et constamment assidu pendant trois ans. De là est sorti son grand ouvrage : *Dieu, l'homme et le monde connu*, etc., véritable encyclopédie méthodique des sciences dans leurs rapports avec la théologie. — A la prière de la faculté de théologie, de l'archevêque et du ministre de l'instruction, M. de Salvandy, il fut le premier à soutenir ses thèses pour les grades en théologie.

Avant cette époque l'abbé Combalot, fondateur des religieuses Assomptiades, l'avait prié de faire des cours de sciences à ces dames, et il leur consacra une année.

L'abbé Blanc l'avait depuis longtemps fait entrer en relations avec Mgr Gousset archevêque de Reims, qui le nomma chanoine honoraire de l'insigne métropole de Reims à l'occasion de la dédicace qu'il lui avait offerte de la vie de saint Bonaventure, publiée dans les vies illustrées des saints par les principaux littérateurs catholiques.

En 1847, Mgr Affre le nomma, en le suppliant d'accepter comme un service à rendre, aumônier de la citadelle de Vincennes, dont le duc d'Aumale était gouverneur et qui était occupé par l'état-major d'artillerie. Il fut le titulaire canonique pendant un an, sans jamais prendre possession ; parce que le maréchal Soult, ministre de la guerre, prétendait que la nomination lui appartenait.

Sa chaire à la Sorbonne allait devenir titulaire, lorsque quarante-huit y mettre obstacle et même supprimer sa suppléance. Alors, sans position, l'abbé Maupied quitta Paris au mois d'août 1848, et se retira partie auprès de son oncle à Lamballe, partie auprès de M. Jean-Marie de Lamennais, à Ploërmel. Sur l'invitation de l'évêque de Saint-Brieuc, il alla, en 1849, au mois d'août, fonder l'institution de plein exercice Sainte-Marie, à Gourin, dans le centre le plus abandonné de la Bretagne, à la limite des trois départements du Morbihan, des Côtes-du-

Nord et du Finistère. Il créa cette institution tout entière par ses seules forces et par une activité sans exemple. Les trois évêques de Saint-Brieuc, Vannes, Quimper, lui donnèrent de jeunes ecclésiastiques qu'il eut à former au professorat, et à qui il eut lui-même à professer la théologie en les préparant aux saints ordres, avec la charge de les y présenter, ce qu'il a continué pendant les cinq premières années. Il professait en outre les cours de sciences aux élèves, et, de plus la rhétorique et la philosophie. Il avait toute la charge de l'administration, eut besoin de bâtir dès la première année et fut lui-même son architecte. Il améliora les méthodes d'enseignement, devança par ses plans d'études, les nouveaux programmes des lycées, mais en y introduisant une plus large proportion d'auteurs ecclésiastiques. Avec cela il prêchait tous les dimanches à la chapelle où le public était admis, et faisait une conférence religieuse aux élèves des hautes classes et à ses jeunes ecclésiastiques. Sa santé chancela un instant, et tous étaient effrayés de son travail. Sa pensée était de fonder une association religieuse pour l'enseignement à tous ses degrés, en y joignant l'agriculture par les colonies agricoles d'orphelins, et les cours d'agriculture pratique, pour les enfants des campagnes, ou les fils de famille qui en auraient la vocation.

Voyant que les éléments lui manquaient et que son personnel de collaborateurs au fur et à mesure qu'il l'avait formé cherchait une position qui exigeât de moins rudes sacrifices ; ne voulant ni laisser périr son œuvre, ni que sa pensée fût perdue après lui, il s'offrit corps et biens à la pieuse congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, fondée par le vénérable abbé Libermanu. Il fut compris, et au mois d'octobre 1854, la congrégation prenait possession de l'institution Sainte-Marie, dont l'abbé Maupied demeure toujours le chef légal et l'âme. Par son entremise, la même congrégation a pris au mois de juillet 1855, l'établissement agricole de Saint-Ilan et toutes les colonies agricoles d'orphelins et de jeunes détenus qui en dépendent, fondées par un autre homme de foi et de dévouement, M. Achille Duclésieux. Ayant ainsi implanté cette digne congrégation en Bretagne, il continue à lui vouer ses services.

L'abbé Maupied a publié : 1° sa thèse inaugurale pour le doctorat ès sciences ; c'est un traité remarquable sur tout l'ensemble de la doctrine anatomique et physiologique contre le panthéisme matérialiste. — 2° en 1842, *Prodrome d'ethnographie* ou *Essai sur l'origine des principaux peuples anciens*, contenant l'histoire neuve et détaillée du Bouddhisme et du Brahmanisme, etc., 1 vol. in-8°, chez Lecoffre, rue du Vieux-Colombier, 29, à Paris. C'est la justification des traditions bibliques contre le rationalisme et l'éclectisme moderne, et comme la préface des deux ouvrages suivants : — 3° *Histoire des sciences de l'organisation et de leurs pro-*

grès, comme base de la philosophie; professée dans ses cours par M. H. de Blainville, de l'académie des sciences, professeur-administrateur au muséum d'histoire naturelle, professeur à la faculté des sciences de Paris, etc., etc.; rédigée d'après ses notes et ses leçons faites à la Sorbonne, de 1839 à 1841, avec les développements nécessaires et plusieurs additions, par F.-L.-M. Maupied, docteur ès sciences, etc., 3 volumes in-8°, chez Lecoffre, libraire, rue du Vieux-Colombier, 29, à Paris, 1845. — C'est l'histoire de l'anatomie humaine et des animaux, de la physiologie, de la botanique, de la médecine, de la logique, de la psychologie et de la philosophie, dans le but de démontrer que plus les sciences font de progrès, plus elles arrivent à démontrer la vérité de la religion et à concorder nécessairement avec ses enseignements: — Un juge compétent, l'illustre P. Perrone, professeur au collège romain, parle ainsi de cet ouvrage, dans la 25^e édition in-12 de ses *Prælectiones theologice*:

« Notre siècle a le droit de se féliciter de ce que les services rendus à toutes les sciences, surtout aux sciences naturelles par Albert le Grand aient rencontré les appréciateurs les plus équitables comme les plus capables. Nous parlons du remarquable ouvrage dernièrement composé par l'illustre de Blainville, avec le puissant concours de l'abbé Maupied: *Histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès comme base de la philosophie*. Certes, dans cet ouvrage, par la plus soignée investigation des faits, la richesse de l'érudition, l'habileté des sciences et par le zèle enflammé de la religion le plus excellent, il est démontré comment Albert le Grand avait conçu dans son esprit et pleinement exécuté une véritable encyclopédie des sciences divines et humaines. Voyez surtout t. II, période I. Plût à Dieu que cet ouvrage de Blainville se trouvât dans les mains de tous, de ceux principalement qui s'appliquent à la philosophie de la nature, afin qu'ils en apprirent tous à s'élever au suprême Auteur de la nature et à aimer avant tout la religion qui nous attache étroitement à lui (1). » Quelques pages plus loin, le même P. Perrone ajoute qu'il faut joindre à l'*Histoire des sciences l'Essai sur l'origine des principaux peuples anciens*.

L'abbé Maupied passa donc six ans à faire les recherches nécessaires et à rédiger cet ouvrage, dont le plan est de M. de Blain-

ville, mais dont toute la rédaction, les développements et plusieurs parties entières et importantes appartiennent à l'abbé Maupied.

4° *Dieu, l'homme et le monde, connus par les trois premiers chapitres de la Genèse, ou nouvelle esquisse d'une philosophie positive au point de vue des sciences dans leurs rapports avec la théologie*. — Cours de physique sacrée et de cosmogonie mosaïque professé à la Sorbonne de 1845 à 1848., 3 volumes in-8°; Paris, maison Méquignon junior, J. Le Roux et Jouby, rue des Grands-Augustins, 7, 1851. — Cet ouvrage a donc été publié depuis la fondation de l'Institution Sainte-Marie. En effet, il y a jusqu'ici servi de base à l'enseignement philosophique de l'abbé Maupied; c'est le cours de philosophie le plus complet et le plus en rapport avec les programmes des Lycées et des examens divers; puisqu'il embrasse et généralise toutes les sciences pour les faire concourir à la démonstration de l'existence de Dieu, de ses attributs, de l'existence et de la spiritualité de l'âme, de ses facultés et puissances, de sa liberté, de son immortalité, de la destinée surnaturelle de l'homme, de la création d'une espèce humaine, de la vérité de la religion, de la vérité du sens littéral de la *Genèse* contre les systèmes géologiques. C'est, comme on l'a dit, une véritable encyclopédie méthodique des sciences.

5° Il a publié une remarquable et complète dissertation scientifique, critique et historique sur le déluge (extrait de l'*Encyclopédie catholique*).

6° *Précis d'analyse logique et grammaticale*, in-12, chez La Marzelle à Vannes.

7° *Le livre du sacrifice éternel ou Dieu et l'homme résumés dans le saint sacrifice de la messe*, 1 vol. in-18, chez Le Taille, rue Saint-Jaques, Paris 1841. C'est un petit ouvrage de piété, dont M. Alfie dit dans son approbation: « Cet ouvrage nous a paru propre à nourrir la piété des fidèles, et à ramener à Dieu des âmes qui s'en sont éloignées. » Il s'est vendu à quatre mille exemplaires.

8° *Heures à l'usage des associés à l'archiconfrérie du très-saint et immaculé cœur de la très-sainte Vierge pour la conversion des pécheurs*. 1 petit vol. in-32, chez Camus, rue Cassette, 32, Paris 1844. C'est comme la suite du précédent.

9° *La vie de saint Bonaventure*, dédiée à Mgr Goussel, archevêque de Reims, publiée dans les *Vies des saints illustrées*, 1845.

(1) « Sed habet ætas nostra sibi certo cur gratuletur quod Alberti Magni in scientiis omnes, præsertim naturales promerita æquissimos maximeque idoneos æstimatores nacta sint: loquimur de præclaro opere nuper concinnato a clero De Blainville, strenue adjuvante abbate Maupied: (*Histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès comme base de la philosophie*, Parisiis, 1845.) Quo sane in opere accurata factorum investigatione, eruditionis copia, scientiarum peritia ac incenso studio religionis præstantissimo ostenditur quomodo Albertus M. veram scientiarum divinarum atque

humanarum *Encyclopediam* animo complexus sit, planeque confecerit. Vide præsertim vol. II, period. I. Utinam hoc opus Blainvillianum in omnium manibus versaretur, illorum præcipue, qui philosophiæ naturæ operam dant, ut hinc discerent omnes ad supremum naturæ Auctorem assurgere, ac religionem quæ nos arcte cum illo devincit in primis amare. » — *Prælectiones Theologiæ quas in collegio Romano habebat Joannes Perrone e societate Jesu*, etc., edit. 25, t. I, p. 51. — In-12, Parisiis, Jacques Lecoffre, 1853.

10° *Méditations à l'usage des Frères de l'instruction chrétienne*, 1 vol. in-12, à Ploërmel, chez les Frères, dédié à Mgr De Lesquen, ancien évêque de Rennes, 1847.

11° Un prospectus a annoncé la publication des *Oeuvres et de la biographie* de Mgr Graveran, évêque de Quimper, dédiées à Mgr Sergent, évêque de Quimper, par l'abbé Maupied.

12° Le même prospectus annonce la publication par souscription, comme le précédent, d'un *Commentaire dogmatique et moral des cinq premiers chapitres de l'Evangile se-*

lon saint Matthieu et saint Luc, avec la concordance des deux généalogies de Jésus-Christ. — Traité de l'incarnation, contre les Juifs, les rationalistes et les hérétiques, et traité des prérogatives de la très-sainte Vierge, chez La Marzelle, à Vannes (Morbihan).

13° Les sermons que nous publions ici.

Il a en outre fourni plusieurs remarquables articles aux *Encyclopédies catholique et du XIX^e siècle*, à la *Revue médicale* et à la *Revue anthropologique*, à la *Voix de la vérité* et à beaucoup d'autres journaux.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. L'ABBÉ MAUPIED,

SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE NOTRE-DAME DE GOURIN.

I. — STATION DE CAREME

PRÊCHÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1842, A SAINT-MÉDARD, A PARIS.

LA GLOIRE DE DIEU.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME.

I. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LA CRÉATION.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus, impium quoque in diem malum. (Prov., XVI, 4.)

Le Seigneur a tout fait pour lui-même, l'impie aussi pour le jour du jugement.

Mes frères,

Dans un siècle où la matière est tout, et l'âme comptée pour rien, où la foi est morte et la morale violée de la manière la plus effrayante; le bonheur et la paix ont fui loin de nous; le trouble nous agite, les passions sans frein nous oppriment, et la souffrance pèse sur tous. La vie pour beaucoup n'est depuis le berceau jusqu'à la tombe qu'un enchaînement d'angoisses et de douleurs et pour tous elle est un fardeau ! Ah ! c'est que Dieu n'est plus là; chassé de son temple, expulsé de la grande famille sociale, tous ses enfants se sont faits orphelins, sans espoir, sans affection, abandonnés et errants à l'aventure dans les voies du malheur. Oubliant notre origine, notre nature, et nos destinées, nous avons repoussé nos obligations et nos devoirs. L'enseignement de la foi rejeté, le doute et l'erreur répandus dans tous les rangs, la matière a été pro-

clamée éternelle, et l'homme, cet être d'un jour, s'est proclamé seul Dieu. On formule aujourd'hui cette thèse destructive de toutes vertus, de toutes sociétés dans une foule d'écrits divers, on l'affiche au coin des rues; la bouche de l'enfance même la murmure, parce que ses oreilles l'ont entendue et on se la redit les uns aux autres, partout où il y a une bouche pour parler et une oreille pour entendre. Elle a souillé les imaginations, détruit la foi dans plus d'un cœur, ravi la vertu à plus d'une épouse, et couvert d'ignominie la vierge innocente. Peu importe d'où soit venu le mal; il est entré dans la société, il la mine, il la ronge, il menace de la détruire. Ministres du Dieu vivant chargés d'annoncer la vérité aux hommes, de leur montrer la voie du bonheur, il y a obligation pour nous d'entrer dans l'arène du combat, soit pour repousser l'ennemi, lui arracher les captifs, soit pour arrêter ses progrès par nos faibles efforts.

C'est cette pensée, bien-aimés frères, qui m'a déterminé à aborder pendant cette sainte quarantaine un sujet aussi difficile que celui que nous allons commencer à méditer aujourd'hui. D'une part vous montrer que Dieu a tout créé pour sa gloire, qu'il a tout

accompli dans ce monde, qu'il y accomplit tout, tant dans le gouvernement universel de sa providence que dans le gouvernement de l'humanité, les révolutions des empires, la réalisation de ses desseins, l'établissement de son Eglise et le salut de ses élus pour sa plus grande gloire; d'autre part déduire de là vos obligations et vos devoirs, et prémunir vos âmes contre les fausses doctrines de l'orgueil et de l'erreur: telles sont les vérités que j'essayerai de vous exposer pendant cette sainte station. Mais je dois dès ce moment résoudre une objection qui s'élève dans plusieurs esprits. Je sais, Mes Frères, qu'il y a parmi vous un grand nombre d'âmes pieuses, à la foi solide, et c'est pour cela même qu'ayant à cœur de les y fortifier, je leur annonce un sujet qui ne paraît point conforme à leurs besoins. Qu'elles jettent loin d'elles une telle pensée? Des raisons bien puissantes me fortifient, et pour n'en indiquer que quelques-unes: combien parmi les âmes pieuses, dirigent toutes leurs pensées, leurs actions vers la gloire de Dieu? On cherche Dieu pour soi, on cherche dans la piété sa propre consolation; on y cherche des jouissances que je ne veux pas condamner, sans doute; mais la gloire de Dieu, la fin de votre être, qui est-ce qui les conçoit? qui est-ce qui y pense? presque personne; et voilà pourquoi la religion rabaissée, rétrécie dans une pensée humaine, conduit à une sorte d'égoïsme qui finit par tuer les âmes. Il est donc bien important pour vous, âmes pieuses, de vous faire comprendre que toute la religion consiste dans la gloire de Dieu, qui est la fin de votre être. Mais combien d'âmes qui ne comprennent pas même ce qu'est la religion, et qui n'approchent des temples qu'à cette sainte époque, comme aux autres on fréquente les assemblées du monde? Combien de pères de famille, de mères même, de jeunes gens, de jeunes filles dont l'âme est agitée par le trouble et l'erreur? Car, hélas! en ce siècle, la raison humaine croit avoir grandi partout et partout elle est malade de sa propre grandeur. Mais, mon Dieu, votre miséricorde est si grande qu'elle va chercher les âmes pour les conduire partout où il lui plaît; peut-être amènera-t-elle sous mes lèvres une de ces âmes qui a besoin de vous. Une seule vaut bien la peine qu'à l'exemple du divin Pasteur, j'abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir après l'unique brebis égarée.

✓ C'est donc à tous que ma parole s'adressera; mais surtout à vous, bien-aimés frères, dont la vie n'est qu'un enchaînement de travaux pénibles pour gagner votre pain et celui de vos familles; car, je dois vous l'avouer, mon cœur qui, comme celui de Jésus-Christ, vous aime, a tressailli à la seule pensée qu'il pourrait contribuer à votre félicité en vous enseignant le secret du bonheur et de la paix. Pour vous, intelligences qui avez trouvé le doute dans l'orgueil de la science, mais qui pour-

tant y avez entrevu la vérité, quoique votre cœur ne lui soit point encore entièrement soumis, sans vous abandonner, ma tâche auprès de vous sera plus difficile, parce que je dois mettre la vérité à la portée de tous. Oubliez-vous donc, s'il se peut, pour vous soumettre à la simplicité d'une doctrine commune qui doit entrer dans tous les cœurs.

Maintenant, ô bien-aimés frères, que vous connaissez tout mon dessein et les motifs de ma conduite, j'ai une grâce à vous demander et vous me l'accorderez. Je sens plus que je ne puis l'exprimer toute ma faiblesse; car ma mission n'est pas humaine; ma vie, sans doute, est dévouée à la gloire de Dieu, sa grâce est mon soutien, mais afin de l'obtenir plus abondante pour moi et mes auditeurs, j'ai besoin du secours de vos prières. Nos paroles et nos efforts sont vains si le Seigneur ne bâtit lui-même l'édifice de notre salut. La prière est toute-puissante auprès de lui. Je vous appelle à prendre par elle part à mes travaux. Tous les jours donc dans ce saint temps, vous vous souviendrez de moi et de ma mission devant le Seigneur.

Nous allons, M. F., entrer aujourd'hui dans cette grande étude de la gloire de Dieu dans la création. L'Eglise en ces jours en solennise le souvenir dans ses saints offices, nous nous unissons à son esprit en méditant cette grande opération de la puissance divine. Nous démontrerons d'abord que Dieu a créé et a tout tiré du néant, 2° nous prouverons ensuite que Dieu a dû se proposer un but dans la création; la nature de ses perfections et la nature de celles de ses créatures prouvent qu'il a tout fait pour sa gloire, afin de manifester sa puissance et ses infinies perfections. 3° Enfin, nous verrons quelles conséquences pratiques découlent de là pour nous. Afin de guider nos pas dans un sujet aussi grave, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

I. — Dieu créateur.

Dieu est et rien n'existe que par lui! Telle est la vérité souveraine, source de toute vérité, principe nécessaire de toutes connaissances, fondement inébranlable de toute loi comme de toute existence.

Dieu est, parce qu'il affirme lui-même qu'il est, que cette affirmation a été entendue et qu'elle a conveincu le genre humain. Dieu est, parce qu'il affirme son existence par ses œuvres et par sa parole, et il faut croire à ses œuvres et à sa parole pour arriver à Dieu, source de toute science. L'insensé seul a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu, et c'est la plus grande de toutes les folies; car c'est se mettre en contradiction avec tout ce qui est; c'est nier l'être, la lumière et la vérité, se proclamer Dieu soi-même, ou plutôt s'envelopper de ténèbres, et s'ensevelir dans le néant, si la négation de l'insensé pouvait produire son

effet. Mais la création tout entière lui répond que Dieu existe.

Ce qui est connu de Dieu leur a été manifesté, Dieu lui-même le leur a découvert. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent, en sorte qu'ils sont inexcusables. (Rom., 1, 19.) Ils n'ont pu connaître par les biens visibles le souverain Être; et ils n'ont point connu le créateur par la considération de ses ouvrages; mais ils se sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil ou la lune, étaient les dieux qui gouvernaient le monde. S'ils les ont crus des dieux, parce qu'ils étaient charmés de leur beauté, qu'ils conçoivent de là combien celui qui en est le dominateur, doit être encore plus beau; car c'est l'auteur de toutes beautés qui a donné l'être à toutes ces choses. S'ils ont admiré le pouvoir et les effets des créatures, qu'ils comprennent de là combien est encore plus puissant celui qui les a créés; car la grandeur et la beauté de la créature peuvent faire connaître et rendre visible le Créateur. S'ils ont eu assez de lumière pour connaître l'ordre du monde, comment n'ont-ils pas découvert plus aisément celui qui en est le dominateur? *Connaître Dieu, c'est la parfaite justice; connaître sa justice et sa puissance, c'est la racine de l'immortalité. (Sap., XIII, 1, 2; XV, 3.)*

Ainsi parle l'Écriture, et c'est aussi, chers frères, le langage de l'évidence et de la raison.

Tout être contingent matériel, commence, se développe, décline ensuite et finit. Donc aucun être matériel n'existe par lui-même, car il aurait en soi-même une vertu d'existence indépendante, inamissible, nécessaire.

Tout homme, tout animal, toute plante, naissent de parents, nés eux-mêmes par la loi de la création dont l'acte continue dans le temps, de premiers parents humains, de premières espèces animales et végétales, qui ont nécessairement commencé sans génération.

Toutes les espèces animales et végétales se reproduisent toujours les mêmes, fixes dans leur organisation, leurs caractères différentiels, leurs mœurs et leurs habitudes déterminées pour des circonstances de vie et d'existence aussi déterminées et calculées pour elles. Que ces circonstances viennent à leur manquer, les espèces périssent et disparaissent sans retour. Ce fait, confirmé par l'expérience de notre temps, est démontré par le nombre considérable d'espèces animales et végétales perdues, dont la géologie a retrouvé et retrouve chaque jour les débris dans le sein de la terre. Il faut conclure de là que les espèces sont fixes, et ne peuvent se transformer les unes dans les autres, ni donner naissance à de nouvelles espèces; elles ne peuvent pas davantage être engendrées

spontanément, il faut des organes pour produire une substance organique quelconque; à plus forte raison faut-il un organisme complet pour produire un autre organisme. Ce sont là tout autant de faits largement démontrés dans la science. Si donc tout animal et tout végétal, comme tout l'homme corporel, vient nécessairement de parents qui lui ressemblent, nous remontons ainsi à de premiers individus dans chaque espèce qui ont nécessairement commencé sans génération; car tout être qui finit a nécessairement commencé.

Or, ces premiers individus n'ont pu se produire eux-mêmes; ils ne sont pas davantage le produit des lois de la matière, qui sont opposées aux lois de la vie et tendent sans cesse à la détruire et à l'immobiliser. Il faut donc absolument reconnaître que l'espèce humaine, toutes les espèces animales et végétales ont été créées par une puissance souveraine, source de la vie et de ses lois, qui continue par elles et par l'acte éternel de sa volonté, la création commencée dans le temps; car pour Dieu, conserver, maintenir et créer est un même acte.

La terre, séjour de l'homme, des animaux et des plantes, a commencé comme eux et pour eux. La géologie, en effet, constate et démontre les divers changements, les accroissements successifs de sa masse, les modifications de sa surface, et elle les suit pour ainsi dire siècle par siècle. En outre, la géologie et toutes les sciences physiques et naturelles se réunissent pour démontrer que la terre a été formée pour servir de séjour aux animaux, aux végétaux et à l'homme; la terre n'a donc pas toujours été, elle a été créée pour être habitée, ainsi que le démontre la science humaine confirmant la parole de Dieu : *Ipse Dominus formans terram, et faciens eam, ipse plantaverit ejus : non in vanum creavit eam ; ut habitaretur formavit eam, ego Dominus et non alius. (Isa., XLV, 18.)* « Le Seigneur lui-même a formé la terre, il l'a faite, lui-même l'a pétrie : il ne l'a point créée en vain : il l'a formée pour être habitée, je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre. »

Bien que nous ne puissions observer les astres directement et en eux-mêmes, nous en connaissons assez pour avoir la démonstration acquise qu'il en est d'eux comme de notre globe; ils forment en effet avec lui un système d'ensemble, dont les lois sont les mêmes. En outre les astres de notre système solaire sont coordonnés avec la terre pour y produire, par leurs mouvements et leurs attractions mutuelles, les conditions d'existence et de vie, nécessaires à tous les êtres terrestres. Notre système solaire à son tour est lié lui-même à tous les autres systèmes d'astres répandus dans l'espace de l'univers. Tout nous conduit donc à reconnaître la création des astres comme celle de la terre et de ses habitants. La lumière, l'électricité, la chaleur, tous les fluides que nous ne connaissons que

par leurs effets et les phénomènes qu'ils engendrent ont aussi été créés. Ils président à tous les mouvements astronomiques, à la composition et à la décomposition de tous les corps, à la vie végétale et animale, Ils sont parties intégrantes de tous les corps créés; seuls et isolés ces fluides sont nuls et impuissants à rien produire; avec les autres corps, dans la composition desquels ils entrent et pour lesquels ils sont, ils produisent tous leurs effets si surprenants et si admirables. Ils ont donc aussi été créés.

La matière n'existe point par elle-même, isolée et séparée de tout corps quelconque; il n'existe réellement que des êtres individuels, des corps que nous comprenons tous sous le nom abstrait de matière. Or tous les corps, tous les êtres qui constituent la matière, nous venons de le prouver, ont commencé, ont été créés. Donc les doctrines matérialistes n'ont même pas de base, et sont la souveraine déraison.

Mais que sera-ce si nous considérons que tous les êtres que nous venons de passer en revue sont nécessaires les uns aux autres, qu'ils forment un ensemble harmonieux, un plan général pour le tout, et des plans aussi harmoniques pour chaque groupe d'êtres. Il nous serait démontré que l'univers et tous les êtres qui le composent sont le produit d'une conception antérieure, harmonisée et calculée dans l'ensemble comme dans les détails; conception dont nous saisissons l'harmonie, dont nous connaissons les lois que nous mesurons, que nous calculons en partie, que nous appliquons pour produire des effets analogues. Le monde a donc été conçu et exécuté par une intelligence souveraine, pour être lu et compris par une intelligence capable d'en saisir les rapports et de remonter ainsi jusqu'à la cause toute-puissante de ce qui est. Cet univers est le moyen terme entre l'intelligence divine et l'intelligence humaine. C'est le miroir où l'un contemple les reflets de l'autre, le livre indélébile où se sont imprimées la parole et la pensée divine, pour être lues par toute intelligence humaine. Il n'est point d'homme si grossier, si ignorant, qui ne puisse lire dans ce livre, contempler ce miroir, y découvrir son Créateur. *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les œuvres de ses mains; le jour dit sa parole au jour, et la nuit enseigne sa science à la nuit. Ce ne sont point des paroles ni des enseignements dont la voix ne soit point entendue, leur son a retenti dans toute la terre, et leur parole jusqu'aux extrémités du monde.* (*Psal. XVIII, 1-6.*)

Cependant, dans cette immensité des êtres, l'homme seul est capable de connaître son Créateur; plus grand que tous les êtres, il les domine tous, il lutte contre les éléments, dompte et soumet les animaux plus agiles et plus forts que lui. Il commande aux astres de lui tracer sa route au travers des océans, pour relier tous les membres

de la grande famille humaine éparse sur les divers points du globe. C'est que seul comme son Créateur, il est doué d'intelligence, de raison et de volonté; seul il peut se mettre en rapport avec son Créateur qui l'a fait à son image et à sa ressemblance (*Gen., I, 26*), qui a imprimé sur lui la lumière de son visage (*Psal. IV, 7*), et l'a doué de sens et de raison en lui donnant une loi de vie. (*Ecclé., XVII, 2.*) Donc, comme son souverain modèle, l'homme est un esprit libre, maître de ses actes, immortel de sa nature. Mais comment un esprit si différent d'un corps matériel, dont toutes les propriétés essentielles lui sont opposées, peut-il être uni à ce corps, pour ne faire qu'un seul homme. Ce n'est pas le corps qui opère cette union, il est inerte et n'a par lui-même aucune activité, aucune puissance. Ce n'est pas l'âme qui n'a pu ni concevoir ni créer son corps. Dieu seul a donc uni deux natures si opposées, seul il maintient cette union, pour le but et la fin qu'il s'est proposés.

Redisons-le: il existe un univers, un monde, des êtres, des corps et des esprits qui ont commencé. Donc il existe un souverain être qui est par lui-même, qui existe nécessairement, et qui est nécessairement la perfection sans limite, puisque toute perfection n'existe que par lui. Toutes les créatures le proclament, parce que toutes recueillent ses dons. (*Psal. CI, 22.*) L'impie seul reçoit et n'est jamais rassasié. Seigneur vous répandez sur lui des flots de lumière, et ses yeux ne voient pas. Toutes les créatures lui répètent votre nom et la grandeur de votre gloire, et il ne les entend pas. Lorsqu'il était élevé en honneur devant vous, il ne l'a pas compris; il s'est comparé aux animaux sans raison, il leur est devenu semblable; astre errant dans l'immensité de vos œuvres, il ne retrouve plus sa route, et va se perdre dans les profondeurs des ténèbres éternelles où ne luira jamais votre lumière.

L'homme sans Dieu est un être dégradé; car, mes frères, Dieu n'a pas seulement créé le monde matériel avec ses lois, il a aussi créé le monde moral avec ses lois. Le monde physique est fait pour le monde moral; c'est un même ensemble harmonique. Les lois morales sont pour cela même tout aussi nécessaires à l'existence du monde que les lois physiques; je vous prouverai plus tard cette grande vérité en détail. Or l'homme sans Dieu est un être moral sans loi morale; être sorti de sa nature, c'est une monstruosité effrayante dans l'univers. Vous l'avez vu cet homme qui ne croit pas en Dieu, qui ne lui rend aucun culte, qui ne pense jamais à sa fin; vous l'avez vu, jeunes filles, corrompre votre innocence, ravir votre honneur; vous l'avez vu, épouses, trahir la foi qu'il vous a jurée, dévorer votre substance, et vous abandonner dans la fange de la misère avec les pauvres infortunés dont il est le père féroce et barbare. Vous l'avez vu, hommes

de la société, tromper votre confiance et tenter à vos jours pour assouvir sa cupidité; vous l'avez vu dans les jours de malheur, se ruer sur vos institutions sociales, renverser le trône et l'autel, et se baigner dans le sang de ses concitoyens. Vous l'avez vu fatigué de forfaits, n'en trouvant plus à commettre, mais non rassasié, à charge à lui-même, s'arracher une vie plus chargée de crimes que de jours. Voilà l'homme sans Dieu. Dites maintenant si tous les hommes lui ressemblaient, qu'en serait-il de la société? ne serait-ce pas un troupeau d'animaux féroces chargés de s'entre-détruire et de rendre le monde désert. Oui, vous l'avez lu comme moi sur ce front farouche auquel la démoralisation a enlevé les traits d'homme et dont la rencontre fait frissonner; oui, vous l'avez lu: Il y a un Dieu qui conserve ce monde, sans quoi il périrait. Oui, il y a un Dieu; le mal et le désordre de la société, en l'absence de la foi, en sont la preuve toujours vivante.

II. — Dieu a créé pour sa gloire.

Nous avons prouvé qu'il y a un Dieu créateur, et conservateur de l'Univers. Tous les peuples y ont cru, toutes les créatures l'attestent, et l'athée lui-même avec ses désordres en est la preuve manifeste; car sans Dieu point de société possible. Nous avons à rechercher la cause et la raison qui ont déterminé Dieu à créer. Or, lui-même nous l'apprend: *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (Prov., XVI, 4.)

Dieu, l'infinie sagesse et la perfection sans bornes, est souverainement heureux de sa propre félicité, de laquelle découle tout bonheur pour ses créatures. Connaissant, dans sa science éternelle, tout ce qu'il pouvait et voulait opérer, les créatures, si parfaites qu'elles soient, ne peuvent rien ajouter ni à sa science ni à son bonheur: elles ne peuvent lui apporter que ce qu'elles ont reçu de lui. Il n'avait nul besoin de créer. Les créatures sont donc l'œuvre parfaitement libre de son amour et de sa bonté. Mais libre de créer, l'est-il de renoncer dans ses œuvres à un but digne de lui, digne de sa sagesse et de ses perfections? Il est impossible de l'admettre puisque Dieu se renoncerait lui-même pour préférer l'imparfait au parfait, le fini à l'infini, c'est-à-dire pour défaillir dans sa science et ses volontés. Quel peut donc être le but digne de Dieu? Nous avons deux termes à comparer, Dieu et les créatures, puisque hors de là rien n'existe. Si nous ne pouvons trouver le but de la création dans l'un de ces deux termes, il est nécessairement dans l'autre.

Or, demandez à ces millions d'astres qui se meuvent dans les espaces infinis du ciel, s'ils sont le but de Dieu? Ils vous répondront par la courbe invariable qu'ils décrivent dans les cieux; par les lois uniformes de leur gravitation, qu'ils sont soumis à la nécessité, qu'ils n'ont point d'intelligence, et sont incapables de connaître et glorifier

leur législateur et celui qui a tracé leurs orbites. Demandez à l'Océan, s'il comprend la loi qui règle l'ascension et les défaillances de ses flots. Demandez aux plantes, si elles savent pourquoi leur graine germe, pousse, se développe, fleurit et reproduit d'autres milliers de graines? Les animaux sentent et se meuvent à la façon de l'homme, ils paraissent imiter plusieurs de ses actes; mais connaissent-ils leur origine, leur nature et leur fin? Ils n'ont point d'intelligence. Tous ces êtres ont donc répondu que le but de Dieu ne peut être en eux; ils ne comprennent rien à l'univers, ni à eux-mêmes. Ils sont donc finis et bornés et Dieu est infini et sans bornes, ils ne peuvent être la fin de ses éternelles résolutions, de ses volontés infinies. Tous ces êtres sont destinés à l'homme, il est comme leur but et leur fin; ils doivent instruire son intelligence, et lui révéler leur créateur et ses infinies perfections; ils doivent servir sous ses lois, concourir à sa félicité, satisfaire ses besoins, devenir les aliments de sa vie. L'homme, ce chef-d'œuvre de la création, ce dominateur de tous les êtres, lui l'image et la ressemblance de son créateur, qui peut le connaître et l'aimer, n'est-il pas le but de Dieu? La gloire de l'homme passe comme la fumée, il s'évanouit comme une ombre, il change comme un vêtement, et Dieu demeure éternellement; fini et borné, comment serait-il le but d'une puissance infinie et sans bornes.

Les anges, ces purs esprits qui louent et bénissent Dieu sans cesse, sont sans doute le but de Dieu? Finis et bornés comme tout le reste, ils ne peuvent entrer en proportion avec l'éternelle infinité de Dieu.

Nous avons remonté l'admirable échelle des êtres et à tous les degrés nous avons rencontré le fini et nul n'a pu montrer en lui le but vraiment digne de Dieu. Nulle créature ne peut s'élever assez haut pour satisfaire à la condition infinie nécessairement posée à toutes les opérations de Dieu. Quelque parfaite que puisse être la créature, Dieu ne peut se la proposer pour fin sans renoncer à lui-même, sans préférer l'imperfection, la limite, le fini à la perfection souveraine, à l'être sans limites, au bien infini; Dieu est donc nécessairement son but à lui-même, car Dieu seul est digne de Dieu. Il est nécessité à s'aimer pour lui-même et il ne peut aimer et vouloir ses créatures que pour lui-même; mais aussi il les aime nécessairement en lui-même et comme l'œuvre de ses mains. Aussi à chaque page de l'Écriture, il nous enseigne qu'il a créé pour lui-même, et pour sa gloire: *Je suis le Seigneur, c'est là mon nom, je ne donnerai point ma gloire à un autre.* (Isa., XLII, 8.) *Le Seigneur est saint, toute la terre est remplie de sa gloire.* (Isa., VI, 2.) *Le dessein pour lequel je vous ai établi a été de faire éclater en vous ma puissance, et de rendre mon nom célèbre par toute la terre* (Exod., IX, 16); et encore: *Celui qui m'invoque, je l'ai créé pour ma gloire.*

La parole de Dieu, bien-aimés frères, s'accorde donc avec ses œuvres et ses infinies perfections. Toutes les créatures insensibles, sensibles, corporelles, spirituelles, toutes les lois physiques qui régissent le monde matériel, les lois morales qui régissent le monde intellectuel n'ont donc, et ne peuvent avoir d'autre but que la gloire de Dieu. Mais l'homme surtout porte en tout son être ce caractère ineffaçable de la gloire de son divin modèle ; hors de ce but, il est incompréhensible. En le créant, Dieu voulut en faire le lien d'union entre lui-même et ce monde, le médiateur de toutes les créatures, leur orateur et leur représentant pour louer, bénir et glorifier en leur nom sa toute-puissance et son infinie majesté. Le grand saint Basile expliquant à son peuple les merveilles de la création lui montrait partout la divine sagesse traçant son but dans ses œuvres ; permettez qu'à son exemple nous cherchions dans l'œuvre de Dieu même le but et la fin de l'homme. Quand l'éternelle Sagesse se résolut de faire l'homme, intelligence unie à un corps, à des organes et des sens calculés et disposés pour lire la pensée de son Créateur dans ses œuvres, il prépara la terre pour son séjour, la lumière pour ses yeux, et les astres pour le guider, marquer les temps et les époques, relier les générations humaines, enchaîner les événements en marquant leur heure sur le cadran du monde ; il peupla la terre de plantes et d'animaux pour apprendre à l'homme à se connaître lui-même en contemplant son Créateur dans ses œuvres comme dans un miroir, selon l'expression de l'Apôtre. Il les créa encore pour fournir les secours nécessaires à la vie corporelle, et à tous les besoins de la vie sociale. Tout cet admirable enchaînement d'êtres destinés à l'homme s'arrête à lui ; nul être ne le surpasse ; chacun d'eux est doué de ce qui est nécessaire à un but purement physique, et rien au delà. Les animaux qui semblent plus rapprochés de l'homme, vivent et meurent dans le même état, leurs sens ne s'étendent pas au delà de leurs besoins corporels. Mais l'homme voit et contemple l'univers ; ses sens perfectionnés par son intelligence dépassent de toute part les limites de leur puissance native ; la matière vient leur fournir son concours, et se façonner selon ses lois pour les perfectionner et leur permettre de plonger dans les espaces infinis afin d'y compter les astres, d'en mesurer les distances, et lire au delà des mondes visibles les traces du doigt divin. D'autres instruments sont calculés par l'intelligence humaine pour permettre à ses organes de pénétrer dans la composition intime des corps, y saisir les lois de la vie, et y découvrir que Dieu n'est pas moins admirable dans les petites choses et les dernières parcelles d'existence que magnifique dans l'immensité des cieux. Et quand la matière et les lois physiques épuisées défont à la puissance de l'esprit, il franchit les limites de l'univers et sa pensée s'élance par delà

les mondes pour y concevoir encore la puissance infinie. L'esprit de l'homme est donc plus vaste que le monde, l'univers n'est qu'un point pour notre âme, elle conçoit l'infini, comment pourrait-elle s'arrêter à ce monde ? Comment y pourrait-elle placer son but, y fixer ses destinées ? Puisque tout l'univers se rapporte à l'homme et est plus petit que lui, puisqu'il est incapable de remplir sa conception de l'infini vers lequel il aspire sans cesse, il faut bien que Dieu se soit réservé l'homme, et se soit donné lui-même pour son but sans fin et sans limites.

Aussi quand tous les autres êtres furent créés, quand le temple fut bâti et orné, l'Eternel en créa le prêtre et le pontife : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance pour qu'il préside aux animaux de la terre, aux oiseaux du ciel, aux poissons de la mer et à tout ce qui a vie. » (*Génèse, I.*) Il était juste en effet, que le pontife représentât la Divinité. L'homme est donc le pontife de la création : car il doit présider à tous les êtres, et la charge du pontife, comme l'explique l'apôtre, est de présider. Qu'il fut beau ce spectacle de l'homme pontife de toutes les créatures, les recevant de la main de Dieu, les contemplant dans leurs sublimes harmonies, et entrant en participation de l'admiration du Créateur lui-même, proclamant que tout était beau et bon dans les œuvres de sa puissance ! L'homme fut si ravi qu'il s'endormit dans l'extase. Le Créateur pour compléter son œuvre tira alors la femme du côté de l'homme, afin que d'eux sortissent tous les humains qui devaient perpétuer sur la terre le pontificat de la création, et s'élever ensuite de la possession de Dieu dans ses œuvres, à la possession de Dieu dans son essence, devenir consorts de la nature divine et participer à la félicité infinie. C'est pour perpétuer ce pontificat qui doit rendre à jamais au nom de toute créature, gloire, honneur, louange éternelle au Dieu suprême, que, comme l'âme humaine est créée à l'image de Dieu, la famille humaine doit aussi retracer quelque image de la Trinité sainte. La femme naît primitivement de l'homme, son principe, comme le Fils unique de Dieu naît éternellement de son père ; de l'homme et de la femme naîtront tous les hommes, comme du Père et du Fils procède l'Esprit-Saint, leur amour mutuel. O divin enchaînement des œuvres de mon Créateur, que vous êtes ravissant et sublime pour qui vous comprend ! Créatures de l'univers, prêtez-moi vos voix pour glorifier le Seigneur, afin que s'accomplisse ma glorieuse destinée ; nations de la terre, nations de pontifes, louez toutes le Seigneur ; peuples de la terre, peuples de prêtres, louez tous le Seigneur, parce qu'il a confirmé sur nous sa miséricorde et que la vérité du Seigneur demeure éternellement.

III. — *Conclusion. Obligation de rendre gloire à Dieu dans son corps et dans son âme.*

L'univers, mes frères, est l'œuvre de Dieu :

Sa toute-puissance a créé tous les êtres, et sa bonté comme l'amour souverain dont il s'aime nécessairement, les a destinés et coordonnés à sa gloire. L'homme intelligence unie à des organes, est dans son corps le résumé de tous les éléments et de tous les êtres matériels, et dans son âme il est plus grand que l'univers qui n'est qu'un point dans son idée, dans sa conception de l'infini. Image et ressemblance de Dieu, il est intelligence pour comprendre et connaître la vérité ; il est raison et conscience, impression de la raison éternelle dans son âme pour juger selon la science de l'esprit, le sens profond du cœur qui discerne le bien du mal, selon la règle et la loi de vie (*Eccli.*, XVII, 6-9), comme son divin modèle, il est volonté et amour pour vouloir et aimer le bien, le vrai, le juste, et y trouver la pleine satisfaction de tout son être, qui est le bonheur. Or, Dieu seul est la source du vrai, du juste et du bien étant la vérité souveraine, la justice suprême, et le bien infini. C'est pour cette raison profonde et nécessaire que l'homme par le fond de son être, par toutes les puissances de son âme aspire à la félicité qui ne peut être que Dieu. Il a appétit et besoin de Dieu et ne peut-être heureux que par sa possession, seule capable de satisfaire son cœur, son intelligence et sa raison. Mais la création tout entière, nous l'avons prouvé, est faite pour l'homme ; il en est le chef-d'œuvre et le roi ; il en vit et l'absorbe dans son corps pour en composer continuellement ses organes et ses sens et transformer ainsi tous ces éléments matériels en instruments de son intelligence et de sa volonté. Cette création tout entière il se l'assimile par l'intelligence et la pensée, pour en faire par la connaissance, la vie de son esprit, et trouver pour son cœur les perfections souverainement aimables du grand Dieu qui s'est imprimé dans ses œuvres ; et ainsi la création tout entière aspire en l'homme et par l'homme vers la majesté infinie qui l'a produite pour en faire rayonner sa gloire en faisceaux resplendissants. C'est ainsi que l'homme est le pontife de toutes les créatures pour louer et bénir Dieu en leur nom, réfléchir en soi et en elles la vérité, la justice et le bien, les aimer, s'y attacher, les pratiquer, afin de trouver le bonheur par la possession de Dieu.

Telle est, mes frères, notre fin à tous, telle est la loi naturelle de notre être, la raison unique de notre existence, la règle infaillible de notre félicité. En accomplissant cette loi de notre nature, nous serons nécessairement heureux, nous avons déjà entrevu et nous démontrerons plus tard, que l'homme, hors de cette fin, est nécessairement malheureux, et marche à sa destruction dans le temps, comme à l'infortune de l'éternité. Dieu donc, voilà votre centre, le pôle vers lequel vos cœurs doivent se diriger.

Me demanderez-vous maintenant pourquoi une religion, pourquoi un culte intérieur, un culte extérieur, un culte public, des lois

et des préceptes moraux ? Mais si vous ne saisissez pas que ce sont là les conséquences nécessaires des grandes vérités que nous avons méditées, je vous demanderai à mon tour, pourquoi exigez-vous le respect et l'amour de votre enfant ? Pourquoi vous faites-vous en quelque sorte le terme de son obéissance et de son amour ? Sans doute vous êtes les instruments de sa naissance ; mais l'avez-vous créé, vous appartient-il en propre ? Pourquoi encore exigez-vous du domestique auquel vous jetez une misérable pièce de monnaie, pour vous servir, qu'il vous respecte et s'attache à vos intérêts ? Pourquoi exigez-vous le dévouement de tous ses soins, de tous ses instants ; cette espèce de culte continuel, nécessaire d'ailleurs, puisqu'il constitue l'ordre de la famille et de la société ? Est-ce par vous qu'il existe ? Ames ingrates et sans logique, Dieu vous demande-t-il autre chose que ce que vous exigez de vos semblables ? Et à quel titre vous le demande-t-il ? Ne lui appartenez-vous pas tout entiers et dans votre corps et dans votre âme ? Ne vous a-t-il pas créés pour lui ! Hé quoi ! lorsque tout l'univers rend hommage à son Créateur en exécutant ses lois, que votre corps même, par son admirable structure, rend hommage à son auteur, Dieu ne pourrait rien exiger de votre âme, de son image et ressemblance, de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la création, il aurait tout fait pour elle, et elle ne lui devrait rien ! Il se serait posé un but, et il ne pourrait l'atteindre ! Bien plus, par l'acte incessant de sa puissance, dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes (*Act.*, VIII, 28), il continue à faire exister tout votre être, à créer sans cesse et votre pouvoir d'intelligence, et votre pouvoir de raison, et votre pouvoir de volonté et de liberté ; il continue à maintenir l'union de votre corps et de votre âme, et par conséquent, il coopère à tous ses actes, et cette coopération de la puissance infinie serait perdue en vous, arrêtée à vous ? Dieu n'y aurait aucun droit ? La raison se refuse à une telle négation. Concluez donc que la religion qui est un besoin de votre nature est la conséquence nécessaire de la création. Et pourquoi, enfin, Dieu exige-t-il de vous un culte et des devoirs ? Pour satisfaire votre nature, accomplir la loi de votre être, et vous rendre heureux de sa félicité même ? parce qu'il est de sa gloire de faire participer à son bonheur les créatures de son amour. Il veut le culte du corps, parce qu'il est créé pour être uni à l'âme ; le culte de l'âme parce qu'elle est le terme le plus élevé de la création, qu'elle est l'image de son Créateur, et qu'il ne peut la rendre heureuse par une autre loi. Le corps et l'âme ne font qu'un seul homme ; la religion donc, sans culte extérieur auquel participe le corps, n'est pas complète, et la religion sans culte intérieur est une dérision. Mais l'homme est un être créé pour la société, la société a été créée avec et dans la famille pour fournir à tous ses membres les moyens

d'arriver à leur destinée suprême: La société humaine doit à Dieu un culte social, un culte public. La religion est sa loi fondamentale. Malheur donc à l'homme sans religion; c'est un être dévoyé qui se précipite au malheur à travers le désordre: malheur aux nations et aux peuples sans religion; *leur fin est venue, leur fin est venue* (*Ezech*, VII, 2-6), dit le prophète; ces nations et ces peuples n'ont plus de principe vital, et sont impropres à conduire leurs membres aux destinées saintes pour lesquelles les sociétés sont instituées; ils doivent disparaître du rang des nations et des peuples, et l'histoire de l'humanité n'est en définitive que le récit lamentable des décadences, des ruines, des anéantissemens des nations et des peuples sans religion, violateurs inguérissables de la loi morale et de la loi éternelle.

Donc, bien-aimés frères: *Glorifiez Dieu, et portez-le dans votre corps* (*I Cor.*, VI, 20), vous dit l'Esprit Saint lui-même: Dieu est justice, Dieu est sainteté, charité, piété, miséricorde et bonté, Dieu est tout bien et l'exclusion de tout mal. Que votre corps donc soit le tabernacle du Dieu vivant; pratiquez en lui et par lui la justice; soyez saints, purs et charitables, pieux, miséricordieux et bons; accomplissez tout le bien, évitez tout le mal, et ainsi vous porterez Dieu et le glorifierez dans votre corps.

Glorifiez-le dans votre âme; qu'elle domine le corps et qu'elle mortifie les actes de la chair pour vivre de l'esprit; que toutes vos pensées, vos intentions, se dirigent à Dieu comme à leur centre; l'apôtre l'exprime encore: *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.* (*I Cor.*, X, 31.) *Soit que nous vivions, nous sommes au Seigneur, soit que nous mourions, nous sommes encore au Seigneur.* (*Rom.*, XIV, 8.)

Glorifiez Dieu dans tout votre être. et intérieurement, et extérieurement, et en votre particulier, et dans l'union de vos frères par un hommage public dans l'unanimité d'un seul cœur et d'une seule âme. Il est des hommes qui rendent un culte extérieur sans que l'âme y participe; bons et justes devant les hommes, ils le sont par orgueil et vanité. Le monde les appelle honnêtes, mais Dieu les repousse parce qu'ils usurpent son droit en se faisant eux-mêmes leur fin. Il en est qui se contentent de penser à Dieu sans agir; ils parlent bien de Dieu, défendent même la vérité dans leurs discours, mais ils ne rendent à Dieu aucun culte, ils ne le louent point, ne le bénissent point dans la prière; ils ne vivent point de la miséricorde et de la grâce de la vie divine que Jésus-Christ donne dans ses sacrements. Ceux-là ne sont point encore des hommes parfaits; ils mentent à leur conscience, et Dieu les jugera par leurs paroles. Il en est encore d'autres qui pratiquent le bien, glorifient Dieu dans leur corps et dans leur âme, et en particulier et en public,

mais souvent entravés par les embarras de ce monde, ils s'arrêtent dans la route, s'en écartent et n'y rentrent qu'en rampant; puissent-ils ramper jusqu'au terme sans défaillir en dehors!

Mais quel est donc cet homme parfait, cette créature sublime qui comprend et accomplit sa fin? C'est cette âme dont parle l'Apôtre, qui vit dans ce monde comme n'y vivant pas, qui use de ce monde comme n'en usant pas (*I Cor.*, VII, 31); elle fait tout en apparence comme les autres hommes, remplit les mêmes obligations, les mêmes devoirs; rien en elle d'extraordinaire, tout cependant y est animé de la vie surnaturelle, tout y est réglé selon les lois de la nature et conformément à sa destinée éternelle; Dieu est son unique but, elle se propose en toutes choses; dans les maux, dans la joie comme dans les pleurs, elle loue et bénit Dieu. C'est cette créature qui remplit le but de Dieu. Elle est le lien d'harmonie entre le ciel et la terre, et Dieu se communique à elle d'une manière ineffable. Ayez, ô bien-aimés frères, assez d'amour de vous-mêmes pour chercher Dieu comme elle, et après l'avoir possédé par sa connaissance et son amour ici-bas, vous le posséderez et le contemplez dans son essence pendant les siècles éternels. *Amen.*

MERCREDI DES CENDRES.

II. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LA CHUTE DE L'HOMME ET SES SUITES.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Tu es poussière et tu retourneras en poussière.

Tout passe, chrétiens mes frères, et la parole de Dieu demeure éternellement. Les cités s'élèvent, elles fleurissent quelques jours, jusqu'à ce que la poussière du temps les ait englouties. Les nations se succèdent sur la terre et disparaissent pour toujours, en se jetant l'une à l'autre ce cri d'épouvante et d'effroi: *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* Les familles humaines s'éteignent et leurs débris s'amoncellent dans les tombeaux; elles viennent tour à tour sous les étendards de la mort, les fils fouler les ossements pourris des pères; les vivants marchent sur les morts, et la poussière des cercueils s'élève sous leurs pas pour répéter à tous: *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* A mesure que les seins des femmes, dans les tortures et les angoisses, jettent les générations humaines à la lumière, les tombeaux s'ouvrent pour les engloutir. De toutes parts les vivants pleurent sur les morts. Vainement la science humaine demande aux débris de la vie comment lutter contre l'empire de la mort, pour toute réponse la putréfaction des cadavres redit la parole antique et permanente: *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* Sur la tiare des pontifes, sur la couronne des rois, sur l'épée du soldat, sur le front sacré du prêtre, sur la tête du juste comme sur celle de l'impie, sur le front du vieillard, sur celui de l'enfant, sur

la plaie du malade comme sur le scalpel du médecin se lit en caractères toujours renaissants : *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* Au milieu des râlements des mourants, des vagissements de ceux qui naissent, au sein de l'opulence, dans les palais des rois, dans le dénûment de la chaumière, dans les joies bruyantes, dans la tristesse profonde un cri de douleur et d'angoisse retentit d'un bout du monde à l'autre ; chaque jour le transmet au jour qui suit et la nuit en propage les échos. Nulle part n'est le bonheur, partout la détresse.

Tous naissent pour souffrir et mourir : tous, dès le premier instant de la vie, commencent le combat de la mort ; et chacun, arrivé au terme et vaincu, peut s'écrier à son tour ; comme le roi Thébain : *J'achève de mourir en ce jour !* O sagesse de mon Dieu, n'avez-vous donc fait les humains que pour être le jouet du malheur et de la mort, est-ce là ce pontife de la création fait à l'image et à la ressemblance de son Créateur ? Que veut dire tant de grandeur avec tant de néant ? D'où vient cet inexplicable mystère de contradiction ?

O mes frères ! pourquoi la colère de Dieu s'est-elle allumée sur nous ? Un crime immense, irréparable par les seules forces humaines, a été commis. L'homme créé dans l'innocence et la justice, orné de la grâce et des dons divins, fils adoptif de Dieu, destiné à partager la félicité de son Créateur, a méconnu sa fin ; il a violé la loi de sa nature et de ses destinées. L'union du ciel et de la terre a été brisée. Dans ce crime est la source et l'origine des souffrances et de la mort qui pèsent sur toutes les générations humaines, car toutes en sont souillées dans leur source.

Ce sont là les vérités aussi tristes que profondes que je me propose de méditer avec vous : 1° énormité du péché de notre premier père et ses funestes suites sur l'humanité entière ; 2° ses funestes suites pour chacun de nous en particulier et dans les deux cas, gloire rendue à Dieu par l'expiation. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie, la mère de la grande victime du péché. *Ave, Maria.*

I. — Certitude et énormité du péché d'Adam.

L'enseignement catholique, qui est la vérité infaillible, mes frères, nous apprend que l'homme fut créé dans l'état de justice originelle, d'innocence et d'intégrité parfaite par lequel la nature humaine fut élevée à une destinée divine, au-dessus de ses forces et de sa capacité naturelles.

Cet état n'était donc point essentiel à sa nature, il ne lui était point dû, puisqu'elle en est incapable : nul être fini n'étant capable de posséder Dieu dans son essence en vertu de ses forces natives. Cependant l'homme trouve au fond de son cœur le vœu, le désir et l'aspiration à un tel bonheur, preuve manifeste que la bonté infinie de son Tout-Puissant Créateur l'y a destiné.

D'ailleurs, le souvenir antique et toutes les traditions humaines, si altérées qu'elles soient, s'accordent avec la tradition divine et infaillible pour confirmer cet état primitif des premiers auteurs du genre humain.

Dans cet état la nature humaine donc élevée à une destinée divine reçut les moyens pour y arriver. La grâce sanctifiante, cette force divine qui agrandit et divinise l'âme en coopérant avec elle, établit l'homme, non-seulement l'ami, mais le fils adoptif de Dieu, lui donne tous les droits à l'héritage de la gloire et de la félicité d'un tel père, qu'il ne devait plus seulement connaître et posséder par le moyen de ses œuvres et par son image et sa ressemblance en son âme même, mais qu'il devait connaître, posséder et aimer dans son essence infinie, et tel qu'il est. Cet état demandait la parfaite soumission de l'âme à Dieu, et comme conséquence la soumission du corps et de ses appetits à l'âme, et la soumission de tous les êtres terrestres à l'homme. Avec la grâce sanctifiante, l'homme reçut ses propriétés et ses dépendances essentielles, toutes les vertus infuses, tant théologiques, la foi, l'espérance et la charité, que morales et les dons de l'Esprit-Saint, parce que toutes ces choses suivent la grâce sanctifiante.

Il suit encore de là que le premier homme fut exempt des tourments de la faim et de la soif, de la tristesse, des douleurs, des passions altérantes, de la maladie, de la mort, et de la concupiscence ; qu'il posséda la plénitude de la science des choses naturelles et surnaturelles, autant que l'exigeaient la dignité et la fonction de précepteur et de gouverneur de sa postérité.

Qu'elle était belle la création, ainsi destinée, dans son roi, à la contemplation de son Créateur ; chaque chose avait sa fin et son but, et l'homme avait pour but Dieu et sa gloire, et sa félicité était immense ; dans la contemplation des créatures il partageait le bonheur de l'intelligence divine, dont il était l'image ; mais il était libre et aspirait à un bonheur plus grand encore. La liberté est de l'essence même de tout être intelligent, et c'est par elle que l'homme devait mériter le bonheur divin, sa destinée. Or, de même qu'il est invinciblement certain que la perfection naturelle de tout être raisonnable ne peut être obtenue que par l'amour naturel de Dieu au-dessus de toutes choses, il est également évident que la perfection surnaturelle, que le bonheur souverain ne peuvent être obtenus que par l'amour surnaturel de Dieu au-dessus de toutes choses, et comme l'être infiniment aimable en lui-même et pour lui-même. Un tel amour étant l'ordre parfait et l'accomplissement parfait de la loi éternelle, il s'ensuivait nécessairement que toutes les lois morales étaient parfaitement accomplies et que les êtres et les lois physiques étaient aussi parfaitement soumis et subordonnés aux êtres moraux et aux lois morales. Dès lors tout désordre, tout mal était impossible.

tant que cette harmonie régnerait dans l'œuvre de Dieu.

Cependant un cri universel se fait entendre depuis le commencement jusqu'à nous, pour attester à travers les siècles, que l'homme n'est plus dans cet état. La vie humaine, cet enchaînement de tant de misères et de maux si nombreux, atteste que toute la source des mortels a été condamnée. Quelle autre cause assigner, en effet, à cette épouvantable profondeur d'ignorance, océan de toute erreur, qui enveloppe tellement dans ses gouffres ténébreux tous les fils d'Adam que nul ne peut s'en délivrer que par le travail, la douleur et la crainte amère? D'où viendrait lui-même cet amour de la vanité, du crime, qui donne naissance aux cuisantes inquiétudes, aux troubles, aux chagrins, aux frayeurs, aux joies insensées, à la discorde, aux procès, aux guerres, aux ruses insidieuses, à la colère, à l'inimitié, au mensonge, à l'adulation, la fraude, le vol, la rapine, la perfidie, l'orgueil, l'ambition, l'envie; aux homicides, aux parricides, à la cruauté, à la violence, la noirceur, la luxure, l'emportement de la passion, l'impudence, l'impudicité; aux fornications, aux adultères, et à tant d'autres ignominies immondes, dont la honte voile le nom: aux sacrilèges, aux hérésies, aux blasphèmes, aux calomnies, aux jugements iniques, aux brigandages et à tant d'autres maux innombrables que l'esprit ne peut embrasser ensemble, et qui pourtant remplissent tellement la vie de l'humanité qu'on serait tenté de croire que le genre humain conspire naturellement contre sa propre existence, qui n'est qu'une lutte contre ses effrayants efforts de destruction.

« Et cependant tous ces maux prennent leur source dans cette ignorance et cet amour pervers avec lesquels naît tout fils d'Adam... » (S. AUG., *De civit. Dei*, l. XXII, ch. 22.) Mais, quand même l'homme eût été créé dans l'état de pure nature, jamais il n'eût été sujet à tant de maux s'il n'eût péché. (THOMAS DE LÉMOIS, t. I, *Tract. de læsione lib. arbit.*, c. 10; BILLUAR, dist. 11, *Preamb. ad gratiam*....)

Mais, que dirions-nous des maux corporels, de la révolte de la chair contre l'esprit, de la révolte du monde physique, de ses perturbations contre l'homme, son roi? Est-ce là l'œuvre d'un Dieu sage, souverainement juste et bon, qui livre ainsi son œuvre à la destruction du crime, qui renonce à la fin qu'il ne peut manquer de se proposer en créant? Nous concevons un monde plus parfait et sans désordre, une humanité plus sainte, plus juste et moins malheureuse, et Dieu, qui fait tout pour le mieux selon le plan qu'il adopte librement, n'aurait pu réaliser, pour ce monde qu'il a choisi, une perfection que notre raison prononce invinciblement meilleure. Cela est métaphysiquement impossible; cela répugne à toute raison, à toute logique. Un tel état de choses ne peut pas venir davantage du monde physique essentiellement passif; reste donc

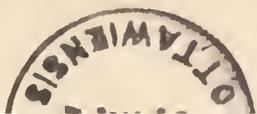
une grande violation de la loi morale pour expliquer un tel problème. Il n'y a pas de milieu, la loi éternelle est immuable dans le bien, la loi physique ne peut changer d'elle-même, elle est immuablement coordonnée à la loi morale, la loi morale seule a donc été violée: elle seule, en effet, peut être librement observée ou enfreinte: c'est donc uniquement de sa violation que peuvent venir le désordre et le mal.

Mais par qui la violation a-t-elle été consommée? Toutes les races humaines sont accablées sous les mêmes maux, livrées aux mêmes désordres de l'esprit, aux mêmes afflictions du corps, aux mêmes révoltes de la chair contre l'esprit, aux mêmes réactions des lois physiques. Non-seulement toutes les races, toutes les familles humaines, mais aussi tous les individus sans exception sont enchaînés sur le même roc de Prométhée. Tous ont donc violé la loi de leur existence et de leur nature, ou bien Dieu est injuste et l'auteur du mal, c'est-à-dire qu'il n'est pas, et alors arrivent toutes les conséquences de cette épouvantable négation. Mais l'ont-ils violée individuellement, par un choix consciencieux et délibéré? La raison répugne à admettre que l'enfant qui vient au monde soit coupable d'un tel crime personnel et dont l'origine soit en lui; or, tous ayant commencé par l'enfance, à l'exception d'un seul, l'origine d'un tel crime est nécessairement dans le père de tous, dans celui qui n'est point né enfant, mais qui a été créé parfait pour être la source et l'instituteur de tous. Il n'y a que cette solution au problème.

Quel fut donc le crime du premier homme? ce ne put être qu'une violation de la loi surnaturelle, imposée à sa nature pour atteindre le bonheur souverain; car, tant que celle-ci eût été observée, les autres l'eussent été par là même, comme elles sont toutes violées par sa violation, puisque leur accomplissement est une conséquence de cette loi suprême. Le péché du premier homme fut donc, comme celui de l'ange, une sorte d'athéisme de l'orgueil; ce qui fait dire à l'*Ecclesiastique*: *Le commencement de l'orgueil de l'homme fut d'apostasier de Dieu, parce que son cœur se retira de celui qui l'avait fait; car le commencement de tout péché est l'orgueil.* (*Ecclesi.*, X, 14, 15.)

Or, Moïse exprime plus fortement encore la même vérité lamentable: *Dieu sait, dit le dénon à nos premiers parents, que du jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.* (*Gen.*, III, 5.)

C'est pour être semblable à Dieu que la violation de la loi est proposée et qu'elle est consommée. Pas plus que l'ange, l'homme ne prétend être semblable à Dieu, comme être nécessaire et tout-puissant, la plénitude de la science dans laquelle il fut créé lui montrait assez qu'une telle ressemblance lui était impossible; mais il voulut, comme Dieu, être heureux par lui-



même, par sa propre science; il voulut arriver au bonheur souverain par ses seules forces naturelles; il s'enorgueillit par conséquent en lui-même et s'aima plus que Dieu, auquel il prétendait s'égaliser. Ce fut là le premier degré de son péché, la violation de l'amour souverain de Dieu, de la loi surnaturelle de la charité. Dans ce péché d'apostasie, de préférence de la créature au Créateur, de négation partielle de Dieu, en était compris un autre, l'envie, la jalousie de la science et de la félicité de Dieu : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » L'âme, dont la grâce originelle avait fait l'image de Dieu aussi parfaite qu'elle pouvait l'être dans l'épreuve, voulut se perfectionner elle-même sans le secours de la grâce, elle voulut rendre son être et sa forme capables de toute science comme Dieu; par l'acte volontaire de sa personne elle se déforma, en tournant tout son amour vers elle-même. La foi et la confiance en Dieu, l'espérance en sa bonté souveraine, furent remplacées par l'incrédulité à sa parole et la défiance de sa bonté, que l'homme se laissa aller à soupçonner d'envie contre sa créature: *non, non, vous ne mourrez point*, comme Dieu vous l'a dit en vous trouvant; car il sait que vous lui ressemblerez en mangeant de ce fruit, voilà pourquoi il vous l'a défendu, dit le tentateur.

Ainsi, la charité, l'espérance et la foi en Dieu, les trois vertus théologiques qui donnent à l'homme sa puissance surnaturelle, sont radicalement détruites par le premier acte de déisme athée de l'orgueil. Par là le suprême commandement de Dieu à l'homme, celui dont l'observation devait le conduire à sa destinée surnaturelle, est violé. Les trois autres préceptes fondamentaux donnés à l'homme vont l'être également. La vertu de religion par laquelle l'homme adorait son Créateur, et lui rendait un culte institué pour mettre le complément à la création, en faisant de l'homme le pontife de toutes les créatures, est violé dans sa racine; au lieu d'adorer Dieu, l'homme s'adore lui-même, il viole le précepte de son Créateur afin de lui être égal. Il perd par là la destinée surnaturelle qu'il ne peut atteindre que par Dieu et en Dieu. Dès lors, toutes les créatures données à l'homme, retombent avec lui dans l'infirmité; au lieu de les régir comme un roi sage, lieutenant de Dieu, il commence à en abuser en mangeant du fruit défendu, il tourne cette créature et en elle toutes les autres contre son Créateur, et viole ainsi le second précepte qui lui ordonnait de présider aux créatures faites pour lui, de les dominer dans l'ordre et la justice; il les entraîne, au contraire, dans le désordre et l'injustice. Enfin, le premier commandement : *Croissez et multipliez-vous* (*Gen.*, 1, 22), est violé aussi dans son principe et dans la loi qui en règle l'accomplissement; ce n'est plus pour glorifier Dieu que l'homme croîtra et multipliera; d'abord, au lieu de croître dans la

perfection de son être, il vient de déchoir : le corps a pris l'empire sur l'âme, la sensualité commence à exercer son empire sur la raison, les yeux voient que ce fruit était bon manger, beau à voir et d'un aspect délectable; le femme en prend et en mange, elle en donne à son mari, qui en mange aussi; les plaisirs des sens sont préférés à la loi de Dieu, la conscience est étouffée et le corps est obéi, aussitôt la concupiscence surgit; ils rougissent de leur nudité, et la loi des générations humaines sera désormais viciée dans sa source même, l'empire sur la création échappe à l'homme, son corps domine son âme, et l'âme fuit la pensée de Dieu; les pécheurs se cachèrent pour éviter sa présence, c'est tout l'inverse de ce que Dieu avait établi. L'économie divine de la création, qui soumettait l'âme à Dieu, le corps à l'âme, et le monde physique à l'homme, est détruite; la famille elle-même, qui était le but du premier commandement, est détruite; l'homme séduit par la femme, n'est plus son égal, mais son maître et son dominateur.

Ainsi, par la violation de tous les commandements surnaturels et naturels, tout est renversé, tous les rapports sont changés et détruits. Et enfin, l'homme élevé au-dessus des souffrances et de la mort retombe sous leur empire, son corps surnaturalisé, qui ne devait point mourir, se recourbe vers la terre d'où il a été tiré, et elle sera son tombeau : *Car tu es poussière et tu retourneras en poussière.*

II. — *Transmission et funestes conséquences du péché originel.*

La chute originelle et ses conséquences dans le premier homme sont évidentes et certaines. Il nous reste à prouver comment cette chute est transmise à tous ses descendants, comment, tous, à l'exception de la glorieuse et immaculée Vierge Marie, y ont participé en lui, et comment tous aussi ont subi ses funestes conséquences. C'est d'abord un enseignement de la vérité inflexible que nous avons tous péché en Adam, et de là toutes nos infortunes, nos misères et la mort.

Et en effet, dès que l'homme fut déchu de l'état surnaturel, et que sa nature même fut lésée et affaiblie dans ses puissances, il ne pouvait engendrer que des êtres participants à sa déchéance et aux défaillances de sa nature. D'abord l'état surnaturel d'innocence et d'intégrité ne lui était point dû. Il n'est point essentiel à sa nature; puisqu'il lui est supérieur et surajouté. Cet état ne peut donc être transmis par la nature qui l'a perdu sans cesser d'être essentiellement ce qu'elle doit être.

En second lieu, l'homme déchu, lésé même dans les puissances de sa nature essentielle, ne peut produire naturellement que selon son état. Or, l'âme est le principe de tous les actes qui participent tous à son état, ils en procèdent comme de leur cause. Le corps dépouillé des prérogatives de l'intégrité est tombé sous toutes les lois de sa

nature périssable ; il est vicié comme l'âme, et par l'âme, il ne peut donc produire que des substances viciées. C'est à une substance corporelle ainsi viciée, produite d'un corps vicié, par l'acte d'une âme déchue et lésée, que l'âme nouvelle créée immédiatement de Dieu, est unie par le fait même de sa création. Cette union ne fait du corps et de l'âme qu'un seul être qui connaît et veut d'abord par le corps, puisqu'il est de sa loi d'existence de ne pouvoir commencer à exister sans lui.

Cependant dès l'instant de sa création, l'âme est substance, être ou raison, intelligence et amour ou volonté, elle joint immédiatement de son activité, qu'elle emploie à donner sa forme définitive à la substance corporelle. Comme l'âme n'est point productrice ici, mais qu'elle ne fait que former, elle ne peut changer la nature de son sujet ; et parce qu'il est dans la nature du corps déchû d'entraîner et de dominer l'âme, l'activité de celle-ci, dès le premier instant, est absorbée par un corps sans lequel elle ne serait pas ; elle s'y attache donc d'amour et de volonté, pour le former uniquement comme il peut l'être, pour un but et une fin naturels. Dès lors l'activité volontaire de l'âme, au lieu de se tourner vers Dieu, suivant la loi surnaturelle primitive, se tourne nécessairement vers la créature par un acte de sa nature, par l'acte de son existence liée hypostatiquement au corps. Dans le premier dessein de la création, la volonté de l'âme devait s'attacher au corps pour Dieu ; après la chute elle s'y attache pour elle-même et pour lui, son acte d'attachement n'est donc pas nécessaire absolument, mais relativement par suite du seul péché d'Adam, qui a dégradé le corps sans lequel l'âme ne peut ni exister, ni agir tout d'abord. Or, comme l'acte de la nature d'un être ne peut être produit que par ses puissances, et que la raison, l'intelligence et la volonté s'impliquent dans toutes les opérations de l'âme, que celle-ci veut nécessairement son existence, qui ne peut commencer que par son union avec le corps, il s'ensuit que la première opération de ses puissances est l'attachement naturel et volontaire à un corps terrestre, qui la sépare de Dieu dont elle est l'image, qui l'asservit, parce qu'il n'est plus fait pour une âme surnaturellement perfectionnée, puisqu'il est, au contraire, produit par les âmes déformées des parents, qui le produisent de corps eux-mêmes déformés et dépouillés des privilèges surnaturels. Mais ce premier acte volontaire de l'âme qui s'attache au corps, au lieu de se tourner vers Dieu, suivant la loi éternelle, est-il libre en chaque âme ? On ne peut le soutenir, car le volontaire naturel à un être, tel que celui par lequel l'âme s'attache à son corps n'est pas libre, il est nécessaire, puisqu'il tient à son existence ; mais il n'en est pas moins une violation de la loi éternelle, dont les conséquences ne peuvent être évitées. En effet, l'état surnaturel de

création, consistant dans l'impression parfaite de l'image de Dieu dans l'âme, impression qui ne pouvait subsister qu'autant que l'âme aimerait Dieu et s'attacherait à lui par-dessus toutes choses, il est clair que par un attachement quelconque à la créature en elle-même et pour elle-même, l'état surnaturel ne peut exister. Ainsi pour employer une comparaison, si je brise un vase précieux par inadvertance, l'acte n'est pas libre, mais le vase n'en est pas moins brisé. Or, l'attachement de préférence de l'âme à son corps la sépare nécessairement de Dieu, et lui fait par conséquent perdre les privilèges de l'état surnaturel ; bien donc que cet acte ne soit pas libre, les privilèges n'en sont pas moins perdus, étant incompatibles avec lui, et dès lors les peines qui sont les conséquences nécessaires de la perte de la grâce surnaturelle arrivent ; l'âme retombe avec le corps dans l'état de pure nature, vicié toutefois dans Adam et tous ses descendants, par la violation de la loi naturelle de l'amour de Dieu, qui fut comprise dans la chute. Il est donc vrai de dire, avec les théologiens, que le corps est l'occasion du péché originel que toute âme commet matériellement par le premier exercice de son être ; et comme le corps descend d'Adam et d'Eve, et qu'il est par là même déformé et vicié dans sa substance première, originelle, il est vrai aussi que tous ont par là même volontairement péché en Adam, dont la faute est la cause de l'attachement nécessaire, naturel et volontaire de l'âme à son corps.

Tous, bien-aimés frères, nous sommes donc tous coupables en Adam, et le lourd fardeau des suites funestes de sa chute, fardeau qui nous opprime tous, nous en donne à lui seul la conviction lamentable. Ces luttes de la conscience, par lesquelles nous voulons le bien que nous ne faisons pas et nous laissons le mal que nous commettons, nous prouvent assez qu'il y a deux hommes en nous. La loi du corps regimbe contre l'esprit. Le démon est devenu le maître et le législateur de l'homme dans le mal ; il n'a pas voulu du joug de Dieu, il sera l'esclave de celui auquel il s'est soumis.

Des individus, les désordres passent à la famille d'où ils s'étendront à la société à mesure qu'elle s'agrandira. La femme a voulu être plus que l'aide et l'égal de l'homme ; elle a voulu le dominer par sa séduction ; le lien harmonique de la famille est rompu, la femme est soumise à l'homme, punie en elle-même : le Seigneur prononça cette sentence : *Je multiplierai tes amertumes et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur.* (Gen., III, 16.) Les cris de douleur de toutes les mères, leurs chagrins et leurs amertumes pendant la grossesse, dans l'enfantement et après, dans l'éducation de leurs enfants et les inquiétudes de toute leur vie, affirment assez que la loi éternelle pèse sur elles depuis l'origine. Malgré tant de maux, il faut que la femme expie la séduc-

tion qu'elle a exercée contre l'homme, et voilà pourquoi la sentence divine ajoute : « Des désirs sans bornes te porteront vers l'homme, mais il sera ton maître (*Gen.*, III, 16). » Et ainsi sont expliqués dans leur source l'esclavage et l'avilissement de la femme, jusqu'à ce que viennent le nouvel Adam et la nouvelle Eve pour rétablir l'ordre.

L'homme à son tour perd son domaine sur la terre, non pas ce domaine naturel qui est une loi de son existence et de sa nature; mais ce domaine d'harmonie divine qui faisait que tout lui obéissait parce qu'il obéissait à Dieu, « la terre sera mandite à cause de ton crime. » La matière viciée par son emploi au crime est torturée dans sa substance et dans ses lois par l'âme coupable au service de laquelle elle est naturellement soumise; cette terre si féconde éprouve une secousse par le retrait de la vertu divine qui s'en va; modifiée jusque dans ses entrailles, elle sera soumise aux lois de la destruction, aux révolutions diverses que les éléments pervertis apporteront à sa surface; elle perd sa fécondité première, et il est dit à l'homme : *Tu n'en tireras la nourriture qu'à force de fatigues et de peine, tous les jours de ta vie. Désormais elle te fera croître des épines et des charbons, et tu auras pour nourriture les herbes des champs, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre d'où tu as été tiré; puisque tu es poussière tu rentreras dans la poussière.* (*Gen.*, III, 17, 18, 19.) Voilà bien nettement enseignée l'origine et la cause du mal physique dans le mal moral; s'il est indubitable que tous les êtres physiques ont été faits pour l'homme, et que par conséquent les lois physiques soient subordonnées aux lois morales, il s'ensuit que le désordre dans celles-ci doit amener un désordre correspondant dans celles-là. L'homme est le nœud de Dieu et du monde, *Nexus Dei et mundi.* (ALB. MAG.) Or, le lien une fois rompu, l'union harmonique est détruite; cependant l'homme demeure lié au monde, il en absorbe en lui tous les éléments, qui sont employés en lui et par lui à la consommation de tous les crimes. Le règne minéral, transformé en substance végétale, passe avec celle-ci à la substance animale dans le corps de l'homme; les gaz et les fluides divers, répandus dans l'atmosphère, sont absorbés par l'homme et composent son corps; c'est par ces substances que l'âme agit, qu'elle exécute tous les crimes, qu'elle viole les lois de son être. Qu'on réfléchisse à ce vaste emploi de la matière pour la perpétration de tant de crimes, de tant d'infamies à travers les siècles; qu'on se rappelle la corruption inexprimable du paganisme; qu'on lise les turpitudes et les débauches effrénées du peuple romain dans ses historiens, qu'on soulève le voile ténébreux qui couvre les turpitudes de nos grandes villes, leurs orgies infâmes; qu'on voie comment la torture et la fatigue des organes y corrompt la vie, y désorganise la

substance, et amène tant de maladies nommées et innommées qui rongent les sources de la vie dans les familles et sèment la corruption sur tout ce qui touche ceux qui en sont infectés. Qu'on contemple ces forfaits horribles, ces noires trahisons, ces meurtres, ces parricides, ces sacrilèges, ces idolâtries de la matière, ces empoisonnements, ces magies infernales, qui ont, dans tous les temps, répandu le sang et employé les choses les plus sacrées au culte infâme des démons. Qui osera dire que la matière viciée et corrompue, rejetée en circulation dans le monde, retournant de l'homme dans tous les êtres, par la décomposition continuelle des corps vivants, par la corruption de tant de cadavres inmolés par les infamies de la jeunesse, de l'âge viril et de la vieillesse elle-même; qui osera dire que les éléments ainsi imprégnés de vice et de corruption, ne réagissent pas contre les êtres moraux qui les ont ainsi dégradés? Et saint Paul n'a-t-il pas résumé énergiquement toute notre pensée en ces termes : « Les créatures attendent la manifestation des enfants de Dieu; car elles sont assujetties à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties; elles attendent dans l'espérance d'être elles-mêmes affranchies de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Car nous savons que toute créature gémit et souffre comme les douleurs de l'enfantement jusqu'à présent. (*Rom.*, VIII, 19, 22.) » N'est-ce pas dans ce mystère profond qu'il faut chercher les causes de tant de maladies épidémiques, contagieuses, qu'on les appelle pestes ou de tout autre nom, les causes de famine, en un mot, de toutes les grandes calamités physiques qui ne sont qu'un désordre dans la matière, un excès des lois physiques en plus ou en moins; calamités, désordres, excès qui accompagnent toujours les grandes corruptions des peuples, les grandes violations des lois morales? Car Dieu visite les nations par le glaive, la famine et la peste; c'est ce qu'enseigne Jérémie dans treize passages différents de ses prophéties, et Ezéchiel l'annonce aussi huit fois; l'Ancien Testament aussi bien que l'Évangile sont pleins de semblables menaces de la part de Dieu; oui donc toute créature gémit et est comme dans l'enfantement à cause des crimes de l'homme; torturés dans leur être et dans leurs lois, les éléments, souillés par les crimes des volontés perverses, réagissent comme le ressort contre celui qui le comprime. Dieu méconnu, oublié, outragé, est vengé par les êtres physiques qui obéissent à la loi éternelle pour en punir la violation. Qu'on trouve une autre solution raisonnable à ce problème effrayant? Nous en défions l'orgueil humain!

Dieu avait révélé au premier homme toutes les bases, tous les principes de la loi morale, nous allons les voir violés et oubliés par les suites funestes de sa chute. La première loi, *Croissez et multipliez-vous*, est

d'abord violée par la jalousie de Caïn qui tue son frère Abel ; puis la corruption des hommes alla croissant, Lamech viola l'unité du mariage, les enfants de Dieu, les descendants de Seth convoitèrent les filles perverses de Caïn, de ces unions coupables naquirent de grands scélérats : la loi des générations humaines fut outragée d'une manière si profonde que, dit l'Écriture, toute chair avait corrompu sa voie, l'humanité allait périr par l'épuisement de la corruption, si le déluge ne l'avait balayée pour sauver les germes encore sains. Après le déluge la malédiction revient sur la terre, dans toute la race de Chanaan, à cause de l'outrage infâme fait par Cham, dans la personne de son père, à cette première loi.

Bientôt la seconde loi va être aussi violée ; elle commandait à l'homme de présider à tous les êtres et de les dominer, comme leur pontife et le lieutenant de Dieu ; l'homme, au contraire, va diviniser ces êtres, et les adorer à la place de son Créateur, et par là il viole la loi de la gloire de Dieu qui l'obligeait à l'aimer par-dessus toutes choses. Descendant toujours dans la dégradation, les vices les plus infâmes, le vol, l'adultère, toutes les abominations de l'impudicité seront les dieux des peuples. Livrés aux démons, dont les prestiges les éblouissent, les peuples en feront leurs divinités et les personnifieront dans la matière ; par là le règne de Satan s'établit sur l'homme, sa conquête, et par lui sur toute la création faite pour l'homme ; Dieu est oublié et méconnu ; lui, qui a fait l'homme à son image, et toutes les créatures à quelque ressemblance de son essence, voit son sceau divin effacé de son œuvre, et la gloire qu'il avait dû chercher en créant est rendue à la matière brute. Saint-Paul exprime admirablement cet épouvantable enchaînement de crimes : *La colère de Dieu qui éclatera du ciel est révélée contre toute l'impiété et l'injustice de ces hommes qui tiennent injustement la vérité de Dieu captive. Car ce qui peut être connu de Dieu, a été manifesté en eux, Dieu même le leur ayant découvert. En effet, par la création du monde, les choses invisibles de Dieu, comprises par celles qui ont été faites, ont été aperçues ; même son éternelle puissance et sa divinité : au point qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ils ne lui ont pas rendu grâces : mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé s'est obscurci : car, en se proclamant sages, ils sont devenus insensés. Et ils ont changé la gloire de Dieu incorruptible, dans la ressemblance de l'image corruptible de l'homme, et de l'oiseau, et des quadrupèdes, et des serpents. (Rom., I, 18-23.)*

Dieu a été confondu avec ses créatures, auxquelles les hommes ont rendu la gloire et les actions de grâces qui ne sont dues qu'à Dieu. Tel a été le crime du paganisme ; et la même confusion des créatures avec le Créateur est le crime du panthéisme, qui n'a pas compris que les créatures ne sont

pas les choses invisibles de Dieu, mais qu'elles nous conduisent seulement à les apercevoir, parce qu'elles sont faites à leur ressemblance.

Or, un tel renversement de la loi éternelle, une telle violation de la charité, de l'espérance et de la foi méritait un châtement, et conduisait nécessairement à une violation plus épouvantable de toutes les lois de la nature de l'homme. *C'est pourquoi, continue l'Apôtre en résumant la corruption des peuples, Dieu les a livrés aux desirs de leur cœur, aux vices de l'impureté ; en sorte qu'ils ont eux-mêmes souillé leur corps d'ignominie ; eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et qui ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur qui est béni dans tous les siècles. Amen. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux passions de l'ignominie.... et comme ils n'ont point fait usage de la connaissance de Dieu, Dieu aussi les a livrés à un sens dépravé ; en sorte qu'ils ont fait des actions indignes de l'homme, remplis de toute sorte d'injustice, de méchanceté, d'impureté, d'avarice et de malice ; envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, pleins de malignité, semant en secret la division ; calomnieurs, ennemis de Dieu, outrageux, superbes, hautains, inventeurs de mal, désobéissant à leurs pères et à leurs mères ; hommes sans raison, sans règle, sans affection, sans foi, sans humanité ; qui, connaissant bien la justice de Dieu, n'ont pas compris que ceux qui font de telles choses méritent la mort ; et non-seulement ceux qui les font, mais ceux qui approuvent ceux qui les font. (Rom., I, 24-32.)*

Toutes les lois de la nature et de la grâce ainsi renversées, l'humanité entra en lutte contre elle-même : la femme, jouet des caprices et des passions brutales de l'homme, perdit ses droits ; esclave et marchandise, elle ne fut plus mère humaine, elle descendit plus bas que la femelle des animaux ; la famille fut détruite ! Les enfants ne connurent plus de mères et l'éducation fut anéantie dans ce qu'elle a de plus divin ; les enfants eux-mêmes, esclaves et propriétés du père, furent conservés à la vie ou livrés à la mort, suivant ses caprices ou des lois barbares qui usurpaient le souverain domaine de Dieu sur les créatures. Et ainsi fut effacé le sceau de la Trinité dans la famille. La moitié de l'humanité se rua contre l'autre ; l'égalité disparut entre les hommes, la force domina par l'injustice, l'orgueil et la cruauté la plus inouïe ; toute nation fut partagée en maîtres et en esclaves. Les peuples surgirent contre les peuples ; à mesure que la corruption la plus infâme énervait une nation, elle était abolie par une autre moins corrompue, qui était comme la verge avec laquelle Dieu châtiât la nation coupable arrivée au terme de ses infamies ; puis cette verge, corrompue à son tour, était brisée par une autre qui subissait le même sort. C'est ainsi que Ninive et Babylone se détruisent, que l'empire qui en naît détruit la nationalité orgueilleuse des Pharaons ;

que les Perses abolissent la puissance infâme de Babylone; qu'Alexandre à la tête des Grecs rase la corruption Medo-Persane de la terre; que les Romains, la verge de fer de l'Éternel, châtie et enchaînent toutes les nations pourries du monde alors connu.

Que dirons-nous du culte des démons, du sang humain répandu sur leurs autels pour apaiser leur fureur, de toutes les infamies consacrées dans leurs temples? L'histoire en serait longue chez tous les peuples de la terre.

Ainsi l'homme, en tombant, perd ses droits surnaturels et est enchaîné dans ceux de sa nature lésée elle-même; toutes les créatures sont, avec lui, asservies au démon qui se fait adorer, à la place de Dieu, par le panthéisme grossier du peuple qui divinise tout; les philosophes ne s'élèvent au-dessus que pour se jeter dans un panthéisme plus subtil, non moins absurde, non moins outrageant pour le Créateur. Les autres ne voyaient dans cette même nature sensible, ou la matière, que le principe même du mal et l'objet de l'exécration universelle. Tel était l'état violent et contre nature de l'homme et des êtres placés au-dessous de lui. Aussi toute créature gémissait, dit l'Apôtre, et souffrait les douleurs de l'enfantement, en attendant sa délivrance.

La sentence prononcée contre le premier homme pèse donc et pèsera jusqu'à la fin sur l'humanité entière, sur les nations et les peuples, sur les familles, sur le père, sur les enfants; tous portent écrit sur leur front : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière*. Cette lutte si longue et si pénible venge la gloire de Dieu outragée, et force toute créature à le reconnaître; mais de plus il y a gloire, honneur et louange pour la sagesse divine, dont la loi triomphe; il y a gloire dans la conservation et le salut des peuples qui, s'appuyant sur cette loi morale, bravent le temps et la mort, impuissants contre les protégés de Dieu; il y a gloire dans le salut de tous les élus, soutenant par leurs vertus le monde qui périrait sans eux. Dieu les contemple du haut du ciel, il voit s'accomplir en eux la fin et le but qu'il s'était proposés; pour eux, il conserve le monde, jusqu'à ce que le nombre marqué soit recueilli; le mal ne vaincra jamais le bien sur la terre tant qu'il y demeurera un élu; mais le dernier qui remontera au ciel livrera le monde à la justice éternelle; car elle aussi est glorifiée par les tourments des coupables, et quoiqu'il arrive, la fin de Dieu s'accomplit, les nations et les peuples qui violent la loi de leur nature, en subissent les effets par la destruction; les pécheurs, les hommes de concupiscence et d'orgueil, en rejetant la loi, appellent le glaive de la mort qui vient les livrer à l'ordre éternel que la justice établira dans les enfers.

O bien-aimés frères, comprenez enfin que Dieu vous a créés pour sa gloire; le péché

de votre premier père a détruit l'harmonie, et la mort est entrée dans le monde; vos propres péchés appellent et hâtent la mort, et répètent sans cesse : *tu es poussière et tu retourneras en poussière*. Oui, vous retournerez en poussière, c'est la loi immuable; vos pères vous y appellent, ils dorment déjà amoncelés les uns sur les autres, et leurs os appellent vos os; vous dormirez sur leur cercueil. Mais les vertus de vos pères vivront éternellement; elles sont écrites au ciel et font sans cesse souvenir Dieu qu'il a créé l'homme à son image pour régner avec lui; allez donc sur la tombe de vos aïeux, inclinez-vous au fond de ce cercueil, la poussière sanctifiée qu'il renferme vous apprendra comment il faut vivre pour dormir en paix; et vos œuvres aussi seront écrites au ciel; vous léguerez cet exemple à vos fils, ils s'en souviendront, car la mémoire du juste ne périra jamais; ils imiteront vos vertus et viendront à leur tour reposer en paix dans la même tombe; et au dernier jour, lorsque Dieu, se souvenant de vos œuvres, brisera le sceptre de la mort, la poussière des tombeaux se remuera, vous y retrouverez le vôtre, vous y retrouverez ce corps qui ne sera plus poussière, il aura été transformé pour l'éternité. *Amen!*

I^{er} DIMANCHE DE CAREME.

III. LA GLOIRE DE DIEU DANS LES LOIS MORALES.

Elles sont aussi nécessaires au monde que les lois physiques, et sont établies pour la gloire de Dieu.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov, XVI, 4.)
Le Seigneur a tout fait pour lui.

Je vous ai prouvé, mes frères, que Dieu avait tout créé pour lui-même; il a fait le monde matériel pour l'homme, et l'homme pour le louer, le bénir, le glorifier au nom de toute créature. De là nous avons pu comprendre que cet univers et tous les êtres qui le composent sont un harmonieux ensemble intimement lié dans toutes ses parties, calculées et disposées dans le plan divin pour concourir au même but, la manifestation des perfections divines et la glorification de la majesté infinie. Il nous a été facile d'en conclure que l'homme, néed admirable entre Dieu et le monde, était l'orateur, la bouche, la parole, le pontife de toutes les créatures; que par conséquent la loi morale qui peut seule régir un être intelligent et libre était la plus nécessaire au but de la création et tout aussi indispensable à la perpétuité de l'œuvre de Dieu que les lois physiques. La violation de cette loi sainte par le premier homme nous a montré ensuite l'épouvantable déchéance du violateur et de toute sa postérité, l'ordre de la création troublé, le désordre et la mort dominant sur le monde, les nations, les sociétés comme les individus subissant nécessairement l'arrêt porté contre cette pré-

mière violation, de laquelle toutes les autres découlent.

Or, était-il au pouvoir de l'homme de sortir par ses propres forces d'une pareille dégradation? *A priori* comme à *posteriori*, il est démontrable et démontré que l'humanité est impuissante à se régénérer elle-même sans un secours spécial de Dieu qui l'a créée.

Deux grands faits parallèles et en butte résument toute l'existence de l'humanité depuis son origine. De ces deux faits sortent tous les autres, qui n'en sont que les conséquences. La Bible et l'Évangile, l'Ancien Testament et le Nouveau ne contiennent et n'exposent réellement que ces deux grands faits dans leurs détails. Le judaïsme et le christianisme n'enseignent réellement que ces deux grands faits; et si l'on voulait étudier sans passion l'histoire de l'humanité et du monde, on n'y retrouverait encore que ces deux grands faits, causes et mobiles de tous les événements; on les retrouve partout dans une opposition continuelle, c'est la lutte de l'homme contre Dieu et de Dieu miséricordieux contre l'homme révolté.

Vous avez compris que ces deux faits sont: l'un la chute de l'homme de l'état surnaturel, dans lequel il avait été créé; l'autre, la régénération par l'incarnation de la seconde personne de la Trinité. L'Ancien Testament comme le Nouveau ne sont que l'exposé, dans son origine, ses suites, ses conséquences, de la chute de l'homme, perverti dans la substance de son âme et dans toutes ses puissances, perverti dans toutes les forces de son corps et dans tous ses actes, corrompant la création tout entière et en subissant la réaction; de là les cultes idolâtriques et les vices effrayants qui attirent la colère de Dieu sur les individus, sur les familles, sur les peuples, les nations, les empires, dont la mort et la chute sont prévues, annoncées à l'avance par les prophètes, qui viennent en dire aussi les causes. Qu'on lise l'Écriture à ce point de vue, et l'on acquerra bientôt la conviction de cette vérité.

Le second fait n'y est pas moins évident, la promesse du Rédempteur accompagne la chute, elle part du même instant du temps. A mesure que les conséquences de la chute étendent leurs ravages, la promesse du Rédempteur se développe, se précise et s'étend jusqu'au moment voulu pour son accomplissement. Toutefois elle n'était pas à l'état purement spéculatif et stérile avant la venue du Rédempteur; au contraire, elle commence à porter ses fruits dès le principe, et son action se développe parallèlement aux funestes suites de la chute, jusqu'à l'instant de la victoire; et ce qu'il y aura de remarquable, c'est qu'elle réparera une à une toutes les fautes comprises dans la chute primitive, et dans ses conséquences; elle rétablira dans leur vigueur toutes les lois violées, en les perfectionnant; elle rendra

l'homme et les créatures à leur destinée, et à Dieu la gloire qu'il avait dû chercher dans la création.

Ce qui fait pousser à l'Église ce cri d'admiration: O péché vraiment certain d'Adam! O heureuse faute, qui a mérité un si grand Rédempteur (2)! Tel est en peu de mots tout l'enchaînement logique du christianisme, telle est l'idée chrétienne dans toute son intégrité; qu'on juge, après cela, si une telle doctrine, fondée sur des faits qui résument toute l'histoire du monde, partant de l'origine et descendant les siècles pour combattre et renverser ou paralyser toutes les erreurs de l'esprit humain, est le résultat des élucubrations compilées de la philosophie panthéistique de l'Inde et de la Grèce, de leur matérialisme abject, soit même de l'éclectisme alexandrin postérieur à l'Évangile et son plagiaire maladroit et tronqué. Cette réponse soit donnée en passant, je veux vous arrêter à méditer aujourd'hui la nécessité de la loi morale, dont la pratique nous fait entrer dans l'ordre de notre nature et de nos destinées. Fondée sur la nature de l'homme et découlant de la loi éternelle qui est Dieu même, ses premiers principes sont imprimés dans la raison de l'homme et constituent la loi de sa conscience; mais il a fallu que Dieu lui en révélât les conséquences et les développements. Et, de plus, afin de réhabiliter l'homme dans l'état surnaturel, en lui rendant ses droits à la destinée divine, il a dû lui en révéler les vérités nécessaires et lui donner les moyens divins avec la coopération desquels il peut uniquement être régénéré. Telle est, dans son ensemble, la religion qui commande d'abord de croire en Dieu et à toutes les vérités qu'il a daigné révéler, parce que toute la loi morale est fondée sur ces vérités; elles en sont les motifs ou la sanction; sans dogme, la morale est impossible, ce ne serait qu'une loi sans raison, une obligation sans fondement, un édifice bâti sur le sable mouvant des caprices des individus et à chaque instant renversé par leurs passions. La foi conduit à la pratique des lois de la conscience et des préceptes divins qui doivent conduire l'homme à la perfection de sa nature, et avec les sacrements source de la grâce sanctifiante et des vertus qui en sont les dépendances et les propriétés, restaurer l'homme dans la vie surnaturelle et le conduire à la participation de l'héritage de la gloire et à la possession de Dieu en son essence infinie. Aujourd'hui donc essayons de nous convaincre que les lois morales, renfermées dans la religion, sont aussi nécessaires à la perpétuité et à la conservation du monde et surtout de l'homme que les lois physiques elles-mêmes. Et par conséquent, quoique vous fassiez, vous êtes obligés d'admettre la nécessité d'une religion, ou de sortir du monde; et de fait, c'est ce qui arrive aux individus comme aux nations qui la re-

(2) Office du samedi saint, bénédiction du clergé pasca

jettent : ils hâtent leur destruction et leur mort. Ainsi donc : 1° nécessité de la loi morale pour les individus ; 2° nécessité de la loi morale pour les sociétés ; 3° enfin, nécessité de la loi morale pour la perpétuité et la fin de la création. Votre bienveillante attention comprendra cette importante vérité d'autant mieux que les faits plus encore que les raisonnements la prouveront. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

I. — *Nécessité de la loi morale pour les individus.*

Tout être qui viole les lois de sa nature doit inévitablement périr, et s'il est immortel de sa nature, en en violant les lois il se rend nécessairement malheureux. Or, l'homme n'étant rien par lui-même, son être étant un composé d'appétits et de besoins qui ne peuvent être satisfaits que par la cause qui les a créés, il est clair qu'il n'y a de bonheur pour lui que dans l'union à cette cause pour y puiser la satisfaction de tout ce à quoi il aspire par le fond même de son être. Son intelligence a appétit de vérités, c'est sa vie. Or, Dieu est la vérité souveraine et toute vérité découle de lui ; sa raison, sa conscience a appétit de bien, de justice, c'est sa loi, c'est son être ; or, Dieu c'est le bien dont tous les biens créés ne sont que de pâles reflets ; il est la justice souveraine d'où tout ce qui est justice émane ; sa volonté a appétit de bonheur, elle l'aime et le veut nécessairement. Or, il n'y a de bonheur vrai, capable de satisfaire une âme intelligente plus grande que la création entière, que dans la possession et l'amour du souverain bien. Il n'a pu aussi rendre les créatures spirituelles, intelligentes, raisonnables et libres, qu'en se proposant à elles comme objet de leur connaissance et de leur amour, et par conséquent comme règle et loi de leurs actes. Par là seulement, il peut être glorifié ; par là, il a pu atteindre le but unique qu'il doit se proposer dans toutes ses œuvres. La loi morale qui, en tant que loi de la conscience, n'est que l'impression de la loi éternelle dans l'âme, et qui, en tant que loi positive et révélée, n'est qu'un écoulement de cette même loi éternelle, est donc nécessairement fondée sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme. Sa violation par le péché est donc le plus grand outrage qui puisse être fait à Dieu, et le malheur de l'homme.

Le caractère de tout péché est le refus formel de rendre à Dieu ce qui lui est dû, c'est la révolte contre sa souveraine puissance, contre sa loi éternelle, c'est la préférence de la créature au Créateur, sa séparation de sa cause.

Or, tout effet qui se sépare de sa cause est fini, il cesse d'être. S'il était donc au pouvoir de l'homme de se séparer radicalement et totalement de Dieu par le péché, il cesserait d'exister et serait anéanti. Mais heureusement qu'une telle séparation n'est au pouvoir de nulle créature. Car, et c'est ce qui rend l'outrage du péché plus

affreux ; la puissance infinie, par son acte éternel, a non-seulement créé dans le temps, mais cette même puissance continue à créer en conservant l'être une fois produit ; c'est cette puissance dans laquelle nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes (*Act.*, XVII, 28), qui agit sans cesse pour faire vivre notre corps et tous ses sens, et les faire accomplir toutes leurs fonctions ; elle agit sans cesse pour donner à notre âme sa puissance d'être, d'intelligence, de raison, de volonté et de liberté. Nous coopérons avec cet acte incessant de la toute puissance qui continue notre création et celle de tous les êtres. Lors donc que nous violons la loi éternelle, la loi de notre nature, nous forçons la puissance divine même à coopérer à nos péchés, à participer à nos iniquités, par le fond essentiel de l'acte commis, fond essentiel qui est bon en lui-même, mais que nous tournons à une intention, à un but abominable. Dieu se plaint amèrement lui-même de cette coopération forcée au péché, par la bouche de son prophète : *Servire me fecisti in peccatis tuis, præbuidisti mihi laborem in iniquitatibus tuis* : « Tu m'as fait servir dans tes péchés, tu m'as forcé à travailler dans tes iniquités. » (*Isa.*, XLIII, 24.) Autant qu'il est en lui donc, le pécheur détruit l'œuvre de Dieu et attaque, dans leur nature même, les divines perfections, et s'il lui était possible de pervertir le fond essentiellement bon de l'acte dont il rend l'intention et l'emploi mauvais, ce serait Dieu lui-même qu'il révolterait contre Dieu ; étonnez-vous maintenant que le péché soit appelé le souverain mal, le mal de Dieu ; étonnez-vous de toutes ses conséquences funestes et de ses suites épouvantables ; étonnez-vous que la destruction et la mort soient sa solde et son salaire : *Stipendium peccati mors.* (*Rom.*, VI, 23.) Interrogeons les faits, ils répondront conformément à la loi.

La loi morale est contenue tout entière dans les dix commandements de Dieu ou les dix tables. Quel que soit celui de ces préceptes que vous considérez dans ses rapports avec la nature de l'homme, vous serez convaincu que tous sont en harmonie avec cette nature et sa conservation ; je commence par celui dont la violation attaque plus immédiatement l'ordre physique, la vie corporelle : *Tu ne tueras point*, « Non occides » ; (*Exod.*, XX, 13.) car je suis le Seigneur, la vie de l'homme est à moi, nul que moi n'a le droit d'en disposer. Lorsque l'esprit de l'enfer a soufflé sa haine dans le cœur de l'homme, et que son intelligence en délire pousse son bras à la destruction de son corps, les lois physiques qui conservent la vie sont toutes abolies en lui, c'est que le suicide s'attaque à l'être tout entier ; mais vous verrez bientôt qu'il n'est que la conséquence de la violation d'autres lois morales. Dieu donc, par ce commandement, voulait arrêter les suites d'autres violations, donner au coupable le temps et les moyens de réparer ses crimes par le repentir et la pénitence. Mais le malheureux se ravi

tout retour, toute réhabilitation et du temps et de l'éternité. — Non-seulement tu ne le tueras point toi-même, mais tu ne le tueras point absolument; et n'est-il pas encore évident que lorsqu'un homme abruti a changé son cœur d'homme en cœur de tigre et répandu le sang de son frère, sa propre vie doit en payer l'expiation. Le sang appelle le sang, et la haute justice humaine a le droit et le devoir d'en demander compte.

Et quand, par suite de faux principes, un peuple en est venu à supporter dans son sein les tigres humains, les forfaits se multiplient, le crime est sans frein, les sociétés glissent rapidement vers leur ruine, car leur pied est posé sur le sang. — *Tu ne tueras point*, et la divine charité qui commande de nourrir le pauvre, de vêtir sa nudité, a l'une de ses racines dans ce commandement; car Dieu demandera compte de la vie du pauvre au riche qui dévore sa substance, à l'avarice, à la parcimonie qui ne sont des violations de la loi morale que parce qu'elles sont la mort du pauvre.

A la loi qui défend de tuer s'en lie intimement une autre qui conduit aussi inévitablement à la même destruction de l'œuvre de Dieu. *Tu ne commettras point de fornication, ni d'adultère, ni aucune impudicité.* (*Exod.*, XX, 13, 14). Image de Dieu, temple de l'Esprit-Saint, tu ne te souilleras pas. Sans doute, l'homme est soumis à la loi commune, à tout être organisé, de la propagation de son espèce. Mais c'est pour la gloire de Dieu, afin de continuer la multiplication de ses adorateurs. Aussi, Dieu y a-t-il imprimé sa bénédiction et a-t-il élevé cette loi de la création à la dignité de sacrement dans la rédemption. Le mariage est l'image de Jésus-Christ avec son Église, il fait entrer l'homme en participation de la puissance créatrice; quelle pureté de cœur et d'intention ne faut-il pas pour coopérer dignement à cette puissance infinie de communiquer l'être. Plus cette loi est sublime et profonde dans la sainteté divine, plus sa violation humaine est terrible dans ses conséquences. La raison humaine enseigne ce que la puissance infinie de créer laisse à conclure, que tout l'être humain et corporel et spirituel doit employer toute son énergie vitale dans son accomplissement. Le cœur centre des mouvements du sang dans lequel est la vie, les poumons qui élaborent ce sang, le cerveau qui régit tous les organes, les nerfs qui leur transmettent ses impressions, tous les organes enfin, et l'imagination et l'intellect absorbé, et la raison silencieuse, et la volonté enivrée, tous les sens et toute l'âme s'unissent pour donner leur être autant qu'il est en eux. Aussi, la science humaine a-t-elle raison de proclamer bien haut que, pour des êtres qui n'ont qu'une vie d'emprunt, donner la vie c'est se donner la mort. Or, la vie est à Dieu; elle vient de lui et ne

doit être employée que pour lui. Lui seul a donc le droit d'en régler le cours, et d'en mesurer par la sainteté de sa loi la communication. Étonnez-vous maintenant si l'usurpation des droits de Dieu conduit inévitablement à la destruction des malheureuses victimes de l'impudicité. Voyez ce jeune homme : à peine a-t-il connu la vie, l'impureté est entrée jusque dans la moelle de ses os; ils sont grêles et vacillants, ses muscles coulés ont perdu leur élasticité, ses joues creuses et livides, ses yeux enfoncés, son air morne et sauvage, les plaies hideuses qui couvrent son corps et répandent l'infection, appellent la pourriture et les vers; son cerveau épuisé, son cœur toujours agité, ses poumons toujours haletants, tous ses organes fatigués refusent de le nourrir; il porte mille maladies en germe et plusieurs se hâtent déjà de le précipiter dans la tombe; car, c'est encore l'enseignement de la science fondé sur les faits, que l'impureté est la source et la cause des deux grands tiers des maladies qui conduisent l'espèce humaine au tombeau; elle est la grande voie de la mort. Si la force de l'organisation résiste aux excès, l'intelligence se trouble, la raison s'en va, car Dieu qui est sa lumière est absent, et il faut séparer de la société cette pauvre intelligence égarée. Venez avec moi parcourir ces registres où l'on inscrit, à leur entrée, l'histoire de chacun de ces infortunés qui peuplent ces asiles où l'art est le plus souvent impuissant à guérir, et vous aurez la lamentable conviction que les trois quarts au moins sont de tristes victimes de la luxure. Mais cela va plus loin encore, car, dit l'un des fondateurs de la médecine française et peut-être son plus profond observateur, c'est plus souvent un renversement total des lois de la nature, ou plutôt un oubli des règles fondamentales de la morale, qui multiplie à l'infini les affections spasmodiques; et peut-être que cette excessive multiplication est la suite de la décadence des États, et l'avant-coureur de leur chute. Ce n'est guère, ajoute-t-il, que dans la dernière moitié de ce siècle qu'on a le plus fréquemment observé ce qu'on appelle, *maux de nerfs, vapeurs, mélancolie nerveuse*, et qu'on a vu une foule d'auteurs décrire ces maladies et presque tous les développements dont elles sont susceptibles (3). Un autre, médecin anglais, ajoute: Si l'une de ces maladies affreuses pouvait être dépeinte du haut de la chaire, comme une image des terribles effets d'une vie de débauche, l'esprit serait frappé de plus de terreur qu'aucune prédication au monde ne pourrait en imprimer (4).

Pour vous convaincre, M. F., je n'ai pas besoin de vous conduire dans ces asiles dont le nom décèle la honte, et où l'opprobre recueille cette foule de cadavres vivants qui luttent sur un grabat infect avec la pourriture et la mort. Mais venez

(3) PINEL, *Nosologie* t. II, p. 6-7, première édition.

(4) ASTLEY COOPER, dans la *préservation personnelle*, par le docteur SAMUEL LA MERI, page 29.

avec moi; contemplez cette étroite demeure, où il y a à peine place pour un homme et une femme avec quelques misérables enfants; la fornication forma leur union, l'infamie la perpétua, et la misère les dévore. — Vous frissonnez au récit qu'on vous fait des travaux et des peines auxquels sont soumis ceux que la justice renferme au bagne, et vous n'avez pas pleuré sur les forçats de l'impureté qui souffrent auprès de vous. — Au bagne, chaque forçat a son habit de toile, chacun a une botte de paille pour dormir sans être gêné par le voisin que la chaîne générale tient à distance.

Mais dans ce nouveau bagne de l'impureté, il n'y a pas de pain pour repousser la faim, il n'y a pas de vêtement pour couvrir la nudité, il n'y a pas de lit pour dormir, il n'y a qu'un peu de paille pour tous; la mère y dépose son nouveau-né auprès du cadavre de celui qui vient d'expirer! Eh bien! là, c'est de l'histoire, les paroles infâmes du père et de la mère, leur exemple et souvent leur violence souillent et corrompent leurs enfants; aussi marchent-ils à peine qu'ils maudissent leur père, qu'ils conspuent leur mère et lèvent la main sur elle. O mon Dieu! quelle vengeance ajoutez-y l'éternité, et ce sera l'enfer!

Le temps ne nous permet pas de passer en revue tous les autres préceptes; je n'en prendrai plus qu'un, afin que vous ne disiez pas que j'ai choisi les plus palpables. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et tu n'adoreras que lui seul.* Telle est la première loi, celle pour laquelle l'homme a été créé. Eh bien! homme sans culte, sans religion, sans Dieu, qu'êtes-vous? Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, qu'êtes-vous? Un égoïste qui n'aime que soi; qu'êtes-vous encore? car vous avez des appétits et des besoins, Dieu ne les satisfaisant plus, ne les réglant plus, vous demandez à la matière, à votre corps, à toute créature de rassasier vos désirs insatiables plus vastes que le monde entier. L'homme sans religion est un égoïste, un cœur barbare, corrompu, impudique; trouvez-moi un homme sans religion qui ne soit pas, ou qui n'ait pas été impudique; car l'éternelle Vérité ne peut être démentie: *Non possem esse continens nisi Deus det* (Sap., VIII, 21); personne ne peut être continent, si Dieu ne le lui accorde. Scrutez cette malheureuse population de vos grandes cités, que l'impureté et la misère rongent, elle est athée pratique, et telle est la source de son malheur et de son abjection. Ne m'objectez pas ces infamies brillantes que la fortune et les bienséances sociales décorent; ne m'objectez pas ces athées pratiques de haut rang, qui par des fantômes de vertus couvrent la honte de leurs vices; ils ne tombent pas dans les profondeurs de l'abjection, parce que la loi morale s'est infiltrée dans les institutions sociales; elle y est vivante, et les force au respect malgré eux. Mais descendez-les de leur rang, enlevez leur instruction et leur éducation, et puis jugez? Même dans leur rang élevé, ne payent-ils pas leur dette par les

déboires, les soucis, les maladies et enfin la mort prématurée, car il faut le redire encore: *Stipendia enim peccati mors* (Rom., VI, 23), la mort est le salaire du péché. Concluons donc que la violation des lois morales, car il en est de même de toutes, précipite les individus dans la destruction et la mort. Son effet est le même sur les sociétés: c'est le second fait que nous allons constater.

II. — Nécessité de la loi morale pour les sociétés.

Avez-vous jamais considéré, mes frères, ces familles dont le nom retentit dans l'histoire des peuples en rappelant tout ce qu'il y a de grand en ce monde; de ces familles grandes par leurs richesses et leur puissance, qui gouvernaient les nations ou jouissaient de la confiance des rois et les aidaient dans le gouvernement des peuples? les avez-vous vues monter tour à tour à l'apogée des grandeurs pour en descendre et faire place à d'autres qui ont également disparu, ne laissant que le vain bruit de leur nom? vous êtes-vous demandé quelquefois, avez-vous demandé à l'histoire la cause de tant de gloires fanées, de tant de décadences, de tant de chutes? Ce que les faits vous ont répondu, la parole de Dieu le proclame plus haut encore et donne la solution de ces problèmes: *Je suis le Seigneur ton Dieu puissant et jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent.* (Exod., XX, 5.) Elles ont commencé par un ancêtre aux grandes vertus, mais ses fils ont été injustes, orgueilleux, impudiques; leurs descendants ont agrandi leurs iniquités; les grandes qualités qui couvraient les vices de leurs pères n'ont pu dissimuler les leurs; le vice et la corruption avec l'orgueil de leur rang les ont anéantis pour faire place à d'autres que la vertu et le mérite poussaient aux besoins des sociétés. Ainsi change la face des empires, parce que le monde soumis à la loi morale ne peut retenir longtemps le fardeau des grandeurs immorales; et si le châtiement ne tombe pas sur la tête du père ou du fils, il s'appesantit sur celles des petits-neveux; car le Seigneur puissant et jaloux poursuit l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération. Mais veuillez généraliser la loi et les faits; que la loi morale ait été violée partout un peuple, que l'oubli de Dieu soit descendu jusque dans les derniers rangs, scoullés bientôt de tous les crimes qui en sont la conséquence, alors le temps de la justice divine est venu. Il y avait 1656 ans que l'homme était créé, sa race s'était multipliée sur la terre; mais hélas! *toute chair avait corrompu sa voie; Dieu, dit l'Écriture, se repentit d'avoir fait l'homme* (Gen., VI, 12, 6); et, pour en sauver les germes encore sains, lava la terre par un déluge universel qui engloutit tous les hommes; huit âmes justes échappèrent seules à ce cataclysme de la vengeance divine. Les peuples renaissent de la race de Noé; ils se dispersent sur la terre, de nouvelles nations surgissent; elles ne tardent pas à oublier

Dieu, à déifier leurs passions en violant la loi de leur existence ; tout fut Dieu excepté Dieu lui-même ; la corruption relâcha bientôt tous les liens des sociétés, la puissance s'énerma, les trônes s'éroulèrent et les nations disparaissaient les unes après les autres. C'est en deux mots l'histoire lamentable des nations ! Sodome et les cinq villes coupables, sont englouties pour servir à jamais d'exemple aux impudiques. L'Egypte a aggravé le joug de ses iniquités, adorant de vils animaux et les légumes de ses jardins ; la corruption l'a usée ; des bords de l'Euphrate un peuple accourt à la voix du Tout-Puissant pour détruire le faste orgueilleux des Pharaons et la corruption populaire des adorateurs du bœuf Apis. Les abominations de Babylone elle-même ont bientôt passé en proverbe ; écoutez contre elle la sentence du Seigneur par la bouche du prophète : Je visiterai les crimes de cette contrée et l'iniquité des impies ; j'abattraï l'orgueil des superbes, j'humilierai l'insolence des tyrans..... Leurs enfants seront érasés sous leurs yeux, leurs maisons pillées et leurs femmes déshonorées. Voilà que je susciterai contre eux les Mèdes que leur or ne pourra éblouir..... Cette superbe Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe. Elle sera déserte jusqu'à la fin des siècles ; les générations ne la verront pas rétablie ; l'Arabe n'osera y planter sa tente, et les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux..... Des monstres affreux affligeront ses palais élevés à la volupté.....

A peine Babylone avait-elle fini ses conquêtes que Cyrus, appelé par son nom, accourt du fond de la Perse avec le roi des Mèdes pour accomplir la prophétie. C'est la verge du Seigneur châtiant Babylone et toutes les nations de l'Asie ; tout tombe, tout croule sous son glaive ; il surprend Babylone dans la nuit d'une fête sacrilège, troublée par la main de l'Invisible écrivant la sentence de Balthasar sur la muraille de son palais. Cyrus égorge les princes de cette cour infâme, le palais est brûlé, et l'empire de Babylone est détruit. Bientôt la puissance des Mèdes se corrompt à son tour, les grands rois se font adorer ; leur temps est venu. Les Grecs, Alexandre à leur tête, parcourent d'un pied rapide, semblables à un bélier, dit le prophète (*Dan.*, VIII, 6), l'empire Medo-Persan, et l'effacent de la terre. La corruption asiatique a bientôt vaincu les empires grecs démembrés des conquêtes d'Alexandre ; leurs rois font la guerre aux saints d'Israël, et du fond de l'Occident les Romains, appelés par la prophétie, accourent, nouvel et dernier instrument de la vengeance divine, pour abolir, de l'Egypte à la Macédoine, tous les empires corrompus des Grecs. Mais c'en est fait, tous les peuples connus se sont abattus les uns sur les autres. Le monde est aux abois, Rome est vaincue par le luxe et la mollesse ; par les immoralités inouïes ras-

semblées de toutes nations ; elle domine les peuples et s'en fait adorer. Le monde n'a plus assez d'énergie pour se purger ; il va périr. C'est alors que le Dieu créateur vient régénérer les nations. L'Evangile va chercher les Barbares pour enlever les cadavres de tant de nations et leur donner la sépulture ; ils saccagent et renversent tout et balayent la terre ; il n'échappe à leur glaive que ce que l'Eglise peut y soustraire.

Cependant la foi les a adoucis, de nouveaux royaumes s'élèvent fondés sur le sang de Jésus-Christ ; les nations renouvelées se développent et les peuples allaient reflourir ; mais, hélas ! la chute d'Adam a laissé ses traces dans le cœur de toute sa race. Les hérésies ramènent la corruption du paganisme ; toutes les Eglises d'Asie, si belles à leur aurore, tombent sous les ruines de l'empire et sous le cimeterre de Mahomet. Celles d'Afrique subissent le même châtiement, et le signe de la bête doit les tenir ensevelies pendant trois temps et la moitié d'un temps. L'Occident plus longtemps florissant, parce qu'il fut plus longtemps fidèle, est cependant ébranlé à son tour ; la raison superbe, séduite par la concupiscence, secoue le joug de l'autorité divine, perd la foi, détruit la morale ; Jésus-Christ est oublié, Dieu rejeté, son saint nom blasphémé, ses autels renversés ; et alors vous avez vu la prostitution divinisée ; un peuple en délire lui a élevé un trône des ossements des prêtres et des rois, et inondé ses autels des flots du sang de ses propres enfants. Oui, ce peuple eût péri comme tous les autres, s'il n'avait recelé dans son sein des justes qui maintiennent l'équilibre par la foi et les œuvres, apaisent le ciel par leurs souffrances, leurs larmes et leurs supplications. Sommes-nous au terme ? Non, le mal a grandi ses ravages, et quand il aura tout enveloppé, l'heure de l'éternité sonnera, et les peuples disparaîtront. Ils luttent encore avec la mort, et leur lutte, considérée de près, est effrayante. Vous le savez, peuple qui m'écoutez, et tous les jours votre cœur frissonne d'épouvante. Convenez donc enfin que la religion ou la loi morale est nécessaire à la vie des peuples. Et qu'on ne dise pas que tous ces trônes qui s'éroulent, ces nations qui meurent, subissent la loi commune de décadence et que d'ailleurs il y a eu progrès pour celles qui ont succédé. Je vous montrerai plus tard pourquoi ce progrès ; car Dieu, qui sait tirer le bien du mal, l'a permis pour préparer l'accomplissement parfait de son but, le règne de son Fils et sa glorification malgré les coupables. Mais il n'en demeure pas moins vrai que ce sont leurs crimes qui causent leurs chutes ; en preuve cette chute n'arrive que quand les crimes sont à leur comble, et Dieu, pour notre instruction, a fait prédire ces terribles châtiements par ses prophètes. *Maintenant donc, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre (Psal. II, 10) ; assez de leçons vous ont été données, les peuples que vous conduisez sont à Dieu,*

enseignez-leur sa gloire et vous les sauverez.

III. — Nécessité de la loi morale pour toute la création.

Je viens de vous rappeler les faits qui démontrent la nécessité de la loi morale pour les individus comme pour les nations. Il me reste à vous montrer cette même nécessité pour la création tout entière et l'accomplissement de son but. Il faut bien que vous compreniez que le monde physique et le monde moral ne sont pas isolés l'un de l'autre. Le premier a été créé pour le second, et je vous ai déjà prouvé que la destruction des êtres physiques est toujours la suite de la violation de la loi morale. Ces deux ordres sont la réalisation d'une seule conception de l'éternelle idée de Dieu, qui en a mesuré toutes les proportions pour les harmoniser ensemble. Les lois morales sont donc tout aussi nécessaires que les lois physiques à la conservation de ce monde. Supposez un instant qu'un échelon des êtres créés vienne à disparaître tout à coup, que les végétaux soient, par exemple, détruits; aussitôt tous les animaux qui s'en nourrissent disparaissent, les autres animaux qui font leur pâture des premiers ne tarderont pas à périr avec l'homme qui laissera la terre vide, déserte et sans but. Faites disparaître tous les animaux qui se nourrissent de chair, et l'homme avec eux, et voilà que les herbivores n'étant plus maintenus dans l'équilibre se multiplieront au delà de toute mesure, ravageront le règne végétal, et tout disparaît encore. Mais, au lieu des lois physiques, supposez la violation des lois morales, non plus dans un individu, non plus dans une famille, un peuple, une nation, mais dans tous les peuples à la fois. Alors l'humanité pervertie ne peut plus subsister et disparaît de la terre. La création faite pour l'homme est inutile et sans but, et tout rentre dans le néant. Ce n'est pas une hypothèse, c'est un fait que je vous raconte; il a eu assez de retentissement dans le monde pour que le souvenir ne s'en soit jamais perdu chez aucun peuple. Lorsque les hommes eurent abandonné Dieu, pour se livrer à l'iniquité, le Créateur voyant que la malice des hommes se multipliait sur la terre, que toutes les pensées de leur cœur étaient tournées au mal en tout temps, il se repentit d'avoir fait l'homme; toute chair avait corrompu sa voie sur la terre, et il dit à un homme juste : la fin de toute chair est venue pour moi; car la terre est remplie d'iniquités par la présence des hommes, et moi je les perdrai avec la terre. Le déluge des grandes eaux couvrit donc la terre, et toute chose qui vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages, animaux domestiques, en un mot tout ce qui avait un souffle de vie sur la terre mourut. Noé resta seul, et les couples réservées avec lui dans l'arche. Ce fait historique de la plus haute certitude prouve deux grandes vérités : que tous les animaux, étant faits pour l'homme, s'il vient à disparaître, ils disparaissent avec lui; et que la violation de la loi morale entraîne la destruction du

monde physique. Ce sera par une telle cause que le monde finira; nous en avons pour garant la parole de la vérité même : *Pensez-vous qu'il y aura encore de la foi lorsque je viendrai sur la terre?* disait le Sauveur à ses apôtres. (*Luc.*, XVIII, 8.)

Et le grand Paul nous développe cette vérité en des traits qui doivent nous faire trembler pour nous-mêmes : *Or, dit-il à Timothée, sachez que dans les derniers jours des temps périlleux nous presseront : il y aura des hommes égoïstes, avares, fiers, superbes, impies, dénaturés, sans foi et sans parole, calomnieux, intempérants, inhumains, ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, ayant plus d'amour pour la vanité que pour Dieu; qui auront une apparence de piété, mais qui en renonceront la vérité et l'esprit; des hommes qui apprennent toujours, sans jamais parvenir à la science de la vérité, corrompus dans l'esprit et reprouvés dans la foi. Mais ils n'iront pas plus loin.* (*II Tim.*, III, 1-5.) Ces paroles prophétiques ne demandent pas de commentaires; méditez-les, considérez l'état social et comparez,

Tout donc, bien-aimés frères, vous prouve que la loi morale ou la religion qui la renferme est nécessaire au monde; la parole de Dieu, les faits et la raison le démontrent.

L'histoire, la parole de Dieu encore nous prouvent qu'elle est nécessaire aux nations comme aux familles : l'expérience de la science, les faits et la raison vous montrent qu'elle est aussi nécessaire aux individus. Comprenez donc, enfin, que la religion, qui n'est que la gloire de Dieu rendue en tout et partout, vous est nécessaire. Sans elle ni paix, ni bonheur. Mais ne l'embrassez pas à demi; vous serez heureux à proportion de l'ardeur avec laquelle vous la pratiquerez.

Il n'y a point de paix pour l'impie, mais Dieu n'abandonne jamais le juste; plus précieux à ses yeux que toutes les nations perverses ensemble, si quelquefois il l'éprouve, c'est pour le purifier et le rendre plus parfait; cependant le Prophète le déclare : *Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité chercher du pain.* (*Psal.* XXXV, 25.) Si donc vous souffrez, c'est que vous avez péché. Ne péchez plus, glorifiez Dieu de toute la puissance de votre âme, et vous ne tarderez pas à recouvrer dans le temps la félicité qui s'agrandira pour l'éternité.

Amen.

II^e DIMANCHE DE CARÊME.

IV. LA GLOIRE DE DIEU DANS LES LOIS MORALES.

Conséquence de la nécessité de la loi morale : « La religion est une et a toujours existé et dû exister depuis la création. » — Caractères de la vraie religion. — Tout s'est fait dans le monde pour préparer son entier développement et pour l'accomplir.

Omnia propter semetipsum; omnia propter Christum, — omnia propter electos. (*Prov.* XVI, 4; *Hebr.*, II, 10; *Marc.*, XIII, 20.)

Le Seigneur a tout fait pour lui-même, tout pour la gloire de son Christ, tout pour ses élus.

Je vous ai prouvé, mes frères, que Dieu

a. tout créé pour sa plus grande gloire, mais que l'homme, pontife de la création, lien de Dieu et du monde, avait par sa chute détruit l'harmonie et introduit le mal, la souffrance et la mort dans le monde. Je vous ai prouvé enfin que la loi morale ou la religion est fondée sur la nature de Dieu et celle de l'homme, qui ne peut sans elle obtenir la pleine satisfaction de son être, arriver au bonheur et à la réalisation de ses saintes destinées; qu'elle est toute aussi essentielle, tout aussi nécessaire à l'existence et à la perpétuité du monde que les lois physiques. Nous avons maintenant 1° à rechercher les caractères essentiels et distinctifs de la vraie loi morale ou religion véritable; 2° à montrer que tout s'est fait dans le monde avant Jésus-Christ pour conserver cette loi sainte et préparer l'accomplissement de ses promesses; 3° après Jésus-Christ tout s'est accompli pour répandre les fruits de la rédemption. Invoquons les lumières de l'Esprit Saint par l'entremise de Marie *Ave, Maria.*

I. — *Caractères essentiels de la vraie religion. — La vraie religion fondée sur la nature de Dieu et celle de l'homme est nécessaire au monde, aux peuples et aux individus*

La première conséquence qui sort de là, c'est qu'il ne peut y avoir qu'une seule véritable religion, parce que Dieu est un, que le culte qu'il exige, les lois qu'il impose sont fondées sur ses perfections essentielles, sur les destinées surnaturelles de l'homme, sur sa nature invariable; parce qu'elle doit renfermer tout ce qui est saint, tout ce qui est vrai, tout ce qui est ordre et justice, tout ce qui est conforme à la loi éternelle, afin de conduire l'homme au bonheur suprême: par conséquent la religion véritable doit convenir à Dieu et à l'homme; Dieu seul peut la révéler et l'établir, parce que seul il se connaît, connaît ses créatures, la fin pour laquelle ils les a faites et les moyens de les y conduire. Précisons donc ses vrais caractères afin de la reconnaître et de mieux juger par quelles voies admirables Dieu l'a établie, maintenue et conservée. Remarquons d'abord que la religion et la société des âmes qu'elle doit nécessairement constituer sont deux termes corrélatifs et qu'on ne peut séparer. En effet l'homme est né social, il ne peut exister, se développer physiquement, intellectuellement et moralement que dans la société de ses semblables. Cette vérité n'a pas besoin de vous être démontrée, bien qu'il nous serait facile de le faire. La société a été créée avec et dans la famille, pour fournir à tous ses membres les éléments de leur triple vie, mais surtout leur assurer la certitude des vérités et des moyens qui doivent les conduire à leur destinée suprême. Dans son premier état, nous l'avons vu antérieurement, la société fut comme le premier homme et la première femme, ses seuls membres, établie dans l'ordre surnaturel, régie par une loi surnaturelle

qui embrassait et élevait à soi la loi naturelle.

Par la chute d'Adam, cette société primitive fut détruite en ce qu'elle avait de surnaturel, elle apostasia Dieu; mais la miséricorde infinie ne voulut pas abandonner l'humanité à sa misère, elle offrit une nouvelle alliance à la société naturelle déchue, afin de la faire rentrer dans l'ordre surnaturel de la foi au Rédempteur qui lui fut promis. Et depuis tous les développements de la religion ne seront qu'une nouvelle alliance de Dieu avec l'humanité, pour agrandir la société surnaturelle, la mettre en possession assurée de la vérité divine, des moyens de salut, des préceptes et des lois dont l'observation doit sanctifier tous ses membres et les rendre dignes de la félicité de Dieu même. Cette société librement acceptée par les hommes, ne sera plus comme dans le premier état identifiée avec la société naturelle; elle planera au-dessus, sera indépendante de toutes les sociétés de la déchéance, proposant à toutes de les régir, de les perfectionner et de les conserver tant qu'elles seront fidèles à observer ses lois. Cette distinction radicale nettement établie, quels sont les caractères essentiels de cette société, et de sa loi, l'une et l'autre comprises sous le nom de religion qui veut dire société, alliance des hommes avec Dieu.

Elle doit d'abord être *une*, parce que Dieu est un, que la vérité est une, la destinée de l'homme unique, que le Rédempteur qui doit l'y ramener et l'y conduire est un; que la nature humaine est une et que sa loi naturelle comme surnaturelle est nécessairement la conformité avec Dieu.

Elle doit être *sainte*, dans sa doctrine, dans sa loi et dans ses œuvres; elle doit produire des saints, ou Dieu a manqué son but.

Elle doit être *visible*, pour que tous les hommes puissent la chercher, la connaître et l'embrasser; Dieu proposant son alliance, son salut et son bonheur à tous.

Elle doit être *infaillible*, dans la doctrine qu'elle propose à croire et les préceptes qu'elle commande d'observer, afin de donner à tous la certitude de la vérité, la sécurité du salut.

Elle doit être *catholique*, c'est-à-dire de tous les temps, convenir à tous les peuples, dans tous les lieux. De tous les temps: elle a dû nécessairement commencer avec l'homme pour durer autant que lui dans sa vie terrestre, cela est évident puisqu'elle est le but de la création. Toute religion donc qui ne peut remonter son origine jusqu'au premier homme est fautive; toute religion qui ne peut montrer sa perpétuité dans l'unité, la sainteté, la visibilité, l'infaillibilité, est nécessairement fautive. La religion catholique convient à tous les peuples, sous quelque forme de société humaine ou de gouvernements temporels qu'il leur plaise de se constituer; elle con-

vient aux monarchies comme aux républiques et aux gouvernements mixtes. Il n'en est pas de même des religions fausses, intimement liées aux constitutions politiques; elles en subissent toutes les variations, les changements, les contradictions, et périssent avec elles. Convenant à tous les peuples la religion catholique est comme eux, de tous les lieux; elle n'est point enchaînée aux bords du Nil, du fleuve Jaune ou de l'Indus, de la Tamise ou du Rhin. Elle accompagne l'homme dans tous les points du monde, consacrant partout les nationalités sans les détruire. La vraie religion est encore catholique en ce qu'elle renferme toutes les vérités; les sectes diverses n'admettent qu'un petit nombre de vérités au choix de leurs caprices, selon le bon plaisir de leurs passions; elles les corrompent même et les dénaturent; les unes admettent ce que les autres repoussent, il n'y a point d'unité entre elles. La seule religion catholique enseigne toutes les vérités éparses dans les autres; elles lui appartiennent, les sectes diverses les lui ont empruntées.

Ainsi le paganisme avec toutes ses erreurs n'était qu'une corruption de la vérité, et plus chaque nation avait conservé de vérités pures, plus elle a duré. Les hérésies nées de l'Eglise chrétienne sont dans le même cas.

Un dernier caractère de la vraie religion, caractère principe qui engendre tous les autres comme ses conséquences nécessaires, c'est qu'il est de l'essence de toute société d'être fondée sur une *autorité*; or, dans une société surnaturelle et divine, cette autorité doit être divine, parce que Dieu seul peut maintenir l'unité, peut sanctifier, peut prouver visiblement que c'est lui qui enseigne; lui seul est de sa nature infailible, lui seul peut instituer une société qui convienne à tous les temps, lui seul peut enseigner toute vérité sur lui-même, sur l'homme et sur ses destinées divines.

Mais cette autorité doit être *visible* aussi pour que tous les membres de la société la reconnaissent. Or, Dieu a exercé cette autorité dans tous les temps, de deux façons, immédiatement et médiatement. Immédiatement en manifestant ses volontés, ses enseignements et ses lois par les prodiges et les merveilles de sa puissance, accomplies par les prophètes ou les apôtres dont il faisait ses organes et ses hérauts. Médiatement en instituant une autorité sacerdotale et sacrée, diverse suivant les temps et le développement de l'humanité; cette autorité fut d'abord patriarcale, tant que les peuples furent à l'état de famille; elle devint purement sacerdotale et nationale quand les peuples se constituèrent en nation, mais dans le peuple élu seul elle fut établie immédiatement de Dieu, pour conserver l'intégrité de la doctrine, le dépôt des promesses et être garantie de l'erreur par le contrôle de la loi, des institutions et par l'incessante mission des prophètes, manifestation immédiate de Dieu. Enfin

quand la plénitude de la révélation fut accomplie par le Verbe éternel descendu sur la terre, l'autorité visible devint *apostolique* et reçut dans son chef, le vicaire de Jésus-Christ même, dans la hiérarchie apostolique unie à son chef divinement constitué la promesse et la garantie d'infailibilité pour conserver le dépôt de toute la doctrine révélée, pour l'interpréter selon le sens de la révélation, et la proposer à tous ceux qui veulent être sauvés par la foi en cette doctrine et par les œuvres qu'elle commande.

Tous ces caractères de la société ou religion surnaturelle découlent de la nécessité de la loi morale, et de la destinée divine de l'homme. Il ne s'agit donc plus pour nous que de constater quelle est la religion qui a toujours existé et dû exister avec ces caractères dans le monde; car celle-là renferme évidemment toutes les qualités nécessaires. Or, c'est la religion catholique; religion intimement liée à tous les événements de ce monde; de sorte qu'en sortant de son sein, vous sortez de la vérité de la création et de son but; vous sortez de la véritable humanité et de son histoire. Enfant d'un jour, vous avez un pied sur le néant et l'autre marche vers la mort. Afin de mieux comprendre ces vérités, nous considérerons en second lieu comment, depuis la création jusqu'à la venue de Jésus-Christ, tout s'est accompli dans le monde pour développer la société surnaturelle en préparant la venue du Rédempteur.

II. — Développement de la société surnaturelle, préparation de la rédemption.

Par la chute d'Adam, la terre maudite ne fut plus qu'un temple déserté par la divinité, sur les ruines duquel le pontife chassé a dû pleurer et gémir. Il ne lui fut plus possible de renouer la chaîne d'union entre le ciel et la terre; lui qui était pontife, il lui fallut un pontife; lui qui était médiateur, il lui fallut un médiateur.

Mais il n'avait plus seulement à glorifier et à louer, il fallait encore expier; c'est pourquoi les sacrifices des créatures seront offerts à Dieu jusqu'au grand et divin sacrifice qui doit les remplacer tous et dans l'union duquel ils ont quelque valeur.

Dans le sang d'une si grande victime la justice et la paix s'embrasseront, la miséricorde de Dieu et sa justice seront glorifiées par le même honneur. Cela paraît inconcevable à notre faiblesse impuissante à faire éclater à la fois sa vengeance et son pardon. Mais les ressources infinies de la divine sagesse savent surpasser la justice par la miséricorde, et montrer à notre incrédulité, dans le touchant mystère de notre rédemption, l'admirable et sublime enchaînement des plus hautes conceptions de la Divinité. Ce mystère est en effet l'accomplissement des desseins de Dieu sur sa créature, le fondement de l'histoire du genre humain, le phare lumineux qui éclaire l'océan du passé et celui de l'avenir. Jésus-

Christ est le roi des âges antiques et des siècles éternels ; tous les peuples avant sa venue ont préparé son empire par leurs révolutions étonnantes, et il régnera les nations à venir que son Père lui a données pour héritage, et devant lui s'agenouilleront tous les rois de la terre. Il est venu pour recueillir ses élus dans la suite des âges, et lorsqu'ils seront tous rassemblés, une seconde fois encore toutes les guerres cesseront sur la terre, tous les troubles, toutes les révolutions se fairont ; le temps aura cessé son cours, l'éternité immuable aura consommé la paix et le bonheur des élus dans l'union à Jésus-Christ, par lequel Dieu sera tout en tous. Le décret éternel en est donc arrêté : le Verbe de Dieu viendra dans la plénitude des temps visiter les siens, et tout va se coordonner pour cette grande venue :

Immédiatement après la chute, Dieu vient lui-même consoler l'homme ; tout en le punissant, il lui annonce que de la femme par excellence naîtra un rejeton spécial qui brisera la tête du serpent infernal, détruira son empire, et sera le sauveur de sa race. Cette prophétie va devenir la possession du genre humain tout entier ; elle se développera dans la suite des âges ; mais dès le principe, elle devient avec la foi en Dieu rémunérateur du bien et de ceux qui le cherchent dans l'espérance et l'amour, et vengeur du mal et des impies, l'objet de l'alliance entre Dieu et les hommes, le lien divin qui fera appartenir à la société surnaturelle les âmes fidèles de tous les siècles qui vont s'écouler. Mais l'homme sera forcé de combattre dans l'épreuve, la tentation et la pénitence, pour reconquérir son royaume perdu ; alors deux grandes cités sortent de lui ; l'une développe toutes les funestes conséquences de sa chute, Caïn fut son père ; l'autre imita son repentir et marcha vers la régénération. Pendant 1656 ans, cette société surnaturelle fut régie par le sacerdoce patriarcal, qui commença à prendre le caractère social dans Enos, petit-fils d'Adam, la tradition divine fut conservée dans l'unité et la vérité par cette longue vie des patriarches qui en faisaient des gardiens incorruptibles.

Le père de Noë fut en effet contemporain d'Adam, puisqu'il dut vivre cinquante-six ans avec lui.

Dieu se manifestait aussi à cette société surnaturelle, comme il le fit à Adam après sa chute, comme il le fit à Enoch qu'il enleva mystérieusement de la terre à cause de sa justice, comme il le fit même à Caïn pour le rappeler à la pénitence, comme il le fit à Noë plusieurs fois avant le déluge, et après.

L'autorité divine était donc visible et la société surnaturelle constituée par une même foi, une même espérance dans le Rédempteur, une même loi de pénitence. Cependant la cité des saints, durant toute cette période, est en lutte contre la séduction de la cité des hommes, qui finit par la pervertir et faire craindre que la victoire

demeurerait au père du mensonge. Alors la sagesse infinie, dans un dessein autant de miséricorde que de justice, menace de sa colère et fait prêcher la pénitence aux coupables ; rebelles à sa voix, il les fait disparaître par le déluge, qui a pour but d'abord de punir leur malice, tout en sauvant pour le pardon futur du Rédempteur ceux qui se repentent du cœur en périssant dans les flots (1 *Petr.*, III, 20), et en second lieu de conserver la société surnaturelle dans ses germes les plus sains. Les huit âmes échappées au désastre universel sont les héritières des promesses, et destinées à en voir l'accomplissement dans leur descendance. Ces promesses sont renouvelées à Noë avec quelques préceptes, nouveaux développements de la loi morale.

Mais au sortir de l'arche les deux cités se retrouvent. Cham ramène la cité des hommes sur la terre. La race humaine en se multipliant se pervertit de nouveau. Dieu punit leur orgueil, en confondant leur langage ; mais, tout en les dispersant, il a des vues de miséricorde, c'est de peupler la terre afin que de toutes parts un cri de louange s'élève à la venue de son Fils.

Et chaque peuple en s'en allant emporte avec lui les germes de la foi et la promesse du Rédempteur, que l'on retrouve dans toutes leurs cosmogonies et au fond de leurs traditions, rangés près des souvenirs de la création, de la chute et du déluge.

Mais, afin de mieux assurer la conservation, le développement des promesses divines, l'unité de la foi, la sainteté des vrais croyants, la visibilité de la société surnaturelle, son infailibilité, l'Eternel va se choisir un peuple spécial qui sera le type et le centre de cette société ; il le régnera d'abord par l'autorité patriarcale instituée par une alliance spéciale avec Abraham, le père des croyants, destiné à être la souche d'où naîtra le Messie promis aux nations. L'héritage des promesses et de l'autorité patriarcale, avec le sacerdoce qui le constitue, se transmettra par une bénédiction céleste des pères à ceux de leurs fils que le choix de Dieu désigne comme Isaac, comme Jacob. Et cette bénédiction caractéristique du chef de la société surnaturelle, il n'est point au pouvoir du père qui l'a transmise de la révoquer (*Gen.*, XXVII, 33, 37). Mais le Seigneur se communiquera aussi aux autres peuples, à Melchisédech, plus tard à Job et aux rois ses amis, à Jéthro, beau-père de Moïse ; et quand la société naturelle aura été effacée chez tous les peuples, il sera toujours possible aux hommes de bonne foi d'appartenir à son âme par la foi et l'espérance au Dieu qui se révèle par sa puissance et sa providence dans la création, et par la pratique des lois de la conscience ; mais combien cela devient de plus en plus difficile à tous ceux qui seront hors du centre de la société surnaturelle !

Car, à mesure que le monde se peuple et que les royaumes se forment, la vraie loi se perd, la cité des hommes s'accroît et

bientôt les violations de la loi morale, en détruisant les derniers germes de la vérité dans les peuples, appelleront de nouveaux châtimens. Mais Dieu a promis qu'il n'en infligera plus d'universel ; car les temps approchent où son Fils doit venir. La Providence qui veille sur tous les peuples choisira de nouvelles voies. Sans doute, elle exterminera bien quelques peuplades pour l'exemple des autres ; ce sera tantôt Sodome et les cinq villes, tantôt la plupart des Chananéens sous le glaive de Josué, mais cependant le gros des nations sera conservé. Lorsqu'il châtiara les autres pour venger la loi morale presque abolie, sa miséricorde se proposera principalement de les mettre en communication avec le peuple, centre de la société surnaturelle et dépositaire de sa doctrine, de ses préceptes et de ses promesses, et par-dessus tout de les réunir sous une même puissance, afin de faciliter alors la prédication de la bonne nouvelle de l'Evangile.

C'est ainsi que les Lydiens châtièrent les peuples de l'Asie Mineure et seront à leur tour châtiés et soumis par les Perses, qui seront dans la main de Dieu la verge dont il brisera Babylone et l'Egypte, et enfin tous les peuples de l'Asie pour n'en faire qu'un seul empire.

Ces révolutions ne s'accomplissent point au hasard ; elles sont annoncées à l'avance en même temps que les prédictions du Messie et dans le même but.

Plus de deux-cent-cinquante ans avant qu'il parut, Cyrus est nommé par son nom, et toutes ses victoires sont décrites ; et Dieu a soin d'ajouter en parlant par son prophète à ce prince qui n'est pas encore : Je ne l'ai pas fait pour toi, mais à cause d'Israël ; Israël que j'ai choisi pour en faire mon peuple, dépositaire de mes promesses et la source d'où doit naître mon Messie. Après les Perses arrivent les Grecs avec Alexandre, leur roi, et tous ses capitaines qui lui succèdent ; puis viennent les Romains qui soumettent toute la terre et font régner un instant la paix universelle, parce qu'ils n'ont plus de royaumes à abolir, de nations à soumettre. Toute la suite de ces empires est prédite en détail par le prophète Daniel, qui en dit aussi les causes, et annonce comme leur terme le Roi éternel qui viendra établir un empire sans fin, vaste comme le monde, sur les ruines et les débris de tous les empires humains : ce sera l'empire surnaturel et divin de l'Eglise.

Mais au milieu de toutes ces révolutions, remarquez le peuple que Dieu s'est choisi ; dépositaire des promesses, gardien de la foi et des préceptes divins, figure et précurseur des mystères et des sacrements de l'Evangile, il est le peuple missionnaire des nations pour leur montrer sans cesse visible la société surnaturelle, leur communiquer sa foi, ses espérances et son attente ; leur enseigner les préceptes divins et réveiller la lumière inextinguible de leurs consciences, afin d'offrir à toutes les âmes de bonne

foi tous les moyens indispensables d'appartenir à l'âme de cette cité de Dieu, en empêchant la cité du mal de prescrire complètement contre elle. Il sert en Egypte pendant quatre cents ans et y laisse les traces de sa foi. Moïse l'arrache à l'esclavage par les plus grands prodiges ; il le conduit au pied du Sinaï, du sommet duquel Dieu parle à son peuple ; il en est élu roi, législateur et pontife même temporel, par une alliance particulière, qui sépare ce peuple de tous les peuples. L'Eternel dicte sa loi à Moïse, il établit un sacerdoce à sa propre place pour garder la loi, recueillir les prophéties, les conserver et en interpréter le sens traditionnel. A partir du Sinaï, la société surnaturelle, visible dans son autorité, devient de patriarcale nationale ; Dieu en est le roi et lui dicte même les lois temporelles auxquelles il donne aussi une sanction temporelle. Il aura pour lieutenants, sous le nom de juges, les hommes qu'il se choisira lui-même, jusqu'au moment où, répudié par son peuple, il lui donnera la dynastie humaine des rois de Juda, prédite par Jacob et destinée à donner naissance au Messie.

Mais environ sept cents ans avant cette divine naissance, les dix tribus d'Israël seront dispersées en Médie, dans l'Inde et jusque dans la Chine, afin de répandre partout la vraie foi, et de réveiller partout l'espérance du Rédempteur. Plus tard Juda servira à son tour à Babylone, ses prophètes y prêcheront le Dieu tout-puissant. Ils y prédiront les révolutions des empires et la venue du royaume qui n'aura point de fin. En contact avec tous les peuples, il fait part à tous de ses prophéties et de sa foi, et réveille chez tous l'attente du Réparateur.

Mais, ô merveille ! tous les peuples disparaissent et perdent leur nationalité les uns après les autres, le peuple de Dieu seul est vaincu et captif chez toutes les nations, il les voit toutes disparaître et il est impérissable ; il demeure malgré tout intègre dans sa constitution et sa foi, dans son culte et dans la pratique de sa loi sainte ; c'est que la vérité ne doit jamais périr dans la société surnaturelle ; il en est le centre visible, et le dépositaire de tous ses caractères essentiels ; la sagesse divine le conserve indéfectible, comme figure de l'Eglise qui doit lui succéder. Aussi, après toutes ses captivités, figures des captivités de l'Eglise, il reviendra dans sa terre pour s'y préparer à l'accomplissement des promesses.

Et ces promesses cependant que sont-elles ? Depuis la première prophétie sortie de la bouche de Dieu même dans le paradis terrestre et contenant en germe toutes les autres jusqu'au dernier des prophètes, c'est l'histoire complète de la naissance, de la vie, de la prédication, de la passion, des souffrances, de la mort, de la résurrection, de l'ascension du Sauveur Jésus et de l'établissement de son Eglise ; c'est la promesse de réconciliation et de régénération de l'homme par celui qui est Dieu et homme tout

ensemble ; histoire écrite à l'avance dans ses détails comme un témoignage irrécusable de la Divinité de la mission de Jésus-Christ et de son Eglise. Chaque prophète apparaît dans le monde pour le figurer par sa vie et le peindre par ses paroles, et l'histoire entière du peuple juif n'est qu'une grande prophétie de Jésus-Christ et de son Eglise, en sorte que pendant tous les siècles qui l'ont précédé, au milieu des cris tumultueux des nations insensées, au milieu de leur perversité, toujours une voix s'élève de la Judée, et ses échos se prolongent au midi, à l'orient, au septentrion, au couchant, disant à tout l'univers : « Il n'est qu'un seul Dieu créateur du monde, un Rédempteur promis à l'humanité déchue, les temps marqués pour sa venue approchent ; peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, la lumière éternelle va se lever, préparez-vous à la recevoir. » Ces prophéties sont répandues chez tous les peuples ; vous en retrouvez les traces à Rome, dans la Grèce, en Egypte, dans toute l'Asie et jusque chez le peuple de la Chine qui lutte encore contre la vérité.

Cependant les révolutions prédites aux empires humains sont épuisées, les grandes conquêtes des Grecs et des Romains terminées, l'univers est soumis à un seul chef, la Judée même n'a plus de rois, les temps marqués par Daniel et par Jacob sont accomplis. Il se passe quelque chose d'étrange dans le monde ; les peuples sont dans l'attente, ils secouent leurs chaînes, ils soupirant après leur délivrance. Un grand cri s'est fait entendre, le cri de Satan chassé de ce monde devant le Saint de Dieu. Les nations ont tressailli de frayeur, et levant la tête elles ont vu les cieux répandre leur rosée, et les nuées pleuvoir le Juste. Une grande lumière a éclairé une pauvre étable au milieu de la nuit, et son éclat a réveillé l'univers. Un cantique céleste a été entonné au milieu des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté. » (Luc., II, 14.) Le ciel est réconcilié avec la terre, la gloire est rendue à Dieu et la paix aux hommes ; l'univers a tressailli d'allégresse, il s'est levé, s'est agenouillé et il a adoré son Dieu, son Sauveur et son Roi.

III. — *Tout s'est fait après la venue de Jésus-Christ, pour étendre les fruits de la rédemption et embrasser l'univers dans la société surnaturelle visible.*

Nous venons de voir comment tout s'est accompli dans le monde pour préparer la venue du Rédempteur ; hâtons-nous de voir comment tout s'est fait après, pour étendre les fruits de la rédemption et embrasser l'univers dans la société surnaturelle visible. Nous avons vu cette société surnaturelle visible, établie en Adam, continuée jusqu'à Noé, cimentée de nouveau en ce second père de tous les humains ; providentiellement séparée en Abraham afin de la garantir du

naufnage de l'erreur qui enveloppe tous les peuples, élevée à la nationalité par Moïse, avec un sacerdoce spécial, un gouvernement d'abord théocratique, puis une monarchie humaine ; nous l'avons vue toujours visible, et gardée pure dans l'unité, la sainteté, l'infailibilité divine par les merveilles continues de la puissance divine, par la mission prophétique, par toutes les institutions de la loi ; nous l'avons vue prêchée tour à tour à tous les peuples, pour les empêcher d'oublier complètement leur destinée divine et les moyens d'y arriver, les rappeler à la loi de leur conscience et aux traditions de l'alliance que Dieu avait conclue en Noé et Adam avec l'humanité entière.

Elle était donc bien toujours catholique en ce qu'il y avait d'essentiellement général ; tous les peuples, sans appartenir à son centre visible, pouvaient appartenir à son âme, par la foi, l'espérance et les œuvres de la charité, laissant le reste à la miséricorde infinie, en sorte que jamais le salut n'a été impossible bien que d'une immense difficulté.

Mais Jésus-Christ, le Fils de l'homme est venu le faciliter en appelant tous les peuples à entrer dans une seule société surnaturelle visible, l'Eglise, nom qui veut dire *assemblée, société*. Elle est la restauration de la vraie société que Dieu avait voulue et instituée dans la création.

Quand il eut accompli sur la terre toutes les prophéties, qu'il se fut choisi des apôtres pour constituer la hiérarchie chargée de régir, de gouverner et d'enseigner sa société spirituelle, le Sauveur expia par sa mort les péchés du monde ; il satisfit à la justice divine et mérita pour tous les hommes, la miséricorde, le pardon, la grâce et la restitution de la qualité d'enfants adoptifs de Dieu, de cohéritiers de sa gloire. Puis ressuscitant glorieux, il donna ses derniers enseignements à ses apôtres, en établissant un pour tenir visiblement sa place, être le fondement et la tête de son Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront plus. Il lui donna toute l'autorité nécessaire, lui assurant pour lui et pour ses successeurs l'infailibilité dans l'enseignement des vérités qu'il faut croire, et des préceptes, des commandements qu'il faut observer. De là découle dans le collège apostolique uni à son prince et dans le corps des pasteurs unis au successeur de Pierre, l'infailibilité. Cette autorité infailible engendre l'unité, la sainteté, la catholicité, et elle est elle-même l'apostolicité, visible comme la société qu'elle constitue, qui dès lors se montre facile à reconnaître par tous les peuples auxquels elle offre les vérités à croire, la morale à pratiquer, les sacrements qui régénèrent et sanctifient. C'est à cette Eglise ainsi constituée et caractérisée par des signes distinctifs qui n'appartiennent qu'à elle que son divin Fondateur dit : *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, enseignez-leur à pratiquer tout ce que*

je vous ai commandé; voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; je vous enverrai mon Esprit-Saint, il vous rappellera tout ce que je vous ai dit et vous enseignera toute vérité (Matth., XXVIII, 19, 20; Joan., XIV, 26; XV, 26; XVI, 13.) Jésus monte au ciel, l'Esprit-Saint descend visiblement sur les apôtres, ils commencent à prêcher à Jérusalem, et de là dans tout l'univers. A peine quelques années se sont-elles passées, et saint Paul écrit aux chrétiens de Rome que leur foi est annoncée à tout l'univers (Rom., I, 8), et un siècle seulement de plus, Tertullien pourra dire aux empereurs mêmes de Rome que les chrétiens remplissent tout l'empire, qu'ils sont partout, et qu'ils ne laissent déserts que les temples des démons; que si les chrétiens se retiraient tout à coup, les païens qui leur font la guerre, seraient effrayés de leur solitude et de leur petit nombre. Enfin un peu plus tard un empereur plus sage fera cesser la persécution contre les chrétiens dans la crainte de dépeupler l'empire.

Que de persécutions cependant cette divine Eglise de Jésus-Christ n'eut-elle pas à essuyer, que d'obstacles à surmonter, de passions à terrasser, d'erreurs à combattre et d'ennemis de toute sorte à vaincre! Les tyrans de la terre, Néron à leur tête, répandirent à grands flots le sang des chrétiens; sur toute la surface de l'empire, il y eut des milliers de martyrs pendant trois cents ans. Mais leur sang fut une rosée féconde qui purifia la terre et fit croître le nombre des enfants de Dieu. Témoins de la vérité divine, ils étaient la fleur des nations et les victimes pures que l'humanité offrait à Dieu pour expier ses longs égarements et cimenter sa réconciliation dans la nouvelle et éternelle alliance, en mêlant leur sang à celui du Sauveur.

La philosophie matérialiste s'éleva pour combattre la doctrine de Jésus, mais il envoya son Esprit-Saint, et la philosophie fut vaincue et terrassée. Les passions déifiées par le paganisme, la corruption universelle et tous les crimes qui découlaient de lui comme de leur source, accoururent comme des hordes furieuses sous les étendards de Satan, jaloux de voir sa puissance décliner et lui échapper; cet antique ennemi de Dieu et des hommes fit jouer tous les ressorts de la perversité humaine pour écraser l'Eglise; mais il ne put résister à la force d'en haut, et le doigt de Dieu fut là. Trois cents ans s'étaient à peine écoulés que tout l'univers connu était chrétien, et l'Eglise tenait à Nicée en Bithynie les premières assises de la société spirituelle régénérée.

Cependant l'empire romain n'en pouvait plus; après s'être fait adorer des peuples, il parut se convertir à la vérité chrétienne, mais ce ne fut que pour prétendre asservir à ses décrets Jésus-Christ et son Eglise, absorber en lui la société spirituelle des enfants de Dieu pour la coucher avec lui dans

la fange de son tombeau. Mais attendez: du fond de la Germanie et des sommets du Caucase le fléau du Dieu vengeur arrive. Il marche en rangs serrés dont les flots, aussi longs que le monde, s'amoncellent et se poussent en renversant tout sur leur passage. Mais, nations sauvages arrêtez; vous n'avez pas de passe-port; le pontife de Jésus-Christ armé de la croix est plus puissant que vos multitudes; il ouvre les portes de la vie, et personne ne les ferme; il les ferme, et personne ne les ouvre; baisse la tête, fier Sicambre, courbe ton front sous la croix, sans cela tu ne passeras pas. Que la croix soit ton étendard, qu'elle domine sur ton pavois, et ta puissance sera sans bornes, la proie te sera livrée; tu prendras ton trône et tu le porteras où tu voudras. Les Barbares ont entendu, se sont agenouillés, ont adoré la croix, se sont levés ensuite, ont passé librement, se sont partagé l'Europe, et l'empire a disparu. Bientôt civilisés par l'Evangile, ils forment les nations modernes, les royautés chrétiennes, à l'ombre de l'Eglise catholique qui a remplacé le trône des Césars.

Mais, ô mon Jésus, votre Eglise n'aura donc jamais de paix? Non jamais; comme vous avez combattu il faut qu'elle combatte pour triompher toujours. Les persécutions sont épuisées, la philosophie vaincue, la corruption remplacée par l'innocence, les Barbares adoucis; mais du sein de l'enfer, et continuant les révoltes de la raison humaine contre la raison de Dieu, l'autorité divine, surgit l'hérésie; elle se déchaîne avec une fureur inouïe et un aveuglement sans bornes, depuis Arius, Eutychès et Nestorius, jusqu'à l'apostat Luther qui déclare la raison souveraine, indépendante et au-dessus de la vérité divine; de là naît comme une conséquence nécessaire, le rationalisme, qui nie tout jusqu'à l'existence de l'Evangile et de Dieu, pour se proclamer Dieu lui-même et revenir ainsi à un panthéisme aussi abject mais plus absolu que celui du paganisme antique. Dans cette lutte de l'Eglise catholique contre l'hérésie qui n'est que la perpétuité de l'idolâtrie païenne, la suite et la consommation de l'apostasie du premier homme et de sa révolte contre Dieu, le sang a coulé, la mort a plané sur les peuples; la même loi de destruction qui a moissonné tour à tour les nations païennes s'accomplit sur les modernes hérétiques. Les nations barbares qui ont embrassé l'arianisme ont disparu avec lui; ni le génie d'un Théodoric, ni celui de tant d'autres n'ont pu le soutenir plus de trois siècles. Les nations nestorienne et eutychienne de l'Asie et de la Grèce ont été anéanties sous le cimeterre de Mahomet, aussi bien que les nations hérétiques de l'Afrique et des Espagnes.

Au milieu de ces nations hérétiques mourantes, les peuples catholiques ont fleuri dans la vigueur de la vie, fermes et immuables dans le bien comme la vérité éternelle sur laquelle ils étaient fondés. A côté d'eux se sont élevées de nouvelles nations hérétiques; mais les leçons du passé comme

leur détresse profonde, nous apprennent que leur règne est bientôt fini. L'islamisme se meurt, le protestantisme n'est plus, il a fait place à l'athéisme théorique et au matérialisme pratique. Si le catholicisme ne les sauve, ses populations sont perdues ; et si elles subsistent encore, c'est qu'il y a toujours au milieu d'elles, pour faire équilibre au mal, un assez grand nombre de catholiques ou de croyants de bonne foi appartenant à l'âme de l'Eglise.

Eglise de Jésus-Christ, cité des saints, ne vous reposez pas, vos travaux ne sont pas finis. La science que vous avez apportée sur la terre, que vous y avez protégée, conservée, éclairée, guidée, agrandie, la science votre fille, qui ne peut vivre que de votre vérité, s'est tournée contre vous ; elle prétend se suffire à elle-même et suffire au monde sans Dieu, sans foi, sans culte, sans pratique ; elle prétend faire le bonheur des peuples en les pervertissant dès le berceau. A Dieu ne plaise, M. F., que je venisse ici blâmer la science ; la science est belle, elle est admirable, mais lorsqu'elle a pour base celui qui est le Seigneur de la science, et qu'elle reconnaît que la vérité divine doit être sa lumière et son guide. Car du jour où elle a nié ces principes ou quelqu'une des vérités qui en découlent, comme elles se tiennent toutes par un admirable enchaînement, la science enorgueillie et faussée a nié Dieu, nié tout ce qui existe ; elle s'est niée elle-même, il ne lui reste plus que les ténèbres du doute et les tâtonnements du chaos, où elle doit nécessairement aboutir.

Cependant, ô hommes de science, j'admire votre puissance ; vous avez soumis tous les éléments, vous les transformez, ils vous obéissent. Mais nous sommes encore plus puissants que vous ; vous découvriez un nouveau monde, et la foi montant sur la poupe de vos vaisseaux, transfigurait les âmes et créait des sociétés avec des êtres qui ignoraient s'ils étaient hommes. Vous avez été chassés de ces contrées et la foi y lutte encore, y combat et y triomphe. Ne vous découragez pas cependant ; Dieu saura tirer sa gloire de vos efforts et peut-être en faire jaillir la lumière à vos âmes ; à l'œuvre donc, aplanissez les routes, abrégez les distances, tirez des entrailles de la terre les métaux pour sillonner son sol de routes merveilleuses ; faites vos chemins bien droits afin que les apôtres de la foi parcourent plus rapidement le monde pour l'illuminer et réunir tous ces peuples dans une seule bergerie, et sous un seul pasteur. Ainsi la vérité divine triomphera encore ; heureux si elle peut vous récompenser en touchant vos cœurs, et en prouvant à vos intelligences que plus les progrès des sciences sont grands, et plus les sciences concordent par leurs démonstrations avec les divins enseignements de l'Eglise !

La religion catholique est donc la seule loi morale véritable ; seule elle a commencé avec l'homme, seule elle n'a jamais cessé,

seule elle s'est toujours développée avec les mêmes caractères essentiels et distinctifs d'unité, de sainteté, de visibilité, de catholicité, d'autorité constitutive, préservatrice, conservatrice, parce qu'elle a toujours été divinement instituée, sous les formes successives qui convenaient aux besoins du monde. Toutes les fausses religions et les nations qui les ont embrassées, toutes les hérésies et les nations qu'elles ont corrompues, sont tombées tour à tour ; la religion catholique seule est toujours demeurée inébranlable, comme la loi nécessaire au monde, aux nations, aux individus ; c'est pour la venger, la conserver, la développer et l'étendre, que tout s'est accompli dans les révolutions des empires avant et après Jésus-Christ, qui en est le principe, le centre, le pontife et la fin. Où cherchez-vous donc, intelligences incrédules, où cherchez-vous, hors du catholicisme, la loi de votre nature et de votre bonheur ? Soumettez-vous à cette loi sainte, pratiquez-la, ou rompez avec l'histoire, avec le monde, avec la création, avec l'éternité, avec Dieu. Elle a fait le bonheur de ce monde, sauvé les sociétés, et si aujourd'hui les nations agitées périssent, les gouvernements sont méprisés, les racines de la famille et la nature humaine même sont mises en question ; c'est que nous périssons faute de foi, nous périssons faute de pratique, parce que l'autorité, fondement nécessaire de toute société, est niée et répudiée. Il n'y a plus d'union, parce qu'il n'y a plus de religion. Chacun tremble, demande à son voisin comment faire pour sortir d'un pareil état. Ah ! comment faire, bien aimés frères ? Les enfants du mal sont plus prudents que les enfants de la lumière (*Luc.*, XVI, 8), ils s'unissent pour renverser et détruire, tandis que les enfants de la lumière demeurent isolés. On est religieux pour soi, pour son propre compte ; mais on ne pense pas que la vraie religion est bien plus élevée ; son but est la plus grande gloire de Dieu, le salut et la paix du monde et des âmes. Mais qui y songe ? chacun s'en va dans l'isolement ! chacun se plaint, tremble et frémit ! mais l'influence sociale du bien n'existe plus. Comment donc faire ? Ah ! commencez par vous réformer vous-mêmes, embrassez avec zèle la pratique de cette sainte religion dans toute son étendue ; puis, par votre exemple, par vos paroles, travaillez à réformer votre voisin, à sauver aussi son âme. Ah ! M. F. une âme est si précieuse devant Dieu que si on le comprenait, on se pâmerait de bonheur, en pensant qu'on a pu lui faire quelque bien. Que vos paroles soient sérieuses, graves et morales ; une parole peut quelquefois sauver une âme, et dans le ciel elle vous appellera son père. Réformez-vous donc d'abord, puis travaillez à réformer votre voisin, celui-ci en réformera d'autres et il s'établira ainsi une génération d'âmes qui s'uniront pour sauver notre malheureuse société, et donner au ciel les élus avec les-

quels nous louerons et bénirons Dieu pendant l'éternité ! *Amen.*

III^e DIMANCHE DE CARÊME.

V. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LE BUT DE LA CRÉATION.

La religion catholique seule remplit le but de Dieu dans la création, par le sacrifice et les sacrements.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus. (Prov., XVI, 4.)

Le Seigneur a tout fait pour lui.

Mes frères, je vous ai prouvé que la religion catholique était la seule véritable loi morale du monde, et que tous les événements du temps ont eu pour but d'en assurer la conservation, l'accomplissement, ou d'en réparer les violations. La religion est donc un besoin de l'homme, il en a appétit nécessaire, parce qu'il manque de tout par lui-même, qu'il a tout reçu de Dieu, et qu'il ne peut être heureux sans vivre de lui, sans le posséder par l'intelligence, par la raison, par la conscience, par l'amour de sa volonté, afin de le posséder un jour dans son essence même, ce qui sera la participation au bonheur infini. C'est ce besoin profond, cet appétit inné, nécessaire, qui, après sa chute, poussa l'homme à se créer des religions à sa façon; mais en se mettant à la place de Dieu, l'homme ne put raisonnablement croire à sa propre divinité; les phénomènes divers qui frappaient ses regards, le conduisirent à demander aux causes secondes d'être le Dieu dont son âme sentait le vide et le besoin. De là tant d'idolâtries superstitieuses et dégradantes, de là tant de créatures mises à la place du Créateur. L'homme plus grand que la création tout ensemble, dont il était le pontife et le médiateur, se mit au-dessous des créatures faites pour lui, il leur offrit son encens et les vœux de son cœur, il les servit dans l'abjection au lieu de les dominer dans la gloire. Au milieu de tant d'erreurs deux grandes vérités surnagent, elles sont les deux besoins, racine de tout culte; ce sont la foi en la divinité, et le sentiment de la nature humaine coupable, obligée d'expier. Corrompues comme tout le reste, par l'aveuglement de l'ignorance, de la concupiscence et de l'orgueil, ces deux vérités n'en demeurent pas moins au fond de toute religion, si dégradée qu'elle soit. La religion véritable seule les conserva dans leur pureté. Glorifier Dieu créateur, pour l'homme et pour toute créature; satisfaire et glorifier la justice divine par l'expiation, et par là perfectionner l'homme et le conduire au bonheur; telle est le fond de toute religion vraie. Toutes celles qui ne renferment pas ces conditions sont fausses. Le paganisme ne liait que les créatures à l'homme, Dieu était rejeté, le paganisme est faux; les hérésies diverses n'ont point de sacrifice complet, par conséquent point d'expiation, elles sont fausses. La religion catholique seule glorifie Dieu, et sa justice par le sacrifice véritable et l'union à Dieu. Mais qu'est-ce donc que le sacrifice et en quoi consiste-t-

il? Dieu a tout créé pour lui-même, tout lui appartient; l'homme en péchant ravit tout à Dieu et s'y ravit lui-même, en rapportant tout à soi. L'ordre ne peut être rétabli qu'en rendant à Dieu et les créatures et l'homme pour reconnaître la souveraine puissance de la Majesté infinie; il faut détruire les sources et les suites de la révolte humaine contre Dieu, pour marcher ensuite sans entraves au but suprême de l'union avec la plénitude de tout bien et de toute félicité; or, la création tout entière ayant été viciée par la chute de l'homme, doit être tout entière dévouée avec l'homme à la souveraine Justice. Et en nous élevant plus haut dans ce profond mystère afin de rendre à la majesté infinie une gloire vraiment digne, une satisfaction souveraine, infinie comme sa justice, le Créateur lui-même devra se faire créature, s'immoler avec son œuvre pour la recréer de nouveau; et c'est le sacrifice chrétien, qui embrasse toute la religion et accomplit son but d'une manière infinie. Sacrifice admirable que la religion catholique seule possède et qui prouve qu'elle est la seule vraie, la seule qui conduise l'homme à la perfection de son être.

Nous verrons donc ensemble : 1^o que le sacrifice a toujours existé dans l'Eglise catholique, complet par la foi avant Jésus-Christ; 2^o complet en réalité et infini par Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et 3^o enfin qu'il satisfait complètement Dieu, remplit le but de la création, détruit la révolte de l'homme et ses suites et l'unit à Dieu. Ce qui est dire assez que l'Eucharistie est le résumé, le terme de toute la religion. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie, la Mère de la grande Victime. *Ave, Maria.*

I. — *Que le sacrifice a toujours existé dans l'Eglise catholique, complet par la foi avant Jésus-Christ.*

Le sacrifice fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieux, de temps, d'opinions, de circonstances, ce qui nous prouve déjà sa nécessité; mais il était soumis à certaines restrictions, qui l'empêchaient d'être complet avant que la victime divine vint l'accomplir. En donnant la création à l'homme, Dieu s'était réservé celui-ci; il ne lui avait laissé aucun droit sur son existence et sa vie. L'homme ne pouvait donc s'offrir lui-même en sacrifice sanglant sans attenter aux droits de Dieu; cependant il est le coupable, qui doit expier. Les créatures seules lui restent, leur sang payera pour son sang. La nécessité de ce dogme avait jeté de si profondes racines dans l'humanité, qu'il n'y eut jamais de peuple sans culte, ni de culte sans sacrifice; le sang des animaux coula sur tous les autels. Mais là encore la vérité catholique fut méconnue; au lieu d'offrir le sacrifice à Dieu auquel seul il appartient, on l'offrit au démon, aux idoles des passions, aux dieux de fabrique humaine. Cette violation de la loi du sacrifice poussa plus loin les attentats contre les droits de Dieu; l'aveuglement des nations regardant le sang des animaux

comme insuffisant, osa répandre le sang de l'homme, ce roi de la création, pour rassasier l'avidité des démons. On alla jusqu'à sacrifier au génie du mal la chasteté des épouses et à brûler l'innocente enfance en holocauste aux esprits infernaux; tant il est vrai qu'une fois sortie de la vérité de la loi de sa nature, la nécessité de l'accomplir poussa l'humanité à des violations plus destructives encore. Je n'ai point à vous décrire ces boucheries infectes de l'humanité dont vos pères furent les victimes. L'abus de ce grand dogme en prouve la vérité, cela nous suffit.

La religion catholique seule l'a toujours cru et pratiqué dans la vérité, sans violation d'autres lois également sacrées. Nécessité de la loi morale, les sacrifices commencent dans la cité des enfants de Dieu immédiatement après la chute de l'homme. Dieu lui-même en posa la loi, et donna les dépouilles des victimes animales pour couvrir la nudité de l'homme, les créatures donc seront le sujet des sacrifices figuratifs de l'ancienne alliance; ceux-ci ne peuvent être complets, l'homme ne s'appartenant pas en sera exclu par un commandement exprès fait à Noé. Abel le fils d'Adam, offre au Dieu éternel les prémices de ses moissons, qui consacrent ainsi à Dieu la création végétale, et figurent le sacrifice véritable de l'Eucharistie, dans lequel le pain et le vin seront changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Caïn frère d'Abel offre des animaux. — Au sortir de l'arche Noé offrit à l'Éternel un sacrifice d'animaux purs en holocauste d'action de grâce et d'expiation, et dans ce sacrifice Dieu renouvela son alliance avec Noé et en lui avec l'humanité entière, promettant de nouveau Celui qui serait la bénédiction des peuples. Tous les patriarches, nos pères dans la foi, accomplirent la loi des sacrifices; ce fut dans le sang des victimes que Dieu sanctionna son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. A côté d'Abraham apparaît Melchisédech, la figure du Prêtre éternel, lui-même prêtre du Très-Haut; il renouvelle d'une manière plus complète le sacrifice figuratif d'Abel; il offre le pain et le vin comme dans l'Eucharistie où ils seront transsubstantiés au corps et au sang précieux de celui que Melchisédech bénit en Abraham.

Enfin la suite des temps nous amène à Moïse envoyé de Dieu pour constituer en corps de nation le centre de l'Eglise catholique, au milieu des nations perverses, qui tendaient à la détruire en se séparant de plus en plus de l'alliance de Dieu avec Noé et avec Adam. En tout Moïse s'applique à séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers, mais pour le rite fondamental des sacrifices il l'établit dans toute son étendue; toutes les créatures doivent être offertes au dieu suprême: ce seront les végétaux dans les prémices des moissons; les premiers nés des animaux et de l'homme même, mais qui devra être racheté, et remplacé par des victimes animales, afin de reconnaître le souverain empire de Dieu sur

toutes les créatures, et de rendre à Dieu le culte de latrie, d'honneur, de souveraineté, de puissance. Ce seront des hosties pacifiques eucharistiques, pour rendre à Dieu le culte d'actions de grâces; ce seront des animaux offerts pour le péché, hosties d'expiation à la Justice divine; ce seront des victimes offertes pour obtenir les secours et les grâces du ciel, pour consulter Dieu; des victimes d'impiété, de demande: en un mot toutes les parties du sacrifice véritable se trouveront figurées. Bien plus l'agneau pascal viendra résumer en lui seul tous les autres sacrifices et donner la figure complète de l'Agneau sans tache, qui efface les péchés du monde. Chaque année le grand pontife entrera dans le Saint des saints, portant le sang des victimes qu'il offrait pour ses propres péchés et ceux du peuple; mais, ajoute l'Apôtre, l'entrée du vrai sanctuaire n'était pas encore ouverte, tant que le premier tabernacle subsistait. Ces dons et ces sacrifices pouvaient purifier la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte et ces cérémonies, qui n'avaient été établies que jusqu'au temps que la loi serait corrigée.

Ces sacrifices n'avaient de valeur que dans leur union par la foi au sacrifice véritable; Abraham sacrifiant à Dieu soupire après le jour du Messie, la vraie victime; il le voit dans une vision prophétique et il est transporté d'allégresse. Moïse envoyé pour établir le culte du vrai Dieu d'une manière régulière et légale, supplie le Seigneur d'envoyer le vrai pontife: *mitte quem missurus es. (Exod., IV, 13.)* Le peuple d'Israël n'offrait ses sacrifices que dans l'esprit et le désir du Messie. Ce n'étaient pas les victimes qui sanctifiaient, les prophètes le disent à Israël: *vos sacrifices sont inutiles, votre encens est souillé à mes yeux, je ne puis supporter vos néoménies, vos sabbats et vos fêtes, vos assemblées sont iniques (Isa., I, 13),* parce que la justice, la vérité et la foi n'y sont pas. *Je ne recevrai point,* dit le Seigneur, par la bouche d'un autre prophète, *je ne recevrai point les vœux de ta maison, ni les boucs de tes troupeaux; car tous les animaux des champs sont à moi, les bêtes qui courent sur les montagnes et les animaux domestiques; je connais tous les oiseaux du ciel et la beauté des champs m'appartient. Si j'ai faim je ne te le dirai pas, car la terre et sa plénitude m'appartiennent. Mangerai-je la chair des taureaux ou boirai-je le sang de tes boucs? (Psal. XLIX, 9-13)*

Ces sacrifices ne suffisaient pas. L'homme seul avait péché, et seul il devait être immolé; mais il devait l'être dans ce qui avait fait son péché, et c'est ce que prêchent les mêmes prophètes: tu as refusé de glorifier Dieu, voici le sacrifice qu'il te demande: Imole au Seigneur un sacrifice de louanges et rends tes vœux au Très-Haut; lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de mes yeux la malice de vos pensées; cessez de pratiquer l'injustice et apprenez à faire le bien. Mais il faut que l'homme soit immolé en un autre sens encore: il faut qu'il soit immolé avec

son Créateur. Malachie, qui annonce aux Juifs que Dieu repousse leurs sacrifices et leur pain souillé est élevé plus haut; il voit l'offrande toujours pure et jamais souillée, le sacrifice sublime qui effacera tous les autres sacrifices, qui les abolira tous et les complétera; sacrifice qui sera offert non plus seulement dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au couchant, non plus par les Juifs, mais par tous les peuples, parmi lesquels il prédit que le nom de Dieu sera grand. *Car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations; et l'on me sacrifie en tout lieu, et une oblation pure est offerte à mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées.* (Malach., I, 11.) C'est ce sacrifice complet et réel de Jésus-Christ dans l'Eucharistie que nous avons à méditer maintenant.

II. — *Que le sacrifice est complet en réalité par Jésus-Christ dans l'Eucharistie.*

Selon la loi, dit l'Apôtre, on purifie presque tout avec le sang, et les péchés ne sont point remis sans effusion de sang (Hebr., IX, 22); de là tous les sacrifices de l'ancienne loi qui étaient un commencement et une figure du sacrifice véritable. Les créatures étaient immolées en attendant le sacrifice de leur Créateur. La matière, cause de la sensualité, occasion de la chute de l'homme, devait être ramenée à Dieu d'abord, pour y ramener l'esprit et l'intelligence ensuite, afin d'adorer le père en esprit et en vérité. Mais ces sacrifices ne suffisaient pas; quand l'homme et tous les êtres créés seraient immolés, ils ne suffiraient pas à rendre à Dieu la gloire qu'il mérite, à satisfaire dignement et d'une manière égale à l'offense, parce qu'étant finis ils n'ont aucune proportion avec l'infini, parce que appartenant à Dieu et lui étant dus, ils n'offrent réellement rien. Pour satisfaire dignement il fallait une victime qui s'appartint, qui ne dût rien, qui fût égale à la gloire due, plus grande que la dette contractée. Le ciel seul peut la fournir; elle est venue, et le *Fils de Dieu entrant dans le monde dit à son père: vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont point été agréables; alors j'ai dit: me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté.* (Hebr., X, 5-15; Psal. XXXIX, 7, 8.).... Il enlève ce qui était avant lui et il établit ce qui doit suivre; c'est dans cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ faite une seule fois, « mais qui se perpétue tous les jours d'une manière admirable; sacrifice divin, qui résume en lui tout culte, toute la religion, qui accomplit de la manière la plus parfaite tout le but de la création, étant la plus grande gloire rendue à Dieu par Jésus-Christ au nom de toute créature.

Il résume tout culte; c'est le culte de patrie, d'honneur, de souverain domaine le plus excellent; en sacrifiant la vie, on

offre tout l'être, et en sacrifiant la vie d'un Dieu, on offre un sacrifice infini comme Dieu même; il fallait une telle victime pour glorifier en Dieu et faire de la religion chrétienne la religion la plus parfaite et la plus sainte qui puisse être. L'Eucharistie est encore un sacrifice d'expiation; c'est le Créateur lui-même qui s'offre pour sa créature et avec sa créature, et la Justice divine reçoit une satisfaction infinie; c'est un sacrifice d'action de grâces, un Dieu qui adore un Dieu et lui rend la gloire qui lui est due et dont lui seul connaît toute l'étendue. C'est enfin le culte de demande, Jésus-Christ priant et étant toujours exaucé.

Ce divin sacrifice résume toute la religion; d'abord par les autres sacrements, tous viennent aboutir à l'Eucharistie qui est leur but et comme leur centre de vie. C'est dans l'Eucharistie que l'homme renoue son être à Dieu, qu'il redevient complètement le fils adoptif de Dieu et reçoit les prémices et le gage de la gloire éternelle; c'est dans ce divin sacrement qu'il est divinisé et qu'il relie le monde à Dieu; mais pour y arriver il faut qu'il soit d'abord récréé, qu'il renaisse à la vie innocente, c'est ce qu'opère le baptême institué pour régénérer l'homme dans le sang de Jésus-Christ; car il faut vivre de la vie surnaturelle avant de pouvoir se nourrir du pain céleste. L'homme doit ensuite se fortifier dans cette vie, en recevant la force et la puissance de l'Esprit-Saint avec tous ses dons. C'est alors que le divin sacrement peut opérer ses effets les plus merveilleux; le ciel s'abaisse vers la terre, le Fils de Dieu descend lui-même, et l'homme se nourrit du pain des anges; l'union la plus intime entre Dieu et l'homme est réalisée et le but de la création accompli, la destinée divine est assurée à la fidélité. Mais toujours exposé à renouveler sa chute, à briser l'union entre le ciel et la terre, l'homme a besoin d'un secours continu, du sang de la victime qui purifie, et le sacrement de la pénitence, second baptême est toujours là pour le faire renaître à la grâce, et le rendre digne du pain des anges, afin que toujours il puisse dans ce divin sacrement renouer avec le ciel, et entrelacer sa vie dans la vie de Jésus-Christ et que l'accomplissement de la grande et suprême loi de la glorification de Dieu ne puisse plus désormais cesser dans le monde. Enfin la vie de l'homme terrestre est achevée sur la terre, la vie de l'homme céleste dont il a puisé les germes dans l'Eucharistie va demeurer seule et prendre tout son développement; alors un dernier sacrement vient oindre son corps, achever d'y effacer les derniers restes du péché, sceller tous ses sens des stigmates sacrés de la croix qui le feront resplendir dans la transformation de l'immortalité; et pour la dernière fois le viatique divin vient l'incorporer à celui qui est la lumière dans laquelle il contempera la lumière inaccessible de l'essence infinie. Selon la parole du Prophète et conformément à la fin de l'homme en ce monde, cet

admirable enchaînement de régénération doit se perpétuer avec le grand sacrifice aussi longtemps que le monde et l'humanité dureront ; le sacerdoce de Jésus-Christ, le prêtre éternel, se continuera dans le sacerdoce chrétien. Le sacerdoce chrétien et l'Eucharistie ne font pour ainsi dire qu'une même chose ; le sacerdoce produit l'Eucharistie, et l'Eucharistie nourrit, soutient et perpétue son sacerdoce. Mais il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent dans toute leur étendue sur l'humanité ; le mariage institué dès la création est élevé à la dignité de sacrement pour perpétuer les races humaines qui seront recrées de nouveau dans le baptême, fortifiées par l'Esprit-Saint dans la confirmation, et toujours reliées à Dieu et divinisées dans l'Eucharistie. Ainsi le but de Dieu s'accomplit : l'homme n'est plus seulement créé, il est encore enfanté par un admirable et plus sublime mariage que le Verbe de Dieu, suivant l'expression de saint Augustin, est venu contracter en ce monde ; le Verbe est l'époux et notre misérable nature est l'épouse. Le sein de la Vierge Marie fut le lit nuptial, le Calvaire scella l'alliance dans le sang de l'Epoux lui-même, et le tabernacle eucharistique source de tous les autres sacrements est la matrice divine où l'humanité renaît à la vie éternelle.

Ainsi donc le divin sacrement résume toute la religion, par les autres sacrements dont il est le centre ; par tous les sacrifices qu'il réunit, par tous les vœux de l'Eglise avant et après Jésus-Christ, et par l'accomplissement de la fin de la création tout entière.

Suivez cet homme mystérieux qui s'avance vers la montagne sainte ; c'est un autre Jésus-Christ ; arrivé au pied de l'autel il rappelle Jésus-Christ se présentant à son Père, victime d'expiation pour les crimes de sa créature et pour tous les péchés qui en sont la suite ; le prêtre confesse ses péchés, reçoit la confession du peuple qui l'entoure et s'en charge comme le Fils de Dieu. Puis, secouant pour ainsi dire la misère humaine, il monte à l'autel du salut, baise le tombeau des saints en signe de réconciliation et de pardon.

Recevant ainsi la première prophétie, sortie de la bouche de Dieu même, il s'unit ensuite à toute la suite des prophètes par l'Introït, soupire après la venue du réparateur et crie avec les patriarches : Seigneur ayez pitié de nous, *Kyrie Eleison* ; envoyez celui que vous devez envoyer. Son attente est remplie, et il chante avec les anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté.* (*Luc.*, II, 14.) Gloire à Dieu par la naissance du divin enfant qui vient étendre le règne de son Père, et paix à tous les hommes de bonne volonté, qui veulent glorifier Dieu en Jésus-Christ. Se tournant ensuite vers le peuple il lui annonce que le Seigneur est venu le consoler ; invitant ensuite les fidèles à prier avec lui en union avec Jésus-Christ, il retrace par l'épître

la première mission des apôtres, par le *munda cor meum*, le baptême du Sauveur, qui sanctifie en lui l'humanité entière, et par l'Evangile la prédication du Sauveur ; il termine enfin la mission d'enseigner en professant avec toute l'Eglise le Symbole de la foi, abrégé de l'Evangile.

Alors commence la grande expiation ; la création tout entière est appelée à y prendre part, l'autel de pierre, les vases sacrés, la lumière représentent toute la nature inanimée ; les vêtements de lin, dont l'autel et le prêtre sont revêtus, le pain et le vin qui vont être bientôt transsubstantiés, représentent les végétaux et les plantes, qui sont aussi des créatures de Dieu ; enfin les vêtements de soie et le corps même du prêtre, qui résume en lui toute la création matérielle inanimée et animée, dans ses éléments constitutifs, dans ses organes et leurs fonctions vitales représentant les animaux dont l'homme est le roi. Le but de la création est rempli, Dieu est glorifié par toute créature dans la médiation divine de Jésus-Christ, le seul vrai pontife du ciel et de la terre, dont il est l'architecte. Ce divin pontife contenant dans son éternelle pensée la création tout entière, qu'il appelle à son sacrifice par ses représentants, renouvelle l'offrande du jardin de Gethsémani par la prière de l'offertoire et l'offrande de l'hostie rappelant ainsi son agonie, puis sa flagellation par l'offrande du calice, sa condamnation chez Pilate par le lavement des mains du prêtre, sa marche au Calvaire par le tour complet du ministre à l'autel à l'*Orate fratres*. Le sacrifice va s'accomplir : le prêtre visible, qui n'est que l'instrument, va s'identifier de plus en plus avec le prêtre invisible ; il quitte la terre en faisant entendre les paroles de l'éternité, *per omnia sæcula sæculorum*. Il invite l'Eglise de la terre à monter au ciel avec lui : *Sursum corda*. En présence du Dieu très-haut il commande qu'on lui rende grâces : *Gratias agamus Domino Deo nostro* : afin que tout soit parfait, les anges, les esprits célestes s'unissent à cette glorification de Dieu par Jésus-Christ. Ainsi unies dans le créateur, toute la création, l'Eglise du ciel, l'Eglise de la terre offrent le sacrifice de louange : saint, etc. Le prêtre, prosterné devant le trône de Dieu prie pour toute l'Eglise catholique, demande à tous les saints de l'Eglise du ciel de s'unir à lui pour le grand sacrifice ; il rappelle d'abord les mérites de la très-sainte Vierge, la Mère immaculée de la grande victime, la Mère de tous les chrétiens, la reine de l'Eglise, les mérites des apôtres, des martyrs et des confesseurs. Pendant que le ciel est attentif, le prêtre porte une main tremblante sur le Verbe éternel de Dieu, l'Agneau sans tache ; la même parole toute-puissante, qui créa le monde, produit le Verbe incarné sur cet autel ; le prêtre l'invoque avec le glaive mystérieux de la parole, il le bénit et le consacre de ses mains sanctifiées. Les anges redoutent et adorent, l'enfer tremble, et vous vous prosternez pour

adorer. Suivant le précepte du Pontife éternel, le prêtre résume tous les mystères de la passion, de la résurrection et de la glorieuse ascension de Jésus-Christ notre Sauveur, puis, remontant à l'origine de l'Eglise catholique, à la sortie d'Eden, aux premiers jours qui suivirent l'entrée du péché dans le monde, il prend le sacrifice d'Abel, et descendant les âges, il recueille les sacrifices des patriarches, d'Abraham, de Melchisédech et en eux tous les sacrifices prophétiques de l'ancienne loi; il les unit au sacrifice véritable qui est venu les abolir et les compléter.

Se souvenant ensuite de la portion de l'Eglise qui souffre dans les flammes de l'expiation, en attendant la délivrance, le prêtre va lui faire part du sacrifice. Alors toute l'Eglise étant réunie, l'Eglise du ciel, l'Eglise de la terre, l'Eglise avant Jésus-Christ l'Eglise du purgatoire, tous les fidèles présents, députation de l'Eglise militante, la création tout entière, le ciel est attentif; *la vérité s'est élevée de la terre et la justice a regardé du haut du ciel* (Psal. LXXXIV, 12); elle contemple sa victime; le Verbe éternel mourant sur la croix... Le Fils de Dieu qui meurt pour glorifier son père; le pontife éternel de la création qui s'immole lui-même pour la réunir à Dieu. La justice est satisfaite; les sources du pardon coulent, le bois du calvaire rétablit l'ordre détruit par le bois d'Eden, véritable arbre de la science du bien et du mal, il donne aussi le vrai fruit de vie. Toute gloire, tout honneur sont rendus par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, à Dieu le Père tout-puissant dans l'unité du Saint-Esprit. La justice et la miséricorde s'embrassent (*Ibid.*, 11) dans le sang de l'Agneau, dont le corps et le sang sont élevés en ce moment entre les mains du prêtre, qui rappelle par là le crucifiement.

O bien-aimés frères, je m'abîme dans les profondeurs d'un si grand mystère: mon cœur sent plus qu'il ne peut exprimer, et ma langue est impuissante. Pour vous qui ne croyez pas, dites, dites, un enchaînement si admirable ne prouve-t-il pas une conception et une œuvre divine? Qui jamais pourrait scruter ainsi les secrets du ciel et les donner à la terre? Qui jamais aurait pu réunir ainsi les temps, l'humanité tout entière, son origine, sa nature, son histoire et ses destinées glorieuses, la création et son but, pour en faire un sacrifice à Dieu, et accomplir ainsi la loi éternelle. Donc, concluez, le sacrifice n'a jamais péri dans l'Eglise catholique, et le sacrifice de l'Eglise catholique est évidemment divin, il résume tout culte et toute religion divine. Il nous reste à prouver qu'il est le sacrifice de l'homme même par la destruction de sa révolte et l'union à Dieu.

III. — *Que l'Eucharistie satisfait complètement à Dieu, en détruisant la révolte de l'homme et l'unissant à Dieu.*

La victime a expiré, la paix est rendue au monde; le ciel et la terre sont réconciliés: le prêtre qui vient d'immoler la vic-

time annonce cette paix pour toujours: *Pax Domini sit semper vobiscum.*

La régénération est offerte à l'homme; encore une cérémonie essentielle et le sacrifice est accompli. L'homme libre ne peut être réparé sans sa participation. Toujours dans tous les sacrifices, le prêtre et ceux qui y prenaient part ont mangé de la victime pour s'identifier à elle. Le sacrifice eucharistique, la réalité, remplit cette condition d'une manière bien plus sublime et bien plus excellente. Comme le pain que nous mangeons tous les jours se change en notre substance, de même par la divine Eucharistie, la substance de Jésus-Christ nourrit notre corps, vivifie notre âme et l'unit à Dieu. Dans l'Eucharistie cette union devient substantielle et la plus intime qui puisse être; l'homme déchu de son haut rang par le péché, ne peut y remonter que par l'expiation. La communion unit l'homme à la victime de l'Eucharistie, qui est vraiment le sacrifice de l'humanité; par la manducation de sa chair sacrée, c'est nous qui sommes immolés sur cet autel avec notre Créateur, et ainsi tout est accordé: les droits de Dieu sur la vie de l'homme demeurent intacts et inaliénables, l'homme coupable est pourtant immolé dans sa révolte, mais il n'est pas immolé seul, il est immolé avec son Créateur; les suites de sa révolte sont détruites; l'orgueil a perdu l'homme, il faut qu'il humilie sa raison dans la foi pour adorer son Dieu présent dans l'Eucharistie; l'homme a voulu se faire semblable à Dieu, il faut qu'il reconnaisse son souverain domaine, qu'il l'adore et qu'il l'aime, il faut que son cœur se fonde d'amour, et qu'il s'élançe en soupirs vers le tabernacle; qu'il se retourne vers le Dieu qu'il a abandonné; il a été souillé par le péché, et il faut qu'il renaisse d'abord par le baptême, ou qu'il confesse son péché devant Dieu dans l'amertume de son cœur et le pleure dans le sacrement de pénitence; la concupiscence des sens, la concupiscence de la chair ont terrassé l'homme; il faut qu'il en purge son cœur, qu'il devienne chaste comme un ange; ce n'est qu'alors, alors qu'il a détruit en lui toutes les suites du péché, et qu'il a embrassé une vie nouvelle, qu'il peut venir s'asseoir à la table des saints et s'immoler avec Jésus-Christ. Non-seulement, il faut que l'homme expie et détruise en lui les suites de la révolte; mais pontife de tous les êtres créés, il doit offrir pour lui et pour toute créature. Or, il remplit son pontificat de la manière la plus sublime et la plus digne possible par l'union eucharistique avec Jésus-Christ qui résume dans son sacrifice l'hommage, la louange de toutes les créatures, de tous les saints de tous les temps, et leur donne une valeur infinie, et ainsi les desseins de Dieu dans la création du monde sont accomplis; cette triple nécessité de l'Eucharistie, nécessité d'union à Dieu, nécessité d'expiation, nécessité de gloire rendue, démontre encore que hors du catholicisme, l'homme ne peut atteindre

sa fin, puisque l'Eucharistie est le résumé de toute la religion, la substance et la base de toute la loi morale que nous avons prouvé être nécessaire au monde; hors du sacrifice de l'Eucharistie, en effet, il n'y a ni union à Dieu, ni expiation, ni gloire rendue; la religion catholique est donc, encore un coup, la seule religion vraie; puisque son sacrifice seul complète et remplit la définition que nous en avons donnée au commencement, car dans le sacrifice eucharistique, la création est reliée par l'homme à Dieu, pour glorifier ses perfections, satisfaire sa justice, et par là perfectionner l'homme et le conduire au bonheur. Que deviennent donc toutes les religions fausses sans victime, sans sacrifice? que devient le judaïsme qui a rompu la chaîne de la tradition et n'a plus de sacrifice? que devient le mahométisme qui n'a jamais eu de sacrifice? que devient le protestantisme qui rejette la foi au Dieu de l'Eucharistie, qui a rompu avec l'Eglise et sa tradition, et qui n'a plus de prêtres légitimement ordonnés et consacrés suivant l'institution du Sauveur? Ce ne sont donc plus des religions, puisqu'elles n'ont plus de sacrifices; elles ne peuvent donc plus remplir le but de la création, ni conduire l'homme à la perfection de son être et au bonheur. Aussi leur morale est-elle perdue! Car pour eux l'humanité est abandonnée à elle-même, à ses misères et à ses faiblesses, elle n'a plus de racines dans le ciel; ces erreurs diverses ne sont donc que la continuation de la chute de l'homme, et la perpétuelle violation de la loi morale.

Pour vous, bien-aimés frères, qui avez un reste de foi, si vous m'avez compris, si j'ai eu le bonheur de vous convaincre, que concluons-nous, à quoi vous déterminerez-vous? Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous! Pauvre âme qui as vécu jusqu'ici dans l'éloignement des saints mystères, tu as perdu la vie, car tu n'as pas été unie à Dieu; tu as péché, et tu n'as point pris part au sacrifice d'expiation; tu étais appelée à rendre gloire à Dieu, tu ne la lui as pas rendue; celui qui mange ma chair, dit le Sauveur, et qui boit mon sang, a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. Pauvre âme, tu n'as pas ce gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse. L'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre ne font qu'une seule et même Eglise, qui se forme et se complète jusqu'à ce que la Jérusalem céleste soit bâtie. Qu'il est beau ce corps mystique de l'Eglise! sa tête est dans le ciel, ses pieds sont sur la terre, et ses bras s'étendent aux deux extrémités du monde. L'Eucharistie est le pain vivant, elle entretient en son cœur la charité, cette séve de vie, qui coule dans tous ses membres pour les nourrir, les vivifier, les faire croître et les conduire au ciel. Pauvre âme, qui ne communies pas, es-tu encore de cette Eglise? ne l'as-tu pas renoncée, ne

l'as-tu pas reniée? tu ne manges plus son pain, tu es le prince déchu, vivant parmi les bêtes et les animaux des champs! secoue ton assoupissement, reviens prendre le pain des hommes, le pain qui nourrit pour la vie éternelle; celui qui communie glorifie Dieu, réjouit les anges, honore les saints, soulage les âmes affligées qui attendent la délivrance, et se prépare à lui-même une source immense de bénédictions. Ah! peut-on être chrétien et ne pas comprendre le bonheur de vous posséder, ô mon Jésus. Soyez donc conséquents avec vous-mêmes, bien-aimés frères, qui confessez la foi de Jésus-Christ, qui croyez à la nécessité de sa religion sainte; comprenez-en la nécessité pour vous-mêmes; faites un généreux effort, détruisez en vous le vieil homme, confessez vos péchés, et venez ensuite vous asseoir à la table des saints, vous y puiserez une vie nouvelle pour l'éternité. Amen!

IV. DIMANCHE DE CARÊME.

VI.— LA GLOIRE DE DIEU DANS LE SACREMENT DE PÉNITENCE.

Le sacrement de Pénitence est une loi morale nécessaire dans le plan de Dieu Créateur et Rédempteur.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov., XVI, 4.)

Le Seigneur a tout fait pour lui.

C'est un caractère de toute loi morale nécessaire, d'être perpétuelle, et d'avoir commencé au moins en germe avec l'homme, pour se développer ensuite dans ses applications suivant les besoins des sociétés humaines et les desseins de Dieu sur elles; cette vérité ressort de la nature même de la loi morale, et les faits nous l'ont suffisamment prouvé dans nos conférences précédentes. A ce signe donc de la perpétuité, nous reconnaissons une loi morale nécessaire. Mais un autre signe non moins important, c'est que toute loi morale est conservatrice des individus comme des sociétés, qu'elle conduit l'homme à sa perfection et par conséquent à la glorification de Dieu, but unique de la création. La loi morale ou la religion est nécessairement une; mais elle a trois grands termes qui se lient et s'enchaînent et sont inséparables les uns des autres : le dogme, la morale et les sacrements. Le dogme et la morale sont réciproquement conséquence et principe; sans dogme point de morale, car le dogme n'est que Dieu se révélant à l'homme pour le conduire à son but; c'est une conséquence de la nature de Dieu, de la nature de l'homme et de la nature de la création. Or, sans dogme point de morale. Elle est la conséquence pratique du dogme et pour cela même une loi nécessaire du monde. Mais entre ces deux termes, il y en a un troisième qui est le lien des deux; les sacrements sont le lien du dogme et de la morale, l'union de la foi et de la pratique; il faut croire pour approcher des sacrements; il faut pratiquer les vertus chrétiennes pour en être digne, et c'est dans ces divins sacrements qu'on puise la force

et la grâce qui soutiennent et développent la vie chrétienne, ou la vie de l'homme parfait, ce qui est la même chose. De là dans le langage catholique si éminemment logique, on dit d'un homme qui approche des sacrements; c'est un homme qui pratique, et dans cette expression est renfermée toute la vie chrétienne et le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme, tandis que dans le même langage on dit d'un homme qui n'approche pas des sacrements, c'est un homme qui a un reste ou un commencement de foi, mais malheureusement il ne pratique pas; ce qui équivaut à dire, ce n'est pas encore un homme complet. Les sacrements donc sont le résumé de toute la religion, c'est la grande synthèse du dogme et de la morale catholique; nous devons par conséquent y trouver le caractère des lois morales nécessaires :

1° La perpétuité au moins en germe, ou en figure dans l'ancienne loi, et en réalité dans la nouvelle; 2° Il faut qu'ils aient pour effet de conserver les individus et les sociétés, et 3° de glorifier Dieu. A ces trois caractères vous reconnaîtrez la nécessité des sacrements. Nous les avons déjà trouvés avec toute leur étendue dans le divin sacrement de l'Eucharistie, la source et le centre de tous les autres sacrements, suivant la doctrine du saint concile de Trente. Il s'agit aujourd'hui de prouver la même chose pour un autre sacrement, sans lequel l'Eucharistie est impossible, vu la nature peccable l'homme et sa déchéance. Et ici encore ce sera toujours ce saint concile de Trente qui sera mon guide et mon docteur; car, mes frères, je ne vous prêche pas des choses nouvelles; je vous expose la doctrine catholique et rien de plus.

Nous essayerons donc de démontrer que le sacrement de pénitence, la confession, est une loi morale nécessaire; 1° avec le saint concile de Trente, par sa perpétuité, soit en figure, soit en réalité; 2° avec le même Concile, par sa nécessité même pour les individus, comme pour les sociétés; 3° enfin par ses effets divins, ses fruits et l'accomplissement du but de Dieu dans la création. Mes frères, vous m'avez souvent entendu poser ce but de Dieu dans la création, et vous l'entendrez encore; il ne faut pas vous en fatiguer, car tout est là; cette vérité bien comprise, toutes les autres en découlent. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie.....
Ave, Maria.....

PREMIER POINT. — *Perpétuité de la confession.*

La perpétuité de la confession prouve qu'elle est une loi morale nécessaire. Comme tous les autres sacrements, la confession des péchés était figurée dans les cérémonies d'expiation avant la venue de Jésus-Christ qui ne fit que remplacer les figures en instituant des cérémonies sacramentelles auxquelles il donna le prix et la valeur de son sang et de ses mérites. Il en avait le

droit : il était Dieu... Si nous recherchons, dit le catéchisme du saint concile de Trente, les figures de l'Ancien Testament, sans doute les diverses sortes de sacrifices qui s'offraient par les prêtres pour expier les divers genres de péchés appartiennent évidemment à la confession des péchés (5). Si vous cherchez, en effet, l'origine de la confession, vous la trouverez dans le premier péché. Adam, notre premier père, par lequel le péché est entré dans le monde, fut contraint de confesser son péché dans le paradis terrestre; il le pleura pendant 930 ans, et une pénitence bien rigoureuse lui fut imposée : sa mort et celle de toute sa postérité; les révoltes de la concupiscence et ses combats si pénibles, que vous connaissez bien, ô pauvres âmes! toutes les misères et toutes les douleurs de la vie, et une expiation éternelle dans les enfers, avec la privation de la vue de Dieu pour tous les malheureux enfants de ce premier pécheur, qui n'expieraient pas par le rédempteur. — Voilà bien un péché confessé et puni; confessé par l'ordre de celui-même qui a donné ses pouvoirs aux prêtres, et qui commande de se confesser à eux. Une absolution fut aussi donnée, et elle le fut au nom des mérites de Jésus-Christ, comme celle que donnent ses prêtres, car c'est lui qui a écrasé la tête du serpent.

De même que le dogme de la chute de l'homme s'est conservé chez tous les peuples, de même aussi la nécessité des sacrifices s'y est perpétuée, comme nous l'avons vu, et toujours avec les sacrifices la confession des péchés, comme il faut dans le christianisme la pénitence avec l'Eucharistie; chez tous les peuples en effet, il y a eu des sacrifices d'expiation, des initiations et dans ces deux cas il y avait aveu des fautes et purification. Dans plusieurs fêtes du paganisme, le premier jour était consacré à pleurer et à expier les péchés, tant ce dogme de l'expiation des péchés avait jeté de profondes racines dans l'humanité.

Mais c'est surtout chez la nation sainte, chez le peuple d'Israël, qui avait conservé les traditions dans toute leur pureté, que ce dogme est aussi plus vivant : en une foule de circonstances, on devait accuser les péchés au prêtre, qui prescrivait la victime à offrir. Il y avait une victime particulière pour chaque péché particulier, et la victime variait suivant les circonstances et les qualités du coupable; et ce n'était pas seulement pour les péchés contre la loi de Moïse qu'il fallait offrir des victimes, c'était encore pour tous les péchés possibles contre toutes les lois morales; et il fallait bien que le prêtre connût le délit, puisque la victime variait suivant le péché et dans la plupart des cas même, c'était au prêtre de déterminer la victime à offrir suivant la nature du péché; et comment l'aurait-il fait sans connaître le péché? Donc la confession était nécessaire. Dieu demandait en outre le repentir et il y avait pardon du péché par

(5) Catéchisme du concile de Trente, éd. in-52, page 526.

l'offrande de la victime et la prière du prêtre. Vous lisez dans l'Ancien Testament : *Rogabitque pro eo (Sacerdos) et dimittetur ei : « Le prêtre priera pour le pécheur et il sera pardonné. » (Levit., IV, 31.)* La confession existait donc avant la venue de Jésus-Christ.

Mais quand ce divin Sauveur vint sur la terre, pour rétablir, développer et accomplir toutes les lois morales ; il éleva la confession des péchés à la dignité de sacrement. Elle devint une obligation rigoureuse pour tout chrétien ; aussi la voyons-nous se continuer dans l'Eglise apostolique avec tous les caractères nouveaux que lui avait imprimés le Sauveur ; et tous les Pères des premiers siècles de l'Eglise, en exposent le dogme et la tradition. L'hérésie seule a pu le nier gratuitement, car ce divin sacrement a toujours subsisté dans l'Eglise ; mais dans le christianisme, la confession a pris un caractère de développement qui n'existait point auparavant ; à côté du mal a été placé le remède ; outre le pardon des péchés par la grâce du sacrement, la confession est devenue la règle de toutes les vertus ; le prêtre chrétien a reçu l'obligation de réformer, de corriger toutes les suites du péché, de diriger jusque dans les plus petits détails tous les actes de la vie chrétienne. Le prêtre chrétien est véritablement le père des âmes ; il les engendre à la grâce par le sacrement de Pénitence, il est leur guide, leur soutien, leur appui. C'est entre ses mains que l'homme se régénère et qu'il devient parfait. La confession des péchés a donc été perpétuelle dans le monde ; Jésus-Christ lui a donné son développement et son accomplissement ; elle est donc une loi nécessaire par sa perpétuité, elle l'est encore par sa nécessité même pour les individus comme pour les sociétés.

DEUXIÈME POINT. — *Nécessité de la confession pour les individus et les sociétés.*

Dans tous les temps et chez tous les peuples, il y a eu une confession des péchés ; elle est donc dans les besoins mêmes du cœur de l'homme ; mais le christianisme seul satisfait complètement tous ces besoins. Dans nos malheureux temps, par un souverain bienfait de Dieu, tout ce qui s'est conservé dans l'Eglise, de sainteté, de piété et de religion, doit être attribué en grande partie à la confession ; tellement que l'on ne doit nullement s'étonner si l'ennemi du genre humain, songeant à déraciner de fond en comble la foi catholique, n'a jamais cessé d'attaquer de toutes ses forces, par les satellites et les ministres de son impiété, cette citadelle de la vertu chrétienne. Qui dans les premiers siècles de l'Eglise, faisait dire à Tertullien que sur les rôles des coupables qui périssaient sous la hache, on ne rencontrait pas un seul nom chrétien ? le sacrement de pénitence, ce divin sacrement qui faisait de ces païens corrompus, des cœurs chastes et purs. Contemplez du reste ce qui se passe au milieu des nations chré-

tiennes ; qui fait ces âmes généreuses, ces âmes fortes, ces âmes puissantes pour le bien ? La confession ; tant qu'un homme se confesse, il ne peut commettre de crimes. Jeune homme qui avez eu le bonheur de conserver les principes du christianisme jusqu'à ce jour, à qui le devez-vous ? N'est-ce pas à la confession ? Incrédules, gardez-vous de le nier, dans ce jeune homme et cette jeune fille dont vous admirez la vertu, et dont vous cherchez à expliquer la vie, en disant qu'ils sont organisés autrement que les autres ; vous vous trompez, il y a dans ces cœurs chrétiens et encore innocents, d'autant plus d'enchantement et d'ivresse dans les combats des passions contre lesquelles ils luttent tous les jours, qu'ils en ignorent la satisfaction et le vain plaisir ; tandis que vous qui tous les jours avalez l'iniquité à longs traits, vous en êtes fatigués et dégoûtés. Si vous aviez lu au fond de ces cœurs l'effervescence et le bouillonnement des passions qui s'y choquent sans cesse, vous en eussiez été effrayés ; et si tombant à vos pieds, vous les aviez entendus raconter leurs tempêtes et leurs naufrages dans le trouble et l'agitation, et si vous les aviez vus rentrer dans le calme aussitôt que le prêtre les a bénis, vous auriez reconnu que le cœur du prêtre est un sanctuaire de paix, et vous seriez tombés à ses pieds pour vous confesser.

Mais, enlevez la confession, et les crimes et la mort apparaissent dans le monde ; jeune homme, et vous jeune fille qui avez perdu l'innocence, et qui traînez dans un corps chétif et misérable, les hideux restes de la corruption ; quand avez-vous commencé à perdre la foi, quand vous êtes-vous précipités dans cet abîme de péchés, d'où vous n'avez plus la force de sortir ? N'est-ce pas du jour où vous avez cessé de vous confesser qu'il faut dater votre mort temporelle et éternelle. Pères et mères de famille, tremblez donc, frémissez, quand vous voyez vos enfants abandonner ce divin sacrement. Continuons, mes frères, car je puis vous dire comme Tertullien ; parcourez les rôles des coupables qui périssent sur les échafauds, et vous n'y trouverez le nom d'aucun homme qui se confesse ; il y a vingt ans, trente ans, quarante ans que ce coupable dont la tête va tomber ne s'est confessé ! Ah ! combien d'autres plus passionnés, plus disposés au crime que lui, ne porteront pourtant jamais leur tête sous le couteau, parce qu'ils n'ont jamais cessé de se confesser ; oui, si tout le monde se confessait, il faudrait bannir le bourreau des sociétés ; si tout le monde se confessait, il n'y aurait pas besoin d'autre code que l'Evangile. Demandez à ce père et à cette mère chrétienne, qui a maintenu la paix dans leur ménage, qui leur a fait donner une éducation chrétienne à leurs enfants ? la confession. Voyez, au contraire, ces familles coupables et malheureuses, dont l'époux accuse l'épouse, et l'épouse à son tour reproche les crimes à l'époux, dont

les enfants maudissent le père et la mère; se confesse-t-on dans ces familles? Non, et en preuve, c'est qu'on voit quelquefois par une heureuse bénédiction de la grâce du ciel, ce père coupable venir pleurer auprès du prêtre ses péchés. et cela suffit pour ramener l'ordre et la paix dans sa famille. Mais bien plus, et le cas n'est pas rare, qu'une de ces créatures putréfiées de passions, traînée dans la boue et mourant de corruption, vienne par un mystère de miséricorde, à se jeter aux pieds d'un prêtre, aussitôt son cœur change, sa conduite se réforme, son âme recouvre la paix et son corps la santé. Bien plus, tant le sacrement a de puissance; cette âme si profondément abjecte et dégoûtée d'elle-même, se relève et remonte à Dieu, elle se dilate pour recevoir la grâce; le monde n'est plus rien pour elle, Dieu seul est tout, et en contemplant cet ange de vertu où règnent toutes les perfections, vous ne reconnâtriez plus la pécheresse publique, la prostituée traînée dans la fange. La confession donc est la conservation des individus et la cause de leur perfection, et cela doit être ainsi, car elle est le résumé, la pratique de toutes les lois morales qui, sans elle ne peuvent être exécutées. Mais elle est pour les nations, ce qu'elle est pour les individus; comparez l'histoire à la main tous les peuples antiques, avec la nation juive; toutes ces nations se meurent de corruption, parce que le dogme de la confession des péchés, bien que retenu par elles, avait pourtant été perverti et abandonné, tandis que la nation sainte ne périt pas, parce que les péchés de son peuple sont arrêtés par la loi des sacrifices expiatoires et l'aveu des fautes. Comparez les nations chrétiennes avec les nations païennes; quelle corruption! quel désordre! quelle ignominie d'une part! avec quelle pureté de mœurs, quelle charité, quelle dignité de l'autre! et pourtant les nations chrétiennes sont les filles des nations païennes! Ah! c'est que la confession les a recréées, les a réformées. La confession maintient le culte de Dieu, arrête l'orgueil et l'ambition, empêche le blasphème, fait obéir les enfants aux parents, et conduit les parents à aimer, instruire et conserver leurs enfants. La confession arrête l'homicide en apaisant la colère et la haine; la confession empêche la fornication, prévient les adultères ou en arrête le cours. La confession maintient la sainteté des mariages, et procure par là la force et la puissance des générations humaines. La confession force les magistrats à l'équité, et fait des législateurs des hommes consciencieux, mais non pas à la manière des ambitieux qui se recherchent eux-mêmes dans la fortune de l'état. La confession fait de l'ouvrier un homme fidèle; elle force les sujets à être soumis aux rois, et les rois à être les pères des peuples. Ah! si nous épronvons tant de troubles, tant de secousses sociales; c'est que ni les magistrats, ni les législateurs, ni les défenseurs de la patrie, ni les

princes, ni les sujets ne se confessent plus.

On demande comment réformer la société? ah! comment! venez vous agenouiller aux pieds du prêtre, et puis, laissez le peuple y venir ensuite; découvrez là toutes vos ambitions, tous vos crimes, tous vos mauvais désirs; puis, écoutez ce que vous dira le prêtre; là vous apprendrez à connaître ce qu'il y a de puissance dans le cœur d'un prêtre, et que seul le prêtre catholique tient dans sa main la moralité des peuples.

La confession est une loi morale nécessaire aux nations, car elle est dans les besoins mêmes du cœur de l'homme. La paix, la tranquillité sont le premier bien de l'âme; or le péché les enlève. Vous le savez bien, vous que le remords agite depuis si longtemps; car c'est pour étourdir le remords que vous vous êtes précipité dans l'abîme de toutes les passions. L'isolement tue le cœur de l'homme, il a besoin d'un autre cœur ami pour y déposer ses peines, ses soucis et ses ennuis. Recéler ses douleurs, ronger son remords dans l'abandon, c'est une mort lente qui consume tous les jours. O pauvre âme! à qui confier un tel secret? les amis de la terre sont des traîtres. Triste alternative! le remords accablant, ou la noire trahison. Console-toi, âme désolée, sois seulement humble et docile: le Dieu qui sait bien de quelle boue il a pétri le cœur de l'homme a aussi préparé un remède à ses maux dans le christianisme. Il a formé un cœur de prêtre, un miracle véritable; il y a planté la miséricorde et la pitié; il a sanctifié ses lèvres qui sont pourtant humaines, il y a déposé le pardon et les a condamnées à un silence inviolable et sacré. Il a ordonné à son cœur la tendresse pour les pécheurs, et l'oubli de leur crime, pour ne se souvenir que de ses devoirs de père. Un remède est donné à la misère humaine.

En créant un cœur de prêtre, Dieu a créé l'ami de tous les hommes, le refuge, le père de tous les pécheurs, la consolation de toutes les afflictions, le calme de tous les remords. Vous n'avez jamais goûté cette immense douceur, ce calme inénarrable d'une âme qui s'accuse, vous qui traînez depuis si longtemps le remords au fond de vos consciences. Ah! venez les goûter une fois, et vous voudrez les goûter encore. Que craignez-vous? le respect humain? il n'y en a pas dans l'enfer, vers lequel vous vous hâtez. La paix du cœur vaut bien la peine de se soumettre à ce que Dieu lui-même a daigné instituer; car la confession outre qu'elle est une loi morale est encore comme sacrement divinement institué, pour l'accomplissement du but de Dieu dans la création, ce qu'il nous reste à démontrer.

TROISIÈME POINT. — *Nécessité de la confession pour le but de Dieu.*

Je vous ai prouvé, dimanche dernier, que l'homme déchu, tombé, ne peut rendre

gloire à Dieu, ni accomplir la fin de son être que par l'Eucharistie. Or, comment approcher de l'Eucharistie sans s'être auparavant justifié de tout péché mortel ? Ce serait commettre une horrible profanation, le plus grand de tous les crimes, le crime de Judas ! Ce serait un nouveau déicide. Il faut donc absolument que la confession vienne nous y préparer. Ils ont profondément compris cette vérité, les malheureux frères dont nous pleurons l'égarément ; l'orgueil, le refus de se soumettre à l'Eglise de Jésus-Christ, la gêne qu'impose l'aveu des fautes, amenèrent les protestants à secouer le joug du sacrement de pénitence. La consolante et admirable Eucharistie avait d'abord laissé sa foi si douce dans leur cœur ; mais qui oserait en approcher avec une conscience coupable ? Pauvres égarés, ils tremblèrent, ils frémirent, ils reculèrent ; l'orgueil était là, l'orgueil qui dépeupla le ciel et creusa les enfers ; l'orgueil dépeupla encore l'Eglise, la figure du ciel ; il priva de la Rédemption et enchaîna dans l'éternel esclavage un nombre hélas ! trop grand d'enfants bien-aimés de cette tendre mère, en les poussant à nier la présence réelle dans l'Eucharistie. Il enlevait ainsi à l'homme le seul moyen d'arriver au but de sa création, à sa fin sublime ; la glorification de Dieu en Jésus-Christ ; le seul gage du ciel lui était ravi et l'entrée lui en fut fermée. Chose admirable, l'orgueil et la dénégation de la rémission des péchés dans le sacrement de pénitence, conduisirent le protestantisme à démontrer la nécessité de ce qu'il niait, par une autre négation. La nécessité de l'Eucharistie prouve donc la nécessité de la confession ; aussi est-elle divinement instituée. Avant de monter au ciel, le Sauveur voulant perpétuer son ministère de réconciliation et de pardon, dit à ses apôtres et en eux à tous les prêtres leurs successeurs : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; recevez le Saint-Esprit ;* et il leur imposa les mains et il souffla sur eux. *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* (Joan. XX, 21, 22 ; Matth. XVIII. 16.)

Qui pourrait, bien-aimés frères, parler plus clairement ? toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre, il peut donc la communiquer ; il fait plus, il leur donne son esprit ; recevez le Saint-Esprit ; cet Esprit passe de Jésus dans les apôtres. Des apôtres il a passé dans leurs successeurs par la même puissance. Il réside donc en eux ; il sont ses organes et son temple, et ils ne le sont que pour toi, pauvre pécheur ; lève-toi donc et va leur demander ce qu'ils te doivent, la rémission des péchés et la paix du cœur. Mais ils peuvent remettre ou retenir, lier ou délier, ils sont donc juges. Pour juger, il faut qu'ils connaissent le délit, il faut qu'ils le connaissent de ta bouche ; toi seul tu es ton accusateur, ô

pauvre âme. : *Rends donc gloire à Dieu, confesse ton péché, indique-leur ce que tu as fait, ne le cache pas* (Josue., VII, 19) ; car ils peuvent te pardonner. Déplorables frères qui ne voulez vous confesser qu'à Dieu, que je plains votre aveuglement ! Il vous indique lui-même comment vous confesser à lui, et vous refusez sa lumière ! Dieu fait-il donc quelque chose d'inutile ? Parle-t-il en vain ? Donne-t-il des pouvoirs qui ne doivent jamais s'exécuter ? Et lorsqu'il dit, que c'est en vertu de la toute-puissance qu'il possède au ciel et sur la terre, qu'il donne à ses prêtres le pouvoir de remettre les péchés, vous osez lui donner le démenti, vous blasphémez et vous mentez à l'Esprit-Saint ! Vous niez la puissance du Père, qui a tout créé par les lois de la sagesse infinie, et l'amour du Fils qui a tout réparé par les lois de la justice et de la miséricorde éternelles ! Vous détruisez autant qu'il est en vous l'œuvre de la création et de la rédemption ; car dans le plan de Dieu ce divin sacrement est nécessaire. C'est une loi morale indispensable. Le baptême efface le péché originel, mais la concupiscence et les passions demeurent, l'homme est exposé à pécher tous les jours de sa vie ; or le péché mortel fait comme le péché originel, il brise le lien du monde et de Dieu. Dans tout péché, il y a une préférence de soi-même à Dieu, un refus formel de rendre gloire à ce souverain Etre ; donc un expiation est nécessaire. Cette expiation est déterminée par Dieu même, elle réside dans l'aveu du péché : Rends gloire à Dieu, et confesse ton péché. L'aveu de sa faute, la honte qui l'accompagne, sont un sacrifice d'expiation ; c'est le sacrifice de l'orgueil, la reconnaissance de la justice de Dieu et la glorification de sa miséricorde, et par là encore, l'homme atteint le but de sa création ; car, dit saint Paul, tout a été fait par Dieu, qui nous a donné le ministère de la réconciliation, parce que Dieu était dans le Christ réconciliant le monde, et ne lui imputant pas ses crimes ; et il a posé en nous la parole de réconciliation, la parole qui est la puissance du Verbe qui a tout créé, qui repose en nous prêtres du Seigneur, qui agit par nous : *Nous sommes donc les ambassadeurs de Jésus-Christ, comme si Dieu vous exhortait par nous. Nous vous en conjurons, au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous à Dieu.* (II Cor., V, 20.) Venez vous jeter dans nos bras, car nous sommes envoyés du ciel pour vous sauver. Avez-vous jamais médité dans la foi ce qui se passe au tribunal de la pénitence ? prosterné aux pieds du prêtre, vous lui dites, comme autrefois l'enfant prodigue : Mon père, bénissez-moi, parce que j'ai péché, — et levant sa main, attendri à ce doux nom de Père, il vous bénit : Que le Seigneur soit dans ton cœur et sur tes lèvres, pour que tu confesses tous tes péchés dans la vérité et la sincérité ; — puis vous continuez : Je me confesse à Dieu tout-puissant que j'ai outragé, à la Vierge Marie, le refuge des pécheurs, à saint Michel Archange qui a chassé le péché du ciel, à

saint Jean-Baptiste, le prédicateur de la pénitence, aux saints apôtres qui ont reçu de Jésus les clefs du ciel pour l'ouvrir aux fidèles de leur temps et les transmettre ensuite à leurs successeurs; à tous les saints afin que tout le ciel soit témoin de mon repentir, et à vous mon père? Qu'est-ce donc que cette paternité, car le prêtre a renoncé à la paternité humaine? Et puis c'est souvent un vieillard à cheveux blancs aux genoux d'un enfant, et qui lui dit: Mon Père; oui mon Père, le Père de l'âme, car il va la créer de nouveau, il va l'engendrer au ciel; la paternité du prêtre embrasse tous les hommes, et il y a pour tous dans son cœur un amour immense, comme celui de Jésus-Christ. Mon Père, dites-vous donc, et le ciel est attentif, l'enfer tremble, le prêtre et le pénitent sont suspendus entre le ciel et l'enfer, les secrets de l'âme sont dévoilés, la lumière de Dieu illumine les replis de cette conscience coupable; le prêtre, homme faible et misérable comme vous, compatit à vos maux, il pleure avec vous, mais se souvenant qu'il est ici plus qu'un homme et qu'il a dans sa main la puissance du ciel pour pardonner et guérir, il écoute sans étonnement la série de vos misères; son cœur s'émeut, l'amour déborde, des paroles de feu sortent de sa bouche, et viennent consumer l'holocauste; le remords est éteint, le calme renaît dans votre âme, des larmes se détachent du fond de votre cœur et viennent aboutir à ces yeux qui ne savaient plus pleurer; le prêtre alors lève la main et s'écrie: *Je vous absous*, parole aussi puissante que le *Fiat* de la création; elle a été entendue au ciel; elle a retenti au fond des enfers; elle a pénétré jusqu'au fond de votre âme, qui vient de renaître et de retrouver la paix et il y a eu une grande joie dans le ciel, Bien-aimés frères qui m'écoutez, pauvre jeune homme dont l'âme est si profondément triste, ah! si Dieu vous amenait à mes pieds, oui je sens qu'il y a assez de puissance dans mon cœur pour vous sauver; vieillard, pauvre pécheur, que la mort talonne, ah! venez, ayez assez de courage pour surmonter l'apathie et le respect humain qui vous arrêtent; venez vous jeter entre nos bras, nous dont la paternité vient du ciel, venez et vous apprendrez combien il y a de puissance et d'amour dans le cœur d'un prêtre. Ah! s'il m'était donné de vous presser contre mon cœur, avec la grâce de Dieu, je ferais de vous des hommes nouveaux; je vous ouvrerais le ciel et vous rendrais à Dieu. Tous donc, bien-aimés frères, si j'ai eu le bonheur de vous convaincre, levez-vous et allez pleurer vos péchés aux pieds du prêtre, et vous retrouverez la vie, la vie qui ne finira jamais!.....

Amen!.....

DIMANCHE DE LA PASSION.

VII. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LE SACERDOCE CHRÉTIEN.

Credidi propter quod locutus sum; ego autem humiliatus sum nimis. Ego autem dixi in excessu meo: omnis

homo mendax. Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? (Psal. CXV, 10-12)

Je crois, c'est pourquoi j'ai parlé; j'ai été profondément humilié. Je disais dans ma détresse: tout homme est menteur. Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé?

Mes frères, quand la raison s'est égarée de toutes parts, quand la vérité a été bafouée, la foi ridiculisée; quand tout ce qui est sérieux, grave, éternel, a été rejeté pour faire place à la frivolité et à tout ce qui passe, il faut avoir la foi pour répéter avec le prophète: « Je crois, voilà pourquoi j'ai parlé, mais je suis profondément humilié en considérant l'abjection universelle, le doute, l'erreur et la vanité des hommes, et dans mon abattement, le cri de détresse est sorti de mon cœur; tout homme est menteur, tout homme est mensonge, vanité, tromperie. » Ah! que rendrai-je au Seigneur, pour tous les biens dont il m'a comblé dans la foi? Pourrai-je me taire et ne pas ouvrir la bouche pour défendre la vérité, réveiller les hommes de leur assoupissement; mais ne confondront-ils pas la personne avec la cause? La vérité parle pourtant assez haut, pour exclure toute question de personne. Cependant je le dis avec le prophète: Je suis profondément humilié en montant dans cette chaire, mais je parlerai pourtant, parce que je crois; je crois que je suis rempli de la force de l'esprit du Seigneur, de son jugement et de sa vertu, pour annoncer à Israël son péché. Le peuple chrétien, le véritable Israël a péché; il a repoussé ses prêtres, il a rejeté son sacerdoce, il n'a plus eu de guide, d'appui, et voilà pourquoi il est tombé dans la vanité. J'irai donc, me suis-je dit, j'irai, fort de ma foi, reprocher à ce peuple son péché et lui montrer que ce divin sacerdoce est son centre, son appui et sa base. C'est donc du prêtre chrétien, du ministre des sacrements, du représentant de la loi morale que je viens vous entretenir aujourd'hui, bien-aimés frères, et ce sera toujours une conséquence des principes posés; la loi morale est nécessaire, je vous l'ai prouvé; les sacrements de l'Eglise sont le lien dogmatique et pratique de cette loi morale. Or, point de sacrements sans prêtre; donc aussi point de loi morale possible sans un sacerdoce; le sacrement est de lui-même une loi morale, il en a les caractères que nous avons vu être la perpétuité, la glorification de Dieu et la perfection de l'homme. De ces caractères mêmes sortira comme pour toutes lois morales, la nécessité du sacerdoce. Nous démontrerons donc: 1° que le sacerdoce est aussi ancien que le monde, bien qu'il se soit développé suivant les besoins des peuples et les desseins de Dieu; 2° qu'il est nécessaire à la perfection de l'homme et aux sociétés dont il représente la loi morale; 3° enfin, que le sacerdoce catholique réalise en lui la glorification de Dieu. Implorons les lumières de l'Esprit saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT. — *Perpétuité du sacerdoce.*

Le monde n'existait point encore et il y

avait un sacerdoce éternel. Le Verbe divin, pontife de l'éternité, rendait gloire à son père : *Tu es sacerdos in æternum.* (Psal. CIX, 4.) Quand Dieu voulut créer l'univers, ce fut pour sa glorification, sa louange et celle de la Trinité sainte, et le Verbe éternel remplit son pontificat, exerça son sacerdoce par l'œuvre de sa création. Cette création, chose sainte, œuvre divine, devait perpétuer la charge et le pontificat du Verbe, son auteur ; il faudra donc lui donner un prêtre, un pontife ; le prêtre est le dépositaire de la science. *Labia enim sacerdotis custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus ; quia angelus Domini exercituum est.* (Malac, II, 7.) Car les lèvres du prêtre gardent la science, et l'on demandera la loi à sa bouche, parce qu'il est l'ange des armées du Seigneur. Le prêtre doit présider, suivant la parole de l'Apôtre ; il doit monter à l'autel et offrir des sacrifices au Seigneur ; il doit élever au ciel des mains saintes et innocentes, et prier pour lui et pour le peuple, voilà le prêtre formé sur le modèle du prêtre éternel. *Aspice et fac secundum exemplar quod in monte tibi monstratum est.* (Exod., XXV, 40.) Ce prêtre éternel qui possède toute science, qui coordonne et préside à toutes les œuvres de son père, qui lui offre sans cesse dans le ciel un sacrifice de louange, créa l'homme pour être le pontife de toute sa création, il le créa à son image et ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen., I, 26) ; il lui donna l'intelligence pour qu'il pût comprendre l'œuvre de Dieu et posséder sa science, il le créa pour présider et donner la loi à toute créature : faisons l'homme à notre image pour qu'il préside aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux animaux et à toute la terre. Le Seigneur a établi l'homme sur les œuvres de ses mains, il lui a tout soumis. L'homme est donc le pontife de la création. Qu'il fut beau, ce spectacle de l'homme pontife et roi au moment où Dieu l'établit ; tous les êtres lui sont confiés, les animaux se présentent à lui pour reconnaître son autorité ; l'univers est son domaine, il le contemple, il en pénètre la science et entre en participation de la science du Verbe et de sa félicité. Mais lorsqu'il était élevé ainsi en honneur, il ne le comprit point, il se compara aux animaux sans raison, et il leur devint semblable (Psal. XLVIII, 13, 21) ; il pécha, il perdit sa sainteté. Dieu se retira, le temple fut bouleversé et l'homme n'eut plus qu'à pleurer sur ses ruines et à expier son crime. Alors l'homme lui-même eut besoin d'un pontife, d'un médiateur, et il lui fut promis ; mais en attendant qu'il vienne, le dogme du sacerdoce va se perpétuer, se développer avec les autres lois morales. Par la promesse qui vient de lui être faite, l'homme recouvre ses droits dans la foi : les sociétés humaines vont s'établir et se constituer sur le sacerdoce ; le chef de famille sera d'abord et tout à la fois pontife et roi. Abel et Caïn, chefs de deux grandes familles, sont prêtres du Très-Haut. Lorsque le monde se pervertit, le sacerdoce

est détruit et ne se conserve que dans la famille des enfants de Dieu. Noë, le réparateur de la race humaine, est prêtre et chef du genre humain ; il offre les sacrifices et reçoit de Dieu même la doctrine de vérité. Les peuples se dispersent, et tous emportent avec les autres dogmes celui du sacerdoce. Chez toutes les nations les plus antiques comme les plus modernes, il y a eu des prêtres, c'est à-dire des hommes chargés du culte de la Divinité et possesseurs de la science. Mais à mesure que les sociétés se développaient, le sacerdoce prit un nouveau caractère ; son but est de relier les nations et les peuples à Dieu, de représenter la loi morale et de la maintenir. Il est placé entre le ciel et la terre, et telle est la raison qui le détachera bientôt de tous les intérêts matériels, lui enlèvera le gouvernement temporel des peuples, pour ne lui laisser que ce qui fait son essence, la direction morale des peuples. Aussi, partout où il y aura un sacerdoce, ce sera une puissance posée à côté de la puissance temporelle ; partout le sacerdoce aura mission d'enseigner les peuples ; mais le même malheur qui corrompt tous les autres dogmes corrompt aussi le dogme du sacerdoce. Son existence matérielle demeura ; mais il trahit sa mission et sa fin, retenant la vérité captive ; il trompa les hommes pour des intérêts humains et perpétua la révolte du premier pontife de la création, en se mettant à la place de Dieu. Mais comme la divine Providence ne pouvait pas plus laisser périr ce dogme que les autres lois morales nécessaires, Dieu se choisit un peuple qui le conservât intact avec les autres ; Abraham, père de ce peuple, fut prêtre et roi ; mais à côté de lui et au-dessus de lui, pour le bénir, la figure du prêtre éternel apparut dans le monde. Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu très-haut, à qui Abraham paye la dîme de tout le butin, Melchisédech qui signifie roi de justice, et qui ensuite était roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, dont on ne trouve ni le père, ni la mère, ni la généalogie, non plus que le commencement et la fin de sa vie, est ainsi l'image du Fils de Dieu et demeure prêtre pour toujours, et le sacerdoce de Lévi est béni en lui par Abraham. Tous les patriarches enfants d'Abraham continuèrent son sacerdoce jusqu'à ce que fût venu le temps d'établir le sacerdoce légal, auquel serait confié la garde de la loi et son enseignement, avec les sacrements. Mais ce sacerdoce tout humain sera nécessairement limité comme l'homme, il ne sera que la figure d'un sacerdoce bien plus excellent, dont les prophètes ont dit en parlant au nom de Dieu : Je t'ai engendré de mon sein avant l'aurore, le Seigneur l'a juré et il ne se repentira pas de son serment : tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. Et puis Daniel : Les soixante-dix semaines seront abrégées sur ton peuple et sur la sainte cité, afin que la prévarication soit consommée, que le péché prenne fin et que l'iniquité soit effacée, et

que la justice éternelle soit amenée et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Or, le Christ sera mis à mort, il confirmera l'alliance à plusieurs, dans une semaine et à la moitié d'une semaine; l'oblation et le sacrifice cesseront, et l'abomination sera dans le temple jusqu'à la consommation et à la fin. Ainsi donc, les temps vont venir où le sacerdoce humain va disparaître, les figures vont passer pour faire place à la réalité; un sacerdoce nouveau, vaste comme l'éternité, grand comme le monde, va surgir; il descendra du ciel et embrassera l'humanité tout entière. Ce ne sera plus une succession de famille, comme dans l'Egypte et chez d'autres peuples, ce ne sera plus une tribu qui sera appelée à ce grand ministère; le sacerdoce ne sera plus seulement pour un peuple, il va rentrer dans l'unité et y ramener toutes les lois morales; car, dit le prêtre éternel par la bouche de son prophète : *J'élèverai un signe au milieu des nations, j'en choisirai quelques-uns qui ont été sauvés pour les envoyer vers les nations de la mer; en Afrique, en Lydie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont point entendu parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire; et ils annonceront ma gloire aux nations, et ils amèneront tous vos frères du milieu des peuples pour les offrir au Seigneur, et je choisirai parmi eux des prêtres et des lévites, et de même que les nouveaux cieux et la nouvelle terre que j'ai créés seront immuables, ainsi mon sacerdoce ne périra jamais. (Isa., LXVI, 19-22.)* Enfin les temps sont accomplis, le prêtre éternel est descendu sur la terre, il y apporte la doctrine céleste et la régénération.

Le Dieu trois fois saint, voilà donc votre prêtre, ô chrétiens! écoutez comment il va perpétuer son sacerdoce. La première femme avait fait prévariquer l'homme pontife, et voici que le pontife éternel veut entrer dans le monde par la seconde Eve, l'Eve innocente, Marie! il en fera le canal de tout sacerdoce. L'Esprit-Saint la rend féconde afin qu'elle enfante le prêtre et la victime. Marie est la porte du ciel, *Janua cæli*, la porte qui ouvre sur l'éternité et sur le temps, sur le ciel et sur la terre; elle est la porte du ciel par où entre le grand pontife du ciel dans le temple de la terre; les racines du sacerdoce chrétien sont dans la Trinité sainte et Marie est le canal par où il s'écoule de génération en génération; c'est en elle que le nœud de la divinité et de l'humanité s'est formé; elle a enfanté Jésus-Christ, et en lui, tous les prêtres qui sont d'autres Jésus-Christ. *Ecce sacerdos magnus (Ant. Eccl.)*; voici le grand prêtre, fils du Très-Haut; il était convenable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux, pontife qui demeure éternellement et qui, ayant une fois offert son sacrifice, le perpétue pendant tous les siècles. *Ecce sacerdos magnus*, voici le grand

pontife, le Créateur lui-même, descendu sur la terre, il y répand la science divine du salut. Puis, il monte à l'autel du Calvaire, pour y offrir son sacrifice. La nature entière qui a gémi jusqu'ici, est dans la stupeur et l'étonnement. Le soleil voile sa lumière, la terre tremble, les animaux sont effrayés, les hommes sont dans l'épouvante, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent; on dirait que tout va finir: le Créateur expire entre le ciel et la terre, et les réconcilie. Ce n'est pas tout, par un miracle de son amour, le prêtre et le sacrifice seront perpétués, mais le prêtre chrétien ne sera plus simplement un homme, *sacerdos alter Christus*, il est un autre Jésus-Christ: « Vous êtes, dit-il aux apôtres, les premiers prêtres chrétiens; et, en eux à tous leurs successeurs: vous êtes la lumière de ce monde, *Vos estis lux mundi. (Matth., V, 14.)* je vous établis à ma place pour dissiper les ténèbres de l'erreur et des passions. *Vous êtes le sel de la terre. Vos estis sal terræ (Ibid., 13.)* pour conserver mon Eglise et la sauver de la corruption. Vous serez persécutés sur la terre, parce j'y ai été persécuté; on vous maudira, parce que j'y ai été maudit; c'est alors que vous serez plus heureux, parce que vous me ressemblerez davantage. Je vous donne mon Esprit-Saint et toute ma puissance, je vous remets les clefs du royaume des cieux: allez, enseignez toutes les nations, et je suis avec vous et en vous jusqu'à la fin des siècles. Suivez mon exemple; j'ai aimé tous les hommes, je suis venu sur la terre pour les sauver et les conduire au bonheur. Leur ingratitude ne m'a point rebuté, j'ai soulagé leurs misères, guéri leurs maladies, et quand ils me maudissaient et m'outrageaient, qu'ils me crucifiaient, je priais pour eux, et mon sang était la source de leur salut. Si vous m'aimez donc, ô vous que j'établis mes prêtres, soyez comme moi, regardez et faites suivant le divin exemplaire qui vous a été montré sur la montagne. » Le prêtre chrétien est donc un autre Jésus-Christ, il est le continuateur de sa mission sur la terre et ce sacerdoce ne périra jamais. Le dogme du sacerdoce est donc marqué du sceau de la perpétuité comme la loi morale dont il est la base et le représentant. Ce que nous allons méditer.

DEUXIÈME POINT. — *Le sacerdoce est nécessaire à la perfection de l'homme et aux sociétés dont il représente la loi morale.*

La raison de la perpétuité du sacerdoce c'est qu'il est la loi du bonheur de tous les hommes, de l'ordre et de l'harmonie de toute société; prédicateur de la morale il en est aussi le modèle et le représentant; voilà pourquoi toutes les nations ont eu un sacerdoce, et quand ce sacerdoce est venu à se corrompre, à mentir à sa mission, toute loi morale a péri et les nations ont disparu. Les prêtres païens retinrent la vérité captive, et livrèrent les peuples à l'idolâtrie, forçait épouvantable, au lieu d'être des instituteurs de l'humanité, ils l'immolèrent à

leur cupidité, aussi, les malheureuses nations périrent-elles faute d'enseignement et de morale : le peuple Juif lui-même que Dieu châtiât pour le corriger, n'éprouvait sa colère que par suite de la prévarication de ses prêtres. Les nations hérétiques, qui n'ont plus de prêtres ont subi le même sort que les nations païennes, tandis que les nations chrétiennes se perpétuent et se conservent. Pourquoi ce grand fait qui domine l'histoire de tous les peuples ? C'est que la vie du prêtre est une lutte et un combat continuel pour défendre la loi morale des attaques de l'impiété et des passions. Le prêtre paralyse le mal par son action, il soutient l'édifice social contre l'orgueil et l'ambition. Cette lutte divine pose le prêtre en lutte aux ambitieux, en risée à l'impiété et en rebut au monde. Les méchants le haïssent, parce que sa vie est une condamnation de la leur, sa doctrine les empêche de satisfaire leurs passions mauvaises, il enseigne le bien et ils veulent le mal ; il enseigne la justice et ils veulent l'injustice ; il enseigne l'obéissance à l'autorité et ils veulent renverser cette autorité pour se mettre à sa place ; il protège le pauvre par sa parole et sa doctrine, et ils veulent l'accabler ; ils s'en servent comme d'un instrument de leur ambition et de leur avarice. L'impie ne veut point de Dieu, parce que cela gêne ses passions, et le prêtre soutient la cause de Dieu dont il est le représentant et le ministre. Il ne va pas se purifier dans les saints sacrements et le prêtre est le ministre des sacrements. La vue d'un prêtre est donc pour l'impie un épouvantable fardeau, elle pèse sur lui comme un remords ; à cette vue les sentiments de justice, de vérité et de vertu se réveillent dans le cœur de l'impie ; les droits de Dieu font entendre leur voix, et il ne peut se délivrer de leur importunité que par le sarcasme et le blasphème contre le représentant du Dieu vivant. Le prêtre est le rebut du monde, parce que Jésus-Christ a maudit le monde, le prêtre, comme son chef, combat le monde, et le monde le reponse. Le prêtre veut conduire le monde au bonheur par la vertu, et le monde appelle le plaisir et veut vivre de ses enivremens. La vie du prêtre catholique est donc le combat continuel du bien contre le mal : c'est la loi morale vivante luttant contre les passions qui détruisent et qui tuent.

Ce n'est pas tout, son influence pénètre toute votre vie, ô pauvre peuple, et voilà pourquoi on cherche à vous détacher de lui, afin d'abuser de vous. Mais enfin, ô pauvre peuple, sur quoi est fondé votre éloignement du prêtre ? Qu'a-t-il fait pour mériter votre haine ? Qui vous reçoit à votre entrée dans le monde pour vous arracher à l'enfer, vous purifier dans le baptême et vous régénérer en Jésus-Christ ? Le prêtre. Qui enseigne votre enfance, la caresse pour l'encourager au bien, lui montre ses obligations et la voie du bonheur, lui donne pour la première fois le pain de la divine Eucharistie ? Le prêtre qui cherche à prémunir votre jeu-

nesse contre la séduction ; le prêtre qui bénit votre union et attire les bénédictions du ciel sur la nouvelle famille que vous allez former ; le prêtre qui renonce au monde et à toutes ses joies, qui dépouille la nature humaine, embrasse le dévouement, l'abandon et le sacrifice pour se consacrer au salut du peuple et au soulagement de ses misères ; le prêtre à qui vous venez demander des conseils sérieux et salutaires, confier vos chagrins et vos douleurs pour être plus sûrement consolé. A qui, quand vous n'avez plus de pain, venez-vous tendre la main ? Au prêtre, qui oublie vos outrages et vos injures, vous donne tout ce qu'il possède, et quand il n'a plus rien, car il est pauvre aussi et souvent plus pauvre que vous, son cœur est profondément blessé, il pousse un soupir vers le ciel, et ce n'est qu'avec une douleur profonde qu'il vous dit : Je ne puis vous donner. Qui va vous visiter dans vos infirmités et vos maladies ? Qui, dans vos dernières angoisses, prie avec vous et pour vous ? Qui vous console à ce moment terrible de la mort ? Qui, quand tout est fini, que tout vous abandonne, que les faux amis se retirent, que le monde qui vous a trompés et perdus repousse votre cadavre à demi pourri ; qui, dis-je, se trouve encore là pour recevoir votre dernier soupir, fermer vos yeux et conduire votre âme au ciel ; n'est-ce pas encore le prêtre ? Quoi ! toujours le prêtre ; ne pourrez-vous donc jamais vous débarrasser de lui ; il est partout et vous êtes toujours entre ses mains, à la naissance, pendant la vie, à la mort. Personne ne pense plus à vous ; vous êtes dans l'éternité, et le prêtre va encore remuer la poussière de vos tombeaux pour bénir vos os et soulager vos âmes ; votre nom est effacé des vivants et il est encore écrit dans le cœur du prêtre, il le prononce dans ses prières. Votre vie est donc un long enchaînement des bienfaits du prêtre, et voilà ceux que l'on vous apprend à outrager et à haïr. Ah ! nous ne nous en plaignons pas ! ou nous maudit et nous bénissons ; on nous persécute et nous souffrons, ou nous outrage et nous prions. Non, ce n'est pas un reproche que nous vous adressons, mais c'est une prière, une conjuration que nous vous faisons, d'ouvrir enfin les yeux, de reconnaître que le prêtre est votre appui, votre soutien, et qu'on ne cherche à vous détacher de lui que pour vous perdre avec plus d'assurance.

Le prêtre est donc le représentant et le conservateur de la loi morale ; un prêtre au milieu d'une société est la preuve qu'il y a encore de la morale, des vertus, et que cette société peut vivre ; mais une société sans prêtre est une société impossible, parce qu'elle est sans loi ; c'est une famille sans chef, un édifice sans base. Le prêtre est donc la base de toute société ; il est cette pierre angulaire inébranlable contre les assauts du mal. Étonnez-vous maintenant si dans notre malheureuse société la foi est perdue, s'il n'y a plus d'ordre, s'il n'y a plus de paix. Les ambitieux et

les méchants qui veulent régner et satisfaire leurs passions repoussent de toutes parts l'action du prêtre. Ils redoutent son influence et il faut la détruire par tous les moyens. Le prêtre est le gardien de la véritable science, il faut la lui arracher pour la corrompre ; il faut le condamner au silence, il faut le perdre dans l'esprit des peuples, par les sarcasmes, les livres injurieux, la calomnie et le mensonge, et le prêtre pourtant, ô peuples qui m'écoutez, que fait-il ? il pleure entre le vestibule et l'autel, il gémit sur votre malheur ; son cœur vaste comme le cœur de Jésus-Christ embrasse dans sa charité tous les hommes ; il prie pour vous, pour ses ennemis et les vôtres ; il pourrait fuir et vous crouleriez sous vos ruines ; mais, semblable au rocher battu par les vagues de la mer, il est inébranlable, parce qu'il est la base de votre société, et lorsque le mal a grandi, que tout chancelle, que la frénésie s'est emparée de vos têtes, qu'on vous a animés à la destruction et à la ruine, que vos bras travaillent à tout renverser, le prêtre est encore là attendant vos derniers coups. Vous avez besoin d'une victime pour expier vos forfaits, et voici le prêtre encore ; vous le conduirez à l'échafaud, il montera agneau paisible, autre Jésus-Christ, autre victime de votre salut ; sa tête tombe et son sang ruisselle, la terre qui le voit crie vengeance au ciel, et ce sang sacré, nourri de miséricorde et de pardon tous les jours, à cet autel, implore grâce, miséricorde et pardon.

O peuple ! il n'y a pas longtemps encore qu'égaré par les apôtres de l'athéisme vous vous ruâtes sur vos prêtres, et de toutes parts leur sang coula en cette France catholique qui périssait ; mais troupeau sans pasteurs, vous fûtes bientôt dévorés vous-mêmes ; plus de prédicateurs de la justice et de la paix, plus de moralité ; la prostitution devint votre divinité, vos bras avaient détruit la base de votre société, tout s'écroulait et nul ne pouvait compter sur le lendemain. Enfin, fatigués de destruction, dégoutants de sang et de carnage, vous voulûtes renaître ; le sacerdoce ressuscita comme son divin chef pour vous rendre à la vie. Il s'est écoulé cinquante ans à peine depuis ce temps, et les ennemis du prêtre comme les vôtres, jaloux de vous voir secouer leur joug, ont préparé de nouvelles catastrophes en vous séparant de votre soutien ; l'esprit du mal n'est pas rassasié ; la tempête gronde encore. Eh bien ! levez-vous, marchez, il y a encore d'autres Jésus-Christ, il y a encore des prêtres, et leur sang est toujours aussi puissant pour la miséricorde et le pardon, toujours aussi saint et aussi innocent ; versez-le donc, s'il le faut, et prenez ces têtes sacrées pour en faire la base à jamais inébranlable de votre société ; en expiant tous vos forfaits, ils prieront le ciel de pardonner à votre ignorance. Ah ! puissent-ils, comme Etienne, faire de vous autant de Paul et attirer tout à eux comme le prêtre éternel mourant sur la croix.

TROISIÈME POINT. — Que le sacerdoce catholique réalise en lui la glorification de Dieu.

Je vous ai montré que le sacerdoce catholique est marqué du sceau de la perpétuité, que le prêtre chrétien est un autre Jésus-Christ, qu'il est le représentant de la loi morale, l'appui des hommes, puisque toute leur vie est entre ses mains, qu'il est la base et le fondement de la société, et enfin la victime d'expiation pour les crimes et les forfaits sociaux, et voilà pourquoi l'assassinat d'un prêtre est un crime de lèse-société, en même temps qu'un crime de lèse-majesté divine, une sorte de déicide ; le sacerdoce est donc une loi morale nécessaire, et il réalise en lui la glorification de Dieu et la perfection de l'homme. Le prêtre légitimement ordonné dans l'église est un autre Jésus-Christ : *Sacerdos alter Christus* ; l'âme d'un prêtre n'est plus la même que celle de tous les fidèles : l'âme de tous les chrétiens reçoit dans le baptême et la confirmation un caractère qui la transforme et la marque pour l'éternité, qui la rend capable de voir Dieu face à face et de lui être divinement unie dans le ciel, qui la rend capable d'être unie à Jésus-Christ dans le saint sacrement. L'âme du prêtre a quelque chose de bien plus grand. Le sacrement de l'ordre la transforme de nouveau sur le modèle de l'âme de Jésus-Christ, lui donne le caractère éternel selon l'ordre de Melchisédech, la rend non-seulement capable de jouir de Dieu, mais encore de créer par la puissance de sa parole le corps de Jésus-Christ et d'immoler son Sauveur. L'âme du prêtre n'est en quelque sorte qu'une même chose avec Jésus-Christ, car tout ce que faisait Jésus-Christ dans l'ordre de la gloire de Dieu et du salut des âmes, le prêtre le fait semblablement : Faites comme j'ai fait et là où je suis, là aussi sera mon ministre. *Ubi sum ego illic et minister meus erit.* (Joan., XII, 26.) L'âme du prêtre est donc préparée pour faire tout ce qu'a fait Jésus-Christ : il en est de même de son corps, la consécration mystérieuse qu'il reçoit, y imprime un caractère qui invisible sur la terre reparaitra dans le ciel. Voilà le prêtre catholique, le représentant de Jésus-Christ, le ministre du Dieu vivant, le médiateur placé entre le ciel et la terre pour prier, gémir et expier comme Jésus-Christ. Il doit retracer la vie de Jésus-Christ et les fidèles doivent retracer la sienne. Il est leur docteur, leur appui et leur conseil. Fils premier-né de Marie, tous les fidèles sont ses enfants. Comme le Verbe de Dieu a créé le monde pour la gloire de son Père, le prêtre recrée et régénère l'homme par les saints sacrements, rétablit ainsi la plus grande gloire de Dieu. Tous les fidèles sont liés au prêtre comme à leur source, et le prêtre est lié à Jésus-Christ par un lien indissoluble : il est donc le nœud mystérieux entre le ciel et la terre ; en lui est rétablie de la manière la plus parfaite, cette image et cette ressemblance de Dieu sur laquelle l'homme a été créé. La glorification de Dieu

est donc réalisée dans le prêtre et l'homme arrive à sa plus haute perfection. Le prêtre loue et bénit Dieu, tous les jours au nom de toute l'humanité, et il le loue de la même manière que le Verbe et l'Esprit-Saint, il ne fait que répéter les chants du ciel. L'Esprit-Saint parle par sa bouche, prie par ses lèvres pour nous, par des gémissements inénarrables. *Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Eccli.*, VIII, 26.) Le prêtre rend à Dieu les âmes que le péché lui a ravies ; il est la source de leur salut et de leur bonheur éternel ; voyez cette main de prêtre, elle a répandu sur vous le sang de Jésus-Christ au tribunal sacré ; mais suivez ses pas, il monte à l'autel, il y fait descendre le Verbe de Dieu, et vous recevez de sa main le pain des élus, le gage du ciel, le prix de la vie éternelle. Ah ! si vous avez un si grand respect pour la divine Eucharistie, le respect que vous devez au prêtre est pour ainsi dire le même ; sans prêtre point d'Eucharistie, point de sacrement, point de gloire rendue à Dieu ; sans prêtre point de religion, point de salut. Que penser donc de ces personnes qui se disent chrétiennes, que dis-je, qui seront même vouées à Dieu et qui traitent le prêtre avec une si inconcevable légèreté ; osent-elles bien ensuite venir demander de sa main, la nourriture et la vie de leur âme ! ce que vous faites au prêtre, vous le faites à Jésus-Christ. Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui vous méprise me méprise. Dire du mal d'un prêtre, c'est médire de Jésus-Christ, c'est profaner son sang, c'est détruire le ministère sacré du salut des âmes, en éloignant ces âmes de ceux qui peuvent seuls les sauver. Malheur donc, malheur à celui qui se rend coupable d'un tel scandale ! Les prêtres sont les docteurs de la vérité. Ah ! s'ils contristent quelquefois votre cœur par leur sévérité contre le vice et le péché, c'est pour vous sauver et vous arracher au mal ; s'ils combattent l'erreur et s'ils la repoussent de vos intelligences, c'est que la vérité leur a été confiée d'en haut, et malheur au prêtre, mille fois malheur au prêtre qui prévariquerait avec sa conscience, vous laissant le libre choix de vos croyances et de vos doctrines, il répondra de votre âme à Dieu, âme pour âme, ciel pour ciel, vie éternelle pour vie éternelle.

Les prêtres enfin sont votre appui ; ils vous doivent secours dans vos peines spirituelles et temporelles ; et y manquent-ils ? Quand la colère de Dieu s'exerce sur vous par des fléaux épouvantables, qui déciment vos rangs, qui ravagent vos familles, ne sont-ce pas les prêtres qui s'en vont de porte en porte, bravant la contagion et la mort pour vous secourir ? Ne les trouvez-vous pas toujours prêts et disposés quand vous réclamez le secours de leur charité ? Qui vous aime plus ? qui vous aime autant ? ne prient-ils pas continuellement pour vous ? n'offrent-ils pas tous les jours la grande victime pour votre salut ? Ne sont-

ce pas eux qui prêchent continuellement les riches et les puissants du siècle pour qu'ils aient pitié de vos misères, et qu'ils les soulagent. Mais qu'est-ce donc enfin que ces prêtres que l'on vous apprend à maudire ? Ils sont tirés de vos rangs, ce sont vos enfants, ô peuple, ce sont vos fils, vos frères, vos amis ; ils ont comme vous vécu dans le monde. Autrefois ils ont éprouvé ses misères, ils ont bu à la coupe de ses amertumes ; ils ne sont pas d'une autre nature que vous ; je me trompe, car Dieu les ayant appelés du milieu de vous, les a conduits dans la retraite et la solitude ; là il a parlé à leur cœur, il les a changés. Ainsi préparés, ils sont venus, conduits par l'esprit de Dieu, au pied de ces autels, prosternés sur le parvis du temple, le pontife, vicaire de Jésus-Christ, les a bénis, les a consacrés, les a sanctifiés, il a oint leurs mains de l'huile sainte, il leur a imposé les mains, le ciel s'est ouvert, l'Esprit saint est descendu et est venu créer en eux un cœur nouveau, un cœur d'amour, un cœur vaste comme celui de Jésus-Christ même, un cœur de prêtre, la plus grande merveille du monde. Puis, dévorés de la soif du salut de vos âmes, ils se sont levés et sont venus vers vous pour vous arracher à la captivité du péché, et vous conduire au bonheur. Les méconnaîtrez-vous, parce qu'ils sont devenus saints ? Ce sont les vôtres, puisqu'ils sortent de vos rangs ; ils viennent pour vous arracher aux méchants, à l'incrédulité, aux ambitieux, aux orgueilleux de ce monde, vous aider à lutter contre leurs embûches. Ecoutez donc leur voix, suivez leurs pas ; ils vous conduiront à la bienheureuse immortalité, où vous jouerez avec eux le pontife véritable, l'auteur et le consommateur de notre salut, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Amen !....

VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

VIII. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Eecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël et in signum cui contradicetur, et tuam ipsius animam pertransibit gladius ; ut ex multis cordibus revelentur cogitationes. (*Luc.*, X, 34-35.)

Cet enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël. Dieu l'a mis dans le monde pour être en butte à la contradiction ; et votre âme sera percée d'un glaive de douleurs, afin que les pensées de plusieurs qui étaient cachées au fond de leur cœur, soient découvertes.

Mes frères, voilà, dans les paroles du saint vieillard Siméon, toute la vie, toutes les douleurs de Marie ; pénétrons dans la profondeur de cette divine prophétie, écrivons-la au fond de nos cœurs pour qu'elle ne s'en efface plus jamais et que nous ne vivions plus que de l'imitation de celle qui est devenue, par son accomplissement, notre Mère. Toujours le même dessein de Dieu ; toujours le même but, toujours la même fin,

réparer la chute de l'homme dans tous ses détails. Adam et Eve nous perdirent; la première femme fut la source de notre perte: *A muliere initium peccati, et per illam omnes morimur.* (Eccli., XXV, 35.) Le péché a commencé par la femme, et par elle nous mourons tous; il faut aussi que l'expiation commence par la femme, car tout dans les desseins de Dieu est ordre et justice. La femme pas plus que l'homme coupable ne peuvent satisfaire pour eux-mêmes, il faut des victimes innocentes; et si Jésus est la seule vraie victime, pourtant Marie lui est si intimement liée que leurs douleurs doivent s'entrelacer et s'unir pour s'accroître mutuellement et opérer une satisfaction complète. Voilà pourquoi un rejeton naîtra de la femme, et écrasera la tête du serpent.

La vierge concevra et enfantera un Fils qui sera Dieu avec nous. Mais cette vierge elle-même vient au monde immaculée, sainte et juste; son enfance s'écoule dans le temple du Seigneur auquel elle consacre sa virginité; là, sans aucun doute, elle étudia dans les livres saints l'histoire de nos malheurs et l'histoire aussi de leur réparation écrite à l'avance, et elle attendait dans la foi la rédemption d'Israël. Un gardien lui est donné plutôt qu'un époux; participant à la fécondité de Dieu même, sa virginité va enfanter le Fils éternel du Père, mais, aussi la victime de la rédemption du genre humain; et c'est là la source de ses douleurs; car elle doit nous enfanter tous au pied de la croix; c'est à elle surtout qu'il a été dit dès l'origine: *Multipliebo arumnas tuas et partus tuos: « Je multiplierai tes douleurs et tes enfantements (Gen., III, 16); »* son arrêt est prononcé, elle n'est pas encore, et déjà Dieu s'occupe de multiplier ses angoisses: Mère de tous les chrétiens, elle le enfantera dans les douleurs; et toutes ces douleurs sont renfermées dans cette terrible prophétie qui lui est faite par le saint vieillard Siméon. Méditons ces paroles, et nous allons voir Marie battue par les souffrances de son Fils, participant avec lui aux visions du passé, du présent et de l'avenir; pleurant et gémissant sur la ruine des malheureux pécheurs qui ne veulent pas profiter de la rédemption de Jésus-Christ, souffrant de tous les tourments de ceux qui ressusciteront à la vie de la grâce et de la perfection de l'homme en Jésus-Christ, éprouvant au fond de son âme les contradictions incessantes qui se sont élevées et qui s'élèveront jusqu'à la fin contre son divin Fils; et recueillant cet océan de douleurs en elle-même sur le chemin du Calvaire et au pied de la croix.

Ainsi vont se dévoiler au monde les pensées d'un grand nombre de cœurs, les pensées de l'orgueil, de l'incrédulité et de la corruption, qui en est la mère et l'enfant tout à la fois: *Ecce positus est hic, etc.* Adressons-nous à cette mère de douleurs, pour qu'elle nous obtienne la grâce qui touche nos cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT. — *Ecce positus est hic in ruinam....*

Le Verbe de Dieu descendant sur la terre pour réparer l'homme déchu, doit satisfaire à la justice de Dieu, et ne pas enchaîner la liberté de l'homme; il doit souffrir et expier d'une part; de l'autre, il doit donner assez de lumière pour que les rebelles qui ne voudront pas se soumettre à sa divine loi n'aient plus d'excuses à apporter contre sa justice éternelle. Il doit faire plus, il doit souffrir pour ces rebelles mêmes, et le mépris et l'inutilité de ses souffrances seront la raison de leur crime et le droit de leur châtement. Mais ce qui se passe dans le Fils doit être partagé par la mère; car elle doit prendre part à la réparation.

C'est pourquoi, dès l'entrée de son Fils dans le monde, son âme est livrée à la douleur, à une douleur d'autant plus cuisante que, n'étant pas connue, elle est toute dans l'imagination.

Voilà que cet enfant a été posé pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et en signe de contradiction; et le glaive, ô pauvre mère! transpercera ton âme, à toi-même! Qu'est-ce que ce glaive effrayant suspendu dans l'avenir; quand frappera-t-il? O Marie, je vois votre âme sainte livrée à toutes les angoisses d'un amour violent, menacée des plus grandes douleurs. Je cherche, bien-aimés frères, je cherche dans le monde quelque exemple qui puisse nous faire comprendre la douleur de Marie: *Cui comparabo te, virgo, filia Sion? « A qui te comparerai-je, vierge, fille de Sion. »* (Thren., II, 13.) *Ta douleur est immense comme la mer.* (Ibid.) Où trouverai-je donc un exemple? je vois dans les profondeurs d'un cachot ténébreux un grand coupable saisi par la justice humaine; seul avec ses crimes, il attend sa sentence, il redoute le châtement; que fera-t-il? il se figure d'abord la présence et la sévérité de ses juges, la publicité de sa condamnation; il rougit de honte et pâlit tour à tour; son cœur bat, son sang coule plus rapide dans ses veines; une sueur froide coule sur tout son corps; et dans l'exaltation de son imagination, le bourreau lui est apparu et l'échafaud dressé; il lui semble y monter, il entend le bruit du couteau et voit sa tête rouler sur le pavé.

Mais tout cela est indigne de Marie, et ne nous donne pas une idée de sa douleur; car enfin, ce coupable peut bien avoir le cœur endurci et braver les supplices; où chercherai-je donc une image? la trouverai-je dans vos seins, ô mères qui m'écoutez: on vient vous annoncer que votre fils unique, votre fils bien-aimé, est livré aux supplices et aux tourments, qu'il est environné d'ennemis acharnés à sa perte, et que peut-être il n'est déjà plus.

Vos entrailles se sont émues; votre sein, ce sein qui l'allaita, a tressailli. Vos sens se sont obscurcis, vous n'entendez plus, vous ne voyez plus; le tremblement a saisi vos membres, vos pieds vous refusent un appui;

vous voudriez voler à la délivrance de l'objet de votre tendresse et la douleur vous enchaîne. O tourment indicible ! une mère seule peut le comprendre, mais cela n'est qu'une image, c'est de l'amour terrestre, c'est quelque chose de créé, et l'amour de Marie lui vient de la même source que son Fils ; elle le puise dans son union avec la Trinité sainte ! son sacrifice commence à la naissance de son Fils dans l'étable de Bethléem ; il continue par la fuite en Egypte, portant toujours dans son cœur le glaive de Siméon. Le moment est venu enfin où ce glaive va frapper. Suivez avec moi l'histoire de ce profond mystère.

Il était nuit ; la divine eucharistie venait d'être instituée, Marie y avait sans doute participé pour préparer son âme aux douleurs ; Jésus venait de prédire ses souffrances et Marie en savourait à l'avance l'amertume ; Jésus s'est dérobé à la faiblesse de ses apôtres ; il s'est réfugié dans la grotte solitaire de Gethsémani, pour y contempler tout ce qu'il doit expier, tout ce qu'il doit souffrir. Il était là en présence de l'ange du ciel descendu pour lui montrer dans le livre des générations du monde ce qu'il adviendrait de son sacrifice seul. Cependant, à la clarté du flambeau des nuits, j'aperçois une femme courbée sous le fardeau de l'épouvante ; les pressentiments les plus terribles et les plus effrayants se pressent dans son cœur ; plusieurs d'entre vous savent ce que sont ces tourments de pressentiments, quelle tristesse profonde ils impriment à l'âme. Marie puise tous les siens dans les paroles de Jésus ; elle en est tout environnée, et se traîne dans la vallée de Cédron, demandant à tous des nouvelles de son fils ; égarée, ne sachant où le trouver, elle demande son créateur et son fils à toutes les créatures ; ses amis, les amis de Jésus viennent tour à tour lui apprendre les plus tristes nouvelles. Des bruits sinistres ont retenti à son oreille : Judas a trahi son Maître.... Alors sa pensée remonte les âges et redescend les siècles, tout lui est apparu dans un même coup d'œil ; c'est comme une lumière divine et prophétique qui, venant de Jésus à elle, a pénétré son âme et ses sanglots ont éclaté. *Plorans ploravit in nocte et lacrymæ ejus in maxillis ejus ; non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus ; omnes amici ejus spreverunt eam, et facti sunt ei inimici.* « Elle a été vue pleurant dans la nuit, les larmes coulaient sur ses joues : parmi tous ses amis, il n'en est point qui la console ; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée et se sont faits ses ennemis. » (Thren., 1, 2.) Les apôtres, les enfants chéris de Marie, les disciples de son fils ont pris la fuite : *Le pasteur a été frappé et les brebis sont dispersées* (Zach., XIII, 7.) ; l'un de ces chers enfants est devenu un traître, il n'a pas profité de la grâce ; ses yeux ont pourtant vu les miracles, lui-même en avait fait sans doute par la puissance de l'apostolat qui lui fut confié ; mais il a abusé de sa liberté, il a écouté sa passion, seule elle a été entendue, et il a trahi son Maître.

Marie le pleure maintenant, *Plorans ploravit in nocte*. Le salut a été pour lui la ruine, car Dieu est juste et l'homme est libre ; et loin de se repentir, il se donne la mort et descend dans les prisons éternelles de la justice céleste. Pleurez, Marie, pleurez sa ruine, mais pleurez aussi celle de tous les malheureux enfants d'Adam ; les voici qui se pressent en foule autour de vous pour accroître vos douleurs ; Adam est tombé, le rédempteur lui est promis ; vous lui fîtes promise, ô Marie ; mais ses malheureux enfants oublièrent que vous seriez leur refuge et leur salut par la foi. Ils se corrompent, et Dieu se repentant de les avoir créés, lave la terre dans la ruine de leur péché ; pleurez ces malheureuses victimes du péché qui vous fit Mère de Dieu. Les peuples renaisent et la promesse du Rédempteur leur est renouvelée ; mais dans la folie de leurs passions et dans l'aveuglement de leur cœur, ils se prostituent au démon, ils abandonnent l'espérance, ils renoncent la foi, et le Rédempteur est encore pour eux une ruine. L'enfer se peuple et le ciel est fermé. Enfin le Très-Haut a pris pitié du genre humain et vous naquîtes, ô Marie, et de vous est sortie la ruine des pécheurs ; pleurez sur eux, pleurez Judas ; pleurez votre peuple qui le premier ressentira tout le poids de cette ruine, car il a tué son Dieu, et il a tué, contre la loi de Moïse, l'enfant sous les yeux de la mère ; suivez-le donc à travers les siècles dans sa ruine et son esclavage : *Judas s'en est allé à cause de son affliction et du fardeau de son esclavage.* (Thren., 1, 3.) Il a habité entre les nations et il n'a pas trouvé le repos ; ses persécuteurs l'ont saisi dans ses angoisses. *Les chemins de Sion pleurent, parce que l'on ne vient plus à ses solennités* (Thren., 1, 4) : Marie, entendez le dernier soupir de Jésus, et le déchirement du voile qui couvre le sanctuaire du Seigneur ; ce temple où se passa votre enfance, va être détruit ; les prêtres qui l'ont souillé, gémissent, et les vierges de Sion sont couvertes de leur douleur comme d'un voile. Les petits enfants ont été traînés en captivité, devant la face d'un dominateur. Ah ! Ciel ! ô douleur, un nouveau forfait m'épouvante ; ô Marie, la ruine n'est pas achevée, un nouveau présage se fait entendre à votre oreille. Filles de Jérusalem, où conduisez vous la vierge, fille de Sion ? où conduisez-vous la mère de tous les humains ? Où menez-vous la mère des douleurs ? Dans les rues de Jérusalem, dans cette ville remplie de forfaits déicides et d'apprêts de mort ; en cette ville du massacre, en ce réceptacle de sang. J'en crois ces témoins, ces enfants qui crient, qu'on égorge sur les rues. La parole est sortie, la parole du Dieu qui sauve et du Dieu qui juge ; penché sous le fardeau de la croix, vous l'avez entendu, filles de Jérusalem : ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants, car voilà que les jours approchent, où l'on dira : bienheureuses les stériles et les mamelles qui n'ont pas allaité. Voilà donc où vous amenez Marie, vos

yeux ne voient pas dans l'avenir, mais elle est accoutumée à comprendre son fils; et il vient de montrer dans cette ville un spectacle affreux, une ruine épouvantable;... Ces enfants pareils aux spectres de la nuit, massacrés par celles qui doivent les chérir... Ils portent dans leurs mains leur chairs, leurs entrailles, leurs cœurs! mets épouvantables, leurs mères en ont goûté.... Une mère l'oser!... égorger son enfant (5*)... Mais, Marie, n'arrêtez pas là votre esprit clairvoyant, descendez dans la suite des âges, vous avez d'autres ruines à pleurer encore. Le sang de Jésus ne profitera pas à tous; vous le refuge des pécheurs et leur protectrice, que d'ingrats refuseront votre appui; Judas a commis le premier sacrilège; mais combien d'autres dans toute la suite des siècles viendront renouveler vos douleurs en buvant à la table du salut leur jugement et leur condamnation? Une foule innombrable lavée au baptême dans le sang de l'agneau a déserté l'autel de Jésus; ils ont suivi les penchants de leur cœur. O Dieu où parlé-je de la sorte? dans une ville où Jésus est renié; où la corruption se promène tête levée dans les rues; où l'enfance est abruti dès le berceau; où l'iniquité de la jeunesse est devenue plus grande que le crime de Sodome. Ils n'ont pas honoré la face des prêtres, ils n'ont pas eu pitié des vieillards. L'oubli de Dieu, l'ignorance et la soif des plaisirs y ont enfanté la corruption; et la corruption y produit l'incrédulité qui entraîne dans sa ruine cette foule immense d'âmes malheureuses rachetées au prix du sang qui coule maintenant sous vos yeux. Ô Marie! O sainte mère, pleurez encore dans cette nuit de vos douleurs, toutes ces pauvres âmes qui ne sont point encore venues se purifier dans le divin sacrement. Elles aussi vont tomber et périr, si vous ne les sauvez: qu'elles soient touchées de vos douleurs et de vos larmes, car vous êtes leur mère. Mais vos douleurs ne sont pas à leur terme, vous avez encore à pleurer sur la résurrection d'un grand nombre; votre fils a été posé en ruine et pour la résurrection.

DEUXIÈME POINT — *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Marie et Jésus ont opéré la régénération du genre humain, la justice de Dieu a été satisfaite par leurs souffrances; mais il faut que la liberté de l'homme y prenne part, et Marie sera laissée pour être témoin des premiers combats de l'Eglise naissante; bien plus, il faut qu'elle voie son fils, et qu'elle ressente en elle-même tous les combats des apôtres, des martyrs dans toute la suite des âges. Car, de même que nous étions tous coupables en Adam, nous sommes tous souffrants en Jésus-Christ. Il a vraiment porté nos langueurs et nos misères, il a été blessé de nos plaies et de nos douleurs, et Marie a

participé à tout, elle a tout compris, tout vu; tout entendu dans son fils. Quelles étaient vos pensées, ô Marie, lorsque, debout au pied de la croix, vos yeux, du haut du Golgotha, se promenant sur l'univers, vous vîtes, à Jérusalem, les apôtres flagellés, vous vîtes les premiers chrétiens persécutés par les princes des prêtres; vous les vîtes combattants dans les douleurs des chevalets pour arriver à la vie éternelle; vous fûtes témoin de leurs prédications, de leurs souffrances, de leurs peines et de leurs privations. Vous aperçûtes Paul poursuivant comme un lion furieux les fidèles jusqu'à Damas; Pierre crucifié à Rome, et Paul courbant à son tour la tête sous le tranchant de la hache. Vous assistez en esprit, du pied de la croix aux combats des saints et des martyrs contre les bêtes féroces et les tyrans plus féroces encore, dans les amphithéâtres de Rome. Pendant trois cents ans vous vîtes le sang de vos enfants couler sur toute l'étendue de l'empire romain, en Afrique, à Rome, en Espagne, dans les Gaules; mais aussi une vision consolante vint soutenir vos douleurs. Les chrétiens en foule germaient du sang des martyrs, et partout où il coulait, partout l'Eglise était fondée, le ciel s'ouvrait, et vous, Reine des martyrs, vous tendiez les bras pour les recevoir dans la céleste Jérusalem! car Jésus avait été posé pour eux en résurrection, et c'était en unissant leur martyre au vôtre qu'ils conquéraient la couronne.

Mais ce n'est pas encore le temps du triomphe, chassez loin de vous ces visions consolantes; voici d'autres combats et d'autres résurrections à contempler; Pierre et les apôtres fugitifs en furent pour vous le modèle, dans lequel vous contemplâtes tout ce qui se passerait dans toute la suite des siècles. Quand Pierre, l'apôtre de l'amour renia son divin Maître, votre âme fut profondément accablée; qui donc lui demeurera fidèle? tous les disciples ont fui, vous seule, ô pauvre mère, êtes debout au pied de la croix: *Stabat juxta crucem*; pleurez sur la chute de Pierre, mais réjouissez-vous sur sa résurrection; car il fera pénitence; reine des apôtres, méritiez par vos souffrances que tous reviennent à leur divin Maître après sa résurrection; mais contemplez en eux les combats de tous les saints qui lutteront contre le monde, contre le démon et contre leur propre cœur; reine des confesseurs, soutenez leurs combats pour la foi, reine des vierges, soutenez leur courage; elles portent leurs trésors dans des vases fragiles; le combat de la résurrection est long et pénible pour elles. Reine de tous les saints, soutenez-les dans les combats de la sanctification; Jésus est pour eux la résurrection, mais il faut qu'ils combattent. Refuge des pécheurs, ah! c'est ici que vous avez à pleurer et à gémir; voyez-les ces pauvres pécheurs de tous les siècles, luttant péniblement contre la concupiscence; des

(5*) Au siège de Jérusalem, des mères rôlèrent leurs enfants et s'en nourrèrent

enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, des vieillards que le péché surmonte et que les passions entraînent; ah! si vous ne venez à leur secours ils se découragent, la passion les terrasse. Venez aider à leur résurrection en Jésus-Christ. Descendez, reine et mère, au secours de tous ceux qui m'écoutent, ou plutôt restez au pied de la croix, car là est votre puissance. Il y a ici en ce moment une lutte de résurrection; je lis dans bien des âmes le combat du péché et de la conversion; je vois les bons désirs naître, mais ils sont encore faibles, fortifiez-les; je vois des larmes de repentir qui se détachent du fond du cœur, elles montent par les chemins que Dieu a faits, mais on les arrête; venez les faire couler. Je vois aussi l'indifférence, la dureté qui refroidissent et glacent les cœurs; lancez du haut du Calvaire un des traits qui ont percé votre cœur; qu'il ouvre un passage à la grâce, et qu'il laisse couler les larmes, afin que pour tous Jésus soit posé en résurrection. Ce n'est pas tout encore, car il a été posé en signe de contradiction: *et in signum cui contradicetur.*

TROISIÈME POINT. — *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur; et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

Voici surtout, bien-aimés frères, un des grands tourments de Marie; le combat de la foi contre l'orgueil, l'orgueil qui a perdu tant d'âmes. Ouvrez l'Évangile avec moi, lisons les contradictions auxquelles Jésus fut en butte avec Marie. Les uns disaient: c'est un homme de bien; les autres disaient: non, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils voulaient faire mourir? Et il prêche et personne ne lui dit mot. Les prêtres auraient-ils connu qu'il était le Christ? mais on ne saura d'où viendra le Christ, et celui-ci nous savons d'où il est venu, et encore que veut-il dire qu'on ne peut aller où il va? ira-t-il aux gentils dispersés et s'en rendra-t-il le docteur? Les uns disaient: c'est le Christ; les autres: le Christ doit-il venir de Galilée? ne sait-on pas qu'il doit venir de Bethléem? Il y eut donc sur son sujet une grande dissension; et le voilà en butte aux contradictions des hommes. O Marie! quels étaient vos tourments, vous qui saviez comment il vous avait été donné, qui connaissiez sa puissance et sa nature. — Poursuivons; Jésus prêche dans toute la Judée et Marie l'accompagne dans toutes ses prédications, afin qu'elle aussi prêche par ses exemples, et que partout l'évangile de Marie soit établi avec celui de Jésus-Christ: elle partagera ses sueurs, ses fatigues, sera la confidente de ses peines; elle le verra souffrir la faim, froisser avec ses apôtres des épis de blé pour se nourrir; elle verra, non-seulement les incrédules contredire sa doctrine, lui faire des questions captieuses, et ceux même qui croyaient, mais pas encore assez à fond, se séparer de lui, quand il leur annonçait l'affranchissement du péché et la divine et consolante eucharistie qu'ils ne pouvaient comprendre.

Mais voici bien d'autres contradictions; ils le saisissent pour le mettre à mort, ils le saluent roi des Juifs et ils le renoncent; Pilate reconnaît son innocence, et des cris furieux demandent sa mort: *Tolle, tolle, crucifige eum (Joan., XIX, 15)*; mort, mort, crucifiez-le. O Marie, ces paroles soulèvent vos entrailles et le juge inique qui condamne malgré sa conscience vient vous enlever toute espérance. Enfin le moment est venu, la victime est couronnée pour marcher à l'autel; elle a été couronnée des épines du péché, on la traîne sur les rues de Jérusalem. J'aperçois au milieu de ces rues une foule immense, une foule avide de sang et de carnage, une foule dont la frénésie est impossible à définir, car rien de semblable ne s'est jamais vu; un Dieu est au milieu d'elle, et elle soupire après sa mort; elle a soif de son sang. Tout à coup une femme bravant les outrages et marchant avec courage, écartant la foule et les soldats, arrive auprès de la victime. O mon Fils! O ma mère: et ils tombent dans les bras l'un de l'autre, mystère effrayant du mélange des larmes et de toutes les douleurs les plus surhumaines! On les sépare avec une fureur barbare, on arrache la mère au fils et le fils à la mère! elle reste là défaillante, pendant que le fils continue sa marche. Pauvre mère, suivez-le, car il a besoin de vous pour accomplir son sacrifice; et Jésus et Marie gravissent la montagne comme un père et un fils avaient autrefois gravi celle qui est vis-à-vis. Jésus est crucifié, et Marie est au pied de la croix: *Cui comparabo te, virgo, filia Sion? magna est enim velut mare contritio tua; quis medicabitur tui?* « A qui te comparerai-je, vierge, fille de Sion? car les brisements de ta douleur sont comme les flots de la mer: qui pourra te guérir? » (*Thren., II, 13.*) Elle a entendu les coups de marteaux qui enfonçaient les clous dans la chair de son divin Fils; et elle entend maintenant les injures et les nouvelles contradictions qui s'élèvent de toutes parts vers la croix: *Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; si tu es Fils de Dieu, descends de la croix.* (*Matth., XXVII, 40.*) Christ, roi d'Israël qu'il descende de la croix s'il est l'élu de Dieu, afin que nous voyions et que nous croyions en lui. Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver; les larrons mêmes crucifiés avec lui le blasphémaient: mais la mère de Jésus se tenait au pied de la croix, toutes ces contradictions retentissaient au fond de son âme. Il meurt, et il meurt en Dieu, et ses bourreaux confessent sa Divinité: *Il était vraiment le Fils de Dieu (Ibid., 54.)* Est-ce enfin fin? la mort impose le respect sur la mémoire des hommes: mais le Fils de Dieu n'est pas simplement un homme, il faut qu'il soit en butte aux contradictions jusqu'à la fin des siècles. *Oportet hæreses esse: « Il faut qu'il y ait des hérésies. » (I Cor., XI, 19.)* Vous les verrez naître, ô Marie! on niera devant vous la réalité de son corps, on dira que vous n'êtes pas la Mère de Dieu, on dira même que vous êtes mère comme les autres

mères ; et Jean, le disciple bien-aimé que vous avez adopté pour votre Fils écrira son Evangile pour venger votre maternité divine. N'importe, contre son autorité, Arius ose soutenir que Jésus n'est pas Dieu ; vous vous trompez, dit Nestorius, il est Dieu, mais il n'est pas homme. Et là encore il y aura des martyrs de la contradiction ; les saints évêques qui défendent la vérité seront mis à mort, les siècles marchent et avec eux de nouvelles contradictions ; on nie la grâce de Jésus-Christ, on nie son amour dans la sainte eucharistie. Un moine pervers et corrompu déchire la sainte Eglise ; il nie la puissance qui lui a été donnée ; il rejette les saints sacrements, et ferme la porte du ciel à un grand nombre d'hommes. Sont-ce là enfin toutes les contradictions ? Non, il y en a encore au fond de nos cœurs : L'impureté nie votre virginité, ô Marie, parce qu'elle la fait rougir ; l'orgueil, le respect humain éloignent de votre Fils ; on nie sa divinité, parce qu'on ne veut pas pratiquer sa sainte morale et imiter ses vertus ; on nie la puissance donnée aux prêtres, parce qu'on ne veut pas glorifier la miséricorde de Dieu par l'aveu des péchés. On aime la vérité en apparence, mais on en refuse la pratique ; on admire la religion, on la soutient même dans ses discours, mais on la nie dans son cœur et par sa conduite ; Jésus est donc encore un signe de contradiction. Ainsi de toutes parts des souffrances pour Marie : souffrance dans la ruine de son peuple et des pécheurs ; souffrance dans la résurrection de tous les justes qui luttent dans le saint combat de la foi ; souffrance dans les contradictions contre Jésus pendant sa vie, à sa mort, dans l'établissement de son Eglise ; souffrance dans les contradictions des hérétiques de tous les temps, dans ceux des derniers jours ; souffrance dans les contradictions des cœurs. Ah ! si nous voulions pénétrer plus avant, que de douleurs nous verrions dans les mauvaises doctrines, dans l'éloignement de la religion où l'on tient la malheureuse jeunesse qui doit un jour former la société à venir ! Combien de douleurs et d'angoisses se préparent encore là ; pour vous, ô Marie, vous les avez souffertes et nous ne les connaissons pas encore.

Voilà, ô bien-aimés frères, quelques uns des traits qui percèrent le cœur de Marie ; c'étaient comme des nuages effrayants qui s'amoncelaient de toute part autour d'elle sur le Calvaire ; toutes les passions humaines accouraient pour livrer leur combat ; il y eut une lutte, et une lutte à mort contre le péché, l'enfer combattait contre le ciel. Tous les siècles s'avancent de l'orient, de l'occident, du septentrion et du midi ; ils se pressent autour de Jésus et de Marie ; c'est une confusion de voix, de cris, de plaintes et de murmures contre Dieu, contre Jésus, contre Marie. Tout cela lui apparaît dans un lointain plus ou moins long, mais le commencement la saisit et lui fait pressentir ce que sera le reste ; ce sont les cris des bourreaux, les infamies des soldats, les

moqueries du peuple, les sarcasmes des pharisiens et des prêtres jaloux ; ce sont les vociférations des larrons qui outragent Jésus sur leurs croix ; ce sont les plaintes de son Fils qui prie et demande au ciel grâce pour tous les pécheurs ; ce sont les pleurs des saintes femmes, tout fond sur Marie, comme la tempête se précipite sur le faible roseau abandonné dans la plaine ; mère désolée, pleurant son fils, elle se serroit contre la croix pour y trouver un appui ; elle y trouve du sang, le sang de son fils. Son âme est émue, mais si profondément, qu'elle ne peut plus exprimer sa douleur et qu'elle reste immobile *Stabat : juxta crucem*.

Le cri de la victoire s'est fait entendre : *Tout est consommé* : « *Consummatum est (Joan., XIX, 30)* ; » et l'univers est ébranlé, le soleil refuse sa lumière, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent ; Marie n'a plus de fils ; je me trompe, elle vient de devenir mère du genre humain, elle vient de nous enfanter tous dans les douleurs, vous lui avez tous été donnés ; mais que vous lui coûte cher ! vous lui coûte Jésus. O sainte Mère, je vous les donne tous, vous les avez amenés ici ; oui, bien aimés frères, c'est Marie qui vous a inspiré de venir, ce sont ses prières qui vous ont poussés ici, je vous tiens tous suspendus à mes lèvres, vous êtes à ma parole, vous m'appartenez, je vous rends à Marie, je vous rends à Jésus. Recevez-les tous, ô sainte mère ; je vous les confie, prenez-les sous votre sainte et maternelle protection. Y en aura-t-il un seul qui s'y refusera ? non, mes frères, vous voulez tous être à Marie, vous allez tous ressusciter à la grâce, vous allez désormais combattre les saints combats de la foi, et un jour qui n'est loin, nous nous rencontrerons aux pieds du souverain Juge ; je vous retrouverai à côté de Marie, et je serai votre témoin, le témoin de la couronne qui vous sera donnée pour l'éternité ! Amen.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

IX. LA GLOIRE DE DIEU DANS LE DOGME DES PEINES ÉTERNELLES.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus, impium quoque in diem malum (Prov., XVI, 4.)

Le Seigneur a tout fait pour lui, et le méchant même pour le faire servir à sa gloire aux jours mauvais.

Je vous ai montré jusqu'ici que Dieu a tout fait pour sa plus grande gloire, soit dans le monde physique, soit dans le monde moral ; que la fin de l'homme est la glorification de Dieu ; que les lois morales sont tout aussi nécessaires à la perpétuité du monde que les lois physiques, et qu'elles ont un même but ; qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule loi morale ou une seule religion ; que tout s'est fait dans le monde pour développer cette religion et l'accomplir, parce qu'elle seule conduit l'homme à sa perfection et au but qui lui est posé ; toutes choses que l'homme ne peut atteindre que par la participation aux sacrements qui sont le résumé de toute la religion, surtout les sacrements de pénitence et d'eucharistie ;

par là se trouve prouvée la première partie de mon texte : *Universa propter semetipsam operatus est Dominus* ; le Seigneur a tout fait pour lui-même. Il ne me reste plus qu'à vous montrer par la dernière partie, que le Seigneur a aussi créé l'impie pour sa plus grande gloire : *Impium quoque in diem malum*, réservant son châtement pour le jour mauvais ; c'est donc du dogme des peines éternelles que je veux vous parler aujourd'hui ; de l'enfer, grande vérité que je dois essayer de faire pénétrer dans vos cœurs, afin de consoler les uns, de soutenir les autres, et de décider enfin les lâches et les mauvais chrétiens à échapper au malheur éternel que leur prouve cette épouvantable vérité. Pour cela nous méditerons d'abord la certitude des peines éternelles, dans quelque doctrine qu'on se range, qu'on soit athée, déiste, ou qu'on embrasse une religion quelconque. En second lieu nous verrons que l'enfer a été creusé pour atteindre le but que Dieu s'est proposé dans la création, c'est-à-dire pour glorifier sa justice, sa sagesse, sa bonté et sa miséricorde. En deux mots, certitude de l'enfer et gloire de Dieu procurée par l'enfer. Prions l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie, de faire pénétrer ces vérités jusqu'au fond de nos cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT. — *Certitude de l'enfer.*

Le dogme des peines éternelles est un de ceux que l'impiété humaine a le plus de peine à confesser, et pourtant ce dogme est la sanction la plus haute, en même temps que la conséquence la plus rigoureuse de l'ordre, de la justice et de la raison. S'il n'y a pas un enfer, il n'y a ni ordre, ni justice, ni raison dans l'univers. Il n'y a pas d'ordre, car le bien et le mal y conduisent à la même conséquence, et quelque chose qui se fasse, cela est toujours indifférent ; par conséquent les lois morales sont une chimère ; et dès lors celui qui souffre de la violation de ces lois morales, le pauvre qu'on dépouille, qui meurt de faim, n'a aucune compensation à espérer ; l'homme, celui qui tue son frère n'a rien à craindre ; en un mot il n'y a plus de loi, plus de peine ; l'empire de la force seule, de la force brutale doit décider de tout ; par conséquent il n'y a pas d'ordre, et la société humaine est impossible. Les lois même que cette société humaine s'est faites sont une grande injustice, une violation du droit unique de la force, le seul qui existe ; elles sont un désordre, et quand même elles seraient une justice, le peu de crimes qu'elles peuvent atteindre n'empêcherait pas la multitude des crimes qu'elles ne sauraient arrêter, de détruire bientôt la société humaine ; mais s'il n'y a pas d'ordre, il n'y a pas de justice non plus ; car la justice n'est que le rétablissement et le maintien de l'ordre. Si le dogme des peines éternelles n'est pas vrai, il n'y a ni récompense ni châtement aux crimes affreux qu'engendre la noirceur du cœur humain la plus cruelle de toutes les furies. S'il n'y a ni ordre, ni justice, il n'y

a plus de raison, car la raison est ordre et justice quand elle n'est pas viciée, et ici tout est vicié. Le dogme des peines éternelles est donc la sanction la plus haute en même temps que la conséquence la plus rigoureuse de l'ordre, de la justice, et de la raison. Cette vérité va devenir bien plus évidente encore.

En effet quelque doctrine que l'on embrasse il faut revenir à la certitude des peines éternelles. L'athée a beau nier Dieu, il ne peut échapper à cette vérité qui domine toute existence. Hors de l'ordre et de la justice le trouble, le désordre, le malheur le plus épouvantable. Il ne peut nier qu'il n'y ait en lui un désir immense du bonheur ; il ne peut nier non plus qu'il n'y ait en son cœur incrédule un épouvantable souci, car il le porte sur sa couche pour dormir avec lui, et le traîne tous les jours de sa vie. Il ne peut nier que son sort est et sera différent du sort de ceux qui croient. Or sa raison et son intelligence sont forcées de reconnaître des sentiments d'ordre et de justice sous peine de cesser d'exister, si cet ordre et cette justice ne sont pas accomplis sur cette terre ; donc ils le seront plus tard. Mais niât-il même l'ordre et la justice ; niât-il la raison et l'intelligence, il reste encore au fond de son cœur quelque chose. Il y reste le sentiment de sa conservation, le désir de vivre, l'horreur de la destruction et de la mort : Or ce dernier sentiment est encore radicalement fondé sur l'ordre et la justice, car s'il n'y a ni ordre ni justice, la vie et la conservation de son être sont deux choses impossibles ; ils sont un affreux tourment, puisqu'ils poussent l'être tout entier à travailler sans cesse pour eux ; ils supposent donc nécessairement un ordre et une justice, et un ordre et une justice éternels, sans quoi il arriverait un moment où ce sentiment serait contradiction et désordre, puisqu'il serait détruit. Or l'ordre et la justice éternels ne sont fondés que sur la certitude de l'enfer ; donc ne restât-il à l'athée que ce sentiment de sa conservation, le dogme des peines éternelles est une certitude pour lui.

Si l'athée est contraint d'admettre la certitude de l'enfer, à plus forte raison le déiste. Le déiste reconnaît Dieu comme étant souverainement parfait, souverainement juste et l'ordre par excellence ; donc il y a pour lui aussi un dogme des peines éternelles, ou bien Dieu n'est pas juste et par conséquent n'existe pas ; car s'il n'y a pas de peines éternelles, la violation des lois morales est indifférente ou mieux il n'y a pas de lois morales puisqu'elles n'ont pas de sanction. S'il n'y a pas de lois morales, il n'y a pas d'intelligence, car nulle intelligence sans liberté, et hors des lois morales tout est nécessaire. Les lois morales sont si intimement liées avec la liberté et l'existence de l'intelligence, qu'en niant les unes on nie les autres. En outre je vous ai démontré que les lois morales sont toutes aussi nécessaires à l'existence de l'homme et du monde que les lois physiques ; donc si les

lois morales n'existent pas, il est impossible que le monde existe, et par conséquent que Dieu existe, car s'il n'y a pas de lois morales, il n'y a ni bien, ni mal, le vice et la vertu sont deux choses indifférentes, l'impiété et la piété sont la même chose ; le blasphème et la louange, la piété filiale et le parricide, la tendresse maternelle et l'infanticide, la charité pour son frère et l'homicide, la chasteté virginala et l'impudicité effrontée sont toutes choses également indifférentes ; Dieu ne punira pas plus les unes que les autres, et par là il est à la fois justice et injustice, vérité et mensonge, fidélité et trahison, ordre et désordre, ou plutôt il n'existe pas ! Et le déiste est un athée qui, en niant le dogme des peines éternelles, est contraint de tout ramener au néant, car il détruit la matière et les créatures qui en sont formées ; il détruit l'intelligence et les créatures qui en sont douées ; il détruit le monde, enfin il détruit Dieu, et là encore poussé dans ces dernières absurdités, tant qu'il lui restera une lueur de raison, un lambeau du sentiment de son existence et de sa conservation, pour lui comme pour l'athée la certitude du dogme des peines éternelles retentira pendant tous les siècles de l'éternité ! La certitude des peines éternelles est le premier dogme de toutes les religions comme de ceux qui n'admettent pas de religion ; le paganisme avec ses erreurs et ses crimes a pourtant toujours professé la croyance aux peines éternelles ; il en a fait la terreur de toutes ses épopées, et le drame le plus épouvantable de toutes ses poésies ; là, c'est un Dieu révolté contre le Dieu suprême ; Prométhée précipité du ciel et enchaîné sur un roc fondroyé, où un cruel vautour vient déchirer son foie qui renaît sans cesse ; ici, c'est l'infortuné Thésée qui siège et siègera éternellement au fond des enfers ;

....Sedet, aeternumque sedebit

Infelix Theseus.

VIRGIL. *Æn.* I. VI, v. 618.

C'est le coupable Tantale dévoré d'une ardeur brûlante et plongé dans l'eau jusqu'aux lèvres sans jamais pouvoir étancher sa soif ; c'est Clytemnestre et son parricide amant entraînés par les furies et rongés par les serpents nés de son adultère chevelure. Je ne finirais pas, si je voulais énumérer tous les tourments du noir Tartare qui étaient proposés à la terreur des païens.

Les peuples les plus sauvages redoutent et craignent un enfer éternel ; il n'y a qu'à scruter leurs superstitions pour y trouver ce dogme épouvantablement enseigné.

Le mahométisme s'est servi de ce dogme pour exalter les imaginations, aiguïser les épées et lancer le cimenterre contre tous les peuples qu'il a asservis à l'abrutissement. La religion juive, centre de la religion catholique avant J.-C., prêche ce dogme à toutes les pages de ses divines Ecritures. Souviens-toi, est-il dit dans la Sagesse, que la mort ne tardera pas et que le testament des enfers l'a été démontré ; avant la mort pratique la justice car au fond des enfers on ne trouve plus de nourri-

ture ; souviens-toi de tes fins dernières et cesse de l'irriter ; le pécheur verra la récompense du juste, il s'irritera ! Il grincera des dents, il sèchera de rage, car le désir des pécheurs périra. (*Psal.* III, 19.) *Le feu a été allumé dans ma fureur et il brûlera jusque dans les profondeurs de l'enfer.* (*Deut.*, XXXII, 22.) Là le ver des pécheurs ne mourra point, et le feu qui les dévore ne s'éteindra jamais. (*Isa.*, LXVI, 24.) Que les pécheurs et ceux qui oublient le Seigneur descendent jusque dans les profondeurs de l'enfer (*Job*, XXI, 13,) ceux qui descendent dans les enfers ne vous loueront jamais, ô mon Dieu. (*Psal.* CXIII, 17.) Tout l'Ancien Testament proclame le dogme des peines éternelles.

Est-il besoin maintenant de vous rappeler l'enseignement de l'Evangile à ce sujet ; le Sauveur lui-même annonçant le dernier jugement, prophétise à l'avance l'affreuse sentence qu'il prononcera contre les réprouvés : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges* (*Math.*, XXV, 41), et les réprouvés s'en iront dans le supplice éternel ; là le ver de leur conscience coupable ne mourra point, et le feu où ils brûleront ne s'éteindra jamais. Le grand Apôtre à son tour vient nous donner la raison de ces peines éternelles. Il est, écrit-il aux habitants de Thessalonique, il est juste devant Dieu de rendre la tribulation à ceux qui nous l'auront fait éprouver ; lorsque le Seigneur Jésus descendra du haut du ciel avec les anges ministres de sa puissance, il les précipitera dans les ardeurs du feu qui fera subir la vengeance à tous ceux qui n'auront pas voulu connaître Dieu et qui auront refusé d'obéir à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; là ils souffriront dans leur malheur des peines éternelles : *pœnas aeternas*, loin de la face de Dieu et de la gloire de sa puissance.

« Tel est, bien-aimés frères, l'enseignement de l'Evangile, et aussi bien la raison le prouve ; si le dogme des peines éternelles n'est pas une certitude inébranlable, tout l'Evangile est une fausseté, une grande injustice, une épouvantable tyrannie, car il impose aux hommes des travaux et des peines, des privations et des souffrances qui n'auront jamais de compensation. Dieu a été injuste envers les saints et les âmes qui pratiquent ; il les a trompés, il les a asservis à des lois et à une croyance chimérique, et si l'Evangile est une fausseté, il est d'invention humaine ; si le dogme des peines éternelles n'est pas une certitude, Jésus-Christ n'est pas le Fils de Dieu, il n'est pas mort pour nous sauver, il n'est pas ressuscité, il n'a pas envoyé ses apôtres, il n'a pas fondé son Eglise, et l'établissement du christianisme dans l'univers est le miracle de la plus inconcevable absurdité qui fut jamais ; c'est un mensonge à l'histoire, un mensonge à toutes les traditions, c'est la tromperie et l'imposture asservissant les nations et pourtant tout à la fois faisant leur paix, leur bonheur et leur félicité. Donc pour la raison

même dans le christianisme le dogme des peines éternelles est une certitude ; il est une certitude pour l'enseignement évangélique ; il est une certitude pour le judaïsme, il est une certitude pour le mahométisme, il est une certitude pour le paganisme ; il est une certitude pour la raison humaine, il est une certitude pour le déiste ; il est une certitude pour l'athée éclairé des lumières de la raison et de l'intelligence ; et quand même il aurait renoncé à sa raison et à son intelligence, tant qu'il lui restera un dernier lambeau du sentiment de l'existence, la certitude du dogme des peines éternelles sera l'ineffaçable épitaphe gravée sur les débris de ses ossements et les derniers restes de sa pourriture. Le dogme des peines éternelles est donc une des vérités les plus certaines qui soient en ce monde. Il nous reste à montrer qu'il est le complément de la glorification de Dieu, du but qu'il s'est proposé en créant le monde.

DEUXIÈME POINT. — *Gloire de Dieu procurée par l'enfer.*

Le Seigneur a tout fait pour lui-même, l'impie aussi le réservant pour le jour mauvais. Dieu a tout fait pour sa plus grande gloire ; l'homme est le pivot sur lequel roule l'exécution de ce dessein, il a été créé intelligence, pour qu'il fût le lien du monde et de Dieu. Les lois morales lui sont imposées pour le conduire à cette glorification de Dieu ; elles sont tout aussi nécessaires à la perpétuité de son œuvre que les lois physiques ; mais par cela même que les lois morales sont faites pour une intelligence ; elles peuvent être observées ou enfreintes, et si Dieu n'a un moyen d'en procurer l'observation sans violer la liberté de l'homme, son but est manqué ; il a mal pris les proportions de son édifice, il croule ! L'enfer est le seul moyen qui reste à Dieu pour arriver à sa fin.... Les perfections de Dieu ont toutes été glorifiées dans la création et la rédemption ; sa puissance et sa sagesse ont éclaté dans la création et la conservation du monde, sa volonté et sa miséricorde ont apparu dans la rédemption. Mais s'il n'y a pas d'enfer, tout cela est imparfait, tout cela est nul.

Tout péché, en effet, est un refus formel de rendre gloire à Dieu : c'est la recherche du plaisir et de l'intérêt de la créature avant la gloire de Dieu ; c'est, en un mot, la créature mise à la place du Créateur ; par là le but de Dieu est manqué, sa puissance n'est pas assez grande pour empêcher le péché, sa sagesse ne peut en arrêter les désordres, sa bonté est épuisée et sa miséricorde inutile, vainement il est écrit : *Deus non irridetur* (Galat., VI, 7), on ne se moque pas de Dieu ; car sa créature le joue ; donc ou Dieu n'est pas tout-puissant ou il y a un enfer ; donc ou Dieu n'est pas sage ou il y a un enfer, donc ou Dieu n'est pas infiniment parfait, et dès lors il n'existe pas, ou il y a un enfer et un enfer éternel, et cet enfer est le complément de la création et de la rédemption ; c'est par là que la justice, la

sagesse, la bonté et la miséricorde sont glorifiées.

L'enfer glorifie la justice de Dieu, elle est aussi une perfection et il faut qu'elle soit louée à jamais, louée et bénie par les justes et les saints, glorifiée éternellement par les impies et les réprouvés qui sont forcés de reconnaître cette justice et de fléchir le genou devant elle. S'il n'y a pas d'enfer les justes ont droit de se plaindre à Dieu de tout ce qu'ils ont souffert pour l'éviter ; s'il n'y a pas d'enfer, les impies et les méchants pourront pendant toute l'éternité blasphémer la justice divine, car ils sont morts dans leur crinie et leur impiété, et il n'y a pas de raison pour qu'ils renoncent au mal de toute leur vie. Quoique vous fassiez, s'il n'y a pas d'enfer, Dieu est injuste envers le fidèle et le chrétien qu'il a trompés. Il est injuste envers lui-même, puisqu'il renonce à sa glorification, qu'il abandonne ce que sa puissance a voulu opérer dans la création ; donc l'impie aussi a été fait pour glorifier la justice de Dieu, qui le réserve pour le jour mauvais ; l'enfer sera le rétablissement de l'ordre et de la justice parfaite, le péché ne peut pas être avec la vertu, le mal avec le bien, la vérité avec le mensonge. Le désordre de la liberté de l'homme sera ramené à l'ordre, sa rébellion sera soumise, la justice avec le souverain domaine de Dieu sera rétablie par les tourments de l'impie forcé de le reconnaître et de lui être soumis. Mais, dira-t-on, il est juste sans doute que Dieu punisse, mais pour une faute d'un instant, pour un péché d'un moment, des tourments éternels, cela n'est pas concevable ! cela n'est pas concevable ! mais est-il concevable qu'une créature finie, bornée, ait tenté de ravir à un Dieu infini et sans bornes, la louange et la gloire qui lui sont dues. Autant qu'il a été en vous, vous vous êtes efforcé de détrôner l'Être éternel et infini, d'usurper sa place et de vous faire vous-mêmes Dieu ; n'est-il pas de la justice de vous contraindre à satisfaire éternellement ? oui, convenez-en, les tourments éternels glorifient la justice de Dieu.

Ils glorifient aussi sa sagesse ; il était de la sagesse de Dieu de conserver et de perpétuer l'œuvre de sa puissance dans la création : les lois morales ont été données à l'homme pour cette fin ; ces lois violées dans toute leur étendue, le monde périt et l'œuvre de Dieu est anéantie, je vous l'ai démontré antrefois. Une violation individuelle produit proportionnellement le même effet, voilà pourquoi elle est si coupable, et pourquoi aussi il est de la sagesse de Dieu de la réparer sous peine de manquer à son œuvre. Dites donc maintenant : eh quoi ! punir par l'éternité la violation d'une seule de ces lois ! c'est si peu de chose ! Oui ! c'est peu de chose de refuser à Dieu l'hommage qui lui est dû, l'adoration et la louange qu'il a cherchées en créant le monde ; que de lui dire je ne reconnais de Dieu que moi, mon plaisir et mon intérêt ; je ne veux

travailler que pour moi, je ne te rendrai pas le culte que je te dois : *Non serviam.* (*Jer.*, II, 20.) Je ne servirai pas, et par là incarner en soi l'égoïsme et le répandre dans toute la société qu'il détruit; c'est peu de chose de blasphémer le saint nom de Dieu, que les anges adorent en tremblant, et par là d'implanter la corruption et le mépris de la Divinité dans tous les cœurs et de les séparer de Dieu leur éternelle vie. Dites donc que la patience de Dieu n'est si inconcevablement grande sur la terre que parce qu'il a l'éternité pour venir au secours de sa sagesse. C'est peu de chose que de maltraiter son père et sa mère, de leur désobéir. Oni, c'est peu de chose de renverser l'ordre de la nature, et ses lois les plus sacrées, d'attirer sur soi et sur sa postérité la malédiction de son père et de sa mère, qui est la malédiction de Dieu même, et d'introduire par là dans une foule de familles auxquelles vous vous alliez et dans la société tout entière les germes de la destruction qui accuseraient éternellement la sagesse de Dieu de n'avoir pu conserver son œuvre. C'est peu de chose de violer la loi de la sanctification du dimanche, loi que je pourrais vous démontrer être fondée sur la nature de Dieu-même, sur son exemple, sur votre nature corporelle et spirituelle, sur la nature de la société humaine; ce qui fait que par cette violation vous introduisez le trouble et la corruption dans les familles du peuple, la malédiction et l'impunité dans les familles du riche, et dans les Etats et les empires le mépris de toute loi, de tout devoir, de toute obligation, l'esprit d'égoïsme, de corruption, de révolution et de catastrophes; mépriser une loi, la loi du jour sanctifié, dont la violation a toujours, suivant la parole de Dieu même, attiré la ruine et la destruction des empires. Ce serait donc aussi peu de chose d'avoir, si cela vous était possible, dévasté l'univers et de vous être baigné dans le sang de toutes les nations pour entonner seul sur leurs cadavres amoncelés, l'hymne du triomphe de la mort; dites donc que l'éternité ne sera pas assez longue pour vous faire payer leur sang et rendre raison à la justice et à la sagesse qui les conserve. Je ne parle pas du meurtre individuel, il est assez compris dans ce que je viens de dire. Mais comment vous parlerai-je de ce que dans le monde vous décidez du nom de peccadilles, de ce que vous vous passez si facilement, sous prétexte que c'est l'ardeur de la jeunesse et du sang, que c'est une loi de votre organisme, ce qui n'est au fond qu'une impudente éfronterie; non, il n'y a pas grand mal à souiller l'image de Dieu, à troubler et vicier la race humaine dans sa source, à introduire la corruption et les maladies les plus honteuses dans les familles, et à consommer peu à peu l'espèce humaine; non, il n'y a pas grand mal à perdre l'intelligence, à abrutir et endurcir son cœur, et à se dégrader au-dessous de la brute; il n'y a pas grand mal à peupler de la misère la plus

affreuse les maisons qui regorgent de ceux qui ont perdu l'intelligence, et celles où les cadavres tombent les uns sur les autres en pourriture; c'est peu de chose que d'appeler la mort dans l'abandon et la boue des rues, sur les victimes naissantes, fruits de vos impudicités. Y aura-t-il dans les flammes éternelles assez d'ardeur pour dévorer une telle ignominie? Non jamais elles ne suffiront à purifier une telle corruption. Je m'arrête là, je n'ai pas besoin de vous parler du vol, de la violation du droit de propriété, sur lequel est fondé directement l'existence de toute société, et pourtant que de choses j'aurais à vous dire sur le rapt des biens temporels, des biens mille fois plus grands de l'âme, que vous ravissez par le scandale, le mauvais exemple, la médisance et la calomnie, mais c'en est bien assez pour vous montrer que l'enfer est la glorification de la sagesse de Dieu, et que s'il n'y a pas d'enfer et un enfer éternel, Dieu n'est pas sage.

Je finirai en vous montrant qu'il ne serait ni bon ni miséricordieux. Dans le dogme des peines éternelles apparaissent d'une manière ineffable la bonté et la miséricorde de Dieu: envers les justes pour les maintenir dans la justice et la sainteté; envers les pécheurs pour intimider leur audace, les convertir et les sauver. Mais enfin, et pour réunir toutes les raisons, Dieu, dont la volonté est invariable, a donné la liberté à l'homme, et il ne peut la nécessiter sans la détruire; à elle seule appartiennent ses déterminations, c'est de son essence. Or le pécheur impénitent fixe, en mourant, sa volonté dans le mal; il passe de la succession du temps dans l'immuitabilité de l'éternité qui n'admet aucun changement. Il s'est fixé dans la haine de Dieu, dans l'amour de soi, de son néant, se posant pour unique principe de sa félicité. Or, il est de sa nature de ne pouvoir être heureux sans Dieu, source de son être et de tout ce qui est bon en lui; il n'est qu'un composé d'appétits qui tendent nécessairement vers Dieu et ne peuvent être satisfaits que dans sa possession. De sa pleine liberté il a renoncé Dieu et a voulu trouver dans le vide de ses besoins ce qui n'y est pas, ce qu'il n'y rencontrera jamais. Fixé là par l'immuitabilité de l'éternité, Dieu ne peut vouloir changer la nature de l'homme et la forcer de se retourner librement vers son principe. Que peut donc la puissance infinie? Elle ne peut rendre heureux que par la possession de son amour, et l'homme impénitent s'est fixé dans la haine; la puissance infinie ne peut vouloir changer la nature de l'homme. Il est donc impossible que le réprouvé puisse jamais arriver au bonheur. Eternellement donc cherchant en lui-même la satisfaction de son intelligence, elle ne lui représente que l'image de l'intelligence infinie qu'il repousse; rentrant dans sa raison, elle ne lui découvre que l'impression de la raison divine, loi éternelle de la conscience qu'il a violée et dans le mépris et la violation de

laquelle il s'est établi pour l'éternité ; demandant à sa volonté d'atteindre et de saisir le bien infini pour y jouir et étancher sa soif d'amour ; la volonté lui répond qu'elle est impuissante sans la grâce divine et l'incorporation au Verbe éternel de Dieu, la lumière dans laquelle seule peut être contemplée la lumière infinie ; que cette grâce et cette incorporation appartiennent à la régénération de la miséricorde dans le temps de l'épreuve qui n'est plus, et que dans l'enfer il n'y a point de rédemption. Là est cette peine effrayante du dam dans ce déchirement continué de la contradiction de l'âme se repliant sur elle-même pour y trouver son bonheur, et n'y trouvant que des appétits aux besoins éternels sans satisfaction possible, l'image de l'infini qu'elle repousse et qu'elle voudrait posséder en même temps ; elle voudrait le posséder par ses forces impuissantes, elle en a repoussé la possession par les forces divines de la grâce et de la rédemption ; vainement elle appelle celle-ci ; dans l'enfer nulle rédemption, *nul ordre, mais l'horreur sempiternelle y habite (Job, X, 22)* ; désordre de l'intelligence, désordre de la raison, désordre de la conscience, désordre de la volonté, désordre de tous les sens viciés par le péché ; horreur de soi-même et soif de son être, horreur de la destruction et évocation du néant : *Montagnes, écrasez-nous, collines, couvrez-nous (Luc., XXIII, 30)*, c'est là l'enfer ! Et que peut la miséricorde infinie pour vous en arracher ? Vous l'avez méprisée, votre volonté s'est affermie contre la justice et la vérité ; pour vous sauver il faudrait que Dieu se communiquât à vous malgré vous, et sa bonté ne peut vouloir aggraver vos tourments en violentant votre être. Que peut donc la miséricorde infinie ? vous l'avez méprisée, aux jours de son empire, aux jours où elle surpassait la justice. (*Jac., II, 13*).

Car si je monte au Golgotha pour y contempler les plus beaux dons de la miséricorde et de la bonté, un Dieu expirant sur une croix pour satisfaire tout à la fois la justice et la miséricorde ; si je monte à cet autel pour y approfondir le mystère de la divine eucharistie, mystère de bonté et d'amour immense ; si je descends au tribunal sacré de la pénitence, mystère de miséricorde et de pardon ; le mystère de la croix est méconnu, la table eucharistique est déserte, le tribunal sacré est abandonné, les prêtres y sont seuls, dans une vaine attente ; je vois une foule de jeunes gens qui les fuient, que le respect humain arrête. C'était pourtant pour eux que cette table était dressée, que ce tribunal était institué, afin de calmer l'ardent de leurs passions et de soutenir leurs combats. Je vois une foule d'hommes faits ; presque tous refuser de croire, de s'unir à Jésus-Christ et de pleurer leurs péchés : c'est pourtant là le pain des forts et la source des eaux vives qui jaillissent à la vie éternelle ; ils les méprisent, ils sont impies, ils introduisent l'impiété dans leurs familles, ils donnent le

mauvais exemple à leurs frères et rendent inutile le sang de Jésus-Christ. Je vois des vieillards à cheveux blancs, de ces hommes aux vaines vertus que le monde admire, et qui sont pourtant des lâches ; le respect humain fait rougir leur visage pâli par les ans, la lâcheté les tue, ils ne peuvent se décider à laver les péchés d'une longue vie et à en sanctifier au moins les derniers restes ; ils rendent encore inutiles les souffrances de Jésus-Christ, son amour et ses sacrements. Jeunes gens, hommes faits et vieillards qui ne voulez pas vous décider à être franchement chrétiens, oui il y a pour vous un enfer ; j'en lis la certitude dans les plaies de ce Dieu crucifié ; ses pieds sont attachés aux lieux de la vengeance éternelle ; ses mains sont étendues vers le ciel pour lui demander justice. Voici cet Homme-Dieu qui se présente devant son Père, le corps tout ensanglanté, la tête couronnée d'épines ; du fond de ces tabernacles une voix effrayante s'élève au ciel ; de ce tribunal sacré une source de sang jaillit, et de tous ces points arrivent à Dieu l'accusation et les cris de vengeance : Grand Dieu, j'ai donc souffert inutilement pour ces coupables ; c'est donc en vain que j'ai voulu les sauver en leur faisant part de mes mérites et de mes souffrances dans mes sacrements ; ils les ont méprisés, ils n'ont pas voulu en profiter ; ils ont violé votre bonté et ma miséricorde ; vous m'avez donné à eux, ils m'ont immolé à leur respect humain, à leur incrédulité, à leur lâcheté ; ne me vengerez-vous pas, éternelle Justice ? O mes frères, le sang d'un Dieu crie bien haut, l'éternité seule peut lui répondre ! Je vous en conjure donc en ce moment tous, bien-aimés frères, hâtez-vous de vaincre la lâcheté, le respect humain qui vous arrêtent ; il n'y aura pas de respect humain dans l'enfer vers lequel vous vous hâtez ; car là vous serez forcés de glorifier la bonté et la miséricorde de Dieu.

L'enfer est donc une certitude inébranlable ; dans quelque opinion qu'on se range, il est le complément nécessaire du but que Dieu s'est proposé en créant ; il glorifie sa justice, sa sagesse, sa bonté et sa miséricorde, et il les glorifiera éternellement. Ah ! puissent, bien-aimés frères, ces vérités avoir fait sur vos cœurs autant d'impression que sur le mien ! puissent-elles surtout vous avoir décidés, vous, jeunes gens, à venir dans nos bras satisfaire à la bonté et à la miséricorde de Dieu en recevant le pardon de vos misères pour embrasser une vie nouvelle ! puissent-elles avoir pénétré au fond de vos âmes, hommes faits, et vous décider enfin à être l'exemple et le modèle de vos familles, comme de la société ! puissent-elles, vieillards que je vénère à cause de vos cheveux blancs et de vos vertus, vous décider enfin à sanctifier vos derniers jours ! c'est peut-être la dernière fois que Dieu vient frapper à la porte de votre cœur ; ne demenez pas sourds, croyez-en mon amour qui est pour vous l'amour de

Jésus-Christ, et venez puiser dans son sein les consolations de vos derniers moments qui sonneront bientôt. Puissent aussi, âmes ferventes, ces vérités avoir réveillé votre ferveur pour vous encourager aux saints combats dont le ciel sera la récompense éternelle ! Amen.

VENDREDI SAINT.

X. LA GLOIRE DE DIEU DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra; disciplina pacis nostræ super eum et livore ejus sanati sumus. (Isa., LIII, 5.)

Il a été percé de plaies pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes; le châtement qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

Mes frères, en ce jour unique, entre tous les jours, jour du salut du monde, il se passe quelque chose de merveilleux et de divin au fond des âmes; quelque chose d'indéfinissable s'empare de tous les cœurs, et une pensée qui n'est point de la terre réveille même les incrédules. Qu'est-ce donc? D'où cela vient-il? Un grand mystère s'est accompli, un Dieu est mort pour le salut du monde. En présence d'un mystère si effrayant et si consolant tout à la fois, tout expire, toute langue est muette; on répète avec le prophète : *Il a vraiment lui-même porté nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs; oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtement qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures; nous nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun de nous suivait sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu et il n'a pas ouvert la bouche; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. Il est mort au milieu des angoisses après un jugement. Qui racontera sa génération? (Ibid., 4, 8.)* Qui racontera ses douleurs? La parole de l'homme est humaine, et ses douleurs sont divines; la parole de l'homme est impuissante, il ne nous reste que les larmes et les brisements du cœur.... Nous avons médité sur la fin de l'homme dans l'œuvre de la création et de la conservation du monde; nous le pouvions, car la raison parlait là; ici elle est stupéfaite et effrayée. Essayons pourtant de recueillir nos forces pour comprendre s'il se peut quelque chose au mystère de notre régénération. Nous avons été créés pour la gloire de Dieu; notre premier père nous a tous perdus par son péché, nous avons nous-mêmes vicié tout notre être par nos propres péchés, nous ne sommes plus homme, cet innocent créé à l'image de Dieu; nous sommes l'œuvre du péché, créatures de boue, âmes perdues, livrées à l'ignominie : *nous portons en nous l'image de l'homme terrestre. (I Cor., XV, 49.)* Accablés sous le fardeau de nos crimes, il nous est impossible de nous relever; le genre humain

tout entier est perdu : *Omnes nos erravimus.* Nous nous sommes tous égarés. Qui nous sauvera? Qui nous montrera la route? Nous sommes tous aveugles, il faut que notre nature soit recréée de nouveau; le Verbe éternel de Dieu, le Créateur de l'univers est descendu sur la terre il a vécu parmi nous, nous donnant l'exemple et nous montrant la route; il a ramené la vérité sur la terre par sa prédication; mais à quoi cette divine doctrine peut-elle servir, s'il ne nous guérit, s'il ne réforme notre coupable nature? On a assez répandu de doctrines; tous les prophètes sont venus tour à tour enseigner le monde, et aucun n'a pu le guérir. Il reste donc une grande chose à faire, c'est de reconstruire la nature humaine pour qu'elle soit capable de comprendre cette doctrine, et d'en suivre la pratique. Voilà l'œuvre de Jésus : nous recréer tous, refaire en lui l'humanité tout entière, et lui fournir les moyens de participer à cette rénovation; or, c'est ce que ce divin Sauveur a fait par sa passion et par ses sacrements; il a mérité par sa passion, et il a donné à ses sacrements ses mérites et la puissance de communiquer à chaque homme la régénération qu'il a opérée par ses douleurs. Essayons donc de comprendre cette régénération, suivons-en les douloureux travaux, nous verrons ce Dieu Sauveur se chargeant au jardin des Oliviers de tous les crimes du genre humain et des nôtres en particulier; nous le verrons dans toute la suite de sa passion expiant nos crimes divers et ceux des nations; nous le verrons recréer notre corps par ses douleurs, et notre âme par son abattement et ses angoisses. Mais à qui nous adresserons-nous pour demander l'assistance de l'Esprit-Saint? Marie est plongée dans les douleurs, un glaive a transpercé son âme, les anges ont voilé leur face, la croix seule reste debout au milieu du monde; adressons-nous à ce bois sacré, peut-être nous répondra-t-il? *O Crux, ave.*

PREMIER POINT. — *Rénovation de la nature humaine par Jésus-Christ.*

Jésus au jardin des Oliviers se charge des crimes du genre humain et des nôtres en particulier. Hier au soir, après que Jésus eut mis fin à la pâque antique et institué la nouvelle, il donna ses dernières instructions à ses apôtres; il pria pour tous ses élus, pour les apôtres et pour tous ceux qui croiraient en leur parole; puis il chanta avec eux une hymne d'actions de grâces, et s'en alla avec eux au jardin de Gethsémani. Il avait parlé à ses disciples de tout ce qui allait se passer dans cette nuit; il leur avait prédit le scandale où ils seraient jetés, et l'abandon dans lequel ils le laisseraient : *Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. (Matth., XXVI, 32.)* Il leur avait dit, pendant le repas, qu'un d'entre eux le trahirait; Judas le traître, après avoir communié et commis le premier sacrilège, s'était hâté de sortir pour aller accomplir son détestable dessein. Toutes

ces prédictions avaient plongé le cœur des apôtres dans la tristesse la plus profonde; cependant ils traversèrent pensifs la vallée de Cédron et gravirent la montagne des Oliviers à la clarté lugubre de l'astre des nuits qui s'avancait avec une rapidité effrayante vers son couchant; on entendait dans le lointain les bruits confus des animaux et des hommes, des habitants de Jérusalem et des étrangers qui étaient venus ou qui arrivaient dans la ville pour la célébration de la Pâque; on dirait que toutes les parties du monde, que tous les peuples, que toutes les langues ont délégué des témoins pour assister au grand crime dont la ville sainte se souillera demain. A la faveur de ce tumulte, Judas est allé conclure son marché avec les princes des prêtres, il leur a vendu le sang du Juste. Ces hommes féroces et jaloux se hâtent de tramer leurs complots; on les voit courir de porte en porte pour réveiller les membres du grand conseil, qu'ils savaient ennemis de Jésus, sans avertir ceux qu'ils soupçonnaient de lui être attachés. Ils réunissent ensuite une troupe de valets et de gens vils; ils les arment et les envoient avec Judas pour saisir la victime.

Pendant que tout cela se passait dans Jérusalem, Jésus était arrivé avec ses apôtres au jardin de Gethsémani. Judas connaissait ce lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent rassemblés. Jésus laissa les autres apôtres, et prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à craindre et à être rempli de tristesse : *Mon âme*, leur dit-il, *est triste jusqu'à la mort, attendez ici et veillez avec moi* (*Ibid.*, 38.), et s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux, à la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il pria; alors il repassa toute la suite des temps, depuis la chute de l'homme jusqu'à ce moment où il allait souffrir; tous les crimes du genre humain se déroulèrent devant lui : il vit la majesté de son Père outragée par ces crimes, il comprit toutes les douleurs qu'il devait endurer pour les expier, il en fut si effrayé qu'il pria son Père d'éloigner de lui ce calice; puis, continuant à prier, l'avenir s'ouvrit à son esprit; il vit les apôtres persécutés, les premiers chrétiens poursuivis comme des malfaiteurs et souffrant le martyre; il vit sa religion repoussée de toutes parts, l'ingratitude des hommes, la corruption des chrétiens, les sacrilèges, les outrages de toutes sortes, la négligence, l'oubli de Dieu, l'ignorance qui s'emparait des peuples et les plongeait dans l'abrutissement; il vit l'indifférence des derniers temps, l'oubli complet de Dieu et les hommes, faits à l'image de Dieu, vivant comme les animaux sans raison; alors nous lui apparûmes tous avec nos péchés et nos crimes; il vous vit, jeune homme que les passions entraînent loin des sacrements; il vous vit, jeune fille que le crime a perdue; pères et mères de famille, il vit les mauvais exemples que vous donnez à vos enfants, lui qui avait dit qu'il vaudrait mieux être précipité dans la mer avec une meule

de moulin au cou, que de scandaliser un de ces petits; il vit la coupable négligence avec laquelle vous les élevez dans l'ignorance de la vérité du salut; il vit, vieillards, votre froideur, votre apathie, votre indifférence; c'étaient de toutes parts dans cette vision des siècles réunis dans la prescience divine, comme des animaux furieux qui se précipitaient sur lui, des enfants, des vieillards, des jeunes gens, des hommes faits, de tout rang et de tout sexe; lui qui les avait tant aimés, qui allait encore répandre son sang pour eux, ils n'en profiteraient pas; ce fut là sa douleur la plus amère; lui, le créateur de toutes choses, triste, défaillant, accablé d'angoisses, est prosterné sur la terre sortie de ses mains. La puissance a disparu pour faire place à l'abattement de l'agonie. Celui qui est la source de tout bonheur, de toute joie, est affaissé sous le poids de la malédiction de tous les hommes. Quel incompréhensible mystère! Celui qui se jouait à l'origine dans les merveilles de la puissance de son Père, est plongé dans la tristesse la plus indicible! Ame de l'homme, comme il te paye cher, celui qui te fit à son image! Qu'est-ce donc que le péché? Il coûte plus à expier qu'un monde à créer. Jésus a jeté un regard dans le passé, son œil plonge dans les profondeurs de l'avenir : tous les péchés du monde lui ont apparu; il a mesuré jusqu'où sa douleur doit s'étendre pour les expier. Il en est effrayé et la volonté de l'homme redoute un si pesant fardeau; *Mon Père*, dit-il en sanglotant, *que ce calice, s'il est possible, s'éloigne de moi! Mon Père, toutes choses vous sont possibles; que cette heure s'éloigne de moi.* (*Ibid.*, 29.) Anéantissez ce monde, engloutissez ces ingrats, et laissez-moi créer un nouveau monde plutôt que d'endurer tant de souffrances inutiles? Pauvres humains! mes bien-aimés frères, qu'allons-nous devenir, s'il ne vent pas nous racheter?... le ciel est fermé, l'enfer est ouvert; nulle créature ne peut nous sauver; Jésus, notre seule espérance, demande à son Père d'éloigner de lui le calice de nos crimes!

Trouvez-vous ici votre image? n'avez-vous jamais eu de grands sacrifices à faire; dans l'appréhension des peines, on se les exagère, on les ressent toutes à la fois, elles fondent sur l'âme comme la tempête, l'âme la plus forte ne peut y résister; elle se soulève, elle se trouble, elle résiste; le moment presse, il faut arriver, l'heure du sacrifice est venue; il faut s'immoler à la volonté suprême, alors le oui est prononcé, le *fiat voluntas tua*, (*Ibid.*, 42.) a ramené le calme et la paix. Eh bien! voilà l'état où notre Sauveur a voulu nous servir de modèle; imitez-le donc, pauvre âme, enlacée dans les filets du péché; votre cœur blessé par l'objet de sa passion ne peut s'en détacher, la lumière de la grâce a pourtant lui dans votre âme, la conscience vous presse de sacrifier ces liens coupables, de renoncer au péché pour aller pleurer au tribunal sacré de la pénitence; vous priez, vous

pleurez, vous gémissiez, vous faites même des mortifications pour vous délivrer; mais tout est inutile; il faut encore une chose, il faut pousser la lutte jusqu'au bout; il faut dire ce oui, ce *fiat* tout-puissant, qui, fortifiant la volonté, brise les liens qui vous retiennent, et vous jette aux pieds de Dieu pour lui dire: que votre volonté soit faite, je vous sacrifie tout. Le Sauveur a expié vos résistances coupables; la désobéissance et la révolte ont perdu le premier homme, et perdent incessamment tous les hommes; le Créateur du monde commence par l'expiation après avoir prié son Père d'éloigner de lui le calice d'amertume; après avoir consolé et fortifié les âmes faibles par son exemple, il continue: « Cependant, mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. Vous avez rejeté les holocaustes et les sacrifices. Il est écrit de moi, à la tête du livre, que j'accomplirai votre volonté; qu'il ne soit donc pas fait comme je veux, mais comme vous voulez; je suis la seule victime digne de vous être offerte, me voici? » et aussitôt il se lève, pâle, défiguré, méconnaissable, et il dit à ses apôtres: « Allons, celui qui doit me trahir approche. » Nous aussi, ô mes bien-aimés frères, allons disons à Dieu en ce moment: les bons desirs ne vous satisfont pas, les prières, les mortifications, les sacrifices, les holocaustes ne vous ont point plu; c'est moi, c'est mon cœur, c'est ma volonté que vous voulez; eh bien! me voici. Allons, mourons avec lui, mourons au péché, mourons à nos passions: Allons, celui qui doit me trahir approche. Que! calme! est-ce là cet homme qui tout de suite repoussait les douleurs et il va au-devant.

Celui qui doit me trahir approche (*Ibid.*, 46.) et au même instant Judas entre dans le jardin avec sa troupe. Traître, apôtre infidèle, apostat, où vas-tu? *Amice, ad quid venisti? « mon ami, à quel dessein êtes-vous venu? (Ibid., 50.) Judas, osculo Filium hominis tradis? Judas, par un baiser vous livrez le Fils de l'homme? (Luc., XXII, 48.)* et après avoir baisé son maître, il rejoignit sa troupe. Vous frémissez à la vue d'un apôtre qui abuse de la confiance du meilleur et du plus saint des maîtres pour le livrer à ses ennemis. Voilà pourtant les hommes, vous voilà vous-mêmes. Ah! combien de fois n'avez-vous pas abusé des secrets de l'amitié pour trahir la confiance qui vous a été donnée? Nouveaux Judas, vous avez livré à la risée publique votre ami, votre frère, votre père? Vous avez trahi vos promesses et vos serments; vous aviez juré à Dieu fidélité dans votre baptême, vous aviez reçu Jésus-Christ dans la divine eucharistie, vous ne faisiez qu'une même chose avec lui, vous lui promîtes fidélité éternelle; et vous l'avez renoncé, vous l'avez trahi, vous l'avez livré au démon; votre corps qui était le tabernacle de Jésus-Christ, vous l'avez traîné dans la boue du péché; le crime n'a plus quitté votre cœur, le doux Sauveur s'en plaint par la bouche de son

Prophète. « Ah! si mon ennemi m'avait outragé, je l'aurais supporté, si celui qui me hait s'était élevé contre moi, je me serais peut-être dérobé à ses poursuites. Mais toi, que je regardais comme un autre moi-même, toi, le chef de mes conseils; toi, qui vivais familièrement avec moi, toi qui mangeais à ma table; avec qui je marchais dans la maison du Seigneur, (*Psal. LIV.*) c'est toi qui me trahis. » Un pécheur endurci, un traître, un sacrilège n'a plus rien au fond du cœur; les reproches les plus tendres ne l'émeuvent pas, il voit impassible conler les larmes de sa victime, l'abus des grâces est l'endurcissement du cœur, et pourtant Jésus ne demandait que le repentir pour pardonner. Le traître ne se repentit pas.

Cependant le Sauveur n'était pas encore pris, il ne convenait pas qu'il le fût par surprise, et il ne devait l'être que parce qu'il le voulait... C'est pourquoi, sachant tout ce qui lui devait arriver, il s'avance vers la troupe; sa parole les renverse et sa main guérit le serviteur du grand prêtre. Ce n'est qu'après ces deux miracles qu'il leur ordonne de laisser aller ses disciples et qu'il se livre entre leurs mains. Alors ils se jettent sur lui et le garrottent comme un malfaiteur; ils l'entraînent le long du sentier qui descend la montagne des Oliviers, ils le tirent par les cordes comme ils feraient d'un vil animal. O Verbe éternel, vous qui avez créé les hommes, seul vous avez empêché la vengeance de votre Père d'anéantir les malheureux mortels et de les précipiter dans les enfers, vous vous êtes offert pour être leur victime, et vous voilà réduit sous leur empire. Où est votre puissance? Elle a disparu pour faire place à la justice, et il faut encore que vos amis vous abandonnent. Aussitôt que Jésus fut saisi, les apôtres prirent la fuite, le pasteur a été frappé et les brebis du troupeau sont dispersées. Voilà les amis du monde, soyez heureux, ils vous entourent; que l'infortune vienne, les lâches vous abandonnent, ils détournent la tête et ne vous connaissent plus. C'est cette ingratitude que le Sauveur expie dans l'abandon de ses disciples. Le trajet des Oliviers à Jérusalem se fait bien vite, car la soif du sang pressait les bourreaux, Jésus est devant le grand prêtre.

DEUXIÈME POINT. — *Jésus-Christ expie nos crimes divers et ceux des nations.*

Celui qui juge les justices est amené au tribunal du péché, la toute puissance divine est aux pieds de la faiblesse humaine. La créature a voulu usurper la place du Créateur. *Vous serez comme des dieux (Gen., III, 5)*, dit le tentateur. Pour expier un tel crime, l'Homme-Dieu, la Sagesse du Père, son Verbe est traîné devant le tribunal des fils du néant, il y subit l'interrogatoire. *Je t'adjure par le Dieu vivant, dis-nous si tu es le Christ, le Fils de Dieu? (Matth., XXVI, 68.)* Il vous l'a dit et prouvé tant de fois et vous ne l'avez pas cru. Voulez-vous qu'il vous le répète encore; c'est l'ordre du grand

prêtre qui a reçu du ciel sa mission, il faut qu'il soit constaté juridiquement qu'il n'est pas un homme, car l'homme n'est pas la victime que le ciel demande; il faut le sang d'un Dieu. Jésus lui répond donc : *Vous l'avez dit, je suis le Fils de Dieu, et malgré mon abaissement je vous le déclare, un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu, et venant sur les nuées du ciel pour juger les vivants et les morts?* (*Ibid.*, 64.) On l'interroge et il se déclare le Fils de Dieu. On le condamne, et alors même il s'annonce pour le juge des vivants et des morts ! Tremblez donc, audacieux pécheurs, cœurs impénitents, car son sang est la source des jugements qui vous condamnent. Cependant la vérité a parlé par la bouche du mensonge. Qu'est-il besoin de témoins, il est digne de mort : Il s'est fait le Fils de Dieu, le créateur de l'homme. Il faut qu'il meure pour sa créature; et le grand prêtre prophétisant la fin de son sacerdoce, déchire ses vêtements, et au même instant un valet, représentant les vils flatteurs qui pour plaire aux maîtres immolent le prochain, donna un soufflet au Sauveur, en disant : est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre ? Le Sauveur lui répond : *Si j'ai mal parlé, montrez en quoi; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous.* « *Quid me cædis?* » (*Joan.*, XVIII, 23.) Il est dans la vie des circonstances où l'affront est si sanglant, que le cœur bouillonne de colère, la vengeance presse et déhorde, le sentiment de la justice et de l'honneur est si profondément imprimé au fond du cœur de l'homme, que la moindre violation le soulève; et pourtant le pardon des injures est la première loi de la paix du monde. Monde orgueilleux, hommes sans patience, qui ne voyez que vous, qui ne pensez qu'à vous, venez comparer votre vaine délicatesse avec la conduite de votre Dieu recevant l'insulte la plus sanglante à vos yeux. Pour une parole, vous immolez votre ami; et Jésus, le patient Jésus, qui aurait pu d'une parole dessécher cette main coupable, renverser mort à ses pieds ce sacrilège scélérat, répond avec une douceur inaltérable. Vous tuez votre ami, vous plongez dans le deuil des familles que vous honorez, pour un vain mot; et Jésus supporte les affronts les plus sanglants; hommes de boue, la patience d'un Dieu ne touche point vos cœurs ?

Il s'est dit le Fils de Dieu. Les faux témoins se contredisent, la vérité n'est pas en eux, car il faut que l'innocence soit constatée jusqu'au bout. *Il a blasphémé, qu'avons-nous besoin de témoins? vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble?* (*Matth.*, XXVI, 65, 66.) Tous répondent qu'il est digne de mort; et ils le livrent aux valets pour le garder jusqu'au matin. Nouveaux affronts, il faut qu'il passe par la main de tous les hommes, de toutes les classes, de tous les rangs; car il faut qu'il expie les péchés de tous; les chefs de la loi, les savants, les princes des prêtres, les gardiens de la

science, viennent de lui faire expier leurs crimes par le mensonge et le parjure; vous étiez là, savants de tous les temps qui trompez les peuples, qui mentez à la vérité et qui cherchez dans la science des raisons pour nier Dieu; vous étiez là, juges passionnés qui mentez à votre conscience pour déclarer l'innocent coupable; vous étiez là, magistrats iniques de tous les temps, et tous réunis, vous avez crié : Il est digne de mort. A votre tour, peuple, la victime vous est livrée; il y a moins de procédés dans vos crimes, il y a plus d'abandon et d'ordure; il faut que l'expiation soit plus basse et plus vile; et cette vile populace lui crache au visage. Ceux qui le tenaient, le traitaient avec dérision, et le frappaient; ils lui bandaient les yeux, et lui donnant des coups sur le visage, ils lui disaient : *Christ prophétise-nous celui qui l'a frappé* (*Matth.*, XXVI, 68), et le blasphémant, ils disaient encore plusieurs autres paroles contre lui, *multa alia* (*Luc.*, XXII, 65), et l'évangéliste n'ose les rapporter. O bouches infâmes et crapuleuses, l'Esprit-Saint a rougi de vos infamies. Je vous entends, mes oreilles sont souillées. Libertins ignobles, vous outragez Marie, vous outragez sa virginité, vous outragez Jésus; vous outragez ses prêtres, le cyuisme déhonté de l'enfer est sur vos lèvres, mais l'Esprit-Saint me défend de répéter ce que mes oreilles ont entendu. Les crimes de ce qu'il y a de plus vil au monde sont expiés; mais il faut boire le calice jusqu'à la lie; Jésus a aimé tous les hommes; mais il a aimé surtout les siens; il les a comblés de grâces et de bénédictions. Pierre, l'apôtre de l'amour, Pierre qu'il avait établi chef de son Eglise, Pierre qui l'avait défendu au jardin, Pierre le renie, Pierre l'abandonne et l'outrage. Ames de foi, c'était là votre représentant, combien de fois avez-vous rougi de Jésus-Christ? combien de fois le respect humain vous a-t-il vaincus? Prêtres du Seigneur, ministres du Dieu vivant, bien-aimés confrères, qui m'écoutez, nous avons prêché Jésus-Christ, comme Pierre; je le prêche en ce moment, et Jésus crucifié; et pourtant la faiblesse humaine nous a représenté dans Pierre; ah! oui, frappons nos poitrines et mêlons nos larmes à celles de ces fidèles qui nous sont confiés, nous sommes tous coupables, prêtres et fidèles, mêlons tous nos larmes à celles de Pierre, et partageons son repentir. Suivons Jésus pour mourir au péché. Le jugement de mort était déjà prononcé, il ne s'agissait plus que d'en poursuivre l'exécution; dès le matin, toute l'assemblée s'était levée, ils emmenèrent Jésus lié et le renirent entre les mains du gouverneur Ponce-Pilate, mais ils n'entrèrent point dans le prétoire, ces scrupuleux qui ne craignent pas de répandre le sang innocent, craignent de se souiller avant la pâque. *Pilate vint au-devant d'eux et leur dit : De quoi accusez-vous cet homme? Si ce n'était pas un malfaiteur, répondirent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré.* (*Joan.*, XXVIII,

29, 30.) Les accusations de la haine sont toujours vagues, Pilate le sentit bien. Il leur dit donc : *Prenez-le vous-même et le jugez suivant votre loi. Mais les Juifs répondirent il ne nous est pas permis de faire mourir personne (Ibid., 31)*, paroles capables de leur faire ouvrir les yeux, elles marquent l'accomplissement des prophéties et que le Messie est entre leurs mains. Et ils l'accusent d'avoir voulu se faire roi, d'avoir empêché de payer le tribut à César; ce n'est plus un blasphème qu'on lui reproche; c'est un crime politique, toujours chatouilleux à l'oreille des rois. Cette accusation fit rentrer Pilate dans le prétoire pour interroger Jésus : *Vous êtes donc roi? Jésus répondit vous le dites, que je suis roi (Ibid., 33.)* C'est pour rendre hommage à la vérité que je suis né et venu au monde : Quiconque aime la vérité écoute ma voix. Qu'est-ce que la vérité? lui dit Pilate, et sans attendre de réponse, il sortit. Hommes vains et légers que l'autorité aveugle, l'ambition vous dévore; à demain les affaires sérieuses; tous les jours la vérité est traduite devant vous, et tous les jours vous l'interrogez sans attendre sa réponse; la religion de Jésus-Christ est bannie loin de vous, vous lui demandez la vérité et vous fuyez sa réponse. Hommes légers et vains, c'est vous qui êtes Pilate. Accourez aussi, princes de la terre, venez, vos crimes vont être expiés. Hérode et Pilate sont députés pour vous; et tous les jours vous répétez leur crime; la vérité est pour vous un jouet, la religion un instrument et Jésus est toujours condamné par vous; cependant vous en comprenez la valeur, vous reconnaissez l'innocence et la justice, vous voudriez protéger; la conscience vous le dit, mais les cris des méchants vous effrayent, leur haine vous menace, vous n'avez pas la force d'être justes, et nouveau Pilate, vous condamnez l'innocence, vous repoussez la vérité; vous la tenez dans les entraves. Pilate, tu cherches des subterfuges, tu n'en trouveras pas, la faiblesse amène la faiblesse, et le crime en est la suite. Cependant, il veut sauver Jésus : C'est, dit-il au peuple, c'est un usage parmi vous qu'à la fête de Pâque, je vous relâche un criminel; lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus appelé Christ; et Barabbas était un insigne brigand. Ils crièrent tous ensemble : défaites-nous de Jésus, et relâchez-nous Barabbas; que voulez-vous donc que je fasse au roi des Juifs, à Jésus dit le Christ : *crucifiez-le, crucifiez-le! (Luc., XXIII, 21.)* C'est ainsi que la conscience vous a présenté Jésus et sa loi, en présence des turpitudes et des passions mauvaises de la chair et du sang, et si souvent vous tous qui m'écoutez, vous avez préféré Barabbas à Jésus, la chair et ses criminelles convoitises à Dieu, malgré les cris et les répugnances de votre conscience timide et lâche comme Pilate; crucifiez-le, crucifiez-le. Mais le moment n'est pas encore venu; il faut que les défenseurs de la patrie, ceux à qui le glaive a été re-

mis pour soutenir l'autorité, maintenir l'ordre et la paix, viennent à leur tour décharger leur haine sur Jésus; il faut en un mot que toute la société y passe et qu'il se charge de ses crimes; et Pilate le livre aux soldats pour être flagellé. L'ayant amené dans la cour du prétoire, ils rassemblèrent autour de lui la cohorte entière, et, après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre. Puis, ces légionnaires habitués à jouer aux rois, à faire et à défaire les empereurs, entrelaçant des épines, en firent une couronne qu'ils lui mirent sur la tête; ils lui mirent aussi un roseau à la main droite; ensuite, s'approchant et fléchissant le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : roi des Juifs, je vous salue; ils lui crachaient au visage, et prenant le roseau, ils l'en frappaient sur la tête, et ils lui donnaient des soufflets, et ainsi s'expiaient les bouleversements des sociétés par la force. Cependant des hommes ivres de sang se succédaient pour frapper sur lui à coups redoublés; Jésus, le divin Jésus, se tordait sous leur coups comme un ver de terre; il n'en pouvait plus, lorsqu'on coupa les cordes qui l'attachaient à la colonne, et il tomba baigné dans son sang; un tourment plus cruel occupait son âme; son corps si chaste et si pur, le corps du plus beau des enfants des hommes était exposé à la risée des regards impudiques; il est tout déchiré de plaies; accourez, impudiques de tous les temps, venez rassasier vos regards; accourez, vils esclaves de la prostitution, voilà l'état où vous l'avez réduit, voilà le moment de votre salut, vous convertirez-vous enfin? Tout son corps est déchiré; ô âme insensible! contemple ton Dieu baigné dans son sang. Il faut qu'il refasse en lui l'humanité tout entière; il la reforge sous le marteau de la douleur. Entends les coups de fouets qui déchirent sa chair sacrée; vois ce sang précieux qui ruisselle, pendant que sa divine âme prie et offre au ciel la victime qui peut seul apaiser sa colère. Ses blessures te guérissent. Comprends donc ce que tu vaux et ce que, après tant de souffrances, ton Dieu a droit d'exiger de toi. Ton Dieu aurait-il pu se réduire si bas, s'il n'y avait là une nécessité de sa gloire. Oh! combien cela prouve que l'homme n'a point d'autre but sur la terre.

Après que le Sauveur du monde eut souffert les douleurs les plus inouïes, le plus beau des enfants des hommes, l'homme des douleurs était méconnaissable. Il avait été broyé comme le grain sous la meule, afin que lui aussi il devînt notre pain véritable; il avait été foulé aux pieds comme un ver de terre qu'on écrase sous le talon. Dans cet état, Pilate voulut le sauver; mais que peut sa faiblesse et sa lâcheté contre la justice divine qui poursuit en Jésus le péché! il s'est chargé de nos crimes, il s'est chargé des crimes de votre enfance, de ceux de votre adolescence et de votre jeunesse; il s'est chargé de ces péchés qui

vous font tant de peine; il s'est chargé, ô âme insensible, de la dureté de ton cœur et de ton impénitence. Il s'est fait maudit pour toi, et il faut qu'il meure dans cet état. Pilate le présente de nouveau au peuple : ô Dieu, quel effrayant spectacle, toutes les nations sont accourues, les Juifs de tout l'univers sont députés pour elles. La ville de Jérusalem est pleine d'étrangers; Pilate et Hérode y sont aussi; les princes et les nations sont réunis pour assister à leur régénération; tous sont accourus au prétoire de Pilate. Peuples de la terre, *voilà l'homme: «Ecce homo!»* (Joan., XIX, 5.) Voilà l'homme du péché, l'homme de la désobéissance, l'homme de l'idolâtrie, du parjure, l'homme tel que le péché l'a fait. Nations de la terre, voilà votre roi, *ecce rex vester* (Ibid., 14), car il lui a été dit, je te donnerai les nations pour héritage. Des cris confus s'élèvent de toutes parts; non, nous ne voulons pas de lui, mort, mort, crucifiez-le! *Crucifierai-je votre roi? Nous n'avons point d'autre roi que César* (Joan., XIX, 15); crucifiez celui-ci! Vous étiez là, princes et nations coupables du paganisme, qui avez tué les apôtres et les martyrs, vous étiez là, nations hérétiques, qui avez repoussé votre Dieu, pour vous faire une religion de fantaisie; vous avez repoussé le vicairé de Jésus-Christ, pour mettre César à sa place. Vous étiez là, ô peuple de France, peuple de révolution qui tuez les prêtres et les rois, qui renversez les temples du Dieu vivant, et qui criez à la prostitution, voilà mon roi et mon Dieu. Vous étiez là égarés par les méchants qui vous trompent et vous ont corrompus, et vous avez crié: crucifiez-le! Tout est fini, les nations sont accourues, les pécheurs de tous les temps, de tous les âges, de tous les sexes sont venus, ils ont chargés de leurs malédictions la victime innocente, ils ont demandé sa mort, et Pilate la leur livre en lavant ses mains et le déclarant innocent. Je me trompe, c'est nous qui le condamnons, oserons-nous nous laver les mains et nous déclarer innocents de son sang? O mon Jésus, non! moi qui vous prêche, que vous avez honoré de votre sacerdoce, je ne suis point innocent; je vous ai grandement offensé, pardonnez à ma misère, à ma faiblesse, à mon cœur repentant, qui vous a toujours aimé, vous le savez, même dans ses défaillances; ah! doux Jésus, pardonnez-moi et que je ne vous offense plus jamais. Vénérés confrères, prêtres du Dieu vivant, je vous passe le plateau; lavez-vous les mains, si vous êtes innocents; mais si c'est vous qui le condamnez, si votre conscience en rend témoignage, rendez-lui hommage par votre repentir.... Pères et mères de famille, je vous passe le plateau, lavez-vous les mains si vous êtes innocents; mais si, reconnaissant vos fautes et combien vous avez peu fait fructifier le sang de Jésus dans vos cœurs et le cœur de vos enfants, vous êtes touchés d'un vrai repentir, demandez pardon! Jeunes gens, jeunes personnes, je vous passe le plateau, lavez-vous les

mais si vous êtes innocents; mais hélas, combien de fois n'avez-vous pas flagellé Jésus dans votre cœur! Non, mon Jésus, nous ne sommes personne innocents, nous sommes tous coupables de votre sang, ah! daignez jeter sur nous le regard qui toucha le cœur de Pierre et le ramena à votre amour.

On charge le divin Sauveur de la croix et il marche au Calvaire. Nous aurions à le suivre dans cette voie douloureuse, et nous verrions la violation des droits de la famille expiée par Jésus dans les bras de Marie, la chute et les catastrophes des nations déplorées par Jésus, parlant aux filles de Jérusalem; toutes les âmes affligées, consolées en portant leur croix après Jésus avec Simon de Cyrène, et partout de nouveaux outrages, de nouvelles souffrances; Jésus tombant sous le fardeau de nos crimes et relevé par les coups de pieds de ces vils bourreaux; mais hâtons-nous d'arriver au grand sacrifice.

TROISIÈME POINT. — *Jésus recrée notre corps par ses douleurs et notre âme par son abaissement.*

Bien-aimés frères, montez avec moi à la montagne du Golgotha, un mystère consolant va s'y accomplir; voilà trois hommes, dont l'un est chargé d'une croix pesante, qui y arrivent; Jésus est entre deux brigands; il ne convenait pas en effet qu'il fût crucifié seul; il avait été prédit qu'il serait confondu avec les pécheurs; il fallait aussi que les fruits de sa mort et le refus d'en profiter parussent au moment même où son sang coulait; la mort du juste, du pécheur pénitent d'une part, et de l'autre la mort frénétique de l'impie. Lorsqu'ils furent arrivés, on présenta à Jésus à boire du vin assaisonné de myrrhe et mêlé de fiel; il en goûta pour expier nos intempérances et accomplir les prophéties; mais après qu'il en eut goûté, il n'en voulut point boire. Ce fut à la troisième heure du jour qu'ils l'attachèrent à la croix. On lui enleva ses vêtements, et toutes ses plaies se rouvrirent, car ils y étaient collés par le sang. On l'étendit sur la croix et l'on enfonça de gros clous dans ses pieds et dans ses mains. O douleur impossible à décrire! Nature humaine, accours ici, le péché t'a détruite, la justice te recrée! Entendez-vous les coups de marteau qui tombent sur sa chair sacrée? pécheurs, venez; les pieds de l'homme l'ont porté au mal, voici qu'ils sont attachés dans la justice; ils sont recréés dans les douleurs. Ses mains ont commis l'iniquité, elles sont recrées; le premier homme porta sa main sur le fruit de l'arbre, voici cette main attachée au bois de l'expiation. La tête de l'homme a machiné les trames de l'ambition et de l'orgueil; la voici couronnée d'épines. Voilà sa gloire, voilà sa couronne. Le cœur de l'homme a vomi la vengeance, il a bouillonné de colère et de haine; le voici percé; tout le corps de l'homme a été souillé par l'impureté, le voici déchiré de blessures depuis les pieds jusqu'à la tête. Voilà, ô humanité, ton corps recréé, ta substance bien plus admirablement refaite qu'elle

n'avait été formée. Elève-toi maintenant, ne crains plus, remonte au ciel; *que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés.* (Psal. LXVII, 2.) Elevez au milieu du monde l'étendard des peuples, afin que tous puissent y lire la bonne nouvelle et remporter chez eux le nom de leur roi. La croix est élevée dans les airs, et l'humanité y est attachée avec Jésus; tous les peuples peuvent y lire: *Jésus l'oint du Seigneur roi du peuple élu.* (Matth., XXVI, 37; Joan., XIX, 20.) Car l'inscription était en plusieurs langues. Les racines de la croix sont plantées sur l'enfer qui est vaincu; et sa tête se perd dans les cieux. L'homme des douleurs, l'homme recréé est élevé entre le ciel et la terre; le ciel est entr'ouvert, le Père et l'Esprit-Saint contemplant le Fils; les anges ont voilé leur face; la vérité s'est élevée de la terre et la justice a regardé du haut du ciel; *la miséricorde et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont embrassées* (Psal. LXXXIV, 11), et la réconciliation s'est opérée entre le ciel et la terre; la victime dont le sang coule sur la terre et dont la voix s'élève au ciel; la victime qui a recréé l'humanité et l'a rendue digne de pardon, demande à la miséricorde le prix de son sang: *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc., XXIII, 34.) Cependant il faut que le crime soit consommé; pendant qu'il prie, qu'il expie pour vous, pécheurs endurcis, vous poursuivez vos révoltes, et vous outragez par vos railleries sa divine miséricorde; ceux qui passaient le chargeaient de malédictions en secouant la tête, et lui reprochaient ses miracles. Le peuple qui s'était arrêté pour le regarder se moquait de lui. Les principaux de la nation s'en moquaient aussi avec le peuple. Les princes des prêtres et les anciens avec les scribes se moquaient aussi de Jésus; ils lui reprochaient ses miracles et sa faiblesse actuelle. Incrédules, vous étiez là aussi, disant à Jésus: Tu ne fais plus de miracles et tu veux que je croie en toi. Toutes ces voix confuses arrivaient à la croix; les larrons crucifiés avec lui, l'insultaient à leur tour et mêlaient leurs blasphèmes à tous ces cris divers; pas une voix ne s'élève, pas une parole de consolation; les disciples ont fui, la puissance divine a voulu disparaître, tout l'a abandonné, son âme est livrée à l'abandon des douleurs, à la détresse la plus profonde. Ah! il faut que l'âme humaine expie à son tour, il faut qu'elle soit aussi recréée. Dans cet abatement profond, abandonné des hommes qui l'outragent, abandonné du ciel qui attend sa mort, il s'écrie: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Matth., XXVII, 46.) Il ne l'appelle plus son Père.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Le ciel qui en tant de circonstances avait manifesté que Jésus était son envoyé, le Père qui avait dit au baptême et sur le Thabor: *C'est ici, mon Fils bien-aimé, écoutez-le* (Matth., XVII, 5): Quoi, ô Père, ne reconnaissez-vous plus la voix de votre

Fils? non, en ce moment je ne vois plus en toi mon Fils; tu t'es chargé des iniquités du monde, il faut que tu meures; mon cœur est impitoyable, il faut que tu expires. — Ah! coupables que nous sommes, nous avons effrayé le ciel, nous avons arraché le Fils au Père, et privé le Fils de la complaisance de son Père. Qu'est-ce donc que le péché, puisqu'il va chercher une expiation jusque dans la nature de Dieu même? pécheurs endurcis, jetez les yeux sur cette tête couronnée d'épines, voyez son sang couler, et entendez sa divine âme prier pour vous; vous étiez présents à sa pensée, bien-aimés frères qui m'écoutez, il pria: pour chacun en particulier, toute votre vie, tous vos péchés lui étaient présents. Les miens aussi, ô mon Sauveur, vous étaient présents. Ah! dans cet abandon universel, n'y aura-t-il aucune consolation; ô mes frères, c'est un brigand dans le dernier supplice; un voleur insigne, qui vient le consoler par sa foi et son repentir: *Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume;* Jésus consolé sort de son abatement pour lui répondre: *En vérité je vous le dis, dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.* (Luc., XXIII, 42, 43.) Pauvres pécheurs qui m'écoutez, il y a longtemps que votre cœur n'a été touché, il y a longtemps que vous n'êtes rentrés en vous-mêmes pour pleurer vos péchés: en ce moment n'y aurait-il pas un soupir au fond de vos cœurs, une larme pour consoler Jésus? il a soif: *Sitio!* (Joan., XIX, 28.), s'écrie-t-il dans l'ardeur qui le dévore, mais c'est surtout de votre repentir et de vos âmes qu'il a soif; vous êtes à lui, il vous a rachetés; oh! que vous lui avez coûté cher, refuserez-vous donc de lui appartenir!

Un brigand vous enseigne du haut de son gibet; suivez son exemple, dites à Jésus sur la croix: *Seigneur, Seigneur, souvenez-vous de moi.* Oui, il s'en souvient, il va passer bientôt de ce monde à son Père; mais il ne veut pas vous laisser orphelins; sa mère, la douloureuse Marie; sa mère, que la plus violente affliction qui fut jamais n'avait pas empêchée de le suivre jusqu'au dernier supplice; sa mère était au pied de la croix. Mères qui m'écoutez, si votre fils était sur le gibet de l'infamie, votre fils bien-aimé, et vous à ses pieds; que dirait votre cœur? que diraient vos entrailles? auriez-vous des larmes! ah! Marie est au pied de la croix! Jésus voyant donc sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, et dans ce disciple, seul représentant fidèle de l'Eglise en ce moment, tous les hommes, il dit à sa mère: *Femme, voilà votre fils;* puis il dit au disciple, il nous dit à tous: *Voilà votre mère.* (Ibid., 26.) O Marie, refuge des pécheurs, notre mère, priez pour nous.

Enfer, voici votre heure; c'est maintenant que tout est permis aux puissances des ténèbres; qu'elles en ont bien profité, avec quelle ardeur elles ont accumulé les outrages et les souffrances! Nous avons vu

Jésus au jardin des Oliviers, se charger des péchés de tous les temps, de tous les peuples, de tous les hommes; nous l'avons vu expier tous les crimes, depuis la révolte contre Dieu, la trahison, la vengeance, l'iniquité des juges, l'impudicité, le mépris des pères et mères, jusqu'aux forfaits qui détruisent les nations. Nous avons vu tous les pécheurs accourir pour le charger et le mordre, les enfants, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, les savants, les magistrats, les grands du monde, la populace, les soldats et les princes, et les prêtres eux-mêmes. Enfin les nations sont accourues; l'humanité tout entière est au pied de la croix; mais cela ne suffit pas! La création tout entière a été violée par le péché, toute créature gémit et souffre comme les travaux de l'enfantement, jusqu'ici sous la puissance de l'enfer: *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (Rom., VIII, 22); le Créateur expire, sa main ne soutient plus l'univers; les lois du monde sont suspendues, le cours des éléments s'arrête; il était le milieu du jour, la lune violant les lois de ses mouvements accourt du couchant avec une rapidité effrayante, se placer sous le soleil; des ténèbres épaisses couvrent la terre, et effrayent l'univers; elles firent trembler la Grèce et l'Égypte: tous les peuples de la terre sont dans la consternation; toutes les âmes sont dans la frayeur, la lune, les étoiles ont disparu dans le ciel: la terre s'arrête et chancelle dans l'espace, ses fondements s'ébranlent, les rochers se fendent, les animaux effrayés prennent la fuite, ceux que le jour appelle se retirent dans leurs retraites, les animaux nocturnes sortent de leurs trous, et errent incertains au milieu des ténèbres, sans même oser pousser des cris lugubres; la nature entière est dans l'effroi, on dirait que tout va périr et rentrer dans le néant. Au milieu du silence et de l'épouvantement universel, comme si tout allait finir, un cri puissant sort de la croix, la voix du Seigneur Dieu des vertus s'est fait entendre: *Consummatum est.* «*Tout est consommé,*» (Joan., XIX, 30.) et peu après levant sa tête: *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, et inclinant la tête, il rendit l'esprit.* (Luc., XXIII, 46.) Les ténèbres s'épaississent, l'effroi redouble, le voile du temple se déchire, le sanctuaire est mis à nu, et l'on entendit les anges, gardiens de ce saint lieu, s'enfuir en criant: *Sortons d'ici, sortons d'ici;* l'enfer frémit, l'empire de la mort est troublé. Les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent, et viennent mêler leur épouvante à l'effroi des vivants; le côté du Sauveur est ouvert, son cœur est percé, la dernière goutte de sang en sort avec de l'eau, tout est fini: *Consummatum est.* Le monde est recréé, la foule des pécheurs, la populace et les bourreaux bouleversés et tremblants, s'écoulent en silence et en baissant la tête le long des sentiers du Calvaire; ils se frappaient la

poitrine sans oser proférer une parole; les plus touchés, ceux que la grâce avait éclairés, répétaient en s'en allant: *C'était vraiment le Fils de Dieu* (Matth., XXVII, 54); oui, c'était vraiment le Fils de Dieu, prosternons-nous pour l'adorer et pleurer nos péchés.

DIMANCHE DE PAQUES.

XI. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION.

Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem: ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambutemus. (Rom., VI, 4.)

En effet nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir; afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle.

Mes frères, dans notre société sans foi pratique, il est difficile d'enseigner les hommes, car ils fuient la parole de vérité; cependant un reste de coutume amène dans ce jour solennel un plus grand nombre d'auditeurs qu'à l'ordinaire autour de nos chaires sacrées; la foi est tombée si bas dans leur âme qu'ils réduisent toute la pratique de la religion à l'assistance corporelle une fois l'année, en ce saint jour, aux divins offices de l'Église, sans savoir précisément la raison qui les détermine à venir en ce jour, comme les autres ils vont se livrer à la débauche. Que dire donc à ces étrangers? Quel langage emprunter pour être compris d'eux? Leur cœur n'est point préparé à la divine semence de la vérité. Ils n'ont point suivi l'exposition logique de la vérité que nous avons développée devant vous pendant cette sainte quarantaine.

Comment donc les conduire à tirer avec nous les conséquences de principes qu'ils ne connaissent pas? L'essayer serait peut-être perdre son temps. Cependant je leur rappellerai à eux et à vous, bien-aimés frères, dont la fidélité et le concours des prières m'ont soutenu, comment nous avons prouvé que Dieu a tout fait pour sa plus grande gloire, soit dans la création, soit dans la conservation du monde; que la chute de l'homme dans ses effets et ses suites a été encore coordonnée pour cette gloire de Dieu; que la loi morale ou la religion une et catholique est tout aussi nécessaire à l'existence des individus, des familles, des sociétés et de l'univers, que les lois physiques et que son but et sa fin, c'est la gloire de Dieu; que tout s'est fait dans le monde pour préparer et accomplir l'entier développement de cette divine religion; d'où nous avons conclu la nécessité de la communion, la nécessité du sacerdoce, qui est la base et le représentant de la loi morale dans la société; enfin nous avons prouvé la certitude du dogme des peines éternelles, et que ce dogme était la sanction et le complément nécessaire du but que Dieu s'est proposé, sa gloire. Nous avons montré que la régénération de l'humanité commencée dans Marie s'était accomplie en Jésus-

Christ, dans sa douloureuse passion ; nous l'avons vu régénérer en lui notre corps et notre âme, expier les crimes des individus, de toutes les classes, de tous les rangs et de toutes les nations, et nous avons vu enfin l'univers entier s'ébranler et chanceler pour naître par sa mort ; l'univers, la religion et les sociétés ne font donc qu'un tout créé et ordonné pour glorifier éternellement la majesté suprême de la toute-puissance divine ; il faut donc de toute nécessité que chacun embrasse la pratique de cette sainte religion, sans quoi il sort de l'ordre créé comme de ses destinées surnaturelles. Or, toute la religion se résume en ce que Jésus-Christ, notre Sauveur, est venu tout recréer, tout renouveler, tout réparer : *Instaurare omnia sive in cælo sive in terra.* (Ephes., 1, 10) Il faut donc que vous vous renouveliez avec lui, il faut que vous ressuscitez de la mort du péché, comme Jésus-Christ ressuscite à la vie, pour ne plus mourir ; il faut que votre résurrection comme celle de Jésus-Christ glorifie Dieu. Car la résurrection de Jésus-Christ à elle seule prouve la vérité de la religion et son but ; il est ressuscité par la gloire de Dieu son Père. Pour ne point sortir du cadre que nous avons suivi jusqu'ici, nous allons méditer la vérité et la certitude de la résurrection de Jésus-Christ par l'Evangile d'abord, et ensuite par la conversion du monde et la résurrection des nations ; et en second lieu, nous verrons que cette résurrection est le modèle de la nôtre, 1° de notre résurrection à la grâce, et 2° de notre résurrection future corporelle, par où l'empire de la mort est détruit et la gloire rendue à Dieu dans l'éternité ; réjouissons-nous avec Marie, *Regina cæli.*

PREMIER POINT. — *Vérité de la résurrection.*

Vendredi, sur les trois heures après midi, Jésus-Christ expira sur la croix pour le salut du monde, le soir même il fut mis dans le tombeau. Les princes des prêtres et les pharisiens effrayés de leur crime dont la nature entière leur avait reproché l'infamie, mais toujours endurcis malgré une mort si étouffante et si miraculeuse, voulurent pousser l'imposture et la calomnie jusqu'au bout. *Ils allèrent trouver Pilate, et lui dirent que ce séducteur avait annoncé pendant sa vie qu'au bout de trois jours il ressusciterait. Ordonnez donc, dirent-ils, que le tombeau soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent, et qu'après avoir dérobé son corps ils ne disent au peuple : il est ressuscité d'entre les morts ; et cette seconde erreur serait pire que la première. Vous avez des gardes, leur répondit Pilate, gardez le comme vous l'entendrez. Ils allèrent munir le sépulcre d'un sceau qu'ils apposèrent à la pierre, et d'une garde qu'ils apposèrent autour.* (Matth., XXVII, 62 et seqq.) Le dimanche, troisième jour après la mort de Jésus, de très-grand matin, un grand tremblement de terre se fit sentir ; un ange descendu du ciel leva la pierre qui couvrait

le tombeau, et s'assit dessus ; à son aspect qui était effrayant, les gardes, saisis de terreur, restèrent comme mort. Cependant, quelques-uns des gardes retournés à la ville racontèrent aux princes des prêtres ce qui s'était passé ; le conseil des anciens s'assembla, on paya les gardes pour dire que les apôtres avaient enlevé Jésus pendant qu'ils dormaient. Jésus pourtant avait apparu à Marie-Magdeleine, aux saintes femmes, à Pierre, à Jean, aux disciples d'Emmaüs et à tous les apôtres réunis. Thomas l'incrédule toucha ses pieds et ses mains, et mit sa main dans la plaie de son côté ; Jésus conversa avec eux pendant quarante jours, il mangea et but avec eux, il les instruisit, fit encore des miracles devant eux, et quand il leur eut donné ses dernières instructions, il leur confia la mission de convertir le monde et monta au ciel.

Voilà, mes frères, deux récits contradictoires, l'un, celui des Juifs, qui prétendent que les apôtres ont enlevé le corps de Jésus-Christ ; l'autre, celui des apôtres, qui affirment qu'il est réellement ressuscité. Lequel est vrai ? Nous remarquerons d'abord que jamais les Juifs n'ont opposé à la vérité de la résurrection d'autre dénégation que le fait de l'enlèvement ; saint Justin même nous apprend que les Juifs de Jérusalem envoyèrent de tous côtés des émissaires pour répandre ce bruit de l'enlèvement du corps de Jésus-Christ. Dans les siècles suivants, les ennemis de la religion ne répétèrent non plus que cette objection, les Pères et les apologistes ne réfutèrent non plus que celle-là ; les incrédules de nos temps n'ont pu non plus réchauffer d'autre objection sérieuse. Lorsqu'ils ont prétendu que Jésus-Christ n'était pas mort ; Les Juifs, Pilate et les apôtres venaient leur donner le démenti le plus certain. Lorsqu'ils ont prétendu que les apôtres étaient trompés et trompeurs, la certitude historique, la raison, la mort des apôtres et de tant de martyrs leur ont enlevé tout espoir.

Etablissons d'abord la certitude de la mort de Jésus-Christ. Il est certain, d'après le dire des Juifs comme d'après celui des apôtres, que Jésus-Christ est véritablement mort ; Pilate le constata juridiquement par une enquête ; les soldats qui le trouvèrent mort ne lui brisèrent pas les jambes comme aux deux larrons crucifiés avec lui ; ils lui percèrent le côté, et la lance atteignit le cœur, comme le prouvent le sang et l'eau qui sortirent de ce viscère et de ses enveloppes. Comment croire qu'un homme accablé de tant de souffrances, dont tout le corps n'était qu'une grande plaie, suspendu à une croix pendant plus de trois heures et dont le cœur fut percé, n'était pas vraiment mort ? Il faut avoir la passion folle de tout nier pour oser le soutenir. Mais n'eût-il pas été mort, pouvait-il, dans l'état de faiblesse où il était nécessairement réduit, rester vivant, ayant été, pendant plus de trente heures, opprimé du poids de cent livres d'aromates capables seules de l'asphyxier, serré de

toute part dans des linges, et enfermé dans un sépulcre où il n'avait aucune communication avec l'air? Que les incrédules nous citent une mort plus positivement et plus solennellement attestée.

Du double récit des apôtres et des Juifs, naît ensuite la certitude de deux faits : le premier, que le samedi au matin le corps de Jésus-Christ était encore dans le tombeau ; le second, qu'il n'y était plus le dimanche matin. La question se réduit donc à savoir si c'est la résurrection racontée par les évangélistes, ou l'enlèvement raconté par les Juifs que l'on doit croire. Les gardes payés par les prêtres disent que, pendant qu'ils dormaient, les apôtres ont enlevé le corps de leur maître. D'abord, si vous dormiez, vous ne savez pas ce qui s'est passé, car un homme qui dort peut bien rêver, mais ne voit pas ce qui se passe autour de lui. Il fallait d'ailleurs que votre sommeil fût bien profond pour que le bruit de l'enlèvement, le roulement de cette énorme pierre qui fermait le tombeau, le bruit des pas, des paroles échappées même en chuchotements ne vous aient point réveillés ; puis tous ensemble, comme par enchantement, vous vous avisez de dormir et pas un seul ne veille pour faire sentinelle ; vous êtes de bien mauvais gardiens. Les pêcheurs de Galilée qui ont tout perdu en perdant Jésus-Christ, qui n'avaient même pas une obole pour payer l'impôt, vous ont gagnés à force d'argent, mais où l'ont-ils pris ? Vous ne dormiez donc pas, la preuve en est manifeste ; mais bien plus, la loi romaine à laquelle vous êtes soumis comme soldats de l'empire, condamne impitoyablement à mort tout soldat qui s'endort pendant sa garde, et tout un poste aurait dormi et nul n'aurait été puni ? Il aurait dormi quand il s'agissait de la réputation et des intérêts des chefs d'une nation, et nul n'aurait été puni ? L'imposture est trop manifeste, la loi romaine est une loi de fer, elle ne fléchit jamais, pas même devant l'affection paternelle. Brutus tua ses enfants et Pilate fut exilé ; une simple réflexion suffit donc pour dévoiler l'imposture, mais ceux qui la répandaient savaient bien que la multitude n'est pas capable de cette réflexion, qu'elle adopte tous les bruits ; d'ailleurs elle y avait intérêt, car elle était coupable. Les soldats ne dormaient donc pas. Mais comment alors les apôtres ont-ils enlevé le corps de leur maître ; ils sont devenus bien hardis. Trois jours auparavant, sitôt qu'ils voient leur maître saisi, ils prennent la fuite ; deux seulement le suivent de loin devant les tribunaux, et un des deux le renie ! Où ces lâches Galiléens ont-ils donc pris du courage ? où ont-ils donc pris des armes ? ils n'avaient, quand leur maître fut attaqué, qu'une mauvaise épée ; et puis comment ont-ils pu former un tel complot, eux qui, pendant la vie de leur maître, ne pouvaient pas s'accorder, qui se disputaient le premier rang ? Et pourquoi l'ont-ils enlevé ? pour se faire un parti en prêchant en son

nom ? Mais ils doutaient de sa divinité malgré les nombreux miracles qu'il avait faits et qu'ils avaient faits eux-mêmes en son nom. Jésus leur avait reproché souvent leur peu de foi, et il s'en défiait tellement qu'il ne voulut pas qu'ils fussent témoins de son agonie. Comment donc ces hommes de peu de foi, ces lâches qui n'ont pu défendre leur maître vivant, viendront-ils enlever son cadavre à des soldats aguerris ? Non, les apôtres n'ont pas pu même penser à enlever le corps de Jésus-Christ. Donc, il est vraiment ressuscité, les apôtres n'ont pas été trompés et ils nous ont pas trompés. Pour être trompés, il eût fallu qu'ils eussent été disposés à croire ; or, au contraire, il fut nécessaire de prendre toutes les précautions pour les convaincre. Les femmes qui étaient allées au tombeau et qui avaient vu Jésus ressuscité, qui l'avaient entendu parler, sont traitées par les apôtres de visionnaires ; peut-on en croire des femmes, disaient-ils ; il apparaît à plusieurs d'entre les apôtres et les autres ne veulent pas le croire ; il apparaît à onze d'entre eux, et Thomas, qui était absent, refuse de croire jusqu'à ce qu'il ait mis son doigt dans les trous de ses pieds et de ses mains et sa main dans la plaie de son côté. Le Sauveur vient de nouveau convaincre Thomas et tous les apôtres réunis, et encore ils ne se résolvent à rien, ils se dispersent et retournent à leurs filets. Voilà ces hommes crédules, ces visionnaires entreprenants, ils veulent voir, ils veulent entendre, ils veulent toucher et encore ils croient à peine. Comment donc se sont-ils avisés un beau jour d'avoir tous la même vision, d'avoir tous les sens abusés de la même manière ? Il faut en convenir, si cela est, il n'y a plus de certitude physique possible, et il faut tout nier, je ne vous parle pas, vous ne m'entendez pas, vous rêvez. Eh bien ! ce n'est pas une fois qu'il leur est apparu, c'est pendant quarante jours ; il a mangé et bu avec eux, il les a instruits, il leur a enseigné ce qu'ils devaient faire dans le monde ; puis le dernier jour il les réunit au nombre de plus de cinq cents, il les conduisit sur la montagne des Oliviers, leur donna ses dernières instructions, les bénit et monta au ciel en leur présence. Ils l'ont donc réellement vu ressuscité ; ils n'ont pas été trompés et n'ont pas pu ni voulu nous tromper.

Dix jours après son ascension, le Saint-Esprit descend sur les apôtres, et voilà ces hommes lâches et timides devenus hardis et entreprenants ; eux, qui craignaient d'être saisis avec Jésus, se réjouissent de répandre leur sang pour attester sa résurrection ; et celui-là même qui l'a renié à la voix d'une servante est le premier à le confesser devant les tribunaux, le premier à répandre son sang pour affirmer sa confession. Voilà ces marchands de poissons, ces ignorants grossiers qui ne comprenaient même pas Jésus-Christ, qui ne connaissaient pas les Ecritures, les voilà devenus éloquents ; ils prêchent la résurrection et ils parlent toutes les langues dans une seule, ils font des

miracles pour attester la vérité de ce qu'ils disent, et ce peuple de Jérusalem qui avait fait mourir Jésus-Christ, qui l'avait baffoué, outragé, vient, à la vue de ces miracles et à la parole de ces hommes grossiers qu'ils traitaient d'ivrognes, se prosterner pour adorer Jésus-Christ, et ce peuple meurt aussi pour attester sa résurrection. Ce n'est pas tout, les apôtres se répandent dans l'univers, ils vont prêcher à des peuples qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, ni de ce qui s'est passé à Jérusalem; les apôtres le leur racontent et confirment leur récit par des miracles; les peuples se convertissent et l'univers est chrétien! Une foule de martyrs meurent pendant trois siècles pour attester la vérité de cette résurrection. Mais Jésus est venu pour refaire le monde; il faut donc que par lui les peuples et les nations ressuscitent; avant sa venue, les peuples corrompus et pervers mouraient les uns après les autres; les nations se détruisaient les unes par les autres; quand il descendit sur la terre, la corruption régna partout, le monde n'en pouvait plus, l'empire romain avait enseveli toutes les nations, son joug pesant était la pierre tumulaire qui les couvrait toutes, et ce tombeau était scellé par les chaînes qu'il avait jetées d'un bout du monde à l'autre. Cet empire lui-même n'était plus qu'un atelier d'immoralité, un cadavre dont les lambeaux tombaient en pourriture. Il faut que les nations ressuscitent; mais de même que Jésus est ressuscité après avoir expié les crimes du monde par l'effusion de son sang, il faut que les nations comme lui ressuscitent de leur sang, qu'elles expirent d'abord pour revivre ensuite; et partout les âmes innocentes, les martyrs de Jésus-Christ, la fleur des nations, leurs victimes, répandent leur sang sur les peuples et les peuples deviennent chrétiens. Deux grands coupables sont convertis par la grâce de l'Esprit-Saint, Pierre le renégat et Paul le persécuteur. Ils traversent les mers et viennent se rencontrer à Rome pour y fonder l'empire du monde et le centre de la résurrection des peuples; l'un est crucifié comme son maître, l'autre a la tête tranchée; réunis dans un même tombeau ils sont la base éternelle de l'édifice de l'Eglise; la chaire des vicaires de Jésus-Christ posée sur leurs ossements fera retentir d'un bout du monde à l'autre, la parole de résurrection. A cette voix les nations sortent de leur corruption, elles ressuscitent et marchent dans une nouvelle voie; le monde renaît et l'univers est chrétien; tous les peuples d'un commun accord entonnent l'hymne de la résurrection et le chant de la gloire à l'Eternel; vainement on veut nier ce miracle, l'imposture n'est pas admissible; on pourra bien pervertir les peuples de nouveau, et malheureusement on n'y a quo trop réussi, mais on ne détruira jamais la société chrétienne. Quand les nations de la terre seront de nouveau ensevelies dans la corruption, quand le christianisme cessera d'être social, l'Eglise fera

son ascension au ciel et tout sera fini; car l'Eglise est une nation ressuscitée, et comme son chef elle ne meurt plus, elle vivra éternellement avec lui dans le ciel; mais tant qu'elle sera sur la terre, elle sera un témoignage vivant de la résurrection du Sauveur; ses enfants et ses prêtres mourront toujours pour l'attester; et moi, aujourd'hui ministre de cette Eglise, apôtre de cette divine résurrection, me voici la prêchant et prêt à verser mon sang pour l'attester. Incrédules, je vous mets au défi, en est-il un seul parmi vous qui ait le courage de verser son sang pour la nier? Donc vous mentez et nous prêchons la vérité en vous disant qu'il ne faut plus chercher parmi les morts celui qui est vivant, car il est vraiment ressuscité.

DEUXIÈME POINT. — *Sa résurrection est la preuve et le modèle de la nôtre.*

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême pour mourir au péché, afin que, comme ce Dieu Sauveur est ressuscité par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Mes frères, vous parler de la résurrection future, vous la croyez et vous l'espérez pour la plupart; mais vous parler de la résurrection présente, cela vous semble un paradoxe, comme les Juifs vous criez: Nous ne sommes pas esclaves, nous ne sommes pas morts; et j'ai ici encore à combattre votre incrédulité, et à vous démontrer la mort; il faut que je soulève le drap mortuaire qui vous couvre, que j'entr'ouvre le tombeau qui renferme votre cadavre spirituel, mais, mon Dieu, les morts m'entendent-ils? Mon Dieu, mettez dans ma bouche la trompette effrayante pour répandre des sons lugubres dans les régions des tombeaux qui m'entourent, pour rassembler tous ces morts devant votre trône. Ah! si je pouvais effrayer la mort et la nature en faisant ressusciter ces pauvres créatures. Ouvrons ce livre écrit dans lequel est contenu tout ce qui servira à les juger. Jeune homme qui ne croyez pas, pour qui Dieu n'est qu'un vain nom et la religion une dérision, votre âme est morte, car sa vie, c'est Dieu et vous ne possédez pas Dieu; les passions et leur corruption ont étouffé votre âme et conduisent votre corps à sa destruction complète. Jeune homme, qui parlez bien de la religion, qui vous croyez religieux parce que vous admirez ce que vous ne voulez pas pratiquer, vous êtes mort, car il n'y a point de vie surnaturelle sans les sacrements, et jamais vous n'en approchez, et si vous en approchez, c'est sans fruit et pour les profaner. Vous vous livrez à vos passions honteuses, et vous croyez qu'il suffit de mettre le pain des vivants dans la bouche d'un mort. Jeunes filles qui avez oublié l'amour de Dieu, pour vous ensevelir vivantes dans un amour impudique, votre âme est morte; vainement vous gémissiez, vainement vous pleurez, lorsque parfois vous rentrez en vous-mêmes, les liens de la mort, de la corruption et du péché vous retiennent en-

chainées au fond du tombeau. Pères et mères qui ne veillez pas sur vos enfants, qui les corrompez par vos mauvais exemples et vos discours pervers ; et vous, enfants maudits, qui désolerez vos parents et qui ne les imitez que trop bien ; vous êtes tous morts, et vos maisons sont des caveaux qui renferment plusieurs cadavres où les vers fourmillent et qui se communiquent la corruption. Vous ne louez pas le Seigneur, vous ne le priez jamais, car les morts ne vous loueront pas, ô mon Dieu. Savants, hommes qui avez cherché la vérité et qui croyez l'avoir trouvée, vous êtes morts ! La vérité vous est apparue ; mais vous ne lui avez pas rendu gloire, vous en avez fait la pâture de votre orgueil et de votre vanité, tandis qu'il fallait en glorifier Dieu. Vous êtes peut-être arrivés à l'âge qu'on appelle de la sagesse, l'ardeur des passions est éteinte chez vous, vous ne commettez plus le péché, je le veux ; mais cette longue série de péchés, de turpitudes, d'impudicités, de haines, d'ambitions dont vous avez été gorgés dans la jeunesse et la force de l'âge, vous couvrent encore ; c'est la pierre tumulaire qui pèse sur votre cadavre, et l'épithète qui y dominera écrite pour l'éternité, si vous ne revivez à la grâce. Fantômes sortis aujourd'hui de vos tombeaux, comme autrefois au jour de la résurrection du Sauveur, âmes grossières et sans foi, qui ne paraissez qu'en ce jour dans le lieu de la vie ; hommes qui avez en ce jour laissé les lieux de la débauche pour satisfaire à la coutume qui en ce jour de Pâques vous amène ici, faut-il vous parler, ombres qui m'effrayez ? Je viens vous prêcher la résurrection, vos ossements pourris m'entendent-ils ? *Ossa arida, ossa arida* (*Ezech.*, XXXVII, 4) ; os arides, os arides, levez-vous de la poussière des tombeaux. Je suis donc environné de morts, je suis dans la région des tombeaux ! cadavres, écoutez-moi ?

Si la religion est vraie, si sa pratique est nécessaire au monde et aux individus ; si vous êtes les membres de Jésus-Christ par votre baptême ; si Jésus-Christ est vraiment ressuscité, si par conséquent il est Dieu, il faut aussi que vous ressuscitiez, que vous sortiez du péché, pour glorifier Dieu et mener une vie nouvelle, sous peine de demeurer éternellement dans les tourments de l'enfer ! Voilà la vérité, voilà le travail que vous avez à opérer en vous et Jésus vous en donne le modèle.

Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni.
« Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Simon. » (*Luc.*, XXIV, 34.) Jésus-Christ est vraiment ressuscité et sur ce modèle Dieu veut que nous soyons vraiment ressuscités ; Jésus-Christ, après être sorti du tombeau, n'a plus vécu en homme mortel, mais en homme céleste et ressuscité ; Jésus-Christ a prouvé sa résurrection ; eh bien ! c'est de même aussi qu'il faut que vous ressuscitiez, hommes sans foi et sans pratique ; il faut que vous renonciez au péché, à la corruption ; que votre cœur s'at-

tache à Dieu pour vivre en lui et en Jésus-Christ, et que vous meniez une vie nouvelle ; hommes qui prétendez avoir la foi parce que vous parlez bien de la religion, que vous la prêchez même dans vos discours, sachez le bien : *La foi sans les œuvres est morte* : « *Fides sine operibus mortua est.* » (*Jac.*, II, 26.) Joignez donc la pratique à la parole, faites ce que vous croyez, pratiquez ce que vous admirez, sans cela point de résurrection. Hommes qui tirez vanité de vos paroles, glorifiez Dieu ; cherchez Dieu pour Dieu et non pas Dieu pour vous ; hommes pervers et grossiers qui ne venez jamais dans nos temples, venez-y plus souvent, instruisez-vous des vérités de la divine religion, elle seule peut vous conduire à la vie et au bonheur. Puis tous, car cela ne suffit pas, hâtez-vous d'aller au tribunal sacré purifier vos consciences de tous les crimes que vous avez commis, l'ange du Seigneur est là pour lever la pierre du tombeau, il a reçu la puissance de lier et de délier, et il déliera le suaire de la mort et du péché qui vous enveloppe. Ainsi libres et vivants, venez vous asseoir à la table sainte pour y puiser les germes d'une nouvelle vie et ressusciter vraiment avec Jésus-Christ. Mais il faut que votre résurrection soit sincère : *Surrexit Dominus vere.*

Et ici je m'adresse à tous, à ceux qui fréquentent les sacrements comme à ceux qui ne les fréquentent pas ; la résurrection du Sauveur si vraie et si bien prouvée condamne tant de conversions ordinaires, qui n'ont d'une vraie conversion que l'extérieur et le masque sans en avoir le fond et le mérite. Nous avons tous, d'une manière ou d'une autre, célébré la résurrection de Jésus-Christ ; beaucoup ont communie ; mais je ne sais si nous avons tous éprouvé ce bienheureux changement que cette sainte solennité devait opérer dans nos âmes. En recevant l'adorable sacrement du Sauveur, nous avons tous paru spirituellement ressuscités ; mais le sommes-nous réellement, sommes-nous changés, *mystère effrayant* ; car, avouons-le de bonne foi, bien-aimés frères, le désordre capital qu'on ne peut assez déplorer, ni trop vous reprocher, c'est que dans cette solennité de Pâques, abusant de la pénitence qui, selon les Pères, est le sacrement de la résurrection des pécheurs, nous mentionnons souvent au Saint-Esprit, nous imposons au monde et nous nous trompons nous-mêmes ? Oui, bien-aimés frères, jusque dans le tribunal de la pénitence, nous mentons au Saint-Esprit en détestant de bouche ce que nous aimons de cœur ; en disant que nous renouons au monde et au péché, et ne renouons jamais à ce qui entretient en nous l'amour du monde et du péché, en donnant à Dieu des paroles que nous ne voulons pas garder, ayant avec Dieu moins de bonne foi qu'avec le dernier des hommes. Nous en imposons au monde par je ne sais quelle fidélité à nous acquitter dans ce saint temps du devoir public de la religion, par l'éclat de

quelques bonnes œuvres passagères, par une ostentation de zèle sur des points où, sans être meilleurs, on en peut avoir, par quelques réformes dont nous nous parons et auxquelles nous nous bornons sans travailler à vaincre nos habitudes criminelles et à mortifier les passions qui nous dominent. Nous nous trompons nous-mêmes en confondant les inspirations et les grâces de conversion avec la conversion même; en nous figurant que nous sommes changés parce que nous sommes touchés du désir de l'être, et sans qu'il nous en ait coûté le moindre combat, et parce qu'en fait de pénitence tout cela n'est qu'illusion et mensonge, l'Évangile vous dit : *Surrexit Dominus vere, « le Seigneur est vraiment ressuscité, »* convertissez-vous de même; déponillez le vieil homme tout entier. On se réconcilie avec son frère et l'on pardonne à son ennemi, mais il reste toujours néanmoins un levain d'aigreur et de chagrin qui diffère peu de l'animosité et de la haine; on rompt une habitude criminelle, mais on ne la rompt pas tellement qu'on ne s'en réserve, pour ainsi dire, certains droits auxquels on prétend que la loi de Dieu n'oblige pas en rigueur de renoncer, certains commerces que l'honnêteté et la bienséance semblent autoriser, certaines libertés qu'on s'accorde en se flattant qu'on n'ira pas plus loin; voilà ce que saint Paul appelle le levain du péché : *Neque in fermento malitiæ et nequitia* (I Cor., V, 8), et il faut vous purifier de ce levain si vous voulez célébrer la nouvelle Pâque : *Expurgate vetus fermentum ut sitis nova conspersio.* (Ibid., 7.) L'expérience vous le prouve, ce sont ces attaches, ce sont ces restes de péché, c'est ce manque de générosité qui vous a si souvent redonné la mort; mais comme la résurrection de Jésus-Christ a été pour la gloire de Dieu, il faut aussi que votre conversion soit toute surnaturelle, que vous ne cherchiez plus que Dieu en toutes choses. Ah! voici le point difficile, vous ne pouvez comprendre que vous n'avez d'autre but que de glorifier Dieu, vous vous recherchez vous-mêmes, vos plaisirs et la satisfaction de tous vos caprices bons, équivoques ou mauvais; vous n'avez point de générosité envers Dieu, lui qui en a eu tant pour vous. Comprenez donc enfin que vous êtes tout à Dieu et qu'il n'y a rien en vous qui soit à vous.

Enfin, mes frères, de même que Jésus-Christ est vraiment ressuscité, qu'il a apparu à Pierre, qu'il a prouvé sa résurrection; il faut que vous prouviez votre conversion, que vous la prouviez à Dieu, que vous la prouviez à vous-mêmes et que vous la prouviez aux hommes; on veut bien se convertir, mener une vie pieuse, mais on ne veut pas que cela paraisse, on est arrêté par le respect humain. Ce n'est pas là aimer Dieu par-dessus toute chose et vous n'êtes pas encore convertis, Dieu rougira de vous, comme vous rougissez de lui. La résurrection de Jésus-Christ est donc le modèle de notre résurrection présente; elle est encore

le modèle et la preuve de notre résurrection future.

Comme Jésus-Christ est vraiment ressuscité, de même aussi nous ressusciterons tous pour ne plus mourir; nier la résurrection des morts, c'est nier la religion tout entière, c'est nier la résurrection de Jésus-Christ; car, dit l'Apôtre, *si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ n'est pas ressuscité; et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et notre foi aussi est vaine. Nous serons même convaincus d'être de faux témoins à l'égard de Dieu, comme ayant rendu ce témoignage contre Dieu même, en disant qu'il a ressuscité Jésus-Christ, qu'il n'a point ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas. Si l'espérance que nous avons en Jésus-Christ n'est que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes.* (I Cor., XV, 13, 15, 19.) Mais Jésus-Christ notre chef est ressuscité, donc nous ressusciterons aussi; et comme tous meurent par Adam, tous revivront aussi par Jésus-Christ; car de même que nous avons péché en Adam, de même les sacrements nous régénèrent en Jésus-Christ et nous font descendre de lui; ils nous font ses frères et ses cohéritiers; les descendants, les fils adoptifs ont droit à l'héritage du père : or, Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons.

Dieu qui a bien pu créer le monde, qui tous les jours le conserve, qui fait germer les graines et croître les plantes, ne pourrait pas retrouver nos corps? le dire avec l'incrédule serait mentir à sa puissance. Il a créé le monde pour l'homme et l'homme pour sa gloire, afin de le louer et de le bénir, et la mort aurait la puissance de lui arracher l'homme pour l'éternité! Non, il faut que Dieu soit loué et béni pendant tous les siècles des siècles et nous ressusciterons pour le posséder. Ah! nous ne sommes pas comme les enfants des ténèbres qui n'ont point d'espérance, nous ressusciterons tous, nous vivons dans l'avenir, nos espérances et nos vœux sont au ciel, nous n'avons point ici-bas de cité permanente, nous cherchons celle qui le sera. Quoi, Dieu tromperait-il cette soif de bonheur et d'immortalité qu'il a plantée au fond de nos âmes? Nous refuserait-il cette immortalité après laquelle nous soupirons sans cesse? Non, car Dieu est vérité, il ne peut violer notre nature; il est notre vie, la source de notre bonheur, et nous vivrons éternellement en lui. Que nous serviraient tous les combats que nous soutenons contre le péché, contre l'erreur et l'incrédulité? Que nous serviraient toutes les mortifications, toutes les privations que nous nous imposons? Que servirait aux bienheureux apôtres d'avoir abandonné leur patrie pour évangéliser les peuples, dans la soif, la nudité et la faim? Que serviraient aux bienheureux martyrs d'avoir combattu contre les bêtes féroces, et répandu leur sang pour soutenir la foi, si les morts ne ressuscitent pas? Que me servirait de m'épuiser à vous prêcher, si les morts ne ressuscitent pas? Que vous servirait d'être accueilli par

pour perdre votre temps à écouter une parole vaine, si les morts ne ressuscitent pas? Buvez, mangeons puisque nous mourrons demain. Mais Jésus-Christ est vraiment ressuscité, la religion est une certitude, donc nous ressusciterons : justes donc, tenez-vous dans la vigilance et gardez-vous du péché ; pécheurs, convertissez-vous et ressuscitez à la grâce, pour ressusciter avec nous à la vie éternelle. Car voici un mystère que je vais vous apprendre, nous ressusciterons tous comme Jésus-Christ, mais nous ne serons pas tous changés. Nous ressusciterons tous, les justes comme les réprouvés ; mais les réprouvés ne ressusciteront pas de la même manière que les justes, leurs corps ne seront pas transformés, ni rendus semblables au corps glorieux de Jésus-Christ ; ils demeureront avec le corps du péché, sujets aux douleurs, aux afflictions, aux tourments, pour être livrés à la justice éternelle. Mais les justes ressusciteront à l'exemple de Jésus-Christ, et sur son modèle, *car il faut*, dit toujours l'Apôtre, *que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité, cette parole de l'Écriture sera accomplie : la mort a été absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? (Ibid., 53-55.)* Jésus le premier-né d'entre les morts t'a vaincue, et nous ne sommes plus à toi ; tu n'as plus qu'à nous enlever les restes du péché et à nous préparer à l'immortalité ; nos pères dorment dans ton empire, nous y dormirons bientôt avec eux, mais le temps approche où la trompette sonnera le réveil des morts et nous ressusciterons désormais incorruptibles et nous serons changés. Grâce donc soit rendue à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est pourquoi, mes bien-aimés frères, soyons fermes et inébranlables ; appliquez-vous toujours de plus en plus à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas inutile devant le Seigneur. Pécheurs, convertissez-vous et ressuscitez à la grâce pendant qu'il en est encore temps ; justes, ressuscitez de vos imperfections ; et tous ensemble formons-nous sur le modèle de Jésus-Christ ressuscité ; il ne meurt plus, il vit éternellement, ne péchons plus et soyons à Jésus dans le temps pour vivre avec lui dans l'éternité ! Amen.

DIMANCHE DE QUASIMODO.

XII. — LA GLOIRE DE DIEU DANS LE BAPTÊME.

Il est une loi morale nécessaire au parfait accomplissement du but de Dieu.

Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei (Joan., III, 5, 5.)

Quiconque ne renait pas de l'eau et de l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Mes frères, quand Dieu commença à créer l'univers, la terre encore aride et déserte était enveloppée d'une mer immense, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux (Gen., 1, 2) ; il les féconda pour en faire sortir tous les êtres vivants, la vie sortit donc de l'eau et

de l'Esprit-Saint. A la parole du Verbe éternel tous les êtres apparurent ; mais ils n'avaient qu'une image, une ombre de la vie ; les végétaux germent, croissent, se fanent et meurent ; les animaux naissent, décrivent la courbe de la vie et disparaissent ; mais il fallait une vie réelle, une vie qui fut immortelle, l'homme fut créé de la terre sortie des eaux comme les autres êtres, mais il fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Le Père dit à son Fils et à son Esprit-Saint : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (Gen., V, 3)* ; et quand son corps fut créé, l'Esprit de Dieu envoya un souffle de vie pour l'animer et le faire vivre éternellement ; mais le péché, la révolte contre Dieu, vint détruire cette vie, cette glorieuse prérogative, et l'homme fut condamné à mourir : *Mortem morieris. (Gen., XX, 7.)* Cependant une régénération lui est promise, par elle il doit revivre et revivre éternellement et entrer dans le royaume de Dieu ; mais ici de même que dans la première création, la régénération doit s'accomplir dans l'eau et l'Esprit-Saint, *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei (Joan., III, 5)* ; et ce sera aussi au nom de la Trinité sainte ; *allez, enseignez les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (Matth., XXVIII, 19)* ; et les peuples ainsi régénérés seront la seule nation qui ne sera jamais détruite, elle vivra éternellement. Les nations se sont succédées sur la terre, elles naissent, arrivent à leur apogée, déclinent et disparaissent ; car la vie est dans l'eau et l'Esprit-Saint ; l'homme naît, s'accroît, décline ensuite, ses sens s'affaiblissent, la vieillesse le presse, la mort arrive, *il s'en va dans la maison de son éternité, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné, et sa famille suit son cercueil en pleurant (Eccle., XII, 5)* ; car la vie de la terre n'est pas la vraie vie ; la vie véritable est dans l'eau et l'Esprit-Saint ; il y a donc deux mondes, un monde qui finit et un monde qui ne finit point ; le monde qui finit a été créé à l'origine ; et celui qui ne finit point a été recréé des débris du premier. O Dieu créateur, pendant que ce monde qui apparaît à nos yeux sortait de votre puissance, vous conceviez un autre monde bien plus auguste ; le Rédempteur en est l'architecte, il le forme par sa grâce et par la semence de sa puissante parole répandue dans tout l'univers ; quand les siècles auront fini leur cours, il le placera au ciel et rendra à Dieu le Père des compagnons de sa gloire et de son trône. Ce monde créé des débris d'un autre monde, ce monde qui ne finira point, cette nation impérissable, c'est l'Église, l'Église qui renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint par le sacrement de la régénération, le baptême. Le baptême est donc une loi morale nécessaire à l'accomplissement de la fin de Dieu, et nous devons retrouver en lui les caractères de toutes les lois morales, c'est-à-dire la perpétuité au moins en figure et par la foi, la nécessité, la glorié-

cation de Dieu et la perfection de l'homme. C'est ce que nous allons méditer ensemble : 1° perpétuité et nécessité du baptême, et 2° glorification de Dieu et perfection de l'homme dans le baptême. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT. — *Perpétuité et nécessité du baptême.*

Le péché originel est la source de la mort et de toutes les misères du genre humain ; c'est lui qui a creusé l'enfer pour tous les malheureux enfants d'Adam qui n'expiraient pas par la foi dans le Rédempteur. Dès l'origine, Dieu dans sa miséricorde ayant offert le pardon et la régénération par la foi au Rédempteur futur, dut donner aux hommes certains signes qui soutiendraient leur foi, et plus tard seraient consacrés et sanctifiés par la venue du Rédempteur. C'est la pensée des Pères de l'Eglise ; c'est d'ailleurs ce que l'histoire des cultes nous apprend, et c'est ce que nous avons déjà vu pour les deux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Comment expliquer autrement, en effet, cette universalité de rites, qui, bien que corrompus et prostitués à l'idolâtrie, n'en étaient pas moins chez tous les peuples les mêmes au fond, ne variant que pour quelques formes accessoires. C'est ainsi que chez tous les peuples il y avait des ablutions dans les sacrifices, et des eaux lustrales que l'on disait avoir la vertu de purifier. C'est ainsi que le catéchisme du saint concile de Trente, appuyé sur l'Ecriture sainte, nous montre le déluge universel par lequel le monde fut purgé de la malice et des crimes des hommes, et au milieu duquel plusieurs furent sauvés par la foi, le repentir et la pénitence, comme une figure du baptême qui doit aussi purifier le monde. (*Cat. Conc. Trid. de bapt. 8 ; 1 Petr., III, 20.*) Le passage du peuple de Dieu au milieu des eaux de la mer Rouge en est encore au rapport de saint Paul une autre figure, aussi bien que la guérison de la lèpre qu'obtint le Syrien Naaman en se lavant à la parole du prophète dans les eaux du Jourdain ; la piscine probatique qui guérissait merveilleusement le premier malade qui y était plongé après que l'ange en avait remué les eaux, en un mot toutes les ablutions commandées par la loi de Moïse étaient des figures du saint baptême. La puissance de ce divin sacrement fut aussi prédite par le prophète Isaïe, lorsqu'il invite tous ceux qui ont soif à venir se désaltérer aux eaux mystérieuses ; et le prophète Ezéchiel vit en esprit ces eaux miraculeuses sortir du temple. Le prophète Zacharie annonça cette fontaine préparée pour laver le pécheur à la maison de David et aux habitants de Jérusalem. Mais que le baptême fut une cérémonie bien connue comme sainte, nous en avons la preuve dans saint Jean-Baptiste auquel toute la Judée accourait pour se faire baptiser, et par là se disposer à la pénitence qui devait leur mériter dans la foi du Rédempteur que Jean leur prêchait, le pardon des péchés. C'était

aussi une foi reçue que le Messie devait baptiser, puisqu'à ce signe du baptême les Juifs prirent Jean pour le Messie, et quand il leur eut dit qu'il n'était pas le Messie, ils lui demandèrent : *Pourquoi donc baptisez-vous, puisque vous n'êtes ni le Christ, ni un prophète ? (Joan., I, 25.)*

Mais le moment était venu où cette cérémonie allait recevoir toute sa puissance de régénération. Car, disait Jean, *pour moi je vous baptise dans l'eau pour la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi et dont je ne suis pas digne de porter les souliers, est plus puissant que moi ; celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint. Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui. Jean s'y refusait, disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! et Jésus lui répond : Laissez maintenant, c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Alors Jean céda. Or, dès que Jésus eut été baptisé, il sortit de l'eau ; et voilà que les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant sur lui ; et tout à coup une voix du ciel, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. (Matth., III, 13, 17.)* Et voilà le sacrement de la régénération institué ; de même que tous les êtres à l'origine sont sortis des eaux fécondées par l'Esprit de Dieu, de même la société chrétienne tout entière doit naître de l'eau ; dans cette nouvelle création comme dans la première la Trinité sainte est présente et agit ; le Fils unique de Dieu ayant revêtu notre pauvre nature, descend dans les eaux et purifie en lui l'humanité tout entière ; par le contact de son corps sacré il sanctifie les eaux et les rend fécondes pour engendrer tous les chrétiens ; elles deviennent par là le moule de la nouvelle création, la matrice où le nouvel être est engendré et formé par la vertu de l'Esprit-Saint, et d'où ils renaissent pour le royaume de Dieu ; car *quiconque ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit-Saint n'entre pas dans le royaume de Dieu. (Joan., III, 5.)* L'Esprit-Saint y est aussi présent et vient se reposer sur le nouvel homme renaissant de l'eau, et le Père éternel y fait encore entendre sa voix, mais non plus seulement pour créer à son image, mais pour déclarer que celui qui renaît de l'eau est son Fils bien-aimé, dans lequel il a mis toutes ses complaisances, c'est-à-dire celui pour lequel il a tout fait. Le baptême est donc une création véritable et où tout se passe comme dans la création primitive, mais d'une manière bien plus excellente, puisque par le baptême nous devenons semblables à Jésus-Christ, nous sommes sa race et sa postérité ; c'est le nouvel Adam, l'homme céleste régénéré dans son sang et ses souffrances, et qui a donné aux eaux la vertu de nous recréer en lui ; par là nous portons en nous l'image de l'homme céleste, et nous devenons ses héritiers, les héritiers du royaume éternel. Mais il faut nécessairement renaître ainsi, sans quoi il est à jamais impossible

d'entrer dans le royaume de Dieu. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'annonce : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu, non potest introire in regnum Dei.* Quiconque ne renaît pas, n'est pas recréé, réformé dans l'eau et l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Tous les fidèles avant Jésus-Christ furent baptisés et régénérés en lui par la foi, et c'est ce que saint Paul exprime quand il dit à quoi servirait de se faire baptiser pour les morts s'il n'y a pas de résurrection; tous ceux donc, qui depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ sont morts dans la foi et l'espérance dans ce divin Rédempteur lui appartenaient et sont régénérés en lui par son baptême; mais depuis qu'il est venu, il faut que tous soient baptisés, et c'est pour cette régénération des peuples qu'il envoie ses apôtres : *Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; tous ceux qui croiront et qui auront été baptisés seront sauvés.* (Matth., XXVIII, 19; Marc., XVI, 16.) Toutes les nations, sans exception, sont appelées à cette régénération, toutes deviennent dans ce sacrement une nouvelle race, une nouvelle création pour laquelle l'univers existe et le ciel est bâti. Car nous sommes la nation sainte, nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché; afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une voie nouvelle. Nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort, et nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection. Notre vieil homme, l'homme terrestre a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit et que désormais nous ne soyons plus esclaves du péché. (Rom., VI, 3, 7.) Nos corps sont les membres de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit qui réside en nous et que nous avons reçu de Dieu, et qu'ainsi nous ne sommes plus à nous; car nous avons été rachetés d'un grand prix. Glorifiez donc Dieu, mes frères, et portez-le dans votre corps; car par le baptême vous êtes devenus la propriété de Dieu. Le baptême est donc une loi morale perpétuelle et nécessaire, puisque sans lui il est impossible d'être sauvé; car rien de souillé n'entrera dans le ciel, et le baptême seul détruit l'empire du péché originel en nous ensevelissant avec Jésus-Christ; il ne reste à vous montrer qu'il glorifie Dieu et qu'il perfectionne l'homme.

DEUXIÈME POINT.—*Le baptême glorifie Dieu et perfectionne l'homme.*

Vous qui avez été régénérés, glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps : « *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* » (I Cor., VI, 20.) Le but de Dieu, en créant le monde, était de glorifier son Verbe et d'être glorifié par ses créatures; or, je vous ai prouvé que ce but ne pouvait être atteint que par Jésus-Christ; il faut donc que nous devenions semblables à Jésus-Christ, que nous soyons

incorporés en lui pour glorifier Dieu. Le baptême nous fait membres de Jésus-Christ, nous rend les temples de l'Esprit-Saint; dans le baptême nous avons été revêtus de l'homme nouveau, qui est créé à la ressemblance de Dieu, dans une justice et une sainteté véritable, nous sommes devenus innocents, purs, sans taches et les bien-aimés de Dieu, tout péché a été effacé en nous, et nous sommes devenus dignes d'entrer dans le royaume de Dieu, où la nation sainte se glorifiera éternellement. Dans le baptême toute notre nature a été changée, notre corps et notre âme ont été réformés, nous avons été marqués d'un sceau pour l'éternité. *Ne contristez pas, dit l'Apôtre, l'esprit de Dieu, cet esprit, par lequel vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption.* (Ephes., IV, 30.) Notre corps a été réformé; le corps d'un homme baptisé diffère invisiblement de celui d'un autre homme, il est sanctifié, il devient un membre du corps mystique de Jésus-Christ, car, dit l'Apôtre, *vous êtes les membres de Jésus-Christ.* (Ephes., VI, 4.) Malheur donc à qui profane son corps sanctifié, et qui vit comme ceux qui, n'ayant aucune espérance, s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger, avec une ardeur insatiable, dans toutes sortes d'impuretés. Vous qui avez été baptisés, respectez vos corps, qui sont les temples de l'Esprit-Saint et qui doivent régner dans le ciel; mais non-seulement votre corps a été changé par le baptême, mais votre âme surtout; votre âme a été créée de nouveau sur le modèle de l'âme de Jésus-Christ, vous êtes redevenus prêtres et pontifes. Par le péché de votre premier père, vous êtes rejetés hors de la création, vous aviez perdu votre rang, le baptême vous y replace et d'une manière bien plus élevée, puisqu'il vous fait les fils bien-aimés du Très-Haut. Votre âme est marquée d'un caractère ineffaçable qui la distingue de toutes les âmes qui n'ont point été baptisées, qui la marque pour le ciel et pour l'éternité. Par le baptême votre âme est devenue capable de toutes les vertus chrétiennes, la grâce s'est répandue en vous, vous avez reçu le don de la foi; vous avez été rendus dignes et capables de recevoir tous les sacrements, et, enfin plus que tout cela encore, le baptême a tellement refait votre âme, qu'elle est devenue capable non plus de connaître Dieu par ses œuvres, non plus de le voir sous des formes empruntées comme les prophètes de la loi antique, non plus de converser avec lui dans la personne d'un ange comme Abraham, mais elle est devenue capable de contempler Dieu face à face tel qu'il est : *Sicuti est.* (I Joan., III, 2) Vous le connaîtrez comme vous êtes connus, vous le verrez comme Jésus-Christ lui-même le voit dans sa sainte humanité. Pouvoir et destinée ineffables au-dessus de toute nature humaine, de tout être créé. Votre âme a donc été refaite dans le baptême pour pouvoir s'élever si haut, l'homme est donc par là aussi parfait qu'il peut l'être, et il est impossible à Dieu de faire rien de plus pour

lui, car au-dessus de cela, il faudrait que l'homme fût Dieu. Voilà pourquoi aussi nul ne peut être élevé à cette dignité sans le baptême; cette ineffable puissance de voir Dieu face à face est au-dessus de notre nature, et, pour y arriver, il faut que notre être soit refait en Jésus-Christ. Aussi les hommes qui n'ont point été régénérés par l'un des baptêmes d'eau, de sang ou de désir qui est celui de la charité et de la contrition parfaite, ne verront jamais Dieu face à face, cela est impossible à leur nature; quelques vertus qu'ils aient pratiquées, quelque bien qu'ils aient fait, jamais ils ne verront Dieu tel qu'il est : *Sicuti est*. Dieu, sans doute, dans sa miséricorde infinie, saura bien récompenser leurs vertus, les juger, comme dit l'Apôtre, selon la loi de leur conscience et leur procurer la grâce de l'un des baptêmes. Et l'Eglise enseigne que Dieu veut le salut de tous les hommes, et que Jésus-Christ est mort pour tous, mais combien le salut sera difficile pour ceux qui n'ont point connu Jésus-Christ. La miséricorde de Dieu est infinie, c'est son secret, et nous savons qu'elle surpasse la justice. Et l'Eglise même en enseignant, des enfants morts sans baptême, qu'ils ne verront jamais Dieu en punition du péché originel, laisse libre de penser qu'ils ne souffriront pas non plus, et que même ils jouiront d'une certaine félicité, d'après les meilleurs théologiens. S'il en est de la sorte, la divine miséricorde saura bien leur procurer un bonheur éternel aussi, et conforme à leur nature, mais jamais ils ne verront Dieu dans son essence. Mais, mes frères, il faut bien nous expliquer ici : quand je parle d'une possibilité de salut pour ceux qui n'ont point été baptisés; il faut bien le comprendre; c'est pour tous ces malheureux qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, qui n'ont jamais pu par conséquent être baptisés, mais qui pourtant ont observé la loi de leur nature, le fond de cette loi morale, nécessaire à l'existence du monde, pour ceux qui l'auront observée, telle qu'ils la connaissaient, pour ceux-là et pour ceux-là seulement, Dieu, dis-je, Dieu saura sans doute dans son infinie miséricorde trouver un moyen de les sauver. Mais pour tous ceux qui ont pu être baptisés et qui ne l'ont pas voulu, comme pour tous ceux qui ayant été baptisés n'auront pas vécu comme doivent vivre des chrétiens, l'enfer avec ses tourments éternels sera leur partage, à la différence cependant, que ceux qui ont profané leur baptême seront plus rigoureusement punis, par cela même que leur âme est plus élevée en dignité.

O âmes, qui avez été baptisées, comprenez donc votre dignité, vous n'êtes plus à vous, vous êtes à Dieu, vous n'êtes pas comme les autres hommes, vous êtes la chose la plus sainte qui soit en ce monde. Si vous vivez encore dans la chair comme les autres, pourtant détrompez-vous, vous ne leur êtes pas semblables : car bien que l'inévitable nécessité de mourir attriste encore la nature humaine dans la-

quelle vous êtes enchaînés, elle réjouit, au contraire, votre nature d'enfants adoptifs de Dieu, car la promesse de l'immortalité future encourage et console votre foi. Pour vos fidèles, en effet, Seigneur, la mort est le jour de la rédemption, la fin de l'exil et le retour à la patrie; pour les élus la vie n'est que glorieusement changée, elle ne leur est point enlevée; et lorsque cette maison de boue où ils habitent vient à se détruire, ils acquièrent une demeure éternelle dans le ciel, où ils vous loueront, ô mon Dieu, avec les anges, les archanges, les trônes, les vertus des cieux, les chérubins et les séraphins. Chrétiens, voilà vos destinées : c'est pour cela que dans le baptême vous avez renoncé au démon, qui ne doit plus rien avoir en vous, au monde insensé qui n'appartient pas à Jésus-Christ, pour lequel il n'a point prié : *Non pro mundo rogo* (Joan., XVII, 9); vous avez renoncé à tout péché, et vous avez embrassé toute vertu, vous avez juré fidélité éternelle à Jésus-Christ. A ce prix seul, après ce serment le plus solennel qui fut jamais, vous avez été admis à consacrer votre corps, votre âme à ce divin Sauveur. Ce n'est qu'alors que vous avez été recréés et revêtus de la robe d'innocence, et puis la lumière de l'Evangile a été placée devant vous pour vous conduire et vous guider. O serments terribles pour ceux qui les violent, et pourtant, mon Dieu, combien peu les tiennent! Chrétiens qui m'écoutez, comment, après ces promesses, êtes-vous retournés à l'incrédulité, comment avez-vous changé cette adoption divine qui est en vous, en une nature tout animale; comment avez-vous osé livrer à l'impureté le corps de Jésus-Christ; comment la haine est-elle entrée dans votre cœur, et le blasphème a-t-il souillé vos lèvres; comment l'orgueil et la vanité, l'ambition et le mensonge sont-ils revenus vous révolter de nouveau contre Dieu? Car, hélas! mes frères, la grâce du baptême se perd, comme la grâce de la première création. Tout péché mortel renouvelle une chute plus terrible encore que la chute du premier homme, car vous tombez d'un rang plus élevé; pleurez donc, gémissiez; Adam, votre premier père pleura sa chute pendant neuf cent trente ans, et vous, l'éternité ne suffirait pas à pleurer la vôtre tant elle est énorme, et pourtant à peine versez-vous une larme sur cet épouvantable malheur. Ah! mon Dieu, que me montrez-vous en ce moment, retirez ce tableau de devant mes yeux, il m'afflige, il me tue... Je vois des âmes baptisées, je les reconnais, elles sont marquées de votre sceau; elles sont enchaînées dans les ténèbres de l'incrédulité, perdues dans l'hérésie, corrompues de passions mauvaises. L'ignorance les couvre de toutes parts, l'impureté les a tuées, et pourtant à travers l'infection et la pourriture j'aperçois le caractère divin qui brille encore. O mon Dieu, où marchent vos fils bien-aimés, où vont ces âmes que vos anges chassent loin de vous; mon Dieu, j'aperçois les brasters éter-

nels ouverts, n'y a-t-il plus d'espoir, mon Dieu, les membres de Jésus-Christ, les temples de l'Esprit-Saint ! allez-vous donc les livrer à votre éternelle vengeance ? Mon Dieu, je vous adore jusque dans votre rigueur, préservez-moi, préservez aussi tous ceux qui m'écoutent, d'un si grand malheur.

Bien-aimés frères, on peut donc perdre la grâce du baptême ; hélas ! et vous l'avez perdue, n'y a-t-il plus d'espérance ? Ah ! consolez-vous ; le mal est trop grand pour que la miséricorde de Dieu n'y ait pas apporté un remède. La dignité chrétienne est trop sublime pour la laisser dans l'éternelle abjection ; un second baptême vous est offert ; une seconde régénération vous est donnée dans le sacrement de la pénitence. Là, vos âmes seront de nouveau régénérées ; là, vous recouvrirez l'innocence et la sainteté de votre baptême. Ah ! hâtez-vous donc d'aller y déposer vos misères, allez-y recevoir le pardon et recouvrer vos droits éternels ! il y va de votre éternité. Pour vous, bienheureuses âmes, qui avez lavé vos péchés dans ces jours de salut, réjouissez-vous, vous êtes encore les fils du Très-Haut ; mais renouvelez à Dieu vos serments et vos promesses. Vous qui allez, en sortant d'ici, vous disposer à purifier vos consciences, renouvelez aussi, dès ce moment, les promesses de votre saint baptême ; afin que dès ce moment vous offriez à Dieu les vœux d'un cœur converti. Tous ensemble, bien-aimés frères, renouvelons au fond de nos âmes ces promesses que d'autres firent pour nous ; renouçons encore cette fois à Satan et au monde ; renouçons au péché ; jurons fidélité à Jésus-Christ pour l'éternité, mais que ces promesses ne soient pas vaines, personne ne sera couronné s'il n'a légitimement combattu ; celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé : livrons donc tous les jours le saint combat de la foi, nous avons été pécheurs, ne le soyons plus ; nous avons vécu d'incrédulité et d'orgueil, vivons de foi et d'humilité ; le juste vit de la foi, toutes ses actions sont dirigées vers la gloire de Dieu dans la foi ; toutes ses pensées sont pour Dieu dans la foi. Menons donc désormais une vie de foi. Tous les ans, du moins plusieurs, nous faisons les mêmes promesses ; mais la faiblesse humaine est si grande, que tous les ans aussi nous les violons ; ne les violons plus cette année, ni jamais ; car, mes frères, la mort passe sur chacun de nous, et nous ne savons quand elle viendra. Soyons toujours prêts, et nous serons sûrs de la couronne de l'immortalité.

Mes frères, en arrivant au terme de la sainte mission que, dans mon indignité, j'ai eu le bonheur de remplir au milieu de vous, en vous quittant pour ne plus peut-être vous retrouver qu'au jugement dernier, recevez, âmes saintes qui avez pris part à mes travaux par la prière, la bénédiction de Dieu et la reconnaissance de son ministre ; vous tous qui m'avez consolé et soutenu par votre assiduité et votre pieuse attention, re-

cevez aussi l'effusion de ma bien vive reconnaissance ; pour vous, âmes repentantes, s'il en est quelqu'une à laquelle ma parole ait pu faire quelque bien, ah ! n'oubliez pas devant le Seigneur l'instrument de sa miséricorde ; pour vous, pauvres pécheurs que la grâce n'a point remués, j'emporte au fond de mon âme une grande douleur à votre sujet ; ah ! consolez mon ministère, et vous m'aurez enlevé un bien lourd fardeau. Mais avant de nous séparer, résumons ensemble, pour ne plus l'oublier, la doctrine que nous avons méditée pendant cette sainte quarantaine ; peut-être est-ce là que Dieu attend les plus rebelles. Rappelons-nous donc, mes frères, que le Verbe était au commencement en Dieu, il était Dieu ; par lui tout a été fait et rien n'a été fait sans lui, (*Joan.*, 1, 1-3). par lui donc ; ont été faits les cieus et la terre et tous leurs ornements. Il a tout fait pour sa gloire et la gloire de son Père. En lui était la vie, Tout était vie dans le Verbe, tout est sorti de lui. Qui comprendrait le Verbe, comprendrait toutes choses, posséderait toute science ; car il est celui qui est et rien n'a été fait sans lui de tout ce qui a été fait. En lui est la vie, et la vie est la lumière des hommes. C'est de la vie, de la lumière du Verbe qu'est sortie toute lumière, toute intelligence. — Cette lumière a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les esprits élevés, sur les anges ; mais elle a voulu luire aussi parmi les hommes qui s'en étaient retirés. Elle s'en est approchée, et, afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Évangile. Ainsi, la lumière luit parmi les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. (*Ibid.*, 5.) Les âmes superbes ont rougi de Jésus-Christ qui a commencé par faire, et qui après a enseigné. Les malheureux mortels ont voulu se réjouir par la lumière, et non pas laisser embraser leur cœur du feu que Jésus-Christ venait allumer. Les âmes intéressées, tout enveloppées d'elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes et des hommes si corrompus ? Humilions-nous et disons : La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres, par la foi, par l'Évangile, mais les ténèbres n'y ont rien compris, et Jésus ne trouve que peu d'imitateurs. — Les prophètes furent envoyés pour préparer le monde à la lumière ; les patriarches l'attendirent, Abraham la vit et traissailloit d'allégresse. Jean-Baptiste vint pour rendre témoignage à la lumière. Enfin la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde a été vue sur la terre. Le monde a été fait par le Verbe, et le monde ne l'a point connu, toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre ; et c'est au nom de cette puissance qu'il a envoyé ses apôtres pour enseigner toutes les na-

tions et les régénérer dans l'eau et l'Esprit-Saint. Les nations étaient assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Il faut qu'elles reflourissent dans la gloire de Dieu. La grande famille humaine est la famille de Jésus-Christ; toutes les nations sont appelées à partager son héritage; elles seront heureuses en gardant la loi qui leur est apportée par ce divin chef, seule elle est en harmonie avec leur nature et leur fin; car, par les liens de la charité, l'union de la fraternité en Jésus-Christ, les petits et les grands, les maîtres et les serviteurs, les rois et les sujets sont frères et appelés à partager un même héritage. Oh! si les nations gardaient sa loi, quel beau royaume sur la terre! la justice en garderait les frontières, la charité en surveillerait l'intérieur. Les nations chemineraient ensemble sur la route du temps, se soutenant et s'aidant mutuellement dans ce pénible trajet qui les conduit à l'éternité; Jésus serait avec elles, marchant à leur tête et portant l'étendard jusqu'à la consommation des siècles. Il les nourrirait de sa chair sacrée, étancherait leur soif de son sang précieux; et les peuples, dans la perfection de leur âge, puiseraient aux sept sources de la vie que leur chef a ouvertes dans ses saints sacrements sur le Calvaire. — Mais hélas! depuis que le péché est entré dans le monde, il y a deux cités sur la terre, deux familles dans la famille humaine: la cité des enfants de Dieu, la famille de Jésus-Christ; et la cité des enfants des hommes, la famille des ténèbres, elles sont mêlées dans la chair, bien que séparées dans l'esprit; elles marchent sur le même sol, mais en des voies contraires, tous les membres en sont libres: le père marche dans les ténèbres et les enfants suivent la lumière, où les enfants s'égarer et le père se sauve. L'époux est dans la cité des hommes et l'épouse est de la famille de Jésus-Christ, dont nul ne peut faire partie sans la participation aux saints sacrements. — Jésus protège les siens, il les garde jusqu'à la fin. Il a envoyé quelques-uns de ceux qui ont été sauvés vers toutes les nations; vers des hommes qui n'avaient

point entendu parler de lui, qui n'avaient point vu sa gloire. Ils ont annoncé sa gloire aux nations, ils ont recueilli tous leurs frères du milieu des peuples pour les offrir au Seigneur à sa montagne sainte de la Jérusalem des cieux, et le Seigneur a choisi parmi eux des prêtres et des lévites pour qu'ils recueillent jusqu'à la fin, du milieu des peuples, du sein des familles et des villes, tous les enfants de la cité sainte, nous sommes venu nous-même, mes frères, continuer cette mission parmi vous, et aider à vos vénérés pasteurs, dont l'exemple et le zèle vous montrent la route, et qui ne cessent tous les jours de travailler à recueillir les élus parmi vous. — Quand tous seront amenés à la montagne sainte, le grand partage se fera, les liens de la chair seront brisés, et la parenté spirituelle reliera seule la sainte famille, l'époux et l'épouse, le père et les enfants, les enfants et la mère se diront un éternel adieu! car *la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise*. Jésus est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu. Il est venu dans son temple, sur cet autel, parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu; ils ont refusé son pain; sa doctrine leur a été annoncée, mais ils ne l'ont point comprise, ils ont rejeté sa lumière... — Tous ceux qui l'ont reçu ou qui ont résolu de le recevoir, qui se sont convertis, sont des enfants de lumière; il leur a donné la puissance de devenir enfants de Dieu; ce sont ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni du désir de l'homme, mais qui sont nés de Dieu par la pénitence et la remission des péchés. *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité en eux; ils ont vu sa gloire, la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité. (Ibid., 14.)* Ils ont compris la lumière, et elle les conduit à la montagne de la Jérusalem céleste!... où je supplie le Seigneur de nous conduire tous, afin que pas un de ceux qui m'ont écouté ne périsse; adieu donc, bien-aimés frères, c'est là que je vous donnerai rendez-vous, et puissions-nous nous y retrouver tous un jour! Amen!

II. - SERMONS DIVERS.

PREMIER SERMON.

SUR LE SACERDOCE DE LA SAINTE VIERGE.

Prêché à l'archiconfrérie.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. (Psal. LXXXVI, 3)

Des choses glorieuses ont été dites de toi, ô cité de Dieu.

Mes frères, habitués que vous êtes aux louanges de Marie, il est difficile de vous en parler dignement, c'est dans cette église que se révèlent de nos jours tous les secrets de sa miséricordieuse compassion et de son amour pour les pauvres pécheurs? C'est à vos prières qu'elle accorde ses saintes faveurs; et tous vous en connaissez l'histoire.

Que puis-je donc vous dire, moi qui devrais plutôt me recommander à vos prières que vous instruire! Pourtant Dieu m'ordonne de vous parler du haut de cette chaire; c'est Marie elle-même, ma mère, ma bien-aimée mère qui est venue par la voix de son serviteur, me chercher dans la retraite et l'oubli pour venir en ce lieu béni glorifier son saint nom, pouvais-je refuser! Tant de grâces et tant de faveurs reçues d'elle depuis que je suis au monde m'obligent par reconnaissance à venir vous dire, ce qu'elle voudra bien inspirer à mon cœur.

Mais que louerons-nous en Marie, sa puissance, ses vertus, sa bonté sa compassion

pour les pécheurs ? Partout elle est si grande et si élevée qu'il n'est point de parole humaine capable de retracer ce que Dieu a mis en elle. Cependant il est un titre de Marie qui semble renfermer tous les autres ; il est la source de sa puissance et de son pouvoir sur les âmes, c'est par ce titre qu'elle est devenue la mère de tous les hommes et surtout des chrétiens, le refuge des pécheurs et l'appui des malheureux, la consolation des affligés et le repos de toutes les âmes qui souffrent. Titre singulier, étrange, accordé à Marie seule d'entre les femmes. C'est la royauté du sacerdoce.

Marie est prêtre, elle a reçu l'onction sacerdotale de l'Esprit-Saint, elle a enfanté la victime et le prêtre éternel, elle l'a offerte à Dieu, pour le salut du monde, elle est devenue le canal et la source par où tout esprit sacerdotal descend sur la terre.

C'est par là qu'elle est devenue véritablement la mère des âmes et qu'elle les enfante à Dieu dans toute la suite des siècles.

C'est en vertu de ce titre qu'elle est devenue la reine des anges, la reine des apôtres, des pontifes, de tous les prêtres, et qu'elle est venue enfin établir son autel et le trône de sa miséricorde dans cette petite église où nous sommes réunis. Telle est, mes frères, la sublime dignité de Marie, que nous allons essayer de méditer ensemble.

1^o Comment Marie est véritablement la source du sacerdoce chrétien, et 2^o comment elle en a rempli et en remplit tous les jours les augustes fonctions dans la sainte Eglise, et par là comprendre ce que nous lui devons, et quels sont ses titres à notre confiance ; implorons par son entremise les lumières de l'Esprit-Saint, son consécuteur.
Ave, Maria

PREMIER POINT. — *Comment Marie est la source du sacerdoce chrétien.*

L'homme, composé de deux natures, l'une son corps qui l'attache au monde matériel, l'autre son âme, qui le relie à Dieu d'où elle est venue, est le lien du monde et de Dieu. Quand Dieu résolut de créer l'homme, il lui prépara cette terre pour son habitation et pour être le temple où il contemplerait tout cet univers fait pour lui et rendrait gloire à Dieu en admirant ses œuvres ; c'était là sa fin et son but suprême. C'est à cause de sa double nature qu'il n'est point créé comme les autres êtres de ce monde physique. Tous les êtres matériels sont créés par un seul acte, un seul commandement de la puissance divine ; mais l'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu est créé par deux actes distincts. Le Verbe éternel de Dieu, le pontife suprême du ciel et de la terre fit le corps de l'homme du limon de la terre, et le soumit par là aux lois que sa volonté avait établies pour régir son œuvre ; mais l'homme n'était pas vivant, à la différence des animaux qui sont créés vivants, et tout ce qu'ils sont par le même acte ; Dieu voulut mettre en lui quelque chose de plus : *Et*

inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem : « Et Dieu répandit sur sa face l'âme de vie, et l'homme devint un être vivant. » (Gen., II, 7) L'homme est donc bien au dessus des animaux : il a deux natures, et la création de ses deux natures se perpétue dans toute la suite des siècles. La génération de son corps vient de la terre et se perpétue suivant le monde terrestre ; la génération de son âme vient du ciel et se perpétue suivant le monde céleste. C'est le pontife éternel qui a créé l'âme dans le ciel, et c'est lui qui l'engendre, la régénère et la perpétue continuellement. Le sacerdoce est donc la paternité la plus élevée et la plus sainte, c'est la paternité des âmes. Mais le premier homme par son crime brisa le lien qui l'unissait à Dieu, et les âmes ne pouvaient plus naître pour le ciel. Dans sa miséricorde, le Verbe éternel de Dieu se présente à son Père pour venir régénérer les âmes, et rétablir sur la terre même sa sainte paternité. Mais comme le mal a commencé par la première femme il faut aussi que la régénération vienne par la femme ; et la première prophétie, sortie de la bouche de Dieu même, annonce qu'un rejeton naîtra de la femme et que par lui elle écrasera la tête du serpent. Plus tard les prophètes viennent tour à tour annoncer ce grand mystère, et l'un d'eux enseigne que cette femme admirable par laquelle le véritable sacerdoce descendra sur la terre, concevra en demeurant vierge, et sera vierge encore après l'enfantement. (*Isa., VII, 14.*) Les temps sont accomplis, et voilà qu'une fille de Juda vient au monde, ce n'est point une créature ordinaire, elle sort de la ligne commune, elle n'est point fille du pécheur, elle est exempte de tout péché ; et il le fallait bien, puisqu'en elle va commencer une nouvelle série de générations toutes célestes. Dans la première création la femme fut tirée de l'homme, dans la seconde, ce sera l'homme, l'homme céleste qui sera tiré de la femme ; mais d'une femme tout extraordinaire, c'est une femme pontife ; pour être pontife, il faut être consacré, il faut produire une victime, la consacrer et l'immoler, il faut enseigner et prier ; il faut communiquer le sacerdoce ; il faut enfanter les âmes et les recréer.

Or toutes ces conditions sont réunies dans Marie, elle a été ointe et consacrée par l'Esprit-Saint lui-même : *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi : « L'Esprit-Saint se reposera sur toi et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. » (Luc., I, 35.)* Vierge immaculée, par cette vertu d'en haut, l'Esprit-Saint s'emparera de toi, il rendra ton sein fécond par lui-même, et la chose sainte qui naîtra de toi, sera appelée le Fils de Dieu ; et c'est la victime que produit ton sacerdoce ; vous la consacrerez, ô Vierge, en la couvrant de vos chastes baisers, et en prononçant sans cesse sur elle des paroles de louange et de bénédiction ; et un jour viendra où vous l'immolerez. Marie est la porte du ciel, ouverte sur le temps et sur

l'éternité; c'est la porte par où le grand pontife qui est aussi la victime éternelle entre en ce monde. Mais il faut qu'elle accomplisse aussi la mission d'enseigner. Suivons-la, bien-aimés frères, accompagnant partout son divin Fils, essuyant ses sueurs, supportant ses fatigues et sa faim; elle l'accompagne partout; et il faut que partout où l'Évangile de Jésus-Christ est annoncé, l'Évangile de Marie le soit aussi. O belle prédication de Marie, que vous êtes encourageante, la plus sainte des femmes, vous avez surpassé toutes les créatures par vos vertus. Vous êtes devenue la source de toutes grâces, en accomplissant l'obligation sacerdotale de la prière; c'est à vos supplications qu'a été accordés le premier miracle, c'est à vos prières que le salut des pécheurs est donné, c'est par la prière que vous avez d'abord conçu Jésus-Christ vous avez ensuite prié avec lui et par lui, et vous le priez encore dans le ciel pour nous, pauvres orphelins, abandonnés dans cette vallée de larmes. Marie a prêché et prié, il faut qu'elle immole la victime; quand la mission d'enseigner fut accomplie, Jésus le fils de Marie voulut mourir pour le salut du monde, et il se livra entre les mains des pécheurs. Mystère effrayant et consolant tout à la fois, j'aperçois un homme nu, attaché à une colonne, ensanglanté, déchiré de coups depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête; sa mère à quelques pas de là, pleure et gémit, sans pouvoir soulager son fils; les coups de fouets retentissent jusque dans la racine de ses entrailles. Tout à coup elle voit son fils chargé d'une lourde croix et conduit au lieu de son dernier supplice; elle le suit dans les rues de Jérusalem et arrive avec lui au Calvaire. La croix est élevée dans les airs, et le Créateur du monde est suspendu entre le ciel et la terre; Marie, la douloureuse Marie est là debout au pied de la croix; les cris des bourreaux, les vociférations des larrons crucifiés avec Jésus, les pleurs et les gémissements des saintes femmes se mêlent à la voix du Sauveur qui se plaint à Dieu son Père en priant pour nous. Toutes ces douleurs viennent retentir confusément autour de Marie, l'angoisse s'est emparée d'elle, ses douleurs et celles de son fils s'entrelacent et se multiplient; elle n'en peut plus, elle cherche quelque part un appui, un secours, elle n'en trouve point, elle se serre contre la croix et elle y trouve du sang! le sang de son fils! Marie, Marie, voilà le moment venu, tout est consommé, vous avez donné votre consentement pour faire descendre le Fils de Dieu sur la terre: rappelez-vous cette parole: *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* (Luc., I, 38); par là vous avez tout accepté, Dieu vous demande maintenant de tout accomplir; tout est consommé, c'est vous qui avez fait descendre Jésus sur la terre, c'est vous qui lui avez donné la vie, et il ne veut point la quitter sans votre permission; c'est à vous de l'immoier; il vous le demande: *Femme, voilà votre fils* (Joan., XIX, 27); femme, voilà tous les hommes,

qui sont vos enfants par ma mort; je ne puis mourir sans vous les confier; par ma mort vous allez devenir leur mère. O Marie, ne nous repoussez pas. Oui nous sommes les enfants de Marie; ah! que nous lui avons coûté cher, nous lui avons coûté Jésus-Christ. Nous sommes des enfants de douleur; nous avons été arrachés de son sein avec le fer qui a percé le cœur de Jésus. C'en est fait, ô douce vierge Marie, Jésus est mort, et maintenant il repose sur vos genoux au pied de sa croix, vous l'offrez à Dieu son Père, qui vous l'a donné; votre sacrifice est accompli; vous êtes désormais la mère de tous les chrétiens. Mais il faut encore que vous communiquiez votre sacerdoce, afin que votre maternité se perpétue sur la terre. Quarante jours après sa mort Jésus monte au ciel en promettant d'envoyer son Esprit-Saint; les apôtres étaient réunis avec Marie dans le cénacle; depuis dix jours, ils priaient avec elle, elle était devenue leur mère; l'Esprit-Saint descend du ciel et se repose de nouveau sur Marie, ensuite il se répand sur les apôtres, et c'est par sa divine effusion qu'ils sont consommés dans le sacerdoce. C'est sur Marie que l'Esprit-Saint s'est reposé la première fois pour former Jésus en elle; c'est dans son sein que Jésus se revêt de notre pauvre nature pour être le chef du corps de l'Église; c'est Jésus, le Fils de Marie, qui établit le sacerdoce apostolique, et il laisse Marie pour soutenir et encourager son Église naissante, pour être la mère des apôtres qu'il a adoptés pour ses frères. Et voilà comment la mère du prêtre éternel est véritablement celle du sacerdoce chrétien. Admirable sacerdoce de Marie qui se perpétue dans la société chrétienne sous deux formes, par la maternité et par le sacerdoce de Jésus-Christ. Mes frères, ne vous étonnez pas de m'entendre appeler la maternité un sacerdoce; oui, mères de famille, vous avez une grande mission à remplir, Marie vous l'a tracée et vous en a donné l'exemple; si votre sort, ô femmes qui m'écoutez! a changé dans le monde, c'est que Marie vous a réhabilitées; vous êtes devenues par elle le fondement et la source de la société humaine, mais surtout de la société du ciel; tous les chrétiens naissent d'abord de vous, ils sont vos enfants; mais ils sont aussi les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ; ils vous sont confiés, c'est à vous de les former pour le ciel, c'est à vous d'inspirer à leur cœur l'amour de Dieu; vous répondez de leur éternité et de leur salut; les peines et les douleurs que leur enfantement vous cause, les soucis et les ennuis de leur éducation sont le sacrifice que Dieu impose à votre sacerdoce maternel. Marie vous a donné l'exemple, elle a reçu son Fils de Dieu, et elle le lui a rendu; Dieu vous donne aussi des fils, il vous en demandera compte. Comprenez donc votre mission. Ah! malheurs de notre temps, pourquoi sommes-nous ébranlés de toutes parts? parce qu'il n'y a plus de mères! Les femmes se sont livrées à l'esprit du mal,

elles ont méconnu leur mission, elles ont perdu les droits que leur avait conquis Marie. Oui, ô Marie ! faut-il le dire à la face de vos autels, cela n'outragera-t-il point votre sainteté ; oui, je le dirai, puisque vous me l'ordonnez.

Les femmes ont oublié leur mission, elles ont préféré la vaine science du siècle à la science du salut ; ne pouvant plus plaire que par leur corps et leur esprit, elles ont souillé leur corps d'appâts frivoles, et leur esprit de vains ornements, de frivolité, de légèreté. Mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi le courage de tout dire ; elles ont poussé l'effronterie jusqu'à chercher dans le saint mariage une satisfaction coupable plutôt qu'un devoir ; leur cœur a rejeté l'homme vertueux et chrétien, pour soupirer après l'impie ; qu'elles-mêmes se redisent le reste au fond du cœur, ma bouche se refuse à le raconter ; ô Marie ! priez pour elles, afin qu'elles redeviennent chrétiennes, et la société renaîtra de ses malheurs.

J'ai ajouté que le sacerdoce de Marie se continuait par le sacerdoce de Jésus-Christ. Les prêtres chrétiens sont d'autres Jésus-Christ ; ils sont les fils aînés de Marie, et les fidèles sont leurs enfants et les petits-enfants de Marie. Le sacerdoce chrétien est le père des âmes ; c'est par lui que la paternité céleste se perpétue sur la terre ; mais, de même que l'homme a été créé par deux actes de la puissance divine, son corps vient de la terre et son âme vient du ciel, sa génération aussi est soumise à deux lois, celle du corps et celle de l'âme.

L'âme a été envoyée du ciel ; c'est par la virginité que le sacerdoce a été conçu et enfanté, et c'est aussi par la virginité qu'il doit se perpétuer ; et voilà pourquoi le prêtre chrétien renonce à la paternité terrestre pour devenir le père de la grande famille humaine, sublime paternité qui embrasse tous les temps et tous les lieux, et qui engendre des enfants immortels ; et c'est là le second mode de perpétuité du sacerdoce de Marie. Les mères chrétiennes sont les aides du sacerdoce de Jésus-Christ. C'est à elles de préparer son œuvre, c'est à elles d'enseigner au cœur l'amour de Dieu, et c'est au prêtre de consommer l'œuvre en faisant renaître de l'eau sainte l'enfant de l'homme, en l'instruisant, et enfin en l'incorporant à Jésus-Christ, pour qu'il devienne véritablement le fils de Marie.

Je viens de vous montrer comment Marie est la source du sacerdoce chrétien ; il me reste à vous faire voir comment elle en est rempli et en remplit tous les jours les augustes fonctions dans la sainte Eglise.

DEUXIÈME POINT. — *Comment Marie a exercé et exerce encore le sacerdoce chrétien.*

Jésus-Christ est le chef du corps de la sainte Eglise : il est le médiateur et le pontife des anges et des hommes ; Marie, par lui, devient la reine des anges : *Regina ange-*

lorum ; Jésus est l'attente des patriarches, leur Rédempteur et leur Seigneur ; c'est avec lui qu'Abraham conversa, et il fut transporté de joie. Marie, par Jésus, est la reine des patriarches, toute leur descendance préparait sa venue et sa naissance en ce monde, et c'est par elle qu'ils sont les ancêtres du Messie. Les prophètes ont annoncé la gloire de Marie ; elle est pour eux la Vierge par excellence ; Isaïe, qui annonce sa conception et son enfantement divin, ne dit pas ; voilà qu'une vierge concevra et enfantera ; mais il dit, suivant l'énergie du texte original : *Voilà que la Vierge concevra et enfantera.* (Isa., VII, 14.) La Vierge, dont Dieu a parlé dès l'origine, et qui doit écraser la tête du serpent ; la Vierge dont Sara est la figure ; que la mère de Samson représente, que Judith prophétise ; la Vierge dont tous les prophètes ont publié les louanges et annoncé la gloire ; la Vierge que tous les peuples dispersés sur la terre attendent, à laquelle tous rendent un culte prophétique au milieu de leurs égarements et de leur folie ; cette Vierge, l'attente et l'espérance des nations ; cette Vierge, et non pas une autre, *concevra et enfantera.* Cette Vierge est la reine des prophètes : *Regina prophetarum* ; c'est en elle et par elle que toutes les prophéties s'accompliront. Elle est la mère des apôtres, qui sont les frères de Jésus-Christ ; c'est par elle qu'ils ont reçu l'Esprit-Saint ; elle est la reine des apôtres : *Regina apostolorum* ; elle est l'appui et le soutien des martyrs ; la première elle a souffert les douleurs de son divin Fils naissant dans la pauvreté et l'abjection ; elle a souffert les persécutions d'Hérode, les inquiétudes maternelles pour son fils qu'elle croyait perdu ; enfin elle a souffert au Calvaire toutes les douleurs de son Fils, le prince et le chef des martyrs ; elle a souffert pour eux tous ; et lorsque les Perpétue et les Félicité étaient broyées sous la dent des bêtes, Marie les soutenait et les encourageait du haut du ciel, elle est la reine des martyrs : *Regina martyrum.* C'est elle qui a soutenu la foi des confesseurs dans toute la suite des temps, qui a prié pour eux, elle est la reine des confesseurs : *Regina confessorum.* Elle est la reine des vierges, qui toutes l'ont prise pour patronne et pour mère, c'est par son secours que les vierges conservent leur trésor dans des vases fragiles, et qu'elles mettent en fuite les séductions de la chair et du démon, elle est la reine des vierges : *Regina virginum.* Avec l'abolition du culte de Marie la virginité se perd, et voilà pourquoi la religion catholique seule peut produire des vierges, les hérésies n'ont ni assez de puissance, ni assez de fécondité pour enfanter ce miracle qui fait sur la terre des hommes, des anges, et les place déjà dans la vie céleste de l'éternité. Enfin Marie est la protectrice et la mère de tous les saints ; tous l'ont honorée, tous reconnaissent devoir leur salut à Marie, après Jésus, et tous célèbrent ses louanges dans le ciel, elle est la reine de tous les

saints : *Regina sanctorum omnium*. Marie accomplit donc sur toute l'Eglise du ciel son sacerdoce royal, elle l'accomplit encore dans l'Eglise de la terre.

Lorsque les apôtres, après avoir reçu l'Esprit-Saint se dispersèrent dans tout l'univers, Marie demeura à Jérusalem, puis à Ephèse avec le disciple bien-aimé, qui au nom de Jésus-Christ et de tous les chrétiens devait lui donner les soins de la piété filiale. Elle assista aux fondements de l'Eglise naissante, à ses premiers combats et à ses triomphes ; elle vit naître les premières hérésies, et saint Jean, le fils qu'elle adopta au pied de la croix, obéit à son commandement en leur fermant la bouche ; c'est elle qui la première, a établi par son exemple le culte de la divine passion de Jésus-Christ ; c'est elle qui a appris aux pécheurs à venir se réfugier dans les plaies sacrées du Sauveur.

Quand elle fut montée au ciel, elle y devint la protectrice de la sainte Eglise, c'est par son intercession que la foi catholique s'est conservée pure et intacte ; l'impie Nestorius avait osé nier sa maternité divine, un grand concile des évêques du monde est assemblé dans cette même ville d'Ephèse, où Marie a passé les dernières années de sa vie ; ces saints évêques se réunissent dans la grande Eglise dédiée à la très-sainte Vierge, afin d'être plus spécialement assistés de sa protection.

Le Saint-Esprit par la bouche du concile condamna Nestorius, et déclara hautement que Marie était son épouse et qu'elle était Mère de Dieu. Tout le peuple d'Ephèse, plein de zèle pour la gloire de la mère de Dieu, attendait à la porte de son Eglise depuis le matin jusqu'à la nuit fermée.

Quand il eut appris le triomphe de la Vierge-Mère, il fit éclater de grands cris de joie, et combla de bénédictions tous les Pères du concile ; on fit des illuminations par toute la ville, chaque rue retentissait du nom et des éloges de Marie, Mère de Dieu ; toute l'Asie, tout le monde chrétien s'empressèrent à l'honorer avec un redoublement de zèle et de ferveur.

Après un si beau triomphe, il semblait que l'Asie n'abandonnerait jamais le culte de Marie, et pourtant l'ennemi du salut suscita quelques années après le cimeterre de Mahomet pour châtier l'hérétique Asie ; l'Eglise tout entière était menacée, Marie vint à son secours ; patronne et protectrice des armées chrétiennes, elle les conduisit jusqu'au tombeau de son divin Fils, pour délivrer la ville sainte ; l'ennemi fut repoussé du côté du midi, et l'Eglise fut sauvée, mais cet ennemi fatigué, sans être abattu, tenta plus tard d'envahir les nations chrétiennes, par le Nord, lorsque le grand Sabieski s'avance au nom de Marie et le repousse pour toujours.

Où Marie a toujours défendu l'Eglise, elle en est la reine, elle est la mère de ses pontifes ; le pontife romain, vicair de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, implora

du ciel l'assistance divine qui lui est promise, par l'entremise de Marie et il l'obtient toujours. Marie est la reine de Rome, elle est la mère admirable de tout le peuple romain, sans cesse prosterné à ses pieds pour lui demander le pain de la terre et la vie du ciel. Mais elle est surtout la reine de la France ; l'un des rois de notre patrie, par un acte authentique et solennel, lui a confié son royaume et l'a suppliée d'en devenir la reine perpétuelle ; et voilà pourquoi la France ne périra jamais. Jamais elle ne disparaîtra du rang des nations, en vain jalouses de sa gloire et de sa puissance, les nations hérétiques chercheront à l'humilier, sa foi toujours soutenue par Marie, en fera toujours la véritable nation humaine, la seule vivante et généreuse, parce qu'elle est la seule nation chrétienne, et qu'il n'y a ni nation, ni société véritable sans christianisme. Non, la foi n'est point morte en France, car dans ces jours encore, jours de malheurs et d'ébranlements, Marie a manifesté sa puissance sur son royaume, sur sa bien aimée France. O France, tu es devenue pour Marie Jérusalem et Ephèse ; Eglise de Notre-Dame des Victoires ! que vous êtes glorieuse aujourd'hui ; quoique le concile de la maternité divine ne se soit point célébré dans vos murs, votre triomphe est égal au sien ; Marie vous a choisie pour le siège et le trône de sa miséricorde ; ce n'est pas vous vénéré pasteur qui avez agrandi votre Eglise, ce n'est pas vous qui avez fondé l'archiconfrérie, vous n'avez été qu'un instrument que Dieu récompensera parce que Marie vous a béni ; mais c'est Marie qui a tout fait ; c'est elle qui a demandé à Dieu de manifester sa puissance ; et Dieu a fondé l'archiconfrérie et l'a répandue dans tout l'univers ; oui vraiment c'est le Très-Haut qui l'a fondée, *fundavit eam Altissimus*. (Psal. LXXXVI, 5), et la France marchera désormais par elle à la tête des nations dans le retour à la foi, au salut et au ciel, parce que Marie est la reine de la France, et qu'elle a daigné choisir sa capitale pour y établir le siège de sa miséricorde. Accourez donc pécheurs de l'univers, vous êtes tous chers à Marie, accourez surtout pécheurs de France, vous êtes les sujets de Marie. Ah ! vous tous pécheurs ici présents, vous êtes aux pieds de votre reine et de votre mère, ne vous étonnez donc pas si vos cœurs palpitent et si vos âmes soupirent ; non vous n'êtes pas venus en vain ce soir ici, vous n'êtes point venus en vain dans cette église, où l'on va prier pour vous et vos cœurs vont être changés. C'est ici que Marie continue et exerce son sacerdoce d'une manière admirable ; c'est ici qu'elle prêche au fond du cœur de l'incrédule et de l'impie, c'est ici qu'elle le ressuscite, qu'elle le régénère et le rend à la vie, c'est elle enfin qui vous a parlé par ma bouche ; vous êtes en ce moment tous à moi, vous êtes ma possession, suspendus à mes lèvres de prêtre, de fils de Marie, ma parole me donne des droits

sur vous ; car ce n'est point en vain que nous parlons, notre parole vient du ciel, et elle domine les paroles de la terre ; oui ma parole me donne des droits sur vous, vous m'appartenez, et moi je vous donne à Marie, je vous rends à elle, et il n'y a pas ici une âme qui osera me démentir. Oui, Marie je vous les donne, bénissez-les, gardez-les pour la vie éternelle, donnez-les à votre divin fils Jésus-Christ pour qu'ils persévèrent sur la terre, afin de régner éternellement dans le ciel. *Amen !*

SERMON II.

PROFESSION DE LA SOEUR **** RELIGIEUSE ASSOMPTIENNE A PARIS.

Ipsa est caput corporis Ecclesie, qui est principium, primogenitus ex mortuis : ut sit in omnibus ipse primum tenens ; quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare. (Col. 1, 18, 19.)

Jésus-Christ est la tête du corps de l'Eglise, le principe, le premier-né d'entre les morts ; afin qu'il soit le premier en tous ; parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses.

Mes sœurs, mes frères, une créature de Dieu, une âme, une intelligence humaine, faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, va se dévouer au pied de cet autel, à son créateur ; elle va se séparer de la terre, renoncer à la maison de son père, à ses amis, à ses proches, à la société du monde et à toutes ses joies, pour mener sur la terre la vie des anges et des saints dans le ciel ; elle va jurer de n'avoir plus d'autres désirs, d'autres pensées que de glorifier Dieu, le bénir, le faire glorifier et le faire bénir. C'est une grande et sublime solennité que celle qui va s'accomplir ici. Les anges du ciel, tous les saints vont contempler le grand mystère par lequel cette créature humaine avec toutes ses misères va être élevée à la dignité d'épouse de l'Esprit-Saint ; par ce mariage spirituel, Dieu qui a déjà illuminé cette âme va l'inonder des joies de sa possession. L'Eglise de la terre, représentée par son pontife, va consacrer et bénir cette alliance de laquelle doivent sortir des œuvres de charité et des vertus divines qui doivent agir sur les maladies du monde, comme les vertus qui sortaient du céleste époux pour guérir les malades et ressusciter les morts ; vertus qui doivent sanctifier l'enfance comme les caresses et les bénédictions du divin Sauveur. Mais autant cette solennité qui vous rassemble est sublime, autant elle est incomprise du monde qui n'a point médité les profondeurs de Dieu ; du monde qui ne voit les choses que superficiellement ; du monde qui passe avec toutes ses figures, et qui n'a pas le temps de saisir en courant la vérité éternelle qui demeure toujours.

Il faut pourtant que nous essayions d'y comprendre quelque chose ; il faut que vous, chrétiens du monde, vous soyez édifiés en ce jour et que vous appreniez à connaître les choses de Dieu ; il faut que vous, mes sœurs, vous soyez ranimées dans l'esprit qui ne fait de vous qu'une famille, que vous

pénétriez, s'il se peut, plus avant dans la sainte mission qui vous est confiée, que vous compreniez sur que's fondements vous êtes posées, afin de n'être pas ébranlées par les obstacles ; que vous sachiez quel esprit vous inspire, ce que vous êtes en ce monde, ce que vous êtes dans l'Eglise, ce que vous êtes en Jésus-Christ. Pour arriver à ce but que je me propose, nous méditerons : 1° comment tout existe pour la gloire de Dieu en Jésus-Christ ; 2° comment la plénitude de Jésus-Christ s'est répandue dans l'Eglise, plénitude d'où nous avons tout reçu, et grâce pour grâce, selon la parole du disciple bien-aimé ; 3° enfin, mes sœurs, comment il faut que vous sortiez vous-mêmes de cette plénitude en recevant l'esprit de Jésus-Christ et en comprenant ce qu'il demande de vous. Plus les choses que nous avons à méditer sont élevées, plus nous avons besoin du secours de l'Esprit-Saint, moi pour vous en parler, et vous pour les comprendre : demandons donc ses lumières par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

I. — Tout existe pour la gloire de Dieu en Jésus-Christ qui est l'image du Dieu invisible, et qui est né avant toutes les créatures. C'est par lui que tout a été créé dans le ciel et sur la terre, les choses visibles comme les choses invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances, tout a été créé par lui et pour lui : il est avant tout, et toutes choses subsistent par lui ; il est le chef du corps de l'Eglise, le principe, le premier-né d'entre les morts ; afin qu'il soit le premier en tous ; parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses. (Col., 1, 15, 19.) C'est ainsi que nous enseigne l'Apôtre, et là est une profonde doctrine. Jésus est le chef du corps de l'Eglise : l'Eglise, c'est la société des intelligences, c'est leur union dans l'amour et la charité, toute société suppose une hiérarchie : à la tête de l'Eglise est la Trinité sainte, l'intelligence divine, puis, viennent les anges, les esprits célestes, et enfin l'homme, l'intelligence unie à la substance de ce monde matériel pour la sanctifier et l'élever à Dieu. Et Jésus est le prêtre, le pontife de cette Eglise. Avant que le monde fût, le Père, le Fils et le Saint-Esprit faisaient une sainte et indivisible Trinité ; c'était l'Eglise éternelle, la société la plus sainte, la plus admirablement unie dans l'amour du Père et du Fils qui est le Saint-Esprit. Tout était alors en Dieu dans sa pensée, dans sa conception ; le Verbe éternel, le Fils unique de Dieu, glorifiait son Père, il le louait, le bénissait sans cesse, et s'offrait à lui en sacrifice d'amour ; sa volonté était celle de son Père et de son Saint-Esprit ; il contemplait la puissance, la sagesse et toutes les perfections infinies de son Père qui étaient les siennes ; et c'est ainsi qu'il accomplissait le sacerdoce de l'éternité. Quand Dieu voulut créer le monde, il y fut déterminé par sa gloire : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* « Dieu a tout fait pour lui-même (Prov., XVI, 4) : » et c'est son Fils, sa sagesse éternelle qui a tout fait

pour accomplir les desseins de son Père. Tout a été créé par lui et pour lui : il dit et tout a été fait. La parole éternelle produit tous les êtres, et chaque œuvre de la création est un hymne à la gloire de Dieu, un sacrifice de louange que le prêtre éternel offrait à son Père, et la Trinité sainte le recevait avec un bonheur infini ; Dieu admirait l'œuvre de sa sagesse, *et vidit Deus cuncta, et erant valde bona.* (Gen., I, 31.) Les anges furent les premiers appelés à la société sainte de l'Eglise, leur existence devait être éternellement un sacrifice de louange et de bénédiction offert par Dieu le Fils à son Père tout-puissant. L'homme fut créé ensuite pour être un autre sacrifice de Dieu le Fils à la gloire de son Père ; mais avec l'homme un autre monde est créé pour l'homme, la terre et le monde matériel sont faits pour lui, afin qu'il y vive par son corps et qu'il y contemple la puissance de Dieu dans ses œuvres ; il est créé corps et âme, et il a deux vies, la vie de son corps qui l'attache à ce monde et la vie de son âme qui l'unit à Dieu ; par là, il est le lien du monde et de Dieu, il est l'offrande et le prêtre tout à la fois, il est l'offrande du Verbe éternel et le prêtre de ce monde physique. Par là, tout est créé par le Verbe de Dieu pour la gloire de son Père. Mais dans l'homme il y a deux vies, l'une, la vie du corps est soumise aux lois du monde physique qui sont la volonté de Dieu créant et conservant toutes choses ; il ne peut s'y soustraire sans périr. L'autre vie de l'homme est la vie de son âme ; il est dans la nature de chaque être de se nourrir d'une substance propre à le fortifier, d'une substance analogue à la sienne ; or, la nourriture de l'esprit de l'homme ne peut être que ce qui est esprit ; l'âme est venue de Dieu qui est sa source et c'est en Dieu qu'elle trouve sa nourriture et sa vie, c'est là son centre vers lequel elle tend sans cesse, parce que là est la vérité, le bien et le bonheur. Voilà pourquoi il est écrit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (Deut., VIII, 3.) Voilà pourquoi, âmes mondaines, qui êtes fatiguées et accablées, vous ne trouvez la paix nulle part. L'ennui vous dévore, les passions vous tuent ; il est arrivé à votre âme le plus grand de tous les malheurs ; elle ne peut échapper à la loi de sa nature, et la loi de sa nature est de tendre vers Dieu, son centre, comme la loi de la pierre lancée dans l'air est de tendre vers le centre de la terre ; mais vous l'avez enchaînée par l'orgueil, la vanité, l'ambition, la frivolité, les dissipations, les plaisirs vains et corrupteurs ; vous avez oublié Dieu, mais votre âme ne peut l'oublier ; sitôt que vous lui laissez un moment de répit elle crie bien haut : laisse-moi m'envoler à Dieu, laisse-moi goûter ma vie ; mais vous vous hâtez bien vite d'étouffer les remords, de chasser les pensées sérieuses qui vous saisissent malgré vous ; et votre âme, pauvre être privé de sa nourriture, se défait et s'endort dans les profondeurs de

la dégradation d'où elle ne se réveillera peut-être que dans l'éternité, car elle ne peut mourir. Commencez-vous à comprendre ce que c'est que l'homme ? Commencez-vous à comprendre que sa vie et son bonheur sont en Dieu, son principe et sa fin ? Commencez-vous à comprendre comment une âme forte quitte tout, abandonne tout pour suivre les lois de sa nature et tendre vers Dieu, son souverain bien. Comprenez-vous, ma sœur, comment la grâce abondante que Dieu vous a faite a fortifié votre âme, et lui a donné la puissance de venir chercher sa vie en Dieu seul, de commencer sur la terre la vie parfaite de l'humanité, la vie de l'éternité ? Comprenez-vous comment tout est sorti de la plénitude de Jésus-Christ, comment vous-même avez été créée par lui pour être offerte à la gloire de Dieu son Père ? Ah ! dites donc avec moi, ô ma bien-aimée sœur, dites, âmes du monde, avec nous : ô Prêtre éternel je m'unis à vous pour glorifier votre Père, moi, votre créature, moi, la plus sublime offrande que vous ayez faite à votre Père dans la création puisque je suis votre image et votre ressemblance ; je veux désormais m'immoler à la gloire de la Trinité sainte, puisque c'est pour cela que vous m'avez créée ; offrez-moi vous-même, ô pontife admirable, comme vous m'avez offerte au commencement, afin que par vos mains je sois une victime d'agréable odeur.

II. — Nous venons de voir comment tout existe pour la gloire de Dieu en Jésus-Christ, essayons de comprendre comment la plénitude de Dieu s'est répandue dans l'Eglise, plénitude d'où nous avons tous reçu, et grâce pour grâce. L'Eglise a été fondée sur la terre pour rappeler les hommes égarés à la véritable vie de leur âme, pour perfectionner l'humanité après l'avoir relevée de sa misère et de son abjection, et enfin pour la conduire au ciel. Car sur la terre, l'Eglise, bien que sainte et divine, n'est pourtant que la préparation de l'Eglise éternelle du ciel ; tous les hommes sont les pierres dont sera bâtie la Jérusalem céleste ; nous sommes taillés et polis ici-bas dans la sainte Eglise pour trouver notre place dans l'édifice éternel de l'Eglise du ciel. L'Eglise de la terre a été établie pour accomplir sa destinée et sa fin en traversant les siècles et recueillant ses élus du milieu des peuples par tous les moyens qu'elle a reçus de la grâce d'en haut. Le Verbe de Dieu lui-même, Jésus-Christ, est descendu sur la terre pour établir cette Eglise sur des fondements inébranlables. Il est venu ayant en lui la plénitude de toutes grâces, de toutes vérités, de tous biens, de toutes vertus. Après avoir répandu dans le monde la céleste doctrine qui contient tout ce qu'il importe à l'homme de connaître, il a souffert pour expier tous les crimes, tous les forfaits, tous les péchés du monde, ceux des sociétés, des peuples et des nations comme ceux des individus. Il a institué ses saints sacrements pour servir de remèdes, de soutiens, d'appuis, de moyens de sanctification et de perfection, non-seule-

ment pour chaque homme en particulier, mais aussi pour les peuples et les nations. Puis, avant de monter au ciel, il consacra ses apôtres, il en fit des hommes nouveaux, d'autres lui-même; il fit passer en eux sa grâce, sa puissance, et l'intelligence de ses desseins sur le monde; il leur envoya d'en haut son Saint-Esprit pour les éclairer et les conduire; puis ils se dispersèrent dans le monde égaré et malade, pour le guérir et le ramener à la vérité; ils parlèrent la parole de Dieu, l'Esprit-Saint se répandit sur un grand nombre d'autres hommes, et l'Eglise fut fondée; il y eut en ce monde une société sainte, dirigée par l'Esprit-Saint et recevant sa vie sociale de la plénitude de Jésus-Christ. Mais le monde n'était pas encore changé, un pêcheur de la Galilée avait reçu de Jésus-Christ la mission de gouverner l'Eglise; il avait reçu l'empire du monde, et la puissance de gouverner les intelligences, puissance qui n'appartient qu'à Dieu; ce pêcheur était donc le roi du monde, roi sans trône, sans capitale, sans armée, sans épée, car on lui a défendu de se servir de la sienne. Et pourtant un jour, voilà que cet étrange monarque, conduit par l'esprit de Dieu, traverse seul les mers, entre dans Rome, la maîtresse des nations; il y établit son trône en mourant comme son maître, et l'univers lui est soumis à lui et à ses successeurs. Mais pourtant la société n'est pas changée, le Pontife éternel a expié par ses souffrances pour les nations et les peuples, il faut qu'à leur tour elles satisfassent à la justice de Dieu, il faut qu'elles se purifient par le sacrifice et l'offrande de leur sang; et pendant trois cents ans, les martyrs puisant dans la plénitude de Jésus-Christ la force de mourir, les martyrs soutenus et fortifiés par l'Esprit-Saint qui possède maintenant le monde et qui le recrée dans les souffrances et l'amour, les martyrs, la fleur des nations, tout ce qu'elles ont de plus pur et de plus saint, répandent leur sang pour affermir les fondements de l'Eglise. Et dans la suite des temps toutes les fois qu'un peuple est appelé à entrer dans l'Eglise, il commence par offrir à Dieu le sacrifice de ses martyrs pour se rendre digne d'être conduit par l'Esprit-Saint.

Quand le monde fut purifié, l'Esprit-Saint qui s'était répandu sur lui, qui le possédait maintenant, appela les hommes forts et puissants dans les solitudes du désert, pour y préparer les éléments de la nouvelle société, comme autrefois son peuple avait passé dans le désert avant d'être établi dans sa terre pour prendre rang parmi les nations: comme Jésus lui-même se retira dans le désert pour se préparer à sa mission. Cependant le monde continue d'être remué et changé par les pontifes, les évêques, les docteurs, les confesseurs, éclairés et instruits par l'Esprit-Saint. L'ancien monde tombe avec sa corruption et ses mauvaises doctrines. De nouveaux peuples surgissent de toutes parts; les déserts

voient fleurir toutes les vertus; des monastères s'élèvent; les peuples s'établissent autour, des villes sont fondées, et par là de nouvelles nations sortent de l'Eglise, où elles ont tout puisé, leurs lois, leurs institutions, leur puissance, leur génie et cet admirable esprit de charité qui les élève au-dessus des nations païennes. Mais à mesure que les peuples avancent dans le progrès de leur vie, la plénitude de l'esprit de Jésus-Christ se répand sur eux; la société de la sainte Eglise, qui puise sa vie dans la prière et la contemplation de Dieu, mais qui est pourtant soumise aux nécessités du temps, voit naître dans son sein des âmes d'élite qu'elle députe vers Dieu pour le glorifier et louer sans cesse en son nom, afin que le culte perpétuel ne cesse jamais: tant que l'humanité sera dans le temps, elle est soumise aux faiblesses et exposée au péché, des âmes innocentes sont dévouées à la pénitence pour les péchés des peuples. Quand la vie de la foi commence à se relâcher dans les peuples, quand, esclaves du mal et du péché, ils sont menacés de perdre leur liberté en tombant dans une nouvelle dégradation, l'Esprit-Saint qui désormais gouverne le monde, s'empare de l'âme de François d'Assise et de plusieurs autres saints. Ces âmes d'élite enfantent de grandes familles spirituelles qui ont pour mission d'aller nourrir les peuples de la doctrine de vérité. Lorsque plus tard les sommités du monde commencent à errer dans leurs voies, lorsque séduites par les trompeuses flatteries de l'hérésie qui ébranla l'Eglise en prétendant la réformer, elles brisèrent avec l'Esprit-Saint, Ignace de Loyola, et François Xavier avec leurs enfants sont suscités par l'Esprit de Dieu, pour défendre l'Eglise, maintenir la foi dans le monde et s'en aller au loin appeler à la cité sainte de nouveaux peuples pour ceux qu'elle a perdus, et c'est ainsi que la plénitude de Jésus-Christ s'est répandue dans l'Eglise à mesure que les besoins des temps le demandaient; il nous reste à voir, mes sœurs, comment il faut que vous sortiez vous-même de cette plénitude, en recevant l'esprit de Jésus-Christ et en comprenant ce qu'il demande de vous.

III. — Dieu qui conduit tout avec douceur et force se sert souvent des plus faibles moyens pour accomplir ses desseins: *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* (1 Cor., I, 28.) Nous venons de voir comment, à chaque besoin de son Eglise, il a trouvé un remède. Les temps mauvais ont pesé sur nous, la foi s'est affaiblie, la société chancelle sur ses bases, parce que la famille est détruite; la famille ne vit plus que matériellement, parce que la foi en a été bannie; la famille chrétienne, la seule famille sociale a été rongée jusque dans ses racines; la femme créée de Dieu pour en être la source a été corrompue par une éducation frivole et volage; elle a été livrée au monde et à son esprit; n'ayant plus d'autre but

que de plaire par ses agréments physiques et intellectuels, elle n'a plus cherché qu'une science vaine et mensongère qui a corrompu son cœur en enflant son intelligence, et elle a perdu son empire avec sa foi. Partant, plus d'éducation de famille, plus de bases sociales, plus de principes, plus de doctrine, plus de vertus : on bien s'il est encore dans un grand nombre de familles des principes de foi et de charité, les enfants, après en avoir été nourris dans leurs premiers ans, sont jetés dans une société qui ne croit plus, dans un monde qu'une science orgueilleuse tue ; leur foi est ébranlée par cette fausse science que ne connaissait point leur mère et contre laquelle elle n'a pas pu les prémunir ; et ils ne tardent pas à se séparer de leur mère avec mépris, pour aller grossir le tourbillon de l'incrédulité. Mères qui m'écoutez, si à ce récit de vos malheurs vos cœurs ne sont pas émus, c'est une preuve que vous êtes attaquées de la maladie qui mine la société. Voilà le mal ; Dieu manquera-t-il à son peuple ? Non, car il a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique. Non, il n'a point manqué à son peuple ! Mes sœurs, élevez la voix, pour dire avec moi ; non, il n'a point manqué à son peuple, votre réunion en cette maison en est la preuve. Et admirez ici la sagesse de l'Esprit-Saint, qui vous a choisies, car ce n'est pas vous qui êtes venues, c'est Dieu qui vous a appelées. Un jour qui n'est pas encore bien loin, une pensée du ciel descendit sur la terre, elle chercha où se reposer ; vous étiez éloignées les unes des autres, vous ne vous connaissiez pas, vous cherchiez pourtant quelque chose et vous ne saviez quoi. La pensée du ciel s'empara de votre âme à toutes, elle vous parut belle et sainte ; votre cœur s'y attacha, vous l'embrassâtes, elle s'incarna en vous et l'Esprit-Saint vous posséda ; la divine Sagesse vous fit alors sortir de la maison de votre père, comme autrefois Abraham, et vous ne saviez où vos pas se dirigeaient ; vous aviez soif de vérité, de lumière et de bonheur de l'humanité. La pensée du ciel qui vous possédait fut l'étoile qui vous guida dans les sentiers de ce monde ; et voilà que quelque temps après, un autre jour, vous vous rencontrâtes trois sur le même sentier, et comme Paul et Antoine vous fûtes étonnées de vous connaître, et de vous appeler par vos noms, vous voulûtes vous parler et vous fûtes plus surprises encore de ne vous dire que la même chose, vous parliez le même langage ; la pensée du ciel vous fut alors expliquée, vous la comprîtes et vous vous dites alors : nous avons d'autres sœurs dans le monde, elles nous cherchent, bâtissons ici une tente pour y méditer la pensée du ciel en les attendant. Et pendant que vous méditez, d'autres sœurs sont venues, car la pensée du ciel les avait aussi saisies. Vous les avez embrassées dans la charité, et vous leur avez dit : méditez avec nous la pensée du ciel, elle est profonde et elle vous ferti-

fiera, et voilà que plus vous méditez la pensée du ciel, plus vous étiez effrayées ; le monde vous apparaissait dans une grande souffrance, et la pensée du ciel vous disait : hâtez-vous, car c'est par vous que je veux lui proposer le remède, vous avez compris le mal, mettez la main à l'œuvre ; il n'y a plus de familles parce qu'il n'y a plus de mères, levez-vous pour former des mères au monde ; le monde est malade d'une science vaine et orgueilleuse, donnez-lui une science forte et solide, basée sur la foi et la charité, et les mères régénéreront le monde. Mais plus vous méditez plus vous étiez ébranlées ; car vous étiez seules et sans appui. Vous gémissiez dans l'abandon, car Dieu voulait vous former dans l'épreuve. C'est par les tribulations que Jésus a racheté le monde, c'est par les souffrances et la croix que les apôtres l'ont conquis. Ils étaient abandonnés en ce monde et n'avaient d'appui que dans le ciel. Vous qui receviez la plénitude de Jésus-Christ, il a fallu aussi vous fortifier dans l'abandon et l'oubli ; il a fallu que votre famille spirituelle se fondât et s'unît dans l'épreuve et l'angoisse. On ne se connaît et surtout on ne s'aime bien qu'après avoir souffert ensemble. Quand l'épreuve eut enchaîné vos cœurs, la pensée du ciel qui vous possédait maintenant tout à fait, vous dit : Enchaînez-vous à moi et vous serez plus fortes que l'enfer, et vous ne craignez plus rien. Vous avez juré à Jésus de lui appartenir, et voilà que déjà votre belle et grande œuvre est commencée ; ces jeunes enfants vous sont confiées du ciel, d'autres viendront ensuite, et par elles vous continuerez à ramener dans le monde la paix avec la foi. Vos œuvres vivront après vous, car il est dans la nature des œuvres de l'Esprit-Saint de se perpétuer dans le temps, tandis que les œuvres des hommes ne durent qu'un jour.

C'est ainsi, mes sœurs, que vous êtes sorties de la plénitude de Jésus-Christ, entrez donc dans son esprit par la prière et le travail ; demeurez dans sa charité, dans cette belle simplicité chrétienne que l'étude de la vraie science donne et qu'il faut aujourd'hui posséder pour accomplir l'œuvre de Dieu, soyez simples comme des colombes. Pour moi qui vous prêche et qui me réjouis d'avoir connu la pensée du ciel qui vous a mises en ce monde, je vous rends ce témoignage devant Dieu et devant les hommes que votre mission est belle, que vous avez reçu la science véritable dont le monde a besoin, et surtout la science du salut ; mais souvenez-vous qu'elle ne vous appartient pas, vous l'avez reçue d'en-haut ; faites-la donc fructifier, car Dieu vous en demandera compte ; possédez-la, cultivez-la dans la sainte humilité de Jésus-Christ, et par là vous verrez d'autres sœurs venir encore du monde à vous pour vous aider dans l'œuvre du ciel qui vous a été confiée ; déjà Dieu vous a multipliées, le monde qui ne vous connaissait point vous entoure en ce moment. Peut-être y a-t-il au moment où je

vous parle des âmes que Dieu a préparées et sur lesquelles la pensée du ciel qui vous a réunies vient de descendre. Ah! qu'elles prennent garde de la repousser; elles en rendraient compte à Dieu qui appelle qui il veut et auquel on n'a pas le droit de résister.

Pour vous, ma sœur, je ne veux pas retarder le moment qui va vous établir dans la paix, en vous enchaînant d'amour à la pensée du ciel; rappelez-vous en ce moment comment elle vous a saisie dans le monde pour vous amener ici où vous avez trouvé le bonheur et la paix en rencontrant des sœurs bien plus chères pour vous que les sœurs du monde, car c'est dans l'âme que sont les liens de votre parenté. Oh! que vous serez heureuse désormais; les joies de Dieu sont à vous; vous allez vous trouver dans cet état sublime que le monde ne connaît point; état où l'âme, après avoir passé par tous les degrés de la foi, est entièrement possédée par elle; alors plus de doute; bien plus, Dieu s'est si admirablement révélé à l'âme qu'elle n'a plus besoin de méditer les motifs de sa foi comme les âmes ordinaires; nourrie de Dieu, elle comprend tout en lui, elle possède en lui toute vérité, pour elle plus de nuages, elle puise à longs traits dans la source de la vérité

infinie, et elle n'a plus d'autre sentiment, d'autre pensée que celle-ci, *mihi adhærere Deo bonum est.* (Psal. LXXII, 28.) Ah! qu'il m'est bon de m'attacher à Dieu. Ma sœur, vous allez bientôt goûter ce sentiment qui va vous ravir au-dessus de la terre, et si ce n'était la volonté de Dieu, votre âme briserait les liens du corps pour s'envoler dans le sein de l'Éternel.

Pour vous, âmes du monde, qui ne connaissez ni ces joies, ni ce bonheur immense qui efface à jamais tout ce que le monde a de plus doux, voulez-vous les connaître? Attachez-vous à Dieu, comprenez qu'il est votre origine, votre fin, qu'il est la vie de votre âme, et que tant que vous ne laisserez pas votre âme s'envoler librement à lui, vous ne goûterez jamais le bonheur parfait pour lequel l'homme est créé, et que par conséquent vous ne serez jamais dans votre véritable nature. Ah! donnez-vous donc à Dieu; l'esprit de lumière et de vérité va descendre ici, et, en prenant possession de l'âme de notre sœur, il rayonnera sur toutes les âmes qui voudront le recevoir, n'y mettez pas obstacle; ce sera pour vous le commencement de la vie parfaite et du bonheur souverain, que vous continuerez sur la terre pour les perpétuer dans les siècles éternels! *Amen.*

III. -- PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE PREMIER.

SAINT VINCENT DE PAUL.

*Mirabilis Deus in sanctis suis. (Psal. LXVII, 36.)
Dieu est admirable dans ses saints.*

Mes frères, si Dieu, l'auteur de tout bien, est admirable dans toutes ses œuvres, c'est surtout dans la sanctification de ses élus qu'il fait éclater ses grandeurs les plus magnifiques. La raison en est que Dieu a tout fait dans le monde pour Jésus-Christ et pour ses élus. Ce monde, tout admirable qu'il est, n'est pas le but final de Dieu; la figure de ce monde passe, et nous n'avons point ici-bas de cité permanente, nous cherchons celle qui le sera. Créés pour cette vie future, c'est pour nous y conduire que ce monde a été fait, voilà pourquoi Dieu qui est lui-même la vie future a déployé ses merveilles dans tout l'univers, afin qu'elles nous élèvent sans cesse vers lui. Le monde physique, le monde intellectuel et le monde moral sont une grande harmonie dont la loi est en Dieu; c'est comme une échelle admirable, dont les degrés conduisent au souverain bien. Le monde physique est créé par l'intelligence divine pour être compris par l'intelligence humaine, qui peut voir dans les astres et leurs mouvements si réguliers, dans leurs distances et leurs formes, les conditions nécessaires à l'existence

de l'homme et de tous les êtres qui l'entourent sur la terre. Les plantes et les animaux, créés pour l'homme, s'élèvent comme par degrés de perfection en perfection, depuis le plus infime, le plus inutile en apparence, jusqu'à ceux qui se rapprochent davantage de l'homme, qui est lui-même lié au monde physique par son corps et au monde spirituel par son âme. Ainsi l'homme devient le nœud du monde et de Dieu, le passage de la matière à l'esprit, le lien du fini et de l'infini. Et partout dans cette admirable harmonie nous rencontrons Dieu. La Trinité sainte, dit l'ange de l'école, a imprimé ses vestiges dans le monde physique, et dans chaque créature; elle a imprimé sa ressemblance et son image dans l'homme et dans les cœurs angéliques. Or, tout cela vient se résumer dans la grande société de l'Église, qui est le monde moral par excellence, la société véritable pour laquelle tout a été créé. Et de même que dans le monde il y a des êtres qui sont comme le centre de tous les autres, de même que dans les espaces il y a un soleil et des astres plus lumineux qui paraissent le centre des mouvements réguliers du ciel, pour raconter la gloire de Dieu et annoncer l'œuvre de ses mains; de même que sur la terre l'homme est le centre de tous les autres êtres, qu'il est leur dominateur et leur roi; de même

aussi dans la sainte Eglise, les saints sont la vie, la lumière, le soutien, la loi de progrès du monde moral; citoyens de la société future à laquelle tout doit aboutir, Dieu se montre plus admirable en eux qu'en tout le reste. Si l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, les saints rendent cette image et cette ressemblance vivantes en eux. Ils sont dans la main de Dieu comme les instruments de ses merveilles et de sa volonté; par eux il répand ses bénédictions sur les autres humains; par eux il soutient et fortifie son Eglise; par eux il sauve les peuples et remédie à leurs maux; par eux il fait marcher les sociétés dans les voies du bien et de la vertu, de la force et de la puissance. Disons donc que *Dieu est admirable dans ses saints*, et faisons que cette parole trouve dans nos cœurs un écho, afin que nous aussi nous devenions des saints et que Dieu soit admirable en nous.

C'est ce chapitre détaché de l'histoire des merveilles et des œuvres de Dieu, chapitre des merveilles de Dieu dans ses saints, que je voudrais, M. F., vous faire comprendre dans Vincent de Paul, le héros de la charité, afin de fortifier vos âmes dans l'amour du bien, de relever les cœurs abattus par la preuve frappante de l'appui de Dieu, qui ne manque jamais à ceux qui sont fidèles à répondre à la voix de sa grâce. Nous méditerons donc ensemble 1° combien Dieu s'est montré grand dans Vincent de Paul envers son Eglise; 2° combien il s'est montré grand envers la société; 3° combien il s'est montré grand dans la sanctification de Vincent de Paul lui-même. Implorons l'esprit de lumière par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

I. — *Mirabilis Deus in sanctis suis; « Dieu est admirable dans ses saints. »*

Tous les hommes sont appelés à la sainteté, parce que tous ont été créés pour glorifier Dieu et le bénir, c'est là notre but et notre fin. Mais cette sainteté n'est produite en nous que par l'action de Dieu; action mystérieuse, dont les effets embrassent tous les êtres, et forcent continuellement la science humaine à s'écrier à chaque pas, *le doigt de Dieu est là.* (*Exod.*, VIII, 19) Une graine est jetée sur la terre, elle y germe et devient une plante; par ses petites racines, elle puise dans le sol l'eau et les sels divers qu'elle transforme en sa propre substance; par ses petites feuilles, elle pompe dans l'air les gaz divers qui viennent contribuer à sa vie; par la succession continue de ces phénomènes, la plante se développe et devient un arbre qui porte à son tour des fruits et des graines; comment ces transformations s'opèrent-elles? Comment de l'eau, de l'air, des terres, des métaux, deviennent-ils du bois, des feuilles, des fleurs, des fruits et des graines? Ce sont des faits que la science constate, mais la loi intime et profonde qui les régit, nous l'ignorons. Et nous-mêmes, comment le pain que nous mangeons, comment les plantes, les fruits, la chair même des animaux, deviennent-ils dans notre corps du

sang, puis notre chair, des os, des nerfs et un cerveau, qui doit servir d'instrument à l'intelligence, pour connaître la vérité et s'élever par le monde jusqu'à Dieu? Ce sont des faits que la science constate, dont elle mesure l'intensité et le nombre, mais la loi profonde qui les régit et les produit échappe à notre science; il y a nécessairement une action secrète, intime que nous ne pouvons saisir dans la matière, qui est au-dessus d'elle, puisqu'elle la domine, et qui ne peut venir que de Dieu qui conserve tout comme il a tout créé, par son action puissante, intime, mais invisible dans le monde physique comme dans le monde moral. Tel est le secret et la raison des prières que l'Eglise adresse à Dieu, même pour les biens physiques, et pourtant l'ignorance incrédule ne le comprend pas. Tout vit et subsiste par cette action intime de Dieu, qui s'appelle la grâce dans la vie surnaturelle. Par nous-mêmes en effet nous ne sommes que misère; nous n'avons à nous en propre que la propension au mal, dès l'enfance. La grâce de Dieu seule montre à nos intelligences la lumière et la vérité, et donne à nos âmes la force et la puissance d'opérer le bien. Qu'elle est grande cette action de la grâce de Dieu dans les âmes, où elle produit la sainteté! S'il nous était donné de suivre son opération dans les âmes les plus communes en apparence, nous ne pourrions retenir notre admiration en voyant qu'il y a plus de force et de puissance dans cette lutte de la grâce divine contre la liberté humaine viciée et rebelle, que dans l'acte divin qui produit le monde. Mais, comme l'action intime et profonde de Dieu sur les êtres physiques est invisible, son action sur les âmes est le plus souvent cachée à nos yeux charnels et mortels; quoique toujours puissante et agissant avec force et douceur, ses merveilles, ne nous seront pourtant révélées qu'au grand jour où nos yeux seront devenus immortels. Cependant, pour l'enseignement de l'humanité, pour soutenir les faibles, faire taire les impies et accomplir ses desseins sur le monde, Dieu laisse voir au grand jour, dans les hommes de sa volonté, dans ses saints, cette action divine qui les rend les instruments de sa puissance. C'est ainsi que la vérité allait disparaître du monde, lorsqu'il appela Abraham, lui commanda d'être parfait et de marcher devant lui: il en fit le père du peuple saint, qui devait être le dépositaire de ses divins oracles, le gardien de la doctrine du salut du monde, et le peuple missionnaire des nations pour les préparer à recevoir le Rédempteur. Ce peuple gémit dans les fers, Dieu sanctifie Moïse, l'appelle à lui; il remet sa puissance en ses mains et l'envoie pour délivrer son peuple et le conduire dans la terre qui lui est promise. Ce peuple s'égare, et Dieu suscite les prophètes toujours poussés et conduits par cet esprit de force et de sainteté qui combat le mal, éclaire le monde et le prépare à la lumière du Verbe de Dieu lui-même.

Le Christ qui est de tous les siècles, descend enfin sur la terre, il revêt notre nature et devient notre Jésus; c'est l'amour qui l'amène pour consommer la grande unité, la communion des saints. Créatures bornées, Dieu était invisible à nos yeux matériels; en élevant notre forme d'esclave, notre pauvre nature à l'union avec la personne divine, il se rend visible, en sorte que le Christ fait homme a pu dire : qui me voit, voit mon Père. Or, il faut que l'humanité régénérée se transforme et s'unisse dans le Christ pour ne faire plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme, un seul corps dont il sera la tête. Il faut que nous devenions conformes à l'image du Christ, *conformes fieri imagini Christi*. Telle est la transformation, la conformité qui va se réaliser dans la sainte Eglise pour y reproduire dans tous ses degrés l'action incessante du Christ sur l'humanité. Les apôtres sont d'abord formés à sa divine école; transformés en lui par sa grâce et ses exemples, ils se répandent dans l'univers pour y porter la lumière et la vie; comme lui ils prêchent la vérité et annoncent le salut; comme lui ils confirment leur doctrine par leurs souffrances et par leur sang répandu, et, par cette action du Christ en eux, est fondée sur des bases plus larges et agrandies, cette Eglise sainte, cette société divine des élus de Dieu, qui seule forme les saints et à laquelle ils sont donnés pour la soutenir et la défendre. Après les apôtres, les martyrs, continuant la mission d'expiation du Christ, purifient les nations par leur sang, comme le Christ les a sauvées par le sien. Aux martyrs succèdent les pontifes, les docteurs qui viennent entretenir le feu sacré de la vérité, le réchauffer dans le monde en prolongeant à travers les siècles la parole du Christ et de ses apôtres. Puis viennent les confesseurs et les vierges, pour faire éclater tour à tour dans leurs vertus toutes les vertus du Christ, son humilité, sa douceur, son obéissance, sa patience, sa pureté divine et sa sainteté infinie. Enfin comme pour résumer tout, apparaissent les héros de la charité, la vertu qui renferme toutes les autres vertus, qui consume tout en Dieu, et qui, après que la foi et l'espérance se seront évanouies avec les ombres devant les réalités éternelles, demeurera seule pour faire l'immuable fondement du bonheur des élus. Vertu, qui est le terme et la consommation, et qui, en quittant la terre pour remonter au ciel, fera crouler le monde. Mais dans cette succession de saints qui s'annoncent à travers les siècles, il surgit de temps en temps de ces envoyés extraordinaires qui non-seulement continuent la chaîne, mais qui résument en eux toute la mission du Christ et donnent comme une nouvelle impulsion au monde. Celui dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe est une de ces merveilles que Dieu ne fait apparaître qu'à certaines époques pour faire éclater sa puissance et la protection dont il ne cesse d'entourer son Eglise. Ecoutez en effet la grandeur de Dieu

dans Vincent de Paul envers son Eglise.

Il faut que les saints revêtent Jésus Christ, afin qu'il agisse en eux et par eux, car c'est toujours, quoi qu'on fasse, Dieu qui mène les individus et les sociétés. Or le premier caractère de la mission du Verbe de Dieu sur la terre, prédit par Isaïe, c'est d'annoncer l'Evangile aux pauvres, *evangelizare pauperibus*; Jésus-Christ lui-même accomplissant en lui ce caractère, répond aux disciples de Jean-Baptiste, allez dire à votre maître : *Les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les boiteux marchent, les malades sont guéris, les morts ressuscitent, et, par-dessus tout, l'Evangile est annoncé aux pauvres. (Matth., XI, 5.) « Pauperes evangelizantur. »* C'est par les pauvres que le royaume de Dieu a commencé, les pauvres sont les fils, premiers-nés du ciel, et voici pourquoi; notre corps et ses appétits sensuels sont un obstacle à la mission de Dieu, il faut détruire cette enveloppe corrompue qui nous empêche de voir Dieu, car celui qui aime sa vie la perdra, le corps n'est pas la vie, il n'en est que l'enveloppe opaque et ténébreuse; or cette enveloppe est plus détruite dans les pauvres, et Dieu qui hait les cœurs hauts, qui seul veut être grand, qui ne peut donner sa gloire à un autre, trouve le cœur du pauvre plus nu, plus dépouillé de tout orgueil et de toute ambition, plus détaché de tout ce qui passe et par là même plus propre à recevoir l'action de sa lumière, et l'influence de sa grâce. C'est sans doute aussi parce que là il trouve la nature humaine plus faible et plus abaissée, et qu'il y a pour lui de la gloire à relever le pauvre de son fumier pour le faire asseoir parmi les princes des peuples, afin de confondre leur orgueil. Cependant les pauvres n'étaient plus évangélisés, les lèvres du prêtre, qui gardent la science étaient muettes, et le grand caractère l'Evangile, le salut du pauvre, n'était plus accompli. Dieu ne peut pourtant pas manquer à son Christ, il faut que Jésus-Christ vive dans ses prêtres. Il suscite Vincent de Paul, il enflamme son cœur, et le voilà parcourant les campagnes, rassemblant les pauvres et les rappelant au royaume de Dieu; les diocèses d'Amiens, de Beauvais, de Soissons, de Sens, voient revivre la foi parmi les pauvres habitants de leurs campagnes, et l'Eglise de Dieu est consolée en voyant la ferveur renaître parmi ses plus chers enfants. Vincent de Paul le grand caractère de l'Evangile s'éteint parmi nous, beaucoup de pauvres ne sont plus évangélisés, la corruption éloigne les uns, les riches du monde ont usurpé la place des autres, ils ne veulent pas dans l'église, le palais royal des pauvres, siéger à côté des princes; l'insouciance des prêtres oublie encore les pauvres. Mais ce ne sera pas dans ce temple que vous protégez, glorieux père des pauvres, qu'ils ne trouveront plus de place; le zèle des pasteurs vous y invite et les riches se souviendront en y entrant que l'Evangile ne leur est annoncé que par occasion et à cause

des pauvres, et un tel exemple portera ses fruits au loin.

Ce n'est pas assez pour Vincent d'avoir évangélisé les pauvres ; les saints n'échappent pas plus à l'arrêt commun que les autres hommes, et malgré sa mission divine la mort frappera Vincent ; mais les cœurs, les âmes des saints vivent dans les siècles des siècles, parce que leurs œuvres les suivent. Vincent donc, ne pouvant suffire aux immenses besoins des pauvres, des pauvres du monde que sa charité embrassait, cria vers le père de famille que la moisson était blanche, et demanda des frères et des aides. Sa voix fut entendue ; l'esprit de Dieu lui amena des prêtres, dont il devint le père et le guide, et afin que jamais plus le pain de la parole ne manquât d'être rompu aux pauvres, il les fonda dans une famille qui se perpétuerait après lui d'âge en âge, qui vivrait toujours dans son esprit de simplicité et de pauvreté, et que Dieu plus tard devait dilater dans l'univers pour porter l'Évangile aux peuples qui l'ont perdu, et à ceux qui ne l'ont jamais connu. Les plaies de l'Église étaient bien plus profondes encore ; après tant d'hérésies qui avaient attaqué tour à tour toutes les vérités de la foi, et contre lesquelles l'esprit de Dieu avait suscité les Pères et les docteurs de l'Église, en était venue une plus formidable, parce qu'elle avait accumulé toutes les ténèbres de l'erreur et du mensonge à la fois ; elle avait brisé le lien d'union de la sainte Église. Le protestantisme avait entraîné plusieurs nations dans sa révolte, et les maux qui devaient peser sur ces peuples étaient incalculables et impossibles à prévoir. L'Église pourtant avait combattu ; le saint concile de Trente avait mesuré la profondeur du mal et en avait prescrit les remèdes. Une foule de génies avaient combattu l'erreur par leur parole éloquente et leur plume plus puissante encore ; la grande voix de Bossuet allait réduire au silence les défenseurs de l'hérésie ; mais que peut le génie de l'homme dans les combats du ciel ? Il faut la sainteté pour triompher des fureurs de l'enfer. Vainement donc avait-on parlé, vainement avait-on écrit ! Vainement les princes eux-mêmes avaient-ils tiré le glaive ! Le protestantisme n'avait pas reculé d'un pas, et il ne devait pas reculer ; sa cause était dans un mal bien plus profond, et c'est ici que Dieu est admirable. Charles Borromée, le grand archevêque de Milan, soudant toute la profondeur de ce mal, avait travaillé à le guérir. Mais il était réservé à Vincent de Paul d'y travailler bien plus efficacement, et dans un pays d'où les événements du monde devaient propager le remède. La grande cause du protestantisme fit verser bien des larmes à Vincent ; il s'en plaignait bien amèrement dans les épanchements de son cœur ; répétons ses paroles en pleurant à la face de Jésus-Christ : « Nous devons, disait-il, faire quelque effort pour ce grand besoin de l'Église, qui s'en va ruinée en beaucoup de

lieux par la mauvaise vie des prêtres : car ce sont eux qui la ruinent et qui la perdent ; et il n'est que trop vrai que la dépravation de l'état ecclésiastique est la cause principale de la ruine de l'Église de Dieu. » C'était là la grande cause du mal, le prétexte blâmable sans doute qui devait donner au protestantisme tant de hardiesse et d'audace. C'était là la plus grande de toutes les objections et la plus difficile à résoudre, il fallait ramener la vie de Jésus-Christ au cœur du sacerdoce, et il ne fallait rien moins qu'un grand saint pour l'entreprendre et en venir à bout : il fallait pour ainsi dire modifier l'Église, il fallait détruire l'ignorance des prêtres, les arracher à la mondanité et les rendre à la science et à la vertu. Or, ce n'était pas l'œuvre d'un jour ! Vincent, après avoir pleuré et gémé devant le Seigneur, sentit la grâce de Dieu brûler son âme, il appela les prêtres de sa congrégation ; il leur inspira l'amour de l'Église, l'esprit de dévouement et de charité, l'esprit de science et de prudence ; il les forma lui-même, les dirigea, et sous sa conduite ils allèrent prêcher la pénitence, l'étude et la prière aux prêtres. Il fallait pénétrer plus avant ; il institua dans l'Église de Paris ces conférences ecclésiastiques, si fructueuses pour nourrir la piété et la science sacerdotale. A ces conférences accourut bientôt tout ce qu'il y avait de distingué dans le clergé de la capitale ; là refleurirent les vertus ecclésiastiques ; là se rouvrirent les canaux de la science sainte. Ces conférences devinrent comme un séminaire d'évêques, qui allèrent porter sur tout le sol de France cet esprit de piété et de science qu'ils avaient puisé près de Vincent de Paul, et ils le firent couler avec l'onction sainte dans le cœur du nouveau sacerdoce que leurs mains consacraient.

Quand un saint a mis la main à l'œuvre, il pose les fondements sur le roc ; c'était surtout un nouveau clergé qu'il fallait élever et former, un nouveau sacerdoce qu'il fallait créer, pour fermer la bouche aux fauteurs de l'hérésie ; un sacerdoce qui abattrait leur audace et ferait rougir leurs vices par ses vertus ; un clergé dont l'exemple étonnerait les peuples égarés et trompés, et qui leur montrerait la véritable église de Jésus-Christ dans l'Église catholique. Alors Vincent de Paul agrandit encore l'œuvre de sa congrégation ; il fonda les petits et les grands séminaires, et telle fut la source de ce clergé si pieux et si édifiant de l'Église de France, qui, quand les suites du grand schisme protestant eurent bouleversé, il y a cinquante ans, notre malheureux pays, s'en allèrent faire briller dans l'exil leurs vertus et leur science, et, en enlevant ainsi au protestantisme son fameux prétexte, préparer ce retour à l'unité dont le progrès console tous les jours l'Église. D'où viennent ces frémissements de l'hérésie, d'où viennent ces terreurs que les vagues de la Manche apportent chaque jour à nos oreilles avec les actions de grâces et la *profession de foi* de l'élite des ministres protestants,

pourquoi sur le sol d'Albion les temples catholiques surgissent-ils si nombreux et si pressés des ruines de trois cents ans ! Il y a quelques soixante et quatre-vingts années, les Lazaristes, les fils de Vincent de Paul, formaient aux grands séminaires de Vannes, de Saint-Malo et de plusieurs autres diocèses des provinces environnantes, cette foule de prêtres si fervents, si admirables, ces phalanges de martyrs et de confesseurs, que la tempête révolutionnaire jeta par-dessus les flots de l'Océan au sein même du protestantisme. Auguste et sainte providence de mon Dieu, vos voies ne sont point nos voies ; le protestantisme naît, et Vincent de Paul en prépare déjà la ruine ; le protestantisme souffle la révolution française, et cette révolution lui jette pour récompense la foi de ses confesseurs, enfants de Vincent de Paul ; ils viennent faire tomber le bandeau du mensonge et jeter le trouble de la vérité au milieu du calme de l'erreur aveuglée. Depuis ce moment furent posées les causes du retour à l'unité, qui portent aujourd'hui des fruits si consolants. Ah ! puisse-t-elle venir bien vite cette unité sainte, après laquelle vous soupirâtes, ô Vincent ! puissions-nous la hâter, nous prêtres du Seigneur, qui devons à vos vertus et à vos œuvres tout ce que le Seigneur a voulu faire de bien en nous ; et alors nous comprendrons mieux encore combien Dieu a été grand en vous pour son Eglise. Nous avons ajouté, mes frères, que Dieu avait été grand en Vincent de Paul pour la société.

II. — *Dieu a été grand en saint Vincent de Paul pour la société.*

L'homme est avant tout créé pour être religieux ; c'est là sa nature première et fondamentale ; la religion est aussi nécessaire à la vie humaine que la vie matérielle l'est à l'individu ; et lorsque le Créateur descendu sur la terre proclamait dans le monde cette loi sublime : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (Matth., IV, 4)*, cela était encore bien plus hautement applicable aux sociétés. Les nations vivent de vérité, de bien et de vertu, voilà pourquoi il ne peut y avoir de société sans religion ; voilà pourquoi l'Eglise catholique qui seule possède la vérité dans sa plénitude, avec la puissance du bien et de la vertu, est la véritable société humaine, celle pour laquelle Dieu a fait le monde. Elle est le fondement de la nationalité de tous les peuples, et en se séparant d'elle ils se séparent de la vie. L'Eglise étant donc la mère et la gardienne des nations, tout ce que Dieu fait dans l'Eglise il le fait pour les nations. Jamais les sociétés ne font un pas dans le progrès de la vie, que le principe et l'impulsion ne leur soient donnés par l'Eglise. Jamais elles n'éprouvent un besoin, qu'aussitôt l'Eglise ne trouve de quoi le satisfaire et le remplir. Et c'est en se montrant grand et admirable dans ses saints que Dieu accomplit toutes ces destinées sociales.

Les peuples avaient, dévié de la route de la vérité, du bien et de la vertu. Le vice et la corruption menaçaient de détruire le monde, le Fils de Dieu descend sur la terre pour enseigner la sagesse aux nations, pour les sauver en mourant pour elles ; et son Eglise est chargée d'accomplir sa mission au milieu des peuples. Les peuples ne croient plus, ils se sont endormis dans la mort, la voix des apôtres retentit jusqu'aux extrémités de la terre pour les réveiller. Les nations luttent contre la foi, il faut les forcer à croire en expiant leurs forfaits ; elles offriront à Dieu en sacrifice pour racheter leur vie tout ce qu'il y a encore de sain en elles ; pendant trois siècles des milliers de martyrs rendent témoignage au ciel devant la terre, leur sang fait germer la foi et purifie le monde. L'enfer s'élève de nouveau, il s'efforce de répandre l'erreur dans l'Eglise par les hérésies ; Dieu, toujours admirable dans sa protection sur son Eglise, et sur les peuples, fait surgir ces grands génies que l'Eglise honore comme ses pères et ses docteurs. Les sociétés ont grandi à l'ombre et sous la tutelle de l'Eglise ; mais il y a par de là les mers d'autres peuples qu'il faut rappeler à la vie ; un nouvel apostolat commence par ces saints missionnaires que nous avons vus partir du milieu de nous, pour aller évangéliser des peuples que nous ne connaissions pas. La foi était affermie dans les nations, leur attente et leurs espérances étaient accomplies, la France, notre patrie fut donnée à l'Eglise, pour être son premier appui et comme l'arsenal où elle puiserait des armes pour étendre sa puissance bien-faisante. Mais hélas ! après la foi et l'espérance, il y a une dernière vertu qui doit se réaliser au cœur des nations dont elle est la vie ; vertu qui, selon la parole de l'Apôtre, doit demeurer, pour être l'éternel fondement du bonheur du ciel, c'est la charité qui plante en Dieu même les racines des plus nobles et des plus généreux sentiments du cœur de l'homme. Elle aussi devait avoir ses hérésies, elle aussi devait être combattue ; et c'était du milieu de nous que l'ennemi devait s'élever. Le philosophisme devait venir reprocher à l'Eglise d'être inutile au monde, où elle a tout fait ; il devait venir, par ses doctrines, incarner l'égoïsme dans les cœurs, et de là devait sortir cette monstrueuse philanthropie, l'hérésie de la charité, dont le nom comme l'action arrache du sein de Dieu même, les racines de la charité, de la miséricorde de la compassion et de l'amour pour les planter dans le cœur stérile de l'homme, et les faire périr dans la corruption de la chair. Ce mal est grand, ses suites effrayantes, car s'il venait, comme nous en sommes menacés, à étendre ses ravages, la charité serait morte au cœur des peuples, les nations seraient séparées de l'Eglise dont la vie est Dieu, la charité même ; l'humanité n'ayant plus de lien avec Dieu, serait réduite à sa faiblesse corrompue, les sources de la vie seraient tarries en elle, parce qu'elle serait hors de

Dieu qui est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu : *Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet.* (I Joan., IV, 16.) Cependant cette dernière des hérésies n'était pas encore née, mais les causes qui la préparaient existaient dans toute leur puissance, et la divine Providence préparait aussi le remède à l'avance. Vincent de Paul recevait d'en haut un cœur capable d'embrasser toutes les misères humaines et d'y trouver un remède, ses œuvres réfutaient à l'avance les reproches orgueilleux de l'ingratitude et de l'impiété ; par lui l'Eglise satisfaisait ce besoin des peuples avant que le mensonge du philosophisme et de la philanthropie vînt les tromper, en singeant la charité.

La société, participant à la justice de Dieu pour punir les coupables, doit chasser le crime de son sein ; et malheur, à la société qui cesserait un instant d'avoir, un œil vigilant ouvert sur les êtres dénaturés et pervers, qui ne sont plus dignes de lui appartenir ; mais c'est encore moins leur châtement, que leur salut, qu'elle doit avoir en vue. Cependant cette vérité était oubliée, les malheureux criminels condamnés aux galères, étaient renfermés dans d'obscures et profondes cavernes, rongés de vermine, entièrement négligés pour le corps et pour l'âme. Êtres dégradés, les souffrances les aigrissaient et excitaient sans cesse leur fureur et leurs blasphèmes.

Vincent de Paul est pauvre, mais son cœur possède les richesses de la charité ; il mendie pour ces malheureux ; bientôt il les a réunis dans un lieu plus salubre, il soulage leurs misères ; bien plus, il les fait remonter à la dignité humaine en ressuscitant leurs âmes et faisant couler de leurs cœurs endurcis les larmes du repentir. Les rois n'y avaient pas pensé ; quand Vincent de Paul le leur eut rappelé, ils voulurent encourager son œuvre ; il est nommé aumônier général des galères, et là sa charité s'exerça sans bornes, consolant les uns, amollissant les cœurs endurcis des autres. Il apprit au monde que la religion seule peut adoucir les maux les plus profonds. Pour une âme ordinaire c'est assez d'une grande œuvre, elle y consume ordinairement sa vie ; la charité de Vincent de Paul est partout ; il semble que Dieu l'ait délégué pour être sa providence vivante. La guerre, la peste et la famine, les trois fléaux de la colère de Dieu, désolaient en même temps la malheureuse Lorraine, Vincent se charge d'en adoucir les rigueurs ; les maux de l'Irlande émurent son cœur, et l'Italie bénit sa main bienfaisante qui lui donnait du pain.

Tout en luttant contre les calamités publiques, il chercha à en détruire les causes en arrêtant le cours des crimes qui attirent la vengeance du ciel ; il recueillit dans la retraite les malheureuses victimes du sexe que le monde avait corrompues ; il leur donnait des guides et conduisait au ciel celles que

le monde repoussait après les avoir perdues. Il est grand, il est beau d'arrêter le crime, mais il est divin d'en corriger les suites, car Dieu seul peut tirer le bien du mal. L'incontinence et l'impudicité détruisent la société et la famille, parce qu'elles détruisent la paternité dans le monde et qu'elles voient la plus profonde des lois de l'amour, la tendresse maternelle et qu'elles font du cœur de la femme qui a enfanté dans le crime une monstruosité qui n'a rien de comparable dans la nature ; les animaux les plus féroces ont des entrailles de mère pour leurs petits ; il n'y a que les filles d'Eve capables de violer les lois de leur nature. Les malheureux fruits du crime sont pourtant, ô mon Dieu, vos créatures ; le paganisme les jeta sur les rues, les noya dans ses fleuves, et, sous l'empire de la loi chrétienne, le crime du paganisme se perpétua. Il fallait la charité de Vincent de Paul pour donner des mères à ceux qui n'en ont point. Ce fut là un des premiers buts des filles de charité dont Vincent de Paul est le fondateur et le père. Ceux que la mort frappait au sortir du sein de leur mère, et qui demeuraient à jamais privés de la vie de Dieu face à face, furent régénérés en Jésus-Christ et élevés dans la crainte de Dieu. Filles de charité, que votre nom est beau ! c'est un nom divin, *Dieu est charité !* (I Joan., IV, 6.) c'est pour cela que votre père voulut que votre famille participât à la fécondité de Dieu même en réalisant en vous toutes les œuvres de la charité. Vous devîntes les institutrices de l'enfance pauvre et délaissée, la providence du pauvre, les servantes des malades, les mères de ceux qui ne connurent jamais les leurs, les filles des vieillards qui n'ont plus d'enfants pour soutenir leur vieillesse. Voilà la grande œuvre à laquelle votre père vous a appelées ; il vous a donné pour monastère les maisons des malades, pour cloîtres les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile une sainte et exacte modestie. Ce n'est pas tout, pour réaliser dans sa plénitude la mission de Jésus-Christ dans la famille de Vincent de Paul, les sœurs ont été appuyées sur les frères, afin que partout où leurs pas iraient évangéliser, elles les suivissent comme Marie suivait partout Jésus-Christ dans ses prédications, afin que partout où l'Évangile serait prêché, Marie fût là pour en montrer l'accomplissement dans ses vertus ; comme elle, filles missionnaires, vous suivez partout vos frères, au-delà des mers et dans les pays lointains, pour confirmer leur parole évangélique par vos œuvres ; et ainsi l'Eglise et l'Évangile sont pleinement résumés dans votre famille sainte. Glorifiez donc Dieu de vous avoir donné un tel père, et souvenez-vous qu'il vous a légué un grand héritage à faire valoir, l'humilité et la charité.

Par cette nouvelle famille, Vincent donnait aux prétentions de la philanthropie un exemple inimitable, parce qu'il faut la charité pour enfanter un tel dévouement, et le ciel pour

le récompenser. Par là Vincent de Paul avait incarné la charité dans le monde, et toutes les misères humaines étaient soulagées par les vertus de l'Eglise. Vainement l'impiété vint-elle reprocher à l'Eglise son inutilité; vainement l'égoïsme s'efforça de lutter contre la charité; l'action de Vincent de Paul était toujours vivante, elle exerçait son influence et elle l'exerce encore; et, malgré les malheurs des temps, l'esprit de la charité évangélique a remué les peuples, il a pénétré dans les mœurs et les idées politiques des gouvernements; l'hérésie de la charité, qui veut agir en dehors de l'Eglise de Dieu, en fait ostentation; mais elle sera vaincue par ses œuvres; la charité triomphera; vos bureaux de bienfaisance, vos salles d'asiles, vos associations de travaux lui appartiennent; c'est son domaine, vainement voulez-vous l'en chasser! vous ne pourrez le régir sans elle. Le paupérisme vous effraye, parce qu'il vous dégoûte; vous voulez le détruire, vous n'y réussirez jamais, égoïstes que la charité ne vivifie pas. Le Dieu de charité vous l'a dit: vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et quand, par impossible, vous pourriez réussir à faire disparaître tous les pauvres, ils renaîtraient de vos vices. D'où vient donc en ce siècle où la pauvreté déshonorée est traquée de toutes parts, tout en faisant de beaux discours, en formant des administrations dispendieuses pour la soulager, d'où vient l'impuissance de la philanthropie. La pauvreté ne peut plus se montrer au jour; les pauvres, les fils aînés de l'Évangile, ne peuvent jouir en paix des rayons du soleil que Dieu fait luire sur les justes et les pécheurs. La police publique fait taire les pleurs du pauvre; à l'entrée des villes et des plus petites bourgades s'élève le gibet de la charité, on lit sa condamnation sur ce poteau: *La mendicité est défendue en ville*. Nous le savons, il y a certaines raisons d'ordre, surtout dans les grandes villes, qui excusent des mesures que le crime rend nécessaires. Mais cependant pourquoi, au fond, cet ignominieux emprunt fait par la philanthropie au protestantisme, son père. Pourquoi? Écoutez le secret de l'impuissance de la philanthropie: les haillons du pauvre font rougir son luxe, mais ils sont pour la charité la livrée du grand roi; l'odeur de la pauvreté est un parfum divin pour la charité, mais elle suffoque l'odorat sensuel de la philanthropie; les insectes parasites qui rongent la substance du pauvre font frissonner la délicatesse de la philanthropie, ce sont les perles de la charité; les ulcères du pauvre infectent la philanthropie, elles lui inspirent le dégoût et lui font venir des nausées, la charité y voit les plaies du Christ, elle respire ses parfums et y applique sa bouche divine avec délices. La tristesse du pauvre, sa vue, ses approches et son contact troublent les folles joies de ce monde, ses sensualités et les délires enivrants de ses vices, voilà pourquoi la philanthropie est venue s'offrir au monde pour expulser du milieu des hommes les

pauvres, les fils premiers-nés de l'Évangile; la vue du pauvre, si bonne et si salubre, n'arrêtera plus le cours des vices, et voilà pourquoi la philanthropie sera impuissante. Mais quoi que vous fassiez, la charité de Vincent de Paul a saisi la société tout entière, elle a fait surgir cette admirable jeunesse, répandue sur toute la France, et qui s'en va de porte en porte, de galelas en galelas sur les pas de la fille de charité, pour rechercher le pauvre, le contempler et se retremper dans sa vue en amortissant l'ardeur de ses passions par l'odeur qu'exhale la pauvreté dans son réduit. Vous aurez beau faire, la charité sauvera la société; les œuvres de Vincent de Paul sont vivantes, et, malgré les efforts de la philanthropie, et par ses efforts mêmes, partout où la compassion, partout où la bienfaisance seront exercées par des cœurs aux intentions droites et pures, elles conduisent à la charité, d'où renaîtront l'espérance et la foi dans les nations que Dieu a faites gnérissables. Et c'est ainsi que Dieu se sera montré grand dans Vincent de Paul envers la société. Il nous reste à voir comment il s'est montré admirable dans la sanctification de Vincent de Paul.

III. — Dieu est grand dans la sanctification de Vincent de Paul.

C'est Dieu qui nous sanctifie; sa grâce parle à nos âmes. Heureux ceux qui l'écoutent, ils sont des saints! La parole de Dieu, suivant la doctrine d'un Père de la vie spirituelle, se fait entendre à l'âme de trois manières, dont la troisième est la plus remarquable pour notre sujet: c'est la parole substantielle, qui produit un effet vif et substantiel en l'âme, dans laquelle elle imprime véritablement ce qu'elle signifie; comme si Notre-Seigneur disait à l'âme: Soyez bonne, aussitôt substantiellement elle serait bonne; ou s'il lui disait: Aimez-moi, aussitôt elle sentirait en elle des traits d'un véritable amour de Dieu, ou encore, si la voyant dans la crainte, il lui disait: Ne craignez point, aussitôt elle sentirait une grande force et tranquillité, parce que la parole de Dieu, comme dit le Sage (*Eccle.*, VIII, 4), est remplie de pouvoir, de sorte qu'il fait dans l'âme ce qu'il dit; c'est ce que David voulait exprimer: *Le Seigneur donnera à sa voix la voix de la vertu.* (*Psal.* LXVII, 34); c'est ce qu'il fit envers Abraham, quand il lui dit: *Chemine en ma présence et sois parfait* (*Gen.*, XVII, 1), et aussitôt il fut parfait et marcha toujours en la vue de Dieu. Tel est le pouvoir de sa parole dans l'Évangile; il parlait, et les malades étaient guéris, les morts ressuscités.

C'est ainsi, mes frères, que Dieu parle aux saints, et sa parole opère en eux ce qu'il leur dit; comme il leur dit de grandes choses, ils font de grandes choses, et c'est pour cela que *Dieu est admirable dans ses saints*, « *Mirabilis Deus in sanctis suis.* » Ainsi parla-t-il à Vincent de Paul; le Seigneur le prit, lorsqu'il suivait

les troupeaux et lui dit : *Va, sois mon prophète auprès de mon peuple* (Amos, VII, 15); va rassasier la faim des pauvres d'Israël, revêtir ses prêtres du salut, prêcher la pénitence, ranimer la foi, et vivifier la charité dans le monde. La parole de Dieu s'imprima au fond de l'âme de Vincent, et l'humble berger du petit village de Paul, fut incontinent le salut de son peuple; comme un autre David, il est pris à la suite des brebis pour être élevé parmi les princes de son peuple. L'onction sainte coule sur ses mains et Jésus-Christ vit en lui; aussitôt la grâce qui le remplit commence à se répandre autour de lui; jeté dans les fers, c'est pour y convertir un apostat; les pirates Algériens le prirent sur la Méditerranée, ils le vendirent à un chrétien devenu musulman; Vincent le ramène à Dieu. Dans cette captivité sur une terre barbare et incrédule, il préludait à l'avenir, il venait en prendre possession pour y envoyer plus tard ses prêtres et ses filles de la charité. Il ne fut point évêque, mais il forma des évêques et fut leur lumière et leur guide. Il fut appelé dans les conseils des rois pour y défendre la justice et y prêcher la paix. L'ami des saints, leur confiance se reposait en lui : saint François de Sales lui confia le gouvernement du premier monastère de la Visitation à Paris, ne jugeant pas pouvoir être mieux remplacé. Le parfum de ses vertus s'était répandu partout; les rois redoutant les jugements de Dieu, l'appelaient au lit de leur mort; Louis XIII allait mourir : « Sire, lui dit-il, celui qui craint Dieu s'en trouvera bien dans les derniers moments : *Timenti Dominum bene erit in extremis*, » et comme si l'esprit de Dieu s'était répandu de lui sur le mourant, le roi acheva le verset et dit : *Et in die defunctionis sue benedicetur.* (Eccli., I, 13.) Il serait trop long de raconter comment il rendit le calme à l'Eglise de France, ramena la ferveur dans une foule de communautés. Au milieu de tant de travaux, dans la pratique de tant de bonnes œuvres, car il était l'âme des communautés qu'il avait fondées, il était, comme dit l'Ecriture, le conducteur du char d'Israël, aucun bien ne se faisait sans sa participation; on le regardait comme l'intendant de la Providence et le père des pauvres. Au milieu de tout cela, le plus humble des prêtres travailla pendant quarante ans, dit-il, à acquérir l'humilité. Il s'était livré tout entier à Dieu et voilà pourquoi il a fait tant de choses inexplicables pour la nature humaine. Quand Dieu s'est emparé des puissances d'une âme, comme Seigneur absolu, par leur transformation en lui, c'est lui-même qui leur commande et qui les guide divinement selon son esprit divin et selon sa volonté; car, dit l'apôtre saint Paul, celui qui s'unit avec Dieu se fait un même esprit avec lui; et de là vient que les opérations de l'âme ainsi unie, sont de l'esprit divin et par conséquent sont divines. Voilà tout le secret de la vie de Vincent de Paul; voilà pourquoi il fut plus grand que le gé-

nie de Bossuet, aussi doux et aussi humble que François de Sales, mais bien au-dessus de tous ces hommes politiques et de tous ces grands guerriers qui illustraient alors la France. Les travaux et les efforts glorieux de tous ces hommes agrandissaient la France, et la faisaient marcher à la tête des nations par la force de ses armes; mais toute cette gloire était grosse de tempêtes, de révolutions, d'abaissements et d'humiliations pour cette nation française si fière de ses héros. Vincent de Paul, animé de l'esprit de charité, uni à Dieu, faisait des œuvres divines; il préparait à la France un remède à ses maux, il lui conquerrait sur le monde une puissance que rien ne pourrait lui ravir; car les œuvres de Dieu sont durables, et c'était Jésus-Christ qui vivait et agissait dans Vincent de Paul. Son action a retenti jusqu'aux extrémités du monde : les petits enfants l'appellent leur père; les pauvres mettent en lui leur confiance; la barbarie musulmane recule devant lui, les peuples qu'elle a abrutis se réveillent et viennent redemander la vie aux fils et aux filles de Vincent de Paul, parce que sa vertu se perpétue dans ses œuvres qui sont devenues celles de l'Eglise. Il n'eut pas le bonheur du martyr, mais il le mérita pour les siens; la Chine a été arrosée du sang de ses enfants, afin de compléter dans son œuvre toute la mission de Jésus-Christ, et les palmes des martyrs viendront désormais décorer ses autels et glorifier ses reliques. Le voilà ce petit gardeur de moutons; il a entendu la voix de Dieu, elle a opéré substantiellement en son âme, il s'est uni à Dieu, il est devenu un même esprit avec lui, et de la suite des troupeaux il passe au milieu des princes de son peuple, il devient le salut des apostats, l'apôtre des plus grands criminels, la lumière des évêques, le conseil des rois, le confident des saints, l'assistance des rois mourants, le père des orphelins, la providence des pauvres, le bouclier de l'Eglise, et le conducteur de la société dans les voies de la charité. La grâce rayonne encore de ses précieux restes qui reposent sur nos autels; les évêques et les prêtres accourent pour s'y retremper dans le zèle de la gloire de Dieu; jeunes gens chrétiens de toute la France, qui vous faites gloire d'être les enfants de Vincent de Paul, vous y venez retremper votre charité; filles de Vincent de Paul, vous y venez pour tressaillir d'amour de Dieu et des pauvres, au souvenir du nom de votre père; femmes chrétiennes vous y venez pour apprendre comment racheter vos âmes et surtout celles de vos époux et de vos fils par la charité. Et dans tous vos cœurs réunis la grâce de Dieu rayonne des reliques du glorieux patron de ce temple magnifique qui sera à jamais un sanctuaire de charité. Oh! oui, *Dieu est admirable dans ses saints!* « *Mirabilis Deus in sanctis suis!* » Bien-aimés frères, écoutons la voix qui parle à nos cœurs; soyez unis à lui pour ne faire qu'un même esprit, et Dieu fera de grandes

choses en nous. Nous ne pouvons pas tous être des Vincent de Paul, mais nous pouvons tous être de ces âmes dans les quelles la grâce de Dieu opère en secret la sanctification; nous pouvons tous être humbles et charitables, nous pouvons tous imiter de loin les vertus de Vincent de Paul selon nos faibles forces; et pour ceux que Dieu appelle plus haut, la société a besoin encore de saints qui osent tout entreprendre pour la gloire de Dieu; l'égoïsme nous tue; la guerre contre les saintes doctrines nous déborde; prions, prions Vincent de demander à Dieu qu'il daigne se susciter des âmes fortes et puissantes comme lui, des âmes qui ne se découragent jamais et qui se sacrifient pour sauver leurs frères. Enfin travaillons tous à nous rendre dignes de répondre à la parole sainte que Vincent adressa au roi mourant: *Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis suæ benedicetur.* (Eccli., I, 13.) Amen.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT REMY.

Prêché à Reims le jour de la translation de ses reliques, le 18 octobre 1847.

Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet; et ædificabo ei domum fidelem et ambulabit coram christo meo cunctis diebus. (I Reg., II, 35.)

Et je me susciterai un prêtre fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon âme et je lui édifierai une maison fidèle et il marchera tous les jours devant mon christ.

Le grand Dieu qui a tout créé pour montrer sa puissance et faire glorifier son nom, est aussi celui qui régit tout par sa sagesse et sa bonté infinie. La science humaine arrive par de longs et pénibles travaux à découvrir les merveilles de ses œuvres; elle constate les lois admirables que le Créateur a dictées à tous et à chacun des êtres de cet univers; mais découvrir et constater n'est pas créer, ce n'est même pas produire; c'est pour tout esprit droit et fidèle à la rectitude naturelle de sa raison, se convaincre qu'il est au-dessus de tous les êtres vivants. Vainement, en effet, la raison superbe essaye de tout expliquer sans Dieu, elle est obligée de reconnaître dans tous les phénomènes du monde physique, dans ceux des êtres vivants, une action secrète, intime, puissante, qui échappe à ses investigations, qu'elle ne peut analyser. Cette action insondable est la vertu toute-puissante que la parole créatrice déposa en chaque être. C'est elle qui les rend féconds, qui les vivifie, les nourrit et les fait croître. C'est elle qui maintient l'ordre et l'harmonie dont la science humaine ne peut saisir que la superficie.

Mais si Dieu régit ainsi le monde physique, que sera-ce des intelligences créées pour l'aimer et le glorifier? Libres et indépendantes dans l'exercice de leur liberté, elles obéissent cependant aux lois de sa sagesse; et Dieu, si admirable dans toutes

ses œuvres, l'est au-dessus de toute expression dans la conduite des peuples au but qu'il veut atteindre. En effet, par sa puissance, sa lumière et sa grâce, il suscite des âmes généreuses et sublimes, instruments de ses volontés saintes; libres par leur nature, il les conduit dans ses voies par une mystérieuse alliance de sa science avec leur liberté. Il en fait comme un phare éclatant d'où sa lumière divine se répand pour éclairer longtemps les peuples dans la voie de la grandeur, du bien et de la vertu. Ces âmes qui se font ainsi centres d'un immense progrès, sont celles que l'Eglise catholique reconnaît pour ses apôtres, et qu'elle nomme ses grands saints. C'est ainsi qu'avant la venue du Rédempteur, sans parler de la longue chaîne des patriarches, ces pères de la foi, ces conservateurs de la vérité, sans parler du grand libérateur d'Israël, c'est ainsi que pour choisir David, Dieu suscita Samuel afin de commencer la grandeur du peuple saint; auprès des successeurs de David il suscita les prophètes. Pour rétablir le peuple élu dans sa terre afin qu'il s'y préparât à la venue du Messie, avant et auprès de Cyrus, il suscita Daniel. Après la venue du Rédempteur il envoya des apôtres aux nations, et toujours auprès des rois puissants il se suscita des prêtres fidèles qui en marchant selon son cœur seraient la lumière des peuples et leurs guides dans les sentiers de la justice et de la vérité, sources de leur grandeur. Glorieux saint Remy, colonne du peuple rémois, source de la grandeur de Reims, base de sa prospérité; c'est ainsi que Dieu vous suscita auprès de Clovis pour être l'apôtre des Francs, le père de cette mission sociale si sublime, réservée à la nation française, nation élue, donnée par vous à l'Eglise de Jésus-Christ pour remplacer l'antique Israël et porter la vérité jusqu'aux extrémités du monde. Habitants de l'illustre ville de Reims, de ce berceau du peuple très-chrétien, il est bien doux à mon cœur d'essayer en ce jour de vous rappeler l'origine de votre gloire à jamais impérissable, quoique fassent le temps et les événements pour l'amoindrir. Cette origine est tout entière dans la mission sociale de saint Remy envers la nation française; dans sa mission pour la grandeur de votre pays et de votre ville; enfin, dans sa sainteté et sa science, continuées par tant d'illustres successeurs, et laissées en exemple à la longue chaîne de vos ancêtres, et à vous, bien-aimés frères. Puisse un si magnifique sujet réveiller en vous cette noble émulation qui vous rendra les imitateurs de la piété de vos pères! Je sens combien ma faiblesse est au-dessous d'un si grand sujet, au-dessous de cet enthousiasme qui vous amène ici; et d'ailleurs, là où la grâce de Dieu n'agit point la parole de l'homme est impuissante, je vous en supplie donc, demandez du fond du cœur, pour vous et pour moi, cette grâce de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

1. — *Mission sociale de saint Remy auprès de la nation française.*

Pour bien vous faire comprendre, mes frères, la grandeur de la mission sociale de saint Remy, auprès de la nation française, je voudrais vous faire saisir l'admirable ressemblance qui se révèle dans les desseins de Dieu entre le peuple d'Israël et le peuple Français. Le premier élu de Dieu pour conserver la vérité au milieu du paganisme et de la corruption du monde antique est aussi le dépositaire des prophéties. Peuple missionnaire des nations, c'est lui qui conserve et développe les germes de la vérité, qui doit un jour sauver le monde. Il la propage autour de lui et sa nationalité, sa vie politique, son existence en un mot est consacrée tout entière à cette glorieuse mission. Le peuple français est aussi donné à l'Eglise de Jésus-Christ, pour être son Israël, son héros, son fils aîné, pour être le peuple généreux de la pensée, qui ira porter, avec la lumière de sa foi, la civilisation et le bonheur sur toute la terre, et voilà pourquoi son histoire a tant de rapport avec celle de l'antique Israël. Sachons-le bien, la vie des peuples n'est point un hasard, ce n'est point une succession fatale d'événements incohérents et stériles. Mais la main de Dieu les dirige tout en faisant la part à la liberté des individus et en respectant la liberté collective des nations. Suivons donc à ce point de vue le rapport sommaire qui existe entre l'Israël antique et l'Israël chrétien. Préparé dans l'ombre et de longue main à devenir un peuple qui reliera en lui l'histoire de toute l'antiquité, qui sera comme le centre autour duquel se développeront et passeront toutes les royautés égyptiennes, babyloniennes, assyriennes, perses, grecques, et la puissance romaine, le peuple Juif commence sa grandeur nationale par David; mais David est élu et sacré par le prêtre fidèle que le Seigneur s'est suscité. Samuel est appelé dès le sein de sa mère pour être le prophète admirable sous la main duquel la royauté de David sera consacrée; et à dater de cette époque la nationalité Juive commence à compter glorieusement parmi les peuples, et sa mission devient de plus en plus active pour préparer les voies au Messie qui doit sauver le monde, en accomplissant les plus grands desseins que Dieu ait jamais formés.

Le Christ est né, il a souffert la mort et est ressuscité, père de la vraie société que Dieu a voulue dans la création, qu'il a voulu rétablir et perfectionner dans la rédemption; l'Eglise qui est cette société s'est étendue dans l'ombre au milieu de la corruption païenne, elle a traversé forte et puissante les débris et la corruption de l'empire romain; les barbares sont accourus, elle les a arrêtés au passage; ils ont compté avec elle et la voix de ses pontifes a fait courber leurs genoux devant la croix. Peuples errants et vagabonds, ils viennent, je ne sais d'où, des régions du pôle, vers le midi de la lumière. Plus vagabonde et plus fière.

mais aussi plus généreuse que toutes les autres, voici la nation des Francs qui s'avance vers la terre de ses destinées; elle porte en elle le nouveau David et Dieu lui a préparé dans son Eglise le nouveau Samuel: Marche, Clovis, marche à la conquête, viens, tout est prêt, Clotilde est chrétienne, elle te présente sa main; la femme fidèle sanctifie l'homme infidèle, reçois-la donc pour épouse; invoque les démons, tes dieux pour achever de reconnaître leur impuissance. Murmure contre Clotilde à la mort de ton premier-né, c'est son épreuve et la tienne, écoute et retiens sa prière; marche à Tolbiac plein de confiance en la vanité de tes idoles, sois vaincu, pleure de rage dans ta défaite; mais invoque le Dieu de Clotilde et la victoire est à toi. Le Dieu des chrétiens t'a fait vaincre contre toute espérance, il t'a pris par ta vanité belliqueuse et tu n'es pas encore converti. Remy est à Reims, nouveau Samuel, prédit avant sa naissance, il est aussi le fruit de la vieillesse de ses parents; il a cru en âge, en science et en vertu si sublimes qu'à 22 ans il est élu et sacré évêque de Reims. C'est que le temps pressait, la terre retentissait sous les pas de tes barbares, et tu grondais à leur tête, et cependant Remy tient dans ses mains ta grandeur et celle de ton peuple; Dieu l'a choisi pour être ton père et le régénérateur du peuple qui sera très-chrétien. Reviens donc victorieux de Tolbiac, voici Clotilde accompagnée de Remy; baisse la tête, fier Sicambre sous le joug du Seigneur, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré.

Cependant, il s'agit ici, mes frères, d'enfanter à l'Eglise un peuple qui sera comme l'Israël antique, le centre de la politique des nations chrétiennes, le peuple qui tiendra tous les nœuds des grands événements. Aussi à la prédication de Remy, à l'exhortation de leur roi Clovis, les Français répondent-ils: « Nous renonçons aux dieux mortels, nous sommes prêts d'adorer le Dieu immortel que prêche Remy. » Et comme il faut que le peuple très-chrétien qui sera le nouvel Israël, en retrace en lui tous les caractères, trois mille Français se convertissent et sont baptisés avec Clovis par saint Remy et ses disciples, comme les trois mille premiers chrétiens Juifs le furent par saint Pierre et les autres apôtres. La nation française est fondée de ce jour, nation chrétienne elle vient de naître dans l'eau et l'Esprit-Saint par la parole de Remy. Désormais il n'est plus question de Gaulois ni de Romains, il n'y a plus qu'un peuple, le peuple très-chrétien engendré par Remy à la foi, à la gloire la plus illustre dont un peuple fut jamais orné. Aussi Clovis a-t-il bientôt soumis les Gaules. Les évêques catholiques, le pape Anastase à leur tête, se réjouissent d'une si grande conversion avec d'autant plus d'empressement, que l'empereur romain et tous les rois barbares de l'Italie, des Gaules, de l'Afrique et de l'Espagne, étaient infectés de l'arianisme. Clovis seul était le premier

roi catholique et comme le fils aîné de l'Eglise; de là ce noble empressement des évêques à favoriser l'établissement de sa puissance, et qui a fait dire à si juste titre que la monarchie française était l'œuvre des évêques. Or cette œuvre remonte à saint Remy, qui vit bientôt Clovis devenir non-seulement le défenseur, mais encore le prédicateur de la foi, et en peu de temps gagner à Jésus-Christ presque tout son peuple. Alors, sous sa protection et par ses secours, Remy envoie saint Aumond convertir les habitants du pays de Téroüane et de Boulogne, et fonder l'évêché de Téroüane. Il envoie saint Vaast fonder l'évêché d'Arras, établit l'évêché de Laon, et lui donne saint Génébaud pour premier évêque. C'est ainsi que Remy, plein de l'esprit de Dieu, savait se choisir des coopérateurs dignes de lui, prouvant par là sa sainteté et son génie; car il n'y a que la médiocrité incapable qui cherche à s'entourer de plus grandes incapacités; aussi est-elle stérile, tandis que la générosité du génie et de la sainteté féconde et grandit, suscite et développe les hommes; c'est le prêtre fidèle auquel le Seigneur édifie une maison fidèle. Or la maison de Remy fut une société de saints qui tous, de concert avec lui, travaillèrent à convertir le reste des païens, à ramener les ariens à la foi de l'Eglise, et bientôt ils eurent fait cette nation française, dont le nom, la langue, les lois et les mœurs, les institutions et les sciences, sont le plus beau monument qui ait jamais illustré un peuple; c'est que ce peuple et ce monument de toute sa gloire sont l'œuvre du christianisme. Aussi ce peuple, enfant de Remy, sera-t-il le plus ardent propagateur de la lumière et de la vérité; sa langue toute chrétienne ne connaîtra point d'embages, elle haïra l'obscurité, et portera la lumière de la vérité, de la raison et de la logique dans sa synthèse et ses mots; c'est que pour exprimer tout ce que le christianisme produisait de grand, de généreux et de sublime dans la pensée de ce peuple, il fallait une langue digne de répandre tant d'idées descendues du ciel, capable de relier tous les peuples à ce peuple dominateur par la pensée. Aussi sera-ce dans sa fécondité que l'Eglise, la reine des intelligences, la mère de la liberté et du bonheur des nations, puisera désormais les missionnaires qu'elle enverra dans la Germanie, plus tard dans l'Inde et l'Asie, dans l'Afrique, l'Amérique et sur tous les points de la terre, à mesure qu'ils seront connus; les rois français et leurs peuples donneront leurs richesses, répandront leur sang pour défendre l'Eglise et propager les fruits de la rédemption après la venue du Messie, comme le peuple d'Israël et ses rois s'étaient sacrifiés pour préparer l'Evangile. Nous louons Remy le Samuel du peuple français, Remy auquel remonte toute la gloire d'une mission si magnifique; voilà pourquoi nous taisons les faiblesses, les fantes et les ingratitude des princes français qui oubliè-

rent qu'ils étaient les successeurs de Clovis, comme il y eut en Israël des rois qui oublièrent qu'ils étaient fils de David. Habitants de Reims, berceau de la nation française, comprenez cette mission qui se déroule à travers quatorze siècles, depuis Clovis, le vainqueur du paganisme et de l'arianisme, jusqu'à saint Louis, le sauveur de la civilisation européenne menacée par l'islamisme; depuis saint Louis jusqu'à l'influence du nom français chez tous les peuples de la terre; nom glorieux qui veut dire vérité, civilisation, foi et liberté. Contemplez cette gloire séculaire, levez la tête et soyez fiers; car c'est ici que saint Remy en a jeté les bases, c'est ici qu'il en a semé les germes féconds dans le cœur de Clovis et dans les cœurs de tous ces sauvages de la Germanie, qu'on appelait les Francs, et qui devinrent à Reims, sous la parole de Remy, le peuple français. Et c'est ainsi que ce grand pontife préparait la grandeur de votre pays et de votre ville, second point de sa mission que j'ai à vous exposer.

II. — Mission de saint Remy pour la grandeur du pays et de la ville de Reims.

Le prophète Isaïe a dit, en prophétisant du Christ : *Et son sépulcre sera glorieux : « Et erit sepulcrum ejus gloriosum. »* (Isa., XI, 10.) Or les tombeaux des saints participent à la gloire de celui du Christ. Et c'est, mes frères, une chose remarquable que la vertu divine qui, du fond des tombeaux des saints, attire et remue les peuples. Les tombeaux des héros humains sont ensevelis dans les ruines; quelques rares curieux vont les visiter avec tristesse et apprendre à y juger les vanités de la gloire humaine. Le tombeau d'un Achille est supposé non loin du lieu où fut Troie; il n'est question ni du tombeau de Cyrus, ni de celui d'Alexandre, ni de celui de César; celui de Napoléon était trop désert, et l'on a dû rapporter ses restes pour les replonger dans un autre oubli. Ce sont pourtant là des hommes qui ont fait grand bruit dans le monde, et leur mémoire est ensevelie. Il n'en est pas de même du tombeau des saints. Saint Pierre et saint Paul sont ensevelis à Rome, et tous les peuples tournent leurs regards vers leur tombeau; c'est de là qu'est partie la lumière, et c'est là encore que sont nouées en ce jour d'attente toutes les destinées du monde. Partout où il y a un tombeau d'un de ces hommes grands par la foi, par la charité, par la vertu, grands hommes que l'Eglise appelle ses saints, il y a une cité florissante, et les peuples qui ignorent les noms des héros profanes, accourent pour vénérer leurs restes et prier sur leur tombe. Pourquoi cette différence? sinon parce que les œuvres des saints leur survivent et qu'elles se perpétuent d'âge en âge, pour consoler le pauvre et sauver les peuples. Voilà le secret de la grandeur de votre ville, habitants de Reims.

Saint Remy est évêque de Reims, un

chrême miraculeux est déposé entre ses mains, soit au baptême de Clovis, comme le dit notre tradition, soit auparavant, pendant qu'il célébrait la messe, ainsi que le rapportent des monuments authentiques ; avec ce chrême il oiguit au baptême le front du premier roi très-chrétien. Depuis cette époque à jamais glorieuse, je vois l'histoire du peuple français se dérouler autour de la ville de Reims ; les rois de France viennent y commencer leurs règnes ; les voyez-vous venant tour à tour embellir cette ville et la changer en lieu de fêtes ; l'élite de la bravoure, de la magistrature, du clergé français, marche sur leurs pas ; les ambassadeurs de toutes les nations les escortent ; voyez le cortège se dérouler dans vos rues du tombeau de Remy, où ils sont venus prier et se souvenir de Clovis, à la grande cathédrale qu'ils ont embellie et qui fait votre orgueil. O Reims ! berceau de la monarchie et du peuple français, l'on n'est roi de France qu'après avoir prié, dans tes murs, sur le tombeau de Remy, qu'après avoir reçu l'onction du chrême miraculeux dont le ciel t'a confié la garde, à la prière de Remy ; et lorsque la monarchie sera ébranlée par l'étranger, le ciel suscitera Jeanne d'Arc, l'héroïne, pour ouvrir les portes de Reims au roi national et venger ainsi la gloire française.

Puissance merveilleuse du tombeau de Remy, autour duquel se groupent quatorze siècles de la plus glorieuse monarchie qui fut jamais ! c'est autour de vous encore que se sont tenus tant de conciles pour défendre la foi, affermir la discipline, corriger les abus, et qui ont fait de la ville de Reims une ville à jamais célèbre dans les annales de l'Eglise. Rappelons à grands traits les principaux de ces conciles : c'est le pape Léon IX qui, à pareil jour, consacrait cette basilique, y transférait les reliques de Remy, tenait ensuite un concile où les restes sacrés du saint fermaient la bouche aux simoniaques, comme de son vivant le saint l'avait fermée aux ariens ; et le pape, ne pouvant retenir ses larmes, s'écria : *Saint Remy vit encore* ; et se levant à l'instant avec tout le concile, il alla se prosterner en prières devant le tombeau de ce saint, et institua pour toujours la fête que nous célébrons aujourd'hui.

C'est le pape Innocent II qui vient sacrer un roi de France sur le tombeau de Remy, et tenir un concile qui dictait les lois de la justice et de la paix ; c'est le pape Eugène qui vient, avec saint Bernard, tenir à Reims un concile pour confondre les erreurs de Gilbert de La Poirée et confirmer la foi au très-auguste mystère de la Trinité. Il serait trop long de vous rappeler tant d'autres assemblées d'évêques qui ont illustré Reims et que vous connaissez mieux que moi, jeunesse illustre et laborieuse de Reims, puisque, sous la conduite de l'illustre successeur de Remy, vous avez recueilli tous ces souvenirs pour les léguer à l'histoire. Reconnaissez donc que la gloire et la grandeur de votre ville

est tout entière dans ce tombeau sacré ; reportez vos souvenirs à ces jours bénis où tous les peuples accouraient en foule pour suivre les reliques de Remy de Reims à Epernay et d'Epernay à Reims ; les miracles se multipliaient : les boiteux marchaient, la foi se vivifiait dans tout le pays, et les peuples d'alentour se montraient Reims en disant : C'est la ville sainte ; car Remy notre père y repose. Ainsi, les rois avec les ambassadeurs des nations, les pontifes, vicaires de Jésus-Christ avec les évêques du monde, les peuples dans l'enthousiasme de la foi : voilà le cortège qui s'écoule de siècle en siècle autour du tombeau de Remy ; voilà la grandeur historique de Reims, la cause de ses monuments, la source de son bonheur et de sa prospérité, la cause enfin qui remue tout ce beau pays de la Champagne, et qui amène en ces jours ses populations dans vos murs. Dites donc : Son sépulcre est glorieux (*Isa.*, XI, 10), car ses œuvres et ses vertus lui survivent pour être votre exemple, comme elles ont été celui de vos pères ; c'est le troisième point de la mission de Remy qu'il nous reste à méditer

III. — *Sainteté et science de saint Remy continuées par ses successeurs et laissées en exemple à ses peuples.*

La vie des saints n'est point une vie ordinaire : instruments de la divine providence pour conduire les peuples au vrai bonheur, ils sont une vivante image de celui qui éclaire tout homme venant en ce monde (*Joan.*, I, 9) ; comme Jésus-Christ leur sanctificateur, ils sont offerts en modèle à tous les âges, à tous les rangs, afin qu'entraînant à leur suite les petits et les grands, l'humanité entière marche au glorieux but de ses destinées futures. Nous avons vu saint Remy, le père et l'apôtre des Français, préparer et féconder la mission de ce peuple glorieux, nous l'avons vu fonder sur son tombeau la grandeur de cette cité ; le voici maintenant se sanctifiant lui-même et offrant à chacun de vous un vivant modèle de science, de vertus et de bien, dont l'imitation doit vous rendre dignes de lui, dignes de participer à la couronne immortelle qu'il tend à ses enfants du haut du ciel.

La naissance de Remy tient du prodige et sa vie fut un miracle continué de la grâce ; le château de Laon, témoin des vertus de son enfance, de son obéissance et de sa piété, de sa charité et de ses largesses envers les pauvres, redit encore à la jeunesse que son vrai bonheur est dans la pratique de la foi et de toutes les vertus chrétiennes. Les grands saints sont comme un tabernacle vivant où réside l'Esprit-Saint et d'où sa grâce rayonne pour porter partout la lumière de la vérité et répandre dans tous les cœurs la fécondité de la vertu, car c'est par les hommes que Dieu agit pour sanctifier les hommes. Aussi voyez Remy sanctifiant, dès son enfance, sa sainte nourrice Balsamie, attirant par ses exemples son frère de lait saint Celsin, donnant à l'Eglise de Soissons son frère pour évêque

et pour modèle de sainteté : voilà les merveilles qu'opérait la prière fervente du jeune Remy dans cet oratoire de Laon où il se retirait pour s'entretenir en secret avec Dieu et vous apprendre, jeunesse qui m'écoutez, quelle est la puissance de la prière qui part d'un cœur innocent et chaste. Passant sur son âge et sur ses résistances, les évêques et les fidèles l'élevèrent à 22 ans sur le siège de Reims d'où il devait être l'apôtre de la nation française, illustrer l'Église des Gaules par son savoir, son éloquence, sa sainteté et ses miracles. Le nouvel évêque embrasé du zèle de la gloire de Dieu se dévoua tout entier à la sainte mission qui s'ouvrait devant lui ; instruisant les peuples, travaillant sans cesse à la conversion des pauvres pécheurs, des hérétiques et des infidèles, il puisait dans la prière et la méditation des Ecritures cette onction sainte qui le fit appeler un second saint Paul. C'est dans une vie si pleine que Dieu vint le prendre pour opérer le grand œuvre de l'enfantement à la foi des Français ; redoublant alors de zèle, il s'échappa au dehors en multipliant son action par une légion de saints qu'il entraîne à sa suite ; il donne pour évêque à Laon son neveu Gènebaud, et par sa clémence et sa justice compatissante, il en fit pour cette ville un modèle de pénitence et ensuite de toutes les vertus ; il plaça Thierry sur le siège de Tournay, saint Vaast à Arras et saint Aumond à Théroüanne.

C'est ainsi que par lui-même et par tant de saints que sa charité généreuse sut appeler à coopérer à sa mission, il travaillait sans cesse à détruire l'idolâtrie et l'arianisme tant dans la Bourgogne que dans la France, et que pendant un épiscopat de 70 ans, par une suite non interrompue de grandes actions, il fit de Reims le siège et le centre de cet élan magnifique de foi, de piété et de religion, d'où est née la grandeur de la nation française ; c'est ainsi que par ses exemples et ses enseignements il sanctifia vos ancêtres et ouvrit des ruisseaux de grâces et de salut qui devaient s'écouler à travers les siècles pour sanctifier et sauver toutes les générations qui se sont succédé pendant quatorze siècles sur cette terre que vous foulez aux pieds ; c'est ainsi qu'il légua à ses successeurs un siège riche de science, d'éloquence et de toutes les vertus ; héritage fécond qui fit de Reims le centre des lumières d'où Hincmar repoussait l'erreur et défendait la foi ; où Gerbert rapportait les sciences de la Grèce, qui venaient de passer des mains des Arabes dans les siennes, pour commencer la grande synthèse catholique qui fait de toutes les connaissances humaines les servantes et les appuis de la foi ; cette influence a produit dans ce centre de lumière tant de vertus de cette longue succession d'évêques et d'archevêques, de cardinaux qui ont fait la gloire de Reims, marché sur les traces de Remy par leur charité, confirmé la doctrine par ce siège par leurs exemples, et entraîné à leur suite

tant de familles illustres par leur piété et fait du peuple de Reims un peuple longtemps renommé par sa foi et sa religion. Et ainsi ce fleuve de grandeur, de grâces et de vertus a coulé depuis Remy jusqu'à vous tous qui m'écoutez : qu'en faites-vous et comment jusqu'ici en avez-vous profité ? c'est une question grave et pourtant de la plus haute importance pour votre honneur et votre félicité sur la terre et dans l'éternité ! Sans doute il faut faire la part du temps qui ravage tout ; il vous a ravagée, ô cité de Reims, comme tant d'autres ; il ne vous reste plus, il est vrai, que des lambeaux du passé, mais ces lambeaux sont glorieux. Après plusieurs années d'un silence morne, j'entends les premiers soupirs du réveil ; ils annoncent la force et la vigueur de vie qui réside encore au cœur des enfants de Remy. A la voix d'un successeur qui l'imité par tant de côtés éclatants, qui rappelle si bien sa science et celle des Hincmar et des Gerbert, qui comme eux replace le siège de Reims à son rang, j'entends à cette voix paternelle et affectueuse une jeunesse pleine d'avenir accourir et se mettre au travail ; regrettant son passé et jalouse de le faire revivre, unie à son pontife et à son clergé dans cette académie qui, par ses premiers travaux, s'est placée à la tête de ses semblables, elle a recueilli tous les monuments de la gloire de cette antique cité. Je vois aussi cette jeunesse nombreuse se souvenir que les pauvres sont ses frères et chercher à soulager leur misère ; tout cela est beau et digne de Remy. Mais n'y a-t-il pas encore quelques efforts à faire, jeunesse de Reims, peuple de si glorieux souvenirs ? Vous êtes accourus en foule au tombeau de Remy, il y a donc encore au fond de vos cœurs généreux une étincelle féconde de foi : vous arrêterez-vous là ? Non, non, il y a trop de générosité dans vos âmes, pour que la lâcheté et le respect humain puissent vous faire mentir à votre gloire, vous rendre indignes de Remy ; vous allez donc travailler à l'envi, à sortir de l'apathie, de l'indifférence pour Dieu qui est la plaie de notre âge et qui vous a aussi blessés ; vous allez travailler dans ces jours de grâces où Remy vous parlera encore par notre bouche, à faire revivre parmi vous ses vertus et ses exemples. Qu'il est beau ce cortège de pontifes, d'évêques, de rois, de magistrats, de guerriers, de peuples fidèles qui se pressent dans les siècles autour du tombeau de Remy ! marchez à sa suite, Remy vous y appelle. Là est votre gloire ; là est le bonheur de votre cité ; là est une consolation pour chacun de vous ; là, jeunes gens, est votre bonheur avec la victoire sur les passions de votre âge ; là, pères de famille, est votre retour à la pratique de la religion et le bonheur de vos familles ; là, mères et épouses chrétiennes, est le salut et la conversion de vos fils et de vos époux, demandez-les à saint Remy ; là, vénérables prêtres, bien-aimés confrères, est pour vous le zèle et la pa-

tience pour le salut des âmes, la miséricorde et le pardon, les entrailles paternelles pour les pauvres pécheurs; là, vénérable pontife, successeur de Remy, est votre consolation et votre joie, si ce peuple qui m'écoute si pieusement veut répondre aux vœux de votre cœur paternel; là sont les bénédictions du ciel que je vous prie d'implorer sur nous tous! Amen.

PANÉGRYRIQUE III.

SAINT PIERRE.

Prêché à Notre-Dame-des-Victoires, à l'archiconfrérie, en 1846.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalerunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18)

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Mes frères,

Jésus-Christ a fondé son Eglise éternelle dans l'unité; elle est une comme Dieu, une en Dieu et avec Dieu. Epouse de Jésus-Christ, elle est semblable à son divin époux; comme lui elle est divine et humaine tout à la fois. Il l'a bâtie sur un fondement solide et inébranlable, sur l'autorité divine qu'il a confiée à Pierre. « La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel: qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui: ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire; c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcedoine (6). » L'histoire de saint Pierre en tout ce qu'il reçoit de prérogatives divines et de promesses éternelles, est donc l'histoire de la puissance et des pouvoirs du pontife romain, son successeur; c'est l'histoire du fondement et de l'autorité souveraine de l'Eglise. Et telle est aussi la vérité que je veux offrir à votre édification.

Saint Pierre se nommait Simon avant sa vocation à l'apostolat, il était frère de saint André et fils de Jona ou Jean. Il était de Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephthali, dans la haute Galilée, sur le lac de Génésareth. Il se maria à Capharnaüm et habitait dans cette ville, chez sa belle-mère, avec André son frère; quand Jésus-Christ commença à prêcher l'Evangile. Saint André et probablement aussi saint Pierre, tous deux pêcheurs, s'étaient mis au nombre des disciples de saint Jean-Baptiste, précurseur de Notre-Seigneur.

Or, un jour, Jean-Baptiste voyant venir Jésus, s'écria: *Voici l'Agneau de Dieu. Deux disciples de Jean l'ayant ouï parler de la sorte, suivirent Jésus et restèrent avec lui ce jour-là. André, frère de Simon Pierre, était l'un de ces deux, et ayant rencontré Simon, il lui dit: Nous avons trouvé le Messie, et il le conduisit vers Jésus. Or, Jésus ayant fixé ses regards sur Simon, lui dit: Tu es Simon, le fils de Jona, tu seras*

appelé Cephaz (Joan., I, 36-42), ce qui veut dire Pierre, roc inébranlable.

A quelque temps de là Jésus, voulant se choisir des disciples, passait le long de la mer de Galilée, lorsqu'il vit Simon et André son frère, qui étaient retournés à leurs filets et occupés à pêcher, et il leur dit: *Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. (Matth., IV, 19.) Puis il monta dans la barque de Simon, d'où il se mit à prêcher au peuple. Dès qu'il eut achevé de parler, il ordonna à Simon de conduire la barque en pleine mer et de jeter son filet pour pêcher. Cette pêche miraculeuse fut si abondante qu'il y eut de quoi emplir deux barques. Ce que voyant Simon Pierre, il dit à Jésus en se jetant à ses pieds: Eloignez vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pêcheur. Mais Jésus dit à Simon: Ne crains point, désormais tu seras pêcheur d'hommes, voulant lui faire comprendre que ce miracle n'était qu'une figure du grand nombre d'hommes que la prédication de Pierre convertirait un jour, et qu'il sauverait par ses successeurs. Et ayant tiré leurs barques à terre, Simon et André quittèrent tout pour suivre Jésus (Luc., V, 3), qui appela ensuite ses autres disciples. (Luc., VI, 13)*

Jésus étant venu à Capharnaüm, prêcha dans la synagogue et alla loger dans la maison de Simon et d'André avec ses disciples. La belle-mère de Simon était au lit avec une grosse fièvre; Jésus la guérit, elle se leva aussitôt, et se mit à les servir. (*Luc.*, IV, 38.) La réputation de Jésus allait grandissant tous les jours; Jaire, chef de la synagogue vint le supplier de guérir, puis de ressusciter sa fille qui venait de mourir. Le Sauveur, arrivé à son logis, ne permit à personne d'entrer, sinon à Pierre, à Jacques, à Jean et au père et à la mère de la fille, qu'il ressuscita devant eux. (*Matth.*, IX, 18; *Marc.*, V, 22; *Luc.*, VIII, 41.)

Le moment étant venu de faire le choix de tous ceux qui ont jamais été faits le plus important à l'univers, et le plus glorieux à ceux qui eurent le bonheur d'y être compris, Jésus alla sur la montagne et passa toute la nuit en prière. Dès qu'il fut jour, il appela ses disciples et il en choisit douze qu'il appela apôtres, pour être avec lui et à dessein de les envoyer prêcher. Le premier fut Simon, à qui Jésus donna le nom de Pierre, (*Matth.*, X, 1, 2), et que tous les évangélistes appellent le *premier*, non pas par un ordre numérique, qu'ils n'emploient pas pour les autres apôtres, mais parce qu'il est établi chef des apôtres et premier pasteur. Depuis ce moment Pierre sera le premier partout; il sera présent à tout; si Jésus interroge ses apôtres, Pierre répondra au nom de tous; s'il veut instruire son Eglise naissante, c'est à Pierre qu'il adressera la parole, comme pour confier sa doctrine à lui seul; après Jésus, l'Evangile est plein de saint Pierre.

« Ainsi Jésus marchant un soir sur les eaux, ses disciples furent effrayés; il leur parla,

(6) BOSSUET, Discours sur l'Unité.

et Pierre répondant, dit : *Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous sur les eaux. — Venez, lui dit-il; et Pierre descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur, cria vers Jésus qui lui tendit la main, le soutint et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? (Matth., XIV, 28-31.)* Jésus venait de parler sur l'institution de la sainte Eucharistie et sur l'obligation de manger sa chair sacrée et de boire son sang précieux; de là, plusieurs de ses disciples s'éloignèrent en murmurant et ne marchèrent plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : *Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi? — Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. (Joan., VI, 69, 70.)*

Un autre jour Jésus demande à ses apôtres ce que les hommes pensent de lui, puis il ajoute : *Et vous, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre répondant, dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Or, Jésus répondant, lui dit : Tu es bienheureux, Simon fils de Jona; parce que la chair et le sang ne te l'ont point révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. (Matth., XVI, 15, 17)* C'est le Père céleste qui révèle à Pierre, son Fils unique, le Verbe éternel, le Christ; et voici que le Christ, qui est un avec son Père, va conférer à Pierre et à ses successeurs toute sa puissance : *Et moi, continue Jésus, je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel. (Matth., XVI, 18, 19.)*

Jésus ne dit plus à Simon : Tu t'appelleras Pierre; mais, *Tu es Pierre*, la pierre ferme et solide, la pierre fondamentale sur laquelle seule est bâtie l'Eglise. Si l'on retire la pierre fondamentale, l'édifice croule. Toute Eglise qui n'est pas fondée sur Pierre, n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ, car il a bâti la sienne sur *cette pierre* et c'est pour cela que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; la pierre fondamentale qui est le pontife romain, héritier de toute la puissance de Pierre, sera donc éternellement solide. Ce n'est pas tout : Celui qui est *la clef de David et le sceptre de la maison d'Israël* (Jer., LI, 19); *qui ouvre, et personne ne ferme; qui ferme et personne n'ouvre* (Isa., XXII, 22); Celui qui est venu pour sauver tous les hommes et pour les conduire au ciel, donne à Pierre seul les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire toute sa puissance; il ouvrira et personne ne fermera; il fermera et personne n'ouvrira, car seul il peut tout lier et tout délier et nul ne peut le lier ni le délier, nul n'a de pouvoir sur lui. Ce n'est que quand l'Eglise est établie ainsi sur une seule pierre, fondée avec un seul chef, que le Sauveur lui donne le nom d'Eglise. (Matth.,

XVI, 18.) Et ce ne sera que plus tard qu'il donnera à cette Eglise enseignante, à tous les apôtres unis à Pierre, leur chef et leur base, la puissance de lier et de délier (Matth., XVIII, 16-18) avec Pierre, mais en réservant à lui seul d'être le fondement de l'Eglise et d'avoir la plénitude de la puissance dans les clefs du royaume des cieux. Seul il peut lier et délier, seul il peut tout faire, mais les autres apôtres ne peuvent lier ou délier qu'avec lui et sous lui.

C'est pour cela que Pierre va être le dépositaire de toutes les institutions de l'Eglise, de tous les grands préceptes de la perfection. Ces grandes choses seront révélées aux interrogations de Pierre, où à la vivacité de son amour. Jésus parlait de sa passion; Pierre veut éloigner ces pensées, mais le Sauveur lui dit : *Retire-toi de moi, Satan; tu m'es un sujet de scandale, parce que tu ne goûtes point ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes* (Matth., XVI, 23); et profitant de l'occasion, il donne le grand précepte du renoncement à soi-même : *Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. (Ibid.)* Jésus venait de donner à ses apôtres le pouvoir de lier et de délier; alors, Pierre s'approchant, demande jusqu'où s'étendra ce grand pouvoir de la miséricorde, si ce sera jusqu'à sept fois, et Jésus lui répond : *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois* (Matth., XVIII, 22). Le Sauveur venait de parler de la difficulté du salut, et Pierre lui dit : *Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi, que sera-t-il de nous? (Matth., XIX, 17.)* Et Jésus lui confie les conseils de la perfection évangélique, remettant ainsi sous la protection de son autorité qui est celle de ses successeurs, toutes les âmes qui embrasseraient la vie religieuse : car, répond il, *en vérité je vous dis que vous qui m'avez suivi, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël; et quiconque aura tout quitté à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. (Ibid.)* Jésus, près de consommer son grand sacrifice et de laisser son testament à ses apôtres, adresse la parole à Simon Pierre, et en lui, à tous ses successeurs : *Simon, Simon, voilà que Satan a désiré vous passer au crible comme du froment; mais moi j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point; et lorsque tu seras converti, tu confirmeras tes frères. (Luc., XXII, 31, 32.)* Satan a désiré séparer les apôtres comme le froment se sépare dans le crible; il a demandé le pouvoir de détruire l'unité; mais Jésus a prié pour Pierre afin que sa foi ne défaille point, et qu'une fois revenu de sa chute, il confirme ses frères et les ramène à l'unité dont il est le centre. La prière de Jésus-Christ est toujours exaucée, la foi de Pierre ne peut donc défaillir, et c'est pour cela qu'il reçoit l'ordre de confirmer ses frères; il faut croire comme lui, sous peine de n'être pas dans la vraie foi; or, croire comme

Pierre, c'est croire comme le pontife romain, successeur unique et véritable de Pierre.

Après de tels pouvoirs, faut-il s'étonner que Pierre soit toujours appelé le premier dans tous les grands événements de la vie de Notre-Seigneur? Dans sa transfiguration, Jésus prend pour témoins de sa gloire Pierre, Jacques et Jean; et Pierre seul parle dans cette grande circonstance. (*Matth.*, XVI. *Marc.*, IX; *Luc.*, IX.) S'agit-il de préparer la Pâque et l'institution de la divine Eucharistie? Pierre est envoyé, et Jean avec lui, pour tout disposer dans le cénacle. (*Luc.*, XXII.) Pierre seul s'oppose à ce que le Seigneur lui lave les pieds, et son humilité ne cède qu'à sa charité. Pierre est encore le premier à s'inquiéter de celui qui doit trahir Jésus. Aussi est-ce à Pierre seul que le Seigneur prédit son genre de mort, en lui disant qu'il le suivra plus tard. Pour témoins des abaissements de son agonie, le Sauveur prend Pierre et les deux fils de Zébédée; et lorsqu'il revient vers ces trois apôtres qu'il trouve endormis, c'est à Pierre seul qu'il se plaint de ce qu'ils n'ont pu veiller une heure avec lui. (*Matth.*, XXVI, 40, 41; *Marc.*, XVI, 37.) Seul, Pierre met la main à l'épée pour défendre Jésus lorsqu'il est saisi par les valets du grand prêtre; seul, il suit Jésus de loin jusqu'à la porte du grand prêtre. Sans doute il renie son Maître; mais au chant du coq et par le regard de Jésus, il se souvient de la parole que le Sauveur lui avait dite, au moment même où il venait de lui promettre l'infaillibilité dans la foi, et aussitôt il rentre en lui-même; il sort et pleure amèrement. (*Ibid.*, 75.) Modèle de pénitence, sa faute est oubliée, et tous les mystères de la résurrection seront spécialement révélés à Pierre, qui doit en être le principal et le premier témoin qui doit prêcher aux autres apôtres ce grand miracle, preuve fondamentale de la foi chrétienne.

Les saintes femmes vont au tombeau pour embaumer le corps du Sauveur; un ange leur annonce qu'il est ressuscité, et leur dit: *Allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée.* (*Marc.*, XVI, 7.) Marie Madeleine ayant vu le Sauveur ressuscité, vient raconter à Pierre et à Jean ce qui lui a été dit. A cette nouvelle, Pierre et Jean coururent au tombeau, dans lequel personne n'était encore entré; Pierre y entre le premier, examine tout, considère les linges, et s'en va admirant en lui-même ce qui est arrivé; Jean n'entre dans le sépulcre qu'après lui et à sa suite. C'est à Pierre que Jésus apparaît le premier de tous les apôtres; c'est lui qu'il charge d'annoncer et de prêcher sa résurrection aux autres qui croient sur sa parole, disant: *Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon.* (*Luc.*, XXIV, 34.) Ce n'est qu'après la prédication de Pierre que Jésus leur apparaît à tous réunis. (*Joan.* XX, 19.) Enfin, voulant mettre la dernière main à son œuvre, Jésus se manifesta pour la troisième fois à ses

apôtres réunis, mange avec eux, puis il adresse la parole à Pierre et l'établit seul pasteur à sa place. *Lors donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre: Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? il lui dit: Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Il lui dit: Pais mes agneaux. Il lui dit de nouveau: Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? il lui dit: Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Il lui dit: Pais mes agneaux. Il lui dit pour la troisième fois: Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre fut contristé, parce qu'il lui avait dit pour la troisième fois: M'aimes-tu? et il lui dit: Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. Il lui dit: Pais mes brebis* (*Joan.*, XXI, 15-17). « Pais mes agneaux, pais mes brebis; c'est à Pierre qu'il est ordonné, premièrement, d'aimer plus que tous les autres apôtres, et ensuite de paître et gouverner tous, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes: pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre (7). » C'est à lui qu'il appartient de choisir les pâturages, et d'y conduire les agneaux et les brebis; tout le troupeau du grand pasteur lui est confié, il est établi en son lieu et en sa place, c'est par là qu'il confirmera ses frères dans la foi. Il est le seul pasteur qui a les clefs de l'unique bergerie céleste.

Jésus est monté au ciel, il a tout enseigné; il a tracé la conduite que doivent suivre ses apôtres; il en a laissé un chef suprême, chargé de les paître à sa place, de les affermir dans la foi. L'Évangile est plein du nom de cet apôtre; après Jésus, c'est à Pierre que tout revient, comme au centre, comme à la pierre fondamentale. Partout Pierre est à côté de Jésus; et une fois le Sauveur monté au ciel, nous allons voir Pierre le remplacer en toutes choses, agissant en tout comme le chef et le souverain pasteur, avec amour et condescendance.

Les apôtres et les disciples, au nombre d'environ cent vingt, attendaient dans le Cénacle la venue de l'Esprit-Saint; Pierre se lève au milieu des frères et commence à expliquer les Écritures, comme Jésus le faisait; il en conclut qu'il faut remplacer Judas par un des disciples qui sont avec eux depuis le commencement. A son invitation, ils en choisissent deux, et le sort, dirigé par l'Esprit-Saint, range Mathias au nombre des apôtres. — Après la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, Pierre se tenant avec les Onze, qui l'entourent et l'écoutent, comme ils entouraient et écoutaient Jésus, élève la voix comme Jésus et parle aux Juifs; il leur explique les Écritures et leur montre l'accomplissement des prophéties; il leur prêche Jésus-Christ crucifié et ressuscité. Trois mille se convertissent à sa voix et demandent ce qu'ils doivent faire. Faites pénitence et soyez baptisés, leur dit Pierre; et les autres apôtres baptisent sous les ordres de Pierre, comme ils baptisaient

(7) BOSSUET, *Discours sur l'Unité.*

sous les ordres de Jésus-Christ. Pierre et Jean, montant au temple à la neuvième heure de la prière, rencontrent un boiteux de naissance; Pierre le guérit au nom de Jésus-Christ, et prêche pour la seconde fois à la foule réunie. Cinq mille se convertirent et furent baptisés. Voilà l'Eglise définitivement fondée sur Pierre; c'est par lui qu'elle naît, c'est lui qui prêche le premier, les autres apôtres ne sont là que comme ses disciples; ils font ce qu'ils faisaient quand Jésus était avec eux; ils se rangent autour de Pierre comme autour de Jésus; mais Pierre seul parle, seul il prêche, comme Jésus parlait et prêchait seul. C'est Pierre qui préside, c'est Pierre qui gouverne. Et Jean, le disciple bien-aimé, s'attache à Pierre comme à Jésus; il est toujours à ses côtés, comme il était aux côtés de Jésus; il le suit partout, parce qu'il retrouve en lui son maître et son chef.

C'est aussi à Pierre que la première persécution s'adressera; arrêté avec Jean après la seconde prédication, il confesse Jésus-Christ le premier devant le prince des prêtres. Cependant, l'Eglise s'accroissait, et tous les fidèles ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme; ils apportaient leur bien aux pieds des apôtres pour être distribués entre tous. Ananie et Saphira, son épouse, mentent hypocritement à l'Esprit-Saint, en dissimulant le prix de leur bien qu'ils n'étaient point obligés de donner. Pierre, qui gouverne l'Eglise, inspiré par l'Esprit divin, les réprimande, et à sa parole ils tombent morts.

Les princes des prêtres emprisonnent les apôtres, un ange les délivre; les gardes vont les reprendre sur la place publique, où ils prêchaient, et les amènent aux princes des prêtres; là, Pierre parle encore le premier, il confesse Jésus-Christ, et les autres apôtres le confessent avec lui. Ils sont battus de verges et renvoyés. Ainsi, Pierre est encore le premier à répandre son sang pour Jésus-Christ. Alors, la persécution éclate avec plus de fureur: saint Etienne diacre est lapidé, les disciples sont dispersés; Philippe va prêcher aux Samaritains, qui se convertissent et sont baptisés; aussitôt les apôtres qui sont à Jérusalem l'apprennent avec joie, Pierre, et toujours Jean avec lui, vont leur imposer les mains et leur donner l'Esprit-Saint; c'est en fondant cette Eglise que Pierre exerce pour la première fois la souveraine puissance de lier, il excommunie et anathématise Simon le Magicien, qui voulait acheter les dons de l'Esprit-Saint.

Un moment de répit fut laissé à l'Eglise, Pierre en profita pour visiter, comme chef, toutes les églises de la Judée, de Samarie et de la Galilée, afin de les établir sur la pierre et de leur ouvrir les portes de l'unique bergerie. Les *Actes des apôtres* ne parlent alors que de ses miracles à lui seul; partout on apporte sur son passage les malades, afin que son ombre les guérisse en tombant sur eux; à Lydda, il guérit Enéas; et à Joppé, où il s'était rendu à la prière des fidèles, il ressuscita la sainte veuve Ta-

bita. Il était encore dans cette ville, logeant chez Simon le corroyeur, lorsqu'il eut une vision dans laquelle des anges lui présentaient, dans un linceul qui descendait du ciel, des reptiles et toutes sortes d'animaux immondes; et une voix lui criait du ciel: Tue et mange. Pierre s'y refuse, pour n'être pas souillé: N'appelle pas impur ce que le Seigneur a purifié; et la voix ajouta: Descends, des hommes te cherchent, suis-les. Et au même instant, les envoyés du centurion Corneille vinrent chercher Pierre et le conduisirent à Césarée, dans la maison de Corneille, qui avait rassemblé sa famille et ses nombreux amis. Pierre leur annonce Jésus-Christ; à sa parole, le Saint-Esprit descend sur eux, et ils sont baptisés. Voilà l'Eglise ouverte à tous les peuples; Pierre, qui a les clefs du royaume des cieux, vient de l'ouvrir aux gentils. L'Eglise juive et l'Eglise des nations ne font plus qu'une seule Eglise, établie sur la même pierre, engendrées l'une et l'autre par Pierre. Jusqu'ici, Pierre seul paraît partout; Jésus-Christ est remonté au ciel, Pierre le remplace, et les *Actes des apôtres*, continuation de l'Evangile, sont pleins de Pierre: c'est sa prédication, ce sont ses miracles, son gouvernement, qui remplissent les *Actes*; il n'est question que de lui jusqu'au dixième chapitre, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ait ouvert l'Eglise aux gentils. Alors seulement, l'Eglise, fondée sur Pierre et gouvernée par lui, va envoyer des prédicateurs dans tout l'univers. Et tout cela s'est accompli, afin qu'il soit bien constaté que tout part de Pierre. Cependant, l'humilité du prince des apôtres le porta à rendre compte de sa conduite par condescendance pour les murmures des Juifs, qui se plaignaient de voir les gentils introduits dans l'Eglise. Et depuis ce moment, les apôtres laissèrent saint Jacques pour gouverner l'Eglise de Jérusalem, et se dispersèrent dans toute la gentilité. Quelques années auparavant, Saul avait été converti sur le chemin de Damas; il avait passé trois ans dans la solitude en Arabie, puis il était venu à Jérusalem pour voir Pierre et recevoir de lui sa mission; car bien que miraculeusement appelé par Jésus-Christ même, il faut pourtant que la porte de l'Eglise lui soit ouverte par celui qui a les clefs de l'apostolat; il faut qu'avant de commencer sa mission, il reconnaisse l'autorité de Pierre, et qu'il s'établisse, comme tous les autres apôtres, sur la pierre fondamentale de l'Eglise; ce n'est qu'alors qu'il va à Antioche avec Barnabé; déjà des disciples y avaient prêché la foi; et bientôt après Pierre vint y établir son siège épiscopal, et avec lui le centre de l'Eglise. De là Pierre parcourait les provinces, visitait les églises et revenait à Jérusalem lorsqu'il était nécessaire.

Ce fut pendant un de ces voyages que saint Jacques, frère de Jean, fut mis à mort par Hérode, et que Pierre fut jeté en prison. Alors toute l'Eglise se mit en prière pour lui, et un ange fit tomber ses chaînes et le

délivra de la prison. Peu de temps après, il quitta Jérusalem pour aller visiter encore les églises, et se transporta à Rome, laissant Evodius, son successeur dans l'épiscopat d'Antioche et dans le patriarcat d'Orient, et emportant avec soi sa primauté, tous ses pouvoirs, toute son autorité, qu'il attacha irrévocablement au siège romain, qu'il fonda à la fin de cette année, la dixième depuis l'ascension de Jésus-Christ. Il revint un peu plus tard à Jérusalem pour les affaires de l'Eglise. Paul et Barnabé furent alors députés par l'Eglise d'Antioche, qui était troublée par certains Juifs qui voulaient forcer les gentils convertis à recevoir la circoncision. On profita du voyage de Pierre, qui réunit les autres apôtres à Jérusalem pour décider cette question. Les apôtres et les prêtres se réunirent donc dans ce premier concile, modèle de tous les autres, pour examiner cette grande affaire. Or, comme il se fit une grande discussion dans l'assemblée, Pierre, qui présidait, se leva et leur dit : Que Dieu avait appelé, par sa bouche, les gentils à la parole de l'Evangile et à la foi ; qu'il leur avait donné l'Esprit-Saint comme à eux ; que, par conséquent, il ne fallait point tenter le Seigneur en imposant sur la tête des disciples un joug que ni leurs pères ni eux n'avaient pu supporter. Mais, ajouta-t-il, nous croyons être sauvés de même qu'eux par la grâce de Jésus-Christ. Et dès qu'il eut parlé, la discussion fut finie, toute *la multitude* se tut. Pierre avait décidé, personne ne disputa plus ; saint Jacques, évêque de Jérusalem, prit la parole, non pour discuter de nouveau, mais pour expliquer par la science des Ecritures la décision de foi donnée par Pierre, qui est le grand maître ; la raison illuminée par l'autorité de la foi sortie de Pierre, comprend la vérité et l'explique par la science de saint Jacques. Et ce sera de la sorte que, dans la suite, la science de la tradition de toutes les Eglises, la science des Ecritures, se réunira dans les conciles pour expliquer et appuyer les décisions de foi, principales parties de l'autorité de Pierre dans la personne des pontifes romains ses successeurs, qui, comme lui, rassembleront présideront et confirmeront les conciles de la sainte Eglise, qui pourra décider avec eux comme elle décide au concile de Jérusalem avec Pierre et sous son autorité.

La résolution du concile, arrêtée avec le secours de l'Esprit-Saint, fut portée par saint Paul et saint Barnabé à Antioche, où Pierre vint de nouveau bientôt après. A son arrivée, tout s'efface devant lui dans ce premier siège de Pierre ; Paul lui-même s'y reconnaît comme inférieur, bien que désigné par le Seigneur pour être l'Apôtre des gentils. Et alors même qu'il résiste à Pierre, il ne fait que reconnaître son autorité, et tirer toutes les conséquences de la décision suprême du concile de Jérusalem. *Or, lorsque Pierre fut venu à Antioche, dit Paul, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible dans sa conduite. En effet, avant que*

ceux de Jacques fussent venus, il mangeait avec les gentils ; mais lorsqu'ils furent arrivés, il se retirait et se séparait, craignant ceux qui étaient de la circoncision. Et les autres Juifs consentirent à sa dissimulation, au point que Barnabé lui-même était entraîné par eux (Galat., II, 12 et seq.) Pierre veut éviter les troubles et les discussions, mais sa condescendance dissimulée pouvant faire peine aux gentils, Paul, qui les aime comme ses entrailles, rappelle Pierre à sa propre autorité. Or, ce n'est point là méconnaître l'autorité de Pierre, c'est au contraire la confirmer, la corroborer, en ne s'adressant qu'à lui, en ne se plaignant qu'à lui, parce qu'il n'y a rien au-dessus de lui. Ainsi, toujours par l'autorité de Pierre, le judaïsme est définitivement aboli, pour être remplacé par le christianisme pur.

Tout doit revenir à Pierre : Paul, ce premier évêque régional n'aura de siège nulle part ; s'il fait naître des églises, il ne sera évêque d'aucune, afin qu'il soit bien constaté pour tous les siècles qu'il n'est que le coadjuteur de Pierre, son envoyé, son bras et sa parole, son Aaron ; et pour cela même, il aura l'honneur de reposer dans le même tombeau. Comme les apôtres furent envoyés devant Jésus, qui venait après eux pour tout perfectionner, ainsi Paul est envoyé devant Pierre, qui vient après lui visiter les églises de Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie, et convertir la Bitynie. Pierre revient ensuite à Rome, son siège principal, qui de chef de l'empire et du monde, devient le chef et la tête de l'Eglise de Jésus-Christ. C'est de là que Pierre va continuer à gouverner toutes les Eglises engendrées par lui ; car ce fut lui encore qui envoya saint Marc, son disciple, fonder le patriarcat d'Alexandrie, duquel naîtront toutes les Eglises d'Egypte ; et de Rome, naîtront, soit par Pierre, soit par ses successeurs, toutes les Eglises d'Italie, des Gaules, des Espagnes, d'Angleterre, et de tout l'Occident, d'Afrique, et plus tard des Indes, de la Chine, d'Amérique et de tout l'univers.

C'est à Rome que Paul, après avoir fini sa course, vient rejoindre Pierre, qui l'a envoyé, lui remettre toute sa mission, et rattacher à l'autorité de Pierre tous les peuples qu'il a évangélisés ; son martyr et celui de Pierre fixent à Rome pour toujours les successeurs et les héritiers légitimes de toute la puissance de Pierre.

Le prince des Apôtres gouvernait l'Eglise de Rome depuis vingt-cinq ans, lorsque la persécution de Néron éclata ; les fidèles pressèrent le chef de l'Eglise de prendre la fuite ; mais comme à leurs instantes prières il sortait de Rome, il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui apparut. Pierre lui demanda : Seigneur, où allez-vous ? Je viens à Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau ! Pierre comprit le sens de ces paroles, rentra dans Rome, fut pris et jeté avec saint Paul dans la prison Mamertine, d'où ils furent tirés,

pour être conduits au lieu de leur martyre. Saint Pierre demanda à être crucifié la tête en bas par humilité. On lui accorda sa demande, et il fut lié avec des cordes et attaché à la croix avec des clous comme son maître; saint Paul eut la tête tranchée. Ce glorieux martyre eut lieu le 29 juin de l'an 65.

L'histoire concorde avec les promesses de Jésus-Christ; Pierre a reçu les clefs du royaume des cieux, il est la pierre fondamentale de l'Eglise, nul ne peut y entrer que par lui; tout l'Evangile est plein de Pierre, c'est à lui que le Sauveur confie toute la doctrine, les préceptes et les conseils évangéliques. Une fois Jésus monté au ciel, Pierre lui succède et le remplace en tout; les autres Apôtres sont comme ses disciples; c'est lui qui complète le collège apostolique; il est le premier à prêcher, à convertir les premiers Juifs et à les faire baptiser; le premier à confesser la foi, le premier à répandre son sang; le seul à faire tous les grands miracles, le seul à visiter toutes les Eglises de la Judée, de Samarie et de Galilée; le premier à ouvrir l'Eglise aux gentils. C'est vers lui que Paul vient

pour recevoir sa mission; c'est lui qui établit à Antioche la métropole de tout l'Orient c'est lui qui parle et décide au concile de Jérusalem, et tout le monde se tait et se soumet; c'est à lui que Paul s'adresse pour faire cesser le judaïsme; c'est pour lui que Paul prêche dans tout l'univers; c'est lui qui visite toutes les Eglises de Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie, de Bithynie; c'est lui qui fonde par saint Marc l'Eglise d'Alexandrie. Enfin, étant venu à Rome pour y établir et y fixer à jamais la pierre fondamentale et le centre de toutes les Eglises, en léguant à ses successeurs tous ses pouvoirs, Rome devient la chaire principale dont toutes les autres chaires ne sont qu'une partie et un écoulement; c'est de Rome que partiront désormais tous les apôtres et tous les envoyés. Ainsi la vie de saint Pierre est l'histoire de la fondation et de la constitution de la sainte Eglise; il faut croire comme Pierre, comme le pontife romain, pour appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ, et jouir avec elle de la félicité que Dieu lui a promise, et que je vous souhaite. Amen.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. L'ABBÉ CABANÈS.

M. l'abbé Cabanès est né le 21 septembre 1799, à Moissac, département de Tarn-et-Garonne. Son père, avocat et jurisconsulte distingué, ne négligea rien pour faire suivre une semblable carrière à son fils. Mais dès l'âge de sa plus tendre jeunesse une vocation irrésistible entraînait celui-ci vers le sanctuaire, et même la vie religieuse; ce ne fut pourtant qu'à 23 ans qu'il entra au séminaire de Saint-Sulpice où il fut ordonné prêtre par Mgr de Quélen, en 1827, après avoir débuté au barreau de Paris et fait de fortes études en droit. A peine sorti du séminaire, il fut choisi pour prononcer le panegyrique de saint Louis devant l'académie française; et c'est même le dernier orateur chrétien qui ait été appelé à remplir ce ministère renouvelé en 1814, des traditions littéraires de l'ancienne monarchie. Ce dis-

cours, qui eut alors, surtout à cause de certaines circonstances politiques, un grand retentissement, ouvrit à M. Cabanès les principales chaires de la capitale et de la France, où pendant près de trente ans, il n'a cessé de faire entendre la parole de Dieu. Il fut successivement appelé au vicariat de Saint-Thomas d'Aquin, à l'aumônerie du collège Henri IV, à la cure des Ménages, et en dernier lieu à l'aumônerie du château de Vincennes; et maintenant retiré au sein de sa famille, il continue de temps à autre à exercer le ministère de la prédication. Il a bien voulu nous communiquer quelques-uns de ses sermons, lesquels feront partie de la collection complète que nous nous proposons de donner plus tard au public.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. L'ABBÉ CABANÈS.

SERMONS DIVERS

SERMON I.

SUR LES PROPHÉTIES.

Habent moyses et prophetas. (*Luc.*, XVI, 29.)

Ils ont moïse et les prophètes.

C'est l'argument d'Abraham au mauvais riche ; on doit le faire à la plupart de ceux qui demandent, comme les Juifs, des miracles. Le mauvais riche consumé par les feux de l'enfer ne pouvant obtenir d'Abraham que celui-ci envoyât Lazare pour tremper le bout de son doigt dans l'eau et lui rafraîchir la langue, le prie du moins de l'envoyer avertir ses cinq frères de prendre garde à eux et de faire en sorte de ne pas tomber dans le lieu de tourment où il était lui-même plongé. Abraham répond à ce malheureux damné que ses cinq frères avaient Moïse et les prophètes, et que s'ils ne les écoutaient pas, ils n'éconteraient pas même un mort ressuscité ; ce qui veut dire que Moïse et les prophètes s'étaient expliqués assez clairement sur les choses à venir, et que les événements avaient suffisamment confirmé leurs paroles pour qu'on ne doutât d'aucune de ces paroles ; que si les frères du mauvais riche n'étaient pas frappés par l'évidence des prophéties, ils ne le seraient pas plus par la vue d'un mort ressuscité ; que le miracle même de la résurrection d'un mort est bien au-dessous du miracle de l'accomplissement des choses annoncées par les prophètes ; et que, par conséquent, si celui-ci pouvait trouver les hommes incrédules, à plus forte raison l'autre ne pourrait triompher de leur incrédu-
lité.

Nous pouvons vous dire, mes frères, comme Abraham au mauvais riche : vous prétendez que vous croiriez à la religion, si un mort ressuscitait à vos regards pour en confirmer la vérité ; mais non, un mort aurait beau ressusciter que vous n'y croiriez pas davantage, puisque vous ne croyez pas à l'accomplissement des prophéties qui l'établissent. Si vous croyez aux prophéties, il n'est pas nécessaire de la résurrection d'un mort ; car le fait de l'accomplissement des prophéties est un fait encore plus palpable, plus permanent ; et si vous ne croyez à ce dernier fait, comment pourriez-vous croire à la résurrection d'un mort ? Quoi !

d'une part vous avez sans cesse sous les yeux les livres qui ont annoncé ces événements. Ces livres ont été soumis à la critique la plus sévère sans pouvoir perdre le moindre caractère d'authenticité. D'autre part, vous avez les histoires non moins certaines qui constatent que les événements sont arrivés comme ils ont été prédits. Dans tout cela, il n'y a rien de surnaturel que l'accomplissement même des oracles. Le témoignage de vos sens n'a pas été confondu par le bouleversement des lois bien connues de la nature ; vous n'avez qu'à lire et à comparer, et cependant vous ne croyez pas ! Ah ! quand même un mort ressusciterait à vos regards, vous ne croiriez pas davantage. Avant d'admettre un fait si contraire à toute expérience, vous préféreriez penser que vous êtes victimes de quelque hallucination ; et vous diriez comme l'illustre sophiste du XVIII^e siècle, qu'il est plus probable que Paris tout entier s'est trompé en croyant voir un mort ressuscité, qu'il n'est probable que le mort soit réellement sorti du tombeau.

C'est ce caractère particulier aux prophéties d'être des choses d'un ordre tout à fait naturel dans les éléments qui les constituent, quoique surnaturel dans leur résultat définitif, qui donne à ce genre de démonstration de la vérité une force bien supérieure à celle des miracles, et du miracle même de la résurrection d'un mort. Tout est incompréhensible dans un miracle ; rien n'est inaccessible à la raison dans une prophétie. Il n'y a qu'à lire et à conclure, et la conclusion est arrachée à l'intelligence quand même la volonté ne voudrait pas l'accepter.

Or, mes frères, parmi toutes les prophéties qui attestent la divinité de la religion j'en choisis trois aujourd'hui qui sont plus particulièrement marquées à ce caractère d'évidence rationnelle, si supérieure à l'évidence de fait des miracles. Ouvrez Moïse et les prophètes, et parcourez ensuite les annales de l'histoire profane. Si, après avoir comparé les prédictions avec les événements, vous êtes encore incrédules, quand même un mort ressusciterait, vous ne vous convertiriez pas. (*Luc.*, XVI, 31.)

La première de ces prophéties est celle

annoncée comme signe de la venue du Messie, la translation de la royauté hors de la maison de Juda ; elle est sortie de la bouche du patriarche Jacob.

La seconde est celle qui annonce comme autre signe de cet avènement l'abrogation du Sacerdoce lévitique ; elle est sortie de la bouche du prophète Malachie.

La troisième est celle qui annonce encore comme signe du même avènement la dispersion du peuple, la ruine du temple et du sanctuaire ; elle est sortie de la bouche du prophète Daniel.

Si toutes ces prophéties dont la plus nouvelle date de cinq cents ans au moins avant la venue du Messie, ont été littéralement accomplies au moment où Jésus-Christ vint au monde, Jésus-Christ peut-il n'être pas celui à qui il faut toutes les appliquer ? Quel autre que lui pourrait se prévaloir d'un semblable ensemble de témoignage ?

J'entre en matière après avoir imploré la lumière de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien de plus étonnant dans l'histoire de l'humanité que l'aveuglement des Juifs ; il est vrai que cet aveuglement a été prédit, et qu'il est par conséquent une autre preuve toujours subsistante de la vérité. Je me trompe ; il y a quelque chose de plus étonnant encore, c'est l'obstination des incrédules qui sont eux-mêmes toujours en présence de ces trois grands faits accomplis, et dont l'histoire offre de toutes parts les nombreux monuments, la translation du sceptre hors de la maison de Juda, l'abrogation du sacerdoce lévitique et la dispersion du peuple juif après la ruine de leur temple et de leur sanctuaire. Aussi ce discours s'adresse autant à ceux qui ont servi à l'accomplissement de ces trois grands faits, qu'à ceux qui en méprisent le témoignage. Mais entrons de suite en matière et commençons par la prophétie de Jacob. (*Gen., XLIX, 10 et seq.*)

Quelles que soient les controverses qui se sont élevées sur cette prophétie, le sens reçu par l'antiquité judaïque et même par beaucoup de docteurs de la nouvelle synagogue, c'est que la souveraine puissance ne devait pas sortir de la tribu de Juda avant que le désiré des nations ne fût venu.

Ce sens attribué communément à la parole de Jacob mourant, est au-dessus de toutes les objections dont on pourrait se servir pour en ébranler la certitude. Dirait-on par exemple que le sceptre était sorti de Juda bien longtemps avant la venue de Jésus-Christ, en passant dans la main des Asmonéens, issus de la tribu de Lévi ? Mais il est constant par la connaissance que nous avons de la constitution politique des Juifs que la souveraine puissance, proprement dite, ne fut jamais enlevée à la tribu de Juda ; que les Asmonéens n'ont gouverné que par la volonté de cette tribu ; qu'ils ne furent pendant très-longtemps et presque jusqu'à

la venue de Jésus-Christ que les instruments de sa souveraine puissance, que le grand conseil des Juifs, le Sanhédrin, en était le véritable maître ; et qu'enfin le chef de la nation fut toujours entre les étendards de Juda, comme le dit le texte samaritain ; au moment de la venue du Messie, au contraire, tout change. Les Asmonéens qui, depuis peu, avaient usurpé le titre de roi sur celui de chefs du gouvernement, sont renversés ; un étranger est mis à leur place. Cet étranger n'est qu'un fantôme de monarque, n'ayant presque aucun des attributs du pouvoir royal ; lorsqu'enfin peu de temps après la mort du Messie la race étrangère disparaît elle-même sous les ruines du trône, du temple et de la nation.

Si tous ces événements sont arrivés, la prophétie de Jacob fut donc accomplie pleinement au moment où le Messie vint au monde. Alors la souveraine puissance, le droit de se gouverner, de se choisir des magistrats et par conséquence des maîtres, fut enlevé à Juda. Ce n'est plus même un lévite qui exerce l'autorité au nom de celle-ci, c'est un étranger, un Iduméen. Le sceptre sort tellement de la tribu rejetée qu'il ne passe qu'en morceaux dans les mains du faux monarque dont l'ambition venait de tarir le sang des rois légitimes. L'accomplissement de l'oracle de Jacob mourant consiste donc, mes frères, dans l'évidence de ces deux faits : 1° qu'Hérode était étranger à toute tribu israélite ; 2° qu'il ne fut qu'un monarque de nom, sans tribut, sans tribunal, sans glaive ni faisceaux.

Faut-il vous parler ici d'abord, mes frères, de cette horrible destinée de la race asmonéenne, choisie par la reconnaissance des peuples et mise à la tête de la nation, pour être non pas la famille de ses rois, mais celle de ses chefs et de ses capitaines ? Vous la montrerais-je, préparant elle-même l'accomplissement de l'oracle de Jacob, se ruinant de sa propre main, se déchirant les entrailles et disparaissant enfin de la scène du monde où elle avait fini par jouer un rôle si sombre, si infâme, si sanguinaire ? Imitatrice en cela de toutes les dynasties en décadence, elle échangea la vertu de ses ancêtres contre la mollesse, la cruauté, l'avarice, la luxure, la lâcheté des plus vils maîtres du monde. Tandis que ce sang appauvri tarissait sa propre source et devenait l'effroi de la Judée, en attendant qu'il en fût le rebut, il sortait d'Ascalon un Iduméen, un misérable esclave, valet de prêtre, qui, se poussant peu à peu, plaça ses fils à côté de ses maîtres, et finit par les faire affermir sur le trône de ceux-ci à l'aide de la trahison et des plus lâches complaisances pour les ennemis des Juifs. Tel fut Antipas, chef de la maison des Hérode, grand-père de celui qui fut attaché à une croix Antigone. Il intelligea au dernier rejeton des Asmonéens un supplice que jamais tête couronnée n'avait eu à supporter le même supplice que devait subir l'héritier de la véritable

race royale, Jésus-Christ, fils de David. Antigone avait à expier le crime de son grand oncle Aristobule; celui-ci avait usurpé le premier le titre de roi en l'échangeant contre celui de chef de la nation que les descendants de Judas Machabée avaient porté jusque-là; le dernier des Asmonéens expia cette usurpation sur la croix, sur ce trône où le légitime héritier du sceptre de David devait reconquérir et à jamais et pour lui seul, tout l'éclat de sa suprême majesté. Ainsi, vous le voyez, mes frères, non-seulement le sceptre ne devait point sortir de la tribu de Juda jusqu'à ce que le Désiré des nations fût venu; mais même il ne pouvait être porté sans crime tant qu'il y avait un descendant quoique obscur et inconnu du Roi-Prophète, aussi ne prirent-ils jamais le titre de monarque. Les Asmonéens l'avaient compris; ceux d'entre eux qui l'oublièrent furent bientôt frappés par la loi du talion, pour ainsi dire. La race usurpatrice fut clouée au même gibet où devait périr l'héritier légitime. L'une et l'autre disparurent au yeux des hommes dans l'infamie d'un semblable supplice; mais l'une pour toujours, l'autre pour renaître à l'immortalité et à la gloire sur ce même gibet où elle doit recevoir éternellement les adorations des anges et des hommes. O jugements impénétrables de la Providence! Que de fois ne vous êtes-vous pas signalés dans le spectacle des choses de ce monde!

Telle fut l'origine d'Hérode, il était étranger, iduméen, fils de prosélyte, c'est-à-dire n'étant sorti d'aucune tribu d'Israël, son grand-père et son père avaient eu toutes les faveurs de la famille du grand Mathathias. Peu à peu, ils en usurpèrent le rang; et le titre de monarque fut décerné enfin au premier par Auguste et par Antoine. Du haut du Capitole émana l'ordre qui devait changer absolument l'état politique des Juifs; au lieu du sang de leur Machabée, ils eurent celui de l'Iduméen. Bien loin de contester cette généalogie d'Hérode, les Juifs l'attestent, tous leurs docteurs l'avouent; cependant, l'intérêt de leur foi exigeait le contraire; car si Hérode n'était pas étranger aux races israélites, on pourrait ne pas regarder comme accomplie la prophétie de Jacob. Ici donc, les Juifs abandonnent pour ainsi dire leur raison théologique, ils la sacrifient à leur haine pour Hérode, pour ce prince dont le règne ne fut pas sans bienfaits pour la nation judaïque. Mais en sacrifiant les intérêts de leur foi à leur haine pour le roi qui leur fut imposé par les Romains, ils ne font que confirmer la vérité des oracles qui les accusent; leurs livres comme leurs traditions sont les gardiens inexorables de toutes les prophéties. Il est donc manifeste, par ce court exposé des événements qu'Hérode était étranger à toute race israélite. Il n'est pas moins manifeste qu'Hérode ne fut lui-même qu'un fantôme de roi sans tribu,

sans tribunal, sans glaive, ni faisceaux.

Premièrement, on sait que la coutume des Romains était de rendre tributaires les rois, et les provinces qu'ils avaient conquises. C'est un ancien usage des Romains, dit Tacite lui-même, de conserver aux nations vaincues leurs rois, et de leur imposer en même temps toutes les marques de l'esclavage. Ce n'était pas même sans des formalités bien humiliantes qu'ils rendaient quelquefois aux souverains les royaumes dont ils les avaient dépouillés.

Arminius cecidit, jus imperiumque Phraates
Cæsaris accepit genibus miror.

(Hor., ep. 12 lib. I.)

Secondement, dès le temps de César, la Judée fut tributaire: elle fut donnée à ferme par Pompée, qui, au témoignage de Cicéron, n'épargna au peuple aucune honte. Il n'y eut qu'au temple où le conquérant n'osa pas toucher; ce n'était point par respect pour ce peuple objet de la haine et des soupçons de l'univers; « mais, » dit Cicéron, « par une espèce de crainte (1). » Or, pourquoi cette crainte? Quoi! Pompée n'ose pas toucher aux richesses du temple au moment où il courbe cette nation sous le poids des tributs? N'était-il pas plus fort que les rois d'Assyrie, que Balthazar et Héliodore? Voici l'explication de ce mystère; c'est qu'il fallait que la majesté de ce temple ne fût pas souillée avant l'accomplissement d'une autre prophétie qui avait annoncé que ce grand temple serait visité par le Fils de Dieu lui-même; la gloire en devait être plus belle que celle du premier, la même puissance surnaturelle qui lui avait promis cette gloire, le défendit contre la profanation des idolâtres.

Troisièmement, au moment où Jésus-Christ vint au monde, Auguste fit faire un dénombrement des Juifs; l'empreinte des Césars fut gravée dans ce temps-là sur toutes les monnaies; le prétendu roi des Juifs fut forcé de supporter l'usurpation d'un droit que les monarques ont toujours regardé comme le signe le plus éclatant de leur souveraineté: l'image de César circulait parmi ses sujets comme un monument vulgaire de sa honte et de sa propre servitude.

Quatrièmement le roi des Juifs était sans tribunal, sans juridiction et droit de glaive; c'était devant le préteur que ses prétendus sujets portaient leurs accusations; ils y accusèrent Hérode lui-même. Un roi qui est obligé de se défendre contre ses sujets devant un général romain, et même de corrompre son juge, peut-il être regardé comme souverain? Si Hérode n'avait ni le droit de battre monnaie, ni le droit de justice, ni le droit d'impôt, de quoi donc était-il maître? De rien.

Pas même de sa propre famille; non, il n'avait pas même l'autorité paternelle, il est obligé d'accuser devant Auguste les deux fils de Marianne d'avoir conspiré contre lui: le parricide est un crime assez noir pour ne pas attendre le jugement des étrangers,

(1) *Tro Flacco.*

si l'on peut le punir; et Hérode était un homme assez violent, assez colère pour ne pas aller chercher à Rome le glaive qu'il aurait eu à Jérusalem.

Celui-là enfin était-il roi qui ne pouvait régner sa couronne? Son fils Archélaüs fut obligé d'aller recevoir des mains de l'empereur Auguste, ce fantôme dont son père n'avait eu que le fardeau et non les prérogatives. L'oracle prononcé par Jacob sur son lit de mort, près de mille ans avant Jésus-Christ, fut donc parfaitement accompli; le sceptre de Juda est rompu; la race asmonéenne est elle-même anéantie; le fondateur de la dynastie nouvelle n'était que le chef d'une famille d'esclaves: le Fils de Dieu pouvait venir au monde.

La deuxième prophétie qui annonçait ce grand événement, n'est ni moins éclatante ni moins justifiée que la première. Le dernier des prophètes, Malachie, avait dit qu'un nouveau sacerdoce serait substitué au sacerdoce lévitique; que le sacrifice ne serait plus renfermé dans l'enceinte du temple; mais que dans tout l'univers une hostie agréable et pure devait être offerte au Seigneur. (*Malac.*, I, 11.) Or qu'y a-t-il, mes frères, de plus visible dans l'histoire que la chute du sacerdoce lévitique, aussitôt que Jésus-Christ eut commencé le sien?

Ce rejet, cette abrogation du sacerdoce d'Aaron fut annoncé par des signes terribles dans le temple même de Jérusalem, peu de temps avant qu'elle ne fût consommée. C'est en effet une tradition constante attestée par le Talmud et confirmée par tous les docteurs juifs que quarante ans avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, ou ne cessait de voir dans le temple des choses étranges; tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges; de sorte que un fameux rabbin, Joanan, fils de Zacharie, s'écria un jour: « O temple! temple! qu'est-ce qui t'émeut? Pourquoi te fais-tu peur à toi-même? » Que ce soit là une de ces mille fables dont les Juifs ont grossi le livre de leur tradition, c'est possible. Je n'ai pas ici à établir la vérité de ces faits; je me contente d'observer que Josèphe et Tacite disent à peu près la même chose. Ces récits d'un livre qui remonte à la plus haute antiquité, et qui a été écrit en partie par des contemporains de Jésus-Christ, ne semblent pas indiquer au moins que les âmes s'attendaient à quelque grande catastrophe. Du reste comme dit un esprit célèbre, il n'arrive pas un grand événement qui ne soit précédé de son ombre (2).

Toujours est-il qu'à cette même époque la race d'Aaron tomba dans la plus affreuse décadence, et que son histoire est le tableau le plus lugubre et le plus affreux qu'on puisse offrir à l'attention de la postérité.

La souveraine puissance s'était perdue peu à peu, la souveraine sacrificature devint le jouet de tous les vainqueurs; l'Église

judaique qui n'avait vu déposer qu'un seul souverain pontife dans une longue suite de siècles, changea de chef presque tous les ans. On les chassait, on en substituait d'autres qui achetaient cette charge, et ceux même qui la conservaient le plus longtemps, avaient si peu d'autorité qu'ils ne pouvaient réprimer les désordres des brigands et des zéloteurs. Enfin le temple fut réduit en cendres, le sacrifice aboli, et la sacrificature souveraine à jamais anéantie.

Ce fut Hérode le Grand qui porta les premiers coups au sacerdoce; il savait de quelle importance, dit un historien, c'est pour les rois nouvellement établis d'être les maîtres du clergé et de disposer de leur chef; il choisit donc une de ses créatures pour grand prêtre, et il fit venir de Babylone un étranger de la race d'Aaron, mais inconnu, sans famille comme sans ami. Le sacerdoce, depuis ce temps, ne fut plus qu'un fantôme; la garde de la robe sacerdotale passa même entre les mains des profanes; elle fut renfermée dans la citadelle, et Villetius envoyé, deux ans après la mort de Jésus-Christ dans la Judée, ne crut pouvoir rien faire de plus agréable aux Juifs que de rendre ce dépôt sacré au souverain sacrificateur. Saint Paul fait allusion à cette dégradation du sacerdoce, lorsqu'ayant reçu un soufflet par ordre du souverain pontife Ananias, il s'écrie: *Dieu te frappera aussi, muraille blanchie.* (*Act.*, XXIII, 3.)

La corruption des pontifes était prodigieuse, le meurtre et le crime leur étaient familiers, témoin la conjuration qu'ils ourdirent contre Jésus-Christ et contre saint Paul. Josèphe lui-même qui dissimule assez longtemps dans son histoire les désordres des prêtres, ne peut enfin se taire. Quoique intéressés à demeurer étroitement unis, la division éclata entre eux, et l'avarice en fut la cause. Elle régnait depuis longtemps dans le temple, et elle y fut jusqu'à réduire les pauvres prêtres à mourir de faim. Les oblations du peuple ne suffisant plus pour satisfaire à l'entretien de l'autel et au luxe des pontifes, ceux-ci allaient jusqu'à arracher les aliments aux lévites. Les querelles à l'occasion du casuel étaient si grandes entre eux, qu'il fallut que Félix envoyât à Rome quarante prêtres afin d'y rendre compte de leur conduite. On ne pensait dans le temple qu'à amasser des trésors, destinés à corrompre les gouverneurs romains dont la protection était nécessaire pour parvenir.

L'avarice, en effet, n'était pas le seul vice de cette tribu sacerdotale dégénérée, l'ambition n'en signala pas moins la décadence. Les partis s'emparaient tour à tour du souverain pontificat, et se faisaient la guerre pour se l'arracher; les pontifes égorgaient les pontifes; la révolte, le sacrilège, la trahison, la calomnie, tous les crimes étaient mis en usage pour arriver. Dieu avait retiré

(2) M. Campitelli.

son esprit avec son autorité aux enfants d'Aaron.

C'est ce qui explique la confusion de doctrine qui s'était introduite dans la synagogue. Les pharisiens corrompaient les peuples par le relâchement de leur morale, par les adoucissements qu'ils donnaient à la loi; la conscience trompée suivait avec plaisir des docteurs qui savaient accommoder ainsi la religion avec les passions. Les Sadducéens avaient imaginé une religion pour les grands, qui n'ont de souci que pour la vie présente, et qui ne veulent pas qu'on trouble leur plaisir par les menaces effrayantes de l'éternité. Les Esséniens déguisaient un zèle fanatique sous les dehors de l'austérité et de la vertu. Les Hérodiens substituaient un faux messie au véritable. Ces imposteurs trompaient le peuple par une fausse espérance de liberté. L'aveuglement était donc entré de toutes parts dans l'Eglise judaïque avec l'avarice et l'ambition; et chose bien remarquable! ce même Anne, beau-père de Caïphe, souverain pontife qui avait condamné Jésus-Christ, le véritable et unique prêtre, dont le sacerdoce anéantissait celui d'Aaron, et dont la mort abolissait tous les sacrifices, eut la douleur d'être témoin de la ruine de sa propre sacrificature, après l'avoir été de tous les crimes par lesquels elle signala son agonie et sa mort.

Ainsi finit le souverain pontificat, après vingt-huit pontifes déposés, tués ou rétablis depuis Hérode; tandis qu'on n'en compte qu'un, qui ait été dépouillé de cette dignité dans l'intervalle des quinze cents années précédentes.

Jamais on n'avait vu de semblables révolutions dans la tribu de Lévi. Dieu n'avait plus besoin de cette race, aussi avait-il rompu la force de ce sacerdoce; de là plus de vertu, plus de règle, plus de consistance; l'autorité religieuse est éteinte dans ceux qui en sont revêtus; et ils ne peuvent ni la retenir, ni l'exercer. Ils sont le jouet de l'inconstance et du caprice des hommes, et ils meurent le plus souvent victimes de leur fureur. Le peuple frustré dans ses adorations, désormais sans intercesseur auprès de Dieu, se plaît à faire tomber sur la tête abîmée de son sacerdoce, tout le poids des vengeances dont il est lui-même l'objet. Si ce peuple a encore un culte, son sacerdoce ne s'est pas pour cela relevé; car la distinction des tribus et des familles soigneusement conservée tant qu'elle fut nécessaire aux desseins de Dieu, s'effaça aussitôt qu'elle devint inutile aux desseins de l'Eternel. Or, cette distinction était nécessaire jusqu'à la venue du Messie. De la tribu de Lévi devaient sortir les ministres des choses sacrées; de la famille d'Aaron, les princes et les pontifes; et de la tribu de Juda, le Messie. Si la distinction des tribus et des races n'eût pas subsisté jusqu'à la venue de Jésus-Christ, on n'eût su quelle était celle

à laquelle appartenait celui-ci, et David eût été frustré de la gloire d'être reconnu pour son père, selon les promesses de tous les oracles. Mais le Messie est-il enfin arrivé; le sacerdoce selon l'ordre non pas d'Aaron, mais de Melchisédech, a-t-il commencé? La royauté qui ne doit pas être de ce monde a-t-elle paru: on n'a plus besoin ni de Lévi, ni d'Aaron, ni de Juda, ni de leur famille, tout est aussitôt confondu pour que nul imposteur ne puisse se prévaloir des prophètes; et ce sont les Juifs eux-mêmes qui laissent perdre les traces de leurs diverses généalogies, eux qui avaient été jusque-là si jaloux de les conserver, et qui avaient même tant d'intérêt à les conserver.

Les Juifs modernes n'en cessent de déplorer la ruine de leur sacerdoce. Un écrivain allemand (3), nous atteste que s'obstinant à ne voir qu'un imposteur en Jésus-Christ, ils témoignent continuellement dans leurs prières le besoin d'un médiateur entre eux et Jehovah, médiateur dont les prive la vengeance du Tout-Puissant. Malheur à nous, s'écrient-ils sans cesse, nous sommes sans intercession auprès de Dieu. Au lit de mort, nous dit ce même écrivain, ils ne considèrent plus Dieu que comme un juge inexorable, et n'ayant aucune victime à lui offrir, ils se livrent au plus affreux désespoir.

La même tyrannie que les premiers empereurs romains exercèrent dans leur temple, le même caprice avec lequel ces despotes se jouèrent de la dignité sacerdotale et des droits des lévites, ils en ressentent pour ainsi dire encore les effets implacables. Malgré toute l'indifférence des temps modernes, malgré l'athéisme des lois politiques, on pourrait vous citer mille exemples de l'état de suspicion et même d'esclavage où les monarques, les nations les plus tolérantes de l'univers, se croient obligés de les tenir. Je ne parle pas des décrets honteux que le prétendu héritier de Charlemagne a portés contre eux au commencement de ce siècle, quelque temps après avoir voulu jouer auprès d'eux le rôle d'un nouveau Cyrus. Je me contente de vous dire qu'en Pologne par exemple, où cette malheureuse nation avait trouvé son plus sûr asile, un des derniers empereurs de Russie, Alexandre, plus oppresseur pour eux peut-être, c'est-à-dire pour leur prétendu sacerdoce, que ne le furent jamais Pompée, Antoine et Vitellius, se joua complètement et sans scrupule de l'autorité de leurs rabbins, abolit leurs assemblées, ordonna la formation d'un conseil de vieillards à la place du sanhédrin organisé par eux, chargea ce conseil de tous les détails du culte, et ne laissa pas l'ombre même de l'autorité aux rabbins (3*). O tribu de Lévi qui devais veiller, jusqu'à la venue du Messie, sur l'arche sainte, qu'es-tu donc devenue? Tu as disparu avec le sceptre de Jacob dans le même abîme où

(3) P. BAUZ., *Essai sur les Juifs*, Leipsik, 1825.

(3*) *Revue Britannique*, n. 57.

s'est englouti Jérusalem; c'est le dernier témoignage que tout a été accompli dans les desseins de Dieu, par la venue de Jésus-Christ.

DEUXIÈME PARTIE.

Les développements où nous allons entrer, dans cette partie du discours, s'appliquent à la nation judaïque, telle qu'elle fut au moment où s'accomplit la prophétie de Daniel. Ici donc, à Dieu ne plaise qu'enflammé moi-même par le zèle sanguinaire de ses persécuteurs, lesquels ne furent du reste que les instruments de la justice divine, nous ayons d'autre intention que de produire à vos regards les monuments incontestables de l'accomplissement des arrêts de cette justice! Nous vivons dans des temps d'une telle tolérance, qu'ouvrir seulement les pages de l'histoire pour vous y faire lire les récits funèbres du dernier jour de Jérusalem, pourra bien paraître, à quelques esprits difficiles, remuer les vieilles haines des peuples chrétiens contre la nation déicide. Plût à Dieu que nous pussions mener au pied de la croix de Jésus-Christ les tristes restes des enfants de Jacob, en faisant passer sous leurs yeux l'atroce spectacle qu'offrent les annales de leurs pères au moment où ceux-ci assistaient à la ruine de leur temple et de leur cité! Qu'on ne nous accuse donc pas de vouloir réveiller l'anathème quand nous ne faisons que signaler toute l'étendue des coups qu'il a frappés.

Ceux que Dieu avait choisis pour instrument de ses vengeances, ne le servirent que trop! Ils étaient idolâtres, incrédules à Jésus-Christ qu'ils ne connaissaient peut-être pas encore; ils ne virent jamais dans les Juifs qu'un peuple à subjuguier et non des sacrilèges et des déicides à châtier. Cependant, en s'attachant à la proie que Dieu leur avait donnée, ils eurent l'air de céder à un mouvement d'indignation, de colère et de vengeance plutôt qu'au déchainement de la conquête. Une inspiration inconnue les poussait, comme ils l'ont dit eux-mêmes, c'était le vent de la fureur de Dieu, soufflant des hauteurs de sa puissance et de sa justice.

Avant la captivité de Babylone, les prophètes avaient annoncé cette sanglante tragédie. Après la captivité, la prédiction fut renouvelée et avec un caractère plus ferme. Il n'y en a pas de plus irréfragable dans tous les livres saints. Daniel avait dit: « Le Christ sera retranché; le sacrifice cessera; les aigles abominables amèneront la désolation. » (*Dan.*, IX, 26, 27.) Zacharie s'était écrié: *Liban, ouvre ta porte! le feu va consumer les cèdres; hurlez, chênes de Basan! le cèdre est tombé! le temple magnifique a été ravagé! que ce qui doit mourir aille à la mort, et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres.* (*Zach.*, XI, 1, 2, 9.) Malachie et Aggée avaient renouvelé toutes ces prédictions sinistres. Voilà les prophéties; voici les événements, le supplice.

La nation a été punie dès qu'elle eut rejeté le sacrifice. D'après les histoires contemporaines, un premier massacre emporte un million de victimes. On égorge les unes, on brûle les autres. Celles-là sont réservées pour le théâtre; elles combattent contre les gladiateurs devant le dieu Caligula. Plus loin, une seule bataille purge le sol de la Grèce, de toute cette nation étrangère. Dans la Chaldée, le carnage est tel que les historiens ne peuvent préciser le nombre des morts et qu'ils se contentent de dire que c'est le plus grand que l'on connaisse dans les annales du monde. A Jérusalem, tantôt c'est la grande famine prédite par Aggée qui emporte la moitié des habitants; tantôt une terreur panique qui étouffe le jour de Pâques une multitude immense aux portes du temple; tantôt les soldats romains qui passent au fil de l'épée soixante mille disciples d'un faux prophète, tantôt enfin des hécatombes d'Israélites que l'on immole pour avoir voulu défendre le Saint des saints contre la profanation d'une furie, amie du proconsul romain. Mais, ce n'est que le prélude des calamités qui doivent signaler l'incendie du temple. Cette catastrophe est annoncée par des horreurs que nous traiterions de fables, tant elles révoltent l'humanité, si l'inevitable histoire ne les attestait pas. Tout regorge, en effet, du sang israélite; le signal est donné par le vainqueur, et de toute part les enfants des patriarches tombent sous ses coups. A Césarée, vingt mille sont égorgés; à Ascalon, à Tyr, à Ptolémaïde, on marche sur leurs cadavres; à Scythopole, trente mille sont tués par les Grecs; plus loin cinquante-deux mille sont passés au fil de l'épée par les légions romaines; les villes entières succombent; tout disparaît devant Trajan, Titus et Vespasien. Les uns sont engloutis dans les flots; les autres se jettent dans les précipices; le plus grand nombre s'entre-égorge à la vue des ennemis; un vertige homicide enflamme toutes les têtes.

Il y avait un million de Juifs renfermés dans Jérusalem et cernés par l'armée romaine. Au milieu de cette multitude dévouée à une mort inévitable, quel cri sinistre se fait entendre? C'est celui d'un Jésus, de Jésus, fils d'Ananie, dont la voix prophétique prélude au dernier soupir de ses concitoyens. Ce malheureux poussé par un Dieu invisible, court sans relâche comme un insensé sur le rempart de la ville en faisant retentir cet avertissement funèbre: Malheur à Jérusalem! malheur à Jérusalem!... malheur à moi-même! Aussitôt une pierre lancée par les assiégeants l'écrase à la vue de tout le peuple.

L'Iduméen appelé au secours de la ville, y entre en maître et égorge tout ce qui s'oppose à sa fureur. Trois partis dévorent les Juifs: on ravage la ville, on fouille dans le temple, on profane les choses sacrées, on n'épargne ni âge ni sexe, on tue les enfants à la mamelle, on ouvre le sein de leurs mères; chaque jour Titus fait crucifier cinq cents

Juifs aux portes de Jérusalem, on les suffoque dans les souterrains où ils ont cherché un asile, le soldat cherche l'or enfoui dans les entrailles des morts; la peste s'associe à la guerre, la famine à la peste, et une famine si affreuse, dit Joseph, que les mères et les épouses arrachaient, de la bouche de leurs époux et de leurs enfants, quelques morceaux de pain cuits à la hâte, jusqu'à ce qu'enfin les enfants eux-mêmes servent de nourriture à ces tigres désespérés.

Cependant, le bélier des Romains écrase les murailles, les murailles écrasent sous leurs décombres des milliers d'assiégés; le temple en feu, vaste bûcher, consume dans ses flancs embrasés tout ce qui a pu échapper à la peste, à la guerre, à la famine; le temple lui-même, que le vainqueur veut sauver, mais en vain, s'écroule aux regards de toute l'armée romaine, muette, stupéfaite, interdite: du milieu des débris sacrés de ce temple, s'élevant encore plus haut que la fumée de l'incendie, éclate ce cri qui glace d'effroi le vainqueur: Sortons d'ici, les dieux s'en vont!... tout est consommé.

Que dis-je? il restait encore deux cent mille Juifs dans la Libye, Trajan les immole. Il en restait quarante mille dans l'île de Chypre, Trajan les immole. Il en restait six cent mille qui étaient parvenus à se réunir encore dans les mesures de Jérusalem, Adrien les immole. Il fait passer la charrue sur le sol où fut bâti le temple. On interdit l'entrée de la Judée aux Juifs dispersés alors par toute la terre; mais on les laisse se perpétuer dans l'abandon et dans l'isolement pour servir d'éternel témoignage au Dieu dont le sang est retombé, selon leur vœu, sur leurs têtes; et comme ce sang criera jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à la fin des siècles le glaive de la vengeance divine ne se reposera jamais.

Qui fomenté dans le cœur des humains cet invincible préjugé, ou plutôt cette prévention indéfinissable dont la source est plus haut que tous les sentiments humains, et qui, par conséquent, survit à toutes les préventions comme à tous les préjugés? — Qui perpétue dans le sang de ce peuple et jusque sur sa physionomie je ne sais quel germe, je ne sais quelle empreinte qui ne s'efface ni par le temps ni par les alliances? — Qui attache avec tant d'opiniâtreté cette nation à des traditions ridicules, voile épais sous lequel se cache toujours à leurs yeux la vérité qu'ils ont immolée? — Qui a tout confondu dans ses annales, bouleversé ses deux généalogies, et néanmoins conservé à ses mœurs un type singulier qui la fait reconnaître parmi toutes les nations de la terre? — Qui la tient abaissée constamment au-dessous de toutes les nations? qui lui défend, même chez les peuples les plus civilisés, de participer jamais ni aux honneurs, ni aux prérogatives de l'association politique, jusque-là que nos ancêtres, par exemple, ont toujours regardé la prospérité de cette nation, parmi eux, comme le signal des calamités les plus épouvantables? — Qui en-

fin la fait errer par tout l'univers, chargée de leurs habitudes mercantiles que chacun déteste, de leurs lois dont personne ne veut, de leurs superstitions dont le monde se rit, de leurs espérances dont les siècles se jouent, et de cette malédiction enfin dont les effets visibles perpétuent ainsi visiblement à nos regards l'accomplissement de toutes les prophéties qui depuis quatre mille ans l'avaient annoncée au monde?

Que l'impie cesse donc d'arguer contre notre foi! que sa bouche cesse de délier le Seigneur, ou nous savons quel bras est prêt à lutter contre lui. C'est le bras sur lequel ont toujours compté les pères quand la divinité de la religion a eu l'air d'être méconnue; c'est par ce bras qu'ils ont fait pendant trois cents ans la guerre aux idoles, et c'est par ce bras qu'ils heurteraient encore et feraient baisser toute tête qui voudrait s'élever contre le Seigneur et son Christ.

Si, en fidèles adorateurs du Messie annoncé par les prophètes, ils se plaisaient à reconnaître en celui-ci Dieu lui-même, Dieu, c'est-à-dire cet être éternel qui existait avant tous; cet être immense qui se trouve partout, cet être tout-puissant qui a fondé la terre et étendu le voile des cieux; cet être souverainement intelligent qui fait toutes choses, qui découvre ce qu'il y a de plus caché, sonde les cœurs et les reins; cet être immuable qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement; cet être infiniment bon en qui toutes choses subsistent; cet être infiniment miséricordieux, dans le sang duquel nous nous sommes réconciliés à Dieu; cet être enfin source de résurrection, de consolation et de vie; c'est qu'ils avaient vu aussi, comme le prophète Daniel, dans ce Christ, « ce fils du Tout-Puissant, venant avec les nuées des cieux pour recevoir de lui honneur, force et empire, toute langue assujettie à cet empire; sa domination, domination sans fin; son règne, règne qui ne sera pas dissipé. » (*Dan.*, VII, 13, 14), c'est qu'ils avaient, comme les prophètes (comme David, par exemple encore), c'est qu'ils avaient entendu l'Éternel disant à ce Christ: *Tu es mon fils! demande, et les nations seront ton héritage; ta possession s'étendra jusqu'aux deux bouts de la terre; tu briseras tes ennemis avec un sceptre de fer (Psal.* II, 7, 9); — tu les réduiras en poussière; ils te serviront de marche-pied; tes flèches entreront dans leur cœur; ils tomberont sous toi; assieds-toi à ma droite, domine sur eux! (*Psal.* CIX, 1-3.)

Ce que les Pères de l'Église ont entendu par la bouche des prophètes, vous l'avez entendu, mes frères; ce qu'ils ont vu, vous le voyez; ce qu'ils ont pu, vous le pourrez encore. Loin de vous donc, loin de vous désormais les Arius, les Cérinthe, les Ebions et tous les imposteurs qui essaieraient de dégrader à vos regards le Rédempteur de la dignité de fils de Dieu, en lui refusant le témoignage des prophéties qui l'ont annoncé avec tant d'éclat! Mais est-ce donc contre ceux-là ou pour ceux-là que ce dis-

cours a été fait? Non, non, l'intention de nos paroles vous touche de plus près; cette intention ne s'adresse qu'à vous, elle n'enveloppe que vous, aussi je ne conclus que pour vous.

Vous croyez aux prophètes qui ont annoncé le Messie. Vous croyez en Jésus rédempteur. Vous en confessez la puissance. Mais confessez-vous par vos œuvres, votre foi dans toute la force de ses paroles. N'oubliez-vous pas qu'elles sont toutes également infaillibles? Etes-vous convaincus que pas une syllabe n'en passera jamais? Savez-vous bien que chacune d'elles est absolument assurée dans son effet? Vous dites-vous quelquefois que la foudre qui a frappé l'olivier franc peut frapper l'olivier sauvage? et qu'enfin la même bouche d'où est sorti l'anathème lancé contre les Juifs, est celle qui vous a dit, à vous, *que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*.

O prophétie non moins certaine que les autres! Seriez-vous pour ceux qui m'écoutent comme celles qui ont annoncé les affreux destins d'Israël, le glaive exterminateur sorti de la bouche de l'ange? Mais, que dis-je? quand tout nous prêche, dans ces temps, la miséricorde de notre Rédempteur, irions-nous étouffer notre confiance en cette miséricorde, sous le poids de la crainte et du désespoir? Loin de nous donc ce qui pourrait troubler cette confiance; sachons par les prophètes que Jésus-Christ est le véritable Messie, le Fils même de Dieu, attendu pendant tant de siècles; mais sachons aussi, par l'esprit de son sacrifice, qu'il n'est pas le Dieu des morts. Confessons-le, comme le prince des apôtres; disons, comme Pierre: *Vous êtes le Christ*; mais ajoutons, comme lui, *le Christ fils du Dieu vivant*. (Joan., VI, 70.) Alors notre religion ne reposera plus sur la crainte, mais sur l'amour; l'amour sur l'espérance; l'espérance sur la foi; et la foi sera la prière inébranlable sur laquelle l'édifice de notre salut sera élevé.

Amen.

SERMON II.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra (1 Joan., v, 4.)

Cette victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de notre foi.

La dernière tentative, la tentative faite de nos jours par l'esprit de mensonge et d'erreur pour expliquer par des moyens naturels, l'établissement de la religion chrétienne et la propagation miraculeuse de l'Évangile, n'est ni la moins artificieuse, ni la plus difficile à confondre. La conversion de l'univers païen fut, nous dit-il, le résultat de l'un des progrès de l'homme vers la perfection de sa nature. Les âmes se portèrent avec empressement vers l'Évangile, parce que l'Évangile répondit alors à leur besoin. Il n'y a rien là d'extraordinaire, le christianisme valait mieux que le paganisme, celui-ci disparut aussi devant l'autre,

c'est la conséquence naturelle de la perfectibilité de notre espèce.

Je remarque tout d'abord que la religion n'a rien à craindre d'une semblable allégation, quand même la supposition sur laquelle elle repose serait juste et parfaitement conforme à la vérité. La nécessité d'une réforme dans les idées religieuses, morales et sociales de l'humanité au moment où Jésus-Christ enseigna, a toujours été considérée comme une des preuves les plus fortes de la divinité de sa mission. Tout arrive à propos selon l'ordre de sa Providence. Il faudrait accuser la sagesse de Dieu, s'il avait pu permettre une révolution semblable à celle qu'a opérée le christianisme, sans avoir une cause insuffisante; en accuser aussi la bonté, si cette révolution étant devenue nécessaire, elle eût pu ne pas s'accomplir. Que l'on dise même que les doctrines de Platon ont préparé les voies à l'Évangile, peu nous importe. Alexandre et les Romains ont aussi battu le chemin par où les apôtres devaient marcher pour conquérir les âmes. Ainsi, et sans aller plus avant, nous pourrions engager ceux qui ne regardent l'établissement du christianisme que comme l'un des effets du progrès des idées, ou de commencer à discuter avec nous sur les lois de la Providence, ou d'avouer que ce qu'il y a de conforme à ces lois dans le grand phénomène, de l'histoire devait absolument s'y trouver. Mais là n'est point la question. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a eu progrès, personne ne le conteste. Elle est dans celle de savoir si ce phénomène s'est opéré par la vertu même du progrès, ou bien contre les règles même du progrès.

Or, si l'esprit philosophique, la raison développée plus mûrement par l'action du temps est une des causes qui ont préparé le sol où devait croître l'arbre de la croix, il est de la dernière évidence, pour quiconque veut un peu réfléchir, que ce n'est pas elle qui l'a planté.

Car d'abord les progrès de la religion ont été en raison inverse des progrès de la raison.

Secondement, ils sont d'une nature absolument différente.

Troisièmement, ils ont été exécutés par des moyens radicalement opposés.

Quatrièmement, enfin, les résultats n'en sont pas les mêmes.

La vérité de ces quatre propositions nous atteste que c'est la foi qui a vaincu le monde et non pas la raison: *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*, car la quadruple inscription gravée sur l'arc de triomphe, monument glorieux de la conquête, indique suffisamment que ce grand fait n'a eu ni le mouvement, ni les effets des victoires remportées par la raison. J'entre en matière. *Ave, Maria*

PREMIÈRE ET SECONDE RÉFLEXIONS.

La victoire qui a vaincu le monde, c'est la foi, *hæc est*. Mais d'abord, qu'est-ce que l'esprit philosophique à qui l'incrédulité

lité contemporaine veut faire honneur de cette victoire? Entendu dans le sens le plus favorable, l'esprit philosophique n'est que la raison elle-même qui, travaillant sur ses propres idées, les décompose sans cesse pour ne laisser dans l'intelligence humaine que ce qui est vrai et effectivement vrai. Les conséquences de ce travail devraient être d'élever de plus en plus notre esprit vers la connaissance indéfinie de tout ce qu'il peut comprendre, comme l'eau qui monte dans un vase à mesure que le fonds se remplit de matières solides. Or, comment la raison opère-t-elle pour faire subir un changement remarquable dans les idées générales de l'humanité et qui soit un achèvement de plus vers la perfection de notre existence? D'abord, les grands génies méditent isolément, ils découvrent quelque vérité jusque-là inconnue et s'y attachent; après avoir arrêté leur méditation sur cette vérité, ils la proposent aux autres, ils la popularisent; et l'intelligence générale, la raison publique s'en empare; arrivent d'autres génies qui, s'élevant à leur tour au-dessus de ce vulgaire dont l'intelligence a été en quelque sorte agrandie par la première découverte, trouvent à cette hauteur de nouvelles idées, de nouveaux principes, de nouveaux rapports, y attachent aussi leurs méditations et les livrent encore au commerce général des esprits. Successivement découvertes et répandues parmi les peuples, toutes ces vérités entrent dans le sens commun, se fixent dans les esprits et finissent par former le fonds essentiel de nos connaissances; et ce n'est que quand la société a été préparée ainsi à subir les conséquences pratiques de toutes ces théories qu'elle est capable d'une transformation analogue à la trempe qu'elle a reçue.

L'esprit philosophique commence donc à agir dans les hautes intelligences et non pas dans ce qu'il y a de plus bas et de plus grossier. Il envahit par ses nouveautés quelques têtes isolées et non pas les multitudes. Il exécute ses opérations par une lente succession d'efforts et d'analyses et non point par des impositions de foi; enfin, il est dans une activité perpétuelle qui le pousse toujours en avant et ne lui permet de s'arrêter jamais.

De ces divers caractères, il est permis de conclure que si le christianisme a été secondé par un semblable esprit, il ne lui doit pourtant ni son établissement, ni sa propagation, car l'évangile est certainement sorti des intelligences vulgaires avant de monter jusqu'aux plus élevées; il a envahi les multitudes et non pas seulement quelques individus isolés; il a agi en imposant des mystères et brisé l'arme de l'examen. Enfin, après avoir acquis son entier développement, il s'y est fixé. Il y demeure stable depuis XVIII siècles, il résiste de tous ses dogmes, de tout son culte, de toute la force de son gouvernement, même de toute sa morale et de tous ses préceptes à la subtile infiltration de l'esprit philosophique qui a

tout ruiné excepté l'Évangile. *La victoire qui a vaincu le monde, c'est la foi: « Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. »*

J'observe en premier lieu que les influences de la raison, de l'esprit philosophique commencent par se faire sentir dans les intelligences élevées; le christianisme, au contraire, est sorti des intelligences les plus basses. Ceci est un fait incontestable: la nation où le christianisme jette ses premières racines, est le rebut de l'univers. La religion d'où il sort est renfermée dans un temple d'où est banni le commerce des lettres étrangères. L'homme qui le prêche est un Nazaréen qui passe trente ans de sa vie dans un état vil et abrutissant; les disciples dont il s'entoure, ce sont des pêcheurs et des publicains; les premiers adeptes de cette doctrine, il faut les chercher parmi les esclaves, les lépreux et les prostitués. Les écrivains qui en recueillent les enseignements et les transmettent à la postérité, sont des gens tellement illettrés qu'ils nous ont laissé dans leurs écrits, la preuve manifeste qu'ils ne savaient pas même parler correctement la langue dont ils se servaient; cependant, ce sont ces hommes qui, après quelques années, font craindre aux maîtres du monde que la religion nouvelle n'ait pénétré jusque dans leur palais, en faisant sucer son lait à leurs enfants par les leçons des Sénèque, des Epictète et des Tréséas.

Le christianisme a donc pénétré d'abord les intelligences vulgaires, au lieu d'attaquer les têtes fortes en y faisant couvrir ses principes. Secondement, il s'est adressé non pas à quelques individus isolés, mais aux masses populaires. Ainsi que paraissent, en effet, comme nous l'avons dit dans le premier discours sur cette matière, ainsi que paraissent pour la gloire ou la sécurité des empires, ces conquérants, ces foudres de guerre qui, enflammés par l'étincelle de l'ambition, volent dans l'horreur des combats, affrontent les périls, soumettent d'un seul coup les nations, accablent le monde par la célérité de leurs exploits, tels, que dis-je? bien plus hardis, bien plus prompts, paraissent les prédicateurs de l'Évangile. Pierre parle, et huit mille conversions sont le fruit de son premier sermon. Aussitôt l'horizon chrétien recule hors de la Judée et va se confondre avec celui de l'empire romain. Icône est instruite, Lystré respecte le nouveau Dieu; Antioche se soumet et les peuples qui regardaient la croix comme une folie se trouvent trop heureux de pouvoir se ranger sous ses étendards. Ainsi le Parthe s'humilie, l'Arabe s'arrête pour écouter et emporter la divine semence jusqu'au fond de ses déserts où des voyageurs intrépides la retrouveront dix-huit siècles après, sans pouvoir comprendre d'où peut être venue cette parcelle de la civilisation chrétienne. En même temps le Scytho féroce s'adoucit sous la main qui le caresse plutôt qu'elle ne le dompte; le Sarmate reçoit le joug; Ephèse ouvre les yeux; l'Évangile va dans Corinthe ébranler le règne de la

volupté jusque dans ses temples ; sur l'autel qu'Athènes consacrait au Dieu inconnu, le Dieu véritable se montre et le peuple frivole, après avoir insulté l'éloquence de Paul avoue qu'il y a des coups de foudre plus terribles que ceux que la bouche de son Démosthène a lancés. Enfin la religion de Jésus-Christ, après avoir inondé la Judée, déborde tout à coup par toutes les plages du vieil univers. Le vrai Dieu seul peut dire comment il se manifesta d'un seul éclair dans la Galatie, le Pont, la Cappadoce, la Phrygie, l'Abyssinie, la Macédoine ; mais les faux dieux ignorent comment ils n'ont pu se défendre, comment ils ont été ensevelis dans l'abîme de mépris au moment où ils tenaient encore les peuples écrasés sous le poids de leur superstition !

Bien plus, tandis que les apôtres courent au Capitole pour planter la croix sur cette forteresse de l'idolâtrie, la plupart des oracles demeurent muets ou ne savent qu'annoncer la ruine des dieux qui les inspirent. La Pythie elle-même a beau fatiguer le trépied ; la vapeur est trop faible pour pouvoir lui délier la langue. Le dernier de ces oracles n'est même qu'un témoignage de plus rendu à Jésus-Christ, et de quelque manière qu'on l'entende, il s'est littéralement accompli. C'est une histoire contemporaine de Jésus-Christ qui nous l'a conservé et je ne le cite que pour vous faire voir combien l'idolâtrie se sentit tout de suite frappée au cœur par la rédemption ! Oui, sur ces mers traversées en tout sens par les apôtres, par les prédicateurs de l'Évangile, les navigateurs, vous dit cette histoire, entendaient des cris lamentables ; des voix sombres, lugubres et plaintives semblaient déplorer quelque grande catastrophe. On eût dit que du fond des abîmes s'exalaient les soupirs de quelque grande victime ou de quelque géant abattu. Quelquefois ce bruit sinistre résonnait comme la tempête au milieu des voiles des vaisseaux ; quelquefois il éclatait subitement aux oreilles des matelots effrayés. Et des colonnes d'Hercule jusqu'aux rivages de Tyr, les mers ébranlées comme par les secousses de l'Etna retentissaient enfin de ce cri, signal ou de la défaite du démon ou du sacrifice de Jésus-Christ : Le grand Pan est mort !

Ici l'on objectera peut-être que, quoique l'Évangile ne fût que l'un des progrès de l'esprit humain, il a dû nécessairement s'adresser aux masses et non pas aux individus, parce qu'il n'y a que les masses qui donnent dans les grandes nouveautés. Toutes les religions, en s'établissant, ont subitement envahi les multitudes d'hommes, et ; sous ce rapport, toutes les superstitions sont à peu près égales. Mahomet, comme les apôtres, s'est adressé aux masses, et comme eux il a réussi.

Pour résoudre cette objection, qui n'est pas sans quelque apparence de vérité, il faut considérer deux choses : l'une, c'est que la religion de Mahomet avait, comme l'idolâtrie, tout ce qu'il faut pour attirer les

multitudes et s'en emparer. L'autre, que la religion de Mahomet n'a pas converti les multitudes, mais les a conquises. Voici comment le célèbre théologien Nicole développe cette double pensée dans ses explications sur la parabole du grain de sénevé :

« On peut dire avec vérité que les autres religions ne se sont pas accrues, c'est-à-dire que la créance n'en est pas entrée dans les esprits par voie de persuasion. Les opinions qui ont été réduites à ce seul moyen n'ont pas fait de grands progrès. Quels progrès ont fait les sectes des philosophes, quoique revêtues de tant d'éloquence et soutenues de tant de subtilité ? Quels progrès a faits la religion judaïque, quoique si éclatante en merveilles ? C'est la multiplication de la nation et sa dispersion qui l'a répandue un peu, encore les grands hommes du paganisme n'ont pas voulu prendre la peine de la connaître, depuis qu'ils l'ont pu faire aisément. Le génie du monde en matière de religion est de demeurer comme il est, et de s'en tenir aux opinions reçues ; on vit dans les religions où l'on est né et on ne les y choisit pas. Les progrès mêmes qui paraissent les plus étonnants, comme ceux du mahométisme, n'ont point eu pour cause la persuasion, des peuples qui l'ont embrassé. Ce n'est point du tout que cette doctrine se soit insinuée dans les esprits, c'est qu'il y a eu des conquérants de cette secte qui se sont rendus maîtres de grands empires et qui ont imposé leur religion aux peuples vaincus. Alexandre en aurait pu faire de même, si cette fantaisie l'eût pris. Dès qu'on sait qu'une religion est la religion du prince, qu'on est favorisé en la suivant, qu'il y a à craindre en ne la suivant pas, la cupidité la fait recevoir à tous ceux qui n'en ont pas.

Ainsi, le mahométisme détruisant partout l'étude des lettres, et ayant réduit ceux qu'il dominait à n'avoir point de religion, les a préparés par là à recevoir ses rêveries. Mais la religion chrétienne ne s'est introduite dans le monde que par la voie unique de la conviction et de la persuasion ; il n'y a que la religion chrétienne qui ait fait de grands changements intérieurs dans les cœurs des hommes, qui les ait rendus des hommes nouveaux, qui ait détruit les anciennes inclinations, qui leur en ait donné de nouvelles. Cette force, à la vérité, n'est pas dans ses dogmes même, elle consiste dans l'esprit de Dieu qui les anime et qui change les cœurs par une impression secrète ; mais c'est ce qui fait voir que Jésus-Christ prédisant cet accroissement, savait : la force de cet esprit, et dans quelle mesure il le devait répandre pour se faire ouvrir les cœurs ; et c'est par la même raison qu'aucun autre que lui n'a pu le faire, parce que aucun autre n'avait la force de disposer des esprits et de les tourner comme il voulait.

Que le mahométisme se soit emparé des multitudes, et qu'en s'adressant à elles, il les ait entraînées, ce succès n'a donc rien de surnaturel, je n'y vois que des triomphes

remportés par la force des armes, et des croyances imposées par la crainte, ou inspirées par l'attrait des plaisirs et des faveurs humaines; mais ce n'est point par ces instruments que les apôtres ont changé les multitudes.

Quel spectacle d'ailleurs ne nous offrent pas les travaux des apôtres, et y en eut-il jamais de plus opposés aux séductions de l'esprit philosophique? La faiblesse aux prises avec la force! l'ignorance avec le savoir! et douze hommes avec le monde entier! et c'est la force qui plie, le savoir qui cède, le monde qui est converti! Oui, sans autres moyens que leur zèle, les apôtres brisent les idoles, renversent les synagogues, assujettissent la puissance, maîtrisent les esprits, captivent les cœurs, enchaînent les volontés et font d'un monde idolâtre un monde chrétien! Grand Dieu! si de tels triomphes ne sont pas empreints de votre puissance, à quels caractères pourrions-nous donc reconnaître votre ouvrage!

De tout ce que nous avons exposé jusqu'ici, il est juste de conclure que Dieu lui-même avait livré les peuples à l'influence de l'esprit apostolique; c'est la force de cet esprit qui a rendu le monde chrétien, et non point celle de l'esprit philosophique. Il nous reste à développer deux autres vérités: 1° l'esprit philosophique ne peut convertir que lentement par le long travail du raisonnement et de la réflexion; les apôtres au contraire ont subjugué les consciences par des impositions de foi et des mystères impénétrables; l'esprit philosophique va toujours en avant, transforme constamment toutes ses œuvres, dévore sans cesse ses propres conceptions; les apôtres au contraire ont fixé des limites infranchissables à leur doctrine, et l'ont entourée d'une barrière qui défie toutes les tentatives de l'esprit philosophique.

TROISIÈME ET QUATRIÈME RÉFLEXIONS.

Ceux qui ne voient dans l'établissement de la religion chrétienne qu'un des résultats des progrès de l'humanité, oublient que la religion nouvelle s'empara des intelligences et les éclaira de sa lumière, non pas en dissertant et en argumentant comme le fait l'esprit philosophique, mais en écrasant au contraire la raison sous des mystères incompréhensibles, et en se jouant du témoignage des yeux par des faits surnaturels qui heurtaient toutes les lois connues de la nature. Nous ne parlerons pas ici de ces faits surnaturels, car ce serait sortir de notre sujet. Nous ferons seulement observer que, suivant le langage des apôtres de Jésus-Christ, l'Évangile fut une folie selon le monde, et que s'il est, comme on l'a prétendu de nos jours, la splendeur de la gloire philosophique, la philosophie est bien mal avisée de dénigrer depuis tant de siècles son ouvrage le plus beau. Mais l'Évangile n'est certainement pas la splendeur de la gloire philosophique. Entre l'œuvre de l'Évangile et l'œuvre de la raison il y a la dis-

tance de l'infini. Il suffira, pour s'en convaincre, de comparer un passage de ce livre divin avec quelque fragment des ouvrages du plus sage des philosophes contemporains de Jésus-Christ; et s'il devient manifeste par cette comparaison que l'Évangile ne proposa à l'esprit de l'homme qu'un amas épouvantable de mystères, tandis qu'au contraire la philosophie enseignait alors les doctrines les plus séduisantes les plus épurées, il ne sera plus possible, je l'espère, d'attribuer l'origine et la propagation de la foi chrétienne à une cause qui existait avant, pendant et après Jésus-Christ, ce qui n'a pu cependant opérer un seul des changements produits de toutes parts à l'aide de la lumière évangélique.

J'ouvre donc les écrits de saint Paul, et je suppose qu'ils se fassent entendre pour la première fois à une multitude idolâtre préparée néanmoins à quelque grand changement religieux, et qui n'attend qu'une occasion favorable pour accepter une doctrine meilleure lorsqu'elle lui sera annoncée. J'opposerai ensuite aux écrits de saint Paul une pensée d'Épictète, par exemple, et j'en appellerai après cette comparaison à votre conscience, à la conscience de tout homme droit et raisonnable pour savoir qui, de saint Paul ou d'Épictète, devait opérer la révolution religieuse et sociale du monde, si ce changement eût dû être le produit des progrès de l'intelligence. Prenons au hasard un passage des écrits de saint Paul. Voici les premiers mots de l'*Épître aux Hébreux* :

Dieu ayant parlé autrefois à nos pères par la bouche des prophètes, nous a enfin parlé par la bouche de son propre Fils qu'il a fait héritier de toutes choses, et par qui il a créé tout ce qui existe. Comme ce Fils est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa propre substance, qu'il soutient tout par sa parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, il s'est assis au plus haut des cieux, à la droite de la majesté suprême; et il est autant élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent. Quel est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré, votre trône sera éternel, et le sceptre de votre empire un sceptre d'équité et de justice. (Hebr., I, 1-8.)

Je m'arrête ici, mes frères, car dans tout ce que vous venez d'entendre, il y a bien plus qu'il ne m'en faut pour établir la comparaison dont je vous ai parlé.

Saint Paul annonce un Dieu qui s'est manifesté plusieurs fois aux hommes, et a daigné se faire entendre par la bouche de ses prophètes. Il l'annonce à ces païens depuis longtemps incrédules à toutes les fables de leurs poètes, et qui se riaient de ce commerce établi par eux entre les dieux et les hommes. Il leur parle d'un Fils de l'Éternel engendré de sa propre substance et son image parfaite, et il en parle à ces idolâtres qui avaient placé leur Jupiter à la tête de leur hiérarchie divine, persuadés qu'ils étaient qu'en définitive il ne doit y avoir qu'un Dieu suprême. Il parle aussi de ce

Fils de l'Éternel à ces philosophes dont les idées plus épurées repoussaient depuis longtemps toute distinction d'individus dans l'essence divine. Saint Paul révèle la création du monde à ces mêmes philosophes dont l'opinion générale était que le chaos existait de toute éternité comme Dieu, lequel Dieu n'avait fait que débrouiller et coordonner cette masse inerte. Que dis-je ? saint Paul enseigne la rédemption des péchés par Dieu lui-même, la purification des âmes par son sacrifice ; et il prêche cette théologie à ces hommes orgueilleux qui se moquaient depuis longtemps de la vertu de toutes les immolations, et n'arrosaient de sang les autels que pour satisfaire aux préjugés populaires. Saint Paul représente enfin la Divinité comme servie par une multitude d'êtres subordonnés, de créatures élevées entre la terre et les cieux, légions d'anges et d'esprits, génies actifs et subtils, ministres des volontés divines, au moment même où la doctrine d'Héraclite et d'Epicure servie par la grande et majestueuse poésie de Lucrèce, achevait de ruiner toutes les cosmogonies de Pythagore et de Platon, ne laissant d'autres agents au dieu univers que les atomes et leur mouvement éternel !

Entendez maintenant Epictète enseignant aux humains avec moins de théologie, plus de cette morale pratique que Socrate avait tant recommandée. Entendez-le opposant à toutes les extravagances de l'idolâtrie ses dogmes sublimes et purs.

« Sache, s'écriait-il, que le principal et le fondement de la religion consiste à avoir des dieux des pensées droites et des opinions convenables ; à croire qu'ils sont ; qu'ils étendent leur providence partout ; qu'ils gouvernent cet univers très-parfaitement et avec justice ; que tu es dans ce monde pour leur obéir, pour prendre de bonne part tout ce qui arrive, et pour y acquiescer de tout ton cœur comme à des choses très-bonnes et très-sages. Ne te plains jamais des dieux et ne les accuse pas de l'avoir oublié. Pour te remplir de si dignes sentiments, renonce à tout ce qui ne dépend pas de toi, et ne fais consister tes biens et tes maux que dans ce qui en dépend. Du reste, dans les libations, suis la coutume de ton pays. »

Vous l'avouerez, sans doute : si l'humanité devait subir une révolution religieuse, au moment où l'histoire nous dit que cette révolution fut accomplie, ce n'étaient pas les écrits de saint Paul, mais d'Epictète, qui devaient en être les instruments. Où sont dans la maxime du philosophe stoïcien que nous venons de citer, ces accablants mystères que saint Paul nous a enseignés ? Nous eussions pu puiser, il est vrai, dans les écrits de cet apôtre, quelque chose de bien plus beau, de plus pur et de plus complet que tout ce que nous trouvons dans Epictète. Mais qu'importe ? puisque la morale de l'Évangile ne fut produite qu'avec le dogme, et que ce fut là le double

élément des succès de la religion nouvelle. Cependant l'esprit philosophique est tout entier dans la maxime d'Epictète. Vous le voyez là tel qu'il s'est manifesté en tout temps avec la même rigidité morale et la même indifférence dogmatique. Epictète voulait, comme on le veut aujourd'hui, que la piété fût la garantie de la félicité : Sache, dit-il, que tu es dans le monde pour obéir aux dieux, pour prendre en bonne part tout ce qui arrive et pour y acquiescer comme à des choses très-bonnes et très-sages. Epictète pose, donc en principe, comme la plus pure des philosophies modernes, que la vertu c'est l'utilité, et que la nature du bonheur dépend uniquement de l'intérêt ; comme la plupart des philosophes modernes, Epictète conseille de suivre la forme du culte où chacun est né, et qu'il ne vaut pas la peine de s'inquiéter des différences. Du reste, dit-il, dans tes libations, suis la coutume de ton pays. Epictète voulait même que l'on se montrât religieux observateur du culte public, comme le recommandent quelques-uns de nos libres penseurs, et comme ils le font quand leur position dans le monde l'exige ; suis la coutume de ta nation dans tes sacrifices, dit-il, et fais-le avec pureté et sans négligence. Epictète, donc, avait sans contredit, le dépôt de l'esprit philosophique nécessaire à la régénération de l'univers païen, et au moment même où l'univers païen était mûr pour subir cette transformation. Cependant ce n'est ni Epictète, ni aucun de ceux qui lui ressemblent, qui auront la gloire d'avoir opéré cet immense renouvellement d'idées et de mœurs. C'est saint Paul, c'est cet enthousiaste, ce barbare, cet ignorant qui ne sait que le Christ, et le Christ crucifié. C'est ce juif échappé de Tarse avec le fardeau de toutes les traditions judaïques ; et il opérera ce changement malgré l'esprit philosophique, c'est-à-dire à l'aide de toutes ces folies, de toutes ces fables, de toutes ces chimères, de tous ces mystères accablants dont il nous a parlé au commencement de son Épître aux Hébreux.

La raison humaine ne peut donc pas rendre un compte suffisant des causes qui ont amené la révolution certainement la plus extraordinaire et la plus vaste dont l'histoire ait gardé le souvenir ; la nature et les œuvres de la raison nous l'attestent assez. Ce n'est point en imposant des dogmes que l'esprit philosophique exerce son influence. Il cherche à persuader et à convaincre par l'évidence, l'Évangile n'a su éclairer que par des vérités incompréhensibles. Mais c'est qu'à l'appui des mystères, il y avait quelque chose de plus fort que l'évidence. Il y avait des faits surnaturels, prodigieux, extraordinaires qui confirmaient tout ce que les apôtres enseignaient : *Contestante Deo signis....* (Hebr., II, 4.) Il y avait des manifestations extérieures et visibles de l'assistance de Dieu. C'est ce qui a fait de la religion des apôtres la religion du monde païen civilisé. L'esprit philosophique ensei-

gue en argumentant. L'Évangile enseigne par des dogmes, et les dogmes s'imposent par des miracles. Si vous niez ces moyens surnaturels employés par les prédicateurs de l'Évangile, détruisez tous les ouvrages philosophiques du siècle d'Auguste, ou nous ne cesserons de vous les opposer comme une démonstration toujours vivante que le christianisme n'est pas le résultat d'un progrès opéré par les forces de la raison humaine; et si le christianisme n'est pas un progrès résultant des forces de la raison, il n'est donc qu'un grand acte de foi imposé à la terre par la puissance surnaturelle dont les apôtres furent les instruments et les dépositaires. *La victoire qui a vaincu le monde, c'est la foi : « Et hæc est. »*

Pour achever de confirmer mon texte, je remarque, en quatrième lieu, que la raison humaine est toujours en travail, ne s'arrête jamais, renouvelle sans cesse ses propres œuvres, foule et refoule toutes ses inventions. Le christianisme a été et est un fait accompli autant qu'immuable, une doctrine fixe et arrêtée, qui s'est même affermie et de plus en plus expliquée par les attaques mêmes que la raison lui a livrées.

Que rien ne puisse comprimer l'essor de la raison humaine, c'est ce qui est trop évident pour être contesté et ce qui explique même cette succession infinie d'écoles, de systèmes, d'opinions qui ont tour à tour envahi le monde. Il n'y a pas un chef de secte philosophique qui n'ait été immolé par ses propres disciples, comme Romulus sur l'autel où le sénat va lui décerner l'apothéose. Mais c'est du fond même du tombeau de Jésus-Christ que la religion chrétienne a surgi et s'est répandue dans le monde, et la perpétuité de la foi est le plus extraordinaire de ses triomphes. Il fallait un pouvoir surnaturel pour l'imposer, à plus forte raison pour la conserver. Il en est du monde de l'esprit comme du monde de la matière : la force créatrice peut seule devenir la force conservatrice. Vainement donc la tyrannie s'élève contre la croix. Vainement Néron frappe et enlève à la religion ses premiers et ses deux plus généreux prédicateurs : Pierre et Paul seront moins les victimes de sa fureur que la fureur de Néron ne sera le plus vif instrument de leur succès. A la place des discours et des exemples de ces apôtres on aura leur martyre et leurs cendres. Toujours attaquée et toujours victorieuse, la religion se sert des persécutions comme des plus éloquents apologues. Porté sur un fleuve de sang ! le vaisseau sacré ne vogue qu'avec plus de vitesse et de majesté. Dès le n° siècle, toute la terre le salue et s'incline à son passage. Depuis dix-huit cents ans il avance toujours ; il traversera l'abîme des temps et ne s'arrêtera qu'au seuil de l'éternité. Cette prophétie renouvelée et accomplie depuis tant d'années, et qui se renouvelle au nom de Jésus-Christ du haut de cette chaire à la face de tous ceux qui peuvent l'entendre, est encore une preuve non moins éclatante et incontestable

que l'esprit qui animait les apôtres, bien différent de celui qui préside à toutes les transformations naturelles des choses humaines, est un esprit infallible et par conséquent divin.

Oui, tout change, tout périt ici-bas, et le christianisme qui n'est sorti d'aucune intelligence créée est aussi placé en dehors de toute variation. En vain même, de temps en temps, l'ange d'orgueil et de blasphème essaye de déchirer le sein de l'Église ; la religion n'est pas plus ébranlée par une main parricide que par une main étrangère. Que dis-je ? bien loin de se laisser dissoudre par l'esprit de contention, de schisme et de discorde, c'est elle qui attire sans cesse vers le centre de son unité tous les astres errants et vagabonds que la témérité, l'erreur, l'indiscipline ont lancés hors de son céleste et éternel système. Et c'est encore là une nouvelle et bien plus éclatante preuve de la vérité que nous avons voulu établir dans ce discours.

La vertu essentielle de l'Évangile, remarquez-le bien, tend à unir les âmes ; et l'esprit philosophique, parce qu'il est le plus souvent excité par la curiosité, l'inquiétude, l'amour de la vaine gloire, tend essentiellement à diviser et à établir autant d'opinions que de têtes. Plus les siècles ont été éclairés de sa fausse lumière, moins il y a eu d'opinions communes, de principes universels, de vérités reconnues par les multitudes, surtout en morale et en philosophie spéculative. En voici la raison :

La sagesse humaine toujours courte par quelque endroit, pour me servir de l'expression de Bossuet, heurte dans ses conceptions plus d'esprits qu'elle n'en satisfait. Les mouvements immenses et uniformes de l'humanité, la reconnaissance de sa part de quelque principe que ce soit, devient donc d'autant plus impossible que la raison individuelle se montre davantage absolue et indépendante. L'esprit philosophique est toujours aux prises avec lui-même. Les systèmes les plus divers, les plus contradictoires même, ont été tour à tour enfantés ou anéantis par lui. Il adopte, critique, rejette toutes les conceptions en vertu de ce besoin insatiable de nouveauté qui le distingue.

De tout ceci nous pouvons conclure que la société religieuse a besoin d'un sacrifice absolu de la raison à la foi, et que toute religion qui n'exige pas ce sacrifice est par cela seul une religion fautive, puisqu'elle manque le but de la religion véritable qui est d'unir les hommes et non pas de les diviser. Là où n'est point la vérité, tout est emporté peu à peu par son infatigable activité. Quand une opinion qui n'est pas la vérité a l'air de se répandre, on peut dire que ce n'est qu'un fleuve sorti de son lit et qui va se perdre sur des plages sablonneuses. Aussi n'est-ce point la pensée qui a jamais classé les hommes, car c'est au contraire par là qu'ils se distinguent tous. Il n'y a que la pensée religieuse qui ait pu seule n'en

faire qu'une vaste famille, soumise à la même règle, à la même adoration, à la même foi : *Hæc est victoria...* Ceux-là donc ont été les fondateurs d'une société véritable qui comprimèrent la désolante ingratitude de l'esprit philosophique en faisant courber la raison sous le joug de la foi, et en lui liant ses libres facultés par des mystères incompréhensibles, mais certains, irréfragables, à l'abri de l'invasion de la curiosité, et de la critique ; et ceux-là, ce sont les apôtres. A l'aide du levain mystérieux qu'ils ont répandu dans le monde, une même vertu fermente et assimile toutes les âmes. Il leur a suffi, pour opérer ce prodige, de réduire avec l'Évangile l'homme à ses éléments les plus simples, amour, foi, et espérance. Chacun en donnant le baiser de paix à son semblable, a reconnu en lui sa propre lumière. Qu'il fut beau de voir la famille chrétienne s'établissant ainsi sur les débris de cette infâme humanité qui avait compromis ici-bas tous les principes ! Qu'il fut beau de voir la flamme de la parole évangélique courant rapidement, comme dit le prophète, jusqu'aux extrémités du monde, purifiant les intelligences, les délivrant de tous les faux principes qui les avaient jusque-là isolées et tyrannisées ! Qu'il fut beau d'entendre le Juif et le Romain, le Grec et le Gaulois se montrant mutuellement une patrie, séjour du souverain bonheur, qui est aussi le bonheur de tous ! Et qu'il est beau de voir encore ceux à qui les apôtres ont transmis leur esprit et leur mission, renouvelant, quoi qu'on en dise, ces mêmes enseignements, ces mêmes leçons, ces mêmes promesses ; traversant les mers et les climats pour communiquer aux nations les plus éloignées les bienfaits de l'unité évangélique ; leur faisant entendre, malgré la mortelle indifférence de la politique, un langage qui les pénètre et qui les subjugue ; préparant ainsi cet heureux jour où toutes les âmes, ramenées aux pieds de la croix par le charme de ses bienfaits, avoueront que ce qui attire et attache bien l'humanité ne peut pas avoir été établi par l'esprit qui divise, qui ruine et qui déssole. Amen.

SERMON III.

SUR LES MARTYRS.

Vos testimonium perhibebitis de me. (Joan., XV, 27.)
 Vous aussi vous rendrez témoignage de moi.

Plusieurs fois Notre-Seigneur l'a dit à ses disciples : qu'il leur faudrait confesser la vérité de la religion jusque sous le glaive des bourreaux. La paix éternelle qu'il leur prépare ne doit être pour eux que la récompense de leur zèle, et par conséquent de la tribulation, des souffrances, de la mort. Après leur avoir prêché les devoirs de l'apostolat, il les prépare à les accomplir par ces terribles paroles : Allez, je vous envoie comme des agneaux, au milieu des bêtes féroces. (Luc., X, 3.)

L'étendard de la croix n'a jamais changé de devise ; il fut le signe de la douleur, de

la patience, de la contradiction ; il est encore le symbole des larmes, de la souffrance, de la persécution. Il a traversé dix-huit siècles malgré toutes les résistances de ses ennemis ; il sera porté jusqu'à la fin des temps par un bras toujours fort quoique toujours mutilé. Toute puissance doit reculer ici-bas devant cet étendard, car il n'y a pas ici-bas de puissance qui puisse lutter contre le pouvoir même de Dieu. Ce pouvoir a tout vaincu.... *Ego vici.* (Joan., XVI, 33.)

Et par qui la religion n'a-t-elle pas été persécutée !... Elle a été persécutée par le fanatisme, elle a été persécutée par le mensonge, elle a été persécutée par l'hérésie, elle a été persécutée par la politique, elle a été persécutée par le zèle aveugle, elle a été persécutée par la fausse sagesse ; et l'on a vu toutes ces persécutions reculer devant la constance, la force et l'intrépidité des invincibles martyrs de la foi.

Aussi de tous les témoignages qui ont été rendus à la divinité de l'Évangile, il n'en est pas de plus irrécusable que le témoignage du sang, le témoignage des martyrs. Dans celui-là, en effet, mes frères, il y en a deux : le témoignage involontaire du tyran et le témoignage volontaire de la victime. Les tyrans ont été les témoins involontaires de la vérité à laquelle se sont immolés les martyrs ; premier point. Les martyrs ont été les témoins volontaires de la vérité à laquelle ils se sont immolés par la main des tyrans ; second point. Grand Dieu ! quand je viens rappeler à la mémoire de ces fidèles, les longs et grands combats que leurs ancêtres dans la foi ont soutenus, afin de rendre témoignage à votre Fils, c'est bien à vous qu'il faut que je m'adresse pour vous prier de répandre dans nos cœurs les sentiments d'admiration et de zèle qui doivent les animer ! Ah ! s'il pouvait m'être donné de faire rentrer les siècles dans le néant, je me transporterais tout à coup avec ceux qui m'écoutent, au milieu de cette Babylone qui s'enivra du sang des martyrs et au moment même où ce sang courageux ruisselait sous la hache des césars. Là sans doute, cachés, nous aussi au fond de ces souterrains où repose encore la cendre des martyrs environnés de leurs ossements sacrés, en présence des restes mutilés de l'Église naissante, là ce ne serait pas en vain que je ferais crier le sang pour qu'il vous rendît témoignage, mais votre grâce, ô mon Dieu, est bien plus puissante que toute la force des souvenirs, qu'elle se fasse sentir à cet auditoire, et aussitôt ceux qui m'écoutent seront disposés à comprendre ce discours. Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Les tyrans sont les témoins involontaires de la vérité de la religion, car les persécutions ont servi à prouver 1° qu'elle n'a pas été imposée aux hommes comme toutes les fausses religions, par la contrainte du glaive ou par la séduction de l'intelligence ; 2° que l'influence qui la soutient et la perpétue,

n'est pas naturelle; 3° que le caractère des premiers chrétiens a été parfaitement conforme à la sainteté de leur doctrine; 4° enfin que les paroles de Jésus-Christ sont infaillibles et par conséquent divines.

Et d'abord, les tyrans ont servi à illustrer, pour ainsi dire, le berceau de la religion; on sait par eux que le fleuve, avant d'inonder la terre, ne fut qu'un faibleruisseau de sang, et qu'il faut chercher, hors de ce monde, la cause de la plus vaste comme de la plus singulière des révolutions.

Et pour expliquer ici toute notre pensée, remarquez, mes frères, que tout changement dans l'ordre des choses humaines doit être nécessairement le résultat ou de la force de l'épée ou de celle de l'intelligence; qu'il n'y a que deux mobiles de révolution: les conquérants ou les docteurs, le glaive ou la parole. Eh bien! les tyrans ont attesté, par leurs sanglants et opiniâtres combats, que la religion n'a employé pour s'établir ni l'un ni l'autre de ces deux mobiles; qu'elle n'a pas employé la force de l'épée, puisqu'au contraire les tyrans ont dirigé tout de suite leur épée contre son sein, sans qu'elle ait jamais cherché à se défendre de leurs atteintes; qu'elle n'a pas employé la force de l'intelligence, l'ascendant des persuasions humaines, *non in persuasibilibus...* (I Cor., II, 4) puisqu'on a évidemment désarmé son ennemi, on n'a plus rien à en redouter, si l'on possède le pouvoir de le convaincre et de toucher son âme.

Or, les tyrans se sont joués de la doctrine non moins que de la constance des premiers chrétiens. Ils ont tout soulevé contre leur foi et leur héroïsme, et ils ont été forcés de céder. Ce n'est ni par la peur de leurs victimes, ni par la parole échappée de la bouche de ces victimes, pas même par la vue de ce sang sacré encore plus énergique que leurs fureurs n'étaient indomptables, que dis-je? le supplice des martyrs s'est perpétué pendant quatre siècles et n'a cessé que lorsqu'il n'y a plus eu à convertir que les bourreaux eux-mêmes, afin qu'il fût bien évident aux yeux de la postérité que les progrès comme les commencements de l'Eglise, ont été contre toute raison des choses humaines. La pourpre où Jésus-Christ devait s'asseoir un jour a été longuement trempée dans le sang de ses disciples, parce qu'il fallait qu'on ne pût douter jamais que le monde ne l'y ait point placé pas plus qu'il ne l'y soutient.

Les tyrans enfin n'ont déchiré le sein de l'Eglise, et n'en ont fait sortir avec tant de violence le peuple de l'alliance nouvelle, que pour prouver à ce monde qu'il serait aussi impuissant pour détruire la religion qu'il l'a été de l'empêcher de naître et de s'étendre.

Les tyrans ont donc attesté, en second lieu, que le pouvoir qui soutient la religion n'est pas naturel, car enfin, puisque le christianisme s'est agrandi et perpétué, c'est qu'il y a quelque chose en lui qui l'a répandu et qui le conserve; et puisqu'il a eu dès le commencement contre lui tous les moyens dont les hommes se servent

pour créer et propager leurs œuvres, il faut bien croire que le bras qui le soutient, n'est pas un bras de chair et de sang, et que ce bras heurterait, briserait toute tête qui voudrait se roidir contre lui.

Eh bien, mes frères, quelle est la secte qui se soit tant soit peu répandue, et qui ait pu le faire sans avoir recours à ces moyens humains qui ont été employés par les tyrans contre le christianisme? Quel est le chef de schisme, d'hérésie, de mensonge, qui pour propager ses doctrines ne se soit aidé, tout à la fois, et de la séduction de l'esprit et de la contrainte du glaive? Ces nouveautés, même les plus favorisées par les penchants des peuples, peuvent-elles vaincre tout à coup les vieilles résistances, et ne faut-il pas contre les idées reçues, pour leur enlever l'empire des intelligences, quelque chose de plus puissant et de plus expéditif que l'argumentation?

C'est une erreur très-grande, soit dit en passant, c'est une erreur très-grande de penser que la persécution n'engendre que des prosélytes aux persécutés. La persécution n'a propagé que la religion véritable. Toutes les fausses religions qui ont été persécutées, ont été détruites dans leur germe, si d'ailleurs (remarquons bien ceci) elles ne se sont pas défendues par les armes, et si elles n'ont pas été assez puissantes pour triompher à l'aide d'un semblable moyen. Que sont devenus, je vous le demande, mes frères, les Ariens, les Albigeois, les Hussites, les Anabaptistes, et tous ceux qui ont fait de vains efforts pour résister par les armes à l'énergique et impitoyable foi de nos pères?

Les hérésies des derniers siècles elles-mêmes eussent été réprimées et anéanties tout de suite, si elles se fussent bornées à l'enseignement doctrinal, c'est-à-dire à leurs propres ressources. En même temps qu'ils dogmatisaient, Luther et Calvin ne négligeaient pas aussi de traîner après eux les armées des princes dont ils avaient flatté les passions par leur mauvaise morale. Ils appuyaient leur prédication sur le gain des batailles, et sans parler d'autre chose, ils ont répondu aux anathèmes par mille coups d'épée. Aussi les progrès de leur doctrine ne peuvent être regardés que comme le résultat d'une victoire remportée, dans quelques endroits, par le plus fort sur le plus faible. Leurs martyrs ne sont pas des martyrs, ils ne sont que des vaincus. La propagation de leurs sectes, quelque rapide qu'elle ait été, n'est donc pas une preuve de la divinité de la mission de ces docteurs, puisque nous avons des moyens certains et tout à fait naturels de nous rendre compte des succès obtenus par eux.

Le christianisme proprement dit, au contraire, s'est toujours montré exempt de cette loi des révolutions religieuses qui n'ont pas l'esprit de Dieu pour principe et pour soutien. Celles-ci sont impuissantes; elles avortent, elles sont bien vite arrêtées si le

monde n'en prend pas leur parti ; et si le monde prend leur parti et s'il leur prête l'appui de son glaive, il les marque aussitôt d'un signe grossier qui atteste l'impureté de leur origine. Cet auxiliaire prouve par sa seule présence sous leurs étendards, qu'elles ne sont dans leurs commencements comme dans leurs progrès qu'un événement humain, enfanté, soutenu, consommé par les seules forces naturelles à l'homme. Dans la lutte engagée, au contraire, par la religion contre les philosophes et les potentats, elle n'a pas essayé une seule fois de les ranger sous ses étendards ou de les combattre, d'employer contre eux les mêmes armes qu'ils employaient contre elle... Elle a dit, seulement une fois, par la bouche de Tertullien, que si les chrétiens voulaient se soulever, ils mettraient l'empire en péril. Et malgré le fer qui le mutilé, l'arbre tient bon et brave les attaques ; et il s'étend à l'aide de la sève divine qui coule dans tous ses canaux ; et il porte sa tête encore plus haut que les orages ; et la sève qui découle de toutes ses blessures est une semence vivace, indestructible qui jette partout et finit par remplir l'univers.

Parmi ces tyrans, je l'avoue, il en fut un qui pensa, dès lors, comme on l'a depuis pensé, que la persécution ne fait que fortifier le courage des victimes, et que pour dissiper la secte nouvelle, il suffisait de l'abandonner à elle-même, et de conjurer contre elle les efforts des esprits grands et éclairés. Mais, ô grandeur des conseils de Dieu ! celui-là, ce Julien, s'est chargé de prouver surtout que ce n'est pas plus à l'aide des prestiges de l'intelligence qu'à l'aide de la contrainte des armes que le christianisme s'est propagé...

« Que te sert, ô apostat ! s'écrie saint Grégoire de Nazianze, d'appeler à ton secours tes philosophes, les poètes, les orateurs ! que peux-tu avec toute la pompe de tes sacrifices contre le sacrifice de la croix ? que peuvent les trophées impies contre les trophées immortels de Jésus-Christ ? tes martyrs contre ses martyrs ? ta révolte sacrilège contre sa résurrection glorieuse ? N'as-tu pas craint, ô le plus insensé des hommes, toutes ces victimes immolées en son nom ? N'as-tu pas craint ces grands athlètes, ce Pierre, ce Paul, ce Jean, cet Etienne, ces généreux confesseurs dont nous avons consacré par mille honneurs le courage et dont le seul nom met en fuite les démons, guérit les malades, ranime les morts. »

Voilà comment l'Évangile s'est propagé, comment les martyrs luttaient contre les tyrans, c'est-à-dire par la puissance qui chasse les démons. Celle-là n'appartient pas naturellement aux hommes, et partout où elle se manifeste : *Digitus Dei est hic.* (Exod., VIII, 19.)

Mais il est un troisième témoignage rendu à la vérité de la religion par la bouche même des tyrans. Ils ont mis au grand jour l'âme, la conscience, le caractère de ceux qu'ils persécutaient, et par là ils ont

garanti leurs victimes contre la calomnie de leurs bourreaux.

Ce que je vais dire des premiers chrétiens est vrai des chrétiens de tous les siècles. Quelles accusations les philosophes, dans le siècle dernier, n'ont-ils pas dirigées contre la foi et les mœurs des fidèles, du sacerdoce et de l'épiscopat ? Et quelle n'a pas été la réponse du martyr à ces accusations ? Y a-t-il une seule infamie lancée contre ces augustes soldats de Jésus-Christ que la persécution ne l'ait elle-même repoussée et confondue ; de même, que saurons-nous, mes frères, je vous le demande, que saurons-nous de la vertu des chrétiens si l'échafaud ne l'eût fait éclater aux regards de toute la terre, et s'il n'eût été comme le théâtre où le christianisme a déployé la pratique de ses plus belles maximes. Sans doute l'Évangile nous resterait encore pour nous faire admirer dans ses pages immortelles, une doctrine toute sainte. Mais ne pourrions-nous pas dire, comme cet antique ennemi de Jésus-Christ : vos préceptes, ô chrétiens, sont si beaux qu'il n'y a personne capable, je crois, de les pratiquer. *Vestra in Evangelio precepta ita mirabilia magna que scio, ut eis parere putem posse neminem.* Et dominés par cette aveugle prévention, ne nous sentirions-nous pas disposés à penser, comme certains calomnieux des premiers siècles, que la morale de l'Évangile n'a servi qu'à pallier la honte et les infamies de ses sectateurs ? Heureusement pour l'honneur des martyrs et la justification de l'Évangile, les tyrans ont attesté que ce qui a été écrit, a été pratiqué. En mettant à l'épreuve la vertu des chrétiens, ils ont servi à démontrer que cette vertu n'était pas une vaine et inefficace théorie. A eux il appartenait d'apposer le sceau de la vérité à des caractères, qui sans cela eussent pu sembler chimériques. Que dis-je ! ils devaient, ces persécuteurs, trouver la condamnation et la honte de leurs attentats jusque dans la soumission, la patience de leurs victimes. « La seule posture de nos frères priant, s'écrie Tertullien, vous confond. Condamnez, torturez, votre fureur est la démonstration de notre innocence ; dernièrement, en infligeant à une chrétienne le supplice de la prostitution, vous avez avoué, malgré vous, que la perte de la pudeur est pour nous un mal plus cruel que la mort la plus épouvantable. »

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter sur le quatrième témoignage des tyrans : Ils ont servi à confirmer les paroles de notre divin Maître ; car les persécutions de tous les siècles ont été prédites par lui, et il fallait ou que Jésus-Christ fût reconnu tôt ou tard pour un imposteur, ou il faut que toujours l'Église soit persécutée ; en sorte, mes frères, que ce qui devait faire la ruine de la religion est précisément ce qui en fait la force et l'évidence. Ici, admirez encore, mes frères, la profondeur et la sagesse des jugements de Dieu, aussi bien que la contradiction et la faiblesse des jugements de

l'homme. Le monde ne peut souffrir la prospérité de la religion, parce qu'il sent bien que cette religion le met face à face du châtiement et de la vengeance; c'est pourquoi il la persécute et en même temps il ne s'aperçoit pas qu'en la persécutant, il ne fait qu'accomplir une des plus solennelles et des plus irréfragables prophéties de l'Évangile, et par conséquent démontrer, par ses fureurs, la vérité et les droits de cet Évangile. Ainsi ce monde se trouve placé ou dans la nécessité de craindre ou dans la nécessité de se convertir, et comme il n'aime pas à se convertir et qu'il craindra toujours, il persécutera dans tous les siècles; et dans tous les siècles donc il servira de témoignage à Jésus-Christ contre toutes ses volontés et même contre toutes ses fausses lumières, c'est-à-dire qu'il en fera à la fois et le plus vil esclave et le plus stupide ennemi.

Je passe au second objet de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il y a un mot dans saint Cyprien que je vous prie de retenir : c'est que les martyrs n'ont pas fait l'Évangile, mais qu'au contraire l'Évangile a fait les martyrs. Cette pensée vous semblera pleine de justesse, si vous considérez seulement la signification des termes. Vous savez, en effet, mes frères, qu'on appelle martyrs les témoins de Jésus-Christ, ceux qui ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils lui ont rendu; donc les martyrs n'ont pas plus fait l'Évangile que des témoins ne font la vérité en faveur de laquelle ils déposent.

Or, je dis que de tous les témoignages qui ont été rendus à Jésus-Christ, le témoignage du sang est le plus irrécusable, et pour bien vous le persuader considérez seulement; 1° la foi des martyrs; 2° la confiance qu'ils ont eue en Jésus-Christ; 3° la sûreté de leur connaissance; 4° l'intégrité de leur caractère; 5° leur nombre; 6° leur héroïsme; 7° leur dévouement enfin incomparable.

Premièrement la foi des martyrs : Bien loin que l'aspect du christianisme naissant pût confirmer la foi des martyrs, ce spectacle devait au contraire provoquer en eux des sentiments d'incrédulité, les faire douter des promesses divines, et les empêcher par conséquent de déposer en faveur de celui qui s'était prévalu de toutes les promesses, et qui même s'était appliqué toutes les prophéties pour confirmer sa mission. Étaient-ce donc des tyrans et des bourreaux, la honte, l'abjection, l'ignominie qui avaient été prédits à l'Église naissante? Si j'ouvre les livres sacrés, j'y vois que tous tendent à relever l'éclat de cette société. C'est elle dont les rois devaient baiser les pieds et à qui les princes et les potentats serviraient de nourrice; c'est elle qui allait vérifier cet oracle d'Isaïe : *Élevez vos yeux vers le ciel, regardez ensuite sur la terre. Les cieux s'évanouiront comme de la fumée;*

la terre s'usera comme un vêtement, mais mon salut demeurera toujours et ma justice ne sera point anéantie. (Isa., LI, 6.) C'est elle dont la grandeur future faisait encore écrier les prophètes : *Désert de Jérusalem, éclatez de joie; habitants des rochers entonnez un chant de triomphe, car l'Éternel a consolé son peuple, il a levé le bras de sa sainteté devant toutes les nations et les deux bouts de la terre verront le salut de Dieu. (Isa., LII, 9, 10.)* C'est elle enfin qui serait fondée sur le roc et contre laquelle Jésus-Christ avait promis que les portes de l'enfer ne prévendraient jamais..., et cependant, mes frères, quel était le résultat de toutes ces prédictions superbes? Quoi! l'enfer ne devait pas prévaloir contre l'Église, et les martyrs voyaient les tyrans exiler les apôtres, disperser les brebis, renverser les autels, interrompre le culte, réduire en cendre les sanctuaires. Toutes les nations devaient voir le salut de Dieu, et le bras de l'Éternel abandonnait les instruments de ce grand triomphe aux caprices de quelques monstres altérés de sang. Il avait permis que Hérode, et Pilate s'unissent pour étouffer les germes de la rédemption, et il permettait que les Antonia, les Déce, les Néron, remportassent sur les faibles éléments de cette Église naissante, des triomphes exécrationnels. Les déserts de Jérusalem devaient éclater de joie, et cependant les chemins de Sion pleuraient comme au temps de Jérémie, les sacrificateurs sanglottaient, les vierges étaient désolées (*Thren., I, 4*), l'ouvrage de la rédemption devait demeurer éternellement, mais à peine l'Église respirait d'un côté que de l'autre elle était étouffée, à peine avait-elle retiré un pied de l'abîme, que de l'autre elle avait l'air de s'y engloutir. Les rois enfin devaient lui servir de nourrice, et les potentats lui baiser les pieds (*Isa., LX, 16*), et les rois et les potentats lui arrachaient les enfants à la mamelle, ils peuplaient les déserts de fugitifs, ils étendaient sur les places publiques les cadavres des témoins de Jésus-Christ, et au milieu de cette Sodôme de l'*Apocalypse* (c. XI), la bête qui monte du puits de l'abîme imprimait son image sur la main et sur le trône de tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves.

Malgré tant de contraste entre la prophétie et les événements, les martyrs ne s'abandonnent pas à la séduction. Ils confessent Jésus-Christ comme si les promesses étaient arrivées; témoignage des martyrs, témoignage de foi. Qu'avaient-ils donc vu ces martyrs qui pût les défendre de l'incrédulité? Qu'avaient-ils vu qui pût leur faire rendre témoignage à Jésus-Christ devant les tyrans, tandis que les tyrans pour les désabuser n'avaient qu'à opposer à leur foi, la réalité même des choses? Ce qu'ils avaient vu, mes frères? Ils avaient vu le grand mystère... Dieu manifesté en chair. Ils l'avaient vu, ils l'avaient touché, ils l'avaient suivi, ils l'avaient entendu, et c'est pourquoi ils l'ont confessé malgré les ignominies de

l'Eglise naissante. Ce qu'ils avaient vu ? ils avaient vu dans les siècles postérieurs s'accomplir insensiblement les magnifiques promesses qui leur avaient été faites. Ils avaient vu le sang des premiers martyrs rejaillissant dans tout l'univers et fécondant Jérusalem, Antioche, Corinthe, Athènes, Rome. Ce qu'ils avaient vu enfin ; ils avaient vu ce qu'ils voient tous les jours, c'est que pour être glorifié avec Jésus-Christ, il faut souffrir comme Jésus-Christ ; que la gloire est le contre-poids de l'opprobre ; que les souffrances de ce monde ne sont pas dignes d'être comparées à ce que Dieu réserve à ses élus.

Voilà ce qu'avaient vu les martyrs. Voilà le fondement de ce témoignage de foi qu'ils ont rendu à Jésus-Christ en répandant le sang pour le confesser. Irrécusable témoignage, car il répugne à la nature humaine de s'immoler, je ne dis pas à une espérance vaine, mais précisément à ce qui contrarie toutes les espérances. Mais si la foi des martyrs a été le principe du témoignage de sang qu'ils ont rendu à Jésus-Christ, la confiance des martyrs en Jésus-Christ en a été toute la force, a été toute la force qui les a soutenus au milieu des supplices ; et ce second témoignage, témoignage de confiance, n'est pas le moins singulier caractère de vérité qu'ils ont imprimé à leur déposition.

Transportons-nous, en effet, mes frères, à ces temps où l'édit d'un païen fanatique donnait aux peuples le signal de la persécution, et imaginez ces réprouvés de toute la terre sous le coup des arrêts saugonnaires dont la liste épouvante et fatigue l'imagination. Voici donc les cachots qui regorgent de victimes dévouées, voilà l'amphithéâtre ouvert, les échafauds dressés, voilà ces taureaux, ces ours, ces lions, ces lames de feu qu'on va appliquer sur des membres vivants, ces ongles de fer dont on les déchirera pour prolonger plus longtemps leur douleur ; ces chaudières d'huile bouillante où sera réuni le double supplice de l'eau et du feu, ces taureaux d'airain embrasés ces chaises flamboyantes, ces habits de bêtes sauvages dont on revêtira les victimes, et tous ces autres appareils de supplices inventés par l'imagination des tyrans, plus féconde cette fois, et mille fois plus féconde que ne le serait l'imagination même des enfers.

Ce n'est pas assez sans doute ici du témoignage de la foi ; le martyr a besoin de rendre encore à Jésus-Christ le témoignage de la confiance, de cette confiance qui lui fera braver l'exil et la mort même, parce qu'il est sûr que Jésus-Christ lui donnera le courage nécessaire pour surmonter toutes les tyrannies et rester fidèle. Qu'aurais-tu dit alors, toi chrétien qui m'écoutes, chrétien rempli de foi, je le veux, mais chrétien timide, pusillanime, qui ne connais que l'appui d'un bras de chair et de sang et qui oublies que tu peux tout quand c'est Dieu lui-même qui te fortifie. Je suis faible, aurais-tu dit, et je n'aurais jamais la constance de soutenir l'odeur des cachots, le

poids des chaînes, l'appareil effrayant du supplice : je suis faible et je ne prendrai jamais la résolution d'aller traîner une vie languissante dans des contrées inconnues, entouré de mes enfants qui me demandent vainement du pain, bravant à la fois les horreurs de la nudité, de la soif, de la faim, de l'agonie la plus lente et la plus détestable.... Tu es faible, chrétien, tu es faible, et c'est par la crainte d'une apostasie extorquée par la peur que tu vas sacrifier aux idoles ! Ah ! entends les martyrs ! Je suis faible, ont-ils dit aussi, je suis faible ; mais c'est aux faibles qu'a été faite la promesse de ces puissants secours qui font éprouver au chrétien que, lorsqu'il est faible, c'est alors qu'il est fort. Je suis faible, mais n'est-ce point aux faibles qu'il a été dit : Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-delà de vos forces. Oui, femmes, enfants, vieillards, jeunes vierges, martyrs, sanglants objets, ruines vénérables, vous étiez faibles, et cependant, munis de votre confiance en Jésus-Christ, vous avez affronté les tourments les plus affreux avec une fermeté plus que humaine ! Prêtres, apôtres, confesseurs de tous les âges, vous étiez faibles, et cependant vous avez été plus constants à souffrir que vos bourreaux ne l'ont été à vous tourmenter ! Exilés, qui avez inondé les déserts, milliers de fugitifs qui êtes sortis hors du camp avec Jésus-Christ, emportant son opprobre et heureux encore d'avoir votre âme pour tout butin, vous étiez faibles, et cependant vous avez surmonté les horreurs de l'exil et de la solitude, vous vous êtes immolés à la faim, à la soif, aux injures de l'air, à la barbarie des animaux sauvages ! Basilide, Cyrille, Attale, Epipode, vous étiez faibles ; et cependant vous avez déconcerté les tyrans, témoigné une force invincible dans les combats, échappé au tranchant de l'épée, éteint la force du feu, fermé la gueule des lions, émoussé les ongles et la scie, et votre chant de triomphe au milieu des tourments a été ce témoignage de votre confiance en Jésus-Christ : Je puis tout en celui qui me fortifie ; béni soit celui qui nous fait triompher ! béni soit Dieu qui dresse mes mains au combat ! *Benedictus Deus meus qui docet manus meas ad prælium.* (Psal. CXLIII, 1.)

Mais pour que le témoignage de sang rendu à la vérité de la religion de Jésus-Christ fût irrécusable, il ne suffisait pas qu'il eût le caractère de la foi et de la confiance ; il fallait que ce fût un témoignage évidemment rendu à la vérité même. Voici donc ce qui distingue éminemment les martyrs de Jésus-Christ des martyrs de l'imposture. C'est que l'imposture ne pourra jamais enrôler sous ses bannières des témoins si sûrs, si irréprochables, si nombreux, enfin d'un héroïsme si tranquille et si inimitable. Tels sont en effet les cinq derniers traits du caractère des martyrs et dont j'ai à vous entretenir dans le reste de ce discours.

Et d'abord des martyrs si sûrs. Vous sa-

vez que Pascal disait : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. » Il n'entre pas, en effet, mes frères, dans la nature de l'homme de s'immoler à l'imposture ; et s'il peut arriver tout au plus que l'on s'immole sur la parole d'autrui, il ne peut pas arriver que ce sacrifice soit offert volontiers à une illusion que l'on se serait faite et que l'on reconnaîtrait pour telle. Ainsi donc quand j'avouerais que je crois sur la parole de mes pères, que le juif croit sur la parole des siens, que l'infidèle croit sur la foi de ses docteurs ; et quand je concevrais qu'on puisse se sacrifier pour soutenir une doctrine qu'on nous a transmise, je n'en aurais pas moins le droit de demander sur quelle parole pouvaient croire les martyrs du 1^{er} siècle. Contemporains de Jésus-Christ, ce n'était pas sur la parole de Jésus-Christ. Jésus-Christ proposait bien plus à ses apôtres, il les appelait au spectacle même de sa mission. C'est donc sur la connaissance des faits qui ont signalé cette mission que les martyrs du 1^{er} siècle ont déposé ; et si ces faits sont faux, il faut croire que ces témoins primitifs se sont immolés à des chimères et que l'influence d'une chimère reconnue pour chimère a pu inspirer un dévouement qu'ont peine à obtenir quelquefois les efforts de toutes les vertus, de toutes les passions et de tous les intérêts réunis. Direz-vous que c'est par défaut d'examen que les martyrs se sont sacrifiés ? Mais vous renouvelez l'objection, et en des termes plus contradictoires, car quelle contradiction plus étonnante dans l'homme qu'un dévouement à mort pour un fait qu'on n'a pas examiné, qu'on n'a pas vu, que personne n'atteste et que personne ne peut attester, puisque, au-delà du premier martyr, il n'y a plus rien, s'il n'y a pas Jésus-Christ. Direz-vous enfin que les martyrs n'ont pas examiné parce qu'ils n'ont pas eu les moyens d'examiner, c'est-à-dire qu'ils ont vu sans voir ? Mais vous oubliez encore dans cette objection que les martyrs du 1^{er} siècle n'ont rien eu à examiner, qu'ils n'ont eu qu'à voir, et qu'il est aussi impossible qu'ils aient cru s'ils n'ont rien vu, qu'il est impossible que la lumière jaillisse des ténèbres et la réalité de la fiction.

Tous ces raisonnements se corroborent par la considération que les martyrs ont été des témoins aussi irréprochables que sûrs, quatrième caractère. Ainsi les accusera-t-on de fanatisme et suffira-t-il de ce grand mot pour expliquer leur dévouement ? Mais quel est ce fanatisme qui s'allie avec une constance inaltérable, une froide impassibilité, une résignation tranquille, une soumission absolue aux ordres des tyrans ? Quel est ce fanatisme qui se communique à toutes les conditions, au savant comme à l'ignorant, aux jeunes gens comme aux vieillards, et qui ne se contient pas seulement dans une certaine étendue de temps et de lieu, mais qui remplit tout l'univers et qui traverse tous les siècles ? Quel est enfin ce fanatisme que rien ne peut éteindre, ni les progrès de

l'intelligence, ni les épreuves de la politique, ni la chute des coutumes et des empires, ni la décadence de la foi et des mœurs, ni le mépris, les sarcasmes, les systèmes de l'incrédulité ?

Du reste, cette accusation de fanatisme, les martyrs eux-mêmes ont eu soin de la prévenir, et, pour en démontrer l'injustice, il n'y a qu'à vous faire entendre la réponse de Tertullien dans son *Apologie* : « Pourquoi vous plaindre, nous disent nos persécuteurs, pourquoi vous plaindre d'être persécutés, puisque vous voulez l'être ? Eh ! sans doute, répond l'apologiste, nous aimons les souffrances comme on aime la guerre où personne ne s'engage précisément à cause des périls et des combats. Appelez-nous tant qu'il vous plaira gens de poteau et de bûcher, voilà nos palmes, voilà nos chars de triomphe ! Quoi ! vous nous regardez comme des furieux, des désespérés, et cette fureur, ce désespoir, c'est pour vous de l'héroïsme quand c'est l'amour de la gloire et de la renommée qui l'a produit ! — Ainsi, par exemple, continue l'apologiste, Scévola soutint, sans se plaindre, la main sur un brasier : quelle grandeur d'âme ! dites-vous. Empédocle se précipite dans l'Etna, quel courage ! La fondatrice de Carthage, je ne sais quelle Didon, prend un bûcher pour second autel nuptial ; quelle vertu ! Régulus ne veut pas qu'on échange les captifs, et il se résigne aux plus affreuses tortures ; c'est là, dites-vous, du dévouement, c'est ce qui s'appelle être libre dans les fers. Anaxarque, tandis qu'on le broyait dans un mortier, s'écriait : « Frappe, frappe l'enveloppe « d'Anaxarque, car pour lui-même il ne sent « rien ; » quel héroïsme de conserver sa gaieté en mourant d'une pareille mort !

« C'est là, selon vous, continue l'apologiste, c'est là une gloire légitime parce que c'est une gloire tout humaine. Là il n'y a ni préjugé, ni fureur, ni fanatisme ; et ce que vous permettez, ce que vous applaudissez dans l'amour de la patrie, l'ambition, l'amitié, vous le réprouvez, vous le flétrissez quand il s'agit de religion. Vous érigez des statues à ces profanes héros ; vous gravez leur éloge sur le marbre et sur l'airain ; vous voulez éterniser leur mémoire, et le chrétien, le martyr de la conscience, c'est un insensé, c'est un fanatique ! »

C'est ainsi qu'au 1^{er} siècle, au siècle le plus fécond en souffrances pour l'Eglise, Tertullien vengeait les victimes de la calomnie de leurs tyrans. Mais il n'était pas besoin de toutes ces apologies, et le nombre immense (cinquième caractère) de ceux qui ont rendu à Jésus-Christ le témoignage du sang suffit pour nous défendre d'appliquer jamais des titres flétrissants sur ces pages où sont consignés les actes des martyrs. Entendez le premier de tous, le diacre Étienne, mourant, lapidé, et proférant cette prière bien digne certes du fanatisme de la charité : « Seigneur, n'impute pas ma mort à mes bourreaux ! » Aussitôt après ce premier témoignage rendu à Jésus-Christ, il

n'est plus possible de compter les victimes de ces édits sanguinaires qui pèsent sur la tête des chrétiens. Chassés par la persécution, les fidèles se dispersent dans l'univers et bientôt au sang d'Etienne vient se joindre le sang de Jacques, le sang de Pierre, le sang de Paul, le sang de Marc, le sang du fils de Cléophas, car Néron a tiré l'épée. Parlerai-je de tous ceux qu'il immola à ses horribles voluptés? Domitien à la philosophie? les Antonins au démon de la fausse sagesse? Sévère à la politique? Dèce aux plaisirs de la populace romaine? Dioclétien à la prétendue sécurité de l'empire? Ou, laissant là l'ordre des temps, suivrai-je l'ordre des conditions humaines pour vous dire, mes frères, combien de têtes dévouées chacune d'elles a envoyé au lamentable et long sacrifice? Prêtres qui m'écoutez, vous rappellerai-je le nom des Justin et des Irénée? Et à vous, magistrats, qui venez aux pieds des autels implorer la miséricorde après vous être immolés à la justice, celui des Vettius, des Attale et des Symphorien? Et à vous, guerriers qui aimez à humilier vos fronts glorieux devant le Dieu des armées, celui des Maurice, des Exupère, et de cette immortelle légion thébaine? Veuves selon Jésus-Christ, veuves qui vous tenez enveloppées de votre douleur comme d'un voile funéraire que le temps ne saurait changer, agrandirai-je la source de vos larmes au nom des Félicité, des Symphorose et de leurs enfants, ces Machabées de la nouvelle alliance? Et vous qui êtes encore les plus fidèles compagnes de Jésus-Christ au milieu du siècle et de ses corruptions, vous dirai-je que c'est vous qui avez eu la gloire de donner le plus de témoins à Jésus-Christ, malgré la faiblesse de votre sexe et sa timidité naturelle? Et vous enfin des rangs les plus obscurs, vous, revêtus des livrées de la misère, domestiques de la foi, comme dit l'Apôtre, que le monde dédaigne, faudra-t-il confondre ceux qui vous méprisent en rappelant ici le souvenir de tous ces esclaves qui ont confessé jusque sous les lanières et rendu à Jésus-Christ l'obéissance qu'ils refusaient à leurs tyrans?

Ah! laissons, laissons cet horrible registre du baptême de sang et consolons nos regards en contemplant le tranquille héroïsme, l'incomparable héroïsme qui forme le dernier trait du caractère des martyrs. Entendez-les, ces héros qui s'encouragent mutuellement; entendez-les, ces athlètes généreux qui se préparent au combat; entendez le cri de leur agonie, et, par ce langage de leur sublime espérance, jugez de la force des motifs qu'ils doivent avoir eu d'espérer.

Entendez Ignace d'Antioche conjurant les fidèles de Rome de ne pas détourner par leurs prières les bourreaux loin de lui. « Je crains, leur dit-il, votre charité; j'appréhende que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Vous ne portâtes jamais envie à personne; pourriez-vous donc maintenant convoiter ma félicité? Ah! obtenez plutôt par vos prières le courage qu'il

me faut pour résister aux attaques du dedans. C'est peu de paraître chrétien, il faut l'être en effet. Je vous adjure encore une fois de n'avoir pas pour moi une charité préjudiciable. Permettez que je serve de nourriture aux lions et aux ours. Je suis le froment de Jésus-Christ, et il faut que je sois moulu pour devenir un pain digne de lui être présenté. Laissez-moi la liberté d'imiter les souffrances de Jésus-Christ. Ne m'empêchez pas de vivre en voulant m'empêcher de mourir. Laissez-moi courir vers cette vive et divine lumière. Que celui qui l'a déjà dans son cœur comprenne ce que je désire et qu'il ait compassion de moi puisqu'il sait les biens qui m'attachent à ceux que j'aime. »

Entendez une autre fois le prêtre de Carthage, dont la plume ne peut pas se ramollir, surtout quand il s'agit d'encourager les chrétiens captifs et de les raffermir dans l'espérance; il va vous sembler que c'est le langage adressé par l'héroïque archevêque d'Arles aux trois cents prêtres renfermés comme lui dans la prison des Carmes, au moment où les assassins vont se précipiter sur eux. « Soldats vénérables de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, qui attendez dans le cachot les palmes du martyre, vous êtes libres dans les fers, car le monde, c'était votre esclavage. Oui, c'est le monde dont les forfaits et les ténèbres courbent l'âme sous les plus dures chaînes; là où vous êtes, ce n'est plus le féroce proconsul, c'est Dieu qui juge et qui vous a affranchis. Il est permis de s'attrister à celui qui soupire après le monde; mais le chrétien véritable est mort au monde alors même qu'il est dans le monde. Après tout, l'horreur des cachots est-elle donc sans avantage? Dans le fond des cachots vos regards ne sont pas souillés par la vue des saturnales de l'impiété; vous n'êtes point mêlés avec leurs profanes adorateurs; vous n'avez point à repousser l'odeur des sacrifices impurs, les clameurs insensées de la tribune aux harangues, de l'amphithéâtre et l'aspect des scènes homicides qui s'y jouent; vous n'avez à combattre, ni les sacrilèges, ni les scandales, ni les infamies; vous êtes hors de là persécution redoutable, et la prison est pour vous ce que fut le désert pour les prophètes. »

Voilà, oui, voilà quelques-uns des soupirs héroïques qu'exhalaient les martyrs quand ils étaient sur le point de rendre témoignage; et ces soupirs, sommes-nous dignes de les entendre; sommes-nous dignes de sentir les charmes de cette éloquence inimitable? Ah! quant à moi, je rends grâce, je vous l'avoue, à mon sujet, de n'avoir fait sortir un instant de mon siècle pour me faire vivre un instant de la mémoire de ces grands chrétiens dont la race dégénérée n'a presque plus rien qui parle à notre admiration. C'est le seul plaisir, la seule consolation qui puisse rester au milieu de cet enfer qu'on appelle aujourd'hui plus que jamais le monde. Oui, siècle d'orgueil et d'égoïsme, j'ai besoin de savoir qu'arrière de toi sont des temps où

l'on savait s'humilier et se sacrifier. Oui, siècle de décence dans les manières, et de corruption dans les mœurs, j'ai besoin de savoir qu'en arrière de toi sont des temps où toute la vie de l'homme ne fut qu'une longue épreuve d'innocence. Oui, siècle de frivolité dans les goûts et de cynisme dans les plaisirs, j'ai besoin de savoir qu'en arrière de toi sont des temps où des millions de fidèles fournirent de leur sang les frais de tes spectacles. Oui, siècle d'inquiétude et d'insubordination, j'ai besoin de savoir qu'en arrière de toi sont des temps où l'on vit des citoyens fidèles et fidèles jusqu'au sang envers leurs maîtres les plus détestables. Oui, siècle d'avarice et de vénalité, j'ai besoin de savoir qu'en arrière de toi sont des temps où l'on vit des générations entières s'immoler à la conscience.... Et vous qui vous plaignez sans cesse de la faiblesse de vos ressources et de la multitude, de la force des ennemis de la croix, osez-vous, chrétiens, vous plaindre encore quand vous aurez devant les yeux le témoignage, les innombrables exemples des martyrs ? Ils vous ont prouvé, ces martyrs, que celui qui est en vous, comme dit l'Apôtre, est bien plus fort que celui qui est dans le monde. Courage donc, courage, athlète de Jésus-Christ ! ceux qui sont pour toi sont en bien plus grand nombre que ceux qui sont contre toi ; ne te laisse pas éprouvanter par ces phalanges de démons qui t'investissent sous des formes humaines !.... Ah ! grand Dieu, ouvrez les yeux à vos serviteurs, et qu'ils voient, tout à coup, comme jadis Elisée, au lieu de tous ces soldats, de toutes ces armées, de tout cet appareil formidable envoyé par le roi de Syrie, qu'ils voient tout à coup le ciel ouvert, et la sainte montagne toute couverte de chars de feu ! qu'ils voient, dans le céleste séjour, ces bataillons qui ont vaincu, ces dix mille milliers qui servent Dieu et sont continuellement devant sa face, ces rachetés de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, et que ce spectacle les encourage et fasse triompher leur vertu comme il a encouragé les martyrs... Ah ! grand Dieu ! notre combat est bien plus difficile ! Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à lutter ; mais contre les principautés, contre les puissances, contre les seigneurs du monde, contre les ténèbres du siècle, contre les malices spirituelles ; mais nous aussi puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, poursuivons constamment la course qui nous est proposée. (*Hebr., XII, 1.*) L'Apôtre dit : *Puisqu'on nous a imposé une si grande nuée de témoins, tant était grande à ses yeux la force du témoignage des martyrs ; nous aussi puisqu'on nous a imposé une si grande nuée de témoins (saint Paul ne parlait que des martyrs de l'ancienne alliance et qu'eût-il dit s'il eût pu apercevoir ceux de la nouvelle !), nous aussi, puisqu'on nous a imposé une si grande nuée de témoins, poursuivons constamment la course qui nous a été proposée. Amen.*

SERMON IV.

SUR L'IRRELIGION.

Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulanti in viis ejus. (*Psal CXXVII, 1*)

Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies.

Le bonheur que le prophète promet dans ce texte à ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies, n'est pas pour nous l'objet d'une vaine espérance. C'est un bonheur assuré, un bonheur parfait, dont nous ne pouvons pas plus nous passer que de la lumière du jour et de la pureté de l'air. Dans la vie présente, ce bonheur est le résultat de la conscience pure ; c'est l'ordre et la paix qui naissent de la piété, c'est-à-dire de la crainte de Dieu et de l'observation de tous nos devoirs envers lui.

Si le bonheur est la conséquence de la piété, le malheur doit donc l'être aussi de l'impiété, c'est-à-dire du mépris de Dieu et de la transgression des lois qu'il nous a imposées. Le châtiment est invinciblement attaché à l'iniquité comme la récompense à la justice ; plusieurs fois cette conséquence inévitable du péché a été signalée, tantôt par rapport à notre destinée éternelle et tantôt aussi par rapport à notre destinée temporelle. C'est sous ce dernier point de vue que je crois maintenant nécessaire d'envisager ce sujet.

Temps malheureux, temps déplorables que ceux où la parole de Dieu est obligée, pour ainsi dire, d'abaisser ses enseignements jusque-là ! Dans des siècles de foi et de pratique une semblable discussion eût paru inutile, si ce n'est indigne de la mission du sacerdoce. Si sous l'ancienne loi, les prophètes étaient forcés de retenir les Juifs dans la fidélité par la perspective des châtiments ou l'appât de récompenses dont Dieu devait les punir ou les gratifier en ce monde ; si la pensée de la bienheureuse immortalité, si la majesté du saint des saints, si la beauté, l'évidence des commandements, la perfection du culte n'entraient presque pour rien dans les motifs de l'obéissance, ils s'adressaient à un peuple de chair et de sang qui ne pouvait être sensible qu'à l'impression de la terreur ou d'une basse espérance...

Le matérialisme de notre siècle a réduit les prophètes de la loi nouvelle à la triste nécessité d'employer contre le péché les mêmes armes. Lorsqu'en effet tous les désirs, toutes les vues, toutes les tendances des peuples chrétiens n'ont pour but que la recherche et la possession d'un bonheur tout à fait borné à la terre, et que les vertus les plus saintes pour être dignes d'estime ont besoin d'offrir en elles-mêmes non plus leur beauté naturelle mais un intérêt positif et actuel, la religion serait peut-être impuissante si elle ne faisait sentir, elle aussi quelquefois, que ses récompenses et ses châtiments sont faits pour le temps aussi bien que pour l'éternité ; qu'il y a une malédiction attachée même ici-bas par la main de Dieu à la transgression de ses préceptes ;

et que si ceux-là sont heureux qui craignent le Seigneur et marchent dans ses voies, par une raison contraire, ceux-là sont nécessairement malheureux qui méprisent ses commandements et suivent une autre voie que la sienne.

L'irréligion est en effet, mes frères, le vice le plus funeste à l'homme et le plus terrible pour la société. C'est le signe du plus profond avilissement de l'un et de la ruine la plus complète de l'autre. Châtiment redoutable réservé ici-bas, par la Providence de Dieu, au mépris de sa majesté et à la violation de ses commandements. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'irréligion, c'est-à-dire le mépris, l'infraction de nos devoirs envers Dieu, surtout si elle est poussée jusqu'au cynisme de l'impiété, est le signe du plus profond avilissement où l'homme puisse tomber.

On pourrait vous dire d'abord que ce penchant funeste tend à pervertir complètement notre caractère, car l'homme étant essentiellement ami de l'ordre par cela seul que la faculté d'apercevoir ce qui constitue l'ordre lui a été donnée, tout ce qui tend à pervertir l'ordre, à bouleverser le rapport naturel des êtres, tend aussi à vicier et à fausser le caractère humain. L'idée du mal, le spectacle du mal, l'habitude du mal, engendre nécessairement l'amour du mal. Donc, là où l'esprit de science, d'insubordination à la règle se fait sentir, il doit y avoir altération des lois fondamentales de notre nature; par conséquent dégradation, avilissement de cette nature. Mais comme cette observation s'applique à toute espèce de transgression des devoirs, nous ne nous y arrêtons pas; nous ne faisons que l'indiquer, nous irons droit au but.

Or, il est facile de comprendre que l'inobservation des devoirs religieux, la violation des lois qui nous attachent à notre Créateur, l'irréligion en un mot, étouffe en nous tout sentiment religieux, engendre dans notre esprit l'insuffisance, le vide de toute doctrine religieuse, nous pousse au plus détestable des fanatismes qui est le fanatisme de l'impiété, pervertit les plus nobles penchants du cœur, nous conduit enfin à la transgression de tous les devoirs.

Peut-il y avoir pour l'homme un avilissement comparable à celui que suppose tout ce que je viens de dire; avilissement où tombe tout individu qui ne craint pas Dieu et ne marche pas dans sa voie.

Dieu nous a donné un sens pour le connaître. C'est ce sens dont parle saint Jean quand il dit : *Filius Dei dedit nobis sensum ut cognoscamus Deum verum.* (I Joan., V, 20.) Quoique ce sens ne soit pas également départi à tous, et que chacun porte, en entrant en ce monde, une aptitude plus ou moins grande pour recevoir la sensation de Dieu, si je puis ainsi parler; quoiqu'il y ait des humains assez maltraités par le Créateur pour avoir un cœur de pierre dans l'ordre de la grâce, comme il y en a qui ont

un cœur de pierre dans l'ordre de la nature; cependant nul de nous n'a été absolument privé de ce sens religieux. Nous avons tous reçu dans une certaine mesure, la raison et la lumière qui l'engendrent en nous; et abstraction faite de ces êtres manqués que l'on appelle des monstres, il n'y a pas une âme au monde en qui l'impression de Dieu ne se fasse sentir. Cette impression s'élève des premiers éléments qui la constituent dans la conscience du sauvage, jusqu'à la sublime et pure religion de l'homme parfaitement civilisé que l'on appelle chrétien. *Christi sensum habemus.* (I Cor., II, 16.) C'est l'échelle de grandeur sur laquelle on a toujours mesuré notre espèce, et il faut dire en son honneur que celui-là d'entre nous a été toujours estimé le plus qui a été doué au plus haut degré de ce sentiment.

Et certes, s'il pouvait être permis de le considérer rien qu'en lui-même et sans le rapporter au divin auteur de l'Évangile, comme l'apôtre saint Jean, ne serait-il pas encore notre plus noble apanage? N'est-ce point ce qui autorise l'homme à s'appeler à si juste titre le roi de la création? N'est-ce point là le caractère exclusif de l'humanité? N'est-il point par toute la terre, comme la raison, le type original de notre espèce? Le langage est-il un commerce plus naturel entre l'âme de tel homme et de tel autre que la religion entre Dieu et nous; et c'est pour cela que l'homme sans religion est non pas seulement la plus inexplicable, mais la plus malheureuse de toutes les créatures. Avec les mêmes besoins réels, il a de plus celui de l'immortalité auquel la religion seule peut répondre; avec la connaissance de sa supériorité naturelle, il ne peut pas ne pas s'apercevoir de la vanité de son existence que la religion seule relève, agrandit, perfectionne et remplit; enfin avec la conscience de tous les devoirs, il ne trouverait jamais en lui-même, sans la religion, des forces suffisantes, des motifs assez impérieux pour les accomplir.

Si donc le sentiment religieux est le plus grand bien de l'homme, celui que l'apôtre souhaitait surtout parmi les dons de Dieu aux disciples, celui dont les philosophes, qui ont tant soit peu respecté la nature humaine, ont eux-mêmes vanté l'excellence avec tant de force, que peut-il y avoir de plus contraire à l'entretien, à la conservation, à la vie de ce sentiment en nous que la transgression habituelle des devoirs qui tendent tous à l'exciter, à le développer, à le rendre fécond, immortel? Sans doute la conscience ne meurt jamais; la raison ne s'éteint pas tout à fait, la menace de l'éternité, comme disait saint Jean Chrysostome, se fait toujours entendre, même au milieu des excès de la vie la plus criminelle. Mais la conscience se cautérise; la raison s'affaiblit; l'aiguillon des remords s'émousse; les excès de la licence finissent par assoupir la vertu; l'irréligion tue la piété, et le mépris de Dieu en anéantit la crainte. Bien plus délicat que le sens moral, quoique l'un et

l'autre procèdent de la même cause, le sentiment religieux s'affaiblit aussi bien plus vite, et quand il n'est plus, comme dans l'impie, qu'un vain souvenir, une vaine réminiscence, il n'atteste pas en nous la dignité de notre nature; il n'en atteste que la méchanceté, la dégradation, la chute. *

Le second degré d'avilissement où l'irreligion nous fait tomber, c'est l'impossibilité pour nous d'adopter, de croire fermement une doctrine religieuse et de nous y attacher de toute la force de notre âme; en d'autres termes, c'est l'insuffisance, l'inutilité de tout enseignement religieux, le défaut absolu de foi en tout enseignement religieux.

La conscience a besoin de s'attacher à des notions claires et fixes en matière de religion. Le sentiment de Dieu doit être nécessairement servi et exprimé par un symbole. Ce n'est pas la connaissance qui manque à la plupart des indifférents, des incrédules et des impies. Ce ne sont pas même des connaissances quelquefois fort étendues et fort variées en matière de religion. Ce qui leur manque, c'est un point d'arrêt, c'est un symbole précis et immuable, c'est la foi en quelques articles supérieurs à toute ignorance, à tout doute, à toute curiosité. Or, ce défaut de foi est presque toujours engendré en eux par l'impiété pratique, par des transgressions d'abord légères, puis plus nombreuses, et enfin absolues de la loi de Dieu.

Quelle est la vérité dont l'autorité sur la conscience puisse résister aux entraînements de l'irreligion, à ses excès, à ses scandales, à ses mauvais exemples? Y a-t-il une doctrine assez évidente par elle-même pour n'être pas compromise par l'insubordination aux devoirs que cette même doctrine prescrit. Trop faible pour obtenir la soumission du cœur, comment serait-elle assez puissante pour obtenir celle de l'intelligence, ou pour la conserver? L'esprit peut-il être et demeurer convaincu, lorsque ce qu'il doit croire est constamment démenti par les travers de la conduite? Jugez-en, M. F., par l'exemple de ceux qui ont abandonné les voies de la piété, que dis-je? seulement de l'honneur, de la probité de la morale. Jugez-en par l'exemple des siècles libertins, immoraux, profanateurs. Quel est alors le premier besoin des intelligences? Quelles sont alors les doctrines les plus répandues? Sur quel fondement sont alors appuyés tous les écrits, tous les calculs, toutes les entreprises? N'est-ce point sur l'absence absolue de principes religieux, sur la supposition du moins que tous ces principes ne sont que des chimères, des inventions de la peur, de la superstition et de la crédulité?

L'irreligion est encore la source du plus détestable des fanatismes, le fanatisme de l'impiété, fanatisme bien plus terrible que le fanatisme religieux. Celui-ci peut quelquefois trouver un frein dans les idées

mêmes qui l'excitent; l'autre, au contraire, ne reconnaissant ni loi, ni règle, ni Dieu, n'est jamais satisfait, et ne s'arrête que de lassitude, quand il est fatigué de détruire, ou quand la conscience humaine révoltée lui apprend qu'il est temps enfin que le fléau de Dieu soit brisé. Eh bien! c'est à ce fanatisme, au fanatisme de l'impiété, à l'intolérance de toute religion, à la guerre contre tout ce qui s'appelle Dieu, comme dit l'Apôtre, que conduit l'irreligion. Mais pour bien concevoir ce mystère d'iniquité, nous avons besoin de réfléchir de nouveau sur les deux premières causes d'avilissement que nous avons déjà signalées.

L'irreligion, avons-nous dit, étouffe en nous tout sentiment de Dieu et toute foi en Dieu, c'est-à-dire, nous l'avons dit encore, nous dépouille du plus noble apanage de l'homme qui est de comprendre Dieu et de se sentir porté vers ce principe infini de perfection et de bonheur. Celui qui est arrivé à ce point de détérioration du caractère humain, ne s'aperçoit qu'avec peine qu'il est tombé ainsi au-dessous de son rang naturel; que dis-je? il le conçoit très-bien, il en est bien persuadé, quand il considère ceux qui sont demeurés en possession de la dignité de leur nature. Cette considération fait naître en lui un sentiment de jalousie, d'envie, de haine contre tout ce qui semble lui reprocher cette espèce de suicide. On est chagrin de voir les autres en possession d'un bien que l'on a soi-même perdu; on voudrait les rabaisser à son propre niveau. La paix, la satisfaction, la noblesse de la conscience pure accusent la désolation, le vide, la turpitude de la conscience coupable. C'est un véritable outrage pour l'impie d'apercevoir dans l'homme pieux le contraste de sa décadence; et plus l'homme pieux se montre fidèle à sa divine vocation, plus l'impie se sent abaissé, humilié, avili, enflammé du fanatisme de la haine contre le Christ et ses serviteurs. C'est ce qui explique pourquoi le libertinage et l'incrédulité livrent une guerre d'autant plus acharnée aux ordres religieux, que ceux-ci sont davantage connus par leur zèle pour la gloire de la religion. C'est ce qui explique encore pourquoi ces deux démons des temps modernes poursuivent avec tant de fureur les monarches les plus chrétiens, les races royales les plus catholiques, fussent-elles les plus grandes, les plus généreuses, les plus illustres de l'univers. Oui, voilà en peu de mots la raison de cette lutte atroce de l'irreligion contre la religion, lutte d'autant plus implacable, je le répète, que la foi est plus vive; lutte qui ne finira même jamais, parce que, pour l'honneur de l'espèce humaine, il y aura toujours des hommes sensibles soit à la gloire de leur vocation, soit à la honte de l'avoir oubliée. Mais quand même l'irreligion ne nous pousserait pas jusqu'au fanatisme de l'impiété, ne pervertit-elle pas du moins les plus nobles penchants du cœur? Elle finit par nous

enlever tout amour du bien, et ne nous laisse de penchant que pour le mal.

Ainsi dégradation dans les sentiments naturels, même les plus légitimes; l'homme, sans religion, ayant perdu le sens et l'idée de sa véritable supériorité sur la brute, a perdu aussi ce qui peut les purifier, les ennoblir, les sanctifier. Ce ne sont plus que des sympathies animales, basées sur l'attrait physique, aveuglement fatal de la chair et du sang, dégradation dans les commerces, les liaisons, les rapports sociaux. L'homme sans religion ne se sent presque exclusivement entraîné que vers ces esprits qui participent aux désordres du sien; il fuit, il méprise, il ne supporte qu'avec peine ceux qui ne sont pas victimes du même aveuglement et de la même perversité. Dégradation dans l'élan de leur zèle, de leur dévouement, de toute vertu; non-seulement l'homme sans religion perd peu à peu le véritable goût des choses bonnes et honnêtes, mais il n'est stimulé que par le désir de répandre partout sa propre corruption. Dégradation dans l'espoir, la vie, le but de l'existence; quel terme l'homme irréligieux peut-il apercevoir à sa carrière, si ce n'est un avenir borné à la terre; la terre est devenue sa patrie, son idole, son tout; il n'attend rien de plus, que dis-je! dégradation jusque dans l'orgueil même de l'impie, car s'il livre la guerre à Dieu, c'est qu'il espère, comme le dit le poète Lucrèce, s'égalier à Dieu par la victoire, comme si en essayant d'effacer le nom de Dieu de cet univers, ou de réduire le Dieu de l'univers au Dieu de l'athée, du matérialiste, du panthéiste, l'homme ne tombait pas infiniment au-dessous de lui-même, bien loin de pouvoir s'égalier à son Créateur.

Quelle pente pourrait suivre désormais un être perverti jusque dans l'essence même de sa nature, si ce n'est celle à laquelle a cédé Satan après sa révolte et à laquelle il obéit depuis par une fatalité devenue éternellement la loi de son existence? La religion étant sans empire sur la raison, la raison ne peut plus en avoir sur la direction de la vie. Les mœurs sont donc englouties dans l'abîme où a péri la crainte de Dieu. Ce n'est jamais qu'aux dépens de toutes les vertus que l'homme secoue le joug de la piété, iorsque d'ailleurs l'immoralité ne l'a pas entraîné dans le mépris de Dieu. L'homme le plus recommandable par les belles qualités de l'âme, en compromet toute la force aussitôt qu'il s'insurge et s'enrôle contre Dieu sous les bannières de l'indépendance.

N'attendons pas même si tard : toutes les fois qu'on cesse seulement de respecter l'inviolable autorité des convenances et des nécessités religieuses, la plus légère impatience du joug de la loi morale produit le désir de le secouer, et de ce désir que peut-il naître, si ce n'est la transgression de tous les devoirs?

Et d'abord des devoirs de la vie privée;

car comme c'est la religion qui les établit tous, les fortifie, les enchaîne, les rend actifs et efficaces, quand le motif surnaturel de les accomplir n'existe plus, et que nous n'avons pour nous déterminer qu'un frivole respect humain, une crainte puérile de l'opinion, un orgueil hypocrite, le sentiment de leur inviolabilité ne peut offrir qu'une bien faible résistance aux tentations de l'amour-propre, de la passion, de la cupidité.

Les vertus de la vie privée n'étant plus rien, les vertus publiques, politiques, sociales ne peuvent pas être grand chose : celles-ci en effet, ont d'autant plus besoin de s'appuyer sur la religion qu'elles ne découlent presque toutes que de principes de convention et par conséquent tout à fait variables; chacun croit avoir le droit de les violer lorsqu'il peut impunément le faire; et comme plus on attente aux devoirs, moins on peut en supporter le joug, l'esprit de licence finit par donner au caractère humain une roideur, une fierté, un goût de rébellion qui le porte à lutter avec insolence et un entêtement stupide contre toute autorité, même la plus indispensable. Les peuples ne voient plus dans les obligations sociales que le résultat d'insupportables tyrannies; sourds aux inspirations de toute bonne sagesse, ils ne peuvent être poussés que par le nerf de la contrainte ou de la force; les lois ne doivent se montrer à eux qu'avec le sombre appareil de la menace et du châtiment; et comme ils sont devenus essentiellement séditieux, les dépositaires de la puissance publique doivent à leur tour devenir essentiellement oppresseurs c'est-à-dire que ceux-ci sont obligés d'employer les mêmes moyens dont on se sert pour les attaquer, d'opposer ruse à ruse, arbitraire à arbitraire, attentat à attentat.

Disparaissez, générations, qui vîtes la sainte autorité de la religion auéantie! générations impies et sacrilèges venues à votre tour sur la scène du monde, préparer les destins des races qui croîtront sous votre abominable tutelle! quel sera, je vous le demande, le caractère général des peuples, et qu'attendre dans l'avenir de tant de perversité accumulée dans le présent? Vous verrez un égoïsme affreux remplaçant les vertus sociales, un chagrin superbe, une inquiétude homicide s'emparant de toutes les âmes, et les plus formidables passions se réchauffant dans le sein de l'avarice et de l'orgueil. Qui voudrait se soumettre de bon cœur aux obligations imposées à tout bon citoyen? qui ne voudrait pas usurper sur les droits d'autrui? pensez-vous surtout que les lois métaphysiques du droit public conserveront quelque empire sur cette âme indocile aux plus sacrés devoirs, et que celui qui ne peut se soumettre seulement aux lois si manifestes de la religion et de la nature, se soumettra facilement aux lois abstraites de la politique toujours pesantes quand elles n'ont pour organes que des hommes vertueux;

et devenues intolérables depuis que toutes les passions y trouvent le moyen de s'assouvir en toute sécurité? Alors, n'en doutez pas, la dégradation religieuse touche au cœur la société tout entière. L'édifice menace ruine; et s'il ne s'écroule pas avec fracas, il n'en est pas moins abattu, il gît à terre travaillé par une fièvre latente, une force ennemie qui en tient et en tiendra les éléments divisés; il y gît et il y demeurera jusqu'à ce que l'irreligion ait cédé la place à la religion, à l'esprit d'ordre et de sagesse, à la dépendance et à l'amour de tous les devoirs, à la crainte de Dieu qui les recommande et les sanctionne tous.

C'est au développement de cette grande vérité que nous allons consacrer la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'irreligion porte trois coups mortels à l'ordre social: elle engendre le mépris des magistrats, l'insuffisance des lois, l'instabilité des institutions.

Pourquoi croyez-vous, mes frères, que les plus célèbres législateurs aient tous fait de la religion l'objet privilégié de leur sollicitude et cherché à signaler leur sagesse dans l'établissement du culte public, comme si la bonté de cette partie eût dû conserver la vigueur à toutes les autres? Pourquoi les plus profonds politiques, ces hommes dont le génie se fatigua pour découvrir le principe vital des sociétés humaines, n'ont-ils jamais pu échapper à la nécessité de reconnaître toute la force que les institutions religieuses prêtent à l'ordre social, ne comptant presque pour rien la sagesse de mœurs chez les nations civilisées, ni la crainte du glaive chez ces autres nations où l'humanité flétrie obéit à la volonté absolue d'un maître? Pourquoi les philosophes eux-mêmes qui se sont plu à rêver des républiques où le brigandage, l'adultère, l'inceste devaient avoir des autels, ont-ils tous dit qu'il faut une religion, un culte, un respect pour le culte, un assujettissement aux devoirs religieux?... Si ce n'est parce que tous avaient conçu que les plus fines ressources de la politique, le pouvoir le plus nerveux ne sont que des appuis fragiles pour les états, et qu'à la religion seule il appartient de ne former qu'un faisceau de toutes les lois.

N'est-ce point elle qui change en obligations véritables tous les préceptes de la raison et en assure l'inviolabilité par une sanction des plus efficaces? Les tables des lois portées par les hommes ne sont environnées que de haches et de faisceaux; mais celles du législateur suprême, quoique promulguées au milieu des foudres et des éclairs, n'en sont pas moins celles d'un père, d'un bienfaiteur qui nous invite à les observer par l'attrait de la plus grande et de la plus solide des récompenses. Ce n'est pas assez pour la religion d'être comme le complément des lois humaines; les dieux de la terre, les maîtres du monde ne peuvent

avoir d'asile, de sûreté possible que derrière son égide. Car si la vigilance du pasteur suffit pour la sûreté du troupeau, qui veillera sur le pasteur lui-même? *quis custodiet ipsos custodes?* qui? si ce n'est celui, le seul des potentats dont le trône soit placé à cette hauteur incommensurable où ne peuvent atteindre les efforts de la révolte et de l'indépendance.

Comme nul pouvoir humain ne se placera jamais à cette hauteur, quand l'esprit de licence attaque l'autorité divine contre laquelle il ne peut rien, il ne tarde pas à retourner ses coups contre l'autorité humaine si faible par elle-même et d'autant plus faible alors qu'elle n'est garantie ni par la force de la conscience religieuse, ni par celle de la probité humaine. Aussi peut-on dire que tout peuple livré au travers de l'irreligion est déjà abattu; que son état social est renversé de fond en comble, parce que l'esprit de désordre, en attaquant la religion même, a ébranlé l'autorité des magistrats, des lois et des institutions. Les magistrats sont livrés au mépris, l'insuffisance se trouve dans toutes les lois et l'instabilité menace toutes les institutions.

Les magistrats, disons-nous, sont livrés au mépris; car ils sont dépouillés alors de toute la dignité, de tout le prestige de leur caractère. On ne les regarde plus que comme des mercenaires que l'on paye pour l'utilité du plus grand nombre. La sûreté des empires, quelle que soit la forme des gouvernements, a toujours exigé que le principe du pouvoir public fût placé comme dans un sanctuaire pour y être à l'abri de toute profanation, c'est-à-dire de toute discussion, car pour le pouvoir, la profanation, c'est la discussion. S'il n'a pas pour asile le sanctuaire de Dieu, comme dans les sociétés théocratiques, ou le sanctuaire de la majesté humaine comme sous la domination absolue des rois, il lui faut toujours un sanctuaire, n'importe lequel. Ce sera, si vous voulez, le sanctuaire de la loi, le sanctuaire de la constitution, le sanctuaire du contrat social, mais toujours enfin un sanctuaire.

Or, la même audace qui viole la majesté du temple, viole le mystère de la puissance politique; le voile qui couvrait l'idole est déchiré, et l'on se rit de toutes ces prétendues grandeurs mises à nu, étalant à tous les regards leur pauvreté primitive. On se plaît, en quelque sorte, à reprocher aux magistrats, même les plus élevés, à l'aide de mille petites révoltes, de mille petites tracasseries de se prévaloir injustement d'une autorité précaire et subordonnée pour ainsi dire à la volonté du premier venu. L'opposition systématique, c'est-à-dire sans motif, est érigée en règle de conduite politique, de sorte que ce qui a fait dès l'origine du monde le mal des sociétés humaines, l'insurrection contre le droit, la révolte contre Dieu est devenu le besoin général des esprits, et comme la condition même de l'existence sociale, si l'on peut appeler

existence sociale cet état perpétuel de mort publique : ne faut-il pas faire sentir à ceux qui gouvernent qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, mais que l'individu seul relève de sa propre volonté? Et de peur que la fiction de l'autorité trop longtemps soutenue ne prévale contre la réalité du droit d'indépendance, on s'amuse à souffler de temps en temps sur tous ces vains fantômes qui disparaissent tour à tour dans le tourbillon des folies populaires comme OEdipe au milieu de la tempête... Ainsi se joue et se renouvelle sans cesse le drame désordonné de la vie sociale pour ce peuple livré d'abord à l'esprit de révolte contre Dieu, et qui tombe bientôt après dans le mépris de tout ce que la volonté providentielle de ce grand Dieu consacre.

Les magistrats sont livrés au mépris, et toutes les lois deviennent insuffisantes.

Lorsque l'autorité des saintes lois de la religion est méconnue, les lois humaines ont perdu la seule raison qui peut les faire aimer et pratiquer.

Quel solide motif d'obéir aux lois humaines peut-il y avoir pour celui qui ne reconnaît pas même l'empire de la loi divine? Les lois humaines ne peuvent être pour lui que des obligations forcées, un joug imposé par la coutume, les circonstances, l'intrigue, l'heureuse ambition de quelques-uns. Quand même les lois seraient l'expression de la volonté du plus grand nombre et comme le cri de la conscience publique, la conscience individuelle de l'homme habitué à l'indépendance de la volonté de Dieu, c'est-à-dire des lois les plus sacrées, les plus manifestes, les plus indispensables, lui permettrait facilement de ne juger de la bonté des commandements humains que d'après leur conformité avec ses intérêts particuliers. La conscience séparée de Dieu n'est plus qu'une fausse lumière, et pour me servir d'une comparaison triviale mais parfaitement juste, qu'une lanterne sourde qui n'éclaire que celui qui la porte.

Les lois les plus justes, les plus nécessaires, sont donc rendues inutiles par les ruses à l'aide desquelles on en élude les volontés : quand une loi est portée, le génie de la licence trouve toujours moyen d'en éviter les effets, et il fait aussitôt une autre loi pour faire observer la précédente ; ainsi les lois s'entassent les unes sur les autres comme les immondices d'une ville dont le sol n'est jamais nettoyé. La raison, le sens commun, la justice, le bon droit, tout en est accablé. La légalité tue, comme on l'a dit si bien, parce que la loi, la véritable loi, celle qui commande par elle-même l'obéissance, est morte dans les cœurs. On n'a plus que des cadavres de loi, des momies desséchées bonnes tout au plus à encombrer les cabinets des jurisconsultes. Quand l'esprit de révolte a sapé l'empire de la religion, cet esprit pénètre partout et s'incorpore à tout. Ce que le zèle et la sagesse des législateurs établit pour la tranquillité publique, un zèle, une audace infernale le ruine

aussitôt ; et si parfois la lutte élevée entre le génie du bien et du mal laisse encore une nation debout, l'existence de cette nation n'est, à proprement parler, qu'une anarchie indolente, une anarchie qui n'en appelle pas même au fanatisme des partis, parce qu'il n'y a plus assez de conviction et d'énergie dans les âmes pour les passionner jusque-là.

Mais si alors les institutions sociales ne sont pas renversées avec fracas par la lutte des factions, la farouche énergie de l'esprit d'indépendance, elles n'en sont pas moins livrées à la plus déplorable instabilité. La base inébranlable des lois et de l'autorité leur manque, elles ne sont assises que sur des sables mouvants, elles se transforment, se succèdent, se refoulent au gré des plus astucieux, des plus habiles et des plus entreprenants.

Il y a longtemps qu'on le répète parmi nous, sans qu'on ait l'air de bien y croire : les institutions sociales doivent être le fruit de l'expérience et de la sagesse et par conséquent des temps, des circonstances et du caractère des nations. On n'improvise pas plus un état social que l'on n'improvise un peuple. Les nations se forment, comme tous les produits de la création, par une vertu, une force renfermée dans un germe ; c'est cette vertu qui féconde le germe, lui donne le développement et la perfection ; elle est la loi de la conservation comme de l'existence de l'état social. C'est d'elle, c'est de cette vertu que dérivent toutes les institutions ; elle les inspire, les maintient, et lorsqu'elle cesse de les soutenir, la nation perd le souffle de vie qui l'anime, tombe dans la décrépitude, l'avilissement et la mort. Ce phénomène est visible dans toutes les pages de l'histoire. Les peuples qui ont paru et disparu de la terre l'ont successivement renouvelé. On les a vus naître, grandir en obéissant à la vertu particulière qui les avait créés, se dissoudre et se perdre en un autre né de ses ruines, aussitôt que cette vertu a commencé à les abandonner.

A l'exemple de saint Augustin et de ces autres illustres Pères quelquefois obligés, pour l'instruction des peuples, d'entrer dans de semblables détails, faudrait-il faire ici un cours d'histoire pour vous le prouver? Non ! car je m'adresse à une assemblée dont la réflexion éclairée par l'étude, va, pour ainsi dire, au-devant de mes démonstrations. Lorsque l'amour de la liberté qui avait fondé les républiques de la Grèce fut perdu et remplacé par les mœurs et les religions de l'Orient, la Grèce fut se noyer dans le despotisme. Quand l'esprit de commerce qui avait établi l'empire de Carthage, eut fait place à l'esprit militaire et de conquête, elle devint nécessairement la proie du plus fort. Les dieux de Tyr l'avaient abandonnée, car elle avait eu envie des dieux de Romulus et de Numa. Lorsqu'au contraire les Romains eurent mis, à côté des dieux du Capitole qui leur avaient promis et donné l'univers, les dieux du Panthéon, les dieux de tous les

peuples qu'ils avaient conquis, c'est-à-dire, lorsque l'esprit militaire se fut effacé sous les coutumes et les mœurs de toutes les nations du monde, Rome ne fut plus même maîtresse de commander à ses soldats. Ce que nous avons observé, des peuples antiques, la postérité le verra des peuples nouveaux. Ce qu'un orateur du parlement d'Angleterre disait dans le siècle dernier de la Compagnie des Indes, on peut le dire du peuple Anglais : l'Angleterre a une morale et une religion toutes particulières, parfaitement analogues à l'esprit qui l'a rendue le traficant, le maltôtier, l'usurier de l'univers. L'Angleterre aura le sort de Carthage si jamais elle est tentée par la même ambition. Quant à nous, le plus pur christianisme a fondé nos mœurs, nos lois, toutes nos institutions; il nous a rendus de tous temps, jusqu'ici du moins, malgré tous les efforts de l'incrédulité, les chevaliers errants, pour ainsi dire, les preux chevaliers de l'honneur, de la raison, des doctrines humanitaires. Aussi je ne crains rien pour ce qui a fait et fera toujours la forme essentielle de notre nationalité. Aussi longtemps que le vrai Christ sera notre vrai Roi, nous nous appartiendrons à nous-mêmes, et nous ne voudrions des autres que pour les rendre meilleurs, plus dignes de leur nature. Voilà sous quel point de vue j'envisage nos conquêtes, même la dernière. L'esprit français fait le tour du monde, mais il dédaigne de s'y arrêter.

Ainsi, vous le voyez, la vertu, la force vitale d'un peuple est tout entière dans ses mœurs, et ses mœurs tout entières dans sa religion. Point de religion, point de mœurs; point de mœurs, point de peuple. C'est la loi invariable de la Providence qui veille à l'origine, à la destruction ou au maintien des empires.

Quand l'esprit de licence ébranle la religion, il ébranle donc la clef de la voûte, ce qui fait le lien de toutes les parties de l'édifice, la solidité et la force des institutions sociales. La foi et la confiance des peuples dans ces institutions est perdue; ils ne peuvent plus ni les aimer ni les défendre avec passion, car ils n'ont plus la persuasion intime qu'elles font pour ainsi dire partie de leur propre essence; qu'elles sont aussi inséparables de leur nature, que leur conscience l'était de leur foi, de leur religion. Il y a eu divorce entre celle-ci et celle-là, et le divorce s'étend à tout ce que le lien religieux unissait. L'esprit de licence a enlevé aux peuples la conviction parfaite de la bonté de leurs institutions sociales, par cela seul qu'il a ruiné les mœurs d'où dériveraient ces institutions en enlevant tout crédit aux idées religieuses d'où dériveraient ces mœurs elles-mêmes. Dépouillées de ce prestige, de cette prévention favorable qui lui fait regarder sinon comme les plus parfaites, du moins comme les meilleures possibles et les plus analogues aux besoins, à la trempe du caractère national, elles deviennent ridicules et surannées. Le sol de la

patrie a nécessairement besoin d'être débarrassé de ces masures vermoulues, hideuses et incommodes; et jusqu'à ce que la religion et les mœurs soient redevenues les deux éléments essentiels de l'édifice politique, aucune institution ne sera ferme, parce que aucune ne sera sainte, sacrée, inviolable.

C'était donc pour rendre leurs ouvrages immortels que tous les grands législateurs placèrent la religion au sommet des lois politiques. Suivant la pensée de ces sages esprits, les lois devaient protéger les institutions, les magistrats les lois, et la religion les magistrats. Tout est ébranlé quand l'impiété a rompu une semblable chaîne. Mais la religion a déjà disparu du milieu des peuples lorsqu'elle n'est plus que l'objet d'un respect hypocrite, et surtout lorsque l'esprit de licence ose faire subir au culte des outrages indignes de son auguste majesté. Alors l'audace des coupables, l'insensibilité des peuples, l'indifférence de l'autorité prouvent assez que le feu sacré est éteint, et avertissent les Etats que le désordre, l'anarchie sont à leurs portes. Le jour où la ville d'Athènes fut rayée de la liste des cités libres de la Grèce fut le lendemain de celui où l'on trouva les statues d'Hermès mutilées; et le jour où un infâme osa profaner les mystères fut la veille de celui où César entra dans Rome, traînant à son char de triomphe sa patrie enchaînée.

Mais j'éprouve quelque remords, je vous l'avoue, d'avoir rappelé dans une chaire chrétienne ce souvenir d'Athènes, de Rome, et de leurs infâmes divinités. Quelle n'a donc pas été l'influence de la religion chrétienne sur la destinée des peuples, puisque l'idolâtrie, toute idolâtrie qu'elle était, n'eût jamais assez de grossièreté, de superstition, ni d'erreurs pour corrompre à travers tous les bienfaits répandus sur les peuples par le seul sentiment de la divinité? Appliquons aux peuples chrétiens tout ce que je viens de dire.

Oui, appelons-en aux nations catholiques. Voyons ce qu'ont valu, surtout aux deux monarchies les plus florissantes des temps modernes, les scandales de l'irreligion, les attentats de l'esprit de licence et d'insubordination à la loi de Dieu.

Jetez vos regards sur un peuple voisin. Voyez les révolutions qu'il a subies depuis deux siècles, et les excès qui ont signalé cette époque de son histoire, comme l'une des plus épouvantables des âges nouveaux. Qu'est-ce donc qui a emporté les peuples? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? Écoutez Bossuet qui vous répond: « Le libertinage d'esprit, la fureur de dogmatiser contre les choses divines, sans frein, sans règle, a emporté les courages. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa foi. Chacun s'est vu autorisé à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il a pensé. L'esprit

d'indépendance et d'indocilité s'est montré tout entier à ce peuple; alors s'est remué au fond des cœurs un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité. Il ne faut pas s'étonner si les esprits devinrent factieux, rebelles, opiniâtres. On ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur a permis de se rendre maîtres de la religion.»

Voilà ce que Bossuet disait en présence du cadavre de la reine d'Angleterre; et qu'eût-il dit s'il eût pu voir, un siècle plus tard, cette autre nation livrée au même vertige, manifestant déjà les affreux symptômes de son agonie?... s'il eût vu non pas les peuples maîtres de leur religion, mais l'impiété et le philosophisme assiégeant les autels, les sources de la perversité répandues jusque sur les degrés des trônes; un esprit de frivolité et de dérision insultant à toutes les majestés, les saturnales enfin de l'athéisme, et Jésus-Christ tout entier livré en proie au mensonge et au libertinage!

Ce qu'une génération abandonnée à la force destructrice de l'impiété n'a pu comprendre qu'il soit donné de le concevoir à une génération dont l'honneur est de vouloir s'attacher à la pratique de toutes les vérités conservatrices de la grandeur de l'homme et de la prospérité des peuples. Or, l'une de ces vérités est sans contredit celle que nous venons de vous exposer. Voulez-vous être dignes de vous-mêmes, dignes de votre patrie? respectez Dieu et obéissez à sa loi. Quel immense préjugé en faveur de la religion que de ne pouvoir se révolter contre ses commandements et en outrager la majesté, sans abdiquer aussitôt et notre dignité de créature raisonnable, et notre dignité de créature sociable! Quand il n'y aurait d'autre preuve de sa divine vérité, ne suffirait-il pas de celle-là pour s'y attacher fortement et nous faire éviter tout ce qui pourrait soit en ruiner l'autorité dans notre conscience, soit en compromettre les droits sur l'âme de nos frères? Travaillons donc sérieusement à raffermir ces droits et cette autorité en luttant avec énergie contre les tendances avilissantes et anarchiques de l'irréligion et de l'esprit d'indépendance. Vous surtout qui êtes plus élevés que les autres en dignité, en crédit, en richesse ou en puissance, mettez votre gloire et votre bonheur à donner l'exemple de la fidélité à tous les commandements, de l'attachement au culte, de la rigoureuse pratique des vertus inspirées par l'Évangile. Vous ôterez par cet exemple tout prétexte à la négligence de ceux qui, placés dans des rangs moins heureux, sont tentés de ne voir dans la religion qu'une grande déception de la politique au profit de quelques-uns. Vous arrêterez encore par cette conduite et les murmures contre la Providence, et les indignations contre les inégalités apparentes de la justice, et les rébellions de l'orgueil contre l'ordre protecteur de tous les véritables intérêts de l'homme; vous aurez donc accompli l'œuvre que Dieu a imposée à tous en ce monde, pour nous

faire trouver la récompense dans ce séjour bienheureux où sa miséricorde infinie nous attend. Amen.

SERMON V, PREMIER SUR LE PÉCHÉ.

In operibus manuum suarum comprehensus est peccator. (Psal. IX, 17.)

Le méchant s'est trouvé pris dans les œuvres de ses mains.

Il n'était pas possible à l'Esprit-Saint de dire en moins de mots et d'une manière plus frappante tout ce qu'est le péché.

L'Esprit-Saint nous représente le pécheur sous l'image d'un homme qui dresse des embûches à un autre, et qui, au lieu d'y faire tomber son ennemi, s'y précipite lui-même : l'aveuglement et la malice qui constituent la nature du péché sont donc parfaitement rendus dans cette image.

Si vous voyez, M. F., un individu quelconque aspirer à un but bien avoué, et en même temps faire tout ce qu'il est possible de faire pour ne pas y arriver; si vous voyez, par exemple, un orgueilleux, un ambitieux, voulant éclipser un rival de gloire, ou renverser un concurrent de fortune, se prêter à tous les desseins de celui-ci, entrer dans toutes ses vues, favoriser toutes ses démarches, disposer pour lui les hommes et les choses, lui sacrifier son temps, son repos, ses richesses, et le prendre en quelque sorte par la main pour le conduire là où il ne voudrait jamais le voir arriver; quel aveugle mortel, diriez-vous sans doute, quel insensé! quel être stupide!. Pécheur, c'est de vous qu'il s'agit, car vous n'êtes ni moins aveugle, ni moins insensé, ni moins stupide.

Si vous voyez encore un homme, un ami du repos et de toutes les douceurs de la vie, pouvant trouver d'ailleurs la satisfaction de l'âme dans les dons de la divine Providence, ne travailler pourtant nuit et jour qu'à ruiner son existence, se livrer à des inquiétudes imaginaires, enfoncer lentement dans son sein le glaive de l'envie, boire à pleine coupe le poison de l'intempérance et de la luxure, et se plaire en quelque sorte à changer tous les trésors de santé, de richesse, d'honneurs dont Dieu l'aurait comblé en autant d'amas de boue où irait se corrompre et se perdre son existence; quel méchant! quel ennemi de lui-même! quelle créature malheureuse! ou plutôt quel monstre!.. Pécheur, qui seriez tenté de détourner vos regards de cet être vil et méprisable, ne les fixez pas sur vous, car vous n'êtes ni moins méchant, ni moins malheureux, ni moins dégradé.

Oui, le pécheur est pris par les œuvres de ses propres mains, il se croit éclairé sur ses véritables intérêts et il les ignore complètement. Il ne cherche que la paix de la vie, et il n'en trouve que la désolation et le trouble; il ne voit pas qu'il n'élève autour de lui qu'un amas de ruines; qu'il tend de toutes parts le filet où il va se prendre lui-même; que chacune de ses œuvres est un réseau funeste où il s'enve-

loppe; qu'il marche de surprise en surprise, d'embûche on embûche; qu'il ne sortira de la nuit où il se plonge que pour être jeté dans ces autres ténèbres, châtement éternel de son aveugle témérité; et qu'enfin la transgression de toute loi, de tout précepte quel qu'il soit est la plus grande des inepties, quand ce ne serait pas la plus funeste des tentatives.

Développons ces deux caractères du péché qui en constituent la nature : l'aveuglement et la malice. Nous en suivrons dans le prochain discours les conséquences qui sont la honte et la mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dit le prophète, a regardé du haut du ciel. Il a voulu voir si parmi les enfants des hommes, il y en a encore qui le connaissent et qui le recherchent. Mais quel spectacle pour le Saint des saints ! la terre chargée de forfaits; toute voie pervertie; toute chair corrompue; toute âme égarée; pas un seul qui fasse le bien, et l'impie dévorant son peuple comme un morceau de pain. A cette vue le Seigneur s'écrie : tous ces ouvriers d'iniquité sont-ils donc sans intelligence?

Ce qui frappe le plus le regard de Dieu dans ces affreux spectacles de la perversité humaine, c'est, vous le voyez, M. F. le défaut de raison, l'aveuglement d'esprit, la démence du pécheur. Aussi l'Écriture sainte, dans un autre endroit, compare-t-elle les pécheurs à des bêtes qui vaguent dans une nuit obscure : *Posuisti tenebras et facta est nox; in ipsa pertransibunt omnes bestiae terræ.* (Psal. CIII, 20.) Oui, la brutalité du péché est un des caractères que l'Esprit-Saint s'est attaché à faire ressortir avec le plus de force, et dussé-je choquer la délicatesse de votre amour-propre, c'est aussi le mot dont je veux me servir pour exprimer l'aveuglement du pécheur.

Je dirai même que le mot me semble trop faible encore pour rendre la vérité, car l'animal privé de raison suit son instinct et n'est nullement méprisable de le suivre, puisque c'est la loi de son existence et sa condition naturelle. Mais l'aveuglement du pécheur suppose quelque chose de plus bas que l'instinct stupide et machinal de la bête. La bête, en suivant son instinct, cherche au moins ce qui est utile à sa nature; elle le cherche avec un certain discernement; et elle n'est presque jamais dupe de ses recherches. Le péché, au contraire, est une action tout à la fois inutile, imprudente et sottise.

1° L'homme n'étant placé en ce monde que comme dans un chemin pour arriver à un autre monde, toutes ses actions doivent tendre vers le noble but que la raison nous indique. Or le péché n'est qu'une violation des règles essentielles qui doivent nous maintenir dans les voies de l'immortalité bienheureuse; il est donc ce qu'il y a de plus contraire à la fin pour laquelle nous avons été créés; il est donc une action perdue dans l'économie de la vie humaine

et par cela seul une action funeste, puisqu'elle tient la place d'une autre absolument nécessaire.

L'inutilité du péché par rapport à la vie à venir est trop manifeste pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter à cette considération. Ce sont de ces vérités que l'on ne démontre pas, mais que l'on fait peser sur la conscience. Il en est bien autrement de l'inutilité du péché par rapport à la vie actuelle.

Quelle utilité un blasphémateur, un profanateur, un contempteur du nom de Dieu a-t-il jamais retiré de ses juréments, de ses impiétés, de ses sacrilèges? Quelle utilité un mauvais philosophe, un incrédule, un athée retire-t-il du zèle abominable avec lequel il cherche à propager ses mauvaises doctrines? Quelle utilité une âme tiède, indifférente, paresseuse retire-t-elle de ses négligences, de l'abandon du culte, de son insouciance de l'avenir, de la transgression habituelle des devoirs religieux? Quelle utilité un mauvais chrétien retire-t-il de ses scandales, de ses apostasies, de ses railleries exécrables? Malgré tous nos attentats, tous nos mépris, toutes nos révoltes, Dieu en est-il moins Dieu? Notre dette d'adoration, d'amour, de respect envers lui est-elle anéantie parce que nous refusons de nous y soumettre? La religion, enfin, n'est-elle qu'un vain mot parce qu'il nous plaît de ne pas y croire?

Je poursuis : quelle utilité ce voluptueux, cet intempérant, ce libertin retire-t-il de ses excès, de ses débordements, de ses honteuses faiblesses? à quoi aboutissent en dernier résultat tant de moments passés dans la souillure des passions; tant d'efforts consacrés à dépraver la nature? Quelque illusion qu'il se fasse sur la valeur de son existence, en aura-t-il moins une âme à sauver et un corps à conserver ou à détruire?

Quelle utilité cet homme envieux, jaloux, haineux, ami du trouble et de la discorde, a-t-il jamais recueilli de ces noires calomnies, de ces viles intrigues, de son mépris pour l'honneur, la vie, le repos de ses semblables? Quand même il parviendrait à rompre les liens qui l'attachent à ceux-ci, aurait-il anéanti les lois qui les ont formées, et pour être un monstre dans son espèce, la société où il vit en serait-elle moins basée sur ses fondements éternels et inébranlables?

Il est donc évident au premier aperçu que le péché est une action complètement inutile par cela seul qu'elle n'atteint pas le but vers lequel vise sa méchanceté. Les lois de la morale, de la piété, de la politique sont au-dessus de tous nos attentats. Le péché ne donne rien, pas même le faux profit que le pervers en espère. Il ne peut en être autrement, ou il n'y aurait pas de providence. Dieu ne serait qu'un être absurde puisqu'il aurait attaché la satisfaction de l'âme à ce qui doit en faire la désolation selon les règles que lui-même a établies.

Cette vérité, plus évidente que la lumière du jour, répond à toutes les objections que pourraient faire ici les âmes infatuées de la vanité du péché. Remarquons seulement que l'aveuglement du pécheur sur ce point est, selon l'Esprit-Saint, l'unique cause de la persévérance dans le mal. La grâce de la conversion semble dépendre de la reconnaissance de cette vérité ; c'est la seule condition que Dieu ait attachée à l'obtention de cette grâce. Si le pécheur dit : J'ai péché, j'ai perverti le droit, et cela ne m'a pas profité ; alors Dieu le délivrera de la mort et il jouira de la lumière.

Le péché est donc une action inutile ; mais il est de plus une action souverainement imprudente, second caractère de l'aveuglement qui en constitue la nature. Le pécheur sait-il ou ne sait-il pas ce que c'est qu'offenser Dieu ? S'il ne le sait pas, nous ne pouvons ici que verser des larmes sur son ignorance ; mais s'il le sait, s'il sait que le péché est la plus grande offense que l'homme puisse faire à Dieu, s'il a calculé toutes les conséquences d'une semblable conduite, peut-il se laisser aller volontiers à des entraînements si funestes, prendre l'extravagante résolution d'échanger l'éternité bienheureuse contre un moment de plaisir coupable, et mettre froidement en balance une si grande perte avec une satisfaction si vaine ? N'est-ce point le comble de l'imprudence ? Et que dirions-nous d'un homme qui dans les affaires ordinaires de la vie se réglerait sur de semblables principes ? Ne dirions-nous pas que c'est un extravagant, un insensé, un fou en un mot ?

Je le dis aussi à vous, pécheurs, qui avez reçu la lumière de la raison en partage et qui à l'aide de cette céleste flamme pouvez discerner le bon d'avec le mauvais, calculer la portée de vos actions, en concevoir le rapport avec votre destinée éternelle, et qui même, lorsque vous êtes malheureux en ce monde, pouvez vous rendre ce témoignage sacré de la conscience qu'en général c'est parce que vous l'avez bien voulu : S'il y a une loi, il y a un Dieu ; s'il y a un Dieu, il y a un juge ; s'il y a un juge, il y a un paradis et un enfer... partez de là, et jugez-vous vous-mêmes. Quand vous êtes tentés de transgresser les commandements, considérez seulement l'imprudence d'une semblable conduite ; dites que vous renoncez volontiers à l'immortalité bienheureuse parce que vous préférez l'inutile et vaine satisfaction du péché ; et si vous persistez dans votre résolution malgré l'inégalité des chances de votre jeu insensé, jugez du moins de votre folie par ce qui arrive ici-bas à la plupart de ceux qui vous imitent.

On a depuis longtemps remarqué que notre destinée temporelle se trouve presque toujours déterminée par le premier pas que nous faisons dans la carrière de la vie, c'est-à-dire que la masse de biens ou de maux que nous pouvons y recueillir dépend d'une bonne ou mauvaise résolution prise d'abord, de sorte que pour renverser l'as-

pect général de chaque existence, et faire de la plus malheureuse condition la condition la plus heureuse, il n'y aurait qu'à changer le premier anneau de la chaîne de nos jours, et substituer par exemple à une résolution irréfléchie et coupable, une action bonne, juste, inspirée par l'amour du devoir et de la vertu. Que chacun de nous rentre en lui-même, et qu'il dise si la plus petite réflexion sur sa vie passée ne justifierait pleinement cette observation morale ! Non, il n'y a qu'imprudence, irréflexion, témérité dans presque tous les maux de la vie. L'infortune de l'homme est le châtiement de l'inconséquence de sa conduite, de son défaut d'attention au danger qu'il y a de suivre le mouvement des désirs déréglés. — Ce jeune homme s'est élancé dans une carrière pour laquelle il n'avait aucune aptitude ; mais il y a été déterminé par un premier mouvement d'orgueil, d'avarice, d'ambition, et il se plaint ensuite de ne réussir en rien, de végéter pauvre, seul, obscur, dédaigné. — Ces époux se sont unis sans consulter ni leur caractère, ni leur goût, ni leur humeur. Ils ne virent dans les engagements du mariage qu'un moyen de satisfaire un désir de bien-être mutuel, peut-être un caprice du cœur, ou bien un égarement des sens. Au lieu donc de ne former qu'une seule âme, qu'une seule vie, ils se sont rencontrés comme deux substances hétérogènes jetées au hasard dans le même bocal et qui menacent à tous moments de le faire éclater. Comment s'étonner après cela qu'ils ne trouvent sous le toit conjugal que dégoûts, ennuis, irritations, emportements, querelles, désespoirs ? — Ce père de famille, ce citoyen, cet homme public a voulu sortir de sa condition, en changer la nature, ou en exagérer les droits, qu'a-t-il obtenu de la recherche inconsidérée des honneurs, du pouvoir, des distinctions sociales, si ce n'est d'être en proie toute sa vie aux angoisses de la vanité blessée, et peut-être en butte à la risée, aux mépris, à la malédiction de ses concitoyens ? — Cette jeune personne n'a pas su comprimer en elle-même l'amour de la vaine et folle gloire, résister à l'attrait de l'orgueil, au désir immodéré d'éblouir les regards par l'éclat de la beauté de la parure. Elle voulait être l'objet des adorations publiques, elle ne le sera que de la malignité, des sarcasmes de rivales jalouses, méchantes, haineuses, vindicatives, impitoyables. Je pourrais prolonger cette liste des tristes victimes de l'imprudence du péché ; mais je préfère appuyer mes discours sur une autorité que les pécheurs ne me contesteront pas.

C'est par suite de cette observation morale, que tout péché est une imprudence, c'est, dis-je, en vertu de ce principe incontestable, qu'une mauvaise action est toujours précédée d'un faux calcul, maxime rendue populaire par ce vers de notre immortel fabuliste, vers devenu proverbe :

Tout vice est issu d'ânerie.

C'est enfin parce que le bonheur consiste

essentiellement dans le devoir, que certains philosophes, comme celui qui a été le chef de la secte des matérialistes, Epicure lui-même, ont été assez sages pour condamner tout plaisir qui serait suivi de douleur; de sorte que leurs disciples eussent cru se livrer à la plus grande des imprudences si avant de suivre l'attrait de la volupté, ils n'eussent pas éprouvé jusqu'à quel point cet attrait était conforme à l'intérêt de la vie bien entendu. Serait-ce à l'école de semblables philosophes qu'il faudrait aller puiser la morale digne d'être pratiquée par des chrétiens?

Si ces hommes privés de tout sens religieux, plongés dans les ténèbres de la nature, livrés à l'aberration des sens, conserveraient néanmoins une telle prudence dans l'appréciation de ce qui constitue le bien et le mal, que n'eussent-ils pas fait avec le secours de la lumière évangélique? N'eussent-ils pas prononcé d'après les maximes de leur fausse philosophie, que la plus grande de toutes les folies serait de sacrifier l'immortalité bienheureuse à la plus courte des satisfactions, que dis-je! à la déception la plus grossière?

Aussi l'Apôtre ne cessait d'exhorter les fidèles à ne pas se laisser endurcir par les artifices du péché: *Adhortamini vos per singulos dies ut non obduretur cor vestrum fallacia peccati.* (Hebr., III, 13.) L'ordre de la Providence n'est-il pas que toute tentative coupable, bien loin de satisfaire notre âme, ne la laisse que plus pauvre et plus vide de tout bien? Oui, tous les dérèglements, toutes les convoitises assouvies, tous les mauvais désirs satisfaits n'aboutissent qu'à l'abus et à la tromperie de la vie.

Voyez Caïn : son frère lui semblait de trop dans l'univers. Maintenant il n'y a plus que lui, et pourtant il croit apercevoir encore une multitude d'ennemis et de rivaux. Il se trouvait à l'étroit ici-bas avant la mort d'Abel. Seul, il y est étouffé par les fantômes cruels qui empêchent pour ainsi dire son cœur de battre en toute liberté. Suffoqué sous le poids du remords, il soulève péniblement sa poitrine oppressée; et du fond de cette âme criminelle châtiée par sa propre iniquité s'échappe ce cri, honteux aveu de la déception cruelle de tout pécheur quel qu'il soit: « Ma peine est trop grande pour que je puisse la supporter. » (Gen., IV, 13.)

Dites-nous, vous aussi, idôlatres de vous-mêmes; vous qui, comme Caïn, voudriez voir votre âme se dilater et faire reculer devant elle toute autre âme vivante; vous qui avez immolé à ce besoin funeste non pas un frère, mais des milliers de frères; vous qui troublez peut-être l'univers du bruit de vos passions ou qui du moins remplissez la cité de l'éclat et du scandale de vos coupables succès; avez-vous jamais pu saisir véritablement le fantôme qui vous a séduits? Et à l'inutilité de vos efforts n'avez-vous pas ajouté la honte de vos décep-

tions? Qu'a gagné celui-ci en sacrifiant à la soif de l'or, le repos, la satisfaction, la joie de toute sa vie? De quoi jouit cette langue mensongère et calomniatrice qui perce de son propre dard la bouche d'où elle sort? Qu'a recueilli cet homme querelleur, injuste, ennemi du repos de son prochain, de tant de pièges tendus à la justice et au bon droit, si ce n'est du trouble qui se trouve, comme le dit Salomon, dans les richesses amassées par la fraude? Que revient-il enfin à tous ceux qui poursuivent la perfide apparence de bonheur sous laquelle se cache l'amertume du péché, si ce n'est la fatigue de l'âme, la haine de nos semblables et peut-être le secret mépris de nous-mêmes?

Infortunés! semblables à cet impie dont il est parlé au *Livre des Actes* (c. XIII, v. 8); ils résistent à l'esprit de Dieu. Aussitôt les ténèbres les environnent et ils cherchent vainement une main pour se conduire! Le sort de cet Elymas n'est-il pas en effet celui de tous les pécheurs? L'Esprit-Saint agit en nous; si sa voix n'est pas assez forte pour se faire entendre, rien du moins ne peut étouffer celle de la conscience. Malgré cette double action de la grâce et de la nature, nous sommes sourds au cri du remords; nous bravons celui de la loi; l'obscurité des sens nous environne, et nous n'allons plus qu'à tâtons dans le chemin du salut; que dis-je? la main même nous manque pour nous conduire, car toutes choses sont renversées avec notre sens perverti. Nous prenons l'apparence pour la réalité, la nuit pour le jour et par conséquent la mort pour la vie.

Quelle peut être la conséquence de ce triple aveuglement de l'âme qui fait poursuivre ce qu'il y a de plus inutile, justifier ce qui est le comble de la folie, et savourer ce qu'il y a de plus vain et de plus insipide, si ce n'est de nous remplir de la malice du péché et de ses effets les plus pernicieux? Examinons ce second caractère de sa nature, nous trouverons dans cet examen un motif de plus pour le fuir et le détester.

SECONDE PARTIE.

Infinie dans sa durée par rapport à nous, immense dans ses effets par rapport à Dieu, la malice du péché est par conséquent incalculable. Ce n'est cependant pas sous ce double point de vue que nous devons la considérer; mais dans l'atrocité même de sa nature, dans son essence destructrice, dans ses tendances malfaisantes, en un mot.

Il n'est pas non plus nécessaire de faire ressortir les pernicieux effets du péché sur notre prochain. Ils sont trop évidents pour qu'il ne soit pas inutile de s'y arrêter. L'influence de nos scandales, de nos mauvais exemples, de nos mauvais conseils, de nos calomnies, de nos rapines, de la violation enfin de toutes les lois de la religion et de la justice, sur la destinée de nos sembla-

bles, ne peut être niée que par un esprit stupide. Ceux mêmes qui n'admettent ni Dieu ni avenir sont bien persuadés que toute action mauvaise est directement opposée à la conservation de l'ordre matériel du monde, et ils n'excusent le péché que tout autant que le péché ne trouble pas cet ordre. Par conséquent, et si, selon ces athées et ces libertins, le crime même n'est qu'un mot, il n'en est pas moins défendu dans tous les cas où il serait une perturbation fatale de la fatalité universelle.

La malice du péché, par rapport à Dieu et à nous, est bien loin d'être aussi évidente. Dieu est un être si élevé au-dessus de nous, que la réflexion des plus simples ne suffit pas toujours pour apercevoir les relations funestes que le péché établit ou détruit entre l'homme et son Créateur; et nous sommes quelquefois pour nous-mêmes un livre tellement fermé que le plus clairvoyant d'entre nous est souvent celui qui se connaît le moins lui-même et connaît le moins ses semblables. Instruisons ceux-ci avant de chercher à éclairer les autres.

Et d'abord, il y a des péchés dont la malice se développe en nous par des effets sensibles, même ici-bas. Il y a des actions coupables, évidemment funestes pour nous dès cette vie. Je ne parle pas de celles qui sont positivement condamnées par les lois comme le meurtre, le parjure, le vol, l'adultère. La malice de ces grands et infâmes péchés dépend, pour la plupart de ceux qui s'y livrent, plus encore des peines dont la vindicte publique les frappe que des maux que Dieu y a attachés en ce monde. D'ailleurs les pécheurs que je signale sont presque toujours des monstres, des êtres tout à fait en dehors des lois ordinaires de la nature, des créatures manquées auxquelles il serait indigne de vous et de moi de nous arrêter.

Mais, combien d'actions, qui sans être portées à ce degré de malice où il faut absolument que le châtement public intervienne, n'en ont pas moins la plus déplorable influence sur notre bonheur? Ces jeux, ce luxe, cette dissipation ne sont-ils pas presque toujours les compagnons inséparables de la pauvreté et de la misère? Ces liaisons coupables, ces violations de la foi conjugale, ces abandons insensés de la vierge folle ne traînent-ils pas à leur suite la honte, le déshonneur, le désespoir? Combien d'existences passionnées n'ont pas tranchées la colère, les fureurs, l'emportement? S'il n'y a pas toujours risque de la vie dans ces mouvements désordonnés de l'âme, la dignité humaine n'en est-elle pas au moins absolument compromise? Qu'y a-t-il de plus horrible, vous dit un philosophe, que l'Achille furieux d'Homère? Quoi de plus honteux que son Agamemnon querelleur? *Quid Achille Homericæ fœdius? quid Agamemnone in jurgio?*

Vous connaissez, M. F., le proverbe: « Plus de gens périssent par l'intempérance que par l'épée » — « La juste peine de celui qui of-

fense Dieu, vous dit Salomon, c'est de tomber entre les mains du médecin. » — « Ne soyons pas étonnés, ajoute Sénèque, de la quantité de nos maladies, comptez nos cuisiniers. » Hippocrate avait remarqué que, de son temps, les femmes n'étaient pas sujettes à la goutte, et il attribuait ce privilège des femmes à ce qu'elles n'avaient pas encore contracté les vices des hommes. « Les tyrans, ajoute Bossuet, ont-ils jamais inventé des supplices plus cruels que les tortures que font souffrir les plaisirs à ceux qui s'y abandonnent? ils ont amené dans le monde des maux incalculables, et les médecins enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art et démentent si souvent les anciens aphorismes, ont leur source dans les plaisirs. »

Si la malice du péché se manifeste en ce monde sur les individus d'une manière si sensible, à plus forte raison sur les peuples. Lorsque Dieu voulut venger le monde des insolentes conquêtes de Rome, il livra celle-ci en proie à la luxure. C'est l'impitoyable fléau qu'il tient toujours en réserve quand le temps est venu de faire disparaître une nation de la face de la terre. Il nous a dit lui-même, par la bouche de son prophète, qu'il a dans les trésors de sa colère trois grands châtements pour corriger les humains : la guerre, la famine, la peste. Il ne parle pas de la luxure, parce que celle-ci est attachée aux ossements mêmes de la victime, tandis que les trois autres sont cachées dans les profondeurs miraculeuses de son adorable justice, et qu'il ne les en fait sortir que quand il faut corriger, plutôt que perdre des multitudes criminelles. Aussi ces trois derniers fléaux sont-ils des remèdes plutôt que des châtements. La guerre purifie le monde; la famine le relève; la peste l'avertit. Quand le monde se corrompt dans le repos et qu'il oublie l'auteur de toute prospérité, Dieu lâche la guerre; quand la tête des nations se perd dans l'orgueil et menace d'écraser les membres, il faut rappeler aux hommes qu'ils sont tous frères, par cela seul qu'ils ont les mêmes besoins : Dieu envoie la famine. Quand l'orgueil de la vie enduret les âmes, les plonge dans l'oubli de la mort, du jugement, de l'éternité, et qu'il faut frapper les humains par le vaste spectacle, le spectacle presque soudain de l'anéantissement de toutes choses : Dieu souffle la peste. Après avoir subi quelques-uns de ces trois grands coups, les générations se relèvent presque toujours plus belles et plus florissantes. Mais quand la malédiction est tombée sans appel sur une nation qui souille l'univers et qu'il faut balayer comme une vile ordure, Dieu la livre à son sens réprouvé; il permet qu'elle suive l'attrait des plus vils penchants; qu'elle tombe dans la boue du matérialisme; que la luxure exprime sur elle son venin dissolvant; qu'elle devienne une masse sans âme et sans énergie, cadavre jeté en pâture aux oiseaux de proie, aux aigles et aux

vautours, aux bêtes féroces appelées du fond des déserts par le sifflet du Seigneur.

Ainsi donc la malice du péché se manifeste par des effets sensibles et incontestables sur chacun de nous et sur l'humanité tout entière. Que ne doit donc pas être cette malice dans ses effets intérieurs et invisibles sur l'âme ? Elle s'attaque à notre âme même : elle en vicie la substance ; elle en dénature l'être ; elle en infecte l'essence immortelle.

Aussi l'Eglise nous enseigne-t-elle que le péché n'est pas seulement une action imputable à l'homme et qui cesse de lui être imputée par la vertu du sacrement de pénitence : le péché, selon la doctrine chrétienne, est une corruption intrinsèque de l'âme, une modification absolue, un renversement complet en elle des conditions de la vie. C'est pourquoi la vertu du sacrement de pénitence doit être quelque chose de plus qu'une simple radiation du péché du livre de la justice, c'est une restauration de la nature de l'âme profondément altérée par le poison du mal spirituel. Le sacrement de pénitence justifie donc en renouvelant, en extirpant, en créant dans l'âme une nouvelle vie : *Cor mundum crea in me, Deus!* (Psal. I, 12.) Telle est donc la malice du péché, qu'elle force en quelque sorte Dieu à reprendre à chaque instant son rôle de créateur ; et cette action incessante de Dieu sur nous, pour laquelle il n'y a pas, en faveur de ce grand Dieu, un septième jour de repos, est avant la mesure de l'ingratitude de l'homme envers le Tout-Puissant, que de la bonté du Tout-Puissant envers l'homme.

C'est cependant ce que n'ont pas voulu comprendre les apôtres des dernières hérésies, lorsqu'ils nous ont dit que l'effet de la pénitence n'est que de rayer la faute du livre de la justice comme si le péché n'était qu'une inscription infâme gravée sur le front du pécheur ; et il a fallu que l'Eglise employât ses foudres pour revendiquer, au nom de Dieu, la part des mérites qu'a celui-ci dans le changement de l'âme par la grâce sanctifiante ; et cependant encore, la vérité méconnue par l'hérésie est si manifeste qu'elle fut plus qu'entrevue par les païens ; elle fut formellement enseignée par leurs sages.

Que signifie ce que nous dit Platon, lorsqu'il nous assure que tous les vices contractés par l'âme tandis qu'elle habite le corps demeurent en elle-même après qu'elle en est séparée, parce que l'âme, hors du corps, ne diffère pas plus de l'âme dans le corps qu'un homme ne diffère de lui-même soit qu'il sorte de chez lui, soit qu'il y demeure ? N'est-ce point là enseigner l'immanation réelle de perversité répandue dans l'âme par le péché, et qui se fixe dans l'essence même de la nature de l'âme ? Ceci va être rendu sensible par l'exemple des passions.

Un jeune homme qui passe ses jours dans une suite continuelle de voluptés en contracte l'habitude et devient insensiblement

un vieux libertin. Devenu un vieux libertin, la passion vit dans son âme, lorsqu'elle est éteinte dans le corps, et que celui-ci ayant perdu la force de la satisfaire, ne peut plus servir d'instrument au péché. La passion devient même alors plus violente par cela seul qu'elle ne peut plus être assouvie.

De cette observation incontestable, de ce fait plus visible que la lumière du jour à savoir que la tyrannie des passions augmente à mesure que les forces du corps diminuent. Les platoniciens tiraient cette conséquence, que si l'âme est plus sujette à l'attrait des passions dans un temps où, quoique encore liée au corps, elle est moins assujettie à son empire, à plus forte raison doit-elle l'être davantage, lorsque dégagée de cette masse pesante et inerte, elle vit de sa propre vie et n'est plus retenue par les liens de la matière. La substance spirituelle a été infectée ; la gangrène a fait trop de progrès ; au moment de la mort pour qu'elle puisse être guérie ; l'inflammation produite par le mal durera autant que l'âme même, c'est-à-dire qu'elle est immortelle.

C'est dans ce besoin inextinguible et cette impuissance absolue de satisfaire la passion dans l'autre vie que ces mêmes philosophes faisaient consister la punition des pervers, du voluptueux, pour nous servir toujours du même exemple. Il est sans cesse sollicité par des désirs qu'il lui est impossible de satisfaire puisqu'il n'a ni les objets de la passion ni les organes propres à les atteindre. Tourmenté par son impuissance, il cherche avec fureur ce qu'il désespère de jamais posséder. C'est pour cela, disaient toujours les mêmes philosophes (en parlant d'un fait dont on ignorait alors les causes naturelles, et qui est encore chez beaucoup de peuples l'objet d'une crainte superstitieuse), c'est pour cela qu'on voit souvent dans les cimetières les âmes des morts rôder autour des tombeaux où leurs corps sont ensevelis. Ils tiraient de l'étrange phénomène des feux follets un de leurs arguments les plus forts pour caractériser toute la virulence du poison dont le péché infecte la substance spirituelle. Ces âmes, disaient-ils, que l'on voit ainsi errer autour des sépulcres où sont enfermés les cadavres qu'elles habitaient jadis, sont attirées par le charme des anciens plaisirs qu'elles y goûtèrent. Elles viennent pour en obtenir de nouveau des complaisances coupables. Elles désirent vivement de rentrer dans le vil tabernacle qui fut souillé de leurs vices ; elles croient qu'elles peuvent y trouver encore les moyens d'assouvir les affreux instincts qu'elles y puisèrent jadis. Ainsi on voit dans nos cités les gens possédés de la passion du jeu, de la débauche, de l'intempérance, sans cesse attirés vers les asiles infâmes où se cachent leurs horribles divinités. En vain la sagesse des magistrats relègue ces temples d'idoles loin de tous les regards, afin de forcer en quelque sorte leurs concitoyens à s'en tenir écartés, par

la seule infamie qu'il y a à en approcher : les malheureux bravent toute pudeur, toute crainte, toute animadversion publique ; ils portent sans rougir leurs pas et comme par un attrait invincible vers les lieux où la passion les appelle, en attendant que leur âme dégagée de l'enveloppe de boue vienne redemander à cette même boue ce qu'elle lui demandait jadis avec un succès si honteux et si funeste.

Le poète qui a réduit le système philosophique de Platon en superbes allégories, ne pouvait laisser échapper à son pinceau ce trait si extraordinaire de la doctrine de son maître. C'est aussi par de semblables images qu'il nous dépeint la punition des méchants, du voluptueux par exemple encore, il nous le représente comme victime du besoin d'assouvir le vice qui dévore son âme. Devant lui est dressé le lit que l'on croirait préparé pour de nouveaux mariés. L'or et la pourpre y brillent de toutes parts. Près du lit est placée une table chargée des mets les plus délicieux. Mais au moindre mouvement qu'il fait pour y porter la main, la plus implacable des furies qui est sans cesse à ses côtés, s'élève d'un air menaçant et pousse des cris horribles qui le glacent d'effroi. C'en est assez, M. F. ; séduits par le prestige de ces grandes et nobles images, vous accuseriez peut-être la vérité d'être moins éloquente que la fable. N'allons pas chercher dans des religions anéanties des armes contre le péché, lorsque nous en trouvons dans la nôtre de bien plus sûres et de bien plus véritables.

La connaissance de Dieu qu'a un chrétien et de la triple qualité de Dieu par rapport à nous comme père, maître et monarque, ne nous suffit-elle pas en effet pour nous laisser sonder toute la malice du péché ?

Dieu ne peut être préféré à rien, parce qu'il n'y a rien dans l'univers qui puisse lui être comparé. Tous nos ossements, comme dit le Prophète, crient que nul n'est égal à lui : *Omnia ossa mea dicunt : Quis similis tibi ?* (Psal. XXXIV, 10.) Le pécheur aussi bien que le juste entend cette voix qui sort pour ainsi dire de toutes les jointures et des plus secrètes parties de son âme, parce qu'elle n'est que l'écho même de la voix de Dieu qui, comme un glaive aigu, y pénètre et l'y produit. Malgré cet éclatant témoignage, l'homme prévaricateur prend la balance de mensonge, place Dieu du côté le plus léger et lui donne pour contrepoids le plateau rempli du fiel de son iniquité. N'est-ce point le renversement le plus odieux de toutes choses, l'outrage le plus grand qui puisse être fait à la majesté infinie du Tout-Puissant ?

A l'injure contre le monarque s'unit la révolte contre le plus légitime et le plus absolu des maîtres. Le pécheur n'est qu'un esclave révolté, un esclave dont la rébellion est d'autant plus inexcusable que Dieu est le seul Seigneur dont l'autorité soit absolument bienfaisante. En nous donnant la loi il nous a dit : *Je suis le Seigneur ton Dieu, et*

tu m'obéiras. (Exod., XX, 2.) Contre cette promulgation solennelle de ses volontés, il s'élève une voix qui demande avec mépris et insolence : Quel est celui qui me commande ? je ne servirai pas, *non serviam* ! D'où part cette voix ? qui ose ainsi défier le Tout-Puissant ? les démons en fureur vont-ils essayer d'escalader les cieux ? les tentes azurées de Jehovah seront-elles mises en pièces par leur impiété belliqueuse ? ou bien est-ce le Christ contre lequel va fondre une irruption de divinités brutales ?

Non, non !, ce ne sont ni les dieux de la Grèce, ni ceux de Rome, ni ceux de l'Égypte ou de l'Inde qui se réveillent du tombeau et montent à l'assaut contre le Seigneur et son Christ. La race de Satan a bien dégénéré. L'insurrection impie ne compte plus dans ses rangs que ce qu'il y a de plus bas et de plus vil dans la création, des êtres dégradés de leur grandeur originelle et absolument insensibles à cette dégradation, soulevés par des passions insensées ; ambitieux, non pas de s'égalier à Dieu, comme l'ange rebelle, mais de tomber au-dessous même de leur nature, un libertin, un furieux, un vindicatif, un glouton, un Esaü qui, pour un vil mets, sacrifiera volontiers son droit d'aînesse ; un gastrolâtre, dont le Dieu est le ventre ; un joueur qui emploie les plus nobles facultés de son âme à combiner des points et des jetons, à se remplir la tête de figures bizarres, à manier nuit et jour quelques petits morceaux de papier, et dont le sommeil est obsédé par des atouts, des rois, des dames et des valets ; insolents pygmées, s'élevant contre Dieu, eux qui peuvent à peine s'élever au-dessus de la poussière qui les enfante !

Orgueilleux esclave révolté contre le plus doux et le plus légitime des maîtres, injuste contempteur du plus grand des monarques, le pécheur n'est-il pas enfin le plus ingrat des enfants envers le meilleur des pères ? Que n'a pas fait Dieu pour nous ? Y a-t-il un seul de nos attentats contre lui qui ne soit, pour ainsi dire tiré des trésors de sa miséricorde ?

Créateur, conservateur, sauveur de l'homme ; époux sanctificateur de notre âme ; nourriture immortelle qui se communique à nous par son esprit, par sa parole, par l'action incessante de sa grâce, Dieu a épuisé en notre faveur les richesses de son être adorable, afin de nous faire participer autant que possible à l'excellence de sa nature. Le péché renverse cet ordre de la Providence divine, et fait servir tous les dons de notre souverain bienfaiteur à nous séparer de ce tendre père ? N'est-ce pas le comble de l'ingratitude ?

O vous donc que l'attrait des tentations surmonte, considérez sérieusement la nature du mal que le péché fait à votre âme ; demandez-vous si croyant atteindre à la perfection vous n'irez pas aboutir à la ruine de votre existence ; si vous ne serez pas pris par vos propres œuvres ; si le piège que vous tendent vos mains, n'est pas aussi gros-

sierque funeste ! et sile troc que vous faites de votre avenir tout entier contre un moment de satisfaction coupable, n'est pas le jeu d'un insensé et d'une victime !

Heureux, mille fois heureux, celui qui marche dans la justice ! il va à la meilleure des fins en passant par le chemin le plus sûr et le plus digne de lui, la raison éclaire ses pas ; la loi les dirige, et la grâce les affermit. Dégagé des incertitudes et des fausses maximes d'un monde ignorant et cruel, il trouve dans chaque bonne action pratiquée, dans chaque acte de vertu, de piété, de sagesse, une nouvelle épreuve qui perfectionne son âme, l'embellit et la rend digne de plus en plus de sa haute destinée. Son obéissance à Dieu n'est que le résultat du plus grand privilège de la nature ; son empressement à suivre les lois que ce grand Dieu nous a données, le plus bel hommage de sa reconnaissance ; et l'immolation absolue de sa volonté à la volonté de cet arbitre souverain, le gage de l'accomplissement de toutes les promesses qui nous ont été faites par Jésus-Christ au nom de ce maître, de ce monarque bienfaisant, et de ce tendre père. *Amen.*

SERMON VI,

DEUXIÈME SUR LE PÉCHÉ.

Quem ergo fructum habuistis nunc in illis in quibus nunc erubescitis? nam finis illorum mors est. (*Rom.*, VI, 21.)

Quel fruit tirez-vous alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant? aucun, sans doute, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort

L'Esprit-Saint, dans un autre texte, nous représente le pécheur sous l'image d'un homme qui dresse des embûches à un autre et qui y tombe lui-même. L'aveuglement et la malice qui composent la nature du péché ne pouvaient pas être caractérisés d'une manière plus vraie et plus frappante, de même que la honte et la mort, conséquences du péché, le sont par celui-ci. Quoi de plus honteux, en effet, que d'être pris dans un piège tendu pour un ennemi? et quoi de plus funeste que d'être pris dans un semblable piège?

Mais la honte qui s'attache au péché n'est pas seulement celle qui résulte d'un orgueil déçu, d'une sottise méprise, d'un désappointement mortifiant, d'un mécompte imprévu et qu'il était cependant facile d'apercevoir.

L'affliction qui s'attache au péché n'est pas non plus cette tristesse qui naît d'une privation passagère, de la perte d'un bonheur fugitif, du renversement d'une espérance légitime, ou bien d'une injustice par laquelle un ennemi se venge sur vous du tort qu'un autre a voulu lui faire.

Il y a quelque chose de plus dans la turpitude et la cruauté du mal spirituel, il y a la turpitude et la cruauté du mal même.

Quel fruit avez-vous retiré de ces choses dont vous rougissez maintenant, vous dit l'Apôtre, si ce n'est la honte, cette honte que le péché a en lui et qu'il porte avec lui; honte qu'il répand dans votre propre

nature, et dont vous êtes couvert comme d'un vêtement? difformité de l'âme invisible à l'œil de la chair, mais plus choquante mille fois que tous les vices corporels, si mortifiants pour l'amour-propre; difformité par le penchant même qui nous porte à la critiquer dans les autres et par conséquent que tous conçoivent et reconnaissent quoiqu'il n'en veuille l'avouer en lui-même!

Quel fruit avez-vous recueilli de ces choses dont vous rougissez maintenant, si ce n'est la mort, la mort de ce qui donne la vie à toute votre nature, la mort de l'âme, de votre substance spirituelle, d'où le péché force l'esprit sanctifiant et créateur de Dieu de se retirer? abandon funeste qui la livre à sa propre perversité, quelquefois à une corruption persévérante, jusqu'à ce qu'enfin, hélas! le temps arrive où le divorce étant absolument consommé entre elle et Dieu et d'une manière irréparable, elle soit livrée à la désolation de la seconde mort qui est la mort éternelle.

Achevons donc aujourd'hui notre sujet et après vous avoir entretenus, dans le précédent discours de l'aveuglement et de la malice qui composent la nature du péché, parlons de la honte et de la mort qui en sont la conséquence. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Plût à Dieu qu'il en fût de tous les pécheurs comme de ceux dont il est question dans mon texte, et que la confusion fût toujours en nous le fruit salutaire de nos égarements! Il y a dans le péché une telle difformité qu'il suffit quelquefois de l'apercevoir pour désirer d'en secouer les chaînes. L'endurcissement dans le mal, la complaisance dans le mal, la persévérance dans le mal, n'ont le plus souvent d'autre cause que le peu de réflexion que nous faisons sur la flétrissure qu'il imprime à notre âme, que dis-je? à toute notre nature. Y a-t-il rien de plus flétrissant pour un être intelligent, libre et par conséquent moral, que de tomber au rang d'un être stupide, esclave de la nécessité et volontairement coupable?

Notre nature a ses lois déterminées d'après lesquelles elle doit se conduire et qu'elle ne peut impunément violer, c'est-à-dire sans se détruire en quelque sorte elle-même. Ces règles, ces lois tracent à chacun de nous les limites dans lesquelles il lui est donné d'agir. La raison aperçoit ces limites; et quand on les franchit, c'est une preuve que l'esprit juge mal, que la volonté est aveugle, que la constitution de notre âme est altérée, que nous sommes sortis de l'ordre où le Créateur nous a placés, que l'homme en un mot n'est plus homme, mais un être dégradé, par conséquent infiniment méprisable, véritable rebut de la création, comme ces machines détraquées qui ayant perdu ou usé leur ressort ne sont plus bonnes qu'à être jetées au feu ou livrées au marteau du démolisseur.

Le péché est donc honteux parce qu'il suppose la perte de la raison; parce qu'il

n'y a rien de plus indigne de nous que de manquer de discernement, de prévoyance, d'intelligence, en nous laissant aller à la première impétuosité de la nature; parce que le comble de l'avilissement est d'éteindre volontairement en nous la flamme de l'esprit, ou du moins d'agir comme si jamais la main de Dieu ne l'y avait allumée. Quelle différence en effet y a-t-il entre un être privé de raison et un être qui ne se sert pas de sa raison? Le pécheur descend donc au plus bas degré de l'échelle animale, à ce degré où il n'y a pas même d'instinct, puisque l'instinct suppose encore une certaine obéissance à une règle. Que dis-je? à ce degré où il n'y a pas même la vie végétative, mécanique qui ne trompe jamais le but de la nature. Il devient une créature sans nom, une chose tout à fait hors des lois de son existence, et par conséquent un monstre. Oui, le péché est l'infamie de l'homme, car il est la négation la plus complète de sa raison.

Mais Dieu ne s'est pas contenté de nous favoriser d'un rayon de sa divine lumière; il nous a donné encore une faculté, une prérogative qui, quoique subordonnée à la première, n'en est pas moins d'un prix presque aussi grand: c'est le pouvoir de nous décider avec choix et prudence; c'est la faculté d'aller au bien et d'éviter le mal; c'est la liberté en un mot.

Aussi l'homme est-il fier et à bien juste titre de cette prérogative, puisque c'est par elle qu'il acquiert toute grandeur morale, toute sainteté, toute perfection digne du ciel. Il n'a jamais compté l'esclave parmi ses semblables. L'esclavage est le dernier terme de l'abaissement humain. Rien de plus vil à nos yeux que l'homme sans liberté, l'homme vendu à un maître, l'homme acheté dans un marché comme un animal immonde; rien de plus méprisé et de plus méprisable dans les annales du genre humain que les nations qui ont été obligées d'abdiquer entre les mains d'un tyran, et qui n'ont pas préféré l'anéantissement à la nécessité de se dépouiller de leur liberté aux pieds d'un maître.

Or le péché n'est qu'une servitude, l'Écriture, du moins, le nomme ainsi. Voyez Samson dans les bras de Dalila, voyez un homme à la solde des passions: que de faiblesses! que d'irrésolutions! que de lâchetés! que de serviles bassesses! quel mépris, quelle pitié ne nous inspirent pas les esclaves du monde, de ses maximes, de ses vaines bienséances! Combien de fois, spectateurs de semblables misères, ne nous sommes-nous pas lamentés sur le sort de leurs victimes? sur le sort, par exemple, de ce père de famille qui sacrifie à une liaison coupable la fortune, l'honneur, le repos de sa famille; qui, à la vue de la ruine épouvantable préparée à sa maison par ses désordres, prend tous les jours, mais, en vain, la résolution de secouer le joug qui l'accable, et qui malgré les plus fortes menaces de la conscience et

de la nature, revient toujours aux pieds de la vile créature à laquelle il a voué son âme, ses trésors et sa vie? D'où vient l'indignation ou plutôt le dégoût que nous inspire la vue de tant de turpitudes, si ce n'est du profond avilissement où tombent ces pécheurs en renonçant, par le péché, au plus bel apanage de l'homme qui est la liberté, l'indépendance de la volonté d'un autre, le pouvoir de choisir et de nous gouverner par nous-mêmes et non point par la fatalité des choses?

Servitude du péché d'autant plus honteuse, qu'elle est absolument volontaire. On a pitié d'un homme à qui la liberté est ravie par une nécessité inévitable; d'une nation qui, après avoir vaillamment combattu, subit le poids de la conquête; mais on a horreur de celui qui se vend ou se laisse prendre par lâcheté ou négligence. La postérité accable de son mépris un peuple qui par sa licence, ses folies, sa lâcheté se laisse mettre le pied sur la gorge par quelque bandit audacieux, devient la proie des factions; et quand un tel peuple sert de jouet ou de risée à l'univers, on n'aperçoit dans sa destinée que le châtement bien mérité de l'attentat dont il fut coupable envers lui-même, en sacrifiant sans remords le privilège auguste qui l'élevait au-dessus d'un amas de bêtes de somme et d'animaux parqués pour le plaisir d'un seul.

Appelons-en, du reste, au témoignage du pécheur lui-même

Si quelqu'un pouvait douter de la honte qui s'attache au péché; si quelqu'un était ébloui par le prestige de péchés éclatants; si quelqu'un se laissait séduire par les adorations coupables que le monde décerne quelquefois à des hommes dont les grandeurs ne furent éditées que sur des crimes; si quelqu'un était dupe des louanges insensées que même les plus grands scélérats ont obtenues pour les actions les plus infâmes et une vie passée dans l'oubli de tous les devoirs; si vous m'opposiez le culte que d'aveugles mortels sont toujours prêts à décerner aux passions triomphantes, aux excès couronnés par la fortune; à cet homme, par exemple, qui boit dans des coupes d'or les larmes de la veuve et de l'orphelin; à cet orgueilleux qui a sacrifié à son ambition le repos, la liberté, la gloire de sa patrie; à cet hypocrite qui à force de subtilité et de sophismes est parvenu à réhabiliter l'infamie d'une conscience vendue au parjure; à ce libertin qui, au lieu d'être attaché par l'indignation publique au poteau de l'infamie comme un vil corrupteur de l'innocence, reçoit de toutes parts les hommages qu'on n'accorderait pas quelquefois aux saints les plus parfaits; si, dis-je, vous m'objectiez enfin cette prétendue gloire que le monde attache aux exploits de ses plus vils héros, je vous dirais à mon tour:

Puisque, selon vous, le péché n'a rien par lui-même de honteux, d'où vient donc le soin que prennent tous les hommes de cacher leurs vices? D'où vient que les vices

que l'on cache le plus sont précisément ceux qui passent aux yeux de la saine morale pour les plus bas et les plus dépravants? Pourquoi, comme l'a dit l'Apôtre (I *Thess.*, V, 7), ceux qui s'enivrent s'enivrent-ils de nuit? pourquoi faut-il le secret au libertinage, le silence à la calomnie, et le mystère à la rapine et au brigandage? pourquoi la sagesse des magistrats relègue-t-elle loin des yeux des bons citoyens l'ordure immorale des villes? pourquoi l'adultère se cache-t-il sous le voile sacré du mariage, l'usure sous les formes de l'industrie, et la vengeance, la haine sous celles de la justice? pourquoi enfin tous les vices prennent-ils le masque de toutes les vertus? d'où vient cette prudence naturelle, et comment expliquer la révolte de notre amour-propre, aussitôt qu'un ennemi menace de publier nos secrètes infamies?

C'est qu'il n'y a rien de plus honteux que le péché; c'est que nous savons, comme l'a dit Cicéron, que, quand même nous pourrions échapper aux regards des hommes, nous ne pouvons nous abandonner, sans une confusion inévitable, à l'entraînement du péché. Quoi, en effet, de plus abject que l'intempérance, de plus brutal que la luxure, de plus lâche que le mensonge, de plus insensé que la vengeance, de plus injuste que la fraude, de plus méprisable que l'avarice, de plus détestable que la perfidie, de plus dénaturé que la dureté de cœur et la méchanceté de l'âme? Il faut donc au pécheur la nuit, les ténèbres ou le silence, parce qu'il sait que le soleil n'a pas été fait pour éclairer ses œuvres, et qu'elles doivent être dérobées aux regards du ciel et de la terre.

Mais quelques efforts que fasse le pécheur pour échapper à la vue de ses semblables, peut-il jamais se soustraire à la vue même de Dieu? Non, sans doute, puisque les regards de Dieu pénètrent jusqu'au fond du plus sombre abîme, et percent dans les plus secrets replis de notre âme; et c'est cette impossibilité même de fuir le regard de Dieu qui met le comble à la honte du péché.

La honte d'une mauvaise action, remarquez-le bien, augmente à proportion de la dignité des personnes qui en sont témoins; c'est pourquoi une action mauvaise est d'autant plus honteuse qu'elle est davantage publique; car le public est une personne morale dont la grandeur est proportionnée à la multitude des individus qui la composent; de sorte que l'action mauvaise la plus honteuse serait celle qui serait commise, s'il était possible, à la face de l'humanité tout entière. Si donc la honte augmente avec la dignité de celui qui en est témoin, celle qui s'attache au péché, elle est incalculable par elle-même, puisque tout péché est commis en la présence de Dieu, qui est l'être le plus grand, le plus parfait, le plus admirable de tous.

Ici je me rappelle que quand le peuple romain voulait se livrer à des jeux indignes

de la nature humaine, il attendait que Caton fût sorti du théâtre, afin de ne pas offenser les regards de cet auguste et vénérable personnage par l'aspect de la licence et de la férocité des mœurs publiques. Hommage admirable de la conscience rendu à la sainteté des devoirs, en même temps qu'aveu bien frappant de la turpitude du péché. Si, en effet, les jeux du cirque n'avaient rien de réproché par la conscience humaine, et par conséquent d'infâme, pourquoi le peuple le plus généreux de la terre voulait-il que Caton se voilât la face pour ne pas les voir?

Pécheurs qui êtes tentés de vous glorifier de vos œuvres, il y a aussi un autre Caton qui ne se retirera pas du cirque où vous voulez livrer votre âme en proie à des bêtes plus féroces que celles contre lesquelles luttaient les gladiateurs. Vous cherchiez en vain à éviter sa présence: son œil vous suit partout, parce qu'il remplit tout de sa divine majesté. Il faut nécessairement subir son regard scrutateur. Vous ne pouvez le fuir, et lui ne peut ne pas vous voir. Votre honte est donc inévitable, et elle est infinie comme le Dieu devant lequel elle se consume. Comment donc pouvez-vous penser au témoin nécessaire et si auguste de vos iniquités, sans être pénétrés de la même honte qu'éprouvait le publicain, sans vous frapper la poitrine, sans vous écrier: *O mon Père, j'ai péché contre vous et contre le ciel!* (*Luc.*, XV, 21.)

Mais combien y a-t-il de pécheurs qui tiennent ce langage? combien, au contraire, qui mettent leur gloire à braver les regards de Dieu, comme ces insolents dont parlait l'apôtre saint Paul en versant des larmes! combien qui sont tellement ensorcelés par le péché, qu'ils ne rougissent plus de ce qu'il a d'infâme! qui ne savent plus même ce que c'est que la honte! qui se vantent de leurs fautes, et qui, comme le disait encore Jérémie, *se sont fait des fronts de femme prostituée!*... (*Jer.*, III, 3.) Voilà l'image dont se sert le prophète pour caractériser ces pécheurs! Il en appelle à l'exemple de ces malheureuses créatures complètement abruties par le vice, affichant leur infamie, bravant les mépris des plus pervers, et portant, en quelque sorte, écrit sur leurs vêtements et sur leur personne, le signe de leur avilissement. En vain la conscience publique les poursuit-elle de son indignation, en vain la moralité, la philanthropie, les humanitaires, tout le bataillon sacré des réformateurs ou des améliorateurs du genre humain cherche-t-il à les faire rentrer en elles-mêmes par le poids des remords et le sentiment de leur flétrissure... Non, elles bravent tout, elles sont au-dessus de tout; leur impertinence et leur audace s'élèvent encore plus haut que la clameur et la réprobation universelles. Elles se sont fait des fronts à elles, des fronts marqués d'un caractère particulier, des fronts de femme prostituée. Voilà l'image, je le répète, dont se sert le prophète pour caractériser ces

pêcheurs ; voilà le type hideux et révoltant sous lequel l'Esprit-Saint nous représente celui qui ne sent pas la honte attachée au péché, et même qui s'en glorifie.

Et gardez-vous, M. F., de prétendre qu'il y a plus de causticité que de vérité dans cette effroyable comparaison. Lorsque je considère les mœurs de notre siècle, l'image me semble au-dessous même de la vérité. Le plus souvent la prostituée n'est qu'une victime de la séduction et de la misère ; son front ne rougit plus parce que sa conscience a été pour ainsi dire détruite par l'iniquité de ses bourreaux. Mais croyez-vous que tant d'autres pêcheurs aient la même excuse en ayant la même ostentation ? Pour moi je ne vois qu'un degré de plus de scandale dans l'insolence et l'orgueil de ces pêcheurs.

Ne s'est-il donc pas fait un front de femme prostituée sans en avoir la déplorable excuse, cet homme qui a trouvé la source de sa fortune dans les calamités publiques, et qui après avoir sacrifié sans ménagement à sa soif de l'or, toute justice, toute prudence, toute honnêteté, vient étaler aux yeux de ses victimes le fruit de ses concussions et de ses rapines ?

Ne s'est-il donc pas fait un front de prostituée, ce violateur de la foi conjugale qui ne prend pas même le soin de dissimuler ses mœurs secrètes et qui voudrait que la complice de ses désordres fût honorée des mêmes respects que l'épouse pieuse, chaste et fidèle ?

Ne s'est-il donc pas fait un front de prostituée, cet ambitieux parvenu aux honneurs en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines, dont les grandeurs insultent les peuples témoins de ses intrigues passées et de ses heureux attentats ?

Ne s'est-il donc pas fait un front de prostituée, ce père de famille qui abandonne avec la plus coupable négligence ses enfants aux travers de l'éducation la plus détestable, et n'est ému ni par la vue de leurs désordres ni par l'éclat scandaleux que jettent leurs passions ?

Ne s'est-il donc pas fait un front de prostituée, cet apostat de toutes les religions politiques, plaignant sans cesse le droit et adorant toujours le fait, et qui croit trouver dans l'indulgence criminelle d'un monde aveuglé la justification de ses cyniques changements ? ce personnage obligé plus que tout autre à la sagesse des pensées, à la modération des désirs, à l'abnégation de soi-même, à la fuite des honneurs achetés au prix du sang ou du parjure, et qui ébranle sacrilègement la moralité des peuples par sa servilité obséquieuse et son culte fanatique pour les idoles de boue qu'élève la fortune ?

Ah ! ils sont tous de ces gens qui mettent leur gloire dans ce qui devrait faire leur confusion, qui n'ont d'autre Dieu que le péché, et dont la fin sera la perdition, comme dit l'Apôtre. Qu'espérer, en effet, d'un homme qui a abjuré toute idée de vertu jusqu'au point de s'enorgueillir, de

se vanter de ce qui devrait faire son ignominie ? Quel fruit peuvent-ils recueillir de ces choses dont ils ne rougissent pas, bien plus, dont ils se glorifient ? Le même apôtre vous l'a dit : *La mort !*

SECONDE PARTIE.

Revenons un instant sur le sujet que nous avons traité dans la première partie, afin de mieux concevoir l'enchaînement des vérités qu'il nous reste à vous développer.

La honte est ce sentiment douloureux qui vient de la réflexion que nous faisons sur nos actions, lorsqu'elles blessent l'honneur, la vie, la fortune de nos semblables, la dignité de la nature humaine, et qu'elles doivent par cela seul, nous attirer le blâme et le mépris des gens de bien. La honte se mesure sur le caractère du coupable et du témoin de la mauvaise action.

Or, la honte est peut-être la plus grande peine de la damnation, c'est-à-dire de la mort éternelle, puisque l'Esprit-Saint ne craint pas de la mettre en opposition avec la gloire du salut, c'est-à-dire de la vie éternelle. Dieu nous a dit qu'il divulguerait nos fautes, qu'il tirerait du fond des ténèbres tous ces secrets qui y sont ensevelis, que les anges les publieraient sur les toits, et qu'ils justifieraient les peines dues aux méchants en manifestant leur conscience aux regards de l'univers. Maintenant le péché nous en impose par ses charmes ; nous ne voyons pas le fond de turpitude qui en forme l'essence ; nos yeux fascinés par les séductions du mal n'en aperçoivent que le côté flatteur pour la nature corrompue, et nous nous complaisons à trouver dignes de nous ce que nous ne pourrions réellement envisager sans horreur. Mais lorsque le jugement de Dieu aura éclaté, et que les vases de sa colère auront été versés sur nous, les pêcheurs seront couverts de honte et enveloppés de confusion comme d'un vêtement.

Nous savons donc que la mort éternelle est la conséquence du péché, parce que la honte éternelle commence pour lui ici-bas. Mais ce que nous ne savons point assez, c'est que la mort éternelle est le plus souvent pour nous la conséquence du défaut de sentiment de honte du péché. Si, en effet, le pécheur est encore sensible à l'ignominie de la dégradation, il y a de la ressource pour l'amélioration de son âme. Le soin de son bonheur éternel doit nécessairement l'engager à travailler à surmonter la cause de la honte, et par conséquent, à revenir à la pratique du bien ; c'est ce qui explique le dialogue que nous trouvons dans les livres sacrés entre Dieu et le prophète Jérémie. Ce prophète dénonce à Dieu les iniquités de son peuple. Dieu ne voudrait pas châtier, le prophète insiste ; Dieu plaide en quelque sorte en faveur des coupables, le prophète réitère avec force ses accusations. Mais au moins, s'écrie le Tout-Puissant ces criminels ont-ils

honte de leur abomination? non, répond Jérémie (c. III); ils n'en ont point, ils ne savent plus ce que c'est que rougir, ils se sont fait des fronts de femme prostituée. A ces mots, Dieu n'y tient plus, sa miséricorde est tout à fait vaincue par sa justice; il ne veut pas en entendre davantage. Eh bien! s'écrie-t-il, puisqu'il en est ainsi, puisqu'ils n'ont point honte de leur péché, puisqu'ils ont perdu tout sentiment de leur indignité, puisqu'ils se sont fait gloire de leur ignominie, je les abandonne à leur malheureux sort; qu'ils tombent morts les uns sur les autres!

Dieu n'est donc pas comme ces dieux de métal, dont parle Baruch, qui ont un sceptre et une épée, et qui pourtant ne peuvent faire périr ceux qui les offensent. Il punit le péché aussitôt qu'il est conçu. *Le jour, a-t-il dit à notre premier père, le jour où tu mangeras du fruit défendu, tu mourras. (Gen., II, 17.)*

O triste condition d'un prédicateur réduit à s'adresser à des hommes si sensibles d'ailleurs à l'attrait du bien, et qui pour se déterminer à suivre les devoirs dont ils reconnaissent la justice, ne pourraient l'être qu'au motif dont il s'agit ici! Mais n'en appelons pas encore à ce motif. Il y en a un autre en apparence moins terrible, mais qui sera peut-être plus puissant sur des âmes charnelles, ne se déterminant à la pratique de la vertu, que par la considération du bien ou du mal temporel qu'on peut en recueillir.

Je laisse donc pour un moment de côté; la pensée de notre avenir, et je ne m'occupe que de l'anathème porté contre le péché, anathème dont la funeste influence se fait sentir à chaque instant, aussitôt que le méchant a coopéré au mal par notre destruction physique et spirituelle : *In quacunque.*

Le pécheur est un homicide de lui-même, il tue son corps, il tue son âme.

Il tue son corps. Ici il ne faudrait pas de la théologie; il ne faudrait pas même de la morale. Ici, il ne faudrait qu'en appeler aux principes même des athées et des matérialistes; étudier en effet, avec eux, la physiologie des passions, les rapports, comme ils le disent, du physique et du moral, et décider ensuite laquelle des deux vous commande avec le plus de raison de fuir le péché, ou de la voix de l'impie qui vous crie : Si vous commettez le mal vous vous tuez, ou de la voix de Dieu qui vous dit : A quelque moment que vous...

O merveilleux témoignage rendu à la vérité par la bouche même de ceux qui en contestent le plus les fondements inébranlables! Depuis l'origine du monde, le Seigneur nous répète que la mort matérielle est le châtement de l'iniquité, et pour si peu que l'homme veuille réfléchir sur l'influence destructrice d'une mauvaise conduite, il est forcé d'avouer par sa propre expérience, combien les menaces de Dieu sont certaines et efficaces. Philosophes, matérialistes, scrutateurs de la nature ani-

male, ô vous tous qui ne croyez qu'à ce que vous pouvez voir, toucher et couper, qui réduisez l'existence de l'homme au jeu d'un automate, et qui voulez tout expliquer en lui par l'impression des sens, cette fois vous êtes d'accord avec nous; vous le dites comme nous, ou plutôt Dieu vous force à le dire : le péché tue, l'envie dévore, la luxure épaïse, l'intempérance ruine, le jeudessèche, l'avarice calcine, la fureur étouffe, la colère foudroie, tout méchant est un bourreau de lui-même!

Étonnons-nous, après cela, de la prodigalité avec laquelle la mort est répandue autour de nous. De toutes parts elle nous environne, parce que de toutes parts le péché nous assiège et que le péché ne sera anéanti qu'avec la race humaine. Oui, la mort et partout la mort! et cela pour la moindre infraction aux lois de la nature! Quand vous voyez quelque grand scélérat conduit à l'échafaud, vous vous dites qu'il va subir la peine de son crime, la peine d'avoir violé quelqu'un des grands principes sur lesquels la société repose, et vous ne faites pas attention qu'il n'y a d'autre liaison entre son supplice et sa faute que celle que la volonté arbitraire des hommes a établie, tandis que le même supplice vous attend, nécessairement, inévitablement, par le seul fait de la culpabilité, et quelquefois pour la plus petite violation des règles seules de la prudence : un verre d'eau bu à contre-temps, une joie trop vivement sentie, un travail trop soutenu; la mort, la mort, aussitôt la mort!

Mais la conséquence du péché n'est pas seulement la mort physique, il y a encore la mort de l'âme.

Mort inhérente à l'âme même, conséquente du divorce avec Dieu, mort incessante, persévérante comme les causes mêmes qui la produisent.

1° Chaque chose a son bien-être, sa perfection, la vertu qui lui est essentielle et qui la soutient, la conserve, la rend toujours propre à la fin pour laquelle elle a été créée. Ainsi, pour rendre cette vérité sensible par un exemple, la perfection d'un édifice, sa vie, si l'on peut ainsi parler, est de se maintenir toujours en équilibre dans l'ensemble de ses proportions, dans l'agencement régulier de toutes ses parties, agencement qui en fait la beauté, la solidité, la durée. Le bien-être du corps humain consiste dans la santé et la force; le bien-être de l'âme dans la vérité et la vertu, et aussitôt qu'elle perd l'une et l'autre, elle perd aussi les conditions de la vitalité. L'édifice spirituel a subi un ébranlement; les fondements en sont minés; bientôt après l'ensemble de l'architecture s'écroule, il ne reste plus que des ruines. Or, le péché aveugle et vicie l'âme. Le plaisir funeste d'une première faute excite le désir d'en commettre une seconde. Plus l'âme se remplit de l'objet de ses coupables convoitises, plus elle s'enivre du charme qui l'obscurcit et la corrompt, et, en suivant ainsi l'attrait vif qui la domine, elle continue, comme dit Platon, jusqu'à

ce qu'elle s'en soit soulée et qu'elle en meure.

2° Mort, conséquence du divorce avec Dieu. Car la vie de l'âme consiste dans son union avec Dieu, qui est la source d'où émanent les deux forces nécessaires à notre existence, la vérité et la justice.

Dieu est non-seulement un être pur et incompréhensible ; mais, telle est encore sa sainteté, qu'il ne peut soutenir la vue du péché. David a dit de lui qu'il ne prend pas plaisir à l'iniquité. Le méchant n'habite pas dans son tabernacle. Il hait tous les ouvriers d'iniquité : expressions qui rendent palpable le divorce consommé par le péché entre Dieu et l'homme.

Dieu n'est que sagesse et le péché n'est que folie. Dieu n'est que bonté et le péché n'est que malice. Dieu n'est que lumières et le péché n'est que ténèbres. Dieu n'est qu'ordre et le péché n'est que désordre. Dieu n'est que paix et le péché n'est que combats. Dieu n'est que consolation et le péché n'est que désolation. Dieu n'est que force et le péché n'est que faiblesse. Dieu n'est que douceur et le péché n'est qu'amertume. Dieu n'est qu'espérance et le péché n'est que désespoir. Dieu n'est qu'amour et le péché n'est que haine. Dieu.. Mais je m'arrête dans ce parallèle, il n'aurait d'autres limites que la nature même de Dieu comparée à celle de l'homme, c'est-à-dire qu'il n'en aurait pas ; Dieu accable le péché de toute l'immensité de la sienne, et par conséquent le péché creuse entre Dieu et l'homme l'abîme qui existait avant toutes choses, l'abîme même du néant.

Quelle effroyable catastrophe dans ce dépouillement universel de grâces, dans cette impuissance d'en amasser ; il semble que nous avons un nom de vie et voilà que nous sommes réellement morts. Le monde loue cette créature dont il ignore l'affreux destin ; mais l'ange de Dieu écrit que c'est une plante desséchée et stérile : *Scribe virum sterilem.* (Jer., XXII, 30.) Le pécheur enfin a tiré l'épée et l'épée s'est enfoncée jusqu'à la garde dans son cœur : *Gladium evaginaverunt peccatores, gladius intrat in corda ipsorum.* (Psal. XXXVI, 14.)

3° Mort incessante, persévérante, sans cesse renouvelée par les causes mêmes qui la produisent, Le péché n'est qu'un enfer commencé.

Ainsi le pécheur a violé la conscience, et le châtement de cet attentat, le ver qui ne mourra pas, le remords, s'attache à lui comme à une proie anticipée ; maintenant le supplice est tolérable. Cette affreuse torture est adoucie par les distractions de la vie qui passe et qui endure ; mais elle n'en commence pas moins au milieu du bruit et des joies insensées du monde. Dans la région des ténèbres éternelles, rien ne pourra plus amuser cette âme criminelle et désensorcelée des charmes du péché.

Le pécheur en péchant a cédé à l'attrait d'un faux bonheur et s'est séparé de Dieu qui est le souverain bien et le seul bien vé-

ritable. A peine en possession de l'objet de ses convoitises, il en aperçoit le néant ; mais le mur de division entre Dieu et lui n'en est pas moins établi. L'affreuse sentence : *Eloignez-vous de moi, maudits* (Matth., XXV, 41), est donc déjà prononcée pour lui.

Le pécheur en péchant n'est-il pas tombé encore dans l'étang de feu, dans les premières vagues du feu éternel ? La flamme impure des mauvais désirs, l'ardeur des passions, la violence et la tyrannie des convoitises non réprimées ont commencé pour lui tous ces supplices que l'Écriture nous représente par les images de ce qu'il y a de plus douloureux dans ce monde.

Le pécheur a abjuré la vertu, mais il n'en conserve pas moins le souvenir des purs et saints plaisirs qui l'accompagnent. Or, l'un des supplices de l'enfer est la pensée des biens que l'on a perdus. De même que rien ne relève davantage le prix du bonheur présent que le souvenir des infortunes passées, de même rien n'augmente davantage la douleur que le souvenir des plaisirs qui l'ont précédée. L'Écriture, pour nous le faire comprendre, remarque que le mauvais riche avant de tomber dans l'enfer venait de quitter la pourpre et le fin lin dont il était revêtu et la chère magnifique qu'il faisait tous les jours. De quels affreux souvenirs son supplice n'était-il donc pas accompagné ? Ce sont ceux qui poursui vent le péché aussitôt qu'il est accompli. Le pécheur voit la vertu qu'il a abandonnée et son cœur sèche d'effroi ; la mémoire des nobles et saintes joies de ces jours d'innocence, n'est que la première réminiscence, destinée à lui rendre un jour intolérable la dernière et éternelle réminiscence de l'enfer. « Il a tiré le glaive et le glaive s'est enfoncé tout entier dans son âme. »

Ah ! mes frères, à quel détestable caractère n'a donc pas été marqué le péché ! Quand nous rencontrons sur nos pas, au bord d'un rivage, un cadavre humain rejeté par la tempête, à la vue de ces chairs tombant en lambeaux, de cette masse informe et livide, nous détournons les yeux avec effroi, nous avons horreur de nous-mêmes. Nous ne voulons pas reconnaître notre destinée future dans ces tristes dépouilles et nous nous hâtons de cacher dans les entrailles de la terre les restes malheureux qui en souillent la face et infectent les airs. Que serait-ce si vous pouviez contempler de vos propres yeux, comme les damnés, le cadavre même de votre âme ! Mais, hélas ! la plupart d'entre nous ne savent pas même ce que c'est que la mort de l'âme ; et parce que, après avoir perdu par le péché la vie de cette pure et immortelle substance, la machine animale, le fantôme humain, le cadavre privé d'âme, agit, marche, parle, raisonne comme s'il avait encore une âme, on croit être vivant, quoique réellement on ne soit plus. Sans doute le corps que le péché a souillé n'a pas perdu tout mouvement, il exécute encore les lois de la nature physique et vivante ; l'âme végétative, l'âme qui

sent, qui reçoit les impressions des éléments qui cédera encore, s'il le faut, à la luxure, à l'intempérance, à l'attrait du vol, de la calomnie, de la lâcheté, de l'égoïsme, continue toujours à diriger les actions de cet être perverti et mis par le péché hors des lois de la véritable existence. Mais l'âme sortie de Dieu, l'âme sublime, sainte, immortelle; l'âme qui chez les païens, malgré les ténèbres de l'idolâtrie, inspirait un Socrate, un Phocion, un Epaminondas, l'âme qui sous l'inflexible rigueur de la loi suscitait un Joseph, un Elie, une Judith, une Esther, un Judas Machabée, l'âme qui sous la loi de grâce et d'amour enflammait un Paul, un Athanase, un François de Sales, un Pie V, un Léon IV, l'âme qui sait résister aux tyrans, faire pâlir

le vice, glorifier la vertu, défendre les droits de la patrie, et s'immoler au salut de tous; cette âme enfin qui crée les grands citoyens; les héros, les magistrats courageux, le chrétien, le saint, l'homme véritablement immortel, cette âme n'est plus; le péché l'a tuée.

Suivons donc, mes frères, le conseil de l'Apôtre, demeurons en Dieu (*Rom. VI, 11*), afin que notre âme y demeure et vive. Alors quand Jésus-Christ nous apparaîtra nous ne serons ni confondus dans la honte ni abîmés dans la mort; mais délivrés du péché et, devenus esclaves de la justice, nous trouverons la gloire dans nos œuvres et nous aurons pour prix la vie éternelle. *Amen.*

NOTICE SUR M. ROBITAILLE,

CHANOINE D'ARRAS.

François-Joseph Robitaille, né à Fruges (Pas-de-Calais), le 9 juin 1800, fit ses études au collège de Saint-Omer et sa théologie au séminaire d'Arras (où il fut constamment le premier de son cours).

Ordonné prêtre le 24 juillet 1824, il fut nommé curé d'Andrehem, canton d'Ardru (où il recueillit de grands fruits de salut pendant le jubilé de 1825), directeur du grand séminaire et professeur d'Écriture sainte, le 15 septembre 1826, et professeur de théologie dogmatique en 1829, puis chanoine honoraire du diocèse. Au milieu des travaux du professorat, il se livrait à la prédication. Il fit dans plusieurs villes du diocèse les instructions de la semaine sainte, et consacrait ses vacances à donner des retraites aux communautés religieuses et aux maisons d'éducation.

En 1837, Mgr de la Tour-d'Auvergne le nomma curé de Saint-Pol, grand doyen de l'arrondissement de ce nom et vicaire général du diocèse. En arrivant dans sa paroisse il donna une mission où l'on compta plus de cinq cents conversions et il établit plusieurs confréries et pieuses associations pour conserver les fruits opérés par les exercices religieux.

Il établit dans le doyenné des conférences ecclésiastiques qu'il présidait lui-même chaque semaine en été et tous les quinze jours en hiver.

En 1838, il fonda et dota en partie un établissement de frères de Marie. C'est le premier établissement que cette congrégation fit dans le nord de la France. Il lui servait de maison-mère pour cette contrée et à l'aide de ce petit noviciat M. l'abbé Robitaille, avec l'autorisation du frère directeur général, fonda les maisons de Carvin, de Lens et d'Hénin-Liétard, dans le diocèse d'Arras, et celle de Beaucamps dans le diocèse de Cambrai. A sa sollicitation, madame de la Granvelle fit dans cette der-

nière commune de vastes constructions, qui forment aujourd'hui une belle maison-mère et un pensionnat nombreux.

Dans les années suivantes il agrandit l'église paroissiale de Saint-Pol, par l'adjonction de deux bas côtés à la nef, qui existait auparavant, la pourvut de nouvelles orgues et de beaux ornements.

En même temps il restaurait et agrandissait le presbytère et procurait un vaste local aux sœurs de la Providence de Rouen, qui dirigent l'école communale des filles.

Au milieu de ces nombreuses occupations, il trouvait du temps pour donner une coopération active à la *Bibliographie catholique*, et à d'autres revues scientifiques; fournir des articles à la *Commission des antiquités départementales* dont il est membre, assister aux réunions du comité de l'instruction primaire et visiter les écoles de l'arrondissement.

En 1849, il adressa un mémoire au conseil général du Pas-de-Calais, pour le déterminer à placer des élèves-maîtres boursiers à Dohem, sous la direction d'ecclésiastiques habiles et dévoués. Ce mémoire eut un plein succès. Pour réaliser cette œuvre, M. Robitaille s'adjoignit dans chaque arrondissement un homme de zèle et d'intelligence, chargé de recueillir des dons volontaires pour les frais de premier établissement. Tout réussit parfaitement; et cette école est encore en ce moment l'espoir de l'instruction primaire dans le département.

En 1850, il composa une brochure, petit in-8° sur le projet d'instruction secondaire, dans le sens de la conciliation. *L'Ami de la Religion* a rendu compte de cet ouvrage dans deux articles très-laudatifs.

En 1852, Mgr Parisi appela M. Robitaille à la direction de son grand séminaire; et l'année suivante Sa Grandeur approuva un petit opuscule composé par le nouveau

supérieur et intitulé : *Les Vacances sanctifiées par le séminariste*. En 1854 il le nomma chanoine titulaire.

Cette même année, l'académie d'Arras le nomma membre résidant, au moment même

où il faisait paraître une brochure sur l'ancienneté de l'Eglise d'Arras.

Toute la France connaît les trois études qu'il vient de faire paraître successivement dans l'*Ami de la Religion*, sur le *Traditionalisme* et qui ont eu un grand succès.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. ROBITAILLE,

CHANOINE D'ARRAS.

SERMONS ET DISCOURS.

I. SERMON

SUR LE PRINCIPE DU BONHEUR VÉRITABLE.

Mihi adhærere Deo bonum est (*Psal.* LXXII, 28.)

Il m'est bon de m'attacher à Dieu.

L'homme est né pour le bonheur, et son cœur s'ouvre naturellement à tout ce qui lui en rappelle la pensée. Cet heureux penchant le console dans ses douleurs, le fortifie dans ses maux et fait le charme de sa vie.

Toutefois pour atteindre cette fin désirable, il doit imprimer à cet instinct naturel une sage direction et le contenir dans de justes limites ; et c'est en quoi il se trompe souvent. Le bonheur, il est vrai, est l'objet de ses vœux et le but de ses démarches ; mais aveuglé par ses préjugés, égaré par ses passions, séduit par les attraits du plaisir, il le cherche où il n'est pas. Il le demande à toutes les créatures si impuissantes à le lui procurer, au lieu de se tourner vers la religion, seule source de la véritable félicité. Les charmes des joies profanes, le brillant des dignités, les avantages des richesses ne sauraient satisfaire les désirs de son cœur. Il n'y trouve, en effet, que l'image trompeuse du bonheur qu'un fantôme qui lui échappe, quand il croit le saisir et le laisse en proie à ses angoisses et à ses regrets.

Rien donc de créé ne peut rendre l'homme véritablement heureux et la religion seule est la source du bonheur, même sur la terre. Ces deux pensées seront la matière et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le principe du bonheur doit être un domaine commun, puisque tous les hommes sont appelés à le posséder et que la seule

idée de sa privation ferait le tourment de leur vie. En second lieu, ce principe doit leur offrir des biens réels, capables de remplir leur cœur et d'en prévenir les besoins. Troisièmement enfin, il doit leur en assurer la possession, en sorte qu'ils ne puissent en être dépouillés malgré eux.

Or, de tous les biens que l'on rencontre ici-bas, en dehors de la religion, en est-il un qui réunisse ces conditions essentielles du vrai bonheur ? D'abord est-il donné à tous d'amasser des richesses ? d'obtenir des emplois honorables ? de vivre dans le repos et les plaisirs ? N'en est-il pas un grand nombre au contraire dont le cœur ne s'est jamais ouvert à l'espérance, dont la vie s'écoule dans la misère et l'humiliation, se nourrissant chaque jour d'un pain d'amertume et mouillant leur couche de leurs larmes ? Où serait pour eux la source du bonheur, s'ils ne pouvaient la trouver que dans ce qu'honore le monde et publie la renommée ?

Ne parlons toutefois que de ceux devant lesquels s'ouvre la carrière des honneurs et qui prétendent sans témérité aux faveurs de la fortune. Les ont-ils toujours obtenus par leurs efforts les plus généreux et les plus constants, par les privations et les sacrifices qu'ils se sont imposés ? N'ont-ils pas exposé vainement leur santé, leur réputation, leur vie même ? Leurs espérances les plus flatteuses ne se sont-elles pas évanouies au moment même où ils se croyaient sûrs du succès ? Ils avaient compté sur le dévouement d'un ami, sur le crédit des grands ; ils se confiaient dans les ressources de leur génie, dans leur activité et leur courage. Un seul instant a fait disparaître toutes les chances heureuses et renversé ces projets

d'élévation si péniblement élaborés et concertés avec tant de sagesse. N'est-ce pas là l'histoire d'une foule d'hommes qui semblaient avoir le plus brillant avenir et dont les prétentions étaient les mieux fondées?

Mais il en est, dit-on, auxquels tout sourit, qui s'entourent de joies, regorgent de biens, cumulent les dignités. Leurs enfants, pour parler avec la sainte Écriture, croissent comme de jeunes plantes; la nature leur prodigue ses richesses. Ils n'ont pas sous les yeux le spectacle de la misère, et les cris de la douleur n'approchent pas de leur maison. Voilà les heureux du siècle. *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt. (Psal. CXLIII, 15.)*

Le langage de l'Esprit-Saint est bien différent de celui du monde. Ecoutez ces paroles du Sage : J'ai amassé, dit Salomon, une grande quantité d'or et d'argent, les richesses des rois et des provinces, et tout ce qui fait les délices des enfants des hommes. Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et j'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs. Considérant ensuite les ouvrages de mes mains et les travaux où j'avais pris une peine inutile, j'ai vu qu'il n'y avait dans toutes ces choses que vanité et affliction d'esprit. *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi. (Eccl., II, 11.)*

Ce langage, si étrange pour les partisans du monde, peut être néanmoins pleinement justifié au tribunal de la raison et de l'expérience. Le cœur veut des jours sans troubles, des plaisirs sans dégoûts, des jouissances sans privations. Mais quelle vue présentera ce consolant tableau? Sera-ce celle de vastes domaines? Non, Mes Frères; car, s'il fait son dieu de l'or, il sert une divinité cruelle, qui ne lui laisse aucun repos. Ses désirs naissent plus nombreux que les flots d'une mer agitée. Plus il amasse, plus il veut amasser; ses besoins augmentent avec ses possessions. Il ne dit jamais : c'est assez, parce que sa passion est insatiable; au milieu de ses trésors, il est misérable parce que rien ne peut éteindre la soif qui le dévore.

Aussi son âme ne s'ouvre plus aux douces émotions, ni aux joies pures de la famille; insensible quelquefois même aux caresses de ses enfants, il semble avoir brisé tous les liens du sang et de l'amitié. Souvent écarté par les sentiments dont s'honore l'humanité, il repousse la main défaillante de la misère, refuse au Lazare mourant les miettes de sa table et demeure froid devant le malheur.

Oubieux de lui-même, il vit pauvre au milieu de ses immenses amas d'or, se livre avec une ardeur inquiète aux spéculations les plus méprisables et vend son honneur et son âme à vil prix, selon l'énergique expression de l'Esprit-Saint. *Animam suam venalem habet. (Eccl., X, 10.)* Non, le bonheur n'est pas pour l'avare.

Serait-il le partage de l'ambitieux? Voyez, Mes Frères, cet homme soucieux, à traits alté-

rés, à démarche incertaine, à l'air pensif et sombre, qui médite des projets d'élévation et d'agrandissement. Le repos a fui loin de lui, le sommeil ne ferme plus sa paupière, sa vie est une série non interrompue de travaux, des soucis et d'intrigues. Soutenu par l'espoir du succès, il se livre à une joie immodérée; trompé dans ses espérances, il est en proie à la douleur. Il suit d'un œil jaloux les pas de son rival; si celui-ci l'emporte, il sèche de dépit; s'il tombe, il s'épuise en efforts pour profiter de sa chute et élever l'édifice de sa fortune sur les débris de la sienne. Mais alors même qu'il arrive au terme de ses désirs, il aspire sans cesse à de nouveaux honneurs, et ne peut satisfaire la passion dont il est l'esclave. Les livres saints nous en donnent des exemples frappants dans ce cruel ministre du roi d'Assyrie, qui ne peut se consoler de voir un seul homme lui refuser les honneurs divins; et dans ce grand empereur, sorti d'un coin de la Grèce, qui se croyait à l'étroit dans l'univers, et demandait des nations inconnues pour leur imposer ses lois. Non, l'ambition n'est pas la voie du bonheur.

On ne le trouvera pas non plus dans les plaisirs des sens. Cette passion, en effet, dont les attraites sont si puissants, est le plus cruel ennemi de l'homme; elle enfante les regrets, les soucis cuisants, la honte et le désespoir; elle trouble la paix du foyer domestique, renverse les fortunes, ruine la santé et moissonne avant le temps ses malheureuses victimes. Alors même qu'on s'arrêterait sur cette pente rapide de manière à éviter les excès que je viens de signaler, la perte de l'innocence, la pensée de ces faiblesses qui couvrent d'une rougeur salutaire le front qui n'a pas encore perdu toute pudeur, seraient une source féconde de chagrins et changeraient en amertumes toutes les jouissances de la vie.

L'homme du monde du moins, qui ne cède pas à l'entraînement de ces grandes passions, qui jouit de ses biens sans inquiétude, comme sans désirs, pourra réaliser la véritable idée du bonheur. Il aime le monde et il en est aimé. Il est de toutes les parties de plaisirs, où il brille par la vivacité de son esprit et les saillies de son imagination. Ses jours sont sereins, sa vie s'écoule calme et tranquille, exempte de soins et d'alarmes d'aucune sorte.

Connaissez-vous, Mes Frères, un vie semblable à celle dont je viens d'esquisser les traits? Où sont ces amateurs du monde dont le cœur est insensible à l'éclat des honneurs, aux attraites des richesses et de la volupté?

Supposons cependant qu'il en existe; sont-ils véritablement heureux? Il est une voie, dit l'Esprit-Saint, dont l'entrée est semée de fleurs, mais qui conduit infailliblement à la mort. Il y a folie de la suivre sans défiance, car la coupe des joies mondaines est remplie d'un poison subtil dont on ressent bientôt les atteintes cruelles. Au sein des jouissances et des fêtes, le cœur

éprouve un malaise indéfinissable, un vide que rien ne sait combler. Vainement on se crée des plaisirs nouveaux, les joies s'usent par la multiplicité même; elles deviennent fades, pleines de dégoûts et d'ennui. Aussi au milieu même des assemblées profanes, l'homme du monde a bien ses retours de fatigue et de mélancolie qui se peignent dans tous ses traits, malgré ses efforts pour les dérober au public. Mais qui dira ce qui se passe dans son âme, dans ces moments, où tout fait silence autour de lui et que la voix de la conscience lui montre l'utilité de sa vie et la fragilité des biens auxquels il l'a consacré tout entière! Ne s'écrie-t-il pas dans le secret de sa demeure avec le roi Salomon: Je n'ai jamais rencontré en toutes choses que vanité et affliction d'esprit; *Vidi in omnibus...*

Mais ces biens seraient-ils plus réels, jamais l'homme n'y trouverait la source d'un bonheur véritable, parce qu'il ne saurait s'en assurer la possession. Qui ne connaît, en effet, l'instabilité des choses humaines et les jeux cruels de la fortune? Les positions changent avec les événements, les intérêts se déplacent; et le présent le plus beau laisse quelquefois entrevoir le plus désolant avenir. Tel comptait ses jours par ses succès, que l'on voit accablé sous le poids de ses revers. Aujourd'hui dans la joie et les honneurs, demain dans les larmes et l'humiliation. Naguère chacun lui payait son tribut de louanges et toutes les bouches publiaient sa renommée; désormais il mène une vie pauvre et ignorée de tout le monde.

O vicissitudes humaines, que votre souvenir est amer pour l'homme privé de religion! Tout change autour de lui. Les réputations les plus belles, les fortunes les mieux établies ne peuvent se promettre un instant de durée. Pour changer la face des choses, il suffit d'une mort inattendue, de la privation d'un emploi, de l'insuccès d'une tentative, d'un revers dans une entreprise, et de mille autres accidents contre lesquels la sagesse du siècle ne saurait se prémunir. C'est ainsi que tombent et disparaissent les particuliers et les familles elles-mêmes. Les mondains ne peuvent donc compter sur l'avenir, sans s'exposer à de cruelles illusions. Aussi malgré leur prospérité actuelle, ils ne sont pas rassurés sur leur avenir et cette seule appréhension diminue leurs jouissances et les empêche de se livrer à la pensée du bonheur.

Mais ne leur enlevons pas l'espérance de vivre longtemps environnés de joies et d'honneurs et de couler des jours heureux jusqu'à la mort. Alors du moins tout finit. Richesses, réputation, plaisirs, tout disparaît à jamais, et il n'en reste qu'un souvenir amer. Hommes du monde, puis-je m'écrier avec les saintes Écritures, où sont ces dieux dans lesquels vous avez mis votre confiance: *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam?* Où sont ces biens amassés avec tant de fatigue; ces maisons magnifi-

ques dont vous vouliez faire le lieu de votre repos? Où sont ces fêtes, où vous avez consumé dans de frivoles amusements un temps précieux que vous deviez à Dieu et à votre salut? Où sont ces amis, ces compagnons de vos joies, auxquels vous avez sacrifié votre conscience? Où est ce monde que vous avez idolâtré? Où sont ces passions auxquelles vous vous êtes livrés? Où sont en un mot toutes ces idoles auxquelles vous avez élevé des autels sur lesquels vous immoliez chaque jour vos devoirs les plus sacrés? *Ubi sunt, etc. (Deut., XXXII, 37.)*

Ah! désormais la nature a perdu pour eux ses beautés, les plaisirs ont perdu leurs attraits, le monde a perdu ses charmes! Les illusions se dissipent, et les choses apparaissent telles quelles sont, à la lueur du flambeau de la mort. Quelle douloureuse surprise pour des hommes qui avaient vécu comme s'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, ou plutôt comme s'ils n'avaient jamais dû mourir. Dans quelles angoisses les jette une situation si nouvelle, si inattendue? S'ils n'ont plus de foi, ils ne voient devant eux que le néant. S'il leur reste des doutes, l'avenir se présente avec ses terribles secrets, et remplit leur âme d'incertitude et de frayeur. Insensés, s'écrient-ils comme les impies du livre de la *Sagesse*, nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité, et la lumière de la justice n'a pas lui pour nous: *Lassati sumus in via iniquitatis*. De quoi nous a servi notre orgueil? Qu'avons-nous retiré de la vaine ostentation de nos richesses. Toutes ces choses ont passé comme l'ombre; semblables à un vaisseau qui fend les flots agités, ou comme un trait lancé par un bras vigoureux, qui ne laisse après lui aucune trace. Nous avons passé du berceau dans la tombe, à peine avons-nous goûté les douceurs de la vie que déjà nous avons cessé d'être. *Nati continuo desivimus esse. (Sap., V, 97 et seq.)*

Voilà, Mes Frères, où aboutissent ces vaines théories du bonheur qui, ne considérant en nous que l'être qui passe, ne reposent sur aucune base solide, et se brisent contre l'écueil de la mort. J'avais donc raison de dire que les choses de la terre ne peuvent nous donner le bonheur et que la religion seule en est la source; sujet de mon second point.

DEUXIÈME POINT.

Il n'y a pas dans ce monde de bonheur parfait, Mes Frères. Des joies sans nuages, les biens sans mélange de maux ne sauraient être le partage de l'homme ici-bas. Cependant la Providence a bien voulu lui ménager des consolations, qui sont un avant-goût de la paix ineffable qu'elle lui a préparée dans le ciel, et c'est dans la religion qu'il les goûte. La piété, dit saint Paul, est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. «*Pietas ad omnia utilis est, promissionem vitæ habens quæ nunc est et futuræ.*» (*Tim., IV, 8.*) Un philosophe connu laisse échap-

per à cette occasion, ces paroles, [si semblables à celles de l'Apôtre. « Chose admirable ! La religion chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait notre bonheur dans celle-ci. » Elle renferme, en effet, les vrais caractères du principe du bonheur.

Premièrement elle peut être connue de tous les hommes et tous peuvent l'embrasser. Il ne faut pour cela ni une naissance illustre, ni une science profonde, ni amis puissants, ni artifices, ni intrigues. C'est un domaine commun, où chacun a des droits sacrés et imprescriptibles. Aussi on la représente tantôt sous le symbole d'une ville bâtie sur une haute montagne, dominant l'univers entier et l'éclairant de ses vives lumières ; tantôt sous l'image du soleil dont les rayons illuminent le monde et pénètrent toute la nature. Et ces figures trouvent leur complète réalisation dans les prédications apostoliques qui ont retenti par toute la terre : *Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum.* (Rom., X, 18.) Le voyageur chrétien rencontre partout des autels élevés au Dieu de ses pères. Différents de mœurs, de génie, de langage, les peuples se reconnaissent au signe mystérieux de leur foi, s'unissent dans le sacrifice du soir et du matin, et l'encens de leurs prières, expression de leur commune espérance, monte vers celui qu'ils nomment tous leur Père. La religion appelle donc à elle tous les hommes sans distinction d'âge, de sexe et de condition. On la voit au milieu du monde comme dans le cloître, dans les camps comme au foyer domestique, dans des régions lointaines comme dans la maison paternelle.

Elle parle à tous le langage qui leur convient. Elle étonne le savant par la sublimité de ses préceptes et la majesté imposante de son culte, elle se met par sa simplicité à la portée de l'ignorant ; elle s'insinue par ses douces et vives lumières jusque dans la raison naissante de l'enfance. L'enfant au berceau lui-même ne lui est pas étranger. Elle s'en empare à son entrée dans le monde, rompt les liens de son esclavage, appose sur lui son sceau divin et le montre au monde comme l'objet de ses affections et le trophée de sa victoire. Tous les hommes peuvent donc marcher à la lumière du flambeau de la religion et jouir de ses bienfaits.

En second lieu la religion éclaire l'intelligence de l'homme par la connaissance de la vérité ; remplit son cœur de l'amour des biens véritables et lui trace d'une main sûre la règle de ses devoirs ; ce qui constitue le deuxième élément du bonheur. La sagesse humaine est bien courte, même dans les choses qu'il lui importe le plus de savoir. Aussi est-ce la religion seule qui fait connaître aux hommes leur origine céleste et leur sublime destinée, la beauté de la vertu, la gloire qui lui est réservée dans le ciel. C'est elle qui nous dit bien ce que c'est que Dieu, quels sont ses éternels

attributs, ses desseins sur nous, ses châtimens, ses récompenses et toutes ces grandes vérités qui font l'aliment de notre esprit, en même temps qu'elles soutiennent notre foi et animent nos espérances.

Elle ne se borne pas à cet enseignement déjà si précieux ; elle nous prémunit contre nos instincts naturels, en nous montrant ce qui doit être l'objet de nos vœux. Le monde offre à ses partisans des joies éphémères, des honneurs fragiles, des biens périssables. La religion, au contraire, nous en découvre le néant et nous porte, à la recherche des joies pures et durables, à l'amour de l'innocence et à la pratique des vertus qui font l'ornement de l'âme et la paix des familles. Elle ne défend pas les plaisirs légitimes, elle apprend, au contraire, à les goûter sans remords. Elle ne condamne pas les richesses ; elle nous recommande de ne pas y attacher notre cœur afin d'en jouir sans inquiétude, de nous en séparer sans violence, et d'en faire un saint usage dans l'intérêt de notre salut. Elle veut surtout diriger toutes nos affections vers le souverain bien, c'est-à-dire vers l'auteur de notre être, auquel nous devons nous réunir un jour. Elle nous en décrit les infinies perfections, les beautés ineffables, le dévouement et l'amour ; elle s'efforce d'allumer dans notre âme ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre pour le bonheur de l'humanité, et de nous y faire goûter cette paix délicieuse et cette quiétude ineffable, image la plus parfaite de la félicité des cieux.

A ces saints enseignements, si propres à former l'esprit et le cœur de l'homme, la religion joint les préceptes les plus sages, destinés à régler ses rapports avec Dieu et avec le prochain. Là tout est grand et sublime ; c'est le Créateur qui reçoit les hommages de la créature, écoute ses prières, accueille sa demande, s'entretient familièrement avec elle et répand sur elle ses bénédictions. Aussi quelles douceurs, quels saints transports éprouve l'âme fidèle dans cette communication intime où elle s'épanche dans le sein de son Dieu avec la confiance d'un enfant et s'offre en sacrifice, à sa majesté sainte, en union avec le Sauveur du monde.

Quelles lois admirables elle lui trace dans ses relations avec ses frères : Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent, visiter la cabane du pauvre, adoucir ses maux, consoler ses douleurs, pénétrer dans les cachots, s'approcher de ces hommes abattus par le chagrin, rongés par la misère, consumés par le désespoir, renverser la paille sur laquelle ils sont couchés, verser l'huile et le vin sur leurs plaies, ranimer leur courage et les rendre à la société en les ramenant au sentiment du devoir !

Elle va plus loin encore : car elle éteint le feu des discordes, étouffe les haines, commande l'oubli des injures et l'amour des ennemis. Qu'elles sont belles, mes frères, ces

œuvres que la religion fait accomplir ! quelles douces jouissances elle procure et quelle paix incomparable elle donne à l'âme vertueuse.

Et cette joie si pure, rien ne saurait l'altérer. L'homme religieux, en effet, ne sacrifie pas aux passions qui tyrannisent les mondains. Modéré dans ses désirs, il ne se laisse pas dominer par l'attrait des richesses ; il ne se glorifie ni de l'illustration de la naissance, ni de l'élévation de son rang, ni des lumières de son esprit, ni des qualités de son cœur. Il n'aime que les plaisirs innocents, d'autant plus vrais qu'ils sont plus conformes à la raison et toujours exempts d'inquiétudes et de remords !

Il n'est pas à l'abri des souffrances, sans doute ; quelquefois même il est en butte à la calomnie et à la persécution. Mais les maux, de quelque nature qu'ils soient, n'ébranlent pas son courage ; et, tandis que l'impie sèche de désespoir, à la vue de la perte de ses biens où il avait mis ses affections, lui, au contraire, s'en dépouille comme d'un vêtement étranger. Il en avait joui sans alarmes, et s'en sépare sans trop d'amertume ; et son âme, que n'ont pas agitée les soucis de l'ambition ni la soif de l'or, ne perd rien de sa tranquillité. Il sait que la véritable grandeur, au tribunal de sa raison comme aux yeux de la foi, consiste bien moins dans la possession de ces richesses périssables que dans l'empire sur soi-même et la paix de la conscience. Aussi il accepte avec résignation la part de douleur que la Providence lui réserve sur la terre, sachant que ces courts instants d'épreuve lui mériteront un poids immense de gloire dans l'éternité : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., IV, 17.)

Et voilà, en troisième lieu, ce qui met le sceau au bonheur de l'homme vertueux et forme le dernier caractère du principe du bonheur. Rien n'est stable sur la terre, les hommes passent, les institutions périssent, les royaumes se détruisent ; mais la religion est immortelle, comme son divin auteur, et celui qui s'appuie sur elle, demeure debout au milieu des grands débris des fortunes et des empires.

On essaierait vainement de lui ravir la paix dont il jouit : comme la pensée, cette paix réside dans le sanctuaire du cœur, à l'abri de tous les efforts humains, de sorte que ni les flatteries, ni les menaces, ni les tourments, ni les récompenses, ne sauraient la lui enlever. Le vase, où ce précieux trésor est renfermé, ne devient fragile que par sa volonté ; si on l'envoie en exil, la religion l'y accompagne avec ses consolations et ses espérances ; si on le condamne à la prison, l'ange du Seigneur vient l'y visiter et soutenir son courage ; si on le fait mourir au milieu des supplices, il demeure ferme et calme, et sa foi est comme un roc inébranlable contre lequel se brisent la colère des tyrans et la rage des bourreaux.

Le spectacle admirable, les premiers siècles du christianisme nous l'ont offert dans tous les lieux du monde, et il s'est renouvelé, dans les siècles suivants, toutes les fois que la religion fut poursuivie par le glaive des persécuteurs. Ce n'était pas seulement des hommes jeunes et robustes qui affrontaient ainsi les plus grands dangers : la foi sait transformer en héros des vieillards décrépits, de faibles enfants et des vierges timides. On les a entendus parler, avec cette grandeur d'âme et cette héroïque liberté qui étonnaient leurs juges ; confesser leur foi sans ostentation et sans faiblesse au milieu de l'appareil des tourments, les plus formidables, et le monde entier les a vus courir à la mort et verser leur sang avec bonheur pour demeurer fidèles à Dieu.

Et alors même leur joie était à son comble : car la mort, qui glace d'effroi l'homme du monde, n'a pas d'alarmes pour le disciple de la religion ; souvent même elle ne lui offre que des douceurs. Il y voit la fin de son exil et le terme de ses maux. Il rompt sans violence les liens qui l'attachaient à ses parents et à ses amis, ne les ayant aimés que pour Dieu, et les quittant plein de confiance de les retrouver dans une patrie meilleure ; il abandonne sans regret un monde auquel il n'a pas donné ses affections, ni sacrifié son devoir, pour habiter la maison du Seigneur et ses tabernacles si chers à son cœur ; et soutenu par l'espérance chrétienne, il passe du sommeil des justes dans la contemplation de l'éternel bonheur.

Mes Frères, il n'y a donc pas de bonheur véritable hors de la religion ; compter sur les hommes, c'est, selon le langage des Ecritures, s'appuyer sur un roseau qui se brisera et vous percera la main. Le monde est impuissant à vous rendre heureux ; ses joies sont trompeuses, ses biens fragiles et périssables, ses honneurs une vaine fumée qui se dissipe. Inconstant et volage, il se montre prodigue de promesses, sans jamais les réaliser. Il vous flatte, si la fortune vous sourit, mais il vous abandonne sans pitié au sort cruel, quand vous êtes en butte aux revers ; souvent même il rit de vos disgrâces et insulte à votre malheur.

Pourquoi donc ne pas mieux comprendre vos intérêts, Mes Frères ? pourquoi vous obstiner à chercher la félicité dans les objets qui ne sauraient vous la procurer ? pourquoi ne pas vous tourner vers la religion, qui vous offre les pures jouissances de l'âme et les biens seuls solides dont vous jouissez sans remords, que vous possédez sans inquiétudes, qu'aucune puissance ne peut vous enlever, et que vous échangerez au jour de votre mort contre la possession de l'immuable gloire dont vous serez couronnés dans le ciel. Ainsi soit-il.

II. SERMON

SUR LE SALUT.

Hora est jam nos de somno surgere. (Rom., XIII, 11.)

Il est temps de sortir de notre sommeil.

Ce sommeil dont parle l'Apôtre est cet assoupissement funeste dans lequel languit l'âme chrétienne. C'est cette profonde indifférence qui l'énerve, ce calme trompeur qui l'abuse, cette quiétude mondaine qui l'endort dans les jouissances du temps et lui dérobe toute pensée d'avenir. Dans ce silence absolu de la foi, la religion parvient avec peine à faire entendre sa voix, que viennent bientôt étouffer les cris des passions. Si parfois des réflexions sérieuses s'offrent à l'esprit de ce chrétien dissipé, et qu'un rayon de lumière divine perce les ténèbres qui l'entourent, sa conscience s'agite, son cœur se trouble; mais il ne laisse échapper que de stériles soupirs qui expirent sur ses lèvres, et ses efforts pour briser les chaînes de ses penchants déréglés sont maîtrisés bientôt par sa faiblesse qui le tue. Jouet des charmes et des illusions du monde, esclave du péché, dont il subit l'empire, au milieu de ses désirs infructueux, il demeure toujours dans l'inaction et l'apathie.

C'est ainsi que se passe toute sa vie, triste enchaînement de folles joies, d'injustices et de crimes. Le temps fuit néanmoins, le monde s'en va, la mort se présente, portant sur son étendard le mot qu'il n'a presque jamais eu ni dans la bouche, ni dans le cœur, *le salut*. Alors il ne sera plus qu'une expression terrible qui jettera dans l'âme du pécheur la crainte et le désespoir. Essayons de le lui faire entendre aujourd'hui, où en lui inspirant une salutaire terreur, il le fera sortir du sommeil de la mort pour le rappeler à la vie de la grâce, *hora est*, et c'est tout mon dessein. Je vous montrerai donc, Mes Frères, que le salut est une affaire importante, la seule et unique affaire que nous ayons.

Tout ce que Dieu a fait dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, il l'a fait pour le salut des élus : *Omnia enim propter vos*. (II Cor., IV, 15.) Cette pensée qui l'accompagnait dans l'éternité, préside seule à ses desseins dans le temps. C'est elle qui féconde le néant, affermit la terre sur ses bases et suspend au-dessus de nous cette voûte immense, objet inépuisable de notre admiration. C'est elle qui jette dans le sein du globe les vastes et profondes mers, qui marque aux flots, poussés par la tempête, le rocher contre lequel leur fureur viendra se briser, qui anime l'air, la terre et les eaux de nombreux habitants; c'est elle enfin qui fait sortir du limon stérile le chef-d'œuvre de toute la création, la plus parfaite image de l'essence divine, l'homme dans l'innocence et la sainteté : *Omnia enim propter vos*.

Choisi de Dieu avant les temps, afin qu'il fût sans tache devant lui, l'homme trouve dans les enseignements de la nature de quoi

réaliser ses sublimes destinées. Doué de lumières célestes, il découvre dans les merveilles qui naissent chaque jour sous ses pas les attributs du Créateur. La mer, dont les plaines étendues se dérobent à ses yeux étonnés, devient l'image de son être immense. Sa puissance se peint dans les terribles éléments qui traînent avec eux les ravages et la mort. Sa fécondité se révèle dans l'inépuisable variété des créatures, et l'harmonie constante de tous les êtres reflète sa sagesse. Son amour, on le voit marqué en traits ineffaçables dans l'histoire de sa paternelle providence sur le monde.

L'univers néanmoins ne parle pas seulement à l'esprit, mais son langage devait aller droit au cœur; car les lois que Dieu, en descendant les âges, a gravées sur la pierre se trouvaient, au berceau du monde, dans les ouvrages sortis de ses mains. Eux seuls avaient alors mission de les promulguer, et ils n'y firent pas défaut. Les cieux racontent la gloire du Très-Haut, dit le Prophète royal, et le firmament publie ses perfections. Le jour parle au jour, et la nuit donne à la nuit la science. O hommes, voulez-vous savoir votre dépendance? voyez la vague écumante venant expirer docile près de la pierre posée pour limite à son domaine. Voulez-vous apprendre l'obéissance? suivez dans sa course cet astre prodigieux qui rend chaque jour au monde la lumière et la vie dont son absence le prive chaque jour. Voulez-vous savoir les obligations de la reconnaissance et de l'amour? entendez ce concert unanime de tous les êtres qui s'élève vers le ciel pour louer celui qui les a faits. Ouvrez donc le grand livre de la nature; lisez et relisez-le sans cesse, et vous verrez que toute la création est pour le salut des élus : *Omnia enim propter vos*.

Ici apparaissent différentes les pensées de Dieu et les pensées de l'homme : *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ*. (Isa., LV, 8.) Le salut est si précieux aux yeux de Dieu, qu'il sort, pour l'opérer, de son éternel repos, sème sur la terre, à pleines mains, les richesses, les beautés, les miracles de force, de sagesse et d'amour. L'homme au contraire, auquel le monde a été donné, comme un vaste miroir, où se réfléchissent tour à tour les ineffables perfections de la Divinité et les lois qui expriment ses devoirs envers elle, n'y découvre jamais ses nobles desseins. S'il l'étudie, c'est pour le rapporter à lui, comme un domaine absolu dont il ne doit compte à personne. La science dérobie à la terre ses secrets, non pour élever l'intelligence vers celui qui en est l'auteur, mais pour en faire l'aliment de sa vanité. L'industrie force les vents, les flots et le feu à porter aux nations étrangères ses admirables produits; l'agriculture, par ses heureux essais, apporte à nos champs une fécondité inconnue autrefois. Mais là tout est donné à la cupidité et à l'intérêt. Ainsi l'un passe sa vie, oublieux de tout ce qui l'entourne, et quitte le monde sans savoir ce qu'il est. L'autre n'en a joui qu'en

amateur frivole, dont les désirs n'ont pas dépassé le cercle des besoins du temps. D'autres enfin, plus criminels encore, y ont trouvé la source de leur incrédulité, de leur orgueil et de toutes les honteuses passions dont ils sont esclaves. Voilà où aboutissent les desseins de salut que le Créateur s'était proposés dans ses œuvres.

C'en était fait du bonheur de l'homme, si Dieu n'avait trouvé de nouvelles richesses dans les trésors de ses miséricordes infinies. Alors que le père de l'humanité, victime d'un criminel orgueil, l'a plongée tout entière dans l'abîme du péché, il lui promet à lui et à sa postérité un libérateur puissant, qui détruira l'empire de la mort et le rappellera à l'immortalité. Dès ce moment, le premier pécheur recouvre son innocence dans les larmes du repentir. Le ciel s'ouvre aux accents de sa douleur, et ses enfants sont les enfants de celui qui ne devait être que leur juge. La main du Seigneur ne s'éloignera plus de cette famille qu'il veut sauver. Elle n'a pas entendu la voix de la nature, ni compris ses leçons; il lui parlera désormais par l'organe de ses envoyés. Le ministère des prophètes ne cessera pas au milieu d'elle: ils lui traceront la règle de ses devoirs, redresseront ses égarements, affermiront ses pas dans le sentier de la foi et de la vertu, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé.

Et c'est ici que se dévoile ce mystère ineffable de la bonté de Dieu; c'est ici que se révèle son immense désir du salut des hommes. Qu'on ne me parle plus des merveilles de la création, ni des richesses de la terre, ni des splendeurs des cieux, ni même des prodiges opérés en faveur d'une nation dont le ciel a voulu faire son peuple. Que la manne apaise sa faim, que l'eau du rocher le désaltère, que la mer ferme ses abîmes, que les fleuves retiennent leurs eaux rapides, que les remparts s'écroulent au seul son des trompettes, que le soleil s'arrête, que les nuages versent une pluie de pierres, et que les Juifs invoquent ses miracles pour montrer sur eux l'action constante de la Providence: j'en suis peu touché, depuis qu'il m'a été donné de voir le plus grand de tous les miracles, Dieu prenant la forme et la nature humaine pour sauver l'humanité. Ce mystère seul révèle à l'homme le moins attentif toute l'importance de l'affaire du salut.

En effet, quand le Très-Haut veut réparer l'outrage fait à sa gloire, il trouve dans le châtement du coupable une vengeance digne de lui. Ici, des serpents venimeux poursuivirent de leurs blessures mortelles les enfants d'Israël, dont les murmures coupables se sont élevés jusqu'à lui. Là, la terre déchire son sein et reçoit dans ses entrailles ceux dont les mains sacrilèges ont offert sur son autel un feu étranger. Plus loin, des tourbillons de flammes se précipitent sur cinq villes impudiques, les dévorent et ne laissent après eux qu'un monceau de cendres. Ailleurs, les eaux, poussées par le

souffle de sa colère, couvrent la terre comme au temps de la création, et vont porter la mort jusqu'aux plus hautes montagnes, ne respectant que la famille du juste. Dans le ciel c'est son ange fidèle qui terrasse le dragon de l'abîme, dont l'orgueil, plus vaste que le monde, a aspiré aux honneurs divins. Mais quand il s'agit de rendre à l'homme ses prérogatives d'immortalité, toutes les créatures sont impuissantes! Le sang des boucs et des taureaux arrosent en vain les parvis sacrés. La voix du sacrifice n'est plus entendue; rien de créé ne peut rendre à ce cadavre la vie que lui a ravie le péché. Il lui faut une victime divine, il l'obtiendra: *car tel est l'amour de Dieu pour le monde*, dit saint Jean, *qu'il lui a donné son Fils unique*: « *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* » (Joan. III, 16.) Il vient ce Fils bien-aimé, dans lequel il a mis toutes ses affections. Et comme si c'était trop peu faire que de descendre du séjour de sa gloire pour converser avec les hommes, il veut être comme un d'entre eux. Eternel, il naît dans le temps, après avoir passé neuf mois dans le sein d'une vierge immaculée; il se soumet aux faiblesses et aux développements de l'enfance, jusqu'à ce qu'il arrive à la plénitude de l'homme parfait. Maître de toutes choses, il mange le pain de sa misère, détrempé des sueurs d'un travail quotidien, n'ayant pas où reposer la tête, à l'abri des rigueurs des saisons. Impassible, il s'appelle homme de douleurs, dont la vie est rassasiée d'opprobre et flétrie par les tourments. Immortel enfin, il meurt sur une croix. Et ces sacrifices inconnus à la terre, et ces prodiges d'humiliation, et ces souffrances qui épouvantent la nature, et cette scène de cruauté et d'horreur, et cet autel que rougit un sang divin, tout est pour le salut des élus: *Omnia enim propter vos.*

Après cela, qui comprendra la conduite des chrétiens? La plupart absorbés par les soins des choses du monde, vivent à l'aventure, peu soucieux de l'affaire du salut auquel ils ne consacrent jamais une pensée, ou qu'ils renvoient aux derniers temps de la vie, comme une chose importune ou sans intérêt. Parlez-leur le langage de la religion, ils y sont étrangers: leurs affections sont ailleurs. Ils n'ont d'activité et de zèle que pour les biens du temps. Rien ne les arrête: ni travaux, ni veilles, ni humiliations, ni dangers. Les plus grands sacrifices leur coûtent peu pourvu qu'ils les mènent à leur fin. Ils usent leur vie à ambitionner les honneurs, à courir les dignités, à amasser des richesses. Tous se poussent dans cette carrière ouverte à leurs cupides passions. L'adolescent s'y jette avec la bouillante ardeur de l'âge et la hardiesse de l'imprudence. L'homme fait la suit avec ce courage que soutient l'instinct d'un heureux avenir. Le vieillard y est retenu par les liens de l'habitude et les désirs de jouissances nouvelles que ne ralentit pas l'aspect d'un tombeau. A les voir, on dirait

qu'ils se préparent ici-bas des demeures éternelles, ou que ne voyant au delà des limites de ce monde que le néant de leur être, ils se hâtent de demander aux créatures la réalisation d'un bonheur qui doit durer si peu. La contagion devieut générale. Si on excepte quelques âmes privilégiées dont les vertus fortes sont à l'abri de la séduction, on ne rencontre partout que des adulateurs de la fortune ou des esclaves des passions. On croirait que nous sommes aux temps dont parle le Roi-Propète où toute chair a corrompu sa voie, où il n'y a plus un seul homme qui fasse le bien : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* (Psal. XIII, 2.) La vie des chrétiens qui devrait être brillante de sainteté et d'innocence, n'est plus qu'une vie de mollesse, d'indifférence et d'impureté, s'écoulant loin de Dieu et de la vertu dans l'oubli le plus profond de l'affaire la plus importante qu'ils aient à traiter. On s'étonnerait moins de cette apathie si les suites n'en étaient pas aussi terribles. Mais le malheur auquel elle aboutit est irréparable, parce qu'il est éternel. C'est ce qui me conduif à ma seconde réflexion, que non-seulement le salut est une affaire sérieuse et importante, mais la seule et unique affaire que nous ayons.

Il est encore des chrétiens que la pensée d'un éternel avenir ne trouve pas insensibles. Dans le silence des préjugés et des passions, ils rendent hommage à cette voix de la religion qui les appelle au delà des régions d'un monde qui leur échappe comme l'ombre fugitive. On les entend répéter, sur le salut, quelques-unes de ces maximes qu'ils ont puisées dans les leçons d'une mère pieuse ou les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Mais ces souvenirs de l'enfance, tout précieux qu'ils sont, ne leur donnent que des notions imparfaites et les laissent souvent dans une erreur d'autant plus funeste qu'elle leur dérobe le dérèglement de leur conduite et l'iniquité de leurs voies. Ils veulent concilier les intérêts du temps avec ceux d'une vie à venir. Les uns renvoient à leurs derniers jours l'accomplissement des devoirs qu'ils n'ont jamais pu négliger sans crime. Les autres veulent être à Dieu sans cesser d'appartenir au monde. Aujourd'hui on les voit aux assemblées profanes, et demain dans les pieuses réunions des enfants de la promesse. Ils offrent tour à tour leur encens à l'auteur de leur être et à l'idole de leurs passions, sacrifiant à la fois peut-être sur l'autel de l'innocence et sur celui de la volupté. Ceux-ci marchent dans le sentier de la justice jusqu'à ce que, aux prises avec le respect humain, ils lâchent pied hontusement croyant trouver dans les exigences du monde de quoi voiler leur criminelle faiblesse. Ceux-là, prenant de la loi ce qui s'accorde avec leurs habitudes et leurs inclinations, la rejettent quand elle impose au rang, à la condition, aux penchants des sacrifices trop pénibles. Pour eux le salut est une affaire

comme une autre, ayant ses pratiques, ses heures, ses moments ; mais hors de là elle perd son intérêt et demeure dans un profond oubli. C'est mal comprendre les enseignements de la foi et les exigences d'une vie meilleure, car le ciel n'est ouvert qu'aux imitateurs du grand modèle du genre humain ; et ceux qui partageront sa couronne auront porté sur eux ses stigmates et copié trait pour trait sa vie de vertu : *Quos prescivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, illos et vocavit.* (Rom., VIII, 29.) Or, trouvez-vous dans la carrière qu'il a parcourue une action, une parole, une pensée qui n'ait eu pour but immédiat le salut ? A Bethléem, à Nazareth, tout nous reedit l'humilité, l'abnégation, le mépris des honneurs et des aises. S'il parle, c'est au temple où il expose aux docteurs le véritable sens de la loi ; c'est sur la montagne où il trace à ses disciples les règles immuables d'une morale toute céleste ; c'est au puits de Jacob, où il fait rouler dans le cœur de la Samaritaine l'eau mystérieuse qui jaillit à la vie éternelle ; c'est au jardin des Oliviers, où la douleur lui arrache la parole sublime de la résignation ; c'est dans la consommation de son sacrifice, où le pardon repose sur ses lèvres avec son dernier soupir !!! *Ne savez-vous pas*, disait-il à ses parents qui semblaient accuser sa tendresse filiale, *qu'il faut que je sois dans les choses qui regardent l'honneur de mon Père : je suis venu sur la terre pour faire sa volonté, c'est ma nourriture : « Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me (Joan., IV, 34) : » car une seule chose est nécessaire, « Porro unum est necessarium. » (Luc., X, 42.)*

Ce langage si étrange pour le chrétien léger et volage, l'ancien peuple de Dieu l'avait lui-même entendu. Les échos de Juda avaient déjà répété ces solennelles paroles d'un évangéliste : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme : « Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur. » (Prov., XI, 4 ; Matth., XVI, 26.)* Le plus grand de ses rois, celui dont les riches provinces déposaient au pied de son trône d'or l'hommage de leur soumission et de leur amour, et dont la sagesse ravissait d'admiration les nations lointaines, s'écriait un jour au sein de la gloire et des jouissances : *J'ai vu tout ce qu'il y a sous le soleil, et partout je n'ai goûté qu'illusion, vanité et affliction d'esprit : « Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem spiritus. » (Eccle., II, 11.)* L'homme du monde lui-même avoue souvent cette accablante vérité. Dans l'ivresse des passions, et lorsque s'est ouverte devant lui la carrière des dignités et des richesses, il ose quelquefois se proclamer heureux. Mais arrive bientôt l'heure du revers. Un bruit sourd, comme celui de la tempête, se fait entendre au moment où le vent de la faveur enlève ses voiles, et lui présage un triste naufrage. Le repos a fui à la vue d'une chute, dont la pensée seule déchire son âme. Je veux qu'il soit assez puissant pour

fixer les inconstances de la fortune et l'attacher à son char, que ses jours s'éconlent doux et sereins, qu'il vive sous un ciel sans nuages, au milieu des joies d'un monde qui lui prodigue ses adulations; alors encore il sentira la vanité des objets qu'il recherche, un vide se fera dans son cœur que rien ne saurait combler. Ses vœux naissants se porteront tour à tour sur toutes les créatures, comme pour leur demander un aliment à son amour, et les créatures impuissantes garderont le silence. Tandis que les hommes chanteront son bonheur, la solitude entendra ses plaintes, sa couche recevra ses larmes, la nuit sera témoin de ses soupirs et de ses angoisses.

Vainement d'ailleurs essaye-t-il d'éloigner ce moment fatal qui le dépouillera de tout ce qu'il a possédé, où la tombe engloutira à la fois ses joies, ses richesses, ses honneurs, son pouvoir. Tout le lui rappelle. La rapidité du temps, l'incertitude de la vie, les ravages de la mort. Plein de ces pensées auxquelles il ne peut se soustraire, il voit la fragilité des biens créés, l'illusion des plaisirs, l'inutilité de tout ce qu'il a occupé et auquel il a consacré ses travaux, ses sueurs, ses talents, sa vie, et, ce qui est plus terrible, sacrifié son salut. C'est sous le poids de ces pénibles impressions qu'il contemple avec effroi cette scène terrible qui succède à la figure du monde qui passe; et le tableau de cette mystérieuse éternité dont les impénétrables secrets flétrissent son cœur et laissent dans son âme l'épouvante et le désespoir, lui arrache ce cri de détresse que la chaire évangélique et l'Esprit-Saint lui-même avaient inutilement fait retentir au fond de sa conscience. *Quid prodest*, etc.

Toutefois c'est surtout au delà des limites du temps qu'apparaît dans toute sa puissance la pensée du néant du monde. Portée par la grande voix de la mort dans les régions qu'elle recouvre de ses ombres, seule elle occupe le réprouvé dont elle nourrit et immortalise le supplice; seule elle occupe le juste dont elle fait, dans le ciel, l'inaltérable bonheur. Laissez donc, mes frères, les leçons de la nature, les enseignements des livres sacrés, les aveux mêmes de l'homme du siècle; allez invoquer le témoignage de ceux qu'a touchés la main du Seigneur, et sur lesquels s'est refermé le tombeau. Là la vérité se montrera dégagée des nuages qu'amassent autour d'elle les passions humaines. Là plus de voile, plus de doutes, plus d'incertitudes. Venez, approchez d'abord de ces lieux témoins de l'inexorable justice; demandez ce que pensent désormais des choses d'ici-bas ceux qui en ont été esclaves et en ont préféré la jouissance aux promesses consolantes de la religion. Ce guerrier fameux devant lequel la terre s'est tirée, frappée d'admiration et de terreur, que dit-il de ses conquêtes qui ont fait de mille nations un seul peuple, soumis à son empire ces riches avarés, engraisés de la substance du pauvre, et dont les entrailles n'ont jamais

connu la miséricorde. Jouissent-ils du fruit de leurs sueurs, de leur soucis, de leurs sacrifices? Voit-on au sein des honneurs et de l'abondance ces heureux du siècle, auxquels tout souriait sur la terre et dont l'imagination réalisait le plus bel avenir? Et ces hommes de plaisir, pour qui la vie passait douce et riante, comme les eaux d'une source pure coulent sur un lit de fleurs; et ces jeunes gens si fiers de leur intelligence, qui se croyaient de la capacité et du génie, parce qu'ils prenaient en pitié les enseignements de la foi; et ces jeunes personnes trop éprises d'une beauté éphémère, dont la vie n'était qu'un enchaînement de joies mondaines; et ces chrétiens lâches qu'une inspiration secrète rappelait au sentiment du devoir, et que les chaînes du respect humain retenaient dans les sentiers du vice; et ces infortunés qui, pour satisfaire à la fois aux cris de leur conscience et aux exigences du monde, se montraient chrétiens dans le temple et libertins dans les assemblées profanes: que vous disent-ils aujourd'hui? Oh! que leur langage est différent de celui qu'ils tenaient à la fleur de l'âge, au sein des jouissances et des plaisirs! Insensés, s'écrient-ils, nous avons suivi la fortune dans ses sentiers spacieux; nous avons demandé la gloire et le bonheur aux créatures, et nos vaines théories se sont brisées contre l'écueil de la mort, comme un frêle vaisseau contre le rocher des mers; nous avons tout fait pour le monde, on nous y honore et nous sommes ici au milieu des supplices: *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*. (S. AUG.) En proie aux plus accablants remords, la vue de nos joies passées ajoute des douleurs nouvelles à nos douleurs déjà si déchirantes; c'est ce rêve qui nous dévore, c'est ce souvenir qui provoque la rage, le grincement de dents et le désespoir le plus affreux; c'est lui qui fait sortir de nos poitrines brûlantes ces lamentables paroles: *Quid prodest?*

Jetons le voile sur cette scène terrible, et allons sur le théâtre de l'éternelle joie chercher de nouveaux témoignages à la vérité que je prêche. Là aussi on nous redira que tout est vanité et illusion hors servir Dieu et l'aimer. Les saints l'avaient compris déjà dans le séjour de la mortalité. Dociles aux inspirations de la grâce, ils avaient lutté contre les assauts des passions, les traits du plaisir et les charmes du monde; ils avaient fui les richesses, les honneurs et tout ce qu'une carrière brillante leur promettait de joies, de réputation et de bonheur, pour embrasser les saintes rigueurs de la pénitence et se former aux pratiques d'une vertu solide. Comme ils se félicitent aujourd'hui de leur généreuse résolution; comme ils aiment la part qu'ils ont choisie! Tout ce qu'ils ont fait a fructifié au centuple; leurs actions les plus indifférentes sont écrites dans le livre de vie; leurs douleurs sont changées en jouissances ineffables, leurs souffrances en joies délicieuses, leurs lar-

mes et leurs humiliations en auréole de gloire et d'immortalité. Au temps de leur pèlerinage, leur vie paraissait une folie. On riait de leurs austérités, de leurs pratiques pieuses, de leur modestie même et de leur patience ; on les disait les jonets de vaines terreurs, esclaves de préjugés puériles, qui les privaient des avantages d'une existence commode, et leur imposaient des sacrifices aussi inutiles que pénibles.

Mais vaine sagesse du monde ! les jours de deuil sont passés comme l'éclair, et quelques courts instants de travail et de tribulations leur ont valu un poids immense de gloire. Oui, les saints répètent aussi, mais dans la ravissante extase du bonheur : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? *Quid, etc.*

Répétez-les vous-mêmes aujourd'hui, mes frères, avec l'accent d'une profonde conviction, et n'attendez pas à les redire alors qu'il sera trop tard pour en tirer d'utiles leçons. Ne vous laissez pas séduire par les charmes des joies mondaines, ni effrayer par les cris des passions. Mettez généreusement la main à l'œuvre. Il s'agit de votre éternel bonheur ou de votre éternel malheur. Travaillez sans délai, pour n'être pas saisis par la nuit du tombeau ; travaillez sans relâche, pour mériter la couronne réservée à la persévérance. Ainsi soit-il.

III. SERMON

RESURRECTION DES CORPS.

Pour le jour de Pâques.

Surrexit, non est hic. (Marc., XVI, 6.)

Il est ressuscité, il n'est pas ici.

Elle fut grande, mes frères, la joie des apôtres, lorsqu'on vint leur annoncer cette heureuse nouvelle. Depuis trois jours ils attendaient dans une vive anxiété l'effet des promesses de leur divin maître, et leur foi mal affermie ne pouvait calmer leurs alarmes.

Jésus-Christ, il est vrai, avait étonné le monde par la grandeur de ses prodiges et l'éclat de ses vertus ; mais s'il était demeuré dans le tombeau après avoir été attaché à un gibet infâme, n'aurait-on pas douté de sa puissance ? La honte de sa mort n'eût-elle pas effacé la gloire de sa vie ? N'eût-on pas traité ses miracles de vains prestiges, ses vertus de duplicité et d'hypocrisie ? Ses disciples n'eussent-ils pas passé pour des dupes, victimes de leur simplicité et des ruses d'un imposteur ?

Ces pensées agitaient vivement leurs esprits, et leurs inquiétudes augmentaient à mesure qu'approchait le moment marqué pour sa résurrection par le Sauveur lui-même, lorsque tout à coup on leur annonce qu'il est véritablement ressuscité : *Surrexit, non est hic.* Remplis d'une sainte allégresse ils courent au tombeau qu'ils trouvent vide, et une voix céleste leur fait entendre ces paroles : « Le Fils de Dieu n'est plus ici ; voilà le lieu où on l'avait placé. » *Surrexit, etc.*

Cette joie, mes frères, nous devons la

partager avec les apôtres, car elle est commune à tous les chrétiens. La résurrection du Sauveur n'est pas un fait isolé dans la religion, elle en est au contraire le fondement essentiel et comme la pierre angulaire sur laquelle elle repose. *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, notre foi est vaine, et nous sommes encore sous l'empire du péché. (I Cor., XV, 14.)* Ainsi le Fils de Dieu en appelait souvent à son triomphe sur la mort comme à la preuve la plus manifeste de sa divine mission et le signalait comme le plus solide appui de nos espérances.

C'est sous ce dernier point de vue que nous examinerons aujourd'hui la résurrection du Sauveur, en la considérant à la fois comme le gage et le modèle de la nôtre. Nous ressusciterons tous, c'est une vérité incontestable : ce sera le sujet de ma première réflexion ; en quel état ressusciterons-nous ? ce sera le sujet de ma seconde. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Cette pensée de la résurrection des corps avait été déposée dans le cœur des justes de l'ancienne alliance, et au milieu même des nations infidèles, le saint homme Job y trouvait la source de ses plus douces consolations. « Je sais, » s'écriait-il dans ses œuvres prophétiques, « que mon Rédempteur est vivant, que la corruption à laquelle je suis condamné sera passagère et que je sortirai un jour du sein de la terre. » *Scio quod redemptor meus vivit... et in novissimo die de terra surrecturus sum.* Cette chair que l'on déposera dans le tombeau et deviendra cendre et poussière, reprendra la forme dont la mort l'aura dépouillée, et mon âme y sera unie de nouveau pour la vivifier et lui redonner une vie qui n'aura plus de fin. *Et rursum circumdabor pelle mea.* Mes yeux, qui se fermeront bientôt à la lumière, s'y rouvriront dans un beau jour, et contempleront mon Sauveur dans l'extase d'une joie immortelle, au milieu des splendeurs de sa gloire : *Et in carne mea videbo Deum meum quem visurus sum ego ipse... et oculi mei conspecturi sunt.* Tel était le consolant espoir qu'il nourrissait au fond de son âme aux prises avec les revers, et qui l'a rendu supérieur aux épreuves effrayantes auxquelles le ciel le soumit pour faire éclater sa gloire par son triomphe sur l'enfer, et l'offrir pour modèle aux générations futures. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo. (Job, XIX, 25-27.)*

Le temps n'altère pas cette vérité révélée aux hommes au premier instant de la création. Elle se conserve chez le peuple chargé de sauvegarder les traditions primitives, dans les familles patriarcales, comme dans les enseignements des prophètes ; et en descendant la longue série des siècles, on la retrouve partout plus pure et plus éclatante, à mesure qu'on approche de la plénitude des temps.

Mais c'est surtout dans les angoisses des revers et au sein de la captivité qu'elle se réveille d'une manière frappante et montre

son empire sur les cœurs. « Ville du Seigneur, s'écrie le prophète Isaïe, Sion, séchez vos larmes, relevez votre tête courbée sous le joug de vos ennemis. Vos morts ressusciteront : ceux qu'on a immolés dans l'enceinte de vos murs sortiront du tombeau. Réveillez-vous donc, et chantez des louanges du Seigneur, vous qui habitez dans la poussière, Dieu vous a touchés du doigt de sa puissance, la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière, elle rafraîchira vos corps et les rappellera à la vie. » *Vivent mortui tui, interfecti mei resurgent.* (Isa., XXVI, 19.)

« Après ces jours de tribulation, dit à son tour le prophète Daniel, le peuple de Dieu sera sauvé et tous ceux qui dorment dans le sein de la terre sortiront de leur sommeil. » *Multi qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt.* Cette nouvelle vie ne sera pas une vie d'un instant, soumise comme la première à l'empire de la mort. Semblables à Jésus-Christ, qui une fois ressuscité ne meurt plus, ils vivront éternellement, « *ut videant semper.* » (Dan., XII, 2.)

A l'époque de l'établissement de la religion chrétienne, cette vérité, gardée comme un dépôt précieux par l'ancien peuple, s'environne d'un éclat tout nouveau, et se répand dans toutes les contrées avec les lumières de l'Évangile. Voyez avec quelle force saint Paul établit ce dogme catholique dans ses lettres aux Églises de Rome et d'Asie. Selon lui la résurrection de Jésus-Christ n'est pas plus certaine que la nôtre, l'une ne peut se concevoir sans l'autre, et ces deux idées sont tellement inséparables dans sa pensée qu'il s'écrie : *Si Jésus-Christ est ressuscité, comment peut-on dire qu'il n'y a pas de résurrection ? « Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidem dicunt quoniam resurrectio mortuorum non est. »* (1 Cor., XV, 12.) *Car si les morts ne peuvent ressusciter, le Christ n'est pas non plus ressuscité : « Si mortui non resurgent, neque Christus resurrexit. »* (Ibid., 7.) Il y a donc, d'après l'Apôtre, une liaison essentielle entre la résurrection du Fils de Dieu et la résurrection de tous les hommes. C'est pourquoi il l'appelle les prémices de ceux qui dorment : *Primitiæ dormientium* (Ibid., 20) ; et ailleurs, *le premier né d'entre les morts, « primogenitus ex mortuis. »* (Col., 1, 18.) Ce langage n'a pas besoin de commentaire ; car si le Fils de Dieu est le premier qui brise les liens de la mort, il y en aura donc d'autres qui sortiront de leur sommeil. Bien plus, il faut en conclure que tous les hommes ressusciteront. *De même, en effet, continue saint Paul, que la mort est entrée dans le monde par le péché d'un seul homme et que tous sont morts en lui, ainsi un seul homme, en effaçant le péché par sa mort, les a tous rappelés à la vie. « Per hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum. »* (Rom. V, 12 ; 1 Cor., XV, 21.)

L'Église s'empresse de recueillir cette consolante tradition des siècles dans ses

assemblées souveraines, où elle met ce dogme au nombre des articles du Symbole apostolique, règle universelle et base immuable de la croyance des enfants de Dieu : *Credo carnis resurrectionem.* Plus tard, à Constantinople, elle renouvelle cette solennelle profession de foi, en l'accompagnant de l'expression des vœux qu'elle forme au sein de la terre d'exil, dans l'attente de cette glorieuse résurrection : *Exspecto resurrectionem mortuorum.* Elle l'insère dans sa liturgie et ordonne à chacun de ses ministres de la redire dans l'oblation du saint sacrifice aux jours de dimanche et des fêtes plus solennelles. Elle exhorte même tous les fidèles à les répéter chaque jour le soir et le matin, afin d'en faire l'aliment de leur piété et le soutien de leur espérance. Aussi saint Augustin ne craint pas de dire que nous ne sommes plus chrétiens, si nous croyons à un sommeil éternel, si nous ne confessons une seconde vie rendue à nos corps, au jour suprême où Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts.

Le vœu de ce grand docteur pour la conservation au sein du christianisme de cette vérité fondamentale s'est réalisé à toutes les époques, et de nos jours encore, malgré la diminution de la foi des pratiques presque universelles lui rendent un éclatant hommage. Voyez-vous, mes frères dans nos hameaux et dans les villes mêmes cette foule immense qui, à la fête des souvenirs, s'avance vers la demeure des morts, grave et silencieuse, répétant des prières, ou redisant l'éloge de ceux qui ne sont plus. Elle arrive au lieu consacré par la bénédiction de l'Église. Saisie d'un saint respect, pénétrée d'un sentiment indicible, à la vue de cette terre où reposent ses amis et ses pères, elle oublie pour un instant ses travaux, ses intérêts et ses fêtes ; le monde semble n'exister plus dans ses pensées, parce qu'elle a sous les yeux les triomphes de la mort, elle s'arrête pensive et profondément recueillie, et bientôt elle se prosterne comme par un religieux instinct près de cette tombe où ont été déposés des restes si chers. N'avez-vous pas souvent été témoins de ces scènes tout à la fois lugubres et consolantes, votre oreille n'a-t-elle pas entendu des soupirs et de longs gémissements qu'on essayait vainement d'étouffer ? Là, l'ami pleure l'ami, la sœur pleure son frère ; le vieillard pleure sa compagne. Quelle est, vous êtes-vous demandé, cette jeune personne agenouillée près d'un tertre sur lequel croissent de tendres fleurs que sa main a plantées ? C'est une orpheline qui pleure sa mère et demande au ciel la récompense de ses vertus. Et plus loin, quelle est cette personne aux traits altérés, dont les yeux sont mouillés de larmes et dont les lèvres livides sont collées sur une croix déjà usée par les ans, qui surmonte une tombe dont la terre est fraîchement remuée ? C'est une mère qui pleure la mort de son enfant chéri et ne trouve d'adoucissement à sa douleur que

quand elle baise le sol qui recouvre sa dépouille mortelle.

Mais pour qui ces hommages ? Pour qui ces larmes et ces touchants souvenirs ? Pour qui ces monuments funèbres, si variés dans leurs formes toujours graves et sévères, les uns simples et humbles comme la famille à laquelle ils appartiennent, les autres somptueux et grandioses, parce qu'ils sont élevés à des hommes autrefois entourés de dignités et de richesses ? Tout cela s'adresse-t-il à une vile poussière, devenue pour jamais le jouet des vers ? Ces corps, renfermés avec un soin pieux dans ces tombeaux, objet de tant de vénération et de tant d'amour, auront-ils une autre destinée que la terre qui les recouvre ? Périront-ils comme l'herbe qui le dérobe à l'œil des passants, ou retourneront-ils dans le néant comme la brute qui les foule aux pieds ? Ces questions, Mes Frères, blessent vos convictions les plus intimes, et vous n'y répondez que par un sentiment de surprise et de profonde répulsion. De là la perpétuité et l'universalité des honneurs rendus aux morts chez toutes les nations du monde ; de là, ce respect inviolable pour leur cendre et l'horreur qui s'attache au nom des violateurs de leurs tombeaux. Preuve tout à la fois la plus forte et la plus touchante de la résurrection des corps, en dehors des enseignements de la foi.

Approfondissons néanmoins cette pensée qui nous est si chère et correspond si bien aux besoins de nos cœurs. Que de grandeur, que de noblesse dans l'être physique de l'homme ! Que de merveilles, que de phénomènes admirables la science a découverts dans l'ensemble et l'harmonie constante de ses diverses parties, dans la variété et la sûreté de ses mouvements, dans les résultats de ses opérations si multipliées et parfois si mystérieuses. Ce magnifique ouvrage, sorti des mains de Dieu, comme pour en montrer la sagesse et la puissance est-il uniquement destiné à servir de pâture aux vers et doit-il périr sans retour, malgré les desseins si visibles de la Providence dans la formation de ce chef d'œuvre des êtres organisés ?

La raison se refuse à admettre une pareille idée, en désaccord avec ses lumières et ses instincts, surtout lorsqu'elle envisage les sublimes privilèges dont la religion environne le corps des chrétiens.

A peine l'enfant est-il né qu'il est consacré à Dieu dans son saint temple ; et cette oblation première de la vie ne comprend pas seulement le sacrifice de l'âme, mais aussi celui du corps ; car c'est un holocauste parfait. Aussi une eau mystérieuse, sur laquelle les divines bénédictions ont été appelées, coule sur cette chair désormais innocente et pure et qui sera bientôt sanctifiée d'une manière plus spéciale encore par l'onction du saint chrême, béni par la main de l'évêque le jeudi de la grande semaine. Quelques années s'écoulent, et elle est marquée d'un nouveau sceau dans

le sacrement de confirmation. Sa course achevée, à ce moment solennel où va s'ouvrir le tombeau, où elle doit reposer en paix dans l'attente d'une vie nouvelle, on l'oingt de l'huile des infirmes, pour la purifier des souillures qu'elle a contractées dans le lieu de son pèlerinage et la fortifier dans ses derniers combats.

Ces diverses consécérations ennoblissent le corps de l'homme et en font un objet digne de vénération ; mais le ciel lui réserve un privilège bien plus étonnant encore. Admis au festin de l'Agneau, avec les enfants de la promesse, il y reçoit un aliment céleste ; il s'y nourrit de la chair et du sang d'un Dieu. Jésus-Christ, dit ici saint Cyrille de Jérusalem, n'est pas seulement la nourriture de nos âmes dans l'Eucharistie ; mais il est en même temps celle de nos corps. Son sang coule dans nos veines, nos membres s'engraissent de sa substance, sa chair devient notre chair, et notre vie se change en sa vie : *Consanguis et concorporei Christi*. Elévation mystérieuse de la nature physique, rendue participante de l'humanité du Sauveur, et réalisant ainsi de la manière la plus parfaite cette parole de saint Pierre : *Divinæ consortes naturæ*. (II Petr., I, 4.) Pourquoi s'en étonner, du reste, quand on sait que Jésus-Christ a daigné l'unir d'une manière si étroite à sa divinité qu'elle ne fait plus avec elle qu'une seule et même personne divine ? Mais aussi comment douter de la glorieuse destinée de la chair de l'homme, lorsqu'une chair toute semblable à la sienne est mise à la droite du Père céleste dans l'humanité de son divin Fils, et y sera éternellement couronnée de gloire et de bonheur.

Cette future glorification, d'ailleurs, est un acte de justice. Le corps a partagé les travaux de l'âme, et il a été le compagnon de ses souffrances et l'instrument de ses mérites, il doit donc être associé à ses triomphes. Comment pourrait-il en être autrement dans les pensées d'un Dieu infiniment juste et infiniment sage ? Ces yeux si souvent attentifs aux merveilles de la nature, pour célébrer la gloire de leur auteur et inspirer à l'âme une admiration mêlée d'un saint ravissement, se ferment-ils pour toujours ? Ces lèvres, sur lesquelles a reposé la science de la loi divine, ne se remueraient-elles plus désormais ? Cette langue, qui s'est plu à chanter les louanges du Dieu d'Israël, à tracer l'histoire de ses bienfaits et le tableau de son amour, demeurerait-elle immobile et glacée ? Cette bouche serait muette, elle qui parlait si éloquemment de la religion, racontait avec un charme indicible les douceurs de la piété, enseignait la vérité du salut aux petits et aux simples, allumait le feu de la charité au sein des familles et des cités elles-mêmes, et répandait dans les âmes flétries par la douleur cette paix ineffable qui surpasse tout sentiment ? Ce cœur généreux, où se formaient ces projets de zèle et ces grandes pensées qui n'avaient pour but que la gloire de Dieu

et le bonheur des hommes, aurait donc pour toujours cessé de battre ? Quoi ! on anéantirait cette main tendue tant de fois à la faiblesse et à la misère, et qui ne s'ouvrait que pour bénir ; ces pieds qu'on avait vus si beaux sur les montagnes porter aux régions lointaines la bonne nouvelle de l'Évangile, qui laissaient leur empreinte dans la chaumière du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, et ne se reposaient que quand il n'y avait plus de bien à faire ; ces corps, qui ont passé les jours et les nuits prosternés en oraison devant l'autel de l'Agneau, se sont soumis aux pieux exercices d'une vie de vertu et aux austérités de la pénitence, qui dans les vierges ont conservé les livrées de l'innocence et la foi pudique jurée à leur divin époux, dans les solitaires qui ont vieilli sous le poids des rigueurs et des privations, ont répandu au milieu du monde la bonne odeur de Jésus-Christ, et ont cueilli dans les martyrs les palmes glorieuses de la victoire, en s'immolant sous le glaive des bourreaux ? Non, non, Mes Frères, une pareille doctrine ne saurait s'accorder avec l'infinie sagesse du Créateur, et vous la repoussez de toute l'énergie de vos convictions.

Qu'on ne nous demande pas ici qui redonnera à nos corps la vie qu'ils auront perdue, et leur rendra leur forme et leur substance. Celui qui a fait le premier homme du limon de la terre ne saurait-il le faire sortir du sein de la poussière ? ne connaît-il pas tous les atomes qui le composaient ? n'a-t-il pas eu l'œil sur eux après les ravages de la mort ? Et qui oserait lui contester le pouvoir de les réunir et de les animer de nouveau ?

Tout dans la nature vous offre une image frappante d'une mort et d'une résurrection continuelle. Le grain de blé que vous confiez à la terre meurt toujours dans son sein avant de se reproduire dans la tige et l'épi qui la couronne, et la corruption est pour lui comme le principe d'une nouvelle vie. Voyez-vous ces arbres dépouillés de leurs feuilles et dont les branches sous l'action d'un froid glacial révèlent une mort momentanée, tout à l'heure pleins d'une sève nouvelles, ils redonneront leur verdure et leurs fruits. Voyez-vous ces fleurs dont la tête s'est courbée par l'effort des vents, dont la tige même et les feuilles ont disparu ? Elles sont mortes à vos yeux ; mais attendez le printemps, et vous les verrez renaître avec leur parure et leur éclat. Rien n'échappe à cette loi générale des êtres dans l'économie du monde. La chaleur de l'été fait place aux frimas de l'hiver, le jour succède à la nuit, le soleil disparaît et reparaît chaque jour, et la création semble se conserver par une rénovation incessante. Pourquoi nos corps ne seraient-ils pas sujets aux mêmes vicissitudes que toutes les choses physiques et ne retrouveraient-ils pas la vie au sein même de la mort ?

Quand ce dogme serait une erreur, s'écrie ici saint Ambroise, j'aimerais à me tromper,

et mon cœur adopterait l'illusion de mon esprit. Mais non, continue-t-il, autant l'espérance est douce, autant la foi est solide et la croyance inébranlable. Nous sortirons donc un jour du tombeau, et notre âme se réunira au corps qu'elle a autrefois animé, pour ne s'en plus éloigner désormais. Oui, un jour on pourra écrire sur la terre qui aura reçu notre dépouille mortelle : *Surrexit : « Il est ressuscité. »* (Matth., XXVIII, 6.) Et en lisant cette magnifique inscription, qui succédera à celle où était gravé le triomphe de la mort, on répétera dans l'ivresse du bonheur cette parole des saintes Écritures : O mort ! où est ton aiguillon ? ô mort ! où est ta victoire ? Désormais ton sceptre est brisé, et ton empire est à jamais détruit ; car ceux que tu pressais sous ta main de glace ont brisé leurs chaînes et sont revêtus d'immortalité : *Surrexit, non est hic*. Nous ressusciterons donc, mes frères, mais en quel état ressusciterons-nous ? sujet du second point.

SECOND POINT

Au temps de la captivité de Babylone, le prophète Daniel avait annoncé aux enfants d'Israël cette effrayante vérité : *Ceux qui dorment dans la poussière de la terre s'éveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour un opprobre éternel. « Multi qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam, alii in opprobrium, ut videant semper. »* (Dan., XII, 2.)

Je vous annonce un grand mystère, dit à son tour l'Apôtre, nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. *« Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur. »* (I Cor., XV, 51.) Au son de la dernière trompette les morts s'éveilleront et sortiront du tombeau, sans craindre désormais les atteintes de la corruption. *« Mortui resurgent incorrupti. »* Les uns seront couronnés de gloire, les autres couverts de confusion ; et parmi même les élus de Dieu, on remarquera des différences essentielles, car, continue saint Paul, *la clarté de la lune n'est pas la même que celle du soleil, l'étoile se distingue d'une autre étoile par les degrés de clarté qu'elle répand, ainsi à la résurrection des morts, les corps différeront entre eux par les privilèges dont ils seront doués. « Sic et resurrectio mortuorum. »* (Ibid., 40, 41.)

Et ne vous étonnez pas, mes frères, de cet enseignement de saint Paul touchant la destinée de nos corps à la fin du monde. Car selon la doctrine du même Apôtre, pour être prédestiné à la gloire, il faut porter sur soi les stigmates ou la ressemblance du Fils de Dieu, et reproduire fidèlement tous les traits de ce parfait modèle. *Conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom., VIII, 29.) Or, c'est en passant par le creuset des souffrances, ou selon le langage prophétique du saint roi David, en buvant de l'eau du torrent qu'il a élevé la tête et qu'il est entré dans la gloire, *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput* (Psal. CIX, 7) ; *Christum oportuit*

pati et resurgere a mortuis. (Act., XVII, 3.) *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam. (Luc., XXIV, 26.)* Ses souffrances, continue l'Apôtre, ont été le principe et la condition de son triomphe sur le monde et sur l'enfer, et pour le partager avec lui, il faut marcher sur ses traces dans cette voie des douleurs. *Si tamen compatimur ut et conglorificemur. (Rom., VIII, 17.)* Voilà pourquoi la résurrection est un mystère de gloire pour les uns et un mystère de confusion pour les autres; voilà aussi pourquoi elle est si propre à relever le courage des justes et à rappeler les pécheurs des voies de l'iniquité.

La résurrection de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre; car, dit toujours saint Paul, le Sauveur donnera à nos corps les formes et les privilèges de son corps glorieux, lorsqu'après sa sortie du tombeau il fut environné de lumière comme au moment de sa transformation, sur la montagne du Thabor. Aussi comme Jésus-Christ une fois ressuscité n'est plus soumis à l'empire de la mort, de même après le premier sommeil, les justes ne mourront plus, mais de la poussière du tombeau ils voleront à l'immortalité. *Mors illi ultra non dominabitur. (Rom., VI, 7, 9.)*

Et d'abord immortalité de bonheur. Ils ne sont plus ces jours de deuil, où des bourreaux cruels déchiraient leur chair innocente et mettaient leurs corps en pièces en haine de leur foi. A ces scènes de sang et d'horreur a succédé le spectacle ravissant du ciel. Ces moments d'épreuve ont passé avec la rapidité de l'éclair et après avoir semé quelque temps dans les pleurs, ils moissonnent à jamais dans une joie inaltérable. Car là plus de maux, plus de plaintes, Dieu lui-même essuyant leurs larmes et faisant couler dans leur cœur la paix dont il jouit lui-même : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. (Apoc., XXI, 4.)* Leurs yeux contemplant avec admiration les ineffables beautés de la cour céleste, les grandeurs de cette reine divine qui en fait l'ornement et les splendeurs dont est environnée l'humanité sainte du Sauveur du monde. Si souvent attristés sur la terre à la vue des iniquités des hommes, ils voient aujourd'hui la vertu à la clarté du flambeau divin, non plus en énigme et à travers le voile de la foi, mais face à face et au sein même de la lumière : *In lumine tuo videbimus lumen. (Psal. XXXV, 10.)* Leur oreille, au lieu des cris de l'impiété, de la volupté et du blasphème, n'entend plus que les sons d'une harmonie divine, et les mélodieux concerts des bienheureux. Leur langue muette quelquefois sur la terre de l'exil, comme les harpes des enfants des Hébreux sur le bord des fleuves de Babylone, chante dans une sainte ivresse un cantique éternel, tandis que leur cœur est inondé des plus pures délices : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos. (Psal. XXXV, 9.)*

Ces jouissances sont d'autant plus précieuses que les élus les partagent avec leurs

parents et leurs amis dont ils étaient éloignés depuis longtemps. Il est pénible, même pour les âmes généreuses, le moment qui brise des liens où l'on trouvait tant de véritable bonheur; aussi il est doux pour un père d'embrasser un fils chéri, après une longue absence; il est doux pour une mère de presser sur son sein une fille dont elle est depuis longtemps séparée; il est doux pour un ami de revoir un ami qu'il croyait loin de lui pour jamais. Mais cette joie n'est pas comparable à celle que goûteront les saints, lorsque réunis à leurs corps, ils seront rendus à l'objet de leurs affections. Ici-bas, les charmes de l'amitié sont affaiblis par les frayeurs d'une prompte séparation, la pensée de la mort s'offrant souvent à nos yeux et nous menaçant de rompre dans peu les nœuds les plus chers. Dans ce beau jour de la résurrection au contraire, la joie sera sans mélange d'amertume et de crainte, parce que la mort n'aura plus la puissance de séparer ceux que Dieu aura réunis. Oh ! quelles délicieuses émotions, quels doux épanchements dans cette réunion de tous ceux que l'on aura aimés pendant les jours d'une vie mortelle, que l'on échange alors contre une vie qui ne finira jamais ! Elle est la parfaite réalisation des vœux émis par le roi David dans un de ses plus beaux élans prophétiques : *Qu'il est bon, qu'il est agréable d'habiter avec des frères en unité de sentiments et d'amour ! « Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ! » (Psal. CXXXII, 1.)*

A cette immortalité de bonheur se joindra une immortalité de gloire. La vie des justes est souvent inconnue au monde, car ceux que la Providence avait fait naître au sein des grandeurs humaines, ont préféré à l'illustration de leur rang les humiliations de la vie chrétienne et les austérités de la pénitence. Non-seulement on a ignoré leurs vertus, mais elles ont été quelquefois l'objet des divisions des mondains, et sont devenues une occasion de calomnie et de persécution. Le moment est venu de rétablir toute justice en environnant d'une auréole de gloire immortelle, ces corps livrés aux privations volontaires, courbés sous le poids de l'ignominie et immolés à la folie de la croix ! *« Seminatur in ignobilitate, surget in gloria. » (I Cor., XV, 43.)* Vainement, mes frères, voudrais-je vous peindre l'éclat divin dont ces corps seront alors revêtus. La nature entière n'a pas assez de beautés pour nous en tracer le tableau fidèle; et le prophète Daniel voulant nous initier à cette mystérieuse transformation, a recours à ce qu'il y a de plus magnifique dans les œuvres de la création. Voyez-vous, dit-il, dans une nuit sereine la splendeur du firmament et la clarté des étoiles, c'est une faible image des rayons de lumière qui environneront les bienheureux. *« Quasi splendor firmamenti... quasi stella in perpetuas æternitates. (Dan., XII, 3.)* Voyez-vous, dit à son tour un évangéliste, le soleil jetant au milieu de sa course tous ses

feux sur le monde, ainsi brilleront les justes dans le royaume de leur Père : « *Justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum.* » (*Matth.*, XIII, 43.) Ou, plutôt, selon le langage de l'*Apocalypse*, leur clarté ne sera pas différente de celle de l'Agneau de Dieu, qui est le véritable soleil de ce céleste séjour ; *Lucerna ejus est Agnus.* (*Apoc.*, XXI, 23.) C'est de là, comme de leur foyer, que partent ces rayonnants éclairs qui illuminent les corps des saints semblables, dit la Sagesse, à des étincelles qui promènent leurs lueurs dans un champ de roseaux : *Tanquam scintillæ in arundinetis discurrent* (*Sap.*, III, 7.) Voulez-vous enfin avoir une idée moins imparfaite de ces magnificences vraiment divines, oubliez les merveilles de la nature et tout ce qu'elle offre de plus grandiose ; montez sur le Thabor et considérez un instant cette glorieuse transfiguration de Jésus-Christ, où un reflet des gloires éternelles se projette sur son humanité sainte. Une nuée resplendissante de lumière descend sur la cime de la montagne et répand sur le corps du Sauveur ses feux mystérieux ; ses vêtements deviennent blancs comme la neige, son visage brille comme le soleil, ses disciples accablés sous le poids de tant de gloire, tombent la face contre terre et restent un instant immobiles dans l'extase de la contemplation. Telle sera donc la gloire des corps ressuscités que l'homme ne pourrait en soutenir l'éclat, si Dieu par une grâce spéciale ne le préparait à cette haute élection.

Cette gloire toutefois trouvera un nouveau lustre dans les qualités dont ils seront revêtus, et que la science théologique appelle agilité et subtilité, ou la faculté de parcourir l'espace en un instant, en pénétrant les corps les plus solides. Qui pourrait, en effet, donner une idée de la rapidité de leurs mouvements ? Ce n'est pas le trait qui fend l'air, ni l'éclair qui sillonne la nue et franchit en un clin d'œil des distances considérables, ce n'est pas la vapeur qui rapproche les contrées les plus lointaines, ce n'est pas même l'électricité, malgré ses prodiges de vitesse. Leur action ressemble à celle de la pensée et leur marche semble ne pas différer de celle des esprits pour lesquels il n'y a pas de succession de durée ni de lieu, en sorte qu'ils se transporteront d'un bout de l'univers à l'autre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Est-ce là une illusion qui nous séduit ? On le croirait volontiers, en se reportant à la pesanteur et à la faiblesse de nos corps, tels qu'ils existent dans l'ordre actuel ; mais on est bientôt convaincu du contraire, lorsqu'on jette les yeux sur Jésus-Christ ressuscité et qu'on le suit dans les diverses apparitions dont l'Évangile retrace l'histoire. La manière dont il se présente devant ses disciples leur fait douter en quelque sorte de la réalité de son existence ; il paraît, sans qu'ils sachent d'où il vient, il disparaît plus rapide que l'éclair, les laissant dans un étonnement mêlé de stupeur. C'est ainsi que

les choses se passent en une foule de circonstances, et en particulier à Emmaüs, après la fraction du pain et sur la montagne témoin de sa glorieuse ascension. Cette puissance merveilleuse que nous admirons dans l'humanité du Sauveur deviendra l'apanage de nos corps à la fin du monde et formera pendant toute l'éternité un de leurs plus beaux attributs. C'est pourquoi le docteur des nations nous apprend qu'environnés de faiblesse au moment de leur création, ils ressusciteront pleins de force au dernier jour : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.* (*I Cor.*, XV, 43.)

Mais leur subtilité, ou la faculté de pénétrer les corps les plus épais et les plus durs aura quelque chose de plus merveilleux encore : Plus légers que l'air, ils passeront à travers le bois, la pierre et le marbre le plus solide, sans que rien puisse ralentir leur marche, si on peut donner ce nom à l'action qui les fait mouvoir. Les éléments les plus déliés et les plus subtils que la science humaine ait appelés au secours de ses admirables inventions, ne développent leur activité qu'à l'aide de certaines conditions indispensables, dont l'absence diminue leurs forces et retarde leur action, quand elle ne l'anéantit pas totalement. Il n'en est pas ainsi des corps glorieux. Leur propriété de pénétration est telle qu'aucun obstacle ne peut en changer la nature, ni en amoindrir la puissance, ni en retarder l'effet. Aussi, selon saint Paul, ils sembleront n'avoir plus rien de commun avec la matière animale et ils existeront à la manière de esprits : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* (*I Cor.*, XV, 42.)

Il y aura en eux quelque chose de plus prodigieux encore, c'est la puissance de se dilater à leur gré, au seul commandement de l'âme à laquelle ils seront désormais réunis, au point de reprendre leurs anciennes formes, ou des formes nouvelles, si cela entre dans les desseins de la Providence ; et en même temps la prérogative de subsister par eux-mêmes, c'est-à-dire, de conserver leur être physique sans le secours d'aucun aliment ; les corps comme les âmes trouvant leur vie dans la contemplation et l'amour des perfections divines. Cette doctrine admirable, enseignée par les Pères de l'Église, se trouve pleinement justifiée par le récit de la vie de Jésus-Christ après sa résurrection. Ainsi il passe à travers la pierre qui ferme l'entrée de son tombeau, ainsi il entre dans le cenacle, où sont assemblées ses apôtres, les portes étant fermées ; mais plus tard, il reprend son corps, en fait toucher les plaies à saint Thomas, puis boit et mange avec ses disciples, pour leur montrer qu'il n'est pas un fantôme.

Telle est, mes frères : la magnifique destinée des élus de Dieu, après les épreuves de leur vie du temps. Mais pourquoi faut-il qu'à ce mystère de grandeur et de joie se mêle un mystère d'opprobre et de souffrance ? que signifient ces paroles de l'Apôtre : Nous ressusciterons tous, mais nous ne

serons pas tous changés ! Est-ce que l'empire de la mort ne serait pas entièrement détruit et que les corps des réprouvés, une fois sortis du tombeau, devraient y retourner de nouveau ? Non, leurs corps ne goûteront pas un second sommeil, ils seront immortels comme ceux des bienheureux. Mais, grand Dieu ! quelle immortalité ! immortalité de tourments, immortalité de confusion, immortalité de désespoir !

Quelles sont, en effet, dit l'*Apocalypse*, ces trompes brillantes, revêtues de robes blanches, et d'où sont-elles venues ? Elles ont passé, répond-il, par de grandes tribulations ; voilà pourquoi l'Agneau immolé les admet au pied de son trône, voilà pourquoi il les abrite contre les ardeurs du soleil et les conduit aux fontaines des eaux vivantes, où elles ne ressentiront ni la faim, ni la soif, parce qu'il sera lui-même leur aliment, et le torrent de délices où elles se désaltèreront : *Venerunt de tribulatione magna et laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine agni.* (Apoc., VII, 13, 14.)

Les pécheurs ont suivi une voie tout opposée. Hommes sensuels, ils ont aimé la mollesse et la volupté ; hommes légers et frivoles, leur vie s'est écoulée dans les assemblées et les fêtes mondaines ; hommes vains et ambitieux, ils ont brigué les honneurs et les distinctions ; hommes cupides, ils ont fait leur Dieu des richesses ; hommes de doute et d'incrédulité, ils ont vécu étrangers aux vérités de la foi et en ont critiqué les enseignements et les pratiques. *Ils ont semé dans la chair*, selon l'énergique expression de saint Paul, *ils recueilleront des fruits de corruption.* « *Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem.* » (Galat., VI, 8.)

Ils vivront donc, mais leur vie sera une vie de souffrance, de rage et de désespoir. Ils ont choisi les biens dans le temps, les maux seront leur partage pendant l'éternité. Plongés dans un océan de supplices, leurs corps seront en proie aux plus cruelles tortures, sans pouvoir désormais s'y soustraire ; car le ver rongeur de leur conscience ne meurt pas. Vainement appelleront-ils le néant à leur secours ; vainement crieront-ils : Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous. Les montagnes et les collines seront insensibles à leurs douleurs. Malheureux d'être immortels, *ils invoqueront la mort, et ils ne la trouveront pas.* « *In diebus illis querent homines mortem et non inveniunt eam.* » *Ils voudront mourir et la mort les fuira.* « *Desiderabunt mori et mors fugiet ab eis.* » (Apoc., IX, 6.)

Au lieu de cette lumière inaccessible, au sein de laquelle les corps des élus brilleront d'un éclat immortel, des ténèbres épaisses environneront les pécheurs impénitents, l'ordre sera banni des lieux qu'ils habiteront et une nuit éternelle les couvrira de ses ombres. Ils auront sans cesse devant les yeux le lugubre spectacle des plus affreux tourments, qui rendra plus insupportable encore la vue des formes hideu-

ses des réprouvés et des démons. Leur oreille sera uniquement frappée des clameurs lamentables, arrachées par la douleur aux infortunées victimes de la colère de Dieu, et leur cœur sera étranger à tout autre sentiment que ceux de la haine et du désespoir.

Pécheurs, s'écrie le prophète, qui de vous pourra habiter avec un feu dévorant, et demeurer dans des flammes éternelles ? (Isa., XXXIII, 14.) Cette vue terrible de l'avenir dont vous êtes menacés, vous laisserait-elle insensibles ? Aimerez-vous toujours la vanité et le mensonge, et ces faux plaisirs d'un monde, dont la figure passe sans retour ? Vous plaindrez-vous encore des sévérités de la loi de Dieu, des sacrifices qu'elle exige ; parlerez-vous de votre santé ; chercherez-vous des excuses dans le rang que vous occupez, dans les fonctions que vous exercez, dans les personnes que vous fréquentez ? vains prétextes dont vous apercevrez la frivolité à la lumière du grand jour de la résurrection ; illusions funestes, qui se dissipent alors, mais hélas ! trop tard pour empêcher votre éternel malheur.

Sortez donc de vos tombeaux, grands du siècle, qui avez ambitionné les honneurs et exigé les hommages des hommes, alors que vous refusiez les vôtres au Dieu de l'univers ; sortez de vos tombeaux, hommes du monde, ennemis du jeûne et de la prière, dont la vie était une série non interrompue de joies profanes ; sortez de vos tombeaux, jeunes impies, qui avez ri de nos mystères sacrés ; jeunes efféminés, dont les jours se sont écoulés dans les plaisirs honteux de la volupté ; sortez de vos tombeaux, personnes mondaines, qui avez consumé votre temps à parer votre corps, à le couvrir des ornements du faste, à rechercher les modes inventées par l'amour du luxe, vous mettant peu en peine de blesser les règles de la pudeur, et d'allumer dans les âmes des flammes impures ! Que sont devenues ces beautés éphémères, ces membres nourris dans les délices, ces têtes couronnées de roses, ces corps couverts des richesses de l'art et oints des parfums les plus précieux ? Hélas ! ce ne sont plus que de hideux cadavres, environnés de toutes les misères de l'humanité, auxquelles se joignent les traits affreux, inséparables de la réprobation, et qui jettent autour d'eux l'horreur et l'épouvante. Où vont-elles ces anciennes idoles des passions, désormais en proie à la pourriture et aux vers ? Où vont-elles, la confusion sur le visage, la fureur dans les yeux, le blasphème sur les lèvres, le désespoir dans le cœur ? Retourneront-elles dans le sein de la terre, d'où elles viennent de sortir ? Non, M. F., un sort mille fois plus effrayant leur est réservé. Elles vont au feu éternel. *Ibunt hi in supplicium æternum.* (Matth., XXV, 46.)

Il y aura donc une résurrection à la gloire et une résurrection à l'opprobre. Alternative inévitable, et dont la pensée seule glace d'effroi les âmes les plus fortes. A laquelle

voulons-nous appartenir? Le choix dépend de nous; notre destinée est entre nos mains, et je pourrais vous dire comme autrefois Moïse aux Israélites : *Proposuerim vobis benedictionem aut maledictionem.* « Je vous propose aujourd'hui la vie ou la mort; la bénédiction ou la malédiction. » (*Deut.*, XXX, 19.) Pourriez-vous préférez les jouissances trompeuses d'une vie d'un instant aux joies ineffables de l'éternité, et hésiter entre quelques tribulations passagères et le poids immense de gloire qui vous est préparé dans le ciel? Ce serait vous ménager à vous-mêmes d'inutiles et d'éternels regrets.

Passez donc en pèlerins dans la terre de votre exil, dressez-y vos tentes, comme autrefois les Hébreux dans le désert, ne perdant pas de vue cette patrie promise à vos pères, dans laquelle vous devez entrer bientôt et vous reposer à jamais de vos travaux, au sein de la gloire et du bonheur que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

IV. SERMON

SUR LA NÉCESSITÉ ET LES AVANTAGES DU TRAVAIL, PRÊCHÉ A LA CONFÉRENCE DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Homo nascitur ad laborem et avis ad volatum. (*Job*, V, 7.)

L'homme naît pour le travail et l'oiseau pour voler.

Le travail, mes frères, est la tâche de l'humanité entière, et tous les âges comme toutes les conditions y sont indistinctement condamnées. Cette loi, inhérente à la nature de l'homme, même dans l'état d'innocence, devient d'autant plus rigoureuse, qu'elle fut alors tout à la fois une punition de son crime et un remède à sa faiblesse.

Mais toute pénible qu'elle est, depuis la faute originelle, l'homme y trouvera néanmoins de précieux avantages si, entrant dans les desseins miséricordieux de la Providence, il l'accepte sans murmure et l'accomplit avec fidélité.

Chers ouvriers, ces quelques mots vous font pressentir ma pensée tout entière. Vous comprenez que je veux vous parler de l'obligation du travail et vous en faire connaître tout le prix.

Ne vous étonnez pas si je m'adresse particulièrement à vous, dans un jour consacré à la mémoire du grand saint dont l'immense charité est la source de votre pieuse association, comme de tant d'autres qui sont la joie et la gloire de l'Église. Ne vous étonnez pas non plus que ma parole, effleurant, à peine ceux qui sont à vos côtés, aille droit à vous, touche à quelques-uns de vos préjugés, combatte plusieurs de vos convictions, et s'efforce de redresser vos torts. C'est aujourd'hui votre fête; il s'agit de vous dans cette touchante solennité, et par conséquent c'est de vous que je dois avant tout me préoccuper.

Je le ferai, chers ouvriers, avec la liberté de mon saint ministère et l'autorité de la religion au nom de laquelle je vous parle, et

vous applaudirez à mes efforts, parce que vous les attribuerez à mon dévouement et à mon amour pour vous

Ainsi, obtenir votre soumission à la loi du travail en vous en montrant la nécessité, vous en inspirer le goût en vous en retraçant les avantages, c'est la nature et le but de ce discours. *Ave, Maria.*

§ Si l'homme considère sa nature, s'il étudie les êtres divers qui l'environnent, s'il écoute les leçons de la raison et les enseignements de la foi, toujours et partout il découvrira l'obligation du travail.

Elle est bien profonde, mes frères, cette parole de la sainte Écriture que je vous ai citée en commençant : *L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler.* Elle nous apprend que Dieu, proportionnant avec sagesse les moyens à la fin qu'il veut atteindre, met, dans chacune de ses créatures, les qualités, les attributs, les instincts qui doivent les y faire concourir. De là l'oiseau a des ailes, qui, dans leur développement, lui servent de voiles et de rames pour voyager dans les airs, comme le vaisseau vogue sur les mers, et se replie sur lui-même avec tant de justesse, quand il cesse son vol, qu'elles n'embarrassent ni sa marche ni ses mouvements. Cela prouve qu'il est né pour voler, mais qu'il doit aussi poser le pied sur la terre, afin d'y réparer ses forces.

D'après ce principe incontestable, vous ne sauriez vous méprendre sur une des fins essentielles de la création de l'homme; car Dieu lui a donné une âme intelligente et par conséquent nécessairement active, ayant le devoir de s'exercer à connaître sa nature, son origine et sa destinée. Or qu'est-ce que ce devoir, si ce n'est celui du travail? D'un autre côté, il l'a revêtu d'un corps composé de différents membres, susceptibles d'action et de mouvement, capables de produire des ouvrages remarquables et des chefs-d'œuvre d'art en tout genre. Peut-on supposer que le Créateur, en formant ainsi l'être dont il voulait faire le roi de l'univers, lui ait permis de rendre inutiles les dons qu'il lui avait si libéralement départis? Non, certes, mes frères, il n'est pas possible de le croire, sans douter de la sagesse de ses œuvres et sans les rabaisser au-dessous de celles des hommes, où l'on découvre si souvent de l'unité et de l'harmonie.

Il y a plus. Non-seulement on le taxerait par là d'imprévoyance, mais on l'accuserait de détruire son propre ouvrage. Car l'homme a besoin du travail pour se perfectionner, et même pour conserver ses nobles facultés. C'est un principe universellement admis et formulé même en adage, que l'ouvrier devient habile en travaillant : *Fabricando fit faber*, c'est-à-dire que le travail est la condition indispensable du perfectionnement. Aussi comme l'absence totale d'action intellectuelle mènerait à l'idiotisme, de même le repos absolu détruirait la souplesse du corps et enlèverait aux membres toute leur

aptitude pour les arts mécaniques : l'expérience le prouve aux moins attentifs. J'avais donc raison de dire que Dieu eût posé lui-même un principe propre à anéantir son œuvre, ou du moins à en compromettre le but, s'il eût permis à sa créature raisonnable de couler ses jours dans l'inaction.

Comment, d'ailleurs, eût-il fait pour elle une exception à cette grande loi, imposée à la nature entière, et dont la cour céleste elle-même ne fut pas dispensée ? Les anges, ses ambassadeurs, ont rempli de nombreuses missions auprès des hommes, dans les temps antérieurs, et en rempliront de nouvelles, pendant la durée des siècles, dans l'intérêt de ses enfants. *Nonne omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis. (Hebr., I, 14.)* Les saints ne sont pas inoccupés dans le ciel, et leur repos n'a rien de commun avec celui que l'on appelle oisiveté sur la terre. Les bienheureux, dit saint Augustin, sont dans un ravissement ineffable à la vue des infinies perfections de Dieu ; ils publient sa gloire, ils chantent à jamais ses miséricordes ; ils se désaltèrent au fleuve de son amour : *Sine fine videbimus, sine fine laudabimus, sine fine amabimus.*

Les êtres inanimés ne sont pas dispensés de cette loi générale. La terre a sa vie propre, et si vous le voulez, son travail, par lequel elle communique sa sève aux plantes et aux arbres qui croissent dans son sein, se couvre de moissons abondantes et nous fait admirer son inépuisable fécondité. Le soleil et les corps célestes, qui gravitent autour de lui, travaillent en leur manière, en nous envoyant leur lumière et leur chaleur. La mer nourrit ses habitants, élève dans les régions supérieures ses vapeurs incessantes, qui retombent en pluies opportunes pour fertiliser nos campagnes. L'air anime la nature entière et porte partout le mouvement et la vie, en pénétrant de toutes parts les éléments les plus déliés des choses matérielles.

De leur côté, les êtres animés se soumettent au devoir commun avec une régularité et une persévérance que l'homme devrait prendre pour modèle. Aussi je ne m'étonne pas que Dieu s'écrie dans un élan d'indignation : *Vade ad formicam, o piger ! « Paresseux, allez voir la fourmi. » (Prov., VI, 6.)* Voyez comme cet animal travaille avec suite et intelligence ; voyez comme il amasse dans la saison d'été pour les temps mauvais. Rougissez d'être moins sage, moins prévoyant, moins courageux que cette petite créature que vous foulez aux pieds tous les jours. *Vade ad formicam, o piger.*

Cette loi, dont aucune créature n'est exempte, remonte au herceau du monde, à l'époque même où nos premiers parents vivaient encore dans l'innocence. Car, en les plaçant dans le paradis terrestre, Dieu leur ordonna de le cultiver et de veiller à sa conservation : *Posuit eum in paradiso vo-*

luptatis, ut operaretur et custodiret illum. (Gen., II, 15.)

Alors, sans doute, le travail n'avait rien de contraire aux penchants de la nature, rien de rude ni d'amer. C'était une espèce de récréation ou de délassement, qui n'exigeait ni effort, ni sacrifices, étant en rapport avec les inclinations du cœur et les instincts de la raison. Mais le péché troubla cette heureuse harmonie, et ce qui, dans les vues du Créateur, devait être pour le monde une source de douces jouissances, se changea en instrument de punition et de douleur. Qui n'a entendu avec effroi ces paroles du Seigneur à l'homme coupable : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front : « In sudore vultus tui vesceris pane. » (Gen., III, 19.)* La terre, jusque-là docile à votre volonté, vous donnant ses riches moissons et ses fruits précieux, sans demander de culture pénible, se couvra de ronces et d'épines et ne cédera qu'à de rudes labeurs : *In laboribus comedes ex ea omnibus diebus vitæ tuæ. (Ibid.)*

Et ne dites pas, chers ouvriers, que cette sentence frappe seulement une partie de l'humanité, et qu'il est une foule d'hommes dont la vie s'écoule dans le repos, sans goûter jamais les amertumes du travail. Vous seriez dans l'erreur, si vous pensiez que ceux qui ne se livrent pas comme vous aux travaux manuels et aux arts mécaniques, ne travaillent réellement pas. Il y a des travaux de plusieurs sortes : ils se diversifient selon l'âge, le rang et l'éducation. Il y a ceux du père de famille, du négociant, du savant, du guerrier, du magistrat, du missionnaire, du pasteur des âmes ; tous également estimables dans l'ordre de la Providence et tendant au bien de la religion et de la société. Ainsi, les uns s'occupent de recherches scientifiques ou d'affaires administratives, les autres suivent la carrière des armes ou du barreau ; ceux-ci rendent la justice ou dirigent la jeunesse ; ceux-là se font apôtres ou servent Dieu dans la solitude ; d'autres enfin s'attachent à la culture des champs ou aux diverses professions que vous avez vous-mêmes embrassées. Voilà le travail à tous les degrés de l'échelle sociale, et tel que le Créateur l'exige pour l'accomplissement de ses desseins sur le monde. C'est dans ce sens que l'Esprit-Saint a dit : *L'homme mangera son pain à la sueur de son front. « In sudore vultus tui vesceris pane. »*

Vainement alléguerait-on pour éluder cet ordre divin une naissance illustre, de vastes domaines, une position à part et tout à fait extraordinaire. On ne peut se soustraire à ce joug commun à tous les enfants d'Adam, sans former une exception odieuse, sans se rendre inutile sur la terre, à charge à soi-même et aux autres, sans devenir une espèce de monstre dans la nature, comme ces êtres informes qui sortent des lois générales de la création et en contrarient les fins. C'est de plus protester d'une manière coupable contre le mode

d'expiation du péché imposé à tous les hommes indistinctement ; mais qui s'applique avec d'autant plus de rigueur aux riches et aux grands du siècle, qu'ils rendront à Dieu un compte plus sévère, à raison même des dons plus précieux qu'ils en auront reçus, et qu'à l'abri des privations diverses auxquelles sont exposés la plupart des hommes, ils ont moins d'occasions de faire pénitence et moins de moyens de se prémunir contre les séductions du monde. *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo ; et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.* (Luc., XII, 48.)

Cette dernière considération montre d'une manière frappante que ce commandement s'adresse à tous sans distinction de titres, de réputation et de fortune. Il n'est pas seulement, en effet, la peine du péché, il en est encore le remède ; parce qu'il sert de contre-poids à la concupiscence, de frein aux passions et d'armes puissantes dans les combats incessants qu'elles nous livrent.

L'Esprit-Saint l'a dit, il y a longtemps : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.* « *Multam malitiam docuit otiositas.* » (Eccli., XXXIII, 29.) L'homme désœuvré perd de vue ses véritables intérêts et oublie ses devoirs les plus essentiels. Il fuit la prière, les offices de l'Eglise, les instructions religieuses et la fréquentation des sacrements. Tout l'ennuie, l'étude, les affaires, la pratique des vertus de son état et les obligations les plus sacrées de la famille. Son âme sans énergie s'ouvre à toutes les impressions mauvaises et succombe à toutes les tentations. Rien ne l'arrête sur cette pente dangereuse : perte du temps, mépris de l'opinion, oubli de soi-même, paroles obscènes, chansons lascives, relations criminelles, vie sensuelle et scandaleuse. Tous ces désordres sortent de l'oisiveté, comme de leur source naturelle, dit la sainte Ecriture. *In labore hominum non sunt... prodit quasi ex adipe iniquitas eorum.* De là, continue le Roi-Propète, les railleries de la piété, la censure des pratiques les plus saintes, le blasphème, l'orgueil insensé et l'endurcissement du cœur. *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt, posuerunt in cælum os suum.* (Psal. LXXII, 7, 8.)

Les exemples ne manquent pas pour justifier ce langage des livres saints. C'est lorsque Sodome était en proie à l'oisiveté et aux vices dont elle est le principe, qu'elle provoqua d'une manière si terrible le courroux du ciel et s'abîma sous une pluie de soufre et de feu. *L'iniquité de Sodome*, dit Ezéchiel, fut l'oisiveté et ses suites : « *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ, otium ipsius et filiarum ejus.* » (Ezech., XVI, 49.) David devint adultère et homicide en se livrant aux douceurs du repos. Salomon à son tour ne s'abandonna aux plaisirs infâmes de la volupté et à une idolâtrie plus honteuse encore, qu'en perdant dans les jouissances d'une longue paix les qualités éminentes qui l'a-

vaient fait nommer par l'Esprit-Saint lui-même le plus sage des hommes.

Mais pourquoi recourir au témoignage de l'histoire et rappeler des traits frappants, il est vrai, mais si loin de nous ? Ne suffit-il pas de consulter l'expérience de tous les jours et de voir ce qui se passe actuellement sous nos yeux, pour reconnaître la vérité des oracles divins à ce sujet ? N'est-ce pas, en effet, l'oisiveté qui amollit l'âme et corrompt le cœur en y jetant les germes des plus funestes passions ? N'est-ce pas elle qui gâte les plus heureux caractères, détruit les espérances qu'avait fait naître une disposition naturelle pour la vertu, et remplace les instincts les plus nobles par les penchants les plus honteux ? Dites-moi, chers ouvriers, où ce jeune homme, autrefois si sage, si moral, si exemplaire, a rencontré l'écueil fatal contre lequel sa vertu s'est brisée. N'est-ce pas dans ces instants de désœuvrement, où il s'abandonnait sans défiance aux plaisirs ; dans ces réunions, où il se trouvait au préjudice de son devoir et au péril de son innocence ; dans ces jours de fêtes, qu'il a consacrés aux folles joies du monde, au lieu de les passer au sein des exercices religieux et des amusements innocents ? N'est-ce pas là qu'il est allé faire l'apprentissage du vice ? N'est-ce pas de là qu'il est revenu un jour libertin et impie ?

Ah ! combien d'enfants seraient encore l'espoir de leurs familles, la joie de leurs mères, la consolation de leurs protecteurs et l'honneur de la religion, s'ils n'avaient fait rencontre d'un mauvais ami dans ces loisirs criminels, auxquels on donne toutes les heures dérobées au travail ! Combien goûteraient encore cette paix ineffable du cœur, source du bonheur véritable, s'ils n'avaient assisté à ces assemblées mondaines, dont leur inexpérience augmentait les dangers et dont ils sont devenus enfin les infortunées victimes !

Mais c'est trop insister sur les suites d'un vice que le monde lui-même condamne. Hâtons-nous, après avoir établi la nécessité du travail, d'en exposer les avantages, afin d'en inspirer l'amour.

« L'ouvrier vigilant, » dit saint Ambroise (*Hou. de vocat. gentium*, c. 11), « mérite les éloges les plus flatteurs, mais le déshonneur accompagne toujours le paresseux. » *Vigilantissima industria gloriosis laudibus honoratur... Pigrum vero otium et desidiosa nequitia sic punitur ut et vituperationis dedecoretur opprobrio.* Ainsi, mes frères, le travail assidu et consciencieux est un titre véritable à l'estime publique, et celui qui s'y livre pour accomplir un devoir s'environne d'une légitime considération.

Quand je dis, chers ouvriers, que le travail est la source d'une bonne réputation, ou pour parler avec l'Ecriture, le principe d'un beau nom : *Curam habe de bono nomine* (Eccli., XLI, 15), je n'entends pas seulement ce genre de travail qui jette un grand éclat et attire l'attention générale, comme les découvertes du génie, les recher-

ches de la science, les calculs de la politique, les travaux de l'industrie et de l'art militaire. Pour plusieurs, il est vrai, les hauts emplois, les fonctions honorables, les talents distingués, les professions libérales sont seuls dignes de fixer les regards et de mériter les sympathies des hommes sérieux.

C'est une erreur dangereuse contre laquelle il est urgent de vous prémunir. Car elle fait naître cette inquiétude vague, ce malaise indéfinissable, qui poussent irrésistiblement les classes ouvrières à sortir de leur état, pour arriver à une position inconnue à leurs pères. C'est là une source de déceptions cruelles pour elles, et un véritable danger pour la société elle-même, où s'agitent tant de vœux ardents et de prétentions opposées.

Oui, chers ouvriers, la profession la plus humble mérite des égards si on l'exerce avec probité. Oui, le travail le plus ordinaire est véritablement estimable, quand on l'honore par une conduite régulière. Cette proposition est une vérité vulgaire, si vous l'envisagez au point de vue de la foi.

Dieu, en effet, auteur de tout ce qu'il y a sur la terre, depuis le grain de sable de la mer jusqu'aux merveilles du firmament, n'a-t-il pas daigné nous apprendre que tous les ouvrages sortis de sa main sont très-bons? *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (Gen., I, 31.) L'Eglise n'est-elle pas un grand corps dont la beauté dépend des membres divers qui le composent? Tous n'y occupent pas la même place; tous n'y ont pas les mêmes attributions, ni le même rang; mais les mouvements propres à chacun d'eux concourent à l'harmonie générale et lui donnent sa véritable perfection. Ils ont donc tous leur valeur relative, et par conséquent leur mérite réel, qu'on ne peut méconnaître sans injustice.

Mais Dieu a marqué lui-même sa pensée d'une manière frappante à cet égard, lorsqu'en venant au monde, il choisit l'état de charpentier, et voulut y consacrer trente années de sa vie, tandis qu'il ne donna que trois ans à la prédication évangélique. Assurément, mes frères, il ne saurait y avoir de honte à faire ce que Jésus-Christ a fait; à vivre comme il a vécu; à être ce qu'il a été. La sagesse éternelle a donné la préférence aux humbles travaux d'un artisan; elle en a fait son occupation habituelle, celle de presque toute sa vie, et nous hésiterions à croire qu'ils honorent l'homme et méritent notre estime? Ne serait-ce pas une espèce de blasphème, en face des exemples de celui qui doit être le modèle de tous, et nous dit par son Apôtre: *Regardez et faites selon l'exemplaire que vous avez devant les yeux.* «*Vide, omnia facito secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte.*» (Hebr., VIII, 5)

De là on comprend pourquoi les apôtres furent des ouvriers pris dans les conditions les plus humbles, étant les disciples d'un Dieu dont le père nourricier était un ouvrier

pauvre, et qui fut lui-même un ouvrier; pourquoi saint Paul répète si fréquemment dans ses lettres qu'il travaille de ses propres mains pour gagner sa nourriture de chaque jour; pourquoi l'Eglise honore tant le travail manuel et le recommande à ceux qui tendent à la perfection de la vie religieuse; pourquoi dans les institutions monastiques il est placé à côté de la prière, aidant l'âme à s'élever des choses de la terre à celles du ciel, et perfectionnant l'homme jusque dans ses moindres mouvements.

Ces idées si naturelles dans les enseignements de la religion ne sont pas absolument étrangères au monde. Il n'est pas rare qu'il rende justice au père de famille laborieux et probe, qui borne ses desirs, aime sa condition et trouve son bonheur dans l'accomplissement de son devoir. C'est qu'en effet il est forcé d'avouer que son art, son industrie, son métier, pour dire le mot, lui sont toujours utiles, souvent nécessaires dans le commerce habituel de la vie, tandis qu'il pourrait se passer d'une foule d'œuvres d'esprit auxquelles on attache néanmoins une haute importance.

Quand par hasard vous rencontreriez çà et là sur votre chemin des hommes dédaigneux, uniquement sensibles à la fortune et à la gloire mondaine, n'en êtes-vous pas pleinement dédommagés, lorsque vous voyez l'objet de l'intérêt affectueux de tant de personnes honorablement connues dans la société, qui se font une joie de veiller sur vous avec une tendre sollicitude, pour vous assurer un avenir prospère? lorsque à ce moment vous êtes l'occasion d'une solennité imposante, à laquelle s'empresse de prendre part une foule nombreuse, dont vous avez toutes les sympathies? lorsqu'un prélat illustre veut rehausser par son auguste présence l'éclat de vos fêtes, et vous consacrer quelques heures d'un temps qu'il sait si bien employer à la gloire de l'Eglise et au bien de son vaste diocèse? Loin de moi, sans doute, la pensée de jeter dans vos âmes des semences d'orgueil, ou même d'exalter vos espérances; mais je n'ai pu m'empêcher de vous rappeler ces circonstances diverses, parce qu'elles font ressortir admirablement ce qu'il y a d'honorable dans votre profession; et c'est là le premier avantage du travail.

Un deuxième avantage auquel vous réfléchissez rarement peut-être, mais qui n'en est ni moins réel, ni moins précieux, c'est que le travail vous offre un moyen d'entretenir et de fortifier votre santé. Pour cela, vous le comprenez, il doit avoir ses règles et se tenir dans certaines limites. Ainsi le travail auquel on ne donne de trêve ni le jour, ni la nuit, mais qu'on impose à l'homme à toutes les heures de sa vie, comme s'il était un être soumis aux lois de la mécanique, sans autres besoins que ceux du corps, sans autres devoirs que celui de produire et de consommer, celui-là, loin d'être utile à la santé, l'affaiblit au contraire et la ruine sans ressource. Vous en

avez sous les yeux de fréquents et bien tristes exemples.

Aussi est-il ici question d'un travail modéré, en rapport avec les forces physiques et les diverses conditions d'âge, de tempérament et d'éducation, respectant les lois établies par le Créateur, pour en régulariser l'usage et en prévenir les abus. Chose étrange, mes frères ! on se plaint souvent de cette loi du travail comme d'un fardeau insupportable, et on le rend mille fois plus accablant, en n'y admettant ni mode ni mesure, et en violant le précepte si sage du repos du dimanche. Est-il donc étonnant que l'on succombe sous le poids de labeurs incessants, à peine interrompus par quelques heures d'un sommeil rendu lui-même pénible par l'excès de la fatigue habituelle ? Est-il étonnant qu'il y ait tant de santés débiles, usées avant le temps, tant d'infirmités précoces, tant de morts prématurées, qui privent les familles de leur soutien et l'Etat de ses membres ?

Mais soyez circonspects dans vos occupations : mesurez votre tâche sur vos forces ; donnez au sommeil et à une honnête récréation un temps convenable ; montrez-vous fidèles à la grande loi du repos du Seigneur, non pour les consacrer aux exigences de passions brutales, comme le font, hélas ! tant de malheureux ouvriers ; mais au devoir de la prière et au soin du salut de votre âme, et vous saurez bientôt par votre propre expérience que le travail conserve et fortifie la santé du corps.

Ne dites pas que cette conduite vous priverait d'un gain nécessaire ; que vos besoins ne vous permettent pas de dérober à vos travaux les moments que la religion réclame. C'est une grave illusion à laquelle il serait dangereux de vous laisser aller. Sans doute, nous vivons dans des temps difficiles, où l'avenir d'une famille ouvrière se présente souvent sous les couleurs les plus sombres. Mais remédiera-t-on au mal, en ruinant sa santé par un travail exorbitant, ou en provoquant la colère de Dieu par la profanation des jours réservés à son culte ?

Non, non, chers ouvriers, ce n'est pas là le moyen d'améliorer votre position, ni de vous ménager des jours prospères. Confiez-vous plutôt à celui qui nourrit les petits des oiseaux et prend soin de l'herbe des champs ; mettez entre ses mains vos intérêts et ceux de votre famille, vous souvenant qu'il ne trompe jamais les espérances de ses enfants, et votre travail, réglé par les lois de la prudence et de la religion, suffira à vos besoins, parce que le ciel le bénira et c'est le troisième avantage que vous en retirerez.

Les *Proverbes* contiennent à ce sujet de nombreux passages qu'il faudrait écrire en forme de sentences dans tous les ateliers de nos villes, et jusque dans nos moindres hameaux, afin de les graver profondément dans la mémoire des ouvriers. En voici quelques-uns des plus touchants, que je

vous prie, mes frères, de recueillir avec empressement et de retenir avec soin : *Si vous éloignez de vous la paresse, des riches moissons couvriront vos campagnes, comme l'eau sort avec abondance d'une source féconde, et la pauvreté fuira loin de vous. (Prov., XI, 16.) La main de l'homme courageux amassera des richesses ; mais celle du paresseux recueillera la misère. (Prov., X, 4.) L'âme active et généreuse augmentera chaque jour son énergie, mais le cœur lâche se flétrira dans les dégoûts de l'inconstance et de l'irrésolution. (Prov., XIII, 4.) Le paresseux craint la rigueur de la saison, il s'est livré au repos et à un sommeil prolongé, mais la misère est venue au devant de lui, il n'a pas eu de quoi manger et personne ne lui a donné de secours. (Prov., XX, 4.)* Ecoutez encore le Roi-Prophète sur ce beau sujet, et voyez avec quels traits touchants il peint l'état de l'homme laborieux : *Réjouissez-vous, dit-il, vous qui craignez le Seigneur, vous mangerez le fruit de vos mains, vous serez heureux et comblé de biens. Votre épouse sera dans votre maison comme une vigne féconde ; vos enfants semblables à de jeunes oliviers entoureront votre table... Que le Seigneur vous bénisse du haut de Sion, ajoute-t-il, et vous montre la joie de Jérusalem tous les jours de votre vie. (Psal. CXXVII.)*

Ces oracles de la divine sagesse furent justifiés dans la suite des siècles, où l'on vit si souvent le bien-être et la prospérité même accompagner le travail consciencieux.

Sans doute, ces promesses magnifiques n'ont pas toujours leur réalisation en ce monde. Le courage et la vigilance n'y sont pas à l'abri des revers. La maladie, au contraire, les infirmités et le malheur les atteignent quelquefois. Il faut ajouter qu'il est des temps fâcheux, où les bras les plus actifs demeurent inoccupés faute de travail. De là les besoins assiègent par fois la maison de l'ouvrier laborieux. Mais alors il trouve dans sa conduite louable une puissante ressource contre l'adversité, et c'est un quatrième avantage par lequel je termine.

Le Dieu rémunérateur du véritable mérite abaissera sur lui dans ces moments d'angoisses ses regards compatissants et ne l'abandonnera pas aux rigueurs de l'infortune, sans lui envoyer un secours qui le soutienne et relève son courage. *Celui qui a speré dans le Seigneur, dit la sainte Ecriture, n'a pas été confondu ; « Nullus speravit in Domino et confusus est. » (Eccli., II, 11.)* Faudrait-il des miracles pour réaliser ses vœux, Dieu n'hésitera pas à les opérer. Ainsi il fit tomber la manne dans le désert, pour y nourrir son peuple pendant quarante ans. Ainsi, il voulut que son prophète multipliât l'huile de la veuve de Sarepta, pour qu'elle en vécût, elle et son enfant. Ainsi il ordonna à un autre prophète d'aller de la Judée à Babylone, pour y porter un morceau de pain au jeune Daniel, précipité dans la fournaise ardente, par les or-

dres d'un roi persécuteur. Ainsi, Jésus Christ nourrit dans ses courses apostoliques cinq mille personnes avec cinq païas d'orge et deux poissons. Vous êtes jeunes pour la plupart, chers ouvriers, cependant n'avez-vous pas déjà été témoins de faits touchants, qui rappellent ces merveilles et tant d'autres dont sont remplies les divines Ecritures et les annales de l'histoire ecclésiastique? Le Seigneur ne vous a-t-il pas envoyé quelquefois son ange pour vous guider dans vos perplexités, vous consoler dans vos maux, vous secourir dans votre détresse? Insister sur cette pensée, ce serait faire injure à vos sentiments de reconnaissance, qui proclament hautement les soins assidus et l'intérêt constant de ces hommes honorables, sous le patronage desquels vous vous abritez, et dont l'ingéniense et active charité vous environne chaque jour.

Le monde lui-même, malgré ses préjugés, apprécie souvent d'une manière équitable le sort du pauvre, devenu malheureux non par l'oubli de ses devoirs, mais par la force des circonstances, et il lui accorde ses généreuses sympathies, tandis qu'il les refuse à celui que l'indolence habituelle et les désordres qui en sont la suite ont conduit à la misère.

Mais il y a, direz-vous, des ouvriers laborieux en proie à l'infortune, oubliés en quelque sorte de Dieu et des hommes. Cela est possible, car il y aurait de l'injustice à condamner indistinctement tous ceux qui n'ont pas le pain de chaque jour. Eh bien! dans cette douloureuse épreuve, c'est encore leur bonne conduite qui les aide à supporter leurs maux, et à en adoucir l'amertume. Ils se disent, en effet, que loin d'en être cause, ils ont au contraire lutté avec énergie, n'épargnant ni soins, ni fatigues pour faire honneur à leurs affaires et élever leur famille. Leur conscience ne leur fait à cet égard aucun reproche, et personne ne saurait leur en adresser. Que cette pensée est puissante sur une âme bien née, qui sait apprécier à sa juste valeur un si consolant témoignage! Ce sentiment qui soutenait autrefois le saint homme Job, dans ses cruels revers, soutient encore aujourd'hui les ouvriers honnêtes, lorsqu'ils sont aux prises avec la pauvreté et la souffrance.

L'homme paresseux est mille fois plus à plaindre dans son malheur; car, que dira-t-il, quand son épouse amaigrie par les privations et flétrie par la douleur lui adressera des plaintes amères; que ses enfants affamés élèveront vers lui leurs mains déhiles pour demander du pain? Les enverra-t-il à la porte du riche bienfaisant, ou leur parlera-t-il du prêtre, chargé de distribuer les offrandes de la charité? Le pauvre, fidèle à ses devoirs, le ferait sans hésiter, connaissant les promesses faites par Jésus-Christ lui-même à ceux qui sont accablés de travaux et de peines. Mais lui dont la vie s'écoule dans l'oubli de la religion, et n'a été qu'une longue série de désordres, il n'en aura pas la pensée, ou si elle se pré-

sente à son esprit, il la rejettera comme un reproche amer et une condamnation de sa mauvaise conduite. Situation bien cruelle! être en proie à une misère affreuse, et ne pouvoir la soulager: voir sa famille mourir de faim et ne trouver aucun remède au mal qui la dévore; se dire au contraire, qu'on est cause des souffrances sous le poids desquelles elle succombe, et s'en prendre à soi seul de son malheur! N'est-ce pas tout à la fois l'excès de la honte et le comble du désespoir? N'est-ce pas ce ver rongeur, qui s'attache ici-bas au cœur du coupable? Car si, comme je le suppose, il n'est pas entièrement étranger aux idées de la foi, n'est-il pas devant ses yeux le tableau terrible des châtiments réservés au paresseux? N'entend-il pas retentir à ses oreilles cette parole foudroyante: *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.* « *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores: illic erit fletus et stridor dentium.* » (Matth., XXV, 30.)

Elle est bien différente la condition de celui qui a fidèlement rempli sa mission sur la terre. L'ouvrier courageux a pu dans diverses circonstances de sa vie semer dans les larmes; mais il moissonnera bientôt dans la gloire. Ses travaux sont connus au ciel et celui qui rend à chacun selon ses œuvres lui réserve le centuple de ce qu'il a souffert. Il peut donc dire avec le Sage: j'ai beaucoup travaillé, mais je goûterai les douceurs du repos; ou bien avec l'Apôtre: je connais celui en qui j'ai mis ma confiance, il est assez puissant pour conserver le dépôt précieux de mes œuvres, assez fidèle pour me le rendre au dernier jour, alors qu'il couronnera ses élus de ses propres mains: *Scio cui credidi.*

Courage, bons ouvriers, mettez-vous généreusement à l'œuvre. Il serait trop tard de le faire au moment où le juste juge vous demanderait compte de votre administration. Remplissez votre tâche avec fidélité. Chacun a la sienne sur la terre, depuis le monarque assis sur son trône jusqu'au pauvre dans sa chaumière; personne ne peut y faillir sans crime.

Travaillez avec discernement, non pour acquérir l'estime publique, ni pour vous entourer de considération et de bien-être; car toutes ces choses vous seront données par surcroît; mais pour mériter la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu. Travaillez avec persévérance, car ceux-là seuls seront sauvés, qui achèveront leur course et arriveront au bout de la carrière.

Heureux ces ouvriers que le maître trouvera vigilants au jour de sa visite; ils entendront avec un saint ravissement ces touchantes paroles: Bons serviteurs, vous avez été fidèles dans les petites choses, je vous établirai désormais sur de plus grandes, entrez dans la joie de votre Maître. Ainsi soit-il.

V. SERMON

POUR LA FÊTE DE LA GRANDE RÉPARATION AU
COUVENT DU SAINT-SACREMENT D'ARRAS.
1854.

Dignus est agnus qui occisus est accipere virtutem et divinitatem et sapientiam et fortitudinem et honorem et gloriam et benedictionem (*Apoc.*, V, 12)

L'agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction.

Il est bien doux, Mesdames, de redire ces paroles du cantique éternel dans une enceinte spécialement consacrée au culte du très-saint Sacrement de l'autel; en présence des pieuses filles de Saint-Benoît, qui s'y sont vouées par un vœu solennel et trouvent leur consolation la plus vraie dans l'accomplissement des devoirs qu'il leur impose; devant ces jeunes personnes, formées de bonne heure à l'amour de Jésus, plus encore par les exemples qu'elles ont sous les yeux tous les jours que par les tendres exhortations de leurs maîtresses bien-aimées.

Hélas! ces chants divins que répètent à l'envi au pied du trône de l'Agneau les anges et les bienheureux, et qui excitent dans vos âmes des émotions si précieuses, sont désormais sans attrait et sans signification pour la plupart des enfants de Dieu. Il semble que ce langage, si naturel dans les enseignements de la foi, leur est entièrement étranger, et qu'ils en ignorent le sens, tellement les idées religieuses se sont altérées en eux.

Je devrais peut-être, Mesdames, dérober à vos regards la profondeur du mal qui mine de ce côté l'Eglise de Dieu, pour ne pas jeter la tristesse dans vos âmes: je devrais vous laisser croire que le mystère le plus ineffable de l'amour de Jésus-Christ remue encore puissamment le cœur des chrétiens et provoque leur reconnaissance. Mais en vain je garderais le silence à cet égard; bien que vivant dans une solitude absolue, bien qu'éloignées du monde autant par les pensées qui vous occupent que par la clôture qui vous en sépare, vous apprendriez infailliblement ce qui s'y passe de douloureux pour les vrais fidèles, car le Seigneur lui-même permettrait que cette connaissance arrivât jusqu'à vous, afin de demander en quelque sorte à votre piété les consolations que lui refusent ses enfants ingrats.

N'est-ce pas, d'ailleurs, à l'occasion de ces scandales que la fête de ce jour a été instituée? N'est-ce pas pour cela qu'elle s'appelle *la grande réparation*? Ce sera donc entrer dans l'esprit de votre saint institut que de traiter ce sujet, malgré tout ce qu'il a de pénible, et de vous parler tout à la fois des outrages que Jésus-Christ reçoit dans le saint sacrement de l'autel et de ce que vous faites pour les réparer. *Ave, Maria.*

Le monde outrage Jésus-Christ principalement de trois manières: on il ne croit pas à sa présence sur nos autels et traite de fable l'institution de l'Eucharistie, ou, tout en admettant ce dogme fondamental de notre foi, il lui refuse le culte qui lui est dû; ou

enfin, en lui rendant les hommages les plus essentiels, qu'il ne peut négliger sans encourir sa colère, il vit cependant à cet égard dans une grande apathie. Or, vous opposez aux railleries de l'incrédule la vivacité de votre foi, aux injures de l'impie l'ardeur de vos adorations, aux froideurs du mauvais chrétien la générosité de votre dévouement.

Si mon ennemi, dit Jésus-Christ par la bouche du Roi-Prophète, *m'avait maudit, je l'eusse souffert; si celui qui me haïssait avait parlé mal de moi, j'aurais peut-être dissimulé son crime; mais vous qui étiez mon ami, vous qui viviez dans ma familiarité, qui vous nourrissiez à ma table de mets délicieux et entreteniez avec moi dans la maison de mon Père une union qui paraissait inaltérable, c'est vous qui m'offensez et m'abreuez d'amertume. « Tu vero, homo unaninis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos, in domo Dei ambulavimus cum consensu. » (Psal. LIV, 13-15.)*

Ainsi ceux qui le blasphèment de la manière la plus indigne, ce ne sont pas les païens auxquels il n'a pas manifesté sa gloire et ses attributs divins: *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis (Psal. CXLVII, 20)*; ce ne sont pas les Juifs, dont il a pu dire à son Père, alors qu'il expirait sur la croix: *Non enim sciunt quid faciunt: « Ils ne savent pas ce qu'ils font. (Luc., » XXIII, 34.)* Mais ce sont ceux qu'il a visités dans sa miséricorde, qu'il a appelés du sein des ténèbres à la véritable lumière: *Qui de tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum (I Petr., II, 9)*; qu'il a régénérés dans les eaux salutaires du baptême, marqués du sceau de l'Esprit-Saint, élevés au milieu des splendeurs de l'Eglise, admis à sa table divine par la participation au banquet sacré et honorés de sa plus étroite amitié. *Tu vero, etc.*

Oui, c'est parmi eux qu'on rencontre avec effroi des hommes, qui, après avoir confessé son nom sur les fonts sacrés, et reçu le gage de la vie éternelle avec les enfants de la promesse, renient leurs serments solennels, foulent aux pieds l'Evangile sur lequel ils les avaient faits et n'admettent désormais pour règle et pour frein que les inspirations de leur raison orgueilleuse. Comme les disciples infidèles, ils refusent de croire au Sauveur lorsqu'il leur annonce qu'il les nourrira de sa chair et de son sang: *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire? (Joan., VI, 61.)* Après dix-huit siècles de croyance non interrompue en faveur d'une vérité consolante, ils ne sont pas plus avancés que les Juifs, au moment où cette étonnante promesse leur était faite. En sorte que l'on peut dire aujourd'hui comme alors avec l'apôtre saint Jean: *Jésus-Christ vient dans le pays que son Père lui a donné pour héritage, et les siens ne le reçoivent pas: « In propria venit, et sui eum non receperunt. » (Joan., I, 9.)* Il demeure sur cette terre qui lui appartient à double titre, parce qu'il l'a créée par sa puissance et qu'il l'a rachetée par sa mort, et ses habi-

tants ne veulent pas le reconnaître. *Medius restrum stetit quem vos nescitis. (Ibid., 26.)* Ils ne comprennent rien aux mystères de sa présence auguste parmi nous. Au contraire, tout dans ce sacrement révolte leur fausse délicatesse : l'état de faiblesse et d'anéantissement dans lequel il y est ; le silence absolu qu'il y garde, sans laisser jamais échapper un rayon de sa gloire ; sans manifester jamais sa puissance contre ceux mêmes qui l'outragent chaque jour ; voilà ce qu'ils ne peuvent concevoir et ce qui fortifie leur incrédulité, trouvant ainsi, dans la marque de la charité la plus incompréhensible, des motifs de s'éloigner de plus en plus de lui. Ils lui diraient volontiers avec les Juifs à la montagne du Calvaire : Si vous êtes le Fils de Dieu, sortez de cet état de mort ; levez ces voiles symboliques qui trompent nos sens, montrez-vous à notre raison ; ou, s'il vous plaît de vous cacher derrière ces faibles apparences, faites du moins usage de votre puissance infinie, et, par des prodiges qu'il nous soit impossible de révoquer en doute, captivez-nous sous le joug de la foi. *Si Filius Dei est, descendat de cruce, et credimus ei. (Matth., XXVII, 40.)*

Si le langage de ces chrétiens rebelles n'est pas toujours aussi net, il n'est ni moins blasphématoire, ni moins coupable. Que pensent, en effet, que disent, qu'écrivent chaque jour ces hommes à qui on donne le nom de sages et ceux qui, en se glorifiant d'être leurs disciples, se nourrissent de leurs ouvrages, si contraires aux enseignements de la religion sur le sacrement de l'eucharistie ; que devient cette jeunesse inconsidérée, avide de science comme de plaisirs, après quelques années passées au sein de ces écoles si dangereuses et sous la fatale influence de doctrines mensongères ? Ah ! peut-être avait-elle puisé au foyer paternel les idées de la foi chrétienne ; mais quel naufrage déplorable n'a-t-elle pas fait bientôt sur cette mer orageuse, où elle est abandonnée sans guide et sans pilote à la merci des vents et des flots ? Plaise à Dieu que le nombre de ces criminels transfuges ne soit pas aussi grand que le disent ceux qui sont à même de connaître le monde et les tristes ravages qu'il cause dans le champ du Seigneur ! Et voilà d'abord l'outrage que vous réparez par la vivacité de votre foi. Cette foi, vous la portez partout, car partout vous avez présente à vos esprits cette pensée de saint Paul : *C'est en Dieu que nous vivons, que nous respirons et que nous sommes : « In ipso enim vivimus et movemur et sumus. » (Act., XVII, 28)* Mais quand vous paraissez devant son autel, vous entendez une voix céleste qui vous crie comme autrefois à Moïse : *Le lieu où vous êtes est saint : « Locus enim in quo stas, terra sancta est. »* Sous la douce influence de la loi de grâce, vous n'apportez pas au pied du tabernacle les alarmes d'une crainte toute servile ; mais plutôt les épanchements d'une confiance vraiment filiale. Un sentiment ineffable vous y retient dans le recueillement de la prière

et dans l'extase de l'admiration. Vous ne demandez pas avec son apôtre incrédule qu'il vous découvre ses plaies sacrées et vous permette de toucher de la main les cicatrices des clous et de la lance cruelle, pour donner des garanties à vos convictions. Plus heureuses que lui, selon la parole du Sauveur, vous n'avez pas vu et vous avez cru : *Beati qui non viderunt et crediderunt. (Joan., XX, 29.)* Sans interroger vos sens, ni les lumières de votre raison, vous vous écriez en un saint ravissement : *Dominus meus et Deus meus. « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » (Ibid., 28.)*

Plus il se cache, plus vous aimez à le confesser ; plus il est faible et humilié, plus vous proclamez sa grandeur et sa puissance. Sans franchir les limites qu'il a tracées à nos pieuses investigations, de peur d'être accablées du poids de sa gloire qu'on ne peut envisager ici-bas qu'en énigme, vous méditez avec bonheur ce profond mystère de la vertu et de la sagesse de Dieu. *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. (I Cor., XV, 24.)* Votre foi semble lever un coin du voile sous lequel il lui plaît de se dérober à vos saints empressements ; elle le contemple avec une joie ineffable et une quiétude de l'âme plus grande que s'il lui était donné de le voir des yeux du corps ; elle n'est pas arrêtée par le silence qui se fait autour de lui, ni par la solitude où il demeure, ni par ce dépouillement absolu où l'humanité elle-même se cache sous des apparences symboliques, ni par cette manière d'être sacramentelle, que la langue humaine ne saurait nommer. C'est au contraire ce qui vous touche et vous ravit, parce que vous trouvez dans ces abaissements incompréhensibles la marque la plus éclatante de son amour infini.

Tanto mihi carior, dites-vous avec saint Bernard, quanto pro me factus est vilior. Aussi quelle profonde humilité, au pied de cet autel, où les chaînes de l'amour le retiennent captif ; quels anéantissements devant ce Dieu anéanti ; quels saints transports à la vue du berceau mystique où il prend chaque jour une nouvelle naissance, de ce nouveau cénacle où il se donne aux âmes pieuses par les mains de ses ministres, de cet autre calvaire où il s'immole des milliers de fois tous les jours pour le salut du monde ! Oh ! qui dira les sentiments qui remplissent vos cœurs, quand la religion vous fait assister à ces scènes si émanvantes ; quelle joie les inonde, quel amour les transporte, quand elle vous offre ces mystères si chers à votre piété, et qu'elle fait retentir à vos oreilles ces paroles enflammées du vieillard de l'*Apocalypse*, dans la céleste Jérusalem : *Saint, saint, saint. « Sanctus, sanctus, sanctus. » (Apoc., IV, 8.)* Aussi ai-je eu raison d'avancer que non-seulement vous opposiez au mépris de l'incrédule l'énergie de votre foi, mais que vous répariez par l'ardeur de vos adorations les injures de l'impie.

2° Il est des chrétiens qui n'ont pas abandonné les sages leçons qu'ils ont prises avec

le lait maternel, mais qui vivant comme s'ils ne croyaient pas au mystère auguste de l'eucharistie, passent de longues années sans faire à cet égard un seul acte de religion, ne franchissant jamais le seuil du temple où réside Jésus-Christ, ou n'y paraissant qu'à de rares intervalles et par des motifs étrangers à toute idée religieuse. Et plutôt à Dieu que le nombre en fût petit ! Mais, il faut l'avouer, quoi qu'en pensent plusieurs personnes dont le cœur s'ouvre facilement à l'espérance, jamais peut-être en aucun temps les églises ne furent moins fréquentées que de nos jours ; et le prêtre, dévoré du zèle de la maison de Dieu, peut emprunter le langage du prophète Jérémie parlant du temple de Jérusalem : *Les chemins de Sion pleurent, parce que les peuples ne viennent plus à ses solennités ; son sanctuaire est désert, et ses enfants ne répètent plus ses chants d'allégresse : « Via Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitates ejus. »* (Thren., I, 4.)

Ce n'est pas qu'ils aient entièrement oublié les enseignements de la foi à cet égard. Le souvenir de leurs tendres années, où leurs parents et leurs maîtres les accompagnaient au saint lieu ; ces moments heureux où ils marchaient dans le sentier de la justice et goûtaient les joies pures de la conscience, se présentent encore de temps en temps à leur esprit, mais ne font sur eux qu'une impression passagère. Semblables à ces hommes de l'Évangile que le maître appelle au festin qu'il leur a préparé, ils se laissent absorber par les intérêts de la terre et demeurent insensibles à toute autre considération. Dieu, dit saint Grégoire, pape, a appelé un grand nombre de personnes à ce mystérieux souper, mais peu y viennent, parce que beaucoup s'en rendent indignes par leur vie déréglée. Dieu, continue ce Père, offre ce que l'on oserait à peine désirer et on le méprise, et l'on cherche de vaines excuses pour repousser ses instances, tellement on est esclave de ses passions et de ses habitudes mondaines. *Rogo te, habere me excusatum.* (Luc., XIV, 18.)

Si on ne pousse pas toujours si loin l'oubli de ses devoirs envers le Dieu de l'eucharistie, cesse-t-on pour cela de lui faire injure ? Lui rend-on les hommages qu'il y mérite à tant de titres ? Les chrétiens, en général, viennent encore au temple aux jours de grandes solennités ; mais dans quelles vues ? quels motifs les y mènent ? N'est-ce pas le respect humain, l'intérêt, la coutume, ou un reste de foi à demi-éteint ? N'y vont-ils pas comme à un spectacle, pour varier leurs impressions et passer quelques heures d'un temps qu'ils ne sauraient autrement dérober à l'ennui ? N'est-ce pas par curiosité, par le désir d'y faire de ces rencontres qui ajoutent à une faute déjà si grave des intentions plus criminelles encore ? Ne vont-ils pas jusqu'à se poser en idole au milieu même de l'assemblée des saints, réalisant ainsi dans les temples de la loi nouvelle la vision du prophète Ezéchiel,

à l'occasion du temple de Jérusalem ? Fils de l'homme, pourrait dire le Seigneur à son ministre, percez la muraille, entrez dans ce lieu que j'ai sanctifié par ma présence et voyez par quelles abominations il est chaque jour déshonoré. *Fili hominis, fode parietem et vide abominationes pessimas quas isti faciunt hic.* (Ezech., VIII, 8, 9.) La maison de la prière est devenue pour eux un lieu profane, où ils se livrent à des conversations scandaleuses. Ils y ont un extérieur dissipé, une démarche fière, des airs mondains, des regards indécents ; c'est une promenade publique, où ils sont aussi à l'aise que dans les assemblées profanes, échangeant en toute liberté leurs impressions diverses, s'abandonnant aux caprices d'une imagination frivole, ne donnant aucun signe de foi, dans les moments mêmes les plus redoutables du sacrifice. Quels désordres honteux pour des chrétiens ! quelle indigne profanation de ce qu'il y a de plus sacré dans nos mystères ! quel outrage pour la majesté du Dieu trois fois saint !

Et néanmoins, il y a une sorte de profanation plus horrible encore : *Fili hominis, fode parietem et videbis abominationes majores his.* C'est le crime de ces âmes vénales qui veulent allier la vertu et le vice, le devoir et la passion, Dieu et le monde ; de ces esclaves du respect humain, qui sont à la fois de toutes les parties de plaisir et de toutes les réunions pieuses ; se joignent à l'église aux enfants de la promesse, et aux enfants du siècle dans leurs fêtes mondaines ; offrent le matin leur encens à Jésus-Christ et le soir sacrifient au dieu de la volupté ; ces odieux hypocrites enfin qui osent, le cœur souillé par le péché, s'asseoir à la table eucharistique et renouveler ainsi le baiser de Judas.

Mais hâtons-nous de tirer le voile sur ce triste tableau, pour porter nos regards sur les scènes attendrissantes que présente votre piété, alors que vous vous offrez en victimes devant l'Agneau immolé pour les péchés des hommes. Quelle douce consolation pour le cœur affligé de Jésus, de vous voir à ses pieds le jour et la nuit, tenant dans vos mains des lampes toujours ardentes, comme les vierges sages de l'Évangile ! Avec quel empressement vous entrez dans la salle du festin, à la suite de votre divin époux ! C'est là que votre âme est inondée de chastes délices, car ce lieu est celui de votre repos ; vous l'avez choisi de préférence à tout autre ; vous ne vous en éloignez qu'à regret ; vous y revenez avec joie, vous y êtes en esprit, lorsque le devoir vous appelle ailleurs : *Absens corpore, præsens autem spiritu.* (I Cor., V, 3.) Et quand vous donnez au sommeil le temps qu'il exige, votre cœur veille près de votre bien-aimé : *Ego dormio et cor meum vigilat.* (Cant., V, 2.)

Aussi, tandis que le monde ne paraît dans les églises que pour contrister la religion par les scandales qu'il y donne, vous n'y demeurez que pour réjouir le ciel et édifier

la terre par votre recueillement profond et votre attitude tout angélique, symbole de l'ardent amour dont vous êtes embrasées. Mortes à tout ce qui vous environne, vous vous abîmez dans la contemplation de la grandeur des attributs de Dieu et de la bassesse de la créature, dont il daigne agréer les hommages.

Mais au moment heureux où il vous est donné, non plus seulement d'épancher votre cœur dans le cœur de celui qui trouve en vous ses délices, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.*, VIII, 31), mais de vous unir intimement à lui par la participation à son banquet divin, alors votre foi s'anime, votre amour s'enflamme, votre joie est si grande qu'elle éclaterait en élans d'actions de grâces, si elle n'était retenue par la sainteté du lieu et la dignité du culte. Malgré l'abondance des dons célestes que le Seigneur a mis en vous, vous vous plaignez de votre impuissance à reconnaître ce bienfait; vous priez les anges de vous prêter leurs voix : *Laudate eum, omnes angeli ejus.* (*Psal.* CXLVIII, 2.) Vous invitez toutes les créatures à louer celui que vous possédez. *Laudate Dominum, omnes gentes, etc.* (*Psal.* CXVI, 1) Vous en goûtez les douceurs; vous en admirez les bontés; vous exaltez les merveilles de sa magnificence : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.) Comme saint Pierre sur la montagne du Thabor, vous vous écriez dans l'extase du bonheur : *Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.) Permettez, Seigneur, que nous y posions notre tente, que nous ne descendions plus dans cette vallée de larmes, où nous attendons une vie meilleure, dont vous nous donnez un avant-goût dans cet aliment divin de nos âmes : *Ne vous éloignez plus de nous, car il se fait tard : « Mane nobiscum, quoniam advesperascit. »* (*Luc.*, XXIV, 28.) Nous ne saurions plus vivre loin de vous. *Filles de Jérusalem, dites à notre bien-aimé que nous languissons d'amour : « Adjuro vos, filiæ Jerusalem, ut annuntietis ei, quia amore langueo* (*Cant.*, II, 5); » et que nous lui demandons qu'il brise les liens de notre mortalité, afin d'être pour toujours avec lui. *Desiderium habens dissolvi et esse tecum.* (*Phil.*, I, 23.)

Pardonnez-moi, Mesdames de reproduire dans cette chaire des sentiments que vous vouliez dérober au monde et ne confier qu'à Dieu seul; pardonnez-moi de troubler par cette imprudente révélation une vie cachée en Dieu, selon le langage de l'Apôtre, et toute passée dans de secrètes, mais ineffables communications avec Jésus-Christ. Au milieu des sujets d'amertume dont on est environné de toutes parts et des angoisses qui remplissent l'âme fidèle, on aime à contempler ces traits si touchants de l'amour de Jésus-Christ, au très-saint sacrement de l'autel, devenu si rare de nos jours au milieu du monde.

3° Il est encore des familles, sans doute, où les précieuses traditions de nos pères se sont conservées; mais à côté de quelques

exemples consolants pour la piété, que d'infidélités, que de désertions! Une grande sainte s'écriait il y a trois siècles : *L'amour n'est pas aimé.* Aujourd'hui il faudrait ajouter : l'amour n'est pas connu. Car, où sont ceux qui méditent les mystères sublimes qui s'accomplissent à l'autel et à la table sainte? qui sait ce qui s'y passe, ce qu'y fait Jésus-Christ, en quel état il y réside, quels motifs l'y retiennent, quelle fin il s'y propose? Si on parle aux chrétiens des douceurs de cette manne céleste, des lumières et des forces qu'elle communique à ceux qui la mangent avec de saintes dispositions; c'est pour eux un langage étrange et auquel ils ne comprennent rien. Ils viennent encore au saint lieu, aux jours où l'Eglise en fait un précepte grave, mais tout ce qui s'y rencontre est muet pour eux. *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* (*I Cor.*, II, 14.) La croix, la table eucharistique, l'autel, les chants sont dépourvus de signification. La parole de l'Evangile elle-même a perdu sa vertu toute-puissante; ils sortent du temple comme ils y sont entrés, aussi indifférents pour les choses du ciel, aussi esclaves de leurs passions déréglées, aussi éloignés d'une conversion véritable. Hors de ces fêtes solennelles, du reste, Jésus-Christ serait dans la solitude et l'abandon, si au pied de son tabernacle n'étaient agenouillés quelques adorateurs qui ont échappé à la contagion générale et semblent être là pour protester contre l'apathie de leurs frères, et continuer la chaîne des vrais amants du Sauveur.

On comprend que ceux qui ne vont à l'église que quand ils craignent ses anathèmes, s'éloigneront bien plus encore de la sainte communion, qui n'est plus pour eux qu'un devoir pénible; aussi c'est à Pâques seulement pour la plupart qu'ils s'en approchent, lorsqu'ils conservent quelque soin de leur salut; les autres attendent la circonstance d'un jubilé et peut-être le moment de la mort. Leur goût est effacé par le commerce du monde, ses plaisirs les enivrent, ses honneurs les transportent, ses biens les captivent. Tout ce qu'ils ont de zèle, d'ardeur et de force, ils le consacrent à son service et lui sacrifient leur repos, leur santé, leur vie même; car ils ne reculent devant aucun sacrifice pour mériter ses faveurs et jouir des avantages qu'il leur promet. Faut-il s'étonner après cela qu'ils aient tant de froideur pour les biens véritables et qu'ils goûtent si peu tout ce qui touche au salut de leur âme. *Ideo multi infirmi, et imbecilles darminiunt multi.* (*I Cor.*, XI, 30.)

Vous avez compris, M. D., quelle plaie profonde devait faire au cœur de Jésus cette conduite si étrange aux yeux de la foi; et vous avez voulu opposer à la coupable indifférence de ces chrétiens la générosité de votre dévouement. Rien de plus admirable, en effet, que le zèle avec lequel vous vous donnez à celui que vous avez choisi pour époux. Rien de plus grand dans la religion

que ce dévouement qui ne connaît de limites que celles tracées par la faiblesse humaine ou par la règle de votre saint fondateur ! On peut lui appliquer ces belles paroles de l'Épouse des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi et moi je suis à lui. « Dilectus meus mihi et ego illi ! »* (Cant., II, 16.) Il se donne à vous tout entier et vous vous immolez sans réserve. Vous lui consacrez les lumières de votre esprit par la contemplation de ses attributs divins ; les affections de votre cœur par l'amour de ses perfections infinies, vos richesses par le dépouillement absolu de vos biens, votre corps par un culte perpétuel d'adoration et de louanges, votre liberté par l'obéissance et l'abandon de votre volonté propre, tout votre être enfin par l'offrande entière de vous-mêmes. En sorte que Jésus-Christ peut vous dire : vous n'êtes plus du monde : *De mundo non estis.* (Joan., XV, 19.) Vous n'êtes plus à ses joies, à ses biens, à ses honneurs : *De mundo non estis.* Vous n'êtes plus à vos parents, à vos amis, à rien de ce qui est créé : *De mundo non estis*, bien plus, vous n'êtes plus à vous : *« Non estis vestri. »* (I Cor., VI, 20.) Non, vous ne vous appartenez plus ; vous ne pouvez plus disposer de vous-mêmes ; parce que, esclaves volontaires de l'amour, vous êtes désormais sous l'empire de celui auquel vous vous êtes consacrées : *Non estis vestri.* Non-seulement vous vivez dans les chaînes de votre doux esclavage ; mais vous n'avez plus de vie propre, et comme saint Paul, vous pouvez vous écrier en toute vérité : *Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. « Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. »* Heureux échange d'une vie de péché, en une vie d'innocence parfaite ; d'une vie de misère, de faiblesse et d'angoisse, en une vie pleine de force et de consolation ; d'une vie humble et périssable, en une vie de gloire et d'immortalité. Telle est, M. D., la part que vous avez choisie et, selon la parole du Sauveur lui-même, elle ne vous sera pas enlevée : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea* (Luc., X, 42.)

Car cette immolation entière de vous-mêmes sera sans regrets, comme elle a été sans partage. Vous voulez autant qu'il est en vous imiter celui qui est devenu votre tout : *Deus meus et omnia.* Or, Jésus-Christ ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin et il demeurera avec eux jusqu'à la consommation des siècles : *cum dilexisset.* (Joan., XIII, 1.) C'est aussi pour toujours que vous êtes à lui ; vos dons, comme les siens, sont sans repentance. Telles vous êtes aujourd'hui, telles avec sa grâce vous serez demain, telles vous serez jusqu'au dernier soupir de votre vie. Rien ne saurait ébranler votre résolution, et qui pourrait le faire ? qui pourrait vous éloigner de l'amour de votre doux Jésus ? serait-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la misère, les dangers, les persécutions, ou les supplices ? Non, ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les puissances, ni les

vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni les hauteurs des cieux, ni les profondeurs de l'abîme, ni aucune autre créature ne pourra vous séparer de l'amour de Jésus-Christ.

Paroles pleines de feu qui montrent toute l'énergie de votre volonté, mais qui prouvent en même temps quelles ineffables consolations vous trouvez dans votre fidélité à l'amour de Jésus. Aussi ce n'est pas seulement par la pensée du devoir que vous demeurerez à jamais constantes ; mais par le bonheur que vous goûtez dans votre sacrifice. Dieu aime surtout le don fait avec joie : *Illarem datorem diligit Deus.* (II Cor., IX, 7.) Le vôtre ne manquera pas de cette qualité, qui lui donnera toute sa perfection. Les autels seront toujours chers à vos cœurs ; les tabernacles de Jacob seront l'objet de vos chants d'allégresse ; leur souvenir aura pour vous plus de douceur que le miel le plus pur, et un seul jour passé sous les tentes d'Israël vous paraîtra préférable à des milliers d'années dans les assemblées des pécheurs. *Melior est dies una in atriis suis super millia.* (Psal, LXXXIII, 2.)

Jouissez, Mesdames, de ce bonheur que le monde ne saurait donner et qu'il ne connaît même pas. Vous avez apprécié le don de Dieu ; vous avez bu de cette eau offerte par le Sauveur à la Samaritaine, et qui étanche pour jamais la soif de l'âme, parce qu'elle jaillit pour la vie éternelle ; vous avez trouvé en elle cette paix ineffable qui surpasse tout sentiment et qui n'est qu'un avant-goût de celle que vous goûterez à jamais dans le sein de Dieu. Ainsi soit-il.

VI. EXHORTATION

POUR LE RENOUELEMENT DES PROMESSES
CLÉRICALES.

Au séminaire d'Arras, 1852.

5: Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. (Psal, XV, 5.)

Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage, et la portion qui m'est destinée. C'est vous-même, Seigneur, qui me rendrez cet héritage qui m'est propre.

Ces paroles, Messieurs, que le saint roi David, dans un de ses plus sublimes élans prophétiques, mettait sur les lèvres du Sauveur du monde, l'Église en a fait depuis des siècles la formule de la consécration cléricale, pour apprendre à ceux qui aspirent au ministère évangélique la grandeur de leur destinée et l'étendue de leurs obligations.

Où l'elle est belle, elle est magnifique la part faite aux prêtres de la loi nouvelle. Leur héritage est placé dans des lieux ravissants, dans des campagnes délicieuses. *Funes ceciderunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi.* (Ibid.) La conquête du monde entier leur est promise : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* (Psal, II, 8.) Bien plus, elle leur est commandée. Par l'ordre de Jésus-Christ, ils se partageront les diverses contrées de l'univers et les amèneront vaincues et soumises au pied de sa croix : *Euntes, docete omnes gentes... prædicate Evangelium omni creaturæ.* (Matth, XXVIII, 19.)

Lumière du monde, c'est à la lueur du flambeau de la vérité qu'ils tiennent en main que tous les hommes doivent marcher. Chargés des intérêts les plus sacrés, ils ont mission de publier partout la gloire de Dieu et de le faire bénir au milieu des nations. *Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum.* (Psal. XV, 7.) Sel de la terre, ils s'opposeront à la corruption des siècles, et répandront la semence des vertus les plus pures sur les ruines des vices qu'ils auront détruits. Et dans ces luttes glorieuses qu'ils soutiendront contre leurs ennemis, leur courage ne défaillira pas, parce qu'ils se tiendront sans cesse en la présence et comme sous l'œil de leur Seigneur et maître. *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi ne commovear.* (Ibid., 8.)

Aussi leur cœur sera rempli de joie, leur bouche chantera ses louanges et leur chair reposera dans une espérance inaltérable. *Propter hoc lætatum est cor meum et exultabit lingua mea, insuper et caro mea requiescet in spe.* (Ibid., 9.) Car ils savent que celui dont ils sont les fidèles ministres n'abandonnera pas leur âme aux horreurs de l'enfer, et ne laissera pas leur corps en proie à une éternelle corruption. *Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (Ibid., 10.) Le Dieu, qui dans le lieu de leur exil leur aura montré le chemin de la patrie véritable, les remplira d'une joie sainte à l'aspect de son visage, et les comblera d'ineffables délices au sein de son éternité. *Notas mihi fecisti vias vitæ, adimplebis me lætitia cum vultu tuo, delectationes in dextra tua usque in finem.* (Ibid., 11.)

Tels sont les desseins de Dieu sur ceux qui sont revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ et qui sont appelés à l'honneur de travailler avec lui au salut des hommes. Toutefois, c'est à la condition qu'ils marcheront sur les traces de ce souverain prêtre, en consacrant à l'œuvre, à laquelle ils se sont voués, leurs talents, leurs travaux, leur vie même. Alors seulement ils pourront redire avec confiance les paroles qu'ils ont prononcées au jour de leur initiation à l'état ecclésiastique : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Saint Paul avait beaucoup travaillé quand il s'écriait : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.* (II Tim., 1, 12.)

Si donc la solennité d'aujourd'hui contient du côté de Dieu l'annonce de la gloire et du bonheur véritable, elle est aussi pour vous le symbole du sacrifice, de la souffrance et de l'immolation. Immolation entière, sans réserve ni partage, sacrifice irrévocable, qui n'aura de terme que la vie. Dès l'instant où vous vous êtes consacrées au service du Seigneur, vous n'êtes plus à vous, vous ne vous appartenez plus. *Dixi Domino : Deus meus es tu.* (Psal. XXX, 15.)

Mais Dieu n'a pas besoin de mes biens. *Quoniam bonorum meorum non eges.* (Psal. XV, 2.) Infiniment grand, infiniment puis-

sant et heureux en lui-même, il n'attend rien de la part de ses créatures. Aussi ce n'est pas pour lui qu'il exige nos labeurs, notre zèle et notre dévouement. Je le comprends, Seigneur, si vous m'imposez des sacrifices, vous les destinez aux saints qui sont sur la terre. *Sanctis qui sunt in terra ejus.* (Psal. XV, 3.) Voilà ceux dont il nous confie les intérêts, et auxquels nous devons consacrer tout ce que nous avons de force et de vie : *Sanctis qui sunt in terra.* Heureux si à l'exemple du modèle des pasteurs, nous les entourons de notre amour, comme d'un rempart inexpugnable qui les mette à l'abri des traits de leurs ennemis. *Mirificavi voluntates meas in eis.* (Ibid.) Leur faiblesse est grande, ils sont environnés de misère et d'infirmité ; ils rencontrent sous leurs pas mille dangers, où ils trouveront une mort certaine, si de prompts secours ne viennent les en délivrer. *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum.* (Ibid., 4.) Faisons donc briller à leurs yeux la lumière véritable qui dissipe les ténèbres du mensonge ; communiquons-leur cette force d'en haut qui les prémunisse contre la fragilité de la nature, animons-les tout à la fois de paroles et d'exemples, et alors ils entreront dans la voie du salut, et ils y courront avec zèle et persévérance. *Postea acceleraverunt.* (Ibid., 4.)

C'est pourquoi nous offrirons pour ce troupeau fidèle, non le sang des boucs et des taureaux, non les sacrifices impuissants de l'ancien peuple, dont le nom même ne se retrouvera plus sur nos lèvres ; mais le sang de la nouvelle alliance, l'agneau sans tache, l'hostie pure dont les mérites infinis ont racheté le monde. *Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus, nec memor ero nominum eorum per labia mea.* (Ibid.,)

Ah ! je vois désormais tout ce que mes promesses m'imposent de devoirs à l'égard du peuple que vous vous êtes choisi, Seigneur. Peut-être m'étais-je trop arrêté dans la considération des sublimes privilèges dont elles étaient la source ; peut-être ai-je été trop épris de la beauté de cet héritage que vous me promettiez et auquel elles me donnaient un droit réel, pour apercevoir les conditions sur lesquelles vous l'avez fait reposer. Je le comprends aujourd'hui, et je me dévoue à cette vie de travaux, de douleurs et de sacrifices ; j'accepte, comme Jésus-Christ, le calice d'amertume, pour entrer un jour avec lui dans la gloire. Telle est ma volonté.

Mais, ô mon Dieu, elle est bien faible ! sans vous il n'y a en moi que misère et néant. Confirmez-en moi ce que vous y avez opéré par votre grâce, et rendez-moi ferme, généreux et constant. *Confirma me, Domine, quoniam speravi in te.*

VII. EXHORTATION

POUR LE RENOUVELLEMENT DES PROMESSES CLÉRICALES.

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. (Psal. XV, 5.)

Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage et la portion qui m'est destinée.

Quels doux sentiments se pressent dans vos cœurs, Messieurs, en ce moment, où vous allez renouveler les promesses que vous avez faites au jour de votre initiation aux saints ordres ! Heureux alors du choix que Dieu faisait de vous pour vous revêtir du sacerdoce de Jésus-Christ, et vous instituer ses ministres auprès de son peuple, vous prononciez, dans un élan de joie sainte, les paroles qui, comme un glaive mystérieux, vous séparaient du monde, en brisant les liens qui vous y avaient attachés jusque-là. Vous compreniez que, pour arriver à la possession parfaite de celui que vous preniez pour partage, il fallait mépriser les choses d'ici-bas, qui avaient été l'objet de votre amour, renoncer à vous-mêmes, et vous élever vers le ciel par la sainteté de votre vie. *Quæ sursum sunt querite*, disiez-vous, *quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (Col., III, 12.) Car, dit saint Cyprien, celui-là ne désire rien du siècle, qui est élevé au-dessus du siècle lui-même par l'éminence de sa dignité : *Nihil desiderare de sæculo potest, qui sæculo major est.* (Lib. II, *Epist. ad Donat.*) Aussi vous ne recherchiez plus l'honneur du monde, vous n'estimiez plus ses grandeurs, vous n'aimiez plus ses plaisirs, dont la foi vous montrait la vanité et le néant ; et c'était sans regret comme sans effort que vous redisiez ces touchantes paroles : *Dominus pars*, etc. Oui, Seigneur, continuez-vous avec le Psalmiste, c'est vous seul que je veux, je n'ambitionne rien hors de vous ; c'est de vous seul que j'attends mon héritage : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Ah ! il est mille fois plus noble et plus précieux que toutes les richesses des rois ; il est placé dans des campagnes magnifiques, dans des lieux ravissants : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* (Psal. XV, 5.) Et cet héritage, rien ne saurait m'en dépouiller, car je connais celui à qui je me confie, je sais qu'il est assez puissant pour le conserver jusqu'au dernier jour : « *Scio cui credidi et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.* » (II Tim., I, 12.) *Soyez donc le Dieu de mon cœur, soyez mon tout pour l'éternité : « Deus cordis mei et pars mea, Deus, in æternum. »* (Psal. LXXII, 26.)

Ces sentiments, Messieurs, que vous avez éprouvés au début de la carrière sacerdotale, le temps n'a servi qu'à les affermir, en vous faisant mieux apprécier la portée de votre démarche et le sens profond des paroles de votre consécration au service du Seigneur. Aussi, si ce n'est avec un cœur mieux préparé ni plus aimant qu'à cette époque solennelle, du moins c'est avec une connaissance plus étendue et une conviction plus forte que vous venez aujourd'hui renouveler vos serments au pied des autels.

Depuis que vous faites partie de la milice sainte et que vous avez l'honneur insigne de porter les vases du Seigneur, vous avez compris la beauté des cérémonies de l'Eglise et la majesté de son culte ; les splen-

deurs du sanctuaire ont ravi votre âme et vous avez dit avec le Roi-Prophète : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! je brûle d'habiter dans vos parvis sacrés ; un jour passé dans votre maison vaut mieux que des milliers d'années passés sous la tente des pécheurs et au sein des plaisirs du monde ; « Melior est dies, » etc.* (Psal. LXXXIII, 2, 11.)

Cette joie si pure s'est changée en admiration profonde, lorsque, portant vos regards vers l'avenir, vous avez considéré la grandeur du sacerdoce auquel vous aspirez. Car qu'est-ce que ce sacerdoce de la nouvelle alliance, dont celui d'Aaron n'était que la figure, si ce n'est une véritable participation de la puissance et de la sainteté de Dieu ? Quelles sont belles, s'écrie l'auteur de l'*Imitation*, quelles sont sublimes et glorieuses les fonctions des prêtres, à qui il est donné de produire, à l'aide d'une parole sacrée, le Dieu de toute majesté, de le placer sur leurs lèvres, de le tenir dans leurs mains, de le recevoir dans leur poitrine et de le distribuer aux autres ! Non, dit saint Ambroise, rien sur la terre ne peut être comparé à la dignité sacerdotale : *Honor et dignitas sacerdotalis nullis potest comparationibus adæquari.*

O merveille de notre vocation ! Nous sommes coopérateurs avec le Père éternel dans la génération ineffable de son Fils, et Dieu, qui seul a puissance sur celui qui est son verbe et son image, parce que pour nous sauver il a pris la forme d'un esclave, nous appelle à l'éminente dignité de sacrificateurs dans l'oblation d'une victime divine. Oui, dit ici saint Bernard, le pouvoir sacerdotal surpasse le pouvoir de la très-sainte Vierge, car dans le sein de Marie Jésus-Christ était mortel ; sur l'autel, au contraire, il est environné de gloire et d'immortalité : *Excedit sacerdotalis potestas virginis potestatem ; nam Christus in ventre virginis mortalis fuit, in altari vero est impassibilis et immortalitate dotatus.* Aussi, selon saint Bonaventure, les prêtres, en recevant la puissance sacerdotale, ont été revêtus d'un pouvoir inconnu aux hommes et aux anges mêmes : *Sacerdotes a dominatore terræ receperunt supremum dominium, et a diebus sæculi non solum hominibus, imo et angelicis spiritibus penitus inauditum.*

En effet, tous les trésors célestes ont été mis entre leurs mains. C'est par eux que la grâce se répand dans les âmes ; que les pécheurs sont justifiés ; les justes affermis dans la voie de la justice, que l'Esprit-Saint la communique à la terre pour la renouveler et la purifier. Ils ont les clefs du royaume des cieux ; c'est par leur ministère qu'il s'ouvre à l'innocence et se ferme devant l'iniquité ; car tout ce qu'ils auront lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce qu'ils auront délié sur la terre sera délié dans le ciel. Celui qui ne marche pas à la lueur de leur flambeau, s'égare dans les sentiers de l'erreur ; parce qu'ils sont la lumière du monde, et toute plante qui croît

en dehors du champ qu'ils fécondent, se desséchera bientôt parce qu'ils sont le sel de la terre : *Vos estis lux mundi* (Matth., V, 14), *vos estis sal terræ*. (Ibid., 18.) Enfin, on peut dire avec Jésus-Christ que tout ce qu'il y a ici-bas de vertu, d'innocence et de sainteté, est leur ouvrage, parce qu'ils sont en quelque sorte revêtus de la sainteté de Dieu même : *Deus omnia per eos perficiet*. (S. CHRYSOST., hom. 85.)

Mais si telle est la dignité du sacerdoce, si telles sont les prérogatives des prêtres de la nouvelle loi, que les saints Pères n'en ont parlé qu'avec un sentiment d'étonnement indicible, quelles ne doivent pas être l'innocence et la perfection de leur vie ! *O quam mundæ*, s'écrie l'auteur de l'*Imitation*, *debent esse manus, quam purum os, quam sanctum corpus, quam immaculatum cor sacerdotis !* Leur élévation est la mesure de leur vertu. Nouveaux Jésus-Christ : *Sacerdos alter Christus*, il faut qu'ils vivent de la vie de Jésus-Christ : *Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (Col., III, 3), afin qu'ils puissent dire comme saint Paul : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*. (Galat., II, 20.)

Ce sont là vos pensées, Messieurs, je n'en saurais douter ; ce sont là les sentiments qui remplissent vos cœurs ; c'est avec la joie la plus vive que vous vous offrez en holocauste au Dieu qui a reçu vos serments ; votre sacrifice est sans réserve et sans partage ; et je vous entends vous écrier comme saint Augustin : que le feu sacré de votre amour nous consume, ô mon Dieu, et que dans cette oblation volontaire il ne reste plus rien de la victime qui s'immole devant vous ! *Totum meum consumat ignis tuus, nihil mei remaneat mihi, totum sit tibi*. Que le Seigneur bénisse ces dispositions qu'il a mises en vous pour sa gloire et pour le salut des siens. C'est le vœu de mon cœur.

VIII. EXHORTATION

POUR UNE CONFIRMATION.

Tunc imponebant manus super illos et accipiebant Spiritum sanctum. (Act., VIII, 17.)

Ils leur imposaient les mains et ils recevaient le Saint-Esprit.

L'auguste cérémonie qui réunit aujourd'hui aux pieds de Votre Grandeur une portion si intéressante des habitants de cette paroisse, rappelle d'une manière frappante un des faits les plus dignes d'attention consignés dans les *Actes des apôtres*.

On lit, en effet, au chapitre VIII de ce livre divin, que les disciples du Sauveur, ayant instruit des vérités saintes et régénéré dans les eaux du baptême les peuples qu'ils avaient mission d'évangéliser, appelèrent les apôtres pour confirmer dans la foi ces nouveaux enfants de la religion naissante, en faisant descendre sur eux les dons de l'Esprit de force et de vérité. Saint Pierre et saint Jean se rendirent à leur prière, et étant venus à Samarie, ils imposèrent les mains aux jeunes néophytes et

ceux-ci reçurent le Saint-Esprit. *Tunc imponebant manus super illos et accipiebant Spiritum sanctum*

Successeur des disciples dans le ministère de la parole et de la régénération spirituelle, nous vous présentons, Monseigneur, ce nouvel essaim sorti du sein fécond de l'Eglise, en vous priant de répandre sur lui les bénédictions d'en haut. Etendez vos mains bénies sur ces rejetons d'une tige sainte et immortelle ; donnez-leur, en les armant du signe de la croix et en les oignant du chrême du salut, la vertu qui les affermira à l'heure de l'épreuve et gardera fidèlement l'empreinte de la grâce dont vous les aurez marqués.

Et vous, mes chers enfants, recueillez-vous devant l'imposant spectacle que vous avez sous les yeux. Entrez, autant qu'il est en vous, dans l'esprit de cette grande solennité dont vous êtes l'objet, et admirez les merveilles des munificences de votre Dieu.

Déjà, sans doute, il a ouvert pour vous les trésors de ses miséricordes au jour où d'enfants de colère et de peine vous êtes devenus des fils d'adoption divine, des frères de Jésus-Christ, des héritiers de son royaume. Mais vous receviez alors les effusions de sa bonté, sans pouvoir en comprendre le prix, et la religion avait chargé vos parrains d'acquitter pour le moment votre dette envers votre bienfaiteur.

Il était aussi, il faut l'avouer, magnifique dans ses dons, lorsqu'il vous appelait à la table sainte avec les enfants de la promesse pour vous nourrir de sa chair et de son sang, et contracter avec vous cette union mystérieuse qui, en vous rendant participant de la nature divine, vous élevait à une dignité devant laquelle s'effacent toutes les grandeurs humaines. Néanmoins ce n'était là qu'une initiation à la vie spirituelle et comme l'entrée dans la carrière qui devait vous conduire à vos éternelles destinées. Vous étiez en possession de la vérité ; mais elle vous apparaissait d'une manière imparfaite ; vous aviez eu vous l'amour du bien ; mais votre volonté était faible ; la vertu vous offrait ses charmes, mais vous en appréhendiez les rigueurs.

Il fallait consolider l'édifice de la religion que la grâce avait élevé dans vos âmes, affermir vos pas chancelants et assurer le succès de vos efforts. Or, c'est là le fruit du sacrement que vous êtes sur le point de recevoir et qu'on nomme à juste titre la confirmation ; parce qu'il est destiné à vous rendre plus forts, plus saints, plus parfaits.

De là on comprend que la religion ait voulu l'environner de toutes les pompes de son culte et que, tandis qu'elle a permis aux simples prêtres de consacrer et de distribuer aux fidèles le pain eucharistique, elle n'ait donné qu'aux évêques le pouvoir d'imprimer sur leur front cette onction sainte, qui communique à l'âme un caractère à jamais ineffaçable. Aussi, quand pour la première

fois, vous avez été admis au festin de l'Agneau, vous étiez entourés de vos amis et de vos parents. Les prêtres, qui vous avaient enseigné les rudiments de la foi, vous communiquaient le don céleste, étant dans cette occasion, d'ailleurs si mémorable, les seuls intermédiaires entre Dieu et vous. Aujourd'hui, c'est un prince de l'Eglise qui vous offre son ministère auguste. Les nouvelles faveurs qui découlent sur vous en ce moment, vous les tenez d'un successeur des apôtres, de celui en qui réside la plénitude du sacerdoce chrétien et devant lequel nous ne sommes, comme vous, que des enfants respectueux et soumis.

Ah ! c'est bien à cette heure solennelle qu'on peut vous dire, comme saint Pierre aux fidèles de son temps. Troupeau choisi, race véritablement royale et sacerdotale à la fois, nation sainte, peuple conquis par le sang du Rédempteur, qui vous a appelés du sein des ténèbres à la lumière de la vérité, laissez graver sur vos fronts le sceau de l'alliance que le ciel veut contracter avec vous ; montrez avec fierté ce signe de la croix que la main du pontife de Jésus-Christ y aura tracé, et mettez votre gloire à remplir les engagements sacrés dont il est le symbole.

Pour cela, approchez avec une foi vive et un ardent amour de cet auguste sacrement ; puisez à pleines mains dans ce trésor d'ineffables bontés. Allez vous désaltérer à la source pure de ces eaux qui jaillissent pour la vie éternelle. Plus heureux que la Samaritaine de l'Evangile, vous connaissez le don de Dieu ; vous en appréciez les avantages ; vous savez qu'il est la lumière de votre intelligence, l'aliment de votre piété, le principe de votre force et la condition essentielle de votre persévérance dans la vertu.

Demandez donc avec instance, mes enfants, ces grâces précieuses que l'auteur de tout don parfait doit répandre sur vous du haut de son trône. Demandez cette sagesse, qui illumine tout homme venant en ce monde, qui éclaire, règle et dirige l'esprit, apprécie toutes choses à leur juste valeur, et qui, unissant la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, marche avec assurance dans l'accomplissement des divines volontés et conduit tout à sa fin avec force et douceur.

Et combien ce don de discernement ne vous sera-t-il pas nécessaire au moment où vous allez faire votre entrée dans le monde et commencer avec lui ces relations indispensables, mais si pleines de dangers pour vous ? Car que de préjugés, que d'erreurs, que de doctrines fausses et subversives de toute croyance ! Ces leçons, ces enseignements si opposés à la foi, vous ne les recevrez pas seulement au milieu de ces assemblées qu'on nomme si justement dangereuses, par les idées qui s'y produisent ; dans ces écrits coupables, inspirés par l'ignorance ou la haine de la religion ; mais dans ces réunions, où votre position sociale vous conduira nécessairement et malgré vous ;

dans vos rapports les plus habituels, dans vos amitiés les plus innocentes en apparence, et peut-être, mes enfants, il faut vous le dire, jusqu'au sein même de vos familles. On fera tout pour ébranler vos convictions, affaiblir vos sentiments de foi, détruire la rectitude de vos pensées et vous amener peu à peu à cette indifférence profonde, qui glace les cœurs et tue les âmes. Aussi, vous succomberiez bientôt dans cette lutte terrible, si vous n'étiez solidement établis sur le roc inébranlable de la religion et ne marchiez constamment à la clarté de son céleste flambeau.

Mais la sagesse seule ne suffit pas, mes enfants. La chute si déplorable du plus sage des rois ne le prouve que trop. Vous pourriez donc voir la vérité et même l'aimer, sans vouloir néanmoins en suivre les inspirations, tant il y a de faiblesse dans le cœur humain, tant est violente l'inclination qui vous porte au mal ! Vous n'avez donc pas seulement besoin de la lumière qui éclaire ; mais encore de la force qui soutient, au milieu des difficultés inséparables de la pratique des vertus chrétiennes et des écueils dont vous serez environnés de toutes parts.

Car ici vos ennemis sont plus nombreux et d'une nature plus dangereuse encore, que ceux qui s'efforcent de vous enlever le dépôt sacré de la foi. Vous les rencontrerez dans les livres que vous lirez, dans les paroles et les chants que vous entendrez, dans les exemples que vous aurez sous les yeux, dans les joies et les amusements auxquels vous vous livrez. Et, ce qui est bien plus effrayant, vous en trouverez en vous-mêmes et jusqu'au fond de vos cœurs, où leurs efforts sont plus continus et leurs séductions plus puissantes ; parce que, renfermés comme dans une forteresse inexpugnable, ils y demeurent à l'abri des coups que vous voudriez leur porter ; parce qu'ils y entretiennent à votre insu des intelligences funestes avec vos ennemis du dehors, auxquels ils livrent le secret de vos pensées et tout ce qu'il y a de plus intime dans le sanctuaire de vos consciences.

Voilà, mes enfants, les périls que vous avez à éviter, voilà les pièges contre lesquels il est urgent de vous prémunir ; voilà la guerre incessante, implacable, que vous aurez à soutenir chaque jour de votre vie, et dans laquelle vous serez infailliblement vaincus si vous n'êtes couverts des armes spirituelles dont parle l'Apôtre, et qui seules sont capables d'émousser les traits de vos passions, du monde et de l'enfer.

Cette force, mes enfants, elle vous sera donnée dans ce sacrement où le Dieu de la force même se communique à nous sans réserve ; mais vous aurez à l'augmenter incessamment par une piété tendre et solide, mêlée de crainte et d'amour. Pronez-y garde, la pratique de la vertu, la fidélité aux exercices qui en sont la base et l'aliment ; et, avant tout, le saint et fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie,

sont les seuls moyens de conserver le trésor que vous portez dans des vases fragiles, et de vous mettre à l'abri des chutes où vous trouveriez infailliblement la mort.

C'est par une crainte salutaire, dont l'Écriture dit qu'elle est le commencement de la sagesse, que vous fuirez le péché et tout ce qui en a l'apparence; c'est par un amour généreux et constant que vous accomplirez les préceptes de cette religion sainte qui vous comble aujourd'hui de ses faveurs, en attendant qu'elle vous couronne un jour dans le ciel. C'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur.

IX. EXHORTATION

POUR UN MARIAGE.

Monsieur et Mademoiselle,

C'est de l'auguste cérémonie qui nous rassemble au pied de l'autel sacré, c'est du lieu que vous êtes sur le point de contracter que saint Paul nous dit dans un élan d'admiration : *Sacramentum hoc magnum est... in Christo et in Ecclesia.* (Ephes., V, 32.) Oui, il est véritablement grand; il est sublime et, j'ose presque dire divin, le mariage de la loi nouvelle, puisqu'il trouve son principe dans l'union mystérieuse de Jésus-Christ avec son Église, qu'il en est l'image fidèle et qu'il doit, dans les vues de son divin auteur, produire au milieu des enfants de Dieu les effets merveilleux de cette alliance sainte. De là, dit un saint Père, la religion y préside avec la majesté de son culte; elle le confirme par l'oblation de l'hostie sans tache, elle le consacre par ses célestes bénédictions et le sanctifie par la prière sacerdotale.

Soyez donc attentifs aux leçons précieuses que vous donne aujourd'hui l'Apôtre, et voyez comment vous pourrez réaliser en vous les fruits précieux de l'union du Fils de Dieu avec l'Église. Le premier fruit de cette alliance est l'amour qui les unit dans les mêmes sentiments, les mêmes vues et les mêmes intérêts. Jésus-Christ éclaire l'Église et lui communique ces lumières vives qu'elle répand à son tour à grands flots sur le monde qui reconnaît en elle la source de toute vérité. Il l'aime d'un amour pur, dégagé de tout alliage des passions déréglées de l'amour profane; il l'aime d'un amour généreux que ne peuvent attérer ni les labeurs, ni les humiliations, ni les tourments, ni la mort; il l'aime d'un amour constant, qui, ne s'arrêtant pas devant les limites du temps, vit et s'accroît dans l'éternité. Et tel est, Monsieur et Mademoiselle, celui qui doit vous unir en ce beau jour. Enfants de la promesse, vous ne vous laisserez point aller aux illusions des enfants du siècle, dont les pensées, dans cette circonstance solennelle, sont si souvent grossières et terrestres. Vos désirs seront chastes, vos affections seront pures. Vous vous unirez, non pour suivre les instincts de la nature déçue, mais pour céder à la voix d'une conscience

sage et éclairée. Vous vous communiquerez désormais vos lumières, vos perplexités, vos doutes, dans l'accomplissement de vos obligations. Vos joies comme vos peines seront communes, vos inclinations comme vos intérêts se rencontreront toujours unis dans la pensée d'un commun bonheur. Enfin, comme les fidèles au berceau du christianisme, vous ne formerez plus qu'un seul cœur. *Erat cor unum et anima. una.* (Act., IV, 32.)

Mais l'union de Jésus-Christ avec sa divine épouse est une union féconde qui donne naissance à des générations nouvelles, marquées du sceau de Dieu, destinées à bénir son nom, à célébrer sa gloire, à propager son culte, à louer ses miséricordes. Noble mission, qui vous est confiée à vous-mêmes et doit former pour le ciel ces rejetons de races vraiment royales, dignes tout à la fois de ceux qui leur ont donné le jour et du Dieu qui les a appelés à la régénération et à la gloire. Qu'il est touchant le spectacle qu'offre l'intérieur de ces familles où une pitié vraie insinue de bonne heure aux enfants ses sages inspirations, ses sentiments purs et élevés qui en font comme autant de petits anges où se reflètent d'une manière admirable les qualités de l'Enfant-Dieu. Ils grandissent devenant de plus en plus l'espoir et l'honneur de la religion sous l'aile de laquelle ils sont élevés et instruits, répandant autour d'eux l'odeur des vertus qu'ils ont puisées au sein maternel et auxquelles les exemples plus encore que les instructions d'un père chrétien ont fait jeter déjà de profondes racines. Heureux les époux qui comprennent ces grands devoirs! Ils verront d'autres eux-mêmes dans ceux qui leur sont chers à tant de titres et trouveront en eux leur joie et leur couronne.

Toutefois leurs obligations ne meurent pas sur le seuil de l'enceinte domestique. Le mariage chrétien n'est pas l'isolement d'une famille au milieu de la grande famille humaine, à laquelle, en se retirant dans un étroit égoïsme, elle demeurerait comme étrangère. Réglée par les mêmes lois, soumise aux mêmes conditions que l'alliance sacrée de Jésus-Christ, d'où est sorti le salut du monde, il faut qu'il soit la source du bien commun et réponde aux besoins de la société, dans la sphère de son action sur tout ce qui l'environne. Ainsi vos proches, vos amis, le hameau, la ville même, auront droit de réclamer le concours de vos lumières, de votre influence, de vos vertus. Vous devez aux uns vos conseils, aux autres vos encouragements ou vos réprimandes, à ceux-ci votre appui, à ceux-là vos consolations, à tous vos exemples. Telle est la part que Dieu vous a faite dans l'ordre de sa providence et que vous ne pouvez refuser sans infidélité et sans crime.

Mais peut-on craindre que vous ne remplissiez pas cette grande tâche, vous, Monsieur, dont l'enfance, sous l'empire des vertus de famille, s'est écoulée douce et pai-

sible dans l'étude et la pratique de la loi chrétienne ; dont la jeunesse, au milieu des dangers et des séductions du monde, a su conserver intact le dépôt précieux de la vérité ? Si autrefois vivement agité, comme les jeunes gens de votre âge, par les flots irrités des passions, vous avez résisté à l'orage et dirigé sagement, à travers les écueils, le vaisseau de la foi, comment aujourd'hui feriez-vous défaut à des devoirs que la nature et la religion s'accordent à prescrire, et dont l'accomplissement sera pour vous le principe d'une félicité véritable ?

Pour vous, Mademoiselle, soyez épouse ce que vous avez été enfant, au foyer paternel ; ce que plus tard vous avez été au milieu de vos compagnes, au sein de cette communauté bénie qui a formé votre esprit et votre cœur ; soyez ce que vous avez été près de vos parents, dont vous avez fait les délices ; près de vos amies, qui ont su apprécier vos soins empressés ; près de tous ceux enfin qui vous ont connue et auxquels vous avez inspiré une véritable estime, par l'aménité de vos manières et la douceur de votre commerce habituel. Faites le bonheur de celui auquel vous liez vos destinées et la joie de la nouvelle famille qui vous adopte en ce jour. Répandez autour de vous les parfums d'une piété douce et solide et les consolations saintes de la religion que vous connaissez si bien. En portant votre cœur loin des lieux qui vous ont vue naître et grandir, laissez-y pourtant quelque peu de cette affection que méritent à tant de titres les personnes qui les habitent et qui vous suivront partout de leur amour et de leurs bénédictions.

X. ALLOCUTION

POUR UN MARIAGE.

Monsieur et Mademoiselle,

Avant de vous présenter au Dieu qui va recevoir vos serments et de faire descendre sur vous les bénédictions du ciel, mon ministère m'impose le devoir sacré de vous tracer le tableau des obligations que vous êtes sur le point de contracter.

Vous en comprendrez facilement l'importance et l'étendue, quand vous saurez que l'union dont vous préparez les nœuds est le symbole et l'image fidèle de celle de Jésus-Christ avec son Eglise. Car, qu'elle est grande, qu'elle est belle, qu'elle est admirable, cette union du Sauveur du monde avec celle à laquelle il a daigné donner le glorieux nom d'épouse !

Union pure, dont la source est en Dieu et qui se consomme en Dieu. L'Eglise s'attache à Jésus-Christ comme au principe de sa force et de sa vie véritable ; et Jésus-Christ, de son côté, s'unit à son épouse, parce qu'elle est sans ride et sans tache, et que, dans sa mystérieuse fécondité, elle lui donne chaque jour ces essaims de générations nouvelles dont sa sainteté fait l'ornement de la terre, la joie du ciel et la gloire du Très-Haut.

Union étroite et tendre où les pensées et

les sentiments se confondent et s'harmonisent d'une manière ineffable, et font de deux cœurs un seul cœur et de deux vies une seule vie. Jésus-Christ s'unit intimement à son Eglise ; il l'éclaire, la dirige, la console, la défend contre ses ennemis, lui communique les trésors infinis de sa grâce dont il lui confie la dispensation, et, toujours inspiré par l'héroïsme de son amour, il s'immole pour elle et la sauve par l'effusion de son sang.

Union douce et consolante. Là rien n'est donné aux caprices ni aux penchants divers. Tout est dans l'ordre le plus parfait ; tout concourt au calme et à la paix la plus profonde. Jésus-Christ commande avec cette modération et cette sagesse qui ôte à la puissance l'apparence même de la contrainte, et l'Eglise met dans son obéissance cette pieuse allégresse, source véritable de sa joie et de son bonheur.

Union constante et inaltérable. Les liens qui attachent Jésus-Christ à son épouse sont forts et durables. Le temps ne les affaiblira pas. L'Eglise, au dernier jour du monde, lui sera aussi chère, aussi précieuse qu'au moment où il s'est uni à elle. Jamais, selon sa propre parole, il ne s'éloignera d'elle ; tous les jours il sera à ses côtés et l'environnera de sa protection et de son amour. La terre ne sera pas le terme de leur union ; à la fin de toutes choses, ils se retrouveront dans le ciel où l'amour, devenant éternel, n'en sera que plus saint et plus étroit.

Voilà, Monsieur et Mademoiselle, le modèle de votre union. Ce ne sont plus les biens fragiles de la terre, ni les hommages du monde, ni les plaisirs des sens, ni les passions qui doivent vous amener au pied des autels. Que de regrets cuisants, que d'amères déceptions vous attendraient au sortir du temple et vous assiègeraient dans le cours de votre vie, si, dans une démarche aussi importante, vous ne vous inspiriez pas aux sources pures de la religion et ne lui demandiez un bonheur qu'elle seule peut donner !

Mais puis-je douter un instant que ce ne soient ces pensées saintes et ces considérations élevées qui vous aient dirigés, et que l'esprit lui-même n'ait formé les liens qui déjà vous unissent, et vont devenir indissolubles par le sceau divin que l'Eglise se prépare à y apposer. Issus tous deux de familles chrétiennes, où le dépôt sacré de la foi s'est conservé intact, vous avez sucé avec le lait maternel le goût des choses du ciel et puisé dans une éducation religieuse ces principes vrais et solides contre lesquels échoueraient les tentatives de l'esprit du monde et les assauts des ennemis de votre salut ; vous vous souviendrez des leçons pieuses que vous ont données vos mères, et vous estimerez comme le plus noble héritage les exemples de vertus qu'elles ont mis sous vos yeux, et les germes précieux qu'elles ont déposés dans vos cœurs.

Vous, Mademoiselle, vous n'oublierez pas que vos plus beaux ornements seront une

piété tendre et éclairée, une réserve sage qui vous fasse fuir les dangers du monde, une modestie constante qui vous laisse tout entière à Dieu et à celui que vous prenez pour époux; un soin assidu à votre maison qui y maintienne l'ordre et la douce paix du ciel, enfin une obéissance affectueuse qui adoucisse le joug de votre union et devienne la source de votre joie.

Et vous, Monsieur, oserai-je vous dire que la famille dans laquelle vous entrez compte sur vos nobles sentiments, pour l'avenir de celle qui lui est si chère, et dont elle ne s'éloignerait qu'avec les plus vives inquiétudes, si elle ne connaissait les principes qui ont été et seront toujours les règles de votre conduite. Votre épouse sera donc l'objet de vos soins, de vos prévenances et de votre tendre affection; vous soutiendrez sa jeunesse; vous lui faciliterez l'accomplissement de la tâche qu'elle aura à remplir; vous partagerez ses joies et ses peines; vous l'encouragerez par vos conseils et vos exemples dans la voie de la vertu, et vous n'aurez ainsi avec elle qu'un cœur et qu'une âme.

XI. ALLOCUTION

A L'OCCASION DE LA DISTRIBUTION DES PRIX,
A L'ÉCOLE DES FILLES DE LA VILLE DE
SAINT-POL, DIRIGÉE PAR LES SOEURS DE LA
PROVIDENCE.

Mes enfants,

Depuis une douzaine d'années, la communauté qui abrite votre enfance et dirige vos premiers pas dans la voie de la science et de la vertu avait cru devoir sortir de ses habitudes ordinaires, en donnant à la distribution des prix un éclat et une solennité qu'elle avait évités jusque-là.

Il est inutile de vous dire les motifs qui l'avaient déterminée à adopter cette marche, qui semblait contrarier ses goûts de simplicité et de recueillement.

Mais je crois pouvoir la féliciter de revenir à ses usages antérieurs à l'époque dont je parle. En cela elle imite les grandes maisons religieuses du diocèse, où les récompenses sont données aux élèves en présence seulement de leurs parents et des diverses autorités, sans qu'elles soient accompagnées de la représentation de quelque pièce de théâtre, plus ou moins heureusement bien choisie.

Il y a longtemps, mes enfants, que des hommes amis de la jeunesse, dont ils avaient toute leur vie étudié les besoins, et à laquelle ils avaient consacré leurs veilles et leur expérience, se sont élevés contre ces exercices si communs, du reste, de nos jours, et qu'ils en ont montré les graves inconvénients, surtout pour les jeunes personnes, parce qu'il est, selon eux, souverainement inconvenant de les faire poser devant une nombreuse assemblée, qui leur prodigue la louange ou le blâme, souvent sans discernement et quelquefois par préjugés ou par intérêt.

Sans faire ressortir ce que fait sur une

imagination vive et un naturel trop sensible un pareil spectacle, il suffirait, pour ne pas l'encourager, de savoir qu'il nécessite une préparation longue, et une perte de temps considérable pour les élèves et les maîtresses dans un moment où toutes les heures sont précieuses pour mettre la dernière main aux travaux commencés, assurer le succès des leçons morales de l'année scolaire, donner la direction à suivre pendant les vacances, et répartir avec justice les récompenses du travail et de la bonne conduite.

Ce sont ces considérations, dont la gravité n'échappera à personne, qui ont porté les conseils académiques à prohiber dans les écoles communales l'usage que je viens de vous signaler comme déplacé et dangereux. Ainsi, en s'en éloignant dès l'année dernière, les sœurs de la Providence se sont conformées à l'avance aux sages instructions de l'autorité supérieure dont elles dépendent, en qualité d'institutrices communales.

Quoi qu'il en soit, mes enfants, les couronnes qui vont orner vos fronts n'en seront ni moins méritées, ni moins glorieuses. A ces récompenses que vous recevrez de la main des honorables magistrats, du clergé de la ville et de vos parents, ici présents, s'attachera un souvenir pieux, auquel vous aimerez à vous reporter dans la suite de votre vie, et qui en fera la consolation.

Mais parmi ces lauriers divers, ceux qui méritent surtout nos applaudissements, et qui vous procureront à vous-mêmes les plus douces jouissances, ce sont ceux réservés à la régularité de la conduite et à la vertu. Les dons de l'esprit ont leurs charmes, j'en conviens; mais les qualités d'un cœur pur et candide l'emportent de beaucoup sur eux. Bien plus, l'instruction, développée dans un certain degré, serait un présent funeste, si elle n'était éclairée et dirigée par une solide éducation.

Aussi, sans négliger les moyens de vous donner les connaissances dont elles comprennent toute l'importance de nos jours, vos maîtresses, cependant, ont plus à cœur de réussir dans les efforts qu'elles font pour vous rendre sages et vertueuses.

Et elles ont bien raison, mes enfants: Vous aurez toujours assez de science pour gérer vos affaires, assez de lumières pour vous conduire, assez de sagacité pour remplir vos obligations, si vous cultivez les bonnes mœurs, si vous pratiquez la vertu. Au contraire, seriez-vous de petits prodiges dans vos succès littéraires, vous serez partout déplacées, si vous n'êtes sages, dociles, modestes et innocentes.

Prenez garde, mes enfants, que, pour atteindre ce but, il faut l'envisager dès à présent; il faut y tendre de toute l'ardeur de vos désirs. Il serait trop tard de vous mettre à l'œuvre, lorsque déjà vous auriez quitté cet heureux asile et que vous seriez lancées au milieu du monde. Si la vertu vous paraissait pénible, aujourd'hui que

vous êtes loin de tout danger et comme environnées d'une atmosphère de grâces, qu'attendre de vous, si déjà vous étiez en proie aux séductions du siècle et aux instincts des passions?

Voilà pourquoi tout en vous félicitant sur les victoires que vous devez à vos talents, nous réservons nos sympathies spéciales aux triomphes de la vertu.

Vous-mêmes, mes enfants, sinon à présent, du moins dans quelques années, vous comprendrez que la science est impuissante à faire naître le bonheur véritable au sein des familles comme dans le sanctuaire de la conscience, et que c'est là le privilège spécial d'une vie d'innocence et de sainteté, en dehors de laquelle il n'y a qu'inquiétude et remords.

Etudiez donc avec ardeur pour acquérir les connaissances appropriées à votre position sociale; mais soyez plus jalouses encore d'orner vos jeunes cœurs des vertus de votre âge. Distinguez-vous par votre piété filiale envers vos parents, par votre reconnaissance et votre docilité à l'égard de vos maîtresses, par votre condescendance et votre douceur vis-à-vis de vos compagnes; soyez enfin pleines de zèle pour l'accomplissement des devoirs que la religion vous impose, et vous aurez rempli votre tâche devant Dieu et devant les hommes.

XII. DISCOURS (1)

SUR LA PHILOSOPHIE.

Messieurs,

C'est au milieu des travaux de la prédication que j'ai appris mon élection à l'Académie d'Arras.

Je dirai sans détour que la nouvelle d'une distinction si flatteuse, à laquelle aucun titre personnel ne m'avait donné le droit de prétendre, me cause une véritable satisfaction, et je me hâte d'offrir à l'éminente société qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans son sein l'hommage de ma profonde reconnaissance.

Ce sentiment, néanmoins, n'occupait pas seul mon âme. Une pensée plus relevée naissait tout naturellement du choix que venait de faire l'académie, et je m'y livrais avec bonheur. C'était à mes yeux comme aux yeux de tous, la preuve des idées larges dont s'inspire ce corps distingué, je dirai plus, de l'instinct chrétien qui préside à ses déterminations. Car l'état auquel j'appartiens ne me paraissait pas étranger à ma nomination, et si mon nom sortait de l'urne du scrutin, c'était plutôt parce qu'il est celui d'un prêtre que celui d'un savant.

Non, ce ne sont pas quelques rares essais sur divers sujets de circonstance, ni les recherches archéologiques, moins importantes encore, communiquées de loin en loin à la commission des antiquités départementales, ni les études bibliographiques publiées par une feuille mensuelle, connue

de peu de lecteurs, qui ont attiré l'attention de l'honorable compagnie. Elle a cédé à des considérations plus graves. Voulant donner à son œuvre un caractère d'universalité, et l'entourer de toutes les garanties d'ordre, de durée et de force morale contenues dans les rangs divers de la société, elle fait appel à toutes les lumières et même à toutes les bonnes volontés, de quelque part qu'elles viennent. Cela ressort d'une manière frappante des suffrages qui m'ont été accordés dans cette circonstance solennelle.

La pensée, du reste, d'appeler dans les académies des membres du clergé, est pleinement justifiée par la nature et le but de ces assemblées savantes. Toutes, en effet, doivent avoir leur part dans le progrès des connaissances humaines, comme dans la conservation des véritables traditions scientifiques. Et l'académie d'Arras n'a pas fait défaut à cette noble mission. Aujourd'hui, comme à toutes les époques de son existence, la littérature, les sciences et les arts, rencontrent chez elle plus que de sages appréciateurs, plus que des amateurs passionnés. On y voit la poésie avec ses riantes images et ses riches inspirations, l'histoire avec ses recherches laborieuses et ses utiles enseignements, l'archéologie avec ses curieuses découvertes, la peinture avec son originalité et son fini. La loi y a ses interprètes, l'art médical ses docteurs, l'industrie ses représentants, l'administration ses hommes spéciaux.

Les études les plus graves sont aussi de son domaine, et parmi elles il faut nécessairement signaler la théologie et la philosophie, connaissances qui appartiennent plus particulièrement au clergé, bien qu'elles puissent se rencontrer ailleurs.

Je dis, Messieurs, que ces hautes sciences ne doivent pas être étrangères aux corps savants: Car, encore qu'elles n'auraient pas à s'y produire souvent à l'état de théorie, elles y ont cependant leur place marquée, parce qu'elles apparaissent dans toutes les aspirations de la science humaine comme règle immuable du vrai, ou comme préservatif contre les illusions du cœur et les écarts de l'imagination. Cela suffit pour qu'elles aient un rôle important à remplir dans une réunion d'hommes dont les travaux touchent par tant de côtés aux principes sur lesquels reposent la religion et la morale.

Je m'empresse de le dire, sous ce rapport encore l'Académie n'a rien à désirer; deux de ses sièges étant occupés par des hommes voués par goût non moins que par devoir à l'étude de ces matières sérieuses, à laquelle ils ont consacré plusieurs années de leur vie.

C'est pourtant en m'unissant, à ce point de vue, à mes deux honorables amis que j'apporterai surtout ma part de coopération aux travaux de la savante société. La philosophie, dans ses rapports avec la théolo-

(1) Prononcé par M. Robitaille, le jour de sa réception à l'académie d'Arras.

gie, a toujours eu pour moi un attrait invincible. Après lui avoir donné une partie considérable des seize années que j'ai passées dans le grand séminaire d'Arras, je lui consacrais, par un instinct naturel et comme malgré moi, les heures laissées libres par le ministère évangélique, en sorte que quand j'ouvrais un livre ou écrivais une ligne, c'était pour resserrer les liens qui m'attachaient à cette étude favorite, n'accordant à tout le reste que ce qu'exigeaient les besoins du moment.

Et, à vrai dire, Messieurs, n'est-ce pas l'étude la plus noble et la plus indispensable à la fois, « puisqu'elle a pour objet de poser les premiers fondements de toute croyance, de régler la marche de l'esprit dans la recherche du vrai, d'aider à penser juste, à raisonner solidement, et par cela même, de préparer à bien parler et à bien agir; enfin de prémunir contre les sophismes et les jugements faux qui inondent le monde et en font tous les malheurs? » (*Vie de saint François de Sales*, par M. HAMON.)

C'était ainsi qu'on envisageait la philosophie dans les siècles passés. Et lorsque j'invoque leur témoignage unanime, je n'entends pas m'appuyer sur ce qu'on nomme le moyen âge, souvent, du reste, aussi mal apprécié par ses partisans que par ses détracteurs. C'est au milieu même de la Renaissance, époque peu suspecte d'enthousiasme pour ce qui l'a précédée, c'est en plein xvii^e siècle, que les fortes études philosophiques étaient regardées comme le complément nécessaire de toute éducation solide. On y consacrait quatre années consécutives, persuadé qu'on ne pouvait en moins de temps se préparer d'une manière sérieuse aux laborieuses carrières du barreau, de la magistrature et du sacerdoce.

Sans doute, cette étude a ses dangers, contre lesquels ne se prémunissent pas toujours les hommes à passions ardentes et les esprits extrêmes, qui, dédaignant les chemins battus, et aspirant sans cesse à de nouvelles conquêtes, se mettent peu en peine de compromettre les vrais principes de la science et d'ébranler tout à la fois les bases de l'intelligence humaine et de la religion. — Ici, la vérité rencontre deux espèces d'adversaires diamétralement opposés. Les uns donnent tout à la raison, les autres lui refusent tout.

Partant de ce point incontestable, que la raison est le flambeau descendu du ciel pour éclairer nos pas (S. FRANÇOIS DE SALES, *Opusc.*), les premiers en tirent cette fausse conséquence, qu'elle est notre seule règle, la base unique sur laquelle tout repose, les droits aussi bien que les devoirs, la vertu, la morale et la religion elle-même; que sa puissance est absolue, indépendante, illimitée; rejetant par là même l'ordre surnaturel, la possibilité de la révélation et jusqu'à l'existence d'aucune vérité en dehors du cercle où se meut l'esprit humain.

Ces doctrines funestes, subversives de toute société et de toute religion véritable,

sont aussi anciennes que le monde. Depuis l'essai d'indépendance du premier homme, où elles ont leurs racines, jusqu'aujourd'hui, on les retrouve à certaines époques, se produisant sous des formes et des noms divers, mais ayant toujours le même but, celui de soustraire l'homme à l'action de la Providence, pour le laisser aux inspirations de ses lumières naturelles et aux instincts de ses passions.

Jamais, cependant, elles n'avaient été plus répandues qu'au commencement du siècle dernier, où, après être demeurées longtemps dans les régions scientifiques et les sommités sociales, elles descendirent dans les masses et y excitèrent une vive fermentation. Bientôt, par une pente rapide, passant de la théorie dans la pratique, elles amenèrent ces commotions effrayantes qui semblaient menacer d'une ruine prochaine la société tout entière.

La France, facile à s'émouvoir, et dont l'instinct logique, si sûr, si magnanime, si héroïque dans la recherche et l'accomplissement du bien, la rend, hélas! dans un premier élan, terrible et implacable contre ce qui s'oppose à sa marche, poussa jusqu'aux dernières limites les conséquences des leçons qu'elle avait reçues. Les philosophes avaient fait dans leurs écrits l'apothéose de la raison: la foule lui éleva des temples, lui offrit son encens sous le symbole d'une jeune fille, et finit par lui immoler des victimes humaines.

Le mouvement rationaliste s'arrêta devant les désastres de la patrie et ne put reparaître pendant les premières années du xix^e siècle, où toutes les forces vives de la France étaient tournées vers la guerre. Mais bientôt, à la faveur de la paix et par suite des relations établies entre les philosophes français et les penseurs de l'Allemagne, les anciennes doctrines, laborieusement déguisées sous les voiles d'un langage souvent inintelligible, reprirent universellement faveur dans les classes studieuses; elles retentirent dans les chaires publiques, en même temps qu'elles fournissaient matière à de nombreux ouvrages, vantés par la presse quotidienne et colportés par les adeptes avec une incroyable activité. On vit alors au milieu de nous tous les vagues systèmes d'outre-Rhin, l'éclectisme avec son progrès indéfini, le mythisme avec ses rêveries symboliques, le panthéisme avec son Dieu nature et sa métempsycose païenne.

Mais, pour ne pas trop effrayer les esprits, on s'étudia à dissimuler les tendances de cette philosophie renouvelée des anciennes écoles d'Alexandrie et d'Athènes, on en exposa timidement les véritables principes, on en désavoua les conséquences, on alla même jusqu'à vouloir la concilier avec les enseignements du christianisme.

Tous les efforts de la secte, habilement concertés pour cacher les dangers de ces doctrines, ne purent faire illusion, ni tromper

les défenseurs de la vérité. Des hommes considérables par leur position et leurs talents s'élevèrent avec force contre ces inventions du génie de l'erreur et en démontrèrent l'absurdité et les suites désastreuses.

Mais, dans l'ardeur de la lutte, plusieurs d'entre eux allèrent se briser contre l'écueil opposé. Tandis que leurs adversaires, exagérant la puissance de l'intelligence humaine, la déclaraient unique base de certitude et rejetaient toute intervention de l'intelligence divine dans la direction des esprits, eux, de leur côté, frappés de la faiblesse de cette raison dont on faisait une idole, ne voulurent pas reconnaître en l'homme une lumière différente de celle qu'il reçoit par la foi, confondant à leur tour deux ordres de vérités absolument distinctes, et n'admettant aucune science certaine en dehors de la théologie proprement dite. C'était ruiner le principe des connaissances humaines, et miner indirectement les bases mêmes des croyances religieuses.

Ce système n'était pas nouveau. Le savant Huet, évêque d'Avranches, et plusieurs autres avant lui, alarmés des allures indépendantes de leur siècle, en fait de doctrine, le proposaient comme un remède efficace au mal qui menaçait la religion et l'édifice social lui-même.

Plus tard, avec des idées et des aperçus bien différents, un profond philosophe chrétien refusa à la raison humaine le pouvoir de connaître ses pensées, sans le secours du langage transmis par l'éducation sociale, et condamna l'homme privé d'un enseignement extérieur à demeurer toute sa vie à l'état d'idiotisme complet.

Un de ses plus célèbres disciples, s'emparant de plusieurs de ses propositions, en formula un système rigoureux, sous le nom de philosophie du sens commun, qui frappait la raison individuelle, même développée et douée d'organes naturels, d'une incapacité radicale, au point de vue de la certitude humaine; dépouillant ainsi l'individu de toute science véritable au profit de la société, et rendant par là tout *criterium* impossible.

Ce nouvel essai de fidéisme tomba sous le coup de l'improbation solennelle de l'épiscopat français et du chef de l'Église, mais il laissa après lui des traces profondes et donna naissance à une nouvelle école philosophique, animée d'excellentes vues, sans doute, mais dont les enseignements ne sont pas moins éloignés de la vérité que ceux de l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Elle prétend, en effet, que, dépourvue du secours d'une révélation extérieure, l'âme ne saurait avoir la notion des vérités naturelles les plus élémentaires, serait-ce celle de sa propre existence; que le point de départ des connaissances humaines ne se trouve pas en elle, mais dans la foi à la révélation primitive, constatée par le témoignage de la tradition; que par conséquent l'homme demeurerait à jamais

privé d'intelligence, s'il était déshérité de ce bienfait. Cette opinion ne diffère donc de ses devancières que par la manière dont on l'expose, puisqu'elle s'appuie sur le même fondement, et conduit comme elle à la négation de tout *criterium*, et par suite au scepticisme universel, quelque effort que l'on fasse pour prouver le contraire. Cependant elle a de nos jours des partisans et des défenseurs dans les rangs divers de la société, et jusque dans la presse périodique, sous le nom de *traditionalisme*.

Or, encore que ces systèmes aient pour but de couper dans leurs racines les germes du rationalisme, et que leurs auteurs n'aspirent qu'au triomphe des vraies doctrines sociales, ils n'en sont pas moins opposés à la vérité, qu'on ne trouve ni dans les exagérations du zèle ni dans les vaines théories d'un esprit aventureux. Contester à la raison les privilèges qu'elle tient du Créateur, lui refuser la faculté de connaître par elle-même les vérités premières et de se convaincre de leur existence, sans un secours étranger à sa nature, c'est détruire les traditions des siècles et méconnaître l'enseignement de toutes les écoles catholiques.

Sans doute, ces privilèges ont servi de prétextes aux erreurs les plus graves; sans doute, on ne cesse d'en abuser dans l'intérêt des passions. Mais les principes les plus nécessaires sont quelquefois aussi, pour une foule d'hommes légers ou méchants, une source d'illusion et de blasphème. Faut-il pour cela en contester la vérité? Autant vaudrait nier la lumière du soleil ou les merveilles de l'électricité, parce qu'elles ont été l'occasion d'opinions étranges et contraires aux enseignements de la religion?

Ainsi, parce que le rationalisme se porte tous les jours à de déplorables excès, ce n'est pas un motif de se jeter dans un extrême opposé. Tout excès, en fait de doctrine, tend plus ou moins directement à l'anéantissement de la vérité. Le fidéisme, en détruisant l'ordre naturel, au profit de la foi, mène aussi inévitablement à l'erreur que le rationalisme en rejetant la révélation, pour mieux sauvegarder la raison humaine.

Nous dirons donc aux rationalistes : Servez-vous de votre raison pour étudier les œuvres de Dieu; sondez, à l'aide de ce flambeau divin, les mystères de la nature; pénétrez jusqu'aux entrailles de la terre; élevez-vous par delà les cieux; mais lorsque vous aurez rencontré cette pierre angulaire sur laquelle est assis l'édifice de la religion, arrêtez-vous, de peur de vous briser contre elle, et abaissez humblement cette raison dont vous êtes forcés d'avouer les défaillances, devant les paroles de la sagesse éternelle.

Nous dirons, d'un autre côté, à ceux dont la mission est de protéger les prérogatives de la foi : N'allez pas, dans cette lutte glorieuse, vous frayer des routes nouvelles et inconnues à nos pères; ne vous placez pas

sur un terrain, où vous ne verrez ni les docteurs de l'Eglise, dont la plupart furent les plus grands philosophes de leur époque, ni ces noms illustres de Pascal, de Leibnitz, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres, autour desquels on aime à se grouper en matière de philosophie; ni enfin ces écoles théologiques, dont les travaux jetèrent tant de gloire sur la religion. Tenez d'une main ferme le fil des véritables traditions de la science, en même temps que vous déploierez votre zèle pour la défense des principes d'où dépend le sort des nations. Alors vous aurez avec vous les hommes sages, ennemis des nouveautés dangereuses, et vous marcherez avec eux au triomphe de la vérité.

Messieurs, en posant ces bases des connaissances humaines, j'ai l'assurance de me trouver d'accord avec la savante assemblée à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir désormais. Car si vous regardez l'intelligence humaine comme un flambeau qui éclaire la conscience et la dirige dans l'appréciation de ses actes, vous reconnaissez aussi la nécessité de la révélation, cette émanation immédiate de l'intelligence divine, comme un complément indispensable de l'enseignement purement rationnel.

Je suis particulièrement heureux de penser que mon honorable prédécesseur avait lui-même les idées que je viens d'exprimer devant vous. Je le vis une seule fois; mais c'était dans une circonstance solennelle. Il assistait, en qualité de commissaire du gouvernement, dans la ville de Saint-Pol, à l'inauguration de l'arbre de la liberté, sur lequel mon ministère devait répandre les prières d'usage. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, M. Degeorge, il est vrai, appréciait autrement que moi les événements écoulés depuis plus d'un demi-siècle; il ouvrait aussi son cœur à des espérances qu'il m'était difficile de concevoir; mais, comme moi, il appelait la religion au secours des institutions humaines et déclai-

rait hautement que la raison, réduite à ses seules forces, était impuissante à constituer la société et à faire le bonheur des peuples. Son esprit rejetait les vaines utopies du rationalisme, qui croit pouvoir se passer de Dieu, comme son caractère, mûri par les ans et formé à la modération par l'expérience des hommes et des choses, l'éloignait des excès auxquels se portaient alors plusieurs de ses collègues à la chambre et dans les départements voisins.

C'est pourquoi j'appris plus tard sans étonnement qu'au moment suprême il avait humilié sa raison devant les préceptes de la foi, et demandé à mourir dans le sein de la religion, qui avait entouré son berceau.

Ainsi, Messieurs, la foi et la raison sont deux phares qui nous guident sur la mer du monde, et nous montrent le port vers lequel nous tendons tous. Distinctes dans leur nature, douées d'inégale puissance pour la connaissance et la possession de la vérité, elles ont néanmoins une même origine et une même fin : *L'une et l'autre*, dit un grand pape, *émanent du même Dieu très-bon et très-grand, unique source de la vérité éternelle et immuable.* (Encycl. de 1846.) Si la raison, comme on l'a dit à juste titre, doit être la suivante de la foi, en tout ce qui est du domaine de la révélation, hors de là, elle a son action propre, ses inspirations particulières, et, sagement dirigée dans la recherche du beau et du vrai, elle peut aspirer à de vastes conquêtes dans les régions de la science humaine.

C'est dans la conciliation de ces deux principes de vérités que se trouve la solution des problèmes qui déconcertent les partisans du rationalisme ou du fidéisme avec leur doctrine extrême; mais qui ne sauraient vous arrêter vous-mêmes, Messieurs, dans l'accomplissement de votre noble tâche, parce que vous donnez à la raison ce qui appartient à la raison, et à la foi ce qui appartient à la foi.

NOTICE SUR M. L'ABBÉ LALANNE.

DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS.

L'abbé Lalanne (Jean-Philippe-Auguste) est né à Bordeaux en 1795. Il entra fort jeune encore, à quinze ans, dans la carrière de la médecine, et à dix-sept ans il obtint, au concours, une place de chirurgien interne à l'Hôtel-Dieu de Bordeaux. En 1814, il se rendit à Paris pour suivre les cours de physique et de chimie du collège de France et prendre ensuite ses grades à l'école de médecine. Il fut admis et demeura une année en qualité d'élève libre chez M. l'abbé Liautard, dans cette maison d'éducation qui est

devenue le collège Stanislas. Ce fut là, qu'au milieu des troubles de 1815, au retour d'une expédition de volontaires royaux aux frontières, il prit la résolution de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse. Un chanoine de Bordeaux, M. l'abbé Chaminade, docteur en Sorbonne et missionnaire apostolique, méditait la restauration des ordres religieux en France, sous une nouvelle forme. L'abbé Lalanne entra le premier dans ses vues; et quelques amis s'étant réunis à lui, ils formèrent, à Bordeaux, le premier

établissement de la *Société de Marie*. L'enseignement secondaire étant une des œuvres de la nouvelle société, M. Lalanne et ses amis ouvrirent un pensionnat secondaire, qui devint, en peu de temps, le plus fort de la ville. Cette œuvre d'éducation, à laquelle M. Lalanne se dévoua avec toute l'ardeur et l'activité de la jeunesse, et où il déploya un talent spécial, ne l'absorba pas tellement qu'il ne pût cultiver d'autres talents qui lui valurent la double réputation d'orateur et de poëte. Nous avons de cette époque quelques discours sur l'éducation, et une pièce de vers sur le pont de Bordeaux. L'évêque d'Hermopolis, au début de son ministère, ayant demandé à M. l'abbé Chaminade un sujet pour restaurer et diriger le collège de Gray (Haute-Saône), l'abbé Lalanne, alors directeur du noviciat, fut envoyé à Gray, avec le titre de principal du collège. En peu d'années il en relevé et repeuplé cette maison, et la porta à un degré de prospérité qu'elle n'avait pas encore atteint. Quelques sermons, des conférences sur l'éducation que l'abbé Lalanne prononça à Gray et dans plusieurs villes de la Franche-Comté égalèrent sa réputation de prédicateur à celle de son habileté pour l'organisation et la tenue des collèges. En 1829, Monseigneur Frayssinous fut remplacé au ministère par M. Martignac. Tous ceux qui avaient été appelés dans l'université par M. Frayssinous durent se retirer avec lui. M. l'abbé Lalanne n'avait que quelques lieues à faire pour se rendre dans une institution secondaire de la société à Saint-Remy (Haute-Saône). Il fut mis à la tête de cette maison. Il l'administra pendant trois ans et elle devint florissante et renommée sous sa direction. Il n'eut aucune occasion de prêcher durant ces trois années; mais il composa, comme exercice de déclamation pour les élèves, plusieurs poëmes lyriques et dramatiques. Cependant la maison de Bordeaux périssait, et M. Lalanne y était réclamé par toutes les familles. Il abandonna donc l'œuvre si bien commencée à Saint-Remy et se rendit à Bordeaux, pour diriger et relever l'école Sainte-Marie qu'il y avait fondée avec ses premiers confrères. Cette maison devint si nombreuse en deux ans qu'il fallut songer à la transporter dans un autre local. La translation se fit, en 1835, de Bordeaux à un ancien couvent de Bénédictins, admirablement situé, sur un coteau, à Layrac, près Agen. Un malentendu entre le supérieur général de la société et M. Lalanne suscita bientôt à celui-ci de graves embarras. Il se vit contraint de se séparer de la société et d'assumer toutes les avances et dépenses que l'établissement avait occasionnées. L'institution était sur le pied d'une maison de plein exercice; elle rivalisait avec tous les collèges des villes environnantes, et leur portait ombrage et préjudice. Pour arrêter une concurrence dangereuse, on invoqua d'anciennes ordonnances, d'après lesquelles l'enseignement était limité dans les pensions et institutions.

Alors commencèrent de nouvelles tribulations.

L'abbé Lalanne réclama pendant cinq ans la liberté de l'enseignement. Il publia sur ce sujet un de ses plus remarquables ouvrages intitulé *Liberté d'enseignement défendue contre la raison d'Etat*. — Il forma à Paris, avec quelques députés et des pairs, le noyau et la sonche de ce comité pour la liberté d'enseignement, qui a fini par triompher de ses nombreux et puissants adversaires. Mais quand la victoire fut remportée, le courageux athlète, victime de son dévouement, avait depuis longtemps fermé et abandonné son bel établissement à Layrac. L'équant au collège de Bazas (Gironde) ce qui lui restait d'élèves, il s'était rendu à Paris, comme pour y recommencer sa carrière, retiré auprès d'un ancien ami, chef d'une école presque célèbre, M. Laville: il renferma dans cette maison l'exercice de son ministère. Dans les nombreux loisirs que lui laissaient cet emploi, il s'adonna à des études profondes de littérature ancienne, pour se préparer aux grades universitaires.

En 1847, il fut reçu licencié ès-lettres. Vint la révolution de 1848. Pour échapper aux troubles de la capitale, l'abbé Lalanne offrit ses services à l'évêque de Beauvais, qui lui confia la classe de rhétorique de son petit séminaire, et le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale. La tranquillité ayant été rétablie à Paris, l'abbé Lalanne y revint en 1850 prendre la direction d'une institution appartenant à M. l'abbé Le Boucher, aux Ternes. En 1851, il fut reçu docteur ès-lettres, en Sorbonne. Sa thèse française, *De l'influence des Pères de l'Eglise des cinq premiers siècles sur l'instruction publique*, jugeait à l'avance la controverse qui s'est élevée sur les auteurs classiques. Il publia, en 1852, la *Passion du Christ*, tragédie grecque de saint Grégoire de Nazianze, avec une traduction et une dissertation sur l'authenticité de l'ouvrage. Il prononça et fit imprimer trois discours sur diverses questions relatives à l'éducation: et, sur le nouveau plan d'études, des *Observations* que le comité de l'enseignement libre fit imprimer. En 1853, M. l'abbé Lalanne fut introduit à l'école des hautes études comme directeur de la division ecclésiastique. Il composa et publia, pour l'institution Sainte-Marie-des-Ternes, une tragédie en vers français, ayant pour titre *Cyrille*. Chargé, à l'école des Carmes, de conférences sur l'éducation dans les pensionnats, il se disposait à publier ce travail, quand il fut appelé à la direction du collège *Stanislas*. Outre les OEuvres littéraires dont nous avons fait mention, nous avons du même auteur un recueil intitulé *Poésie de l'enfance*; une *Introduction à la grammaire* et un ouvrage d'histoire naturelle, un *Manuel entomologique* pour les lépidoptères de France, publié à Bordeaux en 1823, et parvenu à sa troisième édition.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

M. L'ABBÉ LALANNE,

DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS.

SERMONS.

SERMON PREMIER.

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc., II, 14.)

Paix aux hommes de bonne volonté.

Des voix célestes, des anges, au sein d'une nuée lumineuse, proclamaient ces paroles et les répétaient mille fois dans les airs, en annonçant à la terre le plus grand événement qui fut jamais : *Pax hominibus : paix aux hommes ! Il vous est né cette nuit un Sauveur (Ibid., 11)*, disaient ces anges aux pauvres bergers de Bethléem. Allez l'adorer, il vous apporte la paix.... Ce Sauveur était un enfant qui venait de naître dans un humble réduit, et qu'une jeune et tendre mère s'empressait d'envelopper de langes. Et après quelques années, ce même Sauveur qui, devenu homme, avait étonné le monde par la sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles, sur le point d'aller rejoindre ces mêmes cohortes angéliques qui l'attendaient dans une autre mystérieuse nuée pour le ramener au ciel d'où il était descendu ; Jésus, étendant les mains sur ses fidèles disciples, résumait en ce seul mot ses dernières bénédictions : *Pax vobis, « La paix soit avec vous. » (Joan., XX, 19.) Pacem meam do vobis, « Je vous donne ma paix. » (Joan., XIV, 27.)*

Qu'est-ce donc que la paix, jeunes chrétiens ? quel bienfait si grand, quel avantage si précieux est compris dans la chose que ce mot exprime, pour qu'elle soit ainsi recommandée ! Soit que ce Messie depuis si longtemps promis, si ardemment désiré, descende enfin et se rende aux vœux des malheureux enfants d'Adam, il leur fait annoncer dès le premier instant de son arrivée, *la paix* ; soit que ce même Rédempteur, ayant accompli son œuvre de réparation, rentre dans le sein de son éternel repos, il lègue à ses disciples, à tous ceux qui l'ont reçu, à tous ceux qui l'ont aimé, *la paix*. Ah ! jeunes chrétiens, il y a certainement ici quelque admirable mystère de grâce et de sagesse ! heureux qui saura l'approfondir et le comprendre ! appliquons-nous-y. Tâchons de bien pénétrer dans la nature de cette paix que le ciel fait annoncer

à la terre, afin de rechercher ensuite par quels moyens nous pourrions l'acquérir et la conserver. Qu'est-ce que la paix pour le cœur de l'homme ? Comment aurons-nous le bonheur de posséder la paix et d'en jouir ? Tel est le sujet que je propose en ce moment à votre pieuse attention.

Humilions-nous devant Dieu, invoquons son esprit, de qui seul procède toute lumière et toute intelligence ; conjurons l'auguste Marie, notre mère toute bonne, de suppléer, par son intercession, à l'imperfection de nos prières. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Un jour l'adorable maître traversait, avec ses disciples, le lac de la Judée, que son étendue avait fait nommer la mer de Génésareth. La barque était petite et frêle, les passagers étaient nombreux ; au départ le temps était beau : Jésus s'était endormi ; mais à peine se trouve-t-on au milieu de la mer, qu'il s'élève un vent violent ; les vagues, enflées et soulevées, assaillent la barque avec fureur et menacent de la submerger. Alors, réveillé par les cris de ses disciples, le maître jette un regard calme sur les flots ; il dit aux vents : *Arrêtez-vous*, et les vents cessent de souffler ; il dit aux vagues : *Abaissez-vous*, et les vagues rentrent dans le repos ; en un instant, à la plus furieuse tempête succède une grande tranquillité : *et facta est tranquillitas magna. (Matth., VIII, 26.)* Or cette grande tranquillité, ce calme profond qui, à la voix de Jésus, succède aux agitations de la tempête, voilà jeunes chrétiens, l'image de cette paix, qui est proclamée aujourd'hui, qui a été prophétisée au berceau du Sauveur, et qu'il vous fait annoncer par ma voix.

Toutefois cette image d'un calme parfait, qui vous représente une âme affranchie des moindres troubles, est insuffisante pour nous donner une juste idée du bienfait qui nous est offert. La paix de Dieu, sous cet aspect, différerait peu de la paix du monde, et Jésus nous avertit que la paix du monde n'est pas sa paix. A cette idée du calme, il nous faut ajouter ce caractère qu'énonce l'Apôtre en ces termes si frappants : *Pax Dei*

quæ exsuperat omnem sensum : « *La paix de Dieu, qui surpasse tout plaisir.* » (*Philip., IV, 7.*)

Oui, mes enfants, et c'est ce point qui est le plus intéressant pour vous ; car, sur ce point, vous n'êtes pas toujours entièrement d'accord avec les sages. Trop souvent à votre âge on est peu convaincu que la paix est au-dessus du plaisir, et que le bonheur suprême est dans la paix. On abandonne même assez volontiers la paix, où l'on ne voit souvent que de l'inertie, de la gêne, de l'ennui, pour courir, avec une sorte de frénésie, après les émotions turbulentes du plaisir : c'est du plaisir seul qu'on attend le bonheur. Préjugé bien funeste, illusion dangereuse contre laquelle je dois m'efforcer de vous prémunir, si vous n'avez eu déjà le malheur de vous en laisser abuser. Ah ! tant que vous serez enveloppés dans cette erreur, jamais vous ne comprendrez bien la paix de Dieu, jamais vous ne la sentirez, et vous ne jouirez jamais du bonheur qu'elle donne et qu'elle seule peut donner.

Mais où veux-je donc en venir, en affirmant que c'est une illusion de chercher le bonheur dans le plaisir et dans le divertissement plus que dans la paix du cœur ? est-ce que je voudrais en conclure qu'on doit s'interdire tout divertissement et tout plaisir ; et, préoccupés de cette idée, allez-vous, dès les premiers mots, fermer votre oreille à mes discours, comme à ceux d'un rigorisme outré ? Gardons-nous, mes enfants, de prendre le change et, pour éviter tout mal entendu, expliquons d'abord et définissons bien ce qu'il nous importe de bien entendre.

Parmi les choses qu'on a coutume de regarder comme divertissantes et agréables, il en est qu'on appelle plaisirs innocents, jeux et divertissements honnêtes, il en est d'autres qu'on regarde comme des plaisirs criminels, des divertissements illicites, défendus. Pour ceux-ci, il n'est point de chrétiens, et, j'aime à le croire, il n'est pas un enfant, pas un jeune homme parmi vous qui ne se propose fermement de s'en abstenir. Mais, pour le sujet qui nous occupe, il ne s'agit nullement de cette distinction. Il n'est pas question de savoir quels plaisirs sont interdits ou non par la sainte morale, celle que sanctionne la religion. Il s'agit de mettre en balance les plaisirs et la paix du cœur. Je dis que le bonheur est dans *la paix* ; vous au contraire, mes jeunes amis, penseriez-vous que le bonheur n'est que dans *le plaisir* ? Je dis que si vous aviez cette pensée, et qu'on ne pût parvenir à vous en désabuser, il faudrait s'alarmer sur votre salut et plaindre votre sort.

Pourquoi cela ? Le voici, et vous allez facilement le comprendre. J'admets avec vous qu'il est des plaisirs innocents, des divertissements nécessaires. Le repos après le travail est une loi de notre nature. Il faut quelquefois faire diversion aux soucis de la vie. La jeunesse est un printemps, et tout printemps apporte avec soi quelque fleur.

Il faut aussi que parmi les fruits de l'âge mur, il y en ait d'une saveur douce ; assez d'autres surabondent d'amertume. Il doit donc être bien permis de prendre des divertissements et de les prendre conformes aux goûts, aux facultés, aux besoins des différents âges ; voilà ce que je me plais à vous accorder ; mais de votre côté pouvez-vous ne pas convenir avec moi qu'il est des divertissements dangereux, des plaisirs que la morale, que l'honneur, que la religion réprouvent. Si peu avancés que vous soyez dans la carrière de la vie, si peu d'expérience que vous ayez du monde et de ses écueils, vous savez assurément qu'on se blesse souvent en cueillant des roses ; que, dans les prés les plus fleuris, des reptiles venimeux sont cachés sous l'herbe, et pour parler sans figure, que bien des jeunes gens ont été entraînés à leur perte par l'abus des plaisirs.

Ces malheurs vous les craignez, n'est-ce pas ; ces désordres et ces excès qui y conduisent, vous voulez les éviter ; vous le dites et je le crois : eh bien ! dites aussi que vous ne voulez pas chercher le bonheur dans le plaisir ; car si vous ne renonciez pas à ce faux principe ; si l'amour et la recherche des plaisirs était le seul mobile et le principal stimulant de votre conduite, voici infailliblement ce qui vous arriverait.

Aujourd'hui, je suppose, des plaisirs bien innocents vous contentent et vous suffisent ; mais on se lasse de tout ; l'habitude ramène bientôt tout plaisir à l'indifférence, et ce qui d'abord a été le plus agréable devient bientôt fade, sans attrait et ennuyeux. Alors, quand ces plaisirs innocents ne vous plaisent plus, quand vous n'y trouvez plus que des puérilités insipides ou ridicules ; partant toujours de ce principe que le bonheur est dans le plaisir, que ferez-vous ? Renoncerez-vous au bonheur ? cela n'est point possible, mes enfants ; l'homme est entraîné à la recherche du bonheur, par une force irrésistible. On ne peut pas ne pas vouloir être heureux. Vous continuerez à chercher le bonheur ; mais le bonheur, avez-vous dit, est dans le plaisir ; pour être conséquent à votre principe, aux plaisirs qui ne vous plaisent plus, vous en substituez donc d'autres qui pour le moment vous offriront plus de charmes (et je veux que ceux-ci soient encore des plaisirs permis) ; mais, avec la nouveauté, le charme s'évanouira, et de ces plaisirs permis, vous vous en dégoûterez encore. Le besoin du bonheur vous fera recourir à d'autres jouissances, et il arrivera enfin, il arrivera même bientôt, que la coupe des plaisirs licites sera épuisée, car elle est peu profonde, hélas ! et il n'y a rien au monde de plus près du mal que le plaisir. Une fois blasé sur les plaisirs licites, vous voilà donc aux extrêmes limites de ce qui est permis ; vous êtes au pied de la barrière, au delà de laquelle est le péché, peut-être le crime et son affreux cortège de

malheurs ! Franchirez-vous cette barrière inviolable ? Je n'en sais rien, et vous ne le savez pas vous-même.

Oh ! ne vous flattez point par une présumptueuse confiance ; ne dites pas que vous verrez bien le danger et que vous saurez reculer à temps. Non, quand le désir passionné fascine la vue, on ne voit rien que le plaisir qu'on espère et qu'on désire. Tout ce qui nous plaît, facilement nous paraît légitime. Raison, religion, conscience, tout est au service de la passion. Vous ne savez donc pas ce que vous ferez et c'est ce que j'ai de plus modéré et de moins défavorable à vous dire. Mais ce que je sais bien, ce qui va vous paraître à vous-mêmes hors de doute, c'est que, une fois arrivé à ce point décisif, où vous ne pourrez plus trouver de plaisir qu'en vous jetant dans le désordre, quelque parti que vous preniez, vous ne serez point heureux. Car, au pis aller, si vous cédez à l'entraînement de vos passions, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne ferez plus que rouler d'abîme en abîme ; et, dans le cas contraire, en supposant tout au mieux, c'est-à-dire que vous résistiez, où trouverez-vous le bonheur ?

Les plaisirs criminels vous effrayent, les plaisirs innocents vous ennuiant. Il vous faudra donc vivre sans plaisir ; or, c'est vous qui dites que sans plaisir il n'y a point de bonheur, car c'est vous qui placez le bonheur dans le plaisir.

Mais non, mes chers enfants ! le bonheur n'est point dans le plaisir, vous le voyez bien maintenant, et c'est se faire illusion que de le lui demander ; c'est pourquoi, lorsque le Sauveur est descendu des cieux sur la terre, ce suprême bienfaiteur du genre humain n'a point fait annoncer aux hommes *le plaisir*, mais il leur a fait annoncer *la paix* : *pax hominibus*.

Oui, mes enfants, la paix de Dieu, comme nous le dit l'Apôtre, surpasse tout plaisir : *Exsuperat omnem sensum*. Elle vaut mieux que tout plaisir, puisque même sans plaisir elle fait le bonheur, tandis que les plaisirs sans la paix du cœur ne sauraient jamais nous rendre heureux. La paix, enfants, c'est le plaisir du cœur ; et autant le cœur est plus intimement uni à l'âme dont il est le siège principal, que les sens qui n'en sont que les avenues, autant le plaisir du cœur est au-dessus du plaisir des sens.

Je le répète, jeunes chrétiens, et j'insiste, car c'est ce qui vous reste maintenant à bien sentir, pour achever de comprendre le mystère de grâce que nous révèle aujourd'hui l'Évangile.

La paix de Dieu fait goûter, à quiconque la possède, un bonheur qui surpasse et remplace tout plaisir. Si j'avais à convaincre de cette vérité des hommes avancés déjà dans la carrière de la vie, ma tâche ne serait point difficile. Il ne suffirait de les rappeler à leur expérience. Mais ici je ne peux pas invoquer des souvenirs : si je dois parler

d'expérience, c'est pour vous en éviter, s'il est possible, les terribles leçons.

Mais ce que nous ne pouvons comprendre encore par nous-mêmes, parce que nous ne l'avons pas éprouvé, peut-être aussi parce que nous sommes un peu intéressés à ne pas nous laisser convaincre, il nous est facile quelquefois et plus agréable de le reconnaître par ce qui est hors de nous, par ce qui nous est le plus complètement étranger. Bien qu'il y ait une infinie variété et des différences essentielles entre les divers êtres de la nature, il existe cependant certains rapprochements entre toutes les œuvres de la création, comme entre tous les enfants issus d'un même père ; et les instructions que nous allons puiser, à l'exemple de tous les sages et du Sauveur lui-même, dans les comparaisons et les paraboles, ne sont pas uniquement des jeux de notre esprit, mais des formes que la vérité revêt volontiers et qu'elle affectionne pour mieux se révéler ; nous en pouvons souvent tirer, par de légitimes inductions, les enseignements les plus frappants et les plus sûrs.

Revenons donc à cette mer qui reconnaît la puissance du souverain maître et qui s'abaisse sous sa main ; puisqu'elle obéit, prêtons-lui de l'intelligence et de la vie, et, comme autrefois dans sa noble simplicité le saint homme Job, interrogeons-la. Immense mer, lui dirons-nous, nos yeux qui te contemplant toujours avec une admiration nouvelle te voient sous des aspects bien différents. Tantôt, après que le souffle du vent a ridé au loin ta surface, tes flots agités se soulèvent ; ils se heurtent, se brisent et se couvrent d'écume ; ils s'élancent vers les nuages orageux et laissent entrevoir au fond de l'abîme le sable bouillonnant et d'affreux rochers. Alors, tout ce qui s'approche de toi s'épouvante ; les timides habitants s'enfuient avec effroi jusqu'au plus profond de tes gouffres, et les roches qui gardent tes rivages mugissent sous les coups répétés de tes vagues, qui viennent sans cesse les assaillir, comme si elles voulaient les arracher à leur fondement éternel.

Mais après quelques jours, ô mer, quel autre état et quel autre spectacle ! Tes vastes plaines s'étendent sous notre œil charmé aussi unies, aussi lisses que le cristal des fontaines ; les astres du ciel s'y reflètent avec éclat ; le silence de ton empire n'est troublé que par les cris joyeux de quelques oiseaux, qui en parcourent la surface d'une aile rapide et légère ; au travers de la transparence de tes eaux, la lumière du jour, rendue aux poissons agiles, les invite à se lancer de nouveau dans ces mille sentiers à eux seuls connus, et où ils ne laissent point de traces ; sur les bords une onde amie glisse doucement sur le sable uni, ou bien elle nous paraît se jouer et bruire de joie, parmi les cailloux tranquilles de la grève. O admirable créature de mon Dieu, je t'interroge en son nom ; mer, dis-le moi : quand est-ce que tu es la plus heu-

reuse? quand ton sein se déchire; quand tes flots se brisent; quand les nuées t'insultent; quand les vents te battent et te flagellent; ou bien est-ce quand, délivrée de ces fongueux adversaires, tu t'es enfin rassise dans ta majestueuse tranquillité? Que vous en semble, mes enfants, vous qui venez d'assister avec moi à l'un et à l'autre spectacle? De sa grande voix, la mer ne va-t-elle pas nous répondre, si nous lui prêtons une voix : Je suis heureuse, quand je suis calme. Levez maintenant les yeux au ciel; trop souvent, hélas! des nuages en altèrent la pureté et nous en dérobent la vue. Il se forme quelquefois des orages dans ces régions élevées : l'éclair les sillonne; la foudre les enflamme, les vents s'y livrent de furieux combats, et la terre s'émeut de ces grands désordres aériens qui lui font craindre toujours pour elle-même quelque désastre. Mais, dès que le calme est rétabli, dès que les nuages se sont fondus en pluie ou dispersés; quand la voûte des cieux s'offre à nos regards dans toute sa pureté; le jour, avec ses champs d'azur, resplendissant de lumière; la nuit, avec ses incommensurables étoiles; qui pourrait, en le contemplant, ne pas être ravi d'admiration? — Interrogeons donc aussi le ciel et disons-lui : O toi, vers qui s'élèvent nos regards et nos soupirs, quand nous voulons trouver un emblème de la félicité; ciel immense, ciel magnifique, parvis du palais qu'habite le Roi des rois, si, comme les misérables habitants de cette terre que tu domines, tu pouvais connaître et le bonheur et le malheur, dis-nous, ô ciel, quand est-ce que tu es le plus heureux? Lorsque nous entendons avec effroi, dans tes vastes déserts gronder le tonnerre? Quand l'air gémit sous l'orage qui s'amoncelle; quand la trombe impétueuse traverse, bouleverse et brise tout sur son passage? Ou bien est-ce dans ces douces matinées des beaux jours, où la terre se réveille en te souriant, en épanouissant toutes ses fleurs, en exhalant tous ses parfums, en chantant de toutes ses voix, aux éblouissantes et pures clartés dont l'astre du jour inonde en se levant, un horizon sans nuage? Oh! oui, j'entends la voix du ciel qui me crie : La sérénité, la paix; la sérénité voilà mon état de bonheur et de félicité parfaite; quand je fais luire un jour serein, qui te réjouit et te console, ô mortel, c'est alors, alors seulement que je me sens heureux! Voyez, enfin, les plus faibles créatures : Le lis des jardins; croyez-vous que la paix à laquelle il doit, sous l'œil protecteur de celui qui le cultive, et de croître et de s'épanouir dans toute sa grâce, et de conserver un peu plus de temps sans tache sa robe blanche, qui est à cette fleur, mes enfants, ce qu'est à vous l'innocence, sa plus grande beauté; croyez-vous que cette tranquille protection ne ferait pas aussi son bonheur, s'il était sensible, et son plus vrai plaisir? Ouvrons donc nos yeux et notre cœur à de si éclatantes beautés. Quel jeune homme, quand le

ciel et la terre, quand toute la nature l'affirme que le bonheur est dans la paix, tu pourrais bien t'obstiner à ne le chercher que dans le trouble, dans l'agitation et le désordre? Car ces émotions et des sens et du cœur, ces passions que tu sollicites, que tu excites, que tu déchaînes par le plaisir, qu'est-ce autre chose pour toi que ce que sont les orages, les vents, les tempêtes pour le ciel et pour la mer? Qu'est-ce que le calme, qu'est-ce que la paix de l'âme, si ce n'est pour toi ce qu'est au ciel la sérénité et à la mer le calme, *tranquillitas magna*. Les mêmes mots, dans toutes les langues, sont consacrés à exprimer cet état, pour l'homme comme pour les éléments; et enfin, laissant à part tout objet de comparaison, quand nous portons nos regards sur les hommes eux-mêmes, et que nous cherchons à deviner dans les traits de leur visage la satisfaction et le contentement de leur âme, que nous exprimé, que nous révèle un front calme et paisible? Ah! le rire peut être trompeur; il peut venir ou de l'ivresse des passions, ou de la méchanceté assouvie, ou du délire de la fièvre, ou d'une absence déplorable de sens moral et de raison. Les plus malheureux des êtres, les aliénés, rient parfois; ils rient avec éclat; il en est qui rient toujours; ce n'est donc point le rire qui atteste le bonheur. Mais la sérénité du regard, ce miroir de l'âme, ne trompe jamais personne : elle annonce toujours le calme, la paix du cœur; et soit qu'elle nous apparaisse en un enfant ou dans un homme, nous ne pouvons pas ne point aimer ou l'innocence de l'un ou la sagesse de l'autre, et nous envions le bonheur de tous les deux.

Pax hominibus! Si donc cette paix que le Sauveur vient apporter aux hommes, n'est autre chose que le plus vrai bonheur dont les hommes puissent jouir dans cette vie; si nous sommes désabusés de notre erreur, au point de ne plus rechercher, de ne plus souhaiter, de ne plus concevoir le bonheur que dans la paix; comment pourrions-nous l'acquérir cette paix de Dieu? comment pourrions-nous la conserver? c'est ce qui nous doit intéresser au plus haut point, et c'est aussi ce que nous apprendra le même maître dans le mystère de ce jour.

SECOND POINT.

Nous sommes entrés souvent dans l'étable de Bethléem, mais trop préoccupés peut-être, et de l'enfant et de la mère, qui captivaient toute notre affection, nous avons à peine aperçu ce qui aurait dû, j'ose le dire, nous frapper davantage. Il ne faut point nous le dissimuler, quelles que soient les répugnances de notre délicatesse, les abords du lieu, cette porte délabrée (je me fais une idée des choses, d'après ce que nous avons d'analogie sous les yeux), ces murs décrépits, ces toits demi ruinés, encombrés de poussière, un air humide et froid, l'obscurité que dissipe à peine une pâle et fumeuse torche; ce triste entourage

de bergers en haillons et de stupides animaux, une femme et un enfant sur une litière, c'est bien là, ou jamais on ne le vit nulle part, le spectacle d'une misère profonde. Gardons-nous de mépriser néanmoins : l'enfant qui commence ainsi son existence sur la terre, en est le sauveur et le maître. Il ne s'offre à nos yeux sous un aspect si humble et si pauvre, que parce qu'il a librement et sciemment préféré cet état à la splendeur de l'humaine opulence. S'il souffre, c'est parce qu'il l'a voulu; et voilà ce que je disais tout à l'heure qui aurait dû nous frapper davantage, plus que son divin sourire, plus que ses yeux célestes, plus que le recueillement de la Vierge mère.

En effet, jeunes chrétiens, distinguons deux choses, qu'on ne distingue pas toujours assez : le sentiment pieux et la vertu. Le sentiment tendre, qui, même quand il s'exprime par des larmes, n'est qu'un doux plaisir du cœur, n'a rien qui ne s'accommodât à la faiblesse des âmes les plus vulgaires, et qui ne leur soit accessible; la vertu, au contraire, étonne et repousse au premier abord. Ses exigences effrayent notre sensibilité, et elle n'est embrassée que par les âmes fortes et généreuses. Or, ce ne sont point les sentiments tendres et affectueux, qui nous assurent la paix et la sérénité de l'âme, c'est la vertu seule; et tout sentiment même pieux, qui ne conduit pas à la vertu, ne mène ni à la paix, ni au salut.

Attachons donc nos regards, mes jeunes amis, sur tout ce qu'il y a dans la crèche de plus repoussant pour la nature, car c'est de là que nous allons apprendre le seul moyen qui nous conduira au but que nous poursuivons, et qui est si digne de tous nos efforts et de tous nos vœux. Je ne crains pas de vous l'annoncer et de vous le promettre; comment vous tiendrais-je parole? écoutez la voix de l'Évangile.

La crèche est le commencement d'une vie dont la fin devait être la croix, et l'on peut dire que c'est parce qu'il devait finir sur la croix, que le Rédempteur des hommes a voulu commencer par la crèche. Entre la crèche et la croix, la pauvreté, le travail, l'abstention de tout plaisir et la prière, ont marqué de leur austère cachet tous les anneaux de la chaîne de ses jours. Comme toutes ces choses mortifiantes se réunissent en somme dans la croix, elles s'aperçoivent en germe dans la crèche, comme nous les verrons dans la croix seule, nous pouvons déjà les voir toutes dans la crèche seule. Qu'est-ce donc que Jésus dans la crèche? c'est Jésus déjà pauvre, déjà mortifié, déjà souffrant, déjà humilié; c'est enfin, et faites bien attention à cette parole, c'est déjà la voix qui dit au monde, pour lui faire mieux comprendre de divins exemples : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (Luc., XXI, 19.) Voulez-vous posséder vos âmes, c'est-à-dire, voulez-vous vous constituer d'une manière durable, permanente, définitive, dans l'heu-

reuse sérénité d'une paix inaltérable; voulez-vous posséder vos âmes, apprenez de moi à être patients.

Comment, en effet, comment les hommes perdent-ils la paix? Appliquez-vous et suivez-moi. On perd la paix par le désir inquiet du bien qu'on n'a pas et par le regret du bien qu'on a perdu. On perd la paix par l'ennui du travail et par l'appréhension de la fatigue et de la douleur. On perd la paix en se laissant aller aux vives émotions de la joie ou du plaisir, et en abandonnant son âme à la folle ivresse des passions; voilà pour ce qui dépend de nous-mêmes. Et, pour ce qui vient de l'extérieur, on perd la paix par la persécution des hommes, leur méchanceté, leur ingratitude, leur injustice. On perd la paix par la séparation violente de ses amis, de ses proches, de l'objet quelconque, d'une affection légitime ou illégitime. Enfin, tant il est vrai qu'il ne saurait y avoir ici-bas pour l'homme de bonheur que par la patience, Dieu lui-même ne semble-t-il pas quelquefois nous prendre à partie. Il nous visite, il nous éprouve, il nous étreint corps à corps, comme il fit autrefois le patriarche Jacob, et chacun de nous est appelé à mériter une fois au moins dans la vie le glorieux surnom d'*Israël*, en luttant même contre le Seigneur, dans les combats de la vertu, dans les épreuves de l'adversité.

Eh bien! jeunes chrétiens, dans tous ces cas, c'est une vérité sans restriction aucune, que nous pouvons conserver la paix et posséder notre âme, et que nous la possédons par la patience, cette vertu constante du divin Jésus.

Par la patience, en effet, nous résistons, sans nous troubler, à toutes les persécutions des hommes; méprisés, rebutés, dépouillés, frappés, nous tenons d'une main ferme le frein à l'indignation et à la colère, pour ne donner essor qu'aux résistances calmes de la raison ou de la justice. Accablé sous le poids d'une puissance tyrannique, chargé de fers, plongé dans un cachot, le grand apôtre non-seulement ne perd rien de la paix de son âme, mais il se livre même à une sainte joie : *Gaudeo in passionibus meis.* (Col., 1, 24.) Et des milliers de martyrs et de confesseurs offrent après lui au monde ce merveilleux et édifiant spectacle.

C'est aussi par la patience, je n'ai pas besoin de vous le dire, que, dans les revers les plus inattendus, dans le dénûment le plus absolu de l'indigence, dans les plus pressants périls, au plus fort des plus désastreuses calamités, le chrétien peut conserver son âme calme et intacte, et que, véritable sage, il détierait les ruines de l'univers d'étonner son courage ou de vaincre sa constance.

Mais allez-vous me demander, et c'est ce qu'il y a ici pour vous de plus pratique, chers enfants, comment par la patience peut-on résister aux entraînements du plaisir, se détacher ou se défendre de la volupté, mettre sous le joug les passions fougueuses de la

jeunesse. Là il ne s'agit point d'une douleur à supporter, c'est de ce qu'on imagine devoir être agréable qu'il faut s'abstenir; que peut y faire la patience? ah! mes jeunes amis, connaissez mieux votre cœur. Ecoutez d'abord ce trait d'héroïsme que nous a transmis l'Écriture sainte. Un jeune guerrier, roi et prophète en même temps, David, étant, en un jour de bataille, en proie aux ardeurs de la soif, repoussa une coupe d'eau fraîche et pure qu'on lui présentait et la répandit à ses pieds, en levant les yeux au ciel, car c'était un sacrifice que sa piété offrait au Dieu des combats. Si vous avez jamais éprouvé le tourment de la soif, vous admirez sans doute cette générosité, mais vous en apercevez aussi le principe. David eût-il pu acquérir le mérite d'offrir ce sacrifice à son Dieu, s'il avait manqué de patience. Il aurait dit comme vous, jeune homme: C'en est fait, cette soif est trop violente, et je ne puis plus y résister. Je ne puis plus résister, n'est-ce point toujours en ces termes qu'une âme vaincue par la soif d'une ardente passion a donné le signal de sa défaite? Tu ne peux plus résister, âme faible et découragée! c'est donc la constance qui te manque, c'est à la douleur de la résistance que tu cèdes! plutôt qu'à l'entraînement d'un plaisir dont tu sais toute l'illusion, et si tu es emportée jusqu'à enfreindre la loi de Dieu, si tu es vaincue honteusement, c'est que tu n'as pas voulu souffrir; par la patience tu aurais conservé et possédé ton âme pure et paisible.

Oh! qu'ils avaient bien compris cette vérité ces grands moralistes, nos pères et nos maîtres dans la foi et dans la doctrine chrétienne, quand ils voulaient unanimement que, dès la première jeunesse, on s'habitue à tout ce qui peut fortifier la puissance de la volonté sur la chair, à tout ce qui est mépris de la peine et de la douleur, le silence, le travail, l'abstinence, la privation volontaire dans les choses même permises. Ils disaient tous avec l'énergique Tertullien: *Virtus in duritia exstruitur, in mollitia vero destruitur*; la sévérité de la discipline affermit la vertu; c'est la mollesse qui la ruine. Clément d'Alexandrie déclarait que jamais personne n'arriverait à posséder la paix et la liberté de l'âme que par une lutte perpétuelle et infatigable contre soi-même, et Cassien avait recueilli des Pères du désert ce profond enseignement, qui ne vous étonnera plus: *Quanto quis in lenitate et patientia, tanto in castitate proficiet*; « plus une âme aura acquis de mansuétude et de patience, et plus elle aura fait de progrès vers la chasteté.

Revenons donc, pour conclure tous ces discours, à la parole du Maître: *In patientia vestra possidebitis animas vestras*. Il est donc vrai, mes jeunes amis, que même votre cœur, si sensible, si facile à séduire et à entraîner, vous le posséderez, vous le subjuguerez, vous en serez les maîtres par la patience. Être vertueux, croyez-moi, croyez l'Évangile, c'est savoir

souffrir plutôt que de pécher. *Regnum cælorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* (Matth., XI, 12.) On n'emporte le royaume des cieux que de vive force; mais cette force, c'est plus souvent celle d'une résistance ferme et patiente que celle de la fougue instantanée. Sachez résister; résistez jusqu'à la douleur; que dis-je? entendez le reproche de l'Apôtre à de nouveaux chrétiens, pour leur faire sentir qu'ils n'avaient pas encore atteint la force qui sauvegarde sûrement la vertu: *Nundum restitistis usque ad sanguinem.* (Hebr., XII, 4.) A ce prix, la victoire nous est promise, et la récompense de la victoire, c'est la paix.

Mais quoi! le Dieu que nous servons ne daignera-t-il pas compatir à notre faiblesse? Pour soutenir notre constance, si souvent aux prises avec les plus vives tentations, ne recevrons-nous du ciel aucun secours, aucun encouragement? Ah! jeunes disciples d'un Dieu souffrant et humilié, d'un Dieu fait humble jusqu'à l'enfance, c'est ici qu'il vous faut porter avec avidité vos regards sur la crèche et en contempler le mystère avec vénération et avec foi. C'est de là surtout que vous viendra l'assistance et la force. Là est votre maître et votre modèle: c'est votre Dieu, cet enfant qui fait présider à sa naissance l'indigence et la douleur. Le croyez-vous, chrétien; le reconnaissez-vous pour votre Dieu? Pouvez-vous douter qu'il ne sache mieux que vous ce qui mérite votre amour ou votre aversion, ce qu'il vous faut désirer de ce qu'il vous faut fuir? changez donc de langage, comme d'idées et de sentiments. N'appellez plus plaisirs et cessez de désirer ces choses que votre Dieu méprise et qu'il repousse: *Sperne voluptatem*. Ce n'est pas seulement la sagesse humaine qui vous dicte cette maxime; c'est une autorité qui ne peut faillir, et qui confirme sa parole par son exemple: *Méprise la volupté*; ou bien si vous l'aimez mieux, ne la méprisez pas; supposez qu'ils aient quelque valeur ces objets frivoles et d'un sacrifice difficile; mettez au plus haut prix que vous voudrez le mérite de votre patience! Mais vous, ô Jésus! jetez sur ces faibles enfants un de ces regards qui portent la grâce, et faites-leur entendre cette parole si douce, si tendre, que vous adressiez à votre apôtre le plus dévoué. Cette question si touchante qui domine les cœurs les plus froids. M'aimes-tu? oui, dans cet état apitoyant, où votre amour pour eux vous a réduit, petit enfant, à demi nu, transi, souffrant, si pauvre, si humble, les yeux gonflés de pleurs, demandez vous-même à ces enfants, demandez-leur, ô Jésus, s'ils vous aiment; alors, moi, je leur dirai: si vous aimez Jésus, votre cœur a dû s'unir avec son cœur; c'est le cœur de Jésus qui palpite dans votre poitrine, vous qui l'y avez reçu, il n'y a qu'un instant; c'est le cœur de Jésus qui vit avec votre cœur, comment n'aimeriez-vous pas ce que Jésus a aimé? à quoi pouvez-vous préférer ce qu'il a pré-

féré à tout. Non, il faut le dire en pleurant, *flens dico* (*Philip. III, 18*), ou vous n'aimez pas du tout Jésus, malgré vos protestations et vos feintes tendresses, si vous ne voulez rien souffrir pour lui; ou si vous l'aimez, il n'y aura désormais rien de plus doux pour votre cœur que de lui témoigner votre amour, de la même manière qu'il vous a témoigné le sien; il a voulu se priver, pour vous sauver, de tout ce qu'aime la nature, et même souffrir; consentez à souffrir et à vous priver et à prendre de la peine, quant à ce prix, vous honorez Jésus, vous éviterez le péché, vous conserverez la paix du cœur et vous sauvez votre âme. Oh! que la piété est douce et belle, quand on la fait ainsi servir à engendrer, à soutenir, à consoler la vertu! Alors, après avoir joui sur cette terre d'exil de la paix promise aux hommes de bonne volonté, *pax hominibus*, vous irez célébrer à jamais dans le ciel, avec les anges, la gloire de celui qui vous donnera une part dans son royaume éternel: *Gloria in excelsis Deo.* (*Luc., II, 14.*)

SERMON II

SUR LA PASSION.

Attritus est propter scelera nostra. (*Isa., LIII, 3.*)

Il a été immolé pour nos crimes.

La pensée qui nous rassemble est pleine de tristesse. En ce jour l'Église nous rappelle la passion et la mort de notre Sauveur. Elle multiplie autour de nous les témoignages de son affliction: Ses prêtres se sont revêtus de deuil, ses autels sont dépouillés de leurs ornements: plus fréquemment réunis dans les temples, les fidèles y prolongent des prières pleines de supplications; on nous fait entendre la voix lamentable de Jérémie qui déplore les malheurs et la désolation d'Israël; des cérémonies qui ne s'accomplissent que dans le silence, même de l'airain, ou ne s'accompagnent que de chants plaintifs; l'obscurité du sanctuaire; des lumières mystérieuses qui s'éteignent l'une après l'autre et dont la dernière est cachée derrière l'autel. Ce bruit confus qui vient troubler d'une manière inaccoutumée le recueillement du lieu saint, tout ce qui a été institué par notre divin culte, pour ces jours funèbres, est bien propre à porter dans nos âmes, si nous voulons être attentif et y réfléchir, une religieuse tristesse et une sorte d'effroi, dont nul chrétien ne saurait ou ne devrait se défendre; surtout lorsque, tournant nos regards vers l'asile sacré où repose le cher objet de nos adorations, le tabernacle vide et dont la porte est ouverte, nous a fait entendre sur quel sujet on nous demande des pleurs.

C'est qu'à pareil jour, le Fils unique de Dieu, l'adorable Jésus, venu du ciel parmi les hommes, par amour pour eux, pour les éclairer et les sanctifier, a été livré par eux, par leur ingratitude et leur perversité, aux plus affreux supplices et à la mort, *attritus est*; il a été frappé, meurtri, broyé, selon l'expression énergique, mais juste d'un

prophète, *attritus est*; mais ce qu'il y a de plus touchant pour nous, ce qui doit sans contredit nous attrister jusqu'à nous consterner, c'est ce qu'ajoute ce même prophète, que s'il a tant souffert, ça été à cause de nos péchés, *propter scelera nostra*. Deux faits également graves sur lesquels je viens insister dans ce discours. Je vais d'abord mettre sous vos yeux, l'histoire et comme les tableaux des dernières souffrances du divin Sauveur; vous les écouterez, vous les contemplerez avec une pieuse attention; mais ensuite, il faudra bien que vous tourniez vos regards sur vous-mêmes, et que, humiliant votre front, vous livriez vos cœurs aux sentiments que doivent inspirer ces redoutables mystères de la justice de Dieu. Tel est donc mon dessein; Jésus a souffert les plus cruels tourments et la mort, *attritus est*. C'est ce que je vous montrerai d'abord par un récit abrégé, simple, exact, d'après la concordance des évangélistes, des principales circonstances de cet événement à jamais déplorable.

Jésus a souffert et ces tourments et la mort, pour nos péchés. C'est la vérité capitale et vraiment terrible, sur laquelle je tâcherai ensuite d'éclairer votre esprit et de ranimer votre foi, pour vous aider à prendre enfin une résolution salutaire, ou pour vous affermir dans celle que vous avez déjà prise.

Implorons avant tout, au nom même de la croix, la miséricorde de notre Dieu. *O crux, ave.*

PREMIER POINT.

Mes frères, si je voulais dire et raconter tout ce que Jésus a souffert pour votre rédemption, il me faudrait vous faire toute l'histoire de sa vie, en commençant par l'étable de Bethléem. Dès sa naissance, Jésus a été pauvre et il a souffert toutes les rigueurs de la pauvreté; il a été humilié et il a souffert toutes les amertumes de l'humiliation. Toute sa vie, il a travaillé, il s'est fatigué; il a affligé lui-même sa chair innocente. Mais dans aucun temps il n'a éprouvé tant de douleur, il n'a essuyé tant d'opprobres, que dans ces derniers jours qu'on a justement nommés les jours de sa *Passion*. Ainsi, passant sous silence tout ce que Jésus a fait pour expier nos péchés, durant tout le cours de sa vie mortelle, je ne vous entretiendrai que de ces derniers temps: et même, pour ne pas trop différer à vous suggérer les utiles réflexions que doit fournir un sujet si grave, je passe toutes les circonstances qui préparèrent et qui amenèrent les extrêmes souffrances du Sauveur, son agonie au jardin des Olives, la trahison du perfide Judas, la dispersion de ses disciples les plus fidèles, et j'en viens, de prime abord, à ce tribunal inique, où Jésus, traîné, les mains liées, par une vile horde, fut livré sans défense à la haine de ses ennemis.

C'était chez le grand prêtre de cette année,

nommé Caïphe, comme vous savez. Moteur secret de toute la conspiration, il en attendait le succès : les principaux des prêtres juifs s'étaient réunis chez lui, avec les ennemis les plus acharnés du Sauveur, scribes et pharisiens... Quand ils virent entrer Jésus, cet insigne objet de leur jalousie et de leur haine ; quand ils virent entre leurs mains cet homme qui remplissait toute la Judée de l'admiration de sa doctrine et de ses vertus, des saintes frayeurs de ses miracles ; quand ils se crurent enfin les juges et les arbitres de celui qui les avait si souvent et à si bon droit condamnés ; la joie maligne de leur mauvais cœur éclata dans leurs yeux et sur leur front, et ils prononcèrent déjà, contre le juste, dans leur conscience criminelle, la sentence de sa mort ; il faut qu'un homme meure, avait dit à ses complices ce Caïphe, plus prophète qu'il ne pensait l'être, car il n'avait en vue qu'une politique humaine ; il faut qu'un homme meure pour toute la nation. Cependant, on voulut observer quelques formalités, et sauver au moins les apparences de la justice.

La difficulté était des plus grandes. Comment trouver un juste sujet de condamnation dans la vie d'un homme qui n'était passé sur la terre qu'en faisant le bien et qui avait pu naguère fermer la bouche à ses contradicteurs, en les mettant au défi de le convaincre d'un seul péché ? Toutefois, leur ingénieuse perversité l'avait découvert, ce péché. Ils avaient trouvé en Jésus un crime, selon leurs lois. C'était que, n'étant qu'un homme, (disaient-ils, en fermant les yeux, en endureissant leurs cœurs, pour ne pas se rendre aux preuves si manifestes que Jésus avait données de sa divinité), n'étant qu'un homme il avait voulu se faire passer pour Dieu. Or, ce crime irrémissible, ce crime digne de tous les supplices, il ne s'agissait plus que d'en convaincre Jésus.

Après les dépositions insignifiantes de quelques témoins subornés, le grand prêtre, l'accusateur dont la charge était devenue si facile, voulant confondre l'accusé par ses propres aveux, interroge Jésus. Le divin Maître, aussi calme devant ces hommes passionnés que lorsque, étendant la main, il apaisait les vents et les flots, ne lui répond d'abord que peu des mots, pour se dispenser d'en dire davantage. Il connaissait le cœur de ce méchant homme, et il savait bien d'ailleurs, et il voulait nous apprendre que le silence est la défense la plus digne de l'innocence calomniée. On murmure, on menace, on outrage même l'accusé ; enfin, le grand prêtre s'étant levé, et prenant un ton solennel, lui dit : *Au nom du Dieu vivant, je vous adjure de nous dire si vous êtes le Fils de Dieu.* (Matth., XXVI, 63.) Sûr de la piété de Jésus, et connaissant le respect profond qu'il avait toujours professé pour le nom très-saint de Dieu, Caïphe ne doutait pas que cette fois il ne parlât ouvertement. Son attente ne fut pas trompée. Jésus lui répond sans différer et avec un noble dédain, ces deux mots célèbres : *Tu*

dixisti. (Ibid., 64) : C'est vous qui l'avez dit. Il voulait, par cette réponse si bien mesurée et qui portait avec elle sa justification, montrer à cet hypocrite combien il était facile à la divine sagesse d'éviter le piège que lui tendait l'astucieuse habileté de l'homme ; mais aussitôt, cette seule réponse n'étant pas assez convenable à sa dignité et à ses desseins, il ajouta : *Oui, je suis le Fils de Dieu, et de plus, je vous déclare que, vous verrez un jour celui qui s'appelle aussi le fils de l'homme, descendre sur les nuées, des cieux où il se sera assis à la droite du Tout-Puissant.*

Ces mots eurent tout l'effet que les accusateurs attendaient et que l'accusé lui-même avait voulu produire. Le grand prêtre, cachant sa joie sous les démonstrations les plus énergiques de l'indignation et de la douleur, déchire ses vêtements et s'écrie : *Il a blasphémé.* Ses complices l'imitent, et toute l'assemblée, se livrant à un transport frénétique, retentit bientôt de ces terribles paroles : *Il a blasphémé, il est digne de mort : « Blasphemavit, reus est mortis. »* (Ibid., 66.)

Il n'y avait néanmoins dans ce menaçant arrêt rien de nouveau que tant d'éclat ; car depuis longtemps, dans le cœur des impies, le péché avait condamné à mort le Dieu de sainteté. Comme ceux-ci, dans le moment, ne voulaient que cette sorte de mise en accusation, et qu'il était déjà fort tard, ils se séparèrent et s'en allèrent prendre quelques instants de repos, s'il est au moins quelque repos pour ceux qui méditent le crime.

Quant au juste, quant au divin Jésus, c'en était fait, il ne devait plus fermer la paupière que pour le sommeil de la mort. On le laisse entre les mains et à la merci d'une troupe de misérables, la plupart valets du grand prêtre et des autres pontifes. C'étaient des hommes infâmes, sans retenue comme sans pitié, qui, à l'exemple, et à l'impulsion qu'ils recevaient de leurs maîtres, ajoutaient l'insolence et la brutalité des mœurs les plus grossières. L'Homme-Dieu devint leur jouet et au milieu des larges libations dont ils égayèrent sans doute leur veille : *Et in me psallebant qui bibebant vinum* (Psal. LXVIII, 13) ; ils firent à l'envi, de son adorable personne, l'objet des plus ignobles facéties.

Jésus, toujours paisible, silencieux, recueilli en Dieu ; Jésus, en qui dans ce moment s'accomplissait le grand mystère de la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus, le sanctuaire vivant de la Divinité et lui-même Dieu, l'adorable Jésus, fut toute cette nuit insulté, moqué, balonné par les plus vils des hommes. Ils lui bandent les yeux, afin que, puisqu'il est prophète, il devienne qui l'a frappé ; celui-ci le pousse brusquement vers cet autre qui le lui renvoie ; celui-là, s'approchant d'un air dévot et respectueux, le salue du nom de maître, en le frappant à la joue, aux grands éclats de rire de toute la troupe ; un autre, jaloux de se

signaler par une insolence plus raffinée, vient, plus hypocritement encore, sous le semblant d'un hommage affectueux, souiller son visage par l'insulte la plus dégoûtante, et les acclamations redoublent. Alors la méchanceté, aiguillonnée par l'émulation d'une affreuse gloire, ne connaît plus de ménagement, et elle épuise toutes les suggestions de son infernal génie.

Aucun de ces outrages cependant ne fut plus vivement senti par le cœur de Jésus que celui qu'il reçut cette même nuit, du plus favorisé, du plus dévoué jusqu'alors de ses chers disciples. Interrogé trois fois s'il était de la suite de cet homme, Pierre trois fois renie son maître, en protestant qu'il ne le connaissait pas. Ainsi se passa cette triste nuit. Le jour arrive; les principaux des prêtres l'ont devancé. Un second interrogatoire a lieu dans les mêmes formes que le premier, et il a les mêmes résultats. Ainsi, tout est bien déterminé; et, assurés de leur proie, ces hommes de sang, traînant Jésus en tumulte par les rues de Jérusalem, le conduisent au prétoire, chez le gouverneur romain. Cette marche, au milieu d'un peuple immense, accouru de tout l'Orient, pour les fêtes de Pâques, était un insigne affront pour un homme tel que Jésus. Un prophète, un saint; un homme à miracles, celui-là même qu'on avait vu, peu de jours auparavant, entrer en triomphe dans Jérusalem, traîné maintenant par une horde désordonnée que conduisent les prêtres et les personnages les plus considérés de la nation; lié comme un malfaiteur, pâle, défait, n'ayant plus rien de grand que son calme inaltérable. Cette population ameutée qui accourait de toutes parts, qui suivait, qui se pressait, montrant du doigt, criant, blasphémant, s'apitoyant, insultant, selon qu'elle était diversement animée; il y avait là un ensemble de circonstances bien odieuses!

On se présente au prétoire. A cause de la fête, il n'était pas permis aux Juifs d'y entrer; on s'arrêta donc sur la place publique, et pendant qu'on y est en expectative, le rassemblement devient plus considérable et plus animé.

Enfin le gouverneur Pilate vient lui-même dehors; il interroge Jésus, et Jésus lui répond d'abord, mais avec une brièveté, une réserve, un abandon de lui-même, qui l'étonne étrangement. Assez habile, assez expérimenté pour apprécier d'un premier coup d'œil les hommes et les choses, Pilate vit à l'instant de quoi il s'agissait, et n'ayant aucun intérêt à faire périr un innocent, il résolut de tenter tous les moyens de sauver Jésus. C'était une disposition que la divine Providence avait ménagée pour faire mieux ressortir et la générosité du sacrifice de l'Homme-Dieu, et l'implacable animosité de ses ennemis. Jésus d'un seul mot eût pu les confondre et se délivrer de leurs mains; et d'un autre côté, il leur fallut, pour le perdre, des prodiges de méchanceté.

D'abord, sur un mot de l'un des accusa-

teurs, Pilate, pour gagner du temps et se tirer d'embarras, prend subitement le parti de renvoyer l'affaire à Hérode. C'était le souverain de la Galilée, il se trouvait alors à Jérusalem, et Jésus ayant longtemps habité cette province, était naturellement son justiciable. Il est donc amené vers lui. Ce fut un nouveau voyage plus pénible encore que le premier, car on approchait du milieu du jour, et la foule et la rumeur allaient toujours croissant.

Hérode était au milieu de sa cour; ne pensant qu'au plaisir. On annonça Jésus, cet homme célèbre dont parlait toute la Judée. La nouvelle fut agréable; depuis longtemps, dans cette cour, et les flatteurs et leur idole étaient désireux de le voir. Divin Sauveur, à quel degré d'abaissement allez-vous être ici réduit! Le voilà ce Fils de Dieu qui entre comme un objet de curiosité, dans une assemblée d'hommes dissolus, de jeunes libertins, d'ignorants incrédules, tous disposés à ne faire de sa personne qu'un jouet, et de son infortune qu'une risée.

Le premier aspect y prêta. Sur cette face décolorée et couverte d'opprobre, il y avait quelque chose de surnaturel et de divin; mais ces beaux traits de la vertu opprimée, ne sauraient être aperçus par ceux que l'orgueil éblouit et que fascine l'ivresse de la volupté: on ne fit que rire. Le roi prend la parole et attend un miracle. Jésus ne dit rien et ne fait rien. C'était bien là un miracle que celui qui tient en ses mains les ressorts de l'univers, comparaisant comme un criminel devant un petit roi de la terre, donné en spectacle à sa cour, loin de manifester sa puissance et de venger avec éclat sa majesté outragée, n'ouvrit pas même la bouche pour confondre, par sa sagesse, la folie de ces insensés; mais ce miracle, personne là ne sut le voir. On appela au contraire folie cette divine sagesse, et c'est ainsi que depuis, dans un certain monde, on a toujours jugé le Christ. Comme on n'avait voulu voir Jésus que pour s'amuser, afin de ne rien perdre, on se moqua et on se joua de lui: *Sprevit et illusit.* (Luc., XXIII, 11.) Hérode fit apporter une robe blanche; car l'innocence, dont cette couleur est l'emblème, n'est souvent, aux yeux des méchants, qu'une puérile simplicité. Jésus n'hésita point à s'en laisser revêtir. Ce fut un divertissement tout neuf et des plus piquants, pour ces hommes sans cœur et sans raison; ils firent éclater une joie bruyante; les ennemis du Sauveur s'efforcèrent d'en rire de leur côté; mais ils n'auraient pas voulu qu'à cela seul eût été limitée leur vengeance. Hérode ne jugea pas à propos d'en faire davantage; il ne prononça rien, il renvoya l'accusé à Pilate, comme s'il eût reconnu que c'était un insensé qui ne méritait que du mépris.

Voilà donc le Sauveur des hommes, qui, pour la troisième fois, dans une même journée, traverse les rues de la ville sainte. A la vue de la robe blanche dont il est affe-

blé, les risées d'un peuple ignorant et toujours imitateur de ses maîtres, alors même qu'il les déteste, et les hnées de ses ennemis le précédent et le suivent partout. Jérusalem! Jérusalem! c'est pourtant là ton Roi immortel et le Messie annoncé par tes prophètes! Quel étrange cortège; quels insignes de royauté! Il disait bien vrai quand, pour donner un signe auquel on pourrait le reconnaître, il s'écriait : *Heureux qui ne sera pas scandalisé de moi.* (Luc. VII, 23.)

Pilate, voyant Jésus ramené devant son tribunal, a recours aussitôt à d'autres expédients, toujours dans le dessein de le soustraire à une injuste persécution; comme s'il eût eu besoin d'autre expédient que d'user du pouvoir dont il était investi, pour la protection de l'innocence. Mais ce n'était pas seulement des crimes du vulgaire que Jésus devait être victime expiatrice, c'était aussi de la faiblesse et de la politique artificieuse des grands. Aussi tous les moyens auxquels le magistrat eut recours, ne servirent qu'à aggraver le supplice de l'Homme-Dieu, à multiplier et à varier ses souffrances.

Nous n'avons vu jusqu'à présent que des opprobres; ici vont commencer les tourments. Implorons, adorons encore une fois la croix, avant d'en envisager l'horrible scandale. *O crux ave.*

DEUXIÈME PARTIE.

Le magistrat romain fait donc amener Jésus devant le peuple et ces indignes prêtres conjurés pour la mort du juste; et après leur avoir dit, avec beaucoup de modération et de raison, que ni lui ni Hérode, malgré les informations les plus exactes, n'ont pu trouver en cet homme aucun sujet de condamnation capitale, il leur déclare qu'il va l'absoudre, mais qu'auparavant eu égard à leur plainte, et pour le rendre plus réservé à l'avenir, il le fera flageller.

La proposition devait leur plaire: un homme d'honneur pouvait-il survivre à cet ignominieux châtement? Mais ce n'était pas assez du déshonneur et de quelques gouttes de sang, pour de si implacables ennemis; ils en voulaient à la vie, et l'on vit bien que la proposition ne les contentait pas. Alors le gouverneur leur en fait une seconde et celle-ci, il la crut très-heureuse. On avait coutume, aux fêtes de Pâques, de relâcher un criminel. Il y en avait un, en ce moment, dans les prisons, qui, par ses violences et par ses meurtres, avait porté l'effroi dans toute la Judée. Point de doute qu'à un si dangereux scélérat on ne préférât le plus inoffensif, le plus doux, le plus bienfaisant des hommes. *Lequel voulez-vous que je délivre,* dit donc Pilate à ce peuple assemblé devant son tribunal : *Barrabas ou Jésus* (Matth. XXVII, 17) (pardonnez, ô Dieu! si je rappelle cette sacrilège comparaison); à ces mots, on aperçut dans la foule un mouvement de surprise et d'hésitation.

Le juge entrevoit une lueur d'espérance. Il insiste. Vous voulez donc, dit-il, vous voulez bien que ce soit Jésus qu'on déli-

vre? — En ce moment un message vient l'interrompre. Sa femme, effrayée par un songe extraordinaire, lui faisait dire de ne point se mêler de ce qui regardait le *Saint*. Pendant qu'il se détourne, qu'on l'entretient et qu'il écoute, les meneurs du complot, habiles et prompts à profiter de toutes les circonstances, se glissent dans la foule, excitent les esprits, réveillent les haines, font revivre les calomnies, mettent en jeu les craintes superstitieuses et le zèle aveugle d'une multitude ignorante et corrompue, et lorsque Pilate, du haut de sa chaise curule, demande encore, avec quelque confiance, lequel voulez-vous que je rende à la liberté? les Juifs tout d'une voix s'écrient : *Défaites-nous de celui-ci et mettez en liberté Barabbas.* — Quoi! reprend Pilate déconcerté, et que voulez-vous donc que je fasse à Jésus, à votre roi? — *Nous n'avons d'autre roi que César,* s'écrie-t-on de tous côtés; celui-ci est digne de mort : *Crucifiez-le; « crucifigatur, » qu'on le crucifie.* — Mais je ne vois pas quel mal il a fait? — *crucifiez-le, « crucifigatur* (Ibid., 23), » et ils redoublent leurs clameurs. — Je me lave les mains du sang de cet homme juste; — eh bien! *que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* (Ibid., 25.)

Vous frémissez, chrétiens, toutes les fois que vous entendez répéter cette affreuse imprécation. Mais elle aura bien son effet... Malgré tout, Pilate ne se rebute pas; et, revenant à sa première et malheureuse pensée, soit qu'il espérât empêcher un mal extrême par un moindre mal, soit, comme le pense saint Augustin (in psal. LXIII, 2) qu'une partie des Juifs lui eût paru vouloir se contenter de la flagellation de Jésus, il ne voit rien de mieux à faire que de livrer l'accusé à des hommes barbares, qui lui servaient d'exécuteurs, avec ordre de le flageller. Alors se passa la scène la plus odieuse de tout ce drame lamentable! Jésus est attaché par les deux mains à une base de colonne; son chaste corps est mis à nu; des fouets déchirants, agités avec fureur par des bras nerveux, frappent à coups précipités; à chaque coup succède une plaie; le sang jaillit avec des lambeaux de chair... Ah! détournons au plus tôt les yeux de cet atroce spectacle! Encore si la férocité des bourreaux ne s'était pas fait un jeu d'une si crnelle exécution. Mais (ainsi convenait-il sans doute à la justice divine, dont le Sauveur des hommes acquittait si généreusement les rigoureuses exigences), quand ils furent las de frapper leur victime, quand ils eurent délié Jésus, ils le menèrent tout saignant et tout meurtri au milieu d'une cour. Là, pour le rassasier d'opprobre, comme s'ils avaient mission d'accomplir à la lettre la prophétie d'Isaïe, *opprobriis saturabitur;* ils appellent, ils rassemblent toute la cohorte qui accourt à grands cris comme à une fête. Nous avons déjà vu le divin Maître en proie à la malignité d'une troupe de valets; ici, c'est une autre espèce d'hommes, non moins grossiers mais plus sanguinaires, recrutés parmi

des peuples à demi-sauvages, endurcis au meurtre, incapables du moindre sentiment de pitié, n'éprouvant pas de plaisir plus vif que de voir couler et fumer le sang et d'entendre les cris aigus ou les soupirs étouffés de la douleur. C'est à de telles mains qu'est abandonné l'Agneau de Dieu, et il fut alors sans doute permis à l'enfer de les surexciter par les inspirations de son exécration malice ; car à la cruauté, ces hommes abrutis, devenus tout à coup ingénieux, savent joindre la dérision et le sarcasme. Ils font asseoir au milieu d'eux le roi des Juifs ; ils lui jettent sur les épaules un vieux manteau de pourpre ; d'un bois flexible et armé de longues épines, ils tressent une couronne, la posent sur sa tête et s'efforcent de l'y ajuster. Les épines acérées se font jour à travers la peau et ressortent toute sanglantes autour de ce vénérable front. — Ainsi couronné Jésus baisse les yeux, adore son Père, prie pour nous, se résigne et souffre en silence. — Il lui fallait un sceptre à ce roi d'ignominie, on va chercher un roseau, dont on le frappe en l'insultant, avant de le mettre entre ses mains... et quand il fut ainsi revêtu de tous les insignes de sa grandeur, quand il ne resta plus qu'à lui rendre des hommages, ils s'en vinrent l'un après l'autre fléchir le genou devant lui, et le saluant roi, couvrir de soufflets et de crachats férides, cette face qui fait la gloire et la félicité des cieux.

Etat pitoyable ! et c'était bien aussi par pitié que l'aveugle Pilate avait voulu l'y réduire. Quel cœur, en effet, à cet aspect aurait pu se défendre de compassion ? Ah ! mes frères, le demandez-vous ? Eh bien ! il le présente aux ennemis de la vertu : *Voilà, leur dit-il, voilà l'homme* (Joan., XIX, 15), voilà celui que vous m'avez livré, voyez l'excès et de son ignominie et de ses douleurs. N'en est-ce point assez ? votre haine et votre fureur ne sont-elles pas enfin assouvies ?

Mais, à la vue de cet objet, leur haine au contraire et leur fureur s'exalte plus que jamais : et de toutes parts ils s'écrient : Non, *crucifiez-le* ; nous voulons qu'on le crucifie ! Le juge, encore une fois trompé dans son attente, en est consterné et découragé. Il revient alors à Jésus, et par un nouvel interrogatoire, il tâche de l'amener à quelque concession ou à un désaveu. — Mais l'Homme-Dieu, tout méconnaissable qu'il est, lui fait bien voir par sa consiance et par sa fermeté, que sa grande âme n'est pas moins inaccessible à la crainte, qu'elle a été jusqu'alors invincible à la douleur. Quel contrastel la foule s'ameute, le tumulte augmente, le peuple fait entendre des cris séditieux ; parce qu'il leur plaît de dire que Jésus a pris le titre de roi des Juifs, ils menacent le gouverneur de le dénoncer lui-même au César, s'il ne le fait périr ; et tandis que Jésus, intrépide dans ses liens, en présence d'un affreux supplice, résiste avec générosité aux instances officieuses de Pilate, Pilate tremblant sur son tribunal au milieu des faisceaux de la

puissance romaine, ne sait qu'obéir à une multitude égarée qui lui demande avec menace, au nom du César, la mort de Jésus.

La sentence est donc prononcée ; un juge inique par faiblesse a livré l'innocent et le juste à la merci des impies. *Faites-en ce que vous voudrez*, leur a-t-il dit enfin, — et nous n'avons que trop entendu ce qu'ils voulaient en faire. La croix était prête. — Bois jusqu'alors infâme et odieux ! triomphe : dès ce moment tu vas devenir l'objet des adorations et de l'amour du ciel et de la terre !

Jésus est dépouillé de sa pourpre ; on arrache brutalement de ses épaules déchirées ce manteau grossier que le sang avait déjà collé sur des plaies toutes récentes. On le couvre de son propre vêtement, de cette tunique modeste qu'en des jours meilleurs sa mère avait faite pour lui. Les préparatifs du supplice s'achèvent en toute hâte, et bientôt le nouvel Isaac, courbant la tête sous la main cachée de son Père, s'achemine vers la montagne, portant le bois sur lequel il va tout consommer. Chrétiens, soyez attentifs ; Jésus va monter au Calvaire.

Sans forces, épuisé de sang, accablé de besoin, de lassitude et de douleurs, il fléchit, dès le premier pas, sous le poids de la croix qui presse son épaule meurtrie et blessée. Malgré d'impuissants efforts, il s'affaisse, il chancelle et il tombe. De brutales mains le relèvent, s'ils daignent au moins l'aider de leurs mains. Presque aussitôt il fléchit encore sur ses genoux tremblants et affaiblis et il tombe ; on n'est pas encore cependant hors des rues de Jérusalem. Un dernier effort, ô mon Sauveur ! mais c'en est fait, la nature humaine succombe sous le fardeau que la croix lui impose. Jésus se relève péniblement et il ne peut plus que traîner l'instrument de son supplice. Il fait quelques pas encore et une troisième fois il tombe. On reconnaît enfin son extrême faiblesse et son impuissance. Puisqu'il ne peut pas porter sa croix, on la fera porter après lui. Oh ! qui sera cet heureux mortel ! c'est au premier venu qu'on s'adresse. Ainsi devons-nous apprendre que cette croix sur laquelle Jésus allait être cloué, n'était pas la sienne, mais celle de l'humanité tout entière. Il fallut d'abord contraindre cet homme ; mais, dès qu'il eut éprouvé, ce pieux Cyrénéen, combien il est doux de porter après Jésus la croix de Jésus, il bénit le sort que lui avait réservé le ciel. Filles de Jérusalem, c'est alors aussi que vous témoignâtes à votre Maître votre sincère attachement et votre compassion. Vous pleuriez et il vit vos larmes ; vous pleuriez sur lui et il vous dit de pleurer sur vous : *nolite*, etc. A cette parole vous reconnûtes le bon Pasteur qui, insensible à ses propres maux, ne s'inquiète que de ses brebis pour lesquelles il va maintenant sacrifier sa vie. *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes. » (Luc., XXIII, 28.) Qu'il est donc à plaindre leur sort ! Car, quel est le sort de Jésus ? Vous avez vu tout

ce qu'il a souffert jusqu'à ce moment. Il arrive au haut du Calvaire, portez-y vos regards et voyez ce qu'il va subir encore de tourments inexprimables.

Etendue sur la terre, la croix est prête à le recevoir. Bon Jésus ! quel affreux moment ! on le dépouille pour la quatrième fois avec rudesse, et toutes ses plaies se rouvrent ; sa tête et sa face sont meurtries et souillées ; son corps est tout ensanglanté ; son épuisement est extrême. Pour soutenir ses forces défaillantes et en même temps pour lui troubler l'esprit, on lui offre un breuvage de myrrhe, dans lequel ses bourreaux avaient mêlé du fiel : Jésus voulant mourir en homme, avec toute sa raison, goûta le breuvage pour souffrir ; mais il refusa de l'épuiser, pour ne pas éviter de sentir ses souffrances. Alors, réunissant tout ce qui lui reste de forces, il s'approche de la croix, il s'agenouille, il se couche ; et, comme un agneau qui tend la gorge au couteau qui va l'immoler, il s'étend paisiblement sur le bois fatal, offrant sa vie à son Père et abandonnant son corps à la fureur des impies. Ils le saisissent avec un féroce empressément, tirent ses membres avec effort et les distendent, et aussitôt dans ses pieds bénis et dans ses mains innocentes ils enfoncent à coups redoublés d'énormes clous. Les bruyants marteaux retentissent au loin dans la montagne. Vous les entendîtes, ô Marie, et ces coups affreux perçaient et déchiraient votre cœur maternel. Les plus impitoyables frémissent, et la compassion attendrit tous ceux que les remords n'oppressent pas. Un morne silence a succédé aux clameurs confuses. Attentif, immobile, palpitant d'une secrète horreur, tout ce peuple attend l'instant décisif, le moment où la croix, portant la victime, va se dresser sur la montagne..... Enfin elle apparaît, elle est levée, et la voilà entre le ciel et la terre..... Croix divine, espoir du monde, je te salue ! Anges du ciel, descendez, venez entourer de votre amour et de toutes les splendeurs de la gloire céleste ce mystère adorable que des aveugles, que des ingrats vont si indignement méconnaître et outrager.

Une inscription frappe tous les yeux : elle s'adresse à tous les peuples, car elle est écrite dans les trois langues que parlait alors le genre humain. Elle signifie : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*. C'est ici son trône ; il a les bras étendus de l'Orient à l'Occident, en signe de protection et de domination universelles ; pour toute couronne des épines percent et ensanglantent son front ; pour largesses, il donne son sang qui ruisselle de ses mains ; il proclame les droits et le titre de son empire. C'est le règne de la miséricorde. — *Mon Père ! pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font !* (Luc., XXIII, 34.)

Mais eux, dès qu'ils le voient paraître, ils font éclater une joie frénétique, c'était la joie de la vengeance satisfaite. Tandis que les exécuteurs avides d'un butin si bien

acquis, tirent au sort, pour se les partager, les dépouilles du crucifié, on applaudit, on se félicite, on s'écrie, on insulte, on blasphème : *Toi, qui sauvais les autres, disaient ces furieux, sauve-toi donc toi-même ! descends de la croix, si tu es le Christ !...* comme si ce n'eût pas été parce qu'il était le Christ, et parce qu'il sauvait les autres, qu'il ne se sauvait pas lui-même et demeurerait sur la croix. Ah ! loin de chercher à en descendre, il y prolongea durant trois heures une cruelle agonie, et ce fut là que, suspendu à des clous, perdant le reste de son sang, il consumma dans d'intolérables douleurs, le grand œuvre de notre rédemption.

Il pardonna à un pécheur qui confessait son crime ; il recommanda sa mère désolée à son disciple bien-aimé ; il accomplit, en s'abreuvant de vinaigre, la dernière lettre des prophéties, et dès qu'il put dire en vérité, *tout est consommé* (Joan., XIX, 30), sortant alors de la vie, au moment précis qu'il le voulait, il s'écria d'une voix surhumaine : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (Luc., XXIII, 46), et, baissant la tête, il expira !

En ce moment suprême, le plus imposant, le plus mémorable qui fut jamais, l'univers entier s'émut, la terre trembla et le soleil lui refusa quelques instants sa lumière, les coupables enfants d'Adam, plongés tout à coup dans les ténèbres, pâlirent d'effroi ; et de livides fantômes, sortant des tombeaux, poursuivirent le juif déicide, qui se hâtait en vain d'aller cacher au fond de sa demeure sa consternation, sa stupeur et ses remords.

Peu de temps après, la lance d'un soldat perçait ce cœur qui avait tant aimé jusqu'à la fin, et on entendit par les rues de Jérusalem, les témoins désintéressés de cette exécution sanglante, répéter en se frappant la poitrine : *celui-là était vraiment le Fils de Dieu.* (Matth., XXVII, 55.)

Mais vous, chrétiens, quel est maintenant le sentiment de votre cœur. Il est expiré votre Sauveur et votre bon Maître. Vous avez assisté à toutes les scènes de sa douloureuse passion ; vous avez entendu son dernier soupir, le témoignage de vos yeux a seul manqué à ce spectacle déchirant.

Eh bien ! voici son image sur cette croix ; voici comme était son corps sanglant et inanimé. Voyez-le, considérez, attachez sur lui vos regards ; quoique tous les jours, il soit sous vos yeux, vous ne l'avez pas encore assez vu, vous n'avez pas compté les plaies, vous n'avez pas compté les coups, dont ce corps, tout rendu qu'il a été à la vie, porte encore les marques profondes : *Attritus est*. Jésus a été frappé, meurtri, crucifié ; la première parole du prophète n'a été que trop littéralement accomplie : *Attritus est*. Mais rappelez maintenant ce que l'esprit de Dieu lui a ordonné de vous dire ensuite : *Propter scelera vestra* ; tout cela s'est fait à cause de vos péchés ; toute cette

indignation qui s'est soulevée dans votre cœur contre les bourreaux de Jésus, le prophète vous avertit que vous devez la tourner contre vous-mêmes. Ce corps sanglant, je pourrais de sa part le porter au milieu de vous, et l'exposant à vos regards comme s'il était palpitant encore, vous dire à tous : voilà votre ouvrage, *Attritus est propter peccata nostra*. Il a été brisé et meurtri, mais ce sont nos péchés qui ont réitéré les coups ! Ah ! chrétiens, que cette pensée, que cette accusation est grave ! mais à quel point est-elle fondée, à quel point pèse-t-elle sur tous et sur chacun en particulier : voilà maintenant ce qu'il nous faut examiner et approfondir, et jamais, j'ose le dire, vous n'avez eu à discuter et à méditer un sujet du plus haut intérêt, car indépendamment de la qualité du fait, les conséquences en sont immenses pour notre piété et pour notre salut. Croix sainte, qui t'es abreuvée en ce jour, avec horreur, de ce sang dont on nous accuse, nous t'implorons encore à genoux ; éclaire et touche nos cœurs. *O crux, ave.*

Non, M. F., cette croix sainte, sur laquelle vous contemplez l'image de Jésus expirant, ne saurait frapper vos yeux sans vous inspirer à la fois une vive crainte et une douleur amère... Vous êtes tous des pécheurs, et quelques-uns peut-être de grands pécheurs. Le ciel et la terre en sont les témoins et votre conscience l'avoue. Eh bien ! autant que vous avez péché, ne serait-ce qu'une fois, oui, vous pouvez dire en vérité, à la vue de Jésus en croix : voilà mon œuvre, voilà ma victime.

Jésus est mort sur la croix pour expier le péché, vous le savez et vous le croyez. Pour expier convenablement le péché, il ne fallait rien moins que la mort de Jésus, et le péché de l'homme qui offense Dieu infiniment, ne pouvait être équivalement compensé que par une réparation infiniment méritoire d'un homme qui fut Dieu ; vous le savez encore et vous le comprenez. Mais ce que peut-être vous ne savez pas assez bien ; ce qu'au moins vous ne sauriez jamais, de toute la vie, trop souvent méditer, c'est que ce péché de l'homme, ce péché pour lequel vous voyez ici Jésus en croix, ce péché, c'est le vôtre ; c'est le péché que vous avez commis ; et quand il n'y aurait au monde d'autre pécheur que vous, et quand il ne se serait fait sur la terre d'autre péché que celui dont vous vous êtes rendu coupable, je suis fondé sur le sentiment de tout ce qu'il y a de plus éclairé et de plus respectable dans l'Eglise, en vous affirmant que pour effacer ce seul péché, l'Homme-Dieu aurait donné son sang et sa vie.

Ce qu'il faut enfin que vous sachiez bien, M. F., ce qui a peut-être échappé à votre attention ou à votre mémoire, c'est la haute raison pourquoi le Sauveur a voulu marcher à la mort par la voie de tant de tourments ; pourquoi, puisqu'il lui suffisait de mourir, et même, à la rigueur, de souffrir, il a évité tout autre genre de mort, pour en

choisir un qui se compliquât de tant d'affreuses circonstances ? pourquoi enfin, il avait attaché à toutes ces circonstances une importance si grande, que plusieurs siècles avant l'événement, il les avait fait prédire par ses prophètes ? Cette haute raison, je vais vous la dire : le divin Jésus voulait réparer comme en détail et sous tous leurs rapports les innombrables outrages que le péché fait à Dieu. A l'exaltation insensée de notre orgueil, il a opposé les abaissements profonds et volontaires de ses humiliations ; son dénûment absolu, son délaissement ont expié nos convoitises déréglées des biens de la terre. Sa tristesse a payé pour nos folles joies ; son obéissance pour notre indocilité ; sa patience pour nos colères ; ses inénarrables douleurs ont été le châtiment de nos coupables voluptés. Ainsi toutes les circonstances de cette passion déplorable que je viens de vous rappeler et celles que je n'ai pu vous dire, cet abattement et ces défaillances, ces angoisses et cette agonie, ces déchirements de cœur, l'opprobre de tant d'injures, de calomnies, d'outrages ; ces traitements indignes, ces jugements iniques, ces tourments inouis, cet acharnement de la haine, ces derniers coups qui consomment l'immolation ; tout ce que Jésus a souffert alors dans sa nature humaine n'a fait que répondre exactement à tous les degrés et à toutes les nuances de la malice du péché, c'est-à-dire, ne l'oubliez pas, de votre péché ; à tout ce que la majesté et la sainteté de Dieu pouvait et devait souffrir de la part des pécheurs, c'est-à-dire, je le répète, de votre part ; de telle sorte que toutes les peines que Jésus a éprouvées si douloureusement, dans son âme et dans son corps, on peut les attribuer non-seulement en général au péché, mais en particulier, toute proportion gardée, à chaque péché, à chaque pécheur, c'est-à-dire, chrétiens, encore une fois (pour que cela demeure gravé ineffaçablement dans la mémoire de votre cœur), à votre péché et à vous.

Mais quoi, cela est-il possible, dira quelqu'un peut-être, moi, j'ai prononcé l'arrêt de mort de Jésus, j'ai frappé Jésus, j'ai trahi Jésus ? Ah ! Seigneur, jamais je n'ai eu le bonheur de vous voir ; ou enfin, si je l'ai fait, c'était bien sans le vouloir et sans vous connaître... Hélas ! mon frère, ce sont précisément les mêmes paroles que le Fils de Dieu met dans la bouche des impies, quand ils comparaitront, à la fin des jours, devant son tribunal suprême. Où est-ce donc, Seigneur, que nous vous avons vu ? Or, en seront-ils moins condamnés ? Jugez-en vous-même : Quand ce malheureux qui osa porter sa main sacrilège sur la face du Sauveur ; quand cet insolent satellite a comparu devant lui (car il a bien fallu, comme il le faudra pour nous tous, que cet homme, après sa mort, comparût devant le Seigneur Jésus) ; dans ce moment de surprise et d'effroi, je vous le demande, a-t-il bien pu avoir la pensée de nier qu'il eût frappé Jésus, parce qu'alors qu'il le souffletait, il ne

le connaissait pas. La main qui avait frappé en était-elle moins la sienne? La face qu'il avait meurtrie, en était-elle moins cette même face qu'il voit maintenant rayonner d'un éclat foudroyant?... Il ne le connaissait pas!... Vous ne saviez pas!... Mais s'il eût voulu ouvrir les yeux, lui et tous ses complices, s'ils ne se fussent pas aveuglés et étourdis, comme vous vous êtes aveuglés, pécheurs, et étourdis vous-mêmes, vous et eux n'auriez-vous pas vu les conséquences de vos actes? Ils furent inexcusables et vous ne l'êtes pas moins qu'eux. Ils dirent : c'est un homme qui nous importune, il faut nous en délivrer; et vous avez dit : c'est une passion qui me tourmente, il faut que je me satisfasse; c'est une loi qui me gêne, il faut que je m'en affranchisse... Ils crucifièrent le Fils de Dieu, et vous, pécheurs, vous l'avez crucifié de nouveau.

Où! vous avez de nouveau crucifié Jésus-Christ. Je ne dis rien de trop et ce n'est pas un mot que j'invente; c'est le langage même que l'Esprit de Dieu a suggéré à l'apôtre saint Paul : *Rursum crucifigentes* dit-il, *in semetipsis Filium Dei* : « Ils crucifient de nouveau (les pécheurs) Jésus-Christ en eux-mêmes : » *in semetipsis*. (Hebr., VI, 6.) Ne me demandez donc plus, hélas! où vous avez pu le voir et le prendre, ce Jésus, pour l'attacher à la croix. Ah! vous n'avez pas eu besoin, vous, d'aller le chercher au mont des Olives. Il ne vous a fallu ni complot ni une troupe de gens armés. Jésus était dans vous-même; il était venu s'unir à votre âme, pour en être la vie, le salut et la gloire; quand vous avez reçu le saint caractère du baptême, il était venu s'unir à votre corps comme un pain vivifiant; quand vous avez participé au sacrement de l'eucharistie, vous avez été comme transformé en Jésus-Christ lui-même, vous avez pu dire : *Le Christ vit en moi*, « *vivit in me Christus*. » (Galat., II, 20.) Son cœur fait battre mon cœur; il est la vie de ma vie. — Mais vous avez péché; cette âme où résidait Jésus-Christ, cette âme transformée en Jésus-Christ, vous l'avez livrée à ses ennemis, en vous abandonnant à ses passions; vous avez livré Jésus-Christ lui-même; il est mort, dans votre âme, ce Verbe incarné autant qu'il a dépendu de vous, il y est mort une seconde fois, *rursum*, plusieurs fois, autant de fois que vous avez réitéré vos péchés; il y est mort de la même manière, abandonné, humilié, conspué, méprisé; il y a été tourmenté plus longtemps peut-être et plus cruellement que sur la croix; il a donc été crucifié enfin, dans votre cœur et de vos propres mains, car vous n'avez rien fait en péchant que ce que vous avez bien voulu faire; *Crucifigentes in semetipsis*.

Il n'est donc que trop vrai, chrétiens, et nous ne saurions en douter sans renier notre foi : je suis environné, dans cette chaire, des auteurs mêmes des souffrances et de la mort du Fils de Dieu — que devons-nous en penser, et qu'allons-nous en conclure?

Quelque effrayante que soit cette vérité, je ne remplirais pas le devoir de mon ministère, si je ne vous en révélais les inevitables conséquences, si je n'en faisais à tous et à chacun la trop juste application.

Où, chrétiens indifférents et dissipés, qui ne veillez ni ne priez, entourés, assaillis que vous êtes sans cesse des ennemis de votre salut; vous qui dormez tranquillement dans votre péché et vous laissez aller, sans aucun souci, sur la pente qui mène à la perdition, tandis que Jésus vous appelle, qu'il vous cherche, qu'il vous sollicite, qu'il intercède et souffre pour vous; c'est vous que représentaient ces amis infidèles qui, en l'abandonnant au commencement de ses épreuves, ont déchiré son cœur par leur ingratitude et leur aveuglement inexcusable. Chrétiens équivoques et sans sincérité, qui abusez peut-être des saints mystères autant que vous en usez; vous qui ne craignez pas de faire descendre dans un cœur affectionné sciemment au péché le Dieu que le péché a crucifié; et vous aussi qui oseriez bien vous servir du Saint des saints, pour gagner la faveur des hommes, pour mieux dissimuler à leurs yeux, vos désordres secrets, c'est vous qui avez trahi et qui trahissez Jésus par un perfide baiser. Disciple pusillanime et bien indigne du meilleur et du plus grand des maîtres, vous qui, par la crainte d'une raillerie vaine, avez une fois ou tant de fois rougi de sa doctrine et de son nom, devant des hommes frivoles, des enfants peut-être, c'est vous qui avez affligé son cœur, par ces indignes reniements, plus que les méchants par leurs plus sanglants outrages. Faux pénitents qui, après avoir multiplié peut-être vos péchés au-delà du nombre de vos jours, n'en avez encore offert à Dieu aucune juste satisfaction; imitateurs de ces pharisiens aveugles, qui ne nettoyaient que les dehors de la coupe; pécheurs mal convertis qui ne voulez vivre que pour jouir, tandis que Dieu ne vous laisse la vie que pour acquitter, par la pénitence, la dette de vos péchés, c'est vous qui êtes ce juge indigne et punissable qui après avoir condamné Jésus, se croyait pur de son sang pour s'être lavé les mains! Et vous qui n'avez pas compris encore que la profession de chrétien est incompatible avec la recherche du plaisir, avec la détestation de la volupté; vous qui ne savez rien refuser à vos désirs sensuels; malheureux jeune homme, l'esclave aujourd'hui peut-être, bientôt la victime de la plus honteuse des passions, n'est-ce pas vous qui avez armé d'un fouet cruel les mains qui ont ensanglanté la chair virginale de Jésus? Ah! qui que vous soyez, pécheurs de tout genre, qui persévérez avec obstination dans le péché; vous tous qui ne voulez pas renoncer à votre péché; c'est vous enfin, oui, c'est vous, qui à la vue de Jésus couronné d'épines, avez proféré ces mots sangui-naires : *Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le...* Mais

c'est ton Seigneur, mais c'est ton Dieu, vous a dit en ce moment ce juge toujours équitable, souvent trop faible, que vous portez en vous-même. Crucifierai-je ton Seigneur et ton Maître? — Je ne connais d'autre maître ni d'autre Dieu que mon plaisir et ma passion. — Que faut-il donc faire de Jésus? — Otez-le de devant mes yeux, qu'on ne me parle plus de Jésus; qu'il ne revienne plus à ma pensée, *crucifiez-le* si vous voulez: *Crucifigatur*. N'est-ce point vrai, chrétiens; n'est-ce point là, sinon dans les mêmes termes, au moins équivalement, le langage qu'on a droit, par sa conduite, de prêter au pécheur obstiné?

Ah! s'il était ici une de ces âmes malheureuses et criminelles; s'il y avait parmi vous, je ne suppose pas un de ces pécheurs endurcis et incorrigibles qui ont scellé par l'incrédulité la damnable résolution de ne pas se convertir à Dieu, mais je dirai seulement un cœur indécis entre le vice et la vertu, un cœur habituellement inconstant, qui se donne au bien et au mal selon les circonstances, un cœur où la promesse de ne plus offenser Dieu volontairement ne fût pas sincère et sans retour. Ah! je lui révélerais en ce moment toute la noirceur de son iniquité, toute la folie de son imprudence, toute l'horreur du danger dont il est menacé, je lui dirais: voilà ton Dieu! il a été crucifié, comme tu vois; mais le péché que tu veux faire vivre, le péché que tu es encore disposé à commettre va le crucifier de nouveau, et tu le sais! comme le juge autrefois aux Juifs déicides je le présente à tes yeux: *Ecce homo*. (Joan., XIX, 5.) Voilà le Dieu fait homme (*on montre un crucifix suspendu à côté de la chaire*), n'en détourne pas les regards; ose, ose fixer cette image si attendrissante pour tous les bons cœurs. Il n'est pas seulement couronné d'épines ton Sauveur et ton Maître, ni revêtu de la pourpre d'ignominie; il est dépouillé, étendu sur une croix, les mains percées et le côté ouvert. Je ne dis plus seulement: *Voilà l'homme*; je vous dis à tous, chrétiens, voilà votre Dieu. Le reconnaissez-vous pour votre Dieu? Que voulez-vous donc qu'il soit fait à votre Dieu incarné pour vous? Voulez-vous qu'il vive dans votre cœur ou voulez-vous qu'il y meure? — Ah! mes frères, si un ennemi se jetait à vos genoux; s'il les embrassait et les baignait de ses larmes, vous n'auriez rien à lui refuser... Voilà votre Sauveur, voilà Jésus, le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux de vos amis... Ce ne sont pas seulement des pleurs qu'il verse, c'est tout son sang. Il ne se met pas à vos genoux, il s'est fait clouer sur une croix; et c'est de là qu'empruntant la voix suppliante de son ministre, il vous fait entendre, comme autrefois à ses ennemis, que la sentence de sa vie ou de sa mort est en votre pouvoir, et d'une vie qui lui est plus chère que celle qu'il a une fois perdue, et d'une mort qu'il abhorre plus que le supplice qu'il a une fois enduré. — Voulez-vous encore pécher? Ne di-

tes-vous point avec sincérité: Jamais, non jamais! Conservez-vous dans une arrière-pensée, dans un repli secret de votre cœur, le désir formé, le dessein arrêté de vous abandonner encore aux funestes et fausses douceurs d'une criminelle passion?... N'en doutez point. Vous l'avez dit, vous le dites dans votre conscience: Que Jésus meure! que Jésus meure et qu'il soit crucifié! Peut-être en ce moment et ma parole et son aspect vous importunent. Vous en détournez vos yeux et votre pensée, et vous ne venez plus entendre qu'un vain bruit. Vous armez peut-être avec effort contre votre conscience et mon Jésus toutes les erreurs de votre esprit, toutes les illusions de votre malheureux cœur. Aussi bien pourrait-il s'écrier, ce pécheur déterminé au mal, aussi bien pourrait-il dire avec cette multitude furieuse d'impies, de scélérats, d'hypocrites et de libertins: *Tolle, tolle* (*Ibid.*, 13), Otez-le donc, ôtez-le de devant mes yeux. — Eh bien! oui, il vous sera ôté. Oui, il sera retranché, par votre crime, du nombre des vivants. Oui, puisque vous le voulez, pécheur incorrigible, vous le crucifierez, vous percerez ces pieds et ces mains, vous ferez jaillir ce sang que vous avez tant voulu répandre, et il retombera sur vous, puisque vous le voulez!!! Et vous verrez, vous aussi, *vos videritis* (*Matth.*, XXVII, 24), vous verrez ce qu'il vous en arrivera.

Grand Dieu! votre main puissante a bien dû creuser les enfers, puisqu'il devait y avoir un Jésus qui mourût avec tant de bonté pour les hommes, et des hommes qui réitérassent avec tant de méchanceté la mort de Jésus! Qu'il soit profond, qu'il soit éternel; qu'on y entende à jamais des gémissements et des cris de désespoir; qu'acharnées sur leurs victimes, les flammes toujours ardentes n'y ralentissent jamais leur activité vengeresse, de tous les points de ces abîmes ténébreux; il ne pourra s'élever partout qu'une voix: *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables*: «*Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*» (*Psal.* CXVIII, 137.) Tremblez donc, pécheurs impénitents, à l'aspect de la croix, tremblez! Si vous ne voulez pas que celui-là vous sauve, il vous perdra. Cette même croix, qui avait été arborée, comme un signe de salut et de miséricorde pour tous, va crier vengeance contre vous. Malheureux! si c'est ainsi qu'on a traité l'innocent, que fera-t-on du coupable? Voilà ce qu'on a fait au Fils de Dieu; qu'arrivera-t-il à un misérable, qui n'a de lui-même que le néant, et qui ne s'est servi du talent qu'il a reçu que pour renouveler à satiété la passion que son bienfaiteur a soufferte pour lui. Oui, pour lui! car enfin, ce n'était pas Jésus, l'innocent Jésus, qui devait les subir, ces tourments et cette mort. Ah! cette couronne d'épines qui a déchiré si douloureusement son front, ces souillures abominables qui l'ont profané, ce n'était pas Jésus, l'humble Jésus, qui de-

vait souffrir tant d'ignominie : c'était le front de l'orgueilleux, l'orgueilleux qui, non content de mépriser son maître et son semblable, ose bien se dresser contre Dieu même, et lui dire : Je ne veux ni te croire, ni te servir. Tremblez donc, orgueilleux, esprits superbes et rebelles, qui vous êtes fait une idole de votre fragile personne ; tremblez, et à l'aspect de cette croix, voyez à quoi vous devez vous attendre. Ce dépouillement, cette dégradante nudité, ce n'était pas Jésus, le généreux Jésus, qui devait en rongir, lui, le pauvre volontaire, lui, l'indigent, qui n'avait pas même voulu avoir où reposer sa tête ; lui qui, pour vous enrichir de tous les dons de la grâce, s'était dépouillé de tout, même de l'éclat de sa gloire ; c'était cette âme cupide et ambitieuse qui ne rêve que grandeur et opulence ; cet insensé, qui va consumant sa vie à poursuivre des biens périssables comme lui, et qui ne voudra rien quitter pour acquérir des trésors éternels... Cette croix, cet écrasant fardeau, ce n'était pas Jésus qui devait la porter, et fléchir et tomber sous son poids ; lui qui, dès son enfance, s'était imposé le poids plus pesant encore des misères de l'humanité ; c'était le sensuel, c'était le paresseux, c'était tous ces mondains qui mènent dans la mollesse une vie oisive, et qui, tout coupables qu'ils sont, et tout chrétiens qu'ils osent se dire, ne veulent seulement pas porter la plus légère pénitence, pas même celle du travail que leur impose leur devoir. Tremblez donc, vous qui n'aspirez qu'au repos et aux plaisirs ; tremblez, et à l'aspect de cette croix, voyez à quoi vous devez vous attendre. Cette coupe, cet affreux breuvage de myrrhe et de fiel, ah ! ce n'était pas Jésus qui devait y tremper ses lèvres ; ce n'était pas Jésus qui devait s'abreuver de vinaigre, dans le tourment de la soif ; vous le savez bien, intempérants amateurs des joies et des excès de la table ; et vous qui, loin des regards des hommes que vous craigniez, avez eu l'audace de remplir d'horreur les regards de Dieu que vous braviez, ah ! ce n'était pas la main de Jésus, du chaste Jésus qu'il fallait percer de clous et attacher à la croix de toutes les douleurs... Tremblez donc, vous plus que tous les autres, intempérants, impudiques, tremblez et comprenez, s'il vous est possible, à l'aspect de cette croix, ce qui vous est réservé dans les terribles jugements de Dieu. Le jour va venir (chaque instant vous en approche), où vous allez vous trouver, devant ce redoutable tribunal, en la présence de la croix et confronté avec elle... Comprenez-vous maintenant ce que vous annonce la sainte Écriture (*Luc.*, XXXIII, 30), qu'alors, vous serez saisis d'un tel effroi que vous demanderez aux montagnes de se renverser sur vous, à l'abîme de s'ouvrir sous vos pas, mais vainement... où fuir, où vous cacher ? comment vous soustraire aux mains invincibles de Dieu ? ah ! ne vous abusez point ; ne vous faites pas illusion. Il n'y a pour vous qu'un seul rempart ; il n'est qu'un

asile, il n'est qu'un défenseur : La croix, cette croix, ingrat, où vos mains ont cloué votre Sauveur et votre Père, la croix sera votre unique refuge, la croix est votre seul espoir.

Venez donc à elle sans plus différer ; tombez à ses pieds et satisfaites enfin, en brisant votre cœur de repentir, à la justice, à la sainteté, à la miséricorde de votre Dieu ; venez à la croix de Jésus, déposer votre péché, y renoncer pour toujours. Venez au pied de cette croix, pleurer, non pas sur Jésus, mais sur vous-mêmes ; non pas sur ces plaies et sur ces douleurs d'un Homme-Dieu, mais sur vos propres iniquités, qui ont causé ces douleurs, qui ont irrité et rouvert ces plaies : *Attritus est propter scelera nostra.* (*Isa.*, LIII, 5.) Mêlez vos larmes au sang que vous avez fait répandre, et ce sang divin vous sauvera. Venez, pécheurs, venez à Jésus crucifié. Il vous appelle : *Venite ad me.* Il vous appelle tous : *Venite ad me, omnes.* Il vous appelle, vous surtout qui, déjà chargés de tant de péchés, devriez tant gémir sous cet insupportable fardeau : *Venite ad me omnes qui onerati estis.* (*Matth.*, XI, 28.) Il vous appelle pour vous pardonner et vous délivrer ; il a les bras étendus et le cœur ouvert pour vous recevoir. Ah ! comme ils vont promptement se calmer tant de justes ressentiments dans ce cœur de père. Il pouvait vous perdre, il vous aimait, il a voulu vous sauver ; il vous aime encore, il veut vous sauver et non pas vous perdre. Rendez-vous, pécheurs, rendez-vous à Jésus et à sa croix. Adorez-la tous, chrétiens, cette croix rédemptrice : embrassez-la avec transport et mettez en elle à jamais votre espoir et votre amour : *O Crux, ave, spes unica.* Attachez-y votre cœur et votre pensée, et demeurez avec elle dans ces jours saints, la bénissant, l'invoquant, la contemplant, avec la Mère aux grandes douleurs, qui est aussi la mère des larmes pieuses et des miséricordes : *Stabat Mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa.* C'était plus sur vous encore qu'elle pleurait, cette tendre Mère, que sur son divin Fils. Laissez pénétrer dans votre âme le glaive qui perçait la sienne : *Cujus animam dolentem contristatam et gementem pertransivit gladius.* Qu'il est bien juste que la vôtre soit aussi transpercée. Que désormais et toujours, vous aimiez à tourner vos regards vers ce signe salutaire dans les tentations, dans les dangers, dans les afflictions, quand vous sentirez l'amertume du remords ; priez souvent à ses pieds, travaillez en sa présence, portez-le dans votre sein ; qu'en achevant de vous parler d'elle, je le laisse dans votre cœur et qu'il n'en sorte jamais, ce garant sacré de tout ce qu'il y a pour vous au monde de plus redoutable à la fois et de plus consolant : les rigueurs de la justice divine, si vous êtes ingrats et rebelles ; et les profusions de la grâce et de la miséricorde si vous êtes fidèles ou repentants, ce que je vous souhaite.

SERMON III.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (*Luc.*, II, 14.)

Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Ne soyez point surpris, mes frères, si je vous fais entendre aujourd'hui les mêmes paroles que les anges répétaient à la naissance du Sauveur. La divine Providence a tellement associé Marie à l'œuvre de la rédemption, elle a voulu lui donner une si grande part au salut des hommes, que Marie aussi est venue au monde pour procurer à Dieu une grande gloire, et aux hommes une grande paix. — Le jour de sa Naisance (*ou de son Assomption*) qui est un jour de joie et de gloire pour le ciel, est aussi pour la terre un jour d'espérance, de salut et de bonheur : *Gloria in excelsis*, etc.

Oui, mes frères; tel est l'éloge que je viens donner aujourd'hui à la divine Marie. Elle a été pour Dieu un sujet de gloire et elle est pour nous une source de grâces, — éloge le plus beau pour elle sans contredit et le plus intéressant pour nous. Car dans le ciel et sur la terre que peut faire de plus grand et de plus excellent une créature que de rendre gloire à Dieu; et pour nous, chrétiens, à qui tout le reste n'est qu'illusion et vanité, qu'y a-t-il de plus cher que le salut?

Marie, par la grandeur de ses privilèges, par ses vertus et par ses sacrifices, a été pour Dieu sur la terre un sujet de gloire. C'est ce que j'ai dessein de vous exposer d'abord, jusqu'à vous porter à dire d'elle comme moi : *Gloria in excelsis Deo*.

Marie, par son titre de mère et par sa tendresse, est devenue pour nous une source de grâce et de miséricorde, c'est ce que je me propose de vous montrer en second lieu, pour justifier cette consolante parole : *In terra pax hominibus*.

Grandeur et excellence de Marie, bonté et bienfaits de Marie, digne sujet de votre attention, mes frères, et qui doit vous toucher également tous; vous qui avez déjà pour cette admirable Vierge de justes sentiments de tendresse et de vénération, écoulez-moi; ce que je vais dire vous la rendra plus chère encore et vous la verrez plus digne de votre amour; vous qui, moins heureux, ne la connaissez pas, vous qui n'avez encore éprouvé pour elle aucune émotion de piété, ah! vous surtout écoutez-moi; puissent mes faibles paroles vous faire connaître la divine Marie; puissé-je vous montrer dignement et ses vertus et ses grandeurs et sa bonté; ah! puissé-je allumer dans votre cœur, les chastes ardeurs d'un si saint et si salutaire amour! L'heureux jour pour vous que celui où vous aurez trouvé ce trésor inépuisable de richesses spirituelles. Je vous en conjure; tous ensemble, élevons nos cœurs à Dieu, et par l'intercession de Marie elle-même, demandons-lui, pour vous et pour moi, qu'il nous

éclaire, qu'il nous anime, que son esprit et ses lumières pénètrent jusqu'au fond de nos cœurs : *Ave Maria*.

PREMIER POINT.

Représentez-vous, mes frères, dans une tranquille retraite, loin du monde qui l'ignore et dont elle veut être ignorée, une Vierge modeste et pieuse. Ses yeux baissés attestent sa pudeur et commandent le respect. Son visage est serein comme son âme; plein de noblesse et de gravité, il est sérieux sans être austère, parce qu'à chaque instant on y voit naître le sourire de la douceur et de la bonté. Elle n'a point de parure, mais dans toute sa personne on admire un air de candeur et cette belle simplicité qui est le seul ornement de la vraie vertu. Occupée intérieurement de son Dieu, à l'adorer, à le bénir, à écouler ses aimables entretiens, il lui est plus difficile de parler que de se taire, et si quelquefois elle sort de ce pieux silence, c'est pour remplir à l'égard du prochain les devoirs de la charité : elle console, elle instruit, elle ranime. La sagesse a mis ses conseils sur ses lèvres. Toujours, quand on la quitte, on se trouve meilleur ou désireux de le devenir. Pauvre et cachée dans une obscure condition, elle sait souffrir sans chagrin les privations inséparables de l'indigence, et quoique souvent ses mains royales succombent sous le poids de travaux pénibles, elle n'en vie pas à l'opulence ses loisirs inutiles ni ses délices trop souvent criminelles. Jamais on n'avait vu tant de douceur alliée à une telle fermeté, tant de patience et tant d'activité; tant de zèle, une plus vive tendresse pour le prochain, pour soi-même une si entière résignation. Compagne soumise de cet homme fidèle qu'on appelait son époux, elle partageait toutes ses sollicitudes, le consolait et adoucissait toutes ses peines; quelque empressé qu'il fut de la servir, elle était plus empressée encore de lui obéir, et il était forcé de paraître son maître, lui qui attachait tant de prix à n'être que son serviteur. Du reste, comme tout son cœur, comme toute son âme était à Dieu, toutes ses actions étaient pour Dieu et toutes ses œuvres étaient des prières. Détachée de toutes les choses d'ici-bas qu'elle voit toutes petites et fugitives; détachée d'elle-même, parce qu'elle ne se voit que devant Dieu, abandonnée entièrement dans l'anéantissement d'une incessante adoration, à cette volonté de Dieu toujours si sainte et si parfaite, elle n'agit que par l'esprit de Dieu, elle ne vit que pour Dieu, ou plutôt Dieu vit en elle comme dans lui-même, *Dominus tecum*, lui dit l'envoyé céleste, *le Seigneur est avec vous*. (*Luc.*, I, 28.)

Ainsi, mes frères, déjà nous voyons Marie rendre au maître suprême, par la perfection de ses vertus et de son amour, tout ce que le Maître suprême lui a donné par sa bienveillante prédilection; et si Dieu n'avait fait en elle la plus parfaite de ses créatures, que pour être souverainement aimé

et glorifié par cette créature privilégiée, Marie a rempli sa destinée par cela seul : *Gloria in excelsis Deo.*

Oui, mes frères, gloire à Dieu seul ! C'est là ce que la justice et la vérité nous obligent à reconnaître à la vue de toute vertu extraordinaire. Assurément elles sont grandes et vraies, ces vertus dont vous contemplez avec moi les traits dans le caractère et les habitudes de Marie ; mais oserai-je dire qu'il pourrait se faire qu'une condition manquât à cette sainteté pour qu'elle fût vraiment glorieuse à Dieu ? Qu'importent en effet nos vertus à Dieu, chrétiens, si notre amour-propre se les attribue, s'il aveugle notre esprit et trompe notre cœur, au point de s'en nourrir et de s'en glorifier soi-même. Alors, loin de retirer sa gloire de notre sainteté, Dieu en reçoit une injure. Mais que, comblée de ses biens, une créature s'incline et s'humilie devant Dieu et devant les hommes ; qu'elle veuille ne jouir de ces dons que pour en faire continuellement hommage ; qu'elle consente même à se priver, à se dépouiller, pour lui en offrir le sacrifice, de ce qu'elle a reçu de plus précieux, voilà qui est honorer Dieu pleinement et dignement, en le faisant connaître pour ce qu'il est, l'auteur de tout don parfait et le souverain arbitre de ce qu'il a donné.

Or, mes frères, qui ne sait à quel point l'humble Marie a porté les abaissements de l'humiliation et la générosité du sacrifice ? « Elle n'a été, dit saint Bernard, la plus élevée des créatures, que parce qu'elle fut la plus humble. » Humiliation dans l'accomplissement des devoirs et des travaux de la condition où elle était réduite, nonobstant son origine royale ; humiliation dans les besoins et les privations que lui imposaient souvent sa pauvreté et l'indigence de son époux ; humiliation pénible par-dessus toutes les autres dans cette circonstance où son honneur compromis aux yeux du vertueux Joseph allait être flétri devant toute sa famille et tout un peuple, humiliations mille fois renouvelées dans les humiliations même de son Fils, depuis sa naissance dans une étable jusqu'à sa mort sur une croix, humiliation enfin et abaissements volontaires, humiliation où éclatait sa joie et se révélait l'enthousiasme du bonheur, dans les événements les plus glorieux de sa vie.

Magnificat anima mea Dominum : Je rends gloire au Seigneur de toute mon âme ; et *exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*, et j'ai tressailli de joie, dans l'esprit de mon Dieu et de mon Sauveur : et pourquoi ? *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ* : parce que, bien que je ne fusse que sa très-humble servante, il a jeté sur moi un regard. Toutes les nations me féliciteront de mon bonheur : et pourquoi ? *Quia fecit mihi magna qui potens est* : parce que celui qui peut tout a opéré en moi un grand prodige ; et *sanctum nomen ejus* : aussi est-ce son nom, ce n'est pas le mien, qui doit être exalté et

glorifié comme saint ; je n'ai même rien mérité de lui. Il a tout fait par miséricorde pour moi, pour son peuple et pour les générations à venir : *Et misericordia ejus a progenie in progenies* ; c'est ainsi qu'il aime à manifester sa puissance. Il renverse de leur trône les superbes et il élève les petits au faite de la grandeur : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* (Luc., I, 46-52.) Qui ne verrait, mes frères, dans ces expressions sublimes, la révélation d'un cœur sincèrement humble et l'oubli profond de soi-même, pour rapporter toute gloire à Dieu : *Gloria in excelsis Deo.*

Mais voici le moment critique et le jour de l'épreuve ; voici l'heure du sacrifice. *Mon Père*, s'écriait Jésus, à la veille de sa passion, *l'heure est arrivée ; glorifiez votre Fils pour que votre Fils vous glorifie* : « *Pater venit hora ; clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te.* » (Joan., XVII, 1.) Et sa sainte Mère, ô Père céleste, oui, sa sainte mère, en vous adressant la même prière, n'aurait fait qu'exprimer le vœu de son cœur. Quel mystère de charité ne révélerais-je pas, M. F., s'il m'était possible de faire pénétrer vos regards jusque dans l'intimité de ce cœur sacré de Marie. Vous y verriez un autel vivant où la flamme du divin amour consume sans cesse des victimes de plus en plus chéries et dignes de l'être. Là, elle avait sacrifié à Dieu, par le vœu de virginité, tous les plaisirs, toutes les joies de la chair et du monde ; elle avait sacrifié l'espoir qui faisait palpiter le cœur des filles d'Israël, la gloire de devenir la mère du Messie. Là, durant toute la vie de son Fils, elle avait immolé à son amour tout ce que les hommes appellent douceur et jouissance de la vie : tranquillité, délassement, aisance, commerce de ses proches, considération et honneur. Là, quand le moment fut venu, elle sacrifia, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, pour le peuple élu et pour le monde entier..... que vais-je dire, ô mon Dieu ! cette mère sacrifia son Fils unique. Oui ! sur le Calvaire, tandis que notre malice immoiait avec tant de cruauté la plus innocente des victimes, Marie, seule et debout, au pied de cette croix ensanglantée, a mêlé ses pleurs au sang de son Fils. Les yeux fixés sur ses yeux mourants, le cœur brisé de douleur, elle attendait avec une anxiété inexprimable, ou que le Fils de Dieu manifestât sa puissance, ou que le Fils de l'homme succombât sous les coups des méchants. C'en est fait ! elle a vu son dernier regard, elle a entendu son dernier soupir et ses dernières paroles ont été pour elle. O mères, mères chrétiennes, si vous avez un fils sur lequel se porte toute votre tendresse, vous seules pouvez comprendre quel fut alors le déchirement de son cœur. Vous le comprendrez, vous le sentirez ; mais jamais, non jamais, vous ne pourrez le sentir comme ce cœur si parfait. Et qui de vous a été douée d'une sensibilité si exquise ? Qui de vous aurait un fils si grand et si aimable à pleurer ? Qui de vous, enfin, aurait la force..., on n'oserait même pas vous le

proposer, et le sacrifice que Dieu exigea d'Abraham, vous avez dit qu'il ne l'eût pas ordonné à une mère. Voyez donc quel empire l'amour de Dieu exerce sur le cœur de Marie : il impose silence à la voix de la nature, et voilà que le sacrifice impossible est consommé. Profondément résignée à votre sainte volonté, Dieu de miséricorde et de justice, plus forte que sa douleur, qui est mugissante et houleuse comme la mer, dit l'Écriture, plus forte que la nature qui s'épouvante et se trouble au point que la terre tremble et que les roches se fendent, éplorée mais non abattue, elle reçoit, entre ses bras et sur ses genoux, le corps inanimé de son Fils ; et, levant les yeux vers vous, ô Père qui l'avez ainsi voulu, elle vous offre, avec un immense amour, son bien, son trésor, plus que sa vie, son Fils, qui est Jésus ! Le ciel qui s'émeut à cette vue, et les anges qui contemplant et admirent ces étonnants mystères ne savent exprimer leur ravissement qu'en répétant les paroles de l'Évangile : *Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* : « *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* »

Paix et miséricorde aux hommes de bonne volonté ; recueillons maintenant et méditons pour notre consolation ces dernières paroles ; car c'est là enfin, c'est à la miséricorde envers les hommes et à leur salut que viennent aboutir ces grandes choses : Marie, en procurant à Dieu la plus grande gloire, nous a acquis et assuré les plus puissants moyens de salut.

DEUXIÈME POINT.

Vous attendez, mes frères, que je vous parle des bontés de Marie, de sa tendresse pour les hommes, et des trésors de miséricorde que le Sauveur a répandus sur nous par ses mains. Pauvres pécheurs que nous sommes ! Qui pourra dire jamais et le nombre et la grandeur et l'urgence de nos misères ! Dès le berceau et dans le premier âge de la vie nous portons, exposé sans défense à des ravisseurs insidieux, ce trésor précieux de l'innocence que l'on perd si aisément et qu'on ne retrouve jamais. A peine sommes-nous entrés dans les jours brillants de la jeunesse, que les orages des passions agitent notre cœur, et qu'elles font effort l'une après l'autre, ou toutes ensemble, pour nous entraîner au delà des bornes du devoir. Que de sollicitudes funestes à la piété, que de pièges cachés préparent à l'âge mûr la cupidité, l'ambition, les difficultés des affaires et les illusions de l'intérêt ! Dans la vieillesse, que de fautes à réparer, que de préjugés à déraciner, que d'affections à renoncer, que d'habitudes à rompre ! Le riche que n'a-t-il pas à craindre des anathèmes du Sauveur ? Le pauvre ! comment dans ses luttes avec l'indigence, échappera-t-il au découragement et au désespoir ? Que de peine n'ont pas tous les jours et les grands et les petits, les uns à jouir de leur élévation sans orgueil, les au-

tres à souffrir leur bassesse sans dépit, et une humble condition sans amertume. Dans toutes les situations enfin, à tout âge, dans tous les rangs, que de dangers à éviter, que de vices à corriger, que de devoirs à pratiquer, que de péchés à expier, que de maux affligent à la fois les hommes ! Eh bien ! mes frères, bannissez de votre cœur une inquiétude trop bien fondée et croyez fermement à l'Évangile de paix que je vous annonce aujourd'hui. *In terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Cette Vierge céleste dont vous venez d'admirer les vertus, cette excellente créature que vous saluez du nom de Reine ; cette auguste Marie, entendez-le bien, malheureux enfants d'Ève, exilés et gémissants comme vous êtes dans cette vallée de larmes, Marie est en même temps une Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ*, et vous pouvez avec confiance élever les yeux et les mains vers elle.

Marie est notre mère, nous savons tous ce que c'est qu'une mère ; dès le berceau nous l'avons tous appris : *Vita dulcedo spes nostra.* Notre vie, notre consolation, notre espérance, c'est à ce nom que nous avons reçu la vie ; à ce nom, dans les jours de notre plus grande faiblesse se rattachait notre consolation et notre espoir : *Dulcedo et spes.* Or, dans le cœur de Marie ce nom n'a point dégénéré et nous trouverons dans sa tendresse la vie, la consolation et le plus ferme appui de notre espérance ; premièrement parce qu'elle est pour nous une véritable mère ; secondement parce qu'elle est notre mère dans l'ordre de la miséricorde et du salut.

Peut-être, M. F., vous êtes-vous persuadé que si nous donnons à Marie le nom de mère, c'est par un de ces abus de mots familiers au langage humain, et que nous voulons seulement dire que Marie a pour les hommes des sentiments de tendresse, tels que peut les concevoir une bonne mère, pour les enfants qu'elle a mis au jour. Si vous n'avez pas eu cette pensée, peut-être au moins avez-vous cru que Marie n'est pas aussi réellement votre mère que celle à qui vous donnez ce nom dans l'ordre de la nature. Eh bien ! détrompez-vous : non, il n'y a point ici d'artifice de langage de la part des hommes, ni aucune pieuse exagération. Ce titre n'est pas un vain titre. Il est appuyé sur un acte qui tient au fondement même du christianisme. C'est une parole de Dieu, c'est-à-dire une de ces révélations divines qui manifestant la vérité, ne laissent plus lieu au doute ni à l'appréhension d'une erreur. Marie est véritablement, pour tout chrétien, une mère ; et s'il y a quelque différence entre la maternité de Marie et la maternité naturelle, cette différence est tout entière à l'avantage de Marie ; c'est la même que celle qui existe entre les choses de la nature et les choses de la grâce ; entre ce qui est du corps et périt avec lui, et ce qui tient à l'âme et subsiste avec elle dans l'éternité.

Sur quoi sommes nous donc fondés,

M. F., pour affirmer que si Marie est la mère des chrétiens, c'est en vertu d'une parole de Dieu, et que ce titre ressort des principes fondamentaux du christianisme. Le voici, veuillez bien l'entendre.

Tout l'édifice de la religion chrétienne, M. F., repose sur deux vérités essentielles : L'incarnation du Verbe et l'incorporation des hommes au Verbe incarné. Un Dieu s'est fait homme ; voilà le premier principe du christianisme. Les hommes ont acquis la faculté de s'identifier, autant qu'il est possible, avec cet Homme-Dieu : c'est la première conséquence de l'incarnation et le second principe générateur du christianisme. En vertu du premier de ces mystères, de l'incarnation du Verbe, il résulte que *Marie est la Mère de Dieu* ; du second, de ce fait que les chrétiens ont mystérieusement, mais réellement été unis et incorporés à l'Homme-Dieu, il s'ensuit que Marie est non moins réellement, quoique mystérieusement aussi, Mère des chrétiens.

Rien n'est plus fréquemment et plus fortement exprimé dans l'Évangile, dans les écrits des apôtres, dans les enseignements des Pères de l'Église, que cette vérité de l'incorporation et de l'union substantielle des chrétiens avec Jésus-Christ. « O mon Père, dit Jésus, je m'offre en sacrifice, afin que tous ceux qui croiront en moi, purifiés par mon sang, deviennent semblables à moi, qu'ils ne fassent qu'un devant vos yeux avec votre Fils bien-aimé ; et qu'ils ne soient qu'un avec moi, ô mon Père, comme avec vous, moi, je ne suis qu'un : *Ego sanctifico me ipsum, ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te.* » (Joan., XVII, 19, 21.) Cette union est l'effet du baptême, nous apprend saint Paul : *Vous tous, nous dit-il, qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ.* « *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* » (Galat., III, 27.) Toutes les conséquences de cette intime union, de cette incorporation au Verbe, voulue et prédite par Jésus, accomplie dans le baptême, sont déduites et admises dans les livres sacrés. Ainsi, de ce que nous ne faisons qu'un avec Jésus, il s'ensuit, direz-vous, que nous sommes devenus, comme lui, les fils de Dieu. Aussi est-ce bien ce qu'enseigne l'Évangile : *Tous ceux qui ont reçu le Verbe fait chair, dit saint Jean, il leur a été donné de pouvoir devenir enfants de Dieu* : « *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* » (Joan., I, 12.) Ainsi de cela que nous ne faisons qu'un avec Jésus-Christ ; de ce que nous sommes appelés comme lui les fils de Dieu, il s'ensuit, direz-vous encore, que nous avons le droit de nous dire *ses frères*. Aussi est-ce bien le nom qu'il nous donne lui-même, et son apôtre nous affirme qu'il n'est que le premier-né des enfants de Dieu. Ainsi de cela que nous ne faisons qu'un avec Jésus-Christ, étant devenus avec lui des fils de Dieu, il s'ensuit, direz-vous enfin, que nous devons partager avec lui l'héritage du Père commun. Aussi l'Esprit-

Saint vous déclare-t-il par l'Apôtre que vous êtes les héritiers du royaume de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. (Rom., VIII, 17.)

Or, votre foi étant telle, chrétiens, ces vérités si consolantes et si glorieuses pour nous, étant bien établies sur les fondements les plus profonds du christianisme, dites-le moi maintenant à votre tour : ne voyez-vous pas la dernière conséquence que nous en devons tirer et que vous allez être heureusement forcés d'admettre ? De cela que nous ne sommes qu'un avec le Christ, que nous sommes les cohéritiers, les frères de Jésus-Christ, ne s'ensuit-il pas enfin que la mère du Christ est notre mère ? N'est-ce pas véritablement que Marie est la mère de Jésus ? N'est-ce pas véritablement que vous êtes les images, les frères, les membres même du corps mystique de Jésus ? Y eût-il ici un chrétien assez malheureux pour s'obstiner à rejeter, par un doute fineste, une consolation si belle, le pourrait-il sans nier et récuser en même temps, et le caractère sacré que lui a imprimé le baptême, et les plus essentielles vérités de notre divine religion ?

Direz-vous que, à la vérité, Marie est la mère de Jésus : que vous le croyez ; qu'à la vérité, par votre baptême, vous êtes incorporés à Jésus-Christ : que vous le croyez ; mais que ce *corps mystique* de Jésus, dont vous avez été faits membres, n'étant pas le même en substance que celui qu'il a pris dans les chastes flancs de Marie, vous ne pouvez pas conclure de votre union avec Jésus-Christ, que vous soyez les enfants de Marie aussi véritablement que Jésus est le fils de Marie : ce serait une erreur ? Est-ce qu'il y a deux Jésus-Christ ? Est-ce que le Christ dont nous sommes membres, frères et cohéritiers, n'est pas le même que le Christ, fils de Marie ? La différence n'est que dans le mode et non dans la réalité. Sous plusieurs modes d'existences différentes, il peut y avoir identité d'êtres, de nature et de personnes. Le Christ est un et indivisible ; Marie étant bien véritablement la mère du Christ, le Christ est véritablement, sous toutes les formes, fils de Marie ; et comme il est impossible de dire qu'il y a un Christ fils de Marie et un Christ qui n'est pas fils de Marie, il est également impossible de dire que Marie n'est pas la mère des chrétiens, c'est-à-dire du corps mystique de Jésus, aussi véritablement que de ce corps sacré que ses mains virginales ont enveloppé de langes. Et le décret du concile d'Ephèse conduit immédiatement à cette conséquence. Ce saint concile, en effet, a déclaré que l'auguste Marie devait être appelée mère de Dieu, bien qu'elle n'eût engendré que la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ ; et cela, parce que dans la personne de Jésus-Christ la nature humaine est inséparable de la nature divine. Mais dans Jésus-Christ, le corps mystique appartient au même être que le corps charnel et en est inséparable ; donc, bien que Marie n'ait engendré que le corps charnel

de Jésus, elle doit être appelée la mère du corps mystique de Jésus, c'est-à-dire, des chrétiens.

Et cette vérité que nous avons jusqu'ici facilement établie sur les effets du sacrement de baptême, voyez comme elle devient évidente et frappante, si nous considérons les effets du sacrement de l'eucharistie.

Oui, chrétiens, quand vous avez reçu dans votre corps mortel la chair immortelle du Fils de Dieu, vous avez été un instant transformés en Jésus-Christ lui-même, son sang s'est mêlé à votre sang, sa chair s'est unie à votre chair, son âme a pénétré votre âme. Vous avez pu, vous regardant avec admiration, demander si vous étiez encore vous-mêmes, en douter, le nier et dire : *Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : « Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus. »* (Galat., II, 20.) Aux yeux de la chair et du monde, c'est encore moi, *vivo ego*, je vis ; mais à la lumière de la foi et devant Dieu, ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi ; aux yeux de Marie aussi, de Marie qui voit tout à la lumière de Dieu, ce n'est plus moi, *jam non ego*, c'est Jésus, *vivit vero in me Christus*, c'est son Jésus, que Marie voit en moi ; et vous, chrétiens, vous pouvez demander encore si Marie voit en vous ses enfants et si vous devez voir en elle une véritable mère ?

Mais qu'ai-je dit, mes frères, et pourquoi me suis-je tant efforcé de vous persuader cette vérité, en raisonnant avec vous sur notre foi, quand il m'aurait suffi de vous faire entendre une parole de Dieu. Soyez donc attentifs, chrétiens, c'est au Calvaire que je vais vous conduire.

Les disciples du Sauveur mourant étaient dispersés ; la frayeur les avait fait fuir et la crainte les retenait au loin. Un seul, digne par son amour d'une si honorable distinction, le disciple bien-aimé était demeuré près de la croix, avec la mère de Jésus. Il était là comme témoin et pour représenter tout le corps apostolique, toute l'Eglise. Cependant les grands mystères s'accomplissaient ; encore une parole avant le dernier soupir, et Jésus aura consommé ses éternels desseins pour le salut des hommes. Voilà donc que ses yeux mourants se détachent du ciel où ils s'élevaient pleins de larmes, et s'abaissent avec amour, avec compassion, sur sa mère désolée et sur son disciple fidèle, et alors une parole, une parole testamentaire, la parole du Rédempteur expirant, tomba de sa bouche sacrée : *Voilà votre fils*, dit-il à sa mère, en lui montrant le disciple : *Voilà votre Mère*, dit-il au disciple, en lui montrant Marie : *Ecce mater tua ; ecce filius tuus.* (Joan., XIX, 27.)

Enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, vous que l'Esprit-Saint appelle d'autres christ, ah ! pourriez-vous ici vous méprendre ? Non, j'en ai pour témoin ce sang

qui coule, et par la vertu duquel d'enfants de colère, vous acquérez le droit de devenir en ce moment même enfants de grâce et de bénédictions. J'en atteste ce dernier soupir qui, donnant la mort au péché, fait revivre dans votre âme l'image de Dieu votre Père ; j'invoque ce sacrifice de la croix au prix duquel s'est consommé l'acte de la nouvelle alliance, qui nous rendait à notre céleste origine. Non, il n'y a point à s'y méprendre. Le disciple privilégié ne fut substitué en ce moment au Fils, que parce que dans ce moment même un caractère lui était acquis, qui le rendait semblable au Fils, et autant que possible un être identique avec le Fils. C'est à lui, mais ce n'est pas à lui seul que cette parole est adressée, c'est à tous ceux qu'il représente, à tous ceux qui, à l'avenir seront marqués comme lui par le sang de l'Agneau et du caractère d'identité avec le Fils. Marie sous le poids de la douleur qui l'accable, a droit à une grande consolation ; c'est pourquoi à l'instant où elle voit son Fils, perdre la vie avec le sang, elle voit aussi du même sang naître une génération innombrable de nouveaux enfants ; et pour qu'elle n'en puisse douter, une parole divine le lui révèle : *Voilà votre fils*, lui dit Jésus, en lui montrant dans la personne du disciple l'homme racheté.

N'enviez donc plus, ô chrétiens, le sort du trop heureux apôtre ; cette mère qui lui est donnée, c'est bien Marie ; mais ce fils qu'on donne à cette mère, ce n'est pas un seul disciple, c'est tout chrétien qui voudra être fidèle, c'est vous, mes frères, c'est moi, c'est nous tous (1).

Je n'aurais donc plus rien, ce semble, à vous dire, que pour vous exhorter à aller vous jeter avec confiance dans les bras de votre mère ; mais il faut encore un mot pour l'édification de vos âmes, pour éclairer votre confiance et la rendre inébranlable : c'est que Marie est votre mère, avec une mission expresse d'interceder pour votre salut.

TROISIÈME PARTIE.

Vous avez remarqué, mes frères, dans quelle circonstance la mère de Jésus est devenue la mère de tous les chrétiens. C'est au moment de ce sacrifice mémorable qui consumma l'œuvre de la rédemption des hommes. Là tout se rapportait à ce grand dessein. Il ne sortait pas une goutte de sang du corps de Jésus, pas une larme de ses yeux, pas un soupir de son cœur, pas une parole de sa bouche, qui ne dût servir à la rédemption et au salut des hommes. Plus le sacrifice approchait de sa consommation et plus aussi la flamme divine qui consumait la pacifique hostie prenait d'activité. C'est dans ces derniers élans de son amour pour nous que Jésus prononça l'heureuse parole qui donnait Marie pour mère à tous ses disciples.

Pénétrons nous donc bien, M. F., de cette

(1) Si, pour abrégé, on supprime la 3^e partie, on irait d'ici à la péroraison ?

pensée consolante. Marie est notre mère et elle est notre mère dans l'ordre de la rédemption ; elle est notre mère pour notre sanctification et notre éternel bonheur ; elle est notre mère pour ouvrir et répandre sur nous, avec libéralité, les trésors de la miséricorde divine. C'est son devoir, c'est son titre, c'est son droit, et cela par l'institution de Dieu, d'après un engagement et une promesse, en vertu même de cette parole irréfragable qui fut prononcée sur le Calvaire et comme scellée du sang de la rédemption.

Qu'est-ce à dire, chrétiens, et quel mystère de grâce peut nous faire concevoir de plus belles espérances ? Tout ce qu'une bonne mère fait pour son enfant, nous sommes donc assurés que Marie doit le faire pour notre salut. Voyez-vous cette mère qui veille auprès d'un berceau, les yeux fixés sur ce faible enfant qui sommeille, attentive à tous ses soupirs ? Ainsi Marie doit-elle avoir toujours les yeux attachés sur nous. Voyez cette autre mère qui mène un jeune enfant par la main. Comme elle écarte sur son passage tout ce qui pourrait le blesser ; comme elle soutient ses pas encore mal affermis ; comme elle le prend dans ses bras, avec un transport de tendresse, quand le sentier devient périlleux ou trop difficile ! Ainsi Marie doit-elle nous conduire et nous sauver du péril quand nous commençons à marcher dans le chemin étroit de la vertu. Mais voici un jeune homme sur un lit de douleur, atteint d'un mal dangereux ; il languit, il souffre, sa vie est en péril. Ah ! sa bonne mère, comme elle est assidue, comme elle lui prodigue ses soins ! Il n'y a plus de repos, plus de sommeil pour elle ; plus d'autre affaire que celle de soulager son fils et d'arrêter le progrès du mal qui le consume. Tous les remèdes sont mis en usage ; elle donnerait de son sang, elle donnerait sa vie ; et voilà enfin ce que Marie doit éprouver et voudrait faire pour nous quand la fièvre des passions nous expose à la mort du péché. Quel fils dans l'indigence ou dans le péril a jamais eu recours à une tendre mère et n'a pas été à l'instant même secouru ? Je me trompe : parmi nous, quelle que soit l'ardeur de leurs désirs et la vivacité de leur tendresse, les mères sont trop souvent impuissantes pour secourir leurs enfants : mais notre mère céleste ! Ah ! chrétiens, serait-il possible ? Le divin Jésus donne les hommes à sa mère, au même titre qu'il lui appartient lui-même ; il les lui donne afin qu'elle ait pour eux la même tendresse, la même sollicitude dont il fut lui-même l'objet, quand il était revêtu de nos infirmités et de nos misères ; il connaît son cœur, il sait combien il est aimant et sensible ; il sait avec quelle vive affection elle a adopté les enfants qu'il lui a légués ; il le sait, et maintenant quand cette sensible mère, quand Marie s'alarmera sur le danger de ses enfants ; quand elle entendra leurs prières ; quand ils viendront à elle avec des larmes et des vœux ; quand ils s'écrieront : O notre

mère, vous êtes notre dernier espoir ! Jésus, sur le trône de sa gloire, détournerait sa face et fermerait son oreille. O mon Fils et mon souverain maître, pourrait-il lui dire Marie, ce sont mes enfants ; daignez vous souvenir que je les tiens de vos mains bien-aimées. Souffrez donc, mon Seigneur et mon Dieu, souffrez que je vous fasse pour eux les plus vives instances ; vous avez voulu que j'aie pour eux le même cœur que j'ai eu pour vous. Hélas ! ils me furent donnés pour être ma couronne et ma gloire, et voici qu'ils vont devenir mon opprobre et ma douleur. Que vous en semble-t-il, M. F., c'est à Jésus, au Sauveur des hommes qu'une mère tient ce langage, une mère qui est la sienne et qu'il aime d'un éternel amour. Le cœur de Dieu peut-il y résister ? Ne voyez-vous pas, au contraire, dans ce mystère de grâce, un dessein prémédité du Dieu de miséricorde pour désarmer à coup sûr la justice irritée du Dieu trois fois saint ? ne voyez-vous pas et le Fils et le Père céleste aller au-devant des vœux de la mère de miséricorde, et les anges du ciel, ministres de leurs grâces, apporter sans cesse à la terre, par l'intercession de Marie, des paroles de paix : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Enfants de Marie (car de quel autre nom, chrétiens, vous doit-il être plus doux, en ce moment, de vous entendre appeler), enfants de Marie, ne mettez donc plus de bornes à votre confiance. Oui, Marie peut tout pour vous, elle veut tout pour votre salut. Qui que vous soyez, venez à elle. Mères chrétiennes, si vous avez pour vos enfants une tendresse éclairée, empressez-vous de les porter au pied de ses autels ; mettez-les sous sa protection ; de bonne heure apprenez-leur à la connaître : qu'ils sachent bégayer son nom aussitôt que le vôtre ; qu'ils lèvent vers elle leurs petites mains et lui adressent bientôt leurs naïves prières ; soyez vous-mêmes, de tout votre cœur, dévouées à son culte, mères chrétiennes ; il vous est si aisé d'apprendre à l'aimer, vous n'avez qu'à vous présenter devant elle avec votre jeune enfant ; vous la verrez comme vous, mère ainsi que vous. Vous regarderez votre enfant, vous interrogerez votre cœur et par les sentiments de votre cœur pour votre enfant, vous pourrez comprendre les sentiments de Marie pour votre fils et pour vous. Venez à elle, vous aussi, pauvres et petits selon le monde, vous qui pleurez, venez déposer dans le sein de votre mère, comme vous fîtes autrefois, vos chagrins et vos peines. Ce ne sera pas en vain. Vous y trouverez une vraie consolation ; et, si les desseins de la Providence ne permettent pas que vous soyez encore délivrés des maux qui vous affligent, elle vous obtiendra du moins cette onction de la piété, qui fait supporter avec patience les adversités de la vie, et qui rend si douces les larmes les plus amères. Vous qui approchez rapidement du terme de votre existence, vous qui avez

longtemps vécu et qui tremblez à la vue de ce compte que vous avez à rendre, venez à elle : mettez entre ses mains vos dernières destinées ; rassurés, sous sa protection, contre de trop justes terreurs, vous attendrez en sécurité ce moment si redoutable ; forts de votre puissante avocate, vous comparâtes avec confiance devant le souverain Juge. Ministres du Seigneur, vous qui avez tant à combattre pour la défense de votre cher troupeau, pour établir au milieu du monde le royaume de votre Maître, placez sous l'invocation de ce nom sacré vos travaux et vos espérances. Faites marcher devant vous ces bannières qui n'ont jamais été vaincues. Les ennemis de la religion affectent, je le sais, de ne pas les redouter ; mais depuis la crèche, depuis la croix, ils n'en ont pas moins éprouvé, dans tous les temps, la puissance : *Omnes hæreses interemit in universo mundo*. C'est précisément de ce qu'ils méprisent que viendra leur défaite, et le serpent aura beau redresser sa tête superbe, et répéter ses sifflements affreux, il est écrit que le pied de la femme écrasera la tête du serpent. Mais vous surtout, jeunesse chrétienne, vous, dont le cœur tendre encore docile et innocent est accessible aux douces affections de la piété ; ô le plus cher espoir de l'Eglise et notre plus précieux dépôt, pieuse jeunesse, empressez-vous d'appartenir à Marie, sous quelque titre spécial. N'hésitez point. La protection de Marie est assurément le seul rempart qui vous puisse sauvegarder aujourd'hui ; et si vous

êtes enrôlé déjà dans quelqu'une de ces saintes milices, réjouissez-vous et soyez fidèle ; votre nom est bien près d'être écrit dans le ciel ! Et vous-même, ô le plus malheureux et le plus à plaindre des hommes ; vous qui ne connaissez point Marie, qui ne l'aimez point ; qui l'avez peut-être souvent outragée, ah ! si vous permettez enfin qu'une main bienveillante déchire le voile qui vous dérobe la lumière du salut ; si vous voulez bien une fois rompre la chaîne que vous traînez et qui vous pèse ; si vous vouliez seulement invoquer le nom de Marie, qui qu'elle puisse être, que nous aurions d'espoir pour votre salut. Bientôt appréciant mieux ce qu'aujourd'hui vous dédaignez, vous sentiriez qu'elle est divine cette religion, qui nous rappelant au ciel par ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme, relève notre âme par l'espérance et l'ouvre à toutes les vertus.

Glorieuse Marie, achevez votre ouvrage ; répandez vos bénédictions sur les faibles paroles de votre pauvre serviteur. Faites qu'elles laissent dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui les ont entendues ce tendre amour, cette inaltérable confiance, qui donnent droit à votre faveur ; que sous votre aimable joug tous vos enfants servent le Seigneur avec fidélité, dans la paix et la joie des justes, et que tous enfin réunis un jour auprès de vous, nous puissions à jamais répéter, au souvenir de vos grandeurs et de vos bienfaits : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

NOTICE SUR M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY,

CHANOINE DE REIMS, DE PÉRIGUEUX, D'ORLÉANS

M. l'abbé Emmanuel-Justin-Barthélemy est né le 10 février 1803, à Beauregard, commune d'Amance (Haute-Saône). Il fit partie, après son ordination qui eut lieu en 1829, de la maison des hautes études, fondée à Besançon par Son Eminence le cardinal Gousset, alors professeur de théologie. Il fut successivement nommé chanoine honoraire de Reims, de Périgueux et d'Orléans. Il eut l'honneur de se voir agrégé aux académies de Nancy, de Besançon, de Reims, d'Orléans et à d'autres sociétés savantes. Il a été pendant plusieurs années aumônier au collège Henri IV, et actuellement il est second vicaire de Saint-Denis au Marais.

M. Barthélemy est auteur 1° d'une *Histoire de Charles V, roi de France*, 1 vol. in-12 ; 2° d'une *Histoire de Jeanne d'Arc*, 2 vol. in-8° ; 3° d'une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1 vol. in-12 ; 4° de la *Biblia parvula* dans les classiques chrétiens de Mgr Ganme, 5 vol. in-12 ; 5° de l'article *Christianisme* dans l'Encyclopédie catholique, et d'un grand nombre d'autres articles dans le Dictionnaire de la conversation, dans la Vie des Saints de M. Caillan, dans l'Ange-gardien et dans l'Univers dont il a été rédacteur. Nous savons qu'il travaille en ce moment à une *Apologie du christianisme* en 2 vol. in-8° qu'il ne tardera pas à publier.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY

DU CLERGÉ DE PARIS,
CHANOINE DE REIMS, DE PÉRIGUEUX, D'ORLÉANS.

SERMONS ET PANEGYRIQUES.

I. SERMON.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Pour le jour de l'Assomption.

Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. (Luc., 1, 28.)

Je vous salue, Vierge pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Ces paroles sont celles que l'ange adressa à Marie, quand il vint lui annoncer qu'elle avait été choisie pour devenir la Mère du Fils de Dieu. C'était pour la préparer à cette maternité divine, que le Seigneur l'avait comblée de grâces et enrichie de ses dons les plus précieux, *gratia plena*. C'était pour cela qu'il était avec elle plus qu'avec aucune autre créature : *Dominus tecum*; et c'est pour cela encore qu'elle nous apparaît comblée de bénédictions, toujours bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus*. De toutes les fêtes consacrées à cette Vierge sainte, voici la plus grande, la plus glorieuse, celle qui doit nous inspirer le plus de joie. Aujourd'hui, nous célébrons tout à la fois la mémoire de sa mort, de sa résurrection, de son assomption glorieuse sur les ailes des anges; de son entrée triomphante dans le séjour de la gloire; de sa réception dans les palais éternels; de son couronnement comme reine des anges et des hommes, comme souveraine du ciel, de la terre et de tous les mondes. Fille bien-aimée du Père, mère auguste du Fils, épouse du Saint-Esprit, les trésors de la miséricorde, ont été remis en ses mains; ceux de la colère se ferment à sa voix, et, par elle, les grâces et le pardon descendent, comme une abondante rosée, sur la terre. Elle est donc pleine de vérité la glorieuse salutation de l'ange, et c'est avec un vif sentiment de joie et de félicitation que nous devons dire en ce jour : *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*.

Pour me conformer à l'esprit de cette fête consacrée à célébrer le triomphe et la gloire de Marie, je viens, mes frères, vous parler des grandeurs de cette Vierge sainte qui, grande par ses ancêtres, par ses préro-

gatives et ses vertus, et surtout par sa qualité de Mère de Dieu, l'est bien plus encore par son humilité au milieu de tant d'élévation, et son courage à toute épreuve au milieu des plus rudes assauts de l'adversité: ce sera le sujet d'une première réflexion. Grande par toutes ces choses, pendant sa vie mortelle, elle l'est devenu bien plus encore après sa mort; grande sur la terre, elle l'est bien plus encore dans le ciel: ce sera le sujet d'une seconde réflexion. Saluons-la de nouveau par les paroles de l'ange. *Ave Maria*.

PREMIER POINT.

Je dis d'abord que la sainte Vierge est grande par la noblesse de son origine. Antiquité des ancêtres, gloire et hauts faits des aïeux, titres d'honneur de la famille, rien n'a manqué à Marie pour être la plus noble de toutes les femmes. En est-il beaucoup dans l'histoire, même parmi celles qui ont des rois pour aïeux, non-seulement qui comptent parmi ces rois une foule de grands hommes, mais qui, par des dates certaines, puissent faire remonter à vingt siècles l'origine déjà fameuse de leurs maisons? Or, telle fut la gloire de Marie: fille d'Abraham, deux mille ans s'étaient écoulés depuis qu'un de ses ancêtres avait immortalisé son nom; deux mille ans s'étaient écoulés depuis qu'Abraham, le père des patriarches de la loi antique, le père des croyants, grand devant Dieu et devant les hommes, grand par sa foi, par ses vertus autant que par sa puissance, recevait les anges sous sa tente et se faisait craindre et vénérer des peuples et des rois. Que dirai-je de David, grand roi, grand poète, grand prophète, grand capitaine, grand héros, grand saint? David à qui n'a manqué aucun genre de gloire et dont les accents pieux sont répétés avec enthousiasme, depuis bientôt trente siècles, par tous les échos de la terre? Que dirai-je de Salomon, le plus sage des rois, à qui le Seigneur avait promis, et le Seigneur est fidèle dans ses promesses, de donner tant de richesses et de

gloire, que nul autre prince, avant et après lui, ne pourrait lui être comparé? Que dirai-je enfin de cette longue suite de rois, tous ancêtres de Marie, qui se sont succédé sur le trône de Juda, et se sont illustrés presque tous, les uns par leur sainteté, les autres par leurs exploits? Que dirai-je enfin des prophètes qui, plusieurs siècles à l'avance, ont signalé Marie comme l'arche de la nouvelle alliance, la Mère immaculée d'Emmanuel, c'est-à-dire, du Dieu incarné, Père des siècles futurs? N'ai-je donc pas eu raison de dire que Marie a été grande par la noblesse de son origine? Mais, comme sa propre grandeur surpasse de beaucoup celle de ses ancêtres, je ne m'attacherai pas plus longtemps à relever sa gloire par la leur, et je me hâte d'ajouter que Marie, déjà si grande par la noblesse de son extraction, l'a été bien plus encore par ses vertus et les grâces dont il a plu au Seigneur de la combler.

C'était une pieuse croyance dans l'Eglise, croyance ancienne, universelle, et c'est maintenant un dogme de notre foi, que Marie a été conçue sans péché. Déjà dès les temps apostoliques, saint André la comparait à la *terre immaculée* dont fut formé le premier homme. (SERVIUS, *ad diem 30 Novemb.*; MORCELLI, *Kalend. Eccles. C. P. t. 1, p. 249.*) Origène l'appelle : *L'unique mère immaculée que le serpent infernal n'a point infectée de son souffle venimeux.* (Homil. 1 in *Matth. I.*) Saint Ephrem : *Le très-divin temple, siège de pureté pour la majesté divine.* (S. EPHREM, *Oratio ad S. Dei Matrem.*) Saint Augustin ne pouvait pas souffrir qu'il fût question d'elle, quand il s'agit du péché. (*Liber de natura et gratia*, cap. 36, n. 42); et, vers le même temps, le poète Sédulius la compare à la tendre rose qui s'élève du sein des épines, n'ayant rien en elle qui puisse blesser, et effaçant, par sa gloire, le tronc qui l'a portée. (*Carmen Paschale.*) Mais il n'entre pas dans mon plan de rapporter ici les nombreux témoignages qui ont précédé et amené sur ce point la décision du saint-siège. Je dirai seulement un mot de la convenance de ce dogme qui, pour être nouvellement décidé, n'en est pas moins ancien comme croyance dans l'Eglise.

Quand le temps fut venu de donner l'être à celle qui devait enfanter l'auteur même de la vie, on entendit sans doute répéter dans les conseils du Très-Haut, ce que David disait à Salomon, son fils, à propos du temple de Jérusalem, pour la construction duquel il avait rassemblé d'immenses et précieux matériaux : *Mon fils*, disait-il, *c'est un grand ouvrage que celui que nous entreprenons; car ce n'est pas à un simple mortel, mais à un Dieu, qu'il s'agit de préparer une demeure.* (I *Paral.*, XXIX, 1.)

Rien de plus antipathique et de plus essentiellement opposé que Dieu et le péché; donc Dieu doit détruire le règne du péché, partout où il veut établir le sien; donc le cœur et les entrailles de Marie n'ont jamais

dû être infectés par le venin du péché; donc cette Vierge sainte a échappé à l'anathème universel, et n'a point été entachée, comme toutes les filles des hommes, de la souillure originelle. « Vous ne mourrez pas, lui dit le Seigneur, comme autrefois Assuérus à Esther, vous ne mourrez pas de la mort du péché, vous qui devez enfanter le vainqueur de la mort et le destructeur du péché; vous ne mourrez pas : *Non morieris*; car la loi qui a été portée pour les autres, ne l'a point été pour vous : *Non enim pro te sed pro omnibus hæc lex constituta est.* » (*Esther*, XV, 13.) Dès sa première aurore, conformément à la prédiction du Prophète, le Seigneur l'a préservée des plus légères atteintes, de l'ombre même du péché : *Adjuvavit eam Deus mane diluculo.* (*Psal. V, 6.*) Voilà pourquoi l'Eglise aime à lui répéter, avec une admiration toujours nouvelle, ces belles paroles du *Cantique des cantiques* : *Oh! vous êtes toute belle, et nulle tache ne se remarque en vous : « Tota pulchra es et macula non est in te! »* (*Cant.*, IV, 7.)

Or, mes frères, par cette glorieuse prérogative d'être seule exempte de la tache originelle et de la corruption primitive, Marie s'élève encore au-dessus de toutes les femmes, au-dessus de toutes les gloires et de toutes les grandeurs de la terre. Elle apparaît au-dessus de l'élite de l'humanité, comme un lis majestueux et éclatant de blancheur, au milieu des autres fleurs qui l'environnent et semblent composer sa cour. Mais comme, par suite de cette glorieuse prérogative, Marie eut toujours autant de penchant au bien que nous en avons au mal, il faut la concevoir, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, non-seulement exempte de tout défaut physique, de toute imperfection morale et de tout péché; mais ornée de toutes les vertus de son sexe, mais comblée de toutes les grâces, mais enrichie de tous les dons du ciel; puis, grossissant chaque jour ce précieux trésor, et se plaçant ainsi au-dessus des âmes les plus privilégiées, au-dessus des plus pures intelligences, immédiatement au-dessous de Dieu. Il faut la concevoir s'élevant chaque jour de vertu en vertu, s'embellissant chaque jour de cette beauté intérieure de l'âme qui charme le regard de Dieu : *Decor ejus ab intus* (*Psal. XLIV, 14*), et arrivant ainsi à une union divine et à un degré de sainteté où nul saint, même parmi les plus fervents, n'a jamais pu parvenir. Imaginez donc, sous le rapport physique et moral, tout ce que vous pourrez de plus parfait, et vous aurez de cette Vierge incomparable ce qui la rapproche le plus de notre imperfection, c'est-à-dire la partie humaine et naturelle. Noblesse, beauté, grâces touchantes, esprit, talents, heureux caractère, le cœur le mieux fait qui ait jamais battu pour son Dieu, enfin toutes les qualités qui font d'une femme un ange sur la terre; aucune ne lui manqua, elle les posséda toutes, et toutes dans leur plus idéale perfection; mais à cet assemblage de toutes les qualités et de tou-

tes les vertus humaines, pour avoir Marie tout entière, il faut ajouter l'affluence de tous les dons célestes, la perfection de toutes les vertus surnaturelles. Oh! comme elle resplendissait de la divine beauté des âmes; comme elle brillait au sein de l'humanité, ainsi que la perle au fond des mers; comme elle était l'admiration des anges; comme elle était pleine de grâces, ainsi que le lui disait l'ambassadeur du ciel, celle que le Tout-Puissant, le Dieu de toute gloire et de toute sainteté, se plaisait à orner, à embellir, à préparer lui-même aux grandes choses auxquelles il la destinait! Car, si Marie fut grande par ses qualités naturelles, sa conception immaculée, sa sainteté incomparable et ses vertus, elle le fut encore plus par une qualité qui éclipse toutes les autres, celle de mère de Dieu.

Sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître le plus grand poète de l'antiquité, et il n'est pas de cité, pas de nation au monde qui ne s'enorgueillisse des grands hommes qu'elle peut compter au nombre de ses enfants. Or, s'il est glorieux pour une ville d'avoir vu un grand homme naître dans ses murailles, combien plus l'est-il pour la femme qui l'a porté dans son sein! S'il est glorieux pour une femme de pouvoir se dire la mère d'un homme de génie, d'un héros, d'un grand homme, quelle gloire est égale à celle de la femme qui peut se dire la mère d'un Dieu! à qui le Fils de Dieu, le Verbe éternel, égal à son Père, en gloire, en grandeur, en perfection, en éternité, Dieu lui-même, a pu dire : vous êtes ma mère, et à qui elle a pu dire à son tour, conjointement avec l'Eternel : *Vous êtes mon fils!* « *Filius meus es tu.* » (Psal. 11, 7.) C'est moi qui vous ai donné le jour; votre vie est une portion de ma vie; c'est mon sang qui coule dans vos veines. Je vous ai porté neuf mois dans mes entrailles, et, pendant neuf mois encore, je vous ai suspendu à mes mamelles, abreuvé de mon lait, nourri de ma propre substance! C'est moi qui ai guidé vos premiers pas, interrogé vos premiers regards, recueilli votre premier sourire, endormi vos premières douleurs, tressailli de joie à votre première parole! Longtemps je vous ai bercé dans mes bras, réchauffé contre mon sein, couvert de mes baisers maternels, inondé de mes caresses, baigné de mes pleurs de joie et d'amour! O mon Fils, vous qui êtes en même temps le Fils du Très-Haut, le Fils de l'Eternel, vous devant qui les chérubins se voilent de leurs ailes et les séraphins ne se trouvent pas assez purs; vous devant qui la terre et les cieux tremblent comme des jonets de votre puissance, que, par une parole, vous avez tirés du néant, et que, par une parole, vous pourriez y faire rentrer, en un clin d'œil, sans la moindre résistance; ah! chrétiens, comprenez-vous la grandeur de la femme qui a pu dire ces choses à Celui qui est la vérité même, sans crainte d'en être démentie? Aussi l'Écriture qui sait renfermer les plus

grands mystères et les plus grandes choses dans les paroles les plus simples, pour faire de Marie un éloge accompli, s'est-elle contentée de dire, sans commentaire ni développement : *Marie de laquelle est né Jésus qu'on appelle le Christ: « Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus. »* (Matth., I, 16.) Quelle fille des hommes pourra jamais lui être comparée? Quelle vierge osera jamais disputer la couronne de la pureté et de l'innocence à la Vierge, objet des complaisances du Très-Haut? Quelle mère osera lui disputer la couronne de la maternité? Quelle vierge et quelle mère oseront lui disputer à la fois la double couronne de la virginité et de la maternité? Quelle mère de roi, de prince ou de héros osera jamais se comparer à la Mère du Roi des rois? Quelle fille, à la Fille auguste du Père qui est dans les cieux? Quelle épouse, à l'Épouse du Saint-Esprit? Quelle reine, enfin à la Reine des anges et des hommes, des cieux et de tous les mondes?

Tout cela est grand, chrétiens mes frères, si grand même que toute grandeur humaine, mise en parallèle, est mille fois vaincue et surpassée. Cependant il y a dans Marie quelque chose de plus grand encore : c'est son humilité constante et profonde, au milieu de tant de grandeur et d'élévation. De toutes les passions, la plus indomptable, c'est l'orgueil; il survit à toutes les autres; il s'agrandit de leur défaite et s'élève sur leurs ruines dont il se fait comme un piédestal. L'homme peut triompher de tous ses autres penchants : il peut vaincre ses ennemis et d'innombrables rivaux conjurés contre lui; mais plus il a déployé de courage et d'énergie pour remporter toutes ces victoires, plus il est exposé à devenir l'esclave de son orgueil. Presque tous les grands hommes de l'antiquité surent immoler les autres passions à l'orgueil; mais l'orgueil, aucun d'eux n'a su le vaincre ni l'immoler. Tous en furent les esclaves, et beaucoup les victimes. Ce que je dis des grands hommes de l'antiquité, je pourrais le dire également de ceux des temps modernes qui ne furent pas profondément chrétiens.

Tant qu'on n'a rien de ce qui élève au-dessus de la multitude, il est facile de n'avoir pas de soi une opinion bien haute. Et encore, combien n'y en a-t-il pas qui, perdus dans l'obscurité de la foule d'où ils ne sortiront jamais, ont cependant d'eux-mêmes cette haute opinion dans laquelle ils vivent, dans laquelle ils meurent, et qui va toujours croissant jusqu'à la fin, sans que rien puisse les désenchanter? Tant qu'on a des égaux, on peut bien ne pas se croire supérieur à tous les autres. Enfin, tant qu'un homme supérieur est environné d'autres hommes qu'il sait être pénétrés du sentiment de sa grandeur, il peut bien, et cela souvent par une espèce de raffinement d'orgueil, descendre à leur niveau, et s'abaisser du rang suprême jusqu'à eux, parce qu'il sait qu'ils l'admireront encore davantage; mais demander à cet homme de n'a

voir pas un profond sentiment de sa valeur et une haute opinion de soi-même, quand il se sent du génie et qu'il domine la foule; quand il éblouit les autres de l'éclat de sa gloire et que son nom rayonne comme un astre sur le monde; quand, en se comparant aux sommités de son époque, il se sent élevé au-dessus d'elles, comme la haute montagne au-dessus des coteaux qui l'environnent; être, par exemple, l'homme qui parmi nous, parti de si bas, est arrivé si haut; qui vit un moment le monde trembler et se taire devant lui; être cela, et le sentir, et n'avoir de soi que l'opinion qu'on en avait quand on n'était rien, ou bien qu'en ont naturellement ceux qui sont constamment rappelés au sentiment de leur nullité et de leur impuissance; garder cette humble opinion de soi avec ceux-là mêmes qui, dans leur politesse, affectent de se grandir afin de rabaisser; consentir à être oublié quand on sent qu'on a en soi de quoi exciter une admiration et un enthousiasme universel; quand on peut être tout, consentir à n'être rien! Voilà, mes frères, ce qui passe les forces de l'humanité; et celui qui pourrait dompter ainsi son orgueil, devrait être proclamé le plus grand des mortels. Le triomphe de la grâce est de pouvoir amener l'homme à quelque chose de semblable, et encore a-t-il fallu pour cela l'exemple même d'un Dieu.

Eh bien! ce comble de la grandeur, tel que nous venons de le comprendre, Marie a fait plus que l'atteindre, elle l'a surpassé. Elevée par ses glorieuses prérogatives et ses vertus au-dessus de toutes les filles des hommes, elle n'a pas cessé d'être la plus humble de toutes les femmes; et sa grandeur s'est encore accrue de toute la profondeur de son humilité même. Jamais on ne la vit s'enorgueillir ou étaler ses avantages, ni capter les regards et l'attention des hommes. Jamais on ne l'entendit se vanter de ses titres, de ses perfections, de ses prérogatives et du choix glorieux que le Seigneur avait daigné faire d'elle. Elle se cache quand elle pourrait briller. Elle mène une vie obscure quand il lui suffirait de se faire connaître pour se faire admirer. Quand le titre de Mère de Dieu, le plus glorieux dont une simple mortelle puisse être honorée, lui est offert par un prince du ciel, de la part de l'Éternel, elle le refuse par humilité, et quand elle l'a accepté par obéissance, quand elle est réellement devenue la mère du Verbe incarné, non-seulement cet honneur suprême ne lui fait rien perdre de son humilité, mais elle en devient encore plus humble. Saint Joseph, un moment trompé par les apparences, la flétrit par d'odieux soupçons; il délibère s'il ne la renverra pas ignominieusement dans sa famille; elle le sait, et ne s'en offense point. Elle apprend que sa cousine Elisabeth a reçu du ciel une grâce depuis longtemps demandée, et, comme si rien n'était changé en elle, elle entreprend un long voyage à pied, à travers les montagnes, pour aller la féliciter et se

réjouir avec elle. Et, comme sa parente que l'Esprit-Saint inspire, la comble d'éloges et de bénédictions, et demande avec enthousiasme d'où peut lui venir l'honneur insigne de recevoir dans sa maison la mère de son Dieu, elle répond avec une admirable modestie, par des paroles pleines d'humilité, et ne s'attribue d'autre mérite que celui d'avoir été tirée de la poussière, pour servir, entre les mains de Dieu, d'instrument à sa miséricorde. *Mon dme, dit-elle, glorifie le Seigneur, parce qu'il a abaissé ses regards sur l'humilité de sa servante. « Quia respexit humilitatem ancillæ suæ. » (Luc., I, 48.)*

Et après son enfantement, voyez encore avec quelle humilité elle se soumet à la loi de la purification à laquelle elle n'est pas soumise. Cette loi prescrivait à toute femme qui devenait mère, de s'abstenir de l'entrée dans le temple au moins pendant quarante jours, et, le quarantième, de s'y présenter, pour accomplir le rite de la purification, et racheter le fruit de ses entrailles. Or, cette loi n'avait point été portée pour Marie qui, en devenant mère, non-seulement n'avait contracté aucune souillure, mais était devenue plus sainte et pouvait dire, comme le fait remarquer saint Bernard: « Pourquoi m'abstiendrais-je de l'entrée du temple, moi dont le sein est devenu le temple du Saint-Esprit? Qu'ai-je à faire des purifications légales, moi qui, par mon enfantement divin, suis devenue plus pure que je n'étais auparavant? » Que ces pensées, qui seraient peut-être venues à l'esprit de toute autre femme, sont éloignées de celles qui l'animent! La grâce sans doute, et elle le sait, la grâce l'a élevée bien au-dessus de la loi; mais l'humilité la rabaisse au-dessous de cette même loi dont elle consent à porter le joug ignominieux. Reine du ciel et de la terre, elle se confond avec le commun des femmes. Mère de Dieu, elle ne se distingue point des autres mères; pure, elle se résigne à paraître souillée; Vierge des vierges, elle incline humblement son front virginal sous les eaux de la purification, et va modestement, avec les femmes de la condition la plus humble, présenter l'offrande des pauvres, deux petites colombes ou deux petites tourterelles, pour racheter Celui qui doit bientôt racheter le monde!

O vous qui êtes quelquefois si vaines de légers avantages que vous croyez avoir reçus de la nature; si vaines de votre beauté, de votre esprit, de vos talents, et peut-être, ce qui est plus pitoyable encore, du luxe, que vous étalez sur votre personne; admirez cette Vierge auguste et sainte qui, comblée de grâces et de bénédictions; ornée de toutes les perfections de son sexe; élevée à la plus culminante de toutes les dignités, foule aux pieds le démon de l'orgueil; dédaigne les vains hochets de la vanité et reste toujours la plus humble de toutes les femmes!

Mais ce n'est pas tout, chrétiens: il manquerait quelque chose à la gloire de Marie,

si elle n'avait pas subi les épreuves de l'adversité. On peut douter de toute humilité et de toute grandeur qui n'ont pas passé par ce creuset. C'est dans les grandes calamités que brille la véritable grandeur d'âme, et c'est dans une longue et constante infortune qu'on reconnaît la véritable humilité. Il faut être d'une autre trempe que le vulgaire pour n'être ni abattu ni brisé par les coups répétés du malheur. Combien il faut être humble pour marcher constamment, sans se plaindre, sans se désoler, sans se désespérer, malgré sa grandeur et son innocence, dans le rude sentier de l'indigence et des humiliations ! Or, telle fut encore la gloire de Marie, et voilà pourquoi j'ai pu dire en toute vérité que, déjà si grande à tant de titres divers, elle le fut plus encore par ses malheurs et la résignation sublime avec laquelle elle les a supportés. Toute sa vie ne fut qu'une longue infortune, et le moindre de ses maux, la pauvreté ! Être fille de rois, mère de son Dieu, et n'avoir pas souvent où reposer sa tête ! Avoir reçu des ambassades du ciel, et gagner son pain de chaque jour à la sueur de son visage ! Se voir réduite, dans le moment le plus critique de la vie, à se réfugier dans une étable ! Déposer son premier-né devant lequel les anges sont en adoration, le déposer, dis-je, dans une crèche immonde ! Le réchauffer au souffle de viles animaux ! N'avoir, pour recevoir son tendre corps, qu'un peu de paille humide et glacée ! Puis, comme si c'était trop encore pour la Reine du ciel et de la terre, se voir forcée d'abandonner bientôt ce misérable asile et de fuir, en toute hâte, loin des siens, sans ressource, sans appui, sans protection, sur une terre étrangère et hostile, quand on n'a rien fait pour s'attirer ces malheurs, rien pour mériter ces persécutions ; quand on devrait être environné de toutes les commodités de la vie, habiter les palais, et voir la terre entière à ses pieds ! Ah ! chrétiens, de quelle grandeur d'âme il faut être doué, pour ne pas se laisser abattre, et en même temps de quelle humilité, pour ne pas se révolter contre la Providence, ou du moins, laisser échapper quelques plaintes et quelques murmures ! Quel courage à la fois humble et sublime ne faut-il pas avoir pour recommencer, chaque jour, avec la même douceur, la même résignation, la même inaltérable patience, cette vie de peines, d'humiliations, de privations et de misère !

Mais des épreuves plus terribles encore étaient réservées à Marie. Son divin Fils dont l'heure est enfin venue, a quitté sa retraite et commence à prêcher sa céleste doctrine. Les uns l'écoutent, les autres le méprisent. Des voix audacieuses s'élèvent de toutes parts pour le contredire et le calomnier. On le fait passer pour un insensé, pour un amateur du vin et de la bonne chère, pour un homme de péché et un possédé du démon. Tantôt ils le chassent de leurs synagogues et même de leurs cités ; tantôt ils veulent l'arrêter pour le livrer aux magistrats ou pour le la-

pider ; et, chaque jour, Marie est témoin de ces indignités, ou apprend ces tristes nouvelles. Son divin Fils lui-même semble ne plus s'occuper d'elle, et n'a pas une parole de consolation à lui adresser. Déjà, dès l'âge de douze ans, après l'avoir jetée, pendant trois jours, dans les plus cruelles angoisses que puisse ressentir le cœur d'une mère, il s'est contenté de répondre à ses plaintes maternelles, par ces froides et courtes paroles : *Ne faut-il pas que je m'occupe des choses de mon Père ?* (Luc., II, 49.) Et lors de son premier miracle, aux noces de Cana, avec quelle indifférence apparente il lui répond quand elle le lui demande !

La voilà donc humiliée jusque dans sa dignité même ! Cependant elle n'aime pas moins ce divin Fils ; elle l'aime toujours du plus ardent amour, et c'est l'ardeur même de cet amour qui centuplera ses tourments, quand bientôt celui qu'elle aime sera arrêté et livré à la fureur de ses ennemis. Lorsqu'il est chargé de chaînes, traîné de tribunal en tribunal, de supplice en supplice, au milieu des dérisions et des insultes de la multitude, c'est pour elle, et j'en appelle ici au cœur de toutes les mères, c'est pour elle une plus vive douleur que si on la traînait ainsi elle-même au milieu de ces dérisions insultantes. En se déchaînant contre son divin Fils, c'est contre elle qu'ils se déchaînent. C'est elle qu'ils flétrissent, elle qu'ils calomnient. Et quand ils poussent contre lui un long cri de mort, ah ! cette pauvre mère se sent comme frappée du coup mortel. C'est elle qu'ils abreuvant de tourments et d'opprobres dans la personne de Jésus, durant les horreurs de sa passion ; c'est elle qu'ils flagellent, qu'ils conspuent, qu'ils couronnent d'épines. Elle est plus accablée qu'il ne l'est lui-même sous l'instrument de son supplice. Puis enfin, quel déchirement dans son cœur et ses entrailles maternelles, quand il est dépouillé, étendu, cloué sur le bois infâme, suspendu sur ses blessures, expirant ainsi pendant de longues heures, au milieu des plus cruels tourments ! O femme ! ô mère ! ô la plus sublime de toutes les femmes ! ô la plus héroïque de toutes les mères ! vous ressentez tous ces outrages, vous ressentez toutes ces douleurs ; vous les ressentez avec toute la sensibilité du cœur le plus sensible et le plus tendre, et au lieu de vous arracher les cheveux, de vous meurtrir le sein et de vous rouler dans la poussière, comme le ferait toute autre femme et toute autre mère, au lieu de vous évanouir, vaincue par l'excès de ces émotions terribles, vous offrez, sans vous plaindre, l'objet de toutes vos affections ; vous consommez, sans murmure, le plus cruel sacrifice qu'on puisse demander au cœur d'une mère : vous êtes debout au pied de la croix, comme au pied de l'autel, calme, silencieuse, immobile ; sans abattement comme sans orgueil ; sublime de douleur et de résignation ! *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* ! (Joan., XIX, 24.)

Chrétiens, mes frères, j'ai essayé de faire ressortir quelques-unes des grandeurs de Marie. J'aurais maintenant à vous montrer qu'après avoir été si grande pendant sa vie, elle l'est devenue bien plus encore après sa mort, qu'après avoir été si grande sur la terre, elle l'est devenue bien plus encore dans le ciel; mais je craindrais de fatiguer votre attention. Je m'arrête donc et je termine par quelques courtes réflexions plus directement en rapport avec la fête de ce jour.

La mort n'ayant point épargné l'homme-Dieu, elle ne devait pas non plus épargner Marie; mais comme elle avait été vaincue par le fils, elle devait l'être aussi par la mère. Arrière donc, sombres marques de deuil, funèbre appareil, pierre sépulcrale, linceul funéraire, vaines pompes de la mort, arrière! Vous n'êtes point faits pour la mère de Dieu. O prodige! la tombe a dilaté ses entrailles, le tombeau a lâché sa proie! La Vierge immaculée y était descendue glacée et sans vie, elle en est sortie rayonnante de gloire et d'immortalité. Fille d'Adam, seule elle a échappé, comme son divin Fils, aux horreurs de la putréfaction, et, au lieu de l'odeur infecte des cadavres, elle a exhalé, en sortant du séjour de la mort, l'odeur des plus suaves et des plus délicieux parfums. Or depuis ce jour glorieux qui unit pour elle la mort aux joies de la résurrection, qui pourrait dire combien sa gloire s'est accrue sur la terre et dans le ciel? Sur la terre, quelle gloire, quelle renommée, après celle de son divin Fils, pourrait être comparée à la sienne! Dès le commencement, je vois les conciles œcuméniques défendre ses glorieuses prérogatives, les Pères proclamer ses titres à notre admiration, et l'Eglise lui élever des autels. Où n'a pas retenti son nom? Dans quelle langue, sur quels bords déserts et sauvages n'ont pas été chantées ses louanges? Tous l'invoquent, tous l'honorent, tous la bénissent, tous la glorifient: le laboureur dans les campagnes, le matelot sur les mers lointaines, le soldat sur les champs de bataille, la jeune fille dans ses rêves de bonheur, l'enfant dans son berceau, le vieillard sur le bord de la tombe; dans les cités, dans les hameaux, dans les palais, dans les chaumières, partout des millions de bouches la saluent nuit et jour par les paroles de l'ange.

Toutes les chaires catholiques célèbrent ses louanges; toutes les voûtes sacrées retentissent des hymnes et des cantiques chantés en son honneur. Qui dira les peuples, les villes, les bourgades, les associations, les églises qui l'invoquent comme leur patronne? Je vois partout son nom, partout son image, partout ses livrées saintes, partout son culte et ses autels. Le monde entier est plein de sa mémoire! Et cette mémoire, loin de s'affaiblir avec le temps, comme il arrive pour les plus grands hommes, se rajeunit avec les siècles.

Mais la gloire de Marie sur la terre n'est rien en comparaison de celle dont elle jouit

dans le ciel. Ah! qui dira jamais, dans les langues des hommes, son assumption glorieuse sur les ailes des anges, au milieu d'un nuage de pourpre et d'or; sa marche triomphante à travers les sphères, les soleils et les mondes, jusqu'au sein des parvis éternels; les cieus entr'ouverts pour la recevoir, et brillant ce jour-là de plus d'éclat et de magnificence; les radieuses et innombrables armées du ciel s'avancant à sa rencontre et la proclamant leur souveraine; la sainte Trinité la recevant dans ses palais dont nos pierres les plus précieuses ne seraient pas même dignes de supporter les fondements; dans ces palais merveilleux que Dieu lui-même habite; qu'il prépare de toute éternité; qu'il inonde des torrents de sa lumière, de sa gloire et de son bonheur? Oh! qui dira la joie dont fut inondé le cœur de Marie, quand elle revit son divin Fils; la gloire dont rayonne son front au moment de son élévation suprême au-dessus des Anges, des Archanges, des Chérubins, des Séraphins, des Puissances, des Trônes, des Vertus, des Principautés et des Dominations? O Reine des anges, ô notre Reine auguste et chérie, montez, montez encore, montez toujours, montez jusqu'au plus haut des cieus, jusqu'au trône de Dieu! Que nous aimons à vous contempler dans cette élévation suprême! quelle joie pour ceux qui vous chérissent! que nous aimons à vous voir, des yeux de la foi, assise, avec votre divin Fils, dans les plus hautes splendeurs du ciel, couronnée de gloire, revêtue de magnificence, resplendissante de l'éclat d'une incomparable beauté! *Ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* (*Judith*, X, 4.) Tous les chœurs des anges, tous les ordres des esprits bienheureux, tous les saints ravis à votre aspect, chantent votre gloire et votre bonheur. Les échos des cieus répondent à ceux de la terre: *Viderunt eam filie et beatissimam prædicaverunt et laudaverunt eam.* (*Cant.*, VI, 8.)

O Vierge, ô Mère, type céleste de la beauté embellie par l'innocence et de l'innocence rehaussée par la majesté, Vierge puissante, Vierge clémente, comment ne pas mettre son espérance en vous? Vous êtes pour les pécheurs battus par les orages des passions, comme l'arc-en-ciel après la tempête, et, pour les justes, cette tour de David à laquelle mille boucliers sont appendus. Miroir de justice, heureux yeux qui se mirent en vous! Rose mystique, heureux ceux qui courent après l'odeur de vos parfums! Etoile du matin, heureux ceux qui, dès le matin de la vie, vous ont prise pour guide sur la mer orageuse du monde! Refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, secours des chrétiens, mère toute aimable, souvenez-vous de vos enfants! *Souvenez-vous des jours de votre humilité: « Memorare dierum humilitatis tuæ (Esther., XV, 2); »* de ces jours où vous voyagez, comme nous, sur cette terre de pèlerinage et d'exil; où vous suiviez, comme nous, au milieu des amertumes et des douleurs, le rude

sentier de la vie : *Memorare dierum humilitatis tuæ*. Invoquez pour nous le Seigneur. parlez pour nous au Roi des rois, au Père qui est dans les cieux, afin qu'il ait pitié de ses pauvres enfants de la terre : *Invoca Dominum, loquere regi pro nobis*. (*Esther*, XV, 3.) Vierge sainte, abaissez vos regards sur ces jeunes âmes qui se font gloire de vous appartenir. Veillez sur elles, comme une mère tendre sur ses enfants bien-aimés ; défendez-les contre les pièges de Satan, contre les séductions du monde et les lions rugissants qui tournent autour d'elles pour les dévorer. Veillez sur elles comme sur le plus bel ornement de l'Eglise, si chère à votre divin Fils. Conduisez-les, conduisez-nous tous, par la voie de l'humilité, de l'abnégation, de la mortification, du dévouement que vous avez suivie, conduisez-nous tous au port de la bienheureuse éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour la fête de saint Pierre et de saint Paul,

SUR LE TÉMOIGNAGE DES APÔTRES.

Cum autem venerit Paracletus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritu in veritatis, ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis. (*Joan.*, XV, 26, 27.)

Quand sera venu l'Esprit consolateur, l'Esprit de vérité que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi, et vous aussi vous me rendrez témoignage.

Mes frères, de magnifiques témoignages avaient été rendus à Jésus-Christ ; d'abord témoignage des anges qui avaient célébré sa naissance dans leurs célestes cantiques ; témoignage de l'étoile miraculeuse et des rois prosternés autour de son berceau ; témoignage des docteurs de la loi, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avaient admiré la sagesse de ses discours ; témoignage de saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, qui avait passé sa vie à lui préparer les voies, et se reconnaissait indigne de dénouer la courroie de sa chaussure ; témoignage de Dieu le Père, qui deux fois, sur les bords du Jourdain et sur le Thabor, avait fait luire sur le front de ce divin Fils un rayon de sa gloire et avait fait entendre ces paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le* (*Matth.*, XVII, 5) ; témoignage des petits enfants, qui, sans doute inspirés par leurs anges gardiens, l'avaient salué de ce cri d'allégresse : *Hosanna filio David, « Gloire au fils de David ! »* (*Matth.*, XXI, 9) ; témoignage du peuple, qui plusieurs fois avait voulu le prendre pour son roi ; témoignage des merveilles innombrables qu'il avait somées sur son passage : des éléments, des démons, de la terre et du ciel qui avaient reconnu sa puissance ; des aveugles qui voyaient, des boiteux qui marchaient, des lépreux qui étaient purifiés, des paralytiques qui étaient guéris, des sourds qui entendaient, des morts qui étaient ressuscités ; et bientôt après, témoignage de la nature entière qui devait frémir et s'attrister au mo-

ment de sa mort ; du voile du temple qui allait se déchirer ; de la terre qui devait trembler ; du soleil qui devait se voiler de douleur ; des rochers qui devaient se fendre ; des tombeaux qui devaient s'ouvrir ; des morts qui devaient se lever de leur poussière ; des soldats et de la foule repentante qui devaient s'en retourner en se frappant la poitrine et en proclamant sa divinité ; enfin témoignage de quarante siècles de promesses, d'attente, de préparation, de figures et de prophéties toutes accomplies ou sur le point de s'accomplir dans sa personne sacrée. Mais à tous ces témoignages du Père, remuant en quelque sorte la terre et le ciel en faveur de son divin Fils, il manquait encore le témoignage du Saint-Esprit qui devait créer un monde nouveau et renouveler la face de la terre, en formant des témoins capables de porter à travers les nations, jusqu'aux extrémités du globe, tous les témoignages rendus devant un petit nombre d'hommes et dans un petit coin du monde. Ainsi je ne sépare point le témoignage des apôtres de celui du Saint-Esprit : c'est un même témoignage : de l'Esprit-Saint par les apôtres et des apôtres par l'Esprit-Saint ; témoignage divin et irréfragable. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner, d'un côté, la nature de ce témoignage et, de l'autre, la manière dont il a été rendu. Ce sera tout le sujet de ce discours. Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Examinons d'abord la nature du témoignage rendu à Jésus-Christ par les apôtres, ceux qui le reçoivent comme ceux qui le rendent ; la matière, les conséquences, l'époque et les circonstances, tout est merveilleux dans ce témoignage. Et d'abord, à qui les apôtres doivent-ils se présenter comme témoins ? A tous les peuples, au monde entier. *Et eritis mihi testes*, leur dit Jésus-Christ *in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ*. « Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, à Samarie et jusqu'aux extrémités du monde. » (*Act.*, I, 8). Ils iront donc témoigner à Jérusalem, c'est-à-dire sur le théâtre des événements, au milieu des princes de la nation et des docteurs de la loi ; au milieu des scribes et des pharisiens, ennemis acharnés de leur Maître ; dans les lieux mêmes qu'il a arrosés de son sang qui fume encore, là où cent mille voix peuvent s'élever à la fois pour les confondre. Ils parcourront la Judée, en disant partout : « Nous venons attester ce que nous avons vu, ce que vous avez vu contre nous. » Galiléens, ils iront témoigner devant les autres Juifs, qui méprisent tout ce qui sort de Galilée ; Juifs, ils iront témoigner devant les Samaritains qui ont les Juifs en exécration ; devant les Grecs et les Romains, qui ne pensent pas qu'il puisse venir de la Judée autre chose que des extravagances et de la folie. Ils iront enfin témoi-

guer devant les barbares, qui, inquiétés dans leurs steppes, dans leurs forêts et leurs déserts, nourrissent contre le vieux monde d'implacables haines, et aiguissent déjà le fer avec lequel ils vont bientôt l'exterminer.

Mais de quoi vont-ils rendre témoignage aux Juifs? De la divinité et de la résurrection de Jésus de Nazareth, c'est-à-dire, d'après l'opinion commune, de cet impie et insensé novateur dont le peuple avait demandé le sang à grands cris; qui avait été condamné à la peine capitale, et qui venait d'expirer sur un gibet infâme. C'est ce Galiléen crucifié, qu'en conséquence du témoignage qu'ils lui rendent, les apôtres vont proposer à l'adoration de ses bourreaux. Il est vrai qu'ils en appelleront à ses miracles; mais ces miracles, on les connaît et on croit les expliquer par la magie; par la soustraction du nom divin ou par l'intervention de Béalzébuth et de ses démons. D'ailleurs, ne les connaissait-on pas quand on l'a crucifié? Tel est donc le témoignage que les apôtres vont rendre devant les Juifs: il est plein d'audace et de provocation; car il est en contradiction flagrante avec les sentiments de tout un peuple. Ils ne peuvent le rendre qu'en accusant du plus grand de tous les crimes les prêtres, les sages, les docteurs, les magistrats, tous les principaux de la nation et la populace qui les a applaudis.

Quel est maintenant le témoignage que les apôtres vont rendre aux gentils? Ils vont témoigner de la divinité d'un certain Juif de Galilée, fils d'un charpentier de Nazareth, qui, après une vie obscure et de prétendus prodiges dont on n'a rien su dans le monde politique, pendit un jour à une croix et mourut entre deux voleurs, de la mort des esclaves. C'est ce scandale même pour les Juifs, c'est cette folie pour les gentils, que les apôtres iront présenter à leur adoration. Un charpentier, un Juif, bien plus un Galiléen, car la Galilée était surtout renommée par la grossièreté et la stupidité de ses habitants, enfin un crucifié, c'est-à-dire, un supplicié de la pire espèce, voilà le Dieu devant lequel les apôtres vont commander que toute tête s'incline et que tout genou fléchisse. Du moins, si ce Dieu nouveau et inconnu voulait se contenter de partager avec les autres l'empire du monde, il pourrait peut-être recevoir sa part d'hommages et d'encens, et peut-être que Rome se déciderait à lui donner une place dans son Panthéon, à côté des trente mille autres dieux qui y sont déjà entassés; mais il prétend, ce Dieu nouveau, détrôner tous les autres, et recevoir seul les prières et l'encens des mortels. Et c'est aux Grecs, ce peuple de philosophes, que les apôtres iront dire: «Peuples de la Grèce, tous ces dieux qu'ont reconnus vos sages, que vos poètes ont si magnifiquement célébrés, et qu'ont adorés vos ancêtres alors qu'ils étaient si grands, si glorieux, tous ces dieux ne sont que des chimères. Voici que nous venons en témoignage vous annoncer le seul Dieu qui mé-

rite vos adorations: c'est Jésus de Nazareth, le crucifié: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* » (I Cor., I, 23.) Et c'est aux Romains qu'ils vont dire: «Romains, tous ces dieux qui ont promis l'éternité à votre Capitole, et à qui vous vous croyez redevables de l'empire du monde, ne sont que des imaginations vaines, fruits de l'imposture et du mensonge. Voici, né dans une étable, au sein d'un des mille peuples que vous avez vaincus; voici le seul Dieu devant qui vous devez désormais brûler votre encens, et abaisser vos faisceaux consulaires et vos aigles victorieuses. C'est le fils d'un charpentier, c'est Jésus de Nazareth, le crucifié: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum!* »

O peuples de la Grèce, héritiers de la science et de la sagesse antiques, disciples de Socrate et du divin Platon, éloquents orateurs, poètes inspirés; et vous, ô Romains qui avez vu les bornes du monde, qui avez parcouru l'univers au milieu des fanfares de la victoire, fiers consuls de Rome, nobles patriciens qui réglez les destinées du monde, peuple de rois! et vous tous, empereurs, princes, tyrans, savants, sages, grands de la terre, de quel étonnement, de quelle pitié, mais en même temps de quelle indignation je prévois que vous allez être saisis, quand ces Juifs sans gloire iront vous dire en face que votre philosophie est vaine et votre sagesse insensée; quand ils vous sommeront, de par leur crucifié, d'embrasser leur sagesse et leur philosophie! Quand ils vous diront: «Jusqu'à présent vous avez végété dans les plus grossières erreurs; nous vous apportons enfin la vérité. Désertez ces temples, quittez ces dieux, brûlez ces tableaux, renversez ces statues; et, au risque de passer pour des insensés, au risque de payer cette folie de votre tête, tombez à genoux devant cette croix dressée naguère, pour un Juif, au sommet du Calvaire!»

Mais ce n'est pas tout encore: le témoignage des apôtres ne doit pas se borner à humilier l'orgueil des esprits, il doit encore contrarier tous les penchants du cœur: en combattre toutes les passions, en extirper tous les vices, et en arracher jusqu'au germe du mal. Religion, culte, lois, maximes, règles d'opinion, sentiments, mœurs, préjugés, coutumes, tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, de plus enraciné dans la conscience des peuples, tout cela doit faire place à une autre religion, mais moins commode; à un autre culte, mais moins pompeux; à d'autres lois, mais plus sévères; à d'autres maximes, mais plus austères; à d'autres sentiments, mais moins conformes aux vœux de la nature corrompue; à d'autres mœurs, mais plus graves et plus pures; à d'autres coutumes, mais plus opposées aux passions qui gouvernent le monde. N'est-ce pas remuer de fond en comble la nature humaine et la jeter en quelque sorte dans un moule nouveau?

Encore, s'il ne s'agissait que de quelques hommes, peut-être pourrait-on, à force d'a-

dresse et de patience, les amener à ce changement prodigieux; mais il ne s'agit de rien moins que de faire subir au genre humain tout entier cette étonnante métamorphose. Or, qui ne sait que des législateurs, en recourant à toutes les ruses de la politique, en déployant quelquefois toutes les terreurs et les séductions de la puissance, aidées même de tout le prestige de la majesté royale, ont souvent éprouvé des difficultés insurmontables à déraciner certains usages qui semblaient devoir disparaître au premier signe de leur volonté? Toute la puissance de Louis XIV, aidée du bon sens et de la religion, n'a-t-elle pas échoué contre le duel, ce cruel enfant de la barbarie, si contraire à la politesse de nos mœurs et à l'esprit de l'Évangile? Un empereur de la Chine avait d'excellentes raisons de faire porter des cheveux courts à ses sujets; il donna des ordres pour cela, et des Chinois se trouvèrent en foule qui aimèrent mieux perdre la tête que leur chevelure. Pierre le Grand trouva la même résistance quand il essaya de faire couper la barbe aux Russes : ces barbares aimaient mieux mourir que de vivre avec quelques poils de moins au menton. Tant est grand et tyrannique l'empire de l'habitude, même dans les plus petites choses! La politique romaine le savait bien; assez puissante pour écraser un peuple sur les champs de bataille, Rome se sentait faible pour arracher à ce peuple vaincu et désarmé ses mœurs, ses coutumes, et surtout son culte et sa religion. Elle lui laissait ses dieux; et, au lieu de les inquiéter sur leurs autels, elle les adoptait pour elle-même.

Eh bien! ce que Rome, maîtresse du monde, a regardé comme impossible, même à l'égard de quelques peuples vaincus; ce que les philosophes avec toute leur éloquence, leur science et leur génie, n'ont jamais osé entreprendre, même à l'égard d'une simple cité, douze pauvres pêcheurs de Galilée vont l'entreprendre sur tous les peuples à la fois! Et non-seulement ils prétendent changer tout ce qui est; mais leur dessein est de mettre à la place des choses tout à fait opposées, qui heurteront à la fois toutes les idées reçues, toutes les habitudes, tous les penchants les plus chers au cœur de l'homme.

Si c'était du moins quelques siècles plus tôt, alors que les peuples, à peine sortis de l'enfance, avaient encore la simplicité des premiers âges, peut-être, qu'à parler humainement, cette entreprise serait moins extravagante et moins impossible; mais on est alors dans le siècle le plus savant et le plus poli de l'antiquité; dans un siècle dont les chefs-d'œuvre en tout genre sont encore l'objet de l'admiration universelle. Les sciences, les lettres, l'éloquence, la poésie, tous les arts brillent du plus vif éclat; la philosophie dispute partout, dans les écoles et sur les places publiques; la sagesse des Grecs est devenue en quelque sorte populaire; le luxe a dépassé toutes les bornes;

tous les raffinements des temps modernes ne sont que jeux d'enfants, en comparaison des voluptés monstrueuses et des profusions gigantesques de cette époque fameuse.

O hommes de Galilée, quel temps choisissez-vous pour aller rendre votre témoignage! Ignorez vous donc que la subtilité, la science, les lumières ne furent jamais aussi répandues? que le doute, fruit de la philosophie, s'est glissé au fond de toutes les âmes? que la corruption est à son comble? que toute chair a corrompu sa voie? que ce vieux monde enfin est corrompu jusqu'au fond des entrailles? Et quelle action prétendez-vous exercer sur ces hommes, qui vous traiteront de barbares; sur ces esprits depuis longtemps faussés par l'erreur, sur ces cœurs gâtés jusqu'à la dernière fibre? Avec quel sourire de pitié ils vont accueillir votre foi naïve et votre témoignage, ces hommes sceptiques et raisonneurs! Comme ils vont se rire de la soumission que vous leur prêchez, ces esprits superbes et libertins qui se font un jeu de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes? Comme ils vont se moquer de votre croix et de vos exhortations à la pénitence, ces sybarites que le pli d'une rose importune, ces épicuriens habitués à se couronner de fleurs, à se plonger dans les délices et à s'enivrer de toutes les voluptés! Et vous croyez qu'ils abjureront l'idolâtrie, cette religion si riante, si commode, si flatteuse pour les sens; qui n'impose que des obligations faciles; qui est pleine de charme et de poésie; dont les dogmes, loin d'effaroucher l'esprit, semblent créés tout exprès pour amuser l'imagination! Vous croyez que, sur votre parole, ils renonceront au culte de leurs ancêtres, si magnifique et si pompeux; à ces joyeuses Saturnales; à ces brillantes Panathénées; à ces ravissantes Théories, à toutes ces fêtes licencieuses où ils brûlent au pied des autels l'encens de la volupté; vous croyez, dis-je, qu'ils vont renoncer à tout cela, pour embrasser votre religion en comparaison si froide, si dénuée de pompe; qui n'a que des mystères pour l'esprit, des renoncements pour le cœur, des crucifiements pour la chair; qui ne parle que d'abnégation, de mortification et de pénitence? Et vous croyez qu'ils renonceront, au péril de leur vie, à leur morale si douce, si facile, si complaisante, si amie de toutes les jouissances, pour adopter la vôtre en comparaison si dure, si austère, si crucifiante? Ah! croyez-le, croyez-le d'une invincible foi, si c'est d'un Dieu que vous tenez votre mission; mais si c'est d'un homme, mais si c'est de vous-mêmes, au nom du ciel, par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, au nom de vos plus chers intérêts, gardez-vous d'une pareille folie!

Tel était donc, mes frères, le témoignage des apôtres; telles en étaient les nombreuses et vastes conséquences : il devait opérer dans le monde la plus profonde, la plus immense de toutes les révolutions.

Voyons comment ils ont rendu ce témoignage : ce sera le sujet d'une seconde réflexion

SECOND POINT.

Pour donner, au milieu des Juifs et des gentils, quelque autorité à leur témoignage qui va soulever contre eux tous les fanatismes religieux et politiques, tous les intérêts et toutes les passions, à quels moyens recourront les apôtres? Auront-ils recours aux séductions de l'éloquence, aux subtilités de la dialectique, aux savantes déductions de la philosophie? Chercheront-ils à en imposer par l'ascendant de la science et du génie? Eloquence, dialectique, philosophie, science, génie, toutes ces choses leur sont si parfaitement étrangères qu'ils en connaissent à peine les noms. Ils se vantent de ne savoir qu'une chose, Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi, dit le plus habile d'entre eux, me scire aliquid inter vos, nisi Jesum et hunc crucifixum.* (I Cor., II, 2.) Mais alors ils ont sans doute des trésors à leur disposition, pour suppléer à cette absence de tout moyen intellectuel. Car l'or triomphe quelquefois de ceux que l'éloquence n'a pu entraîner. Des trésors! Ils n'avaient qu'une barque avec quelques filets, et, à la voix de leur Maître, ils les ont abandonnés. Maintenant il ne leur reste plus rien, pas même une pierre pour reposer leur tête. Mais peut-être qu'ils peuvent compter sur la protection des rois et des grands de la terre, et sans doute qu'au besoin ils auront de puissantes et nombreuses armées à leur disposition. Les rois, les grands de la terre ignorent jusqu'à leur existence : quand même ils la connaîtraient, ils ne s'en inquiéteraient guère, et quand ils s'en inquiéteront plus tard, ce sera pour les persécuter. Ils sont douze pauvres pêcheurs, voilà toutes leurs armées! Pour armes, une croix, pour glaive une parole inculte et grossière; c'est ainsi qu'ils marchent à la conquête du monde; c'est ainsi qu'ils vont affronter les nations, ignorant même ce qu'ils leur diront; car il leur a été dit de ne point s'en inquiéter, et ils ne s'en inquiètent point. Ainsi donc, d'un côté, jamais entreprise plus difficile, plus immense, plus colossale, et, de l'autre, jamais dénûment plus absolu de tout ce qui fait réussir les choses humaines.

Les apôtres n'avaient qu'un seul avantage, et certes il n'était pas grand, c'était de ne pas se séparer, afin de pouvoir se prêter un mutuel appui et se suppléer au besoin; et cet unique avantage, ils s'en privent encore, en se séparant, quoique unis de cœur et d'esprit. Ils s'en vont, ceux-ci au levant, ceux-là à l'occident; les uns au midi, les autres au septentrion. Après cela leur bonne foi peut-elle être mise en question? Est-ce ainsi qu'on invente? Des hommes, capables d'inventer Jésus-Christ et l'Évangile et de former une conjuration aussi vaste que celle de la conquête religieuse et morale du monde l'ourdieraient-ils aussi mal? Se lanceraient-ils

étourdiment dans l'exécution avec un dénûment si prodigieux de tout ce qui peut en assurer le succès? Encore une fois, est-ce ainsi qu'on invente? Et puis, s'ils inventaient, ne pouvaient-ils pas se dispenser d'ajouter à leur invention tant de dogmes incompréhensibles et une morale si austère? Ne pouvaient-ils pas imaginer une religion plus commode, plus accessible à l'esprit, moins gênante pour le cœur, plus flatteuse pour les sens, moins opposée à tous les penchants de la nature et à toutes les opinions reçues? Ne pouvaient-ils pas du moins corriger leur première invention quand ils se sont aperçus qu'elle soulevait le monde entier contre eux? Si cette pensée n'est pas venue à tous, comment pas à plusieurs? comment pas à un seul? Comment ces ignares et grossiers inventeurs sont-ils restés constamment d'accord et entre eux et avec eux-mêmes? Encore une fois est-ce ainsi qu'on invente?

D'ailleurs si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, comme il l'avait promis, quels devaient être leurs sentiments à son égard? Ne devaient-ils pas le renier comme un vil imposteur qui les avaient indignement trompés? Qu'est-ce qui pouvait les porter à aller se parjurer partout pour lui, en prenant le ciel et la terre à témoin de sa résurrection? Que pouvaient-ils espérer? Que n'avaient-ils pas à craindre? Or, agit-on ainsi sans raison et contre toute raison? sans intérêt et contre tous les intérêts possibles? Intérêt du repos, de l'honneur, de la liberté et de la vie? Car enfin, que pouvaient-ils attendre, si non une vie pleine de tribulations, une fin cruelle, un supplice infâme, et, après leur mort, le titre d'imposteurs? Oh! comme ils auraient bien plutôt repris leur paisible existence! comme ils se seraient hâtés de regagner leurs barques et de ressaisir leurs filets!

Dira-t-on qu'en se prêtant à une pieuse imposture ils ont voulu servir l'humanité? Quoi! tant de charité et de fourberie! tant d'héroïques vertus avec tant de duplicité! le plus beau et en même temps le plus odieux caractère! la simplicité la plus touchante et en même temps la dissimulation la plus profonde! O Pierre! ô Paul! glorieux apôtres, et vous tous, illustres martyrs, généreux saints, n'auriez-vous donc tant travaillé et tant souffert que pour tromper les hommes? Quoi! cette résurrection du Christ que vous invoquiez sans cesse et dont vous preniez le ciel et la terre à témoin, n'aurait donc été dans votre bouche qu'un odieux mensonge, un affreux parjure! Quoi! quand vous mouriez avec joie pour le Christ ressuscité, vous auriez donc su que vous mouriez pour un imposteur! Quoi! le Christ lui-même qui, s'il n'était pas Dieu, serait encore le plus grand des hommes, le Christ, un imposteur! Et vous tous, immortels fondateurs du christianisme, innombrables martyrs, vous aussi des imposteurs! Alors il n'y a plus rien de sacré sur la terre, rien! ni la vieillesse, ni la sain-

teté, ni le génie, ni la gloire, ni la majesté, ni la vertu; rien, non rien! Il faut tout prendre en pitié, il faut tout flétrir, tout fouler aux pieds! Le Christ et ses apôtres, des imposteurs! Mais alors, ô incrédules, expliquez-nous donc leur admirable caractère, leur admirable vie et leur mort plus admirable encore. Expliquez-nous leur doctrine et leurs vertus; expliquez-nous comment aucun d'eux ne s'est démenti, ni dans son enseignement, ni au milieu des tortures; expliquez-nous leurs immenses succès, en dépit de tous les obstacles et sans rien de ce qui fait réussir les choses humaines; expliquez-nous dix-huit siècles de consécration; dites-nous comment ici même, dans ce temple, sous ces voûtes séculaires, nous nous trouvons réunis, nous fils des barbares, au nom de ces imposteurs juifs, grecs ou romains, dont nous chantons les louanges, en bénissant leur mémoire. Mais vous n'expliquez rien, vous ne pouvez rien expliquer; vous ne faites que multiplier vos doutes et vos déplorables incertitudes. Ah! revenez, revenez à la simplicité de la foi; rendez-vous, à l'exemple du monde entier, au témoignage des apôtres; croyez, croyez enfin: on est si heureux de croire! il est si doux d'espérer!

Je passe sous silence les nombreux prodiges opérés par les apôtres et rapportés au *Livre des Actes*: *Multa quoque prodigia, y est-il dit, et signa fiebant in Jerusalem.* (Act., II, 43.) Les boiteux redressés, les mala-les guéris par la seule influence de leur ombre ou par la vertu de quelques paroles sorties de leur bouche sacrée; toutes les langues parlées par eux sans les avoir apprises, et cette autre langue merveilleuse dans laquelle ils se font entendre de tous les peuples à la fois. Magnifiques témoignages rendus par l'Esprit-Saint, mais que je passe sous silence pour concentrer votre attention sur la personne même des apôtres. Ne sont-ils pas eux-mêmes un vivant et magnifique témoignage? Voyez leur chef, voyez saint Pierre. Peu de jours auparavant on l'a vu, ô grand apôtre, permettez-moi de rappeler votre faiblesse, pour mieux faire ressortir votre gloire; on l'a vu, trois fois en quelques heures, renier son Maître à la voix d'une servante, et maintenant que ce maître a été crucifié, maintenant que ce maître n'est plus, non-seulement il s'avoue hautement et devant tout le peuple son disciple et son adorateur; mais il ne craint pas de provoquer la colère et la réprobation des Juifs, en leur reprochant sa mort et en les sommant de le reconnaître pour leur Dieu. Il parle au milieu de la place publique, cet homme que naguère encore une servante faisait trembler; il parle avec tant de véhémence et de conviction qu'on le croit plongé dans l'ivresse; c'était bien en effet une sainte ivresse; ivresse de zèle et de dévouement; ivresse de vérité et d'amour; ivresse de l'Esprit de Dieu qui le possédait et parlait par sa bouche. Trois mille Juifs tombent au pied de la croix à son pre-

mier discours, et cinq mille le lendemain! Le même changement s'est opéré dans les autres apôtres. Ces hommes si timides, qui s'uyaient à la première apparence du danger, sont devenus tout à coup pleins de hardiesse et d'intrépidité; ces *hommes de peu de foi*, comme le leur reprochait leur Maître, naguère encore si incrédules, ont maintenant une foi capable de transporter les montagnes. On les chasse des synagogues, c'est-à-dire qu'on les met au ban de la nation, et qu'on leur imprime une flétrissure à la fois civile et religieuse; on les charge de chaînes, on les jette dans les cachots, pour avoir rendu témoignage au Galiléen crucifié; on les menace de la mort s'ils ont encore la même audace; et, comme s'ils ne recevaient que des encouragements, ils continuent de rendre le même témoignage sans emportement, sans ostentation, avec la même simplicité; non-seulement dans les maisons, mais sur les places publiques, dans les synagogues, au milieu des docteurs de la loi et des princes de la nation. Une persécution s'élève menaçante et terrible; une persécution de Juifs, c'est tout dire en un mot. Tout fuit épouvanté; chacun va où il peut chercher un asile dans les diverses régions de la Judée et de la Samarie; le troupeau tout entier est dispersé par la terreur: les apôtres seuls restent au milieu des persécuteurs: *Omnes dispersi sunt per omnem regionem Judæ et Samariæ, præter apostolos.* (Act., XXI, 20.) Eux qui naguère encore n'osaient pas élever la voix devant quelques valets soupçonneux, les voilà qui témoignent sur les places publiques, malgré les cris de réprobation et de colère qui s'élèvent de toutes parts; au milieu des Juifs déicides qui ont toujours des malédictions à la bouche et des pierres à la main, pour leur imposer silence, et qui croiraient faire une chose agréable à Dieu, s'ils pouvaient les exterminer. Jusqu'où ces forcenés ne portaient-ils pas la haine et la fureur! N'en vit-on pas quarante d'entre eux s'engager par un vœu à ne prendre aucune nourriture, jusqu'à ce qu'ils en eussent fini avec saint Paul qui, témoignage vivant de l'Esprit-Saint, d'ardent persécuteur était devenu le plus zélé des apôtres?

Certes, mes frères, quand on a affaire à de tels hommes, pour continuer de leur répéter en face, sans le déguiser ni l'affaiblir jamais, le témoignage qui les fait rugir comme des bêtes féroces; pour rester au milieu d'eux quand ils sont exaspérés par la fureur, et que rien n'y oblige, il faut plus que les calculs de l'intérêt, de l'ambition et de la vanité: l'ambition et la vanité sont plus prudentes, plus circonspectes; elles ne se compromettent pas ainsi sans raison. Pour agir comme ont fait les apôtres, il faut être, comme eux, pleins d'abnégation et d'amour pour la vérité, il faut pouvoir dire comme eux: *Nos testes sumus horum verborum.* (Act., V, 32.) Nous avons été témoins des choses que nous annonçons, et nous sommes envoyés pour les publier

jusqu'aux extrémités du monde. Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu : « Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. » (*Ibid.*) Nous sommes à la fois témoins et envoyés, martyrs et apôtres ; et, en cette qualité, nous ne relevons que de Dieu. C'est lui qui nous envoie : dès lors que nous importent vos menaces et vos prohibitions ? Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. (*Act.*, IV, 19.)

Nous venons de voir les apôtres au milieu des Juifs ; suivons-les maintenant à travers le monde, après leur séparation. Les voilà dispersés, aux prises avec toutes les nations ; le monde entier est soulevé contre eux. Partout les menaces ; partout les chaînes et les cachots ; partout la flétrissure et l'exil ; partout le fer et la flamme ; partout les tourments et la mort ! Quelle vie terrible que celle d'un apôtre ! Ecoutez l'un d'entre eux, saint Paul, défiant qui que ce soit au monde d'avoir été autant de fois jeté dans les fers, autant de fois frappé au delà de toute mesure, et exposé à des morts aussi fréquentes. Cinq fois, dit-il, j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups permis par la loi ; une fois j'ai été battu de verges ; une fois lapidé ; trois fois victime du naufrage, jour et nuit perdu dans l'abîme des flots. Que de périls dans mes voyages ! Périls des fleuves, périls des hommes armés pour le brigandage ; périls de la part de ceux de ma nation ; périls de la part des gentils ; périls dans la cité ; périls dans la solitude ; périls sur la mer, périls de la part des faux frères ; toujours dans le travail et la peine, dans les veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid et la nudité ; et à toutes ces tribulations ajoutez encore la sollicitude de toutes les églises (*II Cor.*, XI, 24-28) : au dedans de la frayeur, au dehors les combats : « Foris pugnae et intus timores. » (*II Cor.*, VII, 5.) Et cependant, ô surprise ! ô merveille ! Ecoutez-le s'écrier que son cœur surabonde de joie au milieu de toutes ces tribulations : *Superabundogaudio in omni tribulatione nostra.* (*Ibid.*, 4.) Eh bien ! le reconnaissez-vous, mes frères, l'Esprit consolateur ? son témoignage est-il assez visible et assez palpable ?

Pierre, le prince de ces princes spirituels, et Jean, le disciple bien-aimé, sont arrêtés et traînés devant le sanhédrin ; on les accable de reproches et d'injures ; ils sont battus de verges, pour avoir rendu témoignage à Jésus-Christ, et ils s'en vont pleins de joie, comme si on les avait comblés de gloire et d'honneur. *Ibant, gaudentes!* (*Act.*, V, 41.) On les maudit, et ils bénissent ; on les persécute, et ils prient pour leurs persécuteurs : on les déchire, on les torture, et ils pardonnent ; on leur arrache la vie, et ils sont pleins de mansuétude et presque de reconnaissance pour leurs bourreaux. Encore une fois, n'est-il pas visible et palpable le témoignage de l'Esprit consolateur ? Car, selon la promesse du Sauveur, c'était l'Esprit consolateur, *Paracletus*, non moins que l'Esprit de vérité, *spiritum veritatis*, qui devait rendre témoignage de lui : *Cum au-*

tem venerit Paracletus quem ego mittam vobis a Patre, spiritus veritatis, ille testimonium perhibebit de me.

A ces témoignages de l'Esprit consolateur rendus par les apôtres, il faut ajouter celui des innombrables conversions opérées par eux : témoignage de l'orgueil qui s'humilie, de la grandeur qui s'abaisse, de l'ambition qui consent à n'être rien, de l'avarice qui puise à pleines mains dans ses trésors, de la volupté qui s'attache à la croix, témoignage de toutes les passions vaincues et de la nature humaine en quelque sorte transformée. Oh ! comment ces pierres, tout à l'heure encore dispersées dans la boue des places publiques, sont-elles devenues tout à coup des enfants d'Abraham ? Comment, en un clin d'œil, ces vases d'ignominie sont-ils devenus des vases d'élection ? Comment tout à coup ces pécheurs endurcis, ces Juifs obstinés, ces païens immondes, sont-ils devenus des saints ? Eh bien ! ici encore n'est-il pas évident, palpable, le témoignage de l'Esprit-Saint, qui est un esprit de sainteté et de justice non moins que de consolation et de vérité ?

Comme il est beau, comme il est magnifique le témoignage de l'Esprit-Saint dans les innombrables disciples des apôtres qui, devenus plus nombreux et plus puissants que leurs persécuteurs, continuent de souffrir avec la même résignation ! Jamais, dans les plus mauvais jours de l'empire, on ne les vit ni dans les complots, ni dans les conjurations qui éclataient sur tous les points à la fois, malgré toutes les raisons qu'ils avaient de se plaindre et de se révolter. Ah ! elle ne venait pas de la terre ni des conseils du cœur humain, cette soumission dont ils donnaient l'exemple, quand, froissés dans ce qu'ils avaient de plus cher, torturés dans tout leur être, traqués comme des bêtes sauvages, ils n'avaient qu'à se compter pour faire pâlir d'effroi ceux qui les opprimaient !

Mais je n'ai pas dit encore le plus irrefragable de tous les témoignages, celui du sang et de la mort. Les apôtres ont scellé leur témoignage de leur sang, et il faut dire avec Pascal : « J'en crois des témoins qui se laissent égorger. » Oui, il faut les en croire, surtout si, comme les apôtres, ils se laissent égorger pour des faits, sans faiblesse comme sans ostentation, en conservant toujours la même douceur et en priant pour leurs bourreaux. Un tel témoignage, mes frères, n'est plus une simple probabilité, c'est la certitude même élevée jusqu'à sa plus haute puissance. Sans doute, exaspéré par la haine, fou d'enthousiasme et de fanatisme, on peut mourir pour une opinion, en se donnant des airs de grand homme, en insultant ses ennemis, et en maudissant ses bourreaux ; le courage, l'orgueil peut aller jusque là, mais jamais l'orgueil avec tout son courage, ne pourra inspirer de mourir pour des faits reconnus faux, et surtout de mourir au milieu des plus affreux tourments, sans plainte, sans murmure, avec la douceur de l'a-

gneau qu'on égorge, en bénissant la main sanglante dont on reçoit le coup mortel, en priant pour ses bourreaux et les tyrans dont ils exécutent les ordres cruels. Ainsi sont morts les apôtres; ainsi sont morts tous les martyrs. Magnifique témoignage constamment rendu pendant trois siècles, sur les chevalets, sur les bûchers, dans les tortures, au milieu de dix persécutions sanglantes!

Que d'autres témoignages encore qui sont la conséquence de celui-là! Témoignage du monde entier renouvelé et devenu chrétien, et par conséquent de la force vaincue par la faiblesse, de la science par l'ignorance, de la sagesse du siècle par la folie de la croix, c'est-à-dire, pour parler le langage énergique de l'Apôtre, de tout ce qui était par ce qui n'était pas! Témoignage du paganisme abattu, des dieux répudiés, de leurs temples détruits et de leurs autels renversés; témoignage de la croix sortie des catacombes et arborée plus haut que les aigles romaines au sommet du Capitole et sur toutes les hauteurs du monde; de la croix, maintenant que les aigles romaines dorment depuis quatorze siècles dans la poussière, de la croix, dis-je, debout encore dans tout l'univers, au milieu des débris des empires, sur les ruines amoncelées de ce vieux monde et sur les mondes nouveaux récemment découverts! Témoignage du génie répandant des flots de lumière sur le dogme chrétien; témoignage des schismes impuissants, des hérésies foudroyées, de la philosophie sans cesse convaincue d'inanité, de l'impiété encore une fois réduite à rougir d'elle-même; témoignage enfin de dix-huit siècles de vie, de conquêtes, de combats et de victoires; de dix-huit siècles dont la grande voix parlera toujours plus haut que les clameurs de quelques sophistes qui devraient se souvenir que les yeux sont faits pour voir, et l'esprit pour comprendre.

Chrétiens, mes frères, au milieu de cette nuée de témoins, au milieu de si magnifiques et si irréfragables témoignages, le moindre doute est-il possible? Douter après cela, n'est-ce pas faire preuve d'infirmité d'esprit, plutôt que de force d'intelligence? Pour nous, chrétiens, nous ne doutons pas; mais comment rendons-nous témoignage? Car, disciples de Jésus-Christ, nous avons aussi un témoignage à lui rendre, avec l'Esprit consolateur, au milieu des souffrances et des épreuves de la vie, que nous supportons peut-être avec si peu de résignation, nous plaignant sans cesse et murmurant toujours. Nous avons aussi à rendre témoignage à Jésus-Christ, avec l'esprit de vérité contre l'esprit d'erreur et de mensonge. Sous mille formes, de mille manières, il témoigne contre Jésus-Christ et peut-être que nous lui applaudissons, ou du moins que nous gardons un coupable silence! Soit lâcheté, soit ignorance, nous sommes peut-être muets devant lui! Ah! prenons-y garde, mes frères, car si nous ne témoignons pas ici-bas avec l'Esprit de

vérité, un jour il témoignera contre nous. Un jour, et ce jour n'est pas loin, au tribunal suprême, selon que nous aurons témoigné pour lui ou contre lui, il témoignera de même pour nous ou contre nous; il sera notre avocat ou notre accusateur, et notre cause sera irrévocablement gagnée ou perdue. Efforçons-nous donc de témoigner désormais, en toute circonstance, avec cet esprit de justice, de vérité, de pureté, de sainteté, de douceur et d'amour, contre le monde que Jésus-Christ a frappé de ses anathèmes, afin qu'un jour nous soyons trouvés dignes d'être comptés parmi ces glorieux martyrs, c'est-à-dire ces glorieux témoins, qui, en récompense du sanglant témoignage qu'ils ont rendu à Jésus-Christ sur la terre, règnent maintenant et règneront éternellement dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE

DE SAINT VINCENT DE PAUL,

Prêché à saint Lazare, rue de Sèvres, le 19 juillet 1840.

Dilectus Deo et hominibus cujus memoria la benedictione est; similem illum fecit Deus in gloria sanctorum, glorificavit illum in conspectu regum et ostendit illi gloriam suam. (Eccli., XLV, 1, 2.)

Chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction, le Seigneur l'a fait briller parmi les saints, l'a glorifié en présence des rois et a déployé à ses yeux la splendeur de sa gloire.

Monseigneur (1),

Ce que la sainte Ecriture dit du libérateur d'Israël, nous pouvons bien le dire aussi du saint illustre même parmi les saints, dont la fête est aujourd'hui célébrée avec tant de joie dans toute l'Eglise, et avec une si touchante ferveur par ses pieux enfants. Qui plus que lui fut chéri de Dieu à cause de ses vertus? Quelle mémoire d'homme fut jamais plus que la sienne en bénédiction sur la terre? Quel saint brilla jamais d'un aussi grand éclat par ses vertus et par ses œuvres? Qui fut plus respecté des rois? Et s'il est permis de se livrer à ces pieuses conjectures, qui plus que lui, dans le ciel, doit être élevé en gloire, après ceux qui sont établis pour juger les nations? C'est donc en toute vérité que nous pouvons dire de saint Vincent de Paul ce que la sainte Ecriture dit du libérateur d'Israël: *Qu'il est chéri de Dieu et des hommes; que sa mémoire est en bénédiction; que le Seigneur l'a fait briller parmi les saints, l'a glorifié en présence des rois, et a dévoilé à ses yeux les splendeurs de sa gloire.*

Un saint, mes très-chers frères, est toujours plus ou moins chéri de Dieu; parce qu'il a toujours plus ou moins de ressemblance avec celui en qui le Très-Haut a mis toutes ses complaisances. Mais celui-là est le plus agréable au Seigneur, qui, étant de tous le plus saint, a, par cela même, une plus parfaite ressemblance avec le type éternel de tous les saints. Or, trois traits principaux se font surtout remarquer entre tous

(1) Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis (Amérique).

les autres, dans ce type suprême de toute justice et de toute sainteté. Les deux premiers sont l'humilité et la douceur; il les a signalés lui-même, quand, résumant en deux mots toute sa morale, il a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* » (Matth., XI, 15.) Quand au troisième, qu'avait-il besoin de le montrer en lui, quand sa vie toute entière, sa mort et le plus auguste des sacrements nous parlent si éloquemment de sa charité, ou plutôt nous montrent qu'il est la charité même, *Deus charitas est?* (Joan., X, 5.) Or, ces trois traits principaux qui peignent le Sauveur du monde, ces trois vertus inconnues du paganisme, si fier de sa sagesse trompeuse, je les trouve réunies dans Vincent de Paul, et toutes les trois dans un degré si éminent, qu'il serait difficile de décider quelle est celle qui l'a emporté sur les autres. Je ne connais aucun saint, j'aime à le dire devant une assemblée où ma voix ne restera sans doute pas sans écho, je ne connais même aucun saint en qui ces trois caractères essentiels du christianisme se trouvent réunis dans une perfection plus grande. Qu'ai-je donc de mieux à faire, chrétiens mes frères, et pour votre édification et pour la gloire du saint dont je viens faire devant vous un bien imparfait éloge, que de montrer en lui ces trois caractères qui l'ont fait chérir de Dieu et des hommes, et qui ont mis sa mémoire en bénédiction sur la terre? Dans une première partie, je m'attacherai donc à faire ressortir l'humilité de saint Vincent de Paul; j'en ferai découler ses autres vertus et surtout la douceur qui en est inséparable. Dans la seconde partie, je montrerai sa charité et pour cela il me suffira de raconter ses œuvres. En sorte qu'il apparaîtra d'abord entre les mains de Dieu comme le vase entre les mains du potier, se laissant façonner sans résistance, et attendant tout du ciel; ensuite, comme l'un des plus merveilleux instruments de la Providence, ou plutôt, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la personnification la plus parfaite de la Providence sur la terre.

Mais qui suis-je pour annoncer la parole de vie et raconter tant de merveilles dans cette auguste enceinte encore embaumée de l'odeur de tant de vertus; au milieu de ces murs encore émus de la parole de ce grand homme, en présence de ces reliques sacrées qui semblent le faire revivre et le rendre, en quelque sorte présent, devant un pieux et vénérable prélat, ou plutôt, devant un de ces apôtres qui ont annoncé l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde; en présence de tant de saints prêtres, mes maîtres dans la science et dans la piété; au milieu de tant de vierges ferventes que l'Église a seule le don d'enfanter et que le monde admire; qui suis-je, encore une fois, moi, qui devrais m'estimer trop heureux de pouvoir prendre la dernière place à côté de tant de vertus, pour recevoir ma part des

enseignements divins? Vierge sainte, demandez pour l'obscur prédicateur et son illustre auditoire les lumières de l'Esprit-Saint, afin que l'orateur s'oublie et qu'il soit oublié, et qu'apparaisse seul l'auguste modèle qui est aujourd'hui proposé à notre imitation. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vincent de Paul, qu'avec tant de vérité on peut surnommer le père des pauvres, le ministre et le représentant de la Providence sur la terre; Vincent de Paul naquit au fond des landes de la Gascogne, dans un état voisin de la pauvreté. Comme David, il garda, dans son enfance, les troupeaux paternels; mais déjà le jeune et obscur berger faisait pressentir le futur héros de la charité. Déjà il donne avec joie son pain et tout ce dont il peut disposer. Déjà il se dépouille de ses vêtements, et, à un âge où l'homme est naturellement plus avide de recevoir que de donner, il fait, en un seul jour et à un seul pauvre, le don de trente pièces de monnaie qu'il a longuement et péniblement amassées. Un roi n'aurait pas plus de mérite en donnant tous ses trésors. La piété, la modestie et la douceur du jeune Vincent, qui, par sa naissance, a le sixième rang parmi ses frères, suggèrent à son père l'idée de le faire entrer dans la carrière ecclésiastique. Tels sont ses progrès, qu'au bout de quatre ans, il peut enseigner lui-même. Nous ne le suivrons point dans ses études théologiques à Saragosse et à Toulouse où le duc d'Épernon, dont il élève les jeunes parents avec plusieurs autres enfants de distinction, songe dès lors à le faire monter au premier rang de la milice sacerdotale.

Jusqu'ici, M. F., rien de bien extraordinaire dans la vie de notre héros; mais la Providence est attentive à son œuvre: cet or déjà pur, elle saura encore l'épurer; cette âme déjà fortement trempée, elle la trempera plus fortement encore. Il faut de grands enseignements et de fortes épreuves à celui qui doit un jour jouer un si grand rôle et opérer de si grandes choses. Il faut qu'il soit formé à la rude école de l'infortune, celui qui doit être un jour la Providence des malheureux. Prêtre, après sept années consacrées à l'étude de la théologie, Vincent cède humblement aux prétentions d'un compétiteur, en renonçant à la riche cure de Tilh, au diocèse d'Acqs, et se rend à Toulouse pour recueillir une légère succession qu'il doit à l'amitié. Déjà tout est prêt pour son retour; mais tandis qu'il passe de Marseille à Narbonne, il est capturé par des pirates Algériens qui croisent sur ces parages. Trois fois vendu comme esclave, captif, les yeux baignés de larmes, il répète, loin de la patrie, sur la terre étrangère, les tristes cantiques des tribus captives sur les bords de l'Euphrate. Terre barbare, ce ne sera pas en vain que tu auras vu l'un des plus chers enfants du Christ porter les fers de l'esclavage; un jour, sur les rivages, les fers de l'esclavage seront brisés. Les sueurs et les

larmes de Vincent de Paul ne l'auront pas arrosée en vain ; bientôt, et tout semble aujourd'hui l'annoncer, tu redeviendras chrétienne. Mais ce n'est pas non plus en vain, M. T. C. F., et par un pur effet du hasard, que Vincent de Paul goûte les amertumes de la captivité. A quelle meilleure école pouvait-il se former à l'humilité et à la douceur ? Comment pouvait-il mieux aussi se former à la charité qu'en apprenant à connaître par lui-même l'excès des misères humaines ? Après deux ans de dures privations et de rudes travaux, l'heure de la liberté sonne enfin pour lui. Il a converti son maître, renégat brutal et endurci, et traînant en quelque sorte la captivité captive, il se sauve avec lui sur une barque légère. Dormez, dormez, ô tempêtes ! Flots de la Méditerranée, respectez ce frêle esquif ; courbez-vous sous ce précieux fardeau ; soyez calmes et fiers, vous portez une des espérances du monde !

Comme un homme ordinaire se serait plu à raconter plus tard cet intéressant épisode de sa vie ! Mais Vincent la cache avec soin ; parce qu'il y voit trop de choses à sa louange. Jamais on ne l'a su positivement de sa bouche, et il a fallu qu'une lettre écrite dans le premier épanchement de l'amitié, vint commettre plus tard cette heureuse indiscretion. Quelle humilité ! quel oubli de soi-même !

De l'esclavage, Vincent passe presque subitement à la cour des rois ; sans doute afin qu'après avoir éprouvé la triste réalité des misères humaines, il apprenne aussi à connaître le néant des grandeurs. Heureusement débarqué à Avignon, il ne fait qu'apparaître à Rome, d'où il revient aussitôt chargé d'une mission pour le roi de France, qui devait bientôt tomber sous le fer d'un régicide.

Ici encore, M. T. C. F., admirez l'humilité de l'homme de Dieu. Favorablement accueilli par Henri IV qui lui donne des marques de son estime, il va se loger modestement près de l'hôpital de la Charité, où chaque jour il fait, pour ainsi dire, sa cour aux malades, au lieu de la faire au prince qui d'un mot peut l'élever à la plus haute fortune.

Quelle humilité, quelle douceur, quelle patience, quand, harcelé par un juge qui l'accuse de l'avoir volé, il ne répond que par le silence aux invectives de cet homme qui répand partout contre lui le fiel de la haine et le poison de la calomnie ! C'est en vain que ses meilleurs amis sont indignement trompés ; il se réjouit du mépris dont on l'accable, et ne dit pas un seul mot pour sa justification ! Avec quelle humilité encore il quitte le nom de Paul qui peut lui donner quelque lustre, pour ne garder que celui de Vincent qu'il doit immortaliser !

Voulant à toute force n'être rien, il faut toute l'influence de M. de Bérulle qui est à la fois son directeur et son ami, pour le déterminer à accepter la modeste cure de Clichy, avec le titre d'aumônier de la reine Marguerite, puis à entrer quelque temps après en qualité de gouverneur dans la maison de Gondi. Obligé de supprimer les dé-

tails, malgré la tentation que l'on éprouve de s'arrêter à chaque trait d'une si belle vie, parce qu'il n'en est aucun qui ne soit propre à instruire et à édifier, contentons-nous de dire qu'à Clichy comme dans la maison du général des galères, et au milieu des peuples de sa dépendance, partout Vincent de Paul apparaît comme un auge de paix et de charité, et que, s'il semble avoir été moins heureux dans l'éducation d'un de ses élèves, cependant, là encore l'action de la Providence paraît visiblement sur lui ; car ce même élève, placé un jour sur le siège de Paris, deviendra un instrument tout-puissant pour le bien, en secondant les pieux desseins et en approuvant avec joie les établissements de son maître bien-aimé. Chose admirable ! C'est lorsque tout sourit au saint prêtre ; c'est lorsqu'il est environné, dans la maison de Gondi, de considération et de respect ; c'est lorsque la générale elle-même lui a donné la plus haute marque de confiance, en se mettant sous sa direction, sans pouvoir désormais en supporter une autre ; c'est alors qu'il se détermine à sortir de cette illustre maison, sans autre motif que de se soustraire à cette confiance et à ces marques d'estime dont il se croit indigne. O grand homme ! qu'alors déjà vous étiez un grand saint ! Et où va-t-il, M. F. ? il va, toujours conduit par l'humilité qui est le mobile de toutes ses actions, il va se faire oublier, autant qu'il est en lui ; il va s'ensevelir au fond de la Bresse, dans une des paroisses les plus pauvres et les plus abandonnées, à Châtillon, où il renouvelle, au milieu des scandales du vice et de l'hérésie, et bientôt au milieu des horreurs de la peste et de la famine, les prodiges des temps apostoliques ; prodiges de conversion, prodiges de charité et de dévouement qui suffiraient seuls pour remplir et illustrer une vie sacerdotale. Qu'ils furent touchants, qu'ils furent glorieux pour le saint, les adieux des habitants de Châtillon ! quand, au moment de son départ, tous s'écriaient, en versant des larmes : miséricorde ! miséricorde ! comme si la ville eût été prise d'assaut et livrée au pillage !

Les merveilles qu'il a opérées dans la Bresse, Vincent les continue dans les terres de madame de Gondi, où, vaincu enfin par mille instances, il a consenti à rentrer. Vous en fûtes témoins, ô cités de Villepreux, de Joigny, de Montmirail ; vous en fûtes témoins, et vous en conserverez toujours un reconnaissant souvenir ! A Paris, il se délassa des missions de la campagne, en visitant les hôpitaux et les prisons. Mais, voyez comme son humilité le porte toujours de préférence vers ce qu'il y a de moins relevé dans le saint ministère !

Nous venons de le voir au milieu des pauvres paysans, des malades et des prisonniers ; le voici maintenant au milieu des galériens qu'il visite dans leurs cachots humides et qu'il fait transporter dans un lieu plus salubre. Bientôt après, nommé par Louis XIII aumônier général des galères de

France, ce n'est pas ce que ce titre peut avoir de flatteur qu'il accepte avec joie; mais le moyen qu'il lui donne d'étendre ses soins paternels à ceux que la société a bannis de son sein. Tandis que le général des Minimes l'associe à toutes les prières et bonnes œuvres, de son ordre immense; tandis que l'illustre évêque de Genève lui confie la direction de ses chères filles de la Visitation et le choisit pour leur premier supérieur, lui toujours aussi humble, toujours incliné vers les petits, ne s'occupe qu'à secourir les malheureux. Il établit une confrérie d'hommes pour les pauvres valides et une de femmes pour les pauvres infirmes. Puis, il vole à Marseille où, prisonnier volontaire, sur des prisons flottantes, il visite les malheureux forçats, en attendant qu'il revienne leur donner une mission générale. On le voit parcourir leurs rangs, écouter leurs plaintes, comme un père celles de ses enfants, compatir à leurs peines, pleurer avec eux, baiser leurs chaînes et les arroser de ses larmes. O fers précieux, soit qu'il vous ait portés lui-même pour délivrer un malheureux captif, comme plusieurs aiment à le croire et à le raconter; soit qu'il n'ait fait que vous effleurer de ses lèvres et vous baigner de ses pleurs, où êtes-vous? où êtes-vous aussi, chaînes sacrées qu'il a portées dans l'esclavage, pour que nous imprimions aussi nos baisers; pour que nous vous arrosions aussi de nos larmes, et que nous vous suspendions aux voûtes de nos temples, comme un trophée glorieux?

Tous les pas de Vincent de Paul sont marqués par quelques bonnes œuvres ou par quelques fondations utiles. Quelques jours lui suffisent pour ce qui eût exigé d'un autre des années entières, tant le Seigneur est avec lui! Si à son retour de Marseille, il passe à Mâcon, c'est pour y établir des confréries semblables à celles qu'il a déjà établies dans la capitale; s'il traverse le diocèse de Chartres, c'est pour y faire de nouvelles missions. La flamme est moins active et moins ardente que ne l'est son zèle. Mais son zèle est toujours admirablement tempéré par la prudence et l'heureuse habitude où il est de ne jamais anticiper, ou, comme il disait lui-même, de ne jamais enjamber sur la Providence. C'est ce qui explique comment le caractère distinctif de ses œuvres est d'avoir de faibles commencements, ou plutôt de commencer par de timides essais qui sont comme des germes imperceptibles abandonnés à cette même Providence, dans laquelle il avait tant de foi; puis, tout à coup, preuve évidente de l'influence du ciel, on voit ces faibles commencements acquérir un développement immense et devenir des monuments aussi durables que gigantesques.

Je m'arrête ici, mes frères, pour rassembler certains traits épars, auxquels la multitude et la grandeur des choses qui me restent à raconter ne me permettraient pas de m'arrêter plus tard. Ne soyez pas surpris si l'humilité, la douceur et la charité ont été

les trois vertus favorites de Vincent de Paul; puisque, comme nous l'avons dit, elles ont été aussi celles du divin Maître qu'il s'est constamment proposé pour modèle. Il le voyait en tout: comme chef de l'Eglise dans le souverain pontife; comme prince des pasteurs dans les évêques; comme le maître de tous les maîtres dans les docteurs; comme le roi des rois dans les souverains; dans les magistrats comme celui qui jugera les justices; dans ceux qui vivent de leur travail, comme le fils d'un artisan; dans les pauvres, comme celui qui n'eut pas où reposer sa tête; enfin, dans les malades et les malheureux, comme celui qui a souffert toutes les douleurs dans son corps et dans son âme. Admirable méthode qui explique comment il arriva à une imitation si parfaite de ce divin modèle!

Ecoutez ce qu'il pensait de lui-même: « Je ne suis pas un homme, disait-il, mais un pauvre ver qui rampe sur la terre et qui ne sait où il va, mais qui cherche seulement à se cacher en vous, ô mon Dieu, qui êtes tout mon désir. »

Lui, qui faisait si bien l'œuvre de Dieu, il se regardait comme un instrument inutile qui n'était propre qu'à y mettre obstacle! Il s'étonnait que tout le monde n'eût pas pour sa personne le mépris profond qu'il en avait lui-même. Le louait-on? Il repoussait la louange, en protestant qu'on le connaissait mal. Le blâmait-on? Il se mettait aussitôt du parti des censeurs et enchérissait encore sur la malveillance de leurs discours. Avec quelle naïve simplicité ne le vit-on pas, un jour, approuver l'injure que lui jetait à la face le fier abbé de Saint-Cyran, en le traitant d'ignorant et d'homme indigne d'être à la tête de sa congrégation! Son désir, je dirais presque son bonheur était de passer pour un homme grossier et sans intelligence. Quoiqu'il eût fait de fort bonnes études, il ne se donnait jamais que pour un mauvais écolier de quatrième. Voyez le, au collège des Bons-Enfants, accueillant avec toutes les marques de l'empressement et de la tendresse un pauvre campagnard, dont tout autre que lui aurait rougi de se dire le parent. Voyez-le à la cour, après avoir retranché de son nom ce qui pouvait le faire passer pour un homme de qualité, rappeler qu'il a gardé les troupeaux dans sa jeunesse.

Une femme s'étant un jour avisée de l'appeler *Monseigneur*, il se hâte de lui répondre qu'il n'est qu'un pauvre berger, le fils d'un pauvre villageois. A une autre qui prétend avoir été au service de madame sa mère, il s'empresse de lui faire observer, devant tous ceux qui l'entendent, qu'elle le prend nécessairement pour un autre, que sa mère a bien pu être en service, mais qu'elle n'a jamais eu de servante. Or, ce qu'il disait à ceux qui l'environnaient, il l'écrivait au loin, en France, à l'étranger, partout. Ce n'est qu'avec une répugnance extrême qu'il consent à faire usage du carrosse que la reine lui envoie dans sa

vieillesse, et encore le partage-t-il avec les pauvres infirmes qu'il rencontre sur son chemin. On le calomnie, et il s'en réjouit; on le persécute, et il bénit. Un de ses établissements a subi une certaine humiliation, et il conjure les siens de s'unir à lui pour remercier le Seigneur. Il ne veut pas qu'un de ses prêtres donne une version des Livres Saints d'après les textes orientaux, à cause de la gloire qui pourrait en revenir à sa congrégation. Quand déjà cette congrégation renue partout et remplit le monde du bruit de sa renommée, il continue de l'appeler, comme auparavant, *la chétive, la petite, la très-petite compagnie*. Un homme de naissance, membre d'une cour souveraine, se présente un jour pour y être admis; au lieu de lui tendre les bras, Vincent l'engage à réfléchir et à voir s'il ne pourrait pas choisir une institution plus digne de son nom et de sa grandeur. Il n'eût répondu que par le silence à quiconque eût invectivé contre cette congrégation qui, du reste, lui était si chère, et il fit de longues remontrances à deux des siens, dont toute la faute était, pour l'un de l'avoir appelée sainte, et, pour l'autre, d'avoir fait imprimer quelque chose à sa louange.

Dévoré par l'ardeur de son zèle, il se consume nuit et jour comme une lampe devant le Seigneur. Il n'est occupé que du soulagement des malheureux. Il travaille sans cesse avec une infatigable activité. Ce qu'il fait est tellement prodigieux, qu'on a pu l'appeler, de son temps même, *l'intendant des affaires de Dieu*; et cependant, écoutez-le s'écrier, quand il s'assied pour prendre son frugal repas : « Ah ! misérable, tu n'as pas gagné le pain que tu manges ! » Je vous remercie, disait-il à ceux qui venaient le visiter, de ce que vous ne méprisez pas la vieillesse, ou de ce que vous supportez un misérable pécheur comme moi, ou bien de la patience que vous avez de me souffrir et de m'entendre.

Ces faits, mes très-chers frères, parlent plus haut que tous les discours. O grand homme ! avec combien de vérité vous avez pu dire que vous aviez pris *l'humilité pour pratique* ; mais par quel excès d'humilité avez-vous bien pu ajouter que vous ne saviez pas encore ce que c'était que cette vertu, vous qui la portiez jusqu'au prodige ; vous qui en donniez tous les jours de si touchantes leçons et de si sublimes exemples ; vous qui vous réjouissiez des humiliations comme d'autres de leurs triomphes ; vous qui, forcé de vous produire, le faisiez toujours du côté qui pouvait vous donner le moins d'éclat ; vous qui vous regardiez comme un grand pécheur, quand vous étiez un grand saint ; comme l'opprobre du sacerdoce quand vous en étiez l'orgueil ; comme la honte de l'humanité quand vous en étiez la gloire, comme le rebut de la terre quand vous en étiez l'ornement ? Oh ! qu'un illustre cardinal a eu raison de dire : « Ou la véritable humilité ne fut nulle part sur la terre, ou il faut

la chercher en Vincent de Paul. » Mais ceux-là seraient dans une grande erreur qui ne verraient dans l'humilité chrétienne qu'une petitesse d'esprit ! Qu'il y a, au contraire, de grandeur à savoir s'abaisser ainsi ! Qu'il y a de force d'âme à dompter ainsi son orgueil ! Ceux qui ont essayé de remporter cette victoire savent bien que, pour soutenir nuit et jour ces luttes incessantes, sans gloire et sans témoins, il faut mille fois plus de résolution et de véritable courage que pour affronter la mort sur le champ de bataille. Aussi, combien de héros, après avoir triomphé des ennemis de la patrie, se laissent vaincre dans ces secrets combats !

C'est de cette humilité profonde que découlent dans saint Vincent de Paul toutes ses autres vertus ; et sa foi inébranlable ; et cet entier abandon entre les mains de Dieu, qui lui faisait attendre d'autant plus du ciel, qu'il ne se comptait plus pour rien ; et cette confiance sans bornes dans la divine Providence, qui le faisait souvent espérer contre toute espérance ; et cette parfaite conformité à la volonté du Seigneur ; et cette indulgence pour les fautes et les défauts du prochain ; et cet esprit de soumission et d'obéissance, si rare dans ceux qui commandent ; et cette touchante simplicité qui paraissait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions ; et cette vive reconnaissance pour les bienfaits de Dieu et pour les services qui lui étaient rendus ; et cette angélique pureté ; et ce parfait détachement de tous les biens de la terre ; et ce tendre amour pour les pauvres et la pauvreté, qui le portait à se traiter lui-même comme le plus pauvre des hommes, se contentant de ce qu'il y avait de pire, s'arrangeant de ce dont les autres ne voulaient pas, mangeant avec les domestiques, faisant constamment asseoir deux pauvres à sa table ; dans les campagnes, mendiant avec joie le pain de l'indigence ; enfin, portant quelquefois de vieux habits rapiécés sous lesquels il paraissait plus grand, même à la cour, que d'autres sous la pourpre et l'or.

C'était encore son humilité et le mépris qu'il avait pour lui-même qui le portait à se traiter avec si peu de ménagement. Conche dure, court sommeil, longues veilles, jeûnes rigoureux et fréquente discipline de chaque jour, cilices, bracelets, ceintures de fer hérissées de pointes aiguës ; haire effroyable, longues heures passées à genoux, en prières, sur les dalles nues et glacées ; poudre amère jetée en secret sur ses aliments ; nulle précaution pour se prémunir contre les intempéries de l'air, auxquelles il est si sensible ; nul répit, nulle relâche, même dans la fièvre qui lui revient souvent ; nulles distractions, nuls plaisirs, même des plus innocents ; que lui a-t-il manqué pour être compté parmi les plus illustres héros de la pénitence ? Et cependant, de quoi se punissait-il dans une vie si sainte ? Ah ! mes très-chers frères, que

de tels exemples sont propres à nous confondre !

Que dirai-je de sa douceur admirable, autre conséquence de son humilité ? Car s'il est impossible à l'orgueilleux d'être doux, il l'est presque également à l'homme humble de ne l'être pas. Cette douceur qui n'était point naturelle à Vincent, né bilieux et emporté, ne fut en lui que plus méritoire. Non content de réprimer les mouvements intérieurs d'impatience et de colère, il s'étudia si bien que son air, naturellement sec, mélancolique et austère, devint doux et affable. En le voyant, on l'eût pris pour la douceur personnifiée, ou, comme l'a dit un pieux auteur, « pour saint Paul conjurant les Corinthiens par la douceur de Jésus-Christ. » Un seul homme dans les temps modernes, et je suis bien sûr que vous avez nommé d'avance son illustre ami, un seul homme, le saint évêque de Genève, pourrait lui disputer la palme de cette vertu. Or, pratiquer la douceur, quand rien ne provoque la colère, est chose commune et facile ; mais la pratiquer, comme l'a fait saint Vincent de Paul, dans toutes les circonstances et envers toute sorte de personnes ; envers les gens grossiers et sans éducation, comme envers les gens bien élevés et les personnes d'esprit ; avec l'homme de sens et de raison et avec les têtes fêlées par le scrupule ou égarées par l'erreur ; à l'égard des insolents qui offensent, des superbes qui contredisent, des idiots qui n'entendent rien, tout cela sans la moindre altération sur le visage, sans la moindre apreté dans les paroles, sans la plus légère marque d'ennui dans les regards et dans la contenance. Ah ! c'est là l'héroïsme de la vertu, et bien peu ont la force et le courage d'y atteindre.

Comme il fallait que Vincent se possédât lui-même pour interrompre cinq fois, comme il le fit un jour, l'entretien qu'il avait avec une personne considérable, et cela pour répéter autant de fois la même chose à quelqu'un qui ne le comprenait pas, et, la cinquième fois, lui parler avec autant de douceur que la première ! Quelle bonté pour écouter, sans brusquerie, les longs et ennuyeux discours des pauvres ignorants, et recueillir le peu de bon sens qui pouvait se trouver à travers tant d'incohérence ! Quelle admirable patience quand, accablé d'affaires, la plupart si importantes, il souffrait d'être interrompu jusqu'à trente fois, dans un jour, par des esprits malades qui venaient sans cesse lui répéter la même chose ; se levant pour aller à eux, dès qu'il les apercevait ; les écoutant, sans les interrompre, jusqu'à la fin ; leur écrivant quelquefois de sa main ce qu'il leur avait dit ; le leur faisant lire en sa présence ; le leur expliquant encore plus au long, quand ils y trouvaient quelque obscurité, et interrompant, pour cela, ses exercices et jusqu'à son sommeil ! Voyez-le suivre à la lettre le conseil de l'Évangile, c'est-à-dire quitter l'autel pour aller offrir le

baiser de paix à une personne qu'il croit avoir offensée. Voyez-le, dans une circonstance analogue, après s'être humilié aux pieds d'un homme qu'il craint d'avoir blessé, s'en revenir plein de joie, parce qu'il n'en a reçu que des paroles dures et des marques de mépris. Voyez-le encore demandant à la reine la grâce d'un seigneur qui l'a outragé sans raison ; tantôt faisant mettre en liberté des soldats qui ont pillé ses gens, ou qui l'ont indignement maltraité lui-même ; ici, bénissant Dieu et quittant paisiblement une dame à qui il est allé donner quelques explications raisonnables, et qui l'a reçu de la manière la plus outrageante, jusqu'à lui jeter une escabelle à la tête ; là, tombant à genoux et présentant l'autre joue à un misérable qui l'a souffleté et l'accable d'injures ; là encore, apaisant un juge qui veut, malgré lui, venger l'honneur du saint homme outragé sous les yeux mêmes de la justice ; ailleurs, demandant humblement pardon quand il est l'offensé ; un jour, jetant la plume avec laquelle il a déjà écrit quelques paroles de justification ; une autre fois, protestant qu'il ne cessera jamais d'aimer ses ennemis, quand même ils lui arracheraient les deux yeux. Voyez-le enfin, car tout ne se peut dire, hébergeant chez lui et faisant manger à sa table des paysans entêtés qui sont venus plaider contre lui ; les conduisant chez les officiers de justice pour recommander leur affaire ; puis, quand il a gagné le procès, payant les frais, comme s'il l'avait perdu, et donnant encore à ses adversaires de l'argent pour s'en retourner et regagner, sans dépense, leurs maisons qu'ils n'auraient pas dû quitter.

Tant de traits admirables et tant d'autres encore que l'on pourrait citer, ne sont-ils pas des preuves incontestables que personne n'a possédé à un degré plus éminent que saint Vincent de Paul l'humilité et la douceur ? C'est la réunion de ces deux vertus qui en faisait un homme si excellemment bon, si aimable, si uni, si simple et en tout si égal. Mais ce serait se tromper étrangement que de croire, comme l'ont insinué certains hommes qui se sont faits ses ennemis, parce qu'ils n'ont pas pu l'attirer à eux, que sa bonté dégénérât en faiblesse, et que sa simplicité fût l'effet de l'ignorance et de la petitesse d'esprit. Non, non, celui-là ne fut point un esprit faible, qu'on trouve toujours inflexible, lorsqu'il s'agit du devoir et des intérêts de Dieu ; qui ne tut jamais la vérité, même au milieu des cours ; qui sut résister à tous les genres de sollicitations, et que ni la persécution ni les menaces n'ont pu faire dévier d'un pas. Non, non, celui-là ne fut point un esprit étroit et sans portée qui domina son siècle et les siècles suivants, en leur imposant ses pieuses pensées ; qui fut toujours aussi heureux dans le choix des hommes que dans le succès de ses nombreuses et vastes entreprises. Hé quoi ! mes frères, que veut-on dire ? Un esprit étroit, celui qui, d'un même coup-d'œil, embrassait tant d'objets divers,

sans trouble et sans confusion ! celui qui menait de front et sans embarras tant d'affaires importantes ! celui qui était aussi à l'aise en traitant avec les rois et les grands de la terre, qu'avec les bergers et les plus simples d'entre les hommes ! celui qui bégayait avec les petits enfants et conversait dans le ciel avec les anges et les parfaits ! celui qui brillait par l'éloquence dans les assemblées ; par la science dans les discussions ; par la sagesse et la profondeur dans les conseils ! celui à qui le génie (2) qui s'était fait son disciple, a pu rendre ce glorieux témoignage : que *quand il parlait, on croyait entendre Dieu lui-même s'exprimer par sa bouche* ! celui qui était apprécié par Richelieu, estimé de Mazarin, honoré de Conti, admiré de Bossuet, consulté par Condé, comblé d'éloges par les Lamoignon, les Fléchier, les Fénelon et tant d'autres grands hommes de cette grande époque, qui n'ont parlé de lui qu'avec admiration ! Quoi ! celui-là un esprit faible, petit, étroit et sans portée ! Ah ! ils se sont étrangement trompés ceux qui, sur la foi de l'hérésie, ont conçu de ce grand homme une semblable pensée !

Mais, c'en est assez sur ses talents, auxquels d'ailleurs il tenait si peu, quand tout nous reste encore à dire sur sa charité. Mes frères, en signalant à votre admiration son humilité et sa douceur, j'ai révélé les deux secrets de son élévation, de sa grandeur et de sa puissance ; car Dieu qui se plaît à exalter les humbles et à humilier les superbes, l'a rendu d'autant plus grand qu'il s'est plus abaissé, et, par sa mansuétude, il lui a fait conquérir la terre, pour en disposer comme d'un héritage, conformément à ces paroles du Roi-Prophète : *Mansueti autem hereditabunt terram.* (Psal. XXXVI, 11.) C'est ce qui me reste à vous montrer en considérant dans saint Vincent de Paul la charité, troisième trait de sa ressemblance avec le divin modèle de tous les saints. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Mes frères, les saints ne sont pas distribués au hasard à travers les siècles, ni jetés sans dessein au milieu des peuples qui les persécutent ou les admirent. Ils entrent dans l'économie de la religion, et sont de puissants instruments entre les mains de la Providence. Ils apparaissent comme des messagers du ciel aux époques précises où ils sont nécessaires, et toujours éminemment doués des qualités que ces époques réclament. Ainsi, au milieu des hérésies, les docteurs qui les foudroient ; au milieu de la corruption et du débordement des appétits sensuels, les saints contemplateurs et pénitents, qui sont comme un reproche incessant pour ceux qui vivent honteusement courbés sous le joug de la chair et des sens ; dans les temps de crise et de souffrance, les saints consolateurs, anges de

charité qui s'efforcent de soulager toutes les misères humaines. Vincent fut un de ces illustres témoins disposés de siècle en siècle, pour attester l'action de la Providence sur l'univers moral. Il n'en est même pas dont les œuvres aient un caractère aussi providentiel. Encore éloigné de l'époque où nulle institution ne trouvera grâce, si elle ne répond à quelque besoin social, et où le plus grand saint ne sera canonisé par les peuples qu'autant qu'il se sera rendu visiblement utile à l'humanité ; par quel merveilleux instinct cet humble prêtre, que les méditations philosophiques préoccupent si peu, ne s'attache-t-il qu'à des institutions et à des œuvres sociales ! Mais ne nous égarons point dans des considérations générales, quand nous avons devant nous un champ si vaste pour nous instruire et nous édifier.

Au xvi^e siècle, quand Vincent parut sur la terre, deux grandes plaies désolaient la société ; d'un côté, l'ignorance et l'irréligion ; de l'autre, une effroyable misère, suite des commotions politiques et des guerres sanglantes occasionnées par l'hérésie. Il est certain qu'une des principales causes de la naissance du protestantisme et de ses succès fut l'ignorance et la corruption des peuples et surtout du clergé. A la licence des mœurs, se joignait comme toujours la licence des idées ; à l'esprit de libertinage, l'esprit de révolte et d'indépendance ; toute réforme paraissait impossible. Ce qui ajoutait à la grandeur du mal, c'est que plusieurs saints prélats l'avaient tentée et s'étaient lassés à l'œuvre, ou étaient morts à la peine. Oh ! que c'était un triste et lamentable spectacle que celui qu'offrait la vigne du Seigneur ; alors que le sacerdoce était sans honneur, et que les anges du sanctuaire, devenus semblables aux peuples, étaient presque aussi méprisables qu'ils étaient méprisés ! Vincent a compris la grandeur du mal, et il est résolu d'y apporter un prompt remède. Ce que saint Charles Borromée, prince de l'Eglise et neveu d'un grand pape, n'a fait que pour quelques diocèses d'Italie, lui, simple prêtre, sans ressources en apparence et sans autorité, il le fera pour la France entière, et pour d'autres contrées. Par ses soins et sous sa direction, des séminaires sont fondés, qui deviennent autant de pépinières fertiles où de jeunes lévites, comme d'autres Samuels, croissent dans la science et la sagesse, à l'ombre des autels. Le jeune clergé en sort régénéré, brûlant de zèle, et avec des sentiments dignes de sa vocation sublime. Bientôt la masse entière est purgée du vieux levain, et ceux qui en sont encore infectés, sont forcés, au milieu de la régénération générale, de rougir de leur dégradation. Salut donc, admirables créations du saint prêtre ! salut, maisons sacrées sorties, à sa voix, des ruines entassées par l'hérésie ! Salut ! comme autant d'arches saintes, au

(2) BOSSUET.

milieu du déluge d'iniquités qui inonde la terre, vous renfermez les plus chères espérances de l'Eglise. De vous sortiront bientôt ces hommes puissants en œuvre et en parole qui seront à jamais la gloire de la religion. Salut! pieux asiles où les jours s'écoulaient si purs, si calmes et si beaux! Salut! salut encore! c'est à vous que le sacerdoce est redevable du nouvel éclat dont il brille, et le clergé de France vous doit à saint Vincent de Paul!

Afin de mieux préparer encore les aspirants aux ordres sacrés, et ceux qui sont déjà entrés dans la milice sacerdotale, à recevoir ou à conserver la plénitude de l'Esprit de Dieu, le saint les convoque à de ferventes retraites dont l'usage s'est partout établi et perpétué. Aux retraites il joignit encore ce que le pieux et savant pasteur de ce diocèse vient d'établir si heureusement parmi nous, c'est-à-dire les conférences ecclésiastiques, où tout ce que le clergé de France possédait alors de plus illustre venait se remplir de la science des choses saintes et se pénétrer de plus en plus de l'esprit de sa vocation. Ecole sacrée, de laquelle on vit bientôt sortir un essaim d'éloquents apôtres, de pasteurs pleins de zèle, de directeurs éclairés, de savants et de docteurs qui achevèrent la réforme si heureusement commencée.

Cependant, pour compléter et perpétuer cette réforme naissante, il manquait au conseil de nos rois un homme intègre, ferme et incorruptible, capable d'écarter sans pitié les sujets indignes qui s'efforçaient de s'ouvrir, par la brigue, les portes du sanctuaire. Grâces soient rendues au ciel, cet homme est trouvé! Vincent de Paul est appelé au conseil privé de la régente, où, comme toujours, il entre malgré lui. Tandis que d'une main il repousse, autant qu'il est en lui, l'intrigue éhontée, peu digne ou incapable, de l'autre il protège le mérite obscur et la vertu timide qui n'aime point à se montrer. Mais, chose à jamais glorieuse à sa mémoire! placé à la source des grâces, il songe à tout, excepté à demander quelque chose pour lui ou pour les siens.

Les plus brillantes faveurs passent devant lui, et souvent par ses mains, sans le tenter ni l'éblouir. Il sort du palais toujours aussi pauvre qu'il y est entré la première fois; et jusqu'à la fin, on le voit dans la royale assemblée, couvert des livrées de la pauvreté, mille fois plus glorieuses que la pourpre des rois.

La réforme du clergé devait naturellement entraîner celle des peuples. Cependant, pour y travailler plus efficacement, pour les laïques comme pour les prêtres, et atteindre surtout la partie ordinairement la plus négligée, je veux dire les pauvres, Vincent qui a déjà imaginé le pieux artifice des retraites où les justes et les pécheurs viennent en foule, les uns augmenter leur justice, les autres la recouvrer, Vincent, dis-je, crée et établit dans cette capitale la congrégation des prêtres de la Mission, qui est

aussitôt dotée et approuvée par les autorités civiles et ecclésiastiques. Deux fois, le saint-siège émerveillé sanctionne de son approbation solennelle ce que les peuples ont déjà sanctionné par leur reconnaissance et leur admiration. Electrisés par l'exemple et les exhortations du saint prêtre, les nouveaux apôtres se multiplient pour suffire à tous les besoins. Partout leur voix retentit comme la trompette du Seigneur, et partout fait couler les larmes du repentir et de la pénitence.

A la cour, à la ville, dans les camps, dans les prisons, sur les galères et surtout dans les campagnes, partout, les paroles de la bonne nouvelle se font entendre et réveillent de nouveau le monde endormi dans le sensualisme et la corruption. Les passions se calment; les haines s'apaisent; le feu de la discorde s'éteint; la guerre cesse de gronder au sein de la patrie; le duel et l'hérésie, de promener leurs fureurs. De dangereuses nouveautés sont heureusement combattues, et l'autorité du saint-siège est affermie. Tout se renouvelle, s'épure et se régénère. Jusque dans ces lieux terribles qu'on a pu appeler les enfers de la terre, les hommes les plus farouches s'étonnent de se sentir attendris, les plus endurcis de se trouver convertis et changés, et les plus impies de surprendre, à la place des imprécations et du blasphème, la prière et la bénédiction sur leurs lèvres. Nous ne suivrons point les dignes enfants de saint Vincent de Paul en Italie, en Corse, en Savoie, en Espagne, en Irlande, en Pologne et dans d'autres contrées hérétiques ou catholiques de l'Europe, où ils opèrent les mêmes merveilles; ni aux îles Hébrides et à Madagascar, sous le soleil brûlant de l'Afrique, où plusieurs ceignent la couronne du martyre. Et depuis, où l'ardeur de leur zèle ne les a-t-elle pas emportés? où ne sont-ils pas aujourd'hui, infatigables ouvriers, l'Evangile à la bouche et la croix à la main? Je les vois en Chine, en Tartarie, en Perse, en Syrie, en Abyssinie, dans les deux Amériques, où ils remplissent de consolation l'Eglise qui les contemple. Ici, mes frères, ce serait au pieux et vénérable pontife qui préside cette solennité de vous raconter lui-même ce qu'il a vu et ce qu'il a fait, sur ces lointains rivages arrosés de ses sueurs et témoins des grandes choses que son zèle y a enfantées. Qu'ils sont beaux sur les continents et sur les mers, dans les plaines et sur les montagnes, au sein de la civilisation et de la barbarie, les pieds de ces anges de paix qui vont prêcher le salut et annoncer aux malheureux, sans espoir ici-bas, l'espérance des biens éternels! *Quiam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem.* (Isa., LXI, 7.)

Mais le temps nous presse, et d'autres œuvres nous appellent.

Nous venons de voir ce que saint Vincent de Paul a fait pour la réforme des mœurs;

voyons maintenant ce qu'il a fait pour le soulagement de l'infortune et de la misère. Ce que j'ai dit n'est rien encore en comparaison de ce qu'il me reste à dire. Quelle vie que celle où l'on marche ainsi de merveilles en merveilles, et où la plus grande difficulté est de pouvoir resserrer dans le cadre d'un long discours seulement ce qu'un seul homme, sans naissance, sans titre, sans autorité et en apparence sans pouvoir, a pu faire de grandes choses, véritablement dignes d'admiration !

Les confréries de femmes, établies par saint Vincent pour le soulagement des pauvres infirmes, s'étaient prodigieusement multipliées. Une femme, riche des dons du cœur, de la fortune et de l'esprit, Louise de Marillac, si connue sous le nom de mademoiselle Legras, qui s'est mise depuis peu sous la conduite du saint prêtre, et qui bientôt brûle comme lui du même feu de la charité qui l'embrase, s'est chargée de visiter, dans dix diocèses de France, ces nombreux établissements. A son retour, elle sent le besoin de se multiplier elle-même. Aussitôt sa maison s'ouvre pour recevoir quelques élèves choisies qui, sous la direction du saint, doivent la seconder dans ses pieux travaux. C'est le grain de sénévé qui bientôt sera un grand arbre et couvrira le monde de ses rameaux. Pauvre France, alors si désolée, ouvre ton cœur à l'espérance ; sèche tes pleurs : voici des anges consolateurs pour les malheureux enfants ; les filles de la charité sont créées et établies ; c'est l'un des plus beaux présents que le ciel ait fait à la terre. O vous tous que les infirmités, les maladies ou l'infortune affligent, consolez-vous : voici venir de saintes filles, vos sœurs par tendresse et par adoption, dont la douce voix charmera vos douleurs, dont les blanches mains panseront vos plaies, essuieront vos larmes, vous présenteront la potion salutaire, remueront votre couche endurcie, et, quand toute espérance sera perdue pour vous sur la terre, vous montreront le ciel, puis vous fermeront les yeux au doux murmure de la prière et des saints adieux du départ. Pauvres vieillards délaissés, consolez-vous, voici pour votre vieillesse attristée de saintes et douces filles, à la place de celles que vous pleurez ; et vous, pauvres orphelins sans appui, cessez de vous lamenter nuit et jour : voici de bonnes et tendres mères qui vous aimeront, à la place de celles que la mort vous a ravies.

Bientôt la maison de mademoiselle Legras ne peut plus suffire, tant est grand le nombre des jeunes vierges qui accourent de toute part, pour briguer l'honneur de se consacrer avec elle au service des pauvres et des malheureux. O sainte maison, élargissez votre enceinte, dilatez-vous, dilatez-vous sans mesure ; et vous, hospices sacrés, hâtez-vous d'obéir à la voix de Vincent de Paul qui vous appelle ; hâtez-vous de vous asseoir sur vos vastes fondements ; ouvrez vos portes, pour recevoir ces saintes hé-

rités de la charité. Croissez, croissez, ô famille bénie du ciel, portion chérie du troupeau ; croissez, multipliez, ô pieuses consolatrices des malheureux, et devenez, s'il est possible, plus nombreuses que toutes les misères humaines. A vous les respects unanimes ; à vous l'admiration universelle ! Vous êtes l'orgueil de la France qui vous a vues naître, la gloire de la religion catholique qui vous a enfantées, et l'un des plus beaux fleurons de sa brillante couronne. A vous le présent qui est beau, à vous l'avenir qui sera plus magnifique encore. Un jour viendra où vous compterez dans cette seule capitale trente-six maisons, et près de quatre cents établissements dans toute l'étendue du royaume. Vous serez seules épargnées, avec votre saint fondateur, par une révolution qui n'épargnera rien. Vous irez dans les régions lointaines : en Espagne, en Belgique, en Piémont, à Genève, au centre de l'hérésie, à Smyrne, à Damas, à Constantinople, au sein de l'islamisme persécuteur ; vous serez demandées dans le nouveau monde, au Mexique, au Brésil, au Chili ; sur la vieille terre d'Afrique ; à Alexandrie, au Caire, et dans nos nouvelles conquêtes. Vous irez ainsi partout, comme de pieuses avant-gardes de la foi et de la civilisation, faire bénir la religion qui vous a produites et le grand homme qui vous a fondées. Grandes et magnifiques ont déjà été et sont aujourd'hui plus que jamais vos destinées, mes très-chères sœurs, et tout annonce que des destinées encore plus brillantes vous sont réservées. Sachez donc supporter sans découragement et en toute humilité, à l'exemple de votre saint fondateur, les tracasseries quelquefois si peu intelligentes d'une philosophie qui ne vous comprend pas.

Ils ignorent, sans doute, ceux qui ont pour vous si peu de respect et de déférence, que l'Europe ou plutôt le monde entier vous envie à la France. Ils s'imaginent avoir seuls le talent d'administrer ce qu'ils n'ont pas eu et n'auront jamais la puissance de créer. Ils ont cru faire une grande chose, en mettant des chiffres et des calculs à la place du sentiment sublime qui vous élève au-dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la nature humaine. A les en croire, saint Vincent de Paul ne s'y entendait pas. Pauvres gens ! pardonnez-leur, car en vérité, ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font. Rire et pitié ! Ils nous vantent leurs économies et la sagesse de leur administration. Leurs économies ! quand ils n'ont encore réussi qu'à détourner les canaux de la charité chrétienne qui ne vont plus à eux ; quand, semblables aux vers, ils n'ont d'autre mérite que celui d'être venus se mettre dans le fruit pour le ronger !

Les succès vraiment prodigieux de l'institut des saintes filles de la Charité, ne suffisent pas au zèle ardent dont Vincent de Paul est dévoré. Il apprend que parmi les vingt-cinq mille malades qui passent chaque année

par l'Hôtel-Dieu il en meurt un si grand nombre, vu l'air empesté qu'ils y respirent, que ce bel établissement, dû à la piété d'un saint roi, est moins un hôpital qu'un vaste tombeau. Aussitôt, deux cents dames de distinction, ô puissance en œuvres et en paroles ! deux cents dames s'assemblent à sa voix, se constituent en société sous sa direction, et bientôt sont au chevet des pauvres malades qu'elles pansent de leurs propres mains, et qu'elles consolent dans leurs plus cruelles souffrances, par la piété et le charme de leurs discours. Les poitrines brûlantes sont rafraîchies par un air plus pur, et les cœurs coupables, par les joies de la bonne conscience. Une maison voisine est achetée à grands frais, où se prépare, chaque jour, pour mille malades, une nourriture agréable et saine, que ces pieuses dames distribuent elles-mêmes, et qui est reçue de leurs mains bienfaisantes, comme un présent du ciel. Quelle ne dut pas être l'édification et la commotion morale excitées par ces héroïques exemples, pour que neuf cent soixante musulmans et hérétiques, faits prisonniers dans les guerres et entassés dans l'hospice, pour cause de maladie, ou par suite de leurs blessures, aient abjuré leurs erreurs, tandis qu'une multitude de pécheurs endurcis revenaient de leurs égarements !

Mais de malheureux enfants, que des mères dénaturées ont déshérités de leur tendresse, gisent abandonnés dans les rues et les carrefours. Vincent est vivement touché en voyant ces tristes fruits du libertinage et de la détresse des familles, augmenter chaque jour avec le désordre des temps et les malheurs publics. Or, apercevoir le mal et y chercher un prompt remède, pour lui c'est tout un. Mais la plaie est grande, et il faut de grandes ressources. A qui s'adressera-t-il ? A ces mêmes dames de charité qui prodiguent déjà aux pauvres malades leur or et leurs soins. Il parle, et aussitôt les enfants abandonnés retrouvent de nobles et tendres mères qui les réchauffent de leurs caresses et de leurs baisers. Vainement, appauvries par tant de bonnes œuvres et accablées par le nombre de ces enfants qui croît toujours, ces pieuses femmes viennent-elles déclarer à l'homme de Dieu que leur zèle est à bout, et que toutes leurs ressources sont épuisées ; profondément ému, le saint vieillard tire du fond de ses entrailles d'électriques ou plutôt de magiques paroles ; son âme sensible et tendre semble passer tout entière dans chacune de celles qui l'écoutent, les larmes coulent, des sanglots se font entendre, et les malheureux enfants sont encore une fois sauvés ! C'est l'un des plus beaux triomphes que l'éloquence ait jamais remportés. Qu'il est attendrissant et sublime, le spectacle de ce vénérable vieillard, au milieu de son immense famille, soit qu'il distribue des caresses et des encouragements, soit qu'il se préoccupe des besoins de tant d'enfants de son adoption, ou qu'il rapporte dans ses bras quelque nouveau-né

qu'il a ramassé dans les carrefours et qu'il réchauffe contre son sein ! Bientôt de vastes et magnifiques établissements s'élèvent pour recevoir les enfants trouvés. Les saintes filles de Vincent de Paul, les sœurs de Charité, suppléent, envers ces pauvres créatures, à l'amour maternel, par la tendresse de leur zèle. Qui pourrait dire combien de milliers de victimes furent ainsi arrachées à la mort, au libertinage et aux rigueurs de la justice ! Combien de sang généreux fut ainsi versé pour la France, qui eût coulé sur les échafauds ! Combien d'honnêtes familles furent ainsi formées par des malheureux qui n'avaient jamais goûté les douceurs du foyer paternel ! Pauvres enfants, pauvres petites créatures, d'autant plus dignes de pitié que vous êtes plus faibles, plus innocentes et plus abandonnées ! Pourquoi faut-il qu'une philosophie ignorante et tracassière soit venue vous arracher aux soins des mères que la Providence vous avait données, pour vous jeter entre les mains de marâtres avides qui ne vous donnent qu'à regret des soins mercenaires, quand elles ne vous laissent pas périr d'inanition et de misère ? Pourquoi faut-il qu'avec ses économies, son égoïsme et ses calculs, elle soit venue naguère encore s'immiscer dans une œuvre qui allait si bien sans elle ? Pourquoi faut-il qu'elle vous ferme les bras et les mamelles que la charité vous présente, et qu'elle provoque votre destruction, en plaçant, comme elle l'a fait, les déplorable auteurs de vos jours entre le crime et la honte ? La cruelle ! elle s'applaudit de ce que votre nombre a décréu, sans que le libertinage ait diminué. Elle compte avec amour l'or que sa cruauté lui épargne ; mais, qu'elle interroge la mort, et la mort lui répondra ; qu'elle interroge les annales judiciaires, et elle saura ce que vous devenez depuis qu'elle empêche la religion de vous adopter, avant d'avoir mis entre elle et vous le scandale de la publicité et les rudes formalités des agents de la sûreté publique. Philosophie orgueilleuse, qui prétends réformer les œuvres des saints, philosophie impitoyable, qui crois payer trop cher, en l'achetant pour un peu d'or, le sang qui doit un jour couler pour la patrie, la postérité te jugera. Du haut de cette chaire, je te cite à son tribunal, pour rendre compte, et ce sera bientôt, je l'espère, de ta barbarie, de tes économies souillées de sang et des crimes dont tu es chaque jour la complice et l'auteur.

M. T. C. F., si jamais homme ne porta la charité aussi loin que saint Vincent de Paul, jamais aussi il n'y eut de semblables calamités. A peine a-t-il achevé une œuvre gigantesque, qu'une autre plus gigantesque encore s'offre à sa charité. Mais son zèle suffit à tout par son ardeur et son immensité. Il est encore occupé de procurer des asiles et des mères aux enfants abandonnés, quand il apprend que la Lorraine et le duché de Bar sont en proie à tous les fléaux à la fois. Cinq armées furieuses ravagent

ensemble ces malheureuses provinces. A la guerre se joignent la peste et la famine. Partout le feu et la flamme; partout la mort; partout la détresse; partout la désolation et la ruine; partout des cadavres qui gisent sans sépulture, ou qui, pâles et décharnés, errent en proie aux horreurs de la faim. Les hommes sont dévorés par les hommes; les enfants, chose horrible à dire et à penser! les enfants mangent leurs mères, et les mères leurs enfants. Le mal est à son comble; il n'y pas un moment à perdre; il faut d'immenses secours, il en faut sur-le-champ, et tout est épuisé! Que fera donc le serviteur de Dieu? Comme toujours, M. F., il fera des prodiges. A sa voix les pierres paraîtront se changer en pain. Par ses soins et le ministère de ses enfants, des sommes énormes, des vivres, des remèdes, des vêtements et toutes les choses nécessaires sont gratuitement envoyées à cette multitude qui se débat contre la mort. Il nourrira vingt-cinq villes et plus de deux cent bourgs ou villages. Nobles et antiques cités de la Lorraine, qui avez si éloquemment exprimé votre reconnaissance, vous savez qu'il n'y a pas la moindre exagération dans mes paroles. Vous savez encore, et vous-mêmes avez attesté, que ce que Vincent fit pour vous d'abord, il le continua pendant de longues années. Mais ces innombrables réfugiés de tout sexe, de tout âge, de toute condition; ces jeunes filles errantes, exposées à toutes les séductions; ces monastères entiers qui, fuyant le théâtre de tant d'horreurs, viennent chercher un asile jusque dans la capitale, et ces nobles exilés, accourus de différents points de l'Europe et surtout de l'Angleterre, où l'hérésie, personnifiée dans le farouche et impitoyable Cromwell, exerce ses fureurs, qui en prendra soin? Lui encore, et toujours lui! Et ces régiments Ecossais au service de la France, qui meurent de froid et de faim, qui leur donnera du pain et des vêtements? Lui encore, et toujours lui! Et ces quarante autres villes, et ces deux cents autres bourgs et bourgades de la Champagne et de la Picardie, d'où s'élèvent des cris de détresse et de désespoir, et qui manquent de toutes les choses nécessaires à la vie, qui les leur donnera? Lui encore, et toujours lui! Et cependant il n'interrompra aucune de ses autres bonnes œuvres. Il continuera de fonder, de diriger et de secourir une multitude de communautés: après avoir vu l'établissement de Saint-Lazare pillé par les frondeurs, comme si l'on eût pris à tâche de le punir de ses propres bienfaits; malgré la persécution et la calomnie, tandis qu'il imposera aux siens et qu'il s'imposera à lui-même les plus dures privations; lorsqu'il se verra à tout moment menacé de n'avoir pas de quoi fournir, le lendemain, aux dépenses de sa propre maison, chaque jour, il fera distribuer des vivres à quinze mille pauvres de la capitale assiégée. Les villes et campagnes environnantes verront ses cha-

riots circuler nuit et jour, pour leur apporter des provisions de tout genre, et, dans une affreuse inondation, des barques envoyées par lui, se présenteront encore pour les sauver de la mort; et, comme si tout cela n'était rien, ses aumônes iront encore en Ecosse et en Irlande chercher les catholiques persécutés, et, jusque sur le mont Liban, les enfants de la croix opprimés par ceux du croissant. Et de toute part, des hospices magnifiques s'élèveront encore par ses soins: ici pour les enfants, là pour la vieillesse; ici pour l'innocence, là pour le repentir; plus loin, pour les maladies du corps et pour celles de l'esprit; pour les voyageurs, pour les étrangers, pour les forçats que la société déshérite de tous les droits; et pour tout dire en un mot, pour toutes les douleurs et toutes les misères humaines. Et ce sera au milieu d'un besoin d'argent si immense et toujours renaissant qu'il refusera une somme de cent mille francs qui lui est offerte pour recommander une affaire à la cour, et qu'il fera rendre à deux héritiers tombés dans l'indigence une rente considérable que leur père lui a léguée!

Quelle vie! quel homme! qu'on est fier d'être catholique, lorsqu'on voit ce que la foi catholique inspire! Philosophes, et vous tous enfants de l'erreur, que vous êtes petits, lorsqu'on vous compare à ces géants enfantés par l'Eglise! Que la fausseté de vos doctrines est bien prouvée par votre impuissance, et que l'orgueil vous sied mal devant la majesté de nos ancêtres! Et cependant vous parlez de réformer leurs œuvres! Vous prétendez substituer la philanthropie à la charité, c'est-à-dire le faible ruisseau fangeux et bientôt desséché, au fleuve limpide, intarissable et profond qui coule toujours à pleins bords; c'est-à-dire le mercenaire qui se vend pour s'enrichir, au dévouement chrétien qui ne songe qu'à se dépouiller. Insensés! jusques à quand aurez-vous donc des yeux pour ne point voir? Vous avez voulu réformer la charité, et voici que d'autres veulent à leur tour réformer la philanthropie.

Au nom de l'évangile socialiste, ils proclament l'abolition de la bienfaisance et de l'aumône, et y voient une injure. Ils suppriment dans leurs utopies, la pauvreté et tout ce qui l'engendre. Ce qu'il y a de plus positif et de plus clair dans leurs systèmes, c'est que ceux qui possèdent doivent être dépouillés au profit de ceux qui n'ont rien. Ils vous font horreur et pitié; mais, comme vous, ils procèdent, en droite ligne, de la philosophie rationaliste; comme vous, ils font un dogme de l'égalité; et vous avez préparé leur avènement le jour où, ne tenant aucun compte de la révélation et de l'Eglise, vous avez prétendu remplacer l'aumône et la charité, et faire mieux que les saints.

Mes frères, j'ai été long, trop long peut-être, et cependant, que je suis loin d'avoir épuisé la matière! Pour tout dire, il faudrait des volumes et non un simple discours. Il faudrait aux œuvres de saint Vincent de Paul

ajouter toutes celles dont il a fait naître l'idée ou qui ont été calquées sur les siennes. Ainsi, n'est-ce pas à lui que revient, en dernière analyse, l'honneur de la fondation des écoles chrétiennes ; car enfin, ne sont-ce pas ses disciples qui ont formé le vénérable fondateur de ces écoles ? Et maintenant, s'il y a partout des hospices, des dépôts de mendicité, des ordres religieux qui se consacrent au soulagement des malheureux, des réunions et des œuvres de charité, n'est-ce pas à saint Vincent de Paul qu'on en est redevable ? N'est-ce pas lui qui a commencé, qui a donné l'exemple ? Voilà que, de nos jours, la belle association de dames charitables, formée à l'occasion des secours urgents que réclamait l'Hôtel-Dieu, est sur le point de revivre dans toute sa splendeur. Déjà une société nouvelle, quoique naissante, se compose d'un grand nombre de pieuses dames dont le zèle, le dévouement et surtout l'humilité sans laquelle on ne fait rien de grand dans les choses de Dieu, permettent de concevoir pour l'avenir les plus flatteuses espérances. Que dirai-je de cette jeune et intéressante société de Saint-Vincent de Paul, composée de l'élite de la jeunesse française, et offrant à notre siècle égoïste et matériel le touchant spectacle de jeunes hommes du monde, qui, sans y renoncer, se transforment en missionnaires, en sœurs de charité ! Gloire à vous, ô jeunes hommes, s'il en est ici qui m'entendent ! Gloire à vous ! Recevez, par ma bouche, l'expression des vives sympathies du sacerdoce, de l'Eglise que vous

consolez dans ces jours mauvais ; l'expression de la reconnaissance des pauvres et de la patrie qui vous admire.

O Vincent de Paul, aimable et généreux saint, à vous toute cette gloire, à vous cette ample moisson de bonnes œuvres et de bienfaits répandus ! A vous ce qui doit se faire encore à l'imitation de ce qui est déjà fait ! Oh ! de quel éclat doit briller votre couronne ! O père de l'infortune et de la douleur, patron de tous ceux qui aiment les pauvres, et particulièrement de ces saints prêtres et de ces saintes filles voués par état à leur service, souvenez-vous de vos enfants ! Que vos dépouilles sacrées restent toujours au milieu d'eux pour leur prêcher la charité, la concorde et la paix ; pour vivifier leur zèle, réchauffer leur ferveur et ranimer leurs forces épuisées ; pour les remplir sans cesse de votre esprit et du parfum de vos pieux exemples ! O saint protecteur de l'infortune et de la douleur, léguez-nous vos vertus ; léguez-nous votre cœur, à nous tous qui travaillons pour le soulagement, le bonheur et le salut de nos frères ; léguez-nous surtout votre humilité profonde, votre douceur inaltérable et votre charité sans bornes, afin qu'un jour, après avoir imité, comme vous, quoique d'une manière moins parfaite, le modèle suprême de tous les saints, nous allions nous réunir à vous dans ses tabernacles éternels, pour jouir à jamais de sa gloire et de son bonheur. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite à tous du plus profond de mon cœur. Ainsi soit-il.

PRONES.

PRONE PREMIER.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

HUMILITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Mes frères, je vous parlerai aujourd'hui de l'orgueil, à l'occasion de l'humilité de saint Jean-Baptiste. L'orgueil est tellement enraciné dans la nature humaine que l'homme tire vanité de tout et ne s'aperçoit même pas de ce qui doit le confondre et l'humilier. Sous le rapport physique, il est comme perdu dans l'immensité, écrasé par les infinis qui l'entourent. Il est plus faible qu'un grand nombre d'animaux, sujet à plus de maladies et d'infirmités. Son premier cri, en entrant dans la vie, est un cri de détresse : il naît comme noyé dans les larmes. De longues années s'écoulent

avant qu'il puisse se passer des soins que réclament sa faiblesse et son impuissance. Ni les produits naturels de la terre ne lui suffisent pour sa nourriture, ni le sol pour sa couche, ni le ciel pour abri. Aussi les anciens philosophes se plaignaient contre la nature comme n'étant pas une bonne mère, mais une marâtre injuste qui nous a formés avec un corps nu, fragile, infirme et mortel. Les choses mêmes par lesquelles l'homme cherche à briller, comme ses demeures, ses vêtements, ses équipages, ses domestiques, lui rappellent sa dépendance et témoignent qu'il ne peut pas se suffire à lui-même. S'il se charge d'armes offensives ou défensives, le lion et une multitude d'insectes lui montrent qu'on peut naître tout armé. S'il affronte les mers, le poisson lui fait voir qu'on peut, en se jouant, plonger au fond des abîmes, et le requin, en bon-

dissant sur les flots, qu'on peut se passer de vents, de vapeur, de voiles, de boussole et d'agrès. S'élève-t-il dans les airs ? l'aigle qui y plane, lui montre comment on peut s'y maintenir et s'y diriger. S'élançait-il sur des coursiers fougueux, ou charge-t-il le fer et le feu de l'emporter à travers l'espace ? l'hirondelle qui le devance, lui prouve qu'on peut arriver au même but sans tant de dépenses, d'embarras et d'efforts. Ainsi l'homme est humilié et rappelé au sentiment de sa faiblesse jusque dans les choses qui exaltent le plus son orgueil. Voilà pour le physique.

Sous le rapport intellectuel, l'homme n'a guère lieu d'être plus fier. Dans quelle ignorance il naît et que d'efforts pour l'en faire sortir ! « Combien faudra-t-il le tourmenter, dit Bossuet, pour lui faire apprendre quelque chose ? Combien sera-t-il comme un animal ? N'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par tant d'ignorance pour arriver à quelques rayons de lumière ? Regardez, dit saint Augustin, cette enfance laborieuse : de quels maux n'est-elle pas opprimée ? Parmi quelles vanités, quels tourments, quelles erreurs et quelles terreurs prend-elle son accroissement. (*Élévations sur les mystères*, 4^e semaine.)

Mais lors même que l'homme est sorti de l'enfance et qu'il a acquis tout son développement, voyez quelles bornes étroites Dieu a posées à son intelligence. La matière qu'il touche, qu'il étreint, qu'il analyse et sur laquelle il prétend régner, lui échappe de toute part et reste pour lui un mystère impénétrable. Qu'est-ce que la lumière dont il étudie les merveilleuses lois, le feu qui réchauffe ses membres engourdis, l'électricité dont il admire les redoutables phénomènes, la vie même qu'il sent, qu'il voit et s'agite dans son sein ? Questions insolubles. Le microscope et le télescope, en centuplant en lui le sens de la vue, n'ont servi qu'à lui révéler d'autres infinis dans lesquels sa pensée se confond. Il ne voit le tout de rien et le monde reste livré à ses interminables disputes. Pour peu qu'on le pousse, ses titres de possession lui échappent : il est sur le point de lâcher prise, et il faut que la nature vienne soutenir sa raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'au doute universel, jusqu'à la folie. Se vantera-t-il de son génie, quand il suffit d'une goutte de sang déviée de sa route pour le troubler et l'anéantir ?

Si l'ignorance de l'homme est grande, même en ce qui touche au monde physique, c'est bien pire encore dans l'ordre moral. En dehors de la révélation, il n'a jamais su que s'égarer même sur les choses qu'il lui importe de plus de savoir. Qu'est-ce que Dieu ? Quels sont nos rapports avec lui ? Quelle est l'origine du monde ? Quel en est le but ? D'où vient-on, où va-t-on par la vie ? Qu'y a-t-il au delà du tombeau ? Questions également insolubles, sur lesquelles l'humanité balbutie depuis six mille ans. Oh ! qu'elle

serait longue et triste l'histoire des aberrations de l'esprit humain ! Pour quelques vérités qu'il a mises en lumière, il a parcouru l'immense cercle de toutes les erreurs. Quelle meilleure preuve puis-je en donner que les stupidités de l'idolâtrie, dont les ténèbres, toujours plus épaisses, ont régné et règnent encore sur la terre ?

Tout rappelle l'homme au sentiment de sa faiblesse et de son néant. Il ne peut se tenir à l'apogée de rien : à peine arrivé au sommet, il faut qu'il descende la pente de l'âge, de l'affaiblissement, de la décadence, de la décrépitude, pour arriver au terme fatal, le tombeau et ses terribles mystères, sans qu'il ait pu encore, sans qu'il puisse jamais éviter cette destinée commune, malgré l'horreur et l'effroi qu'elle lui inspire. Il est condamné à parcourir en tout un cercle étroit qu'il ne peut pas franchir. Pour lui les extrêmes se touchent bientôt : l'extrême plaisir, à la douleur ; l'extrême santé, à la maladie ; l'extrême science, à la folie ; l'extrême civilisation, à la barbarie. Que de contradictions dans l'homme ! Il se sent né pour la vérité, et il s'attache à l'erreur ; il aime le bien, et il se prend au mal ; c'est le bien qu'il veut faire, et c'est le mal qu'il fait ; il aime l'indépendance jusqu'à ne vouloir pas même dépendre de Dieu, et il se met sous la dépendance des plus honteuses passions. Contradiction vivante, il aspire à l'infini et s'absorbe dans ce qu'il y a de plus petit et quelquefois même de plus indigne et de plus misérable

Si l'homme descend dans son cœur, il y trouve encore plus le sujet de se confondre et de s'humilier ; c'est un abîme de corruption dont on ne trouve ni le fond ni les rivages ; c'est une mare infecte dans laquelle remuent de hideux reptiles ; un borborygme impur duquel s'élèvent parfois je ne sais quelles exhalaisons putrides qui dégoûtent de l'humanité. Si c'est une triste histoire que celle des erreurs de l'humanité, c'en est une bien plus triste encore et bien plus longue que celle de ses vices et de sa corruption.

Hé bien ! ce qui confond, c'est qu'au milieu de tant de raisons de s'humilier, l'homme se sente encore le courage de s'enorgueillir. L'orgueil est tellement enraciné dans ses entrailles que, quand il ne sait plus de quoi se vanter, il se vante de ce qui fait sa honte ; il se drape dans son ignominie, et se glorifie de ses turpitudes. C'est un mal contagieux, universel, qui attaque tous les âges, toutes les conditions, et met tout le monde en délire. Nous rions des imperfections des autres, tandis que, de leur côté, ils s'amuse à rire des autres. Nous ressemblons tous à des êtres difformes qui ignoreraient chacun qu'ils le sont, et qui tous ensemble se moqueraient mutuellement de leurs difformités, ou, comme l'a si bien dit le Sauveur lui-même : *Nous apercevons un fétu dans l'œil de notre frère, et nous ne voyons pas la poutre qui crève le nôtre. (Matth., VII, 2.)*

Nous sommes si malades de cette incurable maladie de l'orgueil, qu'on ne peut pas nous toucher, même par mégarde, sans nous faire jeter les hauts cris. On entend dire : Il m'a blessé, froissé, humilié. — Mais il ne songeait point à vous ! — Raison de plus ; alors il y a plus que de l'insulte, c'est du mépris ; c'est une tache à mon honneur, elle ne peut être lavée que par le sang. — Mais le sang tache et ne lave rien. — N'importe, cela doit se laver ainsi. — Mais vous êtes chrétien, et vous devez suivre la loi du pardon. D'ailleurs si, au lieu d'avoir son sang, il fait couler le vôtre qu'y aura-t-il de réparé ? — N'importe, vous dis-je, il me faut du sang ; il aura ma vie ou j'aurai la sienne. — Jamais fou à lier, jamais malade en délire, a-t-il ainsi raisonné ?

Si du moins cet orgueil insensé s'exerçait seulement d'homme à homme, on en serait quitte pour rougir de l'humanité ; mais il s'attaque à Dieu lui-même qui connaît si bien notre néant et le limon dont il nous a pétris. Il lui conteste ses droits, ses perfections, jusqu'à son existence. Ce grand Dieu a bien voulu se révéler ; le flambeau de ses révélations brille dans le monde des intelligences, comme le soleil dans le monde des corps, et l'orgueil dit insolemment : je ne verrai point à cette lumière ; ma raison est souveraine, et je ne l'inclinerai devant aucune raison divine et humaine ; c'est à sa lumière que je prétends tout examiner. Ainsi raisonnent, dans l'exaltation de leur orgueil, ceux-là mêmes qui se croient les plus éclairés ; à peu près avec autant de raison qu'un fou qui, en plein soleil, allumerait un flambeau pour y mieux voir.

Qui n'a pris en pitié, en lisant l'histoire de l'ancien monde, la folie de ceux qui prétendaient se faire passer pour des dieux ? Mais cela pouvait s'expliquer ; c'étaient des païens, on était alors en pleine idolâtrie ; tout était dieu, excepté Dieu lui-même. Depuis que la révélation est venue dissiper les ténèbres du paganisme, on pouvait croire que cette incroyable prétention avait disparu pour toujours ; il n'en était rien ; la voici qui reparaît plus absurde et plus déraisonnable que jamais. Autrefois, du moins on ne défiait que les grands, les potentats et les héros ; ceux qui s'étaient distingués par leur génie, leurs vertus et leurs grandes actions. Aujourd'hui, c'est l'humanité tout entière qu'on prétend diviniser. L'humanité, disent les uns, c'est Dieu lui-même incarné dans la nature humaine, se révélant par le verbe humain et se manifestant de plus en plus dans les phases du progrès indéfini. Ainsi l'homme le plus vicieux, le plus ignoble, le plus dégradé, le plus infâme, ferait encore partie de Dieu ! Quel blasphème ! Dieu, disent les autres, c'est l'idée de l'homme élevé à la plus haute puissance, et c'est en ce sens qu'il est notre Etre suprême.

Voilà où en sont aujourd'hui ceux qui repoussent avec le plus de dédain la révélation chrétienne. Il est remarquable que plus on s'éloigne du christianisme, plus on retourne vers les aberrations du passé, et que la chute est d'autant plus profonde que l'on tombe de plus haut. Cependant l'orgueil ne rougit point de ses œuvres, il donne à cela le nom de progrès et il trouve des admirateurs pour applaudir. Fasse le ciel qu'on ne voie pas bientôt se reproduire l'histoire du philosophe qui, le premier, sur la fin du dernier siècle, fit un livre sur *les progrès de l'esprit humain*, et fut un jour dévoré par les loups, en cherchant à échapper à ceux qui se proclamaient alors les hommes du progrès (3-4) ! Fasse le ciel que nos modernes penseurs ne soient pas bientôt réduits à opter entre les dents des bêtes féroces et celles de l'humanité divinisée par eux !

Est-ce assez d'aberrations et de folies ? Mais ce n'est pas tout : c'est de l'orgueil que viennent encore aujourd'hui tous les maux qui nous affligent. C'est l'orgueil qui rend les enfants indociles et les soustrait de si bonne heure à la surveillance et à l'autorité paternelle. C'est l'orgueil qui allume dans les âmes cette soif des distinctions, cet amour de la domination et du pouvoir que déguisent mal je ne sais quels hypocrites hommages rendus à la liberté. C'est l'orgueil qui enfante cette ambition effrénée qui remue les masses, tourmente toutes les conditions, et dans l'occasion ne recule ni devant le sang ni devant les ruines pour arriver à ses fins. C'est l'orgueil qui est le principe de cette basse envie des pauvres contre les riches, des petits contre les grands, des faibles contre les forts, des incapables contre les habiles, de la foule obscure contre tout ce qui brille et dépasse un certain niveau rêvé par elle ; envie stupide qui, pourvu qu'elle fût satisfaite, pourvu que rien ne s'élevât plus au-dessus d'elle, se contenterait de l'égalité dans toutes les misères, dans toutes les dégradations et toutes les servitudes. C'est l'orgueil qui inspire ce mépris des pouvoirs publics, cet esprit de révolte, cette impatience de tout joug, de tout frein et de toute autorité, qui a fait de nous la nation la plus ingouvernable, et partant la plus près de sa ruine. C'est l'orgueil enfin qui éloigne de Dieu : *Initium superbiæ hominis apostatare a Deo.* (*Eccli.*, X, 14.) C'est l'orgueil qui éloigne de Dieu, qui empêche d'y revenir ; qui bondit d'indignation à la seule idée d'aller chercher le pardon de ses fautes aux pieds d'un ministre de Jésus-Christ. Et pour tout dire en un mot, c'est l'orgueil qui est la source et le principe de tout péché : *Initium omnis peccati superbia.* (*Ibid.*, 15.)

Aujourd'hui du moins nous le savons, parce que l'Esprit-Saint nous l'a révélé, et il nous est libre d'étouffer le mal dans sa racine ; mais il n'en était pas ainsi dans

(3-4) Condorcet pris dans les bois de Clamart, près Paris, où il s'était réfugié.

l'antiquité. Bien que l'orgueil ait noyé le vieux monde dans le sang et dans les larmes, qu'il l'ait couvert de ruines, qu'il ait enfanté des erreurs et des monstruosités révoltantes, la sagesse antique n'a su que l'exalter, et, à force d'orgueil, les prétendus sages du paganisme sont presque tous devenus les plus ridicules de tous les hommes.

Maintenant, mes frères, vous devez comprendre pourquoi le saint précurseur envoyé pour préparer les voies au grand régénérateur qui venait renouveler tout en lui-même, et qui, après avoir pratiqué et accompli toute justice, devait résumer sa doctrine dans ces deux mots : *Apprenez de moi que je suis humble et doux de cœur* (Matth., XI, 29); vous devez comprendre, dis-je, pourquoi le saint précurseur, au lieu de se montrer plein d'arrogance et de hauteur, apparaît plein d'humilité et de modestie. Cependant jamais personne n'eut autant de raisons de s'enorgueillir : ses vertus, son génie brillent d'un tel éclat qu'on le prend pour tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand sur la terre : pour le Christ, objet de l'attente universelle ; pour Elie, enlevé au ciel sur un char de feu ; pour un prophète favorisé des communications divines et de la vue de l'avenir. Une députation du sanhédrin, partie de la capitale, se rend auprès de lui pour lui demander solennellement ce qu'il est, et aux diverses questions qui lui sont faites, il se contente de répondre qu'il n'est rien de ce qu'on s'imagine ; qu'il n'est qu'une voix qui retentit dans le désert. Et comme on lui reproche insolemment de baptiser, puisqu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni un prophète, il avoue que son baptême est un baptême insignifiant, un simple baptême d'eau, mais qu'il en vient un autre après lui, qui ne baptisera pas seulement par l'eau, mais par le Saint-Esprit ; un autre si grand qu'il ne se reconnaît pas même digne de se courber devant lui, pour lui rendre le plus humble des services, en dénouant la courroie de sa chaussure.

Ainsi ce grand homme ne se contente pas de repousser les titres pompeux qu'on veut lui donner ; il dit ce qu'il est, mais en termes si modestes, que les langues humaines ne pourraient pas lui en fournir de plus humbles. Quelle humilité sincère et profonde ! Que c'est bien là cet enfant sanctifié dès le sein de sa mère et déjà tout plein de l'esprit nouveau ! Que c'est bien là le saint précurseur de celui qui devait se montrer le plus humble des enfants des hommes, jusqu'à naître dans le dénûment le plus extrême, dans une étable abandonnée ; jusqu'à manier de ses mains divines les plus grossiers instruments du travail ; jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête ; enfin jusqu'à expirer sur le gibet des esclaves ! Encore une fois, que c'est bien là le précurseur de celui qui, après s'être posé comme le modèle suprême de l'homme régénéré, a dit : *Apprenez que je suis doux et humble de cœur* !

Humble de cœur, remarquez ces paroles,

je vous prie, mes très-chers frères ; humble de cœur, c'est-à-dire, non pas seulement à l'extérieur, par politesse, par bonne éducation, par calcul, dans les paroles, dans les gestes, dans les manières, tout en conservant un vif amour des louanges, des distinctions, et quelquefois même un incomparable orgueil ; mais de cœur, c'est-à-dire intérieurement, sincèrement ; par un vif sentiment de notre faiblesse, de notre misère, de notre impuissance et de notre néant.

Humble de cœur, voilà le modèle, où en sommes-nous pour la copie ? Grand Dieu ! je n'ose pas entrer dans les détails ; je craindrais de désespérer ceux qui m'entendent. Si j'examine ceux-là mêmes qui font plus ouvertement profession de piété, je vois encore, parmi eux, l'orgueil déguisé sous le manteau de la dévotion. Nous avons beau crier : Prenez garde ! la vanité vous perd ; l'orgueil corrompt vos œuvres ; la vanité n'en continue pas moins de se glisser partout, jusque dans les œuvres les plus saintes, jusqu'au saint tribunal, jusque dans la prière, jusque dans le sanctuaire, jusqu'à la table sainte, jusqu'aux pieds des autels ! O mon Dieu, mon Dieu, guérissez-nous donc une bonne fois de cette misérable maladie de l'orgueil, vous de qui nous avons tout reçu ; vous devant qui nous avons tant de raisons de nous confondre et de nous anéantir. Guérissez-nous de la vanité si bien appelée de ce nom, puisque rien au monde n'est plus profondément vain. Pénétrez-nous d'un vif et profond sentiment de notre misère, afin que nous ne songions plus à tirer vanité de rien ; afin que nous ne tarissions plus la source des grâces ; afin que nous imitions désormais notre divin modèle, comme l'ont imité les saints, à commencer par le saint précurseur ; afin que, reconnaissant en nous l'image de votre divin Fils doux, humble et crucifié, vous puissiez un jour nous admettre dans vos tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

PRONE II.

Pour le deuxième dimanche après l'Epiphanie.

NOÛES DE CANA. — SAINTETÉ DU MARIAGE.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul (Gen., II, 18), dit l'Eternel, après la création d'Adam, et il lui donna une aide semblable à lui, ajoute le texte sacré. Cette aide, c'était la femme qu'il forma de la substance même de l'homme, afin que celui-ci, reconnaissant en elle la chair de sa chair et l'os de ses os (*Ibid.*), l'aimât et la traitât comme une portion de soi-même, et par conséquent comme son égale ; afin qu'il quittât tout pour s'attacher à elle, et que, formés tous deux à l'image de Dieu, et n'étant plus, pour ainsi dire, qu'une âme en deux corps, leur union fût indissoluble. Tel fut le mariage dans son institution primitive. On y trouve tout ce qui doit distinguer l'union

permanente et essentiellement religieuse de l'homme et de la femme, de l'union fortuite des êtres inférieurs. Mais cette divine institution ne tarda pas à s'altérer, quand toute chair eut corrompu sa voie : égalité, dignité, respect, indissolubilité, ont disparu à la fois au milieu des erreurs et des dissolutions du paganisme. La femme ne fut plus la compagne, mais l'esclave de l'homme. Elle devint la victime de ses violences, le jouet de ses caprices, le vil instrument de ses passions désordonnées. Tantôt il la chassa honteusement de sa demeure pour en prendre d'autres destinées à être remplacées de même ; jusqu'à ce que la mort vînt lui tendre la main pour l'épouser à son tour. Tantôt il enferma les femmes, comme un vil troupeau, dans ses harems ou ses gynécées, trop heureuses encore quand elles ne durent pas, comme dans l'Inde, s'immoler sur la tombe du tyran qui, après les avoir opprimées pendant sa vie, les opprimait encore après sa mort. Tel fut l'état de la femme jusqu'à l'avènement du christianisme, et tel il est encore partout où le christianisme n'a pas encore pénétré.

Partout et toujours, en dehors de l'influence chrétienne, vous verrez la femme et l'enfant réduits à une sorte d'esclavage, plus ou moins privés de leurs droits, répudiés, vendus, séquestrés de la vie sociale, et tremblant nuit et jour sous le poignard d'un maître qui s'abrutit et se torture soi-même, en suivant les dérèglements de son cœur.

Voilà ce qu'était devenu le mariage quand Jésus-Christ l'éleva à la dignité de sacrement ; quand il le sanctifia par sa présence aux noces de Cana, où il opéra en sa faveur son premier miracle. Grâce à lui, cette institution éminemment sociale reprit sa pureté et sa sainteté primitive. La femme cessa d'être l'esclave de l'homme ; elle marcha son égale. Elle devint sa compagne dans le chemin de la vie, l'ornement de sa prospérité, l'écho de ses joies et de ses douleurs, et, par son dévouement à toute épreuve, un ange de consolation pour les jours de crise et de malheur. Son front, longtemps courbé par la honte et la dégradation, se releva plein de majesté. Elle fut sacrée reine de la famille et reprit sa place d'honneur au foyer domestique. Elle devint l'épouse, la mère chrétienne, c'est-à-dire, après la vierge vouée à Dieu, et qu'aucun souffle impur n'a souillée, le plus beau type de dignité morale qu'il soit donné à l'homme de rêver sur la terre. La crainte ne vint plus l'assaillir ; la caprice ne brisa plus son existence. Elle se releva de toute la hauteur de sa chute, remonta glorieusement au rang élevé qui lui fut assigné lors de son apparition sur la terre, et l'homme fut obligé de se respecter et de se grandir soi-même, pour être et rester digne d'une pareille compagne. L'enfant, fruit de leur union, comme eux marqué d'un sceau divin, leur apparut comme un hôte descendu du ciel,

et destiné à y remonter. Ils l'appelèrent des plus doux noms ; ils l'environnèrent de respect, de tendresse, de soins empressés ; ils l'aimèrent d'un infatigable amour et ainsi fut constituée la famille chrétienne, debout encore parmi nous, au milieu de tant de ruines ; ancre de salut, arche d'espérance, au milieu du déluge des mauvaises doctrines ; au milieu des flots et des tempêtes, qui naguère encore menaçaient de tout engloutir.

Oh ! que ceux-là donc sont insensés qui, au moment d'unir leur destinée par le mariage, s'efforcent de retourner au paganisme, en s'affranchissant le plus qu'ils peuvent des prescriptions chrétiennes ; en commençant sous les auspices de l'irréligion et de la folie une union qui, trop souvent pleine de déceptions, d'amertumes et de douleurs, devient pour ceux qui ne craignent pas de la contracter de la sorte, un instrument de torture ! Que ceux-là sont insensés qui font de l'action la plus décisive et la plus solennelle de leur vie, la plus folle, la moins chrétienne, la plus irréfléchie ! Combien peu, même parmi ceux qui sont restés fidèles au christianisme, appellent véritablement Jésus-Christ à leurs noces, et font tout ce qu'ils devraient faire, dans ce moment suprême, pour attirer sur eux les bénédictions du ciel !

Or, qu'est-ce qu'appeler Jésus-Christ à ses noces ? Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est se proposer d'atteindre la fin pour laquelle elles sont instituées ; c'est chercher pour soi un frein à ses passions, une aide dans ses travaux, une consolation dans ses peines, et pour l'Eglise de la terre et du ciel, des membres qui glorifient le Seigneur. Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est le consulter sur le choix de la personne à laquelle on veut s'unir ; c'est se présenter pour recevoir la bénédiction nuptiale avec les dispositions qu'elle exige, c'est-à-dire avec une âme pure, lavée de toutes les souillures du péché mortel. Enfin, appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est les célébrer avec la décence et la retenue que réclame sa divine présence. Or, quelle est celle de ces règles qu'on ne se fait pas un jeu d'enfreindre parmi nous ?

Et d'abord, pour ce qui est de la décence et de la retenue chrétienne, qui sont ceux qui s'en préoccupent ? Est-ce d'après l'Evangile que l'on règle le détail de la fête et des réjouissances ? N'est-ce pas plutôt d'après les maximes d'un monde corrompu qui ne se plaît que dans le mal, parce qu'il y est plongé tout entier ? C'est bien heureux quand l'époque du mariage n'est pas choisie en quelque sorte tout exprès pour que les lois de l'Eglise soient doublement et quelquefois même triplement violées sous le rapport du temps prohibé, de l'abstinence du samedi et de la sanctification du dimanche. C'est bien heureux quand le festin n'est pas assaisonné de je ne sais quels propos fangeux, dont s'alimente une conversation fétide que jadis d'honnêtes païens

n'auraient pas tolérée. C'est bien heureux quand des chants empruntés au répertoire des mauvais lieux, n'insultent pas à la morale publique; quand le bal, dont l'aurore vient faire pâlir les flambeaux, le bal où la jeune fille chrétienne exécutant, dans des poses tout au moins peu réservées, des pas d'une décence plus que douteuse, se livre à des prises de taille, à des tourbillonnements pleins de vertige et se permet aujourd'hui sans scrupule des danses échevelées, aux noms barbares, que naguère encore une femme honnête aurait repoussées comme un outrage, et que le monde, qui n'est pas rigoriste, croyait bonnes tout au plus pour les gens qui ont cessé de se respecter; c'est beaucoup, dis-je, quand le bal se renferme dans les limites au delà desquelles la pudeur de la police commence à s'alarmer.

Pour les dispositions spirituelles que le mariage exige, étant non pas du nombre des sacrements qui donnent, mais de ceux qui supposent la grâce sanctifiante, c'est en quelque sorte à qui en apportera le moins. Les uns cherchent à tromper l'Eglise, comme si on pouvait tromper Dieu; les autres, s'efforçant de se tromper eux-mêmes, craignent et fuient la lumière qui dissiperait leurs fatales illusions. La plupart viennent le plus tard qu'ils peuvent, quand il n'est plus temps, avec une âme toute souillée, une conscience toute remplie d'iniquités, un cœur gangréné par la corruption; sans repentir, sans ferme propos, sans désir de changement; à peu près comme des cadavres déjà en proie au travail de la putréfaction, qu'on apporterait aux pieds du médecin pour qu'il les rendît à la santé et à la vie. Il n'est pas de précautions qu'on ne prenne, pas de soins qu'on ne se donne, pas de démarches auxquelles on ne se condamne, pour que rien ne manque de ce que le monde exige, pour que tout soit en règle, et que personne n'ait à se plaindre du moindre défaut de politesse ou d'égard. Il en coûterait mille fois moins pour se réconcilier avec Dieu, et recouvrer le trésor de la grâce, mais on y attache si peu d'importance qu'on ne se donne pas même la peine d'y songer. On attend donc au dernier jour, à la dernière heure, au dernier moment, pour aller se traîner aux pieds du prêtre, en frémissant d'impatience, en murmurant contre ce que l'on appelle les exigences sacerdotales. Et c'est dans ces dispositions détestables qu'on va se présenter à l'autel, où, au lieu d'un mariage chrétien qui attire les grâces et les bénédictions du ciel, il n'y a plus qu'une odieuse profanation des choses saintes, une monstrueuse alliance du péché avec le péché, de l'irréligion qui donne la main à l'indifférence, sous le sombre pressentiment des malédictions divines. Car, de ces mariages ainsi contractés dans des sentiments et des dispositions toutes païennes, que peut-il sortir, sinon comme les ruisseaux de leurs sources, des mœurs toutes païennes; des passions sans frein comme celles des ani-

maux immondes; la violation des règles les plus saintes, des serments les plus sacrés; la révolte, la discorde, la jalousie, la haine; des éclats scandaleux, et, dans les basses régions de la société, l'abus féroce de la force brutale qui appelle la dure main de la justice, pour maintenir ou rompre des liens que Dieu a frappés de son anathème, le jour même où ils ont été contractés.

Quant à ce qui regarde le choix de la personne à laquelle on veut s'unir, qui songe à consulter Jésus-Christ et se souvient de ces belles paroles du Sage: Que les parents peuvent bien donner les richesses, mais qu'une épouse vertueuse, c'est Dieu qui la donne! (*Prov.*, XIX, 14.) De la religion, de la piété, des vertus! c'est bien de cela qu'il s'agit dans nos mœurs modernes. Pour l'homme, les choses en sont venues à ce point que, pourvu qu'il n'ait rien eu à démêler avec la justice humaine, on ne va pas plus loin; on est satisfait. Peut-être qu'il a cessé de croire en Dieu; peut-être qu'il a oublié jusqu'aux premières notions du christianisme; peut-être qu'il nourrit dans son cœur une secrète horreur de la justice et du bien; peut-être qu'il a pris en haine les règles de la morale chrétienne, et que le premier usage qu'il se propose de faire de son autorité maritale, sera de trahir ses promesses et ses serments, c'est-à-dire de s'interposer entre Dieu et sa femme, pour lui interdire l'accomplissement des devoirs les plus élémentaires du christianisme; mais, je le répète, il n'a rien eu à démêler avec la justice humaine; c'est ce qu'on appelle, dans le monde, un honnête homme, qui n'a ni fait le mouchoir ni volé sur les grands chemins. Il appartient à une bonne famille, qu'il n'a pas cessé, peut-être depuis longtemps, de plonger en secret dans le deuil et la désolation. Encore une fois on est satisfait: on craindrait d'aller plus loin et d'en savoir davantage. Et, sur ces données, on consent trop souvent à livrer l'innocence au crime, la religion à l'impiété, la pudeur au libertinage, la douceur à la violence, comme autrefois, dans les cirques païens, les chrétiens aux bêtes.

Voilà pour l'homme! Pour la femme, on est un peu plus sévère; le bon sens et l'intérêt le conseillent à l'envi. On veut donc qu'elle ait des principes, mais pas trop arrêtés; des vertus, mais pas trop farouches; de la piété même, mais assez accommodante pour se plier à toutes les exigences possibles et ne devenir pas, par la régularité des exercices, comme un reproche importun et une censure continuelle. Du reste, on se promet bien de ramener les choses au point précis où, dans les conseils de sa haute sagesse, on décide qu'elles doivent toujours rester, afin de n'avoir jamais le moindre sacrifice à faire, non pas de son repos, non pas même de ses passions ou de ses plaisirs, mais de ses moindres caprices, pour laisser aux autres le temps et la liberté d'accomplir la loi de Dieu.

Ainsi raisonnent les plus sages, les plus sévères parmi les mondains. Quant aux autres, et ce sont les plus nombreux, ils sont moins difficiles. Pour eux, les qualités physiques sont tout, et les qualités morales, rien, ou du moins presque rien : la taille, la démarche, l'air, le maintien, la coupe du visage, la couleur des yeux ou des cheveux, voilà ce qui les décide dans le choix d'une compagne destinée à porter avec eux, jusqu'au tombeau, le lourd fardeau de la vie. Les moins insensés s'attachent au solide, comme ils disent, et le solide, pour eux, c'est l'argent. Ils pèsent les dots et rien de plus : la plus forte les décide. En sorte que c'est tout simplement un tarif, une enchère au plus offrant. A leurs yeux, l'or couvre tous les défauts, et tient lieu de toutes les qualités. Grâce à ce culte de l'or, le mariage, cette sainte alliance de l'homme et de la femme, de laquelle dépend l'avenir de la religion et de la société, l'avenir temporel et éternel des pères, des mères et des enfants, le mariage, dis-je, n'est plus, parmi nous, qu'une spéculation et une transaction financières, un contrat usuraire, une affaire d'es-compte et d'argent où tout est dur et sec comme le métal, un odieux trafic enfin où l'on se vend comme un bétail humain dans les marchés d'esclaves.

Or, quand on entre dans le mariage avec ces dispositions détestables, comment se préoccuper du but sublime pour lequel il a été établi, et en remplir les obligations sacrées ? Aussi, il devrait être un frein aux passions, et il n'en est souvent que le débordement honteux, à ce point que les hommes de foi ont besoin de se rappeler sans cesse, dans leurs méditations pieuses, la surabondance des mérites de Jésus-Christ, les supplications des saints, la bonté, la miséricorde infinie de Dieu, pour comprendre comment nos modernes Sodomes ne sont pas depuis longtemps écrasées sous les foudres vengeresses ; abimées, englouties dans une mer de bitume et de feu, comme les cinq villes infâmes moins coupables que nos cités chrétiennes, parce qu'elles étaient moins éclairées par les révélations divines ; parce qu'elles avaient moins abusé de la grâce.

Au lieu de devenir, ce qu'il devrait être pour les époux chrétiens, une douce et sainte alliance, qui allège, en le faisant porter à deux, le lourd fardeau des misères humaines ; au lieu d'être une consolation dans leurs peines, le mariage en devient trop souvent la source et l'aggravation : il devient une cause incessante de chagrins, d'amertumes, de désespoir ; un enfer anticipé. Les fleuves contiendraient à peine les larmes arrachées par les déceptions cruelles qui suivent ces alliances païennes sur lesquelles le christianisme n'a plus aucune influence. Que de haines, de discordes intestines, là où devraient régner la concorde et la paix ! Que de colères, que de malédictions, que de fureurs et par suite que de crimes qui épouvantent la société !

Quant à donner des membres à l'Eglise de la terre et du ciel, but final du mariage chrétien, combien peu s'en préoccupent ! Quand on n'élude pas positivement cette obligation par des pratiques criminelles ; quand on n'arrête pas sciemment et systématiquement l'œuvre de la nature et celle de la grâce, dans les jeunes âmes que l'Eglise a réchauffées dans son sein, qu'elle a enfantées à Jésus-Christ, nourries du lait de la sainte doctrine, et amenées laborieusement à une chaste alliance avec le Dieu de toute justice et de toute sainteté ; les discours imprudents, les dérisions coupables ; dans les classes inférieures, le choix d'un apprentissage fait au hasard, sans discernement, souvent en dépit du bon sens ; un ensemble de conduite dans laquelle il y a de tout, excepté quelques pratiques de religion, quelque sentiment des devoirs et de la dignité paternelle ; tout cela joint à l'aiguillon des passions naissantes et aux scandales du monde, a bientôt rendu les enfants semblables à leurs pères, en attendant qu'ils aient eux-mêmes des enfants qui leur ressemblent, et que la société retourne tout entière au paganisme d'où le christianisme a eu tant de peine à la tirer.

Hé bien ! où allons-nous ainsi ? Hé ! ne le voyez-vous pas chaque jour, dans le tableau des horreurs qui ont affligé les provinces ? Ne voyez-vous pas là un principe de dissolution sociale, à ce point que les uns parlent de relâcher, les autres, de détruire entièrement les liens matrimoniaux ? Ne voyez-vous pas que le mépris des saintes lois du mariage a rejailli sur la famille ; que celle-ci n'a plus rien de sacré, depuis que la religion en a été bannie ; qu'on parle de la dissoudre dans une certaine école ; que certains penseurs lui contestent jusqu'au droit d'élever dans ses principes ceux qui doivent la perpétuer ? Or, ne voyez-vous pas qu'attaquer la famille, c'est attaquer la société dans sa base, et préparer, si rien ne s'y opposait, une ruine inévitable et prochaine ?

Voilà donc où nous ont conduits une fausse sagesse et le mépris de la loi de Dieu ! Ce mépris a été fatal aux chefs des nations et aux grands qui jadis étaient avec eux à la tête des peuples. Ils ont été balayés par les tempêtes ; mais cette dure leçon du passé n'a point profité à ceux qui sont montés, à leur place, au premier rang : ils ont cru, eux aussi, qu'ils pourraient donner impunément au peuple l'exemple du scepticisme, de l'irreligion et de l'immoralité. Ils ont été balayés à leur tour, et nous avons vu le peuple, devenu promptement semblable à eux, parler de tout détruire et de tout renverser, parce qu'il ne reconnaît plus nulle part, ô mon Dieu, l'empreinte de votre sceau divin. Vous nous arrêtez sur cette pente fatale ; vous nous retenez un moment au penchant des abîmes, pour nous donner le temps de nous reconnaître, et ramener à vous par la crainte ceux qui n'ont pas voulu l'être par

l'amour. O mon Dieu, achevez votre ouvrage. Répandez des torrents de grâces sur cette société qui, naguère encore, se torturait dans les convulsions de l'agonie, et maintenant semble renaître. Ah! que les saintes lois du mariage chrétien soient désormais mieux observées, et bientôt, sous l'influence salutaire de la religion, la famille sera régénérée, et la société avec elle. Comme aux beaux jours du christianisme, quand la foi était vive dans les âmes et la charité ardente dans les cœurs, après avoir ouvert aux générations naissantes les portes de l'Eglise de la terre, le drame de la vie terminé, vos ministres leur ouvriront celles de l'Eglise du ciel, pour aller s'asseoir au festin des élus, et célébrer les noces éternelles de l'Agneau, dans les splendeurs du jour sans fin de l'éternité. C'est, mes frères, la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PRONE III.

Pour le cinquième dimanche après l'Epiphanie.

INTOLÉRANCE CONTRE LES MAUVAISES DOCTRINES; — DOUCEUR ET CHARITÉ ENVERS LES MÉCHANTS.

Mes frères, cet homme qui sème du bon grain dans son champ, c'est Dieu qui, depuis le commencement, sème dans le vaste champ du monde le bon grain de sa parole... Ces divines semences ont été surtout abondantes au temps de Moïse et des prophètes, plus abondantes encore au temps de Jésus-Christ et des apôtres. Elles ont continué depuis lors par le ministère évangélique, dans les cités, dans les bourgades, dans les hameaux ignorés, dans les îles lointaines, dans les contrées sauvages, sous tous les méridiens, sous toutes les latitudes, d'un pôle à l'autre, dans tous les lieux de la terre, selon l'ordre et la prédiction du divin maître qui a dit à ses apôtres et, dans leurs personnes, à leurs successeurs : *Allez, enseignez toutes les nations. (Matth., XXXVIII, 19.) Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, à Samarie, dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités du monde. (Act., I, 7, 18.)* Depuis dix-huit cents ans, cette prophétie n'a pas cessé de s'accomplir un seul instant, et nous la voyons plus que jamais s'accomplir sous nos yeux; tandis que nous l'accomplissons au milieu de vous, d'ardents missionnaires partent pour l'accomplir en tous lieux. Les divines semences ne s'arrêtent point, la divine semence ne s'épuise point. Il n'est pas d'écho sur la terre qui ne répète la parole divine, et un immense témoignage de foi et d'amour est rendu partout à Jésus-Christ. La philosophie en éprouve un secret dépit; elle s'efforce en vain d'amoindrir et de dissimuler ce fait immense qui frappe tous les yeux. Tandis qu'elle enregistre scrupuleusement, dans les vastes colonnes de ses feuilles quotidiennes, les crimes, les vols, les scandales, les filous arrêtés, les forçats évadés, elle n'a pas une ligne, pas une parole pour le missionnaire qui va mourir ou qui meurt victime de son dévouement. Elle garde un silence calculé

pour ce généreux enfant de la France, qui va porter jusque dans les derniers repaires de la barbarie l'influence et la religion de la patrie. Quelle partialité révoltante!

Mais à cela ne se bornent point les efforts que fait l'ennemi du salut pour étouffer la semence de la parole sainte : aux divines semences des ouvriers évangéliques, il oppose ses semences empoisonnées : l'esprit de révolte, de schisme et d'hérésie; les livres licencieux, les chants corrupteurs, les systèmes audacieux et impies. Falsification, perfidie, mensonge, calomnie, tout lui est bon. Partout où commence à poindre le bon grain, il est là pour y jeter son ivraie impure. Il emploie aujourd'hui une tactique fort habile dont on ne se défie point assez. Au lieu de lancer le sarcasme, et de déverser, comme autrefois, l'injure et le mépris sur ce que tant d'hommes environnent encore de leurs adorations et de leurs respects, il se déguise et dissimule ses coups. Il feint d'être chrétien, et sous les noms trompeurs de lumières, de liberté, d'émancipation et de réforme sociale, il attaque à la fois toutes les vérités et sape tous les principes. Infatigable semeur, il emploie tous les moyens pour répandre sa zizanie. Il se fait journaliste, romancier, feuilletoniste, publiciste de tous les degrés, depuis l'humble almanach, depuis le pamphlet, depuis la brochure légère, jusqu'au lourd in-octavo philosophique. Tantôt il se grandit et prend les allures d'un géant prêt à tout dévorer; tantôt il se rapetisse et devient presque imperceptible. Il affecte pour la religion un respect hypocrite; il la salue comme jadis les Juifs salueaient le Christ dans sa passion. Il parle je ne sais quel jargon doucereux, emmiellé, dans lequel on n'entend que les mots d'humanité, de fraternité, d'amour de ses semblables. Il se donne pour le continuateur de l'œuvre de la rédemption; il veut achever, dit-il, l'émancipation de l'humanité; il veut compléter le triomphe de l'esprit sur la matière. A l'en croire, c'est lui qui a le vrai sens de l'Évangile, le véritable fil des traditions chrétiennes; il essaye de prouver parfois que les Pères et les conciles ont parlé comme lui; que l'Eglise d'aujourd'hui n'y entend plus rien, et que ceux qui la gouvernent trahissent les intérêts de la religion. Jamais on n'avait encore vu tant d'audace, de dévergondage, d'impudence et en même temps de souplesse, de ruse et d'hypocrisie. Cependant l'ivraie empoisonnée circule chaque jour dans le journal, dans la brochure, dans l'in-octavo satiné; elle se glisse dans l'étrenne, dans l'album, dans l'historiette et la nouvelle; elle s'enjôle dans l'édition illustrée, se poétise dans la romance, se dramatise dans la pièce de théâtre, se passionne dans le roman-feuilleton. Ces productions détestables qui ne devraient jamais franchir le seuil des demeures chrétiennes, reçoivent les honneurs du foyer domestique; elles passent de main en main, de celles de je ne sais quels lecteurs infatigables qui dévorent

tout ce qui paraît, même les productions les plus avortées, dans celles de la mère de famille, dans celles même de la jeune fille dont on ne sait plus respecter la candeur. Peu à peu le sens catholique s'émousse; on trouve l'Eglise bien sévère d'interdire d'aussi jolies lectures. Après tout, qu'est-ce que ces nouveautés? De jolis riens, de brillants jeux d'esprit qu'on ne prend pas au sérieux, mais qui récréent et qui amusent. On continue donc ces lectures dangereuses. Outre le journal, on défraye le cabinet littéraire, sans compter ce qui vient par surcroît sous le châle ou la mantille soyeuse, frais, rose, parfumé, et quelquefois tout humide de larmes arrachées par des émotions coupables. Non-seulement le sens moral s'affaiblit et s'égaré, tandis que souvent aussi les mœurs se dépravent; mais le goût littéraire s'abâtardit et se perd. Comme l'enfant à qui les friandises font perdre le goût des nourritures saines, à force de se repaître l'esprit de ces frivolités, on ne peut plus supporter les lectures sérieuses; les anciens chefs-d'œuvre fatiguent; les livres de piété ennuiant. On veut du romanesque partout, jusque dans l'histoire, jusque dans la chaire. Et, après cela, parlez à ces âmes énervées, parlez-leur au nom de la foi, au nom de l'Evangile, au nom des devoirs sacrés du christianisme; faites retentir à leurs oreilles les grandes vérités du salut, vous ne serez point écouté. Et c'est ainsi que nous préparons, dans un lâche sommeil, les catastrophes qui nous menacent, et que nous aurons bien méritées.

O pères et mères, ô vous tous qui êtes chargés des âmes de quelques-uns de vos frères, que faites-vous tandis que l'ennemi sème ainsi l'ivraie dans leurs cœurs? Au lieu de veiller avec toute la sollicitude de la vigilance chrétienne, vous sommeillez, vous fermez les yeux; que dis-je? c'est vous-mêmes qui leur mettez quelquefois entre les mains la feuille perfide qui a su mériter vos sympathies par cela même qui devait vous la faire repousser à jamais. Vous vous abonnez à tel journal, dites-vous, à cause du feuilleton, et c'est précisément parce qu'il y a un feuilleton que vous ne deviez pas vous abonner. Jusques à quand se laissera-t-on prendre ainsi à ce qui devrait révolter toutes les âmes chrétiennes? Hélas! le mal est si grand qu'en élevant la voix contre ces abus, on court risque de passer pour un esprit chagrin et rétrograde, qui n'est pas de son temps, qui ne sait pas tout ce qu'il y a de dramatique et de saisissant dans ces formes nouvelles. C'est charmant, dit-on; avez-vous lu tel livre? quelle touche! quel coloris! quelle chaleur! quelle vie! quels tableaux! Ce n'était pas ainsi qu'on écrivait autrefois. Il y aurait bien quelque chose à dire pour le fond; les idées ne sont pas très-orthodoxes, les maximes très-saines, la morale très-pure. Les torts et le blâme sont toujours pour l'Eglise, pour les papes, pour les évêques, pour les catholiques, pour l'épouse chrétienne, pour la

femme vertueuse; et le beau rôle, pour l'hérétique, pour le révolté, pour le libertin et la courtisane; mais, en somme, c'est ravissant, et il faut vraiment plaindre ceux qui n'ont pas lu ces brillantes nouveautés, auprès desquelles pâlit tout ce qu'on a jusqu'ici le plus admiré.

En entendant ces choses, je me demande si c'est là la justification qu'on prépare pour paraître au tribunal de Dieu. Dites-moi, vous qui encouragez de votre argent, de vos sympathies, de vos suffrages de vos louanges, de votre admiration, des entreprises coupables, que répondrez-vous au souverain Juge, quand il vous demandera compte de ces encouragements criminels? Lui direz-vous: Il est vrai, Seigneur, tout cela était contraire à vos révélations; c'était un démenti donné à votre Evangile; cela tendait à la ruine de votre Eglise, au renversement de vos lois; mais c'était bien écrit, c'était charmant! Il est vrai encore, vos ministres nous avertissaient; ils nous disaient que tout cela n'était qu'une ivraie impure, qui étouffait le bon grain et mettait la foi et la société en péril; mais pour se faire écouter, pourquoi ne nous ont-ils pas charmés par des paroles aussi enchanteresses, par des tableaux aussi séduisants? Pourquoi la vérité n'a-t-elle pas eu pour nous les séductions de l'erreur, et la vertu, les charmes du péché?

Ah! M. T. C. F., nous nous endormons sur ceux dont nous sommes chargés; nous nous endormons sur nous-mêmes; nous sommeillons tandis que l'ennemi veille et répand sans obstacle, en nous et autour de nous, sa zizanie impure. L'ivraie apparaît partout; elle se glisse dans toutes les âmes, et le nombre de celles qu'elle a corrompues est si grand, qu'en voyant toute cette paille inutile destinée aux feux vengeurs de la justice divine, on se demande avec tristesse: Où est donc le pur froment destiné à remplir les greniers éternels?

Partout deux camps, deux cités opposées et pourtant confondues; partout l'erreur avec la vérité, le crime avec l'innocence, le vice avec la vertu, les méchants avec les bons, les pécheurs avec les justes. Partout le blasphème mêlé aux concerts de louanges! C'est le tourment des âmes ardentes, passionnées pour la gloire de Dieu. Elles sèchent de dépit, en voyant le bon grain partout étouffé par l'ivraie, la parole de Dieu méprisée, ses grâces dédaignées, le sang de Jésus-Christ foulé aux pieds. La méditation leur rendant pour ainsi dire palpables les choses invisibles, et comme présente la double éternité toujours prête à nous engloutir comme un abîme sans fond et sans rivage, elles sont saisies d'une inconsolable tristesse, en voyant d'immenses moissons d'âmes sur le point d'être liées en faisceaux et livrées aux flammes éternelles.

Mais ici commence le danger pour ces justes que le zèle dévore, que la charité presse. Ils sont exposés à sortir de la sobriété tant recommandée par l'Apôtre, so-

briété qui doit régner jusque dans la sagesse. Ils sont tentés de passer de la haine du mal, qui est commandée, à la haine des méchants, qui n'est jamais permise. Comme ces disciples fougueux, dont parle l'Evangile, qui appelaient le feu du ciel sur ceux qui ne les avaient point écoutés, ils voudraient quelquefois que Dieu employât ses foudres pour en finir d'un seul coup avec ses ennemis. Quand nous surprenons ces sentiments en nous, M. T. C. F., nous pouvons bien dire que nous ne savons pas de quel esprit nous sommes. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne sommes pas guidés par l'Esprit de Dieu; ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne sommes pas les vrais disciples de celui qui a dit qu'il était venu pour appeler les pécheurs; qui a souffert pour eux jusqu'à la mort de la croix; qui a donné son sang pour eux; qui disait que la conversion d'un seul d'entre eux cause plus de joie au ciel que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes; qui aimait à se représenter tout occupé de leur recherche, sous la figure du bon pasteur; qui ne dédaignait pas de se trouver au milieu d'eux, de rompre même avec eux le pain de l'amitié; qui les appelait à lui, et leur disait : *Venez, venez tous à moi, et je vous soulagerai* (Matth., XI, 28); qui toujours bon, toujours accessible, toujours miséricordieux, toujours doux comme la douceur même, pardonnait à la Samaritaine, à la Madeleine, à la femme adultère.

Quand donc, M. F., nous sommes plus pressés que Dieu; plus jaloux qu'il ne l'est lui-même de sa gloire; plus impatients de ce qui regarde l'établissement de son règne sur la terre; quand nous voulons sortir de la miséricorde, et anticiper sur le règne de la justice, nous ne sommes plus les véritables enfants de ce grand Dieu qui, chaque jour, fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons; qui conserve aux premiers comme aux seconds la santé et la vie, c'est-à-dire les moyens de l'outrager; qui oublie leurs injures, leur prodigue les biens de la nature et de la grâce, garde avec eux des ménagements intinis; les attend patiemment jusqu'à la fin; se contente de leur dernier soupir, et les sauve en quelque sorte malgré eux. Ainsi donc, mes frères, quand nous faisons les impatients et les empressés, quand nous frémissons à la vue et à la pensée des méchants, ce n'est pas l'Esprit de Dieu, c'est le nôtre que nous suivons.

Ecoutez l'Apôtre saint Paul commentant l'Evangile que vous venez d'entendre. *Mes frères*, dit ce grand apôtre aux Colossiens, dans l'épître même de ce jour, *mes frères, puisque vous êtes les élus de Dieu, ses saints, ses bien-aimés, revêtez-vous des entrailles de miséricorde* (Col., III, 12), c'est-à-dire puisqu'en qualité d'élus, de saints, d'amis de Dieu, vous lui êtes devenus plus semblables, puisque vous lui êtes plus étroitement unis, soyez comme lui bons, patients, miséricordieux. Or, Dieu veut que nous

l'appelions surtout *Notre Père*; c'est le cri touchant que l'Esprit-Saint lui-même forme en nous quand il y gémit en gémissements inénarrables : *Clamantem Abba, Pater!* (Rom., VIII, 15.) La bonté est son attribut en quelque sorte essentiel et principal, celui qui brille avec le plus d'éclat dans toutes ses œuvres. Sa bonté surpasse celle des pères selon la chair, celle même des mères pour le fruit de leurs entrailles. Il est tout amour, tout charité et par conséquent la bonté même. (I Joan., IV, 8.) Aussi, que n'a-t-il pas fait, que ne fait-il pas encore, chaque jour pour les pécheurs, c'est-à-dire pour ceux qui abusent contre lui de ses propres bienfaits? N'est-ce pas pour eux qu'il a envoyé son divin Fils sur la terre; qu'il a accepté le sanglant sacrifice de la croix dans lequel ce divin Fils s'est immolé pour eux? Et quand ces pauvres pécheurs reviennent à lui des lointaines régions de l'iniquité, où, comme l'enfant prodigue, ils ont dissipé, de la manière la plus indigne, la magnifique part qui leur était échue dans le partage des biens paternels; quand ils ont avili leur noble qualité d'enfants de Dieu dans toutes les dégradations d'une honteuse servitude, non content de leur rendre son amitié, d'oublier leurs torts, de les faire revêtir de la robe de gloire qu'ils portaient au jour de leur innocence, ne les convie-t-il pas encore à sa table sainte, et ne fait-il pas tuer, non pas seulement le veau gras, comme le père de l'enfant prodigue, mais immoler son divin Fils lui-même, pour les nourrir de sa divine substance?

Oh! combien l'apôtre saint Paul a donc raison de dire, en continuant ce qu'il a commencé : Que, puisque nous sommes les élus de Dieu, ses saints, ses bien-aimés, nous devons être remplis de bonté, d'humilité, de modération, de patience; nous supportant les uns les autres, et remettant avec empressement tous les sujets de plainte que quelques-uns d'entre nous pourraient avoir contre les autres. (Col., III, 13; I Petr., III, 8.) Remarquez, M. F., ce que dit l'Apôtre; après avoir exhorté les Colossiens à la bonté et à la miséricorde, il ajoute aussitôt : Soyez remplis d'humilité, de modération, de patience : d'humilité, hélas! ce n'est pas seulement pour imiter Jésus-Christ que nous devons être pleins d'humilité, c'est parce que, en réalité, rien ne nous sied mieux qu'un profond sentiment de notre impuissance et de notre misère. La foi ne nous enseigne-t-elle pas que, par nous-mêmes, nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, que nous sommes viciés jusque dans le fond de notre être, et que la corruption en sort comme l'eau qui jaillit de sa source. Il n'y a pas d'erreur, pas de vice, pas d'excès dont nous ne soyons capables. Quand donc nous voyons ceux que Satan domine et conduit comme un vil troupeau; quand nous sommes témoins de leur dégradation; quand nous voyons leurs égarements et leurs scandales; quand nous entendons leurs blasphèmes, ce n'est pas une

vaine complaisance en nous-mêmes qui nous convient, en nous comparant à eux ; mais un profond sentiment d'humilité et de reconnaissance. Chacun de nous doit se dire à soi-même : voilà pourtant ce que je serais et peut-être pire encore, si Dieu ne m'avait prévenu de sa grâce. D'ailleurs, ceux-là mêmes qui me paraissent le plus enfoncés dans la corruption, bientôt peut-être, seront meilleurs que moi. Je n'ai donc pas lieu de m'enorgueillir ni de me montrer sévère envers qui que ce soit au monde, et c'est avec bien de la raison qu'après m'avoir exhorté à l'humilité, l'Apôtre me recommande la modération et la patience qui en sont la conséquence nécessaire.

Mais cela veut-il dire qu'il faille être indifférent au spectacle des iniquités qui désolent la terre ? Non, non, mes frères ; comment pourrions-nous dire que nous aimons Dieu comme nous devons l'aimer, c'est-à-dire de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de toutes les puissances de notre être, si nous étions indifférents à sa gloire ? chacun de nous est tenu d'y travailler. Chacun de nous doit prêcher à sa manière : le prêtre du haut de la chaire ; le simple fidèle en toute circonstance ; quelquefois de parole et toujours d'exemple. Le prêtre doit crier à temps et à contre-temps contre les scandales. Le fidèle doit aussi faire la guerre au péché ; mais une guerre pleine de bienveillance envers les personnes. Il s'efforcera d'abord de gagner ceux qui l'entourent : ses parents, ses enfants, ses serviteurs. Il prendra en toute circonstance la défense de la foi, et quand il ne pourra pas repousser autrement l'insulte, il protestera par la dignité de son silence, contre les insulteurs. Aux uns, il dira les douces joies de l'innocence, les consolations de la vertu, la paix et le bonheur dont Dieu se plaît à inonder ceux qu'il aime. Aux autres, il prêchera de conseil et d'exemple ; aux séductions du mal il opposera celles du bien, s'efforçant d'éviter ce que le monde reproche le plus aux personnes pieuses, c'est-à-dire, le défaut de douceur, de patience et de charité. Il priera surtout, et ici, mes frères, nous sommes tous prêtres pour offrir à Dieu le sacrifice de nos prières. Or, vous le savez, la prière bien faite s'élève vers Dieu comme un encens d'agréable odeur, mais jamais elle ne lui est aussi agréable que quand elle est un acte de charité ; quand nous prions les uns pour les autres, surtout pour ceux qui nous haïssent ; pour les méchants ; pour ceux qui nous persécutent. Alors la prière est comme un cri sublime qui monte avec une force en quelque sorte infinie jusqu'au plus haut des cieux.

Au lieu donc d'appeler les vengeances et les foudres sur les pécheurs, appelons la grâce et les bénédictions divines. Appelons les rosées du ciel sur ces âmes endurcies et desséchées. S'ils s'obstinent, s'ils s'acharment contre nous ; s'ils ne veulent pas nous comprendre ; s'ils nous rendent le mal pour

le bien, continuons de rendre le bien pour le mal ; pardonnons-leur comme Dieu nous a pardonnés. « *Pardonnez-vous les uns les autres*, dit encore l'Apôtre, en poursuivant son discours, *comme le Seigneur vous a pardonnés.* » (Col., III, 13.) Ah ! jamais nul pardon de notre part n'égalera celui qui est descendu du haut du ciel sur nos têtes coupables et nous a remis la dette infinie du péché. Donc, *en toute chose, gardons la charité qui est le lien de la perfection*, dit toujours l'Apôtre, *mettons toute notre joie dans la paix de Jésus-Christ à laquelle nous avons été appelés pour ne former qu'un seul corps dans le temps et dans l'éternité* (Ibid., XIV 13.) Ainsi soit-il.

PRONE IV.

Pour le dimanche de la Passion.

CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST. — L'ÉGLISE
COMME LUI SANS PÉCHÉ.

Qui de vous me convaincra de péché ? (Joan., VIII, 46.) Cette question que nul homme ne pourrait adresser à ses semblables, sans illusion et sans orgueil, Jésus-Christ pouvait la faire, parce qu'il n'était pas seulement exempt de péché, mais impeccable. Après avoir prouvé sa mission divine par ses miracles et l'accomplissement d'un grand nombre de prophéties ; après avoir tant de fois confondu les pharisiens sur la prétendue violation du sabbat ; après leur avoir fermé la bouche sur les reproches qu'ils lui faisaient, de fréquenter les pécheurs et de manger avec eux ; après leur avoir, dis-je, fermé la bouche par cette simple observation : que les malades seuls ayant besoin du médecin, sa place est au milieu d'eux, Jésus-Christ livre sa vie à ses ennemis et la donne en preuve de la vérité de sa doctrine. Qu'elle est belle, mes frères, qu'elle est admirable la vie du Sauveur ! En lui rien de défectueux ni d'excessif, mais, en toute chose, un sage tempérament et une parfaite harmonie. Il est sévère sans rigorisme, indulgent sans faiblesse, grave sans tristesse, réservé sans froideur, calme sans apathie, humble sans bassesse, sublime sans hauteur, pauvre sans envie, noble sans orgueil, puissant en œuvres et en paroles, sans la moindre ostentation. Impossible de surprendre en lui la moindre trace d'un vice, d'un défaut, d'une passion mauvaise : jamais d'abattement, jamais de relâchement, jamais d'empressement, jamais d'impatience, jamais d'irritation, jamais de jalousie, jamais de légèreté, jamais d'inconséquence, jamais l'apparence d'une pensée ou d'un sentiment mauvais, pas même l'ombre du péché ! Si quelquefois il est ému, ce n'est qu'en faveur des malheureux. Les actions les plus héroïques ne paraissent pas lui coûter le plus léger effort. Eloges, louanges, calomnies, joies, plaisirs, souffrances, persécutions, triomphes, humiliations, outrages, divisions, cris de rage, ironies insultantes, atroces douleurs, tourments effroyables, mort ignominieuse et cruelle, il voit tout, il entend tout, il reçoit tout, il souffre tout avec le même calme et la même sérénité. Si, un

seul jour, la veille de sa passion, il paraît un moment abattu sous l'effroyable responsabilité de toutes les iniquités du monde, c'est pour se relever bientôt plus sublime de patience et de résignation. Où trouver dans toute l'antiquité un sage qui ait jamais porté la vertu à cette perfection désespérante ?

Voyez, mes frères, comme tout coïncide en Jésus-Christ, mœurs et maximes, discours et actions, conseils et pratique, vie publique et vie privée, rien ne se dément ; pas le moindre disparate, pas la moindre contradiction. Il dit qu'il a reçu de Dieu son Père la mission d'éclairer et de sauver le monde, et, dans toute sa vie, pas une pensée, pas une parole, pas une action qui n'ait pour but l'instruction et le salut du monde. Il dit qu'il faut tout rapporter à la vie future ; qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et il n'a pas d'autre objet. Il prêche l'esprit de pauvreté et de détachement, et il naît dans une étable ; il n'a pas où reposer sa tête et, pendant une partie de sa carrière, il vit du pain de la charité. Il prêche l'humilité, et chaque jour, sans murmure, dans un labeur sans gloire, il gagne sa vie à la sueur de son front ; et quand, plus tard, il sème les miracles sur ses pas, quand la nature entière, quand le ciel, la terre, l'enfer même obéissent à sa voix ; quand, dans les synagogues, d'une parole, il jette sur la page sainte d'éblouissantes clartés ; quand toutes les bouches s'ouvrent pour l'acclamer et le bénir, jamais on n'aperçoit en lui la moindre vanité. Il prêche la douceur, et toutes les contradictions, toutes les persécutions, tous les outrages, toutes les violences, toutes les brutalités ne peuvent pas lui arracher le moindre signe d'impatience ou d'aigreur, et, à plus forte raison, de colère et d'irritation. Il recommande la pureté, et il la porte si loin que ses disciples s'étonnent de le voir converser avec une femme. Il dit qu'il faut payer le tribut à César, et il fait un miracle pour ne pas manquer à cette obligation ; *Priez sans cesse*, dit-il (*Luc.*, XXI, 36) ; et il passe les nuits en prières. *Soyez miséricordieux* (*Luc.*, VI, 36), et il absout la Madeleine et la femme adultère. Rendez le bien pour le mal, et jusqu'à la fin il se consume à enseigner et à guérir ceux qui le méconnaissent et qui l'outragent. *Aimez-vous les uns les autres* (*Joan.*, XV, 12), et il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix ; soyez charitables, et il meurt pour le salut du monde. Pardonnez, et il prie pour ses bourreaux !

Aussi, sûr de lui-même, bien qu'observé de toutes parts, bien qu'épié dans toutes ses démarches, bien que des milliers d'yeux soient toujours ouverts sur lui pour le surprendre, il ne craint pas de provoquer ses ennemis et de leur dire en face : *Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* (*Joan.*, VIII, 46.) Ou comme il dit ailleurs :

Pourquoi ne croyez-vous pas à mes œuvres ? (*Joan.*, X, 38.) Tout en moi, ma conduite, mes miracles, ma doctrine, tout en moi ne prouve-t-il pas que je suis le Fils de Dieu ? *Pourquoi donc ne me croyez-vous pas ?* Ah ! c'est que celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu... ; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Et que répondent les Juifs ? *N'avons-nous pas raison de dire, s'écrient-ils, que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon ?* (*Joan.*, VIII, 47, 48.) Jésus-Christ un Samaritain ! Jésus-Christ à la fois si vertueux et si bon ! Jésus-Christ si parfait et si pur ! Jésus-Christ si parfait et si humble ! Jésus-Christ un Samaritain, c'est-à-dire un schismatique, un idolâtre ; c'est-à-dire pour les Juifs ce qu'il y avait de plus vil et de plus odieux ! Jésus-Christ un possédé du démon ! c'est-à-dire un malheureux abandonné de Dieu, sans raison, sans liberté, tout entier sous la puissance de l'enfer. Jésus-Christ un Samaritain et un possédé du démon ! Quelle pitoyable argumentation ! Répondre ainsi, n'est-ce pas montrer qu'on n'a rien à répondre ? N'est-ce pas s'avouer vaincu ? Eh bien, mes frères, les impies de nos jours ne raisonnent pas mieux contre l'Eglise.

A l'exemple de son divin auteur, elle leur montre les titres de sa céleste origine, sa doctrine si sainte, sa morale si pure, son établissement si merveilleux, sa perpétuité, son indéfectibilité, et, au milieu de toutes les ruines, sa fécondité prodigieuse que dix-huit siècles d'enfantements continuels n'ont pu encore épuiser. Elle leur montre ses bienfaits, sa salutaire influence sur la société, les mœurs, les sciences, les arts, la civilisation ; les pauvres nourris, les malheureux soulagés, les orphelins recueillis, l'huile et le baume versés par elle sur toutes les plaies de l'humanité ; l'Europe deux fois sauvée de la barbarie, l'esclavage aboli, les faibles défendus, les femmes, les enfants, les vieillards, tous les opprimés rétablis dans leurs droits ; elle leur montre ses luttes incessantes contre toutes les oppressions, ses martyrs, ses institutions, ses miracles, ses saints, ses travaux, ses nobles cicatrices, ses sueurs et son sang partout répandus. « Comparez, leur dit-elle, comparez mon symbole à ceux des fausses religions, mon culte à leur culte, mon prêtre à leurs prêtres, ma sainteté à leur corruption, mes œuvres à leur impuissance, mon zèle, qui remplit le monde de ses prodiges, à leur indifférence, à leur stupide insensibilité ; comparez, dis-je, et voyez si tout n'atteste pas ma céleste origine. Or si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? pourquoi ne croyez-vous pas du moins à mes œuvres ? pourquoi ne croyez-vous pas à mon dévouement, à ma charité, à ma sainteté ? Car qui de vous me convaincra de péché ? Et à cela que répondent les incrédules ?

C'est en vain, disent-ils, que vous vous flattez de venir du ciel ; car vous venez de la terre ; votre origine est toute humaine ;

vous procédez en droite ligne des sanctuaires de l'Inde, de l'Égypte, de la Chaldée, et, en dernier lieu, de l'école d'Alexandrie? Vous êtes donc indienne, égyptienne, chaldéenne, néoplatonicienne, mais non divine, comme vous vous flattez de l'être. Quant à votre prosélytisme et à vos bienfaits, c'est précisément en cela que nous avons raison de dire que le démon de l'orgueil et de l'ambition vous possède!

« Quoi! dit l'Église, vous ne rougissez pas de m'assigner de semblables origines? Mais qu'y a-t-il donc en moi qui ressemble aux rêves panthéistiques, à l'exclusivisme, aux incarnations sans but et sans fin du brahmanisme, et surtout à son sivaïsme impur? Est-ce sa prétendue trinité? Mais quel rapport y a-t-il entre sa trimourti informe, qui n'est pas même un dogme; *trinité* d'imitation et de faux aloi, de rencontre, de hasard et d'aventure; *trinité* monstrueuse, sans unité, sans égalité, sans consubstantialité; quel rapport, dis-je, y a-t-il entre tout cela et mes divins enseignements sur la très sainte et très-auguste Trinité? Vous prétendez que l'Égypte est mon berceau! Mais quand donc m'avez-vous entendu prêcher un panthéisme absurde. Quand donc m'avez-vous vu m'enfermer dans mes temples, comme les prêtres de Sais, de Memphis, de Thèbes ou d'Héliopolis, pour développer à un petit nombre d'adeptes les beautés du culte des crocodiles et du bœuf Apis. Que me parlez-vous de la Chaldée? Est-ce que je reconnais, comme les mages, deux principes éternels? Est-ce que je fais, comme eux, du sabéisme, en adorant le feu, le soleil et les astres? Est-ce que je mets, comme eux, au nombre des prescriptions les plus saintes, la destruction des grenouilles et d'autres bonnes œuvres du même genre? Vous faites vraiment pitié avec votre néoplatonisme, mauvais syncrétisme, mauvais éclectisme, c'est-à-dire, mauvais replâtrage d'un polythéisme décrépit et sans unité. Si, comme les néoplatoniciens, je m'étais mis à étayer des ruines chancelantes, est-ce que, comme eux, je n'aurais pas été enseveli sous les décombres? S'ils avaient la même doctrine que moi sur le Verbe et la sainte Trinité; pourquoi donc ont-ils cherché à l'étouffer dans mon sang? Pourquoi, pendant trois siècles, ont-ils fait d'incroyables efforts pour ressusciter l'idolâtrie?

« Quel aveuglement est le votre? Je m'abaisse aux pieds de ceux que je m'efforce d'arrêter au bord de l'abîme. Moi qui les ai enfantés dans la douleur, je m'abaisse, je me rapetisse jusqu'à eux; je les conjure, les yeux pleins de larmes, de ne pas consumer leur ruine, et vous m'accusez d'orgueil! Je me dévoue pour eux; je donne mes sueurs, mon sang, ma vie; je me consume, je meurs pour les sauver, et vous m'accusez d'ambition vulgaire! J'ai civilisé les barbares, et Dieu sait au prix de quel dévouement; je les ai transformés; j'en ai fait les sociétés modernes que je n'ai pas cessé de protéger contre toutes les tyran-

nies et toutes les corruptions. Il n'est pas de nouvel Hérode à qui je n'aie crié: *Non licet*: « Cela ne vous est pas permis! » (Matth., XIV, 5.) Quand je les ai un peu ménagés pour les ramener à Dieu, vous m'accusez d'avoir pactisé avec eux; quand je les ai frappés vous m'accusez d'intolérance et de cruauté. Jadis je nourrissais les pauvres; je les consolais, je les rendais bons, et au lieu de méditer, comme aujourd'hui, d'épouvantables desseins, ils bénissaient vos pères qui, par reconnaissance, m'avaient enrichie, en me donnant une partie de leurs biens. Vous m'avez brutalement dépouillée, et j'ai continué de me dévouer pour vous avec le même abandon. Vous m'avez maudite et je n'ai pas cessé de vous bénir; vous m'avez reniée, moi, votre mère, moi, à qui vous avez coûté tant de larmes; vous m'avez chargée de chaînes; vous m'avez déchiré le sein, le sein qui vous a portés, le sein qui vous a nourris; vous avez ouvert toutes mes veines; vous vous êtes baignés dans mon sang, et je n'ai pas cessé de vous chérir comme le fruit de mes entrailles. Qui donc me convaincra de péché? »

« Vous vous débattiez en vain, disent les incrédules, contre les révélations de la science: Maintenant nous savons mieux que jamais que vous êtes le résultat du progrès humanitaire. C'est en vain que vous repoussez la philosophie, et en particulier le néoplatonisme; c'est lui qui vous a enfantée, qui a guidé vos premiers pas et qui vous a établie sur la terre. »

« O science moderne, » dit l'Église, « tu es perdue pour vous être trop tôt émancipée, que vous êtes fière contre votre mère! »

« A qui donc prétendez-vous faire illusion avec votre progrès humanitaire, en matière de religion? Qui ne sait qu'au lieu d'avancer dans cette voie, l'humanité, abandonnée à elle-même, a constamment reculé? Toute l'histoire de l'ancien monde n'est-elle pas là pour attester qu'à mesure que les arts, les sciences et la civilisation se développaient et enfantaient de nouveaux prodiges, les ténèbres du polythéisme et la corruption de l'idolâtrie se développaient dans la même proportion? Et au moment où je fis mon apparition sur la terre, la philosophie elle-même n'était-elle pas enfoncée dans toutes les fanges d'un épicuréisme sans frein? Comment osez-vous dire qu'elle m'a enfantée et qu'elle a guidé mes premiers pas quand je l'ai toujours trouvée sur mon chemin pour me barrer le passage? Quand elle n'a pas cessé de me faire une guerre acharnée sous la pourpre impériale comme sous la toge prétorienne ou proconsulaire, à la tête des armées comme dans les académies? Les néoplatoniciens en particulier n'ont-ils pas été mes plus ardents persécuteurs? n'ont-ils pas été les derniers à se rendre, quand le monde entier se rangeait sous mes étendards? Et c'est là ce que vous m'assignez pour origine! mais autant vaudrait dire qu'un beau jour les ténèbres ont enfanté la lumière! »

« Je connais mon origine : je ne viens pas des hommes mais de Dieu, et j'honore celui de qui je tiens la vie ; mais vous, vous me déshonorez en m'assimilant à tous ces cultes misérables, à toutes ces religions férides qui ont souillé et souillent encore la terre. Vous me couvrez de honte, quand vous comparez ma céleste doctrine à toutes ces vieilles philosophies, vrais bégaiements d'enfants qui n'ont jamais su que balbutier sur Dieu, sur la religion, sur l'origine de l'homme et ses destinées. Aussi quelle impuissance ! elles n'ont enfanté que des sages pleins d'orgueil et d'extravagance, et non-seulement elles n'ont jamais conquis une seule bourgade, mais elles ne l'ont même jamais tenté ! Heureux donc ceux qui s'attachent à ma parole, qui est celle de mon divin fondateur ; ils ne la verront point passer comme tous ces vains systèmes d'une sagesse trompeuse, qui n'a de force que pour diviser et pour détruire. »

« C'est maintenant surtout, » répliquent les incrédules, « que nous voyons mieux que jamais que le démon de l'illusion vous fascine : Quoi ! tous les systèmes de philosophie et de religion, toutes les sectes, toutes les écoles, après avoir brillé pendant quelque temps, ont perdu leur éclat et ont entièrement disparu ; et vous, vous vous flattez de pouvoir subsister toujours. Mais qui donc prétendez-vous être ? Avez-vous plus de science et de génie que tous ces grands hommes qui apparaissent comme des astres dans la nuit des premiers âges ? Erreur ! illusion ! Ils sont passés ; vous passerez comme eux ; votre dernière heure approche, elle a déjà sonné ! »

« Il y a dix-huit cents ans, » répond encore l'Eglise, « que vos pères, dans la sagesse des hommes, me tiennent le même langage ; et chaque siècle est venu tour à tour leur donner un démenti solennel. A mesure qu'ils prédisaient ma ruine, je poussais dans le monde des racines plus profondes et j'étendais plus loin mon empire, et maintenant, après tant de lutttes, tant de combats, tant de chants de victoire qui annonçaient ma chute prochaine, nulle puissance sur la terre n'est encore comparable à ma puissance. Et ne croyez pas que je parle ainsi pour me glorifier ; car si je me glorifiais moi-même, ma gloire serait vaine et serait bientôt passée ; mais je reçois ma gloire de celui qui m'a enfanté ; de celui qui est mon Dieu et le vôtre ; que je connais et que vous méconnaissiez. Je garde sa parole, et en lui est toute mon espérance.

« Le passé m'a répondu de l'avenir ; forte de sa force invincible malgré vos menaces et vos mépris, malgré vos insultes et vos clameurs, malgré les pierres dont vous avez sans cesse les mains pleines pour m'accabler, je continuerai ma mission divine ; je continuerai de consoler toutes les douleurs dans ces jours de grâce et de salut et de guérir toutes les plaies de l'humanité ; j'ouvrirai les célestes trésors dont je suis dépositaire, et, à l'exemple de mon divin Maître,

je dirai : O vous tous qui êtes accablés sous le lourd fardeau du péché, et qui souffrez parce que vous êtes cruellement blessés au cœur dans le plus intime de votre être, venez, venez à moi et je vous soulagerai ; venez, j'ai de l'huile pour toutes les plaies, du baume pour toutes les blessures ; venez, et je rendrai à vos âmes la santé et la vie ; venez, et vous trouverez enfin le repos et la paix, la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment et est un avant goût du ciel. Ainsi soit-il.

PRÔNE V.

Pour le quatrième dimanche après la Pentecôte.

PÊCHE MIRACULEUSE. — AUTORITÉ DU SOUVERAIN PONTIFE ; UNITÉ DE L'ÉGLISE ; SA FORCE ; LE PASSÉ RÉPOND DE L'AVENIR.

Mes frères, le grand fait de la conversion du monde au christianisme nous est représenté dans l'évangile de ce jour sous la figure d'une pêche miraculeuse qu'ordonne le Sauveur et à laquelle il préside. L'examen des différentes circonstances de cette pêche merveilleuse, pourra nous suggérer quelques réflexions salutaires.

Deux barques étaient amarrées sur les bords du lac de Génézareth, que saint Matthieu appelle la mer de Galilée, conformément à l'habitude où étaient les Juifs de donner le nom de mer à tous les grands amas d'eau. Deux barques étaient donc amarrées sur les bords du lac de Génézareth, et les pêcheurs qui en étaient descendus, étaient occupés à laver et à raccommoder leurs filets. Bientôt, ces mêmes pêcheurs, devenus pêcheurs d'hommes, marcheront à la conquête morale et intellectuelle du monde. Le Sauveur qui prêchait autant par ses exemples que par ses paroles, voulant instruire les pasteurs en même temps que les ouailles, s'isole de la foule, pour lui donner ses divines instructions, afin que les futurs ministres de son Evangile comprennent bien qu'ils ne pourraient parler au monde avec autorité qu'autant qu'ils s'en sépareraient par leur manière de vivre, ou qu'ils y vivraient comme n'y vivant pas.

Pour montrer d'où partirait désormais la vérité, il fait un choix parmi les barques amarrées au rivage ; ce n'est pas sur celle de Jean qu'il monte, mais sur celle de Simon Pierre, à qui il a dit : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* (Matth., XVI, 18.) Pierre, pour qui il a prié, afin que sa foi ne défaille point (Luc., XXII, 32), et qu'il a établi pour confirmer ou affermir ses frères (*Ibid.*) ; pour paître à la fois les brebis et les agneaux, les pasteurs et les ouailles, les bergers et le troupeau. (Joan., XXI, 15, 16.)

Pierre et sa barque, voilà le centre de la grande unité catholique, hors de laquelle il n'y a ni centre, ni unité, ni Eglise, ni catholicité. C'est en vain que ceux qui sont sortis de la barque sainte prétendent posséder toutes ces choses ; leurs variations, leurs fluctuations et leurs divisions éter-

nelles les réfutent assez, sans qu'il soit besoin de leur répondre. C'est de la barque de Pierre que part la parole de Jésus-Christ. Toute voix qui se fait entendre ailleurs, n'est pas la sienne; toute parole qui retentit en dehors de cette barque, quels que soient sa science, sa profondeur et son éclat, n'a que l'autorité humaine du talent, de la science ou du génie, et ne peut se donner pour un écho du ciel que par une sacrilège usurpation. Jésus-Christ n'a prêché qu'une doctrine et fondé qu'une Eglise. Tout ce qui s'en écarte, porte au front le sceau de l'hérésie, du schisme ou de l'apostasie, c'est-à-dire, le sceau de l'anathème et de la réprobation. Dès lors, on ne peut ni s'y attacher, ni s'y soumettre, ni y reconnaître la divine autorité de celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre.

C'est à Pierre seul qu'il a été dit : *J'ai prié pour que ta foi ne défaille point, affermis tes frères, pais les agneaux et les brebis (Ibid.)*, c'est-à-dire, les petits et les mères, les pasteurs eux-mêmes, pasteurs à l'égard des peuples, dit Bossuet, brebis à l'égard de Pierre, pasteur suprême, pasteur des pasteurs, pasteur unique de l'unique troupeau; car il n'y a qu'un seul bercail et un seul pasteur : *Et erit unum ovile et unus pastor. (Joan., I, 16.)* C'est à Pierre seul qu'il a été dit : Tu es la pierre ou le fondement sur lequel je bâtirai mon Eglise. (*Matth., XVI, 18.*) C'est à Pierre qu'il a été ordonné d'aimer plus que les autres (*Joan., XXI, 15*); c'est à lui qu'a été donné d'abord dans toute sa plénitude, le pouvoir de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés (*Matth., XVI, 19*); en sorte qu'on voit clairement le dessein de mettre premièrement dans un seul, dit encore Bossuet, ce que dans la suite il voulait mettre en plusieurs; mais de telle manière que le premier ne perdît pas sa place et que la fin ne renversât pas le commencement.

Dans l'Evangile et les Actes, Pierre apparaît toujours comme le chef du corps apostolique, et le premier partout; le premier dans l'ordre de la liste sainte, quoique le second dans l'ordre de l'âge et de la vocation; le premier dans l'amour, le premier dans les protestations de fidélité, le premier qui prend la défense de son Maître, le dernier qui l'abandonne; le premier qui revient, le premier qui reparait sur le théâtre de la résurrection, le premier qui l'atteste, le premier qui propose de remplacer le perfide Judas, le premier qui prêche, le premier qui convertit, le premier qui reçoit les gentils, le premier qui confirme la foi par un miracle, le premier qui parle dans le premier concile, en un mot, le premier en tout et partout. De même qu'on lit dans l'*Apocalypse* : Michiel et ses anges, on voit à chaque page de l'Evangile, Pierre et les apôtres, Pierre et les onze, Pierre et ceux qui étaient avec lui.

Aujourd'hui encore, dans l'évangile que vous venez d'entendre, n'est-ce pas à

Pierre qu'il est ordonné d'avancer en haute mer?

Cette mer, c'est le monde; mer orageuse et toujours pleine d'agitation, où les hommes flottent à tout vent de doctrine, et se dévorent comme les monstres qui peuplent les flots. *Duc in altum*, dit le Sauveur à saint Pierre : « *Avance en haute mer (Luc., V, 4)*, » c'est-à-dire conduis et sers de guide; prends l'initiative dans les hauteurs du dogme, dans les profondeurs des mystères et les sublimités de la perfection. Que toutes les autres barques suivent la tienne et abordent au même rivage. *Duc in altum*; à toi la primauté, la supériorité, la souveraine autorité, la juridiction suprême, le premier rang dans la milice sainte, le premier poste au combat! *Duc in altum*; cingle en haute mer, vers les hauteurs du monde religieux, intellectuel et politique, c'est-à-dire du monde juif, grec et romain, Qu'on entende successivement ta voix à Jérusalem, à Antioche et à Rome : à Jérusalem, le siège de la tradition religieuse; à Antioche, le siège de la science; à Rome, le siège de la puissance, la capitale des capitales. Et afin que tout soit renouvelé en moi, que cette capitale devienne celle de l'empire spirituel, que je suis venu fonder, pour détruire celui de Satan sur la terre. C'est à Pierre que Jésus ordonne de jeter les filets; c'est à lui d'abord qu'il est donné de prendre des hommes de toute langue et de toute tribu, riches, pauvres, savants, ignorants, rois, princes, peuples, poissons monstrueux et de toute espèce, qui fendent les flots à grand bruit. Dans cette multitude, il y a des esprits turbulents que l'inquiétude pousse, que la curiosité agite, que l'orgueil emporte; ils se débattront dans des questions sans fin, ils franchiront les extrémités du dogme; ils feront des schismes et des hérésies, et retomberont dans l'abîme d'où les avaient tirés les divins pêcheurs; mais les deux barques de la synagogue et de la gentilité : la première, d'où Pierre aura jeté son filet, et la seconde, restée vide jusque-là, ne s'en rempliront pas moins.

Elles seront même si pleines, la multitude des fidèles sera si grande, les méchants seront tellement mêlés aux bons, que la barque de l'Eglise paraîtra submergée, mais Jésus-Christ est avec elle, et malgré des périls sans nombre, elle abordera heureusement au rivage de l'éternité.

Vous voyez dès lors, mes frères, le cas qu'il faut faire de certains livres et de certains discours où le souverain pontife est considéré tantôt comme un hors-d'œuvre dans l'Eglise, tantôt comme une autorité envahissante et dangereuse et dont il faut se délier.

Chose incroyable! Au nom de ce qu'on appelle le progrès, on veut nous séparer du grand corps de l'Eglise, comme des branches de leur tronc et des ruisseaux de leur source; mais qui ne sait que les branches et les ruisseaux ainsi séparés, se dessèchent. On veut nous séparer de Rome et l'on se sert

pour cela d'un prétexte étrange. On parle de souverain étranger, de puissance étrangère ; on veut nous faire entendre et l'on dit ouvertement que Rome et le souverain pontife qui y réside, sont étrangers pour nous. Le souverain pontife étranger dans l'Eglise catholique ! Rome étrangère dans la chrétienté ! c'est-à-dire la tête et le cœur étrangers au corps qu'ils animent ; l'œil, à celui qu'il éclaire, le vicaire de Jésus-Christ, à ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur maître ; le berger, au troupeau ; le pasteur, aux ouailles ; le père, à ses enfants ! Quelle philosophie ! Quelle doctrine ! Et l'on s'étonne que nos yeux ne se dessillent pas à ces clartés éblouissantes, et que nous fassions quelque difficulté de nous rendre à la force de ces raisons ! Cependant, comme c'est là le contre et le lien de l'unité, et que l'unité est la première condition de force et de vie, l'enfer n'épargne rien pour l'affaiblir. Toujours vaincu, il revient toujours à la charge. Une sourde guerre se continue sur ce point à travers les siècles. A peine certains gouvernements ont-ils posé les armes que d'autres les reprennent pour continuer la lutte. De là souvent des cris de rage arrachés par la haine et l'impatience de la victoire. Ne nous laissons pas effrayer par ces vaines clameurs dont le but est précisément de nous effrayer et de nous décourager. Gardons-nous surtout d'accuser le pilote suprême qui éviterait peut-être certains conflits, s'il s'acquittait de sa charge avec moins de vigilance ; s'il avait moins d'initiative, ou s'il pouvait consentir à se relâcher de ses droits. Hé ! ne voyez-vous pas qu'il faut qu'il y ait des luttes et des conflits ? que telle est la destinée de l'Eglise ? N'a-t-elle pas eu à regretter les jours d'orage au milieu même du calme amené par ses triomphes ? N'a-t-elle pas une barque pour symbole ? Et, pour que nous ne puissions pas l'oublier, nos églises matérielles elles-mêmes, n'ont-elles pas la forme d'une nef orientée vers un certain point du ciel ? Or, une barque n'est-elle pas destinée à osciller au gré des flots qu'elle domine ? Et la barque de l'Eglise ne voguet-elle pas sur la plus orageuse de toutes les mers, sur l'océan des âges, des peuples et du monde, où toutes les passions déchaînées, tous les mille vents de doctrine qui se combattent, les volontés en révolte, toutes les révolutions, tous les empires qui tombent et se relèvent, soulèvent sans cesse de nouvelles tempêtes contre l'arche sainte dont les agrès sacrés et les mâts pavoisés aux couleurs du ciel, suscitent pour exciter la rage de ceux que Satan et l'enfer inspirent ? Chrétiens, mes frères, certains d'avance que la barque de l'Eglise ne sera pas submergée, ne nous laissons ni effrayer, ni décourager par les accidents qui peuvent survenir, et s'il en est qui perdent la tête dans la tourmente, et qui se jettent volontairement dans l'abîme, plaignons-les, mais ne les imitons pas.

N'oublions jamais que nous sommes sur la barque sainte qui a la foi pour phare,

l'espérance pour ancre, la charité pour boussole, et Dieu lui-même pour pilote, et qu'il saura toujours, la guider et la maintenir, comme il l'a fait pendant dix-huit siècles à travers tous les écueils. Qu'était l'Eglise au commencement ? Ce qu'il y a de plus petit ! et qu'est-elle devenue ? Ce qu'il y a de plus grand ! Durant une nuit de quarante siècles, les philosophes, comme les pêcheurs de Genezareth, avaient beaucoup travaillé, et n'avaient rien pris, rien, absolument rien ; pas la plus petite nation, pas la plus petite cité, pas la plus petite bourgade ; et cependant ils travaillaient beaucoup ; ils avaient de merveilleux appâts ; génie, science, éloquence, rien ne leur manquait ; et ils ne prenaient rien ! Quand, voici venir tout à coup, d'un des points les plus obscurs du monde, de grossiers pêcheurs de poissons, qui se font pêcheurs d'hommes ; qui n'ont aucune amorce, aucun appât, à qui tout manque, à qui tout est contraire, et qui, au lieu de choisir les lieux, les circonstances les plus favorables ; au lieu de jeter leur filet dans la nuit, c'est-à-dire dans les ténèbres de l'ignorance, dans les hameaux, dans les campagnes, dans les repaires de la barbarie, sur l'ordre de leur maître cinglent en haute mer, en pleine eau, en plein soleil de la civilisation. Ils abordent dans les grandes cités, dans les grandes capitales ; ils jettent leurs filets partout à la fois, sur les savants et les ignorants, sur les rois, sur les sujets, sur les palais, sur les chaumières, et bientôt le monde entier se trouve pris et se débat tout palpitant dans ces filets divins ; et, avec mille fois moins de ressources et d'habileté, avec mille fois plus d'obstacles que les philosophes, les pêcheurs de Galilée font une pêche d'hommes des millions de fois plus rapide et plus abondante. O monde orgueilleux, comment t'es-tu laissé prendre par ces douze pêcheurs, quand ils ne se donnaient pas même la peine de dissimuler qu'ils allaient te prendre, et quand ils te disaient en face que tu allais être pris ; encore une fois, comment t'es-tu laissé prendre par ces douze pauvres bateliers galiléens, rebut d'un pays renommé, dans la Judée même, par la grossièreté et la stupidité de ses habitants ? Ah ! voilà le prodige, le plus grand prodige qui se soit jamais fait sous le soleil ; voilà ce qui rend cette immense pêche d'hommes plus merveilleuse encore que celle du lac de Genezareth qui est en ce moment l'objet de nos méditations. O mon Dieu, vous aviez bien raison de dire que vos disciples feraient des miracles semblables à ceux que vous opérerez, et qu'ils en feraient de plus grands encore.

Je le répète, mes frères, que le passé nous rassure ! A peine, il est vrai, la grande pêche du commencement fut-elle laborieusement achevée que les filets sacrés furent tristement déchirés par les schismes et les hérésies. L'Eglise eut presque à gémir de sa fécondité. Toutefois, comme ces divisions et ces déchirements étaient eux-

mêmes prédits et figurés, l'Eglise ne se découragea point. Fidèle à la parole de son divin époux, elle ne se lassa point de jeter ses filets, et toujours elle les vit se remplir de nouveau. Quant ils se déchiraient sur un point, ils se remplissaient sur un autre. Ainsi pour réparer l'effroyable déchirement de l'arianisme, elle eut la grande pêche des barbares qui, d'eux-mêmes, vinrent se jeter dans ses filets, de toutes les extrémités du globe. Pour le schisme grec et les conquêtes de l'islamisme, elle eut les croisades; pour le protestantisme, les Indes et les Amériques; pour le philosophisme et les doctrines dissolvantes des vieilles sociétés d'Europe qui se putréfient dans la corruption et l'incrédulité, elle eut la Chine et les vastes archipels de l'Océanie et de la Polynésie, où ses missionnaires infatigables, nouveaux pêcheurs d'hommes, renouvelaient sans cesse le merveilleux spectacle donné au commencement par les apôtres. Pauvres et sans éclat, presque toujours sans appui, ayant contre eux tous les intérêts, tous les vices, toutes les passions, ils jetent leurs filets sans amorce, sans déguisement, et leurs filets se remplissent; et l'hérésie qui jette aussi les siens, avec toutes sortes d'appâts et de séductions, en ménageant les vices, les passions, en se montrant environnée de l'éclat de la richesse et de la puissance, en prodiguant le mensonge et la calomnie, et en recourant à la violence quand elle est à bout d'autre moyen; l'hérésie travaille beaucoup à travers la nuit qui l'environne, et son labeur est vain; ses filets s'usent et ne se remplissent pas. Preuve évidente, sensible et irréfragable qu'elle n'a pas reçu mission pour les jeter, et qu'elle ne les jette pas sur la parole du Maître.

Encore une fois, mes frères, que le passé et le présent nous rassurent. Il y a à peine un demi-siècle, dans notre beau pays de France, la religion catholique, injustement condamnée comme son divin auteur, au tribunal de la philosophie, était conspuée, bafouée, dépouillée, flagellée, livrée aux dérisions de la populace. Elle était prosaïte; la hache était levée sur sa tête; on la traînait au pied des échafauds; elle y montait; son sang ruisselait de toutes parts aux acclamations des multitudes ivres d'erreur et d'impiété; le signe de la rédemption avait disparu; il était descendu de nouveau dans les catacombes; la déesse de la volupté était remontée sur les autels; la papauté était captive; elle mourait dans l'exil ou dans les fers; la philosophie croyait avoir eu raison de Dieu; l'hérésie battait des mains!

L'Eglise, en effet, paraissait toucher à son dernier moment; il était impossible d'être humainement plus près de sa ruine. Hé bien! qu'avons-nous vu depuis cette époque? Les ennemis de Dieu se sont couchés dans la tombe, et l'Eglise et la papauté sont restées debout. Naguère encore nouveaux chants de victoire dans les camps de l'hérésie, du schisme et de l'incrédulité; puis

bientôt, comme toujours, nouvelle défaite, nouvelle confusion des ennemis de Dieu. Après quelques mois, le souverain pontife est rentré triomphant dans la ville éternelle. Ah! espérance! espérance! la révolution de nouveau déchaînée s'est inclinée devant le signe de la rédemption. Au lieu de le fouler aux pieds comme dans les mauvais jours du dernier siècle, elle l'a relevé du milieu de ruines, et l'a porté en triomphe à travers les masses respectueuses. Le sang que la France a versé dans cette sainte querelle retombera sur elle en pluie de grâces et de bénédictions. Les nations ne pouvant être récompensées que dans les temps, la France ne tardera pas à l'être. Déjà elle recueille le fruit du bien qu'elle a opéré. Que de raisons d'espérer! Ne voyez-vous pas que l'Eglise seule est sortie plus forte et plus libre des derniers bouleversements qui ont ébranlé la nation, et que d'autres triomphes se préparent encore pour elle dans la grande lutte qui est en ce moment engagée? (1854). C'est l'Eglise qui sauvera le monde, parce que seule elle a des promesses d'immortalité. Cinqante évêchés nouveaux dans les pays infidèles ont signalé le règne du dernier pontife, et chaque jour on en voit naître de nouveaux. Dernièrement encore la Hollande et l'Angleterre voyaient avec stupeur la hiérarchie épiscopale se relever dans leur sein. Jamais, si ce n'est dans les temps apostoliques, l'Eglise ne s'est montrée plus féconde. Il y a vers Rome, du sein des pays catholiques, du sein des pays protestants, et, chose non moins étrange, du sein même de l'islamisme, des convergences inattendues qui prouvent que ce grand centre d'attraction autour duquel a gravité le monde depuis dix-huit siècles, est aussi puissant qu'il jamais et tout annonce que nous touchons à l'époque prédite au commencement de ce siècle par un grand écrivain, où le rôle de la papauté sera plus grand, plus brillant, plus universel qu'il ne le fut jamais dans les plus beaux siècles de l'Eglise.

Où en est aujourd'hui le voltairanisme? Il s'est tué par ses propres victoires. On essaie en vain de le galvaniser pour lui rendre quelque vie; ce n'est plus qu'un cadavre, et les systèmes putrides et les hideuses théories qui sortent de son sein, n'inspirent plus que le dégoût et la répulsion. L'éclectisme, naguère encore si fier, si impérieux, si hautain, qui tâta le pouls à l'Eglise, et, du haut de sa sagesse gourmée, croyait pouvoir dire combien elle avait encore à vivre, l'éclectisme, dis-je, a bien moins de vie encore. Il y a quelques années, je vous le montrais à l'aise dans les sociétés en décrépitude, au milieu des vieilles corruptions, régnant sur des âmes malades qui n'avaient plus la force de marcher à la conquête de la vérité. Je vous le montrais accroupi autour des budgets européens, centre et unique objet de ses adorations, et retenu là par une attraction irrésistible. N'attendez pas, disais-je, qu'il aille comme

nos missionnaires, au delà des mers où il n'y a que des âmes à gagner et du sang à répandre; il n'a pour cela ni assez de vie, ni assez de conviction, ni assez de cœur dans les entrailles. Aussi les derniers coups de tonnerre qui ont ébranlé le monde, l'ont presque fait mourir de frayeur. Il a disparu tout honteux de lui-même, et chaque jour les événements qui se pressent achèvent de lui donner le coup de grâce.

Laissons donc les fils de Voltaire crier victoire s'ils en ont encore le courage, et proclamer à grand bruit leur prétendu triomphe, en annonçant la défaite de l'Eglise. Les insensés ! Comment ne voient-ils pas, que tandis qu'ils se débattent dans les flots amoncelés de l'erreur et du mensonge, tandis qu'ils vont se briser contre mille écueils et qu'ils roulent de naufrage en naufrage, le divin vaisseau de l'Eglise continue sa marche triomphante et invariable, au souffle de l'Esprit-Saint, vers le terme de ses destinées éternelles, recueillant sur son bord ceux qui lui tendent les bras, et ne laissant périr que ceux qui s'obstinent à le vouloir. Restons, mes très-chers frères, restons dans ce vaisseau divin; restons dans la barque de Pierre, et laissons-nous donc guider par le pilote qui la conduit. Restons dans cette barque sainte hors de laquelle il n'y a que naufrages, sans chance de salut pour personne. A l'exemple de nos pères, voguons ainsi pleins de foi et d'espérance, vers les océans de gloire et de bonheur qui nous attendent et dans lesquels nous serons éternellement plongés. Ainsi soit-il.

PRONE VI.

Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte.

NUL NE PEUT SERVIR DEUX MAÎTRES.

Mes frères ! *Nul ne peut servir deux maîtres.* (Matth., V, 24.) Prise dans son sens le plus absolu et le plus général, cette maxime paraît fautive au premier abord, car enfin on peut et l'on doit même servir en même temps Dieu et tous les maîtres spirituels et temporels qu'il nous a donnés; mais quand on y réfléchit, on voit qu'au fond ce n'est pas là servir deux maîtres; car aimer, respecter et servir ses parents, se soumettre à ses supérieurs dans l'ordre civil et religieux, obéir à ceux qui gouvernent dans les limites prescrites par la loi divine, qu'est-ce que cela? sinon servir Dieu et ne reconnaître en réalité qu'un seul maître souverain de qui tous les autres dépendent et tiennent leur autorité? Toute puissance vient de Dieu, et les gouvernements humains qui s'établissent sous l'œil de sa providence et qui n'attaquent point ses droits imprescriptibles, font partie de son propre gouvernement: On ne peut pas leur résister sans lui résister à lui-même. Il faut excepter le cas où les gouvernements humains s'attaquent à Dieu, en défendant ce qu'il commande ou en commandant ce qu'il défend; alors, la résistance est un devoir, et il faut savoir mourir plutôt que de trahir les intérêts de

Dieu. L'autorité paternelle elle-même, perd ses droits quand elle prétend s'opposer à ce que Dieu défend ou prescrit. Toute puissance qui se tourne contre Dieu se tue elle-même. C'est le ruisseau qui se sépare de sa source; la branche, du tronc; le rayon, du foyer dont il émane.

Or, ceci nous conduit au véritable sens de la proposition évangélique: *Nul ne peut servir deux maîtres*; non pas deux maîtres en général qui soient subordonnés l'un à l'autre et qui tous deux le soient à Dieu, comme nous venons de l'expliquer; mais deux maîtres opposés qui ordonnent des choses contradictoires, surtout quand Dieu est l'un de ces maîtres et qu'on méconnaît son autorité souveraine. Ainsi, on ne peut pas servir Dieu et le monde, parce que rien n'est plus opposé que l'esprit de Dieu et l'esprit du monde. Dieu a frappé le monde de ses anathèmes; tandis que le monde blâme ce que Dieu prescrit et approuve ce que Dieu condamne. Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'on soit obligé de se retirer dans les déserts, de s'enfoncer dans la solitude et de vivre comme des anachorètes, loin des hommes et du monde. La société impose des devoirs qu'on ne peut négliger sans violer la loi de Dieu; il faut donc rester au milieu de la société pour les remplir. Les simples bienséances même ont des règles auxquelles il faut savoir se conformer; mais ici comme dans la soumission aux puissances humaines, il y a des limites qu'il n'est pas permis de franchir. Toutes les fois qu'il y a opposition entre Dieu et le monde, Dieu doit être obéi et le monde laissé à sa folie. C'est bien mal raisonner que de dire alors: C'est l'usage; que dira-t-on si je ne m'y conforme pas? Ou dira que vous n'êtes pas l'esclave des préjugés et des usages du monde; que vous avez d'autres principes; que vous êtes conséquent avec vous-mêmes; que vous avez le courage de vos opinions; et aujourd'hui c'est quelque chose d'infiniment honorable. Après tout, que vous importe? Vous aurez pour vous, Dieu, votre conscience et l'approbation des gens de bien. N'y a-t-il pas de quoi vous consoler de n'avoir pas celle des méchants ou des étourdis que vous seriez au désespoir de prendre pour conseillers dans les moins importantes de vos affaires?

Mais, direz-vous: N'est-il pas possible d'arriver, à un juste tempérament qui concilie toutes choses? Cette tentative a été renouvelée bien des fois, mais n'a jamais réussi. Comment concilier deux choses aussi inconciliables? Etre à Dieu le matin, le soir au monde; donner certaines heures aux méditations éternelles, le reste à la vanité; avoir un pied dans l'Eglise, l'autre dans le tourbillon du plaisir; fléchir un genou devant Jésus-Christ, l'autre devant Baal; brûler à la fois son encens sur l'autel de la modestie et sur celui du scandale; n'est-ce pas vivre dans une perpétuelle contradiction? N'est-ce pas essayer de servir deux maîtres qui

commandent les choses les plus opposées ? dès lors, l'un sera haï et l'autre aimé, comme le dit le Sauveur dans l'évangile de ce jour. On s'attachera à l'un et l'on méprisera l'autre. Or, n'est-ce pas déjà affecter envers Dieu un mépris insultant que de le mettre en parallèle avec le monde qu'il a frappé de ses anathèmes ? D'ailleurs, pour qui n'entre pas franchement dans les voies de l'Évangile, l'équilibre est impossible à garder : il y a trop de corruption au fond de notre nature ; la chair est trop faible ; les passions trop vives ; les plaisirs trop attractifs ; les biens éternels trop éloignés ; les perfections divines trop voilées à nos faibles regards ; enfin un foyer trop ardent de concupiscence bouillonne dans notre sein pour que l'amour des créatures qui nous sollicitent de toutes parts, ne l'emporte pas bientôt dans le cœur de ce qu'on pourrait appeler un pieux mondain, sur l'amour de Dieu qui doit y dominer. Dans cette situation, on peut faire dans le monde une figure plus ou moins brillante, mais on n'est et l'on ne peut être qu'un chrétien tiède et infidèle, à qui la croix pèse et que le joug de la loi divine importune. Or, quand on n'est pas franchement et complètement avec Jésus-Christ, on est contre lui et l'on a beau dire de temps en temps : Seigneur ! Seigneur ! on n'en sera pas moins rangé parmi ceux à qui il dira : *Je ne vous connais pas.* (Matth., XXV, 12.)

Après avoir proclamé d'une manière générale ce principe qu'il est impossible de servir deux maîtres, le Sauveur l'applique à un cas particulier et il ajoute : Vous ne pouvez pas servir Dieu et la richesse, ou, comme porte le texte original, vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon. Mammon était le Dieu de la richesse chez les Syriens. Son culte s'est malheureusement perpétué à travers les âges, et aujourd'hui, c'est encore l'un des débris les plus vivants du paganisme, au milieu des peuples chrétiens. Hélas ! n'a-t-on pas vu ce culte impie se glisser quelquefois jusque dans le sanctuaire où Dieu seul doit être adoré ? De toutes les attractions que les créatures exercent sur le cœur des hommes, celle de la richesse est la plus universelle, la plus durable et partant la plus dangereuse. Elle est commune au prodigue et à l'avare, au jeune homme et au vieillard, aux grands et aux petits, aux pauvres et aux riches, à toutes les conditions, à tous les sexes, à tous les âges. Toutes les passions recherchent la richesse, parce qu'elles y trouvent le moyen de se satisfaire : l'orgueil pour étaler son luxe ; l'ambition pour se frayer un chemin ; la sensualité, l'intempérance pour acheter le plaisir sous les formes qu'elles aiment à lui prêter. Ce n'est donc pas sans raison que le Sauveur, voulant appliquer sa maxime, a pris le culte de la richesse pour exemple.

Il est des temps où ce culte se montre avec plus d'intensité. Naguère encore nous assistions à ce triste spectacle. L'or, qui te-

nait lieu de tout, était l'objet d'une convoitise ardente et universelle. Toutes les ressources du génie, toutes les forces de la nature étaient employées à produire la richesse. On se ruait dans la mêlée comme le lion sur sa proie. Les bras, les machines, les éléments, tout s'agitait avec une activité convulsive ; la nature gémissait comme dans un pénible enfantement ; c'était une lutte gigantesque entre ce qu'on appelait les rois de la finance, lutte cruelle dans laquelle les petits étaient broyés ; on entendait des cris plaintifs, c'étaient les cris des faibles pressurés par les forts. Ceux-ci fermaient l'oreille et continuaient la lutte homicide. Dieu réclamait son jour et ses droits, et n'était point écouté. Les coffres se remplissaient ; l'or y affluait à grands flots ; encore un moment et ceux, qui ont été surpris par les derniers événements, comme les hommes, au temps de Noé, par le déluge, allaient prendre place à leur tour parmi les dieux de la terre. Ils allaient, comme eux, se construire des cieus de boue, et boire dans la coupe de toutes les jouissances, l'oubli des menaces et des promesses divines, quand tout à coup le monde a tremblé ; une révolution éclate ; le crédit tombe ; les fortunes chancellent ; les plus forts sont ébranlés. La ruine est partout, la confiance nulle part. Telle est la situation dans laquelle nous nous trouvons encore en ce moment (1849). Assis sur les débris d'un monde écroulé, nous pouvons apprécier la folie des hommes et des sociétés qui prétendent se passer de Dieu, n'avoir d'autre culte que celui de la richesse et d'autre religion que celle des intérêts matériels. Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement la rouille et les vers et quelques voleurs nocturnes qui menacent des trésors épuisés ; des doctrines sauvages, nées du culte de la richesse, viennent, chaque jour, épouvanter ceux qui possèdent. Ils ont méconnu les droits de celui à qui tout appartient, et maintenant on méconnaît les leurs ; ils ont appris à mépriser le suprême législateur, à ne tenir aucun compte de ses lois, et maintenant on méprise, comme de vains hochets, les lois humaines derrière lesquelles ils croyaient s'abriter. Ils n'ont pas fait la part du pauvre, et maintenant le pauvre veut leur faire la leur. Ils ont prétendu jouir de la terre au gré de leurs caprices, et maintenant on leur dispute jusqu'au droit de la posséder. O mon Dieu, reconnaîtront-ils du moins la main qui les frappe ? Reviendront-ils à vous, source de tout droit et de toute justice ? Comprendront-ils que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que c'est une folie de vouloir réaliser le ciel sur la terre ; que nous sommes ici-bas dans un lieu d'épreuve et d'expiation ; que nous avons pour maître un Dieu crucifié, et qu'en donnant pour nous son sang et sa vie, en nous nourrissant chaque jour, de sa divine substance, il nous montre l'usage que nous devons faire des biens qu'il nous a confiés ?

Mais, direz-vous, je ne suis point de ces mauvais riches, qui ont prétendu se passer de Dieu; qui ont pressuré les faibles et amené les catastrophes qui nous affligent; à la bonne heure; mais êtes-vous pour cela complètement irréprochable? Avez-vous toujours fait des biens, dont le Seigneur vous a confié l'administration, l'usage que sa loi vous prescrit? Avez-vous fait toutes les aumônes que vous imposait votre position? Soit avarice, soit faux calcul, soit crainte exagérée pour l'avenir, pourriez-vous dire qu'il ne vous reste rien de ce superflu qui, d'après les enseignements de l'Évangile, est le patrimoine des pauvres? Dieu, s'est reposé sur vous du soin de les nourrir, de les vêtir, de les abriter; comment vous êtes-vous acquitté de cette fonction sublime qui vous donne une si belle part dans le gouvernement de sa Providence? Vous savez que l'anathème est sur les riches; que la porte du ciel leur est pour ainsi dire fermée; qu'ils ne peuvent l'ouvrir que par l'aumône; qu'ils sont de simples usufruitiers, de simples économistes des biens que Dieu leur a confiés; qu'ils rendront un compte sévère de leur administration; est-ce d'après ces principes que vous avez toujours réglé votre conduite? Comblé de biens par la divine Providence, peut-être que vous avez cherché dans une défiance injurieuse à sa bonté paternelle, un prétexte pour éluder les obligations qu'elle vous impose! Non content d'être inquiet du lendemain, vous l'avez peut-être été pour des jours lointains qui ne vous seront point accordés; pour une vieillesse à laquelle il ne vous sera peut-être pas donné de parvenir; pour des malheurs qui ne vous affligeront pas; pour des enfants dont le Seigneur a bien voulu se charger lui-même, et dont il a en pitié, en les enlevant à votre aveugle tendresse. Et maintenant, cet or que vous deviez semer dans le sein des pauvres, que Dieu lui-même, Créateur et souverain Maître de toutes choses, vous demandait à emprunter à un taux immense et éternel; qu'il vous aurait rendu en océans de gloire et de bonheur; cet or avec lequel vous pouviez acheter le ciel, en soulageant tant de douleurs, en faisant tant d'heureux, vous avez cru plus sage de le faire fructifier pour le temps; d'en retirer un gain sordide. Et maintenant le voilà perdu; c'est à peine si vous pouvez en retrouver quelques parcelles sous les ruines amoncelées autour de vous. Vous voilà donc également punis par où vous avez péché.

Ah! mes frères, ayez plus de foi dans la divine Providence, donnez, donnez encore, donnez toujours, et Dieu vous le rendra ici-bas en bénédictions, dans le ciel en torrents de gloire et de volupté. Ici-bas, il fera fructifier vos moissons, succéder vos entreprises, et, à mesure que vous distribuerez pieusement le pain des pauvres, vous le verrez se multiplier entre vos mains. Soyez sans inquiétude pour vos enfants; Dieu lui-même en prendra soin. Voyez quelles

preuves touchantes nous donnent aujourd'hui de sa divine Providence les oiseaux du ciel, les fleurs des champs. Rien n'échappe à sa tendre sollicitude: non content de pourvoir à leur conservation, il les habille mieux que les princes ne l'ont jamais été; il les revêt des plus brillantes couleurs; or, s'il prend tant de soin des oiseaux du ciel qui fendent l'air, sans y laisser de trace, et de la fleur des champs qui brille aujourd'hui et demain ne sera plus qu'une herbe desséchée, combien plus prendra-t-il soin de vous, hommes de peu de foi, qui avez une âme faite à son image, une âme immortelle, et qui, par cette âme rachetée au prix de son sang, êtes plus grands que la terre et le ciel! Cherchons donc avant tout, mes frères, le royaume de Dieu et sa justice, cherchons le royaume de Dieu sur la terre et dans le ciel, et le reste nous sera donné par surcroît. (*Matth.*, VI, 33.) Pussions-nous nous appauvrir à force d'aumônes et donner à ceux qui nous environnent ce magnifique exemple! Dieu saura bien nous le rendre au centuple, Dieu saura bien nous récompenser magnifiquement en ce monde et dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il!

PRONE VII.

Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte.

LA PROVIDENCE.

Mes frères, l'évangile de ce jour appelant nos méditations sur la Providence, c'est de la Providence que je viens vous entretenir. Que l'œil de la Providence soit constamment ouvert sur le monde, sur toutes les créatures en général et sur l'homme en particulier, c'est, mes frères, ce dont vous ne doutez point. La foi et la raison l'enseignent à l'envi. C'est une de ces vérités qui, pour être trop évidentes, sont difficiles à démontrer, à cause de leur évidence même. Comment donner des preuves de ce qui est plus clair que les preuves mêmes qu'on pourrait en donner? Comment prouver l'existence de ce qui éclate à tous les yeux? Comment montrer le soleil à celui qui, étant tourné vers cet astre, ne le verrait pas? Mais, lors même que la Providence ne se révélerait pas par mille traits éclatants, dans le ciel et sur la terre, la raison ne nous dit-elle pas que Dieu, étant un être sage, et en même temps juste et bon, a dû, après avoir créé des êtres, s'occuper de leur conservation? Qu'il a dû, en conséquence établir des lois générales, veiller à leur observation, et se réserver le droit d'y déroger à son gré? Or, plusieurs de ses créatures étant libres, et pouvant sans cesse violer quelques-unes des lois établies, troubler ainsi l'harmonie de l'ensemble et fausser leur destination, ainsi que celle des êtres qui leur sont subordonnés, ne fallait-il pas qu'une haute surveillance fût exercée, pour rétablir l'ordre et l'harmonie; faire sortir le bien du mal; châtier les coupables et rendre à chacun selon ses œuvres? N'est-ce

pas ce qu'exige de Dieu sa sagesse et sa justice? Nest-ce pas aussi ce qu'exige de lui sa bonté? Comme Etre essentiellement bon, Dieu ne peut vouloir que le bien, et il n'a pu créer des êtres que pour le bonheur. Dès lors, il ne peut pas rester indifférent au sort de ses créatures. Et comme celles qui règnent sur les autres peuvent à tout moment se rendre malheureuses, en abusant des dons qu'il leur a faits, ne fallait-il pas qu'il veillât sur elles avec une paternelle sollicitude; qu'il les suivît dans leurs égarements, pour les ramener, par mille détours, tout en respectant leur liberté, à l'ordre en même temps qu'au bonheur!

Erreurs, disent certains hommes, devenus semblables aux malheureux, qui, pour avoir vécu trop longtemps dans des lieux obscurs, ne peuvent plus supporter l'éclat du soleil et sont aveuglés par la lumière même; erreur, disent-ils, en s'efforçant de plaider contre leur raison, les tristes intérêts de leur cœur; Dieu est trop grand pour se mêler des petites choses de la terre: tant de soins minutieux seraient indignes de sa grandeur infinie. D'ailleurs, comment pourrait-il y suffire? Et ils ne voient pas que ce sont eux qui rapetissent Dieu, en le concevant à leur image, et en lui prêtant l'étroitesse de leurs pensées! Ils oublient que, devant Dieu, rien n'est petit, parce que rien n'est grand, et que l'amour l'incline également vers toutes ses créatures. Ils le supposent indifférent pour elles, et c'est en quoi ils se trompent; car il les aime d'un amour infini. Or, comme l'amour ne connaît pas de distance, et qu'il tend à descendre plutôt qu'à monter; c'est précisément par l'infiniment grand que Dieu touche de plus près à l'infiniment petit.

Vous dites que certains soins seraient indignes de Dieu; mais voyez dans la nature: est-il plus indigne du soleil de faire briller la goutte de rosée suspendue au brin d'herbe, que la perle sortie du fond des mers; de faire étinceler les écailles du reptile que les diamants qui parent le front des rois? Infiniment plus pur que la lumière, Dieu agit sur les substances les plus viles, sans contracter la moindre souillure, et il n'est pas moins grand, pas moins admirable, quand il donne à la mite sa robe soyeuse et brillante, que quand il glorifie un ange dans les plus hautes hiérarchies du ciel; le premier de ces actes ne le rabaisse pas plus que le second, et celui-ci ne lui coûte pas plus que le premier. Vous demandez comment Dieu pourrait suffire à des soins si multipliés; mais fussent-ils infinis, ils ne dépasseraient pas son intelligence, et de même que l'œil de l'homme embrasse d'immenses horizons et voit simultanément une multitude d'objets, distinctement, sans fatigue et sans peine, ainsi Dieu, présent à tous les lieux par son immensité, et à tous les temps par son éternité, voit, sans fatigue aucune, tout ce qui est, tout ce qui a été, et tout ce qui sera.

On ne peut pas même supposer que quelque chose lui échappe; cela serait contraire à sa nature. Pour tout connaître, il n'a besoin ni de s'appliquer, ni de prévoir, ni de se souvenir, il lui suffit de voir ce qui est présent devant lui. Il ne peut pas s'empêcher de le voir, et comme, pour agir, il lui suffit de vouloir, le gouvernement du monde n'est, comme la création, qu'un acte de sa volonté.

C'est donc en vain que les hommes de péché voudraient se persuader qu'il n'y a pas de pensée qui sonde les reins et les cœurs, ni d'œil qui voie dans les ténèbres. Insensés, leur disait déjà le Roi-Prophète, vous dites: Dieu ne verra pas, il ne comprendra pas; mais comprenez donc vous-mêmes et ayez une fois du bon sens, s'il est possible: *Intelligite insipientes in populo et stulti aliquando sapite. (Psal. CXIII; 8.)* Quoi! celui qui a planté l'oreille n'entendra pas? « *Qui plantavit aurem non audiet?* » (*Ibid.*, 9.) Celui qui a formé l'œil ne verra pas? « *Aut qui finxit oculum non considerat?* » (*Ibid.*) Celui qui ne laisse pas les iniquités des nations impunies, fermerait, par impuissance, les yeux sur vos prévarications? *Qui corripit gentes non arguet?* (*Ibid.*, 10.) Il ne comprendra pas celui qui donne la science à l'homme et allume en son sein le flambeau de l'intelligence? *Qui docet hominem scientiam?* (*Ibid.*) Ah! il connaît vos pensées, et il sait combien elles sont vaines: *Dominus scit cogitationes hominum quoniam vanæ sunt. (Ibid., 11.)*

Pour mieux chasser Dieu de son cœur, l'impie voudrait le chasser du monde. Il soulève des flots de poussière pour obscurcir l'éclat de la lumière qui l'importune; il voit partout des scandales. Ainsi, de ce que certains êtres lui paraissent inutiles, il se fait de cela une arme contre la Providence; comme s'il pouvait juger de l'utilité de toutes choses, lui qui ne voit qu'un coin du tableau, lui dont la vue est si courte et l'intelligence si bornée! Adam n'en jugeait point ainsi, quand il nommait les animaux qui passaient devant lui, et donnait à chacun le nom qui exprimait excellemment sa nature et ses fonctions; aucun être alors ne lui parut inutile et sans but.

L'impie insiste et demande à quoi servent les animaux nuisibles et les substances malfaisantes. D'abord, ce qui est nuisible dans la santé, ne l'est pas toujours dans la maladie: les médicaments les plus efficaces sont presque tous des poisons mortels. Et puis, ce qui est malfaisant pour l'homme ne l'est pas toujours pour les animaux: telle substance qui serait pour nous un aliment de mort, est souvent la nourriture privilégiée d'une multitude d'êtres qui servent à nos besoins et à nos plaisirs. Tout se tient dans la nature: il y a une telle liaison dans la chaîne des êtres qu'il est impossible d'en supprimer un anneau, sans rompre l'harmonie. Ce reptile qui vous paraît si odieux est chargé de purifier l'air et d'en absorber les miasmes impurs. Laissez, laissez passer

l'animal féroce, qui du reste à soin de vous avertir de loin par ses cris sauvages; laissez-le passer, vous dis-je, car il est chargé d'une mission providentielle, il va faire la police du monde, et donner la sépulture aux cadavres qui sans lui répandraient au loin l'infection et la mort.

Voilà déjà des raisons naturelles, des raisons plausibles et satisfaisantes; mais elles acquièrent une force immense, quand on les rapproche d'une autre considération qu'il ne faut jamais perdre de vue; c'est que le monde n'est pas ce qu'il était, quand il est sorti des mains du Créateur; l'ordre y a été troublé; l'harmonie en a été brisée par le péché. Ce n'est plus l'Eden ou le jardin de délices planté des mains de Dieu, pour charmer les loisirs de l'homme innocent; c'est une vallée de larmes, un lieu d'exil, de pèlerinage et d'expiation pour l'homme coupable. Comment s'étonner après cela, que tout n'y soit pas coordonné pour le plaisir? *La terre est maudite, « maledicta terra (Gen., III, 17); »* pourquoi, dès lors, vouloir n'y trouver que des bénédictions!

Mais, dit l'impie, tout dans le monde ne va-t-il pas au hasard? Aveugle qui, parce qu'il ne voit pas le but, ose dire qu'il n'est pas atteint. « Vous demandez, » dit saint Augustin, « pourquoi la foudre frappe une montagne stérile et épargne le voleur qui dépouille les passants; c'est parce que Dieu veut convertir ce misérable, et, comme il est susceptible de crainte, il commence à opérer en lui quelque changement, en frappant à ses yeux la montagne impassible. »

« Quoi ! » dit encore saint Augustin, « vous n'osez pas critiquer l'ouvrier qui travaille dans son atelier, et vous osez blâmer Dieu dans le gouvernement du monde qui est son ouvrage ! » Mais encore, si vous voulez juger son œuvre, prenez-la du moins tout entière et telle qu'elle est; ne la défigurez pas; ne la tronquez pas; n'en rompez pas l'harmonie; ne la coupez pas en lambeaux; ne séparez pas, comme vous faites, la terre du ciel, le monde visible du monde invisible, l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, le présent de l'avenir, le temps de l'éternité. Quelle n'est pas votre erreur! Vous vous arrêtez au temps, c'est-à-dire à la partie des ombres de ce grand tableau, et vous êtes surpris que beaucoup de points vous y paraissent obscurs. C'est un vaste mécanisme, dont vous ne prenez que quelques rouages, est-il étonnant que l'ensemble vous échappe? Ainsi tout est coordonné au salut éternel, et vous n'en tenez pas compte. Tout se fait pour les élus et les élus n'entrent pour rien dans vos calculs. Négligent ainsi les principales données du problème, à quoi pouvez-vous arriver, sinon à des solutions fausses? Est-ce en ramenant tout au cercle étroit de la vie présente que vous pouvez juger du drame immense qui se joue dans le temps, mais n'aura son dénouement que dans l'éternité?

A la bonne heure, dit l'impie, mais en se

plaçant même à votre point de vue, en admettant même l'inégalité des fortunes et des conditions, toujours est-il que, sous un Dieu juste et sage, le mérite seul devrait servir de règle dans la direction des biens et des maux. Soit, mais qu'appellez-vous biens, dirai-je à mon tour? Si, en réalité, ce sont des maux que vous appelez biens, pouvez-vous trouver mauvais que Dieu les refuse à ceux qu'il aime. Ainsi, tel, renommé pour sa justice, se sauvera dans la pauvreté et dans l'infortune, qui se serait perdu dans la richesse et la prospérité; fallait-il que la Providence, pour se justifier à vos yeux, lui mît entre les mains le fatal instrument de sa damnation? Ne voyez-vous pas qu'ici ce que vous appelez bien serait réellement un mal, et que ce qui vous paraît un mal est réellement un bien? Tel encore végète dans l'obscurité qui vous semble doué de toutes les qualités pour parvenir; mais l'élévation lui donnerait le vertige, et la gloire ferait sur lui l'effet du poison; faut-il que Dieu lui donne la gloire et prépare sa chute en préparant son élévation?

Il est des justes, il est vrai, qui non-seulement sont dénués de tous les biens, mais qui sont encore accablés de tous les maux, et cela souvent à cause de leur justice même; je l'accorde; mais attendez la fin; attendez le dénouement de ce drame sublime qui a Dieu et ses anges pour témoins. Quel magnifique dédommagement dans la gloire du ciel! Quelle magnifique compensation dans les joies de l'éternité! Laissez donc ce juste se débattre un moment dans la poussière. Le papillon n'est-il pas emprisonné dans sa chrysalide, avant de s'épanouir au soleil et de le disputer aux fleurs les plus belles par l'éclat et la variété des couleurs? D'ailleurs, pourquoi plaindez-vous ce juste qui ne vous a pas chargé de le plaindre? « Vous voyez ses croix, dit saint Bernard, mais vous ne voyez pas ses consolations. » Vous ignorez quel beau remède salutaire la Providence fait couler sur ses blessures, et par quelles tendres caresses elle endort ses douleurs. Tandis que vous le plaindez, il bénit la main qui le frappe; il est heureux de souffrir. *Je suis rempli de consolations*, dit-il avec l'Apôtre. *Mon cœur surabonde de joie*, s'écrie-t-il au plus fort de la tribulation: « *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio.* » (II Cor., VII, 4.)

Mais enfin, disent les hommes de peu de foi, sous un Dieu juste et sage, les méchants ne devraient pas prospérer. Fatale prospérité! Hé! ne voyez-vous pas qu'elle les endort au bord des abîmes, et que rien ne les empêchera d'y tomber. Honneurs, gloire, fortune, prospérité, plaisirs, qu'est-ce que tout cela? N'avez-vous pas vu quelquefois des nuées d'insectes voltiger autour d'un vase qui renfermait un certain liquide, objet de leur convoitise? Tandis que l'essaim avido tourbillonnait avec rapidité, quelques-uns, plus hardis ou plus habiles,

se posaient sur les bords du vase, et pompaient avidement la liqueur enchanteresse ; d'autres s'aventuraient sur la surface du liquide, et s'enivraient à longs traits ; mais quand il s'agissait de reprendre l'essor, ils ne le pouvaient plus : leurs pieds étaient pris dans le breuvage perfide, leurs ailes en étaient imbreignées. Alors plus de joyeux ébats ; plus d'évolutions capricieuses : vainement le ciel était bleu ; le jour pur, le soleil radieux ; il fallait mourir enseveli dans ce cruel et perfide bonheur. C'est là, mes très-chers frères, l'image fidèle de la gloire, des honneurs, des richesses et des plaisirs de la terre. Oh ! ne portez point envie à ceux qui le possèdent : ce sont les filets dont Satan se sert pour prendre les âmes ; c'est la matière gluante et perfide qui les empêche de s'élever vers le ciel : c'est, pour les bons, une épreuve souvent funeste, et, pour les méchants, le comble du malheur. C'est ce qui les enivre, les corrompt, les aveugle, les endurecit et les plonge dans un léthargique sommeil, dont ils ne se réveillent trop souvent, hélas ! qu'au tribunal de Dieu.

Après cela, pourquoi voulez-vous que Dieu se presse de punir, comme s'il n'était que juste, comme s'il n'était pas aussi miséricordieux et bon ? Pourquoi voulez-vous encore qu'il se presse, comme si le méchant pouvait lui échapper ; comme s'il n'avait pas l'éternité pour le punir ? « Il est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel. » Ah ! le temps de la miséricorde sera toujours trop tôt passé, puisque celui de la justice ne doit jamais finir. Le mauvais riche, demandant éternellement en vain une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue embrasée, ne nous paraît-il pas payer assez chèrement sa coupable prospérité, et le pauvre Lazare, nageant dans un océan de gloire et de bonheur, ne vous paraît-il pas assez magnifiquement récompensé ?

Mais je me suis peut-être trop engagé dans ces considérations générales, et j'ai hâte de passer aux preuves si touchantes que les livres saints nous fournissent de la divine Providence. C'est elle qui a dit au soleil : va, sois le flambeau de la terre, et ramène sans cesse avec toi les saisons et les jours ; et le soleil, docile, infatigable, s'élance comme un géant pour parcourir sa carrière, et comme s'il savait qu'elle est immense, et qu'il n'a pas un moment à perdre pour la parcourir, il va toujours sans s'arrêter jamais, avec la rapidité de la foudre : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (Psal. XVIII, 6) Il sait le point du ciel où il doit se lever, et il s'y lève, celui où il doit se coucher, et il s'y couche : *Sol cognovit occasum suum.* (Psal. CIII, 19.) Mais comme il finirait par embrâser de ses feux ce qu'il doit pénétrer seulement de sa chaleur vivifiante, c'est encore la Providence qui appelle les nuages des extrémités de la terre : *Educens nubes ab extremo terræ.* (Psal. CXXXIV, 7.) C'est elle qui les suspend dans les airs, qui en couvre le ciel, les résout en

pluie, les promène en tous sens comme d'immenses arrosoirs, et rafraîchit la terre altérée : *Qui operit cælum nubibus et parat terræ pluviam.* (Psal. CXLVI, 8) C'est elle qui rassemble les eaux au sommet des montagnes : *Super montes stabunt aquæ.* (Psal. CIII, 6), afin que, de ces mamelles immenses, elles s'échappent dans les vallées, en sources intarissables : *Qui emittit fontes in convalibus* (Ibid., 10) ; dans les vallées où les animaux les attendent pour s'y désaltérer : *Potabunt omnes bestiæ agri.* (Ibid., 11.) La terre boit le superflu, et, reconnaissante de ce bienfait, elle donne sans cesse à l'homme des gages de son inépuisable fécondité ; *De fructu operum tuorum satiabitur terra.* (Ibid., 13.) La Providence arrange si bien toute chose, que l'homme en retire tout à la fois et les fruits qui le délectent, et les remèdes qui calment ses douleurs, et le pain qui ranime ses forces, et le vin qui réjouit son cœur : *Ut educas panem de terra et vinum lætificet cor hominis.* (Ibid., 15.) Tout sert à la Providence : le feu, la grêle, le chaud, le froid, les glaces, les frimas, les tonnerres et les tempêtes exécutent ses ordres, dit le Prophète. C'est elle qui a la clef des vents et qui les tire à point nommé, de ses trésors. *Qui producit ventos de thesauris suis.* (Psal. CXXXIV, 7.) C'est lui qui fait tomber, comme une laine fine et légère, la neige sur la terre endurecie par le froid, pour l'envelopper d'un chaud vêtement : *qui dat nivem sicut lanam.* (Psal. CXLVII, 16.) C'est l'Esprit-Saint lui-même, mes très-chers frères, qui nous donne ces preuves de la divine Providence.

Que d'autres preuves encore plus touchantes dans l'évangile de ce jour ! Considérez, dit le Sauveur du monde, les oiseaux du ciel, la plupart si petits, si faibles, si imprévoyants, si légers. Ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent dans des greniers. Eh bien ! votre Père céleste les abandonne-t-il à leur imprévoyance ? Ne sème-t-il pas pour eux ? Ne les nourrit-il pas ? Ne les convie-t-il pas, chaque jour, au banquet qu'il leur a préparé, et n'a-t-il pas soin de conserver pour le lendemain les restes du festin ? *Et Pater vester cælestis pascit illa.*

Quand les beaux jours sont sur leur déclin ; quand approchent les frimas, qui les font pressentir aux oiseaux ? Qui leur dit qu'il est des régions moins froides et des climats plus doux ? qu'ils les trouveront plutôt au Midi qu'au Septentrion ; à l'Orient plutôt qu'à l'Occident ? Comment savent-ils où est l'Orient, où est l'Occident, et le Midi et le Septentrion ? Plus tard, quand le printemps est revenu parmi nous, qui les ramène après lui ? sans étoiles au ciel, sans guides sur la terre, sans boussole sur les eaux, qui les dirige dans leurs lointains voyages, à travers les forêts profondes, dans les cieus sans limites et sur les mers sans bornes ? La voyez-vous, la Providence ? Pourriez-vous la méconnaître et ne pas mettre toute votre confiance en ses soins pa-

ternels ? Quand elle fait tant de choses pour de si petites créatures, pourriez-vous douter de ce qu'elle est disposée à faire pour vous et pour vos enfants ? N'avez-vous pas mille fois plus de prix à ses yeux ? *Nonne magis vos pluris estis illis ?*

Considérez les lis des jardins, les fleurs des champs, dit encore le Sauveur du monde. Qui les fait croître ? qui les nourrit ? *quomodo crescunt ?* Ils ne savent ni tisser le lin, ni filer la soie, ni brocher de riches étoffes, en y traçant d'ingénieux dessins ; et cependant jamais roi sur son trône, jamais Salomon dans toute sa gloire, fut-il vêtu avec autant de magnificence ? Qui donc se plaît à rassembler ainsi ce que les couleurs ont de plus riche pour les embellir ? Qui donc leur donne ces vêtements de neige et d'azur, ces robes de pourpre et d'or ? La voyez-vous encore la Providence ? Ah ! si Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui fleurit le matin et le soir se fane, et, le lendemain, n'est plus qu'une paille aride et desséchée, que ne fera-t-il pas pour vous, hommes de peu de foi ? *Quanto magis vos modicæ fidei ! (Matth., VI, 26, 30.)* Pour vous qu'il a créés à son image ; pour vous qui avez une âme immortelle, et qui, par cette âme qui vous anime, êtes plus grands que le ciel et la terre ; pour vous, dont ce grand Dieu veut être un jour la récompense ; pour vous enfin, qu'il a rachetés au prix infini de son sang ? *Quanto magis vos modicæ fidei !*

Certes, ces considérations sont pleines de force, d'onction et de vérité ; mais, jusqu'à présent, quelle impression ont-elles faite sur nous ? En sommes-nous moins attachés à la terre ? moins avides de ses biens ? moins livrés au culte de Mammon, qui, de nos jours, a remplacé tout autre culte ? Sommes-nous plus confiants dans la divine Providence ? moins inquiets du lendemain ? Cherchons-nous avant tout le règne de Dieu sur la terre et dans le ciel ? Hélas ! tout absorbés dans les soins matériels, dans les sollicitudes du jour, dans les préoccupations de l'avenir, ne nous arrive-t-il pas d'oublier presque constamment le règne de Dieu et sa justice ? N'est-ce pas là la dernière de nos pensées ? Quelle foi véritable, quelle foi pratique avons-nous jamais eue dans ces paroles qui devraient être la règle de toute notre conduite : *Cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ? (Ibid., 33.)* Qui de nous est content de la position dans laquelle il a plu à la Providence de le placer ? Petit, on voudrait être grand ; obscur, on voudrait briller ; pauvre, on voudrait être riche ; riche, on voudrait l'être davantage. La terre ! la terre ! et toujours la terre et sa poussière, et les vains atomes qui brillent à sa surface, n'est-ce pas là ce qui nous absorbe ? Ah ! jusqu'à quand serons-nous donc chrétiens de nom, et païens de conduite, de cœur et d'esprit ? Quand donc enfin, choisirons-nous une bonne fois entre les deux maîtres qui se disputent notre cœur ; entre Dieu et le

monde, entre Jésus-Christ et Satan, entre la vie et la mort, entre le temps et l'éternité ?

Nous disons chaque jour : *Notre Père qui êtes dans les cieux (Ibid., 9)* ; et il est bien vrai que nous avons dans le ciel un Père, et quel Père ! le plus puissant, le meilleur de tous les pères. Un père tout aimable, qui veut nous associer pour toujours à sa gloire et à son bonheur ; qui, pour cela veille sur nous avec un soin paternel, et fait tout concourir à ce grand dessein. Hé bien ! ayons donc un peu de foi dans sa divine Providence, et suivons donc, sans murmurer, la voie qu'il lui plaira de nous tracer. S'il nous éprouve, s'il nous afflige, ne murmurons pas ; car il nous aime, et de quelque manière qu'il lui plaise de disposer de nous, c'est toujours pour notre plus grand bien. S'il veut que nous soyons petits et sans distinction parmi les hommes ; s'il lui plaît de nous éprouver par les revers, la pauvreté et les maladies, bénissons-le, c'est la voie de la croix, c'est celle qu'a suivie Jésus-Christ, en nous invitant à marcher sur ces traces ; celle qui conduit à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

PRONE VIII.

Pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte.

RENDEZ A CÉSAR CE QUI EST A CÉSAR.

Mes frères, il règne dans le monde un antagonisme universel ; c'est pour cela que la vie de l'homme est une guerre continuelle, comme il est dit dans l'Écriture : Guerre contre la faim, contre les souffrances, contre les maladies, contre la douleur, contre la mort qui nous envahit de toute part ; guerre contre l'ignorance, contre l'erreur, contre le péché qui est la mort des âmes. Le même antagonisme se remarque partout : dans tous les règnes, dans tous les ordres, dans toutes les phases de l'existence des peuples et des sociétés. C'est la grande lutte du bien et du mal, commencée dans le ciel, renouvelée sur la terre, et qui doit se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles : lutte terrible pour le succès de laquelle Jésus-Christ a donné son sang. Or, le mal est la négation du bien, et le bien, dans sa suprême expression, c'est Dieu. La lutte contre le bien est donc la lutte contre Dieu, et de même que ceux qui défendent la cause du bien, demandent l'établissement du règne de Dieu sur la terre ; ceux qui soutiennent le mal travaillent avec une infernale activité à la destruction de ce règne sacré parmi les hommes.

Quelle que soit la devise qu'ils inscrivent sur leurs drapeaux ; qu'ils s'appellent païens, hérétiques, philosophes, rationalistes, athées, matérialistes, socialistes, peu importe ; le but est le même ; seulement il est plus ou moins déguisé et caché aux yeux de la foule, sous les apparences du bien. Ce but tend toujours à la négation de Dieu et à son exclusion des choses humaines ; c'est-à-dire à la destruction de son règne sur la terre. Que n'a-t-on pas fait dans le dernier siècle pour réaliser ce but impie ? Il fut atteint ; Dieu fut détrôné ;

l'athéisme proclamé, et le mal triompha ; mais il triompha comme triomphe le mal ; c'est-à-dire, dans la destruction, dans la spoliation, dans le sang et les ruines, et ceux qui avaient applaudi à ses premiers succès, séchèrent de frayeur avant de lui porter leurs têtes qui, chaque jour tombaient sous le fer homicide, comme les épis sous la faux du moissonneur. L'homme avait nié les droits de Dieu : à leur place il avait proclamé les siens, et bientôt il n'eut plus d'autre droit que celui de se taire et de mourir. La leçon fut terrible. On se hâta de rappeler Dieu et, avec lui, bientôt après son Christ et son Eglise ; mais on leur fit leur part ; on les enferma dans un cercle étroit duquel ils ne durent pas sortir. On leur déclara qu'ils ne seraient plus pour rien dans les lois et les constitutions. On fit donc des lois, on en fit beaucoup, jamais on n'en a tant fabriquées, et l'on déclara qu'elles étaient athées, et qu'elles devaient l'être. La conséquence ne se fit pas attendre ; il fallut, avec les lois, multiplier les forces respectives. Les bagnes, les prisons se trouvèrent être le pivot du système ; puis les sophistes vinrent et aperçurent la propriété abritée derrière ces lois qui n'avaient plus rien de sacré ; qui n'étaient plus que des feuilles de papier norcies et bariolées, et ils se prirent à déclarer que la propriété n'avait rien de plus sacré que ces lois qui ne l'étaient plus ; qu'il était loisible de la remanier comme elles. Il se trouva même un esprit plus logique qui d'un seul bond s'élança à la dernière conséquence du système, et la formula dans cet axiome étrange ; la propriété, c'est le vol.

Même logique relativement aux constitutions : Elles n'eurent également plus rien de sacré ; on en changea comme de vêtements ; on les ensevelit périodiquement sous les pavés de la rue ; la révolte fut glorifiée et proclamée le plus saint des devoirs. Le pouvoir, soigneusement dépouillé de tout caractère divin, n'eut plus aucun prestige. Le discuter, l'entraver, l'affaiblir, le percer de mille traits, l'affubler, chaque matin, aux yeux de la multitude, d'un manteau de dérision, devint un métier lucratif et honorable. Les magistrats, organes de ce pouvoir, furent traités comme jadis les fous des rois. Il en résulta un mépris général de l'autorité, une déconsidération du pouvoir, et un défaut de respect qui est le caractère le plus saillant de notre époque, et notre plus grande plaie sociale. Avec Dieu, tout s'est retiré ; plus de prestige ! plus d'illusion ! L'homme partout avec ses ridicules, ses faiblesses, ses fragilités ! plus de rayon divin sur le front de ceux qui sont placés au sommet de la hiérarchie sociale. Les cheveux blancs eux-mêmes n'ont plus de majesté : la dérision s'attache à leurs pas ; on n'en veut plus nulle part. L'autorité paternelle est méconnue, et elle l'est par ceux là mêmes qui ont le plus d'intérêt à la faire respecter comme étant la plus sainte, la plus sacrée de toutes les autorités hu-

maines. Pendant combien de temps ne lui a-t-on pas refusé le droit de former moralement à son image ceux qui sont issus d'elle, et par conséquent, la possibilité de leur commander et d'en être obéie ? Et quel est celui d'entre nous, mes frères, qui, la main sur la conscience, pourrait dire qu'il n'a pas contribué, de quelque manière, à cette déconsidération universelle du pouvoir et de l'autorité parmi nous ? Les uns par légèreté, les autres par malice, ceux-ci par principes, parce qu'il ne plaît pas à Dieu de faire triompher leurs théories, ceux-là par indifférence, tous ont aidé à creuser l'abîme entr'ouvert sous nos pas ; abîme sans fond où la société tout entière est destinée à périr, si ceux qui ont aidé à creuser cet abîme, ne s'efforcent pas de le combler. Abîme sans fond, ai-je dit, car là aussi la logique est venue tirer ses conclusions, et elle a proclamé l'absence de tout pouvoir, de toute autorité, de tout gouvernement, l'anarchie enfin, l'anarchie sans limite et sans frein, l'anarchie absolue, comme la seule chose légitime et raisonnable. Voilà l'état des choses ; voilà à quoi nous avons tous contribué.

Sans cesse étonnés par les sophismes et les clameurs des factions, nous oublions tous plus ou moins les principes chrétiens sur le sujet qui nous occupe. Ces principes sont contenus en germe dans ces paroles de notre évangile de ce jour : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* (Matth., XXII, 21.) Voyez-vous dans ce passage l'obligation de rendre ce qui est dû à Dieu, et celle de rendre ce qui est dû à César, mises par Notre-Seigneur-Jésus-Christ sur la même ligne ? C'est une seule et même obligation, et pourquoi ? saint Paul va nous l'apprendre dans l'épître de ce jour : C'est parce que *toute puissance vient de Dieu*, dit-il, et que *celles qui sont établies sont dans l'ordre voulu de Dieu* ; « *Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt* (Rom., XIII, 1) ; » en sorte que leur résister, c'est résister à Dieu. Voilà donc, pour la pratique, toutes les théories, toutes les dissensions politiques mises d'accord par un seul mot. Il ne s'agit pas d'examiner si le pouvoir établi est ou n'est pas conforme à nos idées, à nos théories, à nos préjugés ; s'il est ou n'est pas constitué d'après ce que nous appelons les vraies traditions et les vrais principes. Existe-t-il ? est-il constitué ? voilà tout ce qu'il importe de savoir. Car, dès lors qu'il est constitué, il est dans l'ordre voulu de Dieu, et l'on ne peut pas lui résister sans résister à Dieu lui-même, et sans se constituer en état flagrant de damnation : *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit, qui autem resistunt sibi damnationem acquirunt.* (Ibid., 2.) C'est la doctrine de l'Apôtre ; et afin qu'il n'y eût pas d'erreur possible à ce sujet, il a soin d'ajouter qu'on ne doit pas se soumettre non-seulement par crainte, mais par devoir de conscience : *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* (Ibid., 5.)

Ainsi donc, obéissance aux gouvernements établis, aux gouvernements de fait, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu; quels que soient les droits lésés ou écartés par ce fait. Obéissance, non pas seulement conseillée par la crainte; mais obéissance de religion, de conscience, qui interdise toute rébellion ouverte ou cachée; toute révolte, toute conjuration, toute résistance active ou passive; et cela sous peine de péché mortel, ou de damnation. Voilà le principe chrétien; le principe catholique; voilà l'Évangile! C'est en vain que vous crierez à l'usurpation, à la tyrannie même; c'est en vain que, dans certaines circonstances, celui qui sera revêtu du pouvoir, sera décrié par les partis comme un homme méprisable et odieux; cela ne change rien: Hé! qu'était-ce que Tibère pour la nation juive? N'y avait-il pas là conquête injuste, usurpation flagrante, et par conséquent tyrannie? Et quant à la personnification du pouvoir, fut-elle jamais plus méprisable que dans Tibère? Quel thème inépuisable pour les discoureurs politiques! Les Juifs frémissaient sous le sceptre des Césars. Au milieu de la multitude impatiente du joug étranger, et en faisant au Sauveur en présence des Hérodians, partisans de la domination romaine, en faisant, dis-je, cette question captieuse: *Est-il permis de payer le tribut à César?* Les Pharisiens croyaient bien lui avoir tendu un piège duquel il ne sortirait pas, malgré son habileté. C'était eux qui devaient rester pris dans leurs propres filets. Le Sauveur, s'étant fait présenter une pièce de monnaie avec laquelle on payait l'impôt, se contenta de leur dire: *De qui sont cette image et cette inscription? — De César répondirent-ils. — Hé bien! rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Batre monnaie est le signe de la souveraineté; l'inscription et l'image de César sur les monnaies étaient donc la preuve qu'il était le souverain. Ce fait établi, le Sauveur ne va pas plus loin. Il ne discute pas la question de droit. D'ailleurs, le droit résulte du fait; il en est la conséquence immédiate, nécessaire: non pas le droit humain qui est contesté et contestable; mais le droit divin duquel on s'efforce en vain de sortir, et dans lequel il faut nécessairement rentrer. *Toute puissance est de Dieu: « Omnis potestas a Deo; » et toutes celles qui sont constituées sont dans l'ordre voulu de Dieu: « Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt. »* Ainsi parle l'Apôtre dans son sublime commentaire de l'Évangile; ainsi l'ont entendu les premiers chrétiens qui ne furent pas moins soumis à Néron et à Domitien qu'à Constantin et à Théodose; révéraient en eux le même Dieu qui en faisait les ministres de sa colère ou de sa miséricorde. Persécutés, traînés sur les échafauds, jetés en pâture aux lions, traqués comme des bêtes fauves dans la profondeur des catacombes et les antres des montagnes, jamais on ne les vit figurer dans les révoltes sans nombre qui éclataient sur tous les points de l'empire à la fois. Ils

souffraient tout plutôt que d'encourager l'esprit de sédition. Ils mouraient sans murmure, quand il leur eût suffi de se compter pour faire pâlir d'effroi les tyrans qui les opprimaient. Quels exemples, mes frères, surtout quand on considère que la plupart de ces tyrans étaient des monstres de débauche et de cruauté, qui avaient ramassé dans le sang la couronne qui souillait leur front. Et ne dites pas que cette soumission constante, absolue, inaltérable, était un encouragement à la tyrannie; car ce fut précisément ce qui la fit cesser dans le monde chrétien. Elle ne reparut sauvage, sanglante et terrible qu'avec l'incrédulité qui ôte aux passions leur frein, au crime ses remords, et inspire à ses adeptes un mépris profond de la vie et de l'humanité.

L'apôtre saint Paul avait tant à cœur d'inculquer l'origine sacrée de la puissance et la soumission qui lui est due, qu'il y revient plusieurs fois dans ses Épîtres. Dans celle aux Colossiens, dans deux passages successifs, il montre de nouveau en Dieu l'origine du pouvoir, et, dans sa Lettre à Tite, son disciple, il lui recommande de prêcher aux fidèles la soumission aux puissances établies. Or, jusqu'où doit aller cette soumission? Doit-elle se borner à payer les impôts, les taxes établies; à ne pas résister aux édits; à ne pas se jeter dans les conjurations? L'Apôtre saint Paul va encore vous répondre: Ce n'est là qu'une partie de ce qu'on doit aux représentants du pouvoir; on leur doit non-seulement l'impôt: *cui vectigal vectigal*; on leur doit de plus l'honneur et le respect: *cui honorem honorem.* (Rom., XIII, 7.) On leur doit aussi la prière, à l'exemple de l'Eglise; on la leur doit, parce qu'ils sont les ministres de Dieu pour le bien: *Dei enim minister tibi in bonum.* (Ibid., 4.) Et c'est là, mes frères, ce qui ennoblit l'obéissance chrétienne; ce qui la rend facile. En obéissant aux pouvoirs établis, ce n'est pas à tels ou tels hommes, mais à Dieu lui-même que nous obéissons. C'est de lui que vient la puissance, c'est à lui que remonte l'injure qui lui est faite par la résistance et c'est lui qui se charge de la punir, comme c'est lui qui se charge de récompenser l'obéissance sur la terre et dans le ciel. *Honore ton père et ta mère*, est-il écrit dans sa loi, afin que tu vives longtemps sur la terre (Exod., XX, 12): Ceci doit s'entendre des nations aussi bien que des particuliers, et par les pères et les mères, il faut entendre tous les supérieurs, tous les dépositaires de l'autorité, tous les représentants du pouvoir. La première condition de stabilité et de vie pour les nations, c'est le respect de l'autorité, c'est la soumission aux pouvoirs établis. Malheur aux peuples où ces choses sont mises en question: ils ne vivront pas longtemps sur la terre; ils y vivront inquiets et troublés, et la vie ne se manifestera en eux que par les convulsions de l'agonie. C'est à nous, chrétiens, à nous catholiques de ramener dans le monde les

grandes traditions de la soumission et du respect.

Donc, plus de critiques malignes et passionnées à l'endroit du pouvoir ; plus d'encouragement aux factions et aux divisions fatales ; plus de traits lancés vers les hautes régions de la puissance ; plus de partis ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, sous quelque gouvernement que ce puisse être ; plus de partis en dehors du grand parti de l'ordre qui est le parti de Dieu. Ne nous

lassons pas de répéter qu'il n'y a pas de gouvernement, pas de société possible, sans le respect pour l'autorité. Donnons, en toute chose, l'exemple de ce respect, et tout en méritant bien de la patrie, nous mériterons également bien de la religion et de Dieu qui, après nous avoir récompensés, ici-bas, par des jours tranquilles, nous récompensera encore par le repos de l'éternité que je vous souhaite.

MISSION DIVINE DE JEANNE D'ARC,

PROUVÉE PAR SES TRIOMPHES ET SON MARTYRE.

PANÉGYRIQUE

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS, A LA FÊTE DU 8 MAI 1850 ET 1853, ET IMPRIMÉ AUX FRAIS DE LA VILLE, DISTINCTION QUI N'A ENCORE ÉTÉ ACCORDÉE QU'A CINQ PANÉGYRISTES.

Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam (Isa., XLV, 2.)

Je marcherai devant toi; j'humilierai l'orgueil des puissants de la terre; je briserai les verroux de fer et les portes d'airain.

Monseigneur, Messieurs,

Ainsi parlait à Cyrus, deux cents ans avant sa naissance, Celui à qui tout est présent, à qui tout est possible. Il le désignait par son nom quand il n'était pas encore ; il le signalait au monde comme le futur libérateur de son peuple opprimé, et lui faisait dire par son prophète : *Je marcherai devant toi; je te frayerai le chemin pour entrer dans Babylone; j'humilierai l'orgueil de ses rois; je briserai ses verroux de fer et ses portes d'airain* « *Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam* (5). » Or, ce que Dieu a fait pour Cyrus, il l'a fait aussi pour Jeanne d'Arc, suscitée par lui pour humilier l'orgueil de l'Angleterre et sauver la France qui lui fut toujours chère.

La France, si chevaleresque, si généreuse ; la France dont les entrailles, profondément catholiques, ne se lassent point d'enfanter sans cesse de nouveaux apôtres

(5) Voici ce que je dis, moi, le Seigneur, à Cyrus, mon christ, que j'ai pris par la main pour lui soumettre toutes les nations, mettre les rois en suite et ouvrir devant lui les portes qu'on fermera en vain : *Je marcherai devant toi; j'humilierai les superbes; je briserai, je réduirai en poudre les verroux de fer et les portes d'airain. Je te donnerai les trésors cachés; je te livrerai tous les secrets, afin que tu saches que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui t'appelle par ton nom, à cause de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, que j'ai élu.* (Isa., XLV, 1-5). Frappé de cette prophétie dont il voyait l'accomplissement, Cyrus permit aux Juifs qu'il trouva captifs sur les bords de l'Euphrate, de relever les ruines de Jérusalem.

qui vont porter la foi et la civilisation jusqu'aux extrémités du monde ; la France, sortie comme une ruche d'abeilles de la main des évêques (6), appelée, dès l'origine, la nation très-chrétienne, la fille aînée de l'Eglise ; toujours au premier rang quand il s'agit de défendre sa mère ; toujours prête à verser son sang quand il faut replacer le Vicaire de Jésus-Christ sur son siège, au sein de la ville éternelle (7), la France de Charlemagne et de saint Louis, Messieurs, n'est-elle pas aussi le peuple de Dieu ? N'est-ce pas la pensée nationale, et ne lions-nous pas sur nos monnaies : *Dieu protège la France* ?

Il peut bien, pour l'éprouver, l'humilier un moment sous le joug des nouveaux Pharaons et des modernes Philistins ; mais quand ceux-ci sont sur le point de consommer sa ruine, il la sauve, comme il l'a fait plusieurs fois du VIII^e au XVIII^e siècle ; comme il l'a fait naguère encore (8) ; comme il sauvait jadis Israël, par les moyens les plus inespérés. De même qu'on le vit autrefois délivrer son peuple, tantôt par la main de deux bergers dont il fit, de l'un un grand législateur, et de l'autre un grand roi (9),

(6) GIBBON, *Hist. de la décad. de l'empire romain.*

(7) On ne s'attendait guère, en 1848, à voir, un an plus tard, les troupes de la République française chasser les républicains de Rome et de l'Italie, et remettre les choses à peu près sur le pied où les avaient établies Pépin et Charlemagne.

(8) Il n'était guère plus facile de prévoir, il y a dix ans, que bientôt la France serait sauvée par un prince deux fois proscrit, prisonnier et compromis deux fois par des tentatives dont l'insuccès semblait rendre à jamais irréalisables ses espérances.

(9) Moïse et David. Ce dernier gardait les troupeaux de son père (Jessé), quand Samnel vint, par l'ordre de Dieu, le sacrer roi d'Israël. Moïse garda

tantôt par le moyen de femmes inspirées, comme Judith et Débora; ainsi, au xv^e siècle, il a sauvé la France par le moyen d'une pauvre fille du peuple, qu'il est allé prendre par la main, au fond d'une obscure vallée; qu'il a inondée de sa grâce, et à qui il a dit : Viens délivrer mon peuple opprimé; rends-le à ses destinées glorieuses; ne crains rien; *je marcherai devant toi; j'humilierai l'orgueil des puissants de la terre; je briserai les verroux de fer et les portes d'airain.* « *Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo; portas areas conteram, et vectes ferreos confringam.* »

La Providence éclatant sur la France dans la personne de Jeanne d'Arc, Dieu montrant visiblement son action divine, en faisant successivement de cette fille prodigieuse une héroïne incomparable et une martyre de la patrie, voilà, Messieurs, ce que je me propose de développer dans ce discours. Jeanne d'Arc, héroïne et libératrice de la France, en vertu de sa mission divine, première partie; Jeanne d'Arc, martyre de la patrie, en vertu d'une assistance également divine, seconde partie, qui sera la confirmation de la première : c'est là tout mon dessein.

Messieurs, ce n'est pas sans une vive émotion que je me vois aujourd'hui chargé du rôle le plus important dans cette grande fête du 8 mai, jour à jamais mémorable dans les fastes orléanais et dans les grands souvenirs de la patrie. Depuis que j'ai mis le pied sur cette terre consacrée par l'héroïsme et les prodiges (10); depuis que j'ai respiré l'air d'Orléans, la noble et fidèle cité, Orléans, nouvelle Béthulie, toujours fier de sa nouvelle Judith; Orléans, toujours si français, toujours si chrétien; Orléans, seconde patrie de Jeanne d'Arc, dont le nom est pour toujours uni au sien dans l'histoire des héroïques dévouements; depuis que j'ai revu et foulé les lieux qu'elle a foulés elle-même, les lieux, théâtre de ses exploits immortels et tout pleins de sa mémoire; ici où elle est venue demander la victoire et en faire hommage au Dieu des armées; au milieu de ce peuple dont la reconnaissance est à l'épreuve des siècles et des révolutions; qui, à travers tant de ruines et de désenchantements, est resté si fidèle au culte des souvenirs; digne enfant du peuple héroïque qui accueillit sa libératrice avec tant de joie et la seconda avec tant d'ardeur; au milieu de ce peuple issu de la race des héros, de cette race glorieuse par laquelle la patrie fut sauvée : *De semine virorum illorum per quos salus facta est* (I Mac., V, 62); au milieu de ces guerriers,

longtemps aussi les troupeaux de Jéthro, son beau-père, dans le désert de Madian. Tous deux ont donc été bergers.

(10) J'ai prononcé ce paragraphe en 1850, et l'ai supprimé en 1853, parce que les personnes et les choses avaient changé.

(11) Allusion au suffrage universel.

(12) M. Dubessey, préfet du Loiret en 1849 et 1850-actuellement membre du Conseil d'Etat.

toujours prêts, sous tous les cieux et sur tous les rivages, à se dévouer et à mourir pour la patrie; devant ces magistrats, les uns, élus de la cité, illustres représentants de leurs illustres concitoyens (11), les autres, incorruptibles organes de la justice, et si dignes de rendre ses oracles; devant le mandataire du pouvoir qui, dans des temps difficiles, a donné à l'ordre des gages éclatants d'énergie et de fermeté (12); en présence de ce clergé vénérable, de qui j'aurais tant de leçons à recevoir; de ce pieux et éloquent prélat qui étonne le monde par son infatigable activité (13); dans cette chaire où ont paru tant d'illustres orateurs; dans cette enceinte où a retenti leur voix éloquente; au milieu de cette fête à la fois patriotique et religieuse, où l'enthousiasme exalte toutes les âmes, où le sol lui-même semble tressaillir d'allégresse et de bonheur, je me sens de plus en plus pénétré du sentiment de mon insuffisance, impuissant à élever mon discours à la hauteur de mon sujet et de vos pensées. Il faudrait des accents sublimes, un art consommé, des paroles de flamme, et je ne vous apporte que mon inexpérience; mais j'espère, comme panégyriste, trouver grâce devant vous, en faveur du zèle que j'ai montré comme historien (14).

PREMIÈRE PARTIE.

Messieurs, le commencement du xv^e siècle fut, pour la France, un de ces moments de crise suprême où Dieu seul peut sauver les nations; car, heureusement, il les a créées guérissables : *Sanabiles fecit nationes.* (Sap., I, 14.) La longue querelle des princes normands d'Angleterre et des Capétiens s'était ranimée. Les douloureuses plaies de Crécy et de Poitiers, un moment cicatrisées par la sagesse de Charles V, s'étaient rouvertes plus larges et plus profondes. Après avoir inutilement prodigué son sang, au nord et au midi, dans des querelles étrangères; après avoir achevé de s'épuiser, par de gigantesques préparatifs pour une descente en Angleterre, préparatifs que se disputèrent les vents et les flots; la France, quelquefois trop généreuse, se trouva sans forces pour continuer la lutte contre sa rivale, toujours prête et trop habile à profiter de nos fautes et de nos malheurs. Tandis qu'un autre Edouard III montait sur le trône d'Angleterre (15), le roi de France perdait la raison et laissait le vaisseau de l'Etat flotter, sans pilote et sans gouvernail, au gré des factions déchaînées. Celles-ci, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, l'appellent tour à tour et con-

(13) Mgr Dupanloup.

(14) Allusion à mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, d'après les chroniques contemporaines, les recherches des modernes et plusieurs documents nouveaux; suivis de 1,200 articles indiquant tout ce qui a été publié sur l'héroïne. 2 vol. in-8°, chez Sagnier et Dray, rue des Saints-Pères, Paris. Prix. 8 fr.

(15) Henri V, roi d'Angleterre.

tractent avec lui des alliances impies. Aux fureurs fratricides de la guerre civile se joignent celles de la guerre étrangère. Une peste horrible qui, dans la seule capitale, enlève cent mille victimes en trois mois, ne peut calmer les haines intestines. Les Français, égarés, furieux, se jettent les uns sur les autres, comme des bêtes féroces, aux cris d'Armagnacs et de Bourguignons, et paraissent avoir pris à tâche de s'entre-détruire sur le sein de la patrie éplorée. Hélas ! il n'y a rien là qui doive nous surprendre, depuis que, tant de fois en un demi-siècle, nous avons vu se renouveler ces horreurs.

De 1420 à 1429, toutes les calamités fondent à la fois sur la France. Une reine sans patriotisme (16), une mère sans entrailles, une femme sans pudeur, trahit à la fois sa patrie, sa famille adoptive, sa dignité de reine, son honneur, son propre sang. Au mépris de toutes les lois de la nature et de l'Etat, sur le cadavre de son malheureux époux, au milieu même des torches funéraires, elle allume le flambeau d'un coupable hymen, renie son fils, et donne sa fille, avec la couronne de France, au vainqueur d'Azincourt. Tandis que le légitime héritier se retire à Bourges, avec quelques rares débris de la vieille monarchie, le fils de Henri V de Lancastre est sacré, à Londres et à Paris, roi de France et d'Angleterre. Il faudrait un héros pour arrêter la France sur le penchant de sa ruine, et Charles VII n'est qu'un homme de plaisir de qui un de ses fidèles a pu dire en toute vérité : *Que jamais roi ne perdit plus gaiement son royaume.* C'est en vain que les plus belles provinces du sud et tous les pays

de langue d'Oil ont subi la loi du vainqueur ; c'est en vain que les derniers débris de nos armées sont, de nouveau et successivement, écrasées à Crévent et à Verneuil : rien ne peut le tirer de sa léthargie. Du reste, que pourrait-il ce petit roi de Bourges, comme l'appellent dérisoirement ceux d'outre-Manche ? Il ne compte pas quatre écus dans ses caisses royales, et n'a pas même assez de crédit pour renouveler sa chaussure (17). Aussi, à l'approche de l'ennemi, rêve-t-il d'une retraite en Dauphiné, où il pourra fuir et se cacher dans les montagnes ; il n'y a donc rien à attendre de ce côté.

Cependant les Anglais marchent de succès en succès. Déjà plusieurs places sur la Loire les ont reçus dans leurs murs. Maîtres de ce fleuve comme ils le sont depuis longtemps de la Seine, les heureux vainqueurs vont unir leurs conquêtes du nord par celles du centre à leurs anciennes possessions du midi. Plus de ressource, plus d'espoir, plus de guerriers valeureux et fidèles. Ceux qui ne gémissent pas dans les fers ont succombé sur les champs de bataille, ou dans des luttes fratricides. Abattue, épuisée, le sein et les entrailles de plus en plus déchirés par le vautour de la discorde, pressée de toute part, la France se débat dans les dernières convulsions de l'agonie. Presque tout ce grand corps a déjà cessé de vivre, en cessant d'être français ; la tête en délire, il chante des hymnes à la gloire de l'Angleterre ; les grandes artères sont coupées ; le sang et la vie s'échappent par tous les pores ; le cœur comprimé n'a plus que de légers battements (18.)

Déjà, depuis sept mois, Orléans, la cité

(16) En 1424, le roi d'Angleterre fut proclamé roi de France, en vertu du traité de Troyes, où Isabeau de Bavière trahit, comme il est dit dans le texte, tous ses devoirs de reine, d'épouse et de mère. Les Bourguignons, tout le nord, l'ouest et le midi, applaudirent à cette proclamation. Voici ce que je dis, à ce sujet, dans mon *Histoire de Jeanne d'Arc* : « Pendant qu'une partie du Parlement siège à Troyes, sous les auspices d'Isabeau, qui prend le titre de régente, l'autre suit le Dauphin (Charles VII), qui prend le même titre sur les bords de la Loire. Même partage dans l'Université, dont la plus grande partie reste à Paris, tandis que l'autre s'installe à Poitiers ; mêmes scissions dans l'Église de France et les autres corporations : ainsi, division dans le pouvoir, le gouvernement, la justice, l'enseignement, la noblesse, la bourgeoisie et les classes inférieures : deux Etats dans l'Etat, division en toute chose..... »

« Les Armagnacs et les Bourguignons sentent, un moment, le besoin de s'unir pour sauver la patrie, mais l'entrevue du pont de Montereau, suivie de l'assassinat de Jean-sans-Peur, qui paie ainsi sa dette de sang à la justice divine, ne sert qu'à ranimer les vieilles haines, à rouvrir toutes les plaies et à centupler tous les maux. Une tempête de colères et de malédictions s'élève contre le Dauphin, à qui on attribue faussement ce crime et cette lâche trahison. Isabeau se ligue avec le nouveau duc de Bourgogne contre son propre sang : son dessein est de livrer définitivement le royaume à l'Angleterre. Elle marie sa fille, Catherine de France, à Henri V,

et fait signer à son imbécile époux une pièce dans laquelle Charles, son fils, est traité de *soi-disant Dauphin*, et l'usurpateur, en dépit de la loi salique, déclaré *légitime héritier de la couronne de France*. Quinze cents habitants de la ville de Troyes y apposent leurs signatures françaises. On est tenté de prendre ces tristes pages de notre histoire pour un rêve sinistre, un long cauchemar où toutes les choses apparaissent sous des formes monstrueuses ; où tout est renversé. La France s'y montre comme un malade en délire, épuisé de sang et de vie, gorgé de poison et épuisant le peu de force qui lui reste, en se tordant dans les convulsions de l'agonie, »

(17) Voy. mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 93-94.

(18) Pour mieux comprendre encore la situation de la France au commencement du xv^e siècle, il faut se rappeler que l'imamovibilité et l'hérédité du gouvernement des provinces ayant été consenties par Charles-le-Chauve (877), la monarchie devint tout à la fois féodale et fédérale, en sorte que le roi n'exerçait sur les provinces qui ne faisaient pas partie du domaine de la couronne qu'un droit de suzeraineté souvent méconnu, surtout quand les grands feudataires montèrent, par la conquête, sur le trône d'Angleterre. Guillaume-I^{er} Conquérant fit de la Normandie, dont il était duc, une possession anglaise ; il en fut de même de l'Anjou et du Maine, par le mariage de Geoffroy Plantagenet avec la fille de Henri I^{er} ; de la Guyenne, de l'Aunis, de l'Angoumois, du Périgord, du Limousin et d'une grande partie de la Saintonge et de l'Auvergne, par le fait

magnanime, l'arche de salut dans ce déluge de calamités, s'épuise en efforts désespérés, comme le rappelle si bien le glas funèbre qui, depuis hier, tinte au sommet des tours; déjà, dis-je, depuis sept mois, Orléans se débat contre les vieilles bandes de Henri V, qui le pressent, le harcèlent, l'étreignent dans leurs lignes redoutables, et font sans relâche pleuvoir sur lui une pluie de pierres et de feu (19). Tout ce que peuvent la fidélité, le dévouement, le courage, le patriotisme le plus ardent, a été tenté dans ses murailles, dernier boulevard de la patrie expirante, dernier rempart de la France aux abois.

Mais la défaite de Rouvray, la retraite des deux mille lances du duc de Clermont, le manque de vivres, l'épuisement, la lassitude, le désespoir, des bruits de trahison ont comme enchaîné les bras et glacé les courages. Le brave Dunois, défenseur de la place, se résigne à traiter, et l'Anglais, sûr de sa proie, ne veut pas même entendre parler de capitulation. Il est si certain de la victoire, que Glasdal, commandant du siège, dit à Salisbury, en lui montrant Orléans, du haut du fort des Tourelles : « My lord, vous voyez votre ville (20) ! »

C'en est donc fait, Orléans, noble cité, toi qui seul, n'as pas désespéré du salut de la patrie, qui, seul, jusqu'à la fin, as levé le bras pour la défendre : Orléans, cité des prodiges, tu vas donc devenir la proie d'un féroce vainqueur, dont cinquante mille vic-

times, immolées dans la lutte qu'a soutenue la capitale de la Normandie, avant de subir la loi des vaincus, atteste la fureur ! O France ! précipitée du haut de huit siècles de prospérité, du faite de la gloire dans l'abîme des humiliations, abâtissant tes nobles instincts, tu ne représenteras donc plus dans le monde l'intelligence, la foi, l'honneur et la loyauté ! Absorbée par l'Angleterre, comme elle, tu trahiras donc la foi de tes pères ! Tes prêtres, abâtardis par l'hérésie, ne seront plus un germe de régénération pour le monde ; tu ne rempliras plus le beau rôle qui t'est confié pour l'extension du royaume de Jésus-Christ sur la terre ; tu ne seras plus la fille aînée de l'Eglise, le peuple béni et chéri de Dieu ! O France ! ô ma patrie ! c'en est donc fait, tu vas donc succomber ! Tu vas donc disparaître du nombre des nations ! Mais pourquoi désespérer ? Nous l'avons dit, Messieurs, Dieu protège la France ! Il a les yeux sur elle ; il se souvient de ses saints, de sa foi, du zèle qu'elle a toujours montré pour son Christ et son Eglise, du sang qu'elle a tant de fois versé pour sa querelle ; il va la sauver !

Au fond d'une des riantes vallées de la Meuse ; dans un hameau, alors si obscur et maintenant si célèbre ; sous le chaume du laboureur ; à l'ombre tutélaire d'une gothique église, est née une jeune fille dont l'enfance a été bercée au bruit des cérémonies saintes (21). Elevée sous les yeux d'une pieuse mère, elle ne sait que les simples

d'Eléonore, duchesse de Guyenne, qui, imprudemment répudiée par Louis VII, devint reine d'Angleterre, par son mariage avec Henri II. Les rois d'Angleterre eurent ainsi un pied sur la France et l'autre sur leur île : vassaux redoutables que les efforts persévérants de Philippe-Auguste, de saint Louis et de Philippe-le-Bel contraignirent avec peine à respecter la loi féodale. Si, pendant les règnes de ces trois princes, de 1202 à 1203, la plupart des provinces anglo-françaises, revinrent au domaine de la couronne, ce retour n'empêcha pas les monarques anglais d'y conserver de nombreux partisans à qui les querelles de succession au trône de France fournirent bientôt l'occasion de signaler leur mauvais vouloir à l'égard de nos rois.

Depuis l'avènement de Hugues Capet, la couronne n'avait été transmise qu'à des descendants mâles, et aucune loi, à leur défaut, n'y appelait les collatéraux, à l'exclusion des filles. Grand fut donc l'embarras quand, en 1317, Louis-le-Hutin mourut, en laissant deux frères et une fille du nom de Jeanne, âgée de six ans. Les uns invoquent la loi féodale, les autres la loi salique, et se déclarèrent, les premiers pour la princesse, et les seconds pour les princes. Ces derniers triomphent dans l'assemblée des trois Ordres, convoquée par Philippe-le-Long ; mais c'est une nouvelle source de mécontentement dont l'héritier de la princesse évincée saura profiter plus tard.

En 1358, autre querelle de succession, à la mort de Philippe-le-Bel, décédé sans enfants, entre son neveu Edouard III, roi d'Angleterre, et son cousin-germain, Philippe, comte de Valois. Ce dernier, fort de sa descendance masculine, triomphe à son tour, dans l'assemblée des Etats ; mais c'est encore une nouvelle source de division et de mécontentement, qui bientôt donne naissance à une guerre future entre la France et l'Angleterre.

De tristes revers en remplissent la première période : la funeste bataille de l'Ecluse, où notre flotte est anéantie, est suivie des journées plus fatales encore de Crécy et de Poitiers, qui, en moins d'un an, détruisent toutes nos armées de terre, et sont suivies de la captivité du roi Jean.

La seconde période tourne à l'avantage de la France, grâce à la sagesse de Charles V, qui, du fond de ses palais, au milieu des dérisions de ses ennemis et de l'improbation de ses sujets, réussit à relever lentement l'édifice à demi écroulé de la monarchie française.

La troisième période s'ouvre, au contraire, sous les plus funestes auspices : gaspillage des finances et des ressources de l'Etat, révolte, luttes sanglantes des Armagnacs, guerre civile et étrangère... (Cette période est décrite dans le texte du discours.)

(19) Les bombardes ou canons de cette époque lançaient des boulets de pierre dont quelques-uns pesaient jusqu'à 35 kilogrammes.

(20) Il n'eut pas le temps d'y bien voir. Un boulet, lancé des tours de Notre-Dame, vint, en ce moment là même, lui emporter la moitié de la tête, et l'èrendit aux pieds de son interlocuteur. Il mourut en exhortant les capitaines anglais à pousser vivement l'entreprise et à venger sa mort.

(21) La maison de Jeanne d'Arc, à Domrémy, touche à l'église du village. Je suis, pour le nom de l'héroïne, l'ancienne orthographe, bien que, dans son histoire, écrite en 1612, par Jean Hordal, descendant d'un de ses frères, on trouve *Darc* et non *d'Arc*, et que le digne M. de Haldat, autre descendant de la même famille, ait adopté et défendu l'idée de son parent. Ce n'est pas que j'attache une grande importance aux présomptions de M. Le Brun des Charmettes, qui pense que le père de Jeanne d'Arc tirait son nom de la ville d'Arc-en-Barrois,

prières qu'elle a recueillies de ses lèvres. Sous le hêtre séculaire de la forêt, comme sous le saule de la prairie (22), soit qu'elle prie ou qu'elle travaille, la douce pensée de Dieu ne la quitte jamais. Dans les saints jours, nulle jeune fille de la contrée n'est plus empressée au pied des autels, comme, aux heures du travail, nulle n'est plus habile à manier l'aiguille ou le fuseau. Si elle tresse quelquefois, avec ses compagnes, des guirlandes de fleurs, c'est pour orner les images des saintes, surtout celle de la Reine des vierges qu'elle va souvent vénérer dans un pieux pèlerinage (23). Elle aime à faire brûler la cire bénite dans l'ombre et le silence du saint lieu, et donne volontiers de ses petites épargnes pour que la cloche du hameau tinte chaque jour les heures de la prière. (24) Le soir, quand le pauvre étranger vient s'asseoir au foyer domestique et demander l'hospitalité chrétienne, elle offre volontiers de lui céder sa couche. Comme le jeune oiseau qui se cache sous l'aile maternelle, elle se plaît surtout dans la compagnie de sa mère. Pieuse comme les anges, pure comme la rosée du matin, simple comme la fleur des champs, timide comme le faon qui fuit au moindre bruit, douce comme les agneaux qui obéissent à sa voix enfantine, bonne enfin, de cette bonté continue qui ne se dément jamais, elle est chérie de tous les habitants du hameau, et toutes mères voudraient l'avoir pour fille.

Je suppose, Messieurs, qu'un sage de l'antiquité, un philosophe, par exemple, du II^e ou du III^e siècle de notre ère, étranger par conséquent, à notre histoire, se soit levé un moment de sa tombe, et qu'il ait entendu, d'un côté, le tableau que j'ai tracé de la France pour l'an 1429, et de l'autre, le portrait de Jeanne d'Arc, tel que je viens de l'esquisser en quelques paroles. C'est bien là, dirait-il, une jeune vierge

chrétienne, telle que la secte du Christ en forme dit-on, dans son sein; mais quel rapport y a-t-il entre cette fille des champs, étrangère par sa naissance à la politique, aux affaires, aux intrigues des cours, à la tactique des combats, quel rapport, dis-je, y a-t-il entre cette jeune fille et le salut de cette grande nation que vous appelez la France? Il faudrait des légions nombreuses et aguerries, de grands capitaines, des guerriers, des héros, et vous parlez d'une jeune fille que tout rend étrangère au métier des armes; encore une fois, quel rapport y a-t-il entre ces choses? Des rapports, lui dirais-je, je n'en vois pas, et bien loin de trouver, dans cette simple et naïve enfant du peuple, ce qu'il faut pour une pareille entreprise, j'y vois comme vous, des choses essentiellement opposées.

Si c'était, du moins, la fille de quelque illustre chevalier, aux nobles couleurs, au pennon armorié, au nom retentissant, et si cette jeune fille, toute rayonnante de la gloire de ses pères, entreprenait de relever la France abattue, cette entreprise, sans doute, serait encore téméraire et le succès prodigieux; mais, du moins, je verrais humainement quelques chances favorables. Si c'était même quelqu'un de ces robustes enfants du peuple, dont le péril fait quelquefois des héros; et encore, à cette époque, comment un homme du peuple pouvait-il espérer de s'imposer à la fois au roi, aux princes, aux grands, aux chevaliers qui se croyaient seuls capables de porter les armes et professaient pour tout ce qui n'était pas noble, surtout en ce qui tenait à la guerre, un souverain mépris? Car il ne faut pas oublier, Messieurs, qu'au commencement du XV^e siècle le peuple n'est rien encore, surtout dans le métier des armes; il ne compte même pas dans les armées. Si, dans certaines cités, comme Orléans, où la bravoure fut toujours l'apa-

ou d'Arc-sur-Tille; car il était né à Sefonds, en Champagne, et ne paraît pas avoir été en rapport avec les susdites localités; mais je respecte un antique usage, et je vois avec plaisir la particule dans le nom de la libératrice de la France. Que la virgule héraldique n'ait pas figuré d'abord dans le nom de famille de l'héroïne, je le crois volontiers; mais je pense qu'elle a été introduite lors de son anoblissement. Dans les lettres-patentes accordées à ce sujet par Charles VII, en 1429, on trouve la particule; mais le nom est altéré: ce n'est pas d'Arc, c'est d'Ay, qui est répété trois fois; en sorte qu'il est difficile de supposer que ce soit une inadvertance de la part du greffier. Ce nom peut venir de Dalys, pour Dalys, c'est-à-dire deux lys; parce qu'il y avait deux lys dans les armes adoptées par les frères de l'héroïne. Dalys aura fait Dailly, d'où d'Ay, à cause de l'intention d'anoblissement. Quoi qu'il en soit, il est certain que Jeanne d'Arc a été anoblie et que la particule accompagne son nom dans les lettres-patentes données à ce sujet. Je crois que c'est de là qu'elle vient et qu'il faut la respecter.

(22) Au-dessus de Domremy, on aperçoit une antique forêt, appelée le *Bosc* ou *Bois chemu*, c'est-à-dire le *Bois des chênes*. A l'entrée de cette forêt, un

hêtre magnifique étendait au loin ses rameaux hospitaliers. On l'appelait l'*arbre des Dames*, ou l'*arbre des Fées*; parce qu'on croyait que les fées ou personnes fatales avaient jadis fréquenté l'arbre et la fontaine, qui sourdissait sous son ombre, et qu'on appelait: la *fontaine des Rameaux*. Cet arbre était, de temps immémorial, le rendez-vous du plaisir. Les seigneurs de Domremy et les *gentilles chaste-laines qui étaient de France*, allaient y respirer la fraîcheur, et, aux mois de mai, les jeunes filles du hameau y dansaient aux chansons.

Quant au *saule de la Prairie*, c'est une allusion à la position de la maison de Jeanne d'Arc, près des prairies de la Meuse, où elle conduisait, dans sa jeunesse, le bétail paternel.

(23) L'ermitage de Bermont, près de Domremy, sur la route de Vaucouleurs. Elle s'y rendait tous les samedis.

(24) Le sacristain de Domremy a déposé que Jeanne d'Arc lui avait quelquefois reproché avec chagrin sa négligence à sonner les cloches, et qu'elle lui avait fait honte, en disant que *ce n'était pas bien fait à lui*. Elle lui promettait des *tunes* (sorte de monnaie de Lorraine), si, à l'avenir, il voulait être plus exact.

nage de toutes les classes de citoyens, sans doute, parce qu'on y est plus près du cœur de la France; si, dis-je, dans certaines cités, jalouses de se défendre elles-mêmes, l'homme du peuple lutte quelquefois derrière ses remparts, avec une indomptable énergie, pour défendre son foyer, sa femme et ses enfants, jamais on ne le voit tenir la campagne, ni porter la lance, ni guerroyer dans les pays lointains. Les enfants du peuple, alors, n'avaient pas encore formé ces armées invincibles dont la gloire ne sera jamais surpassée. Ils n'avaient pas encore promené, au milieu des fanfares de la victoire, à la suite du plus grand héros des temps modernes, je devrais dire de tous les temps, le drapeau national, sur mille champs de bataille, à travers toutes les capitales de l'Europe, des Pyramides au Kremlin, et leurs noms glorieux n'étaient pas encore gravés sur nos arcs de triomphe en caractères immortels.

Prenons donc le problème tel qu'il est posé par l'histoire. C'est une jeune fille du peuple, dans un temps où le peuple n'est rien, et où, par conséquent, la fille du peuple est moins encore que rien dans les affaires, dans la politique et surtout dans la guerre; c'est, dis-je, une jeune fille de dix-sept ans, sans lettres, sans naissance, sans crédit, sans autorité, sans nom; jusque-là obscure et sans gloire. Il s'agit, pour cette jeune fille, née dans le fond d'une obscure province, de quitter le foyer paternel et la douce vie des champs, d'aller, loin de sa mère et de ses amies d'enfance, échanger le fuseau contre la hache d'armes, *chevalier* au milieu des camps, s'imposer au roi, aux grands, aux fiers barons, jaloux jusqu'au ridicule des prérogatives du commandement. Il s'agit, pour cette jeune fille, de commander les armées, de courir la chance des batailles, d'aller combattre des troupes nombreuses et aguerries par trente années de victoires, de faire lever le siège d'Orléans, épuisé par sept mois de luttés désespérées, de conduire son roi à la ville du sacre, à travers de vastes contrées et de nombreuses places occupées par l'ennemi. Il s'agit, pour cette jeune fille, de sauver la France qui ne veut pas être sauvée; de lui rendre, malgré elle, la vie et le sentiment national, au milieu même du paroxysme de l'agonie dans laquelle elle expire. Il s'agit enfin, pour cette jeune fille, de recommencer une lutte immense dans laquelle une foule de héros ont tristement succombé. Comment réparer tant de désastres? Comment relever tant de ruines? Comment ranimer tant de courages abattus? C'est une entreprise colossale qui demande des efforts de géants, et voilà que cette faible fille va la tenter avec son faible bras!

Au point de vue humain, il faut de toute nécessité, conclure à l'impossible; mais plus on y est invinciblement forcé, plus aussi, par une logique irrésistible, on est contraint à proclamer la nécessité de l'intervention divine. Par lui-même, l'instrument

est faible et sans proportion; il est nul: c'est moins qu'une paille légère en face de la tempête; mais plus cet instrument est faible, plus il est nul, plus il est digne de Dieu. Quand les moyens humains sont usés, quand les politiques se troublent dans leurs conseils; quand les braves n'attendent plus rien de leur épée ni de leur courage, en un mot, quand les hommes sont à bout; c'est alors que ce grand Dieu qu'on voudrait nous peindre sans providence, morose et solitaire au fond des cieux, indifférent à tout, c'est alors, dis-je, que ce grand Dieu se montre aux plus aveugles avec ses ressources merveilleuses; c'est alors qu'il se révèle aux peuples qui l'oublient, en employant, pour les sauver, des moyens que les hommes n'emploieraient pas; c'est alors qu'il agit en Dieu, en se servant, dit saint Paul, de ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, et de ce qui n'est pas pour détruire ce qui est.

Etrange explication que celle qu'on a prétendu donner de l'héroïne, en ces derniers temps, par l'enthousiasme, le bon sens et les hallucinations! Si Jeanne d'Arc n'eût été qu'une enthousiaste, elle se serait brisée devant l'inertie et les difficultés sans nombre qu'elle eût à surmonter. Que parle-t-on de bon sens? Bien loin de jeter l'héroïne dans les impossibilités d'une pareille entreprise, le bon sens l'en aurait éloignée pour jamais. D'ailleurs, que nos adversaires se mettent d'accord entre eux, s'ils le peuvent; car, tandis que les uns crient: bon sens! les autres crient: démence! Et, en toute autre circonstance, en tout autre lieu, je dirais à ces derniers qu'ils pourraient bien n'être pas exempts de ce dont ils accusent la libératrice de la France. Que dirai-je des hallucinations, signe certain d'une constitution malade? Jeanne d'Arc hallucinée! Mais qui montra jamais une constitution plus robuste, une nature plus saine, une santé plus inaltérable? Laissons donc ces vains subterfuges d'une *philosophie* aux abois, qui se torture pour expliquer humainement ce qui est humainement inexplicable, et voyons ce que dit l'histoire.

Cette fille, si timide et si douce, a entendu des *voix*, comme elle le dit elle-même; elle a reçu la visite des princes du ciel: c'est saint Michel, l'ange des batailles, présage de ses victoires; c'est sainte Catherine et sainte Marguerite, toutes deux vierges et martyres, présage de sa destinée. Dès l'âge de douze ans, quand Orléans n'est pas encore assiégé, il ne devait l'être que cinq ans plus tard, ces *voix* lui disent qu'elle ira le délivrer et qu'elle fera ensuite sacrer, à Reims, le légitime héritier de la couronne. Reportons-nous à cette époque, Messieurs: la France alors était essentiellement monarchique, et le sacre était, au front des rois, le sceau du peuple et de Dieu: la nation n'acclamait et ne reconnaissait pour roi que celui qui avait reçu l'onction divine, des mains d'un successeur de saint Remy, dans la cité sainte de la monarchie

française. Telles étaient les idées du temps, tellement enracinées, tellement universelles, que la première chose à faire pour étouffer la discorde en France, était de leur donner satisfaction (25). Mais comment cette idée, éminemment politique, a-t-elle germé plutôt dans l'esprit de la jeune paysanne de Domremy que dans celui de quelque noble châtelaine? Quand bien même on accorderait, ce qui est une concession immense, qu'il n'y a rien eu là de surnaturel, qu'importerait encore? En fallait-il moins renverser le royaume de la puissance anglaise? En fallait-il moins lui passer sur le corps, pour arriver à Reims? Eh bien! je dis que, pour opérer ce prodige, Jeanne d'Arc a reçu une mission du ciel.

Consiliis firmata Dei: soutenue, guidée par les conseils de Dieu, dit la légende d'une médaille que Charles VII fit frapper en l'honneur de l'héroïne, après ses succès. Vraiment elle a bien dit, la légende royale! Oui, Jeanne d'Arc avait reçu une mission divine; oui, elle était guidée par les conseils de Dieu: j'en trouve la preuve irrécusable, d'abord dans les obstacles sans nombre qu'elle eut à surmonter; obstacles de son âge, de son sexe, de sa naissance, de son obscurité, de son éducation rustique, de sa simplicité, de sa douceur, de sa timidité si grande, qu'il suffisait, comme l'ont attesté plusieurs témoins oculaires, de lui adresser la parole pour la déconcerter; de son ignorance enfin, ignorance telle qu'elle ne sut jamais ni tracer ni rassembler les signes de la pensée.

Obstacles de cinq ans de luttes secrètes, sans la moindre apparence, non pas seulement de succès, mais même de tentative probable et possible, par l'absence de tout moyen d'exécution.

Obstacles du côté de sa famille, qui veut la fixer par les liens du mariage, à qui elle est obligée de cacher soigneusement son dessein, et qui, venant à le soupçonner, parle de se porter envers elle aux dernières extrémités; mais qu'importe à l'héroïne qui va où Dieu l'appelle, et qui dit: « Quand je serais fille de roi, quand j'aurais cent pères et cent mères, je partirais toujours! »

Obstacles du côté du gouverneur de Vaucouleurs, qui l'accueille avec mépris, qui dit qu'on guérit de pareilles manies par des soufflets; qui la fait exorciser et lui refuse tout concours, jusqu'à ce qu'elle lui ait au-

noncé, vingt-quatre heures avant la rumeur publique, la défaite de Rouvray; et, alors encore, il s'exécute de si mauvaise grâce, qu'il ne lui donne qu'une mauvaise épée, et la congédie, en l'insultant par ces paroles pleines de doute et de dédain: *Va, et advienne que pourra!*

Obstacles du trajet, à travers cent cinquante lieues de pays infestés par l'ennemi, semés d'embûches, défoncés par les longues pluies d'hiver, inondés par les rivières et les cours d'eau débordés; en s'éloignant des villes et des grandes voies de communication; en traversant des forêts profondes; en voyageant la nuit comme le jour, sans ponts, sans chemins, sans repos, sans abri. Quelle indomptable résolution! quel courage, Messieurs, digne de l'héroïne qui dit: « Quand je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux, j'irai! »

Obstacles de la réception et des examens: Charles VII hésite: que lui veut cette fille d'un paysan de Lorraine? Vainement se présente-t-elle à lui, en joignant, dans un accord sublime, la grâce et l'aisance à la modestie, la noblesse à la simplicité; vainement l'a-t-elle reconnu, malgré son déguisement et ses dénégations, au milieu de trois cents gentilshommes, parmi lesquels il se dissimule et s'efforce de rester confondu; vainement lui a-t-elle découvert un secret que nul autre que lui ne peut connaître; vainement l'étonne-t-elle par sa résolution, son air inspiré, sa dextérité à manier un coursier et à s'acquitter de chevalerie; il hésite de plus en plus. Que diront les Anglais? Employer un pareil auxiliaire, n'est-ce pas s'exposer à leurs dérisions, s'avouer décidément vaincu, et augmenter encore l'insolence des vainqueurs? De là des examens sans fin: examens des docteurs qui remontent longuement, par la sainte Écriture, qu'on ne doit pas se fier à l'héroïne; examens des matrones et du parlement, qui, à la question décidée par les docteurs, qu'on peut licitement, c'est-à-dire sans péché, essayer de s'en servir, font succéder celle de savoir si on le peut sagement et utilement. Où est ici, comme on l'a dit, l'entraînement irréfléchi d'une aveugle superstition? Je ne vois que de la défiance et des précautions excessives. Au lieu d'entraînement, je ne vois qu'hésitation; mais comment, seule, la jeune fille n'hésite-t-elle pas, quand tout le monde hésite autour d'elle, le roi, les grands, les magis-

(25) « On a beau faire, disais-je, à ce sujet, dans mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, en 1847, Dieu sera toujours la source du pouvoir, et c'est par lui que les rois régneront toujours; or, le sacre n'est que l'expression de cette doctrine qui ne pourra jamais changer. Les peuples modernes ont bien pu vouloir que leurs rois n'eussent rien de sacré, afin de pouvoir, dans l'occasion, jouer, sans remords, avec leurs têtes; mais cela ne détruit pas le droit de Dieu. Que pour avoir abusé contre lui et son Église de l'autorité divine dont il les avait revêtus, et l'avoir fait servir à leurs mauvaises passions, il ait permis que le sceau de la majesté divine fût un

moment effacé de leurs fronts, c'est un châtement qui ne fait rien au principe. Le jour où l'on sera las de voguer au souffle turbulent des révolutions, il faudra bien jeter l'ancre au delà des flots soulevés par la tempête. Le jour où rois et peuples prendront au sérieux leurs fonctions diverses, il faudra bien que la puissance suprême reçoive de la religion la consécration qu'elle peut seule lui donner. Le pouvoir électif ne sera point un obstacle. Pourquoi l'onction divine ne viendrait-elle pas consacrer le choix populaire? La voix du peuple n'est-elle pas la voix de Dieu? » J'ai prophétisé sans le savoir.

trats, les docteurs, les évêques, et par conséquent, en quelque sorte, l'Eglise elle-même (26).

Ainsi donc, obstacles de la sagesse humaine qui tâtonne, de la politique qui délibère, de la théologie qui discute, de la science qui examine et se trouble, du respect humain qui craint les railleries. Obstacles dans les moyens : il est enfin décidé qu'on emploiera l'étrange secours que le ciel paraît envoyer ; mais voyez avec quelle réserve ou plutôt avec quelle défiance ! L'héroïne demande des troupes, *non en grand nombre*, dit-elle, et l'on incidente, et l'on dit : « Puisque Dieu est avec vous, pourquoi des soldats ? Les hommes d'armes combattront, dit-elle, et Dieu donnera la victoire. » En effet, c'est bien ainsi qu'il intervient dans les choses humaines, où il demande le concours de la volonté : *Gratia Dei mecum*. (I Cor., XV, 10.) On essaie donc de mettre l'héroïne à même, non pas de faire lever le siège d'Orléans, on n'ose pas même y songer, mais de jeter quelques vivres dans la place. On lui confie pour cela, deux ou trois mille hommes ; mais au lieu d'arriver par la Beauce, comme elle le demande, afin d'éviter un engagement aux chances duquel on ne veut pas s'exposer, on la fait arriver par la Sologne, c'est-à-dire précisément du côté où l'*embastillement* de la place présente un réseau plus inexpugnable, et où le fleuve se trouve entre elle et la ville. Sur les trois mille hommes qui l'ont suivie, deux cents lances se décident à franchir les murailles avec elle, après avoir passé la Loire à Chécy ; les autres retournent à Blois, et, quand elle les réclame, le tiers seulement lui arrive et consent à suivre sa fortune. Est-il possible d'être plus mal secondé ?

Obstacles dans les conseils et la jalousie des chefs : après avoir passé tout le jour à cheval, sans prendre ni nourriture, ni repos ; après avoir couché sur les champs, dans son armure, la jeune guerrière était entrée dans Orléans, et était venue, au milieu des acclamations de la multitude, s'agenouiller au pied des autels. Le peuple à qui elle adressait *de moult douces paroles*, dit la chronique, en lui souriant d'un

(26) Jeanne d'Arc eut bien moins de peine à vaincre les Anglais qu'à se faire accepter du roi et à triompher de ses conseils. L'archevêque de Reims lui faisait, entre autres, une opposition désespérée. Les docteurs s'épuisaient en questions subtiles et embarrassantes. Un certain frère Séguin, docteur en théologie, *bien aigre homme*, dit la chronique, s'avisait de lui demander, dans son jargon limousin, quelle langue parlaient les voix dont elle se disait assistée. — Meilleure que la vôtre, dit la Pucelle, piquée sans doute de la manière peu courtoise dont le docteur avait posé sa question gasconne. — Or, sus, croyez-vous en Dieu ? dit le docteur mécontent. — Mieux que vous, répliqua la jeune fille, encore plus indignée d'une pareille question. — Dieu ne veut point qu'on le croie, dit alors le docteur irrité, à moins que tu ne fasses un signe par lequel il de-

moult doux sourire, le peuple était ivre de joie et ne pouvait se lasser de contempler son héroïne, fier sans doute de ce qu'un sang plébéien coulait dans ses veines. Plus près de Dieu parce qu'il n'est point ébloui par l'éclat de la fausse science et par les paradoxes de la pensée, le peuple croit sans peine à l'intervention du ciel ; mais il n'en était pas de même des vieux chefs de guerre qui craignaient de se voir enlever la gloire d'une longue résistance, et répugnaient d'ailleurs à incliner, devant une jeune fille sans nom, leur vieille expérience et leurs blasons féodaux. Aussi, quand, dès le lendemain, l'héroïne propose de marcher à l'ennemi, son avis est mis aux voix et rejeté : on voudrait se passer d'elle. Tandis qu'elle cherche un peu de repos dans le sommeil, quelques capitaines vont attaquer en toute hâte, une bastille anglaise ; mais au lieu des lauriers qu'ils espèrent moissonner, ils ne trouvent qu'une défaite honteuse. L'héroïne, à qui le désastre des siens est montré dans une vision surnaturelle, et qui ne peut pas voir couler le sang français sans que les cheveux, dit-elle, lui dressent sur la tête, l'héroïne saisit ses armes et accourt, son étendard à la main. Le feu jaillit sous les pas de son coursier. A peine arrivée, elle fait refluer devant elle le flot des fuyards, refoule les Anglais dans leurs retranchements et emporte la bastille.

Malgré ce beau fait d'armes, dès le lendemain, les chefs s'assemblent à son insu pour délibérer. Conduite à ce conseil par son inspiration, elle entre, en témoignant hautement son indignation, et veut savoir ce qui a été résolu. On le lui cache en partie, elle insiste ; on lui dit tout, elle l'approuve, et le soir même les décisions sont changées ! La mauvaise volonté des chefs éclate dans les moindres détails. Instruite des mouvements de Falsloff, dont elle veut à tout prix empêcher la jonction avec les assiégeants, elle est obligée de menacer Dunois de lui faire trancher la tête, s'il ne l'avertit pas de l'approche du vainqueur de Reuvray.

Donc, obstacles dans les conseils et la mauvaise volonté des chefs ; obstacles plus grands encore dans l'exécution. Mal secondée dans la place, elle ne l'est pas mieux

meure évident qu'il te faut croire ; et bien me semble qu'on ne doit point conseiller au roi, notre sire, de te donner des gens de guerre, pour les mettre en péril, si tu ne montres aucun signe. — En mon Dieu, dit la Pucelle avec dignité, je ne suis point venue à Poitiers pour *faire signe* ; mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai pourquoi je suis envoyée. Je ne veux point tenter Dieu ; mais je sais bien le signe qui m'a été donné, c'est de faire lever le siège d'Orléans et de mener le roi sacrer à Reims. Qu'on me donne *gens d'armes*, si petite compagnie qu'on voudra, et j'y irai : venez-y, vous, ajoutant-elle, et vous verrez (a) ! Voilà les gens à qui Jeanne d'Arc avait affaire. On voit que, s'il y a quelque reproche à leur adresser, ce n'est pas d'avoir montré trop d'enthousiasme pour l'héroïne.

(a) Extrait de mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. 1^{er}, p. 114-115.

d'abord sur le champ de bataille. A peine a-t-elle planté son étendard au pied de la redoutable bastille des Augustins, que les siens reculent presque sans combat. Un moment emportée jusque sur le fleuve par la masse compacte des fuyards, elle les recueille, leur fait tourner visage, repousse l'ennemi victorieux, et, quoique blessée par une chausse-trape, va de nouveau planter son étendard au bord du fossé, et chasse les Anglais de cette redoute formidable.

Restent de ce côté les Tournelles, si fortes, si inexpugnables, si bien défendues par des retranchements, de hautes murailles, des fossés pleins d'eau et un ennemi exaspéré par ses défaites, que les chefs regardent comme une témérité de les attaquer, avant d'avoir reçu des renforts. L'héroïne leur fait, malgré eux, passer la nuit sur le champ de bataille, tandis qu'elle va, de sa personne, chercher dans la ville ce qui est nécessaire pour livrer l'assaut (27); mais le lendemain, quand elle veut sortir, le gouverneur lui barre le passage avec ses hommes d'armes : il faut qu'elle lui passe sur le corps, pour aller continuer le cours de ses victoires. Elle arrive; l'attaque commence; comme toujours au poste des braves, la première parmi les premiers, elle agite son étendard au milieu d'une nuée de feu et de fumée, et d'une grêle de pierres vomies par une artillerie formidable; mais c'est en vain qu'elle semble se multiplier pour être partout à la fois, sublime d'enthousiasme et d'intrépidité, s'efforçant de faire partager sa confiance et son ardeur, et faisant retentir le nom du Dieu des armées, avec des promesses de victoire, à travers la mêlée. Trois fois déjà, elle a ramené au combat nos phalanges épuisées par six heures de lutte acharnée et sans succès, quand, ô douleur! elle les voit reculer de nouveau, malgré ses efforts. Alors n'écoutant que son courage, elle saisit une échelle, l'applique au rempart et s'élance au sommet des retranchements; mais à peine y a-t-elle fait flotter son étendard qu'un trait l'atteint à l'épaule, et la renverse au fond du fossé. On l'emporte mourante; la blessure est affreuse; le sang jaillit à gros bouillons! Les chefs accourent et l'environnent, le front tristement penché par la douleur, quand, tout à coup, remplie d'une force surhumaine, elle saisit le trait qui perce de part en part, et l'arrache de sa blessure! O héroïnes de l'antiquité, vous voilà vaincues par l'héroïne chrétienne, non-seulement en pureté, mais en courage! Par un prodige nouveau, à peine a-t-on apposé sur la plaie je ne sais quel grossier appareil, que l'intrépide guerrière, domptant sa douleur, remonte à cheval, et ramène au combat nos guerriers électrisés. Les Tournelles cèdent enfin à ce dernier effort, et, le soir même, l'héroïne rentre par le pont, comme elle l'a prédit le matin, dans Orléans délivré, au milieu des acclamations de la multitude qui se presse

dans les églises et fait retentir les voûtes sacrées des accents de sa reconnaissance : cri touchant de tout un peuple dont l'écho, répercuté à travers les siècles, est venu jusqu'à nous.

Voilà donc Orléans délivré, et par conséquent la première partie de la mission divine de Jeanne d'Arc accomplie. Maintenant du moins, ô noble et généreuse héroïne, sera-t-on plus docile à votre voix? Hélas! moins que jamais; mais telle est votre destinée : il faut que la prudence et la politique viennent contrecarrer tous vos desseins, afin qu'il reste bien établi qu'il n'y a rien d'humain ni dans votre entreprise ni dans vos succès. Après tant d'obstacles vaincus, vous en trouvez de plus grands encore dans la mollesse et l'indécision de Charles VII. Dès le lendemain de la victoire, vous vous dérobez aux ovations des Orléanais, et vous accourez auprès de lui pour l'entraîner à Reims; mais vous le trouvez dans la même irrésolution. Avant de songer au sacre, il faut, dit-il, chasser l'ennemi des places qu'il occupe sur la Loire; vous insistez, il refuse de vous suivre.

L'héroïne retourne à Orléans, vole à Jargeau, rallie là encore, nos bataillons sous le feu de l'ennemi, est précipitée, comme devant les Tournelles, du haut des remparts au fond du fossé, sous le choc d'une pierre énorme qui se brise sur son casque et déchire son étendard, puis se relève et s'élance de nouveau au sommet des échelles, avec plus d'intrépidité. Jargeau est emporté; Meung, Beaugency se rendent sans coup férir; quinze mille Anglais, débris de tant de défaites, fuient à travers la Beauce. « Quand ils seraient pendus aux nues, s'écrie l'héroïne, nous les aurons! » Elle les poursuit, les atteint, les écrase à Patay, achève ainsi de balayer les bords de la Loire, et revient auprès de Charles VII qu'elle trouve plus irrésolu que jamais. Tant de prodiges n'ont pu encore vaincre l'habitude qu'il a prise de désespérer. Pour gagner du temps, il indique d'autres places à assiéger. Avec une armée, pour ainsi dire naissante, objectent les plus avisés; sans vivres, sans matériel de siège, comment traverser quatre-vingts lieues de pays tout entier au pouvoir de l'ennemi? La route n'est-elle pas hérissée de forteresses qu'il faudra ou emporter d'assaut ou laisser derrière soi, comme des avalanches menaçantes? C'est ainsi que jusqu'à la fin l'héroïne a mille fois plus de peine à triompher des raisonnements, de la mollesse et de l'irrésolution des siens que du courage de l'ennemi et de ses efforts désespérés. Est-elle enfin parvenue à entraîner l'armée sur ses pas! A peine au pied des murs de Troyes qui fait mine de résister, le spectre de la famine venant à se dresser, tout à coup, aux yeux des imaginations troublées, tous les avis sont pour un mouvement rétrograde. Pour contenir un moment cette incroyable ardeur à recu-

(27) Voyez, dans mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, les comptes de la ville d'Orléans, à ce sujet.

ler toujours, il faut que l'héroïne promette au roi que, dans vingt-quatre heures, la place sera en son pouvoir, et que, le lendemain, sa prédiction se vérifie (28).

Enfin, le 14 juillet 1429, Charles VII faisait à Reims son entrée solennelle, et, le lendemain, était sacré au milieu des acclamations du peuple et de l'armée, en présence de l'héroïne qui, pure, sereine, radieuse, triomphante, le casque en tête et son étendard à la main, attirait tous les yeux et concentrait tous les regards. Gloire à vous ! gloire à vous, ô incomparable héroïne ! Quel beau jour ! Que vous deviez être belle en ce moment, dans l'éclat de la jeunesse et du triomphe, dans votre costume de guerre, avec ce glorieux étendard auquel était attachée la victoire, et dont vous disiez devant vos juges : « qu'ayant été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur ! »

Vraiment elle a bien dit la légende royale : *Conciliis firmata Dei* : soutenue, guidée par les conseils de Dieu. J'en ai trouvé une première preuve dans les obstacles sans nombre qu'elle eut à surmonter, j'en trouve une seconde dans la grandeur et la rapidité de ses succès. Quel prodige, Messieurs ! Une jeune paysanne intervient tout à coup dans une lutte gigantesque qui dure depuis plusieurs siècles ; elle jette son épée dans la balance, et aussitôt tout prend un autre aspect. En quelques jours, elle délivre Orléans et d'autres villes depuis longtemps assiégées. En moins de trois mois, elle change le sort de deux grands empires, fait sacrer son roi, en quelque sorte, malgré la France et malgré lui ; sauve sa patrie ; humilie la plus fière nation de la terre ; lui fait lâcher une proie qu'elle étroit depuis trente années, et la réduit au rôle de vaincue, après tant de victoires. Aux coups soudains frappés par cette jeune fille, les princes de la mer sont dans la stupeur : *Principes maris induentur stupore*. (Ezech., XXVI, 16.) La vieille Angleterre, tout à l'heure encore si joyeuse, fait entendre des cris lamentables ; elle pleure ses enfants immolés et ses légions anéanties. A cette vue, Messieurs, comment ne pas s'écrier avec les magiciens de Pharaon, vaincus par Moïse : *Ici est le doigt de Dieu ! « Digitus Dei est hic. »* (Exod., VIII, 19.)

(28) « Devant Troyes, le défaut de vivres et d'argent faillit tout compromettre. Le mauvais vouloir de l'archevêque de Reims contre la Pucelle parut là, de nouveau, dans tout son jour. Il s'évertua à démontrer, sans dire un mot de l'héroïne, qui ne fut pas même appelée au conseil, que la prudence faisait un devoir de rétrograder et de retourner sur la Loire. La plupart des capitaines étaient de cet avis. Le roi s'y était rangé le premier, et paraissait avoir perdu toute foi dans la vierge inspirée, aux instances de laquelle il n'avait, du reste, cédé qu'à regret, en s'engageant dans ce voyage de Reims. Ce prince semblait prendre à tâche de se mettre toujours en travers sur le chemin de sa fortune, et la sagesse humaine s'efforçait, en toute occasion, d'arrêter le dessein providentiel. Ainsi devaient aller les choses, afin que le fabuleux instrument de salut, choisi

Oui, vraiment elle a bien dit la légende royale : *Conciliis firmata Dei*. Oui, Jeanne d'Arc était guidée par les conseils de Dieu : j'en appelle à l'impression vraiment miraculeuse qu'elle fit sur les Anglais. Des milliers de braves sont venus successivement prêter à Orléans le secours de leurs bras et de leur courage, et n'ont réussi qu'à prolonger sa lente agonie : l'héroïne paraît, et aussitôt tout est changé ! Les bastilles ennemies, hier encore si bruyantes, sont maintenant silencieuses. Les noms de Crécy, d'Azincourt et de Poitiers ont cessé d'y retentir au milieu des chants de l'orgie. La jeune guerrière passe et repasse, à la portée du trait, sous les yeux des Anglais qui sont comme pétrifiés dans leurs retranchements. Elle parcourt, avec une multitude en désordre, l'espace qui sépare la ville de leurs lignes, jusque-là si menaçantes, et ils n'essaient pas même de la troubler. Ils la regardent passer, dit un de leurs historiens, avec un étonnement stupide (29) : une puissance surhumaine semble enchaîner leurs bras. Dès la première attaque, ils abandonnent leurs plus fortes redoutes, et, après la seconde, ils quittent leur camp qu'ils désespèrent de pouvoir défendre, laissant, pour mieux fuir, leurs armes, leurs morts, leur fierté et leurs espérances.

Encore une fois, elle a bien dit la légende royale : *Conciliis firmata Dei*. Oui, ô immortelle héroïne, vous étiez soutenue par les conseils de Dieu : j'en prends à témoin le changement subit qui s'opère en vous après le sacre de Reims ; quand vous continuez de coopérer à une œuvre qui peut et doit désormais s'achever sans vous. Vous n'êtes plus évidemment ce que vous étiez d'abord, c'est-à-dire résolue, ferme, inébranlable, ardente, inspirée, forte enfin de la force de Dieu, comme dit encore la devise héraldique de votre famille : *Virtute firmata Dei*. Vous ne dominez plus, par l'impulsion du ciel, la sagesse et les conseils des hommes ; vous ne savez plus communiquer la confiance qui vous anime et l'ardeur qui vous dévore ; vous ne savez plus triompher à la fois de ceux que vous voulez combattre et de ceux que vous voulez sauver ; enfin vous ne savez plus marcher vers le but avec une force irrésistible, entraînant tout après vous. Vous êtes toujours pieuse comme les anges ; toujours

par la Providence, parût mieux n'agir que par la seule lumière et la force de Dieu.

Tout ce que put faire un conseiller plus sage fut d'obtenir qu'on ne prit aucune décision sans avoir entendu la Pucelle. Elle heurtait, précisément, en ce moment là même, à la porte du conseil. Quand elle fut introduite et qu'on l'eut mise au courant de la délibération, elle s'adressa au roi, et, avant de dire son avis, lui demanda si elle serait crue. Charles VII n'ayant voulu s'engager à rien, pour le déterminer à rester un jour de plus, elle fut obligée de lui promettre que, le lendemain, la ville de Troyes serait en son pouvoir : ce qui eut lieu, grâce à l'activité prodigieuse qu'elle déploya, toute la nuit, pour livrer l'assaut dès la pointe du jour. » (Extrait de mon *Histoire de Jeanne d'Arc*.)

(29) HUME, *Histoire d'Angleterre*.

modeste, comme lorsque vous refusiez les riches fourreaux de drap d'or et de vermeil que vous offraient les habitants de Tours et les prêtres de Fierbois; vous portez encore noblement votre armure; vous vous battez toujours comme un lion, parce que Dieu vous a fortement trempée, comme il trempe les héros; mais votre voix n'électrise plus les guerriers; mais votre front ne s'illumine plus du rayon des splendeurs divines; mais votre œil et votre parole sont sans flamme, et l'ennemi, que votre nom seul faisait trembler, peut soutenir votre présence.

Jamais vous n'avez déployé plus de courage qu'à Montépiloy, et cependant vous ne pouvez pas empêcher l'armée anglaise de rentrer dans Paris. Jamais vous n'avez montré plus de valeur et d'intrépidité guerrière que sous les murs de la capitale, où, malgré une affreuse blessure, pendant de longues heures, tant que dure le jour, vous restez à la portée du trait, sur le talus des fossés; mais vous avez brisé votre épée mystérieuse, et votre étendard sacré a roulé dans la poussière. Aussi, malgré vos efforts, Paris résiste, et Charles VII lui-même vous échappe avec son armée. Si vous emportez Saint-Pierre-le-Moutier, si vous écrasez Franket d'Arras, vous échouez devant La Charité; vous échouez plus tristement encore sur les bords de l'Oise, et vos saintes ne vous apparaissent un moment, sur les murs de Melun, que pour vous annoncer votre fin prochaine. A partir du sacre, Messieurs, Dieu se retire, et l'instrument est brisé (30).

Consiliis firmata Dei : soutenue, guidée par les conseils de Dieu : j'en trouve une nouvelle preuve dans l'assurance même de l'héroïne et les moyens qu'elle met en usage. Quand on l'accable de raisons plus ou moins irréfutables, quand elle soutient

(30) A Montépiloy, près de Senlis, il y eut de nombreuses et fortes escarmouches entre l'armée française et les Anglais, retranchés, selon leur usage, dans une forte position d'où ils ne voulurent jamais sortir qu'en petites troupes qui, refoulées par les nôtres, se réfugiaient toujours derrière les pals et les fossés de leur camp. Mais les dures leçons d'Azincourt et de Poitiers avaient profité aux généraux français qui, contents de faire insulter les Anglais par les plus braves des leurs, dont la plupart allaient jusque sous les retranchements, leur reprocher leur couardise, n'engagèrent jamais l'armée tout entière. Cependant, les combats de détail durèrent du matin jusqu'au soir, et la Pucelle y fit des prodiges de valeur. Mais son mandat divin était expiré; Dieu n'était plus avec elle pour la soutenir et faire tout plier sous son ascendant irrésistible. Aussi, le lendemain de cette journée, les Anglais purent reprendre paisiblement le chemin de la capitale, et attendre, derrière ses remparts, les molles attaques de l'armée française. Je dis les molles attaques, car, à l'exception de la Pucelle et de ses plus zélés partisans, l'assaut ne fut pas franchement donné. Le roi et ses conseillers, qui n'aspiraient qu'à regagner les bords de la Loire, profitèrent du premier échec pour y retourner en toute hâte, comme des vaincus; tandis que leur marche, de Loches à Reims, et de Reims à Paris, avait été un véritable triomphe.

comme une espèce de siège dans les conseils et au milieu des docteurs, elle se contente de répondre : « Il y a ès livres de Messire, c'est-à-dire de Dieu, plus qu'ès vôtres; vous avez esté à votre conseil, et moy j'ay esté au mien. »

C'est au nom du ciel qu'elle somme les Anglais de quitter la France et qu'elle anime les siens; c'est le nom du Dieu des armées qu'elle jette dans la mêlée sanglante; c'est par son assistance qu'elle promet la victoire. Les gros bataillons lui importent peu, s'ils ne sont pas dignes, par leur sainteté, de la protection divine. C'est à jeûn qu'elle marche au combat, après de longues prières; après s'être purifiée dans le bain sacré de la pénitence et nourrie du pain du ciel, à la table des anges. Elle ne demande aux hommes qu'une faible coopération : elle attend tout de Dieu.

Consiliis firmata Dei : j'en trouve une autre preuve encore dans la connaissance que l'héroïne a de l'avenir et des choses cachées. Elle découvre au roi un secret intime que lui seul peut connaître, qui n'est pas sorti de ses lèvres, et qu'il est de son intérêt de ne révéler à personne (31). Elle le reconnaît, bien qu'elle ne l'ait jamais vu, malgré son déguisement et ses dénégations (32). A cent cinquante lieues de distance, le jour même du combat, elle annonce à Baudricourt la défaite de Rouvray. Cinq ans avant qu'Orléans soit assiégée, elle prédit qu'elle le délivrera; qu'elle y fera entrer des vivres sans qu'on puisse l'en empêcher; qu'elle sera gravement blessée devant cette place; mais qu'elle ne mourra pas de cette blessure; qu'elle fera sacrer Charles VII à Reims; qu'elle ne durera qu'une année ou guère au delà; enfin, que, dans sept ans, les Anglais auront quitté la France, et tout

(31) On croyait ce secret enseveli avec Charles VII et l'héroïne, car elle n'a jamais voulu le découvrir à ses juges. Toutes les fois qu'ils la ramenaient à cette question qu'ils auraient tant voulu éclaircir, elle se contentait de répondre : *Passez outre*, ou bien : *Vous ne le saurez pas de par moi*. Ce secret serait resté impénétrable, sans un manuscrit du temps où il se trouve assez bien expliqué.

Il s'agissait d'une prière que Charles VII avait faite dans son cœur, au château de Loches, sans prononcer aucune parole. Dans cette prière, il demandait à Dieu de lui donner gain de cause, s'il était vrai qu'il fût véritablement l'héritier de la noble maison de France et que le royaume lui appartint. Sa mère étant plus que suspecte sous le rapport de la fidélité conjugale, on conceit que ce doute, s'il eût été connu, serait devenu une arme redoutable entre les mains des ennemis de la France. Voilà pourquoi Charles VII ne l'a découvert qu'une seule fois, à un de ses amis les plus intimes, et seulement en 1480, quand il n'était plus possible d'en abuser contre lui. Une grande partie de ses sujets étant déjà en pleine révolte, parce qu'ils doutaient de la légitimité de sa naissance, qu'auraient pensé ceux qui étaient restés fidèles, s'ils eussent pu savoir qu'il en doutait, ou du moins, qu'il en avait douté lui-même? (*Voy. mon Histoire de Jeanne d'Arc*, t. 1^{er}, p. 102 et suivantes.)

(32) Voyez plus haut, col. 598.

se vérifie (33) ! Or, ces prédictions nombreuses, précises, circonstanciées, sur des événements peu probables, compliqués, indépendants les uns des autres ; ces prédictions, dis-je, dans une personne d'ailleurs parfaitement saine de corps et d'esprit, comme le prouvent sa contenance et sa santé inaltérable, au milieu des fatigues, des veilles, des blessures et des émotions de la guerre, ces prédictions, encore une fois, font crouler par la base le système des hallucinations. Je ne parle pas du somnambulisme ; c'est par trop ridicule.

Consiliis firmata Dei : j'en prends à témoin les contradictions sublimes qui forment, pour ainsi dire, le fond de son caractère. Jamais courage plus mâle, jamais cœur plus sensible et plus tendre. Rien n'est capable de la faire reculer d'un pas, quand il s'agit de faire face à l'ennemi ; mais elle se retire, les larmes aux yeux, quand les Anglais vomissent contre elle je ne sais quelles grossières injures qui blessent ses chastes oreilles. Héroïne incomparable, elle joint la piété des saints à l'intrépidité des héros, la pudeur des vierges à la bravoure du soldat, le courage des lions à la douceur des agneaux. Lettres, remontrances, sommations répétées, elle n'épargne rien pour éviter l'effusion du sang ; mais, une fois les moyens de conciliation épuisés, rien n'égale son impétuosité dans l'attaque, son ardeur dans la mêlée, son indomptable énergie pour rallier les fuyards, revenir à la charge et presser la victoire. Elle est toujours la première au bord des fossés ; la première, elle applique les échelles, monte, tombe, remonte, en jetant au vent d'héroïques paroles : « En avant ! en avant ! tout est vostre ! — A l'assant ! gentil duc, as-tu peur (34) ? » Mais à cette ardeur et à cette impétuosité elle joint une admirable retenue : contente d'écartier l'ennemi, elle ne donne jamais de coups mortels (35). Quand elle a vaincu, son premier soin est d'arrêter la furie des vainqueurs. Ange des batailles tant que dure le combat, c'est un ange de charité après la victoire : des larmes dans les yeux et des plaintes sur les lèvres, elle soutient la tête mourante et console l'agonie des vaincus (36).

Consiliis firmata Dei : guidée par les conseils de Dieu : j'en trouve enfin la preuve

(33) Ces prédictions sont consignées dans une lettre du sire de Rostaer, gentilhomme flamand, à quelques seigneurs de Belgique. Cette lettre, écrite de Lyon, le 22 avril 1429, est antérieure à l'accomplissement de ces prophéties ; car Jeanne d'Arc n'entra à Orléans que le 29 du même mois, ne fut blessée que le 5 mai suivant, et n'assista au sacre de Reims que le 11 juillet de la même année. (*Voy. mon Histoire de Jeanne d'Arc*, t. 1^{er}, page 138 et suivantes.)

(34) Jeanne d'Arc adressa ces paroles au duc d'Alençon, devant Jargeau, quand, au moment de monter à l'assant, le duc, jeune encore, semblait hésiter devant les bouches à feu qui vomissaient la mort.

(35) Elle frappait du plat de son épée ou de sa

irrécusable dans son propre témoignage. Elle dit, elle atteste, elle répète, à tout propos, que les anges et les saints lui apparaissent ; qu'ils forment son conseil ; que ce sont eux qui la soutiennent, la consolent, l'éclairent et la dirigent. Comment récuser un pareil témoignage ? Quel témoin ? Messieurs ! En fut-il jamais de plus compétent, de plus religieux, de plus loyal, de plus sincère, de plus pur, de plus vertueux, et parlant, de plus digne de foi ? Qui donc, à quatre cents ans de distance, osera se dire plus sûre que la libératrice de la France, du principe qui la fit naître ? Qui osera lui jeter à la face un démenti insultant ? Et cependant on l'a osé, et il n'est pas de suppositions misérables qu'on ait imaginées pour enlever à l'auguste héroïne son caractère de vierge inspirée. On a poussé l'audace jusqu'à lui disputer la légitimité de sa naissance, son nom, son identité, son bon sens, sa raison, sa gloire, ses vertus, son martyre même ! On a couvert son noble visage du masque de l'imposture ; comme au Christ, on lui a jeté sur les épaules le manteau de la folie. O honte ! et ce sont des Français, mais des Français de l'école de Voltaire. C'est pour cela même que je m'écrie avec plus de force que jamais : *Consiliis firmata Dei* ! Quand je vois l'incrédulité française, ardente à saper les bases de notre foi, s'acharner ainsi contre la libératrice de la France, je me dis : C'est qu'il y a là un grand fait à dénaturer, fait unique dans l'histoire, et dont toute la gloire revient à la religion. L'ardeur et le nombre des combattants me font mieux comprendre l'importance de ce fait prodigieux, et dès lors, loin de m'ébranler, ces attaques, que le souffle de la critique dissipe, du reste, comme une vaine fumée (37), me confirment de plus en plus dans ma croyance intime et profonde à l'inspiration de l'héroïne. J'y crois, et ici je voudrais que ma voix pût percer ces murailles ; je voudrais pouvoir me faire entendre de toute la France, du monde entier ; oui, je crois à la mission divine de Jeanne d'Arc ; j'y crois d'autant plus fermement que les incrédules ont fait plus d'efforts pour la dénaturer ; qu'ils ont poussé l'aveuglement et la fureur jusqu'à oublier, pour cela,

haie d'armes, et jamais du tranchant. Ce qui répond victorieusement à ceux qui ont osé l'accuser de cruauté, parce qu'elle a menacé Dunois de lui faire trancher la tête, s'il ne l'avertissait pas de l'arrivée de Falsioff, et qu'elle a laissé la justice suivre son cours à l'égard de Franket d'Arras.

(36) *Voy. mon Histoire de Jeanne d'Arc*, t. I, pages 228 et 329.

(37) J'ai réfuté, dans mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, surtout dans le tome II, *passim*, les diverses calomnies imaginées par les incrédules contre l'héroïne, en haine de son caractère religieux. Il est si dur pour certains hommes d'être obligés d'avouer que Dieu se mêle des choses du monde, et surtout qu'il s'en mêle d'une manière que n'approuve pas leur philosophie !

leur qualité de Français ; leur dignité d'homme, jusqu'à se déshonorer (38). Et quand bien même ils auraient trouvé, ce qu'ils n'ont pas fait, une explication quelque peu raisonnable, qu'importerait encore leur affirmation intéressée, sophistique et tardive, devant celle de l'héroïne ; devant ses vertus et son noble caractère ; devant les obstacles sans nombre qu'elle eut à surmonter ; devant la grandeur et la rapidité de ses succès ; devant l'impression miraculeuse qu'elle fit sur les Anglais ; devant le changement subit qui s'opéra en elle après le sacre de Reims ; devant son assurance et les moyens qu'elle mit en usage ; devant la connaissance qu'elle avait de l'avenir et des choses cachées ; devant les sublimes contradictions de son caractère ; enfin devant les flammes de son bûcher, à la lueur desquelles elle n'a pas cessé d'affirmer sa mission divine ? Mais je ne dois pas empiéter sur la seconde partie de ce discours. J'ai montré Jeanne d'Arc héroïne et libératrice de la France, en vertu de sa mission divine ; j'ai maintenant à la montrer martyre de la patrie, en vertu d'une assistance également divine ; seconde partie qui sera, comme je l'ai dit, la confirmation de la première.

SECONDE PARTIE.

Ici, Messieurs, l'orateur, comme l'historien, voudrait s'arrêter : il est triste, après de si beaux triomphes, d'avoir à retracer de lamentables revers. Cependant, hâtons-nous de le dire, la gloire de l'héroïne n'a point eu à souffrir de ce changement de fortune : elle s'est montrée aussi grande, plus grande peut-être dans ses revers que dans ses succès. Or, j'aime mieux, pour elle, cette sublime consécration du malheur qu'une fin obscure sous le chaume paternel, ou même sous les lambris dorés d'un manoir seigneurial. Mon admiration répugne à me la représenter terminant ses héroïques aventures par une mort sans gloire. Je la verrais avec peine finir comme le vulgaire ; quand on s'est élevé si haut, on ne peut plus descendre au niveau de la foule.

Après le sacre de Reims, quand le petit roi de Bourges, comme l'appelaient les Anglais, est redevenu, grâce à la vierge de Domremy, le suzerain de celui d'outre-Manche, capable désormais de faire, seul et sans miracles, lâcher prise à l'Angleterre ; maintenant que les lis, longtemps abattus, se sont relevés radieux, au souffle d'une miraculeuse prospérité, Jeanne d'Arc, qui sait que sa mission est accomplie, ou, comme elle le dit elle-même, que *le bon plaisir de Dieu est exécuté*, Jeanne d'Arc de-

vrait abdiquer son rôle militaire et regagner son hameau. Mais, réduite à sa propre prudence, privée désormais de toute communication divine pour se diriger dans sa conduite politique, elle se laisse aller à l'impulsion des conseils des hommes.

Il était dans la destinée de cette fille héroïque d'avoir toujours à combattre les conseils de la prudence humaine. A peine a-t-elle manifesté le dessein de se retirer, qu'amis et ennemis s'unissent pour la supplier de ne pas exécuter sa résolution. Les politiques veulent exploiter sa gloire : on sait combien l'ennemi la redoute ; combien elle est sympathique à l'armée et aux populations qui l'acclament ; on veut donc en faire un instrument pour de nouveaux succès, sauf à en rester bassement jaloux, et à la réduire à un rôle secondaire, afin que la gloire qu'on pourra moissonner, ne rejaille pas tout entière sur elle. En conséquence, le roi la prie et lui ordonne de rester (39).

Les témoins oculaires la représentent aux pieds de Charles VII, émue, fondant en larmes, suffoquée par les sanglots, *et faisant grant pitié*, dit la chronique, à ceux qui la voyaient en cet état. Cette fille des champs qui, il n'y a pas trois mois encore, quittait, avec le mâle courage des héros, le toit paternel, sa famille, sa mère, ses amis d'enfance, tout ce qui attache, par des liens si doux et si chers, aux lieux où s'est épanouie notre enfance, pour se lancer, seule et sans appui, dans une entreprise telle que jamais fille de prince, d'empereur ou de roi, que jamais femme au monde n'a osé, non pas en tenter, mais en rêver une semblable ; cette jeune fille qui a tant de fois affronté la mort sur la brèche, ou dans la mêlée sanglante ; qu'on a toujours vue la première à l'assaut, au plus fort du péril, calme en face de l'ennemi, comme au milieu des siens ; cette jeune fille qui, blessée plusieurs fois, a vu son sang couler sans effroi ; qui, avec un courage surhumain, a arraché le trait de sa blessure, consolé ceux qui pleuraient autour d'elle, puis les a ramenés à l'assaut et à la victoire ; maintenant que tout lui a réussi, en dépit de tous les obstacles ; maintenant qu'elle est parvenue au comble de la gloire et de ses désirs, la voilà au pied de son roi, fondant en larmes, tremblante d'émotion, sans force désormais, comme un arc rompu par la tension. Ce n'est presque plus qu'une fille ordinaire, faible, timide, accablée par les sentiments qui l'oppressent et débordent de son cœur. Elle qui rassurait les timides, stimulait les tardifs et criait toujours : *En avant ! la voilà*

(38) Allusion à l'infâme poème de Voltaire.

(39) Ainsi, l'impulsion a dû lui venir de deux points opposés : de la part de ses amis et de ses ennemis : les premiers par amitié, par enthousiasme, par entraînement, et aussi par intérêt, parce qu'ils avaient, comme le duc d'Alençon, des domaines à recouvrer, et qu'ils désiraient profiter de l'ascendant reconquis, du mouvement imprimé et de la vigueur

avec laquelle Jeanne d'Arc savait conduire les opérations de la guerre ; les autres par calcul. Quoique non encore revenus de leurs préventions contre l'héroïne, ils pensèrent qu'il était d'une bonne politique de s'en servir, comme d'un instrument, pour de nouveaux triomphes, sauf à l'abandonner au premier revers, comme ils l'ont fait, quand le charme aurait cessé.

qui recule pour la première fois et demande à rester dans l'inaction.

Puis, une fois rentrée dans la carrière militaire, elle se laisse emporter par l'ardeur de son amour pour la France. Elle s'épuise en tentatives infructueuses, s'égare, se fourvoie, tombe dans des méprises, dans des fantes, peut-être, dont le Dieu trois fois saint, qui voit des taches jusque dans ses anges, a voulu la purifier. Ce grand Dieu conduit ceux qu'il donne pour modèles et pour sauveurs aux nations par de si rudes voies! Il leur fait emporter le ciel par de si sublimes violences! Qui sait, d'ailleurs, ce qui s'est passé dans le cœur de l'héroïne, au moment de quitter ses compagnons d'armes? Qui sait si son rôle, désormais si glorieux, n'eût point pour elle quelque séduction? Qui sait, du moins, si, dans sa haute position, libératrice de sa patrie, environnée d'admirateurs, comblée d'éloges, chargée de lauriers, qui sait, dis-je, si plus tard et peut-être bientôt, l'éclat de sa gloire n'eût point ébloui ses regards? Peut-être qu'un jour elle eût été tentée de dire, comme ceux dont parle le libérateur d'Israël : Ce n'est pas le Seigneur, mais moi, qui, par la force de mon bras, ai fait toutes ces grandes choses : *Manus nostra excelsa et non Dominus fecit hæc omnia.* (Deut., XXII, 27.) Qui sait, dès lors, si, pour lui épargner la tentation de l'orgueil qui a fait tomber les anges ; pour la soustraire au poison dissolvant de la prospérité, Dieu ne lui a pas ménagé, tout exprès, les redoutables épreuves de l'adversité : pierre de touche des grandes vertus, des grands caractères et des grandes âmes?

Quoi qu'il en soit, Messieurs, c'est un douloureux spectacle que celui de l'héroïne, revenue à sa simple nature de jeune fille, s'efforçant de ressaisir la victoire et l'armée qui lui échappent, et prodigant en vain son sang et sa vie, dans une lutte à laquelle elle n'est plus appelée par les *voix du ciel*. Fatales journées que celles de Montépilloy, de Paris, de La Charité! Journée plus fatale encore que celle du 23 mai 1430, où les portes de Compiègne, fermées, trop à la hâte, ne permirent pas à l'intrépide guerrière de rentrer dans cette place, et d'échapper aux Anglo-Bourguignons! Ainsi tomba, de la chute des héros, les armes à la main, celle qui était le bouclier d'Israël!

Laissant Charles VII endormi de nouveau dans la mollesse et la volupté, l'héroïne avait reparu, avec quelques braves, sur le théâtre des combats. Les Anglais avaient mis depuis peu le siège devant Compiègne qui, par le cours de l'Oise, livrait la clef de la Normandie, et, comme cette place leur tenait visiblement au cœur, Jeanne d'Arc s'y était jetée pour la défendre. Elle est allée au loin sonner l'alarme et recueillir quelques lances; elle a voyagé toute la nuit; le matin même, trompant la vigilance des ennemis, elle a franchi leurs lignes, et est entrée dans la place. Puis, quelques

heures après, sans prendre de repos, sans donner aux assiégeants le temps de se reconnaître et de se fortifier davantage, elle sort de nouveau, à la tête de six cents armures et dirige une attaque vigoureuse contre les postes ennemis. Deux fois déjà, elle a refoulé les Anglais dans leurs retranchements; mais, à la troisième attaque, les Français décimés reculent devant les Bourguignons qui sont venus en foule grossir les phalanges ennemies. On a vu l'héroïne au premier rang dans l'attaque, elle est au dernier dans la retraite, pour la protéger. C'est en vain que, déployant tout l'héroïsme de son courage, elle s'épuise en efforts désespérés. La porte du bastion, d'abord encombrée par les fuyards, puis fermée par la peur, et plus vraisemblablement par la trahison, ne lui permet pas de rentrer dans la ville. Pour la première fois elle essaie de fuir, après une lutte acharnée; mais atteinte presque aussitôt par des archers picards, par des mains françaises! elle reste au pouvoir de l'ennemi.

Pleurez, ô filles de la France! car les nouveaux Philistins ont poussé des cris d'allégresse. Les fils d'Albion ont presque oublié leurs défaites; ils ont allumé des feux de joie. Jamais ils n'ont mieux montré la haute idée qu'ils avaient de l'héroïne, malgré leur mépris apparent. O honte! ô douleur! les temples de la capitale, les temples de la patrie, qui devrait être inconsolable, ont retenti d'actions de grâces impies. Des Français, plus Anglais que les Anglais mêmes, ont entonné des hymnes de reconnaissance. Ah! dans quel aveuglement, dans quel délire peuvent donc jeter les discordes civiles et les dissensions politiques!

C'est ici surtout que l'orateur voudrait s'arrêter. Tout à l'heure, ce n'étaient encore que des expéditions infructueuses et des présages sinistres; maintenant, hélas! nous n'avons plus en perspective que les hautes tours aux sombres murailles, les noires prisons, les geôliers, les houreux et les flammes homicides. Mais c'est ici, en même temps, Messieurs, que nous allons voir éclater de nouveau l'intervention divine; non plus pour faire de Jeanne d'Arc une héroïne, libératrice de la France, mais une martyre de la patrie, qui, en passant par le creuset de l'adversité, donnera, par son martyre même, la preuve la plus éclatante de sa mission divine.

Deux fois mise à l'enclène; élevée à la rançon d'un roi; trahie, vendue, livrée, comme son divin Maître, malgré sa qualité, en quelque sorte sacrée, de prisonnière de guerre; elle est traînée, pendant neuf mois, de prison en prison, de forteresse en forteresse: de Compiègne à Beaulieu, de Beaulieu à Beaurevoir, de Beaurevoir au Crotoy, du Crotoy à Rouen. Le calice de sa passion ne se présente pas encore à elle dans toute son amertume; elle ne sait pas encore qu'elle doit le boire jusqu'à la lie. Jeune, ardente, le cœur débordant de vie,

elle rêve encore de liberté; c'est si naturel quand on compte à peine dix-huit printemps! Deux fois, elle tente de s'échapper, et ne peut y parvenir. Dans sa dernière tentative d'évasion, s'étant précipitée du haut d'une tour, on la trouve évanouie au fond des fossés. Tombée, enfin, entre les griffes des léopards; enfermée dans une cage de fer; jour et nuit chargée d'une lourde chaîne qui lui prend le cou, les pieds et les mains, elle attend, dans cet horrible état, le moment de paraître devant ses juges.

Quels juges, grand Dieu! Des traîtres à leur patrie, qui, comme tous les renégats, ont le cœur plein de rage contre ceux qui sont restés fidèles; des lâches dont la peur a fait de vils instruments de la domination anglaise, jusqu'à donner leur assentiment pour la constitution d'un tribunal sans compétence, sans juridiction; d'un tribunal, en apparence inquisitorial, mais où l'on suit de tout autres lois que celles de l'Inquisition; des Anglo-Bourguignons enfin, dont les passions politiques ont endurci le cœur et perverti le jugement. Si, parmi les assesseurs, il en est qui s'étonnent de la qualité de pareils juges, tous du parti contraire à celui de l'accusée, et partant à la fois juges et parties; s'ils en est qui réclament, qui protestent, qui montrent enfin quelque justice et quelque pitié, on leur impose silence et on les intimide, en faisant briller le fer à leurs yeux: « Je vois que la mort menace, disait l'un d'eux, si l'on ne procède pas à la volonté des Anglais. » C'est qu'en effet l'Anglais est là, en armes, farouche, frémissant, et la hache toujours levée sur quiconque ne partage pas sa haine et ses fureurs.

Aussi quel procès inique! Tout ce que peuvent imaginer l'hypocrisie, le dépit, le ressentiment, la haine, la colère, la lâcheté, la perfidie et une vengeance implacable, s'y trouve à la fois réuni, et éclate dans les moindres détails (40): on s'y occupe de tout, excepté des intérêts de l'accusée. Comme celle du Christ devant les princes des prêtres, sa mort est résolue; mais, comme la sienne, on veut la faire précéder d'une condamnation solennelle; on veut lui faire désavouer sa mission divine, et par là, comme on le dit, *infamer le roi de France*.

Pour cela, la fraude, le mensonge, la calomnie, la falsification, la violence, l'intimidation, la suppression des pièces, des témoignages et des faits à décharge, tous les moyens sont bons. Il y a là, dans cette nouvelle Passion, un nouveau Caïphe qui a toute l'hypocrisie et la mauvaise foi du premier (41). Il intente à l'héroïne, sous le couvert de l'inquisition, un procès d'hérésie, et, malgré ses réclamations, il la laisse

dans les prisons séculières, entre les mains de ses ennemis implacables, et refuse constamment de la faire enfermer dans les prisons ecclésiastiques. Il la condamne pour défaut de soumission à l'Eglise; elle en appelle au Pape, et il refuse de se désister. Elle se plaint du poids de ses chaînes, il refuse de l'en délivrer. Il lui refuse tout, jusqu'aux consolations religieuses dont son âme est si avide, et qui lui seraient si nécessaires dans un pareil moment. Il ne lui permet pas même de s'arrêter quelques instants pour prier, devant une chapelle auprès de laquelle elle passe chaque jour pour se rendre auprès de ses juges. Que dis-je? chose inouïe! On abuse contre elle de ce que la religion a de plus sacré. Un misérable se trouve, qui consent à jouer auprès d'elle le rôle infâme de faux prisonnier de guerre, de compagnon d'infortune, d'ami, de confident, de confesseur même, et, sous prétexte qu'elle n'a pas droit aux sacrements de l'Eglise, trahit ensuite les secrets qu'il a pu lui arracher. Mais comme rien de criminel ne s'échappe de cette âme si pure, sûr des questions qu'on doit lui faire, le perfide lui suggère des réponses compromettantes, et s'efforce de troubler la lucidité de son jugement. Nous avons vu, dans cette ténébreuse affaire, un nouveau Caïphe; n'est-ce pas là un nouveau Judas (42)? Et que sont, pour la plupart, ces nombreux assesseurs, au milieu desquels l'héroïne se débat, comme sur un champ de bataille, sinon d'autres scribes et d'autres pharisiens? Sans égard pour son sexe, sans pitié pour son âge, son inexpérience et son ignorance des matières sur lesquelles ils l'interrogent, ils l'accablent de questions insidieuses, compromettantes, subtiles, profondes, auxquelles ils seraient eux-mêmes embarrassés de répondre. Comme une meute ardente qui bondit sur les traces d'une biche aux abois, ils la pressent tellement qu'elle s'écrie: *Eh! beaux messieurs, faites l'un après l'autre!*

Cependant, comme ses réponses sont pleines de bon sens, de franchise, de noble simplicité, souvent sublimes, on les tronque, on les altère, on les supprime, sous prétexte qu'elles sont inutiles à la cause (43). Des informations prises sur les lieux où l'héroïne a passé son enfance, ne donnant aucune prise à l'accusation, sont également supprimées; plus tard, on les réclame en vain, et celui qui les a recueillies est disgracié, après de violents reproches, parce qu'il s'est plus occupé de la vérité que des passions du principal accusateur. De faux greffiers sont apostés dont les minutes menteuses sont confrontées avec celles des notaires officiels, et l'on tire de tout cela je ne

(40) Voy. mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. II, de la page 61 à la page 521.

(41) Cauchon, évêque de Beauvais, que ses diocésains avaient chassé de son siège, à cause de ses opinions anti-nationales, et à qui les Anglais avaient promis l'archevêché de Rouen. On peut voir par là

d'où venait à cet homme le zèle infernal qu'il a déployé contre Jeanne d'Arc.

(42) Cet homme s'appelait Loiseleur.

(43) Voy. mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. II, *vassim*.

sais quel amalgame informe, falsifié, infernal, au moyen duquel on trompe la bonne foi des docteurs consultés. Enfin, au bruit de quelques réclamations qui continuent de se faire entendre parmi les assesseurs, ceux-ci sont définitivement écartés, et le procès continue à huis-clos, en présence de deux ou trois personnages dont on connaît les dispositions franchement hostiles contre l'accusée.

Quelle justice ! quel tribunal ! Pas de défenseurs, pas de conseils, pas de témoins à décharge, pas de débats contradictoires ! L'héroïne subit jusqu'à trente interrogatoires interminables ; et quelquefois deux dans un jour ! Dans l'intervalle, suggestions, exhortations perfides, monitions publiques et particulières ; il faudrait une tête et un corps de fer pour soutenir une pareille vie, même pendant quelques jours, et, après neuf mois de détention, l'héroïne la soutient pendant trois mois, sans repos, sans relâche, toujours dans les fers, toujours sous les yeux et entre les mains d'une soldatesque ennemie et brutale, qui se fait un jeu barbare de troubler son sommeil, d'insulter à son infortune, à sa vertu, et qui tente même de la lui ravir par la violence. A la fin, son sang est embrasé ; elle est brûlée par une fièvre ardente, et la procédure continue toujours. Et c'est ce moment-là même que le juge impitoyable choisit pour menacer l'héroïne de la torture et en étaler les instruments sous ses yeux ! Nul répit, nulle indulgence, nulle consolation, nul appui : tout a des yeux et des oreilles, tout est mensonge, trahison, haine, acharnement autour de l'accusée. Les murailles même ont des ouvertures perfides qui permettent au Pilate de cette nouvelle Passion, Pilate anglais (44), moins digne que le Pilate romain, de se montrer, de l'aveu même des historiens de sa nation, *aussi vil que barbare* (45).

Toutefois, Messieurs, ne nous plaignons pas des iniquités de ce procès ténébreux, puisqu'elles ont servi à rendre la mission de l'héroïne plus incontestable, en faisant mieux ressortir son innocence et ses vertus, et en constatant juridiquement toutes les particularités de son histoire.

Mais pourquoi faut-il que les acteurs de cette grande iniquité nous apparaissent, pour la plupart, marqués au front du caractère sacerdotal ? Ils se prévalent de ce titre pour sommer l'héroïne de reconnaître en eux l'Eglise militante, et de se soumettre à leurs décisions. Elle en appelle au pape, au concile, et n'est point écoutée : on la presse de se soumettre à l'Eglise militante. Elle dit en vain que l'Eglise du ciel, qui lui envoie de célestes messagers, et l'Eglise de la terre, c'est tout un ; qu'elle aime l'Eglise ; qu'elle voudrait la servir et verserait volon-

tiers son sang pour elle ; on ne tient aucun compte de cette soumission implicite, et on la condamne pour refus de soumission à l'Eglise ! Eh bien ! Messieurs, imiterons-nous la fausse *philosophie* ? Disons-nous avec elle que ces hommes étaient l'Eglise ? Non, non, ces hommes n'étaient pas l'Eglise, pas plus que Judas n'était le collège apostolique. Non, non, ces hommes n'étaient pas l'Eglise ; parce qu'un grand corps comme l'Eglise, un corps vaste comme le monde, ne peut pas être arbitrairement personnifié dans quelques membres obscurs et gangrenés : il n'y a qu'un seul homme en qui elle se personnifie, et par la bouche duquel elle rend ses oracles, et cet homme c'est le souverain pontife, le vicaire de Jésus-Christ. Non, non, encore une fois, non, cent mille fois non, ces hommes n'étaient pas l'Eglise. Quelques années après, l'Eglise faisait entendre sa grande voix ; mais c'était pour les accabler ; c'était pour casser leur jugement, comme plein d'erreurs, de calomnie et d'iniquité ; c'était pour proclamer l'innocence de l'héroïne, solennellement, à la face du monde, sur le théâtre de son supplice, dans le palais même où l'ambition, la peur, la haine et la vengeance s'étaient liguées pour la flétrir. Déjà la malédiction divine avait pesé, de tout son poids, sur ses juges qui, tous, après une vie courte, et misérable, avaient fini par une mort plus misérable encore (46).

Pendant le sinistre drame que j'ai pu comparer à la passion du Sauveur, touchait à son dénouement. Pour plus de ressemblance, on était précisément à la fin de la grande semaine où l'Eglise, en deuil, pleure la mort de son divin Epoux. Du silence de sa prison, l'héroïne pouvait entendre gémir, sous les voûtes de la chapelle du château de Rouen, les lamentations du prophète des douleurs. Quelle situation, Messieurs ! A dix-neuf ans, quand le cœur déborde d'espérance ; quand la vie bouillonne avec le sang dans les veines ; se voir chargée de fers ; enfermée entre de noires murailles ; n'entendre que la voix du géolier, le bruit des chaînes et le sinistre roulement des portes sur leurs gonds ! Etre, nuit et jour, harcelée par des juges iniques et des gardes impitoyables, sans rencontrer jamais un regard de bienveillance, une figure amie ! Entendre au loin la foule joyeuse s'ébattre au soleil du printemps, et, privée de tout exercice, respirer un air fétide ; se consumer dans une mortelle inaction ; quelle situation, encore une fois, surtout quand on est doué, comme l'héroïne, d'une activité dévorante ; quand on a respiré, toute sa vie, l'air embaumé des campagnes ; quand on a senti, comme elle, les ardentes émotions des batailles, et bondi, sur un cheval de guerre, à la tête

(44) Je n'ai pas dit ce mot dans la chaire, où je devais garder plus de ménagements.

(45) HUME, *Histoire d'Angleterre*. Tout le monde sait qu'il s'agit du duc de Bedford.

(46) Voy. mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. II, pages 310 à 419. et les pièces justificatives correspondantes.

des escadrons impétueux ! Se voir traitée comme un hérétique, comme une impie, quand on aime Dieu et son Eglise de toute l'ardeur de son âme ; comme une grande coupable, quand on a le crime en horreur ; comme un être malfaisant, quand on n'a jamais fait, jamais rêvé que le bien ; comme une sorcière enfin et une devineresse infâme, quand on a la divination et le sortilège en exécration ! Comment ne pas maudire ses juges ? Comment ne pas les haïr d'une implacable haine ? Comment ne pas appeler sur eux toutes les foudres du ciel ? Comment, du moins, ne pas se consumer dans les plaintes, les gémissements, les lamentations et les larmes ? Ah ! infortunée guerrière, si, comme on n'a pas craint de le dire, vous n'eussiez été qu'une insensée, une enthousiaste ou une hallucinée, cent fois, mille fois, votre folie, votre exaltation, vos hallucinations, n'auraient-elles pas dégénéré en fureurs ou en sombre désespoir ? Comment donc, victime de la violence et de l'injustice la plus révoltante ; dans la situation la plus horrible qui fût jamais ; sans défenseur, sans appui, sans consolation, sans espérance ; comment, dis-je, restez-vous calme et résignée jusqu'à la fin ; sans fiel, sans murmure, sans haine au cœur, sans malédiction sur les lèvres ? N'est-ce pas, comme vous le dites vous-même, parce que *vous avez communication de vos voix qui vous confortent* ? « Je serais déjà morte, » disiez-vous encore, en révélant le sentiment profond que vous aviez de vos douleurs, « je serais déjà morte, si je n'étais consolée par elles ! »

Les princes du ciel, Messieurs, non plus, comme autrefois, saint Michel, l'ange des batailles ; mais, changement bien remarquable, saint Gabriel, l'ange des consolations, et, comme toujours, les douces figures de sainte Catherine et de sainte Marguerite, les princes du ciel, dis-je, les envoyés de Dieu continuent de visiter l'héroïne dans sa prison ; non plus pour lui dire, comme autrefois : « Va, ne crains rien, jette-toi dans la mêlée sanglante, ne regarde point au nombre : Dieu te donnera la victoire ; » mais pour lui dire, pour lui répéter souvent, ainsi qu'elle l'affirme encore elle-même : « Prends tout en gré, Dieu t'aidera et te conduira en son saint paradis. » Et, ici encore, comment les plus incrédules ne se rendraient-ils pas, en voyant consigné dans les grosses du procès, que trois mois, remarquez cette date, je vous prie, Messieurs, que trois mois juste avant le dénouement de ce sinistre drame qui commençait alors, ces mêmes *voix* lui parlent d'une mystérieuse délivrance, la délivrance de la mort, qu'elles ne nomment pas, et que l'héroïne ne paraît pas comprendre elle-même ?

Voilà donc une nouvelle intervention du ciel, une nouvelle assistance divine, différente de la première ; mais qui rend celle-ci plus incontestable, en lui donnant la sanction d'une longue et douloureuse passion, savourée nuit et jour, pendant trois mois,

sans répit, sans relâche, dans toutes ses amertumes et ses désolations ; la sanction d'un supplice affreux ; en un mot, la sanction du martyre.

Sans cette nouvelle assistance, ô héroïne infortunée ! comment auriez-vous pu supporter, non pas seulement l'horrible situation que vous faisiez vos juges : leur perfidie, leur froide cruauté, vos chaînes, vos souffrances, vos privations, vos tortures ; mais quelque chose de plus poignant et de plus cruel encore : la trahison, l'oubli, l'abandon, l'ingratitude enfin avec toutes ses lâchetés ? Il y a plus d'un an que vous êtes tombée au pouvoir de l'ennemi ; toute la France, toute l'Europe ont retenti du bruit de votre chute ; une immense clameur s'est fait entendre des bords de l'Oise et de la Seine à ceux de la Tamise. On sait que vous êtes prisonnière, qu'on vous promène de forteresse en forteresse ; que les ennemis se disputent l'avantage de vous posséder ; qu'ils vous ont mise à l'enchère ; que les Anglais, oubliant leur mépris affecté, n'ont pas craint de se contredire sous le regard sévère de l'histoire, en donnant, pour vous avoir à leur disposition, ce qu'on donnait à peine alors pour la rançon d'un roi ; on sait que l'université de Paris, toute anglaise par le cœur, a été consultée sur votre procès, et qu'elle a répondu selon les vœux de l'Angleterre ; on connaît donc parfaitement, *dans l'est de la France*, votre position terrible, le sort affreux qui vous attend, les supplices qui vous sont réservés, et personne ne s'en inquiète ! A part Xaintrailles, Sainte-Sévère et Boussac, qui, de Beauvais ont tenté un léger effort, pas une voix ne se fait entendre en votre faveur, pas un bras ne se lève pour vous sauver ! O inconstance des hommes ! ô ingratitude ! ô trop coupable oubli ! Voilà surtout, Messieurs, ce qui rend la situation de l'héroïne intolérable. Avoir brisé tant de fers, délivré tant de captifs, et se voir soi-même chargée de chaînes ; enfermée, comme une criminelle, dans une noire prison, sans que personne paraisse même y songer ! Avoir dormi à l'ombre des trophées conquis sur l'ennemi, et n'avoir, pour reposer ses membres brisés, que la paille infecte des prisonniers ! Avoir tant de fois prodigué pour les autres son sang et sa vie, et, comme le Christ au Calvaire, s'en voir lâchement abandonnée ! Avoir conquis des provinces, un royaume ! Avoir sauvé sa patrie ; l'avoir rendue à ses traditions séculaires, à ses destinées glorieuses, et ne recevoir, pour récompense, que l'oubli, l'abandon, de pesantes chaînes, un bûcher enfin, et jusque-là, *l'eau d'angoisse et le pain de la douleur* !... Ah ! pour vous, quelle déception cruelle, ô infortunée guerrière ! Quelle source intarissable de tentations sans cesse renaissantes, de prendre en haine ceux que vous avez le plus aimés !

Mais que fait-il donc sur les bords de la Loire, ce roi au front duquel vous avez fait apposer le sceau du sacre, c'est-à-dire le sceau du peuple et de Dieu ; ce roi à qui

vous avez créé une armée et rendu ses Etats, sa dignité, son sceptre, sa couronne? Que fait-il donc encore une fois? S'il n'ose pas lenter le sort des armes et faire pour vous une fois ce que tant de fois vous avez fait pour lui, ne peut-il pas, du moins, couvrir l'enclère à laquelle on vous a mise? Ne peut-il pas faire valoir les droits sacrés des prisonniers de guerre; en donner cent pour un; protester à la face du monde, au nom de la religion et de l'humanité? Ne peut-il pas enfin joindre sa voix à la vôtre, pour en appeler au père commun des fidèles, dont les foudres sont encore redoutées (47).

Ah! que de fois ces tristes réflexions ont dû assaillir l'âme de l'héroïne dans les longs ennuis de la prison! Supposons qu'une résignation, humainement inexplicable, ait pu contenir jusque-là les flots d'amertume qui devaient naturellement déborder de son cœur: mais quand, par une supercherie infâme, au lieu d'une cédula de rétractation qui n'avait rien de déshonorant pour elle, on lui a fait signer son déshonneur (48); quand on vient lui annoncer qu'elle va mourir; quand on lui lit sa sentence de mort; quand elle voit le char funèbre, le bois, le feu, les bourreaux; quand elle monte sur le bûcher; quand la flamme homicide s'élève jusqu'à elle en affreux tourbillons; comment, si elle n'est pas soutenue par l'assistance divine, l'indignation et la malédiction, longtemps comprimées, ne s'échappent-elles pas enfin de sa poitrine à flots précipités? Comment, du milieu des flammes, un cri de haine et de colère ne sort-il pas enfin de son cœur, avec son dernier soupir, et contre ceux qui l'ont condamnée avec tant d'injustice, et contre ceux qui la traitent avec tant de barbarie, et surtout contre les ingrats pour qui elle s'est sacrifiée, et qui l'ont trahie et lâchement abandonnée?

Est-ce l'orgueil qui la soutient? Est-ce pour ne pas ternir sa gloire, et mourir sans faiblesse de la mort des héros? Non, non, Messieurs, la vierge chrétienne n'entend rien à cette vertu stoïque; elle ne s'occupe pas de ce que peut penser d'elle la postérité. Comme le Christ au Calvaire, qui, après avoir accepté l'amer calice de sa passion,

(47) On se tromperait singulièrement si l'on s'imaginait que ces lignes m'ont été dictées par un esprit de dénigrement contre l'un des membres de l'anguste dynastie qui a si longtemps et si glorieusement présidé aux destinées de la France. C'est précisément parce que Charles VII dérogeait à la gloire de ses ancêtres qu'il mérite d'être jugé plus sévèrement. Pourquoi chercher à excuser ce qui est inexcusable? L'histoire ne doit point garder ces dangereux ménagements. Il est bon que les princes n'oublient jamais qu'ils seront cités à son tribunal et que rien ne pourra les soustraire à son jugement.

(48) Il y a eu, à cet égard, une supercherie infâme. La pièce signée par la Pucelle, au lieu d'avoir sept à huit lignes, et de commencer par ces mots: *Je Jehanne*, est changée, dans le procès-verbal, en une longue déclaration de soixante-dix lignes, commençant par ces mots: *Toute personne*. Il y a donc

s'écrie du haut de sa croix: *O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* » (Matth., XXVII, 46), elle fait entendre de touchantes lamentations; elle a conservé toute la sensibilité de son sexe et de son âge; elle pleure, son visage est baigné de larmes. Ah! coulez, coulez, larmes précieuses qui nous montrez si bien la force de Dieu dans la faiblesse du sexe, de la jeunesse et de l'humanité! Elle pleure, Messieurs, la vierge chrétienne; mais ses yeux pleins de larmes n'expriment ni l'orgueil, ni le dépit, ni la haine, ni la vengeance, ni le désespoir, ni la rage, ni la fureur. A l'exemple de son divin Maître, dont elle baise pieusement l'image sacrée, elle s'attendrit sur Rouen, théâtre de son supplice, comme lui sur Jérusalem. Comme lui, elle pardonne à ses bourreaux, et jusqu'à la fin, inébranlable dans sa fidélité, elle continue de défendre, contre ses juges, son roi qui l'abandonne, et proteste qu'il n'est pas de plus noble chrétien!

Après cela, ô incomparable héroïne! montez d'un pas ferme et assuré sur l'échafaud dressé par la main du crime, afin qu'il soit bien prouvé par l'histoire du passé, comme par celle des temps modernes, qu'il est dans les destinées de la France de produire d'inimitables gloires, et dans celle de l'Angleterre de se couvrir d'opprobre, en cherchant à les flétrir (49). Livrez-vous sans murmure à la flamme libératrice, afin que votre mort épouvantable soit une tache éternelle au front de ceux qui vous la font subir; afin que votre ombre victorieuse les poursuive, comme un remords, jusque dans leur île solitaire. Montez sur le bûcher dont les feux feront resplendir d'un plus vif éclat votre couronne de gloire, et qui, semblable à la croix dont nous célébrons aujourd'hui l'invention miraculeuse (50), sera pour vous comme un trône éclatant, du haut duquel vous règneriez sur l'avenir. Sainte victime du dévouement, martyre de la patrie, montez, montez sur le bois du sacrifice, afin d'imprimer à votre mémoire, si brillante et si pure, le sceau de la douleur; afin d'être encore plus chère à la France; afin qu'à votre nom tout œil se mouille de larmes, tout cœur français tressaille à la fois de

eu substitution, soit lors de la lecture et de la signature de ces pièces, soit lors de la transcription dans les procès-verbaux.

On aurait bien mauvaise grâce à élever une objection relativement à la signature de l'héroïne, sous prétexte qu'elle ne savait pas lire; car les témoins disent que Calot lui prit la main et lui fit tracer une croix au bas de la cédula. D'un autre côté, le procès-verbal semble indiquer qu'elle signa au moyen d'un sceau. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle signa, mais sans écrire son nom.

(49) L'allusion que je fais ici à Napoléon I^{er} désarmé et traité comme un prisonnier de guerre, après s'être volontairement remis entre les mains de l'Angleterre, ne peut échapper à personne.

(50) En 1855, la fête de l'invention de la sainte croix, qui est celle de la cathédrale d'Orléans, tombait le 5 mai, et avait été renvoyée au dimanche suivant, 8 du même mois.

pitié et d'admiration. Qu'ils sont petits ces hommes d'Angleterre (51), qui vous font assassiner juridiquement parce qu'ils n'ont pas pu vous vaincre, et qui, l'arme au bras, contemplent votre agonie ! Qu'ils sont petits, ces hommes qui vous livrent aux flammes comme *hérétique et schismatique*, quand vous en appelez, au pape et à l'Eglise ! comme apostate, quand vous pressez la croix sur votre cœur ! comme *idolâtre et blasphématoire de Dieu*, ainsi qu'ils disent, quand vous l'invoquez de toute l'ardeur de votre âme ! comme *excommuniée*, quand ils vous ont permis de communier le matin ! comme *infâme et dissolu* enfin, quand, après avoir passé au crible toute votre vie ; quand, après avoir fouillé jusque dans votre berceau, ils n'ont pu découvrir en vous qu'une angélique pureté (52) ! Encore une fois, qu'ils sont petits ces hommes, et que vous êtes grande au milieu d'eux ! Que vous êtes sublime quand, au sein d'une affreuse colonne de feu et de fumée, au milieu des pleurs et des sanglots universels ; car vos persécuteurs, vos bourreaux eux-mêmes ne peuvent retenir leurs larmes ; que vous êtes sublime, encore une fois, quand alors, le pardon dans les yeux et le nom de Jésus sur les lèvres, vous vous oubliez vous-même, dans un si cruel moment, pour vous occuper du bon religieux qui vous exhorte, et à qui les flammes qui vous dévorent peuvent faire courir quelque danger (53) ! Ah ! de quelle immense autorité sont vos paroles, quand, au sein des ardeurs qui vous embrasent, vous répétez encore une fois que vos *voix* ne vous ont point trompée, et qu'elles étaient bien de Dieu !

Devant un pareil témoignage, sorti d'une pareille bouche, dans un pareil moment, que l'incrédulité se taise, et si elle a le courage de douter encore, qu'elle garde du moins le doute au fond de son cœur, et ne le laisse plus monter jusqu'à ses lèvres. Au milieu de l'affaissement des croyances qui nous tuent, qu'elle ne désenchante pas les futures héroïnes, cachées peut-être dans le sein des générations modernes, et qui, pour sauver de nouveau la France, car, hélas ! beaucoup ne veulent pas du salut que Dieu lui a donné, imitant la vierge de Domremy, demanderont peut-être encore à la religion du pays de nouveaux miracles. Depuis qu'elle est passée aux mains de la philosophie sceptique et incrédule, la société européenne se dissout, comme une poussière sans consistance. Il n'y a plus qu'une partie saine, ce sont les femmes ; parce qu'elles ont généralement conservé la foi, et ce sont elles qui serviront d'instrument à l'Eglise pour guérir, si elles

sont encore guérissables, ces vieilles sociétés qui, chaque jour, s'affaissent dans leur corruption et leur incrédulité.

Voilà donc, Messieurs, la vierge de Domremy, telle que j'avais promis de vous la montrer : héroïne et libératrice de la France en vertu de sa mission divine, martyre de la patrie en vertu d'une assistance également divine ; mission et assistance qui s'unissent, se succèdent et se confondent dans une même affirmation : intervention divine. La voilà telle qu'elle est sortie d'une série interminable d'instructions, d'interrogatoires, de procès, d'enquêtes solennelles : telle qu'elle est sortie des assises impartiales de l'histoire et des réhabilitations de l'Eglise, c'est-à-dire toujours plus radieuse et plus pure ; grande par ses exploits incomparables, plus grande encore par ses vertus et son angélique résignation dans l'excès de ses malheurs. Les longues tortures physiques et morales de sa captivité n'ont servi qu'à mieux faire éclater sa sincérité et son innocence ; et les flammes de son bûcher, en jetant une teinte lugubre sur sa gloire, éveillent la pitié dans tous les cœurs. La voilà, avec sa triple couronne de vierge inspirée, d'héroïne et de martyre, rayonnante de sainteté, de gloire, de génie, d'inspiration et d'immortalité ; la voilà, digne à la fois de notre admiration et de nos larmes ; la voilà, dis-je, telle que Dieu nous l'a donnée !

Maintenant, trêve au sophisme et au scandale ! Unissons-nous tous dans un même sentiment de respect pour la libératrice de la France. O vous, dont le doute ronge sourdement les entrailles ; vous qui avez le malheur de ne pas croire aux manifestations providentielles, ne profanez plus sa triple couronne, n'y touchez pas ! Respect pour tant de dévouement, d'héroïsme et de gloire ; pour tant de jeunesse et d'innocence ; pitié pour tant de malheurs ! Ne soyez pas plus acharnés que ses juges, jusque-là sans miséricorde, et qui, à la fin, n'ont pu retenir leurs larmes ; plus impitoyables que ses bourreaux qui s'efforçaient d'abrèger son supplice ; plus cruels que le feu lui-même qui a respecté ses chastes entrailles et son noble cœur (54) ! Respect pour l'héroïne française, au nom de la patrie qu'elle a sauvée, au nom de la France qu'elle a délivrée et dont elle est l'orgueil ! Respect pour l'héroïne française, au nom du sexe dont elle est l'ornement ; au nom de vos sœurs, de vos femmes, de vos filles et de vos mères ! Respect pour l'héroïne française, au nom de tout les sentiments généreux ; au nom de tout ce qu'il y a de noble dans le cœur humain ; au nom de votre qualité

(51) Je n'ai pas dit, en chaire, le mot *Angleterre*.

(52) On avait mis à Jeanne d'Arc, au moment de son supplice, une mitre infâme sur laquelle étaient écrits ces mots : *Hérétique, relapse, apostate*. Sur un tableau placé devant l'échafaud, on lisait : *Jehanne qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, accuseresse du peuple, devineresse, supersticieuse, blasphématoire de Dieu, mécréante de la*

foy de Jésus-Christ, vanteresse, idolâtre, cruelle, dissolue, invocateresse des déables, schismatique et hérétique. Il n'y avait pas un mot de vrai.

(53) Ce religieux s'appelait frère Martin l'Advenu. Voy. mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. II, p. 312.

(54) Voy. mon *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. II, p. 318.

de Français dont vous lui êtes redevables ; au nom de votre dignité d'hommes ! Respect, respect pour l'héroïne incomparable ! Ne cherchez plus à désenchanter ceux qui l'admirent ; ne donnez plus cette joie aux fiers insulaires dont elle a humilié l'orgueil, cette satisfaction à l'étranger qui cherche en vain dans ses fastes de pareils souvenirs ; car, de même qu'elle fut sans précédent dans l'antiquité, elle est restée sans imitation dans l'histoire ; et tous les peuples nous l'envient.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! pour l'éclatante manifestation de votre providence qui brille à tous les yeux dans la vierge libératrice de la France ! Reconnaissance éternelle pour le beau présent que vous avez fait à mon pays ! Il l'a mérité par son antique foi, sa générosité et ses instincts chevaleresques, puisse-t-il s'en montrer toujours digne ! Dût-il oublier toutes ses gloires, qu'il n'oublie jamais celle-là ! Qu'il soit toujours fier d'avoir donné naissance à cette héroïne incomparable ! Trois noms surtout survivront au naufrage des siècles à venir ; trois noms surtout brilleront, comme des étoiles de première grandeur, dans la nuit des temps, quand notre histoire sera devenue, à son tour, celle de l'antiquité, et que de nouveaux cataclysmes sociaux auront détruit les monuments du passé ; trois noms, et ces trois noms sont des noms français : Charlemagne, Jeanne d'Arc, Napoléon (55) !

Ah ! que chaque printemps, Orléans renouvelle sans fin sa pieuse solennité, au bruit du canon, du beffroi, des fanfares et des acclamations ! Que chaque printemps, les magistrats de la noble cité, et avec eux tous les citoyens, se pressent avec les guerriers dans cette enceinte, et que d'autres orateurs, plus éloquents, redisent les louanges de l'héroïne, et recommencent sans cesse son portrait toujours inachevé ; tant que la Loire prêtera aux Orléanais le miroir de ses eaux ; tant que le cœur de la France n'aura pas cessé de battre, et qu'il y

(55) Des Allemands ont dit que j'avais eu tort de mettre Charlemagne et Napoléon au nombre des princes français ; que, d'ailleurs, ils ne voyaient pas bien les rapports qui peuvent exister entre ces princes et la vierge de Domremy. Je n'ai pas cru devoir

anra des hommes qui se feront gloire d'être Français !

Pour nous, Messieurs, qui n'avons point étouffé le germe fécond de la foi dans nos âmes, ne nous contentons pas d'une stérile admiration. Comprendons bien la sublime leçon qui nous est donnée : comprenons bien que tout ce qui fait l'objet de l'ambition sur la terre peut être acheté trop cher ; mais le salut, c'est-à-dire l'éternelle possession de Dieu, jamais ! Comprendons bien que la vertu n'a point ici-bas sa récompense ; qu'elle n'y rencontre quelquefois qu'un bûcher ou un calvaire escarpé. Comprendons bien qu'il est des dévouements que rien sur la terre ne peut récompenser, et que Dieu prend soin de nous en avertir, en permettant qu'ils ne le soient souvent que par l'ingratitude et la calomnie. Apprenons à placer plus haut nos espérances, et si la France, si l'Eglise, Messieurs du clergé ; si l'Eglise et la France étaient encore en danger ; si il fallait un jour lutter corps à corps avec la nouvelle barbarie qui, maintenant contenue par un bras puissant, menace encore sourdement la civilisation ; vie, force, intelligence, repos, crédit, fortune, liberté, donnons tout avec joie, dussions-nous, comme Jeanne d'Arc, ne recueillir, pour prix de notre dévouement, que le désaveu, la trahison, l'oubli, l'ingratitude, de pesantes chaînes ; dussions-nous, comme elle, monter sur un bûcher ! A son exemple, dévouons-nous sans calcul au salut de nos frères, au salut de la religion et de la patrie. Le dévouement, c'est la charité, et la charité, c'est Dieu ! *Deus charitas est* ! (I Joan., IV, 8.) Heureux ceux qui vont à lui avec ce titre à ses récompenses, en comparaison desquelles toutes les gloires, tous les bonheurs de la terre sont moins qu'un atome, en comparaison des mondes qui peuplent l'immensité ! Puissions-nous, M. T. C. F., nous retrouver tous ensemble aux fêtes de l'éternité, tous avec l'immortelle héroïne qui nous y attend dans la compagnie des saints ! Ainsi soit-il.

écouter les Allemands ; leurs arguments germaniques ne m'ont pas paru convaincants : je n'y ai vu qu'un secret dépit de ne pouvoir pas trouver, dans leur histoire, de quoi faire de semblables rapprochements.

NOTICE SUR M. FAUDET,

CURÉ DE SAINT ROCH, A PARIS.

M. Pierre-Augustin Faudet est né à Saint-Genès (Aveyron), le 29 juin 1798. Il fit ses études théologiques au séminaire de Picpus, à Paris, sous la direction du vénérable abbé Coudrin.

Après son ordination, il fut nommé au-

mônier du collège de Sainte-Barbe, appelé collège Rollin depuis 1830, et il en exerça les fonctions jusqu'en 1829 ; et à cette époque il administra le même collège dont il fut le supérieur jusqu'en 1831. Dès 1825, il avait reçu le grade de docteur en théolo-

gie de la faculté de Paris. En 1832, il fut nommé à la cure de Belleville. Ce ne fut, pour ainsi dire, qu'un passage; car dès 1833, il fut appelé à succéder à M. Olivier dans la cure de Saint-Etienne du Mont, à Paris, et en 1852 il succéda à M. Pététot dans celle de Saint-Roch. Il est aujourd'hui

le doyen des curés de Paris depuis la mort de M. Frasey, curé de Saint-Nicolas des Champs.

Depuis 1846, M. Faudet est chevalier de la Légion d'honneur et chanoine honoraire de la métropole de Paris.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

M. L'ABBÉ FAUDET,

CURÉ DE SAINT ROCH, A PARIS.

SERMONS.

SERMON PREMIER.

Pour la fête de l'Epiphanie

SUR LA FOI.

Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, une des belles fêtes de la foi. Le Sauveur s'est manifesté aux Juifs, le jour de sa naissance, en la personne des bergers, appelés à la crèche : ils entendirent la voix des anges, qui retentissait dans les airs : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.* (Luc., II, 14.)

Aujourd'hui une étoile dont l'apparition était prédite, conduit la gentilité représentée par les mages au berceau de l'Enfant divin. Les mages dociles à la voix intérieure de la grâce, reconnurent que cette étoile brillait pour eux dans le ciel; ils la suivirent avec courage en parcourant un chemin long et pénible : de temps en temps, ils levaient les yeux vers l'étoile, et leur cœur était ramené.

Aussitôt qu'ils virent Jésus-Christ, ils l'adorèrent et lui firent leurs présents dans l'abondance de leur amour. Jésus-Christ, de son côté, les combla de grâces; et ils retournèrent joyeux dans leur pays, racontant les merveilles qu'ils avaient vues, préparant ainsi les voies aux apôtres, qui, quelques années plus tard, devaient y annoncer l'Évangile.

Car les mages reçurent le don de la foi : la vérité figurée par l'étoile, brilla dans leur âme, et la plus sainte morale forma leur conscience et conduisit leur cœur dans l'amour de Dieu et du prochain.

Cette foi donnée aux mages, je viens vous la prêcher en ce beau jour. J'essaierai de

vous montrer comment elle éclaire la raison de l'homme, comment elle dirige son cœur et sa conscience, en nous aidant à vaincre notre faiblesse.

Ces deux propositions feront le partage de ce discours.

O vérité ! belle étoile qui brille sur nos têtes, pénétrez-nous de vos doux rayons.

Nous le demandons par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La foi nous donne la vérité.

La raison humaine abandonnée à ses propres forces ne pourrait seule ni trouver la vérité, ni la conserver. L'homme même dans l'innocence, lorsqu'il sortit pur des mains de Dieu, n'avait pas ce privilège. Car, quoique saint, juste, et libre de tout préjugé, de toute passion, il n'en restait pas moins homme, c'est-à-dire, borné dans son intelligence, et dans les puissances de cette intelligence à l'égard de la vérité.

Mais encore le péché a augmenté cette faiblesse, cette imperfection naturelle de notre esprit : il a mis en nous l'ignorance, c'est-à-dire, la curiosité, l'inquiétude, la légèreté, la précipitation, le goût pour les fables et les choses merveilleuses, une sorte de répugnance pour les vérités morales; tous ces défauts rendent l'homme, je dirais presque ennemi de ces vérités.

Cependant elles sont nécessaires au salut. Qui pourra donc nous les faire connaître? Dieu, Dieu seul, qui est ainsi non-seulement notre Créateur, notre Sauveur, mais encore notre maître, notre guide, la lumière qui doit diriger nos pas incertains.

Dieu n'a pas manqué à l'homme : en tout temps, il lui a révélés les connaissances nécessaires à sa vie morale.

Il apprit à notre premier père les préceptes qu'il devait suivre, et après le péché, il parla de nouveau aux patriarches. Plus tard il envoya Moïse, auquel il donna sa loi sur le Sinaï.

Et que serait-on devenu après le péché, dans ces premiers temps, si Dieu n'avait renouvelé sa parole déjà oubliée ? On pense peut-être que la raison aurait pu suffire pour la retrouver et la conserver ; mais ne sait-on pas que la raison humaine, faible, inconstante et légère, tombe plus facilement dans l'erreur, qu'elle n'admet la vérité ; qu'elle se trompe plus souvent qu'elle ne rencontre juste ; et que séduite par le mensonge, elle égare à son tour ceux qui la prennent pour guide ? N'est-ce pas la raison qui a jeté les philosophes, les savants, les sages eux-mêmes dans ces systèmes faux et obscurs où l'erreur se mêle si souvent à la vérité ? N'est-ce pas la raison qui a autorisé l'idolâtrie, qui a maintenu si longtemps le culte des faux dieux chez les peuples non-seulement ignorants et barbares, mais encore chez les peuples policés qui cultivaient l'éloquence, la philosophie, les beaux-arts et toute la science de la guerre, du commerce et de la politique ? N'est-ce pas la raison qui, après l'établissement du christianisme, donna naissance à cette foule d'hérésies, qui ont en différents temps désolé l'Eglise, et lui ont ravi tant de personnes qui crurent trouver en elle un guide plus sûr que dans l'autorité de la foi ?

Certes ; à la vue de tant de systèmes, de mensonges, de variations et d'erreurs, on doit penser et parler modestement de la raison, et voir qu'elle est bien loin d'être aussi étendue et infaillible que des hommes superbes ne cessent de le proclamer.

Je dis plus, avec la raison seule, loin de la trouver, on cherchera toujours la vérité, on ne sera jamais content d'aucun système, quelque vrai qu'il ait paru d'abord, et d'un philosophe on passera à un autre. Saint Augustin nous dit qu'avant sa conversion, il ne faisait qu'aller de la secte des manichéens au système des platoniciens, de celui-ci au système des stoïciens, puis à un autre sans s'arrêter. Toujours mécontent et inquiet, aussitôt qu'il entendait parler de quelque philosophe qu'il ne connaissait pas, il courait à lui, espérant enfin trouver ce qu'il cherchait toujours.

D'ailleurs, comme le remarque Tertullien, quand même la raison serait plus étendue et plus puissante, l'homme n'aurait pas assez de désintéressement et de constance pour chercher la vérité. Cette étendue demande du temps, et on l'emploie à d'autres objets : il faudrait de la fermeté d'âme et les plaisirs amollissent. Il faudrait de la tranquillité, et les affaires troublent et agitent ; de sorte qu'en croyant suivre la raison, on suivrait ses goûts, ses caprices, ses passions : *Non piæ querunt*, dit saint Augustin ; on ne cher-

che pas avec piété, avec un désir pur, avec la préparation nécessaire à la découverte de la vérité.

De cette impuissance de la raison, je tire cette conclusion avec le même saint Augustin. L'ange est tombé, l'âme de l'homme est tombée ; et leur chute, Seigneur, nous fait voir l'abîme ténébreux où se serait perdue toute créature intelligente, si dès le commencement vous n'eussiez dit : *Fiat lux, « Que la lumière soit faite. »* (Gen., I, 3.) Que la vérité brille aux yeux des hommes. Cette divine lumière consacre et raffermi les connaissances accessibles à la raison : et elle lui en découvre un grand nombre qui surpassent ses forces, et qu'elle n'eût jamais trouvées.

Ainsi, ces connaissances de l'existence de Dieu et de quelques-uns de ses attributs, de l'immortalité de l'âme et des premiers principes de la loi naturelle, la foi les a révélés de nouveau, et la raison les a comprises, en a vu la vérité, la convenance et l'excellence.

Mais quant à l'accord des perfections en Dieu, aux mystères sans lesquels on ne peut concevoir la religion, quant aux conséquences de la loi naturelle, et à la perfection, c'est la foi, qui nous prenant où nous laisse la raison, élève notre intelligence à ces sublimes hauteurs, la rapprochant de Dieu, source de toute vérité, lui-même suprême et éternelle vérité, ce qui fait dire à un auteur célèbre : La foi fait toute la force de la raison ; saint Augustin avait dit avant : La foi est une puissance audacieuse ; elle élève l'homme où la raison ne pouvait atteindre. *Res est audax fides, pertingens quo non pervenit intelligentia.*

Cette lumière a brillé aux yeux des premiers hommes. Mais ses rayons étaient doux à cause de la faiblesse des yeux de leur intelligence. Moïse et les prophètes s'approchèrent plus près du flambeau sacré.

Lorsque Jésus-Christ parut, il était le docteur et le maître, il se leva en Orient comme le soleil, portant en lui la lumière, il la fit jaillir à flots de toutes parts. Il appela les hommes, plongés dans les ténèbres, à son admirable lumière. Il disait qu'on ne devait pas cacher le chandelier sous le boisseau ; et, agissant d'après ce principe, il parcourait les villes et les campagnes, prêchant sa céleste doctrine, en plein air, sur les montagnes, à des multitudes innombrables. Et du haut de sa croix plantée encore sur une montagne, de là il fit entendre à tous les hommes qu'il voyait de si loin, les derniers accents publics de l'éternelle vérité sur la terre.

Après lui, ses envoyés, les apôtres, qu'il inonda de l'Esprit-Saint, selon l'expression de Tertullien, les apôtres portèrent dans le monde sa céleste doctrine.

Alors la vérité parut dans tout son éclat ; elle dissipa, comme un soleil ardent et élevé tous les nuages de l'erreur et de la superstition.

On connut enfin la véritable nature de

Dien, et la destination de l'homme : on connut les saints et vénérables mystères, fondement de la religion. On pénétra dans cet abîme de la justice et de la miséricorde de Dieu, qui frappa l'innocente victime du Calvaire pour sauver les hommes coupables, qui voulut qu'on perpétuât le souvenir et les mérites du sacrifice de la croix par le sacrifice de nos autels, et mit partout le signe sacré de la rédemption de l'univers. On connut clairement enfin la distinction du bien et du mal. On ne confondit plus la vertu avec le vice : et l'on sut dans quel lieu Dieu punit les méchants, dans quel lieu il récompense les justes.

Quelle différence entre les lumières pures de la foi et les vains systèmes des hommes !

Le chrétien est enfant du jour et de la lumière ; tandis que la nuit ténébreuse est, selon saint Paul, la mère des incrédules.

Le chrétien, dit Tertullien, n'a plus besoin de curiosité quand il connaît l'Évangile : l'homme qui ne le connaît pas, erre sans cesse ; il cherche toujours, sans qu'il puisse trouver jamais de quoi fixer l'activité de son intelligence et l'inquiétude de ses desirs.

Le chrétien possède la vérité ; pour les autres : ou ils se perdent dans les sentiers de l'erreur, ou ils se jettent en furieux dans l'indifférence, ou l'incrédulité, quelques-uns tombent dans des religions effroyables, dans des doctrines fatales et terribles, où le cœur est aussi cruellement agité que l'esprit est misérablement égaré.

Aussi ne sont-ils jamais contents de leurs inventions. Et de nos jours n'en voyez-vous pas la preuve ? Quand on entend parler de quelque nouvelle religion, la jeunesse surtout se passionne et se précipite. On espère que la vérité est là. Elle n'y est point : on ne trouve ni la doctrine satisfaisante, ni le maître autorisé à enseigner, on ne voit pas le caractère d'une mission divine : on demande en vain cet éclat qui autorisait Moïse, les prophètes, Jésus-Christ, et qui les faisait reconnaître comme ministres et envoyés de Dieu auprès des hommes. Et cependant, on court, on se passionne ; parce que même les personnes qui n'ont plus la foi, conservent encore le désir de la vérité ; ils n'ont pas perdu cet instinct immortel qui porte l'homme à ne se reposer que dans le sein de Dieu et de la religion qu'il a donnée à la terre.

La foi dispense de courir ainsi après tous ceux auxquels il plaît de créer de nouvelles religions ; car elle instruit tous les hommes ; elle les instruit sur toutes les connaissances qui leur sont nécessaires.

Elle instruit tous les hommes : elle ne dédaigne personne, elle fait briller également sa lumière sur le pauvre et sur le riche, sur le savant et sur l'ignorant, sur le puissant et sur le faible. La superbe philosophie avait des disciples : elle dédaignait le peuple. Il n'y a pas de peuple pour la foi,

toute âme est précieuse, comme rachetée par le sang d'un Dieu.

Elle n'a pas non plus une doctrine réservée aux uns, et une doctrine différente pour les autres. Il n'y a pas d'adeptes comme chez les philosophes, ni d'initiés comme dans les fausses religions : tout chrétien est disciple, tout fidèle est initié, tous récitent les mêmes prières, lisent la même Écriture sainte, le même symbole ; tous assistent au même sacrifice, et participent aux mêmes sacrements. Il n'y a de différence dans l'étendue de la science que celle que donnent une intelligence plus grande, ou de plus longues études. Le prêtre lui-même ne sait rien qu'il ne doive communiquer au peuple, il ne comprend pas plus les mystères que les autres, et si, comme il y est obligé, il connaît plus à fond la religion que les laïques, c'est qu'il en a fait une étude particulière, et que pour la prêcher aux autres, il a dû demander avec plus d'instance au divin fondateur de la foi, de faire descendre sur son esprit et sur son cœur l'esprit de lumière et de charité qu'il envoya à ses apôtres et à ses disciples.

Je vous avertis cependant que, quoique la foi nous communique la vérité, il reste souvent des doutes, des difficultés, et des obscurités. Mais cela ne doit pas nous étonner.

Ces doutes et ces difficultés nous viennent ordinairement non de la foi, mais du vice de nos dispositions. Il faut avoir le cœur pur pour voir Dieu, et si les yeux de notre intelligence sont malades de la présence de quelque vice, de quelque préjugé, de quelque prévention, ils ne peuvent supporter l'éclat de la vérité. Alors il ne faut ni s'étonner, ni accuser la foi, mais il faut purifier son âme de tout péché, et demander à Dieu cette grâce que saint Augustin appelle médicinale, pour guérir nos maladies spirituelles, rétablir notre constitution morale, et nous rendre ainsi dignes de trouver la vérité et de la conserver.

Que si ces obscurités viennent de la profondeur des mystères, la foi, qui nous guide, nous arrête à ces obscurités, nous avertissant que ce qu'elle nous a révélé suffit pour la piété et les mœurs, et que ce qu'elle nous cache nous accablerait de son trop grand éclat, si le voile était entièrement levé.

Nous ne pouvons ici considérer la vérité que comme réfléchie dans un miroir : *Nunc per speculum.* (1 Cor. XIII, 12.) Les yeux de notre corps ne peuvent regarder en face le soleil, comment les yeux de notre intelligence pourraient-ils fixer le soleil de l'éternelle vérité qui pénètre de son vif éclat, qui inonde de ses rayons les âmes des bienheureux, et qui leur donne ainsi la suprême félicité ?

Misérables mortels, enveloppés d'un corps grossier, subjugués par de viles passions, par des intérêts matériels, dégradés par le vice et le péché ; misérables mortels, nous voudrions voir Dieu sur son trône de lumière et de feu ! et les apôtres soutinrent-ils l'éclat du corps glorieux de Jésus-Christ

sur le Thabor? Saint Paul put-il supporter la vivacité de cette lumière qui lui apparut sur le chemin de Damas?

D'ailleurs, où serait le mérite de la foi, si l'on voyait face à face, que la vérité fût mathématiquement évidente? Il était bien plus convenable que la foi supposât des dispositions préliminaires, une préparation morale, et que ce grand bien ne fût accordé et conservé qu'à la vertu, à la pureté et à la droiture des intentions.

Qu'on ne se croie donc pas supérieur aux autres en s'élevant contre des mystères incompréhensibles. C'est plutôt une faiblesse de ne pas savoir s'arrêter lorsque la raison, impuissante et troublée elle-même, nous avertit de ne pas aller plus loin. Eh quoi! l'orgueil nous fera-t-il méconnaître notre nature? Sommes-nous des dieux pour tout savoir? Et est-il donc si difficile d'avouer qu'on ne sait rien, ou peu de chose, et que nous avons besoin que la foi vienne à notre secours, tende la main à notre raison, faible et chancelante dans sa marche, et qu'elle la conduise à Dieu, c'est-à-dire, à la vérité?

DEUXIÈME POINT.

La foi dissipe la faiblesse du cœur de l'homme.

Ce serait peu que l'intelligence, éclairée par une lumière pure et surnaturelle, connût la vérité et nous montrât nos devoirs, si notre volonté n'avait en même temps la force de suivre cette vérité et d'observer ces devoirs.

La plaie de l'esprit de l'homme est l'ignorance; la plaie de son cœur est la concupiscence ou la faiblesse.

La foi a dissipé l'ignorance, c'est à elle encore à venir au secours de notre faiblesse et à soutenir notre volonté chancelante dans le bien. Elle produit ce grand avantage en nous faisant connaître la vraie morale, et en nous donnant les motifs les plus puissants pour la pratiquer.

La foi, mais la foi seule nous fait connaître la vraie morale. L'esprit n'avait pu trouver la vérité, il se serait encore plus trompé en cherchant la règle des mœurs. Car on admettrait encore plus facilement des vérités spéculatives, que des préceptes qui imposent des obligations toujours gênantes pour notre faiblesse. Aussi, dans le paganisme, je remarque qu'on s'occupait beaucoup de l'histoire des dieux et de la pompe du culte et des cérémonies, mais qu'on parlait peu de morale. Ce qui faisait qu'on admettait facilement l'idolâtrie. On passait aux dieux l'absurdité de leurs généalogies, l'in vraisemblance de leurs histoires, en faveur de leur négligence ou de leur tolérance sur les vices et les passions des hommes.

Les philosophes, il est vrai, s'occupaient plus des mœurs; et comme ils voyageaient pour s'instruire, qu'ils méditaient les lois, les constitutions des peuples; qu'ils étudiaient les ressorts si divers et si délicats qui font agir le cœur de l'homme, ils avaient trouvé de beaux préceptes de morale. Mais n'ayant d'autre lumière que la raison, ils ne

pouvaient être des guides sûrs et infailibles. Ils tombèrent tous dans l'un de ces deux excès.

Les uns, comme les stoïciens, et depuis les déistes, jugeaient l'homme capable de pratiquer seul la vertu, sans le secours du ciel: Demandez aux dieux, disaient-ils, la santé, les richesses, mais la vertu dépend de vous seuls. Ils allaient jusqu'à comparer les hommes vertueux aux dieux mêmes. D'autres, voyant la facilité que l'on a pour le mal et le nombre et l'énergie des passions, croyaient que la vertu consistait à se livrer à ses penchants. Les dieux, ne s'occupent pas de l'homme, disaient-ils, la sagesse se trouve dans la jouissance des biens temporels.

Mais la foi nous tient un bien autre langage, plus conforme en même temps et à la dignité et à la faiblesse de l'homme.

Vous n'êtes, nous dit-elle, ni des dieux, ni des êtres semblables aux vils animaux. Vous n'êtes pas des dieux; mais créés à l'image du Dieu vivant, vous ne devez pas déshonorer cette image sacrée, mais former, au contraire, votre âme sur ce grand modèle. *Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait.* (Matth., V, 48.) Le modèle, autrefois placé si haut dans le ciel, est descendu sur la terre revêtu de la forme humaine: il s'appelait Jésus-Christ. La grâce et la charité reluisaient sur sa personne. Il disait: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., XI, 29.) Ainsi parle la foi.

Mais n'êtes-vous pas effrayés, mes frères? être parfait comme le Père, imiter les vertus de Jésus-Christ, l'homme en est-il capable? Ne semble-t-il pas qu'on doive admettre comme plus raisonnable ce système qui disait: Les dieux se réjouissent dans le ciel: que l'homme se livre aux plaisirs sur la terre: c'est là le bien suprême?

Il est vrai ce système semble plus raisonnable aux lâches, aux paresseux et aux libertins. Toutefois, je leur dirai: Ne sentez-vous pas le désir d'un bien infini, immense, que la terre ne peut vous donner? N'y a-t-il pas des instants que votre conscience indignée de vos faiblesses, vous demande un retour vers la vertu que vous avez abandonnée?

Sans doute, répondent-ils, nous éprouvons quelquefois du vide, de l'amertume et des regrets. Quelquefois la beauté de la vertu nous touche, mais notre faiblesse nous arrête, nos passions nous crient de les satisfaire; tout nous entraîne, les sociétés, la mode, la coutume, l'air empoisonné que l'on respire. La vertu est belle, mais au-dessus de nos forces; nous l'abandonnons à regret, mais nous l'abandonnons.

À ne considérer que la faiblesse de l'homme, on comprend un pareil langage; mais si tout seul l'homme est faible, ne devient-il pas invincible avec la grâce? Et pourrait-il douter qu'elle ne lui fût accordée? L'Homme-Dieu est mort pour la mériter, il vit au ciel afin d'intercéder pour nous. Ne tient-il pas toujours sa croix à la

main? Et Dieu pourrait refuser la rosée bienfaisante de sa grâce à une terre sur laquelle a été plantée cette croix?

Que s'il pouvait vous rester quelques doutes sur l'efficacité du sacrifice du Calvaire, voyez, nous dit la foi, ce nombre infini de bienheureux qui ont fait leur salut par la vertu de ce sacrifice. Voyez ces rois, ces martyrs, ces solitaires, ces vierges, ces enfants, ces jeunes gens, ces vieillards, ces hommes de toutes les conditions, de tous les pays, de tous les âges; ils s'écrient: Gloire à Dieu; c'est la grâce qui nous a fait pratiquer la vertu sur la terre, c'est lui qui nous couronne dans le ciel.

Mes frères, la foi nous montre leur constance sur la terre, pour nous dire que nous pouvons triompher comme eux de notre faiblesse; elle nous montre le séjour de bonheur qu'ils habitent pour soutenir et animer nos résolutions. La raison ne savait pas où se trouvait ce bienheureux séjour; elle disait aux uns, que la vertu par la beauté faisait la récompense de l'homme vertueux; à d'autres, que les justes iraient ou dans des palais de nuages, ou dans les champs Elyséens; à d'autres que leurs âmes après la mort animent le corps ou d'animaux ou d'autres hommes.

Mais la foi met fin à nos incertitudes; elle nous montre le ciel; elle nous dit que là se trouve la récompense de la vertu, le ciel, mes frères, le ciel! Avons-nous besoin d'autres motifs de pratiquer la vertu? Oui, quiconque a cette foi, quiconque croit fermement que la gloire du ciel lui est réservée devient capable des plus généreux efforts, et cela ne m'étonne point. Je vois qu'on ne fait de grandes choses que lorsqu'on a foi à quelque grande récompense. Un homme croit qu'il fera fortune dans des pays éloignés? Il part, il brave les tempêtes, il dit à ses parents et amis: Je reviendrai riche. Un homme croit-il qu'il se rendra célèbre par quelque bel ouvrage? le voilà qui use sa vie dans de pénibles recherches, dans de fatigantes méditations, qui le prive de toutes les jouissances; il a la foi d'un nom immortel: La gloire, dit-il, me dédommagera.

Jugeons aussi sous le rapport du salut la foi du chrétien par ses œuvres. — Se laisse-t-il abattre par le vice? se traîne-t-il avec peine et négligence dans le service de Dieu? Il n'a pas la foi. Devient-il l'esclave de ses passions? Ne fait-il rien de grand et de généreux pour la vertu? Il n'a pas la foi, ou il la laisse sommeiller dans son cœur. Que firent ces indignes vieillards, qui voulurent séduire la chaste Suzanne? Ils détournèrent leurs yeux, dit l'Écriture, pour ne pas voir le ciel. Ah! si l'œil de leur conscience eût considéré dans cet instant le lieu où se trouve le tribunal du juge suprême, ils n'auraient point prévarié. Il regardait le ciel, ce premier martyr saint Étienne, qui ravi du beau spectacle qui s'offrait à ses yeux, ne sentait pas les meurtrissures que lui faisaient cette grêle de pierres dont on l'accablait: *Je vois, s'écriait-*

il, les *cieux ouverts, et Jésus-Christ debout à la droite de son Père. (Act., VII, 55.)*

Saint Paul nous fait un magnifique tableau des saints de l'antique alliance, auxquels la foi inspira de généreux efforts et des prodiges de vertu. Nous pouvons y ajouter ceux encore plus nombreux que la foi a animés depuis saint Paul.

Et nous, ne suivrons-nous pas ces beaux exemples? *Le juste vit de la foi (Hebr., X, 38)*; que la foi soit donc notre nourriture de santé et de force. La foi donne la victoire sur les passions et sur le monde: ne nous fera-t-elle pas triompher à notre tour? La foi, dit Notre-Seigneur, peut transporter les montagnes (*Matth., XVII, 19*): Ah! qu'elle nous aide à soulever ce poids de la concupiscence et des vices qui pèse sur notre cœur comme une montagne. Qu'elle nous fasse transporter ce corps pesant et paresseux, partout où il y a du bien à faire; qu'elle ne le laisse pas s'endormir dans les délices et la volupté, qu'elle le mortifie et le fasse courir aux bonnes œuvres.

La foi, M. F., nous donnera le courage de sacrifier ce corps lui-même pour la gloire de Dieu et notre salut, si cela est nécessaire. Nous possédons cette foi chrétienne, qui nous a été donnée, dit Tertulien, à la condition de souffrir le martyre. *Fidem martyrii debitricem.*

Or, souffrir le martyre, soit qu'il faille donner réellement sa vie pour la religion, soit qu'il faille le martyre de la pénitence, le martyre des afflictions, le martyre des tentations, le martyre des scandales, le martyre des épreuves de toute sorte, qui torturent et qui pressent l'âme, la foi nous en donnera la force, elle nous en impose l'obligation. *Fidem martyrii debitricem.*

Vous êtes chrétien: montrez votre foi; souffrez pour la foi; payez la dette de la foi; soyez martyr d'une manière ou d'une autre. *Fidem*, etc. Que si vous reculez, si les passions vous dominent, si vous ne faites pas d'efforts pour la vertu, la foi vous sera enlevée; vous n'avez pas rempli l'obligation du martyre. On la donnera à d'autres, mais toujours à la condition de souffrir un martyre quelconque. *Fidem martyrii debitricem.*

Les incrédules prétendent que nous abjurons les lumières de la raison: ils comparent la foi à une nuit ténébreuse au milieu de laquelle les chrétiens marchent en aveugles.

Il est vrai, le chrétien ne suit pas seulement la raison qui ne montre que les objets qu'elle peut comprendre; objets la plupart matériels, terrestres, rapetissés et renfermés dans un cercle étroit. Il suit encore la lumière de la foi.

Comme, lorsque le soleil a disparu, on n'aperçoit plus la terre, mais aussi qu'en levant la tête on voit autour de soi ce nombre infini d'astres d'un si brillant et si doux éclat, globes immenses, mondes innombrables qui surpassent en grandeur et en beauté notre petite terre;

de même, le chrétien, après s'être servi de la raison, comme d'un soleil terrestre pour les choses d'ici-bas, entre pour les choses du ciel dans cette bienheureuse nuit de la foi, qui lui dérobe presque, il est vrai, la vue de ce monde, mais qui lui découvre le ciel et ses richesses, ce monde nouveau où brillent non pas des astres matériels, mais où la gloire de Dieu même est la lumière des anges et des saints. *Et nox sicut dies illuminabitur. (Psal. CXXXVIII, 12.)*

Nuit désirable où règne le silence si favorable aux sérieuses méditations, où les sens comme appesantis par le sommeil, laissent l'âme s'occuper en liberté de son salut, et l'esprit intérieur s'ouvrir aux immortelles beautés que la lumière de la raison pouvait à peine lui faire entrevoir.

Je me contente donc de la douce lumière de cette nuit de la foi. J'attends le jour brillant de la céleste patrie, beau jour formé par le soleil de la gloire de Dieu.

Jusqu'à ce que ce temps vienne, je me laisse conduire avec docilité par la foi. Je m'unis de cœur et d'âme à tous les saints de l'antique et de la nouvelle alliance.

Je reste attaché à l'Eglise que Jésus-Christ a fondée pour nous donner le bien précieux de l'unité et de la fixité dans notre croyance et dans nos sentiments.

Je vois avec effroi l'erreur prendre les sentiers divers qui mènent à la perdition. Pour moi, je reste dans le chemin battu par des anciens, des pères, des justes et des saints.

Et de plus je prendrai toutes les précautions, toutes les mesures de prudence pour ne pas me laisser séduire soit par les hérétiques, ou les incrédules, par tous ceux, enfin, qui rejettent l'Eglise de Dieu; soit par mes propres passions, soit par les perfides insinuations du démon, dont l'office est de dérober la vérité aux hommes. Non, je ne veux pas perdre la foi : c'est mon bien le plus précieux. Que tout me soit enlevé, mais que la foi me reste; c'est mon héritage de consolations, de richesses, d'espérances et de gloire.

O Dieu créateur, bienfaiteur, providence des hommes, je vous suis consacré dès l'enfance. Vous serez toujours *mon Dieu*.

Jésus-Christ, Sauveur, qui m'avez racheté au prix de votre sang, vous serez toujours mon maître, mon guide, ma vie, l'objet de ma reconnaissance et de mon amour.

Eglise de Dieu, fondée par Jésus-Christ, vous m'avez nourri de votre doctrine sacrée, vous m'avez fait part de vos sacrements, de vos grâces, de vos prières; vous avez consacré mon berceau, vous bénirez ma tombe.

Croix, asile du pécheur, force des justes, consolation de l'affligé : croix signe de gloire, étendard de salut, on peut vous outrager au dehors, mais vous serez vénérée à jamais dans mon cœur : vous êtes plantée sur la tombe de mes parents, de mes amis,

je veux que vous soyez plantée sur la mienne.

Table sainte où le fidèle va chercher le pain de vie, le gage de ses immortelles espérances, je viendrai prendre toujours ma place au festin du Père de famille.

Peuple de Dieu, mes amis, mes frères, mes cohéritiers, vous serez toujours mon peuple, et la société des catholiques sera ma société.

Et vous, foi sainte, trésor, lumière, bénédiction, richesse des chrétiens, foi des patriarches, des prophètes, des apôtres et des martyrs : foi des vierges et des confesseurs, foi de mes pères, vous avez conduit mes pas, éclairé ma raison : ah ! je n'ai pas toujours fidèlement suivi vos préceptes; mais je n'éteindrai jamais volontairement dans mon cœur votre divine lumière.

Vous me montrez le ciel, vous m'ouvrez les portes : je veux mériter le bonheur d'entendre, de la bouche de mon souverain Juge, ces paroles : *Votre foi vous a sauvés (Matth., IX, 22)*, venez recevoir la récompense promise par la foi. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour la fête de saint Pierre

SUR L'ÉGLISE.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. (*Matth., XVI, 18.*)

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

Nous fêtons ce glorieux apôtre auquel Jésus-Christ a confié les clefs du ciel, qu'il a posé comme une pierre principale et fondamentale sur laquelle devait porter son Eglise. Saint Pierre établit son siège à Rome, et il y laissa cette autorité première et supérieure qui, de droit divin, fait de ses successeurs les chefs des fidèles et des pasteurs, des agneaux et des brebis. *Pasce agnos, pasce oves*. etc. (*Joan., XXI, 15.*) Saint Pierre laissa aussi à Rome, avec son autorité, l'exemple de son zèle pour la foi, et de son ardent amour pour Jésus-Christ, dont il fut le disciple et le martyr.

Ce serait un beau sujet d'instruction que la vie et l'autorité de saint Pierre; mais je préfère vous parler, non du chef de l'Eglise, mais de l'Eglise elle-même. Au reste, dans plusieurs parties de ce discours, j'aurai occasion de vous faire remarquer combien cette autorité des souverains pontifes est nécessaire à la conservation et au développement de l'édifice admirable de la *colonne de la vérité*, construit par Jésus-Christ.

Et, encore, j'ai en vue, moins de vous prouver l'existence et l'autorité de l'Eglise, que de vous indiquer quels sont vos devoirs envers elle. J'en vois deux principaux, l'obéissance et l'amour. L'Eglise est une autorité infallible, nous devons lui obéir.

L'Eglise est une autorité maternelle, nous devons l'aimer.

Ce sera le partage de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous devons obéir à l'Église.

On n'a jamais connu, mes frères, de société sans autorité pour la diriger et la gouverner. Aussitôt que quelques hommes se trouvent réunis, il leur faut des lois qui fixent leurs droits et leurs devoirs, et une autorité qui fasse observer ces lois.

Voilà ce que reconnaît, ce que pratique la sagesse humaine.

Assurément la sagesse de Dieu ne se montrera pas inférieure; et s'il fonde une société, il ne manquera pas de lui donner aussi une autorité et des lois.

Il l'a fait pour notre foi et nos consciences, M. F.; il a établi, créé, fondé l'autorité religieuse avec des conditions claires et positives pour la transmission des pouvoirs de mains en mains jusqu'à la fin des siècles.

Lorsque Jésus-Christ vint dans le monde pour le racheter et donner à la religion sa forme dernière, parfaite et éternelle, il prouva sa mission divine par les prophéties, par des miracles, par la sainteté de sa vie et de sa doctrine. Fils de Dieu, Dieu lui-même, héritier des promesses, objet des prophéties, successeur des patriarches, des prophètes et du ministère d'Aaron, il parut revêtu de tous les pouvoirs. *Toute puissance*, dit-il, *m'a été donnée au ciel et sur la terre.* (Matth., XXVIII, 18.) Son Père l'envoya pour évangéliser les pauvres, pour prêcher aux captifs la délivrance, et aux coupables la rémission des péchés. (Luc., IV, 18, 19.)

Le voyez-vous, avec quelle autorité il enseigne ! l'Écriture sainte est son domaine. La vérité, c'est lui-même, il l'annonce avec autant de force que de simplicité, et on le suit dans les déserts attirés par sa divine éloquence.

Il gouverne les fidèles : on l'appelle Maître, Christ, Seigneur, Fils de Dieu. Il choisit de pauvres pêcheurs pour en faire des apôtres; voilà les pasteurs qu'il va former à l'Église. Mais il les instruit lui-même, il crée la constitution de l'Église. Il établit saint Pierre chef du collège apostolique : il remplit enfin devant eux ses fonctions de législateur religieux, de fondateur de la société chrétienne, de grand prêtre de la nouvelle loi.

Il dit aux apôtres : *Allez, enseignez les peuples, baptisez-les, et apprenez-leur ce que je vous ai ordonné de leur transmettre.* Il ajoute, pour la durée éternelle de leur mission : *Voici que je demeure avec vous jusqu'à la fin des siècles.* (Matth., XXVIII, 19.) Avec vous, tant que vous resterez sur la terre, avec vous, vous serez représentés par les légitimes héritiers des pouvoirs que je vous donne. Ma présence les inspirera, les soutiendra, non pour un temps, ni pour des siècles, mais jusqu'à la fin du monde. Il leur avait dit ailleurs : *Remettez les péchés; déliez les consciences;* (Joan., XX, 23.) *prêchez à toute créature.* (Marc., XVI, 15.) *Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie.* (Joan., XX, 21)

L'Esprit de vérité vous enseignera toutes choses. (Joan., XIV, 26.)

Après Jésus-Christ on reconnut aisément les apôtres pour les maîtres et les pasteurs de l'Église, à leur zèle, à leurs miracles, à leur martyre, aux succès de leur prédication.

Quand ils quittèrent le monde, la société chrétienne ne se trouva pas abandonnée au désordre et à l'anarchie, les diocèses étaient établis et les églises formées. Les apôtres avaient imposé les mains sur leurs disciples, et de saints personnages leur conféraient les pouvoirs du sacerdoce. Ils les avaient placés à la tête des églises, de sorte que chaque diocèse avait son pasteur, et qu'ainsi l'autorité ne périt point et depuis elle s'est perpétuée dans le corps des pasteurs et par l'ordre qui confère les pouvoirs et par la juridiction qui en règle l'étendue.

En tout temps, les évêques ont pu dire avec saint Paul aux fidèles : *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs de Jésus-Christ auprès de vous* : nous sommes les ministres et les dispensateurs de ses mystères.

Ainsi a été formée l'Église, notre autorité dans la société chrétienne. Dans l'Église se trouvent nos pasteurs, nos guides, les représentants de Jésus-Christ et des apôtres. Saint Pierre vit à Rome dans la personne du souverain pontife. Les autres apôtres nous parlent par la bouche des évêques. Ainsi se continue la chaîne des pouvoirs sacrés.

Voilà notre autorité, mes frères, autorité certaine. Les monuments les plus anciens, les plus incontestables prouvent que Jésus-Christ a choisi les apôtres, que les apôtres ont établi partout des évêques, et qu'il y a eu légitime succession des pasteurs par la collation de l'ordre et par la juridiction donnée au nom de l'Église.

Autorité vénérable par son antiquité. Elle remonte de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, jusqu'au commencement du monde. Elle a continué l'autorité du sacerdoce lévitique, des prophètes et des patriarches; elle touche à Dieu, source féconde du pouvoir religieux.

Autorité catholique ou universelle : elle embrasse tous les lieux et tous les temps. Elle accomplit ces paroles d'un prophète : *Les portes de l'Église seront perpétuellement ouvertes : elles ne seront fermées ni le jour ni la nuit, afin que la multitude des nations y soit introduite.* (Isa., LX, 11.)

Autorité indestructible. Elle porte en elle un principe de vie qui ne périra jamais. On peut l'attaquer, non la détruire. La barque vogue sur les flots. Les flots peuvent se soulever et menacer de l'engloutir : mais Jésus-Christ veille sur elle lors même qu'il paraît dormir, afin d'éprouver la foi des siens. Il entendra ce cri de détresse : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* (Matth., VIII, 25), et d'un regard, d'un signe, il calmera les flots irrités.

Autorité positivement désignée dans son

étendue et ses attributions. Son royaume n'est pas de ce monde, mais les choses du ciel sont de son domaine. Jésus-Christ l'a créé pour recueillir ses enfants sous ses ailes, et leur apprendre à connaître et à aimer leur père qui est aux cieux. Elle ne touche point aux choses de la terre. Les intérêts de nos corps et de ce monde, les affaires qui agitent ici les hommes se trouvent sous la direction du pouvoir temporel : elle a dans ses attributions les âmes, la foi et le culte que nous devons à Dieu. Fille du ciel, elle en apprend le chemin, et elle y conduit à travers les obstacles dont les passions humaines embarrassent ce chemin. Elle n'est dans le monde que pour le bénir, le sanctifier et lui communiquer les vérités éternelles. Les autres autorités passent : elle demeure inébranlable. Les autres autorités n'ont pour elles que le temps si court, si fertile en changements. Elle a l'éternité ; l'éternité immense, immobile, immuable.

Dans l'Eglise se trouve l'unité et la vie. Qui s'en sépare tombe dans la confusion et meurt.

Elle est l'arche du salut. En sortez-vous ? les eaux vous engloutissent.

Elle est le temple. Hors de ce temple, vous n'avez ni victime, ni prière, ni sacrifice.

Elle est le bercaïl. Si vous errez au dehors, vous deviendrez la proie des loups dévorants.

Elle est la cité de Dieu. Si vous n'habitez dans ses murailles, vous n'avez plus ni la sûreté, ni l'ordre, ni la paix.

Oh ! quel bien que cette autorité ! et que Dieu a merveilleusement connu et secouru notre nature faible, impatiente et orgueilleuse !

On avait besoin d'instruction ! la parole de Dieu et l'intelligence de cette parole sont données à l'Eglise pour éclairer et fixer notre esprit, pour qu'il ne soit pas emporté à tout vent de mensonge et d'erreur.

On avait besoin de sagesse, de vertu, de morale pour n'être pas séduit par les maximes corruptrices, par les principes faux et relâchés, par les arbitraires interprétations des commandements les plus simples et les plus évidents ! On obéit à l'Eglise qui a les maximes de l'Evangile, qui conserve les lois divines, et dont la tradition sûre et vénérable explique ces maximes et ces lois, et nous en montre l'application dans les détails de la vie : comme elle nous parle sans cesse et de leur céleste origine et de leur admirable efficacité, et de la bienheureuse récompense qu'elles nous mériteront.

Et pour dernier trait de providence et de précaution, Dieu a fait que l'autorité de l'Eglise est non-seulement le seul vrai système religieux, mais qu'il est encore le plus simple, le plus approprié à notre nature, et le plus facile de tous ceux que les hommes ont pu inventer.

Ce système de l'autorité de l'Eglise est le plus simple : il remplit ce besoin que nous portons en nous d'une autorité infallible,

qui nous parle, nous enseigne et nous dirige.

Ce système est le plus approprié à notre nature ; car Dieu a pourvu ainsi au salut, 1° des ignorants et des simples qui, comme des enfants, apprennent de l'Eglise leur mère ce qu'ils doivent croire et pratiquer ; 2° au salut des savants eux-mêmes, qui, guidés dans leurs recherches par le flambeau de la foi, s'instruisent et pénètrent aussi avant que la raison le peut dans la science religieuse, mais qui se tiennent dans de justes bornes et ne s'égarer point.

Ce système est le plus facile : il ne s'agit pas de raisonnements métaphysiques, de subtilités, de laborieuses discussions, il s'agit de se rendre témoins de quelques faits, ce qui est à la portée même des plus ignorants : or, les monuments et les raisons qui établissent l'Eglise sont le plus souvent des faits éclatants, publics, incontestables, transmis par des histoires connues dont on ne veut susocier la sincérité.

Ce système est le plus facile : on voit comment les pouvoirs donnés par Jésus-Christ se sont transmis de siècle en siècle, et comment s'est formée cette chaîne de pasteurs dont on n'a pu rompre aucun anneau.

On reconnaît et on trouve aussi aisément les pasteurs de l'Eglise qu'on trouve les dépositaires du pouvoir temporel. Ils montrent les titres de leur succession ; on voit entre eux la communion et l'accord : ils aboutissent comme des rayons au souverain pontife, centre commun de vie, de foi et d'unité.

Tous ces faits forment un ensemble de preuves qui convainquent, qui donnent la joie et le calme de la vérité trouvée.

Maintenant si on nous propose des difficultés et des objections contre l'Eglise, ce sera comme si on venait disputer avec nous sur l'éclat du soleil, ou sur notre propre existence, et lors même que nous aurions peine à démêler les sophistiques subtilités où l'on nous jetterait, nous ne serions pas ébranlés pour cela, et nous en appellerions avec raison à ces principes évidents, à ces faits éclatants, dont je viens de parler, et qui établissent si clairement l'autorité de l'Eglise.

Je ne comprends pas tout, dirions-nous à ces curieux et importuns critiques, mais je sais que la raison humaine ne saisit que la superficie des objets, que, ne pouvant en connaître le fond et la substance, elle se trouble et se perd lorsqu'elle arrive à une certaine profondeur. Vous pouvez m'embarrasser par quelques inventions subtiles, de la fausseté desquelles je suis sûr, quoique je ne l'aperçoive pas de suite clairement ; dès lors que vous les faites servir à attaquer ce qui m'est si nécessaire, ce qui convient si bien à ma nature, ce qui a été clairement montré par des faits, ce qu'ont professé tant de saints et savants personnages dont j'es-

time la science autant que j'honore les vertus.

Je remets enfin ma cause entre les mains de Dieu même.

O Providence ! qui gouvernez les choses humaines, ce n'est pas en vain que vous m'avez donné le penchant à me confier à une autorité religieuse pour les intérêts de mon âme. Non, ce ne sont pas des mensonges et des illusions toutes ces preuves, tous ces faits, ces siècles de foi, cette nuée de défenseurs de l'Église, cette succession imposante de pasteurs, et si je me trompais, je dirais avec un Père de l'Église : O Providence ! c'est vous-même qui nous induiriez en erreur en permettant que tant de raisons et de témoignages se réunissent pour autoriser une fausseté.

Et quel parti, du reste, prendriez-vous, si vous n'obéissiez pas à l'Église ? Quelle autorité remplacerait la sienne ? quelle autre société vous offrirait un asile et un abri ? Voyez-vous quelque secte hérétique, schismatique ou philosophique qui vous présente plus de gages de vérité, plus de monuments de son droit et de sa divine origine ?

Que sont devenues toutes ces sociétés qui ont paru pendant dix-huit siècles, se proclamant la véritable Église ? Croyez-vous que celles que l'on construit aujourd'hui auront des raisons d'existence plus fortes et plus puissantes ? Tout a été tenté et en vain, la nouveauté attire, et tout tombe après, on se passionne un moment, mais bientôt on reconnaît qu'il faut commencer à chercher de nouveau ; et que ne s'épargne-t-on toutes ces tentatives, et cette suite d'erreurs et d'espérances trompées ? Que trouvera-t-on de mieux établi que l'Église ? J'ajoute, où pourra-t-on trouver une autorité plus aimable et plus sainte ?

DEUXIÈME POINT.

Nous devons aimer l'Église.

Nous avons pour la foi, mes frères, une autorité infailible et divine à laquelle nous devons obéir : mais devenus libres de la liberté des enfants de Dieu, pour autorité Jésus-Christ nous a donné une mère.

L'Église est son épouse : il l'a acquise par son sang, et il l'a purifiée, dit saint Paul, dans l'eau du baptême, par l'esprit de vie, pour qu'elle n'ait ni tache ni ride. (Ephes., V, 26, 27.) Nous naissons de cette union mystérieuse à la lumière de l'Évangile. L'Église nous enfante à Jésus-Christ ; elle nous nourrit, elle élève notre enfance et nous fait parvenir sous sa discipline à l'état d'hommes parfaits dans la foi et la charité.

Pour montrer combien nous devons aimer cette mère si tendre pour nous, il suffit d'examiner ses travaux et ses souffrances dans la prédication et la conservation de la foi.

Les apôtres commencèrent. Dieu les envoya aux peuples pour les tirer de leurs erreurs et les mener à la lumière de l'Évan-

gile. Ces peuples civilisés ou barbares offraient tous des obstacles à la propagation de la foi.

Les Juifs attendaient un Messie temporel, un Sauveur conquérant et glorieux, et ils avaient crucifié le Messie spirituel, le Sauveur pauvre et humilié.

Les Grecs, en possession de l'éloquence et des beaux-arts, ou tenaient à leur brillante mythologie, ou suivaient les systèmes divers de leurs philosophes qui devaient plutôt les diviser dans l'erreur que les réunir dans la vérité.

Les Romains croyaient leurs dieux maîtres et vainqueurs des dieux des nations, ils se vantaient que celui des Juifs était tombé devant Mars et Jupiter adorés au Capitole, du jour qu'un de leurs généraux avait soumis la Judée ; et ils étaient loin d'attendre la sagesse d'un peuple vaincu et méprisé.

Les peuples barbares ne connaissaient que quelques principes de morale. Ils adoraient d'affreuses divinités. Ils n'avaient conservé que des notions obscures sur l'âme et sa destinée. Tels étaient les hommes qu'il fallait changer, auxquels il fallait donner un culte et un autel, pour leur donner souvent une société et une patrie.

Je l'avoue, en voyant la terre entière hérissée de mensonges, de vices et d'erreurs, cette terre, qu'il fallait labourer, préparer et féconder, elle qui n'avait donné que de mauvais fruits, je ne crois pas l'entreprise possible. Ainsi eût dit la sagesse humaine.

Mais, ô apôtres, vous êtes les envoyés de celui qui a dit qu'élevé en croix, il attirerait tout à lui (Joan, XII, 32), que son esprit parlerait par votre bouche, qu'il vous accorderait le don des miracles, et que la grâce toucherait les cœurs. Allez donc, pauvres pêcheurs, devenus pêcheurs d'hommes, allez, saint Pierre à votre tête : *Duc in altum, laxate retia.* (Luc., V, 4.) Montez sur la barque mystérieuse : *Gagnez la haute mer, jetez les filets.* O Dieu, quelle merveille ! voyez les peuples tirés du fond de l'abîme, pris dans les filets de l'Évangile, non pour mourir, dit saint Ambroise, mais pour vivre. Ils passent des ténèbres à la lumière : ils suivent les apôtres, abandonnent leurs prêtres et leurs philosophes : ils veulent vivre et mourir enfants de Dieu et de son Église, et disciples de la croix de Jésus-Christ.

Mais Dieu n'a fait ce miracle de la propagation de la foi qu'en soumettant les apôtres à toutes les peines de leur ministère. Ce n'est qu'à leur patience, à leur travail, à leur fatigue, à leur martyre enfin qu'il a accordé un aussi étonnant succès. Les peuples se convertirent, mais il fallut en souffrir le mépris, les tortures, les injustices avant de les mener à la croix. Beaucoup de Juifs se convertirent, mais, avant, après avoir crucifié le Maître, ils persécutèrent les disciples. Les Grecs se rendirent, mais avant, ils traitèrent saint Paul avec

mépris, et es plus modérés renvoyèrent à un autre temps à écouter ses leçons. Rome quitta ses dieux, la croix fut plantée sur le Capitole; mais, avant, saint Pierre et saint Paul donnèrent leur sang pour fonder cette illustre Eglise; et Rome ne devint la ville sainte qu'après avoir été la cruelle Babylone, enivrée du sang des justes et des saints.

Et encore, M. F., les apôtres ne possédaient ni richesses pour corrompre, ni éloquence pour séduire, ni autorité pour commander. Ils n'avaient d'autre glaive [que celui de la parole de Dieu, d'autre protection auprès des rois que celle qu'ils devaient attendre de princes persécuteurs; ils n'employaient d'autre résistance aux autorités de la terre, qu'en mourant sans se révolter; ne connaissant qu'une loi injuste, celle qui leur défendait d'annoncer l'Évangile.

Enfin, ils prêchaient la religion telle qu'ils l'avaient reçue de leur divin Maître. Peut-être que s'ils avaient supprimé des mystères, adouci des préceptes, ils l'auraient répandue plus facilement; mais ils savaient que le monde ne serait sauvé que par la vérité; que le dépôt était un dépôt qu'ils ne pouvaient ni changer ni altérer; qu'enfin ils n'avaient pas reçu la mission de rechercher des douceurs et des jouissances en ce monde, mais qu'ils avaient reçu la mission d'éclairer et de sanctifier les peuples. Ils acceptèrent cette mission, et avec elle toutes les fatigues et tous les périls. Fidèles à leurs engagements, ils comptent pour rien les obstacles et les mépris, les travaux et les tortures. On les rejette, on les méprise, on les persécute; ils s'attendent à tout. Les haines et les complots, les passions et les vices ligués contre eux, ne serviront qu'à leur montrer la grandeur des maux des peuples. Au lieu de les abattre, cela les encouragera: au lieu de leur faire abandonner les peuples, cela les leur fera plaindre, et la compassion pour tant de misères qui les accablent les excitera encore plus à travailler à les détruire.

O apôtres, pères et pasteurs des peuples, l'amour et la reconnaissance des chrétiens chanteront éternellement vos louanges. Ils ont devant leurs yeux vos courses, vos veilles, vos travaux, votre mort. Ils vous doivent la foi, bien précieux, trésor inestimable. Ah! la grandeur elle-même du bienfait est une garantie de leur pieuse reconnaissance et de leur éternelle vénération.

Les évêques successeurs des apôtres, en héritant de leurs pouvoirs héritèrent aussi de leurs peines et de leurs travaux. Ils avaient la double mission de conserver et de gouverner les fidèles, et d'étendre ensuite le règne de la foi. Beaucoup de brebis errantes hors de la bergerie réclamaient par leur misère des pasteurs charitables qui vinssent les chercher pour les porter sur leurs épaules au bercail.

C'est ce que faisaient les évêques, surtout dans le temps de la primitive Eglise.

Si les bornes d'un discours me le permettaient, je serais heureux aussi de vous parler de tous ces saints pontifes; hommes vraiment apostoliques, des Polycarpe d'Asie, des Clément de Rome, des Cyprien de Carthage, des Irénée de Lyon, qui, à l'exemple des apôtres, travaillaient, souffraient et mouraient pour la foi. Oh! que l'Eglise se montrait mère tendre, fidèle et dévouée! L'évêque, comme disait saint Cyprien, exhortait les fidèles au martyre par ses leçons et surtout par son exemple. Ces saints hommes portaient la croix partout, non comme un signe inanimé et mort de bois ou de pierre, ils la portaient vivante dans leurs corps par le travail et la souffrance. C'est ce qui les rendit tout-puissants.

Aussi, ajoute saint Cyprien, on *pouvait tuer l'évêque, non le vaincre. Il couvrait chaque blessure par une couronne*, dit Tertulien, et chaque goutte de sang tombant à terre en faisait sortir des chrétiens.

Après les persécutions vinrent les hérésies. L'Eglise, qui avait donné l'exemple du courage, donna celui de la vigilance et de la pureté de la foi.

Les évêques consumaient à soutenir les fidèles et à combattre l'erreur une vie que leurs prédécesseurs donnaient sur l'échafaud. Honneur et reconnaissance éternelle à ces illustres flambeaux de l'Eglise, Athanase, Augustin, Hilaire, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, dont les savantes veilles conservèrent la foi et fondroyèrent l'erreur.

En tout temps et jusqu'à nos jours, ils ont eu des imitateurs. Combien, réparant le mal que pouvaient causer de mauvais pasteurs, se sont fait tout à tous à l'exemple de saint Paul, se sont fait infirmes avec les infirmes, se rendant serviteurs de tout le monde, charitables, patients, brûlant de douleur à la vue des désordres, gémissant des scandales, humiliés et demandant au ciel de dignes ouvriers pour travailler à sa vigne.

Et nous particulièrement, M. F., quelle reconnaissance ne devons-nous pas à l'Eglise? La France en fait une partie qui a toujours été florissante. Depuis quinze siècles, elle a conservé la foi, tandis que d'autres royaumes sont tombés dans le schisme et l'hérésie. Mais l'Eglise a souffert longtemps pour nous enfanter à Jésus-Christ. Saint Pothin et saint Irénée fondèrent l'Eglise de Lyon, et ils y répandirent leur sang.

Un peu après nous arrivèrent, envoyés par le saint-siège, saint Trophime, saint Saturnin, saint Gatien, saint Paul, saint Denis, qui convertirent les habitants d'Arles, de Toulouse, de Narbonne, de Tours, de Limoges, de Paris. Ces évêques, apôtres de la France, nos pères les reçurent comme les Juifs avaient reçu Jésus-Christ, comme les autres peuples avaient reçu les apôtres. On les méprisa, on les calomnia, on les persécuta. Mais enfin leur patience, leur charité, gagnèrent les peuples, et leur martyre acheva de confirmer l'œuvre sainte.

Cependant, depuis dix-huit siècles que la

foi a lui sur nos têtes, que de changements, que de révolutions, que d'hérésies, que de désordres sont survenus et ont donné de nouveaux sujets de travail, d'inquiétude et de tristesse aux pasteurs qui, depuis ce temps, ont gouverné les différents diocèses!

Et encore, notre Eglise de France envoyait partout des missionnaires pour porter en Amérique, en Afrique, aux Indes, au Japon, avec notre langue et nos mœurs, le flambeau de l'Évangile. Oui, il y a beaucoup d'âmes dans le ciel qui prient pour la France, d'où partirent les apôtres qui les convertirent à la foi.

Et malgré tout ce qu'on disait du clergé français, ne vit-on pas ce qu'il valait à la fin du dernier siècle quand on voulut le détruire, après avoir essayé de le faire tomber dans le schisme et l'hérésie?

Les uns périrent pour la foi, comme saint Denis et saint Irénée; les autres partirent pour l'exil, comme saint Athanase et saint Hilaire: les autres exerçaient leurs fonctions si périlleuses alors, comme au temps de la primitive Eglise.

Et que demandent aujourd'hui tous ces évêques, vénérables, par leur âge, leur science ou leur vertu: la plupart confesseurs, qui sont revenus de l'exil, qui ont échappé à la mort, à la proscription, que demandent ils qu'à soutenir les fidèles, qu'à toucher leurs ennemis, qu'à ramener les pécheurs, qu'à exercer en paix pour le bien de tous leur ministère si difficile et si pénible, au milieu de tant d'hommes prévenus, méfiants, et dont les intentions ne sont rien moins que favorables.

Saint Paul a dit aux pasteurs: *Prenez garde à vous et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son sang: et puis s'adressant aux fidèles: Souvenez-vous, leur dit-il, de vos pasteurs, qui vous ont enseigné la parole de Dieu: obéissez-leur, soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent sur vos âmes et qu'ils en rendront compte au jugement de Dieu. (Hebr., XIII, 17.)* Voilà le devoir des peuples.

Vous le remplirez ce devoir, M. T. C. F., vous aimerez l'Eglise et vous prierez pour elle. Sans doute, elle ne périra pas pour le monde; mais elle peut quitter notre terre. N'y en a-t-il pas qui l'abandonnent ou qui refusent de la reconnaître? et leur exemple n'est-il pas malheureusement trop suivi?

Il ne le sera jamais par nous. Enfants de l'Eglise, nous n'abandonnerons jamais notre mère.

Ah! il suffit de l'avoir connue, d'avoir reçu les secours et les témoignages de sa tendresse, pour frémir à l'idée seule d'un schisme et d'une séparation. Représentez-vous donc l'état d'un chrétien qui s'exclut lui-même de la maison où il est né à la vie de la grâce, où il a été élevé avec tendresse et qui, comme l'enfant prodigue, ne peut trouver au dehors que la honte, la misère et le désespoir?

O Eglise! ô mère! pourrait-il arriver

qu'un jour vous me fussiez étrangère? qui prierait pour moi et avec moi? à quelle table sainte mon âme irait-elle chercher le pain de vie? Dans quel asile de miséricorde irait-elle déposer le secret de ses fautes, et le poids de ses remords et de ses regrets?

O Eglise! ô mère! lorsque souffrant sur le lit de mes dernières douleurs, et que le monde ne pourra rien pour moi, je n'entendrais donc pas alors ces prières si touchantes qui endorment le fidèle dans les bras du Seigneur! Elle aurait été faite en vain pour moi cette invitation de l'apôtre saint Jacques: *Quelqu'un est-il malade parmi vous, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise: ils prieront sur lui et feront l'onction sainte au nom du Seigneur (Jac., V, 14)*, et moi je n'aurais ni onctions sacrées, ni consolantes prières!

Non, je ne veux pas mourir ainsi. C'est entre les bras d'une mère compatissante que je veux rendre mon dernier soupir.

O vous qui vous éloignez de l'Eglise, qui reprenez les bras qu'elle vous tend, que vous êtes à plaindre! De quelles consolations vous vous privez!

L'Eglise gémit sur leur malheureux sort. Consolons-la, nous devons lui tenir lieu des ingrats et des aveugles qui la quittent.

O Eglise! ô mère! nous sommes touchés de vos maux, et vos peines sont les nôtres. En tout temps les fidèles ont partagé ses douleurs. Saint Chrysostome fut obligé de consoler dans plusieurs lettres une sainte diaconesse dont la douleur, à la vue des progrès de l'hérésie arienne, allait presque au désespoir.

Et cela ne m'étonne point. L'Eglise en effet est tout pour nous: le paradis en ce monde, comme dit saint Irénée: *Le lieu, avait dit un prophète, où se trouve la source des fleuves, et les ruisseaux profonds et accessibles de lumières et de grâces: « Paradisus in hoc mundo, locus rivorum, rivi latissimi et patentes. » (Isa., XXXIII, 21.)* Elle est la colonne et le fondement de la vérité, la Jérusalem de la terre, la ville sainte, la montagne de Sion, l'arche du salut, et pour tout dire en un mot, la mère et la nourrice des hommes.

Qu'il soit béni celui qui l'aime, celui qui prie pour sa conservation et sa prospérité, celui qui ne cesse de demander au ciel qu'il suscite parmi nous des hommes apostoliques pour tourner les cœurs et les ramener à la piété.

Obéissez donc à l'Eglise, aimez-la, et à son tour elle priera pour vous: elle vous ouvrira le trésor des grâces et des bénédictions célestes.

Dans vos peines, elle vous consolera. Et si vous avez le malheur d'offenser Dieu, elle lui offrira votre repentir et vos larmes.

Elle vous protégera, vous animera par ses exhortations, et vous nourrira de la parole des saintes Ecritures qu'elle conserve dans leur pureté.

Et lorsque sera venu ce redoutable jour où la maladie vous renversera sans vous

laisser l'espérance de vous relever, ah ! l'Eglise viendra à votre secours : elle soutiendra votre courage chancelant sur le bord de l'éternité. Quand vos yeux se fermeront à la lumière du monde, elle vous ouvrira les cieus, elle mettra dans vos mains le signe sacré du salut : elle l'appliquera sur vos lèvres qui murmureront encore le nom de Jésus-Christ.

Et lorsque l'âme sera séparée du corps, étendant son amour et ses prières au delà de cette vie périssable, elle conduira votre corps inanimé devant l'autel du Seigneur. Elle bénira le lieu où il sera déposé ; et sa main plantera sur votre tombe la croix, gage de résurrection et d'immortalité. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POUR DES RÉUNIONS DE CHARITÉ

PREMIÈRE INSTRUCTION.

POUR L'ASSEMBLÉE PRÉPARATOIRE DE L'OEUVRE DES ORPHELINS DU CHOLÉRA.

Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me. (Psal. XXVI, 16.)

Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a pris soin de moi.

Monseigneur, mes frères,

Avec quelle douleur et quel désespoir une multitude d'enfants pouvaient s'écrier dans cette capitale, il y a quelque années : Mon père et ma mère m'ont abandonné ; un mal horrible, le choléra avec les symptômes qui annonçaient la présence et la mort, le choléra entra dans notre maison ; mon père, ma mère furent atteints, frappés, et en quelques heures, ils moururent au milieu de crises, de convulsions, et de tortures affreuses ; ils m'ont laissé seul et orphelin sur cette terre. *Pater meus, etc.*

Mais aussi avec quels accents de joie et d'espérance ces enfants, recueillis par la religion ont dû ajouter avec reconnaissance et amour : Le Seigneur m'a pris dans son sein, pour me tenir lieu de ceux qu'il m'a ôtés, afin d'être lui seul mon père et ma mère. *Dominus autem assumpsit me.*

En voici devant vous une partie de ces enfants délaissés par leurs parents, rassemblés des maisons où ils naquirent, mais vides désormais et pleines de deuil, rassemblés pour trouver dans la maison de Dieu un asile meilleur et plus sûr peut-être que celui qu'ils perdirent. *Pater meus, etc.*

Quel beau jour, mes frères ! quel heureux anniversaire ! célébrons-le ce jour où un asile fut ouvert à ces pauvres orphelines. C'est la maison de l'enfant Jésus : voilà ses sœurs : elles sont entrées ici comme dans leurs maisons, à leur titre de membres délaissés du corps de Jésus-Christ qui toujours dans son Évangile vous dit : Ce que vous ferez au moindre de ces enfants, je le regarderai comme fait à moi-même.

Où, cet anniversaire est glorieux. Chaque année nous ramène, avec le souvenir des désastres, celui de leur réparation. Et la religion se glorifie de l'avoir commencée

sous les auspices de Jésus enfant, et de Marie conçue sans péché. Elle aussi tendre mère de ces orphelines, à cause de leur ressemblance avec son divin Fils.

L'œuvre a prospéré au delà de toutes les espérances, et la charité a été si active qu'elle a multiplié les ressources et les bienfaits : il s'agit maintenant de la continuer. Fondée sous de si favorables auspices, accueillie par tout ce qu'il y a de pieux et de sensible, pourrait-elle périr, ou même décroître ? Non, non, puisque les motifs qui la firent établir demeurent les mêmes toujours, et qu'ils conservent toute leur puissance. Ce sont le bien de la société, et la gloire qu'en tire la religion.

I. En voyant tant de petits enfants abandonnés, on se demanda avec effroi ce qu'ils deviendraient, si l'on ne les recueillait pas. La réponse était faite.

Tout le monde connaît le malheur d'un enfant qui perd ses parents. Ils étaient ses conseillers, ses nourriciers, ses guides, ses consolateurs dans les maux de la vie. Avertis par leur amour et par la religion, ces parents premiers, et dans le commencement, seuls instruments de la Providence de Dieu à son égard, soutenaient les jours qu'ils lui avaient donnés, développaient cette âme confiée à leur sollicitude, et lui préparaient son avenir. Mais voilà que ses parents disparaissent comme dans une tempête.

L'enfant demeure seul sur le rivage ; il les appelle en vain par ses cris et ses gémissements ; il est seul : il tourne ses regards de tous côtés pour demander du secours, un abri, un asile : il est seul, il est seul, vous dis-je, car n'espérez pas, sauf quelques rares exceptions, qu'il trouve ailleurs la tendresse et les soins de son père et de sa mère.

Ceci vous fait voir facilement ce que seraient devenus les orphelins du choléra.

Misérables et mal élevés, confiés à des parents éloignés, à des mains mercenaires, à des étrangers, ayant le plus souvent sous les yeux le spectacle des vices, des vices les plus grossiers, grandissant sans amour de la vertu et du devoir, les uns auraient

augmenté le nombre des pauvres qui accablent la société, les autres plus énergiques et plus habiles auraient joint au travail la fraude et l'injustice pour arriver plus vite à la fortune.

Que seraient devenues ces orphelines, délaissées de leurs parents, dans les rangs inférieurs de la société, où l'immortalité se montre plus hideuse, parce qu'elle est sans voile, où la vertu n'est pas même remplacée par les apparences de la pudeur? Que seraient-elles devenues, au milieu de ces exemples et de ces dangers, sans éducation, sans religion, sans parents pour les guider, sans l'amour du travail pour les préserver de la tentation de mal faire? Des êtres si exposés et si faibles n'auraient-ils pas effrayé la société de leurs désordres dans l'âge, hélas! peut-être, avant l'âge, même des passions.

Eglise de Dieu, venez à leurs secours, soyez l'arche salutaire où ces petites colombes ne sachant où poser le pied trouveront un abri contre la tentation, la faiblesse et la misère. L'Eglise est venue et que la société lui rende grâces : elle a recueilli ces enfants, elle les nourrit, elle les prépare à la vie de ce monde en leur donnant le goût du travail. Voyez ces petites orphelines déjà habiles dans ces occupations qui leur procureront une existence honnête : elles en contractent tous les jours l'habitude ; elles ne sont pas errantes et délaissées sur les places publiques. Sûres de leur existence dans le moment, dirigées par les religieuses dévouées dont elles peuvent imiter les exemples, instruites, probes, laborieuses elles iront dans le monde, non pour charger la liste effrayante des pauvres, ni augmenter la corruption des mœurs, mais pour y donner l'exemple du travail uni à la vertu.

Mais je le veux, peut-être ces enfants auraient trouvé ailleurs un état et le goût de cet état. Mais est-ce là tout? l'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de la parole de Dieu. (*Matth.*, IV, 4.) Il y a deux vies : celle-ci courte, troublée ; l'autre heureuse et éternelle. Le travail est bon, il sauve par lui-même de beaucoup de périls, mais il ne peut pas nous préserver de tout, c'est pourquoi la religion forme ses enfants à la piété par l'éducation chrétienne. Ah ! c'est là le grand bien de ces enfants ; ils connaîtront Dieu, ils le serviront de bonne heure, ils le prieront, ils fréquenteront les sacrements, et Dieu les bénira et l'Eglise sera dans la joie de voir augmenter le nombre des chrétiens fidèles.

Que ce résultat est à désirer ! Je le sais, dans les classes élevées ou éclairées de la société, il se remue quelque chose dans les âmes qui annonce un meilleur avenir pour la foi. Fatigués de doutes pénibles et de systèmes incohérents, honteux de l'athéisme et du matérialisme, effrayés des conséquences désastreuses que l'on en a tirées, ces hommes se sont tournés vers la religion, mais sans arriver encore à la foi : moins

éloignés de la maison de Dieu, ils ne l'habitent pas encore, leur croyance est vague ; elle ne se réduit pas à la pratique.

Dans tous les cas, ce mouvement qui renferme cependant des espérances, ne se fait pas encore sentir dans les rangs inférieurs de la société, où l'on vit encore de vieux préjugés et de vieilles haines contre la religion.

Mais voilà que les enfants du choléra se présentent comme destinés à aider l'Eglise dans la régénération de cette classe de la société dont ils font partie.

Répandus dans le monde, ces enfants y porteront une connaissance solide de la religion, et une sainte habitude de la pratique qui datera de l'enfance. Partout l'éducation religieuse est nulle ou du moins incomplète, ici et dans les autres maisons où sont élevés ces enfants, la piété fait le fond de leur éducation : elle en est l'âme, elle est le principe, le soutien et la fin de tout, tout se rapporte à elle, tout se réduit en pratique.

Dans les paroisses qui donne l'exemple? qui fait la consolation, la joie et la force du pasteur? C'est ce petit troupeau de Jésus-Christ qui a la foi et qui l'honore, qui sait prier Dieu, qui nourrit la piété par de saints exercices, qui l'éclaire par de bonnes lectures, qui la vivifie par la tendre confiance en Marie, en parcourant souvent la sainte couronne de la Salutation angélique. C'est ce petit troupeau enfin, qui travaille et qui prie, qui travaille la semaine, et qui, le jour du Seigneur étant venu, ne trouve pas de repos plus doux que d'aller le prier dans son temple, de chanter ses louanges et de recevoir sa sainte bénédiction. Eh bien ! ces enfants seront agrégés à ces fidèles, ils grossiront le nombre des élus, ils transmettront dans leurs familles l'héritage de leur foi et de leurs exemples. Ne sont-ce pas là les ressources et les espérances de la religion?

Et maintenant, mes frères, voudriez-vous faire disparaître ces ressources et ces espérances : je ne vous dis pas que ces enfants périraient de faim, si la charité les délaissait ; je vous dis qu'ils perdraient leur âme, que la religion verrait anéanti le bien qu'elle attend de leur éducation, et que votre foi serait insultée. On ne manquerait pas de dire qu'on a commencé à bâtir, et on ajouterait avec mépris qu'on n'a pu terminer l'édifice.

Vous ne pouvez donc pas plus abandonner l'œuvre que vous ne pouviez vous empêcher de la commencer. Non, vous ne pouviez pas vous empêcher de la commencer : pourquoi?

C'est parce que dans les grandes calamités, la charité seule peut en réparer les ravages : mais où chercher la charité, si ce n'est dans l'âme des personnes qui ont la foi? Il fallait donc faire cette œuvre, comme il avait fallu que sainte Geneviève allât chercher des vivres pour conserver la vie aux habitants de cette ville, comme il avait fallu que saint Vincent de Paul nourrit des provinces désolées et fit ses admirables éta-

blissements. L'humanité seule laissée à ses émotions, et les gouvernements eux-mêmes avec leurs ressources auraient été impuissants contre des maux aussi grands.

Ainsi, on devait s'attendre, Monseigneur, que vous porteriez secours aux orphelins du choléra, vous, par votre charge de premier pasteur établi par Dieu même le père et le tuteur de ces enfants. Il est vrai, votre position si précaire, si fragile aux yeux du monde, semblait s'opposer à une si grande œuvre; mais on connaissait la charité de votre âme, l'amour et la confiance des fidèles du diocèse, la juste influence que vos vertus et votre autorité vous donnent sur eux, et dès lors on s'attendait bien qu'avec l'âme des évêques des temps anciens, portant vos regards attendris sur cette multitude d'enfants délaissés, vous prononceriez sur eux ces paroles de vie et de salut : Enfants, privés de vos parents, venez, je vous en tiendrai lieu, *je ne vous laisserai pas orphelins.* « *Non relinquam vos orphanos.* » (Joan., XIV, 18.)

Et vous, Messieurs, associés à cette œuvre, vous dont le zèle égale le désintéressement, votre vie précédente vous faisait un devoir d'y prendre part, sans cela vous n'auriez pas été conséquents avec vous-mêmes. Qu'auriez-vous fait d'ailleurs et de ces loisirs que vous ont faits les révolutions, et de cette activité et de ce talent d'administration que vous a donnés l'expérience des affaires, ne fallait-il pas consacrer ces loisirs, cette activité, ces talents à quelque grande œuvre, puisque vous êtes des hommes de foi ?

Il y a surtout parmi vous, Mesdames, des nous que l'on serait étonné de ne pas lire sur la liste des personnes charitables qui se dévouent au soulagement des pauvres. Votre foi fixe votre place partout où il y a du bien à faire. Vous étiez donc appelées à participer à cette bonne et grande œuvre.

Conservez donc, mes frères, ce courage chrétien qui vous anime. Cette œuvre n'est pas perpétuelle de sa nature : elle aura un terme, mais comme elle aura brillé au milieu de ce siècle ! quel beau rayon de gloire étincellera sur cette époque de l'histoire de l'Eglise de Paris, dont on pourra représenter le pasteur, comme on peint le saint évêque de Myre, bénissant et nourrissant de petits enfants, portés sur une frêle barque, et recueillis par lui dans leur naufrage.

Je sais que les œuvres sont nombreuses, comme les calamités, que l'orgueil humain souffre quelquefois des dédains et des rebuts, que l'on aimerait mieux donner que solliciter les secours, que ces soins de la charité troublent l'âme par la vue de la misère, et l'inquiétude de ne pas pouvoir la soulager assez abondamment; mais Dieu vous bénira : il a fait deux parts de la famille humaine; dans l'une sont ces êtres innombrables qui souffrent, dans l'autre, un petit nombre de riches, qui trop chrétiens et trop tendres pour vouloir offenser par le spectacle de leur rare félicité les yeux flétris des autres, leur tendent la main, et leur di-

sent : Nous avons au ciel le même Père, et sur la terre les mêmes espérances; nous sommes établis les économes et les dispensateurs de ses biens, qu'il soit béni de ce moyen de sanctification qu'il nous donne!

Voilà des enfants qui vous ont dit qu'ils étaient abandonnés et orphelins, et vous leur avez répondu de se rassurer et de venir à vous, que le Seigneur vous les avait donnés pour en prendre soin. Ces enfants sont venus, et maintenant, mêlant leurs regrets et leurs espérances, ils portent leurs regards attendris sur vous, leurs protecteurs, et ils les élèvent ensuite vers le ciel qui doit être votre récompense, et ils disent ces paroles qui expriment leurs sentiments, et qui résument toute leur position : *Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a pris soin de moi.* (Psal. XXVI, 10.)

Monseigneur, je vous demande votre bénédiction pour les orphelins et leurs protecteurs. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION II.

SUR L'ASSOCIATION DE SAINT RÉGIS, EN FAVEUR DES MARIAGES DES PAUVRES.

Mes Frères,

Les passions qui fermentent dans la société, et les vices qui la rongent de toutes parts, présentent à celui qui les observe un bien triste spectacle. En voyant les soins qu'il faudrait prendre, les sacrifices qu'il faudrait faire, le temps qu'il faudrait attendre pour les combattre et pour obtenir quelques heureux résultats, un profond découragement s'empare des cœurs. Aussi beaucoup d'hommes ferment volontairement les yeux pour ne pas voir ces maux qu'ils désespèrent de guérir; d'autres lèvent leurs regards vers le ciel en gémissant, et demandent à la Providence des miracles comme pouvant seuls sauver les peuples victimes de leurs désordres.

Mais il y en a quelques-uns qui résistent à ce découragement et à cet effroi. Ah! rebutée d'un monde qui devait le changer, la foi a trouvé un asile dans des âmes qu'elle a vivifiées; elle leur a dit : « Ne ferez-vous que ce que font ceux qui n'espèrent qu'en eux-mêmes, et qui ne connaissent pas l'appui d'un ciel puissant et miséricordieux? vous contenterez-vous de gémir sur les maux de la société, et ne tenterez-vous rien pour aller à son secours? » Et voilà que ces hommes ont entendu la voix intérieure, et ils ont répondu : « Bénissez-nous, Seigneur, bénissez l'œuvre que vous nous inspirez, et nous allons travailler sous vos favorables auspices. » Et, disant cela, ils ont mis la main à l'œuvre, ils ont jeté au milieu d'un monde perverti le remède puissant qui doit le changer; et si la société n'a pas été guérie de ses maux, elle a été soulagée du moins; si elle n'a pas refléuri, du moins elle n'est pas tombée en ruines.

On vous a convoqués, mes frères, pour vous parler d'un des maux les plus des-

tructeurs de la société; pour vous dire que, plus confiants au ciel, plus dévoués que vous ne l'êtes, des hommes honorables se sont réunis, et ont travaillé dans l'ombre depuis plusieurs années pour arrêter les progrès de ce terrible fléau; et quel est-il ce fléau?

Vous savez que la société religieuse et la société civile sont fondées sur le mariage, qui donne des enfants à l'Eglise, et des sujets à l'Etat. Aussi l'Eglise et l'Etat ont employé tous leurs soins pour régler les devoirs, les droits, les conditions qui y sont attachés, pour environner de toutes les garanties possibles cet acte important de la vie, et le mettre à l'abri de l'attaque des passions. Dieu institua le mariage dès l'origine et le bénit : il suscitait des épouses fidèles aux patriarches et aux saints de l'antique alliance, Jésus-Christ l'a élevé au rang des sacrements.

Le magistrat, au nom de la loi civile, reçoit d'abord les serments des époux pour les protéger, pour régler et affermir les droits de chacun d'eux. Et ensuite qu'il est grand, le mariage chrétien ! Jésus-Christ invisible, mais visible autrefois aux noces de Cana, bénit l'union de ces époux, et forme le lien de leurs cœurs; la prière et les vœux montent vers Dieu; le prêtre fait entendre de graves paroles, et les époux sortent du pied des autels comblés de bénédictions et de vœux. Ils emportent cette grâce du sacrement qui fait espérer à leurs heureuses familles qu'ils seront fidèles, honorés et aussi heureux qu'on peut l'être sur cette terre.

Mais voilà que des hommes unissent leurs destinées, au mépris des lois divines et humaines, dont ils ne demandent ni la protection, ni la sanction, ni les bénédictions ! Les infortunés ! ils commettent une grande faute, mais ils en portent la terrible peine. Considérons leur malheureux état et celui de leurs enfants, et en voyant la grandeur du mal, vous comprendrez combien est utile cette société qui travaille à le faire disparaître, et combien vous devez l'aider avec empressement.

Il est rare de voir dans la haute et dans la moyenne classe de la société de ces unions coupables que la loi n'a pas consacrées, que l'Eglise n'a pas bénies. On est retenu par les convenances, lors même qu'on ne l'est pas par les principes de la religion; mais il n'en est pas de même dans les rangs inférieurs de la société : là, pour diverses causes, l'on trouve beaucoup d'unions criminelles.

Tantôt ce sont des hommes sans éducation, sans religion, ne respectant aucune loi, ne connaissant les délicatesses d'aucune convenance, absorbés par leurs travaux, qui trouvent parmi eux une compagne de leurs désordres qui leur ressemble : ils s'unissent comme s'ils vivaient hors de toute société, et n'ont aucune idée de légitimer leur union.

Tantôt ce sont des personnes qui avec des principes, des mœurs et quelque éducation se

rencontrent, croient qu'ils seront heureux l'un par l'autre, et veulent contracter mariage ensemble. Quelques démarches sont faites : mais il faudrait attendre, et les passions sont impatientes. Ils vivent comme si le ciel les avait bénits.

Souvent une première faute est la cause de la perte d'un grand nombre. Ils croyaient réparer cette faute par le mariage. L'affection et la honte les réunissent, et quelque obstacle les empêche ensuite d'arriver à cet heureux résultat.

Les premiers, sans principes, sans loi, sans éducation se trouvent bien dans leur état criminel; et ils n'ont pas l'idée d'en sortir.

Les seconds souffrent d'abord de se voir privés ainsi de l'honneur et de la bénédiction du mariage; mais ils s'accoutument peu à peu à cet état et continuent à vivre dans ce désordre.

D'autres gémissent, sont honteux parce qu'ils se sentent coupables. On voit surtout des femmes abusées par des promesses qu'elles croyaient devoir se réaliser, n'osant plus quitter leur complice, tristes du malheur de leur position, et demandant qu'on leur rende avec la vertu la paix de la conscience.

Parmi les obstacles qui empêchent la réhabilitation de ces mariages, la misère est une des plus grands : ailleurs c'est l'argent qui favorise les passions; ici la pauvreté est l'occasion de la faute.

Car pour contracter un légitime mariage, ces pauvres gens, venus la plupart de pays plus ou moins éloignés, n'ayant pas voulu ou n'ayant pas pu faire de sages économies, sont hors d'état de suffire à l'expédition des actes nombreux qu'ils doivent représenter. D'ailleurs ils ne savent pas même quelles sont les conditions exigées pour le mariage civil et religieux. Ils ont donc besoin d'hommes patients pour les recevoir et les écouter, d'hommes éclairés pour les diriger, d'hommes charitables pour les encourager et pour subvenir aux frais qu'ils ne peuvent payer.

Tous ces avantages, ils les trouvent dans la société de Saint-François Régis. Heureux ceux qui s'adressent à elle et qu'elle peut secourir. Il dépend de vous, mes frères, qu'elle soit en état de ne refuser personne et de rendre à l'Eglise et à l'Etat tous ces coupables qui ont transgressé leurs lois.

Ces coupables, dont je plaide ici la cause, sont bien à plaindre. Ils ne s'estiment pas les uns les autres : la plupart sont agités par les remords, ils sont privés de l'estime des gens de bien.

1. Comment des coupables unis contre toutes les lois auraient-ils de l'estime l'un pour l'autre? Ah ! l'estime n'est due qu'à la vertu, et c'est là son précieux avantage.

Aussi leur maison retentit-elle sans cesse de querelles, de menaces, de jalousies, de sanglants reproches : ils pensaient être heureux avec leur amour, mais un amour criminel peut-il être la base solide d'un bonheur et d'une société durables?

Après quelque temps, le vice produit son effet. L'affection disparaît, et le vice reste avec le mépris. Aussi, mettant à exécution les reproches et les menaces, la plupart s'abandonnent aussi facilement qu'ils s'étaient imprudemment réunis; et alors quelle position, quel désordre! Et s'il y a des enfants, que deviennent-ils? on aurait lieu de s'étonner s'il en arrivait autrement. Pourquoi resteraient-ils ensemble, ceux qui n'ont aucun frein à leurs passions, dont aucune loi n'a serré les nœuds de leur union? Ah! ils n'ont aucun sage conseil, pas un ami, pas un homme de bien pour les diriger: aucune sainte parole proférée par la religion ne leur a dit que le mariage était saint et que rien ne pouvait le rompre.

2. Je dis qu'ils sont privés des conseils des gens de bien: ah! ils les ont abandonnés: leurs parents, ils les ont attristés et déshonorés. Que dis-je, ceux-là même qui sous d'autres rapports leur ressemblent viennent aussi les mépriser: car, les méchants sont terribles dans leurs jugements contre les fautes des autres. S'ils tombent dans l'indigence, (et qu'y a-t-il de plus près du vice que l'indigence?) qui peut les secourir? Les personnes même les plus charitables n'osent le faire de peur d'encourager le désordre. Les autres pauvres se révolteraient s'ils savaient que des secours leur sont donnés. Ils jugent indignes des bienfaits de la société ceux qui se sont criminellement placés en dehors de ses lois et de sa protection.

3. Encore s'ils pouvaient trouver quelques ressources dans leur conscience. Mais c'est elle qui, chez la plupart fait leur plus terrible supplice. Car tous ne sont pas mauvais, abrutis, sans principes. Ah! beaucoup appartiennent à des parents pauvres, mais chrétiens; ils viennent de ces pays, de ces campagnes où ils ont vu la piété régner dans les familles. Quelle honte! quel chagrin pour eux! Si la curiosité, ou un certain fonds de religion les conduisent dans une église, ils ne peuvent y entrer sans rougir; la parole de Dieu qui les condamne les fait trembler, ils ne peuvent voir sans gémir les tribunaux de la pénitence et la table sainte d'où ils sont exclus. Ils n'osent prier, on c'est sans confiance. Oh! souvent, ils pleurent amèrement, ils sont déchirés de regrets. Quand ils quittèrent leurs parents, que de conseils, que de recommandations ce jeune homme, cette jeune fille reçurent avec leurs derniers embrassements! Et ces parents, il faut les tromper, ou, si on ne le peut, les couvrir d'opprobre. On n'a plus de pasteur, plus de confesseur, plus d'ami digne d'estime. On n'ose paraître nulle part, car tous ne se font pas un front d'airain; et vous le savez, la foi se conserve encore longtemps au milieu même de certains désordres. Ah! l'on connaît leur état lorsqu'ils reviennent à la vertu. Ils avouent qu'ils n'étaient pas contents, leur joie est vive de se voir réhabilités dans l'estime des autres et dans la leur. « Je le voulais, je le désirais, disent-

ils, mais je n'osais pas, je ne le pouvais pas, je ne savais à qui confier ma peine! » Ces hommes ne vous intéressent-ils pas par leurs remords, qui montrent leur cœur encore accessible aux charmes de la vertu?

Mais si vous n'êtes pas touchés de ces marques honorables de repentir que vous pouvez faire naître ou cultiver, vous ne serez pas insensibles au sort des enfants qui naissent de ces unions illicites; ceux-là du moins ne sont pas coupables.

Les enfants sont la joie, la gloire et la couronne des parents vertueux; et ils se glorifient du nom qu'ils portent et de l'amour de leurs parents. Ils ne craignent ni les humiliations, ni les mépris, ils reçoivent au foyer domestique les soins, les leçons et le bon exemple, et l'on trouve heureux les parents et les enfants.

Pauvres enfants nés de ces parents criminels dont je parle, que votre sort est digne de compassion! Souvent l'on vous abandonne, et l'on vous dépose sans nom, sans lien qui vous attache à personne, dans ces maisons qu'habitent les enfants que la charité a trouvés ou qu'on lui confie. Quelquefois celui qui vous donna le jour, quitte la compagnie de ses désordres, et vous laisse à demi-orphelin sur les genoux d'une femme flétrie que vous osez à peine nommer votre mère. Recevez-vous toujours le bienfait du baptême? Si vos parents vous gardent avec eux, osent-ils vous présenter pour la première communion? ne sont-ils pas arrêtés par la honte, obligés qu'ils seraient de tout avouer?

Malheureux parents! l'Écriture dit que *celui qui honore son père, se réjouira dans ses enfants.* (Eccli., III, 16.) Vous n'avez pas honoré le vôtre: pouvez-vous vous réjouir dans vos enfants?

L'Écriture dit encore: *La bénédiction du père fonde la maison de ses fils.* (Ibid., 11.) Vous n'avez pas demandé la bénédiction de votre père, vos enfants ne sont-ils pas sous le coup de la malédiction qui pèse sur vous?

Vous n'êtes plus chrétiens; plus de confessions, plus de communions, peut-être plus de prière; une vie scandaleuse: comment élevez-vous vos enfants? que seront-ils à leur tour? Grand Dieu! Ainsi donc il se formera de ces familles déshonorées qui transmettront du père aux enfants le vice et l'ignominie! et quelle ignominie encore, quand il faut rougir d'un père et d'une mère!

Mes frères, n'avez-vous pas pitié de ces enfants? n'aiderez-vous pas ces hommes de bien, qui veulent leur donner un nom, un père, une mère; qui veulent qu'une mère, souvent plus faible que criminelle, puisse presser sans honte entre ses bras l'enfant dont peut-être hélas! elle ne cesse de pleurer la naissance?

La société, mes frères, se réjouira de voir diminuer ce mal dévorant qui la détruirait si l'on n'arrêtait ses ravages.

Car qu'est-ce qu'une société? une agré-

gation de familles. Mais si les familles recèlent le vice, le scandale, le désordre, comment la société pourrait-elle prospérer ou même se soutenir ?

Il est vrai, nous vivons dans des Etats policés, et la civilisation a fait sous quelques rapports d'immenses progrès. On mesure sûrement le cours des astres. Les sciences naturelles ont agrandi le vaste champ des connaissances humaines. Ces sciences sont appliquées avec succès au bien-être matériel de la vie. Les vaisseaux volent sur les mers, poussés par une force puissante, autrefois inconnue : déjà le voyageur étonné parcourt rapidement des distances infinies sur des chemins où fuit, plutôt qu'il ne roule le char léger qui n'est plus traîné par l'agile coursier. Que dirai-je de ces inventions si variées, qui multiplient les objets dont s'empare le luxe, mais aussi par lesquels la pauvreté est soulagée !

Mais d'un autre côté, la foi ne vivifie plus les actions ni les espérances : les principes de morale sont encore débattus comme des problèmes ; des milliers d'hommes vivent dans une ignorance profonde de leurs devoirs ; des systèmes, non plus seulement théoriques, mais réduits en pratique, à la pratique du vice, de l'assassinat, du désordre, rongent la société jusqu'au cœur. Des hommes bravent les lois sacrées, fondamentales du mariage : est-ce là une société civilisée ? Et sous ce rapport n'est-on pas au-dessous de l'état sauvage lui-même ?

Aussi, l'on s'effraye de l'avenir, si sombre, si menaçant ; et pour ne parler que de ces hommes qui vivent comme dans le mariage, sans ses lois, craignez que leur nombre ne s'accroisse par le mauvais exemple. Et que deviendrez-vous en face de ces hommes redoutables : redoutables, pourquoi ? Ah ! parce qu'ils ont bravé l'Eglise et la loi, méprisé l'autorité paternelle ; parce qu'ils n'ont respecté ni l'état de la femme, ni le sort de l'enfant ; parce qu'ils ont dédaigné l'estime publique, et qu'ils ont dû faire, dès lors, cause commune avec ceux qui leur ressemblent. Craignez que, tous ensemble, ils ne fassent une phalange serrée, et que cette horde, ennemie des lois qui les gênent, des gens de bien qui les condamnent, ne se ruent sur la société. Et ne sont-ils pas hommes à tout oser ? qu'ont-ils à perdre ou à risquer ?

M. F., ne cherchez-vous pas à éloigner ces maux qui peuvent fondre sur vos têtes ? Et ne garantirez-vous pas une société dont vous êtes membres et solidaires les uns des autres ?

Mais c'est la religion surtout qui vous bénira. Voilà un grand nombre de ses enfants qui ont dédaigné ses grâces et ses lois, et sur lesquelles elle n'a aucune prise ; elle ne les voit pas, elle ne peut ni leur parler, ni les atteindre : quand même ils seraient touchés, repentant, elle ne peut rien pour eux avant qu'ils n'aient légitimé leur union. Il n'y a donc pour eux, ni confession, ni commu-

nion. La prière est inutile. Et que deviennent-ils à la mort ? Ils n'osent appeler un prêtre, ce qu'ils feraient la plupart, s'ils se trouvaient dans la condition commune de tous les chrétiens. Et se voyant ainsi repoussés par la religion qui les condamne, ils finissent quelquefois par la haïr et la mépriser. Ah ! M. F., vous commettez des fautes, peut-être souvent, mais elles ne vous jettent pas dans un labyrinthe ténébreux d'où vous ne pouviez sortir : la contrition vive et sincère vous en fait obtenir le pardon. Ici, quand on a vieilli dans le mal, mille embarras empêchent d'en sortir, lors même qu'on en a la volonté ; et, au milieu de ces calamités, une des plus déplorables, c'est que l'Eglise voit grandir un nombre considérable d'enfants qu'elle ne peut ni instruire, ni diriger, qui sont élevés dans la haine ou l'indifférence de ses lois, de ses sacrements, de son culte et de ses bénédictions.

Ah ! l'Eglise attend de vous que vous lui marquiez votre amour et votre zèle, en prenant compassion des maux qu'elle endure et que vous l'aidez à les faire disparaître.

Le souverain pontife, averti du bien que veut faire la société de Saint-François Régis, lui a ouvert le trésor de ses indulgences, et fait des vœux pour sa prospérité. De grandes villes ont répandu le bien en instituant de pareilles sociétés. Que Dieu les bénisse toutes, ainsi que tous ceux qui en font partie, ne désespérant pas de la cause publique, des mœurs et de la foi. Ils méritent bonté et protection auprès de Dieu, eux qui ont pris pitié de ces êtres à plaindre, parce qu'ils sont coupables, parce que la plupart ont encore des remords et le désir de revenir à la vertu. Et cependant, M. F., il faut soutenir ces hommes honorables qui se dévouent. Parce qu'ils sont charitables, ils sont accablés de soucis. Le bien est si difficile ! que de mécomptes ! que d'embarras ! que d'obstacles de toute sorte !

On le voit, depuis que la société a fait un appel public à la charité pour l'aider dans son œuvre, longtemps elle a travaillé dans l'ombre et le silence. Comme ces hommes ensevelis dans les entrailles de la terre, en tirent les pierres qui doivent servir à la construction de nos édifices, de même la société de Saint-Régis a préparé le bien, l'a essayé : et maintenant elle met en œuvre tous ses matériaux pour reconstruire ou réparer l'édifice social des mœurs et de la vertu. L'Etat a coopéré au bien : les pasteurs des paroisses honorent ses membres, et leur témoignent publiquement leur profonde reconnaissance.

L'appel qu'ils font à votre charité sera donc entendu, mes frères. Vous comprenez si bien le malheur de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants, en comparant leur situation avec la vôtre !

Messieurs, vous vous honorez du lien qui vous unit à la compagnie que Dieu vous a donnée ; vous, Mesdames, vous portez avec satisfaction le nom de celui à qui vous avez confié votre sort ; prenez pitié de ces in-

fortunés qui ne peuvent avouer leur état, parce qu'ils doivent en rougir. Vous montrez vos enfants, vous leur donnez vos soins, vous les appelez de votre nom, vous les avouez avec un légitime orgueil; prenez pitié de tant de pauvres enfants, qui n'ont droit à aucun nom, que leurs parents doivent cacher s'ils ont encore quelque estime de la vertu.

Il y a ici de jeunes gens, de jeunes demoiselles, des enfants, heureux d'appartenir à de bons parents, vivant comme sous les ailes de leur protection, comblés des marques de leur tendresse, auxquels l'Eglise et l'Etat assurent un nom, une position, l'héritage des biens et des vertus. Ah ! je m'adresse à eux : N'oubliez pas qu'il y a des enfants infortunés, chose affreuse ! qui ne peuvent publier tout haut l'estime et la reconnaissance que la nature dit à un enfant d'avoir pour son père et sa mère.

Tous souvenez-vous du triste sort des parents et des enfants, et Dieu se souviendra de vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION III.

POUR L'ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINTE-ANNE, EN FAVEUR DES ENFANTS PAUVRES.

Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus. (Isa., VIII, 18.)

Me voici avec mes enfants que le Seigneur m'a donnés.

Notre-Seigneur a dit : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. (Matth., XXVI, 11.)* Qui ne reconnaît, en jetant un coup d'œil sur la société, la vérité de cette parole ? Il y a toujours eu des pauvres ; on en trouve partout : aucune société, quelques efforts qu'elle ait tentés, quelques systèmes qu'elle ait adoptés, n'a pu détruire la pauvreté ; elle a survécu, elle survit à tous les efforts, à toutes les tentatives.

Du moins lorsque la religion fleurit dans les Etats, les pauvres sont moins nombreux ; ils sont secourus, et l'on voit revivre cet esprit de la primitive Eglise, où il n'y avait pas d'indignes, parce que tous les biens devenaient communs aux pieds des apôtres.

Mais quand la foi s'affaiblit, qu'elle ne vivifie plus que quelques âmes d'élite, il arrive trois conséquences déplorables, mais vraies : 1° les vices, suite de l'incrédulité, augmentent la misère ; 2° la charité pour les pauvres se refroidit ; 3° cette charité même devient un fardeau accablant pour ce petit nombre de riches sincèrement chrétiens ; qui se dévouent pour les secourir.

Il faut dire encore une triste vérité : c'est que, dans les grandes villes, la corruption plus générale, les occasions du mal plus nombreuses, les mauvais exemples plus multipliés, le défaut d'éducation plus universel, aggravent la misère publique dans une proportion si effrayante, que l'homme charitable, à la vue de ces maux, s'attriste profondément ; car il lui paraît que les secours qu'il donne ressemblent à quelques gouttes d'eau jetées dans un brasier ardent.

Mais si le sort des pauvres est à plaindre, que dirons-nous du sort de leurs enfants ? N'avez-vous pas été souvent attendris, en voyant dans les rues ou dans leurs misérables demeures ces enfants mal vêtus, si peu défendus contre le froid et la faim, portant sur leurs visages les traces de leurs privations ? Il n'ont cependant pas mérité leur sort. Mais c'est en vain qu'ils opposent à l'infortune leur enfance et leur innocence ?

Et que deviendront-ils ? Ils grandiront, mais la misère abattra leur courage : ils fréquenteront les écoles, mais trop peu pour y prendre l'instruction et les bonnes habitudes nécessaires : les parents les placeront, non pas là où ils seraient le mieux surveillés et élevés, mais là où ils pourrout le plus promptement gagner leur vie. Ils se mettront peu en peine de choisir les maisons d'apprentissage, et d'imposer ces conditions d'instruction, d'habitudes religieuses et de surveillance morale sans lesquelles il n'y a pas de bonne éducation, par conséquent de bonne conduite.

Et encore, parmi ces enfants malheureux, vous trouvez plus triste le sort des jeunes filles qui, par leur sexe et à cause de leur pauvreté, seront plus exposées et qui n'auront pas cependant les ressources nécessaires pour surmonter les dangers de leur position. Que deviennent-elles, après ces éducations mauvaises ou incomplètes, ou même nulles sous le rapport de la religion ? Que deviennent-elles dans l'âge des passions, dans la jeunesse, au milieu de ces dangers si fréquents dans les grandes villes, ayant contre elles la pauvreté, l'exemple, la séduction la plus astucieuse, la plus audacieuse ? Que deviennent-elles quand le travail donne à peine le nécessaire, et que le vice leur offre le superflu, et de quoi satisfaire la vanité ? Je n'ai pas besoin de tirer la conséquence, vous la connaissez, vous la déplorez.

Oh ! si ces jeunes filles des pauvres pouvaient être toutes recueillies, confiées aux soins de personnes sages et vertueuses ; si elles apprenaient avec un état la crainte de Dieu et la science de la piété, quel bien pour la société et pour elles ? On ne peut que désirer ce grand bien, sans espérer de pouvoir jamais l'obtenir. Du moins si l'on ne peut tout sauver dans ce triste naufrage, il faut étendre les mains et saisir tout ce que l'on peut de ce grand nombre de jeunes filles, pour les déposer dans de bonnes maisons, comme dans un port tranquille et assuré.

Voilà l'objet de cette réunion, mes frères. On vous présente ces jeunes filles que l'on veut préserver, et l'on vous demande d'étendre par vos charités cette œuvre si chrétienne et si utile.

Quelques âmes vertueuses, qu'a émues le sort de ces enfants, ne pouvant les prendre toutes, ont cherché les familles les plus nécessaires et les plus nombreuses, et elles ont dit aux parents : Vous êtes accablés, nous allons vous soulager ; nous prendrons

une de vos enfants pour la faire élever et la soigner avec toute la tendresse d'une mère : ainsi un grand nombre ont été préservées, et élevées : et presque toutes montrent dans le monde par leur bonne conduite qu'elles reconnaissent avec amour la bonté de la Providence à leur égard.

Vous comprenez d'abord, M. F., quel bien cette œuvre a produit dans les familles que la charité a si utilement visitées.

Les pauvres sont malheureux et par la pauvreté et par ses suites. « Le riche seul a des amis, dit l'Écriture, et le pauvre en est privé. » (*Prov.*, XIV, 20.) Le riche en fait tous les jours de nouveaux, les anciens mêmes se retirent du pauvre. (*Prov.*, XIX, 4.) Aussi, le cœur du pauvre si largement ouvert à l'infortune, est presque toujours fermé à la consolation. Mais quand il est secouru, surtout dans son enfance, ah ! son cœur se dilate et se trouve soulagé. Il sent qu'il y a encore sur cette terre quelques heureux moments pour lui.

Le pauvre se plaint de l'inégale répartition de la fortune, il accuse la Providence, il la blasphème, la jalousie et la haine contre le riche remplissent souvent son âme ; mais la charité qui vient si à propos pour un de ces enfants, le calme et l'apaise. Il voit et il se sent porté à aimer cette Providence qui ne l'a point abandonné ; il ne peut s'empêcher d'aimer une religion qui lui envoie les dames charitables pour lui faire le bien : quels bons résultats peut avoir sur eux cette charité ?

Mais, je le sais, ce sont les jeunes filles ainsi secourues qui reçoivent les avantages les plus grands de la société de Sainte-Anne, elles pour qui l'œuvre a été formée.

Oh ! que ces avantages sont précieux ! L'éducation de ces jeunes filles embrasse leurs divers intérêts, du temps et de l'éternité, de l'âme et du corps ; le travail et la piété.

Estimons d'abord le travail, tout le monde y est condamné : le riche comme homme, comme pécheur, comme disciple de Jésus-Christ ; et le pauvre par les mêmes raisons et de plus par nécessité. Il importe donc qu'il en prenne l'habitude de bonne heure, et que ce travail soit si bien dirigé qu'il vive et prospère de ses produits. Aussi, les pouvoirs de la société doivent-ils mettre cette équité dans leurs lois que celui qui travaille constamment et avec probité, puisse, autant que possible, assurer par là les conditions de son existence : ainsi la Providence le veut.

La société de Sainte-Anne s'occupe donc du travail des jeunes filles : elle leur donne un état, avec le goût et l'habitude pour le bien faire. Elle leur donne cet état, choisi d'après leurs forces et leur caractère ; des maîtresses sages et habiles se chargent de ce soin de les mettre en position de gagner honorablement leur vie.

Et de quels maux ne les préserveront pas ce goût du travail et la connaissance

d'un état ! on ne les verra pas désœuvrées, embarrassées, et exposées à tous les dangers ; on ne craindra pas pour leur vertu ; on ne les verra pas destinées par la suite à traîner une vie honteuse, misérable, prolongée souvent par la charité publique, pour finir dans l'abandon, le mépris et un triste dénûment.

Non, ces jeunes filles auront un état : elles travailleront, jouiront de l'estime publique, se suffiront à elles-mêmes, et la plupart seront en mesure de secourir leurs parents dans leur vieillesse. Au lieu de recevoir l'aumône, elles pourront la faire ; et ainsi le travail sera pour elles une source de prospérité et la garantie de leur vertu.

Mais leur vertu trouvera une plus forte, une plus puissante garantie dans la religion : aussi c'est vers cet objet important que les dames de Sainte-Anne portent principalement leurs soins. Elles veulent que les enfants aient un état ; mais elles travaillent à les rendre bonnes et ferventes chrétiennes, ce qui fait la perfection et le complément de l'éducation.

Heureusement encore pour ces jeunes filles, cette éducation religieuse, commençant de bonne heure, grave profondément dans leur âme encore tendre les vérités saintes et la pure morale de la religion, de sorte qu'elles en conserveront toujours les impressions. L'âge viendra, beaucoup d'idées, de réflexions, d'images, de sentiments traverseront leur âme, mais rien ne sera durable et puissant comme les bonnes impressions de leur enfance.

Et ne voyez-vous pas le vieillard au déclin de ses jours, aimer à reporter ses souvenirs, par delà sa longue vie, aux sentiments qui touchent à son berceau ? Que de choses il y a oubliées dans sa vie ! Mais, ses souvenirs d'enfance, il les a conservés ; il les raconte avec bonheur, et c'est ce qui explique même bien des conversions dans les dernières années de la vie et à la mort ; alors que les anciens bons sentiments se réveillent, reparaissent et reprennent sur le cœur l'empire qu'ils n'auraient dû jamais céder aux passions.

Et, parmi ces souvenirs, lequel peut être le plus doux et le plus fort si ce n'est celui de la première communion ? Aussi les enfants de Sainte-Anne sont-elles préparées avec soin à cette grande action ; et ensuite, on leur fait suivre les catéchismes de persévérance ; leurs maîtresses les conduisent aux offices, aux instructions, et ces enfants ont tous les moyens de garder les fruits de leur communion.

Ah ! dans l'activité de leur zèle, les dames de Sainte-Anne, les aimant comme leur propres enfants, les encouragent, les surveillent, cherchent tous les moyens d'assurer les fondements de leur piété, et par l'autorité de leur âge, de leur expérience, ainsi que par les droits de la charité, elles exercent sur elles et sur leurs maîtresses l'influence la plus constante, la plus soutenue et la plus efficace.

Ces soins sont étendus, je l'avoue et les femmes aussi; mais elles se souviennent de la protectrice céleste qu'elles ont donnée à l'œuvre, elles se reportent, par la pensée de la charité, à l'éducation même que saint Anne fit de la sainte Vierge. Quelle fille! quelle mère! Elles placent leurs jeunes filles à côté de la sainte Vierge enfant, afin qu'elles prennent l'exemple de ses vertus, et que déjà elles s'accoutument à vénérer et à aimer leur sainte compagne; et ensuite, elles-mêmes s'efforcent d'imiter sainte Anne, sa gravité, sa dignité, son zèle dans l'éducation des enfants que leur charité a adoptés.

Que seront ces jeunes filles ainsi élevées, protégées, suivies avec amour et intérêt dans le cours de leur vie? Ah! elles seront la joie de leurs familles, la force des pasteurs des paroisses, la beauté de l'Eglise de Dieu, les héritières des traditions de la piété. Elles donneront l'exemple de la foi et des mœurs au milieu de l'incrédulité et de la corruption si grandes, si répandues.

Mais j'entends des plaintes, et l'on me dit que je me fais illusion, et qu'on n'obtient pas de ces enfants le succès dont je parle.

Je prie d'abord qu'on écarte toute exagération: mais il faut que je m'élève contre ces accusations générales et sans restriction lancées contre les pauvres. Ce sont les avares et les égoïstes qui sont bien aises de soutenir ces propositions pour se dispenser de faire l'aumône; ils croient, quand on les invite à soulager la misère, qu'ils ont rempli le devoir de la charité, en s'écriant avec colère, que les pauvres sont ingrats, méchants, qu'ils ne méritent pas qu'on pense à eux. Calomnieurs des pauvres, puisqu'ils y en a de bons, ils outragent, dit l'Écriture, le Dieu qui les a créés; ajoutons qu'ils outragent Jésus-Christ, né et mort pauvre, pour devenir l'ami et le frère des pauvres.

Pour vous, mes frères, qui faites l'aumône, mais qui vous affligez de ne pas voir le succès que vous désirez dans l'éducation de ces enfants, ah! prenez courage! N'est-ce pas précisément pour les corriger de leurs défauts, pour détruire leurs mauvaises habitudes que vous vous en êtes chargés? Si quelques-unes ont montré de l'ingratitude, rappelez-vous que ce n'était pas seulement le plaisir de la reconnaissance que vous cherchiez, mais l'accomplissement du devoir de la charité pour l'amour de Dieu, de Dieu dont l'approbation et les récompenses ne nous manqueront pas.

Et puis, ces plaintes, même modérées, sont-elles toujours bien fondées? Je crains

que l'on ne demande trop aux enfants, qu'on n'ait égard ni à leur âge, ni à leur légèreté naturelle, ni à la première éducation qui n'a pas toujours été bonne. Parce qu'on les aime, qu'on les environne de soins, l'on est peut-être porté à exiger trop d'avancement dans la vertu; à prendre pour de l'ingratitude ce qui n'est qu'irréflexion, et à regarder comme méchanceté, ce qui n'est que légèreté naturelle à tous les enfants. Enfin, les arbres plantés le long des eaux croissent lentement, et donnent leurs fruits en patience: sachons attendre que les enfants produisent aussi les fruits de leur éducation dans la patience, le travail et la longanimité.

Hélas! s'il fallait leur jeter des pierres, qui de nous se lèverait le premier? Quel usage faisons-nous de nos lumières, de notre raison, de la force de volonté que l'âge nous a données? Dieu a bien attendu en patience les fruits que nous devons produire. Nous avons perdu les vertus propres à l'enfance, pour acquérir celles d'un âge plus mûr: nous avons retenu les défauts de l'enfance, et nous y avons encore ajouté les vices que produisent les passions dans un âge plus avancé.

Faisons tout le contraire, mes frères, et suivons le précepte de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Revenons aux vertus de l'enfance: et c'est un moyen très-sûr d'y revenir en nous occupant des enfants des pauvres.

Soutenons toutes les œuvres qui se rattachent à cette importante branche de la charité. Je vois là de jeunes demoiselles qui prennent sur leurs économies de quoi faire élever de petites filles, qu'elles considèrent comme des sœurs. Ici ce sont leurs mères qui viennent compléter le bien et ajouter au bienfait de la première éducation, le bienfait d'une direction plus forte, plus prolongée dans la vie, telle que le leur permet leur position. Tous les âges et toutes les conditions travaillent pour l'enfance: l'œuvre de Sainte-Anne entreprise, et soutenue par tant de dames respectables, dont on connaît la charité et le zèle, si dignement encouragée et présidée, ne peut que prospérer de plus en plus. Elle a l'approbation des gens de bien, la reconnaissance des pasteurs des paroisses, qui sont spécialement chargés du soin des enfants pauvres.

Puissent les bénédictions de Dieu descendre sur les enfants, sur leurs protectrices et sur leurs bienfaiteurs! puissent ces bénédictions égaler le bien que l'on fait et que l'on désire aux familles malheureuses! Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE R. P. DECHAMPS,

SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES A BRUXELLES.

Le révérend Père Dechamps (Victor-Auguste), prêtre de la congrégation du

très-saint Rédempteur, est né en 1810, à Melle, en Belgique. Jeune encore, il montra

un goût prononcé pour les études philosophiques. Lorsque les événements de 1830 éclatèrent en France et en Belgique, son frère (Adolphe) et lui que les mêmes inclinations intellectuelles et religieuses avaient associés dans les mêmes travaux, se firent connaître par des publications qui inspirèrent des espérances que l'avenir a légitimées. Les deux frères prirent bientôt des voies diverses : l'aîné entra dans la vie politique, pour devenir l'un des orateurs les plus distingués du parlement belge et l'un des ministres qui auront le plus honoré le règne de Léopold I^{er}. Le plus jeune, celui auquel ces lignes sont consacrées, entra en 1832 au séminaire de Tournai et y fit des études théologiques qu'il acheva à l'université catholique que les évêques belges avaient ouverte à Malines et qui fut transférée plus tard à Louvain. Dès son entrée au séminaire, il éprouva le désir d'unir la vie religieuse au sacré ministère, et en 1835 il entra dans la congrégation du très-saint Rédempteur fondée en Italie par saint Alphonse de Liguori, à la fin du XVIII^e siècle, et qui depuis le commencement du nôtre s'est étendue en Pologne (d'où le schisme l'a chassée), en Suisse, en Allemagne, en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique (1).

Le Père Dechamps enseigna d'abord la théologie dans la maison d'études de la province belge, et fut ensuite chargé du ministère de la prédication dans les missions des campagnes et dans les différentes villes de son pays. Le jubilé de la Fête-Dieu célébré en 1846 dans l'antique cité de Liège où il occupa la chaire de la cathédrale avec le R. P. de Ravignan et l'abbé Dupanloup, depuis évêque d'Orléans, le fit connaître au dehors. *L'Oraison funèbre de la reine des Belges* qu'il prononça en 1850 en présence des grands corps de l'Etat et des ministres des puissances étrangères, porta son nom plus loin. Malgré l'extrême promptitude avec laquelle le P. Dechamps dut la préparer, et la nécessité où il se trouvait de se taire, à pareille date et dans d'aussi douloureuses circonstances, sur ce qui eût le plus facilité sa tâche, l'oraison funèbre de la reine fut généralement admirée. Parmi les différents jugements qui en furent portés, nous nous bornerons à citer celui d'un savant prélat Monseigneur Parisi : *Je l'ai lue avec admiration*, écrivait-il. *Esprit, grâce, profondeur, sensibilité, style, tout s'y trouve à un degré que j'ai rarement trouvé, surtout chez les modernes.*

Les missions diverses dont le P. Dechamps fut chargé pour traiter en Italie les affaires de son ordre, n'interrompirent guère ses prédications, car il prêcha l'A-

vent à Rome à Saint-Louis-des-Français, et le carême à Naples, lors du séjour du saint Père à Portici. Mais ce sont ses conférences de Bruxelles qui attirèrent surtout l'attention publique, et qui donnèrent lieu aux appréciations que nous allons résumer d'après les principaux organes de la presse :

C'est ainsi que le journal de Louvain apprécie le R. P. Dechamps : « De même que l'Eglise a eu et aura toujours ses martyrs et ses miracles, de même aussi elle a et aura toujours d'illustres prédicateurs. Ces prédicateurs sont aujourd'hui pour la France, Lacordaire, Ravignan, Dupanloup; pour l'Italie, Ventura; pour l'Angleterre, Wiseman et Newman; pour la Belgique le P. Dechamps. Celui-ci, doué d'une dialectique puissante et d'une logique inexorable, cherchant plutôt à rehausser un argument qu'à le diminuer pour mieux le réfuter et en montrer la nihilité, il ne tarde pas à s'emparer de l'intelligence et à la convaincre par la rigueur et l'enchaînement de ses raisonnements. La pathétique et son onction achèvent dans le cœur l'œuvre commencée dans l'intelligence. Son étonnante limpidité d'expressions, sa diction qui n'est ni recherchée, ni affectée, mais nerveuse et pleine de force et où les ornements et les fleurs du langage se trouvent placés naturellement...., enfin l'élévation, la profondeur et la souplesse de la pensée ne sont-ce pas là les mérites qui l'ont fait placer à juste titre à côté de Lacordaire et de Ravignan. »

Le R. P. Dechamps, en répondant à la demande que nous lui avions faite de ses *Conférences*, nous écrivait :

« Vous allez reproduire les œuvres des prédicateurs contemporains et vous voulez bien me demander de prendre place parmi les défenseurs de la foi dont vous désirez conserver la parole pour lui faire opérer un bien plus durable. Cette place, Monsieur, je voudrais la remplir; mais de la plupart des sermons que j'ai prêchés depuis quinze ans dans les missions et les stations de l'Avent et du carême, il ne me reste que des notes. D'autres travaux ne m'ont pas permis et ne me permettent pas encore de les publier. Peut-être le ferai-je plus tard, s'il plaît à Dieu de m'en laisser les forces. En attendant je n'ai à vous adresser que quelques discours, tous écrits à la hâte, et déjà livrés à l'impression à raison des circonstances qui les ont produits. C'est un *Sermon pour les petites Sœurs des pauvres*, l'*Oraison funèbre* d'une reine, une *Conférence sur les erreurs relatives à l'éducation publique*, et trois autres qui furent prêchées avant et après la définition dogmatique de l'Immaculée Conception. La preuve que je vous donne

(1) Le souverain pontife Pie IX, vient de fixer à Rome la résidence du supérieur général de la compagnie du Saint-Rédempteur qui compte déjà neuf provinces. Cet acte du saint Père, et la place qu'occupe dans l'Histoire ecclésiastique le fondateur de

cet ordre dont les œuvres ont fait dire par Grégoire XVI qu'il était *une des plus grandes lumières de l'Eglise*, présagent à son institut une grande action et la durée.

de ma bonne volonté ne répond pas, certainement, à votre attente; mais dans le petit nombre de sermons et de conférences que je vous envoie, il est toujours quelques

vieilles vérités appliquées à des erreurs nouvelles, et ces vérités seront moins perdues si vous les recueillez que si elles restent dispersées.

ŒUVRES ORATOIRES

DU R. P. DECHAMPS,

SUPÉRIEUR DES RÉDEMPTEURISTES, A BRUXELLES.

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

SERMON DE CHARITÉ,

Prêché à Bruxelles, le 8 janvier 1854, en présence de S. A. I. et R. madame la duchesse de Brabant et S. A. R. madame la princesse Charlotte.

Magis satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. (II Petr., 1, 10.)

Il faut faire plus d'efforts pour assurer votre salut par les bonnes œuvres.

Ces paroles du Prince des apôtres vous paraîtront sévères peut-être, et peu applicables à un grand nombre d'habitants de cette capitale. Celle-ci semble n'être en effet la première des cités belges que pour marcher à la tête des autres aussi dans les voies de la charité. Les petits enfants y trouvent des asiles, les jeunes âmes des écoles, les aveugles et les sourds et muets leur institut, les infirmes des hôpitaux, les vieillards un refuge, les prisonniers des frères et des sœurs, et les pauvres disséminés dans leurs familles y reçoivent la visite de pasteurs dévoués, des disciples de saint Vincent de Paul, des dames de la Miséricorde, des filles de la Charité. Mais quelle est la pensée unanime de ces cœurs dévoués aux pauvres? Celle de l'apôtre, M. F. : *Magis satagite*; il faut faire plus d'efforts, il faut plus de dévouement, plus de sacrifices encore. Oui, il faut plus d'amour des hommes si vous voulez être les élus de Dieu, *ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis*. Plus la charité se répand et s'en va à la recherche de ceux qui soupirent après elle, plus elle rencontre de misères à soulager, de larmes à essuyer, de cœurs opprésés, et quelquefois irrités, à consoler et à calmer.

Il y aurait dans cette grande ville trop peu

de cet auditoire employé tout entier à apaiser tant de douleurs, trop peu de cœurs ici pour recevoir les plaintes des cœurs, trop peu de mains pour essuyer les larmes des yeux, trop peu d'âmes enfin pour faire descendre dans des âmes blessées la paix, ce don du Dieu que la charité révèle.

Et cependant qui de nous est fidèle à cette vocation des bonnes œuvres qui est à différents degrés la vocation de tous?

Quelle grâce donc Dieu ne nous fait-il pas quand il nous donne un grand exemple, un exemple assez touchant pour nous attirer, assez puissant pour nous entraîner? C'est de cette grâce de Dieu, de cette divine aumône de l'exemple, que je viens vous parler avant de vous dire celle qu'il vous demande. Nous la recevrons des *petites Sœurs des pauvres*, et nous verrons dans l'institution de ces saintes filles des vieillards combien les œuvres de Dieu diffèrent de celles des hommes dans leur naissance et leurs développements, et quelle miséricorde Dieu vous fait en vous offrant d'y prendre part.

Répandez-la sur nous, Seigneur, cette miséricorde que nous vous demandons au nom des souffrances qu'elle vous fit embrasser et de la compassion de la divine Mère qui vous regarda mourir. *Ave, Maria.*

I. L'œuvre des petites Sœurs des pauvres est née, comme toutes celles que Dieu rend fécondes, non d'une belle pensée ou d'une combinaison savante, mais d'une inspiration pratique et d'une bonne action.

Un pauvre prêtre (1*) d'une ville maritime de Bretagne rencontrait souvent des vieillards sans soutien, et surtout de malheureuses veuves de marins ensevelis dans le naufrage. Une vieille aveugle de quatre-vingts ans touchait particulièrement son cœur. Mais son saint ministère lui faisait rencontrer aussi de ces âmes que Dieu a partout, et auxquelles il dit de plus grandes et de meilleures choses qu'aux sages et aux prudents du monde. Dieu donnait donc à deux jeunes ouvrières des pensées de consécration et de dévouement. Et le pauvre prêtre se disait à lui-même : Si ces âmes pouvaient commencer à soutenir, à consoler, à ramener à Dieu les vieillards de Saint-Servan !

Mais comment faire ?

Vous le voyez. M. F., il n'est ni assez riche, ni assez influent pour fonder un hospice, et il ne sait pas qu'il va en fonder mille ! C'est là un des caractères des grandes œuvres : ceux qui les commencent ne savent ce qu'ils font. « N'est-ce pas, disait saint Vincent de Paul à son premier collaborateur, n'est-ce pas que nous ne savions pas ce que nous faisons ? » Mais Dieu le sait, et il bénit ces ignorants de leurs propres œuvres, quand par une bonne action ils jettent en terre la semence d'un grand arbre.

Quelle sera donc cette bonne action qui a donné naissance à l'œuvre des petites Sœurs, car nous n'avons, jusqu'ici, que de bonnes pensées ? C'est que notre humble vicaire, interrogé par une ancienne servante (2) sur le meilleur usage qu'elle devrait faire de 600 francs de superflu dont elle était embarrassée, et d'une chambre de trop qu'elle eût voulu donner à la charité, y fit porter la vieille aveugle sur les bras des deux jeunes ouvrières, et fonda entre elles et Jeanne une communauté de dévouement à Jésus-Christ dans la personne de la malheureuse qu'on avait adoptée. On travailla pour vivre et on vécut pour Dieu.

La charité est une flamme qui cherche toujours un nouvel aliment ; et comme il y avait encore une place dans l'humble couvent, pourvu que les servantes des pauvres se réfugiassent à la mansarde, elles s'y réfugièrent, et la seconde place eut son hôte. Dès lors, on n'en put plus. On voulut d'autres malheureuses à consoler comme les deux premières, et on loua une chétive maison où douze lits furent bientôt occupés. Le bureau de bienfaisance leur continua ses secours, et celles des pauvres vieilles qui pouvaient encore marcher s'en allaient mendier le reste.

Voilà l'origine de l'œuvre dont la constitution définitive n'était pas conçue encore. Ce qui en révéla tout le plan, ce fut une autre bonne action non préméditée, mais

solicitée par le besoin et fidèlement accomplie.

Les pauvres vieilles allaient donc mendier, et retrouvaient en mendiant des occasions de vices, ces infirmités de l'âme qui, plus que celles du corps, excitaient la compassion de leurs filles dévouées.

On se résolut donc à mendier à leur place. On se résolut, pour l'amour de Jésus-Christ, aux humiliations de cet acte vraiment crucifiant, surtout à son origine, afin de mieux guérir des âmes plus malades que leurs corps.

L'esprit de Dieu souffle où il veut, M. F. Nous l'entendons ce souffle inspirateur, mais nous ne savons, dit le Sauveur, ni d'où il vient, ni où il va. (*Joan.*, III, 8.) Où allait-il en ce moment ? où conduisait-il ces âmes décidées à mendier pour son amour ? Il les conduisait par ce seul acte à l'organisation d'une œuvre vraiment sublime dans sa simplicité.

Qu'est-ce, en effet, que l'œuvre des petites Sœurs des pauvres ? C'est celle où d'héroïques mendiants demandent avec constance la miséricorde pour la faire.

C'est l'œuvre dont les membres s'en vont quêteant la compassion de tous, et comblent ainsi les vides infinis que laissent les meilleures institutions.

Mais il lui manquait encore une des conditions du succès, la contradiction. Les bonnes œuvres se maintiennent et grandissent par le principe même qui les a fait naître, la confiance en Dieu et le sentiment profond de notre insuffisance. Dieu permet donc qu'elles languissent, qu'elles semblent défaillir, et qu'elles deviennent l'objet de la pitié des bons et la dérision des méchants, pour que ceux qui lui servent d'instruments ne s'en glorifient pas (*Ephes.*, II, 9), et sachent par expérience que lui seul peut achever ce qu'il commence.

Rien de tout cela ne manqua aux petites Sœurs : les reproches de leurs parents vinrent les blesser au cœur, les leçons des sages les couvrir de confusion, le mépris du vulgaire les accabla de sarcasmes, et la langueur apparente de l'institution qui, après six ans, ne comptait que seize sœurs, les tenta de tristesse.

La Providence voulait bâtir sur ce néant. Les petites Sœurs furent demandées à Paris par les associés de Saint-Vincent de Paul. La charité appelait la charité en présence des grandes désolations de la maîtresse du monde, et c'est dans son sein que les deux sœurs, fondatrices de la maison qu'elles venaient y établir eurent à souffrir les plus cruelles épreuves. L'ardent désir de tout appuyer sur la croix les empêchait de manifester leur dénûment à ceux-là mêmes qui leur portaient l'intérêt le plus vif, et elles furent souvent obligées « d'aller aux fourneaux desservis par les filles de la charité

(1*) M. Le Pailleur, vicaire de Saint-Servan, petite ville en face de Saint-Malo.

(2) Jeanne Jugan. — L'Académie française, sur

le rapport de M. Dupin, donna à Jeanne le prix Monthyon.

chercher la portion qu'on y distribue aux mendiants en échange des bons d'un ou de deux sous (3). » C'était un motif pour elles de ne pas douter du succès. Il arriva, en effet, et les suivit partout, de Rennes, de Nantes et de Tours, à Bordeaux, à Lyon, à Rouen, à Marseille, à Lille, à Nancy; de Paris à Londres, et de France non-seulement en Angleterre, mais en Belgique, car les petites Sœurs sont à Liège et vont arriver ici. De tous les points du pays on visite la capitale, et ne fût-ce que par curiosité, on y visitera aussi les petites Sœurs. A la vue d'une œuvre si douce et si nécessaire, on l'aimera; et en la reconnaissant si peu compliquée, si solidement appuyée sur une Providence toujours fidèle, si facile à établir en un mot, on la désirera, on la voudra.

Que faut-il, en effet, aux petites Sœurs? Une maison qu'on loue, au besoin, si elle n'est pas achetée de suite par le moyen que nous dirons tout à l'heure; de pauvres vieillards pour la remplir, ce qui ne manque jamais; un mobilier qui vient pièce à pièce, fourni par la compassion; et puis la nourriture qu'on va chercher partout et qu'on trouve toujours, dans les maisons, sur les marchés, dans les cafés même, car les petites Sœurs sont bien accueillies partout, et partout il y a des restes dont elles savent faire des festins, et des festins si somptueux, qu'elles se contentent, pour elles-mêmes, des miettes qui tombent de ces tables de la Providence.

Mais comment se fait-il qu'elles puissent tant obtenir?

C'est que la vraie charité a d'invincibles attraits qui la rendent maîtresse des cœurs.

C'est que nos sœurs ont cette foi vive, inébranlable, qui obtient tout de Dieu, et qui fait prendre à la lettre, comme il la faut prendre, cette parole de Jésus-Christ: *Donnez et il vous sera donné.* « *Date et dabitur vobis.* » (Luc., VI, 38.)

Appuyées sur cette infaillible promesse, elles ajoutent aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, le vœu touchant d'hospitalité qu'elles accomplissent d'une manière plus touchante encore.

On ne peut, sans être vivement ému, parcourir les détails de leur histoire intime; et quand il faut choisir entre mille traits également pleins de grâce, on regrette, en faisant ce choix, tout ce que l'on se voit obligé de taire. Dans une de leurs fondations, les ressources arrivaient si lentement et si faiblement, que selon la prudence humaine il eût fallu l'abandonner. Le prêtre fondateur vint visiter ses enfants, et savez-vous la résolution qui fut prise? De faire entrer dans l'asile les vieillards en nombre double, en vertu du *Date et dabitur vobis.* Et tout abonda où tout avait manqué.

Au commencement d'un autre asile, trois sœurs ayant recueilli sept pauvres femmes, il ne leur restait plus que deux paillasses. On les rapprochait le soir, et c'était assez pour les servantes des pauvres. Mais une huitième femme frappa à la porte du refuge, et

elle y trouva place, car ainsi le voulait le vœu d'hospitalité dont l'impossibilité seule dispense. Cependant les pauvres sœurs qui pouvaient partager les deux paillasses, ne pouvaient, ce semble, en faire autant de l'unique drap qui leur restait. Il allait cependant subir le même sort, car deux sœurs l'avaient étendu, et la troisième avait saisi les ciseaux, quand celui qui apparut en songe à saint Martin encore jeune, pour le remercier d'une action semblable, apparut aussi à nos sœurs, non en songe, mais en leur rendant sa Providence visible au moment même où elles attiraient ainsi ses regards. Il ne leur laissa pas le temps d'achever ce qu'elles voulaient faire, et le centuple de ce qu'elles allaient partager leur arriva à l'instant. C'était de la part du Tout-Puissant une attention divine qu'il se plaisait à rendre manifeste. Aussi les trouva-t-elle aussitôt toutes les trois à genoux, rendant à Dieu pour actions de grâces non des prières, mais des larmes.

Oui, il y a une Providence toute spécialement maternelle pour les œuvres de dévouement. Et faudrait-il nous en étonner, si Dieu est fidèle à tous ceux qui le sont à cette parole: *Donnez et il vous sera donné.* Comment traitera-t-il les âmes qui, après l'avoir entendue, se sont données elles-mêmes et n'ont plus douté de rien?

Connaissez-vous maintenant, M. F., l'œuvre des petites Sœurs des pauvres? Oh! non. pour la bien connaître, il faut la visiter et jouir du spectacle de tant de pauvres vieillards ranimés par la charité et enrichis, au déclin de la vie, d'une paix ignorée de leurs meilleurs jours. Cette œuvre, d'ailleurs, ne vous est pas révélée jusqu'ici sous son côté le plus sublime; et si vous l'avez entrevue essuyant le front des pauvres comme la femme intrépide du chemin du Calvaire essuya le front de Jésus Christ, vous ne l'avez pas vue encore imprimant dans l'âme des pauvres l'image vivante de Jésus-Christ lui-même. La plus grande pauvreté, ce n'est pas celle du corps, mais celle de l'âme. C'est l'ignorance, l'ignorance de Dieu, du Dieu vivant et aimant jusqu'à la mort de la croix. Que sait celui qui ignore Jésus-Christ? Que sauriez-vous vous-mêmes, vous qui m'entendez, si vous ne saviez pas Jésus-Christ? Hélas! vous ne sauriez ni vivre ni mourir. Comment vivre et comment mourir quand on ignore le sens de la douleur qui domine la vie, et le sens de la mort qui en triomphe? Et qui donne ce sens, hormis Jésus-Christ? Cherchez-le ailleurs et vous ne le trouverez pas. Lui seul donne l'intelligence de la douleur et de la mort, non une intelligence vague et ambitieuse à laquelle des initiés prétendent atteindre en vain, mais cette intelligence pratique qui fait goûter aux sages et aux simples le prix de toutes les denx en celui qui seul a fait jaillir la rédemption du châtimement et la vie du tombeau. C'est donc avec un droit infini qu'il a dit de lui-même: *Je suis la*

(3) Histoire des petites Sœurs des pauvres, par Léon AUBINEAU.

lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. (Joun., VIII, 12.) Non, lors même qu'il va descendre dans l'obscurité du dernier séjour. C'est alors que nos petites Sœurs rapprochent des yeux qui s'éteignent, cette divine lumière de la foi, pour leur rappeler la seule vérité qui console :

« Nous avons péché, nous devons souffrir, et mourir. Mais celui que nous avons offensé est venu souffrir avec nous, celui qui doit nous juger est venu mourir pour nous. Acceptons humblement nos douleurs et notre mort; unissons nos douleurs aux siennes et elles enfanteront le pardon, notre mort à la sienne et elle enfantera la vie! Encore un peu et vous le verrez! »

Ah! combien d'âmes révoltées par la souffrance, aveugles en face de la mort, nos petites Sœurs ont-elles éclairées, consolées, sauvées! Il est donc vrai qu'en aidant à la fondation de cette œuvre, ce n'est pas seulement un asile que vous donnez aux vieillards, mais des anges consolateurs de la vie et de la mort.

II. C'est en aidant ainsi les âmes qu'on aide véritablement le monde, mes frères; car si « la société faite d'hommes n'est pas faite autrement que l'homme » (comme l'a dit, en un sens très-vrai, une voix respectée de toute l'Europe), elle a besoin, comme l'homme, du secours de Dieu. L'ordre, en effet, ne se rétablit dans l'homme intérieur, après sa chute, que par la grâce divine, et il ne peut se rétablir non plus dans la société que les passions ont troublée, que par des secours divins.

Or, celui qui vient au secours de l'homme par sa grâce vient au secours du monde par des grâces que nous voudrions appeler publiques, c'est-à-dire par des institutions que son esprit anime et dont l'Eglise, à laquelle cet esprit est promis à jamais (4), est la source intarissable.

Mais si l'homme, pour se sauver par la grâce, doit y consentir, la société pour être sauvée *comme société* par ces institutions, doit y consentir à son tour.

De la part de l'autorité, y consentir, c'est surtout les laisser faire; le consentement du pouvoir, c'est la liberté.

De notre part, mes frères, y consentir, c'est y contribuer; le consentement, c'est la coopération.

Y consentez-vous?

Nous disions, en commençant, que Dieu vous faisait une grâce en vous offrant d'y prendre part : comment en douteriez-vous?

N'est-ce pas lui qui a dit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde? Et n'avez-vous pas besoin de miséricorde? Ah! souvenez-vous! Souvenez-vous de ce qui est enseveli dans les ténèbres et de ce qui reparaitra au grand jour du jugement, si la charité ne couvre et*

n'efface cette multitude de péchés : *Operiet multitudinem peccatorum. (Jac., V, 20.)*

L'aumône seule, sans doute, n'efface pas le péché, mais elle attire ce qui l'efface. Quand l'homme fait miséricorde, Dieu la lui rend en le touchant au cœur, et de ce cœur de pierre il fait un cœur d'enfant d'où sort ce cri qui le sauve en le brisant : *Mon père, mon père (Rom., VIII, 15), j'ai péché contre le ciel et devant vous. (Luc., XV, 18.)*

Il est donc vrai qu'en vous demandant la miséricorde, c'est Dieu lui-même qui veut vous la faire

N'a-t-il pas dit encore : *Bienheureux celui qui comprend la misère du pauvre, Dieu le dédomagera au mauvais jour. (Psal. XL, 1.)* Quel est-il ce jour, ou plutôt quels sont-ils ces mauvais jours? Ils sont nombreux sans doute, surtout lorsqu'on descend le chemin de la vie; mais le jour mauvais entre tous, c'est le dernier, c'est le jour de la fin. Eh bien! si Dieu promet à l'ami du pauvre de l'aider en ce jour d'angoisses, de quelle douce et puissante assistance ne vous sera-t-il pas alors, si non-seulement vous avez aidé les pauvres à supporter la vie, mais si en leur donnant des anges de charité, vous les aidez à bien mourir? Dieu n'est pas comme ceux qui disent et ne font pas. Aucune de ses paroles ne restera inaccomplie. (*Matth., V, 18.*) Appuyez-vous sur elles, et vous ne serez pas trompés. Aidez ces pauvres vieillards à mourir en paix, et cette paix, au jour de votre mort, vous reviendra abondante.

Mais pour avoir part à ces divines promesses, faut-il faire de grands sacrifices?

Si vous avez peu, donnez peu, et celui qui sonde les cœurs vous récompensera de tout ce que vous eussiez donné, si vous aviez eu davantage. (*II Cor., VIII, 14, 15.*) Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, car Dieu demande à proportion qu'il a donné lui-même.

Mais nous n'éclairerions pas assez vos consciences, si, nous bornant à cette réponse générale, nous vous laissons ignorer ce qui a été fait ailleurs dans des circonstances semblables à celles qui nous rassemblent. Ce sont les petites fortunes, les artisans et les ouvriers eux-mêmes qui aident les vieillards et leurs saintes filles à subsister par l'aumône de leur pauvre superflu et des restes de leurs tables; mais ce sont les grandes fortunes réunies qui établissent ce que tout le monde entretient. Oui, c'est là l'ordre de la Providence. C'est ainsi qu'elle s'est manifestée partout. C'est ainsi qu'elle a fait aussi dans notre pays, à la première fondation des petites Sœurs; quelques cœurs généreux ont acheté l'asile, et tout le monde le nourrit. La capitale ne se laissera donc pas vaincre par une cité sœur moins opulente qu'elle, et les cœurs ne seront pas moins grands ici qu'ils ne l'ont été là.

Mais nous savons, mes frères, le doute

(4) Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. (*Matth., XXVIII, 20.*)

qui s'empare des riches quand le Dieu qui leur a donné tout ce qu'ils ont leur en demande une partie pour ses pauvres. Et nous savons que cette tentation du doute a plusieurs appuis : J'ai une famille ; je dois penser à l'avenir. J'ai une position ; je dois l'honorer. Le monde a des exigences ; il en est de légitimes et elles sont dispensables.

Eh bien ! satisfaites à celles qui sont légitimes, et si votre rang l'exige, soyez même magnifiques ; c'est quelquefois un devoir. Honorez votre position, pensez à l'avenir, soyez la seconde Providence de vos enfants, c'est la volonté de Dieu de qui toute paternité descend ; mais si vous voulez sa bénédiction sur vous, sur vos enfants, sur leur avenir, je vous le dis en vérité : pensez aux pauvres !

Pensez à cette parole de Dieu : *Administrat' semen seminanti.* (II Cor., IX, 10.) Il donne la semence à celui qui la répand et non à celui qui la garde, et il faut la jeter largement dans le sein des pauvres, si l'on veut faire une récolte abondante (5).

Pensez à cette autre parole : *Ce que vous aurez fait au dernier des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait.* (Matth., XXV, 40.) Pensez au besoin que vous avez de témoigner à Dieu votre reconnaissance, si vous ne voulez pas être traités comme les ingrats, et saisissez le moyen qu'il vous offre de la lui prouver. Que ne lui devez-vous pas ? Il vous a donné une âme immortelle, il l'a créée à son image et destinée à vivre de sa vie ; il est descendu des cieux pour ne pas la perdre ; après vous avoir faits semblables à lui, afin de mourir pour vous et de vous racheter par son sang ; et pour vous donner la force de le suivre et d'arriver à sa gloire, il s'est fait l'aliment de votre vie et le viatique de votre mort. Que ferez-vous donc pour lui ? *Ce que vous aurez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait !*

Source infinie de tous les biens, il n'a pas besoin des nôtres ; mais il semble avoir besoin de notre amour parce que cet amour fait notre bonheur. C'est pour l'avoir qu'il nous attire par ses bienfaits et nous blesse des traits enflammés de sa passion ; et cependant il n'est pas satisfait si nous l'aimons seul ; il veut que nous l'aimions dans ses membres, et surtout dans ses pauvres : *Ce que vous aurez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait.*

Vous le voyez, mes frères, il met les pauvres à sa place ! Mais s'il les met à sa place sur la terre où ils sont les plus vives images de sa vie mortelle, il les mettra à la sienne aussi quand il faudra ouvrir ou fermer les cieux ; et s'il les a fait participer à sa misère, il les fera participer à sa puissance, car c'est à eux, c'est aux pauvres, c'est à ces privilégiés de Dieu qu'il enverra les privilégiés du monde, s'ils veulent être reçus dans la gloire : *Facite vobis amicos... ut recipiant vos in æterna tabernacula.* (Luc., XVI, 9.)

(5) *Dispersit dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi.* (Psal. CXI, 9.)

Après cela, quel riche, s'il est chrétien, pourrait ne pas être l'ami généreux des pauvres, puisque c'est à cette générosité que non-seulement la prospérité temporelle est promise, mais le repentir et le pardon, la grâce et le salut ? Et cependant où est-elle, cette largesse que Dieu inspire aux riches par toutes les espérances du temps et de l'éternité ?

Qu'est-ce donc qui empêche la charité de naître dans leurs cœurs ? Ah ! c'est quelque chose que la parole de l'homme ne peut rendre, et qui a fait gémir le Fils de Dieu, quand, élevant vers le ciel les regards de son humanité sainte, il s'écria : *Qu'il est difficile au riche d'y entrer !* (Luc., XVI, 9.) Puis répondant à l'étonnement de ses disciples, il va plus loin encore, et ce qu'il a déclaré difficile, il le proclame impossible à l'homme, mais non impossible à Dieu ou à la force victorieuse de sa grâce.

Mais que fera-t-elle cette grâce, si les traits de l'amour et les traits de l'espérance n'ont rien pu sur des cœurs d'airain ? Elle n'aura plus qu'à les percer de crainte en leur faisant entendre d'avance la parole qui les jugera.

Faites-la donc entendre vous-même, Seigneur, cette parole du jugement que nous n'osons pas dire ! Elle est trop forte pour notre infirmité, trop divine pour des lèvres humaines, et tout ce que nous pouvons faire, c'est de l'écouter à genoux ! O Juge des vivants et des morts, faites donc pénétrer jusqu'au fond des cœurs cette voix de votre Evangile : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été sans asile, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade, prisonnier, délaissé, et vous n'êtes pas venu me visiter.* Allez, cœurs sans miséricorde, allez où il n'y en a plus ! *Discedite a me maledicti, in ignem æternum.* (Matth., XXV, 41.)

Oh ! non, mon Dieu, non ! Nous ne sommes pas de ceux qui ne veulent se réveiller qu'aux éclats de votre tonnerre, mais de ceux qui veulent se rendre à la voix de votre amour ! Voyez nos cœurs, ils sont ouverts ! N'est-ce pas à vous, Seigneur, d'y répandre vos dons ? Et la miséricorde, n'est-ce pas un don ? n'est-ce pas une grâce ?

Regardez donc, Seigneur, et faites ! Regardez, d'un côté, les pauvres vieillards qui attendent avec larmes, et de l'autre, ces cœurs qui veulent les consoler, rendre leur vie patiente et leur mort sainte. Regardez ces mains étendues qui vont demander l'aumône, et celles qui vont s'ouvrir pour la faire, et soyez dans toutes pour accomplir votre volonté souveraine !

Mais pourrions-nous finir sans penser à vous, Mère du Dieu des pauvres, Mère de compassion ! O Marie, vous qui avez su attirer la miséricorde même dans votre sein, dites-lui de descendre dans tous les cœurs, et elle y viendra !

CONFERENCE

SUR

PLUSIEURS ERREURS RELATIVES A L'EDUCATION PUBLIQUE.

Préché à Bruxelles, le 9 mai 1849.

Cinq erreurs : 1° de ceux qui croient pouvoir constituer l'enseignement scientifique à l'écart de l'enseignement religieux ; 2° de ceux qui croient pouvoir séparer l'instruction morale de l'instruction religieuse ; 3° de ceux qui pensent que l'éducation n'est exclusivement que dans l'instruction morale et religieuse ; 4° de ceux qui s'imaginent que, dans notre pensée, l'instruction et l'éducation religieuse impliquent l'enseignement donné exclusivement par des ecclésiastiques ou des religieux ; 5° de ceux qui, au nom de cette maxime : *enseignement laïque, charité laïque*, prétendent exclure de l'enseignement et de la charité, l'élément de la foi et les institutions de l'Eglise

Mes frères,

L'objet qui nous rassemble est la fondation d'une institution gratuite pour l'éducation des pauvres. Le zèle du pasteur éclairé de cette première paroisse de la capitale l'a déjà dotée, avec votre généreuse coopération, d'une école confiée à l'expérience des Frères des écoles chrétiennes. Son désir est de compléter aujourd'hui, par le persévérant concours de votre charité, le don fait à ses pauvres, en ouvrant une école tenue par les Sœurs d'un institut fort répandu en Belgique, et partout béni des familles qui ont ressenti les salutaires effets de son dévouement.

Nous avons été assez heureux de pouvoir nous associer ici, il y a quelques années, à la première de ces bonnes œuvres, et nous remercions Dieu de l'occasion que sa Providence nous donne de vous convier encore à établir et à soutenir la seconde. Nous l'en remercions d'abord, parce que c'est une grâce inméritée de nous trouver mêlé à ces actes de la bienfaisance chrétienne ; mais aussi, parce que ce nous est un bonheur de devoir vous parler ici, au centre de notre chère patrie, d'un sujet qui touche à trois questions éminemment sociales, la question de l'enseignement et de l'éducation en général, la question de l'éducation du pauvre et celle de l'enseignement, par les associations religieuses.

Il est vrai que si la grande leçon des événements, qui est la leçon de Dieu, n'avait pas préparé les esprits à entendre la vérité sur ces trois points, il serait impossible de les traiter convenablement dans un seul discours, et qu'il eût fallu nous restreindre. Mais il est facile aujourd'hui de rappeler en une heure et de faire accepter sur l'ensemble de cette matière, non sans doute toutes les vérités qui s'y rattachent, mais plusieurs des plus importantes, et que nous n'avons pas voulu séparer, parce que nous sommes convaincu que, réunies, elles stimuleront d'autant plus votre charité qu'elles féliciteront davantage.

J'offre à Dieu mes faibles paroles, et je les unis aux efforts plus puissants de ceux qui travaillent à amener sur ce sujet, dans l'esprit public, les fermes convictions qui seules apporteront un remède efficace aux doctrines subversives, que la peur et la force matérielle ne conjureront pas d'une manière durable.

I. Notre but, en vous parlant de l'instruction et de l'éducation en général, n'est pas de prouver à des familles chrétiennes la nécessité d'un enseignement chrétien. Vous en êtes convaincus, et cette conviction a gagné à quelque degré tous les esprits élevés, parmi ceux-là même qui n'étaient pas exempts de la contagion du doute, avant que la démonstration doctrinale de cette nécessité fût complétée par une démonstration plus positive, celle des ruines.

Je dis qu'elle les a gagnés à quelque degré, car il en est parmi eux qui, tout en reconnaissant le besoin absolu de cet enseignement pour le peuple, en sont encore à penser que les autres classes de la société n'exigent qu'une instruction scientifique posée à l'écart des questions religieuses, mais bienveillante toutefois envers le christianisme. Or, c'est de cette prétention à l'impossible que nous voulons nous occuper d'abord, en vous montrant que l'instruction en général, ou l'enseignement scientifique à ses trois degrés, est inévitablement lié par sa nature à la question religieuse, et qu'il sera nécessairement ou positivement chrétien, ou positivement antichrétien, sans pouvoir tenir dans un milieu chimérique.

Nous le disons de l'enseignement scientifique dans son ensemble, car il est des branches de l'enseignement qui, par leur superficie, du moins, ne touchent pas immédiatement à la religion : les mathématiques, par exemple, et l'étude des langues dans ce qu'elles ont (si je puis m'exprimer ainsi) de matériel. Mais si ces branches des connaissances humaines ne touchent à la question religieuse que par leurs profonds

racines (6), les autres, comme l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la philosophie, en un mot, l'étude du monde et des hommes, de la nature et de la société, des idées et des faits, se trouve invinciblement et partout mêlée à l'étude de la religion. Ceux qui l'oublient semblent vouloir honorer d'un hommage commun et dérisoire le christianisme et la fable, et ignorer que ce qui distingue fondamentalement la foi catholique des superstitions religieuses, c'est son indestructible lien avec la nature et l'histoire.

Il est impossible de toucher à l'une ou à l'autre sans la rencontrer aussitôt. La science et l'histoire seront donc chrétiennes ou antichrétiennes, et quiconque, en les enseignant, veut faire abstraction du christianisme, le méconnaît par cela même et en nie implicitement l'origine et la portée.

Mais cette négation purement tacite est elle-même impossible. Nous allons le reconnaître avec une évidence qui confond les prétentions contraires, très-peu scientifiques à coup sûr, si elles ne sont simulées.

L'enfant apprend par cœur l'histoire de la création. Le jeune homme en vérifie plus tard l'admirable harmonie avec les faits observés par la science (7) astronomique, géologique et naturelle : ou bien il en fait l'objet de ses railleries, sur la parole d'un maître ou d'un auteur qui n'a rien appris depuis les plaisanteries de Voltaire, spirituelles au point de vue de la littérature, niaises à celui de la science.

L'enfant apprend par cœur les noms des anciens peuples, et ceux des pères des nations jusqu'à l'origine du genre humain. Le jeune homme scrute la science qui démontre l'unité de notre espèce, les sources des races, la fermeté de la chronologie biblique; ou bien il apprend à compter pour rien la mémoire historique du monde, pour donner la préférence aux rêves des Indiens ou aux fables des Chinois, malgré le témoignage que ces fables et ces rêves mêmes rendent à la vérité, dont ils sont la manifeste contre-épreuve.

L'enfant parcourt des yeux la mappemonde et s'instruit des différentes religions des peuples. Le jeune homme étudie les causes de ces variations, suit le grand fleuve de la vérité primitive en constatant la dérivation des erreurs qui se perdent avec les siècles, et voit l'unité de la vérité comme il a vu l'unité de l'humanité; ou bien on lui apprend avec Volney à la méconnaître où elle est, à la chercher où elle n'est pas, et à nier le type original et divin, à cause de la ressemblance défectueuse des copies faites de main d'hommes.

L'enfant apprend par cœur l'abrégé de

l'histoire de l'Eglise. Plus tard le jeune homme sera, selon ses auteurs et ses maîtres, pour ou contre l'action de cette Eglise. Il la verra éminemment civilisatrice, abolissant l'esclavage sans violence et sans clameurs, adoucissant les mœurs, réhabilitant les faibles, la femme, l'enfant, le pauvre, les petits; soutenant de ses mains victorieuses la base de tout progrès social, la famille appuyée elle-même sur l'unité et la sainteté du mariage; défendant la grande condition de la société moderne, la distinction des deux puissances, et protégeant par sa parole, que rien n'enchaîne, tous les droits contre toutes les tyrannies; ou bien il sera nourri par l'école historique qui s'en va, école si catégoriquement, mais si véridiquement définie quand on l'a nommée *la conjuration contre les faits*; on lui apprendra donc à faire de la philosophie de l'histoire, comme Augustin et Bossuet, ou comme Voltaire et Gibbon, ou comme les éclectiques modernes qui n'ont qu'une pensée flottante, c'est-à-dire qu'ils n'en ont pas: *Vapor ad modicum parens.* (Jac., IV, 15.)

C'est assez, mes frères. Il n'est pas nécessaire de démontrer plus longuement que la prétention d'organiser un enseignement où il ne serait pas formulé d'avis sur les questions religieuses, est une illusion.

Il est cependant encore des esprits qui se croient plus éclairés, en demandant à l'enseignement public l'impartialité sur ces questions fondamentales pour l'esprit et le cœur, la paix des consciences et la paix du monde. Mais l'impartialité en fait de doctrines, c'est le doute. Et si elle est un devoir dans les questions personnelles, ou à l'égard des doctrines encore en quarantaine, encore à l'épreuve, elle est un non-sens à l'égard d'une doctrine éprouvée depuis deux mille ou plutôt six mille ans, et sur laquelle il faut savoir et oser dire oui ou non. Celui qui doute ici, ne doit pas enseigner, mais apprendre.

Le doute, le scepticisme en religion, maladie qui rend la société si faible contre les théories de dissolution qui la menacent, est en même temps la zizanie jetée dans le champ des dernières générations, et qui a germé sourdement dans les esprits avant de produire au dehors cette végétation désormais visible à tous les yeux, depuis qu'elle veut étouffer avec la foi, la civilisation qui en est le fruit.

Ce n'est pas là le résultat de la science, mais de la science faussée depuis son divorce avec la foi. Nous disons faussée, car, selon le mot de Bacon, la demi-science éloigne de la religion; la science plus complète y ramène.

Avant de se généraliser comme aujourd'hui

(6) Les principes des mathématiques se confondent avec les plus hautes vérités métaphysiques, dont l'harmonie avec les vérités révélées est l'un des plus intéressants objets de la science de la foi.

(7) Les vérités révélées n'ont pas besoin de ce te vérification pour être certaines. Elles le sont par

cela seul qu'elles sont révélées de Dieu. Et nous sommes certains de leur révélation par les faits éclatants qu'on appelle motifs de crédibilité. Mais si la vérification dont nous parlons n'est pas l'objet de la foi, elle l'est de la science de la foi, science admirable qui touche à toutes les autres.

d'hui, quels n'étaient pas déjà les résultats de ce divorce dans l'enseignement public et *iniquement* obligatoire d'une nation voisine (8).

Je vous les ferai connaître par les aveux non suspects de publicistes justement estimés en France, et je suis sûr que vous apprécierez le motif qui nous fait citer ici de pareils témoignages. Un inspecteur-général des prisons, n'a-t-il pas publié des statistiques où il démontre par des chiffres irrécusables, « que la progression des crimes est en rapport direct avec la progression de l'enseignement primaire et supérieur, et que là où il y a une plus grande masse d'instruction (*de cette instruction*), il y a une plus grande masse de crimes. » Faut-il s'en étonner? la science est un instrument. Tout dépend de l'usage qu'on en fait, de l'esprit qui s'en sert et de la direction qu'on lui imprime.

(8) Iniquement obligatoire par le refus obstiné de la liberté d'enseignement.

(9) Ces paroles de MM. Moreau, Dupin, d'Angerville, sont citées par M. Cauchy, de l'Institut.

Nous pensions multiplier ces citations, mais nous nous bornons à en reproduire quelques-unes des plus remarquables.

M. Villermé fut chargé, en 1840, par l'Académie des sciences morales et politiques, d'aller étudier, dans les départements industriels, l'état physique et moral des classes ouvrières. Dans son rapport, qui forme l'un des livres les plus intéressants qu'on ait publiés, la maladie sociale, dont les symptômes sont depuis devenus si alarmants, y est décrite dans toute sa vérité. *Le manque effrayant d'éducation religieuse*, voilà la cause principale que M. Villermé assigne au mal qui ronge les entrailles de la société.

« En résumé, dit-il, l'instruction seule ne réprime pas plus les mauvais penchants qu'elle ne les développe; elle n'a d'action morale, elle ne diminue l'orgueil, elle ne porte au travail, elle n'apprend l'économie, elle n'éloigne des actions honteuses et criminelles, qu'autant qu'elle est combinée avec l'éducation, l'esprit religieux et l'habitude des bonnes mœurs. »

M. F. Blanqui a été récemment chargé, par l'Académie des sciences morales et politiques comme M. Villermé l'avait été, en 1840, de faire un rapport sur la situation des classes ouvrières en France. Parmi les remèdes que M. Blanqui indique à la situation des classes ouvrières, il place *l'enseignement des écoles rendu plus efficace et plus moralisateur*. Dans le sein de l'Académie, interrogé par M. Cousin sur ce qu'il entendit par un enseignement plus *moralisateur*, M. Blanqui donna des explications dont voici la conclusion :

« Je citerai un fait à l'appui de ce que je demande : A Lyon, un inspecteur des écoles primaires, un homme supérieur, M. Grandperré, me disait récemment que pendant longtemps les jeunes gens de l'école Lamartinière avaient été frappés d'une sorte de stigmata. Lorsqu'après avoir reçu des principes de chimie et des arts mécaniques, ces jeunes gens étaient abandonnés à eux-mêmes, ils ne tardaient pas à se livrer à la maraude, à courir sur la voie publique. On a recherché la cause de ce désordre et on a vu qu'il était urgent de les reprendre par le côté moral, et de joindre l'enseignement religieux à l'enseignement technique. Ces jeunes gens se sont alors très-bien conduits. Dans les ateliers, l'âge critique s'étend de dix-sept à vingt-cinq ans; c'est

Mais écoutons d'autres témoignages.

« Nous sommes forcés, s'écriait avec amertume un membre de l'Institut, nous sommes forcés d'avouer que l'ignorance s'allie à la moindre proportion de crimes contre les personnes, et que l'instruction supérieure l'emporte sur toutes les autres par la multiplicité des crimes. » (*L'instruction divorcée.*)

Un autre écrivain, dans sa *Statistique morale de la France*, confirmait ces faits étranges, extraordinaires, « en justifiant que les trente-deux départements du nord qui sont plus éclairés, contenaient treize des dix-sept départements qui présentent le plus de crimes contre les personnes et les propriétés, tandis que le midi, c'est-à-dire cinquante-trois départements moins éclairés, n'en renferment que quatre (9). »

Depuis lors la preuve a tellement grandi, qu'un cri de détresse s'est élevé contre cet

dans ce moment qu'il faut agir. A quoi sert l'enseignement du prêtre (donné à l'église aux enfants), si au moment critique la main de la société abandonne le jeune homme qu'elle a protégé dans son enfance? le danger serait-il sans remède, ou plutôt les résultats acquis des écoles d'adultes ne nous montrent-ils pas ce qu'il y a à faire? »

Voici un curieux extrait d'un article que vient de publier un savant économiste, M. de Colment, dans *l'Annuaire de l'économie politique*, journal rédigé par MM. Bastiat, F. Blanqui, Michel Chevalier, Ch. Dupin, H. Say, etc.

« Ce qui manque le plus à la nation française, et il faut sans doute attribuer cette situation des esprits aux temps des révolutions que nous avons traversés, c'est un ferme et vigoureux attachement aux devoirs de la famille, à ceux de la société; nos enfants ne sortent pas des collèges publics avec des principes assez profondément arrêtés, avec des règles de conduite assez sûres, assez invariables.

« Peut-être l'Université s'est-elle trop placée à ce point de vue que l'éducation des jeunes citoyens appartenait davantage aux familles et qu'elle avait, elle, à pourvoir principalement à leur instruction; mais les enfants placés dans les collèges passent auprès de leurs parents de si courtes heures, et les impressions qu'ils reçoivent avant d'avoir terminé leurs études ont tant d'influence sur la conduite de leur vie, que l'on devrait regretter, comme un malheur public, que l'instruction donnée par l'Université se bornât désormais, comme par le passé, à l'enseignement à peu près exclusif des lettres et des sciences.

« Sans pousser ces réflexions jusqu'à la critique, qui pourrait être sévère, de la direction donnée à l'éducation publique, depuis que l'empereur Napoléon a rétabli l'Université, exprimons le vœu le plus ardent pour que l'enseignement de la morale religieuse prenne dans toutes les écoles et dans les établissements d'instruction secondaire la première et la plus grande place.

« On peut dire avec certitude, que si l'Université ne parvient pas, par un changement complet dans la direction des études, à former des citoyens sévèrement attachés aux devoirs de la famille et à ceux de la société, l'avenir de la nation se trouvera un jour gravement compromis. Ces observations touchent à la question de la liberté de l'enseignement, l'une des plus graves qui puissent être débattues dans les conseils du pays. »

A ces témoignages de l'école économique qui avait cru longtemps pouvoir se passer du christia-

enseignement de la bouche même de ses anciens et ardents défenseurs, et que le scepticisme éclectique déjà dénoncé par un publiciste célèbre (10) comme coupable d'antichristianisme, l'est enfin par tous ceux qui ont vu dans les fondements mis à nu de l'édifice social, que toutes les vérités sont solidaires.

Il est certain que les familles chrétiennes ne veulent plus de cet enseignement, et qu'il n'est pas de pouvoir qui ait le droit de le réorganiser à leurs frais ; bien moins encore de leur ravir le moyen d'y échapper, en leur refusant l'exercice du droit naturel de choisir les maîtres de leurs enfants, ou en soumettant ce droit à des conditions qui les contraindraient d'opter entre le sacrifice de l'avenir temporel de ces enfants et celui du plus précieux des héritages, de la foi de Jésus-Christ.

L'antichristianisme, s'il se croit convaincu, a sans doute la liberté d'établir des chaires, mais à ses risques et périls, et à condition d'être franc, c'est-à-dire de ne plus simuler la foi aux yeux des familles, pour la ravir ensuite à leurs plus chères espérances.

Mais nous n'espérons pas de lui cette franchise, et c'est l'expérience de sa duplicité passée qui nous a engagé à démontrer aujourd'hui que l'enseignement des sciences est nécessairement ou chrétien ou antichrétien ; nous l'avons fait pour éclairer les familles dans l'accomplissement de leur plus grand devoir, et dans l'exercice de leur droit inaliénable, le libre choix de ceux auxquels ils confient leurs enfants.

II. Ce que nous venons de dire de l'instruction scientifique est vrai à plus forte raison, ou à raison égale, de l'instruction morale.

Elle sera inévitablement chrétienne ou antichrétienne ; pas de milieu.

Pourquoi ? Parce que la morale est la science des devoirs, que le premier des devoirs c'est la justice, et que le premier acte de la justice, c'est l'acte religieux par lequel l'homme rend à Dieu son créateur et son père l'hommage qu'il lui doit, hommage qui, de la part d'un coupable, est éminemment dans l'expiation. La morale qui se tait à cet égard est antichrétienne.

nisme pour organiser une société fondée sur la jouissance matérielle et sur les intérêts, il faut joindre ceux non moins éclatants que viennent de rendre à la foi religieuse des hommes politiques, comme M. Guizot, M. Thiers, le général Bugeaud, comme tous ceux dont l'esprit est assez élevé pour comprendre ce que renferme la leçon des événements.

(10) Dans un nouvel ouvrage sur l'éducation, M. de Cormenin dit « sur vingt jeunes gens sortis de l'Université, combien y en a-t-il qui ne soient pas irréligieux de droit et de fait ? Vous dites qu'il n'y en a pas plus de dix-huit. Soit, il n'y en a que dix-huit. J'en prends acte, dix-huit sur vingt ? Et encore, je crois que vous vous vantez ? »

Ce que M. Vaublanc a répondu très-sérieusement à M. de Montalembert, à la tribune de l'Assemblée

Pourquoi encore la séparation de la morale et de la religion est-elle antichrétienne ? Parce qu'il n'y a pas deux morales indépendantes l'une de l'autre. Il y a sans doute la morale naturelle et la morale surnaturelle, mais l'une conduit à l'autre comme la faim à l'aliment et la soif aux sources vives. « La droite raison naturelle est en nous comme une étincelle cachée sous la cendre. Elle conserve encore au milieu d'épaisses ténèbres le discernement du bien et du mal, mais elle est dans l'impuissance d'exécuter tout ce qu'elle approuve, et ne jouit plus de la pleine lumière de la vérité, ni de la pleine pureté de ses affections. (*Imit.*, liv. III, *De la corrupt. de la nature.*) »

Qui, de bonne foi, n'acquiescera à ce que dit ici l'auteur de l'*Imitation* ? Qui n'avouera l'expérience qu'il a faite de cette inclination au mal, de ces ténèbres et de cette impuissance ? Qui ne reconnaîtra par conséquent le besoin d'une lumière surnaturelle, mais qui est en même temps naturelle par sa correspondance aux indigences de notre nature, puisque seule elle nous révèle la source de nos misères et leur remède ?

Toute morale qui fait abstraction du lien qui la rattache à la révélation, est donc antichrétienne, par sa prétention à une indépendance convaincue de faux par toute conscience sincère.

Cette prétention de séparer l'instruction morale de l'instruction religieuse est encore antichrétienne sous un autre rapport, car elle nie ou affecte de méconnaître ce que le christianisme affirme avec une divine certitude : c'est que la raison du devoir est dans le dogme, et sa sanction aussi.

La raison du devoir. Je n'en donnerai qu'un exemple : De tous les devoirs quel est celui dont l'accomplissement doit être le plus général et le plus continu, celui qui regarde tous les âges et toutes les conditions et intéresse le plus la paix des cœurs, des familles et des états. N'est-ce pas le devoir de la résignation et de la patience dans le malheur ?

Mais quel sera le solide appui de ce devoir, sinon le dogme chrétien qui seul donne l'intelligence de nos douleurs (11) ?

nationale est également significatif : « C'est l'enseignement de l'Université de France, » a dit ce ministre, « qui a formé cette génération qui, en moins d'un demi-siècle, a renversé deux monarchies et créé la république ! » — Quelle justification et quel aveu !

(11) M. Thiers dans un récent et célèbre ouvrage sur la propriété, a écrit les mots suivants : « Cette puissante religion qu'on appelle le christianisme, exerce sur le monde une domination continue, et elle le doit, entre autres motifs, à un avantage qu'elle seule a possédé entre les religions. Cet avantage, savez-vous quel il est ? c'est d'avoir donné un sens à la douleur... Aussi, tandis que le paganisme n'a pu résister à un seul regard de l'esprit humain, le christianisme dure après que Descartes a posé les fondements de la connaissance humaine, après

Non, il n'y a pas de raison pour justifier le devoir de la patience et de la résignation, si on met en oubli la vérité de la croix, de sa nécessité, de son prix, de sa force expiatoire et de ses fruits immortels !

Et c'est parce qu'on l'a mise en oubli, c'est parce qu'on a cru pouvoir se passer de Jésus-Christ dans la direction morale du monde, que l'on rencontre aujourd'hui tant d'esprits maudissant la patience, faisant de stupides efforts pour nier la nécessité de la douleur, et, comme le larron impénitent, blasphémant Dieu et sa justice, parce qu'ils ont rejeté la foi, l'espérance et la charité !

C'est que, sans ces vertus divines, les vertus morales manquent d'appui, chancellent et s'affaissent.

Voilà ce que n'ont pas compris ceux qui prétendent trouver le remède à tous les maux de la société dans la diffusion d'une morale que nous appellerons mutilée, puisqu'elle se borne à l'indication de certains devoirs, sans les soutenir par les grands motifs qui les font accomplir. « Enseignez, disent-ils, à tous les devoirs de l'homme et du citoyen, et développez dans les jeunes cœurs les notions de la morale que la nature y a gravées. Faites leur comprendre le prix du travail, de l'ordre et des bonnes mœurs, et vous verrez naître bientôt le bonheur dans toutes les classes de la société. Car c'est l'ignorance qui les tue, c'est l'ignorance des devoirs. Enseignez les devoirs : voilà le remède ! » Comme s'il n'était pas constant que ceux qui se rendent coupables, coupables de vol, d'homicide, de suicide, de calomnie, d'adultère, de corruption, n'ignorent pas la loi qui défend ces crimes, mais perdent de vue ce qui soutient l'homme dans la lutte contre les passions, les vérités éternelles !

Ce n'est donc pas tant l'ignorance des devoirs que l'oubli du dogme, qui répand la désolation sur la terre : *Desolatione desolata est terra quia nemo est qui recogitet corde.* (Jer., XII, 11.) Ce n'est pas tant l'ignorance de la loi que l'oubli de sa sanction, qui est tout entière aussi dans le dogme.

La sanction de la morale est tout entière dans le dogme.

Pourquoi ?

Parce qu'une crainte vague de la justice à venir, une attente souple à se modifier selon l'intérêt des passions, ne sera jamais une sanction efficace de la loi morale. Cette sanction doit être aussi *positive* que la loi elle-même, et comme l'avenir n'est pas présent à nos yeux, cette sanction ne peut être positive que par la parole du Dieu vivant qui seul peut témoigner de l'invisible éternité et nous en donner l'inébranlable certitude : *Argumentum non apparentium.* (Hebr., XI, 1.)

L'expérience est ici décisive pour nous convaincre de l'absence de sanction suffisante dans toute morale qui se proclame in-

dépendante de la religion. N'est-ce pas, en effet, par le désir de céder sans trouble aux exigences des passions qu'on cherche à se persuader de la non certitude de la religion ? Ce désir n'est-il pas la cause la plus générale de l'abandon de la foi ? N'est-ce pas lui qui fait préférer à la lumière les nuages du doute où l'on se dérobe à l'éclat importun de la vérité ?

Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem... et pourquoi les hommes aimèrent-ils mieux les ténèbres que la lumière ? Ecoutez : *Erant enim eorum mala opera : « Leurs œuvres étaient mauvaises. »* (Joan., III, 19.)

L'instruction morale qui veut faire abstraction du christianisme est donc antichrétienne, parce que la révélation chrétienne répond seule aux questions fondamentales de la morale, celles de l'origine du mal et de son remède ; découvre seule dans le dogme la raison du devoir, le motif efficace de son accomplissement ; donne seule à la loi sa véritable et puissante sanction.

III. Mais en supposant l'instruction scientifique et morale franchement appuyée sur le christianisme, suffira-t-elle à compléter l'éducation ?

Oui, diront ceux qui n'entendent par instruction proprement dite que l'enseignement des sciences, et par éducation, l'instruction morale et religieuse.

Non, répondrons-nous avec ceux qui n'ignorent pas que l'éducation est tout ce qui forme l'homme dans son esprit, son cœur et sa vie, et qui savent, par leur expérience et celle des autres, que l'instruction morale et religieuse ne forme pas seule l'homme, parce que seule elle ne le réforme pas. Ce qui est à guérir dans l'homme, ce n'est pas seulement la plaie de l'esprit auquel s'adresse l'instruction et même l'instruction religieuse mais les plaies de l'âme, c'est-à-dire la faiblesse et la malice. Or, pour guérir celles-ci il faut autre chose que la science religieuse elle-même, il faut la puissance ; la puissance qui va au cœur, la force victorieuse entre toutes, l'onction de la vertu du maître, l'entraînement si nécessaire de l'exemple.

Il faut donc l'éducation vivante par une vertu exemplaire, première qualité des maîtres de l'enfance et de la jeunesse.

Une vertu commune ne leur suffit pas, « une vertu qui les mette seulement à couvert des censures de l'opinion. Il leur faut une vertu qui ait triomphé des défauts souvent aussi funestes dans leur contagion que les vices les plus répréhensibles aux yeux du monde (12) ; » une vertu qui préserve l'enfant, et qui soutienne le jeune homme par la vue de tout ce qu'elle a de touchant et de digne ; une vertu assez forte « pour détruire dans leurs cœurs les fâcheuses impressions des scandales du monde... et quelquefois, hélas ! du foyer domesti-

que Galilée a découvert le mouvement de la terre, après que Newton a découvert l'attraction, après que Voltaire et Rousseau ont renversé les trônes. »

(12) M. Martinez, auteur des solutions des grands problèmes.

que ; » une vertu dont le souvenir est plus tard un bienfait, le plus doux des reproches à l'homme qui s'égaré, et souvent le premier moyen de rappel dans l'ordre de la Providence !

Que serait-ce si, au lieu de cette vertu exemplaire, la plus commune même n'apparaissait pas dans le maître ? l'influence de sa parole serait bientôt vaincue par celle de sa vie, et la complicité des inclinations de ses élèves rendrait encore plus prompte cette facile victoire.

Encore une fois donc, il faut à celui qui remplit le plus élevé des devoirs du père et de la mère, la vertu attrayante qui triomphe des mauvaises inclinations de l'enfance et de la jeunesse, en faisant faire à l'une et à l'autre l'expérience du seul moyen efficace pour réformer l'homme, l'expérience du secours de Dieu.

Oui, c'est en attirant ses élèves par son exemple, aux sources de la prière, du sacrifice et des sacrements, que l'instituteur positivement chrétien forme ceux qu'on lui confie, en réformant en eux ce qu'il a dû réformer en lui-même.

IV. Les expressions dont nous venons de nous servir indiquent assez que nous distinguons l'action du maître dans l'enseignement et l'éducation, de l'action directe de la religion par le ministère ecclésiastique.

Qui ne reconnaîtrait, en effet, que l'éducation donnée par des laïques peut être chrétienne et très-chrétienne, comme elle l'est heureusement toutes les fois qu'il y a harmonie entre les paroles et la vie des maîtres, et par cette harmonie, action efficace de la religion, concours empressé de ses ministres ?

Ceci nous amène naturellement à l'examen d'une maxime qui prétend à la célébrité, et qui est vraie ou fausse selon le sens qu'on lui donne : on a dit qu'une des conquêtes de l'esprit moderne est d'avoir rendu l'enseignement et la charité laïques. Si en s'exprimant ainsi, on voulait dire que le christianisme, par son influence progressive, a formé dans toutes les classes de la société des âmes capables des actes du plus sublime dévouement, la maxime serait vraie et d'une bien consolante certitude (13).

Mais si on entend par là (et c'est le sens occulte de la maxime pour plusieurs), si, dis-je, on entend exclure d'un côté l'élément de la foi, ce grand principe du dévouement dans l'éducation et les autres bonnes œuvres, et d'un autre côté l'Eglise avec son sacerdoce et ses institutions religieuses, organe principal de la charité chrétienne, agent puissant et impérissable dans cette carrière du sacrifice, il y a dans cette double exclusion, un aveuglement qui étonne, et une tentative qui consterne.

Un aveuglement qui étonne : car il n'est pas permis à ceux qui agitent ces graves questions d'ignorer que l'Eglise a non-seulement constitué autrefois l'enseignement public et la charité publique, mais qu'elle n'a jamais cessé de favoriser les progrès de l'un et de l'autre, et qu'il lui est aussi impossible de cesser de le faire que de perdre l'esprit de vérité, de charité et de consolation qui sera avec elle jusqu'à la fin. Il y a une tentative qui consterne : car, à l'heure qu'il est, si l'Eglise était exilée des sanctuaires de la science et du dévouement qu'elle anime, les familles dont les enfants lui sont confiés, et les infortunes qu'elle réchauffe sur son sein, gémeraient si douloureusement de l'absence de leur mère, que ses aveugles et intolérants émules seraient effrayés eux-mêmes de la puissance de ce gémissement.

Ils ne le seraient pas moins du vide qu'ils auraient créé, et de l'impossibilité de le combler comme il devrait l'être, pour faire oublier les services séculaires et l'inimitable amour de l'immortelle proscrire.

Tentative vaine d'ailleurs, parce qu'elle constituerait un crime public, et que les crimes ne durent pas ! N'est-ce pas un crime public, en effet, de ravir ou de disputer à la société le plus puissant élément de salut et de civilisation que lui ait fourni la Providence ?

Chose étonnante et vraie pourtant : l'Eglise chrétienne, cette grande institutrice du monde moderne, en est à demander aux rois qu'elle avait sacrés et aux peuples qu'elle a engendrés à la civilisation, la liberté de la prière, de la parole, du travail et du sacrifice, et cette liberté presque partout lui est disputée !

En la lui refusant, c'est le moyen de sauver la société que l'on repousse, c'est le désordre et l'anarchie que l'on accepte.

Et n'est-ce pas faire un premier pas dans cette voie coupable, que de s'armer d'une défiance injuste contre cette Eglise et de vouloir, de gaieté de cœur, en affaiblir l'action moralisatrice et l'influence sociale ?

On ne peut le faire, nous venons de le voir, sans ignorer ou méconnaître l'histoire passée et contemporaine de la science et de la charité ; on ne peut le faire non plus sans une ignorance plus inexorable encore, celle du cœur humain.

V. Est-il capable, en effet, ce cœur de l'homme d'embrasser avec amour et de vouloir longtemps une vie d'obscur et pénible dévouement, s'il n'y est pas porté et soutenu par les grands motifs de la foi ? Non : il n'en est pas capable. Et il suffit d'entrer dans une école ou un hôpital, pour se convaincre que les serviteurs des petits et des malheureux, ne sont là que pour Dieu ou pour un morceau de

(13) Le devoir de l'Etat, dans les pays où existe un enseignement public réglé par la loi, est de respecter scrupuleusement la liberté de conscience des familles : cette liberté de conscience serait manifestement violée, si les familles chrétiennes n'obtenaient

pas la garantie la plus sérieuse que l'enseignement religieux dans les écoles légales est donné en communion avec l'autorité religieuse elle-même. L'Etat ne possède aucun droit en opposition avec ce devoir.

pain, par amour ou par nécessité, par un choix libre et héroïque, ou par résignation au pis aller! Ceux qui disposent de la puissance peuvent susciter des guerriers, des administrateurs, des savants, des professeurs, des artistes. En montrant les honneurs, la fortune, les dignités, ils peuvent sans doute faire venir de grands hommes en foule : mais susciter des hommes ou des femmes qui, avec des « talents et des qualités capables de les produire dans le monde, consentent à se dévouer à des fonctions ingrates et sans gloire, à vivre dans une laborieuse pauvreté et à se glisser inaperçus dans la tombe, comment le feraient-ils? quelle récompense offrirait-ils à ces dévouements en présence desquels la terre est insolvable (14)? »

La société ne peut donc former de bons instituteurs et de bonnes institutrices des pauvres qu'à l'aide de la religion, et dans le besoin impérieux où elle est d'en avoir un grand nombre, elle doit être heureuse de voir l'enseignement laïque et chrétien secondé puissamment par les institutions de l'Eglise, dont la fécondité pour le dévouement est inépuisable.

Eclairons-nous par l'exemple et les amers aveux d'une grande nation.

Après avoir constaté que l'éducation des cinq ou six millions d'enfants qui, vingt ans après, deviennent la France, demanderait 50,000 instituteurs, au moins, un honorable fonctionnaire de l'Université (15) résumant, il y a quelques années à peine, les rapports officiels des 490 inspecteurs chargés de visiter toutes les écoles de France, parlait ainsi des maîtres auxquels l'enfance était confiée :

« Des Pyrénées aux Ardennes, du Calvados aux montagnes de l'Isère, sans en excepter même la banlieue de la capitale, les inspecteurs n'ont poussé qu'un cri de détresse.

« Le cœur se soulève à la lecture de ce chaos de tous les métiers, de ce répertoire de tous les vices, de ce catalogue de toutes les infirmités humaines!... »

Un autre écrivain (16) signale cet autre fait désolant, c'est qu'en 1838, sur un peu plus de 70 directeurs des nouvelles écoles normales, le ministre a dû en éloigner près de 50!

Un illustre académicien (17), ministre de l'instruction publique, dans son rapport triennal de 1841, atteste, d'après les renseignements des inspecteurs, que sur 29,313 écoles communales, 11,061 seulement ont une bonne direction sous le rapport de la vie même des écoles, de l'amélioration religieuse et morale, la bonne discipline, la saine instruction, selon les expressions de ce ministre.

Qui ne tremblerait à ces aveux, certaine-

ment bien incomplets encore, mais qui pourrait s'en étonner?

« Un plus ancien ministre (18), à qui l'on doit le plan de l'Université de France, et ceux qui depuis ont remanié son travail, ont tous oublié une chose, c'est qu'il n'appartient qu'à la religion d'inspirer le dévouement nécessaire à l'instituteur, parce qu'elle seule peut le payer (19). »

« Quand elle veut former un de ces pères ou l'une de ces mères de la jeunesse, elle les sépare quelque temps du monde pour les faire penser dans la solitude à ce que Dieu prépare aux bienfaiteurs de l'enfance, surtout de l'enfance pauvre et délaissée. Elle leur montre dans l'enfant du dernier des villageois l'héritier du royaume qui n'aura pas de fin. Elle leur rappelle que les anges eux-mêmes lui prodiguent des soins épressés. Enfin elle leur montre le Fils de Dieu descendant du sein de la gloire dans une étable pour évangéliser les pauvres, appelant à lui les enfants du peuple en disant avec amour : *Laissez-les venir à moi, c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent que le ciel est destiné.* (Matth., XIX, 14.)

« Voilà comment le catholicisme forme les instituteurs et les institutrices des pauvres.

« Voilà comment il avait couvert l'Europe d'écoles gratuites. Voilà comment il fit ambitionner à des princes du siècle la dignité de magister de village.

« Voilà surtout comment il a multiplié et veut multiplier encore de nos jours ces angéliques légions de frères, de dames et de sœurs qui, sous cent noms différents, aspirent à remplir le nombre des amis dévoués et nécessaires à l'enfance.

« Quand on considère ensuite la répugnance et même la haine de certains esprits pour ces admirables institutions; quand on les voit, eux témoins comme nous des résultats lamentables d'un enseignement purement rationaliste dans une nation voisine, se montrer néanmoins toujours préoccupés des déclamations voltairiennes, et souffrir avec peine la présence du dévouement religieux, on s'arrête interdit devant eux, et la douleur se mêle de curiosité... » On voudrait sonder la source réelle de ce mystère.

VI. Pour vous, mes frères, vous avez compris l'utilité de ce dévouement, de ces institutions qui répondent si bien aux exigences de l'éducation du pauvre et de l'ouvrier.

De quelle éducation, en effet, l'ouvrier en général a-t-il besoin?

Nous ne parlons pas ici des talents exceptionnels qui se révèlent toujours, et dont le développement doit être soutenu, mais de la multitude qui n'est pas évidemment

(14) M. Martinez.

(15) *Tableau de l'instruction primaire en France* par M. P. Lorain.

(16) M. Barreau.

(17) M. Villemain.

(18) M. Fourcroy.

(19) M. Martinez.

appelée à l'empire de la science et des arts.

De quelle éducation donc cette multitude a-t-elle besoin ?

D'une éducation proportionnée à ses devoirs.

C'est par méprise que l'orgueil pousse tout le monde dans les mêmes voies. L'encombrement s'y fait, le mécontentement gagne la foule des aspirants à des positions rares, l'équilibre social n'existe bientôt plus, et les secousses qui ébranlent et ruinent, sont la conséquence nécessaire de cette fatale erreur.

Ce qu'il faut au peuple c'est donc une éducation harmonique à sa position et qui lui en fasse sentir la dignité, et même l'égalité de mérite avec les premières fonctions de l'Etat, s'il sait la remplir comme il faut.

Mais pour persuader de cette dignité et de cette égalité, il faut y croire et y croire assez vivement pour vivre selon sa foi. Or, qui donne le plus ravissant spectacle de cette vie de la foi, sinon ces jeunes gens et ces jeunes personnes des familles les plus fortunées, qui préfèrent à toutes les espérances du siècle la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, vertus qui sont à la fois des liens, des ailes et des leçons. Des liens qui les attachent à Dieu ; des ailes qui, en les élevant au-dessus des intérêts de la terre, leur donnent la liberté du dévouement ; des leçons vivantes seules capables de désabuser, par la vue du bonheur dans l'abnégation, la foule cupide, ambitieuse et avide de trompeuses voluptés.

Félicitez-vous donc d'avoir compris la valeur et la bienfaisante influence de ces associations, qui, en se répandant, sauvent les pauvres et les riches ; mais félicitez aussi votre patrie où existe, sous la protection

des lois, la liberté de ces sacrifices volontaires et toujours bénis !

Continuez à vous y associer aussi, mes frères, et à mériter par votre généreuse coopération une part glorieuse à leur récompense.

Continuez à vous assurer des prières qui monteront à Dieu des jeunes cœurs que vous allez sauver, en donnant le logement et la nourriture aux sœurs qui vont être leurs mères et qui n'ont plus le temps de se préoccuper de leur existence matérielle.

Riches de ce monde, pensez que la Providence vous offre encore une fois l'occasion de bien faire, et de vous décharger d'une partie du fardeau qui vous semblera si lourd à la mort.

« Donnez aux pauvres. Donnez aux enfants des pauvres. Donnez à leurs mères par adoption. Donnez avec la crainte du compte à rendre. Donnez avec l'humilité qui doit accompagner l'accomplissement d'un devoir. Donnez avec intelligence, c'est-à-dire à proportion de ce que Dieu vous a prêté pour le lui rendre dans ses pauvres. Donnez surtout avec la confiance que vous devez à sa parole, à ses infaillibles promesses :

« La prière et l'aumône valent mieux que l'accumulation des trésors. (*Tob.*, XII, 8). C'est l'aumône qui fait trouver la miséricorde. (*I Petr.*, IV, 8.) » N'en avez-vous pas besoin ?

Dieu dit encore : *Je donnerai la semence à celui qui sème* : « *Semen seminanti* (*Isa.*, LV, 10), » et il sera dans l'abondance.

Bienheureuses donc, même en cette vie, les âmes généreuses.

Mais bienheureuses surtout au dernier jour de la vie où Dieu sera leur délivrance ! Passagers sur cette mer du monde, jetez par vos aumônes l'ancre dans le port où la pureté et la charité habiteront éternellement.

CONFÉRENCES.

LA PAROLE DE PIE IX

OU

LA DOULEUR LA JOIE ET L'ESPERANCE

DE L'ÉGLISE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

(Prêchée le 1^{er} octobre 1854.)

SUR L'ENCYCLIQUE PONTIFICALE RELATIVE AUX DOULEURS DE LA CHRÉTIENTÉ ET A LA DÉFINITION ATTENDUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Dixerunt ad invicem... Quid est hoc? ignorabant enim quid esset. (*Exod.*, XVI, 15.)

Ils se dirent les uns aux autres... Qu'est-ce que cela? car ils ne savaient ce que c'était.

L'Église universelle célèbre, il y a neuf ans, par un jubilé d'actions de grâces, l'avé-

nement d'un nouveau pontife. Elle solennisait, il y a quatre ans, le jubilé semi-séculaire. Celui-ci finissait à peine, qu'elle entendit promulguer un troisième jubilé de prières dont les causes sont restées mystérieuses, mais qui fut suivi d'événements inattendus et du premier ordre. Et voici qu'une quatrième fois en si peu d'années, celui qui sent a des enfants chez tous les peuples, leur fait entendre sa voix toujours écoutée, et dit au monde catholique étonné : *Sursum corda!* Que la prière monte vers le ciel de tous les points de la terre, et que la

miséricorde soit encore une fois rappelée aux nations chrétiennes!

N'est-il pas vrai, M. F., qu'à l'annonce de ce quatrième jubilé, vous vous êtes demandé comme nous l'avons fait nous-mêmes : Qu'y a-t-il sur la terre et que se passe-t-il dans les conseils d'en haut, pour que le vicaire de Jésus-Christ revienne aussi souvent demander au monde pour l'offrir à Dieu l'encens d'une prière universelle? Serait-ce que la grâce du jubilé accordée auparavant une fois dans un siècle, se presse maintenant parce que les temps s'inclinent? Pencheraient-ils vers leur fin? Le père de la chrétienté ne nous le dit pas, et s'il nous ouvre son cœur pour demander la prière de tous, c'est pour une autre fin, c'est qu'il y a des maux universels à conjurer et une grâce universelle à obtenir.

La voix qui va nous indiquer ces maux et cette grâce, nous dira en même temps les moyens de rendre nos supplications efficaces. Qu'il plaise à Dieu de faire arriver cette voix jusqu'à vos cœurs, comme nous l'en prions par le sang de Jésus-Christ et le cœur immaculé de sa Mère. *Ave, Maria.*

I. Il y a des maux universels à conjurer. Une triple épidémie a gagné les nations. Elle ne disparaît que pour revenir, et ne semble mourir que pour revivre avec plus de puissance. Celle qui s'attache aux corps, est-il nécessaire de vous la dépeindre? Qui de vous ne l'a vue passer? Qui n'a craint de l'entendre frapper à sa porte? Mais il en est une autre qui s'attache aux âmes, je dirais plutôt à l'âme passionnée des peuples, celle qui, il y a peu de temps encore, apparaissait menaçante à toute l'Europe et lui annonçait des catastrophes inouïes, l'épidémie démagogique que l'on est trop tenté de ne plus craindre. Ne prend-elle pas soin de se rappeler au souvenir du monde? Sa présence, présence cachée, il est vrai, mais réelle, n'est-elle pas généralement attestée par des mugissements sourds, profonds, étendus, et çà et là par des éclats qui la produisent au grand jour? C'est le mal public par excellence, et il semble ne pouvoir être momentanément conjuré que par un troisième mal, contagieux à son tour, le fléau de la guerre. Le feu de la guerre s'est déclaré. Nul ne peut dire quand il s'éteindra; nul ne peut dire jusqu'où il s'étendra; les hommes présagent; Dieu seul sait ce qu'ils ont mérité.

Nous n'ignorons pas, M. F., que le Dieu de la paix est aussi le Dieu des armées. Nous savons que sur la terre, dans l'humanité telle que le péché l'a faite, telle qu'elle est et telle qu'au fond elle restera, avec ses intérêts, ses passions et ses crimes, la paix perpétuelle est un rêve d'enfants, quand elle n'est pas une théorie hypocrite, un calcul coupable pour faire disparaître des États la force armée qui les protège. Nous savons que trop souvent, la paix ne revient que par la guerre; que de grandes expiations précèdent ordinairement de grandes miséricordes, et que bien des fois le droit, la

justice, l'ordre, la liberté doivent être conquis, comme la vertu, comme le salut, comme la gloire. *Militia est vita hominis super terram.* (Job, VII, 1.) Mais il n'en est pas moins vrai que l'expiation tient du châtement, que la conquête suppose la lutte du mal, et que par conséquent, la guerre en elle-même n'est jamais un bien, mais un malheur produit par des fautes publiques, un remède amer et violent rendu nécessaire par des périls extrêmes. Il faudrait, pour bien juger de la guerre, ne pas l'apprécier seulement par les échos de la publicité qui redisent mieux le cri de la victoire que celui du sang qu'elle a coûté. Il faudrait ne pas la considérer seulement de loin et en général, mais de près et en détail. Il faudrait voir comment la mort, cette exécutrice de la sentence portée contre l'homme, y exerce en grand son terrible rôle, comment elle y est inexorable, dévorante, instantanée. Il faudrait compter les contre-coups de ses coups, dans la ruine des familles, dans les larmes dont elles s'abreuvent, dans les plaies saignantes de tous leurs membres, dans la solitude faite dans tant de cœurs! Il faudrait enfin la voir suivie de son cortège de calamités publiques, de la faim surtout et des contagions qu'elle enfante, comme si la mort qu'elle répand en courant ne lui suffisait pas, et qu'elle voulût la laisser assise, menaçante et obstinée dans tous les chemins où elle a passé!

Faut-il s'étonner après cela que, sans méconnaître ce qu'il y a de noble et de juste dans le grand mouvement des peuples qui se lèvent comme un seul homme pour mettre un frein à l'ambition ou à l'iniquité, le père commun des nations chrétiennes espère de rendre un aussi terrible remède moins prolongé, en leur disant de se souvenir que « la puissance de la prière apaise les combats, termine les guerres, calme les tempêtes? » Faut-il s'étonner qu'il conjure la chrétienté de lever avec lui les mains vers le ciel, afin qu'en obtenant la paix, les peuples jouissent de cette vie paisible qui favorise l'heureuse activité de toutes les bonnes et grandes œuvres : *Ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate.* (1 Tim., II, 2.)

Et cependant, M. F., ce fléau de la guerre n'est pas le plus grand de ceux qui frappent ou menacent le monde. Aussi n'est-ce pas seulement pour la paix extérieure que le pontife demande des prières. C'est plus encore pour la paix intérieure, pour l'éloignement des causes qui troublent les sociétés elles-mêmes, et y produisent ces désordres effrayants contre le retour desquels rien d'assuré ne les garantit encore. Rien d'assuré, disons-nous, et pourquoi? Parce qu'ils prennent leur source dans des idées qui, pour être moins hautement proclamées à cette heure, n'en sont pas moins vivantes.

Écoutons la voix de Pie IX : « Ce qui doit affliger le plus, dit le pontife, c'est que, parmi tant de faits douloureux, les hommes qui sont plus prudents (pour le mal) que les

bons ne le sont (pour le bien), s'efforcent de répandre partout des doctrines qui pervertissent les esprits et les cœurs, qui confondent tous les droits divins et humains, qui suscitent et alimentent les discordes et les révoltes et tendent à bouleverser toute société. »

Mais comme l'union fait la force, il faut qu'ils s'unissent pour être forts ; et comment s'uniront ceux qui sont divisés à l'infini par la divergence de leurs vues et l'égoïsme qui seul les anime tous ? Ils s'uniront comme peuvent s'unir les ennemis de la vérité : ils s'uniront contre elle. Ils s'uniront par la négation et la haine, contre ceux qui sont unis par la foi et l'amour. Et comme un instinct sûr leur révèle où est le grand obstacle à l'accomplissement de leurs desseins, ils s'uniront surtout contre l'autorité qui parle aux consciences. C'est que le mal aussi à son espèce d'infaillibilité et qu'elle leur découvre dans l'autorité religieuse la véritable base de l'ordre qu'ils veulent renverser. Ils confessent donc par leur aversion même ce que tous les peuples ont réclamé de concert, que dans la loi divine positive, dans la religion révélée, dans la foi, dans le dogme, est la sanction efficace de l'ordre moral et par conséquent le fondement de l'ordre public que dans leurs théories insensées ils dénoncent comme un désordre antisocial.

Est-ce à dire qu'ils aient toujours la conscience formelle du mal dont ils sont les propagateurs ? Nous n'avons garde de le dire.

(20) Au moment même où l'encyclique pontificale venait d'être promulguée, des discours prononcés dans les loges maçonniques, livrés à la publicité profane, au grand regret des initiés du Grand Orient, vérifiaient à la lettre les plaintes du chef de l'Église en révélant aux plus incrédules la pensée intime des loges : la guerre à la révélation, le mépris du dogme au nom de la morale, la propagation universelle de la religion dite de la nature, et surtout la résolution de ne rien négliger, pas même la force et la violence, quand elles peuvent réussir, pour s'emparer de tous les pouvoirs et enchaîner la foi et la charité, en ravissant à l'Église la liberté de l'enseignement, des bonnes œuvres et des associations qui s'y consacrent. On dira, sans doute, que ces discours, comme d'autres publications qui les suivirent, ne sont que de pâles copies des ouvrages écrits contre la révélation depuis un siècle en Angleterre, en France et en Allemagne. Nous le reconnaissons : ils sont insignifiants comme doctrine, insignifiants même, si vous le voulez, comme manifestation du Grand Orient de Belgique ; mais c'est une manifestation locale d'un plan universel du conseil de guerre de l'armée maçonnique dont tous les corps ont un lien commun, comme l'affirment les mêmes discours. Nous ne les citerons donc pas comme un document scientifique, mais comme une preuve de l'existence d'une espèce d'église antichrétienne dont les membres sont unis par la haine de la foi. Le rappeler aux esprits oublieux est toujours et partout une chose utile.

Extrait des discours prononcés à Bruxelles à la grande fête solsticiale du 24 juin 1854 par le grand maître et le grand orateur des loges, et publiés pour les maçons chez le frère Henri Samuel par le grand secrétaire et par mandement du Grand Orient, sous ce titre : TRACÉ DES TRAVAUX DE LA GRANDE FÊTE SOLSTICIALE, célébrée

Nous croyons au contraire qu'ils s'attachent aux parcelles de vérité qui restent dans toutes les erreurs, pour ne pas s'avouer à eux-mêmes de quelles passions ils sont les esclaves et de quel esprit ils sont les agents. Esclaves volontaires cependant et agents coupables, car ils ne le deviennent qu'en résistant à bien des remords et en méprisant bien des grâces. Ils tombent ainsi dans l'aveuglement, arrivent jusqu'à la haine de la vérité révélée qui les condamne, et finissent, dans leur orgueil, par lui déclarer la guerre. Ils jettent alors la cognée à la racine de tout ordre, car s'il n'y avait pas à côté de la loi morale écrite dans nos cœurs en caractères à demi-effacés ou voilés par les passions, s'il n'y avait pas à côté d'elle la révélation qui explique la révolte intérieure de l'homme contre la loi, qui nous en dit la source et le remède, notre chute et notre rédemption, la grâce qui nous aide à nous combattre nous-mêmes, la gloire qui est préparée aux vainqueurs, l'opprobre réservé aux vaincus ; si enfin, il n'y avait pas à côté de la loi, la foi en la justice éternelle qui attend l'homme au sortir du temps, que serait cette loi morale sinon le rêve des dupes ? Mais la société, dites-le moi, sur quoi serait-elle alors assise ?

La morale est à sa base, sans aucun doute, mais à la base de la morale elle-même sont les motifs qui déterminent à la suivre, et ces motifs, entendez-le bien, ces motifs sont des dogmes (20). Oui, depuis le moins élevé jusqu'au plus sublime, les motifs effi-

par le Gr. Or. de Belgique, le 24 J. du 4^e M., l'An de la V. L. 5854, (c'est-à-dire l'an de la vraie lumière.)

Un orateur a dit : « La maçonnerie est universelle... c'est une institution cosmopolite ; elle appartient à tous les pays, à tous les cultes... cette institution a des principes, des statuts qui sont universels... il y a entre les maçons des traités ; les maçons belges ont fait des traités avec la France, l'Amérique, l'Angleterre, etc... — »

« Je me résume, a dit le grand maître, et je dis que la formule maçonnique du temps présent, bonne aussi, je erois, à garder et à suivre pour le temps à venir, est celle-ci : Savoir ce que l'on veut, vouloir ce que l'on sait.

« Quelques mots de développement à propos de ce principe, et j'aurai tout dit : Savoir ce que l'on veut ! c'est le travail préparatoire... le maçon a le droit de s'enquérir de toute chose (excepté des mystères des loges qui dépassent le degré de son initiation), il a le devoir de tout étudier — de s'éclairer en loge... tout aussi bien qu'il le peut dans le monde profane » (profane ! grands enfants terribles qui singent la religion, mais en cachette), « de s'éclairer de toute question matérielle ou morale, sociale ou philosophique, c'est-à-dire politique ou religieuse. Il faut, en un mot, que la maçonnerie ne craigne pas de proclamer non-seulement comme un droit, mais comme un devoir, ce principe cimenté par le sang de tant de martyrs, cette conquête précieuse et absolue de notre droit public : la liberté d'examen ! De là naîtra pour le maçon l'adoption d'une ligne de conduite invariable, il saura ce qu'il veut. » (Il saura examiner, sans doute, mais saura-t-il résoudre celui qui ne s'éclaire que de questions ? Il saura ce qu'il veut aujourd'hui, peut-être, mais saura-t-il ce qu'il voudra demain ? — Négativement, il sait

caces de l'observance entière de la loi, motifs de crainte, d'espérance ou d'amour, sont tous des dogmes de foi. C'est la foi, en effet, qui nous révèle seule avec une pleine clarté et une divine certitude ce que nous avons finalement à craindre, à espérer et à aimer. Il est donc vrai que la justice naît de la foi : *Justus ex fide vivit* (Rom., I, 17), et que la foi est la racine et le fondement de la justification : *Fundamentum et radix omnis justificationis*. (Concil. Trid., sess. 6, c. 8.) Ne le savent-ils pas assez ceux qui veulent une morale sans dogme, une morale avec laquelle il soit des accommodements ? L'hypocrisie de ce zèle pour la morale est donc assez prouvée par la haine de sa sanction.

Cette haine cependant ne peut pas être en paix, car il ne suffit pas de haïr la vérité

« toujours ce qu'il veut, c'est-à-dire ce qu'il ne veut pas ; mais positivement ? Nous en parlerons. » « Il trouvera ensuite dans le concours de ses F. F. . . , dans la puissante organisation de la maçonnerie, dans la pratique des sincères principes d'union, cette force de cohésion qui fait réaliser les grandes choses. Et comptant, non par la Foi (non par la foi), mais par la science sur le triomphe de ses idées (ses idées) auxquelles il se sera invinciblement attaché (invinciblement ! et la liberté d'examen et le progrès, que deviendront-ils avec cette foi à son infailibilité personnelle ?), il apportera à leur réalisation toute l'énergie dont il sera susceptible. »

Vous l'entendez : ils veulent examiner, et cependant ils nient a priori, et sans examen, qu'il y ait une révélation divine, rompant systématiquement le lien de la foi et de la raison ou de la science.

Le grand orateur confirme la parole du grand maître (tous ces messieurs sont grands) en disant : « Comment il conçoit le progrès intellectuel, le progrès moral, le progrès de la civilisation ; il le conçoit par la négation du dogme chrétien, et dans l'enseignement d'une morale qui renie la foi, et dont les loges, sans doute, seront la sanction :

« Je veux qu'il soit su et dit par le monde, s'écrie-t-il, qu'il y a une loi morale qui gouverne l'univers (qui en doute ?), que cette loi est la même chez tous les peuples, » (certainement : mais qu'est-elle devenue depuis la chute, là où la révélation ne l'a pas réveillée ?) que c'est la loi morale qui forme la véritable religion des peuples ? » (la morale sans le dogme ? Pauvre aveugle !) « Voilà ce que j'appelle le progrès, l'amélioration morale facile à obtenir si un jour c'était la pensée, c'était l'institution maçonnique qui pouvait diriger l'éducation du peuple ! » (Diriger seule s'entend, pour faire taire la superstition, c'est-à-dire la voix de la révélation chrétienne.) Écoutez le même orateur :

« Comment devons-nous faire ce que nous voulons ?

« Nous le devons par nos actes ; c'est-à-dire que, dans toutes les circonstances, nous devons être sur le terrain et prêts à soutenir la lutte avec nos adversaires. Ainsi, chacun dans nos localités, chacun chez nous, partout où il y a du bien à faire, partout où l'occasion se présente d'être utile (!), il faut qu'il y ait là un maçon, il faut que dans toutes les administrations publiques, dans toutes les administrations de charité ou de bienfaisance, il faut que la Maç. . . soit là qui veille et qui combatte s'il le faut pour le triomphe de la vérité (maçonnique) !

« Quand des ministres, disait plus haut le même orateur, quand des ministres viendront annoncer au pays, comment ils entendent organiser l'enseignement du peuple, je m'écrierai : A moi Maç. . . !

pour ne pas la craindre. De là chez ses ennemis le prosélytisme de la négation. Ils cherchent à se tranquilliser par leur nombre et usent de mille moyens, selon la parole du chef de l'Église, pour propager depuis les chaumières jusqu'aux palais de la science l'indifférence en matière de religion, et assise sur les ruines de la foi je ne sais quel culte de la nature qu'ils proclament seule révélatrice des destinées de l'homme, obstinément décidés à fermer l'oreille à toute révélation divine, à toute voix qui viendrait du Dieu vivant.

Religion de la nature : c'est le mensonge créé tout exprès pour masquer les autres. Arrêtons-nous donc pour vous le montrer en face, car il grandit à vos côtés, vous menace, vous a gagnés peut-être.

Qu'est-ce donc que cette prétendue reli-

A moi la question de l'enseignement ; à moi l'examen, à moi la solution !

« Lorsque des ministres viendront apporter au parlement l'organisation de la charité... à moi Maç. . . ! A moi la question de la charité publique, pour que l'administration de la bienfaisance ne passe point à des mains indignes, à des mains qui la feraient tourner contre le travail, contre le labeur auquel nous nous livrerons sans relâche. A nous l'organisation de la charité, méditée, élaborée, travaillée par nos convictions et par nos intelligences !... !

« Mes FFF. . . (ajoute-t-il) au point de vue religieux, ne croyez point que je vienne jamais soulever, dans l'intérieur du Gr. . . Or. . . et au sein des Temples, des questions de dogme (Je le crois bien, vous les méprisez trop) des questions scolastiques, telles, par exemple, que la grave question de la transsubstantiation... (hilarité des loges) J'entends bien ne jamais porter le scalpel de l'examen dans toutes ces questions ténébreuses... (ignorant, lisez Leibnitz)... Mais... lorsque, ainsi que nous le voyons malheureusement, le pays se couvre d'établissements qu'on appelle religieux et que moi je qualifie fainéants (rires approbateurs)..., je dis que nous avons le droit et le devoir de nous occuper de la question religieuse des convents, de l'attaquer de front, de la disséquer ; et il faudra bien que le pays entier finisse par en faire justice, dût-il même employer la force pour se guérir de cette lèpre ! »

Le grand maître du Grand Orient avait auparavant anathématisé, non-seulement les convents, mais la société de Saint-Vincent de Paul, en disant : « La société de Saint-Vincent de Paul écrit sur son drapeau ce mot sublime qui, dans sa bouche, est une duperie : Humanité ! »

Calomnieurs jaloux d'un bien qu'ils ne savent pas faire, ils ne souffriront pas que d'autres le fassent, dès qu'eux-mêmes seront les maîtres. Ils parlent de liberté et ne rêvent que la force ; ils parlent de tolérance des doctrines et des cultes, et veulent enseigner seuls pour réduire au silence toute autre doctrine que la leur, si tant est qu'ils en aient une, et inspirer à tous le mépris stupide du culte chrétien et des dogmes qui ont ravi, par leurs divines harmonies, les plus sublimes génies des grands siècles, depuis Origène jusqu'à Leibnitz, depuis Augustin jusqu'à Bossuet.

Ces discours maçonniques ne sont d'ailleurs, comme d'autres publications récentes, que l'écho des voix qui, depuis un siècle, ont déclaré en Angleterre, en Allemagne et en France, la guerre à la révélation. Toutes ces voix s'éteignent, et Dieu parle toujours. *Cælum et terra transibunt : verba autem mea non præteribunt.* (Matt., XXIV, 35.)

gion de la nature ? Serait-ce la loi naturelle ? Ne le croyez pas. Non : c'est une erreur contre nature.

Il faut le comprendre : Que veut la nature humaine ? Ce que veulent toutes choses : elle veut sa fin ou sa perfection. Non une fin quelconque, mais la sienne ; celle que l'état réel de cette nature demande et que son auteur lui a assignée en vérité (21).

Cette fin, l'homme l'atteint-il en ce monde ? Evidemment non, puisqu'il en sort. Elle est donc de l'autre côté de la tombe. Comment en douter en présence de l'humanité toujours fidèle à la religion des morts, partout agenouillée auprès des tombeaux ? Mais qu'y a-t-il au delà ? Quelle est la fin ? Question suprême, humaine et divine. Humaine, car c'est celle de notre destinée. Divine, puisque Dieu seul peut la résoudre. Dieu seul, entendez-vous ? Dieu seul : c'est le cri de toute conscience sincère. Celui qui habite l'éternité peut seul révéler au temps la fin de son cours. Que voit, en effet, l'esprit humain, quand il fixe les profondeurs de la vie future ? le flambeau de la raison projette-t-il sa lumière bien avant dans ces abîmes ? Non : et savez-vous ce qu'affirme ici la raison ? C'est que si l'homme croit au témoignage de ses yeux sur les choses visibles, et au témoignage des hommes sur les choses humaines, il ne doit croire fermement sur les choses divines qu'au témoignage de Dieu seul. Sur Dieu, la raison veut entendre Dieu. *Qui credit habet testimonium Dei in se.* (1 Joan., V, 10.)

La nature humaine cherche donc la révélation, et la raison incline à la foi (22), qui n'est autre chose que la ferme adhésion de l'homme au témoignage de Dieu. La prétendue religion de la nature n'est donc qu'une religion contre nature, puisqu'elle résiste à une inclination universelle et légitime de la nature. L'humanité n'a jamais douté de la révélation. Jamais l'homme n'a pensé que Dieu l'ait jeté sur la terre sans lui rien dire. Toujours il a cru à son éducation divine ; à tel point que lorsque des peuples ont abandonné la révélation véritable primitive et perpétuelle, aussitôt ils en ont poursuivi l'ombre.

Les sophistes qui rejettent la révélation, ne la rejettent que parce qu'ils en ont peur. Ils ont peur du Dieu qui parle, qui commande et qui juge. Ils veulent un Dieu sourd, muet et résigné à un éternel silence. Au lieu du Dieu vivant, ils veulent un Dieu mort, quand ils n'osent dire qu'ils n'en veu-

lent pas : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* (Psal. XIII, 1.)

Encore une fois, la religion dite de la nature est donc une religion contre nature, et il faut, pour la prêcher, résister à la voix de la nature et de la conscience. Il faut résister également à la voix de l'histoire et à l'évidence des faits, car cette révélation intérieurement désirée et attendue par toute conscience sincère, est un fait qui répond extérieurement à cette attente avec un incomparable éclat, portant au front le grand signe de Dieu, l'unité au sein de tout ce qui change, la perpétuité au sein de tout ce qui passe. C'est lui qui a inspiré au génie de Bossuet l'une de ses plus belles pages, la suite de la religion dans l'histoire universelle. Fait historique par excellence, parce qu'il est le lien de tous les autres, il est la religion primitive dans l'attente du Christ, la religion consommée en Jésus-Christ, et toujours vivante en Jésus-Christ. Il est l'unique clef des temps, parce que seul il en montre le principe, l'harmonie et la fin. La religion chrétienne est la seule chose en ce monde qui n'appartient exclusivement à aucune époque, ni à l'antiquité, ni au moyen âge, ni aux temps modernes, mais qui les traverse toutes appuyée sur celui que saint Paul appelle *le Roi immortel des siècles* (1 Tim., 1, 17), parce qu'il est le maître du passé, du présent et de l'avenir. (Hebr., XIII, 8.)

Ceux qui ne le savent pas, que savent-ils ? Quel ne serait pas leur ravissement s'ils ouvraient enfin les yeux à cette lumière ! Elle se lève avec la promesse des premiers jours, comme l'aurore du salut sur les ruines de l'homme ; elle brille au milieu des temps dans le Verbe fait chair qui n'est pas venu changer, mais accomplir ; elle suit l'humanité dans son cours, en vertu de la parole toute-puissante qui a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la fin.* (Matth., XXVIII, 20.) Le voilà donc le fait nominateur de l'histoire, et rien n'est plus digne de compassion que les vains efforts des esprits qui tâchent de lui échapper ou de s'en distraire : il leur revient de tous côtés et partout ils le rencontrent, jusque dans les superstitions de la fable qui n'en est que le mirage, le reflet menteur, mais encore reconnaissable sur les nuages formés par l'ignorance et les passions (23).

Mais si, pour échapper à la révélation, ils résistent à la voix de la nature qui la réclame en nous, et ferment les yeux aux faits qui l'attestent hors de nous, ils ne

(21) Dieu pouvait ne donner à l'homme qu'une fin purement naturelle et comme terrestre, sans doute ; mais il ne l'a pas fait. L'état de l'humanité, la voix de la conscience et la voix de la révélation nous le disent de concert.

(22) Elle ne la produit pas seule : elle la cherche et la trouve à l'aide de Dieu. La raison peut démontrer qu'il faut croire à la révélation constatée ; mais elle ne fait pas croire sans le secours de la grâce. La grâce de son côté prévient l'homme, surtout la

grâce de prier (*postulat gemitibus...*) et si l'homme y est fidèle, c'est en priant qu'il obtient les autres.

(23) Les conclusions de M. Volney, tirées de l'analogie des cultes contre la vérité de la révélation, ont trompé ou inquiété beaucoup d'esprits faibles. Elles n'ont pu tromper le bon sens de Napoléon qui fit observer à Volney lui-même que la ressemblance, en pareille matière, attestait dans un grand nombre de copies altérées, la vérité d'un original, ou d'une source commune.

sont donc pas de bonne foi? Hélas! ils croient quelquefois l'être, ces ennemis de l'Eglise pour lesquels son chef nous demande des prières, mais ils confondent le zèle d'un système et l'ardeur de la lutte avec la sincérité. S'ils rentraient en eux-mêmes, ils reconnaîtraient que la vraie bonne foi leur manque, car ils ne suivent pas en religion la méthode qu'ils suivent en toute autre matière quand ils cherchent sincèrement la vérité. Partout ailleurs, ils commencent par l'examen des faits, par le côté positif des choses et n'appuient la théorie que sur l'observation. Ce n'est qu'en religion que les amants du positif n'en veulent plus. Tout doit être positif, mais pas de religion positive. Partout, il faut que l'examen des faits précède celui des idées, excepté en religion, de sorte que l'examen rationnel qu'ils réclament de l'Eglise est justement ce qu'ils lui refusent. Est-il rationnel, en effet, quand elle s'offre à leur découvrir les caractères de sa mission, caractères qui sont des faits publics, manifestes, clairement surhumains, est-il rationnel de se tourner de l'autre côté, et de demander d'abord l'explication des dogmes? est-il rationnel de soumettre à son examen les choses révélées, avant d'examiner si elles le sont, et de juger ce que Dieu dit avant de savoir, s'il l'a dit? C'est à la raison de l'homme que Dieu demande la foi; mais il ne la lui demande pas sans se faire reconnaître. Il veut qu'on le croie sur parole, parce qu'il est la vérité même, mais non sans qu'on sache que c'est Lui qui parle.

Ce qui est rationnel donc, c'est de vérifier d'abord le seul témoignage compétent dans les choses divines, de constater le fait de leur révélation, et de n'examiner qu'ensuite leurs clartés et leurs divines harmonies, non pour s'assurer s'il faut y croire, puisque la foi est infiniment due au témoignage de Dieu, mais pour en mieux jouir dans la science de la foi, à l'exemple des grands hommes et des grands saints de tous les âges, autant que notre faible raison aidée de la lumière révélée en est capable ici-bas. Dites-nous, après cela, s'ils procèdent rationnellement ceux qui s'appellent rationalistes, et qui, au lieu de commencer par ce fait, par le seul côté positif pour l'homme en cette matière dans son état actuel, n'y veulent ni du positif ni des faits, mais des théories et des idées? Qu'ils l'entendent donc enfin et qu'ils le comprennent: ce n'est pas la liberté de l'examen qu'on leur conteste, c'est son absurdité. C'est aussi son défaut de sincérité; car si dans leur prétendue recherche de la vérité religieuse, ils abandonnent la méthode dont ils usent partout ailleurs, c'est parce qu'en religion ils ne cherchent pas la vérité en vérité, mais veulent des idées qui ne gênent pas, des théories qui n'obligent pas, des systèmes dociles à se modifier et même à se contre-

dire selon les caprices des passions, des temps et des hommes.

Mais comme cette contradiction est le sceau même de l'erreur, ils jettent sur ce signe du mensonge le manteau de la vérité, et donnent à l'inconsistance de leurs systèmes le nom magnifique du progrès (24). Le progrès! c'est à nous, chrétiens, qu'il appartient d'en parler. A nous qui savons que celui qui n'avance pas recule, et que tous les efforts des hommes et des peuples n'atteindront jamais la perfection de l'Evangile, charte divine du progrès donnée à l'homme déchu par le chef de l'humanité nouvelle: *Non enim angelis subiecit Deus orbem terræ futurum de quo loquimur.* (Hebr., II, 5.)

C'est à nous, chrétiens, qu'il appartient de parler de progrès, à nous qui non-seulement connaissons la hauteur de nos destinées, mais qui, lorsque nous voulons suivre du doigt sur la carte du monde la marche des lumières, n'avons qu'à suivre celle de la foi.

C'est à nous, chrétiens, qu'il appartient de parler de progrès, parce que nous savons qu'il est le développement dans l'unité, la réalisation de plus en plus complète d'une vérité connue et invariable: *Ego sum via, et veritas et vita.* (Joan., XIV, 6.)

Mais pour vous, pour vous de qui je parle; quel est-il le progrès? N'est-ce pas l'abandon continu du passé et le culte indéfini d'un insaisissable avenir? Dans cette doctrine, qu'est-ce donc que la vérité? une erreur qui a l'avantage d'être actuelle, mais infailliblement destinée en naissant à être abandonnée à son tour. Doctrine désespérante, doctrine de mort, vrai sépulcre blanchi au fond duquel, sous une inscription ambitieuse, est étendue la vérité sacrifiée. Qu'est-ce en effet que la vérité, sinon l'Être qui a dit de lui-même: Je suis et je ne change pas: *Ego Dominus et non mutator?* (Malach., III, 6.) La vérité c'est le Dieu vivant. Si elle pouvait changer, elle ne serait plus. Mais elle n'est morte que dans leur âme volontairement privée de sa vie. En voulez-vous la preuve? Conjurez-les d'affirmer quelque chose sur le lien de la vie présente et de la vie future, (car ce lien c'est la religion), suppliez-les de formuler l'ombre d'un symbole qui tienne, et ils ne le pourront pas. Ils ne vous donneront que des mots vides que chacun est libre de remplir à son sens. Ils vous diront: Dieu, nature, moralité, lumière, progrès; mais quel Dieu, quelle nature, quelles lumières, quel progrès? Est-ce le Dieu de Thalès ou de Socrate, celui d'Épicure ou de Spinoza? Hélas! c'est le leur: c'est-à-dire leur idole, le Dieu fragile qu'ils se sont fait eux-mêmes, et qu'ils briseront quand il leur plaira. Dieu! c'est bien vite dit: mais encore une fois, sur Dieu il faut entendre Dieu, et ceux qui se bouchent les oreilles à sa voix, ne connaissent bien ni Dieu ni l'homme, ni par conséquent l'ori-

(24) Voy. la note 20.

gine, ni la voie, ni la fin de l'homme. Que parlent-ils donc de nature, de lumière, de progrès, ne sachant ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni ce qu'ils sont eux-mêmes? Positivement (nous disons positivement) ils ne savent ce qu'ils veulent (25); mais négativement ils le savent très-bien, c'est-à-dire qu'ils savent ce qu'ils *ne veulent pas*. Ils ne veulent pas de la catholicité, ce grand fait qui seul ne participe pas à la caducité des choses et des idées humaines. Il les gêne, il les irrite, comme une lumière trop vive irrite les yeux des malades. Ils n'en veulent pas : et pour s'opposer à son action, ils savent aussi parfaitement ce qu'ils veulent : à nous (26), disent-ils, les positions, le pouvoir, l'autorité, à nous et à nous seuls ce qui forme les esprits; à nous l'enseignement public, non à nos frais, mais avec les deniers de tous et surtout de nos adversaires; à nous la bienfaisance publique, à nous la direction des œuvres fondées non avec nos aumônes, mais avec celles des chrétiens; à nous les associations formées dans l'ombre au nom de la lumière, vivant de mystère dans le siècle de la publicité, appuyées sur les serments, les menaces et la peur au nom de la liberté; à nous et si à nos côtés, d'autres veulent faire ce que nous ne faisons pas, s'associer dans le sacrifice pour l'amour des pauvres, des malades, des ignorants; pour l'amour des êtres et de leur âme; pour consoler, évangéliser, prier et expier; nous appellerons leur vie fainéantise, et leur dévouement un calcul; nous le dirons, nous l'écrirons, nous l'imprimerons mille fois, répandant l'accusation aux quatre coins du monde; et après avoir appelé sur eux les mépris et les haines de la foule crédule, nous l'aurons, au besoin, à notre service pour *aider le libre examen* à leur fermer la bouche et à leur lier les mains (27).

Voilà ce qu'ils veulent. Là où ils le peuvent, ils le prouvent par les faits.

Là où tout n'est pas préparé encore, ils l'annoncent, et s'encouragent en serrant la main de leurs affiliés plus heureux ailleurs.

Elle est donc là la grande *unité négative*, émule toujours renaissante de l'*unité positive* et véritable de la foi universelle. Elle est là l'église antichrétienne qui, elle aussi, a ses pontifes, sa hiérarchie, ses temples, ses prêches, ses associations, ses vœux, ses serments et son obéissance aveugle (28). Toute sa force se trouve en ce qui fait son

unité, la *négation*. Toutes les doctrines, même les plus opposées, toutes les sectes les plus ardemment divisées, sont bonnes à ses apôtres, parce qu'elles sont ennemies de l'unité chrétienne (29). De là la facilité avec laquelle ils multiplient leurs adeptes partout où il y a quelque lutte à soutenir contre la vérité.

Ne vous étonnez donc pas, M. F., que le père de la chrétienté s'adresse à tous ses enfants, afin que l'encens de la prière, de la pénitence et des bonnes œuvres, s'élève vers le ciel de toutes les nations à la fois, et en fasse descendre la lumière et la paix dans tant d'âmes volontairement aveugles, nécessairement agitées, et dont le désordre intérieur est l'unique source de tous les autres.

II. Cependant, l'éloignement de ces maux n'est pas la seule miséricorde que son cœur sollicite et fait solliciter par tant de prières. Pour mieux guérir les larges plaies des nations, il veut obtenir une grâce pour tout le monde chrétien. Le concile de Trente l'a saluée de loin, et les âmes les plus élevées et les plus pures n'ont jamais cessé de soupirer après elle. Parmi ces âmes, il en est une, un grand homme qui a parlé de cette grâce de manière à la faire désirer par les cœurs les plus froids, les moins touchés des choses de Dieu. Mais, avant de vous dire sa parole, laissez-moi vous le faire connaître lui-même : il habitait une solitude choisie par la pauvreté sur les ruines du palais des césars. C'est de là, du mont Palatin devenu le monument de la vanité de tant de gloires, qu'il parlait, lui, pour des conquêtes plus durables que celles des triomphateurs, traversant les mers et les peuples pour arracher les hommes au mensonge et les faire servir aux trophées vivants et immortels de la vérité. Puis il venait s'ensevelir dans le silence de sa retraite. Mais le héros caché avait été découvert par un pape illustre. Les grandes âmes se devinent, et Benoît XIV avait su trouver Léonard de Port Maurice dans son humble cellule.

Le pauvre volontaire et le pontife s'écrivaient souvent, et il nous a été donné de voir plus d'une page de cette correspondance qui orne aujourd'hui les murs du réduit où vivait le saint. Un jour, un rayon de la lumière qui découvre l'avenir, lui fit voir de profondes douleurs publiques suivies de grandes consolations, de longs trou-

(25) *Savoir ce que l'on veut*, disait le grand maître des loges. — Voy. la note 20.

(26) « Il faut, disent les mêmes discours, que dans toutes les administrations publiques, dans toutes les administrations de charité et de bienfaisance, il faut que le maçon soit là... A moi maçon ! à moi la question de l'enseignement ; à moi l'examen, à moi la solution ! à moi la question de la charité publique, pour que l'administration de la bienfaisance ne passe point à des mains indignes... A nous l'organisation de la charité, méditée, élaborée, travaillée par nos convictions et nos intelligences.... A nous encore, » etc. — Voy. la même note 20.

(27) « Dût le pays user de la force pour se guérir

de cette lèpre ? » — Voy. la note 20.

(28) Véritablement aveugle, cette fois, et non comme l'obéissance religieuse dont les limites sont tracées d'avance par des règles et des constitutions connues, à l'observance desquelles on ne s'engage qu'après un libre et mûr examen.

(29) « Il est grand temps, mes F. F. F., que nous usions de toutes nos ressources...., disent les mêmes discours maçonniques, nulle part de centre assez puissant, nulle part un drapeau qui rallie toutes les nuances de ces hommes de l'avenir qui tous, au fond, aiment et désirent une même chose : le progrès. » — Oui, le progrès de la négation.

bles couronnés par une paix glorieuse pour l'Eglise et pour le monde, et cette époque annoncée par un acte du Pontife universel, par une parole longtemps attendue, une définition doctrinale sur l'immaculée conception de Marie. — « Saint Père, disait-il à Benoît XIV, si Votre Sainteté n'est pas déterminée à la prononcer encore, cette parole de bénédiction, c'est que l'heure de la grande époque n'a pas encore sonné. »

Or, M. F., tout nous fait croire que cette heure est proche ! Pie IX le dit au monde. Il se sent porté à la prononcer, cette parole qui doit achever celle du concile de Trente, et il demande à la chrétienté de s'agenouiller avec lui aux pieds de celui qui a dit à saint Pierre dans tous ses successeurs : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. (Matth., XVI, 18.) J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. C'est à toi à confirmer tes frères. (Luc., XXII, 32.)*

« *Sed dixerunt ad invicem: Quid est hoc? Ignorabant enim quid esset.* » Et ils se dirent les uns aux autres : *Qu'est-ce que cela? Car ils ils ne savaient ce que c'était.*

N'y en a-t-il pas parmi vous, M. F., auxquels ces paroles soient applicables, et qui se demandent les uns aux autres : *Qu'est-ce que cela? Qu'est-ce que l'Immaculée Conception? Qu'est-ce qu'une définition dogmatique? Qu'est-ce que l'infailibilité de l'Eglise? Nous ne savons ce que c'est.*

L'Immaculée Conception est l'exemption de la tache originelle dans l'âme de la seconde Eve destinée de toute éternité à réparer la faute de la première en donnant Jésus-Christ au monde. Le Fils de Dieu qui voulait devenir le fils de l'homme, le Verbe qui voulait s'incarner dans le sein de Marie n'a pas souffert que cette femme bénie entre toutes les femmes, que sa mère fût jamais, pas même un seul instant, sous le coup de la sentence de malédiction qu'il allait effacer dans le sang qu'il prendrait d'elle. C'est le sentiment de l'Eglise universelle manifesté dans son culte public.

Mais ce sentiment est-il une vérité révélée? Est-il appuyé sur la tradition divine elle-même? qui ne serait porté à le croire, en entendant le dernier concile œcuménique affirmer qu'il n'a pas l'intention de comprendre la bienheureuse Marie dans ce qui est dit de tous les hommes : qu'ils ont contracté la tache originelle : *Per unum hominem peccatum intravit in mundum et per peccatum mors et ita in omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt. (Rom., V, 12.)* La contagion universelle du péché étant une vérité révélée de Dieu, il n'appartient qu'à Dieu de révéler l'exception, et par conséquent l'Eglise universelle rassemblée au concile de Trente n'a pu y parler comme elle l'a fait, qu'en s'appuyant sur la révélation. Mais c'est à la même Eglise seule à nous le dire formellement par son chef divinement établi pour affermir, dans la foi les pasteurs et les fidèles : *Ego oravi pro te ut*

non deficiat fides tua et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Une définition dogmatique ne fait pas un nouveau dogme, elle déclare explicitement ce qui a été contenu toujours dans la révélation. L'infailibilité de l'Eglise ne produit pas la vérité, mais la garde et la constate. Elle est la fidélité divinement promise à l'autorité dépositaire des vérités révélées. C'est la grâce d'état assurée à l'Eglise enseignante par Jésus-Christ lui-même : *Enseignez... je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. (Matth., XXVIII, 19-20.)* Ce n'est donc pas une infailibilité qui invente, mais qui conserve, c'est une mémoire et une intelligence infailiblement fidèles à retenir et à entendre la parole de Dieu, parce que cette infailible fidélité est garantie à l'apostolat perpétuel de l'Eglise par Dieu lui-même : *L'Esprit-Saint que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera et vous suggérera tout ce que je vous aurai dit. (Joan., XIV, 26.)* Jamais donc l'Eglise n'enseigne de nouveaux dogmes; mais quand un doute s'élève, ou une question s'agite sur une croyance ou sur le rang d'une croyance générale, c'est à elle, selon la promesse de Jésus-Christ, à dissiper le doute, à résoudre la question, à fixer le rang de cette croyance, et à dire au monde catholique si c'est un sentiment pieux et permis, ou si c'est un dogme contenu dans la sainte Ecriture ou dans la tradition divine, et dont par conséquent la foi est obligatoire.

C'est ainsi qu'elle a fait à d'autres époques, non-seulement lorsque des hérésies se sont élevées contre la vérité, mais lorsque des questions ont été agitées sur la vérité, et tout annonce que notre siècle sera signalé par la déclaration dogmatique si glorieuse à Marie et si chère à ses enfants.

L'heure des grandes bénédictions prédites sonnerait donc bientôt !

Mais comme l'état intérieur de l'Eglise doit contribuer à accélérer cette heure, le saint pontife qui veille sur la catholicité nous dit à tous : Purifiez vos cœurs, expiez vos fautes, rachetez les dettes de vos âmes, afin que la justice de Dieu, ayant moins à exiger de vous, vous puissiez plus attendre de sa bonté.

C'est là, M. F., tout le jubilé : temps de libération, de délivrance, où toutes les chaînes de nos âmes se brisent, si nous le voulons.

Quelles sont donc ces chaînes? C'est la chaîne du péché qui tient notre âme captive; c'est la chaîne de la peine éternelle qui est inséparable du péché, quand notre âme sort de la voie du temps et arrive au terme sans l'avoir effacé; c'est la chaîne de la peine temporelle qui reste à briser encore quand la première l'a été déjà avec celle du péché lui-même.

Le pouvoir de lier ou de délier, de nous délivrer des liens qui nous retiennent loin de Dieu, ou la puissance de briser toutes ces chaînes n'appartient qu'à Dieu; mais

pour l'exercer sur la terre, il se sert de mains d'hommes, d'un organe, d'un instrument, d'un ministère, le sacré ministère de son Eglise : *Tout ce que vous déliez sur la terre sera délié dans les cieux...* (Matth., XVI, 19.) Celui, qui dans l'ordre de la nature se sert des causes secondes pour répandre, conserver et perpétuer la vie, s'en sert aussi dans l'ordre moral et dans l'ordre de la grâce, et veut sauver les hommes par les hommes. Cette magnifique harmonie de l'ordre universel n'est-elle pas digne de lui ? C'est donc par son Eglise qu'il veut vous rendre libres si vous le voulez. Il veut vous délivrer de vos péchés dans le sacrement de pénitence; il veut, en effaçant ces taches de vos âmes, vous délivrer de la peine qui devait leur être éternellement unie; il veut enfin vous délivrer aussi des peines temporelles qui sont dues au péché, et vous les remettre en tout ou en partie, selon le degré de préparation de votre cœur et votre fidélité à offrir à Dieu les bonnes œuvres prescrites par l'autorité qu'il a proposée au gouvernement des âmes dans la société spirituelle.

Comprenez, mes frères, toute l'unité de la doctrine chrétienne sur la pénitence et les indulgences : Jésus-Christ, par l'organe de son sacerdoce, remet dans le sacrement de pénitence le péché et la peine éternelle du péché par l'application de ses mérites aux âmes touchées de repentir et ouvertes à la miséricorde par l'humble aveu de leurs fautes. Aux âmes ainsi purifiées dans le sacrement de la réconciliation, Jésus-Christ par le même organe de son Eglise remet, même hors du sacrement de pénitence, la peine temporelle du péché, selon le degré de leurs dispositions et il la remet encore par l'application des mérites de son sang et des satisfactions surabondantes de ses saints, e'est-à-dire de ses membres déjà sanctifiés par sa grâce. Il la remet ainsi aux âmes qui, se reconnaissant insolubles, incapables de satisfaire dignement pour leurs péchés, recourent humblement à ce trésor des mérites de Jésus-Christ et de ses saints, en accomplissant les œuvres de piété, de charité ou de mortification qui leur sont imposées : vous le voyez, c'est le même prix de la rédemption appliqué de différentes manières par le même organe aux différents degrés de nos maux et de nos peines, et toujours à des conditions sanctifiantes. Dans le sacrement de pénitence il efface la tache du péché des âmes repentantes et volontairement humiliées : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias* (Psal. L, 11), et il remet la peine éternelle qui lui est inhérente. Hors du sacrement de la pénitence il remet

la peine temporelle aux âmes convaincues de l'insuffisance de leur expiation et dociles à s'unir aux mérites de Jésus-Christ par l'accomplissement des œuvres prescrites par leur mère la sainte Eglise. L'indulgence est ainsi le fruit secondaire de la rédemption. C'est après la délivrance des chaînes qui nous eussent entraînés loin de Dieu pour toujours, la délivrance de celles qui retarderaient notre parfaite union avec lui. C'est le complément du fruit de la rédemption et de la liberté des enfants de Dieu. La rédemption elle-même n'est qu'une grande indulgence où la justice et la miséricorde se sont embrassées sur les lèvres de Jésus-Christ mourant. L'indulgence à son tour n'est qu'une moindre rédemption, ou, comme l'a dit un grand écrivain (le comte de Maistre) une rédemption diminuée, e'est-à-dire, la rédemption dans son fruit secondaire; ou la conciliation de la justice et de la miséricorde dans la remise de la peine temporelle des péchés.

Elle vous est offerte de nouveau, mes frères, par l'indulgence du jubilé universel. Prenez garde que, fascinés par les préoccupations des biens qui passent, vous comptiez pour peu de chose ce qui conduit aux biens qui restent : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (Sap., IV, 12.) Assurez-vous au contraire, par la fidélité à cette grâce, la consolation dont nous avons vu bien des fois comblés, vivants et mourants, ceux qui se sont empressés d'y correspondre. Quelle paix, en effet, n'éprouve-t-on pas à la mort, quand le juge est à la porte, au souvenir du jour de grâce où nous nous sommes accusés avec une sincérité pleine, et jugés coupables nous-mêmes, sûrs d'échapper ainsi au jugement de Dieu, selon sa divine parole : *Si nosmetipsos judicavimus, non utique judicabimur.* (I Cor., XI, 31.)

Il faudra donc se confesser, me direz-vous peut-être, mais ici (30), les hommes ne se confessent guère : ils laissent la confession aux femmes et aux enfants. Ils laissent donc l'humilité chrétienne et la courageuse sincérité aux enfants et aux femmes, et gardent pour eux l'orgueil dans la honte du péché!

Mais ne savez-vous pas quel est celui qui a dit : *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles?* (Jac., IV, 6.) Ne savez-vous pas quel est celui qui a dit : *Si vous ne redevenez humbles comme des enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux?* (Matth., XVIII, 3.) La confession sacramentelle, l'aveu du coupable à l'autorité établie de Dieu dans la société spirituelle (31), est l'expiation principale voulue par Jésus-Christ, parce qu'elle atteint le

(30) Ce sermon fut prêché dans une ville où le retour à l'accomplissement des devoirs religieux était plus qu'ailleurs retardé par le respect humain, chez les hommes élevés en grand nombre dans des écoles encore soumises aux préjugés du dernier siècle.

(a) Le comte de Maistre ne veut pas dire que les

(31) Il n'y a pas de dogme dans l'Eglise catholique, dit le comte de Maistre, il n'y a pas même d'usage général appartenant à la haute discipline, qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs de la nature humaine (a), ou, ce qui revient au même, dans quelque opinion universelle plus ou moins alté-

dogmes viennent de la raison naturelle ou des profon-

mal à sa racine, la révolte contre la loi de Dieu par l'humiliation volontaire de l'homme dans le sanctuaire même de l'âme où le mal a été fait. C'est l'ordre d'un Dieu : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie... recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* (Joan., XX, 23.) De là l'obligation de manifester les consciences à ceux qui en sont constitués les juges sous l'autorité et par l'autorité du Christ. C'est sa loi : nul ne peut s'y soustraire. Elle oblige tout le monde, les puissants comme les faibles, les savants comme les ignorants, les rois comme les sujets, les pasteurs comme les fidèles, et le chef de l'Eglise comme tous ses membres. Tous ceux qui ont péché et ont perdu la grâce doivent chercher leur guérison dans la confession. Comment donc croiriez-vous jamais pouvoir être guéris sans ce remède? Je me confesse à Dieu, direz-vous peut-être, comme le disaient déjà certains hérétiques du temps de saint Augustin, « je me confesse à Dieu! vous vous confessez à Dieu, répond le grand docteur, mais à quelle fin fut donc accordé à l'Eglise le pouvoir de lier et de délier? Est-ce en vain qu'elle a reçu les clefs de la main de Jésus-Christ? Vous ne vous confessez qu'à Dieu! vous comptez donc pour rien sa parole et vous traitez l'Evangile comme une fable (32). » Vous entendez le grand docteur de son siècle; s'il n'était que l'écho de la voix apostolique, de la voix de Jésus-Christ lui-même, et prêchait, croyait, pra-

rée çà et là, mais commune cependant, dans son principe, à tous les peuples de tous les temps.

« Le développement de cette proposition fournirait le sujet d'un ouvrage intéressant. Je ne m'écarterais pas sensiblement de mon sujet en donnant un seul exemple de cet accord merveilleux; je choisirai la confession, uniquement pour me faire mieux comprendre.

« Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret (BOSSUET)? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturel d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il suillre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou moins celle de la bienveillance. — Mais lorsque de la confiance nous passons à la confession et que l'aveu est fait à l'autorité, la conscience universelle reconnaît dans cette confession spontanée une force expiatoire et un mérite de grâce : il n'y a qu'un sentiment sur ce point depuis la mère qui interroge son enfant sur une porcelaine cassée, ou sur une sucrerie mangée contre l'ordre, jusqu'au juge qui interroge du haut de son tribunal le voleur

de la nature humaine, mais qu'ils y ont leurs racines, en ce sens qu'ils répondent divinement aux besoins de cette nature créée à l'image de Dieu, et à ses gémissements après sa chute. Il fait clairement entendre aussi que les opinions générales de tous les peuples de tous les temps, ont leur source commune et dans ces besoins et dans la réponse divine qui leur fut faite dès l'origine par la révélation primitive. Il ne faut jamais oublier que

tiquait ce qui a été enseigné, cru et pratiqué dans tous les siècles chrétiens. Voulez-vous croire et pratiquer autre chose? Avez-vous plus de sagesse que les saint Justin, les saint Cyprien, les Origène, les saint Augustin, les saint Chrysostome et toutes gloires des premiers siècles? Avez-vous plus de science que les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin, et la foule des savants de leur âge, âge si peu compris, où la pensée chrétienne se faisait jour, par d'admirables œuvres, au milieu de tant d'éléments de bien et de mal, de vérité et d'erreur, de civilisation et de barbarie venus de tous les côtés à la fois? Avez-vous enfin plus de pénétration que Pascal, plus d'esprit que Labruyère, plus d'érudition et de profondeur que Leibnitz, pour ne citer qu'un seul des grands esprits revenus de l'erreur du xvi^e siècle; plus de génie enfin que Bossuet, plus de grandeur que Charlemagne, plus de puissance et de bon sens que Napoléon, qui tous ont reconnu l'institution divine de la confession, et se sont inclinés devant cette parole : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.*

« Tous ont cru à cette parole, et vous, comment allez-vous faire pour ne pas y croire? voulez-vous aussi compter pour rien l'Evangile de Dieu et traiter la parole du Christ comme une fable? oh! que vous seriez à plaindre! en vérité, je vous le dis, elle vous reviendrait un jour cette parole, mais à

et l'assassin.

« Souvent le coupable, pressé par sa conscience, refuse l'impunité que lui promettait le silence. Je ne sais quel instinct mystérieux, plus fort même que celui de la conservation, lui fait chercher la peine qu'il pourrait éviter. Même dans les cas où il ne peut craindre ni les témoins, ni la torture, il s'écrie : Oui, c'est moi! Et l'on pourrait citer les législations miséricordieuses qui consentent dans ces sortes de cas, à de hauts magistrats, le pouvoir de tempérer les châtements, même sans recourir au souverain.

« On ne saurait se dispenser de reconnaître dans le simple aveu de nos fautes, indépendamment de toute idée surnaturelle, quelque chose qui sert infiniment à établir dans l'homme, la droiture de cœur et la simplicité de conduite. De plus comme tout crime est de sa nature une raison pour en commettre un autre, tout aveu spontané est au contraire une raison pour se corriger : il sauve également le coupable du désespoir et de l'endurcissement, le crime ne pouvant séjourner dans l'homme sans le conduire à l'un et à l'autre de ces deux abîmes. »

(32) Nemo sibi dicat : Occulte ago, apud Deum ago... ergo sine causa dictum est : Quæ solveritis in terra erunt soluta in cælo... Ergo sine causa claves datæ sunt... Frustramus Evangelium, frustramus verba Christi! (Serm. 392.)

la religion chrétienne n'est pas plus jeune que l'homme. C'est le caractère de ses ignobles rivales d'être nées après lui. Le christianisme commence avec la promesse primordiale, et s'achève dans son accomplissement en Jésus-Christ qui reste toujours. Il l'a dit lui-même : *Je ne suis pas venu changer, mais accomplir (Math., V, 17), et je vis dans les siècles des siècles.* (Apoc., I, 18.)

l'heure où vous n'en aurez plus vous-même, à l'heure suprême où il ne vous sera plus donné que d'entendre la voix de celui qui l'a prononcée, et qui vous demandera compte enfin de votre aveuglement volontaire, et de votre endurcissement mérité par un trop long mépris de ses grâces.

N'attendez pas cette heure pour confesser la vérité, confessez-la divine et confessez-vous coupable, quand la foi et l'obéissance sont méritoires. Faites ce que Dieu vous demande, et ne rejetez pas le pardon qu'il vous offre. Que cette année soit donc pour vous la fin d'une vie d'oubli de Dieu et de votre âme, d'ingratitude envers Dieu et d'indifférence pour votre âme, d'offenses de Dieu et de souillures de votre âme; qu'elle soit le commencement d'une vie nouvelle, plus heureuse parce qu'elle sera plus chrétienne, et que le repentir, la confession, les bonnes résolutions vous disposent à recevoir pleinement l'indulgence de Jésus-Christ. Pour vous l'accorder pleine, que vous demande-t-il par l'organe de son vicaire en terre, le successeur de celui même auquel il a dit : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.* (Matth., XVI, 19.) Il vous demande de le recevoir et de le visiter de le recevoir par la communion et de le visiter trois fois aux pieds des autels (33). Il vous demande une victoire sur vous-même par le jeûne, et un acte d'amour pour le prochain par une aumône faite aux pauvres. Si ces œuvres vous étaient impossibles, d'autres vous seraient indiquées par l'autorité qui parle en son nom et agit par son ordre.

Soyez donc du nombre de ceux qui vont revenir à Jésus-Christ. Entrez dans cette multitude qui, de toutes les nations, va s'approcher des sacrements et offrir à Dieu l'encens de la prière, l'or de la charité, la myrrhe de la pénitence.

Demandez avec ferveur, pour vous et pour le monde, les bénédictions qui sont dans les mains de Dieu, et n'oubliez pas que, pour être abondamment répandues, elles veulent être sincèrement et ardemment désirées.

O mon Dieu ! souvenez-vous de votre parole : *Si dix justes, disiez-vous, si dix justes se trouvent parmi ce peuple, je pardonnerai à la multitude coupable.* (Gen., XVIII, 32.) Tous les peuples, il est vrai, sont aujourd'hui coupables; mais vous savez aussi, Seigneur, qu'il est bien plus de mille justes qui vont prier pour le monde ! Ceux qui ne le sont pas veulent le redevenir, et ces hommes qui sont vos enfants ingrats, veulent vous craindre et vous aimer encore ! Ils

(33) Selon les dispositions des mandements publiés dans les différents diocèses par l'autorité du saint-siège.

(34) Le jour du Saint-Rosaire.

(35) La chrétienté a toujours reconru à Marie dans ses craintes et ses douleurs, et de nombreux oracles de sa liturgie attestent combien elle a été exaucée. Les peuples catholiques se sont mis de nouveau en

veulent expier leurs fautes, les avouer, les confesser sincèrement; obtenir, en s'humiliant, le repentir qui doit changer leur cœur et la résolution qui doit l'affermir. *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis !* (Psal. LXVII, 29.) Confirmez, Seigneur, la bonne volonté que vous leur inspirez maintenant, et faites que, se défiant d'eux-mêmes, ils ne cessent de recourir à vous, jusqu'à ce qu'ils l'aient accomplie.

Et vous, Vierge immaculée, ô Marie ! vous dont la prière prévient et achève toutes les nôtres, saisissez celle que vous voyez naissante dans ces âmes, et fortifiez-la pour la conduire à sa fin !

Faites aussi que la parole qui vous regarde et qui sera dite au monde à l'heure des grandes grâces, soit bientôt prononcée, afin que les cœurs qui résistent aux châtimens soient vaincus par les bienfaits, et que les yeux qui se ferment à l'éclat de la justice s'ouvrent à celui de la miséricorde. Souvenez-vous que c'est à pareil jour (34) qu'un de vos fils les plus dévoués, saint Pie V, vous offrait les prières répandues à vos pieds dans le monde catholique par les associés du Saint-Rosaire, et que, par votre puissante intercession, vous sauviez la chrétienté à Lépante. N'êtes-vous pas toujours la même, et la chrétienté encore menacée par le nouvel ennemi de son unité ? Jetez donc un regard sur elle, ô vous si puissante en prières, *Omnipotentia supplex*, et priez pour les âmes, priez pour l'Église priez pour le monde (35) !

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

SUR LA DÉFINITION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

Prêchée à Bruxelles, en présence de la cour.

Nuntia omnibus magnalia Dei. (II Mach., III, 34.)

Dites à tous les hommes les grandes œuvres de Dieu.

Il y a quelques mois, mes frères, on vous annonçait ici au nom du chef de l'Église le jubilé de 1854, et vous appreniez de la bouche de vos pasteurs quelle était pour vos âmes et pour la chrétienté tout entière, la pensée et l'espérance du père commun des fidèles. Souvenez-vous de ses paroles et de ses prières : il demandait aux nations chrétiennes de s'agenouiller, de se purifier, d'attirer l'indulgence de Dieu par la pénitence et les bonnes œuvres. Et pourquoi ? Pour obtenir la lumière et la paix. La lumière, pour nous, sans doute, mais surtout pour lui, car il avait conçu le grand dessein de glorifier une sublime vérité, et de réjouir la terre par un rayon de plus de la clarté des cieux. La paix, pour le monde qui gémit sous le pressoir des fléaux de Dieu.

prières, surtout depuis l'origine de la grande guerre qui préoccupe le monde, et l'invocation de Marie est devenue universelle. On sait aujourd'hui depuis le 8 septembre 1855, jour de la nativité de Marie, et le lendemain 9 septembre, jour du saint Nom de Marie ou de Notre-Dame des Victoires, si la prière de la terre a été achevée par la Vierge immaculée dans les cieux.

Vous ne vous êtes pas agenouillés en vain, M. F., la lumière plus vive désirée par les enfants de Dieu sur l'une des gloires de leur Mère, a été répandue sur le monde par la langue de feu de la chaire apostolique, et le monde l'a reçue avec amour comme le gage même de la paix. Reposons donc aujourd'hui sur elle le regard de notre âme, et jouissons-en pleinement. C'est alors qu'il nous sera donné d'entendre de quelle paix elle nous est le gage, et comment elle nous présage de nouvelles miséricordes de Dieu.

Aidez-moi donc, Seigneur, à parler de la grâce que vous réserviez à nos temps, et ne permettez pas qu'elle reste voilée à nos yeux. Je vous le demande par la prière de Marie qui fut le sanctuaire vivant de votre sagesse incarnée et dont toutes les gloires vous appartiennent. *Ave, Maria!*

On jouit de la lumière à proportion qu'on l'a désirée. Laissez-moi donc vous la faire désirer davantage, en vous rappelant que c'est elle qui doit être le grand attrait de nos cœurs. Chacun, il est vrai, a le sien, selon le mot du poète cité par saint Augustin (*Tract. 26 in Joan.*) : *Trahit sua quemque voluptas*. Montrez des fruits à un enfant, et il leur tend les bras; montrez l'or à l'avare, et son œil s'enflamme; montrez à l'homme défini par saint Paul : *Animalis homo* (1 *Cor.*, II, 14), l'homme animal, montrez-lui l'appât grossier des sens, et il s'avilit; faites espérer des applaudissements à l'esclave de la vanité, et il en rêve; mais à l'homme dont l'âme gouverne les sens et chez qui la vie est digne de sa destinée, que faut-il lui montrer pour attirer son âme? La vérité! La vérité, sublime objet du grand désir que nous appellerions volontiers la divine passion de son cœur. *Quid enim fortius desiderat anima quam veritatem?* (S. Aug., *ibid.*)

Mais qu'est-ce que la vérité? *Quid est veritas?* Qu'est-ce que la vérité, dit l'homme déchu, aveugle et appesanti? Qu'est-ce que la vérité? Et il s'en va sans attendre la réponse. (*Joan.*, XVIII, 38.) L'homme digne de lui-même, de son origine et de sa fin, serait trop heureux de l'obtenir, cette réponse, après un siècle d'attente. C'est que la vérité est l'âme de notre âme, elle est ce dont notre âme elle-même n'est que la vivante image. La vérité, c'est Dieu : *Ego sum veritas*. (*Joan.*, XIV, 6.) Et voilà pourquoi l'âme tend à la vérité comme à son centre avec l'ardeur que toute chose a pour sa fin; et pourquoi aussi l'esprit humain, lorsqu'il est

renversé par l'orgueil, se précipite dans l'abîme de l'erreur avec l'impétuosité qui lui était donnée pour s'élever jusqu'à Dieu.

Quand donc une vérité, c'est-à-dire une face de la vérité, brille à nos yeux d'un nouvel éclat, n'est-ce pas un rayon du ciel qui descend sur la terre? Oui, c'en est un, mes frères, et nous en jouissons à cette heure.

Il y avait dans la plus grande des sociétés humaines, ou plutôt dans la société universelle et surhumaine de l'Église, une croyance douce et forte qui regardait la seconde Eve, la mère de la vraie vie, la Vierge en qui le Verbe s'est fait chair. Les siècles chrétiens pensaient que la chute de l'homme qui nous a tous blessés, n'avait pas eu de contre-coup en elle; que cette seconde mère des hommes, dès le principe même de son existence, avait été pure et sans tache à plus forte raison que la première. Mais cette pensée était-elle une simple vue de la sagesse humaine, ou un reflet de la lumière de Dieu? Était-ce une vérité de raison, de sentiment ou de foi, que la Mère du Christ, sauvée par lui seul avec le genre humain, l'avait été cependant d'une manière à part, comme il convenait à la créature unique, choisie pour donner au monde la source même du salut? Était-il de foi, en un mot, que la grâce qui nous relève, l'avait, elle, préservée de la chute?

Le sens chrétien prévenait la réponse, sans doute; mais il ne l'attendait pas moins avec une filiale impatience. C'est pour la donner que le pontife suprême a mis l'Église en prières. C'est pour la donner qu'il a demandé à tous les évêques du monde la tradition de leurs Églises et leur propre pensée. Et c'est après avoir reçu ce témoignage universel, c'est après avoir entendu la voix de la catholicité, semblable à cette voix des grandes eaux dont parle l'Écriture, que le vicaire de celui qui commandait à la mer et aux tempêtes a dit lui-même, au milieu du silence universel, la parole qui a fait tressaillir la chrétienté : Non, la pensée des siècles sur l'Immaculée Conception de Marie n'est pas une pensée humaine, mais une vérité divine. Ce sentiment de l'Église universelle n'a pas pris naissance dans le cœur de l'homme, mais dans le cœur et la volonté révélée du Fils de Dieu, et il est de foi que la très-sainte Vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, par un privilège et une grâce spéciale de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ son Fils Sauveur du genre humain, a été préservée de toute tache de la faute originelle (35*).

(35*) Écoutons la voix de Pierre, dans son successeur : « Plein de confiance en Dieu et persuadé que le moment opportun était venu de définir l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, qu'attestent et mettent merveilleusement en lumière les oracles divins, la vénérable tradition, le sentiment permanent de l'Église, l'accord admirable des pasteurs catholiques et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions de nos prédécesseurs; après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin et offert à Dieu des prières assidues et ferventes,

il nous a paru que nous ne devons plus différer de sanctionner et de définir par notre jugement suprême l'Immaculée Conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi aux très-pieux désirs du monde catholique et à notre propre dévotion envers la très-sainte Vierge, afin d'honorer de plus en plus en elle son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque tout ce que l'on rend d'honneur et de louange à la Mère, retourne à la gloire du Fils.

C'est pourquoi, n'ayant cessé d'offrir, dans l'humilité et le jeûne, nos prières particulières et les

L'Immaculée Conception de Marie définie comme dogme de foi, s'épanouit ainsi comme une fleur éclatante sur l'arbre immortel de la vérité révélée. — C'est à dessein, M. F., que nous nous exprimons ainsi, et que nous disons de la définition de ce dogme qu'il est l'épanouissement d'une vérité. Il n'est pas, en effet, un dogme nouveau, comme l'ignorance le suppose, ou comme affecte de le croire l'incrédulité jalouse des progrès de la foi. — Non! ce n'est pas un nouveau dogme, mais la déclaration dogmatique d'une vérité toujours connue et aimée dans l'Eglise, toujours contenue dans le dépôt de la révélation. C'est une immuable vérité définie par l'autorité que Jésus-Christ a instituée gardienne et interprète de la révélation : *Enseignez. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (Matth., XXVIII, 19.) L'Eglise n'invente jamais, elle discerne, et quand on lui demande si telle croyance fait partie du dogme, elle répond. Sa réponse, si c'est l'hérésie qui nie, est un anathème; si c'est la bonne foi qui hésite, une consolation. C'est ainsi qu'à différentes époques, l'hérésie ou même la faiblesse de l'esprit humain (faible aussi dans les grands hommes), ont été l'occasion des déclarations dogmatiques de l'Eglise de Jésus-Christ, et que le choc des erreurs ou des opinions a fait jaillir de la pierre sur laquelle elle est fondée, non des vérités nouvelles, mais de nouvelles clartés. Il serait long de suivre ici la chaîne de ces définitions dogmatiques, mais nous ne nous écarterons pas de notre sujet, si nous vous en rappelons quelques-unes qui nous y ramèneront d'elles-mêmes :

L'Eglise anathématisa les erreurs des manichéens, et parmi ces erreurs, celle qui niait la vérité de la chair et par conséquent de la nature humaine en Jésus-Christ. — Elle anathématisa l'erreur des ariens qui niaient sa nature divine, et définit contre eux la consubstantialité du Verbe de Dieu. Elle condamna Nestorius qui, divisant ces deux natures au lieu de les distinguer, en faisait deux personnes, niait leur union dans la personne du Christ, et par conséquent la maternité divine de Marie définie avec tant d'amour et d'éclat au célèbre concile d'Éphèse. Elle condamna Eutychès qui, confondant ces deux natures, ne laissait subsister

ni l'une ni l'autre. — Elle condamna enfin les monothélites qui, renouvelant en d'autres termes l'erreur d'Eutychès par la confusion des deux volontés humaine et divine en Jésus-Christ, arrivaient comme lui, le voulant ou ne le voulant pas, à la même conséquence que Manès, Arius et Nestorius, c'est-à-dire à la négation de la rédemption du genre humain, par celui qui n'eût pas expié nos fautes s'il n'avait été véritablement homme, et n'eût pu donner à son expiation le prix exigé par sa justice, s'il n'avait été véritablement Dieu. Il nous a rachetés parce qu'il était vrai Dieu et vrai homme, homme pour souffrir, Dieu pour nous sauver.

Marie est la Mère de l'Homme-Dieu. Sa maternité divine est manifestement révélée : *Marie, dit l'Évangile, de qui Jésus est né* (Matth., I, 16), en qui *le Verbe s'est fait chair.* (Joan., I, 14.) La déclaration du concile d'Éphèse n'établit donc pas un dogme nouveau, mais définit la foi de l'Eglise contre les hérésies qui s'efforçaient de l'altérer.

La virginité de la Mère de Dieu est aussi divinement affirmée dans l'Évangile : *Le Saint-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre, et c'est pour cela que le saint Enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* (Luc., I, 35.) Et ailleurs : *Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre épouse: car ce qui est formé en elle vient du Saint-Esprit.* (Matth., I, 20.) Et ailleurs encore : *Jésus était âgé d'environ trente ans et passait pour fils de Joseph.* (Luc., III, 23.) Mais voici que des sectaires tentent d'obscurcir cette gloire de la Mère de Dieu, et nient que sa virginité ait été perpétuelle. L'Eglise les condamne dans plusieurs conciles, appuyée sur la tradition apostolique qu'elle ne fait que définir (36).

A cette gloire de la virginité, à cette intégrité parfaite de Marie, l'Évangile en ajoute une autre, l'intégrité, la plénitude de la grâce : *Je vous salue, pleine de grâce* (Luc., I, 28), parole unique qu'on ne retrouve appliquée à nulle autre dans les saintes Écritures. Elle nous apprend ainsi que si le temple vivant du Fils de Dieu fut exempt de toute souillure, la lampe de ce temple, la flamme qui brûle dans ce sanctuaire, l'âme de Marie fut, à plus forte rai-

prières publiques de l'Eglise à Dieu le Père par son Fils, pour qu'il daignât diriger et fortifier notre âme par la vertu de l'Esprit-Saint, après avoir encore imploré l'assistance de toute la cour céleste et appelé par nos gémissements l'Esprit consolateur, agissant aujourd'hui sous son inspiration, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la glorification de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et un privilège tout spécial du Dieu tout puissant, en vue des

mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent, elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques-uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de peuser dans leur cœur autrement qu'il n'a été défini par nous, qu'ils apprennent et sachent que, condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage hors de la foi et quitté l'unité de l'Eglise. »

(36) Les sectaires modernes ont renouvelé cette visible erreur si savamment flagellée par saint Jérôme. Toutes les hérésies ont ce triste caractère de garder quelque chose du venin et de l'inimitié de l'ancien serpent contre celle qui lui a écrasé la tête.

son, parfaitement pure. Aussi, M. F., le sentiment catholique appliquait-il à Marie ces paroles de l'Esprit-Saint : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous.* (*Cant., IV, 7.*) Mais voici venir, sinon les hérésies, du moins les questions : Fallait-il entendre, par cette plénitude de la grâce et par cette exemption de toute tache, l'exemption seulement des fautes qui font perdre la grâce sanctifiante, et non des fautes moins graves, des moindres souillures ? C'était demander si la Mère de Dieu avait offensé Dieu. L'Église répondit non avec horreur, et déclara ce que les saints Pères et saint Augustin en particulier avaient déjà si bien exprimé, qu'il ne pouvait être question de péché, même véniel, quand on parlait de la Mère du Seigneur. Mais s'il eût été indigne du Fils de Dieu d'avoir une mère blessée par le péché véniel, n'était-il pas plus indigne de lui de la voir souillée, ne fût-ce que le premier instant de sa vie, par la grande tache originelle ? N'était-il pas plus indigne de la sagesse divine d'abandonner Marie, ne fût-ce qu'un seul instant, à l'ignoble empire de celui dont elle devait écraser la tête ? (*Gen., III, 15.*) De là, la pensée constante des siècles chrétiens qu'il n'y avait eu en elle aucune sorte de tache, ni mortelle, ni vénielle, ni originelle, et qu'elle avait été conçue sans péché.

Il y eut cependant au moyen âge de grandes et pieuses intelligences qui, malgré leur attrait pour cette vérité, éprouvèrent des hésitations qu'ils soumièrent au jugement de l'Église. Ces hésitations avaient deux sources : un défaut de précision dans l'idée même de l'Immaculée Conception, et une crainte respectable mais peu réfléchie d'admettre une exception à la loi générale de la contagion du péché d'origine. Voici quelle était la confusion d'idées : ils ne distinguaient pas, dans la Conception, l'action des causes secondes dans la formation du corps humain, de l'action directe de Dieu dans la création de l'homme. Il y a toujours, en effet, action directe de Dieu dans le don qu'il nous fait de la vie. Vous l'avez appris, M. F., d'un livre admirable que vous lisez dans votre enfance lorsque vous l'entendiez à peine, et que vous ne lisez plus depuis que vous êtes à même de le comprendre. Dieu, demande le catéchisme, est-il donc aussi votre Père ? Oui, répondez vous, et à plus forte raison que mes parents, puisque par eux il m'a formé selon le corps, et que lui seul a créé mon âme de rien. Dieu crée donc toujours ? sans doute ; et c'est la création de l'âme et son union avec le corps qui forme la personnalité humaine. L'Immaculée Conception est donc un acte

divin, l'acte par lequel Dieu en créant l'âme de Marie et en l'unissant à son corps l'a préservée de la contagion générale (37), et l'a exemptée de cette loi commune qui pèse sur tous les hommes et dont un ancien a dit : Il semble que nos âmes en s'unissant à nos corps glissent dans un tombeau. Elles se ressentent, en effet, de la corruption originelle de cette nature humaine unique dans ses deux substances, et infectée dans sa source, coupable et disgraciée dans son principe, *in quo omnes peccaverunt.* (*Rom., V, 12.*)

Ceux donc qui craignaient d'admettre en Marie une exception à cette loi générale (dont nous sommes, hélas ! nous-mêmes à nous-mêmes la preuve constamment authentique), et qui n'avaient pas assez remarqué que l'exception était ici un acte directement divin, n'avaient pas bien vu non plus que si la Conception de Marie était exceptionnelle par rapport aux autres hommes, elle était au contraire en harmonie parfaite avec l'ensemble des desseins de Dieu sur celle qu'il est déraisonnable de confondre avec le reste de l'humanité. « Donnez moi une autre Mère de Dieu, s'écriait Bossuet, et puis craignez de faire exception (38) ! »

Donnez-moi, ajouterai-je, une autre créature pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, en qui d'aussi grandes choses furent faites par le Tout-Puissant (*Luc., I, 49*) ; et que toutes les générations appelleront bienheureuse (*Ibid., 48*), et puis osez confondre avec les autres enfants d'Ève, en quoi que ce soit, la créature qui fut divinement exceptionnelle en tout !

Oui, en tout ; car n'est-ce pas une loi commune que rappelait le disciple bien-aimé lorsqu'il disait : *Tous nous offensons Dieu en beaucoup de choses : « In multis offendimus omnes ? »* (*Jac., III, 2.*) Et cependant, voici une Vierge toujours fidèle et une vie sans tache ! — N'est-ce pas en vertu d'une loi commune que l'éclat de la virginité est séparé des joies de la maternité ? Et cependant, voici une Vierge-mère ! — N'est-ce pas en vertu d'une loi commune que ces joies s'achètent par d'invincibles souffrances ? *In dolore paries.* (*Gen., III, 16.*) Et cependant voici un enfantement sans douleur ! — N'est-ce pas une loi commune celle qui attache l'agonie à la mort ? Et cependant voici une mort sans lutte et sans angoisses ! — N'est-ce pas une loi commune, qui fait attendre au corps de l'homme, au fond de son sépulcre, la résurrection jusqu'au dernier des jours ? Et cependant voici une ascension sans retard ! — Connaissez donc enfin votre Mère, et sachez que, si pour vous, elle fut la mère des douleurs et la plus affligée des créatures, sa vie cependant

(37) Alexandre VII dans sa const. : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, du 8 décembre 1661, déclarait ainsi le sens que l'Église attachait au culte de la Conception de Marie : « C'est l'ancienne et pieuse croyance des fidèles chrétiens, que l'âme de la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa création et de son union au corps, a été, par grâce

et privilège spécial de Dieu, et en vue des mérites de Jésus-Christ, son Fils, Rédempteur du genre humain, préservée et exempte du péché originel, et c'est en ce sens qu'ils honorent et célèbrent avec solennité la fête de sa Conception. »

(38) 1^{er} sermon sur l'Immaculée Conception.

fat sans péché, sa mort sans peine, sa résurrection sans attente. Et dites-moi si dans ce temple vivant que la sagesse divine s'est fait à elle-même (*Prov.*, IX, 1), et où tout est unique, incomparable, exceptionnel, il n'y aura que la pierre angulaire qui ne le sera pas? Sera-t-elle seule exceptée de l'exception, et sans harmonie avec l'ensemble? Dites-moi s'il n'y aura dans cette âme et dans cette vie que le principe même de la vie, la conception qui ne sera plus d'elle, que l'apparition de l'âme sortant des mains de Dieu qui ne sera pas glorifiée?

Ne le pensez pas! ne le pensez pas! L'Eglise ne l'a jamais pensé, et si elle a toléré quelque temps les craintes contraires en raison de la bonne foi qui les inspirait, elle n'a fait que les souffrir maternellement, pour leur imposer bientôt le silence (39), célébrer ensuite dans ses chants la vérité qui les dissipe (40), et nous la découvrir enfin aujourd'hui (41) dans toute la splendeur du dogme, en nous la montrant contenue dans la tradition divine dont Jésus-Christ lui a promis le souvenir et l'intelligence jusqu'à la fin.

La foi, qui affermit ainsi le sentiment universel des siècles, consacre en même temps les inspirations du génie chrétien. Nous vous citons tout à l'heure un mot de Bossuet; mais nous ne savons si rien de plus fort et de plus élevé tout ensemble a jamais été écrit sur l'Immaculée Conception de Marie, que ce que ce grand homme (42) en a dit au même endroit. Nous ne prétendons pas nous servir ici de ses paroles: elles ne sont tout à fait les siennes que lorsqu'on ne les détache pas de leur ensemble. Mais jouissons du moins de sa pensée: Le passé, le présent et l'avenir ne regardent que l'homme; tout est présent à l'éternité de Dieu. Ce qu'il a résolu de faire est devant lui comme accompli. De là le langage de ses prophètes: ils annoncent moins l'avenir qu'ils ne le montrent, parce qu'il est devant eux. C'est ainsi que Jésus-Christ a été appelé *l'agneau immolé dès l'origine du monde* (*Apoc.*, XIII, 8), parce qu'il l'était dès lors dans les desseins de Dieu. Mais dans ces mêmes desseins, la femme promise à l'origine n'est-elle pas inséparable de son fils? la Mère de l'Homme-Dieu de l'incarnation du Verbe? Aussi l'Eglise, avec ce sens divin dont elle a reçu la promesse, applique-t-elle à Marie ces admirables paroles, qui, en effet, la regardent, dans son union maternelle avec la sagesse incréée et incarnée: *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies: « Dominus possedit me in initio viarum suarum antequam quidquam faceret a principio. » J'étais dans sa pensée, j'étais avec*

lui avant qu'il créât le monde (*Prov.*, VIII, 22): *« Ab æterno ordinata sum et ex antiquis antequam terra fieret. »* (*Ibid.*, 23.) *J'ai été établie dès le commencement, avant que la terre fût faite « Necdum erant abyssi et ego jam concepta eram. » Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue. (Ibid., 24.)*

De toute éternité donc, le Verbe qui voulait s'incarner en elle l'a considérée comme sa mère. Fut-il jamais possible qu'il la vît sans l'aimer? Et cependant, si elle avait été conçue dans le péché, il n'eût pas été possible qu'il l'aimât alors dans un état infiniment opposé à sa sainteté. Le plus parfait des fils eût donc été sans amour pour sa mère! Que dis-je? Il eût eu nécessairement pour elle un sentiment d'horreur! Non, non, s'écrie Bossuet, l'honneur du Fils me pousse à affirmer de toutes mes forces l'Immaculée Conception de la Mère, et il faut que Marie profite d'avoir été la seule à posséder dans un Dieu un fils qui fût avant elle! Cri sublime arraché par le regard de l'aigle sur la femme revêtue du soleil de justice! Le grand homme souffrait visiblement de devoir attendre la définition de ce dogme, et il semble qu'en voyant aujourd'hui l'Eglise militante glorifier pleinement sur la terre ce qu'il voit dans les cieux, le tressaillement de son âme se soit fait sentir à sa tombe, et qu'il ait obtenu de Dieu que son corps perdu depuis plus d'un siècle fût retrouvé justement de nos jours, et apparût dans sa cathédrale comme pour être associé à la fête universelle!

Qu'est-ce, cependant, que la voix de Bossuet en présence de ce concert des Pères, des docteurs et des grands hommes de tous les temps, qui, tous, ont toujours écouté la puissante voix de Pierre dont il a dit lui-même: Il faut qu'il vive toujours dans l'Eglise pour confirmer ses frères. (*Luc.*, XXII, 32.) Qu'il est majestueux, ce grand fleuve de la tradition que la chaire apostolique vient de faire passer devant nous, portant dans tout son cours le nom de Marie toujours sans tache au-dessus de la terre souillée dans toute son étendue, au-dessus de la race humaine infectée dans toutes ses générations! C'est elle seule que la corruption n'a pu gagner, que la contagion n'a pu atteindre; c'est elle qui est ce point unique et réservé que le déluge du péché n'a pu submerger, et où l'esprit de Dieu s'est reposé comme la colombe de l'arche, pour y prendre et donner au genre humain l'olivier de la paix, le salut en Jésus-Christ.

Nous touchons, M. F., à l'autre côté lumineux de ce dogme, car il rappelle au monde superbe la vérité de sa chute, et la

(39) PAUL V, bull. 97, an. 1616. — GRÉG. XV, bull. 29, an. 1622.

(40) ALEX. VII confirme et explique en 1661 la Const. de Sixte IV, de 1483, sur la fête de la Conception.

(41) Pie IX, 8 décembre 1854.

(42) Ce grand esprit a eu aussi ses taches; cette

lumière a eu ses ombres. Le comte de Maistre, qui les a rendues si visibles, n'en admirait pas moins le génie de Bossuet. Il eût voulu lui voir finir sa carrière avec son admirable discours sur l'unité de l'Eglise et la primauté de puissance de Pierre et de ses successeurs, discours prononcé à l'ouverture de l'assemblée de 1682. ~

nécessité où il est d'en être relevé par la main de Dieu.

Les grandes erreurs modernes renouvelées des erreurs antiques partent de la négation ou de l'oubli de notre déchéance. L'homme tombé par orgueil s'efforce d'ignorer sa ruine. Il ne s'avoue pas, dans l'obscurité où il cherche sa route, le besoin de cette première lumière dont il ne lui reste qu'un faible rayon, de ce feu sacré dont il ne lui reste que des étincelles sous la cendre, de cette force première qui le rendait maître de lui-même et du monde, et dont il ne lui reste, pour ainsi parler, qu'un douloureux souvenir. Il ne confesse pas le fait humiliant que sa conscience atteste, qu'il cherche la vérité et qu'il défailit en la cherchant; que ses yeux se fatiguent à la poursuivre et n'arrivent pas à la saisir pleinement; que son cœur toujours épris de la liberté, se voit constamment esclave; et que malgré son invincible désir de la vie, il rencontre au bout de toutes ses voies la mort qui l'attend en souveraine. Il ne veut pas consentir au gémissement divin que tant de vanité fait naître dans notre âme (*Rom., VIII, 20,*), et ne demande pas comme l'Apôtre : *Qui me délivrera de cette vie de mort (Rom., VII, 24)*, parce que, dans son orgueil, il ne veut pas être sauvé par grâce. Non, du fond de sa misère il prétend se suffire à lui-même, comme s'il était à lui-même son principe et sa fin : *Similis ero Altissimo ! (Isai., XIV, 14.)* Le dernier mot de toutes les erreurs est dans cette apothéose que l'homme se fait de lui-même. L'idolâtrie n'en fut que la traduction populaire, comme le panthéisme n'en est que la formule aveuglement scientifique. C'est toujours et partout l'esprit humain vaincu par l'esprit de mensonge, et consentant encore à la tentation originelle : *Vous serez comme des dieux. (Gen., III, 5.)* C'est toujours et partout la créature qui veut usurper la vie divine au lieu de la recevoir, et qui, prétendant posséder en propre ce qui n'appartient qu'au Créateur, est dépouillée par cette prétention même de la grâce et de la vérité qui nous font vivre de la vie de Dieu. (*Ephes., IV, 18.*)

Mais l'organe divinement constitué de celui qui a dit à l'homme : *Il faut naître, oportet nasci denuo (Joan., III, 7)*, le vicaire de Jésus-Christ rappelle aujourd'hui aux esprits trompés par le vieux mensonge, toute la réalité de notre chute, en proclamant qu'une seule créature en a été préservée, la seconde Eve, la mère de la vie nouvelle, parce qu'elle devait être la mère du chef de l'humanité régénérée.

Or, ne voyez-vous pas que le monde, longtemps sourd à cette voix, commence à lui prêter une oreille attentive? C'est qu'il

est forcé de reconnaître enfin, que toute autre régénération sans celle-là serait vaine, et que toutes les victoires, sans celle du Christ, ne peuvent le sauver, même ici-bas. Il semblait l'avoir oublié, jusqu'à ne plus savoir que ses pénibles conquêtes sur la matière étaient une vérification de sa déchéance, et qu'il exécutait par elles la sentence qui a condamné l'homme à féconder la terre à la sueur de son front, et à reconquérir quelques restes de son empire perdu sur la nature, à force de travail, de lutttes et de dangers. Il s'en est souvenu enfin, parce qu'il a plu à Dieu d'humilier l'orgueil de ses conquêtes physiques par ses défaites morales, et de lui faire sentir qu'il importe peu que la nature lui obéisse, s'il ne sait se gouverner lui-même, et si à l'heure où les éléments lui cèdent, toutes les âmes sont en révolte, tous les royaumes s'inclinent et toutes les puissances défailissent. Naguère, enivré de ses succès, fier de ses richesses et ne rêvant que la béatitude du temps, il se disait comme le riche de l'Évangile : *Nous avons travaillé et lutté, amassé et vaincu, il est temps de jouir en paix et de vivre en gloire, débarrassé par la science de toutes les craintes de la foi. Mais au lieu de la jouissance, voici la douleur; au lieu du repos, voici l'agitation et l'angoisse; au lieu de la paix, voici la guerre; au lieu de la vie, voici la mort; et le monde puissamment averti s'est enfin souvenu de lui-même, de sa faiblesse et de sa misère, et quand on lui a parlé du secours de Dieu, et de ce grand lien qui le rattache à Dieu et qui s'appelle religion, il a enfin tendu les mains pour le saisir dans le naufrage de tout le reste.*

II. Ce retour des âmes vers Dieu, et l'irritation des esprits qui ne participent pas à ce mouvement de retour, à ce progrès vers la foi (43), expliquent l'émotion produite dans le monde par une définition dogmatique. Ce n'est pas, en effet, la piété seule qui s'en est émue, et nous ne savons si plus que la piété, l'incrédulité n'en a pas été préoccupée. C'est qu'il y a là un fait qui touche à tout, un événement doctrinal, moral et social qui fait vibrer à la fois toutes les cordes de l'amour ou de la haine. C'est un événement doctrinal : une fleur, nous l'avons vu, s'est épanouie sur l'arbre immortel de la vérité, et ceux que son éclat n'attire pas, il les blesse. C'est un événement moral : l'impression générale qu'il a produite atteste l'agonie de l'indifférentisme dans les nations, et la présence d'un esprit de religion dont on s'était trop hâté d'annoncer la mort. Ceux que la présence de cet esprit ne console pas, elle les agite. C'est un événement social, et comme une apparition inattendue de la première autorité sur

(43) L'allocution prononcée dans le consistoire du 9 décembre 1854, dit qu'à part les affiliés des sociétés secrètes, « la perversité des incrédules inspire généralement de l'horreur, et qu'il y a dans les esprits une certaine disposition à se rapprocher de la

religion et de la foi... un sentiment d'admiration pour la religion catholique... » et que « c'est là un bien considérable et une sorte de progrès vers la vérité. » Nous reviendrons sur ce sujet.

la terre, de cette puissance spirituelle et enseignante qui seule a des enfants chez tous les peuples. Ceux que cette puissance ne rassure pas, elle les consterne. Et voilà pourquoi l'impression produite par une définition de foi est universelle. Les uns sont ravis de voir qu'au sortir d'une époque de doute, il se trouve toujours sur la terre une voix qui ait des échos pleins d'amour dans toutes les langues. Les autres sont d'autant plus blessés d'un tel prodige qu'ils le croyaient désormais impossible. Après s'être efforcés de l'amoindrir, ils sont descendus jusqu'à l'hypocrisie de la foi, et se sont montrés pleins de soucis pour l'intégrité du dogme menacé ! Gardez-vous bien de croire qu'ils aient eu une heure de sollicitude. Non, non : ce ne sont ni l'Immaculée Conception, ni le péché originel qui les inquiète : l'objet de leurs alarmes, c'est la puissance de Pierre, c'est la preuve nouvelle qu'elle vient de donner de son irrésistible force.

Mais comment ce grand fait nous est-il un gage de paix ? Il l'est, M. F., il l'est sans aucun doute ; il l'est par tout ce qu'il contient et tout ce qu'il atteste ; il l'est par tout ce qu'il nous obliendra.

Nous disions tout à l'heure ce qu'il contient et ce qu'il atteste, et il suffit d'y réfléchir pour y voir un gage de paix véritable. Les divisions et les luttes de ce monde n'ont-elles pas souvent leurs sources dans la division des esprits et dans la lutte des idées ? La voix donc qui sait réunir surnaturellement dans une même foi les esprits les plus élevés et les plus humbles de tant de peuples divers, indique à ceux qui sont éternellement en guerre, où est le principe de l'unité, ce grand besoin des âmes et du monde. Mais si les idées divisent souvent, les passions divisent toujours. Les violences de l'ambition, de la cupidité et de la volupté, ont poussé la société aux bords des abîmes, parce que l'indifférence pour les vrais biens et l'ignorance des joies intérieures, les seules qui soient vraies, étaient partout au fond des âmes. N'est-il donc pas un gage de paix, l'événement qui, par l'impression qu'il a produite, atteste dans tant de cœurs le retour de cette vie spirituelle qui peut seule y apaiser les ardeurs qui enfantent tous les désordres ? Enfin, ce que nous avons appelé avec raison l'apparition dans tout son éclat de la première des autorités, puisqu'elle seule parle aux intelligences et s'en fait obéir, porte en elle le remède au mal par excellence qu'on a signalé mille fois, la perte du respect pour toute autorité et la défaillance de tout pouvoir. Pourquoi, en effet, le pouvoir a-t-il défailli partout ? Pourquoi l'autorité, paternelle ou publique, n'a-t-elle plus su commander le respect ? C'est parce qu'elle l'a refusé elle-même à celle d'où toute paternité et toute puissance descend. (*Ephes.*, III, 15 ; *Rom.*, XIII, 1.) — Les chefs des familles et des États, les assemblées souveraines, ont traité Dieu comme un exilé. Disons plutôt

qu'ils l'ont traité comme un mort, n'ayant plus de foi au Dieu vivant, ni à sa parole vivante, ni à l'organe divinement constitué de la loi qui soutient toutes les autres, en les sanctionnant dans la conscience des hommes et des peuples. Ils ont ainsi bâti sur le sable, et vous savez comment l'édifice a tremblé au souffle puissant de la tempête, et comment il en redoute le retour ! Les pères des familles et les pères des nations ont alors élevé les yeux vers le ciel, ne fût-ce que par la crainte de perdre ce qu'ils possédaient sur la terre, et les esprits se sont sentis inclinés à écouter toute parole qui viendrait d'en haut. Le vicaire de Jésus-Christ vient de prononcer une de ces paroles, et si le monde s'est tu pour l'entendre, si des multitudes se sont recueillies pour la goûter, c'est un signe du retour au respect de l'autorité divine, et par conséquent à la paix des choses humaines.

Mais pourquoi ne chercher des germes de paix que dans ces signes du temps attestés par le fait d'une définition de foi, et par l'impression qu'elle a produite ? N'aurons-nous pas assez de foi nous-mêmes pour vous dire toute la vérité ? A Dieu ne plaise que nous connaissions si peu les grâces de notre ministère, pour craindre de vous instruire et de vous consoler avec toute la simplicité, la clarté et la force de la parole de Dieu : sachez donc pourquoi l'honneur rendu à Marie est surtout un gage de miséricorde et de paix : c'est que l'Eglise militante n'aura pas glorifié ainsi la Reine des cieux, sans que celle-ci s'en souvienne en mère, et en mère de Dieu. Comment pourrait-elle voir notre faiblesse faire tout ce qu'elle peut pour son amour, sans que son cœur nous le rende comme sait le rendre un tel cœur, à proportion de cette force d'intercession qu'un saint Père a si bien nommée *la toute-puissance suppliante* ?

N'en doutez pas, nous verrons de grandes choses.

Et ces grandes choses n'ont-elles pas commencé ? N'ont-elles pas commencé avec la pensée que Pie IX a conçue dans son exil, de glorifier Marie par l'acte le plus sublime de son pontificat ?

La révolution antisociale n'est-elle pas allée se briser dès lors en écumant contre le rocher de Saint-Pierre ?

Et depuis ? La vieille puissance antichrétienne qui a si longtemps menacé la civilisation, et qui, au moyen âge, n'a été que contenue au cri de *Dieu le veut*, qu'est-elle devenue ?

N'est-ce pas aujourd'hui la civilisation chrétienne qui l'aide à vivre temporairement, à la condition de mourir spirituellement par la perte de sa tyrannie sur les âmes ?

L'Orient ne se rouvre-t-il pas à la foi toujours ancienne et toujours nouvelle dont il fut le berceau ?

Le grand schisme grec, qui n'y a jamais vécu que de la confusion des deux puissances, ne s'y voit-il pas menacé, et dans

son principe et dans son plus puissant soutien ?

Et l'Asie, cette mère des peuples et de la vérité, l'Asie endormie depuis par le breuvage de l'erreur, ne se réveille-t-elle pas de nos jours, puissamment secouée à ses deux extrémités, comme pour être rendue attentive à la parole arrosée chez elle depuis trois siècles par le sang de tant de martyrs ?

Ce n'est pas tout : les nations que la foi a faites tout ce qu'elles sont dans l'Occident, et dont les plus robustes furent ses enfants prodigues, ne s'en vont-elles pas souffrir ensemble pour des résultats encore inconnus ?

L'inconnu, ne serait-ce pas l'unité ? L'unité chrétienne qui aurait maintenant embrassé les deux mondes, et pacifiquement soumis les restes de l'idolâtrie et de la barbarie, si, il y a trois siècles, elle n'avait pas été rompue ?

Et le peuple dont la vocation est aussi éclatante que son histoire, le peuple initiateur par excellence, et dont l'impulsion est universellement suivie, même par ceux qui lui résistent ; celui qui, depuis son baptême, a toujours été le premier, et dans le bien et dans le mal, ne commence-t-il pas à expier de grands crimes par de puissants exemples ?

Je ne parle pas seulement ici des innombrables œuvres de charité et de zèle, que produisent chez lui les enfants dévoués de l'Eglise, mais des actes de foi posés par ceux-là mêmes qui semblaient depuis longtemps ne professer que l'infidélité. Je parle de l'étendard de Marie qui protège ses flottes, des images de la Vierge pressées sur le cœur de ses braves, du sacrement de vie réclamé par ses grands capitaines, avec la même ardeur qu'ils ont mise à affronter la mort. Je parle des camps enfin où le prêtre, le soldat et la sœur de charité, ne font qu'une famille de héros fidèles aux souvenirs de Clovis et de saint Remi, de Charlemagne et d'Alcuin, de saint Bernard et de saint Louis, de Turenne et de saint Vincent de Paul. Je parle de la France qui dit à l'Europe de revenir avec elle à l'Eglise de Jésus-Christ, afin de l'aider à porter au reste du monde l'Evangile vivant qui seul sauve les âmes et civilise les peuples.

Et la nation restée fidèle à l'unité de l'Eglise dans l'Allemagne divisée, la grande puissance qui, malheureusement, neutralisa trop longtemps l'action sanctifiante de cette Eglise par des lois qui la couvraient de chaînes, ne s'apprête-t-elle pas (44) à briser ces chaînes et à laisser s'embrasser enfin les deux plus grandes choses que Dieu ait données à la terre : la vérité et la liberté ?

Oui : les grandes choses commencent, et

il avait vu l'avenir celui qui disait à Benoît XIV : La définition de l'Immaculée Conception sera le portique d'une grande époque (45).

Mais devenons nous-mêmes dignes de notre âge et des grâces de Dieu.

Ne soyons pas témoins de grandes choses sans en accomplir, car Dieu en veut aussi de nous. Souvenons-nous que celui qui triomphe de lui-même est le plus grand des vainqueurs (*Prov.*, XVI, 32), et n'oublions pas que la prière de celle qui a écrasé la tête du serpent a la puissance de nous obtenir cette victoire. Réjouissons-nous d'avoir une mère qui n'a jamais été vaincue et montrons que nous sommes ses enfants en esprit et en vérité. Que la joie de nos cœurs n'y reste pas captive ; qu'elle rayonne au dehors au frontispice de nos temples et aux façades de nos maisons, afin qu'au dernier de nos jours, et à l'heure suprême où la mère de grâce et de miséricorde est invoquée une dernière fois sur la terre par les enfants d'Eve, chacun de nous soit consolé par cette pensée : Le jour de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, je n'ai pas caché ma joie dans mon cœur. Le respect humain ne l'a pas enchaînée. J'ai fait un acte de foi et d'amour et j'ai confessé hautement mon amour et ma foi.

Venez donc, ô mère toujours sans tache, venez alors visiter ma pauvre âme souillée de tant de péchés, et avant de l'offrir à son juge, obtenez-lui l'humble et sincère aveu qui expie, et les larmes qui effacent tout ! Mais n'attendez pas cette heure, ô mère immaculée, pour nous obtenir la contrition de nos péchés, l'amour et la crainte de Dieu et un vrai changement de vie. Le temps s'envole, la dernière heure est incertaine, et Jésus-Christ votre divin Fils ne nous a pas dit : Préparez-vous, mais soyez prêts ! Obtenez-nous donc, ô vierge sainte, d'être prêts désormais, comme le veut notre divin Maître, et que dès à présent nos cœurs, changés et dévoués à Dieu, soient remplis de la paix qui surpasse tout sentiment (*Philip.*, IV, 7), et de l'espérance qui ne confond pas. (*Rom.*, V, 5.)

TROISIÈME CONFÉRENCE (46).

SUR L'ALLOCUTION PONTIFICALE PRONONCÉE
DANS LE CONSISTOIRE DU 9 DÉCEMBRE 1854.

Messieurs,

Vous avez lu tous l'allocution prononcée par sa sainteté Pie IX dans le consistoire du 9 décembre 1854, le lendemain du grand jour de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie. Nous ne savons si un document plus riche en graves enseignements a jamais été laissé au monde par le saint-siège. Il est, du moins, le plus pré-

(44) Ce grand fait vient d'être accompli par le concordat entre l'Autriche et le saint-siège.

(45) Léonard de Port-Maurice.

(46) Cette conférence a été lue dans une réunion particulière. N'ayant eu d'autre dessein que d'ana-

lyser l'allocution du souverain pontife, nous avons négligé les formes ordinaires, pour mieux recueillir les paroles du chef de l'Eglise, et en mieux goûter tout le sens.

cieux que nous en puissions recevoir aujourd'hui, puisqu'il nous découvre l'état actuel des esprits, les erreurs qu'il nous reste à combattre, et les armes que nous devons choisir pour aider les âmes à les vaincre. Prêtons donc l'oreille à la voix de Pierre, et gravons profondément au fond de nos cœurs les réponses apostoliques aux plus graves questions de nos temps :

I^{re} Question. — Le monde va-t-il mieux qu'au dernier siècle ? Y a-t-il progrès des esprits vers la vérité ? Se rapprochent-ils de la foi ?

Réponse. — « Nous avons toujours à gémir sur l'existence d'une race impie d'incrédulés, qui voudraient, s'il était possible, exterminer tout culte religieux ; et on doit mettre principalement dans cette classe les affiliés des sociétés secrètes, qui, unis entre eux par un pacte détestable, ne négligent aucun moyen pour bouleverser, détruire, par la violation de tous les droits, la religion et l'Etat ; hommes sur qui tombent, sans aucun doute, ces paroles du divin Réparateur : *Vous êtes les enfants du démon et vous voulez faire les œuvres de votre Père.* (Joan., VIII, 44.) A part ces hommes, il faut avouer que la perversité des incrédules inspire généralement de l'horreur, et qu'il y a dans les esprits, une certaine disposition à se rapprocher de la religion et de la foi.... »

Puis en parlant du sentiment d'admiration qu'éprouvent, pour l'Eglise, bien des hommes élevés dans des préjugés contraires, le saint père ajoute : « C'est là un bien considérable, V. F., et comme une sorte de progrès vers la vérité. »

Ces paroles sont bien remarquables dans la bouche du vicaire de Jésus-Christ. Les successeurs de saint Pierre, oubliant, à l'exemple de l'Apôtre, le bien qui est fait pour ne penser qu'au bien à faire et aux maux qui restent à guérir : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum* (Philip., III, 13), ont accoutumé l'Eglise à entendre d'eux des accents de douleur qui font écho à cette plainte de saint Paul : *Quelle âme souffre scandale sans que j'en sois consumé d'affliction ?* (II Cor., XI, 29) et rarement ils ont mêlé à ces gémissements du zèle, d'autres paroles semblables à celles que nous venons de citer. Il faut donc que le mouvement du retour de l'incrédulité vers la foi soit bien réel, il faut qu'il soit en vérité un des signes du temps, pour que le chef de l'Eglise le constate comme il vient de le faire.

II^e Question. — Mais d'où vient cette disposition des esprits à se rapprocher de la religion, cette sorte de progrès vers la foi ?

Réponse. — « Soit qu'on doive en rapporter la cause à l'atrocité des forfaits commis principalement dans le siècle précédent, forfaits qu'il faut attribuer à l'incrédulité et qu'on ne peut se rappeler sans frémir, soit la crainte des troubles et des révolutions qui ébranlent si malheureusement et désolent les Etats et les nations ; soit enfin l'action de cet Esprit divin qui souffle où il veut, il est évi-

dent que le nombre de ces malheureux qui se vantent et se glorifient de leur incrédulité est aujourd'hui diminué ; tandis que nous entendons de temps en temps faire l'éloge de l'honnêteté de la vie et des mœurs, et nous voyons un sentiment d'admiration s'élever dans les âmes pour la religion catholique dont l'éclat brille à tous les yeux comme la lumière du soleil. »

Parmi les causes de ce mouvement de retour vers la foi, le souverain pontife en indique donc quatre : le souvenir des excès produits par l'incrédulité du XVIII^e siècle ; la crainte des horreurs dont la révolution sociale et toujours antichrétienne a menacé le monde ; l'éclat de la perpétuité de l'Eglise qui attire à elle tous les yeux, comme la lumière au milieu des ombres des opinions humaines qui se dissipent ; enfin et surtout, le souffle de Dieu qui semblait s'être retiré d'un monde superbe et ingrat, et qui lui revient encore, en le voyant désabusé de sa force par l'expérience de sa faiblesse. — Tout ce qui lui était une occasion d'enflure n'a-t-il pas été confondu, la puissance, la science, le bien-être ? La puissance par de grandes chutes, quand elle se croyait assise au-dessus de toute crainte ; la science par ses propres découvertes où elle a vu face à face, dans les profondeurs du ciel et de la terre, des peuples et des langues, la vérité manifeste de cette révélation dont elle s'était tant moquée ; le bien-être par l'apparition d'un fantôme inconnu mais trop réel, le paupérisme qui arrache à l'économie politique l'aveu de son impuissance.

Or, celui qui résiste aux superbes, parle aux cœurs humiliés, et il semble que sa voix commence à s'en faire entendre, car s'ils ne croient pas encore, ils admirent du moins la puissance spirituelle que rien n'ébranle ; la vérité catholique qui seule de toutes les doctrines religieuses résiste à l'épreuve de la science ; la charité catholique qui sans autre théorie que son cœur, offre au monde, pourvu qu'il la laisse faire, plus de dévouements qu'il n'en faut pour répondre à toutes ses misères. — Cette admiration, sans doute, n'est pas même le commencement de la foi, mais c'est un bien considérable, parce que c'est un acte de sincérité, et que la sincérité dispose à la foi.

III^e Question. — Y a-t-il d'autres obstacles au plein retour des esprits égarés par l'incrédulité ?

Réponse. — Oui, « il reste encore bien des obstacles qui détournent les hommes de s'attacher tout à fait à la vérité, ou qui du moins les retardent. » — Et quels sont ces obstacles ? — Les principaux sont : Chez les puissants la confusion des deux puissances ; chez les savants, l'erreur qu'on est convenu d'appeler le rationalisme, et qui pour être affaiblie, n'est pas encore vaincue ; chez un plus grand nombre, l'indifférence religieuse qui propage toujours cette maxime insensée que le chemin de la vérité et du salut est dans toutes les religions.

IV^e Question. — Qu'entendez-vous par la confusion des deux puissances ?

Réponse. — « Parmi ceux qui sont chargés de la direction des affaires publiques, il en est beaucoup qui prétendent favoriser et professer la religion, qui lui prodiguent leurs éloges, qui la proclament utile et parfaitement appropriée à la société humaine ; mais qui n'en veulent pas moins régler sa discipline, gouverner ses ministres, s'ingérer dans l'administration des choses saintes ; en un mot, ils s'efforcent de renfermer l'Eglise dans les limites de l'Etat, de la dominer, elle qui cependant est indépendante, qui, selon l'ordre divin, ne peut être contenue dans les bornes d'aucun empire, mais s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre et embrasser dans son sein tous les peuples et toutes les nations pour leur montrer le chemin de l'éternelle félicité.... Puissent ceux qui combattent la liberté de la religion catholique reconnaître enfin combien cette religion est utile à la chose publique, elle qui, au nom de la doctrine qu'elle a reçue du ciel, propose et inculque à chaque citoyen les devoirs qu'il a à remplir ! Puissent-ils enfin se persuader ce qu'écrivait jadis à l'empereur Zénon notre prédécesseur saint Félix ; qu'il n'est rien de plus utile aux princes que de permettre à l'Eglise de suivre ses lois (47), car cela leur est salutaire en ce que, dans les choses de Dieu, ils s'efforcent de subordonner leur volonté royale aux ministres du Christ et non de la mettre au-dessus d'eux. »

La confusion des deux puissances, ou la domination exercée sur la puissance spirituelle par la puissance temporelle, dans les choses mêmes de la religion, est l'erreur sociale du paganisme, nécessairement renouvelée par les grandes hérésies et les grands schismes. — Toute société qui veut vivre doit vivre sous une autorité. Toute Eglise donc qui se révolte contre l'autorité spirituelle ou divine (c'est tout un, puisqu'il n'y a d'autorité vraiment spirituelle que celle qui est instituée de Dieu) est obligée pour vivre, de s'écrier : *Non habemus regem nisi Cæsarem* (Joan., XII, 15), et de se jeter dans les bras de César. Voyez le protestantisme en Allemagne, en Angleterre, dans le Nord ; le schisme en Orient et en Russie, etc.

La distinction des deux puissances, au contraire, est l'un des fondements de la civilisation chrétienne ; l'une des conditions essentielles de la catholicité, ce grand signe de la vérité, et le véritable appui de la seule liberté de conscience qui ne soit pas sans règle, la seule par conséquent qui, à la longue, soit praticable ; la seule aussi qui soit ferme dans sa résistance passive à l'oppression, parce qu'elle est organisée par une force vitale indépendante d'un autre pouvoir. Ce n'est pas la seule liberté vraie que la distinction des deux puissances favo-

rise ; quand le pouvoir spirituel est libre et agit avec toute la force de sa liberté, les libertés publiques ont dans les consciences soumises à l'autorité spirituelle un contre-poids qui les rend possibles et durables. Moins la foi règne, au contraire, plus le sabre doit régner, et la société osciller entre la révolte et la compression. La liberté de l'Eglise est ainsi le salut des peuples et des rois.

V^e Question. — N'y a-t-il pas de rapport entre l'erreur qui confond les deux puissances, et l'erreur du rationalisme ?

Réponse. — Avant de répondre directement à cette question, écoutons le souverain Pontife sur le rationalisme lui-même : « Il est des hommes distingués par leur érudition qui, tout en avouant que la religion est le don le plus excellent que Dieu ait accordé aux hommes, font néanmoins un si grand cas de la raison humaine et l'exaltent à un degré tel, que par la plus grande des folies, ils se figurent qu'elle doit être égalée à la religion elle-même. Par suite de cette vaine opinion de leur part, les sciences théologiques leur semblent devoir être traitées de la même manière que les sciences philosophiques ; tandis que les premières reposent pourtant sur les dogmes de la foi, lesquels l'emportent surtout en fermeté et en solidité, et que, d'autre part, les dernières sont développées et mises en lumière par la raison, qui est ce qu'il y a de plus incertain, vu qu'elle change suivant la diversité des esprits et qu'elle est sujette à des déceptions et des illusions sans nombre. Ainsi l'autorité de l'Eglise se trouvant rejetée, le plus vaste champ s'est ouvert à toutes les questions les plus difficiles et les plus abstraites, et la raison de l'homme, confiante dans ses faibles forces, se donnant plus librement carrière, est tombée dans les plus honteuses erreurs, que nous n'avons ni le temps ni la volonté de retracer ici, puisque vous les connaissez et les avez constatées parfaitement, et qui ont aussi produit, pour la religion et dans l'ordre civil, les plus pernicioeux effets. C'est pourquoi il faut faire voir à ces hommes qui élèvent plus qu'il ne convient les forces de la raison humaine, que cela est contraire à cette maxime très-vraie du docteur des nations : *Si quelqu'un pense qu'il est quelque chose, alors qu'il n'est rien, il se trompe lui-même.* (Galat., VI, 3.) Il faut leur démontrer combien c'est un trait d'arrogance que de chercher la raison dernière des mystères que, dans l'excès de sa clémence, Dieu a daigné nous révéler, et d'oser se les approprier et les embrasser par l'impuissante et étroite raison de l'homme, puisqu'ils dépassent de très-loin les forces de notre intelligence, laquelle, suivant la parole du même apôtre, doit être captivée sous l'obéissance de la foi.

« L'on ne peut douter encore que cette

(47) Un grand prince, on le sait aujourd'hui, a entendu cette voix et s'y est confié. C'est un grand exemple donné à l'Europe.

classe de partisans ou plutôt d'adorateurs de la raison humaine, qui s'en font comme une maîtresse sûre, et sous sa conduite se promettent toute espèce de bonheur, n'ait oublié de quelle grave et cruelle blessure la faute du premier père a frappé la nature humaine, puisque tout à la fois l'esprit a été rempli de ténèbres et la volonté inclinée vers le mal. C'est pour cela que les plus célèbres philosophes de l'époque la plus reculée, quoiqu'ils aient excellemment écrit un grand nombre de choses, ont cependant souillé leurs doctrines de très-graves erreurs; de là encore ce combat continuel que nous éprouvons en nous, dont parle l'Apôtre : *Je sens dans mes membres une loi qui répugne à la loi de mon esprit.* (Rom., VIII, 23.) Maintenant qu'il est constant que la tache originelle propagée à tous les descendants d'Adam a affaibli la lumière de la raison, et que le genre humain a fait une chute très-malheureuse de l'état primitif de justice et d'innocence, qui trouvera la raison suffisante pour arriver à la vérité? Qui niera qu'au milieu de si pressants dangers, et de l'infirmité si grande qui a atteint ses forces, afin de ne point tomber, et de n'être point renversé, il ait besoin, pour son salut, des secours de la religion divine et de la grâce céleste? Or, ces secours, Dieu les donne dans sa très-grande bonté à ceux qui les demandent par une humble prière, selon qu'il est écrit : *Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles.* (Jac., IV, 6.) C'est pourquoi le Christ Notre-Seigneur, s'adressant un jour à son Père, déclara que les mystères les plus profonds des vérités n'avaient point été manifestés aux prudents et aux sages de ce siècle, qui s'enorgueillissent de leur génie et de leur science, et n'admettent point que l'obéissance de la foi soit plus excellente, mais au contraire, aux hommes humbles et simples qui s'appuient et se reposent sur l'oracle de la foi divine. (Matth., XI, 23.) Il importe que vous inculquiez ce salutaire enseignement aux esprits de ceux qui exagèrent la puissance de la raison humaine au point qu'ils osent, par son secours, scruter et expliquer les mystères eux-mêmes, entreprise la plus inepte et la plus insensée de toutes; efforcez-vous de les détourner d'une si grande perversité d'esprit, en leur faisant voir que la Providence n'a rien donné de plus excellent aux hommes que l'autorité de la foi divine, que c'est en elle qu'ils trouveront comme un flambeau dans les ténèbres, un guide à suivre pour arriver à la vie; qu'elle est d'une absolue nécessité pour le salut, puisque sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, et que celui qui n'aura point cru sera condamné. »

Et plus loin le saint-père ajoute, en parlant de l'Immaculée Conception :

« La grandeur de ce privilège servira puissamment à réfuter ceux qui prétendent

que la nature humaine n'a pas été détériorée, par suite de la première faute, et qui exagèrent les forces de la raison pour nier ou diminuer le bienfait de la religion révélée. Fasse enfin la bienheureuse Vierge, qui a vaincu et détruit toutes les hérésies, que soit aussi entièrement déracinée et effacée cette pernicieuse erreur du rationalisme, qui, à notre malheureuse époque, ne tourmente pas seulement la société civile, mais qui afflige encore si profondément l'Eglise! »

Qu'est-ce donc que le rationalisme?

C'est la doctrine qui exagère les forces de la raison et de la nature, les déclare suffisantes pour conduire l'homme à sa fin, et nie la révélation et la grâce; — ou du moins, n'en reconnaît pas toute la nécessité.

Nous répondons ainsi, parce qu'il y a deux degrés de rationalisme : celui qui nie, et celui qui diminue le bienfait de la religion révélée, selon les expressions du chef de l'Eglise. Les rationalistes qui nient la révélation se subdivisent en matérialistes et athées, en panthéistes et en déistes.

Le matérialisme est la doctrine de la confusion de la matière et de l'esprit. Il ne voit dans la raison elle-même qu'une faculté de la matière, et n'assigne d'autre fin à l'homme qu'une fin animale. On comprend que le matérialisme trouve la raison humaine suffisante pour conduire l'homme à une pareille fin. Mais il est superflu de réfuter cette erreur enfantée par la peur de la justice de Dieu, et contre laquelle protestent tous les siècles et toutes les consciences.

Le panthéisme est la doctrine de la confusion de Dieu et du monde. C'est le paganisme, l'idolâtrie philosophique. Il adore dans l'homme la manifestation la plus élevée de la divinité, quand il n'adore pas les esprits ou les démons (48), et pour lui, les révélations divines sont les révélations humaines. C'est le rationalisme par excellence, poussé jusqu'à l'apothéose de la raison. On voit que la responsabilité de l'homme devant le Dieu-grand-tout dont l'homme lui-même est le plus noble membre, n'a pas plus de sens pour le panthéisme que pour le matérialisme, et que le panthéisme n'est au fond qu'un athéisme déguisé. La conscience de l'humanité tout entière proteste encore contre ces coupables abstractions où l'orgueil s'évanouit (49).

Le déisme reconnaît l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté de l'homme et sa responsabilité devant Dieu; mais sur Dieu, sur l'homme, la fin de l'homme et les moyens de l'atteindre, il ne veut absolument entendre que lui-même, que la raison humaine. Entre Dieu et l'homme, il n'y a pour le déiste d'autres relations que les aspirations de notre esprit et de notre cœur, sans autre réponse de la part de Dieu que

(48) *Omnes dii gentium daemonia.* (Psal. XCV, 5.)

(49) *Evenerunt in cogitationibus suis.* (Rom., I, 21.)

ses œuvres. Le Dieu du déiste est un Dieu muet et absent. Il a jeté l'homme sur la terre sans lui rien dire. Il a mis son enfant au monde, et père dénaturé, il ne s'est plus occupé d'en faire l'éducation.

L'humanité tout entière proteste de nouveau contre ce blasphème. Toujours et partout elle a cru à son éducation divine, aux relations positives et vivantes de Dieu avec le monde. Le besoin d'entendre la voix de Dieu sur les choses de Dieu qui sont en même temps les grandes choses de l'homme, les questions finales, est tellement inhérent à notre nature (50), que lorsque des hommes, par leur faute ou celle leurs pères, ont perdu ou abandonné la révélation véritable, ils en ont aussitôt poursuivi les ombres. Le déisme est fondé sur la négation de deux faits incontestables : du fait intérieur que nous venons de rappeler, le besoin pour l'homme d'entendre la voix de Dieu et d'être assuré par elle de sa destinée ; et du grand fait extérieur qui répond au premier et domine toute l'histoire humaine, la révélation primitive et perpétuelle du salut en Jésus-Christ et dont toutes les fables elles-mêmes ne sont que le mirage.

Les rationalistes du second degré, ceux qui ne nient pas le bienfait de la religion révélée, mais le diminuent, se subdivisent aussi en deux catégories : les premiers admettent que la religion est utile, mais non nécessaire, du moins aux sages qui, selon eux, peuvent atteindre par la raison à toutes les vérités nécessaires ; et arriver à leur fin par les seules forces de la nature. Ce sont eux qui soumettent les vérités divines elles-mêmes au contrôle de leur raison.

Les seconds admettent que la religion révélée est nécessaire à tous pour connaître les vérités de l'ordre surnaturel et les moyens d'arriver à la fin suprême de l'homme, mais ils n'admettent pas la nécessité de la révélation pour nous découvrir pleinement, sûrement et aisément, toutes les vérités de la religion naturelle, ni la nécessité de la grâce, pour observer toute la loi naturelle, et vaincre en nous tout ce qui se révolte contre elle. (*Rom.*, VII, 23.)

Tous, les déistes et les rationalistes mitigés dont nous venons de parler, semblent s'ignorer eux-mêmes et oublier la faiblesse de leurs lumières et de leurs forces ; tous semblent étrangers à l'histoire des égarements de l'esprit humain, égarements lamentables jusque chez les génies les plus privilégiés, lorsqu'ils ont été sourds à la voix de Dieu ; tous oublient ce que leur rappellé Pie IX : « la grave et cruelle blessure faite à la nature humaine par la faute originelle, et combien l'esprit de l'homme a été rempli de ténèbres et sa volonté inclinée vers le mal. » Tous enfin auraient besoin de lire à genoux ces admirables paroles du plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes :

« Seigneur, mon Dieu, qui m'avez créé à

votre image et à votre ressemblance, accordez-moi cette grâce dont vous m'avez montré l'excellence et la nécessité pour le salut, afin que je puisse vaincre ma nature corrompue, qui m'entraîne au péché et à la perdition.

« Car je sens en ma chair la loi de péché qui contredit la loi de l'esprit (*Rom.*, VII, 23), et me traîne comme un esclave pour que j'obéisse aux sens en une infinité de choses ; et je ne puis résister à leurs convoitises, si votre sainte grâce ne m'assiste en répandant ses ardeurs dans mon âme.

« On a besoin de votre grâce et d'une grande grâce pour triompher de la nature toujours inclinée au mal dès l'enfance. (*Gen.*, VIII, 21.)

« Car la nature était tombée par Adam le premier homme, et ayant été viciée par le péché, la peine de cette tache a passé dans tous les hommes ; en sorte que cette même nature, que vous avez créée dans la justice et la droiture, ne rappelle plus que la faiblesse et le dérèglement de la nature corrompue, parce que laissée à elle-même, son propre mouvement la porte au mal et vers les choses de la terre.

« Le peu de vigueur qui lui est resté est comme une étincelle cachée sous la cendre.

« Et c'est là cette raison naturelle, environnée de profondes ténèbres, sachant encore discerner le bien du mal, le vrai du faux ; quoiqu'elle soit impuissante à accomplir tout ce qu'elle approuve, et qu'elle ne jouisse plus de la pleine lumière de la vérité, ni de l'intégrité de ses affections. » (*Imit.*, III, 55.)

Cette parole qui redit à tous les hommes, aux rationalistes aussi, ce qu'ils sont et ce qu'ils éprouvent, cette traduction humaine du gémissement que produit en nous tous le souffle de la grâce divine et l'expérience de nos misères, vaut mieux que toutes les argumentations. Nous sommes non-seulement convaincus, mais certains, que tout rationaliste non obstiné, en lisant ce passage de l'*Imitation* (surtout s'il le lisait à genoux *in spiritu*), confesserait intérieurement la vérité de cette divine doctrine.

En attendant, il faut combattre les prétendues raisons sur lesquelles l'erreur cherche à s'appuyer. La principale de ces raisons apparentes est un mensonge, une calomnie contre la foi. Le rationalisme prétend que la foi demande le sacrifice de la raison, et qu'elle veut être reçue *sans examen* ; tandis que trop souvent, sinon toujours, c'est lui qui refuse à la foi l'*examen* qu'elle sollicite.

La religion chrétienne se présente à la raison avec ses lettres de créance écrites sur son front par le doigt du Dieu vivant, c'est-à-dire avec ses caractères qui sont des faits, faits constants, publics, manifestement surhumains. Ils sont en grand nom-

(50) Voyez plus haut, col. 687, 688.

bre ces caractères, ces signes divins, ces sceaux inimitables dont Dieu a marqué son œuvre. Qu'il nous suffise de rappeler son unité triomphante du temps qui détruit tout, de l'espace qui divise tout, des idées qui changent tout, et qui s'appelle perpétuité, universalité, immutabilité. L'unité de la religion chrétienne avant et après Jésus-Christ ou la perpétuité de la foi depuis la création, la chute et la promesse, n'est-elle pas un fait visible comme le peuple prodigieux qui en est le témoin dispersé sur toute la terre? L'impuissance des siècles et des hommes à rien changer à ce que Jésus-Christ n'est pas venu changer lui-même, mais accomplir (*Matth.*, V, 17), cette impuissance à l'égard du christianisme, des forces qui altèrent tout le reste, n'est-elle pas un fait? La catholicité de l'Eglise n'est-elle pas éclatante comme le soleil? Le nationalisme caractérise toutes les sectes; les plus puissants des faux cultes n'ont jamais été que des cultes de race; et les plus grandes philosophies, que des écoles dont les maîtres ont rarement formé deux disciples qui fussent d'accord; et voici que Jésus-Christ dit à douze apôtres: Allez à tous les siècles et à tous les peuples: Je suis avec

vous. Et ils vont, et la catholicité de l'apostolat n'est pas moins manifeste que sa perpétuité. Seule sur la terre, l'Eglise tend ses bras à toutes les nations; seule, elle répand sa parole et son sang sur toutes les terres; seule, elle a des enfants chez tous les peuples; seule, elle fait chanter son symbole dans toutes les langues. Si les philosophies n'ont jamais réuni deux esprits, ni les schismes deux nations, ni les faux cultes deux races, qu'est-ce donc que cette autorité enseignante, cette Eglise dans le sein de laquelle je vois s'embrasser, et les écoles, et les races, et les peuples? De tous les miracles opérés par Jésus-Christ et les apôtres pour faire naître et croître la foi: *Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis* (*Marc.*, XVI, 40), le plus grand, sans contredit, est l'arbre même de la catholicité qui couvre l'univers. Ce miracle atteste ceux qui l'ont produit et les remplace, et c'est par lui et en lui que Jésus-Christ nous dit toujours ce qu'il a dit une fois: *Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres.* (*Joan.*, X, 38) (51).

Jésus-Christ ne demandait donc pas la foi sans examen. Il voulait être cru sans doute, mais après avoir prouvé que Dieu parlait

(51) Nous avons rencontré des esprits qui croyaient infirmer la puissance de ce fait, en disant: Mais une partie de l'Afrique et de l'Amérique est encore soumise à l'idolâtrie, la plus grande partie de l'Asie au bouddhisme et au brahmanisme, et plusieurs régions de l'Orient à l'islamisme: où donc est la catholicité? — Nous voulons fortifier encore cette objection sans portée contre le fait que nous avons signalé, et nous dirons: qu'était devenue la catholicité de la vraie religion avant l'Incarnation? L'universalité des nations n'avaient-elles pas corrompu leurs voix et oublié le culte du Dieu vivant, comme à l'époque où Dieu sembla se repentir d'avoir créé l'homme et fit périr le genre humain dans les eaux de sa justice? — Cette objection porte à faux: L'universalité ou la catholicité qui est essentielle à la vérité, est une catholicité de nature et de puissance (nous l'expliquerons), universalité qui n'implique ni la destruction de la liberté de l'homme, qui peut toujours résister à la vérité, ni la destruction par un miracle continu du mode naturel de transmission de la vérité par l'éducation, et qui, par conséquent, n'empêchera jamais l'abus de la liberté par lequel des pères coupables brisent avec la vérité et la transmettent mutilée et altérée à leurs enfants. La toute-puissance de Dieu respecte toujours cette sorte de toute-puissance de l'homme qu'on appelle la liberté. Elle ne la viole jamais, mais finalement elle la juge. On comprend donc que l'Eglise ne peut pas prétendre à plus de puissance que Jésus-Christ lui-même qui, en ressuscitant les morts et en sortant lui-même du tombeau, n'a pas arraché la foi à ceux qui l'avaient la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. (*Joan.*, III, 19.) On comprend aussi que chez les peuples élevés dans l'erreur, les plus grands coupables sont ceux qui les y ont entraînés, et qu'il peut y avoir chez ces peuples bien des âmes dans l'ignorance invincible de la vraie foi et qui lui appartiennent (à l'âme de l'Eglise, selon l'expression théologique) s'ils font ce qui est en eux avec le secours de la grâce que Dieu ne refuse à personne, et sont par conséquent dans la disposition d'embrasser la vérité tout entière si elle leur était annoncée. Mais ces deux questions 1° de la

puissance de la liberté qui résiste à la vérité (puissance qui se personifie surtout dans les chefs coupables des nations, dans l'autorité tyrannique des persécuteurs); 2° de la bonne foi de ceux qui ignorent la vraie religion révélée; ces deux questions ne touchent pas même le grand fait que nous avons signalé. — Nous disons qu'il est de la nature de la vraie religion de vouloir être le bien commun de tous les peuples; qu'elle montre une puissance de catholicité qui n'appartient pas à l'erreur; et que l'Eglise seule manifeste cette nature et cette puissance. Est-il vrai, oui ou non, que jamais, ni nulle part, on a vu, ce qui est en elle, une puissance enseignante qui tend ses bras à toutes les nations et embrasse véritablement ses enfants chez tous les peuples, sous tous les climats, dans les deux mondes? Avez-vous vu jamais les apôtres de l'islamisme, du bouddhisme, du brahmanisme ou de l'idolâtrie? L'idée même de la catholicité ou de l'amour de l'homme pour l'homme, de l'amour de tous les enfants de Dieu leur est-elle jamais venue? Et où est-elle, dites-le moi, la terre si ignorée ou si barbare qui n'ait été l'objet des ardents désirs de l'apostolat catholique, et où sa parole n'ait été répandue avec son sang? Ne voyez-vous pas là la vérification de ce mot sans pareil: *Enseignez toutes les nations, je suis avec vous?* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Maintenant, je vous en supplie, rentrez en vous-mêmes: N'y rencontrez-vous pas le fait que nous constatons tout à l'heure, le besoin d'entendre la voix de Dieu sur les questions finales, les questions religieuses, les questions divines? — Si vous ne l'avez pas, je n'ai plus rien à vous dire: j'attendrai l'aven de votre conscience. — Si vous l'avez, nous aurons bientôt trouvé Dieu. Vous avez besoin d'entendre sa voix. Eh bien, où parle-t-elle? Elle ne doit pas ressembler à celle des hommes, mais se faire reconnaître à son ton d'amour et de puissance, *sicut potestatem habens* (*Matth.*, VII, 29), et à son grand caractère d'unité. Si ce n'est pas celle qui a parlé à tous les siècles et qui parle à tous les peuples, où sera-t-elle donc? Toutes les consciences la réclament, tous les temps et tous les lieux la leur renvoient, et vous la cherchez encore?

en lui : *Non creditis quia ego in Patre et Pater in me est? alioquin propter opera ipsa credit.* (Joan., XIV, 10.) Il fait toujours la même chose en nous parlant par l'organe manifestement marqué de son divin caractère, et quand nous faisons cet acte de foi : Je crois tout ce que l'Eglise nous propose à croire parce que Dieu l'a révélé; nous exprimons en même temps le motif de notre foi, la véracité infinie de Dieu, et le motif de crédibilité (52) pour la raison des sages et des simples, l'autorité de l'Eglise marquée au fond du sceau de sa mission.

Ceux qui, pour croire aux vérités révélées, n'examinent pas d'abord si elles le sont ou si Dieu a parlé, mais veulent examiner si Dieu a bien dit, ne sont pas les disciples de la vraie liberté d'examen, mais de l'abus de cette liberté, ou de l'examen sans raison. Comment ! l'Eglise vient à eux et leur dit : regardez-moi et écoutez-moi : ma doctrine parlera à votre cœur et répondra à tous ses mystères, et mes titres authentiques, mes caractères vous découvriront ma mission — vous verrez que je ne suis que l'organe du grand témoin descendu des cieux. — Et eux, au lieu de chercher et de reconnaître ce témoignage, le seul compétent sur les choses divines, se tournent de l'autre côté, et exigent la démonstration intrinsèque de chacun des mystères? Eux qui admettent, sur le témoignage de leurs sens, les mystères de la nature dont ils ne comprennent pas le moindre, ne se contentent pas du témoignage de Dieu sur les mystères de Dieu ! Et le rationalisme se croit rationnel !

Ce qui est rationnel, c'est de chercher sur les choses de Dieu le témoignage de Dieu, de le reconnaître à son caractère et de s'y attacher par la foi : *Qui credit habet testimonium Dei in se.* (1 Joan., V, 10.)

Ce n'est pas, cependant, qu'il faille rejeter tout examen des vérités divines en elles-mêmes, mais cet examen n'a pas lieu pour nous mener à la foi. Nous croyons sur le témoignage de Dieu tout ce qu'il nous révèle, et si nous examinons ensuite attentivement ces vérités adorables, ce n'est pas avec l'orgueilleuse prétention de les comprendre pleinement (que comprenons-nous ainsi ?) mais de les mieux connaître et d'en mieux saisir les divines harmonies entre elles, avec la nature et l'humanité. Cette espèce d'examen ne précède pas la foi comme l'autre, mais le suit pour nous conduire à l'intelligence ou à la science de la foi : *Fides quærens intellectum.* Tous ne sont pas tenus d'acquiescer cette science de la foi, mais tous ont besoin de sa lumière, douce lumière qui ne doit pas être fixée en elle-même pour répandre son jour divin sur nos devoirs et nos espérances.

Résumons-nous : Le rationalisme résiste au fait intérieur qu'attestent toutes les consciences, au besoin de la parole et du secours de Dieu. Il ne résiste pas moins au

grand fait extérieur qui y répond divinement : la religion révélée toujours ancienne et toujours nouvelle. En y résistant, il résiste à la raison qui reconnaît dans ce fait vivant les caractères de l'autorité divine qu'elle cherche, et qui n'ont jamais été communiqués sur la terre à aucune autre. Pour justifier cette double résistance à la bonne foi et au bon sens, il cherche des prétextes et il en trouve. Le principal est celui qui fait attribuer à la vraie religion la prétention d'être crue sans raison et à l'aveugle. Nous venons d'en montrer l'inanité, en prouvant que le seul examen que la foi repousse est celui qui est repoussé par la raison elle-même.

Nous pouvons résoudre maintenant la question posée plus haut : y a-t-il un rapport entre le rationalisme et l'erreur sociale qui confond les deux puissances ?

Il y en a un, sans doute, ou plutôt c'est la même erreur sous deux rapports. Le rationalisme est aussi la confusion de deux puissances, la puissance de la raison humaine et celle de la raison divine; la doctrine de la confusion des deux puissances n'est que le rationalisme social.

La raison est une puissance naturelle et le pouvoir civil aussi. Tous les deux ont des droits et des devoirs, la raison de diriger l'homme, le pouvoir de diriger la société. Mais l'homme n'a pas seulement une fin naturelle et temporelle. Il a une fin dernière, véritable fin des fins à laquelle toutes les autres doivent se rapporter comme au but suprême de la vie. C'est pour se diriger à cette fin qui dépasse le temps que la raison de l'homme cherche celle de Dieu et s'y attache par la foi après l'avoir trouvée. Elle la cherche aussi (nous l'avons vu), pour être guérie, car elle est et se sent blessée intérieurement et ne jouit plus pleinement de sa propre lumière. La foi est donc nécessaire à la raison, 1° pour la guérir et 2° pour l'élever à cette fin sublime que Dieu a donnée à l'homme et qu'il ne lui est pas permis de négliger sans se perdre. S'il ne va pas jusqu'à Dieu, il tombera dans l'abîme. C'est donc pour être fidèle à sa destinée, que la raison cherche la foi et s'y unit. L'accord de la raison et de la foi résume toute la loi de son intelligence, comme l'accord de sa volonté et de la grâce, cette chaleur vivifiante de la lumière intérieure de Dieu, résume toute la loi de son cœur.

Transportez ces vérités dans le domaine social et vous aurez la loi sociale.

La société civile existe pour aider l'homme à atteindre sa fin temporelle, la félicité temporelle, autant qu'elle est possible en ce monde; mais la société ne peut pas prendre l'homme à demi, et faire abstraction de sa destinée finale. La société civile doit donc être en harmonie avec la société religieuse instituée par Dieu pour aider les hommes à atteindre leur dernière et véritable fin. Mais comme la raison a besoin de la foi

(52) Motif de crédibilité, c'est-à-dire : fait qui prouve, fait qui fait voir que Dieu a parlé.

sous deux rapports, c'est-à-dire pour être guérie et élevée, l'autorité temporelle a besoin aussi de l'autorité religieuse pour être soutenue et élevée. La force est faible, même pour l'ordre public, sans l'autorité qui parle aux âmes, et la raison d'Etat est absolument impuissante à diriger l'homme à sa destinée suprême. De là la distinction et l'accord des deux puissances, comme la distinction et l'accord de la nature et de la grâce, de la raison et de la foi.

On dira peut-être que l'accord des deux puissances, c'est l'abandon du grand principe de la tolérance? En le disant, on se tromperait. La tolérance n'est pas l'indifférence. L'indifférence est fondée sur cette pitoyable erreur : Qu'il n'y a pas de certitude religieuse, qu'il n'y en a, ni pour l'homme, ni pour la société! Erreur pitoyable, disons-nous, car elle suppose dans l'homme qui jouit de la certitude dans tous

(53) Cette erreur n'est pas vieille, et cependant elle a des rides. Le doute, il est vrai, a toujours occupé des esprits malades, mais son règne plus général ne date pas de longtemps, et déjà nous le voyons menacé de toutes parts. Nous avouons qu'il a répandu de grandes ombres sur les questions que tout homme doit savoir résoudre fermement ; mais comment a-t-il pu réussir ainsi à les laisser dans les ténèbres? En voulant les scruter à la faible lueur du flambeau de l'esprit humain, quand il faut la lumière du jour pour pénétrer dans ces profondeurs. Nous l'avons vu.

(54) Il nous semble entendre ici le cri de joie des prétendus disciples de la liberté d'examen. Ah ! nous le tenons, diront-ils, *habemus confitentem reum!* Il ne veut que la tolérance, et encore une tolérance relative à la nature des erreurs et des circonstances, mais il ne veut pas la liberté absolue de conscience, la grande conquête de notre droit public!

Rép. — L'indifférence religieuse est une infirmité de l'âme : c'est le fruit du doute ou de l'incrédulité. L'indifférence complète n'est, au fond, que le mépris de toute religion positive, car celui qui prétend respecter non-seulement les personnes, mais les doctrines contradictoires (le pour et le contre, le oui et le non), donne la preuve certaine qu'il les méprise également toutes comme des futilités.

La tolérance n'est pas une infirmité de l'âme, mais une vertu, quand elle ne procède pas de la faiblesse, mais de la charité et de la prudence, qui font souffrir avec douceur une chose mauvaise que l'on espère mieux guérir qu'on ne l'irritant pas.

Nous devons à l'histoire écrite depuis deux ou trois siècles, et si bien définie par le comte de Maistre : *La conjuration contre les faits*, d'ignorer que le protestantisme, loin d'avoir été un principe de tolérance, a été dès l'origine et pendant trois siècles l'intolérance même. Voyez sur ce sujet le dernier ouvrage d'Auguste Nicolas : *Le protestantisme et toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme.* (Liv. III, ch. 2, *Du protestantisme par rapport à la tolérance.*)

Quant à l'incrédulité ou au philosophisme, il n'est permis à personne d'ignorer ses violences. Elles sont encore chaudes et ne demandent qu'à revivre. — La tolérance est un mot que le philosophisme devrait rougir de prononcer, si le philosophisme savait rougir.

Mais c'est aussi à la conjuration historique contre

les autres ordres de ses connaissances, la privation de ce bien dans l'ordre des vérités qu'il lui importe le plus de connaître, celles qui regardent sa fin, le but de sa vie. La religion a pour objet le principe, la voie et la fin de l'homme, et il est tout simplement absurde d'affirmer que l'homme ne peut savoir avec certitude, ni d'où il vient, ni où il va, ni par où il atteindra le terme de sa route (53). Mais s'il est impossible à l'homme sensé d'être indifférent sur ces questions, ne peut-il les résoudre avec certitude sans être intolérant pour ceux qui se trompent? Tolérer, c'est souffrir avec douceur l'erreur qu'on cherche à dissiper, le mal qu'on cherche à guérir. La tolérance est une vertu pour l'homme et pour l'état un devoir dont l'accomplissement doit être réglé selon la nature des erreurs, et l'état des esprits et des sociétés (54), et qui n'a rien de commun avec l'indifférence religieuse.

les faits que nous devons notre ignorance sur l'histoire de l'Eglise par rapport à la tolérance. Nous ne connaissons notre mère que par les mensonges de ses ennemis. Nous ne savons pas que l'inquisition romaine ne fut qu'un tribunal pénitentiaire qui n'a prononcé aucune condamnation à mort (a), et qu'il était préféré à tous les autres par les coupables, à cause de sa douceur. — Nous ne savons pas que les papes ont lutté contre l'inquisition espagnole, institution essentiellement royale. Nous ignorons leurs bulles terribles contre les représailles causées par les eruautés des Juifs. Enfin, nous ne sommes pas fiers de leur intervention toujours modératrice dans les luttes religieuses devenues nécessaires comme légitime défense des nations catholiques. Lisons du moins l'ouvrage qui vient d'être cité (Liv. III), et plus encore le grand ouvrage de Balmès sur *le catholicisme et le protestantisme dans leurs rapports avec la civilisation européenne.*

Soit, diront ceux qui ont cru nous prendre en défaut : l'Eglise a été une puissance modératrice, la plus tolérante de toutes, si vous le voulez. Mais ce n'est pas à elle, du moins, qu'on doit le grand principe de la liberté complète, absolue, de conscience? — Ce n'est ni au protestantisme, ni au philosophisme non plus! la chose est certaine. — Ce ne serait même à personne, si ce principe n'existait pas.

Entendons-nous donc : Si par liberté absolue de conscience on veut dire celle dont jouit tout homme au fond de son âme, et par laquelle il use bien ou mal de son libre arbitre, pour penser, désirer, vouloir, aimer ou haïr ce qu'il lui plaît, à charge d'en rendre compte à Dieu seul : cette liberté a existé toujours.

Mais si on entend la liberté de la manifestation et de la profession de tout ce que l'homme peut penser et vouloir, la liberté du culte de quelque doctrine que ce puisse être : cette liberté-là n'a existé jamais.

— Comment! mais c'est la grande conquête moderne!

O simplicité des sages! si certains évangeliques de nos jours, les moruons, par exemple, s'avisent d'établir ici leur culte au nom de la Bible, de prêcher et de pratiquer la polygamie, malgré nos lois encore chrétiennes, croyez-vous qu'on les laissât faire? Si les fils du prophète le tentaient au nom du Coran, croyez-vous qu'on les laissât faire? Si les

exige-t-il, une exception. L'inquisition romaine aurait donc une fois abandonné un criminel au bras séculier!

(a) BALMÈS : *De la civilisation européenne.* — BERGIER, *Dict. théol.* — MARTINEZ, *Solution des grands problèmes.*

Peut-être le fait de Carnesecchi, sous saint Pie V,

VI^e Question. — N'est-ce pas de cette indifférence qu'est née cette maxime que toutes les religions sont bonnes et que toutes mènent au salut ?

Réponse. — « Nous avons appris avec douleur, dit le saint-père, qu'une autre erreur non moins funeste s'était répandue dans quelques parties du monde catholique, et qu'elle s'était emparée des esprits d'un grand nombre de catholiques qui s'imaginent qu'il faut avoir confiance dans le salut éternel de ceux qui ne font point partie de la vraie Eglise du Christ. De là vient qu'ils posent fréquemment la question de savoir quels seront, après la mort, le sort et la condition de ceux qui n'ont été nullement attachés à la foi catholique, et, après avoir produit les raisons les plus vaines, ils attendent une réponse qui favorise cette opinion erronée. Loin de nous, vénérables frères, que nous osions mettre des limites à la miséricorde divine, qui est infinie ; loin de nous que nous voulions approfondir les conseils et les jugements cachés de Dieu, abîme immense où la pensée de l'homme ne peut pénétrer. Mais, selon le devoir de notre charge apostolique, nous voulons exciter votre sollicitude et votre vigilance épiscopale, afin que, dans toute l'étendue de vos forces, vous chassiez de l'esprit des hommes cette opinion impie et funeste que le chemin du salut éternel peut se trouver dans toutes les religions. Démontrez, avec cette habileté et cette science par lesquelles vous excellez, aux peuples qui sont confiés à vos soins, que les dogmes de la foi catholique ne sont nullement contraires à la miséricorde et à la justice de Dieu. Il faut, en effet, admettre de foi que, hors de l'Eglise apostolique romaine, personne ne peut être sauvé, qu'elle est l'unique arche du salut, que celui qui n'y serait point entré périra par le déluge ; cependant, il faut aussi reconnaître d'autre part avec certitude, que ceux qui sont à l'égard de la vraie religion dans une ignorance invincible, n'en portent point la faute aux yeux du Seigneur. Maintenant à la vérité, qui ira, dans son arro-

royants fanatiques de la réhabilitation de la chair prétendaient élever des temples à la déesse autrefois vénérée à Corinthe, et l'honorer par l'imitation des fêtes honteusement célèbres du paganisme, croyez-vous qu'on les laissât faire ? Si les apôtres de la reconstitution du droit et de la propriété sur les bases nouvelles que vous savez, élevaient des chaires pour leur apostolat afin de le rendre plus populaire et de communiquer aux masses *la foi vive* qui leur serait si facile, croyez-vous qu'on abritât leur parole à l'ombre de la liberté de conscience ? Si le culte du couteau qui vient d'être révélé au monde, demandait la liberté d'offrir ses sacrifices de royales vietimes au nom de la conquête moderne de la pleine liberté de conscience, croyez-vous que l'Europe le prit sous sa garde ? Et si quelque puissance indigne d'un grand peuple étendait son manteau sur cette religion du crime, ne serait-ce pas à la honte de la civilisation et de toutes ses gloires ?

La liberté absolue de conscience est donc une chimère. Toujours et partout le principe contraire a été et sera le maître. Il variera dans ses appli-

gance, jusqu'à pouvoir marquer les limites de cette ignorance, suivant le caractère et la diversité des peuples, des pays, des esprits et de tant d'autres choses ? Oui, sans doute, lorsque, affranchis de ses entraves corporelles, nous verrons Dieu tel qu'il est, nous comprendrons quel lien étroit et beau unit en Dieu la miséricorde et la justice ; mais tant que nous sommes dans ce séjour terrestre, affaissés sous ce fardeau mortel qui écrase l'âme, croyons fermement, d'après la doctrine catholique, qu'il est un Dieu, une foi, un baptême ; aller plus loin dans ses recherches n'est plus licite. Au reste, suivant que la charité le demande, faisons des prières fréquentes pour que toutes les nations, quelles que soient les régions qu'elles habitent, se convertissent au Christ, et dévouons-nous de toutes nos forces au salut commun des hommes ; car le bras du Seigneur n'est point raccourci, et les dons de la grâce céleste ne sauraient nullement faire défaut à ceux qui désirent et demandent sincèrement à être réjouis de cette lumière. »

La vérité est une : un Dieu, une foi, un baptême. Hors de la vérité connue, pas de salut pour quiconque la repousse. Sans la foi il est impossible de plaire au Dieu de vérité. Ceux qui sont dans l'ignorance invincible de la vraie Eglise de Jésus-Christ ne sont pas coupables de cette ignorance, sans doute, et peuvent appartenir à l'âme de l'Eglise, selon l'expression justement adoptée par la théologie, s'ils font ce qui est en eux pour plaire à Dieu, avec l'aide de la grâce qu'il offre à tous les hommes. Ces âmes de bonne foi ont la foi implicite à toutes les vérités révélées, et il ne leur manque qu'un enseignement plus développé. Mais il ne faut pas se hâter de voir cette bonne foi partout : nous n'oublierons jamais les sentiments de reconnaissance d'une noble dame anglaise envers un prêtre qui eut le courage de le lui dire à sa propre table en des termes très-peu flatteurs mais pleins de charité. C'était à Londres : on parlait de la grande question de la bonne

opinions, selon l'état des esprits et l'ensemble des opinions, des vertus ou des faiblesses publiques ; mais en lui-même il ne sera jamais ébranlé.

N'allez donc pas croire qu'il nous coûte d'avouer que l'Eglise, en ce point, ait pensé comme l'univers. Mais si elle l'a toujours prêché, ce principe vainqueur de l'anarchie des consciences, si elle l'a soutenu toujours, appuyée sur la raison et la foi, sur le droit naturel et la loi positive de Jésus-Christ dont elle est l'écho infailliblement fidèle, si elle n'a jamais admis que les bases de la société pussent être jetées sur le sable mouvant des incertitudes et du doute, mais a affirmé au contraire que Dieu a donné à la religion et à la justice qui sont les fondements des Etats, des caractères éclatants qui ne laissent dans l'erreur que ceux qui l'aiment ; — cependant elle a trop connu les plaies faites à l'intelligence et au cœur de l'homme, pour ne pas les traiter comme le voulait le céleste Samaritain, répandant toujours sur elles l'huile et le vin, mêlant sans cesse, pour les guérir, la miséricorde à la vérité.

foi, et on énonçait les principes que nous venons de rappeler. Cette dame qui connaissait assez le protestantisme et le catholicisme, pour en faire la comparaison autrement que sur l'exposé de ses ministres, adoptait avec empressement des maximes qui semblaient la dispenser de douloureux sacrifices. L'ecclésiastique dont nous parlons s'en aperçut, et lui dit avec bonté mais avec clarté : « Madame, tout cela est vrai, mais tout cela ne vous regarde plus. » C'était lui dire : vous n'êtes plus de bonne foi. Ce trait ne sortit plus de son cœur, et une année à peine s'était écoulée, que cette dame passait la mer pour venir remercier son ancien hôte de ce rude compliment qui l'avait fait réfléchir, prier, et revenir à la foi de ses pères et au sacrement de vie.

VII^e Question.— Quels sont les moyens de faire triompher la vérité dans les âmes ?

Réponse.— Le zèle, la charité, l'union des esprits, des cœurs et des forces spirituelles dans l'Eglise.— Écoutons le saint père :

« Pour combattre les erreurs que nous avons exposées jusqu'à présent, erreurs les plus importantes, qui surtout attaquent aujourd'hui l'Eglise, opposez, vénérables frères, et votre vertu et votre constance, et pour les ruiner et les effacer entièrement, il est nécessaire que vous vous entouriez d'ecclésiastiques, les compagnons et les auxiliaires de vos travaux. C'est pour nous un sujet d'immortelle joie que le clergé catholique ne néglige rien, ne recule devant aucune fatigue pour satisfaire amplement à son devoir et à sa charge ; et bien plus, que ni la difficulté et la longueur du chemin, la crainte de quelque inconvénient que ce soit, ne l'arrêtent pour l'empêcher de gagner les continents et les îles les plus séparés entre eux, et par ses leçons salutaires d'y civiliser et établir, dans la discipline de la loi chrétienne, les nations barbares ; nous nous réjouissons aussi que ce même clergé, au milieu de la calamité d'une épidémie très-cruelle qui a rempli de deuil tant de cités, un si grand nombre des villes les plus peuplées ait rempli avec tant d'empressement tous les devoirs de la charité, qu'il ait considéré comme glorieux et beau pour lui de donner sa vie pour le salut du prochain. Non, sans doute, il n'est point d'argument plus fort pour prouver que dans l'Eglise catholique, qui est la seule vraie, brûle sans pouvoir s'éteindre le feu si beau de la charité que le Christ est venu répandre sur la terre pour l'en embraser.

« Nous avons vu, en effet, que les femmes consacrées à Dieu ont rivalisé avec le clergé dans le soin des malades, et que l'aspect de la mort, que la plupart ont endurée avec la plus grande constance, ne leur a point inspiré de crainte : exemple de courage extraordinaire, que ceux-là mêmes qui n'appartiennent point à la foi catholique n'ont pu voir sans une stupéfaction mêlée d'admiration. »

Le cœur du père commun des fidèles et des pasteurs embrasse ici, dans un même sentiment d'amour, le clergé séculier et régulier, et toutes les institutions religieuses.

Il ajoute : « Mais pour que nos efforts en faveur de l'Eglise aient d'excellents résultats, la concorde la plus parfaite et l'union des esprits sont indispensables : il faut éloigner toute espèce de dissensions ; elles brisent le lien de la charité, et le perfide ennemi du genre humain ne manque pas de les fomenter, sachant bien de quel secours elles lui sont pour faire le mal. Rappelons-nous les défenseurs de la foi catholique dans les temps anciens ; ils triomphèrent des hérésies les plus opiniâtres, parce qu'ils descendaient dans l'arène, intimement unis entre eux et avec le siège apostolique, comme des soldats avec leur chef. »

L'allocution finit par la plus ferme espérance : « Dieu protégera son Eglise, il favorisera nos vœux communs, surtout si nous obtenons l'intercession et les prières de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, que nous avons, à notre grande joie, en votre présence et au milieu des applaudissements, proclamée exempte du péché originel.... »

Le saint-père rappelle ainsi ce qu'il disait la veille : « Nos lèvres s'ouvrent dans la joie, et notre langue parle dans l'allégresse. Nous rendons et nous ne cesserons jamais de rendre les plus humbles et les plus ardentes actions de grâces au Christ Jésus Notre-Seigneur, qui, malgré notre indignité, nous a fait la faveur singulière d'offrir et de décerner cet honneur, cette gloire et cette louange à sa très-sainte Mère. Et nous nous reposons avec une confiance entière et absolue dans la certitude de nos espérances : la bienheureuse Vierge, qui, toute belle et immaculée, a brisé la tête venimeuse du cruel serpent et a apporté le salut au monde ; qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints ; qui, refuge assuré et auxiliaire invincible de quiconque est en péril, médiatrice et conciliatrice toute-puissante de la terre, auprès de son Fils unique, gloire, splendeur et sauvegarde de la sainte Eglise, a toujours détruit toutes les hérésies ; qui a arraché aux calamités les plus grandes et aux maux de toute espèce les peuples fidèles et les nations, et qui nous a délivrés nous-même des périls sans nombre dont nous étions assailli, la bienheureuse Vierge fera par son puissant patronage que, tous les obstacles étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte Eglise catholique, notre mère, se fortifie et fleurisse chaque jour davantage chez tous les peuples et dans toutes les contrées ; qu'elle règne d'une mer à l'autre, des rives du fleuve aux extrémités de la terre, qu'elle jouisse pleinement de la paix, de la tranquillité, de la liberté, afin que les coupables obtiennent le pardon, les malades le remède, les faibles la force de l'âme, les

affligés la consolation, ceux qui sont en péril, le secours; afin que tous ceux qui errent, voyant se dissiper les ténèbres, de leur esprit, reviennent au sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Après de telles paroles, de telles espé-

rances appuyées sur de tels fondements, nous comprenons mieux que jamais comment l'église rationaliste et antichrétienne a pu laisser naguère échapper ce mot de la bouche de ses pontifes (55): « Il y a quelque chose de funeste dans l'air ! »

(55) Fête solsticiale du Grand Orient, 1854.

ORAIISON FUNÈBRE

DE

LOUISE - MARIE - THÉRÈSE D'ORLÉANS,

PREMIÈRE REINE DES BELGES.

Prononcée le 24 octobre 1850, en présence des grands corps de l'Etat, dans l'église des SS. Michel et Gudule, à Bruxelles

Dominus dedit, Dominus abstulit. (Job, I, 21.)

Dieu nous l'a donnée, Dieu nous l'a ôtée.

C'est donc en vain que nos yeux la chercheront encore, cette douce Majesté que nous avons vue si souvent ici, humblement confondue dans l'assemblée de tous. Sa place y est vide!

Oh! si jamais la parole humaine s'est sentie impuissante, c'est pour exprimer la plainte de nos cœurs.

Comment traduire cette douleur intime, profonde et résignée de deux familles royales, cette affliction de tout un peuple qui éclate en sanglots et s'épanche en prières; ce deuil universel et cet amour filial que la multitude, accourue de tous les points du pays, apporte à celle qui était sa reine, sa mère et sa providence ici-bas? Toute voix est insuffisante en présence de ce spectacle, toute oraison funèbre est bien faible à côté de celle-là, prononcée par une nation entière, dans ce silence sublime que la douleur fait partout!

Mais Dieu qui nous l'avait donnée et qui vient de nous la reprendre, ne demande-t-il de nous que la douleur? Ne veut-il pas aussi la reconnaissance et nous faire peut-être mieux sentir, en nous l'enlevant, la grandeur du don qu'il nous avait fait? N'attend-il pas de nous un souvenir fidèle?

Quand du haut de la chaire nous contemplions ici la reine volontairement descendue du trône, la louange s'arrêtait sur nos lèvres et nous nous taisions, vaincu par la puissance de l'humilité chrétienne. Mais maintenant que pour la trouver, nos regards s'élèvent vers cet autre trône d'où l'on ne descend plus, nous laisserons échapper et se répandre une parole longtemps contenue, et nous dirons quel était ce don que Dieu nous avait fait, dans celle qui fut pour la Belgique et pour l'Europe un gage de paix;

pour le roi, pour les siens, pour ceux qui souffrent, un ange de consolation; pour tous un puissant exemple.

Dieu voulait sans doute que l'éloge fût plein et qu'il comprît la vie et la mort de Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, première reine des Belges.

Elle naquit à Palerme, le 3 avril 1812. Sa mère, la princesse Amélie des Deux-Siciles, sœur de l'impératrice d'Allemagne, des reines de Sardaigne et de Naples, avait épousé un fils de France, exilé de sa patrie par la force révolutionnaire; mais quand on est de sang royal, tout est grand, l'exil autant que la gloire, et les époux étaient dignes l'un de l'autre.

L'épouse, celle qui devait être la mère de notre reine, n'était pas seulement la sœur des empereurs et des rois, elle était encore petite-fille de Marie-Thérèse, si chère au cœur des Belges.

Était-ce là un aimable jeu du hasard? Il n'y a pas de hasard, mes frères, sinon pour notre ignorance, et si quelque chose se joue dans la conduite des choses humaines, c'est la sagesse de Dieu: *Ludens coram eo in orbe terrarum. (Prov., VIII, 31.)*

Il faut entendre comment une des plus grandes voix du christianisme prend en pitié ceux qui, « mesurant les conseils du Très-Haut à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent en vérité. N'en doutons pas, chrétiens, Dieu a ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui doivent gouverner ces nations, et en particulier

dans ces familles, les personnes par lesquelles elles doivent ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre. » (BOSSUET.)

C'est ainsi que Louise-Marie d'Orléans était destinée à servir d'appui à l'élévation du peuple belge et à conquérir l'amour qu'il portait à Marie-Thérèse.

Aussi avec quels soins Dieu ne nous la préparait-il pas? Pouvait-il mieux lui donner une éducation de reine ou de mère du peuple, qu'en la faisant grandir sous les yeux de Marie-Amélie, cette femme forte qui la mit au monde dans l'exil, et qui du fond d'un nouvel exil, est revenue la voir mourir; recueillant à la fin de la noble vie de sa fille, le fruit de ces habitudes de simplicité, de force et de piété profonde qu'elle lui avait inspirées!

Mais si Dieu formait de loin une reine au peuple belge, de plus loin encore formait-il un peuple pour une dynastie que lui désirait Charles-Quint, qu'avait espérée Isabelle et qui, par une autre Isabelle, devait être le don de l'avenir.

Les lois qui président à la constitution des sociétés ressemblent à celles de la nature. Quand un arbre jette de profondes racines, c'est qu'il promet une forte croissance, et s'il pénètre bien avant dans l'obscurité, c'est pour être revêtu de splendeur. La Providence traite ainsi les nations. Elle leur fait prendre racine dans l'obscurité de leur origine, les forme peu à peu dans l'humble progression de leur histoire, dessine dans leur caractère l'unité qui les distingue, leur donne dans leur foi une sève puissante, et, quand l'heure de leur élévation est venue, elle en indique elle-même les instruments et les soutiens. Je dis qu'elle indique elle-même ces soutiens, car nul n'a le pouvoir, ni la multitude, ni ses assemblées, de créer les faits antérieurs d'où ils résultent, ni la valeur qui leur appartient. Ce que l'homme peut, c'est de les connaître, de les acclamer et d'y correspondre.

La Providence, voulant donc couronner le long travail de la nationalité belge et montrer ce qu'il y avait de sève dans le caractère et la fidélité de ce peuple, le glorifia tout à coup au milieu de trois grandes nations qu'elle intéressa toutes les trois à sa jeune gloire, par le choix du chef de sa nouvelle dynastie et le mariage du premier roi des Belges avec Louise-Marie-Thérèse de France.

Le 9 août 1832, l'union bénie dans la chapelle de Compiègne révéla aux nations étonnées deux faits du premier ordre: l'alliance de la France et de l'Angleterre, formée à cette occasion même, et qui fut alors la sauvegarde de la paix du monde; la reconnaissance de la neutralité belge qui fixa d'une manière rationnelle et durable les limites si longtemps incertaines et disputées des nations voisines. A ce double point de vue, la reine Louise-Marie fut donc un don de paix pour la Belgique et pour l'Europe. Dieu voulut que l'ange tutélaire de notre patrie fût la fille du roi promoteur de la paix

générale, parce que nulle n'était plus digne de la main du prince conciliateur dont le trône a la gloire d'être le lien de tous les autres!

Cette grande œuvre de l'indépendance de la Belgique avait paru à son origine, hardie, téméraire aux puissances qui ne l'acceptaient qu'avec doute et défiance. Mais le roi et la reine crurent en nous. Ils virent dans le cœur de la nation autre chose que ce qui fait les révolutions; ils y virent ce qui les termine, l'esprit de tradition et de foi, l'amour de la religion et de l'ordre. Ils confièrent à la Belgique leur dynastie, comme la Belgique leur confia la garde de sa nationalité, et ils nous consacrèrent un dévouement qu'aujourd'hui nous leur rendons.

La reine associée à nos destinées, eut la joie de les voir grandir avec la renommée de sagesse de son royal époux. Dix-huit années de règne intelligent et modérateur et de persévérante nationalisation, avaient assez soutenu les institutions et secondé les mœurs publiques, pour permettre à la Belgique d'être éprouvée!

La première épreuve fut terrible, la seconde est accablante!

La première date de trois ans à peine, quand un cri d'effroi se répandit partout au bruit de la chute du trône, dont l'absence reste encore le principe d'un ébranlement général, d'une agitation qui n'a pas cessé.

La seconde est devant nous, et nous ne l'apercevons qu'à travers nos larmes.

Une noble tige se détache la première de l'arbre dynastique! Elle est tombée doucement dans les bras du roi, et cependant la secousse que ce grand cœur en éprouve est si forte, sa douleur et la nôtre si profondes, son expression si simple, si amère, si incomparable, que l'excès de notre affliction nous console, et que la communauté de notre peine devient une nouvelle preuve de l'*union qui fait notre force*, de l'indissoluble lien qui attache le peuple à son roi.

Qu'elle reste donc grande notre trop légitime douleur, mais qu'elle soit sans trouble et jamais semblable à celle qui n'espère plus! qu'elle nourrisse au contraire, par le souvenir de la reine, de la fille de saint Louis, une double espérance au fond des cœurs, celle de la vie présente et celle de la vie future.

De la vie présente aussi, car si les puissances sont ébranlées, si le nœud qui nous y attachait semble s'être relâché à son tour par cette mort imprévue, si Dieu enfin semble nous frapper après nous avoir bénis, il faut penser que c'est moins pour nous perdre que pour nous avertir.

L'ordre troublé autour de nous peut se rétablir, la reine revivra en vérité dans ses enfants que Dieu tient en réserve pour la conservation de son œuvre; et si elle n'est plus là pour être médiatrice de paix entre les puissances du monde, elle est toujours vivante pour être médiatrice de prière et de grâce entre le ciel qui frappe et la terre qui a besoin de Dieu.

Médiatrice de grâce ! oh ! que ce nom lui convient bien ! Il devrait être réservé, sans doute, à la Reine des anges et des hommes ; mais celle que nous pleurons et qui lui fut toujours si fidèle, n'eut-elle pas cependant, comme l'incomparable Vierge qui surtout et par-dessus tout a mérité ce nom, une vie de prières, d'amour, de courage et de douleur ?

Elle qui était si digne et si grande devant les hommes, que la majesté lui semblait naturelle, tant elle était simple, était si recueillie devant les autels, que son attitude inspirait l'adoration pour Dieu et « le respect pour elle. »

Les hommes témoins de sa vie intérieure savent que les préoccupations si nombreuses d'une cour ne lui ont jamais fait négliger cet avertissement de l'Esprit - Saint : *Avant d'aller à Dieu, prépare ton âme. (Eccli., II, 1.)* Ils savent avec quelle fidélité elle s'acquittait chaque jour de ses plus sublimes devoirs, avec quelle constance elle les a accomplis jusqu'à la fin, et ils n'oublieront jamais cette parole de la dernière heure : « Suis-je assez préparée ? »

Ange d'amour et de consolation autant que de prières, elle aimait fort tout ce que Dieu lui avait donné à aimer :

Son père, aux côtés duquel elle brûlait d'être et se plaçait en effet, quand la révolution, conspirant dans l'ombre, préparait au roi une mort humainement inévitable ;

Sa mère, la plus dévouée et la plus éprouvée des mères, qui trouvait dans son royal enfant un cœur capable de répondre à un dévouement sans mesure et à des infortunes sans égales, un cœur d'une tendresse si invincible que triomphant des distances, il s'épanchait tous les jours dans celui qui chaque jour aussi lui rendait épanchement pour épanchement ;

Ses frères, ses sœurs, toute cette grande et noble famille, modèle entre toutes par la vie d'intimité, la vie d'intérieur que rien ne remplace (nous voudrions le dire assez haut pour être entendu de ceux qui l'oublient) ;

Son époux et son roi, pour lequel elle avait tout quitté, et qu'elle aimait par-dessus tout, après son Dieu ;

Ses enfants..... mais je n'ai pas de paroles pour dire cet amour, et si j'en avais, il est un silence et des larmes qui les feraient expirer ;

Ses pauvres enfin, qui étaient les siens parce qu'ils étaient ceux de Dieu, et qui de leurs gémissements composent aujourd'hui l'éloge le plus cher à la mère qu'ils ont perdu !

N'a-t-elle pas pensé à leurs petits enfants, et n'avons-nous pas les écoles de la reine ? Y a-t-il une seule bonne œuvre, un seul établissement de charité qui n'ait connu ses largesses toujours renaissantes, depuis la crèche et l'asile jusqu'à l'hospice, l'hôpital, le refuge et la prison ?

C'est qu'elle avait les deux attraits de

Jésus-Christ : l'amour des petits et des infirmes, de l'enfance et du malheur !

Elle avait aussi appris de lui à être douce et humble de cœur, et nous demandons si ce n'est pas pour elle qu'a été prononcée cette parole célèbre :

« Fille, femme, mère, reine, telle que nos vœux l'auraient pu faire, plus que tout cela, chrétienne. Elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble, non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes ses vertus. » (BOSSUET.)

Douce, non par bienséance seulement, mais par un inépuisable fond de bonté ; simple, comme tous les esprits supérieurs, et nous savons de plus en plus, ce que sa modestie n'avait pu cacher à un petit nombre, combien la reine était de ces esprits-là ; prudente, non par calcul, mais par intelligence ; discrète, comme toutes les âmes droites ; dévouée et s'offrant à Dieu sans cesse pour sa première et sa seconde patrie ; elle a vécu « sans reproche devant Dieu et devant les hommes, et une gloire si pure est un parfum qui réjouit le ciel et la terre. » (BOSSUET.)

Mais Dieu devait à une reine la couronne des vertus, la souffrance qui les sanctifie, la patience qui les achève : *Patientia opus perfectum habet. (Jac., I, 4.)*

Aussi voyez combien riche il la lui a faite !

On souffre à proportion qu'on aime ; combien donc a-t-elle dû souffrir, elle qui a tant aimé !

La reine eut à offrir à Dieu les prémices de ses affections de mère, blessée au cœur par la perte de son premier-né.

Elle avait une sœur, une autre elle-même ; Dieu lui a repris cet ange, cette princesse Marie dont le nom nous est resté comme un symbole de sentiment et de piété.

Ses larmes n'avaient pas tari, qu'il se fit dans son cœur une source de larmes nouvelles par la mort lamentable et soudaine du duc d'Orléans, à laquelle elle n'était pas plus préparée que la France ! Hélas ! il semble que Dieu voulut que cette pure Majesté mourût par le cœur, car sa nature, plus fragile que son âme, ne put résister au coup terrible qui suivit les trois autres, et qui pouvait bien briser la reine puisqu'il ébranla le monde. Tout lui devint un glaive de douleur : sa patrie ingrate ou trompée, la gloire de son père tout à coup remise en question, le roi et la reine errants, fugitifs sur des rivages ignorés de leur fille qui, pendant huit jours et huit nuits, souffrit le martyre de l'incertitude.

Rassurée enfin sur la paix des siens, le fond de sa vie ne fut plus dès lors qu'un secret de Dieu. Dans la plupart des vies, la prospérité et l'épreuve se succèdent. Dans celle-ci il semblait que la joie et la douleur fussent y régner ensemble. Ne pouvons-nous pas dire que la Belgique fut en grande partie l'instrument de cette joie, comme la révolution fut l'instrument de cette douleur ?

Epouse et mère heureuse, reine chérie du peuple, elle voyait grandir à côté du roi, un fils au front duquel doit passer le diadème de son père ; et fille des rois, elle contemplant avec une ineffable affliction sa famille vouée à la proscription et sa patrie au châtement ; et si Louise-Marie goûtait encore quelque chose de son propre bonheur, c'est qu'elle le savait partagé par d'illustres infortunés.

Mais la douleur fut maîtresse : la reine vit bientôt descendre son père dans la tombe et cette quatrième mort appela la sienne ! « Elle fut sainte comme sa vie ! » (56).

Et quoique cette vie s'affaîsât sous la pesanteur de la croix, Louise-Marie ne murmura, à la fin, que cet acte de divine reconnaissance : « Que Dieu est bon de me laisser mourir au milieu de tout ce que j'aime ! » On vit bien, à cette heure dernière, où la reine avait puisé sa constance, où sa faiblesse avait trouvé sa force, et toutes ses vertus leur élévation : dans l'union avec son Dieu. Elle le vit arriver comme un hôte connu depuis longtemps, et qui, après l'avoir aidée à vivre, venait l'aider à mourir ! Elle avait besoin de lui pour vider le calice ! Elle le fit avec amour en présence de tout ce qui l'eût dû rendre amer ! Elle reçut le pain des forts, bénit ses enfants, colla ses lèvres mourantes sur la main de son royal époux, regarda sa mère et les siens, et rendit à Dieu son âme pleine de l'espérance qui ne confond pas !

Nous vîmes alors s'accomplir ce qui est écrit : *Le roi pleurera, les princes seront désolés, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement !* (Ezech., VII, 27.)

Nous l'avons dit : aucune parole ne peut rendre la mystérieuse émotion de tendresse que chacun retrouve en soi et rencontre dans les autres. J'ai tort de l'appeler ainsi, mes frères, car elle ne doit être un mystère que pour ceux qui ignorent la conduite de Dieu. Il avait accordé une mère à la famille belge, est-il donc étonnant que celui qui ne fait rien à demi et qui met l'harmonie dans ses œuvres, après avoir donné à Louise-Marie un cœur de mère pour nous, nous ait donné à tous des cœurs d'enfants pour elle ?

Là est la raison de ce qui se passe, la vraie cause du sentiment universel.

Mais la tendresse n'est pas la seule chose qui soit au fond de notre douleur. Il s'y mêle un respect profond, qui a lui-même sa source dans le caractère de la vertu de l'auguste personne que nous pleurons. Nous le voyons hautement reconnu ce caractère, par toutes les autorités du pays, dans les paroles qu'elles adressent au trône. Leur accord est sublime, toutes l'ont nommée, non-seulement la bonne, la vertueuse, mais la sainte reine ! Tant il est constant que la vertu chrétienne possède une qualité plus qu'hu-

maine, que les fruits de la grâce ne sont pas ceux de la nature, et que Dieu, en venant par l'une au secours de l'autre, tient à faire discerner sa présence, et que ce Dieu fait homme, auteur de la grâce et consommateur de la foi, montre avec clarté où toutes les deux se trouvent véritablement. Jamais donc il n'a été plus vrai de dire que dans cette grande circonstance : « La voix du peuple est la voix de Dieu ! » (S. Aug.)

Jamais non plus on n'a vu se vérifier avec plus d'éclat la promesse de Jésus-Christ : *Celui qui s'humilie sera élevé !* (Matth., XXIII, 12.)

A proportion qu'elle a dérobé ses bonnes œuvres aux regards du monde, contente du regard de Dieu, à proportion ce Dieu de justice et de bonté imprime-t-il profondément dans la conscience publique, la science certaine de cette incomparable vie !

L'exemple est toujours un bienfait, mais il grandit encore quand il vient de haut. Il n'est une lumière aux yeux de tous, qu'à condition d'être élevé. Voyez donc ce que peut la vertu sur le trône, et quel don Dieu nous a fait en l'y plaçant, en l'unissant ainsi à la puissance !

Je dis à la puissance, malgré les préjugés de mon temps, ou plutôt à cause des préjugés de mon temps, à cause surtout de tout le bruit que fait l'orgueil pour nier la hiérarchie des conditions humaines.

A une autre époque, la liberté chrétienne se réfugiait dans la chaire pour donner des leçons méritées aux maîtres du monde : *Et nunc, reges, intelligite !* (Psal. II, 9.) Aujourd'hui plus que les rois, les peuples ont besoin de leçons, et il faut apprendre au monde qu'il n'échappe pas à Dieu quand il se donne des maîtres. Cette leçon, je le sais, est heureusement peu nécessaire ici ; mais dût ma parole me revenir tout entière, sans avoir trouvé personne qui eût besoin d'elle, je la dirai cependant, afin que les échos de ce temple la portent où elle doit aller...

Oni, la puissance est une chose divine (56*), non-seulement dans la famille où elle naît d'elle-même par l'ordre de la nature, c'est-à-dire de son Auteur ; non-seulement dans l'Eglise, cette grande famille des peuples où Dieu l'a prise sous sa garde en déterminant lui-même, sans intermédiaire, sa forme, ses limites et la loi de sa transmission, comme il convenait à une société universelle et impérissable ; mais aussi dans l'Etat, où il a laissé ce soin aux hommes. Les sociétés peuvent donc quelque chose sur la forme, la condition, les accidents de la puissance, mais elles ne la créent pas dans son fond, puisqu'elles en dépendent, et n'existeraient même pas sans elle. Et quand des déchirements exigent sa réorganisation, elles sont encore sujettes alors à la grande loi des faits qui, dans leur géné-

(56) Paroles du roi.

(56*) *Omnis potestas a Deo.* (Rom., XIII, 1.)

ration, leurs liens et leur ensemble, sont sous la main de Dieu.

Les multitudes, si puissantes pour détruire, ne le sont donc pas pour édifier sans lui (57). Leur agitation ne révèle pas leur force, mais leur infirmité; et l'erreur à laquelle elles se livrent, l'erreur, cette faiblesse de l'esprit qui produit ou nourrit toutes les autres, n'est que le fruit amer de la disparition de la foi, lumière, raison supérieure et force tout ensemble qui apprend à l'homme son insuffisance et le rattache noblement à Dieu.

C'est elle qui est aujourd'hui l'âme de notre douleur, puisqu'elle en fait un culte de piété filiale et religieuse pour la vertu unie à la royauté.

C'est d'elle que le peuple belge a appris le respect et l'amour du pouvoir.

C'est à elle qu'il doit d'avoir conservé l'un et l'autre.

Et c'est parce que le pouvoir a laissé chez nous à la foi la libre expansion de sa doctrine et de ses œuvres, qu'il a été lui-même affermi au milieu de l'ébranlement général, récompensé au milieu du châtement universel.

Mais ne devons-nous rien craindre en présence de cette tombe royale et de l'avenir inconnu?...

Réveillons plutôt notre confiance au pied de cette tombe très-chrétienne, et sachons nous souvenir du puissant exemple de foi que la reine nous laisse. Sachons nous en souvenir avec amour, puisque Dieu lui-même s'y est complu, et a pris soin de le glorifier d'une manière digne de lui!

Il était si content d'elle, qu'il a voulu la voir mourir à l'extrémité du royaume, afin que portée à travers nos provinces, comme sur les bras des populations, jusqu'au tombeau qu'elle avait choisi, elle imprimât en passant, dans le cœur de tous, l'empreinte de sa sainte vie et de sa sainte mort.

Ne l'oublions jamais, ce long cortège de deuil, ce char funèbre, cette couronne voilée, cette chapelle ardente que cherchaient tous les yeux, traversant ces multitudes accourues pour s'agenouiller au passage, pour prier et pour pleurer; ces prêtres, ces pontifes se remettant les uns aux autres le dépôt vénéré, avec les prières et les bénédictions de l'Eglise.

(57) *Nisi Dominus edificaverit domum, in vanum laboraverunt qui edificant eam. (Psal. CXXVI, 1.)*

(58) *Effundam super domum David et habitatores*

N'oublions jamais ce moment douloureux et sublime où le roi, entouré de ses fils, des princes de France et d'Allemagne, des représentants des puissances étrangères, des ministres, des grands corps de l'Etat, des notabilités de la nation, d'une foule immense, innombrable, silencieuse, s'inclina devant l'auguste cercueil, et suivit à pied, la tête nue, les traits profondément altérés par la douleur, ce char du triomphe de la mort, dont on ralentissait la marche, comme si l'on craignait d'arriver trop tôt à la tombe qui se creusait et à l'heure du suprême adieu.

Et plus tard... dans l'humble église, au pied du tabernacle *et de ce sanctuaire de Marie où voulut reposer la reine*, nous avons vu une autre reine, une mère, une chrétienne, une martyre, Marie-Amélie, résignée et debout, et nous la regardions tous en pensant à la Mère des douleurs et en répétant tout bas : *Stabat Mater!*

Non, non : Dieu ne nous fait pas témoins de si grandes choses pour nous ôter l'espérance. De pareilles douleurs doivent être fécondes et porter Dieu à répandre sur nous l'esprit qui doit nous sauver, l'esprit de grâce et de prières (58). Qu'il soit donc béni de nous donner au ciel un ange de plus pour nous l'obtenir! *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.* Ah! cet acte de soumission si difficile à notre cœur ne le sera pas à notre foi.

Mais considérez, Seigneur, considérez le sacrifice auquel nous consentons, le sacrifice que nous vous offrons! Vous nous l'avez enlevée; rendez-la-nous dans ces princes qu'elle nous a formés avec une sollicitude de reine et de mère, qu'elle a confiés au cœur de leur père, et placés à sa dernière heure, sous les ailes de la religion qui la lui rendait douce.

Et comme elle prie pour nous pendant que nous prions pour elle, nous vous supplions, quand tout à l'heure les mains du pontife élèveront vers le ciel la victime sacrée, d'entendre ce qu'elle vous dira pour sa mère et pour les siens, pour le roi et pour ses enfants, pour l'Etat et pour l'Eglise, pour la Belgique et pour la France.

O mon Dieu, écoutez-la et exaucez-la!

Jerusalem, spiritum gratiæ et precum. (Zach., XII, 10.)

NOTICE SUR M. DASSANCE,

CHANOINE DE BAYONNE.

M. Dassance dont nous publions ici une seule *Conférence sur la résurrection*, est né

à Ustaritz le 12 mai 1801, dans le département des Basses-Pyrénées. Il a été tour à

tour secrétaire d'évêché, aumônier de college, professeur à la Sorbonne; et il est actuellement chanoine titulaire de Bayonne

et vicaire général de Montpellier. M. Dassance a refusé un évêché auquel il avait été nommé.

CONFÉRENCE DE M. DASSANCE,

CHANOINE DE BAYONNE,

Préché à la métropole de Paris, le lundi de Pâques 1834 en présence de monseigneur de Quélen.

SUR LA RÉSURRECTION.

Surrexit sicut dixit. (Matth., XXVIII, 6.)

Il est ressuscité comme il l'avait dit

Monseigneur,

Jésus-Christ avait annoncé hautement qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour; et tous les efforts de ses ennemis pour démentir sa prédiction ne serviront qu'à donner plus d'éclat à la vérité de son triomphe. En vain le sépulcre est-il protégé par une garde choisie et par le sceau public qu'on y appose : que peuvent, Messieurs, les précautions des hommes contre les conseils du Très-Haut? Jésus-Christ brise ses liens comme il l'avait dit; du sein des ombres de la mort, il commande à la mort elle-même, s'élançe à la vie pour ne plus mourir, et dans l'excès de l'abaissement, fait éclater une gloire immortelle : *Surrexit, sicut dixit.*

Que l'Église quitte donc ses habits de deuil et se pare de ses vêtements de joie; que le chant d'honneur et de triomphe retentisse dans le tabernacle des justes et célèbre les merveilles de la droite du Très-Haut. En ce jour, le salut est donné au monde; les principautés et les puissances sont dépouillées; l'arrêt fatal de notre condamnation attaché à la croix; les hommes nés de la terre transportés dans le ciel, et la mort ensevelie dans sa victoire : *Surrexit, sicut dixit.*

Messieurs, au jour de sa passion, Jésus-Christ adjuré par le grand prêtre, au nom du Dieu vivant, de lui dire s'il était le Christ, Fils de Dieu, confesse sa propre divinité, et pour mieux convaincre ces juges iniques qui ne veulent pas le reconnaître dans l'infirmité de sa chair, il leur proteste qu'ils verront un jour le Fils de l'homme, assis à la droite de la majesté de Dieu venir dans les nuées du ciel. Certes, ce sera bien alors le véritable triomphe de Jésus-Christ, lorsque, brisant les montagnes et abaissant

les collines sous les pas de son éternité, il paraîtra seul grand, seul puissant, seul immortel sur les débris du monde. Mais n'est-il pas vrai qu'aujourd'hui même il justifie ses promesses, confirme sa mission et manifeste sa gloire; qu'aujourd'hui même il triomphe de ses ennemis, et que leur incrédulité vient s'arrêter contre la pierre de son tombeau : *Surrexit, sicut dixit.*

C'est donc en vain que les chefs de la synagogue se débattent contre l'évidence du prodige; les apôtres publient hautement la résurrection du Sauveur devant ceux même qui l'ont mis à mort. Bientôt ils l'annonceront aux infidèles; et les hommes qu'ils amèneront aux pieds de Jésus-Christ ressuscité, malgré le frémissement des nations et le complot des rois et des princes de la terre, disent assez que Jésus-Christ a triomphé du monde et de sa puissance : *Surrexit, sicut dixit.*

Mais c'est peu pour notre divin Maître de vaincre les dieux des nations, de faire fléchir à son seul nom tout genou dans le ciel, sur la terre et aux enfers; en sortant glorieux du tombeau, il s'est ménagé un triomphe bien plus cher et plus doux à son cœur puisqu'il veut le partager avec nous. Car j'ai appris de l'Apôtre que, si Jésus-Christ a été livré à la mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification, pour nous faire régner avec lui dans la gloire. Oui, Messieurs, si Jésus-Christ est ressuscité, nos cœurs, au lieu de ramper sur la terre, prennent leur essor vers le ciel, et guidés par l'espérance, ils vont se reposer avec amour dans le sein même de la Divinité, et Jésus-Christ ressuscité triomphe du monde et de ses illusions : *Surrexit, sicut dixit.*

C'est, Messieurs, à célébrer ces divers triomphes de Jésus-Christ que je consacre ce discours. Enfants d'un Dieu glorifié, nous aussi nous aimerons à nous associer

à la joie du monde chrétien, et à saluer de nos vœux et de nos acclamations ce Roi immortel des fidèles, vainqueur par sa résurrection du monde et de son incrédulité, vainqueur par sa résurrection du monde et de sa puissance, vainqueur par sa résurrection du monde et de ses illusions.

PREMIER POINT.

La gloire des hommes s'éteint d'ordinaire avec leur vie, et c'est à la mort que commence le triomphe de Jésus-Christ. Pendant sa vie les hommes le comparaient à Jean-Baptiste ou à un des prophètes, ils le croyaient animé seulement du double esprit d'Elie; mais après sa mort il est adoré comme le Fils unique du Père, auteur de la grâce et de la vérité. Les disciples ne se contentent plus de le nommer Maître et Seigneur; le plus incrédule d'entre eux, convaincu enfin par l'attouchement de ses plaies sacrées, l'adore comme son Dieu; et saint Paul nous assure que Jésus-Christ a été authentiquement déclaré Fils de Dieu par la puissance et l'esprit de sainteté avec lequel il s'est ressuscité d'entre les morts.

La résurrection de Jésus-Christ n'est pas un fait obscur, isolé, sans aucun rapport au plan de la Providence; c'est la base sur laquelle repose particulièrement la divinité du christianisme, l'anneau principal de cette chaîne qui lie les événements passés avec les événements qui vont s'accomplir. Sans doute, Messieurs, vous connaissez déjà ces raisons puissantes, victorieuses qui établissent le dogme de la résurrection, et que les apologistes de la religion chrétienne ont toujours opposées avec succès aux incrédules de tous les âges. Dans l'esprit de plusieurs d'entre vous, je ne ferai peut-être que réveiller des souvenirs; mais n'importe, toujours votre foi sera-t-elle ranimée, votre piété consolée, et vous aimerez à vous dire que vous croyez ce qu'ont cru les plus beaux génies de l'Eglise qui tous ont confessé le mystère de la résurrection. L'enfant des héros sait fort bien quels nombreux exploits ont couronné ses ancêtres d'une gloire immortelle, et cependant il s'anime sans cesse par l'étude de leur vie à marcher avec courage dans la brillante carrière qu'ils ont parcourue les premiers, et, s'il le faut, à défendre comme eux la patrie de sa noble et vaillante épée.

Voici, Messieurs, comment nous croyons devoir établir le triomphe de Jésus-Christ sur l'incrédulité du monde:

Jésus-Christ a prédit qu'il ressusciterait; donc il est ressuscité.

Les apôtres ont publié que Jésus-Christ est ressuscité; donc il est ressuscité.

Les Juifs n'ont pas voulu croire à la vérité de sa résurrection; donc il est ressuscité.

Nous vous prenons, Messieurs, volontiers pour juges de la force de nos raisons, et si d'abord les conséquences ne vous paraissent pas découler naturellement de leurs principes, nous vous prions de suspendre

voire jugement jusqu'à ce qu'il nous soit donné d'appuyer nos assertions des preuves les plus évidentes. Nous espérons être assez heureux pour vous convaincre que nous procédons d'après les lois les plus rigoureuses d'une saine logique.

Et d'abord, Jésus-Christ a prédit qu'il ressusciterait, donc il est ressuscité. Ses disciples avaient oublié cette parole, mais les pharisiens et les princes des prêtres s'en souviennent : *Trois jours après ma mort, je ressusciterai* : « *Post tres dies resurgam.* » (Marc., VIII, 11.) Aussi voulant ensevelir la religion de Jésus-Christ avec son auteur dans le même tombeau, ils vont aussitôt après sa mort trouver Pilate, et ils lui disent : *Nous nous souvenons que ce séducteur a dit pendant qu'il vivait : Dans trois jours je ressusciterai ; ordonnez-donc qu'on garde son sépulcre.* (Matth., XXVII, 63, 64.) Hommes inconséquents ! et pourquoi garder le sépulcre, si Jésus n'est qu'un imposteur public ? Vous craignez que ses disciples n'enlèvent son corps ! Mais vous les avez vus abandonner leur Maître pendant qu'il était vivant et qu'il pouvait encore être leur libérateur ; et vous vous imaginez que ces hommes si timides et si lâches se transformeront tout à coup en conspirateurs audacieux, pour soutenir la résurrection d'un homme qui les aurait indignement trompés, et qui leur léguerait pour prix de ce vil mensonge, une mort semblable à la sienne ? Vous voudriez que Jésus n'eût été qu'un séducteur public, qui aurait subjugué le peuple par le charme de l'éloquence, une grande habileté, des dehors imposants de vertu, par des prestiges même. Mais alors comment l'auteur d'une imposture si heureusement tissée, serait-il allé de lui-même, sans nécessité, sans motif, ouvrir les yeux à ceux qu'il aurait séduits ? Pourquoi aurait-il fait à sa réputation une tache ineffaçable, se serait-il exposé à un opprobre éternel, et aurait-il voulu se précipiter de ce degré de gloire et de splendeur où ses vertus et ses actions l'avaient élevé ? En se faisant sur sa résurrection, il eût au moins laissé ses prestiges dans toute leur force, et il se fût assuré pour tous les siècles à venir les hommages qu'il s'était conciliés et l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul. Ah ! je commence à soupçonner les chefs de la synagogue. Ils ne sont pas sans quelques alarmes sur la vérité de la prédiction de Jésus-Christ. Ils se souviennent aussi que cet homme a fait beaucoup de prodiges qui ont fait courir tout le peuple après lui ; ils se souviennent que la foule s'est écriée qu'un grand prophète a été suscité au milieu de Jacob ; ils se souviennent qu'une femme de Juda a béni les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri, qu'un docteur de la loi a confessé qu'il était envoyé de Dieu, et que personne ne pouvait faire les œuvres qu'il faisait si Dieu n'était avec lui. Les insensés ! Mais, si dans le cours de sa vie la nature entière l'a reconnu pour son Maître ; si les morts

ont entendu sa voix, les démons confessé sa puissance, les cieus publié sa gloire, vous ne voulez pas qu'il accomplisse sa promesse, et que l'arbitre souverain de la vie et de la mort sorte vainqueur du tombeau, le troisième jour?

Bien plus, Jésus-Christ avant de mourir avait solennellement déclaré que, s'il mourait, ce serait parce qu'il voudrait mourir. Je quitte ma vie, disait-il aux Juifs, pour la reprendre. *Personne ne me la ravit, c'est de moi-même que je la quitte, j'ai le pouvoir de la quitter et de la reprendre.* (Joan., X, 18.) Jésus-Christ a accompli la première partie de sa prédiction, puisqu'il est mort en Dieu, et que déjà on l'a présenté à vos adorations comme victime et sauveur du monde; il est donc évident qu'il a accompli aussi la seconde, et qu'il est ressuscité par un seul acte de sa puissance, comme il était mort par un seul acte de sa volonté.

Et de quel droit viendrait-on nous objecter que le récit de la résurrection est suspect, puisque nous le tenons des apôtres? Messieurs, je vous le demande, les écrivains sacrés auraient-ils pu inventer des faits publics et notoires qui appartenant à la synagogue, induire en erreur les témoins qu'ils invoquaient de la vérité des faits évangéliques, persuader à leurs contemporains que les princes des prêtres allèrent trouver Pilate pour lui demander de placer une garde autour du sépulcre; qu'eux-mêmes furent cités devant le conseil, interrogés, emprisonnés, réprimandés et battus de verges? Non, non, ces faits ont pour garant la notoriété publique; et s'ils croulent, avec eux croule tout récit historique. Et c'est avec confiance que je dis en second lieu: Les apôtres ont publié que Jésus-Christ est ressuscité; donc il est ressuscité.

Oui, Messieurs, leur témoignage est trop unanime et trop persévérant pour être suspecté d'illusion ou d'imposture. Ce n'est pas en songe, d'une manière rapide, fugitive; ce n'est pas une seule fois que Jésus-Christ après sa mort se montre à ses disciples; c'est pendant quarante jours consécutifs et dans toute l'intimité du commerce le plus familier: *Præbuit seipsum vivum in multis argumentis, per dies quadraginta, apparens eis et loquens de regno Dei.* (Act., I, 3.) Et maintenant accuserons-nous les apôtres de prévention et de crédulité à l'égard de la résurrection de leur Maître? Messieurs, si quelque chose m'étonne, c'est plutôt leur défiance, leur incrédulité. Les saintes femmes affirment qu'elles ont vu le Seigneur vivant, et les apôtres traitent de vision et de rêveries tout ce qu'elles racontent. Ils se sont assurés que le corps n'est plus dans le sépulcre, et ils ne sont pas encore persuadés. Jésus-Christ entre dans le lieu où ils sont rassemblés, et ils croient voir un fantôme. Un d'entre eux, initié dans tous les secrets de la doctrine de Jésus-Christ, ne consent à ajouter foi à ses collègues que quand il aura vu de ses yeux et touché de ses mains l'empreinte des clous et de la

lance qui l'ont percé. Reconnaissez-vous, Messieurs, dans cette conduite les caractères de la crédulité, de la prévention ou de l'enthousiasme? Est-il permis de dire avec Celse, qui a été répété à l'envi par nos incrédules modernes, que l'imagination préoccupée des apôtres a été pendant six semaines dans un délire continu? Quoi! pendant quarante jours, les apôtres, les saintes femmes, cinq cents disciples ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas! Pendant quarante jours ils ont rêvé qu'ils conversaient, mangeaient, buvaient, marchaient avec Jésus, qu'il leur donnait ses leçons, leur intimait ses ordres, leur promettait le Saint-Esprit, et qu'enfin il était monté aux cieus en leur présence! Certes, Messieurs, cet étrange phénomène ne s'est jamais renouvelé dans le monde depuis les apôtres.

Or, il est plus absurde de supposer que les apôtres aient formé le dessein d'en imposer eux-mêmes. Et sur quoi peuvent-ils s'appuyer pour accréditer le mensonge de la résurrection de Jésus-Christ? De quel crédit jouissent-ils dans le monde? Où sont leurs titres, s'écrie un Père de l'Eglise? L'éloquence et le charme de la parole? ils sont les plus ignorants des hommes. Les ressources de l'opulence? ils sont si pauvres qu'à peine ils ont en leur possession un bâton et une chaussure. L'éclat de la naissance? tous sont de la lie du peuple. Leur nombre? ils ne sont pas plus de onze, et encore dispersés. Peut-être leur courage? hé! celui qu'ils regardaient comme leur chef, Pierre, a pâli à la voix d'une simple servante; tous les autres ont fui au moment où leur maître est tombé entre les mains de ses ennemis. Et vous voulez maintenant qu'ils aient pris la résolution insensée de faire disparaître un cadavre dont les Juifs s'étaient assurés par une garde militaire! Quoi! ils ne craignent ni la fureur des Juifs, ni l'indiscrétion de quelque complice qui va les immoler à la risée publique et à la vengeance des lois! Mais après tout, ou ils croient Jésus-Christ un Dieu, ou ils l'ont reconnu enfin pour un imposteur. S'il est Dieu, qu'ils se reposent sur lui-même du soin de rendre gloire à sa divinité, sans tenter un projet aussi dangereux que criminel. Et si son imposture est dévoilée, ils n'ont d'autre parti à prendre que de retourner à leurs barques, à leurs filets, et de dévorer en secret la honte d'avoir été abusés par la promesse d'un imposteur.

Mais ici on nous arrête, et on nous demande: Pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, n'a-t-il pas apparu publiquement à tout le peuple et surtout aux magistrats juifs? Jérusalem a vu ses ignominies, et ce n'est qu'à un petit nombre de personnes privilégiées qu'il manifeste sa gloire. S'il s'est transfiguré sur la montagne, ce n'est que devant Moïse, Elie et trois de ses disciples. S'il est enlevé dans le ciel, c'est seulement en présence de ceux qui sont

intéressés à son triomphe. Ne devait-il pas, ce semble, un témoignage éclatant à la vérité de sa mission, et un tel événement arrivé en secret ne laisse-t-il pas de justes sujets au soupçon et des prétextes à l'erreur? Voilà, Messieurs, l'objection dans toute sa force; mais je conclus contre mes adversaires: donc Jésus-Christ est ressuscité.

Vous vous plaignez, leur dirai-je, que les Juifs n'aient pas été témoins du fait de la résurrection de Jésus-Christ. Mais ils l'avaient vu mourir, ils savaient qu'il avait prédit qu'il serait vivant le troisième jour; aussi mirent-ils des gardes autour de son sépulcre, et ce fut de ces gardes qu'ils apprirent la vérité. Chaque soldat était pour eux un témoin de la résurrection.

Et d'ailleurs, Messieurs, Jésus-Christ réunissait en sa personne adorable, si j'ose m'exprimer ainsi, deux offices distincts: il était d'abord le Messie promis particulièrement aux Juifs, *établi roi*, disait le prophète, *sur la montagne de Sion, pour prêcher les préceptes divins (Psal. II, 6)*, envoyé seulement aux brebis perdues de la maison d'Israël; mais il était aussi le docteur des nations, la lumière du monde, et en cette qualité tout pouvoir lui avait été donné dans le ciel et sur la terre. Jésus-Christ continue à remplir cet office particulier jusqu'à ce qu'il soit rejeté par les Juifs, et la dernière fois qu'il leur parle en public, il leur fait les adieux les plus touchants: *Jérusalem, Jérusalem, qui tués les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes! mais tu ne l'as pas voulu. Sachez que votre demeure va devenir déserte; car je vous dis que désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! (Matth., XXIII, 37, 39.)* Sa résurrection était le fondement de son second office qui s'étendait à tout le monde. L'Evangile sera premièrement annoncé aux Juifs, mais de la même manière qu'au reste du monde, par ceux que Dieu a choisis pour être les témoins de sa résurrection, *testibus præordinatis a Deo. (Act., X, 42.)* Mais les Juifs n'ont pas cru à cette vérité! Eh! que m'importe? Je découvre dans leur incrédulité des témoignages si évidents de mauvaise foi qu'elle équivaut à un aveu formel. Ils placent des gardes auprès du sépulcre; donc Jésus-Christ avait prédit qu'il ressusciterait: disons plus, donc il avait opéré des prodiges, car on eût méprisé sa prédiction si déjà la puissance divine n'eût paru dans ses œuvres. Ils font répandre le bruit que le corps avait été enlevé; donc le tombeau était vide le troisième jour, et ils avaient en main tout ce qui pouvait empêcher l'effraction du sépulcre, tout ce qui pouvait la constater après l'exécution.

Hé quoi! ils ne punissent pas même les soldats qui, par un oubli sans exemple de

la discipline militaire, ont favorisé le vol du dépôt confié à leur garde! Ils ne font aucune information juridique sur ce prétendu enlèvement, et cependant ils sont convaincus du crime le plus horrible si l'on croit à la résurrection de celui qu'ils ont fait périr du dernier supplice. J'interpelle dans ce moment ceux d'entre vous qui sont versés dans la connaissance des lois: si, à s'en tenir à la présomption du droit, celui-là a commis le crime à qui le crime est utile, *is fecit scelus cui prodest*, je ne trouve ici de coupable que les Juifs.

Et maintenant serons-nous étonnés de l'aveuglement et de l'endurcissement de leur cœur, et n'est-il pas vrai qu'ils ont renié Jésus-Christ, parce qu'ils n'ont pas voulu d'un Sauveur qui a dû souffrir pour entrer dans sa gloire, et qu'ils ont méconnu l'homme de douleur, frappé pour leurs péchés et défiguré comme un lépreux, ainsi que parle le prophète?

Mais le prodige de leur incrédulité n'a rien qui doive nous surprendre, depuis que nous voyons au sein même du christianisme des hommes orgueilleux d'un faux savoir blasphémer la foi de leurs pères, parce qu'elle fait profession de reconnaître et de n'adorer que Jésus et Jésus crucifié. Et cependant, Messieurs, c'est ici son plus beau triomphe; c'est ici que la sagesse du monde est convaincue de folie, et l'œuvre de Dieu justifiée par elle-même. Oui, Jésus ressuscité d'entre les morts, nous vous reconnaissons pour notre Dieu et notre roi; mais c'est parce que vous portez encore l'empreinte des clous et de la lance. Eh! pourquoi, ô mon Dieu, cacheriez-vous ces nobles blessures? Le guerrier, après la victoire, les étale avec complaisance comme étant plus glorieuses que les couronnes mêmes qui parent son front. Que je voie encore ces mains percées des clous qui vous attachèrent à la croix! Que je mette ma main dans ce côté d'où a jailli la source vivifiante de vos mystères! Montrez-les toujours, Seigneur, ces plaies sacrées, et au chrétien fidèle qui confesse que vous êtes dans la gloire de votre Père, et à l'incrédule, s'il en existe encore parmi nous, qui doute de la vérité de votre résurrection et de votre triomphe sur le monde et son incrédulité. Montrez-les surtout, ô mon Dieu, pour attester aux superbes contempteurs de votre sagesse que, par votre résurrection, vous avez triomphé du monde et de sa puissance.

DEUXIÈME POINT.

Le Calvaire était encore arrosé du sang de Jésus-Christ, lorsque le bruit de sa résurrection se répand dans Jérusalem et vient retentir aux oreilles de ceux qui l'ont crucifié. Et quels sont, Messieurs, les héros qui proclament cette étrange nouvelle? Ces mêmes disciples qui ont abandonné leur Maître quand il était vivant, et qui se tenaient enfermés par la crainte des Juifs, après sa résurrection. Quoi! après

avoir si lâchement cédé à l'orage, leur courage se ranime comme par enchantement ! Leur constance à prêcher la résurrection de Jésus-Christ va confondre les forts et les puissants du siècle, soumettre les Grecs et les Barbares, et porter le nom et les triomphes de Jésus-Christ ressuscité jusqu'aux extrémités du monde. S'ils attendaient du moins que la rage des Juifs fût apaisée, que les juges qui avaient condamné leur Maître eussent disparu, que les esprits plus calmes fussent plus indifférents à leurs démarches. Mais non ; cinquante jours seulement après la résurrection de Jésus-Christ, l'Esprit promis leur est envoyé, et rien ne saurait les empêcher de publier ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. Vous leur demandez compte du bien qu'ils ont fait à un homme perclus de ses membres, et vous voulez savoir au nom de qui il a été guéri ; ils vous répondront, au nom de Jésus-Christ ressuscité : *In nomine Jesu Christi quem Deus suscitavit a mortuis.* (Act., IV, 10.) Vous ignorez d'où peut venir à douze pauvres pêcheurs le dessein de conquérir la terre ; qui leur a inspiré l'audace de combattre tout l'univers ; au nom de qui ils affrontent les obstacles qui se présentent en foule à l'entrée de leur carrière ; au nom de Jésus-Christ ressuscité : *In nomine Jesu Christi quem Deus suscitavit a mortuis.*

Ils savent que la haine des Juifs retombera avec plus de fureur sur ses disciples, qu'ils seront traînés dans les prisons, obligés de comparaître devant l'assemblée des magistrats, battus de verges dans les synagogues. Eh bien ! devant les tribunaux, dans la prison, sous les coups, ils font constamment retentir le nom de Jésus-Christ ressuscité : *In nomine Jesu Christi quem Deus suscitavit a mortuis.*

Mais cette révolution qui s'opère sous les yeux des chefs de la nation n'a-t-elle rien qui doive leur déplaire et exciter leurs alarmes ? Ne prendront-ils aucun moyen d'en arrêter les progrès, et de l'étouffer dans sa naissance ? Ne craignent-ils pas le déclin de leur pouvoir, la vigilance des Romains, la ruine entière de la nation ? Ces raisons, ils les ont autrefois alléguées pour livrer Jésus-Christ à la mort, et leur zèle, Messieurs, ne se réveillerait pas contre ces Galiléens audacieux qui les accusent en face d'avoir crucifié l'Auteur de la vie ! *Quem vos crucifixistis.* (Act., II, 36.) Pierre élevant la voix au milieu de l'assemblée des Juifs osera s'écrier : O Israélites ! écoutez ce que j'ai à vous dire ; vous savez que Jésus de Nazareth a été un personnage que Dieu a rendu célèbre par les miracles qu'il a faits au milieu de vous : *Sicut et vos scitis.* (Act., II, 22.) Il revendiquera en l'honneur de son Maître, les paroles prophétiques qu'avait chantées le roi David (*Psal. XV, 8 et seq.*) : *J'ai toujours le Seigneur présent devant moi, et il est toujours à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est pour cela que mon cœur est dans les transports de joie, et que ma langue*

fait retentir des chants d'allégresse. Le sépulcre, ajoutera-t-il, qui renferme les restes de ce prince est au milieu de nous, et ses cendres attendent encore la bienheureuse résurrection. Mais ce qu'il a dit au nom de ce Fils qui devait être la gloire de sa postérité a été véritablement accompli ; ce Saint du Seigneur n'est pas demeuré dans le tombeau ; et sa chair, unie à sa divinité, n'a pas éprouvé la corruption. « Neque derelictus est in inferno, neque caro ejus vidit corruptionem. » (Act., II, 22-31.)

A ces paroles, il est vrai, la synagogue frémit ; les chefs de la loi transportés de rage, dit le texte sacré, consultent ensemble pour faire mourir les apôtres ; ils les font battre de verges et ils leur défendent avec de grandes menaces de prêcher au nom de Jésus-Christ. Mais que sont-ils pour intimer des ordres contraires à la volonté du Très-Haut ? Les apôtres ne craignent pas de rendre témoignage avec une grande force à la résurrection de Jésus-Christ : *Virtute magna reddebant apostoli testimonium resurrectioni Jesu Christi.* (Act., IV, 33.) C'est en le ressuscitant d'entre les morts, disent-ils, que Dieu l'a établi Seigneur et Christ, c'est à-dire qu'il a manifesté aux hommes qu'il était l'un et l'autre : *Dominum eum et Christum fecit Deus.* (Act., II, 36.) Ce n'est pas à une seule personne qu'il s'est montré, mais à plusieurs d'entre nous, à plus de cinq cents disciples, en des lieux différents, dans le jardin où était placé le tombeau, sur le chemin d'Emmaüs, dans le cénacle, sur les bords du lac de Génézareth, sur une montagne de Galilée ; oui, il est vivant celui que le Dieu de nos pères a glorifié ; nous sommes tous témoins de sa résurrection triomphante ; *cujus omnes nos testes sumus* (Act., II, 32.)

Et pénétrés de componction, les Juifs demandent à être baptisés, à recevoir la rémission de leurs péchés ; ils persévèrent dans la prière et dans la doctrine des apôtres, et l'Eglise compte autant de justes que d'enfants. Sans doute tous ne se rendent pas à la voix de la vérité qui retentit à leurs oreilles avec tant de force et de magnificence. Mais les Ecritures devaient avoir leur accomplissement touchant le Messie. Il était dit que son peuple devait le renier ; ils ont fait mourir l'auteur de la vie, et ils ne veulent pas confesser que la droite de Dieu l'a élevé par sa résurrection, qu'elle a fait de son sépulcre son trophée de gloire pour donner la pénitence et la rémission des péchés.

Aussi quel châtement épouvantable ! Jérusalem est ruinée de fond en comble ; le temple est la proie des flammes et Israël errant parmi les nations. La vengeance divine, dit saint Chrysostome, se promène à travers tous les peuples du monde. Il va, étalant çà et là les restes de son cadavre mutilé, semblable à ces grands criminels que la justice humaine attache au gibet et place le long des chemins pour annoncer aux passants par la grandeur du supplice, la gran-

deur du crime qu'ils ont commis. Tous les peuples l'ont vu traverser les siècles, et tous ont été saisis d'effroi; il semblait dire à ceux qui le contemplaient : Le sang du Juste est sur moi et sur mes enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.)

Les apôtres se tournent-ils vers les nations pour rendre témoignage à la résurrection de Jésus-Christ; aussitôt une lumière divine jaillit de son tombeau pour éclairer les peuples assis dans l'ombre de la mort; les vertus les plus pures naissent au sein d'une corruption profonde, et la résistance du juif fait la richesse du gentil. Dieu n'est plus inconnu à Athènes, et l'aréopage retentit du triomphe de Jésus-Christ ressuscité; Corinthe apprend à établir le fondement de sa foi sur la vérité de sa résurrection glorieuse, et celui qui se vantait d'être le peuple-roi, abaisse devant lui la majesté de ses faisceaux et tient à honneur de baiser la poussière de ses pieds.

Il va donc triompher de la puissance du monde ce Jésus-Christ sur qui la mort n'aura plus d'empire; il envoie au milieu des nations ceux qui doivent le glorifier, soit par leur vie, soit par leur mort; ils prêchent leur Maître crucifié et ressuscité; et à leur voix un monde enchanté de ses idoles reconnaît ses erreurs et se soumet à l'esprit et à la vertu de Dieu qui se manifeste avec tant d'éclat par leur ministère. Non, qu'on ne me parle plus de la science des philosophes et de la sagesse du Portique et du Lycée. Ce Platon, avec son éloquence divine, pour avoir conçu l'idée d'une république nouvelle qui n'attaquait pas la religion de son pays, n'échappera à la proscription et à la mort que par une fuite volontaire et la perte de sa liberté. Un autre philosophe est menacé de perdre la vie pour avoir osé dire, non comme les apôtres sur le théâtre de l'univers, mais à voix basse, qu'il ne connaissait pas les dieux que le peuple adorait. Athènes envoie à la mort le plus sage des Grecs, soupçonné seulement d'avoir voulu introduire des nouveautés dans la religion. Tous ces philosophes n'osent s'opposer à l'erreur publique; ils désespèrent de la pouvoir vaincre; et les apôtres, Messieurs, vont publiant partout que les dieux des nations ne sont que des démons, que c'est le Seigneur qui a fait les cieux, et que devant lui marchent la gloire et l'honneur. Comment la terre s'est-elle tue devant ces ignorants dans l'art de bien dire, pour parler le langage de Bossuet? Qui a conduit à l'école de ces nouveaux docteurs la plénitude des nations? Le nom et la puissance de Jésus-Christ ressuscité. La lutte sanglante qu'ils ont à soutenir contre l'univers entier, n'a pour objet que d'établir ce dogme fondamental. Qui croit à Jésus-Christ ressuscité, est chrétien, et c'est en mourant pour cette vérité qu'ils lui érigent d'immortels trophées. Mais sur leurs cendres s'élèvent d'autres généreux athlètes, animés du même esprit, de nouveaux évangélistes, chargés

jusqu'à la consommation des siècles de rendre à Jésus-Christ glorieux et triomphant un témoignage dont on entendra la voix dans tout l'univers.

Seront-ils obligés eux aussi d'exhiber les preuves de leur divine mission? Eh! ils diront que celui à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre, les a investis de la même puissance dont son Père l'avait revêtu. Ce ne sont pas seulement quelques malades qu'ils guérissent, des aveugles qu'ils rendent à la lumière, des morts qu'ils rappellent à la vie; mais des peuples entiers, courbés sous le joug de l'Évangile, l'univers arraché à cette nuit profonde où le paganisme le tenait enseveli, attestent que la vertu de Dieu opère par eux, et que Jésus-Christ ressuscité triomphe du monde et de sa puissance.

Il est cependant des époques de vertige et d'erreur où les nations, livrées à l'esprit de malice, méconnaissent l'auguste caractère de ces divins envoyés et les poursuivent de leurs outrages et de leurs dérisions. Mais si les maisons et les villes se ferment devant eux, ils se contentent de secouer la poussière de leurs pieds, selon l'ordre de leur Maître, et d'emporter avec eux la vérité dédaignée qui éclaire de ses lumières d'autres peuples plus dociles et plus heureux. Alors, Messieurs, des bruits extraordinaires agitent le monde; la société ébranlée s'agite dans ses fondements; des symptômes effrayants annoncent que les empires touchent à leur fin : *Conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna.* (*Psal.* XLV, 7.) Le Seigneur ordonne à ses prophètes de parcourir les cités impies et de leur prédire qu'il s'apprête à les visiter dans sa colère et à les briser comme un vase d'argile. Que ces menaces sont propres, Messieurs, à nous faire trembler, non pour la religion, mais pour nous-mêmes! Car la religion ne périra point. Protégée par la main du Très-Haut, qui lui a promis l'immortalité au jour de sa résurrection, elle s'avance vers l'éternité, accueillant ceux qui veulent la suivre. Que si des enfants ingrats l'abandonnent, elle ne souffre pas de leur défection, et n'en continue pas moins sa marche majestueuse, abattant toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Depuis dix-huit cents ans elle a vu les rois tomber dans la poussière, des peuples nouveaux paraître sur la scène du monde, et bientôt disparaître sans retour. Eh bien! sur les ruines des empires elle a pu planter la croix de Jésus-Christ et s'écrier avec toute vérité : *Jésus-Christ règne toujours; il était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles : « Christus heri, hodie, ipse et in sæcula. »* (*Hebr.*, XIII, 8.)

TROISIÈME POINT.

Il est donc vrai, Messieurs, Jésus-Christ règne encore sur le monde par la vérité de sa résurrection, et son triomphe est d'autant plus noble, plus glorieux, qu'il s'opère et qu'il s'achève au milieu de nous, et que

nous sommes appelés à partager avec lui le fruit de sa victoire. Oui, si le premier-né d'entre les morts s'est arraché à l'ignominie du tombeau, c'est pour nous rendre la liberté, la vie que nous avons perdues, et pour nous enrichir de l'immortalité par sa résurrection glorieuse. La mort a perdu jusqu'à son nom; elle n'est plus qu'un doux sommeil qui répare nos forces, et nous aide à triompher avec Jésus-Christ du monde et de ses illusions; je veux dire, de ses promesses et de ses terreurs.

Les promesses du monde ! Hé quoi ! Messieurs, ressuscités avec Jésus-Christ pour ne plus mourir, serons-nous encore enchantés des délices de la vie et chercherons-nous toujours ici-bas notre repos et notre félicité ? Il y a six mille ans que l'homme, abusé par ses passions, se fatigue et se trouble vainement pour tromper ses ennemis; et arrivé au bout de sa carrière, reportant ses regards sur les jours courts et mauvais qu'il a parcourus, il ne peut s'empêcher de s'écrier : *Vanité des vanités ! tout n'est que vanité et affliction d'esprit.* (Eccle., 1, 2.)

Vanité et affliction d'esprit dans cette gloire qui paraît si belle dans un lointain trompeur, et dont l'orgueil de l'homme aime à s'envelopper comme d'un vêtement ! Il la saisit enfin, et ce n'est, dit-il avec l'Esprit-Saint, que la mémoire d'un hôte d'un jour qui s'éloigne, l'oiseau qui traverse les airs et dont on n'entend que le bruit des ailes, l'eau du fleuve qui coule et s'échappe, la fleur à peine éclose qu'on foule aux pieds, l'ombre qui fuit. Ce fameux conquérant de l'Asie avait aussi, Messieurs, poursuivi cette gloire, et pour l'obtenir, il dompta les rois de la terre, enleva les dépouilles des nations, et passa jusqu'aux extrémités du monde. Mais, à la fleur de son âge, il sent qu'il va mourir, et voilà, dit Bossuet, le fruit glorieux de tant de conquêtes, voilà le monde et sa gloire !

Oh ! qu'elle est plus vraie cette gloire que Jésus-Christ répand sur le chrétien ressuscité avec lui pour ne plus mourir ! A quelle hauteur s'élève le disciple qui s'associe aux triomphes de son maître ! Quelle nouvelle dignité lui est conférée ! Jésus-Christ est ressuscité, peut-il se dire à lui-même, et je veux me ressouvenir qu'il est écrit que ceux qui ne sont pas nés de la chair et du sang, ont l'heureux privilège d'avoir Dieu pour père. Ah ! qu'on parle, tant qu'on voudra, aux enfants des hommes de l'éclat de leur naissance et de la noblesse de leurs ancêtres : à quoi serviront leurs titres et leurs dignités, demande l'orateur chrétien, qu'à rendre le triomphe de la mort plus glorieux ? Si le fier Romain monte au Capitole, enrichi des dépouilles des nations vaincues ; au moment où la foule charmée célèbre son triomphe par des acclamations, il entend derrière lui l'esclave qui lui crie : Regarde après toi, souviens-toi que tu es homme. Le triomphateur des Parthes et des Mèdes n'est donc qu'un pauvre mortel qui va de son char de victoire descendre dans

la tombe pour y dormir sans honneur. Bientôt sa poussière se mêlera avec celle des hommes les plus inconnus, et une génération indifférente jettera au vent ses cendres méprisées.

Mais au triomphe du chrétien ne se mêlera aucun souvenir humiliant. Ses pensées, ses désirs habitent déjà le ciel ; c'est là que Dieu doit placer sur son front la couronne de justice qu'aucun souffle impur ne pourra jamais ternir. Il craint peu qu'une main sacrilège s'avise d'effacer sur les colonnes immortelles du temple céleste, son nom que le doigt de Dieu va y graver pour l'éternité. Moins encore attache-t-il son cœur à ces richesses périssables qui doivent être consumées par le ver et la rouille. Et certes, Messieurs, lorsque les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni moissonnent, sont nourris par le Père céleste, lorsque le lis de la vallée et la fleur des champs sont mieux vêtus que Salomon dans toute sa gloire et sa magnificence, peut-il s'inquiéter du lendemain, et oublier qu'en cherchant le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste lui sera ajouté par surcroît. L'athlète, en entrant dans l'arène, se dépouille d'un vêtement inutile ; et le chrétien, qui aspire à ces biens placés sous la main d'un Dieu et dans une région inaccessible aux orages et aux tempêtes, ne veut conserver que les armes de la foi, pour lutter contre les puissances des ténèbres et le prince du monde. Après qu'il a contemplé le grand Roi dans sa majesté, il ne voit plus la terre que de loin.

Et maintenant, Messieurs, serez-vous séduits par la figure de ce monde qui passe ? convoiterez-vous ces viles richesses qui vous dégraderaient et vous empêcheraient d'atteindre à vos immortelles destinées ? Les emporterez-vous dans votre nouvelle patrie où règne Jésus-Christ à la droite de son Père ; ou plutôt ne devez-vous pas les laisser sur la pierre du tombeau ? Qu'importe que vous soyez pauvres, dénués de tout ! Jésus-Christ est ressuscité, et sa résurrection vous rend héritiers de ses promesses, distributeurs de ses grâces, enfants chéris de son corps mystique, elle fait couler sur vous des fleuves de bénédiction et de paix. Vous avez préféré à tous les trésors de l'Egypte les opprobres de votre divin Maître ; et, si comme lui vous paraissez n'avoir pas où reposer la tête, je n'en vois pas moins autour de vous l'éclat et la splendeur des cieux, parce que votre cœur comme le ciel est devenu la demeure du Très-Haut. Peut-être que le monde, qui n'a pu vous séduire, cherchera à vous effrayer par ses clameurs et ses menaces ; lion rugissant, il rôdera autour de vous, cherchant à vous dévorer : mais encore une fois, Jésus-Christ est ressuscité, vous ressusciterez avec lui, et cette pensée sera assez forte pour vous faire mépriser le monde et ses terreurs.

Oui, Messieurs, nous ressusciterons tous, « omnes resurgemus (I Cor., XV, 51), » la même puissance qui a arraché Jésus-Christ au tombeau, rendra la vie à nos corps mor-

tels et nous mettra en possession de sa gloire et de son éternité. Il est notre chef, et nous sommes ses membres; il est le premier-né d'entre les morts, et nous suivrons sa destinée glorieuse, participant à sa résurrection immortelle.

Nous ressusciterons tous, « omnes resurgemus; » entendez l'Apôtre qui rattache la vérité de notre résurrection à celle de la résurrection de Jésus-Christ, et qui demande avec étonnement aux Corinthiens comment, après la résurrection de Jésus-Christ, ils pouvaient douter de celle des morts: *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit. (I Cor., XV, 13.)*

Nous ressusciterons tous, « omnes resurgemus; » et quel'impie ne s'avise pas de commencer le chant funèbre sur notre cercueil; *ils sont heureux ceux qui meurent dans le Seigneur (Apoc., XIV, 19),* ou plutôt, ils ne meurent pas; ils se reposent de leurs travaux, comme le guerrier après le combat, et bientôt reprenant une vigueur nouvelle, ils s'avancent jusqu'au trône de l'Ancien des jours, où leurs œuvres les suivent comme autant de trophées glorieux remportés sur l'ennemi.

Nous ressusciterons tous, « omnes resurgemus, » et nous mènerons en triomphe le tyran que Jésus-Christ a fait captif, ce fort armé qu'il a enchaîné; et la mort même, dépourvue de ses armes, tombera à nos pieds comme aux pieds de son roi; alors il sera permis d'insulter à la mort, et de lui demander avec une sainte fierté: *O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? « Ubi est, mors, victoria tua, ubi est, mors, stimulus tuus? » (I Cor., XV, 55.)*

Nous ressusciterons tous, « omnes resurgemus, » et cette pensée doit, dès à présent, nous élever au-dessus des revers et des tribulations, cette espérance répandre des charmes jusque sur les amertumes de la vie. Au sein même des combats nous goûtons un bonheur qui prélude aux douceurs de la victoire. Et si les douleurs de la mort viennent fondre sur nous et nous assaillir de toutes parts, établis et enracinés dans l'espérance, nous ne serons jamais confondus, parce que nous savons quel dépôt nous avons confié à celui qui, dans le dernier jour, nous le rendra avec profusion en gloire et en félicité.

Enfin, *nous ressusciterons, « omnes resurgemus, »* et nous comparâtrons, à la fin des siècles, devant le tribunal de Jésus-Christ pour être jugés selon nos œuvres et pour être pesés dans la balance de l'éternelle justice. Mais que la pompe effrayante de ce grand jour n'abatte point notre courage; c'est quand la terre ébranlée dans ses fondements rendra tous les morts qu'elle recélaient dans ses profonds abîmes, que les cieux se replieront comme un voile, et que le Dieu des dieux, précédé d'un feu dévorant, s'apprêtera à juger toutes les nations de la terre, que nous devons, pleins d'une sainte confiance, lever nos têtes, parce que le jour de notre délivrance et de notre gloire approche. Hé quoi! Jésus-Christ nous a assurés

qu'il confessa devant son Père céleste tous ceux qui auront confessé son nom devant les hommes (*Matth., X, 32*), quel poids éternel de gloire ne réserve-t-il donc pas à vous, Messieurs, qui donnez à la France le beau spectacle d'une jeunesse s'arrachant aux plaisirs et au tumulte du monde pour venir dans le temple saint renouer les liens qui vous attachent à Jésus-Christ, vainqueur du monde par sa résurrection? Oui, j'aime à le croire, le juge des vivants et des morts a déjà ordonné à vos anges tutélaires d'écrire au livre de vie votre généreuse confession, et le noble vœu qu'ont formé vos cœurs de le prendre pour votre Dieu et le partage de votre cœur.

Et quel jour plus beau, plus propre à raffermir en nous ces sentiments que ce jour d'alliance et de réconciliation où Dieu nous a arrachés à la puissance des ténèbres pour nous transporter dans le royaume du Fils de sa dilection! Nous n'avons pas pris part au combat, dit un Père de l'Eglise, nous n'avons pas été témoins de la lutte sanglante de l'enfer contre le ciel, et cependant, nous aussi nous avons remporté la victoire; les efforts de notre Dieu sont devenus notre couronne, et il nous est permis de faire retentir de toutes parts nos cantiques d'allégresse et nos chants de triomphe. Oh! qui de vous, Messieurs, refusera de prendre en main la cause du Seigneur, et de rendre à son nom la gloire et les hommages que des méchants voudraient lui ravir? Il n'est pas d'un homme généreux de chanceler et de retourner en arrière quand la voix de l'honneur l'appelle à résister en face aux ennemis de sa patrie. Le soldat qui déserte ses rangs au moment du combat est à jamais flétri dans l'opinion publique; il devait périr enveloppé de son drapeau, plutôt que de se dérober au danger par une fuite honteuse. Eh bien! voici que la religion environné d'ennemis nombreux et puissants réclame votre secours et invoque votre fidélité. Refuserez-vous, Messieurs, de vous rallier autour de Jésus-Christ ressuscité pour marcher avec ses fidèles serviteurs à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes? Tous les saints qui vous ont précédés dans la foi applaudissent à vos généreux efforts, et s'il le faut, l'Apôtre vous crie du sein de la gloire: *Souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts: « Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse ex mortuis. » (II Tim., II, 8.)*

Souvenez-vous que ce Dieu ressuscité veille sur vous du haut des cieux, qu'il dirige vos pas, sanctifie vos mains au combat et vous ordonne d'espérer contre l'espérance même: *Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse ex mortuis.*

Souvenez-vous que cette pensée a suffi pour rendre les martyrs intrépides devant les tyrans, qu'elle a donné à vos ancêtres la force de confesser Jésus-Christ au milieu des glaives et sur les échafauds. Et maintenant que vous n'avez plus à résister jus-

qu'au sang, vous n'oseriez célébrer les bienfaits de sa résurrection ! Mais si la race de Jacob, les véritables enfants d'Abraham craignent de glorifier Jésus-Christ, qui racontera son nom à vos frères, et qui publiera ses louanges dans l'assemblée des fidèles ? *Souvenez-vous donc que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts : « Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse ex mortuis. »*

Si vos forces se lassent dans les combats du Seigneur, si vous êtes tentés d'abandonner celui qui seul a les paroles de la vie éternelle, souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et vous veillerez encore avec plus d'ardeur autour des remparts de la cité sainte, et il vous sera donné d'en écarter les partisans du mensonge et de la vanité : *Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse ex mortuis.*

Entraînés par le torrent de vos passions, craignez-vous de périr dans la tempête ? criez vers le Seigneur, ranimez votre foi par le souvenir de Jésus-Christ ressuscité, et il sera avec vous pour vous soutenir sur les flots, et il commandera comme autrefois à la mer d'abaisser la hauteur de ses vagues

en courroux : *Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse ex mortuis.*

Enfin, Messieurs, qu'il me soit permis d'ajouter, en finissant ce discours, que votre élan généreux vers Jésus-Christ, votre noble constance à venir écouter les titres augustes qu'il a présentés à votre amour et à vos adorations, ont réjoui Dieu, les anges et les hommes ; conservez, nous vous en conjurons, pour fruit des vérités que vous avez entendues le souvenir de sa glorieuse résurrection. Emportez-le, ce souvenir, au sein de vos familles, et vous saurez vous montrer dignes de la haute vocation à laquelle vous avez été appelés. Ne l'oubliez pas au milieu des soins du monde, et il vous empêchera de négliger l'unique affaire qui doit vous occuper ici-bas. Qu'il ne vous abandonne même pas pendant la durée de vos plaisirs, et vous pourrez avec modestie vous réjouir dans le Seigneur. Ce souvenir, Messieurs, vous consolera dans vos afflictions, et si vous semez dans les larmes, vous recueillerez dans la joie. Au milieu même des ombres de la mort, vous ne craignez pas, parce que Jésus-Christ ressuscité sera avec vous pour vous faire triompher avec lui dans les splendeurs de l'éternité. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES

DU DOCTEUR MANNING,

MINISTRE PROTESTANT CONVERTI,

Traduites par M. MERMILLOD, vicaire de Genève.

—
AVANT-PROPOS SUR LES CONFÉRENCES

ET

NOTICE SUR LE DOCTEUR MANNING.

Il y a quelque temps, nous eûmes l'occasion de voir quelques-uns de ces hommes que le protestantisme anglais a laissé échapper de son sein et qui sont venus demander à l'Eglise catholique, avec la paisible sécurité de la foi, le glorieux fardeau du sacerdoce et le dévouement de la vie religieuse. C'est une des joies les plus douces d'être en rapport avec ces convertis ; on ne sait qu'admirer davantage de leur science théologique, de la sérénité de leur âme, ou de l'abnégation de leur vie. Ces hommes qui portent, les uns les plus illustres noms, d'autres la renommée de professeurs habiles, ont sacrifié d'honorables et fructueuses positions pour devenir les plus humbles

filis et les plus dévoués serviteurs de l'Eglise ; ils ont courageusement échangé des bénéfices terrestres et la bienveillance humaine contre la vérité et la grâce de Jésus-Christ. Leur action est puissante : ils multiplient les œuvres, ils ressuscitent les ordres religieux, ils prêchent et ils écrivent ; à l'aide de traités, de feuilles périodiques, de publications de vies des saints, ils jettent la semence sacrée, et leur parole atteint de vigoureuses intelligences au milieu du mouvement industriel et du cliquetis des sectes qui agitent l'Angleterre. Nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs de quelques-uns de leurs travaux ; nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il nous

semble utile de les placer en regard de cette maigre littérature qui nous attaque à Genève, de ces publications dépourvues de science sérieuse ; la vérité n'a qu'à gagner à ce parallèle. D'ailleurs, nous n'avons nul goût de descendre dans une arène abaissée et de nous condamner à des querelles infimes d'où la dignité est absente et où la foi perd de sa splendeur. Aujourd'hui nous commençons à publier la traduction de quatre conférences prêchées dans la cathédrale de Saint-Georges à Londres, par H.-E. Manning (1). Après avoir parcouru une brillante carrière, après avoir été *fellow* du collège de Merton, pasteur de Lavington, archidiacre de Chichester, après avoir conquis l'estime et l'affection de tous, même des hommes opposés à ses principes, après avoir obtenu le plus éclatant succès dans la charge de prédicateur de l'université d'Oxford, il est venu chercher la base fixe et certaine de la foi dans l'Église catholique. Rien ne lui manquait au point de vue humain, avant sa conversion ; il avait la plus grande influence dans le clergé anglican ; sa réputation grandissait à mesure que son talent était mis en saillie. Les âmes qui cherchaient une direction se tournaient

vers lui ; dans toutes les circonstances solennelles, on s'adressait à lui, et quand il s'agissait de stimuler la charité des fidèles, son éloquence douce et persuasive faisait des merveilles. Au milieu de ces œuvres, son intelligence s'approchait graduellement des doctrines catholiques qu'il retrouvait dans les livres saints, dans l'histoire des premiers siècles ; et l'affaire Gorham, où le clergé anglican abdiqua toute vie doctrinale entre les mains d'un conseil laïque et gouvernemental, acheva de le convaincre de la nullité religieuse de l'anglicanisme. Après plusieurs mois passés dans la retraite, l'étude et la prière, M. Manning a été reçu catholique, entrant dans le royaume de Dieu comme un petit enfant. Il est prêtre maintenant, et nous espérons que la Providence ménage à ses vertus et à son éloquence de nombreuses conquêtes. D'ailleurs, en Angleterre, il y a des âmes qui comprennent facilement que toute chose humaine n'a aucune valeur devant la foi, et que la pauvreté et le mépris des hommes ne sont rien, quand il s'agit d'être vaincu par la vérité.

G. MERMILLOD.

(1) Ces détails sur Manning sont extraits des excellents ouvrages de M. Gondou, sur le mouvement religieux de l'Angleterre.

CONFÉRENCES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

SUR LA CERTITUDE ET LA CLARTÉ DE LA VÉRITÉ RÉVÉLÉE.

Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. (Joan., XVII, 3.)

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé.

Je désire traiter aujourd'hui, non d'une doctrine particulière à la théologie catholique, mais des fondements de la foi, de cette base sur laquelle repose toute croyance. Question qui sert de préliminaire à tant d'autres questions. Celle-ci est, par sa nature, sèche, et pour ainsi dire élémentaire, et il est difficile d'éviter, en la développant, le ton de la controverse. Mais ce n'est pas pour me livrer à une argumentation plus ou moins habile que j'aborde une matière aussi importante ; ce serait outrager la sainteté de la vérité. Je m'en occuperai pour l'amour de Notre-Seigneur, et si Dieu m'en accorde les moyens, pour l'utilité de ceux qui cherchent la vérité. La fin de l'homme étant la vie éternelle, le moyen d'y parvenir étant la connaissance de Dieu par notre Sauveur qu'il a envoyé au monde, il faut que notre être tout entier, avec toutes ses facultés morales, intellectuelles et spirituelles, soit absolument initié, par suite

intimement uni à l'esprit, à la volonté de Dieu. Il a donc toujours été indispensable de donner une base inébranlable aux fondements sur lesquels doit reposer notre croyance ; cette nécessité est plus pressante que jamais, de nos jours et dans notre pays. Ce royaume, jadis si radieux d'une sainte lumière, uni à la grande communauté chrétienne, greffé sur le cep de cette vigne mystique, où la vie et la vérité circulent dans tous ses rameaux, fut, il y a trois siècles, isolé du monde chrétien, arraché du tronc de l'unité du Christ, par des hommes pervers et dans des desseins non moins pervers. Depuis cette époque, quelle a été l'histoire religieuse de l'Angleterre ? En la séparant de la divine tradition de la foi, le schisme l'éloigna aussi des sources de la certitude.

Les mains sacrilèges qui avaient brisé les liens de l'Angleterre avec l'Église, implantèrent dans son sein les germes du schisme : elle tomba dans l'abîme, isolée qu'elle était, entraînée par son propre poids ; l'Écosse, l'Irlande se séparèrent d'elle, et l'une de l'autre. Chacun des trois pays eut sa religion, sa règle de foi. Avec le schisme arriva la contradiction, puis l'incertitude, la discussion, enfin le doute ; le mal se propagea à l'infini, et chaque division nouvelle en

faisait éclore d'autres. Le jugement privé, principe fondamental, organique de toutes ces églises protestantes, était aussi le principe de leur dissolution. Les conséquences inévitables en furent si promptes, qu'au xvii^e siècle, à l'époque la plus florissante de la réforme, un auteur protestant avoue qu'en Angleterre on comptait à peu près deux cents sectes.

Mais des faits récents, avec leurs causes récentes aussi, sont venus mettre en évidence la nécessité urgente du retour aux bases solides de la foi. Cet établissement, si longtemps décoré du titre d'Eglise; ce corps possédant une tradition qui date de trois siècles, édifié par le pouvoir d'une grande nation, sanctionné, soutenu par les lois, investi de droits, de titres, de fonctions politiques; ce corps si richement doté, non-seulement en or et en terres, mais en trésors intellectuels, universités, collèges fondés par l'Eglise catholique, trésors amassés par elle et qui lui furent brutalement arrachés; ce corps imposant par sa science et son influence fut, à l'heure de l'épreuve, interrogé sur sa foi, et fut réduit à user de prévarication dans sa réponse. On l'avait sommé de parler comme autorité enseignante, envoyée de Dieu; mais comment l'aurait-il pu? Dieu ne l'avait pas envoyé. Le dernier espoir de certitude qui restait aux protestants de ce pays s'évanouit lorsque le clergé anglican fut forcé de s'avouer impuissant à enseigner. Lui, qu'on avait cru investi d'une mission divine, déclara que messagers et mission n'avaient rien que d'humain. Aussi, que voyons-nous dans ce pays? des sectes subdivisées à l'infini, présomptueuses, contradictoires à l'égal les unes des autres, et une communion dominante, officielle, qui, avec sa prétention à être autorité enseignante, est sourdement troublée par ses contradictions intérieures. Tout ceci est arrivé, parce que la règle de la foi est perdue et que le principe de la certitude est détruit.

Prenons un exemple familier. Supposez que, dans cette ville où l'industrie bouillonne, où l'homme s'agite, se consume du matin au soir en marchés, en trafics, en spéculations; supposez, dis-je, que les règles du calcul et des nombres fussent tout à coup anéanties, quelles erreurs, quelles disputes n'en résulterait-il pas? Ou bien encore, supposez que, dans ce grand empire mercantile dont les flottes sillonnent les mers, la science astronomique, l'art de la navigation vissent soudain à périr, les débris de ses navires couvriraient les rivages du monde entier. Ainsi, dans l'ordre spirituel, quand la règle de la foi est perdue, les âmes s'égarer et périssent.

On en vient alors, comme pour se rassurer, à se persuader et à avancer que la révélation n'offre aucune doctrine précise et rigoureuse; comme si la vérité pouvait être vague et flottante! Des hommes sérieux et respectables se sont même rangés parmi les adversaires de l'exposition nette et précise

des vérités religieuses, qu'ils appellent dogmatisme. Le symbole d'Athanase, dont ils ne peuvent nier l'authenticité, les effraye par sa netteté; cette vision si claire de la vérité les trouble comme le ferait l'aspect soudain du crucifix. On en est venu à soutenir que la vérité religieuse ne peut avoir de forme arrêtée, et qu'à chacun appartient de la découvrir et de la définir à son gré. Mais, en vertu de ce système, chacun doit concéder aux opinions d'autrui le même droit à la certitude qu'il revendique pour les siennes. La certitude objective n'existe plus, du moment que la conviction personnelle, l'intelligence propre servent de critérium à tout individu. De quoi s'agit-il, cependant? de cette science divine qui est la vie éternelle!

Toute connaissance doit être clairement, rigoureusement définie; sans précision, pas de connaissance certaine. Supposer une doctrine religieuse sans précision, c'est supposer des couleurs impossibles à distinguer; chaque vérité prise à part est aussi distincte que les diverses nuances de l'arc-en-ciel; si vous les mêlez, ce n'est plus qu'un chaos de vérités sans nom. Quand les obscurités de l'esprit humain étendent leurs voiles sur des doctrines aussi lumineuses que les étoiles du ciel, la clarté de ces doctrines se ternit et s'efface. Que seraient les connaissances humaines sans précision? Le diagramme du mathématicien n'est rien, s'il n'est pas défini. Les sciences physiques au moyen desquelles l'homme asservit la nature, ont besoin de précision dans leurs problèmes insolubles, innombrables, sans expression définie. Otez à l'histoire sa précision, sa netteté, elle n'est plus que de la mythologie ou de la fable. Supposez des lois morales indéfinies, inexactes, elles ne sont plus obligatoires; la loi qui n'est point formulée nettement ne peut être ni connue, ni observée; si elle n'éclaire pas ma conscience, elle n'a pas le droit de la diriger. A plus forte raison en est-il ainsi pour la science des choses divines. Aucune connaissance n'est plus nettement formulée que celle que Dieu a accordée aux hommes par la révélation. Elle est finie, il est vrai, à cause de notre intelligence bornée; elle est finie, comme l'est pour nos yeux l'aspect de la terre, que nous savons être ronde et que nous voyons plate. Mais cette connaissance des choses divines est toujours précise, rigoureuse, quelque finie qu'elle soit pour nous. Dieu seul a, par essence, la connaissance parfaite, infinie de lui-même, de ses œuvres; cette science est le type, le modèle de toute science. La connaissance de Dieu, si affaiblie dans l'homme à sa chute, et que la révélation lui a rendue, étant une émanation de la science divine, dut donc être claire, nette, précise, définie, puisque telle est en Dieu lui-même cette connaissance où il veut bien nous appeler à participer, quoique d'une manière imparfaite. Car la vérité révélée est dans l'Esprit divin qui la révèle, une, harmonieuse, distincte;

elle était une, harmonieuse, distincte, cette science dont les apôtres furent illuminés par l'Esprit-Saint le jour de la Pentecôte. L'idée que ces hommes en conçurent, qu'ils transmirent à leurs disciples, la foi que nous confessons dans le Symbole, ont au plus haut degré ces caractères d'unité, d'harmonie, de clarté; aucun problème scientifique n'est plus rigoureusement précis, plus nettement formulé que ne l'est notre *Credo* dans sa substance et sa lettre, dans son sens explicite et implicite, article par article. Il est de la nature de la vérité d'être précise; là où la précision finit, la connaissance s'arrête.

Car il ne faut pas perdre de vue que toute science humaine est bornée; les théories de la gravitation, de l'électricité, quelque prouvées, quelque exactes qu'elles soient, rencontrent un point obscur qu'elles ne peuvent dépasser. L'astronomie, avec ses calculs rigoureux, ses observations mathématiques, arrivée à cet astre qu'on croit être le centre de l'univers, hésite et se demande si ce point central n'est pas, après tout, simplement une planète immense, accomplissant sa rotation autour d'un centre plus immense encore, inaccessible à nos investigations. Jusque-là, exactitude, par conséquent science, connaissance; ici indécision, par conséquent ignorance. Telle est l'inévitable condition du savoir de l'homme: conception, idée définie, portée finie. De même à l'égard de la vérité révélée: toutes les fois que nous n'avons pas une conception exacte, précise, nous ne pouvons nous flatter d'en posséder la connaissance.

Le second caractère indispensable de la vérité est la certitude. Par certitude, nous entendons dire, ou qu'un fait est constaté, avéré, ou que nous-mêmes nous en sommes intimement, absolument convaincus. Pour qu'un fait ou qu'une vérité soient certains, il faut que des preuves évidentes ressortent dès l'abord de ce fait, de cette vérité même, ou bien que leur démonstration soit trop claire pour permettre le moindre doute. Ceci est la certitude objective, la propriété de la question proposée à notre intelligence. Mais quand nous déclarons être certains nous-mêmes, c'est que nous sommes intérieurement convaincus par l'opération de notre intelligence des preuves apportées à l'appui du fait ou de la vérité dont il s'agit. La lumière se manifeste par sa propre nature; la vue est cette manifestation même par laquelle notre œil s'illumine. La certitude est, de même, l'évidence de la vérité qui vient illuminer notre intelligence; en d'autres mots, la vérité qui, au moyen de témoignages évidents, prend possession de notre intelligence.

Or, je le demande, cette double incertitude n'appartient-elle pas essentiellement à la révélation divine? Cette manifestation que Dieu a faite de lui-même par son Fils, n'était-elle pas, de son côté, rendue certaine par les témoignages directs qui l'appuyaient? Puisque Dieu se révélait aux

hommes, puisqu'il venait habiter parmi eux, puisqu'il y opérait des miracles, n'était-ce pas pour se faire connaître à eux, pour leur annoncer la vérité, pour prouver sa présence par des œuvres merveilleses? Quels témoignages ont fait défaut de la part de Dieu pour attester que Jésus-Christ était en vérité le Fils de l'Éternel?

La certitude n'a pas plus manqué à ceux qui ont reçu la divine parole qu'elle ne manquait à cette parole elle-même. L'histoire sainte nous montre les prophètes et les voyants certains de ce qu'ils voyaient et entendaient. Abraham avait la certitude de cette mystérieuse vision qui annonçait au père des croyants l'alliance conclue avec le Seigneur; Moïse au mont Sinaï, Daniel, quand il fut touché par l'ange Gabriel, possédaient également cette certitude. Ils la possédaient aussi, les apôtres et les évangélistes qui suivaient notre Sauveur, et qui nous annonçaient, concernant la parole de vie, ce qu'ils avaient vu, touché et entendu. Ces douze, rassemblés dans le cénacle, ces disciples réunis au matin de la Pentecôte, ce saint Paul qui avait reçu l'Évangile, non pas de la chair et du sang, mais de Notre-Seigneur Jésus lui-même, et ce disciple bien-aimé qui, dans l'île de Patmos, vit le ciel ouvert et les choses de l'avenir dévoilées à son esprit, tous avaient cette certitude, et ceux à qui ces patriarches, ces prophètes, ces apôtres, ces évangélistes, avaient prêché la vérité, en étaient assez certains pour l'attester au prix de leur sang. La conviction de l'Église de Dieu n'a-t-elle pas subsisté dès sa naissance jusqu'à nos jours?

La seconde condition de la foi est donc la certitude. Celui qui ne la possède pas d'une façon absolue n'a pas la foi. On a prétendu que le désir de la certitude implique je ne sais quelle inquiétude déraisonnable de l'esprit. Mais tous nos maîtres en la foi ont désiré cette certitude, afin de mettre leur croyance à l'abri du doute, et de comprendre clairement ce que Dieu leur révélait; et certes il y aurait plus de déraison, plus de danger si, au contraire, nous nous contentions de l'incertitude et du vague dans des questions où la véracité, la gloire de Dieu et notre salut sont intéressés. On prétend aussi que la certitude est incompatible avec la foi, que la probabilité est l'élément de la foi qui meurt si on le fait disparaître. Est-ce donc sur une probabilité que les apôtres ont cru à la doctrine de la très-sainte Trinité? Est-ce que leur foi à l'Incarnation fut établie sur des conjectures? et s'ils n'avaient entrevu les choses saintes qu'au moyen d'une lueur crépusculaire, leur croyance eût-elle été solide, active, courageuse, digne de leur divin Maître?

Où donc en sommes-nous venus dans ce pays autrefois resplendissant de lumière, uni avec l'Église de Dieu, riche de vérités divines? A décréter une vertu nouvelle qui consiste à être incertain de la vérité et de la volonté divines, à faire reposer notre foi sur des probabilités. Non, mes frères;

partout où la foi se montre, l'incertitude doit se dissiper ; car la foi s'appuie sur la véracité de Dieu, et ce qu'il a dit, ce qu'il a rendu authentique par sa divine autorité ne saurait être incertain et vague.

Je sais, mes frères, qu'une grande partie de ce que j'ai dit jusqu'ici ne doit pas vous être appliqué ; vous êtes les héritiers d'un patrimoine divin. Comme la science astronomique, commençant aux premières observations faites sous le ciel de la Chaldée, est arrivée jusqu'aux démonstrations complexes de nos jours, ainsi la tradition de la foi, science divine, a été transmise de siècle en siècle. Nés dans sa sphère, vous la connaissez par des assurances répétées, par la certitude du Dieu qui l'a révélée, par les Ecritures qui l'ont recueillie, par les conciles qui l'ont définie et par le saint-siège qui, de siècle en siècle, a veillé au maintien de sa pureté, en condamnant les erreurs, les innovations et en apposant son sceau à tout ce qui était orthodoxe. Vous savez que votre guide n'est pas humain, mais divin. Aussi n'est-ce que pour vous rappeler la mission qui incombe à chacun de vous que je prends la parole sur ce sujet. Je voudrais solliciter votre charité, votre patience, à entreprendre de rétablir vos frères égarés dans leur part d'héritage. Une image vous fera comprendre l'état de ceux qui ont perdu ce que vous avez conservé. Je trace une inscription que vous lisez et qui se grave d'une manière ineffaçable dans votre mémoire et au plus profond de votre esprit. Vous déchirez en vingt morceaux le vélin sur lequel fut tracée cette inscription, et vous les distribuez à vingt personnes, en leur demandant d'en retrouver le sens. Vous qui l'avez lue, moi qui l'ai écrite, nous la connaissons ; mais chacune de ces vingt personnes, ne possédant qu'un fragment, ne peuvent conjecturer le sens du tout. Il en est ainsi des sectes qui se sont élevées autour de l'Eglise de Dieu. Le sens de cette inscription que la main divine grava dans l'intelligence éclairée de l'Eglise, est arrivé jusqu'à nous entier et parfait ; mais chaque secte différente n'a pu en emporter qu'un fragment. Comme *la foi vient par l'ouïe*, (Rom., X, 18.) ainsi la théologie et la doctrine de l'Eglise catholique, dans son harmonie, son unité et sa clarté, viennent par l'ouïe. Or, ceux qui n'ont jamais entendu cette parole ou ses fidèles échos qui la transmettent dans sa pureté, n'en possèdent qu'un fragment, et ils se tourmentent en vain pour reconstruire le reste. C'est à vous de les assister ; non par une controverse qui risquerait, en détruisant leur précieux fragment, de faire l'œuvre de Satan, mais en ajoutant, en développant, en perfectionnant ce qu'ils ont de foi ; car la méthode divine d'établir la croyance consiste à édifier, non à abattre. Chaque parcelle de vérité que tout individu possède vous donne prise sur lui, vous unit à lui. Faites que ce soit le point de départ auquel, à force de patience et de charité, vous veniez attacher l'un après l'autre les

anneaux de la chaîne des vérités qui attirent à Dieu son esprit et l'attachent à son autel.

Et maintenant j'ai deux questions à adresser à ceux qui rejettent les principes que j'ai posés et refusent à la théologie les caractères de précision et de certitude.

Premièrement, que croyez-vous ? Formez dans votre esprit une conception exacte ; fixez-y l'œil de votre intelligence ; puis, formulez votre conception en paroles, écrivez-les à l'heure du recueillement et du silence. Si vous mettez quelque prix à votre âme immortelle, si vous croyez que la fin de votre existence soit l'union éternelle avec Dieu, et que le moyen d'y arriver soit la connaissance de Dieu par Jésus-Christ, ne demeurez pas un seul jour satisfait de votre incertitude, de vos notions vagues touchant des vérités que vous savez être d'une importance vitale pour votre salut.

Je le répète ; formulez votre croyance. Que croyez-vous sur la Divinité ? Vous croyez au Père, au Fils, au Saint-Esprit ; vous tenez ce premier point pour certainement défini et pour indubitable. Que croyez-vous sur l'Incarnation du Fils de Dieu ? Que deux natures complètes et parfaites sont unies en lui d'une manière indivisible. Vous reconnaissez l'existence divine et l'opération du Saint-Esprit. Mais il reste d'autres articles dans le symbole. Nous en venons à *la sainte Eglise catholique*. Que croyez-vous sur cet article de foi ? Direz-vous que vous avez sur les autres une connaissance certaine et précise, mais qu'elle s'arrête ici ? Est-ce que sur ce point l'incertitude serait légitime ? Mais l'incertitude, c'est le doute, et le doute est incompatible avec la foi. Pouvons-nous mettre en question la résurrection de la chair, par exemple ? Dès lors, pourquoi n'être pas incertain de la présence actuelle du Saint-Esprit dans le monde, ou de sa vertu sanctifiante, de sa mission d'enseigner ? Et si vous le croyez, pourquoi mettre en doute les autres doctrines renfermées dans le même Symbole ? Si vous croyez que le Saint-Esprit continue à enseigner dans le monde, comment enseigne-t-il ? est-ce par l'inspiration immédiate et individuelle ? est-ce par l'organe de l'Eglise, et, dans ce cas-ci, par quelle Eglise ? A quoi nous sert-il de savoir que le Saint-Esprit enseigne la vérité aux hommes, et qu'il existe un organe par lequel il enseigne, si nous ne savons où il se trouve ? Comment pouvez-vous savoir que c'est bien cette voix divine qui vous parle ? Si vous saviez que, parmi douze personnes présentes devant vous, il y en a une, mais une seule, qui possède un secret d'où votre vie dépend, seriez-vous insoucieux de connaître le maître d'un trésor aussi précieux ? Comment pouvez-vous apporter autant de négligence et d'indifférence à constater quel est l'envoyé qui doit diriger votre croyance ?

Essayez donc de définir, de préciser ce que vous entendez. Vous dites que vous croyez une Eglise, parce que votre profession de foi baptismale dit : *Je crois une*

sainte Eglise catholique ; sainte, parce qu'elle est enseignée par le Saint-Esprit ; *catholique*, parce qu'elle est répandue dans le monde entier ; mais *une*, pourquoi ? Vous croyez en un Dieu, en un Sauveur, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, et qu'il ne peut y en avoir deux. Il y a *une* foi, un baptême ; il n'y a de même qu'une Eglise ; il ne peut y en avoir deux. Par cette Eglise parle l'Esprit unique du Dieu unique, enseignant l'unique foi qui donne le salut. Où est donc ce Maître unique envoyé par Dieu ? En regardant autour de vous, vous voyez une Eglise en Grèce, en Russie, en Amérique, en Angleterre, à Rome. Laquelle est l'unique et véritable ? Pensez-vous demeurer satisfait d'une conjecture au lieu de la foi ?

Après vous avoir demandé ce que vous croyez, je vous demanderai pourquoi vous le croyez et quelles sont les bases de votre croyance. Si vous dites que vous en avez fait une étude approfondie où vous avez employé vos facultés les plus puissantes, je vous répondrai que vos contradicteurs s'y sont appliqués avec autant d'ardeur et de soin. Pourquoi auriez vous plus raison qu'eux ? Un messenger spécial ne vous a pas été envoyé d'en haut pour vous guider, tandis que les autres s'égarèrent. Votre opinion personnelle ne suffit pas pour établir les bases de la certitude. A ce compte-là, tout homme serait certain au sein de l'erreur. De fausses monnaies se répandent en tout pays ; de faux miracles prennent l'apparence des véritables. Le monde est plein d'imitations, de contre-façons. Mais comment distinguez-vous entre la certitude des autres et la vôtre, de façon à savoir que leur certitude est humaine et la vôtre divine ? Qui peut en décider ? Si vous reconnaissez que les autres peuvent aussi bien que vous revendiquer le droit à la certitude dont vous ne trouvez pas le garant en vous-même, il faut le chercher hors de vous et autour de vous.

Vous me direz peut-être que vous avez hérité de cette foi que vous possédez ; l'héritage, la transmission de la foi est de principe divin, et nous le reconnaissons. Mais alors d'où vient que vous n'êtes plus cohérents avec nous qui avons conservé dans son intégrité la succession laissée par nos pères ? Pourquoi, il y a trois siècles, êtes-vous sortis de la ligne de cette substitution établie dès l'origine par l'Eglise pour perpétuer de siècle en siècle la richesse de ses enfants ? Oui, il est de règle divine que la foi est un héritage ; mais l'infailibilité seule peut en assurer la transmission dans son intégrité. Il faut que cette tradition découle du trône de Dieu par le canal des prophètes, des apôtres, des évangélistes, des saints et des docteurs, comme un immense fleuve qui se répand sur le monde entier, sans subir aucune altération dès les premiers temps jusqu'à nos jours. Si telle est la base de votre certitude, alors vous êtes au nombre de ceux qui ont hérité de la

foi et de la vérité. Mais qu'est-ce qu'une opinion appartenant à une famille, à un diocèse, à une province ? Purement humaine dans sa source comme dans son cours, ce n'est qu'une tradition, qu'une succession humaine. Vous dites avoir hérité de la foi de vos pères et appartenir à leur Eglise. Remontez à trois siècles en arrière et demandez à ces prêtres de Dieu qui se tenaient alors devant l'autel, comment ils entendaient la foi que vous professez ; demandez-leur ce qu'ils croyaient, quand ils officiaient revêtus de la chape et de la chasuble ; demandez à ce saint Augustin, qui, le premier, vint rallumer en Angleterre le flambeau de l'Evangile éteint par l'idolâtrie saxonne, demandez-lui ce qu'il croyait sur ces paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* (Matth., XVI, 18.) Que vous aurait-il enseigné sur l'Eglise, sur cette unité visible ? Est-ce qu'elle est *une* numériquement ou seulement par métaphore ? Est-elle visible pour que tous les hommes puissent voir cette cité assise sur une montagne (Matth., V, 14), ou bien invisible pour que l'homme se tourmente à la chercher en vain ? A-t-elle sur la terre un chef représentant son divin chef qui est au ciel, ou bien peut-elle en créer elle-même plusieurs à son choix ? Et ce grand saint Grégoire qui envoya l'apôtre des Anglais, que ne vous aurait-il pas attesté touchant ces doctrines de la foi qu'on vous enseigne maintenant à regarder comme des erreurs ! Il vous dirait ce qu'il croyait sur les pouvoirs conférés par le Fils incarné à son Eglise terrestre, sur ces clefs mystérieuses transmises en ligne directe par ses prédécesseurs, et reçues des mains mêmes du Sauveur. Il vous dirait ce qu'il enseignait sur la faculté d'absoudre par le sacrement de pénitence, sur la présence réelle à l'autel, sur le saint sacrifice universel de chaque jour, sur la communion avec ces saints qui intercèdent sans cesse pour nous qui les invoquons toujours, sur l'état immédiat des âmes après la mort et sur leur purification avant de pouvoir entrer au royaume céleste.

Si le disciple et son maître revenaient fouler aux pieds ce rivage, où iraient-ils pour trouver leur antique culte ? Serait-ce dans la splendide abbaye construite par leurs enfants dans la foi, là où repose encore un saint roi de l'Angleterre catholique ? Ne serait-ce pas plutôt dans quelque obscure chapelle du voisinage où, sur un humble autel, un prêtre inconnu, méprisé des hommes, offre tous les jours le saint sacrifice en communion avec l'Eglise universelle de Dieu ?

Si donc vous vous appuyez sur la succession, comme base de votre foi, soyez conséquents avec ce principe et ne vous en jouez pas. Ne vous jouez pas des inspirations du Saint-Esprit qui surgissent en votre cœur ; il est facile à contrister, il s'éloigne promptement de l'opiniâtreté et du doute. Suivez la vérité qui subsiste encore en vous ; la vérité porte le cachet de Dieu et transforme l'homme à son image. Considérez comme

perdu tout ce qui ne vous amène pas à cette vérité sans laquelle vous ne pouvez posséder le royaume du ciel.

Travaillez, n'épargnez aucun effort, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit au commencement de cette instruction : Si votre religion n'est pas définie clairement et avec précision, vous n'avez aucune connaissance réelle de votre Sauveur ; et si votre croyance est incertaine, elle n'est pas la foi par laquelle vous pouvez être sauvés.

SECONDE CONFÉRENCE.

L'ÉGLISE EST UN TÉMOIN HISTORIQUE.

Avant d'entrer dans le sujet qui fait suite à celui de notre précédent discours, il sera bon de récapituler les conclusions auxquelles nous sommes arrivés.

Par les paroles de notre divin Maître, qui nous servent de texte, nous avons vu que la fin, le but de l'homme, c'est la vie éternelle, et que le moyen de l'atteindre, c'est la connaissance de Dieu par Jésus-Christ, qui produit en nous l'amour, l'adoration, l'union avec notre Père céleste. C'est pourquoi nous avons démontré l'erreur de ceux qui disent que la doctrine de la révélation n'est ni définie, ni certaine. Nous avons prouvé que toute connaissance a besoin d'être définie et précisée, autrement nous pouvons arriver à des conjectures, à des probabilités ; mais nous ne pouvons avoir une connaissance vraie. Nous avons vu aussi que la connaissance doit être certaine, et qu'à moins de certitude, nous ne pouvons posséder la foi, car l'esprit ne peut pas plus s'appuyer sur l'incertitude que la faim ne peut se rassasier d'air.

Nous avons donc établi ces deux principes : premièrement, que la connaissance, quoiqu'elle ne puisse être que *finie*, dans une intelligence *finie*, est cependant *définie* en tout ce qu'il nous est donné d'en posséder. C'est une figure mathématique complexe, que nous ne voyons qu'en partie ; mais ce que nous en voyons est parfait, harmonieux, coordonné aux exactitudes, capable d'être compris, exprimé, déduit. Cette vérité étant dans l'Esprit de Dieu, une, harmonieuse et distincte, a été tracée sur la sphère bornée de l'intelligence humaine, dans toute son unité, son harmonie, sa précision.

Le second principe est que la connaissance de Dieu, telle qu'il nous l'a révélée lui-même, est certaine, positive ; nous ne pouvons nous figurer que la vérité se trouvât dans une doctrine qui serait en contradiction avec celle que Dieu nous a fait annoncer, ni que les prophètes et les apôtres fussent incertains de ce qu'ils croyaient et enseignaient.

Nous allons maintenant examiner quelle est cette autorité d'après laquelle nous savons que cette certitude nous est parvenue. C'est l'autorité de l'Église de Dieu, qui peut être considérée sous un double aspect ;

cette autorité est extérieure, et je l'appellerai humaine et historique ; ou bien elle est intérieure, intrinsèque, c'est l'autorité surnaturelle et divine. Nous nous occuperons plus tard de cette dernière. Pour le moment, nous nous bornerons à examiner l'autorité extérieure, historique de l'Église, d'après laquelle la certitude de la révélation, comme fait acquis à l'histoire, nous est connue. Tous ceux qui ont étudié la destinée de la foi savent qu'il n'est pas une doctrine qui n'ait été sujette à controverse. Ouvrez les archives du christianisme, et vous y verrez que les hérésies naquirent au berceau même de la vérité. Dans le 1^{er} siècle, elles attaquent la divinité du Père, créateur du monde ; au 2^e siècle, elles insultent à la doctrine de la divinité du Fils ; plus tard à celle de la divinité du Saint-Esprit ; puis la doctrine des saints sacrements ; enfin, quand l'hérésie se fut attaquée à l'Église elle-même, il se lit un grand schisme qui, pour se justifier, nia l'existence et par suite l'autorité d'une Église visible. Mais, par cette dénégation même, il arriva que la base de la certitude fut brisée pour les novateurs, et que le principe de l'incertitude fut consacré par eux. Nous voyons donc la foi attaquée dans tous les siècles et dans chacun de ses articles, jusqu'à ce que nous en arrivions à l'hérésie particulière à notre époque, qui ne consiste plus seulement à nier la vérité d'une des trois personnes de la très-sainte Trinité, ou à nier tel autre dogme ; l'erreur de notre siècle, la source de toute hérésie, c'est que les hommes ont d'abord répudié, puis ensuite nié l'existence d'une base de fondation divine, sur laquelle la vérité révélée puisse s'appuyer avec sécurité. Cependant, sur quoi se reposent-ils quand ils admettent la certitude de la révélation ? Ce n'est pas à eux, ce n'est pas aujourd'hui que la révélation a été faite ; elle a été faite à d'autres hommes, il y a de cela dix-huit siècles ; pour être certains de ce fait, il leur faut bien en demander des preuves à l'histoire ; car ils n'étaient pas là pour entendre et pour voir, et ils ne reçoivent pas cette révélation par intuition intime et spéciale. Tous ceux qui croient à l'avènement du Fils de Dieu et au fait qui se passa le jour de la Pentecôte, sont obligés de se fier à l'histoire. Je ne parle pas des catholiques dont nous verrons plus tard les motifs particuliers de certitude. Mais ceux qui n'admettent pas le témoignage de l'Église s'en reposent sur le témoignage de l'histoire. Eh bien ! par quel critérium s'assurent-ils de leurs aperçus historiques ? Je leur demanderai de formuler leur règle d'examen ; tant qu'ils ne pourront la préciser rigoureusement et intelligiblement, le principe de certitude sur lequel ils s'appuient sera inutile ou faux. Inutile, s'il n'est pas susceptible d'être exposé, formulé ; car, dans ce cas, il ne saurait être appliqué ; faux, si sa nature est telle qu'elle ne supporte pas l'expression, la définition.

Je supplie ceux qui s'appuient sur de pareils fondements de ne pas confondre le sentiment de la certitude, don divin, témoignage intime de notre âme intelligente, avec je ne sais quelle sensation d'assurance qui dérive de l'entêtement ou du préjugé. Qu'ils prennent garde aussi à confondre leur résolution arrêtée de se croire dans la bonne voie, avec des motifs raisonnés de savoir qu'ils possèdent la vérité. Je le répète, qu'au moyen d'une analyse sévère, ils formulent nettement leur principe. Ainsi, par exemple, nous croyons tous, abstraction faite de la *Genèse*, que le monde a été créé; qu'il n'est pas éternel, car en ce cas il serait Dieu. Il n'a pas pu se créer lui-même, il a donc eu nécessairement un créateur. Je ne demande à mes adversaires que d'être aussi explicites sur tous les autres points de leur croyance; ce n'est pas trop, pour gagner l'éternité, que d'employer le temps de notre vie si courte à connaître cette vérité qui doit nous y conduire; mais d'une connaissance déliée et certaine, sans laquelle la foi ne peut exister.

On nous dit que tout le monde n'a qu'à lire les saintes Écritures, suffisantes pour nous instruire dans la science du salut. Je réponds que l'Écriture n'est loi divine que si elle est prise dans le sens scriptural. Votre testament ne représente plus vos dernières volontés, si, après votre mort, il n'est pas exécuté selon votre intention; et il se peut que la lettre en soit interprétée d'une façon diamétralement opposée à vos désirs. L'Écriture sainte n'est pas le testament divin, si on ne l'interprète pas dans l'esprit du divin testateur.

On ajoute que, malgré ces légères divergences d'opinions, tous les cœurs honnêtes, toutes les âmes pieuses, sont d'accord sur les points essentiels. Mais quels sont ces points essentiels? qui a le don et le droit d'en décider? L'Église ne connaît qu'une seule grande vérité, c'est la révélation dans son entier. Elle ne connaît pas de pouvoir compétent pour distinguer entre plusieurs vérités et pour dire: « Quoique ceci soit de révélation divine, il n'est pas nécessaire d'y croire. » Quand on dit que toutes les âmes pieuses s'accordent sur les points essentiels, c'est comme si l'on disait: « Je crois ce qui me paraît essentiel, et je laisse autrui libre d'en faire autant de son côté. » Cet accord prétendu se borne à ne pas se disputer; mais c'est mutiler la révélation de Dieu, qui nous est arrivée dans toute son intégrité, toute sa plénitude, et que nous devons accepter entièrement comme parole divine. En regard de ces opinions, exposons les fondements de notre certitude.

Il est évident que nous n'avons de connaissance dans la voie du salut par la grâce qu'au moyen de la révélation divine. Le monde entier sert de témoin à ce fait. Un fil lumineux avait, pendant quatre mille ans, guidé une faible portion de l'humanité à travers les ténèbres où s'égarait le reste

du monde; d'Adam à Enoch, à Noé, à Abraham, à Moïse, cette clarté entretenait l'espoir, l'attente d'une révélation qui demeurerait inconnue en dehors de ce sillon miraculeux.

Car dans les régions où cette lumière n'atteignait pas, que savait-on de la grâce et du salut? Le polythéisme, sa morale, sa littérature, la vie privée et publique des gentils, leurs écoles, leurs systèmes philosophiques et les plus belles intelligences qui aient brillé parmi eux, proclamaient l'impuissance absolue où est la créature de s'élever par elle-même à la connaissance exacte de Dieu et de parvenir au salut. Un des esprits les plus élevés du monde oriental soutenait que la matière était éternelle, et que Dieu était l'âme du monde. Le plus sublime de tous les philosophes était aveugle quand il traitait des principes, des lois de la pureté. Les poètes, les orateurs, les penseurs de l'Occident n'admettaient aucun Dieu, ou ne concevaient qu'une divinité inerte, aveugle, sans pouvoir et sans individualité.

Rome elle-même, ce résumé des forces et des travaux de la nature humaine, cet empire presque universel, devant lequel la terre frémissait, dont les légions victorieuses faisaient reculer tant de races puissantes, cet empire dont les frontières allaient toujours s'élargissant, dont la capitale, dans son circuit de 60 à 70 milles, s'étendait des collines albaines à la Méditerranée, où les nations se réunissaient, et qui servait de palais à l'aristocratie de la terre, cet empire, cette ville de Rome, où l'intelligence humaine se développait avec tant de liberté et de puissance, ils ne savaient rien, eux non plus, des choses de la grâce et du salut. C'était le rendez-vous des divinités des nations qui venaient, à chaque nouvelle conquête, augmenter le vieil Olympe romain et le peupler de nouvelles erreurs, de nouvelles impiétés. Il n'y avait que la vérité qui fût exclue, et cette nouvelle Babel semblait exister pour démontrer que, sans la révélation, les seules forces de la nature, à quelque puissance qu'elles s'élèvent d'ailleurs, ne pourront jamais conduire l'homme à la connaissance de la voie du salut.

Il ne fallait pas moins, pour élever l'humanité à cette divine science, que l'échelle mystique, le long de laquelle les anges montaient et descendaient; il fallait l'incarnation du Verbe, la descente du Saint-Esprit; il fallait réunir et purifier des vérités éparpillées, dénaturées, en faire un seul corps de doctrine homogène; il fallait nous faire comprendre ce qu'était le péché par lequel nous avions aliéné nos droits d'enfants de Dieu, ce qu'était la régénération qui nous réhabilite dans ces droits, ce qu'est la grâce et sa relation avec le libre arbitre, et pendant quatre mille ans, aucune de ces doctrines n'avait été soupçonnée dans le monde.

Secondement, nous croyons que nous ne possédons de certitude sur cette révélation divine, que par le moyen de l'Église de

Dieu. La source est unique, le canal par où elle découle est de même unique. Comme il n'y a de connaissance que par la révélation, il n'y a de certitude que par l'Eglise sur cette révélation promulguée il y a dix-huit siècles. Nous n'irions pas la demander aux nations, qui n'ont connu le Christ que depuis sa venue, ou qui ne le connaissent pas encore ; nous ne pouvons pas la demander à ces fragments que le schisme ou l'hérésie ont de siècle en siècle détaché de la grande unité chrétienne. Leur témoignage est local, borné, contradictoire. Quelle certitude le nestorien, l'eutychien, le monothélite ou le protestant pourra-t-il avoir sur le jour de la Pentecôte, par exemple ? Nous ne pouvons aller avec sécurité qu'à ce corps mystique, qui descendit du cénacle pour aller à la conquête du monde ; à cet être spirituel sur lequel l'Esprit-Saint venait de descendre ; à ce royaume de Dieu, qui de Jérusalem se propagea à travers les nations, en se les assimilant sur son passage, jusqu'à ce que le monde entier fût chrétien. Cette puissance universelle, une et indivisible, se perpétuant par une succession non interrompue depuis le jour de la Pentecôte, témoin oculaire et auriculaire de la révélation, peut seule dire : « C'est moi qui ai entendu parler le Verbe incarné ; c'est moi qui ai vu descendre du ciel ces langues de feu qui communiquaient le Saint-Esprit ; mon intelligence comprenait le langage de Dieu, dont mes sens m'avaient attesté la présence ; ma mémoire a gardé jusqu'à l'heure actuelle la connaissance de ce que j'entendis alors, de ce que je pus voir et comprendre. La conscience que j'en ai, la certitude inébranlable, inaltérable de tout mon être, sont garants des enseignements qui furent révélés d'en haut. » C'est à ce témoin, à celui-là seul que nous pouvons en appeler avec sécurité.

Le monothélite, l'eutychien, le nestorien, tout anciens qu'ils sont, séparés cependant de l'Eglise dès les v^e et vi^e siècles, ne peuvent apporter qu'un témoignage partiel ; la chaîne des témoignages s'est brisée, du moment qu'ils ont fait schisme et qu'ils ont contredit l'Eglise. Les communions séparées ne peuvent émettre qu'une lumière empruntée, reflet plus ou moins faible qu'ils doivent encore à l'Eglise elle-même.

L'Eglise grecque, avec ses prétentions à l'orthodoxie, ne peut de même fournir de témoignage digne de créance que tant qu'elle s'accorde avec le corps dont elle s'est séparée ; dès lors il devient circonscrit. Demanderons-nous cette authenticité au protestantisme, à ce vaste édifice qui, né il y a trois siècles, s'en va croulant depuis trois siècles et se brise en petites parcelles ? Parmi toutes ces sectes, y en a-t-il une qui date du jour de la Pentecôte ? Aucune n'a plus de trois cents ans de vie ; la plupart en ont cent ou deux cents, un grand nombre sont d'hier. Le protestantisme ne peut pas produire le rapport d'un ou plusieurs

individus dont les sens, l'intelligence, la mémoire, la conscience le rattachent par une chaîne non interrompue au jour de la Pentecôte.

Tout ceci ne suffit-il pas pour éveiller l'attention de ceux qui se reposent sur l'autorité des communions séparées de l'Eglise et les engager à se dire : Une révélation divine fut accordée aux hommes il y a dix-huit siècles ; mais ma mémoire n'est que de quelques années, toutes mes années ne sont elles-mêmes qu'une fumée qui s'évanouit ; que puis-je savoir sur le jour où fut promulguée cette révélation ? que peuvent en savoir ceux dont la vie, comme la mienne, n'atteint qu'à la précédente génération ? Telle ou telle communion séparée s'arrête aussi, bien avant d'aboutir à cette époque. Il y a un témoin unique, une intelligence vivante et visible dont la certitude peut me rattacher dès cette heure même, avec cette *troisième heure du jour où il se fit entendre du ciel comme le bruit d'un vent impétueux remplissant toute la maison, et où des langues de feu se posèrent sur la tête des disciples.* (Act., II, 1, 2.)

Je ne parle ici de l'autorité extérieure de l'Eglise que comme un argument historique. Je le cite comme l'a fait un des plus célèbres historiens philosophiques de notre siècle, qui, après avoir erré dans le labyrinthe de l'incrédulité allemande, trouva enfin le repos dans le seul bercail véritable. En exposant les motifs de son adhésion, Schlegel déclare qu'il a reconnu l'Eglise catholique pour être la plus grande autorité historique sur tout ce qui regarde les événements passés.

Quand je me sers du mot *autorité*, je l'entends comme synonyme de *témoignage*, de *preuve*. Je ne fais pas allusion à ce pouvoir, à cette juridiction que l'Eglise exerce sur les âmes commises à sa garde.

Supposez un instant que nous rejetions ce que nous appelons l'autorité historique de l'Eglise catholique, en soutenant qu'elle n'est pas suffisamment concluante, quoiqu'elle soit d'un grand poids, quel témoignage historique plus important, plus valide nous restera-t-il ? Nous ne pouvons que descendre de l'universel au partiel, au local ; et certes ce ne sera pas gagner en fait de certitude. Si l'épiscopat universel n'est pas le maximum de l'évidence, s'il n'a pas au plus haut degré le caractère d'un témoignage authentique, demandera-t-on cette autorité aux églises d'une province ou d'un diocèse ? car, après tout, c'est là qu'on en est réduit, c'est à la parole, à l'attestation de l'homme qu'on dut recourir quand on récusait l'enseignement de l'Eglise en matière de foi. Notre-Seigneur l'a dit et c'était une parole prophétique : *N'appellez aucun homme votre père.* (Matth., XXIII, 9.) Ceux qui refusent de se soumettre à l'Eglise de Dieu ne peuvent se soustraire au joug humain. Le calviniste obéit à Calvin, le luthérien à Luther, l'arien à Arius ; dès qu'ils sont membres d'une Eglise séparée de l'unité ca-

tholique, ils sont forcés de se soumettre à celui qui de lui-même s'en constitue le chef. L'Église catholique peut seule nous soustraire à la dépendance de l'homme. Nous ne nous fions plus alors au jugement d'un individu, quelque sage ou quelque saint qu'il soit, mais au témoignage perpétuel d'un corps universel, auquel maîtres et disciples sont soumis; et c'est cette soumission à l'Église qui nous affranchit du joug de l'enseignement individuel et de l'autorité humaine. Nous n'avons jusqu'ici parlé de l'Église que comme un témoin historique. Mais pour nous, M. F., elle est encore davantage. C'est le corps mystique du Christ, auquel Dieu a conféré des pouvoirs infailibles. C'est une merveilleuse création divine; elle serait bien plus étonnante encore si elle était l'œuvre des hommes, si, après quatre mille ans d'efforts infructueux pour réunir les intelligences en une seule conviction, les volontés sous une seule discipline, les cœurs dans un seul lien d'amour, une puissance humaine eût formé l'Église catholique et l'eût douée de cette irrésistible force de vitalité, d'expansion et de charité universelle. Cette œuvre serait bien plus étonnante encore qu'elle ne l'est, si l'homme avait été capable à lui seul d'inventer la science théologique où la formule baptismale: « Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » rayonne à travers le Symbole entier, qui se développe lui-même et atteint ces régions illuminées par la sagesse de dix-huit siècles. Oui, certes, ce serait là une création étonnante, s'il ne fallait l'attribuer qu'à l'homme. Mais pour nous, c'est l'œuvre, c'est la voix de Dieu. La longue suite d'évêques et de conciles qui ont conservé la perpétuité de la foi, est pour nous une attestation signée de Dieu lui-même, un témoignage émané de lui en ligne directe. Du concile d'Arles à celui de Nicée, puis, à celui de Chalcédoine, à celui de Latran, à ceux de Lyon et de Trente, nous découvrons une harmonie perpétuelle qui rayonne comme un reflet de l'esprit divin dans toute son unité et sa clarté. Telle est, M. F., la magnifique base de notre certitude.

L'histoire de l'Église catholique n'est que l'histoire de l'intelligence de la chrétienté. On n'y trouve que deux lignes parallèles l'une à l'autre dans tous les temps: celle de la foi et celle de l'hérésie. L'Église, juge infailible et souverain, les tient à jamais séparées, comme avec un glaive d'une incomparable finesse. Des confins de la terre, les autels et les sièges épiscopaux se réunissent en un témoignage universel, en un hommage immense rendu à cette claire souveraine, unique, dont les fondements furent cimentés dans le sang de trente Pontifes, à cette claire qui grava ses archives sur les voûtes des Catacombes, et qui, lorsque le monde païen fut las de persécuter, vint prendre possession des basiliques impériales. Effacez l'histoire écrite par l'Église, quels documents du passé nous reste-t-il?

Si Rome n'est rien, où est le christianisme?

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'ÉGLISE EST UN TÉMOIN DIVIN.

Après avoir constaté que la fin de l'homme est la vie éternelle, à laquelle il ne peut parvenir que par la révélation de N. S. Jésus-Christ, révélation qui, émanée de Dieu, est définie et certaine, nous avons vu que, comme il n'y a qu'une source unique de cette divine science, il n'y a qu'un seul canal de certitude, qui est l'Église. Nous avons vu aussi que l'autorité de l'Église visible est, même au point de vue purement humain et historique, le témoignage le plus imposant, la plus haute garantie que nous puissions invoquer; en chercher ailleurs serait descendre les degrés de l'échelle de la certitude.

Nous n'avons jusqu'à présent considéré l'Église qu'au point de vue humain, historique, extérieur pour ainsi dire; mais il est pour nous tout un autre ordre de vérités plus élevées et plus divines. Je n'ai invoqué le témoignage de l'Église que pour le passé; voici quelle est, sous ce point, la différence entre le protestant et le catholique. Pour le premier, l'histoire n'est qu'un souvenir du passé, conservé par des documents qu'une critique sujette à l'erreur a recueillis et coordonnés. Pour nous, catholiques, l'histoire du passé est aussi celle du présent; bien plus, c'est l'histoire vivante du passé; c'est une page sans cesse ouverte à nos yeux, qui nous représente l'antiquité toujours jeune. L'antiquité chrétienne vit dans l'Église de nos jours, comme l'enfant et l'adolescent vivent dans l'homme fait. Si donc le christianisme est historique, le catholicisme est le christianisme.

Venons maintenant à des considérations bien autrement graves, et envisageons l'Église sous le point de vue de son autorité intérieure, intrinsèque, divine. Pour nous, cette autorité dérive de la présence perpétuelle du Saint-Esprit, aussi nous reposons-nous sur cette certitude que l'enseignement de l'Église n'est autre chose que celui de Jésus-Christ lui-même. Précisons d'abord quels sont les points de concordance entre nous et nos frères séparés. Nous convenons tous que l'objet de notre foi est la révélation de Dieu dans sa pureté originelle; et ceux qui nous sont le plus opposés font profession d'être plus que personne fidèles à cette révélation originelle, circonscrite dans ses plus strictes délimitations.

Il est évident que rien ne peut être enlevé, comme rien ne peut être ajouté à cette révélation. Au commencement Dieu créa le soleil et le plaça au firmament dans toute la perfection de son disque, sans que le génie ou la force humaine put en augmenter ou en diminuer la circonférence; ainsi la révélation étant une œuvre de la toute-puissance divine, l'homme ne peut rien y changer. Mais il est un autre principe d'une importance tout aussi vitale. Ceux qui se montrent si jaloux de maintenir cette loi de

vérité dans son intégrité, doivent songer aussi que nous ne sommes pas plus libres d'en pervertir le sens, ou de l'interpéter à notre manière, que nous ne le sommes d'y retrancher quelque chose. Nous devons la recevoir dans toute la plénitude du sens que Dieu y a attaché.

Il serait donc bien que ceux-là mêmes qui se montrent si hostiles à de prétendues additions faites à la loi, fussent aussi rigoureux à l'égard des altérations qu'elle a si évidemment subies. Ils accusent l'Eglise catholique de se permettre de fausses interprétations de l'Ecriture sainte, et ils sont indulgents pour celles que chaque individu peut adopter d'après son sens privé. C'est ici que commence la polémique qui résume toutes les disputes de détail. Comment arriver au sens réel, véritable, de la sainte Ecriture, de ce livre divin qui contient la volonté du Père céleste? Quelle règle, quelle marque nous assurera d'une façon indubitable que nous possédons le sens originel et qu'il était dans les desseins de Dieu de nous l'enseigner? On a indiqué plus d'une règle pour obtenir cette intelligence, mais avant tout on soutient que l'Ecriture est si claire, que pour la comprendre il suffit de la lire. D'où viennent en ce cas tant d'interprétations contradictoires, et comment se fait-il que les faits démentent cette théorie? L'Ecriture, d'ailleurs, ne saurait être claire pour le lecteur anglais qui, ne sachant ni l'hébreu, langue de l'Ancien Testament, ni le grec, langue originale du Nouveau Testament, ne peut être sûr de l'identité de la traduction avec les textes originaux; il est forcé de s'en fier à l'attestation d'autres hommes.

Mais admettons cette clarté si évidente de l'Ecriture sainte. Si le sens est manifeste pour l'individu, il doit l'être aussi pour l'Eglise, il doit l'avoir été dès le commencement pour tous les saints. Si ce livre est si facile à comprendre que personne ne s'y peut méprendre, alors les pasteurs et les docteurs de l'Eglise ont dû en saisir et en transmettre l'interprétation certaine et naturelle. Pourquoi les individus seraient-ils clairoyants, infaillibles, et pourquoi ce corps collectif, composé des saints de Dieu, serait-il de tout temps aveugle? Je ne fais que retourner contre eux-mêmes l'argument de nos adversaires. Admettons que les saintes Ecritures soient aussi claires, aussi compréhensibles qu'on le prétend, j'ai le droit de soutenir, en vertu même de cette clarté, que les saints de l'Eglise catholique en ont de tout temps compris fidèlement le sens.

Aussi les plus sages d'entre les protestants, sentant que cet argument leur faisait défaut, ont dit qu'au texte sacré il fallait ajouter l'interprétation de la saine raison. C'est bien; mais où est cette saine raison? Chacun prétend la posséder. La raison de Calvin était saine pour lui, comme celle de Luther était pour celui-ci la raison par excellence. Et qu'est-ce que cette saine rai-

son? C'est un certain discernement intellectuel que chacun prétend posséder intérieurement et qu'il refuse à ceux qui ne pensent pas comme lui. Mais d'où vient cette faculté? quand l'a-t-on reçue, et pourquoi n'appartiendrait-elle pas à tous? Cette saine raison au nom de laquelle l'homme revendique le droit d'interpréter l'Ecriture, est-elle collective ou individuelle, c'est-à-dire la masse réunie des intelligences chrétiennes, ou bien seulement l'opinion particulière de chaque individu? Mais pour qu'un homme puisse se flatter que sa raison est une règle si sûre, si infaillible, qu'il peut, sans crainte de s'égarer, interpréter la première page venue de l'Ecriture, il faut qu'il ait reçu une inspiration spéciale, particulière, prétention que les esprits sérieux ne peuvent soutenir, ou bien sa certitude n'est que de la présomption.

Si donc cette théorie de la saine raison individuelle se réduit à rien, il faut en revenir à la raison collective de la pluralité, principe valide et certain. Or, quelle est la raison collective des chrétiens, si ce n'est la tradition de la chrétienté? Qu'est-ce que l'accord des intelligences entre les saints de Dieu, si ce n'est la raison de tous ceux qui croient, éclairés par un même rayon? Ici un grand principe s'élève: suivons la route qu'il nous indique.

Après la secousse qui arracha l'Angleterre à l'unité catholique, et en même temps lui enleva la certitude dans la foi, lorsqu'on commença à examiner de nouveau ces fondements minés par le protestantisme, il se forma dans l'Eglise anglicane une école d'écrivains assez perspicaces et assez sincères pour avouer que le principe du jugement privé est le principe du doute. Ils se mirent à reconstruire une base pour leur foi, et furent obligés d'en chercher les matériaux dans la vieille théologie catholique. C'est à peu près depuis le milieu du règne d'Elisabeth que nous pouvons suivre, jusqu'à la révolution de 1688, la trace de cette école théologique qui surgit avec l'Eglise établie alors, et qui, se basant sur la tradition catholique, faisait profession d'assurer sa foi, non d'après le jugement privé, mais d'après la règle de saint Vincent de Lérins, qui consiste à admettre ce qu'on avait partout et toujours admis comme objet de foi. Cette école, car ce ne fut jamais rien de plus, a compté dans ses rangs des noms honorés, aimés, des noms qui seront toujours chers aux hommes qui se sont associés à leurs travaux. Les disciples de cette école n'étaient pas des hommes ordinaires; leur vie était austère, leur entendement vaste, leur érudition profonde. Ils héritaient d'une position vague qu'ils n'auraient pas choisie eux-mêmes, à laquelle le temps n'avait pas encore apporté d'amendements, et ils tâchaient de défendre par la science ce qui avait dû son origine à la violence. Ce fut leur position même qui créa leur théorie. Ils eurent à souffrir pour leurs opinions et traversèrent noblement des temps d'é-

preuve. Sans leurs vertus, ils n'auraient pas pu si longtemps faire autorité. Ce furent eux qui entretenirent cette illusion par laquelle l'Église anglicane était regardée comme portion de ce grand empire catholique fondé sur l'unité et l'infailibilité de l'Église de Dieu. Illusion, sans doute, mais illusion salutaire! Voyez ce que sont devenues les contrées où elle n'a pas prévalu; voyez en France le protestantisme, en Suisse le socinianisme, en Allemagne le rationalisme, et calculez jusqu'où l'Angleterre serait descendue, si cette illusion n'avait pu s'y maintenir. Sans le savoir, cette école préparait contre la licence de la réforme protestante une œuvre de réaction dont nous verrons plus tard quels ont été les fruits. Elle replaça à peu près les bases de la croyance, et démontra que le jugement privé n'est pas admissible comme règle d'interprétation de l'Écriture sainte. Elle ramena l'homme au principe d'autorité, en lui mettant un critérium sûr entre les mains, et ce critérium n'était autre que la tradition historique de l'Église, c'est-à-dire elle posa en fait que tout ce qui avait été révélé dès l'origine du christianisme, tout ce qui avait été dès lors reçu par tous les temps et en tout lieu comme article de foi, était sans aucun doute la foi telle qu'elle était au jour de la Pentecôte.

Mais ici s'étève une nouvelle difficulté plus vitale, s'il se peut. Nous savons quel est le critérium à employer; mais par quelle intelligence sera-t-il appliqué? Si la raison individuelle ne suffit pas, avec ses facultés de discernement, pour interpréter les Évangiles et les épîtres, ce seul petit volume écrit dans toute la sagesse de l'inspiration, comment pourra-t-elle embrasser la littérature de dix-huit cents ans, ou même des six premiers siècles, et, dans tous ces volumes écrits en tant de langues diverses, analyser, comparer, recueillir toutes ces opinions et prononcer quelle a été celle de la pluralité en tout temps et en tout lieu? Celui auquel on demanderait quels sont les principes universels de la loi usuelle d'Angleterre, tels qu'ils ont été admis de tout temps et en tout lieu par nos jurisconsultes, ne se croirait pas critique compétent, mais il irait s'instruire à Westminster. Si de même on recherchait quelle est la prononciation, quels sont les idiotismes du langage du peuple, ce n'est pas aux livres, mais à ce peuple qu'on s'en enquerrait. Dans la musique même, il y a des intonations, des rythmes qui ne peuvent s'écrire et ne peuvent que se transmettre par la voix à l'oreille. Il en est ainsi de la transmission de la foi. Dans les sujets mêmes où l'Église n'a pas prononcé, et qui sont accessibles aux investigations individuelles, l'application de la règle de saint Vincent de Lérins exige cependant plus que le discernement de l'esprit de l'individu. Il faut un juge dont le vaste regard embrasse et pénétre toute l'étendue de la matière dont il s'agit, non-seulement dans le présent, mais

dans la suite des siècles. A une doctrine perpétuelle, appréciée d'après une règle perpétuelle, il faut aussi un juge perpétuel. Après les apôtres, l'Église jugea et décida, par l'organe de leurs successeurs immédiats. Au siècle suivant, quand l'hérésie se manifesta, l'Église jugea par les conciles, comme au temps de l'hérésie d'Arins, d'Eutychès et du schisme d'Orient. Au moyen âge, dans les temps modernes et de nos jours, c'est toujours ce même corps visible qui, ayant reçu l'inspiration du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, siège perpétuellement pour décider entre l'erreur et la vérité.

Il est évident que puisque chaque siècle a besoin de la rédemption, il a besoin de la vérité pour connaître cette rédemption. Notre divin Sauveur a veillé à ce que chaque siècle eût part à cette vérité qui apportait la rédemption, et il a pourvu, il a dû pourvoir à ce que dans tous les siècles, de leur origine à nos jours, comme depuis nos jours jusqu'à leur consommation, le monde ne demeurât jamais sans avoir un maître et un juge pour décider sans appel, avec une irréfragable certitude, où se trouve la tradition de la foi; et ce raisonnement nous conduit aux pieds de l'Église, corps visible et perpétuel, seul juge dont l'autorité soit compétente de nos jours comme à l'origine du christianisme.

Ici nos antagonistes mêmes ont fait des concessions. Chillingsworth, l'un des premiers propagateurs de cette grande règle protestante : *la Bible et rien que la Bible*, Chillingsworth avance qu'il y a deux infailibilités, la conditionnelle et l'absolue; d'accord sur ce point avec l'Église anglicane, il attribue l'infailibilité conditionnelle à l'Église, et même à des Églises particulières, et il la fait consister à pouvoir décider dans les controverses religieuses, tant que ces Églises restent fidèles à l'Écriture dans sa rigoureuse simplicité et à la tradition universelle. Mais ici recommence le dilemme : Qui sera le suprême juge de cette fidélité? L'Église universelle peut seule déterminer si les Églises particulières marchent dans la voie de la tradition chrétienne; l'individu ne peut pas juger son Église; ce serait vouloir que l'eau s'élève au-dessus de sa source. Nous retrouvons ici encore une fois l'Église universelle comme seul arbitre capable de prononcer si une Église locale est demeurée dans la sphère de la tradition universelle.

S'il en est ainsi, l'Église catholique donc doit être infailible; autrement qui peut discerner si elle s'est, ou non, égarée? *L'aveugle ne peut conduire l'aveugle, tous les deux tomberaient dans la fosse.* (Matth., XV, 14.) Il faut en venir à reconnaître, ou que l'Église universelle ne se peut point tromper, ou qu'il n'y a sur la terre aucune certitude religieuse. Et ce don d'infailibilité n'est pas produit au sein de l'Église parce qu'il se trouve en elle une haute sagesse humaine, mais parce que la puissance de Dieu plane sur elle. Que les tempêtes, la

foudre et les déluges ravagent la surface de la terre, que les nations soient anéanties, les cités détruites et les races humaines éteintes, ce monde continue à fournir sa carrière, parce que Dieu en a ordonné les révolutions régulières; ainsi, quoique les individus puissent s'écarter de la vérité, les nations se séparer de l'unité, l'Eglise catholique n'en continue pas moins sa marche ferme et glorieuse, parce que Dieu, qui l'a créée, n'a pas cessé de la guider.

Mais il faut avancer encore, car jusqu'à présent je n'ai pas pénétré au cœur de la difficulté, à cette profonde plaie du protestantisme. Il n'en est que trop entre nos frères séparés, même parmi les esprits les plus pieux, les plus droits, qui répugnent à recevoir la doctrine de l'infaillibilité de l'Eglise, parce que, basant leurs opinions religieuses sur la raison humaine, collective ou individuelle, ils ne tiennent pas compte de l'inspiration surnaturelle, de sa présence divine et de la perpétuité de son enseignement immédiat dans l'Eglise. Cette négation implique le doute à l'égard des fonctions de la troisième personne de la très-sainte Trinité.

Nous croyons que l'Ecriture sainte et les symboles contiennent nos articles de foi, et que, pour les comprendre, nous ne devons pas en pervertir le sens par le jugement privé; nous croyons que nous devons les recevoir dans le sens qui y fut attaché par Dieu lui-même dès l'origine de la religion. Nous croyons que la tradition universelle est l'interprète suprême de l'Ecriture. Ici je demande à nos adversaires s'ils pensent que cette tradition universelle de la chrétienté a été perpétuée par la seule raison humaine, ou par l'illumination divine communiquée par la permanence de l'Esprit-Saint dans l'Eglise? Si vous dites que les individus peuvent examiner l'Ecriture par leur raison seule, l'Eglise, réunion d'un nombre immense d'individus, possède surabondamment ce même droit. Si les individus sont guidés par l'inspiration du Saint-Esprit dans leurs interprétations de l'Ecriture, l'Eglise l'est aussi et à plus forte raison: le collectif implique l'individuel. Mais comme *l'homme animal n'est point capable d'entendre les choses qui sont de l'esprit, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'il faut les juger* (I Cor., II, 14), l'Eglise réunie en concile a besoin du secours de l'Esprit-Saint, qu'elle invoque solennellement à l'ouverture de chaque séance. Mais dans la pensée de ceux qui sont séparés de l'unité catholique, l'Eglise n'est qu'une société humaine, l'organisation de la vie religieuse au sein de la nation, groupée, comme dans les écoles d'Athènes, autour de quelque maître éloquent et persuasif, ou tout au plus une sorte de théocratie comme celle des Juifs, au temporel comme au spirituel.

Pour nous, en prononçant ces paroles du Symbole: *Je crois la sainte Eglise catholique*, nous croyons que comme le Père éternel a envoyé son Fils éternel pour s'incarner

parmi les hommes, vivre trente ans au milieu d'eux et prêcher le royaume de Dieu, de même avant de quitter ses apôtres, Notre-Seigneur leur dit: Je demanderai au Père de vous envoyer un consolateur, un paraclét, et il demeurera éternellement avec vous, cet esprit de vérité. (*Joan.*, XIV, 26.) Après l'ascension, le Fils de Dieu, remplacé parmi ses apôtres par le Saint-Esprit, rendit universelle cette divine présence qui n'était jusqu'alors que locale; la seconde personne, visible dans l'humanité de Jésus-Christ, enseignait à Jérusalem; la troisième personne, invisible dans le corps mystique du Christ, qui est l'Eglise, enseigne perpétuellement et dans l'universalité des nations. Par cette croyance à l'incorporation du Saint-Esprit dans l'Eglise, nous nous élevons bien plus haut que nos adversaires qui n'attribuent à l'Eglise qu'une connaissance humaine puisée dans des documents plus ou moins authentiques et découlant du simple raisonnement. Pour nous, elle est, comme le dit saint Paul, une avec le Christ: *C'est lui*, écrit l'Apôtre aux Ephésiens, *qui a fait les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'éducation du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'âge de l'homme parfait et de la plénitude de Jésus-Christ.... par lequel tout le corps, dont les parties sont unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit l'accroissement selon la mesure qui est propre à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi et se perfectionne par la charité.* » (*Ephes.*, IV, 11, 12, 16.)

L'autorité suprême d'après laquelle nous croyons est donc la voix même de Dieu, car ce n'est pas *en* l'Eglise, mais *par* elle *en* Dieu que nous croyons.

Et quelle est l'Eglise, si ce n'est l'Eglise catholique, qui peut parler de la part de Dieu? quelle autre non-seulement réclame, mais aussi possède et exerce une juridiction universelle? Les autres sociétés religieuses sont circonscrites, resserrées par une mer, par une chaîne de montagnes; l'Eglise catholique pénètre partout où le nom du Christ est connu, comme la lumière du ciel est partout. Elle seule revendique l'autorité universelle; elle seule envoie des missions au levant et au couchant; elle seule, par le pouvoir de son harmonieuse organisation, prévient les conflits entre les pasteurs. Et devant quelle autre Eglise les royaumes et les Etats se sont-ils inclinés? devant quelle autre Eglise vit-on jamais toute une nation s'ébranler? Quand est-ce qu'une voix partie de l'Eglise grecque est allée enseigner une nouvelle civilisation à un peuple déjà civilisé? Pourquoi l'Orient n'a-t-il jamais eu de ces paroles vivifiantes comme l'Eglise en a fait si souvent retentir? c'est que Byzance n'avait pas mission divine de parler.

On a souvent répété que les sectes chrétiennes sont des religions, des opinions spéculatives, sans danger pour l'État, et que l'on peut, par conséquent, tolérer; tandis qu'il faut repousser l'Église catholique qui est elle-même une puissance politique, un État. Nous acceptons cette distinction, écho de ce vieux cri des Juifs: *Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous.* (Luc., XIX, 14.) C'est un aveu tacite qu'il y a dans notre Église plus qu'une œuvre d'imagination ou d'intelligence, qu'il y a mission et autorité divines, et qu'au nom de Dieu nous réclamons une soumission que nous sommes les premiers à pratiquer. Pour le pasteur suprême comme pour le plus infime membre du clergé, la première loi, la première vertu, c'est la docilité à la foi.

Ils sont bien aveugles, ces hommes d'État qui voient dans l'Église catholique l'ennemie des pouvoirs civils, comme si ce n'était pas elle qui avait créé l'Europe moderne en fondant de nouvelles sociétés temporelles à mesure que les anciennes s'écroutaient. L'Église, entrant en Angleterre, la trouva divisée en sept royaumes différents toujours hostiles entre eux, et les condensa, comme par l'opération d'un feu divin, en un seul empire. Plus tard elle présida et travailla à l'élaboration de cette constitution de laquelle nous sommes si fiers, et y jeta les premiers principes de la vraie liberté: empire et charte, elle a tout créé, elle leur survivra.

Oui, l'Église revendique une suprématie qui n'admet pas de compromis, parce qu'elle vient du ciel. Elle dit aux puissances de la terre: « Tout ce qui est du monde est à vous; nous vous obéissons dans toutes les choses de ce monde, dans tout ce qui est temporel; nous sommes vos sujets et nous nous soumettons avec amour. Mais dans la sphère de la vérité divine, dans tout ce qui relève de l'unité et de la discipline du royaume de Dieu, il n'y a pour l'Église catholique que la suprématie ou le martyre.

Avant le grand schisme de la réformation au xvi^e siècle, aucune autre Église n'a jamais songé à proclamer son droit à la primauté, et depuis cette époque aucune ne l'a essayé. Pour réfuter cette assertion, on avance que dès l'origine cette primauté de l'Église de Rome fut contestée; elle a donc existé dès l'origine. Pour que les vagues de la mer puissent battre le rivage, il faut que ce rivage s'élève devant elles. Montrez-moi saint Irénée priant le pape saint Victor de suspendre l'excommunication prononcée contre les Églises d'Asie, et je répondrai que par là même saint Irénée reconnaissait le droit qu'avait saint Victor de prononcer l'excommunication. Montrez-moi Tertullien se raillant de l'évêque des évêques, du *Pontifex maximus*, je vous répondrai qu'il y avait devant ses yeux un être réel qui portait ces titres. Lorsque saint Cyprien résista au pape saint Etienne dans une question non encore résolue par l'Église, saint Cyprien reconnaissait dans le siège de saint Etienne la

chaire de saint Pierre, dans l'unité de laquelle il mourut. Les schismes n'ont fait que prouver l'existence du pouvoir, comme les guerres de succession constatent qu'il y a une couronne, un royaume, comme les procès en expropriation constatent un droit de possession. Quelle vérité n'a pas d'ailleurs été contestée? Nous avons une même réponse à faire à l'arien, au socinien et à ceux qui nient la suprématie de l'Église catholique. De ce que dès les premiers jours on a attaqué les unes après les autres toutes les vérités chrétiennes, il ressort évidemment que dès les premiers jours ces vérités étaient enseignées, reconnues et tenues pour articles de foi.

Il serait impossible de parcourir le vaste champ d'arguments qui s'ouvre ici devant nous. Je ne veux évoquer ici qu'un seul témoignage en faveur de la primauté de la chaire de saint Pierre. Je ne le demanderai pas à un homme des temps modernes, car nos adversaires disent: « Il est vrai qu'à force d'ambition et d'empiétements, cette primauté acquit force de loi. » Je ne chercherai pas ce témoignage parmi les siècles postérieurs au schisme de Photius, parce qu'on prétend que les impérieuses exigences de l'Église d'Occident forcèrent celle d'Orient à briser l'unité. Je demanderai ce témoignage à l'un de ces six premiers siècles dont nos adversaires reconnaissent la pureté de doctrine; où l'Église, non encore divisée, est regardée par eux comme étant infaillible, ou du moins comme inaccessible à l'erreur jusqu'alors; je le demanderai, ce témoignage, à un homme dont l'histoire a loué les vertus, la science et les écrits, dont le nom n'est pas inscrit seulement au catalogue des saints, mais attaché aux actes des conciles et de l'un de ces quatre conciles qui étaient pour saint Grégoire le Grand comme les quatre Évangiles, et que l'Église anglicane fait profession de reconnaître comme arbitres entre l'hérésie et la foi. Ce fut dans un de ces quatre conciles, dans celui de Chalcédoine, que fut proclamée la primauté de saint Léon. De tous les écrits de saint Léon, de ses épîtres en particulier, ressort l'opinion suivante exposée à peu près en ces termes: « Pierre était le prince des apôtres de Notre-Seigneur. Le siège de saint Pierre fut établi à Rome. Je suis le successeur de ce Pierre qui transmit à ses successeurs le soin universel de toutes les Églises... Ma sollicitude n'a de bornes que celles de la terre; aucune Église sous le ciel n'est en dehors de la juridiction de saint Pierre, il n'y en a aucune qui ne soit commise à mes soins paternels. »

Saint Léon ne se borne pas à établir ses droits de juridiction, il les exerce dans les Gaules, en Espagne, en Italie, en Afrique, en Grèce, en Palestine et à Constantinople. Nous le voyons convoquer et présider les conciles, en confirmer ou en annuler les décisions; nous le voyons juger des évêques, les déposer et les rétablir. De ce siège de Constantinople même, seul rival qu'on ait

jamais essayé d'opposer à Rome, il dit, dans une lettre à l'empereur, en faisant allusion à l'ambition du patriarche :

« La nature des choses divines est différente de celle des choses temporelles; aucun édifice ne peut être stable, hormis ce roc unique dont le Seigneur a merveilleusement assis la base. Celui qui convoite le bien d'autrui perdra le sien propre. Qu'il suffise à celui dont nous avons parlé (le patriarche de Constantinople) d'avoir, par le secours de la piété et par mon favorable assentiment, obtenu l'épiscopat d'une ville si importante. Qu'il se garde de mépriser la cité impériale dont il ne peut faire un siège apostolique. »

Pour refuser l'obéissance au pontife siégeant actuellement dans la chaire de saint Pierre, il faut répudier les droits de saint Léon, chez lequel se retrouvent tous les principes de cette primauté dont le pape continue à exercer les actes.

Encore une dernière question : Quelle autre Eglise s'est jamais répandue à travers le monde en annonçant qu'elle était la voix de Dieu? Le protestantisme n'a, sous aucune de ses formes, réclamé le droit d'être entendu par les nations ou par les individus, comme étant la voix de Dieu. Ses synodes, ses consistoires, n'ont jamais prononcé leurs confessions de foi comme devant lier les consciences, pour les sceller comme avec les clefs du ciel. Le protestantisme a si bien senti qu'il n'avait aucune autorité sur les âmes et les consciences des hommes, qu'il a abdiqué le droit de les lier et de les délier; il n'a pas osé exercer un pouvoir qui, en toutes autres mains que des mains divinement consacrées, est une tyrannie autant qu'une profanation.

L'Eglise ne fait en ceci que suivre un exemple divin. Le peuple juif admirait Notre-Seigneur, parce qu'il ne parlait pas comme un scribe, de lui-même, mais avec autorité. Il ne parlait pas comme un homme, car il ne se livrait pas à de vains raisonnements, à des conjectures spécieuses; il ne citait pas les documents de l'histoire; mais il parlait au nom de Dieu. Ainsi l'autorité enseignante qu'il a envoyée ne se produit pas avec de laborieuses dissertations, avec une masse de livres, elle n'étale pas des textes, ni des passages empruntés à tel ou tel traité; elle vient avec la voix de Dieu nous dire : Telle est la foi catholique; celui qui ne croit pas fermement tout ce qu'elle enseigne ne peut être sauvé. (*Marc.*, XVI, 16.) Elle parle au cœur de l'homme tourmenté par le besoin du salut, elle en appelle à sa conscience, laissant la controverse et les arguments à ceux qui croient avoir plus de temps qu'il n'en faut pour sauver leur âme.

Retranchez Rome et la théologie catholique, où sont le christianisme et la foi? Où est cette montagne sur laquelle s'élève la maison du Seigneur vue par Isaïe? Où est cette pierre taillée sans le secours des mains, et que Daniel vit grandir de manière à rem-

plir la terre? Il ne serait plus, ce royaume édifié par le Dieu du ciel; cette cité élevée sur une montagne, afin d'être vue de tous (*Matth.*, V, 14), ne resplendirait plus! Je ne demande pas quelles Eglises ont pu se flatter de réaliser ces prophéties; notre raison nous démontre l'impossibilité d'une pareille prétention. Mais hors de l'Eglise catholique, où chercher l'accomplissement de cette parole : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Où chercher ailleurs la permanence, la perpétuité de la foi de la Pentecôte?

Non, mes frères, ce n'est pas un docteur humain qui nous enseigne par l'organe de l'Eglise catholique. La voix divine qui ne parle pas comme le faisaient les scribes et les pharisiens, cette voix a dit : *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise, et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* (*Luc.*, X, 16.)

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

LE RATIONALISME EST L'INÉVITABLE CONSÉQUENCE DU JUGEMENT INDIVIDUEL.

J'ai maintenant accompli dans la mesure de mes facultés l'œuvre que je m'étais imposée, et j'aurais désiré en rester là où ma dernière instruction s'est terminée : nous avons parcouru un chemin droit et facile, celui de l'affirmation de la vérité. Nous exécutions le travail inhérent à l'Eglise de Dieu, car nous nous occupions à établir les fondements de notre foi, à édifier la base et les motifs de notre croyance. Cependant il est peut-être nécessaire d'examiner ce que nous avons dit jusqu'à présent, et d'opérer dans le sens contraire, en supposant la dénégation des vérités et des principes que nous avons établis.

Nous avons vu que la révélation, seul moyen de salut, a été transmise dans son intégrité, dans sa rigoureuse précision, par l'Eglise que Dieu lui-même a fondée. Nous savons que cette Eglise, quoique universelle, forme cependant un corps unique, visible et perpétuel, par lequel le présent est lié au passé, par lequel ce jour même où je parle est uni avec celui de la Pentecôte. Nous ne croyons donc pas que Dieu, ayant parlé une fois, ne parle plus; mais nous croyons que, comme il s'exprima par la bouche de ceux qui avaient reçu les langues de feu, ainsi il se manifesta encore dans la perpétuité de son Eglise, de l'Eglise *une, sainte, catholique, apostolique et romaine*, dont l'enseignement est la base de notre foi.

Maintenant il devient utile d'entreprendre un travail moins consolant, de retourner en arrière, et de démolir en apparence l'édifice que nous avons construit. La vérité n'est jamais manifestée d'une manière plus éclatante que par des contradictions; car de ces contradictions ressortent, contre les détracteurs, des impossibilités, des absurdités par lesquelles ils se réfutent eux-mêmes.

Nions donc premièrement que l'Eglise, dont le centre est à Rome, et qui n'a d'autre circonférence que celle du monde connu, soit l'Eglise universelle, l'autorité enseignante de par Dieu lui-même, qu'en résultera-t-il? En récusant son témoignage, nous récusons les preuves les plus évidentes, les garanties de l'ordre le plus élevé qu'il ait été donné à l'homme de recevoir, et nous sommes forcés d'en chercher dans une échelle inférieure. La dénégation de cette autorité suprême engendre à l'instant des docteurs rivaux, qui surgissent en Orient et en Occident, En Orient, ce sont les doctrines de Nestorius, d'Eutychès, des monothélites, qui se séparent en voulant enseigner. En Occident, voici venir les schismes de Luther, de Calvin, de l'anglicanisme qui prétendent tous à expliquer, à enseigner la foi d'après leurs lumières individuelles. Ils y ont tous le même droit, les uns comme les autres; ce n'est pas à nous de décider entre eux. Ils ont proclamé le principe de l'indépendance en matière d'examen, c'est à eux d'en poser les limites. Nous restons fixés sur une ligne indéviable; mais c'est à ceux qui, niant la règle de foi catholique, ont inauguré le principe de discussion, qu'il incombe de découvrir le critérium qui décidera entre l'erreur et la vérité dans ce conflit de voix confuses.

Si dans une course rapide où il s'agirait de votre vie, vous arriviez à un carrefour où plusieurs routes aboutissent, ce ne serait certes pas pour vous une question indifférente de choisir la plus sûre de ces routes pour continuer votre marche; vous ne resteriez pas insoucieux devant les breuvages salutaires dont un seul pourrait guérir le mal qui menace votre vie; et si les apôtres revenaient sur la terre, si plusieurs hommes s'annonçaient comme étant chacun le Messie, ne vous importerait-il pas de distinguer les vrais apôtres d'avec leurs imitateurs, le vrai Christ d'avec les imposteurs? Ah! vous ne devez pas traiter avec plus d'indifférence le choix à faire entre tant de docteurs divers, dont l'un vous dit: « Vous ne pouvez être sauvé que par la seule foi. » Un autre: « Vous serez sauvé par la foi et par de pieux sentiments. » Un troisième: « Vous serez sauvé sans les sacrements par la foi. » Un quatrième vient et dit: « Il est une loi divine sur la grâce sacramentelle par laquelle vous devez participer à la chair du Verbe incarné. » Nous sommes arrivés depuis longtemps déjà à ces jours dont le Seigneur nous dit: *Plusieurs viendront en mon nom en ces temps-là, disant: je suis le Christ... Voici quand ils vous diront: voyez, il est au désert, n'y allez pas. (Luc., XXI, 8.)* C'est-à-dire n'allez pas y chercher l'envoyé de Dieu. *Car comme l'éclair qui part de l'Orient apparaît aussi en Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. (Matth., XXIV, 27.)* Le véritable Envoyé s'est déjà montré à toute la terre: nous n'avons plus à le chercher.

Pour éviter cette inadmissible théorie,

on en a proposé une autre, longtemps après l'établissement de l'Eglise anglicane. On a dit: « L'Eglise ne comprend pas dans ses enfants ceux qui ont été condamnés comme hérétiques, les eutychiens, les monothélites et tant d'autres, ni ceux qui ont fait schisme, comme les sectes protestantes; mais elle consiste dans les Eglises de Rome, d'Angleterre et d'Orient. Je m'efforcerais de ne toucher à cette hypothèse qu'avec une extrême délicatesse, car cette illusion est chère à bon nombre d'âmes pieuses, qui l'adoptent avec autant de confiance que la révélation elle-même. Nous ne voulons la dissiper ni par la violence, ni par la dérision, mais uniquement en faisant ressortir tout ce que cette théorie a de chimérique et d'insoutenable.

Nous ne ferons pas observer d'abord que si ces trois corps religieux composent l'Eglise, celle-ci se trouve divisée, elle n'est plus une; mais nous remarquerons que ces trois Eglises, faisant partie de la même grande société chrétienne, et inspirées par un même esprit, ne devraient pas pouvoir se contredire: aussi suppose-t-on une concordance parfaite dans la substance de leur foi, quelque contradictoires que soient les définitions qu'elles en donnent. Mais ces trois corps répudient l'alliance où cette théorie veut les faire entrer. L'Eglise grecque ne veut pas de l'Eglise anglicane qui a mutilé les sacrements; celle-ci ne reconnaît pas l'Eglise grecque avec l'invocation des saints. Le saint-siège n'accepte ni l'hérésie de l'une, ni le schisme de l'autre. Cette combinaison ne peut s'effectuer qu'en spéculation et sur le papier, inerte comme elle.

Les rapports qui subsistent maintenant entre les Eglises anglicane et catholique réfutent absolument, par la nature même des faits, cette théorie arbitraire.

Aussi l'impossibilité de la maintenir a forcé plus d'un esprit sérieux à rejeter tout à fait l'existence d'une Eglise visible et à se réfugier dans la croyance à une église invisible. Mais comment une Eglise invisible pourrait-elle continuer et conserver l'œuvre de cette révélation que le divin Messie, visiblement incarné, a apportée aux hommes? Pour représenter sur la terre le Très-Haut, l'invisible Dieu du ciel, il ne suffit pas d'une église invisible, d'un corps purement spirituel, qui ne pourrait ni continuer la mission d'apôtres visibles, ni dispenser des sacrements visibles, ni convoquer ou présider des conciles visibles, ni faire exécuter des lois ostensibles, ou pratiquer un culte tangible dans des sanctuaires accessibles à l'homme. Telle est une de ces difficultés insolubles où la nature même de leurs arguments entraîne ceux qui se lancent dans la route si pleine d'écueils des théories humaines et des spéculations arbitraires.

D'autres hommes, abandonnant l'idée d'une Eglise invisible, ont adopté une autre hypothèse. Ils soutiennent que le corps visible de l'Eglise n'est autre chose que l'en-

semble de la chrétienté, mais dénuée d'autorité en matière de doctrine, dénuée d'action, de pouvoirs, d'inspiration divine. Ils avancent que, pendant les six premiers siècles, alors que l'Eglise était encore unie, elle possédait le droit et la faculté de décider de la doctrine, et de distinguer l'erreur d'avec la vérité; que, dans l'exercice de cette mission, elle avait été infaillible, ou du moins qu'il ne lui était pas arrivé de se tromper; mais qu'en se divisant, elle avait aliéné ce droit, qui lui sera du reste rendu le jour où elle retrouvera l'unité, et qu'en attendant cette époque, toutes les Eglises particulières en appellent à un futur concile général. Cette opinion est reçue par un grand nombre de nos frères égarés et avec une bonne foi sincère.

Il leur est cependant impossible d'expliquer comment une action toute spirituelle, qui a son origine et sa force dans la présence divine et perpétuelle, peut cesser tandis que cette présence subsiste toujours. Si la troisième personne de la très-sainte Trinité demeure au milieu de l'Eglise, si l'Esprit de vérité est venu pour guider et maintenir l'Epouse mystique du Christ dans la voie véritable, comment arriverait-il que cette action divine, fidèlement perpétuée pendant six siècles, se fût tout à coup affaiblie au septième, pour disparaître ensuite totalement? On répond à ceci, que, comme dans les temps anciens, la lumière de la foi que les hommes possédaient avant le déluge fut obscurcie par leurs péchés, comme la révélation accordée à Noé fut altérée par l'idolâtrie jusqu'au jour de la vocation d'Abraham, comme la loi promulguée par Moïse de la part de Dieu fut défigurée, puis mise en oubli par l'infidélité de l'Eglise hébraïque, ainsi, en suivant ces mêmes conditions de dégénération, l'Eglise a pu de même s'être corrompue et avoir perdu sa puissance en perdant sa pureté.

Mais est-il possible que des hommes versés dans les Ecritures puissent arguer ainsi de l'ombre à la substance? De ce que, sous l'Ancien Testament, dans ce monde primitif et pourtant déjà déclin, alors que le Verbe ne s'était pas encore incarné, que le Saint-Esprit n'était pas encore descendu, de ce que dans ces temps encore charnels, l'homme avait, en se dégradant, perdu la grâce divine, résulte-t-il que, sous l'économie nouvelle, à présent que son divin auteur assis, dans la gloire de Dieu le Père, est lui-même le chef du corps mystique de l'Eglise, illuminé par la lumière du Saint-Esprit, résulte-t-il que ces mêmes lois de corruption et de misère puissent se renouveler et prévaloir dans cette création nouvelle, non plus seulement contre un élément humain, mais contre un élément divin, contre l'action spirituelle de l'Eglise de Dieu? Oui, sans doute, chaque individu, sujet à l'erreur, au péché, peut se détourner et tomber; mais l'Eglise en corps est infaillible, et les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre elle. Avant l'incarnation du Verbe, les promesses faites à

des individus, à une nation, étaient conditionnelles: faites à l'Eglise, corps mystique du Christ, elles sont absolues. Il n'y a donc aucune analogie entre l'ancien monde mosaïque et le monde nouveau de la rédemption.

On élève une autre objection touchant la sainteté de l'Eglise: « Dieu, nous dit-on, a promis d'enseigner ses enfants, qui seront tous saints; l'Eglise, pour être parfaite, doit être sans tache et sans souillure, tandis que nous la voyons pleine de corruption et de scandales. Si la promesse, et en même temps l'obligation à la sainteté ne sont pas rigoureusement accomplies, nous ne pouvons pas davantage chercher dans l'Eglise la réalisation de la promesse d'unité. »

Plusieurs esprits sincères ont admis cette erreur; ils oublient que l'unité est une qualité numérique représentée par le mot *un*. L'Eglise est *une* numériquement parlant, comme Dieu est un. Mais la sainteté est une qualité morale, et il faut distinguer celle des hommes d'avec celle qui vient de Dieu. Celle-ci réside dans le fondateur de l'Eglise, dans le Saint-Esprit qui y habite, dans sa doctrine et dans ses sacrements, comme sources de la grâce. La sainteté de l'homme, c'est-à-dire l'état de son cœur sanctifié par l'Esprit divin, peut varier et s'altérer dans les conditions de l'humanité; mais la présence du Dieu sanctificateur, la puissance des sacrements, source de la régénération, ces réalités célestes sont immuables, invariables, sans taches ni souillure, suivant la lettre de la prophétie; ils ne diffèrent que dans leurs effets sur ceux qui les reçoivent et d'après les dispositions qu'on y apporte. Les individus et les nations peuvent s'écarter de l'unité comme de la sainteté, sans que ces divins attributs de l'Eglise soient atteints en elle. *Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance.* (Rom., XI, 29.) L'unité subsiste lors même qu'on s'en éloigne; il n'y a pas de degrés dans l'unité.

Si, comme on l'a dit, la faculté et la mission de l'Eglise pour décider des questions de doctrine, étaient suspendues, le monde n'aurait donc plus de maître en la foi! Le commandement de Dieu: *Allez et enseignez toutes les nations* (Matth., XXVIII, 19), serait donc abrogé; car ces mots: *les nations*, ne désignait pas seulement les nations connues existant alors sur la terre, mais les nations à venir avec leur lignage et leur postérité, jusqu'à la consommation des siècles. S'il n'y a plus de docteur suprême pour enseigner la vérité et signaler l'erreur, pour définir la croyance et condamner l'hérésie, nous, qui venons si longtemps après ces nations existantes au jour de l'ascension, nous ne pouvons plus connaître avec certitude le sens exact des articles du Symbole. Entre l'Orient et l'Occident, c'est-à-dire entre l'Eglise locale grecque et l'Eglise romaine universelle, il y a deux dissidences qui touchent toutes les deux à des points fondamentaux de la foi baptismale. Un des articles de la doctrine qu'enseigne l'Eglise catholique est ainsi conçu: « Le Saint-Esprit

procède du Père et du Fils. » L'Eglise grecque nie la procession du Fils. Entre ces deux opinions, où est la vérité, où est l'erreur? Si la mission de l'Eglise est suspendue, il n'y a donc pas d'arbitre sur la terre pour prononcer dans une question où il ne s'agit pas d'un point de doctrine secondaire, mais du premier, du plus profond de nos dogmes, le mystère adorable de la très-sainte Trinité.

Prenons encore une question, celle de la primauté de l'Eglise elle-même, de ce pouvoir de juridiction universelle dont la chaire de saint Pierre est investie. Dans le Symbole, nous faisons profession de croire à une sainte Eglise catholique, ce qui implique la croyance à l'existence d'un chef visible de cette Eglise. Mais c'est aussi là un des principaux points de dissidence entre les Eglises d'Orient et d'Occident; et qui servira d'arbitre entre ces deux rivales?

Passons maintenant à la communion anglicane; combien de divergences n'y trouve-t-on pas avec l'Eglise universelle, et non seulement avec elle, mais encore avec l'Eglise grecque, sur la doctrine des sacrements, sur le purgatoire, sur l'invocation des saints, sur tant d'autres points encore de dogme et de discipline? Si la mission divine de l'Eglise est suspendue, je le répète, qui prononcera sur tant d'opinions opposées? Cette hypothèse, continuée dans ses conséquences, remettrait en question ces articles mêmes de foi qui ont été décidés par les conciles, alors que l'Eglise était encore. Il suffirait qu'une intelligence hardie, un esprit influent se mît à les disputer, et on serait forcé de recourir à une autorité enseignante pour retrouver l'exposition et la définition primitives de ces articles de foi; pour cela il faut de nécessité un juge résidant parmi les hommes. Qu'une discussion s'élève relativement à l'interprétation d'un statut du règne d'Edouard III, s'il n'y avait pas de juges à Westminster pour résoudre la difficulté, la loi resterait incertaine, ce serait une lettre morte. Il en est de même des anciens conciles. Il ne faudrait qu'une controverse sur chacun de leurs articles pour en détruire la certitude: douze discussions détruiraient toute la croyance contenue dans les douze articles du symbole. Et il n'y aurait pas d'autorité inflexible, d'arbitre suprême pour arrêter d'un mot ces discussions mères de l'incertitude et du doute!

Personne ne peut apprécier les impossibilités inhérentes à cette théorie mieux que ceux qui les ont eux-mêmes naguère senties et qui en ont tant gémi. Pour y échapper, nous l'avons déjà dit, on croit pouvoir en appeler à un futur concile; mais, en l'attendant, ce concile, qui n'existe que dans un vague lointain, la foi de l'Angleterre doit donc demeurer incertaine et flottante: d'ailleurs comment appliquer cette théorie? Qui convoquera ce concile? De qui sera-t-il composé? Par quelle autorité les admissions et les exclusions seront-elles proposées?

Qui jugera du droit de vocation que chaque Eglise réclamera, puisqu'on supprime la charge de juge suprême dont cependant la convocation d'un concile général suppose nécessairement la préexistence? Cet appel n'est qu'un prétexte d'insubordination: en appeler d'un pouvoir régnant à un pouvoir encore à venir, à une souveraineté imaginaire, ce n'est pas autre chose qu'un acte de lèse-majesté.

Si donc on nie que l'Eglise catholique romaine est l'autorité enseignante instituée sur la terre par Dieu lui-même, on en arrive à nier qu'il en existe une dans le monde, et de ce rejet d'un arbitre suprême découlent deux conséquences qui suffisent pour réfuter le principe lui-même. Si sur la terre il n'existe pas d'autorité enseignante investie de la charge de guider les opinions religieuses, toute Eglise locale a le droit de décider entre la vérité et l'erreur, c'est-à-dire possède cette infailibilité déniée à l'Eglise catholique par ses adversaires, ou bien toute autorité visible en matière de foi est purement, uniquement humaine.

Examinons un instant cette alternative: nous ne nous arrêterons pas longtemps à l'Eglise grecque; car dès l'origine du schisme elle éleva la prétention d'être non une partie de l'Eglise, mais l'Eglise véritable; elle ne se disait pas en communion avec les autres fidèles, mais seule gardienne de la vraie foi, seule *orthodoxe* et temple du Saint-Esprit dont la présence lui communique l'infailibilité. Se proclamant elle-même comme seule et véritable Eglise catholique, elle accuse le saint-siège de Rome d'être entaché d'erreur et de schisme. Mais cette prétention même, quelque déraisonnable qu'elle soit, confirme l'existence d'une Eglise suprême, d'une doctrine orthodoxe, dont l'Orient, en en déplaçant le centre, n'a pas nié l'autorité et la nécessité. Nous ne nous arrêterons donc pas à cette opposition qui n'invalide nullement notre proposition, mais nous prendrons une société religieuse locale, qui prétend être, non l'Eglise exclusive, mais une partie intégrante de ce tout, et cependant suffire à décider dans les limites de sa sphère en matière de foi, de discipline, de hiérarchie, à exercer et à transmettre une juridiction absolue; ce qui équivaut à revendiquer pour elle et dans sa circonscription tous les droits que l'Eglise catholique a reçus de son divin fondateur.

Je ne vous fatiguerai pas par les détails de la théorie historique sur laquelle les hommes les plus éminents et les plus respectés de la société anglicane ont appuyé la réformation, en s'efforçant de la justifier. Il suffira d'exposer la croyance de tant de personnages aussi pieux que savants. Ils pensent qu'au temps de nos ancêtres saxons, l'Eglise catholique d'Angleterre possédait des franchises particulières; que demeurant en union spirituelle avec le saint-siège, elle n'était point sous sa juridiction; qu'à l'arrivée des Normands, ceux-ci établirent un état

civil sur les bases de l'état ecclésiastique alors existant, y perpétuèrent alors les franchises et les privilèges de l'Eglise catholique d'Angleterre. Ils pensent, en outre, que tout royaume chrétien avait dans l'origine, comme le nôtre, des droits, des privilèges, des franchises imprescriptibles, qui peu à peu, soumis chez nous aux empiètements, puis à l'insurpation d'un pouvoir étranger, celui de l'évêque de Rome, furent tout à fait abolis. D'après cette donnée, ils ont enseigné, par conséquent, que l'Eglise existante après la réformation était la même que celle qui subsistait auparavant : elle n'avait fait que secouer un joug étranger, reconquérir ses libertés ; mais c'était le même corps perpétuel et visible, un peu mutilé, un peu défiguré peut-être par le cours des siècles, mais conservant sa même hiérarchie, sa même doctrine et son droit de juridiction ; se suffisant à elle-même pour décider de toutes les questions de foi, ainsi que le déclare dans son préambule le fameux acte du parlement qui fut passé au commencement du schisme.

L'effet de cette théorie fut d'investir l'Eglise locale des prérogatives suprêmes de l'Eglise universelle. Sans énoncer explicitement son droit à prononcer sur tout ce qui était uniquement du ressort de ce corps mystique en qui réside le Saint-Esprit, elle l'a implicitement revendiqué en assumant la possession de l'infailibilité. Elle sentait bien qu'une déclaration formelle eût été déraisonnable et absurde ; elle se contenta d'agir en conséquence de cette prétention tacite. Aussi à peine l'Eglise anglicane eut-elle commencé à décider des controverses qui s'élevaient entre ses membres, que ceux-ci commencèrent à discuter ses décisions.

Les indépendants furent les premiers à se séparer de l'établissement anglican. Ils dépassèrent l'Eglise locale, nationale, et comme on leur avait enseigné à n'appeler d'elle à aucune autorité supérieure sur la terre, ils en appelèrent à l'Ecriture et à la raison, ou, selon leur parole, au chef invisible de l'Eglise, mais en réalité à leur propre interprétation. L'insubordination de ces hommes, sincères et honnêtes pour la plupart, fut une conséquence logique de l'assomption faite par un corps local, de la souveraineté universelle en matières ecclésiastiques : ils se refusaient à se soumettre à un droit dont ils sentaient l'illégitimité. Telle est l'origine des séparations qui divisent l'Angleterre d'un bout à l'autre : les dissidents ne peuvent avec raison admettre qu'un corps fondé par le jugement privé, établi par le pouvoir civil, possède une autorité divine qui puisse terminer les controverses religieuses.

La théorie de la compétence des Eglises locales a été dernièrement mise à l'épreuve sous nos yeux. L'histoire nous dit que deux écoles se sont partagées l'Eglise anglicane pendant ses trois siècles d'existence : l'une qui passait pour être l'orthodoxie anglaise,

gardait les apparences de la doctrine, de la tradition et de la hiérarchie catholiques ; l'autre se rattachait immédiatement aux premières origines de la Réforme, se prétendait antérieure à la communion établie en Angleterre et professait la théologie protestante dans toute sa rigueur. Ces deux écoles co-existaient au sein de l'établissement officiel, mais toujours ennemies et accusatrices l'une de l'autre.

Une crise vint à se manifester. Vous savez tous, et je ne ferai que vous le rappeler légèrement, comment il arriva qu'une discussion touchant au premier des sacrements de l'Eglise, touchant par conséquent au péché originel, à toute la doctrine de la grâce opérante dans l'âme humaine, doctrine vitale et fondamentale entre toutes, s'éleva entre un prêtre et son évêque. Le prélat refusa de conférer charge d'âmes à son subordonné, dont l'opinion lui paraissait clairement hétérodoxe. L'ecclésiastique, mécontent de cet arrêt, en appela à l'archevêque ; celui-ci, ou plutôt sa cour ecclésiastique, confirma la sentence de l'évêque, qui fut alors déléguée au pouvoir civil, assemblé en conseil. Remarquez la progression suivie par l'appelant. L'évêque, autorité spirituelle, juge spirituel, prononce dans une question toute spirituelle. L'archevêque, devant lequel l'appel est porté, possède les mêmes attributions, avec cette seule différence que, dans la circonscription de son diocèse, il est le supérieur de l'évêque qui est de son obéissance. Que résulte-t-il donc de l'appel porté de l'archevêque au pouvoir laïque ? Que le conseil d'Etat se fait juge spirituel dans une question purement spirituelle, assume une juridiction aussi étendue que celle de l'évêque et de l'archevêque, absolument supérieure à tous les deux, et s'attribue l'office que l'Eglise de Dieu décerne à un patriarche ou au souverain pontife. On ne peut s'y méprendre, c'est là une de ces preuves qui ressortent non d'arguments, mais de faits. Elle démontre que les Eglises particulières, nationales, n'ont pas en elles-mêmes le pouvoir de déterminer l'erreur ou la vérité d'une opinion en matière de foi.

Vers ce temps-là, des hommes dont je me souviendrai toujours avec affection et respect, s'efforcèrent de guérir cette plaie faite à l'autorité de l'Eglise anglicane, en faisant une distinction subtile en cas d'appels de ce genre, entre l'élément temporel, c'est-à-dire les bénéfices, le patronage, les biens de l'Eglise, et l'élément spirituel, c'est-à-dire la doctrine de la foi. On proposa que les affaires temporelles fussent désormais portées devant le conseil représentant le pouvoir civil, comme étant juge naturel de ces matières ; mais que les points de doctrine ne pussent être délégués qu'au jugement des évêques des Eglises particulières où les questions s'agiteraient.

Mais on dut se demander, on se demanda en effet : « Si lorsque sur une question de dogme, une faible majorité des évêques

d'une province ecclésiastique se trouvait, par sa décision, en opposition avec une imposante minorité, les esprits des populations agitées par la plus profonde, la plus puissante des passions, la passion religieuse, seraient tout à coup calmés, rassurés, et le décret de la majorité unanimement accepté comme article de foi? Et si la majorité n'avait pour elle que le nombre, tandis que la minorité aurait de son côté la science et la réputation, le peuple se fierait à la pluralité dont il n'estime pas le savoir théologique, ou à ce petit nombre qu'il connaît et respecte? »

Il se présente une autre question qui ne fut pas soulevée alors, mais qu'il me sera permis de poser ici. Lors même que le corps entier des prélats d'une Eglise provinciale serait unanime, quelle garantie aurait-on pour recevoir leur décision, pour la reconnaître infaillible et concordant parfaitement avec l'Eglise du Christ? Aucune société locale, aucune communion particulière ne possède la prérogative de l'infaillibilité. Si malgré leur science toute apostolique, malgré leur importance et leur antiquité, les Eglises de Jérusalem et d'Antioche ont pu être taxées d'erreur, en est-elle mieux à l'abri, celle qui ne date que de trois siècles? Si, comme on le prétend, des conciles généraux ont pu s'égarer, un synode provincial n'a-t-il pas pu, à plus forte raison, s'écarter de la vérité?

L'Eglise anglicane, par ses allégations contre l'infaillibilité catholique, a préludé à sa propre condamnation : en la niant, elle a dû y renoncer pour elle-même; en brisant le lien de l'unité, elle a tranché cette artère par où circulait la vivifiante sève de l'Eglise catholique; en répudiant l'autorité divine, elle n'a pu garder qu'une autorité humaine, et c'est là ce qui a révélé sa faiblesse. Quelques-uns croient, il est vrai, qu'elle a subsisté solide et compacte pendant trois siècles, et que c'est seulement depuis deux ans que le schisme l'a scindée, époque à laquelle l'Eglise s'est altérée, sa position est devenue intenable.

Mais cette crise fut ou un changement ou une révélation. Libre à ceux qui, tout en constatant dans l'histoire dès Edouard VI la coexistence de deux écoles théologiques en Angleterre, dominées par la suprématie de la couronne depuis Henri VIII, libre à ceux-là qui, tout en suivant les disputes religieuses de l'Angleterre pendant trois siècles, voient de l'unité dans l'Eglise anglicane, libre à eux de dire qu'elle n'a subi d'altération que dans ces dernières années. Mais ceux qui pensent que le jugement prononcé par les premières autorités légales du pays impliquait la critique de ce compromis religieux qu'on appelle la réformation anglaise, ceux-là admettront aussi que le résultat de l'appel dont je parle ne fut pas une innovation, mais seulement la manifestation de ce qu'avait été dès son origine l'Eglise établie; on dut alors s'avouer que la communion anglicane, revêtue d'un extérieur

ecclésiastique, s'étant appropriée la hiérarchie catholique et les cathédrales catholiques, faisant profession d'exercer en son nom une juridiction catholique, n'était rien de plus qu'une société humaine, fondée par une volonté humaine, enseignée par l'intelligence humaine et ne possédant pas cette autorité divine qui peut seule enchaîner la conscience et promulguer des lois obligatoires.

Du rejet de l'autorité suprême de l'Eglise universelle résulte donc cette alternative : il faut ou investir chaque Eglise particulière, locale, du privilège de l'infaillibilité, ce qui est une proposition insoutenable, ou déclarer qu'aucune autorité sur la terre, en matière de foi, n'est autre chose que purement humaine. De cette dernière assertion, on en arrive à ruiner l'objectivité de la vérité, son existence propre. Le firmament et ses astres sont évidents à l'œil, mais en outre ils existent positivement, et tous les hommes deviendraient aveugles que les cieux étoilés et leur clarté n'en resplendiraient pas moins. Il en est ainsi de la foi qui est de révélation divine, et de sa doctrine qui est une céleste lumière; elles n'existeraient pas moins, leur éclat surnaturel ne s'effacerait pas, quand l'humanité tout entière deviendrait incrédule. La réalité objective de la vérité ne dépend pas de la volonté ou de l'intelligence de l'homme, elle a son existence en Dieu, qui nous l'a proposée par son autorité et par la révélation. Mais ce n'est pas par lui-même que l'homme peut y atteindre, autrement il n'eût pas été besoin d'une révélation; ce n'est pas l'homme qui peut en conserver la connaissance, autrement elle n'eût pas été oubliée sous l'ancienne économie; l'homme ne peut nous l'attester, car les hommes se contredisent les uns les autres. La seule source inaltérable de la vérité c'est Dieu, son seul organe immuable c'est l'Eglise. Cette vérité ne varie pas, ce sont les esprits, les imaginations, les perceptions des hommes qui en changeant perpétuellement, lui prêtent des apparences incertaines qui achèveraient de l'effacer aux yeux des mortels, s'il n'y avait une fidèle gardienne de la foi, dépositaire de l'inaltérable vérité. Le polythéisme reproduisait l'idée de Dieu, mais défigurée, rabaisée au niveau de ces intelligences vicieuses qui avaient perdu la connaissance de l'Eternel, et qui ne pouvaient cependant se passer d'une notion de la Divinité. Le polythéisme fut donc une altération subjective de la vérité, après que l'objectivité de celle-ci fut obscurcie.

Les sectes d'Angleterre ne sont de même que le résultat du travail subjectif de l'esprit humain, s'efforçant de retrouver l'idée primordiale d'une Eglise établie de Dieu pour enseigner les hommes, idée dont la réformation avait détruit la réalité objective. Car les aberrations de l'intelligence humaine, ses inventions, ses extravagantes théories sont autant d'efforts faits par l'âme au fond de laquelle travaille incessamment ce besoin de

vérité dont elle a perdu l'objectivité, la perception intime et claire.

Nier l'autorité divine de l'Eglise catholique, c'est donc abandonner toute la doctrine religieuse à l'imagination subjective, aux caprices de chaque individu en particulier. La science de la foi est rabaissée à l'état de rêverie, semblable à ces visions informes, à ces fantasmagories de l'imagination quand elle n'est ni suspendue par un sommeil absolu, ni guidée par la raison, par nos sens, ou par la réalité du monde extérieur sensible à l'homme éveillé. L'Eglise est pour notre âme ce monde extérieur qui, par sa discipline, son enseignement, son culte, contient notre esprit dans les limites et la mesure du vrai, hors desquelles il ne peut plus que tomber dans les divagations et les hallucinations de la pensée libre de tout frein. L'Allemagne et l'Angleterre n'en offrent que trop d'exemples. Voyez dans le premier de ces pays l'œuvre du rationalisme. Dans la période qui suivit immédiatement la réformation, le luthéranisme se maintint dans une rigoureuse orthodoxie, jusqu'à en contracter une insupportable sécheresse; alors l'âme altérée et privée des eaux de la vie chercha à satisfaire ses désirs par une piété mystique et sentimentale, et rejeta l'orthodoxie comme chose morte et insoutenable. Il se fit, plus tard, une réaction contre les professions de foi explicites, qui donna lieu à cette théorie par laquelle la vérité peut être obtenue au moyen de la simple raison humaine. Il en résulta deux propositions : l'une que le péché n'existe pas, que c'est seulement un désordre abstrait apporté dans les relations de Dieu avec la créature; la seconde que le Christ n'a pas eu d'existence historique et réelle.

Mais il y a encore une conséquence à ce système; quand l'objectivité de la vérité est anéantie pour l'homme, la loi cesse d'être obligatoire. C'est la volonté divine seule qui lie la conscience et la soumet à ces lois de l'ordre moral émanées de la révélation. Mais qui nous garantit l'origine divine de ces lois, qui les interprètera? Un homme ne peut imposer à un autre homme son opinion, son interprétation de la volonté de Dieu sous peine de péché; il ne peut faire de son sentiment un terme de communion. L'autorité déléguée de Dieu peut seule donner à une créature humaine le pouvoir de se faire obéir de ses semblables sous peine de péché. En outre les lois de Dieu, quoique immuables par leur essence, ne peuvent devenir connues à l'homme et par conséquent obligatoires que par le secours de la révélation. Et nous l'avons déjà dit, il faut qu'une loi soit clairement énoncée; une loi incertaine ne produit qu'une obéissance incertaine. Or les lois divines ne peuvent être exposées, expliquées dans toute leur force, dans toute leur relation avec l'être moral de l'homme que par l'autorité divine, non-seulement une fois pour toutes, il y a dix-huit siècles, mais dans tout le cours des âges, à chaque jour et à chaque heure. Il n'y a que

l'Eglise de Dieu qui, parlant de par une suprême et divine autorité, puisse imposer la règle de foi, sous peine de péché et de mort éternelle. Quand nous répudions cette autorité et l'objectivité de la vérité qu'elle nous enseigne, nous effaçons ces divines paroles : *Ceci est la vie éternelle, de vous connaître, vous le seul Dieu véritable et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* (Joan., XVII, 3.) Nous redescendons, comme nous venons de vous le montrer, cette échelle mystique à la tête de laquelle se tient la divine présence, et nous retombons sur la terre stérile et désolée, au milieu des épines, des doutes et des conjectures, parmi une société que des principes naturels, la raison naturelle, la morale naturelle ont seuls organisée.

L'Apocalypse nous annonce la venue de l'Antechrist, et l'imagination échauffée des schismatiques et des hérétiques a constaté son identité avec le Vicaire de Jésus-Christ, trônant dans la chaire de saint Pierre. Cependant l'Antechrist se reconnaît à ce signe indiqué par saint Jean : *Tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est point de Dieu et c'est là l'Antechrist.* (1 Joan., IV, 3.) *Tout esprit qui divise Jésus-Christ, c'est-à-dire, tout esprit qui nie et l'incarnation du Fils éternel, et la révélation qui en émane, tout esprit, toute doctrine qui rompt les liens de l'unité avec Jésus, qui, rejetant son corps mystique, livre l'homme à la direction de la raison naturelle, et l'arrache au règne spirituel de l'Eglise qu'illumine la sagesse divine. Ce royaume de l'Antechrist ne s'est-il pas établi partout où a soufflé le vent dévastateur du protestantisme?*

Qu'il me soit permis de rappeler ici que j'ai abordé ce sujet non par amour d'une vaine controverse, mais pour la gloire de Dieu, et pour le salut de tant d'âmes exposées à périr. Et en effet, n'est-ce pas ravalier la majesté divine que de traiter sa parole, sa vérité, comme une sorte de monnaie dont la valeur et l'effigie peuvent être changées à volonté; comme un objet de spéculations humaines, comme une abstraction dont il est loisible à chacun de faire l'usage qui lui convient, tout en laissant périr son frère? Transportez-vous en idée devant le trône du Fils de Dieu, où les chérubins et les séraphins adorent incessamment la gloire de la Vérité éternelle, la lumière du Verbo incarné, brillant d'une inaltérable pureté aux siècles des siècles; songez à ces intelligences sanctifiées pour qui la pensée de la fausseté est semblable à celle du péché, et voyez sur la terre les misères, les doutes, les contradictions de ceux pour qui a coulé un sang divin; combien d'entre ces âmes en péril sont entraînées vers l'abîme par les déceptions de l'incertitude; combien, et tout pasteur vous l'attestera, sont arrachées à la main qui s'étend pour les sauver, par cette fatale doctrine que les péchés les plus abominables ne renferment pas de culpabilité, puisque la culpabilité n'a pas d'existence propre; combien d'âmes dont la foi a été minée par cette même question ironique,

faite par Satan dans Eden : *Dieu a-t-il dit cela?* (*Gen.*, III, 2.) Ce qui équivaut à cette dénégation : *Dieu ne l'a pas dit.* Et puis parmi tant d'infortunés, tant de pécheurs et d'incrédulés, s'élève de temps en temps une orgueilleuse voix, qui dit : « Croyez ce que vous voudrez ; pour moi, j'ai une opinion, un système que j'appelle la vérité ; ma raison l'approuve, mon intelligence le conçoit : c'est ma vérité. »

Que dirai-je maintenant de l'Angleterre, de notre patrie, que le catholique place dans son amour immédiatement après notre mère l'Eglise ? Elle est au pinacle de la grandeur humaine, cime d'autant plus périlleuse qu'elle est plus élevée, et dont la hauteur même donne le vertige. D'où lui vient cette grandeur ? est-elle fondée sur la vérité divine ou sur la volonté et la force humaines ? Est-elle matérielle ou morale ? Qu'est-ce qui élève l'Angleterre entre les nations ? Ses colonies qui remplissent la terre ? Mais celles-ci n'ont pas de force morale ; ce sont des armées qui les ont conquises et qui les conservent ; ce sont des flottes qui servent d'appui aux armées ; mais de force morale, il n'y en a que dans le commerce, dont l'âme, le moteur, est l'amour de l'or, racine de tous les maux. Sans doute, l'invention, la force, la persévérance, qui éclatent dans notre immense industrie anglaise, sont des qualités morales ; mais où sont la pureté, la loyauté, la douceur, la charité de ceux qui exercent cette industrie ? Cette puissante force que nous donnent nos manufactures, est-elle autre chose que l'asservissement de la nature au profit de l'homme, et au moyen de la science physique ?

Tout cet échafaudage éblouissant de richesse, de commerce et de force, se réduit à l'habileté de la masse, à la sagacité de l'intelligence, qui ont enseigné aux Anglais à appliquer mieux qu'aucune autre nation les sciences mathématiques à la production de résultats matériels.

Mais où est la vitalité morale dans tout cela ? Je ne dénie pas aux Anglais de grandes vertus morales, dont nous pouvons suivre la trace en remontant aux temps du catholicisme, et parmi nos ancêtres normands et saxons. Je dirai plus ; ce même respect pour l'ordre social, cette même loyauté, cette même sincérité, nous les retrouvons chez les Germains tels que nous les représentent les écrivains païens ; mais si ces vertus, inhérentes à certaines races, existaient avant la foi réformée, elles n'en sont pas le produit, et le degré de grandeur où l'Angleterre s'est élevée dans les temps modernes, n'est pas d'un ordre moral ou spirituel, mais purement matériel. Quelle est l'histoire de la foi en Angleterre depuis trois cents ans ? C'est un fait incontestable que la diminution graduelle de la foi depuis l'avènement d'Elisabeth à celui de Guillaume d'Orange ; l'incrédulité et le scepticisme augmentèrent par une progression proportionnelle, jusqu'à ce qu'en 1688, les philosophes et les libres penseurs se fussent

créé une littérature que le public anglais honora de sa haute faveur. L'Eglise établie s'était usée en conflits intérieurs : ses membres les plus zélés lui échappaient, en se séparant d'elle, et en formant de nouvelles sectes. Le livre de la prière commune (*common Prayer book*) du rituel anglican, les trente-neuf articles demeuraient invariables, mais la voix vivante de l'Eglise, la doctrine annoncée aux fidèles, flottait sans cesse entre le puritanisme et l'anglicanisme arminien. Le clergé s'épuisait en controverses domestiques, les laïques devenaient indifférents, latitudinaires, incroyants, et pourtant ce n'est pas d'entre leurs rangs, mais du sein du clergé même que s'éleva et se propagea le socinianisme de Hoadley. Au dedans et au dehors la croyance chrétienne s'ébranlait chaque jour davantage : les doctrines des sacrements, de l'expiation, de la grâce agissante, perdaient constamment du terrain, et à la fin du dernier siècle, on en était arrivé au niveau du déisme. Si l'Angleterre avait ainsi descendu les échelons de la foi, c'est que l'autorité humaine avait, au moyen de la réformation, usurpé la place de l'autorité divine. Sans l'intervention de la miséricordieuse Providence, les mêmes causes qui produisirent le rationalisme en Allemagne, auraient amené en Angleterre une incrédulité générale touchant le christianisme.

Mais il se fit une réaction : en étudiant l'histoire intellectuelle de ces deux derniers siècles, on ne put s'empêcher de constater un progrès sensible dans la controverse qui se réveilla, et se mit à remonter cette carrière que l'esprit humain avait si tristement descendue. D'abord ce fut la polémique contre les déistes, en faveur du fait historique de la révélation ; vint ensuite une polémique contre les sceptiques, pour prouver l'inspiration et l'authenticité des livres saints. Puis on réfuta Arius, afin de défendre la doctrine de l'adorable Trinité, et Socin, pour établir le dogme de l'Incarnation. On arriva aux doctrines sur la grâce, et enfin on agita, pour les prouver, les doctrines de la conversion, de la repentance, de la contrition, de la vie intérieure de Dieu dans l'âme. La controverse qui s'est élevée, surtout depuis les vingt dernières années, n'a été qu'un long effort pour réédifier la foi à l'institution divine des sacrements et à leur grâce surnaturelle, c'était ce *linum fumigans* (*Matth.*, XII, 20), ce reste de foi qui ne voulait pas s'éteindre, c'était l'enfant déshérité réclamant sa portion de patrimoine. Et maintenant ce mouvement ascensionnel a reçu une nouvelle impulsion. L'autorité divine de l'Eglise universelle a reconstitué sa représentation divine dans ce pays ; l'article du symbole a repris sa signification et a complété la série de ces doctrines que les maîtres humains laissaient perdre les unes après les autres. La chaire de saint Pierre nous a rendu ce que nos pères avaient répudié, et l'épiscopat catholique est revenu, après un laps de trois siè-

cles, faire retentir sur la terre anglaise cette voix divine que l'Eglise du Christ a seule le don d'entendre et la charge de transmettre.

Ces choses ne sont pas arrivées sans un dessein providentiel. Si parmi mes auditeurs il en est un qui ne possède pas la tradition divine de la foi, qu'il voie du moins dans ces faits l'œuvre de la main de Dieu, tout comme dans ces mots mystérieux qu'un doigt divin traçait sur les murs de Babylone.

L'autorité de l'Eglise universelle a reparu parmi vous, elle vous presse, elle vous sollicite avec amour et avec puissance, vous tous, qui que vous soyez, de vous soumettre à son enseignement, de courber votre raison devant un Maître divin, et d'accomplir l'acte suprême de l'intelligence humaine, un acte de docilité envers son Créateur.

Hors de l'Eglise catholique, il n'y a ni réalité, ni certitude; unis à elle, ces deux trésors sont votre partage. Ne différez plus, c'est avec le cœur que nous croyons; ce n'est pas un travail de l'intelligence que je vous demande, mais un acte de foi émis par votre volonté. La grâce prévenante s'arrête après avoir éclairé l'esprit, afin que l'homme soit mis à l'épreuve et qu'il soit libre de correspondre avec cette lumière sanctifiante, ou de s'y refuser. Correspondez donc à cette grâce, à cette lumière qui vous sont gratuitement accordées. Pendant que vous le pouvez encore, répondez à la voix divine : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute; mon cœur est prêt; ce n'est pas votre vérité qui est en défaut, c'est ma foi qui est faible. Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité. »

CINQUIÈME CONFERENCE

SUR LES PERSÉCUTIONS.

Et eritis odio omnibus propter nomen meum. (Marc., XIII, 13.)

Vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom.

Une des plus grandes intelligences pratiques de l'ancienne philosophie a dit : que si jamais un homme parfait apparaissait sur la terre, il serait aussitôt l'objet de l'étonnement général; on le prendrait pour un prodige, pour un monstre enfin. Sa présence même serait à charge au genre humain; on chercherait à s'en défaire, tant les hommes ont un triste instinct de leur propre imperfection.

L'existence parmi eux de la perfection, leur est insupportable, justifiant pleinement ainsi les prédictions des prophètes.

Isaïe, annonçant l'avenir, s'écrie : *Où est la beauté, nous avons vu celui qui la possède, et nous n'avons pas désiré le voir. Il sera méprisé et rejeté de parmi les hommes; sa face est comme voilée, et nous ne la rechercherons pas.* (Isa., LIII, 2.)

Et la venue du Fils de l'homme réalisa les prévisions de la philosophie et les prédictions des prophètes : *Dieu fut manifesté*

parmi les hommes. (Baruch., III, 38.) Il fut traité comme un étranger par les siens, et son propre pays le renia; sa vie tout entière ne fut-elle pas l'incessant accomplissement de cette prédiction? Sa perfection divine troublait l'imperfection humaine, la nature tombée de l'homme se soulevait à la vue de l'homme sans péché. Les plus petits détails de la vie du Sauveur accusent cette grande vérité. Lisons dans les saints Evangiles de quelle manière il fut traité. Par quelles épithètes le désignait-on? Quelques-uns disaient : *C'est un homme de bien*; mais d'autres : *Il séduit le peuple* (Joan., VII, 12); d'autres encore : *N'est-il pas vrai que tu es un Samaritain, un possédé du démon?* (Joan., VIII, 48.) *C'est par le prince des démons qu'il les chasse.* (Matth., IX, 34.) *Il en est un lui-même; il est possédé du démon, il est fou. Pourquoi l'écoutez-vous? Nous savons que cet homme est un pécheur.* (Joan., IX, 24.)

C'est ainsi qu'on accueillit le Fils de Dieu!

Mais poursuivons; on ne se contenta pas de l'insulter, sa passion tout entière acheva d'accomplir cette prophétie. Avez-vous oublié tous les outrages dont il fut accablé; cette douloureuse couronne d'épines qu'on lui posa ironiquement sur la tête, cette robe de pourpre jetée par dérision sur ses épaules, et ce roseau cruel placé entre ses mains en guise de sceptre? La basse envie des hommes pouvait-elle aller plus loin? Pouvait-on donner des témoignages plus multipliés et plus sauvages de la révolte de l'homme pécheur contre *Celui* qui était sans péché?

Le Fils de Dieu voulut passer le premier par toutes ces rudes épreuves pour enseigner à ses disciples à le suivre et à marcher après lui. Il voulut boire jusqu'à la lie la coupe du mépris et de la haine avant qu'ils ne l'approchassent de leurs lèvres. Personne ne put souffrir désormais sans pouvoir dire : « Tout cela, ô Seigneur, vous l'avez souffert avant moi! » Adorons cette tendresse miséricordieuse qui veut adoucir nos souffrances en nous en donnant de sublimes exemples.

Mais voici que le divin Sauveur nous annonce ce que nous aurions à souffrir à notre tour : *Vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom. Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. S'ils appellent l'homme de bien, enfant de Belzébut, combien plus le feront-ils de ceux de sa maison?* (Matth., X, 24, 25.)

Tout cela ne s'est-il pas accompli à la lettre? L'histoire entière de l'Eglise n'est-elle pas une preuve de la vérité de cette même prophétie? Comme fut traité le maître, ainsi le furent ses serviteurs.

Après que le divin Sauveur fut monté vers le trône de son Père, que devinrent les apôtres? Ils furent traînés par-devant le sanhédrin, liés, flagellés et emprisonnés. On lapida saint Etienne, on poignarda saint Jacques. Partout où ils allaient porter le nom de Jésus, la haine les escortait. Il y

avait parmi le monde comme un instinct de répulsion contre ce saint nom.

Le judaïsme avait été la religion de Dieu, mais Dieu la repoussa après qu'il eut persévéré dans son incrédulité, et persisté à préférer des ombres à la lumière. Le judaïsme donc devint l'ennemi du nom de Jésus. Les Juifs furent les premiers à répandre le sang des saints. A travers toute la terre ils allumèrent le flambeau de la persécution.

L'histoire des disciples du Sauveur n'est qu'un long récit des supplices endurés pour le nom de Jésus. Et pensez-vous, mes frères, que tout cela n'a été prédit que pour eux ? Cette rage expira-t-elle avec les apôtres ? Bien loin de là. Ouvrons le livre de la Révélation. Quelle est cette puissance assise sur les sept collines, « ivre du sang des saints et des martyrs de Jésus ? » (*Apoc.*, XVII, 6.) Voici maintenant le paganisme, qui fut le second plus grand ennemi de Jésus-Christ. La rage de Jérusalem ne s'était éteinte que dans ses ruines ; Rome païenne prit alors la direction de cette guerre et déversa la haine de sa corruption contre le nom de Jésus. L'histoire des premiers siècles de l'Eglise et les dix persécutions qui inondèrent l'empire de sang innocent, et remplirent le ciel de martyrs, continuèrent l'accomplissement des prophéties.

Voyez ces malheureux chrétiens traqués dans les grandes cités de l'empire ; ils payaient de leur sang tous les malheurs publics. Une expédition venait-elle à manquer, c'était parce qu'on abandonnait les temples des dieux. Les provinces étaient-elles troublées, c'était la faute de ces athées ; s'il pleuvait trop longtemps, les chrétiens avaient offensé les dieux ; s'il pleuvait trop peu : « Qu'on jette les chrétiens aux lions. » Ils étaient traités d'ennemis du monde entier, haïssables eux-mêmes, accusés de haïr les hommes, de fuir la lumière, de chercher les ténèbres, et d'être plus noirs dans leurs actes que les autres où ils se cachaient. Ainsi, cela dura jusqu'à ce que l'esprit impur fut chassé, et que Rome et ses sept collines se consacèrent à Dieu. Mais la persécution cessa-t-elle même à la chute du paganisme ? En vit-on la fin, lorsque Babylone, pareille à une meule de moulin, s'enfonça dans les profondeurs des mers ?

Les prophéties n'étaient point épuisées. La haine du saint nom est l'héritage éternel de la race du serpent. L'hérésie prit à sa charge ce que ne pouvait plus faire le paganisme impuissant. Après que l'épée des idolâtres eut donné à saint Cyprien la couronne du martyr, à leur tour saint Athanase, saint Grégoire, saint Chrysostome, saint Flavien, et beaucoup d'autres, de l'Est à l'Ouest, en Afrique, en Italie, en Grèce et en Espagne, reçurent des mains des hérétiques leurs couronnes de confesseur et de martyr.

Et cependant encore la guerre ne se termina pas là. L'hérésie évanouie, un autre

pouvoir prit en main la verge de la persécution.

Le monde était devenu chrétien, et l'empire de Rome confessait le nom de Jésus. Encore une fois les nations de la terre furent établies dans la paix ; la croix brillant sur la tiare, les hommes crurent enfin que la sécurité était arrivée, et que l'Eglise allait régner et prospérer.

Alors, sortant des monarchies chrétiennes, apparut l'esprit du monde, toujours le même, toujours sans pitié. De quelque vêtement qu'il se draper, n'est-il pas toujours l'ennemi de Dieu, enflé de son propre pouvoir et portant impatiemment le joug ? Sans sortir de notre propre pays, voyez comme cela se vérifie. Jetez un coup d'œil en arrière sur votre Angleterre saxonne. Autrefois soumise à la foi, dans une douce union avec la chrétienté, cette terre paisible et heureuse était belle et riche des dons de la nature et de ceux de la grâce. Elle était unie à la chaire de Pierre ; pour princes elle avait des saints. Dans ces jours de miséricorde et de sainteté, un nationalisme présomptueux ne se mettait pas en opposition avec la souveraineté de l'Eglise de Dieu. Voyez ensuite arriver les Normands, ils établirent dans le sang une puissante monarchie, qu'ils lièrent par des lois de fer, et qu'on vit s'élever dans son orgueil pour combattre le royaume de Dieu. Leurs rois barbares, qui n'avaient ni la crainte de Dieu ni l'amour de leurs semblables, conspiraient contre l'Eglise. Ils péchaient et prospéraient, prospéraient et péchaient de plus en plus.

Alors la vieille guerre recommença ; saint Anselme, lui tout seul, s'opposa à la volonté d'un roi en faveur de l'unité de l'Eglise et de la souveraineté de Jésus-Christ ; saint Thomas de Cantorbéry se raidit jusqu'à la mort contre le violent pouvoir du monarque malgré que celui-ci fût soutenu par des barons et des prélats mêmes, qui avaient la bassesse de baiser la main dont ils tenaient leurs domaines. D'où venait ce nouveau combat, si ce n'est de l'éternel esprit du monde, toujours haïssant et rejetant le nom et le royaume de Jésus ? Et ces disciples de la croix ne reçurent en récompense de leur fidèle témoignage que l'exil et la mort : l'un la couronne de confesseur, l'autre celle de martyr.

Pourquoi continuer ? La même haine ne s'est-elle pas perpétuée jusqu'à nous ? Faudra-t-il dire comme les hommes du monde, qui écrivent ainsi l'histoire des saints : « Anselme était un prélat arrogant et obstiné. Becket un orgueilleux et un ambitieux. Ce n'était pas pour le Christ qu'ils souffraient, mais pour satisfaire leurs mauvaises passions, leur turbulence, leur obstination, leur rébellion. Les lois de leur pays et le souverain pouvoir du prince les punirent justement. » Quoi ! les saints sont-ils sans péché ? Oui, ils le sont, lorsque la béatification les a couronnés ; non pas lorsqu'ils combattent encore.

Les fautes qu'on leur attribue ne sont

que comme une ternissure sur laquelle se rue la persécution pour aider à les purifier et à les perfectionner. Soit : les saints sont des hommes, et les hommes sont fragiles. Mais le monde les apprécierait-il mieux s'ils étaient sans faute ? Le monde les laisserait-il alors plus en paix ? Il y en eut *un* sans péché, et le monde le tourna en dérision, et son propre peuple le cloua sur une croix. Qu'on ne nous dise pas alors que ceux qui portent témoignage au nom de Jésus souffrent pour leurs propres fautes. Sans doute, ils en commirent, mais ce n'est pas pour celles-là qu'on les fit souffrir. Nous en savons une cause plus profonde, plus divine, une cause, la seule véritable. Ils avaient Dieu pour eux, ils étaient visiblement marqués du sceau de son saint nom, ils contredisaient l'orgueil du monde, et posaient des bornes à ses prétentions. Ils étaient les représentants d'un ordre supérieur, et les ministres d'une loi au-dessus des autres lois. Voilà leur offense véritable.

Lorsque le monde lance des accusations, c'est pour se disculper lui-même ; il prend en main la cause des persécuteurs pour les sauver de la haine qu'ils inspirent. Toutes ces fautes qu'il allègue ne sont que les excuses, les prétextes, et non pas les vraies causes de la contestation. En réalité, qu'est-ce qui alimente cette guerre monstrueuse entre le monde et le saint nom de Jésus ? Le voici : ce sont les droits inaliénables de la souveraineté du royaume de Dieu ; l'autorité d'une loi inflexible ; les règles d'une foi qui ne plie pas ; l'impardonnable prétention de l'Eglise de placer au-dessus de tous, comme chef, celui que le divin Sauveur a choisi lui-même ; l'injure inqualifiable que nous faisons au monde en reconnaissant une souveraineté catholique, la vraie source de juridiction, supérieure à tous les pouvoirs de la terre ; enfin ce crime de haute trahison que commet l'Eglise en étant au-dessus de la crainte, et en refusant même toute espèce de protection. Voilà le secret de ce combat incessant, qui a toujours existé et qui existera toujours. Le monde peut changer de forme, mais son esprit est toujours le même. Le judaïsme, le paganisme, l'hérésie, le nationalisme, la sécularisation, voilà les formes ; le fond de sa substance, c'est le péché ; et le péché aura toujours les mêmes tendances. Il poursuivra toujours le saint nom ; plus donc on ressemblera au Sauveur, plus on provoquera la haine du péché ; plus les signes de cette ressemblance seront évidents, plus le monde sera cruel. Si nous sommes en paix avec le monde, malheur à nous. Si le monde peut vivre avec vous, prenez garde. Si vous n'avez qu'un rôle négatif, si vous êtes faciles pour les principes, vagues dans la doctrine, le monde vous comblera de ses faveurs, mais le Sauveur vous rejettera loin de lui.

Au contraire, lorsque le monde vous sera hostile, réjouissez-vous ; vous avez la preuve

la plus certaine d'être dans le droit chemin.

Comprenez à présent les sources de cette guerre formidable soulevée entre les enfants de la femme et ceux du serpent. Si vous êtes les serviteurs d'un Dieu offensé, les disciples du maître crucifié, pourquoi le monde ne vous haïrait-il pas ? Il en doit être ainsi. Et si le monde ne vous hait pas, vous savez de quel côté vous servez. Et même si vous êtes en paix des deux côtés, souvenez-vous de *qui* est cette parole : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui ne recueille pas avec moi dissipe.* (Matth., XII, 30.)

Et maintenant, M. F., je crois qu'en aucun temps la haine du saint nom ne fut plus profonde que dans le xvi^e siècle ; jamais en aucun temps l'esprit du nationalisme ne prit plus d'essor. Tous les royaumes de l'Europe s'étaient révoltés contre l'unité du saint-siège, les luttes de 70 années avaient donné une grande force à la licence et à la turbulence des souverainetés nationales. L'esprit du paganisme perçait à travers l'excessive culture de la littérature classique, et par un enjouement puéril pour les pensées, les idées et les modèles de l'ancien monde. Les fondements de la foi chrétienne en étaient sapés ; les universités et les écoles adoptaient à l'envi ce langage païen ; la philosophie et la littérature aidaient à la grande révolte contre l'unité de la foi. Et la corruption des mœurs, qui est une des plus grandes plaies de l'Eglise visible, devenait un fardeau trop lourd et rendait le péril imminent ; la sainteté disparaissait, la charité était froide et l'immoralité levait la tête avec honneur. A ce moment, tout se préparait pour un grand combat ; des siècles de désordres pesaient sur le champ de bataille, la chrétienté semblait se dissoudre, et l'Eglise même prête à être mise en pièces.

A ce moment suprême, lorsque prélats et princes, hommes d'état et orateurs, les savants et les sages, les hommes violents et timides, que tous se pressaient ou s'enfuyaient, dans l'attente des choses qui allaient se passer, Dieu en secret préparait ses armes. Son instrument était choisi. Il le trouve, non sur les trônes apostoliques, ni dans les chaires des savants ; non dans les hauts postes du monde où dans les dignités ecclésiastiques ; mais il y avait quelque part, sur une terre étrangère, un homme inconnu à l'Eglise, vivant au milieu des camps, comblé des faveurs de la cour à cause de sa valeur, et connu seulement par l'orgueil de sa vie ; il était sans science, surtout sans théologie, sans réputation de sainteté, et n'ayant donné aucun gage de pénitence. Ce fut lui que Dieu choisit pour confondre les sages, pour montrer que l'œuvre qu'il lui destinait n'était pas des hommes, mais de Dieu. Et voilà qu'à l'insu de tout le monde la main du Tout-Puissant s'abaisse sur Ignace et subjugué son âme, dans la solitude de Manresa. Il entre en communi-

cation avec Dieu, et par inspiration il apprit ce que ni les chaires, ni les écoles ne peuvent enseigner. La science de Dieu pénétra son intelligence. La théologie dans sa plénitude jaillit au dedans de lui, et ensuite, plus tard, se développa et se formula, par le travail et l'expérience. Alors, manquant de la science qu'on acquiert par l'étude, il la cherche humblement dans les écoles de l'enfance. Il avait trouvé le puissant mobile de sa vie, la gloire de Dieu, et y consacra tout son être, avec ses facultés et sa liberté. Toute chose n'était devenue pour lui que des moyens d'arriver à ce but unique. Il devint aussi un des disciples ardents du saint nom, et il prit sa part des souffrances de Jésus, il s'abreuva des humiliations, de mépris, des soupçons de l'hérésie, des mauvais traitements. Qu'en résultait-il pour son âme? Cela servit à l'arracher de lui-même, à rendre son vaste cœur libre et vide de tout, sauf de Dieu, dont la volonté opéra pleinement sur la science en la perfectionnant.

Il est au-dessus de moi de pouvoir esquisser même imparfaitement le caractère de ce grand saint. Moins que personne, je ne puis pénétrer dans ce sanctuaire de la vie spirituelle, où son âme demeurait avec Dieu. Que pourrais-je dire de cet amour de Dieu, dont l'intensité allait jusqu'à l'anéantissement de son être, devant l'autel, et qui le tenait sept heures par jour en adoration; de son humilité profonde; de sa dévotion surnaturelle pour notre divin Sauveur, et sa mère sans tache? Quel langage employer pour en parler dignement? Tout ce que je puis faire, c'est de toucher quelques-uns des traits marquants de son caractère, par lesquels il se distinguait visiblement des autres hommes.

Et d'abord nous voyons en lui une force de volonté irrésistible, par laquelle il faisait fléchir celle des autres et dominait toutes choses; il semble que dans le monde spirituel, il y ait un pouvoir électrique, une loi de gravitation qui attire et tient tout ce qui l'approche en harmonie avec lui.

A cette volonté énergique, joignez l'humilité dont il s'enveloppait, et qui répandait comme une ombre sur ses actions, tout en faisant ressortir celles des autres. Il façonnait et formait ses compagnons à son idée, sans qu'ils s'en doutassent, et leur faisait prendre son propre travail pour le leur, et le leur pour le sien. Puis à cette humilité, ajoutez encore une si grande simplicité de pensées et d'actions, que son âme expansive semblait uniquement remplie de la vérité, ou du devoir dont il s'occupait tour à tour. Contemplez saint Ignace, la nuit, pendant que ses fils spirituels se livrent au repos : il parcourt à grand pas sa cellule, plongé dans ses pensées! Essayez de comprendre l'immense capacité de son intelligence! Il embrassait les travaux de l'Eglise entière; catéchismes pour la jeunesse, exercices spirituels pour l'homme fait, enseignement des écoles, discipline

des collèges, missions étrangères, ordre et unité de l'Eglise universelle, la doctrine de la foi, la théologie, et la famille entière des sciences humaines, qui devait même prendre place dans ses vastes desseins. Et quelle était son activité! Sitôt que sa société eût reçu le sceau et l'approbation du Vicaire de Jésus-Christ, elle se répandit, marcha en avant par une force irrésistible, et remplit le vieux et le nouveau monde de sa présence et de ses œuvres.

Et surtout je voudrais parler ici d'un des traits les plus saillants du caractère de saint Ignace, quoiqu'il semble appartenir plutôt aux qualités naturelles de l'homme, je veux dire son mâle bon sens, qui gouverna tout l'ensemble de sa vie. Et cependant cette qualité qu'on pourrait croire vulgaire, est le fruit des plus nobles forces de l'âme; sans elle les autres dons plus brillants deviennent frivoles et souvent exagérés. C'est par le bon sens que la plus puissante énergie de l'âme prend les allures naturelles d'un simple instinct. Il harmonise et fond toutes les facultés, et les circonscrit au temps et aux circonstances de la vie et de l'action présente. C'est un subtil discernement qui sait distinguer l'essence d'une chose de l'accident qui le produit, qui rend capable de pénétrer d'un seul coup d'œil dans le centre, dans la substance, dans la raison d'être des choses. C'est enfin ce pouvoir qui sait approprier et appliquer les moyens d'agir, au moment de la crise même. Ce don que possèdent à des degrés différents tous les serviteurs de Dieu, il en fut favorisé plus que personne, et son caractère en acquit une perfection particulière. Voilà l'âme et l'intelligence qui se préparaient, qui préludaient à de si puissantes œuvres, à des œuvres qui ont reçu leur exécution. Ce grand génie pouvait prendre place à côté des apôtres, il pouvait siéger comme législateur, comme patriarche au milieu des élus de Dieu. Son caractère sublime et profond avait reçu le souffle de l'esprit de Jésus, de Celui dont il adopte le nom, qu'il mérite de porter par son humilité et sa parfaite soumission.

Et maintenant, M. F., vais-je passer du caractère du saint à celui de l'illustre société dont il fut le fondateur. Nous le rencontrerons encore là lui-même; même capacité, même largeur d'intelligence, même énergie, même persévérance, enfin même esprit de support. Sa présence, y est sensible encore : on retrouve dans leurs travaux le même ordre invariable, le même esprit qui s'y perpétue. Il a passé en proverbe, que la société de Jésus n'a jamais eu qu'un général, c'est toujours saint Ignace. Si vous voulez en connaître les œuvres, voyez la trace qu'elle a marquée sur la discipline de l'Eglise, sur son action, sur son unité; voyez les missions étrangères; étudiez la science de la théologie, cette vaste création de la raison éclairée par la foi, qui ose porter un regard assuré sur le soleil de la vérité. Cette science déjà fertile dès ses

commencements, et qui, dans les siècles suivants, s'harmonisa dans l'ordre le plus parfait. Saint Augustin, saint Bonaventure, saint Thomas me le pardonneront, si je dis que saint Ignace leur rendit avec usure ce qu'il apprit à leur école, quand il donna à l'Eglise Bellarmin, Pétau, Vasquez, Suarez et de Lugo, sans compter des noms plus nouveaux et non moins remarquables. D'autres sociétés, il est vrai, donnèrent à l'Eglise de précieux gages; mais qui est-ce qui a principalement aidé à élever l'édifice de la science sacrée, depuis le dernier grand concile? n'est-ce pas la société de Jésus? qui en est l'architecte? n'est-ce pas son fondateur? Je ne mérite pas l'honneur d'en être le panégyriste, je n'en suis que l'élève soumis. Et cependant, lorsque je contemple notre belle île, j'y retrouve les traces de ses pas, traces qui devraient rendre les pierres mêmes éloqu岸tes. Une fois il vint demeurer parmi nous, habiter cette grande cité. Il n'aurait pas cru alors, lorsque quittant sa vie studieuse et contemplative de Paris pour venir en Angleterre demander les aumônes de marchands espagnols, il n'aurait pas cru que, pour cette même Angleterre, il aurait à travailler, à verser son sang et celui de ses fils. Il vint à Londres six ans avant la terrible convulsion qui déchira l'Angleterre de l'unité catholique. Les éléments de la tempête s'amoncelaient déjà à l'horizon; ils étaient immobiles, comme dans les orages menaçants qui sont précédés par le silence sinistre de la nature.

La pesante main du despotisme les tenait en suspens, cependant l'hérésie s'était déjà réfugiée en Angleterre. L'Etat avait déjà respiré le souffle empoisonné de l'ambition séculière. Quand Ignace vint chez nous pour implorer des aumônes, tout était prêt pour l'orage; il alla sous d'autres cieux continuer sa route pendant trente ans. L'Angleterre et lui avaient encore beaucoup à faire avant de se rencontrer de nouveau. A peine six ans s'écoulèrent, l'orage qui devait fondre s'abattit, l'Angleterre se sépara du siège de Pierre. Quelle querelle envenimée! et pourtant vous la trouvez racontée dans l'histoire avec ce peu de mots à peine marqués: *On rejeta la juridiction du pape; on rendit à la couronne d'Angleterre son ancienne suprématie.* Ce ne fut pas seulement une contestation sur les deniers de Pierre, sur la dime, ou sur les arrêts, mais on se livra aux spoliations pour amorcer l'avidité des grands, puis on endormit le peuple par des paroles trompeuses. Ceux qui travaillèrent à cette séparation, savaient bien à quel but ils visaient. Ils s'en acquittèrent à merveille; l'Angleterre fut séparée de l'unité catholique, sans s'en douter. Cela ne semble être qu'un simple acte du parlement, rappelant d'anciennes lois, sans y rien changer.

Le prince qui avait présidé à ce forfait alla en rendre compte. Puis un enfant fut chargé de la responsabilité de ces iniqui-

tés. Sous son nom, des hommes orgueilleux et avides, gouvernèrent, réformèrent, pillèrent, profanèrent. L'enfant bientôt aussi termina ses jours; après lui on eut une époque plus heureuse mais trop courte, et qui fit un peu renaître à l'espérance. Elle fut cependant marquée par la corruption des mœurs. Mais ces promesses furent bientôt emportées, et le courant du mal reprit le dessus. Alors monta sur le trône le dernier des princes de cette ligne; il avait une foi et une politique douteuses, et sous lui l'orage gronda toujours de plus en plus. Les nuages couvraient le ciel et commençaient à tomber, comme ces larges gouttes de pluie, avant-coureurs des tempêtes les plus terribles et les plus longues.

Ce fut au plus fort de la mêlée qu'Ignace revint; il n'était plus seul et faible comme autrefois, mais il arriva avec la puissante escorte de ses nombreux disciples et avec l'autorité d'un législateur reconnu de l'Eglise de Dieu. Il revint en Angleterre porter témoignage au nom de Dieu, et protester en faveur de sa souveraineté.

La tempête éclata alors, et foudroya cette troupe d'élite. Un à un on les vit monter à l'échafaud, se présenter aux tortures. Les instruments de supplice fléchissaient sous leurs membres; l'échafaud était rougi de leur sang, tant ils se pressaient pour conquérir la couronne du martyr. Quelle histoire que celle de ces trois cents années! Histoire à double face, écrite l'une dans le ciel, l'autre sur la terre. Et voici le titre qu'y inscrivaient les prétendus sages du monde: *Exécution de la justice.* Dans le ciel c'était *le rôle des martyrs.* Sur la terre les suppliciés portaient la livrée des scélérats; dans le ciel, ils sont debout, couronnés et vêtus de blanc. Ici on leur faisait leur procès comme à des malfaiteurs; là-haut ils s'assirent au pied du trône du Fils de Dieu. Etrange et divine contradiction, entre ce qui se passe au ciel et sur la terre, entre la sentence des hommes et le jugement de Dieu. Tous ceux qui souffrirent ainsi auraient pu sauver leur vie, mais au prix de leur âme; ils n'avaient qu'à accepter la suprématie religieuse de la couronne. Ce droit paraissait même spécieux. On disait: « C'est une ancienne juridiction, » « une suprématie temporelle, civile, » « reconnue par la loi ordinaire, inhérente à la couronne, exercée par nos pieux ancêtres. »

Les fils d'Ignace avaient une perspicacité trop subtile pour ne pas voir de suite ce que de nos jours l'expérience nous a prouvé.

Mes frères, pourquoi continuerai-je? L'histoire des générations suivantes ne fut remplie que par de lamentables persécutions; on faisait aux serviteurs de Dieu une chasse ignoble, tracassière; ils fuyaient de lieux en lieux; renvoyés des cités, des places habitées, traqués jusque dans les misérables cavernes où ils cherchaient un refuge, et où on les accusait encore de tramer des complots. Quelles pages honteuses, il-

lustrées seulement par le récit de morts glorieuses.

Tels furent dans le passé les travaux d'Ignace. Que reste-t-il à faire? Nous devons nous tenir prêts devant les éventualités de l'avenir. Qui peut dire ce qu'il nous réserve? Jamais notre pays ne posséda une plus grande indépendance. Jamais la suprématie religieuse dont il s'est emparé il y a trois cents ans ne fut plus souverainement exercée, et cependant une autre suprématie a reparu, celle qui n'est pas des hommes du siècle. Le pouvoir humain et le pouvoir divin sont de nouveau en présence. Qu'en résultera-t-il? L'histoire ne peut nous servir pour juger, d'après le passé, les pages fermées de l'avenir, tant elle renferme de faits controuvés et mal appréciés. Mais la providence de Dieu ne nous a pas laissés sans avertissement. Le passé peut-être va se rejouer sous nos yeux.

Mes frères, croyez-moi, il y a des milliers de personnes autour de vous, qui, si elles voyaient la vérité comme vous la voyez, seraient avec nous. Elles n'ont point coopéré au schisme, et sans avoir commis la faute elles participent au châtimement; elles ont hérité d'une invincible ignorance.

Oui, il y a des milliers de personnes qui, si elles appréciaient comme vous le dés-honneur qu'a fait rejaillir sur leurs princes cette rupture avec l'unité catholique, ne reculeraient devant aucun sacrifice pour en faire amende honorable; elles laveraient dans leurs larmes cette tache imprimée à la mémoire de leurs ancêtres. Priez pour elles, afin qu'elles puissent apprendre comme vous, qui avez été guidés par un secours surnaturel, à voir juste dans cette grande querelle. Elles ont eu le malheur de naître dans une atmosphère où tout était défiguré, dénaturé, où l'on ne pouvait distinguer le mensonge de la vérité, et ils ne connaissent de l'histoire de la réformation anglaise, que le récit de fables qui se répéteront de génération en génération. Il n'y a que ceux éclairés par la miséricorde divine, qui ont pu secouer le joug de ces illusions.

Peut-être que nous sommes à l'aurore de quelques grandes épreuves, pareilles à celles que nos pères ont souffertes. L'Angleterre prospère, et se croit sans doute dans la voie de Dieu. Sa domination s'étend sur tout le globe, jamais on ne vit un plus puissant empire. Ainsi que l'antique Babylone, elle regorge d'or et d'argent, de marchandises rares, de perles et de pierres précieuses, de fines toiles et de pourpre, de soie et

d'écarlate, et de tous les plus beaux ouvrages de l'industrie et des arts. « Elle possède des esclaves et les âmes des hommes. » Elle dit : « Dieu m'aime telle que je suis, et c'est pourquoi il me fait prospérer. » (*Ezech*, XVII, 17.) Et cependant il y a dans l'Evangile cette parole, à laquelle on ne prête nulle attention : *Toutes ces choses je te les donnerai, si en te prosternant tu veux m'adorer.* (*Matth.*, IV, 9.)

Peut-être que l'honneur du combat va sonner; Dieu seul le sait. Mais ce que nous savons bien, c'est que saint Ignace n'était jamais plus triste que lorsque le monde le favorisait, et jamais plus content et plus heureux que lorsqu'on promettait à ses fils une haine éternelle. Nous possédons les mêmes règles. L'avenir appartient à Dieu, nous n'avons pas à y intervenir, mais les règles qui doivent nous guider, c'est l'unité et l'infaillibilité de l'Eglise de Jésus-Christ, Voilà l'ancre de notre salut. Ceux qui n'ont ni science, ni boussole, regardent les nuages et voguent au hasard; mais ceux qui ont la science de Dieu et de l'éternité naviguent aussi bien dans les ténèbres qu'à la clarté du jour. Les étoiles et la boussole ne sont de sûrs guides que si la main du pilote est ferme et sûre. Les vagues peuvent s'élever, et le vent mugir, notre chemin est en avant, les pas de Notre-Seigneur sont empreints sur les abîmes de la mer, et quel autre que le vicaire de celui qui a marché sur les eaux, a jamais tenu le gouvernail de la barque de Pierre? Ainsi soyons fermes et patients. Quoi qu'il arrive, la volonté de Dieu s'accomplira et le nom de Jésus sera glorifié.

Tenons-nous prêts, non pas en nous excitant à un courage tout humain qui n'ait de prise que sur les bouillonnements de notre ardeur, mais demandons à genoux la patience ferme et calme, qui sont de l'esprit de Dieu.

Que va-t-il arriver, encore une fois? nous ne le savons pas, mais pourquoi le savoir? Notre route est tracée, nous devons marcher d'un pas assuré dans ce sentier rude, le seul qui conduise au port; nous devons servir et souffrir pour la cause de Dieu, nous devons aimer nos semblables et en être haïs, nous devons enfin, s'il le faut, donner notre vie pour le salut de cette main qui aujourd'hui se lève contre nous avec mépris, et qui peut-être retombera sur nous quelque jour plus lourdement encore. Ainsi soit-il, Seigneur, on ne fera tout cela que pour accomplir votre très-sainte volonté.

NOTICE SUR M. PETIT,

CURÉ DE SAINT-NICOLAS A LA ROCHELLE.

M. Petit est né en 1807; il a été nommé en 1836 curé de la paroisse Saint-Nicolas de

la Rochelle. A cette même époque, Mgr Villecourt le nomma chanoine honoraire.

M. Petit a publié un assez grand nombre d'ouvrages dont voici les titres :

1° *Actes et Prières pour le temps de l'épidémie*, in-18. — 2° *Voyage à Hippone*, in-12. — 3° *L'Esprit et le Cœur de saint Augustin*, 2 vol. in-12. — 4° *Histoire de sainte Monique*, in-12. — 5° *Imitation de saint Augustin*, in-18. — 6° *Pensées de saint Augustin*, in-18. — 7° *Marie ou la vertueuse ouvrière*, in-12. — 8° *Joseph ou le vertueux ouvrier*, in-12. — 9° *Histoire de saint François d'Assise*, in-12. — 10° *Histoire du cardinal de Bérulle*, in-12. — 11° *Les Annales, faits contempo-*

rains de l'histoire ecclésiastique, 1849, 1850, 1851, 3 vol, in-8°. — 12° *Tableau de la naissance du protestantisme*, in-18. — 13° *Deux amis, ou Entretiens sur la religion*, in-18. — 14° *Vie du Père Jean Eudes*, in-18. — 15° *Vie du Vénérable Grignon de Montfort*, in-18. — 16° *Manuel de l'enfant de chœur*, in-18. — 17° *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, in-12. — 18° *Vie de saint Augustin*, in-8°. — 19° *Le Dominical du vrai fidèle*, in-18. — 20° *Gabriel, ou le bon Prêtre*, in-12. — 21° *Glorification de la Vierge immaculée*, in-12. *Le trésor du jeune communiant*, in-18.

ŒUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ PETIT,

CURÉ DE SAINT-NICOLAS A LA ROCHELLE.

SERMONS.

SERMON PREMIER.

Pour le jour des Morts.

SUR LES MOYENS DE SOULAGER LES ÂMES DU
PURGATOIRE.

Memento victorum. (*Hebr*, XIII, 3.)

Ecce venio : -vous des captifs.

Lorsqu'arrive chaque année cette grande semaine, si intéressante pour notre piété, si précieuse pour nos cœurs ; cette semaine qu'attendent avec une véritable impatience les âmes infortunées qui achèvent l'expiation de leurs fautes dans le purgatoire, chacun de nous, mes frères, doit se demander quels sont les moyens à prendre pour soulager ces victimes de la juste colère d'un Dieu toujours terrible dans ses vengeances. Nous savons, en effet, que ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité que nous sommes réunis dans ce saint lieu, et que l'important spectacle de ces cérémonies lugubres et de ces discours solennels ne doit pas avoir pour fin dernière de flatter un instant nos regards, ou de charmer nos oreilles ; nous sommes ici pour autre chose, chrétiens, et le véritable but de nos réunions à cette époque doit être de procurer aux âmes de nos chers défunts des secours plus abondants et une plus prompte délivrance.

Plein de cette pensée, je viens ce soir méditer avec vous sur ce beau sujet et répondre, s'il m'est possible, à cette question, toute pleine d'intérêt et d'actualité : Par quel moyen pouvons-nous être utiles aux morts ?

Il importe extrêmement d'avoir des idées

justes sur cette matière, que la superstition et l'ignorance ont quelquefois environnée de tant de nuages. Essayons donc de la développer, à la lueur du flambeau de la foi, qui marchera, pour ainsi dire, devant nous. Grâce à ses enseignements si clairs, si certains et par conséquent si salutaires, nous apprendrons tout ce que nous devons savoir, et il ne nous restera qu'à mettre en pratique ce que nous aurons appris.

Pour traiter complètement cette matière et ne rien omettre d'essentiel, sur un point auquel se rattachent les intérêts de tant d'âmes qui nous sont extrêmement chères, je vais poser trois questions, et la réponse à ces questions fera tout le sujet de notre entretien : Pouvons-nous être utiles aux morts par la pompe funèbre dont nous environnons leur sépulture ? Première question. Pouvons-nous leur être de quelque secours par nos bonnes œuvres, offertes à Dieu dans cette intention ? Seconde question. Enfin pouvons-nous l'être par nos prières ? Troisième et dernière question.

O mon Dieu ! daignez mettre vous-même dans ma bouche des paroles propres à édifier et à instruire ce pieux auditoire. Combien je me trouverais heureux de contribuer d'une manière efficace au soulagement des âmes du purgatoire, en appelant l'attention des fidèles sur ces pratiques de religion, que tout le monde connaît ; mais quo tout le monde n'apprécie point à leur juste valeur. Je sens, ô mon Dieu ! toute la difficulté de cette entreprise, mais je compte sur le secours de votre grâce, et sur l'intervention de l'auguste Marie, aux pieds de la-

quelle nous allons nous jeter, en lui disant avec l'Ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Pouvons-nous être utiles aux morts, par la pompe funèbre dont nous environnons leur sépulture ; c'est-à-dire par le déploiement extérieur des cérémonies, sans parler encore des prières de l'Eglise, dont nous occuperons tout à l'heure ? A cela, mes frères, les saints docteurs répondent que cette pompe extérieure est plutôt pour la consolation des vivants que pour le soulagement des morts ; que par elle-même elle ne peut leur être d'aucun secours, mais qu'elle peut le devenir par occasion. Voilà ce qu'enseigne la théologie, et ce que je dois ici vous développer.

Oui, mes frères, c'est une consolation pour les vivants de prodiguer des honneurs à la cendre des morts ; et il ne faut pas trouver mauvais que le riche puise à pleines mains dans ses trésors pour se procurer cette consolation. Il n'est pas possible, disait l'admirable saint Augustin, que nous cessions d'aimer et d'honorer les corps de nos parents et de nos amis, parce que la mort est venue les frapper. Ils nous étaient chers et vénérables pendant leur vie, ils doivent l'être encore au sein même du trépas. Couvrons-les donc, s'il nous est possible, d'ornements riches et somptueux. Oui, laissons cet époux désolé prodiguer encore les témoignages de sa tendresse à une épouse véritablement aimée, et ne le blâmons pas de lui procurer à grands frais cette triste et dernière parure. Laissons cette mère opulente répandre avec ses larmes une pluie d'or sur le tombeau de cette fille unique, à qui sa fortune entière était destinée, et qui vient de mourir à la fleur de l'âge. Il semble, en effet, que ce riche catafalque, ces tentures brillantes, ce cortège nombreux soulagent un peu la douleur de cette mère inconsolable. Oh ! elle voudrait donner son sang pour racheter la vie de sa fille ; mais ce rachat n'est pas possible. Laissez-la donc répandre au moins une parcelle de sa fortune ; car elle a besoin de donner encore quelque chose à cette fille, à qui elle n'avait jamais rien refusé.

Non, ne la blâmez pas ; car Notre-Seigneur lui-même prendrait sa défense, comme il fit autrefois pour cette femme pieuse qui vint répandre sur sa tête un parfum du plus grand prix. Pourquoi, dit-il à ses apôtres qui s'indignaient de cette profusion, pourquoi faites-vous de la peine à cette femme en désapprouvant sa conduite ? Ce qu'elle vient de faire pour moi est une bonne œuvre que vous ne devez pas condamner : *Opus enim bonum operata est in me* (Matth., XXVI, 10), et lorsqu'elle a répandu ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour m'ensevelir par avance, et pour me rendre pendant ma vie un honneur que d'autres me rendront aussi après ma mort.

En effet, chrétiens, voyez ce qui arrive après que Notre-Seigneur a expiré sur le Cal-

vaire. Deux de ses plus chers disciples, voulant se consoler, en quelque manière, de la perte d'un si bon maître, s'empressent de lui rendre les honneurs de la sépulture ; et l'évangéliste a pris le soin de nous en détailler le luxe, véritablement remarquable. On achète des parfums à grands frais, environ cent livres de myrrhe et d'aloès ; on enveloppe le corps divin d'un linceul blanc, avec des aromates ; *sindone munda*, (Matth., XXXVII, 59), *cum aromatibus* (Jvan., XIX, 40) ; en sorte, chrétiens, que partout ailleurs nous trouvons Notre-Seigneur environné d'indigence et de pauvreté, mais dans son sépulcre, j'ose dire qu'il est presque au sein de l'opulence.

Et l'évangéliste observe qu'en agissant de la sorte on ne faisait que suivre la coutume des Juifs en pareil cas : *Sicut mos est Judæis sepelire*. Nous voyons, en effet, dit saint Augustin, dans l'histoire de l'Ancien Testament, les hommes les plus recommandables par leurs mérites et par leur piété rendre des honneurs à la dépouille mortelle de leurs épouses, comme Abraham le fit pour Sara ; leur élever des monuments, comme celui que Jacob fit dresser sur la route d'Ephrata pour sa bien-aimée Rachel ; nous les voyons s'occuper à l'avance de leur propre sépulture, comme Joseph qui donna des ordres pour la translation de ses ossements : *Et de ossibus mandavit*. (Hebr., XI, 22.) C'était pour eux une consolation véritable que de songer à ces honneurs funèbres. Ces hommes de foi, tout pleins de l'espérance d'une immortalité glorieuse, en goûtaient, pour ainsi dire, d'avance les prémices dans ces belles cérémonies, qui sont comme l'aurore de la résurrection future. Ils semblaient vouloir insulter à la mort et lui dire, comme plus tard l'Apôtre : O mort, tu viens de frapper un juste, mais où est donc ta victoire ? (I Cor., XV, 55.) Vois-tu ce cadavre que tu viens de nous faire et que nous traitons avec tant d'honneur ? Eh bien ! c'est lui qui triomphe, et non pas toi ; car en le précipitant dans la tombe tu n'as fait que lui ouvrir les portes de la bienheureuse immortalité. Oh ! qu'il y a de charmes dans cette pensée, mes frères ! C'est donc avec raison que nous avons dit après saint Augustin que la pompe des funérailles est une consolation pour les vivants. *Curatio funeris*.

Mais aussi nous avons dit qu'elle n'est par elle-même d'aucune utilité pour les morts, et vous êtes déjà convaincus, mes frères, de cette vérité. De même qu'une sépulture pauvre et sans éclat n'empêche point l'âme du juste de recueillir dans l'autre vie toute la gloire qu'elle mérite, de même les honneurs rendus ici-bas au cadavre d'un pécheur ne lui servent de rien pour l'acquisition du bonheur éternel dont il est indigne. Sans doute, mes frères, qu'il y a eu un magnifique déploiement de toutes les pompes de l'opulence aux funérailles de ce mauvais riche dont il est parlé dans l'Evangile ; sans doute, dit saint Augustin, que les

héritiers de sa fortune et ses nombreux serviteurs lui firent des obsèques magnifiques et brillantes aux yeux des hommes, *præclaras exsequias in conspectu hominum*. Mais tous ces honneurs ne lui servirent de rien, et pendant que le pauvre Lazare, auquel il avait naguère refusé les miettes de sa table, était porté par les anges dans le sein d'Abraham, ce riche impitoyable avait l'enfer pour sépulture : *Sepultus est in inferno.* (Luc., XVI, 22.)

Ainsi, mes frères, la distinction des classes est tout entière pour les vivants, et ne sert de rien aux défunts. Tous les corps sont égaux, en présence de la tombe, comme toutes les âmes le sont au tribunal de Dieu ; nulle autre distinction véritable, que celle des vertus et des mérites. Le cortège brillant qui se presse autour du cadavre d'un riche ne lui sera d'aucune utilité, s'il a eu le malheur, pendant sa vie, d'être pauvre en bonnes œuvres ; car il n'y a que nos œuvres qui nous suivent au delà du tombeau ; ces ornements multipliés, ces tentures prodiguées, ces dehors pompeux que Bossuet a si bien appelés le magnifique témoignage de notre néant, tout cela montre bien que le mort était riche, il y a quelques jours ; mais aujourd'hui, chrétiens, sa fortune ne consiste plus dans ces sortes de choses ; car, selon la juste observation du grand Apôtre, nous n'avons rien apporté dans ce monde, et assurément nous n'en emporterons rien *Nihil intulimus in hunc mundum, haud dubium quod nec auferre quid possumus.* (I Tim. VI, 7.)

Cependant, mes frères, si par elle-même cette pompe funèbre n'est d'aucune utilité pour les morts, elle peut le devenir par occasion, et voici comment : l'argent que vous répandez dans cette circonstance, tombe d'ordinaire ou dans les mains des pauvres, qui vivent de vos largesses, ou dans celles de l'Eglise, dont vous contribuez ainsi à entretenir le culte ; or, mes frères, ce sont là de véritables aumônes, et si ces aumônes sont faites par vous, non point avec des vues humaines et par manière d'acquit, mais avec un cœur pur, une intention droite, un véritable désir de plaire à Dieu, elles ne peuvent manquer d'être méritoires devant lui ; et ce mérite vous pouvez l'appliquer au défunt par voie de suffrage, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Ajoutons à cela qu'un des honneurs rendus le plus ordinairement aux morts consiste à placer une tombe sur leurs dépouilles mortelles. Or, je prétends que ce monument funèbre n'est pas inutile à ceux dont il couvre la cendre ; car c'est un mémorial dressé sous nos yeux, et comme une pieuse invitation qui nous est faite de ne pas les oublier devant Dieu ; et il y a, sans doute, bien des morts qui ont dû à leur pierre sépulcrale de recueillir plus abondamment que d'autres les secours spirituels dont les défunts ont ordinairement besoin.

Vous me direz peut-être : S'il en est ainsi, les riches ont donc un avantage sur les

pauvres, à qui leur indigence ne permet pas d'obtenir les honneurs d'un tombeau ? Oui, chrétiens, je l'avoue, c'est un avantage réel attaché à la condition des riches. Mais grâce à la bonté de Dieu et à la providence maternelle de l'Eglise, le pauvre ne sera pas entièrement privé de ce secours. Il est vrai, sa place n'est pas marquée dans le cimetière, mais elle sera marquée dans nos églises, pendant cette solennelle octave. Car, je vous le demande, ce catafalque élevé sous nos yeux, qu'est-ce autre que la tombe des pauvres morts, et le monument de ceux qui n'en ont pas ailleurs ? Oh ! que l'Eglise eut une sainte et salutaire pensée, qu'elle fut heureusement inspirée, quand elle ordonna l'érection annuelle de ce monument ! Comme elle fit bien voir par là qu'elle est la mère de tous, et qu'elle ne veut pas que ses enfants pauvres puissent être oubliés ! Bénissons-la donc, cette bonne mère, de sa vigilance et de son attention.

Mais, mes frères, si nous avons quelque fortune, quelque aisance, ne nous contentons pas de ce monument vulgaire, pour les morts que nous pleurons ; donnons-leur quelque chose de plus. Oui, allez, mon frère, allez dans le cimetière (je me sers de ce mot, parce qu'il est plus ancien et plus catholique que celui de champ de repos, dont l'usage est si fréquent aujourd'hui), allez dans le cimetière ; achetez cette petite portion de terre où repose votre mère ou votre aïeul ; Abraham donna autrefois 400 sicles d'argent pour acheter la caverne du champ de Maéphelah, où il ensevelit son épouse. Que votre main reconnaissante érige ensuite sur cette terre un pieux monument ; mais prenez garde de ne pas le couvrir d'emblèmes froids et vagues, comme l'étaient ceux des païens. Un tronçon de colonne, une urne sépulcrale, des couronnes brisées et effeuillées, oh ! que tout cela est froid et glaçant ! tout cela ne parle que de destruction, que de mort.... Et nous avons besoin dans le cimetière qu'on nous parle un peu de l'immortalité. Aussi, lorsque j'aperçois une tombe vraiment chrétienne, oh ! je sens mon cœur se dilater. La vue de cette croix qui la surmonte, relève mon espérance et semble me montrer le ciel dont elle est le chemin. Lorsqu'ensuite m'approchant du monument élevé par votre piété, j'y lis ces mots ou autres semblables : *Ici repose un bon père, un époux chrétien ; il fit du bien pendant sa vie, demandez à Dieu de lui en faire après sa mort....* Oh ! je sens alors mon cœur attendri. Je tombe à genoux, j'adresse ma prière à Dieu pour cet homme qui a si bien vécu, et qui est mort avec une espérance que tout le monde n'emporte pas. Oui, je prie pour lui, et cette prière fervente qui ne sera pas inutile à votre cher défunt, je ne l'aurais peut-être pas faite, si le monument érigé par vous ne m'en eût donné la pensée. J'ai donc eu raison de dire, mes frères, que la pompe funèbre qui par elle-même est inutile aux morts, peut leur devenir utile par occasion. Passons maintenant à la seconde

question, qui pour être parfaitement comprise demande la plus sérieuse et la plus comolète attention.

DEUXIÈME POINT.

Pouvons-nous être utiles aux morts par les bonnes œuvres que nous offrons à Dieu pour leur soulagement? D'abord, mes frères, il est certain que, pendant la vie présente, les bonnes œuvres que fait un chrétien peuvent être utiles à d'autres qu'à lui-même; non pas, sans doute, pour l'acquisition proprement dite du ciel; car il n'y a que celui qui sème le mérite qui recueillera la récompense, et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, et non pas selon les œuvres d'autrui : *Reddet unicuique* (*Matth.*, XVI, 27), etc. Cependant il est vrai de dire que, par le moyen de la charité qui unit tous les enfants de Dieu, et qui en fait comme les membres d'un même corps, le mérite des uns peut contribuer à l'avantage spirituel des autres; comme dans le ciel, la félicité d'un saint contribue à la félicité des autres saints qui la partagent; ce qui faisait dire à David, dans un de ses plus beaux cantiques : Je partage, Seigneur, les biens spirituels de ceux qui vous craignent et qui observent vos commandements : *Particeps ego sum omnium timentium te*, etc. (*Psal.* CXVIII, 63.)

Ainsi, lorsque je fais une bonne œuvre, que je donne, par exemple, l'aumône à un pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, le mérite de cette bonne œuvre m'appartient en propre, et la récompense éternelle que Dieu a bien voulu y attacher; c'est moi seul qui ai le droit d'y prétendre; mais cependant, comme je me trouve uni par la charité à tous les membres de l'Eglise, la bonne œuvre que j'ai faite leur appartient aussi, en quelque manière, puisqu'ils ne font qu'un avec moi; et si cette bonne œuvre ne peut pas fonder pour eux un droit à la récompense du ciel, il est certain au moins qu'elle peut leur obtenir des grâces, au moyen desquelles ils feront eux-mêmes leur salut. Il y a plus, mes frères; si, en agissant, j'ai eu l'intention d'appliquer le mérite de mon œuvre à une personne spécialement désignée; par exemple, à tel pécheur que je voudrais convertir, ou à tel juste dont je désire la persévérance, il est incontestable que ce mérite devra leur être appliqué plus particulièrement qu'à d'autres. Tout ceci, mes frères, est une conséquence de la communion des saints, dont vous faites chaque jour profession en récitant le Symbole : *Credo sanctorum communionem*.

Il ne s'agit plus maintenant que de savoir si la mort peut rompre et empêcher ce commerce de bonnes œuvres, ou si nous pouvons appliquer nos mérites aux défunts, comme nous les appliquons aux vivants. Mais, mes frères, la solution de ce doute me paraît facile, et un seul mot va vous montrer cette vérité et vous en convaincre. Nous disions tout à l'heure que la charité est le lien qui unit entre eux les membres de l'Eglise, et rend leurs biens spirituels com-

muns : or la charité ne s'étend pas seulement aux vivants, elle passe au delà du tombeau avec ceux qui sont morts dans la paix du Seigneur; car la charité, dit saint Paul, n'est pas comme la foi et l'espérance qui s'éteignent pour nous à notre dernier soupir; la charité résiste et survit à la mort, elle ne périt jamais : *Charitas nunquam excidit*. (*I Cor.*, XIII, 8.) Ainsi, les justes, après leur mort, sont pour nous comme s'ils étaient encore vivants, puisqu'ils sont dans la charité, qui est la vie commune de nos âmes. Donc, nous pouvons leur appliquer nos mérites, comme nous les appliquons à ceux qui sont encore sur la terre, non pas toutefois pour changer leur état; car il est irrévocablement fixé par la mort; mais pour leur obtenir la diminution de la peine qu'ils souffrent dans le purgatoire, et pour hâter le moment de leur délivrance.

Cette doctrine, mes frères, qui est celle de l'Eglise catholique, est bien consolante pour nous tous; mais elle doit l'être surtout pour les pauvres et les malheureux. Nous en voyons quelquefois qui gémissent de n'avoir pas assez de ressources pour faire à l'église beaucoup de prières, et faire dire des messes à l'intention de leurs chers défunts. Ce regret est légitime et n'a rien que de louable. Mais, leur dirai-je, ne voyez-vous pas que vous avez d'autres moyens d'être utiles à l'âme de vos parents décédés? Toutes ces peines attachées à votre condition; ce travail écrasant auquel vous êtes condamnés; ces privations de tout genre qui font de votre existence un véritable martyre; ces persécutions, ces vexations que vous éprouvez quelquefois de la part des riches; ces embarras où vous vous trouvez peut-être plongés, par suite de la mort d'un père, d'un frère qui vous soutenaient par leur travail; mais tout cela, si vous savez le prendre chrétiennement, n'est-ce pas une source de mérite? ne sont-ce pas des bonnes œuvres, dont il vous est facile d'appliquer le fruit aux morts que vous pleurez? Je vous en conjure, mes frères, n'oubliez jamais cette vérité, qui est aussi certaine qu'elle est constante. Et à l'avenir, vous ne laisserez plus échapper de vos mains ce trésor de grâces, qu'une piété vraiment éclairée peut vous rendre si utile.

TROISIÈME POINT.

Pouvons-nous enfin soulager les morts par nos prières, et surtout par le saint sacrifice de la messe offert à leur intention; c'est la troisième et dernière question à laquelle je dois répondre. Il est certain, mes frères, que si le mérite de nos bonnes œuvres peut être appliqué aux défunts, celui de nos prières pourra l'être également; la raison est absolument la même. Aussi voyons-nous que, de tout temps, la prière pour les morts a été en usage parmi les vrais fidèles, chez les juifs d'abord, chez les chrétiens ensuite; mais, pour que nos prières puissent leur servir, il faut nécessairement qu'ils se trouvent en position d'en res-

sentir les effets. Examinons donc, chrétiens, les divers états où la mort place ordinairement ceux qu'elle frappe, et voyons si nos prières peuvent être utiles d'abord aux saints dans le ciel, puis aux damnés dans l'enfer, et enfin aux justes dans le purgatoire.

Il est évident, mes frères, que les saints dans le ciel n'ont pas besoin du secours de nos prières. Parvenus au terme de leur course, ils n'ont plus à craindre les dangers du voyage. Enivrés, selon l'expression du prophète (*Psal. XXXV, 9*), de l'abondance des biens qui se trouvent dans la maison du Seigneur, ils n'ont pas besoin que nous demandions pour eux une félicité dont ils jouissent pleinement, et dont rien ne pourra jamais les priver. Aussi, saint Augustin a-t-il dit avec raison que c'est faire injure à un martyr que de prier pour lui : *Injuria est pro martyre orare in ecclesia*. Nous devons plutôt, ajoute le même saint, nous recommander nous-mêmes à ses prières : *Cujus nos debemus orationibus commendari*. Toutefois, mes frères, comme nous ne savons point ordinairement d'une manière infailible la destinée des personnes que la mort nous enlève, nous ne devons jamais négliger de prier pour elles, quoique leur vie ait été sainte et leur mort précieuse devant Dieu. Il faut être si pur pour entrer dans le ciel, que nous pouvons toujours craindre qu'il reste aux âmes les plus parfaites quelques taches à effacer, et quelques dettes qu'il faut leur aider à payer.

Mais si l'arbre en tombant a penché de l'autre côté, et si l'infortuné parent dont vous pleurez la mort est une victime de la justice de Dieu dans l'enfer, vos prières pourront-elles l'atteindre et le secourir dans cet affreux séjour ? Non, mes frères, non, et quelque rigoureuse que puisse paraître cette doctrine, il est nécessaire que tout véritable chrétien la reconnaisse et en fasse profession, puisqu'elle est une conséquence immédiate de l'éternité des peines de l'enfer.

Cependant, comme nous ne pouvons ordinairement connaître d'une manière certaine la damnation de personne, nous devons toujours prier pour les morts, en quelque état d'impénitence qu'ils nous aient semblé mourir ; car qui nous dira qu'une bonne pensée, qu'un sentiment de repentir parfait n'aura pas trouvé place entre leur dernière parole et leur dernier soupir ? Qui nous dira tous les secrets de la miséricorde d'un Dieu qui ne veut pas la ruine du pécheur mais sa conversion ? (*Ezech., XXXIII, 11.*) Qui nous dira enfin tout ce que peut produire dans l'âme du mourant la vue d'une éternité qui commence, et l'approche d'un juste juge dans les mains duquel on sent alors qu'il est terrible de tomber ? Ne désespérons donc du salut de personne, chrétiens ; prions pour tous, car il vaut mieux risquer cent prières inutiles que d'en omettre une qui serait nécessaire à nos chers défunts.

Mais supposons qu'étant morts en état de grâce ils aient encore quelques taches à

effacer. La justice divine doit nécessairement exiger que cette tache disparaisse avant que les portes du paradis s'ouvrent devant eux ; elle les retiendra donc, pour qu'ils achèvent l'expiation de leurs fautes, dans le lieu auquel l'Eglise catholique a donné le nom de purgatoire ; et comme les âmes, retenues dans ce lieu de souffrances, sont unies à nous par la charité qui est le grand lien de la famille chrétienne, j'en conclus que nous pouvons leur communiquer une part de nos biens spirituels, et qu'ainsi nos prières peuvent servir à leur soulagement. Prions donc, mes frères, surtout pour les morts qui nous sont le plus chers, et ayons toujours une intention spéciale de les secourir ; que si nos suffrages ne sont plus nécessaires à ceux auxquels nous voulions les appliquer, ils serviront à d'autres ; car rien ne se perd dans l'Eglise de Jésus-Christ. Votre prière, quoique faite pour un mort qui n'en a plus besoin, sera utile à d'autres auxquels vous ne pensiez pas, mais que Dieu connaît ; de même que le flambeau allumé dans un appartement, pour une personne, prête sa lumière à tous les yeux qui sont en état de la recevoir.

Encore une fois, mes frères, prions pour les morts ; faisons surtout prier l'Eglise, dont la voix est bien plus puissante devant Dieu que la nôtre : *Melius clamantem*, et souvenons-nous que rien ne peut être plus utile à ceux qui sont morts dans la charité, que l'oblation du divin sacrifice de l'autel qui est par excellence le sacrement de la charité chrétienne. Vous savez, mes frères, avec quelle exactitude saint Augustin paya autrefois à sa mère ce grand tribut de la piété filiale. Il fit offrir pour elle le saint sacrifice de la messe ; car c'était dès lors un usage dans l'Eglise que cet acte solennel de notre religion accompagnait la cérémonie des funérailles, mais il ne s'en tint pas là ; il avait toujours présent à l'esprit la recommandation sacrée que lui avait faite en mourant cette pieuse mère : car, dit-il lui-même au livre de ses *Confessions*, elle ne s'inquiéta pas du lieu où l'on placerait son corps ; elle savait bien que Dieu serait assez puissant pour le retrouver au jour de la résurrection ; mais s'occupant en chrétienne de l'avenir de son âme, elle nous recommanda uniquement de nous souvenir d'elle toujours et en tout lieu, à l'autel du Seigneur, et voilà pourquoi, ajoute ce grand docteur, je supplie tous ceux qui liront ces lignes de m'aider par leurs prières à remplir les intentions de la meilleure des mères. Oh ! qu'on est heureux d'avoir à suivre de pareils modèles, et peut-on craindre de s'égarer en les imitant ?

Mais, hélas ! où sont-ils ceux qui prient assidûment et suffisamment pour les morts ? Disons-le, mes frères, à notre confusion ; ils sont en très-petit nombre dans la société chrétienne. Faut-il s'étonner après cela si le souvenir des défunts se présente quelquefois comme un remords, qui déchire

sourde ment notre conscience ? Quo il les auteurs de mes jours ont tant fait pour moi pendant leur vie, et moi misérable, je ne fais rien pour eux après leur mort ; oh ! s'ils revenaient maintenant sur la terre, ces morts trop tôt oubliés, pourrais-je sans rougir me présenter devant eux, et soutenir le poids des reproches dont ils m'accablent ? Où prendrais-je des excuses pour justifier mon indigne conduite ? tout ce qui m'entoure s'élèverait contre moi, et porterait témoignage contre mon ingratitude envers mes parents décédés. Cette maison que j'habite, et qui est le fruit de leurs travaux et de leurs sueurs ; cette place que j'occupe dans la société, et qui est peut-être l'héritage d'un père à qui elle a coûté plus qu'à moi ; cette opulence au sein de laquelle je nage, et qui a pris sa source dans l'industrie laborieuse et la sage économie de mes pauvres parents, tout enfin semble me dire : Oh ! que tu es coupable de les oublier sitôt, puisqu'ils ont travaillé si longtemps pour toi.

Je ne m'étonne plus après cela, mes frères, si Dieu permet quelquefois aux morts de venir eux-mêmes rappeler les vivants à leur devoir et demander ce tribut de prières qu'on ne songe plus à leur payer. Sans doute, chrétiens, je suis loin de penser que ces sortes d'apparitions soient fréquentes ; mais je suis très-persuadé qu'elles ont eu lieu plus d'une fois. L'Écriture sainte m'apprend que Samuel, après sa mort, apparut autrefois à Saül pour lui adresser de sévères reproches ; et je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait plus le droit de permettre aujourd'hui de semblables événements. Je suis loin sans doute de vouloir justifier la crédulité trop facile de ces personnes qui pensent à chaque instant voir paraître et revenir les morts ; et qui prennent pour une réalité les vains fantômes d'une imagination exaltée par sa douleur ou par ses souvenirs. Mais, mes frères, je suis également convaincu, qu'il ne faut pas se poser en esprit fort contre la possibilité des apparitions, puisque la raison dit que Dieu peut les permettre, et que l'expérience démontre qu'il les a en effet permises plus d'une fois.

Mais comme dans une semblable matière je ne croirais pas ma faible autorité suffisante pour faire impression sur vos esprits, permettez-moi d'invoquer celle d'un homme auquel il est impossible de supposer des idées étroites et des impressions vulgaires ; je parle de saint Augustin. Ce docteur si grave et si éclairé, qui sans doute aurait trouvé indigne de lui de s'abaisser à des questions puérides, et qui estimait trop son temps pour le perdre dans des discussions oiseuses, saint Augustin a plus d'une fois traité cette matière délicate de l'apparition des morts. Un de ses amis, évêque d'Usale, en le consultant sur ce point, disait : Que faut-il penser de ce qu'on a vu plusieurs personnes après leur mort, aller et venir dans les maisons comme auparavant ?

car j'ai entendu dire plus d'une fois que cela s'est vu par des personnes qui ne dormaient point lorsqu'elles ont vu ces visions. Que faut-il penser encore de ce que dans certains lieux où il y a des corps enterrés on entend souvent du bruit à une certaine heure de la nuit ? car je me souviens de l'avoir entendu dire à plusieurs personnes et entre autres à un saint prêtre qui a été témoin de ces apparitions. Ce sont là, mes frères, les propres paroles de l'évêque consultant. A cette question saint Augustin répond comme toujours avec une sagesse admirable et une prudence rare : Bien loin de trouver déplacée la curiosité de son ami, il prend la peine d'y répondre fort au long, en lui écrivant qu'il ne faut ni croire trop facilement aux apparitions des morts, ni les rejeter toutes comme impossibles, puisqu'il est certain que Dieu les a permises en plusieurs occasions ; et pour preuve il le renvoie à un de ses ouvrages sur la *Genèse*, où vous trouverez, dit-il, un grand nombre d'histoires qui regardent cette matière, les unes dont j'ai été moi-même témoin, et les autres que j'ai apprises de personnes dignes de foi.

Dans un autre livre il traite la question avec encore plus de soin et d'étendue. Je suis bien loin de croire, dit-il, que ce soit une chose ordinaire et naturelle aux morts de reparaitre au milieu des vivants et de s'occuper de leurs affaires. Car, si ce pouvoir leur était donné, ajoute-t-il, en invoquant un souvenir précieux pour sa belle âme, si ce pouvoir leur était donné, il n'y a pas de nuit où je ne dusse voir apparaître ma pieuse mère, elle qui pendant sa vie ne s'est jamais séparée de moi, et qui m'a suivi par terre et par mer jusque dans les contrées les plus lointaines. Je ne crois donc point que ces sortes d'événements entrent dans le cours ordinaire des choses ; mais je suis convaincu que la toute-puissance divine peut les permettre quelquefois pour des raisons pleines de sagesse, et que nous devons respecter : *Per divinum potentiam vivorum rebus intersunt*. Et moi, mes frères, je ne craindrai pas d'ajouter qu'une des raisons qui me paraissent les plus fortes pour déterminer Dieu à accorder aux morts une semblable permission, c'est sans contredit l'ingratitude de ceux qui les oublient sur la terre, et qui, uniquement occupés à s'enrichir de leurs dépouilles, les laissent souffrir dans le purgatoire, sans jamais adresser pour eux à Dieu la moindre prière.

Prions donc pour les morts, mes très-chers frères, prions tous sans exception. Ne me dites pas que vous n'avez ni la piété, ni la foi, ni la pureté d'âme qui rendent un homme digne d'être exaucé lorsqu'il prie, car je vous répondrai : Mon frère, au moins il vous reste un cœur ; eh bien ! laissez parler ce cœur et que l'ingratitude n'étouffe pas sa voix. Oui, priez, priez quoique pécheur ; il y a ici des justes qui prieront avec vous, et votre voix mêlée à leurs voix trouvera probablement accès auprès de Dieu.

Car celui qui fait lever son soleil visible sur les méchants comme sur les bons, pourrait-il refuser de faire aussi lever sur les uns et sur les autres le soleil de sa miséricorde? Priez, priez, quoique pécheur, et peut-être qu'en demandant la délivrance des morts, vous obtiendrez le salut de votre propre âme; et que Dieu, touché de votre piété filiale, brisera d'un même coup les liens qui vous retiennent dans l'esclavage du démon et ceux qui retiennent en purgatoire ces âmes chéries qui n'attendent que ce secours pour s'envoler au ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA PIÉTÉ.

Prononcé à une réunion de la conférence de Saint-Vincent de Paul, à la Rochelle.

Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. (Matth., V, 16)

Que votre lumière brille devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.

Il me semble, Messieurs, que l'on peut envisager sous deux rapports différents la société à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir. Vous êtes d'abord les apôtres de cette charité chrétienne dont saint Vincent de Paul, votre glorieux patron, a été un des maîtres les plus habiles; et c'est à son école que vous apprenez chaque jour à pratiquer cette vertu qui nous fait aimer Dieu comme un père et soulager les indigents comme des frères malheureux. Ce culte de la charité, si doux à votre cœur, vous a été, Messieurs, éloquemment prêché dans votre réunion de l'année dernière. Une voix qui vous était connue et qui ne cessera jamais de vous être chère, vous a révélé jusqu'aux derniers secrets de cette belle vertu qui est le caractère distinctif du chrétien véritable.

Aujourd'hui, Messieurs, permettez-moi d'envisager votre société sous un autre point de vue et d'apercevoir en vous les apôtres de la piété dans le monde, où vous êtes chargés de la faire connaître, et par suite de la faire honorer. Oui, Messieurs, je puis le dire en un sens très-véritable, vous devez être la lumière du monde, *vos estis lux mundi*, et en cette qualité, il ne vous est pas permis de demeurer cachés sous le boisseau. Il faut que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils s'excitent eux-mêmes à marcher sur vos traces: *Sic luceat lux vestra coram hominibus*. Vous êtes destinés à mettre la piété en honneur, et à montrer tout ce qu'elle a de beau, d'excellent et d'utile. Le monde ne la connaît pas, cette piété, et en la couvrant de ses railleries insensées, il blasphème ce qu'il ignore. C'est à vous, Messieurs, à lui fermer la bouche, et à pratiquer la vertu d'une manière si solide, si belle et si aimable, que ses adversaires soient contraints de rougir, ne trouvant plus de reproches à lui faire: *Ut is qui et ad-verso est*, etc. (*Tit. II, 8.*) Mais si vous honorez la piété, en la pratiquant d'une manière

convenable, à son tour elle vous honorera, Messieurs, et elle deviendra votre premier titre de gloire sur la terre, en attendant cette autre gloire plus solide dont elle vous couronnera dans les cieux. C'est ce que j'entreprends de vous démontrer ce soir, pour votre consolation et pour la mienne. En deux mots: vous êtes chargés d'honorer la piété dans le monde, en la pratiquant bien; et à son tour la piété vous honorera en devenant le plus bel ornement de votre vie. Voilà tout le sujet de cet entretien, pour lequel je demanderais votre religieuse attention, si je n'étais déjà persuadé qu'elle m'est acquise.

Je dis d'abord, Messieurs, que vous devez mettre la piété en honneur dans le monde, et faire tomber les préjugés qui pèsent sur elle. Je remarque que le monde fait à la piété trois reproches, qui sont fort graves, mais qu'heureusement elle ne mérite pas. On dit en premier lieu qu'elle rétrécit l'esprit et donne à ceux qui la pratiquent des idées petites, vulgaires, qui n'ont ni élévation ni grandeur. Ce reproche est faux; je devrais dire qu'il est absurde. Hé quoi! Messieurs, est-ce rien au monde à venir nous reprocher la petitesse de nos idées, lui qui est si borné dans les siennes; lui qui ne sait ambitionner rien que de terrestre, de vain et de périssable; lui dont tous les calculs se terminent à la vie présente; qui n'attend rien au delà du tombeau, et qui par conséquent n'a que des espérances mortes?

Il n'en est pas ainsi de l'homme vraiment pieux; oh! ses vues sont infiniment plus larges et plus élevées. Dieu seul est capable de satisfaire les besoins de son cœur. Il ne met d'autres bornes à ses désirs que celles de l'éternité, qui n'en a point, et la terre n'est à ses yeux qu'un marchepied pour monter au ciel... Messieurs, si ce sont là de petites idées, je ne vois plus où on pourra en trouver de grandes.

Mais remarquez-le bien; ce n'est pas seulement par rapport à la vie future que les pensées du chrétien sont nobles et élevées; elles le sont même pour les choses de la vie présente. Dites, en effet, si jamais homme impie et irréligieux a conçu rien de plus grand que ce qu'a exécuté un Vincent de Paul, et si la vanité mondaine est jamais allée aussi loin que la charité chrétienne, dans la route des prodiges. Lors donc que vous entendrez dire que la piété donne des idées étroites, pour toute réponse, Messieurs, montrez ces monuments superbes, ces hôpitaux, magnifiques palais de l'indigence, et ces institutions durables dont la France est couverte, et dont l'idée première appartient au pieux Vincent de Paul, ou à ceux qui lui ressemblaient. Demandez ensuite qu'on mette en regard les productions éphémères d'une philanthropie orgueilleuse, et vous verrez où se trouvent les grandes vues et les pensées véritablement fécondes.

Non, Messieurs, les idées étroites n'ap-

partienent point à la piété. Quand elle est solide et véritable, elle n'a point ces allures embarrassées et méticuleuses qu'on lui prête à tort, et c'est une vérité que vous allez être chargés de prouver au monde. Il sera bien forcé d'y croire lorsqu'il vous verra marcher aussi noblement que pieusement dans les routes diverses que la Providence ouvrira sous vos pas; lorsqu'il verra la piété, qui vous a soutenus dans vos premières études, vous conduire bien loin au delà, et donner sans cesse à votre esprit un nouvel essor. C'est elle en effet, Messieurs, qui vous inspirera, non pas une ambition dévorante et criminelle, mais une émulation sage et puissante capable de développer avec fruit vos talents, et de reculer devant vous les limites de la science. Oui, vous travaillerez avec ardeur sous les auspices de la piété, parce qu'elle vous montrera dans l'étude, et ce n'est pas une folle idée, un moyen de vous rendre utiles à la société, dont vous êtes les membres, et qui fixe déjà sur vous des regards pleins d'espérance. La piété vous apprendra (remarquez-le bien), qu'il n'est pas permis à un particulier de ne chercher que son bien-être propre et de se renfermer dans les froids calculs d'un égoïsme étroit, mais que nous devons toujours envisager le bien général et nous mettre en état de le procurer.

Soutenus par de telles pensées, de quoi ne serez-vous pas capables, Messieurs? L'espoir d'être un jour utiles à la patrie, en devenant des hommes supérieurs, vous donnera des ailes pour voler dans la carrière des sciences; les difficultés tomberont devant vous; vous n'aurez plus à craindre l'écueil du découragement si funeste à tant d'autres; vous moissonnerez des couronnes à pleines mains, et ces succès à venir, dont j'ai pour garants vos succès passés, seront comme une démonstration sensible de la vérité que je proclame aujourd'hui, que la piété ne rétrécit pas les idées.

Mais on lui fait un autre reproche; on l'accuse de rendre l'homme timide, lâche même et faible à soutenir ses droits. Messieurs, c'est encore ici une calomnie. Je sais que la piété n'est point fière et arrogante, qu'elle cède volontiers; qu'elle fait de grands sacrifices, pour conserver la paix et la charité, et qu'ordinairement elle ne venge point ses injures, parce qu'elle croit avec raison que la vengeance appartient à Dieu: *Mihi vindicta*, etc. (Rom., XII, 19.) Mais je sais aussi que quand il s'agit de soutenir ses droits et de se maintenir dans la possession de ce que Dieu lui a ordonné de conserver, la piété se trouve capable des plus généreux efforts et d'une magnanimité que rien n'égale.

Rappelez-vous, Messieurs, l'exemple de saint Louis, roi de France, ce parfait modèle de la piété au milieu du monde; cet homme admirable, qui a mérité et obtenu l'estime, non-seulement des amis de la religion, mais encore de ses plus implacables ennemis: témoin ce bel éloge de saint Louis qui se trouve dans les ouvrages de

Voltaire, et qu'on croirait écrit avec la plume de Massillon. Saint Louis donc prenant, tout jeune encore, les rênes de l'empire, trouva son royaume envahi de tous côtés par des seigneurs puissants, qui compaient sur une minorité faible et incapable de résister à leurs prétentions injustes. Que va-t-il faire, Messieurs, ce jeune et pieux monarque? se retranchera-t-il dans une lâche inaction? laissera-t-il détacher impunément les plus beaux fleurons de sa couronne? Non, non; cette faiblesse pourrait tout au plus convenir à un roi fainéant; mais un roi pieux, véritablement pieux, ne doit pas la connaître. L'innocence jusqu'alors avait fait de Louis un agneau plein de douceur; le sentiment de ses droits et de la justice violée le transforme tout à coup en un lion redoutable. Il tire l'épée des braves; poursuit ses ennemis de toutes parts; renouvelle ces prodiges de valeur qui semblaient n'appartenir qu'aux héros de l'ancienne Rome, et les derniers restes du pont de Taillebourg sont encore là pour attester au monde que la piété de Louis ne l'avait pas rendu timide et ne l'empêchait ni de reconnaître ni de conserver ses droits.

Voulez-vous un autre exemple non moins précieux, quoique dans un genre différent? Vous savez tout ce qu'il y avait de piété dans le cœur de saint Paul, et combien ce grand apôtre était patient pour supporter les outrages, et humble à ses propres yeux, puisqu'il se regardait comme la balayure des rues; *omnium peripsema*. (I Cor., IV, 13.) Eh bien! vous allez voir si la piété éteindra en lui les sentiments généreux que doit nourrir toute âme qui a la conscience de sa propre grandeur. Ecoutez:

Il est rapporté au livre des *Actes* (XVI, 20 et seq.), que saint Paul ayant prêché l'Évangile dans une ville nommée Philippes, les magistrats, aigris par de faux rapports, le firent battre de verges ainsi que le compagnon de son apostolat, et ordonnèrent qu'on les jetât dans une prison obscure. Ils souffrirent cette humiliation avec une patience héroïque. Le lendemain matin, les magistrats, ayant reconnu l'innocence des accusés, envoyèrent quelqu'un pour leur ordonner de sortir de la prison et de s'en aller en paix. Mais ils ne savaient pas encore à quel homme ils avaient affaire. Quoi! reprit le grand Apôtre, ils nous ont fait battre de verges publiquement, nous qui sommes citoyens romains, et sans nous avoir permis de nous défendre; ils nous ont jetés ignominieusement dans un cachot et maintenant ils veulent nous faire sortir à la dérobée, comme des gens à qui on fait une grâce. Non, non, il n'en sera pas ainsi; nous avons droit à une éclatante justice, elle nous sera rendue; nous ne sortirons pas qu'ils ne soient venus eux-mêmes laver la tache qu'ils ont imprimée à notre front, et nous rendre une réputation que nous n'anrions pas dû perdre: *Ipsi nos ejiciant*. — On courut porter cette réponse aux magistrats qui en furent épouvantés; car ils savaient toute la

rigueur des lois contre ceux qui faisaient battre de verges un citoyen romain. Ils vinrent donc en personne prier les apôtres de sortir ; et Paul, satisfait d'une démarche qui lui rendait sa réputation, si nécessaire au succès de son apostolat, sortit aussitôt de prison, avec la même dignité et la même noblesse qu'un triomphateur qui monterait au Capitole.

Messieurs, quand vous entendrez dire que la piété rend le chrétien timide, faible et incapable de soutenir ses droits, vous citerez ces deux exemples, que je choisis entre mille, et vous attendrez ensuite de pied ferme qu'on y réponde.

Enfin, il est un troisième reproche fait à la piété, et qui n'est pas moins grave que les autres. On l'accuse de donner à ceux qui la pratiquent jè ne sais quel air sauvage et pesant, qui répand autour d'eux la tristesse et l'ennui, et leur enlève cette aménité qui fait le charme principal des sociétés dans le monde. Messieurs, si l'arbre de la piété produisait réellement de tels fruits, il faudrait l'arracher ; et je crois que je serais le premier à prendre la cognée pour en faire justice. Mais heureusement cela n'est pas et ne peut pas être. Quand la piété est vraie, elle a pour but et pour résultat ordinaire de corriger les défauts qui sont en nous, et d'y faire germer toutes les vertus. Or, il me semble que moins un homme a de défauts plus il est aimable ; car ce sont nos défauts qui nous rendent plus ou moins insupportables. Il me semble que la charité étant la première de toutes les vertus, un homme pieux doit être charitable, et par suite éminemment aimable. Comment, en effet, ne pas se plaire avec un homme qui a pour principe de ne rien faire souffrir aux autres, et de souffrir lui-même avec patience tout ce qui lui viendra de leur part ; un homme dont le visage est toujours gracieux, parce que son cœur est pur et que le remords ne l'agite point intérieurement ; un homme qui, dans vos jours de malheur, aura pour vous une sincère compassion, et qui, à l'occasion, partagera aussi vos plaisirs avec une gaieté franche et un abandon parfait ; un homme pour qui les lois de la politesse sont toujours sacrées, parce qu'il ne méprise personne, et qu'il ne s'estime jamais trop lui-même ; un homme enfin qui n'a pour ses supérieurs que du respect, pour ses inférieurs que des bontés, pour ses amis que des prévenances et des égards? Voilà l'homme tel que la vraie piété sait le faire ; et je soutiens que cet homme-là doit être nécessairement aimable.

Allez donc, Messieurs, révéler au monde cette vérité qu'il a peine à croire. Allez lui prouver que la vertu a des charmes infinis ; qu'elle rend heureux, non-seulement celui qui la possède, mais encore tous ceux au milieu desquels on la fait briller. Allez mettre la dernière main à notre ouvrage, en achevant par vos actions le panégyrique de la piété que nous commençons ici par nos paroles ; et remarquez bien que plus votre

position est distinguée dans la société, plus vous pouvez rendre de services à la cause de Dieu, car les exemples qui tombent de haut, dit saint Augustin, font ordinairement des impressions plus profondes : *Altius mergitur quod de alto cadit*. Allez donc briller au milieu du monde comme les astres dans le firmament, *sicut luminaria*. (*Philip.*, II, 15.) Voyez ce beau soleil qui verse sur nous des torrents de lumière. Depuis six mille ans il fournit sa carrière sans s'être jamais détourné de la route que la main du Créateur a tracée devant lui ; et les révolutions qui s'opèrent ici-bas, et les crimes de tout genre qui inondent la terre, n'empêcheront point ce bel astre de continuer jusqu'à la fin des temps la mission qu'il a reçue d'éclairer l'univers. Voilà votre modèle, Messieurs ; rien de ce qui se passera autour de vous ne sera capable de vous rendre infidèles à vos devoirs. Vous serez les avocats de la piété dans le monde ; vous soutiendrez ses droits avec autant de force que de douceur, et puisque sa cause est entre vos mains, on me permettra bien de ne pas la regarder comme perdue.

Mais j'ai ajouté que si vous faites honneur à la piété, à son tour elle vous honnera en devenant le premier de vos titres de gloire. Vous pourrez en dire ce que Salomon disait de la sagesse, qui, après tout, n'est autre chose que la vraie piété : *Elle me rendra illustre parmi les peuples. « Habebo propter hanc claritatem ad turbas. » Tout jeune que je suis, je serai honoré des vieillards. « Et honorem apud seniores juvenis. »* (*Sap.*, VIII, 10.) Ces paroles sont belles, Messieurs, ou les croirait vraiment faites pour vous. Oui, la piété sera votre vêtement de gloire, et elle vous rendra dignes des respects du monde. Ne craignez donc pas de devenir méprisables en la pratiquant bien. Sans doute, Messieurs, s'il fallait subir en passant quelques railleries, et boire deux ou trois gouttes d'opprobre, vous seriez bien assez forts pour ne pas reculer devant ce calice. Le souvenir du Chef adorable qui en a été rassasié sur la croix vous soutiendrait, et à la vue des épines dont il est couronné, vous ne craindriez pas d'ensanglanter vos pieds dans la route de la croix. Mais j'ose dire que ces épines seront moins piquantes que vous ne le pensez peut-être, et que si le monde commence d'abord par vous faire essuyer un peu de cette persécution prédite par l'Apôtre à ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, il ne tardera pas à revenir sur votre compte et à vous rendre la justice que vous méritez.

Voulez-vous savoir, Messieurs, qui sont ceux que le monde méprise ? Ce sont ces hommes à double face qui semblent vouloir unir ensemble la lumière et les ténèbres, la piété et la mondanité ; ces hommes qui sacrifient aujourd'hui à Dieu, demain au démon ; qui n'ont point de convictions solides et arrêtées, mais qui font plier leurs principes au gré de leurs intérêts ; spéculant en quelque sorte sur la piété, qui devient pour

eux une source de gains et de profits matériels: *existimantes*, etc.; ces hommes qu'on voit le matin dans nos temples affecter un extérieur composé, et qu'on retrouve ensuite le soir dans des lieux où un véritable chrétien ne doit pas se plaire. Voilà, Messieurs, les hommes que le monde méprise, et auxquels il réserve ses sarcasmes les plus déchirants.

Mais ces hommes vraiment pieux, chez qui la probité la plus exacte sert de fondement à la piété; ces hommes, qu'on retrouve toujours sur la ligne droite du devoir; qui sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, ce qu'ils seront demain; ces hommes qui n'affectent point une piété exagérée, mais qui aussi ne reculent jamais devant l'accomplissement des devoirs que la religion impose; ces hommes, Messieurs, le monde ne les méprise pas, il les estime; et quand il sera obligé de placer sa confiance quelque part, n'en doutez pas, il choisira de tels hommes, parce qu'il est sûr de ne trouver en eux ni cette fausseté, ni ces détours, ni cette inconstance qu'on rencontre si fréquemment chez les hommes sans principes et sans piété.

Si je n'étais comme enchaîné dans les bornes étroites de ce discours, je pourrais vous montrer, l'histoire à la main, que dans tous les siècles la piété véritable a reçu de grands honneurs, et que si quelquefois elle a passé au milieu des contradictions, comme le soleil sous les nuages, elle n'a pas tardé à en sortir radiante et triomphante.

J'aime surtout, Messieurs, à me rappeler un trait fort remarquable, que nous fournit l'histoire ecclésiastique, et qui semble fait pour la circonstance présente. Il vous en dira plus, lui seul, que toutes mes paroles; écoutez: A une époque où la ville d'Athènes était encore regardée comme le foyer des lumières et le berceau des sciences dans la Grèce, le ciel y conduisit deux jeunes écoliers, dont vous connaissez les noms, Basile et Grégoire de Nazianze. Tous deux étaient remarquables par l'éclat d'une naissance illustre et par des talents qui devaient un jour les placer au rang des premiers docteurs de l'Eglise. La conformité de l'âge, des études et surtout des sentiments fit naître entre eux une amitié digne de servir de modèle à tous ceux qui courent la carrière des sciences. Il faut lire, Messieurs, les charmants détails que saint Grégoire nous en a laissés lui-même, et que le judicieux Rollin a placés à la fin du IV^e tome de son *Traité des études*. Je ne crois pas qu'on puisse rien trouver de plus attachant que ce tableau vraiment délicieux. Vous y verrez les précautions infinies dont ces deux jeunes gens s'entouraient pour conserver leur innocence; combien ils redoutaient l'influence des compagnies mauvaises; quel soin ils apportaient à cultiver les sciences et surtout la piété, ne connaissant à Athènes que deux rues, dont l'une aboutissait au collège et l'autre à l'église.

Il semblerait, Messieurs, qu'une conduite si sévère n'était guère propre à les faire chérir de leurs condisciples, dont la plupart étaient vicieux et débauchés. Mais telle est la puissance de la vertu que les méchants eux-mêmes ne peuvent résister à ses charmes; on en eut une preuve éclatante, lorsque Grégoire et Basile ayant achevé le cours de leurs études, songèrent à retourner dans leur patrie. Dès que cette nouvelle se répandit dans Athènes, ce fut, dit saint Grégoire, comme une consternation générale: on n'entendait partout que plaintes et gémissements; les maîtres et les écoliers confondaient leurs larmes et leurs regrets. Ah! s'écriaient-ils tout d'une voix, on nous enlève la gloire de nos écoles, l'honneur de notre collège. Il ne faut pas les laisser partir, ajoutaient-ils; et, en effet, Messieurs, ils en vinrent jusque-là. On fit comme une espèce de conspiration pour les retenir, et il fallut que l'un d'eux consentît à demeurer encore quelque temps à Athènes, pour accoutumer peu à peu ses condisciples à une séparation et à une absence qui leur semblait devoir être intolérable. Cherchez, Messieurs, dans l'histoire entière si vous trouverez un triomphe plus éclatant et plus doux que celui-ci. C'est le triomphe de la piété!... Car il faut bien le remarquer, cette distinction si honorable, ces marques éclatantes d'une sympathie générale, Grégoire et Basile en furent certainement redevables à la piété qui était en eux, et si vous en voulez la preuve, soutenez un peu votre attention. Il y avait dans le même temps à Athènes, un autre jeune homme plus remarquable encore par sa naissance et non moins distingué par ses talents. Une seule chose lui manquait, la piété; il se nommait Julien, et plus tard on fut en droit d'ajouter à son nom le titre d'apostat. Eh bien! Messieurs, lorsque ce jeune homme sortit d'Athènes, il n'est pas question que la ville se soit émue de son départ. De brillants succès dans le passé et de grandes espérances dans l'avenir n'avaient pas suffi pour lui mériter à un si haut point l'estime de ses condisciples. Il avait des droits à l'empire de l'univers, qui lui échut plus tard; mais l'empire des cœurs n'était pas pour lui. Il appartenait à Basile et à Grégoire, et c'est la piété, Messieurs, qui le leur avait donné. J'ai donc eu raison de dire qu'elle honore ceux qui la cultivent, et qu'à son tour elle les comble de gloire.

Cultivez-la donc, Messieurs, cette piété dont l'Apôtre disait qu'elle est utile à tout: *Pietas ad omnia utilis est.* (I *Tim.*, IV, 8.) Et afin de la mieux connaître et de vous y attacher davantage, étudiez de plus en plus la religion qui lui sert d'appui, comme la tige soutient la fleur. Laissez-moi le dire en finissant, il ne vous suffirait pas, Messieurs, d'avoir une connaissance superficielle de cette religion divine, et ce serait trop peu d'y tenir seulement par le cœur et par ces sentiments affectueux que la beauté du

christianisme produit ordinairement dans les âmes bien nées: il y faut tenir par l'esprit en même temps que par le cœur, et étudier les preuves qui en démontrent la vérité; autrement la foi vous échappera bien vite, car les sentiments s'effacent presque toujours tôt ou tard; il n'y a que les convictions qui demeurent.

A cette étude de la religion, joignez, Messieurs, la constance dans l'amitié qui vous unit aujourd'hui, et qui prête à votre faiblesse l'appui de tant de bons conseils, de bons exemples et d'encouragements utiles que la solitude ne fournit pas. Si le monde vous trouvait seuls et isolés, il aurait facilement raison de vous; mais le frère soutenu par son frère ne sera point ébranlé, ou s'il tombe, il y aura quelqu'un près de lui pour le relever aussitôt. Serrez donc les rangs, Messieurs, et présentez au monde l'invincible rempart de vos cœurs unis par la foi et par la piété. Vous échapperez ainsi aux dangers qui vous menacent; vous inscrirez sur votre bannière le beau nom de *Persévérance*, et après avoir reçu de la piété les honneurs qu'elle vous prépare ici-bas, vous la verrez un jour poser sur vos fronts la couronne des élus, qui ne se flétrira jamais. — *Amen.*

SERMON III.

POUR LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi. (*Psal. LXXXIV, 11.*)

La miséricorde et la vérité se sont rencontrées.

L'intention de l'Eglise, quand elle nous invite à honorer la mémoire des bienheureux, n'est pas que nous recherchions curieusement celle de leurs vertus qui a été la plus éminente; il n'appartient qu'à celui qui les donne d'en faire une juste estimation; et notre devoir n'est pas de prononcer sur les actions des saints, mais de travailler à les imiter. Cependant il est impossible de ne pas apercevoir que chacun des bienheureux a excellé dans une vertu particulière, qui forme en lui comme un caractère distinctif. Si vous me demandiez, mes frères, quelle est celle qui a brillé davantage dans le saint dont j'entreprends l'éloge, je vous répondrais que ce qui me frappe le plus dans saint Etienne, c'est d'abord son zèle ardent pour les intérêts de la vérité, et ensuite son attention à exercer la miséricorde et à pratiquer la charité; en sorte qu'on peut dire, en lui appliquant les paroles du Prophète royal, que *la miséricorde et la vérité se sont rencontrées en lui.* « *Misericordia,* » etc. Et sans doute, chrétiens, il fallait que ces deux vertus se trouvassent en saint Etienne, pour qu'il pût répondre à toute l'étendue de sa belle vocation; car s'il se fût contenté d'exercer la miséricorde et de pratiquer la charité, il aurait trahi les intérêts de la vérité, dont Dieu voulait qu'il fût l'apôtre; et s'il se fût borné à prêcher l'Evangile sans pratiquer la charité, il n'eût été, comme parle saint Paul, qu'un airain

sonnant et une cymbale retentissante. Heureusement il a su réunir en lui ces deux vertus, dont l'assemblage a fait son mérite devant Dieu, et fera aujourd'hui sa gloire devant vous, chrétiens. Mais à Dieu ne plaise que je me borne à exciter en vous une admiration stérile pour saint Etienne; mon unique désir est de vous engager à l'imiter, en vous faisant sentir la nécessité où nous sommes nous-mêmes, pour vivre en parfaits chrétiens, de réunir en nous l'amour de la vérité à la pratique de la charité. La vie de saint Etienne nous servira de modèle, et nous laisserons parler ses exemples plus éloquents mille fois que toutes nos paroles. Daigne le ciel prêter à ma faible voix la force nécessaire pour traiter dignement un si riche sujet. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Tout chrétien est destiné par état à défendre les intérêts de la vérité, et il faut que chacun de nous puisse dire à l'exemple de Jésus-Christ notre divin modèle: Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité: *Veni, etc.* Voilà, mes frères, ce qu'avait compris le glorieux martyr dont nous honorons la mémoire, et voilà ce qui lui a inspiré la généreuse pensée de se dévouer tout entier à la gloire de Dieu et au salut de ses frères; persuadé que comme le flambeau se consume pour éclairer la route du voyageur, il devait se consumer aussi lui-même, pour montrer aux autres le chemin de la vérité. Et ne pensez pas, mes frères, qu'il ait attendu, pour annoncer l'Evangile, le moment où les apôtres l'associèrent à leur saint ministère; avant de consacrer ses lèvres à la vérité, il lui rendit un autre témoignage non moins important, celui de ses œuvres et de la sainteté de sa vie; c'est-à-dire qu'avant d'enseigner, il commença par faire, et qu'avant de produire au grand jour les trésors de grâce dont le ciel l'avait enrichi, il s'appliqua dans l'obscurité de la vie privée à développer et à nourrir le germe de ces vertus qui devaient faire plus tard l'étonnement du monde. Conduite admirable, chrétiens, et qui doit surtout nous rendre précieuse la mémoire de saint Etienne, puisqu'il n'est rien dans cette partie de sa vie qui ne puisse être proposé à l'imitation du commun des fidèles. Et nous aussi, chacun dans la position où le ciel l'a placé, nous devons à la vérité le témoignage d'une vie sainte et irréprochable. Il faut que notre lumière brille devant les hommes, afin qu'en nous voyant ils glorifient notre Père qui est dans les cieux. Tous ne peuvent pas être apôtres ni prédicateurs de l'Evangile, mais tous doivent offrir dans leur conduite une image vivante de la doctrine évangélique. Tous doivent, comme saint Etienne, par la pureté de leurs mœurs et l'intégrité de leur foi, travailler à devenir des hommes d'une probité reconnue, *viros boni testimonii* (*Act., VI, 3*); pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse, *plenos Spiritu et sapientia.* (*Ibid.*)

Oui, mes frères, et c'est là un genre de prédication plus éloquente peut-être et mille fois plus puissante que celle qui fait retentir les chaires chrétiennes. Il n'y aurait plus parmi nous de païens, disait saint Chrysostome, et je puis bien dire : il n'y aurait plus parmi nous d'incrédulés, si nous travaillions tous à devenir chrétiens comme nous devons l'être; si nous observions avec une fidélité soutenue les commandements que Dieu nous a donnés, si jamais nous ne repoussions l'injure par l'injure; si ceux qui nous maudissent ne recevaient de notre part que des bénédictions, et si enfin, dans toute circonstance, nous savions rendre le bien pour le mal. N'en doutons point; c'est par là seulement qu'on peut rendre la religion aimable, et lui ramener des cœurs qu'a souvent égarés le scandale. En vain nous donnerons de belles leçons à nos frères, en vain nous leur adresserons les reproches les mieux mérités, tout cela ne produira rien sur eux; ah! c'est que vous ne parliez là qu'aux oreilles du corps; voulez-vous un langage qui pénètre jusqu'à celles du cœur? ce sera celui des œuvres. Devenez devenus, comme l'Évangile vous en fait un devoir, doux et humble de cœur (*Matth.*, XI, 29); ayez toujours un visage égal, un air satisfait et des paroles de paix; n'opposez jamais l'humeur à l'humeur, la violence à la violence; supportez sans vous plaindre l'injure, l'oubli, l'ingratitude et tous les chagrins domestiques; n'allez pas, sous prétexte de décharger votre cœur, raconter vos peines de côté et d'autre avec l'accent de l'amertume, mais plutôt ne les confiez qu'à Dieu et à ceux qui peuvent y apporter remède; priez surtout, mais priez avec un cœur où règnent la paix et la charité; soutenez toute la vie cette conduite, et j'ose vous promettre qu'il n'y aura point d'esprit si difficile, si intraitable, dont vous ne veniez à bout par ce moyen. Telle était la conduite des chrétiens à la naissance de l'Église, au temps heureux de saint Etienne, où ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme. (*Act.*, IV, 32.) C'est ainsi qu'ils avaient été formés par les apôtres instruits eux-mêmes à l'école de Jésus-Christ; c'est ainsi que parlait saint Pierre aux femmes chrétiennes, et cette leçon peut servir à tous : *Femmes, soyez soumises à vos maris, afin que s'il y en a qui ne croient pas à l'Évangile par la prédication de la parole, ils soient gagnés sans le secours de la parole, par la bonne vie de leurs épouses, lorsqu'ils considéreront votre conduite également pure et respectueuse.* (*I Petr.*, III, 1, 2.) Oh! le beau témoignage qu'on rend ainsi à la vérité! Qui pourrait ne pas aimer, ne pas estimer la religion, quand on lui voit produire des vertus si pures et si bien réglées?

Mais, mes frères, cette prédication muette d'une vie toute sainte ne suffisait pas au zèle ardent de saint Etienne; il devait à la vérité un autre témoignage, j'entends celui de la parole. Aussi, voyez avec quelle force il annonce au peuple la bonne nouvelle du

salut; voyez avec quel courage il prend les intérêts de Jésus-Christ contre ceux qui cherchaient à étouffer l'Église dès son berceau; voyez avec quelle sainte hardiesse il reproche aux Juifs leur incrédulité. Il n'y a qu'à lire dans les *Actes des apôtres* (VI, VII) cet incomparable discours qu'il fit dans la synagogue, lorsque toutes les sectes du judaïsme s'étant élevées contre lui, il soutint seul la cause de Dieu et l'honneur de l'Église. Mais d'où venait à saint Etienne ce zèle intrépide qui l'élevait au-dessus de toute crainte? Mes frères, il lui venait de son ardent amour pour Jésus-Christ. Persuadé que Jésus-Christ est tout dans la religion; que la vie éternelle consiste à connaître Dieu le Père et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé; que celui qui refuse d'obéir au Fils fait injure au Père, qui a dit : *Écoutez-le : « ipsum audite (Matth.*, III, 17); » persuadé que ce n'est pas assez de reconnaître dans le ciel un Dieu qui nous gouverne, mais qu'il faut encore reconnaître, dans les humiliations du Calvaire, ce même Dieu mort pour nous, il mettait toute sa gloire à prêcher Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Il n'ignorait pas sans doute que la doctrine évangélique paraîtrait une folie aux gentils et serait un scandale aux Juifs (*I Cor.*, I, 23); il savait bien aussi que s'en déclarer le prédicateur c'était se dévouer à la haine du monde, et par suite à la mort; mais rien de tout cela ne peut abattre son courage, ni lui faire trahir les intérêts de la vérité. Il avait aussi appris que celui qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre lui (*Luc.*, XI, 23), et que ce Dieu sauveur ne reconnaîtra pas devant son Père ceux qui auront refusé de le reconnaître et de le glorifier devant les hommes. (*Luc.*, IX, 26.) Plein de cette pensée, il n'épargne rien pour faire connaître et aimer aux autres ce Dieu dont la connaissance et l'amour fait tout son bonheur. Il leur dit avec le Roi-Propète : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est aimable (Psal.* XXXIII, 9); faites-en comme nous l'heureuse expérience; cherchez votre bonheur dans la pratique de sa religion et vous verrez combien il a eu raison de dire : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger.* (*Matth.*, XI, 30)

Arrêtons-nous un moment, chrétiens, et prenons ici le temps de rougir, en comparant notre conduite à celle du glorieux martyr que l'Église nous a donné pour modèle. Hélas! trouverions-nous en notre cœur une étincelle de ce feu divin, qui a consumé celui d'Etienne? nous si timides et si faibles, quand il s'agit de soutenir les intérêts de Dieu; nous qui entendons sans frémir blasphémer tant de fois son nom vénérable; nous qui n'avons peut-être jamais versé une larme en songeant aux péchés qui se commettent chaque jour dans le monde; nous qui voyons tranquillement tomber dans l'abîme des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, et qui jamais peut-être ne leur avons tendu la main pour les en retirer. Chrétiens, que chacun de nous écoute la-

dessus les reproches de sa conscience. Ah ! que ne trouverais-je passé j'osais y porter le flambeau ? Où est, par exemple, le père de famille qui gémit en chrétien des déréglés et de l'impunité de son fils ? pourvu que ce fils soit intelligent dans les choses de la terre et qu'il sache augmenter de jour en jour sa fortune, c'est tout ce que demande son père, et l'intérêt de Dieu outragé ne le touche pas. Où est la mère de famille qui s'afflige en voyant l'esprit du monde étouffer peu à peu dans le cœur de sa fille les saintes maximes de l'Évangile ? pourvu que cette fille paraisse avec éclat dans la société et qu'elle fasse les délices d'un monde corrompu, c'est tout ce que demande sa mère, et l'intérêt de Dieu outragé ne la touche pas. Où est le maître qui regarde comme son premier devoir de procurer le salut de ses serviteurs, de veiller sur leur conduite et d'arrêter leurs désordres ? pourvu que ces serviteurs soient tout dévoués à ses intérêts, qu'ils ne s'épargnent en rien, et qu'ils sachent au besoin lui sacrifier jusqu'à leur âme, c'est assez pour ce maître, et l'intérêt de Dieu outragé ne le touche pas. Où est enfin l'âme chrétienne qui se fasse un devoir d'instruire les ignorants, de corriger doucement les pécheurs, et surtout d'apprendre aux petits enfants le chemin qui conduit au ciel ? Hélas ! nous ne songeons guère à tout cela ; on se contente de mener une vie tranquille et chrétienne en apparence, et les intérêts de Dieu méconnus et oubliés ne nous touchent pas. Ah ! pourquoi donc se trouve-t-il si peu de chrétiens zélés pour la gloire de leur divin maître ? C'est qu'il y en a peu qui aient pour lui un véritable amour ; oui, mes frères, si nous aimions Dieu véritablement, nous serions tout de feu pour procurer sa gloire. Voulez-vous en être convaincus ? voyez le zèle dont nous sommes remplis, quand il s'agit de nos propres intérêts ; quel courage, quelle fermeté n'avons-nous pas alors ? nous n'en manquons que lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu. Que Dieu soit outragé, que son nom soit blasphémé, que sa religion soit profanée, nous demeurons tranquilles et dans une langueur mortelle ; mais qu'on vienne à nous attaquer dans nos biens, qu'on nous blesse dans notre honneur, qu'on nous pique même légèrement, qu'on nous rende un mauvais office, c'est alors que tout le feu de la colère s'allume et nous transporte ; ce n'est donc pas le zèle qui nous manque puisque nous en trouvons tant pour ce qui nous regarde. Chrétiens, c'est l'amour de Dieu ; l'amour dont était rempli saint Étienne et qui a été si fort en lui, qu'il n'a pas craint de donner jusqu'à son sang pour servir de témoignage à la vérité.

Les Juifs ne pouvant imposer silence à cette bouche qui les condamnait si hautement, résolurent enfin de lui donner la mort, et ne trouvant rien dans une vie si sainte qui pût fournir le moindre prétexte à une condamnation, ils gagnèrent de faux témoins qui vinrent l'accuser de blasphème

contre Dieu et d'outrage à la loi de Moïse. Aussitôt, sans garder les formes ordinaires de la justice, on se jette avec impétuosité sur lui, on l'outrage, on l'insulte, on l'entraîne hors des murs de la ville, et là, sans aucun sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son sacré corps une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus atroces souffrances. Que vit-on jamais de plus barbare ? Mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre martyr ? Sous cette grêle de pierres, il demeure ferme et immobile ; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité et toute la paix de son âme ; spectacle admirable et digne des regards de Jésus-Christ qui, paraissant alors dans les cieux entr'ouverts, se lève de son trône pour voir combattre ce généreux serviteur, dont il regarde la patience comme son propre triomphe.

Ah ! chrétiens, quel sujet de confusion pour nous, si je venais à comparer notre lâcheté avec cette force héroïque du premier des martyrs ! Saint Étienne avec un courage invincible a soutenu les plus affreux tourments, et nous, dans les moindres épreuves nous témoignons des faiblesses honteuses. Une légère disgrâce, une contradiction, une humiliation nous font perdre courage, et de là viennent ces chagrins, ces impatiences, ces désespoirs où notre vie se passe presque tout entière. De là ces troubles qui nous agitent, qui ébranlent jusqu'aux fondements de notre foi, et qui non seulement nous font croire que Dieu nous abandonne, mais même douter s'il y a un Dieu et une providence ; ne considérant pas, aveugles que nous sommes, que c'est par là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne et une providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de saint Étienne, les persécutions et les croix sont la précieuse matière dont notre couronne doit être formée.

Chrétiens, cet amour de saint Étienne pour la vérité est pour nous tous une leçon bien touchante. C'est Dieu, c'est Jésus-Christ qui est la vérité même, c'est donc lui que nous devons aimer, c'est lui que nous devons étudier, c'est de lui que nous devons nous remplir pour devenir des hommes de vérité. Oui, mes frères, la première vertu du chrétien doit être l'amour de la vérité, c'est-à-dire l'amour de Dieu. Seigneur, je vous bénis de nous avoir appelés à une si belle vocation ; sanctifiez-nous donc dans la vérité et rendez-nous dociles à votre parole, qui n'est entendue et comprise que par ceux qui aiment la vérité. Mais, mon Dieu, si vous êtes la vérité, le monde qui parle autrement que vous est donc un menteur et la vérité n'est pas en lui. (I Joan., II, 4.) Vous dites : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent persécution pour la justice.* (Matth., V, 3, 5, 6.) Le monde dit au contraire : bienheureux les riches, ceux qui sont dans la joie et qui

n'ont rien à souffrir. Il y en a un de toute nécessité qui se trompe ; Seigneur, ce ne pourrait être vous, puisque vous êtes la souveraine vérité ; c'est donc le monde, et quoique ses maximes soient plus séduisantes, je ne veux même pas les entendre ; je ne veux écouter que vous, et quelques sacrifices qu'il faille m'imposer pour vous suivre, je veux m'attacher à vous jusqu'à mon dernier soupir.

Chrétiens, je vous ai montré saint Etienne se dévouant aux intérêts de la vérité, je veux maintenant vous le montrer dans les exercices de la plus parfaite charité.

DEUXIÈME POINT.

La religion chrétienne, vous le savez, mes frères, consiste tout entière dans la charité, et parmi les recommandations que nous a laissées Jésus-Christ notre divin maître, je n'en vois point de plus pressante que celle de nous aimer les uns les autres. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la nécessité où nous sommes d'aimer, non seulement ceux qui nous plaisent, mais même nos ennemis, dont il faut oublier les injures en s'efforçant de leur rendre le bien pour le mal. Oui, tel est l'esprit de cette religion céleste, qui devait nécessairement avoir un Dieu pour auteur, puisqu'il est vrai que pour commander au cœur des hommes et régler leurs passions, il ne faut pas une moindre puissance que pour donner des bornes à la fureur des mers. Venez donc, chrétiens, venez étudier à l'école de saint Etienne la plus importante leçon que vous puissiez jamais recevoir, venez apprendre à exercer la charité. Voyez-vous ce saint diacre dans l'exercice de son ministère ? quelle activité infatigable ! comme il se multiplie pour être utile à ses frères ! comme il répand sur les pauvres, avec une sage profusion, les trésors de l'Eglise dont il a été fait le dispensateur ! J'aime à le voir descendre lui-même dans la demeure des pauvres, et, devenu le confident de leurs misères secrètes, s'efforcer de les secourir par tous les moyens que fournit une charité industrieuse. J'aime à le voir soulageant les pauvres malades, pansant de ses propres mains leurs plaies les plus dégoûtantes avec le même respect que s'il eût touché les membres sacrés de Jésus-Christ. J'aime surtout à me le figurer convaincu que l'homme ne vit pas seulement de pain, et que ce n'est rien de faire la charité au corps si l'on néglige les besoins de l'âme ; J'aime, dis-je, à le voir faisant passer de sages conseils au moyen des aumônes, exhortant à la patience les malheureux tentés de désespoir, leur rappelant l'obligation où nous sommes tous de nous conformer à la volonté de Dieu dans nos peines, puisque c'est le seul moyen de nous les rendre profitables. Semblable, s'il m'est permis de le dire, à cet ange du ciel envoyé au jardin des Olives pour soutenir l'humanité défaillante de Jésus-Christ, Etienne, véritable ange de force, ranimait par sa présence et

ses discours le courage des âmes abattues, et offrait à tous des consolations et des secours abondants. Je me le représente encore, autour de ces tables où les fidèles se réunissaient pour prendre en commun des repas de sobriété et de charité, se faisant un bonheur de les servir, quoique son caractère et sa vertu le missent au-dessus de ce qu'il y avait de plus grand parmi ces saints convives. Alors il eût pu dire comme son divin maître, dont l'exemple le dirigeait dans cet acte d'humilité et de charité : Mes frères, que vous en semble ? lequel est le plus grand, de celui qui est à table ou de celui qui sert ? n'est-ce pas celui qui est à table ? et néanmoins je suis au milieu de vous comme celui qui sert ; *ego autem*, etc. (*Luc.*, XXII, 27.)

Ah ! chrétiens, les beaux exemples de charité et les solides instructions que nous donnerait la vie tout entière de saint Etienne ! Mais je me hâte d'arriver à sa mort ou plutôt à son triomphe, car ce n'est pas mourir que de donner sa vie pour Jésus-Christ, c'est commencer un règne éternel. Le voilà donc au milieu de ces lions dévorants, je veux dire de ces ennemis qui demandent son sang. Tout à l'heure nous admirions le martyr de la vérité, admirons maintenant le héros de la charité. Si je vous disais qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant pas de mal, ce ne serait là qu'un éloge bien faible, et que plusieurs d'entre nous pourraient facilement partager avec lui ; mais je vous dirai qu'il a aimé ses ennemis jusqu'à se rendre leur intercesseur auprès du ciel, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zèle que pour lui-même, et jusqu'à obtenir par son crédit la conversion de l'un d'entre eux ; car vous savez que saint Paul, jeune encore alors, était un des plus ardents persécuteurs d'Etienne, et que l'Eglise s'est toujours crue redevable de la conversion de ce grand apôtre aux prières du premier de ses martyrs.

Je m'arrête, chrétiens, car je ne puis maintenant rien ajouter à la gloire de saint Etienne ; son éloge est achevé, quand on a dit qu'il est mort en chérissant ses meurtriers. Il ne reste plus qu'à nous convaincre de l'obligation où nous sommes de l'imiter, si nous voulons mériter le nom de chrétien et en obtenir la récompense. Ce sujet le plus important de la morale chrétienne demanderait à lui seul tout un discours ; bornons-nous cependant à quelques courtes réflexions. On croit généralement par une erreur de conscience, la plus déplorable de toutes, qu'il suffit de ne pas rendre à son ennemi le mal pour le mal : j'oublie, dit-on, l'injure qu'il m'a faite, mais qu'on ne me parle pas de lui ; je ne lui ferai point de tort, mais qu'il n'attende de moi nulle grâce. Fantôme de charité, chrétiens, fantôme de charité : nous ne voulons pas nous rappeler que Dieu, qui est à la fois notre maître et notre modèle, exige de nous par tous ces titres que nous pardonnions à nos ennemis

et que nous leur fassions du bien. Je l'avoue, chrétiens, le pardon des injures est difficile, et le cœur de l'homme y répugne tout entier; mais quelque dure que nous paraisse être cette obligation, elle doit cependant être sacrée pour nous, puisque c'est Dieu lui-même qui nous l'a imposée. C'est lui qui a écrit au fond de notre cœur ce grand principe de la loi naturelle : *Faites à autrui ce que vous désirez qu'on vous fasse à vous-même* (*Tob.*, IV, 16; *Luc.*, VI, 30), et en conséquence pardonnez-lui, comme vous voudriez qu'on vous pardonnât. C'est lui encore qui, voyant que les passions de l'homme le rendaient sourd aux cris de sa conscience, est descendu sur la terre pour faire retentir à nos oreilles le grand précepte du pardon des injures : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens, œil pour œil, dent pour dent, et moi je vous dis* (avec l'autorité d'un Dieu) : *Pardonnez à vos ennemis, ne vous contentez pas de leur pardonner, chérissez-les ; Diligite ; faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* (*Matth.*, V, 38, 44.) Voilà donc la volonté de Dieu clairement manifestée et bien connue; or, quand un Dieu commande, il n'y a plus lieu de discuter, il ne reste, mes frères, qu'à obéir. Mais ce n'est pas seulement en qualité de maître que Dieu vous ordonne d'oublier les injures, c'est en qualité de bienfaiteur et de père, et à ce titre que n'a-t-il pas droit d'attendre de nous? Comptez, mes frères, comptez les grâces que vous avez reçues du Seigneur; rappelez en votre mémoire ses anciennes bontés, et jusqu'aux moindres attentions de sa providence paternelle; dites ensuite : pour prix de tant de bienfaits, Dieu me demande de lui accorder le pardon de mon frère; serais-je assez ingrat pour le lui refuser? Et d'ailleurs, ne nous donne-t-il pas lui-même l'exemple du pardon? Ce grand Dieu à qui la vengeance appartient, et qui pourrait dès ce monde anéantir les méchants, traite cependant tous les hommes avec une égale bonté. Le soleil n'est pas moins brillant dans les pays où Dieu est inconnu; il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives pour les ennemis du Seigneur que pour ses amis; la pluie n'est pas moins douce ni moins rafraîchissante pour ceux qui l'offensent que pour ceux qui le craignent; admirons donc la bonté de Dieu qui pardonne, et pardonnons à son exemple. Ah! si nous avions, comme saint Etienne, étudié ce beau modèle; si comme lui nous étions remplis de l'esprit de l'Évangile, ce ne serait plus une peine pour nous, ce serait une consolation de pardonner à nos frères et de les aimer. Oh! que l'on doit s'endormir paisiblement dans le Seigneur, quand on a fait à Dieu le sacrifice de tous ses ressentiments! que la mort doit être douce pour un chrétien quand il n'y a plus d'amertume dans son cœur!

Chrétiens, je vous laisse avec cette pensée que je crois la plus utile de toutes. Voulez-

vous honorer dignement la mémoire de saint Etienne? soutenez toujours les intérêts de la vérité sans jamais rougir de paraître chrétiens; mais surtout pratiquer la charité; que ce saint jour ne passe point, que ce beau soleil ne se couche point, sans que vous ayez fait quelque démarche pour vous rapprocher de votre ennemi, qui n'attend peut-être qu'une occasion favorable pour se jeter entre vos bras; et ne dites pas que cette démarche vous avilit, il n'y a que le péché qui avilit l'homme; la charité en ferait plutôt un Dieu. Enfants d'un même Père, destinés à nous asseoir ici-bas à la même table et à partager dans le ciel le même bonheur, pourquoi serions-nous séparés pendant les courts instants de cette malheureuse vie? Oh! vous qui avez dans le cœur des sentiments de foi, mais dont la foi est étouffée par des sentiments de haine, écoutez Jésus-Christ qui vous dit du fond de ce tabernacle : Mon ami, que venez-vous faire ici? vous venez m'offrir un sacrifice; ah! ce n'est pas le sacrifice que je veux, c'est la miséricorde; quittez votre présent devant l'autel, allez vous réconcilier avec votre frère et vous viendrez après m'immoler votre victime. (*Matth.*, V, 24.)

Oui, mon Dieu, notre cœur vous a compris; nous voulons à votre exemple, à l'exemple de notre saint patron, pardonner du fond du cœur; trop heureux si, en faisant miséricorde aux autres, nous pouvons l'obtenir pour nous-mêmes et mériter ainsi le bonheur éternel.

SERMON IV.

SUR LA FOI.

Rationabile obsequium vestrum. (*Rom.*, XII, 1.)

Votre soumission à la foi doit être raisonnable.

Il est infiniment pénible pour le cœur d'un prêtre de voir l'opposition que rencontre, dans un si grand nombre de cœurs, la religion dont il est le ministre. Sans doute, nous ne devons pas en être surpris; la religion, comme son divin fondateur, a été et sera toujours en butte aux contradictions des hommes : *In signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.) Mais quand on porte dans son cœur la conviction profonde qu'il n'y a de salut que par cette religion, est-il possible qu'on demeure indifférent au sort de tant d'âmes que l'on voit s'en éloigner, et même quelquefois la mépriser? Plein de ces pensées, et désirant rapprocher de cette religion sainte le plus de cœurs qu'il me sera possible, je me suis mis à considérer attentivement la société; j'ai cherché par quel moyen il serait possible de faire passer en elle l'estime et l'amour d'une religion qui n'a besoin que d'être connue pour être aimée.

J'ai aperçu d'abord dans le monde des hommes qui aiment à se rendre raison de tout, qui ne veulent rien croire que ce qui est appuyé sur des preuves solides; des hommes qui sembleraient disposés à adop-

ter une foi religieuse, pourvu que cette foi fût vraiment raisonnable; et j'ai dit : Si l'on pouvait montrer à ces hommes que la religion chrétienne répond à leur secret désir, qu'elle n'est pas une invention pué- rile, mais qu'il est tout à fait sage de croire, peut-être éprouveraient-ils le besoin de lui abandonner entièrement leurs cœurs. J'ai vu encore dans la société un nombre infini de personnes malheureuses qui allaient mendier çà et là des consolations qu'elles ne trouvaient pas; et j'ai dit : Si l'on pouvait démontrer à ces personnes que la religion est un baume salutaire pour les plaies du cœur, et qu'il est consolant d'y croire, peut-être ces personnes se hâteraient-elles de chercher un refuge dans son sein. Tel est aussi, mes frères, le double but que je me propose dans cet entretien.

Oui, je viens aujourd'hui vous montrer qu'il est à la fois sage et consolant de croire; nous allons d'abord comparer la conduite de l'impie qui repousse la religion, avec celle du chrétien qui la pratique, pour voir de quel côté se rencontre la sagesse; et nous examinerons ensuite si ce n'est pas dans cette religion que se trouve la plus grande somme de consolations, et par suite le véritable bonheur que l'homme puisse goûter dans cette vallée de larmes.

Mais avant que d'aborder cet intéressant sujet, il faut m'assurer les moyens de fournir la carrière que je viens de m'ouvrir. Quelque résolu que je sois à ne point paraître occupé de moi-même, en vous annonçant la parole de Dieu, je ne puis m'empêcher de réclamer ici avec instance le secours de vos prières; car, sans cela, je ne serais point entièrement rassuré. Je l'avoue, mes frères, ce n'est pas sans crainte et sans une vive émotion, que je parais aujourd'hui, pour la première fois dans cette chaire (1), aux pieds de laquelle j'ai recueilli, jusqu'à ce jour, tant de salutaires et touchantes instructions. J'aurais dû peut-être consulter davantage mes forces avant que d'y monter, et céder moins facilement à d'honorables invitations. J'aurais dû imiter la conduite de ces prêtres et de ces pieux pontifes du IV^e siècle qui, passant par l'église d'Hippone, ne pouvaient se décider à y rompre le pain de la divine parole, en présence d'un évêque qui semblait mériter seul de la faire entendre à son peuple. En vain, les pressait-on de monter dans cette chaire, toute pleine de la gloire d'Augustin, ils opposaient une invincible résistance. Chacun était jaloux d'entendre le saint évêque, et personne ne se croyait digne de le remplacer. Je l'avoue, il me semblait qu'une voix intérieure m'invitait à suivre cet exemple. Mais d'un autre côté, sachant qu'on doit regarder comme un ordre, les moindres désirs d'un Père, j'ai cru que si la défiance de soi-même est une bonne chose, l'obéissance est meilleure encore.

O mon Dieu ! qui tenez en vos mains, et nos personnes et nos discours, soyez ici, je vous en conjure, tout en tous : *Omnia in omnibus.* (Ephes. I, 23.) En ceux qui mécontent l'intelligence, la sagesse, le sentiment; en moi, la force, l'onction, la lumière. Marie, priez pour nous. *Ave.*

Vous avez dû remarquer, mes frères, que des personnes qui refusent de croire à la religion et de la pratiquer, se font comme une espèce de gloire de leur prétendue force d'esprit, et qu'elles regardent avec un air de mépris ou de pitié ceux qui conformément leur vie aux saintes règles de la foi. Ce ne sont pas seulement des hommes habiles dans les sciences humaines qui se perdent ainsi dans des pensées d'orgueil et qui traitent la religion avec un dédain superbe et affecté, mais les esprits, même les plus médiocres et les plus pauvres en lumières, se croient autorisés à déverser le mépris sur les vérités de la foi, et vous les entendrez, blasphémant ce qu'ils ignorent, prononcer hardiment qu'il faut avoir perdu l'esprit pour tenir encore aux vieilles pratiques de la religion. Examinons donc aujourd'hui si ces incrédules sont aussi raisonnables qu'ils se flattent de l'être. Disons-leur, comme autrefois Job à ses amis : *Etes-vous donc les seuls sages, et la sagesse mourra-t-elle avec vous? « Ergo vos estis soli homines, et vobiscum morietur sapientia? »* (Job, XII, 2.) Vous prétendez que la religion n'est qu'un jeu d'enfant, que ses promesses et ses menaces n'ont rien de certain, qu'il importe peu de croire les vérités qu'elle enseigne, et de se soumettre aux règles qu'elle a tracées; mais je vous le demande, connaissez-vous seulement cette religion que vous méprisez? Non, sans doute, puisque jamais vous n'avez pris la peine de l'étudier, et qu'uniquement renfermés dans le cercle étroit de vos occupations et de vos jouissances matérielles, vous n'avez pas encore trouvé le temps de songer à votre âme et à ses destinées éternelles. Vous ne pouvez donc pas connaître la religion; et cependant, vous la jugez, vous la condamnez, vous la méprisez, comme s'il était certain qu'elle fût méprisable. Est-ce là, je vous le demande, une conduite dictée par la sagesse? Quand il serait vrai, disait Tertullien aux premiers persécuteurs de la foi, quand il serait vrai que la religion mériterait votre haine, c'est toujours une injustice de la détester avant de la connaître; car, chez tout homme sage, la haine ne peut avoir pour base le caprice, mais la connaissance et la conviction du mal que l'on hait.

Vous croyez, dites-vous, à l'existence de Dieu, et vous vous en tenez là; mais qui vous a dit que ce Dieu n'exige pas de nous un culte extérieur, et que ce soit assez pour lui plaire d'avoir une réputation telle quelle d'homme de probité? Vous pensez que, quand on est mort, tout est mort, et que

(1) Dans l'église cathédrale de La Rochelle.

la fin de l'homme est absolument semblable à celle de la bête : rien n'est plus facile que de le penser et de le dire. Mais avez-vous trouvé quelqu'un qui vous ait véritablement démontré qu'au sortir de cette vie nous ne tombons pas dans les mains du Dieu vivant ? Vous ne croyez pas à l'enfer ? mais, dites-moi, les morts sont-ils revenus de l'autre vie, pour vous dire qu'il n'y a pas d'enfer ? Avouez donc qu'il est au moins possible que vous vous trompiez, et si réellement vous vous trompez, quelles seront les conséquences de votre erreur ? N'étant assurés de rien, vous avez nécessairement tout à craindre ; et vous croyez être sages en tenant une pareille conduite ! Oui, vous êtes sages comme l'étaient ces hommes à qui Noé prêcha la pénitence pendant l'espace d'un siècle tout entier et qui n'en demeuraient pas moins dans leur coupable indifférence, mangeant, buvant et mariant leurs filles, jusqu'à ce que vint le déluge qui les ensevelit tous, avec leur prétendue sagesse. Oui, vous êtes sages comme l'étaient les gendres de Lot, quand ce patriarche, averti par le Seigneur de sortir au plus tôt de Sodome, voulut les engager à prendre la même précaution que lui. Ils regardèrent cet avis comme le fruit d'une imagination en délire. Ces hommes forts et intelligents auraient eu honte de se laisser conduire par un faible vieillard et par des femmes alarmées, et le lendemain matin, le feu du ciel dévorait Sodome, avec la sagesse des gendres de Lot.

Image sensible, mes frères, de ce qui arrivera à tous les pécheurs au dernier jour, et à chacun d'eux, au moment de leur mort. C'est alors que reconnaissant, mais trop tard, la folie de leur conduite passée, ils s'écrieront dans leur désespoir : *Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé pour nous : Nous nous sommes lassés dans la route de la perdition, et nous avons ignoré celle qui conduit au bonheur. « Ergo erravimus a via veritatis. »* (Sap., V, 6.) Voilà, ajoute Salomon, ce que disent dans l'autre monde les impies qui ont péché sur la terre ; voilà l'idée qu'ils ont eux-mêmes de cette prétendue sagesse dont ils se faisaient honneur pendant leur vie.

Mais si l'on doit ainsi juger la conduite de ceux qui méprisent la religion, celle du chrétien qui la pratique est-elle plus sage ? Oui, mes frères, car ce chrétien fidèle a compris que Dieu doit nécessairement exiger de l'homme raisonnable autre chose qu'une vie purement animale, et qu'il doit y avoir entre son Créateur et lui des rapports qui constituent précisément ce qu'on nomme la religion. Il a compris en même temps que la raison de l'homme étant si faible, si bornée, sujette à des illusions et à l'erreur, Dieu doit nécessairement, dans les choses de la religion, conduire les chrétiens par une autorité qui puisse prévenir leurs écarts ou les redresser. L'Écriture

sainte alors s'est présentée aux yeux de ce sage chrétien comme la lumière qui doit diriger ici-bas sa marche incertaine ; et il a pensé que Dieu n'aurait pas donné à ce livre divin, une autorité si grande dans tout l'univers, s'il n'avait voulu par son moyen, conduire les hommes au salut.

Mais cette Écriture sainte, qui en donnera l'intelligence certaine ? Qui corrigera l'erreur de ceux qui l'interpréteront mal ? où est l'autorité vivante et parlante à laquelle on pourra appeler contre ceux qui abuseront de l'autorité muette des Écritures ? Notre sage chrétien n'a trouvé que l'Église catholique qui lui offrit ce secours nécessaire ; il s'est mis alors à considérer attentivement cette Église, établie pour être l'organe de la vérité ; il a été frappé du caractère divin que l'Église catholique porte sur le front : tout le confirme dans son jugement. Ce consentement des peuples et des nations entières qui lui rendent témoignage, cette autorité commencée par la foi des miracles, et affermie par l'antiquité ; cette succession non interrompue des pontifes souverains sur la chaire de saint Pierre, et enfin ce nom de catholique qui lui est tellement propre, que quoique, les hérétiques se vantent de le mériter, néanmoins, si un étranger leur demande où se tient l'assemblée des catholiques, pas un d'eux n'osera lui montrer le temple où se réunissent les partisans de sa secte. (S. Aug.)

Il a dit encore, ce sage chrétien : Dieu n'a pas mis des hommes sur la terre pour les perdre ; et cependant, il y a dans ces mêmes hommes des penchants mauvais, qui les entraînent évidemment à leur perte ; il faut donc que Dieu, dans sa bonté, leur ait préparé un remède, et ce remède où le trouverons-nous, sinon dans la pratique de la religion ? Il en est qui comptent sur la vieillesse pour abjurer les erreurs de la jeunesse. Mais c'est une erreur nouvelle ; outre, que tous les hommes ne parviennent pas à la vieillesse, le grand âge n'amène pas tout seul la sagesse, et mille fois on a trouvé le feu des passions plus vif sous les cheveux blancs du vieillard que dans la poitrine du jeune homme.

Mais la raison ne pourra-t-elle pas suffire pour redresser les voies tortueuses de l'homme qui s'égare ? Non, mes frères, la raison, ou plutôt disons mieux, l'intérêt pourra bien déterminer l'impie à se revêtir des dehors de la probité et mettre, pour ainsi dire, sur ses épaules un manteau qui ressemble à celui de la sagesse ; mais percez la muraille, aller au fond du sépulcre blanchi, et vous rencontrerez les fruits de la raison abandonnée à elle-même. Le grand Apôtre lui-même, parlant de ces hommes qui veulent être raisonnables sans le secours de la religion, ne craint pas d'affirmer que les désordres auxquels ils se livrent dans le secret de leur vie privée, sont si honteux qu'ils ne peuvent décentement trouver leur place sur nos lèvres. *Turpe est et dicere.*

Donc, ni l'âge ni la raison ne peuvent

suffire pour mettre l'homme dans le chemin de la vertu et l'y soutenir. La religion seule peut opérer ce prodige; et cela non-seulement parce qu'elle donne d'excellents préceptes et de sages conseils, mais surtout parce qu'elle nous apprend à abaisser l'orgueil de notre esprit, et à descendre jusqu'à l'humble exercice de la prière, pour obtenir de Dieu les forces qui manquent à notre nature débilitée; car ce n'est point assez de montrer à l'homme ses sublimes destinées comme la philosophie a su le faire dans tous les siècles, il faut lui procurer la force de les remplir, et il n'y a que la religion qui le fasse; aussi est-elle pour nous la seule véritable source du salut. En vain m'auriez-vous environné des plus éclatantes lumières, si vous ne m'apprenez à devenir humble et à prier, vous ne me sauverez point. Faible enfant que je suis, vous me dites de marcher et de courir dans la route du bien; mais ne voyez-vous pas que j'ai besoin d'être soutenu par le bras du Tout-Puissant, et si vous m'isolez de lui, que deviendrai-je? Si les lumières dont vous inondez mon esprit, ne servent qu'à nourrir mon orgueil, que dois-je attendre du Dieu qui résiste aux superbes, sinon qu'il m'abandonne à toute ma faiblesse? Je trouve plus sûr et plus sage d'obéir aux enseignements de la religion, qui m'apprend à espérer en Dieu plus qu'en moi-même, et à m'anéantir devant lui par une humble prière; car alors Dieu s'incline pour me ramasser dans la poussière où je me trouvais, et me prenant entre ses bras comme un père, il m'élève jusqu'à lui et me tient, pour ainsi dire, à sa propre hauteur.

Ah! chrétiens, qu'il est donc sage de croire à cette religion qui prête à l'homme de si puissants secours! Oui, si jusqu'à ce moment notre foi a été chancelante, il faut qu'elle s'affermisse enfin aujourd'hui! Ne nous laissons plus ébranler par les insignifiantes railleries de ces hommes qui, se croyant fort éclairés, parce qu'ils appartiennent à un siècle riche en lumières, insultent à des mystères dignes de tous nos respects. Autre chose est de se moquer de la religion, et autre chose d'en détruire la vérité. Le premier coûte bien peu, le second est encore à faire. Mes frères, laissons passer toutes ces railleries; il en sera d'elles comme de ces nuages qui passent devant le soleil sans l'obscurcir. Oh! s'il était possible à ces incrédules d'anéantir, en la méprisant, une religion dont la seule vue les blesse! c'est bien là leur secret désir; mais il est écrit que le désir des pécheurs périra, tandis qu'au contraire la vérité du Seigneur, c'est à dire la religion qu'il a fondée pour le bonheur des hommes et pour leur salut, demeurera éternellement. *Veritas Domini manet in æternum.* (Psal. CXVI, 2.)

Il est donc sage d'y croire, et je puis vous donner, mes frères, le bel éloge que saint Pierre adressait autrefois aux fidèles: Honneur et gloire à vous, peuple choisi, nation sainte, qui possédez le riche trésor de la foi :

Vobis igitur honor credentibus. (I Petr., II, 7.)

J'ai ajouté qu'il est consolant de croire à la religion; et je puis bien dire que c'est la seule source des véritables consolations. Pour nous en convaincre, passons en revue les principales calamités auxquelles l'homme se voit exposé ici-bas. Quelles que soient les infortunes qui viennent fondre sur vous, je ne pense pas que vous soyez jamais plus éprouvé que l'a été le saint homme Job. Supposons donc que vous héritiez de toutes ses misères, vous ayez à déplorer successivement la perte de vos biens, de vos enfants et de votre santé; examinons, dans ces diverses sources de peines, quelles sont les consolations que le monde peut offrir à ses amis, et comparons-les avec celles que le véritable chrétien puise dans la religion, et nous verrons combien les unes sont frivoles, et les autres solides.

Qui peut se flatter de n'avoir à craindre ici-bas aucun revers? La fortune la mieux établie repose toujours sur un fondement peu solide; vérité incontestable et dont l'apôtre saint Paul était vivement pénétré, quand il disait à son disciple Timothée: *Ordonnez aux riches de ce monde de ne point mettre leur confiance dans les richesses incertaines: « Neque sperare, »* etc. (I Tim., VI, 17.) Je suppose donc que ces richesses viennent tout à coup à s'échapper de vos mains; si vous n'avez aucun sentiment de religion, à quel triste état vous allez être réduit? La vie présente étant la seule à laquelle vous croyez, vous voilà réduit à une misère dont rien ne peut adoucir l'amertume. Vos amis vous plaindront sans doute, mais leurs consolations stériles ne seront pas une ressource pour vous, et il ne vous restera dans le fond, qu'une douleur voisine peut-être du désespoir. Supposons, au contraire, que vous êtes un chrétien véritable, un juste vivant de la foi; vous sentirez comme un autre le coup qui vous frappe, mais, vous n'en serez point ébranlé; votre première parole sera celle du saint homme Job, en pareille position: *Le Seigneur m'avait donné des biens, il me les ôte, que son nom soit béni. « Dominus dedit, »* etc. (Job, I, 21.) Vous irez même plus loin encore, car vous êtes chrétien, ce que Job n'était pas; et convaincu par l'Évangile de l'extrême difficulté qu'il y a pour les riches d'entrer dans le royaume de Dieu, vous en viendrez peut-être, comme les tidiés des premiers siècles, à vous estimer heureux d'avoir perdu vos richesses. (Hebr., X, 34.)

Mais il est une autre perte plus sensible, plus douloureuse, c'est de se voir ravir des enfants qui sont chers, sur lesquels on fondait de grandes espérances, et dont la mort vient effacer trop tôt le brillant avenir. Mes frères, que peut alors offrir le monde à ceux qui n'ont pas la foi? Des consolations bien misérables et bien insuffisantes. Une froide carte déposée près des restes du mort, et quelques pas faits pour l'accompagner au lieu de la sé-

pulture, voilà tout ce que le monde pourra faire en pareille occasion, et c'est bien peu, mes frères, pour ne pas dire que ce n'est rien, à côté d'une si grande douleur. Mais voulez-vous combler ce vide? Voulez-vous des consolations qui méritent véritablement ce nom? Supposez à ce père infortuné, à cette mère affligée, une foi vive, une religion solide et éclairée, alors je m'approche d'eux, et, empruntant les paroles de saint Augustin : Ce qui doit vous consoler, leur dis-je, c'est la foi dont vous faites profession. Car quoique les larmes et la douleur nous soient permises, dans cette circonstance, nous ne devons cependant pas nous affliger comme les païens qui n'ont point d'espérance : *Sicut cæteri qui spem non habent.* (1 *Thess.*, IV, 12.) Appuyés sur le fondement inébranlable des promesses de Dieu, nous croyons qu'au sortir de cette vie nous passerons à une vie meilleure, où nous retrouverons ceux qui, en mourant, nous ont précédés plutôt qu'ils ne nous ont quittés; où nous les aimerons sans crainte de les perdre, et où ils nous seront d'autant plus chers qu'ils nous auront été plus étroitement unis ici-bas. Laissez donc le désespoir à ceux qui, n'ayant pas la foi, sont obligés de croire que leur enfant mort est entièrement perdu pour eux; mais vous qui savez que le vôtre est vivant dans la plus noble partie de lui-même, mettez des bornes à votre douleur. Si votre enfant est mort dans l'âge de l'innocence, ou dans la grâce que procure le sacrement de pénitence, il est aujourd'hui dans le sein d'Abraham, où il jouit pour toute l'éternité, du bonheur d'approcher ses lèvres de la source même de toute vérité, et de boire, selon l'étendue de ses désirs, les eaux de la divine sagesse. Mais au milieu de ces torrents de délices, je ne saurais croire qu'il vous oublie, puisque le Dieu dont il se remplit se souvient sans cesse de vous. Voilà, mes frères, les consolations de la foi; dites si elles sont solides.

Passons maintenant aux souffrances corporelles, et supposons que Dieu fasse peser sur vous de longues et douloureuses infirmités; où puiserez-vous des consolations si vous n'êtes pas entièrement chrétien? Est-ce le monde qui vous en donnera? Mais le monde ne sait pas consoler. Son affaire à lui, c'est de vous offrir des joies, des plaisirs, des fêtes, tant que vous pourrez en jouir; mais du moment que vous deviendrez incapable de partager ses jouissances, il n'aura plus rien à vous offrir. Aussi le verrez-vous se retirer peu à peu, sous divers prétextes, et bientôt vous en serez réduit à dire dans l'excès de votre peine : J'ai cherché un consolateur, et je n'ai pu en trouver : *Sustinui...* (*Psal.* LXVIII, 25.) Peut-être qu'alors, abandonné du monde, vous permettrez au ministre de Jésus-Christ d'approcher de votre lit de douleur. Mais si vous n'avez pas la foi, ses paroles les plus touchantes ne seront pour vous qu'un langage étranger, auquel vous ne sauriez rien comprendre.

C'est alors que vous tournant vers lui vous laisserez peut-être échapper cette parole terrible qu'on a entendue en pareille occasion : Oh! prêtre, que vous êtes heureux d'avoir la foi! Je voudrais croire, et je sens qu'alors vous me consolerez; mais je ne trouve pas la foi dans mon cœur... Hélas! Je vous plains, mon frère, car il fut un temps où vous l'aviez cette foi, qu'est-elle devenue? Qui vous a ravi ce précieux trésor? Oui, quand il me faudrait remonter jusqu'à votre première communion, je trouverais du moins un moment où vous aviez la foi, cette foi que Jésus-Christ a apportée du ciel, que les apôtres ont prêchée par toute la terre, et que tant de martyrs ont signée de leur sang. Ah! si vous l'aviez encore; si le commerce d'un monde incrédule n'avait pas desséché votre cœur et ne l'avait pas rendu insensible aux choses du ciel, que vous seriez heureux aujourd'hui, dans votre malheur! car voyez, à quelques pas de vous, ce chrétien fervent qui éprouve des douleurs aussi cruelles que les vôtres; quelle paix dans son âme! comme il supporte ses souffrances avec calme et résignation! Mais où a-t-il puisé de pareils sentiments? C'est, sans doute, dans la religion, qui peut seule les inspirer. Il sait, ce chrétien fervent, que tout ici-bas est réglé par une Providence attentive, qui tient compte de nos soupirs et de nos larmes, et qui fait tourner au profit des élus les événements en apparence les plus malheureux; il sait que les souffrances sont la meilleure expiation du péché, et il s'estime heureux de pouvoir échanger les supplices éternels qu'il méritait, contre ces souffrances si courtes, et par conséquent si légères; car, selon la remarque d'un grand docteur, en fait de maux comme en fait de biens, tout ce qui finit est peu de chose.

Il est donc consolant de croire, mes frères; il est sage aussi de croire; vous avez pu vous en convaincre. Oh! conservez donc soigneusement le dépôt de la foi : « *Depositum custodi.* » (1 *Tim.*, VI, 20.) Craignez tous ceux qui pourraient vous la faire perdre, et tenez-vous surtout en garde contre ces personnes qui semblent ne pas être opposées à la religion, mais dont l'indifférence à son égard est mille fois plus dangereuse que ne le serait une impiété déclarée. Ces personnes n'ont que des idées basses et terrestres : *Terrena sapiunt* (*Philipp.* III, 19); elles n'aiment que le monde, et par conséquent, elles ne parlent que du monde : *De mundo sunt ideo de mundo loquuntur.* (*Joan.*, III, 31.) Leur conduite est tout humaine, comme l'était celle des sages païens; jamais un souvenir du ciel, jamais un mot qui ait trait à la vie future. On voit qu'elles se regardent ici-bas comme dans leur véritable patrie, et que leurs espérances ne vont pas au delà du tombeau. Ah! chrétiens, voilà ceux qu'il faut craindre surtout; voilà ceux qu'il faut éviter avec le plus de soin : *Et hos devita.* (2 *Tim.*, III, 5.) Car ils deviendraient, n'en doutez pas, homicides de votre foi, en la détruisant au

fond de vos cœurs. Oui, conservez la foi jusqu'au dernier instant; alors, mes frères, elle expirera avec vous, cette foi, car elle ne doit point passer dans l'autre vie, où elle serait inutile; mais en expirant, elle vous mettra, si je l'ose dire, dans les bras de la charité; de cette charité qui passe avec nous au ciel, où elle ne s'éteindra jamais: *Charitās nunquam excidit* (I Cor., XIII, 8), et où elle sera l'éternelle récompense des mérites dont notre foi elle-même aura été la source. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LE CIEL.

Proosito sibi gaudio sustinuit crucem. (Heb., XII, 2.)

Dans la vue du bonheur qui lui était proposé, il a soutenu le poids de la croix.

Cette réflexion, que saint Paul a faite en parlant de Jésus-Christ le chef et le modèle des élus, nous pouvons, mes frères, l'appliquer à chacun des saints dont l'Eglise nous appelle à honorer la mémoire. Parmi cette foule innombrable de bienheureux, que la foi nous présente comme une nuée de témoins au-dessus de nos têtes, vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait eu sa croix à porter comme Jésus-Christ; pas un qui n'ait traversé le feu des tribulations, pour arriver au royaume de Dieu; mais aussi n'en trouverez-vous pas un seul qui n'ait cherché dans le souvenir du ciel et dans la pensée des biens qui nous y attendent, une consolation et un soutien dans ses épreuves: *Proposito sibi*, etc. Remarquez, en effet, cet homme admirable, ce héros de la foi, qui fait votre orgueil aussi bien que celui de Rome, où il a consommé son martyre (2). Le voyez-vous cruellement étendu sur des charbons ardents? Nous frémissons pour lui, et cependant il est tranquille; le visage serein, les mains élevées vers le ciel, vous diriez qu'il est couché sur des roses. D'où lui vient donc ce courage et cette force surprenante? Chrétiens n'en doutez pas, c'est la vue du ciel, c'est la pensée des joies éternelles qui le transporte et le rend comme insensible aux tourments: *Proposito sibi*. D'où je conclus que si nous avons tant de répugnance à souffrir, c'est que nous pensons rarement au ciel, et que notre foi languissante ne s'élève guère au-dessus des objets passagers de ce monde. Eh bien! il faut penser aujourd'hui à ce ciel où nous sommes attendus; il faut oublier un instant notre exil pour songer à la céleste patrie, et, au milieu de cette vie de douleur, chercher un remède dans la jouissance anticipée des douceurs du paradis.

Mais que pourrai-je vous dire de cette vie ineffable, de ces torrents de délices qui ne peuvent être bien compris que par ceux qui les goûtent? Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris la grandeur des biens que Dieu a préparés à ceux qui l'ai-

ment, comment vous les mettrai-je sous les yeux et de quelles expressions me servirai-je pour vous faire comprendre ces biens véritablement incompréhensibles?

Mais au moins est-il bon de sentir qu'on ne peut rien penser ni rien dire qui en approche. Ce que je vous dirai servira à vous faire entrevoir quels sont ces grands biens; ce que je ne vous dirai pas, ce que je ne pourrai vous dire, servira à vous faire comprendre qu'ils sont infiniment au-dessus de nos pensées. En quoi consiste-t-il donc le bonheur des saints dans le ciel? Le voici. Ils sont heureux d'abord, par la possession de Dieu, qui comble leurs désirs; ils sont heureux ensuite par le souvenir des actions qu'ils ont faites sur la terre. Tel sera, chrétiens, le sujet et le partage de ce discours. 1

Esprit divin, promis par la Vérité même à tous ceux qui vous cherchent, mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui. O Esprit-Saint, soyez vous-même tout en tous; dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment; en moi, la force, l'onction, la lumière. Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

O Israël, que votre possession est riche, dit un prophète! (*Num., XXIV, 5.*) Fidèles serviteurs de Dieu, que votre portion est excellente! que votre récompense dans le ciel sera grande, puisqu'elle ne sera rien moins que la possession de Dieu même!

C'est ce que Dieu promet autrefois à Abraham, et en sa personne à tous ceux qui seraient les imitateurs de sa foi. *Abraham*, lui dit-il, *ne craignez point, je suis votre protecteur et votre récompense, récompense infiniment grande: « Mervez tua magna nimis. »* (*Gen., XV, 1.*) Comme s'il lui disait, et il le lui dit en effet: Abraham, mon fidèle serviteur, tu as tout quitté pour l'amour de moi, je veux te récompenser; mais quelle penses-tu que sera ta récompense? Jette les yeux en Orient et en Occident, vers le Septentrion et le Midi, tu vois ces vastes pays, je te les donne (*Gen., XIII, 14, 15*); mais ce n'est point encore là ta récompense. Regarde le ciel et ses étoiles, compte, si tu le peux, le sable de la mer, ta postérité sera aussi nombreuse; mais ce n'est point encore là ta récompense. (*Gen., XV, 5.*) Vois le monde entier et tout ce qu'il renferme, je puis te le donner; il ne m'a coûté qu'une parole, je t'en rends le maître, mais ce n'est point encore là la récompense que je te prépare. Quelle sera-t-elle donc, ô mon Dieu? *Moi-même*, dit le Seigneur; tu m'as préféré à toute autre chose, je serai moi-même ta récompense; récompense infiniment grande; récompense incompréhensible, ineffable; bien souverain sans lequel nul autre ne peut suffire, mais après lequel il n'y en a plus d'autre à désirer.

Que rien sans Dieu ne puisse suffire pour rendre l'homme heureux, c'est ce que nous apprenons de notre propre cœur, pour peu que nous rentrions en nous-mêmes. Ces dé-

(2) Saint Laurent.

sirs d'un bien infini ; ce vide et ce néant que nous trouvons dans tout autre bien ; cette impossibilité de satisfaire nos désirs, même en multipliant les biens et les satisfactions du dehors ; ce fonds d'inquiétude que nous sentons en nous-mêmes, tant que nous ne possédons point le bien souverain, nous fait assez sentir que nous sommes faits pour le posséder, que nous sommes capables de le posséder et que nous ne pouvons trouver le bonheur que dans sa possession. Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est toujours agité et inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. (S. Aug.)

Ainsi que les plus puissants des rois multiplient leurs richesses, leur puissance, leurs projets, pour multiplier leurs plaisirs ; que, comme Salomon, ils emploient toute leur sagesse pour se procurer ce qu'ils désirent, en tout cela, comme Salomon, ils reconnaîtront qu'il n'y a que vanité. Vanités des vanités, tout est vanité pour l'homme, hors la possession de Dieu et ce qui peut y conduire. Tout le reste peut bien amuser une âme qui est faite pour Dieu ; mais il n'y a que Dieu seul qui la puisse satisfaire.

Ainsi, il est vrai qu'aucun autre bien que Dieu seul ne pourrait satisfaire les saints ni les rendre heureux ; que le ciel, même sans Dieu, ne pourrait les contenter, et c'est ce que nous apprend le Prophète lorsqu'il s'écrie : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre sinon vous ? Ma chair et mon cœur sont tombés en défaillance, ô mon Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.* (Psal. LXXII, 25, 26.)

Cherchez tant qu'il vous plaira ; hors de Dieu il n'est point de bien sans défaut ; tout autre bien est nécessairement imparfait, parce qu'il est fini. Ainsi, les honneurs ont leurs charges et leurs inquiétudes ; les richesses ont leurs embarras et leurs soins ; les plaisirs ont leurs dégoûts ; la beauté est fragile ; la santé a ses interruptions ; la vie aboutit à la mort ; la vertu même a ses faiblesses et ses imperfections. De là vient que les sages ont eu beau chercher sur la terre le vrai bien de l'homme ; ils ont eu beau disputer, ils n'ont pu le trouver ; toutes leurs recherches n'ont abouti qu'à des contestations sans fin et sans fruit. Dieu seul est le vrai bien de l'homme, et c'est dans le ciel qu'il se donne et qu'il devient la possession de ceux qui l'ont aimé sur la terre.

Mais si Dieu est le bien unique sans lequel aucun autre ne peut contenter notre cœur, il est en même temps le bien souverain après lequel il n'y en a plus à désirer. Heureux donc et infiniment heureux ceux qui le possèdent ! Quel bien peut-on désirer qui ne se trouve dans le sein de Dieu ? Est-ce la lumière ? Il en est le Père, dit saint Jacques (I, 17) ; aussi le ciel n'aura-t-il point besoin d'autre lumière, dit saint Jean dans l'Apocalypse (I, 23). *Cette ville heureuse n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil et la lune, parce que*

c'est la lumière de Dieu qui l'éclaire. Lumière bien différente de celle qui éclaire sur la terre les yeux du corps, elle ne sera plus ni suivie d'aucune nuit, ni obscurcie d'aucun nuage. Désirez-vous la sagesse ? Dieu en est la source, et dans le ciel nous la puiserons en Dieu même. C'est dans le sanctuaire éternel du Seigneur que nous verrons cette sagesse admirable, dont les effets nous surprennent et nous ravissent sur la terre. Désirez-vous la sainteté ? Les chérubins et les séraphins louent et adorent la sainteté de Dieu dans le ciel ; nous la louerons avec eux. Devenus pour ainsi dire une même chose avec Dieu, notre sainteté dans le ciel sera en quelque sorte comme la sienne ; c'est-à-dire qu'elle sera parfaite, inaltérable, incapable d'être détruite par le péché ni ternie par aucun défaut. Désirez-vous la beauté ? Quelle beauté, ô mon Dieu, peut être comparée à la vôtre, et qu'est-ce que toute la beauté des créatures, sinon un rayon faible et imparfait de votre beauté souveraine ! Enfin désirez-vous les richesses ? Tous les biens sont à lui, et dans le ciel il nous en a réservé que la rouille ne peut corrompre, et dont les voleurs n'approcheront jamais. Que peut-il donc manquer à celui qui vous possède, ô mon Dieu, que peut-on désirer encore dans cette heureuse possession où vous serez tout à tous, et où nos cœurs trouveront en vous l'accomplissement de tous leurs désirs ?

Oui, chrétiens, c'est Dieu même qui fera dans le ciel la félicité des saints. Il y est leur vie, mais une vie que rien ne peut plus leur enlever ; leur joie, mais une joie que rien ne peut plus troubler ; leur force, mais une force que rien ne peut plus affaiblir ; leur richesse, mais une richesse que rien ne peut plus leur ravir ; leur plaisir, mais un plaisir que rien ne peut plus interrompre ; leur bonheur est un bonheur infini : c'est le bonheur de Dieu même.

Non-seulement les saints posséderont Dieu et il sera leur bonheur, mais ils le posséderont comme il se possède lui-même. Dieu se voit, et il trouve son bonheur dans la vue de ses divines perfections. Nous le verrons, non plus comme sur la terre, à travers des énigmes, et dans les créatures, comme dans un miroir, mais en lui-même, immédiatement et sans voile. *Ici-bas nous ne le connaissons qu'en partie, dit l'Apôtre ; dans le ciel nous le connaissons comme il se connaît* (I Cor., XIII, 12) ; ce qui fait dire à l'apôtre saint Jean que *lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.* (I Joan., III, 2.) Nous le verrons, non plus de loin, comme sur la terre où nous sommes encore voyageurs et éloignés du Seigneur, mais face à face, et nous nous perdrons heureusement dans la contemplation de ses beautés infinies.

Dieu s'aime, et c'est dans cet amour qu'il trouve sa félicité ; nous l'aimerons comme il s'aime lui-même, sans mesure, sans interruption, sans partage, et c'est par ces

douces communications qu'il sera tout à nous, comme nous serons tout à lui. Dieu jouit de lui-même, parce qu'il est son bien; il sera aussi le nôtre, et c'est cette heureuse jouissance de Dieu, qui fera à jamais notre parfaite félicité.

Mais, chrétiens, pour mériter de posséder ainsi notre Dieu, et de trouver le bonheur dans sa possession, il faut commencer à l'aimer dès ce monde; car je ne saurais me persuader qu'un homme qui toute sa vie n'a eu de pensées que pour la terre, n'a songé qu'à s'y bien établir, qu'à y trouver son bonheur; qu'un homme qui a vécu dans l'oubli habituel de son Créateur, qui n'a jamais eu le moindre désir du ciel, et dont toutes les espérances se sont arrêtées au tombeau, je ne saurais, dis-je, me persuader que cet homme se trouvât, au moment de la mort, disposé à jouir des délices du paradis; comment un cœur tout charnel deviendrait-il céleste sans y avoir pensé? Et comment Dieu se trouverait-il tout d'un coup le souverain bien d'une âme qui ne l'a jamais traité qu'avec indifférence? Cela ne se peut concevoir. Excitons donc aujourd'hui notre cœur à l'aimer; chrétiens, nous avons assez donné à l'ingratitude, soyons enfin reconnaissants envers celui de qui nous avons tout reçu. Disons avec saint Augustin: Je vous ai aimée bien tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée bien tard; mais je veux aujourd'hui racheter le temps que j'ai passé sans vous aimer, et je veux commencer sur la terre ce qui doit être mon éternelle occupation dans le ciel.

La possession de Dieu, première cause du bonheur des saints dans le ciel, vous venez de le voir. Le souvenir des actions qu'ils ont faites sur la terre, autre source de félicité pour eux, c'est le sujet de ma seconde partie.

C'est une vérité que la foi nous enseigne, qu'un des plus grands tourments des damnés, dans l'enfer, sera le souvenir des crimes qu'ils auront commis sur la terre, souvenir qui sera toujours présent devant eux, et qui les déchirera comme un ver rongeur pendant toute l'éternité. Mais si les crimes du damné doivent lui servir de bourreaux dans l'enfer, la récompense des bienheureux ne doit-elle pas être dans le souvenir de leurs vertus? Oh! qu'il nous sera doux alors de considérer les bonnes œuvres que nous aurons faites sur la terre! Maintenant nous n'osons, pour ainsi dire, les regarder ces bonnes œuvres, dans la crainte que l'orgueil ne nous en fasse perdre le mérite; mais alors il n'y aura plus ces risques à courir; alors Dieu nous montrera comme dans un miroir tout le bien que nous aurons fait, et cette vue nous remplira d'une consolation ineffable. Jugez, mes frères, jugez du bonheur qu'éprouvent les saints dans le ciel par celui que vous éprouvez vous-mêmes dès ce monde, quand vous avez fait une bonne action. Dites-moi, par exemple, si jamais vous vous êtes trouvés plus heureux que le jour

où vous aviez partagé votre morceau de pain avec un indigent? cette pensée vous remplissait l'âme d'une joie toute céleste. Quel beau jour pour moi, disiez-vous en vous-mêmes! je viens de soulager mon frère, j'ai essuyé ses larmes, il m'a souhaité mille bénédictions, et sans doute le Dieu qui entend la prière du pauvre ne manquera pas de me bénir; mais, mes frères, si pour une seule bonne action, dans cette vallée de larmes, vous ressentez en vous-mêmes un contentement si délicieux, que sera-ce dans le paradis où toutes vos bonnes œuvres seront mises à la fois devant vos yeux? toutes les charités que vous avez exercées, toutes les prières ferventes que vous avez faites, le pardon que vous avez accordé à votre ennemi, cette injure que vous avez oubliée, tout cela est là devant vous comme un parfum composé de mille fleurs agréables; votre cœur s'en réjouira, et personne ne pourra vous enlever cette joie.

Ce n'est pas tout, chrétiens; il y aura encore pour nous, dans le ciel, un souvenir bien agréable, ce sera celui de nos peines et de nos souffrances. Maintenant nous trouvons notre sort malheureux, nous jetons les hauts cris pour la plus petite infortune, et il semble, à nous entendre, que nos douleurs sont insupportables; cela vient de ce qu'ayant peu de foi, nous ne connaissons pas le prix des souffrances; nous voudrions toujours marcher dans un chemin de fleurs, et laisser à Jésus-Christ toutes les épines; mais dans le ciel nous verrons tout ce que les souffrances ont de précieux, et les grands avantages qu'elles procurent, puisque c'est à elles que nous serons redevables de notre entrée dans le ciel. *Lorsqu'une femme, dit Notre-Seigneur, ressent les douleurs de l'enfantement, elle est triste, parce que son heure est venue de souffrir; mais à peine est-elle délivrée, qu'elle ne compte plus pour rien ses souffrances, par la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde.* (Joan., XVI, 21.) Ainsi, en sera-t-il de nous, mes frères, quand nous serons entrés dans le repos éternel. Seigneur, dirons-nous alors, votre apôtre saint Paul avait bien raison de nous dire que les courtes souffrances sur la terre n'avaient aucune proportion avec le poids immense de gloire qui nous était réservé. Nous pensions alors que le paradis nous coûtait trop cher; mais nous voyons bien aujourd'hui, que vous nous l'avez donné pour rien; ah! s'il était possible d'avoir un regret dans le ciel, nous aurions celui de n'avoir pas assez souffert sur la terre!

Enfin, mes frères, il n'y a pas jusqu'au souvenir de nos péchés; qui ne doive être pour nous une source de consolation dans le ciel, lorsque nous penserons à la grande miséricorde de Dieu, qui nous les a pardonnés. Seigneur, dirons-nous encore alors, j'étais bien malheureux de me séparer de vous si facilement par le péché mortel! maudite soit ma malheureuse et criminelle inconséquence, qui m'a fait abandonner tant de

fois un si bon maître ! Mais vous, Seigneur, vous ne vous êtes jamais éloigné de moi. Lorsque, dans ma jeunesse, emporté par la violence des passions, je cherchais mon bonheur dans la jouissance des créatures, vous me suiviez au milieu de mes égarements ; votre miséricorde fidèle volait autour de moi, comme pour me couvrir de ses ailes : *Et circumvolitabat super me, fidelis misericordia tua.* Vous me releviez de mes chutes et j'ignorais que c'était votre main paternelle qui me protégeait de la sorte ; vous répandiez de l'amertume sur mes vains plaisirs, pour me forcer à chercher le bonheur en vous seul ; et lorsque fatigué de ma misère, je me jetais enfin dans vos bras, vous n'aviez plus que des caresses pour ce nouvel enfant prodigue. Vous m'avez, Seigneur, continué votre protection jusque dans la vieillesse la plus reculée. Hélas ! depuis longtemps je m'étais encore éloigné de votre maison et la mort approchait sans que je m'occupasse de rentrer en grâce avec vous. Satisfait de mener une conduite irréprochable devant les hommes, je ne songeais point à devenir irréprochable devant vos yeux, ô mon Dieu ; habile et éclairé sur tout le reste, je marchais en aveugle dans la route du salut ; les biens de la terre allaient échapper à mes faibles mains, que je travaillais encore à faire fortune, et que je songeais à tout, excepté à la grande affaire de mon salut éternel. Mais voilà que tout à coup vous avez parlé à mon cœur, vous lui avez dit : Je suis ton salut, c'est moi seul qui peux te rendre heureux. Et mon cœur a été désabusé, et mes yeux se sont enfin ouverts à la vérité, pour se fermer, bientôt après, aux choses de la terre. Ah ! Seigneur, après tant de miséricorde de votre part, est-ce de trop d'une éternité tout entière pour vous témoigner ma reconnaissance ?

Chrétiens, pensons donc plus souvent au ciel et aux joies ineffables qui nous sont réservées. Ne nous laissons pas aveugler par les biens de ce monde qui finira demain ; que les choses de la terre ne nous empêchent pas d'apercevoir le paradis qui vient après, et qu'il faut absolument gagner. Oui, il y a une éternité de bonheur qui nous attend après la vie ; cette réflexion, bien méditée, ne pourrait-elle pas aujourd'hui nous convertir, comme autrefois elle convertit saint François Xavier ? Vous en savez peut-être l'histoire, mais il est toujours édifiant de la rappeler. François Xavier était un jeune homme plein d'ambition et d'orgueil, qui, tout occupé de ses projets de fortune, négligeait entièrement le soin de son salut. Heureusement il avait pour ami saint Ignace, qui faisait, ainsi que lui, ses études à Paris. Ignace prévoyant tout ce que Xavier pourrait faire de bien s'il était une fois dans la bonne route, entreprit sa conversion, et voici le moyen qu'il mit en usage. Il vint le trouver chez lui, et, après les politesses d'usage, il lui fit compliment sur la brillante réputation qu'il s'était déjà faite dans la capitale ; rien ne pouvait le

flatter davantage. Aussi saint Ignace, profitant de cette bonne disposition, lui demanda quels étaient ses projets, ses vues, ses desirs. Je me propose, reprit le jeune homme d'acquérir des connaissances qui rendront mon nom célèbre, me feront distinguer parmi les autres professeurs, et m'attireront un grand nombre d'élèves. Fort bien, reprit saint Ignace, et après ? Eh ! bien, ces nombreux élèves me mettront à même de gagner promptement une belle fortune, dont je me servirai pour jouir des avantages de la vie et de tous les plaisirs que procure la richesse. Très-bien, dit saint Ignace, et après ? Après, je songerai à me fixer par un établissement avantageux ; je m'unirai à une épouse qui partagera mon bonheur et dont je ferai moi-même la félicité. Fort bien, reprit saint Ignace, et après ? Après, viendra la vieillesse ; quel plaisir pour moi, de me voir entouré d'une nombreuse famille, de me voir pour ainsi dire renaître dans chacun de mes enfants, dont je ferai moi-même l'éducation et auxquels je pourrai laisser une honnête aisance, un riche héritage ? Fort bien, dit saint Ignace, et après ? Eh bien ! après, je ferai comme les autres, et puisque personne, ni pauvre ni riche, ne peut y échapper, je mourrai. Vous mourrez, dit saint Ignace, et après ? Et après ? Ici Xavier demeura muet et interdit, il n'avait jamais poussé ses pensées jusque là. Vous l'ignorez donc, reprit Ignace ? eh bien ! je vais vous l'apprendre ; après, viendra une éternité de bonheur, mais cette heureuse éternité sera la récompense de ceux qui l'auront méritée par de continuels efforts et par la pratique soutenue des vertus chrétiennes. Ah ! mon cher ami, continua-t-il, en se jetant dans ses bras, eh ! que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il le malheur de perdre son âme. (*Matth., XVI, 26.*) Que lui sert-il d'amasser des richesses périssables, s'il laisse échapper la seule qui ne périra jamais ? Il n'en fallut pas davantage ; Xavier se convertit, et, tournant toute son ambition vers des biens plus dignes de lui, il ne songea plus qu'à mériter cette couronne qui ne doit jamais se flétrir.

SERMON VI.

SUR L'ÉTUDE DE LA RELIGION.

Desolatio desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. (Jerem., XII, 11.)

Toute la terre est plongée dans la désolation, parce qu'il n'est personne qui se livre à des réflexions sérieuses.

En sondant les plaies de la société chrétienne, à l'époque où nous vivons, on ne peut manquer de reconnaître que la plus dangereuse de toutes, est cette indifférence pour l'étude de la religion, qui fait que le plus grand nombre des hommes vivent sans s'occuper de leur avenir éternel, et sans songer à autre chose qu'aux intérêts du moment. En vain la raison leur crie qu'il n'est pas possible que l'homme soit sur la terre seulement pour y passer quelques jours

au sein d'une misère qui aboutirait au néant, ils s'obstinent à ne rien voir de plus dans la destinée de l'homme, et à borner toutes leurs espérances à la tombe, où doit un jour descendre leur cadavre.

En vain la voix de leur cœur s'unit au témoignage de la raison, pour leur faire sentir qu'ils sont destinés à un bonheur parfait qu'on ne rencontre pas sur la terre; ils ne comprennent rien à ce langage, ils ne veulent pas voir que cette inquiétude secrète et ce malaise qui tourmentent notre pauvre cœur ici-bas, sont comme une démonstration véritable que nous sommes faits pour Dieu, et qu'en lui seul nous pourrions trouver le repos et le bonheur. *Fecisti nos ad te*, etc.

Ainsi aveuglés par des préventions misérables et par de fausses idées, la plupart des hommes négligent de rechercher la fin pour laquelle ils ont été créés, et les moyens de l'atteindre. Ils sentent bien que la raison ne suffit pas pour les éclairer sur ce point si important, si essentiel. Tous les systèmes enfantés par l'espèce humaine pour expliquer l'homme et sa destinée future, leur paraissent ce qu'ils sont en effet, arbitraires, frivoles et insuffisants. La religion vient alors s'offrir à eux, pour leur donner des lumières plus certaines; mais ils ne veulent pas de ces lumières. Le doute, l'incertitude, l'ignorance leur plaisent davantage, et, au risque de se repentir éternellement de leur négligence, ils laissent de côté l'étude de la religion, et par conséquent ils n'arrivent jamais à la science du salut.

C'est contre ce désordre que je viens élever aujourd'hui la voix, mes frères, en vous entretenant de la nécessité d'étudier la religion, et de nous rendre habiles dans cette science du salut, qui a pour objet de nous montrer notre fin dernière en Dieu, et de nous conduire sûrement jusqu'à lui. Je me propose donc d'établir dans ce discours qu'il faut étudier la religion, ou en d'autres termes la science du salut, avec ardeur d'abord, et ensuite avec piété, c'est-à-dire en joignant la pratique à l'étude. Nous avons besoin d'un secours tout particulier du Seigneur pour traiter un si grave sujet; adressons-nous à ce Dieu qui est appelé le Dieu des sciences : *Deus scientiarum* (I Reg., II, 3), et qui est tout particulièrement celui de la science du salut. Prions par l'entremise de Marie. *Ave...*

Pour donner à l'étude de la religion tout le soin qu'elle mérite, il faut d'abord, mes frères, être bien convaincu de l'excellence de cette étude, et des avantages qui y sont attachés. Car, vous le savez, on ne se porte que faiblement aux choses qui paraissent peu estimables ou peu utiles, et la mesure de notre ardeur dans la poursuite d'un objet, est ordinairement en rapport avec les fruits que nous espérons retirer de sa possession. Or, quelle idée n'aurons-nous pas de cette science de la religion, si nous examinons attentivement et les objets sur les-

quels elle s'exerce, et la fin sublime vers laquelle elle tend? Si surtout nous la comparons aux sciences purement humaines, nous ne tarderons pas à reconnaître sa supériorité et les avantages que nous en retirerons pour notre bonheur.

Il serait facile, mes frères, d'établir ici ce beau parallèle, et, citant à notre tribunal toutes les autres sciences, de montrer la supériorité que la science du salut a sur elles. Mais, obligé de resserrer un discours qui demanderait les plus vastes dimensions, qu'il nous suffise de dire en deux mots, que toutes les sciences humaines, quelque nobles qu'on les suppose, ont pour objet unique et pour fin dernière le sort de l'homme pendant qu'il est sur la terre, et qu'elles ne lui préparent rien au delà, tandis que la science de la religion a d'abord pour objet actuel et secondaire de concourir au bonheur de l'homme ici-bas, en lui apprenant à régler ses passions, à aimer ses semblables et à obéir à son Dieu; mais elle a surtout pour objet principal et pour fin dernière d'assurer à l'homme une condition souverainement heureuse au delà du tombeau, et de le prémunir contre les risques que nécessairement il courrait, en abandonnant au hasard sa destinée dans la vie future. Quelle est donc belle! quelle est donc précieuse la science du salut éternel!

Et cependant, mes frères, quoique son excellence et son utilité nous soient bien démontrées, on ne s'y porte que faiblement et sans ardeur. Jetez en effet, les yeux autour de vous, voyez d'abord les personnes d'une condition pauvre et obscure dans la société; combien parmi elles ne font paraître qu'une froide indifférence pour la science du salut! Combien qui négligent de chercher les moyens de s'en instruire, et cela sous le prétexte spécieux qu'elles ont besoin de tout leur temps pour gagner le pain qui doit les nourrir; comme s'il n'y avait pas chaque semaine un jour dans lequel on peut et on doit s'occuper de la méditation des choses saintes; comme s'il ne suffisait pas d'assister chaque dimanche aux offices et aux instructions de sa paroisse, et de consulter de temps à autre le guide de sa conscience, pour acquérir cette connaissance exacte et ordinaire de la religion, qui doit se trouver dans les simples fidèles, et comme si enfin les personnes les plus pauvres ne perdaient pas le long du jour bien des moments qui leur seraient plus que suffisants, pour s'instruire des vérités qu'elles doivent croire, et des obligations qu'elles doivent remplir.

Mais c'est surtout dans les conditions élevées de la société, que cette froideur pour l'étude de la religion se fait remarquer d'une manière si triste et si déplorable. Qui ne sait, mes frères, que la science du salut est aujourd'hui traitée avec une malheureuse légèreté, qui aboutit presque toujours à l'indifférence, et qui va même quelquefois jusqu'au mépris? On veut tout savoir dans notre siècle, excepté la chose

qu'il importe le plus de connaître; on se vante de n'ignorer de rien, et l'on est assez malheureux pour ignorer Dieu. Les moindres choses, dans la nature, dans les arts, dans la politique, obtiennent une attention sérieuse; et lorsqu'il s'agit de la religion, il semble que l'on soit subitement dépourvu de la faculté de réfléchir. On ne se donne même pas la peine d'examiner ses titres et les caractères de vérité qu'elle porte. On ne veut voir dans ses divins enseignements que des bagatelles et de vaines subtilités indignes d'occuper le temps d'un homme grave, et d'être soumises à un jugement sérieux.

Ah! chrétiens, en voyant ce désordre dans la société actuelle, peut-on ne pas se rappeler ce que nos livres saints rapportent de l'indifférence avec laquelle les riches et les grands de la terre accueillaient, il y a dix-huit cents ans, les premiers prédicateurs de l'Eglise naissante? C'était alors comme aujourd'hui, mes frères; car les hommes se ressemblent toujours dans le fond. Oui, si vous avez lu avec attention les *Actes des Apôtres*, vous avez dû en faire vous-mêmes la remarque. Mais comme cette observation aurait pu échapper à quelqu'un, permettez-moi de vous en rappeler une circonstance des plus saillantes; vous croirez vraiment assister à une scène de notre époque.

Nous lisons que l'apôtre saint Paul, parcourant la province de l'Achaïe en Grèce, prêchait l'Evangile avec un zèle admirable et un succès prodigieux. Les Juifs, irrités contre lui, se saisirent de sa personne et le traînèrent successivement devant le tribunal des divers proconsuls ou gouverneurs de cette province, qui se succédaient alors fort rapidement au pouvoir. Là ils accumulèrent sur lui des accusations capitales, lui reprochant surtout de vouloir faire adorer Dieu contre ce que la loi en avait réglé: *Quia contra legem hic persuadet hominibus colere Deum.* (Act., XVIII, 13.) Pas un de ces gouverneurs ne daigna prêter une attention même légère et médiocre aux faits si graves qui étaient portés à leur connaissance, et ils s'obstinaient tous à ne voir dans ces affaires de religion que des questions de mots et des disputes vaines et frivoles: *Quæstiones de verbo et nominibus.* (Ibid., 15.)

Un jour entre autres, le roi Agrippa et sa sœur, la fameuse Bérénice, étant venus dans cette contrée, Festus qui était alors gouverneur de la province, voulut leur donner le plaisir de voir cet homme extraordinaire, ce Paul dont le nom faisait alors tant de bruit dans toute la Grèce; c'était en effet un spectacle comme un autre. Il fit donc amener Paul devant son tribunal, autour duquel était réunie la cour brillante et nombreuse d'Agrippa. L'Apôtre parut devant cette assemblée, sent et sans autre appui que son innocence et sa puissante parole. Prince, dit alors Festus en s'adressant à Agrippa, voici un homme en qui je n'ai rien trouvé de mal, mais il y avait entre lui

et les Juifs qui me l'amenaient, des disputes sur leurs superstitions, et sur un certain Jésus qui était mort, et dont Paul assure qu'il est vivant: *Et de quodam Jesu defuncto, quem affirmabat Paulus vivere...* (Act., XXV, 19.) En vérité, chrétiens, peut-on s'étonner assez de voir un si grand magistrat, traiter avec tant de légèreté et d'insouciance une affaire de cette importance? car enfin, de quoi s'agit-il? il s'agit de savoir si Paul a tort ou raison de prêcher la résurrection de Jésus-Christ. S'il a tort, il faut le mépriser ou le punir comme un imposteur. S'il a raison, voyez un peu les conséquences de la vérité qu'il annonce. Elles ne vont à rien moins qu'à mettre ses auditeurs dans la nécessité de se convertir. Car si Jésus-Christ est ressuscité véritablement, en témoignage de sa mission divine, il est donc Dieu; s'il est Dieu, on doit donc croire à sa parole, obéir à ses enseignements, et attendre avec confiance l'effet de ses promesses; c'est-à-dire qu'il faut abjurer les erreurs de l'idolâtrie ou du judaïsme, reconnaître la vérité qui est dans ce Jésus, et, en résultat définitif, il faut se faire chrétien.

Voilà jusqu'où les choses devaient aller, si le gouverneur et le roi Agrippa se fussent donné la peine d'examiner la doctrine de Paul. Mais ces illustres personnages, occupés du monde et de leur grandeur, ne daignaient pas même écouter le récit de faits aussi importants et extraordinaires que ceux qui regardaient le Fils de Dieu; car tout cela ne faisait rien à leurs intérêts ni à leurs plaisirs, ni aux affaires du monde.

Et comme le grand Apôtre, sans se laisser abattre ni déconcerter par la froide indifférence de ses auditeurs, s'efforçait de leur développer les vérités de la foi et de les amener malgré eux à la science du salut, Festus l'interrompant tout à coup, lui cria: *Vous êtes fou, Paul, l'étude vous a tourné l'esprit: « Insanis, Paule, multæ te litteræ ad insaniam convertunt. »* (Act., XXVI, 24.) Voyez-vous, chrétiens, l'opinion de ces mondains par rapport à l'étude de la religion? ils ne veulent même pas qu'on les oblige à y penser sérieusement. Satisfaire leur curiosité en voyant et en écoutant un prédicateur extraordinaire, voilà tout ce qu'ils prétendent; mais du moment qu'on veut les conduire plus avant et examiner avec eux le fond des choses, on est fou: quo vous en semble, mes frères? n'est-ce pas là ce que nous voyons et ce que nous entendons chaque jour? Il n'y a absolument qu'à changer les noms, et ces hommes du 1^{er} siècle, dont vous venez d'apprécier l'étrange conduite, seront des hommes du 19^e.

Ah! ne les imitons pas, mes frères, ces hommes indifférents pour la science du salut; imitons plutôt ceux qui ont montré tant d'ardeur pour s'en instruire; et si vous voulez un exemple qui tombe de bien haut, je puis aller vous en chercher un sur le trône; imitez le saint roi David, dans son

zèle pour la loi du Seigneur. Oh! comme il aimait à étudier cette loi sainte! Elle était pour lui plus douce que du miel, plus précieuse que l'or : *Dulciora super mel et favum* (Psal. XVIII, 11) ; il ne se contentait pas d'effleurer légèrement cette étude, mais il s'y appliquait d'une manière consciencieuse et solide. Je méditais, Seigneur, dit-il dans un beau cantique où il a épanché sans mesure ses sentiments d'amour pour la loi de Dieu, *je méditais sur vos commandements, et j'y appliquais toutes les réflexions de mon esprit* : « *Meditabar in mandatis tuis* (Psal. CXVIII, 47) ; » et non content, dit-il ailleurs, de méditer votre loi, je m'efforçais d'en sonder les divines profondeurs ; j'entrais bien avant dans la connaissance de cette religion sainte, qui est vraiment l'œuvre de votre toute-puissance : *Introibo in potentias Domini* (Psal. LXX, 16) ; oui, Seigneur, je suis tellement pénétré du souvenir de vos miséricordes, je suis tellement occupé de tout ce que vous avez fait pour l'homme sur la terre, de tout ce que vous préparez à l'homme dans le ciel, et de tout ce que l'homme doit faire pour entrer dans vos desseins adorables, que cette pensée me suit partout, qu'elle se mêle à toutes mes actions, et qu'on pourrait presque dire que c'est ma seule et unique pensée : *Et memorabor justitiæ tuæ solius*. (Ibid.)

Voilà, mes frères, un bel exemple à suivre dans l'étude de la science du salut. Mais ce n'est point assez d'étudier la religion avec ardeur ; il faut le faire aussi avec piété, c'est-à-dire en joignant la pratique à l'étude, et c'est ce que j'ai maintenant à vous démontrer.

Dans un siècle qui abonde en lumières de tout genre il était naturel, mes frères, qu'il y eût aussi progrès dans ce qui regarde l'étude de la religion ; et ce progrès en effet est incontestable. Jamais peut-être les moyens extérieurs d'acquérir la science du salut n'ont été plus abondants qu'aujourd'hui. Les livres de piété nous arrivent de toutes parts, et ordinairement ils sont lus. Les prédicateurs de l'Évangile, montent très-fréquemment dans la chaire de vérité, et on vient les entendre ; et cependant, mes frères, jamais peut-être la véritable science de la religion n'a été plus rare qu'aujourd'hui. A quoi cela tient-il ? Comment expliquer l'ignorance des chrétiens de nos jours, au milieu des lumières dont ils sont inondés ? Certes, mes frères, si vous rencontriez une personne qui se nourrirait chaque jour en abondance des aliments les plus solides et les mieux préparés, sans cependant jamais sortir d'un état de maigreur et de faiblesse qui présagerait une fin prochaine, n'en concluriez-vous pas aussitôt qu'il y a dans cette personne un vice de constitution qui paralyse l'effet salutaire des aliments dont elle se nourrit ? Mais lorsque nous voyons autour de nous des âmes se nourrir des instructions les plus solides de la religion, sans cependant avoir jamais

autre chose qu'une foi molle et languissante ; lorsque nous les voyons, comme dit saint Paul, étudier toujours, sans jamais arriver à la connaissance de la vérité : *Semper*, etc..., ne devons-nous pas croire aussi qu'il y a dans ces âmes quelque chose qui empêche ou qui gêne les opérations de la grâce divine ?

Oui, mes frères, il le faut croire ; et ce malheureux vice, ne le cherchez pas bien loin, car le voici ; c'est qu'on étudie la religion sans piété et d'une manière entièrement spéculative ; comme on étudierait une science humaine. Ou plutôt, mes frères, c'est trop en dire, car dans la réalité on donne beaucoup moins à la science du salut qu'aux autres sciences. Partout ailleurs on joint la pratique à la théorie ; ici seulement on néglige cette précaution indispensable. La plupart des hommes étudient la religion uniquement pour la connaître, sans se mettre en peine de la pratiquer ; et Dieu qui se plaît à confondre la sagesse des faux sages, les frappe d'impuissance dans cette étude ; et ils marchent comme des aveugles en plein jour : *Ambulabunt ut cæci*. (Soph., I, 17.)

Oui, chrétiens, on étudie trop souvent la religion sans piété, et ainsi, selon l'expression de saint Augustin, on se ferme à soi-même la porte que l'on voulait s'ouvrir. Tous les livres nouveaux qui ont trait à la religion, on veut les lire ; mais c'est plutôt par un sentiment de curiosité toute profane, qu'avec le désir véritable de transporter dans sa conduite chacune des pages qu'on aura lues. Aussi cette lecture passe-t-elle dans l'esprit sans utilité et sans fruit ; c'est de l'eau qui coule sur du marbre. On va aux instructions, mais c'est plutôt pour juger la parole de Dieu, que pour se laisser condamner par elle. On y va comme les Juifs allaient autrefois entendre Jean-Baptiste, cette lumière ardente et luisante, autour de laquelle ils venaient, selon l'expression du Sauveur, se réjouir un instant : *Voluistis ad horam exsultare ad lucem ejus*. (Joan., V, 35) ; mais sans jamais prendre la résolution de devenir meilleurs, et de porter de dignes fruits de pénitence.

Est-il étonnant, après cela, mes frères, qu'on ne fasse aucun progrès dans la science du salut. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous l'enseigne par la bouche des prophètes ; il n'y a qu'une humble et fidèle pratique de la religion qui puisse donner l'intelligence de ses adorables secrets : *Intellectus bonus*, etc... (Psal. CX, 10.) Et le grand Apôtre a fait depuis la même remarque, quand il a dit : qu'il faut être enraciné et fondé dans l'amour de Dieu, pour pouvoir comprendre ce que les saints ont compris : *In charitate radicati*, etc. (Ephes., III, 17.) Et si vous en voulez la preuve, mes frères, jetez vous-mêmes un regard sur la vie des saints. En est-il un seul, je vous le demande, qui ait réussi à comprendre la religion sans la pratiquer ? Non, chrétiens, car il faut pour éclairer l'esprit, commencer par purifier le cœur,

en ledégageant peu à peu de ces passions mauvaises qui plongent notre âme dans les ténèbres et lui dérobent la vue du divin soleil de justice, et si vous voulez en faire l'essai, vous ne pourrez manquer de reconnaître que quelques larmes versées dans la prière aux pieds d'un crucifix, sont bien plus efficaces pour se convaincre de la vérité de la religion que de longs discours tombant sur une âme sèche, froide et mal disposée. Il serait facile, mes frères, de produire ici une nuée de témoins en faveur de la vérité que je prêche. Les saints qui sont au ciel et ceux qui sont encore sur la terre viendraient à l'envi me prêter leur témoignage ; bornons-nous à en citer deux des plus remarquables.

Le premier est celui de saint Cyprien qui, après avoir longtemps vécu dans l'idolâtrie à Carthage, où il enseignait l'éloquence, se convertit et fut depuis évêque de cette même ville. Esprit solide, droit et lumineux, il comprit enfin la frivolité et le néant du paganisme, et chercha la vérité de bonne foi. Un de ses amis, le pieux prêtre Cœcilus, s'offrit à devenir son maître dans la science du salut. Frappé des discours qu'il lui entendait tenir sur l'excellence de la religion chrétienne, il commença à goûter les vérités divines et la sainteté de la morale évangélique. Mais il lui fallait quelque chose de plus que l'étude pour éclaircir ses doutes ; et ce ne fut qu'après qu'il eut abaissé son front superbe sous l'humble joug de Jésus-Christ, et qu'il eut fait cette première démarche qui coûte tant à l'orgueil humain, ce fut alors seulement qu'il put se rendre raison du christianisme qu'il venait d'embrasser. Écoutons-le parler lui-même, dans un ouvrage adressé à un de ses plus intimes amis :

« J'étais dans les ténèbres, dit-il ; je flottais sur la mer orageuse de ce monde, sans connaître la lumière, et sans savoir où fixer mes pas ; je pensais à ce qu'on me disait de la régénération de l'homme par les sacrements, et je trouvais impraticable ce moyen de salut proposé par la bonté divine ; je ne pouvais concevoir comment un homme recevait dans le baptême le principe d'une nouvelle vie ; comment il pouvait quitter dans un instant les habitudes invétérées dans lesquelles il a vieilli, et comment il pouvait renoncer à ses premières inclinations, en restant toujours au milieu des objets qui avaient si longtemps et si puissamment charmé ses sens. Mais aussitôt que les eaux du baptême eurent lavé les taches de mon âme, et que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste vérité, mes difficultés s'évanouirent, mes doutes furent résolus et mes anciennes ténèbres se dissipèrent. Ce que j'avais jugé difficile et impraticable ne me parut plus tel ; et je fus convaincu que je pouvais faire et souffrir ce que j'avais cru auparavant au-dessus des forces de la nature. » Puisse, mes frères, un si bel exemple nous instruire tous et nous déterminer à chercher dans la pratique même de la re-

ligion des preuves de sa vérité ; puisse-je, en vous racontant ce bel exemple, être aujourd'hui prophète de l'avenir de quelqu'un d'entre vous.

A cet exemple si remarquable et si consolant, ajoutons-en un autre qui ne le sera pas moins ; c'est celui de saint Augustin, dont le nom est cher à tous les amis de la vérité, et dont la belle vie n'est inconnue à personne. Vous savez, mes frères, avec quel soin il chercha la vérité au milieu même de ses égarements. Jamais homme peut-être ne la poursuivit d'une manière plus ardente et plus soutenue. « O vérité ! vérité, dit-il lui-même en racontant l'histoire des premières années de sa vie, ô vérité ! combien soupirais-je dès lors vers vous du plus profond de mon âme ! C'était vous seule que je cherchais ; j'avais un besoin immense de vous connaître. J'allais donc çà et là, dans mon indignité, frapper à toutes les portes, mendier chez toutes les sectes religieuses et dans toutes les écoles de philosophie des parcelles de cette vérité, dont j'étais affamé en quelque sorte. »

Mais c'est en vain que ce beau génie se tourmente dans la recherche de la vérité ; c'est en vain qu'il lit avec une si avide curiosité les livres qui peuvent l'instruire, et en particulier nos livres saints eux-mêmes ; c'est en vain qu'il assiste aux prédications d'Ambroise, le plus éloquent et le plus pieux des prédicateurs de son époque ; il lui reste toujours des doutes dans l'esprit. Il entrevoit bien la vérité, mais ce n'est qu'à travers des nuages épais qui ne lui permettent pas d'en jouir complètement. Il lui manque pour cela une chose, une seule chose... la pratique, chrétiens, la pratique humble et fidèle des premiers enseignements de la religion. Aussi, dès qu'il a commencé à devenir meilleur, il devient plus savant dans la science du salut. Les doutes qui agitaient son esprit s'évanouissent à mesure que la piété entre dans son cœur et la régularité dans sa conduite. Dès l'instant où il devient chaste, tempérant, enfin, dès qu'il n'a plus de vices, il se trouve avoir la foi. Cette religion chrétienne qui ne lui apparaissait d'abord que comme une œuvre ténébreuse et énigmatique, se présente à lui sous un jour tout nouveau, et il reconnaît alors, par expérience, une vérité qu'il a depuis enseignée si souvent aux autres, et qu'il a su renfermer dans ces trois mots bien remarquables : Lorsqu'un homme se convertit à Dieu, la religion lui apparaît comme un point lumineux, mais encore enveloppé de quelques ombres : *Apparet nebulosus conversis*. A mesure qu'il avance dans la piété les ombres disparaissent et la lumière augmente : *Sublucet proficientibus*. Et lorsque enfin, vainqueur de toutes ses passions et enrichi des vertus les plus pures, il atteint le sommet de la perfection chrétienne, alors tout devient clair pour lui dans la religion : *Clarumque est perfectis*.

Travaillons donc, mes frères, avec ardeur et avec piété à l'acquisition de la science du salut; et si vous me demandez quel est le maître qui pourra vous l'enseigner, je vous conduirai aux pieds de celui qui est appelé le docteur par excellence, et qui est le seul et unique maître de tous les hommes: *Unus magister omnium Christus.* (I Cor., VIII, 6.) Je vous conduirai à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui a les paroles de la vie éternelle, et qui peut seul nous montrer le chemin de la céleste patrie. Nous irons donc, mes frères, puiser dans ce fleuve de vérité, qui a sa source au plus haut des cieux, et qui a bien voulu couler parmi nous, sur la terre, dans l'obscurité d'une vie ordinaire et commune. Oui, nous irons étudier dans Notre-Seigneur Jésus-Christ les secrets de la sagesse et de la science de Dieu, qui y sont cachés. Instruits par lui, nous n'aurons plus besoin de rien apprendre pour arriver au ciel; cette science de Jésus, et de Jésus crucifié, nous suffira, comme elle suffisait à saint Paul, qui se glorifiait (I Cor., II, 2) de n'en avoir pas d'autre. Venez donc, chrétiens, suivons ce maître adorable dans toutes les chaires où il montera pour nous instruire. Nous irons d'abord chercher des leçons d'humilité et de mépris des biens de la terre, autour de cette petite crèche de Bethléem, où il ouvre, pour ainsi dire, le cours d'instructions qu'il vient apporter au genre humain. Partis de là nous le retrouverons sur la croix, cette chaire sanglante, mais vraiment divine, du haut de laquelle il donne au monde des leçons

sublimes de résignation et de patience. Mais nous irons surtout, mes frères, prendre les leçons du Fils de Dieu aux pieds d'une autre chaire, bien plus admirable encore, et sur laquelle je dois appeler toute votre attention. Cette chaire, dit saint Augustin, ne la cherchez pas autour de vous, mon frère, elle est en vous, elle est dans le lieu le plus intime de votre âme. C'est là que le Verbe divin tient son école; c'est là qu'il fait entendre des vérités que tous ne comprennent pas, mais que les âmes fidèles savent entendre et recueillir avec amour. Prêtez-lui donc toujours une oreille attentive, chrétiens. O vous qui écoutez avec tant de piété et de religion la parole de Dieu, lorsqu'elle tombe de la bouche d'un homme mortel, écoutez avec encore plus de respect et d'attention le maître intérieur qui vous parle lui-même dans le secret du cœur: *Ipsium audite.* Oui, écoutez-le (Matth., XVII, 5); il vous enseignera, non-seulement la science de la religion, mais surtout cette charité qui en est l'âme, et sans laquelle la science pourrait quelquefois devenir dangereuse en nous enflant le cœur d'un vain orgueil: *Scientia inflat.* (I Cor., VIII, 1.) Oui, chrétiens, le Maître adorable auquel je vous adresse vous dirigera d'une manière certaine dans la marche que vous avez à suivre, pour ne pas vous écarter du bel ordre établi par Dieu, et dans lequel se résume la religion tout entière. Ce bel ordre le voici: L'étude doit nous conduire à la science; la science doit nous conduire à la charité, et la charité doit nous ouvrir les portes du ciel. *Amen.*

NOTICE SUR M. LALLIER,

CHANOINE TITULAIRE ET VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE DE SENS.

M. Jean-Pierre-Justin Lallier, chanoine titulaire de Sens depuis 1843, et vicaire général honoraire, est né à Joigny le 21 novembre 1795. Après qu'il eut terminé ses études au lycée Napoléon, à Paris, il fut employé pendant quinze ans dans l'instruction publique soit comme professeur, soit comme principal ou proviseur de collège. Son évêque l'appela ensuite à exercer le

ministère pastoral. Enfin, en 1843, il fut nommé chanoine de Sens, et Mgr de Cosnac voulut qu'il prît part à l'administration du diocèse en qualité de vicaire général, et Mgr Jolly, actuellement archevêque de Sens, l'honora de la même confiance. M. Lallier a prêché des stations en diverses villes du Midi, où ses sermons ont été fort goûtés et ont produit des fruits de bénédiction.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. LALLIER,

CHANOINE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE SENS.

SERMONS

SERMON PREMIER.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Prêché à la cathédrale de Sens, le saint jour de Pâques.

Fidem consoletur futuræ immortalitatis promissio.
(Præf. mort.)

Que la promesse de l'immortalité future console votre foi.

Il est ressuscité ! *Surrexit Deus vere.* C'est le cri d'allégresse qui retentit dans tout le monde chrétien. L'Eglise a dépouillé ses ornements lugubres, ses voiles de deuil et de tristesse; elle s'est revêtue d'éclat et de lumière; elle participe au triomphe de son divin Epoux, et mêle ses hymnes de joie à l'éternel *Alleluia* des cieux. Dans les jours de la pénitence, pour nous humilier, pour nous toucher d'une salutaire componction, elle nous avait rappelé cette sentence prononcée contre un père coupable et toute la suite de ses descendants : *Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.* (Gen., III, 19.) Ses ministres ne nous entretenaient que de sévères et menaçantes vérités : la mort, le jugement, la réprobation des pécheurs. Moi aussi, dans ces jours, je vous ai plus d'une fois attristés par le souvenir de la fragilité humaine, quand je vous ai conduits près du lit des mourants, quand nous sommes descendus ensemble dans ces derniers asiles où reposent les tristes débris de ceux qui ne sont plus; et pesant, pour ainsi dire, dans nos mains la poussière des races évanouies, nous nous sommes écriés ensemble : Qu'est-ce donc que l'homme ? O vanité des vanités ! Voilà donc ce que deviennent la force, la beauté, la richesse, la grandeur !

Aujourd'hui, je viens relever vos courages par le noble et consolant spectacle de votre immortalité. Ce ne sont plus des cendres que je jette sur vos fronts; j'y dépose cette couronne qui convient aux vainqueurs de la mort. Nous étions tombés dans Adam; nous nous relevons en Jésus-Christ. Ce n'est pas que par le péché nos âmes eussent cessé d'être immortelles; mais l'exil se prolongeait au-delà du tombeau; et les plus saints, les plus justes, retenus comme dans une obscure prison, languissaient dans le sein d'Abraham, attendant avec impatience que le Réparateur, par sa mort et par sa résur-

rection, leur ouvrit les portes des cieux. Plus heureux que nos pères de l'ancienne loi, nous entrons dans la pleine jouissance de notre immortalité; et nous pouvons bien nous écrier avec l'Apôtre : *O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?* (I Cor., XV, 55.) Et avec saint Bernard : Que, pour les impies et les pécheurs, ce terme inévitable s'appelle la mort; pour nous, chrétiens, qu'est-ce autre chose qu'une pâque, c'est-à-dire un passage de la nuit de ce siècle à la véritable lumière, et de la vie présente qui n'est qu'une mort, à la solide et immortelle vie (1) ?

L'immortalité de l'âme, la première des vérités après l'existence de Dieu, le fondement de la religion et de la morale; voilà l'important sujet dont je viens vous entretenir. Que l'Esprit divin mette sur mes lèvres l'onction qui persuade et qui touche; et qu'il vous donne, chrétiens, ce cœur docile et bien préparé, où la semence de la parole sacrée tombera comme sur une terre féconde. Et vous, ô Marie, ô ma mère, pendant la douloureuse passion de votre premier-né, nous, les frères de votre Christ et les enfants de votre douleur, nous vous avons suivie, à la trace de son sang, jusqu'à cet autel du Calvaire, où retentit au fond de votre cœur le glaive qui perça la sainte victime; et quand votre âme était plongée dans l'amertume, comme des fils tendres et respectueux, nous avons mêlé nos larmes à vos larmes : maintenant, unissant nos voix au concert des anges et des saints, nous vous félicitons avec eux de ce qu'il est ressuscité selon sa promesse, celui que vous avez mérité de porter dans vos chastes entrailles. Réjouissez-vous donc, reine des cieux : et d'en haut faites couler sur nous, avec les grâces et les lumières du Saint-Esprit, la consolation et la joie. *Regina celi, latere.*

Notre âme est un pur esprit : elle est donc immortelle. Qu'est-ce que la mort ? Ce n'est point l'anéantissement : rien ne s'anéantit; il ne périt pas un atome dans l'univers; tout l'art humain ne saurait détruire un grain de sable; et pour nous faire rentrer dans le néant, il faudrait la même toute-

(1) *Hunc transitum infideles mortem vocant; nos autem fideles quid? nisi pascha.*

puissance qui nous en a tirés. Notre corps, dans le tombeau, se dissout, il est livré à la corruption, il devient un je ne sais quoi, dit Bossuet, qui n'a point de nom; chacune de ses parties retourne aux éléments qui le composent; il change de figure, il subit mille transformations; mais enfin, il n'est pas anéanti; et il demeure tout entier dans cette dispersion, jusqu'au jour où la main qui le créa le relèvera de son humiliation et de sa cendre; et où Dieu, le tirant une seconde fois de la terre, le ranimera d'un souffle réparateur. La mort n'est donc qu'un dérangement et une séparation des parties d'une substance matérielle. Mais l'âme, pure, sans mélange, indivisible et simple comme la pensée, sa fille, placée hors de la sphère des choses corruptibles, ne peut ni s'user, ni s'altérer, ni se dissoudre. Quoi! je sens ce que c'est que l'ordre et la vertu, je m'élève jusqu'à Dieu sur les ailes de la connaissance et de l'amour, et je me croirais inférieur à la terre que je foule aux pieds! Et cette âme, raisonnable et sensible, qui porte, par tant d'admirables facultés, l'empreinte visible de son auteur, pourrait périr, quand la matière, brute, muette, insensible, ne périt pas! Il n'en est pas ainsi. Les invincibles désirs de nos cœurs, le témoignage unanime du genre humain, la justice et la sainteté, la sagesse et la bonté de Dieu nous prouvent l'immortalité de l'âme.

La justice et la sainteté de Dieu! s'il est saint, il doit haïr le mal; s'il est juste, il doit le punir. Mais, s'il n'y avait pas une autre vie, comment expliquer sous un Dieu juste et saint cet étrange scandale du vice triomphant ici-bas et de la vertu persécutée? Trop souvent les pécheurs sont les heureux de la terre; ils vivent dans les délices et l'abondance de tous les biens; ils surprennent jusqu'à cette estime publique, complaisante esclave de la fortune; et leur apparente et inaltérable tranquillité ne finit qu'avec leur carrière. Le juste est trop souvent méconnu; calomnié, comme Joseph; jeté, comme Daniel, dans la fosse aux lions; poursuivi, comme David, par les malédictions de Séméi; livré, comme Job, à l'ignominie et à la douleur; est-il donc si rare qu'il monte même sur l'échafaud? Sa vie s'est écoulée dans le travail et dans les pleurs. Dieu s'est-il donc déclaré en faveur des méchants? Sont-ils les enfants chéris de sa providence? Les dons de celui qui est saint sont-ils le prix du crime? Et celui qui est la justice même n'a-t-il de récompense que pour la perversité? Plus je rentre en moi, dit un écrivain trop célèbre, et j'emprunte ses paroles pour faire servir les sophistes au triomphe de la vérité; plus je me consulte, et plus je lis ces mots gravés dans mon âme: Sois juste, et tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état actuel des choses: le méchant triomphe, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous, lorsque cette attente est frustrée! La conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en

gémissant: Tu m'as trompée. Je t'ai trompée, téméraire! Qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O chrétien, ô mon fils, ne borne point ton espoir et ta gloire aux choses de la terre. Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre! Et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite et le salaire avant le travail. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que l'on couronne les vainqueurs de nos jeux sacrés, c'est après qu'ils l'ont parcourue. Et vous, de l'inégale distribution des biens et des maux ici-bas, et de cette iniquité apparente, concluez que le temps de cette vie mortelle n'est qu'un temps d'épreuves, un passage à une meilleure vie où tout sera réparé. Nous courons maintenant dans la lice, dit l'Apôtre; c'est au terme, dans le lointain, que nous apparaît la couronne. (I Cor., IX, 24; Hebr., XI, 13.) Dieu jugera les bons et les méchants; et chaque chose alors sera à sa place: «*Justum et impium judicabit Deus; et tempus omnis rei tunc erit.*» (Eccle., III, 17.)

La sagesse et la bonté de Dieu! Un législateur sage doit donner à ses lois une sanction qui les fasse respecter. Il établit donc des récompenses pour ceux qui les observent, des châtiments contre ceux qui les enfreignent. Le Dieu par qui règnent les rois aurait-il été moins sage que les chefs et les conducteurs des nations? N'aurait-il établi aucune peine contre les violateurs, aucun prix pour les zélés observateurs de cette loi qu'il a écrite dans nos consciences, et qui ordonne le bien et défend le mal? Est-ce sur la terre qu'il a dressé le tribunal de sa souveraine justice? Naboth périt, Achab triomphe. Et n'est-ce pas quelquefois à ses ennemis que le Très-Haut livre les sceptres et les royaumes, comme des présents de peu de prix? Patient, parce qu'il est éternel, il leur prodigue en passant ces récompenses, vaines comme les rares et imparfaites vertus qui surnagent çà et là sur l'abîme de leurs forfaits. C'est à ses serviteurs et à ses amis qu'il réserve ce qu'un œil mortel n'a pas vu, ce qu'une oreille mortelle n'a pas entendu, ce qu'un cœur mortel ne peut comprendre, ces biens immortels comme eux, infinis comme lui-même. C'est cette ferme confiance en la sagesse du divin législateur, cet espoir en ses promesses qui ne trompent pas, c'est cette certitude qui soutient le fidèle dans les mauvais pas de son pèlerinage, qui encourageaient les pénitents dans leurs austérités, qui inspiraient aux martyrs leur inébranlable fierté, qui les enivraient d'une sainte joie, quand, broyés sous la dent des bêtes ou assis comme des triomphateurs sur les chaises brûlantes, ils se riaient de leurs bourreaux. Dieu est sage, s'écriaient-ils; que Dieu voie et qu'il juge. S'il ne punit pas et ne récompense pas toujours en cette vie, il y en aura donc une autre, où il vengera par la perte de ses en-

némis la sainteté de ses décrets outragés, et où il donnera à ses serviteurs le denier de la félicité éternelle.

Mais combien l'anéantissement de l'âme serait-il plus incompatible encore avec la bonté de Dieu ! Quoi ! l'Être souverainement bon nous aurait uniquement créés pour ce triste état de corruption et de misère où nous gémissons ici-bas ! Il serait insensible aux soupirs du pauvre qui espère en lui, aux cris de l'innocent persécuté qui l'appelle à sa défense, au sang de ces milliers de témoins répandu pour sa noble cause, aux prières de ses enfants dépouillés, exilés, mis à mort en haine de son saint nom ! Quoi ! nul d'entre eux ne recevrait le dédommagement de ses maux ! C'en est un assez grand, dira-t-on peut-être, que cette secrète et intime satisfaction de la vertu (2), cette paix inaltérable et qui surpasse tout sentiment ; et elle en jouit dans les chaînes, dans l'exil, au sein même de l'abjection et de la souffrance. Je le veux un instant, et je suppose que la vertu nous rende tout ce qu'elle nous coûte. Cette satisfaction, cette paix, pourront me payer de la douleur, de l'absence, de la perte de mes biens, ou de mes amis, ou de mes proches ; mais me payeront-elles du plus grand des sacrifices que je puisse faire à Dieu et à la vertu, du sacrifice de ma vie, s'il n'existe rien au-delà ? Où est le mortel sur la terre, pour peu qu'il n'ait point dépoñillé tout sentiment d'humanité, qui se repaisse avec plaisir de sang et de larmes ? Est-il un maître, un tyran qui abuse de son pouvoir pour reléguer sans motif ses sujets ou ses esclaves dans un désert aride, inhospitalier, sauvage, où ils traînent avec désespoir leurs jours déplorables, où le faible soit la proie du fort, le juste celle de l'injuste, où les bourreaux et les victimes finissent tous également, sans que ce maître cruel et insensible daigne un instant abaisser sur eux ses regards ? Eh bien ! ce que ne ferait pas un homme qui n'aurait plus rien de l'homme, ce serait l'attribuer à Dieu, quo de nier les réparations futures. Ah ! nous ne sommes point les esclaves d'un maître cruel, mais les enfants du plus tendre père. Nous aimons ceux qui nous aiment, nous faisons du bien à ceux qui nous servent. Que dis-je ? On voit tous les jours des chrétiens rendre le bien pour le mal, répondre aux injures par des bénédictions, aux persécutions par des prières ; et nos martyrs sous les coups des meurtriers n'ouvraient une bouche mourante que pour pardonner en rendant le dernier soupir. Cette bonté, cette miséricorde n'était-elle point placée dans leur cœur par celui qui est la bonté et la miséricorde même ? N'est-ce point par ces sentiments que nous nous élevons jusqu'à notre auteur ? Et le meilleur, le plus pacifique, le plus généreux, le plus doux, n'est-il pas le plus semblable à Dieu ? Confiez-vous donc à la bonté du Père commun ; et attendez, dans la pa-

tience et dans l'amour, qu'il vous ouvre l'entrée de cette patrie où il n'y aura plus de soupirs et de larmes ; et où, cachés dans le secret de sa face et puisant à la source de tous les biens, vous serez rassasiés quand sa gloire vous apparaîtra.

Quelle preuve encore, que le consentement du genre humain ! A-t-on l'idée de ce qui n'existe pas ? Et d'où vient donc cette merveilleuse conformité ? Remontez jusqu'à la naissance des âges, parcourez tous les états, lisez toutes les histoires, écoutez ces voyageurs qui reviennent des îles les plus éloignées, et vous serez convaincus que l'immortalité de l'âme a toujours été, et est toujours la croyance de l'univers. Les Egyptiens en étaient si persuadés, qu'ils appelaient leurs maisons des hôtelleries, et leurs tombeaux des maisons ; qu'ils prenaient un soin tout particulier de leurs morts, et enterraient avec chacun de leurs rois ses ministres et ses esclaves pour le servir encore dans une autre vie : pratique usitée chez bien d'autres peuples anciens, et aujourd'hui même chez plusieurs nations barbares. Ces pyramides, qui ont vaincu le temps, qui ont vu passer à leurs pieds tant de générations, n'étaient-ce point comme des palais immortels, où ces vaines et superbes âmes se flattaient d'étaler encore aux yeux de la postérité leur puissance et leur grandeur ? Et d'où viendrait, dans tous les pays et tous les siècles, ce respect des sépultures, ce culte des tombeaux, ces inscriptions, ces souvenirs, ces titres, ces magnificences de la mort, si l'on ne croyait qu'il reste encore un esprit pour jouir des honneurs rendus à la poussière qu'il anima ? Les Grecs et les Romains n'avaient-ils point leur Tartare pour les impies, leurs champs Elysiens pour les bons ? Nos ancêtres, les Gaulois et les Germains, sacrifiaient leurs prisonniers aux mânes des héros morts pour la patrie, et les restes des légions de Varus ne servirent-ils pas à l'un de ces sanglants sacrifices ? Qui ne connaît cette belle réponse des Scythes à Darius qui leur reprochait de fuir devant lui : Nous ne craignons rien sur la terre, et ne fuyons pas devant toi ; nous errons, selon notre usage, dans nos vastes et paisibles solitudes ; si tu veux nous forcer à combattre, cherche les tombeaux de nos pères, et quand tu les auras trouvés, tu verras, à notre courage pour les défendre, si nous sommes des ennemis redoutables ? Les sauvages eux-mêmes ont ce qu'ils appellent l'asile des âmes, et n'est-ce pas chez eux que la mère croit entendre l'âme de son fils gémissante dans le souffle des zéphirs et le murmure de la colombe, ou croit la voir errante sur les fleurs ? Ainsi, le dogme de l'immortalité, comme plusieurs autres, a pu être altéré ; il a été plus ou moins mêlé de fables, excepté chez le seul peuple que Dieu s'était réservé, et qui avait conservé pure et sans altération la vérité, telle que les patriar-

(2) Ipsa sibi pretium virtus. (Juv.)

ches, l'avaient transmise depuis la naissance du monde, telle que le premier homme l'avait reçue du Créateur. Mais, malgré ce mélange honteux de superstitions et d'erreurs, l'immortalité n'en fut et n'en est pas moins une croyance universelle; et partout, et toujours on a honoré « cette dernière demeure où la plus excellente des créatures attend, dans l'humiliation et le silence de la mort, le réveil de l'éternité. » Cette croyance n'est point un préjugé, car elle est commune à tous les pays et à tous les siècles, malgré la différence de l'éducation et des mœurs; on ne marquera point le temps où elle ait été inventée; elle a commencé avec l'homme. Et comment cette idée si sublime et si opposée aux sens, puisque pour les sens l'homme meurt tout entier comme la bête, eût-elle pu pénétrer dans notre esprit, si Dieu même ne l'y eût gravée?

Une autre preuve que nos destinées ne se bornent pas à la terre, c'est qu'elle ne suffit pas à l'immensité de nos désirs. Pourquoi ne trouvons-nous rien ici-bas où notre cœur puisse se fixer? Si notre existence n'est qu'un point, pourquoi notre pensée embrasse-t-elle l'infini? Pourquoi, par un transport irrésistible, notre cœur s'élance-t-il vers l'avenir? Nous ne sommes point ici dans notre patrie; c'est une terre étrangère où nous recevons en passant, de la nature, un aliment qui ne peut nous rassasier. Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux à leur manière, et ne cherchent point à sortir des bornes où ils sont renfermés. La paix dont ils jouissent semble refusée à leur roi. L'homme seul est sans cesse inquiet. Grand ou petit, riche ou pauvre, il n'est point de mortel qui n'ait versé des pleurs; et du trône à la chaumière, les soupirs se répondent. Nous avons beau multiplier nos jouissances; au sein des richesses, des honneurs, des voluptés, il nous manque toujours quelque chose. Epuisez la coupe des plaisirs, vous trouvez au fond la satiété et l'amertume. La science non plus, ce premier des biens mortels, ne calme pas les maux du cœur; et quelque douceur que l'on goûte à méditer loin des bruits et des agitations du vulgaire, plaisirs purs de l'intelligence, études chéries, vous n'êtes pas encore le bonheur. Et qui ne s'est jamais rencontré dans ces moments de dégoût et d'ennui, où l'on se déplaît à soi-même, et où la vie semble un fardeau? Donnez à l'homme le monde entier; il y aura encore du vide dans son cœur, vide immense et que Dieu seul peut remplir. Le plus sage, le plus puissant, le plus magnifique des rois d'Israël, au milieu de cette pompe qui éblouit ses sujets et attire l'admiration des étrangers, du sein des voluptés qui l'enivrent, parmi le bruit de ses fêtes, dégoûté de tout, s'écrie : Hélas ! tout est vanité. Est-ce là tout? répétait César devenu le maître de l'univers. J'ai été tout, dit en mourant un autre empereur, et tout n'est rien. Pourquoi donc rien de ce qui est périssable et terrestre ne peut-il

vous satisfaire. Ne serait-ce point, ô homme, parce que votre cœur est plus grand que le monde; que, fait pour le ciel, vous ne pouvez trouver ailleurs votre félicité; que, créé pour jouir de Dieu même, tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous !

On éprouve un sentiment douloureux quand on pense qu'il est des hommes assez insensés, assez pervers, assez ennemis d'eux-mêmes et de la dignité de notre nature, pour nier et pour combattre ces vérités consolantes. Au lieu de s'élancer avec nous dans les voies de l'espérance, du bonheur et de la vie, ils voudraient nous entraîner à leur suite dans les régions désolées de la destruction, du désespoir et du néant. Ils refusent d'être immortels ! Ils se réduisent par leur propre choix à ces vils organes, à ce fragile assemblage qui chancelle et se décompose chaque jour. O gloire, en effet, ô grandeur d'âme de l'impie ! Il se vante de n'être que cendre et poussière, *il dit avec fierté à la pourriture : Vous êtes ma mère; aux vers de la tombe : Vous êtes mon père et mes proches : « Putredini dixi : Pater meus es tu ; soror mea et mater mea, vermibus. »* (Job, XVII, 14.) Ah ! l'on peut bien dire de la doctrine du néant, ce que le poète a dit de l'enfer : c'est ici qu'il faut lâcher l'espérance !

Si tout meurt avec le corps, à quoi sert donc la conscience? Les remords sont les déchirements d'un cœur qui craint un juge et une condamnation. Si vous ne craignez rien sur la terre, quel est donc ce juge, et où est donc ce châtiment? L'homme seul se rejette sur le passé, parce qu'il sait qu'on lui demandera compte du passé; il porte des regards inquiets sur l'avenir, parce qu'il sent malgré lui que l'avenir l'intéresse. « Le tigre, dit Châteaubriand, déchire sa proie et dort; l'homme devient homicide, et veille ! »

Si tout meurt avec le corps, de quoi nous sert la liberté? Elle n'est plus qu'un don funeste, propre à rendre plus malheureux quiconque a fait le meilleur choix. La vraie sagesse consistera désormais à sacrifier tout à son propre bonheur; le juste ne sera plus qu'un insensé. Il vaudra mieux être César triomphant sur les ruines de sa patrie, que Caton s'immolant pour elle, ou Socrate buvant la ciguë; et le dernier défenseur de Rome aura eu raison de s'écrier aux champs de Philippes : Vertu, tu n'es qu'un vain nom !

Si tout meurt avec le corps, les doux noms d'enfant, de père, d'époux, dit Massillon, ne sont plus que de vains titres; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos aïeux, une vile poussière; les dernières intentions des mourants, si saintes et si respectées, le son d'une machine qui se dissout; les lois, l'honneur, l'équité, la bonne foi, des préjugés et des erreurs.

Si tout meurt avec le corps, le malheur n'a plus d'espérance, la souffrance plus de consolation. Si j'endure des maux cruels et

sans remède, je mettrais fin à mes jours ; car, retombé dans le néant, je ne serai point puni d'avoir quitté mon poste avant l'ordre du souverain Roi. Aussi, n'a-t-on jamais vu plus de suicides que dans ces derniers temps où le matérialisme a succédé à la foi, à cette foi qui fait le bonheur du chrétien, à cette foi que l'impie a secouée parce que son joug lui paraissait trop pesant, mais hors de laquelle il n'a point trouvé la funeste tranquillité qu'il cherchait. Pauvres infortunés qui mangez ici-bas un pain trempé de vos sueurs et de vos larmes, guerriers autrefois mutilés dans les combats pour la patrie, malades étendus sur votre lit de douleur, vous espériez, et vous étiez soulagés. Je ne sais quelle onction puissante s'échappait de nos tabernacles, pour adoucir les plaies de votre misère. La religion vous disait qu'il est un Père dans les cieux qui veille sur le pauvre et qui console l'affligé ; qu'il est, pour les défenseurs de leurs semblables, une palme dans les cieux, bien préférable à toutes celles de la terre ; qu'il est un remède éternel aux maux du corps, aux maux plus affreux de l'âme ; qu'il est un maître compatissant, prêt à guérir vos blessures, une main secourable déjà tendue pour vous relever et pour essuyer vos larmes. Mais maintenant, poussez des cris, et que vos larmes ne tarissent plus ; une sagesse insensée vient vous dire que tout ce qui vous reste, c'est le néant !

Enfin, si tout meurt avec le corps, nous n'avons donc plus l'espoir de revoir ceux que nous avons aimés ! Nous n'aimions donc en eux qu'un vil assemblage de matière, qu'une maladie pouvait altérer, qu'un souffle pouvait détruire, sujet à mille infirmités, destiné à la pourriture, et devenu la proie des vers ! Ah ! c'est maintenant qu'il faut pleurer : nous les avons perdus tout entiers à la mort du corps. Elles étaient donc vaines, ces consolations de la foi, quand elle nous promettait de les revoir un jour ! Insensé ! Je ne regardais leur mort que comme une absence ; j'avais rêvé le retour, il me semblait qu'ils pouvaient encore me voir et m'entendre ; et le culte de la piété et de l'amour, franchissant les distances et les barrières, établissait entre ce monde visible et ce monde mystérieux où ils sont entrés un commerce sacré de vœux, de souvenirs et de prières ! Ne priez plus sur ces tombeaux, dispersez ces cendres ; l'impiété qui désenchanter tout, qui dessèche et désole les cœurs, vient vous apprendre que ce père chéri, cette mère si tendre, cet ami si fidèle et si sincère, qui ont expiré sur votre sein et entre vos bras, ne sont plus que des ossements arides ou infects, et qu'ils sont à jamais perdus pour vous. Impiété désespérée, ah ! comment peux-tu donc trouver encore des disciples et des partisans ?

Ces hommes barbares et impies, qui ont renversé parmi nous toutes les bases de la morale, étaient donc une fois conséquents

avec eux-mêmes, quand ils ne mettaient point de différence entre les restes de la bête et la dépouille mortelle de l'homme ! Ce fut après les beaux jours des Pascal, des Bossuet, des Fléchier, des Bourdaloue, des Fénelon ; ce fut dans un siècle que l'orgueil philosophique proclamait le siècle des lumières ; après que cette religion divine, bienfaitrice du monde depuis dix-huit cents ans, eut été proscrite et chassée de ses temples, et n'eut plus d'asile que dans le cœur de quelques justes persécutés ; ce fut alors qu'une race perverse et maudite profana les cendres de nos pères, que des tombes sacrées depuis tant de générations furent ouvertes par ces spoliateurs sacrilèges, et que même les restes vénérés des pontifes et des rois qui dormaient à l'ombre des autels, furent indignement arrachés de leur sépultures et jetés au vent.

Des Scythes, des barbares ne voulurent point changer leur pays triste et aride pour un autre plus favorisé de la nature : Car, répondaient-ils, dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous et marchez aux terres étrangères ? Et nous, instruits à l'école des sophistes, et renonçant à ce dogme cher et sacré de l'immortalité de l'âme, au respect de la dignité de l'homme jusque dans les tristes débris de son corps, nous avons renversé les monuments les plus vénérables des âges qui nous ont précédés, nous avons, par la destruction, tout renouvelé autour de nous, dispersé ces touchants souvenirs de l'antiquité qui rendent une terre sacrée, et accumulé des ruines que des siècles ne suffiront pas à réparer !

Cessons de croire que tout notre être soit renfermé sous cette pierre qui couvrira nos cendres. Nous avons droit à une immortalité plus glorieuse et plus désirable que celle que promet le monde à ses héros. Chrétiens, travaillons avec ardeur ; ne nous laissons pas, le prix nous attend à la fin de la course. Ce désir si vif de nous survivre à nous-mêmes et de n'être pas oubliés, désir commun à toutes les conditions, à tous les âges : la religion des tombeaux, la croyance universelle des peuples ; la justice et la sainteté de Dieu, sa sagesse et sa bonté : sont des preuves invincibles de l'immortalité de nos âmes. Ainsi, une seconde vie justifie la Providence, et explique à mon cœur les mouvements qui le remplissent et l'agitent. Il restera toujours vivant en moi, en dépit des sophismes de l'impiété, ce sentiment de l'infini qui m'élève au-dessus des autres êtres et ennoblit ma nature : cette chère et douce espérance repose à jamais dans mon sein. « L'homme serait tout entier mortel ! Non, cette idée dégradante n'est point faite pour fructifier sur la terre. Il faut laisser au tombeau ses charmes, à l'amitié ses espérances, au crime ses remords, à l'infortune sa résignation, à la vertu sa confiance. Il faut pouvoir trembler dans la prospérité coupable, » lever les yeux en haut au fort de la tempête, et, en quittant la terre, dire à ceux que l'on a aimés

d'un amour vertueux : la mort nous sépare, l'immortalité nous réunira !

Oui, mon Dieu, vous êtes le Dieu des vivants, et ceux qui ont disparu à nos regards vivent encore devant vous. Quand la nature succombe, la foi nous relève et nous console, en nous montrant au delà de cette nuit le jour, le jour brillant et pur de notre immortalité. Pour vos fidèles, Seigneur, mourir c'est entrer dans la vie ; c'est quitter l'exil pour une patrie désirée ; c'est passer des épreuves et des misères à la félicité et à la gloire, et après que cette triste et fragile demeure de nos corps s'est écroulée, vous nous préparez dans les cieux une habitation éternelle : *Æterna in cœlis habitatio præparatur.*

Chrétiens, cette sainte carrière que nous terminons a été pour vous une source abondante de grâces (2*). C'est l'usage des souverains à leur avènement, de consacrer les prémices de leur autorité par des faveurs et des bienfaits. Le pontife-roi, en montant sur le trône de l'Eglise, vous a ouvert le trésor sacré des indulgences. Ah ! que les bénédictions qu'il a fait descendre sur tous retournent et reposent sur sa tête vénérée !

Elles ont retenti jusqu'à vos oreilles et jusqu'au fond de vos cœurs, ces acclamations de la ville éternelle, ces joies, ces espérances, cet enthousiasme, ces transports de tout un peuple, à l'exaltation de Pie, le saint et le grand. Puisse une si belle aurore être suivie d'un jour encore plus serein et plus radieux ! Comme roi, qu'il fasse le bonheur de ses sujets et relève la gloire du nom romain ; que le ciel épargne à ce cœur si noble et si tendre, ces pièges et ces dangers, cette inconstance et ces cruels retours, qui ont trop souvent signalé les règnes tout d'abord populaires (3). Que les peuples, se confiant en leur souverain, attendent sans impatience les améliorations promises par sa sagesse ; et que ce règne paisible et fortuné soit, entre le pasteur des hommes et son cher troupeau, entre le père et les enfants, un long et continu échange de dévouement et de soins, de reconnaissance et d'amour ! Comme pontife, qu'il étende partout le règne de Jésus-Christ ; que les préjugés et les erreurs de nos frères séparés tombent devant ses vertus ; que l'indifférence se réveille ; et que l'impiété même applaudisse et fléchisse le genou ; qu'il convertisse le cœur des fils aux sentiments et à la foi de leurs pères ; qu'il rallume le feu sacré qui consuma les premiers âges, et que, sous ce pontificat glorieux, la sainte Eglise catholique voie renaître l'éclat et les triomphes de ses plus beaux jours !

Pour vous, fidèles, qui avez profité des indulgences, régénérés en Jésus-Christ, quittes de toute dette envers la divine justice, redevenus ce que vous étiez au sortir des sources sacrées, pareils à des enfants nouveaux-nés, sans ruse et sans malice :

(2*) C'était en 1817, à la fin du jubilé accordé pour l'exaltation de Pie IX.

Quasi modo geniti infantes, sine dolo (I Petr., II, 2), persévérez, croissez en perfection et en sainteté. Que la résurrection de votre Sauveur soit le gage et le modèle de la vôtre : car, comme Jésus ressuscité ne meurt plus, ainsi réconciliés avec Dieu et ressuscités par sa grâce, ne retombez plus dans la triste mort du péché. Détachez-vous de vous-mêmes ; dédaignez tout ce qui périt et qui passe, n'ayez de goût que pour les choses du ciel, ne cherchez que le ciel où Jésus-Christ siège et règne à la droite de son Père, et marchez jusqu'à la fin sur les pas de Jésus, pauvre, petit, humilié, souffrant, crucifié, pour mériter de ressusciter un jour et de régner avec Jésus glorieux, exalté, triomphant et immortel ! Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA CONVERSION.

Prêché pendant le carême de 1834.

*Omnes peccaverunt, et egent gloria Dei. (Rom., III, 23.)
Ils ont tous péché ; ils ont tous besoin que Dieu glorifie en eux ses miséricordes.*

Oui, mes frères, elle s'accomplit sous nos yeux, cette parole du Sauveur : *Quand je reviendrai sur la terre, pensez-vous que j'y trouve encore de la foi ?* (Luc., XVIII, 8.) Ce flambeau divin ne jette plus parmi nous que de mourantes lueurs, et la charité même, feu sacré, feu pur et qu'un Dieu avait allumé parmi les mortels, est refroidie et presque éteinte. Ce précieux dépôt de la religion, que nous avons reçu de nos pères, sommes-nous sûrs de le transmettre à ceux qui nous succéderont ? Toute chair a corrompu sa voie ; il n'est point de condition, point d'état, point d'âge qui n'ait péché. Les enfants, presque au sortir du berceau, n'aperçoivent plus que des scandales, n'entendent plus que des blasphèmes. Ce n'est plus cette sainte et chrétienne sollicitude, qui les gardait comme un trésor, et qui les retenait sous les ailes d'un père attentif et d'une mère vigilante : et avec quelle tendre et profonde compassion je vois ces faibles agneaux errant sur nos places publiques, exposés à des loups cruels, prêts à ravir leur innocence, livrés à eux-mêmes, à leur ignorante simplicité, et à toute l'influence de ces exemples mauvais, qui débordent, et nous inondent comme un torrent ! Au lieu de cette candeur ingénue, de cette touchante naïveté, ornements de cet âge, la dureté de leur siècle semble empreinte sur leurs fronts. Ils croissent, hélas ! parmi nos vices ; et petits par les années, ils sont déjà grands par la science du mal. *Tantuli infantes et tanti peccatores !* La jeunesse se est superbe et dissolue ; elle boit à longs traits dans la coupe empoisonnée des plaisirs : elle fuit ce qui est sérieux et utile ; elle n'adore plus dans nos temples ; séduite par de rians fantômes, nos vérités lui paraissent tristes et dures ; et le Dieu de la croix n'est plus son Dieu. L'âge mûr n'est occupé que des vils intérêts de l'ambition ou de la cu-

(3) On sait ce qui est arrivé l'année suivante.

pidité. C'est donc en vain, ô hommes, que le Dieu qui vous créa, releva vers le ciel vos regards et vos pensées (3*); appesantis et courbés vers la terre, épris des objets périssables, vous négligez la grande et unique affaire, le salut! Vous dédaignez les vrais biens, et l'éclat de ce royaume qui ne finira jamais. La vieillesse même a cessé d'être grave et sensée; elle oublie que des cheveux blancs sont une couronne de gloire. quand à l'expérience et à cette magistrature des années se joint l'autorité des vertus; elle se complait dans le souvenir de ses anciennes illusions et des rêves de ses beaux jours; et ces voyageurs haletants et fatigués, déjà tout près du terme, ne s'arrêtent pas un instant pour considérer cet autre monde où ils vont entrer. Ils enseignent à ceux qui les suivent la route où eux-mêmes se sont perdus; et ils semblent ne prolonger leur carrière que pour ajouter au compte redoutable qu'il leur faudra bientôt rendre. C'est ainsi que *tous ont péché; tous ont besoin que Dieu fasse éclater en eux ses miséricordes.*

Tandis qu'il y a tant de pécheurs, pourquoi donc vois-je si peu de pénitents? Sans doute, parmi ceux qui vivent mal, il en est peu d'assez impies, d'assez désespérés pour braver les vengeances célestes, renoncer à leur salut, et consentir à la perte éternelle de leurs âmes, ou pour nier cet avenir et n'aspirer qu'au néant, ou même pour en douter, et tenter au hasard ce grand événement. La plupart admettent les vérités saintes; seulement, ils en détournent leurs yeux et leur esprit. Ils ne disent pas, avec l'affreuse sécurité de l'athée: Je ne crains rien! Non, ils souhaitent de finir un jour dans la paix du Seigneur; ils s'écrient volontiers avec le prophète (*Num., XXIII, 10*): Puissé-je mourir de la mort des justes! Mais ils ne vivent pas comme les justes, et la saison de la vertu n'arrive jamais pour eux. Découragés à l'aspect des âpres et rudes sentiers de la pénitence, captifs dans les liens d'une longue habitude, courbés peut-être sous le poids de la honte, ou effrayés par le nombre et l'énormité de leurs fautes, ils hésitent, ils attendent, ils remettent au lendemain, ils diffèrent sans cesse l'important et nécessaire ouvrage de leur conversion. Ce sont ces craintes et ces prétextes que j'essaie de détruire. Grand Dieu, touchez leur cœur, pendant que ma voix frappera leurs oreilles. Montrez-leur combien ces délais sont funestes et dangereux; faites-leur comprendre que ces frayeurs outragent vos miséricordes; que la haute est dans le crime, et non dans l'aveu qui le répare; et que c'est dans une prompte et entière réconciliation avec vous, qu'ils trouveront la paix, l'espérance et le vrai bonheur.

Il en est, chrétiens, des maladies de l'âme comme de celles du corps; elles exigent beaucoup de soins, de remèdes, et une longue convalescence. Mais enfin on en peut

guérir; et quelles que soient les difficultés et les obstacles, il ne nous faut que de la bonne volonté pour vaincre. Dans notre chute, la liberté a été blessée et affaiblie; elle n'est point morte; nous restons entre les mains de notre conseil, et il n'est jamais impossible de dompter son cœur et ses sens. *Appetitus tuus erit sub te. (Gen., IV, 7.)* Quoi! dans les ténèbres et les erreurs des siècles païens, il s'est trouvé des sages qui, par les seules lumières de la raison, les seules forces de la nature, ont triomphé des passions les plus violentes, et se sont élevés aux plus sublimes vertus! Et vous, aidés du secours de la grâce, éclairés des vives lumières de la foi; vous, animés par l'espoir des récompenses les plus magnifiques, réprimés par la menace des plus terribles châtimens, vous ne pourrez point par amour ou par crainte de votre Dieu ce qu'ils ont pu par le seul respect d'eux-mêmes! La sagesse humaine aurait-elle donc plus d'efficace et plus d'empire que la divine morale de Jésus-Christ? Ah! que d'exemples vous condamnent! Levez les yeux; contemplez ces fils d'Adam, devenus les fils du Très-Haut; exposés, pendant leur vie mortelle, aux mêmes pièges et aux mêmes dangers que vous; faibles et même pécheurs comme vous; sujets, comme vous, à toutes les tentations et à toutes les misères de l'âme, mais victorieux par l'effort d'une ferme et généreuse volonté; vos amis, vos concitoyens, vos frères, qui vous ont précédés et vous montrent d'en haut le chemin vers la patrie: éclatante nuée de témoins, suspendue au-dessus de vos têtes! Leur triomphe ne vous encourage-t-il pas? Et ne pouvez-vous pas ce que tant d'autres ont pu, dans toutes les conditions, tous les âges, toutes les situations de la vie? Vous ne pouvez pas, dites-vous! Et moi, je vous demande si vous avez seulement essayé. Où sont vos combats et vos sacrifices? Avez-vous écarté les occasions du mal, les périls qui vous pressent, les exemples qui vous entraînent, les séduisantes images qui vous enflamment? Avez-vous imposé à des sens rebelles le joug d'une étroite tempérance? Avez-vous travaillé comme Paul? Avez-vous fui comme Antoine? Avez-vous, avec Pierre et Madeleine, gémi et pleuré? Comme Jérôme, poursuivi jusque dans les sables du désert par la figure des voluptés de Rome; comme Augustin, si longtemps esclave du péché, luttant avec effort contre les habitudes et les souvenirs; avez-vous frappé votre poitrine, crié dans le silence des nuits vers le Dieu des miséricordes et arraché le pardon par de vives et persévérantes prières? Où sont vos œuvres et vos justices? Où sont les torts que vous ayez réparés? Avez-vous mérité, par une tendre compassion pour vos frères malheureux, que le Père commun ait aussi pitié de vous, qui êtes pauvres, languissants, malades aux yeux de la foi? Contents de quel-

(3*) Os homini sublime dedit, cœlumque tueri Jussit... (OVID., *Métam.*, lib. I.)

que effort vain et stérile, pareil à ceux qu'on fait dans un songe (4), vous aspirez au but, et vous n'êtes pas même entrés dans la carrière; vous désirez vaincre et vous n'osez qu'à peine envisager l'ennemi. Vous dites, comme cet ancien pécheur : Demain, demain ! Ne craignez-vous rien des surprises de la mort ? Et que gagnerez-vous par vos délais ? Attendez-vous que les traces des passions soient devenues plus profondes, les images des plaisirs plus ineffaçables et plus importunes, vos habitudes plus pesantes et plus invétérées ? Chaque jour ajoute aux difficultés et au travail. Voulez-vous sérieusement, chrétiens, la réforme de votre cœur et la guérison de votre âme ? Faites déjà ce que vous pouvez, dit un Père, et demandez ce que vous ne pouvez pas encore. Écoutez cette voix intérieure qui parle dans le recueillement de l'esprit et le calme des passions ; faites ce qu'elle vous ordonne, et Dieu vous donnera la victoire. Vous êtes faibles, mais il est fort. Il se tiendra près de vous, et vous ne serez point ébranlés. Vous vous étiez fatigués à fuir loin de lui dans les tristes et arides sentiers du vice : le bon Pasteur vous prendra et vous rapportera sur ses épaules.

Mais les rigueurs et les amertumes de la pénitence vous rebutent ! Votre délicatesse en frémit, votre lâcheté se les exagère. Et que serait-ce donc, si elle s'était maintenue jusqu'à nous, cette discipline des premiers jours ? O siècles de foi, de ferveur et d'austérité ! Quand le diacre avait crié d'une voix terrible : Hors d'ici les injustes, les avarés, les impudiques ; les choses saintes ne sont que pour les saints : chassés du temple, comme autrefois Adam pécheur du paradis, les pénitents se prosternaient sur le seuil de ces portes redoutables, refermées sur eux ; ils gémissaient sous le cilice et sous la cendre ; ils suppliaient les fidèles, dont ils embrassaient les genoux, d'avoir pitié d'eux et d'implorer leur pardon. La pénitence canonique ne distinguait point les rangs ; les princes pécheurs étaient punis comme le peuple ; les riches et les grands, comme les petits et les pauvres.

Théodose est en pleurs ; Ambroise en est la cause ;
J'admire également Ambroise et Théodose.

L'un, pontife intrépide, abaisse le sceptre d'une puissance mortelle sous l'imposante autorité du Roi immortel des siècles ; et l'autre me paraît plus vénérable et plus grand sous le sac de la pénitence que sous la pourpre impériale. Loin qu'il en soit avili, il ne fallait rien de moins que tant de larmes pour effacer la souillure du sang innocent versé par sa fureur ; le peuple sembla redoubler pour lui de respects, quand il vit ce front victorieux humilié jusqu'à la poussière ; et combien le divin Agneau qui s'immole sur nos autels dut paraître plus formidable, quand il tint à ses pieds ce lion enchaîné ! O exemple digne d'une éternelle

mémoire ! C'était alors le péché seul qui dégradait ; et ce n'était que par un sincère et visible repentir que le coupable reprenait son rang dans l'estime des hommes, et sa place dans le cœur de son Dieu ; ce n'était qu'après de dures épreuves, qu'enfin réconcilié et admis au nombre des enfants du Seigneur, il franchissait l'enceinte sacrée, et venait s'asseoir avec ses frères à la table du Père de famille. Quelquefois même, les pénitents ne recevaient qu'à la mort ce Dieu qu'ils avaient offensé ; et ce n'était qu'à la fin de leur pèlerinage, après tant de soupirs, tant d'instances, une si longue attente, qu'on leur accordait ce pain des forts, pour les soutenir dans leur dernier combat, et leur adoucir l'horreur de ce terrible passage. Quelle idée avaient-ils donc de la noirceur et de la malice du péché, des justices et des vengeances d'un Dieu outragé, ces pénitents que saint Jean Climaque nous peint cachés dans des antres obscurs comme indignes de voir le jour, ensevelis dans les sables du désert, chargés des chaînes qu'ils s'étaient imposées à eux-mêmes, comme à des captifs, privés désormais de la sainte liberté des enfants de Dieu ; les joues creusées par leurs larmes ; pâles, desséchés, défigurés par la rigueur de leurs mortifications et de leurs jeûnes, plus semblables à des spectres qu'à des vivants ; et qui, après tant d'années de veilles, de prières, d'expiations, demandaient, en tremblant, à leurs frères rassemblés autour de leur lit de mort : Croyez-vous que le Seigneur daigne enfin nous pardonner ? O jours des Marie et des Zosime, des Paphuce et des Thaïs ! Siècle d'or de la pénitence ! C'est ainsi qu'ils prenaient contre eux-mêmes les intérêts de la souveraine justice ; qu'ils attachaient à la croix une chair coupable ; et de ces membres autrefois profanés par le culte des passions, ils faisaient une hostie vivante et pure, consumée par le feu des austérités en l'honneur du Dieu trois fois saint ! Quel relâchement, grand Dieu ! a succédé à ces excessives et salutaires rigueurs ! Notre peu de foi, le refroidissement de la charité, notre horreur pour la mortification, horreur qui croît avec nos désordres, ont donc obligé l'Eglise de supprimer les pénitences canoniques, « et de renvoyer à la vie future des expiations que nous n'avons plus le courage de subir dans la vie présente. » Imitant son divin auteur, elle n'achève point de rompre le roseau à demi brisé, d'éteindre la mèche qui fume encore : elle nous prodigue les indulgences. Les pécheurs se mêlent aux justes parmi les redoutables mystères, près de l'autel où s'immole l'Agneau sans tache. On exige à peine d'eux une épreuve de quelques jours, des satisfactions disproportionnées et peu dignes de ce nom ; et la réconciliation suit de bien près le repentir. Malgré tant de condescendance, il est, j'en conviens, des conditions indispensables. Il faut renoncer à

(4) V. Ille videtur, et in medio conamine fessi Deficimus... (EX VIRG., *Æneid.*, lib. XII.)

l'iniquité, haïr ce que l'on avait aimé, briser les liens d'une longue et douce servitude, arracher l'œil, couper le pied qui scandalise; il est des séparations douloureuses; il faut mêler du moins ses larmes au sang d'un Dieu crucifié; et apporter à ses pieds ce cœur contrit et humilié, qu'il ne rejette pas. Mais vous qui reculez à l'aspect de la croix, voyez donc aussi l'onction qui l'adoucit, et la main paternelle qui guérit les cœurs brisés et met l'appareil sur leurs blessures. O monde, tes joies insensées, qui troublent les âmes, ont-elles autant de charmes que les pleurs de la componction et de l'amour, versés aux pieds de celui qui console et qui pardonne! Et quand même la pénitence eût gardé sa honte publique et son ancienne sévérité; quand la divine miséricorde n'y mêlerait point tant de douceurs, que sont des souffrances passagères auprès de cette grande alternative des biens ou des maux éternels? O enfants des hommes, que ne faites-vous point pour conserver ce corps qui périt? Veilles, soins, fatigues, remèdes amers, opérations cruelles, vous n'omettez rien. Vous souffrez le fer et le feu. Et encore, est-ce pour ne point mourir? Non, c'est pour mourir un peu plus tard; et traîner quelques instants de plus, malheureuse ruine de vous-mêmes, des jours infirmes et languissants. Et vous seriez sans courage pour sauver votre âme immortelle, et pour épargner à ce corps même les affreux tourments de l'éternité! Ah! puisque tout péché doit être nécessairement puni, et que la pénitence, disent les Pères, est la seule planche de salut après le naufrage, ne vaut-il pas mieux souffrir un peu en cette vie, sous le règne de la miséricorde; que de souffrir beaucoup en l'autre vie, sous le règne de la justice? Ici, les expiations sont libres, méritoires, légères, abrégées, et adoucies par les satisfactions d'un Dieu. Là, elles seront forcées, rigoureuses et longues; on ne nous y fera pas grâce d'un denier, dit Jésus-Christ; et nous ne sortirons point de ces prisons brûlantes que notre dette ne soit entièrement acquittée.

Chrétiens, qui pourrait donc vous arrêter encore? Est-ce la honte? Je sais qu'il est des plaies secrètes et honteuses, d'humiliants souvenirs, qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même, ensevelir dans la nuit du silence et de l'oubli. Il est des aveux pénibles: le front se couvre de rougeur, la langue hésite, la bouche, prête à s'ouvrir, se referme; en vain on soulève ce triste fardeau: il retombe sur le cœur qu'il oppresse. Ah! comment révéler à des yeux étrangers cette lèpre hideuse et infecte, qui nous inspire à nous-mêmes tant de dégoût et tant d'horreur? Mais enfin, aimez-vous donc mieux, pécheur, céler votre mal que d'en guérir? Puisque vous êtes si timide pour l'expiation, pourquoi donc fûtes-vous si hardi pour le péché? Honte funeste, dernière chaîne de ce captif et la plus difficile à rompre, que ne l'avez vous retenu sur le

bord de l'abîme? Chrétien, votre propre estime vous a-t-elle donc été moins chère que celle d'un autre; et dans la solitude, n'étiez-vous pas votre témoin? Mais je me trompe: vous n'avez jamais été seul. Les saints anges, et celui-là surtout qui est chargé de votre garde, vous ont vu avec douleur, et se sont voilés de leurs ailes. Dieu vous a vu; et vous ne vous êtes pas dérobé à celui pour qui les ténèbres sont aussi transparentes que le jour, qui vous suit dans le secret, qui sonde les cœurs et les reins, qui pénètre les plus tortueux replis des consciences; celui qui est vigilant et saint: vigilant, à qui rien n'échappe; saint, qui ne laisse rien impuni. Malheureux! Tu n'a pas tremblé devant ton Dieu, et tu crains les regards d'un homme! Et cet homme, c'est un ami, c'est un père, tout prêt à te consoler, à t'éclairer de ses conseils, à te ranimer par ses exhortations, à te tendre une main secourable, à verser sur tes plaies l'huile et le baume de la charité; un homme dont tu es sûr, qui te plaindra, qui te couvrira du manteau d'une discrétion inviolable. Aimes-tu mieux que ta honte soit révélée aux yeux de l'univers tout entier? Figure-toi d'avance cette assemblée si imposante. Jésus-Christ au milieu des airs, environné des armées célestes; à ses pieds, toutes les tribus, toutes les nations, tous les âges; toi-même en face de ton juge; tous ces regards scrutateurs attachés sur toi, plongeant pour ainsi dire dans ton âme; et tes crimes étalés dans tous leurs détails, toute leur nudité, tout leur opprobre, dans ce grand jour des manifestations, où les coupables ne pourront pas même baisser leurs fronts humiliés; et où ils crieront en vain: Montagnes, tombez sur nous, et dérobez-nous à notre juge. O pécheur, ô mon frère (et ce n'est pas en vain que mon cœur attendri vous donne ce nom), je veux aujourd'hui vous guérir; ne rongissez pas, ne tremblez pas; venez, que je vous cache dans mon sein. Plus vos plaies seront infectes et hideuses, plus nos entrailles seront émuës de compassion; nous mêlerons nos pleurs aux vôtres; nous serrons entre nos mains vos mains souillées; nous gémirons avec vous; nous vous presserons contre nos cœurs; nous porterons avec vous votre fardeau, pour vous le rendre plus léger; comme Moïse, courbés devant Dieu, nous nous interposerons entre vos crimes et sa colère; comme Paul, nous voudrions être anathèmes pour vous sauver. Ah! comment pourrions-nous triompher des fautes de nos frères? Nous y reconnaissons ce fonds secret de corruption, attaché à notre nature et que nous partageons avec eux, et la morsure de ce cruel serpent qui nous a blessés nous-mêmes. Nous y trouvons de quoi nous humilier. Nous aussi, nous sommes pécheurs, obligés comme vous de frapper nos poitrines; nous aussi, nous sommes revêtus de faiblesse et d'infirmité. Ah! nos propres misères nous ont appris à combattre aux vôtres. Grâces

immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu de ce que vous n'avez point confié ce ministère à vos anges. Comment ces pures et sublimes intelligences, si fort élevées au-dessus de nos misères, en écouteraielles le récit, sans l'indignation du zèle et les sévérités de la justice? Mais le prêtre, fût-il aussi pur qu'un ange! Il sait qu'il porte sa vertu dans un vase fragile; il s'humilie, descend, s'abaisse; il dit avec un ancien patriarche : *Quoi que je siège comme un roi sur le trône de mon innocence, mon âme, sensible et tendre, ne respire qu'indulgence et compassion; et le coupable tiré par moi de l'abîme se relève, sèche ses pleurs, et me bénit: Dum sederem quasi rex compatiebatur anima mea; et benedictio perituri super me veniebat. (Job, XXIX, 13)* Faites un salutaire effort; parlez, et vous vous sentirez soulagé; et cette paix, que depuis longtemps vous ne connaissiez pas, vous sera rendue. O vous qui le savez par une douce expérience, dites-lui combien, après une confession bien faite, on se sent heureux et soulagé. *Parce que je me suis tu, s'écriait le Roi-Prophète, mon péché a vieilli dans mes os; le remords a crié contre moi, je me suis tourné et retourné dans mon agitation, et l'épine de ma conscience s'enfonçait et me perçait jour et nuit. Enfin, j'ai déclaré mon péché, je n'ai pas déguisé mon injustice, j'ai dit: Je m'accuserai moi-même, et aussitôt, Seigneur, vous m'avez remis mon impiété. « Dum configitur spina... Dixi: Confitebor adversum me, et tu remisisti impietatem. » (Psal. XXXI, 3-5.)*

Que craignez-vous donc maintenant encore? est-ce la grandeur et la multitude de vos fautes? est-ce la justice et la sainteté de votre Dieu? Chrétiens, vous lui faites injure: Quand vos péchés, dit le Seigneur, seraient plus nombreux que les étoiles du firmament ou que les sables des rivages, je les prendrai, je les renfermerai comme dans un sac, et je les jetterai au plus profond de la mer. Et ailleurs: Quand votre robe d'iniquité serait rouge comme l'écarlate, je vous rendrai blancs comme la neige; je suis, ajoute-t-il, l'infinie miséricorde. C'est là son titre distinctif, c'est le nom dont il est jaloux: il ne s'appelle qu'à regret le vengeur et le terrible. Nous ne sommes plus sous cette loi de servitude qui n'avait que des menaces et ne parlait que de supplices. Le Fils de Dieu, venu parmi nous sous une forme mortelle et sous le doux nom de Sauveur, plein de grâce, de mansuétude et de bonté, Jésus-Christ n'a que des consolations pour les âmes repentantes: Je suis, dit-il, la résurrection et la vie; convertissez-vous et vivez. Sa loi est une loi d'amour. Sous quels touchants symboles il représente sa clémence! c'est l'ami que nos infidélités et nos ingratitude ne lassent jamais; c'est le bon pasteur qui donne sa vie pour son troupeau; c'est, enfants égarés que nous sommes, le tendre père qui nous cherche, qui court au-devant de nous, qui nous embrasse; encore tout hideux et tout défigurés de nos souil-

lures. à peine nous sommes-nous écriés: Mon Père, j'ai péché! et déjà il nous a convertis de ses vertus et de ses mérites; il nous a rendu la robe d'innocence, l'anneau précieux, *Stolam primam, annulum (Luc., XV, 22)*, signe de l'adoption et gage des promesses; il conduit ce fils retrouvé à la table des élus, et lui donne une nourriture céleste pour réparer ses forces; il l'enivre de ce vin délicieux qui convient aux âmes pures. Non, la tendresse paternelle ne peint pas assez la sienne. Il se compare à une mère: Une femme, une mère abandonnera-t-elle l'enfant qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a mis au monde avec douleur, qu'elle a nourri de son lait et de sa substance? Eh bien! quand une mère pourrait abandonner son enfant, pour moi, ô Israël! enfant de ma douleur et de mes larmes, je ne vous abandonnerai jamais. O amour, que toutes nos paroles ne sauraient exprimer! Pécheurs, voilà celui que vous craignez tant; pécheurs, voilà celui que vous avez tant outragé! Contemplez-le dans les jours de sa vie mortelle: Il passe en faisant le bien; il répond aux outrages par des bénédictions, aux blasphèmes par des prières; il donne au traître même qui l'a vendu le doux nom d'ami; il se tait quand on le frappe; il prie pour ses persécuteurs et ses bourreaux; il guérit toutes les infirmités, il a un charme pour toutes les douleurs; c'est le vrai père des pauvres, l'ami de tous les malheureux; les faibles, les opprimés, les malades, tout ce qui souffre, tout ce qui gémit, tout ce qui pleure accourt à lui comme à la source de toute consolation et de toute grâce. A-t-il jamais rebuté les plus grands coupables? Et pour les rassembler tous en un seul exemple, voyez cette femme délivrée de sept démons, c'est-à-dire de la multitude des vices: elle vient, le cœur plein d'amertume; elle répand des parfums sur les pieds de son Sauveur, elle les arrose de ses larmes, elle les essuie de ses cheveux épars, elle y imprime d'humbles et ardents baisers, elle ne craint pas la confusion d'un aveu public, elle rend témoins de son repentir ceux qui le furent de ses désordres. Le superbe et hypocrite pharisien eût méprisé cette pécheresse, il l'eût reponssée avec dureté, il eût craint d'être souillé de son souffle impur. Celui qui est le saint et le juste est aussi le doux et l'humble de cœur; il la relève, il lui pardonne: Ma fille, votre foi vous a sauvée. Etes-vous plus coupables qu'elle? l'êtes-vous plus que ce malfaiteur à qui Jésus expirant ouvre le royaume des cieux? plus que les Juifs qui l'ont crucifié; plus que ce soldat qui, le perçant après sa mort, fit jaillir de ce cœur sacré, avec l'eau et le sang, les intarissables trésors de la miséricorde et de la bonté? Il suffit au centurion, qui présidait à ce supplice, de s'en retourner en frappant sa poitrine; et Judas, l'affreux Judas lui-même, s'il fût venu, implorant son pardon, se jeter aux pieds du maître qu'il avait livré, ce sang, qui a sauvé le monde, eût coulé sur lui et l'eût sauvé! Ah! quel-

que crime que vous ayez commis, le désespoir serait le plus grand de tous. Un Dieu, votre Dieu, souffrant et mourant pour vous, vous attend et vous appelle ; il vous poursuit, vous presse, vous attire ; il ne demande qu'un regret sincère, un humble aveu, et à ce prix il oublie tout, il pardonne tout.

Voici le temps favorable : c'est le saint temps où nous sommes, ces jours de grâce, d'expiation et de salut. Déjà l'étendard de la croix est déployé, l'Agneau pascal s'immole, Jésus-Christ vous invite au festin sacré : Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. Vous d'abord, que mon divin maître a tant aimés ; vous surtout que le zèle et les instructions multipliées de vos pasteurs préparent à la plus auguste et la plus importante action de votre vie ; enfants, autrefois la joie et la consolation de l'Eglise, aujourd'hui l'objet de ses plus vives inquiétudes, et peut-être hélas ! sa plaie la plus sensible et la plus profonde : si le cruel ennemi des âmes a déjà étendu sur vous son fatal et rigoureux empire ; si l'innocence de votre baptême a déjà fait un triste naufrage ; secouez un joug détesté, fuyez l'écueil des amitiés criminelles qui vous ont perdus ; hâtez-vous de reprendre le service du plus doux et du plus généreux des maîtres, dans cet âge que le Seigneur préfère et qu'il comble de ses bénédictions les plus abondantes : âge heureux, où le vice n'a pas encore jeté de profondes racines, et où la vertu est plus facile et plus aimable.

Et vous, qui êtes dans la force de l'âge ou dans l'ardeur de la jeunesse, non, vous n'êtes point heureux dans vos plaisirs ; de cette source délicieuse, comme dit le poète (5), il sort je ne sais quoi d'amer, qui vous tourmente sur ces fleurs mêmes où repose votre mollesse. Ce trouble de votre raison, cet obscurcissement de votre intelligence, cette aversion pour tout ce qui est sérieux, ce mépris pour tout ce qui est honnête, et, ce qui vous touchera peut-être davantage, cette ruine de votre fortune, de vos espérances ou de votre santé : ne sont-ce point les fruits amers que les passions ont produits pour vous ! N'y a-t-il jamais eu d'instant où vous ayez rongé de vous-mêmes ? votre conscience n'a-t-elle jamais élevé ses crois accusateurs ? Quittez ces routes trompeuses ; changez les joies enivrantes de la volupté contre ces douces et innocentes joies que la religion autorise, et dont le souvenir n'est pas un remords ; réjouissez-vous dans le Seigneur. Et vous, usés dans des jours mauvais, ayez pitié de votre vieillesse ; avertis par vos infirmités, par les rides de votre visage, par le poids de vos langueurs, tristes fantômes, errant sur le bord de vos tombeaux, ah ! ne vous laissez point surprendre. Le jour est pour vous à son déclin, vous touchez à la dernière heure ; n'attendez pas cette nuit où l'on ne peut plus rien : *Ceux qui descendent parmi les morts loueront-ils le Seigneur ?*

« Nunquid mors laudabit te, aut infernus confitebitur tibi ? » (Isa., XXXVIII, 18.) Le silence règne dans la tombe, et le repentir ne pénètre point dans les enfers ! Pécheurs de toutes les conditions et de tous les âges, c'est peut-être aujourd'hui, pour la dernière fois, que celui qui est votre Sauveur, et qui deviendra bientôt votre juge, vous presse, vous appelle et vous exhorte ; n'endurcissez pas vos cœurs ; venez, prosternons-nous, pleurons devant le Dieu qui nous a créés : car il est notre Dieu et nous sommes son peuple. Effaçons nos péchés par nos larmes, lavons-les dans ce sang qui coule de la croix, rachetons-les par de bonnes œuvres ; que la charité, comme une flamme dévorante, achève de consumer toutes nos taches. Uniquement attachés à notre Dieu, ne plaçant qu'en lui notre espoir, indifférents à tout ce qui doit périr, laissant à l'injuste son or, à l'ambitieux ses honneurs, aux âmes vaines des jouissances plus vaines encore ; cherchons notre plaisir dans la vérité, notre richesse dans la piété, notre bonheur dans la vertu, notre gloire dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR L'INCRÉDULITÉ.

Prêché à la cathédrale de Sens, le saint jour de la Pentecôte, l'an 1841.

Beatus vir qui non stetit in via peccatorum, sed in lego Domini voluntas ejus ; erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, et fructum dabit in tempore suo ; non sic impii, non sic ; sed tanquam pulvis quem projecit ventus a facie terræ. (Psal. I, 1, 3, 4.)

Heureux celui qui ne s'est point arrêté dans la voie des méchants, mais dont la volonté est toute dans la loi du Seigneur ; il sera comme le palmier planté près des sources d'eau pure ; il donnera du fruit dans son temps. Il n'en sera pas ainsi des impies ; non, il n'en sera pas ainsi ; ils ressembleront à la poussière que le vent emporte et dissipe.

Le meilleur et le plus tendre des maîtres ne laisse pas ses chers disciples orphelins ; il leur envoie un autre lui-même, son Esprit-Saint consolateur. Enfermés dans la retraite et le silence, ils appelaient de leurs vœux le don sacré qui leur fut promis. Tout à coup un bruit impétueux se fait entendre ; image de cette puissance forte et rapide qui va dissiper tous les nuages, renverser les temples des faux dieux et ensevelir les idoles sous les débris de leurs autels. Les cieux s'ouvrent, des langues de feu descendent sur les apôtres et se reposent sur leurs têtes, emblème de ces flammes intérieures et invisibles, qui rendent les cœurs brûlants et les bouches éloquentes. O prodige ! ces faibles, ces lâches, ces timides, qui tremblaient à la voix d'une servante, qui s'étaient enfuis, dispersés au jour de la détresse et du péril, devenus fermes, intrépides, invincibles, enivrés d'amour, s'élancent et prêchent à cette foule étonnée, qui les entoure, la résurrection et la gloire du Crucifié : ces ignorants parlent tous les langages ; et Pierre, ce pêcheur d'hommes, pour sa première capture, a converti trois mille de ses auditeurs ! Ils se présentent aux princes des prê-

(1) Medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid quod in ipis floribus angat. (LUCRET. Id. IV, 1126.)

tres, aux chets de la Synagogue ; ils leur reprochent hautement leur déicide : repentez-vous, pleurez ; vous avez fait mourir l'auteur de la vie. On les frappe de verges ; ils se réjouissent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour la cause de Jésus-Christ. La Judée n'est plus un assez vaste théâtre pour le zèle qui les dévore.

Oh ! qu'ils ne se doutaient guère, ces césars, ces empereurs, ces maîtres du monde, qu'alors même, du sein de la plus petite, de la plus haïe, de la plus méprisée de leurs provinces, partaient les futurs dominateurs qui devaient les remplacer au Capitole ! Douze pêcheurs, sans lettres, sans crédit, sans pouvoir, armés d'un bâton et d'une croix, conquérants pacifiques, se sont partagé l'univers. Leur voix a retenti du couchant à l'aurore. Le Cénacle avait été l'humble et étroit berceau de l'Eglise naissante ; et voici que cette petite pierre, détachée de la montagne, a frappé aux pieds le colosse du quatrième et du plus grand empire ; elle l'a renversé, et est devenue elle-même cet empire nouveau qui ne connaîtra pas de fin ; et le grain de sénevé, cultivé par les mains des apôtres, arrosé du sang des martyrs, est devenu l'arbre immense qui couvre tout de son ombrage et de ses fertiles rameaux. Quel changement, grand Dieu ! L'Esprit-Saint avait vraiment renouvelé la face de la terre. Du sein de la profonde nuit des erreurs et des vices, ont tout à coup jailli les purs et sacrés rayons des vérités les plus sublimes et des plus héroïques vertus. Les premiers chrétiens ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, mettaient tout en commun, se regardaient comme des frères, et comme les membres d'un seul corps. Quelle douce union, quelle aimable société ! Que de zèle dans les pasteurs ! quelle sainteté dans les pontifes ! quelle pureté dans les vierges ! quelle austérité dans les pénitents ! quelle générosité dans les confesseurs ! quelle intrépidité dans les martyrs ! Les tortures étaient leurs délices, les ignominies leur gloire, l'échafaud leur char de triomphe. Beaux siècles de la foi naissante, qu'êtes-vous devenus ? Quelle froideur, quelle indifférence, que de vices ont succédé à ces vertus, à cette ferveur, à cette piété ! Chrétiens, ne craignez rien pour l'Eglise : elle a des promesses d'immortalité. Que l'orgueil des patriarches grecs détache l'Orient, le Nord va se convertir à la voix des Boniface et des Anicaire. Que le Nord à son tour soit entraîné dans l'apostasie de Luther et de Calvin, un nouveau monde sortira des flots ; et Dieu, de ces races sauvages, de ces pierres brutes et insensibles, fera des enfants d'Abraham. Et si nous aussi, rameaux anciens, nous nous séparions de ce grand arbre, il pousserait de nouveaux rejetons et des branches plus vigoureuses ; et de nouveaux apôtres iraient porter aux îles lointaines et à la jeune Océanie, la civilisation et la foi que répudierait la vieille Europe. L'Eglise, toujours combattue, mais toujours victorieuse.

réparant toujours ses pertes, poursuit jusqu'à la fin des temps sa marche triomphale. Ce n'est que quand elle aura rassemblé tous ses élus, quand le dernier des chrétiens aura rendu le dernier soupir, que sur les débris des mondes écroulés, elle prendra son vol vers les cieux. Mais chacune de ces parties peut se détacher dans le cours des siècles, comme un membre malade, et qui tombe de lui-même. Son pèlerinage sur la terre est laborieux et difficile. Jésus-Christ a été pour elle un époux de sang. Elle est née au pied de la croix ; les tempêtes ont grondé autour de son berceau ; elle a pu dire avec le Prophète : *Mes ennemis m'ont persécutée dès mon enfance : « Expugnaverunt me a juventute mea. »* (Psal. CXXVIII, 1.) Durant plus de trois cents ans elle a vu ses défenseurs périr sous le fer et le feu. A peine échappé aux mains des bourreaux, encore déchirée et toute sanglante, les schismes la divisent, les hérésies la combattent ; chaque siècle enfante son erreur. Et voici qu'à la fin des temps, un fléau, dont les premiers efforts, dont les premiers et faibles bruits frappaient déjà l'oreille attentive du grand évêque de Meaux, un mal, dont les tristes symptômes affligeaient ses derniers regards, l'impiété qui résume toutes les hérésies, produit de nouveaux et de plus funestes ravages, élève une guerre plus cruelle et plus dangereuse. Ce ne sont plus seulement quelques pierres qu'elle s'efforce d'arracher de ce saint et antique édifice, ce sont tous les dogmes ensemble qu'elle veut ensevelir dans une commune ruine. Elle se sert tour à tour de la violence et de la ruse. Le glaive faisait des martyrs ; le respect humain fait des apostats. Sans doute, ce que la foi perd d'un côté, elle le regagne d'un autre. Pareille à l'astre qui luit à nos regards, et qui éclaire successivement toutes les contrées, la foi, cet astre des intelligences, doit parcourir toutes les nations. Mais, hélas ! nous en particulier, ne sommes-nous pas menacés de rentrer dans la nuit ? Ce divin soleil n'est-il point pour nous à son couchant ? La ferveur s'est relâchée, et la charité s'est éteinte. L'impiété, fille de l'ignorance et des passions, a tout obscurci. France, autrefois mère féconde des justes et des saints, êtes-vous donc devenue stérile ? O Eglise gallicane ! ceux qui ont vu vos beaux jours, ces survivants d'un autre âge, ces débris échappés à nos tempêtes, poursuivent en vain de leurs regrets et de leurs vœux cette ombre évanouie et ces glorieux souvenirs. Postérité des justes et des saints, qu'avons-nous fait de l'héritage de nos pères ? Et quel besoin n'aurions-nous pas d'un nouveau secours d'en haut ? Je ne suis rien ; mais soutenu par l'autorité de mon ministère, appuyé sur l'immuable et éternelle vérité, j'essayerai de combattre les ennemis et les déserteurs de la loi, et dans une fête où nous célébrons l'établissement de l'Eglise, il n'est pas hors de propos de vous rattacher à elle, de vous fortifier dans les pieux

sentiments qui vous animent; et en vous montrant la faiblesse, les incertitudes, la folie des incrédules, les lumières, la douce paix, les consolations des fidèles, de vous fournir de nouveaux motifs pour aimer votre religion, et de nouvelles armes pour la défendre.

PREMIER POINT.

L'impie est dédaigneux et superbe; il tourne en dérision ceux qui s'occupent de leur salut: Petites âmes, dit-il, esprits ignorants! Quoi! vous demeurez encore dans votre première simplicité! Et ces vérités qui l'importunent, il les traite de chimères et de fables. Sa parole est fière, et son regard méprisant; il marche la tête levée, jusqu'au moment où il tombera dans la fosse: *Donec fodiatur peccatori fovea.* (Psal. XCIII, 13.) Et qui sont donc le plus souvent ceux qui disputent contre Dieu? Ce sera ce jeune insensé, d'autant plus présomptueux qu'il est plus ignorant; il foule sans curiosité et sans respect ces ruines sacrées qui gardent encore la trace des croyances et des mœurs antiques; il se croit sans doute bien au-dessus de tant de grands hommes, chez qui la sublimité du génie s'alliait à l'honorable simplicité de la foi. Ce sera ce père de famille, incapable de conduire ses affaires et ses enfants, et qui décide en maître sur le ciel et l'éternité. Ce sera peut-être aussi ce vieillard frivole, ancien voyageur sur la terre, qui, près du terme, ne s'arrête pas même un instant pour réfléchir, qui rêve encore des vanités de ce monde, sur le bord de son tombeau. Ah! pourquoi la vieillesse même est-elle donc sans gravité? Comment, grand Dieu! la piété filiale a-t-elle pu consentir à ne voir dans les cendres de ses parents qu'une vile poussière? Et comment la tendresse paternelle a-t-elle pu refuser pour ses enfants le long espoir et les immortelles destinées? Mais qu'ont-ils donc de si excellent et de si supérieur, ces nouveaux Cham, pour insulter à la foi de leurs pères? Qu'ont-ils vu que nous n'ayons vu comme eux? Des objections, renouvelées depuis vingt siècles, et toujours victorieusement repoussées, ramassées dans la poussière des ouvrages oubliés du paganisme et de l'hérésie, rajeunies, j'en conviens, par les efforts et les prestiges du plus séduisant esprit, mais du plus pervers qui fut jamais; de prétendues difficultés, que nous connaissons comme eux, et que nous avons méprisées: voilà l'écueil où ils sont venus se briser. Nous croyons sur la parole même de Dieu, attestée par tant de prodiges, dont plusieurs subsistent encore, attestée par tant de prophéties, dont quelques-unes s'accomplissent sous nos yeux, honorée par les vertus héroïques et presque divine de ses disciples, scellée du sang de tant de martyrs, consacrée par tant de monuments vénérables de bienfaisance et de piété qui ont traversé les âges, crue, respectée, défendue par tout ce que l'univers a produit de plus nobles âmes et de plus sublimes gé-

nies. Mais eux! ils croient sur la parole d'auteurs justement décriés par leurs infamies, par une insigne mauvaise foi, par des vices déshonorants; et comme autrefois les Israélites fléchissaient le genou devant ces veaux d'or que leurs mains avaient érigés, et adoraient en disant: O Israël, voilà vos dieux qui vous ont tiré de l'Égypte et de la maison de servitude. Ainsi ces auteurs pervers, flétris par leurs propres aveux, opprobre de leur pays et de l'humanité, ces docteurs du vice et du mensonge, une génération nouvelle en a fait ses maîtres et ses dieux, elle a applaudi à leurs blasphèmes, elle s'est prosternée devant leurs décisions, et leur dressant des statues et presque des autels: Voilà, s'est-elle écriée, voilà nos dieux qui nous ont affranchis du joug de la religion et de l'esclavage des antiques vertus! Et maintenant, qu'ils nous accusent de crédulité et de confiance aveugle! Je le demande: cette incrédulité, dénuée de toute sanction et de toute preuve, si prompte à adopter les systèmes les plus insensés, les plus contradictoires, les plus ridicules, qu'est-elle autre chose elle-même qu'une crédulité stupide?

Mais je veux que les incrédules aient cherché sérieusement la vérité; qu'ils aient examiné par eux-mêmes; qu'ils aient apporté à cet examen la gravité, la prudence, l'attention, et surtout la sincérité que réclame une question si importante, où il s'agit de l'éternité tout entière; je suppose qu'ils aient discuté avec soin toutes les difficultés, qu'ils aient beaucoup plus longtemps réfléchi, mûrement jugé. Avec tout leur esprit, toute leur science, tous leurs talents, et, si l'on veut, toute la puissance et tout l'éclat de leur génie, sont-ils bien sûrs qu'il n'y ait pas un autre monde, que l'Être souverain n'exige rien de ses créatures, qu'il ne leur ait donné aucune loi; que la pensée soit matérielle, que nous devions mourir tout entiers, et qu'il n'y ait dans l'avenir ni châtimens pour le vice, ni récompense pour la vertu? Écartant la foule nombreuse de ceux qui ne pensent point par eux-mêmes et qui suivent comme un troupeau, ce sont les chefs, ce sont les plus doctes et les plus habiles d'entre eux que j'interroge; et je les défie d'aller jamais plus loin que le doute. Que sais-je? ont-ils tous répondu? Que sais-je? c'était la devise de leur fameux Montaigne. Voilà tout ce qui ressort de leurs écrits; voilà le fruit de leurs méditations et de leurs recherches, le dernier résultat de leurs raisonnemens. « Se moquant de tout et ne prouvant rien, c'est l'un d'entre eux (J.-J. Rousseau) qui le déclare, triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur quand ils se défendent; ils n'ont des raisons que pour détruire, et ne savent rien édifier. »

Aussi, quand Dieu, pour mieux les confondre et pour mettre leur folie ou leur impuissance dans tout son jour, les eut rendus pour quelque temps nos dominateurs et nos maîtres, qu'ont-ils substitué à cette religion.

antique et majestueux édifice, soutenue par la main du Très-Haut depuis l'origine du monde? Qu'ont-ils mis à la place des pures et sublimes croyances et du culte saint de leurs aïeux! En vain l'éclatante lumière des vérités révélées brillait depuis dix-huit cents ans, rétrogradant jusqu'à la sombre nuit des siècles païens, ils n'ont rien vu de mieux à mettre sur nos autels, que leur propre raison, sous l'énergique emblème de la licence, comme pour mieux montrer que cette fière raison, une fois séparée de son Dieu, n'est plus que la vile esclave et le jouet de toutes les passions. L'homme s'est donc adoré lui-même; et ainsi s'est vivifiée pour notre honte et notre malheur, la parole de celui qui est homicide et père du mensonge, et qui disait à nos premiers parents : *Vous serez comme des dieux!* (Gen., III, 5.) Armés à la fois de la plume des sophistes et du glaive des persécuteurs, avec les grands mots de tolérance, d'humanité, de fraternité, de liberté, ils ont ramené pour l'Eglise les jours des Dioclétien et des Néron; et rongeant ses vieilles cicatrices, ils ont porté le fer et le feu dans des blessures fermées depuis tant de siècles. Mais ils se sont évanouis dans leurs pensées : la religion leur a survécu; et cette pierre fondamentale, qui est Jésus-Christ, rejetée par eux, est retombée sur leurs têtes, et les a tous écrasés. Les nuages se sont éclaircis; et sur les ruines des puissances ennemies, l'imposante figure de la religion a reparu plus éclatante et plus belle. Que sais-je? dit l'impie. Et en effet, il ne sait rien : il ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni où il va; et cette créature, si prévoyante pour les maux passagers de la vie, ne s'inquiète point de son sort éternel *elle s'endort sur un peut-être*. Pareils à ces victimes stupides, qui, dans les anciens sacrifices, un bandeau sur les yeux, le front orné de guirlandes, s'avançaient, au son des instruments et dans l'appareil de la joie, jusqu'à l'autel où elles tombaient sous le glaive : ainsi parmi les jeux et les plaisirs, au bruit de toutes les passions humaines, ils marchent vers le précipice en fermant les yeux pour ne le point voir. Que sais-je? mais dans cette incertitude, le parti le plus sûr ne doit-il pas l'emporter? Oublions pour un instant cette multitude de preuves où la religion s'appuie, et supposons toutes choses égales. Si c'est vous qui vous trompez, ô mon frère, vous êtes perdu pour toujours; et quel est le cœur si dur qui ne frémit à la seule idée de ces tourments éternels? Si c'est le chrétien qui se trompe, eh bien! il aura vécu dans l'innocence, dans la piété, dans la charité, dans toutes les vertus chères et honorables à notre nature; il aura joui du calme, de la douce paix d'une bonne conscience, des espérances et des consolations de la foi; il se sera abstenu de l'injustice, de la cupidité inquiète, des joies coupables qui troublent le cœur et que la raison toute seule suffirait pour nous interdire; il se sera endormi dans l'attente du prochain réveil, et ses yeux en se fer-

mant auront entrevu l'aurore du jour qui ne finit jamais. Qu'il retombe dans le néant : son erreur n'aura pas d'autre suite, et du moins elle aura fait sa félicité pendant sa vie. Le méchant tombe et ne se relève pas; le juste meurt paisible et consolé. Mais non, le juste ne meurt pas, sa tombe est le berceau de son immortalité, et sa jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle.

L'impie est donc placé dans cette affreuse alternative ou du supplice ou du néant; et il se complaît dans cet état, il ne cherche pas à en sortir. Son examen n'est point impartial : il lit tout ce qui attaque la religion, rien de ce qui la défend et la justifie; il aime, il met sa gloire et son bonheur à se réduire au niveau de la condition des bêtes; et combattant avec une sorte de fureur les vérités les plus consolantes, les plus propres à ennoblir notre nature, il emploie tous ses soins et ses efforts à propager des doctrines qui désenchantent et flétrissent les âmes. Quelle peut donc être la cause d'une si monstrueuse prédilection et d'un choix si désespéré? C'est en quelques-uns l'orgueil, l'amour de la singularité, l'avidité de passer pour un esprit fort, et élevé bien au-dessus du vulgaire. Tandis que les classes pauvres et laborieuses renferment dans leur cœur leurs consolations et leurs espérances, et les entourant d'une barrière sacrée, luttent contre une mauvaise doctrine et les exemples destructeurs, ces prétendus amis du peuple ne craignent rien tant que de lui ressembler; ils rougiraient de penser comme lui, de prier et d'adorer avec lui : comme s'il pouvait y avoir de la honte à soumettre à Dieu sa raison, comme si la nature qu'ils invoquent n'avait pas aussi ses ténèbres; comme si cette philosophie insensée qu'ils professent, n'avait pas à dévorer dans ses systèmes plus d'absurdités que la religion ne renferme de mystères; comme s'il était indigne d'eux de marcher sur les traces des Tertullien, des Origène, des Augustin, des Basile, des Grégoire, des Chrysostome, et plus près de nos jours, des Descartes, des Bossuet, des Fénelon, des Leibnitz, des Euler, et de tant d'autres, illustres précepteurs du genre humain, humbles disciples de la foi! Mais il est une autre cause d'incrédulité, plus répandue et plus active. Je la dirai, chrétiens; j'arracherai à l'impie son bandeau, je révélerai sa plaie secrète et honteuse. C'est de la corruption du cœur que sort, comme d'une source empoisonnée, la malheureuse incrédulité. Ils haïssent la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises. Justes, il vous est bien facile de croire à une religion qui n'a pour vous que des promesses, d'attendre un jugement qui couronnera vos mérites, à une résurrection où vous apparaîtrez brillants de gloire, d'espérer en un Dieu qui s'est dit votre père, et qui n'a pour vous que des bénédictions. Mais comment voulez-vous que ces pécheurs croient volontiers à un Dieu qui le condamne, à une religion qui ne leur montre

à l'avenir que ces flammes vengeresses du vice, et ces lieux de ténèbres et d'horreur, où il y aura des pleurs et des grincements de dents? Il faudrait quitter ces passions qui leur sont chères, briser ces liens de fleurs qui les enchaînent, renoncer à ces longnes et voluptueuses habitudes. Mais qu'il change ces plaisirs en pénitence, s'éloigner des ris, des chants, des embrasements de leurs sirènes. pour se ranger, chastes et mortifiés, sous le triste étendard de la croix! c'est un effort trop pénible : ils veulent être heureux à leur manière, et ils courent les risques de la vie future. Qui en est revenu? disent-ils; et là-dessus, ils se rassurent, et pour étouffer leurs craintes et leurs remords, ils tâchent de se persuader à eux-mêmes et de persuader aux autres, qu'il n'y a ni juge suprême, ni avenir. Tout occupés des vils intérêts de la terre, ils ne regardent plus le ciel. Plongés dans les plaisirs plus vils encore de la chair et des sens, ils éteignent dans cette boue la lumière de l'esprit et les nobles instincts du cœur. O enfant du Très-Haut, formé à son image et destiné à son royaume, vous bornez donc aux objets corruptible et mortels, toute votre félicité, tout votre espoir et toute votre gloire? Ah! comment êtes-vous tombé de cette hauteur où la religion vous avait élevé? L'ange est tombé par l'orgueil, et l'homme tout à la fois par l'orgueil et par la concupiscence. Ces sophistes qui nous ont perdus, et qui n'ont pas craint de consigner dans des écrits publics la honteuse confession de leurs plus secrètes turpitudes, ces ennemis de la foi n'étaient-ils pas les contempteurs de toute vertu? Et n'est-il pas glorieux pour la religion, de n'avoir jamais eu pour adversaires, que les partisans et les apologistes du vice? Oui, ce sont presque toujours les passions qui les égarent; et si l'orgueil de leur esprit se révolte contre la sublime obscurité de nos mystères, les penchants dépravés de leur cœur se révoltent encore plus contre la divine perfection de nos préceptes.

DEUXIÈME POINT.

Et maintenant, opposons encore de plus près le fidèle à l'incrédule, comparons-les dans ces trois situations principales, le bonheur, l'adversité, la mort; et, dans ce parallèle, faisons clairement comprendre au chrétien qu'il a choisi la meilleure part.

Comme le voyageur égaré dans ces sables mouvants, toujours prêts à l'engloutir, dans ces immenses et effrayants déserts, où, consumé d'une soif ardente, il ne trouve ni repos, ni rafraîchissement, ni abri; l'incrédule, perdu dans cette multitude d'opinions imaginées par ses maîtres, ne trouve rien où son esprit puisse s'arrêter et se fixer. Partout des doutes, des conjectures des ténèbres; autant de philosophes, autant de systèmes. Que d'énigmes, que de contradictions! ce que l'un affirme, l'autre le nie. Ils ne peuvent rien dire sur leur origine, sur leur nature, sur leur distinction; et l'avenir est pour eux comme une nuit noire

et profonde, que leurs regards ne sauraient percer. Parmi tant d'incertitudes, épuisés, haletants, ils finissent par ne plus réfléchir, ne plus penser; ils vivent au hasard, et se réfugient dans l'indifférence qui est le sommeil de la raison. Ils essayent de se distraire par les soins et les plaisirs d'ici-bas. Mais ces biens périssables et indignes d'un être immortel, ne rassasient pas la soif ardente de leur cœur, et ne peuvent remplir l'immensité d'une âme qui n'est créée que pour Dieu. Il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Écriture. Est-il heureux et florissant? Un ennui secret le poursuit parmi les jeux et les fêtes! il lui manque toujours quelque chose. La prospérité est insolente et maudite; et toujours, il craint la chute d'une fortune fragile, et le terme d'un bonheur établi sur le fondement ruineux de l'iniquité. Est-il en proie à l'infortune? « Faibles athlètes, il succombe sous les coups du sort; il n'a point ses ressources dans sa conscience; le consolant espoir n'est point fait pour lui. » Et si ses maux s'accroissent et se prolongent, s'il n'en aperçoit pas le terme et la mesure, il tournera contre lui-même une main forcenée, et en haine de la lumière, il jettera bien loin le fardeau de la vie. Est-ce parmi des chrétiens qu'apparut jamais le hideux fantôme du suicide? Ah! reconnaissez la philosophie à ses œuvres désespérées. Et d'un côté, par quelle étrange contradiction la seule pensée de la mort est-elle si effrayante pour l'incrédule! Il en évite avec soin le souvenir. Il fuit loin des tombeaux, il veut qu'on les écarte bien loin, sous prétexte des exhalaisons funestes, mais bien plus encore à cause des sévères avertissements qui s'en échappent. Est-il attaqué d'un mal incurable et mortel? Avec quelles précautions on lui déguise le danger de son état! Déjà son corps se dissout, et il faut l'entretenir de sa guérison prochaine; il se nourrit encore de ses illusions et de ses rêves. La vie présente est son seul bien; il s'y attache avec force. Mais s'il n'y a plus rien au delà, pourquoi se trouble-t-il si fort, dans la maladie, dans le danger, aux approches du dernier moment? Oui, qu'on le sache, à l'éternelle honte de l'impiété, ces premiers chefs, ces maîtres eux-mêmes, ces esprits si hardis, si décisifs, si tranchants, si fiers, si triomphants aux jours de la prospérité, de la force, de la santé, de la vie, tous sans exception, au moment fatal, ont douté, ont hésité, ont tremblé; et ils ont fait pâlir de l'excès de leurs frayeurs les disciples rassemblés autour de leur lit de mort. Dira-t-on avec ce poète romain, leur digne précurseur, que la raison alors est affaiblie, et que l'âme, flambeau sans nourriture, vacille et s'obscurcit, près de s'éteindre? Mais pourquoi donc le juste mourant est-il si calme et si sublime! ses adieux sont si doux et si tendres; ses conseils si sages; son regard si assuré, son front si radieux, ses transports si éloquents! Ce ne sont point là les signes

d'une raison qui tombe et d'un esprit qui s'éteint. Et l'âme devient moins intelligente et moins active, en se dégageant des voiles et des langes qui l'enveloppaient? Dites, ah! dites plutôt qu'alors cesse le règne de la vanité, les nuages disparaissent, la vérité se montre plus à découvert et de plus près; et la conscience, trop longtemps étouffée, se réveille et fait entendre ses cris. « Cet abîme sans fond, où il faut descendre cette solitude morne, ce silence glacé, » cette nuit qui n'aura point d'aurore : quelles images, quelles pensées! Et s'il reste à ce mourant quelques doutes, et comment n'en aurait-il pas? qui pourrait peindre ses inquiétudes, ses terreurs, ses remords, et ce regard consterné; cherchant autour de lui, et auquel il ne s'offre rien, qu'un présent qui s'échappe, un passé sans consolation, un avenir sans espoir! Il entrevoit au fond de la tombe une lueur formidable; il expire, il tombe entre les mains du Dieu vivant; il est jugé, il est condamné.... Seigneur, je détourne mes yeux de vos justices.

Que le sort du fidèle est bien différent! chose admirable! dit Montesquieu; la religion chrétienne, qui semble n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, est encore le plus sûr moyen d'être heureux dès ici-bas. Elle éclaire l'esprit par l'enseignement de la vérité, elle ennoblit le cœur par la pratique des vertus. C'est sur les preuves les plus invincibles et sur l'autorité d'un Dieu que repose, comme sur un roc inébranlable, l'édifice sacré de nos croyances et de nos devoirs; et de là, élevé bien au-dessus des orages, dans le calme heureux et la sécurité d'une conviction profonde, le chrétien voit de loin à ses pieds le troupeau des prétendus sages, ramenés aux interminables disputes des siècles païens, errants et égarés, cherchant en vain, à l'incertaine lueur d'une raison vacillante, la route de la vérité, du bonheur et de la vie. Dans quelle situation peut-il être, où sa foi n'ajoute à ses biens, et ne rende le poids de ses maux plus léger? Est-il heureux? sa prospérité est modeste et bénie; il en fait un généreux et saint usage; il est, comme Job, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres; c'est un ange consolateur, c'est la Providence rendue visible; il répand partout ses bienfaits; son bonheur présent s'accroît par la pensée des joies éternelles. Est-il pauvre, est-il souffrant et malheureux? il sait que la pauvreté est ennoblie depuis qu'un Dieu l'a épousée; il s'honore de cette ressemblance avec Jésus-Christ, son Roi. Il jette un regard sur la croix et il cesse de se plaindre; il songe à la patrie, et il se résigne volontiers aux maux d'un si court exil. Je ne suis ici que pour une nuit, qu'importe qu'elle soit orageuse ou sereine? Le matin est proche; le soleil de l'éternelle justice se lève; j'irai, j'irai me reposer de mes fatigues dans la maison de mon Père. Comme les rayons de lumière

pénétrant dans un cachot obscur, réchauffent et consolent le prisonnier, ainsi les rayons de la grâce, pénétrant parmi les ténèbres d'une âme affligée, y portent la consolation et la joie, et elle s'écrie avec l'Apôtre : Quelle proportion y a-t-il entre des tribulations d'un moment et le poids immense de gloire suspendu au-dessus de nos têtes! Enfin, le terme est-il venu? ah! contemplez le plus grand et le plus touchant des spectacles. C'est ici le jour de son triomphe; c'est le but long-temps désiré d'un long et dangereux pèlerinage; c'est le salaire après le travail, la couronne après le combat. L'espérance, assise à ses côtés, lui montre les cieux ouverts; et, comme une mère veille et chante près du berceau de son enfant qui s'endort, dans cette défaillance de la nature, la religion élève sa voix, et, par un dernier effort de sa tendresse maternelle : Partez, lui dit-elle, âme chrétienne, quittez ce monde périssable, envollez-vous dans la terre des vivants. Elle lui met dans la bouche ces douces paroles : Je chanterai éternellement les miséricordes de mon Dieu. Et l'âme ravie, brisant ses entraves, va continuer avec les anges le sacré cantique. Ainsi la religion enchante la mort même. Et qu'il est grand! qu'il est beau son langage, quand, debout sur les sépultures, le prêtre de Jésus-Christ prêtant sa voix à ce corps inanimé, s'écrie : *Ce n'est ici qu'un sommeil paisible et un repos passager. Seigneur, recevez-moi selon vos saintes promesses, et je vivrai!* « *In pace in idipsum dormiam et requiescam (Psal. IV, 9.) Suscipe me secundum eloquium tuum et vivam!* » (Psal. CXVIII, 116.) [Ancienne liturgie de Sens.] Ainsi le chrétien se joue de la mort; elle n'aura de lui qu'une vile dépouille; rendez la terre à la terre : l'âme règne déjà dans les cieux!...

Heureux donc celui qui n'est pas entré dans le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, qui ne s'est point assis dans la chaire empestée d'où le mensonge répand ses poisons! Il sera comme le palmier planté près des sources d'eau pure : arbre fécond, qui portera son fruit dans le temps, arbre immortel dont le feuillage ne se flétrira jamais!

Incrédules, cette religion que vous blasphémez sans la connaître, c'est la bienfaitrice du monde; c'est elle qui a tiré les nations de la nuit des vices et des erreurs. Elle passe, comme son divin auteur, en faisant le bien. Elle s'avance, à travers les siècles, entourée des justes qu'elle soutient, des pauvres qu'elle nourrit, des infortunés dont elle est la mère, des méchants mêmes qu'elle a convertis, et de tous les monuments d'une charité réparatrice et vivifiante. Dans ces grandes calamités qui ravagent des régions entières, pestes, inondations, incendies, dans une catastrophe toute récente (6), ne l'avez-vous pas vue,

(6) L'accident du chemin de fer de Versailles.

parfaitement secourable et tendre, accourir la première, parmi les bénédictions, les pleurs, les acclamations des peuples, pansant les blessés, recueillant les morts, priant pour tous; arrachant les uns aux débris qui les écrasent, les autres aux flammes qui les dévorent, et, ce que ne peut faire le dévouement humain, ceux qu'elle ne sauve pas, elle les console, elle les purifie, elle les porte jusque dans le sein de Dieu!

Ah! si vous connaissiez ce don céleste! Si vous ouvriez les yeux pour voir combien elle est aimable, bonne, utile, propre à nous rendre heureux, même sur la terre: vous aussi, vous tomberiez à ses pieds, vous aussi vous deviendriez ses partisans et ses disciples. Pour nous, dont elle a formé les premières années, qu'elle a dirigés dans tous les pas de notre carrière, dont elle a soulagé les peines, béni les efforts, fixé les incertitudes, à qui elle offre de douces et immortelles espérances; nous, dont elle charme la vie, dont elle doit un jour embellir la mort, nous lui serons fidèles jusqu'à notre dernier soupir.

Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui haïssent le Seigneur fuient bien loin de sa face! (Psal. LXVII, 2.) Ou plutôt je n'emprunterai point à l'antique loi ses menaces et ses anathèmes, mais à la loi de grâce et d'amour, à l'Evangile du Dieu fait homme, son doux et affectueux langage. Seigneur, montrez votre puissance, non point en perdant les impies, mais en les convertissant; éclairez ceux qui languissent loin de vous, et qui sont assez malheureux pour ne vous connaître pas; appliquez l'huile et le baume sur les plaies de ces âmes malades. Levez-vous, ô mon Dieu! et qu'à l'aspect de vos bontés les cœurs les plus durs soient attendris, et que vos ennemis devenus vos enfants, versent à vos pieds les larmes de la reconnaissance et de l'amour; qu'ils trouvent enfin près de vous ces biens d'en haut qui ne périssent pas; la foi qui éclaire, l'espérance qui console, la charité qui embrase. Ainsi vous aurez dissipé vos ennemis sans qu'il en coûte rien à votre miséricorde.

Vous nous avez donné, Seigneur, (et pourquoi quand je parle pour la première fois dans cette illustre église, me serait-il défendu d'être l'interprète de la reconnaissance et de la vénération publiques?) vous nous avez donné un évêque selon votre cœur, un pontife digne des premiers âges, notre modèle et notre père (7). Quel zèle, quelle sollicitude! quelle fervente piété!

(7) Feu Mgr de Cornac, de pieuse mémoire.

quelle charité inépuisable et généreuse! Que de saintes institutions, d'établissements utiles élevés par ses soins, soutenus entretenus par ses pieuses libéralités! Mais ô mon Dieu! l'auriez-vous donné à vos peuples dans votre justice et pour les rendre plus inexcusables! Ah! plutôt, que ce soit dans vos miséricordes, pour les toucher, les ramener, les convertir. Ecoutez le vœu de son cœur? Sa tendresse inquiète veille, agit, parle, prie pour leur salut et pour leur bonheur. Et il n'est point de jour, où, prosterné devant la sainte victime qui efface les péchés du monde, il n'appelle sur eux vos bénédictions et vos grâces. Récompensez son zèle, glorifiez son épiscopat; ne permettez pas qu'il ait la douleur de voir périr aucun de ceux que vous lui avez confiés. Faites, ah! faites, mon Dieu, qu'ils deviennent sa joie et sa couronne. Qu'il contemple l'œuvre de ses mains; qu'il jouisse pendant de longues années du fruit de ses travaux; et quand le temps sera venu pour lui d'aller recevoir sa récompense, et de se reposer dans votre sein, comme le moissonneur qui a rempli sa tâche et s'endort, qu'il s'endorme dans votre paix; et qu'il dépose devant votre trône, comme une riche moisson, tout le bien qu'il aura fait, toutes les âmes qu'il aura sauvées!

Dans cette fête où nous célébrons les prodiges de votre Esprit-Saint, les merveilles de l'Eglise naissante, envoyez-nous, ô mon Dieu! non pas une étincelle de ce feu qui, à la voix d'Elie, dévorait les anciens holocaustes, non pas même un de ces brûlants séraphins qui purifie nos lèvres, comme celles d'Isaïe; mais un souffle de votre Esprit-Saint, mais votre Esprit-Saint lui-même, Esprit de vie, âme de nos âmes, amour, charité, feu dévorant et pur, qui consume toutes nos taches, qui nous embrase d'une divine ardeur, qui nous élève jusqu'aux plus sublimes vertus. Qu'il conserve et affermisse ce qui est sain, qu'il ramène ce qui était perdu, qu'il ressuscite ce qui était mort. Que nos âmes pénétrées, échauffées, enflammées de ce feu sacré, deviennent autant de vivantes et pures victimes consumées en l'honneur et pour l'amour de notre Dieu, et que frères et co-héritiers de votre Christ, nous soyons un jour rassemblés dans le temple saint de votre gloire et de votre félicité immortelle, ne formant qu'une seule voix pour vous bénir, et qu'un seul cœur pour vous aimer!

Fiat, fiat.

NOTICE SUR M. BARTHE,

CHANOINE HONORAIRE DE RODEZ.

M. E. Barthe, dont nous publions ici quelques discours, est né, le 23 juin 1802,

dans le département de l'Aveyron. Il fut ordonné prêtre, le 23 décembre 1826. Après

son ordination, il se consacra à l'enseignement et il fut successivement professeur de seconde, de rhétorique et de philosophie au collège de Saint-Afrique, où furent élevés jadis Mgr Affre et M. Carrière, supérieur-général de Saint-Sulpice. Mgr Giraud, alors évêque de Rodez, nomma M. Barthe, chanoine honoraire de sa cathédrale, le 24 décembre 1839. Le nouveau chanoine employa ses loisirs à la composition d'ouvrages apologétiques et de piété. C'est ainsi qu'il publia l'*Athée redevenu chrétien*, par

M. Delauro Dubuz, conseiller à la cour royale de Montpellier; il est auteur de deux *Mois de Marie*, du *Mois de mars consacré à saint Joseph*; de *La voix de Jésus, ou Mois du Sacré-Cœur*; des *Litanies de la Sainte-Vierge illustrées, accompagnées de méditations*; de *L'appel à la raison sur la vérité religieuse*; de *l'Enseignement dogmatique et pratique de la religion, exposée à l'aide de la sainte Ecriture*. Mais il eut dans ce dernier ouvrage, pour collaborateur M. l'abbé Ramon, ancien proviseur de lycée.

ŒUVRES ORATOIRES DE M. BARTHE,

CHANOINE HONORAIRE DE RODEZ.

SERMONS.

SERMON PREMIER.

SUR LES PROPHEITIES.

Huic omnes prophetæ testimonium perhibent. (*Act. X, 45.*)

Tous les prophètes lui rendent témoignage.

L'homme, par sa science, règne sur le passé, sur le présent, sur l'avenir même qui doit résulter des lois connues du monde physique. Mais, devant l'avenir, qui dépend uniquement de la volonté de Dieu, ou des volontés libres des créatures, surtout des créatures non existantes encore, il s'arrête comme devant un mur infranchissable au pied duquel tous les efforts de son génie expirent, ou tout au plus s'épuisent en vagues conjectures. C'est au delà qu'habite la science divine; car à Dieu rien n'est caché: infini, seul infini, il embrasse à la fois tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera; ou plutôt pour Dieu il n'y a ni passé ni avenir, mais tout est présent à l'œil de son indivisible et immobile éternité. Ce qu'il sait, ce qu'il voit, il l'a toujours su, il l'a vu toujours, et toujours il a pu en donner connaissance à un homme avec mission de la transmettre. S'il l'a donnée, en matière dépendante uniquement de sa volonté ou des volontés libres des créatures, surtout non existantes encore, voilà la prophétie, fait divin de science, comme les autres miracles sont des faits de puissance divine.

Or, bien des siècles d'avance, Dieu a montré successivement à plusieurs hommes la grande figure historique de Jésus-Christ, chaque fois d'une manière plus développée, avec mission de tracer, chacun, aux siècles

futurs ce qu'il en voyait, jusqu'à ce que le tableau ait été achevé, fini de détails, relativement surtout aux dernières années de sa vie et aux suites de sa mort. Et c'est ainsi que *tous les prophètes lui rendent témoignage*, « *Huic omnes prophetæ testimonium perhibent.* » Je vais tâcher de vous le faire voir après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Déroulons peu à peu les plis de cette toile antique, où tant de mains, à la distance souvent de plusieurs siècles, sont venues donner chacune leur coup de pinceau. Intacte après un si grand nombre d'âges, de rois, d'empires, de nations, elle fait encore partie intégrante, inséparable, d'un monument écrit qui se rattache à l'origine des choses et qui est le plus authentique comme le plus ancien du monde; car il a été soumis, en ses mille pages, au creuset de la science humaine la plus avancée, la plus hostile, et il est sorti victorieux de cette mortelle épreuve. Et quand il ne nous offrirait pas cette garantie, quel moyen de contester l'authenticité de l'Ancien Testament, où sont consignées les diverses prophéties que nous allons considérer, alors que les Juifs, si intéressés à ne pas nous faire une concession qui les accable, en conviennent eux-mêmes et en sont convenus dans tous les temps? Il suffit, d'ailleurs, au tableau prophétique de Jésus-Christ, pour conserver sa force probante, que les livres qui le contiennent aient incontestablement existé longtemps avant la venue de celui qui l'a réalisé: or la *Version grecque des Septante*, faite (qui l'ignora et

qui en doute?) si longtemps avant la venue de Jésus-Christ, assure à ces mêmes livres toute l'antériorité désirable.

Je découvre d'abord le haut du tableau, et je vois un premier trait qui date du commencement de la famille humaine, et qui désigne la rédemption future comme devant s'opérer par la descendance de la première femme : *Elle l'écrasera la tête*, dit le Seigneur à l'instigateur de la chute d'Adam et d'Ève. (*Gen., III, 15.*) — Mais la postérité de la première femme sera si nombreuse, si divisée, si répandue dans toutes les parties du globe, sous les dénominations de peuples si divers! De quel peuple heureux, privilégié, sortira le Libérateur universel?.. Je regarde au-dessous : un second, un troisième trait me l'indiquent : *Je ferai sortir de toi un grand peuple*, dit le Seigneur à Abraham; *et tous les peuples de la terre en toi seront bénis ; je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et le sable des mers, et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi.* (*Gen., XII, 3 ; XXII, 17, 18.*) Un quatrième, un cinquième le nomment : *C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter le nom d'Abraham.... Je serai avec toi et te bénirai*, dit Dieu à Isaac lui-même, *pour accomplir le serment que j'ai fait à Abraham, ton père. Je multiplierai tes enfants comme les étoiles du ciel, et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui descendra de toi.* (*Gen., XXI, 12 ; XXVI, 3-4.*) Un sixième trait complète cette désignation : *Je suis le Seigneur*, dit Dieu à Jacob, fils d'Isaac, *le Dieu d'Abraham ton père et le Dieu d'Isaac ;... ta postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre ;... toutes les tribus de l'univers seront bénies en toi et en ta descendance.* (*Gen., XXVIII, 13, 14.*) Ce sera donc le peuple qui aura pour souche Abraham, ce nom si retentissant dans l'Orient antique même profane (1) ; ce sera celui qui sera formé par les descendants d'Isaac son fils et de son petit-fils Jacob. — Mais ce peuple sera partagé en tribus ; laquelle de ces tribus aura la gloire de produire le Rédempteur?... Je regarde un peu au-dessous, j'aperçois la main tremblante d'un vieillard qui, sur son lit de mort, ajoute un trait au tableau : c'est le père même des douze tribus, c'est Jacob qui, rassemblant ses douze fils autour de lui, prophétise sur chacun d'eux, et, arrivé à Juda, désigne, en termes solennels, la tribu qui portera son nom : *Toi, Juda, tu seras loué par tes frères ; ta main se posera sur la tête de tes ennemis ; les enfants de ton père s'inclineront devant toi ;... le sceptre ne sortira point de Juda, et il y aura toujours des chefs de sa race jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, celui qui sera l'attente*

des nations (2). — Mais dans cette tribu bienheureuse quelle sera la famille qui donnera au monde son Sauveur?... Encore au-dessous, je vois le plus jeune des fils de Jessé, je vois David m'indiquer, par des traits saillants, *le trône éternel d'un roi qui sera son fils* (*Psal. XLIV, 7,8 ; CXXXI, 11*), et aussi *son Seigneur, engendré avant l'aurore* (*Psal. CIX, 1-3*), auquel *toutes les nations seront données en héritage* (*Psal. II, 8*) ; et ces traits, le sublime Isaïe vient ensuite les revêtir de ses riches couleurs, en peignant : *Le rejeton qui sortira de la tige de Jessé, sur lequel l'esprit du Seigneur se reposera, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; qui jugera les pauvres dans la justice et se portera le vengeur des humbles ; qui frappera la terre de sa parole comme d'une verge ; qui sera exposé comme un étendard devant tous les peuples ; à qui les nations viendront offrir leurs prières, et dont le sépulcre sera glorieux.* (*Isa., XI, 1, 2, 4, 10.*) Et ce rejeton de la tige de Jessé, le prophète Jérémie l'appelle *un germe de justice que Dieu fera germer de David et qu'on appellera le Seigneur notre juste.* (*Jer., XXIII, 6.*) — Mais, enfin, dans cette famille quelle sera l'auguste mère de ce grand personnage? Celle qui, demeurant vierge, ne pourra devenir sa mère que par un prodige de la puissance divine et dont le fruit s'appellera *Dieu avec nous*. C'est encore Isaïe qui ajoute ce trait si caractéristique, en prononçant un oracle qui doit émonvoir toute la lignée de David : *Maison de David, prétez l'oreille... Voici que la Vierge se trouvera enceinte ; elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel (Dieu avec nous.)* (*Isa., VII, 13, 14.*)

C'est donc parmi le genre humain le sexe d'Eve qui est désigné, seul désigné, comme devant donner au Rédempteur sa nature d'homme ; parmi les innombrables filles d'Eve, une femme du peuple hébreu ; parmi toutes les femmes du peuple hébreu, une femme de la tribu de Juda ; parmi toutes les femmes de la tribu de Juda, une femme de la famille de David ; parmi toutes ces dernières, une Vierge : car le mot employé par le prophète, n'en déplaise à la mince érudition de Voltaire, ne signifie jamais, dans la Bible, que *Vierge* dans le sens le plus rigoureux (3). En rapprochant maintenant tous les traits de ce tableau généalogique du Messie et l'histoire évangélique, l'on voit si le fils de Marie est l'original sacré dont ce tableau n'était que la copie anticipée ! N'est-il pas né de la nation juive, de la tribu de Juda, de la famille de David, d'une Vierge qui a pu dire : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'hom-*

(1) Voy. la Bible de M. GENOUBE, t. I, p. 356, note ; les *Études philosophiques sur le christianisme*, par M. Nicolas, t. I, p. 315.

(2) *Gen., XXIX, 8, 10.* Voyez l'*Hist. de l'établ. du christ.*, par Bulet, p. 339.

(3) Voy. les *Lettres sur Jésus-Christ*, par Rossi-

gnol, t. I, p. 189 et suiv. ; — *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, excellent ouvrage de M. de Pompignan, archevêque de Vienne ; — la *Troisième lettre* de M. Drach, rabin converti, à ses anciens coreligionnaires. (*Annal. de la phil. chrét.*, t. VII, p. 103.)

me (4) ? N'est-il pas enfin appelé l'Homme-Dieu ?

Mais à quelle époque s'accomplira ce grand mystère ?... Quand la tribu de Juda perdra l'autorité, nous a déjà répondu Jacob (*Gen.*, XLIX, 10) ; or, il y a plus de dix-huit siècles que le pouvoir fut brisé dans la main de Juda par la politique romaine, pour ne plus se relever (5)... Quand les quatre empires des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains se seront succédé, répond Daniel, et avant qu'ils aient été totalement détruits : *Dans le temps de ces empires, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera point dissipé à jamais, et dont l'empire ne sera point donné à un autre peuple ; mais il brisera et absorbera tous ces royaumes, et il subsistera éternellement.* (*Dan.*, IX, 25.) Or, l'histoire profane nous montre la succession des quatre empires accomplie avant l'établissement du christianisme, qui est le cinquième ; elle nous montre aussi le quatrième détruit depuis bien des siècles et absorbé par le royaume spirituel de Jésus-Christ, qui n'est donné à aucun peuple en particulier, et qui subsiste depuis dix-huit cents ans et plus, malgré tous les combats qu'il a eus à soutenir, malgré tous les ennemis du dedans et du dehors... Daniel a dit encore : *A partir de l'édit qui sera donné pour la reconstruction de Jérusalem, jusqu'à ce que Jésus-Christ paraisse, sept semaines et soixante-deux semaines s'écouleront* (6) ; or, à commencer depuis l'ordonnance d'Artaxerxès Longue-Main, donnée la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem, cette période de semaine d'années se trouve révolue au temps de la venue de Jésus-Christ (7)... Le prophète Aggée a dit enfin, en parlant du second temple. *Le désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison : oui, la gloire de cette maison surpassera celle de la première, et je donnerai la paix en ce lieu* (Aggée, XI, 8, 10) ; et de même le prophète Malachie : *Il viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez.* (*Malach.*, III, 1.) Le second temple de Jérusalem sera donc debout quand le Messie viendra ; or, il était debout lorsque Jésus-Christ est venu, et il y a près de dix-huit siècles qu'il est rasé.

Ainsi l'époque est prédite et vérifiée par

(4) *Luc.*, I, 54. — D'après M. Salvador (*Jésus-Christ et sa doct.*, etc., t. I, p. 177, note), saint Augustin aurait cru que Marie était de la race de Lévi ; mais quand on lit ce saint docteur, à l'endroit précisément indiqué par les philosophes juifs, on y trouve formellement le contraire. (*Contra Faustum*, lib. XXIII, 9, col. 656 ; édit. de Gamme.)

(5) Voy. les *Etudes phil. sur le christian.*, par NICOLAS, t. IV, p. 255 et suiv.

(6) Dans la prophétie de Daniel évidemment il s'agit de semaines d'années ; car il serait absurde de placer, dans le court espace qu'auraient formé des semaines de jours, tant d'événements considérables et successifs que ce prophète annonce. Le mot semaine avait, d'ailleurs, cette signification chez les Juifs, comme on le voit au chapitre XXV,

l'état politique du peuple juif, par l'état des peuples païens, par l'existence du second temple comme par le nombre fixe des années.

Le lieu de la naissance du Messie avait été aussi annoncé : *De Bethléem de Juda, dit Michée, sortira le dominateur en Israël, celui dont la génération est dès le commencement et dès l'éternité* (*Mich.*, V, 2) ; c'est-à-dire qu'il sera l'Eternel lui-même, Dieu et homme tout ensemble, *Dieu avec nous*, avait dit Isaïe avant Michée, l'admirable, *le Dieu fort, le père de l'éternité* (*Isa.*, VII, 14 ; IX, 6) ; *le Seigneur* (Jehovah), dit encore Jérémie (8) ; *le Saint des saints*, dit Daniel, (*Dan.*, IX, 24). Voilà donc clairement prédites la nation, la famille, la Mère-Vierge de Jésus-Christ, l'époque et le lieu où il devait naître, et sa double nature, divine et humaine. Mais c'est peu encore : Moïse, David, Isaïe, Michée, Jérémie, Daniel, Ezéchiel, Zacharie, Malachie, le caractérisent avec autant de précision que d'éclat. Il sera, disent-ils, *semblable à Moïse*, législateur, thaumaturge et libérateur comme lui (*Deut.*, XVIII, 15, 18) ; *le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech* (*Psal.* CIX, 4) ; *le prince de la paix, qui étendra de plus en plus son empire, et qui établira une paix éternelle* (*Isa.*, IX, 6, 7) ; *le pasteur unique qui paîtra les brebis du Seigneur, le David qui sera leur prince dans la suite de tous les âges* (*Ezech.*, XXXIV, 23 ; XXXVII, 24, 25) ; *le roi de Sion qui est juste et porte avec lui le salut* (*Zach.*, IX, 9) ; *il conduira son troupeau avec la force du Seigneur, avec la gloire du nom du Seigneur son Dieu ; on se convertira, parce qu'il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre, et il sera lui-même la paix.* (*Mich.*, V, 4, 5.) *Il sera le juste qui descendra des nuées, et le Sauveur qu'enfantera la terre* (*Isa.*, XIV, 8) ; *le Sauveur que notre Dieu doit envoyer, et que verront toutes les régions de l'univers* (*Isa.*, LII, 10) ; *l'ange de l'alliance désirée* (*Malach.*, III, 1) ; *alliance nouvelle*, dit Jérémie, *qui ne sera pas semblable à celle de la sortie d'Egypte, mais qui gravera la loi de Dieu dans les cœurs, et qui fera connaître le Seigneur au plus petit comme au plus grand* (*Jer.*, XXXI, 31, 32, 33, 34) ; *alliance éternelle de miséricorde promise à David.* (*Isa.*, LV, 3.) *Il sera donné aux peuples pour témoin, pour guide et pour doc-*

5. 8, du Lévitique ; et cette manière de compter n'était pas même inconnue aux écrivains profanes : Aristote en parle ouvertement (*Pol.*, lib. VIII sub finem), et Varron surtout dans ses livres intitulés les *Semaines*. (M. VAREO, in *Gellio*, III, 10.)

(7) Voy. les *Etudes phil. sur le christ.*, par NICOLAS, t. IV, p. 228 et suiv.

(8) *Jer.*, XXIII, 6. — Voy. la seconde lettre d'un rabbin converti (M. Drach), p. 125 et suiv., où l'auteur prouve que les anciennes paraphrases chaldaïques et tous les rabbins juifs postérieurs entendaient cette prophétie de la filiation humaine et divine du Messie : beaucoup de commentateurs juifs disent même formellement qu'il est prédit que le Messie sera le Verbe de Jehovah (p. 144 et suiv.)

teur (Isa., LV, 4); il portera la justice parmi les nations (Isa., XLII, 1), dont il sera la lumière et le salut (Isa., XLII, 6; XLIX, 6); dont il aura été l'attente, nous a dit Jacob (Gen., XLIX, 10); dont il aura été le désiré, nous a dit le prophète Aggée (Aggæ, II, 8); oui, le désiré de tous les peuples dans tous les temps, de l'aveu de Voltaire (9) et de Volney (10), mais plus encore à l'époque où parut Jésus-Christ : car alors les yeux des peuples palpitant de désir et d'espoir, se rencontraient sur l'Orient, pôle de l'espérance de toutes les nations, a dit Boulanger lui-même (11). Enfin, à sa venue, l'iniquité sera effacée, la justice éternelle, amenée, toutes les prophéties seront accomplies. (Dan., IX, 2.)

Et quand le temps de sa manifestation approchera : Une voix criera au désert, dit Isaïe : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. (Isa., XL, 3.) Voilà que j'envoie mon ange qui préparera ma voie devant ma face, dit encore Malachie, le dernier des prophètes, et aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple : ie voici qui vient. (Malach., III, 1.) Or, au désert, immédiatement avant la manifestation de Jésus-Christ, la voix de Jean-Baptiste auquel accourait Jérusalem, toute la Judée, tous les environs du Jourdain, et même plusieurs pharisiens et sadducéens (Matth., III, 5, 7; Marc., I, 4), lui prépara les esprits et les cœurs : les esprits, par son témoignage solennel, pur de toute vue humaine puisqu'on le prenait lui-même pour le Messie, fort de toute l'autorité d'une vertu sublime universellement reconnue; les cœurs, par la prédication et par son baptême figuratif, qui les portaient à la patience. (Joan., I, 23, 26, 29, 36.)

Mais quels seront les signes caractéristiques de la manifestation du Messie aux hommes? Frappera-t-il leurs yeux par des qualités extérieures? .. Non : il montera, dit Isaïe, comme une frêle plante et comme une languissante tige d'une terre desséchée. Il n'y a en lui ni beauté ni éclat. Nous l'avons vu : il n'y avait rien en lui qui attirât les regards, et nous l'avons méconnu. (Isa., LIII, 2.) Aussi Jésus-Christ est-il sorti de la famille de David à l'époque où cette famille auguste, déchue de toute sa grandeur, ressemblait à une terre desséchée; et l'on disait de lui au début de sa vie publique : D'où sont venus à cet homme cette sagesse et ces miracles?... N'est-ce pas le fils du charpentier? (Matth., XIII, 54, 55), car on s'imaginait qu'il était le fils de Joseph. (Luc., III, 3.)

Par quoi donc se fera-t-il remarquer?... Voici celui que j'ai choisi, dit le Seigneur dans Isaïe, celui en qui j'ai mis mes complaisances... Il ne criera point, il ne fera acception de personne, il ne fera pas re-

tentir sa voix dans les rues, il ne brisera point le roseau fêlé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore; il jugera dans la vérité. (Isa., XLII, 2, 3.) Et ailleurs il fait parler le Messie en ces termes : L'esprit du Seigneur repose sur moi, parce qu'il m'a donné l'onction divine; il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour relever le courage des cœurs abattus, pour annoncer aux captifs leur grâce, aux détenus leur liberté, pour publier l'année de réconciliation avec le Seigneur, et le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler tous les affligés, pour tarir les larmes de ceux qui pleurent dans Sion, pour changer la cendre de leur tête en couronne, leurs pleurs en joie, leur deuil en manteau de gloire. (Isa., LXI, 1, 2, 3.) Or, n'est-ce pas là, trait pour trait, Jésus-Christ plein de douceur, de calme, de sérénité, de bonté, d'indulgence, de prédilection pour les pauvres, de compatissance, de charité universelle, d'amour pur de la vérité; Jésus-Christ consolateur de toutes les infortunes, réconciliateur des hommes avec Dieu, annonçant aux cœurs endurcis les terreurs salutaires de l'autre monde, et aux cœurs dociles les joies si douces de la vertu et la gloire ineffable de l'éternité?

Et ce magnifique caractère, du Messie sera rehaussé par l'éclat des plus grands miracles : Dieu viendra lui-même, il vous sauvera : alors les yeux seront ouverts aux aveugles, et l'ouïe sera rendue aux sourds; alors les boiteux retrouveront la légèreté du cerf, et la langue des muets sera déliée. (Isa., XXXV, 4, 5, 6.) Or, Jésus-Christ a guéri miraculeusement les aveugles, les sourds, les boiteux, les muets; il a fait des prodiges que nul autre n'avait faits avant lui. (Joan., XV, 24.)

Ah! sans doute charmés de ce caractère, entraînés par ces miracles, tous les esprits et tous les cœurs seront à lui?... Non : Il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, dit Isaïe, un piège et un sujet de ruine pour les habitants de Jérusalem; contre lui se heurtera une multitude, et elle tombera, et elle sera brisée. (Isa., VIII, 14, 15.) Or, on sait comme les Juifs se sont fait de Jésus-Christ une pierre de scandale, contre laquelle ils se sont en foule heurtés et brisés, jusqu'à perdre l'état même de nation.

Eh bien! n'est-ce pas assez de lumière, assez de détail plein de clarté dans les prophéties?..... Et pourtant nous n'avons rien vu encore : cette manifestation de la science divine, tout admirable qu'elle est, pâlit presque devant la prédiction de la passion, de la mort de Jésus-Christ, et de leurs suites.

Sept siècles avant l'apparition du fils de Marie sur la terre, Isaïe avait vu et il avait écrit, en son chapitre LIII, que le Christ serait un homme de douleurs et de souffrances,

(9) Additions à l'Hist. générale, p. 15; édit. de 1765.

(10) Les Ruines, p. 228.

(11) Recherches sur l'origine du despotisme oriental, p. 116 et 117.

Voir sur l'attente générale du Messie : Le Christ devant le siècle, par M. ROSELLY DE LORGUES, les Études phil. os. sur le christian., par M. NICOLAS, t. II et t. IV; les Annales de phil. chrét., tables génér., art. Messie.

et qu'on le mènerait à la mort, comme une brebis à la boucherie. (*Isa.*, LIII, 3, 7.) Et cinq siècles avant ces douleurs, ces souffrances, cette mort, Daniel avait vu aussi, et il avait écrit, en son chapitre IX^e, qu'il mourrait de mort violente (12); et comme il avait vu et précisé l'époque de sa venue, il avait vu et précisé l'époque de sa mort sous le voile transparent de la soixante-dixième semaine; et pour couper court à toute difficulté chronologique sur les semaines d'années dans la dernière desquelles il plaçait ce grand sacrifice, il avait annoncé en même temps, comme devant le suivre, la ruine totale de Jérusalem, du temple, du peuple juif, conjointement avec l'établissement de l'alliance ou de la loi nouvelle, et avec l'abolition des sacrifices mosaïques: *Le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renier ne sera plus sien. Un peuple, avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; il y aura ruine complète, et à la fin de la guerre viendra la désolation prononcée. Le Christ confirmera son alliance avec un grand nombre, dans la dernière semaine; et à la moitié de cette semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation, jusqu'à la fin.* (*Dan.*, IX, 26, 27.) Or, la ruine totale de Jérusalem et la destruction du temple, accomplies depuis plus de dix-huit cents ans, la dispersion du peuple juif, l'établissement du christianisme, la cessation des sacrifices de l'ancienne alliance, montrent aux plus faibles intelligences la date de l'immolation sanglante du Messie réalisée en Jésus-Christ. Où est, depuis les dernières années du premier siècle, où est le temple? Où sont les oblations et les sacrifices du mosaïsme? Où est la nation juive? La désolation n'est-elle pas depuis lors permanente?... Et d'autre part, l'Eglise chrétienne n'a-t-elle pas remplacé la Synagogue? n'a-t-elle pas en tous lieux ses temples et ses autels?... Il n'est besoin ici ni de saint Matthieu, ni de saint Luc, ni d'aucun auteur du Nouveau Testament: prenons Daniel des mains des Juifs désolés, lisons; puis regardons Jérusalem, les Juifs, l'Eglise chrétienne: quel éclat! quelle évidence! quelle coïncidence parfaite avec la mort juridique de Jésus sur le Calvaire.

Et pourtant encore ce n'a point été assez dans les décrets de Dieu: il a voulu que ce grand drame de la passion et de la mort de Jésus, unique dans les annales du monde, fût raconté plusieurs siècles d'avance avec tout le détail de l'histoire, et, s'il est permis de le dire, d'un procès-verbal judiciaire; il a voulu que les témoins prophétiques de ce même drame, élevés sur les ailes de son divin esprit jusqu'aux cimes inaccessibles de la science infinie, du haut desquelles ils contemplaient au-dessous d'eux la perspective de l'avenir, parlassent à l'instar des témoins oculaires. Aussi, prophètes et évan-

gélites tracent-ils, avec la même plume, les uns l'avenir, les autres le passé: c'est le même tableau, c'est la même fidélité dans les circonstances, parce que ce sont les mêmes objets que les uns et les autres ont eus sous les yeux. Rapprochons-les ici sur deux lignes parallèles: ce sont deux miroirs réfléchissant les mêmes images.

Tressaille d'allégresse, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem; voilà que ton roi vient vers toi; il est le juste et le Sauveur; mais il est pauvre, et monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse; il publiera la paix aux nations, et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre. C'est la prophétie, c'est Zacharie (IX, 9, 10). — Jésus-Christ, ainsi monté, fait son entrée royale dans Jérusalem peu de temps avant sa mort, aux cris de joie et d'allégresse de la foule. *Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (*Matth.*, XXI, 9; *Marc.*, XI, 9.)

Bientôt après cette solennelle ovation, se trame contre ce roi, ce juste, ce Sauveur, une horrible trahison, se conclut un marché abominable: *Voici ce que dit le Seigneur mon Dieu: ... Ils ont pesé ma valeur trente pièces d'argent; et le Seigneur m'a dit: Jette pour le potier ce prix magnifique auquel ils m'ont évalué; et j'ai pris ces trente pièces d'argent, et je les ai jetées dans le temple pour le potier.* C'est la prophétie, c'est Zacharie (X, 4, 12, 13). — *L'un des douze, Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit: Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?... Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent...* (*Matth.*, XXVI, 14, 15.) *Quand Judas vit que Jésus était condamné, poussé par le remords, il rapporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres, et il les jeta dans le temple;... et eux, ayant tenu conseil, en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers.* (*Matth.*, XXVI, 3, 5, 7.) C'est l'Evangile, c'est l'histoire.

Mais le Sauveur n'aurait-il pas pu se soustraire à cette trahison, à cette vente exécrationnelle?... Sans aucun doute il l'aurait pu, s'il ne s'était dévoué volontairement pour nous. *Il a été immolé parce qu'il l'a voulu.* C'est la prophétie, c'est Isaïe (LIII, 7). — *Jésus avait dit: Je donne ma vie pour la reprendre; personne ne me l'ôte; mais c'est moi qui la quitte de moi-même, car j'ai le pouvoir de la quitter et le pouvoir de la reprendre.* (*Joan.*, X, 17, 18.) Et, en effet, il ne tenait qu'à lui de faire avorter le marché de Judas, qu'il connaissait si bien d'avance; il ne tenait qu'à lui de ne pas attendre, au jardin de Gethsémani, le traître et ses satellites. C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (*Matth.*, XXVI, 21, 45, 46; *Marc.*, XIV, 18, 41, 42; *Luc.*, XXII, 21; *Joan.*, XIII, 21.)

Pourquoi donc se dévouer de la sorte? A quelle fin se laisser ainsi immoler?... *Le juste s'approche... Ce juste par excellence*

(12) Qu'il serait supplicié par une sentence juridique, selon la force du mot hébreu. (*Dan.*, IX, 26.)

portera les iniquités des hommes... Il a été blessé lui-même à cause de nos péchés, il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures ; nous nous sommes tous égarés comme des brebis ; chacun de nous a décliné de sa voie ; et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. C'est la prophétie, c'est Isaïe. (Isa., LI, 5 ; LIII, 11, 5, 6.) — Je suis innocent de la mort de ce juste, s'écria Pilate en se lavant les mains devant le Peuple ; Jésus est l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde : Je suis le bon Pasteur, dit-il, je donne ma vie pour mes brebis ; mon sang va être répandu en faveur de la multitude, pour la rémission des péchés. C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (Matth., XXVII, 24 ; Joan., I, 29 ; X, 14, 15 ; Matth., XXVI, 21 ; Marc., XIV, 24 ; Luc., XXII, 20.)

Et quelles seront les circonstances de cette immolation ?... Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il sait ce que c'est que souffrir ; son visage est comme obscurci par le mépris, au point que nous n'en avons fait aucun cas ; nous l'avons regardé comme un lépreux, comme un homme humilié et frappé par la main de Dieu. C'est la prophétie, c'est Isaïe. (Isa., LII, 3, 4.) — Je suis un ver de terre, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple ; j'ai abandonné mon corps à ceux qui le tourmentent, mes joues à ceux qui les frappent ; je n'ai point détourné mon visage des crachats de l'ignominie ; ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os (13) ; ils ont pris plaisir à me regarder et à me considérer ; ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe ; ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire. C'est encore la prophétie, c'est David. (Psal. XXI, 17, 18, 19 ; LXVIII, 22.) A quoi il faut ajouter cette autre parole d'Isaïe : Il a été rangé parmi les scélérats. (Isa., LIII, 12.) — Jésus fut arrêté, lié comme un voleur, raillé, souffleté, traité comme un fou, flagellé, couvert de crachats, vêtu par moquerie de quelques lambeaux d'écarlate, couronné d'épines, frappé de coups sur la tête, ridiculisé par un sceptre de roseau, par des genuflexions et des saluts dérisoires, comparé à Barabbas, qui lui fut préféré, condamné au supplice infâme des esclaves, puis on l'emmena pour le crucifier. Quand on fut arrivé au lieu appelé Golgotha, ou Calvaire, on lui présenta à boire du vin mêlé de fiel (Matth., XXVII, 33, 34), et on crucifia avec lui deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. (Luc., XXIII, 33.) Après l'avoir crucifié, les soldats prirent ses vêtements dont ils firent quatre parts, une pour chaque soldat ; ils prirent aussi la tunique... et ils dirent entre eux : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui l'aura. Après cela Jésus, sachant que toutes choses

étaient accomplies, afin qu'une parole de l'Écriture le fût encore, dit : J'ai soif ; et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats y trempèrent une éponge, et, l'attachant à de l'hysope, ils la lui présentèrent à la bouche. C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (Joan., XIX, 23, 24, 28, 29.)

Mais, sans doute, au milieu de tant d'humiliations et de souffrances quelque chose de surhumain éclatera dans la personne du Messie?... Oui certes, une patience, une douceur, un calme, un silence sublimes, une générosité digne d'un Dieu : Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau ; il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond... il a prié pour les coupables. C'est la prophétie, c'est Isaïe (Isa., LIII, 12.) — Jésus est en butte aux calomnies les plus atroces ; le grand prêtre se lève et lui dit : Vous ne répondez rien à ce qu'on dépose contre vous ? Mais Jésus gardait le silence. (Matth., XXVI, 62, 63.) Devant le gouverneur romain, étant accusé par les princes des prêtres et par les anciens du peuple, il ne répondit rien, alors Pilate lui dit : N'entendez-vous pas de combien de choses ils vous accusent ?... Mais il ne répondit sur rien, de sorte que le gouverneur en était tout étonné. (Matth., XXVII, 12, 13, 14.) Même silence devant Hérode. Sur la route du Calvaire, des femmes pieuses lui donnent des larmes : Ne pleurez pas sur moi, dit-il, mais pleurez sur vous et sur vos enfants (Luc. XXIII, 28), et, cloué à la croix, il prie pour ses bourreaux : Père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (Ibid., 34.)

Il reste une dernière circonstance : Tous ceux qui me voyaient se sont moqués de moi ; ils ont parlé avec outrage, et ils ont branlé la tête en disant : Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre ; qu'il le sauve maintenant, s'il l'aime. C'est la prophétie, c'est David. (Psal. XXI, 8, 9.) — Ceux qui passaient le blasphémaient en secouant la tête et en lui disant : Toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même, si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ; les princes des prêtres avec les docteurs et les anciens se moquaient pareillement de lui en disant : Il a confiance en Dieu ; si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant. C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (Matth., XXVII, 39, 40, 41, 43.)

Et à toutes ces circonstances prophétiques de la mort de Jésus-Christ il a plu à Dieu d'ajouter des indications frappantes sur son tombeau : On lui réservait la sépulture de l'impie ; il a été enseveli dans le tombeau du riche (14), parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche ; son sépulcre sera glorieux. C'est la prophétie, c'est Isaïe (LIII, 9 ; XI, 10.) Et avant lui David avait aussi annoncé la résurrection qui devait faire la gloire de

(13) Voir sur ce texte, la dissertation de la Bible de Venise, revue par M. Drach, t. IX, p. 456.

(14) C'est le sens du texte hébreu.

ce sépulcre : *Ma chair se reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne souffrirez pas que votre saint éprouve la corruption.* (Psal. XV, 9, 10.) — Un homme riche de la ville d'Arimatee, nommé Joseph, qui était aussi disciple de Jésus, ayant pris son corps, l'enveloppa dans un linceul très-propre, le mit dans un tombeau tout neuf qu'il avait fait tailler dans le roc. C'est l'Evangile, c'est l'histoire. (Matth., XXVII, 57, 59, 69.) Et le grand miracle de sa résurrection a rendu impérissable la gloire de ce tombeau.

Enfin, les fruits merveilleux de l'immolation de Jésus-Christ avaient été peints par les prophètes avec les couleurs les plus brillantes. Sans parler des textes que nous avons déjà eu occasion de citer : *Les prévarications seront abolies, dit Daniel, le péché trouvera sa fin, l'iniquité sera expiée, la justice éternelle, amenée.* (Dan., IX, 24.) *Il a donné sa vie pour expier le péché, dit Isaïe, mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains : son âme a été dans la douleur, mais il verra, et il sera rassasié de joie : ce juste par excellence justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine... ; parce qu'il s'est livré à la mort... et qu'il s'est chargé des péchés de la multitude...* (Isa., LIII, 10, 11, 12.) *Je lui donnerai une foule nombreuse, et il partagera les dépouilles des forts ; il purifiera la multitude des nations ; devant lui les rois se tiendront dans le silence, parce que ceux à qui il n'a point été annoncé ont vu, et ont contemplé celui dont ils n'avaient pas ouï parler.* (Isa., LII, 15.) *Je viens, dit le Seigneur, pour réunir tous les peuples et toutes les langues ; ils viendront, et ils verront ma gloire ; je choisirai entre mes serviteurs, des hommes que j'enverrai au loin vers les nations de la mer, en Afrique, en Lydie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie et dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont point entendu parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire, et ils annonceront ma gloire aux gentils, et ils vous amèneront des frères du milieu de tous les peuples pour les offrir au Seigneur... et je choisirai parmi eux des prêtres et des lévites.* (Isa., LXVI, 18, 21.) Et dans tout le chapitre XLIX, qu'il commence par ces paroles solennelles : *Hes, écoutez-moi ; peuples éloignés, prêtez l'oreille, le même prophète peint, dans un langage plein d'enthousiasme, la Synagogue, si longtemps sans époux, saisie d'étonnement à la vue des enfants nombreux que le Messie lui amène, et toute la terre qui reconnaît son Sauveur. David avait annoncé de même le règne du Messie glorifié : Dans les jours de son empire, la justice paraîtra, et une abondance de paix qui durera autant que la lune ; il dominera d'une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre ; tous les rois de l'univers l'adoreront, toutes les nations se soumettront à son sceptre, parce qu'il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui était sans secours ; il aura*

compassion du malheureux et de l'indigent ; leur nom sera en honneur devant ses yeux ; il vivra, et les peuples seront dans des adorations continuelles à son sujet, et ils le béniront durant tout le jour. Que son nom soit loué dans tous les siècles ; il subsistera plus longtemps que le soleil, et tous les peuples de la terre seront bénis en lui, toutes les nations rendront gloire à sa grandeur... (Psal. LXXI, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 17.) Dans le psalme XXI, où il le fait parler, après avoir décrit les douleurs du Calvaire, il chante aussi la grande révolution religieuse qui doit les suivre : *Je ferai connaître votre nom à mes frères ; vous serez le sujet de mes louanges dans une grande assemblée ; les peuples des extrémités de la terre se souviendront du Seigneur, et se convertiront à lui, et toutes les familles des nations seront dans l'adoration en sa présence, parce qu'au Seigneur appartient le souverain domaine, et qu'il régnera sur les nations ; la génération qui doit venir sera déclarée appartenir à Dieu, et les cieux annonceront sa justice au peuple qui doit naître, qui a été formé par le Seigneur.* (Psal. XXI, 23, 26, 28, 32.) Et ce peuple qui doit naître, remplaçant le peuple juif déshérité, portera un nom béni du ciel, tandis que le nom du peuple déicide restera maudit : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Mes serviteurs se réjouiront et vous serez couverts de confusion... et vous rendrez votre nom à mes élus un nom d'imprécation ; le Seigneur Dieu vous perdra, et il donnera à ses serviteurs un autre nom : celui qui sera béni en ce nom sur la terre, sera béni du Dieu de vérité* (Isa., LXV, 13, 14, 15, 16.) — Ainsi la vocation des gentils à la vérité, l'envoi des apôtres à la conquête des nations, la parole du salut annoncée jusqu'aux extrémités de la terre, la multitude innombrable des adorateurs de Jésus-Christ, le choix des prêtres de la nouvelle alliance parmi tous les peuples, la soumission des princes de la terre au joug sacré de la foi, le respect et l'amour évangéliques pour les pauvres, la destruction des idoles et l'adoration universelle du vrai Dieu, le peuple chrétien formé de tous les peuples par le Seigneur, ce nom de chrétien objet de bénédiction, celui de juif objet de malédiction : autant de faits historiques dont la réalisation, subordonnée à un nombre infini de causes libres, frappe aujourd'hui tous les yeux, et avait été clairement vue et clairement prédite par les prophètes.

Dressons maintenant devant nous, par la pensée, cet immense tableau de Jésus-Christ et de sa mission, tableau prodigieusement multiple dans ses détails, prodigieusement un dans son ensemble, dont toutes les parties si nombreuses, si variées, s'enchaînent si étroitement l'une à l'autre ; et arrêtons-nous à contempler cet œuvre si colossale de prescience.. Comment expliquer, autrement que par l'intervention divine, cette création qui dépasse de si haut toute la perspicacité de l'esprit humain ? Dira-t-on qu'elle a pu être le résultat de l'imagination poétique

des prophètes? — Mais ils n'auraient pas imaginé, du moins, des circonstances aussi peu naturelles, aussi contraires même à toutes les données de la nature, que le sont des ignominies, des tourments, et une mort violente et infâme quand il s'agit de peindre le rôle d'un personnage incomparable annoncé au monde comme son libérateur. Et puis, comment tant de particularités dépendantes d'un si grand nombre d'agents libres qui ont reçu le jour si longtemps après la mort des prophètes, sont-elles venues, à point nommé, encadrer leur réalisation dans les prophéties? Sont-ce les prédictions qui ont été calculées sur l'accomplissement, ou l'accomplissement sur les prédictions? Les prédictions? Cinq, sept, dix siècles d'avance?... L'accomplissement? Le fils de Marie aurait donc pu, avant d'exister, faire choix de la nation, de la tribu, de la famille, de la mère, auxquelles il devait appartenir, de l'époque et du lieu de sa naissance. Il aurait ensuite disposé, au profit d'une abominable imposture, des volontés libres de ses ennemis, même de ceux qui n'étaient pas de sa nation, tels que Pilate et les soldats, comme de la volonté d'un seul homme enchaîné à la sienne, sans qu'une seule circonstance, par hasard, par oubli, par un accident quelconque, pût lui manquer! Ce n'est pas tout: il en aurait disposé de la sorte, avec un pouvoir souverain, pour se donner le plaisir d'expirer dans de longues et horribles souffrances, dans l'opprobre et l'infamie, abandonné de Dieu et des hommes!... Mais c'est mettre dans la main de Jésus une puissance divine, dans sa tête un calcul d'insensé, dans son cœur une volonté d'enfer; et, pour échapper à la lumière éclatante qui jaillit des prophéties sur la vérité du christianisme, c'est faire de son auteur je ne sais quel être qu'on ne saurait nommer dans aucune langue... Comment, d'ailleurs, après sa mort, aurait-il pu produire les fruits merveilleux de son sacrifice? Comment aurait-il pu se faire aimer, d'un bout de l'univers à l'autre, pendant plus de dix-huit siècles; se faire aimer jusqu'au dévouement le plus héroïque; créer ainsi pour sa personne un amour également surnaturel et universel, un amour qui prévaut sur tout autre amour, *et dont le temps, ce grand destructeur, ne peut user la force ni limiter la durée* (14*)?

Dira-t-on encore que le hasard amène, parfois, des coïncidences extraordinaires? — Des coïncidences isolées, transitoires, je le veux; mais une suite de coïncidences extraordinaires, et une suite immense, aussi compliquée que bien liée dans tous ses éléments innombrables, ce n'est plus du hasard (en supposant un sens au mot), c'est de

l'intelligence la plus haute, la plus vaste, la plus profonde; c'est de la sagesse de combinaisons la plus complète, la plus sûre dans le calcul, la plus forte dans les moyens, la plus infailible dans l'action: en d'autres termes, c'est la science et la puissance de Dieu à l'œuvre.

Dira-t-on que les faits de *pressentiment*, de *lucidité*, de *prévision*, qui se rattachent à l'état magnétique ou à tout autre état anormal de l'homme, peuvent donner la clef naturelle de nos prophéties? — Pour quiconque sait regarder, comparer, juger, il y a de quoi rougir d'une telle assertion. En admettant comme avéré ce qu'on raconte, à ce sujet, on n'y trouverait, après tout, que quelques faits fugitifs, qui n'ont aucune liaison ni entre eux, ni avec d'autres faits incontestables, et qui ne concernent que des personnes existantes et des événements d'un intérêt privé, des événements nullement publics, fort prochain, ou même se réalisant au moment du pressentiment ou de la prévision, quoique à distance. Dans nos prophéties, au contraire, on reconnaît un enchaînement de prédictions authentiques, publiques, relatives à des événements publics et d'un intérêt général, embrassant une période de deux mille ans, précisées avec un détail minutieux de circonstances de lieux, de temps, de personnes; un enchaînement plein d'unité d'action, de principe, de voie, de but, en sorte que chaque prophète forme comme une page, un chapitre de l'histoire de Jésus-Christ, en parfait accord avec celui qui l'a précédé; un enchaînement de faits ainsi précisés et détaillés, touchant les libres déterminations, soit de la volonté de Dieu, soit de la volonté de créatures non existantes, et qui même ne devaient venir au monde que bien des siècles plus tard; un enchaînement dont les nombreux anneaux ont été complétés cinq cents ans environ avant la venue du Fils de Marie; un enchaînement enfin lié, logiquement lié à d'autres faits divins dont nous avons déjà prouvé la certitude. Quel homme donc se respectant lui-même osera parler ici de pressentiment, de lucidité, de prévision magnétiques?

Mais l'on insiste encore, et l'on dit: Cet accord si merveilleux des prophéties et de l'histoire ne serait-il pas dû à des phrases artistement détachées des divers prophètes? — Non, certainement: lisez tout le chapitre XLIX^e, tout le chapitre LIII^e d'Isaïe (15); lisez le chapitre IX^e de Daniel. Les phrases, d'ailleurs, que nous avons citées, sont toutes détachées par elles-mêmes, et forment des passages assez considérables; elles ont par elles-mêmes un sens complet et tellement applicable au Messie, qu'entendues

(14*) Voir, à ce sujet, dans les *Etudes phil. sur le Christ.*, par NICOLAS (t. IV, p. 80 et suiv.), les admirables pensées de Napoléon.

(15) Ce chapitre LIII^e d'Isaïe, qui peint Jésus-Christ avec tant de vérité, réfute assez, par lui-même, ceux qui ont voulu l'appliquer soit à Osias,

soit à Jérémie, soit à Isaïe lui-même, soit au peuple juif opprimé par les gentils, soit à la partie infidèle de ce peuple. Il suffit, pour s'en convaincre, d'en lire avec attention les douze versets, et d'essayer successivement cette application sans leur ôter leur signification naturelle et raisonnable.

de lui elles sont raisonnables et claires, et qu'entendues autrement elles cessent de l'être. Du reste, cela ne fût-il pas, l'accord des prophéties et de l'histoire n'en serait pas moins frappant, moins divin.

Un statuaire avait fait exactement toutes les parties d'une même statue; puis il les avait habilement séparées, et les avait dispersées au loin. On les a retrouvées, on les a rapprochées, réunies, et la statue s'est dressée comme d'elle-même : c'est tout simple, cela devait être. Mais plusieurs statuaires, appartenant à différents siècles, et sans que l'un adaptât son ouvrage à celui de l'autre, avaient fait, qui un bras, qui une main, qui une tête, les divers membres en un mot d'un corps humain. Longtemps, très-longtemps après la mort du dernier, on a réuni tous ces ouvrages partiels, et sans rien ajouter, sans rien ôter, la statue s'est dressée parfaite, une comme l'œuvre préméditée, soigneusement travaillée, d'un seul artiste; et cette statue s'est trouvée représenter avec la plus minutieuse exactitude un héros contemporain, et dans sa taille, et dans son port, et dans tous les détails physiques de sa personne. Est-ce naturel? Cela devait-il, pouvait-il être?... Non; et si peu, qu'il y a l'infini à parier contre un qu'il n'en a rien été. Quand tout le tableau prophétique de Jésus-Christ ne serait qu'une contexture de passages isolés, il resterait donc l'infini à parier contre un que la perfection de la ressemblance n'est point l'effet de l'art dans l'arrangement de ces mêmes passages, et qu'il y a eu au-dessus des divers auteurs qui les ont écrits, à une si grande distance des événements, l'influence dominatrice de la science divine qui a fait converger la plume de chaque prophète vers l'unité de ce portrait, véritable reproduction de la nature. Or, l'infini à parier contre un prouve ici incontestablement le miracle de la science divine, comme d'après Rousseau lui-même, il prouve l'impossibilité de la production de l'ordre physique du monde par le hasard, et l'existence d'un Dieu ordonnateur suprême (16).

Mais puisque tel est l'ensemble, telle est la clarté des prophéties accomplies en la personne de Jésus, telle est la nécessité logique du miracle de la science divine qui résulte de cet accomplissement, ô vous, Juifs anciens, contemporains de ce même

Jésus, et vous leurs descendants jusqu'à nous, comment avez-vous pu, comment pouvez-vous méconnaître en lui l'Envoyé, objet de tous vos vœux?...

Vous aviez, et vous avez encore entre les mains, ces prophéties que nous venons d'exposer; vous les regardiez et les regardez encore comme authentiques?

Oui.

Vous les appliquiez, vous du moins Juifs anciens, qui vous en teniez au sens transmis par vos aïeux, vous les appliquiez presque toutes, et notamment les plus importantes, comme nous au Messie?

Oui : nos anciennes paraphrases, nos anciens commentaires, expression écrite des traditions nationales, vous l'attestent (17).

Et pourquoi donc avez-vous refusé créance au Fils de Marie?...

Ah ! n'attendons pas d'eux la réponse : il était trop prédit qu'ils seraient incrédules; et parce que l'esprit et le cœur de l'homme sont deux abîmes qui s'appellent l'un l'autre (*Psal.* XLI, 8) pour repousser de concert la vérité, ils ont fait des prodiges de volontaire aveuglement et d'opiniâtreté, dont l'héritage est passé à leurs enfants avec celui d'un châtement unique au monde; et en accomplissant ainsi ce que les prophètes avaient annoncé touchant leur incrédulité, touchant leur réprobation, ils ont mis et ils mettent le dernier sceau à l'évidence du miracle de la science divine en faveur du christianisme. Voyez : un bandeau de fer est sur leurs yeux; d'une main ils tiennent le livre sacré ouvert, de l'autre ils nous montrent sans cesse les pages de Daniel, d'Isaïe, d'Osée, de David, de Moïse, et ils ne voient pas ce que voient tous les peuples chrétiens, ces mêmes mains teintes d'un sang qui ne ressemble à aucun autre sang de la terre : c'est le sang que leurs pères, devant le prétoire romain, jadis appelèrent à grands cris sur leur tête et sur la tête de leurs enfants (18)...

Malheureux peuple, errant dans l'univers où nulle part tu ne peux planter un drapeau, ni élever un autel pour tes sacrifices, arrête, s'il se peut, arrête un instant la marche incessante de ton supplice, et dis-nous qui a couvert ta voie de ténèbres; dis-nous le nom de cet ange vengeur qu'avait vu David, et qui te chasse à outrance loin de ta patrie... (*Psal.* XXIV, 5, 6.) Dis-nous pour-

(16) *Emile*, liv. IV, t. III, p. 512.

(17) BERGIER, *Dictionnaire théolog.*, art. Paraphrase.

(18) *Matt.*, XXVII, 23. — On a déjà vu qu'Isaïe avait annoncé que, par leur incrédulité, ils se feraient du Messie comme une pierre d'achoppement, contre laquelle ils se heurteraient et seraient brisés (p. 179 précéd.); et que Daniel avait clairement prophétisé leur attentat contre le Messie, et leur châtement (p. 180 précéd.). Osée avait dit aussi : *Les enfants d'Israël seront durant de long jours sans roi et sans prince, et sans sacrifice et sans autels, ajoutant pour la fin des temps : Ils viendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et David leur roi, et ils recevront avec une religieuse frayeur*

le bienfait que Jéhovah réserve pour le dernier des jours. (*Osee.*, III, 4, 5.) Et à ce déplorable état des Juifs Malachie avait opposé, pour y rendre plus sensible la marque du doigt de Dieu, la conversion des nations idolâtres, et l'offrande à Dieu d'une victime pure et sans tache sur tous les points de la terre : *Mon amour n'est point en vous, et je ne recevrai plus d'offrande de vos mains*, dit ce prophète s'adressant au nom du Seigneur au peuple juif; *mais depuis l'Orient jusqu'à l'Occident mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tous lieux, et l'on offre à mon nom une oblation pure, parce que mon nom est grand parmi les peuples, dit le Seigneur des armées.* (*Malac.*, I, 11.)

quoi tu as reçu et tu as bu le calice de l'humiliation, de toute main qui te l'a présenté; pourquoi tous les peuples qui t'ont rencontré l'ont commandé en maîtres: Courbe-toi, couche-toi à terre parce que nous voulons le passer sur le corps: *Incurvare ut transeamus, et posuisti ut terram corpus tuum, quasi viam transeuntibus* (Isa., LI, 23); et pourquoi tu as obéi de la sorte à tous les peuples; dis-nous qu'est devenu le bouclier de la protection de ton Dieu? parle, qu'en as-tu fait?... Il ne nous répond rien... Ah! reconnais donc la voix de ton frère puîné dans la voix du peuple chrétien: il te plaint, il t'appelle, il te tend les bras pour te communiquer la vérité qu'il possède; viens, embrassons-nous, c'est Jacob qui tend les bras à Esaü... Il détourné l'oreille, il nous maudit;... puis il semble secouer la tête; courbée sous le poids de dix-huit cents ans d'exil, d'ignominies et de souffrances; sa poitrine se soulève, se gonfle; ah! s'il pouvait pleurer! si une larme, une seule larme pouvait tomber de sa brûlante paupière!... Mais hélas! le ciel lui a refusé des larmes; aussi son visage se contracte, ses lèvres s'agitent, sa bouche s'ouvre, non pour exhaler le repentir, mais pour proférer un blasphème, et du fond de cette vieille conscience déicide sort encore, au XIX^e siècle, ce cri d'enfer: *Reus est mortis* (Matth., XXVI, 66), la condamnation du Christ fut légale (19).

O Dieu! que ce cri désespéré ne retarde pas l'heure de grâce et de retour; hâtez, hâtez plutôt la marche des événements qui doivent l'amener, et qu'en attendant, vos fidèles croyants vous rendent gloire de ce que vous faites si admirablement servir à l'éclat de la vérité l'incrédulité obstinée de ce peuple, toujours dispersé, toujours vivant pour rendre le témoignage le plus authentique à vos prophéties! Que les adversaires de notre sainte religion, se dépouillant de leurs préjugés, reconnaissent enfin, avec Pascal le profond penseur, que la réalisation de ces prophéties est un miracle qui subsiste depuis près de deux mille ans, et dont vous avez placé l'incontestable garantie dans les mains les plus désintéressées, les plus hostiles, les plus fidèles, comme un phare destiné à éclairer tous les yeux qui veulent voir la vérité du christianisme, à consoler la foi des fidèles, en attendant que les ombres déclinent et que se lève le jour (Cant., II, 17) de l'éternité bienheureuse. Amen.

SERMON II.

SUR LES COMBATS ET LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE.

Portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (Matth., XVI, 18.)

(19) C'est ce que prétend M. Salvador dans son *Histoire des institutions de Moïse*, etc., au chapitre intitulé: *Jugement et condamnation de Jésus*. M. Dupin aîné a réfuté parfaitement le philosophe juif

Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise.

C'est une des gloires de l'Eglise catholique d'avoir toujours été combattue et d'avoir toujours été victorieuse, et c'est aussi l'une des preuves sensibles que l'Homme-Dieu est toujours avec elle depuis le commencement et qu'il se plaît à la faire vivre forte et vigoureuse au sein des luttes les plus capables naturellement de renverser et de détruire une œuvre humaine.

Jésus-Christ lui avait annoncé les combats et il lui avait promis le triomphe; il avait dit que jamais les puissances infernales qui travaillent sans cesse à ruiner le bien pour y substituer le mal, à détrôner la vérité, pour donner l'empire du monde à l'erreur, épuiseront en vain contre elle et leur malice et leurs efforts: *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*; il fallait bien que sa parole s'accomplît, et l'histoire est là mettant en une évidence frappante cet accomplissement que je vais rapidement retracer devant vous, pour la consolation de votre foi et à la gloire de Jésus et de son Eglise. *Ave, Maria.*

Si vous considérez le catholicisme, vous le verrez, dès son origine, aux prises avec les ennemis les plus nombreux, les plus acharnés, les plus puissants, plus fort, dans son apparente faiblesse, que les légions innombrables de ceux qui ont juré de l'étouffer dès sa naissance. Cet enfant au berceau est un géant indomptable, que le génie du mal et de l'erreur enserre, étreint dans ses mille bras, qu'il perce mille fois des traits empoisonnés du mépris, du ridicule, de la calomnie, de la fausse science, et tout ensemble du glaive cruel d'une persécution inouïe, et qui se rit de tant d'efforts violents: grandissant chaque jour à vue d'œil sous les coups de toute espèce qui semblent devoir l'accabler, développant ses membres robustes dans une mer de sang qu'on voit couler à flots de toutes ses veines, et voyant descendre successivement dans la tombe les générations entières qui se dressent contre lui comme un seul homme.

Ses premiers adversaires sont les Juifs obstinés. Ils pensaient en avoir fini avec la religion nouvelle en clonant au gibet de l'infamie l'auteur même de cette religion; et qui n'aurait dit, comme eux, que la religion du Christ, en ne le supposant qu'homme, était morte avec lui sur le Golgotha?... Mais voilà que, cinquante-deux jours après, les bateliers du lac de Génézareth, que l'on croyait dispersés à tout jamais, deviennent soudain des miracles vivants: l'esprit, le cœur, la langue, chez eux tout est prodige. Ignorants, ils déconcertent les plus sages de leur nation; timides, pusillanimes, ils ont le front haut, l'œil assuré, la parole forte, terrassante; rien ne les émeut, rien ne saurait

par son opuscule: *Jésus devant Caïphe et Pilate.* (Voir *Démonstrat. Évang.*, publiées par M. Migne, t. XVI.)

les faire reculer d'un pas. Ne pouvant les réfuter, la Synagogue les livre aux bourreaux : elle a voulu les flétrir, les décourager, elle n'a pas pu les faire descendre ou faiblir : toujours à la hauteur de leur mission, encore tout livides, tout meurtris de coups de verges, ils annoncent avec plus de zèle et de force le nom et la gloire du divin crucifié.

La Synagogue ne se rebute point : elle organise une persécution générale (*Act.*, VIII, 1 ; IX, 1, 2) ; mais l'orage passe sans emporter la vérité puissante de l'Évangile : bien plus, il amène la conversion miraculeuse de Saul, le persécuteur. (*Act.*, XI, XXII. Voir l'excellent ouvrage de Littleton ; *La religion chrétienne démontrée par la conversion de saint Paul.*) Et après quelques années, pendant lesquelles les conversions des Juifs se multiplient (20), Jérusalem voit ses murs s'écrouler sous le bélier romain ; ses enfants s'entre-déchirent ; des scènes horribles de désespoir souillent les dernières convulsions du peuple juif expirant comme peuple ; ses débris sont dispersés aux quatre vents, et nous en voyons encore les tristes restes errant dans l'univers, et rappelant à toutes les nations, par une infortune sans exemple, le crime incalifiable de leurs déicides ancêtres.

Ceux-ci n'étaient pas encore vaincus que déjà contre l'Église s'étaient levés le paganisme, armé de toute l'influence des plus vieux et des plus tenaces préjugés, de toute la force des passions les plus profondément enracinées dans le cœur de l'homme, de toute l'autorité des prêtres, de tout l'ascendant des esprits cultivés, de toute la puissance des magistrats, de l'omnipotence des Césars. C'est une guerre à mort entre le christianisme encore si jeune et sans armes, et ce robuste et vigoureux athlète couvert d'airain, capable humainement de le briser et de le mettre en poudre. Celui-ci saisit son adversaire à bras-le-corps, de ses ongles de fer il le déchire, comme le tigre sa proie ; le sang ruisselle, le blessé n'en est pas moins redoutable : que dis-je ? il gagne du terrain en perdant son sang, et celui qui le fait couler en vomissant sur lui des flots

(20) Aussi lit-on dans l'histoire composée par les Juifs, *Sepher toldos Jeschn* : « Les sages, affligés du progrès de la religion de Jésus, recoururent à Dieu, et lui dirent : Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous que les Nazoréens prévalent ?... Nous ne sommes plus qu'un très-petit nombre. » (Voir l'*Hist. de l'établ. du christ.*, par BULLET, p. 168.)

(21) Voy. l'*Hist. de l'établ. du christ.*, par BULLET, p. 30 et 257.

(22) Nous ne parlons pas de la persécution de l'empereur Julien l'Apostat, qui renoua la lutte contre l'Église toutes celles qu'elle avait éprouvées pendant les trois premiers siècles. « De même que les philosophes, ses confidents, » dit BULLET (*Hist. de l'établ. du christ.*, p. 44), « il appuya l'idolâtrie par de faux prodiges ; il en retrancha les absurdités choquantes ; il tâcha d'y épurer les mœurs ; il lui rendit la pompe de ses cérémonies ; il la soutint par son exemple ; il y attira par ses bienfaits. Il déchira, au contraire, le christianisme par des satires ; il le combattit

de calomnie, de moquerie et d'outrage, graduellement s'affaiblit et recule. Le paganisme use dans cet incomparable duel, où tout ce qui est humain est pour lui contre le christianisme, une longue période de sa trop longue vie. Trois siècles durant, il y emploie tout son être : il précipite dans les abîmes de la mer, il brûle, il broie, il hache à morceaux, il enterre vivants les chrétiens. Vains efforts !... Lassé enfin de supplices, de carnage, de brutalité féroce, il s'arrête pour contempler son ouvrage ; et, à la vue de tant de lambeaux humains encore palpitants dans ses bras tout dégouttants de sang, il se dit : J'ai vaincu. Il frappe une médaille en mémoire de l'extinction du nom chrétien ; il élève une colonne au christianisme aboli (21). Et tandis qu'il bat des mains sur les cadavres des martyrs, le christianisme fait un pas de plus dans l'arène, et ce pas lui suffit pour aller s'asseoir sur le trône impérial, du haut duquel il renverse le trophée de l'idolâtrie expirante et les temples qui lui restent (22).

Mais, ô prodige ! ô voies merveilleuses de la Providence ! C'est la guerre dans son sein, c'est avec des divisions intestines qu'elle la déchirent que l'Église combat au dehors et triomphe. Dès le premier siècle, je vois six différentes sectes s'acharner à affaiblir sa force vitale, et à comprimer son développement. Et depuis, chaque siècle, à l'exception du dixième où des erreurs éparses çà et là se tenaient cachées et en silence, chaque siècle a fourni régulièrement plusieurs têtes (parfois jusqu'à treize, jusqu'à dix-sept [23]) à cette hydre de l'hérésie, qui, dans ses variétés si nombreuses, semble immortelle pour relever l'éclat de l'Église, immortelle aussi, mais dans son invariable unité. Chaque secte a sa physionomie, son caractère à part, son nom à part ; et pourtant si je demande à chacune, tandis que je les vois passer successivement devant moi dans l'histoire, ce qu'autrefois Jésus demandait au démoniaque Gerasémien : *Quel est ton nom ?* toutes pourront me répondre uniformément : *Je m'appelle Légion, car nous sommes une multitude* (23*). Chacune, en effet, est une légion, est une armée redou-

par des ouvrages ; il en protégea tous les ennemis ; il menaça de son indignation ceux qui en faisaient profession ; il approuva les violences dont on usait contre eux, en sorte que les païens même l'ont blâmé d'avoir été un trop grand persécuteur des chrétiens, quoiqu'il se fût abstenu de verser leur sang : *Nimius religionis christianæ insectator, perinde tamen ut cruore abstermeret.* (*Étrop.*, l. X, n. 16.) Il défendit aux chrétiens de plaider, ajoute Feller (*Diction. historique*), de se défendre en justice, et d'exercer des charges publiques. Il fit plus : il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiraient des livres profanes pour combattre le paganisme. Mais à quoi servirent tant d'efforts ? À procurer à l'Église un nouveau triomphe.

(23) Voir la *Table des douze premiers volumes des Annales de phil. chrét.*, art. *Hérésies*.

(23*) *Quod tibi nomen est ? Legio mihi nomen est, quia multi sumus.* (*Marc.*, V, 9)

table, plus qu'une armée, par le nombre de ceux que chaque hérésiarque séduit, et qu'il associe à la guerre contre l'Eglise; par le nombre des enfants que lui et ses adeptes laissent après eux; et par la funeste confraternité qui unit tous les sectaires, quel que soit leur drapeau, oui, tous sans exception, contre cette dépositaire fidèle de la doctrine apostolique... Combien de fois, d'ailleurs, l'hérésie ne s'est-elle pas montrée armée de torches et de poignard, autant que de sophismes, de calomnies et d'outrages! Combien de fois, étayée des décrets et du glaive des princes de la terre, n'a-t-elle pas fait appel à toutes les passions, à toutes les violences contre cette *colonne de la vérité* divine (24)! Et je ne parle pas du mahométisme, dont la force matérielle, aveugle, inflexible, identifiant le culte et l'Etat, et soumettant tout au dogme de la fatalité, fit de larges brèches au royaume de l'Eglise en Asie, en Afrique, en Europe; ni du schisme d'Orient, que commencèrent des prétentions ambitieuses, que les révolutions politiques des deux parties de l'empire favorisèrent grandement, et qui a toujours nourri contre la vérité catholique une antipathie, une haine manifestées plus d'une fois par la persécution.

Dans cette guerre presque continuelle de l'hérésie contre l'Eglise, chose remarquable, souvent elle est venue se poser hardie, vigoureuse, éloquente même, sur les lèvres ou sous la plume d'hommes puissants par la pensée, par la parole; et ainsi l'attaque a été plus redoutable, la victoire plus difficile, le triomphe plus éclatant. Voyez, par exemple, Basilide, Valentin, Marcion, Tertullien, Manès, Donat, Arius, Macédonius, Jovinien, Pélage, Vigilance, Nestorius, Eutychès, Gotescale, Bérenger, Arnaud de Bresse, Amauri; voyez Luther et Calvin: l'un doué d'une façon chaleureuse, entraînant, et de quelque chose de corrosif dans l'argumentation; l'autre plus érudit que le nome augustin de Saxe, moins disert, moins serré, mais d'une élégance et d'une pureté de style remarquables, subtil d'ailleurs, pénétrant, versé dans la science de l'Ecriture et des Pères. Et de nos jours, l'hérésie du XIX^e siècle n'a-t-elle pas été produite par un beau génie qui avait, durant quinze années, jeté comme un charme sur les esprits par le luxe d'une éloquence éblouissante, par la puissance d'une logique pleine de vigueur et d'images?... Mais à la voix révéree de l'auguste chef de l'Eglise, il est resté seul, lui, naguère entouré d'un si brillant cortège; et de loin il a pu entendre ses nombreux ad-

mirateurs et ses illustres amis répéter, avec douleur, ces accents du prophète: *Comment es-tu tombé, toi qui étincelais comme l'astre du matin* (25)?

C'est ainsi que, depuis les apôtres, l'Eglise a eu constamment à essuyer les assauts violents de l'erreur; et néanmoins cette nouvelle Jérusalem est toujours debout, toujours la même. Pas une pierre n'a pu être détachée de son unité admirable, sous l'effort incessant du bélier ennemi; et devant ses murs gisent ensevelies toutes les sectes qui l'ont battue en brèche: toutes, excepté le schisme grec, que nous voyons déjà tendre à la dissolution; mais que d'une part une soumission pleine de servitude au pouvoir du croissant, de l'autre l'absolutisme impérial et pontifical du czar retiennent sur le penchant de sa ruine. A cette exception il ne faut ajouter que quelques restes presque inaperçus et décomposés de vieilles hérésies dans certains coins de l'Orient; et dans l'Occident, la réforme, qui s'en va se résolvant en ce déisme vague que la voix du grand Bossuet lui assigna jadis pour dernier terme et pour tombeau (26).

Certes, il y a là de quoi étonner, de quoi frapper l'esprit le plus prévenu, pourvu qu'il soit droit et sincère. Livrez à l'action dévorante du temps et aux attaques continues, mille fois diversifiées, toujours ardentes et fortes par l'appui des passions humaines, une institution d'homme quelconque, qui ne soit pas favorable aux intérêts de ces mêmes passions, mais le plus solidement établie qu'il vous plaira; combien d'années faudra-t-il pour l'ébranler, l'entamer, la renverser?... Comment donc l'Eglise catholique a-t-elle pu passer dix-huit siècles à heurter toutes les passions humaines, à subir continuellement, avec l'action corrosive du temps, les luttes les plus violentes, les plus opiniâtres, les plus redoutables, sans jamais fléchir ni plier, rompant sans ménagement avec les rois, avec les conquérants, avec le génie, avec les peuples, dès que l'intérêt de la vérité se trouvait compromis par leur obstination (27)? Et comment se montre-t-elle encore à nos yeux telle qu'elle sortit des mains de son auteur? Non, non, cette intégrité de constitution si durable, qui brave toutes les puissances du monde, matérielles et intellectuelles, cette identité permanente de doctrine, d'organisation, d'expansion continue, cette virilité perpétuelle au milieu des éléments d'altération et de décadence les plus actifs, renouvelés sans cesse, ne portent pas l'empreinte d'un fait naturel.

(24) *Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis.* (I *Timoth.*, III, 15.)

(25) *Quomodo cecidisti, qui mane oriebaris?* (*Isa.*, XIV, 12.)

(26) Sixième avertissement aux protestants, p. 181, 185, 271, 321; II^e *Instruct. pastor. sur les promesses de l'Eglise*, p. 562, 565.

(27) « Les Etats, » d'1 Pascal, « périraient si on ne

faisait souvent plier les lois à la nécessité. Mais jamais l'Eglise n'a souffert cela, et n'en a usé. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se maintenir; et encore les Etats périssent-ils enfin entièrement: il n'y en a pas qui ait duré quinze cents ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue et inflexible, cela est divin. » (*Pensées*, II^e partie.)

Mais si ce fait n'est pas dans la sphère de la nature, il est surnaturel, il est divin ; cela parle de soi-même, parle haut, assez haut pour trouver écho dans toutes les âmes qui aiment avant tout la vérité.

Ce qui achève de mettre en relief le sceau divin, marqué visiblement dans ce fait, c'est que l'Église a soutenu intacte l'effort constant de toutes ces luttes, rongée qu'elle était souvent par des scandales : scandales d'habitudes séculières, militaires, même dans la tribu sacrée ; scandales d'abus des richesses, scandales d'intrigues politiques, scandales d'ambition tout humaine, scandales des rivalités déplorables, scandales d'apostasies solennelles, scandales d'immoralité ; que sais-je ? Plus vous ajouterez à cette énumération de scandales divers, plus vous relèverez cette force divine qui a résisté à tant d'assauts mortels. Lisez l'histoire : pour ne parler ici que des chefs de l'Église, vous verrez la barque de Pierre agitée comme un crible (*Luc.*, XXII, 31) par la tempête des passions humaines, lancée jusqu'aux nues par les vagues furieuses, soudain presque plongée dans les abîmes, jetée brusquement contre des écueils, mais toujours attachée invariablement à l'ancre de la doctrine orthodoxe. Elle a pu être heurtée violemment, jamais brisée ; elle a pu être couverte par les flots, jamais submergée ; des pilotes se sont rencontrés infidèles, je dis infidèles à la sainteté, à l'honneur de leur divin ministère (28), mais toujours fidèles à la pureté, à la vérité de la doctrine. Ils ont pu montrer, sans doute, les tristes faiblesses de l'humanité ; mais, dans leurs faiblesses, ils n'ont jamais enseigné, ni approuvé, ni toléré une erreur quelconque, même en morale. Et cela aussi est-il humain ?... Que, dans une suite de deux cent cinquante-huit pontifes romains, il y en ait eu qui, sous le poids de l'honneur immense de la triple couronne, aient faibli comme des hommes, cela est naturel, et rien de plus : n'étaient-ils pas des hommes ?.... Sur douze apôtres choisis par Jésus-Christ lui-même, longtemps instruits et préparés par ce divin maître à l'apostolat, il y a bien eu un avaro, un voleur, un traître sacrilège qui a vendu son Dieu pour trente deniers. Faites le rapprochement et le calcul ; en admettant même les appréciations partiales du fougueux Dawisson, relativement à 12 et à 258, la proportion est exacte, presque mathématique. Mais que, sur ces 258 papes, il y en ait eu près de 60 dignes d'être vénérés sur les autels (et l'on sait quel héroïsme et quelles preuves de vertu l'Église exige pour cet honneur), près de 60 dont la moitié a consacré par son sang les marches du siège apostolique ; mais que, sur ces 258, en qui le pontificat laissait subsister les penchants de la nature corrompue, et qui se trouvaient, d'ailleurs, ex-

posés par leur haute position aux fautes et aux abus de toute espèce, il y en ait eu si peu qui aient failli ; mais que ce petit nombre se soit rencontré précisément à une époque qui est comme la lie des siècles chrétiens, à une époque où la corruption des cours de l'Europe était universelle et au plus bas degré, à une époque où les cabales, les menées criminelles de l'ambition devaient nécessairement relâcher les mœurs et où il était comme impossible que ce relâchement ne pénétrât jusque dans le sanctuaire, et que les intrigues et les violences des partis n'amenassent quelques élections déplorables (à moins d'un miracle que Dieu n'était pas tenu de produire) ; mais que ce petit nombre ait passé sur le trône apostolique dans un temps où il n'y avait pas d'autre péril grave pour l'Église, comme des nuages de désastres providentiellement sur nos têtes, quand rien dans l'atmosphère ne peut contribuer à déchirer leurs flancs pour ravager et pour détruire nos riches moissons ; mais que ce petit nombre ait conservé religieusement le dépôt de la révélation, et que l'Église n'ait rien eu à en souffrir ni dans l'harmonie de sa forte constitution, ni dans l'unité de ses enseignements, tandis qu'il ne faut souvent qu'un prince faible ou vicieux pour changer le sort des empires, et les précipiter du faite de la gloire et de la puissance dans la confusion, l'anarchie et les ruines : voilà qui, certes, n'est pas naturel ; voilà qui est en désaccord frappant avec l'histoire des choses humaines, et une saine philosophie, n'en trouvant pas la raison sur la terre, n'hésite pas à la chercher plus haut, dans les conseils adorables de la sagesse divine.

L'Église donc a triomphé de la haine et de la persécution de ceux qui entouraient son berceau dans la Judée ; elle a triomphé de la persécution du paganisme, de la persécution presque continuelle de l'hérésie, de la persécution des schismes, de la persécution des scandales. Mais ce n'est point assez, il lui était réservé d'épuiser les efforts de tous ses ennemis possibles ; car il fallait que d'elle et d'elle seule l'on pût dire : Elle a eu à combattre, et elle a tout vaincu.

Il est sur la terre deux leviers puissants pour ébranler et pour détruire : l'un s'attaquant à l'amour-propre si susceptible, si sensible à la blessure la plus légère ; l'autre s'attaquant à l'intelligence, si fière d'elle-même, si prompt à rejeter ce qui dépasse la portée de sa vue, si jalouse de ses possessions et de ses nouvelles conquêtes dans le domaine des connaissances humaines. Et quand ces deux leviers, quand le ridicule et le raisonnement sont aux mains de tout ce qu'il y a de plus élevé par le talent et par le savoir, et sont employés contre ce qui gêne et contrarie toutes les passions ;

(28) Voir la *Religion du cœur*, par l'abbé de BAUDRY, II^e partie, sect. 8, p. 173 ; — le *Guide du catholique vaudois*, par M. A. CHARVAZ, t. II, l. V,

entret. III, p. 198 et suiv. ; — les *Conférences sur les doctrines*, etc., de l'Église cath., par N. WISEMAN, huitième conférence.

alors, on peut le dire, il n'y a rien de comparable sur la terre à la puissance de ces deux armes. Hé bien ! l'Eglise catholique a eu à subir, et elle a subi avec succès, avec gloire, cette épreuve, la plus redoutable qui puisse être.

Le siècle dernier fut comme un rendez-vous universel donné par le génie de l'erreur à tout ce qu'il pouvait y avoir de plus haut placé dans les beaux-arts et dans les sciences, de plus capable humainement de saper et de renverser l'ouvrage de Jésus-Christ. On vit surgir alors, surtout en France, toute une armée de poètes, de prosateurs, de métaphysiciens, de géomètres, de naturalistes, d'archéologues, de philosophes enfin, traduisant, chacun en sa langue, les blasphèmes de l'enfer, et redisant, en échos éclatants et prolongés, les accents étouffés du *gouffre de l'abîme*. (*Apoc.*, IX, 1.) Des pages étincelantes d'esprit, séduisantes de sophismes et d'éloquence, des volumes chargés de tout l'appareil d'une érudition profonde, furent publiés en Europe. Rien ne fut épargné : on écrivit contre les dogmes en général, et contre chaque dogme qu'on soumit à l'analyse dévorante d'une raison ivre d'orgueil et de haine ; on écrivit et contre la morale, et contre le culte, et contre le sacerdoce qu'on traîna dans la boue, et, contre les abus que les hommes avaient pu faire de la religion catholique pour servir leurs passions, et avec une injustice effrontée, l'on chargea celle-ci de la responsabilité des crimes commis malgré ses maximes et contre ses défenses expresses. On écrivit contre tous ses livres sacrés : pour les trouver en défaut, on interrogea l'Inde et l'Egypte, l'Assyrie et la Chine ; l'on interrogea les entrailles mêmes de la terre ; on entassa témoignage sur témoignage, et les savants de l'époque publièrent que la science donnait des démentis formels à l'Écriture. La moquerie, le sarcasme, le travestissement, le mensonge, la calomnie la plus insolente, leur vinrent en aide : un homme éminemment sagace pour le mal, étonnamment organisé pour haïr, pour ridiculiser et pour insulter, se chargea de diriger cette partie de l'attaque contre l'Eglise. Il réussit, non au gré de ses désirs, lui passionné jusqu'au délire contre la vérité (29), mais au delà de toutes les prévisions humaines. L'incrédulité passa en principe ; elle devint à la mode ; il ne fut plus permis d'être homme d'esprit, homme de bon ton et catholique ; et parmi nous surtout, lorsque ce tyran bizarre que je viens de nommer se mêle d'une chose, l'on sait jusqu'où vont l'engouement et le caprice : aussi fallait-il se cacher pour adorer Jésus-Christ, que dis-je ? se cacher presque pour croire en Dieu. Et afin que rien ne manquât à cette dernière épreuve de l'E-

glise catholique, afin que dans cette épreuve toutes les autres fussent renouvelées et comprises, bientôt après, à cette guerre violente, acharnée, du ridicule, du raisonnement, de la science, se joignit la guerre de la proscription, de l'exil, des cachots, de la dévastation, du glaive, du schisme et des scandales. Ce qui avait commencé par la boue de la Régence, ce qui s'était continué, ce qui avait prodigieusement grandi par toutes les ressources de l'esprit et même du génie, par les demi-déconvenues de la science, par les vices et l'impiété des grands toujours trop puissants à cet égard sur la multitude, finit par de grandes défections, d'illustres apostasies, par le marteau brutal du vandalisme, et par la hache sanglante du bourreau. Dans cet amas affreux de ruines morales, politiques, sociales, religieuses ; dans ce cimetière immense où tout ce qui pouvait humainement étayer le catholicisme avait trouvé sa tombe ; l'Eglise, qu'on disait surannée, décrépète, devait naturellement trouver la sienne... Et néanmoins on vit alors que son sang n'avait point vieilli, et qu'il coulait encore, sous le fer de la persécution, plein de vigueur comme le sang chrétien des premiers siècles. Et quand les bras tombèrent enfin de lassitude aux ministres officiels de la mort ; quand le torrent dévastateur fut passé ; quand, d'une part, un général schismatique eut accompli la mission providentielle de venir, à la tête des enfants du Nord, rendre possible et protéger l'élection catholique du successeur de Pie VI, dont une prison française avait dévoré la noble et courageuse vieillesse ; quand, d'autre part, le génie réparateur d'un soldat français, qui avait du géant dans la tête, dans le cœur, dans le bras, eut dit, de sa voix de maître, à l'impiété : *Tais-toi, cache-toi !* aux portes de nos temples : *Ouvrez vous !* au sacrifice et à la prière : *Voix expiatrices de la terre, montez librement vers le ciel !* on vit l'Eglise relever sa tête radieuse, sans blessure et sans cicatrice. Rien de sa doctrine, rien de son culte, rien de ses livres sacrés, rien en un mot de ses croyances, de sa constitution n'avait pu être entamé. Tout respira, enfin, sous la douce influence de son action consolante et réparatrice ; et bientôt, assise en reine sur les cendres oubliées de ses ennemis de tout un siècle, elle put attendre en paix que la science humaine vint à elle, et que Dieu fit rendre justice à sa parole.

Dieu ne lui a pas manqué. De brillants écrivains ont mis en lumière les beautés imposantes de la religion, et convaincu d'ineptie ou de mauvaise foi ses détracteurs passionnés qui avaient trompé l'autre siècle. D'autres ont arraché le masque d'une fausse érudition à ces prétendus savants qui

(29) On a prétendu que cette parole de Voltaire, cette parole impie, criminelle, abominable : *Ecrasez l'infâme*, a été dite par lui, non de la religion catholique, mais du fanatisme. Est-ce donc du fanatisme ou de la religion qu'il parlait, lorsque dans

une de ses lettres, du 25 juin 1760, il disait : « Je voudrais que vous écrasassiez l'infâme. C'est là le grand point : il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre. »

avaient pris les demi-vues pour des faits complets établis, et qui s'en allaient publiant avec assurance les conclusions présomptueuses d'une science mal étudiée; et, par une circonstance providentielle, les découvertes modernes qui sont venues défendre successivement tous les points attaqués de nos livres saints, sont dues à des hommes qui ne travaillaient pas dans ce but : bien plus, une grande partie est due même à des hommes formellement hostiles au christianisme. Ainsi, Dieu a forcé les bouches qui s'ouvraient pour blasphémer et pour maudire, à bénir et à rendre hommage; et cet amas de difficultés entassées contre notre foi n'a servi qu'à rendre plus frappant l'éclat de la vérité, en sorte qu'à parler même philosophie humaine, l'on peut aujourd'hui, en vertu des données analogiques, poser en principe que tout progrès de la science qui ne paraîtra pas s'accorder avec la religion révélée, sera le fruit d'observations incomplètes ou de déductions mal tirées, et même que la science sera dans l'erreur toutes les fois qu'elle ne sera pas d'accord avec la Bible (30).

Certes il est beau, il est consolant pour nous, que notre religion puisse braver ainsi impunément le jour de la discussion la plus sévère, et que non-seulement elle n'ait rien à y perdre, mais qu'elle s'y élève au contraire à la hauteur d'un glorieux triomphe sur les ennemis les plus redoutables. Que le catholicisme puisse défier l'examen le moins bienveillant dans les mille points de contact qu'ont ses livres sacrés et ses dogmes avec la chronologie, la succession des plus anciens monarques, les coutumes, les mœurs et le langage des diverses nations, les grandes traditions religieuses des plus anciens peuples, l'origine et la dispersion de la race humaine, et les progrès merveilleux des sciences dans les temps modernes, quoi de plus étonnant, de plus humainement inexplicable, si cela n'est pas divin ! Par quel miracle, un si grand nombre d'auteurs différents, qui ont travaillé à la rédaction des divers livres de l'Écriture, depuis le *Pentateuque* jusqu'à l'*Apocalypse*, ont-ils donc pu réussir à se préserver de rien dire qui ait jamais pu être démenti par les hommes les plus habiles et les plus hostiles, et par les découvertes les plus imprévues ? Et qu'est-ce donc, quand on voit que cette même religion a gagné autant qu'on croyait lui ravir, et que les objections en apparence les plus fortes ont fini par se convertir en preuves !... Mais cela devait être : non-seulement il fallait que l'ouvrage du Très-Haut pût mépriser toutes les attaques de l'homme, et que tous les efforts humains vinssent devant lui expirer impuissants, comme les flots de l'Océan courroucé, au pied du roc immobile qu'ils blanchissent vainement de

leur écume; il fallait encore que, tout comme le soleil, après une heure d'orage qui a amoncelé devant son foyer des nuées épaisses, reparût plus brillant que jamais, de même la vérité du catholicisme, radieux soleil des intelligences, répandît une plus vive lumière, après les vapeurs momentanées qu'autour de lui la fausse science humaine avait laborieusement et fastueusement amassées.

Ainsi l'Église catholique, qui a vu les efforts continuels de toute espèce d'ennemis venir se briser contre elle depuis plus de dix-huit cents ans, couronnée de tant de glorieuses victoires, peut se poser avec une sainte fierté devant la génération qui s'élève et devant les générations futures; et, levant au ciel son bras puissant, ce bras auquel il a été donné de commander à toutes les tempêtes, elle peut s'écrier : *Ma vie est immortelle* (31). Voyez : le passé est à moi, un passé de dix-huit siècles de combats incessants et d'incessants triomphes, et ce passé répond de mon avenir. J'ai usé la Synagogue avec ses magistrats et son sacerdoce, et tous leurs serviteurs dévoués; j'ai usé les rois et les empereurs, et leurs bêtes féroces, et leurs bourreaux, et leur feu, et leur fer; j'ai usé la haine, le mépris, l'acharnement, l'ascendant des philosophes du paganisme; j'ai usé l'hérésie sous toutes les formes, étayée de toutes les ressources humaines; j'ai usé les scandales les plus imposants; j'ai usé les raisonnements de la philosophie moderne, les attaques de la science dans ses nombreuses ramifications, dans ses découvertes qui de prime abord semblaient concluantes; j'ai usé le ridicule et le sarcasme avec leur sel le plus corrosif, leurs pointes les plus aiguës, leurs traits les plus perçants et les plus habilement empoisonnés; j'ai usé l'autorité immense des grands dissolus, impies et moqueurs, sur un peuple impressionnable à l'excès... Où sont-ils aujourd'hui (32), mes ennemis innombrables, mes ennemis de tous les siècles?... Ils n'ont cessé de me porter des coups qu'ils croyaient mortels; ils s'applaudissaient déjà de leur victoire : hommes de quelques jours, ils sont passés, et *je vis, parce que les siècles sont à moi*. Que fera-t-on désormais contre moi qu'on n'ait fait déjà, et inutilement fait ? Que dira-t-on, qu'écrira-t-on, qu'on n'ait dit, qu'on n'ait écrit sans autre succès que celui d'épurer et d'accroître ma gloire, et d'élargir le faisceau de lumière qui accompagne mes titres?... Ah ! *venez donc à moi vous tous qui êtes fatigués* (*Matth.*, XI, 28), haletant d'efforts vers la vérité religieuse; venez vous reposer à l'ombre de mon sceptre tutélaire et consolateur; venez, esprits malades, *je vous soulagerai de vos angoisses* (*Matth.*, XI, 28); je fixerai les oscillations douloureuses

(30) Voy. les *Discours sur les rapports entre la science et la religion*, par N. WISEMAN, t. II, dernier discours; et la *Cosmogonie de Moïse*, par M. MARCEL DE SERRES, 2^e édition.

(31) *Levabo ad cælum manum meam, et dicam : Viro ego in æternum.* (*Deut.*, XXX, 40.)

(32) *Dixi : Ubinam sunt ?* (*Deut.*, XXX, 26.)

de votre intelligence si péniblement agitée par le doute ; prenez le joug de mon autorité divine, et vous trouverez la paix de vos âmes (Matth., XI, 29), la paix sur la terre, la paix dans l'éternité. Amen.

SERMON III.

POUR LA FÊTE DU DÉCRET DOGMATIQUE SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est. (Luc., I, 48, 49.)

Bienheureuse me proclameront toutes les générations à venir, parce qu'il a fait en moi de grandes choses celui qui est le Tout-Puissant.

Le voilà donc accompli, le plus grand événement des temps modernes, sollicité par les plus pures et les plus ferventes prières, attendu avec la plus sainte impatience par la piété catholique, redouté par l'enfer, et si éminemment propre à rehausser dans Marie le glorieux titre de bienheureuse. Le 8 décembre 1854, au milieu de toutes les splendeurs de Rome, en présence de la plus auguste assemblée de l'univers, et avec toute la magnificence d'une pompe qui semble ne devoir être surpassée que par les pompes du ciel, l'Eglise enseignante a décrété, par l'organe de son chef le souverain pontife, avec la plénitude de son autorité infailible, que la croyance de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, transmise des apôtres jusqu'à nous par l'Orient et par l'Occident, est une vérité non-seulement certaine, mais primitivement révélée de Dieu ; et que nous sommes tous obligés, sous peine d'hérésie, de professer de cœur et de bouche, qu'en vertu des mérites du Sauveur, et par une grâce spéciale, Marie a été non pas délivrée avant sa naissance, mais préservée, dès le premier instant, de la tache du péché d'origine. C'est avec un attendrissement indicible que cette décision solennelle a été accueillie par les cinquante mille fidèles qui écoutaient la voix du prince des apôtres, la voix de Pierre parlant par la voix de Pie IX, dont les larmes d'émotion baignaient la face auguste ; et c'est avec un enthousiasme sans égal qu'ils ont fait éclater leur soumission et leur joie sous la majesté suprême de cet oracle que le ciel intimait à la terre par le vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous aussi, mes frères, soyons heureux de courber respectueusement nos fronts devant cet oracle infailible ; et puis relevons nos têtes pour laisser échapper de nos poitrines émues la louange à Dieu, les félicitations à Marie, et pour proclamer, selon la prophétie de son admirable cantique, avec toutes les générations qui nous ont précédés dans le cours des siècles chrétiens, qu'elle est bienheureuse par excellence : *Beatam me dicent omnes generationes* ; bienheureuse, parce que le Tout-Puissant, qui ne fait rien que de grand dans toutes ses œuvres, a fait en elle des choses grandes entre toutes les grandes choses de la création des esprits et des

corps : *Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est.*

Ah ! béni soit-il de ce qu'il met aujourd'hui sa parole sur mes lèvres pour vous entretenir d'un sujet si noble et si doux ! Et vous, ô Vierge immaculée, si jamais il m'a été donné de dire ou de faire pour vous quelque chose que n'aient pas dédaigné vos célestes regards, ah ! soyez-moi propice en ce beau jour, afin que je fasse bien comprendre et sentir à nos auditeurs que le décret de la sainte Eglise sur votre conception pure et sans tache, satisfait également et l'esprit et le cœur des fidèles. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est d'abord par son objet même que ce décret satisfait l'esprit des fidèles. Supposons un instant que Dieu vous eût admis dans les conseils éternels de sa providence pour fixer la destinée de la très-sainte Vierge : je vous le demande, l'eussiez-vous condamnée à subir, comme nous tous, comme tous les autres enfants d'Adam, l'ignominie du péché d'héritage ? Ou plutôt, qui de vous ne se fût écrié : O mon Dieu ! vous ne sauriez le souffrir : non, vous ne permettez pas que Marie soit frappée d'anathème, ne fût-ce que pour un seul moment, qu'elle tombe sous le joug de la puissance des ténèbres ; non, vous ne donnerez pas à Satan le droit de pouvoir vous dire un jour : Votre mère fut jadis mon esclave : il y va de votre grandeur et de votre gloire, ô mon Dieu ! il y va de votre amour, de l'amour d'un tel fils pour une telle mère !... Or, mes frères, Dieu est aussi sage que vous, Dieu se connaît aussi bien que vous en fait de convenances ; Dieu est aussi jaloux que vous-mêmes de sa grandeur et de sa gloire, de la dignité de son auguste Mère, comme de sa tendresse pour elle. Ce que donc vous n'auriez pas fait à son égard, il ne l'a pas fait ; ce que vous n'auriez pas permis, il ne l'a pas permis, il n'a pu le permettre ; et l'Eglise, en décrétant que Marie a été préservée de la tache originelle, ne fait que donner une certitude divine à ce que votre raison chrétienne affirme avec une certitude naturelle. — D'ailleurs, comment serait-il possible que le Très-Haut, pour qui vouloir c'est faire, et qui a doté Marie de tant d'autres privilèges si étonnants, lui eût refusé celui qui intéressait le plus son propre honneur, sa sainteté infinie ? Hé quoi ! lui qui, selon la belle pensée de Bossuet (33), l'a dispensée de toutes les autres lois auxquelles est assujettie notre nature déchue ; lui qui a accordé à Marie une maternité miraculeuse, un enfantement miraculeux, une chair sans fragilité, des sens exempts de rébellion, une vie sans tache même vénielle, une mort sans peine ; lui qui a rendu toute son existence surnaturelle, aurait fait exception pour le commencement de cette même existence, et il aurait voulu que sa

(33) Sermon pour la fête de la Conception.

conception, impure comme la nôtre, fût le seul endroit de sa vie qui ne fût point marqué par un privilège, par quelque insigne miracle?... Non, non, encore une fois, cela ne se peut, et aussi cela n'est pas : et en déposant sur l'autel de la foi l'hommage de notre intelligence au sujet de ce décret qui nous oblige à croire que Marie a été préservée du péché d'origine, nous n'avons pas nu sacrifice à faire, nous nous trouvons en harmonie parfaite avec les déductions de l'esprit humain raisonnant d'après les données de la révélation.

Ce décret nous offre encore un côté non moins satisfaisant dans son invocation dogmatique. C'est une décision de foi, une décision de la plus grande autorité qui soit au monde, l'autorité infailible dont Jésus-Christ a investi les apôtres et leurs successeurs pour enseigner tous les peuples (*Matth.*, XXVIII, 19), pour transmettre, expliquer, interpréter sa doctrine. Ici donc, rationnellement, logiquement le fait emporte le droit : l'Eglise toujours guidée par le Saint-Esprit qui, selon la promesse du Sauveur, demeurant toujours avec elle, lui enseigne toute vérité (*Joan.*, XIV, 16; XVI, 13), l'Eglise que ce même Sauveur nous commande d'écouter sans peine d'être traités comme des païens (*Matth.*, XVIII, 17), l'Eglise qu'il s'est engagé à n'abandonner aucun jour jusqu'à la fin du monde, et avec laquelle évidemment il ne serait plus le jour où elle enseignerait une erreur, l'Eglise infailible a dit que Marie a été conçue sans péché ; donc Dieu l'a dit : il n'y a pas d'argument plus certain, plus rigoureusement incontestable. Dieu, en effet, s'est rendu caution des enseignements de l'Eglise, non-seulement par ses promesses, mais par les miracles que depuis les apôtres il n'a cessé d'opérer dans son sein, jamais ailleurs, et par l'alternative fatale où sa providence nous place, de nous jeter dans les horreurs du doute et dans l'anarchie des opinions humaines, ou bien de nous réfugier sous l'abri de l'autorité qui, seule au monde, porte des caractères authentiques d'infailibilité. Ainsi, en matière de croyances religieuses, pour tout catholique tant soit peu logicien les faits de l'Eglise sont les faits de Dieu même ; et si, par impossible, il en était jamais autrement, Dieu nous aurait trompés, Dieu nous tromperait. L'entendez-vous, mes frères, cette abominable conséquence, que ma bouche de prêtre s'étonne d'avoir pu prononcer même par simple supposition et dans l'intérêt de la vérité ? Ah ! l'entendre, c'est la juger ; et la juger, c'est reconnaître que dans une décision dogmatique de l'Eglise l'erreur est radicalement, absolument impossible.

Le décret sur l'Immaculée Conception repose encore l'esprit du fidèle par la manière dont il a été rendu. Jamais l'Eglise, à aucune époque, n'a exprimé sa pensée d'une manière plus explicite, plus solennelle, plus universelle. Son auguste chef, le pontife de Rome, qui est la tête insé-

parable du corps épiscopal de l'Eglise enseignante, demande à tous les prélats du monde catholique leur sentiment ; près de six cents évêques affirment leur croyance, et déclarent s'en rapporter pour la définition du dogme à la haute sagesse et à l'autorité suprême du successeur de Pierre. Près de deux cents se rendent dans la ville éternelle, de toutes les parties de l'univers, même du fond de l'Océanie ; les lettres de leurs collègues absents leur sont communiquées, ainsi que la teneur du décret, et ils s'écrient : *Pierre, parlez* ; et entouré de ces nobles représentants de l'Eglise universelle, Pierre parle avec toute la majesté du vicaire de Jésus-Christ ; et tous les fronts s'inclinent, et toutes les intelligences font un acte de foi, et tous les cœurs tressaillent, et toutes les bouches proclament : « Gloire à Dieu ! Gloire à Marie conçue sans tache ! Gloire et reconnaissance à Pie IX ! » Et la parole de Pie IX retentit dans l'univers, et partout elle trouve profond respect, soumission entière, joie sans égale. Annales de l'Eglise, répondez : Quelle vérité de foi, définie même dans les conciles généraux les plus nombreux et les plus célèbres, l'a jamais été avec un tel assentiment épiscopal, une telle solennité ? Quelle définition dogmatique a jamais été accueillie avec plus de respect, de soumission, avec autant d'empressement et d'allégresse ?

Voyez aussi, mes frères, comme cette même définition se trouve assise sur un solide fondement théologique. L'Eglise ne fait pas les croyances, elle les constate, elle n'en crée jamais de nouvelles, elle est seulement gardienne et interprète de toutes celles qu'elle a reçues primitivement des apôtres. Mais, tout comme elle a institué en divers temps certaines fêtes pour honorer solennellement l'objet de certaines croyances venues de la source apostolique, la Fête-Dieu, par exemple ; de même à différentes époques, et selon l'exigence des erreurs nouvelles et l'opportunité des circonstances, elle a témoigné authentiquement de la vérité divine de telles ou de telles croyances venues de la même source, en les déclarant articles de foi, et en les rendant ainsi indubitables sous peine d'hérésie : c'est ainsi que successivement, dans différents siècles, elle a déclaré article de foi le titre de Mère de Dieu dans Marie, la distinction de la volonté divine et de la volonté humaine dans le Sauveur, la validité du baptême administré sur les hérétiques selon la forme voulue, plus tard les sept sacrements, la transsubstantiation eucharistique. A une telle déclaration deux bases également solides, également divines, peuvent servir de fondement : ou la révélation de Dieu écrite dans les livres saints, ou la révélation de Dieu non écrite, transmise oralement par les apôtres et conservée jusqu'à nous par leurs successeurs. Or le décret qui vient d'être promulgué à Rome se trouve appuyé sur l'une et l'autre de ces deux sortes de révélation, implicitement sur la première, et

sur la seconde de la manière la plus expresse : le Seigneur qui savait bien qu'un jour cet article de foi serait décrété, devait y pourvoir, et il y a pourvu. L'Écriture sainte nous dit, en effet, qu'Eve, comme Adam, fut immaculée dès le premier instant de son existence (*Eccle.*, VII, 30; *Ephes.*, IV, 24), et d'autre part que Marie a été *bénie entre toutes les femmes* (*Luc.*, I, 28); n'est-ce pas nous dire que la Mère du Fils de Dieu n'a pas été, à cet égard, inférieure à la mère du premier fratricide? Elle nous dit que Dieu a voulu « qu'il y eût inimitié aussi bien entre la Mère du Messie et le serpent *infernale*, qu'entre le serpent et le Messie (*Gen.*, III, 15); » n'est-ce pas nous dire que cette inimitié a été perpétuelle, absolue dans la Mère comme dans le Fils? Elle nous dira que « le serpent cherchera en vain à blesser de sa morsure celle qui doit lui écraser la tête (*Ibid.*); » n'est-ce pas nous dire que son dard n'a jamais pu l'atteindre? Elle nous dit enfin, que lorsque l'ange Gabriel vint, du haut des cieux, porter à Marie le divin message de l'incarnation, il la salua, non pas par son propre nom, mais par une dénomination unique, inouïe : *Pleine de grâce* (*Luc.*, I, 28). Pleine de grâce! elle a donc été comblée de tout ce qui pouvait la rendre agréable au Seigneur (car c'est là le sens et la force du mot grec dans le saint Évangile); il ne lui a donc manqué aucun des privilèges que pouvaient comporter les limites d'une créature : elle a été *comblée*. Mais si elle n'avait pas été préservée de la tache originelle, il lui aurait manqué la faveur la plus digne de Dieu, la plus digne de son auguste Mère, le privilège que le Saint des saints devait être le plus jaloux de lui accorder. Et combien ajoute de lumière et d'éclat à cette révélation écrite la divine tradition, qui retentit de siècle en siècle jusqu'aux apôtres, touchant ce glorieux privilège de la très-sainte Vierge! Si je ne devais pas ici me restreindre aux justes bornes d'un discours, je vous ferais entendre cette longue suite de voix augustes qui répondent l'une à l'autre, proclamant comme à l'envi cette vérité catholique. C'est la voix des souverains pontifes qui la sanctionnent par tous leurs actes; c'est la voix des évêques et des plus illustres docteurs qui, dans les termes les plus variés, au fond les plus identiques, redisent cette gloire de Marie : c'est la voix des Laurent Justinien, des Bonaventure, des Pierre Damien, des Hédouin, des Fulgence, des Cyrille, des Ephrem, des Augustin, des Jérôme, des Epiphane, des Cyprien, des Origène, la voix des Pères des premiers siècles qui, par la manière dont ils désignent le péché originel, donnent un sens si explicite à ce qu'ils affirment en faveur de la Vierge « sans tache, toujours pure, ennemie du serpent, bénie, et source de bénédiction pour les

hommes (33*). » C'est, au second siècle, la voix de saint Irénée qui compare Marie à cette terre primitive et encore vierge dont fut formé le premier homme (*Contra hæres.*, l. III, c. 21), et qui s'unit ainsi admirablement à celle de l'apôtre même saint André, sur les lèvres duquel nous recueillons ces paroles remarquables consignées dans les *Actes* de son martyre, dont le texte authentique heureusement retrouvé dans ces derniers temps, n'est plus aujourd'hui contesté par personne : *Parce que le premier homme, disait cet apôtre en confessant la foi de Jésus-Christ en présence du proconsul Egée à Patras, parce que le premier homme avait été créé d'une terre immaculée, il était nécessaire que d'une vierge immaculée fût engendré l'homme parfait: « Propterea quod ex immaculata terra creatus fuerat primus homo, necesse erat ut ex immaculata virgine nasceretur perfectus homo. »* (*Epist. presb. et diac. Achaïæ.*) Pourquoi cet apôtre appelle-t-il *immaculée* la terre dont fut formé le premier Adam, sinon parce que primitivement elle était exempte de la malédiction du Seigneur, suite du péché du premier homme? Pourquoi donc, par corrélation, appelle-t-il *immaculée* la Vierge, mère du nouvel Adam, sinon parce que dans son origine elle fut à l'abri de toute malédiction?

Enfin, le décret dogmatique de l'Église sur ce glorieux privilège de Marie, satisfait l'esprit du fidèle par son opportunité. Je pourrais vous dire d'abord qu'à une époque, comme la nôtre, où toutes les majestés de la terre ont été ébranlées, ont tant perdu, dans l'esprit humain, de leur auguste relief de la Majesté du ciel (même la majesté, si légitime pourtant et si vénérable, du père de famille); à une époque où le besoin est extrême de rétablir l'autorité en principe, et de lui rendre l'ascendant nécessaire à l'ordre et à la conservation de la société, il était convenable, il était vraiment utile que l'autorité la plus élevée, la plus forte qui puisse exister parmi les hommes, fit un grand acte de cette puissance suprême que le Très-Haut lui a donnée même sur les intelligences, et que par cet acte elle remit en quelque sorte les peuples dans le chemin de soumission raisonnable (*Rom.*, XII, 1), d'où le génie du mal avait presque réussi à les dévoyer. Je pourrais vous dire aussi qu'à une époque où toute espèce d'erreurs ont surgi à la fois dans le monde, pleines d'orgueil et de folie, de hardiesse, d'effronterie et de violence, il n'était pas inopportun d'appeler plus que jamais au secours de la vérité celle que depuis si longtemps l'Église salua comme « son égide contre toutes les hérésies, » en scellant d'un sceau divin, inviolable, une de ses plus belles gloires, et en donnant ainsi un nouvel essor à la piété catholique universelle. Mais je m'attache à un autre point de vue

(33*) *Dissertation sur l'Imm. Concept.*, par S. E. le cardinal LAMBRUSCHINI; — *Croyance générale et constante de l'Église*, etc., par S. E. le cardinal

GOUSSET; — *De Immac. Deip. semper V. concepta.* CAROL. PASSAGLIA, S. J.

Une secte philosophique s'est élevée dans notre siècle, osant prétendre que l'homme naît pur et bon, et que c'est la société, organisée comme elle l'est, qui le pervertit ; niant ainsi la chute primitive, la rédemption opérée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Immaculée Conception de sa divine Mère et la légitimité de tout ce que l'Eglise avait fait jusqu'alors pour honorer ce glorieux privilège ; arrivant enfin, très-logiquement, à teuter de refaire la société, toute la société, c'est-à-dire (nous l'avons vu), aboutissant à la dégradation et aux horreurs de la barbarie. Chaque fois qu'une erreur nouvelle a arboré son drapeau dans le monde, l'Eglise, gardienne vigilante du dépôt de la vérité révélée, a élevé sa voix auguste et infaillible pour les frapper d'anathème : pouvait-elle, au XIX^e siècle, se taire devant cette aberration inouïe de l'esprit humain ? Non, certes ; mais quelle forme donner à la condamnation ? Renouveler l'anathème déjà prononcé par le concile général de Trente contre quiconque nie le péché originel et les suites qui en découlent ? Ce n'eût été ici qu'une redite, qui aurait à peine frappé l'oreille inattentive des peuples en proie à toute espèce d'autres préoccupations. Il fallait donc un anathème tout nouveau contre cette grande erreur nouvelle, un anathème solennel et retentissant qui allât remuer d'un pôle à l'autre les esprits et les cœurs, et maintenir le monde dans la ligne de la vérité catholique. Mais quoi de plus propre à obtenir ce résultat que la définition dogmatique de l'Immaculée Conception ? Proclamer comme article de foi, obligatoire sous peine d'hérésie, sous peine d'être séparé de l'Eglise et de Dieu, cette croyance venue des apôtres ; décréter de par le Très-Haut, avec toute la force de son adorable autorité, que de toutes les créatures humaines, seule, Marie a été, en vertu des mérites du Sauveur, préservée du péché d'origine ; et donner à ce décret pontifical cette pompe, cette joie de grande fête qui de Rome se communique de cité en cité, de province en province, de royaume en royaume, et produit comme une immense commotion religieuse dans le monde, n'est-ce pas là une condamnation itérative mais nouvelle, mais aussi solennelle, aussi retentissante que possible de toute doctrine qui nie la chute primitive du genre humain, la divine rédemption, la Vierge immaculée, et particulièrement de cette erreur antisociale autant qu'antichrétienne qui menaçait naguère de tout abîmer dans l'anarchie et dans le sang ? Oui, mes frères, exalter ainsi Marie comme seule privilégiée entre tous les enfants d'Adam et d'Eve, et privilégiée par l'application anticipée des mérites de celui qui devait être son Fils, c'est foudroyer par là même sous ses pieds bénis tout système qui prend pour point de départ la négation du péché originel, c'est prononcer la plus haute et la plus sûre affirmation possible de la réalité de notre chute, de la nécessité de notre ré-

demption, comme de la prérogative de la Vierge par excellence. Et l'erreur a si bien senti le coup qui lui était porté, qu'elle fait éclater ses cris et ses fureurs par tous les organes publics qui en sont les échos : mais tout ce vain bruit va tomber, et la vérité catholique n'en sera que plus ferme, plus inébranlable, et le fleuron immaculé de la couronne de Marie n'en sera que plus brillant, plus resplendissant de pure et vive lumière.

C'est donc à la fois par son objet, par son caractère dogmatique, par la manière dont il a été rendu, par son fondement théologique et par son opportunité que le décret de l'Eglise sur l'Immaculée Conception satisfait l'esprit du fidèle ; voyons maintenant comment ce même décret satisfait notre cœur.

SECONDE PARTIE.

Il le satisfait admirablement en ce qu'il fait la gloire de notre divin Jésus, la gloire de notre Mère adoptive, et notre propre gloire.

La gloire de notre divin Jésus. Plus l'Eglise élève Marie dans nos pensées et dans nos sentiments, plus elle rehausse ainsi dans nos âmes la grandeur incomparable du Sauveur et nous attache à sa bonté adorable, à son amabilité, à son amour : car si telle est Marie, nous dit-elle, que n'est donc pas son Fils ! et si elle mérite à tel point votre vénération et votre attachement pieux, que ne devez-vous pas à son Fils par qui seul elle est tout ce qu'elle est, et en comparaison duquel tout ce qu'elle est n'est véritablement rien ? Combien plus votre Sauveur a droit d'attendre de vous profond respect, vive gratitude, confiance entière, amour et dévouement, sans réserve, sans mesure ! — Marie, nous dit-elle encore, pour devenir la mère de Jésus a dû être une créature à part, ornée des plus magnifiques privilèges ; quelle idée devez-vous donc avoir de ce même Jésus, et que doit-il être par nature, puisque par grâce Marie est si grande elle-même ? Et si devant cette Reine des créatures vos cœurs doivent s'épancher en admiration, en louanges, en bénédictions, de quelle admiration, de quelles louanges, de quelles bénédictions ne doivent-ils pas entourer le trône du créateur de cette merveille vivante, unique au monde, alors surtout que non-seulement tout ce qu'elle est, elle ne l'est que par Jésus, mais qu'elle ne l'est aussi que pour Jésus ! A elle, en effet, n'est pas sa grandeur, à elle n'est pas sa gloire, à elle n'est pas la noble prérogative de son Immaculée Conception, à elle ne sont pas les hommages qu'elle reçoit de toute la terre : non, ce n'est pas son bien, c'est celui de son Fils, l'auteur de tout ce qu'elle possède, et la fin de tout ce qui lui est offert ; c'est par rapport à son Fils qu'elle a été dotée de tant de faveurs prodigienses, et par les mérites de son Fils que tant de grâces lui ont été départies ; tout cela est donc à Jésus comme les rayons sont au

foyer d'où ils émanent en gerbes de lumière, et tout ce que nous pensons, tout ce que nous sentons, tout ce que nous disons de la très-sainte Vierge, tout ce que nous faisons pour elle, tout va droit à Jésus comme à son centre, aboutit à la gloire de Jésus comme à son terme. Honneur donc, louange et gloire à notre bien-aimé Sauveur dans le décret dogmatique qui place sous l'abri inviolable de la foi la belle et sainte vérité de l'Immaculée Conception de Marie, et qui honore d'autant plus le Fils qu'il est plus honorable pour la Mère ! Honneur, louange et gloire à Jésus qui, en exaltant de la sorte sa divine Mère par le ministère de son Eglise, nous donne lieu de lui offrir à lui-même le plus bel hommage de l'homme à Dieu ! Désormais, en effet, notre croyance au privilège de la conception sans tache de la très-sainte Vierge sera un acte de foi divine ; or, savez-vous bien toute la valeur d'un acte de foi divine sur un dogme quelconque enseigné comme tel par l'Eglise ? C'est un hommage surnaturel à la divinité de Jésus-Christ qui nous parle et nous enseigne par les successeurs des apôtres ; c'est l'hommage à Dieu de tout ce qu'il y a dans la nature humaine de plus noble, de plus fier, de plus grand, l'hommage de notre intelligence et de notre volonté libre, c'est-à-dire l'hommage de ce qui constitue principalement notre ressemblance avec le Très-Haut, en sorte que l'homme faisant un acte de foi, c'est l'image de Dieu se prosternant devant Dieu et adorant dans un silence sublime sa science infinie, sa véracité infinie, son infailibilité infinie, son infini domaine sur les esprits et sur les cœurs. Ne faut-il donc pas reconnaître que l'acte de foi auquel nous oblige le décret de l'Eglise touchant l'Immaculée Conception, est éminemment agréable au Seigneur, et qu'à tous égards ce décret soit la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Il fait aussi la gloire de notre mère adoptive, et à ce titre il doit nous être bien cher, bien précieux. Oui, mes frères, voici vraiment une fête du cœur : quel cœur d'enfant digne de ce nom ne s'intéresse à l'honneur et à la gloire d'une mère ? Est-ce que, tout comme ses douleurs sont ses douleurs, ses joies ne sont pas ses joies ? Donc, quel cœur catholique ne doit tressaillir devant ce nouvel éclat qui vient s'ajouter au diadème virginal et royal de Marie ? N'est-elle pas notre mère, à tous ? Ne sommes-nous pas tous devenus ses enfants au pied de la croix ? Oui, tous sans exception, les pécheurs mêmes, dont elle est le refuge quand tout semble désespéré pour eux. Jamais, non jamais adoption ne fut ni si solennelle, ni si vraie, ni si tendre, ni scellée d'une main si auguste, si inviolable : l'acte en fut dressé sur le Calvaire par le Sauveur lui-même, par le Sauveur mourant et scellant de son sang divin ce testament si mémorable et si précieux pour nous, par lequel, se-

lon la doctrine qui date du berceau même du christianisme, et qui est également fondée sur l'Ecriture, sur l'enseignement des Pères, sur les décisions des conciles et les pratiques de l'Eglise (34), il fit de Marie notre mère, et nous légua tous à Marie pour enfants. Et après cela, vous ne seriez pas notre mère, ô Marie ; et moi, je ne serais pas l'heureux enfant de votre dilection ! Oh ! vous l'êtes, vous l'êtes, je le suis, et je me sens trop heureux de le dire et de le redire ; et mon cœur, au milieu de toutes les tristesses, de toutes les angoisses de la vie, palpite de jubilation, et trouve des accents d'allégresse pour vous féliciter de la gloire qui vous revient de cette belle fête, et les élans les plus tendres pour exprimer la douce part qu'il prend à la certitude divine de votre merveilleux privilège ! Oui, votre joie, c'est ma joie ; votre triomphe, c'est mon triomphe ; car c'est la joie, c'est le triomphe de ma mère bien-aimée, objet, après Jésus, de mes plus chères affections, et de ma plus vive tendresse.

J'ai appelé cette fête une fête de cœur ; je l'appellerai aussi fête de famille ; car Marie est aussi notre sœur, et nous sommes tous véritablement ses frères. Tous nous sommes, comme elle, enfants d'Adam et d'Eve, et dans nos veines coule encore le sang que Dieu créa jadis en donnant l'existence à nos premiers parents, dans le jardin d'Eden. Mais si Marie est d'un côté tellement proche de Dieu que, par une sorte d'égalité avec le Père éternel, elle peut dire à Jésus : *Vous êtes mon Fils* (Psal. II, 7) ; de l'autre elle est si proche de nous qu'elle est membre, comme nous, de la grande famille humaine, et que dans ses veines coule le même sang qui coule dans les nôtres ; elle est donc notre sœur, notre propre sœur, et par conséquent sous cet autre rapport tout ce qui la touche nous touche, tout ce qui fait sa gloire fait notre gloire, et l'éclat de chacun des fleurons de sa couronne de privilèges rejaillit sur nous. Car, s'il est vrai de dire, selon la magnifique pensée de saint Paul, que Dieu a fait prendre place dans le ciel à la nature humaine en la personne de Jésus-Christ, *consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu*. (Ephes., II, 6.) Il est vrai aussi de dire que Dieu a honoré notre nature en la personne de la très-sainte Vierge, et que nous avons part à tout ce qui la glorifie au ciel et sur la terre. Comment donc nos cœurs pourraient-ils ne pas battre d'une émotion douce et vive, quand nous la voyons si haut placée, par sa conception, au-dessus de tout le reste des hommes ? Non, chrétiens, quand une fille d'Eve est montée à une telle faveur, les autres enfants de cette première mère ne sauraient y demeurer étrangers ; que dis-je ? les cœurs de ses frères ne peuvent que voler avec bonheur après cette reine immaculée qui est de notre sang, qui nous fait honneur par tout ce qui la distingue ;

(34) *La Mère de Dieu, Mère des hommes, au pied de la Croix*, par le P. JOACHIM VENTURA.

qui nous élève et nous agrandit par sa parenté avec nous, comme elle est élevée, agrandie incomparablement elle-même par sa parenté avec Dieu; et nous ne pouvons que nous écrier avec un saint enthousiasme : Toutes les générations vous ont crue et proclamée pure et sans tache; mais, plus heureuse que celles qui l'ont précédée, la nôtre fait un acte public, solennel de foi divine sur votre noble prérogative, et il nous est donné de saluer en vous, avec une certitude surnaturelle, infaillible, un membre de notre famille brillant de tout l'éclat du lis au milieu des épines (*Cant.*, II, 2.) Ah! vous êtes vraiment la gloire de la Jérusalem nouvelle, vous êtes la joie du nouvel Israël, vous répandez un magnifique reflet sur toute la race humaine : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificatio populi nostri!* (*Judith*, XV, 10.)

Et maintenant, mes frères, laissez-moi vous communiquer une pensée que m'a fait naître cette si douce et si aimable fête, et qui a souri à mon cœur de chrétien et de prêtre. Nous avons, me disais-je, nous catholiques, deux mères selon l'esprit, deux mères qui s'aiment tendrement, qui nous aiment aussi avec une bien vive tendresse, et qui nous aident, nous fortifient, nous consolent au jour de la peine et du danger : l'une sur la terre, l'autre au ciel; ici-bas, la sainte Eglise; là-haut, la très-sainte Vierge. Ah! dans ce beau jour, dans ce jour qui laissera, je l'espère, une impérissable mémoire, réunissons ces deux mères dans un commun sentiment de respect, de dévouement et de filial amour, et donnons ici un libre essor aux émotions dont la foi et la piété doivent pénétrer nos cœurs! Mère chérie de la terre, ô sainte Eglise du Sauveur Jésus, recevez l'hommage solennel de notre humble respect, de notre soumission d'esprit et de cœur à votre décret dogmatique comme la parole de Dieu même! Mère chérie du ciel, ô divine Marie, recevez l'hommage de notre vénération profonde, de notre fidélité inviolable à votre majesté de reine de l'univers, l'hommage de nos congratulations, de notre joie, de notre affection la plus tendre et la plus dévouée. — Mère chérie de la terre, soyez bénie d'avoir donné à notre culte envers la Vierge des vierges un relief, un éclat, un mérite qu'il n'avait pas eus jusqu'à ce moment. Mère chérie du ciel, soyez bénie entre toutes les filles d'Eve : *Benedicta*

tu inter mulieres (*Luc.*, I, 42), entre toutes les créatures humaines! Si de toutes les saintes âmes il se peut dire qu'elles sont belles devant le Seigneur, il est vrai de vous seule que vous êtes toute belle à ses yeux, du premier au dernier instant de votre existence terrestre, et que jamais en vous il n'y eut tache la plus légère : *Tota pulchra es, et macula non est in te!* (*Cant.*, IV, 7.) — Mère chérie de la terre, vous avez sanctifié notre berceau, vous avez nourri notre enfance du lait de la vérité pure. (*I Cor.*, III, 1, 2.) Vous avez éclairé, guidé, protégé toute notre vie; c'est dans vos bras que nous voulons rendre le dernier soupir : la mort, mille fois la mort, plutôt que de nous séparer jamais de vous, ô Epouse sacrée du Sauveur! Mère chérie du ciel, sous les ailes de votre douce protection fut placée notre aurore, sous votre égide tutélaire nous avons grandi, sous votre sceptre béni nous mettons le reste de nos jours, et sur tout notre heure dernière : la mort, mille fois la mort, plutôt que de vous méconnaître, de vous oublier, plutôt que de ne pas vous servir et vous aimer toujours avec une filiale tendresse! A vous, en cette solennité, le dernier élan de nos cœurs! O Reine conçue sans péché, nous avons à acquitter envers vous une dette, une grande dette de reconnaissance, envers vous qui vous êtes si bien montrée notre mère dans des jours d'angoisse et de deuil dont le souvenir est présent à tous les esprits. Eh bien! du haut du ciel, daignez agréer que nous posions sur votre tête auguste une couronne d'honneur, de gratitude et d'amour (35), une couronne de *salut des infirmes*, de *consolatrice des affligés*, de *secours des chrétiens*, une couronne de *reine immaculée*. Puissent désormais nos cœurs, parifiés par la grâce et par l'amour de votre divin Fils par qui seul et pour qui seul vous réglez, former autour de vous comme une couronne vivante, de laquelle vous aimiez à dire ce que autrefois saint Paul disait de ses chers néophytes : *Vous êtes ma joie et ma couronne, « Gaudium meum et corona mea! »* (*Philip.*, IV, 1.) Puisse notre fidélité au Fils par la Mère et à la Mère pour le Fils, nous préserver du retour des jours mauvais, et nous mériter, après des jours pénibles et serens, une sainte fin de la vie et une heureuse entrée dans l'éternité, pour y aimer et louer à jamais avec vous le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Ainsi soit-il!

(35) Le 11 février 1855, immédiatement après ce discours, la statue de la très-sainte Vierge, dans l'église de Saint-Affrique (Aveyron), fut solennellement couronnée d'un riche diadème ornée de pier-

geries, ouvrage de l'un des plus habiles artistes lyonnais, en action de grâces de la cessation du choléra, qui en juillet et août 1854, avait fait dans cette ville les plus grands ravages.

NOTICE SUR M. COQUEREAU,

CHANOINE DE SAINT-DENIS ET AUMONIER EN CHEF DE LA FLOTTE.

M. Félix Coquereau est né à Laval le 28 novembre 1808 d'Etienne-Jacques Coquereau, capitaine de grenadiers au 7^e régiment de ligne et de Joséphine Frin-Cormeré. M. et M^{me} Coquereau eurent trois fils. L'aîné, M. Charles Coquereau, actuellement sous-chef au ministère de la justice. Le second, M. l'abbé Félix Coquereau à qui cette notice est consacrée, et le troisième, M. Auguste Coquereau aussi prêtre. Cette même famille a donné à l'Eglise le cardinal de Cheverus, M. de Hercé qui mourut évêque de Nantes, Mlle Marie de Messey, carmélite au Mans, et Mlles Marie de Beaulien et Cécile de Chalais, religieuses au Sacré-Cœur. M. F. Coquereau commença ses études dans sa ville natale, les continua au collège de Nantes, puis il revint à Laval, et on l'envoya faire sa philosophie à Reims : partout il obtint les plus beaux succès. Il crut d'abord que sa vocation était de rester dans le monde. C'est pourquoi il vint à Paris et il y subit avec avantage les épreuves du baccalauréat ès lettres. Puis il fit son cours de droit sous la surveillance de M. Coquereau, ancien colonel des grenadiers-réunis-Oudinot, chez lequel il demeurait. Mais bientôt sa vocation se décida; il entra au séminaire de Malestroit en Bretagne, dirigé par M. Jean de Lamennais. M. l'abbé Blanc, mort dernièrement supérieur de l'infirmerie Marie-Thérèse, y enseignait la théologie, et M. Rohrbacher, le dogme et l'histoire ecclésiastique. Dans cette heureuse retraite habitée alors par une brillante fraction du clergé actuel, il reçut successivement les ordres jusqu'à la prêtrise. Ce fut le 7 avril 1832 que Mgr de Lesquen, évêque de Rennes, lui conféra le sacerdoce. Immédiatement après son ordination M. Coquereau retourna dans son diocèse et il fut nommé vicaire de Sablé.

En 1835, après quelques années de vicariat, il revint à Paris où il se livra au ministère de la prédication. Presque toutes les paroisses de la capitale l'ont entendu et applaudi tour à tour. Quimper, Brest, Nantes, Troyes, Lyon, Evreux, Bayonne, Alger, Bordeaux et Amiens furent témoins de son talent pour la chaire, mais il fut surtout goûté en Belgique. Il fit ensuite le voyage de l'île de Sainte-Hélène en qualité d'aumônier de la *Belle-Poule*, commandé par le prince de Joinville qui alla chercher les cendres de Napoléon. M. Coquereau publia à son retour les *Souvenirs de Sainte-Hélène*, et le roi le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Il reprit alors le cours de ses prédications jusqu'en 1844. Le 30 juin de cette même année, M. de Mackau, ministre de la marine, lui écrivit la communication suivante :

« Mgr le prince de Joinville, commandant en chef l'expédition sur les côtes du Maroc, a exprimé le désir que vous fussiez attaché en qualité d'aumônier à son état-major. »

Bientôt, il s'embarquait sur le *Suffren*, de 90 canons, et il gagnait le grade d'officier dans la Légion d'honneur, qui lui fut donné le 21 octobre, d'après la proposition du commandant en chef.

Ici se place une circonstance digne d'attention. Le 16 juillet 1845, M. de Gabriac parut à la tribune de la Chambre des Pairs, pour signaler au ministre de la marine *une lacune aussi importante que fâcheuse dans le service de son département*. Le noble pair s'étonnait de voir nos bâtiments de marine si délaissés sous le rapport des secours spirituels, lorsque pourtant la plupart de nos marins appartiennent à de pieuses provinces, comme sont la Bretagne et la Provence, lorsque, d'autre part, les flottes autrichiennes, anglaises, et même égyptiennes et turques, avaient toutes à bord des ministres de leurs cultes. Il appuyait son interpellation sur une foule d'autres motifs non moins puissants, et arrivant aux objections.

« On objecte, disait-il, que les aumôniers n'auraient pas à bord de nos vaisseaux le respect et l'influence nécessaires... De jeunes aumôniers, sans doute, partageant la table et faisant vie commune avec de jeunes officiers, courraient quelques risques à cet égard... Mais des faits récents ont prouvé que, lorsque l'aumônier est bien choisi et placé dans une situation convenable, élevée, il en est autrement... Lorsque le prince de Joinville partit pour Sainte-Hélène, il voulut avoir à son bord, comme aumônier, M. l'abbé Coquereau, et il en fut tellement satisfait, qu'il voulut encore l'emmener avec lui dans la campagne du Maroc. Là, l'aumônier, plus que jamais, se montra à la hauteur de sa situation par la dignité de sa tenue et le zèle habile qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions. Là, à Tanger, à Mogador, pendant que les boulets se croisaient sur le pont, il y séjournait, malgré de vives instances; il ne le quittait qu'à regret pour satisfaire aux exigences de son ministère. Là, il consolait les blessés, il assistait les mourants avec une charité si intelligente et si zélée, qu'il était chéri des malades et vénéré de l'équipage. Maintenant, l'étoile de l'honneur brille sur sa poitrine, et l'on a reconnu qu'elle était bien méritée... Cet exemple prouve ce que je disais tout à l'heure... Je conjure l'honorable amiral de faire en sorte que, désormais, nos flottes ne partent pas sans un ministre de la religion. »

Peu de temps après M. Coquereau accom-

pagne le prince de Joinville dans une nouvelle expédition ; ils visitent ensemble Alger, Tunis, Tripoli de Barbarie, Malte, la Sicile, Naples et Rome. Voilà le prince, et tous ces brillants officiers de l'escadre et M. l'abbé Coquereau, qui gravissent le Pic de Ténériffe, qui font une perquisition d'huissier dans les cratères de l'Étna.

A Alger, M. Coquereau prêche dans la vieille mosquée, qui est aujourd'hui la cathédrale, et, le 6 juin, Mgr Pavy lui donne des lettres de vicaire général. Il en avait reçu de M. Olivier le 11 août 1841, pour le diocèse d'Evreux. Il dit la messe à Tunis, dans la chapelle de Saint Louis, le 25 août ; et, à défaut du Nichan, que tout le monde sollicitait et qu'il refuse, le bey lui offre une tabatière d'or enrubannée de diamants, qu'il accepte. A la Spezzia, entre Gênes et Livourne, la petite vérole se déclare sur un navire de l'escadre, et enlève cinq ou six hommes par jour ; il demande à quitter le vaisseau amiral pour s'enfermer dans le foyer de l'épidémie. A Rome, Pie IX lui confère le titre de missionnaire apostolique, le 2 septembre. Il était d'ailleurs chanoine honoraire de Quimper depuis le 5 avril

1836 ; de Troyes depuis le 20 septembre 1839, et de Bayeux depuis le 26 décembre 1843. Plus tard, le 8 mai 1848, M. Donnet l'a nommé grand vicaire pour la troisième fois.

En somme, a l'âge de quarante-neuf ans, M. l'abbé Coquereau repasserait son existence d'homme minute par minute, qu'il n'y trouverait ni un souffle perdu ni une action sans grandeur. Ce qu'a fait pour lui la fortune, il le lui a bien rendu. On l'a plutôt donné aux honneurs qu'il ne les a reçus. Eminent orateur, habile écrivain, prêtre sans relâche et d'une ferme foi, d'une bravoure et d'une loyauté chevaleresques, d'un commerce affectueux et plein de charmes, s'il a quelques ennemis sous terre, il a aussi pour l'applaudir et l'aimer tous ceux qui vivent à la clarté du jour.

Tout le monde sait que depuis le rétablissement des aumôniers, pour nos marins, M. Coquereau a été nommé aumônier en chef de la flotte. C'est lui qui a organisé ce service important. Et en même temps que le gouvernement lui a confié ces fonctions honorables, il l'a nommé chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

M. FÉLIX COQUEREAU,

CHANOINE DE SAINT-DENIS ET AUMONIER EN CHEF DE LA FLOTTE.

DISCOURS SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIER DISCOURS.

Prononcé à Saint-Vincent de Paul, le 3 décembre 1850.

Dixit autem Dominus ad Abraham : Egredere de terra tua et veni in terram quam monstrabo tibi ; faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi, atque in te benedicentur universæ cogitationes terræ. (Gen., XII, 1, 2, 3.)

Dieu dit à Abraham : Sors de ton pays et viens dans la terre que je te montrerai ; je ferai naître de toi un grand peuple ; je te bénirai et toutes les parentés de la terre seront bénies en celui qui naîtra de toi.

Mes frères, Dieu s'est révélé dans toutes les œuvres de la création, soit dans les lois générales en maintenant l'équilibre entre les mondes, soit dans les lois particulières en réglant leurs rapports, soit dans son action incessamment conservatrice sur elles. Aussi, quand l'homme qui a mangé le fruit de l'arbre de la science et qui, par conséquent,

veut savoir et connaître, fait taire en lui la voix des sens pour écouter les bruits mystérieux qui descendent du ciel, montent de la terre ou parlent par la voix de la foudre ou des vents, tous ces bruits d'abord se réunissent, se confondent et lui renvoient, dans un même écho, un seul nom, le nom du maître, le nom de Dieu. Oui, si l'homme interroge la lumière, la lumière lui projette les rayons divins. S'il creuse la terre pour lui arracher ses secrets, sur la dureté du diamant comme sur la molle argile, il y trouve gravé ce nom.

Je me suis représenté la création comme un grand livre portant pour titre ces mots : De Dieu ! et dont l'histoire de l'humanité, dans sa création, sa chute et sa réhabilitation, devait remplir les pages et consacrer le titre.

Comment s'est-il fait que là où apparaissent davantage la puissance et la sagesse divines, l'homme n'ait vu que des événements fortuits, amenés ou modifiés par telle ou telle circonstance ; qu'il ait pu dire, par exemple, qu'une virgule mal placée causa entre deux grands peuples une guerre terrible, ou autre chose de cette nature ?

C'est que l'homme réfléchit peu, c'est que l'homme a dit : L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des faits humains ! Sans doute, c'est cela ; mais ce n'est pas seulement cela, c'est plus que cela. C'est l'histoire des faits humains dans leur origine, leur tendance et leur fin providentielle. En d'autres termes, l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des faits humains ou de l'humanité marchant et agissant sous l'inspiration de la volonté de Dieu,

Aussi, n'est-ce pas comprendre, — je ne me sers pas du mot savoir, — n'est-ce pas comprendre le premier mot de l'enseignement de la Providence par les faits historiques, de dire : ici fut tel empire ; à telle époque il domina tous les autres. Mais le pourquoi de ces choses, la raison de ces faits, l'appréciation philosophique, elle échappe à l'homme. La raison providentielle, il ne la connaît pas, et le motif en est simple.

C'est que son esprit, absorbé en partie par des questions de détail, a été impuissant ou s'est rendu impuissant pour saisir les harmonies de l'ensemble. Aujourd'hui, il y a beaucoup d'hommes d'analyse, — l'analyse demande peu de travail, la synthèse en exige beaucoup, — aujourd'hui on rencontre beaucoup d'historiens fatalistes, on ne trouve peut-être pas un véritable historien philosophe.

Ces graves considérations, où des considérations plus graves encore sont en germe, m'amènent à vous parler d'un peuple chez lequel cette action providentielle s'est plus particulièrement fait sentir, et où vous la rencontrerez partout. Ces considérations m'amènent à vous parler de cette économie des faits à l'aide desquels Dieu prépara le monde païen et l'humanité à l'incarnation de son Fils.

Vous lisez tous les jours dans vos livres, vous avez entendu mille fois cette parole : « Le Messie, c'était le désiré des nations ; le Messie, c'était l'attente des peuples. » Beaucoup, dans cet auditoire, pourraient-ils me dire de quelle manière le Messie fut le désiré des nations, comment le Messie fut l'attente des peuples ?

Voilà la grande conférence que nous allons vous exposer, grande conférence suivie de deux autres non moins importantes, car elles sont la base de tout l'édifice du catholicisme. Il est bon, sans doute, de nourrir la piété ; mais, chaque jour, l'homélie des pasteurs, la parole des catéchistes, cherchent, par des exhortations, à émouvoir vos cœurs. Il est bon que, dans des circonstances solennelles, quelle que soit la nature, la gravité, peut-être même la sécheresse

des questions qui sont présentées, elles soient produites à l'esprit. Nous ne vous disons pas de fermer les yeux, de croire ; nous vous disons : Quand vous aurez étudié, étudié sérieusement, avec un profond examen, vous verrez, vous ne pourrez pas ne pas croire.

Cette conférence va donc être tout à la fois religieuse, philosophique et surtout historique. A ceux qui n'y verraient qu'un cours d'histoire, je répondrai : Prenez garde, l'histoire dans l'humanité, l'histoire au milieu de tous les événements, l'histoire au milieu des révolutions de la société, au milieu des événements dans lesquels nous sommes jetés nous-mêmes, l'histoire, qu'est-ce après tout ? C'est la voix même de Dieu. Nous venons donc vous parler de la voix de Dieu.

Dieu, qui était sorti de son repos pour créer l'homme, n'avait pu, après la création de l'ouvrage qu'il avait trouvé bon, le laisser courir au hasard et s'égarer, s'il venait à perdre les conditions qui faisaient sa vitalité et sa force. Si sa puissance avait pu donner la vie à ce qui n'était pas, sa sagesse avait dû se mettre au niveau de sa puissance et réaliser, dans des faits dignes de celui qui créait, cette vie donnée à ce qui n'était pas. Si le monde comprenait les lois générales de son équilibre, de son existence, il devait vivre ; s'il s'en écartait, il devait mourir, à moins qu'en Dieu, produit de sa puissance et de sa sagesse, n'existât un principe réparateur qui reconstruirait au milieu des ruines et redonnerait les conditions d'une vie nouvelle. Et cela fut ainsi.

Vous voyez, après les premiers jours heureux, après la création, la chute, et tout aussitôt l'action divine se manifestant dans sa triple unité, c'est-à-dire dans la puissance, la sagesse et l'amour, et venant à l'homme qui s'était égaré.

L'homme ayant pu, par son péché, se détacher de son innocence, ne peut plus s'élever jusqu'à Dieu ; et Dieu tout aussitôt, mettant en jeu ses triples ressources, puissance, sagesse et amour, descendra jusqu'à l'homme pour le relever jusqu'à lui.

De là, vous le voyez, la grande promesse de la semence infinie, par laquelle l'auteur du péché devait avoir la tête écrasée ; de là la promesse de l'incarnation et de là le germe du Messie.

Mais, pour que cette promesse se réalise, il faut que le monde comprenne bien qu'il est impuissant à se réhabiliter lui-même. Dieu le laisse aller, si j'ose ainsi parler ; il s'agit, et les crimes commencent à couvrir la terre. Voyez dans quel cercle il se tourne. Avec la révolte contre Dieu, la révolte contre toute autorité ; avec l'oubli de Dieu, l'oubli de tout devoir ; la jalousie, l'orgueil, la colère, se produisant avec une expression terrible par le meurtre, et quel meurtre !

Quatre personnes vivent sur la terre. C'est trop ; l'une d'elles tombera et son meurtrier sera son frère. La terre a bu du sang, elle y a pris goût ; la terre insatiable demandera

sans cesse du sang ; elle s'en couvrira, soit par suite des crimes, soit par suite des réparations, des expiations.

En vain Dieu par le déluge tente-t-il de laver exemplairement cette tache. La punition assure seulement l'accomplissement des desseins providentiels, la conservation d'une famille qui perpétuera au milieu de la nation nouvelle, sauvée des eaux, le souvenir des grandes promesses.

Mais, bientôt, la mémoire de la punition se perd, et le mal, de nouveau, couvre la terre. L'orgueil, de nouveau, lève la tête ; la volupté, la corruption énervent, amollissent les courages. Nemrod, maudit rejeton de Cham, mandit par son père, fonde la guerre. La gloire se pèse au poids du sang. Un jour les hommes lancent un défi vers Dieu ; Babel va être construite. Dieu, en se jouant, se moque des orgueilleux architectes ; il les disperse en confondant leur langage.

Par la confusion des langages, par la punition divine, les liens des familles s'affaiblissent, se distendent. Les familles commencent à s'effacer, vous voyez naître les serviteurs et les maîtres. Quelques années s'écoulent, il n'y a plus de serviteurs, il n'y a que des maîtres et des esclaves.

Au milieu de ce débordement général de tous les vices, quelques familles, cependant, avaient vécu sans s'en être laissé souiller. Bien plus, protégées par leur innocence contre ce débordement général, leur soin avait été de se transmettre, de la bouche du père aux enfants, les souvenirs des grandeurs de Dieu et de la promesse.

Mais, après la dispersion des hommes à Babel, ces transmissions de famille à famille ne sont plus suffisantes. Il faut que la vérité rayonne dans un plus grand espace et que, si tous n'aperçoivent pas le foyer de sa lumière, tous au moins de loin puissent en apercevoir les rayons.

Alors, pour en venir à cet effet, pour ménager à l'humanité polythéiste même un moyen de salut, pour préparer la terre à l'incarnation de son Fils, à la venue de Jésus-Christ, que va faire Dieu ? Il va choisir un peuple dont il multipliera la descendance, ainsi qu'il nous a dit lui-même, comme les étoiles du ciel ou comme les sables de la mer. Où trouvera-t-il ce peuple ? Il prendra la famille chez laquelle les traditions fidèles, les traditions pures et primitives, se sont le mieux conservées. Au chef de cette famille il dira : *Abraham, sors de ton pays et viens dans la terre que je te montrerai ; je ferai naître de toi un grand peuple ; je te bénirai ; je bénirai ceux qui te béniront et je maudirai ceux qui te maudiront*, et toutes ces familles (comprenez bien ce mot), toutes les parentés de la terre (non pas toutes les nations, le mot est bien plus fort), toutes les parentés de la terre seront bénies en celui qui naîtra de toi.

Abraham, docile à l'ordre de Dieu, quitte son pays et prend avec lui Sara sa femme, Lot, fils de son frère, ses serviteurs, tous les biens

dont il s'est enrichi, et arrive dans la terre de Chanaan. Dieu lui apparaît et lui dit : *Je donne ce pays à ta postérité.* (Gen., XII, 7.)

Voilà donc la famille qui a conservé pures et intactes les vérités traditionnelles, les vérités vitales, quittant le berceau du genre humain, où tout était plein de ces mêmes vérités, pour aller les raviver au milieu des autres nations qui les avaient laissé s'éteindre.

La promesse faite à Abraham est confirmée à Isaac et à Jacob, et ce dernier, Jacob, dans une extase prophétique, voyant le Messie, dit que « de Juda, l'un de ses fils, descendra, viendra celui qui doit être le désiré, l'envoyé, l'attente des peuples. » (Gen., XLIX, 10.)

Or, pour être le désiré, pour être l'attente des peuples, il faut que cette figure, il faut que ce Messie, ce personnage indiqué, soit connu des peuples.

Voilà donc le commencement de l'élection d'un peuple, d'un peuple missionnaire, d'un peuple qui transmettra les promesses, qui transmettra l'idée du Messie, qui le fera reconnaître, qui fera que le Messie promis sera vraiment l'attente des peuples.

Près de cinq cents années s'écoulent depuis le moment de la promesse jusqu'à la mise en possession de la terre de Chanaan. Dieu le veut ainsi, afin que son peuple, se multipliant, puisse occuper, et par le nombre et par la force, la terre qu'il lui a donnée. Dieu veut de plus que les iniquités des peuples, que le peuple hébreu doit chasser, soient montées à leur comble, qu'ils aient comblé la mesure, afin que ces peuples puissent être livrés, en toute justice, en extermination aux mains des Hébreux. Dieu veut de plus que pendant près de deux cents années son peuple soit courbé sous le joug d'une dure captivité, afin que, délivré par des merveilles inouïes jusqu'alors, il reconnaisse toujours son libérateur et n'en perde jamais la mémoire. Dieu veut de plus que pendant près de deux cents années il sème de ces traditions qui sont les traditions vitales, les traditions qui préparent, les traditions qui annoncent ; il veut, dis-je, que, pendant près de deux siècles, son peuple sème l'Egypte de ces traditions que viendront un jour ramasser les affamés de la science, semblables à ces infortunés qui, au jour de la moisson, alors que le moissonneur a emporté les flots de sa richesse, s'en viennent encore chercher l'épi échappé à ses mains, et par là peuvent vivre quelques jours.

Enfin le peuple se fait, et la preuve qu'il se fait c'est qu'il sent sa virilité et sa force. Enfant, il s'était plaint ; jeune homme, il avait murmuré ; homme fort, il s'indigne, il se révolte sur la tête des Pharaons, il brise ses chaînes. Vous voyez bien que c'est un peuple.

Mais, prenons garde, cela n'est pas une révolte au profit de la licence. Pauvre, peu nombreux, on l'avait opprimé sans droit ; on l'avait fait esclave sans justice. Devenu fort et puissant, il réclame son droit, il crie,

sa voix n'est pas entendue; Dieu va faire entendre la sienne.

Un homme apparaît au milieu de l'Égypte. A sa voix, la nature obéit, la foudre éclate aux nues, l'éclair sillonne l'espace, les eaux sont changées en sang, la peste, appelée par lui, lui a répondu: Me voici! et la mort, un matin, lui a jeté en hommage les cadavres des premiers-nés de l'Égypte. Comme cet homme ne sait pas parler, voilà en quels termes il demande, à quatre-vingts ans, la liberté de son peuple. Le soleil du désert éclaire la marche du peuple; il n'y a pas de ténèbres, car Moïse se fait précéder d'une nuée lumineuse. Si le peuple a faim, il fera tomber du ciel la manne; s'il a soif, il frappera le rocher. Si Pharaon le poursuit avec son armée, il dira à la mer: « Livre passage à Israël et puis referme-toi et engloutis Pharaon et son armée. » En vue de la terre promise dans laquelle il ne lui est pas donné d'entrer, il entonnera des chants où la poésie humaine viendra trouver de ces inspirations qui semblent être puisées au sein même de Dieu. Cet homme est en apparence sans lettres, et cependant il va devenir l'historien par excellence, l'historien suprême, le père de l'histoire. Chronologue à une année près et à 2,500 ans d'avance géologue, notre science, après soixante siècles d'expérimentation, de perfectionnement, de machines et d'instruments, viendra lui demander, ou sa confirmation, ou ses lumières. Cet homme ne connaît pas les hommes; il a vécu seul au désert pour un meurtre commis par imprudence, et cependant il va contenir son peuple dans les liens d'une législation telle qu'elle se tiendra debout pendant quinze cents années, la seule chose exceptionnelle en fait de législation et de constitution dans l'histoire. Quinze cents années! Et une loi qui renferme des préceptes toujours en harmonie avec les besoins du peuple, soit que son peuple batte les ennemis, soit que, battu par eux, il gémisses captif à Ninive ou à Babylone. Les nations idolâtres l'eussent appelé Jupiter, Belphégor ou Baal; la nation de Dieu l'appela Moïse.

Moïse! voilà donc la grande figure qui domine le monde entier; voilà donc l'homme que Dieu va charger de l'accomplissement et de la régularisation de ses desseins. En coordonnant, ce qui jusqu'alors n'avait pas été fait, en réunissant en un code de doctrines toutes les traditions éparses dans les familles; en formant en un corps de nation de nombreuses familles qui avaient vu succéder à l'habitation du maître le père de l'esclave, qui, à la parole du père, avaient vu succéder le fouet du maître, le monument providentiel va apparaître d'une manière manifeste. Et cela est nécessaire; car si la vérité, mal gardée, s'altère dans l'esprit des hommes, c'en est fait de la création morale. Que deviendrait la création matérielle sans le soleil? elle périrait. Il faut, pour le salut dans le temps de l'humanité, pour le salut dans l'avenir, il faut que

ces trois grandes pensées de l'unité de Dieu, de la chute, de l'incarnation et de la rédemption, dominent les faits et traversent tous les âges.

Alors Moïse, inspiré de Dieu, met la main à l'œuvre. Je ne sais pas à quelle hauteur cet homme se place: tout ce que je sais, c'est qu'il raconte en spectateur; il détaille, il analyse. Homme habile, il explique tout; il définit la lumière, le soleil, la chaleur; il classe tous les êtres de la terre, tous les êtres vivants, tous les êtres animés; il explique la formation de l'homme dans son double mystère, fils de Dieu par son intelligence, fils de la terre par son corps. Il explique la chute et montre l'homme, non pas tenté par la force, mais l'homme tenté par la faiblesse et succombant à la voix d'une femme qui prie. De là la défense enfreinte, les harmonies rompues, l'équilibre renversé, l'âge d'or fermé, et de là la contradiction, la lutte, la maladie, le froid, la faim, ce triste cortège qui devait prendre l'homme au commencement de la vie et le suivre jusqu'au terme. Enfin, au bout, un mot devenu la réhabilitation de l'homme, la réhabilitation se consommant dans un jour lointain devenu l'espérance, toute la vie de l'homme.

Les prodromes de Dieu créant, agissant, une fois posés, que fait Moïse? Il fait l'histoire de son peuple, il lui dit quels sont ses ancêtres, sa descendance, sa lignée directe, la lignée collatérale des autres peuples de la terre. Il recueille les annales de deux mille cinq cents et quelques années. Puis quand, au moyen de l'inspiration, au moyen des traditions de la famille, il a fait l'histoire ancienne, il y joint l'histoire contemporaine; il parle au peuple juif de sa captivité, de sa délivrance et des merveilles qui ont accompagné la libération. Il marque, au désert, les campements; il détaille l'effroi de l'ennemi et l'extermination des peuples condamnés de Dieu; la désobéissance du peuple, le châtement, la suite des merveilles réalisées sous ses pas, le passage de la mer Rouge, la manne, l'eau. Bien plus, il leur parle de sa faute personnelle, il leur parle du châtement qui doit en être la suite.

A qui Moïse dit-il ces choses? Est-ce à vous? Est-ce à moi? Est-ce aux générations futures? Non, c'est au peuple qu'il conduit, au peuple qui peut nier, qui peut s'insurger contre l'assertion de son législateur. Nul ne proteste: cet homme dit vrai.

Quand il a fait l'histoire contemporaine, il va plus loin, il va maintenant dire à ce peuple ce qu'il attend de lui, pourquoi Dieu l'a choisi, pourquoi il a pris le commandement; il lui explique cette double relation de justice et de devoir qui existe entre le Créateur et la créature. Il leur donne la loi, il leur dit ce que le monde attend d'eux; il leur donne ces vérités vitales qu'ils doivent transmettre à toutes les nations. Les vérités sont de deux natures, elles ne surchargeront pas leur mémoire: vérités dogmati-

ques, vérités morales. Vérités dogmatiques, la nature de Dieu, l'unité de Dieu, la chute, la réhabilitation. Vérités morales, ce ne sera pas autre chose que cette loi naturelle qui se trouve gravée dans le cœur de chaque homme, et dont la loi du Sinaï ne sera que le développement.

Comme ce peuple est destiné à accomplir l'œuvre de Dieu, le mandat de Dieu, comme il est le peuple missionnaire pour faire connaître enfin que l'attente existe, sa constitution sera essentiellement théocratique. Aussi la loi religieuse seule dominera dans le gouvernement. Il pourra y avoir, tour à tour, selon les passions ou le caprice du peuple, des rois, des juges, un sénat de soixante-dix vieillards, des prophètes, des prophétesses; il pourra même n'y avoir rien du tout, comme à certaines époques de la décadence et de la captivité: mais la nation n'en sera pas moins régie par une autorité unique dans les fastes du monde, par la loi religieuse à laquelle nul homme n'osera toucher; car on est frappé de mort en mettant la main à l'arche.

Ce travail fait, la loi domine tout le peuple, la loi est toute la législation, c'est le seul livre de la nation. Dans la loi, les enfants trouveront l'instruction, quelque chose de plus, l'éducation. Chaque année on en fera une promulgation nouvelle afin que le peuple ne perde jamais de vue les grandes vérités qu'elle est chargée de transmettre; puis, lecture faite, on remettra religieusement l'exemplaire de la loi dans l'arche.

Cette loi est sainte, auguste, elle est en harmonie avec tous les besoins du peuple, quelles que soient les phases diverses qu'il doit traverser. C'est la plus ancienne des législations. En elle brillent tellement la justice, la profondeur, la divinité, que les législateurs anciens, les législateurs romains lui emprunteront leurs lois principales: témoin la loi dite des Douze-Tables.

Cette loi est admirable, sans doute, mais comprenez-vous ce législateur détruisant lui-même cette loi? Est-ce ainsi qu'agissent les législateurs humains? Moïse dit: *Dans la suite des temps, Dieu vous enverra un autre législateur, législateur comme moi, mais plus grand, plus saint que moi; vous aurez à exécuter ce que vous ordonnera ce législateur nouveau.* (Deut., XVIII, 15.) Or, ce législateur nouveau, qu'était-il? cette loi nouvelle, qu'était-elle? n'était-ce pas le législateur Jésus-Christ? la législation nouvelle, n'était-ce pas la doctrine évangélique qui devait un jour régir la terre?

Cent fois on a demandé, et je réponds à l'objection, comment il s'était fait que, puisque Dieu avait voulu, par le moyen d'un peuple missionnaire, préparer la terre à la réception de son Fils, on a demandé cent fois pourquoi Dieu avait choisi un petit peuple? Pourquoi les Juifs et non pas un autre peuple?

Nous répondrons d'abord que, quant au petit peuple, nous allons voir quelle est la nature, la force, la vitalité de ce petit

peuple. Maintenant, je pourrai tout aussitôt demander: Et pourquoi un autre peuple que le peuple juif? Mais vous me direz: Il était grossier, intraitable, plein d'orgueil, il se révoltait constamment contre la main qui le comblait de bienfaits. Je vous demanderai en quel lieu du monde et chez quelle nation s'étaient réfugiées ces vertus de la loi naturelle? Quel était, à l'époque où vivaient les Juifs, le peuple meilleur dans l'humanité? Je vois des civilisations extrêmes, je vois les Assyriens, les Egyptiens, les hommes de Carthage, Rome, la Grèce; partout j'y vois des civilisations qui tombent par le fait de leurs fautes et de leurs crimes, ou des civilisations en décadence s'affaiblissant sous la corruption, sœur intime de toute civilisation avancée. Encore une fois, je ne vois nulle part une seule nation chez laquelle se fussent réfugiées ces vertus que Dieu pouvait et devait récompenser.

Dieu choisit le peuple juif, parce que d'abord il choisit qui il veut. Toute élection de Dieu est gratuite, elle est libre; si nous voulons en donner quelques motifs humains, nous vous dirons que Dieu choisit les Juifs comme récompense; parce que, dans la famille juive, s'étaient conservées intactes, pures, les grandes vérités traditionnelles.

Puis ensuite, voulez-vous une raison matérielle, une raison de fait? C'est que la situation topographique du peuple juif servait mieux les desseins de Dieu pour ébranler le monde. En effet, où Dieu pouvait-il mieux placer le flambeau de la révélation que dans la Palestine! La Palestine était le centre du monde connu et habité alors. La Palestine, elle communiquait par la Méditerranée à tout le monde ancien, par les plateaux de la Mésopotamie à tout le monde connu. Que les nations avoisinantes, emportées par leurs passions, livrées aux fureurs, soit de la guerre, soit de la conquête, n'aient pas voulu marcher aux clartés du flambeau levé sans cesse devant leurs yeux, je vous l'accorde. Toute la question est dans ce mot, dans cette pensée: Le peuple ancien, l'antiquité put-elle toujours suffisamment voir les rayons de la vérité, à l'aide desquels elle pouvait se sauver? Oui, nous pouvons le dire, toujours, et nous allons le prouver. D'ailleurs, n'oublions pas que le peuple juif était destiné à imprégner le sol, si j'ose ainsi parler, à imprégner toute la société qui allait se disputer l'empire de la terre, qui allait s'agiter sous le soleil de la grande idée de la réhabilitation, de la réparation, de la grande idée que Jésus-Christ était attendu.

Comment ces choses se firent-elles? Voilà comment Dieu le fit: en mêlant suffisamment l'histoire de ce peuple, que vous avez dit être un petit peuple, à l'histoire de tous les autres peuples. Tous les autres peuples n'ont eu qu'un contact temporaire avec toutes les nations de la terre; le peuple juif a vécu au milieu de tous les au-

tres peuples, nous allons vous dire de quelle manière.

Toute la grande objection encyclopédiste repose sur ce fait : Jésus-Christ n'est pas Dieu, Jésus-Christ n'est pas le Messie, parce que s'il était Dieu, s'il était le Messie, la terre aurait été autrement labourée, autrement préparée que par ce méchant petit peuple juif. Voilà toute l'objection du XVIII^e siècle.

Il faut donc élargir sa base ; asseoir sur les faits historiques l'enseignement chrétien. Veuillez me pardonner tous les détails historiques, et de chiffres, et de noms, et de dates, et d'origine, et de commerce, et de guerre dans lesquels je vais entrer. Mais, encore une fois, vous comprendrez combien il est essentiel de bien saisir comment se manifestaient les desseins de Dieu, et comment il préparait la terre à la venue du Désiré, à l'attente de Jésus-Christ, en mêlant suffisamment son peuple, les individus, la nationalité juive, sa législation, sa philosophie, sa religion à l'histoire de tous les peuples.

Disons tout d'abord que ce n'est pas seulement par la guerre et la conquête que les peuples, se trouvant en contact, peuvent se connaître et être connus. Ce n'est pas, lorsque les fureurs de l'invasion ou de la vengeance jettent les nations les unes sur les autres qu'elles peuvent facilement s'imprégner et s'apprécier. Leur religion, leur philosophie, leur valeur morale peuvent être difficilement jugées au milieu du tumulte des camps. Il faut d'abord voir passer, à une époque normale, les transactions commerciales.

Mais ce qui saisit davantage, ce qui frappe tout d'abord le regard, c'est l'étude d'un peuple dans sa double législation religieuse et politique. Et cela est si vrai que la cosmogonie religieuse des différents peuples était bien connue avant tout démêlé, tout combat, que nous pourrions citer maints peuples faisant marcher devant leurs légions, en un jour de bataille, les dieux du parti opposé, protégeant, sous cet abri sacré, leurs attaques et leurs défenses.

Quand vous entrez dans un pays, qu'apercevez-vous d'abord ? ses monuments élevés. Que vous disent-ils ? qu'ils ne sont élevés si haut que parce qu'ils renferment autre chose que des hommes. Que renferment-ils donc ces édifices, ces monuments ? ils renferment des dieux. Quels sont ces dieux ? quel rapport existe-t-il entre la nation et ces dieux ? quels sacrifices leur offre-t-on ? quelles sont les relations, quels sont les devoirs de l'homme vis-à-vis de ces dieux ? Voilà le point où commence l'étude de la législation religieuse. Ce point examiné, on arrive à la législation politique.

La sociabilité était la condition essentielle de l'humanité, vous le savez bien. Tous les législateurs donc durent se mettre en quête pour trouver un élément de sociabilité qui pût resserrer les nations, maintenir les droits de chacun, les équilibrer dans de sa-

ges mesures. Remarquez bien que toutes les législations ne vécurent que d'emprunt. Ce fut une étude pour les législateurs de regarder devant eux, derrière eux, autour d'eux, pour examiner ce qui manquait à leurs législations, pour pouvoir en enlever ce qui les surchargeait. Et ce fut pour les anciens quelque chose de si grave, de si solennel que cette recherche du lien qui devait les unir, ils prônèrent de telle sorte les noms de leurs législateurs qu'après bien des siècles, et debout sur des ruines, vous retrouvez encore leurs grandes figures, colossales statues, sublimes enseignements du passé au profit de l'avenir, et résumant dans leurs noms tout le génie d'un peuple, toute sa législation, toute sa doctrine.

Résumons donc ici en deux mots : l'étude d'un peuple se fait par l'étude de sa religion et de sa politique. Ce fut par là que dut être surtout connu, apprécié, étudié, le peuple juif, qui, dans sa double législation religieuse et politique, jetait sans cesse, au milieu du monde, de continuelles exceptions.

Le polythéisme avait envahi le monde ; chaque chose créée avait son temple et son autel, et le peuple juif traversait les pays et les âges annonçant dans sa loi l'unité de Dieu. La raison humaine, s'érigeant en sagesse, sous le nom de philosophie, promettait au monde une ère inconnue de bien-être, et les nations, au milieu de ces promesses, se précipitaient dans toutes les erreurs de la philosophie.

Et le peuple juif traversait les pays et les âges, annonçant dans sa loi politique et dans sa loi religieuse la dégradation de la raison humaine et un jour sa réparation, sa réhabilitation parla raison divine.

Voilà certes d'étranges contrastes qui devaient singulièrement saisir le regard.

Avant Moïse, on ne connaît pas de législateurs, et l'an 2,500 et quelques du monde, de ses mains sort la première législation connue. Neuf cents années plus tard, vient Lycurgue, le légiste de Sparte, et, à l'inspection de ses lois, il est évident que Lycurgue a visité l'Égypte, l'Égypte, que le peuple juif a foulé pendant deux cents années, l'Égypte dont il a semé le sol de ses traditions. Deux siècles après, Numa pour Rome, Dracon pour Athènes ; cent années après, Solon le remplacera quand Zoroastre donnera sa législation à la Perse et Confucius sa loi à la Chine. Toutes ces législations arriérées crouleront, une seule restera debout, laquelle ? la plus ancienne, parce qu'elle est grosse du Messie, et que, quand les temps seront venus, elle enfantera son fruit.

Une législation ainsi faite, toujours debout au milieu des ruines, traversant les âges, les pays, les civilisations, je le demande, devait-elle saisir le regard ?

Après la dispersion des peuples à Babel, les familles se séparent emportant leurs traditions. Les traditions véritables seront altérées dans la descendance de Japhet ;

celu.-ci peuplera l'Europe, Cham l'Afrique, Sem peuplera l'Asie, et de là le peuple hébreu. Ces traditions, chez les peuples qui habiteront l'Europe et l'Afrique, seront dénaturées. Cependant, avec un peu d'habitude et de science, on les distinguera et on les retrouvera tout entières, malgré la fable dont les erreurs de l'intelligence et les passions du cœur les auront couvertes.

Etablissons comme principe que chaque peuple, en partant de la mère-patrie, emporte sa religion, sa philosophie, la connaissance des lois qui le dirigent. Disons qu'en foulant chaque sol, afin d'aller planter ailleurs son drapeau, il peut déjà faire connaître sa religion, sa philosophie, ses usages, aux peuples qu'il traverse. Disons de plus qu'il entretient longtemps encore commerce avec la mère-patrie. Ceci est important à constater et doit dominer ce que nous allons dire, pour éviter des redites dans le rapide mélange que nous allons indiquer des différents peuples avec le peuple juif.

Du temps même d'Abraham, Inachus, le plus ancien roi des Grecs, fonde le royaume d'Argos. Les Israélites sont captifs depuis plus de cent ans en Egypte, quand Cécrops quitte l'Egypte et va fonder, en Grèce, le royaume d'Athènes. Les Hébreux sont captifs encore en Egypte, quand Cadmus, le Phénicien, qui entretient depuis longtemps commerce avec l'Egypte, va bâtir Thèbes dans la Béotie. Pendant les deux siècles qui voient l'établissement du peuple hébreu au milieu des peuples d'Ammon, de Moab et de Madian, Ninus jette, à Ninive, les fondements du plus puissant empire assyrien qui, tour à tour, verra les Juifs ses maîtres ou ses esclaves. Tyr est déjà fondée, et c'est lorsqu'elle est à l'apogée de sa puissance, lorsqu'elle jette de loin l'exubérance de ses populations, quand elle a fondé Carthage, Sagonte, Utique, que les Juifs, construisant leur temple, y envoient leurs flottes pour avoir des bois précieux ou ramener des ouvriers habiles.

Il faut dire un seul mot des relations commerciales par lesquelles un peuple fait aussi connaître les relations de justice qui le dirigent.

Le sol de la Judée, on s'en est beaucoup amusé dans le XVIII^e siècle, le sol de la Judée était bien fécond; c'était la terre de miel dont parlent les prophètes. Les investigations consciencieuses de la science de nos jours, ont fait bonne justice des déclamations mensongères des encyclopédistes du XVIII^e siècle. Le sol de la Judée produisait du vin, des huiles, des dattes, des métaux précieux, des aromates. La Judée était placée près de l'Egypte et de la Phénicie, dont les habitants furent les premiers négociants; ces peuples furent en rapport avec les Hébreux, même du temps d'Abraham. Les places de la terre étaient surchargées de marchandises juives, et, lors du dernier dénombrement, on constatait, en Judée, sous le règne de Salomon, cent cinquante-trois mille étran-

gers. Et ces ruines géantes que nous rencontrons au désert, qui viennent orner nos musées, ces ruines, savez-vous de quels noms elles s'appelaient? Palmyre, Thamnor, Asiongaber. Ces ruines immenses, qui furent des villes puissantes et d'une prodigieuse étendue, avaient été bâties seulement pour le passage des caravanes.

Ceci constaté, revenons à notre histoire générale. Salomon règne avec une telle sagesse en Orient qu'une reine d'Ethiopie viendra, en personne, contracter alliance avec lui. Roboam, son fils, lui succède: sous ce prince se produit le grand schisme des tribus d'Israël. La loi mosaïque se conservera dans les dix tribus, selon une grande pensée de Dieu, qui veut que, deux siècles plus tard, elles soient battues par les rois d'Assyrie, transportées au milieu des nations, emportant leur culte, leur origine, leur philosophie, leur discipline, alors que Rome, fondée 750 ans avant Jésus-Christ, comptera à peine quarante années d'existence.

L'Egypte, affaiblie par sa division, se rétablit avec le secours des Cariens et des Romains, et ses rois commencent à entretenir des relations intimes avec la Grèce. Ninive s'affaiblit et Babylone commence. Pendant les deux siècles qui suivent l'anéantissement de la puissance assyrienne et les révolutions de la Babylonie, le peuple juif se trouve mêlé à toutes les querelles de la haute Asie. C'est là que Sennachérib et sa puissante armée sont détruits sous les murs de Jérusalem; que Béthulie est délivrée; c'est là que les prophètes se lèvent dans Israël, annonçant la terreur ou l'espérance, annonçant à Babylone, à l'Egypte même, l'heure de leur décadence et de leur mort. Enfin, l'an 599 avant Jésus-Christ, c'est alors que Jérusalem est détruite de fond en comble, son temple incendié, son roi, les grands prophètes Ezéchiel et Daniel conduits en captivité à Babylone, où doivent commencer pour eux les soixante-dix années de captivité prédites par Jérémie. Rome était alors âgée de cent cinquante-six ans. Solon donne des lois à la Grèce; les philosophes grecs parcourent l'Egypte, et une colonie de Phocéens viendra bâtir Marseille sur ce point qui sera un jour les côtes de notre France.

Alors paraît Cyrus, désigné par Dieu lui-même, appelé par son nom pour délivrer les Israélites de la captivité de Babylone. Conduisant les Mèdes et les Perses, il renverse Babylone, il y trouve les Juifs captifs, et, des les premières années de son règne, il signe le décret par lequel il leur permet de retourner dans leur patrie. Plus tard, Artaxercès le Perse leur permet de reconstruire leurs murailles; ces murailles furent reconstruites par d'étranges ouvriers, portant d'une main la truelle, de l'autre leur épée, pour se mettre à l'abri des incursions des Arabes qui apparaissent alors.

Pendant les soixant-dix années de la captivité au milieu de Babylone, c'est-à-dire, de la reine et de la maîtresse du monde, de

celle qui pesait de tout son poids dans les destinées de l'humanité d'alors, le peuple juif avait épousé des femmes étrangères. Revenu dans la patrie, sur l'ordre d'Esdras et de Néhémie, les princes du peuple, les femmes étrangères sont renvoyées au milieu des gentils; elles y rentrent avec la connaissance de la religion, de la philosophie, des croyances que le peuple était chargé de transmettre.

C'est alors seulement qu'Hérodote, le père de l'histoire profane, commence à écrire. C'est alors que Darius, Xercès ont jeté sur la Grèce plus de deux millions de combattants. C'est alors que Rome commence à entretenir des relations étroites avec la Grèce. C'est à cette époque que les livres hébreux sont traduits dans le langage chaldéen, la langue la plus parlée de toute l'Asie. Bientôt, la guerre s'allume contre les Perses; l'Asie-Mineure en est d'abord le théâtre. Il faut que la Grèce qui, en ce moment, est la reine du monde par les sciences, la philosophie, par ses hommes, il faut que la Grèce pénètre jusqu'au berceau du genre humain. Apparaît Alexandre : on le voit, traînant après lui ses cohortes de fer et ses légions de philosophes aux robes flottantes; il se délasse de ses triomphes par des victoires. Jérusalem a dans son nom un tel stimulant, une telle force, qu'il veut la connaître et la renverser. Il marche vers elle; on lui ouvre les portes; le grand prêtre lui montre ses conquêtes prédites par le prophète... Il ne renverse pas Jérusalem, il lui promet protection, et, suivi de ses guerriers, il court jusqu'à l'Indus. Et quand la terre manque à ses pas, quand la terre fait silence devant lui, il fait baigner le poitrail de ses chevaux aux eaux de l'Indus, remplace les tentes de ses soldats par les palais d'Assyrie, et, plus chargé de victoires que d'années, il meurt à trente-trois ans.

Plus la tradition a pénétré partout, plus les lumières deviennent vives. 277 ans avant Jésus-Christ, les Juifs subissent une espèce de dispersion. Les uns s'établissent dans l'Asie-Mineure, les autres dans l'Egypte. Ptolémée leur donne des titres et des droits de citoyens. Leur temple devient une des merveilles du monde; les peuples de Syrie y envoient leurs offrandes. Enfin, c'est lorsque Rome, en contact depuis longtemps avec la Grèce, va se trouver en guerre, en lutte avec Carthage et en deviendra maîtresse, c'est alors que les livres juifs sont traduits dans la langue grecque, la langue la plus connue, la plus parlée, la langue des savants, des philosophes; c'est alors, disons-nous, que les livres juifs sont traduits sous le règne de Ptolémée Philadelphe, 270 ans avant Jésus-Christ.

Carthage est tombée, Sagonte et Numance sont détruites, les Gaulois sont battus, Rome, assise sur les décombres des trônes et des empires qu'elle a renversés, se trouve la maîtresse de tous les peuples.

C'était au temps où un petit peuple subissait la persécution la plus épouvantable

plutôt que de livrer ses livres, parce que ses livres contenaient les espérances et le salut de l'humanité, que ces choses se passaient.

C'était au temps où Dieu présentait le spectacle d'une nation conduite par trois frères tenant en échec tous les rois de la Syrie, reconstituant le royaume de Juda, et s'emparant de presque toute l'Idumée, que ces choses se passaient.

En l'an 169, je rencontre les premières traces d'une alliance offensive et défensive faite entre les royaumes des Juifs, sous Judas Machabée. Elle est renouvelée sous Jonathas et sous Simon. Sous Hyrcan, les Syriens détiennent encore quelques places; Rome intervient, les places sont rendues. Dans la guerre d'Antiochus contre les Parthes, Hyrcan, avec ses Juifs, avait arrêté l'armée tout entière, afin de donner à son armée le temps de célébrer une fête du Dieu des armées, de Jéhova, de son Dieu.

Pendant ce temps, la puissance romaine s'agrandit toujours; ses lieutenants, vous les connaissez, c'est Marius, Sylla, Pompée, Antoine, César: ils regardent partout s'il est un point, un seul point qui ne soit pas occupé par eux.

Marius et Sylla tombés, Pompée succombe à Pharsale; Actium a vu la défaite d'Antoine, et César, étendant ses grands bras, a pu dire: « Je suis le roi du monde! » Alors, dans ce calme universel du monde soumis pour la première fois depuis le commencement de l'humanité, soumis au sceptre d'un seul homme, soumis à une seule tête, en ce moment un bruit étrange se fait entendre: c'est l'horloge des siècles sonnante quatre mille ans et annonçant Jésus-Christ à la terre.

Voilà l'histoire, voilà comment Dieu parle, comment il agit. Il est encore bien des points qu'il aurait fallu éclairer. Je l'eusse fait si nous ne devions pas revenir sur cette importante conférence dimanche. Mais ce que j'ai dit, pour tout esprit élevé, doit suffire pour lui faire comprendre comment s'apprend l'histoire, comment elle se considère, comment elle illumine, et comment toutes les nations ne sont entre les mains de Dieu que des instruments pour que sa gloire arrive, pour que le salut de l'humanité s'opère.

Vous avez pu voir comment les vérités vitales, les vérités qui annonçaient l'unité de Dieu, la chute, la promesse, furent gardées par un peuple missionnaire, par un peuple mêlant son histoire à celle de toutes les nations. Vous verrez comment ces vérités se propagèrent, pleines de force et de sève, dans le sein de l'humanité, et combien il fut vrai de dire que Jésus-Christ était bien le Messie, l'envoyé, le désiré et l'attente des peuples. Et tout cela, au moyen de quoi? Au moyen de ce peuple étonnant, étrange, peuple missionnaire, parcourant tour à tour l'Europe, l'Asie et l'Afrique, avec les mêmes enseignements, sans modification, sans altération, sans hésitation;

peuple fatidique, destiné, ce semble, à faire l'építaphe du genre humain, pouvant dire au voyageur l'interrogeant sur les destinées des peuples : « Là, sous ce granit rouge que garde un sphynx, gît, entourée de ses bandelettes, la momie égyptienne; de ce côté, les hommes de Carthage et de Phénicie; plus loin, au désert, sous ces milliers de fûts et de colonnes brisées, les hommes d'Assur et de Babylone; et là-bas, dans la mer, sous ce beau ciel, sous ces fleurs et la pourpre de ses écharpes, la Grèce, la folle, qui se fit belle, même pour mourir. Et enfin, sous cette puissante épée, échappée à des mains trop faibles pour la soutenir, Rome s'endormit de son repos. »

Et à qui demanderait où sont les Juifs, nous pourrions leur dire les voilà: debout, toujours debout, monument impérissable de miséricorde et de justice. Mais pourquoi tant et de si grandes choses? Pourquoi toute cette humanité qui se ment, toutes ces sociétés qui surgissent, qui se polissent, qui se détruisent? Pourquoi toutes ces choses? Pour enfanter l'œuvre de Dieu, pour arriver à l'incarnation, à Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois, pour arriver à Dieu plantant, au commencement des temps, cet arbre immense sous lequel s'abriteront tous les peuples, pour arriver à cette religion qui a partagé le monde en deux époques bien distinctes, l'une de préparation, l'autre d'exécution, cette religion qui est la seule à instruire des catéchumènes au Midi comme au Nord, cette religion dont les prescriptions ne sont pas impossibles, dont les dogmes ne surchargent pas la mémoire, car ils sont contenus dans le symbole que nous récitons, que l'Eglise a toujours récité, le Symbole des apôtres.

Oui, c'est pour arriver à l'incarnation, au christianisme, à Jésus-Christ, fondateur de la loi évangélique, que se sont accomplis de si grands, de si prodigieux événements. Avions-nous raison de vous dire que nous ne craignons pas la lumière, que plus on étudie, plus on sent justifier sa foi, plus on voit que les lumières abondent et mettent en relief ce que nous avons cru n'apercevoir que dans les ombres. Étudiez le christianisme, étudiez-le seulement comme science humaine, et vous croirez de la foi humaine, en attendant que, par vos actes et vos prières, vous puissiez croire de la foi de Dieu.

DISCOURS II.

Non enim voluntate humana allata est aliquando prophetia; sed Spiritu sancto inspirati, locuti sunt sancti Dei homines. (II Petr., I, 21.)

Ce n'est pas de la volonté humaine que sont venues les prophéties; mais c'est par l'inspiration de l'Esprit-Saint que des hommes sanctifiés de Dieu ont parlé.

Ce ne fut pas assez, pour Dieu, d'avoir commis un peuple entier à la garde des traditions nécessaires pour perpétuer, au milieu du monde, les moyens de salut offerts à l'humanité. Sans doute, le dépositaire avait été fidèle; sans doute, en traversant les pays et les âges, tradition vivante, il

avait pu suffisamment la faire connaître; sans doute, les merveilles au milieu desquelles il avait vécu, lui en avaient garanti l'authenticité en lui en révélant l'auteur. Et Dieu, après la promesse de la rédemption, promesse consignée dans les annales et les traditions juives, Dieu ne devant, rigoureusement, rien de plus à l'homme, pouvait entrer dans son repos. Mais celui qui avait créé le soleil ne pouvait être avare de la lumière; celui qui connaissait l'âme humaine, inquiète et tourmentée, devait lui offrir sans cesse de nouveaux motifs de crédibilité et d'espérance; celui qui avait voulu que le livre de son peuple fût le livre de tous les peuples, devait y mettre un cachet que nul ne peut méconnaître, et il y mit le sien. Et qu'est-il, ce cachet de Dieu, sinon l'esprit de Dieu qui, d'un même regard, aperçoit tout, le passé, le présent, l'avenir?

Et voilà pourquoi nous avons pu assister aux scènes de la création et du déluge; voilà pourquoi la législation juive fut si sage et si féconde; voilà enfin pourquoi, et c'est la matière qui va nous occuper aujourd'hui, pourquoi, du milieu de ce peuple, sortirent des voix inspirées qui, d'écho en écho, retentirent jusqu'au dernier écho du monde.

Dieu, pendant la série des siècles qui précédèrent la venue du Messie, à diverses reprises fit entendre des voix inspirées pour fortifier le courage de son peuple et ranimer sa foi. Cet esprit de Dieu, souffle tout-puissant, enveloppant de lumière les traditions, en répandait plus au loin la clarté. Par lui, la figure du Messie, qu'on avait peine à distinguer dans l'ombre des quatre mille années de l'attente, se détachait lumineuse; son visage s'éclairait, son caractère se circonsciait; là il devait naître, ici il devait mourir. Plus les temps approchèrent, et plus les prophètes parlèrent un langage clair et précis.

Ce n'est pas tout: sans doute la venue du Messie fut l'objet spécial du ministère prophétique; mais d'autres choses durent être prédites à moins longue date, afin de mettre chaque génération à même de vérifier l'accomplissement de la prophétie, et afin que l'humanité, par cet accomplissement, pût attendre, avec une foi entière, une confiance sans réserve, la réalisation de la grande prophétie qui devait consommer le salut de l'humanité, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Jésus-Christ lui-même, aux jours de sa vie mortelle, dut éclairer l'avenir. Il dit aux Juifs ce que deviendrait l'antique Jérusalem; à ses disciples, la Jérusalem nouvelle, ou son Eglise; aux païens, sa croix; au monde, son tombeau. C'était à celui en qui s'étaient accomplies toutes les prophéties, de clore, par une inspiration plus saisissante et plus lumineuse, la série des prophètes, et de mettre chaque siècle, comme témoignage indestructible de sa vérité, en mesure d'en vérifier l'accomplissement.

Dans la dernière conférence, nous avons vu le peuple juif, dépositaire des traditions

sacrées, portant ces traditions au milieu de tous les peuples. Maintenant, nous allons voir le peuple juif, non plus seulement portant ces traditions, mais les éclairant, les commentant, les expliquant, les circonstanciant par la lumière prophétique. Mais auparavant, il faut savoir ce qu'on entend par l'esprit prophétique, ce que c'est que la prophétie, ce qu'est le prophète, et les conséquences du ministère prophétique au milieu des nations.

Mes frères, toutes les fois qu'on se prend à considérer l'homme, soit qu'enfant il essaye de la vie, que jeune homme follement il la dépense, qu'homme mûr avec sagesse il la règle, que vieillard avec parcimonie il l'organise, une chose frappe tout d'abord : c'est que tous, du berceau à la tombe, ont agi mus par le même sentiment, ont agi sous la même impression. Tous, qu'ils s'en soient rendu compte ou non, n'ont jamais posé une action vraiment complète, accomplie tout entière dans le présent, en dehors des prévisions futures. Les rêves de l'avenir se sont ouverts pour tous, brillantes féeries prenant la couleur de chaque âge, disparaissant avec un âge, quand, à l'horizon, elles apparaissent à un autre.

Voyez l'enfant alors qu'il n'est capable que de pures sensations et qu'un être moral vient se réveiller en lui ; en apercevant l'existence humaine se traduisant en phases plus ou moins brillantes, l'enfant a dit : « Et moi, un jour, je serai ceci. » Dans l'avenir, l'enfant sera ceci ou cela, la question n'est pas là, l'enfant aura travaillé pour être.

Le jeune homme, dont la vie tout entière est superficielle et tourmentée, vit de crainte et d'espérance, deux termes d'avenir. On ne craint pas le présent, on le subit ; on n'espère pas le présent, on le possède.

L'homme mûr, dans le milieu tranquille que forment des passions qui se calment, avec une intelligence que l'expérience des hommes et des choses a développée, grandie, mûrie, met dans un vaste creuset les éléments humains ; il les jette, il les combine, il les mêle, et, de leur fusion ou de leur choc, il calcule les résultats possibles à venir ; il trace sa vie. Il réussit ou il se trompe, la question n'est pas là : il a joué sur l'avenir.

Quant au vieillard, comme il a regardé le terme de sa vie avec le verre qui éloignait les objets, il a planté de jeunes arbres croyant leur voir rapporter des fruits. Bon vieillard ! il a planté trop tard ; les arbres ne donneront pas même peut-être d'ombrage à sa tombe.

Voilà le monde intelligent.

Vous faut-il maintenant un monde plus nombreux, plus matériel, je dirai obéissant, sans s'en rendre compte, à je ne sais quel instinct qui le pousse et le presse à interroger le sort ? Vous avez le peuple qui, tout aussitôt qu'un événement étrange se produit, court en foule aux choses, aux hommes, pour interroger l'avenir. Mais

qu'un événement trouble l'équilibre d'une société, d'une nation, et voilà tout aussitôt la moitié de cette nation, que disons-nous ? la nation tout entière, le monde peut-être, saisi d'une maladie générale de prévoir et de prédire.

L'avenir, le grand mot ; l'avenir, pour l'homme la grande chose ; l'avenir, voilà le but de ses efforts, le but de toutes ses espérances, sa terre promise.

Que conclure de ceci ? Que nous sommes essentiellement des hommes d'avenir, des hommes d'après les temps ; que si les temps doivent finir, cet esprit qui s'agite en nous et qui, par la puissance de son intuition, nous décèle son origine, cet esprit doit survivre aux temps ; que si notre esprit sent en lui le besoin de prévoir, de prédire, de s'agiter au milieu des événements pour les coordonner, les expliquer, en tirer des inductions ou des probabilités, c'est qu'à une époque les âges à venir furent illuminés ; c'est que des jets brillants partirent du ciel, éclairèrent leurs nuits et mirent leurs faits en relief. Enfin, que si l'esprit humain, trompé sans cesse dans les prévisions qu'il s'est faites, dans ses calculs, les a recommencés toujours et les recommencera toujours, croyant à la prévision des événements futurs, c'est qu'il est certain qu'à une époque cette puissance exista dans le monde d'une manière infailible et irréfutable.

Mais, pour exister dans le monde d'une manière infailible et irréfutable, il fut nécessaire que la prophétie ne partît point de l'homme, parce que, ainsi que l'œil de l'homme ne peut apercevoir que les lueurs qui bornent son horizon, ainsi son esprit ne peut s'étendre en dehors de certaines appréciations que j'appellerai de sens commun, et, comme confirmation de mes paroles, je prendrai le texte de l'Épître que j'ai cité en commençant : *Ce n'est pas de la volonté humaine que sont venues les prophéties ; mais c'est par l'opération de l'Esprit-Saint que des hommes sanctifiés de Dieu ont parlé.*

Ainsi, Dieu, voilà l'auteur de la prophétie ; l'homme, voilà le prophète. Dieu veut révéler une vérité aux hommes, que fait-il ? Il touche un homme du doigt, et, instrument docile, l'homme rendra le son divin ; ce sera un clairon ou une harpe ; et, soit que Dieu menace ou console, il éclatera sous son souffle ou frémira sous ses doigts.

Maintenant, à qui demandera si la prophétie est possible, si Dieu a pu inspirer certains hommes de la connaissance de l'avenir, je répondrai deux choses : que la volonté de Dieu n'est limitée que par sa puissance ; or, sa puissance étant infinie, il peut tout ce qu'il veut. Je répondrai ensuite que si cette puissance n'avait pas existé dans le monde, elle ne serait pas gravée, comme un besoin irrésistible, dans les entrailles de l'humanité ; elle ne serait pas un des germes de la croyance universelle. Et, bien plus, cette croyance fût-elle, de nos jours, à l'état de préjugé, cela conclurait encore en notre faveur ; car tout préjugé, toute er-

reur, toute fable, dit Bossuet, vient d'une vérité dont on a abusé d'abord. Or la croyance aux prophéties existant généralement, donc la prophétie est possible.

Maintenant, a-t-elle existé, est-elle certaine?

Elle est certaine, et nécessairement certaine. Et pourquoi? Parce qu'elle fait le fond des croyances générales de l'humanité. Et ne dites pas ici qu'il y a pétition de principes, qu'il y a cercle vicieux. Non. Ce sont des anneaux d'une même chaîne qui se prêtent force, secours et appui. La prophétie est possible parce qu'elle est dans le fond des croyances générales de l'humanité; elle ne peut être dans le fond des croyances générales de l'humanité que parce qu'elle a existé. Donc la prophétie n'est pas seulement possible, elle a existé.

Mais, avant de passer outre, entendons-nous bien sur la valeur de la prophétie. Par prophétie, j'entends la prédiction d'événements futurs accomplis ou devant s'accomplir. Par événements futurs, je n'entends pas les effets des causes matérielles, des causes physiques passées. Ainsi, par exemple, qu'un astronome prédise, à l'aide d'immenses calculs, une éclipse, le retour d'une comète; qu'un médecin habile, à l'inspection de son malade, aperçoive des symptômes graves, ou la santé revenant, qu'il l'annonce; qu'un pilote expérimenté, en voyant certaines bandes à l'horizon, dise: Demain nous aurons la tempête, le vent; qu'un politique habile, qui connaît les intérêts, les gouvernants, les passions violentes des gouvernés, annonce certaines phases révolutionnaires dans une société, dans un Etat, je ne dirai pas de ces hommes qu'ils furent prophètes; je dirai qu'habiles à constater les causes, ils en ont, par une grande sagacité, déduit les effets. Non, par prophétie j'entends l'annonce d'événements futurs, libres, qui peuvent arriver ou ne pas arriver. Or nous disons que la prédiction des événements futurs ne peut être faite que par l'inspiration de Dieu; car à Dieu seul de dire: « A moi l'avenir! »

Mais, maintenant, si les faits prédits à venir sortent du domaine ordinaire et sont marqués au coin ou au cachet du *supernaturalisme* ou du miracle, il en faudra nécessairement conclure que la prophétie vient de Dieu; car Dieu seul sait à quelle époque et comment il manifestera les œuvres de sa puissance.

Ainsi en est-il de toutes les prophéties de l'Ancien Testament, de toutes les prophéties du Nouveau Testament, en un mot de toutes les prophéties des livres saints. Prenons un exemple:

Voici que Dieu dit à Abraham que sa descendance sera plus de deux siècles captive en Egypte, et qu'ensuite elle sera délivrée par des merveilles inusitées. Quand Dieu fait cette promesse à Abraham, Abraham n'a pas d'enfants: sa femme est stérile; elle a quatre-vingts ans. Plus de cent cinquante ans doivent s'écouler avant le temps de la

captivité indiquée, et près de quatre siècles avant la libération de la captivité. Il est évident que si la prédiction s'accomplit, sinon dans les termes, du moins dans l'esprit où elle a été faite, il faudra conclure que la prophétie vient de Dieu, car Dieu seul qui annonce les prodiges, Dieu seul peut les accomplir.

Je sais bien qu'écrasé par l'argumentation, par la force que l'on tire de la prophétie, le rationalisme a dit, pour battre en brèche cette argumentation: « Pour que je crusse à la prophétie, il me faudrait trois choses réunies, trois choses qui me paraissent impossibles: d'abord que j'eusse été témoin de la prophétie, témoin de l'accomplissement de la prophétie, et de plus, qu'il me fût démontré que cet accomplissement n'a pas pu cadrer avec certaines circonstances fortuites. »

Voilà la seule objection que j'aie trouvée contre la conclusion que l'on tire de l'accomplissement rigoureux de la prophétie. Je ne sais pas si cette objection fait une très-grande impression sur vos intelligences? A moi, elle me paraît renfermer trois absurdités au premier chef, ou, au moins, trois non-sens.

S'il faut avoir été témoin d'une prophétie, témoin de l'accomplissement d'une prophétie pour croire à cette prophétie, il n'y a plus rien de certain dans le monde, rien, et nous tombons dans un pyrrhonisme universel. Qu'est-ce qu'une prophétie? c'est le fait d'un homme qui annonce quelque chose, c'est le fait d'un homme qui ouvre la bouche, qui parle, qui écrit. Qu'est-ce que l'accomplissement d'une prophétie? c'est le fait annoncé arrivant; c'est un fait, un fait matériel qui se voit, qui se touche. Ainsi, le fait de l'homme qui parle, qui annonce, et le fait même de la prophétie accomplie, ce sont deux faits matériels qu'on peut voir, toucher, dont on peut interroger le commencement, le milieu, la fin, deux faits appartenant par leur nature au domaine ordinaire des faits, tombant dans le domaine de la contestation, dans le domaine général des faits.

En bien! est-ce que pour être certain d'un fait il faut l'avoir vu? Ne suffit-il pas que l'histoire l'établisse sur des documents irréfragables? Ne suffit-il pas, pour établir un fait, que ce fait puisse soutenir les critiques les plus sages, les plus saines, les plus consciencieuses, les plus recherchées?

Voyez où on va? Le monde est agé de six mille huit cent cinquante années; pour moi comme pour beaucoup, le monde des faits et le monde moral n'aura que cinquante années de date. C'est une folie, je ne dis pas non, mais c'est la conclusion logique, rigoureuse.

César a pu s'emparer des Gaules, Alexandre a pu conquérir l'Asie, je ne dis pas non, mais cela n'est pas certain, je n'ai pas vu César, je n'ai pas vu Alexandre; cela n'est pas certain parce que je ne l'ai pas vu. Voilà le raisonnement.

Mais prenez garde! que le rationaliste soit conséquent. Il nie la prédiction parce qu'il

ne l'a pas entendue sortir de la bouche qui parlait ; mais qu'il soit conséquent et qu'il nie aussi les conséquences de la prophétie. Le prophète a annoncé la ruine de Babylone et de Tyr. Tyr et Babylone sont tombées : que le rationaliste soit conséquent, qu'il nie ces faits, car il n'a point été témoin de la destruction de ces deux villes.

Maintenant, je ne sais comment répondre à cette objection, à savoir qu'il faudrait démontrer que l'accomplissement de la prophétie n'a pas pu cadrer avec certaines circonstances fortuites, qu'elle n'a pas pu s'accomplir par un hasard.

Qu'est-ce que le hasard ? C'est tout ou rien. Si le hasard est tout, c'est Dieu ; si le hasard est rien, la négation n'a jamais inventé que la négation. Je sais qu'on me citera un peintre de l'antiquité qui, désespéré de ne pouvoir pas rendre l'effet qu'il cherchait à atteindre, jeta avec dépit son pinceau sur la toile et obtint cet effet cherché, qu'il n'avait pas rencontré. C'était de l'écume, je crois ; mais de l'écume, c'est quelque chose de vague, d'indécis, sans forme positive. Cependant encore fallait-il que le peintre fit sa palette, qu'il prît ses couleurs. Mais qu'un million de peintres jettent un million de brosses sur un million de toiles, nous verrons s'il en sortira un Raphaël ou un Murillo.

Et je le demande, s'il faut que Dieu intervienne, comment cela arrivera-t-il ? par le hasard ?

Il était extrêmement important, avant d'entrer dans l'examen des prophéties, de bien établir l'esprit prophétique dans le monde et la conclusion rigoureuse que nous tirons de l'argument suivant : s'il est certain que des hommes ont annoncé l'avenir, s'il est constant que ces événements annoncés dépassaient les lumières ordinaires de la raison, s'il est constant que ces événements se soient accomplis dans leur lettre ou dans leur esprit, il en faut conclure que Dieu parla nécessairement par la bouche de ces hommes ; car, encore une fois, à Dieu seul de dire : « A moi l'avenir ! »

Si la venue de Jésus-Christ fut l'objet spécial du ministère prophétique, et que bien des siècles avant sa venue les prophètes aient indiqué l'époque précise de son arrivée, le lieu de sa naissance, la nature de sa mort, les circonstances qui accompagnèrent et suivirent cette mort, et qu'à l'époque indiquée quelqu'un parut résumant tous les caractères sous lesquels les prophètes l'avaient annoncé, il en faudra conclure que ce jour-là le monde vit son Messie, la terre son Sauveur. Nous développerons ce sujet dans notre troisième conférence.

Ceci posé, revenons à l'action du peuple juif, partant avec ses traditions, éclairant ses traditions du flambeau prophétique, et cela au milieu de toutes les nations.

Nous l'avons dit : le peuple juif était le peuple missionnaire, chargé de transmettre intacte, et de la garder, la promesse qui consommait le salut de l'humanité par le ré-

parateur, par Jésus-Christ. Mais la lumière acquise, avec la tradition, de la chute et de la promesse, cette lumière acquise, encore une fois, ne suffisait pas, dans la munificence de Dieu, pour éclairer le monde. Dieu voulait plus, il voulait qu'il n'y eût à ne pas voir la lumière que des aveugles volontaires. Pour cela que fait-il ? Du milieu de son peuple, et à différents intervalles, pendant la série des temps qui précéderent le Messie, Dieu inspire des hommes qui jettent au milieu de l'humanité des cris d'espérance, qui détaillent la nature des prophéties, les expliquent, les commentent. Les premières prophéties sont obscures, mystérieuses ; on sent que les temps sont loin. Ainsi, c'est le germe, c'est le gland déposé dans la terre, qui, croissant en silence, produit un arbre qui devient, à la suite des siècles, ce chêne séculaire que vous connaissez.

La première prophétie est celle-ci : Dieu dit à Satan, caché sous la figure du serpent : *Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et un jour, de son talon elle t'écrasera la tête.* (Gen., III, 15) Voilà la première de toutes les prophéties, voilà la promesse. Cette promesse va être déposée dans le sein de l'humanité, elle portera son fruit, et toutes les prophéties vont l'expliquer, la commenter, la prédire.

La seconde prophétie est faite à Abraham. Dieu dit à Abraham : *Sors de ton pays, et viens dans la terre que je te montrerai ; je te bénirai, je ferai naître de toi un grand peuple, et je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les parentés de la terre, toutes les familles de la terre seront bénies en celui qui naîtra de toi.* (Gen., XII, 1-3.)

Déjà la prophétie est plus claire ; il y a moins d'ambages, il y a moins de mystères. Voici une semence bénie qui doit produire la bénédiction sur toutes les familles de la terre.

Poursuivons.

La troisième est faite à Jacob. Mais, avant d'examiner le caractère de la troisième prophétie, voyons à quelle époque elle s'est produite et où était Jacob.

C'est presque sur la fin de la captivité d'Égypte. Depuis près de deux siècles les Israélites sont captifs. L'Égypte était alors la maîtresse et la reine du monde. Les Hébreux sont devenus peuple ; les douze enfants de Jacob en sont les chefs. Le jour de sa mort, Jacob fait venir les douze têtes du peuple ; il dit à Juda : *Tu seras grand parmi tes frères : de ta race sortiront des juges et des capitaines ; l'autorité ne sera pas enlevée à Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples.* (Gen., XLIX, 9, 10)

Ici la prophétie est claire, distincte. Voici un envoyé qui sera l'attente des peuples, qui paraîtra, quand ? Quand Juda perdra l'autorité par l'usurpation ou un moyen quelconque. *Une semence bénie, celui qui, de son talon, écrasera la tête du serpent,*

quand paraîtra-t-il ? Quand Juda perdra l'autorité. Il descendra de la famille de Jacob.

Les Israélites, sortis d'Égypte, occupent par la force la terre qui leur a été donnée au milieu des peuples de Moab, d'Ammon et de Madian. Alors les prophètes pullulent dans Israël ; les Juifs mêlent leur histoire à l'histoire de tous les peuples ; ils sont sans cesse en contact avec les colonies : par les guerres, le commerce avec toute la Syrie, plus tard avec la Babylonie, avec Tyr ; ils se mêlent à toute les querelles de succession des capitaines d'Alexandre : partout les Juifs se trouvaient éclairant les traditions, les commentant à la lumière prophétique. Alors, je le répète, les prophètes pullulent dans Israël. C'est Samuel, David, Ezéchiel, qui feront naître le Messie de la maison de David, de la race royale ; c'est Isaïe qui le fera naître d'une vierge ; Michée et Nahum, de Juda. Amos racontera les circonstances principales de sa vie et de sa mort ; Jérémie dira le massacre des enfants nouveau-nés ; Aggée et Malachie, les gloires de son nouveau peuple. Enfin, Daniel dira (IX, 8, 24) : Dans 490 ans (70 semaines d'années, selon le mode de calcul usité chez les Juifs), arrivera l'entier accomplissement des prophéties, l'élection du Saint des saints, la mort du Christ et la destruction du temple et de la cité sainte.

J'en pourrais citer encore un grand nombre, jetant au milieu du peuple quelques circonstances de la vie du Messie.

Comment pouvez-vous croire que tant de voix produisant le même son ne se fissent pas entendre ? Remarquez bien que ce n'était pas seulement dans la Palestine, au milieu du peuple juif, que les prophètes prédisaient. Non, partout, sur toute la surface de la terre, nous voyons le même fait. Il est même remarquable que les prophéties les plus claires, les plus explicites, les plus circonstanciées, celles qu'on a dit avoir été faites après coup, ont été faites au milieu des gentils. Les prophéties les plus claires, les plus explicites, celles qui annoncent l'époque précise de la venue du Messie, l'entier accomplissement des prophéties, la mort du Christ, les circonstances qui suivront cette mort, la destruction de Jérusalem, ces prophéties se produisent à Babylone. Qu'était alors Babylone ? la reine et la maîtresse du monde.

Vous me direz : les prophéties portaient la trace de la captivité. C'était un Juif obscur, inconnu ; sa voix demeurait ignorée au milieu des voix communes, sans retentissement, sans écho.

Quand Daniel parlait ainsi, mes frères, il parlait à Babylone, à Babylone, la reine du monde ; quand il parlait ainsi, c'était un Juif, mais ce n'était pas un Juif ignoré, inconnu et obscur ; il parlait ainsi sur les premières marches du trône, il était le premier ministre du roi de Babylone, il avait en main toute l'autorité des rois d'Assyrie.

Remarquez que ce n'était pas de la solitude des forêts, des profondeurs d'un rocher ou sur un trépidé que montaient les prophètes pour écrire, dicter et dater les prophéties de Dieu. Ils parlaient à la face du ciel et de la terre, à la tête des armées, à la porte des villes, là où avaient coutume de se réunir les vieillards ; c'était là qu'ils parlaient, qu'ils annonçaient, qu'ils dictaient ; j'ai dit un mot de plus, c'était là qu'ils dataient leurs prophéties.

Remarquez enfin que tous les yeux furent sans cesse fixés sur eux. Un double mandat leur était confié ; non-seulement ils devaient parler, mais ils devaient châtier. Quand le peuple s'éloignait des vérités pures et intactes, ils le châtiaient. David ne voyait-il pas Nathan pénétrer dans son palais ? ne voyait-il pas le prophète lui reprocher publiquement son crime ? David, le prophète, enseignait à ses successeurs, dans ses prophéties, à ne pas violer les commandements du Roi des rois. Aussi, plus tard, Elie et Elisée devaient-ils l'imiter, et l'un d'eux devait dire à Achab : Roi d'Israël, tu mourras ! et toi Jézabel, la reine, ton cadavre sera dévoré par les chiens ! (III Reg. XXI, 19.)

Qu'on ne dise pas qu'en osant parler ainsi à haute voix, si fortement dans Israël, les prophètes se missent à l'abri de leur influence sacerdotale chez un peuple dont le gouvernement était une pure, une simple et toute-puissante théocratie.

Non, les prophètes n'étaient pas prêtres dans Israël ; voilà peut-être ce que beaucoup ignorent. Les prophètes n'étaient pas prêtres dans Israël ; ils étaient en dehors de la race sacerdotale, en dehors de la tribu lévitique. Un seul appartenait à la tribu de Lévi, c'était Ezéchiel. L'esprit de Dieu tombe où il lui plaît, demeure où il lui convient de demeurer. S'il était tombé sur la tête d'Ezéchiel, sur la tête de David, de la race royale, il était aussi descendu sur Elysée, le pauvre serviteur d'Elie, et sur Amos, le pâtre, quand il conduisait pâtre les bœufs

Loin de s'abriter sous la puissance des prêtres, c'était à eux surtout qu'ils s'adressaient, c'était contre eux qu'ils tonnaient ; c'était eux qu'ils chargeaient de la responsabilité de la conduite du peuple.

Je sais qu'on me citera dans les nations idolâtres, polythéistes, et de nos jours dans nos nations chrétiennes, des hommes qui, sans peur au cœur, sans pâleur au front, pénétrèrent aux assemblées des grands, aux assemblées royales, et là, firent entendre un langage puissant d'énergie et de force. Mais ces hommes étaient envoyés par le peuple dont ils étaient les défenseurs et par qui ils étaient si fortement défendus. Je sais qu'ils tenaient aux grands de la terre un langage plein de passion, mais je sais qu'ils avaient derrière eux cette voix toute-puissante, toute forte, qui brise tout, cette voix de la multitude, de la bouche de laquelle sortaient des imprécations, des

vengeances, des colères, et pour eux, ses défenseurs, des applaudissements et des hommages.

En un mot, je trouve bien les tribuns du peuple, mais vit-on jamais ces mêmes hommes, si forts devant les prêtres, si forts devant les rois et les grands, les vit-on jamais descendre du trône où ils avaient éclaté, où ils avaient tonné, les vit-on se rendre sur la place publique, rassembler la multitude, et là, en face de ce peuple, seuls, devant lui, avec leur faiblesse, n'étant secourus par personne, lui reprocher ses infamies, ses crimes, ses persécutions, les lui jeter au visage, et prendre le fouet avec lequel ils avaient flagellé les abus des prêtres et des rois, et en frapper à coups vigoureux la multitude? Encore une fois, chez nous, je vois des tribuns défendant le peuple, par lequel ils sont surtout fortement défendus, je ne vois que des tribuns du peuple; là, chez les Juifs, je trouve des hommes exceptionnels, disant la vérité à tous, sans peur, tête haute, bras levé. Je ne trouve pas les tribuns du peuple, je trouve les tribuns du Seigneur.

Tu m'as saisi, ô Eternel, et je n'ai pu te résister, s'écriait Jérémie accablé d'outrages et d'opprobres. J'avais bien dit en moi-même que je ne parlerais plus du nom du Seigneur, et tout aussitôt il s'est allumé en moi un feu et il m'a fallu parler malgré ce que j'avais dit. (Jer., XX, 7, 9.) J'avais dit au Seigneur : Je bégaye, je ne sais plus parler; il m'a fallu parler. (Jer., I, 5.)

Ecoutez Amos! *Le Seigneur m'a pris quand je recherchais mes dattes sauvages, quand je parquais mes bœufs. Il m'a dit : Va vers Israël et prophétise! Je suis allé et j'ai prophétisé. (Amos, VII, 14, 15.)*

Savez-vous quelle était la nature des récompenses accordées au ministère prophétique? Vous avez entendu Amos, qui, avec la simplicité du pâtre, vous dit : On m'a dit : Allez; Je suis allé et j'ai prophétisé. Pour prix de sa prophétie, il était massacré par le prêtre de Béthel. Daniel était descendu dans la fosse aux lions, et Jérémie dans une citerne putride en attendant la mort. Zacharie était lapidé entre le vestibule et l'autel... Ezéchiël voyait ses jours finir par l'épée. Telle fut la récompense du ministère prophétique.

A côté des rois qu'ils blâmaient, des peuples qu'ils reprenaient, des prêtres auxquels ils reprochaient leurs erreurs ou leurs écarts, poursuivis d'injures, d'humiliations, d'opprobres, vivant parfois dans la retraite, obligés de se cacher, n'ayant que des haillons pour vêtement, pour pain, un pain de cendres, le corps ceint de cilices, telle était la vie prophétique et la fin était presque toujours la mort.

N'est-ce pas chose étrange de voir ces hommes ainsi traités, poursuivis, traqués, de voir, après la mort de ces hommes, les rois, les peuples et les prêtres recueillir avec un soin prodigieux toutes les paroles de ces hommes, tous leurs écrits, dans

lesquels ils étaient si sévèrement, si brutalement traités, les recueillir avec une religion telle que ces livres deviendront les livres de la nation, et porteront aux générations le témoignage des vices, des crimes, et de la rébellion de ce peuple?

C'est là un de ces phénomènes de l'ordre moral dont on chercherait vainement l'explication en dehors de l'intervention et de la vérité divine.

Nous l'avons dit, la venue de Jésus-Christ ou du Messie fut l'objet spécial du ministère prophétique.

Mais admirons la sagesse de Dieu, qui, pour que le monde crût sans cesse au salut, crût à l'accomplissement de la grande promesse, qui devait sauver l'humanité en Jésus-Christ : admirons, dis-je, la sagesse de Dieu qui sème de prophéties partielles le cours des siècles, mettant ainsi chaque peuple, chaque âge, à même d'en vérifier l'accomplissement. Car, remarquez, il y a beaucoup d'autres prophéties que celles qui concernent le Messie. Il en est beaucoup concernant le peuple juif, ses fautes, ses châtiments, sa dispersion, sa position dans le monde. Il en est d'autres aussi qui ne concernent pas le peuple juif, il est d'autres prophéties concernant toutes les autres nations de la terre, non pas des nations inconnues, mais des nations qui pesaient à cette époque de tout leur poids sur le monde. Est-ce que vous croyez, par hasard, que, dans le monde antique, la Philistie et l'Idumée, l'Égypte et l'Arabie, et Tyr, et Babylone, furent de petites nations? N'est-ce pas dans leur sein que s'est agitée toute l'histoire de l'humanité?

Si le temps nous le permettait, nous pourrions prendre ces pays, et, les mettant en rapport avec les voyageurs de dix-huit siècles, les moins suspects de favoriser les écrits prophétiques, vous seriez frappés de cet accomplissement étrange de toutes les prophéties des voyants d'Israël contre ces malheureuses contrées.

Ezechiel (XXV, 16) avait dit, en parlant de la Philistie : « Je détruirai le reste de ses ports de mer! » Interrogez Volney, parmi les voyageurs qui ont parcouru l'Orient; Volney, dont l'autorité n'est pas suspecte, vous dira que Gaza, renommée dans tout l'Orient par le luxe et les marbres de ses palais, que Gaza s'éloigne de plus de cinq ou six cents pieds dans les terres; que toute la côte l'en sépare, et que ce qui avait été un port dans l'antiquité ne l'est plus aujourd'hui. Et cependant les flottes de Gaza couvraient la Méditerranée, et allaient porter leurs richesses et leur fécondité à Tyr.

Et les grandes ruines de l'Idumée, dont le prophète parlait ainsi : « Il n'y aura plus à redouter que des serpents, des orfraises et des scorpions. »

Volney dit que, du côté de Gaza, à trois journées de là, au sud du lac Asphaltite, dans une étendue de trente lieues, se trouvent plus de vingt villes désormais désertes; que les Arabes habitent ces ruines.

Parfois ils y font parquer leurs troupeaux ; mais, le plus souvent, ils s'en éloignent à cause des scorpions énormes qui s'y rencontrent. Là, la justice et la rigueur éclatent en caractères ineffaçables ; là, le désert avec toute son horreur.

« Les lions et les lionceaux se sont mis à rugir dans l'Idumée, » dit Isaïe (V, 29). Qui les a réunis ? Ecoutez l'histoire :

L'empereur Décins, pour se mettre à l'abri des Sarrasins, fit venir d'Afrique des bêtes féroces, et les transporta sur la frontière, afin que, se multipliant, elles infestassent le pays.

Et, sur Tyr, le prophète Isaïe disait : Tyr, qui te mirois superbement au bord des eaux, toi qui te complais dans ta richesse et dis : J'ai envoyé mes navigateurs aux îles les plus lointaines ! tu tomberas un jour, et tes navigateurs, tes pilotes, les hommes de mer et ce peuple immense qui couvre tes places publiques, tomberont avec toi. » Et cependant, qui a été semblable à Tyr, qui inspirait la terreur, qui ne l'inspirera plus désormais : Tyr, si puissante au milieu des eaux ; Tyr, désolée au milieu des eaux ! (Isa., XXIII, 1 et seq. ; Ezech., XXVII, 3, 4, 27, 32.)

Les révolutions du sort, dit encore Volney, ont accompli cet oracle (le mot est de lui) : Tyr est réduite à la condition d'un petit village ; son immense commerce est tombé aujourd'hui dans un comptoir, entre les mains d'un homme salarié par des Français, et cet homme vit obscurément de quelques grains et des produits de sa pêche.

Ezéchiël avait dit : « Je ferai de Tyr, dans la mer, un lieu propre à sécher les filets. » (Ezech., XXVI, 15.)

Et sur l'Égypte, maintenant :

« Le quinzième jour de la quinzième année, le Seigneur me dit : Entonne le cantique de mort sur l'Égypte ! J'anéantirai cette multitude d'hommes d'Égypte par l'épée des rois d'Assyrie ; je ferai venir eux et les plus puissants des nations, qui joncheront de cadavres leurs champs ; je dessécherai ses canaux ; il n'y aura plus de traces de la maison d'Égypte. » Voilà ce qu'a dit le prophète.

Depuis vingt-trois siècles, cette prophétie s'accomplit tous les jours aux yeux de l'histoire. Depuis la mort de Nectanébus, dernier roi de la dynastie égyptienne, c'en a été fait de l'Égypte ; elle a été la proie successive de tous les conquérants.

Le prophète avait ajouté : Je dessécherai ses canaux ! Et aujourd'hui, le Nil, embarrassé par les sables, n'offre plus qu'une barrière périlleuse aux habitants mêmes du pays.

Et l'Arabe :

Agar s'en fut au désert ; un ange lui apparut et lui dit : *Tu mettras au monde un enfant ; il sera libre, fier et sauvage ; sa main sera contre tous ; la main de tous sera contre lui ; il dressera sa tête en face de ses frères.* Voilà ce qu'avait dit Moïse. (Gen., XVI, 11, 12.)

Eh bien ! qu'en deux mots on fasse aussi éloquemment, aussi succinctement toute l'histoire, l'histoire complète d'un peuple !

Qui n'a reconnu dans Ismaël l'Arabe fier, libre et sauvage, heureux de son désert, dont il foule la poussière et brave le soleil ; l'Arabe, qui lève la main contre tous, voit la main de tous levée contre lui, dresse sa tente, la replie et n'est fait esclave par personne ? En deux mots, qu'on fasse donc aussi bien, d'une manière aussi caractéristique, aussi vraie, l'histoire d'un peuple, et cela deux mille années avant qu'il n'apparaisse ? Qui a fait esclave l'Arabe ? ni le monde ancien, ni le moyen âge, ni le monde moderne ; et l'histoire de nos vingt dernières années ne nous dit-elle pas que, vainqueur ou vaincu, l'Arabe reste cependant libre, fier, sauvage, dressant sa tête contre tous, voyant la main de tous contre lui, et, cependant, n'est fait esclave par personne ?

Et Babylone ! qui prendra le soin de parler de Babylone ? Les deux grandes voix de Dieu : Isaïe et Jérémie :

« Sonne le chant du combat, Isaïe ; je vois venir les peuples à Babylone ; le bruit de leurs trompettes est comme le bruit des grandes eaux. Et Babylone rugit au bruit de la débauche et de l'orgie ; elle se plonge dans l'ivresse et la volupté, au lieu de se préparer à la défense. L'ennemi s'avance. Voici deux cavaliers : l'un s'appelle Cyrus ; il s'avance vers Babylone ; un cri retentit : Babylone est tombée ! — Prophète, Babylone est tombée, que va devenir le roi ? — Le roi de Babylone ! tous les rois de la terre ont été ensevelis avec honneur dans leur couche funèbre ; toi, rejeté comme un tronc inutile, tu resteras obscur, inconnu dans la foule des morts. » (Isa., XXI.)

Isaïe se tait, Jérémie commence.

Prophète, que vois-tu ? — Je vois venir deux grandes armées ; elles montent contre Babylone, et le roi de Babylone a senti son cœur défaillir. — Que vois-tu encore, prophète ? — Les coureurs volent au-devant des coureurs, les messagers au-devant des messagers. — Prophète, qu'annoncent-ils ? — Que la ville est prise depuis le bas jusqu'en haut. — Mais comment, prophète ? — L'ennemi s'est emparé du fleuve ; il a mis le feu aux roseaux qui obstruaient sa marche, et il a pénétré jusqu'au milieu de la ville.

Babylone est tombée, que deviendra-t-elle ? Babylone, l'orgueil de la nation, la gloire de la Chaldée : ses murs et ses portes, ouvrage de tant de peuples et de tant de rois, seront anéantis à tout jamais ; elle ne sera plus jamais rebâtie dans la suite des générations et des générations.

Vous savez trop votre histoire pour que j'entre dans un long détail sur la chute de Babylone ; vous savez que, sous la conduite de Darius et de Cyrus, les Perses et les Mèdes vinrent mettre le siège devant Babylone ; que Cyrus détourna le cours de l'Euphrate et que, profitant de ce que les Babyloniens, pour fêter un de leurs dieux, se

livraient à toutes les fureurs de l'ivresse et de l'orgie, il fit entrer les eaux de l'Euphrate dans des canaux disposés à cet effet, et, pour que le lit du fleuve offrît un accès à ses troupes, il fit mettre le feu aux roseaux qui obstruaient leur marche, et ainsi elles pénétrèrent jusqu'au milieu de Babylone et arrivèrent au palais de Balthazar. Un carnage horrible s'engage au milieu du palais. Balthazar jette son diadème, prend le casque et la tunique d'un soldat, et meurt inconnu, emporté dans la foule des morts.

L'histoire pourrait vous dire où furent Memphis, Thèbes aux cent portes. L'histoire ne peut dire d'une manière certaine aujourd'hui où domina la reine du monde, Babylone.

C'est lorsque Babylone est à l'époque de sa gloire, quand tous les autres sont presque inconnus, c'est alors que deux hommes dans Israël prophétisent la destruction de la grande cité ; c'est alors que l'un d'eux appelle son vainqueur par son nom, Cyrus ; c'est alors que l'autre entré dans les détails du siège et dit qu'elle ne sera pas emportée par la force, par escalade, qu'elle sera surprise, et entre dans les détails de la surprise.

Tous ces événements échappent à l'appréciation humaine ; il y a là quelque chose de plus que la raison des hommes : il y a celui pour qui le temps n'est rien et qui voit en lui-même le présent, le passé et l'avenir.

Qu'ajouterons-nous quand nous vous dirons que les livres sacrés sont remplis de prophéties toutes accomplies ou qui s'accompliront un jour. Nous eussions pu vous parler de cet étonnant spectacle que présente la nation juive errante, déchue, mais un jour appelée à la réhabilitation ; nous eussions pu vous faire assister à l'histoire de cette puissance qui a dominé le monde. Mais, dans un champ aussi vaste, l'orateur, moins heureux que l'historien, ne peut que glaner.

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour démontrer à tout esprit sérieux, à celui qui n'a pas de parti pris, des préjugés ou des préventions, que la prophétie a existé ; que dans le monde se sont présentés des hommes illuminés de cet éclat surhumain, qui ont annoncé des événements impossibles à prévoir par les lumières ordinaires de la raison ; que ces événements se sont accomplis, les uns dans leur esprit, les autres dans leur lettre, quelquefois et dans leur esprit et dans leur lettre. Il en faudra conclure que des hommes furent inspirés de Dieu, car à Dieu seul de dire : A moi l'avenir ! Les prophéties venant de Dieu, qui ne peut ni ne veut nous tromper, si les prophéties ont vu dans Jésus de Nazareth le désiré et l'attente des nations, si, dis-je, les prophéties ont vu dans Jésus-Christ leur accomplissement, il faudra nécessairement conclure que Jésus de Nazareth, né de la Vierge Marie, fut le Messie attendu, le réconciliateur, le médiateur ; que Jésus-

Christ, en d'autres termes, fut l'envoyé et l'attente du monde.

Tel sera le magnifique sujet que nous aborderons dans notre prochaine conférence.

Que l'indifférent dépouille un instant ses préjugés, ses préventions ; qu'il se souvienne que, dans cette nuit où naquit le Sauveur du monde, un chant de triomphe éclata aux cieux et promit la paix à l'homme de bonne volonté. Et que le pieux fidèle, ferme dans sa foi, soit heureux de voir toutes ces preuves corroborer les lumières de sa foi, toutes ces preuves qui sont une si éclatante réponse à ceux qui prétendent que nous avons dit et que nous disons que pour croire il faut fermer les yeux, renoncer à la raison humaine. Non, au contraire, étudiez, étudiez encore, étudiez toujours, et je finirai aujourd'hui comme j'ai fini dimanche dernier ; peut-être ne croirez-vous pas de la foi divine, mais je vous assure, au nom de l'étude et de l'examen, au nom de la vérité, que vous croirez déjà de la foi humaine. Or, quand on croit de la foi humaine, on va plus loin, on se prosterne devant Dieu, on prie, et tout aussitôt, comme l'aveugle de Jérusalem, vos yeux s'ouvrirent à la lumière et vous apercevrez les clartés lumineuses du règne indestructible de Jésus-Christ.

DISCOURS III.

Hæc autem scripta sunt, ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei. (Joan., XX, 31.)

Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu.

Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Par lui toutes choses ont été faites et rien de tout ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui étaient la vie et la lumière ; c'est cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu ; mais à ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. « Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis ! » (Joan., I, 1 et seqq.)

Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu ! Voilà les magnifiques paroles par lesquelles un évangéliste vous donne la filiation du Verbe divin. Il semble avoir emprunté à Dieu lui-même la magnificence et la majesté de sa parole.

Il dit que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. Demandons à un autre évangéliste de nous dire la filiation humaine du Verbe :

« Sous le règne d'Hérode, roi de Judée, l'ange Gabriel fut envoyé à une vierge qu'un homme de la maison de David avait épousée ; cette vierge s'appelait Marie. L'ange étant entré au lieu où elle était, lui dit : Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. (Luc., I, 28.) — Et comme Marie se troublait à cette salutation, l'ange

lui dit : *Ne craignez rien, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus ; il sera le Fils du Très-Haut ! (Luc., I, 31, 32) — Et Marie répondit : Et comment cela se fera-t-il ? — L'Esprit-Saint surviendra en vous ; la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre. Celui qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu et son règne n'aura pas de fin. — Et Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! (Ibid., 34, 35, 36.)*

« Plusieurs mois après on publia un édit de César-Auguste, qui ordonnait le dénombrement des habitants de la terre, et comme Marie et Joseph étaient allés à Bethléem en Judée, parce qu'ils étaient de la maison de David, pour se faire inscrire, arrivèrent les temps où Marie devait enfanter. Elle mit au monde son premier-né, elle l'emballotta de pauvres langes et le fit reposer dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans les hôtelleries. Et cette nuit-là des bergers faisaient la garde de leurs troupeaux, et tout aussitôt une grande lumière les environna ; un ange leur apparut et leur dit : *Ne craignez rien, car je viens vous annoncer une grande nouvelle qui sera pour vous et pour tous les peuples la cause d'une grande joie, c'est que dans la ville de David il vous est né un Christ Sauveur. — Et tout aussitôt il se joignit à la parole de l'ange comme des concerts mélodieux, disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Et quand les concerts eurent cessé, que les anges se furent retirés, les pasteurs se dirent entre eux ? Voyons, allons à Bethléem pour juger de tout ce qui nous a été annoncé. Et ils s'en allèrent à Bethléem, et ils trouvèrent l'enfant emmaillotté et couché dans la crèche, et ils s'en allèrent en glorifiant Dieu de ce qu'il leur avait été donné de voir et de connaître. Huit jours après, l'enfant fut circoncis et appelé Jésus. » (Luc., II, 1-18, 21.)*

Voilà les termes tout simples, voilà la légende vraie et toute naïve par laquelle un autre évangéliste vous raconte la filiation humaine du Verbe ; car Jésus-Christ, né à Bethléem de Juda, de la Vierge Marie, adoré et reconnu par les pasteurs, est le Messie attendu et promis, c'est le Sauveur, le réparateur du monde.

Telle est la matière que nous allons, dans un rapide exposé, dérouler à vos regards.

Les prophètes ont-ils annoncé le Messie ? un homme a-t-il paru résumant en lui tous les caractères sous lesquels ils l'annonçaient ? comment se nomme cet homme ? cet homme est-il le Messie attendu et promis ? cet homme était-il le sauveur et le libérateur du monde ? Et, enfin, le peuple juif avait-il compris sa mission, et le Messie promis était-il devenu l'objet de l'attente de tous les peuples ?

Jésus de Nazareth, né à Bethléem de Juda, de la Vierge Marie, adoré par les pas-

teurs, est le Messie attendu et promis ; c'est le Sauveur et le réparateur du monde. Jésus-Christ est Dieu.

Voilà, mes frères, ce que nous avons à examiner.

Jésus, né à Bethléem de Juda, est le Fils de Dieu, est le Messie attendu et promis ! — Voilà ce que les sociétés chrétiennes annoncent, affirment. Où sont les titres ? Ils sont écrits dans le plus ancien comme dans le plus anguste des livres, dans la Bible sainte, par laquelle les chrétiens et les Juifs jurent avec respect, et dont nul homme de bonne foi et d'étude n'a osé décliner l'inspiration ou l'authenticité.

Mais, dès ici, le rationalisme prétend nous arrêter. Authenticité, inspiration, voilà l'unique source, voilà l'unique force de vos preuves. Je nie l'une et l'autre, et votre édifice, je le renverse par la base.

Que la raison ne se flatte pas d'une victoire si facile. Certes, si, pour avoir raison, il suffisait de nier, il n'y aurait bientôt plus rien de certain dans le monde, et l'égoïsme, et l'entêtement, et l'arbitraire, nous imposeraient bien vite et durement leurs tristes lois. Mais, heureusement pour la vérité et pour nous, nous vivons sous l'empire des lois meilleures. Et, tout d'abord, l'individualité est-elle recevable à nier ce que l'universalité affirme ? Que ceux qui, depuis l'origine du monde, se sont, avec connaissance de cause, après des études profondes, inscrits en faux contre l'authenticité et l'inspiration des livres saints, se lèvent, qu'ils parlent de toutes leurs voix pour donner plus de poids et plus de force à leurs paroles, et la double société chrétienne et juive se lèvera pour étouffer les blasphèmes isolés, et nous chercherons des incrédules à combattre, car leur minorité imperceptible sera fondue, noyée, dans l'océan immense de cette majorité.

Non, non, ils ne sont plus ces temps de sarcasme et de saillie où le philosophisme, secouant la tête avec un air superbe, se félicitait d'avance, sans y croire toutefois, de la chute du catholicisme, avec un rivage d'enfer. La tempête a passé sur notre tête, il est vrai, noire, affreuse, terrible ; mais, après tout, qui a-t-elle donc balayé ? Ceux-là qui l'avaient soulevée : et le catholicisme, debout au milieu des tempêtes et des orages, est encore à chercher sa première ride au front. Ce tableau prophétique que la Bible nous trace du Messie a été réalisé ; la réalisation prouve l'inspiration. L'inspiration a marqué d'un cachet divin celui qui l'a réalisée. Si maintenant un homme s'est présenté dans l'humanité résumant en lui tous les caractères sous lesquels les prophéties avaient annoncé le Messie, cet homme fut le Messie attendu, promis, le Sauveur et le réparateur du monde.

Nous allons donc esquisser, non pas avec la parole des apôtres, des évangélistes, des docteurs de l'Église, mais avec les paroles des prophètes, dont le dernier se fit entendre dans le monde plus de 350 années avant

Jésus-Christ, nous allons esquisser le portrait du Messie. Nous examinerons si ce portrait est celui d'un homme ou d'un Dieu. Puis, ce portrait examiné, nous verrons dans l'humanité quel est l'homme auquel s'adaptent toutes les circonstances qui annoncent ce Messie. Ici, vous n'entendrez plus la parole humaine; aux prophètes de Dieu, aux prophètes juifs seuls à parler; ils vont faire la biographie du Messie.

« Issu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Messie, l'attente des nations, paraîtra dans le monde quand Juda aura perdu l'autorité souveraine; il sera de la maison de David, de la descendance de Juda. (*Gen.*, XLIX.) Une vierge concevra l'Emmanuel promis et l'enfantera sans douleurs (*Isa.*, VII, 14), à Bethléem, petite ville de Judée (*Mich.*, V, 2); celui qui n'a qu'un jour éternel ouvrira les yeux à la lumière; une étoile l'annoncera. (*Matth.*, II.) Les rois viendront à son berceau déposer leur offrande, offrir leur couronne. (*Psal.* LXXI, 10.) Jaloux de ces honneurs et craignant un rival, le roi de Judée ordonnera le massacre des enfants nouveau-nés. (*Ibid.*) Le Messie fuira en Egypte. (*Ibid.*) Revenu d'Egypte, il habitera Nazareth; ce sera un véritable Nazaren. Il aura une mortelle pour mère, afin d'accomplir l'oracle : *Je poserai l'inimitié entre la race et la sienne, et de son talon la femme l'écrasera la tête.* (*Gen.*, III, 15.) Il vivra au milieu des hommes, simple comme eux, conversant avec eux, y faisant ses plus chères délices. Il paraîtra dans Jérusalem, il prêchera dans la Galilée et les échos du Jourdain rediront ses paroles. Sublime dans la révélation des divines Ecritures, il ne dédaignera pas de parler en paraboles, se faisant tout à tous, jusqu'à l'indigence du plus petit. Aussi, nulle parole ne sera aussi puissante que la sienne; elle pénétrera les cœurs avec la facilité du glaive; toutes les infirmités, toutes les douleurs trouveront en lui un consolateur, un médecin, un père. Il évangélisera les pauvres, il rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la droiture des membres aux boiteux. Maître absolu de la mort, il fera revivre d'un mot ceux qui n'étaient plus; il remettra les péchés, quels qu'en soient la gravité et le nombre. Il se choisira des disciples; il en choisira peu; il les prendra parmi des pêcheurs. Ils seront grossiers, leur cœur sera bien appesanti. Il commandera aux vents du ciel, aux flots de la mer, aux esprits des ténèbres, et les esprits des ténèbres, et les vents du ciel, et les flots de la mer l'écouteront et reconnaîtront son empire. Fidèle à sa mission sainte, lumière sans tache de la Divinité, il dissipera les ténèbres de l'erreur; feu ardent, il réchauffera les âmes glacées; source d'eau vive, il fera jaillir des flots de sagesse. Tout-Puissant, invincible, il livrera à Satan et à ses anges un combat à toute outrage, un combat à mort. Dieu juste, il fera reposer dans la justice et dans la paix les hommes simples.

« On ne voudra pas le reconnaître; on

craindra sa sagesse, on aura honte de sa doctrine. Il sera le roi des Juifs; les premiers des prêtres s'assembleront et diront : « Avisons aux moyens de le perdre, avisons aux moyens de le faire tomber dans nos rûts. » Le Messie se mettra peu en peine d'échapper à leurs mains; il se ménagera les honneurs d'un triomphe à Jérusalem; il y entrera monté sur un âne. Il instituera le sacrifice *d'agréable odeur* pour être reproduit en tous les lieux du monde. Alors un disciple, un ami, le dépositaire de sa charité, le vendra pour trente pièces d'argent!.. »

Ici, laissons le Messie lui-même, par l'organe des prophètes, vous dire quel sera son dernier jour :

« Mon cœur, dit-il, est troublé (*Psal.* CXLII, 4); la crainte de la mort m'environne (*Psal.* CXIV, 3), les ténèbres couvrent mes yeux (*Psal.* XXXVII, 11), l'agonie me couche à terre. (*Luc.*, XXII, 43.) Voici venir mes ennemis; ils viennent pour me saisir; ils me traquent, ils me chassent comme la bête des forêts. (*Matth.*, XXVI.) Mes amis s'éloignent et m'abandonnent (*Ibid.*); des témoins indignes se lèvent et protestent contre mon innocence, et moi, je n'ouvre pas la bouche pour me défendre (*Ibid.*); ils font de moi un ver de terre, l'opprobre et l'abjection du peuple. (*Psal.* XXI, 7.) Ils me condamnent à la mort la plus honteuse. Voyez comme les hommes me traitent, comme ils me foulent aux pieds, comme ils me frappent, mes genoux sont battus, mes pieds et mes mains sont cloués (*Psal.* XXI, 17, 18), ils m'enlèvent entre le ciel et la terre, confondu au milieu de deux scélérats. (*Matth.*, XXVII.) Brûlé par le feu de la douleur, j'ai soif, et ils m'abreuvent de fiel et d'absinthe. (*Ibid.*) Mes vêtements ont été partagés entre eux et ma tunique a été l'objet d'un partage du sort. (*Ibid.*)

« La terre tremble, les montagnes sont ébranlées, le soleil voile sa face. Entendez-vous comme un grand cri, un cri qui remue toute la nature entière : c'est le Fils de Dieu, c'est le Messie parlant pour la dernière fois à son Père.

« Le Messie est mort, vous ne briserez pas ses membres; vous percerez seulement son côté; vous le déposerez dans un sépulcre neuf; ce sépulcre sera fermé par une grosse pierre. Il y restera trois jours, parce qu'il est écrit que le Saint des saints ne doit pas voir la corruption, et que son tombeau sera le seul d'une gloire immortelle. Pendant ces trois jours de mort, le Messie visite les âmes qui attendaient sa venue; il brise leurs fers et ressuscite glorieux, maître de la mort. Il était descendu dans l'humiliation et dans l'opprobre; il remonte au ciel et Dieu le fait asseoir à sa droite pour toute éternité. »

Ici commence le vrai, l'éternel règne du Messie. Son royaume, c'est son Eglise; ses bornes sont celles du monde. Elevé roi sur

la montagne de Sion, il a pris pour signe de sa royauté l'instrument de son supplice. Il a appelé à lui tous les peuples d'Arabie, d'Ethiopie, tous les habitants des cités lointaines. Tous ont dit : « Allons à la maison du Dieu de Jacob pour écouter sa voix, pour prendre ses ordres. » Ettonnée de ses innombrables enfants, l'Eglise a dit : « Qui donc m'a donné ces enfants ? où étaient ils ? Naguère j'étais émigrée, captive, stérile. » (*Isa.*, XLIX, 21.) Et voici ce qu'a dit le Messie : « J'ai levé la main pour bénir, et voilà pourquoi les rois de la terre portent sur les épaules leurs fils et leurs filles. Peuple juif, l'obstination, l'entêtement, le caprice causeront la ruine ; et, pendant que tous les peuples s'éclaireront au soleil de vérité, toi, le cœur et les yeux voilés, tu palpieras les objets comme l'aveugle dans les ténèbres. Ton temple, ton sacerdoce seront détruits ; tu erreras prescrit jusqu'à ce qu'il me plaise de sauver les restes d'Israël, parce que toute puissance a été donnée au Fils de Dieu. »

Voilà très en abrégé, voilà le portrait prophétique que les livres saints nous tracent du Messie.

Ce portrait est-il le portrait seulement d'un homme ? Ce portrait est-il seulement le portrait d'un Dieu, ou, pour mieux dire, ce portrait n'est-il pas tout à la fois le portrait d'un Homme-Dieu ? Tout en lui, dans ses œuvres, dans les événements qui accompagnent sa venue, qui précèdent sa naissance, qui suivent sa mort, tout en lui, dans ses actes, tout ne respire-t-il pas la beauté de la terre et le parfum des cieux ? Tout, comme le dit saint Paul, tout en lui n'indique-t-il pas qu'en lui respirent, se confondent corporellement la divinité et l'humanité.

Eh bien ! maintenant que voilà le portrait du Messie établi avec les paroles qui, plus de trois siècles et demi avant son arrivée, l'annonçaient, jetons un coup d'œil dans l'humanité et demandons nous quelle est la figure à laquelle peuvent s'appliquer ces paroles.

Nous ne chercherons pas longtemps ; nous ne nous amuserons pas à faire une nomenclature de noms. Il n'y a qu'un homme auquel peuvent s'appliquer ces paroles ; son nom est dans la bouche de tous, tous vous l'avez nommé : c'est Jésus-Christ.

De qui a-t-il été dit qu'il naîtrait de cette famille, à telle époque, dans telle cité, d'une vierge, qu'il ferait telle et telle merveille, qu'il serait mis à mort, crucifié ? De qui a-t-il été dit qu'il ressusciterait glorieux, triomphant, qu'il monterait aux cieux ? De qui ces choses ont-elles été dites ? D'une seule personne, du Messie. Qui a résumé en lui tous ces caractères du Messie ? Une seule figure dans l'humanité : c'est Jésus-Christ.

Examinons maintenant la parole prophétique d'un autre côté, par rapport à la vie de Jésus-Christ : calquons, sur la parole prophétique, les actes de la vie de Jésus-Christ, et nous verrons s'il est le Messie

promis et attendu, le sauveur et le réparateur du monde.

« Issu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la maison de David, de la tige de Jessé, le Messie doit paraître dans le monde quand Juda perdra violemment l'autorité souveraine. »

Et au temps où, par l'usurpation d'Hérode l'Iduméen, Juda perd l'autorité souveraine, Jésus-Christ paraît dans le monde ; il est issu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

« Une femme concevra l'Emmanuel promis et l'enfantera sans douleur, à Bethléem, petite ville de Juda : une étoile l'annoncera !... »

C'est à Bethléem de Juda, c'est d'une vierge et à l'annonce d'une étoile que Jésus paraît dans le monde.

« Les rois viendront au berceau du Messie déposer leurs offrandes et leur couronne. Jaloux de ces honneurs et présentant un rival, le roi de Judée ordonnera le massacre des enfants nouveau-nés. Le Messie fuira sur l'Egypte.... »

Et du fond de l'Asie apparaissent les grands de l'époque, venant au berceau du Sauveur offrir leurs hommages, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Hérode ordonne le massacre des enfants nouveau-nés ; il ne respecte pas les fils de son fils, et Macrobe, historien païen dit : « Qu'il aimerait mieux être cet animal immonde dont les Juifs ne mangent pas la chair, que d'être le fils d'Hérode. »

« Le Messie fuit en Egypte. Il revient d'Egypte, il habite Nazareth ; il vit au milieu des hommes, simple comme eux, conversant avec eux, ce qui faisait ses plus chères délices ; il prêche dans la Galilée... »

Jésus-Christ vit à Nazareth, au milieu des hommes, bon comme vous le connaissez, simple comme eux. Il parle, il se présente à Jérusalem ; il prêche dans la Galilée.

« ... Les échos du Jourdain rediront ses paroles... »

Il est dit que les enseignements du Messie seront sublimes et simples, et la parole de Jésus-Christ est sublime, et il ne dédaigne pas la parabole.

« Le Messie doit être bon pour tous, consolateur, père, médecin... »

Jésus-Christ se présente comme bienfaiteur de l'humanité dans tous ses actes.

Il doit évangéliser les pauvres, rendre la santé aux hommes qui souffrent ; il doit ressusciter les morts.

Jésus-Christ rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; Jésus-Christ ressuscite Lazare.

« Le Messie doit choisir ses disciples parmi les pêcheurs ! »

Jésus-Christ prend ses disciples au lac de Tibériade, au moment où ils jettent leurs filets. Ces pêcheurs sont grossiers ; leur cœur est bien appesanti. Le Messie devait en choisir peu ; Jésus-Christ n'en prend que douze.

Le Messie doit commander aux vents du

ciel, aux flots de la mer, aux esprits des ténébreux.

Et Jésus-Christ calme la mer, impose silence aux tempêtes et chasse les démons.

Il est dit que le Messie serait le roi des Juifs.

Interrogé par l'autorité souveraine du pays, Jésus-Christ répond : *Je suis le roi des Juifs !* Sa croix porte comme écriteau : *Jésus, Nazaréen, roi des Juifs.*

Il est dit que le Messie ne sera reconnu par personne ou par presque personne ; qu'on craindra sa sagesse, qu'on redoutera sa doctrine ; que les prêtres s'assembleront et chercheront à le surprendre dans leurs rêts.

Vous voyez le Sanhédrin traitant froidement de la trahison du Sauveur avec un des disciples de Jésus-Christ.

Il est dit que le Messie se mettra peu en peine d'échapper de leurs mains.

Vingt fois, alors que les Juifs poursuivent Jésus-Christ, il passe au milieu d'eux.

Il est dit qu'il se ménagera un triomphe à Jérusalem et qu'il paraîtra monté sur un âne.

Et, huit jours avant sa passion, précédé du peuple portant des palmes, chantant *Hosanna* ! Jésus-Christ se présente, monté sur un âne, à Jérusalem.

Il est dit que le Messie, trahi par son ami, le depositaire de sa charité, le marché sera fait et conclu pour un nombre de pièces déterminé.

Jésus-Christ est vendu par le depositaire de sa charité, par celui qui porte la bourse, et le traité est fait et conclu pour trente pièces de monnaie.

Il est dit du Messie que l'agonie le couchera sur la terre, qu'on le traquera comme la bête des forêts. Il est dit que ses amis le délaisseront et l'abandonneront, il est dit de lui que des témoins indignes se lèveront contre son innocence.

Vous connaissez cette sueur sanglante du Sauveur et le délaissement de son agonie ; vous connaissez cette horde de Juifs venant avec des fouets et des bâtons pour chasser le Sauveur et le prendre. Et ses disciples le délaisseront et l'abandonneront.

Il est dit que le Messie sera condamné à la mort la plus honteuse, qu'il sera flagellé, que ses joues seront frappées, que ses pieds et ses mains seront percés avec des clous, ses vêtements partagés entre ses bourreaux, et que sa tunique sera mise au sort !

Et Jésus-Christ est condamné à la mort de la croix, le supplice le plus honteux connu. Ses pieds et ses mains sont percés, il est flagellé, un Juif le frappe. Jésus-Christ est crucifié comme le Messie devait l'être, confondu avec les scélérats, placé entre deux voleurs.

Il est dit que le Messie aura soif, qu'il sera abreuvé de fiel.

On désaltère la soif de Jésus-Christ avec du fiel et de l'absinthe.

Il est dit qu'au jour du soupir dernier du Messie la terre tremblera, les montagnes

seront ébranlées, le soleil voilera sa face.

Et quand Jésus-Christ meurt, l'histoire presque tout entière de l'Europe et de l'Asie mentionne ce prodige, la terre tremble et le soleil couvre sa face.

Il est dit du Messie qu'il mourra, qu'une fois mort on ne brisera pas ses membres, qu'on percera seulement son côté. Jésus-Christ est mort ; le bourreau s'avance pour lui briser les jambes ; la barre se lève sur Jésus-Christ et la barre retombe. Il est dit, vous ne briserez pas ses os, vous percerez seulement son côté : un soldat le perce !

Vous le déposerez dans un sépulcre neuf !

Il est déposé dans un sépulcre neuf fermé d'une grosse pierre.

Il est dit du Messie qu'il n'y restera que trois jours, parce que le Saint des saints ne doit pas voir la corruption, et que son tombeau sera le seul d'une gloire immortelle. Il est dit qu'il ressuscitera glorieux, maître de la mort.

Et trois jours après Jésus-Christ ressuscite, réalisant ses promesses et ses espérances, et, triomphant, il remonte vers son Père.

Voilà l'histoire du Messie, de Jésus-Christ. Cette histoire est-elle concordante ? Ne voyez-vous pas tout ce qui a été dit du Messie réalisé, consommé en Jésus-Christ.

Maintenant, rappelez-vous tout ce que nous avons dit.

La prophétie ne peut pas venir de l'homme, elle ne peut venir que de Dieu qui ne peut et ne veut pas tromper l'homme. Cette prophétie a été réalisée dans un homme. Cet homme a démontré l'inspiration de la prophétie, et comme la prophétie réalisée dans un homme a désigné cet homme, l'a couronné d'une auréole divine, Jésus-Christ est donc le Messie promis et attendu, le sauveur et le réparateur du monde.

Au reste, elle était si forte, si concluante, cette preuve de la divinité de Jésus-Christ par les prophéties, qu'elle n'a jamais été fortement attaquée. Le rationalisme, sentant l'impossibilité par le raisonnement, les commentaires et l'interprétation, de la battre en brèche, que fait-il ? Il les nie.

C'était plus simple. Il a déclaré que des prophéties aussi claires étaient faites après coup. Il ne l'a pas prouvé, il n'a pas justifié son dire, sachant toutefois combien il importait que Jésus-Christ fût un homme et non un Dieu. Le rationalisme a donc dit que des prophéties aussi claires avaient été faites après coup, et, d'un autre côté, il a dit que ces prophéties étaient obscures.

Elles sont claires, elles sont obscures. Lequel des deux ? A vous qui les dites trop obscures, il les dit trop claires. A vous qui les dites trop claires, il les dit trop obscures.

Je ne peux admettre les prophéties obscures. Il est impossible qu'une parole qui annonce l'époque, qui précise la vie d'un personnage, les circonstances qui doivent suivre sa vie et sa mort, soit une parole trop obscure. Déclarons-nous donc pour une

prophétie trop claire et examinons la valeur de l'argumentation.

Les prophéties sont trop claires, elles ont été faites après coup.

Dans quel lieu, dans quelles circonstances, par qui, comment? A qui répondrait à toutes ces questions qu'il faut poser de cette manière: Dans quel lieu? Je n'en sais rien. Dans quelles circonstances? Je n'en sais pas davantage. A quelle époque? Je ne pourrais pas vous le dire. Par qui? Son nom m'est absolument inconnu, mais je maintiens que ces prophéties ont été faites après coup! Si quelqu'un répondait de cette manière, il courrait risque d'être taxé de quelque dérangement dans le cerveau, ou s'il portait un de ces noms qui ne permettent pas une pareille imputation, il en faudrait nécessairement conclure l'accusation de mauvaise foi; car l'absence complète de toute recherche suppose la volonté de ne rien chercher, de ne rien vouloir, de nier tout d'abord et *a priori*. Car le simple exposé des faits démontre l'impossibilité de toute falsification, de toute interpolation.

Pour une seule de ces prophéties, une seule et je la cite, pour pour la prophétie de Daniel, au III^e siècle (et c'est la première fois) un sophiste, Libanius, déclara que cette prophétie avait été faite en Syrie par un certain auteur. Quel est cet auteur? Il ne le connaît pas. Sur quoi appuie-t-il son assertion? sur rien, sur aucune preuve. Il dit: « La prophétie de Daniel fut faite en Syrie par je ne sais qui. »

Que répondre à cette assertion? Rien. Que conclure de cette assertion? Rien. Que répondre? Rien, disais-je, en vertu d'un vieil axiome: *A qui affirme sans preuve, on peut répondre sans preuve.*

Mais, fort de la vérité, je ne me trouve embarrassé que d'une seule chose, c'est du nombre et de la force de mes preuves.

Le prophète Ezéchiel, au temps de la captivité de Babylone, parle souvent du prophète Daniel comme d'un homme saint et à qui Dieu avait inspiré la connaissance des choses futures. Or, la captivité de Babylone avait lieu 400 années avant Antiochus Epiphane. Donc, la prophétie de Daniel ne fut pas faite, en Syrie, sous le règne d'Antiochus Epiphane.

Flavius Josèphe, l'historien juif, dans ses *Antiquités judaïques*, dit que le grand prêtre Jaddus montra à Alexandre, lors de son passage à Jérusalem, ses conquêtes prédites par Daniel. Or, Alexandre alla à Jérusalem, 166 ans avant Antiochus Epiphane. Donc la prophétie de Daniel n'a pas été faite sous Antiochus Epiphane.

Le même Josèphe dit encore dans son même livre: « Tous ces malheurs vinrent fondre sur la Judée, au temps d'Antiochus Epiphane, ainsi que, dès longtemps, cela avait été prédit par Daniel. » Donc, aux termes mêmes de l'historien Josèphe, ces malheurs arrivant sous le règne d'Antiochus Epiphane, comme ils avaient été prédits dès

longtemps, la prophétie de Daniel n'avait pas été faite sous ce prince.

Mais, je le veux, les prophéties de Daniel ont été faites sous Antiochus Epiphane: si ces prophéties se sont accomplies un jour, que cet homme s'appelât Daniel ou d'un autre nom, vous ne pourrez pas conclure qu'elles ont été faites après coup. Il faudra dire si les prophéties de Daniel ont été faites sous Antiochus. Antiochus vivait 161 ans avant Jésus-Christ; donc les prophéties de Daniel n'ont pas été faites après coup.

Pas plus celles de Daniel qu'aucune autre prophétie, et je ne sais rien à répondre à l'argumentation qui va suivre.

Où sont consignées les prophéties? Dans les livres juifs? De qui tenons-nous les livres juifs? des apôtres? Non: des disciples de Jésus-Christ? Non: des Pères de l'Eglise? Non: de qui tenons-nous les livres juifs? Nous les tenons des Juifs; que sont les Juifs par rapport aux chrétiens? Ce sont des ennemis naturels, implacables, des ennemis nécessaires, puisque c'est d'après leurs livres que nous renversons leur religion, le judaïsme, et c'est sur leurs livres que nous fondons le christianisme.

Maintenant, où sont les Juifs? Sont-ils témoins muets, morts ou vivants? Par une permission providentielle de Dieu qui les a établis dans le monde pour être les préparateurs, ou les témoins, ou les confirmateurs de son œuvre, le peuple juif est debout. Est-il muet? Vous pouvez l'interroger partout, car il est partout.

Vous dites: « Les prophéties qui annoncent Jésus-Christ, prophéties dont sont remplies les pages juives ont été faites après coup. » Je crains bien peu cette attaque, car je vais charger celui qui a tout intérêt à ce que les choses soient ainsi que vous le dites, c'est lui que je vais charger de ma défense.

Peuple juif! on nous dit que les prophéties dont sont remplis les livres, ces prophéties sur lesquelles nous établissons la divinité du Messie, de Jésus-Christ, sont postérieures à sa venue; Juif! que faut-il répondre?

Répondez que, ces prophéties, vous les avez mal comprises; que, ces prophéties, vous les avez dénaturées, non pas dans la lettre, mais dans le sens; l'explication vous a manqué; mais, ces prophéties, nous les connaissions d'il y a longtemps, de longue date; ces prophéties sont le cachet de notre vocation, de notre mission.

Cette réponse ne me satisfait pas. Il me faut une raison aussi brutale qu'un fait, une de ces raisons que rien ne peut contester, que rien ne peut renverser, une raison de chiffres?

Eh bien! alors, dites que toutes les prophéties sont contenues dans la traduction grecque des Septante, faite par ordre de Ptolémée Philadelphe, 273 ans avant Jésus-Christ.

Juifs ! une autre preuve de chiffres, une autre preuve d'autorité ?

Eh bien ! dites que toutes les prophéties qui annoncent Jésus-Christ sont contenues dans le canon sacré, et que la date de ce canon sacré est antérieure à l'arrivée d'Alexandre à Jérusalem, c'est-à-dire de plus de 350 ans avant Jésus-Christ.

Répondez encore, si vous voulez, que dans les temps de malheur, dans les temps de persécution au milieu desquels nous végètions, craignant que nos livres ne fussent perdus, craignant que la vérité de ce qu'ils contenaient ne fût altérée, il se rencontra au milieu de nous des hommes qui les apprirent par cœur, et, afin qu'il ne fût pas possible de glisser la plus légère altération, la plus légère interpolation, non-seulement ces hommes, se perpétuant au milieu du peuple, les apprirent par cœur, mais ils apprirent de combien de mots chacun de ces livres était composé, combien de fois chaque mot dans chaque livre était répété. Ils lirent plus, ils apprirent de combien de lettres chacun de ces livres était composé, combien de fois chaque lettre dans chacun de ces livres était répétée, afin que jamais l'ombre d'une falsification, d'une interpolation ne pût être possible.

Et il devait en être ainsi. Mais, chrétiens, vous ne savez donc pas que nos livres, c'était notre religion, notre foi, c'était notre philosophie, c'était l'auréole divine de notre vocation, c'était notre joie, notre couronne, car c'était la désignation de l'élection divine.

Nos livres ! mais nous prîmes les armes pour les défendre ; nous subîmes la persécution la plus horrible plutôt que de les livrer. Et quand, vaincus à la suite de longues guerres, pressés par le nombre, épuisés par la résistance, quand nous subîmes la persécution la plus horrible, quand il fallut livrer nos livres ou mourir, quand il fallut parler ou mourir, sachant que nos livres contenaient les espérances de l'humanité, la régénération de l'humanité par le Messie, sachant ces choses, nous préférâmes nous taire, cacher nos livres et mourir.

Voilà quelles dépositions les Juifs viennent faire en faveur de ces livres, qui contiennent toutes les prophéties par lesquelles Jésus-Christ a été annoncé.

Dites-moi, pensez-vous qu'avec de pareils témoins il soit facile de venir nous dire, avec raison, quelque chose de sérieux, sans préjugé, sans parti pris, sans passion mauvaise au cœur, sans un intérêt ; qu'il soit facile, dis-je, de nous dire que les prophéties ont été faites après coup ?

Vous me demanderez : Comment se fait-il que, détenteurs d'un pareil dépôt, comment se fait-il que les Juifs ne se soient pas convertis ?

La raison en est simple : ils sont eux-mêmes l'accomplissement visible de la prophétie.

« Peuple juif ! l'obstination, l'entêtement, le caprice, causeront ta ruine. Tandis que tous les peuples s'éclaireront, toi, tu palpèras les objets en plein midi, comme l'aveugle dans les ténèbres ; tu seras vagabond jusqu'à ce qu'il me plaise de sauver les restes d'Israël. » Ils sont eux-mêmes l'accomplissement vivant, personnifié de la prophétie.

Ce n'est pas tout. J'en trouve une raison plus satisfaisante encore. Si les Juifs s'étaient convertis, que seraient-ils ? Chrétiens comme vous et moi. S'ils étaient chrétiens, où seraient nos témoins ? Nous aurions des témoins suspects, intéressés à dire ce que nous disons, à déposer comme nous voulons qu'on dépose. Ils sont restés Juifs, nos ennemis naturels, implacables, nécessaires. Ils ont déposé en notre faveur, et, que vous le vouliez ou non, force vous est de recevoir leur témoignage.

Or donc, puisque les prophètes ont annoncé le Messie, puisqu'il a paru un homme qui a réalisé dans toutes les circonstances de sa vie toutes les images sous lesquelles les prophètes annonçaient le Messie, puisque cet homme, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ, aux termes de l'inspiration, aux termes de l'indication divine, Jésus-Christ est donc bien le Messie promis, attendu, le sauveur et le libérateur du monde.

Maintenant, les Juifs avaient-ils bien rempli leur mission ? En d'autres termes, la terre était-elle suffisamment préparée à l'arrivée du Messie indiqué ? Le peuple juif, en traversant, armé de ces traditions, par la guerre, le commerce, les colonies, en traversant depuis le commencement du monde jusqu'à l'époque où Jésus-Christ parut, avait-il suffisamment préparé la terre à l'arrivée de Jésus-Christ ? Avait-il déposé dans le sein de toutes les nations le germe suffisant de l'attente ? Les paroles de Jacob allaient-elles se réaliser ? Le Messie était-il l'attente des nations ?

Ecoutez le témoignage non suspect des ennemis du christianisme.

Volney, Boulanger, l'incrédule par excellence, mentionnent, à l'époque où parut Jésus-Christ, l'attente universelle du monde. Job, qui était Iduméen, vous dit que de son temps régnait dans tout l'Orient la pensée d'un attendu ; mais on savait que ce Sauveur ne posséderait pas encore le monde. Ce Sauveur, les Egyptiens le personnifiaient dans un de leurs dieux. Dans toute la haute Asie, dans l'Inde, toutes les traditions étaient pleines de la pensée de l'attente. La terre, lisons-nous dans les livres indiens, dans les livres sacrés, la terre se plaignait à Brahma de ce qu'elle s'en allait croulant sous le poids de ses crimes, et la seconde personne de la trinité indienne consolait la terre en disant que bientôt elle viendrait pour l'affranchir de la dynastie des démons.

Confucius, qui parut dans le monde 500 années avant Jésus-Christ, Confucius a dit qu'il avait entendu dire que, dans les con-

trées occidentales, paraît un homme qui, sans produire aucun trouble, remettrait tout dans son ancien état : c'est le *Saint*. En chinois, le *Saint* veut dire l'Homme-Dieu. Remarquez Confucius, il dit : *J'ai entendu dire !* Interrogé par des lettrés, par ses amis, si lui-même n'était pas ce saint, il répondit : « Je ne connais personne qui soit digne de ce titre, mais j'ai entendu dire que ce *Saint* viendrait. » Ainsi, il ne dit pas : « Il m'a été révélé. » Non : c'est une tradition, elle règne, il l'a entendu dire, et, cette tradition, il la fait passer aux autres.

Dans les livres sacrés de la Chine, je trouve ces autres paroles : « Frappez le *Saint*, déchirez-le à coups de fouet. » On dirait une page de la Passion.

Eschyle, dans sa tragédie de *Prométhée*, réunit toutes les traditions éparses de l'homme attendu, de l'homme souffrant ; il donne à la Grèce assemblée 470 ans avant Jésus-Christ, le spectacle d'un Dieu venant mourir ; on voit que les souffrances de l'attendu iraient jusqu'à la mort.

Plusieurs peuples représentaient le fils né de la Vierge, car cette tradition était vivante dans toute l'humanité, ils représentaient le fils né de la Vierge livrant un grand combat au grand serpent et devant payer ce triomphe de sa vie.

Dans l'ancienne écriture hiéroglyphique des Egyptiens, vous voyez un nuage flottant au ciel ; attaché à ce nuage par un fil, un homme est prêt à tomber. C'est la traduction paléographique de cette prière du prophète : « Faites monter vers Dieu votre prière, et les cieux laisseront tomber le Juste. »

Les Romains jettent à Rome les fondements d'un temple dédié à la paix éternelle. Les oracles sont consultés sur la durée de ce temple : « Le temple se tiendra debout jusqu'à ce qu'une vierge mette au monde un fils. » Voilà la réponse ambiguë de l'oracle.

« C'était une pensée constante que les destinées voulaient, dit Suétone, qu'un dominateur venu de la Judée fût le maître du monde. »

« On attendait, dit Tacite, un grand personnage qui devait venir de la Judée. »

Plutarque, Tite-Live, Salluste, mentionnent cette croyance générale, et Boulanger l'appelle la chimère universelle ; mais il la constate.

Ecoutez Virgile :

« Voyez le vieux monde croulant sous ses propres ruines ; comme tout se réjouit du spectacle qui va naître ; le serpent périra ; la paix règne ; le monde est pacifié. »

C'est quand Virgile modulait ces accents, quand on élevait des autels au Dieu inconnu et que croulait le temple élevé à la paix éternelle, que Jésus-Christ venait de naître à Bethléem, de Marie.

Jésus-Christ a paru, il a résumé dans sa personne et dans sa vie tous les caractères sous lesquels l'annonçaient les prophètes ;

il a prêché, et sa doctrine est devenue la doctrine du monde. Il est mort, et à sa mort l'histoire profane mentionne les merveilles qui sont arrivées ; les actes de sa mort sont envoyés au sénat. Tibère propose de le faire mettre au nombre des dieux ; plus tard, Alexandre Sévère lui érige un oratoire dans son palais. Les apôtres prêchent, ils couvrent le monde et scellent de leur sang la vérité de leurs doctrines. Alors tous les regards se sont tournés vers la venue du Messie ; le monde discute, persécute et enfin se soumet.

Ce n'est pas tout.

Du tableau prophétique que nous vous avons donné du Messie, il ressort une autre prophétie : il y est parlé d'une Eglise. Cette Eglise est-elle visible ? a-t-elle été bâtie ?

Il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » — Eh bien, l'Eglise est-elle sainte ? est-elle catholique, est-elle apostolique, et sa tradition remonte-t-elle, sans brisure, jusqu'à l'apostolat des douze ?

Et la croix de Jésus-Christ ! et son tombeau seul d'une gloire immortelle !

Que sont devenus les tombeaux des conquérants ? qu'est devenu le tombeau de Jésus-Christ ?

Armée pendant un temps pour sa gloire, l'Europe tout entière a été réveiller en Judée le germe de la civilisation au cœur de la barbarie. Le tombeau de Jésus-Christ repose à Jérusalem, et tout cœur, toute pensée chrétienne a souvent veillé près du tombeau du Sauveur !

Et la croix ! ce signe de l'infamie et de l'esclavage, cette honte qui faisait que le citoyen romain n'en pouvait pas même être puni, qu'est-elle ? Elle est l'arbre de la liberté, mais de la sainte liberté ; elle est devenue l'étendard du triomphe, le signe de l'honneur ; elle domine ce qu'il y a de grand, de puissant, dans les monuments humains ; elle est l'apanage de tous les dévouements, de tous les sacrifices, de tous les mérites.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, expliquez-moi donc ces étonnantes glorifications, ces étonnantes transformations ?

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, expliquez-le avec cette raison circonscrite dans des limites si étroites qu'elle ne va pas plus loin et qu'elle nie ?

A cette preuve de la divinité de Jésus-Christ par les prophéties, joignez donc toutes ces autres preuves de sa divinité, sa vie, la prédication de l'Evangile, ses miracles, l'histoire du peuple juif, l'Evangile, sa force, sa nature, son essence, l'impossibilité où était le monde païen arrivé aux dernières limites de la corruption, de produire ce livre étonnant, dont l'inventeur serait plus étonnant que le héros. De toutes ces preuves que nous ne pouvons qu'indiquer, qui demanderaient des heures pour leur développement ; de toutes ces preuves, faites un

faisceau, et de ce faisceau, ou pour mieux dire de cette masse de preuves formant comme un rayon immense, comme un nuage plein de tempête et de tonnerre, comme ce nuage du sommet de Sinaï, de toute cette masse de preuves n'entendez-vous pas sortir, comme un tonnerre retentissant, cette parole : « Non, non, Jésus-Christ n'est pas seulement un homme, c'est un Dieu.

Peuples de la terre, écoutez ; faites monter vers Dieu des cantiques de reconnaissance et d'amour ; levez vos mains ; les fers ne les chargent plus, les hommes sont libres car Jésus-Christ a détruit l'esclavage, et c'est le maître ! Jésus-Christ c'est Dieu ?

Grands de la terre, souvenez-vous qu'une admirable mission vous a été confiée : on vous a remis l'épée pour protéger, pour sauvegarder et non pour opprimer. Souvenez-vous-en, car Dieu qui vous l'a donnée, cette épée, il vous la reprendra pour en frapper vos têtes, car Jésus-Christ, c'est Dieu !

Riches de la terre, dépositaires de la fortune de vos frères pour venir en aide à leurs douleurs, sachez repousser les joies coupables qu'on achète avec beaucoup d'or pour sécher les larmes de la douleur qu'on étanche avec un peu d'argent. Choisissez, et choisissez bien, parce que Jésus-Christ, qui vous a donné cet or, vous en demandera compte. Jésus-Christ, c'est le juge ; Jésus-Christ, c'est Dieu !

Et vous, pauvres de la terre, vous qui pleurez, qui êtes liés à la vie comme le criminel l'est à l'instrument de son supplice, séchez vos

larmes, car vous êtes grands, plus grands que vous ne le supposez, car Jésus-Christ s'est fait votre frère, votre ami. Séchez vos larmes et montez fièrement vers Dieu, car c'est de vous dont Dieu a dit : Bienheureux ! Et Jésus-Christ, votre frère, Jésus-Christ, c'est Dieu !

Pécheurs, prenez confiance, espérez. Dans ce jour je n'entends qu'un cri : Miséricorde ! paix à l'homme de bonne volonté ! Et quels que soient vos erreurs, vos crimes, écoutez, venez à un berceau. A cette crèche qu'aperçois-je ? Un enfant ! Ses mains sont trop faibles pour tenir la foudre, ses lèvres ne balbutient que des mots de grâce, de pardon ; ses petites mains s'entr'ouvrent pour pardonner ; et Jésus-Christ, c'est Dieu !

Et vous, justes, vos prières sont exaucées. Vous vous êtes unis à celui qu'appelaient vos vœux. Celui que vous avez reçu dans vos cœurs, c'est celui qui s'est fait homme pour soutenir l'humanité. Soyez heureux ; car celui que vous possédez dans votre cœur, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ, c'est Dieu !

Nous tous, qui que nous soyons, résignés et confiants, prenons courage à la vie, supportons-la dans ses épreuves ; elle est la voie par laquelle on arrive à Jésus-Christ, au ciel. Gloire donc à Jésus-Christ, à Jésus-Christ Dieu avant le temps, Dieu pendant le temps, Dieu après le temps, Dieu dans les éternités et par de là : gloire donc à Jésus-Christ !

NOTICE SUR M. NOEL,

VICAIRE GÉNÉRAL DE RODEZ.

M. Hippolyte Noël est né à Rodez, le 17 octobre 1807. Il fut ordonné prêtre en 1831, le samedi des Quatre-Temps de décembre, à l'âge de 24 ans. Après son ordination, il fut nommé vicaire de Villefranche, et il en exerça les fonctions pendant quatre ans. Mgr Giraud, alors évêque de Rodez, venait de fonder un petit séminaire à Saint-Pierre-sous Rodez ; le prélat y appela M. l'abbé Noël pour y professer la rhétorique. Celui-ci a été successivement professeur, directeur et supérieur de cet établissement. En

récompense de ses services, Mgr Croizier le nomma chanoine de sa cathédrale, en 1853. Mgr Delalle qui vient de succéder à ce prélat sur le siège de Rodez appela, dès son arrivée dans le diocèse, M. Noël à en partager avec lui l'administration, et le nomma vicaire général. M. Noël est auteur d'une *Nouvelle explication du catéchisme* en 6 vol. in-12 compactes, ouvrage fort répandu parmi le clergé et dans les communautés enseignantes.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

M. HIPPOLYTE NOEL,

VICAIRE GÉNÉRAL DE RODEZ.

ORAISONS FUNÈBRES.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE MGR L'ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,

Prononcée dans la cathédrale de Rodez, le
13 avril 1842.

*Dilectus a Domino Deo suo... propheta Domini renova-
vit imperium. (Eccli., XLVI, 16.)*

*Bien-aimé de Dieu, ce prophète du Seigneur a renou-
velé le royaume.*

La mort a ses fêtes sombres, lugubres, qui portent le deuil et l'amertume au cœur des cités et des empires. Lorsqu'elle ne frappe que des victimes vulgaires, elle passe ordinairement inaperçue; mais quand on voit tomber sous ses coups quelqu'un de ces hommes de grande science et de grande sagesse, puissants en œuvres et en paroles, au front desquels rayonne la double palme de la vertu et du génie; quand vient à s'éteindre une de ces vies précieuses à l'Eglise et à l'Etat, dont elles font l'ornement et qu'elles ont enrichis du tribut de leurs bienfaits et du noble produit de leurs veilles, alors il se fait partout comme un frémissement involontaire; un nuage de tristesse enveloppe tous les esprits, et les plus indifférents eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de prendre quelque part à la douleur commune. Ne sont-ce pas là, mes frères, les sentiments dont nous sommes pénétrés à la vue de ce monument qui nous rappelle la perte que vient de faire notre province d'un de ses enfants les plus illustres, et la France entière d'un de ses plus éminents personnages? Et qui jamais mérita mieux d'exciter des regrets universels que ce vénérable prélat, prophète chéri du Seigneur comme un autre Samuel: *Dilectus a Domino Deo suo*; apôtre zélé, dont la parole forte, entraînant, irrésistible, a renouvelé le royaume en faisant reflourir la foi: *Renovavit imperium*; qui a donné des conseils aux rois et des leçons à l'enfant des rois; et qui enfin, placé dans les situations les plus diverses, sur la chaire évangélique, à la cour des princes, dans l'aréopage des savants, ou bien dans les rigueurs de l'exil, sous le modeste abri de nos montagnes, orateur, écri-

vain, homme de Dieu, nommé d'Etat, au faite des honneurs comme dans son humble retraite, s'est montré, par la pureté de ses vues, l'élévation et la loyauté de son caractère, toujours bien aimé de Dieu et des hommes? *Dilectus Deo et hominibus. (Eccli., XLV, 1.)* C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de l'illustrissime et révérendissime Denis-Antoine-Luc comte de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ancien pair de France, ministre des affaires ecclésiastiques, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, précepteur d'Henri de Bourbon.

Destiné par un choix trop flatteur à faire son éloge funèbre dans cette auguste enceinte, en présence des anciens du sanctuaire et de tout ce qu'il y a de plus honorable dans les rangs du clergé et les divers ordres de cette ville, n'aurais-je pas dû reculer devant mon insuffisance; et, tout ébloui par la grandeur et la majesté de mon sujet, m'écrier, comme autrefois Jérémie: *Ah! Seigneur, je ne sais point parler, je n'ose ouvrir la bouche* (1)? Mais la gloire de l'évêque d'Hermopolis est trop haut placée pour avoir à souffrir de la faiblesse d'un discours: ses œuvres le loueront assez, et moi, je devais céder à une volonté toute-puissante sur mon cœur. Si, du reste, mon admiration pour un grand homme peut suppléer à ce qui me manque, j'aborderai ma tâche avec confiance, assuré d'avance d'exciter vos plus vives sympathies. Nous allons donc considérer ce que l'évêque d'Hermopolis a fait pour l'Eglise et pour l'Etat, son zèle pour les intérêts de la religion et de la patrie; et, jetant en même temps un coup d'œil rapide sur sa vie intime, nous y découvrirons ces qualités exquisées qui donnent un nouvel éclat au talent et sont l'apanage inséparable d'une belle âme.

PREMIER POINT.

Le mauvais arbre du philosophisme venait de produire ses fruits terribles et sanglants. Ce bruit sourd d'incrédulité dont l'oreille de Fénelon s'était si justement alarmée,

(1) *Domine Deus, ecce nescio loqui. (Jer., I, 6.)*

devenant tout à coup une effroyable tempête, avait bouleversé la France jusque dans ses fondements. L'autel et le trône croulèrent, et dès lors notre belle patrie offrit l'image d'un vrai chaos. Fureur, délire, épouvante, terreur, voilà ce qu'enfanta la raison de l'homme si ridiculement divinisée.

Or, à ces époques providentielles où le génie du mal se déchaîne avec plus de violence et amoncelle des ruines, Dieu a ses guerriers au bras de fer, ses prophètes au cœur de flamme, qu'il oppose au torrent du vice et de l'erreur. C'est un Moïse qu'il élève en honneur devant les rois d'Égypte, pour délivrer son peuple de la captivité (2); un Cyrus qu'il conduit par la main pour abattre l'orgueil de Babylone; un Néhémie qui rebâtit les murs de Jérusalem; et, dans les temps postérieurs, un Charles Martel qui broie le mahométisme; un Bossuet, marteau de l'hérésie; un Vincent de Paul, apôtre de la charité au siècle où commençait à s'étendre la lèpre de l'égoïsme. Les uns ont le glaive des batailles, les autres le glaive de la parole et la force non moins puissante de l'exemple; et tous, instruments dociles des desseins éternels, ils combattent pour la sainte cause du Seigneur.

Dans la glorieuse phalange de ces champions de la vérité, voyez s'avancer l'abbé Frayssinous : le feu de l'inspiration brille dans ses regards. En considérant d'une part les ravages de l'impiété, les pierres du sanctuaire dispersées, les statues mutilées sur les murs de nos temples, le dépérissement de la foi dans presque tous les cœurs; et, d'un autre côté, tout ce qu'il y a de force, de vie, de généreux instincts, de nobles sentiments dans le caractère français, il a compris son siècle, et il paraît sur la chaire évangélique, le front chargé d'une sainte tristesse, mais en même temps rayonnant des espérances de l'avenir. Il a vu la France lasse de ces vains systèmes qui l'ont plongée dans le sang et la boue, rêvant une ère nouvelle, tourmentée d'un vague besoin de croyances, et il veut la réconcilier avec l'antique foi de ses pères, avec cette religion des Clovis, des Charlemagne et des saint Louis, qui fit si longtemps sa force et son bonheur. Dieu lui avait donné tout ce qu'il fallait pour accomplir le sublime ministère auquel il était appelé : un esprit pénétrant, un jugement solide, un cœur droit, une maturité de raison qui chez lui s'était développée avant l'âge. Ses heureuses dispositions, jointes aux agréments de son caractère, lui avaient concilié l'estime et l'affection de ses maîtres, qui se plaisaient à le comparer au jeune Tobie. Soutenu par de fortes études, formé à l'école de ces grands écrivains, modèles éternels du bon goût, et surtout animé par cette piété céleste qui est utile à tout, et sans laquelle la voix de l'orateur chrétien n'est qu'un airain sonnante et qu'une cymbale retentissante, athlète coura-

geux, intrépide, il entre dans arène sacrée. Mais quoi ! est-ce bien là ce jeune prêtre inconnu, qu'on voyait naguère dans une humble paroisse de nos montagnes, distribuant aux faibles et aux simples le lait de la doctrine, bégayant avec l'enfance les premiers éléments de la religion, et qui, à raison de son obscurité, n'avait pas même mérité, pendant la tourmente révolutionnaire, les honneurs de la persécution ? Le voici maintenant au centre de la civilisation et des arts, sous la voûte des grandes basiliques, dans cette capitale qui donne l'impulsion au monde de la pensée. Oh ! que j'aime à le voir, ce noble enfant de l'Aveyron, aux prises avec l'impiété ! Sous quelque forme qu'elle se présente, railleuse ou sévère, le blasphème à la bouche ou bien converti du masque de l'hypocrisie, enflée d'une philosophie creuse et inintelligible, ou bien surchargée d'un lourd appareil scientifique, il découvre sa malice et ses ruses; il met à nu ses turpitudes; il l'attaque et la poursuit jusque dans ses derniers retranchements.

Des hommes avaient paru, si toutefois on peut leur donner ce nom, nouveaux Titans qui prétendaient escalader le ciel et chasser Dieu de son trône. Etouffant en eux-mêmes le cri de la conscience, sourds à ces mille voix de la nature qui parlent aux yeux et proclament avec tant de force et en tant de manières différentes le grand Être, cause première de tous les êtres, ils invoquaient je ne sais quelle nature, je ne sais quelle nécessité. Ils s'épuisaient d'efforts pour expliquer l'univers, analyser l'âme, disséquer la pensée; mais, incapables de remonter à la source de la vie en dehors du principe divin, ils se plongeaient dans le plus abrutissant matérialisme. A leurs yeux, l'homme n'était qu'un enfant du hasard, qu'une pure machine, vil jouet de la fatalité. Ils ne voyaient dans la merveilleuse disposition de ses organes qu'un effet sans cause; dans les phénomènes de son intelligence, qu'une agitation de molécules; dans l'humanité tout entière, qu'un vil troupeau d'esclaves courbé sous la verge des préjugés, écrasé par les rois, trompé par les prêtres. Ignorance, superstition, sottise, crédulité, fanatisme : voilà les grands mots dont ils se servaient pour vouer au mépris et à la haine toute idée religieuse, tout sentiment divin. C'est devant cette génération flétrie et glacée par ce vent d'athéisme qui a si longtemps soufflé sur elle, que parle l'abbé Frayssinous. Ecoutez-le, maîtres et disciples du philosophisme, idéologues, sceptiques, fatalistes, athées, déistes; vous tous, esprits altiers si confiants en la supériorité de vos lumières; si vous aimez la vérité dont vous avez continuellement le nom en bouche, ne dédaignez pas de vous arrêter un instant devant la chaire de ce prédicateur de l'Évangile; et vous comprendrez bientôt le vide, l'incohérence, l'absurdité de vos doctrines, leurs affreuses conséquences;

(2) *Glorificavit illum in conspectu regum.* (Ezcl., XLV, 5.)

vous comprendrez qu'en tuant Dieu dans le cœur de l'homme, vous ravalez l'homme lui-même jusqu'à la bête, et jusqu'à la bête féroce; que vous portez dans toutes les veines du corps social le germe le plus actif de dissolution et de mort; et vous rougirez de n'avoir d'autre vertu que le plaisir ou l'intérêt, d'autre morale que le sensualisme, d'autre raison sociale que la force brute, d'autre terme que le néant. Pour reconstruire l'édifice religieux si violemment ébranlé, notre éloquent apologiste a vu qu'il fallait le reprendre par ses fondements: l'existence d'un Être suprême, la Providence, la distinction essentielle du bien et du mal, l'immortalité de l'âme, questions vitales pour la société comme pour l'homme. Ces principes une fois posés, base nécessaire et frontispice magnifique du temple qu'il travaille à rebâtir, il nous introduit dans le sanctuaire de la révélation mosaïque, qui n'est elle-même qu'une longue et admirable préparation à la loi plus parfaite de l'Évangile. Avec quelle force, avec quelle clarté il venge les livres sacrés du mépris et des sarcasmes de l'incrédule!

On a vomi mille diatribes contre le législateur des Juifs. Quelques-uns même ont poussé le goût du paradoxe jusqu'à ne voir en lui qu'un être mythologique, comme Orphée ou Chiron; d'autres l'accusent ouvertement d'ignorance et d'imposture; et, pour donner un démenti au récit de la *Genèse*, ils ont déployé un luxe vraiment éblouissant d'érudition physique, géologique, archéologique, creusant jusque dans les abîmes de la nature, jusque dans les plus lointaines ténèbres de l'antiquité; tantôt s'enfonçant dans les entrailles de la terre, et tantôt s'élevant jusqu'aux cieux. Vains efforts! aux opinions hasardées, fausses, calomnieuses d'une science superficielle, à ses brillantes hypothèses, M. Frayssinous oppose les faits les plus positifs, les découvertes les plus récentes de la science moderne. A sa voix, les noms les plus célèbres, Lelronne, de Laplace, Champollion, Cuvier, viennent rendre hommage à ce que Moïse nous a transmis sur l'origine du globe, sur sa date, sur les révolutions qu'il a subies. Et alors, que d'illusions dissipées! que d'esprits abusés par les rêveries des Bailly, des Dupuis et de leurs sectateurs, voient leurs nuages disparaître et se sentent saisis à la fois d'un invincible dégoût pour les arguties des sophistes, et d'une vénération religieuse pour cet homme extraordinaire qui semble avoir deviné la science quatre mille ans avant qu'elle fût née; pour ce Moïse que Bossuet a si bien appelé *le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes et le plus sage des législateurs!* En même temps, quelle gloire pour la religion de voir un de ces prêtres catholiques qu'on avait traduits en ennemis des lumières, marcher avec l'élite des savants, s'inspirer de leurs travaux et les faire servir à la sainte cause de la foi!

Moïse est donc réhabilité par l'érudition la plus consciencieuse. Que dis-je? Moïse est l'envoyé de Dieu. Les faits merveilleux qui signalent sa vie, nous le montrent investi de la puissance d'en haut; et, aux yeux de la plus saine critique, il apparaît comme autrefois en descendant du Sinaï, illuminé de splendeurs divines.

Quelle est cette autre figure que je vois du fond d'une crèche s'avancer, grandir, s'élever rayonnante, majestueuse, et dominer tous les siècles? C'est le Sauveur promis et annoncé dès le commencement du monde; ce Jésus bafoué de nos jours par le philosophisme comme autrefois par les Juifs, ses bourreaux; ce Jésus qu'on a voulu ravaler jusqu'aux mesquines proportions d'un chef de secte, d'un fondateur d'école, qui n'aurait fait que recueillir les rayons de la sagesse humaine çà et là disséminés avant lui; ce Jésus qu'on a même osé, qui le croirait? traiter de chimère, de fantôme, de mythe, comme le disait encore tout récemment, dans ses orgies d'idéalisme, un docteur allemand, digne fils de Luther (Strauss). Suivez les Conférences de l'abbé Frayssinous, et vous apprendrez à connaître, à aimer le Dieu des chrétiens; vous sentirez naître ou se fortifier en vous cette conviction pleine, entière, que les miracles de Jésus sont mieux attestés que les faits d'Alexandre et de César; que les railleries et les suppositions les plus ingénieuses sont impuissantes pour en détruire la réalité comme pour en éluder la force; que sans eux la fondation du christianisme est une énigme inexplicable; la constance des martyrs une véritable folie; et qu'enfin, pour tout esprit droit et sincère, il ne reste plus d'autre parti à prendre qu'à se prosterner devant le crucifié du Calvaire.

Ainsi, les bases du christianisme sont inébranlables; et ce chaos de systèmes inventés par le libertinage de l'esprit et du cœur, toute cette Babel satanique qui se dressait follement contre le Seigneur et contre son Christ, tombe, à la voix de notre orateur, comme autrefois les murs de Jéricho, au bruit des trompettes de Gédéon.

Fille du Ciel, la religion expose à notre vénération les titres de sa céleste origine. Mais de plus elle veut être aimée, parce qu'elle a des droits non moins incontables à notre reconnaissance et à notre amour. Jésus-Christ a été *la voie, la vérité, la vie* du monde. J'écoute le savant apologiste, et il me trace à grands traits le tableau des erreurs, des crimes, des abominations du monde païen, que toute la science humaine, que toute la sagesse des Socrate, des Lycurgue, des Numa, des Caton, n'auraient jamais pu réformer; et je vois le christianisme qui se lève, lumière brillante au milieu des ténèbres; loi de mansuétude et d'amour au sein de la barbarie; et son action s'exerce rapide, efficace, incessante, sur la société civile et sur la société domestique, sur la classe si nou-

breuse des pauvres et des malheureux ; il commande toutes les vertus, il proscrie tous les vices : il ne fait du genre humain qu'une immense famille de frères. Sans lui point d'ordre ou point de liberté, il affermit l'autorité, il rend le joug de l'obéissance plus doux ; il est la source unique, mais inépuisable du bonheur.

La voilà donc, cette religion chrétienne que le siècle philosophique s'était plu à dénigrer ; la voilà victorieuse de tous les assauts de l'impiété, de tous les nuages amoncelés contre elle. M. Frayssinous nous la dépeint sous ses véritables traits, c'est-à-dire comme venant du ciel, comme satisfaisant à toutes les exigences de notre nature intellectuelle et morale, comme le seul culte du bon et du beau, l'appui de chacun et le rempart de tous. Et lorsque l'orateur sacré vous la représente avec ces caractères augustes d'universalité, de majesté, de sainteté, qui lui ont attiré l'admiration et les hommages de tous les lieux et de tous les siècles ; lorsqu'il fait passer sous vos yeux ce magnifique cortège d'hommes éminents dans la haute philosophie, dans la magistrature, dans les lettres, les arts et la politique, dans les sciences naturelles, physiques et mathématiques ; lorsque vous voyez les plus étonnants génies qui aient paru dans le monde, se presser autour de la croix de Jésus, se faire gloire de croire à l'Évangile, ne sentez-vous pas votre imagination qui s'enflamme et votre cœur qui se dilate ? Et votre conscience ne laisse-t-elle pas échapper ce cri : Non, non, le christianisme n'est pas la religion des simples et des ignorants ; non, non, il n'y a pas de faiblesse d'esprit à pratiquer la religion des Bacon, des Pascal, des Clarke, des Leibnitz ; il n'y a pas de honte à croire comme les Massillon, les Domat, les Daguesseau, comme les Bossuet, les Corneille, les Racine, les Galilée, les Newton.

Tel est le fond des Conférences de Frayssinous : il plane dans la haute sphère des principes. Car ce n'était plus le temps de cette foi chevaleresque et sainte, où l'on croyait sans raisonner ; où la corruption du cœur n'entraînait pas celle de l'esprit ; où il suffisait au prêtre de l'autorité sacrée de son ministère pour faire goûter sa doctrine. Le christianisme avait été indignement foulé aux pieds : et il fallait le défendre devant ses enfants, comme autrefois les Origène et les Tertullien les défendaient devant ses bourreaux ; et certes, nous pouvons le dire en toute assurance, M. Frayssinous se montre à la hauteur de sa mission.

Aussi, voyez quelle foule autour de sa chaire ! Chacun veut entendre de sa bouche la douce et harmonieuse vérité. C'est surtout aux intelligences cultivées qu'il s'adresse ; et les sommités civiles, littéraires et scientifiques, toutes les illustrations de la nouvelle Athènes désertent le barreau, la tribune, leurs laboratoires, leurs académies, pour aller avec l'humble fidèle écouter ce nouveau Paul qui parle du Dieu de

l'Évangile, si longtemps méconnu, si longtemps voué aux gémonies de l'opinion publique. La modeste enceinte où il s'était d'abord renfermé comme pour essayer son talent et ses forces, ne peut suffire au nombre toujours croissant des auditeurs ; et le voici bientôt dans l'église des Carmes. En face de ce pavé encore teint du sang de tant de prêtres martyrs, sa parole s'enflamme ; il a sous ses yeux une image des fureurs de l'athéisme : il voit les plaies de la religion et les sonde une à une pour y verser et l'huile qui adoucit, et le vin qui fortifie. Cette foi que les Pothin et les Denys de notre époque ont signée de leur sang, il la défend de toute l'énergie de son âme. Ah ! sans doute, en ce lieu d'où votre âme s'était envolée au sein du bonheur, après avoir consommé ce sacrifice, illustres confesseurs, saints pontifes, vous aimiez à voir le jeune et courageux athlète ; et, du haut du ciel, vous applaudissiez à ses efforts, vous l'animiez de votre esprit, vous le revêtiez de votre zèle !

Mais l'espace est encore trop étroit, et l'abbé Frayssinous se transporte, pour s'y fixer désormais, dans la basilique de Saint-Sulpice. Là, pendant longues années, il captive l'attention publique. Jamais on ne vit un entraînement ni plus vif, ni plus général. La vaste et majestueuse nef débordée de tous côtés ; le succès des Conférences est immense. Que d'esprits ballottés par le doute, égarés par de fausses lueurs, retrouvent enfin la lumière qui conduit à la vie ! Que d'âmes desséchées par le souffle brûlant de l'impiété, se raniment et resplendent sous les feux de la foi et de la charité ! C'est au pied de ces mêmes autels, sous ces mêmes voûtes où naguère roulait l'écho de la rage, où l'imprécation et le blasphème s'élevaient au lieu d'encens vers la Majesté suprême, qu'elles vont chercher la paix, cette paix que Dieu seul peut donner : c'est là qu'elles se sentent enveloppées des fraîcheurs du ciel et humectées comme d'une rosée divine. Partout s'opère une réaction puissante qui ramène les intelligences à la foi ; et l'on ose enfin être et s'avouer chrétien, malgré Voltaire, malgré l'Encyclopédie, malgré le xviii^e siècle.

La jeunesse eut toutes les prédilections de notre éloquent orateur, et l'on peut dire qu'il exerça sur elle comme une influence magnétique. La jeunesse, pure de tous les excès de la révolution, mais née et élevée dans l'oubli et l'ignorance des devoirs et des principes religieux, mais assiégée de mille passions, sans base fixe, sans croyance certaine ; la jeunesse à laquelle on s'efforce de toutes parts d'incorporer le philosophisme, M. Frayssinous se l'attache par son éloquente parole, et les leçons des plus célèbres rhéteurs, des grands philosophes, des savants de la capitale, semblent avoir moins d'attraits pour elle que les discours de cet humble *Conférencier* qui la désabuse des doctrines perverses, qui la détourne du néant et lui montre, au milieu des séduc-

tions de toute espèce qui l'entourent, le christianisme comme la seule ancre du salut. Quelle joie pour la religion de voir tant d'âmes jeunes et chaleureuses qui ont soif de vérité, d'avenir, demander à la chaire évangélique des croyances qu'elles ne sauraient trouver ailleurs! C'est au milieu de cette assemblée d'élite que l'abbé Frayssinous fait vibrer avec le langage de la raison et de la vertu ces sentiments nobles et généreux qui font l'homme, le sage, c'est-à-dire le chrétien. On le dirait suscité de Dieu pour ranimer le vrai génie de la France, celui qui rendit notre nation belle, forte, glorieuse parmi les nations; génie qui peut se résumer en ces trois mots : Honneur, religion, patrie.

Quant à la forme de ses discours, nous y trouvons tout ce qui caractérise l'habile écrivain, l'éloquent orateur. C'est un mélange admirable de douceur et de force, de simplicité et de profondeur; c'est un ton d'élégance et de facilité, de modération parfaite, de franche et loyale discussion; c'est une érudition variée, jointe à une grâce séduisante; c'est une dialectique serrée sans être tendue, et toujours empreinte d'un parfum d'atticisme. Habile à démêler les sophismes les plus captieux, à découvrir le venin caché sous les dehors brillants d'un spécieux système, il aborde hardiment la difficulté; il use de tous les ménagements possibles avec les esprits malades, sans jamais pactiser avec l'erreur qui les aveugle; il dit la vérité, sans lui *prêter des rigueurs qu'elle n'a pas*, mais aussi *sans dissimuler ses droits et sa sévérité* (3); et, pour me servir d'une expression de l'Écriture, il semble que son discours, agréable et utile comme un rayon de miel, est en même temps la douceur de l'âme et la santé du corps : *Favus mellis composita verba, dulcedo animæ, sanitas ossium.* (Prov., XVI, 24.) S'engage-t-il dans les questions les plus épineuses et les plus abstraites, son style est pur et limpide comme sa pensée. Les traditions historiques, mythologiques, les mœurs des peuples, la science sacrée et la science profane, tout lui sert pour établir la vérité religieuse. Les noms de Platon, de Sénèque, de Euler, de Malebranche, lui sont aussi familiers que ceux de Augustin, de Basile, de Chrysostome. A voir la manière dont il combat l'incrédulité, on dirait un écho de cette puissante argumentation avec laquelle l'aigle de Meaux terrassait l'hérésie. Après les aridités de la controverse viennent ces mouvements enflammés, ces élans de l'âme, ces traits qui vont au cœur. Avec quelle vivacité il déplore les maux de l'Église gallicane, *veuve désolée assise sur des tombeaux* (4)! Comme il sait réveiller l'enthousiasme de la patrie et flatter l'orgueil national, lorsque, afin de mieux inculquer la nécessité de la religion pour le bonheur de la société, il s'écrie : *Je suis Français..... je*

suis ministre de la religion, et, à ce double titre, il m'appartient de le proclamer hautement, il n'est point de société sans lois, ni de lois sans morale, ni de morale sans religion (5)! Enfin, ses Conférences sont un chef-d'œuvre de sagesse, de grâce, de raisonnement; l'une sert de préparation à l'autre, et elles forment un tout complet où se déroule le magnifique ensemble des preuves du christianisme. A l'élévation, à la majesté des pensées, joignez la noblesse de son attitude et de son geste, et vous ne serez pas étonnés de cette parole de M. de Fontanes : *C'est Bossuet en chaire.*

Voilà comment M. Frayssinous s'est appliqué à renouveler la France. La parole impie l'avait perdue, la parole sainte devait la régénérer; et notre savant apologiste a paru, à l'aurore du XIX^e siècle, comme une lampe ardente suspendue au milieu des ténèbres et des ruines du siècle philosophique. Il éclaire les esprits, il embrase les cœurs, et, en défendant le principe religieux avec cette puissance de raison et de conviction contre laquelle viennent échouer et la raillerie voltairienne et l'orgueil scientifique, il le fait luire à tous les yeux comme l'arc-en-ciel d'un nouvel avenir : *Renovavit imperium.*

Les Conférences de M. Frayssinous sont, sans contredit, son plus beau titre de gloire; et cependant que ne pourrais-je pas encore dire sur son *Traité des vrais principes de l'Église gallicane*, ouvrage polémique où il met dans tout son jour une matière délicate; et sur ses panégyriques de Jeanne d'Arc et de saint Louis, qu'il prêcha devant l'Académie française; et sur ses oraisons funèbres de Louis XVIII, du prince de Condé, du cardinal de Périgord? Celles-ci ne suffiraient-elles pas à elles seules pour lui assigner un rang distingué parmi nos orateurs sacrés? Vous y trouvez une convenance parfaite de style et de pensées, une majesté sombre, une véritable éloquence de la douleur. Il loue les morts sans blesser les vivants. Évitant avec le plus grand soin d'irriter les passions politiques, il se montre fidèle au culte du passé, aux traditions antiques, sans heurter les idées nouvelles. Tout en exprimant son inviolable attachement pour la cause royale, il rend justice à la vertu et à la valeur, sous quelque drapeau qu'elle ait combattu. Mais c'est assez vous parler de M. Frayssinous comme apologiste et comme orateur : voyons ce qu'il a fait comme homme d'État.

SECOND POINT.

Voici donc M. Frayssinous entré dans la phase la plus brillante de son existence. Premier aumônier du roi, évêque d'Hermopolis, grand maître de l'université, ministre des affaires ecclésiastiques, pair de France, membre de l'Académie française; que d'honneurs accumulés sur une tête! Mais dois-je en parler dans cet auditoire

(3) Conférences de Frayssinous.

(4) Ibid.

(5) Ibid.

chrétien, en face de ce trophée de la mort ? Hélas ! gloire, puissance, richesse, qu'êtes-vous ? Vains fantômes, qui s'évanouissent bientôt comme ces songes dorés qui nous bercent pendant la nuit ! Vertu, bienfaisance, modestie, charité, trésors célestes qui nous suivent par delà le tombeau ! Ce que nous admirerons en M. Frayssinous, ce ne sont pas tant les hautes dignités où il est parvenu, que le noble et saint usage qu'il a su en faire. Hâtons-nous même de dire que les honneurs l'ont cherché plutôt qu'il ne les a cherchés lui-même ; et certes, s'il les avait ambitionnés, qu'il eût pu facilement y parvenir, lui qui comptait parmi ses admirateurs le prince Primat, le cardinal Maury et tant d'autres personnages élevés ! Qu'il dise seulement un mot d'éloge en faveur de ce vaillant guerrier couronné des mains de la victoire, et qui préside aux destinées de la France : on le lui insinue ; que dis-je ? on l'exige ouvertement. Ce géant de gloire qui comprimait tout dans le cercle de fer de sa volonté, aurait voulu aussi asservir la religion à sa politique ; et comme si ce n'était pas assez de ses pompeux bulletins d'Arcole, d'Austerlitz ou d'Iéna, et des cent bouches de la renommée sans cesse occupées à proclamer ses exploits, un grain d'encens brûlé par une main pure dans le temple du Seigneur l'eût agréablement flatté. Or, Frayssinous a bien pu louer le bras puissant qui avait été suscité pour relever les autels (6) ; mais applaudir à tous les caprices de César, ce serait trahir la cause de Dieu. Aussi plusieurs fois se vit-il obligé d'interrompre son œuvre de prédilection : un pouvoir ombrageux supprimait brusquement ses Conférences.

Quand fut tombé le colosse qui faisait l'étonnement de l'Europe, l'humble orateur de Saint-Sulpice ne tarda pas à recevoir le digne prix de ses travaux. Mais là où tant d'autres se laissent éblouir par de vains prestiges, lui ne voit que des devoirs à remplir.

Grand maître de l'université, il a, par l'autorité de sa place, cet empire de la jeunesse, qu'il avait déjà conquis par le charme de sa parole. Quel bonheur pour la France ! O vous tous qui aimez votre pays, vous qui sentez la nécessité de plier le premier âge à ces habitudes vertueuses qui font le bonheur des familles, le salut et le repos des États, réjouissez-vous de voir à la tête du corps enseignant un pieux et savant prélat, qui renouera l'alliance antique de la religion et de la science, alliance qui devrait toujours être indissoluble : et vous, grand roi, qui avez si bien compris les intérêts de vos sujets, oui, vous pouvez vous applaudir de ce beau choix ; oui, vous pouvez le dire sans crainte de vous tromper : *Votre semaine a été vraiment pleine* (7) !

Ce travail de rénovation, que l'éloquent

apologiste a commencé par ses Conférences, l'évêque d'Hermopolis va le continuer par la sagesse de son administration. Sa tâche est délicate, difficile. On ne néglige rien, il est vrai, pour le développement et la prospérité des études ; afin de satisfaire cette soif de tout connaître qui dévore les intelligences, on leur ouvre tous les trésors de la littérature ; on les initie à tous les secrets de la nature et des arts. Mais, si on cultivait l'esprit, le cœur n'était-il pas trop souvent livré à lui-même ? le christianisme n'était-il pas alors absent des écoles publiques ? ou du moins y occupait-il cette large part d'influence qui lui est due à si juste titre ? Cependant, il y a quelque chose de plus beau, de plus admirable, de plus utile que la science : c'est la vertu ; et la science elle-même n'est-elle pas incapable de puiser aux sources d'une morale purement humaine ce caractère de grandeur et de fécondité qui ne se trouve que sous l'inspiration de la foi chrétienne ? L'évêque d'Hermopolis remonte jusqu'à la racine du mal, afin d'y appliquer le remède. Il me semble l'entendre dire, comme autrefois Salomon : *Ecoutez, mes enfants, les instructions de votre père : « Audite, filii, disciplinam patris. » (Prov., IV, 1) ; Je vous montrerai la voie de la sagesse, je vous conduirai par les sentiers de l'équité ; « Viam sapientiæ monstrabo tibi, ducam te per semitas æquitatis. » (Ibid., 11.)* Réprimer les scandales, corriger les abus, inculquer à la jeunesse ces vérités d'ordre, d'obéissance, de régularité, ces principes religieux et monarchiques qui la préparent pour l'avenir ; lui montrer la religion comme la base d'une véritable et solide éducation, comme l'unique condition de bonheur, même ici-bas, comme le seul phare qui puisse la guider au milieu des ténèbres et des écueils de cette vie, voilà l'objet continu de sa vigilante sollicitude. En même temps il veut, selon la pensée d'un ancien, que les maîtres soient irréprochables, afin d'avoir le droit de ne tolérer aucun vice dans leurs élèves (8). Il veut qu'ils soient de vrais pères à l'égard des enfants, puisqu'ils leur donnent une seconde vie, vie morale, vie intellectuelle, vie plus précieuse que la première, et la seule qui fait l'homme. Que ne puis-je rappeler tous ses actes, tous ses règlements ! nous les verrions toujours empreints de son esprit de douceur et de prudence. Toutefois, sa modération n'est pas faiblesse. Faut-il frapper des coups de vigueur, il n'hésite pas. Aussi, à la vue du bien qui s'opère, l'impiété rugit comme si son règne allait passer. Mais l'illustre prélat poursuit son œuvre avec courage. Que lui importent les sarcasmes de quelques vils libellistes ? De tout temps, l'envie n'a-t-elle pas fait siffler ses serpents contre les plus beaux génies et les plus grandes vertus ? et n'a-t-on pas vu autrefois un peuple barbare insulter au soleil lui-même ? M. Frayssi-

(6) Paroles de M. Frayssinous.

(7) Paroles de Louis XVIII.

(8) Ipse (præceptor) nec habeat vitia, nec ferat. (QUINTIL., lib. II, 6.)

nous a pour lui les suffrages de la partie la plus saine et la plus éclairée de la nation ; M. Frayssinous s'est concilié l'attachement et le respect de tout ce qu'il y a d'hommes éminents par leur science et leur position sociale, de tout ce qui porte un cœur droit et pur, un cœur vraiment français.

Que ne lui a-t-il été donné de réaliser tous ses projets ! et par lui l'université eût reconstruit ses jours d'antique splendeur, alors qu'elle était puissante par cette unité de doctrines qu'elle puisait dans sa foi religieuse ; alors qu'elle se glorifiait de porter le sceau de l'Eglise et le titre de fille aînée des rois de France ! Par lui encore, la France se trouverait dotée des institutions les plus sages et les plus utiles, et nous eussions vu se relever de ses ruines cette école célèbre d'où sortirent tant de grands hommes, cette fameuse Sorbonne, si justement appelée le concile perpétuel des Gaules et le flambeau de la foi.

Ministre des affaires ecclésiastiques, l'évêque d'Hermopolis est étranger à toutes les intrigues des partis ; il n'entend rien à cette politique tortueuse qu'on a pu définir : l'art de tromper plutôt que de gouverner les hommes (9). Le mobile de toute sa conduite, c'est la vérité dans les principes, l'utilité dans les actes. Tel qu'on l'avait admiré sur la chaire de Saint-Sulpice, tel on le retrouve au timon des affaires : c'est toujours l'homme de Dieu, dévoué aux intérêts de la patrie. Aussi, voyez-le à la tribune nationale : il parle, et aussitôt les passions politiques se taisent, et la discussion, naguère orageuse, envenimée, prend un caractère de politesse et d'urbanité. Ceux-là même qui ne partagent pas ses idées sont obligés de rendre hommage à la pureté de ses intentions. Oui, c'était bien là le digne représentant du clergé français ; c'était le pontife qu'il fallait pour faire aimer et respecter la religion. Dirai-je tout ce qu'il a fait pour venger l'Eglise gallicane des attaques de ses ennemis ; pour lui faire retrouver, sinon ses richesses, du moins sa consistance et sa dignité ; pour améliorer le sort de ses ministres, pour remplir les vides que la persécution ou la mort avaient faits dans son sein ? Ce qui doit à jamais nous faire bénir sa mémoire, c'est d'avoir désigné pour les sièges épiscopaux les hommes les plus recommandables par leurs lumières et leur sagesse. *Il nous faut*, disait-il, *des curés mitrés*. A ce haut degré de la hiérarchie, où toutes les vertus sont nécessaires, c'est surtout le zèle, le dévouement, l'esprit de sacrifice qu'il demande. C'est aux plus dignes que l'évêque d'Hermopolis confie ces sublimes fonctions, si importantes pour le salut des âmes ; et, grâce à ses heureux choix, l'épiscopat français est redevenu le premier épiscopat du monde, et l'Eglise de France, la plus belle portion de l'Eglise universelle.

Entre tant de diocèses qui proclament ses bienfaits, quel est celui sur qui ses regards

se reposaient avec plus de sollicitude et de tendresse ? Ah ! nous pouvons le dire, nous pouvons nous en glorifier ; c'est à toi qui l'as vu naître, à toi qui l'as reçu dans tes bras maternels, antique Eglise de Rodez ; c'est à toi qu'il tient du fond de ses entrailles. Il t'avait donné un pontife élu entre les élus du Seigneur, un pontife qui a fait pendant onze ans ton bonheur et ta gloire, un pontife, dont la perte récente fait encore saigner notre cœur. Mais pourquoi rappeler le souvenir d'une séparation si douloureuse ? Tâchons plutôt d'adoucir l'amertume de nos regrets, en songeant que nous trouverons dans son successeur un autre lui-même.

Voilà comment l'évêque d'Hermopolis, en s'occupant spécialement des intérêts de l'Eglise, travaillait aussi pour le bien de la patrie : car le trône tire sa principale force de l'autel ; et c'est une remarque fort ancienne, que les empires ne sont jamais ni plus heureux, ni plus florissants que lorsqu'ils sont plus religieux.

Au milieu des oscillations de notre politique, et de tant d'éléments de haine et de discorde qui fermentent dans les esprits, vous trouvez toujours M. Frayssinous dans le droit chemin de l'honneur, du devoir, de la fidélité.

Cette mission glorieuse que la divine Providence lui a confiée n'est pas encore terminée. De nouvelles circonstances vont y mettre un noble et magnifique couronnement.

Tout à coup le sol de la France tremble ; l'abîme des révolutions, que quinze années de paix n'avaient pu entièrement fermer, se rouvre avec un horrible fracas : trois jours ont suffi pour renverser une monarchie de quatorze siècles. L'évêque d'Hermopolis, d'abord jeté par la tempête sur les bords du Tibre, dans la ville éternelle, où il reçut l'accueil le plus flatteur de la part du souverain pontife et des membres du sacré collège, rentra bientôt dans son pays natal. Notre cité, si calme, si amie de l'ordre ; notre cité, où l'appelaient tous les souvenirs de sa jeunesse, le reçut dans ses murs comme dans un port assuré. Vous vous en souvenez, mes frères, nous étions fiers de le posséder ; nous nous plaisions à considérer cette belle figure tranquille et sereine, tandis que l'orage grondait encore ; cet œil vif et perçant, cette majesté de son front, où déjà se reflétait l'immortalité. Nous admirions ce maintien grave qui commandait le respect, cette conversation affable et douce qui inspirait la confiance, cette franchise ravissante, cette bonté patriarcale, qui procèdent d'un cœur où brûle un grand foyer d'amour. L'avoir vu, c'était l'aimer. Nous l'entourions de nos hommages et de nos affections les plus vives, lorsqu'un appel lui est fait du fond de l'Allemagne : le monarque détrôné veut lui confier l'éducation de son petit-fils : Honneur immense, mais redoutable ! Et l'évêque d'Hermopolis, dont la

(9) *Ars non tam regendi quam fallendi homines.* (P. J. CAMUS, évêque de Belley.)

santé délabrée par le travail et de violentes secousses, avait un si grand besoin de repos, lui qui n'aspirait qu'à se recueillir quelque temps dans la retraite, avant de prendre son essor vers le céleste séjour; lui qui n'eût pas manqué d'alléguer son âge avancé, ses infirmités, s'il eût fallu reparaitre au milieu de la pompe des cours, sous les lambris dorés des Tuileries ou de Versailles; lui qu'on n'avait vu qu'accepter à regret l'éclat et les dignités; lui que la pourpre romaine n'avait pu tenter, se résignant silencieusement aux vues secrètes de la Providence, n'hésite pas un instant quand il s'agit de se faire le courtisan de l'infortune. Il va sous le ciel brumeux de la Bohême, à quatre cents lieues de sa patrie, mériter le titre si beau de Fénelon de l'exil. Le voilà donc auprès de l'auguste rejeton de la tige des lis; il inspire au jeune prince ces vertus chrétiennes, ces nobles sentiments qui fortifient contre les coups de la fortune, contre tous les accidents de la vie; qui firent respecter saint Louis jusque dans les fers, et qui faisaient dire à François I^{er} : *Tout est perdu, fors l'honneur!* Qui pouvait mieux que l'apôtre de la jeunesse, être le précepteur du royal enfant! et quelle meilleure preuve de l'excellente éducation qu'il lui a donnée, que la reconnaissance du prince et les tendres rapports qu'il n'a cessé d'entretenir avec lui!

Il est des vies si belles, si pures, si saintes, qu'on ne voudrait jamais les voir finir. Mais M. Frayssinous a dignement rempli sa tâche, et il vient demander une tombe à cette terre où dorment ses aïeux, et où l'attendent des parents chéris. Ses derniers jours sont, comme toute sa vie, marqués par des bienfaits: les pauvres de Saint-Côme et ceux de Saint-Geniez le regardent comme une seconde Providence. Cependant un ami l'appelle du haut du ciel, un autre défenseur de la cause sacrée du droit et du devoir, une autre de nos gloires aveyronnaises les plus éclatantes. O Bonald! ô Frayssinous! vos âmes qui s'entendaient si bien étaient sans doute impatientes de se trouver réunies dans un monde meilleur! O Bonald! ô Frayssinous! qui nous donnera des hommes qui vous ressemblent?

Il n'est donc plus ce vénérable pontife, cet éloquent orateur, ce guide fidèle de la jeunesse, ce sage conseiller des rois, ce modeste grand homme qui portait l'intelligence d'un Athanase dans l'âme d'un Fénelon. En lui nous avons trouvé toutes les vertus de l'homme public et de l'homme privé. Simple au sein des honneurs, on aimait à le voir, avec les élèves du sanctuaire, sourire à leurs amusements, et se délasser du poids des affaires et du faste importun de la grandeur, sous les ombrages d'Issy, embaumés de science et de piété. Grand et sublime aux jours de l'orage, il entendit sans pâlir gronder le flot populaire, parce que sa conscience était pure. Mainte-

nant il n'est plus; mais il nous parle encore et par les écrits qu'il nous a laissés, et par les saints évêques qu'il nous a donnés, et par ces éloquents apologistes du christianisme, formés à son école, nouveaux Elisées auxquels il a transmis son esprit, comme un autre Elie.

Il n'est plus, mais sa mémoire vivra parmi nous autant que le chêne de nos forêts, autant que le front sourcilieux de nos montagnes, autant que le feu sacré de la religion et du génie.

Vous surtout, jeunes gens qu'il aima tout particulièrement, vous bénirez à jamais le nom de celui dont la vie entière vous fut dévouée. Vous qui avez reçu comme une dernière marque de son attachement, les deux objets les plus chers à son cœur, jeunes lévites auxquels il a légué les insignes de son épiscopat, emblème précieux de sa science et de son zèle apostoliques: vous, tendres enfants qui avez les livres le plus souvent feuilletés par ses mains, comme un encouragement à l'étude et au travail, ah! puissiez-vous aussi hériter de ses vertus! Et si quelquefois vous passez aux lieux où reposent ses cendres vénérées, vous arrêtant un instant au pied du monument que va lui ériger son royal élève, versez des larmes avec des prières: et là, humblement agenouillés sur la dalle du tombeau, il vous semblera que votre âme s'épure et s'agrandit; et au souvenir de cet illustre prélat qui, à l'exemple de son divin Maître, a passé en faisant le bien, vous vous sentirez devenir meilleurs.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL
PIERRE GIRAUD, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,
ET PRÉCÉDEMMENT ÉVÊQUE DE RODEZ,

*Prononcée dans l'église cathédrale de Rodez,
le 10 juin 1850.*

Sapientia et scientia data sunt tibi..... et gloriam dabo tibi. (II Paral., I, 42.)

La sagesse et la science vous ont été données, et de plus je vous donnerai la gloire.

Monseigneur (10), Messieurs,

A Dieu seul la science et la sagesse, comme aussi à lui seul la gloire. Sa science, plus haute que les cieux, plus profonde que les abîmes, embrasse à la fois le passé, le présent, l'avenir, et voit à nu ce qu'il y a de plus caché dans le monde, et de plus secret dans le cœur des hommes. Sa sagesse infinie dans ses moyens, impénétrable dans ses vues, s'étend d'une extrémité de l'univers à l'autre, en règle tous les mouvements, dans le dernier détail, avec toutes leurs circonstances, conformément à ses décrets éternels, et conduit toutes choses à leur fin, avec un mélange admirable de force et de douceur: *Attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter. (Sap., VIII, 1.)* Hélas! que sommes-nous, faibles mortels? que sont les génies les plus élevés

(10) Mgr Croizier, évêque de Rodez, officiant.

devant l'incompréhensible majesté du Très-Haut? Imperceptibles atomes, qui se perdent dans l'immensité de l'Être suprême; petits moucherons qui ne sont pas dignes de bourdonner ses louanges.

Il est cependant des natures d'élite, des intelligences privilégiées, prédestinées à jeter un vif éclat dans l'Eglise et dans le monde, qui ont puisé plus abondamment à cet Océan infini de perfections, que le Seigneur s'est plu à inonder de ses divines clartés, et qui, semblables à ces astres dont le passage est marqué sur notre horizon par un large sillon de lumière, brillent entre toutes les autres par les plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur, et exercent la plus salutaire influence sur la génération qui les a vus paraître, s'élever et grandir. De ce nombre a été l'illustre et à jamais regrettable cardinal, dont la mort vient de plonger dans le deuil, non-seulement les trois diocèses qui ont joui successivement des travaux de son zèle, mais encore la France catholique, et l'Eglise universelle, dont il a été un des plus beaux ornements et une des plus sublimes colonnes. La science et la sagesse, ces dons les plus précieux du Très-Haut, qui font toute la grandeur et toute la gloire de l'homme, lui ont été départies, non pas avec mesure, mais avec profusion; et ce qui doit attirer sur son nom les bénédictions de tous les siècles, c'est le digne usage qu'il en a fait, ne s'étant jamais proposé, dans tous ses actes comme dans toutes ses paroles, que la plus grande diffusion des vérités morales et religieuses, que l'accroissement du royaume de Dieu, l'exaltation de l'Eglise, et le bien des âmes confiées à sa sollicitude. Voilà pourquoi du haut de cette chaire, si avare d'éloges, et d'où ne descendent ordinairement que les austères enseignements de l'Évangile, nous payons aujourd'hui un juste tribut à sa mémoire.

Et ne devons-nous pas rendre ce dernier hommage à ce prélat magnanime nous qui avons joui des prémices de son apostolat; nous qu'il a comblés de bienfaits, nous à qui il a voué, avec tant de zèle et d'ardeur, onze années d'une vie si pleine, si féconde en mérites de tout genre; nous encore sur qui sa pensée se reposait si souvent avec amour, même du haut de ce siège plus élevé où l'ordre du ciel l'avait appelé plutôt que le vœu de son cœur. Ah! c'est bien ici, dans ce temple sacré, tout rempli des monuments de son zèle, tout embaumé de l'agréable odeur de ses prières et de ses sacrifices, et dont il aimait tant la splendeur et la gloire; c'est bien ici, au milieu de ce peuple fidèle dont il a été les délices, et qui se montrait aussi fier de marcher sous sa houlette, qu'il était lui-même empressé de l'enrichir des trésors de la grâce; c'est bien ici que nous devons faire éclater avec les accents de notre douleur ceux de notre reconnaissance.

Mais pourrai-je vous retracer convenablement tout ce que la vie de cet éminent

prélat a eu de glorieux pour l'Eglise, d'éclatant aux yeux du monde, d'agréable, de pur, de saint devant le Seigneur, et d'avantageux pour le peuple fidèle? C'est avec l'encouragement et sous les auspices de notre vénérable et bien-aimé pontife, qui l'a si intimement connu, si dignement apprécié, dont l'âme a été, pour ainsi dire, mêlée et fondue avec la sienne, comme autrefois celle de David et de Jonathas, et qui le pleura aujourd'hui si amèrement; c'est comme sous l'inspiration et la dictée de son noble et excellent cœur, que je vais essayer d'en donner une faible esquisse. Science et sagesse, voilà les deux mots auxquels je réduis ce discours, consacré à la mémoire de son Eminence le cardinal Pierre Giraud, archevêque de Cambrai, et précédemment évêque de Rodez. Dans ce grand pontife, nous admirerons les paroles de la foi la plus vive jointes aux actes de la charité la plus ardente. Il a parlé avec force et onction le langage de la science divine, et il a généreusement accompli les œuvres de la plus haute sagesse. Apôtre zélé, éloquent orateur, administrateur habile, pontife selon le cœur de Dieu, véritable ouvrier évangélique, image parfaite de l'adorable Sauveur, il offre à tous les âges, à toutes les conditions, aux fidèles comme aux pasteurs, un excellent modèle de piété, de dévouement, d'immolation continuelle à ses devoirs; et, tout en louant ses vertus, il nous sera facile de remarquer que sa vie tout entière a été, elle-même, un magnifique éloge de la religion qui forme de tels caractères, qui inspire de tels sentiments, et un éloge aussi du ministère pastoral, s'employant sans relâche, depuis les plus humbles degrés jusqu'au sommet de la hiérarchie, à la sanctification des âmes par la réforme des mœurs et l'extirpation des vices, et contribuant ainsi au bonheur social dans la sphère des intérêts matériels, en même temps qu'il nous conduit à la félicité promise dans le royaume des élus.

PREMIERE PARTIE.

Parler et agir convenablement, voilà tout l'homme; foi et charité, voilà le chrétien; lumière et perfection, voilà le prêtre, voilà surtout le pontife. Aussi, dans l'ancienne loi, toutes les fois que le grand prêtre paraissait devant le Seigneur, et pénétrait jusqu'au Saint des saints, entre autres ornements magifiques qui lui avaient été prescrits, soit pour relever l'excellence de sa dignité, soit pour faire éclater la majesté de Dieu dans le culte qui lui est dû, et imprimer dans l'esprit des peuples ce respect profond, cette piété solide avec laquelle on doit assister aux redoutables mystères, il devait porter sur sa poitrine, gravés sur des pierres précieuses, ou brodés en lettres de fil d'or, ces deux mots: lumière et perfection, comme pour montrer qu'à cet état si sublime devait correspondre la plus sublime vertu, et que tout ce brillant appareil dont il était entouré, n'était qu'une image des

qualités nécessaires pour le digne exercice de ses fonctions. La lumière de la foi, la perfection de la charité, en d'autres termes, la science et la sagesse, voilà les deux caractères distinctifs des vrais ministres du Seigneur ; et le divin Maître les leur recommande encore de la manière la plus expresse dans son Evangile, en exigeant qu'ils soient la lumière du monde et le sel de la terre.

Or, Mgr Giraud, dans les circonstances de sa vie, dans les diverses positions où il a plu à la Providence de le placer, a toujours été, comme autrefois ces chefs si renommés d'Israël, comme les Onias et les Simon-Machabée, le digne instrument des desseins du Seigneur. Son rang est marqué parmi ces hommes généreux, grands en vertu, ornés de prudence, qui ont dispensé aux peuples qu'ils étaient chargés de conduire, de salutaires instructions, nées de la lumière qu'ils avaient reçue d'en haut et de la solidité de leur sagesse, hommes de foi, hommes de charité et de miséricorde, dont les œuvres de piété subsisteront toujours, et que, pour cette raison, l'Esprit-Saint nous invite à louer : *Laudemus viros gloriosos* (*Eccli.*, XLIV, 1), non sans doute pour rendre un stérile et frivole honneur à leur triste et froide dépouille, mais pour notre instruction et notre édification, pour nous engager à profiter de leurs exemples, et à marcher comme eux d'un pas ferme et sûr, dans les drois sentiers de la vérité et de la justice.

Cette science de Dieu et de l'homme, cette science de la sanctification et du gouvernement des âmes, qui fait éclore ici-bas les fleurs du ciel, c'est-à-dire, toutes les vertus morales et religieuses, et qui forme comme le premier et le principal rayon de la gloire de notre illustre cardinal, il l'avait puisée aux sources les plus pures, dans les premières impressions qui furent données à son enfance au foyer paternel, dans les soins d'une éducation habilement dirigée, dans les leçons qu'il reçut d'un littérateur distingué (11), dans une application constante à l'étude, dans ses relations et ses sages entretiens avec des esprits cultivés, marqués d'avance comme lui du sceau de Dieu pour travailler aux pacifiques conquêtes de l'Evangile (12), et enfin au sein de cette humble et savante société de Saint-Sulpice, qui a donné à la jeunesse cléricale tant de maîtres habiles, et préparé pour l'Eglise de France tant de brillantes lumières.

A cette époque néfaste dont l'histoire est écrite en caractères de sang, qui amoncela tant de ruines sur notre malheureuse patrie, où les pierres du sanctuaire étaient dispersées, où c'était un crime digne de mort de

se montrer fidèle au culte de ses pères, il eut le bonheur de voir le jour au sein d'une famille où s'étaient conservées, comme le plus précieux de tous les héritages, les antiques traditions d'honneur, de foi, de probité, et qui a donné presque tous ses enfants à l'Eglise, soit pour le ministère des saints autels, soit pour les méditations et les pieux exercices de la vie religieuse.

Comme s'il avait entendu, dès ses plus tendres années, la voix de Dieu qui l'appelle à lui, qui veut l'élever sur la montagne de Sion, le jeune Giraud s'applique par de continuels efforts et avec une ardeur que rien n'arrête ni ne rebute, à se rendre digne de sa sublime vocation. Il sait que le Seigneur repousse de son sanctuaire celui qui n'aime pas la science et qui néglige de s'instruire. et, à cet âge de légèreté et d'imprévoyance qui dissipe en divertissements, en frivolités, en distractions de tout genre tant de moments précieux, on dirait qu'il n'a d'autre passion que l'étude, d'autres amusements que les livres. Croissez donc, aimable enfant, croissez sous l'œil de la Providence, sous l'aile maternelle de la religion, croissez pour la plus grande gloire de Dieu, pour les grands desseins qu'il a sur vous. Et tel que ces arbrisseaux qu'on voit étendre leurs branches avec une merveilleuse rapidité, et se couvrir presque en même temps de fleurs et de fruits, notre nouveau Samuel augmente à chaque instant le trésor de ses connaissances. Chaque jour son esprit s'éclaire par des lectures suivies et une méditation profonde ; il dépasse toutes les espérances de ses maîtres ; le Dieu des sciences, qui donne l'intelligence aux plus petits enfants, comme aussi il retire de leur bouche la louange la plus pure et la plus parfaite, semble hâter le développement de ses facultés, parce qu'il voit que son Eglise a, elle-même, hâte d'en jouir. Le voilà donc ce digne ministre du Tout-Puissant, le voilà prêt à monter sur la chaire des docteurs. Il s'est initié à toutes les branches du savoir humain ; les langues anciennes, la littérature sacrée et profane, en lui ouvrant tour à tour leurs inépuisables richesses, ont épuré son goût et fécondé son imagination ; la science théologique surtout, qu'il a toujours regardée comme une puissante suzeraine devant laquelle toutes les autres doivent s'incliner, lui a dévoilé tout ce que l'homme peut savoir des mystères de Dieu ; il s'est nourri des écrits des Pères, et surtout de l'Ecriture sainte, ce livre par excellence, à la fois simple et grand, humble et sublime.

Parlez maintenant, ô prophète du Seigneur, parlez ce langage céleste, ce langage

(11) M. Morin.

(12) Au sortir du séminaire, Mgr Giraud, encore trop jeune pour être promu aux saints ordres qu'il ne reçut que plus tard à Paris, suivit à Amiens le vénérable abbé de Sambucy, qui était à la tête d'une maîtrise où il formait à la piété quelques enfants de bonne famille, et qui avait eu le talent de s'ad-

joindre plusieurs jeunes gens distingués, au nombre desquels on peut compter Mgr Manglard, évêque de Saint-Dié, M. Carrière, le grand théologien que notre pays s'honore d'avoir vu naître, le R. P. Guidée, M. Grimal, grand vicaire de Rodez, et M. Leraillé, doyen curé de Saint-Remi à Amiens

de la grâce et du salut, qui coule de la bouche du sage comme une douce rosée, et qui fait rejaillir la lumière de la sienne. Car il ne suffit pas de savoir, a dit saint Jérôme, si l'on n'instruit les autres : *Non enim sufficit scire, nisi ut alios erudias* ; et la science de la sagesse que l'on garderait renfermée au dedans de soi, sans la faire servir à l'utilité du prochain, de quel prix pourrait-elle être aux yeux de Dieu ? et quel droit donnerait-elle à cette éminence de gloire, qui fera briller les docteurs et les pasteurs comme des étoiles, dans toute l'éternité ?

Le goût de M. l'abbé Giraud, ou plutôt une impulsion divine, le portait au ministère sacré de la prédication. Et ce n'était pas une seule province qui suffisait à l'ardeur de son zèle, il aurait voulu, avec la célèbre société des missionnaires de France, aller dans toutes les contrées de notre patrie, pour y réveiller la foi et y planter l'arbre de salut. Mais son évêque le réclame, son évêque ne veut pas que ce beau talent soit perdu pour son diocèse. Il va donc jeune encore, mais déjà consommé en science comme en sagesse, répandre dans son pays natal les vérités célestes, dont il s'est enrichi ; et je le vois bientôt parcourant, à l'exemple du divin Maître, les villes et les bourgades, et prêchant l'Évangile du royaume de Dieu (13). C'est là, et je puis bien le dire ici, puisque nous en avons recueilli le prix, c'est là, dans une communauté de travaux et de prières, dans une réciprocité de tendres sentiments et de douces prévenances, que s'est nouée avec le pasteur que nous sommes fiers de voir à notre tête, cette amitié de *quarante ans*, aussi honorable pour l'un que pour l'autre, que pas *un seul jour n'a interrompue* (14). Partout où le nouvel apôtre se fait entendre, il fait descendre, l'onction de la grâce dans les cœurs ; il arrache les âmes terrestres aux préoccupations du siècle, pour leur faire goûter et saisir la seule chose nécessaire ; il ramène au bercail une foule de brebis égarées et agrandit de tous côtés la cité de Dieu. L'Auvergne étonnée se reporte aux jours où la voix forte et pathétique des Bridaine et des Vincent Ferrié éveillait les remords, épouvantait les consciences, et opérait des miracles de conversion ; et, lorsque plus tard la cathédrale de Clermont, où il est appelé en qualité de pasteur, retentit de ses nobles accents, cette église ravie de cette éloquence harmonieuse qui se répand à grands flots sous ses voûtes, comme sous le charme d'une aimable séduction, croit avoir recouvré et entendre son Massillon, de même qu'en dernier lieu Cambrai s'est ap-

plaudi de trouver en lui un autre Fénelon.

Cependant le Seigneur qui, dans les secrets de sa sagesse, a des degrés mystérieux pour élever ceux que leur humilité porterait le plus à se cacher, veut que notre éloquent orateur fasse entendre dans le palais des rois les sublimes enseignements de l'Évangile ; et un message subit le charge de cette glorieuse, mais difficile mission, en le dispensant, par un rare privilège, de l'épreuve ordinaire en pareille circonstance (15). Hélas ! la vérité approche si difficilement de l'oreille des grands et des puissants de la terre, tandis que la flatterie les enloure de toutes parts. Quoi qu'en disent donc certains esprits inquiets, méchants, hargneux, qui auraient voulu que la religion fût absente de la cour des princes, probablement aussi pour qu'elle fût absente de leur cœur, comme si la destinée des peuples devait en être meilleure, c'était une heureuse institution du christianisme d'avoir élevé sa chaire au centre même des pompes et des grandeurs humaines, pour en faire sentir le néant, pour les abaisser devant le trône de l'Éternel ; en face de ces cœurs trop portés à s'élever, à s'enivrer de leur puissance, pour les faire ressouvenir de leurs devoirs inséparables de leurs droits pour leur rappeler que toute autorité vient de Dieu, et ne doit s'employer qu'au bien des peuples, pour les rendre, au besoin, mécontents d'eux-mêmes (16).

La réputation qui avait précédé l'abbé Giraud à la cour de Charles X, ne fit que s'y accroître ; et, lorsqu'on le vit réunir à la richesse, à l'élégance, à la chaleur de la diction tout ce que l'éloquence chrétienne exige de dignité solide, de raison austère, de grandeur véritable, on put le regarder comme un de ces vaillants athlètes que le ciel suscite pour les opposer, selon les nécessités des temps, au fanatisme de l'ignorance ou de l'impiété.

Mais c'est surtout en qualité d'évêque qu'il nous faut voir Mgr Giraud exercer le ministère sacré de la parole évangélique. Une si grande lumière devait briller sur un plus vaste théâtre ; et notre éloquent prédicateur monte sur ce siège antique qu'ont illustré les Amans, les Dalmas, les François d'Esclaing. Ah ! reçois-le avec joie, ouvre ton cœur aux plus douces, aux plus belles espérances, Eglise de Rodez, Eglise bénie du ciel, toi qui as donné à l'Eglise universelle et qui lui donnes encore tous les jours tant de prélats éminents, tu pourras à jamais t'enorgueillir de celui qui vient continuer la succession de tes pontifes. Tu le dois à l'heureux choix d'un de tes plus il-

(13) Dès qu'il fut revêtu du caractère sacerdotal, M. Giraud fut rappelé à Clermont par Mgr de Dampierre qu'il le choisit pour professeur de seconde de son petit séminaire, et deux ans après le laissa entrer chez les missionnaires diocésains, qui s'établissaient à cette époque à Clermont.

(14) Voir la lettre pastorale de Mgr Croizier, qui ordonne des prières pour son Eminence Monseigneur le cardinal Giraud.

(15) Cette épreuve consistait à faire prêcher aux Quinze-Vingts, l'année précédente, le prédicateur de la cour.

(16) Tout le monde sait que lorsque Massillon eut prêché son premier Avent devant Louis XIV, ce grand roi lui dit : « Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été fort mécontent de moi-même. »

lustres enfants, de ce célèbre apologiste de la religion, de ce sage conseiller de nos rois, parvenu au faite des honneurs sans exciter l'envie, comme il en est descendu sans avoir encouru aucun sentiment de haine, même de la part de ceux qui n'ont pas partagé ses convictions, de l'immortel évêque d'Hermopolis, toujours attaché à la terre qui l'a vu naître, et où il a voulu dormir son dernier sommeil et reposer ses cendres.

Dans cette portion du champ du Père céleste qui lui est échue en partage, Mgr Giraud jette avec un zèle infatigable, soit par ses instructions, soit par ses mandements, la semence de la divine parole. Vous le savez, mes frères, avec quel empressement on accourait pour l'entendre ! Comme les rangs étaient serrés dans la vaste étendue de cette basilique ! Avec quelle avidité on saisissait cette manne qui tombait de ses lèvres ! Certes, il n'a pas laissé enfouir le talent qui lui avait été confié ; mais, dispensateur fidèle et généreux des oracles célestes, il s'applique sans relâche à la diffusion et à la glorification de l'Évangile.

Il est des aveugles volontaires, abusés par l'esprit d'erreur et de mensonge, qui, au milieu de ce magnifique rayonnement de la vérité divine au sein du christianisme se complaisent dans les ténèbres de leur orgueil, ne savent que douter, et eroient même faire un sublime effort de sagesse, s'ils s'abstiennent de blasphémer ; et l'éloquent prélat leur expose les droits de notre sainte religion à leur respect, à leurs hommages ; et leur montre le doigt de Dieu aussi évidemment empreint dans la merveille de son établissement que sur le front des étoiles.

Il est des hommes de plaisir, dont l'unique affaire est d'assouvir leur sensualité, de se donner sans cesse de nouvelles jouissances ; et il leur proclame la nécessité des privations volontaires, de la souffrance, de l'expiation pour leurs trop nombreuses iniquités.

Il en est d'autres dont toutes les années, peut-être même toutes les heures, tournent dans un cercle de frivolités, qui, trop attachés à la figure de ce monde qui passe, y bâtissent sur le fondement le plus ruineux mille projets d'élévation, de fortune, de bonheur ; insensés, qui semblez ignorer que le temps est court et que le jour du Seigneur est proche, écoutez la voix de votre premier pasteur, et travaillez pour l'éternité.

Toujours attentif au bien de son peuple, l'illustre pontife sait plier sa voix aux besoins et aux dangers des temps et des circonstances. A ce jour fortuné où il entra pour la première fois dans nos murs, par suite de cette subite et terrible explosion du volcan populaire qui avait ébranlé jusqu'à nos paisibles montagnes, une certaine agitation, une vague inquiétude régnaient dans tous les esprits ; mais l'envoyé de Dieu nous apporte la paix, comme le premier et

le plus précieux de tous les biens : *Pax vobis*, que la paix soit avec vous ; et, sous l'influence de cette parole divine, bien des préjugés disparaissent, bien des haines s'amortissent et s'éteignent, et du cœur du pasteur il se fait dans tous les cœurs comme un épanchement de douceur, de tendresse, de cette délicieuse charité, qui devrait toujours exister même au milieu de la divergence des opinions. Dès lors la mission de l'évêque est comprise, appréciée, même des intelligences les plus hautaines et les plus rebelles, et le succès de son ministère est assuré.

C'est avec un tact exquis, une délicatesse parfaite, et aussi avec la plus forte énergie, qu'il attaque et combat les divers désordres de nos mœurs dégénérées. Comme il déplore le malheur de cette jeunesse turbulente, qui va dépenser sans pudeur comme sans prévoyance, en un jour de débauche, le fruit des sueurs de toute une semaine ! Avec quelle vigueur de pinceau, avec quelle effrayante vérité de couleurs il retrace et flétrit le crime de ces hommes dégradés qui, sans aucune pitié, sans aucun souci pour une épouse, une mère, des enfants qu'ils laissent se tordre à la maison, dans les angoisses de la faim et du désespoir, ne rougissent pas d'aller se gorger de vin et de liqueurs ; qui s'abrutissent dans l'orgie, et ne rentrent souvent au sein de la famille que pour y porter la désolation et la terreur !

Chaque pays a ses vices et ses vertus, comme il a ses différences de sol et de productions. L'habile prélat sait en saisir le caractère dominant, en réprimer les abus, et y faire couler cette sève de vie que l'arbre de la véritable science, l'arbre de la croix, a répandue dans le monde. Dans nos religieuses contrées où la foi a jeté des racines si profondes, si vivaces, où l'on trouve encore tant de précieux vestiges des mœurs simples et patriarcales, que n'a-t-il pas dit, que n'a-t-il pas fait, pour empêcher l'ivraie de croître parmi le bon grain, pour nous prémunir contre ces nouveautés audacieuses, qui s'élèvent follement contre le ciel, et ne tendent à rien moins qu'à rendre l'homme libre de tout frein, en brisant la chaîne des devoirs.

A Caubrai, au milieu des merveilles de l'industrie, du luxe des arts, des perfectionnements de la vie matérielle, il démêle, d'un coup d'œil non moins sûr, les vices et les erreurs inséparables d'une civilisation avancée.

Voit-il un peuple de travailleurs, tout entiers aux sollicitudes de la vie animale, s'immoler eux et leurs enfants, aux démens de l'usine et de la fabrique, et périr corps et âme, soit par la dureté de leurs patrons, soit par une soif insatiable de lucre ; il leur proclame la loi religieuse, sociale, humanitaire du repos ; et sa voix aumée d'un feu divin semble entonner un cantique d'une ravissante harmonie : Gloire au dimanche ! c'est le jour de Dieu. Gloire au dimanche !

c'est aussi le jour de l'homme, le jour de la famille, le jour des peuples, le jour social par excellence !

Entend-il des utopistes à l'imagination ardente, mais aux pensées creuses, ignorants des destinées humaines qui, dans une nouvelle phase sociale, croient pouvoir effacer toute sueur du front de l'homme, toute larme de ses yeux, et supprimer, comme ils le disent, la misère; tout en leur montrant l'inanité de ces systèmes, qui ne peuvent enfanter que de cruelles déceptions et accroître la souffrance en surexcitant la cupidité, il leur explique cette loi perpétuelle, universelle, imprescriptible du travail, qui ne cessera jamais de faire sentir ses rigueurs à toute la postérité d'Adam, et que la religion seule peut adoucir, mieux que toutes les théories de nos philanthropes et de nos économistes.

D'autres fois il ne peut voir, sans jeter un cri de douleur, cette altération profonde qu'a subie, au point de vue de la morale et de la religion, l'engagement le plus solennel et le plus important de la vie, le lien sacré du mariage; et il réproouve de toute la force de son âme cette négligence, cette témérité des fiancés, qui ne consultent que l'attrait des sens ou de sordides intérêts, sans se mettre en peine d'attirer les bénédictions célestes; et il dévoile toute la turpitude de ces unions scandaleuses, que la religion n'a point consacrées, et qui sont comme une insulte permanente à la pudeur et à l'honnêteté publiques.

Voilà les plaies les plus saignantes de la France, telle que le philosophisme l'a faite avec ses libelles impies et ses romans immondes; et l'éloquent évêque les combat, non moins par la puissance de son génie que par l'autorité de son ministère, dans une série de discours, où l'on voit se dérouler les plus hautes considérations religieuses, politiques, morales, où les élans du cœur se mêlent à la gravité et à la pompe du langage, où souvent la poésie du style donne une nouvelle force à la pensée: monuments de l'éloquence sacrée à notre époque, véritables chefs-d'œuvre, également dignes de fixer l'attention du prêtre et du laïque, et qui mériteront à jamais d'être lus dans le cabinet du penseur comme dans le pieux oratoire du fidèle.

Telle est la science que cet éminent pontife s'est constamment appliqué à répandre: science de paix, de douceur, d'humilité, de charité; science divine qu'il avait puisée au cœur adorable du Sauveur, et qu'on ne saurait trop opposer, pour en neutraliser les effets, à cette science sans frein et sans limites que l'ange déchu offrit à notre premier père; à cette science téméraire, qui tantôt s'avance insidieuse, hypocrite, et tantôt se jette, vagabonde, échevelée, au milieu des spéculations les plus hasardeuses, se complaît dans les mensonges et les sophismes, ne fait qu'amonceler des ténèbres, au lieu de produire la lumière, et se perd dans ses rêveries; à cette science

impie, qui s'élançe des abîmes du néant jusqu'au paroxisme de l'orgueil et du blasphème, qui s'attaque à Dieu, sous prétexte de rendre la liberté à l'homme, qui voudrait un Dieu sans providence, une religion sans prêtres, ou des prêtres sans autorité, afin qu'aucun cri importun ne vînt arrêter l'essor des plus dangereuses passions, ou troubler de honteuses jouissances dans le borborygme du sensualisme; à cette science enfin, subversive de tout ordre et de toute morale, qui, foulant aux pieds toutes les notions du droit et du devoir, du juste et de l'injuste, et s'appuyant sur les plus mauvais instincts de la nature, voudrait les ennoblir, les diviniser, qui s'efforce de toutes manières à pervertir la règle même de nos actions, la conscience, et qui, par le chemin fangeux et ensanglanté des vices et des crimes, finirait par nous conduire à la dissolution de la société. En un mot, la science que Mgr Giraud n'a jamais cessé de propager, c'est la science de la vérité, appuyée sur ses deux solides colonnes, la raison et la foi, et opposée à cette science du doute, qui voudrait tout remettre en question, en religion, en morale, comme en politique; c'est la science de l'amour opposée à la science de la haine; c'est la science du bien opposée à la science du mal; c'est la science de Dieu et de son Evangile, que l'éloquent prélat a développée avec une magnificence de langage égale à la grandeur des doctrines. Il a donc fait l'œuvre d'un parfait évangéliste, en avertissant, en excitant, en réprimandant, en sollicitant, selon les besoins de son peuple. En lui nous trouvons toujours une magnifique parole au service d'une belle âme, qui fut toujours elle-même au service de la plus noble et de la plus sainte des causes, celle de la religion et de l'humanité. Et, au moment même où la mort s'apprêtait à glacer ses mains et sa langue, n'a-t-il pas donné cette admirable instruction pastorale, qui forme comme un traité complet d'éducation pour les familles chrétiennes?

Ah! puissent ces divins enseignements se répandre de plus en plus, pénétrer depuis les plus hautes sommités jusqu'aux masses, et vivifier tout le corps social! Et, sous leur salutaire influence, la France et l'Eglise, la religion et la patrie, se donnant la main, marcheront à la conquête d'une nouvelle et meilleure destinée; et alors, seulement alors, aura lieu ce progrès social, dont on est si avide, si impatient. Mais, qu'on le sache bien, la rénovation sociale ne peut avoir lieu que par la rénovation religieuse, c'est-à-dire, qu'autant que les esprits sceptiques, indifférents, qu'autant que les âmes amoplies iront se retremper aux sources de la foi.

DEUXIÈME PARTIE

La science et la sagesse, nobles filles du ciel, envoyées ici-bas pour charmer les rigueurs de notre exil! Souvent les anciens les désignaient par le même nom, parce que la science sans la sagesse n'est que vanité, et que, d'un autre côté, la sagesse suppose

toujours qu'on a la science par excellence, celle de Dieu et des rapports qui nous unissent à lui. Aussi voyons-nous dans les livres sacrés que le mot de sagesse désigne presque toujours la science unie à la vertu. Le Prophète royal, les regardant comme inséparables, demandait au Seigneur de lui enseigner à la fois la bonté, la régularité et la science : *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me* (*Psal.* CXVIII, 66); et c'est dans le même sens que le patriarche de l'Idumée a dit que la crainte du Seigneur est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du mal : *Ecce timor Domini est sapientia, et recedere a malo intelligentia.* (*Job.*, XXVIII, 28.)

Qu'important, en effet, la puissance du génie et l'empire de la parole? Qu'importe de savoir faire jouer habilement tous les ressorts de l'industrie et de la politique, de dérober à la nature tous ses secrets, et de pénétrer dans les voies non moins incompréhensibles du cœur humain, si l'on ne rapporte toutes ses connaissances à celui de qui émanent toutes les conceptions de notre esprit, et que l'Écriture appelle pour cette raison le Maître souverain de la science? *Deus scientiarum Dominus est.* (*I Reg.*, II, 3.) Le sage qui avait tout exploré, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'humble hysope, depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte qui rampe sous l'herbe, nous apprend que tout n'est que vanité, sauf ce qui a rapport à notre destinée éternelle; et, au tribunal suprême, il ne sera demandé à personne s'il a été savant, s'il a laissé de doctes écrits, mais s'il a été saint et s'il a fait de bonnes actions.

Notre illustre et excellent cardinal n'a pas eu simplement cette sagesse qui éclaire l'esprit, sans toucher la volonté, mais cette sagesse véritable, émanation pure de la clarté du Tout-Puissant, qui n'est autre chose que la droite raison perfectionnée par la science, qui est pleine de miséricorde et du fruit des bonnes œuvres, et qui porte à toute sorte de vertus par l'accomplissement des devoirs : *Quæ desursum est sapientia... plena misericordia et fructibus bonis.* (*Jac.*, III, 17.)

Un des principaux devoirs du bon pasteur, c'est de connaître ses brebis et de les appeler en quelque sorte chacune par son nom. (*Joan.*, X, 3, 4.) Aussi voyez avec quel zèle notre saint prélat parcourt, non-seulement les grandes divisions territoriales, mais encore les moindres fractions du bercail confiées à sa garde. Oh! que j'aime à me rappeler ces visites pastorales qui nous retracent si bien ce que les annales de l'Église rapportent de celles de saint François de Sales, ou ce que nos pères nous ont raconté de celles de notre bienheureux François d'Estaing. Ni la hauteur des montagnes avec leurs roches abruptes, ni la profondeur des vallées avec leurs sentiers étroits et tortueux, ni les ardeurs du

soleil, ni la violence des pluies, ni les torrents, ni les précipices, rien ne l'arrête, quand il s'agit de répandre les trésors de grâce et de salut, attachés à l'imposition de ses mains. Est-il un sanctuaire si isolé, si perdu dans la vaste étendue de ce diocèse, où il ne se soit prosterné pour implorer le Très-Haut? Est-il une seule chaire où il ne soit monté pour annoncer la parole évangélique? C'est la charité de Dieu qui le presse; et, ne pouvant embrasser dans une commune étreinte la grande famille confiée à sa vigilance, il en embrasse du moins successivement les diverses parties, avec une égale sollicitude et une égale tendresse (17). Il se croit redevable à tous, aux riches et aux pauvres, aux petits et aux grands, aux savants et aux ignorants, à la population agglomérée de nos villes et à celle dont les sueurs fécondent nos campagnes; et je le vois qui pénètre avec grâce et dignité dans les salons dorés de l'opulence, avec simplicité et abandon dans la chaumière enfumée de nos bons villageois, répandant les bénédictions célestes dans l'église du Seigneur et dans le sanctuaire de la famille, sur les pères et les enfants, sur l'adolescence et la vieillesse, sur les travaux de l'industrie, sur les monuments des arts et sur les guérets qui se couronnent de moissons. Sa présence ranimait partout la foi, réveillait le sentiment religieux et le portait souvent, nous l'avons vu, jusqu'à l'enthousiasme, donnant ainsi un solennel démenti à ces sinistres prédictions de certains sophistes, trop pressés de célébrer les funérailles du christianisme, qui, prenant leurs désirs pour des réalités, s'imaginent que le cœur du peuple s'est retiré de celui du prêtre, et que celui-ci, dans un avenir peu éloigné, sera réduit à prier et à gémir seul dans le temple abandonné. Mais qu'il ce concours empressé des populations, cet élan spontané qui les porte à se presser autour de nos pontifes, à tresser des couronnes, à dresser des arcs de verdure sur leurs têtes, à semer des fleurs sur leurs pas, à faire retentir les airs de cantiques harmonieux en leur honneur, n'est il pas un acte de foi chrétienne, une profession éclatante d'attachement au culte sacré de nos pères, et un véritable triomphe, non pas tant pour celui qui en est l'objet que pour la religion dont il est l'interprète et le représentant? O impies! vous pouvez donc ajouter encore vos espérances.

Tandis que la sagesse du siècle s'égaré dans ses projets, parce qu'elle ne les appuie que sur le sable mouvant des opinions humaines, la véritable sagesse, celle qui vient d'en haut, qui descend du père des lumières (*Jac.*, V, 19), est féconde en bonnes œuvres, et elle opère le bien silencieusement, mais par des moyens sûrs et efficaces. Voyez notre glorieux pontife : tout ce qui tient à l'honneur de la religion, à la régularité ou à la décence du service divin, à la splen-

(17) Mgr Giraud a visité dans ses deux diocèses plus de 1600 églises.

deur du culte, à la pompe et à la majesté des cérémonies, à la prospérité spirituelle des paroisses, à la moralisation du peuple, aux besoins et à la dignité de son clergé, occupe tout à tour son esprit, et est l'objet de ses études et de ses continuelles méditations.

Comme autrefois le Prophète, c'est le zèle de la maison de Dieu qui le dévore ; il aime la beauté de son tabernacle et le lieu très-saint où réside sa gloire (*Psal. XXV, 8*) ; et, avec un soin qu'on pourrait regarder comme minutieux, s'il pouvait y avoir quelque chose de petit dans ce qui regarde le service du Roi des rois, il entre dans tous les détails de l'édifice sacré. Les vases du sacrifice, les ornements du prêtre, les linges et les fleurs de l'autel, les peintures et les statues, il veut tout voir, tout examiner par lui-même, et rien n'échappe à son œil investigateur. Sans doute il n'entend pas que toutes les églises égalent en grandeur et en magnificence ces superbes monuments que le génie chrétien s'est efforcé, autant qu'il l'a pu, de mettre en rapport avec la majesté de celui qui daigne les habiter ; mais il veut au moins que toutes brillent par la propreté, la décence, et cette noble simplicité, qui peut souvent tenir lieu de parure. Il sait avec une merveilleuse adresse exciter l'émulation, et comme une sainte jalousie, entre les fidèles et les paroisses, pour la restauration ou la décoration du temple du Seigneur ; et, à sa voix, des églises tombées de vétusté se relèvent comme par enchantement de leurs ruines, d'autres élargissent leur enceinte devenue trop étroite par l'accroissement de la population ; et d'autres s'embellissent par les pieuses libéralités qu'il a su provoquer.

Toutefois les murs du temple ne sont vénérables qu'à cause des augustes fonctions et des ineffables mystères qui s'accomplissent à leur ombre. Et ici, pour que rien ne manque à la perfection de nos rites sacrés, le sage prélat les développe dans toutes leurs particularités, selon les prescriptions de l'Eglise. A Cambrai, pour que les hymnes de Sion résonnent, pendant les saints offices, avec cette douce et grave mélodie, qui faisait autrefois couler des larmes délicieuses des yeux de saint Augustin, il fait réviser avec le plus grand soin le chant ecclésiastique ; et là haut, au sommet de cette tour, la merveille de notre province, n'est-ce pas lui qui a placé cette sonnerie riche et majestueuse, qui verse sur la cité et sur les collines d'alentour ses torrents d'harmonie, qui semble quelquefois porter à notre oreille comme un écho des concerts des séraphins, et qui, aujourd'hui, a pris sa voix la plus triste et la plus lugubre pour célébrer ses funérailles ?

Mais le cœur des hommes, mais un cœur paré d'innocence, orné de vertus, voilà le sanctuaire que le Seigneur se plaît surtout à habiter ; voilà le véritable temple du Dieu vivant, plus précieux à ses yeux que ces temples matériels, fussent-ils bâtis de marbre ou de porphyre et tout resplendissants

d'or. Aussi notre saint prélat, dans les diverses phases de son existence, évêque, archevêque, cardinal, que n'a-t-il point fait pour établir le règne de Jésus-Christ dans les âmes, et faire fleurir la piété ?

Il est une foule de pieuses confréries, d'associations salutaires, approuvées par l'Eglise, et auxquelles l'ignorance et l'impie n'épargnent pas leurs sarcasmes ; mais le sage pontife sait qu'elles sont un rempart pour la faiblesse, et que leur bannière abrite les plus pures vertus ; il sait que c'est là que les aigles de l'amour divin aiment, en quelque sorte, à bâtir leur aire, comme dans une région inaccessible aux préoccupations et aux orages du siècle, pour y entretenir de plus libres et de plus intimes communications avec la Divinité ; et il en augmente le nombre ou leur donne de nouveaux développements, selon les besoins des localités.

Il sait que le glaive de la parole divine, plus puissant que celui des conquérants, ne frappe que pour extirper les vices et vivifier les âmes, et que, plus ses coups sont multipliés, plus ils leur donnent de la force et de la vigueur ; et, à sa cathédrale de Rodez, il encourage par sa présence ; à sa métropole de Cambrai, il établit ces stations quadragésimales et ces prédications fréquentes, qui ébranlent les consciences, qui éclairent, échauffent et régénèrent l'homme spirituel. Dans chacun de ses diocèses, il fonde cette œuvre excellente des Pères de la Retraite, qui vont sur tous les points de la contrée, partout où le souffle divin les pousse, faire retentir les vérités du salut et calmer les orages du cœur, en leur rappelant leur destinée immortelle, en les rattachant à cette chaîne mystérieuse qui unit la terre au ciel.

Toujours animé du plus violent désir de glorifier le nom de Dieu par la conquête des âmes, c'est l'univers entier que monseigneur Giraud voudrait voir soumis au joug d'une même loi dans l'unité d'une même croyance. Aussi, avec quel zèle il encourage les efforts de ces nouveaux Xaviers, qui, l'Évangile d'une main et la croix de l'autre, à travers la vaste étendue des mers, à travers mille périls, vont dans les îles les plus reculées, sur les plages les plus inhospitalières, porter avec la lumière divine les bienfaits de la civilisation ! Ses paroles sont tout de feu pour donner un nouvel élan à cette admirable institution, la plus belle des temps modernes, destinée à relier tous les peuples dans le sein d'une vaste confraternité, à cette œuvre excellente de la Propagation de la foi, qui de l'obole du pauvre, de la veuve, de l'ouvrier, fait le trésor de l'apostolat le plus méritoire et le plus fécond.

La sagesse de notre éminent pontife a coulé comme un grand fleuve qui se déborde. Et comment pourrais-je énumérer tous les fruits de salut et de vie qu'elle a produits ? Est-il une pensée généreuse, une pieuse fondation, une œuvre de foi ou de charité, qu'il n'ait conçue, méditée, préparée, encouragée ou exécutée, quelquefois

même, malgré de pénibles contradictions et au prix des plus grands sacrifices?

Que n'a-t-il point fait pour l'enfance ? Cet âge, étant le plus précieux espoir de la religion et de la société, a toujours excité en lui le plus tendre et plus vif intérêt. Avec quelle émotion nous l'avons vu, dans ses pérégrinations apostoliques, entouré d'une troupe d'enfants comme d'une couronne d'innocence, bégayer avec eux l'alphabet de la foi, et se complaire à leurs réponses simples et naïves. Evêque, il ne dédaignait pas de descendre de son siège élevé, pour reprendre, en quelque sorte, ces humbles fonctions de catéchiste, qu'il avait exercées avec tant de succès, aux jours de son éducation sacerdotale, et dont Saint-Sulpice garde encore le souvenir (18).

Que n'a-t-il point fait pour l'instruction populaire ? Ah ! que ceux qui osent dire que le clergé est ennemi des lumières examinent un peu la vie de notre illustre prélat : ils le verront favoriser de tout son pouvoir les développements et l'extension de l'instruction primaire, et, tout en veillant à ce que le poison des mauvaises doctrines ne s'insinue pas avec les éléments des connaissances humaines, prêter le concours le plus empressé et le plus efficace à tous les perfectionnements jugés utiles dans les méthodes d'enseignement, applaudir à la création de nouvelles écoles, et enfin fonder lui-même ces bibliothèques paroissiales, véritables arsenaux de la science unie à la sagesse, panacée aux maux de l'âme, qu'il oppose au débordement des mauvais livres.

Que n'a-t-il point fait pour la jeunesse cléricale ? Ils sont là, aux portes de cette ville, ces murs de Saint-Pierre, tout fiers de porter son nom, monument éternel de sa munificence, où s'abrite une précieuse tribu de pieux enfants, qui croissent pour la consolation de leur famille et les espérances du sanctuaire. Dans ses diverses maisons ecclésiastiques, Mgr Giraud fait fleurir le goût de la saine littérature, hausse le niveau des études, en élargit le cercle par la création de nouvelles chaires, et son plus doux délassement, au milieu des sollicitudes incessantes de sa charge pastorale, c'est de surveiller et d'encourager tout genre de progrès.

Que n'a-t-il point fait pour l'honneur du clergé, pour la légitime considération due à ses prêtres ? Ici, qui ne se rappelle et ses sollicitations vives et ardentes pour la réparation et l'entretien convenable des presbytères, afin que le pasteur, après avoir porté le poids de la chaleur et du jour, puisse se reposer de ses fatigues, sans avoir à craindre les injures de l'air ; et cette caisse de prévoyance pour les vétérans du sacerdoce, afin qu'après avoir blanchi dans les saints et laborieux exercices du ministère, ils ne soient pas obligés de mendier ignominieusement leur pain ; et ces nouveaux statuts qu'il pro-

mulgue pour entretenir dans les rangs de la milice sacrée la vigueur de la discipline ; et ces retraites annuelles, nouveau cénacle où descend l'esprit de conseil, l'esprit de sagesse, l'esprit de force et de ferveur ; et cette nouvelle impulsion qu'il donne aux conférences ecclésiastiques, douces réuniens des frères, qui se concertent pour le sage gouvernement des âmes, en puisant ensemble aux trésors de la science sacrée ? Enfin, pour que ses prêtres ne restent pas en arrière de leur siècle, pour ouvrir un nouveau champ à leurs méditations, pour que leur vie tout entière soit une vie d'étude, quand elle ne sera pas employée à la charité ou à la prière, il leur recommande ces connaissances accessoires qui font honneur à l'esprit humain, et les excite à toutes ces recherches historiques, artistiques, archéologiques, qui sont de nature à offrir quelque intérêt ; et, joignant lui-même l'exemple au conseil, il établit cette précieuse galerie des portraits de ses vénérables prédécesseurs, qui fait un des plus beaux ornements de son palais épiscopal.

Oh ! mes frères, quelle vie plus pleine que ces cinquante-neuf années, toutes de foi, d'ardeur, d'immolation à son devoir ! Voilà bien le vrai pontife, l'apôtre infatigable, s'occupant en tous lieux, à toute heure, des travaux de son ministère, coopérant en quelque manière à l'activité incessante du Père céleste. Chaque année, je dirais mieux, chaque semaine nous a dévoilé quelque nouvelle inspiration de sa charité, quelque monument de son zèle, quelque création de son génie.

Ai-je tout dit, mes frères ? Ah ! sans doute, je sens le besoin de ne pas vous retenir trop longtemps ; et cependant, après tant de faits qui se présentent dans la trop courte existence de l'illustre cardinal, rapides comme la succession des jours, lumineux comme la clarté des étoiles, bienfaisants comme la rosée du ciel, agréables devant Dieu comme la vapeur de l'encens ou le parfum exquis de la prière, que je n'ai pu exposer que sommairement, et qui ne forment, pour ainsi dire, que les dehors de son ministère, me pardonneriez vous de ne pas pénétrer jusqu'à l'homme intérieur, et de passer sous silence tout ce qui s'est accumulé de grâces et de mérites dans cette grande âme, miroir pur et fidèle où se reflétait l'image de la Divinité ?

Homme de Dieu, il est par là même homme de prière et de longues et ferventes oraisons. Il ne se contente pas de prêcher, d'avertir, d'exhorter ; il marche le premier dans la voie qu'il montre ; il soutient l'excellence de sa doctrine par la pureté de sa vie. Le ciel a entendu, le ciel a recueilli ces ardentes supplications qu'il répandait au pied des autels pour les besoins et du pasteur et du troupeau. Comme il aimait à reposer son cœur sur le cœur adorable de l'Homme-Dieu ! Quelle tendre dévotion pour

(18) Mgr Giraud, a été, à Saint-Sulpice, chargé du grand catéchisme de persévérance, où se trou-

vait alors M. Dupauloup, aujourd'hui évêque d'Orléans.

la reine des anges ! Avec quelle édification on l'a vu ici, dans cette cathédrale, pèlerin du Calvaire, comme le plus simple fidèle, parcourir chaque vendredi de la semaine, sur les traces ensanglantées du Sauveur, cette voie sacrée de la croix !

Homme de Dieu, et par conséquent d'une humilité profonde, ne croyez pas qu'il ait sollicité, que dis-je, qu'il ait jamais ambitionné les postes sublimes où son mérite seul l'a élevé. Ce n'est qu'après de longues hésitations, qu'après les invitations les plus pressantes, et à la voix de ceux qu'il vénère comme les organes de la volonté divine, qu'il se décide à les accepter (19) ; et il ne fait jamais d'autre estime des dignités dont il est revêtu qu'en ce qu'elles lui fournissent le moyen d'être plus utile.

Homme de Dieu, quel tendre attachement, quelle filiale soumission n'a-t-il pas montrée pour l'Eglise, et surtout pour la chaire apostolique, pour cette Eglise de Rome, mère et maîtresse de toutes les églises, *mère de l'Europe, mère de la société moderne, mère de l'humanité* (20) ! Ah ! quel cœur de chrétien pourrait être insensible à ses joies ou à ses tristesses, à ses triomphes ou à ses revers ! Aussi quelles déchirantes angoisses pour son cœur de prêtre et de pontife, lorsque l'autorité de cette excellente mère fut méconnue, outragée, indignement foulée aux pieds ; lorsque le vicaire de Jésus-Christ, trahi, comme l'adorable Sauveur, par ceux-là mêmes qui le comblaient naguère de bénédictions, qui l'appelaient leur bien-aimé, se vit obligé de chercher un refuge sur la terre étrangère ! Notre illustre cardinal, ne prenant conseil que de son grand cœur, s'empresse d'aller présenter l'hommage de son respect et de son dévouement inviolable à l'auguste exilé de Gaëte, qui, en des temps plus heureux, l'avait accueilli avec tant de bienveillance au milieu des splendeurs du Vatican. Mais grâce à la pensée généreuse qui n'a pas voulu que la capitale du christianisme, que la cité des arts, la cité des peuples et de Dieu fût découronnée, et devint, comme aux siècles païens, une nouvelle Babylone, un foyer de troubles et de corruption ; grâce à la vaillante épée de nos soldats, qui vient d'écrire une nouvelle et si brillante page dans cette merveilleuse histoire des œuvres de Dieu par les Français (21), le représentant de Dieu sur la terre, le souverain spirituel de l'Eglise, le monarque du monde moral, comme on l'a si bien appelé, remonte sur son trône ; et notre illustre cardinal, expirant sur son lit de douleur un jour seulement avant que

l'heureuse nouvelle lui en parvienne, après s'être senti ranimé un instant par un précieux témoignage de haute bienveillance que l'immortel Pie IX lui envoie (22), n'ambitionne d'autre consolation, si quelques forces lui sont rendues, que d'aller aux pieds du père commun des fidèles déposer avec ses félicitations l'expression de sa vive reconnaissance, et de mourir ensuite auprès du tombeau des apôtres.

Homme de Dieu, il est aussi l'homme du peuple. Dans la pompe de nos cérémonies et l'éclat de nos solennités, c'était bien le ministre du Très-Haut, le pontife sublime, entouré d'une lumière céleste, comme autrefois Moïse sur la montagne. Mais, une fois descendu de ces hauteurs divines, c'est un père au milieu de ses enfants ; et le voilà qui se fait le serviteur de tous, n'épargnant ni son or, ni son repos, ni sa santé pour le salut de son peuple, se prêtant avec une aimable et douce condescendance à tous les devoirs, même aux usages communs de la société, et ne faisant jamais acception de personne, parce qu'il sait bien que, plus il est accessible aux hommes, plus il aura lui-même accès auprès de Dieu.

Et dans cette circonstance solennelle où, élevé à la dignité princière de cardinal, il daigna nous honorer de sa visite, comme pour renouer des liens qui ne s'étaient jamais rompus, mais qu'une longue absence pouvait avoir relâchés, alors que toute la ville s'ébranla, alors que tous les cœurs, sans invitations officielles, sans inspirations de commande, volèrent au-devant de lui, pour contempler ses traits chéris et vénérés, ne soupçonnant pas que la mort dût, hélas ! sitôt les défigurer, vous en avez encore, mes frères, le souvenir tout vivant dans votre mémoire, avec quelle touchante simplicité il se confondit dans vos rangs pressés, distribuant aux plus intimes d'affectueux embrassements, à tous de douces paroles et d'aimables sourires ; et vous ne vous lassiez jamais d'admirer cette dignité gracieuse et pleine d'aménité, qui imprimait à la fois le respect et la confiance.

Homme du peuple, et surtout providence des pauvres, des faibles, des petits, qu'il a toujours regardés comme la portion de son troupeau la plus intéressante et la plus digne d'égards, parce qu'elle offre une plus vive ressemblance avec le Dieu de la crèche et du Calvaire, que d'aumônes il a répandues au sein du malheur et de l'indigence, prodiguant avec le pain matériel le baume divin des consolations et des espérances célestes ! Combien d'autres il a su cacher à tous les

(19) Lorsque Mgr Giraud, encore curé de la cathédrale de Clermont, fut appelé à l'épiscopat, sa première réponse à Mgr d'Hermopolis fut d'exposer les motifs qu'il avait de refuser cette haute dignité. Une seconde lettre arriva bientôt qui annonçait que le roi persistait dans son choix. Mgr devait prêcher quelque jours après à la cathédrale ; il conserva la lettre sur son bureau, sans la décacheter, et ne la lut qu'après son sermon. — Plus tard il fut question, à différentes reprises, d'élever Mgr Giraud à

un archevêché ; il disait à ce sujet dans l'intimité que, ne fallût-il que remuer le petit doigt dans le plus secret de ses appartements pour changer de position, il ne le ferait pas.

(20) *Discours de M. de Montalembert à l'assemblée législative*, 19 oct. 1849.

(21) *Gesta Dei per Francos*.

(22) Quelques jours avant sa mort, le cardinal Giraud reçut une magnifique édition du Pontificat romain, dont le Pape lui faisait présent.

yeux, à la famille même qui s'en est sustentée, insouciense, indifférente, peut-être même hostile à la main qui la nourrissait. C'est ainsi qu'on voit quelquefois au fond d'une vallée de faibles arbustes, qui végétaient tristement, se ranimer tout à coup par l'eau qui humecte leurs racines, s'élever et s'étendre, sans faire aucune attention à la source recélée dans les flancs de la montagne, qui leur porte la fraîcheur et la vie.

Je n'en finirais jamais, s'il me fallait dévoiler tous les trésors de science et de sagesse renfermés dans le cœur de notre excellent cardinal. Mais vous les connaissez aussi bien que moi; et c'est maintenant vous que j'atteste, vous tous, coopérateurs de son zèle, auxiliaires de son épiscopat; vous, vénérables membres de ce chapitre, qu'il appelait avec tant de complaisance un chapitre modèle; et vous, dignes pasteurs des paroisses, qui veniez lui exposer vos doutes, vos pieux projets, vos saintes sollicitudes, qui l'avez entendu si souvent vous parler à cœur ouvert, qui avez toujours si justement apprécié sa conduite mêlée de fermeté et de douceur, cette rare prudence, cet habile discernement avec lequel il savait distinguer le mérite au milieu des ombres où il aime à se cacher, pour lui confier les premiers emplois et le faire monter à sa suite; et vous, jeunes lévites, qui l'avez vu si souvent exciter dans vos saintes phalanges l'émulation de la science et celle de la piété; et vous, épouses de Jésus-Christ, anges de la terre, fleurs de la solitude, hosties d'expiation et de charité, communautés de tous les instituts et de tous les dévouements, dont il voyait avec tant de joie s'accroître le nombre et se propager les colonies; et vous, dépositaires de l'autorité publique, magistrats dans tous les degrés de la hiérarchie administrative, qu'il se plaisait à prévenir par tous les témoignages de déférence dus à vos fonctions, et avec qui il n'a jamais cessé d'entretenir les rapports de la plus parfaite harmonie; et vous, peuples des villes et des campagnes, qu'il évangélisait avec tant d'amour, et qui lui rendiez en sentiments de gratitude et de vénération ce qu'il répandait sur vous de grâces et de bénédictions; et vous, habitants de cette noble et fidèle cité, où ses regards ne s'arrêtaient, comme il l'a dit lui-même, que sur des visages amis; et vous, surtout, vénérable et bien-aimé pontife, qui avez été initié à tous ses secrets, qui lisiez à nu dans le fond de ses pensées, qui avez vu tout ce qu'il y avait en lui de générosité, de bonté, d'exquise délicatesse; vous tous enfin qui l'avez connu, ah! dites-le-nous: ne l'avez-vous pas toujours regardé comme une intelligence du premier ordre, comme un des plus nobles cœurs dont puisse s'honorer l'Eglise? Dites-nous si, par l'élévation de sa doctrine, la profondeur de ses conseils et la grandeur solide de ses œuvres; si, par tous les talents

de l'esprit unis aux charmes de la vertu, il ne mérite pas d'être proposé, comme un type parfait de science et de sagesse, aux prêtres, aux pontifes et à tout le peuple de Dieu?

Que le Seigneur suscite toujours des pasteurs qui lui ressemblent! Et alors, ô France, tant que tu verras à la tête de tes diocèses des évêques tels que ceux que tu l'honores de posséder, tous animés, comme notre illustre cardinal, de l'Esprit de Dieu, ô France, ô terre privilégiée du ciel, toi que tes évêques ont faite autrefois si grande, si forte, si généreuse, la reine et le modèle des nations (23), tes évêques aussi, si leur voix est comprise, te sauveront, en faisant couler dans ton cœur la sève vivifiante de la foi et de la charité; et alors, malgré les convulsions qui t'agitent, malgré les sinistres prédictions qui t'alarment, ô ma bien-aimée patrie, non, non, tu ne périras pas!

Le cardinal Giraud, ayant réuni tant de genres de mérite, faut-il s'étonner qu'il ait été en si haute estime parmi ses collègues dans l'épiscopat, dont tous l'aimaient comme un frère, et plusieurs le vénéraient comme un père, et le consultaient comme un maître? Faut-il s'étonner que le chef de l'Eglise, l'immortel Pie IX, en le décorant de la pourpre sacrée, se soit étendu comme avec complaisance sur son éloge, et que, du haut de cette chaire du souverain pontificat dont les oracles se répandent aux quatre vents de l'univers, il l'ait proclamé *un homme d'un esprit supérieur,.... qui a augmenté la gloire du sacerdoce* (24). Après de si belles paroles, sorties d'une bouche si auguste, on sent qu'il n'y a plus rien à dire.

Le pontife de Rodez et de Cambrai a dignement rempli sa tâche envers Dieu et envers les hommes; et le Seigneur, en récompense de ses travaux et de ses vertus, après lui avoir donné la science et la sagesse, va maintenant lui donner la gloire, non cette gloire terrestre qui s'évanouit comme un fantôme, mais la gloire véritable, la gloire des élus. Un frère, un ami, une autre de nos illustrations aveyronnaises, cette illustre victime de nos discordes civiles, qui, à l'exemple du divin Maître, a versé son sang pour épargner celui de son peuple, l'héroïque archevêque de Paris lui tend les bras du haut du ciel, lui présente la couronne, l'attire à lui, et l'apôtre de la vérité va rejoindre le martyr de la charité.

La sagesse qui a été la compagne et le guide fidèle de notre saint prélat, pendant tout le cours de sa vie, ne l'abandonne pas aux approches de la mort, et se manifeste par les actes de la foi la plus vive, de l'humilité la plus profonde, et d'une parfaite résignation à la volonté du ciel. Jouissant encore d'une bonne santé, il disait souvent « qu'il regardait l'acceptation volontaire de la mort comme un acte d'expiation des plus agréables à Dieu et des plus

(23) Gibbon a dit que les évêques ont fait la France, comme les abeilles ont leur ruche.

(24) Allocution au pape Pie IX, prononcée dans le Consistoire secret du 11 janvier 1817.

méritoires ; » et au moment même où il se fortifie par les derniers sacrements de l'Eglise pour ce redoutable passage du temps à l'éternité, il répète devant une nombreuse assistance, également édifiée de la piété et de la sérénité de ses paroles, « qu'il n'est pas si difficile de mourir, qu'il accepte sa mort par un acte formel et d'une volonté forte et absolue. »

Cependant, ô mort, cruelle mort, suspends tes coups ! Ce prince de l'Eglise que tu menaces est encore dans toute la force de l'âge, dans toute la vigueur du génie. Ah ! de grâce, épargne une vie si précieuse. Et un instant, en effet, la mort semble reculer, comme arrêtée par les larmes et les supplications de tant de prêtres et de fidèles qui demandent la conservation de leur pasteur. On commence à se flatter qu'il sera rendu aux vœux si ardents de son peuple. Trompeuse espérance ! Les ombres du trépas l'environnent comme à l'improviste, et le saint prélat s'endort du sommeil des justes.

O vous, qui avez été notre bienfaiteur et notre père, vous le serez encore du haut du ciel. Et maintenant que vous êtes au centre de la véritable grandeur, uni à la souveraine sagesse, au sein du Dieu des sciences, faites descendre sur votre premier, comme sur votre second troupeau, un rayon de cette lumière divine qui resplendissait dans votre âme, une étincelle de ce feu divin qui vous animait. Et nous, ici-bas, nous conserverons éternellement votre mémoire avec le souvenir de vos sages instructions et des exemples de votre vie. Et encore que nous soyons persuadés que vous jouissez de la félicité suprême, dans les célestes parvis, nous prions le Seigneur pour vous, afin que, s'il vous reste quelques traces de ces fautes inséparables de la fragilité humaine, et que votre humilité vous a fait déplorer, sur votre lit de mort, comme des scandales, elles soient promptement effacées ; et notre bien-aimé pontife, votre frère par l'esprit, par le cœur, comme par la consécration épiscopale, immolant pour vous la Victime sainte, soutiendra par la vertu de sa prière la faiblesse de la nôtre, demandant instamment au Père des miséricordes, au Dieu de toute consolation, que cette union des cœurs, commencée ici-bas, et que la mort elle-même ne peut rompre, se consume un jour dans l'unité divine.

III. ORAISON FUNÈBRE

DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-ÉMILIE-GUILLEMETTE RODAT, FONDATRICE ET PREMIÈRE SUPÉRIEURE DE LA CONGRÉGATION DE LA SAINTE-FAMILLE, A VILLEFRANCHE.

Prononcée le 19 septembre 1853 dans l'église de Notre-Dame de Villefranche-de-Rouergue.

Magnificus in sanctitate. (Exod., XV, 11.)

(25) *In manu ejus sunt omnes fines terræ.* (Psal. XCIV, 4.)

(26) *Quam magnificata sunt opera tua, Domine.* (Psal. CIII, 25.)

Le Seigneur est magnifique dans sa sainteté.

Toutes les épreuves de Dieu sont des prodiges, et, soit que nous élevions nos yeux vers le firmament où il a semé tant de merveilles, soit que nous les abaissions vers ce globe terrestre, qu'il tient suspendu sur le vide, et dont les deux extrémités reposent dans sa main (25), nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier avec le Prophète : *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et admirables* (26) ! Mais si ce monde matériel révèle avec tant d'évidence à l'œil le plus distrait, à l'oreille la moins attentive, la bonté, la puissance, la majesté du Très-Haut, combien plus magnifique encore est le monde des âmes ! combien plus étonnantes sont les œuvres de la grâce ! Et qu'y a-t-il de plus capable de ravir notre admiration que cette formation de l'homme intérieur et spirituel, qui s'élève au-dessus de la matière et des sens jusqu'à une hauteur incommensurable, pour ne vivre que de foi, d'espérance et d'amour, et qui, par les saints exercices de la piété, par les prodiges de l'humilité, de l'abnégation, de la chasteté, de la charité chrétienne, change en quelque sorte de nature et se divinise, en se rapprochant sans cesse, par de nouveaux accroissements de ferveur, de ce type sublime de perfection qui se trouve réalisé dans l'Évangile ? Oui, le Seigneur est magnifique dans la sainteté. Il est le bien suprême d'où découlent tous les biens sur ses créatures, qu'il enrichit de ses trésors et qu'il fait participer à sa beauté. Aux unes il donne la clarté du soleil, aux autres celle de la lune, à d'autres celle des étoiles (27) ; et toutes, pierre vivantes, destinées à former la structure de la céleste Jérusalem, il les fera briller comme des astres flamboyants, pendant toute la durée des siècles éternels (28).

Ce sont ces magnificences de la grâce que je me propose de vous développer dans la vie de la douce, pieuse, excellente, tant regrettée et à jamais regrettable mère Marie-Emilie-Guillemette Rodat, fondatrice et première supérieure du couvent de la Sainte-Famille. Mais, dans le cadre étroit où je suis obligé de me restreindre, pourrai-je vous dire tout ce que Dieu avait mis en elle de bonté, de noblesse, de générosité ? Pourrai-je vous donner une idée assez haute de cette existence si pure, si sainte, si précieuse devant le Seigneur, si féconde en bonnes œuvres, qui s'est écoulée calme, silencieuse, loin des regards profanes, sous l'œil de la Providence, dans le jeûne, la prière et la méditation, dans une activité incessante, dans la pratique des devoirs les plus rigoureux, dans l'exercice des plus belles vertus, ne s'appartenant point à elle-même, mais toute à Dieu et toute au prochain pour l'amour de Dieu ? Ah ! sans

(27) *Alia claritas solis, alia claritas lunæ.* (I Cor., XV, 41.)

(28) *Fulgebunt... quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan., XII, 5.)

doute, vivante, la mère Emilie n'eût point souffert qu'on prononçât le moindre mot à sa louange; sa modestie aurait fui comme une terrible tentation l'éloge le plus justement mérité. Mais, devant ce tombeau, formidable écueil où se brise toute la vanité humaine, ne craignons pas de proclamer qu'elle a été l'une de ces femmes fortes dont le prix est au-dessus de tous les prix, une de ces âmes héroïques que Dieu suscite de temps à autre pour l'ornement de son Eglise, pour l'édification de leurs contemporains, et qu'il propose à l'émulation de toutes les générations futures. Au surplus, son éloge n'est-il pas ici dans tous les cœurs et dans toutes les bouches? Tout nous parle d'elle; et les pauvres qu'elle a secourus, les malades qu'elle a soulagés, les enfants qu'elle a élevés, ces mères de famille qui lui doivent l'incalculable bienfait d'une éducation solidement chrétienne, ces sœurs, compagnes de ses travaux, héritières de son zèle, cette cité tout entière embaumée du parfum de ses vertus, toutes les villes, toutes les campagnes, où s'est établi son précieux institut, bénissent son nom et célèbrent sa mémoire. Et moi, je ne puis être aujourd'hui qu'un écho bien faible de tant de voix qui forment comme un concert en son honneur. Je croirai toutefois remplir suffisamment ma tâche, en vous exposant ce qu'elle a fait pour son Dieu, et ce que son Dieu a fait pour elle, les témoignages d'amour qu'elle lui a donnés, et les grâces signalées qu'elle en a reçues; et, pour réduire tout mon discours à deux points essentiels, je vous démontrerai que sa vie a été continuellement une vie de dévouement et de sacrifice : dévouement à Dieu par un abandon complet à sa providence, par l'immolation de toutes les facultés de son âme et de son corps à la volonté céleste; dévouement au prochain par les actes d'une bienfaisance infatigable. Et c'est ainsi qu'elle-même, formée sur l'éternel modèle de toute vertu et de toute perfection, a été magnifique dans la sainteté, parce qu'elle a possédé dans toute son étendue la charité; vertu sublime, qui d'un côté monte au ciel, pour nous faire aimer Dieu par-dessus toutes choses, et de l'autre s'étend sur la terre à tous les besoins de nos frères, pour nous les faire aimer comme nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans ce siècle d'égoïsme et de basse cupidité, où règne la double idolâtrie des sens et de la raison, où l'intérêt personnel est le principe dominant et le ressort caché de tous les sentiments et de toutes les actions des hommes, où chacun ne s'occupe que de soi et rapporte tout à soi; dans ce siècle qui n'a qu'un cri : de l'or, toujours de l'or ! de l'or pour le luxe, de l'or pour les plaisirs; ah ! mes chers frères, comme l'esprit et le cœur se reposent agréablement quand on a le bonheur de trouver quelqu'une de ces âmes privilé-

giées qui s'élèvent, au-dessus de tous les bas instincts de la nature, dans une région inaccessible au vulgaire, et qui, recueillies dans la contemplation de la beauté divine, méprisent tout ce qui passe, pour ne se nourrir que d'espérances immortelles : âmes fortement trempées dans les eaux vives de la grâce, et sans cesse animées par le souffle de l'Esprit divin; âmes véritablement grandes par l'abnégation, par l'oubli complet d'elles-mêmes, qui ne veulent d'autre trésor que la pauvreté, et pour qui Dieu est tout !

Sans doute, quelque rétrécis quo soient les cœurs, malgré cette lèpre hideuse de l'amour-propre qui ronge la société actuelle, et fait chaque jour les progrès les plus rapides et les plus effrayants, le monde nous offre encore de nobles dévouements, de généreux sacrifices; dans tous les rangs, dans toutes les conditions, il est des hommes invinciblement attachés au culte sacré de l'honneur et du devoir; et Dieu me garde de rabaisser leur mérite. Le guerrier qui affronte la mort pour le salut de la patrie, le magistrat ferme, inébranlable, incorruptible, qui maintient l'ordre et assure l'empire des lois avec un courage que jamais nul obstacle n'arrête et que nul péril n'épouvante; et, dans une sphère plus humble, le père de famille qui, par les plus rudes labeurs, par une sollicitude continuelle, s'immole au bonheur de ses enfants; tous ceux, en un mot, qui savent vaincre leurs penchans et se détacher d'eux-mêmes en faveur d'autrui, ont droit à notre estime, à nos respects, souvent même à notre admiration. Mais ces dévouements humains, oh ! qu'ils sont loin du parfait holocauste de la vie chrétienne, et surtout de la vie religieuse ! Le plus souvent Dieu n'en est pas le but, la charité n'en est pas le principe : c'est l'orgueil, c'est l'amour-propre qui s'y montrent encore sous mille formes. Voilà pourquoi ils peuvent bien mériter les applaudissemens des hommes; mais, n'étant pas inscrits au livre d'or de l'éternité, on peut les comparer à ces pailles brillantes et légères que le moindre vent emporte. S'oublier entièrement soi-même, se sacrifier sans aucune vue terrestre, sans aucune compensation humaine, se renoncer en tout, partout et toujours, voilà la dévouement véritable, le dévouement évangélique; et tel a été celui de la révérende mère Emilie.

Dévouement à Dieu dès sa plus tendre enfance. Elle eut le bonheur de naître au sein d'une de ces familles patriarcales, où les antiques traditions d'honneur et de probité se conservent et se perpétuent comme le plus noble et le plus précieux des patrimoines. Quel nom plus connu dans nos contrées que celui qu'elle hérita de son père, et que ceux de Pomayrols, de Grammont, de Selves, de Ramondy, dont elle descendait du côté maternel ! Noms justement vénérés, qui rappellent de glorieux services rendus au pays, des vertus sans tache; noms dignes de marcher de pair avec tous ceux dont notre province a le plus de raison de

se montrer fière. Formée à la piété par les soins de sa grand'mère et d'une de ses tantes, ancienne religieuse visitandine, que la tempête de 93 avait chassée de son couvent et forcée à s'exiler au milieu du monde, la jeune Emilie, comme une fleur naissante, nourrie et vivifiée par la rosée du ciel, croissait chaque jour en science et en sagesse, à l'exemple du divin Enfant; et elle charmait tous ceux qui la connaissaient par les grâces de son esprit et la naïveté de son âge. Sur son front, siège de la modestie et la candeur, resplendissait sa belle âme tout entière, et, dès ses premières années, on apercevait le germe de ces sublimes et brillantes qualités qui devaient plus tard l'élever si haut dans l'estime de Dieu et des hommes.

A mesure qu'elle connaît Dieu et ses ineffables beautés, elle s'attache à lui avec la plus vive ardeur. Ce n'est encore qu'une toute petite enfant; mais c'est une enfant d'une raison et d'une intelligence précoces: c'est une enfant prévenue des dons les plus abondants du ciel, qui joint à la plus aimable docilité une grande force de caractère, qui combat les défauts ordinaires à son âge avec une constance et une énergie viriles; c'est une enfant qui aspire déjà à s'élever au sommet de la perfection. Aussi, quand arriva ce jour, le plus beau de tous les jours, ce jour qui n'a pas de pareil dans le cours de la plus longue existence, et que plus tard, au milieu des préoccupations du siècle et du tumulte des affaires, les natures les plus dures, et souvent même les plus dégradés, ne peuvent se rappeler qu'avec une secrète émotion et un doux attendrissement; ce jour incomparable de la première communion, qui nous dépouille en quelque sorte des langes de l'enfance pour nous initier à une vie nouvelle, à une vie divine, qui pourrait exprimer la vivacité de foi, l'ardent amour, la sainte allégresse, l'angélique pureté avec lesquels Emilie accomplit cet acte solennel de religion.

C'était à cette époque néfaste où les tyrans vaincus par l'enfer pour gouverner, disons mieux, pour désoler la France, mettaient hors la loi tout ce qui était hors le crime; où les cachots regorgeaient de prisonniers au nom de la liberté, où les têtes les plus honorables tombaient sur l'échafaud au nom de la fraternité, où l'on ne pouvait pratiquer la religion de ses pères sans encourir la peine capitale. Les pierres du sanctuaire étaient dispersées, et la fille de Sion, assise sur des ruines, pleurait ses antiques solennités qui faisaient sa joie et ses délices. Mais, si l'on était parvenu à chasser Dieu de ses temples, rien n'avait pu l'arracher au cœur de tant de généreux chrétiens qui préférèrent mille fois la mort à une vie sans foi et sans honneur; et, malgré l'espionnage et la délation organisés sur une vaste échelle, malgré la terreur qui étendait partout ses crêpes funèbres, malgré les cris de sang qui retentis-

saient de toutes parts, le Dieu de paix et d'amour descendait sacramentellement dans les âmes bien disposées, qui s'ouvraient avec empressement pour recevoir sa visite. Qu'elles étaient touchantes, qu'elles avaient de prix aux yeux du Seigneur, ces communions faites comme à la dérochée, dans de telles circonstances!

Ce fut dans l'humble chapelle du château de Ginals, où se trouvait caché un religieux Dominicain, que Mlle Rodat s'assit pour la première fois au banquet eucharistique, sans aucune pompe, sans aucune de ces cérémonies extérieures qui élèvent l'âme et enflamment l'imagination. Mais, n'en doutons pas, les anges qui voyaient en elle une sœur chérie, et le chœur des vierges, dont elle devait continuer la génération, chantèrent dans le ciel à cette occasion, un cantique nouveau.

Maintenant la jeune Emilie peut dire en toute vérité: *Mon bien aimé est à moi, et je suis à lui* (29). Oui, elle est à lui par toutes les affections de son âme, par toutes les fibres de son cœur. Dieu, qui a été sa première idée, a été aussi son premier et unique amour. Son âme, à l'abri des troubles et des orages qui bouleversent si souvent la vie des faibles mortels, planait dans un ciel toujours pur. Le château de Druelle, sa maison natale, le vallon de Marcillac, où elle passa quelque temps chez l'honorable famille de Bussy, alliée à la sienne, et surtout cette ville, à laquelle elle a dévoué son existence, ont été témoins de cette piété douce et tendre, vive et ardente qui, malgré quelques petites négligences qu'elle ne tarda pas à déplorer comme des fautes graves, s'épanouissait chaque jour avec un nouvel éclat, et qui, dès le début, s'élançait aux plus sublimes régions avec le vol et la rapidité de l'aigle, et lui assurait déjà des respects qu'on ne doit qu'à un âge plus avancé.

Ce dévouement à Dieu, qui a été comme le mobile de toutes les pensées et de toutes les actions de Mlle Rodat, dès ses premières années, augmente en elle avec le feu divin qui l'anime, et se manifeste par son application à la prière et à la lecture des livres saints, par sa fidélité à correspondre à tous les mouvements de la grâce, par le bonheur qu'elle trouve à passer de longues heures au pied des autels, et à s'entretenir avec ses compagnes de celui qui fait les délices de son cœur, et enfin par le mépris de toutes les vanités humaines, et le soin qu'elle met de marquer tous ses instants par de nouveaux progrès dans la vertu.

Mais ce n'est pas assez pour la jeune Emilie: elle aspire à ce qu'il y a de plus noble, de plus pur, de plus grand dans la religion; elle veut marcher sur les traces des Agnès, des Agathe, des Proculé, des Thérèse, de toutes ces héroïnes d'humilité et d'abnégation, qui, maintenant dans le ciel, couronnées de roses et de lis, ont le glo-

(29) *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (Cant., I, 16.)

riens privilège de suivre l'Agneau partout où il va. Pour atteindre à cette perfection, il faut, selon la remarque d'un illustre et savant pontife (30), passer par sept degrés, qui sont la pénitence, la solitude du cœur, la mortification, la simplicité de la foi, l'obéissance, le pur amour de Dieu, le zèle pour le salut du prochain. Or, ces degrés, qu'on appelle aussi les sept déserts de l'âme, où peut-on mieux les parcourir que dans la vie religieuse qui rompt tous les liens avec le siècle, toutes les attaches sensibles, qui sépare des assemblées et des plaisirs terrestres, des conversations frivoles, de tout intérêt de fortune, de toute sollicitude pour les biens périssables, et où l'on abjure toute estime et tout amour de soi-même? O renoncement sublime! ô véritable solitude de l'âme, ainsi séparée de toutes les créatures et d'elle-même, mais solitude où croissent les plus belles fleurs et les fruits les plus exquis!

Emilie entend une voix douce et puissante qui lui parle au fond du cœur et lui dit: Ecoute, ma fille, quitte la maison de ton père, et la mienne deviendra ton asile; renonce à un époux mortel, et je serai moi-même ton époux (31). Et aussitôt, malgré les obstacles que l'éternel ennemi de nos âmes lui suscite, malgré les sourires du monde qui ouvre devant elle de larges horizons, de flatteuses perspectives, surmontant par la grâce d'une vocation spéciale tous les penchants naturels, et blessée comme d'un trait brûlant du divin amour, elle met une barrière insurmontable entre elle et le monde, et, se consacrant à l'état religieux, elle immole à Dieu tout son être, son corps comme une hostie vivante, son cœur comme une victime spirituelle, n'aspirant qu'à l'honneur de vivre pour son divin Maître, ou plutôt de se crucifier, de s'anéantir pour lui et avec lui.

La vie religieuse est la destruction du vieil homme; montagne sublime, séjour de la pureté et de toute sorte de vertus, vrai Thabor où l'on se transfigure. Ir-révocablement liée par les engagements les solennels, notre illustre vierge semble ne plus tenir à la terre; et, à chaque instant, elle prouve son entier dévouement à Dieu par la fidélité la plus scrupuleuse aux obligations qu'elle s'est imposées.

Dévouement à Dieu dans les peines et les aridités, comme dans les joies et les consolations spirituelles. En proie quelquefois aux plus vives inquiétudes, et plongée comme dans une nuit obscure, elle s'humilie sous la main qui l'afflige et l'éprouve, sans jamais se décourager.

Dévouement à Dieu dans la maladie, comme dans la santé. D'une constitution délicate, atteinte à diverses époques de cruelles infirmités, obligée de subir des opé-

rations douloureuses, elle se montre tout à fait indifférente aux petits adoucissements qu'on lui procure, s'estimant heureuse, comme le grand Apôtre, d'être attachée à la croix de Jésus-Christ (32).

Dévouement à Dieu par une obéissance absolue. Elle a remis entre les mains de ses supérieurs son esprit, son cœur, son jugement, sa volonté. Elle semble n'avoir de liberté que pour suivre l'impulsion qu'on lui donne, et d'action que pour exécuter ce qu'on lui commande.

Dévouement à Dieu par une défiance et un mépris entier d'elle-même. Elle s'applique sans relâche à désoler l'amour-propre et à déraciner jusqu'au germe de l'orgueil.

Dévouement à Dieu par les jeûnes, les veilles, les abstinences et les mortifications de toute espèce; dévouement de tous les jours et de toutes les heures; dévouement enfin que rien n'étonne, que rien ne lasse.

Aussi, qui pourrait redire avec quelle rapidité elle monta cette échelle mystérieuse qui, de vertu en vertu, nous conduit à la plus haute perfection? Qui pourrait redire son humilité profonde, son amour pour le silence, sa patience inaltérable, son aimable douceur, et surtout cette angélique pureté qui ne souffrit jamais la moindre atteinte? Qui pourrait redire le soin continuel qu'elle eut de plaire au céleste Epoux, ses communications intimes avec lui, ses ferventes oraisons devant les saints tabernacles, où elle était comme abîmée dans la majesté divine, et où on la vit souvent répandre un torrent de larmes? Consacrée au pur amour, le monde n'est plus rien pour elle: « Votre amour, ô mon Dieu, s'écriait-elle souvent, votre amour toujours, et à quelque prix que ce soit! » Ses pensées, ses paroles, ses actions, sont toutes pour son bien-aimé; elle s'entretient constamment avec lui, soit par de longues méditations, pendant lesquelles son âme s'exalte, seule en présence des idées sublimes de l'immortalité et des ravissantes beautés du Dieu qu'elle adore, soit par des aspirations fréquentes, si vives et si animées, qu'il semble que son cœur lui échappe, pour s'envoler et s'attacher au cœur adorable du Sauveur. Le jour, tout lui parle de Dieu, tout lui rappelle sa présence, les objets les plus simples comme les scènes les plus grandioses de la nature; et la nuit, pendant les longues et cruelles insomnies que souvent elle éprouve, de son lit de douleur elle se fait un lieu de repos, en pressant sur son cœur, ou en collant sur ses lèvres l'image du Dieu crucifié, en même temps qu'elle répète avec amour qu'elle savoure avec délices les paroles enflammées de quelque pieux cantique, ou celles plus ardentes encore du Roi-Prophète, dont elle avait appris tout le psautier dans son adolescence.

(30) Le vénérable Achard, évêque d'Avranches, dans son excellent traité de l'Abnégation de soi-même.

(31) *Audi, filia, et ride; inclina aurem tuam, et*

obliviscere populum tuum et domum patris tui; et concupiscet rex decorem tuum. (Psal. XLIV, 12.)

(32) *Christo confixus sum cruci. (Gal., II, 19.)*

Mais quel détail immense, s'il me fallait rapporter tous les mérites de la mère Emilie, tous les trésors de grâce renfermés dans son cœur, et compter une à une toutes les fleurs dont elle a su se tresser une immortelle couronne! Ah! c'est en toute vérité que, lui appliquant l'éloge que saint Jérôme faisait autrefois d'une noble dame romaine (33), je pourrais dire d'elle qu'alors même que tous mes sens, que tous les organes de mon corps se changeraient en autant de langues, ce serait encore trop peu pour célébrer dignement cette femme vraiment forte, qui a marché avec tant de fidélité et de constance sur les traces des saintes les plus renommées de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que Dieu a suscitées dans nos contrées pour consoler et réjouir notre foi et pour ranimer notre piété. Qu'il me suffise de dire, pour donner une idée de sa vertu suréminente, qu'elle a fait ce vœu qu'on ne permet qu'aux âmes les plus avancées dans les voies divines, le vœu de faire toujours ce qu'il y a de plus parfait; et ce vœu, pendant onze années entières, elle l'a exactement accompli, sans que jamais on ait eu lieu de lui reprocher la moindre infidélité volontaire.

Elle a donc été une parfaite religieuse, digne d'être la conductrice et la supérieure de tant d'âmes qu'elle a attirées à l'odeur de ses parfums. De simple vierge qu'elle était, elle est devenue mère d'une infinité d'autres vierges; et c'est précisément son vœu de virginité qui lui a donné une foule d'enfants spirituels, car la bénédiction du Seigneur s'est répandue sur sa maison. Voyez-vous cette communauté, aujourd'hui si florissante, qui, après avoir pris racine dans cette cité, a eu de si rapides accroissements; elle a commencé sans aucune ressource humaine, sans autre mise de fonds qu'une confiance illimitée en la Providence. En butte dès le principe à toute sorte de railleries et de contradictions, entravée, persécutée de toutes manières, resserrée dans un local étroit, malsain et exposé à toutes les intempéries de l'air, elle ne renfermait que trois jeunes personnes, mangeant péniblement leur pain à la sueur de leur front, obligées de s'imposer les plus rudes privations, et dont le projet était regardé comme une folie, même par des gens d'une sagesse reconnue. Mais c'étaient trois natures d'élite, dont le courage et le dévouement grandit au milieu des épreuves, et Mademoiselle Rodat était à leur tête, la première à la prière, la première au travail, la première à s'humilier, à se dévouer, à tout faire, à tout souffrir pour l'amour de son Dieu. Et ce nombre trois, symbole de la Trinité éternelle, et aussi cette autre Trinité composée de Jésus, Marie, Joseph, sous la protection de laquelle l'œuvre est placée, s'est indéfiniment multi-

plié. Une foule de vierges, quittant tout, parents, amis, souvent même renonçant à de riches successions, à des positions avantageuses et brillantes, sont venues se ranger sous la discipline de la mère Emilie, et s'ensevelir avec elle dans cette obscure retraite, où les heures coulent lentes et monotones, où le lendemain, comme un immobile miroir, reflète toujours la veille, mais où l'on s'épure au feu de la charité, où l'on s'embrase sans cesse de nouvelles ardeurs, où l'on semble se dégager entièrement de la matière pour se spiritualiser, où l'on commence avec Dieu cette union intime qui se consommera dans l'Éternité. C'est ainsi que, malgré toute sorte d'embarras et d'obstacles, la Congrégation de la Sainte-Famille, dans un court espace de temps, s'est élevée comme le palmier (34); elle a poussé au loin ses branches comme la vigne du Seigneur; et les fruits qu'elle produit, non-seulement dans ce vaste diocèse, mais encore dans les départements voisins, sont des fruits de gloire et d'abondance (35).

Pour l'accomplissement de ses desseins, notre illustre fondatrice eut le bonheur de rencontrer un homme d'un talent supérieur, également versé dans la spiritualité et dans les sciences humaines, le pieux et savant abbé Marty, dont la vie a été si pleine, et dont la mémoire nous sera toujours précieuse. Cet excellent ecclésiastique, d'un si rare mérite et d'une modestie plus rare encore, après avoir échappé, comme par miracle, à la hache du bourreau, sous le règne de la terreur, refusa, quand les temps furent devenus plus calmes, les emplois éminents qu'on lui offrit, et vint se retirer au fond de sa province. Cette ville, l'objet constant de sa prédilection, l'a vu successivement vicaire de Saint-Joseph, directeur d'une école ecclésiastique, principal du collège, jusqu'à ce qu'il fut appelé par la confiance de son évêque aux fonctions de vicaire général. Tel a été l'homme choisi par la divine Providence, pour doter notre pays d'un établissement dont chaque jour nous fait sentir de plus en plus l'utilité et l'importance. C'est lui qui l'a assis sur des bases solides par les constitutions qu'il lui a données. C'est lui qui a été, tant qu'il a vécu, le confident de toutes les pensées de la mère Emilie, le guide de sa conscience, le coopérateur de toutes ses œuvres, son appui et son consolateur dans ses tribulations. Ces deux belles âmes, comme celles de saint François de Sales et de la bienheureuse Chantal, de Vincent de Paul et de Louise Legras, du bienheureux Fourrier et d'Alix Leclerc, étaient, pour ainsi dire, liées l'une à l'autre, également éprises d'amour pour la beauté éternelle, se nourrissant toutes deux de vérité, mettant en commun les tré-

(33) Si cuncta corporis mei membra verterentur in linguas, et omnes artus humana voce resonarent, nihil dignum sanctæ et venerabilis Paulæ virtutibus dicerem. (S. HIER., epist. 27, Epitaphium Paulæ.)

(34) Quasi palma exaltata sum. (Eccli., XXIV, 18.)

(35) Flores mei fructus honoris et honestatis. (Eccli., XXIV, 25.)

sors de leur sagesse, et s'envolant ensemble au-dessus de ce monde visible, jusqu'aux pures régions de la gloire et de l'immortalité.

Sous l'habile direction de l'abbé Marty, notre digne supérieure apprit à pousser l'abnégation jusqu'à ses dernières limites. La voilà donc entièrement morte au monde, morte à elle-même; mais, tout enfoncée qu'elle est dans la solitude, comme dans un tombeau, elle vit pour s'intéresser à toutes les faiblesses, à toutes les misères de l'humanité, et elle s'emploie de toutes ses forces à les soulager; car, au dévouement pour son Dieu, elle a joint un dévouement non moins admirable pour le prochain.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans ces pieuses demeures, fermées à tous les bruits du monde, et que la religion élève en quelque sorte sur les confins du temps et de l'éternité, comme un lieu de paix et de salut, comme une forteresse inaccessible à la corruption du siècle, que de nobles projets conçus au pied des autels! que d'œuvres saintes, utiles, et souvent admirables de grandeur et de simplicité, se préparent et s'exécutent en silence, et se déversent ensuite sur la société, comme une source intarissable de bienfaits! Cependant l'on entend parfois des raisonneurs superbes, incapables de s'élever au-dessus des froids calculs de l'égoïsme, et par conséquent ne comprenant rien aux plus salutaires institutions de l'Eglise, se déchaîner contre la vie religieuse, et regardant les couvents comme des monuments de fanatisme, ou, tout au moins, comme des asiles ouverts à l'oisiveté, en faire l'objet de leur mépris et de leurs railleries. O aveuglement! ô injustice! ô ingratitude! Alors même que l'âme religieuse, tout occupée de la méditation des vérités éternelles, tout absorbée dans la contemplation de la beauté incréée, ne ferait que gémir, prier et s'immoler devant Dieu, quoi au milieu de cette société souillée de tant d'abominations, toute gangrenée de vices, ne serait-ce donc rien que l'exemple de la pureté, de l'innocence des plus belles vertus? Et en présence de ce déluge d'iniquités, de crimes, de blasphèmes, qui inonde la terre, n'est-ce rien que de désarmer le courroux céleste par d'ardentes supplications, de demander grâce pour les coupables, et de détourner les fléaux suspendus sur leurs têtes? A une époque surtout où l'on a surexcité tous les mauvais instincts de la nature, où l'on ne préconise que le bien-être matériel, où l'on est si avide de gain, si avide de jouissances, n'est-ce rien que de montrer aux grands, aux heureux du siècle la vanité de leurs trésors, en les foulant aux pieds; de leur apprendre l'u-

sage qu'ils doivent en faire¹, en ouvrant leurs cœurs à la miséricorde; et de leur faire à eux-mêmes une aumône qu'ils n'estiment peut-être pas assez, et dont pourtant ils ont le plus grand besoin, l'aumône de la prière? Et aux malheureux, aux déshérités de ce monde, n'est-ce rien que de leur faire connaître le prix, les saintes joies de la pauvreté volontaire, et de leur donner ainsi la force de résignation nécessaire pour supporter les maux inséparables de notre triste pèlerinage dans cette vallée de larmes? N'est-ce rien enfin que d'apprendre à toutes les classes la modération dans les désirs et le contentement de leur sort?

Mais ce n'est pas seulement à ce genre d'utilité que se borne l'institut de la Sainte-Famille. L'illustre fondatrice de cette congrégation a voulu que ses filles, joignant à la contemplation de Marie l'activité de Marthe, ne quittent le siècle que pour mieux servir les hommes; et son dévouement ingénieux a trouvé autant de moyens de leur être utile qu'il y a de besoins et de misères dans ce bas monde.

On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, a dit le divin Sauveur, si vous vous aimez les uns les autres (36). Et c'est parce qu'elle était toute à Dieu que la mère Emilie a poussé si loin sa charité pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Elle avait trouvé à cet égard de beaux exemples dans sa famille. Que je me plaise à citer ici cette si bonne, si pieuse dame de Selves, sa bis-aïeule, qui faisait toujours servir à table le plat du Seigneur Jésus (37), le plat des pauvres, qu'elle distribuait elle-même! Et ce généreux de Ramondy, son trisaïeul, qui, en temps de famine, se dépoilla de tous ses biens, pour soulager les indigents, et pour lequel les habitants de Najac, sa ville natale, avaient tant de vénération, qu'ils disaient à leurs enfants: « Chaque fois que vous passerez devant la maison de M. de Ramondy, qu'il soit absent ou présent, saluez toujours, car il a été pour nous une véritable providence. » O nobles souvenirs, mille fois plus glorieux que tous les traits de la bravoure! La mère Emilie les fait revivre par son ardeur infatigable à opérer le bien, et les perpétue dans son institut. Son cœur, qui battait si fort pour la gloire du divin Maître, débordait aussi d'amour pour les pauvres. A cet âge même où l'on ne songe d'ordinaire qu'à de frivoles divertissements, ses plus doux passe-temps sont de les visiter, de les assister. Dans les champs, dans les vignes, elle se met à la suite des travailleurs, pour recueillir les fruits oubliés ou abandonnés, qui lui servent de provision pour les chers pauvres de Dieu (38); et que de fois on l'a vue se priver en leur faveur des petites douceurs qu'on lui accordait, soit pour flatter son goût, soit

(36) *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (Joan., XIII, 35.)*

(37) C'est ainsi que saint Gilbert appelait la

plat des pauvres, où il mettait ce qu'il avait de meilleur.

(38) Douce et tendre dénomination souvent usitée aux siècles de foi.

pour fortifier son tempérament, préluant ainsi aux prodiges de charité qu'elle devait plus tard accomplir !

C'est pour être mieux la servante des pauvres qu'elle a voulu se faire pauvre elle-même, vendant ses livres les plus aimés, ses habits les plus beaux, pour en donner le prix aux indigents, et se réduisant au dépouillement le plus absolu. Aux divers couvents qu'elle a fondés, et au frontispice desquels on pourrait mettre cette inscription que sainte Claire réclamait autrefois pour la porte de son monastère : *C'est ici la maison de la pauvreté*, elle ne veut d'autre ornement que l'ordre et la simplicité. « Mes filles, dit-elle à ses sœurs, si vous voulez que notre établissement subsiste, il faut que la pauvreté en soit le fondement. » Elle n'use des droits de la supériorité que pour être la plus dénuée de toutes, ne se réservant d'autre honneur que celui d'habiter une étroite cellule, meublée d'un crucifix, de deux images de papier, de trois chaises et d'un lit du bois le plus commun. C'est là qu'elle s'occupe des pauvres, et qu'elle cherche les moyens de les soulager. Voilà sa pensée fixe, prédominante, après celle de Dieu ; ou plutôt, l'amour qu'elle leur porte se confond avec celui qu'elle a pour son Dieu, parce qu'elle voit en eux les plus parfaites images de Jésus crucifié ; amour immense, sans bruit, sans éclat, mais d'une vérité qu'il m'est impossible de rendre.

Dans son institut, où préside la plus sévère économie, rien ne périt, rien ne se perd. Ce qu'on dédaigne ailleurs, les miettes de la table, les plus minces débris des viandes et des légumes, entre les mains industrieuses de cette bonne mère, se changent en nourriture substantielle, dont elle se plaît à composer elle-même le repas des pauvres ; et les linges les plus usés, les étoffes les plus vieilles et les plus déchirées, en couvertures, en habits propres et décents qu'elle leur prépare. Chaque année, les prémices de son jardin sont pour les pauvres ; et, chaque fois qu'elle se met en voyage, c'est au premier pauvre qu'elle rencontre qu'elle distribue ses provisions. En un mot, tous les moments de ses journées, toutes les ressources de son intelligence, toutes les pulsations de son cœur, tout son bien, toute sa personne, ont été pour cette nombreuse famille d'indigents et de souffreteux, si dédaignée du monde et si aimée du Père que nous avons aux cieux.

Le soin des enfants fixa d'abord l'attention de notre excellente supérieure, et fut le but principal de sa fondation. A cette époque où, après la plus terrible commotion que la France ait jamais éprouvée, l'ordre et la confiance commençaient à renaître, les mères chrétiennes, contemplant les ruines amoncelées sous les coups de nos niveleurs athées, s'écriaient avec tristesse : « Qui nous rendra ces saintes maisons qui abritaient notre enfance et notre jeunesse, et nous ont appris à connaître et à aimer Dieu ! Hélas ! cette instruction, que nos re-

ligieuses ursulines nous donnaient autrefois pour rien, il faut maintenant l'acheter à grands frais ; et, nos ressources ne pouvant y suffire, faudra-t-il que nos filles croupissent dans une honteuse ignorance ? » Consolez-vous, bonne mère de famille, la jeune Emilie vous a entendues, et dès-lors son parti est pris, sa vocation est irrévocablement fixée ; presque aussitôt sa petite chambre se remplit d'enfants, dont elle forme l'esprit et le cœur avec un tact exquis, avec une douceur et une patience admirables. Bientôt le couvent de la Sainte-Famille est fondé, et dès cet instant, ô parents vertueux, vous n'avez plus rien à envier aux temps anciens. Voyez-vous cet essaim de jeunes filles qui, à certaines heures du jour, envahit les portes de cette maison d'étude et de prière ? Pauvres des biens de la terre, elles y vont s'enrichir des trésors célestes ; elles y vont puiser, avec les connaissances humaines convenables à leur position dans le monde, la première et la plus indispensable de toutes les sciences, la science de Dieu, la science du salut, en même temps qu'elles se plient de bonne heure à ces heureuses habitudes du travail, d'ordre, d'économie, qui leur préparent une existence aussi honorable qu'utile.

Le cœur de la mère Emilie est un foyer rayonnant d'inépuisable charité, et il se dilate sans mesure pour répandre des bienfaits. Ce n'est pas seulement le pain de l'intelligence qu'elle distribue à ses chères élèves, c'est encore le pain matériel ; et, ici, qui pourrait penser sans attendrissement et sans admiration à cette œuvre si touchante des orphelines ? O mille fois déplorable le sort de l'enfance délaissée, jetée sans appui et sans asile sur le rude chemin de la vie ! Pauvres petits êtres, livrés par la misère ou la négligence de vos parents, à la divagation des rues, au vagabondage des places publiques, à tous les besoins et à tous les périls de l'abandon ! Vous êtes pourtant les frères ou les sœurs de l'aimable enfant de Bethléem et de Nazareth. Eh bien ! vous ferez partie de la Sainte-Famille ; la mère Emilie vous adopte, sa maison sera la vôtre, et vous serez ses enfants de prédilection. Qui pourrait compter le nombre d'orphelines qu'elle a recueillies, vêtues, nourries, élevées, leur donnant tous ses soins avec une largeur de cœur extraordinaire ? Cependant ses ressources sont extrêmement restreintes ; comment faire face à tant de dépenses ? Vains calculs de la prudence humaine, notre excellente supérieure ne vous connaît pas ; et, lorsque la caisse est vide, lorsque les provisions sont épuisées, et que la communauté est sur le point de manquer du nécessaire, elle a un moyen sûr, infail- lible, de se tirer d'embarras : c'est de se charger d'une nouvelle orpheline. Et si le besoin se fait plus vivement sentir, si elle est à bout de voie, lorsque tout semble désespéré : « Allons, dit-elle, prenons encore une autre orpheline. » C'est comme une lettre à vue que sa foi et sa charité tirent

sur la Providence; et, chose bien digne de remarque, mais qui ne m'étonne aucunement, la divine Providence ne lui a jamais fait défaut.

Dans l'irrésistible élan de son intelligence et de sa piété, l'illustre fondatrice de la Sainte-Famille veut que son institut ne soit étranger à aucune bonne œuvre. A l'exemple du divin Rédempteur, elle ne craint pas de prendre sur elle toutes les langueurs, toutes les douleurs de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr, de la vieillesse, se revêtant d'entrailles de miséricorde pour tous les maux de l'humanité, et résolue d'aller jusqu'à la dernière limite du possible pour les adoucir. Ses sœurs l'ont vue plus d'une fois prodiguer elle-même à des maladies dégoûtantes les soins les plus tendres et les plus empressés; et, après les avoir formées par ses exemples et ses leçons, elle les envoie dans les plus obscurs recoins des villes et des hameaux. Et, tandis que les heureux du siècle, mollement couchés sur l'édredon, goûtent les douceurs du repos et savourent toutes les délices de la vie, sans s'inquiéter le moins du monde de tant d'infortunés que la faim tenaille ou que la maladie tord dans d'indicibles angoisses, où vont-elles ces saintes filles? Silencieuses, impassibles sous les sarcasmes et les rires de l'ignorance ou de l'impiété, et fortes, parce qu'elles marchent sous la garde de Dieu, elles pénètrent partout où se fait entendre une voix gémissante; elles accoutument leurs yeux à voir tout ce que notre pauvre nature étale de plaies hideuses, d'infortunes inouïes, de souffrances atroces, et leurs oreilles à n'entendre que des cris de douleur et des râles d'agonie. Anges de paix et de consolation, soyez mille fois bénis! De vos lèvres s'échappent des paroles plus douces encore que les offrandes dont vous les accompagnez; votre suave présence ranime l'espérance dans les cœurs les plus ulcérés; votre courage, non plus que celui du soldat, ne recule devant aucun spectacle, devant aucune contagion, et vous faites tout simplement des actes journaliers d'héroïsme, que vous appelez votre vocation. Saintes phalanges de la vertu et du dévouement, milices de la charité, qui avez tant de fois vaincu le monde, ah! je le répète, soyez mille fois bénies!

Dévouement pour les pauvres, dévouement pour les malades, et dévouement aussi pour ces malheureux que la société repousse de son sein et plonge au fond d'un cachot. Ce fut une immense joie pour la mère Emilie, lorsqu'elle vit les lourdes portes des prisons, roulant sur leurs gonds d'airain, s'ouvrir au zèle ardent et infatigable de ses sœurs. Les voilà donc qui entrent dans ce triste dédale de cellules peuplées par le crime; et, à force d'humilité, de douceur, de prévenances, elles font tomber la rosée du ciel sur ces âmes perverses, livrées aux plus atroces penchants d'une nature ignorante et corrompue; elles changent leurs blasphèmes, leurs imprécations

en cantiques pieux, en ferventes prières, et leur apprennent ainsi à se réhabiliter aux yeux de Dieu par le sincère aveu de leurs fautes, à leurs propres yeux par le repentir, et aux yeux du monde par l'acceptation résignée de la peine qui leur est infligée comme expiation.

Mais que vois-je encore? O divine religion! ô céleste charité! vous ne cesserez donc jamais de multiplier vos prodiges! Que vois-je? La sœur de la Sainte-Famille, la blanche fille du ciel, à côté de ces créatures immondes qui n'ont plus de nom pour des lèvres honnêtes. Le monde.... Oh! qu'il est méchant! oh! qu'il est bien digne des anathèmes de Jésus-Christ! Le monde entoure de pauvres jeunes personnes de toute sorte de séductions; il abuse de leur simplicité, il leur arrache impitoyablement leur couronne de vierge et la foule aux pieds; et, après les avoir fait servir de jouet à ses caprices, il les accable de ses mépris, imprime sur leur front le stigmate de l'ignominie, les repousse avec horreur, et rit d'un rire satanique à la vue des maux qu'il a causés. Que deviendront ces malheureuses victimes des passions humaines? Quelle force d'âme assez grande pour surmonter l'invincible dégoût qu'elles inspirent? Qui donc les prendra en pitié, et s'efforcera de les arracher à l'infamie? Mais le bon Jésus n'a pas repoussé la Madeleine; et, digne instrument de ses miséricordes, la mère Emilie jette un regard de commisération sur ces existences criminelles qui déshonorent le pays; elle les accueille avec amour, dès qu'elles manifestent le désir de rompre avec leur passé, et leur donne ses sœurs pour leur montrer la voie où elles peuvent racheter par le travail et les privations les erreurs d'une vie vouée jusqu'à au plaisir et à la folie, et ressusciter, en se purifiant, à la vie morale, à la dignité humaine.

Voilà donc quelle a été l'illustre et à jamais mémorable fondatrice de la Sainte-Famille: modèle parfait de l'indifférence et du dépouillement évangéliques, véritable héroïne de dévouement et de charité, toute à Dieu et toute aux pauvres. Parcourez la longue et douloureuse chaîne des misères humaines, en est-il une seule à laquelle elle ne se soit appliquée d'apporter quelque adoucissement, quelque remède? Par ses soins et ses généreux efforts la piété trouve un asile et le repentir un refuge; le prisonnier, sous le poids de ses chaînes, renaît à la grâce, et recouvre l'heureuse liberté des enfants de Dieu; le pauvre honteux, le vieillard infirme, le malade délaissé, voient d'abondantes consolations descendre dans leur triste demeure, et une foule de jeunes filles, arrachées à la misère, et à l'ignorance, mère du vice et de la misère, grandissent sous l'aile maternelle de la religion, pour remplir le modeste rôle qui leur est destiné sur la scène du monde.

Ah! c'est ici que de grand cœur je vous interpelle, philosophes, économistes, so-

cialistes, vous tous qui ne parlez que de bien-être et de *confortable*, sans cesse préoccupés des moyens d'accroître la richesse, qui ne visez à rien moins qu'à supprimer la misère et à donner à chacun une large et joyeuse place au banquet de la vie; à quoi ont abouti jusqu'à présent vos doctes élucubrations? qu'avez-vous fait pour le soulagement de l'humanité souffrante? où sont les créations de votre philanthropie? Vous avez débité des phrases sonores, enfanté des volumes, essayé à grands frais de fastueux projets qui se sont réduits en fumée. Et, dans cette ville, pour tout ce diocèse, pour toutes les localités où son institut se répand, une sainte fille, une vierge de Jésus-Christ, avec des ressources modiques, et le plus souvent sans aucun appui humain, sans autres données que les inspirations de sa foi et de son cœur, a plus contribué au progrès humanitaire et social que tous les efforts de votre génie. C'est qu'il vous manque, ô sublimes penseurs! un levier puissant, la charité, que vous n'aimez guère, convenez-en, dont vous ne pouvez pas même supporter le nom, puisque vous cherchez à y substituer celui si triste, si froid, d'assistance publique; et, sans la charité « cette fin de la vie dont la foi est le commencement (S. IGNAZ., *Ep. ad Ephes.*), » vos plus belles conceptions sont frappées de stérilité. Mais avec la charité, qui s'enflamme aux pieds du crucifix, qui nous fait envisager dans les plaies les plus hideuses, dans les infirmités les plus repoussantes, les plaies et les souffrances de Jésus-Christ, l'âme chrétienne ne craint pas de s'humilier, de se dévouer jusqu'à se faire l'esclave de l'humanité, parce qu'elle sent son esclavage ennobli, divinisé par l'exemple, par les leçons, par l'amour du Fils de Dieu.

La mère Emilie ayant tant fait et tant souffert pour l'amour de son Dieu, faut-il s'étonner que Dieu, à son tour, se soit plu à signaler son amour pour elle par des grâces extraordinaires? On cite des guérisons miraculeuses obtenues par son entremise, des multiplications prodigieuses de pain et autres provisions faites subitement entre ses mains, pour subvenir aux besoins les plus pressants de la communauté. Hommes de peu de foi, il nous en coûte d'y croire; mais le Seigneur n'est-il pas toujours admirable dans ses saints (39)? et ne leur paye-t-il pas avec usure tous les sacrifices qu'ils font pour lui? qui osera dire que son bras s'est raccourci, et qu'il n'a pu opérer, en faveur de notre excellente supérieure, ce qu'il a fait pour la veuve de Sarepta, pour sainte Françoise de Chantal, sainte Thérèse et tant d'autres? Ah! mes frères, s'il nous était donné de connaître à fond les ressorts mystérieux qui gouvernent le monde, quel

sujet d'admiration! Nous ne comptons, nous, que sur les prévisions de notre prudence, sur les fruits de notre travail, sans songer qu'il ne produit rien, si Dieu ne le féconde; et nous ne voyons pas que l'âme la plus dénuée, qui s'est dépouillée de tout pour l'amour de Jésus-Christ, est en réalité la plus riche, parce qu'elle tient à sa disposition, comme le disait autrefois la fondatrice de l'ordre du Carmel en France (40), une bourse bien grande et bien pleine, une bourse dans laquelle sont renfermés tous les trésors de la terre, la bourse de la divine Providence.

C'est parce que vous ne doutiez pas du crédit de la révérende mère Emilie auprès de Dieu, qu'on vous a vus si souvent, bons et pieux habitants de Villefranche, dans les cas urgents, dans les maladies de vos amis et de vos proches, réclamer avec tant d'instance le secours de ses prières; et que de fois vos vœux, présentés par elle à l'Éternel, ont été exaucés!

Heureuse au fond de la solitude, notre digne et si éminente supérieure n'ambitionnait d'autre récompense de son zèle et de sa charité que les saintes joies de la conscience et la couronne de justice promise à la vertu. Mais plus elle s'est cachée, plus elle a été connue; plus elle s'est abaissée, plus le Seigneur a pris plaisir à l'élever. Elle n'avait voulu se dévouer qu'aux pauvres; mais les riches aussi ont réclamé une part de ses soins et de sa tendresse. Et pouvait-elle résister à leurs désirs, elle qui se donnait volontiers à toute œuvre pieuse? Les classes les plus éminentes de la société se sont donc empressées de lui confier leurs enfants, bien persuadées qu'elles ne pouvaient les remettre entre des mains plus habiles ni plus pures. Aussi son institut s'est-il élargi selon toutes les exigences de l'époque, et peu à peu la Sainte-Famille s'est élevée à la hauteur des établissements d'éducation publique les mieux tenus et les plus florissants.

En voyant tant de vertus et tant de mérites renfermés dans ce modeste asile, les hommes les plus recommandables, les cœurs les plus hauts placés, les autorités de la ville, les fonctionnaires à tous les degrés de la hiérarchie, l'ont entouré de leur estime, de leur bienveillance, de leur protection. Et pourrai-je passer ici sous silence cet homme aux larges vues, mais au cœur plus large encore, le bienfaiteur de cette cité, le fondateur de votre salle d'asile, qui a cru s'honorer lui-même en honorant la mère Emilie, en l'associant à ses projets charitables, et enfin en prenant soin de nous conserver ses traits chéris et vénérés, avant que la mort ne les défigurât (41)?

Mais ce qui, plus que tous nos discours, doit relever à nos yeux la gloire de Ma-

(39) *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (Psal., LXVII, 36.)

(40) Madame Acarie, connue en religion sous le nom de Marie de l'Incarnation.

(41) La famille Cibiel, qui occupe un rang distingué à Villefranche, a toujours donné à la Sainte-Famille les témoignages du plus bienveillant intérêt.

dame Rodat, c'est la haute idée qu'en ont eue les trois derniers pontifes qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Rodez, et, en particulier, l'illustre prélat que nous sommes si heureux d'avoir à notre tête; lui qui a toujours l'œil ouvert sur tout ce qui peut contribuer à l'honneur de la religion et au bien de son diocèse, n'a-t-il pas toujours eu la plus grande estime pour elle et pour l'œuvre qu'elle a fondée? Et quelle preuve plus manifeste pouvait-il en donner, que le soin qu'il a mis à en faire réviser les constitutions, pour les adapter aux besoins de la société actuelle, et les élever, en leur imprimant le sceau de la stabilité, au degré de perfection dont elles sont susceptibles? N'est-ce pas encore une marque bien touchante de sa prédilection pour cet institut que l'attention qu'il a toujours eue de lui choisir pour supérieurs généraux les ecclésiastiques les plus distingués par leurs lumières, les hommes de toute sa confiance (42)?

Maintenant, mes chers frères, vous ferai-je assister au lit de mort de cette excellente et admirable religieuse? Mais qu'y verrez-vous encore? Toujours les mêmes vertus qui se reproduisent avec un nouvel et plus brillant éclat; et au milieu d'elles je remarque cette sérénité que donne la foi, et cette confiance qui naît de la charité. Ses dernières pensées sont pour les pauvres les plus abandonnés qu'elle recommande à ses sœurs, et son dernier soupir pour ce Dieu qu'elle a tant aimé, et auquel elle est saintement impatiente de s'unir.

Enfin, la trame de ses jours s'est doucement déliée, et de cette terre, qui a été pour elle le parvis du firmament, son âme s'est envolée au céleste séjour.

Dès que la nouvelle de son trépas fut connue, vous savez, mes frères, le deuil qui se répandit sur toute la cité, désolée de perdre son plus précieux trésor; vous savez l'affluence prodigieuse des personnes de tout âge et de toute condition, se pressant autour de sa dépouille mortelle, pour contempler une dernière fois cette bonne mère, lui baisant avec amour les pieds et les mains, et saintement avides de posséder quelque objet qui lui eût appartenu ou qu'elle eût touché. Et, au milieu des regrets d'une immense population qui l'a accompagnée à sa dernière demeure, vous avez entendu ce cri dominant tous les cris: « C'est une sainte! c'est une sainte! » et le funèbre cortège offrait l'aspect d'une marche triomphale.

« C'est une sainte! » Sans doute, il n'appartient qu'à l'Eglise de prononcer à ce sujet un jugement définitif et solennel; mais, tout en priant pour notre vénérable mère, tout en offrant pour elle le sacrifice expiatoire, au souvenir de ses vertus si éminen-

tes, nous ne pouvons nous empêcher de penser que le ciel s'est déjà ouvert pour elle; il nous semble la voir là-haut, au séjour de la gloire, priant pour nous et nous tendant une main secourable. Les soixante-cinq années de sa vie n'ont-elles pas été pour elle autant de degrés pour se rapprocher de plus en plus de la béatitude suprême? Elle a vécu pour son Dieu, elle est morte pour son Dieu; et que pouvait-elle faire de plus pour emporter la palme immortelle? Oui, nous aimons à le croire et à le dire: c'est une sainte, et, comme s'exprime Prudence, une de ces perles de sainteté qui forment le collier divin de l'Eglise.

Chrétiens, mes frères, ici rassemblés pour lui payer le juste tribut de nos prières, de notre reconnaissance et de notre vénération, voulons-nous lui rendre un hommage qui lui soit agréable? Aimons et pratiquons cette religion qui lui a inspiré tant et de si sublimes vertus.

O vous, ses sœurs et ses compagnes, qui l'avez pleurée et qui la pleurez encore par des larmes si amères, entendez-la qui vous parle du fond de son sépulcre, ou plutôt du haut du ciel, et vous dit: « Voulez-vous être mes filles? Ah! marchez sur mes traces; je ne reconnais pour sœur de la Sainte Famille que des vierges pures, sans tache et prêtes à toute sorte de dévouements. » Quo si, dans la pénible tâche qui vous est imposée, les forces vous manquent, si vous sentez votre courage défaillir, songez à votre mère, et une nouvelle ardeur s'emparera de vos âmes.

Enfants qu'elle a élevés, jeunes personnes dont elle a protégé l'innocence, mères de famille dont elle a soigné l'enfance, la reconnaissance qu'elle demande de vous, c'est d'être toujours fidèles aux principes qu'elle vous a inculqués.

Ames pieuses, qui entreteniez avec elle de si douces relations, ah! croissez toujours dans la grâce et la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ (43).

Et vous, pauvres pécheurs, vous qu'elle voulait tant gagner à Dieu, malheureux transfuges de la foi, qui vous renfermez dans un athéisme pratique, exacts peut-être à remplir tous vos désirs, sauf un seul, mais le plus essentiel de tous, votre devoir envers Dieu, ah! sortez de votre aveuglement et de votre apathie; comprenez, en face de ce tombeau, qu'une pénitence sincère, une prière fervente, un acte d'amour de Dieu, valent plus que toutes vos joies et que tous les intérêts de ce monde.

A tous, qui que nous soyons, la vie et la mort de la mère Emilie prêchent, de la manière la plus forte et la plus insinuante, la piété, le dévouement, la noblesse des sentiments, et surtout la sainteté si profitable aux hommes, si glorieuse à Dieu, la sainteté, la grandeur des grandeurs, le lien de la

(42) Le supérieur général actuel est M. Abbal, vicaire général, dont le talent, le zèle et l'activité sont justement appréciés dans tout ce diocèse.

(43) *Crescite... in gratia, et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi.* (II Petr., III, 18.)

terre au ciel, sans laquelle la terre s'abîmerait dans la fange et le néant, et avec laquelle elle

deviendrait un paradis. Puisse donc son règne s'établir et s'affermir dans tous les cœurs !

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER

Prononcé le 21 mai 1844, dans la cathédrale de Rodez, en présence de Messieurs les évêques de Rodez et de Saint-Flour.

BÉNÉDICTION SOLENNELLE DES CLOCHES.

Laudate Dominum in cymbalis benesonantibus, laudate eum in cymbalis jubilationis; omnis spiritus laudet Dominum. (*Psal. CL, 5.*)

Louez le Seigneur au son des cymbales retentissantes, louez-le avec des cymbales de joie et de triomphe; que tout ce qui vit et respire loue le Seigneur.

Messeigneurs,

Louer le Seigneur, exalter sa gloire, publier ses bienfaits, c'est le devoir le plus sacré, c'est aussi le besoin de notre cœur. Mais la grandeur et la majesté suprêmes étant infiniment au-dessus de nos expressions comme de nos pensées, dans cette impuissance où nous sommes de les reconnaître dignement, les prophètes de Sion se laissaient aller aux mouvements les plus sublimes et les plus passionnés, et ils invitaient non-seulement les anges et les saints, mais encore le soleil, la lune, les cieux, la terre, les mers, toutes les créatures insensibles et inanimées à bénir ensemble le Créateur et le maître de l'univers. Entre tous les autres, le roi David, saisi d'un enthousiasme divin, chante au Seigneur un cantique nouveau, et il veut qu'on le loue sur la lyre, sur la harpe, sur les instruments à corde et sur les flûtes, au bruit des tambours et des cymbales retentissantes : *Laudate eum in tympano et choro... Laudate eum in cymbalis benesonantibus*, etc.

Ne puis-je pas, mes frères, vous adresser la même invitation en ce jour solennel, où notre Eglise va recouvrer, à la plus grande gloire de Dieu, une voix plus forte et plus puissante que celles des flûtes, des harpes et des tambours, une voix si vivement désirée, si impatientement attendue, une voix qui s'harmoniant aux divers accidents de notre existence, à nos fêtes, à nos douleurs, aux solennités de la religion comme à celles de la patrie, à tous les besoins de la vie publique et de la vie privée, viendra tour à tour porter dans nos cœurs la joie ou la tristesse, le trouble ou le calme, de glorieux souvenirs ou de saintes espérances ? C'est la voix de l'airain sacré, qui, du haut de cette tour si longtemps silencieuse, mais dont il sera désormais l'âme et la vie, dominant tous les bruits de la terre, descendra sur nous en flots d'harmonie. Mais oserai-je vous parler des cloches ? Oserai-je vous redire leurs rapports avec le monde et le temps, avec la religion, les arts, la nature et le société (44), leurs effets mystiques et toute leur poésie ? Hélas ! il me faudrait avoir dérobé la plume du nouveau cygne de Cambrai. Et qui ne se rappelle ici cet admirable mandement, qu'au moment d'une douloureuse séparation il

(44) Mandement de Mgr Giraud.

nous légna comme un précieux monument de son génie, et aussi comme le doux prélude de la céleste mélodie dont il allait doter cette auguste basilique, l'objet de tout son amour ? J'eusse beaucoup mieux aimé vous le relire, s'il n'était encore tout entier présent à votre mémoire. Il ne me reste donc qu'à glaner, comme Ruth, dans le champ du riche Booz ; et, de même qu'après avoir reposé ses yeux avec délices sur un fleuve majestueux qui épand ses eaux abondantes au sein d'une campagne émaillée de fleurs, on ne dédaigne pas quelquefois de s'arrêter un instant devant un filet d'eau qui s'offre inopinément à la vue, de même vous voudrez bien accorder une attention bienveillante et pleine d'indulgence à ce que je me propose de vous dire sur les deux principaux usages auxquels la cloche est destinée. Elle célèbre la gloire de Dieu, elle annonce la paix aux hommes. Voilà le sujet et le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

On a dit, et avec juste raison, que les premières paroles de l'homme furent un chant d'admiration et d'amour. A la vue de tant de merveilles que la main libérale du Créateur a partout semées au-dessus de nos têtes et sur nos pas avec une immense profusion, en entendant ces mille voix de la nature qui proclament d'une manière ineffable la puissance, la sagesse, la bonté de l'architecte suprême des mondes, il se sentit lui aussi, lui surtout pour qui tant de biens ont été créés, il se sentit invinciblement porté à louer son Seigneur et son Dieu, son bienfaiteur et son père ; il trouva dans son cœur comme une source infinie de bénédictions et de louanges, et l'hymne de la reconnaissance s'exhala de toutes les puissances de son âme. Sans doute, mes frères, les élans de la foi, le doux murmure de la prière, les soupirs de la pénitence, les ardentés aspirations de l'amour, et, pour tout dire en un mot, une vie pure, une conscience sans tache, voilà la plus agréable harmonie qui puisse parvenir aux oreilles du Très-Haut. Mais les sentiments de la piété, quelque enracinés qu'ils soient dans le cœur des hommes, ne tarderaient pas à s'y éteindre, si, pour les raviver et leur donner plus d'énergie, la religion n'avait recours à un appareil extérieur, à divers rites et symboles qui, en frappant notre imagination, en nous donnant une haute idée de la majesté divine, nous portent à la bénir, à l'adorer, à l'invoquer avec plus de ferveur. L'homme ne peut être pris que par les sens, et voilà pourquoi l'Eglise déploie les saintes magnificences du culte ; voilà pourquoi elle réclame les beaux-arts dont l'origine est l'ailleurs, de l'avou des païens eux-mêmes,

sainte et céleste; et ceux-ci s'empressent à l'envi de l'enrichir de tous les genres de gloire et de tous les chefs-d'œuvre. La musique et la poésie lui prêtent leurs accents inspirés; l'architecture lui élève ces temples grandioses, tout imprégnés de la majesté du Très-Haut, où l'on ne peut se défendre d'une émotion religieuse: habitation digne du grand roi, que la peinture orne d'images vénérées, que la sculpture peuple de statues augustes, dont la seule vue est pour nous comme une prédication muette qui, en nous rappelant les vertus des âges passés, nous invite doucement à les imiter. Et au-dessus de toutes ces harmonies mystérieuses qui vous transportent et vous font rêver un monde meilleur, comme si vous étiez au vestibule de la Jérusalem céleste, la cloche, née sous le souffle de l'inspiration chrétienne, la cloche, création toute religieuse, tinte, tonne, jette aux quatre vents ses gais carillons, ses tons plaintifs, ses éclatantes volées, selon les divers accidents de la vie chrétienne ou les solennités de l'année ecclésiastique.

Mais comment les cloches contribuent-elles d'une manière plus directe à la gloire de Dieu? En ce qu'elles sont comme les trompettes de l'Eglise militante qui animent les fidèles à combattre généreusement pour le triomphe de la vertu, pour la conquête du ciel, à s'unir ensemble par la prière, à briser le joug des puissances infernales, à se ranger tous sous l'étendard de la croix. Oui, les cloches ont une mélodie intellectuelle, un langage qu'on sent au fond de l'âme, et qui va remuer tout ce qu'il y a de divin au dedans de nous. Ce n'est pas un vain son qui charme l'oreille, c'est une prière, une instruction utile, un sage avertissement conforme aux diverses situations de notre vie. Entendez-les, lorsque, aux premières lueurs de l'aube, elles vous annoncent qu'un nouveau jour, doux bienfait de la Providence, va se lever pour vous, et vous invitent à saluer l'étoile du matin. Ne dirait-on pas la phalange des anges qui plane au haut des airs comme sur un autre Bethléem, et fait retentir le cantique sacré: *Gloria in excelsis*? Entendez-les à midi, et bénissez le Dieu dont l'œil est ouvert sur vos travaux pour les féconder. Entendez-les au crépuscule du soir, et que votre prière ardente aille se mêler au chœur des étoiles. Admirables harmonies du culte catholique, qui saisissent l'homme dès son réveil pour l'élever à Dieu, qui le consolent au fort de ses occupations et, aussitôt que la nuit lui ramène le repos, l'endorment dans de célestes pensées! Ainsi la cloche, en présidant aux principales heures de la journée, nous arrache aux soins terrestres qui nous minent et nous rongent, pour nous rappeler à notre principe divin, et, au milieu de ses brillants accords, elle laisse tomber, sur le triste et rude chemin de notre pèlerinage, la plus belle des fleurs, l'espérance. Entendez la cloche, jeunes gens et vieillards; chacune de ses vibrations est un appel à l'é-

ternité; chacune de ses vibrations vous dit que vous êtes ici-bas en marche vers le ciel, qu'il n'y a qu'un pas entre le berceau et la tombe, et que la vie s'évanouit comme ce son qui frappe un instant l'oreille et se perd aussitôt dans les espaces. Entendez la cloche, âmes justes, anges de la terre, vous tous qui êtes les bien-aimés du Seigneur; ses modulations variées qui conseillent le renoncement au monde, l'amour des biens invisibles, enflamment vos cœurs et en font jaillir de divines étincelles. Mais écoutez la cloche, vous surtout qui cherchez follement à vous endormir sur l'oreille funeste de l'indifférence et du scepticisme, vous qui courez dans les voies de l'irreligion et de l'impiété; écoutez la cloche qui a salué le jour de votre naissance par ses tintements joyeux, qui plus tard guidait les pas de votre adolescence vers le temple du Seigneur, alors que vous étiez croyant, parce que vous étiez pur; ne dit-elle aujourd'hui rien à votre imagination, rien à votre cœur? Elle n'a pas seulement des sons suaves et délicieux qui attendrissent l'âme, elle a une force capable d'émouvoir, d'entraîner, de subjuguier, de foudroyer. Hélas! combien d'hommes qui semblent n'avoir d'autre dieu que l'argent, d'autre idole que la volupté! Mais tandis qu'ils s'enfoncent dans les sentiers tortueux du commerce, de l'intrigue ou de la politique, tandis qu'ils semblent avoir perdu toute idée de religion, et qu'ils mettent à peine le pied dans le lieu saint, comme s'ils en avaient horreur, la cloche est là; moniteur sévère, incessant, inexorable, qui, de sa bouche d'airain, leur rappelle les droits imprescriptibles de Dieu, l'obligation imposée à toute créature de fléchir le genou devant la majesté suprême. Ils sont tout occupés à entasser joies sur joies, fêtes sur fêtes; mais, au-dessus de cette atmosphère de passions au sein de laquelle ils s'agitent, la cloche les fait rentrer en eux-mêmes en leur lançant quelqu'un de ces mots qui tombent si souvent du haut de la chaire chrétienne, quelqu'un de ces mots à la fois consolants et terribles: Dieu! néant! éternité! un Dieu qu'on affecte d'oublier, mais qui ne nous oublie pas; le néant de ce monde qui nous fascine; l'éternité qui s'avance, qui déjà nous saisit, qui nous enlace de tous côtés. Cette voix qui résonne du haut de la tour, c'est la parole austère de l'Evangile, c'est la prédication de l'apôtre chrétien ou du martyr, dont la figure est gravée sur la cloche ou sur les murs du clocher; c'est le cri de guerre qui part de cette forteresse sacrée; guerre au vice, guerre à tous les mauvais instincts de la nature! Voilà les harmonies morales de la cloche; voilà comment elle force même les plus indifférents à penser à leur Dieu, aux besoins de leur âme; et quelquefois, malgré les préoccupations du siècle, au milieu du tourbillon de leurs affaires ou de leurs plaisirs, grâce à l'airain sacré qui un instant les arrache à la vie sensuelle et animale, ils se sentent naturellement chrétiens, ils se surprennent à

être pieux, ils croient entrevoir, comme par de rapides échappées, le ciel, leur véritable patrie; et c'est ainsi que la cloche glorifie le Seigneur en nous portant à le glorifier nous-mêmes.

Musique céleste, les cloches nous excitent à la vertu, et nous animent à la lutte que nous avons à soutenir contre les puissances de ténèbres. Mais la vie chrétienne n'est pas seulement un combat, elle est un hymne, un hymne d'adoration, un hymne d'amour, un hymne de reconnaissance; et la cloche est l'organe dont se sert l'Eglise pour élan- cer ses vœux et ses hommages jusqu'au plus haut des cieux, et pour proclamer, à la face de tous les vivants, ses désirs, ses espéran- ces, ses joies et ses triomphes. A l'homme si oublieux de son éternelle destinée, il faut des jours de recueillement, de méditation et de prière, où, se débarrassant du fardeau de ses labeurs, il mette sa première étude à purifier son âme, et sa principale occupation à servir le Seigneur. Aussi voyons-nous que tous les peuples ont eu, dans leurs lois et leurs croyances, des jours plus spécialement ré- servés pour les souvenirs et les monuments de la religion; des expiations, des fêtes propitiatoires, des solennités nationales, où l'on s'efforçait de rapprocher le ciel de la terre, et de maintenir l'harmonie entre le présent et l'avenir. Que j'aime à me re- présenter les augustes magnificences de l'antique Sion, pleines de glorieux souve- nirs, tout empreintes de la majesté de Jéhovah! Dès que les joyeuses fanfares des trompettes du temple avaient donné le si- gnal de la fête tant désirée, une foule em- pressée, revêtue de ses plus beaux habits, et non moins brillante que ces fameuses Théories de la Grèce, inondait les saints parvis; et tandis que des milliers de lévites, échauffés de l'esprit divin, unissaient leurs voix au son des instruments, tandis que le grand prêtre, portant l'éphod et le rational, et la robe couleur d'hyacinthe, bordée de clochettes d'or, priait pour Israël, Israël, transporté d'allégresse, s'écriait (*Matth.*, XXI, 15) : *Hosanna, hosanna* à l'Eternel, au Très-Haut! Or, le Dieu dont la gloire est descendue sur le temple de Salomon, est aussi le Dieu qui réside substantiellement dans nos magnifiques cathédrales et, dans les plus humbles églises de village; et, pour l'honorer dignement, n'est-il pas bien juste que la religion déploie tout ce qu'elle a de plus grand, de plus puissant, de plus ma- gnifique? Qu'il est beau l'aspect de nos églises, lorsque, revêtues de leurs habits de fête, elles retentissent d'hymnes saintes, lorsque les autels étincellent de flambeaux, et qu'une multitude immense, absorbée en la présence de son Dieu, adore, gémit et prie! Mais combien la cloche rehausse l'é- clat de nos solennités! La voix de l'homme n'est ni assez forte, ni assez pure pour per- cer les nuages, pour s'élever jusqu'au trône de Dieu, et la cloche lui prête ses sons, tantôt majestueux comme le bruissement des grandes eaux ou comme le mugissement

de la tempête, tantôt doux, légers, gracieux comme ceux de la lyre des anges. La clo- che, c'est la voix de tout un peuple qui éclate au delà de l'enceinte sacrée, qui cé- lèbre jusque dans la région des airs les bienfaits de Dieu, les merveilles qu'il a opérées en faveur des hommes. Elle unit ses accords aux chants des prêtres et des lévi- tes, aux rumeurs de la cité, aux frémissé- ments de la multitude, aux torrents harmo- nieux de l'orgue, aux mille bruits de la na- ture, aux concerts des sphères célestes, aux transports de l'Eglise triomphante, et il se fait comme un écho de voix immense, indéfinissable, qui roule du vestibule au sanctuaire, qui monte du sanctuaire au sommet de la tour, et du sommet de la tour jusqu'aux parvis de la céleste Jérusalem. Alors l'âme vibre comme un instrument à l'unisson; elle se sent ici-bas à l'étroit et, foulant à ses pieds la poussière des siècles et des mondes, elle prend son vol par delà les espaces, elle monte ces degrés myté- rieux, qui, de vertu en vertu, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux, elle croit s'enivrer au calice de l'amour divin : *Ascensiones in corde suo disposuit.... ibunt de virtute in virtutem.... Videbitur Deus deorum in Sion*. O merveilleux langage de la cloche, qui réveille les cœurs les plus engourdis et y fait naître mille émotions! O merveilleuse puissance du culte divin, qui, au milieu de toutes les bornes qui nous entourent, nous fait sentir l'infini, l'invisible, l'éternel! Il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme et la bas- sesse, et si le sublime en tout genre est un reflet de la Divinité, qu'y a-t-il de plus capable de nous la rendre en quelque sorte sensible et de nous la faire aimer, que les augustes pompes et les imposantes cérém- nies du christianisme?

Et, pour me restreindre au sujet qui nous occupe, pourquoi ce brillant appareil que l'Eglise déploie au baptême des cloches? Pourquoi ces chants sacrés, cette grave psalmodie de prières, ces ablutions, ces onctions réitérées, ces parfums, ces guir- landes, ces riches dentelles, offrandes de nobles et pieuses marraines? Pourquoi ces soins pressés de ces pontifes unis comme Moïse et Aaron, tous deux la gloire de leur diocèse, dont l'un, s'arrachant pour un ins- tant à l'amour de son peuple, a franchi la ceinture de montagnes qui nous sépare de son pays, pour rehausser, par l'éclat de sa dignité et de ses vertus, la splendeur de cette imposante cérémonie préparée par la sagesse de l'autre? Pourquoi ce concours des prêtres, des lévites, de tout le peuple? Est-ce une pure curiosité qui les attire au- tour de ces énormes capsules de métal? Pourquoi les citoyens les plus honorables, les dames les plus qualifiées de la ville, se font-ils un devoir de leur donner un nom? Est-ce pour honorer une matière insensible? Ah! non, sans doute, c'est par zèle pour la religion, c'est pour la gloire de Dieu; c'est que les cloches sont comme de grands échos

de la terre religieuse, qui rediront au ciel les prières murmurées dans le secret des cœurs; c'est que leur souffle aérien, leur souffle de tempête, leurs tintements joyeux ou lugubres sont comme la voix de Dieu qui donne la vie, de Dieu qui donne la mort, et redisent presque à toutes les heures du jour, et sur mille tons divers : Rendez au Seigneur la gloire que vous devez à son nom, chantez la louange à l'entrée de son sanctuaire : *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus; adorete Dominum in atrio sancto ejus.* (Psal. XXVIII, 2.)

La cloche est un symbole et un signal de paix.

DEUXIÈME POINT.

Il n'est pas de bien plus précieux ni de plus doux que la paix. Aussi notre divin Sauveur est-il venu l'apporter du ciel à la terre, et en quittant ce monde, il nous l'a laissée comme le don le plus aimable de son amour : *Pacem relinquo vobis.* (Luc., XIV, 27.) Mais, cette paix du Seigneur, où peut-on mieux la goûter que dans nos églises, au milieu des vapeurs de l'encens et à l'ombre des saints tabernacles? C'est là que l'âme fidèle, à l'abri des vents et des tempêtes du siècle, se réjouit, comme l'avait annoncé le saint roi David, dans l'abondance de la paix : *Delectabuntur in multitudine pacis.* (Psal. XXXVI, 11.) C'est là que le peuple chrétien, comme le dit encore le prophète Isaïe, se repose dans la beauté de la paix : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis.* (Isa., XXXII, 18.) Mais la paix abondante, la seule paix qu'on puisse regarder comme belle, est le fruit de la grâce et l'ouvrage de la justice : *Opus justitiæ pax.* (Ibid., 17.) La justice et la paix sont deux compagnes inséparables : *Justitia et pax osculatæ sunt* (Psal., LXXXIV, 11); on ne peut avoir l'une sans aimer l'autre, et voilà pourquoi j'ai dit que la cloche est un signe de paix, parce que ses sons harmonieux, en nous inspirant le désir de la justice, l'amour de Dieu, le goût de la vertu, en nous envoyant quelquefois de salutaires remords, peuvent souvent réprimer les passions qui troublent nos âmes, arrêter la pensée du mal, et nous consoler au milieu des peines de la vie.

Et d'abord, mes frères, qu'ils sont terribles ces orages qui grondent au-dessus de nos têtes, quand le Seigneur fait entendre sa voix pleine de force et de majesté, cette voix qui brise les cédres, qui fait bondir le Liban et qui lance la flamme et le feu? Au milieu de ces crises violentes qui semblent bouleverser la nature, et font palpiter les cœurs les plus audacieux, la cloche réveille en nous l'esprit de foi et de prière, et sans demander un miracle, tout en gardant exactement les règles de la prudence qui nous défendent de tenter Dieu, et de braver la tempête, alors qu'elle gronde directement au-dessus de nous, nous avons cependant confiance en la bonté divine, et il nous est permis de croire qu'au bruit de l'airain sacré, agité en temps opportun et de la manière convenable, qui lui apporte les vœux

et les craintes de ses enfants, Dieu se souvient de sa miséricorde, que plus d'une fois son bras se laisse désarmer, et que, retenant la grêle et la foudre dans les trésors de sa colère, il nous envoie, à la place de ces fléaux dévastateurs, de douces et tièdes ondées qui pénètrent la terre et la font tressaillir de fécondité.

Mais plus terribles mille fois sont ces orages qui couvent sourdement au fond des cœurs. L'homme n'a pas de plus cruel ennemi que cette triple concupiscence qu'il porte au dedans de lui-même. Voyez-vous cette mer des passions humaines fermenter, bouillonner comme la lave d'un volcan, multiplier et étendre chaque jour ses ravages, et, à travers mille secousses violentes, mille brisements de cœur, dévorer les âmes et consumer les corps? Insensé qui s'enivre à la coupe des voluptés, plus meurtrières que le fer homicide l'insensé qui ne sait pas modérer ses désirs! Voyez-vous tous ces malheureux esclaves du monde, de ses préjugés et de ses plaisirs, rongés d'envie, bouillants de colère, emportés par la vengeance, tourmentés par l'exécration soif des richesses, ou par cette âcre fumée de gloire qui fait verser des larmes si amères? Pour eux la vie n'est qu'un tissu de douleurs et d'angoisses; et, on a pu le dire sans exagération, ces mauvais instincts de la nature, qu'ils ne savent pas ou qu'ils ne veulent pas réprimer, leur font endurer des tortures plus insupportables que toutes celles que les tyrans ont jamais pu inventer. A ces cruelles maladies de l'âme, ne trouverons-nous pas quelque remède, quelque adoucissement? Nous lisons qu'Orphée, par les doux accords de sa lyre, charmait les tigres, c'est-à-dire les hommes des premiers âges, que leur barbarie et l'extinction de tout sentiment religieux assimilait presque aux féroces habitants des forêts; et, sans recourir aux enseignements de l'histoire profane, nous savons que la harpe de David soulageait Saül toutes les fois qu'il était tourmenté de l'esprit malin. Or, la céleste harmonie des cloches, qui nous rappelle les idées saintes et pures de la vertu et les doux sentiments de la religion, serait-elle moins puissante que la harpe de David, que la lyre d'Orphée? Quand le monde romain croulait de toutes parts en proie à l'invasion des barbares, plus d'une fois les chants simples et majestueux de l'Eglise firent tomber le glaive des mains de ces guerriers farouches, leur apprirent à aimer la religion du Christ, et arrêtaient ainsi le char de la destruction. C'était aussi le chant des cantiques, sur les belles eaux du Paraguay, qui adoucissait les mœurs des sauvages Indiens, et, en faisant naître en eux un avant-goût des vertus sociales, les prédisposait au christianisme. La mélodie est comme l'accompagnement de la grâce divine, qui transforme les cœurs et porte le calme au sein des plus violentes tempêtes. Mais jamais vit-on plus d'âmes dégradées par le vice? Jamais le souffle des passions fut-il plus

impétueux, plus mortel, plus empesté qu'au milieu de ce pêle-mêle de doctrines impies qui ont débordé la sphère du système, et se traduisent tous les jours en faits hideux, révoltants, effrayants pour la société? Ah! mes frères, que de barbares cachés au sein de cette civilisation dont nous sommes si fiers! Que d'intelligences pétries de matérialisme, qui ne rêvent que voluptés, qui ne respirent que haine et vengeance! A ces malheureux, au moment où ils brûlent d'assouvir leur brutale convoitise, quelle voix viendra leur inspirer un salutaire remords? quelle voix viendra les terrasser, comme autrefois Saul sur le chemin de Damas? Sans doute, pour calmer cette furie de désirs qui les entraîne et les pousse à l'abîme, pour chasser loin d'eux cet esprit mauvais qui les obsède, il ne faudrait rien moins que l'harmonie de la cour céleste, ou que la voix tonnante de Jéhovah. Mais la cloche n'est-elle pas, elle aussi, la voix de Dieu qui dit au vindicatif : Pardonne, car le Seigneur a pardonné; à l'impudique : Arrête, car Dieu te voit; à l'impie : Adore et tremble, car il est un juge suprême, rémunérateur et vengeur; à tous les hommes : Paix, charité, justice, aimez-vous les uns les autres comme Dieu vous a aimés. Oh! que de mauvaises pensées elle étoufferait, que de blasphèmes elle empêcherait, si les hommes voulaient bien se recueillir un instant pour saisir le sens caché de ses vibrations; et de même que de ses sons, diversement combinés, résulte un tout harmonieux, de même nous verrions régner partout une parfaite union d'esprits et de cœurs, et alors il y aurait une grande paix.

La musique en général est du plus grand secours pour apaiser les troubles de l'âme; la musique enfante des merveilles; la musique gagne des batailles, elle exalte les âmes guerrières et les prépare à l'étrange et énergique volupté du combat. Mais les cloches, dont le caractère est essentiellement religieux, les cloches, cet orchestre aérien dont le but spécial est de porter la pensée de l'homme vers l'infini, de l'élever vers Dieu, les cloches, ces grandes voix, non-seulement de l'Eglise, mais encore de la civilisation, qui, en faisant tomber du haut des airs les sages conseils et les consolantes espérances de l'Évangile, comme une douce rosée sur les cœurs ulcérés, vont en même temps réveiller au fond de notre être les sentiments les plus purs, les plus nobles, les plus utiles à la société, à combien plus forte raison doivent-elles exciter notre courage dans cette terrible lutte que nous avons à soutenir contre la fougue de nos penchants, et nous aider à la plus belle des victoires, à nous vaincre nous-mêmes?

Mais c'est surtout à ceux que l'infortune a touchés de sa main de fer, que la cloche s'adresse. Si elle a une voix forte qui commande à la tempête, elle a aussi des chants pour endormir les douleurs. Et qu'il est grand le nombre des âmes affligées! Hélas! la souffrance et la plainte émanent de tous

les pores de la création; des maux sans nombre assiègent notre triste humanité; le pouvoir et la richesse n'en sont pas à l'abri, et sous les vêtements d'or et de soie se trouvent souvent cachées les plaies les plus hideuses. Pour celui qui n'a pas entièrement oublié son Dieu, le son de la cloche est comme un appel de la douleur à la bonté, de la terre au ciel, et ses doux accords, qui parlent à son oreille enchantée du bonheur de la vertu, des délices réservés aux justes dans un monde meilleur, retombent sur son âme comme un souffle divin qui la rafraîchit, qui tempère l'amertume de nos pleurs, qui soulève doucement ce poids d'ennuis et de dégoûts dont rien au monde ne saurait entièrement nous délivrer. Aussi vous aimez les cloches, vous, hommes de labeur, pauvres déshérités des biens de la terre, mais qui pouvez être si riches en trésors célestes; vous tous, qui ne mettez pas votre bonheur en ce monde, vous tous qui espérez en Dieu; vous aimez les cloches, et vous n'allez pas sordidement calculer, comme nos sages économistes, le nombre de pièces d'argent ou de métal qu'elles enlèvent à la circulation. Vous aimez les cloches, âmes simples et pieuses, vous tous qui n'avez pas le cœur glacé par l'indifférence ou l'athéisme; vous aimez les cloches parce que vous aimez Dieu, parce que, comme le saint roi David, vous aimez la beauté et la magnificence de sa maison, parce que les cloches vous apportent les consolations d'en haut, et qu'elles sont, sur cette terre d'exil, comme un écho de cette patrie céleste, où il n'y a ni craintes, ni amertumes, ni précipices à éviter.

Paix aux vivants, disent les cloches, mais elles disent aussi : paix aux morts. Quand, au milieu de vos fêtes et de l'ivresse de vos plaisirs, elles vous lancent de leur dôme élevé ces accents lourds et sombres qui accompagnent les âmes au bord des abîmes et sans fond de l'éternité, que de saintes pensées se présentent en foule à votre imagination! Entendez ce glas funèbre!... Est-ce l'ange de la mort qui plane sur vos têtes, qui vous annonce que la vie n'est qu'un songe, et la gloire qu'une vaine fumée, et qui vous terrasse par quelqu'un de ces mots terribles qui firent autrefois trembler Balthazar au milieu des splendeurs de Babylone : j'ai compté, j'ai pesé, j'ai détruit? Est-ce une voix d'outre-tombe qui réclame assistance, miséricorde, prière? Est-ce le vol rapide des esprits célestes qui vont visiter les âmes plongées dans le feu purifiant, et les emportent sur leurs ailes au moment de leur délivrance? Tout en mêlant ses tristes concerts aux gémissements d'une famille désolée, la cloche ôte au tombeau son horrible silence, et nous fait entretenir de douces relations avec nos frères, nos parents, nos amis, enlevés, hélas! toujours trop tôt à notre tendresse. Elle nous avertit que nous pouvons prolonger nos affections en dépit de la mort, qu'entre les limites du ciel et de l'enfer il est un lieu

d'expiation, et que par nos prières nous pouvons hâter le bonheur de ceux qui tenaient ici-bas à nous par les liens du sang ou de l'amitié. Oh ! comme elles doivent saintement tressaillir au fond de leurs brûlantes abîmes, ces pauvres âmes délaissées, lorsqu'elles entendent ces tintements funéraires qui leur apportent les suffrages des fidèles les suivant par delà le sépulchre, et intercédant auprès de la justice divine pour qu'elles entrent au plus tôt dans le lieu tant désiré de rafraîchissement, de lumière et de paix ! Bénie soyez-vous, sainte foi catholique, qui, en m'apprenant que je puis être encore utile à mes parents, à mes amis décedés, versez par là même le baume sur les plus terribles plaies de mon cœur !

Ainsi, paix ! charité ! Paix à l'enfant qui vient de naître, et au vieillard qui lutte contre le trépas sur son lit de douleur ! Paix à tous ceux qu'abrite l'ombre du même clocher ! Paix au voyageur attardé, qui comprend à ce signal sacré que bientôt il va retrouver des frères en Jésus-Christ, des amis qui l'admettront à la table hospitalière ! Paix aux esprits agités ! paix aux cœurs malades ! paix aux âmes en peine ! voilà le langage que tient l'airain sacré, en cela bien différent du bronze des batailles. Celui-ci semble inventé par l'enfer pour vomir au loin la terreur et la mort, et à ses formidables détonations se mêlent toujours des idées de désordre et de carnage ; celui-là, doux présent du ciel, n'apporte à nos oreilles et à notre cœur que des impressions pieuses et saintes. L'un célèbre la gloire des conquérants toute tachée de sang ; l'autre, les doux et pacifiques triomphes du Dieu de l'Évangile ; mais le premier ne peut vous donner des sensations pures, exemptes de trouble et de terreur, que lorsque, dépouillant son caractère guerrier, il unit sa voix de tonnerre à l'harmonie des carillons religieux du second, et qu'ainsi ils entonnent tous deux un concert en l'honneur du maître du monde.

Puissent donc ces cloches, consacrées par la religion, être toujours parmi nous un symbole de paix et un hymne à la vertu, à la fraternité, à l'amour et à la gloire de Dieu ! Que jamais elles ne convertissent leurs sons, essentiellement pacifiques, en signaux d'alarme ou de carnage ! que jamais à leurs cordes n'aille se suspendre l'anarchie à la figure échevelée, aux cris de rage et de sang !

Ainsi notre cathédrale si belle, si imposante, si majestueuse, notre cathédrale, l'orgueil de la province et la gloire de la cité, va recouvrer un de ses plus beaux ornements. Hélas ! que d'outrages n'a-t-elle pas essuyés, et de la part du temps, et plus encore de l'impiété révolutionnaire ! Notre œil s'attriste en considérant ces sculptures brisées, ces niches veuves de leurs statues, ces portails où le ciseau de l'artiste semblait s'être joué avec la pierre pour la transformer en douces figurines, en fines dentelles, en élégants feuillages, aujourd'hui

si horriblement dégradés ; ces froides vitres blanches à la place de ces vitraux colorés où les images des saints apparaissaient au milieu des plus somptueux reflets de la pourpre, de l'azur et de l'or, et projetaient sur tout l'édifice une teinte mystique si favorable au recueillement. Que de richesses, que de magnificences sont tombées sous le marteau démolisseur ! Mais, malgré ces indignes mutilations, nous sommes fiers de la posséder, cette auguste basilique, et nous l'admirons encore avec la hardiesse de sa voûte, l'immense étendue de sa nef, avec ses larges proportions, et surtout avec cette tour superbe qui, grâce à l'heureux subterfuge d'un de nos concitoyens, a échappé à la rage des modernes Vandales, et s'élève presque intacte jusqu'au sein des nuages. A la vue de ce colosse sacré, monument de la piété de nos pères, nous sentons notre foi se réveiller ; il s'échappe de ces pierres je ne sais quelle vertu secrète qui vous attire à Dieu. Aujourd'hui, non contente de parler à nos yeux son magnifique langage, elle va redire à nos oreilles ces accords merveilleux qu'elle avait oubliés depuis si longtemps. Qu'elles s'élèvent donc ces cloches, qu'elles aillent prendre possession de leur demeure aérienne, et ébranler ces murs par leur voix puissante et leur formidable balancement. Mais, pour être en parfaite harmonie avec les sentiments qui débordent aujourd'hui nos cœurs, que leurs premiers accents soient : amour et reconnaissance !

Amour et reconnaissance à l'illustre archevêque de Cambrai ! Que sa présence parmi nous, en ce jour solennel, dans cette Eglise dont il aimait tant la splendeur et la gloire, nous eût apporté une douce consolation ! Ah ! si ces sons sacrés pouvaient, à travers les airs, lui porter nos vœux et nos hommages !.. Mais, je n'en doute pas, il y a une commotion électrique des cœurs qui franchit les distances, et, en ce moment où son nom est présent à tous les esprits et vole dans toutes les bouches, lui aussi tourne ses regards vers nos contrées qui lui furent si chères, et nous envoie ses plus abondantes bénédictions. Ce qu'il avait si généreusement commencé, son illustre successeur l'a dignement complété, l'a aussi généreusement couronné. Hélas ! un instant avait suffi pour détruire, et il a fallu plusieurs années d'attente, il a fallu les soins les plus intelligents, les combinaisons les plus savantes ; il a fallu le zèle, les efforts persévérants de deux prélats pour réparer les désastres du passé. Amour donc et reconnaissance à ces deux pontifes, égaux en vertus, en sagesse, comme en dignité ! Les tons majestueux de nos grosses cloches rediront aux âges futurs la mémoire de l'un, et les concerts argentins de leurs sœurs plus légères et non moins gracieuses, célébreront à jamais la mémoire de l'autre, mais les bienfaits de tous deux seront encore plus sûrement gravés dans notre cœur que sur le marbre et l'airain, et

leurs noms vénérés, inscrits dans les annales de notre province à côté de nos noms les plus glorieux, à côté de ceux de Raymond de Calmon, qui légua à son Eglise cette énorme cloche dont le souvenir est encore si populaire, de François d'Estaing, auteur de la magnifique tour, qu'on ne peut jamais se lasser d'admirer, de Bernardin de Cornellan qui enrichit la cathédrale de l'orgue, enfin de tous les bienfaiteurs et restaurateurs de cet auguste édifice, passeront toujours accompagnés de la bénédiction des peuples jusqu'à la postérité la plus reculée.

Que ces cloches s'ébranlent encore et disent : Reconnaissance ! Reconnaissance aux vénérables membres du chapitre de ce chapitre qui, par ses éminentes vertus, a mérité le titre glorieux de chapitre modèle, de ce chapitre si zélé pour la gloire de Dieu et pour la magnificence du service divin, et qui s'est imposé les plus généreux sacrifices pour compléter l'œuvre si sainte et si belle de la restauration de nos cloches ! Reconnaissance à toutes les notabilités de cette paroisse, qui ont rivalisé d'empressement et de largesses pour l'accomplissement de cette noble entreprise !

Et à ce pasteur vénéré qui, pendant si longtemps et en des jours difficiles, fit les délices de son peuple, à lui qui avait tant à cœur la restauration de nos cloches, et qui par ses dons en a si puissamment hâté le moment, à lui aussi reconnaissance et paix à son âme ! Mais que dis-je ? Paix à son âme... Elle était trop belle, trop pure, trop sainte pour ne s'être pas envolée depuis longtemps au sein du repos éternel ! Enfin que, tout en proclamant la gloire de Dieu, ces cloches ne cessent jamais d'annoncer à tous les citoyens de cette ville la joie, la consolation, la grâce, la paix du Seigneur ! Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR LES DEVOIRS DES PROFESSEURS.

Prononcé à la distribution des prix, présidée par Son Eminence le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, assisté de Monseigneur Croizier, évêque de Rodez, le 18 août 1847.

Messeigneurs,

Quel bonheur pour cette maison ! quelle joie pour ses enfants ! quel éclat inespéré pour cette solennité ! Jeunes élèves, au milieu de ce concours empressé de vos parents, de vos amis, des citoyens les plus honorables de la ville, des membres les plus distingués du clergé, vous avez devant vous un prince de l'Eglise, que cet établissement se glorifiera à jamais d'avoir pour fondateur. Après une longue absence, ramené parmi nous par l'impulsion de son cœur qui sympathise si bien avec le nôtre, il revoit dans la joie ceux qu'il quitta dans les larmes. Elevé à la dignité la plus éminente, relevée en lui par un mérite plus éminent encore, il a bien voulu honorer de sa pré-

sence ces murs érigés par ses soins, encore embaumés du parfum de ses vertus, et donner ce nouveau témoignage de son attachement à la jeunesse aveyronnaise qui lui fut toujours si chère. A ses côtés, nous nous plaçons de voir assis l'ami de son cœur, et aussi, nous osons le dire, du nôtre l'illustre et bien-aimé pontife, héritier de sa charge pastorale, comme de sa tendresse ; et ces deux prélats, frères de cœur, comme de science et de vertu, se tenant par la main comme autrefois Moïse et Aaron, réunis dans cette enceinte pour y récompenser les efforts d'une jeunesse studieuse, y excitent les plus douces émotions d'amour et de reconnaissance. Jeunes élèves, quel noble couronnement pour cette année scolaire ! Mais leur présence parmi nous n'est pas seulement un immense honneur, elle est encore une importante leçon, qui nous montre le tendre et vif intérêt qui s'attache à la jeunesse, et le prix d'une bonne éducation. Pourquoi, en effet, ont-ils dirigé leurs pas vers ce pieux asile ? Est-ce uniquement pour embellir vos triomphes littéraires ? Une pensée plus sérieuse les anime : c'est, en encourageant vos talents naissants, d'entretenir, d'activer en vous le feu sacré de la science et de la piété ; c'est de développer, de féconder les germes de bonheur que vous portez dans votre sein.

Tel a été aussi, mes chers enfants, l'objet constant de nos désirs et de nos efforts, parce que c'est là le but de l'éducation, qui n'est autre chose que la formation morale de l'homme par la culture de l'esprit et du cœur ; et c'est à ce dessein que nous avons si souvent fait retentir à vos oreilles le mot sacré de devoirs, mot qui revient sans cesse dans la bouche des maîtres et des élèves : devoirs d'étude et de classe, devoirs de respect et d'obéissance à l'égard de vos supérieurs, devoirs d'amour et de reconnaissance pour vos parents, devoirs de tendre et de douce fraternité envers vos condisciples, et, avant tout, devoirs de piété à l'égard du suprême Auteur de toutes choses ; mot qui a pu vous paraître quelquefois triste et sévère, à cause des idées de gêne et de privations qu'il réveille, mais qui doit aujourd'hui vous être bien doux à la vue de ces couronnes, légitime récompense de devoirs généreusement acceptés et plus généreusement accomplis. Du reste, ne le perdez jamais de vue, jeunes élèves, toute la vie humaine n'est qu'un enchaînement de devoirs, et, chercher à s'en affranchir, c'est une honteuse lâcheté, c'est troubler cette belle harmonie qui doit présider à l'ordre civil et moral, comme à l'ordre physique. Nous avons tous été jetés dans ce monde pour les autres autant que pour nous-mêmes, et aux postes les plus élevés sont attachées les plus grandes et les plus impérieuses obligations.

Nous aussi, dans la sphère où nous sommes placés, nous avons nos devoirs, devoirs les plus importants et les plus sacrés ; et, vous en parler aujourd'hui, c'est vous dire

que nous les aimons et que nous voulons nous en pénétrer de plus en plus, pour en faire la règle invariable de notre conduite, afin d'assurer le succès de vos études.

Chargé de former à la fois l'esprit et le cœur de ses élèves, le bon professeur, le maître parfait, pour être à la hauteur de sa mission, ne devrait-il pas avoir lui-même l'esprit et le cœur les plus excellents? Et, pour cela, quelle réunion de solides, de belles, je dirai même, de brillantes qualités, ne lui faudrait-il pas? Mais, sans viser à une perfection que notre nature ne peut comporter, faisons-nous une juste idée d'un maître qui ne veut pas rester en arrière de ses fonctions. Que doit-il être? Que doit-il faire? Que doit-il dire? Sa science, ses talents, ses actions, ses paroles appartiennent aux enfants confiés à sa sollicitude.

Que doit-il être? Premièrement, homme d'étude et de cabinet. Quelques heureuses dispositions qu'il ait reçues de la nature, quelque avancé qu'il soit dans la connaissance des langues et des lettres, il sait que les champs de la science sont sans bornes, qu'un esprit méditatif peut y faire à chaque instant quelque découverte, et qu'il y a toujours de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits à cueillir. Aussi, d'après le conseil de nos grands maîtres dans l'art d'écrire, il aime à parcourir, il approfondit ces beaux ouvrages de la Grèce et de Rome, modèles éternels d'élégance et de bon goût; il s'inspire de leurs idées et se pénètre de leurs sentiments. Tour à tour grammairien, rhéteur, philosophe, en étudiant les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, il s'arrête tantôt au mécanisme du langage, à la contexture des phrases; tantôt à ces tours heureux, à ces adroites combinaisons de mots qui donnent à la pensée plus de grâce ou de force; ou bien encore, à ces mouvements entraînants, passionnés, qui, en faisant jaillir la vérité du sein des nuages dont elle se trouve parfois enveloppée, la montrent dans toute sa beauté native et la font aimer de tous les cœurs. Des exercices fréquents d'analyse et de synthèse viennent aussi développer son jugement et perfectionner sa raison. Voilà ses occupations habituelles; voilà comment ses heures s'écoulent tranquilles et heureuses dans le calme de la méditation et de l'étude. Et puis, assis sur sa chaire, les mots lui arrivent en foule pour intéresser, pour captiver son jeune auditoire, et il distribue à profusion les richesses de son intelligence; car il n'amasse que pour répandre, il n'acquiert que pour donner. N'allez donc pas le chercher au milieu des amusements du monde, de ses spéculations hasardeuses, de cette agitation fiévreuse qui le tourmente; content de ses jouissances intellectuelles, il préfère le silence de la solitude, et le plus modeste recoin de la retraite la plus exigüe lui suffit, pourvu qu'il puisse à loisir y cultiver ses facultés. Et s'il se permet quelquefois une honnête et légitime récréation, c'est toujours avec une sainte avidité qu'il rentre

dans son cabinet, comme dans son musée, et qu'il s'entoure de ses livres, qui sont pour lui ses compagnons les plus aimables et les plus chéris. L'étude est donc tout pour lui: c'est la sphère dans laquelle il se meut, c'est son élément, c'est sa vie. Et certes, si l'on a vu les plus célèbres personnages faire leurs délices de l'étude, porter l'amour de la science jusqu'à son comble, et s'imposer, pour l'acquérir, les plus grands sacrifices et les plus rudes privations; si l'on a vu un Démosthène s'enfermer, des mois entiers, dans un souterrain, pour y préparer ces foudres qui faisaient trembler l'Agora; si l'on a vu un Scipion l'Africain, un Jules César, chercher dans la culture des lettres un délassement aux rudes travaux de la guerre, et tant d'autres hommes illustres concilier le soin des plus importantes affaires avec l'étude la plus opiniâtre, à combien plus forte raison, ceux qui, par état, sont chargés d'instruire la jeunesse et de lui inspirer le goût de la science, doivent-ils s'appliquer, avec toute l'énergie de leur âme, à augmenter le trésor de leurs connaissances? S'ils manquent à ce devoir sacré, ils abjurent leur mission.

Homme d'exactitude et de régularité, le maître, qui prend à cœur les progrès de ses élèves, se montre rigide observateur de sa tâche, jusque dans ses moindres détails. Vous le trouvez à point nommé à la place qui lui est assignée, tout à son œuvre, ne déviant jamais de la ligne qu'il s'est une fois tracée, graduant ses leçons avec art et les enchaînant avec force; car l'ordre qui fait la beauté fait aussi les succès. De là, dans les maisons d'éducation, cette sage répartition du temps et des matières, cette heureuse combinaison des divers éléments qui concourent à un enseignement solide. Aussi, comme dans une ruche, le travail y est-il ardent, fructueux: *fervet opus*. La règle, religieuse conservatrice des abus et gardienne de l'ordre, maintient l'unité du plan dans la variété des exercices, et le maître qui l'observe contribue, par son action et par ses exemples, à la faire régner dans l'ensemble de la communauté.

Homme de zèle et de dévouement, pour surmonter les ennuis et les difficultés inséparables de sa charge, il ne se laisse rebuter ni par la légèreté des enfants, ni par leur inexpérience; compatissant à la faiblesse de leur raison, il ne se lasse point de répéter ce qu'il veut fortement leur inculquer; il ne cesse d'avertir, de corriger et de reprendre, mais toujours avec bonté et affection. Ses réflexions et sa bonne volonté lui suggèrent mille procédés ingénieux pour adoucir l'aridité des premiers principes, pour fixer l'attention de son mobile auditoire, pour exciter l'intérêt et provoquer la curiosité, parce qu'il est bien persuadé que de toutes les méthodes, qu'on a inventées et qu'on inventera jamais pour instruire, la plus sûre et la plus prompte c'est d'inspirer le désir d'apprendre.

Parmi les élèves assis sur les banes d'une

même classe, les uns sont vifs, pétillants, d'une conception facile et rapide, qui saisissent tout, que rien n'arrête, semblables à des aiglons impatients de quitter l'aire, pour contempler les feux éblouissants du soleil. D'autres, au contraire, comme s'ils étaient déshérités des dons de l'intelligence, timides, lourds, arriérés, semblent n'avoir ni facilité, ni jugement, ni mémoire, et végètent tristement à côté de leurs condisciples, comme une ronce près d'un beau lis, ou comme un faible roseau à côté d'un jeune chêne au luxuriant branchage. Que faire à l'égard de ces esprits tardifs? Les décourager par des rigueurs intempestives ou de cruelles plaisanteries? Les abandonner à leur faiblesse, comme étant d'une incapacité obstinée, qui résiste à tous les efforts? Mais quoi! ô maître imprudent, ne savez-vous pas que vous vous devez tout à tous? Quintilien vous dit que si les uns ont plus d'esprit que les autres, que si les uns peuvent plus et les autres moins, tous cependant sont capables de quelque chose avec de l'application, et que les esprits nés stupides et indisciplinables ne sont pas moins contre nature que les monstres; aussi sont-ils fort rares. (*De instit. orat.*, c. 1.) Un maître zélé s'applique donc sans relâche à proportionner ses leçons à la capacité et aux besoins de chaque élève, et, tout en s'applaudissant d'avoir sous sa direction quelqu'un de ces heureux génies en faveur de qui la nature se montre plus libérale, il n'a garde de négliger ceux qui, moins favorisés de ses dons, ne peuvent atteindre à la hauteur des premiers; mais il cultive tout ce qu'il y a en eux de bon, et tâche de suppléer à ce qui leur manque. Et que de fois n'a-t-il pas la consolation de voir que les succès couronne ses efforts, et qu'une étude acharnée, dont il a su aplanir les difficultés, recule à pas de géant le cercle de leurs connaissances et l'étendue de leur esprit! Pourquoi d'ailleurs désespérer de l'avenir d'un enfant? Souvent c'est un diamant caché sous une enveloppe grossière, c'est un Brutus qui n'offre à l'oracle qu'un vil bâton; mais sous ce bâton est renfermée une baguette d'or. Que de fois n'a-t-on pas vu les plus heureuses transformations s'opérer dans les cerveaux les plus étroits? Que de fois une apparente et trompeuse stupidité n'a été que l'annonce d'une âme fortement trompée! Ne fallut-il pas un Albert le Grand pour deviner le génie de Thomas d'Aquin? Et ce même Albert, qui fut l'admiration de son siècle, n'avait-il pas été d'abord, par la pesanteur de son esprit, la risée de ses compagnons? Tout au contraire, combien de prétendus prodiges de nos écoles, après avoir jeté quelque éclat, finissent par s'enfoncer et s'évanouir dans un épais brouillard! Maîtres, précepteurs, vous à qui sont confiées les années si précieuses de l'enfance et de la jeunesse, si vous avez une entière et pleine conscience de votre auguste ministère, à tous, faibles ou forts, grands ou petits, timides ou har-

dis, sujets brillants ou esprits médiocres, vous devez une égale part de vos soins et de vos attentions; la justice vous le commande et un noble zèle doit vous y animer.

Que doit faire un bon professeur? Sa tâche étant de donner aux facultés morales et intellectuelles de ses jeunes disciples le développement le plus complet, d'en régler l'emploi, d'en empêcher toute direction vicieuse, quel vaste champ s'ouvre devant lui! Mais aussi quelle multiplicité de devoirs à remplir! Que de soins assidus, que de travaux pénibles et souvent fastidieux demande une si noble fonction, pour n'être pas frappée de stérilité! Nous n'avons ni le temps, ni la prétention de les exposer en détail; qu'il nous suffise de dire qu'ils peuvent se résumer en ces deux mots: Eclairer l'esprit, former le cœur; car nous n'entendons aucunement séparer l'instruction scientifique de l'éducation morale, unies entre elles par tant de rapports, et qui se prêtent un mutuel appui. La perfection de l'homme, c'est la science unie à la vertu.

Il faut donc d'abord exercer l'intelligence des enfants, et pour cela former leur jugement, féconder et régler en même temps leur imagination, et, dans les premières années surtout, exercer leur mémoire. C'est la faculté dominante dans le jeune âge, et la principale marque qu'on puisse avoir de la capacité d'un enfant (45). Elle est non-seulement d'une utilité infinie, mais encore d'une indispensable nécessité. A quoi bon, en effet, les études sans la mémoire? A quoi bon se remplir la tête d'une foule de faits et d'idées, si l'esprit, semblable au tonneau des Danaïdes, ne retient rien? Mais quelle précieuse ressource qu'une mémoire qui reçoit promptement et sans gêne, et qui garde fidèlement tout ce qu'on lui confie! C'est un vaste réservoir où s'entassent des richesses sans nombre, et où l'on peut ensuite puiser à chaque instant.

Cette faculté, par le soin et le travail, est susceptible d'acquérir les plus larges développements; et que de prodiges en ce genre n'a-t-on pas cités! Toutefois qu'on ne s'arrête pas à cette mémoire, en quelque sorte mécanique ou artificielle, qui ne fait que retenir des mots, sans creuser au fond de la pensée, et qui fait parler un enfant à la manière d'un automate de Vaucanson. C'est cette sorte de mémoire qui remplit le monde de tant d'esprits faux et présomptueux, hommes empiriques et tranchants, étourdissants docteurs. La parole n'étant que le signe de la pensée, il faut que le maître accoutume son élève à ne pas se borner au vain son des phrases, ou à la seule contexture des éléments dont elles se composent; mais à réfléchir, à comparer, à saisir les rapports des diverses choses entre elles; et le jeune homme ainsi formé, à mesure que l'âge et l'expérience développeront sa raison, pourra s'élever, par une gradation lente mais sûre, jusqu'aux plus sublimes

(45) Ingenii signum in parvulis præcipuum memoria est. (QUINTIL.)

conceptions. Les problèmes les plus abstraits se montreront à lui lucides comme le jour; tout ce qu'il lira, tout ce qu'il entendra se classera avec ordre dans sa mémoire, pour y demeurer à jamais fixé. Il n'est point dans le domaine des connaissances humaines de hauteurs où ne puisse atteindre un jeune homme, habitué de bonne heure à peser, à mûrir ses idées.

Toutefois, pour hâter les progrès des élèves, n'allons pas les fatiguer par de rudes et cruelles exigences, qui feraient prendre l'étude en aversion, tandis que le grand talent du professeur, celui sans lequel les autres seraient de peu de fruit, c'est de rendre l'étude aimable. Bernardin de Saint-Pierre voulait que, pour apprendre promptement à lire aux enfants, on mît une dragée sur chacune de leurs lettres. Douce et gracieuse pensée, indice d'une belle âme! Eh! ne peut-on pas l'appliquer, dans une juste proportion, aux règles ordinairement si arides de la grammaire. Au lieu donc de mettre tous les élèves au même niveau, ce qui serait forcer la nature, qu'on étudie leur caractère, qu'on éprouve leurs forces qu'on s'accommode à leur génie, excitant ceux-ci par une louange, ceux-là par une réprimande, réveillant en tous le sentiment de l'honneur, et stimulant leur zèle par ces luttres qui, en aiguissant l'esprit, en fortifiant le talent, rendent capable de descendre plus tard dans une plus vaste arène. Mais qu'on n'oublie jamais qu'une tâche remplie avec plaisir est diminuée de moitié, et devient souvent un jeu, au lieu d'être un fardeau.

« Le gain de notre étude, a dit Montaigne, c'est d'en être devenu meilleur et plus sage. » C'est à ce noble but que doivent continuellement tendre les efforts d'un maître habile et zélé. Qu'importe, en effet, de savoir exprimer ses pensées d'après les lois de la syntaxe et de la logique! Qu'importe de savoir mesurer un vers, arrondir une période et résoudre de savantes questions, si on ne suit pas la ligne droite du devoir! Que l'éducation et l'enseignement marchent donc d'un pas égal; en même temps qu'on forme l'esprit des enfants, qu'on leur forme aussi le cœur; et encore, s'il fallait opter entre l'un d'eux, je dirais avec notre grand fabuliste :

A qui donner le prix? au cœur, si l'on m'en croit.

C'est au foyer domestique qu'a dû commencer l'éducation morale de l'enfant. Pour jeter et faire germer dans cette âme encore neuve et innocente ces semences précieuses de douceur, de piété, d'honnêteté, qui se développent plus tard en actes de bienfaisance, de générosité, et qui peuvent s'élever jusqu'au plus haut degré de la vertu, qu'y a-t-il de comparable au cœur d'une mère, la plus belle image du cœur divin? Rien ne peut remplacer ces premières leçons données à la vie humaine. Mais un maître doit les fortifier par l'autorité de ses préceptes et de ses exemples.

En effet, la science et la vertu sont deux

nobles sœurs qu'on aime à voir ensemble, parce que réunies elles s'embellissent et se soutiennent mutuellement. Mais la première place appartient, sans contredit, à la vertu. Qu'est-ce que la science lorsqu'elle est au service d'une volonté perverse? Au lieu d'être le flambeau de la société, hélas! trop souvent elle en devient le fleau! sa lumière vacillante n'est plus propre qu'à conduire l'homme sur les bords du néant; et qu'elle horrible peinture ne pourrait-on pas faire des excès et des malheurs auxquels entraîne l'audace de l'esprit! O vous donc qui désirez le bonheur de la jeunesse, vous qui devez la prémunir contre les dangers et les illusions de la vie, inspirez-lui ces sentiments nobles et généreux, ces idées de l'ordre, du vrai, du beau, du grand, qui agissent si vivement sur nous, et qui font la dignité de notre nature. Un professeur trouve mille occasions de glisser à propos un précepte de sagesse, une maxime de morale, qui est d'autant mieux reçue qu'elle est moins préparée, et qui produit, par conséquent, les fruits les plus heureux. Les livres profanes lui offrent une foule de traits admirables de courage, de prudence, de frugalité, de désintéressement, d'amour de la patrie. Et qu'ai-je besoin de citer ici les Fabricius, les Régulus, les Caton, les Phocion, les Xénocrate, et tant d'autres dont les noms sont présents à tous les esprits? Or, quand vous voyez ces illustres païens, livrés à leurs seules forces, montrer des vertus égales et souvent supérieures aux nôtres, jeunes élèves, est-ce d'une froide et stérile admiration qu'il faut vous contenter? Ah! plutôt, que votre courage se ranime que votre cœur tressaille et se pique d'une noble émulation. Eclairés du flambeau de la foi, ne restez pas en arrière de ceux à qui la vérité céleste ne s'est pas révélée, comme à vous, belle, gracieuse, immortelle et divine.

On aime encore à entendre la poésie antique, au milieu de cet amas d'erreurs, où elle s'enfonce à chaque pas, se montrer pleine de respect pour la majesté de l'Être suprême, et faire entendre, en son honneur, les chants les plus nobles et les plus purs : *Ab Jove principium.... Jovis omnia plena.... Hinc principium, huc refer exitum....* Virgile, soit qu'il embouche la trompette des batailles, soit qu'il célèbre les délices de la vie champêtre, est plein de paroles touchantes. L'Illiade d'Homère, qu'on regarde, avec raison comme la peinture la plus complète de l'homme, et dont on a pu dire qu'elle était la plus magnifique des encyclopédies, est aussi, au jugement d'un grand saint (46), l'éloge de la vertu. Il ne faut souvent qu'une pensée, qu'une sentence d'un grand poète, sagement commentée par la bouche du professeur, et bien imprimée dans l'esprit, pour diriger, comme un phare lumineux, le frêle esquif de notre vie à travers les écueils et les tempêtes, et le préserver du naufrage. Il n'est pas jusqu'aux

(46) S. BASILE, *Sur l'utilité des auteurs profanes.*

extravagances mythologiques qui ne suggèrent, à qui sait les approfondir, les plus salutaires réflexions, en montrant à quels écarts peut se porter la raison humaine, abandonnée à sa faiblesse. Les vertus païennes elles-mêmes, quand on les examine de près, se trouvent presque toujours entachées d'orgueil; elles ont un côté faux, exagéré, ou bien rude et farouche. Qu'on mette donc en relief les vertus chrétiennes, cette candeur et cette simplicité, apanages d'une conscience pure, cette humilité qui est la pierre de touche du vrai mérite, et surtout cette charité suave comme un rayon de miel, et que l'ancien paganisme n'a pas même soupçonnée. Ainsi la chaire de professeur n'est pas seulement une chaire de science, mais une chaire de sagesse, une chaire de bons conseils, de douces insinuations, de vifs encouragements à tout ce qu'il y a de beau, d'utile, d'honnête.

Du reste, qu'on ne s'y trompe pas, les progrès de la culture des lettres sont liés plus étroitement qu'on ne pense communément avec les intérêts sacrés des mœurs; et cette belle allégorie des anciens, qui nous représente les muses comme des vierges modestes, simples et pudiques, renferme un sens profond. C'est du cœur, c'est d'un bon cœur que procède cette force expansive qui constitue le vrai talent : *Pectus est quod disertos facit* (QUINTIL. *Inst. orat.*) *Vir probus dicendi peritus.* (CICER.) Et que peut une âme abrutiée par le vice? Elle se traîne ignoblement dans la boue, incapable de prendre son essor vers ces pures régions qu'habite le génie. Quand le tyran Denys voulut assouvir contre Dion son implacable vengeance, il ne trouva pas de meilleur moyen que de lui enlever son fils, pour lui faire donner une éducation molle, et infecter son cœur des plus honteuses passions (47). Et on a mille fois remarqué que lorsque, chez un peuple, les mœurs commencent à se corrompre, les talents, le goût, les lumières et l'éloquence tombent à la fois avec les mœurs et la vertu.

Ce n'est pas seulement dans l'étroite enceinte d'une classe qu'un bon maître doit borner son zèle et sa vigilance. Qu'il se plaise au milieu de ses élèves comme le vigneron entre les rameaux fleuris d'une jeune vigne; qu'il aime à les voir souvent, à leur parler à cœur ouvert, à les suivre dans leurs récréations, à partager leurs amusements. C'est dans une douce et aimable familiarité, parfaitement conciliable avec le respect qui lui est dû, pourvu qu'il sache se respecter lui-même, qu'il pourra pénétrer à fond leur caractère, s'attirer leur confiance, réprimer la fougue de leur âge, les dresser à se prévenir mutuellement en amitié, en déférence, en toute sorte de bons offices, et tirer pour eux, soit du spectacle de la nature, soit des divers accidents de la vie, soit même de leurs jeux, mille enseignements propres à les plier, comme à leur insu, à

ces heureuses habitudes qui doivent si puissamment influencer sur le reste de leurs jours.

Mais, dira-t-on peut-être, n'est-ce pas trop rabaisser le professorat par tant de soins minutieux? Ah! quand on est bien persuadé qu'on tient entre ses mains les plus douces espérances de la religion et de la patrie, quand on sait ce que vaut un cœur d'enfant qui sera sitôt un cœur d'homme, que ne fait-on pas pour le préserver de funestes écarts, pour lui donner une bonne impulsion et l'embraser du feu sacré de la vertu! Une ingénieuse industrie suggère toute sorte de moyens à un père pour procurer le plus grand bien à ses enfants. Un bon maître est, lui aussi, un père. On a plusieurs fois représenté ses nobles fonctions comme une magistrature, comme un sacerdoce, images qui ont pu paraître à certains esprits trop pompeuses; mais un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que le maître ou précepteur est, pour les enfants qu'il instruit, un second père, puisqu'il leur donne, avec la science, une vie plus précieuse que la vie corporelle, la vie de l'âme, la vie morale et sociale. Qu'il ait donc pour ses enfants une affection de père, et alors rien de ce qui peut contribuer à leur avancement dans les lettres et la vertu ne lui paraîtra dur ni fastidieux. Qu'il aime ses enfants d'un amour tendre qui les porte à la reconnaissance, d'un amour éclairé, alliant sagement la douceur avec la fermeté pour les corriger de leurs vices; qu'il les aime surtout d'un amour chrétien, imprimant profondément, dans leurs cœurs, ces grandes vérités religieuses, fondement de toute probité et sublime contre-poids à tous les maux des faibles mortels. La meilleure école est celle où l'enfant croit retrouver, sous la parole du professeur, l'autorité paternelle, embellie par les charmes de l'art et de la science.

Enfin, que doit dire un bon maître? dernière question, dont les développements peuvent rentrer, en grande partie, dans ce que nous avons dit précédemment; mais qui va cependant nous fournir quelques réflexions particulières. D'après une pensée de l'Arioste, un livre est bon, lorsque l'auteur dit « tout ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut et comme il faut. » On peut en dire autant d'un bon professeur. Il doit dire « tout ce qu'il faut » pour donner une instruction large et solide; sa mission est de répandre les idées, mais les idées saines et pures qui sont, encore plus que le pain, la vie des peuples.

Il doit s'exprimer « comme il faut, » avec une parfaite convenance de ton et de pensées, sans bassesse comme sans pédanterie. Mais surtout qu'il ne dise que « ce qu'il faut, » non pas seulement pour éviter des paroles oiseuses, mais pesant bien toutes ses expressions dans les choses qui touchent aux devoirs si saints de la religion et de la morale. Qui pourrait s'oublier sur un point

(47) CORNELIUS NEPOS., *Vit. E.*

si important? Un professeur peut-il ignorer que sa parole a la plus grande puissance soit pour le bien, soit pour le mal? Lumière bienfaisante ou vapeur délétère, manne de l'intelligence ou poison corrosif, elle donne la vie ou elle porte la mort. Il ne faut qu'une étincelle pour allumer un violent incendie, et il ne faut aussi qu'un mot imprudent pour soulever, dans le cœur d'un jeune homme, les plus violentes tempêtes; et, comme toutes les passions naissent les unes des autres, il suffit d'en exciter une pour en provoquer mille. On a bien pu alléguer, pour justifier cette licence de tout dire et de tout penser, qui est la plaie de notre siècle, que « les anciens ne voilaient guère plus leurs discours que leurs statues. » Mais aussi qu'était-ce que la société païenne? Et voudrait-on nous faire rétrograder de dix-huit siècles? Et encore, ces anciens, quand il s'agissait des enfants, voulaient-ils qu'on eût le plus grand respect pour leur innocence :

Maxima debetur puero reverentia,
(JUVEN., sat. XIV, 47.)

et qu'on mît cet âge si tendre à l'abri de tout ce qui pourrait faire sur lui de funestes impressions.

Maîtres, professeurs, que la plus grande sagesse préside donc toujours à vos leçons. Votre classe est comme un sanctuaire où doit se faire sentir, à chaque instant, la douce et protectrice influence de la Divinité : et alors vos élèves, dirigés par de bons principes, contenus dans les limites du devoir par les chaînes de l'amour, reçoivent avec docilité vos bons avertissements, et s'abreuvent, avec une avidité toujours nouvelle, aux sources pures de la science et de la vertu; la naïveté, la candeur chrétiennes, le contentement intérieur se réfléchissent sur leur douce et noble physionomie. Jeunes encore, mais déjà mûris par l'étude, ils deviennent la consolation de leurs familles, la gloire de leurs instituteurs et l'exemple de la société. Le sort les a peut-être fait naître dans une condition obscure; mais déjà la considération publique commence à s'attacher à leur nom, et, glorieux enfants de leurs œuvres, ils voient les carrières les plus honorables s'ouvrir devant eux, tandis que les tristes et malheureuses victimes d'une mauvaise éducation vont se perdre dans un ignoble et dégradant sensualisme.

La France, si riche en grands hommes de tout genre, peut encore, plus qu'aucune autre nation du monde, se glorifier du grand nombre d'habiles et savants précepteurs qu'elle a produits. Mais, au milieu de cette phalange sacrée d'amis, de bienfaiteurs, de pères de la jeunesse, c'est vous surtout que je me plais à citer, bon et aimable Rollin, simple et sage Lhomond, vous l'éternel honneur de nos écoles, messagers du ciel pour perpétuer, avec le culte des belles-lettres, le feu sacré des saines doctrines. Dans vos écrits, dictés par le seul désir d'être utiles on aime à respirer cette bonté, cette

simplicité charmantes qui faisaient le fonds de votre caractère et surtout cette piété tendre et sincère que vous saviez si bien faire passer de votre âme dans celle de vos élèves, parce que vous étiez intimement convaincus que l'enseignement religieux est le seul qui puisse assurer le bonheur des familles, l'ordre et la stabilité des Etats. Loin de chercher à briller aux yeux des hommes vous n'avez ambitionné d'autre gloire que celle de former de bons citoyens; et, tout en cachant dans l'ombre de vos classes un mérite excellent, vous avez acquis le droit de figurer à côté des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité. Peu vous importe, sans doute, que la main de l'art ait érigé sur votre tombe de pompeux monuments; mais l'inscription qui aurait le plus souri à votre belle âme, eût été, sans contredit, celle-ci : Il fut aimé des enfants! Ah! soyez à jamais le modèle de tous ceux qui entrent dans la carrière de l'enseignement.

Aimer les enfants et s'en faire aimer, telle a été aussi, pour ainsi dire, la devise de celui qui, pendant douze ans à la tête de cet établissement, l'a élevé à ce point de prospérité dont il jouit actuellement. Vous l'avez vu, jeunes élèves, occupé sans relâche de tout ce qui pouvait assurer vos succès, imprimer à tous vos exercices la plus sage et la plus avantageuse direction; et vous savez qu'en lui rien n'égale la délicatesse de l'esprit si ce n'est la tendresse du cœur. Oh! que nous eussions été heureux de nous inspirer plus longtemps de ses exemples et de mieux nous former à son école! Ah! du moins qu'il reçoive cet hommage de notre reconnaissance; et puissons-nous marcher sur ses traces, afin de n'être pas au-dessous de notre tâche!

Pour vous, mes bons amis, mes chers enfants, je veux, en ce jour solennel, vous rendre cette justice, vous nous en avez facilité l'accomplissement : nous avons vu que vous portant comme de vous-mêmes vers toutes les idées, vers tous les sentiments généreux, leur expression vous était sympathique, et que c'était répondre à un vif besoin de nos âmes que de faire naître, que de développer en elle cette énergie pour le bien qui inspire les grandes choses, que d'y faire rayonner par tous les moyens possibles, ces errements du bon et du beau en tout genre, qui sont la source de nos plaisirs les plus purs, de nos émotions les plus douces, et une cause infailible de bien-être intérieur. Et, plus tard, lorsque le moment sera venu de vous lancer au milieu du tourbillon du monde, armés contre ses vices, et forts de vos bonnes intentions, à la manière de la jeunesse spartaine qui allait au combat en chantant l'hymne de la fraternité, l'hymne de Castor et de Pollux, vous chanterez, vous, encore plus par vos mœurs et votre conduite que par votre langue, l'hymne de la religion, l'hymne de la vertu.

Venez maintenant, jeunes élèves, venez

avec cette modestie qui sied si bien à votre âge ; et pour fruit de cette année de travail, d'application et de régularité, recevez ces couronnes dont le prix est centuplé par la main auguste qui va vous les distribuer. Vous ne l'oublierez jamais ce jour si glorieux pour vous, dont l'heureuse attente a fait si délicieusement palpiter vos cœurs, et qui comble vos vœux les plus doux. Qu'il me soit donc permis, Monseigneur, de dire en toute sincérité à Votre Eminence : après avoir édifié cette maison sur des bases si solides et si saintes, vous consommez aujourd'hui votre œuvre en la faisant reluire de toute la splendeur de votre sublime dignité et de vos hautes et aimables vertus. Maîtres et élèves, heureux et fiers de posséder dans cette enceinte, bien que ce ne soit que pour un jour, celui qui fut notre père et qui veut bien l'être encore, nous nous montrerons vos dignes enfants. Oui, Monseigneur, nos cœurs vous suivront partout où vous dirigerez vos pas, et puisque maintenant la divine Providence vous appelle à la ville éternelle, au pied du tombeau des apôtres, avec l'illustre et bien-aimé pontife qui partage avec vous toutes nos affections, que de fois nos pensées s'élanceront de ces rives de l'Aveyron sur les bords fortunés du Tibre ! Et si, après tant

de bienfaits reçus de votre munificence, il nous était permis de vous adresser une humble demande ; si au milieu des grandes pensées que vous avez conçues pour le bien de l'Eglise, cette petite fraction de votre ancien troupeau pouvait un instant occuper votre esprit, nous vous prions, lorsque vous serez sur cette terre classique de la science et des arts, métropole et reine de la chrétienté, de nous envoyer, non pas une feuille du laurier de Virgile, non pas quelques débris de vase antique ; mais quelques grains de la poussière foulée par les pas de Pierre, quelques petites parcelles de son corps glorieux, ou des chaînes qui ont serré ses mains vénérables, ou bien encore une de ces bénédictions puissantes que le grand Pie IX, les délices de Rome, et l'espérance de l'Eglise universelle, répand pour le bonheur du genre humain. Un pieux souvenir de Votre Eminence, un pieux souvenir de notre bien-aimé pontife à l'autel de la confession de saint Pierre, sera pour nous et pour nos élèves le plus fort encouragement au fidèle accomplissement de tous nos devoirs, le gage d'une prospérité nouvelle et toujours croissante pour cet établissement, et le plus noble prix de nos faibles efforts pour le bonheur de ces enfants.

NOTICE SUR M. GAUDREAU,

CURÉ DE SAINT-EUSTACHE, A PARIS.

M. Gaudreau, actuellement curé de la paroisse Saint-Eustache, à Paris, est né en 1798 ; mais nous ignorons de quel diocèse il est originaire. Il s'est fait remarquer dans les divers postes qui lui ont été confiés par ses talents, son zèle et une sage administration. C'est pourquoi l'autorité diocésaine l'a appelé à l'une des cures les plus importantes de la capitale. Il fut en même temps nommé chanoine honoraire de la métropole. En 1829, M. l'abbé Gaudreau fut appelé à prononcer devant l'Académie le panégyrique de saint Louis dans l'église de Saint-Germain L'Auxerrois, et cette société savante vota au prédicateur, des remerciements qui lui furent adressés par M. Andrieux, secrétaire perpétuel, par la lettre suivante :

Monsieur le curé,

L'Académie française me charge de vous témoigner sa reconnaissance et la satisfaction qu'elle a éprouvée, en écoutant votre excellent *Panégyrique de saint Louis*. Vous nous avez montré dans ce prince les hautes

qualités qui en auraient fait un digne monarque et le meilleur des hommes, quand même il n'aurait pas été un saint. Il n'est pas donné à l'homme, a dit un écrivain du siècle dernier, de porter plus loin la vertu. Vous nous avez peint ensuite à grands traits, dans saint Louis, l'illustre législateur et l'intrépide guerrier. En nous pénétrant d'admiration pour votre héros, vous nous avez inspiré beaucoup d'estime pour son panégyriste. Votre diction, pleine de mesure et de sagesse, prouve que vous avez parfaitement le sentiment des convenances, et l'esprit de tolérance et de douceur qui s'accorde si bien avec votre ministère.

Recevez donc, Monsieur le curé, mes remerciements et les félicitations de l'Académie, et permettez à son secrétaire d'y joindre le tribut particulier de sa considération très-distinguée et de son respect.

ANDRIEUX.

Paris, 1^{er} septembre 1829.

M. GAUDREAU,

CURÉ DE SAINT-EUSTACHE, A PARIS.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

*Prêché dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, en présence de l'Académie française, le
25 août, 1829*

Quia dilexit Dominus populum suum, idcirco te regnare fecit super eum. (II Paral., II, 11.)

Le Seigneur voulant témoigner combien il aimait son peuple, vous en a fait le roi.

Messieurs,

Lorsque Dieu répand ses grâces privilégiées sur une nation, il lui donne des princes animés de son esprit : aussi, c'est à bien juste titre que, Français, nous nous estimons le peuple chéri du ciel, au souvenir de tant de rois dont nos annales ont immortalisé les vertus. A leur tête, sans doute, brille Louis IX, ce roi d'autant plus grand, qu'il fut un saint plus accompli, et que, ne séparant jamais les devoirs du salut de ceux de la royauté, il rehaussa l'éclat de la majesté souveraine par la pratique du christianisme le plus pur.

C'est bien à son règne que l'on peut appliquer les réflexions de nos saintes lettres sur la félicité des peuples gouvernés par un prince selon le cœur de Dieu. « Sous son empire, les hommes, les biens de la terre, l'or, l'argent croissent et abondent; chacun cultive son champ avec confiance; les vieillards, assis dans la place publique, ne parlent que de l'abondance où l'on vit; la jeunesse prend plaisir à se parer de riches habillements, aussi bien que des vêtements militaires. Avec lui, les guerres réussissent, la paix s'établit, la justice règne, les lois gouvernent, la religion fleurit, le commerce et la navigation enrichissent le pays; la terre même semble produire plus volontiers ses fruits. Il sauve ses États par des voies plus douces, plus sûres que ne peuvent l'être les hasards des combats; régit comme par l'intelligence divine, son empire ne connaît point de funestes vicissitudes; il est craint cependant et honoré, parce que sa prudence, qui conserve dans le royaume une paix profonde, fait pressentir ce qu'il ferait s'il fallait soumettre des sujets révoltés ou des voisins inquiets. » (I Mach., XIV, 8 et seq.)

Tel fut saint Louis.

Tel l'a toujours admiré l'illustre assemblée qui me confia l'honneur de prononcer

l'éloge de son glorieux patron. Le louer, est chose simple et facile : mais le louer selon ses mérites; mais rectifier avec une sage mesure les faux jugements portés sur certains actes de sa vie par des esprits chagrins, qui ne purent lui pardonner d'être un roi, d'être un sage, surtout d'être un saint; mais remplir cette mission devant une réunion si imposante par les dignités, les talents, l'éloquence, voilà ce qui semble rendre la tâche plus ardue. Cependant on se rassure, lorsque l'on songe à la sainteté du sujet que l'on traite, à la grâce divine qui vient en aide au prédicateur, aux sources historiques d'où il extrait la vérité afin de la présenter dans son plus bel éclat : ces sources, vous le savez, sont spécialement les doctes écrits de l'Académie elle-même.

Je vais donc considérer en saint Louis, d'abord le roi, ensuite le législateur et le guerrier; sous ce triple aspect, vous verrez à quel degré de vertu la religion élève un souverain, à quel degré de gloire elle élève un chrétien : c'est là toute ma pensée.
Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Nommer la mère de saint Louis, c'est dire que la valeur coula dans les veines de notre héros avec le sang de Castille, c'est dire aussi que la religion la plus tendre, la plus éclairée le forma. Si la science, la sagesse, la connaissance du monde sont nécessaires à l'éducation des princes, combien plus la piété, et surtout la piété maternelle. Heureux les peuples dont le futur monarque croît sous les yeux d'une mère chrétienne, ferme, capable d'apprécier les besoins de son siècle! Heureux les Français, quand ils peuvent admirer, ou sur le trône ou sur ses degrés, une Blanche de Castille!

L'estime qu'il faisait de la grâce de son baptême, jusqu'à signer *Louis de Poissy*; le souvenir qu'il gardait ineffaçable de ces paroles si surnaturelles sur les lèvres d'une mère : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un seul péché mortel, » au point qu'il étonnait ses amis

par la préférence qu'il donnait à la lèpre sur une seule faute qui l'eût rendu ennemi de Dieu ; la religieuse frayeur que lui inspira le serment de son sacre , sont les traits énergiques d'une piété qui , déjà , révélait sa grandeur future.

Pourquoi tairai-je la simplicité de sa table et de toutes ses habitudes, l'assiduité et la ferveur de ses prières, sa récitation quotidienne du bréviaire de Paris, même au milieu des camps, l'austérité de sa vie, la sévérité de ses mortifications? Siècle de plaisir, de richesses et d'orgueil, tu regardes avec pitié ce jeune roi couvert du cilice, servant dans les hôpitaux, se joignant aux ouvriers qui bâtissent le monastère de Royaumont, et plus tard, s'enfonçant dans cette délicieuse solitude pour s'y reposer dans les exercices de la pénitence du fracas des passions et du tumulte des affaires; c'est que tu ne connais pas les précautions jugées indispensables par les saints, pour conserver leur innocence dans un rang où tout conspire à la perdre. Est-ce parce qu'il n'employa pas son temps aux dangereux amusements du monde, comme il le disait lui-même, que tu ne peux lui pardonner ses pieuses pratiques et que tu nous représentes avec dédain sa cour transformée en un cloître?

Qui jamais acceptera ce langage hyperbolique? Imaginez-vous l'heureuse alliance des qualités les plus contraires selon les idées humaines : une angélique pureté se familiarisant avec les manières aimables d'une cour délicate et polie; la pénitence austère suspendant ses rigueurs pour laisser s'épancher les effusions de l'amitié, de la tendresse conjugale, paternelle ou filiale; rien dans sa gravité de farouche et d'incommode; une régularité toujours indulgente pour les faiblesses de ses proches; c'est ainsi que se manifestait la belle âme de Louis. Si la piété le porte à se charger, à la vue de tout son peuple, du précieux fardeau des saintes reliques; l'humilité, à graver sur ses médailles le souvenir de ses défaites : dans ce même cœur se trouvera la valeur nécessaire pour déjouer vingt fois les complots tramés par des sujets perfides, des parents ambitieux, des ennemis rusés. Avec simplicité, il se soumet aux avis, aux reproches même d'un ami dévoué; avec force, il arrête les projets d'indépendance d'un frère dont le génie altier doit plier sous les lois. Homme, pour tous, de douceur et de paix, il brave l'insolence d'un prince sanguinaire qui traitait en vassaux les plus puissants monarques, et le réduit à la recherche de son amitié. Tant il est vrai que, chez Louis, aucune vertu ne s'est établie sur les ruines d'une autre vertu, et que les devoirs de l'Etat ne souffrent jamais de la ferveur du chrétien!

Mais, me trompé-je? l'attrait de la retraite ne prit-il pas trop d'empire sur son cœur? Je le vois qui balance entre les fonctions royales et les douceurs de la solitude;

il pense à quitter les grandeurs du premier trône du monde. Plusieurs rois philosophes ont pris ce parti; qui les condamne? En eux, c'était faiblesse, sentiment de leur médiocrité, orgueil, découragement, égoïsme insensible au plaisir de faire des heureux; sans doute un chrétien doit avoir de plus nobles motifs. Celui qui le dirige, c'est la connaissance de l'immense responsabilité qui pèse sur sa tête. « Apprenez, » dit saint Grégoire, « ô rois! le grand mystère de Dieu dans vos personnes. Il gouverne par lui-même les choses célestes, il partage celles de la terre avec vous; soyez donc des dieux pour vos sujets, autrement, souvenez-vous que les plus forts seront aussi plus fortement punis. »

Quel homme constitué en dignité ne redouterait cette sentence? Cependant Louis, prêt à déposer la pourpre, s'arrête, délibère, consulte. Les larmes d'une reine chérie, les représentations du guide de sa conscience, les gémissements de son peuple, ont bientôt dissipé cette illusion d'une âme pénétrée de ses devoirs. Il fait à la félicité publique un sacrifice plus grand que celui qu'il avait médité, celui des penchants de son cœur et des attraits de sa piété. Elle devient plus active et se répand en une charité immense. Plus vivement il éprouve l'amour de son peuple, plus ardemment il veut se consacrer à son bonheur.

J'étais l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres : assis au milieu d'eux, je les consolais. (Job, XXIX, 15.) Ce n'est plus de Job qu'il s'agit, c'est de saint Louis. Les hôpitaux de Pontoise, de Compiègne, de Vernon, l'Hôtel-Dieu de Paris, les Quinze-Vingts, cet asile royal où la charité supplée pour tant d'infortunés à la privation de la lumière, en sont les preuves. Les aumônes ne sont plus distribuées à des jours solennels, mais pendant tout le cours de l'année, car, dit-il, *les misères publiques sont de tous les jours*; il prodigue sans distinction d'âge, d'état, de service, de religion, ses bienfaits; les veuves, les orphelins, des Juifs et des infidèles aussi bien que des chrétiens, le pauvre laboureur accablé d'années, le soldat à qui ne restent que de douloureuses cicatrices et de glorieux souvenirs, l'indigent noble et timide, tous trouvent en Louis un bienfaiteur. Chaque jour, il sert à sa table les pauvres de Jésus-Christ et quelquefois jusqu'à deux cents deviennent ses convives. O pauvres! combien il vous chérit! c'est pour vous qu'il s'écarte de son palais et se dirige vers les ombrages de la forêt qui domine la capitale. Allez, allez au pied de ce vieux chêne de Vincennes; vous y trouverez un juge impartial qui terminera vos différends. Ce n'est plus un roi, c'est un père qui pacifie des enfants bien-aimés, qui unit leurs mains dans les siennes. Soyez tous frères, un saint vous en convie.

Je serais infini, mes frères, si je vous parlais de ces maladreries fondées au nombre de huit cents et plus, de ces vierges sans

ressources sauvées du danger de perdre leur innocence, de ces jeunes hommes privés de fortune qui, par les secours du bon roi, purent cultiver les sciences, sans éprouver les horreurs du besoin, de ces serviteurs jouissant d'un bien-être anticipé, de ces églises relevées de leurs ruines et parées des plus riches ornements : « Il ne peut y avoir d'excès aux charités d'un roi, » disait-il ; « hé quoi ! me blâmeriez-vous, si j'employais mon argent en faste et en débauches ? »

Charité de nos pères, que tu faisais de prodiges ! Aux premières années de notre siècle, on s'était promis de faire oublier tes bienfaits en préconisant outre mesure une vertu moins divine, l'amour de l'humanité ; hélas ! que de déceptions ont prouvé son insuffisance !

Vous comprenez de suite que je ne suis pas ennemi de la philanthropie : elle aussi est fille de la religion. Ce sont notre législation, nos mœurs, notre civilisation, tout imprégnées du christianisme, qui lui ont donné naissance. Le grand tort de la génération qui nous a précédés, c'est d'avoir méconnu son origine, exagéré ses mérites, et surtout d'avoir imaginé de constituer comme une science la bienfaisance elle-même.

Sous les inspirations de la charité, on écrivait moins, on parlait moins, on agissait davantage. Dévouement, générosité, spontanéité de concours, sacrifices commandés ou conseillés par l'Évangile, tout cela vient du cœur et non de l'esprit ; tout cela s'allume au flambeau de la foi et non aux vaines lueurs des systèmes humanitaires, des théories sociales, et c'est ce qui fait la supériorité de la charité sur la philanthropie.

Tout s'est expliqué : nous avons réconcilié ces deux sœurs faites pour s'estimer et pour s'entr'aider, et les utiles fondations de nos pères se sont accrues au foyer des lumières modernes.

Aussi, comme au temps de saint Louis, la science, les beaux-arts, le génie littéraire ou politique ont applaudi à cette heureuse harmonie.

En effet, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Robert Sorbon, Guillaume de Lorris, Villardoin, Vincent de Beauvais, furent les amis, les commensaux de Louis. Enflammés d'une glorieuse émulation par sa noble familiarité, ils associèrent son nom à leur réputation, à leurs poésies, à leurs histoires, et à leurs fondations diverses.

Du fond des couvents et des monastères, qui lui doivent leur origine ou leur plus grande splendeur, les Dominicains, les Cordeliers, les Carmes, font entendre en son honneur un concert de louanges auquel s'unissent, à Fontainebleau, les Pères de la Merci et dans les abbayes de Longchamps, du Lis et de Maubuisson les accents des pieuses épouses du Sauveur.

Ici, à grands frais, il recueillait les débris des sciences dispersés dans des livres de-

venus sans honneur ; là, il enrichissait cette société fondée par le docte Robert, et dont la restauration, à deux époques différentes, suffit pour illustrer deux ministres ; à Bourges, à Toulouse, mais surtout à Paris, il créait cette université justement fière de son auguste filiation, qui conserva toujours inséparables les trésors de la littérature et les enseignements de la foi.

Puis, jetez les yeux sur ces églises sans nombre bâties par son ordre : mesurez les proportions hardies de la basilique ou reposent les reliques de notre premier apôtre, des métropoles de Paris ou de Reims ; celles de ce monument gothique où la pierre semble découpée en dentelle, chapelle royale et sainte par excellence, où le magistrat fidèle, comme l'accusé craintif et l'innocent calomnié, viendront un jour implorer le Dieu des lumières et de clémence, avant de pénétrer dans le sanctuaire de la justice humaine qui l'avoisine, et dites si cette immortelle solidité, ces ornements délicats n'ont pas préparé les beautés de nos siècles modernes.

Vous me pardonnerez de m'arrêter sur des détails peut-être profanes ; mais, lorsque je songe que dans la personne de saint Louis je défends la religion si souvent accusée d'étouffer les inspirations du génie, je me sens tenté de vous rappeler encore ces fêtes nationales dont des mariages, des solennités de chevalerie, des entrevues de rois étaient les motifs, qui ravivèrent le commerce ; cette multitude de vaisseaux réunis, soit pour lutter contre l'Angleterre, soit pour voguer en Orient, guidés par une aiguille mobile nouvellement connue, qui donna naissance à une brillante marine ; ces rapports fructueux établis entre les Français et les étrangers qui firent écouler nos richesses et facilitèrent la prospérité de nos marchands ; ces règlements qui les affranchirent des anciennes servitudes, les protégèrent par une police active et dont notre siècle conserve encore les vestiges ; enfin, l'utile invention de cet échange que fait le négociant d'une masse d'or ou d'argent contre une simple feuille, dont la confiance et l'honneur garantissent le prix.

Non, certes, Louis ne fut point un de ces hommes jaloux d'ensevelir les peuples dans l'ignorance, afin de les gouverner avec plus d'empire. La religion les réprouve, elle qui n'exalte que les princes qui, par tous les moyens possibles, ont procuré le bien de leur nation : *Quæsit bona genti suæ* (I Mach., XIV, 4), et telle était la pensée de Louis, lorsqu'il disait à son fils : « Il vaudrait mieux qu'un Écossais vînt d'Écosse, qui gouvernât bien et loyalement, plutôt qu'un roi de ta race, qui fût méchant envers ses sujets. »

Cependant ce souverain bon et pacifique sait que dans l'occasion il doit être fort ; car il est le fondement du repos public ; car, si la tête est ébranlée, tout le corps chancelle. Aussi à la piété, à la charité, il joint une sévérité digne et sage.

Philippe, trop facile aux impressions de la jalousie, ternit l'éclat de son blason : une épouse ambitieuse a soufflé le feu de la sédition dans le cœur du comte de la Marche ; le comte de Champagne, toujours indécis, toujours infidèle, celui de Bretagne et de Flandre ont brisé les nœuds de la dépendance. Insensés ! qui courent à leur perte, en voulant abattre le trône qui les protège ; ils me rappellent l'allégorie du sage : le buisson choisi roi par les autres arbres, leur dit : *Reposez-vous tranquilles sous mon ombre, sinon il sortira de mon sein un feu qui, me dévorant, vous consumera vous-mêmes, quelle que soit votre grandeur.* (Jud., IX, 14.) Ainsi la ruine de la puissance royale doit amener celle des puissances inférieures, et l'état tout entier, devenu la proie d'un incendie, ne sera plus qu'une même cendre. Louis voit sans trembler les desseins de ces perfides ; ses pareils n'ont jamais reculé devant le danger : *Num quisquam similis mei fugit?* (II Esdr., VI, 11.) Il s'apprête au combat et déjà les révoltés sentent mollir leur audacieuse témérité. Ils ont recours à la ruse ; mais, l'amour de son peuple aidant à sa valeur, le délivre de sa retraite de Montléry : alors, les forces de l'étranger viennent en aide à l'infidélité des citoyens ; l'Anglais envahit nos provinces, appuyant la rébellion de Lusignan. Vains efforts ! Louis compte sur le bras de Dieu et sur la sainteté de sa cause ; lui neuvième, l'épée à la main, il force le passage du pont de Taillebourg et l'ouvre à son armée : bientôt Saintes célébrera son triomphe.

Généreux et élément, malgré les nombreuses perfidies de ses ennemis, il se contente de les réduire à l'impossibilité de nuire : les comtes factieux recouvrent ses bonnes grâces et la nation anglaise abaisse devant nous sa fierté.

Qu'il fut beau pour nos ancêtres ! le jour où saint Louis, entouré d'un cortège de rois naguère ses rivaux, devenus ses vassaux, fait publiquement hommage de sa gloire aux Français fidèles et orgueilleux des succès de leur monarque, succès qui sont les leurs ; ils ont ensemble trompé l'espoir de cette nation qui, seule, peut leur disputer le premier rang entre les royaumes de l'univers, et cette nation, l'Angleterre, avoue leur supériorité ! Je me dis : cet honneur est-il acheté trop cher par le sacrifice de quelques provinces dont la légitime possession est douteuse, dont la défense eût exigé beaucoup de sang à répandre, une heureuse fortune à fixer longtemps près de nos drapeaux ; incertain, je n'ose décider ce problème sur lequel se sont partagés les politiques les plus expérimentés.

Voilà donc ce grand prince que l'on a bien osé accuser de faiblesse.

Faible ! celui que je viens de vous dépeindre au milieu des factions ? Faible ! celui que les grands redoutent et que chérit le peuple ? Voyez-le ce peuple, ivre d'enthousiasme quand son roi revient couronné des lauriers de Taillebourg et de Saintes ;

morne et profondément attristé, quand son roi souffre d'une maladie presque mortelle, plus encore quand il est dans la captivité ; entendez-le plus tard demander à grands cris que les abus soient réprimés et justice rendue comme sous le règne de Louis IX. Faible ! celui dont le zèle ne se démentit jamais pour la réforme des scandales et des abus introduits dans l'état, ou même dans l'Eglise, par le malheur des temps ? Faible celui qui proclama cette célèbre ordonnance qu'un de nos plus graves prédicateurs, Bourdaloue, mettait au nombre de ses précieuses reliques ? Faible ! oh, non ! j'en appelle à ses rivaux, à ses ennemis eux-mêmes, qui le choisissent comme arbitre et médiateur dans leurs querelles.

C'est le roi de France qui mande à sa barre, à Amiens, le roi d'Angleterre et ses barons : il écoute leurs raisons, il ouvre avec prudence un avis qui calme les dissensions de ce royaume agité. C'est le roi de France qui est sur le point de terminer les animosités dont l'empire et la cour romaine offraient au monde le triste spectacle ; du moins, Frédéric d'un côté, Grégoire et Innocent de l'autre, s'efforcent de gagner son suffrage ; c'est le roi de France qui, tandis qu'au sein de la civilisation les Guelfes et les Gibelins éternisent leurs querelles, s'efforce de pacifier l'Orient, éteint les divisions parmi les barbares : au milieu de l'enivrement de la victoire, c'est lui que des soldats féroces qualifient du nom de *véritable* : précieux hommages rendus à la fermeté de notre héros ! mais je ne vous ai encore montré cette vertu qu'aux prises avec des sujets révoltés, ou avec l'ennemi du dehors, il me reste à vous la raconter mise à des épreuves plus sensibles et plus délicates.

Selon nos idées modernes, Rome, dont la foi ne défailloit jamais, ne conserva pas toujours les bornes de la modération dans ses prétentions politiques ; mais si nous nous reportons aux circonstances de cette époque, si nous considérons l'ambition de tant de rivaux, les divisions des princes, les calamités de toutes sortes dont les peuples étaient les victimes, l'instruction, d'ailleurs, presque uniquement réfugiée dans l'Eglise, nous concevons que l'omnipotence de Rome était une doctrine entourée de prestiges bien séduisants. N'oublions pas non plus que cette même Rome, qui regrettait l'empire du monde autrefois muet devant elle, sauva l'univers de la barbarie, et n'employa le plus souvent qu'en faveur des rois une puissance qu'ils avaient remise à l'envi dans ses mains : que si les papes prétendaient pouvoir détrôner les rois, les rois aussi croyaient pouvoir l'être par les conciles généraux ; qu'ils croyaient encore pouvoir à leur gré faire déposer les pontifes romains. Fatales illusions, qui, dans plusieurs siècles, donnèrent lieu à des conflits lamentables entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle.

Quel sera le rôle de Louis dans ces que-

relles ? Fidèle à conserver intact l'honneur de sa couronne, il se présentera sans cesse comme médiateur pacifique. Il se prosterne aux pieds de Grégoire, mais ne craint pas d'arrêter son bras qui veut arracher le sceptre à Frédéric, pour le transmettre à un fils de France : « Le titre de frère du roi, » dit-il avec majesté, « suffit bien à Robert. »

Il offre à Innocent ses bons offices, mais lui refuse une retraite dans ses Etats ; malgré toute la vénération dont la dignité d'Urbain le pénètre, il rejette avec indignation l'étrange proposition d'accepter la couronne de Sicile. C'est qu'il croit que tout royaume, dans l'ordre temporel n'a que Dieu seul pour maître ; ainsi le proclame-t-il pour celui qui lui est confié : *Cujus soli ditioni atque protectioni regnum nostrum semper subjectum existit. (Prag.)*

Ce serait ici l'occasion de déplorer ces questions litigieuses soulevées le plus souvent avec imprudence, ces suppositions chimériques qui tendent à troubler la paix de l'Eglise ; que le siège apostolique, juge des consciences, parle au nom de l'Eglise universelle, qui ratifie ses décisions, qu'il fixe la foi, qu'il trace les règles des mœurs et termine toutes les controverses religieuses, qu'il spécifie même, s'il le faut, les cas où le chrétien devra généreusement répondre. *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. (Act., V, 29.)* Enfants dociles, nous nous soumettons à ses décrets. Mais en regard de cette puissance sans limites sur les consciences, nous reconnaissons avec saint Augustin (lib. II cont. Petil., 48), une sainteté inhérente au caractère du souverain qui ne peut être effacée par aucun crime. « C'est elle que David, dit l'immortel évêque de Meaux, injustement poursuivi et sacré lui-même pour le trône, a respecté dans un prince réprouvé de Dieu ; que Jéroboam et les dix tribus ont profané en se révoltant contre la dureté de Roboam ; que tous les prophètes ont vénéré par leur soumission à tant de rois impies ; que la primitive Eglise a reconnu par sa conduite envers des empereurs cruels, et plus tard envers des souverains hérétiques qui ne laissèrent pas une mémoire moins abhorrée. »

Pourquoi, me dira-t-on, rappeler ces antiques croyances du clergé français ? C'est qu'elles nous donnent le droit de demander à ceux qui nous reprochent de les avoir abandonnées, s'ils n'ont pas été les premiers à les mettre en oubli dans l'ordre politique. Ne perdez pas de vue qu'il s'agit ici d'un corps de doctrines corrélatives et indivisibles. Saint Louis refuse d'être le vassal du sacerdoce, mais il rejette la pensée d'en être le rival, à plus forte raison le persécuteur et le tyran. Il pose les limites des deux puissances, mais il les respecte et ne les brise jamais. Revendiquez, si vous le voulez, les libertés de notre glorieuse Eglise gallicane, mais qu'il nous soit permis aussi de revendiquer l'esprit qui les a dictées, la foi qui les empêchait d'être un scandale, l'attachement inviolable à l'unité qui en

était la sauvegarde. Que Zorobabel voie toutes les têtes se courber devant sa puissance, qu'il soit assis et domine sur son trône : *Sedebit et dominabitur super solio suo ;* que le pontife reste assis sur le trône qui lui appartient, *et erit sacerdos super solio suo ;* mais plutôt périssent nos franchises que le conseil de paix qui doit unir ces deux majestés ! *et concilium pacis erit inter illos duos. (Zach., VI, 13.)*

Après avoir admiré le roi chrétien, prenons un instant de repos ; puis, nous considérerons le chrétien législateur et guerrier.

DEUXIÈME POINT.

Victime des passions qui agitaient les grands, le peuple tournait ses regards vers le trône, accoutumé dans ces jours d'oppression comme dans toutes les calamités qui l'affligent à n'avoir que lui pour ancre de salut. Louis a compris que le moment était arrivé d'unir ses intérêts à ceux de son peuple, afin de relever l'autorité royale dissipée par la faiblesse de ses prédécesseurs et envahie par l'ambition de ses vassaux.

Il commence par combattre les abus d'un gouvernement à jamais condamné par l'expérience, en humiliant ces tyrans subalternes qui ne connaissent d'autre loi que leur épée ; Enguerrand de Coucy, cité devant ses juges ordinaires, le seigneur de Vernon, le comte d'Artois rappelés au devoir de veiller à la sûreté de leurs vassaux, le comte d'Anjou lui-même sur les marches du trône, frappé d'une juste sentence, demeurent convaincus qu'il ne doit y avoir, en France, qu'un souverain.

Pour affaiblir leur pouvoir, Louis, par un exemple plus décisif que tous les édits, renonce généreusement à l'exercice absolu de sa propre puissance. Il montre le bien et sa conduite, objet de l'approbation générale, force à l'imitation ces guerriers naguère indomptables. Ils sentent en frémissant le pouvoir expirer dans leurs mains, par le recours au roi qui devient le premier pas vers la régénération générale. L'usage du combat judiciaire, qui décidait tout par la voie du glaive, retardait encore les bienfaits de ce droit de réclamation ; il est défendu dans les domaines royaux, puis restreint dans les autres cours et rendu formidable par l'effroi que de sages règlements porteront dans le cœur des combattants.

C'est ainsi que la fusion du peuple et de la royauté porte un coup terrible à la féodalité. Elle consolide le trône, en inspirant aux citoyens une reconnaissance sans borne envers le destructeur de tous les abus. Ils apprécient comme des bienfaits ces semaines du roi qui éloignent le danger des guerres particulières, ces établissements qui, comme une digue inébranlable, compriment les essais renaissants de la tyrannie des grands vassaux, soit qu'ils imposent des droits nouveaux, soit qu'ils tentent d'altérer les monnaies, soit qu'ils essayent d'aug-

menter leur fisc par des amendes arbitraires.

Mais il fallait prévenir les désordres qu'enfante l'enivrement de la liberté chez une nation qui en est idolâtre : une vie errante et vagabonde est assimilée au crime qui cherche les ténèbres ; les habitants d'un lieu sont responsables des attentats commis dans son enceinte ; l'autel n'est plus fait pour servir d'asile aux assassins ; la quarantaine du roi arrête la fougueuse vengeance d'un héritier offensé ; les mesures les plus sages préviennent et punissent tous les écarts préjudiciables à la paix publique ; la source des désordres est tarie par la proscription des jeux de hasard et par la prohibition de cette foule d'histriens dont les obscènes impiétés corrompaient la société. Les successions, les mariages sont réglés de la manière la plus propre à rendre sacré ce qui n'était jusqu'alors gouverné que par l'usage. Ainsi, les mœurs se façonnent, la décence est rétablie, une législation régénératrice fait revivre la religion dans tous les ordres de l'Etat, et avec elle ramène la félicité générale.

C'est la religion, en effet, qui conseille, qui autorise, qui consolide tant de précieux changements, car c'est toujours au nom de Dieu, sous son invocation et après s'être inspiré de la jurisprudence divine, que Louis promulgue ses lois admirables.

Et sur quel autre fondement les appuyer, je vous prie ? « Comment comprendre qu'un peuple s'unisse par des lois, si ces lois ne sont elles-mêmes un traité fait en présence d'une puissance supérieure ? et où la trouver cette puissance supérieure, si ce n'est celle de Dieu, protecteur naturel de la société et vengeur inévitable de toute contravention ? » (BOSSUET.)

Il se peut qu'un législateur outre dans l'application ces principes ; mais ils n'en sont pas moins incontestables. Par exemple, que nous importe que saint Louis ait employé contre le blasphème des peines trop sévères ? Sachant que c'est lui qui fit périr des rois et des nations, il voulut en purger son royaume et désespérant de vaincre la perversité de son siècle, il crut devoir l'épouvanter par la singularité du supplice. Trop doux, il encourageait l'impiété ; trop rigoureux, convenez-en, ne désarmait-il pas le juge ? Puis, qu'il est difficile, comme le prouvent toutes les tentatives de notre législation moderne, de préciser jusqu'où l'on peut sévir contre les infracteurs des lois, purement divines ! Au reste, qui donc, en cette circonstance, rendit Louis plus indulgent ? Remarquez-le, mes frères, et rendez hommage à la religion ; ce fut un souverain pontife, ce fut Clément IV.

Que ne m'est-il permis d'entrer dans de plus grands détails ; vous verriez notre saint législateur puiser dans les enseignements de la foi toutes les mesures de sagesse que comportait son siècle. Il n'a pas remédié à tous les maux, sans doute ; mais l'homme impatient, dit l'Esprit-Saint, n'o-

père que des folies. (*Prov.*, XIV, 17.) Louis avait assez de lumières pour résister à la tentation du mieux, pour comprendre la résistance insurmontable que lui eussent opposée tous les intérêts blessés par des lois meilleures. Il s'est donc contenté de préparer, sans leur donner une existence prématurée, les grands événements dont la postérité devait ressentir les avantages. Les générations se succèdent, les siècles marchent ; honneur à ceux qui, sans déchirement, sans violence, sans appel à toutes les passions mauvaises, leur ont fait faire quelque pas dans le progrès !

Je voulais en peu de mots vous faire admirer dans notre saint le modèle des législateurs ; j'espère avoir réussi, et j'ai hâte d'aborder les qualités brillantes qui l'ont distingué comme guerrier.

Déjà sa valeur est connue, déjà sur la brèche de Bellême, l'Angleterre éprouva son courage, et, sur les ruines de Montreuil et de Fontenai, ses ennemis furent effrayés par la puissance de son bras. Personne jamais n'osa mettre en doute son intrépidité, mais quelques écrivains n'ont pas craint de ternir sa gloire, en déplorant que son épée ait été teinte quelquefois du sang français. Mensonge historique, qu'il faut joindre à tant d'autres, dont nos annales ont été souillées. Permettez à cet égard quelques courtes réflexions.

Je sais que le blâme dont il s'agit ne concerne pas les rigueurs d'un instant déployées contre cette foule égarée dite des *Pastoureaux*, qui, sous la conduite d'un ignorant enthousiaste, troubla le royaume. Car Louis était absent, et Blanche suffisait pour dissiper, en lui ôtant son chef, du reste vaincu de meurtre, une émeute qui, commençant par une piété mal entendue, dégénérât en une audace cruelle et sacrilège. Ce qu'on lui reproche, c'est la guerre des Albigeois ; c'est sur cette guerre que je n'exprimerai franchement.

Je n'applaudis pas au fanatisme qui, voilé du manteau de la religion, verse le sang et devient d'autant plus l'ennemi du christianisme, qu'il lui attribue ses fureurs et ses crimes ; je n'exalte pas l'intolérance dont le propre est d'offenser la charité que commande le divin Maître ; mais je distingue l'homme paisible qui, de bonne foi, ou même séduit par des préjugés divers, professe l'erreur, sans cesser de remplir les devoirs sociaux, de l'homme ardent qui, après avoir secoué le saint joug de l'Église, veut encore briser celui des lois ; qui, apostat de la foi, le devient également de l'obéissance jurée à son prince. Autant l'un mérite de douceur et de condescendance, autant l'autre doit être l'objet d'une juste sévérité. Que le chrétien supporte patiemment les outrages, que l'homme privé souffre la perte de ses biens ou de son honneur en silence, sans invoquer la justice humaine qui lui prêterait son appui tutélaire, je le conçois. Mais quel tribunal vengera l'injure faite à la société ? Quel roi

comprendrait assez peu ses devoirs, que de laisser, impassible, miner son trône, séduire ses peuples, bouleverser ses États? Or, j'en appelle à l'histoire, à une trop funeste expérience; quels maux n'enfantent pas les révoltes colorées du nom sacré de la religion qu'elles profanent?

Le comte de Toulouse, chef et protecteur des albigeois, était un hérétique; eh! que m'importe? Je ne vois en lui que l'ennemi de la patrie. Louis, rapide dans la guerre, terrible dans le combat, le terrasse d'un coup décisif; puis, moins intraitable que son père, qui poursuit, dans Avignon, Béziers et autres villes, les rebelles plus encore politiques que religieux, il tend une main secourable aux vaincus; supérieur à son siècle, il substitue la sagesse des édits à la rigueur des supplices. Cette fermeté qui s'unit à la clémence, fait son plus bel éloge, et cette époque, est peut-être la plus admirable que nous offrent, sous son règne, les fastes intérieurs de la France, comme les croisades, l'époque la plus glorieuse de son histoire extérieure.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'il est besoin d'en faire l'apologie. On convient que saint Louis ne les entreprit ni par défaut de lumière, ni par ambition, ni par enthousiasme d'une piété imprudente: ses mobiles étaient l'amour de la justice, le zèle pour l'humanité souffrante, la défense de l'Occident menacé d'une inondation de barbares et la religion qui donnait à ces sentiments, plus de grandeur, plus d'énergie.

Le xix^e siècle voit se renouveler, mais non certes, sous l'inspiration de la foi catholique, ces expéditions en Orient, dont le but rappelle celui des croisades; or, personne ne songe à en contester la justice. Dans nos temps modernes, la politique voulut constituer l'indépendance de ces chrétiens toujours victimes d'une honteuse servitude, depuis qu'ils ont déchiré le sein de l'Eglise leur mère, à la condition, toutefois, qu'ils renonceraient à leur perfidie devenue proverbiale: elle aime les Grecs et souhaiterait que l'identité de nos formes gouvernementales leur fût un acheminement à l'unité de notre foi. Elle voulut aussi restreindre dans un cercle plus étroit des peuples devenus par leurs mœurs, leur fanatisme, leur législation tyrannique, un danger pour leurs voisins; elle voulut sauvegarder la civilisation du contact des nations qui ne connaissent pour droit que celui de la force ou du glaive. De bonne foi, saint Louis voulut-il autre chose? la puissance qu'il combattait était-elle alors moins arbitraire, moins envahissante, moins barbare, quel que fût son nom, que celles qu'ont foudroyées nos bombes meurtrières? et lorsqu'il formait le vœu que l'empire mahométan, indigné de son isolement, de son abâtardissement, foulât aux pieds son croissant pour arborer de nouveau la croix de ses Constantin et de ses Théodose, les hautes intelligences ne comprenaient-elles pas qu'il s'agissait de sauver la religion et

les Etats d'Europe d'une ruine totale, de refouler ce torrent asiatique qui, dans ses flots menaçait d'emporter la civilisation et les beaux-arts avec la foi de l'Occident?

Ajoutons, que Louis pouvait dire comme Simon-Machabée: *Nous n'usurpons rien sur nos voisins; nous ne voulons que posséder l'héritage de nos pères, occupé pendant quelque temps par nos ennemis, d'une manière injuste, et dans lequel nous sommes rentrés, aussitôt que nous en avons trouvé le moyen. Ce que nous réclamons, c'est notre bien patrimonial: « Vindicamushæreditatem patrum nostrorum. »* (I Mach., XV, 33.)

Mais Louis a échoué! Ce n'est pas à lui qu'il faut en imputer la faute. Serait-il donc responsable des abus, des désordres, des erreurs qui entravèrent ses projets si bien combinés? Les entreprises les plus justes aux yeux de la raison et de la foi trouvent des obstacles qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir; le navire devient souvent la proie d'un équipage révolté; celui qui le commande est-il assuré contre la perversité des matelots; et plus encore, contre les rescifs qui le brisent, contre les tempêtes qui le plongent dans l'abîme? Combien d'autres grands hommes ont promené sur terre et sur mer leurs infortunes imméritées? Louis, avec une rare sagesse, a conçu, préparé cette expédition. Imitateur de Louis VIII et de Philippe-Auguste, il a remis les rênes de son royaume entre les mains de Blanche de Castille, comme eux rendant hommage au mérite consommé, au génie actif, pénétrant et ferme de cette princesse.

Partez donc, s'écrie-t-il, soldats de Jésus-Christ, partez, votre cause est celle du Seigneur lui-même. Lisez écrit sur votre bannière: *Dieu et volt*. Prêtres, entonnez l'hymne sacrée. Que Dieu ordonne aux vents de souffler dans vos voiles, à la mer de modérer l'impétuosité de ses vagues. Allez! réjouissez-vous, des palmes vous attendent. Hélas! je l'ai dit, ces palmes, sont celles des martyrs.

En effet, viennent les revers les plus lamentables. Il ne m'appartient pas de raconter leurs causes, leur enchaînement, leur fatalité; j'aime bien mieux admirer Louis opposant la prudence la plus héroïque à la mauvaise fortune. Il reste en Palestine, afin de ne pas priver de tout espoir les chrétiens de ces plages désolées et contraindre les infidèles à exécuter la capitulation; il y demeure afin de réunir près de lui ceux que menaçait une éternelle captivité; il accorde divers souverains de ces contrées funestes; il fait travailler aux fortifications de la ville d'Acre, répare celles des autres cités, et quatre années de son séjour en Orient valent la liberté à plus de douze mille chrétiens.

Malgré de si grands malheurs, Louis se console à la pensée des résultats dont l'avenir doit recueillir les fruits. En effet, l'Europe est sauvée de l'irruption des barbares, non vaincus, mais épuisés par tant

d'attaques réitérées; la servitude est presque abolie par suite de la franchise accordée à tous les serfs qui ont été du voyage; la puissance royale s'agrandit aux dépens de celle des seigneurs presque ruinée; la rébellion sera plus rare, les guerres particulières seront éteintes, faute de moyens de les soutenir; la navigation perfectionnée ouvrira au commerce florissant des voies plus promptes et plus sûres; enfin les lettres et les arts s'enrichiront par les rapports avec les peuples possesseurs autrefois des trésors de la science. Après de tels avantages, on est bien venu de ne parler que des désastres des croisades?

Du reste, chrétiens et Français, vos cœurs seraient-ils insensibles à la gloire d'avoir fait briller aux yeux des barbares les vertus d'un roi chrétien et français. Ils ont admiré dans leurs princes la bravoure, la capacité, la fortune; mais Louis leur présente un prodige de force et de courage inouï jusqu'alors, des qualités diverses dont l'union passe toute imagination. En effet, il prêche la pénitence aux croisés, les exhortant à donner pure et sans tache à Jésus-Christ une vie qu'ils lui ont sacrifiée; il visite les malades, les console, fait observer sur les vaisseaux la plus grande régularité; gémit ensuite sur le défaut de discipline qui dépeuple son armée; se confond avec le soldat pour donner la sépulture à ceux que moissonna le fer des Sarrasins, portant de ses mains royales les martyrs de la foi; sous le poids des fers, il multiplie ses fréquents entretiens avec Dieu; il répond avec modestie que le Soudan fera de lui ce qu'il voudra, parce qu'il est son prisonnier, préfère la mort au blasphème renfermé dans le serment que lui proposent les émirs; il dicte enfin cette lettre modèle d'humilité, où il annonce ses désastres à son royaume. Voilà le chrétien!

Il paraît sur le tillac tel *qu'on ne vit jamais plus bel homme armé*; se jette à la nage à l'attaque de Damiette; triomphe des ennemis rangés sur la rive, tandis que la flotte d'un autre côté les disperse. Après quelques larmes versées sur un frère chéri, victime du feu de sa valeur, il se précipite sur les infidèles, animé par une juste vengeance; seul contre six, soutient une lutte meurtrière, et trois jours après, seul encore, dégage son autre frère du milieu des glaives étincelants et des torrents d'un feu perfide; captif, il garde un silence de mépris, lorsque des assassins lui demandent le prix de leurs forfaits, et ensuite à l'émir qui, d'une main lui présentant le cœur d'Almoadan, de l'autre une épée prête à le percer, lui ordonne de le faire chevalier, il répond avec noblesse: *Fais-toi chrétien, et je te ferai chevalier*. Emervouillés de ce courage, les disciples de Mahomet délibèrent de le choisir pour leur

roi, et s'écrient: *C'est le plus fier chrétien que nous ayons vu jamais! Voilà le Français!*

Il répond au Soudan, furieux de sa défaite, qu'il n'accepte pour la bataille aucun jour préfixe, qu'il défie Malek-Sala pour le lendemain comme pour tous les autres. Dans la retraite, il tombe entre les mains des ennemis, parce que son grand cœur ne lui a pas permis d'abandonner les blessés et les malades; plus tard, il assure à chaque prisonnier sa rançon, disant qu'il ne songerait à sa liberté qu'après avoir procuré celle des autres. Toutefois, *ce n'est pas à prix d'argent que l'on estime le chef des Français*. Puis, il tient à garder la plus exacte fidélité envers des traîtres sans foi, sans honneur: enfin, il refuse d'aller visiter Jérusalem en suppliant, après s'en être promis la conquête. Voilà le roi de France!

Pour terminer, disons que le chrétien, le Français, le roi, se confondent pour ne plus constituer que le grand saint, lorsqu'après quinze années de bonheur, il part de nouveau et va, sous les remparts de Tunis, montrer, non plus seulement comment un héros de l'Évangile soutient les disgrâces, mais comment il envisage le trépas. Un jour de plus, et il recueillait les glorieuses palmes, les immenses avantages qui couronnèrent les armes du roi de Sicile; mais il est frappé, c'en est fait. Un ciel brûlant, une terre aride, un air corrompu, multiplient les victimes qui doivent précéder ses funérailles. D'un œil tranquille, Louis considère son tombeau qui s'ouvre. Couché sur la cendre, il prie pour son peuple qui lui est si cher: *Esto, Domine, plebi tuæ sanctificator et custos*; entouré de ses généreux soldats, il appelle son fils, et, ranimant ses forces, il lui recommande d'être fidèle à Dieu, soumis à l'Église, père de son peuple; il lève ensuite les yeux, regarde le ciel, et prononçant ces paroles de nos divines Écritures: *J'entrerai dans votre maison, je vous adorerai, mon Dieu, dans votre saint temple* (Psal. V, 2), il expire.

Recueillons les dernières paroles de notre roi, Messieurs; fidélité à Dieu, soumission à l'Église, amour mutuel entre le souverain et ses sujets, tel fut le vœu suprême de saint Louis pour la France. Puisse-t-il, du séjour de la paix inaltérable, nous obtenir ces vertus, après nous les avoir enseignées par son exemple. Pussions-nous profiter de la dernière exhortation de celui qui, pour avoir quitté la terre, n'a pas cessé pour cela d'être notre roi. Pussions-nous rendre heureuse pour nous cette solennité par la résolution toute française de marcher comme lui constamment sous la conduite de la foi et de la charité, pour arriver au ciel que je vous souhaite. Ainsi soit-il!

NOTICE SUR M. GRIVEL,

CHANOINE DU CHAPITRE IMPÉRIAL DE SAINT-DENIS.

L'abbé Louis-Jean-Joseph Grivel, chanoine titulaire du chapitre impérial de Saint-Denis, chanoine et vicaire général honoraire de Bordeaux, chevalier de la Légion d'honneur, aumônier de l'ancienne chambre des Pairs, est né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 8 septembre 1800, d'une famille plébéienne, laborieuse, honnête et estimée dans le pays.

A 15 ans, il termina ses études classiques au collège d'Ambert, où il avait obtenu les plus brillants succès. Il fit une partie de son cours de théologie au séminaire de Clermont-Ferrand. Reçu bachelier à 17 ans, il professa d'abord les classes inférieures, et fut destiné à la chaire de rhétorique, au collège mixte de Valence.

Mgr de La Tourette, évêque de cette ville, qui affectionnait et appréciait beaucoup M. l'abbé Grivel, disposa en sa faveur d'une dispense de 22 mois et le promut au sacerdoce.

Rappelé dans son diocèse primitif par l'intervention de M. Molin, supérieur du grand séminaire de Clermont, mort évêque de Viviers, M. l'abbé Grivel fut d'abord nommé vicaire de la cathédrale de Clermont, puis aussitôt sur la demande de M. de Rostaing, curé d'Ambert, il devint son vicaire et en remplit les fonctions pendant quatre ans.

Ses heureuses dispositions pour la chaire, qui s'étaient déjà révélées, lui méritèrent, même dans son pays natal, un suffrage unanime.

Bientôt il fut appelé à prêcher à Moulins, à Gannat, à Melau, Meaux, Fontainebleau. En 1828, il prêcha le carême à Bordeaux; l'année suivante, il donna l'Avent à Saint-Germain L'Auxerrois, en présence d'une partie de la famille royale; cette station eut un tel retentissement que le jeune orateur fut désigné pour prêcher le dernier panégyrique officiel de saint Louis, devant l'Académie. D'un autre côté, M. Magneu, curé de la paroisse royale, avait obtenu du grand vicaire de la grande-aumônerie, la promesse d'un sermon et puis d'une station à la cour.

En 1830, nouveau carême à Bordeaux, où

M. de Cheverus, en témoignage de sa haute satisfaction, le nomma chanoine honoraire de son chapitre, et plus tard, lorsque l'illustre et saint prélat fut promu au cardinalat, et qu'il vint à Paris pour recevoir la barette, ce fut M. l'abbé Grivel, conjointement avec M. l'abbé Georges, neveu de son éminence, et aujourd'hui évêque de Périgueux, qui furent choisis pour assister le nouveau prince de l'Eglise.

En 1834, M. l'abbé Grivel fut nommé aumônier de la chambre des pairs, où il a rempli pendant plus de quatorze ans, avec un dévouement et une charité dignes des plus grands éloges, ces fonctions difficiles, qui demandaient en outre une grande sûreté et une grande délicatesse de tact.

En 1838, il fut nommé chanoine de Saint-Denis, deux ans après trésorier de ce chapitre, et chargé par le ministre, conjointement avec deux délégués supérieurs, de la réorganisation de la Basilique, et de l'inventaire de toutes les richesses mobilières et artistiques qu'elle possède.

Pendant son long séjour à Paris, M. l'abbé Grivel ne cessa point de prêcher, avec un succès qu'on n'a point oublié, des stations réitérées dans les principales chaires de la capitale, et des grands diocèses de France.

En 1845, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur; la même année grand vicaire honoraire de Bordeaux, par son éminence Mgr Donnet.

Nous avons de M. l'abbé Grivel, imprimés : une *Oraison funèbre de M. Dervieux, curé de Saint-Chamond*; une autre, de *M. de Rostaing, curé d'Ambert*; le *Manuel du Fidèle*; la *Vie d'un missionnaire d'Auvergne*; les *Chroniques du Livradois*. Nous savons que M. l'abbé Grivel se propose de mettre au jour des ouvrages d'un ordre plus élevé, et entre autres, des mémoires du plus haut intérêt, dont M. Béranger, membre de l'Institut, a fait un rapport infiniment honorable, devant l'académie des sciences politiques et morales.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. L'ABBÉ GRIVEL,

CHANOINE DU CHAPITRE IMPÉRIAL DE SAINT-DENIS.

SERMONS.

PREMIER SERMON.

SUR L'ENVIE.

Prêché pour la première fois à Ambert, le jour de Noël 1831.

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus. (Luc., II, 13.)

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre.

Tel fut le divin cantique dont les messagers célestes firent retentir les airs, autour de l'étable de Bethléem, humble berceau du Sauveur, pour annoncer la naissance du

Messie, et le grand objet de sa mission dans le monde : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre.* Mais tandis que les esprits célestes chantent cet alleluia d'allégresse et de consolation, les esprits de ténèbres, déjà jaloux de l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, et des bienfaits qu'elle devait lui apporter, frémissent d'une nouvelle rage, et redoublent d'imprécations à la vue de son accomplissement.

En d'autres temps, mes frères, et au milieu de la grande solennité que nous célébrons, il m'a été donné de vous parler du fond de cet admirable mystère; aujourd'hui, je viens combattre un vice qui va directement contre la fin de ce mystère, ce vice qui prend, en quelque sorte, la gloire de Dieu même à parti, qui outrage le ciel même, déssole la terre et ne réjouit que l'enfer, ce vice, c'est l'envie.

Médiateur auprès de Dieu auquel il rend toute sa gloire, Jésus-Christ, par sa naissance, vient rallumer le feu de la divine charité, éteint au milieu du monde depuis quatre mille ans par le péché; il vient réconcilier les hommes avec son Père; il vient les réconcilier entre eux, les réconcilier avec eux-mêmes, les réconcilier avec les épreuves et les misères de leur exil: en un mot, il leur apporte la paix.

L'envie détruit toutes ces réconciliations et toute cette paix. Auxiliaire et complice du démon, elle fait tous ses efforts pour faire prévaloir son œuvre, œuvre de guerre, de discordes, de confusion, image des lieux où règne une éternelle horreur : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror.* (Job, X, 22.)

Mais comme, tout détestable qu'il est, ce vice de l'envie, c'est celui sur lequel on se fait moins justice et que l'on commet avec moins de scrupule; comme il est la grande maladie et la contagion de notre temps, afin de vous en inspirer un salutaire effroi qui vous serve de préservatif, je viens vous le représenter tel qu'il est, et je viens vous dire : Fermez vos cœurs à l'envie, gardez-vous de lui donner le moindre accès dans vos âmes, car cette passion nous avilit, elle nous rend criminels, elle nous rend malheureux; en d'autres termes : bassesse de l'envie, crimes de l'envie, malheurs de l'envie; trois considérations qui vont faire le sujet et le partage de ce discours.

Mais avant tout, prosternons-nous devant la crèche, devant le Dieu enfant qui est venu pour rétablir la paix, en détruisant par ses leçons, ses exemples et ses grâces, tout ce qui peut y mettre obstacle; réclamons en même temps l'assistance de sa sainte Mère, mère de charité et d'amour, en la saluant avec l'ange, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'envie est pleine de bassesse, avon-nous dit, et c'est notre première réflexion.

Pour mettre ce principe dans tout son jour, nous considérerons ce vice en lui-même et dans ses instincts pervers, nous

le considérerons dans les hommes qui se constituent ses ignobles esclaves; nous examinerons ensuite leurs actions, leur conduite; nous les suivrons dans les moyens ténébreux qu'ils emploient afin d'arriver à leur but, les prétextes, les détours, les déguisements auxquels ils sont obligés d'avoir recours pour se tromper eux-mêmes et pour tromper les autres. Tout cet ensemble et tout ce détail nous convaincront qu'il n'y a rien de plus vil et de plus méprisable que cette misérable passion.

Et d'abord, qu'est-ce que l'envie? C'est, en général, répond celui que l'on a si bien nommé l'Ange de l'école, saint Thomas, c'est une injuste tristesse que l'on ressent à la vue du bonheur d'autrui, c'est-à-dire à la vue de ses talents, de ses qualités, de ses vertus, en un mot, de tout ce qui fait sa prééminence et sa gloire. Or, mes frères, n'est-ce pas une indigne bassesse de s'attrister de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est généreux, de tout ce qui constitue, en quelque sorte, l'apanage le plus magnifique, le douaire le plus précieux de la nature humaine?

Oh! qu'elle est bien profondément vraie cette impression d'un illustre et saint docteur, qui flétrit si énergiquement l'envieux du nom d'apostat de la nature : *apostatam naturam.* C'est qu'en effet, celui qui se laisse posséder par cette lâche passion, se sépare violemment de tout sentiment humain. Il étouffe les émotions les plus naturelles et les plus spontanées, en présence de ce qui excite l'admiration et réunit les suffrages des autres hommes. Humiliante destinée à laquelle se condamne l'envieux! Le bonheur de ses semblables fait son supplice; il ne se réjouit que de leur infortune; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité; il réunit tous les efforts de sa haine contre les plus nobles facultés; il s'attache aux fruits les plus beaux du génie, de la vertu, de la piété pour les flétrir ou les dévorer.

Tels sont, en effet, les instincts pervers de l'envie que, sans en avoir reçu la moindre injure, sans qu'ils aient le moindre tort à son égard, elle traite en ennemis mortels tous ceux qui attirent les regards publics par leur mérite, par leur rang, par leur position, par leur supériorité quelconque. Comme l'ombre suit le corps aux rayons du soleil, de même l'envie s'attache aux pas de celui qui marche entouré d'une auréole de splendeur et de renommée.

O vous donc, sur qui le ciel a répandu quelques-uns de ses dons privilégiés, et qui se payent souvent si cher! ne croyez pas pouvoir être supérieurs ou vertueux impunément. Votre implacable et éternelle ennemie veille : elle a toujours les yeux ouverts, et le moindre éclat les blesse; les oreilles toujours attentives, et le moindre bruit de réputation les importune. Les parfums qu'exhalent vos vertus est pour elle une odeur de mort; le lustre que répandent autour de vous vos talents, vos succès, lui est

insupportable. N'attendez pas qu'elle s'unisse par un suffrage désintéressé et une louange noble et franche aux applaudissements et aux éloges qui vous sont décernés, l'admiration la tue, et aucune parole destinée à en exprimer le sentiment ne peut sortir de sa bouche. Au lieu d'éprouver une généreuse émulation à la vue du triomphe de ses frères, et de sentir combien il lui serait plus glorieux de s'y associer et de chercher à atteindre au mérite qu'elle ne peut souffrir, incapable qu'elle est de rien entreprendre, de rien exécuter de noble, d'élevé, elle voudrait tout rabaisser à son misérable niveau.

Et voyez encore où se cache le plus ordinairement cette humiliante passion ? N'est-ce pas dans les infimes régions de la médiocrité et de l'impuissance ? Voyez où elle va recruter ses dignes esclaves ? N'est-ce pas parmi toutes ces pauvretés en tout genre, essentiellement vaniteuses, jalouses de tout ce qui est au-dessus d'elles, et que l'Écriture, pour cela, compare avec tant de justesse au buisson stérile, cet arbrisseau rampant et hérissé d'épines, qui prétend dominer tous les autres arbres, même les cèdres dont il s'efforce d'abaisser la hauteur : *Egredietur ignis de ramno, et devoret cedros Libani.* (Judic., IX, 15.)

Voilà pourquoi encore les livres saints ajoutent que l'envie est le partage des petits esprits, des âmes basses et de boue : *Parvulum occidit invidia.* (Job, V, 12.) Et n'est-ce pas, en effet, faire acte de petitesse que d'être envieux ? Car, si on ne se sentait pas inférieur à celui dont on est jaloux, on ne s'affligerait pas de ses qualités et de ses avantages. Cependant qui le croirait ? triste condition de notre nature ! il arrive même que des esprits, d'ailleurs élevés, ne savent pas toujours se préserver du contact impur de ce sentiment mauvais, de cette lâche faiblesse. Pleins d'eux-mêmes, une prévention aveugle leur ôte le discernement ou l'équité pour reconnaître et avouer le mérite de leurs concurrents. Au lieu de dire avec Moïse : *Plût à Dieu qu'ils fussent tous prophètes !* (Num., XI, 29) ou avec saint Paul : *Plût à Dieu qu'ils fussent tous apôtres !* (I Cor., XII, 29) la supériorité dont ils jouissent, ils veulent l'avoir seuls. Dans leur despotisme exclusif, ils regardent comme une diminution de leur gloire la part qui en revient aux compagnons de leurs labours ; prétention puérite, bassesse réelle qui les dégrade, les avilit, et ne justifie que trop la sentence déjà prononcée : *Parvulum occidit invidia.*

Poursuivons. Les actes et la conduite des envieux sont tout aussi pleins de bassesse que l'envie elle-même. Tout en eux respire la méchanceté, la perfidie, la dissimulation. Sont-ils impuissants à constater la beauté d'une action publique, le mérite d'une action particulière ? ils élèvent des doutes sur les motifs ; ils les rabaisser par leur maligne interprétation, ils s'étudient à donner le change ; ils s'ingénient à met-

tre en relief certaines particularités accessoires, qu'ils espèrent pouvoir incriminer, tandis qu'ils voudraient marquer du sceau de l'oubli des faits éclatants et incontestables. Jésus Christ opère-t-il des miracles ? chasse-t-il les démons ? c'est, disent les Juifs envieux, au nom de Béezébuth, prince des démons. Guérit-il un paralytique de trente-huit ans, le jour du sabbat ? ils ne demandent pas le nom de celui qui a fait cette cure merveilleuse, parce que l'éclat de ce prodige les humilierait, ils ne veulent y laisser voir qu'une prétendue violation du jour du sabbat, pour y trouver une infraction à la loi, et matière à leur censure.

Toujours sous la fatale influence de la passion qui le domine, l'envieux ne se lasse jamais de miner la considération dont jouissent ceux qui offusquent ses regards : observations piquantes, rapports astucieux, révélations plus qu'indiscrètes, gestes méprisants, silence significatif et perfidement calculé, il met tout en œuvre. Voyez avec quel art il rappelle des circonstances indifférentes en elles-mêmes, et auxquelles, sans lui, on n'aurait point fait attention : il les envenime, il les dénature, et de mille nuances imperceptibles il forme un corps de délits qu'il est bien difficile de combattre et de détruire. Rien ne lui coûte, rien ne l'arrête ; ici, immonde fossoyeur, c'est l'expression d'un Père, il va jusqu'à déterrer les cadavres des passions déjà éteintes de ses rivaux pour les opposer à leurs nouvelles vertus ; là, panégyriste outré et sans pudeur, il n'a point assez d'éloges pour la médiocrité rampante, s'il peut s'en servir à contre-balancer et à diminuer la réputation qui le fatigue. Ne pensez pas qu'il recule devant la calomnie : la calomnie, cette science profonde de perdition, comme parle le Sage, mélange d'audace et de bassesse, est la digne et inséparable auxiliaire de l'envie. Hommes de bien, hommes aux intentions nobles et pures, hommes généreux, hommes de talents, hommes de piété, armez-vous de courage et de résignation, et espérez en Dieu. Entendez-vous ce cri sourd et cruel ? Ce n'est point contre vous un combat généreux qui se prépare ; ce n'est point une attaque franche et déclarée qui vous menace, c'est une ennemie tortueuse, pleine de ruses, de détours, d'artifices, qui vient à vous, froide, sanginaire, vous apportant une mort lente et des souffrances aiguës. Oh ! combien de Josephs, dont on pourrait montrer la robe sanglante, ont été dévorés par ce monstre cruel : *Fera pessima devoravit Joseph !* (Gen., XXXVII, 33.) Prenez garde, si sa morsure ne vous atteint pas, sa bave dangereuse peut vous empoisonner à tout jamais, ou laisser sur vous des traces ineffaçables.

Mais parlons sans figure, et continuons de suivre l'envieux dans les moyens pleins de dissimulation et de perfidie, et, par suite, pleins de bassesse, qu'il emploie pour arriver à son but. Tantôt, afin de faire naître et d'entretenir une insidieuse confiance, il se

réjouit avec ceux qu'il hait mortellement d'un avantage qu'il s'efforce ou qu'il est sur le point de leur ravir; tantôt il s'afflige avec d'autres d'un malheur qu'il leur a mille fois souhaité, et qui peut-être est son ouvrage; ailleurs, vous verrez l'envieux, la douceur dans les yeux, le fiel dans le cœur, composer son maintien et son langage: « Vous croiriez, » dit l'abbé de Clairvaux, « que les paroles qu'il va prononcer, loin d'être un acte d'accusation contre un odieux rival, ne respirent que la pitié et l'amour pour lui; ses soupirs profonds, son préambule mielleux, sa préface obligeante, tout sert à en imposer: *Videns præmitti alta suspiria, et voce plangenti egredi maledictionem.* » Soyez attentifs, mes frères, s'il commence par l'éloge, il finit par la satire; il n'élève un moment son concurrent sur la scène que pour attirer sur lui une périlleuse attention et le faire disparaître avec plus de honte; il ne lui accorde quelques qualités que pour appuyer davantage sur les défauts qui les ternissent: en un mot, il ne couvre sa victime de fleurs que pour l'égorger.

On le comprend, mes frères; par une étrange aberration de l'esprit et du cœur humain, l'homme peut, en un sens, se glorifier de ses autres passions: l'ambitieux peut se faire honneur de ses prétentions et de ses espérances, le vindicatif peut mettre sa gloire à faire éclater son ressentiment, le voluptueux peut se vanter de ses excès et de ses débauches; mais qui a jamais avoué qu'il est envieux? Qui trouva jamais le moyen d'ennoblir cette hideuse passion? Elle a tant de bassesse que celui qui en est atteint fait tous ses efforts pour la dissimuler aux autres, et n'ose se l'avouer à lui-même. De là les prétextes, les déguisements auxquels il a recours pour voiler aux yeux du public, et, s'il était possible, à ses propres yeux, cette dégradante affection; de là le soin minutieux avec lequel il recherche et met en évidence les défauts de ceux dont il est jaloux, pour faire accroire que, s'il ne les aime pas, c'est uniquement à cause de leurs défauts, et non parce qu'il porte envie à leur mérite: que, s'il blâme leur piété, c'est qu'il y découvre un alliage qu'il ne saurait approuver. Afin de se mettre à l'abri de tout soupçon, il se cache, il emprunte les apparences et prend les livrées du zèle: *Opertus est quasi pallio zeli.* (Isa., LIX, 17.) Hélas! les plus nobles vertus, la sincérité, l'amitié, la gloire de Dieu, la sûreté de l'Etat, peuvent servir de voile à l'envieux pour cacher ses véritables sentiments: *Opertus est quasi pallio zeli.*

Eh! ne fut-ce pas à un prétexte, à un subterfuge de ce genre qu'eurent recours les chefs des Philistins, jaloux de la gloire de David, pour déterminer le roi Achis à le renvoyer et à se priver de son puissant secours? *Qu'ai-je fait, qu'as-tu trouvé en moi de mauvais depuis que je suis en ta présence?* lui disait David. — *Je sais que tu es bon,* répondit ce prince sans caractère et sans

décision; *tu ne plais point à mes satrapes: « sed non places satrapis: » retire-toi, pour ne point offenser leurs regards: « vade, ne offendas oculos satraparum. »* (1 Reg., XXIX, 6, 7.) Ainsi l'envie, dont l'indignation devrait toujours faire justice, trouve souvent une complicité morale dans ceux-là mêmes qui la jugent et l'apprécient, mais qui, par défaillance de cœur, lâcheté d'âme, n'osent lui résister, ni la combattre ouvertement.

Ne fut-ce pas encore à un indigne artifice, à une profanation de tout ce qu'il y a de sacré, qu'eut recours Hérode, ce tyran ombrageux et jaloux, lorsque, pour tromper les mages et leur cacher son dessein déicide, il affectait de vouloir se confondre avec un même sentiment d'hommage et d'adoration pour l'enfant nouveau-né de Bethléem, le véritable Roi, le Rédempteur d'Israël? Ne fut-ce pas à un honteux travestissement que ne rougirent pas de descendre les Pharisiens, dans la conspiration générale qu'ils avaient tramée pour perdre le Sauveur? Ils ne feignent de le haïr et de le poursuivre que parce que, disaient-ils, il était un homme de bonne chair: *homo vorax et potator vini*; l'ami des pécheurs et des publicains: *peccatorum et publicanorum amicus.* (Matth., XI, 19.) Mais un intérêt plus délicat, et qu'ils n'osaient avouer, armait ces hommes dissimulés contre Jésus-Christ: c'étaient les miracles éclatants qu'il opérait, et qui leur faisaient craindre de perdre, parmi le peuple, la considération dont ils jouissaient: *quia hic signa facit.* (Joan., XI, 47.) Mais, malgré leurs détours et leurs prétextes, le juge lui-même, devant lequel ils avaient amené leur victime, savait que c'était par envie qu'ils l'avaient livrée: *sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum.* (Matth., XXVII, 18.)

Et en effet, l'envieux a beau, mes frères, mettre en avant de spécieux prétextes, user de palliatifs ingénieux, quelle que soit son adresse, quels que soient ses artifices pour dissimuler et déguiser ses véritables sentiments, il ne trompe personne. En vain il voudrait faire passer sa jalousie sous un déguisement qu'il nomme zèle, vertueuse indignation; les honteux subterfuges auxquels il a recours ne font que mieux révéler sa turpitude et son ignominie.

Bassesse de l'envie, elle ressort assez de tout ce que nous avons dit. Crime de l'envie, c'est au poids même du sanctuaire, c'est d'après la jurisprudence divine, c'est sur ses actes qui en sont les corollaires pratiques que nous allons apprécier le degré de criminalité de l'envie, sujet de ma seconde réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le caractère de bassesse de l'envie que nous venons de stigmatiser, et qui suppose un si grand fond de corruption et de perversité, ses lâches et indignes manœuvres dont nous venons de faire le triste tableau, ont déjà dû vous faire pressentir combien ce vice était abominable, et com-

bien il devait rendre criminel. Les théologiens les plus versés dans l'exactitude des appréciations morales appellent l'envie un crime satanique, car elle est en quelque sorte l'essence de l'ange de l'abîme, et forme son caractère tout particulier : *Invidia diaboli* (*Sap.*, II, 24); c'est elle qui le précipita du ciel, dit saint Grégoire, elle qui lui fit souiller notre origine, et c'est par elle encore qu'il répand sur la terre son noir venin et ses exhalaisons pestilentielles.

Ce vice porte avec lui, disent-ils encore, un degré d'énormité à part. Il est opposé à toutes les vertus à la fois, tandis que les autres n'en attaquent ordinairement qu'une seule; il fait alliance avec tous les vices ensemble, dont les uns sont pour lui des causes, les autres des effets, les autres des moyens.

La théologie nous montre encore l'envieux s'attaquant à Dieu même, dont il accuse la providence, blâme la conduite, et va jusqu'à commettre un crime de lèse-libéralité divine, puisqu'il prend occasion d'être méchant par cela même que Dieu est bon et bienfaisant avec ses frères. L'envie viole encore tous les principes de la charité, de l'équité naturelle, et se rend coupable du crime de lèse-humanité.

Faut-il maintenant s'étonner si l'envie s'est produite, dans tous les temps, comme la plaie la plus profonde et la plus douloureuse de la religion; si, dans tous les temps, elle a été le fléau le plus funeste de la société, qu'elle a remplie de divisions, de désordres, de ruines.

Ouvrons d'abord les Livres saints, parcourons les annales sacrées, nous y verrons l'envie étendre ses crépes funèbres sur le berceau même du genre humain. La famille du premier homme ne put échapper à ses atteintes criminelles. L'envie entre dans le cœur de Caïn, et bientôt la terre fume du sang innocent répandu par une main fratricide. C'est l'envie qui porte à son dernier paroxysme la fureur d'Ésaü contre Jacob, qui lui inspire les plus horribles desseins, dont l'exécution aurait ensanglanté le foyer des patriarches, si la sage et tendre Rébecca, dans sa prescience de mère inquiète et alarmée, n'eût trouvé un moyen spécieux et favorable d'éloigner Jacob de la maison paternelle, et de le soustraire aux emportements d'un frère jaloux. David avait sauvé l'armée de Saül, il avait sauvé son honneur : quelle fut la récompense du jeune vainqueur? la haine de Saül; c'est que les filles d'Israël avaient dit dans leurs chants de triomphe : *Saül a tué mille Philistins, David en a tué dix mille.* (I Reg. XXI, 11.)

O dévorante envie, passion terrible dans tes excès! comment raconter tous les crimes et tous les attentats dont tu fis la cause et le principe? Injuste et calomniatrice à l'égard de Jérémie, que l'Écriture appelle l'ami de son peuple, tu en fais un homme égoïste et mauvais; meurtrière et hypocrite dans Joab, tu enfonces le poignard dans le sein du brave Abner, et puis, tu accompagnes

ses obsèques en habits de deuil; avec Alcime, tu trahis la patrie, avec Jason, tu es dénaturée envers un frère aussi saint que Josias. Il te restait le plus exécrable des attentats à commettre, le meurtre d'un Dieu, un déicide, tu l'as commis.

Mais ni la rage que tu as soufflée au cœur des pharisiens, ni le sang de la grande victime, n'ont pu assouvir tes fureurs; tu poursuis les disciples avec le même acharnement que tu déployas contre le Maître. Le disciple bien-aimé, l'apôtre de la dilection fraternelle, n'obtiendra-t-il pas du moins grâce? Non, mes frères, saint Jean lui-même ne peut s'empêcher de se plaindre des bruits calomnieux et pleins de malignité que l'envie se plaît à répandre sur son compte : *Verbis malignis garruens in nos.* (III Joan., I, 10.)

Nous ne connaissons pas de temps où l'Église ait eu plus de saints que le temps des apôtres, ni de fonctions plus sublimes que celles de prêcher l'Évangile, ni de prédicateurs plus zélés que ceux qui exposaient leur vie, au temps de Néron; et cependant, c'est alors parmi quelques-uns de ces hommes dont le ministère était si saint et dont le zèle paraissait si pur que nous voyons l'envie se glisser avec toute sa noirceur. Glorieux et incomparable Paul, ravi au troisième ciel, c'est vous qui nous avez laissé dans vos sublimes Épîtres le récit des peines et afflictions que vous a suscitées l'envie. Dans un champ où vous n'auriez dû trouver que des ouvriers travaillant de concert avec vous pour la gloire du même maître, vous n'en trouvâtes que trop qui obéissaient à ce mauvais instinct. Vous étiez prisonnier, et ils s'efforçaient d'ajouter un nouveau poids au poids déjà si lourd de vos fers et de vos chaînes : *Existimantes pressuram se suscitare vinculis meis.* (*Philip.*, I, 17.)

Et plus tard, que de combats n'eut pas à soutenir contre l'envie et ses criminelles machinations l'infatigable Athanase! Il lutta toute sa vie contre les ennemis de sa gloire et de sa vertu, et dans cette lutte orageuse, il n'eut pas un moment de repos et pas un moment de faiblesse. La renommée qui publiait le vaste savoir et la profonde érudition de saint Jérôme fut aussitôt suivie du cri d'alarme qui amena contre lui ses ennemis. A son arrivée à Rome, à la vue des triomphes qui lui sont décernés, l'envie, hors d'elle-même, ne garde plus de mesure. Elle réveille contre lui d'anciennes calomnies; elle accuse saint Jérôme dans ses liaisons; elle veut attribuer à de coupables faiblesses ce qui tenait à l'empire qu'exerce naturellement une âme éloquente et religieuse; elle s'efforce de rendre sa foi suspecte et le dépouille en un instant, comme il le dit lui-même, de toutes ses vertus : *Omnes me illico deseruere virtutes.* Malgré son innocence, le solitaire de Bethléem fut obligé de traverser de nouveau les mers, et de chercher un asile là même où son divin Maître, en naissant dans une

crèche, n'avait pu échapper à l'envie, et non loin du Calvaire; où, victime de cette passion, il avait expiré sur la croix. L'envie n'est point désarmée, elle le poursuit encore : on lui défend l'entrée du saint sépulchre, et il est forcé d'aller errant de désert en désert. Et le grand Chrysostome, celui dont la bouche d'or laissait couler les flots d'une éloquence entraînant et irrésistible, ne fut-il pas offert en holocauste à ses envieux? Entendez, d'autre part, saint Grégoire, du haut de cette chaire qu'il a immortalisée, et d'où il est obligé de descendre, laisser tomber ces paroles empreintes d'une sainte tristesse : « Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui gravaient mes paroles ; adieu, barrières de cette tribune sainte, forcée tant de fois par le nombre de ceux qui se précipitaient pour m'entendre ; adieu, mes ennemis, elle s'est tue, la voix importune qui vous déplaisait ; adieu, Orient et Occident pour lesquels j'ai combattu et par qui je suis accablé ; adieu, anges gardiens de cette église, qui protégez ma présence, et qui protégerez maintenant mon exil. »

Je m'arrête, mes frères, je ne puis ni ne dois rappeler tous les crimes commis par l'envie, que nous trouvons consignés dans les fastes sacrés. Je me contenterai de vous dire que, dans des temps plus rapprochés de nous, elle chercha à flétrir la pureté angélique du grand évêque de Genève, saint François de Sales. et que le pontife dont le nom ne peut être prononcé parmi nous sans un attendrissement profond, que Fénelon même ne put la désarmer par ses douceurs et aimables vertus.

Et maintenant, quelle carrière j'aurais à parcourir, si j'entreprenais de signaler les troubles, les désordres que cette coupable passion a portés, en tout temps, en tous lieux, dans les diverses sociétés qui se sont succédé ; si je voulais marquer les ruines qu'elle a laissées sur son passage, les flots de sang qu'elle a répandus ! Quelle longue et lugubre énumération j'aurais à faire, s'il me fallait compter les victimes qu'elle a faites, les cœurs qu'elle a brisés, les âmes qu'elle a flétries, les existences jeunes et riantes qu'elle a jetées au tombeau, toutes les scènes tragiques, en un mot, qui ont signalé ses fureurs ! J'aurais à vous montrer la guerre et tous les maux qu'elle entraîne, produits le plus souvent par la jalousie des princes ; les discordes civiles et toutes les erreurs qui en sont inséparables, produites le plus souvent par la jalousie des partis. Examinant toutes les conditions, et remontant depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, nous y trouverions l'envie, toujours l'envie, sous mille formes différentes, mais toujours semblable à elle-même, implacable et sans merci, plus dissimulée chez les hommes d'une certaine classe, plus grossière chez le peuple, mais également criminelle chez les uns comme chez les autres. Non, de tous les vices qui

désolent la société humaine, il n'en est pas de plus funeste et néanmoins de plus commun, il n'en est pas qui ait plus de censeurs et néanmoins plus d'esclaves que l'envie.

Mais qu'est-il besoin d'évoquer les générations éteintes? qu'est-il besoin de chercher d'autres exemples que ceux qui sont sous nos yeux, pour rendre cette peinture effrayante et ce tableau saisissant et terrible? Que voyons-nous, en effet? au lieu de chercher à apaiser l'envie effrénée et déjà frémissante de l'homme contre l'homme, d'une classe contre une autre classe, on la ravive, comme à plaisir, par des excitations dangereuses, par des accusations envenimées, par des défiances réciproques. Et voilà que les membres d'une même société, d'une même famille, se jettent des défis provocateurs, s'appellent en champ clos, se convient à un duel à mort. Le sol tremble, les passions jalouses et envieuses, surexcitées au sein des classes inférieures de la société, comme autant de feux souterrains, nous menacent d'une explosion capable de tout consumer. Insensés, qui allez vous presser, vous étouffer aux mêmes issues pour disputer à vos compagnons de poussière une poignée de poussière, vous ne pouvez vous-mêmes, si vous survivez, la ramasser que dans les larmes et dans le sang !

Mais c'est assez, c'est peut être trop sur ce sujet, mes frères, pardonnez-le-moi, mes intentions sont pures, vous êtes tous mes frères ; je voudrais crier à tous et pour tous, bénédiction ! Oh ! je le sens, je ne suis prêtre que pour aimer davantage et sans distinction tous mes frères ; je ne suis prêtre que pour aimer davantage mon pays, que pour mieux m'associer à toutes ses épreuves, à toutes ses tristesses. Et vous, ô mon Dieu, vous le savez ; si je me suis arrêté sur le seuil de cette région désolée par tant de passions cupides et rivales, et d'où partent tant de plaintes, tant de gémissements, tant de soupirs qui s'élèvent et se confondent sous un ciel sans étoiles, c'était pour y jeter un regard de sympathie fraternelle, c'était pour vous prier d'éclairer mon pays d'un doux et miséricordieux rayon de votre lumière, de le régénérer en lui rendant la foi qui soutient, l'espérance qui console, la charité qui n'est jamais jalouse : *Charitas non æmulatur* (I Cor., XIII, 4), qui aime beaucoup, qui pardonne beaucoup, sonde toutes les plaies, soulage toutes les infortunes. Noble et éclatante vertu, devant laquelle doit disparaître l'envie avec son cortège de bassesse, de crimes et de malheurs : car l'envie qui nous dégrade, qui nous rend criminels, nous rend aussi malheureux, c'est le sujet d'une troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

L'envie nous rend aussi malheureux qu'elle nous rend criminels ; elle est aussi funeste à notre bonheur qu'à notre vertu.

Pour que rien de douloureux ne manque.

au développement de cette affligeante pensée, nous n'avons qu'à représenter l'envieux sous les étreintes de sa passion qui est elle-même une parfaite ouvrière de malheur ; nous n'avons qu'à placer l'envieux en face de lui-même, en face de ses amers sentiments, de ses navrantes émotions, de ses cruelles contraintes, de ses mécomptes, de son isolement, de sa honte.

Toutes les passions font souffrir, leur nom seul l'indique, tous les vices ont leur supplice particulier ; mais de toutes les passions, de tous les vices, celui qui exerce une tyrannie plus cruelle et plus incessante sur ses esclaves, c'est l'envie. Bourreau impitoyable du cœur, sa présence seule y répand un sentiment sombre et douloureux ; elle l'infecte d'un mal étrange et qu'on ne peut exprimer : *Novum et inæstimabile malum*. Les plaies qu'elle fait, ajoute un autre prophète, s'enveniment toujours davantage, et nul appareil ne peut les fermer, aucune huile ne peut les adoucir. L'esclave de la colère a ses moments d'orage auxquels succèdent le calme et la sérénité ; après des jours d'intrigues, l'esclave de l'ambition a des jours de gloire et de triomphe, mais l'esclave de l'envie ne se repose jamais : *invidia dies festos non agit*. Cette cruelle affection est comme une épine qui pénètre de plus en plus jusque dans la substance de son âme : *Conversus sum in arumna, dum configitur spina*. (*Psal. XXXI, 4.*) Le plus infortuné des mortels trouve quelque allègement dans l'épanchement de son cœur au sein de l'amitié, l'envieux n'a pas de consolation semblable, point d'amis auxquels il ose révéler son triste secret ; point de médecin auquel il ose découvrir sa maladie honteuse, qui finit par devenir la pourriture de ses os : *Putredo ossium invidia*. (*Prov., XIV, 30.*) Si l'envieux fuit dans la solitude, il y est poursuivi par ses souvenirs, ses prévisions, ses craintes, ses alarmes ; s'il se répand dans le monde, il y rencontre l'objet de sa jalousie, il entend son éloge, il est témoin de la considération dont il y jouit. Quelle contrainte il éprouve, lorsque les bienséances l'empêchent d'exhaler sa haine en imprécations impuissantes, lorsqu'il est obligé de se taire et de subir un concert de voix approbatives, qui constatent sa supériorité que lui seul ne veut pas reconnaître ! Car tous ceux qui n'ont d'autre intérêt que celui de la vérité rendent volontiers justice à un mérite qui les frappe. Le malheureux ! il se consume lentement au feu des rayons qu'il veut éteindre. Rien n'est perdu pour lui ; il épie tout, il relève tout, il met tout à profit pour sa propre torture ! C'est un poison qu'il avale goutte à goutte, dont il savoure à loisir toute l'amertume, et qu'il boit jusqu'à la lie ; et puis, le vase se remplit de nouveau et le supplice recommence.

Bien d'autres vices, bien d'autres passions condamnables s'affaiblissent, se corrigent même avec l'âge ; mais le temps, en amenant les années, laisse au cœur de l'envieux

une accumulation toujours croissante de haines invétérées, de rage non assouvie. *L'envie est dure comme l'enfer* : « *Dura sicut infernus æmulatio*. » (*Cant., VIII, 6.*) Est-ce même assez dire, lorsqu'on voit le jeune berger d'Israël apaiser aux sons de sa harpe le démon qui tourmentait Saül, sans pouvoir calmer l'envie dont il est agité !

Remarquez encore, mes frères : soit que l'envie donne à celui qui en est l'objet le sentiment de la valeur et de la force, et qu'elle devienne ainsi un puissant aiguillon, soit que Dieu se plaise à élever celui dont les envieux méditent la perte, rien n'arrive à leur gré, tout tourne contre eux-mêmes. Ainsi la Providence fait servir au triomphe de Joseph la jalousie et les complots de ses frères. Ils avaient été blessés de la prédilection que leur père lui témoignait ; ils voulurent perdre Joseph et ils le firent parvenir aux plus hautes dignités de l'Égypte, et ils en firent le favori d'un grand roi ; ils furent blessés d'un songe que leur racontait cet aimable enfant avec toute la candeur et l'ingénuité de son âge, et tout ce qu'ils mirent en œuvre pour éluder cette brillante prédiction ne fit que hâter l'accomplissement des desseins que le ciel avait sur lui. Ainsi Dieu déconcerte et confond tous les projets des envieux.

Ah ! mon cher auditeur, laissez-moi vous le dire : n'est-ce pas pour vous un mécompte à la fois humiliant et cruel, de reconnaître que vainement vous vous êtes tourmenté, que les nuages que vous avez si péniblement amassés pour ternir la réputation d'un concurrent, dont le talent ou la vertu vous faisait ombrage, se sont dissipés ; que vous n'avez réussi qu'à rendre son mérite plus authentique et plus incontestable. Quel mécompte à la fois plus humiliant et plus cruel pour vous de voir que vous vous êtes trompé par vos propres artifices, et que vous êtes tombé dans vos propres filets.

Ce n'est pas tout : occupé sans cesse laborieusement à vous dérober aux regards pénétrants de ceux qui vous entourent, à vous consumer en calculs pour accommoder à un système perpétuel de fausseté et de dissimulation vos regards, vos expressions, vos démarches, quel surcroît d'humiliation et de dépit, lorsque le grand jour de la vérité pénètre dans ce mystère d'impostures ! Car, il est impossible de soutenir longtemps vis-à-vis du public un personnage faux et contraint, et de se contrefaire si habilement que la réalité ne trahisse pas toutes les précautions. Non, le public ne prend pas longtemps le change ; il apprécie, comme il le doit, ces réflexions équivoques, ces raisonnements usés et maladroits, qu'il réduit à leur véritable signification. Ainsi, dans votre dépit impuissant, il vous laisse accuser la fortune ; il vous laisse vous irriter contre le siècle, déclamer contre le peu de discernement de ceux qui ne vous rendent pas justice, il vous laisse vous élever au rang d'un mérite méconnu, inapprécié,

incômpri ; il vous laisse déprécier vos concurrents ; il vous laisse dire que, s'ils ont réussi, c'est par hasard, par intrigues, par le crédit de leurs amis, par la faveur du pouvoir. Mais il sourit de pitié, de mépris ; il vous traite en lâche envieux, dont, comme Caïn, vous portez sur le front les signes visibles et maudits. Vous le voyez ; le monde aussi joint son arrêt de condamnation à celui de votre conscience ; et vous fait entendre ce verdict réprobateur : Laissez Moïse jouir de sa gloire, et vous, allez cacher dans les ténèbres et l'isolement la lèpre qui vous dévore : *Tibi lepram, Moysi gloriam.*

Infortuné ! que vous êtes à plaindre ! Il ne vous reste plus qu'à tourner votre rage contre vous-même. Ceux que vous poursuiviez vous ont échappé dans le succès, dans la fortune, dans la gloire. Vous restez seul avec votre bassesse, vos crimes et vos malheurs, et la cause funeste qui les a produits. Ainsi on voit ces arbres, à qui des insectes dévorants ont enlevé toutes leurs feuilles et leur verte parure, conserver à leurs branches les immondes chenilles qui y étaient attachées.

O vous tous qui vivez en proie aux terribles convulsions de l'envie, laissez-moi pleurer sur vos crimes comme sur vos malheurs. Car, et vous ne le savez que trop, vous êtes aussi malheureux que coupables. Avant de faire d'autres victimes, vous êtes votre première victime. De même que le feu ne consume rien, s'il ne se brûle lui-même, vous empoisonnez vos jours avant d'empoisonner les jours de vos frères. Que votre intérêt temporel, que votre intérêt de l'éternité vous touche ! N'entendez-vous pas les anathèmes et les menaces de la religion ? Prenez-y garde ! voulez-vous donc ne sortir de cette vie, dont vous avez fait un enfer anticipé, que pour tomber dans un autre enfer, où le ver rongeur ne meurt jamais, où il y a des pleurs éternels et d'éternels grinements de dents.

Pour vous, âmes éplorées et tremblantes, qui avez été en butte aux attaques et aux coups de l'envie, rassurez-vous ! Voilà ce que vous dit par la bouche du prophète votre suprême protecteur : Je dissiperai cette nuée d'insectes venimeux et malfaisants ; j'en chasserai une partie dans les lieux déserts où personne ne passe, et je ferai périr les autres dans les mers les plus reculées ; je vous rendrai les fleurs et les fruits qu'ils semblaient avoir dévorés : *Reddam vobis annos quos comedit locusta.* (Joel, II, 20, 25.)

Je ne dois ni ne veux vous oublier, vous surtout, mes pauvres frères, vous que je plains, vous que j'aime, à qui l'on s'efforce d'inoculer l'envie, ce terrible poison, en vous faisant croire que les distinctions de fortune et de rang, dont le monde et la société nous présentent le spectacle, forment l'échelle graduée du vrai bonheur ; vous qui, par une erreur de jugement plutôt que par un vice du cœur, vous transportez, au

moins par la pensée et par le désir, en ennemis jaloux dans la situation des autres ; vous qui éprouvez un sentiment pénible à la vue des avantages temporels dont jouissent ceux de vos frères qui vous paraissent être préférés. Croyez-moi, j'en ai été témoin, il n'est pas de rang, il n'est pas de position, il n'est pas de classes privilégiées pour les dons constitutifs du bonheur. Ce n'est pas là où se portent vos regards de convoitise que se trouvent toujours les véritables jouissances, les joies paisibles. Et, sans parler des noirs soucis, des craintes et des appréhensions qui assiègent les classes élevées, que d'événements soudains, que de catastrophes imprévues viennent détruire le fragile édifice de leur prétendue félicité ! Ah ! du moins, dans vos malheurs, vos larmes sont libres, vos soupirs ne sont pas contraints ; tandis que ceux dont vous envieiez le sort n'ont pas toujours le triste privilège de pouvoir pleurer en liberté. Victimes de leur rang, chacune de leurs actions publiques leur impose un sacrifice ; tous leurs mouvements extérieurs sont observés.

Que faites-vous encore ? Vous êtes jaloux le plus souvent de ceux qui sont eux-mêmes jaloux. Car, eux aussi veulent ce qu'ils n'ont pas : un degré de plus de fortune, un degré de plus de gloire, un degré de plus de pouvoir. Les avantages qu'ils possèdent, ils en méconnaissent le prix. Leur attention tout entière est envieusement attachée aux triomphes et aux succès des autres.

Mais vous souffrez, vous souffrez beaucoup ; je le sais, je compatis à vos souffrances, et je voudrais les soulager toutes, les guérir toutes. Mais, ici encore, que faites-vous ? En vous livrant à d'envieux murmures, à de jalouses aspirations, vous agissez comme un malade qui verserait sur ses plaies une liqueur corrosive et brûlante. Vous violez de plus à l'égard des autres les lois de la charité, que vous ne cessez de réclamer pour vous-mêmes, vous perdez le mérite inestimable de vos afflictions. Votre pauvreté et votre dévouement vous rendaient semblables à Jésus-Christ, et vous répudiez cette précieuse ressemblance.

Ah ! laissez-moi vous conduire près de la crèche ; vous y trouverez un Dieu humilié, pauvre, souffrant comme vous. Il vous consolera, par son exemple et par sa grâce, de tout ce que vous avez enduré sur cette terre qui semble pour vous maudite : *Iste consolabitur nos ab operibus et laboribus manuum nostrarum in terra cui male dixit Dominus.* (Gen., V, 29.) Mais vous ne pouvez vous approcher du Dieu de Bethléem, vous ne pouvez avoir part à ses consolations, si vous n'y venez pas avec le tendre abandon de la foi, si vous ne voulez pas vous soumettre à l'autorité et à l'exemple de votre législateur ; si, dans un esprit de révolte et d'insurrection, vous dites, comme un célèbre novateur des siècles passés, qui n'a que trop d'imitateurs dans le nôtre : Loin de nous, et à tout prix, et par tous les

moyens, les privations; loin de nous, et à tout prix, et par tous les moyens, la pauvreté: *Aufer a nobis pannos et dura præsepia.*

Riches, venez aussi au pied de la crèche, venez lui porter le tribut de vos adorations, et vous y trouverez vos véritables lettres de noblesse, vos titres de grandeur et de prééminence, le privilège de pouvoir secourir les pauvres et les malheureux. Vous opérerez alors des prodiges, vous changerez les cœurs; l'indigence vous regardera sans envie; que dis-je? elle vous bénira jusque dans vos richesses dont vous ferez un si noble et si doux emploi.

Mes frères! le divin Enfant dont la crèche est aujourd'hui le trône donne audience aux pauvres comme aux riches; mais aux pauvres laborieux et vigilants, représentés par les pasteurs: *vigilantes et custodientes vigiliis noctis* (*Luc.*, II, 8), mais aux pauvres résignés, soumis, semblables en tout à leur modèle, glorifiant la Providence jusque dans ses apparentes rigueurs: *glorificantes et laudantes Deum.* (*Ibid.*, 20.) Il reçoit aussi les riches, mais les riches généreux, bienfaisants, charitables, représentés par les mages, qui déposent à ses pieds leurs trésors pour être partagés entre ses membres souffrants: *Apertis thesauris, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.* (*Matth.*, II, 11.)

Venons tous au pied de la crèche, nous y serons tous admis; il n'y a d'exclus que ceux qui s'excluent eux-mêmes. Mais en nous présentant devant notre pacifique et céleste médiateur, abjurons nos discordes, nos divisions intestines; déposons à ses pieds nos haines, nos inimitiés, nos jalousies d'homme à homme, de famille à famille, de parti à parti. Nous sommes tous frères, tous chrétiens, tous Français, offrons à Jésus enfant l'hommage de nos cœurs, et qu'il ne puisse y découvrir d'autre envie que celle de lui plaire, d'autre rivalité qu'une simple émulation de bonne volonté pour le bien de tous, pour l'intérêt de tous; car il ne peut y avoir que la bonne volonté de tous qui puisse nous procurer la paix: *et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Puisse donc, près du berceau du véritable Emmanuel, Dieu avec nous, notre Sauveur, dans toute l'étendue de notre France très-chrétienne, puisse pour l'intérêt de son honneur et de son salut, se conclure aujourd'hui un traité de pacification et de réconciliation générale! *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Puissiez-vous, mes frères, la voir fleurir longtemps au milieu de vous cette paix précieuse! Puissiez-vous la léguer aux enfants de vos enfants! Puissions-nous tous enfin l'obtenir pour partage et pour récompense dans le ciel, et chanter avec les anges dans les siècles des siècles; *Gloria in excelsis Deo!* Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LES CLOCHES.

Prêché à une bénédiction de deux cloches le 25 juillet 1854, à Aigues-Perse.

Vocate cœlum, congregate populum. (*Joel.*, I, 14.)

Convoquez l'assemblée, réunissez le peuple.

Monseigneur,

Autrefois, sous la législation mosaïque, le peuple hébreu était appelé à ses fêtes et à ses sacrifices par les trompettes sacrées, confiées aux mains des prêtres et des lévites. L'Eglise de Jésus-Christ, qui, descendue du Calvaire, devait monter un jour au Capitole; qui, née dans une crèche, devait élever des basiliques pleines de grandeur et de magnificence, n'eut pendant longtemps d'autres temples que les obscures retraites des catacombes, d'autres autels que la simple pierre qui recouvrait la cendre des martyrs: alors et tant que durèrent les jours périlleux des épreuves, un diacre ou même un simple clerc allait furtivement, de demeure en demeure, avertir les disciples persécutés de l'Évangile, qui venaient au fond de ses sombres nécropoles se réunir dans de fraternelles agapes et y célébrer les saints mystères à l'abri de la rage de leurs implacables ennemis. Quand l'Eglise put obtenir un peu de calme et de liberté, elle employa, pour réunir ses enfants, un instrument en analogie avec la simplicité de ces temps primitifs. Plus tard et sous le saint évêque de Nôle, on trouva dans la Campanie des vases d'airain dont le tintement servit à rassembler les fidèles. De ces vases d'airain à l'emploi des cloches, la transition fut facile et prompte, et leur usage devint bientôt général par toute la chrétienté. Reines de l'harmonie, agents sonores, puissants et initiateurs, isolés de tout contact avec les passions humaines, placées dans des tours élevées qui s'élancent et jaillissent vers les cieux, surmontées du coq, symbole de vigilance et de la croix, signe de salut, les cloches dominent les mille bruits tumultueux de la terre, parlent à tous le langage d'en haut, si bien séant à leur grande et forte voix, et remplissent ainsi merveilleusement leur destination catholique: *vocate cœlum, congregate populum.*

Le son des cloches, en effet, mes frères, c'est la voix de l'Eglise qui s'adresse à ses enfants; le son des cloches, c'est la voix du pasteur qui s'adresse à son troupeau.

Je développerai ces deux propositions, non moins intéressantes qu'instructives, ce me semble, devant lesquelles s'agrandit mon sujet, tout à fait en rapport avec la cérémonie qui nous rassemble.

O Marie, reine et protectrice de l'Eglise et de ses enfants, du pasteur et du troupeau, j'implore votre assistance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le son des cloches, c'est la voix de l'Eglise qui s'adresse à ses enfants. Afin de ne rien perdre de ces communications précieuses qui émanent de la sollicitude de notre

Mère commune, laissez-moi, pénétré que je suis d'une piété toute filiale et toute fraternelle, laissez-moi traiter en détail et avec effusion cette intéressante matière.

A peine la lumière du ciel commence-t-elle à projeter quelques faibles lueurs sur notre terrestre demeure, que la cloche de l'Eglise aussi ponctuelle que l'aurore jette dans les airs un son grave et pieux, c'est l'*Angelus*, c'est la salutation du messager divin à cette Vierge admirable comme l'humble servante du Seigneur, pleine de grâce comme Mère de Dieu, et toute aimable comme notre mère : l'*Angelus* qui, de la part de l'Eglise, vient nous rappeler nos titres à l'adoption divine, nos droits à l'héritage céleste, fondée sur cette étonnante et glorieuse alliance de la nature divine avec la nature humaine rachetée et régénérée. Rapports augustes et consolants, nul esprit humain ne saurait comprendre ce mystère, nulle langue ne pourrait l'expliquer, mais l'Eglise met sur nos lèvres les paroles inspirées en partie par l'Esprit-Saint lui-même, et les douces émotions qu'elles réveillent reposent au fond de notre âme sous la garde de la foi et de la reconnaissance. Vous le savez, l'existence humaine est partagée par des heures de veille et par des heures de sommeil, comme par autant de petites vies et de petites morts. La cloche de l'*Angelus* avertit le chrétien de la disposition où il doit entrer en se réveillant, c'est de se regarder comme un homme à qui Dieu vient de donner une nouvelle vie. Il doit donc tourner vers son Créateur la première pensée de son esprit, lui consacrer le premier battement de son cœur; il doit le remercier de lui avoir donné encore un jour pour le bénir, encore un jour pour l'aimer. Le Dieu qui nous anime de son souffle, qui rouvre nos yeux à la lumière, est le Dieu qui met en mouvement les sphères innombrables dont est peuplé le firmament; il tient de la même main la trame de nos jours et les ressorts des cieux, mais nous sommes pour lui plus que toutes les sphères et plus que tous les cieux, car c'est pour notre salut que le Verbe, la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance (*Hebr.*, I, 3), s'est fait chair et a habité parmi nous : « *Verbum caro factum est, et in habitavit nobis.* » (*Joan.*, I, 14.)

Hélas ! presque tous tant que nous sommes, absorbés par des soins laborieux ou par des occupations frivoles, appliqués à satisfaire des besoins matériels ou des nécessités chimériques, aussi agités par les passions d'antrui, dont nous sommes les instruments ou les victimes, que par nos propres passions, dont nous sommes les esclaves, nous ne pensons pas même qu'il y ait un autre horizon que celui d'ici-bas, une autre atmosphère que celle de la terre, et l'homme, créature immortelle, substance mêlée de Dieu, comme parlent les Pères, en s'agitant dans la matière, devient bientôt matériel, va s'emprisonner dans un cercle humiliant, se somber et s'éteindre dans un amas de boue : *Animalis homo.* (*I Cor.*, II,

14.) Trois fois par jour, au moment du réveil, à l'heure de la réfection, à la fin du travail, l'Eglise fait retentir à nos oreilles une cloche bien connue, afin que ses vibrations pieuses, qui viennent des régions supérieures, élèvent nos pensées et les entraînent avec elles sur la route du ciel.

Ecoutez encore, mes frères, la voix de l'Eglise qui, par les diverses sonneries de ses cloches, nous engage à entrer dans l'esprit de ses solennités pour le service et la gloire de Dieu, et pour notre propre sanctification. A ces grandes époques, qui semblent prélude à la fête éternelle du ciel, l'airain béni s'anime, il imite en quelque sorte les inflexions et les mouvements variés de la parole, il entonne des chants d'amour ou de jubilation, ou de louanges, ou de miséricorde ou d'actions de grâces. Peut-on, par conséquent, parler des cloches sans faire au moins rapidement l'admirable revue des pompes et des splendeurs spirituelles du catholicisme qu'elles proclament et qu'elles publient, sans parcourir cette chaîne d'or qui par son premier anneau tient au trône de Dieu et par le dernier au cœur de l'homme.

Ainsi, lorsque commence le cours des offices de l'année liturgique avec le cercle lumineux d'instructions et d'enseignements qu'elle décrit : pendant l'*Avent*, l'Eglise fait sonner les cloches pour nous porter les soupirs des prophètes et des patriarches qui appellent le désiré des nations (*Agg.*, II, 8), le salut d'Israël (*Psal.* XIII, 7), afin d'exciter en nous les mêmes transports : *Rorate, cæli; desuper, et nubes pluant Justum.* (*Isa.*, XLV, 8.)

Dans la nuit de Noël, les cloches, comme des voix éthérées, invisibles et mystérieuses, se mêlent au chœur des anges pour chanter : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* : « *Gloria in excelsis Deo, et pax hominibus bonæ voluntatis.* » (*Luc.*, II, 14.)

A la circoncision du divin législateur de l'Evangile, se soumettant à la loi qu'il doit abroger, leur joyeux carillon acclame un nom au-dessus de tous les noms, puisqu'il signifie *Sauveur*; elles nous incitent à invoquer, ce nom, avec confiance et respect; à nous consacrer de nouveau au service de notre Dieu, dans le renouvellement de l'année civile qui commence. Cinq jours après, vient la fête des Rois; c'est une étoile miraculeuse qui les amène de l'Orient à Bethléem, c'est la voix des cloches qui nous appelle autour de la crèche de Jésus-Enfant, pour lui porter le tribut de nos adorations, et lui rendre grâces de notre élection et de notre vocation au christianisme.

Le second jour de février, les cloches solennisent la présentation au temple de notre Rédempteur dans le mystère de la Purification de Marie, sa sainte Mère; elles nous initient au secret de la foi, de l'allégresse, de l'admiration du saint vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse, à la vue du Messie.

Bientôt des sons plus graves descendent

du clocher : c'est le signal de la sainte quarantaine ; c'est l'appel à la pénitence et à la componction, trêve aux bruyantes folies du siècle, trêve même à ses vains amusements ; car nous sommes poussière et nous retournerons en poussière : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* (Gen., III, 19.)

Arrive ensuite la grande semaine, consacrée aux plus augustes et aux plus lugubres mystères de la religion. Un immense poids de tristesse et d'accablement pèse sur l'humanité sainte du Sauveur ; il va boire le calice d'angoisse et d'amertume jusqu'à la lie ; répandre son sang jusqu'à la dernière goutte : *Tout est consommé!* (Joan., XIX, 30.)

Alors l'Eglise exprime son deuil par ses lamentations, à l'office des ténèbres, par le dépoillement de ses autels et par le silence significatif de ses cloches... Mais, dès le samedi saint, lancées à toute volée, elles produisent un immense tressaillement de joie dans l'univers catholique ; c'est l'annonce de la résurrection du vainqueur de la mort ; elles portent jusqu'aux nues le chant triomphal de l'*Alleluia*, et préludent au glorieux lendemain, jour de Pâques, fête des fêtes : *Hæc est dies quam fecit Dominus.* (Psal. CXVII, 24.)

A l'Ascension, elles s'émeuvent pour nous presser de détacher nos cœurs de la terre et de suivre Jésus-Christ au ciel, en désirs et en espérances, comme le jour de la Pentecôte, elles font entendre un long retentissement, qui nous annonce la venue de l'Esprit-Saint, avec les dons précieux qu'il destine à la terre.

Mais quel spectacle pompeux et ravissant vient frapper nos regards et émonvoir notre cœur. C'est la Fête-Dieu. Jésus-Christ est porté en triomphe au milieu de nos rues et de nos places publiques pour semer des bénédictions et des bienfaits sur son passage : *Pertransivit benefaciendo.* (Act., X, 38.) Il s'avance, environné d'un nuage d'encens sous une pluie de fleurs et de parfums ; mais n'est-ce pas au son des cloches que ce peuple respectueux est accouru à cette fête de douces et aimables splendeurs ? qu'il se presse pour faire cortège au Dieu trois fois saint ? qu'il s'agenouille et se prosterne devant l'hostie enchâssée dans une éblouissante auréole ? Le son des cloches ne se mêle-t-il pas au son des autres instruments ? Leur majestueuse harmonie, qui s'unit si bien à l'harmonie de nos cantiques sacrés, sanctifie et rehausse toutes les autres mélodies.

Ce sont encore les cloches qui signalent au monde chrétien une des plus belles fêtes de l'année, une de celles qui parlent au cœur le plus dur, le touchent et l'attendrissent ; c'est la fête de la glorieuse Assomption de la Vierge, transportée au ciel par le privilège de sa maternité divine.

Au premier jour de novembre, les cloches exaltent le triomphe de tous les saints, ces héros de la religion, ces images de l'humanité glorifiée ; et, le lendemain, elles ont des pulsations funèbres et plaintives pour

la commémoration des fidèles trépassés. Elles réclament une redevance bien légitime, et qui doit nous être bien chère ; puisqu'elle est prélevée en faveur de ces parents, de ces amis, de ces frères, que la main de Dieu a séparés de nous et qu'elle tient encore éloignés de lui : acquittez, nous disent les voix suppliantes des cloches, acquittez le tribut des affections en survivance, le tribut des souvenirs et des promesses ; faites la douce aumône du cœur, entrez dans la solidarité des âmes, entrez dans la communion des saints ; que vos prières, vos suffrages, vos bonnes œuvres, réversibles sur ceux que vous avez aimés, acquittent une partie de leurs dettes, adoucissent et abrègent ainsi leurs souffrances, et tiennent comme toujours ouverte la porte du lieu de leur expiation : *Miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (Job, XIX, 21.)

Je n'ai pu qu'ébaucher ce tableau, mes frères, et j'omets bien des choses. Qu'il me suffise de vous dire que c'est au son des cloches que le ciel tout entier se révèle à la terre pour notre perfection et notre bonheur, avec les mystères de son royaume ; avec cette couronne radieuse d'anges, de saints, de prophètes, de patriarches, de confesseurs, de pontifes, de vierges et de martyrs.

Ce n'est pas tout encore : l'Eglise, qui a pour nous des sentiments d'une inépuisable tendresse, qui, dans cette vallée de larmes, étend sur notre tête, comme sur celle du prophète, une ombre tutélaire et rafraîchissante, l'Eglise veut que les cloches nous disent, de sa part, qu'elle s'associe à toutes nos joies, à tous nos besoins, à toutes nos tristesses. Voilà pourquoi, afin de chanter le bienfait de notre régénération spirituelle, elle donne à ses voix sacrées, comme les appellent les conciles, des accents joyeux, qui apprennent aux membres de la grande famille qu'ils ont un autre frère, une nouvelle sœur, et qui vont réveiller de si doux échos au cœur de celle qui nous porta neuf mois dans son sein. Tendres fleurs que l'Eglise a cultivées avec sollicitude et avec amour, pour faire éclore ces fruits précieux qui répandront un jour le parfum de la piété et la douce odeur des vertus ; chers et aimables enfants, les cloches saluèrent, comme par d'éclatantes fanfares, votre première halte dans la vie, et quand le moment de recevoir le pain des anges fut venu, convives attendus et désirés au banquet du Seigneur, elles accueillirent avec transport votre entrée et votre admission dans les trésors des saints tabernacles. Elles sonnèrent lors de la rénovation de vos vœux de baptême, pour attester la foi jurée, pour promulguer le traité conclu. Heureux époux ! elles sonnèrent, quand l'Eglise, de la part de Dieu et au pied de ses autels, bénit votre inaltérable union, et fit de vos deux vies une seule vie, et de vos deux intérêts un seul intérêt : *Et erunt duo in carne una.* (Gen., II, 24.)

Harmonieuse sonnerie de nos cloches ! vous avez des mélodies sympathiques pour tous les sentiments, tous les besoins de notre cœur ; votre douce voix s'adoucit encore pour se mêler à nos fêtes de famille, pour faire renaître et s'épanouir les reminiscences les plus pures, les souvenirs les plus suaves de notre enfance, âge d'innocence et de bonheur, aurore calme et souriante d'une vie, hélas ! si sombre et si agitée. Harpes célestes ! vous avez des cordes qui vibrent pour apporter à notre esprit troublé, comme celui de Saül, l'apaisement et la consolation. En entendant votre voix amie, le laboureur, l'ouvrier, l'artisan sentent se raffermir leur courage ; l'instrument de leur pénible labeur leur paraît moins lourd et moins pesant, leur front, ruisselant de sueur et courbé vers la terre, s'est relevé vers le ciel, et ils se confient en l'équité du maître suprême, et attendent, sans murmurer, le repos et le salaire du soir.

Quand l'Eglise entonne son glorieux *Te Deum*, soit pour célébrer comme aujourd'hui la magnificence des grâces spirituelles d'un bienfaisant et pacifique jubilé, soit pour joindre sa voix aux chants de triomphe et de victoire de la patrie, c'est toujours sur les ailes frémissantes des cloches que s'élève le dithyrambe divin, rempli des transports de la ferveur et de la reconnaissance.

Au moment où nos campagnes commencent à se couvrir de verdure et de fleurs ; pendant trois journées consécutives, au premier crépuscule du matin, toutes les cloches s'ébranlent à la fois pour convoquer les enfants de l'Eglise à de solennelles rogations, autour de la bannière du saint patron qui se déploie. L'Eglise vient bénir nos champs, implorer une rosée qui féconde les productions de la terre, une douce chaleur qui les mûrisse : la procession s'avance, mille voix répètent en chœur les invocations des litanies ; les oiseaux chantent, les cloches carillonnent dans les airs.... Peut-il y avoir, ô mon Dieu, assez de cantiques pour célébrer vos bienfaits ?...

Quand un incendie éclate, quand un danger nous menace, signaux de détresse et d'alarme, les coups précipités de la cloche appellent secours, implorent assistance !...

S'il est vrai que les vibrations des cloches, lorsque des nuages meurtriers sont au-dessus de nos têtes, peuvent faire éclater la foudre ; toujours est-il qu'on ne saurait trouver mauvais quand la menace est à distance, que leur tintement, non-seulement inoffensif, mais rassurant, rallie les habitants inquiets de nos villes et de nos campagnes, au pied de celui à qui obéissent les orages, et dont la main invisible dissipe les tempêtes. Vous le savez, là, au sommet des Alpes couvertes de neiges, au sein de ces thermopyles de glace, la religion a placé des sentineilles vigilantes, non pour repousser des ennemis, mais pour accueillir

tous les voyageurs égarés et en péril, sans distinction de croyance ou de pays, et c'est au son de la cloche secourable que les soldats dévoués de la charité vont porter à tous une intrépide hospitalité.

Enfin, lorsque le chrétien est étendu sur un lit de douleur, au moment où la terre et les objets de la terre disparaissent à ses yeux, où il n'a plus devant lui que l'effrayante perspective de l'éternité !... le son de la cloche se fait encore entendre, son consolateur, qui lui dit d'avance ce qu'il recueillera bientôt de la bouche même du ministre de l'Eglise : *Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent. « Pax huic domui, et habitantibus in ea. »* (Orat. Eccles.) Paix et confiance, mon frère, car je vous apporte l'huile sainte qui fortifie l'athlète chrétien dans son dernier combat ; paix et confiance, car le Dieu de la paix lui-même vient vous visiter et opérer votre salut.

Messagères de deuil, mais aussi d'espérance, si les cloches éclatent avec leur glas funèbre, au milieu de nos sanglots et de nos soupirs, elles calment en même temps notre douleur, adoucissent nos regrets ; car elles semblent nous transmettre le sens de ces belles paroles de Jésus-Christ (*Matth.*, IX, 24) Votre frère, votre sœur, votre père, votre mère, votre enfant, ne sont point morts ; mais ils vivent. Nous ne disons donc pas, mes frères, un éternel adieu aux objets de notre légitime tendresse ; nous pouvons les aimer encore, les aimer toujours ; et toutes ces vies détachées, ici-bas, de la même tige, si elles sont trouvées dignes d'être réunies dans le sein de Dieu, reflouriront un jour au soleil du paradis pour ne plus se flétrir.

C'est ainsi que les cloches sont la voix de l'Eglise, qui nous rappelle les grands mystères de notre foi, nos hautes destinées, nous fait entrer dans l'esprit de ses solennités et de ses fêtes, s'associe à toutes nos joies, à tous nos besoins, à toutes nos tristesses, prie et pleure près de notre couche funèbre, sur notre cercueil, comme elle a veillé et prié sur notre berceau.

Les cloches sont encore la voix du pasteur qui s'adresse à son troupeau. Deuxième réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

A la tête de chaque troupeau, mes frères, il y a un pasteur ; à la tête de chaque paroisse il y a un curé ; et ce sont les cloches qui entretiennent une correspondance habituelle, des rapports de tous les jours, de chaque instant, pour ainsi dire, entre le pasteur et son troupeau, entre le curé et ses paroissiens. Régulée sur le lever et le coucher du soleil à notre horizon, mise en mouvement de telle ou telle manière, la cloche, avec ses notes aux variétés harmoniques et nuancées, est comme un signe indicatif et réglementaire, une espèce d'ordre du jour des prières, de la messe, des offices, des bénédictions et des autres exercices du culte divin, auxquels le pasteur

convoque sa chère bergerie. Tous entendent cette voix portée dans les airs, répétée par les échos de la paroisse ; tous comprennent l'expression de cette horloge spirituelle qui sonne les heures du temps dans leurs rapports avec l'éternité. Le troupeau accourt donc toujours à cette invitation, et ceux qui sont retenus par des raisons légitimes ou par de dures nécessités, peuvent au moins s'unir d'intention à la réunion de famille des autres frères en Jésus-Christ.

Mais c'est aujourd'hui dimanche, le jour du Seigneur, spécialement consacré à son service, les œuvres mercenaires et serviles sont interdites en ce saint jour ; où se rend cette foule empressée, revêtue de ses habits de fête, mais décente, grave et recueillie ? Elle répond à l'appel de son pasteur ; le dernier coup de la cloche a frappé, elle se rend à l'église paroissiale, à l'église des aïeux, à l'église baptismale, la mère des fidèles ; elle va à son église où elle a reçu la grâce divine de l'adoption et la grâce qui l'a confirmée dans sa foi ; où s'est fait l'établissement de sa famille chrétienne, où se trouve la vraie société des enfants de Dieu, la fraternité véritable ; car là on est uni par la même foi, par la même espérance, par la même charité, uni dans un même corps par la réception des mêmes sacrements, uni dans une même pensée par les mêmes prières, par les mêmes sentiments. Oh ! certainement, là est la joie du Saint-Esprit avec l'effusion la plus abondante de ses faveurs : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (Psal. CXXXII, 1.)

Puis-je espérer, mes frères, que vous pardonneriez à l'entraînement auquel je cède en ce moment, ou même que je serai assez heureux pour vous le faire partager, et que nous admirerons ensemble, avec quelque fruit, les merveilles et les inestimables avantages de l'office paroissial, où nous a réunis le son vraiment béni de la cloche ? C'est votre propre pasteur, fonctionnaire divin, qui, de la part de Dieu, a charge de vos âmes, qui, par l'intermédiaire de la cloche, vous a appelés à la prière commune ; il prie pour vous et avec vous. Sans doute, il est toujours utile de prier, même dans le secret, puisque le Père céleste qui voit ce qui se passe dans le secret, peut toujours faire droit à nos demandes ; mais Dieu lui-même nous assure que là où plusieurs personnes sont assemblées en son nom elles jouiront des bienfaits de sa miséricordieuse présence. Il y a en outre des grâces particulières attachées à l'obéissance aux ordres de l'Eglise, qui nous enjoint d'assister à ses saintes réunions, et qui a chargé notre pasteur de porter devant Dieu le contingent spirituel de nos vœux et de nos supplications. Dans cette multitude où chaque membre à l'unisson et de concert avec les autres, s'écrie : *Notre Père*, et non pas simplement, mon Père ; où la voix et le cœur de chaque fidèle viennent se fondre dans la voix et dans le

cœur de tous, il s'établit comme un courant et un fluide de sainte émulation, d'ardente charité qui réveille la piété et excite la ferveur ; il y a plus, de toutes ces prières, même inégales entre elles, en dispositions et en mérite, il se forme une seule et même prière fortifiée par la communication de leurs adjonctions respectives. C'est ainsi, passez-moi cette comparaison, que le câble devient fort et solide par le mélange de plusieurs fils, ainsi que le fleuve devient abondant et rapide par la réunion de plusieurs ruisseaux.

Bientôt, environné de ses brebis que le son de la cloche a réunies, le pasteur, qui est la propre bouche de Dieu et auquel Dieu, pour parler le grand langage de saint Paul, a confié sa *paternité* (Ephes., III, 15), afin que, par la parole de vérité, il donne une nouvelle naissance à ceux que Jésus-Christ a enfantés sur la croix, le pasteur s'adresse à son troupeau ; il l'instruit, non-seulement de ses devoirs, mais encore des ordonnances et de la police de l'Eglise ; il lui parle comme un père à ses enfants ; *il ne fait point son discours, mais son discours se fait.* Le besoin de son auditoire décide du choix de la matière, du caractère, du style, de l'étendue de son entretien ! il coule de ses lèvres, sans préparation et sans art, comme une pluie douce qui pénètre et qui arrose tout à la fois. (Eccli., XXXIX, 9.) Dans sa bouche, plus qu'éloquente, les choses les plus communes ont du mérite, du charme et de l'intérêt ; les expressions les plus familières vont droit à l'âme. Où a-t-il puisé ce talent multiple et varié de parler toujours d'une manière si convenable et si à propos, avec cette onction qui émeut, avec cette chaleur et cette véhémence qui entraînent. Il a puisé tout cela, comme dit un grand saint, tout cela, dans le livre de la charité : *in libro charitatis.* Il tire du fond de son cœur des trésors anciens et toujours nouveaux.

Enfin, il va offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Il va l'offrir à l'intention spéciale de ses paroissiens qui en retireront un avantage particulier et supérieur à celui même qu'on peut retirer des autres messes. Il va l'offrir pour remercier le Seigneur des grâces qu'il a répandues sur son troupeau, pendant la semaine écoulée, et lui demander pour celle qui va suivre de nouvelles bénédictions. Il va l'offrir pour les vivants et les morts, pour tous en général et pour chacun en particulier. Avec la grande et toute-puissante victime, il offrira, mes frères, vos personnes, vos familles, tout ce que vous avez au monde de plus cher. Il portera aux pieds du Dieu de sainteté vos prières, vos aumônes, vos bonnes œuvres ; aux pieds du Dieu qui efface les péchés du monde vos langueurs, vos infirmités, vos maladies ; aux pieds du Dieu de bonté il portera l'expression de vos besoins et vos misères ; il demandera pour vous la rosée du ciel, la fertilité de la terre, pour vous la santé du corps et la santé de l'âme.

Mais la cloche a marqué le moment solennel, le moment ineffable, le ciel est sur la terre!... Unissez-vous, chrétiens, à l'hostie immaculée, immolez-vous avec elle, afin de rendre votre holocauste agréable au Dieu qui s'anéantit pour descendre jusqu'à vous; *Holocaustum tuum pingue fiat.* (Psal. XIX, 4.)

Comment se fait-il qu'on puisse dédaigner tant de miracles et tant de bienfaits; qu'on ne regarde pas comme un devoir, comme un bonheur d'obéir à la voix de la cloche en assistant à l'office paroissial avec empressement, avec assiduité, avec amour? Comment se fait-il qu'il y ait des chrétiens qui s'excommunient volontairement de l'assemblée des fidèles, et renoncent ainsi à leur riche patrimoine de famille? Ils sont bien à plaindre, les infortunés! de ne rien éprouver de cette secrète et presque irrésistible inclination que ressentent tous les hommes pour le lieu de leur naissance; bien à plaindre de ne point vouloir connaître tout ce qu'il y a de doux et de salutaire à respirer son air natal. Un citoyen romain s'estimait plus que tous les rois, il se regardait comme en exil quand il était hors de Rome: et il se trouve d'aveugles et ingrats chrétiens, par leur origine bien supérieurs aux enfants de cette orgueilleuse cité, qui méprisent et qui fuient leur église paroissiale, dont les archives renferment les titres de leur grandeur et de leur noblesse sans rivale: *Filios enutriti, et ipsi spreverunt me.* (Isa., I, 2.)

Si la cloche, qui est la voix du pasteur, porte des paroles de joie et de consolation au cœur des brebis dociles et fidèles, elle fait entendre des gémissements de regret et de douleur, mais toujours d'amour, aux brebis indifférentes et rebelles. Comment en serait-il autrement, et de quelle autre manière pourrait se plaindre un pasteur? Souvent, c'est un vieillard vénérable dont le front a blanchi dans les travaux du saint ministère, et dont les chevrons sacrés apparaissent comme autant de degrés parcourus sur la route du ciel. Il a vu naître toutes ses onailles au sein de son troupeau, il a éclairé leur raison naissante des pures lumières de la foi, les a mises en participation de ses bienfaits et de ses mystères. Il les a toutes adoptées selon l'esprit, il leur a voué son cœur tout entier, afin qu'il y eût plus de place pour elles et pour elles seules. Il a refoulé toutes les autres affections qui tiennent à la racine même de notre être. Il a rompu ces liens de chair et de sang qui enlacent l'homme tout entier. Les intérêts de ses brebis, à l'exclusion de tous autres, voilà son partage, son héritage unique! Venez à moi, leur dit-il, je suis prêt à tout sacrifier, à me sacrifier moi-même pour vous sauver. Mes biens, mes travaux, mes forces, ma santé, ma vie, tout est à vous, tout est pour vous. Je suis votre pasteur, non-seulement pour vous conduire dans la voie du salut, mais encore pour prendre part à toutes vos peines et à toutes vos afflictions

temporelles, pour vous assister de mes conseils, pour vous secourir dans vos besoins, vous visiter dans vos maladies; je le sens, ce ne fut pas sans un profond mystère de tendresse que le Sauveur du monde, à trois reprises différentes, demanda à saint Pierre s'il l'aimait, il voulait nous faire entendre que l'amour de Dieu et la divine charité pour les hommes devaient être le principe et comme la création de toutes les qualités et de toutes les vertus nécessaires à celui qui a la garde du bercail du Seigneur: *Pasce oves meas.* (Joan., XXI, 17.) O mon Dieu! vous savez si je vous aime; et vous, mes enfants, qui me fuyez, oh! je vous aime de toutes les puissances de mon âme; venez vous ranger sous ma houlette pastorale, laissez-moi vous presser contre mon cœur de père, vous n'êtes jamais plus mes enfants que lorsque vous avez plus besoin d'indulgence, de pitié, de miséricorde et de pardon: si vous ne pouvez venir à moi, laissez-moi accourir auprès de vous. Quels qu'aient été vos précédents, quel que soit votre état actuel, ne redoutez rien: la paille, les haillons, que dis-je? un mal pestilentiel, contagieux, la prison, les bagnes, l'échafaud, ne m'inspirent ni dégoût, ni répugnance. Pour un pasteur selon le cœur de Dieu, la charité imprègne du suave parfum du ciel la maladie, l'indigence, le malheur, l'opprobre et l'ignominie. Quel est, en effet, cet homme qui, dans chaque paroisse, s'est condamné à une vie de solitude, d'isolement, de sacrifices presque toujours inaperçus ou incompris? Quel est cet homme qui a pour profession et pour consigne de se dévouer corps et âme au service de Dieu, et aux exercices sans nombre de la charité envers le prochain; qui, sans cesse est ramené vers ses frères par l'amour de Dieu, et vers Dieu par l'amour de ses frères? Cet homme, chrétiens, c'est le curé, c'est le pasteur. Quel est cet homme qui parle le langage de toutes les douleurs, qui sait deviner le secret et le remède de ces tristesses muettes, de ces larmes qui, ne franchissant pas les paupières, n'en ont que plus d'amertume en retombant sur un cœur oppressé? C'est toujours le curé, toujours le pasteur. Quelle est cette modeste demeure à côté de la maison de Dieu, comme une de ses dépendances, une de ses succursales, où la charité exhale au ciel un parfum d'agréable odeur qui redescend en douce rosée sur la terre, où le plus humble comme le plus pauvre habitant peut, à chaque heure du jour et de la nuit, frapper ou sonner en assurance? C'est le presbytère du curé, c'est la demeure du pasteur. J'aperçois des traces d'homme, disait un savant naufragé, en voyant des lignes mathématiques empreintes sur le sable du rivage, nous pouvons être rassurés sur notre sort. Avec bien plus de raison, partout où il y a un presbytère, l'indigent et le malheureux sont bien sûrs d'être secourus, c'est l'asile hospitalier placé par la Providence sur la route de leur abandon et de leur dénuement.

Je n'exagère rien, mes frères, et ce n'est point un portrait imaginaire que j'ai tracé. Cette paroisse si privilégiée sait bien où j'ai pris plus particulièrement mon modèle. Oh ! comme elle doit donc intéresser votre foi, parler à votre cœur, cette belle cérémonie qui a pour objet de resserrer, s'il était possible, les liens qui vous unissent à votre église paroissiale et à votre pasteur ! Deux nouvelles cloches vont devenir pour vous comme les échos de ces deux voix également chéries, elles vont être bénites par le premier pasteur, et par conséquent, par le premier père de ce troupeau, bénites par un pontife, dont les aimables vertus ont un reflet fécondant sur ceux qu'il a établis les vicaires de son amour, et dont l'administration, pleine de prudence et de mansuétude, a été pour ce beau et vaste diocèse une bénédiction continuelle.

Destinées, ainsi que nous venons de le voir, à être la voix de l'Eglise, la voix du pasteur, les cloches furent, dès leur origine, consacrées à ce saint usage par une bénédiction tout expresse. Le peuple, à qui les cloches procurent de si constantes, de si salutaires émotions, qui les regarde comme des compagnes, des associées, des amies, des *entre-deux*, si je peux employer cette expression, dans toutes les circonstances les plus intéressantes de sa vie, le peuple les anime, les personnifie, leur prête les sentiments qu'elles lui font éprouver, et appelle improprement baptême la solennité de leur inauguration. On peut éclairer la foi du peuple sans rien diminuer de son affection et de son respect pour les cloches. Ce n'est donc point ici, à proprement parler, un baptême qui doit avoir lieu, parce que le sacrement de la régénération ne se confère qu'à des créatures faites à l'image de Dieu, mais bien une bénédiction solennelle, en rapport avec la nature et la destination, l'utilité et l'importance des cloches. Si on leur donne un nom tiré des dyptiques sacrés, c'est pour les distinguer les unes des autres, et pour qu'elles soient l'objet de notre révérence. Si on leur attribue des parrains et des marraines, choisis, comme nous le voyons aujourd'hui, parmi les personnes les plus pieuses et les plus honorées de la paroisse, c'est pour indiquer le double prosélytisme qu'exercent les cloches : l'un sacré, l'autre social ; l'un qui a pour but de contribuer à la perfection des enfants de Dieu, l'autre qui doit tendre à la civilisation véritable, et, par conséquent chrétienne, des enfants des hommes.

En des temps de douloureuse mémoire, des marteaux sacrilèges brisèrent l'airain béni de nos cloches, et le convertirent en instrument d'épouvante et de mort. Le pasteur avait été immolé ou arraché violemment de sa paroisse ; réduit à une triste viduité, le troupeau était orphelin ; la vie semblait s'être retirée de nos clochers mornes et silencieux ; nos tours campanaires, dépouillées et dans le deuil, comme la triste Noémi, semblaient être devenues insou-

cieuses de la délicatesse exquise de leur forme, de la perfection de détail de leur riche ornementation ; leur voix de concorde et d'allégresse ne se faisait plus entendre : *Vox exultationis et salutis.* (Psal. CXVII, 17.) Plus de pieuses émotions au son de l'*Angelus*, plus de chants des tombeaux, plus de doux tressaillements mêlés à nos courtes joies, plus de flots d'harmonie les jours du Seigneur et les jours de fête, ils passaient monotones et décolorés, comme les autres jours. Partout au fond des cœurs et dans toutes les âmes, il n'y avait plus que tristesse et aridité. Les cloches, ces puissants véhicules des sentiments religieux, sociaux et consolateurs, les cloches n'avaient plus de voix. La communication extérieure entre le ciel et la terre avait cessé. Le lien sensible entre les deux mondes était brisé.

Rappelez-vous, ou plutôt oubliez, mes frères, ces jours mauvais, ils sont déjà loin de nous, fasse le ciel qu'ils ne reviennent plus ! puissent nos cloches être pour toujours rendues à leur destination catholique ! *Vocate cœtum, congregate populum.*

Voix de l'Eglise, voix du pasteur, sonnez, cloches, sonnez : faites bénir ce nom et la miséricorde du Seigneur, ramenez-nous à la vie intellectuelle et morale qui a ses fonctions aussi bien que son aliment, car l'homme ne vit pas seulement de pain. Rappelez-nous que chaque solennité dont vous nous annoncez le retour vient présenter à nos esprits des sujets d'admiration et des objets d'imitation. Pendant qu'autour de nous tout respire la division, la haine, la vengeance, réunissez-nous sous les tentes de Jacob, sous les pavillons d'Israël, à une même prière, à une même instruction, au même sacrifice, afin que nous n'ayons qu'un même esprit, qu'un même cœur, qu'une même âme, comme nous n'avons qu'un même Dieu qui est notre père.

Voix de l'Eglise, voix du pasteur, sonnez, cloches, sonnez ; il y a douze heures au jour et l'Esprit-Saint souffle où il veut et quand il veut. Transmettez-nous donc vos enseignements graves et salutaires. Répétez aux vieillards qu'ils sont des débiteurs en retard, que l'heure des comptes ne tardera pas à sonner : aux jeunes gens, qu'ils sont toujours assez mûrs pour que la faux de la mort les moissonne. Portez la joie au cœur du juste : *Dicite justo quoniam bene* (Isa., III, 10) ; soyez pour les coupables comme le tonnerre de l'éternité, criez-leur qu'il n'y a pas de paix pour l'impie : *Non est pax impiis.* (Isa., XLVIII, 22.)

Voix de l'Eglise, voix du pasteur, sonnez, cloches, sonnez : que vos vibrantes intonations, sensation et musique pour nos oreilles, sentiment pour notre cœur, nous apportent comme une rosée et une manne de consolations et d'espérance ; sonnez avec nos larmes, sonnez avec nos joies, sonnez avec notre deuil, sonnez avec nos triomphes ! Puissiez-vous bientôt annoncer le retour de ces héroïques enfants auxquels la France a

confié le dépôt de ses gloires séculaires, qui dé, à s'est tant accru dans leurs valeureuses mains ! Puissent-ils, après avoir moissonné de nouveaux lauriers, dont nous serons tous fiers, nous apporter une conquête plus précieuse encore et dont nous serons tous heureux, une paix glorieuse et sûre dans la pureté de l'honneur et la sécurité de la victoire ; car il est encore plus beau de pacifier

le monde que de le dominer : *Canite tubis super holocaustis pacificis victimis* (Num., X, 10) : sonnez, cloches, sonnez, et plaise au suprême ordonnateur de nos destins qu'après avoir fait un digne et saint usage de la vie dont vous êtes en quelque sorte les réglementaires, nous ne cessions de vous entendre ici-bas, que pour être admis aux concerts éternels du ciel. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR M. LE NOIR.

M. l'abbé Le Noir, né en 1817, dans la commune de Créances, sur les bords de la mer qui a donné son nom au département de la Manche, fit, avec son frère, toute son éducation au foyer de la famille, dans la ville de Coutances, située à quelques lieues de sa paroisse natale.

Entré au grand séminaire de cette ville vers l'âge de dix-sept ans pour y faire ses études théologiques, il remporta le premier prix dans un concours dont les matières étaient la version, la dissertation latine et la dissertation française, prix auquel était alloué tout le montant de la pension des trois années de théologie.

Ordonné sous-diacre à vingt et un ans, et rentré dans sa famille, il choisit la carrière de précepteur, qu'il n'a pas quittée.

Il reçut la prêtrise en 1841, dans le diocèse de Beauvais ; et ce fut dans les années qui suivirent qu'il s'essaya dans la prédication, autant que ses occupations le lui permettaient. Il prêcha assez souvent à la cathé-

drale de Beauvais, et fit aussi quelques sermons à Paris. Mais voyant qu'il n'était pas possible d'allier la mission de prédicateur à celle de précepteur, il y renonça, au moins pour un temps, et s'occupa à composer des ouvrages destinés à être publiés quand l'occasion s'en présenterait.

Après quelques écrits qui ne portèrent point son nom, il publia, dans la *Presse religieuse*, de nombreux articles de science, de littérature, de philosophie, même de poésie, et surtout d'études critiques, parmi lesquelles il faut citer ce qui a paru de ses études sur les grands prédicateurs de notre époque. Il écrivit aussi dans la *Tribune sacrée*. Enfin, le plus grand ouvrage, ainsi que le plus important, qu'ait fait paraître jusqu'alors M. l'abbé Le Noir, c'est son *Dictionnaire des harmonies de la raison et de la foi*, que vient d'éditer M. l'abbé Migne, et qui est une espèce d'encyclopédie apologétique en rapport avec le développement intellectuel du XIX^e siècle.

ŒUVRES ORATOIRES DE M. LE NOIR.

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

(Prêché à Beauvais.)

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, et inmixta super dilectum suum? (Cant., VIII, 5.)

Quelle est celle-là qui monte du désert, inondée de délices, et penchée sur son bien-aimé?

Mes frères,

Il est des jours où l'Eglise s'abandonne à des élans d'amour et d'admiration. Elle recueille alors dans Moïse, dans les psaumes, dans les livres de Salomon, dans les cantiques sacrés, dans les prophètes, tout ce qu'elle peut trouver de plus sublime, et, de ces poétiques et saintes productions du génie oriental compose l'office que vous venez chanter sous les voûtes élevées par vos pères.

Quels sont ces jours d'exaltation, d'allégresse, d'enthousiasme? Ce sont les jours où l'Eglise fête Marie. C'est à la Vierge

pure, mère de Jésus-Christ, qu'elle applique toutes ces expressions figurées des écritures antiques.

Aujourd'hui, Chrétiens, nous sommes dans l'un de ces jours ; le plus riant, le plus heureux, celui du triomphe de Marie, celui qui mit fin à ses combats et à ses douleurs, celui qui la vit s'élever aux splendeurs éternelles. Aussi l'Eglise nous apparaît-elle plus exaltée que jamais.

Elle se représente Marie montant dans les cieux et elle s'écrie : *Quelle est celle-là qui s'élève du désert, inondée de délices et penchée sur son bien-aimé?... Elle monte comme une fumée d'aromate, de myrrhe et d'encens... Le Seigneur l'a couverte d'éclat, afin qu'elle apparaisse à tous les yeux, d'une incomparable beauté... Les vierges l'ont vue et elles l'ont proclamée très-heureuse, et elles l'ont vantée... — « Viderunt eam filii, et beatissimam prædicaverunt, et laudaverunt eam » (Cant., VI, 8.) Béni soit le Seigneur qui l'a*

exaltée : « *Benedictus Dominus qui exaltavit eam.* » (Tob., XII, 23.)

C'est ainsi que l'Eglise s'enthousiasme à la vue de Marie, et puis elle reprend avec une poésie divine : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* « *Quelle est celle-là qui s'avance comme une naissante aurore, belle comme l'astre des nuits, superbe comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?* » (Cant., VI, 9.) Et elle entend la Vierge qui lui répond : *Quasi cedrus exaltata sum et quasi cupressus in monte Sion.* « *Je suis exaltée comme le cèdre et comme le cyprès sur la montagne de Sion.* » (Eccli., XXIV, 17.) Et après ces magnifiques peintures, elle se met à genoux et adresse des demandes à l'objet de ses admirations.

Voilà, mes frères, comment l'Eglise assiste, en esprit et par la foi, aux spectacles les plus sublimes, tandis qu'elle impose silence à la matière. Voilà comment, chaque année, Marie, penchée sur son bien-aimé, lui apparaît toujours belle et toujours la même. Voilà comment elle sait, dans tous les âges, élever jusqu'au trône de Dieu le rêve pur des intelligences.

Inspiré par l'Eglise et réfléchissant sur la Vierge du christianisme, qu'elle nous peint sous des couleurs si énergiques et si délicieuses, cette Vierge-Mère m'a paru belle comme je ne saurais le dire. Quittant la terre et s'élevant au ciel, il m'a semblé qu'elle résumait en elle aux yeux de Dieu, toutes les beautés de ses œuvres, et qu'elle présentait aux yeux de l'humanité l'image la plus parfaite des perfections de Dieu; d'où j'ai tiré cette double pensée qui sera le sujet et le plan de mon discours :

Dieu admire et aime Marie comme le résumé sublime des beautés de ses ouvrages; nous devons admirer et aimer Marie comme la manifestation la plus parfaite de la beauté de Dieu.

Que suis-je, ô Marie! pour parler de vos grandeurs? Je les entrevois, il me semble; mais, en est-ce assez pour les peindre? Vierge puissante, montrez-vous à nos âmes pleine de délices, enveloppée des merveilles que le Seigneur fit en vous. Faites-nous comprendre, ô Marie! combien le grand Dieu, qui vous choisit pour sa mère, vous admire et vous aime. Faites-nous comprendre combien nous devons vous admirer et vous aimer! — *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme nous sommes dans la vallée des larmes, que nous n'assistons pas au conseil divin, que nous n'avons pas la vision intuitive de l'Être infini, ni de l'absorption des élus dans son immensité, nous ne pouvons nous former une idée de l'admiration sans bornes et l'amour ineffable que le Père, le Fils et l'Esprit laissent tomber sur Marie dans l'éternité, qu'à l'aide de la foi et du raisonnement, et par l'examen des

causes qui ont élevé la Vierge Marie à cet excès de grandeur et de gloire.

Nous allons donc nous borner à considérer ces causes, ces titres, ces bases de son exaltation dans les cieux.

Cette exaltation consiste dans une admiration et un amour infinis, que Dieu lui porte pendant les siècles des siècles.

Or, cette admiration et cet amour prennent leur naissance dans la beauté intrinsèque de la Vierge elle-même; car Dieu n'admire que ce qui est admirable, et il n'aime que ce qui est aimable en réalité. Si Marie est un objet spécial d'admiration et d'amour pour le Père, le Fils et l'Esprit, c'est qu'elle résume, sous leur regard, les perfections de leurs œuvres, c'est qu'elle est le plus beau des êtres de notre création.

Ainsi donc: *Premièrement.* Pourquoi Marie est-elle un objet d'admiration particulière pour l'Être infini? C'est qu'elle est, à ses yeux, plus belle et plus pure que toutes les créatures ensemble.

Deuxièmement. Pourquoi Marie est-elle l'objet d'un amour tout spécial de la part de l'Être infini? C'est qu'elle-même l'aime plus que toutes les créatures ensemble.

Troisièmement. Enfin, quelle est la grande preuve de la beauté de Marie et de l'amour immense dont elle aime toujours son Dieu? C'est que son Dieu l'a choisie pour sa mère.

Puissé-je, mes frères, vous exposer dignement ces trois bases de la grandeur de Marie.

Représentons-nous d'abord comment Marie est, aux yeux de Dieu, le plus beau de ses ouvrages.

I. Quand Dieu créa l'univers, il le trouva beau, et, à la vue de sa beauté, il s'écria plein d'admiration : *Cela est bien, « Et vidit quod esset bonum. »* (Gen., I, passim.)

Cependant la nature physique, la terre avec ses grâces, l'immensité des cieux avec ses globes enflammés, tout cela n'était qu'une écriture muette, quoique éblouissante, du grand nom de Jéhovah. Toutes ces merveilles, sans entendement, sans parole, sans amour, étaient insuffisantes pour proclamer la gloire de leur auteur. C'était un temple vide, un autel sans sacrificateur et sans prêtre.

Mais voici qu'au milieu de cette matière Dieu jette une intelligence, être supérieur qui sent, qui pense, qui aime, et qui, uni au monde des corps, élève celui-ci jusqu'à Dieu en lui servant de prêtre et d'interprète. C'est alors que Dieu, saisi d'une admiration plus étendue, s'écrie, à la vue du monde tout entier, sous la forme superlative : *Maintenant tout est bien. Et erant valde bona.* (Ibid., 31.)

Jusqu'à-là, quel est celui, parmi les êtres, qui est aux yeux de Dieu le résumé sublime de leurs perfections? C'est l'homme qu'il a nommé son image.

Mais qu'arrive-t-il? L'homme se livre à des actes de volonté perverse; il se dé-

grade; une révolution en mal, une déchéance s'opère dans l'humanité, qui devient ainsi inférieure à ce qui lui était primitivement inférieur. Elle abdique sa noblesse, elle se refuse à son sublime ministère; elle perd son sacerdoce, et dès lors, il n'y a plus dans l'univers un seul être que Dieu puisse regarder comme résumant à ses yeux les perfections de ses œuvres. Non, Chrétiens, la création ne restera pas ainsi profanée tout entière. Dieu saura bien y conserver une intelligence qui lui retrace encore la beauté primitive de son ouvrage.

Je suppose donc que, dans la société des âmes déchues, il s'en trouve une qui soit à couvert des ravages de la déchéance; cette intelligence privilégiée ne sera-t-elle pas la plus belle des créatures au regard divin? Ne restera-t-elle pas l'abrégé de leurs beautés primitives? Ne demeurera-t-elle pas l'objet des admirations du Très-Haut?

Eh bien, Chrétiens, cette âme privilégiée n'est pas un rêve; cette intelligence qui n'a pas cessé de régner, elle existe, et c'est Marie.

Marie fut sans tache à son berceau, et elle se conserva sans tache jusqu'au jour de son Assomption dans le sein du Très-Haut; de telle sorte que, maintenant, le Très-Haut l'admire comme n'ayant jamais reçu l'atteinte du mal, comme n'ayant jamais été souillée par son contact impur.

Vous savez, mes frères, quelles sont, sur la conception de Marie, les convictions de l'Eglise. Elle croit généralement (1) qu'elle fut conçue sans la tache d'origine; et cette croyance n'a rien qui choque la raison, car cette tache consistant dans un état privatif de dons surnaturels, Dieu put, par une exception à l'ordre général, par une rédemption antécédente et préservatrice, faire sortir du néant l'âme de Marie, munie d'une richesse qu'elle ne pouvait hériter d'aïeux qui en étaient privés; et il semble même qu'il ait dû en agir de la sorte à l'égard de la femme qu'il destinait à devenir la mère du Sauveur.

Si donc la raison n'a pas le droit de se prononcer sur le fait lui-même, au moins a-t-elle celui d'en déclarer la possibilité et même la convenance; d'où je conclus que, si l'Eglise croit que la sainte Vierge est née dans un état moral aussi beau que celui d'Adam, lors de sa création, c'est une vérité que Dieu a voulu manifester au monde pour exalter dans le monde la gloire de sa mère.

Marie ne fut donc pas atteinte de l'imperfection relative, résultat du péché; elle fut belle et pure dès le premier instant de son existence, comme l'avait été Adam avant sa chute, et elle seule fut conçue de la sorte; car c'est un article de foi que tous les hommes, si ce n'est elle, naissent dans l'état de simple nature, et, par conséquent, dégradés, puisque tel n'était pas leur état primitif, et qu'ils ont besoin du baptême

de la rédemption pour reconquérir le don surnaturel et gratuit, dont le mal, à son entrée dans notre monde, les avait dépouillés.

Mais Marie aurait pu ne pas conserver, durant le cours de son existence, puisqu'elle était libre, cette beauté parfaite qui l'orna dès son berceau. L'a-t-elle conservée? Seconde condition nécessaire pour que nous puissions dire qu'elle est dans notre univers le seul être qui n'ait pas participé à la déchéance, qui n'en ait rien souffert, et, par conséquent, qui retrace aux yeux de Dieu les perfections qui auraient embelli l'humanité, si le mal ne l'avait jamais empestée de son haleine. Supposons, en effet, qu'elle commette maintenant une seule faute; elle tombera par elle-même dans le cas d'Adam déchu, et perdra sa beauté. Elle pourra bien encore redevenir la plus belle des créatures relevées, mais elle ne sera pas belle comme elle l'eût été, si elle avait toujours porté sa robe d'innocence.

Or, mes frères, la vierge Marie a traversé tout l'espace qui sépare sa naissance de son assomption, sans contracter la moindre souillure, et c'est ce qu'on ne peut dire que d'elle seule. Comment le savons-nous? C'est encore l'Eglise qui a résolu la question, et elle l'a résolue d'une manière beaucoup plus positive que pour le dogme de la conception immaculée; elle a déclaré solennellement qu'aucun homme ne saurait passer sa vie sans commettre des fautes au moins légères, mais qu'elle le croit de la sainte Vierge.

Il est donc vrai que Marie, depuis sa conception jusqu'à sa mort, fut un être parfaitement beau, que le souffle impur du péché n'atteignit jamais. Marie, et Marie seule, a donc échappé à l'universelle déchéance. Elle est donc demeurée cette intelligence sublime, que Dieu jeta dans le monde pour qu'elle élevât le monde jusqu'à lui. Elle est restée le prêtre sans tache de la création. Elle seule peut se montrer au regard du Très-Haut sans éprouver un sentiment de honte, et le Très-Haut l'admire sur le degré le plus élevé de l'échelle des créations humaines comme résumant en elle toutes les beautés de ses œuvres. Elle demeure à ses yeux un mémorial vivant de la perfection de l'univers quand il sortit de ses mains. Il vit alors l'âme d'Adam, revêtue d'un éclat sans égal, faire monter jusqu'à lui l'encens d'adoration et d'amour au nom de l'univers; et il dit avec enthousiasme: Tout est bien. Mais quand Adam fut déchu, l'univers avait perdu son prêtre et tout était mal... Or, Marie a paru, et elle a paru pure, sans tache, comme l'Adam primitif; et elle n'est pas tombée comme lui, et elle n'a rien ressenti de sa dégradation, et elle a été toujours ce qu'il aurait été lui-même s'il n'était jamais tombé. C'est donc Marie qui remplace cet Adam primitif; c'est donc elle qui présente maintenant aux yeux de Dieu

(1) Depuis que nous parlions ainsi, l'Immaculée conception de Marie a été déclarée article de foi.

l'abrégé de ses merveilles. C'est à elle maintenant d'exhaler vers les cieux l'encens d'amour au nom de l'univers. Depuis Marie, le Verbe éternel peut, en quelque sorte, prononcer encore une fois l'ancienne parole : Tout est bien ; — car il a retrouvé son image, et la création a retrouvé son prêtre !..

O Marie ! vous nous apparaissez au milieu des hommes déchus comme un lis qu'aurait épargné la tempête ; il montre sa tige au soleil, ouvre sa corolle blanche à la rosée des cieux, répand ses parfums, tandis qu'à ses côtés la multitude des fleurs ternies et rompues couvrent la vallée de leurs tristes débris.

O Vierge pure ! nous comprenons pleinement l'exaltation de l'Eglise, qui, dans ce jour de vos triomphes, emprunte aux Ecritures leurs images les plus belles pour vous les appliquer. Qu'elle répète les accents que l'époux du Cantique tirait autrefois de sa lyre orientale : *Quelle est celle-là qui sort du désert inondée de délices ? « Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ? »* (Cant., VIII, 5.) — Eh ! sans doute, ô Marie, vous êtes inondée de délices, puisque vous êtes un objet d'admiration pour le grand Dieu qui créa tous les mondes ; et vous montez du désert, car la terre, quoique habitée par une grande multitude, n'est véritablement qu'un désert si l'on y cherche des âmes pures comme la vôtre ; elle est, depuis la chute, le séjour des animaux immondes ou des fleurs ternies. Vous seule y dressâtes encore une tige intacte respectée par l'orage. Montez, ô Marie ! montez dans les cieux comme une naissante aurore, que les nuages du péché n'aient jamais obscurcie ; montez, belle comme les astres, éclatante comme les soleils, terrible aussi comme les armées rangées en bataille, puisque tous les traits du mal se sont émoussés contre votre armure, et que l'Eglise, saisie d'un nouvel enthousiasme, s'écrie encore, s'écrie toujours : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ?* Et vous, ô Marie, demeurerez maintenant éternellement au sein des trois personnes ineffables, pour y résumer toujours les merveilles de leur puissance, et pour être un objet toujours nouveau de leur admiration infinie.

II. J'ai ajouté, mes frères, que Dieu aime Marie plus que toutes les créatures ensemble, parce qu'elle résume encore, sous ce point de vue, toutes leurs perfections.

La perfection des intelligences créées consiste à aimer beaucoup celui qui mérite être aimé. Telle est leur fin commune. Elles ont pour destination de s'approcher de plus en plus de Dieu, de s'absorber en lui, de s'unir à lui par l'amour. L'âme donc qui aima Dieu plus que toutes les intelligences sorties de ses mains fut, à ses yeux, l'abrégé de toutes leurs perfections, puisque ce fut elle qui atteignit le plus parfaitement sa fin. — Or, il n'y a pas de borne à l'amour divin. Qui assignera le terme de cette fusion en Dieu, de ce dégagement de soi-même, de cette absorption de son être dans l'être

infini, qu'on appelle l'amour ? Dieu seul pourrait dire comment et combien l'aiment ceux qui l'aiment.

Mais, s'il ne nous est pas donné de pénétrer ce mystère, nous pouvons au moins dire avec certitude que Marie a plus aimé Dieu que toutes les âmes réalisées par son souffle, ou, si vous voulez, l'a plus aimé que l'âme qui l'aima le plus. — D'où je conclus que Dieu, de son côté, aime autant Marie qu'il l'admire, car Dieu rend amour pour amour ; il aime toujours à proportion qu'on l'aime ; et à l'âme qui pourrait dire avec vérité : « Personne, mon Dieu, ne vous aima comme moi, » Dieu répondrait avec la même vérité : « Je t'aime plus que je n'ai jamais aimé personne. »

Considérons donc un instant l'étendue de l'amour qui absorba le cœur de Marie, afin de nous représenter le torrent de charité qui déborde sur elle des profondeurs infinies.

Et d'abord, mes frères, si nous jetons un coup d'œil sur la vie de la sainte Vierge, qu'y trouvons-nous autre chose que des actes d'amour divin ? Au sortir de l'enfance, cette jeune fille se voue à la virginité, malgré le déshonneur qu'on y attachait dans sa nation, afin de n'avoir jamais que Dieu pour époux, afin de n'être pas forcée de partager son cœur entre le créateur et la créature, afin de pouvoir librement s'absorber tout entière dans son Dieu. Depuis Marie, nous voyons des vierges qui font comme elle, nous en voyons ! Mais, avant elle, croyez-vous qu'il y en eût ? Je ne sache pas que l'histoire en cite aucune, et probablement il n'y en eut jamais, puisque le déshonneur y était attaché. C'est Marie qui découvre le grand secret de la charité chrétienne, c'est elle qui en dévoile l'énigme. Cette jeune fille aime son Dieu, et elle l'aime tellement, qu'afin de l'aimer en pleine liberté, elle imagine un plan nouveau. « Peu m'importe, lui dit-elle, la gloire en face de mon peuple ; j'aime mieux la honte pour être libre de vous aimer ; je serai toujours vierge. » Voilà son plan, et elle l'exécute. C'est donc Marie qui a percé le mystère de la virginité consacrée à l'amour divin ; c'est elle qui en a fait l'invention, et c'est un excès de charité qui lui suggéra cette admirable invention, dont profitent depuis elle toutes les vierges chrétiennes.

Bientôt le messager de Dieu vient lui demander son consentement pour qu'elle devienne la mère du Sauveur, et il la nomme *pleine de grâce* (Luc., I, 28), c'est-à-dire *pleine d'amour*. Le mot était sublime, après ce que nous venons de voir en Marie. Alors la jeune fille, craignant de manquer à son plan, prudente et sage, est d'abord troublée, puis elle se rassure, et s'informe, avec toute la circonspection possible, de la mission de celui qui lui parle. Enfin, obéissante et soumise au Dieu qu'elle aime, dès qu'elle a reconnu sa voix, elle donne le consentement qu'il lui demande. C'est encore l'ameur divin qui l'a vaincue et qui

l'a déterminée à devenir la mère du Sauveur.

Quelque temps après, elle va chez sa cousine, au pays des montagnes, et, plongée dans une extase à la vue des merveilles du Seigneur, elle laisse échapper de son cœur ce cantique d'enthousiasme que vous connaissez : *Magnificat anima mea Dominum.* (Luc., I, 46.) C'est encore un éclair de charité qui fait tout à coup de cette jeune fille un sublime prophète, un poète à l'âme de feu.

Plus tard encore, elle élève, dans sa retraite, le divin Enfant qu'elle sait être le Messie attendu : elle passe ses jours auprès de lui, elle lui apprend à parler ; c'est elle qui instruit son Dieu ; et c'est à elle qu'il est donné de l'aimer comme une mère. Oh ! mes frères, si un vieillard de Jérusalem, tenant une fois seulement dans ses bras le Fils de la sainte Vierge, s'écrie, dans l'excès de son bonheur : *Maintenant, Seigneur, laissez mourir en paix votre serviteur, car ses yeux ont vu le Sauveur que vous avez promis* (Ibid., 29-30), dites-moi ce qui se passait dans le cœur de Marie, qui consumait tous ses instants avec Jésus, qui fut la mère de Jésus, qui le traita comme son enfant pendant trente années ? Oh ! non, chrétiens, aucune intelligence créée, aucun ange du ciel n'a jamais aimé Dieu comme Marie. Car enfin, Marie toute seule a pu considérer avec le regard d'une mère le grand Dieu qui s'était fait chair dans son sein ; Marie toute seule put l'aimer comme une mère aime son fils, Marie toute seule lui prodigua tous les soins qu'une mère prodigue à son petit enfant ; et elle toute seule le caressa avec ces élans de tendresse qui ne sortent que du cœur des mères.

C'est à vous, en ce moment, à vous seules, tendres mères, que j'adresse la parole, car vous seules avez un cœur qui puisse me bien comprendre. Vous savez, n'est-ce pas, combien vous aimez le fruit de vos entrailles, combien, vous avez d'amour pour l'enfant qui vous doit la vie. Moi, je ne pourrais pas vous le dire ; mais vous, ô mères ! vous le savez. Eh bien ! représentez-vous Marie considérant dans son berceau ce jeune enfant Jésus. Naturellement, elle devait l'aimer comme vous aimez votre enfant. Mais représentez-vous cette mère le considérant comme son enfant et son Dieu ; et puis, faites-vous une idée de la distance infinie entre son amour et le vôtre. C'était tout ce qu'il y a de plus énergique dans la nature, s'unissant à ce qu'il y a de plus énergique dans l'ordre de la grâce ; c'était l'amour divin joint à l'amour d'une mère !... Représentez-vous encore Marie voyant son fils grandir et devenir homme. Oh ! vous comprenez ses extases d'amour. Représentez-vous encore Marie conversant avec son fils, qu'elle savait être son Dieu, s'instruisant avec lui, recevant du Verbe divin les marques d'affection que la meilleure des mères reçut jamais du meilleur des fils !... C'en est trop, nos cœurs étoufferaient

si nous nous arrêtons plus longtemps sur d'aussi touchantes situations. Nous en savons assez sur l'amour de Marie pour son Dieu ; nous savons que jamais créature ne l'aima comme elle. Qu'ai-je besoin maintenant de vous la montrer assistant à ses prédications, à ses miracles, à sa gloire, à ses humiliations, au dénoûment terrible de son drame ? Qu'ai-je besoin de vous montrer la mère silencieuse au pied de la croix où son fils unique était suspendu pour le salut des hommes, apprenant ensuite la nouvelle de sa résurrection, et plus tard priant avec l'Eglise naissante, quand le Saint-Esprit descendit sur elle ? — Nous en savons assez sur l'étendue de son amour, par ce qui dut se passer entre elle et Jésus dans les solitudes de Bethléem, de l'Égypte et de la Galilée. Nous savons qu'elle fut, pendant toute sa vie, dans cet amour pur dont l'âme tendre de Fénelon ne pouvait se figurer l'impossibilité dans une créature qui comprenait son Dieu ; et nous savons qu'elle toute seule passa ses jours ainsi, jusqu'au moment où son âme, dans une extase qui fut la plus parfaite, secoua les liens qui la retenaient, se débarrassa de son corps, et s'exhala au sein de l'infini.

Maintenant, mes frères, nous pouvons nous figurer par l'idée combien aime Marie le Dieu qui rend amour pour amour. Puisque personne ne l'aima comme elle, personne aussi n'en est aimé comme elle. Mais il n'appartient pas à la langue d'un homme de parler du mystère ineffable qui se passe dans les cieux entre le Fils et la Mère. Si nous voulons en dire quelques mots, recourons au langage figuré des lyres de l'antique Orient, à ces images que l'Eglise va cueillir dans les sacrés cantiques pour en composer ses offices dans les jours où elle fête Marie.

Le Seigneur, s'écrie-t-elle, l'a choisie pour sa demeure ; il l'a choisie entre tous les êtres pour en faire son séjour de prédilection, pour reposer tout son amour sur elle : *Elegit eam Dominus in habitationem sibi.* (Psal. CXXXI, 13.) — *Quelle est celle là qui monte du désert penchée sur son bien-aimé ; elle monte au sein de son Dieu, et Jésus la tient penchée sur son cœur. Quæ est ista quæ ascendit de deserto innixa super dilectum suum.* (Cant., VIII, 5.) Car son bien-aimé l'a appelée : *Lève-toi, lui a-t-il dit, lève-toi vite, ô ma bien-aimée, ma colombe ; lève-toi et viens ; viens t'abreuver dans mon amour, viens apprendre combien mon cœur t'aime. Surge, propera, amica mea, formosa mea, et veni.* (Cant., II, 10.) Et puis, la bien-aimée s'endort dans l'amour de son Dieu ; elle demeure en extase, elle s'abreuve du bonheur infini ; et le bien-aimé la contemple avec bonheur lui-même, absorbée dans le rêve éternel de l'amour. Il veille à ses côtés pour que rien n'interrompe le cours de ses extases, et il s'écrie : *Adjuro vos filia Jerusalem, ne suscitatis, neque exiguare faciat dilectam.* (Cant., VIII, 4.) Je vous en conjure, filles de Jérusalem,

je vous en conjure, ne troublez pas, ne réveillez pas ma bien-aimée; laissez-la toujours reposer tranquillement sur mon cœur où elle est heureuse! *Adjuro vos, ne suscitatis dilectam.* — Et le bien-aimé, la voyant ainsi endormie dans son rêve, la regarde avec complaisance, et se dit à lui-même en s'applaudissant de son choix: *Comme le lis entre les épines, ainsi ma bien-aimée entre les filles des hommes.* « *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* » (*Cant.*, II, 2.)

Tel est, mes frères, le langage de l'Eglise, pour parler du mystérieux amour qui monte de la Mère au Fils, et qui descend du Fils à la Mère.

III. Enfin, j'ai dit que la grande preuve de la beauté de Marie, et de son amour pour Dieu, celle qui résume toutes les autres, c'est que Dieu lui-même l'a choisie pour sa mère.

Je ne sais si vous connaissez un raisonnement aussi beau que solide que faisait Bourdaloue sur l'élévation et la béatitude de Marie. Vous croyez peut-être, disait-il à ceux qui l'entendaient, que Marie est la plus élevée de toutes les créatures en bonheur et en gloire, parce qu'elle est la mère de Dieu. Vous croyez peut-être que la maternité divine est le titre sur lequel Dieu a basé l'élévation de sa mère. Eh bien, reprend Bourdaloue, Dieu ne l'a point élevée à cette gloire incompréhensible parce qu'elle est sa mère, mais véritablement et uniquement parce qu'elle fut fidèle, humble, en un mot, la plus vertueuse des femmes; de sorte que le titre à sa gloire au-dessus de toute gloire n'est pas sa maternité, mais sa vertu. Et voici la preuve qu'en apportait le grand orateur: Vous savez, dit-il, en quels termes une femme, dont parle saint Luc, se sentit un jour inspirée de féliciter Jésus-Christ: *Heureux, s'écria-t-elle, le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri!* « *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti!* » Cette femme crut aussi que la béatitude de Marie consistait à être la mère du Sauveur. Mais écoutez la réponse étonnante de Jésus: « Non, reprit-il, *quin imo!* ce n'est pas là la cause de sa gloire; la cause de l'élévation de toute créature, c'est la fidélité à entendre ma parole, et l'obéissance pour la mettre en pratique. *Quin imo!* » *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Et de là Bourdaloue concluait, avec sa logique éloquente, qu'il est de foi que ce qui fait la béatitude et la gloire de Marie, ce n'est pas sa maternité divine, mais l'excellence de sa vertu.

Maintenant, mes frères, permettez-moi de compléter le raisonnement de Bourdaloue. Ce raisonnement nous ôte le droit d'avancer que Dieu admire et aime Marie plus qu'aucun être créé, parce qu'elle est sa mère, en ce sens que sa maternité serait son titre à ses grandeurs, en serait la cause et la base; mais il nous laisse le droit d'ajouter que, si la maternité de Marie n'est pas la cause première de l'admiration et de l'amour de Dieu pour elle, cette maternité en

est la preuve, et la preuve la plus rigoureuse; car, parmi toutes les créatures, une seule devait devenir sa mère, devait être élevée à l'incommunicable mystère de sa maternité; donc, le Dieu de toute justice a dû choisir pour en faire sa mère, la plus parfaite de toutes les femmes, celle qui, par l'usage de sa liberté, était devenue plus qu'aucune autre l'objet de son admiration et de son amour. Il dut choisir celle qui était la plus belle et la plus pure, qui l'aimait le plus parfaitement, qui était enfin, sous le double rapport de l'amour et de la beauté, le sublime abrégé des perfections de ses œuvres.

Nous n'avons donc pas besoin, chrétiens, d'aller puiser dans l'histoire de Marie la preuve de ses vertus, et, par conséquent, de l'admiration et de l'amour dont elle est l'objet de la part de son Dieu. Cette remarque suffit pour nous en donner une idée au-dessus de toute idée. Dieu l'a choisie pour sa mère; donc elle était, plus qu'aucune autre créature, l'objet de ses admirations et de ses complaisances.

Mais développons un peu plus longuement cette pensée.

Quoique je puisse considérer Marie dans sa vie tout entière, puisque, l'avenir et le passé étant présents au regard divin comme le présent lui-même, ce qui déterminait l'Être infini à la choisir pour sa mère, ce ne fut pas seulement la vertu qui l'ornait lors de la visite de l'ange, mais la sublimité de toutes les vertus dont elle s'ornait elle-même de plus en plus par l'usage de sa liberté; quoique je puisse donc la considérer dans sa vie entière, en la prenant au moment de la salutation angélique, je me contenterai de l'envisager à ce moment unique de sa vie.

Savez-vous, chrétiens, ce qu'elle était alors? Une jeune fille inconnue de quinze à vingt ans, retirée dans la solitude d'un village de Galilée, de la ville champêtre de Nazareth. Voilà ce qu'était Marie. Elle ignore absolument les grandes choses que Dieu va faire en elle; elle vit à Nazareth comme une simple paysanne, dans la boutique d'un charpentier. Je la prends donc à ce moment unique, je prends cette jeune fille de quinze à vingt ans, et voici ce que je dis: Par là même que Dieu, qui voit d'un regard l'univers avec ses empires et ses grands hommes, s'arrête sur cette jeune fille et la choisit pour en faire sa mère; elle est, cette jeune fille, plus belle, plus aimante, plus admirable à l'œil divin, plus digne de son amour qu'aucune des intelligences sorties du néant.

O Marie, donnez-moi la force d'exprimer dans la langue des hommes la grande idée qui remplit mon âme.

Représentez-vous, chrétiens, la scène la plus majestueuse, la plus sublime, la plus inconcevable qui fut jamais. Je veux parler de ce qui se passa lors de la salutation angélique, et de ce moment solennel où le Verbe se fit chair dans le sein de Marie.

Les trois personnes divines ont tenu dans l'éternité leur mystérieux conseil. Elles ont résolu de racheter le genre humain par l'incarnation du Verbe. Les temps sont venus. Il s'agit de réaliser aujourd'hui la sublime invention du génie divin. L'œil de la substance infinie a considéré le monde et ses habitants; du sommet des profondeurs éternelles, il a vu tout ce qui s'y passa, tout ce qui s'y passe, tout ce qui s'y passera de grand; il a vu les génies, les conquérants, les empires du passé, du présent et des siècles futurs. Et voici ce que fait l'intelligence suprême. Elle appelle dans la cour céleste un des archanges, Gabriel, et elle lui dit : Regarde la terre; vois-tu, sur sa surface, un petit pays qu'on nomme la Galilée? Vois-tu, dans ce petit coin du monde, une petite ville qu'on nomme Nazareth? Vois-tu, dans ce village, une petite cabane qui appartient au charpentier Joseph, et vois-tu, dans cette cabane, une jeune fille qu'on appelle Marie? Traverse les cieux, descends sur la terre, laisse derrière toi les empires et leurs génies, va droit à la cabane de Nazareth, et annonce à Marie qu'elle deviendra la mère du Sauveur. Elle est pleine de grâces, j'habite en elle; elle est bénie entre toutes mes créatures; voilà les noms que tu lui donneras.

Le messager céleste quitte la cour du grand Etre; il traverse les profondeurs des cieux; il laisse derrière lui les soleils avec leurs planètes; il descend sur la terre, il passe sur les empires et leurs cités sans les regarder, il va à Nazareth, il entre dans la cabane, il aperçoit la jeune fille et la salue avec respect : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes béni entre toutes les femmes.* « *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* » (Luc., I, 28.) Puis il prouve sa mission divine, et la jeune fille, convaincue, donne son consentement, et le Verbe est fait chair dans son sein : *et Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14.)

Dites, mes frères, si quelque chose est capable de nous donner une idée des grandeurs morales de la jeune Marie, comme ce choix étonnant de la part de l'Etre infini.

Quoi, mon Dieu! vous voyez les Pythagore, les Socrate, les Aristote, les Platon, les Newton, les Descartes étaler les splendeurs de leur génie; vous voyez dans le passé, les Alexandre chercher deux mondes à conquérir; dans le présent, Rome et toutes ses gloires, les Horace et les Virgile, les César et les Pompée, les Caton et les Brutus; dans l'avenir, les Charlemagne et les Napoléon, brisant les puissances comme des vases fragiles. Vous voyez tout ce que la terre a produit et doit produire de grand; et tout cela n'attire pas un de vos regards! Toutes ces choses ont passé, et vous semblez ne pas les avoir aperçues! Mais la jeune Marie de Nazareth reçoit de votre part, dans sa cabane, des ambassades d'archanges. Eh! sans doute, chrétiens, les travaux du génie, le bruit des batailles, la poussière des com-

bats, le tourbillon d'une armée remuée par un seul homme, est-ce de la grandeur? est-ce le beau qui plaît à Dieu? Le bruit des combats, la poussière des armées remplissent un peu d'air et font peur aux insectes, mais ne s'élancent pas jusqu'à l'infini. L'objet de son admiration et de son amour, c'est la jeune paysanne de quinze ans, c'est Marie! voilà ses éternelles complaisances, voilà celle à qui il envoie le messager céleste pour lui annoncer qu'elle deviendra sa mère. Voilà la grandeur, voilà la gloire, voilà le beau réel. C'est une âme pleine de grâce, c'est une âme où le Seigneur habite, c'est une âme bénie entre toutes les âmes, c'est une âme pure humectée d'amour, c'est la jeune fille du village de Galilée, c'est la jeune Marie.

Ainsi donc, mes frères, ce qui doit nous donner une idée de la beauté de la sainte Vierge et de son amour pour Dieu, c'est le choix qu'il en a fait pour s'incarner en elle, c'est le message d'un ange vers cette jeune fille pour lui annoncer l'incommunicable mystère, en la nommant pleine de grâce. Voilà ce qui l'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Voilà ce qui prouve qu'elle effaçait aux yeux du Très-Haut toutes les autres grandeurs. Voilà ce qui prouve qu'il la contemplait avec complaisance comme un résumé sublime des perfections de ses œuvres. Voilà, enfin, ce qui explique comment l'Eglise, pleine aussi d'admiration et d'amour pour Marie, lui adresse, dans ses jours de fête, des paroles comme celles-ci : *Beaucoup de créatures ont accumulé des richesses, mais, toi, tu les as toutes surpassées.* « *Multæ filiæ congregaverunt divitias, et tu supergressa es universas.* »

J'ai essayé, mes frères, de vous faire comprendre comment Marie est l'objet de l'admiration et de l'amour de Dieu. Voyons comment elle doit être l'objet de notre admiration et de notre amour.

DEUXIÈME PARTIE.

Si Marie est un objet d'admiration et d'amour pour le grand Dieu qui nous créa, combien plus doit-elle l'être pour nous qui sommes bien au-dessous d'elle, et qui sans cesse avons besoin de son intercession. Cette seule remarque suffirait pour nous pénétrer d'admiration et d'amour pour elle. Entrons cependant dans quelques détails.

Nous avons vu que Marie est l'objet de l'admiration et de l'amour de son Dieu, parce qu'elle retrace à ses yeux les perfections de ses œuvres.

Maintenant je vous dirai que Marie doit être l'objet de notre admiration et de notre amour, parce qu'elle est pour nous la manifestation la plus complète des perfections de Dieu, parce qu'elle est sa plus fidèle image.

Et, sur ce principe, j'établirai les trois propositions suivantes :

1° Nous devons admirer Marie, car elle est pour nous la manifestation de la gloire et de la puissance de Dieu.

2° Nous devons aimer Marie, car elle est pour nous la manifestation la plus parfaite de l'amour de Dieu. Elle nous aime comme Dieu nous aime.

3° Nous devons l'aimer et l'admirer, car elle est notre mère par la rédemption, comme Dieu est notre père par l'essence des choses.

I. Je dis d'abord que nous devons admirer Marie, parce qu'elle est pour nous la manifestation la plus étonnante de la puissance, de la gloire et de la beauté de Dieu.

Dans le ciel, mes frères, on admire d'une manière parfaite la beauté de Dieu; on l'y voit face à face : *facie ad faciem* (I Cor., XIII, 12.)—Mais, sur la terre, il n'en est pas ainsi; la gloire de Dieu réside dans la grande voix des générations qui le proclament, l'invoquent et s'agenouillent devant sa puissance. Là se borne ici-bas la gloire de Dieu et la manifestation de sa beauté.

Il en est de même de Marie, mes frères; nous ne la voyons pas glorifiée dans les cieux, quoiqu'aux cieux, cependant, soit sa véritable gloire, et nous en sommes réduits à nous former une idée de l'éclat qui l'environne au ciel par celui qui, sur la terre, environne son nom. Je me contenterai donc de vous montrer comment, sur la terre, Dieu a pris soin d'honorer Marie plus qu'aucune autre créature, de l'honorer presque à l'égal de lui-même.

Or, le moyen qu'il a pris pour elle, comme pour lui, c'est la grande voix des générations.

Je vous ai déjà dit un mot, Chrétiens, de la visite de la jeune Marie chez sa cousine Elisabeth.

Quelque temps après qu'elle avait conçu l'Enfant divin, elle va, dans le pays des montagnes, passer trois mois chez Elisabeth, âme sainte dans laquelle le Seigneur avait aussi manifesté sa puissance en lui donnant, dans sa vieillesse, l'espoir d'un fils qui devait devenir le précurseur de Jésus. Quand Marie entra chez sa cousine, et que ces deux créatures privilégiées aperçurent les merveilles que Dieu avait faites en elle, elles furent ravies dans une extase, et de mystérieuses paroles sortirent de leur bouche. C'est alors que Marie, devenue un prophète à l'âme brûlante, chanta ce fameux cantique que, depuis dix-huit siècles, l'Eglise chante, après elle, dans l'office du soir, le *Magnificat*. Vous connaissez ce cantique. Mais il renferme une phrase que je veux vous faire remarquer : *Voilà qu'à partir de ce jour, s'écria la jeune Marie, toutes les générations me proclameront heureuse. « Ecce enim, ex hoc beatam me dicent omnes generationes. »* (Luc., I, 48.) *Car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses. « Quia fecit mihi magna qui potens est. »* (Ibid., 49.) Or, sans m'arrêter à ce qu'il y a d'étonnant dans ce prophétique transport d'une jeune fille inconnue, de la pauvre Vierge de la cabane de Nazareth, qui s'écrie tout à coup : « A partir de ce moment, ma

gloire va s'étendre à l'infini sur tous les lieux et sur tous les temps; toutes les nations me proclameront heureuse! » Sans m'arrêter, dis-je, au merveilleux de cet élan pindarique, je veux seulement vous en peindre à grands traits, et à l'imitation d'un des plus célèbres orateurs chrétiens de notre époque, la réalisation non moins étonnante dans les dix-huit siècles qui ont passé sur la terre depuis le voyage de Marie dans les montagnes de Juda.

La première idée qui me frappe, c'est votre assemblée, mes frères; c'est la pompe de vos offices au moment où je vous parle, c'est votre affluence sous ce dôme antique. Pourquoi êtes-vous ici? N'est-ce pas pour célébrer la gloire de Marie? Et ce n'est pas un jour qui lui est ainsi consacré par année: il en est un pour fêter sa conception sans tache, il en est un pour fêter la visite qu'elle reçut du messager céleste, il en est un pour fêter sa purification dans le temple, il en est un autre pour fêter son cœur pur; celui-ci, c'est pour fêter son assomption dans les cieux, son entrée dans la gloire. Il n'est pas de saison dans l'année qui n'ait plusieurs jours consacrés à Marie; il est même un mois tout entier qui porte son nom. Or, si vous vous représentez non-seulement toutes les églises de ce vaste diocèse, non-seulement toutes les églises de France, mais toutes les églises de l'univers chrétien; si vous vous les représentez toutes remplies, en ce moment même, d'adorateurs de Marie dont les voix la proclament heureuse dans des cantiques à sa gloire, vous aurez déjà conçu, je le pense, une bien grande idée du soin qu'a pris Dieu de glorifier sa mère : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Et quand l'Eglise parle de Marie, comment en parle-t-elle? Elle ne se contente pas de sa langue, elle emprunte celle de Dieu; elle lui applique les périodes les plus enthousiastes des livres sacrés; elle fait mieux, elle se complait à voir en Marie un résumé des héros antiques dont ces héros n'étaient que la figure. Le monde est à peine sorti du néant, qu'elle apparaît aux yeux de l'Eglise représentée par la mère de tous les vivants. Plus tard, c'est l'arche de Noé, qui contient dans ses flancs l'unique moyen de résurrection du monde. C'est Sara; c'est la sœur de Moïse; c'est Débora, qui délivre son peuple d'un tyran par l'énergie de sa vaillance; c'est Judith, qui coupe la tête à l'envahisseur; c'est la reine Esther, qui sauve les Juifs par la puissance de sa beauté. Que sais-je? tout ce qu'il y a de grand dans les temps antiques devient pour l'Eglise une figure de Marie.

Mais l'Eglise dit aussi de Marie qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille : *« terribilis ut castrorum acies ordinata. »* (Cant., VI, 3.)—Vierge candide, est-ce que vous auriez des ennemis? Est-ce qu'une âme fut jamais assez lâche pour attenter à vos gloires, pour entreprendre d'arrêter le cours de vos triomphes?—Oui, mes frères,

et alors Marie est devenue terrible comme les Judith et les Débora, terrible comme les armées rangées en bataille. Imitant ici Bourdaloue, je ne vous citerai qu'un seul de ses ennemis, le fameux Nestorius. Muni de toutes les foudres de l'éloquence, de la puissance épiscopale et de nombreux compagnons, il contestait à Marie sa maternité divine; il ne voulait pas qu'elle fût mère de Dieu. Savez-vous comment la mère de Dieu terrassa son ennemi? Le monde chrétien se remue, s'ébranle, et envoie contre le fongueux athlète une armée d'évêques et de docteurs. Il les retranche dans le vaste temple d'Ephèse. C'est là que l'armée sainte va combattre avec les armes du raisonnement. Tout le peuple de la ville attend avec impatience le jour décisif. Ce jour arrive: les fidèles encombrant les rues; ils se présentent aux portes du temple, où l'imposante assemblée tient ses délibérations. Le moment solennel est arrivé; la décision est prise. L'évêque Cyrille se montre; un admirable silence s'établit dans la foule. C'est alors que, de la bouche du patriarche, sort le mot attendu: *Marie est mère de Dieu*. Le peuple tressaille d'allégresse. Le mot est répété partout comme un chant de victoire. Les Pères du concile sont portés en triomphe. La ville est illuminée de feux de joie. Marie a vaincu Nestorius avec son armée d'évêques députés de tous les coins du monde chrétien. Marie s'est montrée forte comme les grandes armées: *Terribilis ut castrorum acies*.

Si le temps nous permettait, chrétiens, de donner un libre cours à nos admirations, je vous dirais de parcourir le monde, d'envisager toutes les classes de la société, de jeter les yeux à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi; et je vous montrerais partout des titres pompeux à la gloire de Marie; des arcs de triomphe élevés sur le sol, dans les œuvres du génie, dans l'âme des poètes et dans les cœurs purs, pour célébrer sa puissance et sa beauté, comme les manifestations les plus parfaites de la puissance et de la beauté de l'infini. Voyez toutes ces cathédrales, tous ces dômes hardis que l'architecture a jetés dans les airs comme des monuments à sa gloire; toutes ces églises sublimes, conçues par le génie de nos pères et réalisées par leurs mains, portant sur leur front avec orgueil un des noms de Marie ou le nom d'un de ses mystères, ne sont-elles pas autant de titres immortels de pierre, de marbre et de granit élevés en l'honneur de Marie?

Et dans les productions des poètes, des philosophes, des artistes, n'est-elle pas devenue le grand type de la beauté du corps et de l'âme, la réalisation du beau idéal rêvé par le génie inspiré de la poésie et de la peinture? Ce génie n'a compris la beauté humaine que depuis qu'il a pu s'élever jusqu'à la Vierge-Mère, et, pour jamais, il est arrêté là. Avant Marie, qu'était-ce que l'amour? C'était l'amour charnel et brutal; c'était l'amour aux traits perfides, aux flè-

ches empoisonnées; c'était le dieu le plus méchant et le plus digne de haine dans la cour de Jupiter. C'est depuis Marie que l'amour est devenu le beau rêve de l'âme, l'extase du bonheur, le sommeil des sens, la vision pure de l'esprit, cette délicieuse pensée qui fait participer à la vie des trois personnes ineffables. Voilà ce que l'amour est devenu dans le génie des philosophes, des peintres et des poètes. C'est depuis Marie qu'ont osé paraître les vierges de Raphaël et les Béatrix de Dante.

Et si je vous la montrais dans le cœur des fidèles et dans le culte chrétien, c'est alors que votre admiration serait sans bornes. Voyez seulement ce qui se passe à l'extérieur. Cette courte prière où l'on répète à Marie la salutation de l'ange, l'Avé Maria, combien de fois n'a-t-elle pas été récitée depuis dix-huit siècles dans l'oratoire du lettré et sur la couche du simple. Vous savez qu'on ne dit jamais à Dieu: *Notre Père qui êtes aux cieux*: « *Pater noster qui es in cælis* (Matth., VI, 9) » sans ajouter immédiatement après: *Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*: « *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum.* » (Luc., XI, 28.) Et l'Angelus! Quel prodigieux spectacle! Les cloches du monde chrétien sonnent trois fois le jour depuis des siècles, pour rappeler au genre humain la visite de Gabriel à la jeune fille de Nazareth, pour célébrer la maternité glorieuse de Marie. Citez un conquérant, citez un génie, citez un ange, dont une fameuse bataille, une création prodigieuse, un miracle, comme je ne saurais dire, soit fêté trois fois le jour depuis des siècles par toutes les cloches du monde.

Voilà, mes frères, l'accomplissement de ce que chantait la jeune fille il y a dix-huit cents ans, dans les montagnes de Judée: *A partir de ce moment toutes les générations me proclameront heureuse; car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses.* (Luc., I, 46)—Voilà sa gloire ici-bas. Crions donc comme le héraut qui précédait Mardochee dans les rues de la ville de Suze: *C'est ainsi que Dieu honore celle qu'il veut honorer.* (Esther, VI, 9.)

Après tant de glorification dans la vallée de larmes, figurez-vous maintenant quel doit être le triomphe de Marie dans l'heureux séjour où Dieu lui-même distribue les couronnes; mais il nous faut y rêver en silence, car ici l'intelligence humaine demeure sans pensée et sans parole.

II. J'ai dit, en second lieu, que nous devons aimer Marie, parce qu'elle est, de toutes les créatures, celle qui nous aime le plus.

Je pourrais apporter plusieurs preuves de cet amour immense de Marie pour nous, qui provoque notre amour pour elle et notre confiance en elle; je n'en développerai qu'une.

La sainte Vierge nous aime; car en nous considérant du séjour de la gloire, elle retrouve en nous un mémorial vivant des causes qui ont servi de base à son élévation,

et elle nous aime plus qu'aucune créature, parce qu'aucune n'est intéressée comme elle à nous aimer.

La première des causes de la grandeur de Marie, c'est le péché, puisque c'est pour détruire les effets du péché qu'elle est devenue la mère du Sauveur, puisque, sans le péché, sa maternité aurait été en quelque sorte inutile.

Or, nous sommes tous des pécheurs, nous traversons péniblement la vie, sans relâche oppressés par la main terrible du mal. Il n'y a véritablement entre nous, sous ce rapport, que du plus ou du moins. Aucun ne peut se dire avec vérité complètement pur. Marie retrouve donc en nous le principe premier de sa gloire, l'occasion qui a déterminé son élévation par-dessus tous les êtres créés. Elle doit donc, en quelque sorte, nous contempler avec amour, par là même que nous sommes des pécheurs ; et elle seule, de toutes les créatures, peut le faire pour cette raison aussi singulière, aussi étrange, parce qu'elle seule est devenue mère de Dieu pour cette même raison, parce qu'elle seule y est intéressée.

Remarquez-le bien, chrétiens, cela ne veut pas dire qu'elle aime le mal ; elle est pleine de grâce ; elle est la plus pure des œuvres du Très-Haut, et, par conséquent, celle qui déteste le crime avec le plus de puissance, celle qui l'évita durant sa vie, à proprement parler, comme le plus laid des monstres. Cela veut dire seulement que Marie contemple les hommes avec une pitié mêlée d'amour, parce qu'ils sont victimes du péché, parce qu'ils offrent à ses yeux l'esclave même que Dieu a voulu affranchir en s'incarnant en elle, et qui est devenu, de cette façon, la cause occasionnelle de ses gloires.

Vous donc, pauvres créatures qui rampez sous le fardeau du mal, oh ! priez Marie, aimez-la ! vous devez l'aimer, vous êtes sûres qu'elle vous aime, quoiqu'elle haïsse le péché qui est en vous. Vous êtes sûres qu'elle vous contemple des cieux comme des enfants égarés qu'on chérit, tout en déplorant leur aveuglement. Priez-la, pécheurs, et elle travaillera pour vous retirer de l'abîme qui vous engloutit ; elle y travaillera jusqu'à ce qu'elle y réussisse, afin qu'elle puisse dire après : Ce n'est pas en vain que je suis devenue la mère du Sauveur et la porte du ciel.

Mais, que fais-je ? ô Marie ! je dis à des pécheurs de vous aimer et de vous prier. Ils ne sont pécheurs que parce qu'ils ne savent ce que c'est que de vous aimer, ce que c'est que de vous adresser la prière. Nous vous prions, ô Marie ! pour tous les malheureux aveugles ; apprenez-leur d'abord à vous aimer, apprenez-leur à vous prier, et à l'heure même, ils cesseront d'être des pécheurs.

La seconde cause de la gloire de Marie, c'est la vie qu'elle a traversée, c'est la manière dont elle en a franchi les obstacles et vaincu les ennemis. Or, nous lui offrons

perpétuellement, de ce laborieux passage, un vivant souvenir.

Dans quelque état que vous soyez, en effet, mes frères, elle doit vous contempler avec amour, parce qu'elle retrouve en vous une image de ce qu'elle fut elle-même sur la terre. Dans quelque état que vous soyez, vous êtes appréciés par elle comme vous ne pouvez l'être par aucune des créatures de Dieu ; vous avez des droits à sa bienveillance et à sa protection.

Etes-vous encore dans l'état du célibat, ou devez-vous y rester toujours, Marie devient votre puissante patronne, elle vous contemple avec complaisance comme retraçant à ses yeux une des causes de sa gloire ; car, ne fut-elle pas ce que vous êtes ? ne fut-elle pas toujours la plus pure des vierges ? Si vous êtes d'un âge avancé, elle le fut de même à la fin de sa vie. Et quand elle vous regarde, ne doit-elle pas aimer en vous la virginité qui l'élève maintenant si haut dans les cieux ?

Si vous êtes époux ou épouse, ne le fut-elle pas aussi ? Elle fut la plus vertueuse des épouses ; elle vécut en société avec Joseph ; elle fut son amie sur la terre comme une épouse doit être l'amie de son époux, et comme un époux doit être l'ami de son épouse. Et quand elle vous contemple ainsi dans l'état du mariage, elle se rappelle avec complaisance les jours qu'elle passa avec Joseph dans les villages de l'Orient.

Si vous êtes père, si vous êtes mère, ne le fut-elle pas aussi ? Elle fut la plus parfaite des mères. Quand elle vous voit du ciel caresser, dans son berceau, le fruit de vos entrailles, comme elle doit vous contempler avec joie ! car elle se rappelle alors avec quel bonheur elle caressait de même son petit enfant qu'elle appelait Jésus, et qu'elle savait être son Dieu. Quand elle vous entend lui faire doucement répéter, par cœur, le nom chéri de Jésus, quel doux souvenir pour elle ! Quand elle aperçoit vos yeux verser d'heureuses larmes en présence d'un fils qui commence à grandir et à montrer son intelligence, comme elle doit se rappeler avec délices le développement de son fils Jésus quand il grandissait de même ! Plus tard, elle vous considère dans une admiration mêlée d'amour et de respect devant un fils devenu homme, et dont vous semblez recueillir, comme des diamants, jusqu'aux moindres paroles ; oh ! alors, son cœur doit encore battre au souvenir de son fils quand il devint le docteur des nations ; et sa tête se penche sur ce fils bien-aimé qu'elle trouve sans cesse à ses côtés dans le séjour du bonheur, elle se penche sur lui dans une extase d'amour dont vous avez certainement votre part.

Etes-vous heureux ? Ne le fut-elle pas aussi ? Elle fut la plus heureuse des créatures et des mères, puisqu'elle a dit : Toutes les nations me proclameront heureuse.

Etes-vous malheureux ! Elle le fut plus que vous ne le serez jamais, quand elle vit son fils unique expirer sur la croix.

Quand je pense, chrétiens, aux douleurs et aux joies de cette terre, il n'y a guère que celles des pères et des mères qui me touchent puissamment. Quel autre bonheur à compter, dans cette patrie des exilés, que celui d'un père heureux et surtout d'une mère heureuse? Quel autre malheur à compter que celui d'un père malheureux et surtout d'une mère malheureuse! C'est donc à vous que je m'adresse en ce moment, parents heureux ou malheureux. Si vous êtes heureux, c'est que vous avez des enfants qui font vos délices. N'est-il pas vrai? Voilà l'unique raison de votre joie. Eh bien! je n'ai qu'une chose à vous dire : Adressez vous à Marie, c'est elle, et c'est elle seule de toutes les créatures, qui vous comprendra pleinement, car elle fut la mère du meilleur des fils. Priez-la, c'est elle qui vous obtiendra de mourir avant l'objet de votre amour : c'est elle qui vous conservera l'appui et la consolation de vos dernières années ; c'est elle qui vous réunira dans le ciel à vos enfants pour jouir d'un bonheur égal au sien, celui d'y adorer sans fin la beauté infinie, de concert avec ceux que vous aimez.

Et vous qui buvez l'amertume, vous qui n'êtes pas heureuses, pauvres mères, dites-nous la vraie cause de vos larmes... Nous la connaissons. Vous avez perdu l'objet de vos tendresses ; ou bien, si vous l'avez encore, vous le voyez qui court à sa perte. N'est-il pas vrai? Souffrez que je vous le dise, tendres mères ; je conçois bien vos larmes ; vous êtes en proie à la plus cruelle des angoisses, à la plus insupportable des tristesses, vous êtes véritablement malheureuses ! Mais j'ai une consolation à vous offrir, et je n'en ai qu'une seule : considérez Marie. Elle fut aussi malheureuse que vous, plus que vous, quand elle vit l'enfant qu'elle avait nourri, et qui était devenu sous ses yeux le plus aimable des hommes, quand elle le vit accusé par les chefs de son peuple, insulté comme un scélérat, condamné comme un coupable ; quand elle le suivit sur le chemin du calvaire ; quand elle le vit clouer sur une croix ; quand elle l'entendit pardonner à ses bourreaux, puis pousser le dernier cri, puis mourir ; elle fut alors aussi malheureuse, plus malheureuse que vous ; Eh bien ! adressez-vous à elle, c'est elle qui comprendra vos douleurs. Si vous avez perdu celui que vous aimiez, elle se rappellera comment elle fit pour supporter la perte de celui qu'elle aimait, et elle vous le dira. Si vous avez un fils qui court au malheur, elle suppliera son Dieu pour vous et pour lui ; et, si vos prières sont ardentes, constantes, pleines de foi, pleines d'amour, un moment heureux viendra où vous aimerez Marie plus que jamais, celui où vous la remercirez de vous l'avoir rendu doux et pur comme un ange.

C'en est assez, mes frères, pour vous faire comprendre comment la vierge Marie est pour vous, quel que soit votre état sur la terre, la manifestation la plus parfaite de

l'amour infini ; comment elle est intéressée à vous aimer, et comment aussi vous devez l'aimer et l'invoquer.

III. Enfin, je vous ai dit qu'il est une raison spéciale qui doit nous remplir d'admiration et d'amour pour Marie ; j'espère vous montrer, en finissant, qu'elle n'est pas moins puissante que les autres. Cette raison repose sur ce que Marie est notre mère par l'essence de la rédemption, telle que le Fils de Dieu l'a opérée, comme Dieu est notre père par l'essence des choses.

Quand Dieu fit sortir l'homme du néant, l'homme apparut à ses yeux comme un fils chéri, comme l'enfant de son amour. Mais quand l'homme eut péché, il devint un enfant prodigue, un enfant de colère ; il s'était voué à Satan, et Satan, si je puis m'exprimer de la sorte, était devenu son père adoptif.

Les choses en étaient là quand le mystère de l'incarnation s'opéra dans le sein de Marie. Qu'arriva-t-il alors ?

Marie devint la mère de Jésus ; et Jésus fut un enfant de l'homme, représentant l'humanité tout entière, chargé de ses crimes, et payant pour elle la lourde rançon qu'elle était incapable d'acquitter sur sa propre fortune. Donc, Marie devint la mère du genre humain tout entier, personnifié dans Jésus-Christ. Donc, elle devint sa mère dans l'ordre de la Rédemption, comme le Père éternel fut son père dans la création quand il produisit le monde par la parole du Fils. Elle enfanta, en un mot, tous les hommes à-la grâce en enfantant Jésus.

Or, de ce principe, je conclus que nous devons admirer Marie comme une mère commune qui nous a tous engendrés par le plus étonnant des miracles ; que nous devons l'aimer comme une mère commune à qui nous devons, non pas le bien de l'existence, mais le bien non moins précieux d'une existence heureuse. Je conclus que nous devons l'admirer et l'aimer, parce qu'en nous ravissant à Satan, elle a fait de ceux qui étaient des enfants de colère, des enfants de bonheur et d'amour, des vases d'élection.

Mais ce n'est pas tout : savez-vous ce qui s'en est suivi pour nous ? Une chose bien admirable, chrétiens ; il s'en est suivi que nous sommes devenus ses fils, même physiquement et corporellement. Voici de quelle manière. Son fils Jésus a plus tard institué l'admirable sacrement de l'Eucharistie, pour perpétuer dans tous les temps et multiplier dans tous les lieux son incarnation mystérieuse. Or, qu'arrive-t-il quand nous participons à l'Eucharistie ? Jésus-Christ s'incorpore à nous, son corps devient notre corps ; ses membres nos membres, comme l'a dit le grand apôtre, et son âme la nourriture de notre âme. Or, remarquez ceci : le sang de Marie coule dans les veines de Jésus, puisqu'il est véritablement son fils ; et le sang de Jésus coule dans nos veines, puisque son corps devient notre aliment ; donc le sang de Marie coule aussi dans nos

veines, et nous devenons physiquement ses enfants par l'auguste sacrement de nos autels. C'est un nouveau mode de maternité qu'elle acquiert sur nous ; c'est un nouveau titre, non moins grand et non moins prodigieux que le premier, à notre admiration et à notre amour.

Ces raisonnements pourraient suffire ; mais il m'est impossible de ne pas céder à l'envie de leur donner un plus long développement. Ecoutez bien : vous allez sentir encore mieux combien la sainte Vierge est digne d'admiration et d'amour en devenant ainsi notre mère, et vous allez voir comment se sont opérés ces inconcevables prodiges.

Quand Dieu créa l'univers, ce fut à l'aide d'une parole ; vous la connaissez : *Fiat*, « *Que cela soit.* » (*Gen.*, I, 3.) Ce fut cette parole qui fit éclore les mondes, qui fit apparaître les myriades de soleils avec leurs systèmes planétaires. Certes, ce *fiat* fut bien puissant dans la bouche du Verbe divin. Or, chrétiens, le croirez-vous ? Il est un jour dans la vie de la sainte Vierge, et il est un instant dans ce grand jour où il sort de sa bouche une parole aussi puissante que celle-là, et c'est la même parole ; Dieu a voulu que ce fût la même : *Fiat*.

Je vous ai raconté la visite de l'ambassadeur des cieux à la jeune fille de Nazareth. Voilà le jour dont je veux parler. L'ange Gabriel demande humblement à Marie son consentement pour qu'elle devienne la mère du Sauveur des nations ; et, après les explications exigées par la prudence, Marie prononce le grand mot : *Fiat*. — *Fiat mihi secundum verbum tuum*, « *Qu'il soit fait en moi selon votre parole.* » (*Luc.*, I, 38) Or, mes frères, en ai-je dit trop quand j'ai dit que ce *fiat*, sorti de la bouche de la jeune Marie, fut aussi puissant que celui qui était sorti de la bouche de Dieu dans le principe ? Savez-vous ce qui se fait à l'instant même ? Dieu s'incarne dans le sein de Marie ; le profond mystère de la rédemption du genre humain se réalise ; elle devient la mère de son Dieu et la mère de tous les enfants d'Adam ; elle devient la porte du ciel, la libératrice du monde ; elle régénère tous les hommes à la grâce, ceux qui sont morts, ceux qui vivent, et ceux qui sont à naître. Tout cela veut dire, chrétiens, qu'il s'opère un prodige plus merveilleux et plus inconcevable peut-être que le prodige de la création des mondes, par la vertu d'un seul mot sorti de la bouche de Marie.

Il y a plus : quand Marie prononça cette parole puissante : *Fiat mihi*, elle fut libre de la prononcer, cela est certain, cela est de foi ; car il est de foi qu'elle ne la prononça que par soumission à la volonté de Dieu, par un acte de vertu. Si donc elle avait refusé, — je vous demande pardon, ô Marie, de faire une supposition qui tient du blasphème, — si cependant elle avait refusé, elle aurait limité l'infini dans la réalisation de ses idées ; elle l'aurait borné dans sa puissance ; elle aurait arrêté la rédemption du genre humain. Mais non, elle accepta, avec

une humilité mêlée de bonheur, sa maternité sur nous ; car elle aimait déjà le monde plus qu'elle-même. Elle s'associa de grand cœur à l'œuvre de la rédemption ; elle y participa par sa volonté libre, qui en était une des conditions, et elle devint notre mère par dévouement et par charité. D'où je conclus que véritablement nous devons lui savoir gré du consentement qu'elle donna. Admirez donc de toutes nos forces celle dont les lèvres laissent échapper des paroles aussi puissantes que la parole qui féconda le néant. Aimons de tout notre cœur celle qui, librement et par amour, nous adopte pour ses enfants et nous élève à l'union la plus intime avec Dieu même.

Depuis la révolte d'Adam, un monstre, un horrible monstre, tenait l'humanité dans ses ongles de fer. Puissant comme un Dieu, il la ballottait à son caprice ; fier comme un vainqueur, il l'attelait à son char ; sombre et cruel comme la vengeance, il l'affamait de chair et l'altérait de sang ; fort comme l'avarice, il la tenait à genoux devant les idoles de métal ; furieux comme un impur désir, il la déroulait avec rage dans le bourbier de la luxure ; féroce comme la guerre, il lui soufflait la haine de la vie ; impie comme un blasphème, il lui montrait Dieu sous les traits d'un tyran ; inexorable comme la mort, il disait en lui-même : L'humanité est ma proie. Et ce monstre, c'était le mal, le grand dragon du prophète, qui avait dès le commencement entraîné dans sa ruine la troisième partie des étoiles du ciel ; qui avait combattu avec Michel, et qui avait été vaincu. *C'était l'antique serpent, qui s'appelle le diable, Satan, et qui séduisit l'univers.* « *Draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus. Satan, qui seduxit universum orbem* (*Apoc.*, XII, 9), » et qui veut aussi dévorer l'enfant de la femme : *Stetit ante mulierem ut filium ejus devoraret.* (*Ibid.*, 4.) Voilà le monstre qui tenait l'univers asservi ; le mal personnifié dans Satan.

Au début de notre histoire, il avait séduit Eve ; mais Dieu lui avait dit, en lui montrant la femme : *Ipsa conteret caput tuum.* « *Elle-même te brisera la tête.* » (*Gen.*, III, 15.) Nous en sommes-là, chrétiens : la prophétie se réalise.

La jeune fille de Nazareth répond au messager des cieux : *Qu'il soit fait en moi selon votre parole.* « *Fiat mihi.* » (*Luc.*, I, 38.) Et Satan est vaincu, et le mal est détruit, et l'humanité est affranchie, et c'est Marie qui a tout fait d'une parole : *Ipsa conteret caput tuum.*

La fameuse Débora avait un jour vaincu le fier Sisara. Elle l'avait mis en fuite, et dans sa fuite, une femme à l'âme forte, lui avait cloué la tête au sol tandis qu'il dormait ; et puis l'héroïne Débora avait chanté le plus beau, le plus énergique des chants de victoire : *C'est moi, s'était-elle écriée, c'est moi qui chanterai au Seigneur.* « *Ego sum, quæ Domino canam.* » — *Les sorts d'Israël ont cédé, et ils se sont reposés jusqu'à ce que Débora se levât, jusqu'à ce qu'il se levât*

unemère dans Israël. « *Cessaverunt fortes Israel, et quieverunt donec surgeret Debhora, surgeret mater in Israel.* » — *Nova bella elegit Dominus*, « le Seigneur a choisi de nouveaux combats. » — *Bénie soit Jahel entre toutes les femmes; elle a frappé Sisara, elle lui a percé la tempe avec un clou : « Benedicta inter mulieres, Jahel, uxor Haber; percussit Sisaram tempus valide perforans. »* (Judic., V, 3 seq. passim.)

C'est ainsi que chantait Débora. Mais n'est-ce pas maintenant à la jeune Marie à chanter ainsi? N'est-ce pas à elle plutôt qu'à l'antique Débora? N'est-ce pas à elle à s'écrier : *Cessaverunt fortes et quieverunt donec surgeret mater in Israel.* — Les forts avaient cédé; c'étaient les intelligences libres; ils étaient vaincus, ils étaient asservis par le tyran du mal, par l'antique serpent, jusqu'à ce qu'une mère se levât dans Israël, jusqu'à l'apparition de la Vierge-Mère. *Donec surgeret mater in Israel.* — *Nova bella elegit Dominus.* « Le Seigneur a choisi de nouveaux combats. » (Ibid.) Car le grand dragon a eu la tête écrasée par la parole d'une jeune fille. *Ipsa conteret caput tuum.* Au commencement, Michel l'avait terrassé dans les cieux avec une armée d'anges; aujourd'hui ce n'est plus une armée d'ange, c'est Marie toute seule, c'est la Vierge de Nazareth qui le tuera, qui l'écrasera d'une parole : *Nova bella elegit Dominus*; d'un seul mot : *Fiat mihi*, « qu'il soit fait en moi. » Elle lui clouera la tête, comme Jahel celle de Sisara : *Ipsa conteret caput tuum.*

C'est à Marie encore de chanter avec Judith : *Le tyran était venu des montagnes de l'aquilon.* « *Venit Assur ex montibus ab aquilone.* » — *Il avait dit qu'il incendierait mes campagnes, qu'il percerait du glaive mes jeunes hommes, qu'il ferait sa proie de mes enfants, qu'il asservirait mes vierges.* « *Dixit se incensurum fines meos, et juvenes meos occisurum gladio, infantes meos dare in prædam, et virgines in captivitate.* » — *Mais le Seigneur tout-puissant l'a livré entre les mains d'une femme et il l'a percé.* « *Dominus autem omnipotens tradidit eum in manus femine et confodit eum.* » — *Une jeune fille lui a coupé la tête; « amputavit pugione cervicem ejus. »* (Judith. XVI, 5 seq.) — elle l'a écrasé. Mais ce n'est plus l'impie Holopherne, c'est le dieu du mal, c'est Satan, c'est le tyran de l'humanité tout entière. Et elle ne l'a pas séduit par ses charmes, comme fit la vraie Judith; elle ne s'est pas servie d'un poignard. Une seule parole est sortie de sa bouche : *Fiat mihi*; « qu'il soit fait en moi. » (Luc., I, 38.) — Cette parole lui a brisé la tête : « *Ipsa conteret caput tuum.* » (Gen. III, 15.)

C'est ainsi, chrétiens, que Marie a vaincu Satan. Et maintenant c'est à nous qui sommes les jeunes hommes que le tyran du mal devait percer du glaive, qui sommes ces enfants dont il devait faire sa proie, qui sommes les vierges qu'il devait asservir : *Dixit se juvenes meos occisurum gladio, infantes meos dare in prædam et virgines in captivitate* (Judith., XVI, 5) : c'est à nous à admirer

et à aimer celle qui nous a délivrés en devenant notre mère; c'est à nous à lui chanter, comme les anciens du peuple à Judith : *Benedicta tu filia a Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram.* « Jeune fille, tu es bénie par le Très-Haut au-dessus de toutes les femmes (Judith., XIII, 23) : » il a exalté ton nom aujourd'hui, et ta gloire ne sortira pas de la bouche des hommes. « *Hodie nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum.* » (Ibid., 23.) — *C'est toi la gloire de Jérusalem, c'est toi la joie d'Israël, c'est toi l'honneur du peuple, c'est toi notre mère, c'est toi que nous devons bénir, admirer et aimer : « Et benedixerunt eam omnes una voce dicentes; tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. »* (Judith, XV, 10.)

Concluons, mes frères, de ce discours, que Marie est l'objet de l'admiration et de l'amour de Dieu, parce qu'elle est, par rapport à Dieu, la plus parfaite et la plus élevée des créatures; et qu'elle doit être l'objet de l'amour et de l'admiration de l'homme, parce qu'elle est, par rapport aux hommes, la créature la plus semblable à Dieu.

C'est ce qu'un auteur dont le nom m'est inconnu, a résumé d'une manière admirable, dans trois mots que je veux encore vous faire connaître avant de vous quitter. Voici ces trois mots. Pour faire sentir comment Marie est une créature tout extraordinaire, comme elle est associée à la trinité divine, cet auteur a dit : *Marie est la fille du Père; la mère du Fils; et l'épouse de l'Esprit.* Si vous y ajoutez qu'elle est devenue tout cela par ses mérites, par ses vertus, vous aurez de Marie l'idée la plus vraie qu'on puisse en avoir.

Marie est la fille du Père; mais quelle fille! Nous sommes aussi, nous autres, les enfants du Père; mais nous sommes des enfants révoltés. Nous sommes devenus tellement hideux par le péché, que, si Dieu n'était pas infiniment bon, il cesserait de nous appeler ses enfants. Marie, au contraire, est cette fille que le péché n'a jamais atteinte, et que le Père regarde avec admiration et amour. C'est d'elle qu'il dit éternellement dans les cieux : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias*, « comme le lis parmi les épines, telle est mon amie entre toutes mes filles. » (Cant., II, 2.) — Et encore : *Multæ filia congregaverunt divitias; sed tu supergressa es universas.* — « *J'ai des fils et des filles qui ont accumulé des richesses; mais toi, tu les a tous surpassés.* » (Prov., XXXI, 29.)

Marie est la mère du Fils, puisqu'elle a conçu Jésus-Christ, et éternellement Jésus la nommera sa mère. Mais ce n'est pas une mère comme les autres. C'est la mère de son Dieu : c'est la seule entre toutes les femmes qui ait mérité le devenir par l'excellence de ses vertus. Elle est la seule entre toutes les mères à qui l'Éternel ait dit : Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, le fruit de vos entrailles est béni. Elle est la seule que le Verbe divin ait nommée *pleine de grâce, gratia plena* (Luc., I, 28), comme il

s'est nommé, lui-même *plein de grâce et de vérité* : « *Plenum gratiæ et veritatis.* » (Joan., I, 14.)

Elle est enfin l'épouse de l'Esprit-Saint, et elle le sera pendant les siècles des siècles. Éternellement l'époux et l'épouse, confondus dans le sein de l'infini, échangeront entre eux des paroles d'amour comme celles du Cantique : *Lève-toi vite, mon amie, dira l'époux, lève-toi, ma colombe, et viens* : « *Surge, propera, amica mea, colomba mea, formosa mea, et veni.* » (Cant., II, 13.) — *Tu es belle, mon amie, tes yeux sont les yeux de la colombe.* « *Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es; oculi tui columbarum.* » (Cant., I, 14.) — *Tu es toute belle, et il n'y a pas de tache en toi.* « *Tota pulchra es, et macula non est in te.* » — *Tu séduis mon cœur, ô mon épouse, tu séduis mon cœur par un seul de tes regards* : « *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* » (Cant., IV, 9)

Que tu es beau, répondra l'épouse, ô mon bien-aimé, que tu es beau! « *Ecce tu pulcher es, dilectem mi, ecce tu pulcher es.* » (Cant., I, 14.) *Je me suis assise sous ton ombre, et tes fruits sont doux à ma bouche* : « *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo.* » (Cant., II, 3.) *Mon bien-aimé est à moi, et je suis toute à mon bien-aimé, qui habite parmi les lis* : « *Dilectus meus mihi, et ego illi qui pascitur inter lilia.* » (Cant., II, 16.)

Telles seront éternellement les joies pures et incommunicables de l'époux et de l'épouse, dans le foyer de l'amour infini.

O mes frères, nous n'avons pas l'espoir d'arriver jamais à un si haut point de gloire et de bonheur; mais nous pouvons arriver au ciel et participer aux joies ineffables que Dieu réserve à ses élus; nous le pouvons, si nous en avons la volonté ferme; c'est ainsi que Marie elle-même y est arrivée. Or, mes chers frères, c'est à elle qu'il faut nous adresser pour obtenir cette volonté forte; ce n'est pas elle qui accorde les grâces, mais c'est elle qui les obtient. Elle supplie et elle obtient toujours, car elle est toute-puissante auprès du grand Dieu dont elle est la fille, la mère et l'épouse. Prions donc Marie avec une foi sans borne; et après la tombe, nous serons témoins de l'ineffable mystère d'amour qui se passe entre la fille et le père, entre la mère et le fils, entre l'époux et l'épouse, au sein des profondeurs infinies.

DISCOURS II.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Prêché à Saint-Thomas-d'Aquin.

Qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua. (Luc., IX, 26.)

Celui qui rougira de moi et de ma parole, le Fils de l'Homme rougira de lui quand il viendra dans sa majesté.

Mes frères,

Si quelque rejeton d'une famille de rois, encore régnante, s'était montré sous des lambris dorés, vêtu de la soie de Damas, dormant sur les coussins de Tyr, et se don-

nant pour le Messie qu'attendait l'Orient, le monde lui aurait, à coup sûr, brûlé son encens et décerné ses adorations; mais, en revanche, un tel Messie aurait-il pu dire : *Celui qui rougira de moi, je rougirai de lui quand je reviendrai dans ma gloire?* L'inexorable logique lui eût interdit toute parole comme celle-là, et la morale évangélique ne respirerait pas le mépris des grandeurs. Aussi la raison nous dit-elle qu'un Messie de cette sorte n'était pas celui qu'il fallait à la nature humaine. Jésus ne s'est donc pas montré sous ces couleurs brillantes. La crèche et la croix, voilà ce qu'il offrit en spectacle; et c'est ainsi qu'il eut droit de porter l'anathème contre ceux de ses membres qu'il voyait la rougeur au front à l'aspect de sa misère.

Quand le Verbe divin forma le plan sublime de sa manifestation sous l'habit de l'ouvrier, il apercevait le genre humain de tous les âges divisé en deux grandes armées. L'une de ces armées, la plus faible en nombre, mais la plus forte en courage, était celle des généreux caractères qui ne devaient jamais rougir de leur chef. L'autre était cette multitude immense composée de chrétiens et d'infidèles, de pauvres et de riches, de grands et de petits qui sacrifient, par honte, leur grandeur morale, leur bon sens et leur foi au dieu de la mode.

À la tête de la première de ces armées étaient les bergers de Bethléem et les trois philosophes de la religion des Mages, venant, au mépris des préjugés, dans l'étable d'un village, présenter leurs offrandes au fils d'un charpentier.

À la tête de la seconde, était Hérode et sa cour, traitant Jésus de fou, Caïphe et Pilate le livrant au bourreau pour n'avoir pas courbé la tête, à leur fantaisie, devant leur gloire et celle de César; et ne pouvons-nous pas ajouter, mes frères, qu'en plongeant ses regards jusque dans notre XIX^e siècle, l'Esprit de Dieu y apercevait bien des Hérodes?... En est-il beaucoup parmi nous qui pensent et agissent par eux-mêmes, et qui ne tiennent pas compte, en fait de devoirs religieux et sociaux, du torrent de l'habitude et de l'opinion du monde qui les entoure?

C'est pour condamner cette conduite, indigne du chrétien, que Jésus s'est montré enfant du pauvre dans une crèche, maniant le rabot dans une échoppe, sans une pierre pour reposer sa tête aux jours de sa popularité, et enfin victime de la justice humaine sur un gibet infamant. C'est pour cela aussi que ses historiens nous ont conservé ces énergiques paroles sorties de sa propre bouche : *Celui qui rougira de moi, je rougirai de lui quand je reviendrai dans ma gloire.*

C'est d'ailleurs, mes frères, pour vous appeler dans les rangs de cette armée de forts, conduite par les bergers de Bethléem et par les philosophes d'Arabie, que j'entreprends aujourd'hui de vous parler du lâche et du timide dont Jésus-Christ a dit qu'il rougirait un jour, c'est-à-

dire de l'esclave du respect humain.

Mais pour que Jésus-Christ en rougisse de la sorte, il faut qu'il soit devenu bien hideux; il faut qu'il ait perdu tous les attributs de la grandeur.

Oui, chrétiens, il aura perdu tous les attributs de la grandeur.

Qui fait l'homme grand? trois choses : 1° la vérité dans les actes; j'entends par là la conformité des actions et des paroles avec les pensées. Celui qui parle et agit conformément à sa conscience, est grand au moins dans ses actes, et celui qui fait autrement n'est qu'un hypocrite : or, l'hypocrisie n'est pas de la grandeur.

2° La sagesse dans la pensée : celui qui n'est pas sage dans ses jugements est insensé par là même; et la folie n'est pas de la grandeur.

3° Enfin, la liberté dans la volonté, dans le caractère. L'homme est fait pour être libre; c'est le troisième et le plus noble attribut de sa nature. Celui qui n'est pas libre est esclave, et l'esclavage n'est pas non plus de la grandeur.

Or, j'essaierai de vous prouver, mes frères, que le respect humain détruit ces trois grandes bases de la grandeur dans l'individu. Ses ravages dans la société feront l'objet d'un autre discours.

Il détruit la vérité dans les actes, et fait de l'homme un hypocrite.

Il détruit la sagesse dans le jugement, et fait de l'homme un insensé.

Il détruit la liberté dans l'âme, et fait de l'homme un esclave.

Voilà pourquoi celui que le respect humain conduit, se perd lui-même, comme l'a dit Jésus; voilà pourquoi le Fils de l'homme rougira de lui; car assurément le lâche chrétien, dont l'être tout entier n'est plus qu'un assemblage d'hypocrisie, de folie et d'esclavage, a bien tout ce qu'il faut pour faire rougir de lui la vérité, la sagesse et la liberté de Dieu incarnées dans le Fils de l'homme. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le respect humain détruit d'abord la vérité dans les actes, et fait de l'homme un hypocrite.

Portez un regard sur le monde où vous vivez; suivez en même temps le portrait que je vais vous tracer, et vous me direz s'il n'y a pas, sur la terre, un nombre effrayant de caractères que le respect humain transforme en de véritables hypocrites.

Un homme est rempli de qualités morales; il est bon pour ses frères; il est aimé de tous ceux qui le connaissent; son caractère doux, affable, humain, lui a conquis l'estime générale; sa grande qualité, celle qui le rend si aimable, consiste à dire *oui* toujours pour rester l'ami de tout le monde. Mais quand il s'agit de Dieu, de la religion, d'une grande vérité, d'une grande règle de morale et de justice, d'autant plus importante qu'elle demande plus de vertu pour être protégée; d'après son principe de ne

jamais contrarier personne, il s'en moque avec ceux qui s'en moquent, et il rougirait d'en prendre le parti contre ceux qui l'attaquent. Cet homme ne pratique pas les devoirs les plus difficiles, les plus humiliants; il aurait peur de se faire taxer de singularité, de se distinguer de ceux qui l'entourent, de se dresser seul, en un mot, contre tous. Cet homme, cependant, n'est pas mauvais au fond de l'âme; il a du bon sens, il a une conscience droite, il a même la foi; et la preuve, c'est qu'il fait très-volontiers ce qu'il croit pouvoir faire, sans crainte de choquer personne et de faire parler de lui. S'il arrive quelquefois que le flot général donne dans le sens du juste et du bien, ce sont les jours les plus heureux de sa vie.

Ne trouvez-vous pas, chrétiens, que le monde est peuplé de ces sortes d'hommes? Soyons sincères, nous en connaissons un grand nombre.

Or, dites-moi, ne sont-ce pas de véritables hypocrites? L'hypocrisie consiste à se revêtir d'un manteau mensonger, et l'homme dont je vous parle ne le porte-t-il pas, ce manteau mensonger? Au fond de sa conscience, il sait, il pense, qu'il serait bien d'élever la voix pour Jésus-Christ, pour son Evangile, pour le droit, pour la justice, pour la vérité, dans telle ou telle circonstance, et il se tait. Il sait et il pense, au fond de sa conscience, qu'il ferait bien d'observer telle prescription de Dieu, et il ne l'observe pas pour ne choquer personne. Il agit donc souvent contrairement à sa pensée; il a donc contracté l'habitude de parler contre sa conscience; il est donc un homme double, un menteur, un hypocrite enfin.

Croyez-vous maintenant que cet homme si bon, si aimé de ses semblables, soit bien grand aux yeux de Jésus-Christ? Eh! pourquoi Dieu lui donna-t-il la faculté de parler et d'agir? Est-ce pour mentir en face de ses frères? Le but de la parole n'est-il pas d'exprimer la pensée? Toute action ne doit-elle pas être conforme au sentiment de la conscience? Oui; vous le savez bien tous, le mensonge et la duplicité ne sont pas dignes d'une grande âme. Cet homme, au fond, n'est donc pas une grande âme. Oh! non, croyez-le bien, c'est une âme vile devant Dieu, et nous sommes forcés de la qualifier d'hypocrite.

Encore un portrait, mes frères : dans le siècle actuel, que d'incrédules en parole! Vous en voyez autour de vous qui nient la vérité religieuse, et bien d'autres vérités avec elle; mais croyez-vous qu'ils pensent réellement tout ce qu'ils proclament?.. Il y a des vérités à l'égard desquelles il n'est pas facile de devenir sincèrement incrédule. Il faut pour cela étouffer des convictions fortes; oublier des preuves que l'éloquence et la poésie ont gravées en lettres brûlantes au foyer de la pensée, et que la logique naturelle a soin de rappeler sans cesse; déraciner du cœur des sentiments profonds que la voix d'une mère y nourrit dès le berceau; rendre muets des cris instinctifs,

qui sortent du fond de l'être; assourdir ses oreilles au vaste écho des générations qui roule par les âges l'hymne triomphale du juste et du beau. Voilà ce qu'il faut pour devenir sincèrement incrédule, et cela n'est pas facile. Cela demande une ténacité que très peu possèdent, ou au moins de longs voyages dans des régions ténébreuses, où l'œil perd l'usage de la vue, et qu'un petit nombre entreprennent. Ainsi donc, mes frères, quand vous voyez quelqu'un se donner comme ne croyant à rien, ou ne croyant qu'à peu de chose, quand vous rencontrez de ces matérialistes pratiques pour qui la vertu n'est que l'habileté, la morale le succès, et la religion une invention diplomatique ou une illusion des simples, doutez fort de son incrédule. Cet homme, dans le sanctuaire de son âme, n'est point incrédule; il se remue souvent dans son cœur une foi d'autant plus indomptable qu'il met plus d'acharnement à la nier.

Quelle conclusion tirer de là? C'est que cet incrédule à la vertu ne l'est qu'en langage; et, s'il en est ainsi, c'est qu'il ment à sa conscience; et, dès lors, il n'est qu'un hypocrite.

Il y a deux sortes d'hypocrisie; la première consiste à prendre les dehors de la vertu, tandis que la conscience est minée par le vice, et celle-là s'appelle l'hypocrisie proprement dite. La seconde consiste à prendre les dehors du vice, quoique la vertu n'ait pas encore complètement déserté la conscience, et celle-là peut s'appeler l'hypocrisie du respect humain.

Or, cette dernière me paraît la plus hideuse.

Que fait l'hypocrite ordinaire? Il rougit des vices qui assiègent son cœur; il en a honte; et, pour les cacher, il se résout à prendre des dehors trompeurs, les dehors de la vertu. C'est un mensonge surmonté d'une profanation, que la voix de tout siècle couvre avec justice de honte et de mépris. Mais cependant on aperçoit dans cet hypocrite une différence avec celui du respect humain, qui est à l'avantage du premier. Au fond de son âme la vertu règne encore; mais, par peur et par honte, il va couvrir ce reste de vertu du manteau du vice. Or, qu'y a-t-il d'aussi vil sur la terre? L'hypocrite ordinaire rougit du vice, et celui-ci rougit de la vertu. Le premier craint de montrer ses crimes, le second craint de montrer ses vertus. Le premier rougit de ce dont on doit rongir, il rougit du mal; et le second rougit de ce qui fait la grandeur de toute intelligence, il rougit de Dieu, du bien et du beau.

Vous rappelez-vous, Chrétiens, ces vigoureux anathèmes que Jésus-Christ portait contre les scribes et les pharisiens hypocrites. *Ils font, disait-il, tout ce qu'il faut pour être vus des hommes: « Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. »* (Matth., XXIII, 5) — *Ils ont préféré la gloire des hommes à la gloire de Dieu: « Dillexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei*

(Joan., XII, 43); » et encore: *Vous ne ferez pas comme les hypocrites qui prient dans les synagogues et sur les places pour être vus des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense: « Amen dico vobis, receperunt mercedem suam* (Matth., VI, 16); » et cette récompense, vous l'avez comprise. c'était le vil plaisir de leur vanité, la satisfaction de leur faiblesse; c'était la gloire des hommes qu'ils préféraient à la gloire de Dieu. Voilà ce que Jésus disait d'eux; et puis il les couvrait à jamais de terreur et de honte, quand il leur répétait avec sa divine énergie: *Væ vobis hypocritæ!* (Matth., XXIII, 13.) Il semble que toute sa colère s'est concentrée sur eux, car ce sont les seules paroles vraiment dures qui soient sorties de sa bouche. — Tels étaient, mes frères, les esclaves du respect humain au temps de Jésus-Christ.

Aujourd'hui le monde se présente sous une autre couleur. La vertu n'est plus glorifiée, la vertu ne règne plus; c'est le vice qui occupe le trône. On n'est plus vertueux par gloire humaine; on est vicieux par gloire humaine.

Or, je vous le demande, que dirait Jésus-Christ maintenant? Ne pourrait-il pas dire encore: *Ils font ce qu'ils font pour être vus des hommes. Ils ont préféré la gloire des hommes à la gloire de Dieu; ils ont reçu leur récompense. Malheur à vous, hypocrites! Væ vobis hypocritæ!* Il pourrait dire tout cela, car les esclaves du respect humain sont tout cela, nous l'avons prouvé. Mais croyez-vous qu'il n'ajouterait pas quelque chose? Croyez-vous que le tableau fût parfait ainsi? Je ne sais ce qu'il ajouterait dans sa divine colère; mais, ce que je sais, c'est qu'il ne pourrait plus dire: *Ils font le bien, ils pratiquent la vertu pour être vus des hommes; car ce n'est plus le bien qu'ils font pour être vus et applaudis, c'est le mal. Ils sont vicieux pour le succès; ils insultent la vertu pour la réussite; ils n'ont plus honte du vice, ils ont honte de Dieu. Tout ce qui peut dégrader la nature, ils s'en font gloire; et s'il reste encore quelque chose de grand et de beau dans le fond de leur conscience, ils en rougissent comme les anciens rougissaient de leur laidour: Væ vobis hypocritæ!* Les hypocrites de Jésus-Christ recouvraient de lumière les ténèbres et l'amertume de douceur; les nôtres, à nous, recouvrent la lumière de ténèbres et la douceur d'amertume. Dites-leur avec le prophète: *Væ ponentes tenebras in lucem, ponentes amarum in dulce!* (Isa., V, 20.) Malheur aux hypocrites anciens! mille fois malheur aux modernes! Malheur aux anciens, car ils ont profané le manteau de la vertu en le jetant sur le vice. Mille fois malheur aux modernes, car ils ont profané la vertu elle-même en l'étouffant sous les haillons du crime: *Væ ponentes tenebras in lucem, ponentes amarum in dulce.* Malheur aux anciens, car ils ont reçu leur récompense, vaine comme leur vanité: *Receperunt mercedem suam, vani vanam, di-*

sait saint Augustin. Mille fois malheur aux modernes, car le rouge en monte au front du Fils de l'homme !... *Hunc Filius hominis erubescet.* (Luc., IX, 26.)

J'ai donc eu raison de dire, mes frères, que le respect humain détruit la vérité dans les actes, et fait de l'homme un hypocrite.

Voyons maintenant s'il ne détruit pas aussi radicalement la sagesse dans la pensée, et s'il ne fait pas de son esclave un insensé.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelle est, mes frères, la règle du respect humain dans le jugement ? Il lui en faut une. Toute intelligence agit selon certains principes, et l'esclave du respect humain a nécessairement les siens.

Voici cette règle et ces principes : se ranger du côté de la foule, suivre la mode, le vent qui souffle ; penser comme tout le monde pour ne pas se faire taxer de singularité, marcher avec son époque ; voilà toute la philosophie du respect humain, voilà sa sagesse.

Or cette sagesse n'est, aux yeux de la raison, qu'une profonde folie.

Il faut aller avec le flot, dites-vous, il faut suivre la foule.

Mais si le flot va à l'abîme, faut-il y courir avec lui ? Mais si la foule s'égare dans l'injustice et l'ineptie, faut-il la suivre jusque-là ? Vous voulez prendre le monde pour votre grand niveau ! mais si le monde se trompe, votre parti est donc pris de vous tromper avec le monde ! Je vous le demande, n'est-ce pas là de la folie, dans l'hypothèse où le monde n'est pas investi du privilège de l'infailibilité ?

Maintenant, croyez-vous que la foule soit dotée de ce privilège ? Si vous le croyez, vous ne la connaissez pas, vous ne l'avez jamais vue ! Le nuage qui flotte à tous les vents, la plume qui voltige, l'insecte qui n'aime aucune fleur et qui les caresse toutes ; le fantôme insaisissable d'un de vos rêves : voilà le monde !... Ne l'avez-vous pas vu brûler aujourd'hui ce qu'il adorait hier, se prendre le soir d'amour et de folie pour ce qu'il détestait le matin, vanter ici ce qu'il méprisait à quelques lieues au delà ? Et nous le choisirions pour *criterium* de notre entendement, pour régulateur de notre organisme moral, pour régulateur de nos évolutions dans la traversée de l'Océan qu'on appelle la vie !... Mais, dites-moi, aujourd'hui le monde dit *oui* ; vous dites de même ! Et demain, que dira-t-il ?... Vous direz comme lui !... Mais, dites-moi encore, le monde vous dit qu'il faut être catholique en France, protestant en Angleterre, schismatique à Saint-Pétersbourg, mahométan à Constantinople, païen en Asie ; anthropophage ailleurs ; comment ferez-vous pour le satisfaire ?... Il varie ses couleurs avec plus de richesse que le serpent, il est plus exigeant que l'enfant gâté, plus capricieux que le vieillard qui s'ennuie. Allez donc flotter sur cet esquif à la surface de l'onde !

Qu'aucune opinion ne soit la vôtre ; allez chaque soir apprendre dans vos sociétés ce que vous penserez le lendemain ; suivez le monde, suivez-le partout où il lui plaira de vous conduire ; et, si vous le pouvez, vous aurez fait un curieux pèlerinage !...

Disons-le hautement, c'est une folie, une profonde folie que de suivre la loi du respect humain ; car, d'après elle, il aurait fallu, avec le monde égyptien, courber le genou devant les oignons, les crocodiles et le veau d'or, comate devant des dieux ; avec le monde grec, adorer l'impudicité, le vol et l'adultère dans Jupiter, Mercure et Vénus ; et, avec Athènes, faire boire à Socrate la ciguë, parce qu'il avait ri de l'absurdité de ces dieux-là ; avec le monde romain, sacrifier l'honneur, la pudeur et la vertu à toutes les divinités des peuples vaincus, demander un jour la tête du vainqueur d'Annibal ; livrer une autre fois à des assassins celle de Cicéron ; applaudir la veille aux Néron et aux Vitellius, pour les tuer le lendemain, et, sur ces entrefaites, aller, les jours de fêtes, crier dans les amphithéâtres : Les chrétiens aux lions !

Tels sont les excès de folie auxquels la mode, les usages, le flot de l'opinion, le respect humain, en un mot, peut ravalier l'intelligence.

Mais pourquoi nous parler, pourriez-vous dire, des temps et des peuples qui nous sont étrangers ? prenez plutôt le siècle actuel et le pays de la civilisation moderne que nous habitons, et là le respect humain ne nous portera pas à tous ces excès d'aberration intellectuelle.

Je le veux bien, mes frères ; prenons notre XIX^e siècle, prenons l'Europe, ce grand foyer de la civilisation et de la science ; prenons même la France, cette patrie bien-aimée, qui était faite pour être la tribune des nations, qui devait succéder aux Romains dans la royauté du globe ; et demandons-nous si le respect humain n'y fait pas des fous de ses esclaves, comme partout ailleurs et dans tout autre temps.

Il est vrai que nous avons le christianisme pour nous épargner certains excès révoltants ; mais n'est-ce pas toujours la mode de mépriser, d'insulter et de méconnaître la vertu quand elle est malheureuse, poursuivie, vêtue de haillons et souffrant la faim, quand elle porte la croix de l'infortune ? N'est-ce pas toujours la mode d'être indifférent à la vérité et de rougir des devoirs qu'elle impose ? N'est-ce pas l'esprit de la loi qui est tout ? Or, où en sont nos multitudes sous le rapport de cet esprit évangélique ? Y eut-il jamais un siècle plus matériel, moins dévoué, moins patriotique, moins chrétien, plus égoïste ? N'en sommes-nous pas réduits à ne plus savoir que vendre et acheter ? et quand on en est là, on fait argent de tout, du bien comme du mal. Au fond des consciences, la foi, la vertu, la justice exercent sans doute un grand empire ; mais n'est-il pas contraire à l'usage, presque universel d'en tenir compte dans

la pratique extérieure? Je demande enfin à ceux qui m'écoutent, s'ils ne font pas eux-mêmes tous les jours, sur mille détails qu'il ne serait pas bon d'énumérer, la même remarque que je fais en ce moment? Voilà le monde actuel, n'est-il pas vrai? Or croyez-vous qu'il y ait moins de folie à le prendre pour sa règle qu'il n'y en eut dans le passé? Certainement nous n'en sommes plus à courber le genou devant les idoles ridicules des temps antiques: le Christ les a pour jamais réduites en poudre; mais nous en sommes à vivre dans l'égoïsme, dans l'indifférence, dans l'oubli de la justice et de la grandeur d'âme, dans le mépris de la générosité; nous en sommes à servir des dieux, dont les idoles de l'antiquité n'étaient que les statues....

Voilà la folie du respect humain dans notre monde actuel. Oh! croyez-le, elle n'est pas moins grande ici qu'ailleurs; elle n'est pas moins grande dans le présent qu'elle ne le fut dans le passé.

Voici donc, mes frères, ce que je vous dirai :

Maintenant comme toujours, chez nous comme partout, l'homme sage est celui qui pense par soi et qui craint Dieu. L'insensé est celui qui pense selon la règle du respect humain et qui craint le monde.

Cette pensée est écrite au livre du Sage : *Beatus homo cui donatum est habere timorem Dei.* « Heureux l'homme à qui il a été donné de craindre Dieu! » — *Cui assimilabitur?* « A qui sera-t-il comparé? » (*Eccli.*, XXV, 15.)

L'auteur n'avait pas trouvé d'image assez forte, et il en était resté là. Qui trouvera la figure? Jésus-Christ. C'est à lui qu'il fut donné de parler en paraboles. Voici donc la parabole de Jésus :

Ostendam vobis cui similis sit. « Je vous montrerai à qui il est semblable. » (*Luc.*, VI, 47.)

Assimilabitur viro sapienti qui ædificavit domum suam super petram, et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam; et non cecidit; fundata enim erat super petram. « Il sera semblable à l'homme sage qui a fondé sa maison sur la pierre; et la pluie est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé, et ils se sont précipités sur cette maison, et elle n'est pas tombée, car elle était fondée sur la pierre. » *Fundata enim erat super petram.* (*Luc.*, VII, 24, 25.)

Voilà, mes frères, la figure exacte du sage qui pense par lui-même, qui ne craint pas le monde et qui craint Dieu.

L'édifice de ses pensées, de ses croyances, de ses jugements, de ses actions, il l'a fondé sur la pierre, sur la base solide de sa conscience et de la parole de Dieu, sans égard aux entraînements de la foule; et la pluie des insultes, des calomnies, des persécutions est descendue; et des torrents de douleurs et de sarcasmes sont venus; et le vent de la colère injuste a soufflé; et une armée d'ennemis s'est précipitée sur l'édi-

fice, et il n'est pas tombé, car il était fondé sur la pierre : *Fundata enim erat super petram.*

Voilà le sage, vainqueur de l'opinion; voilà l'énergique portrait qu'en traçait Jésus-Christ sous la forme simple et sublime de sa parabole.

Et l'insensé qui craint le monde et ne craint pas Dieu, qui entend les deux paroles et qui néglige celle du vrai pour mettre celle de la foule en pratique, n'aura-t-il pas aussi son portrait?

Jésus l'a vu, mes frères, il l'a vu suivre le torrent, baser sur l'opinion ses pensées, sa conduite sur la mode, sa morale sur la réussite; et à qui l'a-t-il comparé?

Similis est viro stulto qui ædificavit domum suam super arenam; et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam; et cecidit, et fuit ruina illius magna. « Il est semblable à l'homme insensé qui a fondé sa maison sur le sable; et la pluie est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé, et ils se sont précipités sur cette maison; et elle est tombée, et sa ruine a été grande. » *Et fuit ruina illius magna.* (*Ibid.*, 26, 27.)

L'édifice de ses actions et de ses pensées, il l'a fondé sur le monde, sur l'opinion des autres, sur la mode et ses entraînements, sur le succès; il n'a rien jugé par lui-même, il n'a rien qui lui appartienne, il a tout d'emprunt; dans son travail de construction, il n'a pas choisi pour base Dieu et sa raison; il n'a fait que suivre en insensé la foule qui marchait devant lui; il n'a été qu'un servile imitateur des autres. Semblable à l'être dénué d'entendement, il a suivi le troupeau, sans regarder ni à droite ni à gauche. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait après que la foule l'avait déjà fait; tout ce qu'il a pensé, il l'a pensé après que la foule l'avait déjà pensé. Jésus-Christ l'a dit en un mot: il a fondé sa maison sur le sable.

Mais voilà que la pluie est tombée, la pluie de la colère qui accompagne la foudre; et les fleuves sont venus, les fleuves débordés de l'inconstance humaine; et les vents ont soufflé, les vents impétueux qui agitent la surface de l'océan des choses; et tous les fléaux se sont précipités sur l'édifice, et il est tombé, et sa ruine a été grande. L'intelligence s'est troublée; la sagesse s'est déconcertée; la force a déserté; la vertu s'est évanouie; la vie s'est retirée; et il n'est plus resté qu'une grande ruine habitée par la folie : *Et fuit ruina illius magna.*

Et après cela, Dieu a regardé son œuvre, et il n'a trouvé que cette grande ruine, et il en a rougi : *Hunc Filius hominis erubescet.*

Donc, mes frères, le respect humain détruit encore la sagesse dans la pensée.

Il me reste à vous prouver qu'il détruit la liberté dans l'âme, et fait de l'homme un esclave.

TROISIÈME PARTIE.

Je vous ai dit au commencement, mes

frères, que l'homme, pour être grand, doit être libre; la liberté, voilà sa grandeur, au point de vue de la volonté; car une volonté asservie n'est plus rien; c'est une puissance détrônée, une puissance morte, et dont la mort est le résultat du suicide.

Or j'espère vous prouver que le respect humain détruit dans l'homme ce troisième élément de sa grandeur morale.

Vous êtes-vous demandé, chrétiens, ce qui fait qu'on est libre, comment on est libre, ce que c'est qu'un homme libre?

L'homme libre est d'abord celui qui ne reconnaît que Dieu pour maître et qui ne sert que lui.

L'homme libre, en second lieu, est celui qui n'a pas peur de combattre, qui combat et qui, dans le combat, remporte la victoire; car l'esclave, c'est le vaincu.

Or vous avez déjà compris, sans nul doute, que le respect humain neutralise dans l'individu ces deux conditions de liberté.

Veillez suivre le développement de ma pensée, pour le comprendre mieux encore.

D'abord l'homme libre est celui qui ne reconnaît que Dieu pour son maître.

Reportez-vous en esprit au premier des jours. Dieu parle, et l'univers paraît, l'univers physique.

C'est un palais magnifique, qui n'est pas encore habité; il attend son roi. Le roi paraît, c'est l'homme! Il est beau, chrétiens! Ce n'est pas un esclave! C'est un être intelligent et libre, c'est un maître, c'est un dominateur, c'est un chef dont le regard s'approprie la création comme un domaine. Voilà l'homme sorti des mains de Dieu. C'est un chef-d'œuvre de liberté!

Cependant, n'aurait-il pas un maître? Oui, mes frères, mais ce n'est aucun des êtres créés avec lui; ils sont ses sujets, tout au plus ses semblables. Son maître unique, c'est celui qui l'a fait à son image, c'est Dieu. Il lui doit l'adoration, l'obéissance, l'amour; il doit le servir, et ne servir que lui. C'est le droit et le devoir qu'a déclaré Jésus, en disant: Vous n'avez tous qu'un maître, qui est mon Père.

Mais, remarquez-le bien, chrétiens, servir ce maître-là, ce n'est pas de l'esclavage, c'est de la gloire, c'est de l'indépendance, c'est de la liberté. *Servire Deo, regnare est:* « Servir Dieu, c'est régner (*De Imit. Christ.*) » car il est lui-même l'universel foyer de la liberté, de la puissance et de la gloire, et c'est à ce foyer qu'une intelligence peut se saturer de liberté, de puissance et de gloire! *Servire Deo, regnare est.*

Voilà l'homme à son état normal; car, assurément, son état normal est l'état dans lequel Dieu l'a mis au sortir du néant.

Maintenant, voyons ce qu'il fait, lui; voyons comment il se travaille lui-même; voyons quelle métamorphose il détermine dans son être. Ecoutez bien; c'est le respect humain qui fera la métamorphose.

L'homme entraîné par l'exemple, refusera l'obéissance et l'amour à la vérité éternelle, et il croira devenir libre ainsi. Mais s'il re-

fuse de respecter Dieu, il respectera autre chose, son semblable, outre mesure! Mais s'il se révolte contre Dieu, il s'asservira à la créature; mais s'il récuse pour maître celui qui, par l'essence des choses, est son maître, il rampera avec ignominie devant celui qui, par l'essence des choses, n'est que son semblable. Mais s'il dit à Dieu, dans son fol orgueil: Je suis libre et ne te servirai point; le monde lui dira par derrière, avec un sourire insultant: Tu es mon esclave et tu me serviras.

Rentrez dans vos consciences, vous qui n'avez de règle que la mode, d'autre boussole que le vent de l'opinion, et voyez si vous faites autre chose que ce que nous venons de dire! Quand vous cédez au torrent de l'opinion, que faites-vous, sinon fermer vos oreilles au cri de la conscience, du bon sens, de la justice, du devoir, pour les ouvrir au tumultueux appel d'un nombre aveugle?

Désobéir à Dieu pour obéir au monde, c'est la définition même du respect humain.

Le monde est donc, à proprement parler, votre tyran; vous avez donc un maître qui n'est pas Dieu. Vous n'êtes donc pas l'homme libre dont nous avons parlé.

Mais qu'il vous rougisser du service de Dieu et vous ne rougisser pas du service de la créature! Comment expliquez-vous cela? C'est peut-être que vous voulez prouver à Dieu que vous êtes libre en vous révoltant contre sa justice. Mais prenez garde; au lieu de prouver que vous êtes libre, vous prouvez, au contraire, que vous êtes un esclave; car vous ne vous révoltez contre Dieu que pour servir un homme... Jetez donc un regard sur vous-même; ne voyez-vous pas que vous portez une livrée honteuse, la livrée d'un monde sans consistance et sans vertu, que vous devenez le vil serviteur d'un vil maître, l'esclave d'un usurpateur et d'un tyran?

Oh! non, vous ne pouvez pas dire que vous êtes libre. Vous vous êtes trompé: vous avez voulu de l'orgueil, vous avez de l'abjection; vous avez voulu de l'indépendance, vous avez de la servitude; vous avez voulu de la liberté, vous avez de l'esclavage; et vous avez toutes ces choses au degré le plus bas, tandis que la liberté, l'indépendance, l'empire étaient entre vos mains! Car vous savez ce que c'est que servir Dieu, et vous savez aussi ce que c'est que servir le monde... Servir Dieu, c'est adorer l'éternelle beauté; c'est graviter vers l'infinie grandeur; c'est mettre sa conduite en harmonie avec sa conscience, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, et au mépris de tout ce qui ne mérite que le mépris. C'est marcher, le front haut, sur l'injure et l'outrage; c'est dominer du regard la puissance, c'est braver la force qui tue; c'est abreuver son âme aux sources de l'indépendance; c'est nager dans un océan de liberté; c'est régner!... *Servire Deo, regnare est...* Mais servir le monde! c'est prendre l'homme pour tyran;

l'homme, cet atome d'un jour, cette existence empruntée, cette pâture des tombeaux ! et quel homme ! le plus vil, le plus corrompu, le plus esclave lui-même de la matière, des passions et des préjugés, celui qui sert déjà ; car vous ne seriez pas ce que vous êtes si vous imitiez le fort, le vertueux. Les esclaves de la vaine gloire des hommes ne ressemblent-ils pas au troupeau dont les têtes s'entresuivent le long du même sentier ? Hâtons-nous de conclure : Servir le monde, c'est abdiquer la couronne, c'est porter le joug, c'est perdre l'indépendance et la liberté, car c'est avoir un maître qui n'est pas Dieu.

C'est ainsi que le respect humain détruit, dans le cœur, la première condition de liberté consistant à n'admettre que Dieu pour son maître d'après l'ordre de la création.

Mais j'ai dit encore que l'homme libre est celui qui n'a pas peur de l'ennemi, qui combat, et qui dans le combat remporte la victoire ; car l'esclave, c'est le vaincu.

Or le respect humain ne fait pas des vainqueurs de ceux qu'il tient sous sa loi, mais bien des vaincus.

Qu'est-ce que la vie de l'homme ici-bas ? Job l'a dit dans un mot, *Militia est vita hominis super terram.* « La vie de l'homme sur la terre est une bataille. » (Job, VII, 1.) Et Jésus-Christ n'a fait que confirmer cette définition quand il a dit lui-même, malgré son infinie douceur : *Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu y apporter la paix, mais le glaive : « Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram ; non veni pacem mittere sed gladium. »* (Matth., X, 34.) La vie de l'homme est donc une bataille.

Quelles sont les deux armées dans cette bataille ? L'une d'elles, c'est la volonté de chacun, c'est sa conscience. L'autre, c'est le monde, ses entraînements, ses puissances, ses gloires. Et il y aura toujours guerre ouverte et déclarée entre ces deux empires, l'empire de la conscience et l'empire du monde. Quant aux armes dont les combattants sont pourvus, les voici : les armes du monde, ce sont la critique, les railleries, les injures, les stigmates infamants, la violence, la force brutale, tout ce qui fait peur aux lâches. Les armes de la conscience ou de la volonté individuelle, c'est la liberté soutenue par la grâce. Voilà les deux armées avec leurs moyens de défense et d'attaque.

Maintenant, mes frères, comprenez bien mon raisonnement.

L'ensemble des volontés qui ont à combattre contre le monde se divise en deux parts bien distinctes. Les unes n'ont pas usé leur armure, elles ont agi comme si la grâce et la liberté leur avaient fait défaut. Elles ont cédé aux attaques de l'ennemi ; elles ont suivi les flots du torrent. Le monde n'a même pas eu besoin de les combattre, elles se sont rendues avant le combat ; elles ont obéi aux séductions de la coutume ; elles ont fait ce qu'on leur a dit de faire. Dans telle circonstance, il fallait prendre

l'habillement du vice, elles l'ont pris. Dans telle autre, il était convenable de prendre celui de la vertu, elles l'ont pris aussi. Les nécessités de la position sociale commandaient de violer telle ou telle loi de Dieu, elles l'ont violée ; de fouler aux pieds tel ou tel principe, elles ont marché dessus ; commandaient de rougir de tel autre, elles ont rougi !... Elles ont vécu d'une manière constante sous l'influence des enchantements du monde, de ses flatteries et de ses menaces, de tous ses caprices. Elles ont, en un mot, constamment travaillé, pensé, agi, par respect humain. Voilà la première part.

Voici la deuxième :

Celles-ci ont senti en elles-mêmes une grande puissance, elles ont dit : Nous avons des armes, nous combattons. Ces armes, nous les avons nommées, c'est la liberté qui ne connaît rien au-dessus de sa force quand elle est soutenue par la grâce du Seigneur. Cette grâce a bouillonné dans leur poitrine avec le sentiment de la majesté humaine, et elles ont dit : Voici mon maître ; que m'importent les hommes ? Elles ont dit : *Le Seigneur est avec moi comme un puissant guerrier ; la faiblesse et la honte seront la part de ceux qui me poursuivront.* « *Dominus mecum est quasi bellator fortis. Qui persequuntur me cadent et infirmi erunt.* » (Jer., XX, 11.) Elles ont dit : *Je serai la ville fortifiée, la colonne de fer, le mur d'airain* dont Dieu parlait au prophète : *Urbem munitam, columnam ferream, murum æream.* (Jer., I, 18.) Foules triomphantes, décochez toutes vos flèches, faites jouer vos béliers, montez à l'assaut ; ma conscience est une ville fortifiée par la grâce, elle n'ouvrira pas ses portes ; elle sera ferme comme la colonne de fer, inébranlable comme le mur d'airain, *Dominus mecum est quasi bellator fortis*, et toutes vos attaques se perdront dans le vide ; *cadent et infirmi erunt.* Vos fléaux, pour moi, sont des flèches dont les petits enfants s'amuse ; *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* (Psal. LXIII, 8.) Pleines de conviction, de foi, d'audace et d'orgueil, les volontés dont je parle n'ont rien cédé. Le monde a ri d'elles, elles ont ri du monde ; elles ont observé la loi sans peur ; elles ont constamment travaillé, pensé, agi sans égard au respect humain.

Voilà, mes frères, la deuxième armée.

Or voici ce que je vous demande : quels sont les vainqueurs, et quels sont les vaincus dans la guerre avec le monde, dans le combat de la vie qui a fait dire à Job : *Militia est vita hominis super terram* ? A qui la victoire ?... Oh ! répondez vite et franchement : la victoire est aux seconds, à ceux qui ont dit : *Le Seigneur est avec moi comme un puissant guerrier. Je serai la ville fortifiée, la colonne de fer, le mur d'airain.* La victoire est à ceux qui ont méprisé les mépris du monde, ses outrages, ses persécutions, et qui les ont reçus comme les flèches lancées par de petits enfants ; *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* La victoire enfin est à ceux que le monde n'a pas

vaincus et qui ont vaincu le monde. Et aux autres la défaite, car ils sont les vaincus, ceux qui ont cédé, ceux qui ont lâchement suivi la foule. Ne l'ont-ils pas suivie comme un vaincu son vainqueur? Ne les a-t-elle pas attelés au char de sa victoire? Ne les a-t-elle pas fait passer sous son joug? Donc ce sont eux qui sont les vaincus.

Mais à qui la liberté? à qui la gloire? à qui la couronne? Vous l'avez dit dans vos consciences : Aux vainqueurs tout cela. — A qui la servitude? à qui la honte? à qui les fers? Vous l'avez dit encore : Aux vaincus tout cela. Donc à l'âme noble que le respect humain ne domina jamais, la liberté, la gloire, la couronne. — Donc à l'esclave du respect humain, la honte, la servitude et les fers.

C'est ainsi, mes frères, que vous l'avez jugé dans la droiture de vos cœurs; mais ne croyez pas que le monde lui-même le juge autrement. Je termine par cette remarque.

L'homme reçut de Dieu de nobles instincts, et quoi qu'il fasse pour se dégrader lui-même, il n'en viendra jamais à étouffer complètement dans sa nature les semences de grandeur que le Créateur y déposa. Il sera toujours admirateur, malgré lui, du beau réel et de la vraie gloire. C'est là ce qui explique le mystère de contradiction que l'on peut remarquer entre ses jugements en dernier ressort et sa conduite contemporaine.

Sa conduite présente est toujours en faveur de l'esclavage; mais son jugement en dernier ressort est toujours favorable aux âmes victorieuses de ses entraînements. Ne croyez pas que vous obtiendrez l'estime véritable et l'admiration réelle de la société en rampant dans la boue des préjugés, et en portant le joug des vaincus. On n'admire pas, on n'estime pas son vaincu, son imitateur servile; or la société sait bien qu'elle vous a vaincu, que vous portez lâchement sa livrée; et quelles que soient en apparence ses marques d'estime, elle ne vous regardera jamais, au fond, que comme un vil esclave. Mais l'âme forte qu'elle n'a pu vaincre, elle la verra avec respect comme le vaincu son vainqueur; elle l'admira dans sa pensée malgré ses mépris, ses insultes, ses poursuites, et puis la postérité viendra qui rendra pleine justice; en proclamant hautement la gloire du vainqueur. Elle célébrera sa liberté conservée malgré tous les obstacles; elle chantera ses combats et ses victoires.

C'est ainsi qu'il en fut dans tous les temps. Quand Socrate but la ciguë pour s'être affranchi de quelques-uns des préjugés de son temps et avoir déversé l'ironie sur les sottises divinités qu'adorait la foule; croyez-vous que sa force, sa grandeur, sa victoire furent sans exciter un sentiment d'admiration dans le cœur même de la majorité qui vota sa mort? Et en eût-il été autrement, Socrate n'y aurait rien perdu; car vous entendez la voix des siècles passés et à venir, semblable à un refrain triomphal, lui rendre

un éternel hommage. — Il en fut de même des grands capitaines de la Grèce, des grands hommes de Rome, des nôtres aussi, de tous les génies qui eurent à lutter contre les préjugés; on se moqua d'eux, souvent on les sacrifia, mais au fond de l'âme; on les trouva plus grands que le monde, et la postérité leur dressa des statues.

Et nos martyrs chrétiens c'est pour eux que la vie fut un grand combat. Vous savez comment ils ont dû lutter contre le monde; mais vous savez aussi comment ils l'ont vaincu. Ils ont pu dire, ceux-là, après Jésus-Christ leur maître et leur modèle : *Ego vici mundum* : « J'ai vaincu le monde ! » (*Luc.*, XI, 22.) — Eh bien! les martyrs n'ont-ils pas eu leur gloire? leurs triomphes sur le respect humain n'ont-ils pas eu le plus glorieux écho même au sein de l'humanité qui les immola? Si la gloire de ces vainqueurs est grande dans l'éternité, elle sera grande aussi dans les siècles. Ils peuvent chanter éternellement devant l'Agneau le verset du Cantique des vieillards : *Tu nous as faits rois, et nous régnerons sur la terre. « Fecisti nos regnum, et regnabimus super terram. »* (*Apoc.*, V, 10.)

Ils régneront sur la terre, car ils ont combattu avec la terre, et la terre s'est avouée vaincue. A eux la victoire; au vainqueur le trône et la couronne. Le monde lui-même trouvera beau leur courage; il admirera leur force à mépriser ses mépris; il les proclamera ses maîtres; il passera devant leur mémoire, et la respectera comme le fleuve respecte la forêt qui domine ses eaux. *Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum.* (*Psal.* I, 3.)

Tels furent les martyrs, même en face du monde qui leur arracha la vie sans pouvoir leur arracher la conscience. Il fut bien obligé de les trouver forts comme le chêne qui voit passer le torrent. *Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum.*

Quand le peuple romain allait répéter dans les cirques, à la vue des chrétiens dans la gueule des bêtes, les applaudissements de César et de sa cour, croyez-le bien, ce peuple lui-même admirait, dans sa conscience, la force surhumaine qui donnait aux jeunes vierges l'amour du martyre. Une pareille énergie n'était pas sans éveiller au cœur du plus vil quelques sentiments d'admiration et de respect. Et vous, qui avez la lâcheté de vous laisser vaincre par le monde, vous chanterez toujours aussi leur victoire dans le sanctuaire de vos consciences; vous envierez leur grandeur et leur gloire; vous leur rendrez éternellement un tribut d'hommages.

Voilà, mes frères, ce qui mérite et ce qui obtient l'admiration des hommes; c'est la victoire morale sur les hommes, c'est la consécration de sa liberté en face des hommes.

Et ce principe s'applique à tous les temps, à tous les lieux, à toutes les classes, à tous les ordres de vérités. Qui obtiendra toujours les honneurs de la glorification pu-

blique, réelle, sincère, définitive? C'est le grand caractère, qui aura mieux aimé se mettre à l'écart que d'encenser ce que le monde encense. — Et qui sera réellement et solidement flétri par l'opinion? C'est l'homme sans cœur et sans courage qui ne sait faire autre chose que de mêler son bravo aux mille bravos de la foule.

Le premier n'a peut-être pas crié *Hosanna!* au Christ dans sa gloire; sa bouche est peut-être alors restée muette; mais il l'a adoré couché dans la crèche et cloué sur la croix; il l'a béni quand tous l'ont maudit; il lui a crié *Hosanna!* dans sa misère et dans son malheur; il l'a embrassé sur le lit des angoisses; il a reçu avec lui les insultes des faux frères.

A lui toutes les gloires!

Le second crie *Hosanna!* au Christ quand il jouit de sa popularité, quand on veut le faire roi, quand la foule jette des fleurs et des rameaux sur ses pas, quand elle s'agenouille à ses pieds; mais quand il gémit dans le berceau de l'artisan, et quand il meurt abandonné de tous, oublié de son peuple, insulté par les serviteurs de Caïphe et de Pilate, il lui jette la pierre!...

A lui le déshonneur et la flétrissure!

Pour le premier, tous les hommages de la terre et du ciel.

Pour le second, la rougeur de la honte inscrite au front des âges et au front du Fils de l'homme : *Hunc Filius hominis erubescet.*

Voilà donc les ravages du respect humain dans l'individu. Son corps, il en fait un instrument d'hypocrisie et de mensonge; son intelligence, il en fait le jouet de la folie; son cœur, il en fait un esclave.

Il ne me reste plus qu'une chose à vous demander, mes frères. Ayant parfaitement compris que le respect humain fait de l'homme un cadavre dans lequel on ne trouve plus une seule des conditions de l'activité et de la vie, êtes-vous résolus d'agir maintenant par vos propres pensées, par vos propres déterminations, sans égard à la mode, aux dérisions du monde, à ses poursuites, à ses anathèmes?

A ceux d'entre vous qui n'auraient pas formé cette résolution, voici ce que je dirai encore avant de quitter cette chaire.

Vous savez que c'est Dieu qui vous donna l'être un jour, et vous savez aussi qu'un jour, dans l'avenir, il reviendra sous une manifestation plus complète vous demander compte de ce qu'il vous donna.

Or, dites-moi, osez-vous vous présenter devant lui si votre conscience vous dit que vous avez été sans cesse l'esclave des hommes sur la terre de l'épreuve? Non, vous n'oserez pas; vous rougirez de vous-mêmes; vous voudrez vous cacher aux regards de celui qui sera assis sur le trône, et celui qui sera assis sur le trône rougira de vous aussi. *Hunc Filius hominis erubescet.*

Quand Dieu créa tous les êtres, il les considéra avec complaisance, parce qu'ils étaient ses images, parce qu'ils étaient par-

faitement beaux au sortir de ses mains. *Et erat valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Vous aussi, il vous trouva beau, le plus beau de tous, puisqu'il vous fit le roi de la création. Or, quels étaient alors les éléments de votre grandeur?

Un corps pour reproduire fidèlement les grandes pensées de votre âme et ses libres déterminations; une intelligence pour concevoir avec sagesse et juger par sa propre énergie; une volonté pour s'attacher librement au bien, pour servir Dieu, pour régner : — voilà les sublimes attributs dont il vous doua. Et quand son regard divin tomba des profondeurs éternelles sur la créature qui venait de se réaliser à sa parole, il se prit pour elle d'admiration et d'amour à la vue de prérogatives aussi belles, à la vue de son image, et il s'écria, dans un enthousiasme infini : Cela est bon! *Et vidit Deus quod esset bonum.* (*Ibid.*, 12.)

Alors, chrétiens, vous ne vous étiez pas encore travaillés vous-mêmes; Dieu seul avait passé la main sur vous, et vous étiez chargés de conserver cette beauté primitive.

Mais quand il reviendra dans sa majesté, quand il reviendra voir si sa créature est toujours restée belle, que trouvera-t-il? Que trouvera-t-il s'il la trouve ce que le respect humain l'aura faite?

Son corps, il l'aura transformé en un vêtement d'hypocrisie et de mensonge;

Son intelligence, il l'aura faussée, étouffée; il en aura fait l'habitation de la démente.

Son cœur, il l'aura profané, il en aura fait un honteux esclave.

Tout son être, le respect humain l'aura métamorphosé en un vil assemblage d'hypocrisie, de folie et d'esclavage.

Vérité, sagesse, liberté, grandeur morale, force, puissance, royauté, couronne, tout sera détruit, et à leur place, mensonge, folie, abjection, faiblesse, un joug et des fers.

Or, je vous le demande, que dira Dieu quand il verra son œuvre ainsi transformée, profanée? Jésus-Christ nous a dit ce qu'il fera; il rougira de son œuvre : *Qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet cum venerit in majestate sua.*

Voilà, chrétiens, quelle serait votre destinée si vous étiez et si vous restiez les esclaves du respect humain. Hâtez-vous donc de briser vos fers, hâtez-vous de reconquérir la vérité, la sagesse, la liberté perdues. Vous êtes les enfants des grands hommes; vous foulez une terre arrosée du sang de vos pères; vous êtes les fils des héros; vous êtes les élèves de celui qui a vaincu le monde! Rappelez, rappelez dans vos âmes le courage des martyrs, afin qu'au grand jour des manifestations de Dieu vous puissiez vous montrer sans rougir et sans faire rougir le Fils de l'homme; afin qu'au contraire vous puissiez chanter éternellement devant l'Agneau, avec l'orgueil des saints, le cantique des braves : *Tu nous as faits rois, et nous avons régné sur la terre*

NOTICE SUR M. DE CASSAN-FLOYRAC.

Louis-Alphonse de Cassan-Floyrac, né le 25 novembre 1812, à Rodez (Aveyron), fils de Jean-Joseph de Cassan-Floyrac et de Jeanne-Elisabeth de Villaret ; élève des Jésuites et

des Sulpiciens, bachelier ès lettres, bachelier en théologie, chanoine honoraire de Chartres et de Troyes, deuxième vicaire de Saint-André d'Antin, à Paris.

SERMON

DE

M. DE CASSAN-FLOYRAC

SUR LA PASSION.

PRÊCHÉ A SAINT ROCH ET A NOTRE DAME DE LORETTE.

RAPPORT DE TOUS LES PÉCHÉS DU MONDE AVEC LA MORT DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

Nolite flere super me, sed super vos.

Ne pleurez pas sur moi mais sur vous.

C'est Jésus-Christ marchant à la mort qui a prononcé ces paroles. *S. Luc, XXIII, 28.*

Mes frères,

Je ne viens point, par un récit détaillé des circonstances de la Passion, exciter dans vos cœurs une fugitive, une stérile pitié. Ce n'est pas toutefois que je récuse rien de ce qu'il y a chez vous de bon, de sensible ; de tels sentiments me sont précieux ; c'est à eux que je m'adresse avec confiance, avec abandon ; et si je n'ai pas demandé vos larmes pour Jésus mourant sur la croix, gardez-vous de croire que je les repousse. Oh ! non ! je les réclamerai bien plutôt avec Dieu lui-même, car j'ai à vous montrer un spectacle plus digne d'être pleuré, un spectacle plus affreux que la mort de Jésus-Christ : je veux dire la malice de l'homme, qui l'a fait mourir ; le péché, qui l'a crucifié ; nous tous enfin, vous et moi ; car cette mort est notre ouvrage, cette victime est notre victime, et sous nos coups, et entre nos mains, et toute sanglante, et toute mourante, et toute morte qu'elle est, elle nous avertit de pleurer, non pas sur son innocence et sur ses douleurs, mais sur nos iniquités, mais sur nous. Tel est le sens de ces paroles : *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous : « Nolite flere super me, sed super vos. »*

Que servirait en effet, si nous ne pleurons pas nos fautes, de pleurer la mort de Jésus-Christ ? Eh ! mes frères, depuis que s'est accomplie cette grande mort, parmi les hommes qui en ont eu quelque connais-

sance, il n'est personne sur la terre qui ne l'ait pleurée ; personne en enfer peut-être !... Car l'enfer ne se recrute que parmi les pécheurs qui sont sur la terre. Et quel pécheur, même le plus dépravé, ne s'est attendri, au moins une fois, au jour du vendredi saint ? Regardez autour de vous : que voyez-vous aujourd'hui dans notre grande cité ? Partout un peuple immense remplit nos églises ; la foule environne, assiège la chaire, l'autel, le tombeau ; le pavé du temple disparaît sous les multitudes amoncelées ; leurs flots pressés, qui semblent vouloir reculer les murs, ébranlent les colonnes mêmes, et là, parmi les pieux chrétiens, se trouvent mêlés et confondus des esprits contraires, des cœurs ennemis ; les pécheurs eux-mêmes sont là en ce jour.

Ainsi, tous les ans, le vendredi saint voit se peupler nos églises d'une multitude inconnue ; la plupart n'y apparaissent que ce jour-là, attirés encore par la solennité funèbre et sacrée. Eux aussi ils pleurent, et les larmes une fois séchées, ils s'éloignent, et les autels du Seigneur ne les revoient plus. Les malheureux ! ils s'en vont vivre et mourir tout seuls, loin de cette croix tutélaire au pied de laquelle on les vit en pleurs !

Fatale illusion d'un attendrissement passager ! Ces hommes se croient assez religieux parce que leur foi, habituellement éteinte, s'est ranimée tout à coup un jour, un moment, au souvenir de la passion. C'est là le seul acte, c'est là le seul signe de leur religion. Mais vraiment ne dirait-on pas que c'est d'aujourd'hui seulement que Dieu com-

mence d'exister pour eux, et qu'hier encore il n'existait pas ? Ne dirait-on pas que pour ces hommes, Dieu meurt aujourd'hui tout entier, et que demain il n'y aura plus de Dieu ? L'étrange religion, sans doute, dont le Dieu réunirait une fois par an ses adorateurs ! Et pourquoi, je vous le demande ? Pour mendier d'eux quelques larmes et pour leur faire pitié ? Non, non ; Dieu ne veut pas de cette pitié éphémère, il exige de nous d'autres sentiments, d'autres offrandes. Croyez-moi, gardons pour nous-mêmes notre compassion ; gardons-la pour nous, pour nous seuls ; c'est nous qui sommes le plus à plaindre, c'est nous seuls qui sommes coupables : *Nolite flere super me, sed super vos.*

Ce n'est donc pas l'histoire de la Passion que je veux retracer ici, mais le sens de cette histoire, mais le génie de la Passion. Assez souvent on a mis la croix en face de vous ; vous avez été émus, attendris ; mais vos émotions seules changeaient ; pour vous, vous ne changiez point ; vous n'êtes pas devenus meilleurs. Essayons donc, en ce jour, de vous mettre, vous, en face de cette croix, et d'appeler, et d'arrêter, et de fixer sur vous-mêmes vos réflexions et vos jugements. Que Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous ne soit plus, lui seul, l'objet de notre pensée, mais Jésus-Christ immolé par notre concours ; en deux mots, par notre arrêt, par nos propres mains.

Tel est le sujet dont je viens vous entretenir.

Encore quelques instants, et chacun de vous va comprendre qu'il est très-réellement complice de la mort d'un Dieu, et quelle part lui est imputée dans les douleurs et dans les opprobres de la Passion.

O croix ! échafaud d'un Dieu dressé par les mains de l'homme ! O croix, notre accusatrice, mais en même temps notre rédemption et notre espérance ! salut ! *O crux, ave !*

Le prophète Isaïe nous dévoile le caractère décisif du péché lorsque, parlant du Sauveur mourant sur la croix, il dit (LIII, 5) : *Il a été brisé pour nos crimes : « Attritus est propter scelera nostra ; »* et encore : *Il a porté nos iniquités : « Iniquitates nostras ipse portavit ; »* nos iniquités, et avec elles tous les châtimens, et par suite toutes les douleurs que nos iniquités méritaient, ainsi que le prophète s'en explique dans un autre endroit, où, joignant et attachant l'un à l'autre ces deux fardeaux, il nous montre Jésus-Christ portant ensemble nos iniquités avec nos douleurs : *« Iniquitates nostras, dolores nostros ipse portavit. »*

Or, mes frères, en approfondissant ces textes ainsi rapprochés, je trouve qu'ils s'éclairent mutuellement et répandent sur le sujet que je traite une lumière vive et féconde ; ils nous apprennent que nos péchés ont concouru doublement à la Passion du Sauveur : d'abord comme cause, et ensuite comme instruments. Comme cause : *C'est pour nos péchés que Jésus est mort : « Propter scelera nostra. »* Comme instruments : car il n'est pas mort seulement, mais *il a été*

broyé : « Attritus est ; » et par là nous découvrons, non plus la simple influence, mais l'action, mais le travail de l'iniquité sur cette grande victime.

Établissons, à l'aide du raisonnement non moins qu'à l'aide des Écritures, cette doctrine de la Rédemption, et afin d'en retirer des fruits abondants de salut, loin de nous les motifs d'une curiosité vaine ; prenons des sentiments plus conformes à notre état de pécheur : l'humilité et le repentir.

Et puisqu'il s'agit ici du péché et de ses rapports avec la Passion de Jésus-Christ, il y a, mes frères, un sens bien profond dans cette expression de *mortelles*, par laquelle le langage catholique désigne les fautes graves qui brisent, qui rompent l'union de l'homme avec Dieu. C'est qu'en effet, et vous le savez, ces fautes graves nous frappent d'un coup mortel en détruisant au dedans de nous la vie divine qui nous animait ; mais ce que peut-être vous ne savez pas, c'est qu'il y a ici une autre raison, ou pour mieux dire, c'est la même raison qui se continue, c'est le même œuvre de mort qui se poursuit, qui s'achève dans le mystère de la Passion. Oui, ce que le péché opère sur l'homme, il l'opère encore sur l'Homme-Dieu. C'est le péché qui a brisé violemment, dans la personne adorable du Verbe fait chair, cette vie humaine qu'il avait daigné, par amour pour nous, unir à sa vie divine. Sans doute, et je ne l'ignore pas, Jésus-Christ ne s'était fait homme qu'afin d'être capable de satisfaire par sa mort pour l'humanité, mais cela même ne sert qu'à nous découvrir davantage la portée décisive du péché mortel, puisque la vie nouvelle du Verbe fait chair était à ce point débitrice de notre péché.

Le péché grave, le seul dont il soit ici question, est donc doublement mortel en ce qu'il arrache à l'homme la vie divine, et à un Dieu fait homme la vie humaine. C'est de ce dernier coup seulement que j'ai à parler.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous nos péchés ont concouru à la Passion de Jésus-Christ, parce que tous nos péchés en ont été cause, et cause coupable.

Une seule pensée, mes frères, domine tout ce discours, et il ne la faut pas perdre un instant de vue : c'est que Jésus-Christ, *le Sauveur de tous*, comme l'appelle le grand Apôtre, est en même temps le Sauveur de chacun de nous, notre Sauveur particulier.

Cette pensée bien comprise éclaire tout le mystère de la Passion : au contraire, faute d'entendre cette pensée, ou pour mieux dire, cette doctrine, vous ne pouvez avoir, et vous n'avez en réalité, au sujet de la réparation et des souffrances de Jésus-Christ, que des idées incomplètes ou même fausses.

En vain vous sauriez que Jésus-Christ est le Sauveur nécessaire, le Sauveur unique et universel, si vous ne considérez en lui que le Sauveur général du monde, je ne vois rien là qui vous touche personnellement, rien qui vous accuse, rien qui puisse vous

émouvoir. Vous vous représentez, il est vrai, vos péchés compris avec vous et lavés dans le sang d'un Dieu, mais d'une manière trop vague. Vous êtes comme perdus avec la foule dans l'œuvre de la rédemption. Quant à un rapport entre cette mort de Jésus-Christ et vous en particulier, où pourrait-il être? quelle proportion enfin imaginerez-vous entre ses souffrances et chacun de vos péchés? Que dis-je? vous pouvez même supposer par la pensée que vous n'existez pas, et, soit dans les souffrances, soit dans la mort du Sauveur, il n'y aura rien de changé, il n'y aura rien de plus ou de moins. Ainsi Jésus-Christ sera la victime de tous en général sans être celle de personne en particulier, et il sera mort pour la masse du genre humain, quelle que soit cette masse, et aucun homme ne pourra dire : C'est moi qui l'ai tué.

Mes frères, le soleil, flambeau matériel du monde, est notre flambeau, mais ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ est notre Sauveur. Le soleil, en effet, n'a ni plus ni moins de rayons, quel que soit d'ailleurs le plus ou moins grand nombre des créatures qui le contemplent; ses feux sont indépendants et de nous et de nos regards; au lieu que, d'après la doctrine catholique, Jésus-Christ, dans sa Passion, a éprouvé plus ou moins de douleurs, selon qu'il y avait dans le monde entier un péché de plus ou de moins. Le divin Soleil de justice brille au Calvaire de tout son éclat et il reflète en douleurs toutes les ardeurs coupables de l'iniquité.

La question, vous le voyez, est fondamentale; elle touche aux racines mêmes de l'arbre de vie, aux sources de la rédemption. Et cet état dépendant de Jésus en croix, et ces rapports du Calvaire avec tous nos actes attestent qu'un lien plus intime et bien plus touchant rattache à nous le Sauveur du monde. C'est qu'il est en même temps notre Sauveur particulier. Et il est tel parce que dans son sacrifice il accomplit et offre pour chacun de nous et pour chacune de nos offenses une satisfaction expresse et proportionnée.

Comment savons-nous qu'il en est ainsi? par le plan même de la rédemption. Ce plan quel est-il? Le voici, mes frères, d'après saint Paul : Dieu, nous dit-il (*Rom.*, III, 25), a destiné son Fils à être une victime de propitiation pour manifester sa justice. Remarquez ces derniers mots : *pour manifester sa justice* : « *Ad ostensionem justitiæ suæ.* » C'est-à-dire : le sang de Jésus-Christ doit exprimer, doit traduire à tous les regards la justice stricte et rigoureuse, la justice absolue de Dieu : *Ad ostensionem justitiæ suæ.* Il y a dans ces paroles comme un défi jeté par l'Apôtre à toutes les créatures, de trouver ailleurs que dans la Passion, en faveur de la justice de Dieu, un argument plus péremptoire, une démonstration plus parfaite; en un mot, Jésus-Christ en croix est le monument par excellence de la justice de Dieu, monument divin et égal à cette justice même : *Ad ostensionem justitiæ suæ.*

Aussi saint Augustin, et avec lui presque tous les Pères et les docteurs, entrant dans cette pensée, nous assurent que Jésus-Christ est venu satisfaire en toute rigueur à la justice divine et payer jusqu'à la dernière obole la dette entière de nos péchés. Voilà pourquoi il donne sa vie; car le mal, s'attaquant à Dieu, renferme sous ce rapport, poursuivent les Pères, une malice infinie. Dès lors le coupable est digne de mort, et le Sauveur mourra selon les exigences et les règles de la plus rigoureuse justice.

Et parce que, selon l'ordre de ce même plan, s'il n'y avait eu au monde qu'un seul péché, Jésus-Christ, pour l'expier en toute rigueur, eût dû sacrifier une fois sa vie; ainsi pour être logique, s'il m'est permis d'user de cette expression, pour être toujours semblable à lui-même, il a dû, voulant expier la multitude des iniquités, sacrifier autant de fois cette même vie; et sa Passion accomplie extérieurement par un seul sacrifice a été équivalente à autant de Passions et de morts qu'il y a eu et qu'il y aura jamais de péchés. Ah! sur le Calvaire vous ne voyez qu'une mort, parce que vous ne voyez qu'une victime; mais c'est une victime toute divine, et comme Dieu résume en son être tous les êtres créés et même possibles, ainsi, non moins puissant dans ses défaillances, il résumait dans sa mort toutes les morts des pécheurs. Dans cette mort donc il y a mille morts, il y a des morts innombrables, parce qu'il y a d'innombrables crimes à expier.

Dans ce plan, le plus divin que la justice et la miséricorde infinies aient jamais conçu, le Sauveur a eu égard au nombre et à la malice non-seulement de chaque pécheur, mais encore de chaque péché. Dieu, dit le prophète, a placé sur Jésus-Christ, quoi, mes frères? l'iniquité en général? non; mais l'iniquité de chacun de nous : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum.* (*Isa.*, LIII, 6.) Mais quelle iniquité encore? Est-ce seulement notre caractère de pécheurs, et à ce titre notre indignité? Le prince des apôtres s'oppose à une interprétation si vague et si générale. Écoutez ses paroles : *Jésus en croix a porté nos péchés sur son corps* : « *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum.* » (*II Petr.*, II, 24.) L'entendez-vous? nos péchés sans distinction et sans exception, c'est-à-dire tous nos péchés. Tel a été le conseil et tel a été l'acte rédempteur.

Et, à la vérité, puisque Jésus-Christ ne portait point au Calvaire l'iniquité en général, que restait-il sinon qu'il portât les iniquités elles-mêmes et, par conséquent, toutes les iniquités. Quelle raison en effet lui eût fait choisir les unes et laisser les autres, ou les iniquités de quelques-uns plutôt que celles de tous? N'est-il pas le Sauveur de tous? Or Jésus-Christ venait satisfaire en toute rigueur et selon toutes les proportions. Nous l'avons prouvé. Voyez donc que pour payer la rançon de chacun de nous, il devait, par cela même, payer la rançon de chaque péché; dites-moi, en effet : un seul péché grave

ne rompt-il pas notre union avec Dieu? Oui, cela est vrai. Dites-moi encore : si cette union ne vient pas à se rétablir, n'est-il pas vrai que nous sommes perdus? Oui encore, cela est vrai. Reconnaissez donc, que s'il y avait au monde un seul péché qui n'eût été avec tous les autres expié par Jésus en croix, le malheureux qui se serait rendu coupable de ce péché en demeurerait souillé éternellement, il n'y aurait plus pour lui d'espérance, et Jésus-Christ ne serait plus vraiment ce qu'il est, *le Sauveur de tous*. Ainsi dans le plan de la rédemption nous ne pouvons appeler Jésus-Christ *le Sauveur de tous*, sans le proclamer, par cela même, le Sauveur de chacun de nous, notre Sauveur particulier.

Je ne suis plus étonné d'entendre Moïse, Job, David, dans l'ancienne loi, et saint Paul, dans la loi nouvelle, appeler chacun le Christ : *Mon Rédempteur! Mon Sauveur!* et cela suffit; car, en parlant du flambeau matériel du monde personne ne dit jamais : *Mon soleil*. Un cynique, il est vrai, a bien pu répondre au grand conquérant : *Retire-toi de devant mon soleil*, mais par sa réponse même il se condamnait. Ce soleil était si peu le sien, qu'il suffisait d'un autre homme pour lui en intercepter les rayons. Mais Jésus-Christ mon Sauveur! qui donc s'interposera jamais entre lui et moi? quel obstacle connaîtra ce Dieu rédempteur? Saint Paul va plus loin, il va jusqu'à dire : *Jésus-Christ s'est livré lui-même pour moi* : « *Tradidit semetipsum pro me.* » (Galat., II, 20.) Quoi donc! est-ce que Jésus-Christ en croix aurait fait *acceptation des personnes*? Est-ce que préférant à nous tous Moïse, Job, David et saint Paul, il les aurait rachetés autrement ou plus que les autres? Qui le croira jamais? Non certes! mais il a racheté réellement et complètement chacun d'entre nous. Chacun d'entre nous peut donc et doit donc l'appeler aussi mon Sauveur; chacun d'entre nous peut et doit dire avec vérité : *Jésus-Christ s'est livré lui-même pour moi*. Oui, pour moi, comme si j'eusse été seul au monde, et assurément, puisqu'il voulait réparer en toute rigueur toutes nos offenses, il eût dû, pour un seul péché, pour un seul pécheur, mourir sur la croix. Pour un seul il l'eût dû, et pour un seul il l'eût fait; oui, mes frères, pour vous, pour moi; c'est ce dont l'Eglise ne doute jamais.

Et ce ne sont pas seulement les élus qui ont le droit d'appeler Jésus mon Sauveur! ce sont tous les hommes quels qu'ils soient, ce sont même les réprouvés, car c'est pour tous que le Christ est mort. Jésus-Christ, dit saint Luc (XIX, 10), *est venu sauver ce qui avait péri* : « *Salvum facere quod perierat.* » Est-ce donc que tous n'avaient pas péri? Tous donc ont été sauvés; c'est-à-dire que le salut est conquis pour tous et offert à tous; et le grand supplice des réprouvés sera d'avoir rendu inutile par rapport à eux la mort de leur Rédempteur. Saint Augustin, parlant du traître Judas, s'écrie : « Le malheureux! il n'a point reconnu le prix dont le Seigneur l'al-

lait racheter : *Infelix non agnovit pretium quo redimendus erat a Domino.* » Et un autre Père, organe fidèle de la tradition, nous assure que la plus grande désolation du Sauveur au jour de son agonie fut non pas la perfidie de l'apôtre, mais son impénitence, mais son désespoir. O charité inépuisable du cœur de Jésus! malheur à nous si nous venions à négliger ou à méconnaître le prix immense dont nous avons été rachetés!

Mes frères, quand je considère le peu d'influence qu'exerce sur toute la suite de votre vie la mort de votre Sauveur, cette mort à laquelle vous croyez et que vous déplorez vaguement, comme vous vous croyez vaguement rachetés par elle, je ne puis m'empêcher de penser que vous n'avez jamais compris cette mort, et dès lors je ne m'étonne plus de vous voir vivre comme vous vivez; mais en même temps je me sens pressé de vous instruire, et cette instruction nouvelle pour vous, devra, je l'espère vous renouveler.

Il fallait insister sur cette doctrine d'où toute la suite dépend. Le temps qu'on emploie à établir les principes n'est jamais perdu, il épargne tout celui que l'on consumerait en de vains détails. Les principes! c'est la lumière, la lumière des intelligences; et cette lumière nous la devons tout d'abord projeter sur nos œuvres, comme Dieu le fit sur le monde dès le premier jour. Voyez maintenant combien il vous est aisé de comprendre que nous sommes tous cause de la mort de Jésus-Christ : déjà nous avons dit : un Dieu est mort pour nous et à cause de tous nos péchés; donc tous nos péchés ont causé sa mort, donc c'est nous, pécheurs, qui, par chacune de nos offenses, avons vraiment condamné un Dieu. Assurément, il n'est personne parmi vous qui ne se croie racheté par Jésus-Christ. Eh bien! mes frères, d'après ce que vous venez d'entendre, être racheté par Jésus-Christ ou être cause de la mort de Jésus-Christ, ce sont deux propositions identiques, puisque c'est uniquement dans le sang d'un Dieu que chacun de nous trouve son salut. Autant nous sommes rachetés, autant nous sommes coupables.

Mais je vois ce qui vous arrête, ou plutôt ce qui gêne et combat sur ce point votre conviction. Et, en effet, « n'y a-t-il pas dix-huit cents ans et plus que le Christ est mort? Et moi qui ne suis que d'hier, comment puis-je l'avoir fait mourir? »

Hé quoi! mes frères, avez-vous oublié que le Christ est Dieu et un Dieu sauveur? Il est Dieu, et ne savez-vous pas que tous les siècles avec toutes les générations sont présents sans cesse à son immense pensée? il est Sauveur divin; il voulait par sa mort racheter une à une les iniquités de tous; pouvez-vous douter un instant que tous les âges et tous les climats ne fussent réunis avec tous leurs crimes sur le Calvaire? Faibles et préoccupés que nous sommes! c'est une simple question de temps qui nous trouble. Et c'est d'un Dieu qu'il

s'agit? Comment! si je vous disais : Jésus-Christ doit venir à la fin du monde souffrir et mourir pour chaque péché, vous comprendriez tous la possibilité d'un tel sacrifice, et vous diriez : Un Dieu sauveur peut compter tous les péchés et les mesurer. L'Eglise vous dit : Ce même sacrifice, Jésus-Christ l'a voulu accomplir au milieu des temps. Et quelques-uns ne comprennent plus; comme si Dieu ne sait pas, au milieu des âges et même dès le commencement tout ce qu'il sait à la fin! Allez, il n'y a pas de temps devant l'Eternel, devant l'Eternel même fait homme. Il n'y a pas d'avenir voilé à la puissance de son regard; et, au jour du Calvaire, il lui fut tout aussi facile de mourir pour tous les péchés que la longue suite des temps devait voir éclore, que pour tous les péchés commis jusque-là. Pour lui, le passé, l'avenir sont présents; ils sont à jour devant lui; n'en doutez point, le Sauveur, du haut de sa croix, a plongé sa vue dans les ténèbres illuminées du plus lointain avenir; et là, dans une intuition puissante et immense comme sa douleur, il a vu toutes les iniquités passées, présentes, futures, les vôtres, les miennes; et parce qu'il mourait pour chacune d'elles, chacune d'elles causait sa mort. Et nous étions là, vous et moi, et tous nos péchés, présents à la pensée infinie, et d'avance Dieu nous voyait commettant le mal, le mal pour lequel il voulait mourir; et déjà, par les actes de ce même mal comme par autant de voix déicides, retentissait, de nous jusqu'à lui, dans son cœur divin désolé, ce cri des Juifs devenu le cri de l'humanité coupable : *A bas! à bas! qu'il soit crucifié* : « *Tolle, tolle, crucifige eum.* » (Joan., XIX, 15.)

Ainsi nous n'étions pas nés dans le temps, et l'Eternel frémissait de nous voir coupables. Il n'y a pas d'homme sachant ce que c'est que Dieu qui n'admette une telle possibilité; et la réalité sera admise sans peine par tout chrétien.

Je le sais, mes frères, même pour les plus sensibles malheurs, il est quelquefois des causes innocentes, et nous ne sommes pas toujours responsables aux yeux de Dieu de tout ce que nous impute le monde. Le monde lui-même sait nous excuser quelquefois. Sans doute et cela est juste; mais c'est lorsque, sans le savoir, ou sans le vouloir, ou sans le pouvoir éviter, nous occasionnons ou nous faisons même quelque mal. Et puisque nous sommes contraints d'avouer que nous sommes tous cause de la mort d'un Dieu, examinons si nous ne serions point ici causes innocentes.

Laissons, si vous le voulez, le péché de notre origine, ce péché d'une nature mystérieuse, exceptionnelle, et qui voudrait une discussion à part; ne parlons ici que de nos péchés personnels. Mes frères, toutes les fois que nous avons fait le mal, nous avons su que nous le faisons, nous avons voulu le faire, nous pouvions ne le faire pas. Car il n'y a pas de péché là où il n'y a ni connaissance, ni volonté, ni liberté : ce sont là les

éléments constitutifs et, par suite, les conditions essentielles de tout acte moral. Qu'un seul de ces éléments, qu'une seule de ces conditions manque, le péché n'est pas. Mais nous qui avons tant de fois commis le péché, nous qui le commettons encore peut-être, ce péché pour lequel Jésus-Christ est mort, confessons-nous coupables de la mort de Jésus-Christ, autant que coupables de nos péchés.

Que les païens, qui ne connaissent pas Jésus-Christ, allèguent pour leur défense qu'ils ont ignoré cette malice déicide et cachée du mal, laissons-leur cette excuse pour ce qu'elle vaut, encore qu'elle soit loin de les justifier, comme nous le dirons tout à l'heure. Pour nous, chrétiens, nous connaissons Jésus-Christ, nous savons qu'il est mort à cause de tous nos péchés; nous savons bien plus : nous avons appris de saint Paul que le péché *crucifie de nouveau en nous-mêmes le Fils de Dieu* : « *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* » (Hebr., VI, 6.) Et voici comment : Jésus-Christ veut vivre au dedans de nous, et il a le droit, je pense, d'étendre et de déployer dans ses créatures sa divine vie. Cette vie divine, elle est née en nous par le baptême et ressuscitée par la pénitence; la grâce, les sacrements l'entretiennent, l'augmentent, la fortifient. Et le péché vient attaquer et détruire en nous-mêmes cette vie de Dieu; ou bien, si cette vie ne respire plus en nos âmes, le péché l'empêche d'y naître, de s'y développer et de s'y mouvoir. Mais cette vie divine, c'est Dieu, c'est Dieu en nous : *Je vis; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*, dit saint Paul (Galat., II, 20); et voilà l'état du chrétien fidèle. Au contraire, Jésus-Christ vivait en moi, et il n'y vit plus, et il n'y vivra plus désormais, et je le repousserai loin de mes membres et loin de mon cœur, et je vivrai, moi, moi seul, d'une vie purement humaine, sur le souffle éteint, sur les ruines de cette divine vie : voilà l'état du chrétien pécheur : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* C'est donc sciemment, c'est avec une connaissance pleine et parfaite, que nous sommes coupables de cette mort. Et nous en sommes coupables, non par voie indirecte ou par contre-coup, comme les païens, qui ignorent cette conséquence de leurs péchés, mais directement et à main armée, si je l'ose dire, à cause des lumières terribles que la foi montre à nos regards.

Que sert de dire : « Nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi. Sans doute, nous savons que nous faisons mal; nous ne songeons cependant qu'à nous satisfaire, et jamais aux dépens de Dieu, jamais surtout au prix de sa mort; nous n'y pensons même pas. »

Et les Juifs aussi savaient qu'ils faisaient mal quand ils condamnaient le Juste à mourir. Ils ne songeaient, eux aussi, qu'à se satisfaire. Ils ne connaissaient pas, ils ne soupçonnaient pas tout le mal qu'ils faisaient; et même, au témoignage du grand Apôtre s'ils avaient connu Jésus comme Dieu, ils ne l'auraient jamais crucifié. Mais

vous ! tout ce qu'ignoraient les Juifs, vous le savez ; tout ce qu'ils ne voulaient pas, vous le voulez, vous. Mon Dieu ! du haut de la croix, vous avez fait pour les Juifs cette admirable prière : *Mon Père ! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc., XXIII, 34.) Mais pour les chrétiens infidèles, pour moi, Seigneur, vous avez réservé, vous avez inventé votre plus divine prière ; car vous avez prié pour tous vos bourreaux, et je crois vous entendre dire en mourant pour nous : *Mon Père ! pardonnez-leur, quoiqu'ils sachent bien ce qu'ils font.* Et si les Juifs, tout en croyant, tout en voulant ne crucifier qu'un juste ordinaire, sont néanmoins coupables du sang d'un Dieu, parce que ce juste était vraiment Dieu, comment nous, chrétiens, nous prétendrions-nous innocents ?

Non, il n'est pas en notre pouvoir de changer la nature des choses ; il n'est pas en notre pouvoir de faire que ce qui est ne soit pas ; et comme les Juifs ne pouvaient faire que ce juste par eux condamné ne fût vraiment Dieu, ainsi, quand Jésus-Christ est mort à cause de tous nos péchés, il ne dépend pas de nous que chacun de nos péchés ne soit une sentence de mort contre Jésus-Christ. Voilà la vérité, mes frères, voilà ce qui est.

En vain direz-vous : « Nous n'y pensons pas. » Si toutes nos intentions et tous nos efforts ne peuvent rien contre ce qui est, l'absence de toute pensée sera encore plus impuissante. Mais est-il bien vrai que vous n'y pensiez pas ? Je trouve que vous n'y pensez que trop ; car il y a lutte chez vous entre le bien et le mal. Ce n'est pas assez : il y a lutte chez vous quand vous avez à choisir entre Jésus-Christ et votre passion, quand, lui préférant vos passions coupables, vous optez, comme les Juifs, en faveur de Barabbas contre Jésus-Christ. Et vous connaissez sans doute celui que vous sacrifiez. Et lors même que la lutte n'existe plus, car il vient un temps dans le désordre où toute lutte a cessé, où tout l'homme voué corps et âme au mal *boit l'iniquité comme l'eau* (Job, XV, 16), selon l'expression de nos Écritures, ne pensez pas que cette facilité pour le mal vous soit une excuse. Prenez-y garde, cette facilité malheureuse est chez vous le fruit de la longue habitude du mal. Or, il ne suffit pas d'avoir perverti à plaisir ses sens, son cœur, sa pensée, tout son être enfin, pour faire impunément tout ce que l'on veut. Il faut que je vous le dise en face de la croix de Jésus-Christ : votre nature ainsi dépravée, et dépravée par vous seuls, est une condamnation de plus, et non une excuse des actes mauvais qu'elle vous inspire. Vous donc qui vous tranquillisez dans le mal, vous répondrez de tout devant Dieu ; vous répondrez de votre tranquillité même. Cette doctrine est celle de saint Augustin, de saint Thomas et de toute la théologie.

Cessez donc de nous dire : Nous n'y pensons pas. Cette réponse est indigne d'un homme : comment serait-elle digne d'un chrétien ? Comment ! vous n'y pensez pas !

et il s'agit du bien ou du mal ! et il s'agit d'observer la loi de Dieu ou de la violer, de remplir votre destination ou de la manquer ! et il s'agit de sauver votre âme ou de la perdre ! et il s'agit du sang de Jésus-Christ, de ce sang divin, le prix de votre âme, et dont vous faites le jouet de vos caprices et de vos passions ! Voilà, voilà de quoi il s'agit, et vous n'y pensez pas ! Mais vous devez y penser ; car à quoi penserez-vous, hommes raisonnables, si vous ne pensez ni à Dieu, ni à ses droits sacrés et imprescriptibles, ni à vos devoirs, ni au sang de Jésus-Christ, ni à votre âme, ni à votre sort éternel ? Cherchez, cherchez une autre excuse plus digne d'un homme.

Je vous entends : les passions vous entraînent, et la liberté, dites-vous, cette condition dernière mais essentielle d'un acte moral, la liberté, vous ne l'avez pas. Si vous dites vrai, vous êtes innocents de la mort d'un Dieu. Qui dois-je croire ici cependant, de l'Évangile ou de vous ? car vous croyez à l'Évangile. Et d'où sont tirés les préceptes de Jésus-Christ ? et le renoncement à soi-même ? et l'esprit de sacrifice, l'esprit de la croix ? Tout cela n'est-ce pas l'Évangile et l'âme de l'Évangile ? Or *Dieu, dit saint Paul, Dieu ne commande pas l'impossible.* (I Cor., X, 13.) Mais tout cela est au-dessus de mes forces. Eh bien ! répond Jésus-Christ, *ma grâce te suffit : « Sufficit tibi gratia mea. »* (II Cor., XII, 9.) Entendez le grand Apôtre, et avec lui tout véritable disciple : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (Philip., IV, 13.) Vous n'êtes pas libres ! c'est-à-dire vous êtes également incapables de bien et de mal ; et un Dieu s'est dévoué à la mort pour vous, pour vous arracher au mal et vous faire pratiquer le bien. Quoi ! mes frères, un Dieu meurt pour vous apprendre comment vous devez user de votre liberté, et vous ne seriez pas libres ! Accordez ensemble ces deux propositions, si vous le pouvez. Un tel accord accuserait une contradiction dans Dieu même, et la Passion de Jésus-Christ est un argument contre vous.

Mais vous êtes ici aujourd'hui, vous qui niez votre libre arbitre, et un autre jour, peut-être, je ne vous retrouverai pas ; écoutez-moi un instant encore sur ce sujet. Aussi bien tout le sang du Sauveur voit se tarir ou se dessécher sa vertu divine devant cette nécessité fatale dont vous aimez à vous dire les tristes jouets ; ce sang, vous le contemplez et vous oubliez que c'est vous qui l'avez répandu. Aidez-moi, mon Dieu, à leur découvrir, avec tout leur crime, la vanité de leurs illusions !

Vous n'êtes pas libres ! Mais ces mêmes passions qui, s'il faut vous en croire, vous subjuguent fatalement, comment se fait-il que tant de chrétiens en triomphent tous les jours sous vos yeux, autour de vous, à côté de vous ? Alléguez-vous l'âge, le tempérament, la position ? Mais c'est la gloire de l'Église d'être peuplée éternellement de chrétiens fidèles et courageux de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de tous les tempé-

raments. Quoi donc! n'êtes-vous pas libres comme eux? Mais plus je vous considère et plus je trouve que vous faites sans cesse des actes de liberté : vous avez pu être surpris, être entraîné quelquefois par la soudaineté, par la violence de la passion. Je le veux ; mais combien de fois, mon frère, avez-vous choisi froidement le mal, vous qui n'attendez pas que la tentation vous vienne assaillir, vous qui courez la chercher et la faire naître, vous qu'importune la seule pensée de votre Sauveur et de sa Passion? Voilà ce qu'il faudrait considérer avec les chrétiens fidèles ; mais vous les fuyez, eux et leurs bons conseils, et leurs bons exemples ; vous fuyez le bien, vous fuyez l'Eglise, vous fuyez Dieu. Malheureux que vous êtes! vous vous forgez à plaisir des chaînes d'iniquité ; vous vous faites étreindre, embrasser par elles ; vous ne craignez rien tant que de vous voir dégagés ; vous ne voulez pas, vous ne souffrez pas que l'on vous dégage, et vous croyez être quittes envers votre Dieu quand vous avez dit : Je ne suis pas libre! Nous faudrait-il donc, pour vous croire, admettre une surprise, un entraînement sans exemple et un emportement de toute la vie? Au mal même que vous cherchez, au mal que vous méditez, au mal que vous combinez, reconnaissez que vous êtes libres.

Qu'êtes-vous enfin? je vous le demande. Etes-vous donc vous seul une anomalie, une exception bizarre au milieu du monde? Et nous parlerez-vous sans cesse de je ne sais quelle organisation malheureuse et invincible faite pour le mal, comme si votre organisation n'était pas primitivement l'ouvrage de Dieu ; comme si vous étiez seul doué d'une telle organisation? Eh! mes amis, c'est là le partage des fils d'Adam, c'est le patrimoine de tous ; et, soit d'un côté, soit d'un autre, nous sommes tous inclinés au mal. C'est pour cela précisément que la vie chrétienne est une milice, c'est pour cela que Dieu nous prescrit la lutte, c'est pour cela qu'il nous donne la grâce, c'est-à-dire la force de triompher. Chrétien armé pour subjuguier la chair et son organisme ; chrétien armé de la main de Dieu, pourquoi vous faire l'indigne esclave du mal que vous devez dominer? Savez-vous la grande différence, la différence essentielle qui existe entre les chrétiens fidèles et vous? C'est qu'ils s'exercent à la vertu pendant que vous vous exercez au vice. De là chez eux le goût et l'amour du bien, et chez vous le goût et l'amour du mal. Vous obtenez ainsi les uns et les autres ce que vous cherchez. Essayez, croyez-moi, contre vos passions mauvaises, ce noble combat, et la vertu, toute surnaturelle qu'elle est, vous deviendra possible, facile même, plus encore que le vice ne l'est pour vous.

Et puis, la belle excuse vraiment que celle qui justifierait tous les crimes! Voyez-vous cet homme d'une force athlétique, d'un courage, d'une audace supérieurs à sa force même? Eh bien! cet homme a été mal élevé, il n'a rien appris, il ne sait rien, il n'est ca-

pable de rien, si ce n'est d'affronter tous les périls ; c'est là son goût, sa passion. Et par-dessus tout, il ne possède rien en ce monde, il n'a rien. Certes voilà une organisation magnifique pour un voleur et un assassin! Trouvez-moi un homme mieux organisé pour la volupté que celui dont je parle ne l'est pour le vol et l'assassinat. Et cependant il comparait devant la justice ; il est là devant vous, une main pleine de rapines et l'autre teinte de sang. S'il venait vous dire : Que me voulez-vous? J'ai suivi la loi de mon organisation, je ne suis pas libre, je suis innocent ; l'écouteriez-vous? l'absoudriez-vous? Mais rassurez-vous, il ne le dira pas cet homme ; non, il ne l'a pas dit, il ne le dit pas, il ne l'ose pas. Mes frères, ce que les plus grands scélérats n'osent pas dire pour se défendre, ne le disons pas, nous, de grâce, ne le disons plus. Est-ce que je me trompe? Dans ce siècle où tout s'est vu, parce que, dans un temps, les principes avaient pour ainsi dire cessé d'exister, un scélérat s'est trouvé, gâté par des doctrines plus perverses que ses mœurs ; et il a voulu plaider un tel moyen de défense. Vous vous rappelez l'horreur et l'indignation générales soulevées de toutes parts contre lui, et la conscience publique saisie d'effroi, et l'autorité intervenant pour empêcher qu'un tel moyen de défense pût jamais être invoqué. Par cette application impossible jugez de la moralité, de la valeur du principe même.

Avouez-le, toutes les passions sont dans la nature, et, pour les justifier, la nature et ses tendances sont de mauvais arguments, mais surtout pour nous, chrétiens. Nous savons, en effet, que Jésus-Christ nous offre toujours sa grâce, soit pour aider, soit pour corriger la nature ; il est Sauveur jusque-là, il est Régénérateur. Relevez-vous donc, hommes libres et hommes chrétiens ; relevez-vous dans votre puissance ou plutôt dans la puissance d'un Dieu sauveur. Je ne veux d'ailleurs, contre vous, d'autres témoins que vous-mêmes. Ce que vous êtes aujourd'hui, vous ne l'avez pas toujours été. Il fut un temps où vous connaissiez la piété, où vous pratiquiez la vertu. Si l'on excepte quelques monstres qui ne prouvent rien, il n'est personne qui n'ait une fois ou l'autre dompté ses passions. Vous-mêmes vous avez fait autrefois un noble usage de votre liberté. Vous en avez l'expérience, le souvenir, et c'est la main pleine de victoires que vous vous plaignez de n'être pas libres! Mais Jésus-Christ vous répond : Vous n'êtes que trop libres ; vous l'êtes même contre moi. Et votre conscience vous parle comme Jésus-Christ, car le libre arbitre est un fait de conscience ; et au moment même où vous le niez, est-ce que vous ne sentez pas que vous êtes libres?

De ce côté donc encore nous sommes causes coupables de la mort d'un Dieu.

Reste une dernière excuse, la voici : « Jésus-Christ n'était pas forcé de mourir pour nous racheter ; c'est lui qui a choisi, c'est lui qui a voulu la mort. Mais cette volonté

s'attaquant à Dieu, cette haine contre Dieu, ce désir de la mort d'un Dieu, rien de tout cela ne se trouve ni dans mon péché ni dans moi. »

Vous le voyez, mes frères, je n'élude pas les difficultés; je les aborde loyalement et de front, n'est-ce pas? Et moi aussi je voudrais que nos iniquités individuelles fussent innocentes de la mort d'un Dieu; car je ne suis qu'un pécheur comme vous, plus que vous peut-être, et je poursuis jusque dans leur dernier retranchement notre intérêt commun et notre défense. Pardonnez, Seigneur, à tous ces efforts que nous faisons en face de votre croix, pour secouer, s'il se peut, de dessus nos têtes le caractère déicide que le péché y imprima.

Mais la question n'est pas de savoir si Jésus-Christ était contraint ou non de mourir. Ne suffit-il pas qu'il soit mort, et mort à cause de nos péchés, pour que nous soyons très-réellement coupables de cette mort? Ecoutez: un fils dénaturé veut quitter la maison paternelle; son père s'y oppose et déclare qu'il mourra plutôt que d'y consentir; il va, ce bon père, se placer sur le seuil de sa maison; le fils se présente, un combat s'engage et le malheureux père tombe frappé. Je demande si le parricide est recevable à venir prétendre qu'il est innocent de meurtre, qu'il n'a pensé qu'à fuir la maison, que du reste il n'a pas voulu tuer son père et qu'il ne l'eût jamais fait, si ce tendre père, sans que rien l'y forçât, n'avait tenté de mettre obstacle à son départ?

Telle est, mes frères, vis-à-vis de Jésus-Christ notre véritable situation. L'état de grâce c'est pour nous la maison, c'est le sein de Dieu. L'état de péché c'est l'exil, la terre maudite. Le Verbe éternel, tout ému d'amour, s'est fait chair et il s'est placé, ce bon père, entre le péché et nous. Pour nous livrer désormais au mal il faudra lutter contre Dieu, il faudra triompher de Dieu, il faudra passer sur le cadavre d'un Dieu. Ni ses sollicitations, ni ses larmes, ni tout son sang répandu, ni la croix qui est devant nos yeux ne peuvent nous arrêter, nous le savons et nous commettons le mal. Oh! que nous sommes coupables de ce sang divin!

Mais je veux porter plus loin la lumière et vous dire la raison dernière et comme le dernier mot de la Passion. Jésus-Christ, il est vrai, n'était point forcé de mourir pour nous; il avait, selon la théologie comme selon la raison, mille autres moyens de nous racheter. Toutefois, mes frères, la mort de Jésus-Christ, quoique libre de sa part, quoiqu'il l'ait choisie par un mouvement de miséricorde, n'en est pas moins un acte de rigoureuse justice, et c'est en cela principalement que la justice et la miséricorde divine me paraissent s'être embrassées. Est-ce que vous croiriez, par hasard, que la mort de Jésus-Christ serait une exagération de la malice de notre péché? Détronpez-vous; cette mort de Jésus-Christ, loin d'être une exagération, n'est que l'expression véritable et comme la traduction fidèle du mal que le péché fait à

Dieu, de tout le mal qu'il lui veut faire du moins; or le péché et sa malice sont surtout dans la volonté. C'est pourquoi l'Écriture, nous parlant de Dieu ému des iniquités de la terre, nous le représente atteint de douleur jusqu'au fond de l'âme: *Tactus dolore intrinsecus*. (Gen., VI, 6.) Pourquoi, chrétiens? parce que le pécheur va porter, autant qu'il est en lui, la mort dans le sein de Dieu.

Cela vous étonne! Rappelez-vous ces paroles de saint Bernard: Quand vous faites le mal, nous dit ce docteur, vous voulez que Dieu ne le voie pas, ou, s'il le voit, vous voulez qu'il ne veuille pas le punir, ou, s'il veut le punir, qu'il ne le puisse pas. Et en effet, mes frères, quel est celui d'entre nous, je vous le demande, qui, ayant commis le mal et conservant au mal toute son affection, consente volontiers à reconnaître, à aimer un Dieu qu'il voit sans cesse vivant et vengeur? Tout en nous s'y oppose, et notre amour pour le mal et notre intérêt de pécheurs et notre instinct de conservation. J'oserai, mes frères, ajouter au texte de saint Bernard; voyez en effet comme vous détruisez autant qu'il est en vous l'être même de Dieu: vous détruisez son infinie intelligence en voulant un Dieu qui ne voie pas votre péché; vous détruisez sa sainteté, sa justice en voulant que, s'il voit le mal, il ne veuille pas le punir; et enfin sa toute-puissance, en voulant que, s'il veut le punir, il ne le puisse pas. Vous mutiliez donc ainsi une à une toutes ses perfections adorables. Et qu'est-ce qu'un Dieu mutilé, sinon un Dieu détruit, un néant de Dieu? Oui vous voulez un Dieu impossible, en voulant un Dieu sans intelligence, un Dieu sans sainteté, un Dieu sans justice, un Dieu sans puissance, c'est-à-dire un Dieu sans divinité. N'est-ce pas là s'attaquer et attenter à l'être même de Dieu? Or le péché renferme toute cette malice, la puissance seule vous manque pour réduire Dieu à néant; et, s'il était au pouvoir du pécheur que Dieu ne fût pas, pensez-vous encore qu'il y aurait un Dieu?

Et d'où croyez-vous que soient venues dans le monde, en ces derniers temps principalement, ces races d'impies forcenés, d'athées, d'incrédules de toute sorte, d'ennemis de Jésus-Christ et de sa religion? N'est-ce pas le péché qui a parlé par toutes leurs voix, qui s'est trahi par tous les actes de leur fureur? Ne sont-ce pas les pécheurs qui ont dit: *Nous ne voulons pas du règne de Dieu sur nous? « Nolumus hunc regnare super nos. »* (Luc., XIX, 14.) Mais il ne peut pas être tout ensemble et ne régner pas; il est le Seigneur, il est Dieu. Eh bien! qu'il ne soit pas, ou s'il existe encore, *A bas, à bas, qu'il soit crucifié!* « *Tolle, Tolle, crucifige eum.* » (Joan., XIX, 15.)

Y a-t-il là assez de haine contre Dieu et contre son Christ? Et que sont tous ceux qui nient Dieu, sinon des meurtriers de Dieu? meurtriers en désirs parce qu'ils ne peuvent l'être en réalité, et néanmoins meurtriers véritables, car le mal est dans la volonté. Mes frères, la vérité c'est Dieu; et la négation de la vérité est un meurtre moral.

Je veux que ces impies forcenés vous fas-

sent horreur ; vous n'avez horreur que de leurs excès ; au fond tout chez eux ne vous déplait pas ; non, ni dans leurs mœurs ni dans leurs maximes, tout n'est pas en eux blâmable pour vous. Et si vous en voulez une preuve, si vous voulez surprendre au dedans de vous et malgré toute votre foi la noire malice, le caractère déicide de votre péché, dites-moi, pourquoi prêtez-vous l'oreille à des discours contraires à la religion ? quelle est cette curiosité avide d'objections, de difficultés ? d'où vous vient cette joie secrète qui s'élève en vous quand vous entendez dire que peut-être la religion n'est pas véritable, que peut-être il n'y a ni ciel ni enfer, que peut-être il n'y a pas de Dieu ? car tout ici repose sur un peut-être. Ah ! chrétiens, à ces secrets désirs, à ces joies impies, à ces espérances d'impunité, à ces doutes, reconnaissez l'action du péché sur vous. Moins emportés et moins dépravés que l'impie, vous avez, vous entretenez avec lui contre Dieu de secrètes intelligences ; le péché vous a fait avec l'impie un même intérêt, un instinct semblable. Ne nous laissons pas de le dire, il n'y a pas de pécheur attaché à son péché et qui, s'il pouvait se délivrer de Dieu et de sa justice, ne s'en délivrât à l'instant.

C'est pour cette raison, je pense, que Dieu punit de mort nos parents prévaricateurs : *Morte morieris*. Déjà l'ange, qui de sa nature était immortel, s'était vu précipité dans l'abîme ; mais l'homme immortel par le bienfait du Créateur, et mortel par nature, devait mourir ; il était digne de Dieu de frapper de mort celui qui avait pu concevoir un instant la pensée de l'anéantir.

Si donc Jésus-Christ a choisi de nous racheter en mourant pour nous, loin d'exagérer par là la malice de notre péché, il n'a fait que la dévoiler à la face l'univers, et se rendre pour ainsi dire aux vœux du pécheur ; et en ce sens les païens, quoique moins coupables que nous, ne sont pas innocents de la mort de Jésus-Christ. Ce doux Sauveur venant parmi nous a semblé nous dire : Pécheurs, contentez-vous, et faites votre œuvre ; je sais ce que vous voulez ; voilà ma vie, je vous l'abandonne ; et les pécheurs ont tué l'Homme-Dieu.

Ainsi notre intelligence, notre volonté, notre liberté, tous nos sens, toutes nos puissances ont vraiment conspiré, par le péché, contre Jésus-Christ. Et le Sauveur sur la croix voyait, par avance, nos pensées, nos désirs coupables, nos affections, nos volontés, nos actes du mal, toutes ces voix ennemies, multitude indisciplinée et rebelle, se joindre à la multitude ignorante de Jérusalem pour demander son supplice. Mes frères, lorsque l'Homme-Dieu, abîmé dans la douleur, contempla les iniquités sans nombre qu'il allait laver dans son sang, il me semble le voir comptant un à un et réunissant par la pensée tous les suffrages du genre humain. Et il y eut alors dans la pensée éternelle comme un vote universel du monde contre Jésus-Christ. Il nous connaissait et nous appelait par notre nom, celui qui nous nomme ce qui n'est pas comme ce qui est.

Et nous, ingrats que nous sommes, toutes les fois que nous avons fait le mal, songeons que notre Sauveur a recueilli ce suffrage, et qu'il l'entendait par-dessus les voix moins coupables des Juifs qui ne le connaissaient pas comme nous.

Mais nos péchés n'ont pas seulement condamné Jésus-Christ à mort, ils ont exécuté la condamnation. Achevez, ô croix ! achevez de nous révéler toutes vos douleurs. *O crux ave*.

SECONDE PARTIE.

J'ai à vous montrer d'abord comment tous les péchés ont été les instruments véritables de la Passion, et ensuite quelle est, par rapport à chacun de nous, dans ce crime immense, notre part de complicité.

Le Sauveur n'est pas mort naturellement, comme on voit la plupart des hommes mourir ; il est mort au milieu des plus horribles tortures. Et qu'étaient toutes ces tortures, sinon les châtiments que nos péchés méritaient ? Quand l'homme pêche en effet, il est digne de châtiment, et la justice divine attend de lui et réclame une expiation. Aussi Jésus-Christ qui venait payer la rançon du monde, Jésus-Christ qui portait toutes nos iniquités, portait en même temps toutes les peines qui nous étaient dues, et par conséquent toutes nos douleurs : *Iniquitates nostras, dolores nostros ipse portavit* (Isa., LIII, 4.) En un mot, tous les châtiments qui devaient être les nôtres, le Sauveur les veut éloigner de nous pour les appeler sur sa tête par son dévouement. Et ils ont composé, ils ont aggravé, ils ont multiplié son supplice, en sorte que la mesure de nos iniquités est devenue la mesure même de ses douleurs : *Iniquitates nostras, dolores nostros ipse portavit*.

Tous nos péchés se sont donc transformés, par rapport à Jésus-Christ, en autant de douleurs mortelles ; ils ont fondu sur lui comme des bêtes féroces fondent sur leur proie : *Circumdederunt me canes multi* (Psal. XXI, 17), nous dit-il lui-même par les gémissements de David ; et comme lorsqu'un criminel va subir sa peine, soit dans une prison, soit sur l'échafaud, nous disons avec vérité que cet homme a fait son malheur, qu'il est l'artisan de sa perte, qu'il a lui-même forgé ses fers et aiguisé la hache de son supplice ; ainsi, en voyant les châtiments que nos péchés méritaient, devenus les châtiments mêmes de Jésus-Christ, il est vrai de dire que c'est nous qui les avons appelés, conduits sur sa tête, nous qui avons saisi, enchaîné notre doux Sauveur, nous qui l'avons flagellé, traîné au Calvaire, nous qui avons dressé sa croix, nous qui l'y avons étendu, cloué, frappé, immolé.

Et remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ n'est pas mort par un seul supplice comme le vulgaire des criminels ; mais ce grand Dieu, j'allais dire ce grand coupable, chargé de tous les péchés du monde, devait réunir et comme épuiser sur lui toutes les douleurs, afin de racheter par là, en les expiant une à une, toutes les iniquités. *Je suis investi par les douleurs de la mort et les torrents de l'iniquité m'inondent de toutes*

parts : « *Circumdederunt me dolores mortis et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* » (Psal. XVII, 5.) Pourquoi, cependant, toutes ces douleurs, puisqu'une seule d'entre elles, ayant une valeur infinie, suffisait à racheter mille mondes ? Pourquoi, chrétiens ? Ah ! c'est que la réparation infinie doit se multiplier assez pour s'appliquer, pour s'étendre à chaque péché. Rappelez-vous le plan de la rédemption ; Dieu ne veut pas d'une application générale ou d'une application quelconque du sacrifice infini ; c'est ici le chef-d'œuvre, c'est le triomphe de sa justice, et il y aura, selon les iniquités particulières, une application correspondante du sang d'un Dieu, application exacte et proportionnée : *Ad ostensionem justitiæ suæ.* (Rom., III, 26.)

Le Sauveur, dans sa Passion, n'a pas souffert sans doute autant qu'il eût pu souffrir, l'infini ne s'épuise pas ; mais il n'a pas souffert aussi peu qu'il eût pu souffrir, il lui a plu de se prodiguer. Le plus et le moins ont été introduits cette fois dans l'infini même, et ce plus et ce moins de douleurs n'ont rien d'arbitraire ; mais la mesure des douleurs divines a été calculée, par un Dieu, sur la mesure rigoureuse de toutes les iniquités : *Ad ostensionem justitiæ suæ.* Et lorsque la mesure fut pleine, il laissa succomber à tout ce fardeau sa force divine, et il prit soin de nous avertir que tout était consommé : *Consummatum est.* (Joan., XIX, 30.) Mais ce fut alors seulement, et après qu'une réparation complète et sous tous les rapports infinie, eût été offerte à l'infinie majesté.

Dieu donc, irrité contre les crimes des hommes, ne pouvait abaisser sur nous les regards de sa sainteté ; et voici que la réparation magnifique de Jésus-Christ attirera de nouveau sur le monde l'antique complaisance des regards divins, et une complaisance incomparablement au-dessus de celle que Dieu manifesta aux jours créateurs, alors que sous sa puissante main le néant parvenait à l'Être. Et maintenant c'est l'Être lui-même qui se fait néant : *Exmanivit semetipsum.* (Philip., II, 7.) Voilà la justice : un néant insurgé et un Dieu soumis ; l'homme qui, par sa révolte, a voulu étendre son être et multiplier son bonheur, et un Dieu se dépouillant et se sacrifiant lui-même ; un Dieu qui souffre et qui meurt tout autant que l'homme avait voulu vivre et jouir. Quel supplice de l'Homme-Dieu ! Nommez une douleur qui n'ait été la sienne, mais aussi nommez un péché duquel il ne soit chargé. *Il s'est fait péché pour nous,* dit saint Paul (II Cor., V, 21), non pas pécheur, mais péché. C'en est assez pour que cette victime innocente soit accablée sous les coups de celui qui abhorre l'iniquité.

Les Pères et les docteurs de l'Eglise ont remarqué de concert que, dans la passion du Sauveur, chaque péché avait eu sa douleur à lui, son supplice particulier. Eclairés à cette lumière, comprenez, chrétiens, les vastes scènes du drame saignant et réparateur, et le jardin des Olives avec ses angois-

ses, et le prétoire avec ses humiliations, et le Calvaire avec ses horreurs ; ou plutôt résumons toutes ces scènes dans une seule pensée, dans la justice suprême de Dieu : *Ad ostensionem justitiæ suæ.* (Rom., III, 26.) Là est le plan, là est le génie de la rédemption.

Il faut que tous les genres de péché, il faut que tous les péchés même soient sur Jésus-Christ comme des fléaux et qu'ils y soient d'une manière visible. C'est ce que veut nous dire saint Pierre par ces paroles : *Jésus-Christ en croix a porté nos péchés sur son corps* : « *In corpore suo.* » (I Petr., II, 24.) *Sur son corps*, c'est-à-dire ostensiblement, afin que la terre soit initiée à son tour à toute la justice qu'exige le ciel. Voyez : *Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout son corps n'est qu'une plaie.* (Isa., I, 6.) Et ce corps devenu hideux est l'image de toutes les souillures du genre humain ; mais il en est l'expiation salutaire, et de cette horrible et divine plaie, comme de la source la plus pure et la plus féconde, jaillit notre guérison : *Livore ejus sanati sumus.* (Isa., LIII, 5.)

Ainsi l'humiliation sans égale de ce Dieu fait homme et ses volontaires abaissements au milieu des derniers outrages, expiaient les hauteurs superbes de notre orgueil. Il avait voulu cet orgueil s'élever au niveau de Dieu, au-dessus de Dieu, contre Dieu. L'humilité de Jésus atteindra seule et dépassera ces coupables élévations, et Dieu ne verra plus ces fières montagnes de l'orgueil humain qu'à travers le nuage protecteur des divines humilités.

Notre amour excessif de l'indépendance, cette soif de liberté, d'insurrection même, qui ne se peut assouvir, disparaissent sous les liens, sous les chaînes de Jésus-Christ qui s'est fait notre prisonnier.

Que devient notre passion pour l'égalité, disons mieux, pour la domination, en face d'un Dieu caché sous la forme humaine, sous la forme même d'esclave : *Formam servi accipiens* (Philip., II, 7), et encore tellement défigurée sous cette forme si peu digne de lui, qu'il est devenu méconnaissable et qu'un juge inique, touché de pitié, est obligé d'avertir le peuple que c'est là un homme : *Ecce homo.* (Joan., XIX, 5.)

Le Verbe est tourmenté, torturé, brisé dans sa chair ; et les voluptés sensuelles du monde, découvertes jusque-là aux regards de Dieu, furent voilées saintement par les larmes, par les sueurs, par le sang adorable de Jésus-Christ.

Notre cupidité qui veut, ce semble, envahir la terre et qui se rassasie d'injustices en attendant qu'elle en puisse à l'aise savourer les fruits, cette cupidité homicide, la plaie de nos jours, est rachetée par le dénûment absolu du souverain Maître de la terre et des cieux ; notre amour du bien-être et des jouissances, par ce doux Sauveur abreuvé de fiel, de vinaigre, et cherchant en vain un consolateur. Jusque-là il n'avait pas où reposer sa tête, et le Roi des rois la repose aujourd'hui dans une couronne d'épines.

Enfin le pardon généreux de cette victime

expirante et sa prière pour ses bourreaux ne laissent plus subsister nos haines et nos vengeances. Regardez, grand Dieu, regardez de nouveau la terre, vous le pouvez maintenant, il n'y a plus rien des crimes qui la souillaient autrefois, et je ne puis voir avec vous que le sang de Jésus-Christ, déluge nouveau et réparateur, qui a passé sur elle et l'a purifiée.

Initiés, mes frères, à ce conseil de la justice d'en haut, nous sommes loin encore d'avoir sondé l'abîme de tant de douleurs; jusqu'ici, en effet, nous n'avons vu dans notre victime que les divers genres de la souffrance correspondant aux divers genres de l'iniquité. Il faut aller plus avant, car l'intensité et le nombre des divins supplices s'augmentent en proportion de la malice profonde et de la multitude de nos péchés.

Le prophète Isaïe, parlant de l'éternité du Verbe dans le sein du Père, s'est écrié : *Qui racontera sa génération? « Generationem ejus quis enarrabit? »* (Isa., LIII, 8.) Et nous, mes frères, en contemplant sur le Golgotha cette mort expiatoire qui engendrait nos vies, et cette mystérieuse renaissance de chacun de nous, nous pouvons nous écrier : Qui racontera l'enfantement divin de l'humanité? Dites-moi donc les péchés du monde et leur multitude, et leur malice, et tout ce raffinement, et tout ce luxe de l'iniquité; dites-moi tout ce qu'il a fallu de châtimens et par conséquent de souffrances, pour que la justice divine les jugeât amplement et dignement expiés; dites-moi l'offense infinie, si vous le pouvez, et l'infinie réparation, et je vous dirai, moi, toutes les angoisses, toutes les tortures de Jésus-Christ. Mais ici l'abîme se creuse de plus en plus. Chaque torrent de l'iniquité descendant tout à coup de tous les points et de l'espace et du temps, roule et précipite sur Jésus-Christ un torrent plus fort, un torrent divin de douleurs, et forme ainsi comme un océan dans lequel un Dieu s'engloutit : *Velut mare contritio tua*. Qui dira la multitude de ses souffrances, qui dira leur intensité?

Écoutez le Prophète-Roi nous montrant Jésus épuisé, ou plutôt écoutons le Sauveur lui-même, se plaignant d'avance par ces paroles prophétiques qu'il inspira : *Les pécheurs, dit-il, ont travaillé à grands coups sur mes épaules : « Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores. »* (Psal. CXXVIII, 3.) Et quel est ce travail étrange, quelle est cette nouvelle industrie? Le terme dont se servent nos Écritures annonce de la part des pécheurs un dessein prémédité et comme une spéculation à part, ce terme signifie *forger, fabriquer, « fabricaverunt. »* C'est sur les épaules meurtries d'un Dieu que les pécheurs bâtissent et élèvent, et ornent leurs édifices d'iniquité, comme si les pécheurs transformaient pour eux-mêmes en autant de jouissances tous les supplices de Jésus-Christ. Et il est ainsi, chrétiens; tout le mal que nous commettons, Jésus-Christ l'a porté sur lui au jour du Calvaire. C'était là sa croix. Il l'a porté, le mal, pour le réparer, et, grâce

à cette réparation, le monde, indigne de vivre, obtenait de ne pas périr, car le monde ne subsiste que pour la gloire de Dieu; et Jésus-Christ seul, par sa Passion, par sa mort, est venu rendre à Dieu sa gloire ravie, et permettre ainsi au monde de subsister. Il est donc vrai, Sauveur magnanime, c'est dans les flots de votre douleur, c'est dans votre sang que les pécheurs de la terre emplissent la coupe de leurs voluptés, et leurs mains avides ne cessent point de percer et de déchirer votre cœur. Notre langue est impuissante à rendre dans toute leur énergie les expressions fortes de l'Écriture. Jésus-Christ nous montre les pécheurs occupés à frapper sur sa personne, comme ces artisans infatigables qui frappent sur l'enclume à coups de marteau : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*.

Vous êtes étonnés; vous répugnez, dites-vous, à des descriptions semblables, et vos cœurs avides du mal ne répugnent pas à de telles réalités! Hommes pusillanimes! hommes inconséquents! pourquoi êtes-vous si délicats dans le langage, et si barbares dans vos actions? Laissez-moi, hommes de péché, laissez-moi oser dire ici ce que vous avez bien osé faire : c'est vous qui, par vos péchés, avez ordonné la mort cruelle de Jésus-Christ; c'est vous qui, par chacun de vos péchés, avez frappé cette innocente, cette généreuse victime. Artisans de crimes, ou plutôt, quand je considère vos progrès, vos raffinements et vos inventions dans le mal, je suis tenté de vous dire, artistes d'iniquités! vous vous êtes forgé des plaisirs aux dépens des douleurs d'un Dieu, des gloires au prix de ses humiliations, de l'indépendance au prix de sa servitude, des richesses au prix de son dénûment : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*. Chacun de vos péchés était pour lui un instrument de supplice. Vous le teniez, ce Dieu, entre vos mains ingrates et ensanglantées; je souffre, je meurs sous vos coups, vous criait-il par chacune de ses blessures, et vous le frappiez encore par vos péchés, et vous détourniez la tête, de peur sans doute d'être attendris; vous redoutiez un sentiment de compassion, un remords qui vous eût saisis et qui eût ralenti, étouffé pour jamais peut-être l'ardeur implacable de vos passions. Mais non; vous ne redoutiez pas même d'être attendris; familiarisés depuis longtemps avec cette idée, accoutumés, endurcis à ce spectacle, résolus enfin de persévérer dans le mal, vous jouissiez de vous-mêmes, et vous frappiez votre Dieu. En vain la foi vous le représentait tombant sous vos coups, vous frappiez plus fort, vous frappiez à coups redoublés, et, accumulant sans cesse iniquités sur iniquités, vous cherchiez, vous trouviez dans le supplice d'un Dieu votre indépendance, votre satisfaction, votre joie. Chaque goutte de ce sang divin par vous répandu attestait votre indépendance et vous apportait une joie nouvelle, un plaisir de plus. Pour vous le Calvaire devenait, ce semble, un Eden; et ce jardin de vos coupables dé-

lices, vous l'arrosiez avec tout le sang d'un Dieu. Vous le preniez, ce sang, pour le boire, pour vous enivrer : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores.*

Voilà l'histoire de tous les pécheurs, c'est l'histoire de la Passion de Jésus-Christ.

C'est ainsi que tous les péchés du monde sont les instruments véritables de la passion. Mais si les péchés sont les instruments, les pécheurs sont les bourreaux. Qu'en pensez-vous ?

Arrêtons-nous quelques instants, mes frères, et après avoir vu correspondre au débordement de l'iniquité l'étendue et l'intensité des souffrances de l'Homme-Dieu, mesurons à la règle de la suprême justice l'énormité du péché. Apprenons surtout, par l'affreux supplice du réparateur innocent, les justes châtiments réservés aux infidèles chrétiens.

Dieu rassemble toutes ses colères contre un Fils qui réunissait sur sa tête tous les crimes du genre humain, et les vertus divines mises en croix ont arrêté au passage la foudre de Dieu.

Elle a éclaté sur Jésus-Christ tout entière, la foudre du Dieu irrité, et jamais le Seigneur ne se montra plus terriblement que sur le Calvaire, le Dieu des vengeances : *Deus ultionum Dominus.* (Psal. XCIII, 1.) O Dieu des vengeances, qu'avez-vous fait ? Jusqu'ici nous n'avions pas compris ce nom que vous vous êtes donné par la bouche de votre Prophète.

Que l'ange, que l'homme rebelles soient exilés l'un et l'autre de leur paradis, qu'ils soient précipités dans divers abîmes, c'est bien là une de vos vengeances ; mais l'esprit humain la conçoit.

Que la terre entière soit lavée de ses crimes par un déluge exterminateur ; que Sodome et Gomorrhe, et les autres villes infâmes voient leurs feux impurs dévorés avec elles par le feu du ciel, nous comprenons de telles vengeances.

Que, fidèle à votre justice dans toute la suite des temps, vous fassiez pleuvoir vos fléaux sur les individus, sur les familles, sur les nations qui vous abandonnent ; que nous voyions en nos jours des générations incrédules emportées par la tempête des révolutions, ce sont là des justices épouvantables, et toutefois nous les pouvons prédire et nous les pouvons mesurer ; mais que votre Fils éternel, votre égal, la sainteté même, succombe sous les coups et entre les mains des pécheurs, et, ce qu'il y a de plus effrayant, que vous abandonniez ce Fils ainsi assailli, ou que vous tourniez contre lui, comme parle Bossuet, le visage de votre colère, ne voyant plus en lui qu'un coupable à la place de votre Fils ; que ce Fils enfin puisse dire avec vérité ce que ne dira jamais légitimement, du moins ici-bas, le dernier des hommes : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (Matth., XXVII, 46) c'est là, il faut l'avouer, ce qui dépasse nos conceptions. Ici toute mesure nous manque, comme toute parole, comme

toute idée ! Oh ! nous excusons bien souvent et nous décorons du nom de faiblesses nos œuvres d'iniquité ! mais elles ne sont que trop puissantes et trop redoutables. Mes frères ! quel monstre que le péché pour qu'un Dieu même soit sa victime ! *Deus ultionum Dominus*

Après un si grand exemple, il n'est plus de justice qui doive étonner ; je comprends les châtiments éternels dont Dieu punit les véritables coupables, et le Calvaire m'explique l'enfer. *Si le bois vert est ainsi traité, nous dit l'Évangile (Luc., XXIII, 31), comment sera traité le bois sec ?* Or le bois vert, c'est Jésus-Christ ; le bois sec, c'est nous ; et nous connaissons enfin la véritable justice, la justice du juste Dieu. Le Calvaire me montre une satisfaction infinie. C'est un Dieu qui vient l'accomplir ; encore l'accomplira-t-il en détail et en expiant une à une toutes nos iniquités. Et on conçoit que cette réparation infinie de notre divin Sauveur ne le relie que peu de temps. Mais l'homme ! il est si borné dans son être et dans toutes ses facultés, que si Dieu n'éternise cet être et ces facultés, il n'en peut attendre rien d'infini. Le seul côté par lequel l'homme puisse participer à l'infinité, c'est la perpétuité, c'est l'éternité de son être. Et j'en jure par le Calvaire, il faut que l'homme coupable soit puni éternellement. Il peut en effet, à sa manière, et sous un rapport, fournir une satisfaction infinie. Et il ne la subirait pas, quand Jésus-Christ l'a subie tout entière et sous tous les rapports à la fois ! Et l'homme ne la subirait pas quand il repousse la satisfaction même de Jésus-Christ ! quand il la livre au mépris, quand il l'annihile ! Mais alors Dieu serait plus frappé que l'homme, l'innocent plus maltraité que les criminels ! Non, non, cela ne peut être, cela n'est pas : *Si le bois vert est ainsi traité, comment sera traité le bois sec ?*

Mes frères, Dieu s'est fait mortel afin de se sacrifier pour nous, et il a fait et il a refait l'homme immortel afin que, s'associant à l'expiation du Sauveur, il jouisse éternellement du bienfait de la rédemption. Mais si l'homme méprise l'expiation infinie, il n'en demeure pas moins immortel afin de subir à son tour son expiation et de la subir aussi infiniment qu'il en est capable. Le Calvaire c'est l'expiation de Dieu ; l'enfer c'est l'expiation de l'homme. Et de ces deux monuments de la divine justice, le Calvaire est encore le plus prodigieux : *Deus ultionum Dominus.*

C'est peu d'avoir considéré la Passion de notre Sauveur dans ses rapports avec les péchés du monde ; il est temps de la considérer enfin dans ses rapports plus intimes avec chacun d'entre nous. Nous ne connaissons pas, il est vrai, les péchés de toute la terre, et sous cet aspect la Passion de Jésus-Christ est pour nous un abîme d'impénétrables douleurs ; mais si nous ignorons les péchés du monde, nous connaissons du moins nos propres péchés ; et à ce point de vue, et en ce qui nous concerne, la Passion

de Jésus-Christ, toute divine, toute incompréhensible qu'elle soit, nous ouvre jusque dans son mystère un jour pour y pénétrer. Nous savons que Jésus-Christ a dû souffrir et qu'il a souffert très-réellement pour chacun de nous et pour chacune de nos iniquités; nous en savons assez pour pleurer sur nous et sur nos offenses, assez pour nous confesser coupables du sang d'un Dieu; nous pouvons même compter les coups, les coups mortels et les mille morts peut-être dont nous l'avons accablé.

Et ne dites pas : Est-ce que si je n'étais pas venu au monde, ou si je n'avais jamais commis le péché, Jésus-Christ ne serait point mort, et mort sur la croix? Il est vrai, mon frère, n'en doutez point; mais sans vous, sans votre péché, il serait mort avec moins de douleurs, avec moins de larmes; sans vous, sa croix lui eût été moins lourde, son sacrifice moins dur, moins amer; il y aurait eu une épine de moins sur sa tête, une plaie de moins dans son cœur, une mort de moins dans sa mort. Vous seul, pour votre part, l'avez fait mourir; vous voyez bien que vous seul l'avez fait mourir. Vous dites : Sans moi Jésus-Christ serait mort; et pourquoi ne dites-vous pas : Pour moi seul Jésus-Christ aussi serait mort? Cela est vrai cependant : qu'importent donc les autres coupables, puisque vous aussi, puisque vous seul l'avez fait mourir? C'est vous qui avez épuisé les dernières forces ou plutôt les dernières faiblesses de votre Dieu.

Et venez encore, mes frères, venez nous vanter vos œuvres d'iniquité; car il y a dans le monde un je ne sais quel triste orgueil qui fait qu'on se vante du mal que l'on a commis, et même du mal que l'on ne commit jamais; on a peur, ce semble, on a honte de ne point paraître assez criminel. Et, pour le dire en passant, c'est bien là une preuve qu'il y a au milieu de nous, à côté du monde des justes, tout un monde ennemi de Dieu. Aveugles partisans de ce monde, malheureux esclaves, savez-vous, en parlant ainsi, de quoi vous vous faites gloire? Je puis vous l'apprendre : c'est d'avoir persécuté, c'est d'avoir crucifié Jésus-Christ. J'ai fait le mal cent fois, mille fois : voilà le langage insensé du monde; et, j'ai porté au cœur de mon Dieu autant de coups mortels, j'ai tenu auprès de Jésus-Christ la place d'autant de bourreaux : voilà le langage de la religion, l'expression de la vérité.

Oui, quand vous tendez des pièges à l'innocence, quand vous faites succomber, quand vous immolez la vertu, ce n'est pas seulement un de vos semblables que vous immolez; c'est l'innocence, c'est la vertu même, c'est Dieu. Jésus-Christ a souffert au Calvaire tous ces assauts. De plus, vous renouvelez par là sa Passion. Vous empêchez Dieu d'entrer dans une âme, d'y vivre, de s'y monvoir; ou, s'il est déjà dans cette âme, vous l'y courez chercher tout vivant pour l'y poursuivre et l'y crucifier. Vos cœurs et les cœurs de tous les coupables sont autant de Calvaires, et tous vos péchés sont autant de

croix sur lesquelles expire la vie d'un Dieu.

Et l'on voit des hommes, et l'on voit des chrétiens oser vanter leurs désordres! Quelle rivalité, quelle gloire et quels illustres exploits! Et où donc placerez-vous un juste sujet d'opprobre et d'une inconsolable douleur? Pleurez, âmes saintes, âmes pénitentes, femmes de Jérusalem amies de mon Dieu! pleurez sur ces hommes qui ne pleurent pas, sur ces hommes qui rient, et s'exaltent et triomphent dans l'iniquité. Et si vous aussi vous fîtes coupables, couvrez-vous du moins avec larmes de ce sang divin qui coule pour nous sauver.

Ne dites pas davantage : La passion du Sauveur est depuis longtemps accomplie; il a souffert ce qu'il a souffert, je ne puis plus diminuer ses douleurs, et s'il a beaucoup souffert à cause de moi, c'est que je devais faire beaucoup de mal; mes péchés sont donc nécessaires, ma vie enfin, plus ou moins coupable, ne change rien aux douleurs passées de mon Dieu.

Quoi! toujours ces misérables questions de temps? Et c'est du réparateur éternel, et c'est d'un Dieu qu'il s'agit! La Passion du Sauveur est depuis longtemps accomplie! Sans doute, mais les douleurs du Calvaire ont été formées par les crimes de tous les temps. Dieu voyait tous nos crimes, et il souffrait, et il mourait pour chacun d'entre eux. Un pécheur de moins, un péché de moins, et le Sauveur aurait moins souffert. Loin donc que ce soit à cause des souffrances passées de Jésus que nous devons aujourd'hui devenir coupables, c'est à cause de nous et de nos péchés, connus de Dieu seul, que Jésus-Christ souffrit davantage. Jésus-Christ les a expiés sur la croix, parce qu'il voyait que nous devions les commettre et les commettre librement. Assurément Dieu nous voit tous les jours commettant le mal, et sa vue ne gêne en rien notre liberté. Sa vue au Calvaire ne la gêne pas plus que ne le fait sa vue d'aujourd'hui, mais cette vue du Calvaire lui permettait dès lors de les expier, et loin que l'expiation du Sauveur rende le mal nécessaire, son généreux dévouement est le motif le plus capable de nous en détourner à jamais. Je suis homme et je porte un cœur, à Dieu ne plaise que j'augmente la Passion de celui qui souffre et qui meurt pour me racheter. Mon Dieu! j'ignore ce que vous avez souffert à cause de moi; mais je sais que tout abus de mon libre arbitre a été un amer supplice pour vous. O Jésus-Christ! ô Dieu! ô victime! chaque jour, chaque instant de ma vie coupable m'apprennent la part que j'ai eue à votre Passion et à votre mort! Que ma vie, désormais innocente et pure, m'apprenne du moins que je vous ai consolé, car du haut de la croix vous regardiez avec complaisance, dans vos serviteurs reconnaissants et pieux, toutes leurs marques de tendresse, toutes leurs preuves de fidélité.

Mais il faut vous faire mieux entendre cette doctrine. Mes frères, si Jésus-Christ avait été attaché à la croix par le péché du

premier homme, et que là, à la face de l'univers, il eût voulu recevoir ostensiblement les coups et les blessures de tous les péchés, retenant par un effort de sa toute-puissance son dernier soupir jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que le dernier péché du dernier homme eût mis fin à son agonie ; oh ! alors sans doute, en voyant comme chacun de nos péchés eût frappé mon Dieu, nous aurions compris ses douleurs immenses et notre part de complicité. Eh bien ! mes frères, ce que Jésus-Christ aurait fait, tout ce qu'il aurait souffert, en retenant, par un effort de sa toute-puissance son dernier soupir jusqu'à la consommation entière des siècles et des péchés, il l'a fait et il l'a souffert par un autre effort de cette même toute-puissance, en réunissant, en concentrant sur lui, en précipitant, au jour du Calvaire et pendant les heures de sa Passion, toutes les douleurs qu'il aurait supportées pendant la longue durée des siècles.

C'est pourquoi saint Jean l'appelle l'Agneau immolé dès l'origine du monde : « *Agnus qui occisus est ab origine mundi* (Apoc., XIII, 8), » pour nous faire entendre que, dès le premier péché, cet Agneau de Dieu était voué à la mort, et non-seulement voué, mais frappé, mais immolé : *Agnus qui occisus est ab origine mundi*.

Et ce sacrifice, commencé dès lors en esprit, dure encore. Le même saint Jean, ravi à Patmos, l'a vu après bien des siècles, au plus haut des cieux, dans son état de victime : *J'ai vu l'Agneau comme immolé* : « *Vidi Agnum tanquam occisum* (Apoc., V, 6) ; » comme immolé, car saint Paul qui l'a vu aussi, nous assure qu'il y est vivant en sa qualité de prêtre et de victime, afin d'intercéder sans cesse pour nous : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. » (Hebr., VII, 25.) Voyez, chrétiens ; ce réprouvé de la terre a devancé la sentence que nous devons porter contre lui, et maintenant il garde sa réprobation jusque dans le ciel, où la longue suite des âges ne change rien à son état de victime. Mais là, du moins, il n'est frappé qu'en figure ; au Calvaire, il le fut en réalité, et la multitude, et l'intensité de ses douleurs sur la croix correspondent, par un acte de sa puissance, à cette perpétuité non interrompue du sacrifice éternel. Sa Passion lui a formé comme une chaîne d'amour qui le lie à nous jusqu'à la droite de Dieu. Et à son attitude de mort, et à ses cicatrices glorieuses qui l'accompagnent là-haut, surtout à son intercession incessante, je crois entendre le prophétique retentissement, le retentissement prolongé et comme un écho du Calvaire, et je reconnais bien là l'Agneau immortel de Dieu et des hommes : *Agnus qui occisus est ab origine mundi*.

Mes frères, l'Agneau du Calvaire c'est l'Agneau des cieux. Tout ce qu'il fait là-haut, comme prêtre et comme victime, il le fait en bas, et la raison, illuminée par la foi, me découvre, autour de mon Dieu mourant, tous les pécheurs rassemblés, ceux de tous les temps et ceux de tous les pays, et ceux

qui étaient morts et ceux qui n'existaient pas encore ; car ils sont là tous présents et agissant devant Dieu ; et dans sa pensée infinie, et dans sa Passion infinie comme sa pensée, il les voit sortant, les uns du tombeau, les autres avançant en quelque sorte leur être et venant se joindre à ceux qui vivaient, pour fondre sur lui tous ensemble, et, dans ce rendez-vous infernal, ne quitter leur Sauveur qu'après l'avoir tué.

La Passion est depuis longtemps accomplie ; mais tous les siècles réunis, et comme animés par la divine victime, ont travaillé de concert à cet accomplissement. Cette seule pensée suffit pour tout éclaircir, ne l'oublions pas.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à faire la part des Juifs et la nôtre. Plusieurs disent en effet : « Ce sont les Juifs, les Juifs seuls qui ont crucifié Jésus-Christ. » Mes frères, ce sont eux et c'est nous.

Dites-moi : un homme fut assailli par des malfaiteurs. Tous ensemble ils se précipitèrent sur lui et le tuèrent. L'un lui porta un coup mortel et l'autre un autre, et tous l'ont ainsi frappé. Et cet homme mourut de vingt blessures, dont chacune eût suffi à elle seule pour causer sa mort. Lequel de ces assassins est innocent de ce meurtre ? Vous me répondez : Tous sont coupables, car tous ont frappé, et il n'en est aucun d'innocent. Vous avez raison.

Dites-moi encore : ces assassins avaient été envoyés par d'autres beaucoup plus nombreux, avec la mission expresse, avec l'ordre formel de tuer cet homme. Ceux qui les ont ainsi envoyés sont-ils innocents ? Non encore, me répondez-vous, tous sont coupables, et toutes les lois humaines les jugeraient tels. Vous avez encore raison.

Dites-moi enfin : cet homme mort était Prince, il était le souverain légitime de tous ceux qui l'ont immolé, et ceux qui l'ont frappé ne le savaient pas, et un grand nombre de ceux qui l'ont fait frapper le savaient. Quels sont parmi ces meurtriers les plus coupables de tous ? Vous n'hésitez point, et vous dites : Ce sont ceux qui ont attenté sciemment à la vie de leur souverain. Ici encore vous avez raison.

Eh bien ! mes frères, est-il nécessaire d'insister longtemps, et, dans ce parallèle si simple, ne reconnaissez-vous pas les Juifs et ne vous reconnaissez-vous pas, vous ? Cet homme ou plutôt ce Dieu-Homme qui a été tué, c'est Jésus-Christ ; ceux qui l'ont frappé matériellement et sans le connaître, ce sont les Juifs ; ceux qui l'ont fait frapper ce sont tous les pécheurs, car le péché, nous l'avons démontré, renferme un vœu déicide, le vœu que Dieu ne soit pas, et entre tous les meurtriers de Jésus-Christ, les plus coupables ce sont les chrétiens, qui reconnaissent en lui leur roi et leur Dieu ; c'est vous, c'est moi. Et je ne vois dans les Juifs que les représentants et comme les émissaires du genre humain tout entier.

D'ailleurs, il faut que vous le sachiez, deux sortes de coups ont frappé mon Dieu :

des coups extérieurs, matériels, visibles, et des coups intérieurs, invisibles, spirituels. Les coups visibles et matériels furent portés par les Juifs, et voilà pourquoi ce sang divin est retombé [visiblement et matériellement sur leurs têtes; mais les coups intérieurs ou spirituels, ces coups qui s'attaquaient plus directement à l'âme, à la vie de notre Sauveur, ces coups invisibles qui frappaient Jésus-Christ au cœur, ces coups ont été portés par tous les pécheurs sans doute, mais principalement par les chrétiens qu'éclaire la foi. Et si le sceau de la malédiction ne se lit pas également sur le front de tous les coupables, il n'en est pas moins imprimé au fond de leur être.

En voulez-vous la preuve, mais frappante, mais décisive? écoutez. Deux traits surtout caractérisent les Juifs; l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement de la volonté ou du cœur. Quant à leurs ténèbres, elles sont palpables. Voilà 1,800 ans et plus que le Messie promis est venu, l'univers l'a proclamé et ils l'attendent encore; ni les temps marqués par leurs prophètes et depuis 1,800 ans écoulés, ni les signes avant-coureurs, ni le mouvement de la terre, ni celui des cieux, ni la vie de Jésus-Christ, cette vie si pleine de miracles et de vertus, ni le sang de ce juste qui pèse sur eux, ni la ruine de Jérusalem et du temple, ni leur propre ruine comme nation, ni leur incrédulité que leurs prophètes et Jésus-Christ leur avaient prédite, ni l'établissement de l'Eglise, ni ses triomphes successifs à travers un monde ennemi, à travers les âges, à travers les révolutions, ni cette perpétuité et cette stabilité catholique aussi grande, aussi glorieuse que leur perpétuité à eux est triste et désespérée, ni ce règne immortel du Christ, dont lui-même avait pris soin de les avertir, rien ne les a pu éclairer, rien ne les a pu émouvoir, tant ils sont aveugles et tant ils sont endurcis!

Mais ces deux signes si malheureux ne caractérisent-ils pas, ne distinguent-ils pas les pécheurs? Est-ce que les mêmes raisons qui devraient convaincre et toucher les Juifs ne subsistent pas également pour nous tous? Combien cependant, parmi nous, ne voient pas plus que les Juifs que le Christ est Dieu? Combien d'autres, et en plus grand nombre peut-être, ne le reconnaissent que pour mieux insulter par leur rébellion et braver sa divinité? Que sert d'appeler roi ou d'appeler Dieu, celui à qui l'on ne veut point obéir? Pour eux, comme pour la populace de Jérusalem, le manteau royal de Jésus est la robe d'un insensé, son sceptre, un faible roseau, sa personne enfin, un roi, un dieu de théâtre.

Et que fais-je en ce moment même? Je montre les caractères déicides du péché; le juste les voit, les comprend, le pécheur seul ne les voit pas, ne les comprend pas; à la seule pensée du mal, le juste frémit et recule, l'innocence gémit et se couvre du double voile de la tristesse et de la pudeur. Et le pécheur? il jouit dans l'iniquité, il mé-

dite peut-être, il rêve et combine, au fond de son cœur et en face de cette croix, des iniquités nouvelles; le mal est sa pensée, son plaisir, sa vie, son bonheur, son Dieu. Grand Dieu! est-il sur toute la terre un Juif plus aveugle et plus endurci qu'un chrétien pécheur? Quel châtement d'en haut et quelle justice!

Or, mes frères, un même châtement, quand il vient de Dieu, atteste chez ceux qui en sont frappés un crime semblable. Je vois les Juifs et les pécheurs frappés les uns et les autres d'aveuglement, d'endurcissement. C'est que les Juifs sont déicides; donc les pécheurs ne le sont pas moins.

Et je n'ai rien dit de leur malheur! Le signe du fratricide est sur les Juifs, il est également sur tous les pécheurs; le signe de Caïn est également sur eux; ce signe, c'est la vie errante et vagabonde dans l'univers: *Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* (*Gen., IV, 9.*) Ce cri du sang qui poursuivait le premier fratricide poursuit de même les Juifs, les Juifs, meurtriers de leur frère Jésus-Christ, le nouvel Abel; sur leur terre natale s'élève une tombe et de cette tombe s'élance une voix: *Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* Ils fuient leur terre natale, mais cette tombe est partout connue, partout elle retentit, et les nations en voyant ce débris de peuple qui passe, s'étonnent; et des reproches sanglants des uns, et du silence même des autres, et de la stupeur de tous, mugit également la terrible voix, et les Juifs ne s'arrêtent pas dans leur dispersion, parce que, de quelque côté qu'ils portent leurs pas, ils entendent toujours la voix formidable.

Ah! chrétiens! les pécheurs parmi nous ne sont pas moins divinement poursuivis. Les Juifs manquent d'une patrie matérielle; et la vérité, cette patrie des intelligences, ne manque-t-elle pas au chrétien prévaricateur? Celui qui ne croit pas en Jésus-Christ et à son Eglise, où est, je vous prie, sa foi? où est son symbole? Voyez-le solitaire et dépaysé, errant d'école en école, de secte en secte, cherchant, dit-il, la vérité comme les Juifs cherchent leur Messie, ne se fixant nulle part et ne trouvant rien. *Caïn, Caïn qu'as-tu fait de ton frère?* Et le repos! cette paix, cette joie de l'âme, véritable patrie du cœur, le chrétien rebelle en peut-il jouir? En vain il épuise les vices, les fêtes et les étourdissements d'ici-bas, il ne trouvera point la paix. Condamné à errer sans cesse, à fuir le monde, à se fuir lui-même, une voix plus forte que toutes les autres lui redemande, soit par le remords, soit par le vide éternel du cœur, le sang divin qui est sur lui. *Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* Le Juif est un étranger sur la terre. Le chrétien pécheur est étranger dans sa patrie et jusque dans sa famille, jusque dans son cœur. Il fuit sa conscience comme un ennemi, et rien ne peut tromper pour longtemps l'inquiétude qui le domine.

Ainsi le Juif continue toujours parmi nous sa mission de peuple prophète, et comme sous l'ancienne loi, il représentait la grande

Eglise de Jésus Christ et sa miséricorde qui devait venir, ainsi, depuis l'Évangile, ce reste de peuple signifie la vengeance du juste Dieu. Que les pécheurs s'instruisent par leur exemple, surtout les pécheurs endurcis, car c'est là le dernier trait, le trait le plus effrayant, et comme le sceau de leur ressemblance avec ce peuple bourreau.

Le plus affreux supplice de Jésus-Christ a été ce fatal endurcissement qui conduit tant de pécheurs à l'impénitence finale. Oui, mon Dieu ! vous avez supporté avec patience toutes les tortures et tous les affronts, et par ce sang que vous versiez sans vous plaindre, on voyait bien que vous ne le donniez pas à regret. Mais un cri soudain vous échappe et du milieu de vos tourments un soupir inattendu a trahi votre plus divine douleur. *J'ai soif*, dites-vous, *j'ai soif* : « *Sitio*. » (Joan., XIX, 28.) Et de quoi, Seigneur ? Quand la puissance de votre supplice vous élève si haut au-dessus de l'homme, serait-ce une soif humaine et vulgaire que vous auriez ressentie ? Oh ! non ! et tout en vous est divin. Je vous comprends, jusqu'ici le salut du monde, le salut accepté était dans ce calice que vous buviez, et maintenant vous touchez à la lie de votre calice, et j'entends par là, avec vous, le salut repoussé, l'inutilité de tout votre sang pour un grand nombre d'âmes qui ne voudront pas se sauver. Dès le début de votre Passion, vous vous adressiez à votre Père céleste, vous lui demandiez d'éloigner de vous cette coupe amère ; mais, d'accord avec votre Père, vous la voulez épuiser, afin de nous faire voir qu'il n'y aura pas de votre faute dans la perte obstinée de ceux qui veulent périr. Et vers la fin de votre Passion, vous vous adressez aux hommes, à nous tous, à moi ; vous nous dites : *J'ai soif* : « *Sitio*. » Les Juifs ne vous ont pas compris, et ils vous abreuvent de fiel et de vinaigre, réalité affreuse, sans doute, et toutefois figure plus affreuse encore et trop prophétique des oppositions, des résistances et des refus obstinés de tant de pécheurs endurcis. Voilà ce dont vous fûtes alors abreuvé, voilà le vrai fiel et le vrai vinaigre. Heureux ceux qui comprennent votre parole : *J'ai soif* : « *Sitio*. » Oui, j'ai supporté avec résignation, avec joie toutes les autres douleurs, mais celle-ci m'arrache tous mes regrets, et voir tant d'âmes se perdre malgré tout mon sang répandu, cette pensée trouble et désole, et empoisonne mon agonie ; je veux bien la mort, je veux mille morts ; mais je veux les sauver : *Sitio*.

Voyez, mes frères, le tourment incomparable d'un Dieu, c'est d'abuser de son sang, c'est de ne vouloir pas profiter de la vertu de la rédemption. Ah ! vous pleurez, parce que vous avez fait mourir Jésus-Christ ; mais le plus grand des crimes, ce n'est pas d'avoir fait mourir ce divin Sauveur, c'est de perdre, c'est d'annihiler le fruit de sa mort, c'est de l'avoir fait mourir en pure perte, c'est de ne pas lui accorder ce qu'il vous demande en mourant, en mourant pour vous ; je veux dire votre salut, et, par conséquent, votre bonne

volonté, votre conversion. C'est doublement tuer Jésus-Christ ; mais vous ne comprenez pas ces choses, il faut que je m'explique plus clairement, et que je traduise dans la langue du Calvaire la dureté de vos cœurs.

D'un côté donc, Jésus-Christ en croix, nous disant à tons : J'ai soif de votre âme, j'ai soif de votre salut : *Sitio*, et de l'autre côté, le pécheur, avec sa passion mauvaise en face de Jésus crucifié. Car le pécheur a soif lui aussi, et il prononce par tous ses actes son infernal *Sitio*. Mon frère ! rendez ces biens mal acquis ; voyez qu'en les retenant vous frappez, vous crucifiez votre doux Sauveur. — Je le sais, je sais tout cela, mais qu'importe ? j'aime mes richesses, j'ai soif de mes injustices, jusqu'à la soif du sang de mon Dieu : *Sitio*.

Mon frère, abjurez ces sentiments et ces désirs de vengeance ; abjurez votre haine ; voyez comme votre Dieu l'expie sur la croix. — Je le sais, je sais tout cela, mais je ne veux pas pardonner ; j'ai soif de ma haine jusqu'à la soif du sang de mon Dieu : *Sitio*.

Mon frère, ma sœur, rompez cette liaison criminelle, funeste à votre innocence ; cette liaison, cette conspiration des pécheurs, qui ne les unit, ce semble, qu'afin qu'ils portent au cœur saignant de Jésus des coups plus sensibles et plus assurés. — Je le sais, je sais tout cela, je vois tout cela ; mais j'ai soif de ma volupté, je l'aime, je l'adore jusqu'à la soif du sang de mon Dieu : *Sitio*.

Mon frère, quelle est cette soif de parvenir qui vous fait tous les jours commettre tant d'injustices ? vous calomniez celui-ci, vous sacrifiez celui-là, vous trompez le genre humain, vous immolez le monde à votre ambition, vous immoleriez, et vous immolez très-réellement Dieu lui-même. — C'est vrai, c'est vrai, mais je veux parvenir, et pour supplanter mes rivaux, j'accumulerai, s'il le faut, toutes les ruines, je monterai, je m'exhausserai sur le cadavre des hommes et sur le cadavre d'un Dieu : *Sitio*.

Et vous, riches de la terre, entendez-vous à vos portes ce peuple de Lazares qui vous demandent les miettes de vos festins ? Donnez à ces membres souffrants de Jésus-Christ, donnez à Jésus-Christ même, car il ressent sur la croix les souffrances de tous ses membres, il ressent surtout votre dureté. Donnez à Jésus en croix. Et le riche enferme ses richesses, et l'avare compte son or. Continuez, ô Sauveur du monde, à souffrir votre soif brûlante ; une soif plus brûlante est celle de la cupidité ; c'est Judas, c'est un avare qui vous livra, et l'avarice vous livre encore ; entendez, elle nage dans des flots d'or ; vous criez d'une voix plaintive, mais sa voix a couvert la vôtre : *Sitio ! sitio !*

Et vous, pauvres, quelle est cette noire envie qui vous ronge et qui vous dévore ? C'est Dieu qui a fait les rangs et les conditions. Lui-même il s'est fait plus pauvre que vous. Si vous voulez un établissement sur la terre, il y a des moyens honnêtes, il y a des voies honorables pour parvenir.

C'est Dieu qui donne l'intelligence, les aptitudes, la patience, l'amour du travail, et à tous les efforts surtout la bénédiction. Mais votre envie, mais vos projets de révolte sont des rébellions contre Dieu; et pour les expier dignement, Jésus-Christ en croix respecte le règne, le triomphe de l'iniquité; respectez, vous du moins, le règne de l'ordre, et de la justice. Mais non, et vous avez soif de l'insurrection jusqu'à la soif du sang de Jésus-Christ : *Sitio*.

Vous enfin, mon frère, qui avez la foi et qui n'osez la professer, déserteur des drapeaux de votre Dieu et de son Eglise, ayez le courage de vos convictions; et si la terreur exerce sur vous un si grand empire, craignez un peu moins les hommes, et craignez davantage le Dieu que vous trahissez, il vous demandera compte des coups sensibles dont vous l'accablez. Je le sais, répond le pécheur, mais je ne puis pas, mais je ne veux pas. Il faudrait renoncer à ces joies mondaines, à ces compagnies brillantes, à ces applaudissements des ennemis de mon Dieu, et j'aime le monde et je m'idolâtre moi-même, et j'ai soif des applaudissements jusqu'à la soif du sang de Jésus-Christ : *Sitio*.

Mon Dieu ! voilà ce que vous avez expié au Calvaire, car tout ce qui arrive en ce monde existait dès lors devant vous. Et moi j'étais là avec vos persécuteurs, j'étais du nombre de vos bourreaux, et, pour apprendre ce que vous avez souffert à cause de moi, je n'ai qu'à regarder dans ma vie. Ma vie a occupé une grande

place dans votre Passion. Ma vie est une page de l'histoire de vos douleurs. Oh ! que ne puis-je effacer tous ces jours coupables du nombre de mes jours ! Heureux les justes qui ont conservé l'innocence, et les enfants qui ne l'ont pas encore perdue ! Le ciel les connaît ; mais moi ! je suis surtout connu du Calvaire. Pardon ! montagne sacrée toute baignée du sang de mon Dieu, théâtre de mon crime et de ses douleurs, pardon ! Pardon, croix de Jésus-Christ, monument accusateur et à la fois consolant, qui portez dans vos bras le Sauveur du monde, vous portez aussi mon Sauveur. Et vous, Sauveur adorable, si souvent meurtri par mes mains pardon ! pardon ! Je me réfugie avec espérance dans le sang rédempteur dont je suis couvert. Depuis que votre sang répandu par nous a pénétré notre terre, cette terre jusque-là aride et ingrate, et si stérile en vertus, s'est partout couverte d'une céleste germination. C'est ainsi qu'à force de miséricorde vous savez surpasser et vaincre nos iniquités. Oh ! elle n'est point épuisée la fécondité vengeresse de vos compassions. Elle ne demande qu'à s'étendre dans tous les cœurs. Le mien, trop longtemps ingrat et stérile, le mien s'ouvre à vous. Commencez et achevez votre ouvrage. Montez, séve puissante de l'arbre de vie, montez dans mes membres, dans mon esprit, dans mon cœur; lavez mes souillures, vivifiez, régénérez tout mon être et pénétrez-moi tout entier de reconnaissance et de repentir. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR M. SAINT-AROMAN.

Né dans le département du Gers, ancien élève du collège et du séminaire d'Auch, l'abbé Saint Aroman fut ordonné prêtre par le cardinal archevêque d'Isoard. Appelé à Toulouse pour y prêcher un carême, il y passa quelques années, attaché à l'église de la Balbade, et continuant toujours le ministère de la prédication, qu'il exerça principalement à Toulouse, mais aussi à Montauban, à Rodez,

à Cahors, à Nîmes et dans quelques autres villes de la province. Il vint à Paris, dans l'avant-dernière année de Mgr Affre qui le nomma vicaire de Saint-Etienne du Mont, et il a continué le ministère de la prédication dans les églises de la capitale, à Saint-Germain des Prés, à la Madeleine, à Saint-Roch, etc., etc.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

M. SAINT-ARROMAN,

VICAIRE DE SAINT-ÉTIENNE DU MONT.

SERMONS.

SERMON I.

SUR LA PAPAUTÉ.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam
ream. (Math., XVI, 18)

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

L'un des traits les plus magnifiques de l'Eglise, entre tant d'autres qui la distinguent, c'est sa merveilleuse organisation, son admirable gouvernement. Bien des empires se sont élevés, remarquables par l'esprit, par la puissance qui les avait formés. Mais de tant d'institutions humaines qui se sont succédés, qui subsistent encore, en est-il une seule comparable à celle qui régit l'Eglise de Jésus-Christ? En est-il une aussi sainte et ingénieuse, aussi savante et forte que le souverain pontificat? La papauté suffit pour nous prouver la divinité de l'Eglise. Elle porte l'empreinte d'un génie surhumain.

Etudions-la, mes frères. Dans un siècle de dissolution tel que le nôtre, quand les trônes chancellent, quand les empires s'inclinent, il est bon pour le chrétien, du sein des ruines qui l'entourent, de contempler la colonne immobile qui soutient l'édifice de la cité que Dieu lui a bâtie. La papauté, c'est la base et le chef de la société fondée par le Sauveur, c'est l'âme et le cœur de cette famille innombrable qui doit couvrir la terre entière. Sans papauté, point d'Eglise; point d'Eglise sans unité, point d'unité sans un centre commun. Quels sont donc son origine, son caractère et ses prérogatives?

PREMIÈRE PARTIE.

Si des lois émanées d'une sagesse infinie président au monde physique, en dirigeant, en réglent les mouvements, le monde moral doit avoir aussi sa Providence, son régulateur. Le vaisseau qui vogue sur la mer a son pilote pour conduire sa course; l'armée, son général qui la mène dans les hasards; toute tribu, son chef, si indépendante qu'elle soit. Pas de cité sans gouvernement: la plus grande, la plus parfaite des sociétés, l'Eglise, devait avoir le sien. Jésus ne pouvait laisser son œuvre incomplète: ce n'était pas

assez d'enfanter la famille chrétienne, de la former par sa parole, par ses exemples; il devait encore la constituer pour la rendre forte et durable. Ah! il n'ignorait pas tout ce que son avenir recélait d'orages et de combats; il entendait le frémissement des nations, il voyait les complots des peuples et des tyrans. Et il ne veut pas que cette épouse qu'il s'est acquise au prix de son sang, reste veuve, abandonnée au milieu des nations, exposée sans appui aux attaques du schisme et de l'hérésie; il voulut lui donner un protecteur dont la main intelligente et ferme sût braver ses ennemis et les vaincre. Sans doute il sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles, par sa grâce, par son esprit qu'il répandra d'en haut sur elle; mais il lui faut un représentant visible, qui, placé au sein de la chrétienté, comme lui parmi ses disciples, et la conduise et la dirige; et ce représentant, qui doit figurer et continuer ici-bas sa puissance, mes frères, c'est la papauté, fondée d'abord en saint Pierre et perpétuée en ses successeurs.

Elle n'est point l'ouvrage d'une ambition humaine, le fruit d'un orgueil habile et ingénieux, cette chaire si vénérée, si anguste, qui s'élève au sein du monde catholique. Les souverainetés humaines, c'est ordinairement un concours de circonstances favorables, des intrigues adroitement ménagées, conduites avec art, ce sont d'heureux combats qui les donnent; restreinte dans leur principe, leur puissance grandit peu à peu, ne s'affermir et ne se développe qu'avec les temps. Tel n'est point le trône des pontifes. Il ne doit rien au génie, au secours de l'homme. Il s'éleva avec l'Eglise naissante. Sa juridiction s'est étendue à mesure que se multipliaient les enfants de la foi; mais quant à son essence, son pouvoir toujours fut le même: c'est Jésus-Christ qui le fonda. C'est lui qui donne à Pierre les clefs du royaume spirituel. *Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, lui dit-il, sera lié ou délié dans le ciel.* Ces paroles furent plus tard adressées aux autres disciples; mais cette puissance, Pierre la reçoit avant eux;

ici elle lui est donnée immédiatement et à lui seul; la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place, dit Bossuet. Le pouvoir donné à plusieurs porte sa restriction dans son partage, tandis que le pouvoir donné à un seul et sur tous, emporte la plénitude. Aussi, énumérant les disciples, l'évangéliste nomme d'abord Pierre : *Le premier de tous*, dit-il, *est Pierre.* (*Matth.*, X, 2.) La même mission est donnée à tous : *Allez, prêchez l'Évangile*, leur dit Jésus (*Marc.*, XVI, 13); mais c'est sur la tête seule de saint Pierre qu'il place le fondement de son Église; lui seul reçoit la prérogative de confirmer ses frères et de paître les agneaux et les brebis. Le voilà donc revêtu d'un privilège particulier qui n'appartient point aux autres, des fonctions mêmes de Jésus-Christ. Aussi, à peine le Sauveur est-il remonté dans les cieux, Pierre paraît partout en tête de l'apostolat. C'est lui qui, dans le cénacle, fait élire l'apôtre qui doit succéder au traître Judas. Il eut le premier à confondre les synagogues, à prêcher l'Évangile aux Juifs. C'est lui qui rend raison au conseil des Juifs de la conduite de ses collègues. C'est lui qui punit Ananie et Saphire de leurs mensonges, qui confond Simon le Magicien, qui parcourt les Églises naissantes. Jésus a d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail, il commence à les rassembler par la main de Pierre, et il consacre dans Corneille les pré-nices de la gentilité. C'est lui qui préside le premier concile. C'est lui qui partout ouvre la voie aux autres apôtres. Le premier miracle, c'est lui qui l'opère. Le premier baptême, c'est lui qui le donne. Le premier peuple qui se nomme chrétien, ce sont les disciples de Pierre. C'est sous ses auspices que se bâtit le premier temple consacré à Jésus-Christ. Roi de la chrétienté, il n'est rien qui ne porte le sceau de sa main, de son commandement, et cette suprématie, tous les disciples la reconnaissent. Ainsi déjà partout s'exerce cette puissance que le Sauveur lui a confiée, et déjà le voilà dans Rome y fixant le siège de son empire. Rome, prédestinée à devenir le chef de la religion et de l'Église, devient la propre Église de saint Pierre. C'est là que, dans la personne de ses successeurs, il doit régner jusqu'à la consommation des siècles.

Car la parole du Sauveur ne saurait passer. S'il a prié pour la foi de Pierre, afin qu'il fût capable de confirmer ses frères, si ce disciple est établi la colonne de l'Église, afin que l'enfer ne puisse prévaloir contre elle, tout cela ne devait-il avoir lieu que durant la vie de cet apôtre? Les promesses de Jésus embrassant toute la vie de l'Église, doivent aussi embrasser tous les temps. Que Pierre descende au tombeau, son trône n'en est pas moins inébranlable; il faut que sa puissance vive immortelle comme le royaume qu'elle doit gouverner, comme le Dieu qu'elle représente. Aussi, à mesure que les âges s'écoulent, voyez-les s'incliner devant elle : voyez toutes les

Églises invoquer sa lumière, et, les regards toujours fixés sur elle, marcher en son nom, comme ces différents corps tous rangés sous le même drapeau. Oh ! c'est qu'elle est, disent les Pères, la tradition perpétuelle de cette foi qu'elle dirige; là vit toujours l'esprit de Pierre, là retentit toujours sa parole. C'est l'hommage que tous les siècles lui ont rendu. Pas de concile qui ne soit tenu en son nom, on qu'il ne confirme; pas de question importante qui ne lui soit soumise, et, quel que soit le nom du pontife, c'est toujours Pierre, dit-on, qui parle en son nom. L'Orient et l'Occident tendent les mains vers lui, et c'est ainsi que sa chaire est parvenue jusqu'à nous, transmise par la chaîne des temps et des hommes, pure de toute hérésie. Par elle Jésus-Christ règne toujours visiblement sur le monde, par son Évangile, son culte, ses espérances immortelles. Les Irénée, les Polycarpe, les Cyprien, les Athanase, les Jérôme, les Augustin, se plaisent à célébrer en lui la principauté apostolique, l'éminent degré de la chaire sacerdotale, la mère de toutes les Églises.

Il existe donc dans l'Église un pouvoir qui, fondé avec elle, n'a cessé de la diriger, et la société chrétienne est devenue d'autant plus forte, qu'elle a été unie à son chef. Et, d'ailleurs, conçut-on jamais sans hiérarchie l'existence d'une société quelconque? Comment aussi concevoir une hiérarchie sans un pouvoir suprême de qui elle émane et qui la couronne? Et que serait devenue sans chef, livrée à elle-même, cette grande famille de l'Évangile, disséminée sur la surface du globe, sans un chef qui la ralliât, surtout dans les révolutions qui, à diverses époques, ont remué, dispersé, bouleversé les peuples? Parmi tant de sectes qui se sont formées, il fallait aussi un signe qui, élevé au-dessus de la terre, fût le signe distinctif de la véritable Église. Aussi a-t-on toujours vu l'hérésie diriger contre la chaire de saint Pierre ses plus fortes attaques, et tous les ennemis de la foi, si opposés qu'ils fussent entre eux, faire cause commune contre elle. C'est que sa vue seule est un arrêt de réprobation, et que là se fait sans cesse entendre cette sentence de Jésus : *Qui n'est pas avec moi est contre moi* (*Luc.*, XI, 23.) Non, non, quoi qu'en dise le protestantisme, l'Évangile seul ne suffit pas sans une main qui en dirige l'enseignement; si des pasteurs particuliers ont pu jadis s'égarer, que serait-ce donc des faibles fidèles? Les variations du protestantisme nous en offrent des exemples bien tristes et bien convaincants. Oh ! s'il se ment, s'il s'agite, ce n'est point là de la vie, ce sont les oscillations d'une société agonisante, les dernières convulsions d'un corps qui se meurt. Comment subsisterait-il au sein des divisions qui le travaillent? Si le royaume de Satan est divisé au dedans de lui-même, il ne peut durer; mais le catholicisme est d'autant plus fort qu'il est plus intimement uni à son chef. Ici, que vos pensées s'élèvent : contemplez ce vaste corps

de l'Eglise universelle qui a pour héritage les nations, et pour limites celles de l'univers. Portez vos regards du couchant à l'aurore, du septentrion au midi : contemplez ces catholiques gouvernés par les mêmes maximes, pratiquant les mêmes sacrements, liés par une même communion ; et, au centre de l'univers, cette chaire antique sur laquelle est assis le chef, le pontife, le pasteur des innombrables brebis, réunissant sous une même autorité des peuples innombrables, si différents de mœurs et de langage ; fidèle gardien du dépôt de la doctrine, dispensateur des miséricordes du Sauveur. Maintenant je comprends pourquoi il a été dit à Pierre : *Paissez mes agneaux* (Joan., XXI, 15) ; je reconnais la cité placée sur la montagne et vers laquelle ces nations accourent, et je m'écrie avec les premiers fidèles : Je me nomme chrétien, mais catholique est mon surnom. Ainsi, comme le pasteur placé sur la montagne, Pierre, du haut de son trône, veille sur le troupeau qui erre dans la plaine ; d'elle partent les rayons qui éclairent l'univers et le vivifient. C'est de ses mains que les nouveaux apôtres reçoivent la croix qu'ils vont planter dans les contrées lointaines, et qui leur dit comme Jésus : *Allez, instruisez les nations* (Matth., XXVIII, 19) ; d'elle découlent les trésors que nous mérita le sang du Sauveur. C'est elle qui, par la main des pasteurs, délire nos péchés ; c'est elle qui, par eux, enseigne et baptise. Ainsi, par Pierre, Jésus règne toujours visiblement sur nous.

Voilà pourquoi son Eglise fut toujours belle et féconde ; jamais elle n'a cessé de donner de nouveaux enfants à l'Epoux. Interrogez les siècles, voyez sa fécondité se développer avec eux. Au v^e siècle, la Norique et les Espagnes, l'Irlande et l'Ecosse ; dans le vi^e, l'Angleterre ; dans le vii^e, la Francie, les Flamands, les Esclavons, les Barbares du Danube ; dans le viii^e, la Saxe et l'Allemagne ; dans le ix^e, les Suédois, les Vandales et les Moraves, et plus tard les conquêtes de Xavier et de ses continuateurs. Ces missions furent et sont encore l'œuvre des papes, et, parmi toutes ces nations, que de vertus ! quelles richesses de sainteté, quels fruits de civilisation ! Oh ! c'est que Rome est vraiment la reine de l'univers, et voilà pourquoi l'univers se soumet. Mais les Eglises séparées de la grande communion sont toutes frappées d'impuissance et ne peuvent rien ou bien peu pour la propagation de l'Evangile. Et les peuples qui ne sont point nés de Rome, qu'elle n'a point baptisés, nourris, élevés, confirmés dans la foi, que sont-ils ? Ceux qui furent jadis ses enfants, que sont-ils devenus depuis leur révolte ? Voyez les Etats schismatiques : l'ignorance, la confusion, le désordre, tel est en général leur caractère ; désordre dans la famille : du divorce de la foi est né le divorce des esprits. Désordre dans la société, la licence la dissout ou la servitude la tue : voyez l'Angleterre, voyez la Russie. Triste condition de la religion lorsqu'elle

cesse d'être catholique. La foi des intelligences révoltées est asservie à la loi humaine qu'elle devrait diriger. Elle tombe sous l'empire du sophisme armé du glaive, et César succède à Jésus-Christ. Aussi les nations schismatiques sont-elles devenues, même quant à leur conscience, les esclaves des souverains qui les gouvernent. Désordre enfin dans les idées, car il faut en tout des règles. La philosophie se perd dans des rêves, les arts voient tarir la source de leur inspiration, tandis que la liberté s'éteint pour ceux qui fuient l'empire du Libérateur. Enfants prodigues, ces peuples ne retrouveront le bonheur qu'en rentrant dans la maison paternelle.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout pouvoir, par cela seul qu'il existe, a un siège où il réside ; il est un point où ses opérations s'exercent, d'où elles découlent dans les régions diverses qui en dépendent : c'est ainsi qu'il les unit en les vivifiant. Il est le centre duquel partent, auquel reviennent et se rattachent tous les rayons de la circonférence. L'idée de pouvoir emporte avec elle l'idée d'union. La supposition d'une puissance seule, isolée, est chimérique. *Régner*, dans sa véritable acception, signifie *unir*. Un chef, quel que soit son caractère, son nom, c'est un drapeau, c'est un symbole, c'est la grande pensée des masses, le pivot sur lequel tout se meut, s'agit et roule ; c'est l'âme et le cœur de la société au sein de laquelle il s'est constitué, quels que soient sa forme, son nom. Tel est aussi le caractère de la papauté : si elle est la tête, elle est aussi le cœur de la chrétienté ; sa mission est toute de paix et d'amour. C'est le phare sublime dominant, pour l'éclairer, la vaste étendue des mers, et vers lequel aspirent toutes les voiles ; c'est le grand axe sur lequel s'élèvent, paisibles et harmonieuses, les diverses Eglises semées sur la surface du globe, comme ces constellations qui, dans l'espace, gravitent d'un pas cadencé autour du soleil. La papauté, c'est le drapeau qui conduit et résume l'Eglise, c'est la grande unité sociale et humanitaire. Sans papauté, point d'Eglise, point d'Eglise sans unité, point d'unité sans un centre commun.

Et d'abord il faut que l'Eglise soit une ; il n'y a qu'un seul Dieu, un seul Sauveur. *Nous avons été baptisés*, dit saint Paul (I Cor., XII, 13), *pour former un seul corps et avoir un même esprit* ; un seul corps n'ayant par conséquent qu'une seule tête, une seule langue, une seule voix, un seul esprit ; par conséquent un seul sentiment, une seule volonté : tel est le but que se propose son divin fondateur. Venu pour appeler tous les hommes à la vérité, il veut qu'ils ne forment qu'un seul bercail, un seul troupeau, qu'il n'y ait, comme il n'y a pour tous les chrétiens, qu'un seul et même intérêt : le salut éternel, le ciel. Il doit donc y avoir entre eux une union aussi étroite que l'exige cet

intérêt commun, et cette union n'est pas possible sans l'unité de foi et de doctrine. L'unité, c'est la grande pensée du Sauveur; il veut que l'Évangile soit annoncé à toutes les nations, que la même lumière resplendisse à tous les peuples; aussi voyons-nous les apôtres dispersés dans toutes les contrées, et partout retentit la même parole. L'unité, c'est son vœu le plus ardent; il veut tout réunir en lui, comme la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes; ce fut le dernier vœu de son âme mourante, la dernière prière qu'il adressa sur la croix à son Père : *Conservez ceux que vous m'avez donnés, s'écrie-t-il, afin qu'ils soient un comme je suis un avec vous.* (Joan., XVII, 11.)

L'unité de l'Église ne doit donc être rien moins que l'image de l'ineffable unité du Père et du Fils; comme le Fils n'a qu'un principe, qui est le Père, l'Église ne doit avoir qu'un chef représentant Jésus-Christ. Le Père n'a qu'une pensée, qu'une parole, son Verbe éternel, de même que l'Église n'aura qu'une foi, qu'un chef. Il veut que de tous les cœurs, de toutes les bouches, s'élève un concert unanime louant et glorifiant le Dieu qu'il nous révèle, et ce prodige, il le demande comme le sceau de sa mission divine, *Afin que le monde, ajoute-t-il, connaisse que vous m'avez envoyé.* (Ibid., 23.) L'unité, mes frères, c'est donc le caractère de la véritable Église, vrai caractère d'un Dieu d'amour, qui a voulu que la paix et l'union fussent le signe de ses enfants. Et qu'on ne dise point que cette unité consiste dans la charité, dans une tolérance mutuelle. Jamais Jésus ni ses apôtres n'ont ordonné de tolérer l'erreur ni la révolte. Il est absurde de prétendre que la tolérance des opinions opère l'unité, et que la tolérance des abus produit l'uniformité des usages. A-t-on vu régner la charité et la paix où règne la licence? Ah! l'Église jamais n'eut d'ennemis plus terribles que ses fils révoltés; on sait comment les schismatiques, après avoir prêché la tolérance, lorsqu'ils étaient faibles, l'ont observée lorsqu'ils ont été forts. Ah! sans doute, il est un amour qui s'étend à tous, dont les sacrifices sont d'autant plus grands que sont douloureuses les peines qui l'invoquent; il est un amour dont la haine elle-même ne saurait éteindre la flamme, d'autant plus ardent que ses ennemis sont cruels; l'Église priait et prie encore pour ses bourreaux, et son bonheur sera toujours de tendre la main au faible qui succombe, de ramener l'aveugle qui s'égare; mais qui ne vit point de sa foi ne vit pas dans son sein. Et qu'est-ce qu'une Église composée de sectes toutes différentes de doctrine et de discipline, blasphémant ce que d'autres adorent, maudissant ce que d'autres bénissent, s'anathématisant mutuellement? Ce monstrueux assemblage ne peut être l'ouvrage que de l'esprit d'erreur et de mensonge; si l'Église se compose même des sectes qui l'ont déchirée, pas de motif qui nous empêche de l'étendre jusqu'à l'idolâtrie; car partout nous trouverons quelques-uns de ses dog-

mes. Il faut que l'Église soit une, comme Dieu même.

Et cette unité, mes frères, la chaire de Pierre en est le lieu et le centre. Les sociétés particulières sont pleines d'esprit particulier: chez elles tout passe à travers le prisme menteur des préjugés qui varient selon le temps et les lieux; chaque homme a ses traits qui lui sont propres, chaque famille sa physionomie, chaque caste ses opinions; pour les identifier, il faut une influence qui, plus élevée, et les domine et les commande; ainsi c'est le père qui fait la famille; sur lui se modèlent tous ses membres, comme toutes les branches selon leur tige. Dans un Etat, c'est l'empire du chef qui donne à tous, malgré la diversité des individus, des castes et des opinions, ce caractère général qui fait la nation.

Ainsi naît l'unité, c'est-à-dire l'ordre; car l'ordre n'est autre chose que le concert unanime des volontés marchant dans la sphère et vers le but qui leur sont assignés. Dans la nature aussi il est, pour les différents êtres qui la composent, un point vers lequel ils tendent; tous marchent vers un principe supérieur qui les attire. La loi d'attraction est la même pour tous; pour tous il est un centre commun. De là résulte l'harmonie des parties qui composent l'Église. Aussi, dans l'ancienne loi, il n'y eut qu'un seul temple, une seule tribu sacerdotale, un seul grand prêtre. Tel est aussi, mes frères, l'ordre établi dans cette société que Jésus-Christ a fondée. Jésus-Christ place d'abord dans Pierre le pouvoir qu'il donne ensuite aux autres, pour nous montrer, dit Archus (*Lettre à Symmaque*), que l'autorité, établie d'abord dans la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être ramenée au principe de l'unité, et que ceux qui auront à l'exercer, doivent se fixer, inséparablement unis, à la même chaire de laquelle ils découlent, au sein de laquelle ils ont tous été formés. Il n'y a, dit saint Cyprien, qu'un seul épiscopat, composé du nombreux concours des évêques: chaque évêque possède solidairement une partie, et conséquemment il n'y a qu'une chaire sur laquelle tous les évêques sont assis par l'union qu'ils ont avec celui qu'ils reconnaissent pour leur chef; ainsi il n'est qu'un seul sacerdoce. De même, dit le pape Symmaque, que dans la sainte Trinité il n'est qu'une seule puissance par l'unité d'essence et de nature, qui des trois personnes ne forme qu'un seul Dieu, ainsi, dans la pluralité de toutes les Églises, il n'est qu'un sacerdoce, qu'un épiscopat par l'unité des pontifes avec leur souverain. Par cette communion, tous agissent dans l'esprit de la même pensée; ce que fait chaque évêque, chaque prêtre dans l'esprit de l'unité catholique, le chef de l'épiscopat le fait avec lui; ainsi tout se lie et s'enchaîne, chaque membre agit avec la force du chef.

Voilà ce qui fait dire à saint Augustin que le schisme tue aussi bien que l'hérésie. Tous les pasteurs particuliers ne sont donc qu'une émanation du pasteur suprême, qui est leur

principe. Comme ces planètes lumineuses dont l'éclat n'est que le reflet de cet astre plus radieux encore que Dieu a suspendu au-dessus d'elles, leur puissance découle de ce trône sublime qui les domine, et dont ils sont une extension; leur parole n'est que l'écho de cette grande voix qui retentit sur les mondes, comme l'esprit de Dieu qui jadis flottait sur les eaux. Union merveilleuse qui, de tous les pasteurs n'en faisant qu'un seul, produit l'unité de la foi : par elle il n'est pour tous qu'un seul enseignement, enseignement qui, réunissant tous les disciples au pied de la même chaire, communiquant à tous la même pensée, fait de tous un seul corps qu'anime un même esprit. Ainsi tout se lie et s'enchaîne; chaque partie agit avec la force de toute l'Eglise, et toute l'Eglise agit par la force du chef. Ainsi se développe ce mystère d'amour, ainsi se réalise cette consommation d'une charité infinie qui, associant toutes les nations réunies en une seule Eglise par l'obéissance à un seul pouvoir, les fait vivre d'une vie commune. C'est l'amour qui a créé le genre humain, c'est l'amour qui l'a sauvé, c'est l'amour qui, consommant son unité terrestre, lui montre ici-bas la magnifique image de ce qu'il est destiné à devenir dans une autre patrie. Oh ! qu'elle est donc belle cette chaire, portant, dit un ancien pape, le fardeau de tous ceux qui souffrent ! Rome, c'est le tronc de ce grand arbre dont les rameaux ombragent l'univers; d'elle découle la sève vivifiante qui les anime; c'est le trône divin duquel sortent ces grands fleuves qui arrosent et fécondent ce nouveau paradis que Dieu a fait pour les enfants d'Adam; c'est la mère commune de l'humanité, qu'elle porte en ses bras, versant sur elle les flots d'un intarissable amour. Telle est sa mission et sa vie.

Oh ! comment raconter ses bienfaits, comment les décrire ? Veillant à tous les intérêts, au maintien de tous les droits, à l'accomplissement de tous les devoirs, embrassant tout à la fois les peuples, les rois, les lois, les institutions et la science, elle est comme le foyer immense d'où la justice, la paix et la gloire rayonnent sur toutes les nations. Rome païenne n'eut que des fers à donner au monde; dominer, asservir, ce fut là son unique ambition. Rome chrétienne affranchit et délivre; l'esclavage par elle est rayé du code des nations, chose qu'aucun législateur, aucun philosophe n'avait pas même rêvée; le premier édit qui abolit la servitude, c'est elle qui le proclame : comme notre Rédempteur a pris chair pour nous délivrer de la servitude du péché, dit saint Grégoire le Grand, nous devons rendre la liberté à ceux qui en ont été privés par la loi des nations. En 1167, le pape Alexandre III déclare, au nom du concile, que tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude, et, en vertu de cette loi, Louis le Hutin déclare que tous les serfs en France seront affranchis. Et dans le nouveau monde, que n'a-t-elle pas fait par ses envoyés pour éteindre la servitude, pour ennoblir l'espèce

humaine dans ces vastes contrées ? Champion de la liberté des peuples, partout elle étend son bras pour les relever, les soutenir : tandis que d'une main elle brise leurs fers, de l'autre elle fait respecter leurs droits; sa voix seule s'élève proclamant à la face des rois la dignité de l'homme trop longtemps méconnue, rappelant aux grands du siècle que la puissance ne saurait s'allier avec la tyrannie, que tout empire n'est qu'une paternité; prêchant à tous sa propre mansuétude. Ici Honorius III recommande au roi d'Angleterre de régir ses sujets dans un esprit de douceur, au roi de Bohême d'être élément. Là Grégoire IX, étendant sa sollicitude sur les serfs des contrées les plus éloignées, reproche aux seigneurs polonais, comme un forfait détestable, d'user la vie de leurs vassaux à des plaisirs vains et frivoles; et, tandis que dans le XIII^e siècle la guerre dévaste l'Allemagne, les papes partout s'efforcent d'adoucir le régime de la conquête : des légats du Saint-Siège se rendent en Prusse pour garantir aux populations conquises la liberté de mariage et de succession. La papauté toujours fut l'ange tutélaire des peuples, abrités sous son aile comme l'enfant sous la main de son père. Par ses influences, la domination de l'esprit succède à celle de la chair, et la raison à la force brutale. Sa surveillance s'étend jusque sur les trônes : elle exerce une véritable juridiction sociale. Voyez-la s'efforçant tantôt de préserver la grande famille chrétienne des exigences du despotisme, tantôt de maintenir dans son sein la discipline et la pureté des mœurs. Eh ! que serait devenue la chrétienté dans la jeunesse des nations septentrionales, si elle n'avait eu le moyen d'épouvanter, de dompter leurs passions brutales et impétueuses ? La conservation de la famille et de l'Etat, on la dut à la main vigoureuse et ferme de ces pontifes qui surent maintenir la sainteté du mariage et conserver leur force aux constitutions de l'Eglise, devenues le modèle de celles des Etats. Tels furent Nicolas I^{er}, Calixte II, Adrien IV, Grégoire VII.

Ainsi en instruisant les peuples elle fit aussi l'éducation des rois (elle apprit aux rois à respecter les peuples, elle apprit aux peuples à respecter les rois). La monarchie européenne, c'est la fille de la papauté : elle se mêle à tout, s'incorpore à toutes les institutions. Par ses puissantes influences comme les mœurs barbares s'adoucissent, comme ces peuples si divers s'associent et se confondent par cet esprit d'unité qu'elle sème partout ! Le principe des libertés nationales c'est elle qui l'inspire. Sa vie politique n'est que le magnifique commentaire de ces paroles de l'Apôtre des nations (*Galat.*, V, 13), gravées sur la chapelle de Guillaume Tell : *Vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté; soumettez-vous les uns aux autres par une charité vraiment spirituelle : « Vos in libertatem vocati estis, per charitatem spiritus servite invicem. »* Dans le moyen âge surtout, la papauté est la provi-

dence visible des nations. Qu'on ne lui reproche point cette influence qu'elle exerce sur les Etats; il fallait alors une puissance plus forte que les peuples, plus éclairée surtout que les rois, et Rome alors devint, par la nécessité de l'époque, l'intelligence et le bras de tout. Dans la confusion des hommes et des choses, dans les dangers de la tourmente elle dut saisir et diriger le gouvernement. Ah! ceux qui lui reprochent son intervention n'auraient pas manqué, si elle s'était tenue à l'écart, de lui reprocher bien bien plus amèrement encore d'avoir laissé périr un monde qu'elle pouvait sauver et qu'elle sauva toujours. L'islamisme, comme un torrent, tombe sur l'Europe. A la voix des souverains pontifes l'Europe entière se lève comme un seul homme, et le croissant se brise contre la tiare. Qu'ont produit les croisades? ose-t-on nous dire. Ingrats et menteurs, êtes-vous donc esclaves du Grand Turc? Et si des hautes considérations sociales nous descendons à des faits d'un ordre moins élevé, quel immense amour se développe encore au sein de Rome! Soutien dès faibles, refuge des affligés, ses bras s'ouvrent à toutes les douleurs, à toutes les misères. Aucune épouse outragée, pas d'orphelin royal n'implore en vain son intervention puissante. Voyez Honorius III lutter, pendant quinze années, contre Philippe-Auguste, plaidant les droits d'Ingerburge que ce dernier a répudiée. Sa sollicitude veille également sur tous; elle ouvre ses bras même à ses ennemis. Ainsi Jacques d'Aragon, fait prisonnier dans la guerre qu'il soutient contre l'Eglise, est délivré par les ordres du même pontife. C'est encore ce même pontife qui offre un asile, au pied de son trône, à Raimond de Toulouse, le plus opiniâtre ennemi du catholicisme, et à son jeune fils. Il plaide lui-même sa cause auprès des prélats et des croisés victorieux. Rome toujours fut l'asile des persécutés, des exilés du monde; mère vraiment catholique, rien n'échappe à l'universalité de son amour. Tandis qu'elle réchauffe le cœur de l'infortuné; elle embrasse l'esprit humain et s'associe à ses développements. Si elle est la gardienne du monde, elle fut aussi sa lumière. Que de grands hommes sont nés dans son sein! combien d'autres ne furent grands que par elle; combien se transformèrent nourris de son lait! Que de merveilles s'épanouirent sous son beau ciel! Quels prodiges de science, de génie, de vertu, de sainteté n'a-t-elle pas enfantés! O vous qui l'accusez de régner par l'ignorance, d'obscurcir les esprits pour mieux les enchaîner, contemplez ces temples, ces palais, ces portiques, ces colonnades où l'art humain, porté à son apogée, s'élève inspiré par un génie céleste. Contemplez ces marbres, ces bronzes, ces tableaux, ce peuple de statues qui ornent ses palais, ses sanctuaires; entendez la voix de ces philosophes, de ces orateurs, de ces poètes; ces chants si mélodieux, ces merveilles de l'art, c'est la papauté qui les créa, qui en a fait son temple;

ces harmonies divines, c'est la papauté qui les inspire et les anime.

Et voilà celle que la haine et le mensonge n'ont pas rongi d'attaquer. L'impiété a déversé sur elle tout ce que la calomnie peut inventer de noir et d'amer. Comme Jésus, la papauté a été traînée captive devant Caïphe et Pilate: l'inexorable histoire est là qui dément et condamne ses ennemis, qui rejette aux Luther et aux Calvin leurs atroces blasphèmes. Ah! ses persécuteurs ne furent jamais que des ennemis de la foi; si des princes se liguèrent contre elle, c'est qu'elle voulut arrêter leurs débauches, leur rapine ou leur tyrannie. Il est, nous l'avouons, quelques taches, mais bien rares; elles furent de l'homme, mais non du souverain pontife. Sur plus de deux cent cinquante papes qui ont régné sur la chrétienté, on en compte cinq ou six dont la vie eût pu être plus pure, mais dont la foi ne faillit point. Et parmi les généalogies royales y en eut-il jamais aucune aussi sainte? Une soixantaine de papes sont vénérés comme saints; de tous les rois qui ont régné sur toutes les contrées on n'en trouve que sept à huit dont l'Eglise ait prescrit le culte. C'est que Dieu, mes frères, veillant sur son Eglise, protège aussi paternellement son chef. Pierre en est la base; il est la pierre sur laquelle il l'a bâtie.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est point une cité passagère que Jésus a fondée. L'un des principaux caractères de l'Eglise c'est sa perpétuelle durée. Il faut que les royaumes, selon la parole de Daniel (II, 44), tombent devant elle. Il faut qu'elle subsiste glorieuse et immortelle, et cette immortalité, elle repose sur la tête de Pierre devenu la colonne de l'édifice spirituel. *Tu es bienheureux, Simon*, lui dit Jésus louant sa profession de foi; mais changeant de langage, comme pour marquer ses glorieuses prérogatives, il ajoute : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* (Matth., XVI, 17, 18.) Ainsi le Sauveur établit une Eglise; Pierre en est le fondement, et cette Eglise est immortelle. Il faut donc que Pierre le soit aussi : cette promesse a-t-elle failli? l'Eglise jamais fut-elle veuve et délaissée? a-t-elle eu d'autre fondement que cette pierre angulaire posée par Jésus? Quand on réfléchit sur la vie des empires humains, un sentiment de tristesse profonde s'empare de l'âme. Que de trônes ont disparu dans le torrent des âges! que de noms effacés par les flots des révolutions! que de dynasties éteintes! Mais la barque de Pierre a toujours surnagé au-dessus des déluges, des torrents : venue sans alliance humaine, elle s'élève rivale du trône des Césars. Bientôt elle les domine, et, tandis que la couronne impériale roule dans la poudre des camps; tandis que les aigles romaines trahies par la victoire gisent ensevelies sous les ruines du Capitole, le trône de Pierre ne cesse de s'affermir. Comptez les schismes,

les hérésies, les complots, les attaques de tous les siècles pour renverser ce fondement divin. Plus elle a souffert, plus elle a paru digne d'hommages. Au milieu de tous les bouleversements, Dieu a constamment étendu sur toi son bras protecteur, ô chaire éternelle ! tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout ! Jadis centre de l'erreur, tu es devenue le centre de la vérité. Citadelle du paganisme, tu es devenue le boulevard de la chrétienté. Franchissez les Alpes, allez sur les bords du Tibre, et redemandez-lui cette grande cité dont jadis il baignait les murs ; parcourez de vos regards cet horizon qui s'étend devant vous ; qu'est devenue cette cité qui se nommait la ville éternelle ? où sont ses temples, ses colyssées, ses théâtres, ses arcs triomphaux ? l'aile du temps les a brisés ; ils sont tombés comme les gloires qu'ils consacraient. Plus de vainqueurs au Capitole : Rome, où sont tes Césars ? Une cité nouvelle s'est élevée, maîtresse aussi du monde, mais dont les victoires n'ont coûté ni sang, ni larmes ; elle a ses temples, ses palais, mais consacrés non plus à la débauche, mais au culte, à la pratique de toutes les vertus. Sur l'obélisque des empereurs païens une croix s'élève pour montrer aux peuples la nouvelle banuière qui les conduit. Au Panthéon plus d'idoles ; l'image de Jésus-Christ y resplendit, entouré de ses apôtres, de ses confesseurs, de ses martyrs, comme un monarque parmi les grands de son empire. Il n'est resté de l'idolâtrie que ce qui pouvait servir à rappeler sa défaite. Là, les ruines d'un culte détruit ; ici, les magnificences de la foi triomphante. Les deux religions sont en présence, l'une abattue, l'autre debout. Dieu a voulu ces contrastes pour faire éclater davantage les prodiges de son amour. Plus de licteur, plus de consul ; je n'aperçois qu'un vieillard aux traits graves et majestueux qui, la croix à la main, bénit et la ville et le monde.

Je te salue, chaire immortelle, pouvons-nous dire avec un auteur du dernier siècle ; mère de la science, c'est toi qui répands la lumière jusqu'aux extrémités du monde ; mère des saints, par toi s'épanchent sur les hommes les trésors du Sauveur ! Courbez, mes frères, avec bonheur, courbez vos têtes sous la main du pasteur suprême : c'est le vicaire de Jésus-Christ ; pressons-nous autour de lui comme des enfants près de leur père : la chaire de Pierre, c'est notre règle et notre guide. Et vous dont nous pleurons le funeste aveuglement qui vous éloigne de nous, ah ! votre égarement excite notre charité pour vous ! Heureux le jour qui nous réunira au pied de cette chaire, centre nécessaire de toutes les Eglises, qui nous appelle, qui nous convie tous à ne former qu'une seule et même famille ; heureux les peuples qui lui furent, qui lui seront fidèles ! Entendez Charlemagne mourant la recommander à ses fils ; écoutez les chevaliers français, dans leur expédition contre Constantinople, poser pour base de la paix la réconciliation des Grecs avec le saint-siège.

Philippe-Auguste, réconcilié avec Rome, triomphe à Bouvines. Le conquérant des temps modernes ose s'armer contre elle, et n'éprouve que des revers. Séparés d'elle, vous ne seriez que des branches stériles et sans fruit. L'autorité remise entre les mains du souverain pontife est donc autant votre prérogative que la sienne. Oui, c'est ici qu'il n'est pas moins doux qu'il est glorieux d'obéir. C'est au pied de la chaire de Pierre, là seulement, qu'il est donné de puiser cette vérité dont Dieu l'a constituée la dépositaire et la dispensatrice, et cet amour qui, après nous avoir unis sur la terre, nous réunira dans les cieux. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON II.

POURQUOI L'IMPIE ; POURQUOI LE CHRÉTIEN

Oderunt me gratis. (Psal. LXVIII, 5.)

Ils me haïssent sans motif.

Ce sont les douces paroles du Sauveur au milieu des égarements des Juifs. Les bienfaits dont il les comblait, les prodiges qu'il opérait pour eux n'arrêtaient ni n'apaisaient leurs persécutions, et profondément ému de leur endurcissement, il s'écriait : *Ils me haïssent sans cause.* A combien de chrétiens le Sauveur ne pourrait-il pas adresser le même reproche ? Son nom dépouillé du saint respect que tant de siècles y ont attaché, ses bienfaits oubliés, rendus inutiles ou dédaignés, son culte délaissé, profané : quel douloureux spectacle le monde n'offre-t-il pas ! Quel délire ! quelle ingratitude ! quelle tristesse pour le Sauveur ! Vous me haïssez sans cause, pourrait-il encore nous dire ; oui sans motif, sans raison, sans justice.

Il est sans doute des âmes vraiment chrétiennes, d'une piété aussi pure qu'elle est sincère, aussi féconde qu'elle est ardente. Non, la charité n'est pas éteinte ; et l'Eglise de Jésus-Christ est et sera toujours sainte. Mais à côté de ces pieuses et touchantes scènes, il en est aussi de bien tristes, bien affligeantes. Là, ce sont des hommes dont la foi semble éteinte, morte ; prétendant ne plus croire à sa parole, abjurant toute croyance. Là, d'autres se disent, se nomment ses disciples, respectent ses maximes, mais ne les suivent point ; honorent ses pratiques, mais s'en abstiennent ou ne les observent qu'en partie. Ce sont enfin des hommes dont les pensées ou les œuvres sont antichrétiennes. Incrédules ou indifférents, ce sont des impies : *Qui n'est pas avec moi, dit le Sauveur, est contre moi* (Matth., XII, 30), et c'est sous ce nom que nous les comprenons tous, quels que soient leur nom, leur caractère, leur système. Examinons sur quel fondement, sur quel motif se reposent ceux qui croient et qui pratiquent, et ceux qui ne croient pas et ne pratiquent point ; selon le mot de saint Pierre : *Chacun doit se rendre raison du motif de son espérance.* (1 Petri., III, 15.)

Esprit-Saint, source de toute lumière, daignez éclairer nos âmes ; prions Marie d'intercéder pour nous.

PREMIÈRE PARTIE.

L'impiété est une folie, un égarement d'autant plus criminel qu'aucun motif ne saurait l'excuser, que tout la combat : les moyens qu'elle invoque en sa faveur sont précisément ceux-là mêmes qui la condamnent, ou plutôt il n'en est aucun dont elle puisse s'étayer. Et ici, mes frères, que ne puis-je dérouler devant vous tous les systèmes inventés contre Dieu et son culte ? que ne puis-je parcourir les systèmes, malheureusement trop nombreux des incrédules, des mauvais chrétiens ? Ce tableau seul suffirait pour nous prouver que la raison est inséparable de la foi ; qu'en s'éloignant de ses enseignements, de ses pratiques, l'homme s'égare et se perd. Sans la foi tout est problème, mystère, obscurité profonde. Sans la foi, l'ordre, la beauté, l'harmonie de cet univers se confondent. Point de création, point de Providence. Dieu n'est plus qu'un vain mot, une pure fiction, c'est le hasard qui a tout enfanté ; tout ce qui est a peut-être existé, a dû exister de tous les temps. C'est une aveugle puissance qui préside à tout ; et la terre, et les cieux sont les fruits de la fatalité. Sans la foi, l'homme n'est plus qu'un mystère aussi triste que sombre. Qui dira son origine et sa fin ? Qui expliquera sa destinée ? Pourquoi cette supériorité au-dessus de toute autre créature ? Sa vie n'est plus qu'une amère dérision. Point de consolation pour lui dans ce monde, où les jours sont si courts et les douleurs si longues. Plus de vertus, plus d'espérance, tout s'évanouit au tombeau. Sans la foi, plus d'intelligence, plus de vérité. Parmi tant de systèmes qui divisent les peuples et les agitent, où est la règle certaine qui conduira les esprits, leur tracera la voie ? et parmi tant de sectes ennemies les unes des autres, si opposées, qui ont chacune leurs temples et leurs bannières, qui indiquera l'autel où Dieu veut être adoré, et quel culte on lui doit ? Dès lors tout devient doute et incertitude, le monde n'est plus qu'un affreux chaos ; l'homme un vil jonet de toutes les passions, un être misérable, condamné à la souffrance, au désespoir, sans soutien, sans avenir : aussi a-t-on dit, et avec raison, qu'il n'y eut jamais d'athée ni d'impie de bonne foi. Pourquoi donc ces doctrines désolantes, ce scepticisme, cette incrédulité que l'on affecte, lorsque tout prêche, recommande et ordonne la foi ? Pourquoi cette indifférence pour la piété, devenue hélas ! si commune, lorsque la sainteté de ses mystères, la sublimité de ses dogmes, la douceur de sa morale, devraient nous la rendre si chère ? Pourquoi cet éloignement des sacrements, des pratiques religieuses, tandis que nos intérêts les plus précieux nous y appellent, nous y poussent ? Pourquoi cette vie désordonnée, lâche, molle, flottant sans cesse entre le bien

et le mal, si persévérante, si forte dans le vice, si faible pour la vertu ? Pourquoi cette vie si corrompue, sans pudeur, dégradée, que l'honneur flétrit et que le monde même condamne ? Pourquoi ? pourquoi ?

Ah ! cette incrédulité, cette indifférence, cette impiété, car crime de l'esprit ou du cœur, tout n'est qu'impiété ; en vain nous en chercherions, en vain nous en demanderions les motifs. Est-ce une étude approfondie de la foi, de ses bases, de son enseignement qui a découvert ses erreurs à l'impie ? Mais la foi il l'ignore. Ils sont depuis longtemps effacés ces principes religieux dont de pieux parents imburent son enfance. Il est depuis longtemps oublié ce Dieu qui réjouissait sa jeunesse ; rarement on le voit dans son temple, jamais au pied de ses autels, et ce n'est point auprès de la chaire de vérité qu'il vient éclairer sa conscience, et donner à son âme la nourriture dont elle a faim ; il ne connaît de la foi que les sophismes, les sarcasmes et les calomnieuses attaques de ses ennemis. Serait-ce la science qui vous aurait montré la lumière ? Mais en connaissez-vous tous les secrets ? avez-vous tout vu, tout examiné, tout approfondi ? Dites-moi, ainsi que le Seigneur le demandait à Job (XXXVIII, 4 et seq.) : Où étiez-vous, quand Dieu jetait les fondements de la terre ? avez-vous pénétré dans les abîmes des mers, en avez-vous compté les flots ? Qui a ouvert un passage aux torrents des nues ? qui trace les sillons de la foudre, et verse la pluie sur les terres arides ? qui fait germer l'herbe des champs ? Dites-moi qui commande à l'étoile du matin, et montre à l'aurore le lieu où elle se lève ? Connaissiez-vous l'ordre du ciel, les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant vous ? Dites-nous vos découvertes ; que vos révélations nous instruisent ; dites-nous cette grande lumière qu'il n'a été donné qu'à vous seul de trouver. Peu de science, dit un philosophe (Bacon), éloigne de la religion, beaucoup y ramène ; et, disons-le, l'ignorance, souvent et presque toujours, est la part de l'incrédule. Ce n'est point en lui qu'on trouve ces pensées vastes, solides, qui sont le caractère de la vraie science.

L'impiété a eu ses chefs-d'œuvre, nous l'avouons, des hommes de génie, si toutefois on peut donner ce nom à des hommes en qui l'abus du talent fut plus remarquable que le talent lui-même. Oui, nous le confessons, le mensonge sait aussi se parer de brillantes couleurs, et Lucifer lui-même conserve quelques traits de l'ange. Mais ces hommes, ainsi que le dit l'Apôtre, se sont perdus dans leurs pensées. Voyez les écoles d'Athènes, de Rome, d'Alexandrie. Voyez surtout ce dernier siècle, nommé à juste titre le siècle des incrédules. Quels égarements ! quels vertiges ! Ah ! la science n'est-elle pas le plus ferme appui de la foi ? Toutes ses investigations, toutes ses découvertes sont venues à son aide. Elle a fouillé les entrailles de la terre ; elle a interrogé les ruines des empires, des grandes cités, des monn-

xiens antiques ; elle a visité le berceau des peuples qui ne sont plus, elle a suivi leur marche dans les contrées qu'ils habitaient ; elle a fouillé dans la poussière de leurs temples, consulté les générations et les siècles, et partout elle a montré les preuves évidentes des révolutions, des phases de ce monde racontées par nos livres saints. Non, la véritable science ne fut jamais ennemie de la foi. Les Origène, les Athanase, les Chrysostome, les Augustin, les Bossuet, les Pascal, les Fénelon, n'auraient donc été que des esprits faibles, superficiels ? Tous ces hommes, si recommandables par la sainteté de leur vie, la pureté de leurs croyances, dont l'Eglise cite les noms avec honneur, auraient été dupes de vaines illusions ? Et toutes ces âmes qui remplissent nos sanctuaires, entourent nos autels, dont nous aimons les cantiques, qui s'asseoient avec nous à la table du Seigneur, avec lesquelles nous aimons à converser sur les choses du ciel, toutes ces âmes, leur vie ne serait qu'erreur et mensonge ? et la vérité ne serait qu'avec ceux-là mêmes qui ne veulent point d'elle, dont la foi consiste à n'en avoir aucune ? Dieu ne serait dignement honoré que par ceux-là seuls qui le nient, qui rejettent son culte ; et cette piété serait seule estimable, qui, s'éloignant des sacrements, vit sans prière ?

Ah ! si notre intelligence s'est égarée, si nous sommes dans la fausse voie, instruisez-nous : dites-nous pourquoi vous ne croyez point, pourquoi vous ne pratiquez point. Votre raison si fière, si indépendante, ne doit point marcher au hasard. Dites-nous, expliquez-nous votre doctrine, votre système. Système ! l'impie n'en a point, ou plutôt il les suit, il les embrasse tous, quelque opposés qu'ils soient ; point d'unanimité dans leurs symboles ; le seul point sur lequel les impies s'accordent, c'est la haine et l'oubli de Dieu : chez eux point d'unanimité que pour détruire. Voyez les hérétiques de tous les siècles ; voyez la réforme et les sectes si nombreuses qu'elle a formées, ses variations et ses combats qui plus d'une fois furent sanglants ; voyez l'école encyclopédiste : dans leurs divisions, dans leurs luttes, qui ralliait les enfants de la réforme ou du philosophisme ? la haine de l'Eglise, la haine de Dieu. Voyez les œuvres de tout ce qu'il y eut d'incrédules en toutes les époques ; y eut-il jamais de l'union, de la fixité dans leurs principes ? Qui les ralliait ? la haine du nom chrétien. Attendez-vous enfin une religion nouvelle ? Combien le monde n'en a-t-il pas vu ? Où sont leurs auteurs ? le temps les a dissipés ; s'il en reste quelque chose, ce ne sont plus que des lambeaux épars. Il était réservé à notre siècle d'en voir une, et ses adeptes n'osent déjà plus avouer leur nom. *Il est nécessaire, dit l'Apôtre (I Cor., XI, 19), qu'il y ait des hérésies, c'est-à-dire Dieu permet que toutes les erreurs soient mises au grand jour, afin que la vérité brille d'un pur éclat ; il veut que la foi soit attaquée, afin que les moyens du mensonge, en se produi-*

sant, soient détruits, confondus, afin qu'il ne reste plus d'excuse à l'homme dans son infidélité. Aussi, tout ce qui a été dit et fait contre la foi, a-t-il été vaincu. La voix des siècles est là, vous ne pouvez la nier ; suffisamment instruits par le passé, en vain vous rejetteriez sur l'avenir ; mais est-il à vous ? Pouvez-vous répondre d'un seul moment, compter sur un lendemain ? Grand Dieu ! que d'illusions bercent le cœur de l'homme ! que de fantômes l'égarer ! Lorsque tout meurt autour de lui, il compte des années qu'il se promet et qu'il ne verra peut-être point. Ah ! l'avenir ! la tombe, voilà votre avenir ! la tombe peut-être ouverte sous vos pas. Et puis qui vous a dit quel sera cet avenir ? Vous l'invoquez et vous ne le connaissez point. La vérité est là, vous ne pouvez la méconnaître ; elle vous crie, elle vous presse ; et si, par impossible, elle pouvait cesser d'être, si la foi devait passer comme les pensées des hommes, vous seriez coupables de l'avoir méconnue ; coupables d'avoir rejeté la seule voie qui vous soit aujourd'hui donnée, le guide que la Providence vous offre. Vous attendez l'avenir ! et dans cette attente, Dieu a donc cessé d'être pour vous ! dans cette attente, il ne saurait donc y avoir ni morale, ni dogmes, ni culte, ni autel ! Vous attendez l'avenir ? dites-nous, ô nouveaux prophètes ! la foi est donc passée ? Ah ! oui, nous le confessons avec larmes, elle passe, elle s'éteint dans vos âmes, chrétiens parjures, qui ne rougissez plus d'abjurer son culte, de vous élever contre elle, de vous ranger au nombre de ses persécuteurs. Elle s'éteint dans vos âmes, chrétiens indifférents, qui ne conservez plus de votre saint caractère qu'un vain nom, hélas ! trop souvent souillé par d'indignes profanations ; elle s'éteint dans vos âmes, hommes tièdes et lâches, qui ne venez plus implorer son appui, réclamer ses bénédictions, et puiser à la source qu'elle vous ouvre les grâces qui seules peuvent ennoblir et sanctifier la vie. Ah ! tremblez que ce froid mortel qui resserre vos cœurs ne les glace tout à fait ; tremblez que ces ténèbres qui commencent à se répandre sur vous ne vous enveloppent et ne vous plongent dans une nuit éternelle.

Mais non, c'est une réflexion mûre et profonde qui a produit cette impiété, cette indifférence pratique ; l'impie réfléchit. Ah ! si le souvenir de Dieu renaît parfois dans son cœur, il le repousse comme importun ; comme le Juif passant près de la croix, il brandit la tête et détourne les yeux. Ah ! non, ne demandez point de sérieuses méditations à ces cœurs frivoles, comme ces feuilles d'automne qui s'agitent, volent et se dispersent au moindre souffle des vents. En vain la nature se développe à ses yeux riante et féconde, en vain le ciel fait briller ses mille étoiles ; comme la brute, il vit sans s'occuper jamais de cette Providence qui le nourrit. Ah ! s'il réfléchissait sur lui-même et sur ce qui l'environne, il saurait les obligations sacrées qui pèsent sur sa tête. Oui, vous le connaissiez, vous l'aimiez, ce Dieu

que vous avez oublié, méconnu, ce Dieu que vous fuyez et dont l'amour ne cesse de vous poursuivre. Homme vagabond, suspends, arrête un moment tes pensées vagabondes. Sors de ce monde tumultueux, des flots turbulents de la foule : un seul instant de trêve à ces désirs fougueux qui t'emportent ; silence à tes passions, et dans le calme de la retraite, en face de ton Dieu, médite sur ta vie et tu sentiras ton cœur, saisi d'ineffables émotions, s'ouvrir au souffle des inspirations saintes. Tu entendras une voix intérieure te murmurer des paroles de religion et de vertu, et ton âme montant silencieusement vers le ciel, des larmes de repentir et d'amour mouilleront tes yeux.

Non, des réflexions solides ne sauraient fixer l'impie et l'indifférent. Cet homme aux mœurs si déréglées, est-ce une réflexion mûre et profonde, qui, étouffant en lui toute croyance, l'a jeté sur la voie du crime ? Cette femme si amie de ce qui flatte les mauvaises passions, si empressée à courir partout où l'appelle la voix d'un monde corrupteur ; qui, pour le luxe et la vaine gloire, foule aux pieds les plus sacrés devoirs, est-ce une réflexion mûre et profonde qui lui fait sacrifier son Dieu comme son honneur ? Ce jeune homme sans règle, sans principe, est-ce une réflexion mûre et profonde qui a déchaîné ses passions et l'a livré à leur fougue ? Cette jeune fille, jadis si pieuse, si modeste, qu'on ne voit plus à la table sainte, est-ce une réflexion mûre et profonde, inspirée par une raison calme, sérieuse, qui a effacé de son cœur tout sentiment de piété ? a-t-elle jamais sérieusement songé aux funestes illusions qui la berçaient, au triste avenir qu'elle se prépare ? L'impie, réfléchi l livré à ses plaisirs, ses plaisirs seuls l'occupent ; errant partout où le portent ses penchants et ses désirs, perdu dans les divers tourbillons auxquels il se livre, courant après mille fantômes, il se voue à toutes les images qui le séduisent ; téméraire passager se confiant à la première étoile qui brille sur sa tête, il livre son frêle esquif aux caprices des vents et des flots, sans savoir à quelle rive il abordera. Peu soucieux du lendemain, il ne voit que le jour présent, les jouissances qu'il savoure, l'idole qui l'a charmé. Ici, c'est une ambition que l'on flatte, une fortune dont on poursuit les progrès, l'éclat d'un rang élevé que l'on aime, et dans lequel on se complait ; ici, c'est une affection criminelle que l'on poursuit dans l'ombre et vers laquelle on dirige toutes ses facultés. Des réflexions mûres et profondes ! en est-il dans ces esprits superbes, ennemis de tout frein, jouets de toute folle pensée ? En est-il dans ces âmes esclaves des appétits les plus grossiers, dont la vie n'est qu'une tourmente continuelle, ou bien une stupide apathie, un ignoble abrutissement ? En est-il enfin, dans ces âmes si oublieuses du passé, si insouciantes de l'avenir, pour lesquelles des idées sérieuses furent toujours des idées chagrinées, groupées, courantes toujours après et les

jours et les fêtes ? Des idées sérieuses ! en est-il en vous, insensibles à toute sainteté comme à toute grandeur, qui avez depuis longtemps oublié l'origine et la fin de votre destinée, et jusqu'au nom que vous portez ? Hélas ! et les jours passent rapides, et les années s'écoulent, et vous vous reposez dans une paix trompeuse, vous y dormez. Eh bien ! dormez, le réveil arrivera. Cette paix, c'est le calme précurseur de la tempête. Il arrivera ce moment fatal, elle sonnera pour vous cette heure suprême, au lugubre retentissement. Il faudra quitter cette terre où s'égarer vos pas incertains, ce monde aux scènes mobiles et changeantes, aux jouissances futiles et capricieuses ; elles s'évanouiront comme une vapeur, ces voluptés qui vous enivrent ; un noir suaire remplacera ces fleurs dont vous aimez à vous parer. Quel délire ! Comment l'homme peut-il ainsi se jouer de sa destinée, sacrifier ses immortelles espérances, et se précipiter ainsi dans le gouffre de l'éternité ?

Ah ! du moins, s'il trouvait dans son impiété une gloire, une paix, un bonheur ; s'il était en lui un motif qui semblât justifier, sinon légitimer ses désordres. Mais est-il de gloire, de paix, de bonheur possible sans la foi ? Que mettez-vous à la place de ces croyances qui élèvent l'homme et le purifient, en dirigeant ses penchants vers une fin utile et louable ? Comment les remplacer dans vos rapports de famille, dans vos relations sociales ? Qui donnera aux lois cette empreinte sacrée, cette force divine que ne saurait donner ni la parole, ni l'épée, ni le sceau des législateurs ? Chez tous les peuples, une Divinité a toujours présidé sur la place publique, sur le champ de bataille et dans les intimités du foyer domestique. Dans le monde matériel comme dans le monde moral, c'est la foi qui constitue la vie, c'est la foi qui s'assied comme une mère empressée sur le berceau des empires et le soutient de sa puissante main ; c'est elle qui forme les gouvernements, fonde et agrandit les cités. Il faut croire à la patrie pour la défendre, croire à la vertu pour la pratiquer. Sans foi et sans pratiques religieuses, une société ne serait bientôt qu'un chaos affreux, qu'un amas de ruines. Qui renversa les puissances de l'antiquité ? l'absence de croyance. Si tant de convulsions nous agitent, si le sol tremble sous nos pieds, c'est que nous n'avons plus cette foi qui porte sur les flots. D'où vient cette agitation des esprits, cette fièvre ardente qui les dévore, cette inquiétude qui les tourmente ? Il semble qu'ils marchent ballottés par une mer orageuse. D'où viennent ces aberrations des intelligences, ces idées de désordre, ces désolants systèmes, ces voix confuses, que l'on prendrait pour les rauques accents du désespoir ? Du défaut de croyances et de pratiques religieuses.

Non, il n'est point de motif vrai, réel chez l'impie, point de prétexte qui le justifie. Appelé à expliquer sa conduite, il ne saurait lui-même en trouver. Non, je ne

troupe, il en est un, un seul, malheureusement trop vrai, c'est l'indépendance de toute loi, la liberté de penser et d'agir. La foi pour l'impie c'est un joug pesant, ses pratiques, une gênante servitude. Ses maximes ne sauraient se concilier avec celles d'un monde que l'on aime trop pour le fuir : elles enchaînent les passions, et on les veut libres. Oui, interrogez les mauvais chrétiens, sondez leur conscience, étudiez leur vie : s'ils sont rebelles à la foi, c'est qu'il est une fortune mal acquise à restituer, dont on ne veut point se dessaisir, une passion trop chère qu'on ne veut point sacrifier, une habitude criminelle dont on ne peut point briser la chaîne. Oui, ce motif, c'est l'indépendance d'un cœur capricieux et corrompu. Ainsi le règne de Dieu est détruit, anéanti. Ah ! s'il est un Dieu, il lui faut un culte absolu : toutes les créatures lui doivent humble soumission, il doit régner sur l'univers, et cet univers, c'est le cœur de l'homme !

DEUXIÈME PARTIE.

Il est à plaindre, il est bien coupable l'homme dont la foi ne guide, ne régit point la vie ; dont les croyances se modifient sans cesse et varient selon les caprices de ses mobiles passions ; dont l'incrédulité factice ne se fonde sur d'autres motifs que sur les ténèbres dont il environne lui-même son âme, niant la clarté du jour qu'il fuit, n'avançant que la nuit, parce qu'il en aime les ombres. Il est bien coupable celui qui, étouffant la voix de sa raison, les cris de sa conscience, ne craint point d'enfreindre les plus rigoureux préceptes, les plus saintes pratiques de cette même foi qu'il n'ose, qu'il ne peut d'ailleurs désavouer : il la confesse, sans doute, mais sa conduite n'est qu'une lâche, qu'une honteuse apostasie. Oui, c'est une apostasie que cette indifférence, cette tiédeur, ce dédain ! Oh ! qu'elle doit être amère, la pensée de ces âmes, lorsque, se repliant sur elles-mêmes, elles comptent et pèsent des jours si criminels ou si vides ; lorsque, par un de ces retours qui ne manquent jamais, car tôt ou tard le voile se déchire, elles méditent sur elles-mêmes ! Il est douloureux, il est déchirant le souvenir d'un passé qui ne fut qu'erreur, mensonge et combat contre Dieu. Quel nom donner à ces hommes ? comment concilier d'une part tant de légèreté dans leurs pensées, de l'autre tant de gravité dans leurs œuvres ? Mais le chrétien, il peut sans crainte et sans rougir descendre au fond de sa conscience, interroger son âme, lui demander quelle lumière, quelle voie elle suit ; il peut sonder ses croyances comme ses affections ; demander quel est l'esprit qui le pousse, quel est l'amour qui fait sa vie, et un témoignage de paix lui sera donné. Il peut hautement, sans crainte d'être confondu, avoir le principe de ses pensées et de ses œuvres. N'errant point à tout vent de doctrine, il est en lui une foi sûre, certaine, basée non sur les caprices d'un jour, sur des objets frivoles, sur des

passions viles et dégradantes ; mais sur des motifs qu'on ne peut rejeter sans folie, qu'on ne peut négliger sans crime, qu'on doit nécessairement adopter.

Les motifs de sa foi, de sa vie, il les puise en cette foi elle-même. Ce n'est point une foi nouvelle, une fiction de l'esprit humain. Le premier homme fut son premier disciple, et Dieu son seul auteur ; elle remonte à celui-là seul de qui découle toute vérité, toute science, tout amour, père de toute intelligence comme de toute créature ; qui, en nous appelant à l'existence, nous fit pour le connaître, l'aimer et le servir. C'est la parole du Seigneur transmise à toutes les générations, et qui, comme ces fleuves qui, prenant leur source au trône même de l'Éternel, arrosent le paradis, n'a cessé de s'épancher et de s'étendre sur le monde, à mesure que s'élargissaient les demeures des hommes : dernier écho de l'Eden qui d'âge en âge n'a cessé de retentir jusqu'à nous ; seconde Providence donnée aux enfants d'Adam, pour les accompagner, pour les soutenir sur la terre de l'exil : car il était digne de la bonté de Dieu qu'en voilant sa face aux yeux de l'homme coupable, il lui tendît encore une main secourable du sein de la nue. Ainsi née avec le genre humain, placée dans le même berceau duquel devaient sortir toutes les nations, elle a grandi, s'est développée avec elles ; elle fut des siècles passés comme des temps présents ; dans la Synagogue comme dans l'Église, il n'y eut qu'un nom par lequel on pût être sauvé. Moïse, Abraham et Noé sont comme les grands canaux de cette longue chaîne qui jamais ne fut interrompue. Ainsi la foi du Médiateur promis ou donné réunit tout en lui. Aussi les patriarches et les prophètes, les pontifes de l'ancienne loi et les apôtres de la nouvelle, n'ont tous qu'un même chef, Jésus-Christ.

Et cette antiquité qui remonte jusqu'au premier des jours, dont Dieu même est le principe, elle n'est point obscure ou douteuse ; elle n'est point basée sur des traditions incertaines, enveloppées de voiles mystérieux, travesties ; mais sur des faits qui, quoique divers, n'en sont pas moins identiques, qu'une main toute-puissante a pu seule produire et coordonner ainsi, vers une même fin, un même but ; des faits tellement liés à l'existence du monde, qu'ils sont sa propre histoire ; qui seuls nous expliquent son origine et son organisation, ses révolutions et ses phases, et dont tout, au dehors comme au dedans de nous, porte l'ineffaçable empreinte : car toutes les misères qui pèsent sur la vie, les combats qui nous agitent, ces penchants d'un cœur souvent trop faible même pour le bien qu'il désire, que sont-ils, sinon la preuve de cette dégradation dont le Sauveur est venu nous relever ? Ce sont enfin des faits qui furent la vie d'un peuple au sein duquel ils s'accomplirent, qui en fut le témoin, l'acteur, l'historien. En vain voudrait-on les nier, le Juif est là comme un vivant témoignage ; témoignage merveilleux, c'est

le plus grand ennemi de la foi qui en est le plus ferme appui : entre ses mains reposent les preuves les plus irrécusables de son antiquité.

Foi antique, foi universelle en tous les lieux comme en tous les temps, dans toutes les annales humaines, depuis l'origine de la société jusqu'à nos jours, sous toutes les latitudes ; dans les îles et dans les continents, partout on retrouve une croyance universelle et identique. La création, l'état d'innocence et de bonheur, la chute de l'homme et sa réparation future par le sang du Juste, du Fils de Dieu incarné, sont consignées dans toutes les traditions, comme si les peuples, en se dispersant, s'étaient partagé les feuilles déchirées d'un grand livre. N'est-ce donc pas le cas de dire, avec un saint docteur, que ce qui a été de tous les temps porte avec soi le sceau irréfragable de la vérité ? que cette religion est la seule vraie qui, antérieure à toutes les autres, remonte à Dieu lui-même ? Si la religion, en effet, a toujours été le plus essentiel devoir de l'homme, elle a dû l'être dès le principe du monde, elle a dû être de tous les temps, de toutes les régions ; et si plus tard Dieu choisit un peuple pour en être le dépositaire, ce fut parce que les passions des hommes l'avaient altérée et corrompue.

La foi du chrétien repose sur les oracles qui l'annoncèrent au monde plusieurs siècles d'avance, sur des événements prédits et qui depuis dix-huit siècles se réalisent encore parmi nous. Le Sauveur promis a paru dans les temps et les jours fixés : il a été mis en croix ; son sang a purifié la terre, et le peuple auteur de sa mort, ainsi qu'il avait été dit, erre dispersé parmi les nations sans patrie, sans généalogie, dans un exil plus dur, plus ignominieux que l'esclavage même de Babylone, toujours courbé sous l'anathème que le sang du Juste imprima sur son front. Et Jérusalem, selon la menace qui lui en avait été faite, a vu ses enfants consumés par la famine, massacrés par le fer d'un vainqueur impitoyable ; ses tours renversées, ses remparts, ses palais détruits : et une flamme vengeresse a consumé son temple, et les pierres du sanctuaire ont été dispersées dans la voie publique, et la désolation y règne à jamais. Elle repose enfin sur les miracles qui ont prouvé sa mission divine et qui l'ont confirmée. Les sourds entendent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent, et les pauvres sont évangélisés. Les motifs de la foi du chrétien, c'est l'Eglise du Sauveur, cette Jérusalem que l'apôtre, dans son exil à Patmos, vit descendre des cieux rayonnante de beauté et de gloire, où, comme dans une nouvelle Silo, l'arche sainte a été fixée à jamais ; qui, bien différente de celles bâties par la main des hommes, s'est élevée parmi les obstacles de toute espèce, des luttes incessantes. L'enfer se déchaîne, toutes les puissances sont conjurées contre elle : amphithéâtres, bêtes féroces, bûchers, chaudières ardentes, les

plus cruelles tortures, tout est mis en œuvre. Pendant trois siècles un fleuve de sang inonde l'empire, et, toujours victorieuse par ces mêmes moyens qui semblaient devoir l'anéantir, elle s'assied enfin glorieuse et immortelle. Ah ! qu'elle est belle sous les palmes dont la couronnent ses martyrs ! Quelle majesté auguste respire sur ce front tant de fois sillonné par le fer des tyrans ! Pauvre, nue, sans appui sur la terre, persécutée en tous lieux, combien de fois des tombeaux furent son seul asile, le premier autel où elle offrait son sacrifice ! Et c'est là que ses chants de deuil et de triomphe s'exhalaient dans l'ombre, qu'elle célébrait les promesses de son avenir, tandis que ses fils tombaient égorgés par le fer des bourreaux ou déchirés par la dent des lions. Ah ! le bras divin put seul la soutenir dans ses épreuves si longues, si sanglantes ! Dieu seul put lui donner ce courage plus fort que les tourments. Quelle autre soutint jamais de tels combats ? Seule entre toutes les religions, elle a été persécutée, décimée ; seule elle a vu les nations soulevées contre elle, et des bras encore chargés de chaînes les ont toutes étreintes et vaincues. Dieu seul put lui donner cette puissance dont la mort elle-même semblait multiplier les forces. Puissance féconde, source ineffable des plus douces, des plus sublimes vertus.

Qui ne serait saisi du plus profond respect à la vue de cette série si magnifique, si radieuse de saints qui la parent, qui l'embellissent ? Comment ne pas admirer toutes les gloires si variées, si pures surtout, qui brillent dans son sein ? Ces apôtres, digne spectacle des anges et des hommes, ainsi que le dit saint Paul (*I Cor.*, IV, 9), humbles pécheurs devenus les conquérants du monde, qu'ils subjuguèrent ; qui, semblables à ces trompettes dont l'éclat renversait les tours et les remparts des villes, virent tomber à leur parole l'antique édifice de l'idolâtrie ; dont la voix, rapide comme les nuées, en parcourant l'univers, l'inonda des plus éclatantes lumières. Ces héros, ces dignes émules du Christ, comme lui obéissants jusqu'à la croix, ces martyrs auxquels il fut donné, non-seulement de croire, mais aussi de souffrir ; qui, toujours fidèles sous les coups des verges, le poids des chaînes et le tranchant des épées ou de la hache, osèrent chercher jusque dans la mort la couronne de vie. Ces pontifes, ces oints du Seigneur qui fortifièrent son temple et l'illustrèrent par leurs mérites ; ces prêtres, sacrés dépositaires de la miséricorde et de la grâce du Sauveur, tout à la fois pasteurs et pères des peuples, dont la prière s'élevait si ardente vers le ciel et en faisait descendre les plus douces bénédictions ; qui, comme le Sauveur, passèrent sur la terre en faisant le bien. Ces docteurs, oracles d'intelligence et de sagesse, flambeaux allumés par la main de Dieu même au milieu des ténèbres du paganisme et de l'hérésie, gardiens vigilants de la cité sainte, défenseurs invincibles, magnanimes vengeurs de la foi, dont la science, comme

un fleuve de vie, arrose et fertilise encore la terre de l'Eglise! Qui n'admirerait point ces âmes qui, se faisant pauvres comme le Sauveur, renoncèrent pour lui à tous les biens d'ici-bas; ces âmes de la solitude, qui, préférant la paix du désert du cloître, aux vains bruits des passions humaines, s'abîmèrent en Dieu; ces vierges, à la vie toute de prière, d'amour et de charité, dont la main essuya tant de larmes, calma tant de douleurs? Dieu seul a pu susciter ces trésors de doctrine et de sainteté, ces merveilles qui n'ont rien de la terre, qu'on ne trouve nulle autre part; la rosée du ciel a pu seule les faire éclore. Qui ne voudrait donc s'unir à toutes ces âmes si pieuses, si dévouées, que l'humanité bénit, que l'impie même glorifie? Comment ne pas adopter de si divins modèles? Qui ne serait fier de marcher sur leurs traces, d'adorer, de servir le même Dieu?

La foi pouvait-elle se montrer sous des traits plus éclatants de force, plus magnifiques de vérité? Tout en elle manifeste l'empreinte d'une main divine.

Oh! ne demandez donc point au chrétien pourquoi il croit, pourquoi il pratique. Où trouverait-il, hors de la foi, un bonheur plus pur, une paix plus parfaite? Il sait qu'il fait la volonté de Dieu, et, confiant en ses paroles, il brave les orages grondant autour de lui, et les revers de la fortune, et les douleurs qui pèsent sur l'humanité. Toujours calme, dans le malheur comme dans la prospérité, sa vie est une fête continuelle, et chaque jour qui s'écoule, le rapprochant de ses espérances, ajoute à ses joies. Il sait que la vie n'est qu'un pèlerinage, une tente d'un jour, un temps d'épreuves. Ses combats auront leur triomphe, ses mérites leur couronne; car il est une Providence qui préside au monde, une justice qui ne saurait faiblir, pesant dans sa balance le vice et la vertu, et l'âme est immortelle. Ainsi placé au-dessus des événements humains, il jouit dans ce monde, source de tant de misères, où tout est amer, jusqu'au plaisir qu'il donne, il jouit d'un avant-goût du ciel. O vous dont la vie fut jadis pure et sainte, dites-moi, les pratiques de la piété ont-elles jamais troublé votre âme? les fêtes et les peines du monde vous ont-elles jamais donné une paix préférable à celle que l'on puise au pied des autels, dans l'ombre du sanctuaire, lorsque Dieu, écoutant vos prières, daignait s'abaisser jusqu'à vous, descendait dans votre âme? n'avez-vous pas senti, comme le prophète, combien le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui le servent? ne vous êtes-vous pas écrié, vous aussi, qu'ils sont dignes d'amour, les tabernacles du Seigneur? Un seul jour passé avec ses anges est préférable à mille passés sous la tente des pécheurs. N'êtes-vous pas forcé de pleurer, comme à jamais perdues, tant d'années que vous lui avez ravies pour les sacrifier à des jouissances dont il ne vous reste plus qu'un amer souvenir? Vous avez quelquefois assisté à la dernière heure d'un frère, d'un ami; dites-moi, parmi les

paroles qui tombaient du lit du mourant, en avez-vous entendu aucune qui pût vous faire penser qu'il se repentît d'avoir cru, d'avoir pratiqué? La foi n'a-t-elle pas été, au contraire, la plus douce consolation de son agonie? Ah! ils passeront ces jours d'indifférence, de vertige, de folie; elles tomberont ces passions que vous aimez à suivre. Vous aussi, un jour, vous serez étendu sur un lit de douleur, et alors aussi vous l'appellerez sur votre chevet pour vous bénir et fermer vos yeux. Evitons, évitons ces excès qui laissent toujours après eux regrets et remords, et faisons ce que l'on voudrait plus tard avoir toujours fait. La foi est un joug, sans doute; mais Dieu sait l'alléger et l'adoucir. Oui, la vie des chrétiens a aussi ses peines, et comment ne pas en trouver dans la vie? Quelle condition en est exempte? Qui peut ignorer la douleur et les larmes? Oui, il est des privations, des sacrifices nécessaires; mais aussi que le ciel est doux et son éternité glorieuse! Aux plus fortes épreuves, la plus belle couronne; on se repose au port avec plus de bonheur après la tempête. S'il est parfois pénible à notre faiblesse de vivre sous la dépendance de la foi et de ses pratiques, souvenons-nous toujours qu'il est encore plus doux de mourir dans les bras de son espérance.

SERMON III.

LE PAUVRE.

Ex substantia tua fac eleemosynam, et noli avertere faciem tuam ab ullo paupere. (Tob., IV, 7.)

Faites l'aumône de votre bien, et ne détournerez point votre visage d'aucun pauvre.

Tel est le conseil que Tobie donnait à son fils. Il lui recommandait d'avoir toujours pitié des malheureux, de soulager la misère, la pauvreté. Pauvreté! nom triste, qui n'est plus, hélas! que l'expression du dédain. Misère! nom odieux dans un siècle qui n'a plus que l'or pour divinité: déplorables excès que la nature condamne, et qu'on ne saurait assez flétrir aux yeux d'un siècle qui se flatte d'une haute civilisation, et surtout dans une société chrétienne. S'il est des hommes au-dessus de la pauvreté, ils ne sont pas pour cela au-dessus du pauvre. L'humanité jamais ne perd de ses droits. Dans la prospérité, la compassion devient un devoir plus rigoureux encore pour eux. Et néanmoins il en est qui ne craignent pas d'affliger le pauvre, et qui n'ont pas le cœur de le plaindre. D'autres le plaignent, mais l'abandonnent. Quelle est la cause de cet oubli? c'est que le pauvre est aux yeux de ces hommes un être dégradé, auquel on ne doit ni respect ni secours. Apprenons, mes frères, à honorer, à soulager le pauvre. Le réhabiliter dans l'estime et dans l'amour des riches et des puissants du siècle, tel est mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi tous les hommes qui composent la grande famille d'Adam, il en est un, vivant

dans ce monde comme s'il n'en était pas ; sans famille apparente, fils déshérité de la nature, ce n'est point pour lui que naissent les fleurs dont elle se pare, et que jaunissent les moissons et les fruits. Etranger jusque sur le sol qui l'a vu naître, il ne connaît ni ces rapports qui rassemblent les âmes, ni ces doux liens qui unissent les cœurs, ni les caresses d'une main tendre et compatissante, ni les douces paroles d'une voix amie. Pour lui il n'y a ni patrie, ni frères ; être à part, il vit seul comme un proscrit. Chaque soleil qui se lève sur sa tête le trouve au bord du chemin cherchant d'un œil inquiet d'où lui viendra son pain du jour. Qu'il pleure et qu'il gémissé, une pitié dédaigneuse laisse à peine tomber sur lui un regard furtif, et souvent, dans le triste réduit qui abrite sa misère et sa nudité, ses soupirs s'exhalent solitaires. Fils du malheur, à lui la faim et ses angoisses, à lui la douleur et le désespoir. Cet homme, c'est le pauvre. Placé au dernier degré de l'échelle sociale, l'abjection, la souffrance et le mépris, tel est son partage ; sa vue est importune, et, parfois, on le délaisse comme un objet immonde. Loin de nous cette prétendue délicatesse, voile menteur de l'égoïsme et de l'orgueil : que l'aspect du pauvre ne nous fasse pas horreur. Sa misère ne doit être qu'un titre de plus à nos respects et à notre amour. Sous les tristes lambeaux qui le couvrent, sachons reconnaître les nobles et saints caractères qui lui donnent son prix. A vous, je le veux bien, l'éclat du sang et de la fortune, à vous les plaisirs et les fêtes ; mais ne dédaignez point d'abaisser vos regards sur lui et de lui tendre une main secourable : tout infirme et débile qu'il est, il n'en est pas moins votre frère ; tout aussi bien que vous il est homme ; oui, dans cette poitrine froide et amaigrie bat aussi un cœur d'homme ; sous ces haillons vit une âme immortelle. Le même Dieu qui vous donna l'existence, le forma aussi de ses puissantes mains et l'anima de son souffle. L'auguste image du Créateur ne s'est point effacée dans cette âme sous les outrages de la pauvreté. Votre vie est sa vie ; votre vie ne découle pas d'une autre source. Comme vous, fils d'Adam, son sang est votre sang, sa famille votre famille. Nous n'avons tous, dit le Sauveur, qu'un même Père qui est dans les cieux. Tout aussi bien qu'à vous une place lui a été donnée dans ce bas monde où vous prétendez régner en souverain. Plus humble en apparence, il n'en relève pas moins du Maître de la terre et des cieux qui, de la même main, départ à chaque créature le temps et la lumière, et, comme le potentat du plus haut des trônes, il peut, du sein de sa bassesse, lever ses mains vers lui et lui crier : Mon Père ! N'êtes-vous pas sujet aux mêmes infirmités ? Votre poussière ne sera-t-elle pas confondue avec la sienne ? N'aurez-vous pas la même tombe après la mort ? Semblable à cette statue à laquelle un roi impie voulait faire rendre les honneurs divins, un diadème d'or peut ceindre

votre front, mais vos pieds n'en sont pas moins d'argile. Qu'est-ce, en effet, que cette fortune dont vous êtes si fier, que vous regardez comme le plus beau de vos titres, et qui vous rend si dédaigneux pour le pauvre ? Qu'est-ce que ces dignités dont vous vous montrez si jaloux, ce rang que vous croyez si élevé, ces honneurs qui vous fascinent jusqu'à vous faire oublier qui vous êtes ? Qu'est-ce que toutes ces vanités qui séduisent votre orgueil ? Les dons de la fortune ! Mais la source n'en est pas toujours pure ; ils sont souvent le fruit de l'injustice, et lors même qu'ils sont légitimes, la fortune n'en est pas plus constante dans ses faveurs : qui n'a gémi de ses caprices ? que de nombreux revers dans lesquels elle plonge tous les jours ses élus ! Qui peut se croire à l'abri de ses retours soudains ? Les honneurs ! Que leur gloire est mensongère ! Ils ne sont pas toujours une preuve certaine de mérite : l'intrigue souvent étouffe la voix de la vertu, et s'élève sur ses ruines ; mais n'oubliez pas que plus il est élevé ce faite du haut duquel vous vous plaisez à contempler la foule rampant à vos pieds, plus la chute est à craindre et plus elle sera profonde.

La foudre, dit un ancien, ne frappe que les hauteurs, et l'histoire est là qui nous en donne de tristes et d'éclatants témoignages. Ah ! si la haute fortune et la richesse fixent le degré de grandeur ou de bassesse chez l'homme, effacez ce signe d'infamie que tous les siècles ont imprimé sur le front des Crésus, des Sardanapale, des Antiochus et des Néron, car ils furent riches et puissants. Que tous ces noms dont le christianisme s'honore, qui ne cherchèrent la gloire que dans la pauvreté et l'oubli du monde, cessent de recevoir nos hommages ; qu'ils ne soient plus l'objet de notre vénération : ils furent pauvres. Ayons le courage de le dire, la prospérité est rarement sœur de la vertu. C'est le baptême du malheur qui consacre la sainteté. Ainsi un philosophe peignait son juste imaginaire que le Sauveur plus tard vint réaliser. Ah ! sans doute, de grands mérites peuvent aussi s'allier avec la grande fortune. La richesse devient, quand on le veut, une source de biens infinis, et, nous aimons à le proclamer, il est aussi parmi nous des âmes que nous ne craignons pas de glorifier, dont la charité est aussi pure, aussi féconde que le rang où la Providence les a placées est digne de nos respects ; anges tutélaires de l'indigence, âmes que notre Eglise chérit et qu'elle se plaît à nommer la providence des pauvres, puisse le ciel répandre sur elles ses plus douces bénédictions ! puisse-t-il ouvrir tous les trésors à ces mains qui savent si bien les répandre ! Mais, hélas ! le monde ne nous en donne que trop d'exemples, les plus criminels furent souvent parmi les plus heureux selon le monde. Oh ! non, ce ne sont pas des biens, rarement purs et souvent éphémères, qui constituent la dignité de l'homme.

Quelque misérable que soit cet extérieur qui semble défigurer les traits de l'homme

dans le pauvre, l'humanité n'en est pas moins sainte. Est-ce un crime que l'indigence? Ah! si Dieu n'a pas voulu que l'indigent possédât ces biens que tant d'autres possèdent, s'il ne lui a point donné sa part des jouissances de ce monde, c'est qu'il n'a point voulu l'asservir à un joug indigne de lui. Il fit son âme trop grande pour être esclave de la fortune; il la voulut trop pure pour la soumettre aux séductions de la richesse. Oui, Dieu voulut sur la terre une gloire qui ne fût point empruntée, dont la beauté ne fût point factice, qui ne puisât qu'en elle-même et sa splendeur et sa puissance, et cette gloire est celle du pauvre : comme l'arbre du désert que la main de l'homme ne cultive point, et que rien ne protège contre la tempête, il grandit, il s'élève seul sous le souffle de Dieu. Aussi, parmi les chrétiens vivant dans le siècle, les plus vertueux furent ceux qui embrassèrent la pauvreté. Les peuples de l'antiquité, aussi bien que les peuples des temps modernes, furent florissants tant que la pauvreté fut en honneur chez eux (ainsi grandirent Sparte et Rome); ils tombèrent lorsque la fortune devint une idole. C'est l'or de l'Amérique qui a perdu l'Espagne. C'est dans la pauvreté que la foi chrétienne a retrempé le monde. C'est enfin au sein de l'indigence que brillèrent des esprits non moins sublimes que vertueux, car souvent aussi elle fut le sceau du génie.

Le pauvre, comme vous, reçut en partage ces facultés qui constituent la noblesse de l'homme et le distinguent de la brute; la misère le fait parfois descendre si bas qu'on ne le dirait plus un homme; mais relevez-le de l'abjection dans laquelle il vit obscur et ignoré, favorisez par vos bienfaits le développement de son intelligence, et dans cette classe d'hommes que poursuit un injuste mépris, s'élèvera une génération nouvelle qui saura conquérir votre estime, vos respects, et elle vous bénira. Combien n'en a-t-on pas vus qui, par les soins d'une âme bienfaisante, donnèrent à leur patrie une gloire de plus? Pourquoi les pauvres seraient-ils donc déshérités de toute chose? N'est-ce pas sur eux que s'épanchent toutes les peines que votre faiblesse ou votre délicatesse ne saurait endurer? C'est le pauvre qui cultive vos champs, et qui, à la sueur de son front, procure votre nourriture; c'est lui qui prépare ces vêtements qui vous couvrent; toute sa vie n'est qu'un long sacrifice; lui seul se dévoue pour une patrie où souvent il n'a pas un asile, où il ne possède pas même autant d'espace qu'il en faudra pour son tombeau; à lui les travaux les plus pénibles et les plus abjects. Enfin c'est à la misère du pauvre que vous devez vos richesses, et vos plaisirs et votre grandeur. Et voilà l'homme que l'on dédaigne! Ah! elle est sainte la cause que je plaide aujourd'hui. Que le pauvre ne soit plus à nos yeux un être méprisable, un étranger, un proscrit. Que n'ai-je des paroles assez fortes pour trouver un écho dans votre âme, assez

persuasives pour pénétrer vos cœurs! Oui, voilà vraiment le paria de notre société moderne! Vous êtes hommes, et rien d'humain ne doit vous être étranger : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*. C'est toujours un être que la Providence a placé près de vous, et vous devez respecter les desseins de la Providence; c'est un être que le malheur seulement distingue de vous, et dont vous devez vous-mêmes ennoblir les opprobres; c'est un être enfin que la foi, par des liens intimes et sacrés, a rendu votre frère : c'est un chrétien. La rédemption de son âme n'a pas moins coûté que celle de la vôtre : Jésus-Christ est mort aussi pour lui, et les mérites du divin sang ne s'écoulent pas moins abondants sur sa tête. Il sert le même Dieu que vous adorez; il a reçu le même baptême, il croit au même Sauveur, il boit au même calice où vous puisez aussi la vie. Dieu l'admet à sa table sainte, et vous rejetteriez celui qu'il accueille avec tant d'amour! Vous pourriez dédaigner celui pour lequel il s'abaisse lui-même, pour lequel il descend du trône de sa gloire, celui qu'il nourrit de sa divinité! Vous pourriez repousser de vous celui dans le sein duquel il aime se reposer comme dans un tabernacle!

Ah! ne dites donc plus que le pauvre est un être à part; que c'est assez pour lui qu'on le supporte, qu'on le tolère. S'il est quelque chose de grand, de vénérable sur la terre, c'est l'homme vertueux, c'est le chrétien : et, le véritable chrétien, mes frères, c'est l'homme que des biens périssables n'enchaînent pas à la terre, qui ne place son véritable héritage que dans les cieux; c'est l'homme de la douleur qui, comme son divin Maître, marche couronné d'épines. Celui-là est vraiment disciple de Jésus-Christ, c'est son ami le plus cher. C'est sous la forme du pauvre que Jésus-Christ a voulu naître; c'est sa nudité qu'il revêtit durant sa vie mortelle. Jésus conversait presque toujours avec les pauvres. Il refuse d'aller dans la maison des grands, et il s'assied à la table des publicains; ses familiers, ses intimes, ses apôtres sont des indigents. Aux puissants du siècle ses anathèmes, aux pauvres ses bénédictions. Lui-même il console ceux qui souffrent, il essuie les larmes de ceux qui pleurent. Il promet aux proscrits du monde la possession de son royaume : *Heureux les pauvres : « Beati pauperes. »* (Matth., V, 3.) L'indigence et la douleur sont donc les gages d'une richesse et d'un bonheur futurs qui ne finiront point. Ceux qui sont ici-bas les derniers, là-haut seront les premiers; là le superbe sera humilié et l'humble triomphera. Voilà pourquoi le pauvre ici-bas est purifié au creuset du malheur, comme l'or est éprouvé par le feu, selon la parole du Saint-Esprit. (Prov., XVII, 3.) En effet le malheur est toujours fécond en salutaires enseignements, et l'indigence est abondante en trésors que l'opulence ne saurait donner. On l'a toujours dit, l'indigence est l'école de la sagesse. Les amertumes de la vie la font mieux apprécier que ses féli-

cités les plus douces. Comment, en effet, bien connaître la vie à travers le prisme menteur de la richesse et de la volupté? Et qui mieux que le pauvre peut sentir tout ce qu'il est et tout ce qu'il doit être? Souffrir, c'est croire, c'est espérer, c'est aimer. Où serait la vraie foi, si elle n'était dans le cœur du pauvre? La foi seule soutient cette âme éprouvée par la douleur; la foi seule, semblable à la source cachée qui désaltère les racines de l'arbrisseau venu parmi d'arides rochers, la foi seule anime cette vie que le monde foule d'un pied dédaigneux. Où est la confiance en Dieu la plus fidèle et la plus ferme, si ce n'est chez le pauvre? Ah! il ne vit que d'espérance. Lui seul espère toujours, et malgré tout, en cette Providence qui, tôt ou tard, vient au secours de l'indigent. Il espère même en votre charité alors même qu'elle reste sourde à sa voix, qu'elle se retire, qu'elle s'éloigne devant lui. Où serait enfin l'amour de Dieu pur et constant, s'il ne vivait dans le sein du pauvre? Ah! il doit être fort cet amour qui lutte contre l'adversité! Qu'il doit être fort cet amour qui peut soutenir le poids d'une existence si lourde, si amère, de celui qui, abreuvé d'opprobres, de haine et de mépris, ne s'épanouit qu'à la vue ciel! Ah! qu'il soit donc à jamais effacé ce préjugé qui poursuit le pauvre! Qu'il soit réhabilité dans l'esprit de tous les hommes cet être qui a aussi son mérite et sa grandeur, cet être d'autant plus grand devant Dieu qu'il paraît plus petit sur la terre. Qu'il soit détruit, anéanti cet empire de l'or dont le culte n'a jamais produit que des cœurs métalliques et des âmes vénales. La déification des biens périssables et corrupteurs, voilà ce qui dégrade l'homme, et non pas l'indigence. Reconnaissez donc tout ce qu'il y a de noble et de saint dans le pauvre. Le pauvre, c'est votre frère: vous ne pouvez ni le méconnaître, ni répondre comme Caïn: Ai-je à m'occuper de mon frère? Le pauvre, c'est un ami dans lequel Dieu se complait, qu'il embellit de ses vertus, dont il a fixé l'avenir parmi ses anges. Le pauvre, c'est l'image du Sauveur, c'est le Christ de l'humanité: comme Jésus il expie vos désordres et vos crimes, car Dieu n'agrée que des victimes saintes; et voilà pourquoi il l'a choisi pour son holocauste. Mais, direz-vous, il y a des vices chez le pauvre. Il y a des vices parmi eux, n'y en a-t-il point parmi vous? La pauvreté aussi a ses taches, car elle est chose humaine. Mais, comme le dit saint Chrysostome, notre devoir n'est pas de les censurer, mais d'apaiser leur faim, seconde réflexion.

SECONDE PARTIE

Oui, mes frères, ils sont dignes de tous nos respects, de notre vénération, les hillons du pauvre. Ils sont augustes et saints, les caractères qui le distinguent. Malheur à l'âme superbe qui les dédaigne! Malheur surtout au cœur froid et dur que les misères du pauvre ne peuvent émouvoir! Cet homme à l'âme glacée, au cœur si dur, à l'œil tou-

jours sec, c'est un monstre. Mais, disons-le à la gloire de l'humanité, si le pauvre est souvent délaissé, si rarement une voix amie et consolante se mêle à ses soupirs, c'est qu'on n'a de lui qu'une idée imparfaite; on ne le connaît point. Non, ils ne connaissent point, les heureux du siècle, cet homme de la souffrance; ils ne savent point tout ce que la faim, la soif et les privations de toute espèce ont de cruel et de déchirant; ils ne savent point tout ce qu'il y a d'amer dans cette destinée si morne et si abandonnée, qui se traîne, faible et défaillante, sous la main de fer qui l'accable et la broie. La vie, pour eux, s'écoule belle, riante et magnifique. Vivant dans les joies et les fêtes, jamais ils n'ont connu la douleur; qu'ai-je dit, connu la douleur? ils en ont toujours fui jusqu'à l'image. Eh bien! que les lamentations du pauvre arrivent jusqu'à vous; étudions ses angoisses, comptons ses larmes et ses soupirs.

La miséricorde a toujours été regardée comme la plus sublime des vertus humaines; elle fut toujours, aux yeux des peuples, le plus grand privilège des rois, comme le premier des attributs divins. Vous ne pouvez, dit un docteur, voguer sur la mer orageuse sans abris et sans ports qui vous accueillent dans la tempête; de même, cette vie ne peut subsister, si vous en ôtez l'humanité: *Sic non potest hæc vita constare, si humanitatem sustuleris*. La miséricorde, c'est l'ange des suaves pensées, des saintes espérances; c'est elle qui répand le baume consolateur sur les âmes blessées, qui les remet sur la route quand elles s'égarèrent, qui les soutient quand la fatigue les accable. Sœur de l'infortune, elle essuie toute larme, soigne toute plaie; c'est elle qui, dans le désespoir, murmure à ceux qui veulent mourir ces douces paroles qui les rattachent à la vie, qui rendent la douleur moins amère et son fardeau plus léger. Emanation de Dieu même, rayon de la bonté céleste, amour des cœurs pieux, elle est la source de toutes les vertus. Ah! loin de nous l'odieux sang-froid de ces cœurs durs que rien n'émeut. Il est beau, sans doute, de soutenir ainsi son propre malheur, de conserver dans l'adversité un front calme et serein; mais honte à celui que n'émeut point la misère de ses semblables! Ainsi que saint Augustin le reprochait aux philosophes païens, ce sang-froid n'est que la glace de l'inhumanité. Souffrez que je sois homme, disait, en pleurant la mort d'un ami, l'un des princes les plus magnanimes de l'antiquité, souffrez que je sois homme: ni le stoïcisme, ni la majesté de l'empire ne doivent étouffer le sentiment. *Permittè ut homo sim*. Sous le manteau du philosophe comme sous la pourpre des rois doit aussi palpiter un cœur tendre et compatissant. Ainsi que le paganisme lui-même l'avait enseigné, effacez l'humanité du cœur de l'homme, et il tombe plus bas que la brute. Mais qu'il la miséricorde ne vit-elle pas dans toutes les âmes? Ces émotions involontaires que l'on éprouve à la vue d'un être

souffrant, que sont-elles, sinon la voix de la nature? Oui, il est dans tous les cœurs, ce sentiment qui nous porte à compatir aux souffrances des autres; et c'est ce sentiment si naturel qui est la base de la vie chrétienne : sans compassion, point de charité.

Je veux la miséricorde, et non des sacrifices, dit le Seigneur. (*Osee*, VI, 6; *Matth.*, XII, 7.) *Heureux les miséricordieux, parce qu'eux-mêmes obtiendront miséricorde à leur tour.* (*Matth.*, V, 7.) Aimez-vous d'une amitié fraternelle; portez mutuellement vos charges : vous êtes les membres d'un même corps. Car si quelqu'un voit souffrir son frère et ferme son cœur, comment l'amour de Dieu pourrait-il habiter en lui, dit le saint apôtre, et quel autre culte que celui de la miséricorde pourrait être plus agréable à ce Dieu qui voulut lui-même en être la première victime; qui s'abaissa jusqu'à partager nos infirmités, afin de mieux les adoucir, et qui scella de son propre sang son amour pour les hommes? Eussiez-vous la pureté des anges, sans compassion, votre cœur est vide et vos œuvres sont mortes.

Et cette miséricorde qui est l'âme de notre foi, quel objet plus digne que le pauvre de l'émouvoir, de l'attendrir? ou plutôt, qui mérite d'être consolé si ce n'est lui, le pauvre, cet être dont toute la vie n'est que souffrance, pour qui les jours ne se renouvellent que pour recommencer ses tourments? Seul sur la terre, il vit dans l'abandon et l'isolement. Des amis, il en avait lorsque la fortune lui souriait, que sa position était florissante, qu'il brillait par sa richesse et sa puissance. Mais tout passe ici-bas : il est tombé de ce haut rang qu'il occupait; l'éclat dont il brillait s'est évanoui et en même temps s'est dissipée cette foule si nombreuse, si empressée qui l'entourait de tant d'adulations. Il est pauvre et il est seul, seul dans ce monde, où ses larmes coulent si froides, si amères, où pas une voix ne répond à sa voix, où sa plainte se perd dans le bruit de la foule qui passe indifférente et rapide. Il appelle, il crie... mais pour lui tout est sourd et muet; partout la solitude accompagne ses pas. Les bruyantes cités ne sont souvent pour lui qu'un affreux désert. Y a-t-il une cité pour l'enfant du malheur? Il est pauvre et il est seul. Si parfois, pressé par ce besoin inné au cœur de l'homme qui le pousse vers ses semblables, il se rapproche d'eux, on le repousse, on le rejette, et ceux-là mêmes qui partagèrent sa table et ses plaisirs, qui sont peut-être la cause de sa ruine, ne le connaissent plus! il est pauvre, et il est seul. Oh! qui dirait tout ce que ce mot a de cruel? ne rencontrer que des yeux froids et ironiques, et tous les cœurs murés; pas une main secourable qui essuie la sueur de son front, pas une voix compatissante qui s'élève pour lui crier courage! pas un visage ami où il puisse reposer ses yeux! Se sentir à chaque instant foulé sous les pieds d'une société insensible à ses souffrances et à sa patience, qui ne daigne pas même s'arrêter pour entendre sa plainte : quel martyre!

Emprisonné dans son indigence comme dans un cachot, son pèlerinage ici-bas n'est qu'une lente agonie. Ah! mille fois préférable est la mort lorsqu'une bouche qui nous est chère recueille notre dernier soupir, lorsque, soutenue par la main d'un frère ou d'un ami, notre tête s'incline et s'affaisse sur le chevet d'où elle ne doit plus se relever; mais vivre seul, toujours seul! Ah! que le pauvre ait aussi un frère, un ami dans ce monde, une âme qui le comprenne, un cœur qui le chérisse, un sein dans lequel il puisse épancher ses peines, qui veuille bien recevoir ses larmes. Il est sans doute un Dieu qui les voit toutes et qui les compte, mais il permet qu'elles coulent afin que votre main les essuie; il vous a placés ici-bas comme les anges consolateurs du pauvre; ne le délaissez point dans sa tristesse, ne craignez pas de la partager : *Ne desis plorantibus, cum lugentibus ambula.* (*Eccli.*, VII, 38.) Dieu a ainsi formé le cœur de l'homme : il a voulu que ces mêmes rapports qui augmentent nos joies, diminuassent aussi nos douleurs. Que le malheureux qui se réfugie dans vos bras ne tremble donc pas devant vous comme devant un oppresseur; que la douceur de vos regards et de vos paroles soutienne sa voix tremblante et rassure ses genoux chancelants. *Soyez affable à l'assemblée des pauvres*, dit l'Esprit-Saint, et Dieu vous chérira d'un amour plus tendre que celui d'une mère : « *Miserebitur tui magis quam mater.* » (*Eccli.*, IV, 7, 11.) Si les larmes de la douleur sont amères, celles de la pitié sont douces. Les joies et les plaisirs du monde passent sur l'âme comme une flamme qui la consume. *Il vaut mieux aller dans une maison de deuil qu'à un festin*, dit l'Esprit-Saint. (*Eccli.*, VII, 3.) Oui, il est suave ce bonheur que donne en échange cette douleur que l'on console, cette peine qu'on adoucit. Il est doux de s'incliner vers une tête qui se penche vers nous, et de tendre une main amie à la main débile qui nous cherche.

Pleurez donc avec ceux qui pleurent, dit l'Apôtre : *Flete cum lugentibus.* (*Rom.*, XII, 18.) Un seul regard compatissant que l'on donne au malheur suffit souvent pour calmer ses angoisses, et c'est être déjà heureux que d'avoir un ami qui pleure avec nous. C'est à vous-même que j'en appelle : vous aussi, sans doute, vous avez parfois ressenti l'aiguillon du malheur, et votre cœur oppressé a voulu qu'on écoutât sa plainte. Oui, pleurez avec ceux qui pleurent; ne rougissez point de ces pleurs qui vous honorent. N'êtes-vous pas homme? N'êtes-vous pas chrétien? Que ces pauvres âmes flétries se raniment et se redressent à vos touchantes paroles. Si vous les abandonniez à leur propre faiblesse, frêles arbrisseaux plantés sur une terre ingrate, jouets de tous les vents, que deviendraient-elles? Il n'est pour elles ni appui ni ressources; souvent le pauvre n'a pas même de réduit où puisse s'abriter sa misère, de réduit qui la cache au mépris et à la honte : la borne du chemin, voilà son asile; le

seuil de vos palais, voilà le lit où il repose ses membres fatigués. Ah! qu'il y ait pour lui un asile contre la chaleur du jour et la froidure de la nuit; que votre porte s'ouvre devant lui, lorsque le soir il cherche dans la rue où il pourra dormir. Sauvez-le de ce dédain qui le poursuit et qui brise son âme; car, n'en doutez pas, il est aussi chez le pauvre une sainte pudeur. S'il rougit de son indigence, c'est que vous la dédaignez. Il mesure la profondeur de son abîme, et voit quel espace le sépare de ces mêmes hommes au milieu desquels il est condamné à vivre malheureux, et qui le finient, qui le repoussent. Eh bien! descendez jusqu'à lui, sauvez-le du désespoir, de cet isolement qui le flétrit, qui pèse sur son cœur comme un poids de malédiction. Réchauffez dans vos mains sa main froide et glacée. Qu'il ne se croie plus haï, persécuté, maudit. Que son cœur, si longtemps comprimé par la souffrance, se dilate enfin par votre bienfaisance; qu'il sente le bonheur d'être aimé; qu'il renaisse à une vie nouvelle sous la moite haleine de votre charité. Ainsi que le dit un saint docteur, imitez la miséricorde divine, soyez le Dieu des malheureux, soyez le bienfaiteur du pauvre.

Sans doute, on plaint le pauvre, et comment ne pas le plaindre? On déplore son affliction, sa misère; mais faut-il la soulager, ces mêmes âmes qui paraissent si attendries, se refroidissent et se resserrent. Condolérance mensongère! compassion hypocrite! Il faut sans doute des larmes au malheur, mais il lui faut aussi secours et assistance; il lui faut une compassion féconde et productive, plus efficace encore par ses œuvres que par ses paroles: subvenez donc aux nécessités de vos frères. Ainsi que Mardoché le répétait à la pieuse Esther (IV, 14), Dieu ne vous a point élevés si haut pour servir de spectacle au monde, mais pour être le refuge de son peuple affligé. Oui, Dieu ne vous a faits grands qu'afin que les petits se réfugient sous votre aile; il ne vous a faits riches qu'afin que vous donniez. Vous êtes la main visible toujours tendue à l'indigence du pauvre. Vous n'êtes que son économe, dit saint Basile, et c'est ainsi que l'apparente inégalité des hommes les rend tous égaux. Images, ou plutôt ministres de la Providence, que votre avarice ne la calomnie point auprès de l'indigent: c'est de vous qu'il dépend de la faire bénir ou maudire. N'oubliez donc jamais l'obligation sainte que vous impose la possession de ces biens qui vous sont confiés. Que le malheureux ne se plaigne point d'être oublié sans ressources. Donnez, donnez, et il trouvera que Dieu a assez fait pour lui en vous élevant au-dessus des autres pour le secourir. *Dans les heureux jours*, dit l'Esprit-Saint, *n'oubliez point les jours mauvais*: « *In die bonorum ne immemor sis malorum.* » (Eccli., XI, 27.) L'infortune peut vous atteindre; le sort est capricieux et changeant, et la misère souvent va s'as-

seoir sous ce même toit, dans ce même palais que l'opulence décorait encore la veille de lambris dorés. Riches aujourd'hui, demain peut-être serez-vous pauvres. Ah! ne refusez pas une aumône que vous pouvez plus tard être réduits à implorer, donnez, donnez.... Votre fortune peut s'écrouler, mais, dans vos adversités, vous ne serez point délaissés; selon la parole du divin Sauveur, vous aurez toujours les pauvres avec vous; donnez, donnez donc au pauvre.

Hélas! il est nu; quelques misérables haillons couvrent à peine son corps, et ces haillons sales et hideux, qui suffisent à peine à la pudeur, ne le protègent point contre l'intempérie des saisons. Le vent souffle, la neige tombe, et il est nu! Confus de son dénûment, à peine ose-t-il réchauffer au soleil ses membres tremblants, tandis que des feux splendides embrasent vos foyers, tandis que l'on voit briller sur vous l'or et la soie! Déplorable excès d'une vanité aussi cruelle que superbe! Bientôt l'industrie ne pourra plus satisfaire les fastueux caprices du luxe. Pour briller un seul jour, on sacrifie souvent ce qui seul suffirait pour revêtir plusieurs familles, et le pauvre est nu! Ah! qu'elles sont tristes et sombres les pensées de son âme, lorsque cette pompe qui vous entoure, ces attraites qui vous parent, frappent ses regards, lorsque l'éclat qui vous environne respandit et rayonne sur sa misère! Ah! qu'elle disparaisse enfin, cette vivante accusation qui crie contre l'avarice! Qu'ils disparaissent ces deux fléaux qui, comme une lèpre, dévorent la société, l'orgueil et l'égoïsme! Hélas! de combien de maux ne sont-ils pas la source? Disons-le avec larmes, combien d'âmes, jadis pures et honnêtes, qui, pour échapper à une fausse honte, se sont vouées à l'infamie! Combien d'autres que délaisse une prétendue philanthropie, et qui se réfugient dans le crime! Ah! que le pauvre n'ait plus à rougir! couvrez sa nudité, et, comme ce pieux soldat que l'Eglise a mis au nombre de ses saints, s'il le faut, jetez sur ses épaules un pan de votre manteau. Que rien n'échappe à votre charité; qu'elle pénètre jusque dans les réduits les plus obscurs! Là, sur quelques planches, sur un peu de paille, sur un grabat infect, gisent des malheureux, plongés dans la plus affreuse désolation, maudissant l'existence et invoquant la mort. C'est un père dévoré par une lente et cruelle maladie, auquel ses fils n'ont que des larmes à donner. C'est une mère essayant en vain de ranimer son jeune enfant en lui donnant un sein que la misère a desséché, et s'écriant: *Heureuses les entrailles stériles!* (Luc., XXIII, 29.) Entendez-vous ces voix plaintives? C'est une famille grande et puissante naguère, et à laquelle, hélas! de toute sa grandeur, il ne reste plus que son nom, non que l'indigence rend d'autant plus amer qu'il fut plus glorieux, titre maintenant inutile, puisque la richesse ne le rehausse plus. Cette famille a connu les délices de la prospérité, et aujourd'hui, en proie à toutes les

privations, elle craint encore plus d'être connue qu'elle ne désire être soulagée. Mais il est pour le pauvre un tourment plus affreux, tourment au-dessus de toute expression, tourment déchirant s'il en fut jamais, la faim, la hideuse faim ! L'oiseau du ciel trouve toujours au moins quelques graines, et le pauvre manque souvent de pain. Ah ! qu'elles sont lentes les heures, lorsqu'il attend cette aumône qui ne lui est pas toujours donnée ! Souvent il crie tout le jour sans qu'une main se soit ouverte dans la sienne ; et, lorsque le soir arrive, à cette heure même qui ramène vos plaisirs, il attend à votre porte un morceau de pain. Autour de vous, tout est joie et délices ; lui, hélas ! se sent défaillir. Il entrevoit l'éclat de vos fêtes, il entend l'harmonie de vos concerts et vos chants de bonheur, il vous crie alors : J'ai faim ! et ses cris n'arrivent point jusqu'à vous. Oh ! prenez garde que la douleur du pauvre ne fasse descendre le courroux du ciel sur vos têtes : le Seigneur exauce l'imprécation du malheureux qui maudit dans l'amertume de son âme. *Rachetez donc vos péchés par l'aumône (Dan., IV, 24)* ; donnez, donnez : Dieu bénit la main qui donne. Est-il cher le bonheur qui ne coûte qu'un morceau de pain ? Donnez, donnez, afin qu'à votre heure dernière vous ayez l'appui d'un pauvre, toujours puissant auprès de Dieu. Ceux que vous nommez vos amis verseront peut-être quelques larmes, quand la cloche funèbre annoncera votre agonie, mais bientôt arrivera l'indifférence et puis l'oubli, ce second linceul des morts ! enfin ils seront heureux sans vous ; mais le pauvre, au contraire, il aura, lui, pour vous, plus que des larmes, il aura des prières. Quel est ce recueil qui s'avance ? Quelle est cette foule éplorée qui le suit ? C'est le convoi d'un riche, ce sont des pauvres qui pleurent un père, et leurs gémissements montent jusqu'aux cieux ! Donnez donc, mes frères, donnez. Oui, le pauvre aura toujours pour vous plus que des larmes à votre heure dernière, il aura toujours des fleurs pour votre tombe, il aura toujours des bénédictions et des prières pour votre mémoire. Donnez, donnez ; le ciel, vous dis-je, est dans l'aumône.

Pleine de confiance en votre charité, l'Eglise a délégué vers vous, pour recueillir vos dons, des âmes dont vous avez plus d'une fois éprouvé le zèle et le dévouement ; faites éclater votre bienfaisance, âmes généreuses, le Seigneur bénira vos efforts. Vous vivrez dans le cœur des pauvres ici-bas, et vous recueillerez un jour dans les cieux les trésors que votre main libérale verse dans le sein de tous ces malheureux que vous avez adoptés, et dont vous vous êtes constitués la providence. Heureux si ma voix, bien faible sans doute, peut contribuer au succès d'une œuvre si chère à toutes les âmes chrétiennes ! Oui, tous les cœurs s'ouvriront devant vous !

SERMON IV.

Pour le jour des Cendres.

LA VIE ET LA MORT.

Vivre et mourir, voilà tout l'homme au sein de l'humanité. Dès le premier moment de son existence, à peine au berceau, tout ce qu'il doit être, tout ce qu'il doit faire se réduit à ces deux problèmes : vivre et mourir. Des jours, des années plus ou moins longues lui seront donnés. Une carrière lui est ouverte, il faut qu'il la parcoure. Son enfance, d'abord si faible, si débile, se développe, se fortifie ; l'adolescence arrive avec ses passions ardentes, parfois impétueuses, et qu'un âge plus mûr vient à son tour modérer et régler ; puis les forces s'affaiblissent jour par jour, heure par heure ; la nature décroît et décline peu à peu vers la tombe, qui finit enfin par l'engloutir : l'homme mortel n'existe plus ! La vie et la mort, tels sont donc les deux termes qui résument notre destinée ici-bas. Or ces deux termes si contradictoires, qui semblent se repousser mutuellement, ces deux termes ne sont pas si opposés qu'ils le paraissent. Oui, rivales en apparence, la vie et la mort ont entre elles des rapports intimes. Ce sont deux sœurs qui s'appellent et se répondent. On ne vit que pour mourir, on ne meurt que pour vivre. Aussi la mort se pare et s'enrichit des dons, des beautés de la vie ; la vie à son tour s'orne des grâces de la mort, et c'est ainsi que la gloire de l'homme se complète du mutuel éclat qu'elles se communiquent. Toutes deux forment la couronne immortelle qui doit ceindre son front.

C'est donc à tort qu'on ne s'attache qu'à la première, que l'on hait, que l'on repousse la seconde ; c'est à tort qu'on les croit ennemies. Nous voulons les réconcilier dans vos esprits et dans vos cœurs. Il faut bien vivre, dit-on, pour bien mourir ; il faut aussi, mes frères, bien mourir pour mieux vivre encore. Le travail de la vie se fait tout pour la mort, et le travail de la mort se fait tout pour la vie ; ou plutôt, la vie c'est la couronne de la mort, la mort, c'est le triomphe de la vie.

O vous, dont les jours s'écoulèrent si purs et si pleins, vous dont la mort fut aussi belle que la vie fut sainte, Mère du Rédempteur, Vierge des pensées pieuses et des immortelles espérances, implorez pour nous ces grâces qui éclairent les esprits et convertissent les cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la vie ? Cette question qui embrasse tous les problèmes de l'humanité, pour la solution de laquelle la philosophie profane s'est agitée en vain, qu'elle a si diversement résolue, de laquelle naquirent tant de systèmes parfois ingénieux, mais souvent aussi bien étranges ; cette question, à laquelle toutes les autres se rattachent, la généralité des hommes se la pose bien rarement ; rarement ou y pense. Pour le plus grand nombre, la vie, c'est ce que l'on

voit, ce que l'on sent, ce que l'on aime; c'est la jouissance de ce monde physique, des merveilles et des biens qui le composent. La vie, c'est la possession des biens de la terre, des joies, des plaisirs qu'elle procure; vivre, c'est jouir de son existence, c'est combattre la douleur, résister au trépas : la vie n'est que l'aversion de la mort. Aveuglement funeste ! On ne s'occupe qu'à vivre, et jamais à mourir. Ne séparons point ces deux images qui, quoique diverses, n'en doivent pas moins rester unies dans nos pensées. Sachons voir la mort au sein même de la vie. La vie, telle que la foi nous la fait envisager, n'est point ennemie de la mort; au contraire, elle nous y dispose, et nous en rapproche.

La vie, sans doute, est enivrante.

La nature, il est vrai, a des prestiges, et le cœur de l'homme des illusions; mais, quand on étudie attentivement la vie, quand on la considère avec calme, ces prestiges, ces illusions se dissipent bientôt, et jusque dans les traits mêmes de la vie s'offre à nous l'image de la mort. En effet, que les passions se taisent; fermez un moment les yeux à ces images séductrices et menteuses qui savent si bien tout dénaturer, tout corrompre; interrogez votre cœur dans la solitude et la paix; descendez dans la partie la plus intime de votre âme, et dites-nous d'où vient cette tristesse profonde qu'elle recèle; d'où vient cette tristesse vague et indécise qui vous saisit à la vue de vous-même? Cette tristesse, vous ne la sentez qu'en méditant sur vous. Oh! pourquoi, en vous considérant vous-même, votre âme est-elle triste? pourquoi vous troublez-vous? D'où viennent ces ennuis qu'on sent bien mieux qu'on ne peut les définir, et qui vous saisissent alors qu'autour de vous tout respire la sécurité? Pourquoi, au milieu de tout ce que vous avez de plus cher, au sein de vos affections les plus précieuses, votre cœur se resserre-t-il? pourquoi ce besoin des larmes? Ne serait-ce point le triste pressentiment de cette douloureuse séparation qui bientôt vous arrachera à tout ce que vous aimez?

Et si vous portez vos regards au dehors, que voyez-vous? Dans la famille, des noms dont il ne reste que des souvenirs, des places vides à jamais, d'autres qui bientôt seront désertes, des objets chéris dont la possession ne se prolonge que pour vous en faire redouter davantage la perte; autour de vous, enfin, la tombe qui s'ouvre et se referme pour se rouvrir encore; suivre ceux-ci, précéder ceux-là, pleurer les uns, être regretté par les autres, et recevoir de nouveaux successeurs le tribut de larmes que nous avons payé à nos devanciers, tel est le jeu de la scène du monde, dit saint Grégoire de Nazianze. Ce sont des sépulcres qui partout annoncent la trace et les habitations des hommes. Voyez ces enceintes formées aux portes des cités, ces croix funéraires qui les dominent, comme pour nous rappeler l'empire de la mort, qui toujours plane sur nos têtes : ici Montmartre, là le Père-Lachaise !

Jusque dans les plaisirs licites, il est des tristesses profondes. Les fêtes les plus brillantes, ce sont des fleurs que l'on jette sur la voie de la tombe, mais fleurs bientôt fanées, dont la vanité ne sert qu'à nous rappeler la triste condition de la nature humaine. Dieu l'a voulu ainsi; il a voulu que tout dans la vie vous rappelât, vous retraçât sans cesse la mort; il a voulu que vous ne perdissiez jamais de vue le but vers lequel vous tendez, comme le passager qui, loin de s'arrêter aux accidents des rivages, ne songe qu'au port vers lequel le pousse le courant des flots. Et les flots de la vie, mes frères, vous poussent rapidement vers la mort.

Le saint homme Job (XIV, 1 seq.) l'a dit dès longtemps : la vie, c'est une vapeur qui s'évanouit, une fumée qui s'envole, c'est l'herbe des champs qu'un même soleil voit naître et mourir. Telle est l'idée que les saintes Ecritures nous donnent partout de la vie. L'Esprit-Saint, en parlant de la course de l'homme, ne manque jamais d'avertir du terme où elle s'arrête toujours. Il montre le cercueil à côté du berceau. C'est qu'en effet, un lien indissoluble les unit. La ligne que l'homme parcourt en entrant dans le monde conduit de l'un à l'autre, il ne saurait choisir de voie qui n'aboutisse au terme fatal. L'homme naît esclave de la mort : *Statutum est hominibus semel mori.* (Hebr., IX, 27.) Cette loi, jamais suspendue, ne cesse de s'accomplir un seul instant. L'humanité s'écoule, poussée par cette inévitable nécessité, comme les corps qui gravitent vers leur centre, comme l'eau qu'entraîne la pente. Comme tout décroît, comme tout change et se défigure ! On n'est plus aujourd'hui ce qu'on était hier; vous ne serez pas demain ce que vous êtes aujourd'hui. Nous sortons du néant pour vivre, dit saint Grégoire de Nazianze, et vivants nous sommes détruits. La vie est donc plus que l'avant-coureur de la mort : elle la porte dans ses flancs; son travail ne sert qu'à creuser notre tombe. Qu'il est donc coupable cet orgueil de la vie qui enfle le cœur de l'homme ! L'homme, dit saint Jean Chrysostome, que la mort redemande aussitôt comme une dette dont le paiement ne peut être sursis, cette poussière si légère, cette étincelle qui ne brille qu'un instant, cette flamme qui tombe et s'éteint si vite, l'homme dont la constitution est si fragile, si périssable, qui nage aujourd'hui dans l'opulence est demain revêtu d'un linceul; aujourd'hui environné de flatteurs et demain rongé par les vers; monstre d'orgueil qui bientôt n'est qu'un objet de pleurs, qui, mortel par sa nature, se croit éternel par ses vastes projets; l'homme, suppôt de toutes les faiblesses, de toutes les passions, rendez-vous de toutes les afflictions, de toutes les misères ! Oh ! si l'on voulait y songer un peu; si l'on pensait que cette vie si passionnée pour tout ce qui flatte, ses convoitises, n'est en réalité qu'un travail de destruction et de mort, on s'appliquerait à la régler, à dompter ces passions déordonnées qui la minent. O vous dont la course en ce monde n'est pas moins aveugle qu'elle

est rapide, songez donc que ce corps de boue que vous aimez tant à flatter, que vous élevez avec tant de mollesse, qui a tout votre amour, ne sera bientôt plus aux regards des hommes qu'un objet d'horreur. Ils tomberont ces prestiges qui vous fascinent. Le plaisir vous appelle et vous courez. Arrêtez vos pas ! Cette heure qui sonne, c'est la même qui vous annonce le dernier soupir d'un frère, d'un ami. Elle retentit du haut de ce même beffroi qui bientôt se convertira pour vous aussi en glas funèbre ; c'est une heure enlevée à votre existence, c'est un signal que la mort vous donne pour vous dire qu'elle vient, qu'elle s'avance. Car, plaisir ou peine, rien n'arrête ses pas. Combien de fronts où la joie rayonnait se sont décolorés sous sa main glacée ! Que d'existences jeunes et belles sont tombées, alors qu'elles brillaient d'espérance et d'avenir ! La mort partout se mêle, s'entrelace à la vie. Songeant à vivre, n'oubliez donc pas que vous mourrez aussi. Passez dans ce monde comme n'en étant point. Que la mort vous trouve toujours prêt, quand elle voudra vous arrêter et vous conduire à ce Juge suprême, auquel tout compte doit être rendu. Oui, soyez toujours occupé d'elle. Car le travail de la mort est encore tout pour la vie.

DEUXIÈME PARTIE.

Fille du péché, la mort en fut aussi la peine. Frappé d'un juste anathème, l'homme fut condamné à sortir violemment du monde qu'il avait souillé ; son corps, que le Très-Haut avait formé de ses propres mains, dut rentrer dans la poussière. Aussi, ministre d'un Dieu vengeur, la mort, dans son principe, fut instituée l'ennemie de l'homme, qu'elle dépouilla de ses biens, de ses prérogatives. Mais un regard de miséricorde tomba sur l'homme, et le trépas devint le messager de l'espérance. Fécondée par le sang du Rédempteur, l'humanité a vu le monument de la justice du Seigneur devenir le gage de son amour. Et comme jadis sur la terre, dans son innocence native, sur la tombe aussi germent des fleurs immortelles. Telle est l'idée que la foi nous donne de la mort. Si elle vous apparaît si amère, c'est que vous la jugez mal. Les hommes, en général, ne voient dans la mort que la fin, la perte de tout ce qu'ils aiment ; ils ne voient en elle qu'un travail de dissolution, par lequel tout s'efface et périt, un abîme, un gouffre où tout s'engloutit, pour disparaître à jamais. Non, mes frères, la mort n'est pas un anéantissement, un abîme dévorant ; elle est, au contraire, pour le chrétien, le complément de ses vertus, la confirmation de ses mérites, le triomphe de ses épreuves.

D'abord, pour le chrétien fidèle, la mort n'est que le complément de ses vertus. Il est une heure fatale pour tous ; il est un point du temps où le pied de l'homme s'arrête. Lui, à qui naguère il était donné de franchir les mers, les montagnes ; qui, par son industrie, savait abrégier l'espace, qui courait rapide sur la terre, une force invincible l'en-

chaîne. Cette main si ingénieuse, si habile à communiquer le mouvement, la vie, sous laquelle le marbre et la toile semblaient s'animer ; cette main si redoutable dans les combats, tombe faible et languissante. Ce front si noble, si majestueux, qui commandait le respect, s'incline et tombe. Cette vie, enfin, si inquiète, si active, si turbulente, si laborieuse, que travaillent tant de pensées diverses, se modérant peu à peu, s'affaisse défaillante, incertaine, et bientôt va s'éteindre. Eh bien ! ce travail de la mort, il est tout pour cette même vie qu'elle semble étouffer. C'est alors que la vie se complète de tout ce qui lui manquait. Les esprits sensuels, sans doute, ne sauraient admettre ce langage ; ils ne voient rien qu'à travers le prisme des sens, du plaisir, et pour eux tout semble finir avec les jouissances au sein desquelles ils ont toujours vécu. On ne le sait que trop, il n'est plus rien pour l'avare loin de ses trésors, plus rien pour l'ambitieux loin des vanités qu'il convoite, et le voluptueux se croit dans les ténèbres lorsque l'éclat vainqueur du jour vient éteindre le dernier flambeau qui éclairait ses orgies nocturnes. Oui, sans doute, pour l'homme sensuel, pour l'homme brute et matière, tout semble décroître lorsqu'il sent défaillir la fougue délirante qui l'emporte, lorsqu'il voit s'évanouir les illusions dont il aime à se bercer. Aux yeux de ces hommes, tout se compte aux battements des passions, aux cris de leur ivresse. Mais le chrétien, dit saint Paul (II Cor., XII, 10), c'est surtout lorsqu'il s'affaiblit qu'il se fortifie. La défaillance d'une chair périssable accroît la vigueur de son âme. C'est surtout lorsque tout tombe autour de lui qu'il se hâte de consommer la grande œuvre qu'il médite depuis longtemps, et l'édifice spirituel s'élève plus actif du sein des ruines matérielles. Comme ce peuple dont l'ennemi assiège la cité s'applique à ranimer, à fortifier le cœur de ses soldats, le chrétien, au sein des angoisses qui le travaillent dans ses derniers instants, s'applique aussi à munir son âme de pensées plus saintes et plus fortes. Quel serait le fruit de quelques années passées dans la pratique du bien, si le dernier jour les flétrit, les efface ? Qu'importe au navigateur d'avoir traversé les mers, d'avoir échappé à leurs écueils, si, sur le point d'entrer dans le port, la tempête vient le briser sur le rivage ? Sois fidèle jusqu'à la mort, dit le Sage (*Eccli.*, XXII, 29), et tu recevras la couronne de vie. Car alors, mes frères, se résume tout ce que l'homme a opéré de bien dans la vie, comme alors aussi se consomme la mission sainte qui lui est donnée ici-bas.

Le travail de la mort, mes frères, n'est donc que l'épreuve suprême qui, dépouillant le chrétien des misères de la mortalité, achève de le purifier, de le mûrir. Oui, dans la poitrine presque glacée du chrétien mourant, il se passe d'ineffables mystères. Le trépas, pour lui, c'est le sacrifice le plus pur et le plus généreux, le plus héroïque, le plus solennel. Tout à la fois prêtre et vic-

time, son dernier soupir non-seulement complète, mais confirme ses mérites.

Accoutumé que l'on est à ne considérer que les choses sensibles, on ne juge que par les sens. Voilà pourquoi le spectacle de l'humanité mourante paraît si triste, si désolant. Cette langueur qui, comme un poids accablant, s'appesantit sur l'homme; cette pâleur qui décompose et défigure ses traits; ces yeux au regard sombre que ne captivent plus même les objets les plus chers, ou qui ne se relèvent que pour leur dire un dernier adieu; cette parole tremblotante, presque étouffée, et qu'on n'entendra bientôt plus; ce cœur qui bat plus lentement, semblable à un écho lointain qui expire, tout annonce une dissolution qui s'opère. Elle tombe, cette chair mortelle, comme un vêtement usé. Même avant que le cercueil s'entr'ouvre, les traits qui la forment et la caractérisent ont disparu; mais est-ce tout l'homme que cette chair mortelle? Est-ce là ce qui le constitue et le distingue? Les formes matérielles s'effacent, disparaissent; mais son âme, mais ces précieuses qualités qui l'ornent, mais ces grâces de l'esprit et du cœur qui lui concilient le respect et l'amour de ses frères, cette vie, enfin, si pure, si belle, c'est alors surtout qu'elle semble renaître, c'est alors que ses mérites se confirment. Toujours simple et modeste, ennemi de toute vaine gloire, les infirmités qui l'étendent sur son lit de douleur ne font que le confirmer dans son humilité. Pauvre, même au sein des richesses, il comprend bien mieux encore leur vanité à la vue du suaire, seul trésor qui accompagnera sa dépouille mortelle. Les plaisirs du monde ne sauraient exciter ses regrets dans cet instant où leur souvenir ne laisse qu'amertume et remords; c'est sur son lit d'agonie que le chrétien comprend et sa propre bassesse et la grandeur de Dieu; c'est au bord de la tombe qu'il connaît et qu'il sent bien mieux ce qu'il y a de criminel dans cet attachement aux biens terrestres qui, trop souvent, dans la vie, font oublier à l'homme ses immortelles destinées. S'il est alors un regret dans l'âme fidèle en quittant la terre, c'est de n'avoir pas consacré tous ses jours à la vertu. Oui, c'est surtout dans les angoisses de la mort que l'on sent tout ce que Dieu mérite d'amour. Alors que tout passe, s'évanouit, tout, jusqu'aux objets de nos plus intimes affections, comment ne pas s'attacher de tout son cœur, de toute son âme, à celui-là seul qui ne passe point? Alors que notre voix expire sur nos lèvres glacées, qu'une voix amie arrive à peine jusqu'à nous, quand tout nous fuit, quand tout nous abandonne, que nous ne sommes plus qu'un objet d'effroi pour nos proches mêmes qui s'éloignent, comment ne pas s'attacher de toutes ses forces à celui qui toujours nous entend, qui toujours nous répond?

Non elle ne saurait périr, cette vie si belle et si pleine: car si la mort complète et confirme les vertus de l'homme, c'est elle encore qui les couronne; c'est elle qui les immor-

talise, et sur la terre que le chrétien quitte, et dans le ciel qu'elle lui ouvre. Aussi le philosophe Descartes nomme la mort l'aurore d'un beau jour. La vertu vit ordinairement sur la terre humble et obscure, souvent persécutée. Son nom, qui devrait attirer le respect et l'amour des hommes, devient un objet de jalousie et de haine. Mais toute passion expire impuissante au bord de la tombe, et toute justice est rendue. Alors le juste recueille, même de la bouche de ses ennemis, les témoignages qu'ils lui refusèrent pendant la vie; et sa mémoire, ajoute le sage, ne saurait périr. *In memoria eterna erunt justi.* (Psal. CXI, 7.) Les bonnes œuvres qu'il a semées, les aumônes qu'il a versées dans le sein du pauvre, les larmes qu'il essuya, ce dévouement à toute épreuve, cette piété si constante, toutes les vertus enfin qui ont marqué son passage, s'élèvent comme autant de voix qui proclament tout ce qu'il mérite d'honneur, et appellent sur lui les bénédictions de tous les hommes qui le pleurent. On aime à montrer sa demeure, l'endroit du temple où il s'agenouillait pour prier; on se plaît à rappeler ses traits, à citer ses paroles. Non, la tombe ne saurait dévorer la vie; c'est quand la mort la frappe que la vie triomphe par les regrets, par les consolations qu'elle donne. Elles sont bien amères ces larmes que l'on verse sur la couche où s'est endormi un être qui nous était cher; il est déchirant ce moment où, soutenant dans ses bras une tête amie, on contemple ses traits pour la dernière fois: elle est affreuse cette heure où, s'efforçant en vain de réchauffer un cœur qui a cessé de battre, on n'embrasse plus que la mort. Mais lorsqu'on rappelle aussi tout ce qu'il y eut de vertu en ceux que nous pleurons, leurs qualités si précieuses, leurs paroles si douces, leur dernière prière, la mort perd de ses amertumes, et l'espérance nous rend tout ce que nous avons perdu. Car la mort, placée entre le présent et l'avenir, les unit tous deux. C'est elle qui ouvre à l'homme cette patrie où se réunissent, dans le sein de Dieu, tous ceux que son amour avait unis ici-bas, cette patrie où les jours n'ont pas de couchant, où cette vie, si courte d'ailleurs, se rallume pour ne plus finir aux sources intarissables de l'éternité. Et c'est là, mes frères, c'est là surtout que la vie triomphe. Que sont les jouissances, les prospérités de la terre, que sont les honneurs, les pompes du monde en comparaison des gloires, des voluptés du ciel? C'est là que la vie est vraiment digne de son nom. Oui, c'est là que l'homme vit réellement: car alors il possède la plénitude de la vie, la plénitude de tout ce qui en fait l'essence, le charme et le bonheur; il vit en Dieu, c'est Dieu même qui fait sa gloire, son bonheur, sa vie. Oh! vous donc qui pleurez un ami, et que sa perte rend inconsolables, pourquoi abaisser sans cesse vos regards sur un tombeau? *Levate capita vestra.* (Luc., XXI, 28.) Tournez vos pensées, vos regards vers le ciel. Là vit, revêtue des splendeurs de l'immortalité, cette âme qui vous fut chère.

Vous que la mort épouvante, sachez voir en elle les misères dont elle nous délivre, et les biens qu'elle apporte. Elle a ses terreurs, sans doute, car son heure est décisive et il y a toujours de la crainte au fond de l'espérance. Mais elle a aussi ses consolations, je dirai même ses douceurs. Si jamais vous avez assisté aux derniers moments d'un condamné, dans ce triste appareil de la justice humaine, deux choses ont dû vous frapper dans la scène d'un supplice. Vous avez vu le patient entre deux hommes bien différents, qui tous deux l'accompagnent ; vous l'avez vu entre deux images bien disparates, image de crainte et d'espérance, de douleur et de consolation, de deuil et de résurrection ; vous l'avez vu entre le prêtre et le bourreau. C'est ainsi que la mort s'offre à l'homme accompagnée d'images tout à la fois terribles et douces. Ministre de la justice divine, elle a ses terreurs ; messenger d'espérance et de rédemption, elle a aussi ses gages de miséricorde et d'immortalité.

Telle est la vie, mes frères, telle est la mort, considérées au point de vue chrétien. Oui, la vie humaine n'est, dans le fond, et ne doit être réellement pour vous qu'une mort continuelle. Il faut que vous mouriez aux créatures, à vous-mêmes, que vous passiez dans ce monde comme n'en étant point. Vous n'avez pas ici-bas de cité permanente. Il est pour vous un amour plus saint, plus haut qui vous appelle, et qui doit dominer tous les autres. Oui, selon l'énergique expression de l'Apôtre (*Philip.*, I, 21), la mort est un véritable gain. Enrichie des dons de la vie, en conservant ses biens à l'homme elle le comble encore des plus abondants trésors.

Ne l'oubliez pas, la vie mortelle ne doit vivre que des espérances de la vie future. Les années qui la composent, années fugitives et vides de biens réels, n'embrassant pas toutes les destinées de l'homme, ne sauraient par conséquent remplir les désirs infinis de son cœur ; semblable à ces lampes sépulcrales, symbole du jour glorieux qui, à la fin des temps, rayonnera sur les tombeaux, cette vie n'est qu'un pâle reflet de ce monde meilleur vers lequel nous marchons. C'est la pensée qui doit inspirer, soutenir vos combats, vos sacrifices. Le chrétien, c'est le navigateur voguant sur les mers, que l'idée du port, vers lequel il aspire, berce dans la tempête, et qui, parmi les écueils, rêve et famille et patrie. C'est le soldat qu'anime l'espoir de la victoire, car dans la victoire est aussi la couronne du triomphe. C'est le cultivateur que le désir d'une moisson abondante soutient sous le poids du jour. Et la vie future aussi ne vit que des fruits de la vie présente. On ne recueille que ce que l'on a semé. Alors l'homme entre en possession de ce royaume éternel dont la vie mortelle a été la conquête, royaume de justice où chaque vertu a sa couronne, chaque mérite sa récompense, royaume de gloire et d'immortalité.

SERMON V.

LE CULTE DE MARIE.

I. Mes frères, après l'image du Sauveur, la plus digne de nos respects, de notre vénération, est sans contredit celle de son auguste Mère, image empreinte de tout ce que la grâce divine peut donner de pureté, de tout ce que l'innocence a de plus touchant, la vertu de plus noble. Pourvue des dons les plus précieux, elle fut le tabernacle de la divinité, l'instrument de l'œuvre la plus merveilleuse qui fut jamais accomplie sur la terre. Ange de paix et de consolation, on l'implore pour toute douleur, et son nom seul est une source de bénédiction. Aussi a-t-elle toujours vécu dans le cœur des peuples comme une pensée de gloire et d'amour. Les générations qui l'ont précédée l'attendaient comme le gage des plus sublimes espérances, celles qui l'ont suivie l'ont bénie comme la source des grâces la plus féconde. Ainsi s'est accomplie cette prophétique parole qu'elle adressait à sa cousine Elisabeth : *Toutes les générations me proclameront bienheureuse.* (*Luc.*, I, 48.)

C'est de ce culte rendu à la sainte Vierge que nous venons vous entretenir. Examinons sa légitimité : et, pour vous la prouver, nous vous dirons son antiquité, son origine et ses titres. Vaste sujet, sans doute ; votre intelligente piété suppléera facilement à ce que le temps ne nous permettra point de vous dire.

Le culte de la sainte Vierge, comme celui de tous les saints, qu'il surpasse en excellence, est un culte d'honneur qu'on lui rend à cause de l'éminence de ses vertus, des grâces supérieures dont elle est ornée, surtout à cause du titre de Mère de Dieu, dont, seule entre toutes les femmes, elle fut jugée digne. On ne l'adore point, ainsi que l'hérésie le prétend, l'adoration est due à Dieu seul ; mais, en la reconnaissant comme la plus pure et la plus sainte entre tous les saints, nous la vénérons aussi comme notre patronne, notre bienveillante médiatrice. Telle est la foi catholique, et cette foi n'est pas nouvelle. Elle remonte aux premiers jours du monde. Quand l'homme fut tombé par le péché, Dieu lui promit, dit la Genèse (c. III), qu'une nouvelle Eve viendrait régénérer la race déchue, lui rendre ses privilèges, son avenir. Dès lors ce fut une tradition générale qu'une femme réparerait le mal que la femme avait fait. Et cette tradition semée, confirmée par les enfants d'Adam dans les contrées diverses qu'ils habitèrent, vécut toujours au sein des peuples avec les dogmes de la religion primitive, sous la tente des patriarches comme dans le temple des Juifs. C'est en Marie qu'ils montraient à leurs fils comme l'étoile de l'avenir, comme l'astre messenger de ces jours glorieux réservés au monde ; c'est en Marie qu'ils saluaient encore de leur lit de mort cette espérance lointaine, gage des promesses

qui leur avaient été faites. C'est toujours la Vierge victorieuse de l'antique serpent, sous une foule de symboles, de prodiges mystérieux : tantôt c'est un buisson ardent qui apparaît à Moïse, du sein duquel le Seigneur s'entretient avec lui ; ou la toison de Gédéon qui se couvre d'une rosée céleste ; tantôt c'est la verge d'Aaron qui fleurit aux portes du tabernacle, ou la tige de Jessé, d'où naît, comme une fleur, le Messie. Ici c'est une terre promise où coulent le lait et le miel ; là c'est un tabernacle où le Seigneur a fixé sa demeure. Et de même que les grandes figures de l'Ancien Testament furent l'emblème du Sauveur, car dans Melchisédech nous voyons son sacerdoce, dans Abraham son titre de Père des croyants, dans Isaac son sacrifice, dans Job ses persécutions, dans Moïse son office de médiateur ; ainsi, les héroïnes d'Israël annoncent la Vierge sainte : la fidélité de Sara, les victoires de Débora, la beauté d'Esther, le courage de la mère des Machabées nous annoncent ses vertus, ses joies, ses douleurs, ses grâces et ses gloires divines. C'est la Mère du Rédempteur que célébrait David, lorsqu'il chantait les doux embrassements de la miséricorde et de la justice, le pacte solennel que le Seigneur conclut avec lui, promettant un fils selon sa chair, de son sang, qui serait un jour le chef de son peuple et confirmerait à jamais son trône ; c'est sa pureté qu'il célébrait quand il chantait cette fille issue du sang royal dont toute la beauté est intérieure ; c'est sa virginité et la naissance extraordinaire de son fils qu'il célébrait encore quand il disait que sa naissance, non souillée comme celle des hommes, serait pure comme la rosée de l'aurore. Plus explicite encore, Salomon se plaît à la peindre des traits les plus suaves ; il la voit s'élever parmi les filles de Juda comme le lis parmi les épines. Elle, en prières sur le Carmel pour obtenir la fin d'une longue sécheresse, découvre la Vierge promise sous la forme d'une nuée transparente qui s'élève du sein des eaux, et il bâtit un oratoire à la reine future du ciel.

Entendez les prophètes. Leurs oracles sont un hymne à sa gloire, célébrant à l'envie ses privilèges et ses bienfaits. Isaïe promet à Achaz un signe rassurant sur l'avenir de la Judée : *Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel.* (Isa., VII, 14.) Lève-toi donc, ô Jérusalem ! lève-toi dans ta beauté, la gloire du Seigneur a resplendi sur toi. (Isa., LX, 1.) Ne crains pas, ô fille de Sion ! le roi vient à toi plein de douceur. (Matth., XXI, 5 ; Isa., LXII, 11.) Oh ! quelle est celle qui s'élève du désert comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé... (Cant., VIII, 5.) *Etends, élargis tes tentes, ta race aura les nations pour héritage...* (Isa., LIV, 2, 3.) *Voici une création nouvelle,* répète Jérémie (XXXI, 22), *une femme enfantera un homme.*

Ainsi, quand les prophètes annoncent le Désiré des nations, c'est toujours Marie

qu'ils montrent comme l'aurore de ce Soleil de justice qui doit éclairer le monde. Partout l'idée de la Vierge est mêlée à celle du Messie, elle en est inséparable. La promesse du Fils annonce et promet aussi la Mère. Et c'est de l'espérance de cette maternité que venait l'horreur pour le célibat. C'était cette espérance perdue que pleurait la fille de Jephté sur les montagnes de Galaad. Oui, partout nous trouvons le dogme de la Vierge. En elle seule se sont réalisées les promesses faites à nos premiers parents, les espérances données aux patriarches, les prodiges prédits par les prophètes, les grâces qui ont régénéré le monde et les gloires qui jadis lui furent garanties.

Et n'allez pas croire qu'elle fut particulière au peuple juif ; elle fut générale. Parcourez toutes les régions du globe, examinez les annales religieuses de toutes les nations, remontez aux époques les plus éloignées, et vous trouverez la Vierge promise et son enfantement divin ; au Tibet, au Japon, en Chine, au Paraguay, parmi les tribus du nord de l'Europe comme chez les peuplades de la Gaule, chez les nations de l'Asie, chez les peuples du nouveau monde. Ici c'est une Vierge qui conçoit un Dieu qui s'incarne pour sauver le monde ; là c'est une Vierge devenue féconde par le simple contact d'une fleur ; ailleurs c'est une Vierge que les rayons du soleil ont rendue féconde, devenue, en restant toujours vierge, mère d'un prince et d'un législateur, d'un fils célèbre par ses prodiges. Or, l'analogie de ces traditions avec nos livres sacrés accuse une source commune : comment la même croyance aurait-elle pu se répandre parmi des peuples si divers de mœurs et de langage, privés de toute communication ? C'est que les hommes, venant tous d'une seule famille, emportèrent tous la même foi en se dispersant sur la terre. La religion primitive fut altérée, corrompue, mais le dogme de la Vierge, avec celui du Messie, survécut toujours, malgré les flots des âges, aux débris des anciennes croyances. Non, cet accord de traditions, le hasard ne peut l'avoir produit. Ces traditions si générales et si étendues, si antiques et néanmoins si bien conservées malgré les révolutions des temps qui ont défiguré ou tué tant d'autres doctrines, ces traditions continuées, conservées dans toute leur pureté sous la sauvegarde d'un peuple que Dieu en avait fait le dépositaire spécial, accusent un dogme certain, incontestable. Le repousser, c'est déchirer toutes les pages de l'histoire. Sans le dogme de la Vierge, l'antiquité est un problème insoluble. Mais son culte aujourd'hui nous aide à remonter les âges, à interpréter les oracles, les mystères du passé : l'Évangile les réalise et les explique. Invoquez-vous un symbolisme non moins absurde qu'il est monstrueux, doctrine qui, sous un nom spécieux, n'est dans le fond que la doctrine du doute et du septicisme, car c'est là qu'a été réduite l'incrédulité moderne : pour

échapper à l'autorité irrésistible de l'histoire, elle a travesti les monuments et les faits en fictions et en figures. Mais si l'Évangile n'était qu'un mythe, comment les apôtres eussent-ils osé l'annoncer aux nations? Comment eussent-ils prêché l'enfantement de la Vierge à Bethléem, la visite des pasteurs, sa fuite en Égypte, sa douleur au pied de la croix? Ces faits, les Juifs ne les ont jamais niés. Ils en avaient été les témoins.

Ainsi la Vierge fut l'objet des vœux des peuples les plus antiques.

Et lorsqu'il plut à la divine Providence d'accomplir ses desseins sur le monde en donnant le Sauveur promis, lorsque le Fils de Dieu, après avoir accompli sa mission, eut remonté dans les cieux, le culte de Marie fut associé, selon le degré d'honneur que son caractère comporte, au culte de Jésus : on la pria comme la Mère de Dieu, on l'honora comme le modèle des vertus chrétiennes. Tous se plurent à exalter ses glorieux privilèges, son amour pour les hommes. Des novateurs s'élèvent semant des doctrines contraires à sa dignité personnelle ou à son culte, et l'Église entière proteste, les frappe d'anathème : Nestorius fut condamné au concile d'Ephèse, les protestants à celui de Trente. L'Église proclame hautement les titres de la Vierge Mère. Non-seulement elle veut qu'on l'honore dans le sanctuaire de son cœur, mais elle veut pour elle un culte public et solennel. Elle consacre des temples, des autels en son honneur ; elle veut que l'on porte son image dans les solennités publiques, qu'on l'offre à la vénération des fidèles. Dans ses prières, son nom de Marie se joint à celui de son Fils. Quand l'Église offre à nos adorations Jésus mourant pour notre salut, elle offre aussi à nos respects, à notre reconnaissance Marie priant au pied de la croix pour nous. Et cette conduite de l'Église, pourrait-on ne pas y adhérer de cœur? Les règles dictées par le Saint-Esprit devraient nous suffire sans doute ; mais Marie n'a-t-elle pas d'ailleurs des titres à nos hommages, à notre amour? Quoi! vous courbez le front devant les puissants de la terre dont la mort confondra bientôt la poussière avec la vôtre, on s'incline aux pieds des grandeurs humaines, vils jouets des tempêtes qui souvent les dispersent comme des feuilles desséchées, et un sentiment de respect et d'amour serait interdit au chrétien pour celle qui a produit de son pur sang un Homme-Dieu, pour celle qui fut le trône de la divinité, son vivant tabernacle!

Nous adorons Jésus comme notre Sauveur, nous devons donc honorer Marie, non-seulement parce que la gloire du Fils rejait sur la Mère, mais encore parce que, elle aussi, elle a coopéré à notre rédemption. Elle a bu, elle aussi, au calice d'amertume. Les joies de la maternité, si douces pour les autres mères, pour elle furent un tourment. Elle savait que ce Fils croissait pour le sa-

crifice. Quand il tendait vers elle ses mains innocentes, elle se les représentait percées des clous qui devaient les attacher à un gibet infâme. S'il souriait à sa Mère, sollicitait ses caresses, elle se représentait son corps meurtri, déchiré, ses yeux couverts des ombres du trépas : à côté des joies du berceau, se déroulaient les scènes sanglantes du prétoire. C'est elle qui le livre au couteau de la circoncision, afin que son sang commençât à couler pour le salut du monde; c'est elle qui le présente au temple comme une hostie vivante, pour s'y entendre dire qu'un glaive de douleur transpercera son âme; c'est elle qui l'accompagne au Calvaire; les apôtres ont fui; seule, elle marche à ses côtés, tandis qu'épuisé de sang et de force, il gravit le Calvaire parmi le tumulte et les cris d'une populace effrénée. Elle assiste à toutes les scènes de cet horrible drame : elle voit dépouiller son Fils, elle le voit étendre sur le bois fatal, elle entend, elle compte les coups du marteau qui le cloue à la croix, et chaque coup retentit dans son âme comme un écho douloureux, déchirant, et transperce son cœur d'autant de blessures. Tandis que Jésus s'offre en expiation pour nos péchés, elle joint ses douleurs aux tourments de l'auguste victime; elle aussi elle prie pour nous, et les bourreaux eux-mêmes, touchés de son héroïsme, la contemplent avec respect et s'écrient : « Pauvre mère ! » Et ce sublime dévouement de Marie ne mériterait de notre part aucun retour? Le monde a des monuments et des statues pour ses héros, et nous ne pourrions déposer nos couronnes aux pieds de celle qui nous a tant aimés? et il ne nous serait pas permis de saluer, avec l'ange, cette Vierge pleine de grâces, de la nommer, avec Elisabeth, heureuse et bénie entre toutes les femmes, et de glorifier les entrailles qui ont porté le Sauveur? Oui, vous êtes, ô Marie, la joie et la gloire de votre peuple! Non, je ne rougis point de l'Évangile! non, je ne rougis point de rendre à la Mère de mon Dieu un culte qui doit m'être cher, et d'embrasser d'un même amour et le Fils et la Mère!

Ne craignons pas d'associer nos hommages à ceux de toutes les générations, de l'univers chrétien. En effet, remontez à l'origine du christianisme, interrogez les siècles écoulés, partout vous retrouvez son culte. Les premiers fidèles en donnèrent l'exemple. Un oratoire fut bâti en son honneur, dans ces mêmes lieux sanctifiés par ses douleurs. Une tradition juive, consignée dans le *Toldos*, rapporte que les fidèles allaient prier sur son tombeau et que plus de cent chrétiens périrent dans la persécution excitée par la synagogue contre ceux qui s'y rendaient. La Grèce vit bientôt aussi fleurir sous son beau ciel cette dévotion si gracieuse, si analogue d'ailleurs au génie de ses peuples. Les vierges grecques allaient, couvertes de longs voiles, orner de festons de fleurs l'image vénérée de la Sainte. Dès le commencement du III^e siècle un ora-

toire lui fut bâti par les soins du pape Calixte I, dans le quartier le plus populeux de Rome. Bientôt d'autres autels furent élevés à la sainte Madone sur les montagnes, dans les gorges de l'Apennin et des Alpes. Tous les peuples en Asie, en Afrique, en Europe, embrassèrent avec enthousiasme le culte de Marie. Les rois lui consacèrent leurs empires; les reines, pour orner ses autels, déposaient à ses pieds leurs bandelettes d'or, et les guerriers, les trophées de leurs victoires. Tout le moyen âge, cette époque d'une foi si active, si ardente, n'est qu'un hymne d'amour pour la Mère du Rédempteur. Dans les cours comme sur les champs de bataille, dans les castels comme sous l'humble toit du pauvre, le nom de la Toute-Sainte se mêlait à tous les chants. Si quelqu'un de ces sanctuaires était devenu célèbre par ses bienfaits, si quelque lieu avait été sanctifié par sa miséricorde, pour les visiter on traversait les contrées les plus lointaines. Gens du peuple, hauts seigneurs et rois, tous accouraient pour solliciter ses faveurs ou acquitter la dette de leur reconnaissance. Et dans les temps modernes, malgré les passions et les systèmes qui agitent la société, le culte de Marie n'a rien perdu de sa pureté, de sa ferveur. Dans les palais des grands, dans la demeure de l'indigent, on lui paye un humble tribut d'amour. C'est son image qui décore les vierges chrétiennes, c'est sa bannière qui les conduit dans les solennités. Pour elle, la jeune épouse se dépouille de sa couronne : c'est sur son autel qu'elle offre son premier-né; c'est son nom qu'elle aime le plus à répéter sur son berceau. Oh ! quel est le foyer domestique où vous ne trouveriez point son image ? Qui n'aime à la posséder, à la porter sur son cœur ! L'impie même la vénère ; le plus indifférent, le plus mauvais chrétien la prie et l'invoque.

Puisse ce culte vous être toujours cher, âmes chrétiennes, car ce culte est un témoignage de reconnaissance. Si la sœur, le frère d'un ami ont droit à vos respects ; si les objets mêmes qui vous rappellent quelque joie vous sont chers ; si l'image d'un père, d'une mère, vous est si précieuse, si leur souvenir vit toujours adoré au fond du cœur, songez que la Vierge du Calvaire est plus qu'un frère et qu'une amie. Quelle mère jamais fut autant qu'elle dévouée, riche en amour ? Elle vous a donné, mes frères, plus qu'une existence de quelques jours, plus que tous ces biens que les autres mères s'efforcent de garantir à leurs enfants, biens qui ont leur prix sans doute, fruit de sueurs, de veilles et de sacrifices, mais toujours biens éphémères d'un monde plus éphémère encore. Marie a fait plus que vous enfanter au monde et à la fortune. En devenant la mère de Jésus, elle est devenue la vôtre, et Dieu, qui était notre juge, est devenu notre père. Voilà pourquoi, dit saint Augustin, l'Évangile, parlant de la naissance du Sauveur, le nomme le premier-né. Elle est, dit Richard de Saint-Victor, le signe de notre dignité, de notre liberté, de notre fé-

licité. Par elle s'effacent en vous les caractères de votre déchéance, vous redevenez les enfants de Dieu ; les chaînes du péché sont brisées, votre esclavage est à jamais détruit ; vous étiez esclaves, elle vous fait rois, rois de l'éternité. Désormais la mort est vaincue. L'homme, par elle, n'est plus cet être de quelques jours, jouet des passions et des malheurs. Mes frères, il est pour vous une douce espérance, une conquête glorieuse que vous garantit la Mère du Rédempteur : les joies ineffables de l'immortalité.

II. C'est, mes frères, une bien belle histoire que celle des bienfaits que les saints, durant leur course mortelle, ont répandus sur la terre. Partout où ils habitèrent, la trace de leurs pas est marquée par autant de prodiges, et toutes les contrées qui vénèrent leur souvenir nous offrent encore le plus magnifique témoignage de leur amour. Ce n'est pas seulement sur les contemporains qu'ils exercent par leur vie une salutaire influence : leurs paroles et leurs actions ont encore après leur mort un immense retentissement dans les générations suivantes. Il s'échappe des exemples qu'ils ont donnés au monde une vertu secrète qui réchauffe la piété, ranime la foi, confond l'erreur dans l'âme de ceux qui lisent avec attention le récit de leur vie. Cette voix mystérieuse qui nous reproche nos faiblesses, en nous mettant en présence d'un saint ou d'une sainte qui a acquis tant de gloire avec les mêmes ressources que nous tous, qui ne l'a pas entendue ? Au sein de cette éternité qui les couronne, que de grâces ne répandent-ils pas sur la terre ? Enfin, quelles salutaires et fécondes influences le culte qui leur est rendu n'a-t-il pas jadis exercées, n'exerce-t-il pas encore sur la vie, les mœurs et les institutions des peuples qui les honorent ? C'est que, selon le mot du Sauveur, ils sont les branches de cet arbre qui ombrage l'univers ; nourris de sa sève, ils en portent les fruits. Que n'a donc pas dû faire le culte de celle que l'on se plaît à nommer la Toute-Sainte, celle qui porta le Sauveur dans ses augustes entrailles, le nourrit de son lait, qui fut la depositaire, la compagne du Verbe fait chair, celle que l'Esprit-Saint s'était plu à orner des dons les plus magnifiques ? Le culte de Marie, comme tous les autres dogmes de l'Évangile, a exercé aussi une heureuse influence sur les peuples chrétiens. Nous pouvons dire d'elle avec l'Écclésiaste : Vigne féconde, elle a produit d'heureux fruits, et ses fruits ont été d'honneur et de beauté. Non-seulement il protégea les croyances, il servit, il sert encore à maintenir les mœurs chrétiennes : on lui doit encore les plus saintes institutions, les plus belles et les plus suaves productions du génie. Etudions ensemble, mes frères, ses effets sous le rapport religieux, moral et artistique.

Examinons d'abord son influence sous le rapport religieux.

Quoique le culte de Jésus soit aussi différent de celui de Marie que le Créateur

diffère de la créature, quoiqu'il le surpasse en excellence de toute la distance qui sépare la terre du ciel, car le premier est tout d'adoration, le second d'hommage et de respect, le culte de la Vierge est néanmoins lié à celui du Sauveur par ces mêmes rapports qui unissent la Mère et le Fils. Et si le caractère du Fils recommande la Mère, si l'éclat de sa divine majesté, si la splendeur de sa gloire éternelle rejaillit sur elle, la rend si digne de nos respects, de notre amour, la Mère à son tour nous rappelle le Fils; tout ce qui s'est opéré de merveilles, de prodiges dans la Mère n'avait d'autre but que sa maternité divine, la naissance, la vie, la mission du Sauveur sur la terre. Les mystères de la Mère sont donc aussi les mystères du Fils; les privilèges dont elle est revêtue, les gloires que nous célébrons en elle sont non-seulement le reflet, mais encore le témoignage des privilèges et des gloires plus resplendissantes et plus sublimes du Sauveur. Aussi est-ce d'abord contre elle que les plus fameuses hérésies ont dirigé leurs attaques pour renverser le dogme de l'éternité, de la consubstantialité du Verbe; c'est la maternité divine de la Vierge qu'Arius veut détruire; c'est encore sa maternité divine que Nestorius attaque pour induire que dans le Sauveur il existe une double personne. Ainsi la maternité divine une fois renversée, tombait aussi l'économie du dogme de la Rédemption. Dépouiller Marie de ses privilèges, c'est aussi dépouiller son Fils de ses titres, c'est anéantir son œuvre.

Marie est donc, vous le voyez, mes frères, comme le miroir du Sauveur. Son culte est comme un symbole, un acte de foi. Toutes les fêtes instituées en son honneur, que sont-elles sinon la prédication des mystères dont elle fut l'instrument, le témoin ou le dépositaire? Cette piété si humble, si soumise, qui la conduit au temple pour y offrir son Fils, n'est-elle pas l'écho de cette voix disant au Père céleste : Les holocaustes ont cessé de vous plaire, mais me voici prêt à faire votre volonté? A Bethléem comme sur le Calvaire, partout ne nous dit-elle pas, par ses joies et par ses douleurs, l'amour et le dévouement, les grâces et les bienfaits de Celui qui nous aime jusqu'à se revêtir de notre humanité, jusqu'à mourir pour nous? Le culte de Marie nous lie donc, nous attache à celui de Jésus, imprime plus profondément par un double sceau sa foi dans nos âmes, son amour dans nos cœurs. Toutes les pratiques instituées en son honneur ne sont qu'une image, un écho de l'Évangile. L'homme oublie si vite! Chaque jour emporte une page de son cœur. Mais dans les bras de la Mère, comment oublier le Fils? Sa voix est là qui nous le rappelle. Remplie de mille préoccupations diverses, la journée souvent s'écoule sans prière, sans pieux souvenir; les heures se succèdent sans aucune action de grâces pour ce Dieu si bon qui les dispense. Mais à peine la nuit descend-elle que la cloche du soir vient rappeler aux hommes cette heure fortunée où

le Fils de Dieu s'incarna pour le salut du monde; et, saluant Marie avec l'ange, le chrétien mêle sa prière aux derniers bruits du jour. Quelles sont, en général, les âmes les plus éclairées et les plus ferventes, dont la piété est la plus intelligente? Quelles sont les âmes les plus élevées, les plus fidèles aux lois de l'Église, le plus souvent assises à la table sainte? ce sont les âmes qui professent sincèrement le culte de la très-sainte Vierge, mère du Sauveur.

C'est le culte de Marie surtout qui contribua puissamment à extirper l'idolâtrie des forêts de la Germanie, des Gaules et de la Bretagne. Vainement les vertus des anachorètes et la voix des évêques attiraient les peuplades : l'idolâtrie renaissait bientôt avec ses pratiques superstitieuses. Alors l'ingénieuse charité des apôtres sanctifia ce qu'elle n'avait pu abolir; des croix furent placées au sommet des chênes, et dans leurs troncs furent creusées des niches où ils placèrent l'image de la Vierge, et bientôt les offrandes des fausses divinités ne servirent qu'à orner l'image de la Toute-Sainte, et les torches des druides s'éteignirent pour faire place à la lampe mystérieuse. Jadis le paganisme, en imposant ses croyances aux nations vaincues, n'érigéait ses autels qu'au sein des peuples égorgés ou chargés de chaînes. Sainte et douce, l'Église de Jésus-Christ n'établit son empire que par des images de paix et d'amour. Si le moyen âge fut si religieux, si sa foi fut si ardente, c'est que le culte de Marie l'animait. C'est en son nom que les Dominique de Gusman, les François d'Assise, les saint Bernard soulèvent les peuples et, à leur voix, la piété, la ferveur se raniment. C'est qu'il y a dans ce culte comme une vertu secrète qui nous rend la foi plus intime, en facilite la pratique, nous la fait aimer davantage. Il rapproche, pour ainsi dire, Dieu plus près de nos cœurs et nous incline vers lui. Il attendrit, il pénètre l'âme d'une piété plus onctueuse et plus douce, et la revêt des vertus les plus pures.

La vertu, en effet, se montre en Marie si douce, si noble, si persuasive! Sa vie est si belle dans toutes les scènes qui la composent, si attachante dans toutes ses phases : on la suit avec tant d'intérêt! On fait plus que l'admirer : on la vénère et on l'aime. Elle possède avec une égale perfection tout ce que la virginité a de plus angélique et la maternité de plus divin. Abaissement profond, entière pauvreté, pureté sans tache, parfait dévouement, on trouve en elle tout ce qui dilate le cœur, tout ce qui fait les grandes âmes : la charité la plus aimante et l'héroïsme de la vertu. Comment la suivre sans se laisser pénétrer de ce qui attire près d'elle?

Et tel fut le principe de tous ces ordres religieux qui, pour me servir du mot d'un saint pontife, arrosèrent et arrosent encore comme autant de fleuves de vie et fertilisent la terre de l'Église universelle. C'est sous

les auspices de Marie que se formèrent et se forment encore ces pieuses associations à la vie toute de charité, ces familles saintes qui s'élèvent au sein de nos cités, de nos campagnes, et jusque sur les plus lointains rivages, comme autant de refuges aux malheureux qu'abandonne la prétendue philanthropie moderne. Dites-nous, pauvres de Jésus-Christ, quelle main vous distribue le pain de l'aumône, soigne vos plaies, veille votre agonie; dites-nous qui prie pour vous, alors qu'abattus par la douleur vous ne le pouvez déjà plus. Ce cœur si bon, c'est elle qui l'inspire; cette main si bonne, c'est elle qui la dirige. Etoile d'espérance et d'amour, qui pourrait compter vos bienfaits! Où trouvons-nous enfin la charité la plus expansive, la plus dévouée? Les sectes séparées de l'Eglise n'ont que l'hérésie de la charité. Elles donnent de l'or, oui, mais la charité ce n'est pas seulement le morceau de pain, la modique obole que l'on jette au pauvre; c'est aussi la parole d'un cœur compatissant, c'est le regard bienfaisant et doux, c'est celui qui pleure avec son frère, c'est celui qui sait se dévouer, comme la Vierge des douleurs.

Si efficace sous le rapport dogmatique, ce culte ne l'est pas moins sous le rapport moral.

Marie est reine de la terre autant que du ciel. Tandis que tous les fronts s'inclinaient devant elle, les cœurs se transformaient sous ses heureuses influences, se pénétraient de ses vertus si douces qui les attiraient près d'elle. Elle apprit aux grands de la terre combien l'humilité élève l'âme, puisqu'elle fait descendre Dieu jusqu'à nous, nous élève jusqu'à lui et nous associe aux desseins mêmes de sa providence. La voix tumultueuse des passions se calme plus vite au nom de celle qui, par sa pureté, mérita d'être l'épouse du Saint-Esprit. Par elle la vierge chrétienne connut le prix de la plus belle, de la plus excellente de toutes les vertus. Qui ne rougit de ses faiblesses à la vue de sa sainte image? Combien de fois, au milieu d'un monde si plein de séductions, où le vice se manifeste, se propage sous tant de formes, sa seule pensée ne vous a-t-elle pas préservés des dangers qui vous environnaient? Combien de fois, dans les emportements d'une nature corrompue, dans le délire d'une imagination coupable, son image, vous rappelant à des idées plus saintes, ne vous a-t-elle pas rendu l'innocence et la paix? La charité enfin se revêtit de formes plus tendres près de celle qu'on honorait comme la mère de la compassion et de la miséricorde. C'est ainsi qu'elle seconda les progrès de la civilisation. Aussi devint-elle, après son divin Fils, l'élément le plus nécessaire de la société chrétienne. Elle présida toutes les scènes, toutes les fêtes de la vie. Les chevaliers l'invoquaient dans leurs tournois; elle était devenue la dame de leurs pensées. Mais c'est surtout sur les femmes qu'elle exerça une heureuse influence. Af-

franchies par le christianisme, elles s'élevèrent graduellement dans l'estime des peuples, à proportion des progrès que faisait le culte de Marie. Il faut tenir compte à toutes les femmes, dit un auteur, qu'une d'entre elles ait été choisie pour nous donner un Rédempteur. Comment, en effet, mes frères, les peuples l'auraient-ils prise pour médiatrice et pour patronne, sans reporter une partie de leur vénération sur le sexe qu'elle représente auprès de Dieu, dont elle est le type régénéré? Puisque la femme était si puissante au ciel, il fallait qu'elle le fût également sur la terre. Aussi remarquons-nous le sort des femmes plus heureux parmi les nations qui pratiquent son culte. Le divorce n'est autorisé que dans les pays hérétiques.

Enfin, si le culte de Marie exerça sur les mœurs les plus salutaires influences, ses influences ne furent pas moins efficaces sur le génie. Le culte du paganisme eut des chefs-d'œuvre, sans doute, si toutefois on ne les considère que sous le rapport de la forme, mais toutes ses œuvres ne sont-elles pas dégradées comme ses divinités? Que sont-elles, sinon l'expression de la passion et du vice? Le christianisme n'a pas été moins riche en conceptions de toute espèce; ses conceptions surtout ont été plus nobles et plus saintes, et le culte de la Vierge n'a pas peu servi à le féconder. L'art lui doit ses plus belles inspirations. Il y a, en effet, dans l'image vénérée de la Vierge, quelque chose de si suave, de si gracieux et de si noble! Pour parler le langage de l'Écriture (*Cant.*, I, 13; *Eccli.*, XXIV, 17), elle réunit la beauté des cèdres du Liban à la beauté des vignes d'Engaddi, l'éclat des roses du Carmel aux parfums des myrtes du Saron. (*Isa.*, XXXV, 2.) Il y a tant de poésie dans cette vie si mystérieuse et si rayonnante de la Mère de Dieu! Son ministère sacré répand sur le monde une gloire, une grâce si merveilleuses! Le génie ne pouvait trouver un thème plus riche, plus fécond pour inspirer sa lyre ou son pinceau. Il fallait à la reconnaissance des peuples des monuments dignes de ses bienfaits. Écoutez ces chants qui la célèbrent, ces hymnes, ces prières qu'elle inspire: comme elles reposent l'âme et la consolent! Demandez aux Michel-Ange, aux Raphaël et à tant d'autres à quelle source s'abreuvait leur génie qui nous a valu tant de chefs-d'œuvre? Qui érigea la plupart de ces superbes basiliques que nous admirons?... C'est que jadis de pauvres ouvriers, voués au culte de Marie, parcouraient les royaumes, offrant leur truelle et leur ciseau partout où les appelait la piété des fidèles. Certains s'imposaient tant d'ouvrage par jour; c'était ce qu'ils nommaient passer son chapelet. Au nom de Marie les populations se levaient; aussi vit-on durant longues années des milliers d'hommes travailler à la cathédrale de Strasbourg vouée à la Mère de Dieu. Que l'on compare à ces chefs-d'œuvre les productions des peuples hérétiques.

ques qui rejettent son culte! Eh! de quoi l'erreur est-elle capable? D'où lui viendrait l'inspiration qui fait les grandes choses? Les plus beaux temples que possède le protestantisme, il les prit à l'Eglise, des mains catholiques les avaient bâtis; une force brutale, la tyrannie les a faits siens. Pour les génies qui ne s'abreuvant qu'aux sources de la foi, leurs œuvres sont également fécondes et sanctifiantes. Les siècles antiques le comprirent; mais, différents de leurs pères qui cependant leur ont laissé de nombreux monuments dont ils peuvent se glorifier à juste titre, bien des hommes aujourd'hui ne peuvent pas le comprendre. Les sciences, il est vrai, ont agrandi leur domaine, de grandes découvertes ont été faites; mais, disons-le aussi, la vie s'est appauvrie chez un grand nombre: le génie, que la foi jadis revêtait des splendeurs du ciel, en a été dépouillé, on l'a forcé à se traîner sur une terre aride et nue. On repousse les plus simples croyances, non-seulement de la vie privée, mais encore du domaine intellectuel et artistique. Qu'est-ce que la littérature de nos jours, qu'une bacchante toute souillée de sang et de boue? les beaux arts que sont-ils, que l'affreuse peinture des vices les plus déhontés? les passions y marchent tête levée et sans voile, tous les égouts du crime y roulent leurs eaux fangeuses. Et ces productions d'incrédulité, de débauche, de licence, d'impiété, on les répand, elles circulent dans toutes les classes. Si le rôle de corrupteur est infâme, le malheur de se laisser corrompre n'est pas moins déplorable. L'office des premiers, c'est celui des démons; le sort des seconds, celui des damnés. Malheur à l'homme qui se fait l'apôtre ou le disciple du génie du mal! Malheur aux familles où la pudeur n'a plus de sanctuaire inviolable! Malheur aux peuples qui demandent des émotions aux drames sanglants du crime et de la débauche! Athènes chantait, riieuse et folle, et Philippe, à ses portes, lui forgeait des chaînes. Rome se berçait au bruit de ses orgies nocturnes, applaudissait aux jeux barbares de ses amphithéâtres, et du sommet des monts apparaissaient des hordes de barbares qui venaient humilier l'orgueil de son Capitole. Et notre France n'a-t-elle pas expié dans des flots de sang les excès de l'impiété et de la licence?

Veillons, veillons, mes frères, sur nos saintes croyances; repoussons avec courage, avec constance tout ce qui tend à les affaiblir, à les éteindre, et vous y trouverez toujours, n'en doutez pas, cette vie pure et féconde en vertus de toutes espèces. Ces vertus, le culte de Marie vous en offre un parfait modèle, et vous en aplanit les voies. Vous l'avez entendu: après la vie de son divin Fils, jamais vie plus belle, plus sainte n'apparut sur la terre; jamais fille ne fut revêtue de titres plus glorieux, et de plus hauts privilèges. Son nom, c'est le nom de toute grandeur, de toute vertu, de toute espérance.

En ces lieux que le pieux évêque Belzunce illustra par son dévouement, sur le sommet de la montagne, s'élève un oratoire dominant et la ville et la mer, consacré à la Reine du ciel. Du sein de la cité, toute âme qui souffre et qui pleure lui adresse ses plaintes, lui confie ses douleurs; c'est sur elle que se fixe le dernier regard du marin qui s'éloigne de la patrie; c'est elle aussi qu'il saluera la première au retour de ses courses lointaines. Tous les cœurs la nomment la bonne Mère. C'est là, mes frères, l'image du monde catholique. Au-dessus de toutes les créatures brille radieuse la Mère du Rédempteur, et pas une plainte ne s'élève de la terre et des flots qui ne monte à son trône. Prions-la de reposer nos âmes, de les ouvrir à cette piété à la fois austère et douce qui purifie et console, repose et justifie; déposons notre commune prière aux pieds de celle que le Seigneur lui-même a faite la médiatrice de toutes les grâces. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

LE TEMPLE.

Quam terribilis est locus iste! Vere hic est domus Dei et porta cœli. (Gen., XXIX, 17.)

Que ce lieu est terrible! Vraiment, c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.

La religion n'est pas seulement recommandable par ses dogmes et par sa morale; tout ce qui la compose, tout ce qui se rattache à son culte mérite nos respects, notre amour. Reine et mère de l'humanité, elle a ses temples au sein desquels elle célèbre ses mystères et dispense ses largesses. Semblable à l'échelle que Jacob aperçut, dans une vision prophétique, touchant de la terre au ciel, le long de laquelle les anges montaient et descendaient, tandis que Dieu apparaissait au sommet pour lui parler, le temple est le sanctuaire où le Seigneur converse avec les hommes. C'est un pont jeté sur l'abîme qui sépare le temps de l'éternité, chaîne mystérieuse par laquelle les grâces célestes s'épanchent en nous, chacun de ses anneaux est un symbole de vérité, de vertu; c'est la chaire de la parole éternelle, c'est la source de toute charité.

Les païens eux-mêmes l'avaient compris. Voilà pourquoi ces temples fameux que la Grèce et Rome élevèrent dans les temps antiques, pour l'ornement desquels les plus grands génies furent conviés. Le temple de votre foi ne vous est pas moins cher: vous avez voulu qu'il eût sa magnificence, et votre piété se plaît à l'orner de sa fidélité, de ses dons. Mais comprenez-vous bien tout ce qu'il est? Etudions-le dans sa destination par rapport à Dieu et par rapport aux hommes.

PREMIÈRE PARTIE.

A l'aspect d'un temple, l'esprit se recueille et s'élève. Les passions les plus tumultueuses se calment et se taisent. Les pensées

graves et sérieuses succèdent aux fongeux désirs. — Le sentiment religieux s'empare du cœur. — Malgré soi on est ému; on se sent comme transporté dans un monde nouveau. La terre s'efface, disparaît; l'âme, montant peu à peu, pénètre dans les plus hautes régions de l'infini, et, comme ce roi des airs qui, s'élevant au-dessus des montagnes, ne suspend son vol que lorsqu'il est parvenu au plus haut des nues, l'âme se repose et adore au sein des plus suaves et des plus sublimes contemplations. D'où viennent donc ces pensées tout à la fois austères et douces, consolantes et fortes, calmes, mais si entraînant et si sublimes, qui nous saisissent et nous transportent?

D'où vient cette lumière si vive qui se dévoile à notre intelligence? ces images si majestueuses et si douces qui nous pénètrent tour à tour de crainte, de respect et d'amour? Quel mystère dans ces murs auprès desquels toute âme s'incline et adore?

Le temple, mes frères, ce n'est pas seulement un amas de pierres classées et sculptées avec art : ces enceintes, ces nefs, ces voûtes, ces colonnes sont plus que des monuments de science et de génie. En ces lieux réside et respire quelque chose de divin. Si le langage d'un temple est si éloquent, s'il nous émeut si profondément, c'est que, sous quelque rapport qu'on le considère, dans sa destination générale ou particulière, à lui se rattachent les idées les plus saintes.

C'est le symbole de la religion tout entière, le témoignage des plus sacrés engagements, le monument des souvenirs les plus pieux, les plus glorieux, les plus chers.

C'est un symbole. Toute nation, mes frères, eut ses monuments, ses édifices sacrés. Reconnaître un Dieu, c'est admettre la nécessité d'un culte. Et l'idée de culte enferme l'idée d'un lieu où ce culte s'exerce. Le cœur, il est vrai, est le premier sanctuaire de la divinité; mais, vous le savez, tout en nous, le corps comme l'esprit, doit concourir à glorifier le Seigneur : ce culte a donc ses manifestations, ses pratiques extérieures, ses solennités. Puisqu'il prescrit des fêtes, il doit avoir son temple, ses cérémonies, son sacerdoce. Aussi, voyons-nous d'abord les enfants de l'Évangile, forcés de se cacher, se réunir dans les catacombes; mais aussitôt que la paix leur est donnée, des basiliques s'élèvent sur la ruine des temples païens. A mesure que l'Église s'étend, partout elle plante la croix, comme le trophée de ses conquêtes, partout elle élève des temples. Sa mission est d'adorer le Dieu créateur, vivificateur et rédempteur du monde, de sanctifier les jours des temps, afin de mériter ceux de l'éternité. Son culte donc est une profession de sa croyance. Les peuples qui n'ont pas été fidèles à le pratiquer tel qu'il fut toujours prescrit, n'ont pas tardé à s'éloigner de la vérité, ou bien, si des sectes l'ont détruit ou mutilé, c'est qu'elles rejettent les vérités dont il est tout à la fois l'expression et la conséquence. Tels sont encore les protestants. Les temples ne sont qu'une profes-

sion de foi. L'unité de Dieu et sa providence, la création, la chute de l'homme et la venue du Réparateur, les grâces de la vie présente, les gloires de la vie future, ils nous rappellent tous ces dogmes.

Le temple est comme le centre où la religion rassemble ses rayons épars, afin qu'ils brillent d'un plus vif éclat; elle réunit toutes ses vérités comme en un faisceau, afin qu'aucune d'elles n'échappe aux regards de ses enfants; le temple, enfin, c'est un symbole où toutes les choses qui le composent sont autant d'articles de foi, où tout y a son langage, son expression qui lui est propre. Sur cet autel, je vois la grande victime qui paya le salut du monde. Ce tabernacle, c'est l'image du ciel où réside un Dieu qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes. Ces couronnes d'anges, ce sont les esprits célestes qui descendent vers nous, et reportent vers Dieu l'encens de nos prières. Ces tableaux qui décorent le sanctuaire, ces images si pieuses, ce sont les saints intercédant pour nous. Partout, sur le bois ou sur la pierre, la pensée catholique se manifeste et s'épanouit, se traduit sous mille formes, afin de s'emparer de l'homme, et, si elle frappe ses sens, c'est pour mieux arriver à son cœur.

Sans doute, les enseignements du Sauveur sont consignés dans les pages de l'Évangile, et l'Évangile, tracé par des mains immortelles, ne saurait périr; mais combien parcoureront rarement, et peut-être jamais, ces pages divines. Adonnés à des études profanes, parfois impies, leur foi s'affaiblit et s'effacerait bientôt; mais le temple s'élève parmi eux, leur rappelant sans cesse la vérité qu'ils abandonnent. Quel est celui qui le contemple, et ne sent la piété se fortifier ou renaître dans son âme? Oui, dans un temple, la foi est plus vive, l'espérance plus forte, la charité plus ardente. Au pied de ces colonnes, élançées vers le ciel, la pensée s'élève et monte plus légère vers le Seigneur.

Dans ce sanctuaire, où le jour et la nuit brille une lampe mystérieuse, mes doutes s'effacent, et mon cœur se repose. Partout, je trouve un aliment à ma piété, ou un motif à mes remords. Le temple c'est un port pour l'âme fatiguée, c'est un accusateur pour le coupable; aussi, lorsque Dieu voulut ramener son peuple de ses infidélités : *Prophète, dit-il, montre mon temple à la maison d'Israël, et qu'elle soit confondue : « Ostende domui Israel templum et confundantur. » (Ezech., XLIII, 10.)* Israël a oublié mes bienfaits et mes prodiges, moi qui l'ai délivré de la servitude de l'Égypte, qui tant de fois l'ai fait triompher de ses ennemis, qui l'ai préservé de la corruption des nations, et conduit dans la terre promise; il me méprise et m'outrage; montre-lui mon temple, Prophète, et qu'il soit confondu; ouvre à ses yeux les portes de l'arche sainte; montre-lui la manne que je fis pleuvoir des cieux pour le nourrir, montre-lui la verge qui faisait jaillir l'eau du rocher pour éteindre sa soif, montre-lui le livre de la loi que

je lui ai donnée. Hélas ! ne pourrions-nous pas dire à plusieurs chrétiens, dont la piété est morte ou si languissante : Considérez le temple, et soyez confondus ; car, si les hommes se taisent, ces pierres crieront contre vous : elles accusent vos apostasies, vos outrages contre ce Dieu qui vous appela des ténèbres à la lumière, vous fit l'objet spécial de sa miséricorde ; de ce Dieu qui vous adopta, vous fit l'enfant de son Eglise, vous, pauvre exilé, sans patrie, dont il s'est constitué le père. Voyez son temple, qu'il a élevé pour vous, dans ces lieux jadis incultes, souillés par le paganisme, et aujourd'hui si féconds, si beaux par la foi. Avez-vous oublié ce qu'il fit pour vos pères, qu'il retira aussi du sein des nations ; avez-vous oublié ce qu'il fait tous les jours pour vous ? Voyez son temple ! Toutes les grâces dont il vous a comblés sont écrites sur ses murs, dans son enceinte. Cette croix, c'est le gibet, devenu le signe de votre délivrance : c'est là qu'il se livra pour reconquérir votre liberté. Rougissez de votre servitude, esclaves des viles passions : c'est là qu'il mourut, afin que vous viviez, âmes si faibles dans les tentations, si ennemies de tout sacrifice, vous qui ne sentez point tout ce qu'il y a de grand dans cette humilité qui s'abaisse sous la main qui l'outrage, tout ce qu'il y a d'héroïsme dans cette vie qui s'offre en expiation pour le propre bourreau qui la tue. Auprès de ces autels qu'arrose le sang d'un Dieu, ah ! sentez tout ce que le péché a de monstrueux, tout ce qu'il a de hideux dans les souillures qui défigurent votre âme. La pierre elle-même s'est pliée, assujettie aux inspirations de la foi, et cette foi ne pourrait toucher vos cœurs. Oui, tout ici vous accuse, crie contre vous.

Mais le temple est plus qu'un symbole, c'est le témoignage des plus sacrés engagements. Comme les pierres que Jacob rassembla pour être la preuve subsistante de l'alliance qu'il contractait avec Laban, son beau-père, le temple est aussi le titre de cette alliance que vos pères firent avec le Seigneur pour eux et pour vous, alliance que vous avez acceptée, renouvelée vous-mêmes.

Le temple, c'est le représentant des siècles passés, le mandataire que vous ont laissé vos pères, afin que, s'élevant sur la poussière de leurs tombes, il fût comme un écho de leur foi. C'est la voix des générations antiques, la seule qui leur ait survécu, appelant les générations présentes, les invitant au Dieu des vivants et des morts.

C'est pour ainsi dire une tradition matérielle, qui, comme la tradition orale ou écrite, proclame à la face des peuples le culte que leurs pères rendaient à Dieu. Aussi opposait-on aux ariens les hymnes que les fidèles chantaient dans leurs temples, et qui attribuaient à Jésus-Christ la divinité que ces hérétiques lui refusaient ; aux pélagiens, on opposait ces prières par lesquelles l'Eglise implorait alors la grâce divine. Et encore aujourd'hui, quelle réfutation plus forte et plus ma-

nifeste du protestantisme que ses propres temples, bâtis avant lui, et que ses mains sacrilèges ont dépouillés des ornements de leur culte ? Ces autels nus, où ne s'offre plus le grand holocauste ; ces peintures qui retraçaient les souvenirs des anciens jours, effacées ; ces sculptures, ces statues des saints, mutilées : ah ! toutes ces ruines, en publiant son apostasie, proclament cette foi qu'il a rejetée, et qui, par conséquent, existait avant lui. Oui, nos temples, c'est la tradition de ceux qui furent avant nous, l'héritage le plus précieux que nous ont légué nos pères. Avant vous s'offrait le sacrifice que nous offrons encore ici ; avant vous se dispensaient ces mêmes sacrements que vos pasteurs vous distribuent. C'est au pied de ses autels que fut placé votre berceau. C'est ici que votre enfance fut élevée au sein de cette foi, à l'ombre de laquelle vous avez grandi. Ici vos pères prêtèrent pour vous ces mêmes serments que vous avez plus tard ratifiés. Oh ! rappelez, rappelez ces heureux moments où Dieu vous appela et où vous lui répondîtes : *Seigneur, me voici.* (I Reg., III, 4.) Rappelez ce moment où, revêtus de la blanche robe des néophytes, vous vous assîtes au banquet sacré. Votre âme alors était toute au Seigneur. Heureux de vos serments, une infidélité vous semblait impossible. Ah ! ces souvenirs d'une foi alors si forte, si douce à vos cœurs, sont-ils toujours vivants ? Vous pressez-vous avec le même amour au pied de ces autels qui vous étaient alors si chers ? Courez-vous aussi empressés vers cette table sainte dont l'éloignement vous était jadis si pénible, si douloureux ? Disons-le avec larmes : plusieurs ont perdu cette piété si franche, si naïve, si pleine de candeur ; beaucoup d'autres n'ont conservé de leur saint caractère qu'un vain nom, triste témoignage d'une foi sans œuvres, languissante ou morte. Ah ! ces autels ne sont-ils plus les mêmes ; la source des grâces n'y coule-t-elle pas toujours aussi vive, aussi abondante ? N'est-ce plus là ce Dieu qui jouissait votre jeunesse ? Ah ! non, non, Dieu n'a rien perdu de sa bonté, de sa miséricorde ; c'est vous qui avez changé. De honteuses affections ont succédé à l'amour si pur des premiers ans ; vos jours, à mesure qu'ils se sont succédé, vous ont éloigné du sanctuaire, reniant ainsi et le Dieu auquel vous avez promis d'être à jamais, et l'héritage de vos pères. Vos cœurs sont froids ou indifférents dans ces mêmes lieux, témoins de tant de ferveur. Votre bouche est muette là où naguère retentissaient les plus saints cantiques, où les vœux les plus ardents s'élevaient pour vous vers le Seigneur ! Quoi, vous auriez le triste courage de déchirer les pages où vivent vos souvenirs les plus précieux ? Quoi ! vous ne marcheriez dans les voies de vos pères que pour effacer la trace de leurs pas ? Vous ne viendriez ici que pour profaner le sanctuaire qu'ils ont bâti pour vous ? Ah ! ne l'oubliez pas, c'est au pied de ces autels que votre père puisait

cette vie de dévouement qu'il vous a consacrée. C'est au pied de ces autels que votre mère vint souvent demander à Dieu, avec larmes, cette sagesse que ses conseils ne purent vous inspirer. C'est ici qu'elle pria avec tant d'amour pour vous, s'efforçant, pour ainsi dire, de vous enfanter par les ardeurs de sa piété à une vie nouvelle. C'est ici qu'elle vous aima davantage. Hélas ! elle est descendue dans la tombe ; la place qu'elle occupait un étranger l'occupe, et c'est à peine si ses enfants conservent une pensée pour leur mère. Cependant quel est l'homme dont la piété ne devrait se ranimer à ce pieux souvenir : là s'agenouillait mon père ; là pria ma mère !

Les temples s'élèvent encore comme un monument de gloire et de sainteté. A chacun se rattache le souvenir d'un saint, d'un grand roi, d'un prodige ou d'un fait illustre, car la religion aussi, mes frères, aime à consacrer la gloire. Parcourez toutes les basiliques de l'univers chrétien, toutes rappellent quelques mystères de la vie du Sauveur et de sa sainte mère, ou quelque trait des héros de l'Évangile. Ainsi, à Jérusalem, une église fut bâtie là où sainte Hélène avait retrouvé la croix du Sauveur. A Rome, la prison du prince des apôtres fut convertie en temple. A Constantinople, Anastasie s'élève comme le trophée du triomphe de la foi sur l'arianisme. En France l'église de Reims qu'est-elle, sinon la cathédrale de notre monarchie ? Toutes nos basiliques sont comme les annales de la France, où vivent écrits sur la pierre, le marbre, le bois, la toile, tout ce qu'elle eut de grand et de saint. Oui ! les édifices religieux sont des monuments de gloire et de sainteté. Nos pères les élevèrent afin qu'ils portassent le témoignage de leur reconnaissance aux générations futures. Comme ce monument bâti par Josué en mémoire du passage du Jourdain, la foi les a consacrés afin que la postérité, en les voyant, se souvienne des grâces du Seigneur.

Si nous considérons le temple dans sa destination particulière, dans celle qui nous est propre, ses titres ne sont pas moindres à nos respects, à notre affection. Il est comme le cœur auquel se rattachent les liens les plus intimes, les plus doux. C'est le lieu de vos assemblées, le centre de cette unité qui, vous plaçant au pied du même autel, donne à tous un même Dieu. Autour d'un même sanctuaire retentissent les mêmes cantiques, mystérieux symbole des concerts des anges qui célèbrent Dieu d'un commun accord. C'est le centre de cette unité qui ne fait de vous tous qu'une seule famille dont le Seigneur est le père. Ici plus de distinction ; marqués du même signe, tous peuvent également s'approcher de l'autel. Le même pain se distribue au simple fidèle comme au prêtre, comme au pontife. Rachetés tous au prix du même sang, les mêmes trésors s'ouvrent pour tous. Point de ces distinctions qui divisent les enfants du siècle. Ah ! ici seulement règne cette union, cette concorde

des frères, si rare dans le monde. Ainsi que le dit saint Augustin, ici Jésus-Christ est la pierre fondamentale, parce qu'il nous gouverne ; il est aussi la pierre angulaire, parce qu'il nous unit. Il fait de nous tous une même chose en nous unissant comme l'architecte qui, pour former le temple matériel, unit la pierre et le bois. Oh ! vous donc que la haine divise, que votre colère tombe et s'évanouisse à la porte du saint lieu. N'apportez ici ni vos discussions, ni vos discordes. Entendez le Sauveur vous dire : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur. Ici seulement se donne le baiser de paix. Que le monde ait ses camps ennemis et ses sanglants combats ; ici tous les hommes sont frères et s'embrassent du même amour dans le sein du même Dieu qui les convoque et les réunit. »

Le temple ! c'est le centre de vos assemblées. Dès les premiers jours du christianisme, les fidèles aussi se réunissaient. C'est ainsi qu'ils s'excitèrent, par une sainte émulation, à aimer, à servir Dieu. Ainsi les apôtres attendirent, dans un même lieu, la descente de l'Esprit-Saint. Et c'est surtout cette communion de prières qui plaît au Seigneur. La véritable oraison, dit saint Cyprien, est l'oraison « publique et commune. » Et c'est le temple, mes frères, qui est le sanctuaire de cette oraison. Le prophète l'a dit et le Sauveur l'a confirmé. C'est là qu'une paroisse entière se sanctifie ; qu'on se réunit pour exposer les besoins spirituels de chacun en particulier, et de tous ensemble ; qu'on se joint, qu'on se commet les uns les autres pour obtenir grâce ; que chacun demande pour soi et intercède pour autrui.

Le temple ! c'est notre cité, dit l'Apôtre. C'est l'existence tout entière de l'homme ; c'est là que vous fûtes portés des bras de vos mères ; c'est là que vous avez fait votre premier pas dans la vie ; c'est là que vous reviendrez avant de la quitter.

Le temple ! c'est la cité, c'est la patrie, c'est la famille, l'emblème de tout ce que l'on vénère, de tout ce que l'on aime. C'est là que les peuples viennent offrir leurs trophées au Dieu qui donne la victoire ; c'est là qu'ils se réfugient pour conjurer les fléaux qui les affligent. Un jour la capitale d'une république d'Italie fut conquise et forcée d'abattre son drapeau. Avant de subir les couleurs étrangères, après avoir baigné de larmes cette bannière qui naguère flottait si fière et si forte, elle la porta dans son temple, et la plaça, comme une précieuse relique, sous les marches du maître-autel, se rappelant que, dans le temple, la tombe devient un berceau d'immortalité. N'oublions jamais, nous aussi, que la maison de Dieu est le sanctuaire de toute espérance.

DEUXIÈME PARTIE.

Jusqu'ici, mes frères, nous n'avons considéré que la partie matérielle du temple. Restés, pour ainsi dire, sous son portique,

nous n'avons jeté qu'un regard furtif dans son enceinte. Mais pénétrons plus avant dans le lieu saint, arrivons jusqu'au sanctuaire. Ici la grandeur du temple se dévoile dans tout son éclat. Nous n'avons vu en lui qu'un symbole de foi, un gage de piété, un souvenir. Sachons discerner, à travers ces ombres, ces figures, le Dieu qui en fait sa demeure, le trône de sa gloire, la source de ses grâces.

Et d'abord le temple est la maison de Dieu. Sans doute, mes frères, nous ne prétendons pas renfermer la Divinité, la tenir captive dans nos églises, ainsi que l'Apôtre le reprochait aux gentils. Le chrétien sait, comme Moïse le rappelait aux Hébreux après la construction du tabernacle, que le Seigneur est dans le ciel et sur la terre. Oui, Dieu remplit l'immensité des mondes; existant avant tous les siècles et en tous lieux, sa vie est l'éternité.

Mais si Dieu peut manifester sa puissance partout où il lui plaît, ne doit-il pas surtout la faire éclater dans les édifices que la piété lui consacre, là où la religion a établi le culte qu'elle lui rend? Aussi Jésus (*Matth.*, XXI, 13) rappelait-il aux profanateurs qu'il chassa du temple, que c'était la maison du Seigneur et qu'ils en avaient fait une caverne de voleurs.

Hélas! Dieu ne pourrait-il pas nous adresser le même reproche? ne pourrait-il pas nous dire ce qu'il disait à son peuple par la bouche du prophète Aggée (I, 9): « Quelle foule de toute part dans la cité, et ma maison est déserte! La cour des grands est toujours nombreuse, pas un de leurs courtisans ne manque. Que de spectateurs se pressent dans les théâtres! quelle foule accourt dans les assemblées profanes! L'heure du plaisir a sonné, chacun s'empresse d'aller prendre sa part des fêtes et des joies où le monde le convie, et mon temple est désert! » On trouve toujours quelques instants pour le plaisir, on y consacre des jours, des nuits, que dis-je? des années entières, et on ne peut donner une heure à Dieu.

Que de chrétiens qui ne viennent jamais au temple, qui ne donnent même plus ce signe de christianisme, et desquels on peut dire qu'on ne sait ce qu'ils sont! Il en est peut-être aussi qui, comme les coupables enfants d'Héli, en détournent leurs frères. Que ceux qui leur sont préposés n'oublient pas que le Seigneur ne les a élevés au-dessus des autres qu'afin de leur servir de modèles, de leur donner l'exemple. D'autres pèchent par un excès non moins coupable: ils viennent au temple, mais comment? et pourquoi? Sans humilité, sans retenue, n'y apportant même pas ce recueillement qu'ils seraient les premiers à exiger dans les assemblées du monde. Ils courent aux solennités pour un but de curiosité plutôt que de religion, s'occupent moins de piété que de voir et d'être vus. On veut être témoin des cérémonies, mais non participer aux grâces qu'elles donnent; on n'apporte à Dieu qu'un cœur mouvain; on ne lui parle que par de

vaines et froides prières; on se ferait scrupule de n'y point venir, on ne s'en fait pas d'y traîner ses iniquités, sans componction, sans repentir. Que dirons-nous de ces discours profanes pendant les saints mystères, de ces genoux qui fléchissent avec peine, qui semblent se roidir contre la conscience, contre ce peu de sentiment religieux qui reste encore, de ce commerce de regards inquiets et dissipés, de pensées impies qui font du saint lieu un lieu d'abominations. Oh! qu'elles règnent toujours en vous cette modestie, cette pureté, cette discipline de l'esprit et du corps qui édifient si bien et le pasteur et le troupeau!

Dieu peut vous dire ici comme à Moïse: Elle est sainte la terre que vous foulez. Ils sont saints, ajoute saint Bernard, ces murs que la main des pontifes a bénis, où les anges veillent incessamment, où les fidèles prient et adorent, où Dieu lui-même réside; il est saint ce temple qui est comme le trône de sa gloire.

Nous pouvons dire avec le prophète, (*Isa.* xxxv, 20 seq) Voyez la cité de vos solennités, cette demeure splendide; c'est là que le Seigneur est vraiment magnifique. Tout y est digne de sa majesté, et la grandeur des fêtes et la pompe des cérémonies. Dans les cieux, les esprits célestes forment sa cour; là, parmi les splendeurs qui le couronnent, retentissent sans cesse les chants immortels des Trônes, des Dominations, des séraphins voilés et prosternés à ses pieds. La terre, qui est son empire, doit avoir aussi ses cantiques. Sœur de la Jérusalem céleste, l'Eglise voyageuse se plaît, dans son exil, à répéter les chants de la patrie. Ses solennités ne sont qu'une image du ciel, image affaiblie, mais bien propre à nous faire comprendre les grandeurs divines. Le sanctuaire où l'éclat des cierges brille comme un reflet lointain de l'éternité; cet autel où l'or des fleurs se marie si bien aux riches tentures qui les décorent; ces flots d'encens qui remplissent le saint lieu et s'élèvent comme une adoration des anges de la terre: ces âmes, aux prières si ardentes, prosternées sur le parvis sacré, ces chants majestueux que répètent tour à tour les échos des voûtes, comme les saints cantiques des esprits célestes qui, nuit et jour, retentissent dans les hauteurs des cieux; ces lévites aux tuniques blanches, ces prêtres semblables à ces vieillards que saint Jean nous peint ornés de couronnes d'or et assis autour du Très-Haut, intercédant pour nous: ce pontife dont la main ne s'élève que pour bénir et nous transmettre les grâces dont il est dépositaire. Cette magnificence, ces pompes, qui sont l'apanage de l'Eglise catholique, ne sont-elles pas comme une image, un écho du ciel? Dieu, sans doute, n'a pas besoin de nos louanges; les merveilles de l'univers sont un temple plus magnifique où tout annonce sa gloire; mais ces merveilles ont vieilli pour nous; d'ailleurs, sans les pratiques religieuses du temple, comment se soutiendraient nos rapports avec Dieu? Nos

vertus mêmes sont si mêlées avec les choses matérielles de la vie ! Il faut à l'homme quelque chose qui, dégagé des intérêts matériels, le dirige vers le monde invisible. Il faut quelque chose qui soutienne son enthousiasme : sa vie est un combat parce qu'elle doit être un hymne, et les magnificences de l'Eglise, que sont-elles, sinon l'hymne d'un amour s'entourant, dans son exil, de toutes les images de la patrie ?

Lui reprocherait-on de faire, pour Dieu, ce que l'on fait pour les puissants du ciel, de frauder les pauvres d'une aumône qui aurait pu leur être faite ? L'Eglise, quand il l'a fallu, a livré ses vases les plus précieux pour donner du pain aux pauvres. Ceux qui crient tant contre le luxe des églises ne sont ni les plus modestes, ni les plus dévoués aux pauvres. Mais les cérémonies religieuses ne sont qu'un spectacle pour le peuple ! Eh bien, pourquoi le lui enlever ? C'est le seul qu'il ait, et le seul qui le console ; c'est un spectacle, oui ; mais bien différent des vôtres, qui élève l'âme vers un monde meilleur, plus pur ; vers ce monde que vous oubliez et qu'on ne saurait assez vous rappeler. Oh ! qu'elle connaît bien le cœur humain, qu'elle connaît bien le Dieu qu'elle nous prêche, cette Eglise qui nous le montre si magnifique et si bon !

Dans le temple, tout parle de son amour. Parcourez son enceinte : ici les fonts régénérateurs. Enfants d'un père coupable, vous n'apportâtes en naissant que l'anathème ; vivre quelques instants, jouir peu, souffrir beaucoup, et puis mourir, voilà quelle était notre destinée. Et l'eau sainte, en coulant sur nos fronts, nous rend nos espérances et nos droits. Plus loin, ces tribunaux, où le plus tendre des pères invite le repentir à implorer cette clémence qu'aucun forçait ne rebute. Combien de fois n'y avez-vous pas retrouvé la paix ? Il est bien doux à celui que fatigue l'injustice des hommes, et que la terre ennuie, de trouver en Dieu son appui, de se voir ouvrir les portes du ciel. Oh ! vous dont les espérances sont déçues, les affections brisées, que le remords déchire, allez invoquer cette miséricorde que vous n'appellerez pas en vain. Ici l'autel, où la plus sainte des victimes s'offre en expiation pour les péchés du monde, et tout près la table sainte, et le pain des anges que le père de famille distribue à ses enfants. Mais un peu plus loin, quel est cet autre autel dont le sombre aspect attriste l'œil ? ses sombres tentures, ses larmes blanches sur un fond noir disent sa destination. Auprès de lui bien des douleurs, bien des regrets s'épanchent ! Que de pleurs ne voit-il pas verser ! mais aussi que d'espérances ne donne-t-il pas ! Si la mort afflige la nature, l'espoir de la résurrection la console. Et c'est surtout près de ces autels qu'il est doux de prier pour ceux que l'on aime. Ici les regrets trouvent de riches compensations, et les douleurs, des consolations abondantes. Oui, c'est dans ton sein seulement, temple au-

guste, que l'innocence, le repentir, les regrets, l'espérance, la joie, les douleurs trouvent un asile. Ici règne la plus vive lumière, dit saint Jean Chrysostome, la paix la plus profonde. Quel calme répand dans les âmes la lecture des saintes Ecritures qu'ici l'on nous fait méditer ! Ici, les esclaves de Satan sont délivrés, et les rebelles rentrent en grâce.

Aussi saint Jean Damascène dit de nos églises, qu'elles sont dans les villes ce que les ports sont dans les mers. Là où s'agitent les passions les plus tumultueuses, les plus coupables, le temple s'élève, rappelant aux peuples le Dieu de toute justice, de toute pureté. Oh ! quel est l'homme, si misérable qu'il soit, qui, à la vue d'un temple, ne rougisserait intérieurement de ses fautes, n'éprouve un sentiment de repentir ? Seul, il accueille le criminel, alors que la justice humaine le poursuit. Sa nef hospitalière s'ouvre à tout le monde, même à ceux qui ne croient pas. Le pauvre sans abri peut reposer en paix sur le seuil de sa porte, la seule qui devant lui ne se ferme jamais. Aussi, était-ce là que jadis on exposait les enfants ; car on savait que Dieu accueillerait avec amour ceux que la débâche rejetait dans la rue. Le temple, c'est la paix, la charité. Le voyageur égaré le rencontre-t-il sur sa route ? Dieu est ici, se dit-il, et il ne craint plus ; il entend cette voix du Sauveur qui lui crie : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. Ah ! que de peines cruelles dans le monde dont il est le seul confident ! que lui seul adoucit ! Que d'existences désespérées y retrouvent l'espérance et la vie ! Que de larmes secrètes n'essuie-t-il pas tous les jours ! Ici l'ignorance trouve le maître qui l'éclaire et la guide ; ici des ministres toujours veillent pour votre salut. Ici le pasteur toujours prêt à courir où le danger de son troupeau l'appelle.

Oh ! qu'ils sont bien différents les sentiments que l'on éprouve à la vue des monuments profanes dressés en l'honneur des héros du siècle, ou qui consacrent les grands événements, les hauts faits des nations. Ces colonnes, ces statues, ce sont des souvenirs d'une gloire qui n'est déjà plus, et souvent qui fut chèrement achetée. On les admire, sans doute, et peu à peu, en les contemplant, le sentiment de la vanité des grandeurs humaines s'empare de l'âme et à l'admiration succède une tristesse profonde. Mais à la vue d'un temple, les souvenirs les plus touchants, d'ineffables consolations, les ravissantes espérances d'un brillant avenir se réveillent dans nos cœurs. Ces tours qui s'élèvent vers le ciel, comme pour nous dire où doivent tendre nos désirs, ces rangées de saints qui sortent de la pierre, les châsses des précieuses reliques des justes qui s'endormirent dans le baiser du Seigneur, tout respire cette placidité qui n'appartient qu'à la foi chrétienne. Oh ! qu'avec bonheur on oublie ici la terre et ses misérables intérêts, pour ne s'occuper que des pensées de Dieu !

Aussi, que la guerre dévaste les royaumes, que le vent des révolutions souffle sur les peuples, de toutes ces ruines, ce sont les ruines des temples que les peuples s'empres- sent de relever. Oh! c'est que le temple, mes frères, est leur monument le plus cher, c'est qu'avec lui vont renaître la paix et le bonheur. Le temple, c'est le symbole le plus saint de la religion, de la famille, de la pa- trie.

Oh! qu'il s'élève donc dans nos campa- gnes, dans nos bourgades, dans nos cités, et à son ombre les hommes trouveront toujours innocence et bonheur. Que la croix domine sur son faite, sur ses tours. Le signe de la foi est aussi le drapeau de la civilisation et de la paix. La croix, c'est la bannière que Dieu a donnée au monde. Le temple, c'est la cité qu'il lui a bâtie. Vos paroles, ô Sei- gneur, sont des paroles d'allégresse, nous irons tous à votre temple. Nous entrerons sous les portiques, ô Jérusalem, cité bénie, C'est là que se rassemble la tribu d'Israël pour louer le Seigneur. Là sont les trônes de la justice, les trônes de David. Que le Seigneur veille sur toi, cité sainte, que les vertus et la joie règnent dans ton enceinte. Ta gloire est l'objet de tous nos désirs, elle fait aussi la félicité de tous ceux qui l'ai- ment. Ah! nous te bénissons, toi, la maison de Dieu, toi le gage de nos douces espé- rances. Puissent-elles se réaliser pour vous ! Je vous le souhaite

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA PROPAGATION DE LA FOI.

Dilata locum tentorii tui ; ad dexteram enim et ad lævam penetrabis : semen tuum gentes hæreditabit. (Isai., LIV, 2, 3.)

Etends l'enceinte de tes pavillons ; développe les voiles de ta tente, tu pénétreras à droite et à gauche. Ta postérité aura les nations pour héritage.

Telles sont, mes frères, les promesses que Dieu, par la bouche d'Isaïe, faisait à son peuple, ou plutôt telles sont les espérances qu'il a données à son Eglise : toutes les nations, comme une seule famille, se repo- seront à l'ombre de sa tente, tous les peu- ples, devenus ses enfants, seront soumis à son empire. Il n'y aura plus qu'un autel et un seul peuple, comme il n'y a qu'une seule foi, un seul baptême. Partie du sommet du Calvaire, une croix de bois à la main, la foi catholique a déjà visité une grande partie des contrées de l'univers. Comme un triom- phateur, elle a déployé son étendard aux yeux des peuples, et des milliers de peuples se sont inclinés devant elle. Elles se sont réalisées ces paroles de l'apôtre saint Jean : Le Christ est cette lumière éclairant tout homme venant au monde : sa parole a péné- tré de l'aurore au couchant, du septentrion au midi. Mais, il faut aussi l'avouer, combien de contrées ne lui reste-t-il pas à parcourir ! combien de peuples n'ont pas entendu la bonne nouvelle, et, pour me servir des pa-

roles de l'Ecriture (*Luc., I, 79*), combien d'hommes dorment encore à l'ombre de la mort ! On porte à huit cents millions la po- pulation du monde, et l'Eglise n'en compte dans son sein que cent soixante millions. Quel vaste champ à défricher ! quelle car- rière à parcourir ! En Asie, en Afrique il est des rivages que les messagers de l'Evan- gile n'ont pas encore foulés, où il reste en- core à la foi beaucoup à conquérir. Mais ses conquêtes seraient-elles arrêtées à ja- mais ? est-elle éteinte cette séve vivifiante qui animait les rameaux de ce grand arbre qui doit ombrager l'univers ? Le courage des enfants de l'Eglise s'est-il évanoui dans le sang du dernier martyr ? cette parole qui soulevait les nations s'est-elle éteinte avec la voix du dernier apôtre ? Dieu n'irait-il plus visiter ces peuples qui se glorifiaient jadis d'être ses enfants ? tant d'hommes qui n'ont point vu la lumière de l'Evangile sou- tils, par un arrêt irrévocable, condamnés à périr ? Non, mes frères, la parole du Sei- gneur ne passe point, elle est immuable comme lui-même ; sa providence a aussi pourvu au salut de ces peuples qui ne le connaissent point et qui viendront à lui. Il est de généreux ministres de l'Evan- gile qui ne craindront point d'aller les éclairer même aux extrémités du monde. Fidèle dépositaire de cette foi que lui a confiée le Sauveur et qu'elle est chargée d'enseigner, l'Eglise n'a pas moins de zèle pour la con- server que pour la répandre en tous lieux ; par ses soins se développe la grande œuvre de la propagation, et c'est ce pieux motif, qui nous réunit aujourd'hui au pied de ses autels.

La propagation de la foi, œuvre sainte et sublime s'il en fut jamais, œuvre à laquelle toute âme catholique doit applaudir et qu'on ne saurait assez encourager ; car si on es- time, si on aime sa foi, on doit aimer à la répandre, on doit être jaloux de con- courir avec l'Eglise à la propager, et c'est ce que je me propose de vous persua- der : vous recommander l'œuvre de la propagation de la foi, tel est mon dessein. C'est une œuvre belle et utile, soit que nous la considérons en elle-même et par rapport à ceux qui la maintiennent, soit par rapport aux infidèles qui en sont l'objet, soit enfin par rapport à l'Eglise et aux glorieux ré- sultats qui en découlent pour elle. Trois idées qui formeront les trois divisions de notre discours.

Esprit divin, venez vous-même délier ma langue et mettre la persuasion sur mes lèvres ; inspirez-moi ces pensées qui conver- tissent les âmes ; donnez à mes paroles cette onction qui touche, qui pénètre les cœurs. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'œuvre de la Propagation de la foi est belle et utile, considérée en elle-même
Ce fut un saint et sublime spectacle

lorsque les apôtres se partagèrent les nations parmi lesquelles ils devaient porter la lumière de l'Évangile. Allez, instruisez, baptisez tous les hommes, avait dit le Sauveur, et, fidèles à la parole du Maître, ils vont annoncer la bonne nouvelle. Ils n'ont ni cet éclat de richesse, de fortune qui éblouit et séduit les hommes, ni cette puissance qui les subjugue; ils sont sans appui, sans secours temporel, ils savent qu'ils seront haïs, persécutés; mais, forts de cette même foi qu'ils vont enseigner, ils parcourent les bourgades, les cités et les royaumes, prêchant partout avec courage la paix et le salut. Tel est aussi, mes frères, le spectacle que nous offre l'œuvre de la Propagation de la foi.

L'Église, comme le Sauveur, convoque aussi ses enfants, leur distribue d'avance les royaumes et les empires, et, leur montrant les régions qui les attendent : Allez, leur dit-elle, instruisez, baptisez toutes les nations. Que l'Évangile retentisse dans ces contrées, qui ne le connaissent point; que le Rédempteur leur soit révélé, que le vrai Dieu y ait aussi des adorateurs. Allez, éclairez ces peuples égarés, perdus. Amenez-les dans mon bercail. Ainsi s'accomplissent les desirs du Sauveur.

L'Œuvre de la propagation de la foi n'est donc qu'une mission en tous points semblable à celle des apôtres; elle a la même source, elle est fondée sur la parole de Jésus-Christ lui-même; elle a le même but, celui de répandre la connaissance de la vérité parmi les hommes; la même fin, de les sauver. S'il y eut une institution conforme à l'esprit de l'Évangile, n'est-ce pas celle qui nous occupe aujourd'hui? Elle propage ces dogmes sublimes que le Verbe divin est venu nous apporter du ciel, et auxquels la raison humaine n'aurait jamais pu s'élever; ces dogmes qui révèlent la noblesse de notre origine et la sublimité de nos destinées. Elle enseigne cette morale si sainte et si pure, si propre à éloigner l'homme de tous ces vices qu'entraîne une nature corrompue, ces maximes si consolantes qui peuvent seules le soutenir dans les épreuves si multipliées de la vie. Elle dispense les mérites de ce divin Sauveur qui, se livrant comme la victime de tous, mourut pour les péchés du monde. Elle ouvre, enfin, à tous les peuples la source des bienfaits que Jésus-Christ nous a prodigués, et qui veut que tous les hommes y participent. Quel autre caractère de sainteté pourrions-nous invoquer, afin que cette œuvre fût recommandable? Quel autre signe demanderions-nous pour l'accepter? N'a-t-elle pas, au contraire, tout ce qui peut exciter l'admiration, le zèle de tous ceux qui veulent et cherchent le bien? Et n'est-ce pas nous honorer et bien juger des bonnes dispositions de notre cœur que de vouloir nous y associer? Car en exclure quelqu'un, ce serait douter des sentiments chrétiens qui l'animent; ce serait le croire incapable d'une bonne action, indigne d'être membre d'une

société formée, réunie pour un but si louable.

Elle est donc sainte, mes frères, cette œuvre de la Propagation de la foi, puisqu'elle est destinée à produire des fruits si précieux. Elle continue l'œuvre des apôtres; elle prêche ce qu'ils ont prêché, elle annonce le même Dieu, la même foi, le même baptême, le même Jésus-Christ. La trompette évangélique, pour me servir des paroles de saint Jean Chrysostome, ne devait point rester muette après leur mort, et dans leur tombeau ne s'éteignit point avec eux ce zèle qui les embrasait. Leurs ossements, comme ceux de Joseph, ainsi que le dit l'Écriture (*Eccli.*, XLIX, 18), prophétisent encore; ce zèle vit dans l'Église toujours vif, toujours ardent; il vit dans ceux qui leur ont succédé, il vit dans ces hommes héroïques qui, comme eux, vont porter la paix aux nations. Oui, c'est une œuvre apostolique, et cette œuvre n'est point bornée à un lieu, à une contrée, à un royaume; continuant, pour ainsi dire, la rédemption, elle la veut universelle, elle y appelle tous les peuples: car il n'est point, auprès de Dieu, d'acceptation de personne, et le Sauveur est mort pour tout homme de toute nation, de toute langue, de toute couleur. Tel est l'objet de ses travaux: elle s'étend sur toutes les régions, sous tous les climats: c'est une œuvre vraiment catholique.

De plus, cette œuvre est éminemment française, et nous devons en revendiquer la gloire. Si elle doit exciter votre piété, elle intéresse aussi votre honneur. Catholiques, vous lui devez votre zèle; Français, vous lui devez aussi votre concours. Les conquêtes d'un François Xavier et de ses héroïques compagnons appartiennent plutôt à la France qu'à l'Espagne et au Portugal: c'est en France, à Paris, qu'il apprit la science des saints et qu'il reçut l'étincelle de ce feu dont il embrasa les plages étrangères; c'est là qu'il se lia par un vœu, avec des hommes qu'il avait choisis, à la conversion des infidèles; c'est à la France que l'on doit ces hommes qui, dans les missions d'Orient, inspirèrent tant d'admiration pour les arts et les sciences de l'Europe aux rois et aux empereurs de ces contrées. Les Bonvet, les Gerbillon, les Pérennès étaient Français. Qui envoya des missionnaires sur les côtes de la Barbarie, à Madagascar et en d'autres îles? Ce fut l'immortel saint Vincent de Paul, qui, tout en fondant des hospices pour les infirmes, savait aussi qu'il est des infirmités plus cruelles que celles du corps, qui affligent la triste humanité. C'est en France que se forma cette Société célèbre, dont les apôtres, pendant deux siècles, fécondèrent de leurs sueurs et de leur sang les contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. C'est enfin en France qu'ont été fondées ces deux illustres maisons de Saint-Sulpice et des Missions-Étrangères, qui subsistent encore, dont les élèves sont destinés à porter la foi parmi les infidèles.

On s'extasie souvent au nom des conquêtes de certains peuples; on dresse des monuments, des statues, à ces grands capitaines qui

enchaînèrent les peuples à leur char de victoire, et on n'a que de l'indifférence pour ces hommes apostoliques, dont les conquêtes paisibles soumettent les peuples à la religion par les seules armes de la douceur, des vertus évangéliques. Et cependant qui mérite mieux la gloire? Ils s'arrachent aux douceurs d'une existence tranquille; les joies de la famille : père chéri, mère tendrement aimée, bonheur de la patrie, ils abandonnent tout pour aller dans un climat tantôt brûlant, tantôt glacial, s'appliquer à la conversion des infidèles. Que de peines, que de fatigues sur ces terres étrangères, où ils n'ont pas une pierre pour reposer leur tête! Errer dans les forêts, parmi les bêtes sauvages, en proie à toutes les privations; gravir des montagnes, franchir des déserts affreux; se plier aux habitudes des peuples qu'ils visitent; étudier leur langue, si difficile et souvent si bizarre : en un mot, se faire tout à tous, comme le grand Apôtre, afin de les gagner à Jésus-Christ, voilà, mes frères, un tableau bien faible de leur vie; et souvent une mort cruelle les attend là où ils ne portent que des paroles de vie. Hélas! ils meurent sans qu'une bouche amie recueille leur dernier soupir; aucune âme chrétienne n'est là pour murmurer quelque prière et leur ouvrir un tombeau. Vous avez dû l'apprendre, plusieurs de ces dignes ministres, naguère, ont expiré au milieu des tortures, et voilà les hommes qu'une impiété dédaigneuse ose poursuivre de ses sarcasmes! La haine a été jusqu'à ne voir dans leur dévouement qu'une sordide spéculation d'intérêt ou d'ambition. Si le monde n'ose les admirer, mes frères, nous, catholiques, ne rougissons point de leur donner cet honneur, cet amour que nous donnons malheureusement trop souvent à des hommes indignes. N'oublions pas que le monde passe et sa concupiscence, et que toute gloire humaine expire sur un tombeau; mais les œuvres de la foi, elles sont immortelles. Accompagnons de nos vœux les pas lointains de ces hommes héroïques sur la terre étrangère. Souvent nous baignons de nos larmes ces pages qui nous arrivent d'outre-mer, et qui nous racontent leurs périls, leurs travaux, et parfois aussi leurs supplices. Ne nous bornons point à une stérile admiration : envoyons-leur quelques secours. Cette aumône servira à sustenter leur vie si pénible, à ériger quelque école où l'enfance recevra une éducation chrétienne, quelque autel à Jésus-Christ. Et ne pensez point que je vous propose une chose nouvelle : d'autres, avant vous, l'ont faite. D'illustres personnages regardèrent jadis comme une chose glorieuse de contribuer à une si belle œuvre; plus d'un roi de France ouvrit ses trésors pour secourir les entreprises des ministres zélés de Jésus-Christ.

Lorsque la France fut maîtresse du Canada, ce furent les seigneurs et les dames de la cour de Louis XIII et de simples particuliers qui se chargèrent des frais de tous les établissements nécessaires pour civiliser

et instruire ces peuples des principes du christianisme.

Le commandeur de Sillery fit bâtir de ses deniers un village entier, près de Québec, où étaient reçus et nourris tous les Indiens qui embrassaient la foi. Une duchesse d'Aiguillon fonda l'Hôtel-Dieu de Québec, le dota et le fournit de religieuses hospitalières, et lui prodigua d'abondantes largesses. Une dame de Bagnols donna soixante-six mille livres pour l'érection d'un siège épiscopal en Perse. Vous parlerai-je enfin, d'un Caylus, d'un Laval, de tant d'autres qu'il est inutile de citer?

Quel est donc le catholique qui refuserait, que dis-je, qui ne désirerait d'y concourir? Il est, je le sais, une objection de l'impiété : qu'il ne faut point inquiéter les consciences, qu'il faut laisser les infidèles mourir dans cette même religion, au sein de laquelle ils sont nés. Eh! quoi, vous demandez si haut que les lumières soient répandues, et vous refusez à ces peuples celles de la foi, les plus essentielles de toutes! c'est ainsi qu'une prétendue philanthropie laisse mourir et se perdre des hommes qui sont dans l'erreur, et qui cependant, comme nous, sont appelés à la vérité. C'est une ambition sacerdotale! Oui, hommes sans foi, nous sommes ambitieux d'éclairer tous les hommes, ambitieux de les sauver; cette ambition, nous la suivrons même au péril de notre vie. Il est d'autres œuvres de charité, il est des pauvres, des orphelins, des infirmes qui réclament du secours. Pauvres de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise que je veuille affaiblir le zèle de la charité pour vous; ah! je chercherais plutôt à l'enflammer, à le redoubler. Vous craignez qu'une bonne œuvre nuise à une autre. La charité se féconde par ses effusions mêmes : beaucoup sera donné, dit le Sauveur à celui qui aura donné beaucoup.

DEUXIÈME PARTIE.

Si nous considérons cette œuvre sous le second rapport, c'est-à-dire, quant aux infidèles qui en sont l'objet, nous la verrons digne, je ne dirai pas de notre estime, de notre approbation, toute institution honnête, simplement louable, mérite ce témoignage; mais je la dirai digne de votre zèle, de votre dévouement, et ce zèle, ce dévouement, il faut qu'ils soient tels que les commande le puissant motif qui doit vous les inspirer, la charité.

Oui, si elle vit dans vos âmes, cette divine charité, qui fut dans tous les temps le caractère du parfait chrétien, s'il brûle encore dans vos cœurs cet amour dont le Sauveur a voulu que tous les hommes s'aimassent, parce qu'ils sont tous frères, enfants des mêmes espérances, héritiers des mêmes promesses, vous aussi, comme saint Paul (*Act.*, XIII, 46), vous vous tournerez vers les nations, vous jetterez sur elles un regard de miséricorde, et, par vos aumônes, vous travaillerez à changer leur triste sort;

vous-mêmes n'avez pas le courage de courir les hasards d'une course lointaine; vous n'osez traverser les écueils des mers, braver les dangers si nombreux dans ces îles si éloignées, dans ces contrées inconnues, et Dieu, mes frères, sans doute n'exige pas de vous ces sacrifices; ah! du moins cette aumône, pour vous, traversera les mers, elle ira soutenir les travaux de ces héroïques apôtres dévoués à la conversion des infidèles; ainsi vous aussi vous serez leurs sauveurs. De cette coopération naîtront des fruits abondants dont le ciel répartira sur vous tous la juste récompense; ce grain de sénevé, semé sur ces terres aujourd'hui stériles, deviendra un grand arbre et produira au centuple. Oh! quels puissants motifs la charité ne vous offre-t-elle pas aujourd'hui! Quels intérêts puissants se réunissent pour solliciter les âmes généreuses!

Il en est deux principaux: le bien temporel et le bien spirituel de ces peuples, que vous leur devez comme hommes, comme chrétiens. Parmi eux, vous le savez, n'est point parvenue la connaissance du vrai Dieu, ou si elle y fut jadis portée, le fer des tyrans renversa ses autels, une législation brutale et sanguinaire extirpa les germes du christianisme; et l'absence des pasteurs, la force de la coutume, anéantirent par la suite du temps tout sentiment de foi dans le cœur des peuples abandonnés à eux-mêmes. O généreux Xavier, que votre âme gémirait profondément, si, rappelé à la vie, vous parcouriez de nouveau ces terres fécondées par vos prodiges, et aujourd'hui mortes à la foi! Quelle serait votre douleur, si vous redemandiez ces peuples que vous imbuîtes des célestes doctrines; que votre propre main avait baptisés au nom de Jésus-Christ! Ces enfants que vous engendrâtes à la grâce, ils ne sont plus! Il est aussi des terres que les messagers de l'Évangile n'ont pas eu le temps de visiter, terres vierges, où vivent encore des peuples enfants, n'ayant d'autre loi que la loi naturelle, toujours insuffisante; peuples enfin qui n'attendent qu'un maître pour les instruire, un guide pour les conduire. En Afrique, en Asie, en Amérique, dans l'Océanie, il est des contrées immenses, où vivent des peuplades nombreuses, n'ayant de l'homme que le nom et la forme, barbares comme les bêtes farouches au milieu desquelles elles habitent, sauvages comme les déserts où elles dressent leurs tentes; là aussi sont de vastes régions où, sous un beau ciel, sur une terre que l'on dirait enchantée, riche de toute espèce de trésors, d'une fécondité merveilleuse, végète un peuple que la succession des siècles laisse toujours dans le même état, ne connaissant d'autre vie que celle de la brute, ignorant les bienfaits de notre foi et de notre civilisation, livré à mille superstitions basses et dégradantes; là où Dieu s'est plu à répandre ses dons avec le plus d'abondance, de prodigalité et de magnificence, c'est là qu'il est ignoré; là où la nature, toujours belle, toujours variée, le proclame plus éloquemment

que partout ailleurs, l'homme méconnaît sa voix, semblable à ces statues dont parle le prophète, qui ont des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne point voir.

L'encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu, on l'offre à des idoles de métal, de bois ou d'argile: le paganisme y règne sous des noms divers, avec tout ce qu'il peut avoir de plus bas, de plus dégradant, car ce n'est pas même ce paganisme qui en Grèce et à Rome voilait ses monstruosités sous la grâce ou la majesté des formes, ce n'est point ce panthéisme que les savants antiques enseignaient dans leurs écoles, et que voudraient en vain ressusciter nos philosophes modernes; c'est un paganisme aussi ridicule en ses doctrines que grossier dans ses pratiques. Voilà quelle est la religion d'un très-grand nombre, surtout des castes les plus humbles, les plus pauvres, et qui doivent le plus exciter votre charité par cela seul qu'elles sont les plus malheureuses. Ailleurs c'est la religion des Indous avec son culte superstitieux et ses pratiques souvent sanguinaires; ailleurs c'est le Coran, l'islamisme qui, tout en ordonnant de n'adorer qu'un seul Dieu et un seul prophète, réduit l'homme à une vie matérielle et l'abrutit. En ces contrées enfin sont des religions funestes à l'homme, ennemies du vrai Dieu, et qu'il faut détruire. En considérant toutes ces nations, n'ai-je donc pas le droit de vous dire ici ce que le Sauveur disait à ses disciples: La moisson est abondante, et les ouvriers qui doivent la récolter sont peu nombreux; priez donc le Père céleste d'y en envoyer; que votre charité mette en œuvre ses moyens, ses facultés. A la prière joignez l'aumône, ainsi que le disait saint Pierre (I *Petr.* II, 9), vous n'êtes pas seulement une tribu choisie et un peuple d'élection, mais vous êtes encore un sacerdoce royal chargé d'annoncer les vertus de celui qui vous appelle des ténèbres à la lumière. A vous donc aussi une mission a été donnée, mission sainte, mission sublime, mission que vous devez être jaloux de remplir, car elle vous honore, elle vous glorifie; c'est de répandre cette lumière qui vous a été donnée, c'est de publier les vertus de Jésus-Christ, qui font votre salut, afin qu'elles fassent celui des autres. Ces peuples, comme vous, sont appelés par la Providence à y participer: pourquoi les aurait-elle à jamais rejetés? ne descendent-ils pas comme nous d'une commune origine? n'ont-ils pas le même Père qui est dans les cieux, Dieu qui donne leur nourriture aux petits des oiseaux et aux bêtes des forêts, ainsi que le dit le Psalmiste (*Psal.* CXLVI, 9), les aurait-il proscrits pour toujours? Non, il n'y a plus, dit saint Paul (*Col.*, III, 11), de Juifs, de Grecs ni de barbares; Dieu purifie les mains des gentils. Quand Jésus-Christ envoya ses apôtres, il leur dit: Baptisez, instruisez toutes les nations. Il voulut que son Évangile fût prêché par toute la terre. Qu'il soit donc connu, cet Évangile, de ces nations qui peut-être n'attendent que vos messagers pour le recevoir; qu'elles soient

baptisées au nom de Jésus-Christ, qui vous les réclame, car elles aussi furent rachetées d'un grand prix; pour elles aussi le Sauveur mourut sur le Calvaire. Oni, faites répandre parmi elles les semences de la foi. Que des hommes apostoliques envoyés par vos pieuses libéralités, aillent les instruire; que leurs ténèbres soient dissipées, que l'erreur disparaisse de leur sein, que la vérité céleste brille enfin à leurs yeux, qu'elles vous connaissent, ô mon Dieu, et celui que vous avez envoyé, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il n'y a point d'autre nom dans le ciel qui puisse nous sauver, dit le saint apôtre. (*Act.*, iv, 12.) Ainsi donc sans ce nom point de salut et ils ne le connaissent point. Je suis, nous dit le Sauveur lui-même, la voie, la vérité et la vie. Eh bien! cette voie divine faisons-la connaître à ces peuples, qu'ils puissent y marcher comme nous; faisons leur aimer cette vérité aujourd'hui inconnue à leur cœur, et ils trouveront la vie, car leur vie actuelle, oh! ce n'est point une vie, c'est une mort la plus cruelle qui fut jamais, est-ce vivre qu'être éloigné du Seigneur, de ne pas le connaître? Peut-être voici les temps marqués par les décrets d'en haut, où ces peuples doivent ouvrir les yeux à la lumière; voici peut-être les temps fixés pour leur conversion, et si cette grâce est attachée à votre prière, à vos libéralités, voudriez-vous que ces âmes, immortelles comme la vôtre, fussent perdues? Qu'elles puissent donc connaître Jésus-Christ; qu'unies à nous tous par une même foi, par une même charité, elles aient aussi les mêmes espérances. Enfants égarés et perdus, qu'ils entrent dans le sein de notre Mère l'Eglise qui leur tend les bras; peut-être un jour en seront-ils les saints. Rappelés à une vie nouvelle, ils seront sauvés, ils béniront le Dieu qui les anra visités dans sa miséricorde, ils béniront les âmes généreuses qui auront eu pitié d'eux. Ils vous béniront, mes frères, car ils vous devront leur salut. Oh! combien de fois nous-mêmes n'avons-nous pas béni ces hommes héroïques qui les premiers prêchèrent la foi dans nos Gaules! La cendre de quelqu'un de vos apôtres repose peut-être dans ce lieu sacré et vos fronts viennent s'y incliner avec amour; si des messagers apostoliques n'étaient point venus, quel eût été le sort de nos pères, quel serait le nôtre? Eh bien! ce que nous aurions désiré pour eux et pour nous, faisons-le aussi nous-mêmes pour ces peuples et nous les gagnerons à Jésus-Christ.

Il est encore un autre motif, moins important sans doute, mais grand aussi et glorieux pour vous, éminemment digne de votre zèle. En donnant à ces peuples le bienfait de la foi, vous leur donnez en même temps celui de la civilisation. Car la civilisation est le fruit du catholicisme et lui seul sait la donner. Tout en n'élevant l'homme que pour le ciel, il le forme pour ce bas monde; tandis que d'une main il lui montre ses destinées dans la vie future, de l'autre il le soutient et le conduit à travers les sentiers escarpés de la vie présente, et cette couronne

immortelle qu'il fait briller à ses regards dans l'avenir, il la lui promet à condition qu'il aura dignement rempli sa tâche dans le cercle où la Providence l'a placé. Plus il sera grand sur la terre, plus il sera grand dans les cieux.

Religion d'amour et de progrès, elle embrasse tout l'homme et le suit partout, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Sous sa main bienfaisante les maux s'adoucissent, la vie humaine s'épure et s'empreint d'un caractère saint et auguste. De sa naissance date l'émancipation du monde. Devant elle sont passées des milliers de générations, et elle les a toutes marquées de son sceau. Des catacombes elle s'élançait sur le trône des Césars, et à sa voix quelle transformation sociale s'opère! Les mœurs païennes s'effacent; dans la demeure du pauvre comme dans les palais des grands, au sein des cités comme sous la tente du soldat, partout s'opère une heureuse révolution: les vices honteux nés du paganisme s'évanouissent peu à peu, et des vertus jusqu'alors inconnues viennent étonner le monde; le faible trouve un appui, le pauvre s'entend appeler du doux nom de frère, et l'esclave voit tomber ses fers: la foi rapproche ces mêmes hommes que divisaient auparavant l'égoïsme, les préjugés et l'orgueil, que tant d'intérêts divers armèrent entre eux. Que le Nord vomisse de ses vieilles forêts des milliers de tribus qui viennent inonder et l'Europe et l'Asie, la foi plante sa croix parmi elles, et ces peuples qui s'applaudissaient naguère du carnage des peuples, de l'embrasement des cités, se dépouillent de leur férocité. Que ne peut la foi, mes frères? Interrogeons notre propre histoire: qu'étaient les Gaules, que furent-elles plus tard, lorsque le fier Sicaambre eut incliné sa frimée devant le pontife saint Remy et courbé sa tête sous sa main qui le baptisait? Qu'étaient nos pères, que devinrent-ils ensuite? Que sommes-nous enfin nous-mêmes? O foi catholique, foi de nos pères, heureux le jour où tu éclairas notre berceau! Oh! puisses-tu ne jamais nous quitter! répands, répands toujours sur notre belle France tes rayons de paix et d'amour. Eh bien! ce que la foi catholique a déjà fait sur l'ancien monde, ce qu'elle a fait pour le païen, le barbare et le sauvage, ce qu'elle a fait pour nous, elle le fera aussi pour ces nations infidèles; elles éprouveront les merveilleux effets de sa doctrine et de son culte, des lois plus saintes les régiront, et, en acceptant le joug de l'Evangile, ils recevront aussi en échange la connaissance des sciences et des beaux-arts; le génie et l'industrie de notre France leur seront montrés, ils apprendront à imiter nos chefs-d'œuvre, et ils sentiront que l'homme n'est pas ici-bas seulement pour vivre et mourir, mais qu'il est en lui de sublimes facultés qu'il doit développer et perfectionner, ils connaîtront notre civilisation. Qu'on ne m'objecte point l'enfance de ces peuples et leur vie nomade; qu'on ne m'objecte point leurs contrées sauvages,

leur ciel si doux ou leur climat brûlant comme la cause de leurs vices, de leur état de vie. L'histoire de l'Eglise est là pour réfuter ces vains prétextes; la foi dressa jadis ses autels dans les forêts de l'Espagne, de la Gaule et de la Germanie, sous le beau ciel de la Grèce, à Constantinople, comme sur les rivages de l'Afrique.

Voulons-nous enfin nous convaincre de la civilisation que la foi donnera à ces peuples, jetons un coup d'œil sur les missions à jamais mémorables du Paraguay, de Cayenne, de la Californie, de la Louisiane, du Canada. Oh ! que ne puis-je vous raconter ici toutes les merveilles que d'humbles missionnaires opérèrent dans ces contrées ! Les peuples convertis à Jésus-Christ, et imbus de mœurs plus douces, leurs enfants instruits, les malades et les infirmes jadis abandonnés, et recueillis par des mains charitables; l'agriculture et les arts nécessaires à la vie enseignés et bientôt professés, tels furent les bienfaits donnés avec la foi; là, enfin, s'élevèrent ces républiques chrétiennes où vécurent, au sein de la paix et du bonheur, des peuples qui auparavant étaient regardés comme insociables, et voilà aussi, ce que vos prières, vos aumônes procureront aux infidèles. Je ne vous dirai point, si vous êtes chrétiens, vous sauverez ces peuples; car leur salut, je n'en doute point, vous le voulez. Mais si seulement vous êtes hommes, s'il y a en vous quelques sentiments nobles et généreux, la gloire que vous devez ambitionner, c'est de civiliser ces peuples. En parcourant les pages de notre histoire, nous nous glorifions du succès de nos armées victorieuses, et sans doute tout cœur français doit s'en applaudir, et nous tournons avec orgueil nos regards vers ces contrées où la victoire nous érigea ses trophées. Il est, mes frères, de plus nobles conquêtes, car elles ne sont point rougies du sang des peuples, conquêtes où le vaincu ne maudit point le vainqueur, où il bénit ses chaînes, car ce sont des chaînes de paix et d'amour; gagnons ces peuples à l'Évangile, et ils béniront votre nom avec celui du seul vrai Dieu qu'ils auront appris à invoquer.

TROISIÈME PARTIE.

Si l'association pour la propagation de la foi est aussi utile que belle, considérée en elle-même et quant aux infidèles qui en sont l'objet, elle ne l'est pas moins quant à son résultat; et ce résultat, c'est la glorification de l'Eglise, et sa gloire ne peut vous être indifférente. Autant un enfant doit chercher à honorer sa mère, car il lui doit et la vie et les soins si pénibles, si nombreux qui la soutiennent, autant aussi un fils de l'Eglise doit procurer son exaltation, car il lui doit aussi et la vie de son âme et les grâces si multipliées qui la protègent. C'est un sentiment de reconnaissance que tout cœur chrétien doit sentir. Et, après tout, notre gloire à nous tous, n'est-ce pas le triomphe de notre foi? Nous, si fiers de nos opi-

nions, de nos sentiments, quand il s'agit de choses humaines et passagères, serions-nous moins jaloux de notre foi religieuse? serait-elle placée la dernière dans notre estime, dans nos affections? Je croirais vous faire outrage par une pareille supposition. La foi religieuse, c'est le sentiment le plus intime de l'homme, la pensée la plus sacrée, la plus chère. Que l'on soit indifférent, que l'on affecte même d'être impie, quelle que soit la vie extérieure, il y a toujours là un autel où l'on s'incline, un nom que l'âme ne prononce qu'avec respect. Oui, nous tenons à notre foi religieuse: ses propres persécuteurs l'ont admirée, ses bourreaux finirent par tresser des couronnes à ses martyrs. Elle est aussi belle, grande et noble, qu'elle est pure et sainte; comment donc ne pas aimer, ne pas rechercher son exaltation? C'est la gloire que prêchait saint Paul, quand il disait qu'il ne connaissait que Jésus crucifié (I Cor., II, 2); c'est pour sa gloire qu'il se glorifiait dans ses chaînes (II Cor., VII, 4), c'est pour sa gloire que mouraient les héros des premiers siècles chrétiens; c'est pour sa gloire que tant d'hommes vénérés parmi nous donnèrent au monde ces grands exemples de dévouement de toute espèce consignés dans les fastes de l'Eglise; c'est pour sa gloire que tant d'apôtres traversèrent jadis les mers; c'est pour sa gloire encore que ces hommes apostoliques que nous recommandons à votre charité se rendent dans ces contrées lointaines où ils vont porter le nom de Jésus-Christ. En vous recommandant la Propagation de la foi, que faisons-nous donc, mes frères, si ce n'est vous recommander la gloire de cette Eglise dont vous êtes les enfants, que Dieu a glorifiée par tant de prodiges? Oui, nous voulons que vous aimiez l'Eglise comme Jésus-Christ l'a aimée, comme l'ont aimée ses apôtres, ses martyrs et tous ceux qui furent ses défenseurs. Ainsi vous aiderez à l'accomplissement des destinées immortelles qui lui ont été promises.

C'est la destinée de l'Eglise comme de l'astre du jour, de faire le tour du monde pour l'éclairer et le vivifier: il faut qu'elle visite toutes les contrées, toutes les nations, de l'aurore au couchant, du septentrion au midi, selon l'ordre que le doigt de Dieu lui a tracé; il faut qu'elle continue et qu'elle achève sa course sans qu'aucun obstacle puisse jamais l'arrêter. Que les tyrans se liguent et s'arment contre elle; que les peuples se soulèvent, tous ces vains projets, ces efforts ne serviront qu'à hâter ses progrès, tous ces ennemis deviendront les aveugles instruments de cette Providence dont les desseins immuables arrivent toujours à leur fin. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles du Seigneur ne passeront pas. (*Marc., XIII, 31.*)

Examinons en effet son histoire. Elle naît et se fortifie au sein des persécutions, et un de ses premiers persécuteurs devient son apôtre le plus ardent, celui qui portera plus loin la gloire de son nom. Toujours cou-

battue et jamais vaincue, éloignée un moment, mais jamais déshéritée, tandis qu'au loin elle dresse de nouveaux autels, elle revient chez ces mêmes hommes qui la maudissaient d'abord, pour les subjuguier à leur tour; déchirée par les schismes et les hérésies, sa fécondité lui engendre de nouveaux enfants. Dans toutes les parties du monde elle compte de nombreux disciples qui forment sa grande famille. Jérusalem, la déicide, voit s'élever dans son sein le premier siège épiscopal; déjà les enfants d'Antioche se glorifient de porter les premiers le nom de chrétien. Jupiter tremble au Capitole, et Alexandrie voit s'élever au milieu de ses écoles des autels chrétiens. Dans les bourgades, dans les cités, la parole des apôtres retentit partout, forte et victorieuse, jusque dans les palais des Césars; le paganisme invoque la hache des bourreaux. Le sang des chrétiens devient une semence féconde qui en multiplie le nombre. Hélas! la foi a vu pendant trois siècles ses enfants traînés sur des amphithéâtres, et des bourreaux sans pitié sourire à l'agonie de ses vierges! Dix années ne s'étaient pas écoulées que déjà Rome, la superbe païenne, avait vu la croix s'élever triomphante au faite du Capitole. En vain la philosophie s'efforce de relever le paganisme; il ne vit plus que dans des souvenirs: les dieux s'en étaient allés. L'Asie et l'Afrique avaient aussi reçu la lumière de l'Évangile; la foi y devint florissante, et tous les jours ajoutèrent à son empire. Bientôt l'Espagne, les Gaules, la Bretagne et la Germanie lui offrirent de nouvelles conquêtes. Un nouveau monde avait été révélé au génie d'un grand homme. Les apôtres de la foi y accoururent, et, sur cette terre travaillée par tant de révolutions, la foi y a vu et y voit encore ses peines adoucies par d'ineffables consolations, ses combats couronnés par de glorieux triomphes. Enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, l'Église se voit enlever par un schisme une portion malheureusement trop nombreuse de ses enfants. Pour réparer ses pertes, elle jette un regard vers les vastes contrées de l'Orient, et ses vaisseaux fendent les mers, et ses intrépides messagers volent à de nouvelles conquêtes. L'Inde retentit du nom de Jésus-Christ. Trente royaumes et des îles sans nombre sont convertis à la foi, et Xavier lui-même baptise de sa main un million d'infidèles. Ainsi, telle est la destinée de l'Église de visiter les nations, d'éclairer les peuples, de les vivifier. Dans ses courses si nombreuses, elle a sans doute subi de rudes, de violentes épreuves; elles n'ont fait qu'accroître sa force. Les flots des révolutions humaines se sont toujours brisés contre le roc inébranlable sur lequel Jésus-Christ l'a fondée.

Eh bien! aujourd'hui que de nouveaux sujets de conquêtes lui sont offerts, aujourd'hui que de nouvelles contrées s'ouvrent devant elle, que d'autres peuples sont devenus l'objet de sa sollicitude maternelle, accourons tous à son secours. Jadis elle

était reine; elle suçait, selon l'expression d'Isaïe, la mamelle des rois; maintenant, seule au milieu des nations, elle n'est forte que de la charité de ses enfants, et elle invoque cette générosité qui jamais ne lui a manqué. Acceptons, nous aussi, notre part de gloire à ses travaux, et ses apôtres iront encore lui chercher de nouveaux enfants, et, par leurs paroles, leurs vertus, ils sauront se concilier les cœurs des infidèles. Le culte impur des démons sera banni de ces contrées sanctifiées; notre divin Sauveur y sera connu, adoré, et les fruits de la rédemption croîtront sur cette terre souillée par tant d'abominations. Le désert se réjouira, ainsi que le dit Isaïe (VII, 8, 9; LV, 12, 13); à la place de l'ortie croîtront et le myrte et la rose, c'est-à-dire que les vertus chrétiennes naîtront à la place de vices honteux et d'infâmes pratiques. Là aussi, comme parmi nous, s'élèvera un temple où des âmes fidèles se réuniront; là aussi sera un autel où sera immolée la victime sans tache; là, enfin, l'Église chantera les louanges de son divin Époux; là aussi retentiront ses chants de joie et de triomphe, avec ses nouveaux enfants que vos largesses lui auront procurés.

Si nous sommes obligés de seconder la Propagation de la foi, mes frères, voici surtout un temps favorable à cette œuvre. Une ère nouvelle s'est levée pour l'Église; partout se manifeste une tendance aux idées religieuses; une forte réaction s'opère contre ces funestes maximes de l'impiété que l'on proclamait si haut. Une heureuse révolution s'est faite dans tous les esprits; le matérialisme n'est aujourd'hui qu'une doctrine morte; après avoir épuisé les systèmes et toutes les ressources de l'orgueil humain, on appelle cette foi divine qui éclaire l'âme et vivifie le cœur: c'est à la foi que la science et le génie demandent des inspirations. Les solennités de l'Église revivent avec éclat; une foule nombreuse remplit l'enceinte des temples. Oui, de beaux jours s'annoncent pour l'Église, et, si nous jetons un coup d'œil au loin sur les royaumes étrangers, sur des îles lointaines, car les contrées étrangères doivent plus particulièrement nous intéresser, là aussi se préparent de nouveaux triomphes pour l'Église. Le mahométisme se meurt; le nom du prophète n'excite plus ces populations jadis si ardentes, si dévouées. A Constantinople, non loin des mosquées, s'élèvent des temples catholiques; le nom de chrétien n'y est plus en horreur. Dans Alexandrie, les cérémonies de notre culte s'accomplissent aussi librement que chez nous. L'Afrique, conquise par le courage de nos armées, a vu se relever le siège des Augustin. Notre foi et notre civilisation auront bientôt changé la face de ces contrées barbares; là s'ouvre un vaste champ au zèle apostolique. Le christianisme, dans ses divers degrés de foi et d'hétérodoxie, couvre le continent américain.

Aux États-Unis les conversions se multiplient; chaque jour en voit de nouvelles. Le

catholicisme s'avance dans les établissements intérieurs. Il pénètre dans l'Indoustan, le Mongol, le Malabar, le Tonquin, les royaumes de Ceylan, de Ligor, de Siam, de la Cochinchine, en Corée, en Chine, dans les îles Mariannes, les Molusques, aux Philippines. Il va embrasser l'Océanie presque entière. Oui, de beaux jours se préparent pour l'Eglise. Voici s'accomplir cette prophétie de Jérémie (XXXI, 8) : Les nations viendront à vous des extrémités de la terre; et cette autre d'Isaïe (XLIX, 12; LX, 4) : Des enfants te viendront de bien loin. Levez donc les yeux, vous dirai-je avec le même prophète, et voyez tous ces peuples destinés à être votre conquête. Déjà le Seigneur a préparé les voies; que l'œuvre commencée parmi ces nations ne reste point inachevée; aidez de vos prières, de vos largesses les hommes généreux qui l'ont entreprise. La réunion de tous les hommes en une seule famille, liée par un même amour, fut le dernier vœu de Jésus-Christ. Qu'ils soient un en moi comme je suis un avec vous, disait-il à son Père. (Joan. XVII, 11.) Devenant les associés de l'œuvre pour la Propagation de la foi, vous serez les coopérateurs de cette fusion de tous les peuples en un seul peuple, et d'une de ces contrées converties par vos soins, et que vous ne soupçonnez pas, partira peut-être le signal de cette réunion universelle, où tous les peuples se donneront le baiser de paix, invoqueront le même Dieu au pied du même autel.

L'espoir que l'Eglise place en vous, mes frères, ne sera pas trompé, j'en ai la douce espérance: vous ferez ce qui est digne de vous et de cette religion divine qui invoque aujourd'hui votre généreux concours. Vous prouverez au monde que vous êtes toujours la nation très-chrétienne, toujours pleins de zèle pour les intérêts et la gloire de votre Mère l'Eglise catholique; qu'à juste

titre l'on vous nomme ses fils aînés. Dans les premiers temps du christianisme, si quelque fidèle était dans la détresse, tous les autres, quelle que fût la distance des lieux, venaient à leur secours; ainsi ceux de Macédoine se dépouillèrent même des choses les plus nécessaires en faveur de ceux de Jérusalem; et saint Paul, rappelant ce beau trait aux Corinthiens, dont il loue la générosité, leur dit plein de confiance : *Nous avons député vers vous, pour recueillir vos dons, un de nos frères chéris dont nous avons souvent éprouvé le zèle et le dévouement, et nous vous prions de faire paraître à la face de l'Eglise la charité qui est en vous.* (II Cor., VIII, 22, 24.) Vous aussi, mes frères, faites éclater votre charité à la face des Eglises. Secondez le zèle de ces ministres de Jésus-Christ, chargés de recueillir vos dons, et les héroïques apôtres des missions étrangères pourront se glorifier en vous, comme Paul se glorifiait de la générosité des fidèles de Corinthe; qu'ils puissent dire à leurs néophytes : Voilà combien vous aiment vos frères, les catholiques de France. Pour vous leurs aumônes ont traversé les mers. Heureux, mes frères, si ma voix, toute faible qu'elle est, pouvait aujourd'hui contribuer au succès d'une œuvre si chère à toutes les âmes chrétiennes. Mais je le sens, votre généreuse charité n'a pas besoin, pour être excitée, du secours de ma parole; vous seconderez cette œuvre, parce qu'elle est belle, qu'elle est grande, parce qu'elle est sainte. Vos dons seront aussi abondants que votre zèle est dévoué. Ces dons, mes frères, Dieu les bénira, et cette foi, à la propagation de laquelle vous aurez contribué, vous assurera aussi dans l'éternité ce bonheur que vous aurez assuré à tant d'autres, et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE PREMIER.

SAINT SERVIN, APÔTRE DE TOULOUSE.

Hoc modo vita decessit, memoriam mortis suæ, non solum juvenibus, sed et universæ genti ad exemplar virtutis et fortitudinis derelinquens. (II Mach., VI, 31.)

Il mourut ainsi, en laissant non-seulement aux jeunes hommes, mais aussi à toute sa nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa mort.

Parmi les solennités que notre Eglise célèbre, celle qui nous rassemble n'est pas la moins belle, la moins chère à votre cœur. Nulle autre gloire, entre toutes celles que vous célébrez, n'est plus digne de vos respects; nul autre amour ne mérite mieux votre reconnaissance. Que de hautes pensées en effet, que de pieux souvenirs se réveillent au nom de Saturnin! Quels prodiges de

vertu, de charité, d'héroïsme ne rappelle-t-il pas? Ah! tous ces noms fameux écrits dans vos annales et dont, à juste titre, votre cité s'honore, que sont-ils comparés à celui qui fut votre apôtre, le père de votre foi, de votre civilisation? Il doit vous être doublement cher: sa gloire est aussi la vôtre. Si Dieu voulut exalter votre cité en lui donnant Saturnin, il exalta aussi Saturnin en lui donnant Toulouse. Vous êtes donc tout à la fois le fondement et le sceau de ses mérites, de ses triomphes. C'est sous ce double rapport que je veux le considérer avec vous.

Merveilles de la grâce sur Saturnin, en le faisant l'apôtre de votre cité. Merveilles de la grâce sur votre cité en recevant Saturnin pour apôtre.

PREMIÈRE PARTIE.

Une même Providence veille sur les mondes. Mais il est des terres prédestinées de Dieu pour être le théâtre de ses merveilles. Telle fut la Judée qu'il établit le sanctuaire des plus augustes mystères : là vécurent les prophètes, là mourut l'Homme-Dieu. Tels sont ces lieux si chers à la vénération des hommes par les pieux souvenirs qu'ils rappellent, par les grâces spéciales qu'on y reçoit. Ce fut une cité providentielle que cette Rome antique dont les aigles victorieuses réunissent les peuples sous un même empire, et préparent ainsi les conquêtes du Sauveur attendu. C'est une région vraiment providentielle que cette France où s'élève ce peuple si fort, si beau, que couvrent de si magnifiques cités, dont le nom, depuis qu'elle est née, se mêle à toute glorieuse époque, sans laquelle rien de grand ne saurait être fait dans le monde; cette fille aînée de l'Eglise qu'elle illustre par ses pontifes, par ses docteurs, par ses martyrs, cette France enfin que Dieu a placée au milieu de l'Europe pour être le bras droit de l'Eglise et le flambeau de la civilisation. Ces empires, ces cités, Dieu les élève si haut, afin que sa lumière de là s'étende au loin; c'est un signal, c'est un phare qu'il plante parmi les fils dispersés d'Israël.

Ce fut, mes frères, la destinée qui fut donnée à votre cité. Aussi Dieu, dont chaque bienfait n'est que le prélude d'un autre plus magnifique, l'avait déjà élevée dans l'estime des peuples, avant que Saturnin entrât dans ses murs. On vantait l'antiquité de son origine, le rang qu'elle tenait dans la province narbonnaise. Son agriculture était florissante, son commerce étendu; alliée des Romains par leur colonie, les empereurs l'avaient comblée de faveurs. Elle avait ses décurions, ses amphithéâtres, son Capitole. Elle avait des écoles célèbres où l'on enseignait l'éloquence et la philosophie. On y accourait de toutes parts; même les princes destinés à l'empire y venaient, comme dans une nouvelle Athènes, pour y chercher l'instruction sous d'habiles professeurs. Là brillèrent le rhétoricien Sedatus, le grammairien Marcellus, et Arboricus non moins recommandable. Toulouse, comme on la nommait alors, c'était la Rome de la Garonne, et c'est dans ses murs que Dieu conduira Saturnin. Sa providence déjà l'avait réservé en l'appelant de l'Orient auprès du trône de saint Pierre. Disciple fervent de l'Evangile, il avait renoncé au siècle, afin de prendre le Seigneur pour l'unique part de son héritage. Cette piété si franche, si dévouée ne sera pas sans récompense; un illustre théâtre lui est préparé qui offrira à son zèle un champ plus vaste, de plus rudes épreuves; que ce mot ne vous surprenne point. Si la piété doit vous être chère, c'est moins pour ses douceurs que pour sa sainteté : le sacrifice est la vie du véritable amour. Mais Dieu n'est pas ingrat, son amour exalte ceux-là mêmes qu'il crucifie. Saturnin a renoncé à

tout, il lui offre en échange une conquête mille fois préférable à tout ce qu'il a quitté; et déjà voyez-le au sommet des Alpes considérant avec d'autres voyageurs qui l'accompagnent les vastes contrées qui s'étendent devant eux. Mais où Saturnin portera-t-il ses pas? L'Esprit-Saint lui a nommé Toulouse, Toulouse que les Gaules nomment avec orgueil la ville de Pallas, des orateurs, des philosophes; que des rois choisissent pour le siège de leur empire! Sa couronne païenne tombera bientôt aux pieds de l'humble prêtre de Jésus-Christ, et dans ce jour solennel où Dieu réveillera la poussière des nations, lorsque chaque apôtre présentera ses conquêtes à Dieu, Saturnin lui offrira Toulouse et les contrées dont elle est reine. *Oh! qu'ils sont beaux sur la montagne les pieds du voyageur qui annonce la paix : « Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem! » (Isa., LII, 7.)*

Oui, il est sublime ce ministère de l'apostolat qui distingue notre saint, sublime ce titre d'apôtre dont il fut revêtu. La lumière de l'Evangile avait fait peu de progrès dans les Gaules; Arles, il est vrai, était chrétienne, Lyon et Vienne avaient été évangélisées par Polycarpe et saint Potlin. Dans une persécution plus de vingt mille martyrs les avaient fécondés de leur sang, mais la grâce n'avait pas encore visité Toulouse. Fière de sa fortune, de sa prospérité, fière de ses palais, de ses temples magnifiques, en proie à tous les préjugés d'une science aveugle, à toutes les superstitions païennes, dans son culte insensé, elle se glorifiait de ses faux dieux.

Le temps est venu qui lui apporte une lumière plus belle et surtout plus pure; et déjà s'avance le saint apôtre que Dieu lui envoie. Oh! la mission bien digne du zèle de Saturnin! Maintenant vont être exaucés ces vœux ardents de son cœur qui le poussaient vers des contrées lointaines; il voit enfin cette cité inconnue que l'ange du Seigneur lui avait montrée, cité perdue, morte, et qu'il doit rappeler à la vie. Cette soif du salut des hommes qui le dévore, ce désir de la gloire de son Dieu qui enflamme son âme, il peut désormais les satisfaire. Devant lui s'ouvre un champ qui promet une moisson abondante. Ce qu'il ambitionnait, Dieu le lui donne : la peine, les fatigues, les combats. Hélas! tels ne sont point les vœux des chrétiens de nos jours. Ce n'est point le désir de la perfection qui les tente. Ces œuvres si belles des temps antiques, cette piété si ardente, si dévouée, on se borne à les admirer. Faibles disciples de l'Evangile, la gloire de son héroïsme ne saurait les tenter. Comment s'élanceraient-ils dans des voies pénibles? ils se traînent dans les sentiers les plus doux possible, et si parfois la route s'élève difficile, escarpée, comme les Juifs dans le désert, ils s'asseyent et murmurent. Ne l'oubliez pas, ainsi le dit l'Apôtre (*Jac., II, 20*) : *La foi sans les œuvres est une foi morte.* Le ciel aujourd'hui ne peut être conquis que par la violence. Oh!

que vos bonnes œuvres se multiplient ! réparez, réparez ces jours perdus dans une coupable mollesse. Si votre cœur est si languissant, votre âme si pauvre, c'est que vous ignorez les combats qui rassurent et forment. Ou plutôt, il est d'autres combats que l'on préfère. Ce n'est point la force qui manque, mais une bonne volonté. De la force, le vice et la cupidité en manquent-ils ? Que d'activité dans les veines du corps social ! que d'entreprises hardies ! que de vastes projets ! Ah ! ce mouvement des esprits, cette agitation des âmes, c'est l'indice d'une société corrompue. Ne seriez-vous donc faibles que pour le bien, et les vertus les plus hautes ne seraient-elles plus à vos yeux l'ambition digne des nobles cœurs ? Ah ! si l'on tentait pour le bien quelques-uns de ces efforts si souvent consumés en essais criminels, si l'on voulait faire quelque chose pour Dieu ; mais Dieu ne vit pas dans les cœurs que subjugué l'amour de la richesse et du plaisir. Ah ! si vous vouliez comprendre votre noble mission ici-bas et vos immortelles destinées ; si vous sentiez la dignité du caractère chrétien, et les obligations qu'il impose, vous les aimeriez ces œuvres, si pénibles aux cœurs corrompus ; vous comprendriez aussi que, plus l'état où Dieu nous appelle est laborieux, plus aussi est haute la perfection à laquelle il vous convie ; que son amour enfin est d'autant plus grand pour vous, qu'il vous provoque à de plus rudes combats.

Car les fléaux qui désolent ces contrées idolâtres, le désordre, la dissolution, l'oubli des plus saintes vertus, tous les vices qu'enfante le paganisme, tous les obstacles qui s'opposent à la doctrine de l'Évangile et qui s'offrent à notre saint, tout en affectant son courage et son zèle, ne sont-ils pas la preuve manifeste de cette grâce divine qui l'anime et le fortifie ? Dieu veut qu'il lutte parce qu'il veut qu'il triomphe, et il offre à Saturnin ce qu'il offrit à Pierre dans Jérusalem et dans Rome, à Paul dans Antioche, ce qu'il offrit à ses douze disciples en leur disant : Allez, vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités du monde. Il fit Saturnin son apôtre ; et l'apôtre, c'est le docteur des saintes doctrines, c'est l'instrument, selon la parole de Dieu lui-même à Ananie, l'instrument dont il se sert pour porter son nom devant les rois et les peuples ; l'apôtre, c'est le dispensateur des grâces dont le Sauveur l'a fait dépositaire ; de ses lèvres découlent la vérité, la miséricorde ; c'est un prophète, c'est un conquérant, c'est un père. Que sont auprès de lui ces sages de l'antiquité ? tous ces philosophes que l'histoire nous peint si dignes de respect, que sont-ils auprès de ces grandes figures tout à la fois si graves et si douces, si humbles et si majestueuses des Pierre, des Paul, des André ? Oh ! ils sont dignes de tous nos respects, ces hommes que Dieu revêt des plus sublimes vertus, qu'il donne en spectacle aux anges, et aux hommes pour modèles ; ils sont dignes de tout amour, ces hommes par qui s'épan-

chent du ciel les plus douces bénédictions sur la terre. Et cette gloire fut celle de Saturnin.

Agrégé aux apôtres, il marchera comme eux dans les voies qu'ils ont parcourues, et comme eux, il aura son culte. Son nom sera béni, glorifié. Ces contrées qu'il vient évangéliser marqueront ce jour comme le plus beau de leurs annales. En ces murs, qui seront désormais sa patrie, des autels seront érigés en son honneur, et son temple sera le plus beau monument de la cité. Sur son tombeau, comme sur celui des apôtres, les fidèles viendront invoquer cette charité si douce à leurs pères. C'est sur son tombeau que les chevaliers viendront incliner leur bannière avant de partir pour la croisade, et que l'Église de Toulouse, dont il sera le berceau, à mesure qu'elle s'élèvera florissante et belle à travers les siècles, déposera les précieuses reliques des saints, et ses plus riches trésors. Ouvrez-vous donc, portes de la cité, devant celui que le Seigneur envoie : *Elevamini, portæ æternales, et introibit rex gloriæ.* (Psal. XXIII, 7.) Ces dons précieux, ces grâces ineffables dont Dieu l'a revêtu, Saturnin vous les apporte ; avec lui vous arrivent la vérité, la justice, la miséricorde. Oh ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* (Matth., XXI, 9.)

DEUXIÈME PARTIE.

Si la mission de Saturnin est haute, les destinées qui l'attendent ne sont pas moins belles, ses travaux ne sont pas moins glorieux, sa vie n'est pas moins sainte. La mesure des pensées de l'homme ici-bas, c'est sa vocation, comme aussi le théâtre sur lequel la Providence le place est la règle inflexible des efforts qu'elle lui commande. Dieu n'est pas moins sage qu'il est bon : aussi saint Bernard se demandait souvent, dans sa cellule, pourquoi il y était entré : *Bernarde, ad quid venisti ?* Voulez-vous donc connaître vos devoirs et toute leur étendue ? considérez où vous êtes, ce qui vous entoure, et la fin qui vous est proposée. Si telles étaient les méditations des hommes, ils n'auraient à craindre ni les tristes désenchantements, ni les funestes erreurs qui les affligent. Elle s'élèverait belle et forte, cette humanité que tant de vicissitudes travaillent. Ses tyrans deviendraient ses bienfaiteurs, ses fléaux son salut ; car cette grâce particulière qui est faite à l'homme en le douant de facultés distinguées, en l'appelant à un rang supérieur, cette grâce est aussi le témoignage des grâces générales dont il doit être l'instrument. Il faut que le monde, en voyant vos bonnes œuvres, dit Jésus, glorifie le Père céleste. C'est ainsi que, selon les lois d'une Providence infiniment sage, la gloire de chacun doit aussi faire la gloire et le salut de tous. La vertu la plus sainte, c'est donc celle qui, tout en se perfectionnant elle-même, n'en édifie pas moins le prochain ; qui, tout en rayonnant au loin, revêt d'une

même splendeur et le vainqueur et sa conquête. Aussi, mes frères, si Toulouse est le triomphe de Saturnin, Saturnin, à son tour, est le plus beau titre de votre cité. Cette lumière qui l'éclaire d'en haut, les plus épaisses ténèbres s'enfuiront devant elle. Cette vertu si pure qui le distingue, on la verra purifier les vices les plus grossiers, opérer les plus éclatants prodiges. L'Évangile vaincra par sa parole, et il le fécondera par son sang. Saturnin sera la gloire de Toulouse par son apostolat, par ses miracles, par son martyre.

Oui, ce que saint Paul disait aux Corinthiens, votre saint peut aussi vous l'adresser : C'est moi qui suis votre apôtre. C'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ : *In Christo genui*. (I Cor., IV, 15.) Il n'ignore ni les obstacles ni les difficultés nombreuses semées sur ses pas. Mais quel obstacle assez puissant pourrait arrêter celui que pousse le doigt de Dieu, l'envoyé de celui devant lequel les montagnes s'aplanissent et les cieus s'inclinent ? Humble apôtre, confondu avec la foule, il passe obscur et ignoré. Et voilà que tout à coup une vertu secrète se fait sentir. Les solennités païennes s'attristent, les oracles restent muets, la flamme des sacrifices devient sombre et lugubre, les prêtres se confondent, et Jupiter lui-même tremble au Capitole. Quelle est cette mystérieuse puissance qui couvre d'un voile de deuil et la ville et le temple ? Quel est ce Dieu inconnu ? Oui, c'est le Dieu inconnu qui vient réclamer son empire trop longtemps usurpé par Satan. Il veut que ceux qui sont éloignés se rapprochent, et que les fils de l'étrangère deviennent ses enfants. A la parole de Saturnin, la foi germe dans les cœurs. Une croix à la main, il parcourt la cité ; tantôt il se mêle à la foule, tantôt il se glisse dans le réduit du pauvre, tantôt il frappe à la porte des grands, les conjurant tous de l'écouter. Il prêche à tous le Dieu créateur et souverain dominateur des mondes, qui donne à la terre sa parure, ses étoiles au ciel et ses flots à la mer ; Dieu éternel, réglant tout par sa sagesse, et qui aime les hommes jusqu'à leur donner son propre Fils ; Dieu seul digne de toute adoration. Et il annonce ses infinies miséricordes et les récompenses immortelles qu'il réserve aux âmes fidèles qui le servent. Il raconte les mystères du Sauveur, sa vie si belle, sa mort au Golgotha, son amour pour les pécheurs ; et les cœurs s'ouvrent à des inspirations saintes. On conçoit tout ce qu'il y a de monstrueux dans ces fictions païennes, rêve d'une imagination en délire ; tout ce qu'il y a de dégradant pour l'homme dans ce culte de l'idolâtrie, qui asservit l'homme aux plus honteuses passions. On admire, on embrasse la sainteté de l'Évangile, et un temple est consacré à Jésus-Christ. L'Église de Toulouse est fondée ; elle a ses fidèles, ses prêtres, son autel, son pontife. Ces fidèles, c'est Saturnin qui les a baptisés ; ces prêtres, c'est lui qui les a initiés aux fonctions du saint ministère, afin qu'ils en par-

tagent avec lui les travaux, que la foi ne manque à personne, qu'elle s'offre à tous aussi facile qu'elle est douce ; ce temple, c'est lui qui en a jeté les fondements, qui en a posé la première pierre. Sur cette terre désormais bénite s'épanchent les plus abondantes bénédictions du ciel. Oui, le ciel l'a béni, cité hier encore païenne, et aujourd'hui devenue le temple du vrai Dieu. Bientôt Antioche et Rome n'auront plus rien que tu puisses leur envier. Leur gloire sera aussi la tienne. Si elles se glorifient à juste titre des fondateurs qui plantèrent la croix dans leurs murs, à ces noms fameux tu peux mêler celui de Saturnin. Tu t'élèveras, toi aussi, puissante et belle parmi les filles aimées de l'Église. Un plus beau nom te sera donné, symbole de vertu et d'immortalité. Tu ne seras plus la cité Palladienne, tu seras Toulouse la sainte.

Oh ! pourriez-vous l'oublier, mes frères, ce jour glorieux où, pour la première fois, l'Évangile retentit dans ces murs, ce jour où vous fûtes appelés des ténèbres à la lumière, où vous devîntes les enfants de Dieu et de son Église ? Pourriez-vous oublier le saint qui vous apporta ce bienfait, à qui vous devez cette vie nouvelle dont vous jouissez ? Nouveau Moïse, c'est lui qui rendit la liberté à vos pères, qui prépara votre berceau spirituel. Ce bain de régénération qui purifie vos âmes, vous le lui devez ; cette hostie sainte qui tous les jours s'élève pour vous vers le ciel ; cette table sainte, où Dieu se fait votre pain et votre convive, il vous les apporta. Vous lui devez ce calice de salut qui depuis des siècles n'a cessé et ne cessera jamais de s'ouvrir à toute lèvre altérée. Vous pouvez avoir plusieurs maîtres, mais vous n'avez qu'un seul Père. (I Cor., IV, 15.) Qu'il vous soit donc cher, cet héritage qu'il vous a légué ! Selon le conseil de ce père de famille dont parle Jésus dans une parabole, travaillez à le féconder, à l'étendre. Veillez à la conservation de sa prospérité. Cet héritage, c'est votre bien le plus précieux, votre trésor, que nul autre ne saurait remplacer. Veillez à ce qu'aucun ennemi ne le détruise ; ne souffrez point qu'une main sacrilège attente à vos droits. Oui, mes frères, vos droits, car c'est Dieu qui, par Saturnin, vous a donné votre foi. Si elle est impie la bouche qui la blasphème, c'est un lâche le chrétien qui l'entend et le souffre. Fidèles disciples de Jésus-Christ, appliquez-vous à suivre la voie que Saturnin vous a tracée, à imiter ses vertus. S'il est votre père dans la foi, il est aussi votre modèle.

Que le monde vante ses prétendus héros, que les cités se glorifient d'avoir eu pour maîtres des philosophes, des orateurs fameux ; pour chefs des rois, des empereurs célèbres par leur génie ; ces titres sont nuls si la vertu ne les fonde, ou plutôt la vertu est le seul vrai titre à l'admiration des peuples. Le ciel n'en reconnaît point d'autres, et, sur la terre aussi, c'est le seul qui ne s'efface jamais. La justice éternelle pèse dans la

même balance le faible et le fort, et la tombe couvre de la même poussière, et la pourpre des rois, et les haillons du pauvre. La puissance, le génie, la richesse, si une pensée sainte ne les anime, ne les conduit pas, ne sont qu'un instrument d'égoïsme et de tyrannie entre les mains de ceux qui les possèdent, toujours funestes à ceux qu'ils dominent. Et qu'importe d'ailleurs la science la plus profonde, si elle est sans règle? qu'importe la puissance la plus étendue, si la faiblesse est sans appui? La vertu, non moins bienfaisante qu'elle est belle, la durée des siècles, ne saurait effacer ses traces; elle vit immortelle sur la tombe de ses zéloteurs, immortelle dans le cœur des peuples qu'elle a bénis, immortelle dans l'esprit de ces mêmes hommes qui osèrent la blasphémer. Les cœurs dépravés peuvent bien ne la pas suivre, mais ils ne sauraient la méconnaître sans se renier eux-mêmes. C'est que sur son front, dans son regard, il y a comme le reflet des beautés divines qui subjugué l'âme et la captive. Aussi la vie pure et sainte de Saturnin ne fut-elle pas moins éloquente que sa parole. Lui aussi, comme Jésus, il agissait tout en enseignant. Sa doctrine se réfléchissait dans ses mœurs. Son humilité, sa douceur, son détachement remplissent la foule d'admiration; son ardente charité ravit les cœurs. Remontez le cours des siècles, reportez-vous à ces temps si heureux pour votre cité, où Saturnin l'édifiait par les œuvres de sa piété, de son zèle infatigable. Qu'il devait être touchant, cet homme de Dieu, lorsque, relevant le malheureux tombé dans la rue, il lui montrait le ciel, qu'il consolait l'esclave meurtri et pleurant, en lui donnant cette croix sur laquelle le Libérateur du monde a brisé toute chaîne! Qu'il devait être touchant, lorsque, cherchant la brebis égarée, il ramenait à la vertu une autre Samaritaine; lorsque le soir, se glissant dans l'ombre, il entra dans la maison des grands pour raffermir leur foi timide et chancelante! Qu'il devait être touchant, lorsque, passant près du Capitole, où retentissaient des chants païens, il pleurait, comme Jérémie, l'égarément de la foule, et invoquait pour elle la lumière du ciel! Ah! si, lorsque Paul prêchait dans Ephèse, le peuple, ravi de sa parole, le prit pour un dieu et voulut l'adorer (*Act.*, XIV, 10), vos pères aussi ne purent se défendre de cet amour qui respirait dans les fruits du vénérable apôtre. Comment ne pas vénérer comme un envoyé de Dieu, cet homme qui, sans les connaître, était venu les chercher; qui, sans qu'ils eussent rien fait pour lui qui pût mériter sa reconnaissance, les chérissait, les servait comme des frères? Ah! leurs prêtres jamais ne s'étaient montrés si dévoués, leurs dieux eux-mêmes étaient moins bons! Il existe donc, se disaient-ils, un Dieu de miséricorde pour les hommes, et ce Dieu, c'est le Dieu de Saturnin! Aussi, bientôt! quelle transformation s'opère! Ces hommes, élevés à l'école de tous les vices, comprennent maintenant tout ce qu'il y a de beau dans la tempérance,

de sublime dans la chasteté, de divin dans cette charité fraternelle qui ne fait de tous les hommes qu'une seule famille. Une autre génération s'élève, aux mœurs graves et pures, préférant à la pompe du théâtre, aux spectacles lascifs, à la licence des fêtes, le recueillement, les exercices de la piété. Et non loin des orgies païennes, au sein des nuits voluptueuses, retentit la prière des âmes qui veillent les veillées du Seigneur. Ces vertus divines, que Saturnin implanta dans le cœur de vos pères, et que vos pères vous transmirent, vivent-elles en vous aussi pures, aussi constantes, mes frères? Etes-vous bien les fils de cette famille sainte dont Saturnin fut le père et le modèle? Qu'est devenu son amour de la justice et de la pauvreté, son esprit de charité, de concorde? Qu'est devenue cette piété des premiers âges, qui, à la voix du pasteur, rassembla son cher troupeau au pied du même autel? Qu'est devenue cette pureté, ce détachement d'un cœur vraiment chrétien? Ah! disons-le à notre confusion, elles sont bien douteuses, bien faibles, la justice, la pureté de certaines âmes; elles sont mortes dans un grand nombre, ces vertus qui triomphèrent de l'ancien monde; ces vices que votre apôtre combattit, vous les avez ranimés! Ah! elle est sainte la terre que foulèrent ses pas; tremblez de la souiller. Partout en ces murs vit son pieux souvenir. Où le vice pourrait-il s'asseoir sans trouver la trace de ses vertus ou de son sang? Cette cité, elle fut l'autel de son martyre.

Car c'était peu que ce dévouement continu de son apostolat, peu que ces courses incessantes, ces fatigues, ces sollicitudes. Toulouse, qu'il a conquise à la foi, qu'il a dotée des plus riches vertus, doit recevoir encore un don plus précieux de son héroïsme, de son amour. Il lui léguera ce que Pierre et Paul léguaient à Rome: son tombeau. Cette Eglise qu'il a fondée, il faut qu'il la cimenter de son sang; il faut qu'après avoir conduit ses disciples par sa voix et par ses exemples, il les confirme par sa mort. Toulouse a son apôtre, elle aura son martyr. Le succès prodigieux de ses prédications, la foule des chrétiens se multipliant de jour en jour, l'empire qu'il exerce sur la cité ont suscité contre lui plus d'une jalousie. La doctrine qu'il prêche, sa morale si austère déplait aux amis des plaisirs. Les prêtres surtout le haïssent; ils sentent que leur règne va finir. On déserte leur temple pour courir après Saturnin, auprès de lui les dieux restent muets et impuissants. Sa mort est résolue. Saturnin connaît le complot ourdi contre lui; il entend gronder la tempête et la brave; calme, confiant en son Dieu, il continue avec le même soin à visiter son troupeau, à chercher les âmes égarées jusqu'aux portes de ce même Capitole où l'on conspire contre lui. Oh! comment vous peindre les horreurs de son supplice, lorsqu'attaché par les pieds aux flancs d'un taureau indompté, il arrose les rues de son sang précieux? Ce sanctuaire, qui s'élève

non loin d'ici (1), est le monument de sa mort et de son triomphe. Ces murs, cet autel, vos pères les ont consacrés à la mémoire du martyr. Aussi, encore quelques années et l'idolâtrie aura disparu pour jamais. En vain les tyrans s'armeront pour elle, l'Eglise fondée par Saturnin s'élèvera toujours forte et belle. Oui, Toulouse conservera toujours pure cette foi que Saturnin lui a léguée. Que les barbares inondent ses murs, que l'hérésie tente de la corrompre, Saturnin, du haut des cieux, veillera sur elle. Il lui a légué son esprit, et sa grande âme l'animerà toujours. Il revivra dans les Hilaire, les Silve, les Exupère. Comptez ses successeurs non moins célèbres par leur science que par leur piété. Il vit dans le digne pontife qui vous gouverne, dans les ministres qui vous nourrissent du pain de vie, dans ces congrégations saintes, la joie et la gloire de l'Eglise. Ces vertus qui ont brillé dans vos murs, ces gloires qui ont illustré votre cité ou qui la couronnent, ce sont les vertus, les gloires de Saturnin. Elles ont germé sur sa tombe; c'est son sang qui les féconde. Oh! ils s'abusent étrangement ces ennemis de la foi, quand ils pensent qu'il suffit d'un glaive pour trancher sa tige et la tuer. Le paganisme a eu ses amphithéâtres et ses arènes; la philosophie eut aussi ses bourreaux. Les combats sont la vie de l'Eglise, car sa destinée est de vaincre, de triompher. On est bien fort lorsque, pour vaincre, il suffit de mourir.

Et cette mort, mes frères, n'est pas à craindre qui, selon la parole du Sauveur, ne peut frapper l'âme et la délivre. Cette mort n'est pas à redouter, qu'entoure et accompagne la plus douce espérance, l'espérance du ciel, des récompenses, des joies immortelles. Comme le soldat sur des plages lointaines s'anime au souvenir des batailles que ses aïeux y ont gagnées, humbles soldats de la cause qui a glorifié saint Saturnin, ranimons-nous au souvenir de ses luttes, de son courage et de ses vertus, en ces lieux bénis par son sang; conservons précieusement cette foi qu'il nous a léguée. Enfants de sa parole, qu'elle vive toujours dans notre âme. Sur son tombeau apprenez à vivre, apprenez à mourir: à mourir à tout ce qui passe, à vivre pour ce qui vit éternellement.

PANEGYRIQUE II.

SAINTE GENEVIÈVE.

Orabat Dominum Deum Israel, ut dirigeret viam ejus ad liberationem populi sui. (*Judith*, XII, 8.)

Elle priaît le Seigneur Dieu d'Israel, afin qu'il la conduisît dans le dessein qu'elle avait prémédité pour la délivrance de son peuple.

C'est une pieuse, une sainte pensée que les fêtes en l'honneur des saints. Ainsi la vertu retrouve sur la terre, après l'avoir quittée, cette immortalité qui la glorifie dans les

cieux. Ainsi la voix des hommes qui la célèbrent répond à l'hymne des anges qui la couronnent. C'est un témoignage rendu à cette foi qui les fit si beaux, si grands; c'est un témoignage rendu à leurs œuvres, qui les ressuscite en quelque sorte et les confirme, comme des toiles fidèles nous répètent des traits vénérés et chéris. C'est une dette de reconnaissance que la postérité acquitte envers ces devanciers illustres qui lui ont frayé la voie par leur mérite, par leur devouement. C'est un encouragement donné à ceux qui les suivent, c'est un solennel hommage rendu à l'Evangile, un monument de reconnaissance.

Ce sont les titres qui nous recommandent sainte Geneviève; et le nom sous lequel nous nous plaçons à l'invoquer, en rappelant un des bienfaits si nombreux de sa vie, nous dit bien éloquemment et bien haut non-seulement tout ce qu'elle fit briller de vertu, mais aussi tout le bien qu'elle nous a fait et qu'elle nous prodigue encore. Unie à cette Eglise par les liens du sang et de la foi, elle fut pour elle plus qu'un modèle de vertu, elle en fut, elle en est la patronne. C'est notre sœur, notre héroïne, notre ange tutélaire. C'est donc une fête de famille; c'est une fête nationale. Et voilà pourquoi nous venons, comme tous ceux qui vinrent avant nous, voilà pourquoi nous venons rendre sur son tombeau: Gloire à notre héroïne, à la sainte de notre Eglise! Amour à celle qui est tout à la fois notre sœur et notre mère!

Ces paroles, en résumant l'esprit de cette solennité, expliquent aussi les pensées que nous allons méditer. Examinons pourquoi et comment elle fut, elle est si vénérée, pourquoi et comment elle fut, elle est si bonne. Cette fête doit être un enseignement en même temps qu'un éloge.

Etudions ses vertus, ses bienfaits et son culte.

I. Les saints sont le chef-d'œuvre de Dieu, dit le Psalmiste: *Mirabilis in sanctis Deus*. (*Psal.* LXVII, 36.) Soit qu'il prépare ces âmes au grand jour ou dans le secret, dans la retraite ou dans le monde, elles n'en reflètent pas moins ses perfections, ses beautés éternelles; et c'est un beau spectacle que la vue de ces âmes cheminant sous la main de Dieu, dans les voies qu'il a plu à sa providence de leur marquer. C'est un beau et touchant spectacle, que le travail de ces âmes, tantôt dans la paix, tantôt dans la lutte. Mais surtout l'œil se repose avec bonheur sur ces âmes au cœur simple, à la foi naïve, à la vie modeste et cachée. Filles de la solitude et de la pauvreté, on les suit avec une joie aussi suave qu'elle est sainte; on les écoute comme ces voix mystérieuses qui parlent tout bas à notre âme, lorsque dans le calme des passions, elle médite en Dieu; et parmi ce je ne sais quoi de céleste qui s'exhale de tous les traits qui les composent, on ne peut s'empêcher de ressentir près

(1) L'Eglise du Taur, qui tire son nom du taureau auquel il fut attaché; l'Eglise a été bâtie à la place où il s'arrêta.

d'elles une indicible vertu qui, tout à la fois, calme et ravit, exalte et repose le cœur qui sait les comprendre. C'est qu'en ces âmes respire tout ce que la piété peut revêtir de plus héroïque, c'est-à-dire, le courage et l'abnégation.

Ainsi vécut la sainte que nous célébrons ; modèle d'une piété aussi précoce que fidèle, aussi dévouée qu'elle était ardente, ce ne fut pas seulement une flatteuse distinction, et et encore moins un vain présage que ce signe de croix imprimé sur son front par le saint évêque d'Auxerre. Il avait lu dans son cœur tout ce qu'il renfermait d'innocence, de candeur. Il avait vu le germe précieux d'un avenir plus glorieux encore. Il voyait que Geneviève s'élèverait parmi les filles bien-aimées de l'Eglise, dont elle serait aussi la gloire; et mu par une inspiration divine, il la consacra à Dieu, malgré ses jeunes années, malgré les craintes de faiblesse, d'inconstance que son âge semblait devoir inspirer. Il y a deux sortes d'enfance, dit saint Maxime. (*Hom. in festo Paschatis.*) La première qui ne connaît point le péché, la seconde qui le méprise et le hait. La première innocente par faiblesse, la seconde par vertu. La première volage et inconstante par suite du péché originel, la seconde toujours fidèle par une grâce toute particulière. Cette enfance toute spirituelle et chrétienne fut celle de notre sainte : dans la main, dans le regard du saint évêque, elle avait vu, elle avait senti la main, le regard de Dieu même. Recueillie, humble, réservée, elle médite souvent sa parole et la promesse qu'elle a faite à Dieu. Saints engagements d'un cœur qui voue au Seigneur le premier comme le dernier jour de cette vie qu'il donne, l'amour qui vous inspire est aussi fécond qu'il est sublime ! Heureux celui qui ne vous oublie jamais ! Mais ce précieux souvenir s'efface bien vite chez un grand nombre des enfants de la foi. A peine régénérés par le baptême, à peine sortis du saint banquet, elles s'évanouissent, les pieuses pensées, les promesses faites à ce Dieu qui s'est constitué leur père et leur nourriture. Ils ont promis d'être à lui pour toujours, et voilà que les jours, à mesure qu'ils s'écoulent, enlèvent une page de leur cœur. Ils ne s'avancent dans la vie que pour s'éloigner de celui qui peut seul la sanctifier et l'ennoblir. Que sont devenus, mes frères, ces jours de foi et de candeur qui signalèrent vos premiers ans ? qu'est devenue cette enfance chrétienne où vous ne saviez qu'aimer et bénir, où les heures s'écoulaient si rapides au pied du sanctuaire ? La maturité de l'âge a-t-elle ajouté à la maturité de votre sagesse, de votre piété ? ne lui a-t-elle rien enlevé de sa fraîcheur, de sa pureté ? Hélas ! il faut bien le confesser, aujourd'hui tout est vieux, l'enfance aussi bien que l'âge mûr, ou plutôt il n'y plus d'enfance. Elle a disparu cette simplicité de croyance et de mœurs ; elle a disparu cette piété qui, semblable à l'arbre dont parle le Prophète, ne se couvre de fleurs que pour donner des fruits.

Faut-il donc s'étonner de cette inquiétude qui travaille les âmes, de cette aigreur, de cet égoïsme qui les minent ? Faut-il s'étonner que partout retentissent des cris de malédiction ? La résignation n'est plus qu'une vaine parole et la charité qu'une fiction vide de sens.

Ce n'est pas ainsi que l'entendait notre sainte. Elle savait que ce bas monde, dont Dieu, dans sa bonté, dans sa pensée première fit un Eden, un séjour de bonheur pour l'homme, n'est aujourd'hui, par le péché, qu'une vallée de tristesse dont la désolation ne s'adoucit, dont la nuit ne s'éclaire qu'à la lumière et sous l'influence de la vertu ; elle savait que le monde, à quelque degré que l'on y soit placé, n'est pas un lieu de jouissance, mais bien de travail et d'expiation. Aussi quelle patience dans les douleurs les plus vives, dans les infirmités qui l'accablaient ! pas un mot ne sortait de sa bouche pour se plaindre, pas une plainte contre la Providence qui l'éprouve pourtant. C'est qu'elle sait que l'homme, lorsqu'il souffre, doit espérer davantage ; qu'à l'exemple du Sauveur, il doit aimer jusqu'au martyre, s'il le faut. Et voilà pourquoi cette humilité, cette douceur contre ceux-là mêmes qui la calomnient ; d'autant plus aimante qu'on la persécute, c'est par des bienfaits nouveaux qu'elle se venge de ses ennemis : sa vie sur la terre et dans les cieux n'est qu'un bienfait continuel.

II. Les saints, avons-nous dit avec le Prophète, sont le chef-d'œuvre de Dieu ; ils en reflètent les perfections, l'éternelle beauté ; leurs vertus, ce sont les pensées divines incarnées dans leurs cœurs, traduites par leurs œuvres. Ils sont le chef-d'œuvre de Dieu, mais chef-d'œuvre de bonté autant que de sagesse. Modèles donnés aux peuples, surtout aux époques critiques et solennelles, ils sont aussi leurs anges tutélaires, leurs protecteurs. Dieu, pour rendre en quelque sorte plus prochaines et plus faciles à notre faiblesse les grâces de sa providence, a hiérarchisé les voies de son amour. Il a voulu que dans les cieux, de toutes les sphères, il y eût toujours un regard ami abaissé sur nous ; toujours une main suppliante en notre faveur tendue vers lui. Et comme il a donné son ange à chaque nation, il lui a donné son saint ou sa sainte. Et de là ces saints plus particulièrement vénéralés en certaines contrées où vit la mémoire de leurs bienfaits ; de là ces noms inscrits aux portes des villes et sur leurs armoiries. Ainsi nos pères jadis portaient l'image de saint Denis dans les plis de leurs drapeaux ; ainsi la noble Venise, aux jours de sa gloire, lorsqu'elle envoyait ses flottes aux quatre bouts du monde, ombrageait son pavillon sous l'image de saint Marc. C'est que tous ces noms, pour les peuples qui les vénèrent d'un culte particulier, ces noms sont pour eux plus qu'un symbole de vertu ; ils sont encore pour eux un gage d'espérance, de consolation, de secours ; ce sont des protecteurs. Or qui pourrait disputer ce titre glo-

rieux à la sainte que nous vénérons? Dire son nom, n'est-ce pas rappeler les grâces les plus signalées, les plus éclatantes, accordées à notre cité? Pas une calamité ne l'affligea que Geneviève ne l'ait consolée; pas un fléau ne nous frappe encore, qu'elle ne guérisse. Toujours efficace, toujours présente, sa maternelle protection s'est continuée jusqu'à nous de jour en jour, de siècle en siècle, sans jamais rien perdre de son amour, ni de sa puissance, deux caractères qui la recommandent à votre reconnaissance d'une manière toute spéciale, et légitiment le culte qui lui est dû.

D'abord universalité de sa protection, notre cité peut se glorifier de posséder tout ce qui élève et ennoblit dans l'estime des peuples et aux yeux de la foi. Héritière des gloires antiques de la Grèce et de l'Italie, sanctuaire des beaux-arts, ornée de la triple couronne de la science, du génie et de la vertu, elle occupe le plus haut rang dans les fastes de l'Eglise et du monde. Mais si Dieu a placé toutes les gloires sur son front; s'il a voulu la glorifier par toute espèce de triomphes, il a voulu aussi qu'elle eût sa plus grande part de toute espèce de misères. Il a permis que ses calamités égalassent parfois ses grandeurs. Suivez-la dans la marche de son histoire, et entendez-la de siècle en siècle interrompre par des gémissements ses chants de victoire; voyez dans ses annales les pages les plus douloureuses succéder parfois aux pages les plus brillantes. Rien ne lui a manqué pour être la plus malheureuse, la plus affligée, comme il lui a été donné d'être la plus brillante, la plus belle. Un jour c'est la famine qui la désole; un autre, ce sont les dissensions intestines qui la tourmentent; tantôt la peste la décime, tantôt l'hérésie la déchire. Oui, si vous avez eu toutes les gloires, vous avez eu aussi toutes les misères qui peuvent affliger un peuple dans son corps et dans son âme. Et en toutes ces calamités, quel nom fit descendre la consolation et la paix? Le nom mille fois béni de Geneviève. Toute misère qui l'invoque, elle s'empresse de la soulager; nul dévouement ne lui coûte; rien ne l'arrête, ni le sacrifice, ni le danger. Un jour la ville est assiégée, la famine se fait sentir; et elle part sans autres armes que la confiance en celui qui peut tout; elle sort des murs et y ramène l'abondance. L'ennemi est aux portes, et bientôt il va les forcer. Dans la consternation générale, son cœur ne faiblit point: elle prie, et l'ennemi épouvanté, repoussé par une main invisible, les abandonne. Que les éléments se conjurent et désolent les campagnes devenues stériles, notre sainte, également puissante et sur la terre et dans les cieux, ne sera pas insensible aux prières d'un peuple qui l'implore. En son nom, les eaux de la Seine débordées rentrent dans leur lit, les cieux redeviennent sereins, les champs se fécondent. Si le péché de l'homme lui rend les créatures rebelles, Dieu, pour glorifier ses justes, leur communique sa puissance de les commander, de les

soumettre. Mais voilà qu'un fléau se déclare, qui, comme un feu brûlant dévore le peuple: on dirait un ange exterminateur qui le décime. Quatorze mille victimes succombent; quel remède apporter? l'art est impuissant. Patronne de la cité, vous entendîtes sa plainte; la solennité de ce jour nous dit la grâce qu'elle lui valut. L'étranger a envahi nos contrées; pour l'expulser, nos armes restent longtemps impuissantes; on la prie, et elle nous donne Jeanne d'Arc. Non, pas un fléau ne nous frappe, la famine, la peste, l'hérésie, la guerre, sans que sa protection ne descende à la prière qui l'invoque. Et de nos jours encore, n'avons-nous pas reçu les éclatants témoignages de sa protection? La main du Seigneur s'était appesantie sur nous, et la cité gémissait couverte d'un voile de deuil. Souvenez-vous de ces combats fratricides qui ensanglantèrent nos rues, nos places publiques. Souvenez-vous du choléra qui fit de Paris tout entier comme une nécropole où les morts tombaient chaque jour par milliers. Souvenez-vous de ces cris déchirants qui partaient de chaque palais, comme de la plus humble demeure. Souvenez-vous de ces jours lamentables où chaque famille perdit un père, une mère, un frère; où tout ami dut pleurer un ami. Et vous accourûtes empressés auprès de son tombeau, et la concorde et la paix reprirent leur empire. Et pour vous encore son tombeau devint la source d'une vie nouvelle.

Venez-y toujours avec une égale confiance. Cette source ne saurait tarir. La puissance des saints est immortelle comme la gloire qui les couronne. C'est là ce qui les distingue essentiellement de ceux que le monde appelle ses grands hommes, dont l'influence est toute passagère, restreinte et bornée. Il en est des grands hommes comme des grands fleuves, qui ne fertilisent que les contrées qu'ils arrosent, et ne conservent leur nom qu'autant qu'ils conservent leurs rivages. Les premiers disparaissent sous les flots du temps, les seconds dans les abîmes de l'océan. Sans doute les premiers jours d'un siècle sont un reflet, un écho du siècle qui finit, mais écho ou reflet qui vont sans cesse en s'affaiblissant. Le siècle a fait son œuvre, il doit mourir. Les grands hommes ont fini leur tâche, place à de nouveaux acteurs: ils n'ont plus raison d'être; voilà pourquoi leur puissance s'évanouit. Ainsi de tout ce qui est purement humain. Il n'en est pas ainsi dans le monde de la foi. La vertu, qui n'a ni son germe ni sa sève sur la terre, ne saurait non plus subir l'effet de ses révolutions mobiles et changeantes. Les révolutions humaines, elle les domine de toute la hauteur des cieux. Elle leur commande de toute la puissance que donne une destinée immortelle, et cette puissance est éternelle comme son principe et son objet. Que les siècles s'écoulent, ses motifs restent immuables, comme la mission qui lui est donnée. Elle a toujours raison d'être: cette raison, c'est la gloire de Dieu et le salut des hommes, raison qui est de tous

les siècles, de toute génération. Cette puissance s'exerce dans toute sa force, et dans les cieux et sur la terre, pendant la vie et après la mort. Ainsi s'établit ce que l'on nomme dans le langage de l'Eglise la communion des saints; cette communion des âmes qui les relie de la terre au ciel et du ciel à la terre, qui confirme les mêmes devoirs, les mêmes rapports de charité, de fraternel amour. Enfin les saints sont faits pour Dieu et pour l'humanité. Voilà pourquoi leur puissance et leur mémoire sont éternelles : *In memoria aeterna erunt justii.* (*Psal.* CXI, 7.) De là le culte qui leur est rendu. Etudions celui de notre patronne.

III. Chaque siècle a dit son nom en le bénissant. Sans doute le culte de toute âme sainte est digne de respect et d'amour. L'Eglise demande pour tous une sincère vénération. Ah ! qui oserait la refuser à quelqu'un de ceux dont elle consacre la mémoire ? Qui pourrait refuser de s'incliner à un nom si humble qu'il ait été ici-bas, dès lors que Dieu le glorifie ? Oui, dans l'Eglise de Jésus-Christ, toute vertu a sa louange sur la terre, comme elle a sa couronne dans les cieux. Mais le culte de notre sainte se distingue par des traits, par un caractère qui le distinguent d'une manière toute particulière, et qui nous le recommandent par tout ce qu'un peuple a de plus intime, c'est-à-dire par tout ce qu'il a et doit avoir de plus cher. Le culte de sainte Geneviève, il est inscrit sur toutes les pages de notre histoire, de l'histoire de notre cité, de tout ce qu'elle a vu, de tout ce qu'elle a fait, de nos foyers, de nos joies, de nos souffrances, de l'histoire de nos calamités et de nos triomphes, de nos institutions, de nos monuments. Et pourtant ne l'oubliez point, mes frères, nous parlons d'une simple fille des champs, d'une humble bergère à la vie toujours cachée, calomniée parfois, parfois persécutée, qui n'eut d'autre fortune que sa pauvreté, d'autre éclat que celui que la simplicité donne, d'autre puissance que la modestie. Mais le Seigneur, dit le Psalmiste, exalte les humbles et il humilie les superbes. (*Psal.* XVII, 28.) Et comme il dit un jour au berger David (*II Reg.*, V, 17) : Tu seras roi ; au pêcheur de Génésareth : Tu seras le prince de mon Eglise (*Matth.*, XVI, 18), il a fait de la bergère de Nanterre la reine de la reine des cités : son nom, en effet, se lie à toutes grandes époques, aux ordres les plus respectables et les plus saints, à tous les ordres de la société française.

C'est sur le berceau même de notre France qu'elle commence à nous apparaître, au commencement du v^e siècle. Lorsque Clovis fonde la monarchie, lorsque, par son baptême il plante la croix sur son trône où, à ses côtés, règne sainte Clotilde. La même grâce qui consacra notre patrie fille aînée de l'Eglise, nous donne, en même temps, sainte Geneviève; complétant ainsi, en associant sa vie à celle d'un Sicambre et d'une pieuse reine, les traits qui devaient composer et qui constituent encore le caractère de notre

nationalité, la piété, la force, la douceur, l'esprit de foi, de conquêtes, de civilisation. En vain les dynasties se succèdent, son nom est toujours présent et partout on l'inscrit comme un drapeau de guerre, comme un symbole de paix, comme un bulletin de victoire. Pourquoi cette foule empressée dans les rues et sur les places publiques, ce concours de fidèles si recueillis, à la prière ardente ? c'est que l'usurpation étrangère touche à son terme.

Lorsque Jeanne d'Arc commandait nos guerriers sur les champs de bataille, lorsque les Anglais fuyaient chassés pour jamais de notre territoire, on portait dans les rues de notre cité ses précieuses reliques. C'est près d'elle que le peuple prie, lorsque Louis XII part pour l'Italie, en 1509; en 1523, lorsque le Milanais est reconquis; en 1529, lorsque la paix est conclue à Cambrai. Le moment approche de conclure cette union qui devait plus tard venger la défaite de François I^{er}, en abaissant les Pyrénées, en plaçant un de ses descendants sur le même trône qui l'avait vu captif; c'est encore près d'elle que le peuple accourt, c'est elle qu'il porte en triomphe, lorsque Louis XIV va se rendre aux frontières d'Espagne pour unir sa main à la main d'Anne d'Autriche. Toutes les heures solennelles qui sonnent pour la France, c'est Geneviève qui les marque, qui les annonce.

Toute fondation qui veut s'élever doit grandir sous ses auspices, comme si son tombeau seul pouvait donner le vie. On veut vivre près de lui, à son ombre. En ces lieux naguère inhabités, des paroisses se forment, et les églises de Saint-Benoît, de Saint-Symphorien, de Saint-Etienne des Grès, de Saint-Hilaire, s'élèvent autour d'elle, comme pour lui former une garde d'honneur. La montagne qui porte son nom, en devenant un sanctuaire de piété, devient en même temps celui de la science. Là combattaient Abailard et Guillaume de Champeaux. Rappelez-vous, mes frères, les collèges de Cholet, de Colvi, de Navarre, de Bayeux, de Laon, de Montaigu, et Sainte-Barbe, et la Sorbonne, qui survivent encore, comme pour nous dire que la science qui est fille de la piété ne saurait périr.

Rappelez-vous ces communautés de Sainte-Anne la Royale, des Filles de Sainte-Perpétue, de Saint-Siméon Salin, qui édifièrent si bien jadis l'Eglise de Paris, et ces communautés qui sont encore notre consolation et notre gloire, le séminaire du Saint-Esprit, des Irlandais, des Dames de la Visitation, du Saint-Sacrement, de la Miséricorde, toutes fondées en ces mêmes lieux que sanctifia et que sanctifie encore notre sainte, et qui s'élèvent ornées de ses vertus comme la couronne de son tombeau.

Pas une grandeur qui ne s'incline devant elle. Les rois, les princes, les plus grands dignitaires lui rendent hommage et forment comme ses gardes d'honneur, lorsque sa chaise est descendue. Toute la magistrature, ornée de ses insignes, forme son cortège.

C'est le che. de l'Etat qui le conduit, et les prêtres l'accompagnent nu-pieds.

Pas un ordre de l'Etat où elle n'ait vécu, qui n'ait inscrit son nom dans ses annales. Vous le trouverez dans les archives de nos anciens rois, dans celles du parlement, qui devait rendre un arrêt toutes les fois que ses reliques devaient être exposées. Vous le trouvez même dans le berceau de votre municipalité, qui se forma, en quelque sorte, sous ses auspices, dont le siège était placé près de son sanctuaire. Elle a présidé, pour ainsi dire, toutes les grandes assises de la cité. Elle a suivi toutes les phases de sa vie civile et religieuse. Les fêtes les plus glorieuses, elle les inspire; les solennités les plus saintes, elle les préside. En 1534, sous François I^r, l'hérésie porte l'audace jusqu'à inscrire aux portes du Louvre des écrits blasphématoires contre le sacrement de l'eucharistie. Une procession fut ordonnée en réparation de cet outrage. Le saint sacrement est porté, accompagné de toutes les reliques des saints, parmi lesquelles figurent avec honneur celles de notre patronne. Le premier sanctuaire dressé en son honneur, il fut bâti près de ces lieux où s'élève aujourd'hui notre majestueuse basilique, comme si on ne pouvait dresser d'autel consacré à la mère de Dieu, dans un lieu plus convenable et plus saint que celui où était honorée sainte Geneviève : ingénieuse inspiration de la piété ! La reconnaissance, après sa mort, avait déposé ses restes dans un tombeau royal, dans celui de Clovis et de Clotilde, sous l'autel des saints apôtres Pierre et Paul, l'associant ainsi aux noms les plus glorieux de la patrie et de l'Eglise. L'amour chrétien eut aussi devoir associer son nom aux noms symboles de toute pureté, de tout dévouement, qui avaient été son modèle.

Oui, la gloire de sainte Geneviève est une gloire nationale, éminemment française; et voilà pourquoi jadis ces dons si riches sur son autel; voilà pourquoi ce culte qui depuis tant de siècles n'a jamais rien perdu de son zèle, de sa ferveur dans le cœur du peuple, qui l'aime toujours comme sa sœur, la consolatrice de ses souffrances, le modèle de toute vertu, la compagne, le témoin de toutes ses gloires, comme sa sainte et sa patronne; voilà pourquoi ces immortelles que des mains toujours fidèles lui apportent, tribut d'une reconnaissance qui ne périt point; voilà pourquoi ces cierges qui brûlent en son honneur, symbole d'un amour toujours vif comme ses vertus et ses bontés.

Patronne de Paris, ô vous qui êtes et la fille et la protectrice de notre Eglise, vous n'êtes pas la moins belle entre toutes les âmes qui forment sa couronne étoilée ! Le nom des Denis, des Eugène, des Germain, des Agilbert nous est bien cher; le souvenir des Clotilde, des Bathilde, des Aurée nous est précieux; ils ornent avec honneur les annales de notre foi; leurs exemples, leurs œuvres vivront toujours dans les cœurs chrétiens; mais votre nom, ô sainte, ô glorieuse patronne, nous l'aimerons de tout l'amour

qu'inspire le dévouement d'une sœur et d'une mère. Toujours nous vous bénirons comme notre ange tutélaire. Chaque page de notre histoire raconte quelques-uns de vos bienfaits : chaque jour de notre vie rendra aussi notre reconnaissance.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT ÉTIENNE.

Lapicabant Stephanum. (Act., VII, 58.)

Ils lapidaient Etienne.

Parmi les vertus que l'Evangile a fait naître, et que nous admirons dans cette série si nombreuse et si variée de saints qui ont illustré l'Eglise depuis son berceau jusqu'à nos jours, il en est une d'autant plus vénérée des hommes qu'elle est plus précieuse aux yeux du Seigneur, d'autant plus glorieuse qu'elle est plus rare. Empreinte d'un caractère sacré, elle seule rappelle tout ce que la foi a de plus touchant et de plus sublime, de plus pur et de plus parfait. Insensible aux voluptés de la terre, elle se complaît dans les amertumes, dans les angoisses de la vie, et elle sourit au cercueil. Plus forte que les tyrans, les opprobres font sa gloire et la mort son triomphe. Et cette vertu, mes frères, se nomme le *martyre*. A ce nom, quelle âme chrétienne n'est agitée des plus saintes, des plus grandes pensées ? Qui ne sent battre son cœur d'espérance et d'amour, au souvenir qu'il retrace ? Quel est l'homme si tiède, si indifférent qu'il soit, qui refuse une parole de respect et de vénération à ces défenseurs de la cause de Jésus-Christ ? Aussi l'Eglise a-t-elle inscrit leurs noms dans ses fastes les plus glorieux; car c'est dans le martyr que sa foi brille d'un plus bel éclat, que sa puissance s'exerce dans toute son énergie. Alors enfin se manifeste cette réunion si admirable de toutes les vertus, cette perfection qui constitue le héros chrétien. S'il est beau pour l'homme de vivre de cette foi que Dieu nous a donnée, il est encore plus glorieux de mourir pour elle. Et voilà, mes frères, ce qui nous rend si chère la mémoire de saint Etienne, que nous fêtons aujourd'hui.

Disciple fidèle et zélé du Sauveur, il marche le premier dans cette voie sanglante qui fut ouverte au Calvaire; le premier il glorifia par sa mort cette même foi qui avait sanctifié toute sa vie. Non-seulement il en fut l'apôtre, mais encore le garant, l'invincible témoin. Ainsi la foi naissante reçut le plus grand, le plus illustre témoignage de celui qu'elle nous offre aussi comme le plus glorieux de ses enfants. Méditons, mes frères, sur ce martyr d'Etienne; examinons ce qu'il donne à la foi chrétienne, ce qu'il en reçut en échange.

Que la foi triomphant dans Etienne, qu'Etienne triomphant par la foi dissipent notre apathie et notre indifférence; près du tombeau du prince des martyrs, rappelons les obligations saintes imposées à chacun de nous et les espérances qui nous sont promises.

O vous qui fûtes, plus que tout autre, transpercée du glaive de douleurs, mère du Rédempteur, reine des martyrs, Marie! inspirez-nous des paroles dignes du saint que nous célébrons; faites-nous comprendre tout ce qu'il y a de saint et de glorieux dans ces tourments qu'il endure pour votre divin Fils. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

L'un des plus grands caractères de la foi chrétienne, c'est sa rapide propagation dans l'univers, son miraculeux établissement. Venue sur la terre sans alliance humaine, elle n'invoque ni le génie des philosophes, ni le concours des passions; belle de sa seule beauté, forte de sa seule puissance, elle se présente aux nations, et elle dit aux peuples: me voici; et bientôt la croix domine les temples païens. Mais le plus fort témoignage de sa divinité, c'est cette puissance vivante et immortelle qui l'a soutenue contre tous les tyrans armés contre elle. En butte à de longs et de cruels combats, tourmentée par mille assauts, elle a grandi au sein des tempêtes. Elle se multiplie dans son propre tombeau; elle triomphe par ces mêmes moyens qui semblaient devoir l'anéantir. Sa première, comme sa plus belle victoire, c'est celle qu'elle arrosa de tant de flots de sang. Tout révèle en elle sa céleste origine, le doigt de Dieu s'y montre partout, dans toutes les phases de son histoire. Mais le martyr surtout réfléchit tout ce qu'elle a de divin; aussi le Sauveur ne se contente point de faire et d'enseigner, ainsi que le dit l'Écriture (*Act.*, I, 1); non-seulement il révéla sa doctrine par ses œuvres et par sa parole, non-seulement il la confirma par ses prodiges et par ses miracles; il voulut encore la sceller de son sang: la croix fut le dernier sceau qu'il apposa au saint héritage qu'il nous légna. C'est sur le Calvaire, au milieu des horreurs du supplice, que sa bouche expirante laisse tomber ces mots: *Tout est consommé* (*Joan.*, XIX, 3.) Car, selon la parole de l'apôtre, la mort seule confirme les volontés du testateur. Comme l'a dit un philosophe dont le nom n'est pas suspect, alors Jésus paraît vraiment Dieu. Dès lors, son Évangile avait reçu la plus grande preuve de sainteté, de véracité, de puissance. Et tel est aussi, mes frères, le témoignage qu'Étienne lui donne.

Déjà il avait montré quelle candeur, quelle innocence la foi imprime aux âmes fidèles à ses maximes; déjà s'étaient fait remarquer en lui ces vertus qui méritèrent à l'Évangile l'estime de ses plus cruels ennemis, qui forçaient l'admiration des Juifs eux-mêmes. Sa piété était distinguée parmi celle des autres disciples. On louait sa candeur, sa justice, l'ardeur de son zèle; les apôtres l'avaient choisi pour remplir d'augustes fonctions dans les mystères sacrés, il fut encore chargé de présider à la distribution des aumônes. Entre ses mains était versé le prix des biens que les riches vendaient, prix qui formait le trésor commun destiné à nourrir les pau-

vres. Bien plus qu'aujourd'hui, les fidèles d'alors n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Ils s'aimaient comme les enfants d'une même famille, vivaient en frères et mangeaient à la même table. Étienne enfin, pour me servir de l'expression du texte sacré (*Act.*, VI, 8), était rempli des dons de l'Esprit-Saint. Mais c'est lorsqu'il est entre les mains de ses ennemis, c'est dans la persécution que la doctrine du Sauveur se révèle dans toute sa pureté; alors se manifeste cette grandeur de pensées et de sentiments, si indépendante des sens et de la nature, qui plaçant l'homme au-dessus des peines et des plaisirs de la vie, l'élève jusqu'au rang des anges et le fixe à Dieu seul. Oui, alors la foi brille de tout l'éclat de sa divinité; alors elle triomphe, car la foi, vous le savez, et la crèche de Bethléem et le rocher du Calvaire vous le crient d'une voix plus éloquente que la mienne, la foi, c'est le mépris des biens d'ici-bas, la haine de soi-même, la mortification, l'austérité de la vie. Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive, dit le Sauveur. La foi, c'est l'amour des ignominies, des opprobres, des tourments, de la tribulation. *Nous portons toujours la mortification autour de nous-mêmes*, écrivait saint Paul aux Corinthiens, *afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps; pour lui nous sommes livrés à la mort, afin qu'il soit glorifié dans notre chair mortelle.* (*II Cor.*, IV, 10, 11.)

Si la plus parfaite charité consiste à se livrer pour ceux qu'on aime; si l'amour de Dieu pour les hommes n'a pu lui rien inspirer de plus grand que de mourir pour eux, l'amour d'Étienne pour Dieu pouvait-il aller plus loin que de le faire mourir pour lui? C'est l'épreuve qui purifie la vertu, c'est dans le combat qu'elle rayonne dans toute sa splendeur et sa majesté. Alors ses mérites se revêtent de traits plus nobles et plus saints. Elle éclate par tout ce qu'elle a de plus parfait. Aussi, dit saint Bernard, le sang est un baptême qui nous dispense du chrême et du sel. Car le sel n'est donné au chrétien que pour ouvrir ses lèvres au goût d'une vie plus pure; on ne le signe au front avec le chrême que pour lui apprendre à ne pas rougir de sa foi: et le martyr, c'est le courage de la foi, la conquête de l'immortalité. Qu'il est heureux pour l'homme de pouvoir effacer par un seul acte de sa vie toutes les taches dont son âme et son corps peuvent être souillés, d'expier cette longue suite d'iniquités qui lui a été transmise comme un héritage de malheur, depuis notre premier père, et de mériter les plus grandes récompenses! Voilà ce qui fait que la perfection est dans le martyr, lequel devient le fondement de la vie et de la foi, le principe de notre liberté, de notre grandeur véritable. Dieu s'est sans doute rendu admirable dans ses saints: dans les forêts, dans les déserts, au sein des cités, on a vu briller en eux des vertus belles et touchantes. Oui, j'aime à considérer saint Siméon sur sa co-

bonne, levant vers le ciel ses regards fixes et immobiles comme cette éternité qu'il contemple. J'aime à voir les François d'Assise briser à vingt-cinq ans les liens de la famille, offrant encore au monde la folie de la croix ; saint Louis, assis sous le chêne de Vincennes, rendant, comme un autre Salomon, la justice à ses peuples. J'aime à écouter dans l'ombre du sanctuaire les soupirs de la pénitence, j'aime à voir ses larmes couler au pied du saint autel. Mais Etienne mourant au milieu des tortures, bravant la fureur de ses ennemis et prêchant Jésus-Christ tant qu'il lui reste un souffle de vie, que son courage est beau, que sa cause est grande ! Ainsi que le dit saint Pierre, tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu dans l'esprit de Dieu, semble s'être reposé sur lui. (I *Petr.*, IV, 14.) Voilà la lutte vraiment noble et sainte, vraiment digne d'une couronne céleste, ajoute saint Cyprien.

Malheureusement, peu d'âmes aujourd'hui comprennent ce langage ; on prétend allier les préceptes de la foi avec les maximes d'une vie légère, molle et sensuelle. Chrétien de noms, païen dans la pratique, on ne craint point de transgresser les lois les plus saintes, on abjure sans pudeur les vertus qui firent des premières sociétés chrétiennes un spectacle si édifiant. Le monde et l'Évangile, Jésus-Christ et Bélial ! quelle monstrueuse alliance ! Ainsi que l'a dit un pieux auteur, tous veulent être admis à la table du Sauveur ; mais on ne saurait partager son calice d'amertume : on désire le suivre au Thabor, mais on rejette sa croix, on l'abandonne seul au Calvaire ; n'oubliez pas qu'en aimant trop sa vie on la perd. C'est à vous surtout qu'il est recommandé d'être constant dans la justice, et de préparer votre âme à la tentation. Disciples d'un Dieu flagellé, mort sur une croix, montrez-vous dignes de lui par votre patience dans les nécessités, dans les tribulations, et, s'il le faut, jusque dans les fers et les cachots : *In plagis, in carceribus.* (II *Cor.*, VI, 5.) Alors il sera glorifié en vous, selon le mot de saint Pierre. Alors votre foi brillera comme celle d'Etienne, dans tout ce qu'elle a de plus saint, de plus pur ; alors elle triomphera dans la splendeur de sa véracité, second caractère que lui donne le martyr.

Ses maximes toutes célestes, si supérieures à toutes les autres doctrines, qui faisaient les Juifs s'écrier en entendant Jésus : Jamais un homme n'a parlé comme lui ; la sublimité de ses dogmes, la sainteté de sa morale, qui vainquirent les plus grands génies de l'antiquité, et amenèrent dans son sein les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Augustin, les Grégoire, les Athanase, proclamaient son origine, son principe divin. Mais le cœur de l'homme est-il toujours accessible à la vérité ? que de passions la défigurent à ses yeux, et obscurcissent son intelligence ! L'indifférence, l'orgueil, les préjugés, l'égoïsme, des intérêts matériels convertissent souvent la lumière en ténèbres, le bien en mal, ainsi que le dit l'Écriture : pour nous

en convaincre, rappelons les odieux mensonges, les calomnies répandues dans les premiers siècles sur le compte des chrétiens, les absurdes imputations qui leur étaient faites ; la parole seule ne suffisait pas, il fallait la force de l'exemple, il fallait l'éloquence du sang. Voilà pourquoi Jésus-Christ, en envoyant ses apôtres, leur avait dit : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.* (*Matth.*, X, 16.) *Vous serez mes témoins dans tout l'univers.* (*Act.*, I, 8.) *Car pour moi vous serez entraînés devant des rois et des juges, persécutés, flagellés.* (*Matth.*, X, 18.) Ceux-là seuls qui ont confessé son nom dans les supplices, qui ont donné leur vie pour lui, sont appelés *martyrs*, c'est-à-dire *témoins* par excellence. Les artifices de l'erreur, les séductions de la sagesse humaine tombèrent bientôt en face des tortures et des tourments. Car le témoignage le plus solide, le plus constant, qui bannit toute méfiance, tout soupçon, c'est celui qui, indépendant et libre de tout motif humain, se sacrifie, s'immole pour l'amour de la vérité. Je crois à des témoins qui se font égorger, dit un auteur. Alors point d'artifice, point de séduction, la vérité est à nu, ne s'appuyant que sur ses propres forces. Les ennemis d'Etienne avaient résisté à sa sagesse et à ses prodiges ; à peine l'ont-ils entraîné devant les juges, qu'ils ne peuvent résister à l'esprit qui leur parle par sa bouche ; leur propre persécution les confond, la parole du martyr acquiert plus de force et d'énergie. Son visage paraît comme tout éclatant de lumière, il resplendit comme celui d'un ange. Et plus tard, ce qui confondait aussi les païens ; c'était la constance des chrétiens au milieu des supplices, ce courage, cette fermeté qui ne pouvait venir que du ciel.

Quel spectacle, en effet, plus capable d'émuouvoir et de convaincre que de voir des vieillards, des jeunes hommes, des femmes, des enfants, aux prises avec la douleur, braver les menaces et les tourments, la cruauté des bourreaux, l'appareil de la mort ? Comment ne pas comprendre alors que personne ne veut souffrir sans raison, et que cette patience ne peut être l'effet que d'une grâce divine ? L'erreur, nous l'avouons, eut aussi des défenseurs qui moururent pour elle, qui tentèrent de confirmer aussi son mensonge ; mais ces hommes ont été peu nombreux, les persécutions qu'ils éprouvèrent furent partielles et locales, et celles des chrétiens furent universelles, aussi cruelles qu'elles étaient constantes. Ces hommes défendaient leur propre système, une opinion dont ils étaient les auteurs, les chrétiens soutenaient un fait qu'ils avaient vu, ou que leur avait transmis une tradition certaine. Ces hommes que prétendaient-ils ? acquérir de la célébrité dans le monde, en devenant les fondateurs d'une secte, la puissance, de la fortune, s'ils échappaient aux tourments ; et les chrétiens mouraient pour un Dieu crucifié, condamné comme un criminel. Ces hommes défendaient une doctrine favorable aux passions, à tout ce qui flatte les

sens et la chair ; les chrétiens donnaient leur vie pour un culte contraire à tout ce qui flatte les penchants du cœur humain. Ce n'est pas la mort qui fait le martyr, mais c'est la cause, et qui doute aujourd'hui que celle des chrétiens fût sainte ? Car que pouvaient-ils espérer ? la fortune ? ils étaient dépouillés de leurs biens ; la gloire ? ils étaient traités en infâmes, ils n'avaient d'autre perspective que les verges, les fers, les bourreaux. On ne peut s'empêcher de voir en eux quelque chose de surnaturel ; malgré soi, on vénère, on aime et l'on adore ; le doigt de Dieu est là. Oui, je crois aux paroles d'Etienne parce qu'elles sont saintes, que des prodiges les confirment ; mais lorsque accablé d'une grêle de coups, il tombe les genoux en terre, proclamant encore sa foi, tout mon cœur se dilate, mes genoux fléchissent, et comme lui j'invoque le Dieu pour lequel il donne son sang. Est-ce ainsi que vous confirmez votre foi, mes frères ? est-ce ainsi que vous la soutenez, vous si faibles dans la tentation, si lâches dans les épreuves que la Providence vous ménage ? Combien de fois ses ennemis ne l'ont-ils pas blasphémée en entendant ; vos plaintes et vos murmures ? combien de fois aurait-on pu vous dire comme au prophète : Où est ton Dieu ? où est cette foi si magnanime et si forte, cette foi qui surmonte les peines de la vie, cette foi qui triomphe dans la persécution. Ah ! elle est vaincue dans vos âmes, elle est morte, dans une agonie la plus cruelle de toutes, car elle est morte de la main de ses propres enfants. Vous aussi vous lui devez votre témoignage, même celui de votre sang, si la nécessité vous plaçait entre l'apostasie où l'échafaud ; car, dit Tertullien, la foi porte un engagement au martyr : *Fidem martyrii debitricem* ; mais si aujourd'hui vous n'êtes plus condamnés à mourir, si la paix règne autour de nos autels, si l'Eglise est florissante (et ce concours d'âmes fidèles qui remplissent ce temple du Seigneur, en est une preuve bien consolante), il est d'autres épreuves dans lesquelles Jésus-Christ doit vaincre et triompher.

Ces douleurs, ces amertumes semées partout sur la terre, ces passions, ces tempêtes du cœur humain, ces obstacles, ces tentations qui nous éloignent de la vertu, chrétiens, voilà le martyr destiné à un chacun de vous ; aujourd'hui plus de bûcher, plus de chevalets ; mais la séduction du vice et du crime, vous-même, le monde, voilà vos bourreaux ; voilà la lutte que vous avez à soutenir : rendez donc témoignage à la foi par vos paroles, par vos œuvres. Que votre vie entière confesse donc Jésus-Christ, afin que les hommes, ainsi que le dit ce divin Sauveur (*Matth.*, V, 16), voyant vos bonnes actions, glorifient votre Père céleste qui est dans les cieux. Qu'ils renaissent parmi nous ces heureux siècles dont parle saint Cyprien, où tout parlait en faveur de la foi, où tous les enfants de l'Eglise étaient des confesseurs de Jésus-Christ par la sainteté de leurs œuvres, de leurs discours, par leur constance dans les tourments, où la

pourpre du martyr, mêlée à la blancheur de la virginité et de l'innocence, semait sur sa couronne et les lis et les roses. Alors votre foi triomphera dans toute sa force, alors l'impie reconnaîtra sa véracité, acceptera son efficace, troisième caractère que lui donne le martyr.

Semblable à l'arbre qui grandit plus verdoyant et plus beau lorsqu'il est émondé, dont les fruits sont plus abondants parce que la sève en est plus vigoureuse, la foi, sans cesse mutilée, s'est élevée dans le champ des martyrs. Chose extraordinaire, miraculeuse, sur laquelle peut-être nous n'avons jamais réfléchi : l'Eglise naît dans le sang et c'est le sang qui la féconde. Le Sauveur descend sur la terre, et les enfants de la Judée massacrés par Hérode arrosent son berceau de leur sang. Il prêche son Evangile, et lui-même, au Calvaire, le signe de son sang. Son Eglise est fondée, et ses premiers enfants l'arrosent de leur sang. Elle se propage, et c'est le sang qui marque ses conquêtes ; partout victorieuse, c'est encore par le sang qu'elle triomphe. Qui nous unit aujourd'hui, qui est-ce qui fait notre espérance ? le sang qui fut versé pour nous. Que buvons-nous dans le calice du salut, qu'offrons-nous à Dieu sur nos autels, qui nous mérite la grâce d'en haut, qui nous donne enfin l'immortalité ? c'est le sang de la victime, de l'Agneau des péchés du monde ; ainsi c'est le sang qui fait encore comme il fit jadis la vie de l'Eglise. Consultez son histoire. Il semble qu'elle ne puisse croître que sur une terre arrosée de sang. Tous ceux qui ont porté la foi dans les diverses contrées du monde, qui les premiers l'ont annoncée aux peuples grecs, comme aux barbares, l'ont scellée de leur sang. Allez du septentrion au midi, du couchant à l'aurore, partout où vous trouverez un apôtre, vous trouverez un martyr. Trois siècles suffirent à l'Eglise pour conquérir les nations, et ces trois siècles furent des siècles sanglants. L'Evangile était la foi du monde avant que Constantin n'eût planté la croix au Capitole, et l'eût choisie pour la bannière de son empire. Oui, cette religion sainte qui fait notre bonheur nous la devons au sang qui arrosa le Calvaire, nous la devons à Etienne qui fut le premier des martyrs ; sur lui rejaillit la gloire de tous ces hommes généreux qui ont marché sur ses traces, et qui par leur mort multiplièrent les enfants de l'Eglise. Et qui aurait pu résister en effet à ces hommes qui, ne tenant à rien sur la terre, marchaient au supplice comme l'on court à une fête ? Partout retentit le cri de : Mort aux chrétiens, les chrétiens aux lions ! L'enfer, les empereurs, toutes les puissances de la terre se liguent et s'arment contre eux. La croix, les chevalets, les chaudières enflammées, les grils ardents, le glaive, les bêtes féroces, tout ce que la tyrannie peut inventer de plus féroce, la cruauté de plus atroce, de plus abject, est mis en usage. Enduits de bitume et de soufre, enflammés comme des torches vivantes, ils servent à

éclairer les infâmies nocturnes des Néron ; attachés à des taureaux indomptés, ils sont traînés, mis en lambeaux ; déchirés par des ongles de fer, on les précipite au fond d'un cachot ténébreux pour les exposer ensuite aux ardeurs d'un soleil brûlant. Tantôt on les plonge dans une eau glaciale, tantôt on les assied sur une chaise rougie au feu. Un fleuve de sang inonde l'empire, et les bourreaux sont plutôt las de frapper que les chrétiens de mourir. Ils marchent au supplice chantant des hymnes de joie et d'espérance. Là c'est un vieillard tenant lui-même sous le glaive une tête que la tombe allait bientôt réclamer. Ici c'est une vierge belle de jeunesse et de candeur, marchant avec courage au-devant du lion qui va la dévorer. Là c'est une mère encourageant à mourir ses propres enfants qu'on tourmente, qu'on égorge à ses yeux. Et à ces persécutions, qu'opposent les chrétiens ? un seul témoignage : la mort ; et leur sang qui ne cesse de couler semble les multiplier au centuple. Les bourgades, les cités, les armées sont remplies de chrétiens. Et l'Eglise élève ses autels sur les ossements de ses fidèles immolés. Ah ! la foi rayonnait si belle sur le front des martyrs que souvent leurs propres bourreaux tombaient à leurs pieds en confessant Jésus-Christ. Ainsi l'Eglise s'est fondée, comme elle se fonde encore dans ces contrées lointaines où de généreux apôtres vont annoncer le Sauveur. Ainsi le témoignage du sang édifie, confirme ; il glorifie la foi, et la montre dans tout ce qu'elle a de saint, de fort et d'efficace. C'est ainsi qu'elle triomphe par Etienne, comme Etienne triomphe par elle. Sujet d'une seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Si la foi triomphe par Etienne, Etienne aussi triomphe par la foi : la foi n'est pas ingrate ; elle rend avec usure tout ce qu'on lui donne ; non-seulement elle compense les sacrifices de ses enfants, elle partage ses fruits avec eux, elle combat pour eux, tandis qu'ils combattent pour elle, et les couronne de sa propre victoire. Mère tendre et compatissante, elle partage nos épreuves, rend nos soucis plus légers, nos douleurs moins amères ; amie fidèle, elle est toujours là, près de nous, ranimant nos forces, notre courage, soutenant nos espérances. Reine aussi libérale que magnifique, elle nous fait régner avec elle ; intimement unie à nos destinées, s'identifiant avec nous, sa gloire est notre gloire, sa vie est notre vie. Vérité qu'on oublie trop souvent, ou plutôt dont on rejette le souvenir comme une pensée importune : car elle nous accuse et nous condamne. On se plaint de la sécheresse de son cœur, de la solitude de son âme ; on murmure de ses mécomptes, de ses revers ; on accuse la Providence du peu de vertu que l'on a, des faiblesses qu'on a bien voulues, et l'on dit à Dieu : Pourquoi avez-vous détourné votre face ? On voudrait que la foi fît tout pour nous, tandis qu'on ne fait rien

pour elle, ou qu'on fait tout sans elle. Je suis le tronc et vous êtes les branches, disait le Sauveur à ses disciples. De même que les branches donnent à l'arbre sa verdure et sa beauté, de même aussi le tronc leur communique la sève qui enfante les fleurs et les fruits. Aussi le martyr d'Etienne, si glorieux pour la foi, ne le fut pas moins pour lui-même. C'est ainsi qu'il triomphe de ses ennemis, de lui-même et de la mort.

Sa prédication animée d'un zèle ardent, les prodiges qu'il opérait pour confirmer sa doctrine, les signes qu'il donnait, ainsi que l'a dit l'historien sacré, attiraient de nombreux disciples, et le nombre augmentait de jour en jour. Les prêtres mêmes se convertissaient. Les succès du saint excitent la jalousie des Juifs contre lui. Les sectes de Cyrène, de la Libye, d'Alexandrie, de l'Asie Mineure, s'assemblent à Jérusalem, et la perte d'Etienne est résolue ; une conspiration est formée. Son courage ne s'en dément point : il est calme et tranquille au milieu de l'orage qui gronde autour de lui ; il sait que le Sauveur a été le premier en butte à la malice des hommes, qu'il a bu le premier le calice le plus amer qui fut jamais, et sa foi lui révèle que la vie de l'homme n'est qu'un combat sur la terre (*Job*, VII, 1), et que ceux-là sont heureux qui souffrent persécution pour la justice. (*Matth.*, V, 10.) Oracle divin sur lequel nous ne saurions assez réfléchir ; que n'est-il profondément gravé dans nos cœurs ? nos épreuves seraient aussi plus saintes, notre cœur plus ferme et plus constant. On ne verrait point son innocence si souvent ternie ou souillée ; toujours fidèle, on serait toujours pur. Si votre piété est si tiède, si vos chutes sont si fréquentes, si vos œuvres ne sont point animées de cet esprit qui, seul, pourrait les sanctifier, si votre vie enfin est si peu conforme à votre vocation, c'est que la foi s'est affaiblie en vous. Vous ne consultez plus sa parole ; de là ce dégoût du service de Dieu ; son joug a cessé d'être doux et léger ; ce n'est plus qu'une servitude gênante ; de là cette liberté de désirs qui, peu à peu, se changeront en passions tyranniques. Alors, plus de ces inspirations saintes que l'on puisait au pied des autels, plus de ces douces émotions que donnait la pensée du Seigneur. Ame jadis si fervente, qu'est devenue cette candeur naguère empreinte sur ton front, cette pureté qui te rendait sœur des anges, cette innocence où se réfléchissait la beauté des cieux ? Le ciel ! ah ! tes yeux ne s'élèvent plus vers lui avec amour et joie ; le trouble règne dans ton regard comme dans ton cœur ; pourquoi es-tu si triste, âme chrétienne ? Pourquoi te troubles-tu ? *Quare tristis es, anima mea ? et quare conturbas me ?* (*Psal.* XII, 6.) La voix de la persécution s'est fait entendre ; on a cru Dieu éloigné, et l'on a douté de la prière. Ah ! sans doute de nombreux ennemis assiègent l'homme, le vent de la tentation souffle souvent sur lui ; elle est rude

et escarpée la voie du salut, mais Dieu égale la force au combat, comme il mesure à l'herbe des champs la pluie et le soleil.

Lorsque vous serez traduits à cause de moi, nous dit le Sauveur, je serai près de vous. (*Matth.*, X, 19.) Dieu ne permettra point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, dit saint Paul. (*I Cor.*, X, 13.) Aussi le zèle d'Etienne, loin de se rebuter, s'enflamme, s'anime d'un nouveau feu; sa vertu se fortifie avec la tribulation. On l'accuse de blasphème contre Moïse et contre Dieu. Les Juifs l'obligent à comparaître devant leur tribunal; comme Jésus, on le traîne devant Calphe, et il prêche son divin Maître devant ce même tribunal qui le condamne. Il leur reproche leur infidélité, l'endurcissement de leurs cœurs. Vous résistez toujours à l'Esprit-Saint, leur dit-il (*Act.*, VII, 51, 52); les promesses faites à Jacob sont accomplies; il est venu ce juste que vous avez crucifié, comme vos pères firent mourir les prophètes qui l'annonçaient. Cœurs incirconcis, vous avez rempli la mesure de vos crimes. A combien de chrétiens ne pourrions-nous pas dire comme aux Juifs, vous résistez toujours à l'Esprit-Saint? Si tant de fautes marquent vos pas dans la vie, si des misères tristes et pénibles vous affligent, c'est que vous étouffez cette voix intérieure qui vous parle. Comme aux martyrs du cirque, le monde vous offre ses fleurs et son encens pour sacrifier à ses idoles, et vous rougissez de votre foi. Ah! du moins, avant de vous livrer, écoutez encore sa parole; elle vous dira que les plaisirs de la terre sont comme la vapeur; vous comprendrez que la souffrance est l'attribut de la vertu; que tout meurt ici-bas, et que Dieu seul ne passe point. Alors, comme à Etienne, il vous sera donné d'être intrépide et fort, et vous vaincrez les ennemis de votre âme, comme lui encore vous triompherez de vous-même.

Les ennemis extérieurs ne sont pas les plus à craindre pour l'homme; il en est un plus redoutable, d'autant plus dangereux qu'il le porte au dedans de lui-même, qui l'accompagne partout, ne le quitte jamais, et cet ennemi c'est son cœur: *Du cœur*, dit le Sauveur (*Matth.*, XV, 19), *viennent le vol, l'homicide, l'adultère, les mauvais désirs*. C'est là que l'avarice convoite ses injustes rapines, que l'orgueil médite ses ambitieux projets; c'est là que la volupté prépare sa coupe empoisonnée, que la jalousie distille ses fiels et ses poisons; c'est là que la vengeance aiguise ses poignards; là règnent ces penchants corrupteurs, triste suite du péché; ces inclinations vicieuses qui nous avilissent et nous dégradent. Cœur malheureux, il est vrai, car il est souvent coupable; mais cœur noble et fait pour sentir le bonheur. S'il est le foyer des vices et des passions, il est aussi le trône des vertus; et il en est une belle entre toutes les autres, car elle en est la perfection, la charité: *Sans la charité*; dit l'Apôtre, *je ne suis rien* (*I Cor.*, XIII, 2); *parlerais-je le langage des anges, sans la charité je ne suis qu'un airain sonnante, qu'une cym-*

bale retentissante (*Ibid.*, 1); vertu qui nous est la plus recommandée et dont notre saint nous a donné le plus touchant exemple. Calomnié, persécuté, s'il répond à ses ennemis ce n'est que pour défendre son Maître. Sans s'offenser de leurs outrages, il cherche à les éclairer. Faites le bien à ceux qui vous font du mal, avait dit le Sauveur. Trainé hors de la ville, au milieu d'une populace effrénée, traité comme un vil scélérat, sa bouche ne s'ouvre que pour prier. Ah! sans doute il demande à Dieu la juste vengeance des opprobres, des ignominies dont on l'abreuve; vengeance des traitements indignes, des tourments qu'on lui fait si injustement subir; vengeance de sa mort. Sans doute il prie le ciel de faire retomber sur ses persécuteurs les pierres dont ils l'accablent. Ecoutez... *Seigneur*, s'écrie-t-il, *ne leur imputez point ce péché*. (*Act.*, VII, 59.) Ah! si le trait le plus admirable de la passion du Sauveur, ce trait qui a fait dire à un philosophe que sa mort est celle d'un Dieu, fut cette dernière parole qu'il prononça sur la croix, cette sentence de pardon qu'il prononce sur ses bourreaux, ce vœu, cette prière d'Etienne ne nous montre-t-il pas aussi tout ce qu'il peut y avoir de plus parfait, de plus généreux, de plus saint dans un cœur mortel? Il offre à Dieu les dernières gouttes de son sang en faveur de ces mêmes hommes qui le répandent. Le sang d'Abel criait vengeance; celui d'Etienne crie grâce et miséricorde! O religion sainte, comme tu élèves au-dessus de la nature! Dieu seul t'a donnée à nous; lui seul peut élever l'homme à ce degré de perfection! Aussi, mes frères, ce vœu d'Etienne, Dieu l'exauça: la conversion de saint Paul en fut le fruit; car c'était lui qui commandait les Juifs. Mais nous, souvent, nous sommes sourds à cette voix qui désarme Dieu lui-même. Comme ces mêmes Juifs, nous fermons les oreilles pour ne pas l'entendre. Cœurs vindicatifs, cœurs pleins de fiel et d'amertume, un jour les pierres teintes du sang d'Etienne rendront témoignage contre vous. Ceux qui auront été persécutés, les opprimés, seront vengés sans doute, mais les irréconciliables auront aussi leur part de malédictions. Ces haines mortelles qui vous animent, et qu'on laisse parfois comme un funeste héritage à ses enfants, se convertiront un jour pour vous en feux, en flammes dévorantes. Pardonnez, afin qu'il vous soit pardonné; remettez, afin qu'un jour aussi le Seigneur vous remette. Les outrages qu'il a reçus de vous surpassent les offenses dont vous vous plaignez et que l'amour-propre grossit à vos yeux. Peut-être êtes-vous plus coupable que votre ennemi. Ah! votre haine serait-elle juste selon l'esprit des préjugés humains, Dieu la condamne. Aimer ceux qui nous aiment, dit l'Evangile (*Matth.*, V, 46, 47), est une vertu commune même aux infidèles; mais aimer ceux qui nous calomnient et nous outragent, voilà ce qui nous distingue. Comprimons ces mouvements tumultueux de l'âme, étouffons ces pensées aigries par

la haine, ces désirs violents qui nous poussent et nous aiguillonnent contre nos frères. Que le vœu d'Etienne nous désarme : apprenons à triompher de nous-mêmes en présence même de la mort.

La mort fatale destinée de l'homme, funeste anathème ; pensée douloureuse, triste sceau de notre déchéance, que cette foi seule qui fait le martyr peut ennoblir et glorifier ! Oui, c'est en mourant pour sa foi qu'on devient le vainqueur de la mort. Folie et fanatisme, errent les prétendus sages. Odieuse imputation qu'on a faite au héros de l'Eglise ! Quoi ! cette espérance glorieuse, cet avenir bienheureux que nous promet l'Evangile, n'aurait pas été digne de tout le courage qu'il a inspiré ? Vous méprisez l'homme de sacrifier sa vie pour lui, quand votre estime et vos éloges lui commandent à chaque instant d'aller braver le trépas pour de véritables chimères ! Quoi ! il sera beau de mourir pour son pays, pour l'amî qui nous aura sauvé l'honneur, et le chrétien ne devrait point mourir pour son Dieu ! Quoi ! un plaisir passager, honneur, fortune, vous les achèterez au prix de mille tourments, et le chrétien ne pourrait donner une vie de quelques jours pour le bonheur de l'éternité ! Levez-vous, martyrs, confessez votre foi ! Ils sont glorieux ces tourments qui brisent la prison de votre âme. Martyrs ! vos supplices valent mieux que nos plaisirs ! Oui, c'est alors que l'on triomphe de la mort. Le chrétien peut être tué, dit un Père de l'Eglise, mais il ne peut être vaincu. Il peut tomber sous les coups du bourreau, mais il ne cède qu'à Dieu seul. Etienne, immobile au milieu du supplice, n'éprouve ni crainte ni abattement ; la seule pensée qui l'occupe, c'est que Jésus-Christ a souffert plus encore qu'il ne souffre lui-même. Etienne est seul, en face des Juifs qui le lapident ; il brave leurs menaces et leur fureur ; ses ennemis s'acharnent en vain à sa perte, déjà les cieux le glorifient. *Je vois, s'écrie-t-il, les cieux ouverts, et Jésus-Christ à la droite de son Père.* (Act., VII, 55.) Une joie ineffable vient inonder son cœur. Ainsi, dit Tobie, Dieu fait succéder le calme aux tempêtes, et la joie aux larmes. Dieu, dit encore saint Pierre, réveille pour la vie éternelle ceux qui meurent pour sa loi. (I Petr., III, 22.) C'est que les âmes des justes, comme nous l'apprend le Sage, sont sous la main de Dieu ; le supplice ne les atteint pas ; ils semblent mourir aux yeux des insensés ; leur peine est estimée une affliction, leur sortie d'au milieu de nous, un anéantissement ; mais ils sont en paix. Ils ont vaincu, et leur nom ne sera jamais effacé du livre de vie ; Jésus-Christ les a confessés en présence de

Dieu et de ses anges. Aussi ce n'est qu'à lui seul qu'Etienne s'abandonne. *Seigneur Jésus,* lui dit-il d'une voix expirante, *recevez mon âme.* (Act., VII, 58.)

Ainsi la foi triomphe par Etienne ; ainsi Etienne triomphe par la foi. Comprendons aujourd'hui tout ce qu'il y a de grand dans cet héroïsme qui nous associe à cette même gloire que nous donnons à Dieu. Plus fidèles désormais, montrons-nous les dignes enfants de cette religion sainte qui nous a été confiée ; jaloux de son honneur, prouvons au monde tout ce qu'elle a de saint, de fort et d'efficace. Comme Etienne, sachons, s'il le faut, mourir pour elle. Nous n'avons point embrassé le christianisme, dit saint Cyprien, nous ne sommes point soldats de Jésus-Christ pour ne penser qu'à la paix et refuser le combat, lorsque notre chef marche le premier. Mais, ajoute saint Augustin, comment vaincrons-nous les douleurs, les tourments, si nous nous laissons vaincre par les plaisirs et les voluptés ? Comment triompherons-nous du monde, s'il nous a déjà séduits, si notre cœur est déjà vaincu ? Choisissez donc et combattez pour votre foi ; elle aussi combattra pour vous ; elle vous protégera sous le bouclier de la justice, sous le casque du salut. Vous échapperez aux pièges tendus si nombreux sous vos pas ; votre vertu sera toujours pure, votre âme toujours inébranlable dans les tentations qui viendront l'assaillir. Vainqueurs du monde, vainqueurs de vous-mêmes, la mort pour vous sera douce et glorieuse. Elle est douce, cette mort qui efface à jamais les tourments, les angoisses, les pleurs, les soupirs de cette vie mortelle. Elle est douce, cette voix du ciel, qui murmure au fidèle ces paroles de paix et de bonheur, ces prophéties de gloire et d'avenir, qui dissipent sans retour ces rêves, ces illusions qui agitent les enfants des hommes. Sentir sur les bords du cercueil son cœur se ranimer sous la brise embaumée du ciel, sentir son âme briser son dernier lien, prendre l'essor vers son Dieu qui l'appelle : ô martyr ! qui dira tes délices, ta gloire, ton triomphe ?

Non, alors l'agonie n'est point douloureuse ; alors nos adieux à la terre ne sauraient être amers. Déjà apparaissent à nos regards ces âmes qui ont trempé et blanchi leurs étoles dans le sang de l'Agneau, et que l'apôtre (Apoc., IV) vit rangées autour du trône du Seigneur, couronnées de palmes immortelles. Alors s'ouvrent ces tabernacles éternels que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR M. LE COURTIER, CHANOINE THÉOLOGAL, ARCHI-FRÈRE DE NOTRE-DAME DE PARIS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR ET VICAIRE GÉNÉRAL D'ANGERS. 9

OEUVRES ORATOIRES DE M. LE COURTIER.

Discours sur la propagation de la foi.	9
Sermon en faveur de la société centrale d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets en France.	19
Exhortation en faveur des crèches du dixième arrondissement de Paris.	29
Exhortation en faveur des pauvres de la paroisse Saint-Séverin, à Paris.	57
Le denier de Saint-Pierre.	47
Eloge de Jeanne d'Arc.	53

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. L'ABBÉ MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE NOTRE-DAME, A GOURIN 75

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ MAUPIED.

I. — STATION DE CAREME. — LA GLOIRE DE DIEU.	
I. — La gloire de Dieu dans la création. — Pour le dimanche de la Quinquagésime.	81
II. — La gloire de Dieu dans la chute de l'homme et ses suites. — Pour le mercredi des Cendres.	96
III. — La gloire de Dieu dans les lois morales. — Pour le 1 ^{er} dimanche de carême.	110
IV. — La gloire de Dieu dans les lois morales. — Pour le 2 ^e dimanche de carême.	122
V. — La gloire de Dieu dans le but de la création. — Pour le 3 ^e dimanche de carême.	157
VI. — La gloire de Dieu dans le sacrement de pénitence. — Pour le 4 ^e dimanche de carême.	148
VII. — La gloire de Dieu dans le sacerdoce chrétien — Pour le dimanche de la Passion.	157
VIII. — La gloire de Dieu dans la compassion de la sainte Vierge. — Pour le vendredi de la semaine de la Passion.	168
IX. — La gloire de Dieu dans le dogme des peines éternelles — Pour le dimanche des Rameaux.	178
X. — La gloire de Dieu dans la passion de Jésus-Christ. — Pour le vendredi saint.	189
XI. — La gloire de Dieu dans le mystère de la Résurrection. — Pour le dimanche de Pâques.	204
XII. La gloire de Dieu dans le baptême. — Pour le dimanche de Quasimodo.	215
II. — SERMONS DIVERS.	
Sermon premier. — Sur le sacerdoce de la sainte Vierge.	225
Sermon II. — Profession de la sœur *** religieuse assomptiade à Paris.	255
III. — PANÉGYRIQUES.	
I. — Panégyrique de saint Vincent de Paul.	245
II. — Panégyrique de saint Remy.	259
III. — Panégyrique de saint Pierre.	269
NOTICE SUR M. L'ABBÉ CABANES.	279

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ CABANES.

SERMONS DIVERS.	
Sermon premier. — Sur les prophéties.	281
Sermon II. — Sur l'établissement de la religion chrétienne.	295
Sermon III. — Sur les martyrs.	307
Sermon IV. — Sur l'irréligion.	522
Sermon V. — Sur l'état du pécheur.	356
Sermon VI. — Sur le péché.	349
NOTICE SUR M. ROBITAILLE, CHANOINE D'ARRAS.	561

OEUVRES ORATOIRES DE M. ROBITAILLE, CHANOINE D'ARRAS.

SERMONS ET DISCOURS.	
I. — Sermon premier sur le principe du bonheur véritable.	565

II. — Sermon sur le salut.	575
III. Sermon sur la résurrection des corps. — Pour le jour de Pâques.	581
IV. — Sermon sur la nécessité et les avantages du travail, prêché à la conférence de Saint-Vincent de Paul.	595
V. — Sermon pour la fête de la grande réparation au couvent du Saint-Sacrement d'Arras, 1854.	407
VI. — Exhortation pour le renouvellement des promesses cléricales.	416
VII. — Exhortation pour le renouvellement des promesses cléricales.	418
VIII. — Exhortation pour une confirmation.	421
IX — Exhortation pour un mariage.	425
X. — Allocution pour un mariage.	427
XI. — Allocution à l'occasion de la distribution des prix, à l'école des filles de la ville de Saint-Pol, dirigée par les Sœurs de la Providence.	429
XII. — Discours sur la philosophie.	451

NOTICE SUR M. LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS. 457

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ LALANNE, DIRECTEUR DU COLLEGE STANISLAS.

SERMONS.

Sermon premier. — Sur la nativité de Jésus-Christ.	441
Sermon II. — Sur la passion.	455
Sermon III. — Sur la fête de l'Assomption.	475

NOTICE SUR M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY, CHANOINE DE REIMS, DE PÉRIGUEUX, D'ORLÉANS. 485

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY, DU CLERGE DE PARIS.

SERMONS ET PANÉGYRIQUES.

I. — Sermon sur les grandeurs de Marie.	487
II. — Sermon sur le témoignage des apôtres.	499
III — Panégyrique de S. Vincent de Paul.	512
PRONES.	
Prône premier. — Pour le troisième dimanche de l'Avent. — Humilité de saint Jean-Baptiste.	535
Prône II. — Pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie. — Noces de Cana. — Sainteté du mariage.	540
Prône III. — Pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. — Intolérance contre les mauvaises doctrines; — douceur et charité envers les méchants.	547
Prône IV. — Pour le dimanche de la passion. — Caractère de Jésus-Christ, l'Église comme lui sans péché.	554

Prône V. — Pour le quatrième dimanche après la Pentecôte. — Pêche miraculeuse. — Autorité du souverain pontife, unité de l'Église; sa force; le passé répond de l'avenir.

Prône VI. — Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte. — Nul ne peut servir deux maîtres.	567
Prône VII. — Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte. — La Providence.	572
Prône VIII. — Pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. — Rendez à César ce qui est à César.	580
MISSION DIVINE DE JEANNE D'ARC, PROUVÉE PAR SES TRIOMPHESET SON MARTYRE.	585

NOTICE SUR M. FAUDET, CURÉ DE SAINT-ROCH, A PARIS. 623

OEUVRES ORATOIRES DE M. FAUDET, CURE DE SAINT-ROCH.

SERMONS.

Sermon premier. — Pour la fête de l'Épiphanie. — Sur la foi.	625
Sermon II. — Pour la fête de saint-Pierre. — Sur l'Église	636
INSTRUCTIONS POUR DES REUNIONS DE CHARITÉ.	

Première instruction. — Pour l'assemblée préparatoire de l'œuvre des orphelins du choléra. 647
 Instruction II. — Sur l'association de Saint-Régis, en faveur des mariages des pauvres. 652
 Instruction III. — Pour l'assemblée de la société de Sainte-Anne, en faveur des enfants pauvres. 659

NOTICE SUR LE R. P. DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES RÉDEMPTEURISTES A BRUXELLES. 665

SERMON DE CHARITÉ en faveur des petites sœurs des pauvres. 667

Conférence sur plusieurs erreurs relatives à l'éducation publique. 677

CONFÉRENCES. — LA PAROLE DE PIE IX, OU LA DOULEUR, LA JOIE ET L'ESPÉRANCE DE L'ÉGLISE.

Première conférence. — Sur l'encyclique pontificale relative aux douleurs de la chrétienté et à la définition attendue de l'Immaculée Conception. 691

Deuxième conférence. — Sur la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie. 712

Troisième conférence. — Sur l'allocution pontificale prononcée dans le consistoire du 9 décembre 1854. 726

ORAISON FUNEBRE de Louise-Marie-Thérèse d'Orléans, première reine des Belges. 743

NOTICE SUR M. DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE. 753

CONFÉRENCE DE M. DASSANCE. — SUR LA RÉ-SURRECTION. 753

CONFÉRENCES DU DOCTEUR MANNING, MINISTRE PROTESTANT CONVERTI.

AVANT-PROPOS SUR LES CONFÉRENCES ET NOTICE SUR LE DOCTEUR MANNING. 771

CONFÉRENCES.
 Première conférence. — Sur la certitude et la clarté de la vérité révélée. 773

Seconde conférence. — L'Église est un témoin historique. 783

Troisième conférence. — L'Église est un témoin divin. 790

Quatrième conférence. — Le rationalisme est l'inévitable conséquence du jugement individuel. 800

Cinquième conférence. — Sur les persécutions. 815

NOTICE SUR M. PETIT, CURÉ DE SAINT-NICOLAS, A LA ROZELLE. 825

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ PETIT.

SERMONS.

Sermon premier. — Pour le jour des Morts. — Sur les moyens de soulager les âmes du purgatoire. 827

Sermon II. — Sur la piété. 859

Sermon III. — Pour la fête de saint Etienne, premier martyr. 847

Sermon IV. — Sur la foi. 856

Sermon V. — Sur le ciel. 863

Sermon VI. — Sur l'étude de la religion. 872

NOTICE SUR M. LALLIER, CHANOINE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE SENS. 881

OEUVRES ORATOIRES DE M. LALLIER, CHANOINE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE SENS.

SERMONS.

Sermon premier. Sur l'immortalité de l'âme. 883

Sermon II. — Sur la conversion. 894

Sermon III. — Sur l'incrédulité. 904

NOTICE SUR M. BARTHE, CHANOINE HONORAIRE DE RODEZ. 915

OEUVRES ORATOIRES DE M. BARTHE, CHANOINE HONORAIRE DE RODEZ.

SERMONS.

Sermon premier. — Sur les prophéties. 917

Sermon II. — Sur les combats et les triomphes de l'Église. 953

Sermon III. — Pour la fête du décret dogmatique sur l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. 947

NOTICE SUR M. COQUEREAU, CHANOINE DE SAINT DENIS ET AUMONIER DE LA FLOTTE. 959

OEUVRES ORATOIRES DE M. COQUEREAU, CHANOINE DE SAINT-DENIS ET AUMONIER DE LA FLOTTE.

DISCOURS SUR LA DIVINITE DE JESUS-CHRIST. Premier discours. — Sur la divinité de Jésus-Christ. 961

Discours II. — Sur la divinité de Jésus Christ. 977

Discours III. — Sur la divinité de Jésus-Christ. 992

NOTICE SUR M. NOEL, VICAIRE GÉNÉRAL DE RODEZ. 1007

OEUVRES ORATOIRES DE M. NOEL, VICAIRE GÉNÉRAL DE RODEZ.

ORAISONS FUNEBRES.

I. — Oraison funèbre de Mgr l'évêque d'Hermopolis. 1009

II. — Oraison funèbre de Mgr le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai. 1024

III. — Oraison funèbre de la Rév. Mère Rodat, supérieure de la congrégation de la Sainte-Famille, à Villefranche. 1043

DISCOURS.

Discours premier. — Bénédiction solennelle des cloches. 1063

Discours II. — Sur les devoirs des professeurs. 1077

NOTICE SUR M. GAUDREAU, CURÉ DE SAINT-EUSTACHE, A PARIS. 1089

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS, PAR M. GAUDREAU, CURÉ DE SAINT-EUSTACHE, A PARIS. 1091

NOTICE SUR M. GRIVEL, CHANOINE DU CHAPITRE IMPÉRIAL DE SAINT-DENIS. 1107

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ GRIVEL.

SERMONS.

Sermon premier. — Sur l'envie. 1107

Sermon II. — Sur les cloches. 1124

NOTICE SUR M. LE NOIR. 1137

OEUVRES ORATOIRES DE M. L'ABBÉ LE NOIR.

DISCOURS.

Discours premier. — Pour la fête de l'Assomption. 1157

Discours II. — Sur le respect humain. 1163

NOTICE SUR M. DE CASSAN-FLOYRAC. 1181

SERMON SUR LA PASSION PAR M. DE CASSAN-FLOYRAC. 1181

NOTICE SUR M. SAINT-ARROMAN. 1213

OEUVRES ORATOIRES DE M. SAINT-ARROMAN.

SERMONS.

Sermon premier. — Sur la papauté. 1213

Sermon II. — Pourquoi l'impie ; pourquoi le chrétien. 1228

Sermon III. — Le pauvre. 1240

Sermon IV. — La vie et la mort. — Pour le jour des Cendres. 1252

Sermon V. — Le culte de Marie. 1260

Sermon VI. — Le temple. 1272

Sermon VII. — Sur la propagation de la foi. 1283

PANEGYRIQUES.

Panegyrique premier. — Saint Sernin, apôtre de Toulouse. 1297

Panegyrique II. — Sainte Geneviève. 1307

Panegyrique III. — Saint Etienne. 1316

FIN DU TOME QUATRE-VINGT SIXIÈME DES ORATEURS.

M^{re} le Curé ()
de Tarare
Puisse

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640522b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 8 6
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 VC86
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047817

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	05	10	3